BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

EN SIX VOLUMES

TOME DEUXIÈME

PARIS. — IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cᵉ, 7, RUE SAINT-BENOIT.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

CONTENANT

LA NÉCROLOGIE DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS
DES ARTICLES CONSACRÉS A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES
AUX BATAILLES MÉMORABLES, AUX GRANDS ÉVÉNEMENTS POLITIQUES
AUX DIVERSES SECTES RELIGIEUSES, ETC., ETC.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES

sous la direction

DE M. WEISS

BIBLIOTHÉCAIRE A BESANÇON

NOUVELLE ÉDITION

TOME DEUXIEME

CHA — GER

PARIS

FURNE ET C^ie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

55, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

M DCCC XLI

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

CHAMFORT (Sébastien-Roch-Nicol.), littérat., né en 1741 près de Clermont en Auvergne, d'un père inconnu et d'une paysanne, dut à la bienveillance de quelq. protect. une place de boursier au collége des Grassins, y fit de brillantes études, et termina sa rhétorique en remportant les cinq gr. prix de l'université. Ses premiers succès en promettaient d'autres et décidèrent sa vocation pour les lettres. Obligé de se faire une ressource de sa plume, il concourut d'abord à la rédact. de quelq. journaux et du grand *vocabulaire franç.* Il fut couronné par l'Académie française en 1764, pour une pièce de vers, *Epître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, où l'on trouve, avec des idées justes et des beautés de diction, des traces de la haine qu'il nourrissait contre les institutions sociales. Sa première comédie, *la Jeune Indienne*, fut applaudie la même année au Théâtre-Français. Le prix d'éloquence lui fut décerné par l'acad. de Marseille en 1767. Deux ans après l'Acad. franç. couronna son *Éloge de Molière*, un de ses meilleurs ouvrages. En 1770 il fit jouer le *Marchand de Smyrne*, petite comédie restée au répertoire, et qui dut son succès uniquement aux épigrammes dont elle est semée contre les nobles que Chamfort haïssait sans prendre la peine de cacher ce sentiment, quoiqu'il vécût dans leur intimité. Son *Éloge de La Fontaine* fut couronné par l'acad. de Marseille en 1774. Dans cette lutte, il l'emporta sur La Harpe déjà célèbre, et cette circonstance contribua beaucoup au succès de l'ouvr., d'ailleurs très recommandable, de Chamfort. Quoique jeune encore, il expiait déjà les succès d'un autre genre qu'il avait obtenus à son entrée dans le monde; et cet état presque continuel de souffrance influait sur son caract. d'une manière fâcheuse. Dans les intervalles que lui laissait la maladie, il travaillait pour les libraires ou pour la gloire qu'il n'avait pas encore appris à dédaigner. La tragédie de *Mustapha et Zeangir*, jouée en 1776, annonçait un progrès étonnant pour la versificat.; le fond de la pièce appartient presque entièrement à Belin (*v.* ce nom), poète médiocre, qui, près de cent ans auparavant, avait traité le même sujet. Mais le style est celui d'un élève de Racine. Le succès de cette tragédie, le dernier ouvr. littéraire de Chamfort, lui valut de nouvelles faveurs. Nommé secrétaire des commandements du prince de Condé, véritable sinécure, il s'ennuya bientôt du séjour de Chantilly qu'il abandonna pour venir habiter Auteuil, où il trouva dans la société de M^me^ Helvétius des personnes plus disposées à flatter ses idées dominantes. Admis à l'Acad. française en 1781, à la place de Sainte-Palaye, dans sa mauvaise humeur il n'épargna point ses nouv. confrères qui venaient de lui donner une preuve de leur estime; et dès que la révol. qu'il avait appelée de tous ses vœux, lui permit de manifester son opinion sur les sociétés littéraires, il s'empressa de fournir à Mirabeau, avec lequel il était lié depuis quelq. temps, le fameux *Discours contre les académ.*, qui, plus tard motiva leur suppression. Mais s'il avait applaudi dans le principe au triomphe de la cause du peuple, il ne put supporter la vue des excès, et n'épargna pas les sanglantes épigrammes aux chefs des Jacobins; mais ceux-ci n'avaient pas l'indulgence des anciens gentilshommes : dénoncé par un certain Tobiesen-Duby, employé subalterne à la biblioth. nationale, il fut conduit avec les autres conservateurs aux Madelonnettes; en sortant de prison il jura de n'y plus rentrer. Un mois après on voulut l'y reconduire, ce fut alors qu'il essaya de se tuer en se tirant un coup de pistolet, puis en se portant plus. coups de rasoirs. Il survécut quelq. temps à ses blessures, pour souffrir d'atroces douleurs, et mourut enfin le 13 avril 1794. Ses *OEuvres* ont été recueillies par Ginguené, son ami, Paris, 1795, 4 vol. in-8, précédées d'une notice qui se ressent de l'époque, et qui depuis a dû subir différentes modifications. Les *OEuvres* de Chamfort ont été réimpr. plus. fois. L'édition la plus complète est celle que l'on doit à M. Auguis, Paris, 1824, 5 vol. in-8.

CHAMIER (Daniel), théologien protestant, né à Montélimart, y remplit d'abord les fonctions de pasteur, et fut en 1612 nommé profess. de théol. à Montauban. Il contribua beaucoup à soulever cette ville, dans laq. il se trouvait renfermé lorsqu'elle fut assiégée par Louis XIII en 1621, et fut tué d'un coup de canon, le 16 oct., au moment où il montait sur un bastion. On a de lui plusieurs écrits de controverse dont les plus remarq. sont: *Panstratie catholique*, ou *Guerre de l'Éternel*, Genève, 1610,

4 vol. in-fol., abrégé par Frédéric Spanheim sous le titre de *Chamierus Contractus*, 1642, in-fol. — *Epistolæ jesuiticæ*, ib., 1599, in-8, ouvrage assez curieux pour l'histoire du temps.

CHAMILLARD (Étienne), jésuite et antiq., né à Bourges en 1656, enseigna les humanités et la philosophie avec succès, et se fit un nom comme prédicat. Mais chargé par ses supérieurs de préparer l'édit. de Prudence pour la collect. *ad usum*, ce travail le fit connaître comme un sav. philologue. Il avait le goût des médailles, et s'en était fait une collection précieuse, qu'il accrut encore dans un voyage d'Italie. Des *Dissertat.* qu'il publia dans les *Mémoires de Trévoux* ajoutèrent à sa réputation. Il mourut en 1730. Outre l'édition de Prudence, Paris, 1687, in-4, rare, on a du P. Chamillard deux *lettres* à Baudlot sur des médailles rares, franç. et lat., Amsterdam, 1701, in-8. — *Dissertat. sur plusieurs médailles, pierres gravées, et autres monum. d'antiquité*, ib., 1711, in-4.

CHAMILLART (Michel de), contrôleur des finances, né en 1651, fut d'abord conseiller au parlement de Paris, puis successivement maître des requêtes, conseiller-d'état, contrôleur-général des finances en 1699, et secrétaire-d'état au départ. de la guerre en 1707. C'était un homme modéré et doux, connu par son extrême probité; il ne voulut se charger des finances et de la guerre qu'après que Louis XIV lui eut dit: « Je serai votre second. » Obligé de recourir à tous les expédients que nécessitent les temps malheureux, il mécontenta l'opinion publique, et fut obligé de se démettre de ces deux emplois: des finances en 1708, de la guerre en 1709. Il mourut en 1721. Peu de ministres ont été aussi mal appréciés que Chamillart. Voltaire lui a rendu justice dans son *Siècle de Louis XIV*. — Chamillart (Gaston), doct. de Sorbonne, mort en 1690 dans un âge assez avancé, joua un rôle dans les querelles du jansénisme. On a de lui *de Coronâ, tonsurâ et habitu clericorum*, Paris, 1659, in-8.

CHAMILLY (Noel BOUTON, marquis de), maréchal de France, né en Bourgogne en 1636, entra de bonne heure au service, passa successivem. par tous les grades, se signala en 1675 par la belle défense de la place de Grave, obtint le bâton de maréchal en 1703, le cordon bleu en 1705, et mourut en 1715. Ce fut pendant la campagne de 1663 en Portugal, que Chamilly, alors capitaine de cavalerie, devint amoureux d'une jeune relig., qui partagea ses sentiments, et lui adressa les lettres connues sous le nom de *Lettres portugaises*. Elles ont été traduites en franç. par Guilleragues, et cette trad., impr. pour la 1re fois, Paris, Barbin, 1669, in-12, a été reprod. très souvent. La jolie édit. du libraire Delance, Paris, 1806, est précédée d'une notice historique et bibliographique de Mercier de Saint-Léger, avec des notes de Barbier; mais la meill. comme la plus belle de toutes, est celle qu'a donnée M. de Souza, Paris, 1824. Dans une notice dont elle est ornée, le sav. édit. prouve que des *douze lettres* attribuées à la religieuse portugaise, il n'y en a réellement que cinq qui soient d'elle, et que les autres sont supposées. — Hérard Bouton, comte de Chamilly, frère du précédent, fut attaché au prince de Condé, qu'il accompagna dans toutes ses guerres en France et à l'étranger. Nommé gouv. de Dijon par Louis XIV, il suivit ce monarque en qualité d'aide-de-camp dans la campagne de Franche-Comté en 1668, et commanda l'armée comme lieutenant-général. Il mourut en 1673. — Chamilly (Cl.-Christophe Lormier d'Etoge de), 1er valet-de-chambre du roi Louis XVI, partagea quelq. temps la captivité de son infortuné maître à la tour du Temple, puis transféré successivem. dans la prison de la Force et dans celle du Luxembourg, il périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, à l'âge de 62 ans. L'honorable mention qu'a faite de Chamilly le roi martyr dans son testament suffit seule à l'éloge de ce loyal serviteur.

CHAMIR (Éléazar), savant arménien, né près d'Ispahan vers 1720, suivit la carrière du commerce, sans négliger l'étude des sciences et des lettres, et principalement celle de l'hist. de son pays. Après la mort de Nadir-Chah, voulant se soustraire à l'anarchie qui désolait la Perse, Chamir vint s'établir à Madras, où son mérite et ses richesses lui acquirent à la fois l'estime des habitants et la protection des Anglais. Il établit dans cette ville pour ses compatr., une imprimer. une école, un hospice, un hopital, et mourut vers 1790. Il a laissé l'*Hortorag* ou *Exhortation aux Arméniens*, Madras, 1772, in-8 (il les engage à secouer le joug des Turks). — *Histoire de ce qui reste d'Arméniens et de Géorgiens*, ibid., 1773, in-4. — Une grande *Carte d'Arménie*, qui parut à Venise en 1770, par les soins des religieux mekhitaristes.

CHAMOUSSET (Claude-Humbert PIARRON de), maître des comptes, né à Paris en 1717, mort en 1773, consacra sa fortune au soulagement de l'humanité. Il avait fait de sa maison un hôpital, où tous les jours une centaine de malades de tout sexe et de tout âge recevaient tous les secours désirables. Tous ses moments étaient consacrés aux malheureux; il pourvoyait à leurs besoins en santé, comme il les traitait dans leurs maladies. Non content de faire par lui-même tout le bien qu'il pouvait, il sollicita du gouvernement, dans des mémoires remplis d'excellentes vues, la création d'établissem. utiles que sa fortune ne lui permettait pas d'entreprendre. C'est à lui que l'on doit la petite poste pour la distribut. des lettres dans Paris. Ses *Mémoires* et *projets* ont été recueillis et publ. par l'abbé des Houssayes, sous le titre d'*OEuvres complètes de M. de Chamousset*, Paris, 1783, 2 vol. in-8.

CHAMPAGNE (Philippe de), l'un des plus habiles peintres de l'école flamande, né à Bruxelles en 1602, apprit de deux artistes de peu de réputat. les premiers éléments de la peinture, puis à 19 ans, se rendit à Paris, où il reçut de Poussin des conseils qui lui furent très utiles. Employé avec Poussin aux travaux du Luxembourg, il fut chargé

des tableaux de l'appartement de la reine-mère, et cette princesse témoigna qu'elle en était satisfaite. Duchesne, artiste médiocre, chargé de la direction des travaux, fut jaloux de Champagne qui s'enfuit; mais à peine de retour à Bruxelles, il y reçut la nouvelle de la mort de Duchesne, qu'il remplaça comme peintre de la reine, et dont plus tard il épousa la fille. Plus. beaux ouvr. avaient établi sa réputation. A la formation de l'acad. de peinture, il y entra des premiers, puis en fut successivement profess. et recteur. Lebrun, revenu d'Italie, obtint sur lui la place de premier peintre du roi; mais Champagne ne fut point blessé de cette préférence. Très laborieux, il avait acquis par son assiduité au trav. une prodigieuse facilité d'exécut.; aussi serait-il difficile d'énumérer tous ses ouvr. La décence la plus sévère préside à ses compositions, dont l'ordonnance est sage, le dessin ferme et correct, le coloris d'un beau ton, d'une grande fraîcheur et surtout d'une vérité frappante. Sur la fin de sa vie, il se retira dans le monastère de Port-Royal, où sa fille était religieuse, et c'est là qu'il mourut en 1674. Le musée royal possède seize tableaux de ce maître : *la Madeleine aux pieds de J.-C. chez Simon le pharisien; la Cène; le Christ mort, étendu sur son linceul; l'Apparition de St Gervais et de St Protais à St Ambroise; la Translation des corps de ces Sts martyrs dans la cathédrale de Milan; l'Apôtre St Philippe; les Religieuses*, celui de ses tableaux dans leq. il s'est surpassé lui-même et qu'il fit à 60 ans; il représente sa fille aînée, religieuse à Port-Royal, qui, réduite à l'extrémité par l'effet d'une fièvre continue, se met en prières avec la mère Catherine-Agnès et recouvre la santé; deux *paysages* et sept *portraits*, deux en pied, de Louis XIII et du cardinal de Richelieu; celui de Robert Arnaud d'Andilly, le sien qu'il peignit à 66 ans, et trois de personnages inconnus.

CHAMPAGNE (Jean-Baptiste), neveu et élève du précédent, né à Bruxelles en 1643, mort en 1688, profess. de l'académie, avait fait le voyage d'Italie, mais sans y rectifier le genre lourd de l'école flamande. Quoique très infér. à son oncle, il s'était néanmoins assez approché de sa manière pour qu'à la mort de celui-ci on le chargeât de terminer les ouvr. qu'il laissait imparfaits. La plupart de ses tableaux furent placés dans les différentes églises de Paris, ainsi qu'à Vincennes et aux appartements des Tuileries.

CHAMPAGNE (Jean-François), membre de l'Institut, né à Semur en 1751, entra de bonne heure chez les bénédict. de St-Maur, congrégation consacrée à l'étude et à l'enseignement, où il fut successivement élève, maître et supérieur. Chargé en 1795 de la réorganisation du collége de Louis-le-Grand, qui prit alors le nom de *Prytanée franç.*, il le dirigea pendant 15 ans, et mourut en 1813. Outre plus. *Discours* composés pour des solennités relatives à l'instruction publique, on lui doit une traduction estimée de la *Politique d'Aristote;* une autre du *Mare clausum et apertum* de Grotius, et des *Vues sur l'organisat. de l'instruct. publique dans les écoles destinées à l'enseignem. de la jeunesse*, 1800.

CHAMPAGNY (Jean-Bapt. NOMPÈRE de), duc de CADORE, homme d'état, né en 1756 à Roanne, était major dans la marine roy., lorsqu'en 1789 il fut nommé député de la noblesse du Forez aux états-généraux. L'un des prem. de son ordre il se réunit au tiers-état; mais d'ailleurs il ne se fit remarquer, pendant la session de l'assemblée constituante, que par la part qu'il prit à la discussion du code maritime. Arrêté comme suspect en 1793, il eut le bonheur d'échapper à la hache du bourreau, et continua de vivre dans la retraite, attendant des jours plus calmes. Appelé par le 1^{er} consul au conseil-d'état dès son organisation, il y entra dans la section de la marine, et fut, deux ans après, nommé ambassad. à Vienne, où il se concilia l'affection de la cour d'Autriche, qui ne le vit s'éloigner qu'à regret. Chargé du portefeuille de l'intérieur en 1804, il assista l'année suiv. au couronnem. de Napoléon comme roi d'Italie. De retour à Paris, il y fit un rapport à l'empereur sur la nécessité d'une nouvelle levée d'hommes pour s'opposer aux projets de l'Autriche. En 1806 il provoqua le décret qui rendit au culte l'église de Ste-Geneviève. Ayant en 1807 remplacé M. de Talleyrand au ministère des relat. extér., il se trouva dès-lors chargé de justifier aux yeux de l'Europe les plans d'agrandissem. de l'empereur, et sut colorer de raisons assez spécieuses l'occupation du Portugal, et plus tard l'envahissem. de l'Espagne. Une nouv. guerre avec l'Autriche était imminente. Après avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour assurer le triomphe de nos armées en Allemagne, il suivit Napoléon dans cette campagne, que couronna la victoire de Wagram, et prit ensuite part au traité de paix dont la conséquence fut le mariage du vainqueur avec l'archiduchesse Marie-Louise. Il fit en 1810 div. rapports tendant à justifier la réunion au gr. empire de la Hollande, puis des villes anséatiques, puis enfin d'une portion de l'Allemagne. Malgré le zèle et le dévouement dont il n'avait cessé de donner des preuves, le duc de Cadore perdit en 1811 son portefeuille; mais il obtint en dédommagem. la place d'intend. de la couronne. En 1814 il donna son adhésion à la déchéance de l'emper., et fut nommé par le roi membre de la chambre des pairs. Ayant dans les *cent-jours* accepté la pairie impériale, il cessa de siéger au second retour du roi; mais sa disgrâce ne fut pas de longue durée. Rappelé à la chambre des pairs en 1819, il y vota constamment avec les hommes les plus modérés, fut chargé de différ. rapports, fit partie des commissions, etc., et mourut en 1834.

CHAMPCENETZ (Louis de), écrivain satirique et chansonnier, né en 1759, fils du gouvern. des Tuileries, était offic. dans les gardes franç. à l'époque de la révol. Déjà connu par des chansons qui lui avaient attiré duels et lettres de cachet, mais sans le rendre plus prudent, il ne fit que

changer de matière, et devint avec Rivarol, le vicomte de Mirabeau et Peltier, tous trois distingués par la gaîté de leurs saillies, l'un des auteurs des *Actes des Apôtres*, ouvr. périodique en vers et en prose, et le plus piquant des pamphlets dirigés contre l'assemblée nation. L'un des rédacteurs du *Petit almanach de nos gr. hommes* (v. Rivarol), Champcenetz avait publié seul *Réponse aux Lettres de Mad. de Staël sur le caractère et les œuvres de J.-J. Rousseau*, Genève (Paris), 1789, in-8, et quelq. autres productions du même genre, telles que les *Gobe-Mouches au Palais-Royal*, 1788, in-8, dans lequel il se peint lui-même à l'article *Gobe-Mouche sans souci*. Échappé au 10 août et réfugié à Meaux, il céda au désir de retourner à Paris; mais il y fut arrêté peu de temps après, et conduit à l'échafaud le 23 juillet 1794.

CHAMPCOUR (André de), amat., né vers 1770, fut militaire, cultiva les lettres par délassement, et mourut à Paris en 1823. On a de lui : *Pièces fugitives et légères ou Mélange d'historiettes et d'anecdotes récentes*, Paris, 1820, in-18. — *Histoire morale de l'éléphant*, etc., Paris, 1821, in-18. — *Poésies légères*, 1822, in-18. Ces trois vol., impr. à petit nombre aux frais de l'auteur, n'ont jamais été mis dans le commerce.

CHAMPDIVERS (Odette de), fille d'un marchand de chevaux, fut choisie, à cause des agrém. de sa figure et de son esprit, pour récréer le roi Charles VI pend. sa maladie mentale; elle parvint à prendre sur lui assez d'ascendant pour lui faire exécuter les ordonnances des médecins, et eut de ce prince une fille qui fut reconnue par Charles VII, et mariée au seigneur de Belleville.

CHAMPEAUX (Guillaume de), archidiacre de Paris, était fils d'un laboureur de la Brie, et s'éleva par son mérite aux premières dignités ecclésiast. Il professa d'abord à l'école de Notre-Dame, puis à celle de St-Victor, la rhétorique, la dialectique et la théologie, compta parmi ses disciples le célèbre Abeilard, qui devint son rival, le força d'abandonner une chaire qu'il avait remplie plus. années avec une grande réputation, et ne cessa de se montrer l'ennemi le plus implacable de son anc. maître. Champeaux, nommé évêque de Châlons-sur-Marne en 1113, se démit de son siége en 1119, et mourut religieux de l'ordre de Citeaux en 1121. Il a laissé un traité *de l'Origine de l'âme;* un *Livre des Sentences*, et quelq. autres *ouvr.* théologiques MSs. L'*Histoire littéraire de la France*, t. X, contient une *notice* détaillée sur cet écrivain.

CHAMPIER (Symphorien), médecin et histor., né dans le Lyonnais en 1472, fit ses études à Paris, puis à Montpellier, et vint s'établir à Lyon. Le duc de Lorraine, Antoine, qui se rendait en Italie avec le roi Louis XII, en 1509, le choisit pour son médecin. Il accompagna ce prince dans plus. campagnes, combattit à ses côtés, et reçut de lui le titre de chevalier. De retour à Lyon, il fut nommé échevin, et rendit de grands services à cette ville, ce qui n'empêcha pas la populace, en 1529, de piller sa maison. On lui attribue la fondation du collége de médecine; mais il est certain du moins qu'il contribua à l'établissement du collége de la Trinité, aujourd'hui collége royal. Il mourut en 1539. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. dont nous ne citerons que les principaux : *les grans Chroniq. des princes de Savoye et de Piedmont, ensemble les généalogies et antiquités de Gaule*, Lyon, 1516, in-fol., ouvr. mal écrit, mais plein de recherches, et devenu rare. — *La vie du capitaine Bayard*, Paris, 1525, in-4; ibid., 1526, in-8; Lyon, 1528, in-4; traduit en latin, Bâle, 1550, in-8. — *De origine et commendatione civitatis Lugdunensis*, Lyon, 1507 et 1537, in-fol., ouvrage dont il donna une traduction intitulé : *Traité de l'ancienneté et noblesse de l'antique ville de Lyon*, etc., sous le nom de Théoph. du Mas, Lyon, 1529, in-8 : une autre édit., revue et corrigée par Léon de la Ville, a été publiée sous le titre d'*Histoire des Antiquités de la ville de Lyon*, etc., Lyon, 1648. — *La Nef des dames vertueuses*, etc., etc., Lyon, 1503, in-4, rare; Paris, 1515, in-4 : ouvrage écrit en prose mêlée de vers. — *La Nef des princes et des batailles de noblesse*, etc., Lyon, 1502, in-4; Paris, 1525, in-8 : comme le précédent, mêlé de prose et de vers.—*Rosa gallica*, etc., Paris, 1514, in-8. *Castigationes pharmacopolarum*, 1532, in-8. — *Hortus gallicus*, etc., Lyon, 1533, in-8. — *Campus elysius Galliæ*, etc., ibid., 1533, in-8. — *De dialecticâ, rhetoricâ, geometriâ*, Bâle, 1537, in-8.— *Petit livre du royaume des Allobroges*, S. D., in-8. — *Chroniq. de Lorraine*, Lyon, 1509, in-4, etc., etc. On a soupçonné Champier d'être l'aut. du fameux livre *de tribus Impostoribus*. Les *nouv. Mélanges* de M. Breghot du Luth contiennent une curieuse *notice* sur Champier, 83-89. C'est dans les *Mém.* du P. Nicéron, t. XXXII, que l'on trouve la liste la plus exacte de ses ouvrages. M. Brunet en a décrit plus. dans son *Manuel* et dans ses *nouvelles Recherches*. — Claude Champier, fils du précédent, né à Lyon en 1520, n'avait que 18 ans quand il composa un ouvrage *sur la Singularité des Gaules*, imprimé à la suite du *Catalogue des villes et cités assises ès trois Gaules*, de Gilles Corroset, Paris, 1540, in-16. Ce volume contient en outre un petit *Traité des fleuves et fontaines admirables des Gaules*, traduit du latin de Symphorien Champier, par son fils, et un *Traité des lieux saints des Gaules, où N.-S., par l'intercession des saints, a fait plus. miracles :* cet écrit est de Claude Champier. Ce recueil, dont on a une 2e édition, Lyon, 1556, in-16, a été trad. en ital., Venise, 1558, in-8.

CHAMPIGNY (le chevalier de), colonel, frère d'un personnage du même nom, l'un des princip. agens qu'employa Frédéric, prince de Galles, pour opérer une révolution en Angleterre, entra jeune dans l'état milit., et mit successivem. son épée au service de différ. puissances. Il avait fait plusieurs voyages, dont un à la Louisiane; il habita quelque temps la Russie, puis l'Angleterre, l'Allemagne, et s'établit, pour y faire imprimer ses ouvrages, à Amsterdam, où l'on conjecture qu'il mourut en 1786. Il a traduit de l'allem. de Moser, *le Maître et*

le Serviteur; de Schlegel, *l'Histoire des rois de Danemarck;* et de l'anglais, quelq. *brochures* politiques. On lui doit encore : *Réflexions sur le gouvernement des femmes,* 1770, in-8, dédiées à l'impératrice Catherine II. — *Hist. abrégée de Suède,* 1776, in-4. — *Nouv. Histoire d'Angleterre,* 1777, 2 vol. in-4. Cet ouvrage était annoncé en 15 vol.

CHAMPION (PIERRE), jésuite, né à Avranches en 1631, mort en 1701, a écrit : *Vie du P. Rigouleuc,* Paris, 1686, in-12. — *Vie du P. Lallemand,* Paris, 1694. — *Vie des fondateurs des maisons de retraite,* Nantes, 1698, in-8 (sous le nom anagrammatique de *Phonamic*). Il avait composé une *Vie* de Palafox, évêque d'Osma, dont l'impress. fut arrêtée à la 7e feuille. Le doct. Arnaud se servit de ces sept feuilles dans son *Histoire de Palafox;* et l'abbé Dinouart, qui eut communication du MS. entier, employa ces matériaux pour la *Vie de Palafox,* qu'il donna en 1767. — CHAMPION (Franç.), jésuite, est auteur d'un poème latin intit. *Stagna,* publié à Paris en 1689, inséré dans le t. II des *Poemata didascalica.*

CHAMPION (JOSEPH), professeur d'écriture et de calcul, né à Chatam en 1709, tint une école à Londres, et mourut vers 1760. Il a laissé : *Arithmétique pratique ; Écriture comparative,* avec 24 planc.; *Nouvel Alphabet complet,* etc.— CHAMPION (Antoine), né à Croyden en 1725, mort en 1801, a publié des *Mélanges en prose et en vers* (en anglais et en latin).

CHAMPION DE CICÉ (JÉRÔME-MARIE), né à Rennes en 1735, fut ordonné prêtre en 1761, appelé la même année, par l'évêque d'Auxerre, son frère, pour le seconder dans l'administr. de son évêché, et nommé en 1765 agent du clergé. A l'expirat. de ses cinq années d'exercice, il obtint l'évêché de Rodez, et en 1781 passa sur le siége de Bordeaux. Membre de l'assemblée constituante, il y manifesta des opinions populaires, et fut un des premiers de son ordre à se réunir aux représent. des communes. Le roi, voulant composer le ministère d'hommes agréables à la nation, nomma de Cicé garde-des-sceaux, et celui-ci n'hésita point à contresigner les différents décrets de l'assemblée. Mais, dès les premières secousses de la tourmente révolutionn., il quitta le ministère et la France, et ne reparut qu'au bout de 10 années. Il se démit alors du siége de Bordeaux, et fut nommé à celui d'Aix en 1802. Surpris par une maladie cruelle au milieu de ses fonctions pastor., il mourut en 1810, après avoir fondé plusieurs séminaires et autres établissem. de religion et de charité dans son diocèse.

CHAMPIONNET (JEAN-ÉTIENNE), général franç., né en 1762 à Valence, fils naturel d'un conseiller à l'élection, qui depuis épousa sa mère, reçut le nom de *Championnet* d'un domaine de son père. Soldat à 14 ans dans le régiment de Bretagne, il servit comme volontaire au siége de Gibraltar. Les premières guerres de la révolution lui fournirent l'occasion de signaler sa bravoure de la manière la plus éclatante. Après avoir, en 1794, décidé le succès de la journée de Fleurus, où il commandait une division, et plus tard (1798), fait, en qualité de général en chef, la conquête du royaume de Naples, où le général Mack et tout son état-major tombèrent entre ses mains, il se vit injustement accusé, mis en jugement et destitué, par suite de son opposition à Faypoult, commissaire du directoire. Envoyé l'année suiv. à l'armée des Alpes, il battit les Autrichiens à Fenestrelles : bientôt après il remplaça Moreau à l'armée d'Italie, et remporta de nouveaux avantages; mais un échec l'attendait à Gérola : son armée, attaquée alors d'une épidémie, fut battue par les Austro-Russes supér. en nombre. Il mourut lui-même à Nice le 9 janvier 1800, des suites de la contagion.

CHAMPLAIN (SAMUEL), navigateur franç., fondateur de la ville de Québec, né en Saintonge, fit, vers l'an 1600, un voyage aux Indes-Orientales. A son retour en France, il fut envoyé en Amérique, chargé de continuer les recherches de Cartier (*v.* ce nom), dans le Canada. Champlain remonta le fleuve St-Laurent jusqu'à l'endroit déjà visité par Cartier en 1535, et rapporta ses observations; il remit à la voile en 1604, visita cette fois les côtes de l'Acadie, dont il a donné une description, et revint en France en 1607. Le projet d'un établissem. dans le fleuve St-Laurent ayant été adopté par le conseil du roi, il repartit en 1608 pour le mettre à exécution. Ce fut à l'endroit où le fleuve se rétrécit tout à coup, et qui, par cette raison était nommé *Québec* (détroit) par les naturels du pays, que Champlain jeta, en juillet 1608, les fondements de la ville destiné à devenir la capitale du Canada. Tout le temps qu'il ne donnait pas à son établissement, il l'employait à reconnaître le pays et à former des relations avec les Sauvages voisins, et presque chaque année il faisait un voyage en France; il en revint en 1620 avec toute sa famille et le titre de gouverneur. Lorsque les Anglais déclarèrent la guerre à la France, en 1627, Champlain, privé de vivres et des secours qu'il attendait, fut obligé de livrer Québec par capitulation; mais dès que cette ville eut été restituée à la France, il s'empressa d'y retourner avec tout ce qui était nécessaire pour donner de la consistance à cette colonie long-temps négligée, et que sans lui la France eût perdue peut-être irrévocablement. C'est à dater de cette époque que la colonie reçut un notable accroissement; mais Champlain n'eut point la satisfact. de voir le succès de ses nouv. efforts; il mourut à la fin de 1635. Il avait publié la relation de son premier voyage sous ce titre : *Des Sauvages, ou Voyages de Sam. Champlain, faits à la France nouvelle en* 1603, Paris, S. D., petit in-8, avec un privilége de novembre 1606. La collection en fut imprimée, Paris, 1632, in-4; l'édition de Paris, 1640, in-4, avec une carte, citée comme la meilleure dans la Biographie universelle, paraît douteuse (*v.* le *Manuel* de M. Brunet). Ce recueil comprend les navigations et les découvertes par terre de Champlain depuis 1603, époque du 1er voyage, jusqu'à la prise de Québec, en 1629. Les faits y sont racontés avec

simplicité, et l'on y trouve tout ce qui caractérise un homme capable et de bonne foi. Les *Voyages de Champlain* ont été réimprimés Paris, août 1830, 2 vol. in-8, aux frais de l'état, pour procurer de l'ouvrage aux ouvriers typographes.

CHAMPMESLÉ (MARIE DESMARES), actrice célèbre, née en 1644 à Rouen, d'une famille honorable, fut forcée par la misère d'embrasser la profession de comédienne. Marie joua d'abord dans sa ville natale, où elle épousa le sieur Champmeslé, avec lequel elle se rendit à Paris. Ils y débutèrent en 1669 au théâtre du Marais, et la Champmeslé, qui n'avait du son admission dans cette troupe qu'aux talents de son mari, ne tarda pas à y jouer les premiers rôles tragiques de manière à contenter les amateurs les plus exigeants. S'étant engagée en 1670 dans la troupe de l'Hôtel-de-Bourgogne, elle y débuta par le rôle d'Hermione, qui lui valut des suffrages unanimes; enfin, lorsqu'en 1680 les diverses troupes furent réunies, elle se trouva à la tête de l'emploi des premiers rôles, et le conserva jusqu'à sa mort, en 1698. Cette actrice fut en relation avec les gens de lettres les plus distingués de son temps, surtout avec La Fontaine, qui lui dédia son *Belphégor;* mais plus particulièrem. avec J. Racine, dont elle avait reçu des leçons de déclamation.

CHAMPMESLÉ (CHARLES CHEVILLET, sieur de), mari de la précédente, né à Paris, mort en 1701, réussissait surtout dans les rôles comiques, et jouait passablement les rois dans la tragédie; mais il n'égala point sa femme, qu'il suivit dans les différentes troupes où elle s'engagea successivem. On dit, mais sans vraisemblance, que Champmeslé aida La Fontaine dans la composition de plusieurs *pièces* de théâtre. Il en a donné quelq.-unes qui lui appartiennent en propre, entre autres: *les Grisettes*, ou *Crispin chevalier*, son meilleur ouvr.; *l'Heure du berger; la Rue St-Denis;* et *les Fragm. de Molière*. On a impr. son *Théâtre* en 1742, 2 vol. in-12, et ses *Chefs-d'œuvre dramat.* en 1789, in-12.

CHAMPOLLION (JEAN-FRANÇOIS), dit *le Jeune*, né à Figeac (Lot) en déc. 1790, quitta de bonne heure son pays natal. Champollion-Figeac, ou *l'aîné*, son frère, auteur de l'*Histoire des Lagides*, établi à Grenoble, l'appela près de lui, et lui fit suivre sous ses yeux les cours du collége de cette ville. Le jeune Champollion, rendant visite avec son frère au préfet de l'Isère (*v.* FOURIER), aperçut dans son appartement trois ou quatre figurines égyptiennes. Une sorte de vocation se déclara soudain en lui. Dès-lors, c'est-à-dire avant l'âge de 12 ans, on le surprenait souvent à tracer sur les marges de ses cahiers des figures bizarres, auxquelles il donnait le nom de caractères hiéroglyphiques. En 1807, Champollion vint à Paris suivre le cours d'arabe de M. de Sacy. Conduit un jour à l'Abbaye-aux-Bois, chez l'abbé de Tersan, il put contempler à loisir sa riche collection d'antiquités orientales. Il se livra dès-lors à l'étude de la langue copte, que l'abbé de Tersan lui fit envisager comme le premier pas à faire dans la route qu'il désirait parcourir. Champollion n'avait pas 20 ans, lorsqu'il fut nommé en 1809 profess. d'histoire à la faculté de Grenoble. Mais la pensée de l'Égypte le poursuivait toujours au milieu de ses nouvelles fonctions. Il se procura des caractères grecs et coptes, et imprima l'*Introduct.*, puis les deux prem. vol. d'un ouvr. intit.: l'*Égypte sous les Pharaons*. Ce trav. gigantesque devait embrasser l'antique Égypte tout entière, sa géographie et son histoire, sa religion, son commerce et ses mœurs. Les événements politiq. interrompirent quelq. temps ses travaux. S'étant prononcé en faveur de Bonaparte pendant les *cent-jours*, les deux Champollion furent exilés à Figeac, d'où bientôt ils obtinrent la permission de revenir à Paris. Dix-huit mois après son retour, Champollion le jeune écrivit à M. Dacier une *Lettre* dans laquelle il lui faisait part du prem. résultat de ses découvertes. La publicat. de cette *Lettre*, dans le *Journal des savants* d'oct. 1822, eut pour effet principal de donner une base historique certaine à la fondat. des princip. monum. de l'Égypte. Les zodiaques publiés par la commission d'Égypte appartenant aux monum. de l'époque grecque et romaine, la question, si débattue alors, de l'antiquité du zodiaque de Denderah brilla d'un nouveau jour. Le célèbre Fourier se préparait à donner sur ce sujet des mémoires dans lesq. il reproduisait diverses opinions avancées par Dupuis. Mais déjà MM. Biot et Letronne avaient, par des raisons astronom. et historiq., commencé à prouver l'origine récente de ce monument. Les trav. de Champollion vinrent confirmer leurs aperçus. La démonstrat. parut évidente, lorsqu'il fit remarquer le nom d'un emper. romain sur le zodiaque même de Denderah. En 1824, Champollion fit paraître son *Précis du système hiéroglyphique*, dans leq. il présente les bases de sa méthode. Ce n'était qu'une ébauche imparfaite: mais on était convaincu que son auteur n'arrêterait pas là ses travaux. Paris ne possédait encore qu'un petit nombre de monuments égyptiens. Une heureuse circonstance ayant mis Champollion en relat. avec le duc de Blacas, celui-ci apprit de sa bouche le vif désir qu'il avait d'aller étudier en Italie la riche collect. de M. Drovetti, acquise par le roi de Sardaigne. Il présenta le jeune savant à Louis XVIII, et lui procura les fonds nécessaires à son voyage, qu'il commença au printemps de 1824. De retour, en 1826, de ce voyage d'Italie, Champollion brûlait du désir d'explorer enfin de ses propres yeux cette terre d'Égypte à laquelle il avait consacré toutes ses pensées. L'expédition scientifique de 1828, dont Champollion fut le guide et le soutien, est sans contredit la plus féconde en résultats qu'on ait entreprise en ce genre. Outre ses MSs., ses remarques particulières, il rapporta 2,400 dessins de monum. Toutes les peintures, tous les bas-reliefs, ainsi que leurs légendes, qu'il put découvrir dans la Nubie, dans la Haute-Égypte et dans la ville de Thèbes, furent figurés ou décrits avec détail. Les tombes roy., leurs vastes galeries n'échappèrent pas à ses recherches. Craignant de

lasser la patience des jeunes dessinateurs ses compagnons de voyage, il traça lui-même une gr. partie des dessins qu'il rapporta en France. Ces fruits préc. des travaux de Champollion ont la forme d'un ouvr. complet, écrit avec clarté, et dont pas une seule idée ne sera perdue. Le jeune conquérant de la science hiéroglyphique put dire : « Quoi qu'il arrive, j'aurai toujours laissé ma carte de visite à la postérité. » De retour à Paris, au mois de mars 1830, Champollion s'occupa de la composit. d'une *Gramm. égyptienne.* Elle venait d'être terminée, sauf un chapitre, quand les atteintes du mal qui l'enleva arrachèrent la plume de ses mains. Depuis le 24 janv. 1832, jusqu'au 4 mars, jour de sa mort, il ne traina plus qu'une vie languissante. On connait le noble désintéressement, la délicatesse, l'extrême obligeance, le caractère aimant et généreux de Champollion. Il nous reste à indiquer ses principaux ouvr. : *Observations sur le catalogue des manuscrits copiés au musée Borgia, à Velletri*, par Geo. Zoega, extrait du *Magasin encyclopédique*, Paris, 1811, in-8. — *L'Égypte sous les Pharaons*, ou *Recherches sur la géographie, la religion, la langue et l'histoire de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse,* Grenoble et Paris, 1814, 2 vol. in-8, avec une carte. — *Lettres adressées à Grégoire sur les odes gnostiques attribuées à Salomon,* extraites du *Magasin encyclop.*, Paris, 1815, in-8. — *Observat. sur les fragments coptes* (en dialecte baschmourique) de l'Ancien et du Nouv.-Testament, publ. par W.-F. Engelbreth, à Copenhague, extrait des *Annales encyclopédiques*, Paris, 1818, in-8. — *Lettre à M. Dacier,* relative à l'alphabet des *Hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les noms des souverains grecs et romains*, Paris, 1822, in-8, avec 4 pl. — *Panthéon égyptien, collection de personnages mythologiques de l'anc. Égypte, d'après les monuments, avec un texte explicatif*, 1823, 30 livraisons formant 2 vol. in-4, avec 200 pl. — *Lettres à M. Letronne sur l'explication phonétique des noms de Pétémenon et de Cléopâtre, dans les hiéroglyphes de la momie* rapportée par M. Calliaud, 1824, in-8. — Deux *Lettres à M. le duc de Blacas d'Aulps, relatives au Musée royal égyptien de Turin*, 1824-26, 2 parties in-8, avec atlas. — *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, ou *Recherches sur les éléments premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, 1824, avec pl., réimpr. en 1828. — *Catalogue des papiers égyptiens du Musée du Vatican*, 1826, in-4. — *Explication de la principale scène peinte des papyrus funéraires égyptiens*, 1826, in-8. — *Aperçu de la découverte de l'alphabet hiéroglyphique égyptien*, 1827, in-8.

CHAMPS (Étienne AGARD de), jésuite, né à Bourges en 1615, professa la théologie à Reims et à Paris, donna des leçons au jeune prince de Conti, que son père destinait à l'état ecclés., fut trois fois provincial de son ordre, et mourut à La Flèche en 1701. Il avait acquis quelq. réputat. par ses écrits contre le jansénisme ; et, député à Rome pour les intérêts de sa société, il avait reçu du pape et des cardinaux de grands témoignages d'estime. On a de lui : *Disputatio theolog. de libero arbitrio* (sous le nom d'Antoine Ricard), Paris, 1642, in-12, 1646, in-4, avec des augmentations. — *De hæresi janseniacâ*, etc., Paris, 1654, in-fol. : nouvelle édition publ. par le P. Souciet, Paris, 1728, 2 part. in-fol., avec une *Vie* de l'auteur. — *Quæstio facti*, Paris, 1660. — *Lettres sur la grâce*, Cologne (Hollande), 1689, in-12, *Responsio ad theriacam Vincenti Lenis*, Paris, 1648, Cologne, 1650, in-4. — *Le secret du jansénisme découvert*, Paris, 1651, in-fol.

CHAMROBERT (Félix PIERRE ou plutôt PETRI de), rédacteur sténographe du *Moniteur*, né en 1795 à La Charité-sur-Loire, d'une ancienne famille originaire de Venise, établie dans le Bourbonnais dès le 15e S., était fils aîné d'un avocat qui eut quelque célébrité dans le Nivernais. Admis gratuitem. au lycée de Bourges, il fut nommé, à 16 ans, régent de mathématiques au collège de sa ville natale. La nouv. organisat. des établissem. universitaires, en 1814, l'ayant privé de cet emploi, il s'enrôla dans un régiment dont un de ses oncles était major, et servit jusqu'au licenciement de l'armée. Ayant obtenu son congé, il séjourna quelque temps à Bourges, où un officier portug., homme de mérite, lui apprit sa langue. Chamrobert, quoique jeune encore, possédait déjà les langues angl., ital. et espagnole, qui, avec l'état de typographe qu'il voulut apprendre à la même époque, devaient lui servir de ressource, lorsqu'il vint, bientôt après, se fixer à Paris. Il fut accueilli facilem. dans les journaux de la capitale, à raison de l'habileté qu'il avait acquise, d'abord comme compositeur (typographe), puis comme correcteur. Malgré son excessive modestie, on devina sa capacité, et il devint à son tour journaliste. A force d'énergie, F. de Chamrobert avait vaincu l'adversité ; mais aussi sa vie s'était consumée prématur. : il continuait de mettre, même dans les trav. entrepris comme délassem., une activité dévorante, symptôme du mal auquel il devait succomber dans sa 32e année. Il mourut à La Charité, d'une phthisie pulmonaire, le 4 nov. 1827. Outre sa coopération à divers journaux (notamm. celui *des villes et campagnes*, *l'Indépendant* et *le Moniteur,* dont il a rédigé plus. vol. de *Tables*), on lui doit un petit roman, 1818, 2 vol. in-12, annoncé comme trad. de l'angl., et des *Trad.* égalem. anonymes de 5 ou 6 ouvr. en cette langue, notamment le roman de *Redwood*, dont son frère a publ. la 2e édit.

CHANCEL (Jean-Nestor), général, né à Angoulême en 1754, simple soldat, s'éleva successivem. aux grades supér. par son intelligence, sa bonne conduite et sa bravoure. Nommé général de brigade en 1793, il servit sous les ordres de Dumouriez (*v.* ce nom), défendit avec résolution la place de Condé, assiégée par les Autrichiens, mais se vit contraint de capituler. Ayant eu depuis le commandement de Maubeuge, il fut destitué par les

commissaires de la convention près de l'armée du Nord, envoyé à Paris, et condamné à mort le 3 mars 1794. On lui faisait un crime d'être resté dans l'inaction pendant l'engagement des troupes franç. avec les alliés, qui étaient venus attaquer le camp retranché de Maubeuge.

CHANCELLOR (Richard), navig. angl., fut nommé command. en second de l'expéd. que la compagnie formée d'après les conseils de Sébast. Cabot, envoya en 1553, sous le command. en chef de Willoughby, pour explorer la mer du nord-est et y découvrir un passage aux Indes. Le vaisseau qu'il montait ayant été séparé de la flotte par une tempête, il fut poussé sur un parage inconnu (la mer Blanche), et mouilla près d'un monastère dédié à St Nicolas. Peu de temps après qu'il en eut déterminé les passages et la situation, la Russie y fit jeter les fondem. de la ville et du port d'Archangel. C'est de l'époque de la découverte de Chancellor que datent les relations commerciales de la Moscovie avec l'Angleterre. Ce navigateur périt dans une tempête qui l'assaillit à la vue des côtes d'Écosse, où deux des vaisseaux de son expédition. firent naufrage. On trouve la relation de son voyage dans la nouvelle *Collect. des voyages en Europe*, de Pinkerton, Londres, 1808-14, 17 vol. in-4.

CHANDIEU (Antoine LA ROCHE de), ministre protestant, né vers 1534, dans le Mâconais, d'une ancienne famille du Forez, présida au premier synode des églises réformées qui se tint à Paris, et où l'on dressa la confess. de foi, qui fut présentée au roi Henri II par l'amiral de Coligny; attaché ensuite au roi Henri IV, qui le considérait beaucoup, il assista comme ministre à la bataille de Coutras, et fut chargé d'une mission auprès des princes protestants d'Allemagne. S'étant retiré à Genève en 1589, il y continua ses fonctions de pasteur et y professa la langue hébraïque jusqu'à sa mort, en 1591. Il a composé un gr. nombre d'écrits, publ. sous les noms hébr. de *Sadeel* et *Zamariel*, qui signifient *Chant* et *Champ de Dieu*. Tous ces ouvr. ont été réunis sous ce titre : *Ant. Sadeelis Chandæi, nobilissimi viri, opera theologica*, Genève, 1592, in-fol. Il en a été publ. successivem. 3 autres éditions dans la même ville, de 1593 à 1615. Chandieu a publié aussi l'*Histoire des persécutions et des martyrs de l'Église* (protestante) *de Paris*, etc., (sous le nom d'Ant. Zamariel), Lyon, 1563, in-8 : ouvrage non compris dans le recueil précité. Sa *Vie*, écrite par Jacques Lectius, se trouve dans les dernières éditions de ce même recueil, mais elle a été aussi imprimée séparément, Genève, 1593, in-8.

CHANDLER (Samuel), théologien anglais non conformiste, né dans le Berkshire en 1693, fut, en 1716, nommé pasteur d'une congrégation presbytérienne à Peckham, ouvrit ensuite un magasin de librairie à Londres, sans abandonner toutefois ses fontions pastorales, puisqu'il devint en 1726 ministre de l'une des congrégations presbytériennes de cette ville. Il mourut en 1766, après avoir exercé jusqu'au dernier moment son ministère. Il a composé entre autres ouvrages : *Discours contre Antoine Collins*, etc., 1725, in-8. — *Réflexions sur la conduite des déistes modernes*, 1727, in-8. — La trad. (en anglais) de l'*Hist. de l'inquisition*, par Limborch, 1731, 2 vol. in-4. — *Hist. des persécutions*, 1736, in-8. — *Preuves de la résurrection de J.-C.*, 1744, in-8. — *Histoire critique de la vie de David*, 2 vol. in-8, très estimés. — *Paraphrase et notes sur les Épîtres de St Paul aux Galates et aux Éphésiens*, etc., publ. en 1777 par le docteur Amory.

CHANDLER (Marie), dame anglaise poète, née en 1687 à Malmesbury, au comté de Wilt, morte en 1745, a laissé, entre autres ouvrages, un poème sur le *Bain*, dont le célèbre Pope fait l'éloge.

CHANDLER (Édouard), savant prélat anglais, né vers 1670, mort en 1750, évêque de Durham, a laissé, outre plus. discours : *Défense du christianisme par les prophéties de l'Anc.-Testam.*, dont il a paru trois éditions ; une *Dissertation chronolog.* placée en tête du comment. d'Arnold sur l'Ecclésiaste, et une *Préface biogr.* très curieuse en tête du *Tr. de morale* du docteur Cudvorth.

CHANDLER (Richard), savant helléniste angl., membre de la société des antiq. de Londres, né en 1738, publia en 1763 une magnifique édition des *Marbres d'Arundel* ou *d'Oxford (Marmora Oxoniensia)*, plus exacte et plus complète que celles qu'en avaient précédemm. données Selden, Prideaux et Maittaire. Choisi par la société des *Dilettanti*, conjointement avec le docteur Revett et Pars, pour aller en Orient faire des recherches sur les monuments d'antiquités, et chargé spécialem. de la direction du voyage, il parcourut pendant les années 1764, 1765 et 1766, l'Ionie, l'Attique, l'Argolide, l'Élide, et y recueillit une ample moisson de matériaux qu'il apporta en Angleterre. On lui doit : *les Antiquités ioniennes*, Londres, 2 vol. in-fol. : le 1er parut en 1769, et le 2e ne fut impr. qu'en 1797; la nouvelle édition de la 2e partie, Londres, 1821, gr. in-fol., n'est point une réimpr. textuelle : les changem. considérables et les addit. en font un ouvrage nouveau. — *Inscript. antiquæ in Asiâ minori et Græciâ, præsertim Athenis, collectæ*, Oxford, 1774, in-fol. — *Voyages en Asie-Mineure et en Grèce*, publ. en 1775-76 à Oxford, 2 vol. in-4, réimpr., Londres, 1817, 2 t. in-4, et Oxford, 1825, 2 vol. in-8. Ces savantes relations ont été trad. en franç. par MM. Servois et Barbié du Boccage, Riom, 1806, 3 vol. in-8. — *Histoire d'Ilium ou de Troie*, Londres, 1802, in-4, etc. Chandler mourut en 1810, recteur à Tilchurst, au comté de Berck.

CHANDLER (Thomas BRADBURY), ministre américain, docteur de l'univ. d'Oxford, né vers 1740 à Voodstock dans le Connecticut, mort en 1790, recteur de l'église de St-Jean à Élisabeth-Town, a publié quelq. écrits en faveur de l'Église épiscopale, dont il fut l'un des plus zélés défens., tels que des *sermons*; *Appel en faveur de l'Église d'Angleterre en Amérique*, Boston, 1767; et une *Vie du doct. Johnson*, New-York, 1815.

CHANDOS (JEAN), célèbre capitaine anglais au 14e S., fut nommé par Édouard III, lieuten.-gén. des provinces cédées à l'Angleterre par le funeste traité de Bretigny. Il décida la victoire à la bataille d'Auray, en 1364, où il eut la gloire de vaincre Duguesclin qui lui rendit les armes. Lorsqu'Édouard III érigea l'Aquitaine en principauté, en faveur du prince de Galles, son fils, Chandos devint son connétable. Il fut tué au combat de Leusac, près de Poitiers, en 1369. Les Anglais le considéraient comme le plus habile de leurs généraux après le prince Noir (Édouard); et il s'était concilié l'estime des Français par ses vertus chevaleresq.

CHANET, médecin français établi à La Rochelle vers le milieu du 17e S., est aut. d'un écrit intit. *De l'intérêt et de la connaissance des animaux*, contre La Chambre (v. ce nom), et de *Considérat.* (critiques) *sur le livre de la Sagesse*, par Charron.

CHANFARY, poète arabe du 6e S., antérieur à Mahomet, était si léger à la course, s'il faut en croire les biographes arabes, que sa célérité est passée en proverbe. Il reste de lui un poème intitulé *Lamyat-él-arab*, publ. par Sylvestre de Sacy, avec la trad. franç., dans sa *Chrestomatie arabe*, Paris, 1806, 3 vol. in-8.

CHANGEUX (PIERRE-NICOLAS), grammairien et mathémat., né en 1740 à Orléans, mort en 1800, a laissé, entre autres écrits, dont le fond vaut mieux que le style: *Traité des extrêmes*, etc., Amsterd., 1762, 2 vol. in-12. — *Biblioth. grammaticale abrégée*, etc., 1773, in-8, recueil composé de 9 mémoires relatifs à la Grammaire générale; plus. *lettres* et *dissert.* insérées dans le *Journal de Physique* de l'abbé Rosier : on lui doit l'invention du *Barométrographe*, et de quelq. autres instrum. que les physiciens n'ont point adoptés : il a fourni des articles de métaphysique à l'ancienne encyclopédie, et a laissé en MS. une volumineuse *collect. de Fables*, et de nombreuses *addit.* pour son Traité des extrêmes.

CHANG-CO (myth.), divinité chinoise, honorée surtout par les célibataires, ainsi que par les lettrés qui la regardent comme leur protectrice.

CHANG-TI (myth.), *Roi d'en haut*, nom sous lequel les Chinois désignent quelquefois le Dieu créateur, ou souverain principe (v. TIEN).

CHANLAIRE (P.-G.), géographe, né en 1758 à Vassy, Champagne, entra jeune dans l'administr.-gén. des forêts, où il devint chef de divis., fut ensuite direct. du bureau topographique du cadastre, et mourut en 1817. On lui doit un gr. nombre de cartes et d'atlas, parmi lesq. on distingue l'*Atlas de la partie méridionale de l'Europe*, en 54 feuilles, et celui *de la France*, en 108 cartes, qui sera toujours utile à consulter pour connaître les agrandissem. successifs de la France depuis 1793 jusqu'à la chute de l'empire. Chanlaire a concouru à plus. ouvr. de Mentelle et d'autres géographes. M. Querard a, dans *la France littér.*, donné de curieux détails sur les trav. de Chanlaire.

CHANORRIER (ANTOINE), ministre protest. du 16e S., pasteur en Suisse, puis chargé de la direction de l'église calviniste de Blois, d'où il passa, en 1559, à Orléans, est auteur d'un ouvrage satirique intitulé *la Légende dorée des prêtres et des moines, découvrant leurs impiétés secrètes, composée en rimes et divisée en chapitres*, Genève, 1556, in-16; 1560, in-8.

CHANTAL (JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT, dame de), fondatrice de l'ordre de *la Visitation-Sainte-Marie*, naquit à Dijon en 1572. Son père, présid. à mortier, avait refusé la charge de prem. présid. du parlem. de Bourgogne que lui offrait Henri IV. Mariée à Christophe de Rabutin, baron de Chantal, elle fut pendant huit ans le modèle des épouses; mais ayant eu le malheur de perdre son mari tué par accident à la chasse, elle fit vœu de ne point contracter une nouvelle union. Mme de Chantal n'avait alors que 28 ans. L'éducat. de ses enfants, la pratique des vertus chrétiennes, le soin des pauvres et des malades, devinrent les seules occupations de sa vie. Elle se mit en 1604 sous la direct. de St François de Sales, alors év. de Genève, qui était venu prêcher à Dijon. Ce fut d'après les vues et les conseils de ce prélat, qu'elle jeta les prem. fondements de l'ordre de la Visitation, à Annecy, en 1610. Elle étendit ensuite le nombre des maisons de cet ordre, les édifia par ses vertus et son zèle, et mourut en 1641, à Moulins, où ses religieuses et la voix du peuple la proclamèrent une sainte. Le pape Benoît XIV confirma ce jugement en la béatifiant en 1751, et Clément XII en la canonisant dans l'année 1767. Mme de Chantal fut l'aïeule de Mme de Sévigné. Elle a laissé des *lettres*, 1660, in-8; une nouv. édition augmentée de lettres inédites et précédée de sa *Vie*, a été publ. par le libraire Blaise, Paris, 1823, 2 vol. in-8. La *Vie* de cette sainte fondatrice a été écrite par le P. Fichet, jés., par Maupas de la Tour, par le P. Beaufils, et par les abbés Marsollier et Cordier.

CHANTELOU (CLAUDE), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à 1617 à Vion en Anjou, acquit de grandes connaissances dans l'histoire ecclésiast. et la chronologie, et mourut à l'abbaye de St-Germain en 1664. D. Mabillon parle de ce relig. avec éloge. Il est l'éditeur de la *Bibliotheca Patrum ascetica*, Paris, 1661-64, 5 vol. in-4; de la première partie des *Sermons de St Bernard, de tempore et de sanctis*, 1662, in-4, et des *Règles de St Basile*, 1664, in-8. Il eut part au *Spicilége* de D. d'Achery, au *Recueil des actes des saints*, de l'ordre de St-Benoît, et au *Bréviaire bénédictin* qu'il fit imprimer. Il a laissé plus. ouvrages MSs., entre autres la *Carte géographique de la France bénédictine*, qu'un frère convers, François Lechevalier, publia sous son nom en 1726.

CHANTELOUVE (FRANÇOIS GROSSOMBRE de), poète bordelais, chevalier de Malte, né vers le milieu du 16e S., est auteur de la *tragédie de feu Gaspard de Coligny, jadis admiral de France, conten. ce qui advint à Paris le 27 aoust 1572*, Lyon, 1575, in-8, édition très rare, mais réimpr. dep. On la trouve aussi dans le t. Ier du *Journal de Henri III*, édit. de 1744. On a du même auteur

la *tragédie de Pharaon, et autres œuvres poétiq., publiées par Frère G. Vigerius, religieux récollet*, Paris, 1576, in-8, et Lyon, 1582, in-16. Ces deux édit. sont également rares.

CHANTEREAU LE FÈVRE (Louis), intend. des duchés de Lorraine et de Bar, né à Paris en 1588, mort en 1658, a laissé, entre autres écrits, des *Mém. sur l'origine des Maisons de Lorraine et de Bar*, 1642, in-fol. — Un *Traité des fiefs et de leur origine, avec preuves*, publ. en 1662, in-fol., par son fils Denis. Les MSs. de Chantereau sont déposés à la bibliothèque du roi.

CHANTREAU (Pierre-Nicolas), littérat., né à Paris en 1741, fut profess. de langue française en Espagne, où il publ. en 1784, sous le titre d'*Arte de hablar frances*, une gramm. espagnole et franç. qui n'a point encore été surpassée, et qui valut à l'auteur son admiss. à l'acad. de Madrid. De retour en France peu de temps avant la révolution, Chantreau, eut une mission dans la Catalogne, à la fin de l'année 1792; il fut à l'organisation des écoles centrales, nommé professeur d'histoire dans le départ. du Gers, d'où il passa plus tard à l'école militaire de Fontainebleau, et mourut à Auch, en 1808. On a de lui les ouvr. suiv.: *Dictionnaire national et anecdot. des mots et usages introduits par la révolut.*, Politicopolis (Paris), 1790, in-8, publ. sous le nom de M. *de l'Épithète, élève de feu M. Beauzée; Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, en 1788 et 1789*, Paris, 1792, 3 vol. in-8.— *Lettres écrites de Barcelone à un zélateur de la liberté qui voyage en Allemagne, ou Voyage en Espagne*, etc., 1792, 1793 et 1796, in-8. — *Voyage philos., polit. et littér., fait en Russie dans les ann. 1788 et 1789, trad. du hollandais, avec des augment.*, 1794, in-8. — *Tables chronolog. publ. en angl. par John Blair, trad. en franç.*, 1795, in-4, continuées par le trad. dep. 1768 jusqu'au 22 juill. 1795, date de la paix entre la France, la Prusse et l'Espagne. — *Système analyt. des notions qu'il faut acquérir pour connaître complétement l'histoire d'une nation*, etc., 1799, in-12. — *Table analytique et raisonnée des matières contenues dans les œuvres de Voltaire*, 1801, 2 vol. in-8, pour l'édition donnée par Beaumarchais. — *Science de l'Histoire*, 1804, 1806, 3 vol. in-4. — *Mappemonde chronol.*, etc., 1803, in-fol. — *Éléments de l'hist. milit.*, 1808, in-8. — *Histoire de France abrégée et chronol........, jusqu'en septembre* 1808, Paris, 1808, 2 vol. in-8.

CHANUT (Pierre), savant diplomate, né vers 1600 à Riom, trésorier de France en cette ville, fut nommé résident, puis ambassadeur en Suède, auprès de la reine Christine, depuis 1650 jusqu'à 1653, obtint, après différentes autres légations, une place de conseiller-d'état, et mourut à Paris en 1662. C'est sur sa recommandat. que Descartes fut appelé en Suède par Christine. Cette reine, qui estimait beaucoup les talents diplomat. et littér. de Chanut, entretenait avec lui un commerce de lettres qui ne cessa point lorsqu'elle eut abdiqué le trône; quelq. auteurs même prétendent qu'il contribua beauc. à sa conversion au catholicisme. Ses *Mém. et Négociat. de* 1645 à 1655, ont été publ. à Paris, 1676 (Cologne, 1677), 3 vol. in-12, par Linage de Vaucienne, qui en a gravement altéré ou défiguré plus. passages. Le MS. original existe à la biblioth. royale. — Chanut (Martial), fils du précédent, aumônier d'Anne d'Autriche, abbé d'Issoire, visiteur-génér. des carmélites, mort en 1695, a donné des trad. plus fidèles qu'élégantes des ouvrages suiv.: *Seconde apologie de Justin pour les chrétiens*, Paris, 1670, in-12, sous le nom de *P. Fondet*, et réimpr. en 1686, sous le nom de l'auteur; *Vie de Ste Thérèse*, écrite par elle-même, trad. de l'espagnol, 1691, in-8; le *Catéchisme du concile de Trente*, 1673, in-12. Cette trad. retouchée a été réimpr. plus. fois.

CHANVALON (l'abbé de), oratorien, mort en 1765 en Provence, a publ. *Man. des Champs*, etc. Paris, 1764, réimpr. en 1769 avec des corrections et additions par les soins du P. d'Ardenne.

CHAO-HAO, 4e empereur de la Chine, l'un des neuf souverains qui régnèrent avant la 1re dynastie, succéda, l'an 2598 av. l'ère chrét., à Hoang-ti son père; et mourut à Kio-Féou, après un règne de 84 ans. Il institua divers usages qui subsistent encore; mais les lettrés ont flétri sa mémoire, parce que ce fut sous son règne que l'idolâtrie s'introduisit à la Chine, dont les habitants avaient jusque-là conservé la pureté du culte primitif, c'est-à-dire l'adoration d'un Dieu unique et suprême, seul dispensateur des biens et des maux.

CHAO-KANG, 6e empereur de la 1re dynastie chinoise, appelée *Hia*, naquit l'an 2118 avant l'ère chrét., suivant les chronol. chinois. Son père, Ti-siang, avait péri dans une bataille que lui avait livrée un chef de rebelles nommé Han-tsou. Sa mère, ayant échappé aux assassins envoyés par l'usurpateur, se cacha dans une ville appelée Yu-yang, et y accoucha de Chao-kang, qu'elle eut les plus grandes peines à dérober aux recherches des émissaires de Han-Tsou. Elle l'envoya d'abord dans les montagnes, puis le fit entrer comme domestiq. chez le gouvern. de Yu, ancien et fidèle serviteur de la famille impériale. Chao-kang, aidé par ce sujet fidèle et par le gouverneur de Yu-yang, se trouva dans la suite maître d'une armée puissante, avec laquelle il marcha contre l'usurpateur de sa couronne; Han-tsou, vaincu et fait prisonnier, périt du dernier supplice, et sa mort fit disparaître tous ses partisans. Chao-kang, remonté sur le trône de ses pères, exerça le pouvoir suprême avec justice et modération, et mourut dans la 61e année de son âge, après 22 ans d'un règne heureux et paisible. Il laissa l'empire à son fils Ti-chou.

CHAO-YONG, philos. et littér. chinois, né vers le commencement du 11e S. de l'ère chrét., acquit dès sa jeunesse une érudition immense, s'ensevelit ensuite dans la retraite afin de s'y livrer presque exclusivem. à l'étude des *Koua* ou *Trigramme* de Fouhi (v. ce nom), le plus ancien des monuments écrits des Chinois. Ils prétendent que le fondateur de leur empire a caché, dans les lignes mysté-

rieuses dont se compose ce *trigramme*, la clef secrète de toutes les opérations de la nature. Chao-yong a publ. sur ce texte énigmatique un commentaire très étendu, que l'on regarde encore aujourd'hui comme ce qui a été donné de mieux sur cette matière. Cet ouvr. en 60 vol. a pour titre *Hoang-ki-King-ché*. Les Chinois possèdent encore de ce philos. un grand nombre d'opuscules qu'il a réunis en 20 vol. intit. : *Ki-jan-ki*. Ce sont des mélanges de vers et de prose sur divers sujets de morale et de philosophie. Chao-yong mourut en l'an 1077, honoré des distinctions qu'il avait refusés pendant sa vie. L'empereur lui décerna le titre de *Docteur sans tache*.

CHAPEAUVILLE (Jean), doct. en théolog., né à Liége en 1551, enseigna cette science dans plus. monastères, fut inquisiteur de la foi, chanoine de la cathéd., gr.-pénitencier, archidiacre et prevôt de son chapitre, et mourut en 1617. Le seul de ses ouvrages qui puisse présenter aujourd'hui quelq. intérêt est un recueil des historiens originaux de la ville de Liége, impr. de 1612 à 1616, en 3 vol. in-4, sous ce titre : *Historia sacra et profana, nec non politica, in quâ non solum reperiantur gesta Pontificum tungensium, trajectensium, ac leodicensium*, etc.

CHAPELAIN (sire Jehan Li), poète français du 13e S., est aut. d'un conte facétieux en vers, intit. : *le Secrétain* (sacristain) *de Cluny*, qui se trouve MS. à la biblioth. du roi, avec la version en prose de Claude Fauchet (*v.* ce nom). Le grand d'Aussy en a donné une autre version en prose dans son recueil; et l'on trouve deux imitations de ce même conte dans la nouv. édit. des *Fabliaux* par Barbazan, Paris, 1808, 4 vol. in-8.

CHAPELAIN (Jean), poète franç., né à Paris en 1595, fut placé presque au sortir de ses études, auprès d'un jeune seigneur pour lui enseigner l'espagnol, qu'il avait appris lui-même sans maître, et ensuite auprès des deux fils du grand prevôt de France pour faire leur éducat. La trad. du roman espagnol de *Gusman d'Alfarache*, et la curieuse préface qu'il mit en tête de l'*Adone* de Marini, le firent admettre dans cette réunion d'hommes de lettres qui devint ensuite l'Acad. française. Il fut l'un des commissaires chargés d'en rédiger les statuts. Le cardinal de Richelieu, qu'il avait initié dans les secrets de la poétiq., lui fit une pension de mille écus, et lui accorda une pleine autorité sur tous les poètes à ses gages. Chapelain devint dès-lors l'oracle de tous les écrivains, et plus tard il fut chargé par Colbert de dresser la liste des sav. et des littérateurs tant nationaux qu'étrangers auxquels Louis XIV voulait donner des pensions. On savait que depuis long-temps Chapelain s'occupait d'un poème dont l'héroïne était *Jeanne d'Arc*. Ce poème, impatiemment attendu et vanté comme un chef-d'œuvre par tous ceux qui en avaient entendu la lecture, parut enfin en 1656. L'empressement du public était si grand, qu'il s'en fit *six* éditions dans 18 mois. Mais au milieu de l'engouement universel, la critique ne tarda pas à revendiquer ses droits, et *la Pucelle*, mieux appréciée, tomba sous le feu roulant des épigrammes. La duchesse de Longueville, malgré la haute protection dont son époux honorait l'auteur, ne put s'empêcher de dire à la lecture de *la Pucelle* : « Cela est parfaitement beau, mais cela est parfaitement ennuyeux. » Boileau mit ce mot en vers, et couvrit le poème et le poète d'un ridicule ineffaçable. Chapelain mourut en 1674. On trouva chez lui une somme de 150,000 livres, fruit des plus sordides économies, car il était d'une avarice extrême. Outre la traduction de *Gusman d'Alfarache*, et la *Pucelle*, dont il n'y eut que les 12 prem. chants d'imprimés, les 12 autres sont MSs. à la biblioth. royale, on a de Chapelain une *Paraphrase sur le Miserere*, 1639, in-4, des *Odes* et des *Mélanges de littérature*, publ. par D. F. Camusat (*v.* ce nom).

CHAPELAIN (Charles-Jean-Baptiste Le), jésuite et bon prédicateur, né en 1710 à Rouen, se fit une réputation méritée par les sermons qu'il prononça successivement à Versailles, à Paris, à la cour de Lorraine et dans les Pays-Bas. Son *discours* pour la prise d'habit de Mme d'Egmont dans l'ordre du Calvaire en 1755, à Luxembourg, est regardé comme un des meilleurs morceaux sortis de sa plume. A la suppression des jésuites, il fut appelé par l'impératrice Marie-Thérèse à Vienne. Il y prononça *l'Oraison funèbre de l'empereur François Ier*, en 1766, le jour anniversaire de la mort de ce prince; et, en 1770, le *panégyrique de Ste Thérèse*, patronne de l'impératrice qui l'avait nommé son prédicateur. Deux ans auparavant il avait dédié à cette princesse le *Recueil de ses sermons, ou discours sur différents sujets de piété et de religion*, Paris, 1768, 6 vol. in-12. Sur la fin de sa vie il se retira près de l'archevêq. de Malines, et mourut subitement dans cette ville en 1779.

CHAPELIER (Isaac-René-Gui Le), l'un des membres les plus distingués de l'assemblée constituante né à Rennes en 1741, fils d'un avocat et avocat lui-même, se signala dans les troubles qui divisèrent la cour et le parlem. de Bretagne. Élu député aux états-génér. en 1789, il s'y fit remaq. par son éloquence, et concourut à toutes les opérations de cette assemblée. Mais son dévouement au nouvel ordre de choses ne put le mettre à l'abri des révolut. dont il tenta vainem. de réprimer l'audace. Il périt sur l'échafaud en 1794, le 22 avril. C'est à lui que l'on doit le plan d'organisat, de la cour de cassat. et plus. innovat. importantes dans l'ordre judiciaire. Il avait coopéré avec Condorcet à la rédaction de la *Biblioth. d'un homme public*, 1790-92, 28 vol. in-8.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel LUILLIER), poète franç., fils naturel de François Luillier, maître des comptes, naquit en 1626 dans le village de La Chapelle (entre Paris et St-Denis), d'où lui vint le nom sous lequel il est connu. Doué d'une singulière vivacité d'esprit, il se trouva de bonne heure à portée de profiter des entretiens de plus.

savants, dont la maison paternelle était le rendez-vous, et principalem. de Gassendi, qui lui donna des leçons de philos. Devenu possess. d'une fortune assez considérable à la m. de son père, qui l'avait fait légitimer, Chapelle se livra sans réserve à son amour pour le plaisir et pour l'indépendance. Lié avec La Fontaine, Molière, Racine et Boileau, il fut également recherché par les personnes de distinction, bien qu'il ne leur épargnât pas les saillies piquantes et les traits mordans. Après avoir mené la plus joyeuse vie, pendant de longues années, et avoir tour à tour égayé et fâché ses amis, par ses plaisanteries aimables et ses piquans bons mots, il m. à Paris en 1686. On a de lui, outre son *Voyage* avec Bachaumont (*v.* ce nom), quelques *pièces fugitives* recueillies en un vol. in-12, par Lefèvre de St.-Marc, Paris, 1755, in-12. Racine lui dut plus. traits de sa comédie des *Plaideurs*, c'est au père de Chapelle que Saumaise dédia son excellente édition grecque et latine du roman d'*Achille Tatius*.

CHAPELLE (Louis) prêtre né en 1733, à Arinthod, Franche-Comté, professa la philosophie dans différ. colléges, fut ensuite nommé Chapelain de l'hôpital de la Salpêtrière et, mour. à Paris en 1789. Il a pub. l'*Hist. véritable des temps fabuleux confirmée*, etc., Liége et Paris, 1779, in-8, c'est la réfutation des critiques que de Guignes, Anquetil, l'abbé Du Voisin, Voltaire et La Harpe avaient faites de l'ouvrage de son ami Guérin du Rocher. (*v.* ce nom).

CHAPERON (Jean), poète du 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : *le Dieu garde-Marot et autres poésies*, Paris, 1537, in-16. — *Le Courtisan (de Castiglione) traduit de langue ytalicque en vulgaire françois*, ibid., 1537, in-8. — *Le Chemin de longue estude de dame Christine de Pise, trad. de langue romane en prose franç.*, ibid., 1549, petit in-12. *Les grands regrets et complainctes de ma damoiselle du palais*, pet. in-8, goth., pièce en vers de dix syllabes dont l'auteur se nomme dans un rondeau en acrostiches.

CHAPERON (Nicolas), peintre et grav., né à Châteaudun vers 1596, élève de Vouet (*v.* ce nom); fit ensuite le voyage de Rome, où il grava les peintures du Vatican, connues sous le nom de *Loges de Raphaël;* œuvre composé de 52 pl., pub. en 1638. On a de cet artiste, qui mourut à Paris en 1647, quelques autres pièces estimées, entre autres deux *Portraits de Henri IV*.

CHAPMAN (George), un des plus anc. poètes dramat. angl., et le premier traduct. de tous les *poëmes* d'Homère, né en 1557, fit quelq. études à Oxford et se rendit de bonne heure à Londres, où il fut lié avec Shakespeare, Ben Johnson et les autres littérat. distingués de cette époque. Chapman mourut en 1634. Outre sa trad. complète des œuvres d'Homère, qui parut de 1595 à 1614, et celle de Musée, *Hero et Leandre*, 1616, in-12, on a de lui un poème intit. : *Ovide's banquet of sauce*, 1595, in-4; et, en commun avec Ben Johnson et Jean Marston, une coméd. intit. : *Eastward Hoe*, etc. — Un instituteur du même nom, né en Ecosse en 1723, mort à Édimbourg en 1806, a pub. plus. ouvr. élément. sur l'éducat., et un poème latin intitulé : *Collegium Bengalense*.

CHAPMAN (Frédéric-Henri de), vice-amiral suédois, dirigea la construction des vaisseaux que Gustave III fit établir lorsque ce prince entreprit de relever la marine suédoise, entièrement négligée depuis Charles XII. La méthode qu'il suivit dans cette construction a été revendiquée, mais sans fondement, par les Anglais, dont il avait appris les premiers élém. de l'archit. navale. Il mourut en 1808. On lui doit un *Traité sur l'architecture navale*, trad. en franç. par Lemonnier, 1779, in-fol. Une autre traduct. du même ouvr., pub. en 1781, in-4, par Vial de Clairbois, est plus estimée. Ses services avaient été récompensés par des lettres de noblesse et le titre de commandeur de l'ordre de *l'Épée*.

CHAPONE (Esther), dame angl. née en 1726 dans le comté de Northampton d'une famille dont le nom était Mulso, montra dès sa plus tendre jeunesse des disposit. littér. très remarquables. A 9 ans elle avait déjà composé un roman. Malgré les entraves mises à son instruct., la jeune Esther n'en apprit pas moins l'ital. et le franç., et se livra entièrement à la littérat. Mariée assez tard, elle resta veuve au bout de dix mois. Les lettres qui firent la consolation de sa vie ne la menèrent point à la fortune; elle mourut en 1801, dans un état voisin de l'indigence. Mistress Chapone doit sa réputat. à l'ouvr. intit. : *Lettres sur la culture de l'esprit, adressées à une jeune personne*, impr. en 1775. On lui doit encore un vol. de *mélanges*, qui contient des *poésies* et un *Essai de morale*. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Londres, 1807, 4 vol. in-12, avec une *Notice* sur sa vie.

CHAPONEL D'ANTESCOURT (Raimond), chanoine régulier de la congrégation de France, mort en 1700, à 64 ans, est aut. des ouvrages suivants : *Traité de l'usage de célébrer le service divin dans l'église en langue non vulgaire*, Paris, 1687, in-12. — *Hist. des chanoines réguliers, ou Recherches histor. et critiq. sur l'ordre canonique*, ibid., 1699, in-4. — *Examen des voies intérieures*, ibid., 1700, in-12.

CHAPOTON, écriv. dramat. du 17e S., est aut. des ouvr. suiv. : *le véritable Coriolan*, tragéd. représentée en 1638; *le Mariage d'Orphée et d'Euridice*, pièce à machines, jouée en 1640 et 1648 sur le théâtre du Palais-Cardinal, depuis Palais-Royal.

CHAPPE D'AUTEROCHE (Jean), célèbre astronome, né à Mauriac dans l'Auvergne en 1722, prit de bonne heure l'état ecclésiastique et consacra ses loisirs à l'astron. Admis à l'acad. des sciences en 1759, il fut choisi l'année suivante pour aller à Tobolsk, en Sibérie, observer le passage de Vénus sous le disque du soleil, fixé précédem. au 6 juin 1761. Il éprouva dans ce voyage tous les maux inséparables d'un tel clim., mais il eut le bonheur de voir Vénus entrer sous le soleil, et dédom-

magé de toutes ses peines, revinten France après avoir terminé ses explorations dans un pays alors fort peu connu, et qui, sans lui, ne le serait guères plus de nos jours. En 1768, il fut encore choisi pour aller observer le même phénomène en Californie. Atteint d'une maladie endémique dans cette contrée malsaine,il y succomba le 1er août 1769, après avoir rempli l'objet de sa mission. Il avait fait impr. en 1768 la *Relation* de son voyage en Sibérie, Paris, 2 vol. in-4, avec un atlas gr. in-fol. Cet ouvrage traite de la minéralogie, de l'hist. natur., politique et civ., et présente le tableau des mœurs et des usages de la Sibérie; l'atlas est composé d'excellentes cartes géograph. tracées ou rectifiées par Chappe lui-même. L'impératrice Catherine II, mécontente de quelq. observations de l'astronome français, ne dédaigna pas de publier la critique de sa relation, sous le titre d'*Antidote, ou Examen du liv. intit. Voyage en Sibérie*, etc. (*v.* CATHERINE II). Les observations faites par Chappe dans son second voyage ont été pub. par Cassini, Paris, 1772, in-4, sous le titre de *Voyage en Californie*.—CHAPPE (Claude), neveu du précéd., né dans le Maine en 1763, prit, comme son oncle, l'habit ecclés., étudia la physique et fut l'inventeur du *Télégraphe*, procédé ingénieux au moyen duquel on peut correspondre à une grande distance, avec la rapidité de la lumière, par le moyen d'une langue nouvelle, simple, exacte, et qui rend l'expression d'un mot et d'une phrase par un seul signe. Ce procédé fut éprouvé pour la 1re fois en 1793, et le succès répondit à la promesse de Chappe, qui, secondé par ses frères qu'il avait associés à sa découverte, tenta d'établir alors une ligne télégraphique. Plus tard affecté de la malveillance qui s'efforçait de déprécier le mérite de cette invention, dans un violent accès de mélancolie, il se jetta dans un puits de la maison où était établi l'atelier du télégraphe. Cette catastrophe eut lieu en 1805. — CHAPPE (Ignace-Urbain-Jean), frère aîné du précéd., né en 1760, à Rouen, acquit un emploi dans les finances, qui fut supprimé à la révolut., dont il adopta pourtant les principes; fut élu procureur-syndic, puis député du départ. de la Sarthe à l'assemblée législative, et plus tard nommé avec ses frères administrat. du *Télégraphe;* admis à la retraite en 1823, il mourut en 1828. On lui doit : *Histoire de la Télégraphie*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, dont un de pl. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus curieux que l'on ait sur cette matière.

CHAPPEL (GUILLAUME), sav. prélat angl., né en 1582 au comté de Nottingham, fut successivem. doyen de Cashel, prevôt du collége de la Trinité à Dublin et év. de Corck en Irlande. Après avoir éprouvé de grandes persécut. pendant les guerres civiles, il mourut en 1649 à Dorby, où il s'était retiré. On a de lui les ouvr. suiv. : *Methodus concionandi*, trad. en angl. et publ. en 1656, *Tr. sur l'usage de l'Écrit. sainte*, et des *Mém.* sur sa vie.

CHAPPELAW (LÉONARD), théol. angl., profess. de langue arabe à l'univers. de Cambridge, né en 1685, mort en 1768, est aut. des ouvr. suiv. : *Elementa linguæ arabicæ*, Cambridge, 1730, in-8; *Comment. sur le livre de Job* (en angl.), 1752, 2 vol. in-8; *le Voyageur*, poème, trad. de l'arabe en angl., 1758, in-8; *Conversations de savans arabes* (en angl.), 1766, in-4. Il avait pub. en 1727 une édit. de l'ouvr. de Spencer *de Legibus hebræorum;* et deux *Sermons sur l'état de l'âme* par l'évêq. Bull, avec une préface.

CHAPPOTIN DE SAINT-LAURENT (MICH.), littérat. attaché à la biblioth. royale, mort à Paris en 1775, a publ. quelques opuscules peu import. et trad. de l'angl. de Jeffries le *Traité des diamants et pierres précieuses*, Paris, 1752, in-8.

CHAPPUIS (CL.), poète, né au commencem. du 16e S. à Amboise en Touraine, d'abord valet-de-chambre du roi François Ier, et garde de sa biblioth., ensuite gr. chantre, puis chan. de l'église de Rouen, mort vers 1572, a laissé plus. *Pièces* de poésies dans le recueil intit. : *Blason anat. du corps féminin*, Lyon, 1537, in-16, très rare. — *Discours de la court* (en vers), Paris, 1543, in-16; Rouen, in-8. — *Le sacre et couronnement de Henri II à Reims*, Paris, 1594, in-4. — Quelq. *pièces* satir. etc. — Son neveu, GABRIEL, historiogr. de France, et secrét.-interprète du roi, né en 1546 à Tours, mort à Paris vers 1611, a laissé un très gr. nombre de trad. de l'ital. et de l'espagn., qui ont eu beaucoup de réputation dans le temps, et dont quelques-unes sont encore recherchées. Le P. Nicéron, tom. XXX, en cite 68; mais cette liste n'est pas complète. Nous n'indiquerons que les plus remarquables; *Hist. de Primaléon de Grèce*, etc. (de l'espagn.), Paris, 1572-83, 4 vol. in-16.—*Amadis de Gaule* (idem), divisé en XXIV liv., dont Chappuis a trad. depuis le 15e au 21e, Lyon, 1575-81, 21 vol. in-16. — *Dix plaisants dialogues de Nicol. Franco*, Lyon, 1579, in-16. — *Histoire des amours extrêmes d'un chevalier de Séville*, trad. de l'espagn. de Contreras, Lyon 1580, in-16; — *Les Mondes célestes, terrestres et infernaux; le Monde petit, grand, imaginé*, etc., *augmenté du monde des ingrats, tiré des Mondes de Doni*, Lyon, 1583, in-8, édit, la plus complète et la plus recherchée.—*les Facétieuses journ.*, etc., Paris, 1584, in-4; — *Le Théâtre des div. cerveaux du monde* (de l'ital. de Garzoni), Paris, 1586, in-8, etc.

CHAPPUYS (ANTOINE), né à Grenoble dans le 16e S. a trad. de l'ital. les ouvr. suiv.: *Descript. de la Limagne d'Auvergne en forme de dialogue*, par Gab. Symeoni, Lyon, 1561, in-4, avec fig.; *Combat de Hiéron, Mutio Justinopolitain, avec les réponses chevaleresques du même aut.*, ibid., 1561, in-4, et 1582, in-8.

CHAPTAL (JEAN-ANTOINE), comte de Chanteloup, homme d'état et l'un des plus habiles chimistes dont s'honore la France, né à Nosaret (Lozère) en 1756, termina ses études à Rodez, où il eut pour profess. de rhétor. Dumouchel, dep. recteur de l'univ. de Paris, et se rendit à Montpellier auprès d'un de ses oncles, médec. instruit,

Ce fut sous ses auspices qu'il étudia la médecine, et surtout les sciences naturelles : sa *Thèse sur les causes des différences parmi les hommes*, eut trois édit. Chaptal vint passer ensuite 4 années à Paris, où il se lia intimem. avec Cabanis, Roucher, Lemierre, Delille, Fontanes, etc. Le goût qu'il prit alors pour la littérat. et la philosophie ne lui fit pourtant pas négliger les sciences, et les états de Languedoc ayant créé à Montpellier une chaire de chimie, Chaptal, désigné pour la remplir, vit bientôt ses cours suivis par une foule d'auditeurs. Ce fut pour ses élèves qu'il publia ses *Éléments de chimie*, qui furent trad. dans toutes les langues. Les états de Languedoc, qui le consultaient sur toutes les questions relatives à l'agriculture, au commerce et aux arts, et qui se trouvaient bien de ses conseils, obtinrent pour lui, en 1787, le cordon de St-Michel et des lettres de noblesse. Possess. alors d'une fortune considérable, il l'employait à doter la France des établissem. industriels qui lui manquaient encore. C'est à lui que l'on fut en partie redevable de la fabrication en grand de l'acide sulfurique, et, le prem., il composa l'alun artificiel, dont on fait une si gr. consommat. dans les fabriques d'indiennes pour fixer les couleurs. On lui dut égalem. l'*art de teindre le coton en rouge*, et celui de substituer aux pouzzolanes d'Italie, les terres ocreuses calcinées. A la révolution, dont il adopta les principes, Chaptal fut nommé l'un des administrat. du départ. de l'Hérault; plus tard, lorsque la France eut à lutter contre toutes les forces de l'Europe, il fut consulté par le comité de salut public sur les moyens d'augmenter la production du salpêtre. Nommé direct. de la poudrerie de Grenelle, il y fit fabriquer jusqu'à 35 milliers de poudre par jour; et, grâce à son zèle éclairé, dans le court espace d'une année, les magasins et les arsenaux furent approvisionnés. A la création de l'école polytechnique, il y fut nommé profess. de chimie. Sa mission remplie, Chaptal retourna professer à l'école de médecine de Montpellier, réorganisée d'après ses plans; et telle était son activité que, sans que ses cours en souffrissent, il put en même temps concourir à l'administrat. du departem. Nommé en 1798 membre de l'Institut, il revint à Paris, où il forma de grands établissements de produits chimiques. Après le 18 brumaire, il fit partie du conseil-d'état, puis fut nommé ministre de l'intérieur, place dans laq. il rendit d'importants services par l'impulsion qu'il sut donner au commerce et à l'industrie. Remplacé par Champagny en 1804, il se consola facilement de cette disgrâce, en se livrant avec une nouv. ardeur à ses trav. scientifiq. Il entra bientôt au sénat, dont il fut nommé trésorier. Commiss. extraordin. à Lyon en 1813 pour organiser les moyens de résister à l'invasion étrangère; l'entrée des alliés à Paris mit un terme à cette mission tardive. Pendant les *cent-jours*, Napoléon le nomma direct.-génér. du commerce et des manufactures. Compris, après le retour du roi, dans la réorganisation de l'Institut, puis nommé successivem. membre du conseil-gén. des hospices, du conseil des prisons et du conseil d'agricult., il fut en 1819 créé pair du royaume. Chaptal mourut en 1832. Ses principaux ouvr. sont : *Éléments de chimie*, 4e édit., 1803, 3 vol. in-8. — *L'Art de faire les vins*, 2e édit., 1819, in-8. — *Traité théorique et pratiq. sur la culture de la vigne*, etc., 2e édit., 1811, 2 vol. in-8.—*La chimie appliquée aux arts*, 1807, 4 vol. in-8, ouvr. d'une haute importance, et qui a contribué beaucoup aux progrès de l'industrie.—*L'Art de la teinture du coton en rouge*, 1807, in-8. — *L'Art du teinturier et du dégraisseur*, 1808, in-8. — *De l'industrie franç.*, 1819, 2 vol. in-8. — *Chimie appliquée à l'agriculture*, 1823, 2 vol. in-8.

CHAPUSEAU (Samuel), littérat., né à Paris de parents protestants, fit ses études à Genève et revint en France pour y trouver une emploi qui lui permît de se livrer à ses goûts littéraires. N'ayant pu réussir à se placer, il parcourut l'Allemagne, exerçant la médecine, ou donnant des leçons de grammaire suivant l'occasion. Il eut enfin le bonheur d'obtenir la place de précepteur de Guillaume, depuis roi d'Angleterre, puis celle de gouv. des pages du duc de Brunswick-Lunebourg, et mourut à Zell en 1701, dans un âge avancé. C'est à lui que l'on doit la public. des deux prem. vol. des *Voyages de Tavernier*, 1682, in-4 : le 3e fut rédigé par La Chapelle, secrétaire du président Lamoignon. Parmi ses ouvr., le seul qui soit recherché des curieux est le recueil de ses comédies impr. séparément de 1654 à 1672, et réunies sous le titre de la *Muse enjouée* ou *Théâtre comique*, Lyon, 1674, in-12, rare. Chappuseau avait entrepris un *Nouv. Diction. histor., géogr. et philos.*, qu'il ne put terminer; s'il faut l'en croire, Moreri aurait profité de son travail.

CHAPUYS (Cl.), chirurgien, né dans le 16e S. à St-Amour, en Franche-Comté, exerça son art avec succès dans sa patrie, où il mourut vers 1620. On a de lui : *Traité des cancers, tant occultes qu'ulcérés*, Lyon, 1607, in-12. On a mal à propos fait un traité d'une lettre *De infelicissimo successu cauterii potentialis brachio applicati*, etc., qu'il adressait à Fabrice de Hilden, et que ce célèbre chirurgien a publiée dans ses *OEuvres*.—Un autre Chapuys (Jean), jésuite, né à Vesoul dans le 17e S., a publié l'*Éloge funèbre du chancelier Boucherat*, prononcé à Die le 30 janvier 1700, et des *Méditations pour tous les jours de la semaine*, Paris, 1724, 3 vol. in-12.

CHARAS (Moïse), habile médecin et pharmacien, né à Uzès en 1618, s'établit à Paris, après avoir étudié la chimie à Orange. Sa réputat. le fit nommer démonstrat. de chimie au Jardin-des-Plantes, et il occupa cette chaire pendant 9 années. Obligé de quitter la France à la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Angleterre, de là en Hollande, puis en Espagne, où il était appelé par le roi Charles II. Les méd. de la cour, jaloux de Charas, le déférèrent à l'inquisition, et il ne sortit des prisons du St-office qu'après avoir abjuré la croyance

de ses pères; il avait alors 72 ans. Son retour en France ne présentant plus d'obstacles, Charas revint à Paris, fut agrégé à l'académie des sciences, et mourut en 1698. On a de lui les ouvrages suiv. : *Pharmacopée royale galénique et chimique*, Paris, 1676, in-4; 1682, in-8, 2 vol., fig.; Lyon, 1753, in-4, fig., ou 2 vol. in-12, édition augmentée par Lemonnier (v. ce nom); cette *Pharmacopée*, trad. dans toutes les langues de l'Europe, et même en chinois, est depuis long-temps surpas.—*Traité de la thériaque*, Paris, 1668, in-12.—*Nouvelles expériences sur les vipères*, Paris, 1669, in-8, plus. fois réimpr. avec des augmentations, et suivi d'un poème latin intitulé *Echiosophium*. — Une *Relat.* de son voyage en Espagne, insérée dans le *Journ. de Verdun*, année 1776, mois de mars et suiv. On trouve de lui, dans les *Mémoires* de l'académie des sciences, plusieurs *Dissertations* sur l'opium, les vipères, la préparation de l'encre de la Chine, etc.

CHARBONNIER (Ant.-René), ancien procureur au parlement de Paris, né en 1741, fut le fondat. et le directeur du *Journal d'ann. et nouv. de Châlons-sur-Marne*, qui prit, en 1811, le titre de *Journal du département de la Marne*, et mourut en 1820, à 79 ans; il était membre de la société d'agriculture de Châlons. On a de lui : *Théorie pratique du code de procéd. civile et du code civil*, etc., Paris, 1807, 2 vol. in-8. — *L'Art d'améliorer les mauvaises terres*, etc., Châlons, 1815, 2 vol. in-8; le MS., où l'auteur traite des plantations, n'a point été impr.

CHARBONNIÈRES (A. de), littérateur, né dans l'Auvergne en 1778, était neveu de l'abbé Delille, et lui dut la connaissance des principes et du mécanisme de la versification. Atteint par la réquisition, il parvint à se faire exempter du service militaire, et, après avoir travaillé quelque temps dans les bureaux, fut nommé secrétaire-général de l'administration du Piémont. Il fit en 1806 hommage au tribunat d'un drame intitulé la *Journée d'Austerlitz* ou la *Bataille des trois empereurs*. L'âge avait mûri son talent quand il publia la traduction en vers de l'*Essai sur la critique*, de Pope, avec celle de l'*Essai sur la poésie*, de Buckingham, et de l'*Essai* sur la trad. en vers de Roscommon, 1812, in-18. Il fit représenter la même année au Théâtre-Français l'*Indécis*, comédie qui eut du succès. Son *Essai sur le sublime*, poème en III chants, 1813, in-8, fut bien accueilli du public, et, dans l'année suivante, il en donna une nouv. édition avec des notes de Mme de Genlis. Ses *Éléments de l'histoire de la littérature française jusqu'au milieu du 17e S.*, Paris, 1817, in-8, sont l'ouvrage d'un homme de goût. Il échoua pourtant dans sa candidature à l'académie française, en 1818. Charbonnières mourut à Paris en 1819. Il était membre de l'acad. des sciences de Turin.

CHARBUY (François-Nicolas), littérateur, né à Paris, vers 1715, mort en 1788, fut lié avec d'Alembert, et prof. long-temps la rhétorique au collège d'Orléans. On a de lui plusieurs livr. élémentaires assez estimés, et quelques autres ouvrages de littérature, dont les principaux sont une *Traduction des partitions oratoires* de Cicéron, Paris, 1756, in-12. — *Abrégé chronologique de l'histoire des Juifs*, ibid., 1759, in-8. — *Aurelia liberata* (Orléans délivrée), poème en 3 chants, Orléans, 1782, in-8, avec la traduction française en regard, par de Meré.

CHARDIN (Jean), voyageur, né en 1643, à Paris, fils d'un bijoutier protestant, se rendit de bonne heure en Perse et dans les Indes-Orientales pour y faire le commerce des pierres fines. Pendant un séjour de 6 ans à Ispahan, où le titre de marchand du roi de Perse le mit en relation avec tous les grands, il visita deux fois les ruines de Persépolis, et rassembla les matériaux les plus curieux sur les antiquités, les monuments et l'histoire. Revenu dans sa patrie, en 1670, et s'y voyant, en raison de la religion qu'il professait, exclu des honneurs auxquels il avait droit d'aspirer, il se détermina à retourner en Asie. Après un nouveau séjour de 10 ann. dans la Perse, il en partit avec une riche cargaison, et se rendit à Londres, où il fut bien accueilli par le roi Charles II, et honoré de fonctions diplomatiques importantes. Il publ. en 1686, à Londres, la première édition de la *Relation* de ses voyages, dont il parut deux autres éditions en 1713, année de la mort de l'auteur. Au retour de son premier voyage, il avait publié à Paris *le Couronnement de Soliman III, roi de Perse*, etc., 1671, in-8. La véracité de ses récits, ainsi que la profondeur de ses observations, ont été confirmées par tous les voyageurs qui ont, après lui, visité la Perse et les Indes-Orient. Les *Voyages* de Chardin ont été réimpr., Amsterdam, 1735, 4 vol. in-4, fig., et cette édition est toujours recherchée des curieux. Langlès en a donné une nouvelle, Paris, 1811, 10 vol. in-8, avec atlas in-fol., et une *Carte* de la Perse, dressée par M. Lapie; l'éditeur y a joint une *Notice* sur ce pays, destinée à suppléer à l'*Abrégé de l'histoire de la Perse*, que Chardin devait publier, mais qui n'a pas vu le jour, non plus que des *Notes* sur div. endroits des Écritures saintes, celui de ses ouvrages auquel il paraissait attacher le plus d'importance.

CHARDIN (Jean-Baptiste-Siméon), peintre de genre, né à Paris en 1699, fut reçu à l'académie en 1728, sur un tableau représentant un *Intérieur de cuisine*, que l'on a vu depuis au musée. Diderot, dans ses *Salons*, parle souvent de Chardin, dont il aimait le talent plein de naturel et de vérité; il le regardait comme un grand coloriste, et le mettait sous le rapport du faire au dessus de Greuze, de toute la distance de la terre au ciel. Ses compositions sont encore recherchées. Il mourut en 1779. On a beaucoup gravé d'après cet artiste.

CHARDON (Mathias), bénédictin de la congrég. de St-Vannes, né à Yvoi-Carignan (Luxembourg), en 1695, reçut, lors de sa profession, le nom de Charles, qu'il conserva depuis. Il professa quelq. temps la théologie dans les maisons de son ordre; mais il fut destitué pour avoir refusé d'accepter la bulle *Unigenitus*. Dès-lors, il put se livrer entiè-

rement à l'étude des langues et de l'histoire, vivant au milieu de ses livres. Ce savant religieux mourut à Metz en 1771. On a de lui : *Histoire des sacrements*, etc., Paris, 1745, 6 vol. in-12, ouvr. d'une grande érud., traduit en italien, Brescia, 1758, 3 vol. in-4. — CHARDON (Pierre), jésuite missionn., envoyé dans le Canada en 1697, y présida 30 ans la miss. de son ordre, établie sur la rivière St-Joseph, et porta l'Évangile chez la plupart des tribus indiennes, voisines des lacs, et principalement de celui de Michigan. Comme il avait appris les div. langues de ces mêmes peuplades, ses prédications obtinrent un grand succès. Le P. Chardon mourut dans le cours de ses trav. apostoliq., vers 1730.

CHARDON DE LA ROCHETTE (SIMON), helléniste distingué, né en 1753 dans le Vivarais, au village dont il joignit le nom à celui de sa famille, acheva ses études à Paris, et perfectionna ses connaiss. par la fréquentat. des savants et par des voyages en Italie, en Allemagne, en Hollande, etc., où il se fit des amis de tous ceux qui partageaient son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de la Grèce. Ayant eu le bonheur de se procurer une copie du fameux MS. de l'*Anthologie* palatine, il forma le projet d'en publier une édit. avec un comment., et ce trav. fut la gr. occupat. de sa vie. La révolut. le força d'ajourner ce projet. Membre de la commission temporaire des arts, il sauva d'une destruction inévitable bien des livres, bien des MSs. précieux. Le souvenir des services qu'il avait rendus à cette époque désastreuse, le fit charger en 1807 de visiter les biblioth. des départ., et il y découvrit plus. docum. import. qui par ses soins furent envoyés à Paris. La plupart des érudits qui faisaient l'honneur de la France avaient disparu ; l'étude du grec était négligée, et Chardon ne put trouver un libraire qui voulût se charger de la publicat de son *Anthologie*. Le sav. helléniste se vit obligé de se faire lui-même édit. d'ouvr. la plupart frivoles, et mourut de chagrin en 1814. On lui doit des édit. du *Sémélion* du marquis de Belle-Isle (1807), de la *Vie de la marquise de Courcelles* (1808), du *Jardin des racines grecques* (1808), de l'*Histoire secrète du cardinal de Richelieu*, etc. (1808), de l'*Histoire de la vie et des ouvr. de Lafontaine* (1811); mais son principal titre à l'estime est le rec. de ses articles dans le *Magasin encyclopédique*, qu'il a publ. sous ce titre : *Mélanges de critique et de philologie*, Paris, 1812, 3 vol. in-8. On en annonce une suite qui n'a point encore paru.

CHARENTON (JOSEPH-NICOLAS), jésuite, né à Blois en 1649, passa quinze ans dans les missions de la Perse, et, rappelé par ses supérieurs, consacra le reste de sa vie à la dévotion. Il mourut à Paris en 1735. Il est principalement connu par sa trad. de l'*Histoire générale d'Espagne*, du P. Mariana, augmentée du sommaire du même auteur et des fastes jusqu'en 1720, avec des notes historiques, géographiques et critiques, des médailles et cartes, Paris, 1725, 6 vol. in-4. On lui doit encore : *Entretiens de l'âme dévote sur les principes de la vie intérieure de Thomas A Kempis*, Paris, 1706, in-12.

CHARÈS, général athénien, eut d'abord le commandement de quelques troupes étrangères que la république avait à Corinthe, et remporta, l'an 367 av. J.-C., un léger avantage sur les Argiens et les Sicyoniens ; il fut ensuite envoyé à la tête d'une escadre contre Alexandre, tyran de Phérès, et, bien que dans cette expédition ses fautes, autant que ses exactions, eussent jeté la mésintelligence entre les Athéniens et leurs alliés, il n'en fut pas moins nommé général en chef. Il mit en vain le siége devant la ville de Chios ; après avoir fait rappeler les chefs d'une nouvelle escadre envoyée à son aide, et n'ayant pas de quoi payer ses troupes, il se mit à la solde d'Artabaze, qui venait de se révolter contre le roi de Perse. Les menaces du roi de Perse ayant obligé les Athéniens de le rappeler, il fut envoyé peu de temps après en Thrace pour reprendre Amphipolis sur Philippe, et pour négocier en même temps un nouveau traité avec Cersobleptès. Celui-ci ayant besoin des Athéniens pour se défendre contre Philippe, accepta leurs conditions ; mais Charès, loin de reprendre Amphipolis, se laissa enlever d'autres villes, et ne ramena que 48 vaisseaux, de 150 qui lui avaient été confiés. De retour à Athènes, il ne dut son salut qu'au crédit des orateurs, à la tête desquels se trouvait Démosthènes. Il commandait à la bataille de Chéronée, dont la perte fut en grande partie le résultat de son incapacité. Le dernier épisode connu de la vie de ce général, est son expulsion de Mitylène, où il s'était rendu, lorsqu'après la prise de Thèbes, Alexandre lui avait fait grâce. — CHARÈS de Mitylène, isangèle (office correspond. à celui d'huissier) d'Alexandre-le-Grand, avait composé sur la vie de ce prince un ouvrage dont il ne reste que quelques fragments qui en font regretter la perte.

CHARÈS, statuaire grec, né à Lindes, élève de Lysippe, exécuta, vers la 121e olympiade, dans l'île et près du port de Rhodes, cette fameuse statue colossale en bronze, placée par les anciens au rang des sept merveilles du monde. Il employa 12 ans à cet ouvrage, qu'un tremblement de terre ne laissa subsister debout que 56 ans. On en voyait encore les débris en 667. Un juif les acheta et en forma la charge de 900 chameaux. Les doigts seuls de ce colosse, représentant Apollon, haut de 70 coudées, étaient aussi grands qu'une statue ordinaire. Ce ne fut pas le seul ouvr. de Charès ; Pline lui attribue une tête colossale, que le consul Lentulus avait placée au Capitole.

CHARETTE DE LA CONTRIE (FRANÇ.-ATHANASE), général de l'armée royale dans la Vendée, né en Bretagne en 1763, d'une famille ancienne, entra de bonne heure dans la marine, et parvint au grade de lieutenant de vaisseau ; en 1789, il fut élu chef de la garde nationale de son arrondissement. Peu de temps après il quitta la France ; mais il y revint dans les commencements de 1793, au moment où l'insurrection éclatait dans les départements de

l'Ouest. Son intention ne paraît pas avoir été d'y prendre part; mais, forcé par les habitants de son canton de se mettre à leur tête, il n'eut plus un seul moment d'hésitation dans sa conduite. Des revers qu'il éprouva dans les premiers moments lui firent ensuite disputer le commandement qu'on l'avait forcé d'accepter; mais il s'y maintint avec courage, répara les échecs qu'il avait essuyés, et se réunit à Cathelineau pour attaquer Nantes. Le mauvais succès de cette tentative ne le découragea point; il brûlait au contraire du désir de trouver une occasion de prendre sa revanche; mais les Vendéens ayant encore échoué complètement devant Luçon, Charette se retira dans le château de Légé, et s'y livra, du moins en apparence, à des habitudes de dissipation. A l'arrivée de la garnison de Mayence dans la Vendée, il se rapprocha de la Sèvre pour se réunir à la grande armée catholique, et battu d'abord dans deux rencontres, remporta le 19 sept., à Torfou, un avantage important sur l'armée de Mayence; profitant de l'enthousiasme de ses soldats, il les conduisit dès le lendemain à Montaigu, surprit et tailla en pièces les colonnes qui l'occupaient, puis, se dirigeant sur St-Fulgent, s'empara de cette place malgré une vigoureuse résistance. Mais par suite du peu d'accord qui existait entre lui et les autres chefs vendéens, il quitte brusquement la gr. armée et se porte sur Noirmoutier, qu'il ne prend qu'à une seconde attaque. Cette position était importante, parce qu'elle lui permettait de communiquer avec les Anglais. Mais dans le même temps qu'il cherchait à s'y établir, l'armée vendéenne, battue à Cholet, avait repassé la Loire, et Charette, forcé d'abandonner Noirmoutier, vivement poursuivi, bloqué dans les marais de Bouin par le gén. Haxo, n'échappa qu'avec la plus grande difficulté. Dès ce moment, il ne combattit plus qu'à la manière des Parthes, en fuyant. C'est ainsi qu'il parcourut tout le Bas-Poitou, et s'avança même jusqu'à Maulevrier au-delà de la Loire, où le peu de troupes qui l'avait suivi l'abandonna pour se ranger autour du jeune Larochejacquelein. Après la mort de ce chef, Charette tenta vainem. de se faire déclarer généralissime. L'armée royale resta divisée sous trois généraux, qui convinrent seulement de continuer leurs opérations de manière à pouvoir s'entr'aider mutuellement. Ce fut peu de temps après que Marigny, l'un des trois généraux, accusé de trahison, fut condamné à mort par un conseil de guerre (v. Marigny). Au mois de juin 1794, Charette reprend l'offensive, attaque trois camps retranchés et les emporte avec la plus grande vigueur. Mais à cette époque, il ne pouvait plus être secondé par les autres corps royalistes. La plupart des chefs avaient péri; seul, il ne pouvait pas prolonger la guerre. Sur ces entrefaites, la convention envoya des commissaires à Nantes pour proposer un accommodem. Charette ne s'y prêta qu'avec répugnance, et les condit. du traité furent bientôt enfreintes de part et d'autre. Charette reparut alors à la tête des bandes avec lesquelles il avait si long-temps combattu; mais l'enthousiasme n'était plus le même; il obtint cependant plus. avantages signalés et se rapprocha des côtes dans l'espoir de recevoir des secours et même de voir débarquer le comte d'Artois. Trompé dans cette attente, Charette abandonné d'une partie des siens, eut encore à se défendre contre le général Hoche, dont l'activité ne lui laissa pas un moment de repos. Blessé dans un dernier combat, à la tête et à la main, il réussit encore à s'échapper, mais il fut trouvé baigné dans son sang et conduit à Nantes, où il fut fusillé le 29 mars 1796. Il a paru une *Réfutation des calomnies publ. contre le gén. Charette*, etc., par M. Lebouvier-Desmortiers, 1809, en 2 parties, in-8, avec portrait.

CHARIDÈME, capitaine grec, né dans l'île d'Eubée vers la fin du 5e S. avant J.-C., fut chef de l'une des bandes qui, après la guerre du Péloponèse, se mettaient indifféremment à la solde de ceux qui les payaient davantage. Il servit tour à tour les Athéniens, Philippe, roi de Macédoine, Cotys, roi de Thrace, et le satrape Artabane, qui s'était révolté contre le roi de Perse. Il revint ensuite à Athènes, où le peuple voulut lui décerner le commandement, après la bataille de Chéronée; mais l'aréopage s'y opposa, attendu qu'il était étranger. Redoutant la vengeance d'Alexandre-le-Grand, auquel il avait osé résister dans Thèbes, Charidème se sauva en Perse auprès de Darius; mais ayant blessé l'orgueil de ce monarque, pour avoir dit que les Perses n'étaient pas en état de résister aux armes d'Alexandre sans le secours d'un corps auxiliaire grec, il fut condamné à perdre la vie, et marcha au supplice en s'écriant qu'il serait bientôt vengé par l'illustre fils de Philippe. Sa mort eut lieu l'an 333 avant J.-C.

CHARILAUS, roi de Sparte, neveu du célèbre Lycurgue, né dans le 8e S. avant l'ère chrétienne, vainquit les Argiens, mais fut ensuite battu, fait prisonnier par les Tégéates, racheta sa liberté par un traité de paix avec ce même peuple, et mourut peu de temps après, vers l'an 770 avant J.-C. — Un autre Charilaus, Lacédémonien, est cité dans l'hist. pour la concision et briév. de ses réponses. On lui demandait un jour pourquoi Lycurgue avait fait si peu de lois : « A ceux qui parlent peu, dit-il, peu de lois suffisent. »

CHARISIUS (Flav.-Sosipater), grammairien, né dans la Campanie, enseignait à Rome : on sait qu'il était chrét. Putschius conjecture qu'il était antérieur à Diomède et qu'il vivait au 5e S. Sa *Grammaire*, publ. pour la 1re fois, Naples, 1532, in-fol., a été réimpr. Bâle, 1551, in-8, et insérée par Putschius dans les *Gramm. lat. auctor. antiquor.*, Hanau, 1605, in-4.

CHARITÉ (les Frères de la). — V. Jean de Dieu.

CHARITÉ (les Filles de la) ou *Sœurs grises*. — V. Gras et Vincent de Paul (St).

CHARITON, écrivain grec du bas-empire, dont l'époque est inconnue, est auteur *des Amours de Chæréas et de Callirhoé*, publ. pour la prem. fois en grec et en latin, avec des notes étendues, par Jacques-Philippe Dorville, Amsterdam, 1750,

in-4, réimpr. à Leipsig, 1783, in-8, trad. en franç. avec des notes par Larcher (*v.* ce nom), Paris, 1763, 2 vol. in-12, réimpr. dans la *Biblioth. des romans grecs*, Paris, 1797, 12 vol. in-18.

CHARLAS (Antoine), prêtre, supérieur du séminaire de Pamiers, né vers 1630, fut un des plus zélés défenseurs de la cause des évêques du Languedoc dans leur procès au sujet de la régale (*v.* Caulet). Poursuivi par suite de cette querelle, Charlas se réfugia à Rome, où il se signala par plus. écrits contre la déclarat. de l'assemblée du clergé de France de 1682, et mourut en 1698. Il a publ.: *Causa regaliæ penitùs explicata*, 1679, in-4, Liége, 1685, in-4. — *Tractatus de libertatibus Ecclesiæ gallicanæ*, Rome, 1684, in-4, ibid., 1720, 3 vol. in-4, augmenté du *Causa regaliæ*, etc., du *Primatus jurisdictionis romanorum pontificum assertus*, et d'un tr. intit. *du Concile génér.*, etc.

CHARLEMAGNE. — V. Charles Ier.

CHARLES, nom commun à plus de 50 personnages historiques, tant emper. que rois, souverains ou princes. On trouvera ces noms classés dans l'ordre suivant: 1° France, ses rois dans l'ordre chronologique, ses princes souverains et autres; 2° Espagne, ses souver.; 3° Italie, idem; 4° Autriche, ses empereurs, etc.; 5° Suède, ses rois; 6° Angleterre, idem.

CHARLES MARTEL, duc d'Austrasie, fils de Pepin d'Héristal, maire du palais, régna lui-même, sous ce titre, pendant plus de 25 ans. Guerrier intrépide, il fut l'un des plus grands héros dont la France honore la mémoire. Après avoir forcé les seigneurs à reconnaître son autorité, il repoussa les agressions des Saxons, des Frisons et des Bavarois, et porta la guerre à son tour dans leur pays. Profitant de son éloignement, les Sarrasins prirent et pillèrent Bordeaux, et s'avancèrent jusque sur la Loire. Charles marcha sur-le-champ à leur rencontre, et remporta sur eux en 732 une victoire mémor. qui sauva l'Europe. Il mourut à Quercy-sur-Oise, le 12 octobre 741. Le plus jeune de ses trois fils fut Pépin-le-Bref, prem. roi de la 2e race.

CHARLES Ier, dit *Charlemagne*, roi de France, empereur d'Occident, né en 742 au château de Saltzbourg dans la Haute-Bavière, fut couronné roi en 768, après la mort de Pépin-le-Bref, son père, et partagea d'abord le trône avec son jeune frère Carloman; mais à la mort de ce prince, en 771, il en demeura seul possesseur. Il fit la guerre aux Saxons pend. 32 ans, et tour à tour indulgent ou sévère, ne parvint à les subjuguer qu'après avoir changé leur pays en solitude. La conquête de la Lombardie fut terminée par une seule bataille. Didier (*v.* ce nom) vaincu, fut confiné dans un monastère, et Charles, en le remplaçant, rendit au royaume son ancien nom d'Italie. Il vole ensuite en Espagne au secours d'un de ses alliés, prend Pampelune, et se rend maître du comté de Barcelone; mais ses troupes, à son retour, attaquées à l'improviste dans la vallée de Roncevaux, y sont écrasées. Il est couronné empereur d'Occident à Rome, en 800. Sur la fin de sa vie, il s'associa Louis, le seul de ses fils qui lui restât, et mourut en 814, laissant à ses peuples un code de lois, qui de nos jours mérite encore l'admiration et la reconnaissance. On ne saurait faire un plus bel éloge de ce prince, non moins grand par son amour pour les sciences et les lettres, dont son palais fut l'asile, que par ses victoires, égales à celles de César en rapidité comme en étendue, qu'en rappelant que sous son sceptre la France fut exempte, pendant près d'un demi-siècle, et de révolutions et de calamités, quoiqu'il possédât un si vaste empire. Outre ses *Capitulaires*, dressés pour la plupart à Aix-la-Chapelle en 805 et 806, et recueillis par Ansegise et Benoît-le-Lévite, publ. avec des notes par Amerbach, 1549, in-8, mais dont la meill. édition est celle de Baluze, Paris, 1677, 2 vol. in-fol., Charlemagne a laissé des *Lettres* dans le t. Ier de la collect. de D. Bouquet; une *Grammaire*, dont il reste des fragments dans la *Polygraphie* de Trithème; son *Testament*, recueilli par Bouchet dans le t. III de sa *Bibliothèque du droit franç.*, Paris, 1667, in-fol. On lui attribue aussi quelq. *Poésies lat.*, telles que *l'Épitaphe du pape Adrien*, le *Chant de Roland*, etc. Il n'est point auteur des *Livres Carolins*, mais il permit qu'on les publiât sous son nom. Mis au nombre des saints par l'antipape Pascal III, l'an 1165 ou 1166, l'Église n'a jamais autorisé son culte, mais n'a pas non plus rapporté le décret de sa canonisation; et sa mémoire est honorée par plus. églises d'Allemagne. Louis XI fixa la fête de Charlemagne au 28 janvier, et l'univ. de Paris le choisit en 1661 pour son patron, sans toutefois le désigner sous le nom de *saint*. Une *Histoire de Charlemagne* a été écrite en latin par Éginhard (*v.* ce nom); en français par Gaillard, Paris, 1785, 4 vol. in-12; en allemand par Hegewisch, traduite en français par Bourgoing, 1805, in-8.

CHARLES II, dit *le Chauve*, fils de Louis-le-Débonnaire et de Judith de Bavière, né en 823 à Francfort-sur-le-Mein, fut élu roi de France en 840, couronné emper. et décoré du titre d'*auguste* en 875 par le pape Jean VIII, success. d'Adrien II, avec lequel il avait eu de violents démêlés. Après avoir, à diverses reprises, employé l'argent et les promesses pour soustraire la France aux dévastat. des Normands, moyen indigne d'un roi, et plus propre à perpétuer les invasions qu'à les prévenir ou les faire cesser; après avoir soutenu des guerres longues et sanglantes pour conserver l'Aquitaine, qu'il possédait au préjudice de son neveu Pépin II, et qu'il perdit et reprit tour à tour, il s'était rendu en Italie pour concerter avec le pape les moyens de repousser les violentes attaques des Sarrasins, quand l'apparition de Carloman, roi de Bavière, sur les terres de la Lombardie, à la tête d'une armée nombreuse, l'obligea de presser son retour en France; mais atteint dans le voyage d'une maladie occasionnée par l'inquiétude et les regrets, il mourut en 877, au village de Brios en Bresse, dans la chaumière d'un paysan. C'est du règne de Charles-le-Chauve que datent et la ruine de la

maison carlovingienne, et l'affermissement de la puissance féodale, qui brava si long-temps l'autorité royale. Il a laissé des *Capitulaires* qui ont été réunis à ceux de Charlemagne.

CHARLES III, dit *le Simple*, fils posthume de Louis-le-Bègue, né en 879, monta sur le trône en 898, en fut dépouillé en 922, et mourut prisonnier au château de Péronne en 929. La France, pend. le règne de ce prince, fut saccagée par les Normands, accablée sous le despotisme d'un ministre tout-puissant, et déchirée par les soulèvem. que fomenta la noblesse contre un trône sans force et sans appui. Charles-le-Simple laissa d'Ogive, sa 4e femme, un fils qui fut Louis-d'Outremer.

CHARLES IV, surnommé *le Bel*, 3e fils de Philippe-le-Bel, monta sur le trône en 1322, après la mort de son frère, Philippe-le-Long. A son avénement, il trouva le trésor royal épuisé; n'osant pas demander des impôts, il fut obligé d'employer des moyens odieux pour se procurer l'argent dont il avait besoin. Il dépouilla les banquiers italiens connus sous le nom de *Lombards*, et les chassa de France. Tous ceux qui avaient eu part sous les règnes précédents à l'administration des finances ou à la levée des impôts furent recherchés et pressurés. Ces mesures illégales eurent alors le double résultat d'apaiser les mécontentem. du peuple et de procurer à l'état des ressources qui furent sans doute alors regardées comme légitimes; les Français se crurent indemnisés des exactions de la maltôte par les châtiments exemplaires que subirent ses principaux fauteurs. Ce fut en vain que le désir d'avoir un héritier engagea ce prince dans plus. hymens; il n'eut que des filles; et à sa mort, survenue en 1328, à Vincennes, sa couronne passa à une branche collatér. dans la personne de Philippe de Valois. Charles-le-Bel eut de sanglants démêlés avec le roi d'Angleterre, Édouard II (*v.* ce nom), au sujet de l'hommage que lui devait ce prince comme à son suzerain; le pape tenta vainement de placer sur sa tête la couronne impér.; ce fut sous son règne qu'eut lieu la guerre dite des *Bâtards*.

CHARLES V, dit *le Sage*, fils aîné du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, né à Vincennes le 21 janv. 1337, fut couronné à Reims en 1364, et mourut le 3 sept. 1380. Secondé par des ministres fidèles qu'il savait choisir et surtout consulter; servi par de vaillants capitaines qu'il honorait de son estime et récompensait avec magnificence, sans leur permettre jamais de rien entreprendre au-delà de ses ordres, ce prince, instruit de bonne heure dans l'art de gouverner, fit consister toute la gloire de son règne dans la prospérité de ses états, et mérita le beau surnom de *Sage*. Aimé des grands, que sa politique sut ménager, redouté de ses voisins, quoiqu'il ne se montrât jamais à la tête de ses armées, il fut le premier de nos rois qui ait connu toute l'importance d'une bonne administrat. appliquée à l'art militaire, et qui ait en même temps associé l'intérêt d'un trône florissant à l'indépend. nationale. Pendant son règne les états-généraux furent fréquemment assemblés; les prétentions du roi d'Angleterre, Édouard III, furent abaissées; et malgré les guerres dans lesquelles il fut engagé, soit avec ce prince, soit avec Pierre-le-Cruel, guerres presque toujours couronnées de succès; quoique enfin il eût pris à sa solde plusieurs de ces bandes de guerriers mercenaires connus sous le nom de *compagnies*, autant, il est vrai, pour en purger ses états que pour s'aider de leurs armes, on trouva dans ses coffres, à sa mort, 17 millions, somme énorme pour cette époque : il faut ajouter que de semblables économies n'avaient pas empêché qu'il se montrât toujours magnifique, et il est aisé de s'en convaincre par la réception qu'il fit, en 1378, à l'empereur Charles IV. La relat. de cette curieuse entrevue a été publiée à Paris en 1615, in-4, par Théodore Godefroi d'après un MS. de la bibliothèque du roi. Charles V fut le premier des enfants de France qui porta le titre de *Dauphin*. Par une ordonnance qu'il rendit en 1374 et qu'il confirma au lit de mort, il fixa la majorité de ses successeurs à 14 ans. Il ne se montra pas moins occupé de ses sujets que de sa famille, en supprimant formellement la plupart des impôts auxquels les peuples avaient consenti pendant son règne. Ami des lettres et protecteur des savants, il fut le fondateur de la bibliothèque royale. Paris lui dut plus. édifices; il fit construire la Bastille, pour y déposer le trésor royal. L'abbé de Choisy a publ. l'*Hist. de Charles V*, Paris, 1689, in-8. L'Académie franç. proposa son éloge en 1766. La Harpe remporta le prix.

CHARLES VI, dit *le Bien-Aimé*, fils et success. du précédent, né à Paris le 3 déc. 1368, reçut à sa naissance le Dauphiné pour apanage, et monta sur le trône en 1380. Le mouvement que Charles V avait imprimé à la monarchie ne tarda pas à être arrêté par l'ambit. et la cupidité des ducs d'Anjou, de Bourgogne et de Berri, oncles paternels et régents de cet infortuné prince, qui n'avait pas 13 ans accomplis. Les divisions des régents, non moins que leur avidité, entraînèrent le peuple dans la révolte; on vit à Paris des séditieux, qu'on nomma *maillotins*, assommer les financiers avec des maillets de fer, tandis que d'autres villes se soulevaient contre l'autor. roy.; enfin des guerres sanglantes au-dedans, funestes au-dehors, les factions connues sous le nom de *Bourguignons* et *d'Armagnacs*, dont la peste et la famine ne purent ralentir les fureurs, désolèrent tour à tour la France et signalèrent ce malheureux règne. Charles VI mourut en démence le 21 octobre 1422, laissant le royaume dans l'état le plus déplorable; mais la compassion qu'il inspirait aux peuples, toujours prompts à oublier leurs propres misères pour plaindre de hautes infortunes, suffit pour lui conserver leur amour. Un traité honteux conclu par la reine et le duc de Bourgogne avec Henri V, roi d'Angleterre, avait nommé ce prince régent des états de France pendant la vie de Charles VI, et son successeur au trône, à l'exclusion de l'héritier légitime.

CHARLES VII, dit *le Victorieux*, fils du précéd.,

né à Paris le 22 février 1403, dauphin en 1416 par la mort de son frère Jean, se déclara régent en 1418 pendant la maladie de son père; mais forcé de fuir Paris, où le parti des Bourguignons avait le dessus, il se retira à Bourges, puis à Poitiers, où il fut rejoint par ses partisans. Accusé d'avoir conseillé le meurtre du duc de Bourgogne, assassiné sur le pont de Montereau, il essaya vainement de s'en justifier. Sa mère elle-même accréditait ce bruit odieux; et poussé par cette femme, Charles VI déshérita son fils en 1420 par suite de l'odieux traité de Troyes. Cependant le dauphin ne se laissa point abattre; après avoir parcouru les provinces méridionales et s'être emparé de plusieurs places, il obtint, au moyen d'un secours qui lui fut envoyé d'Écosse, quelq. avantages contre les Anglais sur la Loire, et la querelle qui s'éleva entre les Bouguignons et les Anglais au sujet de la possession de la Flandre lui donna le temps d'organiser son armée. La mort du malheureux Charles VI avait suivi de près celle de Henri V; la reine Isabeau de Bavière, toujours plus courroucée contre son fils, venait de proclamer Henri VI roi de France: Charles, proscrit, avait en même temps à combattre les factions intestines et les troupes étrangères. Son sort dépendait du siége d'Orléans, que poursuivaient avec vigueur les Anglais et les Bourguignons réunis : les habitants de cette ville, dont le duc était alors prisonnier en Angleterre, se défendaient avec le plus gr. courage; mais le manque de vivres allait les contraindre à se rendre, quand une jeune paysanne, nommée Jeanne d'Arc, à jamais célèbre sous le nom de la *Pucelle d'Orléans*, vint ranimer les espérances de Charles VII, en lui promettant, au nom du ciel, de faire lever le siége d'Orléans et de le conduire à Reims pour y être sacré. Cette fille extraordinaire exécute enfin ses desseins : Orléans est délivré le 8 mai 1429, et Charles est sacré à Reims le 17 juill. suiv. Dès-lors sa fortune change de face; les Anglais, dont la domination pesait sur la France, en sont repoussés par les comtes de Dunois, de Penthièvre, de Foix et d'Armagnac, qui leur enlèvent toutes leurs possess. dans ce roy., à l'except. de Calais; Paris ouvrit ses portes au roi, l'an 1436. Les dernières années de Charles furent troublées par l'humeur turbulente de son fils. Craignant d'être empoisonné par ses ordres, il se priva de nourriture, et mourut le 22 juillet 1461, à Meun-sur-Yèvre en Berri. Ce prince, dont la jeunesse avait été dissipée, se montra dans l'âge mûr un souverain habile. Il institua les milices, et son administration lui concilia l'amour des grands, du peuple et des guerriers. La *Pragmatique-sanction* fut établie sous son règne, dont l'*Hist*. a été écrite par Jean et Alain Chartier et par Baudot de Juilly (*v*. MARTIAL D'AUVERGNE.).

CHARLES VIII, dit *l'Affable et le Courtois*, fils de Louis XI, né à Amboise le 14 juin 1470, parvint au trône le 30 août 1483, et fut sacré à Reims le 15 juin 1484. Ce prince, éloigné de la cour dès son enfance, fut élevé dans une ignorance si grande, qu'il ne savait pas lire lorsqu'il monta sur le trône; c'est à ce défaut d'éducation, racheté d'ailleurs par une bonté parfaite, qu'il faut attribuer la répugnance insurmontable qu'il conserva toujours pour les affaires. Ayant atteint, lors de la mort de son père, l'âge voulu par l'ordonnance de Charles V (14 ans), il n'eut point de régent, mais fut confié aux soins de sa sœur aînée (*v*. Anne de France), à qui Louis XI avait remis en même temps la principale autorité dans le gouvern., et qui sut s'en montrer digne. La majorité de Charles VIII fut reconnue par les états-généraux assemblés à Tours au mois de janvier 1484. Les commencements de son règne furent troublés par une révolte à la tête de laq. se trouvait le duc d'Orléans, depuis Louis XII; mais elle fut promptement apaisée, et la réconciliation de ce prince avec le roi qui l'aimait fut sincère. Le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne (*v*. ce nom) acheva de ramener la tranquillité dans le royaume, dont la puissance s'accrut par la réunion de cette belle province à la couronne. Cependant, jaloux de s'illustrer, le jeune roi, moins prudent que brave, résolut bientôt de conquérir Naples. Après deux années de préparatifs, pendant lesq. l'Italie semble frappée d'inertie, il part à la tête d'une armée de 30,000 hommes, sans argent, sans crédit, sans magasins : la petite-vérole suspend d'abord sa marche, mais il entre triomphant à Florence le 14 novembre 1494, se rend ensuite à Rome, puis à Naples; le pape Alexandre VI, qu'il a contraint de capituler, lui donne l'investiture de ce royaume et de celui de Jérusalem, le couronne empereur d'Orient, et le reconnaît enfin comme souverain dans Rome. Charles VIII devait moins son triomphe à la force des armes qu'à la haine des Napolitains contre leur roi : il fallait songer à gagner l'affection de ces peuples; mais tandis que Charles n'est occupé que de revenir en France, il se trame sourdement contre lui une ligue entre les principaux états d'Italie. Parti de Naples le 21 mai, il traversait avec précaution l'Italie, lorsque, rencontrant l'armée confédérée, il lui livre, le 6 juillet, la célèbre bataille de Fornoue, dans laq. 8,000 Français triomphèrent de 40,000 Italiens; mais le seul fruit qu'il recueillit de cette victoire fut la délivrance du duc d'Orléans, assiégé dans Novarre, et la possibilité d'effectuer sa retraite; Ferdinand d'Aragon, chassé de Naples 3 mois auparavant, y rentrait aux acclamat. du peuple. De retour dans ses états, Charles VIII mourut au château d'Amboise le 7 avril 1498, pendant les apprêts d'une seconde expédit. Les *Mémoires* de Commines renferment de curieux détails sur ce règne; on en trouve également des particularités intéressantes dans les *Recherches et éclaircissem. histor*. de Foncemagne, t. XVI et XVII du rec. de l'acad. des inscript.

CHARLES IX, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à St-Germain-en-Laye le 27 juin 1550, monta sur le trône le 15 décembre 1560, après la mort de François II, son frère. Sacré à Reims par le cardinal de Lorraine, le 15 mars 1561, Charles IX, quoique mineur, n'eut point de

régent titré; mais il se trouva par le fait sous la tutelle de sa mère, qui, après s'être assurée que l'autorité ne pouvait lui être enlevée, feignit de la recevoir du jeune roi avec l'agrément du parlem. et consentit ensuite à partager l'administration de l'état avec Antoine de Bourbon, roi de Navarre, nommé dès-lors lieutenant-gén. du royaume. Catherine tenta de rétablir le pouvoir royal sans le secours des Bourbon ni des Guise; et ne reculant devant aucun moyen, elle résolut de détruire les deux partis l'un par l'autre. La réunion des états-généraux à Orléans, le 31 déc., n'avait eu d'autre résultat que d'animer les deux factions en les mettant en présence; la conférence entre les docteurs des deux religions autorisée en août 1561, et connue sous le nom *Colloque* de Poissy, eut d'abord le même résultat; mais bientôt la reine, effrayée de la nouvelle force qu'allait donner au parti catholique la réunion du roi de Navarre à ses principaux chefs, s'empressa de rétablir l'équilibre en favorisant les religionnaires, qui, après l'édit de janvier 1562, se crurent assez puissants pour ne plus rien ménager. Enfin une rixe survenue près de Vassy en Champagne, entre les gens du duc de Guise et les protestants, qui chantaient des cantiques dans une grange, devint le signal de la guerre sur presque tous les points de la France. Cependant, au milieu de ces dissensions intestines, devenues plus terribles par l'alliance des calvinistes avec les Angl., Charles IX, déclaré majeur en 1563 par le parlement de Rouen, conclut l'ann. suiv. la paix avec l'Angleterre, et s'efforça vainement, en parcourant les diverses provinces de son royaume, d'y apaiser les troubles; il fut même sur le point d'être enlevé par les huguenots. Après une série de combats tristement mémorables, et dans lesquels on vit figurer avec éclat le duc de Guise, le connétable de Montmorenci, le prince de Condé et l'amiral de Coligny (*v.* ces noms), la guerre fut suspendue par une paix avantageuse aux réformés; mais leurs principaux chefs ne laissèrent pas de suspecter les intentions du roi, que les leçons du cardinal de Lorraine et de Catherine de Médicis avaient formé à la dissimulation. Enfin la défiance s'apaisa peu à peu, et le mariage du jeune Henri, roi de Navarre, avec la sœur de Charles IX, avait fait disparaître tout ombrage, quand, le 24 août 1572, fut donné le signal de la St-Barthélemi. Les massacres horribles dont cette triste journée fut suivie ont souillé la mémoire de Charles IX, qui mourut déchiré de remords le 31 mai 1574. Quatre fois la guerre civile éclata en France sous le règne de ce prince; et cepend. c'est à cette même époq. que s'élevait le palais des Tuileries, et que le chancel. de Lhôpital faisait rendre les plus sages lois, et les ordonnances les plus salutaires à l'ordre public. Charles IX cultivait et favorisait les lettres; il aimait avec passion la chasse, et a laissé un ouvrage publié en 1625, in-8, sous ce titre : *la Chasse royale, composée par Charles IX;* c'est l'unique édition.

CHARLES X (Ch.-Philippe de France), né le 9 octobre 1757 à Versailles, était le 5ᵉ fils du mariage de Louis, dauphin de France, avec Marie-Josèphe de Saxe, et reçut le titre de comte d'Artois. Il épousa, le 16 novembre 1773, Marie-Thérèse de Savoie; de cette union naquirent trois enfants, une princesse morte en bas âge, et les ducs d'Angoulême et de Berri. La jeunesse du comte d'Artois fut vive, brillante, étourdie; mais les grâces de son esprit et la bonté de son cœur, lui firent pardonner aisém. des défauts qui semblaient alors des qualités, et qui tenaient en quelq. sorte au caractère national. Généreux jusqu'à la prodigalité, ceux qui profitaient les premiers de ses largesses ne songeaient guère à lui donner des leçons d'ordre et d'économie; et c'est ainsi qu'avec un apanage et des revenus considérables, il se trouva de bonne heure obéré. Il y avait d'ailleurs dans ses manières, dans son luxe, dans son goût pour les plaisirs quelque chose de noble et de séduisant. Il aimait les lettres et les arts, et les protégeait en prince; il combla de ses bontés l'abbé Delille, qui lui témoigna sa reconnaissance dans des vers pleins de grâce. Enfin c'est à ses frais que fut exécutée la jolie collect. connue sous le nom *du comte d'Artois*, qui présente en 64 vol. pet. form. la réunion des chefs-d'œuvre de notre littérature légère. Le comte d'Artois se rendit en 1782, comme volontaire, au camp devant Gibraltar; mais il n'y resta pas long-temps, et, plein d'insouciance sur l'avenir, se hâta de revenir à Paris, où il continua de se livrer à ses goûts brillants et fastueux. Désigné en 1787 par le roi pour présider un des bureaux de l'assemblée des notables, il y défendit les plans de Calonne sur les moyens d'éteindre les dettes de l'état, et se montra d'ailleurs fort opposé à tous les projets de réforme réclamés par l'opinion. Quelques jours après, chargé de faire enregistrer au parlem. des édits bursaux, il put voir par lui-même combien sa conduite dans cette circonstance avait blessé les Parisiens. Il ne fit rien pour calmer l'irritat. publique toujours croissante. Après la prise de la Bastille, il accompagna le roi à l'assemblée; menacé dans sa personne, et ne pouvant opposer aucune résistance à l'orage qui s'annonçait d'une manière effrayante, il donna le signal de l'émigrat., en partant pour Turin avec ses deux fils, accompagné des ducs de Bourbon et d'Enghien. Après avoir eu une entrevue à Mantoue avec l'empereur Léopold, il fit quelque séjour à Worms, puis au château de Bruhl près de Bonn, et se fixa momentaném. à Bruxelles. Il se rendit en 1791 à Vienne, et revit Léopold à Pilnitz, où se trouvait le roi de Prusse. C'est là qu'eut lieu cette convent. célèbre qui ne fit, en aigrissant les esprits, que donner un nouvel élan à la révolut., et précipiter sa marche peut-être au-delà du but. Invité quelq. temps après par le roi à rentrer en France, le comte d'Artois refusa d'obéir à des ordres qui lui semblaient évidemment arrachés par la violence. Le 2 janvier 1792, il fut décrété d'accusat. par l'assemblée nationale, sur le rapport de Gensonné; quatre mois après, le traitem. d'un million qui lui

avait été accordé fut supprimé, et son apanage déclaré saisissable par ses créanciers. Lors de l'invasion de la Champagne par les Prussiens, le comte d'Artois commandait un corps de cavalerie composé d'émigrés. Après la mort de Louis XVI, il reçut de son frère le titre de lieuten.-génér. du royaume, et partit pour Pétersbourg, où il fut accueilli par l'impératr. Catherine, qui lui promit 20,000 hommes que l'Angleterre devait transporter sur les côtes de France. Les lenteurs du cabinet britannique ne lui permirent pas de profiter des offres de Catherine, et Monsieur ne parut en 1795 à l'Ile-Dieu que pour être témoin des dern. efforts des Vendéens. Condamné dès-lors à l'inaction, il fixa sa résidence en Angleterre, où il habita successivem. Édimbourg, Londres et le château d'Hartwel. En 1813, lorsque les armées alliées eurent pénétré dans la France, Monsieur accourut à Bâle et s'avança jusqu'à Vesoul, qu'il ne put dépasser qu'après les stipulat. du 31 mars 1814. Il fit son entrée à Paris le 12 avril, au milieu d'une populat. immense accourue sur son passage. Le 15 mai, il fut nommé par le roi colonel-gén. des gardes nationales de France, et deux jours après il reprit son anc. titre de colonel-gén. des Suisses et Grisons. Dans la visite qu'il fit plus tard des provinces du Midi, partout il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme. Au mois de mars 1815, à la nouvelle du débarquement de Napoléon sur les côtes de Provence, Monsieur fut envoyé à Lyon pour tenter d'organiser quelques moyens de l'arrêter dans sa marche; mais abandonné par les soldats, il n'eut que le temps de se retirer précipitamment. Le 16 mars, il accompagna le roi à la chambre, et y prêta serment de fidélité à la charte; dans la nuit du 19 au 20, il quitta Paris, et rejoignit à Gand Louis XVIII, avec leq. il rentra le 2 juillet suiv., au milieu des acclamat. des Parisiens. Au mois d'août, il présida le collége électoral du départem. de la Seine, et, dans la session qui s'ouvrit immédiatem., il assista plus. fois aux séances de la chambre des pairs. Il y parla en faveur de MM. de Polignac et de La Bourdonnaye, qui montraient quelq. scrupule à prêter serment à la charte sans restriction; une autre fois il s'opposa à ce que la chambre votât des remercîments au duc d'Angoulême pour sa conduite dans les départem. méridion. « Français, dit-il, prince français, le duc d'Angoulême peut-il oublier que c'est contre des Français égarés qu'il a été forcé de combattre? » Après l'ordonn. du 5 sept., Monsieur cessa d'intervenir dans les affaires publ. L'assassinat du duc de Berri lui rendit quelque influence dans les conseils, dont jusqu'alors il avait été constamment éloigné, et il contribua à la format. du ministère Villèle. A son avénem. au trône, il prit le nom de Charles X, et fit son entrée à Paris le 16 sept. 1824. Ce fut ce jour-là qu'il dit : *Plus de hallebardes!* Son prem. acte fut la suppress. de la censure sur les écrits périodiq. L'indemnité aux émigrés, votée par les deux chambres, fut convertie en loi le 27 avril 1825. Le 29 mai, Charles X fut sacré dans la basilique de Reims, en présence d'une foule immense accourue de tous les points du royaume. Les partis se turent devant cette cérémonie impos.; ce moment de repos fut nommé la *trêve du sacre*. Mais en janvier 1828, le ministère Villèle se retire devant des difficultés qu'il ne se sent pas la force de vaincre. Le nouveau cabinet accroît par des concessions l'exigence des partis, qui ne voient dans chaque victoire qu'ils remportent que le moyen d'en remporter de nouvelles. Les disputes relig. se raniment à l'occasion des jésuites, et l'on put se croire revenu au temps des querelles du jansénisme. Au ministère Martignac succède, le 8 août 1829, un troisième cabinet dont M. de Polignac est nommé présid. Le 2 mars 1830, le roi prononce à l'ouvert. des chambres un discours dans leq. il rappelle la victoire de Navarin et prédit la conquête d'Alger; mais il insinue en même temps son dessein de ne point céder aux demandes de l'opposition. L'adresse en réponse au discours de la couronne, votée par 221 députés, avertit le roi que son ministère n'a pas la confiance. Charles X, immuable dans ses résolut., proroge la chambre, dont plus tard il prononce la dissolut.; mais les nouv. élections, loin de l'affaiblir, fortifient encore l'opposit. C'est alors qu'est agitée au conseil la question des coups-d'état, et le 25 juillet sont signées les ordonnances dont la publicat. soulève Paris. De St-Cloud Charles X se rend à Rambouillet; il y signe, le 2 août, son abdication, et fait abdiquer le duc d'Angoulême en faveur du duc de Bordeaux; et, quelq. jours après, escorté par des commiss. du gouvernement provisoire, il se dirige lentement sur Cherbourg, où il s'embarque le 16 pour l'Angleterre. Après avoir habité successivem. le château de Ludworth et celui d'Édimbourg, il quitta l'Anglelerre en 1832 pour aller s'établir à Prague. Il mourut à Goritz d'une attaque de choléra, le 6 nov. 1836, âgé de 79 ans et 28 jours.

CHARLES DE FRANCE, 2e fils de Philippe-le-Hardi, né en 1270, eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon et du Perche en Parisis, et fut investi en 1285 du vain titre de roi d'Aragon, auq. le pape Boniface VIII ajouta celui de vicaire du St-siége, quelques exploits en Italie lui valurent le surnom de *Défenseur de l'Église*. Envoyé vers 1320 par Charles-le-Bel, son neveu, pour enlever la Guienne et la Flandre au roi d'Angleterre Richard II, il contribua, par la prise de plus. villes, à accélérer la paix qui, peu de temps après, fut conclue entre le roi de France et sa sœur Isabelle, reine d'Angleterre. Il mourut l'année suivante à Nogent, laissant, de la prem. de ses trois femmes, Marguerite de Sicile, un fils qui monta sur le trône de France sous le nom de Philippe VI, dit *de Valois*.

CHARLES II, dit *le Mauvais*, roi de Navarre, comte d'Évreux, né en 1332, fils et héritier de Jeanne de France et de Philippe III, fut couronné en 1350 après la mort de son père, et signala son avénement au trône par la rigueur avec laquelle il réprima une révolte qui venait d'éclater dans ses

états. Peu de temps après, s'étant rendu à la cour de France sous le prétexte de faire valoir ses droits sur plusieurs fiefs considérables, il obtint du roi Jean la main de sa fille Jeanne, avec les villes de Mantes et de Meulan pour apanage. Depuis cette alliance, qui lui permettait d'aspirer à la couronne si la maison de Valois venait à s'éteindre, il ne ménagea ni les intrigues ni les crimes pour souffler le feu de la discorde dans le royaume. L'assassinat du connétable, Charles de la Cerda, récemment investi du comté d'Angoulême, qu'il avait lui-même brigué pour sa femme, fut le prem. pas de Charles dans l'odieuse carrière qui lui mérita le surnom de *Mauvais*. Ce prince, qui dès sa jeunesse s'était fait admirer à la cour de Philippe de Valois, autant par son esprit et son savoir que par les grâces de sa figure, entraîné par l'ambit., devint le fléau de son siècle. On le vit tour à tour braver le roi Jean et son fils, sous la protection de l'Angleterre; uni avec Pierre-le-Cruel contre le roi d'Aragon, s'en séparant ensuite, et tournant ses armes contre cet allié digne de lui; enfin, accablé à la fois par les Castillans et les Français, l'alliance du roi d'Angleterre, Richard III, ne pût empêcher son petit royaume d'être mis à feu et à sang. Il obtint cependant la paix par la médiation de Henri de Transtamare en 1379; l'ann. suivante il apaisa une révolte avec sévérité, mais sans injustice; et comme l'autorité royale, raffermie par Charles V, se trouvait alors assez puissante pour imposer aux grands vassaux, il ne s'occupa plus qu'à gouverner ses états, où depuis cette époque il fut obéi et respecté jusqu'à sa mort en l'année 1387.

CHARLES III, surnommé *le Noble*, fils et successeur du précédent, fut couronné à Pampelune le 29 juillet 1390 dans sa 25e année. Il s'empressa de réformer les abus qui s'étaient introduits dans le royaume, et mit tous ses soins à vivre en bonne intelligence avec ses voisins. Doué des talents et des qualités de son père sans en avoir les vices, il sut négocier avec l'Angleterre, l'Aragon et la France, divers accommodements avantageux, dont le résultat fut de conserver la paix à son royaume, alors que tous les états voisins étaient déchirés par les discordes. Ce prince contribua à la paix publique en conciliant les deux factions d'Orléans et de Bourgogne. L'infortuné Charles VI et la famille royale trouvèrent en lui un soutien après l'assassinat du duc d'Orléans par Jean de Bourgogne, et il eut beaucoup de part aux deux traités de Chartres et de Bicêtre. L'industrie, les arts et les lettres fleurirent sous son sceptre paternel, et il mourut à Olite le 8 septembre 1425, regretté de ses sujets et laissant chez ses voisins une mémoire vénérée.

CHARLES DE NAVARRE, prince de Viane. — V. Don Carlos.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne, fils de Philippe-le-Bon et d'Isabelle de Portugal, né à Dijon le 10 novembre 1433, se distingua sous le nom de *comte de Charolais* à la bataille de Rupelmonde, avant d'avoir atteint sa 19e année. La violence de son caractère se manifesta d'abord par l'aversion qu'il conçut pour les seigneurs de la maison de Croï, favoris de son père, et ensuite par la haine profonde qu'il voua au roi Louis XI. Un parti de mécontents s'étant formé contre ce monarque, il s'en fit le chef, puis, traversant la Flandre et l'Artois, il arriva devant Paris à la tête de 26,000 hommes. La bataille de Montlhéri fut bientôt engagée, et la victoire demeura à l'héritier de Bourgogne, qui conçut dès-lors pour ses talents militaires cette aveugle présomption à laquelle on peut attribuer ses revers. Charles succéda à son père en 1467; presque aussitôt après il vainquit à St-Tron les Liégeois, et déploya contre eux la dernière rigueur; ensuite il punit d'une manière non moins terrible les Gantois, qui, profitant de son embarras, lui avaient extorqué des concessions. L'année suivante, ayant épousé Marguerite d'York, sœur du roi d'Angleterre, il résolut de renouveler la guerre civile en France; cependant il s'était laissé désarmer par une somme de 120,000 écus d'or que Louis lui avait donnée pendant leur entrevue à Péronne; mais il est informé que les Liégeois, excités par le roi, viennent encore de se soulever, et de se rendre maîtres de Tongres. L'artificieux Louis XI, pris dans le piége qu'il a tendu, se voit forcé d'accompagner à Liége son implacable adversaire, et d'être témoin du châtim. terrible que subit cette malheureuse ville en punition de la révolte qu'il a fomentée. On a remarqué que c'est depuis ce triomphe que le caractère du duc de Bourgogne prit les derniers traits de cette cruauté farouche qui le rendit le fléau de ses voisins et l'artisan de sa propre ruine. Après avoir laissé en Suisse un triste monument de sa folle cruauté et de ses sanglantes défaites (l'ossuaire de Morat), il court en Lorraine pour se venger du duc René (*v.* ce nom), qui lui avait déclaré la guerre; mais il trouve la mort le 5 janv. 1477 dans une plaine voisine de Nancy, qu'assiégeait une partie de son armée, sous le commandement d'un certain Campo-Basso, dont la trahison causa sa perte. Ce prince, le dern. champion de la féodalité en France, n'était cruel qu'à la guerre; la droiture et la justice n'étaient pas exclues de l'administrat. de ses états, et rien dans son gouvernement ne se ressentait de la dureté avec laquelle il se traitait lui-même. Il laissait pour unique héritière la princesse Marie, à laquelle Louis XI enleva le duché de Bourgogne, mais qui, par son mariage avec Maximilien, porta dans la maison d'Autriche les Pays-Bas et la Franche-Comté.

CHARLES DE BLOIS ou DE CHATILLON, frère puîné de Louis, comte de Blois, épousa en 1337 Jeanne de Penthièvre, fille de Gui de Bretagne, et par une des conditions de ce mariage fut reconnu solennellem. de la plupart des seigneurs et barons comme héritier présomptif de la souveraineté du duc Jean III, qui n'avait point d'enfants. Mais, à la mort du duc, son héritage lui fut contesté par Jean, comte de Montfort, frère du duc de Bretagne, et il s'ensuivit une guerre sanglante qui

dura 23 ans. Pendant ce long démêlé auquel les cours de France et d'Angleterre prirent part, et qui ne se termina qu'à la mort de Charles de Blois, tué le 29 septembre 1364 à la bataille d'Auray, on vit surgir le gr. caractère de la comtesse de Montfort (*v.* ce nom), et cette époque est devenue mémorable par plus. combats dans lesq. se signalèrent surtout Gautier de Mauni, Beaumanoir, Duguesclin et Jean Chandos (*v.* ces noms). Charles ne manquait ni de bravoure ni de générosité; mais il poussa si loin les pratiques de dévotion, que les seigneurs même de son parti disaient qu'il était plutôt né pour être moine que pour gouverner un état. Un jour qu'il faisait célébrer la messe en pleine campagne, quelq. personnes lui annoncèrent que l'ennemi attaquait une place voisine : « Nous aurons toujours, répondit-il, des villes et des châteaux; et, s'ils sont pris, nous les recouvrerons; mais si nous manquons la messe, c'est une perte que nous ne pourrons réparer. » Après sa mort, il fut trouvé revêtu d'un cilice de crin blanc. On fit, sous le pontificat d'Urbain V, des enquêtes pour sa canonisat.; elles furent interrompues sous Grégoire XI à la requête de Jean de Montfort, alors duc de Bretagne, qui appréhendait que la mémoire du vainqueur ne souffrît de la gloire du vaincu.

CHARLES D'ANJOU, premier du nom, comte du Maine, 3e fils de Louis II d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, et beau-frère de Charles VII, dans la faveur duquel il remplaça George de la Trémouille, sut conserver son crédit jusqu'à la mort de ce prince, qu'il accompagna dans diverses expédit. de 1449 à 1452. A l'avénement de Louis XI, il parut s'attacher à ce monarque, qui le chargea de régler ses différends avec le duc de Bretagne; mais sa négociation n'aboutit qu'à les rendre irréconciliables. Après avoir tenu une conduite encore plus équivoque pendant la ligue dite *du bien public*, soit dans la Normandie qu'il devait, à la tête d'une armée nombr., garantir contre l'invas. des Bretons, soit à la bataille de Montlhéri, où il abandonna le roi, entraînant dans sa fuite un tiers de l'armée sans être même poursuivi, ce seigneur, dont la lâcheté ou la perfidie paraissait devoir être punie du dernier supplice par Louis XI, ne subit que la disgrâce de ce politique monarque, intéressé à ménager le roi de Sicile René, son frère. Charles mourut oublié en 1472.

CHARLES D'ANJOU, 2e du nom, duc de Calabre, comte du Maine, fils du précédent, fut investi du duché de Provence par le testament de son oncle René, mort en 1480, et succomba lui-même le 11 décembre 1481 à la douleur que lui causa la perte de sa femme, à laquelle il était tendrement attaché. Il légua sa souveraineté de Provence à Louis XI et à ses success.; et la réunion de cette province à la France fut effectuée en 1486 par Charles VIII.

CHARLES DE DANEMARCK, dit *le Bon*, comte de Flandre, fils de St Canut, roi de Danemarck, succéda en 1119 à Baudoin qui l'avait institué son héritier, et fut assassiné, l'an 1127, dans l'église de St-Donatien de Bruges. Ce comte, l'ami des pauvres, pour lesquels il vida ses trésors, mérita par ses vertus le titre de *Vénérable* : il laissa une mémoire honorée comme celle d'un saint.

CHARLES DE FRANCE, fils de Louis IV *d'Outremer*, né en 953, un an avant la mort de son père, fut exclu du trône par son frère Lothaire, qui, en s'emparant de la couronne, lui laissa, à titre de fief, le duché de Basse-Lorraine. Charles tenta de faire valoir ses droits, lorsqu'après la mort de Louis V, Hugues Capet se fut emparé du trône; mais il tomba par trahison au pouvoir de l'usurpat. en 991, et fut enfermé avec sa famille dans la tour d'Orléans, où il mourut deux ans après.

CHARLES II, duc de Lorraine, fils du duc Jean, se signala dans plus. combats, fut connétable en 1418, et mourut le 25 janv. 1431. Il eut pour successeur René d'Anjou, son gendre.

CHARLES III, surnommé *le Grand*, fils de François Ier, duc de Lorraine, et de Christine de Danemarck, né à Nancy le 15 févr. 1543, mourut le 14 mai 1608, laissant pour success. le duc Henri, son fils. Protecteur paisible des arts et des lettres, et le bienfaiteur de ses sujets, Charles mérita le surnom que l'histoire lui a conservé : c'est par ses soins que furent rédigées les coutumes de Lorraine, de Bar, de Bassigny et de St-Mihiel, et ses nombr. ordonn. ont fait la base de la législation de cette ancienne province; il fonda l'université de Pont-à-Mousson, fortifia plus. places, entre autres Lunéville, Clermont, Stenay, et fit dresser le plan de la ville neuve de Nancy, dont l'exécution fut commencée en janv. 1604. On a l'*Éloge* de Charles III par Coster, Francfort, 1764, in-8.

CHARLES D'ORLÉANS, comte d'Angoulême, fils aîné de Louis de France et de Valentine de Milan, né à Paris en 1391, signala son courage en 1415 à la bataille d'Azincourt; mais trouvé parmi les morts, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, où il fut retenu 25 ans. De retour en France, il entreprit vainem. de faire valoir ses droits sur le duché de Milan, dont il était héritier par sa mère; il ne put se rendre maître que du comté d'Asti, et mourut à Amboise en 1465, laissant, entre autres enfants, un fils qui fut depuis Louis XII. Charles, qui, dans les longs jours de sa captivité, s'était adonné à la culture des lettres, laissa des *poésies* dont quelq.-unes ont été insérées dans les *Annales poét.* Le rec. de ces *poésies* a été publ. par P.-V. Chalvet (*v.* ce nom), Grenoble, 1803 ou 1809, in-12; c'est la même édition. De savants critiques ont pensé que plus. poètes du 15e S., entre autres St-Gilain et Blaise d'Auriol, se sont impudemment attribué plusieurs des compositions de ce prince, dont on conserve des copies à la biblioth. du roi et de l'Arsenal. L'abbé Sallier est le prem. qui les ait fait connaître dans un *mémoire* inséré t. XIII du recueil de l'acad. des inscript. On savait donc depuis assez long-temps que Charles d'Orléans était un des meilleurs poètes franç. de son siècle; mais on ignorait à peu près complétement que ce prince eût cultivé la littérature anglaise, lorsque

M. G.-W. Taylor, membre du roxburghe-club, a fait imprimer à un très petit nombre d'exempl. : *Poems written in english by Charles, duke of Orléans*, etc., Londres, 1827, in-4.

CHARLES, duc de Bourbon. — V. BOURBON et CLERMONT.

CHARLES Ier, roi d'Espagne. — V. CHARLES V, empereur.

CHARLES II, roi d'Espagne et des Indes, né en 1661, fils de Philippe IV, fut proclamé en 1665, sous la tutelle d'Anne d'Autriche, sa mère, et, lorsqu'il eut atteint sa 15e année, se jeta dans les bras de don Juan d'Autriche, bâtard ambitieux, qui se montra le digne continuateur de l'administration embarrassée de la reine-mère. L'alliance du jeune roi avec la princesse Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, en assurant la paix de Nimègue, paraissait devoir relever la fortune de l'Espagne; mais, élevé dans la plus crasse ignorance, Charles II n'en voulut point sortir; et tandis qu'il passait sa vie au fond de son palais, la cour était agitée par les intrigues : bientôt, la jeune reine étant morte, des ministres inhabiles entraînèrent le faible monarque dans la ligue que l'Europe forma contre la France. Louis XIV, vainqueur, châtia l'Espagne; mais il lui accorda un traité avantageux, concevant dès-lors l'espoir de placer un jour dans sa maison cette vieille monarchie chancelante. La santé de Charles s'affaiblissait chaque jour : désespérant d'avoir désormais des enfants, il s'occupa du soin de se donner un successeur. Par un testam. fait en 1698, il légua son trône au prince de Bavière, neveu de sa femme; mais celui-ci étant mort, le faible roi dicta, le 1er octobre 1700, après de longues répugnances, un nouveau testament par lequel il institua héritier de toute la monarchie espagnole Philippe de France, duc d'Anjou. Charles languit encore un mois, et mourut le 1er novembre. Avec ce prince superstitieux et stupide, mais plein de douceur et de bonté, finit la branche aînée de la maison d'Autriche, qui régnait depuis deux siècles sur l'Espagne : il est moins célèbre dans l'histoire par son règne languissant et malheureux, que par son testam. qui causa tant de troubles en Europe.

CHARLES III, roi d'Espagne et des Indes, fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, né en 1716, fut appelé à la succession de Toscane par la mort d'Antoine Farnèse, dernier rejeton de la célèbre maison de Médicis, et s'empara de ses états en 1731, malgré l'empereur d'Autriche. Quatre ans après il fut élu roi de Naples, battit les impériaux à Parme; puis, ayant assuré son autorité dans toutes les provinces napolitaines, passa en Sicile, et soumit cette île en moins d'une année. Reconnu en qualité de roi des Deux-Siciles par Louis XV, don Carlos, digne de sa fortune, fut confirmé dans la possession de son trône en 1738, par la paix de Vienne. Il ne déploya pas moins de bravoure et d'activité lorsque la guerre se ralluma : l'Italie se trouvant foulée par les armées françaises, espagn., autrichiennes et piémontaises, il joignit ses forces à celles de son père, et contribua à la défaite des impériaux, après avoir couru lui-même quelques dangers. Cette campagne terminée, Charles continua de gouverner paisiblement le roy. de Naples pendant 15 années : au bout de ce temps, appelé au trône d'Espagne par la mort de son frère Ferdinand VI, il laissa la couronne de Naples à Ferdin. son 3e fils. Peu de temps après son avénement, Charles conclut avec Louis XV le pacte de famille (1761), qui assurait les droits et réunissait toutes les forces de la maison de Bourbon. Il se joignit à la France dans les deux guerres qu'elle eut à soutenir contre l'Angleterre, en 1762 et 1778, et plus. expéditions partirent d'Espagne, soit pour reconquérir d'anciennes possessions dans l'Amérique-Septentrionale et dans la Méditerranée, soit pour punir l'insolence des pirates algériens. Charles retira son royaume de la léthargie où il languissait depuis Philippe III, et l'Espagne lui doit tout ce qu'elle peut montrer au voyageur en fait d'établissements utiles et de monum. publics. Ce prince mourut à Madrid le 14 décembre 1788. Doué d'un bon jugement, d'une fermeté sage, et, par-dessus tout, homme de bien, il n'avait point reçu de la nature ces qualités brillantes qui caractérisent un héros; mais il sut mériter l'amour de ses peuples. On rapporte qu'il disait souv. : « Mes sujets sont comme des enfants qui pleurent quand on les nettoie; » et lorsqu'on lui rendait compte de quelque discussion de famille, sa prem. question était : « Quel moine y a-t-il dans cette affaire? »

CHARLES IV, fils et successeur du précéd., né à Naples le 11 nov. 1748, fut proclamé prince des Asturies lorsque son père monta sur le trône d'Espagne, et épousa le 4 sept. 1765, Marie-Louise, infante de Parme. Le jeune don Carlos, dont le caractère était d'une excessive vivacité, poursuivit un jour, l'épée à la main, le marquis d'Esquilache, à l'influence duquel il attribuait la détermination du roi son père, qui lui avait enjoint formellem. de ne prendre aucune part aux affaires publiques. Depuis, le prince des Asturies, dont la force musculaire était prodigieuse, ne s'occupa plus que d'exercices violents, où il brillait par sa supériorité. Mais à la mort de son père en 1788, son caractère parut totalement changé. A ses emportements succéda un calme imperturbable, et malheureusement pour lui et pour ses sujets, il devint bon jusqu'à la faiblesse; toutefois la cause même de cette faiblesse fait honneur au caractère de ce prince, qui ne put jamais, sans frémir, apposer sa signature aux arrêts de mort émanés de la justice répressive. Charles IV fut de bonne heure subjugué par sa femme, et ce fut sur la présentation et par la faveur de la jeune reine que don Manuel Godoï, connu depuis sous le nom de *prince de la Paix*, obtint l'entière confiance du monarque, qui le créa son 1er ministre, à l'époque où la révolut. franç. devenait menaçante pour tous les trônes (1792). Mais ni les conseils de ce puissant favori, ni les sollicitations des autres cours, ne purent déterminer le roi d'Espagne à entrer dans la coalition formée contre la France. Cependant à la nouvelle

du danger que courait Louis XVI, ce prince, le seul allié qui restât à la France, s'empressa d'aviser aux moyens de rendre sa médiat. utile dans cette affaire. Charles IV fit remettre à la convention, par son ministre à Paris, une lettre dans laquelle il exprimait beauc. d'estime pour la nation franç., et d'intérêt pour son infortuné parent : ce fut le 20 janvier, 1793 la veille du supplice de Louis XVI, que la lettre parvint à l'assemblée ; mais elle ne fut point ouverte, et l'on sait assez d'après qu'elle influence et dans quelles appréhensions. Refuser d'obtempérer, c'était rompre avec l'Espagne : Charles IV aussitôt déclara la guerre à la France ; et dès le mois suivant, ses troupes entrèrent en campagne. Après une lutte de deux ans, dans laq. les succès et les défaites furent balancés, le prem. ministre se brouilla avec l'Angleterre ; accédant alors aux propositions faites par la républ. franç., le cabinet espagnol conclut successivement avec la France un traité de paix, puis une alliance offensive et défensive ; et enfin, après divers arrangements pour lesquels le roi fut à peine consulté par ceux sur lesq. il se reposait du soin de gouverner son royaume, la guerre fut déclarée au Portugal en avril 1801 : les hostilités étaient à peine entamées, lorsque le roi ordonna que la paix fût conclue. Sur ces entrefaites l'Angleterre, sans aucune déclarat. préalable, et considérant l'Espagne comme ennemie, vu son alliance avec la France, autorisa contre la marine espagnole quelques agressions dont la conséquence funeste aux deux puissances alliées fut la bataille de Trafalgar, livrée en nov. 1805 (*v.* Nelson). Charles IV, au mois d'octobre de la même année, avait publ. un édit contre l'émigrat. espagnole ; au commencem. de 1806, il s'empara d'une partie des biens ecclésiastiques pour subvenir aux besoins de l'état, et fit un appel à la générosité des sujets du roy., accorda des secours ou des récompenses aux soldats blessés à Trafalgar, ainsi qu'aux familles de ceux qui avaient succombé dans ce combat glorieux en même temps que funeste à la marine espagnole. La suite des princip. événem. de la vie de ce prince se trouva liée à celle de son fils Ferdinand VII (*v.* ce nom). Victime de la politique de Napoléon, dont les troupes avaient envahi ses états, sous le prétexte apparent de continuer la guerre contre le Portugal, Charles IV, contraint de se rendre en France, y fut considéré comme prisonnier, après avoir abdiqué la couronne en faveur de son fils par un acte que sanctionna toute la famille royale à Bordeaux le 12 mai 1808. Il séjourna successivement à Fontainebleau et à Compiègne ; puis, ayant obtenu la faculté d'aller habiter un climat plus chaud, il se retira, avec la reine Marie-Louise, Godoï, la reine d'Étrurie et l'infant don François de Paule, à Marseille, dont les habitants eurent pour lui le respect que commande une grande infortune : il se concilia leur estime par la douceur et l'aménité de son caractère autant que par de nombreux bienfaits ; enfin, il se rendit en 1811 à Rome, occupa le palais Barberini avec sa famille et sa modeste suite. Pendant un voyage qu'il fit à Naples auprès de son frère Ferdinand IV, il mourut le 21 janvier 1816, par suite du chagrin que lui causa la nouvelle du décès de la reine sa femme.

CHARLES I^er D'ANJOU, roi de Naples, né en 1220, fils de Louis VIII, roi de France, et de Blanche de Castille, avait reçu en apanage le comté d'Anjou. Ayant épousé Béatrix, 4^e fille de Raimond Béranger, dernier comte de Provence, la succession à ce comté lui fut assurée du chef de cette princesse, dont les trois sœurs aînées, par leur mariage avec les rois de France, d'Allemagne et d'Angleterre, n'avaient plus, aux yeux de leur père, droit à cet héritage. Charles accompagna son frère St Louis en Égypte, et fut fait prisonnier avec lui à l'affaire de Damiette, en 1250. De retour en Provence, il fut appelé en 1264, par le pape, pour combattre Mainfroi, roi de Naples, à qui le St-siége voulait ôter le trône. Peu de jours après son arrivée à Rome, il fut couronné dans le commencement de janv. 1266, se mit en marche pour faire la conquête du royaume que le pape lui avait donné. Toutes les circonstances se réunirent pour favoriser cette entreprise. Mainfroi, vaincu dans une bataille livrée le 26 février, périt dans le combat ; et Charles fut reconnu roi des Deux-Siciles. Mais ses nouveaux sujets accablés d'impôts et de vexat. de tout genre ne tardèrent pas à regretter leur ancien souver. Impatients de ce joug odieux, ils recoururent au neveu de Mainfroi, le jeune Conradin (*v.* ce nom), et ce prince accouru de l'Allemagne en Italie, vers la fin de 1267, vit sa petite armée renforcée en peu de temps par tous les gibelins dans les plaines de Tagliacozzo ; la victoire incertaine se décida pour Charles d'Anjou, et Conradin périt à Naples sur un échafaud. Dès ce moment, Charles, plus odieux à ses sujets, accrut encore leur haine par ses actes de cruauté sans motif, et par conséquent sans excuse. Ayant tenté d'amener le St-siége à une dépendance absolue de sa volonté, il éprouva d'abord de la cour de Rome une résistance qu'il n'avait pas prévue : mais il finit par en triompher ; et il se préparait à tenter la conquête de l'empire d'Orient, lorsque ses projets furent arrêtés par le massacre des Français, aux *Vêpres siciliennes* (*v.* Procida). Dès-lors ce prince n'éprouva plus que des revers. Il échoua dans tous ses plans de vengeance, ne put débarquer en Sicile, dont les habitants avaient reconnu l'autorité de Pierre d'Aragon, et mourut en 1285.

CHARLES II, dit *le Boiteux*, fils du précédent, né en 1248, fut fait prisonnier en 1284 par Roger de Loria, dans un combat qu'il lui livra malgré la défense formelle de son père. Conduit en Sicile, puis en Aragon, où la reine Constance (*v.* ce nom) l'envoya pour le soustraire à la fureur des Siciliens qui voulaient venger sur lui la mort de Conradin, il était encore prisonnier à la mort de son père. Le roi d'Angleterre s'employa pour lui faire rendre la liberté moyennant des conditions qu'il souscrivit, mais que le pape Nicolas IV le dispensa d'exécuter. Charles, sacré à Rome le 29 mai 1289, continua de

faire la guerre au nouveau roi de Sicile, Jacques. Doué de meilleures qualités que son père, il n'avait point hérité de ses talents militaires, et ne put jamais parvenir à recouvrer la Sicile, ni à chasser les Siciliens de la Calabre. Il eut de Marie, fille de Ladislas, roi de Hongrie, 14 enfants, dont les mariages l'allièrent à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe, et mourut à Naples le 5 mai 1309, chéri de ses peuples, qu'il avait gouvernés avec justice, et auxquels il laissait de bonnes lois.

CHARLES III ou DE DURAZ, dit *le Petit* ou *de la Paix*, petit-fils du précédent, né en 1345, fut appelé à la conquête du royaume de Naples par le pape Urbain VI, qui le couronna le 2 juin 1381, sous des condit. avantageuses au St-siége, et plus encore à sa propre famille. Le nouv. roi ne devait le trône qu'au ressentiment du pontife contre la reine Jeanne; mais il voulut s'affranchir de la dépendance d'Urbain, qui l'excommunia. Seul héritier mâle du sang d'Anjou, un parti puissant lui offrit le trône de Hongrie que se disputaient deux reines. Ces princesses renoncèrent à leurs droits en sa faveur, mais elles ne tardèrent pas à s'en repentir, et des assassins qu'elles avaient apostés dans leur appartement, massacrèrent tous ses partisans. Charles échappé comme par miracle aux meurtriers, fut enfermé dans le château de Visgrade, où il périt par le poison le 13 juin 1386; il laissa sous la tutelle de sa femme deux enfants, Ladislas et Jeanne, qui tous deux régnèrent après lui.

CHARLES-EMMANUEL III, roi de Sardaigne, fils de Victor-Amédée II, naquit à Turin le 27 avril 1701, et monta sur le trône le 3 septembre 1730, par suite de l'abdication volontaire de son père qui parut presque aussitôt s'en repentir. Après avoir pris des mesures pour s'assurer le pouvoir, le jeune roi se livra tout entier aux soins de l'administrat. et prouva qu'il savait régner. Persuadé que de l'agrandissem. de ses états dépendait leur prospérité, il saisit avec habileté l'occasion d'atteindre ce but. Le Novarrais, le Tortonais et quelq. fiefs de l'empire furent les fruits qu'il recueillit de son union avec la France et l'Espagne, lorsqu'en 1733, commandant les troupes confédérées, il fit la conquête du Milanais et vainquit les impériaux à Guastalla : la promesse d'une augmentat. de territoire l'ayant déterminé en 1742 à prendre parti pour la reine de Hongrie, il s'empara de Modène, puis de la Mirandole, et se couvrit de gloire par les talents milit. et la prudente activité qu'il déploya dans cette campagne; mais à la vue des soldats morts devant Coni, le roi n'avait pu retenir ses larmes; le souvenir des cinq mille hommes qu'il avait perdus dans cette bataille, lui fit refuser de prendre part à la guerre de 1756. Après avoir été le médiateur de la paix de 1763, qui assura le repos de l'Europe, Charles fut uniquement occupé du soin de soulager ses peuples; il termina cette tâche glorieuse en 1768. « C'est aujourd'hui, dit-il, à l'un de ses courtisans, le plus beau jour de ma vie; je viens de supprimer le dern. impôt extraordinaire. » Charles-Emmanuel mourut le 20 février 1773. Roi législateur, l'un des plus sages dont le Piémont honore la mém., il a laissé un code sous ce titre : *Lois et constitutions*, Turin, 1773, 2 vol. in-4 (ital.-franç.), réimpr. en français, Paris, 1774, 2 vol. in-12.

CHARLES-EMMANUEL IV, roi de Sardaigne, né le 24 mai 1751, fils du roi Victor-Amédée III, lui succéda en 1796. La guerre dans laquelle son père s'était trouvé engagé contre la France lui avait enlevé la plus grande partie de ses états, mais il était attendu sur le trône par des épreuves plus pénibles encore. Forcé par l'état de ses finances et par le désir de soulager ses peuples, de faire des réformes considérables dans les emplois publics et dans sa propre maison, il se fit des ennemis de tous ceux qu'atteignirent des mesures commandées par les circonstances. La paix ne lui avait été accordée qu'à des conditions onéreuses; mais fidèle à ses engagements, il se flattait, en les remplissant avec exactitude, de s'assurer la protection du gouvernement français : il n'en fut pas ainsi. A la suite d'une révolte excitée par le directoire, il fut, en 1798, obligé de se réfugier en Sardaigne, où il protesta contre toutes les concessions que la violence lui avait arrachées. La mort de la reine sa femme, Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France, en 1802, acheva de le détacher des grandeurs. Il abdiqua volontairement le 4 juin de la même ann. une couronne dont il n'avait senti que le poids, et fixa sa résidence à Rome, où il mourut le 6 octob. 1819. Ce prince, élevé par le cardinal Gordil, avait des vertus qui dans d'autres temps auraient honoré le trône et fait le bonheur de ses sujets.

CHARLES III, dit *le Gros*, empereur, né vers l'an 832, 3e fils de Louis-le-Germanique, fut élu roi de Souabe en 876, et devint, en 881, possesseur de tout l'héritage de son père, après la mort de Carloman, roi de Bavière, et de Louis, roi de Saxe, ses deux frères, dont plus. années auparavant il avait partagé la révolte contre l'autorité paternelle. A peine était-il assis sur le trône impérial que des bandes allemandes étant venues ravager son roy. de Lorraine, il en acheta lâchement la paix, au prix de 24,000 liv. pesant d'argent, alors même que ces pillards se voyaient réduits eux-mêmes à se reconnaître prisonniers; bientôt les nombreuses injustices, les spoliat. et les cruautés qu'il commit, soit envers ses gr. vassaux, soit envers ses peuples ou sa propre famille, achevèrent de lui attirer le mépris et la haine universelle. Nommé régent de France pendant la minorité de Charles-le-Simple, il céda la Normandie par un traité humiliant que les Normands lui arrachèrent après avoir défait les armées qu'il avait envoyées contre eux. Enfin, cet inepte et lâche empereur mit le comble à son ignominie en sacrifiant son prem. ministre, l'évêque Luitward, qu'il accusa d'avoir eu un commerce criminel avec l'impératrice Richarde. Renversé du trône par son neveu Arnoul, duc de Carinthie, il fut déposé par une assemblée des grands de l'empire et confiné dans l'abbaye de Reicheneau, où il mou-

rut le 21 janv. 888, dans la dern. misère, étranglé, dit-on, par ses propres domestiques.

CHARLES IV, empereur, né le 6 mai 1316, fils et successeur de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fut élu empereur le 19 juillet 1346, en concurrence avec Louis V (*v.* ce nom). A la mort de ce prince, survenue le 21 octobre suivant, il se fit couronner à Aix-la-Chapelle; mais les électeurs ne trouvant dans le nouv. chef de l'empire qu'une créature de la cour de Rome, déclarèrent son élection nulle et abusive, et lui opposèrent successiv. de nouveaux antagonistes : le plus dangereux et le plus puissant fut le comte Gonthier ou Gontram de Schwartzbourg, que Charles parvint à faire empoisonner. Délivré de ses rivaux, il employa l'or et les faveurs pour séduire ses ennemis; et, reconnu enfin par tous les électeurs à une nouvelle diète, il fut couronné le 25 avril 1349. Mettant dès-lors en usage la rapacité et la mauvaise foi pour augmenter ses domaines, il parvint en assez peu de temps à étendre la juridiction de la cour de Bohême sur la plupart des cercles de l'empire. En 1354 il se rendit en Italie pour recevoir la couronne impériale des mains du pape lui-même. Après avoir acheté cette faveur à de honteuses conditions qui le rendirent l'objet de la risée de l'Europe, il essuya toutes sortes d'insultes et d'injures en parcourant les différentes villes d'une contrée, où il venait chercher des couronnes; puis, ayant prêté entre les mains du légat du pape le serment de ne jamais revenir en Italie sans la permission du souverain pontife, il retourna en Allemagne, chargé de la malédiction des peuples, mais emportant des sommes immenses, prix des concessions qu'il avait trafiquées. A son arrivée il publ. la fameuse *Bulle d'or*, qui jusqu'à nos jours a été la loi fondamentale de l'empire germanique. Cette constitution eût valu à l'empereur la reconnaissance publique, si l'apparition n'en eût été liée en quelque sorte à la proposition que fit le nonce du pape à la diète de Mayence, d'établir, en faveur du St-siége, un impôt égal au 10e de tous les revenus ecclésiast. Un moment ébranlé par l'opposit. que rencontra cette demande, Charles, pour apaiser les princes de l'empire, annonça qu'il proposerait à l'assemblée de s'occuper de la réforme du clergé d'Allemagne; mais, rappelé bientôt à la soumission par les menaces du pape, il ne se montra pas moins empressé de calmer son ressentiment; il renonça dès-lors aux améliorat. qu'il avait promises aux peuples, et alla jusqu'à publier (1359) une constitution par laquelle il affranchissait le clergé de toute autorité temporelle. L'esquisse de son gouvernem. n'offre qu'une série de honteux trafics d'immunités ou de priviléges; constant dans son empressem. à sanctionner la force et la violence, en quelque lieu et sous quelque forme qu'elles s'offrissent, il confirma les Visconti dans la jouissance du Milanais; il céda les villes de Padoue, Vicence et Vérone à la république de Venise; enfin, après avoir marché contre les bandes de pillards ou *grandes compagnies* qui ravageaient l'Allemagne, il demeura témoin de leurs brigandages, et les laissa se retirer chargés du fruit de leurs rapines. Il mourut le 29 novemb. 1378, après avoir partagé ses provinces entre ses trois fils, dont deux portèrent la couronne impér. (*v.* VENCESLAS et SIGISMOND). Il avait eu de 4 mariages 4 fils et 6 filles. C'est pendant son règne que furent fondées les univers. de Prague et de Vienne. Charles a laissé (en lat.) des *Comment.* intéressants sur sa vie, qui se trouvent dans le *Rec. des histor. de Bohême* de Freher. Ses *apophtegmes*, recueillis par Le Pogge, ont été publ. par le même Freher dans le tome II des *Scriptores rerum germanicarum*.

CHARLES V, dit *Charles-Quint*, empereur et roi, né à Gand le 24 février 1500, fils aîné de Philippe, archiduc d'Autriche, succéda en 1516 à son aïeul maternel Ferdinand V, sur le trône d'Espagne, dont l'administration fut confiée au célèbre cardinal Franç. Ximenès; puis, à la mort de l'empereur Maximilien, son aïeul paternel, il fut élu son successeur et couronné à Aix-la-Chapelle le 25 déc. 1520. Songeant à se ménager l'alliance du St-siége pendant la guerre qu'il allait engager avec François Ier qui venait de lui disputer la couronne impériale, il assembla une diète à Worms pour examiner la doctrine des nouv. réformateurs. Luther y paraît, muni d'un sauf-conduit, pour y défendre sa cause. Mais après son départ, un décret rigoureux est lancé contre lui et ses adhérents. La rivalité de Charles-Quint et de François Ier alluma la guerre en 1521 entre la France et l'empire. L'Italie en fut le principal théâtre. La perte de la bataille de la Bicoque par les Français en 1522, entraîna celle de tout le Milanais. Ce prem. succès de Charles-Quint lui facilita les moyens de former une ligue contre la France. Henri VIII se déclara pour Charles-Quint en même temps que ce prince trouvait un nouvel allié dans son ancien précepteur, Adrien, successeur de Léon X. La fortune qui continuait à le favoriser lui livre François Ier à Pavie en 1525; et ce prince, conduit prisonnier en Espagne, ne recouvre sa liberté qu'après avoir signé le traité de Madrid. L'intérêt des papes n'était pas de voir des empereurs maîtres absolus en Italie. Clément VII se ligue avec François Ier contre Charles-Quint, qui donne l'ordre à ses généraux de marcher contre Rome. En vain le pontife demande grâce, Rome est prise d'assaut et pillée (*v.* CLÉMENT VII). L'empereur, qui feint d'en être fâché, fait faire des processions en Espagne pour la délivrance du pape que ses généraux tiennent prisonnier. En 1529, une nouv. diète tenue à Spire règle les affaires de la religion, en attendant un concile général : les partisans de Luther protestent contre ce qui venait d'être arrêté par la diète; de là vient le nom de *protestants*. L'année suivante, Charles-Quint, après s'être fait couronner en Italie, revient ouvrir la fameuse diète d'Augsbourg où Mélanchthon présente la doctrine connue sous le nom de *confession d'Augsbourg;* elle est réprouvée par les princes catholiques : les princes protestants résolus de la défendre, se réunissent et

Digitized by Google

CHARLES QUINT.

forment la ligue de Smalkalde, qui devient la source de toutes les guerres de religion. Peu sensible jusqu'alors à la gloire milit., Charles-Quint ne s'était pas encore montré à la tête de ses troupes; ce fut après une expédition qu'il conduisit contre les Turks, et dans laq. il força Soliman à la retraite, qu'il voulut diriger en personne celle qu'il entreprit en 1535 contre Barberousse II (*v.* ce nom). A son retour d'Afrique, il se rend en Italie où sa présence est le signal de nouvelles hostilités; il échoue dans son projet de s'emparer de la Provence, et n'est pas plus heureux dans une attaque contre la Picardie. Une trêve de dix ans est signée en 1538, et l'ann. suiv. Charles-Quint, traversant la France pour aller châtier la révolte des Gantois, est reçu par François Ier avec une magnificence extraordinaire et une générosité chevaleresq. C'est en 1546 que commence la guerre de l'empereur contre la ligue de Smalkalde; il gagne l'année suivante la bataille de Malberg, où l'électeur de Saxe fait prisonnier ne recouvre la liberté qu'en perdant son électorat. En 1548 il publie le formulaire de foi connu sous le nom d'*interim*, parce qu'il ne devait être obligatoire que jusqu'à la décision du concile; mais il ne peut le faire adopter ni aux catholiques ni aux protestants. Henri II, successeur de François Ier, se ligue en 1551, avec les princes d'Allemagne et s'empare des trois évêchés, Metz, Toul et Verdun. La rapidité de cette conquête détermine l'empereur à donner quelq. satisfact. aux princes allemands. Il abolit l'*interim* et laisse une entière liberté de conscience jusqu'à la prochaine diète. Rassuré du côté de l'Allemagne, il vient assiéger Metz, défendue par le duc de Guise. Mais après trois mois de siége, il est forcé de se retirer ayant perdu 30,000 hommes. En 1555, il assemble à Augsbourg une diète qui permet la liberté de conscience aux luthériens, mais non à d'autres sectaires. L'année suivante il conclut le traité de Vaucelles avec Henri II, le 5 février, et le lendemain il se démet de tous ses roy. en faveur de Philippe. Le 7 sept. suivant il envoie le sceptre et la couronne impériale à Ferdinand, son frère, avec l'acte de sa renonciat. à l'empire. Il s'embarque le 17 du même mois à Flessingue pour se rendre en Espagne. Retiré au monastère de St-Just, il parut d'abord goûter dans cette retraite un bonheur qu'il n'avait, comme il le dit lui-même, jamais rencontré au sein de la puissance et des grandeurs; mais bientôt de nouvelles attaques de goutte le plongèrent dans un tel accès de mélancolie que sa raison en fut atteinte. Il mourut le 21 sept. 1558. Quelq. auteurs prétendent que sa mort fut la suite d'une fièvre causée par la violente agitat. où le jeta la cérémonie de ses obsèques qu'il avait voulu célébrer lui-même quelq. jours auparavant. La *Vie de Charles-Quint* a été écrite en ital., en espagn., en lat.; celle qu'a donnée Robertson (en angl.), est un des plus beaux morceaux de la littérat. moderne. La trad. française qu'en a donnée M. Suard est aussi fidèle qu'élégante. La meilleure édit. est de 1822, 4 vol. in-8. Ant. Teissier a trad. en franç. les *Instruct. de Charles-Quint à Philippe II*, La Haye, 1700, in-12.

CHARLES VI, empereur, né le 1er octobre 1685, 2e fils de Léopold Ier, fut reconnu roi d'Espagne par les alliés en 1703, et se rendit en Angleterre, d'où il partit l'année suiv. avec un corps de troupes destinées à conquérir son royaume, presque entièrement occupé par les Français au nom de son compétiteur Philippe V. Il s'empara de Barcelonne, où il se maintint, et pénétra deux fois jusqu'à Madrid, d'où il fut chassé deux fois. Forcé de se retirer à Barcelonne, il y apprit la mort de son frère Joseph Ier. Cet événem. qui plaçait sur sa tête la couronne impériale fit changer de système aux alliés. Charles, couronné à Francfort en 1711, garda le vain titre de roi d'Espagne jusqu'à la paix de Rastadt, qui rendit le calme à l'Europe, mais non pas à l'empire. Tour à tour en guerre avec les Turks, redoutables encore à cette époque, et avec les Espagnols, qui menaçaient ses possessions d'Italie, il dut au prince Eugène des avantages et la possession de plusieurs provinces enlevées aux Turks, mais qu'ils reprirent après la mort de ce gr. capitaine. Charles fit tout ce qui dépendait de lui pour assurer le bonheur de ses sujets, qui lui furent redevables de plus. établissements utiles et de l'accroissement de leur commerce maritime. N'ayant point d'enfant mâle, il prit toutes les précautions nécessaires pour assurer la succession de ses états à sa fille Marie-Thérèse, et mourut à Vienne le 20 octobre 1740. Charles VI fut le 16e et dernier empereur de la maison d'Autriche, dont la tige masculine s'éteignit avec lui.

CHARLES VII, empereur, né à Bruxelles en 1697, fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, lui succéda en 1726 (sous le nom de *Charles-Albert*), et fut un des princes qui protestèrent contre la pragmatique-sanction garantie par le traité de Ratisbonne en 1732. Soutenu par un corps considérable de troupes que lui envoya le roi de France, il parvint, en 1741, à se faire reconnaître à Lintz comme archiduc d'Autriche, s'appuyant, pour contester l'héritage de Charles VI à Marie-Thérèse, sur un testam. de Ferdinand Ier. Les obstacles que lui avait suscités la politique du card. Fleury, non moins que le manque de munitions, l'avaient empêché de s'emparer de Vienne; mais il se fit couronner roi de Hongrie à Prague, lorsque cette ville eut été prise par le comte Maurice de Saxe (*v.* ce nom). Élu roi des Romains dès les premiers jours de l'année suiv., il fit son entrée solennelle à Francfort et y reçut la couronne impériale des mains de son frère, l'électeur de Cologne. De prompts secours ne tardèrent pas à renverser la fortune de Charles VII : dépouillé de ses états héréditaires par sa rivale, dont les troupes avaient repris l'avantage, ce malheureux prince se vit forcé de chercher un asile à Francfort, après avoir erré quelq. temps en Allemagne; puis, une diversion opérée sur la Bohème, en 1744, par le roi de Prusse, lui ayant fourni l'occasion de reconquérir la Bavière, il rentra dans Munich, où il mourut le 20 janv. 1745.

CHARLES-LOUIS, comte palatin du Rhin, né en 1617, fils de Frédéric V (*v.* ce nom), rentra, par le traité de Westphalie (1648), en possession du Bas-Palatinat, et obtint en dédommagement du reste des états de son père, la charge de grand-trésorier de l'empire, ainsi que l'investiture d'un 8e électorat, créé en sa faveur. Quoiqu'il eût reçu de la France des services importants, il n'entra pas moins, en 1672, dans la ligue formée contre cette puissance. L'année suivante, Turenne ayant châtié, par l'incendie de 30 bourgs ou villages du Palatinat, les excès auxquels ses habitants s'étaient livrés envers les Français, l'électeur le défia, dit-on, en combat singulier. Charles-Louis mourut en 1680.—CHARLES, son fils et son successeur, mort en 1685, fut le dernier électeur de la maison de Simmeren.

CHARLES-THÉODORE, prince de Sultzbach, électeur palatin, né en 1724, fut investi des duchés de Juliers et de Berg en 1742, prit parti pour la Bavière dans la guerre de la succession d'Autriche; et au rétablissement de la paix, en 1748, ne s'occupa plus que du bien-être de ses sujets. Ami des arts et des sciences, qu'il cultivait lui-même, il acheva le palais de Manheim, orna cette ville de plus. autres édifices, et y fonda, en 1757, une académie de dessin et de sculpt., puis, en 1763, une acad. des sciences et un cabinet d'antiq. Appelé comme chef de la branche cadette de la maison palatine à la souveraineté des états de l'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, mort sans enfants, il fut proclamé duc de Bavière à Munich, en 1777; mais il ne conserva qu'une partie de la Bavière, dont l'autre fut cédée à l'Autriche par le traité de Teschen (13 mai 1779), qui mit fin aux préparatifs d'une guerre à peine commencée, dont cette success. avait été le prétexte entre le roi de Prusse et la maison d'Autriche. Secondé dans ses vues bienfaisantes et philanthropiques par un ministre auquel la postérité donnera le surnom de *l'Ami des indigents*, le comte de Rumfort, il administrait ses états avec la sollicitude d'un père, lorsqu'en 1793, obligé d'entrer dans la coalition contre la république franç., il eut la douleur d'être témoin des désastres que la guerre fit peser sur ses états, et ne vit point le rétablissem. de la paix. Il mourut sans postérité le 16 février 1799, et ses états échurent à la maison de Deux-Ponts.

CHARLES VII, roi de Suède, fils de Sverker Ier, lui succéda en 1151 sur le trône de Gothie; puis, ayant défait, près d'OErebro, Magnus Henrikson, meurtrier de St Éric, et vengé en même temps, par la mort de ce prince danois, le trépas de son père, il fut élu roi de Suède vers 1160, au préjudice de Canut (*v.* ce nom), fils de St Éric. A la persuasion du pape Alexandre III, il déclara la guerre aux habitants de l'Ingrie et de l'Estonie pour les contraindre à embrasser le christianisme, et fit élever un gr. nombre d'églises et de monastères, qu'il dota richement; mais effrayé bientôt de l'extension que prenait le clergé, il allait y mettre un terme, lorsque Canut, persuadé qu'il avait eu part à la mort de son père, accourut de la Norwége, où il s'était retiré, pour venger ce crime, lui livra bataille dans l'île de Visingoe et le tua en 1168. Les anciennes chroniques nous apprennent que la Suède goûta le bonheur et la tranquillité sous le règne de Charles VII, qu'on devrait plutôt appeler *Charles Ier*, puisque tous les savants regardent comme imaginaires les autres rois de ce nom, que Jean Magnus, historien du 16e S., fait exister avant celui-ci.

CHARLES VIII, roi de Suède, fils de Knut-Bonde, et pour cela désigné souvent sous le nom de *Canutson*, descendait d'Éric IX, dit *le Saint*. Élu roi de Suède en 1448, après la mort de Christophe, il monta l'année suivante sur le trône de Norwége; mais ce royaume ne tarda pas à lui être enlevé par Christian de la maison d'Oldenbourg, et choisi par les Danois pour succéder à Christophe: peu de temps après, Christian, aidé par l'ambitieux Benoît, archev. d'Upsal, le força d'abandonner le trône de Suède, qu'il reprit et perdit de nouveau. Charles, remis une troisième fois en possession de sa couronne, la conserva jusqu'à sa mort en 1470; mais les troubles dont la Suède avait été agitée par suite de ces révolutions, continuèrent juqu'à l'avénement de Stenon Sture, son neveu.

CHARLES IX, roi de Suède, 4e fils de Gustave Wasa, contribua d'abord, avec son frère Jean, à faire déposer Éric, leur aîné; mais n'ayant point recueilli de sa coopérat. le fruit qu'il en attendait, il saisit pour exécuter ses projets ambitieux l'occasion que lui offrit la mort de Jean (1592). Sigismond, fils et héritier de Jean, avait été élu roi de Pologne en 1587 : Charles profita de son absence pour s'emparer des rênes du gouvernement; puis, ayant convoqué les états à Upsal, il fit décréter en 1593 que le luthéranisme serait la seule religion tolérée en Suède, et que Sigismond ne serait reconnu qu'après avoir signé ce décret. Charles, en faisant adopter cette mesure, savait que son neveu ne tarderait pas à manifester sa prédilection pour la religion catholique, et machina de nouvelles intrigues pour atteindre son but; bientôt les rivaux en vinrent aux armes pour décider la querelle. Charles sortit vainqueur de cette lutte en 1599, et les états déclarèrent Sigismond déchu de la couronne, qui devait passer à son fils Ludislas, si ce jeune prince était envoyé en Suède pour y être élevé dans la religion du pays. Charles nommé régent prit toutes les précautions propres à assurer son triomphe, et convoqua en 1604, à Norkoeping, les états, qui décrétèrent que la couronne lui était dévolue, à lui et à ses descend. A peine monté sur le trône, il se jeta dans des entreprises qui ne furent pas heureuses; mais l'un de ses généraux, Jacob de la Gardie, originaire de France, releva la fortune de ses armes. Il mourut le 30 octobre 1611. Ce prince fit le premier entreprendre des travaux géodésiques pour dresser les cartes du pays; il fonda des lycées et composa une *Chronique* rimée, dont il existe plusieurs édit. : on a aussi publié en allemand ses lettres *sur les moyens de faire la*

paix avec Sigismond, roi de Pologne, Amsterdam, 1608, in-8.

CHARLES X ou CHARLES-GUSTAVE, roi de Suède, né en 1622, à Nichoeping, fils de Jean-Casimir, prince palatin du Rhin, monta sur le trône en 1654, après l'abdication de Christine, sa cousine, qui, cinq ans auparavant, l'avait fait déclarer son successeur par le sénat. Le règne de ce prince, qui avait appris l'art de la guerre sous le fameux général Torstenson, et dont la jeunesse avait été partagée entre l'étude et les voyages, offre une succession d'entreprises audacieuses, de brillants exploits et d'événements extraordinaires. Forcé d'abord de prendre les armes pour repousser les prétentions que Jean-Casimir, roi de Pologne, rejeton de la tige des Wasa, élevait sur la couronne de Suède, il méditait la conquête de l'empire du Nord, lorsqu'une mort subite le frappa le 13 févr. 1660, à Gothenbourg. La plus étonnante des guerres que fit cet intrépide souverain est celle de 1658; ayant à combattre à la fois Jean-Casimir, roi de Pologne, qui, soutenu par l'Autriche, se flattait de recouvrer sa couronne que Charles lui avait enlevée, et le Danemarck qui croyait le surprendre sans défense, on le vit, conduisant ses armées sur les glaces, et, traversant ainsi la mer d'ile en île, vainqueur de ses ennemis, arriver enfin à Copenhague, et réunir la Scanie à la Suède. L'*Histoire* de ce prince a été écrite en latin par Puffendorff; et le général Skjoeldebrand a donné l'*Histoire de ses campagnes* (en franç.), avec plusieurs gravures, dont les dessins avaient été faits par le comte Dahlberg, l'un de ses meilleurs généraux.

CHARLES XI, fils du précédent, né en 1655, héritier du trône de Suède à 5 ans, ne prit qu'en 1672 les rênes du gouvernement, que les états avaient confiées aux mains de la reine douairière. Plusieurs négociations habilement conduites par la régence avaient eu pour résultat le rétablissement de la paix, ainsi que la conservation de la plupart des conquêtes faites pendant le précédent règne, et semblaient devoir assurer la prospérité de la Suède; mais deux partis s'étaient formés dans le sénat : l'un, appuyé par toutes les familles titrées, aspirait à former un gouvernement oligarchique; l'autre ne demandait que le maintien des prérogatives garanties aux ordres inférieurs par les lois constitutives du royaume. Dans cet état de choses, il était presq. impossible que la conduite du jeune roi ne se ressentît de l'influence du prem. de ces partis; Gabriel de la Gardie, qui en était le chef, ne tarda pas en effet à déployer son crédit dans les négociat. que Pompone, envoyé par Louis XIV, parvint à nouer avec la Suède, alors engagée contre lui dans une triple alliance avec l'Angleterre et la Hollande; leur résultat fut la conclusion d'un traité par lequel Charles s'engagea à fournir, en échange d'un subside annuel, des troupes au monarque français. Dès les premières hostilités, la Suède éprouva des revers (*v.* Charles-Gustave Wrangel), et bientôt ils furent accrus par l'attaq. instantanée de plusieurs puissances voisines, ses anciennes rivales; les succès que Charles obtint à Helmstadt, à Lund et à Landscrona, n'étaient pas assez décisifs pour conjurer l'orage qui menaç. son royaume; heureusement Louis XIV, dont les armes avaient conservé l'avantage, comprit son allié dans les stipulations du traité de Nimègue (1678), et, dès l'année suivante, les relations pacifiques déjà rétablies furent confirmées par l'union de Charles avec Ulrique-Éléonore, sœur du roi de Danemarck. Cependant l'agitation à l'intérieur du royaume avait atteint le dernier terme ; Charles convoque les états en 1680, et les plus hautes questions y sont agitées sans que le roi semble y prendre part; mais la diète, sur le point de se dissoudre, lui ayant remis un acte où elle le déclare souverain absolu, dispensé de toute responsabilité, il se prononce alors pour la cause populaire, et bientôt ce même sénat, qui jusqu'alors formait entre le souverain et les représentants du peuple une puissance intermédiaire, est réduit en simple conseil du monarque; peu de temps après, les relations extérieures de la Suède sont réglées sur un système de neutralité à l'égard de toutes les puissances de l'Europe. Dès-lors, appliquant tous ses soins à l'administration intérieure du royaume, Charles en embrassa toutes les parties, et n'en continua pas moins à convoquer les états pour régler les impositions; une armée nationale est organisée; le cadastre détermine l'impôt territorial; une banque est fondée à Stockholm; les lois maritimes sont perfectionnées; la police médicale et celle des gr. routes sont établies; le port de Carlscrona s'ouvre, et le commerce de la Suède possède enfin des canaux. Avec un jugement droit, une raison mâle et forte, ce prince suppléa au défaut de sa première éducation; il protégea les sciences, les lettres et les arts, et l'astronomie dut surtout à ses encouragements de notables progrès. Laissant à son fils un royaume floriss., une armée et une flotte respectables, enfin un trésor tel que n'en avait jamais possédé aucun monarque du Nord, ce prince mourut le 15 avril 1697, à l'instant où l'Europe entière l'appelait comme médiateur dans les négociations qui amenèrent la paix de Ryswick.

CHARLES XII, fils et successeur du précédent, né à Stockholm le 27 juin 1682, se fit déclarer majeur en 1697, 3 ans avant l'âge fixé par le testam. de son père, d'après une disposition duquel la régence du royaume était confiée à Hedwidge-Éléonore, son aïeule; mais, presque entièrem. occupé d'exercices violents, il montra d'abord peu de dispositions à s'occuper des affaires publiques; ce ne fut que lors de l'invasion des troupes danoises sur le territoire de son beau-frère, le duc de Holstein-Gottorp, que Charles, sortant tout à coup de cette indifférence qui avait donné le change à ses ennemis, déploya le caractère inébranlable, l'esprit élevé et le courage surprenant qui devaient rendre son nom si célèbre. Depuis sa première expédit. (1700), qui ne dura que quelques mois, et dont le but avait été de rétablir le duc de Holstein dans ses droits en réduisant le Danemarck à des conditions

de paix qu'il traça avec autant de loyauté que de désintéressement, Charles XII, impatient de repousser les attaques du roi de Pologne et du tzar de Russie, prêts à fondre sur la Suède à la tête d'armées considérables, s'empressa de faire passer 20,000 hommes en Livonie, où Auguste assiégeait Riga, et il alla lui-même à la rencontre des Russes sous les murs de Narwa. Après avoir remporté sur le tzar la mémorable victoire où 30,000 Russes furent tués, pris ou dispersés (30 novemb. 1700), Charles, qui n'avait pas revu sa capitale (et ne devait la revoir jamais), marcha contre le roi de Pologne, dont les troupes, abandonnant le siége de Riga, s'étaient répandues en Courlande : il les atteignit bientôt, et les défit complétement. Si Charles XII, alors à peine âgé de 19 ans, eût pu s'arrêter à l'entrée de la carrière glissante où l'entraînait la victoire, s'il eût écouté les avis d'un prudent ministre (le comte Benoît Oxenstiern), il devenait l'arbitre du Nord, et peut-être de l'Europe entière; mais, ébloui par les triomphes, il se confia à la fortune, qui, fidèle à ses armes pendant 10 années, le trahit à Pultava (27 juill. 1709). Perdant à ce premier revers une armée aguerrie et d'habiles généraux, grièvem. blessé lui-même, il n'échappa aux poursuites des Russes qu'en se réfugiant à Bender, sur le territoire de la Porte-Othomane, qui l'accueillit d'abord avec la distinction due à sa renommée et à son infortune. Charles, après sa défaite, conserva son courage et sa fierté; mais les ennemis de la Suède, mettant à profit la situation critique de ce royaume, lui enlevèrent ses conquêtes; et la régence de Stockholm, puissamment secondée par le dévouement de la nation et par les talents et la bravoure du général Stenbock (*v.* ce nom), parvint à peine à garantir l'ancien territoire de l'invasion de la Russie, dont les intrigues atteignirent le roi captif à Bender. Nous ne parlerons pas ici du bizarre combat que soutint Charles contre les Turks; c'est dans l'histoire qu'il faut en lire les détails, qui, de même que la longue querelle de ce prince avec Auguste II, roi de Pologne, qu'il renversa de son trône pour y placer Stanislas Leczinski, ne pourraient être tracés que d'une manière incomplète dans ce *Dictionnaire*. Charles XII ne prit la résolution de revenir dans ses états que lorsqu'il eut vu échouer toutes ses tentatives pour intéresser la Porte au sort de la Suède. Après avoir traversé, à la faveur d'un déguisem., et accompagné d'un de ses officiers également travesti, les états de l'Allemagne et plusieurs provinces de l'empire, il arriva le 11 nov. 1714 aux portes de Stralsund, où, peu de temps après, une armée combinée de Danois, de Saxons, de Prussiens et de Russes vint mettre le siége. Cette ville ayant été contrainte de céder au nombre (13 décemb. 1715), Charles, qui, pendant le siége avait fait des prodiges de valeur, se jeta dans une barque, arriva en Suède, et fixa son séjour à Lund, en Scanie, où il travailla à relever la fortune de son royaume, en combinant de vastes projets avec le baron de Goertz (*v.* ce nom); leur exécution allait peut-être changer la face de l'Europe; mais il fut frappé, le 30 novembre 1718, d'une balle de fauconneau partie du côté des Suédois, tandis qu'il pressait les travaux du siége de la forteresse de Frédérischall. Telle fut la fin de ce prince, qui, corrigé par les revers, n'eut pas le temps de réparer les fautes où l'avaient entraîné son ardeur bouillante et surtout une confiance aveugle dans la fortune. Il fut cher au peuple, malgré les maux qu'il lui attira : c'est dire qu'il aimait la justice; mais il y avait dans sa constitution physique une surabondance d'énergie qui lui fit outrer les qualités brillantes dont la nature l'avait doué. On a publié dans presque toutes les langues des écrits historiques sur la vie ou les voyages de ce héros; mais le plus intéressant des ouvrages qui le concernent est celui qu'a écrit Voltaire. Son *Hist. de Charles XII* est un modèle de clarté, de précision et d'élégance : cependant il est à regretter que plusieurs détails curieux insérés dans les *Mém.* publ. depuis en Suède, ne lui aient pas été connus avant la composit. de son ouvr.; ce sav. historien y eût redressé des inexactitudes géograph., aiusi que des erreurs de dates et de noms.

CHARLES XIII, roi de Suède, né le 17 octobre 1758, 2e fils d'Adolphe-Frédéric, et neveu par sa mère de Frédéric-le-Grand, s'appliqua de bonne heure à l'étude théorique et pratique de la marine, et justifia, par l'habileté qu'il déploya dans l'expédition de 1788 contre la Russie, le titre de grand-amiral que lui avaient décerné les états lorsqu'il n'était encore que prince de Sudermanie. Nommé régent après la mort malheureuse de Gustave III, son frère, il ne poursuivit point les projets de ce prince, qui, au moment où il fut assassiné, se disposait à marcher contre la France (1792); l'administrat. intérieure occupa tous ses soins, et il fit fleurir dans le royaume l'industrie, le commerce et les arts. A la majorité de Gustave IV, le duc de Sudermanie se retira dans ses châteaux, d'où il fut bientôt rappelé par la révolut. qui renversa le nouveau roi : il fut alors nommé administrat.-gén. de la Suède, et peu de temps après proclamé roi et sacré à Stockholm (29 juin 1809). La paix avec la France, la Russie et le Danemarck suivit son avénem.; et peu de temps après, de concert avec les états, il nomma pour son success. au trône le prince de Holstein-Augustenberg. A la mort de ce prince royal, survenue l'année suiv., un nouveau choix le remplaça par le gén. français Bernadotte. Charles XIII mourut le 5 février 1818. La Suède conservera long-temps en vénération la mémoire de ce prince sage et ami de l'humanité, dont on ne peut mieux faire l'éloge qu'en rapportant les paroles qu'il adressa en 1815 au prince royal Oscar : « N'oublie jamais, mon fils, lui dit-il, que le bonheur des peuples est le soutien le plus assuré des rois! Respecte la dignité des hommes dans quelque rang que tu les trouves, etc. »

CHARLES-PHILIPPE, duc de Sudermanie, etc., né en 1601 à Revel en Estonie, fils du roi de Suède Charles IX, et frère de Gustave-Adolphe, fut ap-

CHARLES Ier

pelé au trône des tzars par la régence de Nowogorod en 1611, alors que la Russie, en proie aux divisions, avait laissé envahir plus. de ses provinces par Jacob de la Gardie (*v.* ce nom); mais, pendant que les négociations entamées à ce sujet traînaient en longueur, Michel Romanow fut proclamé à Moscow, et le duc de Sudermanie revint en Suède. Il mourut en 1622 à Narwa.

CHARLES-AUGUSTE, prince royal de Suède, de la maison de Holstein-Soenderbourg-Augustemberg, né en 1764, se voua de bonne heure à la carrière des armes, fit quelq. camp. en Allemagne; puis, nommé commandant-général en Norwége par le roi de Danemarck, il eut le commandement en chef des troupes norwégiennes en 1808, pend. la guerre entre les Danois et la Suède. Sa conduite lui concilia l'estime des adversaires qu'il avait à combattre; et après la révolut. qui porta sur le trône Charles XIII, qui n'avait pas d'enfants, il fut appelé à la succession de la couronne, par le choix unanime du roi, des grands et de la nation. Il entra sur le territoire suédois le 7 janvier 1810, et fut adopté solennellem. par le roi, qui lui donna le nom de *Charles* au lieu de celui de *Christian*, qu'il avait porté jusqu'alors; mais, après cette adoption, sa santé s'altéra. Des doutes sur la nature de sa maladie s'étant aussitôt répandus dans le public, sa mort accidentelle et imprévue causa une émeute populaire dont plus. personnes de distinction furent victimes, entre autres le grand-maréchal comte Axel de Fersen. Ce fut tandis qu'il passait en revue un corps de troupes rassemblé en Scanie qu'il tomba de cheval et mourut à l'instant, le 18 mars 1810.

CHARLES (STUART), I[er] du nom, roi d'Angleterre, né à Dumferlingen en Écosse, le 29 nov. 1600, fils de Jacques VI, devint prince de Galles en 1616, par la mort de ses deux frères aînés, Henri et Robert, et monta sur le trône le 6 avril 1625. A son avénement Charles avait à soutenir contre l'Espagne une guerre récemm. allumée par suite de la mauvaise issue des négociations relatives à son mariage avec l'infante, résultat de l'arrogance du duc de Buckingham : le jeune prince avait pour son malheur admis dans son intimité la plus grande ce courtisan odieux à la nation anglaise; et, pour surcroît, ce fut immédiatement après que son alliance avec une princesse cathol., Henriette de France, fille de Henri IV, eut été célébrée, qu'il ouvrit son prem. parlem. Il n'en put obtenir des subsides suffisants à l'entretien de la guerre d'Espagne, et recourut, ainsi qu'on l'avait pratiqué pendant les précédents règnes, aux *bienveillances*, aux *compositions* et autres impôts de ce genre; le parlem. fut dissous. C'est de cette époque que commença la lutte terrible qui devait plus tard renverser de son trône l'infortuné monarque; et il convient de remarquer que les prem. torts furent aux représentants des communes : en abandonnant ainsi le roi au milieu d'une guerre qu'ils avaient pour ainsi dire exigée du roi Jacques, ils manquaient au respect et à la fidélité due au souverain, trahissaient les intérêts de l'état et violaient leurs devoirs envers la nation. L'année suiv., après que le pavillon anglais eut été humilié devant Cadix, le roi convoqua une 2[e] législature qui ne fut pas moins indocile; mais cette fois de justes plaintes appuyaient ses refus; cette fois on put légalement appeler Buckingham le corrupteur du roi; et en effet la chambre des communes le mit en accusation, en l'incriminant, entre autres griefs, d'avoir, par un message royal, recommandé à la chambre haute de refuser un conseil au comte de Bristol, indignement accusé de haute trahison par le ministre favori, qui, croyant se dérober lui-même à l'animadversion générale, avait résolu la perte de ce fidèle négociateur, ainsi récompensé de 20 ans de services par la disgrâce, l'exil et la persécution. Le roi, en rétractant son message, n'effaça point la mauvaise impression que la découverte des odieuses menées de son favori avait produite sur tous les esprits. Cepend., loin de calmer l'irritation qui, en passant des communes à la chambre haute, allait enlever à la couronne l'appui de ce premier ordre de l'état, Charles menaça de supprimer tout-à-fait l'assemblée, et fit emprisonner les chev. Dudley Digs et John Éliot qui en faisaient partie. Les communes s'obstinèrent, et le roi accorda l'élargissement des deux prisonniers; mais bientôt le parlement fut cassé de nouveau, tandis que la chambre haute se voyait enlever deux de ses membres, le comte de Bristol, enfermé à la Tour de Londres, et le lord Arundel (*v.* ce nom), exilé dans une terre. Le défaut de subsides légaux entraîna dès-lors le gouvernement du roi dans un système de contribution qui répandit promptement en Angleterre la terreur ou la sédition. Sur ces entrefaites une rupture avec la France, fruit de l'extravagante galanterie de Buckingham, vint augmenter la détresse du gouvernement; bientôt la désastreuse expédition de La Rochelle, en la portant à son comble, acheva de plonger la nation angl. dans le deuil. Un 3[e] parlem. fut réuni (17 mars 1628) : c'est celui qui dressa l'acte célèbre connu sous le nom de *Pétition de droits*, passé en loi avec la sanction roy. Cette époque est célèbre par la joie que manifesta l'Angleterre à la nouvelle de la concession qu'elle venait d'obtenir de son roi : malheureusement on ne sut pas en profiter pour obtenir le bill des subsides; les puritains politiques, qui depuis l'éloignement de Wentworth et de Seymour (*v.* ces noms) avaient passé successivement de l'enthousiasme au fanatisme le plus grotesque, n'auraient pas donné, sans ce prétexte, le scandaleux spectacle d'une chambre de représentants révoltée contre l'autorité émanée du trône, scène tristement ridicule où des furieux se colletèrent dans l'enceinte du sanctuaire des lois. Le roi vint lui-même faire cesser cette parodie de parlement, dont la loi ne lui permettait de punir les membres qu'en les dispersant. Ici commence le gouvernement purement royal de Charles I[er] : il dura douze années, pendant les-

quelles Charles, usant avec sagesse de la puissance absolue, s'appliqua tout entier à l'administration de l'Angleterre; et pendant cette période remarquable, il ne manqua au bonheur du royaume que les débats d'un parlem. Destiné par son père à la primatie et à l'archev. de Cantorbéry, Charles avait reçu dès sa jeunesse, avec une instruction soignée, la semence de la piété la plus vive; et de même que Jacques VI, il avait le malheur d'être théologien : l'évêque de Londres, Laud, son conseiller le plus intime, ne tarda pas à lui suggérer le projet de soumettre l'Écosse à la hiérarchie et à la liturgie anglicanes. Après s'être fait couronner à Édimbourg (1633), il fit adopter l'épiscopat au parlem. écossais; mais Laud fit en vain les plus grands efforts pour déterminer le roi à ne pas s'arrêter en si beau chemin, et à proposer sur-le-champ la liturgie anglicane : Charles craignit d'en trop faire à la fois, et revint à Londres. Ce ne fut qu'en 1637 qu'arriva subitem. en Écosse l'ordre d'y suivre dans toutes les églises la nouvelle liturgie; une insurrection terrible succéda au plus affreux tumulte, et produisit ce fameux covenant, monum. bizarre de l'*illuminisme puritain*. Ces troubles, auxq. les intrigues du card. de Richelieu n'étaient pas demeurées étrangères, furent à peine réprimés par deux expéditions successives, dans lesquelles on voit surtout figurer avec éclat le loyal et fidèle Wentworth; ce fut d'après son conseil que Charles assembla le dernier parlem. de son règne, dit le *long-parlement*. Les précéd. législatures avaient fondé leur résistance sur les plaintes; celui-ci débuta par une attaque : Wentworth était l'unique soutien du faible roi; ce fut donc contre lui que les presbytériens, forts de leur nombre et déterminés à renverser l'Église, le trône et la constitution de l'Angleterre, dirigèrent leurs efforts. Les communes avaient porté le bill *d'attainder* : la chambre haute, intimidée par la fureur du peuple, l'approuva, et le roi, qui manqua de forces pour le signer, s'en référa à la décision de 4 commissaires qu'il nomma à cet effet (1641). Deux ans après, Charles fut contraint à s'échapper de Londres : le trône était renversé, et ce fut en vain que le monarque livra aux parlementaires plus. batailles; la perte de celle de Nazerbi (1645) lui porta les derniers coups. Il avait cru trouver un refuge assuré auprès de l'armée écossaise, mais celle-ci le livra au parlem. angl. Bientôt une cour de justice, comp. de Fairfax, de Cromwell, d'Ireton son gendre, de Waller et de 147 juges, procéda à l'instruction de son procès, et l'infortuné Charles Ier, après avoir comparu trois fois devant ses juges et décliné trois fois leur juridiction, fut condamné à mort le 30 janvier 1649, par 70 votants. L'échafaud fut dressé devant son palais même de Whitehall, et sa tête tranchée par un homme masqué fut montrée au peuple, qui ne protesta contre la violence des bourreaux de son vertueux roi que par une morne et profonde douleur. Quatre de ses conseillers avaient en vain offert de mourir comme responsables, et plusieurs puissances avaient intercédé pour lui. L'Angleterre honore sa mémoire comme celle d'un martyr, et le jour de sa mort est un jour de deuil religieusem. observé. Charles Ier, outre l'intéressant journal qu'il écrivit dans le long cours de ses infortunes, a laissé quelq. écrits dont il existe plus. édit. : la plus complète (en angl.) parut à Londres en 1662, in-fol. On a attribué à ce prince : l'*Eikôn Bazilikè*, ou *Portrait du roi d'Angleterre dans ses souffrances;* mais il est certain que l'auteur de ce livre est le docteur John Gaudon, évêque d'Exter, et qu'il a été seulem. approuvé par l'infortuné monarque. Cet ouvr. a été inséré dans les *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, publ. par M. Guizot, Paris, 1823-1825, 25 vol. in-8. On trouve égalem. dans cette collection le *Procès de Charles Ier* (dont une trad. franç. a été publ. séparément, Paris, 1816, in-8), et plus. ouvr. relatifs à cette époque de l'hist. d'Angleterre.

CHARLES II, fils du précédent, né le 29 mai 1630, se trouvait à La Haye lors de la mort de son père, et, bien que réduit à la nécessité d'être pensionnaire du prince d'Orange, il prit le titre de roi. Reconnu en cette qualité par les Écossais, il fut couronné à Scone en 1651; peu de temps après, défait par les armées de Cromwell, il fut contraint à se retirer en France, où il ne parvint qu'à travers les plus grands périls. Après plusieurs années de séjour dans ce royaume, où ses malheurs excitèrent peu l'intérêt de la cour, il se rendit à Cologne et y vécut deux ans dans l'obscurité; puis, à la mort de Cromwell, il vint solliciter de nouveau l'appui de Mazarin, dont il ne put même obtenir une entrevue. Cependant le général Monk travaillait à le rétablir sur son trône, et, le 29 mai 1660, il fit son entrée à Londres et y trouva tous les partis disposés à l'obéissance. Charles II se concilia les esprits dès le commencem. de son règne, en admettant indifféremm. des presbytériens et des royalistes dans son conseil; les régicides furent seuls exceptés de l'amnistie gén., et dix-sept d'entre eux subirent la peine capitale; il licencia ensuite l'armée de Cromwell, et pressa le rétablissem. de l'épiscopat, qui fut réintégré en Écosse, où un soulèvement de fanatiques (*millenaires*) fut réprimé, et le *covenant* cassé. La prodigalité de ce souverain le mit dans la dépendance de Louis XIV, qui lui fit une pension après lui avoir acheté Dunkerque. Une guerre avec la Hollande, commencée sous d'heureux auspices, se termina par un revers éclatant, et ce désastre, ainsi que la peste de 1665 et l'incendie de Londres en 1666, sont les événements les plus remarquables de ce règne, du reste l'un des moins glorieux qu'offre l'hist. d'Angleterre; on y remarque encore le ministère connu sous le nom de *la cabale*, qui remplaça le vertueux Clarendon (*v.* ce nom); le fameux acte du *test*, en vertu duquel tous les fonctionnaires civils et militaires furent obligés de prêter serment par écrit contre la *transsubstantiation*, etc., de communier à la paroisse de l'église anglicane; la ridicule invent. d'une conspirat.

Papiste (*v.* Oatès); la belle loi de l'*habeas co rpus*, garantie de la liberté individuelle des Anglais; enfin les querelles entre les partis qui se qualifièrent réciproqu em. du sobriquet de *whigs* et de *torys*. Charles souil la par la dépravation de ses mœurs les qualités aimables et brillantes dont la nature l'avait doué. Il mourut le 6 février 1685. Le portr. de ce prince est tracé de main de maître par Mazure, dans son *Hist. de la révolut. de* 1688, etc., et par Walter Scott dans le roman historique intit.: *Peveril du Pic*. M. J. Berthevin a publ. un *Essai histor. sur le règne de Charles II*, Paris, 1819, in-8, et M. Boulay (de la Meurthe), le *Tabl. des règnes de Charles II et de Jacques II*, Paris, 1822, 2 vol. in-8.

CHARLES DE SAINT-PAUL, év. d'Avranches, fut élevé sur ce siége en 1640, après avoir été supérieur-génér. de la congrég. des Feuillants, et mourut en 1644. Son nom de famille était Vialart. Le plus estimé des ouvr. de ce prélat a pour titre: *Géograph. sacra, seu Notitia antiqua episcopatuum eccles. univ.*, Paris, 1641, plus. fois réimpr. La meilleure édit. est celle d'Amsterdam, 1703, in-fol. (avec les notes de Luc Holstenius); mais ce sont ses *Mém. du card. de Richelieu*, etc., Paris, 1649, in-fol., imprim. dans la même ville sous le titre d'*Hist. du card. de Richelieu*, 1650, *in-fol.*, qui ont fait le plus de bruit; l'arrêt du parlement de Paris qui condamna l'ouvrage à être brûlé, empêcha la publ. du reste des mémoires, qui existent en MSs. — Charles de Saint-Bernard, relig. feuillant, mort en 1621, à l'âge de 24 ans, fut le fondateur du monastère de Fontaine. Sa *Vie* a été publ. en 1622, in-8, par un de ses confrères, sous le nom supposé de *Tournemeul*.

CHARLES (René), médecin, né à Preny-sur-Moselle, fut successiv. direct. des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, membre, puis recteur de l'univ. de Besançon, et mourut en 1752. Les plus remarquables de ses écrits, qui tous ont pour objet les eaux minér., les épid. et les épizooties, sont: *Quæst. med. circa acidulas Bussanas*, Besançon, 1741, in-4. — *Observat. sur differ. espèces de fièvres*, etc., ibid., 1743, in-12. — *Quæst. med. circa fontes medicatos Plumbariæ*, ibid., 1746, in-4. — Son fils, Charles (Claude-Aimé), jésuite, né en 1718 à Besançon, mort en 1769 dans cette ville, a fait impr. quelq. discours, entre autres: *Oraison funèbre du comte de Gisors*, etc., prononcée le 9 août 1758 dans la cathédrale de Metz, in-4.

CHARLES (Jacq.-Alex.-César), physicien, né en 1746 à Beaugency, s'appliqua d'abord à la littérature et montra des disposit. pour tous les arts. Un emploi qu'il exerçait dans la finance ayant été supprimé, Charles, maître de son temps, étudia la physique et se fit bientôt connaître par ses cours de physique expérimentale. Lorsqu'en 1783 la découverte des ballons par les frères Montgolfier vint étonner la France, ce fut lui qui, de concert avec Robert et Pilâtre de Rozier, construisit l'aérostat qui s'éleva du Champ-de-Mars le 2 août. La force ascensionnelle qu'il employa fut le gaz hydrogène (dont la densité n'est qu'un quinzième de celle de l'air commun), et il choisit pour enveloppe de la machine un taffetas vernissé de gomme élastique à chaud dans l'huile de térébenthine: ces moyens sont encore employés pour les aérostats. Louis XVI fit une pension de 2,000 fr. à l'audacieux physicien, et invita l'acad. à joindre son nom à celui de Montgolfier dans le dessin de la médaille qui consacra l'invent. de la navigat. aérienne. Membre de l'acad. des sciences, il fit partie de l'Institut, qui le nomma son bibliothécaire, et mourut le 7 avril 1823. Le superbe cabinet de physique qu'il avait formé fut acheté par le gouvernem., qui lui en laissa la jouissance durant sa vie. On le voit maintenant au Conservat. des arts et métiers.

CHARLES BORROMÉE (St). — V. Borromée.

CHARLETON (Valter), médecin, né dans le comté de Sommerset en 1619, embrassa, dans les troubles de l'Angleterre, la cause de l'infortuné Charles Ier, qui le nomma son médecin. Il accompagna Charles II dans l'exil. A la restauration, élu membre de la société royale de Londres, il fut président du collége de médec., et mourut en 1707. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. sur la médec., l'anat., la physiol., la morale, la métaph., etc., dont nous nous bornerons à citer les principaux: *Physiologia epicuro-gassendo-charletoniana*, Londres, 1654, in-fol. — *L'immortalité de l'âme démontrée par des raisonnem. naturels*, etc., ibid., 1657, in-4 (en anglais). — *OEconomia animalis*, etc., ibid., 1658, in-12; Leyde, 1678. — *Natural History of nutrition, life, and volontary motion*, Londres, 1658, in-4. — *Exercitationes physico-anatomicæ, pathologicæ*, etc., ibid., 1659, 2 vol. in-8. — *Chorea gigantum*, etc., ibid., 1663, in-4. — *Onomasticon Zoicon*, etc., ibid., 1668-1671, Oxford, 1677, in-fol. (c'est un des meill. ouvr. de l'auteur). — *De Scorbuto liber singularis*, Londres, 1671, in-8; Leyde, 1672, in-12. Charleton a laissé en outre plus. MSs.

CHARLEVAL (Charles-Faucon de Ris, sieur de), littérateur, né en Normandie en 1612, mort en 1693, eut dans son temps la réputation d'un homme aimable et d'un écriv. gracieux. Il a laissé quelq. *poésies* recueillies en 1759, in-12, par Lefebvre de St-Marc. Voltaire est le premier qui ait avancé que la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye* est de Charleval, jusqu'à la petite dissertation *sur le jansénisme et le molinisme* exclusivement; on a, dans plus. dictionnaires historiques, donné comme positive cette assertion de Voltaire; mais il est permis de douter d'une allégat. qui n'est appuyée d'aucune preuve.

CHARLEVOIX (Pierre-Franç.-Xavier de), jésuite, né à St-Quentin en 1682, professa les humanités et la philosophie, et fut, en 1720, désigné pour les miss. d'Amérique. Il parcourut le Canada et les contrées environnantes, visita St-Domingue, et de retour en Europe, fit un voyage en Italie, finit par se fixer en France, travailla pendant 22 ans au *Journal de Trévoux*, et mourut à La Flèche en 1761. Il a publié: *Histoire et descript.*

du Japon, Paris, 1736, 2 vol. in-4, ou 9 vol. in-12; ibid., 1754, 6 vol. gr. in-12, avec cartes et fig. : cette édition est la plus estimée; c'est une compilation bien faite de l'ouvr. de Kempfer (*v.* ce nom). *Hist. de l'île de St-Domingue*, Paris, 1730, 2 vol. in-4; Amsterdam, 1733, 4 vol. in-12.—*Histoire de la Nouv.-France*, Paris, 1744, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-12, avec cartes et fig. — *Hist. du Paraguay*, Paris, 1756, 3 vol. in-4; 1757, 6 vol. in-8, avec cartes, par d'Anville. Outre ces voyages qui lui ont fait une juste réputat., on doit encore au P. Charlevoix : *Vie de la mère Marie de l'Incarnation*, Paris, 1724, in-8, et 1725, in-4. — *Éloge du cardinal de Polignac*, dans les *Mémoires de Trévoux*, octobre 1742.

CHARLIER (Gille), docteur de Sorbonne, né à Cambrai dans le 15e S., fut député au concile de Bâle en 1433, et mourut doyen de la faculté de théologie de Paris, en 1472. On a de lui quelq. écrits peu remarquables sur des *cas de conscience*, réunis et imprimés à Bruxelles, 1748-79, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Carlieri Sporta et Sportula*.

CHARLIER (Charles), avocat à Châlons, fut nommé l'un des administrat. du district de cette ville, puis député du département de la Marne à l'assemblée législative, où il parla beauc. contre les prêtres et les émigrés. Réélu à la convention, il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, prit ensuite la défense de Marat contre les girondins, et provoqua de toutes ses forces les excès du 31 mai. Ce fougueux montagnard attaqua néanmoins Robespierre le 8 thermidor; mais dès le lendemain il était revenu à ses anciennes affections. Toutefois il dénonça Lebon et fit décréter que Coffinal serait traduit devant le tribunal criminel ordinaire. Compromis dans les troubles de prairial, il fut arrêté momentanément; il devint ensuite membre du conseil des anciens, y donna des preuves d'une sorte d'aliénation mentale, et se suicida le 1er mars 1797.

CHARLIER (Pierre-Jacques-Hippolyte), savant ecclésiast., né près de Paris, à Noisy-le-Grand, en 1757, montra de bonne heure une véritable passion pour l'étude. Placé successivem. par la protect. de l'archev., M. de Beaumont, au collége du Plessis, au sémin. des Trente-Trois, puis à celui de St-Magloire, il fut ensuite secrét. et bibliothéc. de M. de Juigné. Quoiqu'il eût refusé de prêter le serment, il ne quitta point la France pend. la révolut., et ne cessa pas, même dans les temps les plus difficiles, d'exercer son ministère à St-Denis et dans les villages voisins. Lorsque le concordat eut rendu la paix à l'Église, il refusa toutes les dignités qui lui furent offertes, et continua de partager son temps entre l'étude et ses devoirs. Il mourut à St-Denis en 1807. Outre quelques écrits de circonstance, entre autres : *Abrégé chronolog. pour servir à l'hist. de l'Église gallicane pendant la tenue de l'assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8. — *Dispositiones canonicæ fideliter excerptæ à variis apostolicis litteris Pii VI, annis 1791 et 1792*, ibid., 1792, in-8; on lui doit la 3e édit., entièrem. refondue, de l'*Abrégé de la Géographie univ.*, etc., du Guthrie, Paris, 1803, gros in-8, et dans le *Pastorale parisiense*, dont il donna depuis un abrégé, la *Series historica episcoporum et archiepiscoporum parisiensium*. Il a été l'édit. de la trad. en vers lat. du poème de *la Religion*, de Racine, par l'abbé Revers (*v.* ce nom); il a donné deux édit. des *Psaumes*, trad. par le P. Berthier (1807); enfin il s'occupa de la publicat. du 2e vol. des *OEuvres de St-Grégoire de Nazianze*, préparées par les bénédict. de St-Maur.

CHARLOTTE DE BOURBON, reine de Chypre, née dans le 15e S., fille de Jean de Bourbon Ier, comte de la Marche, épousa en 1489 Jean II, roi de Chypre, et fut, suiv. les historiens, une des princesses les plus accomplies de son temps. — Charlotte, reine de Chypre, était fille de Jean III de Lusignan, roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie : veuve de Jean de Portugal, duc de Coimbre, elle épousa Louis, duc de Savoie, comte de Genève. N'ayant pu se maintenir sur le trône après la mort de son père, elle finit par se retirer à Rome, où elle mourut en 1487, léguant le roy. de Chypre au duc de Savoie, son neveu, en présence du pape et de plus. cardinaux; c'est sur cette donation que s'appuient les prétentions des rois de Sardaigne à la souveraineté de l'île de Chypre, qui fait partie de leurs titres.

CHARLOTTE-ÉLISABETH DE BAVIÈRE, fille de Charles-Louis, électeur-palatin du Rhin, née en 1652, fut la seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV. Cette princesse, mère du duc d'Orléans, depuis régent, était fort laide, comme elle l'avouait elle-même, mais vive, enjouée, spirituelle. Elle aimait beauc. Louis XIV, qui dit d'elle dans sa vieillesse : « Il n'y a que Madame qui ne s'ennuie jamais avec moi. » Elle mourut à St-Cloud en 1722. Son oraison funèbre, prononcée par le P. Cathalan, jésuite, a été publiée à Paris, 1723, in-4. Il a paru des *Fragments de lettres originales de Madame*, etc., écrites de 1715 à 1720 au duc Ulric de Bavière et à la princesse de Galles, Paris, 1788, in-8; réimpr., ibid., 1807, sous le titre de *Mélanges historiques, anecdotiques et critiques*, etc. : cette édition est entièrement défigurée et mutilée; une autre édit. publiée par M. Schubart, sous le titre de *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la régence, extraits de la correspond allem. de madame Élisabeth-Charlotte, duchesse d'Orléans*, Paris, 1823, in-8, a été condamnée par la cour royale comme renfermant des passages contraires à la morale publique.

CHARLOTTE-AUGUSTA D'ANGLETERRE, princesse de Galles, fille de George-Frédéric, prince de Galles (depuis George IV), et de la princesse Caroline de Brunswick (*v.* ce nom), née en 1796, eut pour instituteur l'évêque d'Exeter, prélat recommand. par son savoir et sa piété. Elle épousa en 1816 le prince Léopold de Cobourg, et mourut en couches l'année suiv., 1817, après avoir donné le jour à un enfant qui ne lui survécut point.

CHARMETTON (Jean-Baptiste), chirurgien, né

en 1710 à Lyon, fut attaché à l'hôpital général de cette ville, où il établit des cours d'anatomie et d'accouchement. Il obtint en 1748 un prix à l'académie royale de chirurgie pour un *Mémoire sur l'emploi des caustiques*, et en 1752 un accessit pour un *Mémoire sur le caractère des maladies scrophuleuses*. Dans l'intervalle, l'académie dont il était correspondant lui avait conféré le titre d'associé. Charmetton mourut à Lyon en 1781, laissant une partie de sa fortune aux pauvres et aux hospices. Ses *Mémoires* ont été publiés dans les t. II et III des prix de l'académie; le 1er a été réimpr. séparém., 1748, in-12; et le 2e sous le titre de *Traité des écrouelles*, Lyon, 1752-1755, in-12.

CHARMIDÈS, oncle de Platon, fut l'un des disciples de ce philosophe. Ayant embrassé le parti de Critias, son parent, et l'un des trente tyrans d'Athènes, il périt avec lui dans le prem. combat qui fut livré à ces mêmes tyrans par les exilés sous la conduite de Thrasybule (*v.* ce nom). L'un des dialogues de Platon porte le nom de Charmidès, et Xénophon l'a introduit dans son *Banquet des Philosophes*.

CHARMIS, médecin empirique, né à Marseille, vint s'établir à Rome sous le règne de Néron, et se fit un nom en attaquant les différents systèmes de médecine alors pratiqués à Rome, et en leur substituant celui qu'il avait créé. Sénèque a fait connaître ce médecin dont il suivait rigoureusem. les ordonnances; et Pline, son contemporain, nous apprend qu'il faisait payer ses soins un prix exorbitant.

CHARMOYS (MARTIN de), sieur de Lauzé, né en 1605, fit dans sa jeunesse le voyage de Rome où il se lia très intimement avec le Poussin, Stella et plusieurs autres gr. artistes. De retour en France, le maréchal de Schomberg le choisit pour secrét.; il concourut avec Lebrun à l'établissem. de l'acad. de peinture, en 1648. Les premières assemblées eurent lieu chez Charmoys, qui dressa les statuts de l'académie naissante, et fonda de ses propres deniers des cours gratuits de géométrie, d'anat. et de perspective, dont les premiers profess. furent Chauveau, Quatroulx et Abraham Bosse. Charmoys mourut en 1661.

CHARNACÉ (HERCULE-GIRARD, baron de), habile diplomate, fils d'un conseiller au parlem. de Rennes, ambassad. près du roi Gustave-Adolphe, eut beauc. de part au traité de Berwalde en 1631, base de l'utile alliance de la France avec la Suède. Envoyé depuis à la cour de Bavière, il passa ensuite en Hollande, et réussit à empêcher les États-Génér. d'écouter les propositions de trêve faites par les Espagnols. La France s'était engagée à entretenir au service des états un régiment d'infanterie et une compagnie de cavalerie. Charnacé, militaire avant d'être diplomate, en obtint le commandement; se trouvant au siége de Bréda, entrepris contre son avis par le prince d'Orange, il lui représenta qu'il s'exposait trop : « Si vous avez peur, repartit le prince, vous pouvez vous retirer. » Charnacé, piqué de cette réponse, courut sur-le-champ à la tranchée, et périt d'un coup de mousquet le 1er septembre 1637. La biblioth. du roi possède un recueil in-fol. de *Lettres des sieurs de Charnacé, Brasset et de la Thuillerie, au sieur de Rorté, employé pour le service du roi en Allemagne, Suède, Pologne et Danemarck, depuis 1635 jusqu'en 1643*. L'ancien évêque de Troyes, Bouthillier, avait dans la sienne 10 vol. de mémoires, de minutes de dépêches du baron de Charnacé, et des lettres qui lui furent adressées depuis 1625 jusqu'en 1637, par Richelieu, le fameux P. Joseph, etc., etc.

CHARNES (JEAN-ANTOINE de), doyen du chapitre de Villeneuve-les-Avignon, né en 1641, fit l'éducation d'un fils du marquis de Louvois, et se serait avancé probablement à la cour, s'il n'eût préféré revenir dans sa ville natale, où il passa le reste de sa vie, partageant son temps entre ses devoirs et la culture des lettres; il y mourut en 1728. On a de lui : *Conversations sur la princesse de Clèves*, Paris, 1679, in-12. — *Vie du Tasse*, ibid., 1690, in-12, tirée en partie de celle de Manso.

CHARNIÈRES (de), officier de marine, mort vers 1774, est aut. des écrits suivants : *Mémoire sur l'observation des longitudes en mer*, Paris, imprimerie royale, 1767, in-8. — *Expériences sur les longitudes faites à la mer en 1767 et 1768*, ibid., 1768, in-8. — *Théorie et pratique des longitudes en mer*, ibid., 1772, in-8.

CHARNOCK (ÉTIENNE), théologien non conformiste, né à Londres en 1628, fut chapelain de Henri Cromwell, et desservit ensuite une congrégation. On a recueilli en 2 vol. in-fol. tous ses ouvrages, dont le plus estimé est un *Discours sur la Providence*.

CHARNOCK (JEAN), écriv. anglais, né en 1756, était encore élève à Oxford, lorqu'il fit insérer dans les journ. quelq. pièces de vers qui annonçaient un talent remarq. Il s'appliqua depuis à l'étude de la tactique navale et voulut entrer dans la marine. Ses parents s'y étant opposés, il s'enrôla comme volontaire, et perdit par sa désobéissance la fortune à laquelle il pouvait prétendre. Retiré du service, il fut obligé, pour vivre, de se faire auteur, et mourut dans la misère en 1807. On lui doit : *les Droits d'un peuple libre*, 1792, in-8, pamphlets anti-démocratiques.—*Biographia navalis*, Londres, 1794-98, 6 vol. in-8, estimé.—*Lettre sur les finances et sur la défense nationale*, 1798, in-8. —*Histoire de l'architect. navale*, 1802, 3 vol. in-4, fig. — *Vie de Nelson*, 1806, in-8. — *La Loyauté*, tragédie, impr. après la mort de l'auteur.

CHARNOIS (JEAN-CHARLES LE VACHER de), littérateur, né à Paris vers 1750, continua le *Journ. des théâtres*, fut ensuite chargé de la partie des spectacles dans le *Mercure*, et enfin de la direct. du *Modérateur* en 1791. Arrêté pour ses opinions politiq., il fut enfermé à l'Abbaye et massacré le 2 septembre 1792. Outre quelq. romans, dont le moins oublié a pour titre : *Histoire de Sophie et d'Ursule*, Paris, 1788, 2 vol. in-12, on lui doit *Recherches sur les costumes et sur les théâtres de toutes les nations*, 1790, 2 vol. in-4, fig. Il a eu

part à la publication des *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, 1786-89, 7 vol. in-4.

CHAROBERT ou CHARLES ROBERT, 25e roi de Hongrie, descendait d'Étienne IV par son aïeule Marie, femme de Charles II, roi de Sicile. Appuyé par le pape Boniface VIII, il se mit sur les rangs pour succéder à André III, qui n'avait point d'enfant mâle; mais la protect. du pontife lui suscita de gr. embarras, et ce ne fut qu'en 1310 qu'il fut enfin reconnu par la diète. Il se fit respecter de ses voisins par sa fermeté, et chérir de ses sujets par la douceur de son gouvernement. La Hongrie, sous son règne, parvint à un haut degré de prospérité. Dans le temps qu'il ne s'occupait que du bonheur de ses peuples, il faillit être la victime, avec toute sa famille, d'un horrible complot. Persuadé que le vaivode de Valachie n'y est point étranger, il pénètre à l'improviste dans ses états; mais surpris dans un défilé par le vaivode, il est défait complétem., et peut à peine s'échapper avec un petit nombre de cavaliers; cependant son génie lui fait trouver des ressources pour réparer cette perte, et la Valachie augmente bientôt le nombre des provinces qu'il a rendues tributaires de la Hongrie. Ce prince mourut à Vitzgrad en 1342. Son fils Louis, surnommé *le Grand*, lui succéda.

CHARON (mythol.), nautonier des enfers, fils d'Érèbe et de la Nuit, ne recevait dans sa barque, pour les transporter sur l'autre rive du Styx ou de l'Achéron, que les ombres des morts qui avaient eu les honneurs de la sépulture, et en exigeait une obole: impitoyable envers les autres âmes, il les laissait errer cent ans sur le rivage, quelques instances qu'elles lui fissent, avant de les passer aux enfers. Suivant l'opinion de quelq. savants, Charon fut un prince puissant qui donna des lois à l'Égypte, et leva le premier sur la sépulture une taxe avec le produit de laquelle il fit construire le célèbre labyrinthe qui était autrefois regardé comme le vestibule des enfers. Il existe encore des débris de ce monum., appelé par les Arabes *Quellui Charon* (l'édifice de Charon).

CHARON, de Thèbes, partagea avec Mélon et Pélopidas la gloire d'avoir délivré sa patrie des tyrans que les Lacédémoniens lui avaient imposés. Thèbes reconnaissante conféra la charge de *bœotarques* (principaux magistrats), à ses trois libérateurs. — V. Pélopidas.

CHARON DE LAMPSAQUE, historien grec, vivait, suivant Denys d'Halicarnasse, un peu avant Hérodote, dans le 5e S. avant J.-C. Il avait composé une *Histoire de Perse*, en II livres; une *d'Éthiopie, de Libye et de la Grèce*, en IV liv., et *de l'île de Crète*, en III liv. L'abbé Sévin a publ. des *Recherches* sur la vie et les écrits de cet historien, avec les fragments de ses diverses hist., dans les *Mém. de l'acad. des Inscript.*, tome XIV, M. Creuzer les a publ. avec plus d'exactitude dans son recueil: *Historicor. græcorum antiquissim. fragmenta*, Heidelberg, 1806, in-8.

CHARONDAS, législat., né à Catane en Sicile, dans le 5e S. av. J.-C., donna des lois à ses compatr. et aux autres colons venus comme eux de Chalcis en Eubée. Ces lois étaient en vers comme celles de tous les anciens législat.; elles se chantaient, et on les faisait apprendre aux jeunes gens. Charondas avait défendu, sous peine de mort, de se présenter armé aux assemblées du peuple, et il fut, dit-on, lui-même victime de cette loi. Étant allé à la poursuite de quelques malfaiteurs, il rentra dans la ville, et se présenta dans l'assemblée sans s'apercevoir qu'il était armé; on lui fit remarquer qu'il violait la loi. « Eh bien! je la confirme, » dit-il en se perçant le cœur. Cette action est attribuée à Dioclès, législateur des Syracusains; et peut-être n'est-elle pas plus vraie de l'un que de l'autre. Sainte-Croix a donné, dans le tome XLII des *Mém. de l'acad. des Inscript.*, des détails sur les lois de Charondas, et l'on en trouve aussi de très curieux dans les *Opuscules academ.* de Heyne.

CHAROST. — V. Béthune Charost.

CHARPENTIER (Jacques), médec., mais beauc. plus connu par son attachement à la doctrine d'Aristote, et surtout par ses démêlés avec l'infort. Ramus, dont on l'accuse d'avoir causé la mort, était né en 1524 à Clermont en Beauvoisis. Après avoir professé quelq. temps la philos. à Paris, aux colléges de Boncour et de Bourgogne, il prit ses degrés en médec., et devint plus tard doyen de la faculté et médecin de Charles IX. Ce prince, en 1566, le nomma profess. de mathémat. au collége royal, malgré la vive opposit. de Ramus, qui soutenait qu'on ne devait nommer un profess. qu'après s'être assuré de sa capacité. Protégé par le cardinal de Lorraine, Charpentier fut installé par arrêt de la cour du parlement; mais, ainsi que l'avait prévu Ramus, il négligea l'enseignem. des mathématiques, qu'il ne savait pas, pour se livrer à l'enseignem. de la philosophie, qu'il savait mal, passa le reste de sa vie dans de vaines disputes avec ses confrères, et mourut de phthisie en 1574. Tous ses ouvr. sont aujourd'hui justem. oubliés; mais les curieux recherchent encore: *Orationes contra Ramum*, 1566, in-8. — Un de ses fils fut condamné au supplice de la roue en 1596, pour avoir eu des intelligences avec l'Espagne alors en guerre contre la France.

CHARPENTIER (Pierre), jurisconsulte, né à Toulouse, professa le droit à Strasbourg, puis, en 1566, à Genève; s'étant brouillé avec Bèze et les autres chefs de la réforme, il quitta Genève et revint à Paris peu de temps avant le massacre de la St-Barthélemi, auquel il n'échappa qu'en se réfugiant dans la maison de Pomponne de Bellièvre. Il sortit quelq. jours après de Paris avec M. de Bellièvre envoyé ambassad. en Suisse, et de là se rendit à Strasbourg, où il avait déjà résidé quelq. temps. Il y publia, sous la date du 15 sept., une *Lettre adressée à F. Porte Candiois, par laquelle il monstre que les persécutions des Églises de France sont advenues, non par la faute de ceux qui faisoient profession de la religion, mais de ceux qui nourrissoient les factions et conspirations qu'on appelle* la cause, Strasbourg, 1572, in-8. Fr. Por-

lus (*v.* ce nom), ou plutôt Bèze fit à cette lettre une réponse très violente, qui renferme des détails peu honorables de la vie de Charpentier. Ces deux pièces, réimpr. plus. fois, ont été réunies dans le tome Ier des *Mémoires de l'état de la France sous Charles IX*. De retour à Paris, Charpentier y mit au jour un second opusc. non moins curieux que le précéd. : *Pium et christianum de retinendis armis, et pace repudiendâ consilium*, Paris, 1575, in-8, trad. en franç. sous le titre d'*Advertissement sainct et chrestien, touchant le port des armes*, etc., ibid., 1575, in-8. Il ne paraît pas que Charpentier ait été nommé, comme on l'a dit, avocat du roi au gr. conseil, ou du moins qu'il ait conservé cette place. Il est plus probable qu'il reprit encore une fois le chemin de Strasbourg, et qu'il continua d'y donner des leçons de droit. Appelé par le duc de Lorraine Charles III à l'univ. de Pont-à-Mousson, il s'y rendit vers la fin de 1603; il y fit son abjurat. le 16 janv. 1604, et fut nommé doyen de la faculté de droit, avec un traitem. honorable. Il remplit cette place avec zèle, et mourut au mois de mai 1612, léguant une partie de sa biblioth. aux jésuites. Outre les ouvr. déjà cités, on connaît de lui : *Orationum in acad. mussipontanâ habitar. decas prima*, Toul, 1608, in-8.

CHARPENTIER (Hubert), prêtre, né à Coulommiers en 1565, fondat. de la congrégat. des prêtres du Calvaire au mont Valérien, avait formé deux autres établissem. pieux en Béarn et dans le diocèse d'Auch. Il était très lié avec l'abbé de St-Cyran (*v.* ce nom) et les solitaires de Port-Royal, et mourut à Paris en 1650.

CHARPENTIER (François), littérat., né à Paris en 1620, abandonna le barreau pour les lettres, et fut admis en 1651 à l'Acad. franç., sur la présentation de la *Vie de Socrate*, trad. de Xénophon. Chargé par Colbert, en 1664, de rédiger le prospectus de l'établissement de la compagnie des Indes-Orient., ce ministre fut tellem. satisfait de ce travail, qu'il retint Charpentier pour faire partie de la nouv. acad. qui venait d'être fondée, et qui reçut plus tard le nom d'*acad. des inscript.* C'est à lui qu'on doit en grande partie la composition de la belle suite de médailles sur les princip. événem. du règne de Louis XIV. Quoiqu'il fût très versé dans les langues anc., et qu'il en connût tous les avantages, il n'en plaida pas moins avec chaleur pour faire substituer au latin le français dans les inscript. sur les monum. publics. Il fut un des commiss. nommés par l'acad. pour soutenir le procès intenté à Furetière (*v.* ce nom), au sujet de son *Dictionn.* Il mourut doyen des deux acad. en 1702. Parmi ses ouvr. on ne citera que ceux qui sont encore recherchés : *Défense de la langue franç.*, Paris, 1676, in-12. — *De l'excellence de la langue franç.*, 1683, 2 vol. in-12. — *Voyage du vallon tranquille*, 1673, réimpr., 1796, in-12, avec une *préface* et des *notes* par Adry et Mercier de St-Léger. Boscheron (*v.* ce nom) a publ., en 1724, un *Carpentariana*, où l'on trouve quelques anecdotes curieuses sur cet académicien. Charpentier a été l'édit. des *Voyages* de Chardin et de Dulon, qui ont beaucoup gagné à passer par ses mains. Il est l'auteur de l'*Épître dédicatoire* et de la *Préface* du *Dictionnaire de l'Acad. franç.*, édit. de 1694. Il a laissé en MSs. une trad. complète de Xénophon; une *Dissertation sur la Cyropédie*, une trad. de la *Rhétorique* d'Aristote, de trois *comédies* d'Aristophane, en prose, et des *épigrammes* choisies de l'*Anthologie* et de Martial, en vers.

CHARPENTIER (Marc-Antoine), compositeur, né à Paris en 1634, se rendit à Rome pour étudier la peinture; mais un *motet* de Carissimi, qu'il entendit dans une église, décida sa vocat. pour la musique. Après avoir suivi quelques années les leçons de ce maître, il revint en France, précédé d'une réputation qui ne pouvait manquer d'exciter la jalousie de Lully. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à surmonter les obstacles que créait son rival pour l'empêcher d'arriver à la cour. C'est de lui qu'est la musique de l'intermède du *Malade imaginaire*, 1673, et de *Circé*, 1675. Son seul opéra, représenté du moins, est celui de Médée, en 1693. Le duc d'Orléans, depuis régent, auquel il avait donné des leçons de composit., le fit surintendant de sa musique, et lui procura la maîtrise de la Ste-Chapelle. Il mourut en 1702. On lui doit encore plus. *recueils* d'airs à boire, des *messes*, etc.

CHARPENTIER (René), sculpteur, né à Paris en 1680, mort en 1723, était élève de Girardon (*v.* ce nom), et membre de l'acad. de peinture et de sculpt. Les meilleurs ouvrages de cet artiste se voyaient dans l'église St-Roch, notamm. le *Tombeau du comte Rangoni*.

CHARPENTIER (Paul), provincial de l'ordre des petits-augustins, né à Paris en 1699, mort à Lagny en 1775, a trad. du lat. l'*Hist. du siége et de la prise de Rhodes*, par Th. Guichard, dans le *Mercure* d'avril 1766, et la *Lettre encyclique du général des augustins sur les affaires d'Espagne*, égalem. trad. du lat., 1767, in-12. Il a laissé MSs. un poème latin sur *l'Horlogerie*, et la trad. du poème d'Imberdis sur la fabricat. du papier (*Papyrus carmen*), qui devait être inséré, avec le texte, dans l'*Essai d'une nouv. hist. de l'imprim.*

CHARPENTIER (Louis), littérateur, né à Brie-Comte-Robert, a publ. entre autres ouvr. : *Lettres critiques sur divers Écrits contraires à la religion et aux mœurs*, Paris, 1751, 2 vol. in-12. — *Nouv. Contes moraux*, ibid., 1767, in-12. — *Vos Loisirs*, contes moraux, 1768, in-12. — *L'Orphelin normand*, etc., 1768, 3 vol. in-12. — *Le Nouveau père de famille*, trad. de l'angl., 1768, in-12. — *Essai sur les causes de la décadence du théâtre*, 1768, in-12. — *Mémoires d'un citoyen*, 1770, 2 vol. in-12. — *Essais historiques sur les modes, etc., en France*, 1776, in-12.

CHARPENTIER (Jean-Frédéric-Guillaume), minéralogiste, né à Dresde en 1738, mort dans la même ville en 1805, intendant des mines de Freiberg, et profess. de l'acad., a publ. en allemand : *Géographie minéralog. de l'électorat de Saxe*,

Leipsig, 1778, in-4. — *Observat. sur les gîtes des minerais*, ibid., 1800, in-4, fig. — *Mémoire géologique sur les montagnes des Géants, en Silésie*, ibid., 1804, in-4, fig., et plus. *Mém.* dans divers recueils.

CHARPENTIER (Pierre-François), graveur, né à Blois en 1759, mort vers 1810, d'abord composit. dans une impr., apprit ensuite le dessin, se rendit habile dans la gravure, et publia plus. estampes imitant le lavis, d'après Berghem, Vanloo, Boucher, Doyen, Creuse, etc.

CHARPENTIER (Henri-Franç.-Marie, comte), lieuten.-général, né à Soissons en 1769, débuta comme capitaine dans le 1er bataillon des volontaires de l'Aisne, pendant les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord, et fut nommé adjudant-général chef de bataillon. Il se signala dans les prem. opérations sur la Sambre, fut fait en 1794 colonel sur le champ de bataille, et en 1795 chargé d'apporter à la convention les drapeaux de la garnison de Luxembourg. Il passa en 1799 à l'armée d'Italie, fut créé, le 26 mars, général de brigade sous les murs de Vérone, commanda une division à l'affaire de la Trébia, se fit égalem. remarquer à la bataille de Novi, et fut gravement blessé d'un coup de feu dans une reconnaiss. sur Mondovi. Rappelé en 1800 à l'armée d'Italie, il fut nommé général de division, et remplit les fonct. de chef d'état-major-général. Employé en 1805 à l'armée de Naples, à la tête de quatre bataillons de grenadiers, il fit mettre bas les armes à un corps ennemi beauc. plus nombreux; il fit ensuite les campagnes d'Allemagne. Créé comte à Wagram, il fit partie de l'expédition de Russie, fut nommé gouvern. de la province de Witepsck, puis de celle de Smolensk, se signala dans la Saxe en 1813, concourut au gain de la bataille de Lutzen; fit la campagne de France à la tête d'une division de la jeune garde, et, au retour du roi, fut nommé inspect.-général d'infanterie. Il mourut en 1833, dans sa terre d'Oigny, près de Villers-Cotterets.

CHARPY (Nicolas), né dans la Bresse, secrét. du grand-écuyer Cinq-Mars, favori de Louis XIII, fut accusé d'avoir contrefait un sceau, et trouva les moyens de se soustraire aux poursuites de la justice, qui le condamna à être pendu en effigie. Réfugié en Savoie, il profita des troubles de la Fronde pour revenir à Paris. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il renonça franchem. à ses mœurs, et mourut en 1670. On a de lui : *le Hérault de la fin des temps*, ou *Hist. de l'Église triomphante*, Paris, S. D., in-4. — *L'Ancienne nouveauté de l'Écriture sainte*, etc., Paris, 1657, in-8. — *Le juste prince*, ou *le Miroir des princes en la vie de Louis XIII*, ibid., 1638, in-4. — *Éloge du cardinal Mazarin* (en vers latins), 1658, in-4. — *Catéchisme ecclésiastique*, etc., 1668, in-8. — Louis de Sainte-Croix Charpy, de la famille du précéd., est auteur d'une *Paraphrase du psaume* 71, sur la naissance du dauphin, fils de Louis XIV; des *Saintes ténèbres*, en vers franç., Paris, 1670, in-12; d'une *Épître à l'Hiver;* d'un *Abrégé de la Vie de ceux qui ont porté le nom de Grand*, en vers latins et français, Paris, 1689, in-4. — L'abbé de Marolles cite un autre Charpy (Jean), abbé de Ste-Croix, auquel il attribue une *Paraphrase* (en vers) *des Lamentations de Jérémie*, et quelq. *poésies* à la louange de Louis XIII. — Charpy (Gaëtan), supérieur de la maison des religieux théatins, à Paris, mort dans cette ville en 1683, a publié une traduct. franç. de l'*Histoire de l'Éthiopie-Orientale*, de Jean de Santo, dominicain portugais, Paris, 1684, in-12, et *Vie de St Gaëtan de Thienne, fondateur des clercs réguliers*, ibid., 1657, in-4. Il a laissé quelq. MSs., parmi lesquels on remarque une traduct. de la *Relation de la Mission faite en France par les théatins*, en 1644.

CHARRIER (Marie-André), avocat, député du baillage de Mende aux états-généraux en 1789, fut décrété d'accusation en 1792, comme auteur des troubles de la Lozère : étant parvenu à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, il reparut dans ce département au mois de mai 1793 à la tête d'une force imposante; mais dans une première affaire les insurgés furent mis en déroute, et Charrier, conduit à Rodez, y fut exécuté au mois de juillet. Les déclarations qu'il avait faites avant de monter à l'échafaud furent adressées par Châteauneuf-Randon à la convention, qui en ordonna le renvoi au comité de salut public, sans en prendre lecture.

CHARRIER DE LA ROCHE (Louis), évêque de Versailles, né à Lyon en 1738, fut reçu doct. en Sorbonne, obtint un canonicat du chapitre noble d'Ainai, et sut mériter l'estime de M. de Montazet, archev. de Lyon, qui le nomma un de ses grands-vicaires. Député du clergé de Lyon à l'assemblée constituante, il s'y montra favorable à toutes les réformes qu'il jugea compatibles avec le maintien de la religion catholiq., prêta serment à la nouv. constitution, et fut élu simultaném. évêque de Bourges et de Rouen. Il se décida pour le siége de Rouen; mais réfléchissant qu'il ne pouvait pas occuper un poste dont le titulaire était vivant, il donna sa démission et revint à Lyon. Il n'y resta pas long-temps tranquille. Jeté dans les cachots de la terreur, il fut assez heureux pour en sortir. A l'époque du concordat, nommé évêque de Versailles, il devint peu de temps après 1er aumônier de l'empereur. Toutes ses relations avec la cour cessèrent à la restaurat.; il mourut en 1827 à Versailles, léguant à son séminaire la plus grande partie de sa fortune. Les brochures qu'il a publ. au commencem. de la révolut., sur la constitution civile du clergé, sont indiquées dans la *France littér.* de Querard.

CHARRIÈRE (Joseph de La), chirurgien, né à Annecy en Savoie vers le milieu du 17e S., est aut. d'un *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1690, 92, 1706, 1721 et 1723, in-12, trad. en allemand, en angl. et en hollandais, et d'une *Anatomie nouv. de la tête de l'homme*, ibid., 1703, in-12.

CHARRIÈRE (Mme de Saint-Hyacinthe de), née en Hollande vers 1746, ayant épousé un gentil-

homme du pays de Vaud, vint habiter un village près de Neuchâtel, consacra ses loisirs dans cette douce retraite à la culture des arts et des lettres, et mourut en 1806. Elle a publ. les ouvrages suiv. : *Calliste*, ou *Lettres écrites de Lausanne*, 1786, in-8. — *Mistress Henley*, 1784, in-12. — *Lettres neuchâteloises*, 1784, in-12, publ. sous le nom de *l'abbé de la Tour*, Leipsig, 1798, 3 vol. in-8. — *Recueil de nouvelles et autres écrits divers*, reprod. sous le titre d'*Œuvres* de Mme de Charrière, Genève, 1801, 3 vol. in-8. Presque tous ces ouvrages ont été traduits en allemand par L.-F. Herder.

CHARRON (Pierre), célèbre moraliste, né à Paris en 1541, fils d'un libraire, étudia le droit à Orléans, puis à Bourges, se fit recevoir avocat au parlement, et exerça cette profession pendant 5 à 6 ans, au bout desquels il embrassa l'état ecclés. La réputation qu'il s'acquit bientôt dans la chaire le fit rechercher par plusieurs évêques qui l'attirèrent dans leurs diocèses et lui procurèrent des bénéfices. Il fut successivement théologal de Bazas, d'Aps, de Lectoure, d'Agen, de Cahors, de Condom et de Bordeaux. Dans cette dernière ville, il se lia très intimement avec Montaigne, qui, en témoignage de son amitié et de sa haute estime, lui donna, par son testam., le droit de porter les armes de sa maison. Charron, par reconnaissance de cet *honorable* souvenir, légua tous ses biens, montant à 15,000 liv., au beau-frère du philosophe. Nommé en 1595 député à l'assemblée du clergé, il en fut élu secrét., et mourut d'apoplexie le 16 novembre 1603. Le prem. de ses ouvrages est le *Traité des trois Vérités*, Cahors, 1594, sans nom d'auteur, réimpr. l'année suivante à Bruxelles, sous le nom de Benoit Vaillant, et la même année, sous son nom, à Bordeaux. Ces *trois vérités* forment la division de l'ouvrage : par la première, il combat les athées, en démontrant qu'il y a une religion ou un culte de Dieu ; par la seconde, il prouve, contre les païens, les juifs, les mahomét., que de toutes les religions, la chrétienne est la seule véritable ; par la troisième, il établit, contre les hérétiques et les schismatiq., que de toutes les communions, il n'y a de salut que dans l'Église catholique et romaine. Le second et le plus connu des écrits de Charron est le *Traité de la Sagesse*, en trois livres, imprimé pour la 1re fois à Bordeaux, 1595, in-4, puis en 1601, in-8: nouv. édition, avec des corrections du président Jeannin, Paris, 1604, in-8. Le peu de débit de cette édition mutilée décida un libraire à en publier une autre, 1607, in-8, conforme à l'édition originale, augmentée des observ. du président Jeannin. Les plus recherchées des édit. postérieures sont celles des Elzevir, Leyde, 1646, in-12, de Bastien, Paris, 1784, in-8; de M. Amaury-Duval, dans la *Collect. des moralistes franç.*, Paris, 1820. Charron avait composé peu de temps avant sa mort, un *abrégé* et une *apologie* de ce *Traité de la Sagesse*, qui fut publ. sous le même titre, Paris, 1608, in-8, réimpr. à la suite du 1er ouvr. dans l'édition de Rouen, 1644, gr. in-12, et dans plusieurs autres, où l'on trouve aussi les discours chrétiens du même moraliste, impr. pour la première fois à Bordeaux, en 1600, in-4.

CHARRY (Jacq. PREVOST, sieur de), gentilhomme de Languedoc, né dans le 16e S., se distingua sous les règnes de Henri II et de Charles IX. Il commandait en 1563 dix compagnies ou enseignes d'infanterie, qui furent choisies par le roi pour former sa garde à pied, dont Charry fut le prem. colonel ou mestre-de-camp; dans la même année (1563) il fut assassiné sur le pont St-Michel, par plusieurs gentilhommes, à la tête desquels était Chatelier Portant, dont quelques années auparavant il avait tué le frère en duel. Charry est cité par le maréchal de Montluc, Brantôme et Boivin du Villars (*v.* ces noms), comme l'un des meill. offic. de l'époque.

CHARTIER (Alain), l'un des plus célèbres écriv. franç. du 15e S., né à Bayeux en 1386, vint faire ses études à l'université de Paris, et y obtint des succès précoces. Il avait à peine 16 ans lorsqu'il conçut le projet d'écrire l'histoire de son temps. Déjà ses condisciples et même ses maîtres lui avaient décerné les titres de bon orateur, de noble poëte et de sav. rhétoric. Charles VI, informé des talents du jeune Alain, le nomma clerc, notaire et secrétaire de sa maison; et il fut continué dans cette place par Charles VII. Quelques biogr. ont avancé sans aucune preuve qu'il fut archidiacre de Paris et conseiller au parlem. Duchesne place sa mort à l'année 1458; La Monnaye avant 1457; enfin d'autres veulent qu'il ait terminé sa carrière en 1449 à Avignon, où l'on voyait, disent-ils, son épitaphe dans l'église des Antonins de cette ville. On dit qu'étant un jour endormi sur une chaise, Marguerite d'Écosse, épouse du dauphin (depuis Louis XI), lui donna un baiser sur la bouche. Les seigneurs et dames de la suite de cette princesse s'étonnant de cette action, elle leur dit « qu'elle ne baisoit pas la personne, mais la bouche dont estoient sortis tant de beaux discours. » Les ouvr. d'Alain Chartier ont été recueillis par Duchesne, Paris, 1617, in-4, 2 parties. La première renferme les ouvrages en prose tels que l'*Histoire de Charles VII*, attribuée à Gille Bouvier, qui paraît n'en avoir été que le continuat.; *l'Espérance; le Curial* (le Courtisan); *le Quadrilogue invectif; Dialogus familiaris super deploratione gallicæ calamitatis*, et quelq. autres écrits latins. La 2e partie contient des *poésies*. Une partie de ces ouvr. avaient déjà été publ., et l'on recherche encore l'édit. de Paris, Galliot-Dupré, 1529, in-8. Elle contient les *faicts, dicts et ballades*, publ. antérieurem., en 1484, 1489 et 1526, in-fol. goth. Barbier lui attribue *Demande d'amour* (en prose), Paris, S. D., in-8. Pour des éditions rares de différents ouvr. de Chartier, il faut consulter le *Manuel* et les *Nouv. recherches* de M. Brunet.— Chartier (Jean), frère du précédent, bénédictin, chantre de l'église de St-Denis, fut nommé par Charles VII historiographe de France. Chargé de mettre en ordre les chroniques que l'on conservait dans le trésor de St-Denis, il remplit cette tâche avec autant de zèle que d'intelligence, et accompagna le roi dans ses guerres contre les Anglais.

On croit que sa mort suivit de près celle de Charles VII, arrivée en 1461. Les *Grandes Chroniq. de France*, débrouillées par Chartier, et augment. par lui de l'*Histoire du règne de Charles VII*, publ. à Paris, 1476 et 1493, 3 vol. in-fol., ont été réimprimées avec une continuation jusqu'à l'an 1513, Paris, 1514, 3 vol. in-fol., et insérées dans la collection des histor. de France de Bouquet (v. ce nom). L'*Histoire de Charles VII* a été imprimée séparément, Paris, 1661, in-fol. La biblioth. roy. possède un MS. in-fol. du même auteur, contenant les *Différends des rois de France et d'Angleterre*. — CHARTIER (Guill.), évêque de Paris, parent, ou, suivant quelq. aut., frère d'Alain et de Jean, fut élevé à la cour de Charles VII, et nommé en 1447 à l'évêché de Paris. Plus tard, il fit partie de la commission chargée de la révision du procès qui réhabilita la mémoire de Jeanne d'Arc. Il encourut vers la fin de sa vie la disgrâce de Louis XI pour avoir été député de la bourgeoisie de Paris vers les princes ligués pendant la guerre dite du bien public. Le roi, conservant son ressentiment après la mort du prélat, arrivée en 1472, ordonna qu'on insérât dans son épitaphe les sujets de plainte qu'il avait contre lui, mais ce monument de vengeance fut supprimé sous le règne de Charles VIII.

CHARTIER (RENÉ), médecin, né à Vendôme, en 1572, se fit d'abord connaître par quelq. tragédies et par d'autres poésies latines, professa les b.-lettres à Angers, à Bordeaux, puis à Bayonne. Le voisinage des Pyrénées lui inspira le goût de la botanique, et cette étude l'ayant conduit à celle de la médecine, il vint à Paris pour acquérir de nouv. connaissances dans cet art, fut reçu doct. de la faculté en 1608, nommé professeur de pharmacie en 1610, devint successivement médec. des dames de France, médecin ordinaire du roi, professeur de chirurgie au collége royal, et mourut en 1654 d'une attaque d'apoplexie qui le surprit à cheval. On lui doit une édit. complète des *OEuvr. réunies d'Hippocrate et de Galien*, texte grec et lat., Paris, 1638-79, 13 vol. in-fol. Chartier n'en a publ. que 10 vol.; les trois autres le furent par les soins de Blondel et Lemoine. Chartier est encore l'édit. des *Scholies* latines de L. Duret sur le liv. de Jacq. Houillier *de Morbis internis*, Paris, 1611, in-4, et de la *Medicina universa*, ouvr. posthume de Barthélemi Pardoulx, ibid., 1630, in-4, etc.—Son fils, CHARTIER (Jean), né à Paris en 1610, reçu doct. en 1634, devint médecin ordinaire du roi, et professeur au collége royal. Son livre en faveur de l'antimoine lui attira beaucoup de désagréments. Guy Patin, connu par son aversion pour ce remède, le fit rayer du tableau de la faculté; mais il y fut rétabli en 1653, et mourut en 1662. Ce liv., oublié si complétem. aujourd'hui, est intit. : *La science du plomb sacré des sages ou de l'antimoine*, Paris, 1651, in-4; il fut traduit en latin, et inséré dans le *Theatrum chimicum* (Strasbourg, 1659), sous le titre de *Scientia plumbi sacri sapientum*, etc. — CHARTIER (Philippe), frère du précédent, fut reçu docteur en 1656, obtint (au concours) la chaire de professeur au collége royal, et mourut en 1669. Il revendiqua l'ouvr. de son frère sur l'antimoine.

CHASDAI (ABRAHAM-LEVITA-BEN), rabbin de Barcelone vers la fin du 12e siècle, a trad. de l'arabe en hébreu un livre dans lequel Aristote mourant est supposé s'entretenir avec d'autres philosophes sur l'excellence et l'immortalité de l'âme. Cette traduction, dont l'original est évidemm. une imitation du *Phédon* de Platon, Venise, 1519, in-4, a eu plus. éditions; celle de Giessen, 1706, est accompagnée d'une vers. lat. de Jean-Juste Tosius.

CHASLES ou CHALLES (ROBERT de), littérat., né à Paris en 1659, obtint un emploi dans la marine, visita successivement la Turquie, les Indes et le Canada, où il fut fait prisonnier. De retour à Paris, il en fut banni pour des propos satiriques, et mourut à Chartres, lieu de son exil, vers 1730. Il est auteur des *Illustres Françaises*, recueil de nouvelles, Paris, 1713, 2 vol. in-12; 1721, 3 vol. in-12. Les éditions suiv. contiennent des augmentations qui sont d'un autre auteur. — *Journal du voyage fait aux Indes-Orientales par l'escadre de Duquesne en* 1690-91, La Haye (Paris), 1721, 3 vol. in-12. — La trad. du 6e vol. de l'*Histoire de Don Quichotte*, Paris, 1713, in-12, attribuée comme les précédents à Filleau de St-Martin, est de Chasles. — CHASLES (Franç.-Jacq.), avocat au parlement de Paris, a publié : *Dictionnaire universel, chronologique et histor. de justice, police et finances, distribué par ordre de matières*, etc., Paris, 1725, 3 vol. in-fol.

CHASOT DE NANTIGNY (LOUIS), généalogiste, né en 1692 à Saulx-le-Duc en Bourgogne, fit d'abord l'éducation de quelq. jeunes gens de famille noble, et se livra ensuite spécialement à l'étude des généalogies. C'est à lui que l'on doit tout ce qui est relatif à cette partie dans les suppléments de Moreri. Il a publié en outre : *Tablettes géographiques*, Paris, 1725, in-12. — *Généalogies historiques des anciens patriarches, rois, empereurs, et de toutes les maisons souver. jusqu'à présent*, Paris, 1736-38, 4 vol. in-4. Ce gr. ouvr. n'a point été terminé. — *Tablettes histor., généalog. et chronologiques*, Paris, 1749, 1757, 8 vol. in-24. — *Tables généalogiques de la maison de France et de celles qui en sont sorties*, in-4, extrait du grand ouvrage des *Généalogies historiques*. — *Tablettes de Thémis*, 1755, 2 vol. in-24. — *Abrégé de la généalogie des vicomtes de Lomagne*, etc., Paris, 1757, in-12.

CHASSAGNE (IGNACE-VINCENT GUILLOT de LA), né à Besançon, mort à Paris en 1750, a composé quelques romans peu estimés : *Le chevalier des Essarts et la comtesse de Bercy*, Paris, 1735, 2 vol. in-12. — *Histoire du chevalier de l'Étoile*, 1740, in-12. — *Les Amours traversés*, 1741, in-12. — *Mémoires d'une fille de qualité qui s'est retirée du monde*, 1742, in-12. — *La Bergère russienne*, 1745, in-12.

CHASSAIGNES (ANTOINE de LA), doct. de Sorbonne, né à Châteaudun en 1682, mort en 1760, écrivit en faveur des jésuites plus. pamphlets qui

sont aujourd'hui sans intérêt. On lui attribue la *Vie de Nic. Pavillon, évêque d'Aleth*, St-Mihiel (Chartres), 1739, 3 vol. in-12; Utrecht (Rouen), 1740, 2 vol. in-12, div. en 2 part. : La Chassaigne n'a écrit que la seconde, qui traite des affaires du jansénisme et de la régale, auxquelles l'évêque d'Aleth eut part; la prem. partie appartient à Lefévre de Saint-Marc, qui l'a rédigée sur des mém. fournis par Duvaucel, théologal du chap. d'Aleth.

CHASSANION (Jean de), écrivain protestant, né à Monistrol en Velai, est aut. d'une *Hist. des Albigeois, touchant leur doctrine et leur relig.*, etc., Genève, 1595, in-8. — *De Gigantibus eorumque reliquiis*, etc., Bâle, 1580; Spire, 1587, in-8, livre fort rare. — *Hist. mémorables des grands et merveilleux jugements et punitions de Dieu*, 1586, in-8.

CHASSANIS, né vers 1760 à Nîmes, mort en 1802, est auteur des ouvr. suiv. : *Morale universelle*, tirée des liv. sacrés à l'usage de la jeunesse, Paris, 1792, in-8. — *Essai historique sur l'insuffisance et la vanité de la morale des anciens, comparée à la morale chrétienne*, trad. de l'italien, 1792, in-8.

CHASSÉ (Claude-Louis-Dominique de), seigneur du Ponceau, né à Rennes en 1698, d'une famille noble, entra dans les gardes-du-corps; mais le mauvais état de sa fortune ébranlée par le système de Law, et complétement renversée par le terrible incendie de Rennes, ne lui permettant plus de se soutenir au service, il se décida à tirer parti des dons qu'il avait reçus de la nature : une taille avantageuse, une figure agréable, une voix pleine et sonore, lui promettaient du succès au théâtre; il débuta sur celui de l'Opéra en 1721. Il y remplit les prem. rôles avec un grand succès jusqu'en 1757, époque de sa retraite. Il mourut en 1786. Chassé est aut. de plus. chansons bachiques, dont la musique, qu'il avait composée pour lui-même, excède l'étendue de la voix de la plupart des chanteurs.

CHASSEL (Charles), sculpteur, né à Nancy en 1612, passe pour un des plus habiles artistes dans la sculpture de petite dimension. Il existe de lui au musée de Nancy un *Crucifix* en bois, qui est un véritable chef-d'œuvre. Appelé à Paris par la reine, mère de Louis XIV, il exécuta pour le monarque enfant les modèles d'une armée mobile composée de fantassins et de cavaliers, avec tout l'attirail des combats. On croit que ce jouet d'une nouvelle espèce fit naître ou développa en Louis XIV le caractère belliqueux qui fit en partie la gloire de son règne.

CHASSELOUP-LAUBAT (François, marquis de), pair de France, né en 1754 à St-Sernin, entra en 1778 à l'école du génie à Mézières, et fut en 1791 nommé capit. dans cette arme. Employé dès l'année suiv. à l'armée du Centre, il se signala dans différentes affaires, et fut, après la retraite des Prussiens, chargé de diriger les travaux de Longwy. Sa conduite brillante à l'attaque d'Arlon en 1793 lui valut le grade de chef de bataillon; il fut fait colonel en 1794, après la prise de Maestricht, à laquelle il avait puissamm. contribué. En 1795 il assista au siége de Mayence. Nommé command. du génie à l'armée d'Italie, il fit la campagne de 1796, assura le passage du Pô, dirigea le siége de la citadelle de Milan, et commença celui de Mantoue, que l'approche de Wurmser fit lever, prit part aux batailles de Lonato, de Castiglione, d'Arcole, de Rivoli, et fut cité souvent avec éloge par le général Bonaparte. Dans le mois de janvier 1799, il fut chargé de div. reconnaiss., et après la signature des prélimin. de Leoben, il fut l'un des commiss. nommés pour tracer la ligne de démarcation entre les possess. de l'Autriche et les nouv. états créés en Italie. Pendant la courte paix qui suivit le traité de Campo-Formio, Chasseloup fut envoyé sur le Rhin, pour y organiser des moyens de défense sur les points les plus exposés; mais à la reprise des hostilités en 1799, il alla reprendre le commandem. du génie à l'armée d'Italie, et diminua le résultat des revers éprouvés par Scherer, en assurant la retraite des troupes au travers des Apennins. Il assistait à la bataille de Novi, où Joubert fut tué, et, quoique sa santé fût altérée, continua de servir le reste de la campagne. Nommé général de divis. en 1799, il se trouvait à Paris au 18 brum., et coopéra au succès de cette journée. Retourné en 1800 à l'armée d'Italie, après la bataille de Marengo, il commença le siége de Peschiera, qu'arrêta le traité de Trévise. Les années suivantes, il compléta le système de défense de la Haute-Italie, en fortifiant différ. places, notamm. Alexandrie. En 1806, il fit la courte et brillante campagne de Prusse, et fut ensuite chargé de visiter les places sur l'Elbe, l'Oder et la Vistule, pour en réparer les fortificat. ou y ajouter de nouveaux ouvr. Ayant reçu l'ordre de retourner en Italie en 1808, il fut nommé command. supér. de Mantoue en 1809, après les succès momentanés des Autrichiens. La marche de Napoléon sur Vienne les ayant forcés de rétrograder, il sortit de Mantoue pour rejoindre le gros de l'armée; mais il ne put y réussir, et fut forcé de se retirer à Palma-Nova, où il resta jusqu'à la paix. En 1811 il accompagna l'empereur dans ses voyages sur le Bas-Escaut et en Hollande. Il fit partie de l'expédit. de Russie en 1812, se trouva à la prise de Smolensk et à la plupart des affaires qui eurent lieu pend. la retraite. Ses longs services furent récompensés par le titre de comte, et il fut admis au sénat en 1813. A la restauration, nommé pair par le roi, il ne prit aucune part aux événem. de 1815, et fut confirmé dans la dignité de pair, avec le titre de marquis. Chasseloup mourut à Paris en 1833. On a de lui : *Correspond. de deux généraux sur divers sujets*, 1800, in-8. — *Essai sur quelques parties d'artillerie et des fortificat.*, Milan, 1801, in-8. — *Extrait des mémoires sur quelques parties de l'artillerie et des fortificat.*, 1805, in-8.

CHASSENEUX (Barthélemi de), président au parlement de Provence, né à Issy-l'Évêque (Bourgogne), en 1480, fut d'abord avocat du roi à Autun, puis conseiller au parlement de Paris. Il était à la

tête du parlement de Provence lorsque fut rendu le fameux arrêt du 18 novembre 1540, qui condamnait à mort par contumace un certain nombre d'habitants des villages de Cabrières, Mérindol et lieux circonvoisins, qui bannissait les autres et ordonnait la ruine de leurs maisons, etc. Ces habitants étaient un reste des anciens Vaudois (*v.* ce nom), que la fermentation causée par la nouvelle doctrine de Luther avait rendus suspects. Chasseneux suspendit l'exécution de cet arrêt en demandant au roi que les habitants de Mérindol fussent entendus, et en obtenant un ordre de la cour à cet égard. Mais il ne survécut qu'une année à cette généreuse démarche, et mourut en 1541. Son successeur, le président d'Oppède (*v.* ce nom), entraîné, dit-on, moins par l'intérêt de la religion que par la haine qu'il portait aux seigneurs de Cabrières et de Mérindol, fit exécuter l'arrêt dans toute sa rigueur. Chasseneux a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Consilia*, Lyon, 1531, in-fol. Ce sont des consultations sur des matières de droit. — *Catalogus gloriæ mundi*, Lyon, 1529, in-fol. L'auteur règle dans cet ouvrage les rangs, les préséances, etc., dans le royaume. — *Comment. sur les coutumes de Bourgogne*, etc. (en latin). La dernière édit. est de 1647, in-fol. Il est auteur des vers latins dans les *Épitaphes des rois de France depuis Pharamond jusqu'à François Ier*, Bordeaux, S. D., in-8. La *Vie* de Chasseneux a été écrite par Bouhier, en tête de son *Comment. sur la coutume de Bourgogne*.

CHASSIGNET (Jean-Baptiste), l'un des poètes les plus remarquables de son temps, né à Besançon vers 1570, fut avocat fiscal au bailliage de Gray en Franche-Comté, et mourut après 1620, dans un âge qui pouvait lui faire espérer de terminer les différents ouvrages qu'il avait entrepris. On a de lui : *le Mépris de la vie et consolation contre la mort*, Besançon, 1594, in-12 ; c'est un rec. d'odes et de sonnets. — *Paraphrases en vers français sur les 12 petits prophètes*, ibid., 1601, in-12. — *Paraphrases sur les 150 psaumes de David*, Lyon, 1613, in-12. Il a traduit du latin en franç. l'*Histoire de Besançon*, de J.-J. Chiflet ; cet ouvrage est resté MS. — Chassignet (Daniel-Albert), bénédictin, né vers 1650, à Besançon, petit-neveu du précédent, y fit profession à l'abbaye de St-Vincent, en 1671, passa par les différentes charges de sa congrégation, et mourut prieur de Morteau, en 1727. Il a laissé MS. une *Histoire de tous les monastères du comté de Bourgogne*, citée avec éloge par dom Martenne (*v.* ce nom) dans son *Voyage littéraire*.

CHASSIRON (Pierre-Charles-Martin de), agronome, né à La Rochelle en 1750, fut maître des requêtes et trésorier au bureau des finances de cette ville. Ami des réformes promises par la révolution, il en adopta les principes, remplit successivement différentes places administratives, et fut en 1797 député du département de la Charente-Inférieure au conseil des anciens, dont il devint secrétaire. Au 18 brumaire (28 août), admis dans la commission législative chargée de discuter les bases de la nouvelle constitution, il passa ensuite au tribunat, où il se montra favorable aux divers projets présentés par le gouvernement, et réclama vivement des lois protectrices de l'agriculture. A la dissolution du tribunat, il fut nommé conseiller à la cour des comptes, se renferma dès-lors dans les devoirs de cette place, consacra ses loisirs à la rédaction de différents mémoires pour la société d'agriculture de Paris, dont il était un des memb. les plus distingués comme les plus laborieux. Chassiron mourut en 1825. On a de lui : *Lettres sur l'agriculture du district de La Rochelle et des environs*, 1796, in-12. — *Lettres aux cultivateurs français sur les moyens d'opérer un grand nombre de desséchements*, etc., 1800, in-8. — *Richard converti ou entretien sur les objets les plus importants du code rural*. Il est un des rédacteurs du *Nouveau cours complet d'agriculture*, en 13 vol. in-8, et a fourni des articles importants au *Dictionnaire d'agriculture*.

CHASTENET (Léonard), chirurgien, né dans le Périgord en 1715, est auteur d'une *Lettre sur la lithotomie*, Londres (Paris), 1768, in-8, et d'une autre *Lettre à Chambon, chirurgien de la princesse de Lorraine*, S. D. et sans indication de lieu.

CHASTE (de), gentilhomme ordin. de la chambre du roi, fut envoyé, par la reine Catherine de Médicis, en 1583, avec une compagnie d'infanterie, dans l'île de Tercère (une des Açores), pour y soutenir les intérêts d'Antoine, prieur de Crato, récemment élu roi de Portugal. Cette expédition ne fut pas heureuse ; de Chaste en remit, à son retour, une relation circonstanciée à la reine-mère. Il forma ensuite, avec des négociants de Rouen, une compagnie pour continuer les découvertes déjà faites au Canada, et dont Champlain (*v.* ce nom) dirigea le prem. armement. Il mourut en 1603, au moment où il se disposait à partir lui-même pour cette contrée. La relation du *Voyage à Tercère*, par de Chaste, fait partie du 2e vol. du *Recueil* de Thévenot.

CHASTEAU-VIEUX (Cosme de La GAMBE, dit), valet-de-chambre du roi Henri III, est auteur de plus. pièces de théâtre dont on ne connaît plus guère aujourd'hui que les titres : *Jodès ; Roméo et Juliette ; Édouard*, d'après des nouvelles de Bandello (*v.* ce nom) ; *Alaigre ; le Capitaine Boudoufle*, etc.

CHASTEL (Pierre-Louis-Aimé), général de cavalerie, né en 1774, dans le Chablais, entra au service en 1792 dans la légion des Allobroges, prit part aux divers faits d'armes qui eurent lieu sur la Durance et sous les murs de Toulon, fut ensuite employé à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il signala sa bravoure au siége de Roses, et revint en 1796 à l'armée d'Italie, dont il fit toutes les campagnes sous le général Bonaparte, qui donna de fréquents éloges à sa brillante valeur. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il fut attaché à la division de Desaix, et prit part à toutes les actions qui se passèrent dans la Haute-Égypte. Ce fut lui qui découvrit le fameux zodiaque de Den-

derah, que l'on voit maintenant au musée des antiques. De retour en France avec le grade de chef d'escadron, il entra major dans les grenadiers à cheval de la garde, après la journée d'Austerlitz, fit avec ce corps les campagnes de Prusse et de Pologne, et, nommé colonel, fut envoyé à l'armée d'Espagne, où il contribua au succès de la bataille de Burgos. Créé général de brigade, il repassa les monts, se distingua à Wagram, et fut fait lieutenant-général le 26 août 1812. Il fit partie de l'expédition de Russie, s'y distingua dans plusieurs occasions, notamment à la Moskowa, où il exécuta plusieurs charges de cavalerie. Il donna de nouv. preuves de son habileté dans la campagne de Saxe, en 1813, et ne se montra ni moins brave ni moins habile en 1814; il combattit en 1815 pour la dernière fois à Waterloo, et, mis à la retraite, vint habiter Ferney, où il employa ses dernières années à la culture des lettres et des arts, qu'il aimait avec passion. Il mourut à Genève le 16 octobre 1826, léguant à cette ville sa collection de tableaux, évaluée à 100,000 fr.

CHASTELAIN (Claude), chan. de Paris, né dans cette ville en 1639, acquit une grande érudition dans la liturgie, et fut placé par l'archevêque de Harlay à la tête d'une commission d'ecclésiastiques chargée de revoir et de corriger les livres liturgiq. du diocèse. Il fit ensuite le même travail pour plusieurs évêchés et ordres religieux avec le même zèle et le même succès, et mourut à Paris en 1712. On a de lui un *Vocabulaire agiologique*, inséré dans les *Étymologies de la langue française*, de Ménage; une *Vie de St Chaumont*, Paris, 1699, in-12.—*Martyrologe romain*, trad. en franç. avec des additions et des notes, ibid., 1705, in-4, ouvr. non termin.—*Martyrologe universel*, ibid., 1709, in-4.—*Relat. de l'abbaye d'Orval*, insérée dans l'*Hist. des ordres monastiq.*, du P. Helyot. Chastelain est le principal auteur du *Bréviaire de Paris*, publié en 1680. Ce livre ayant été l'objet de quelq. critiques, il fit paraître anonyme une *Réponse aux remarques*, etc., Paris, 1681, in-8. Il a laissé en MS. un *Voyage dans le diocèse de Paris*, et un *Journal* de sa vie.

CHASTELAIN (Jean-Claude), conventionnel, né en 1747, député par le département de l'Yonne, opina dans le procès de Louis XVI pour la détention et le bannissement à la paix, et, dans le dernier appel, se prononça pour le sursis. Mis en arrestation comme l'un des signataires de la protestation du 31 mai, il recouvra sa liberté à la mort de Robespierre, devint membre du conseil des cinq-cents, puis, après le 18 brumaire, fut nommé juge au tribunal de Sens, place qu'il ne conserva que peu de temps. Il mourut à Subligny, près de Sens, en octobre 1824. On a de lui: *Pacte social combiné sur l'intérêt physique, politique et moral de la nation française et autres nations*, Paris, an III (1795), in-4, avec tableaux.

CHASTELAIN.—V. Chatelain (George).

CHASTELARD (Pierre de BOSCOSEL de), gentilhomme dauphinois, petit-neveu ou (suivant de Thou) petit-fils de Bayard, né vers 1540, s'était fait connaître par plusieurs actions d'éclat, lorsqu'il conçut une violente passion pour la reine Marie Stuart. A la mort de François II, son mari, cette princesse étant retournée en Écosse, Chastelard réussit à se faire désigner pour l'accompagner dans ce voyage. De retour en France, plus épris que jamais, il fit d'inutiles efforts pour vaincre son amour, et ne pouvant plus vivre éloigné des lieux habités par cette belle reine, il passa de nouveau en Écosse, avec l'agrément des Montmorenci, qui lui donnèrent des lettres de recommandation. Marie l'accueillit avec bonté, mais son imprudence occasionna sa perte. Surpris dans la chambre de la reine, où il s'était introduit secrètement, il fut livré aux tribunaux et condamné à mort. Chastelard cultivait la poésie, et avait composé plusieurs pièces de vers, dont une seule a été conservée par le Laboureur dans les *Mémoires* de Castelnau.

CHASTELER (Jean-Gabriel, marquis de), gén. autrichien, né dans le Hainaut en 1763, entra fort jeune dans le corps du génie à Vienne, et se fit remarquer dans la guerre de l'Autriche contre la Russie, en 1788. Envoyé dans les Pays-Bas pour réparer les fortifications de Namur, il fut fait prisonnier par les Français en 1792, échangé quelq. mois après, et nommé major-gén. Il fit en cette qualité la campagne de 1793, et reçut plusieurs blessures au siége de Valenciennes. Lorsque la guerre recommença entre la France et l'Autriche, en 1809, le marquis de Chasteler eut la mission d'organiser l'insurrection générale du Tyrol, alors cédé à la Bavière; mais il fut complétement battu par le maréchal Lefèvre (v. ce nom), qui commandait alors une armée franco-bavaroise. Il fit ensuite la campagne de 1813, fut nommé gouverneur de Venise, et mit cette ville en état de défense contre Murat, qui se portait sur la Haute-Italie, servit en 1815 contre les Français, et mourut en 1819. Il parlait douze langues, possédait des connaissances étendues et une vaste érudition.

CHASTELET (Paul HAY, sieur du), né en Bretagne en 1592, fut avocat-général au parlement de Rennes, maître des requêtes, conseiller-d'état, et, dans ces diverses fonctions, se montra magistrat intègre et habile. Membre de l'Académie franç. à sa fondation, du Chastelet en fut le premier secrétaire, et mourut en 1636, à 43 ans, par la faute des médecins. Ses ouvrages les plus remarquables sont un *Recueil de diverses pièces pour servir à l'histoire*, Paris, 1626, 1635, in-fol., et l'*Histoire de Bertrand-Duguesclin*, Paris, 1666, in-fol. — Chastelet (Paul Hay, marquis du), fils du précéd., est auteur d'un *Traité de l'éducation de M. le dauphin*, Paris, 1664, in-12. — *De la politique de la France*, Cologne, 1669, in-12.

CHASTELET (Gabrielle-Émilie Le TONNELIER DE BRETEUIL, marquise du), dame illustre par son esprit et son savoir, née à Paris en 1706, apprit, au sortir de l'enfance, le lat., l'ital. et l'angl., et se rendit familiers les grands écrivains de ces

trois langues. On a conservé quelq. fragm. d'une trad. de Virgile qu'elle avait commencée. Elle se livra ensuite à l'étude des sciences, acquit des connaissances assez étendues en géométrie, en astronomie et en physique, et concourut en 1738 pour le prix de l'académie, qui avait proposé de *déterminer la nature du feu*. Elle publia en 1740 des *Institutions de physique*, suivies de l'*Analyse de la philosophie de Leibnitz*, et s'occupa d'une traduction du *Livre des principes de Newton*, qui ne fut publ. qu'après sa mort, arrivée en 1749. Très jeune encore, elle avait épousé le marquis du Chastelet-Lomont, lieutenant-général, issu d'une ancienne famille de Lorraine. Sa liaison avec Voltaire, qui n'a pu échapper aux remarques de la malignité, a plus contribué peut-être à la célébrité de cette dame que ses écrits, aujourd'hui presque oubliés. Les *Principes de Newton*, revus par Clairaut, Paris, 1756, 2 vol. in-4, sont précédés de l'éloge du trad., par Voltaire. M. Hochet a publ. les *Lettres inédites de la marquise du Chastelet à M. le comte d'Argental*, rrécéd. d'une *Notice* sur la vie de cette dame, et suiv. de deux *Traités sur l'existence de Dieu et sur le bonheur*; Serieys, Eckard et Pommereul ont aussi publ. : *Lettres inédites de Mme la marquise du Chastelet*, 1818, in-8.

CHASTELET D'HARAUCOURT (Louis-Marie-François, duc du), fils de la précédente, né en Bourgogne vers 1740, colonel du régiment du roi, puis des gardes-françaises, après la mort du maréchal de Biron, fut élevé au grade de lieutenant-général, et nommé, en 1789, dép. de la noblesse du Barrois aux états-généraux. On a prétendu que les innovations qu'il avait introduites dans la discipline des gardes-françaises furent, en gr. partie, la cause de l'insurrect. de ce régiment à l'époque de la révolution. Le duc du Chastelet, l'une des victimes de la terreur, fut condamné à mort le 13 décembre 1793.

CHASTELLUX (Claude de Bauvoir, seigneur de), né vers la fin du 14e S., en Bourgogne, d'une famille ancienne et illustre, fut conseill. et chambellan du duc Jean-sans-Peur, son suzerain, qu'il servit avec le plus grand zèle, gouverna en son nom le Nivernais, les villes de Mantes, Pontoise, Meulan, Poissy, surprit la ville de Paris, le 29 mai 1418, et reçut, en récompense de ce fait d'armes, le bâton de maréch. Nommé, peu de temps après, lieutenant et capitaine-général dans le duché de Normandie, il fut défait près de Louviers, et tomba au pouvoir des Armagnacs; mais le roi de France paya sa rançon. Il se signala par plusieurs autres exploits, assista, au nom du duc de Bourgogne, aux assemblées tenues à Auxerre en 1431, et mourut en 1453. L'aîné de la maison de Bauvoir-Chastellux était premier chanoine d'Auxerre, et l'on voyait avant la révolution, dans la cathédrale de cette ville, la statue de Claude Chastellux, à genoux, armé de toutes pièces, l'aumusse de chanoine sur le bras, et tenant de la main droite un faucon.

CHASTELLUX (François-Jean, marquis de), littérateur philosophe, né à Paris en 1734, de la même famille que le précédent, entra au service à 15 ans, fut six ans après colonel du régiment de dragons qui portait son nom, fit les campagnes d'Allemagne de 1756 à 1763, et vint à la paix se délasser de ses fatigues en cultivant les lettres, qu'il aimait avec passion. Il fut admis à l'Académ. française en 1775, à la place de Châteaubrun, et Buffon, qui le reçut en qualité de directeur de l'Académie, saisit cette occasion de lui donner de justes éloges. Il fit, en 1780, partie de l'expédit. envoyée au secours des insurgés américains, et pendant les guerres de l'indépendance, remplit les fonctions de major-général de l'armée, sous les ordres de Rochambeau. Ses qualités furent appréciées par Washington, qui lui donna des preuves de son estime. Avant de quitter l'Amérique, il voulut visiter les principales provinces de l'Union, et fit dans ces différentes excursions des remarques intéressantes. A son retour, il fut nommé gouverneur de Longwy, inspecteur d'infanterie, et mourut en 1788. On a de lui : *De la félicité publique*, 1772, in-8; avec des additions, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-8, M. A.-A. Renouard en a donné une nouvelle édit., Paris, 1822, 2 vol. in-8, aug. de notes inédites de Voltaire, et précéd. d'une *Notice* sur l'aut., par M. Alfred de Chastellux fils. *Voyage dans l'Amérique-Septentrionale, dans les années* 1780-81-82, Paris, 1782, 1788, 2 vol. in-8, avec cartes et fig. Cet ouvrage, resté l'un des premiers titres de Chastellux, a été critiqué avec amertume par Brissot. *Essai sur l'union de la poésie et de la musique*, La Haye (Paris), 1765, in-12.—*Essai sur l'opéra*, traduit de l'ital. d'Algarotti, suivi d'un opéra d'*Iphigénie en Aulide*, par le traduct., Paris, 1773, in-8. — *Éloge d'Helvétius*, 1774, in-8. — *Discours sur les avantages et désavantages qui résultent pour l'Europe de la découverte de l'Amérique*, Londres (Paris), 1787, in-8. — *Discours en vers adressés aux officiers et soldats des différentes armées américaines*, traduit de l'anglais de David Humphreys, Paris, 1786, in-8, et un gr. nombre d'articles dans l'*Encyclopédie* et les journaux littér. du temps.

CHASTILLON (Renaud de), accompagna en Palestine le roi Louis VII, dit *le Jeune*, en 1147, devint prince d'Antioche par son épouse Constance, et fut tué par Saladin, qui le regardait comme un de ses plus redoutables adversaires. — Chastillon (Hugues de), comte de St-Pol et de Blois, au 13e S., fut l'oncle d'Yolande, qui, ayant épousé Archambaud de Bourbon *le Jeune*, donna le jour à une fille, laquelle fut mariée à Robert de France, comte de Clermont, 6e fils de St Louis, et tige de la maison de Bourbon, aujourd'hui régnante. — Jean de Chastillon, comte de Chartres et de Blois, de la famille du précédent, reçut, en 1271, de Philippe-le-Hardi, le titre de gardien, tuteur et défenseur des enfants de France et de l'état. Sa fille épousa, en 1272, Pierre de France, comte d'Alençon, 5e fils de St Louis.

CHASTILLON (Gaucher de), sénéchal de Bour-

gogne et bouteillier de Champagne, suivit le roi Philippe-Auguste en Palestine, se distingua au siége d'Acca (St-Jean-d'Acre), en 1191, prit part à la conquête de la Normandie en 1200, fit la guerre en Flandre, se rendit maître de Tournai, et contribua au gain de la bataille de Bovines. Il accompagna plus tard le comte de Montfort en Languedoc, contre les Albigeois, et mourut en 1219. — Chastillon (Gaucher de), comte de Crécy et de Porcéan, arrière-petit-fils du précédent, né en 1250, fut créé connétable de Champagne en 1286, commanda les troupes de cette province, et dans différentes occasions fit des prodiges de valeur à la désastreuse journée de Courtrai, en 1302. Philippe-le-Bel le récompensa de son zèle et de son dévouement, en lui confiant l'épée de connétable de France, après la mort de Raoul de Clermont de Nesle, tué à cette dernière bataille. Chastillon eut une grande part à la victoire de Mons-en-Puelle, en 1304, conduisit en Navarre le prince Louis, fils aîné du roi, le fit couronner à Pampelune, et devint son principal ministre. Il commanda l'armée française à la bataille de Mont-Cassel, en 1328, et mourut en 1329, comblé d'honneurs et de gloire.

CHASTILLON (Alexis-Madeleine-Rosalie, duc de), l'un des descendants de Gaucher, né en 1690, colonel en 1705 d'un régiment de dragons de son nom, fut nommé successiv. inspect.-gén. commissaire-gén. et mestre-de-camp-gén. de cavalerie; maréchal-de-camp, il fit en cette qualité les campagnes d'Italie en 1733 et 1734, et fut récompensé de sa belle conduite devant Parme par le grade de lieutenant-général. Blessé grièvement d'un coup de feu, à la bataille de Guastalla, il rentra en France; et sa réputation le fit nommer, en 1735, gouverneur du dauphin, fils de Louis XV. Créé duc et pair en 1736, il fut en 1739 nommé lieuten.-général au gouvern. de Bretagne. Tant de faveurs lui suscitèrent des ennemis, dont les sourdes menées amenèrent sa disgrace. Une maligne interprétation fut donnée aux motifs qui lui firent conduire son royal élève à Metz, pendant la maladie du roi, sans en avoir reçu l'autorisation. Le duc de Chastillon reçut l'ordre de s'éloigner de la cour, et n'y reparut plus jusqu'à sa mort en 1754. — Louis-Gaucher de Chastillon, son fils, mort en 1762, fut le dern. mâle de cette maison qui tirait son nom de la ville de Chastillon ou Châtillon-sur-Marne, entre Épernay et Château-Thierry.

CHASTRE (Jean de), chanoine de St-Nizier de Lyon, aumônier du roi, né au commencement du 17e S., publ. en 1647 une *Méthode pour accommoder le Bréviaire de Lyon avec le Bréviaire romain.* On lui doit encore : *Compendium theologicæ veritatis Alberti magni*, Lyon, 1649, in-12.

CHATEAU (Guillaume), graveur, né à Orléans en 1633, perfectionna son talent en Italie, et de retour à Paris, mérita la protection de Colbert qui le fit recevoir à l'acad. de peinture. Il mourut en 1683, à 50 ans. On a de lui plus. estampes estimées, parmi lesquelles on distingue : une *Assomption*, d'après Annibal Carrache; *la Manne du Désert; la Guérison des aveugles de Jéricho; le Ravissement de St Paul; la mort de Germanicus*, etc., d'après le Poussin. Il a aussi gravé d'après Raphaël, le Corrège, l'Albane, Carle Maratte et autres maîtres. Les estampes qu'il a gravées en Italie sont signées *Castellus Gallus.* — Chateau (Louis-Charles), né à Paris en 1757, mort au commencem. du 19e S., est auteur de quelq. *vignettes* et *petites gravures à l'eau forte*, qui ne sont point sans mérite.

CHATEAU (A.), général franç., né vers 1780, entra de bonne heure au service, après avoir fait de brillantes études, et s'éleva rapidem. au grade de chef de bataillon. Aide-de-camp du maréchal Victor, duc de Bellune, il le suivit en Espagne et se signala particulièrem. au combat de la Cuença par une valeur rare et qui lui mérita les éloges de tous les généraux. A la fin de la campagne, il fut nommé colonel, et devint en 1809 gendre du maréchal. En 1812, il accompagna son beau-père à la grande armée de Russie, et fut à son retour de cette expédit. créé général de brigade. Il justifia cet avancem. par de nouvelles preuves de valeur, dans les campagnes de 1813 et 1814, se couvrit de gloire à la bataille de Brienne, et reçut au combat de Montereau (18 févr. 1814), une blessure dont il mourut quelques heures après.

CHATEAUBRIANT (Franç. de FOIX, comtesse de), née vers l'an 1475, était fille de Phœbus, comte de Foix, et sœur du comte de Lautrec, ainsi que du maréc. de Foix. Mariée très jeune à Jean de Laval-Montmorenci, seigneur de Châteaubriant, elle fut remarquée de François Ier, qui engagea son époux à l'amener à la cour. Nous n'entrerons point dans les détails de la liaison de cette dame avec le monarque, parce que plusieurs aut. l'ont niée, et que d'autres, tels que Bayle, Moreri, Hévin, etc., ont discuté ce point d'histoire sans l'éclaircir. Mme de Châteaubriant mourut en 1537. On soupçonna que le poison avait avancé ses jours. Varillas a publié en 1686 : *Réfutation de la prétendue Hist. du comte et de la comtesse de Châteaubriant;* on a, sur le même sujet, deux romans : *Histoire amoureuse de François Ier*, ou *Histoire tragique de la comtesse de Châteaubriant* (par Lesconvel), Amsterdam, 1695, in-12. — *François Ier et madame de Châteaubriant*, par Mme Gottis, 1816, 2 vol. in-12.

CHATEAUBRUN (Jean-Baptiste VIVIEN de), poète dramatique, né à Angoulême en 1686, avait 27 ans quand il fit représenter sa première pièce, *Mahomet II*, qui donna les plus grandes espérances aux amateurs, et lui valut d'honorables encouragements; nommé sous-précepteur, puis maître d'hôtel ordinaire du duc d'Orléans, il consacra ses loisirs à l'étude des poètes grecs, et donna en 1754 *les Troyennes*, trag. jouée avec un gr. succès, et qui depuis est restée au théâtre. Il fut reçu l'ann. suiv. à l'Acad. franç. à la place de Montesquieu, et mourut en 1775. Outre les deux pièces citées, on lui doit : *Philoctète*, 1755; *Astianax*, 1756. Ses *OEuvres choisies* ont été publiées avec celles

de Guimond de la Touche, 1814, in-18. Ce vol. ne contient de lui que *les Troyennes*.

CHATEAU-GIRON (Geoffroi de), gentilhomme breton, né vers la fin du 14e S., acquit quelque célébrité par sa bravoure, fut l'un des chefs de l'armée que Jean VI, duc de Bretagne, envoya en Flandre, au secours du comte Louis, son cousin, et se trouva à la bataille de Rosbec, gagnée par le roi Charles VI sur les Flamands. Il prit ensuite les armes en 1415, pour délivrer son suzerain que les Anglais avaient fait prisonnier, les défit dans un combat naval, et signa l'accord qui fut fait entre eux et le duc Jean, en 1427.

CHATEAUNEUF (Renée de RIEUX de), fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, fut aimée du duc d'Anjou (depuis Henri III), qui la quitta lorsq. devenu roi de France il épousa la princesse Louise de Lorraine. Mlle de Châteauneuf ayant reçu l'ordre de quitter la cour où sa présence ne pouvait que déplaire à la nouvelle reine, finit par oublier sa prem. passion. Mariée à un Florentin, elle le poignarda dans les bras d'une rivale, puis au baron de Castellane qui fut tué par le grand-prieur de France, Henri d'Angoulême, elle survécut peu de temps à ce second mari, et mourut par conséquent vers 1587.

CHATEAUNEUF (François, l'abbé de), origin. de Savoie, mort à Paris en 1709, doit à l'honneur d'avoir été le parrain de Voltaire l'avantage de figurer dans les *Dictionnaires;* il est pourtant aut. d'un *Traité de la musique des anciens*, publ. après sa mort, par Morabin, Paris, 1725, in-8, remis en vente avec un nouveau frontispice, en 1734; cet ouvrage inexact et superficiel, au rapport de Burette (*v.* ce nom), qui en a fait la critique, avait été composé, dit-on, pour la fameuse Ninon.

CHATEAUNEUF-RANDON (le comte de), conventionnel, était, en 1789, capitaine dans les dragons du comte d'Artois, et gentilhomme de ce prince. Député par la noblesse de la sénéchaussée de Mende aux états-généraux en remplacement du marquis d'Aschier, il y vota constamment avec le côté gauche, et fut à la fin de la session nommé l'un des administrateurs du département de la Lozère. Renvoyé par ce départ. à la convention, il y vota la mort du roi sans sursis et sans appel. Après avoir signalé son zèle ardent à la montagne, il devint membre du comité de salut public, eut plusieurs missions, notamment à Lyon, où il se montra plus féroce que Couthon; employé par le directoire en qualité de gén. de brigade, obtint en 1798 le command. de Mayence, et au 18 brum. fut envoyé à Nice, préfet des Alpes-Maritimes. Mais révoqué peu de temps après, il mourut vers 1816, dans l'obscurité, et frappé d'une sorte d'aliénation mentale.

CHATEAU-REGNAUD (François-Louis de ROUSSELET, comte de), vice-amiral, né en 1637, servit d'abord en Flandre, et se trouva à la bataille des Dunes, aux siéges de Dunkerque et de Berg-St-Vinoc, sous les ordres de Turenne. Passé dans la marine royale, enseigne de vaisseau, en 1661, il fut nommé capit. en 1672, chef d'escadre l'ann. suiv., et cet avancem. fut la récompense de plus. actions remarq. Il battit, avec deux vaisseaux seulement, le célèbre Ruyter, et prit et dispersa un convoi de 130 navires, que cet amiral hollandais escortait avec huit bâtiments de guerre. En 1678, Château-Regnaud, commandant 6 vaisseaux, soutint pendant un jour entier les efforts de l'amiral Éversen, dont la flotte était composée de 16 vaisseaux de ligne et 9 brûlots, força ce même amiral à se retirer en désordre dans le port de Cadix, et à retourner en Hollande sans avoir secouru la Sicile, but de son expédition. Le roi ayant nommé Château-Regnaud, en 1688, lieuten.-général, ce brave marin partit de Brest l'année suivante, avec une flotte de 24 vaisseaux, 2 frégates et 2 brûlots, pour porter des secours au roi Jacques II, alors en Irlande; il éloigna la flotte anglaise, débarqua les troupes, les munitions et l'argent qu'il avait à bord, en revenant s'empara de 7 navires hollandais, richement chargés, et rentra avec cette prise dans le port de Brest; il n'avait mis que 12 jours à cette expédition. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, Château-Regnaud fut en 1701 nommé capitaine-général de l'Océan, par Philippe V, roi d'Espagne, et par Louis XIV, vice-amiral du Levant, à la mort de Tourville (*v.* ce nom). Il passa ensuite dans les Indes-Occidentales, pour défendre les établissem. espagnols des entreprises des Anglais et des Hollandais, et convoya en Europe la flotte du Mexique. Ce fut contre son avis que le commandant espagnol, au lieu d'aborder dans un port de France, relâcha dans celui de Vigo en Galice, et causa ainsi le désastre de cette même flotte, dont 6 vaisseaux et 9 galions tombèrent au pouvoir des alliés, après que Château-Regnaud eut ordonné lui-même qu'on en brûlât 7 et qu'on fît échouer les autres, pour ravir cette riche proie à l'ennemi. Château-Regnaud reçut en 1703 le bâton de maréchal de France, et le collier du St-Esprit en 1705. A sa mort, en 1716, il était lieuten.-gén. et commandant de la province de Bretagne.

CHATEAUROUX (Marie-Anne, duchesse de), née en 1719, épousa à 16 ou 17 ans le marquis de la Tournelle, dont elle devint veuve en 1742. Louis XV ayant vu cette dame chez sa sœur, la marquise de Mailly, en devint épris, lui donna le duché de Châteauroux, et la fit dame du palais de la reine. Renvoyée à l'époque de la maladie du roi à Metz en 1744, elle rentra bientôt en faveur par l'entremise du duc de Richelieu. Elle venait d'obtenir la promesse de la place de surintendante de la maison de la dauphine, lorsqu'elle mourut le 8 déc. 1744. On a répandu le bruit qu'elle avait été empoisonnée; mais ce bruit n'a été appuyé d'aucune preuve. Un *Recueil de ses lettres* a été publ. par Mme Gacon-Dufour, Paris, 1806, 2 vol. in-12.

CHATEIGNERAIE (François de VIVONNE, seigneur de La), né en 1520, fils puîné d'André de Vivonne, grand-sénéchal du Poitou, eut pour parrain le roi François Ier et parut à la cour avec distinction. Des propos indiscrets l'ayant brouillé avec Gui de Chabot, seigneur de Jarnac, ils demandèrent

l'un et l'autre au roi la permission de se battre à outrance; mais François I[er], tant qu'il vécut, refusa son consentem. A la mort de ce monarque, Jarnac demanda cette permission à Henri II, qui l'accorda. Le combat eu lieu en champ clos dans le parc de St-Germain-en-Laye, en présence du roi et de plus. seigneurs, le 10 juillet 1547. La Châteigneraie, contre l'attente des spectateurs, succomba, par l'effet d'un coup de revers que son adversaire lui porta au jarret, et qui est connu sous la dénomination de *coup de Jarnac*. Sa vie était au pouvoir du vainqueur, qui supplia le roi d'accepter le don qu'il lui faisait de la personne de son adversaire. Le roi, après quelques difficultés, permit qu'on portât La Châteigneraie dans sa tente pour être pansé; mais l'humiliation que celui-ci éprouvait le jeta dans un tel désespoir qu'il arracha tous les appareils, et mourut 3 jours après. Ce combat en champ clos fut le dernier duel autorisé. Le regret qu'eut Henri II de cet événement lui fit jurer qu'il n'en permettrait plus. — Chateigneraie (l'abbé de La), a publié à la fin du 17[e] S. un ouvrage intit. : *Connaissance des arbres fruitiers*, Paris, 1692, in-12, dédié à Louis XIV.

CHATEL (Jean), né vers 1572, à Paris, fils d'un marchand de draps, pénétra dans l'appartement d'Henri IV, au Louvre, le 27 décembre 1594, avec un couteau caché dans son pourpoint, et tandis que le roi se baissait pour relever les sieurs de Ragni et de Montigny, qui lui étaient présentés, Chatel lui porta à la lèvre supérieure, du côté droit, un coup de couteau qu'il dirigeait à la gorge: l'assassin disparut un moment dans la foule; mais arrêté par le comte de Soissons, il avoua son crime, fut conduit au fort l'Evêque, ensuite à la Conciergerie, appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, et condamné, par le parlement, à être tenaillé, écartelé, brûlé, et ses cendres jetées au vent. Cette sentence, prononcée le 29 décemb., fut exécutée le même jour. Jean Chatel ayant dit, dans un de ses interrogatoires, que, deux jours avant son attentat, il avait consulté le P. Gueret, son ancien régent, sur un cas de conscience, des commissaires furent chargés par le parlement de faire l'inventaire des livres des jésuites, et l'examen de leurs papiers. On trouva des écrits séditieux composés par le P. Guignard (*v.* ce nom), qui fut pendu le 7 janv. 1595; le P. Gueret, mis à la question, n'ayant rien avoué, fut seulement banni du roy., ainsi que ses autres confrères. La maison de Chatel père, située devant le Palais-de-Justice, fut rasée; et l'on éleva, sur l'emplacement, une pyramide, qui fut abattue en 1605, à la sollicitation du P. Cotton, jésuite, devenu confesseur d'Henri IV. On trouve, dans le 6[e] vol. des *Mém. de Condé*, le procès de J. Chatel, précéd. de son *apologie*, par Franç. de Verone, masque du fameux J. Boucher (*v.* ce nom), l'un des plus furieux ligueurs. Ces deux pièces avaient été publ. en 1595, in-8, et c'est l'édit. que recherchent les curieux.

CHATEL (Franç. Du), peintre, né à Bruxelles en 1626, élève de Téniers, a peint si exactement dans la manière de son maître, que l'on peut aisément s'y tromper. Son tableau le plus important représente *le roi d'Espagne qui reçoit le serment de fidélité des états de Brabant et de la Flandre*, en 1666 : on y compte plus de mille figures. Le musée possède un tableau de ce maître : c'est le portrait d'un *cavalier* dont le cheval est tenu par un écuyer.

CHATEL (Du). — V. Duchatel.

CHATELAIN (George), *Castellanus*, littérat. du 15[e] S., né à Gand en 1404, visita l'Espagne, la France, l'Italie et l'Angleterre, où il se fit remarquer par son adresse et sa bravoure en diverses occasions. De retour dans sa patrie, il fut bien accueilli du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, qui l'attacha à sa personne en qualité de pannetier, puis d'écuyer, le fit membre de son conseil privé, et le créa chevalier. C'est alors que Chatelain se livra plus particulièrement à la culture des lettres. Il mourut à Valenciennes en 1474. On a de lui les ouvr. suiv. en prose et en vers : *Recollection des merveilles advenues de mon temps*, continuée par Jean Molinet (*v.* ce nom) et impr. avec les *faits et dits* de ce dernier, Paris, 1531, in-fol., réimpr. plus. fois. — Les *Épitaphes d'Hector, fils de Priam, et d'Achille, fils de Péléus*, Paris, 1525, in-8, en prose et en vers. — *Hist. du bon chevalier Jacques de Lalain, frère et compagnon de la Toison-d'Or* (mis au jour par Jules Chiflet), Bruxelles, 1634, in-4. — *La Vie du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon*, MS. La Croix du Maine attribue encore à Chatelain : *le Temple de la ruine d'aucuns nobles malheureux*, etc., etc., Paris, chez Galliot-Dupré, 1517. — *L'Instruction des jeunes princes*, contenant huit chapitres. S'il faut en croire J. Molinet, Chatelain aurait composé un grand nomb. d'aut. ouvr., tels que *Chansons orpheynes*, *Proverbes salomoniques*, tragédies, comédies, *mètres virgilianes et sentences prosaïques*; mais il paraît que ces écrits se sont perdus.

CHATELAIN (Jean Le), religieux augustin, né à Tournai dans le 15[e] S., prêcha avec un gr. succès dans les principales villes de France et de Lorraine. Mais ayant imprudemment manifesté son penchant pour le luthéranisme, il fut arrêté en 1524, comme il s'éloignait de Metz, dont il n'avait point ménagé le clergé dans ses prédications, et, malgré la protection que lui accordaient les magistrats de cette ville, il fut condamné au feu, comme hérétique et relaps, en 1525. C'est par erreur que D. Calmet lui attribue la *Chronique de la ville de Metz*, en rimes, impr. dans cette ville, en 1698, in-12, très rare. Cette chronique est de Jean Chatel, de la porte St-Thiébaut, à Metz.

CHATELAIN (Henri-Abraham), ministre protestant, né à Paris en 1684, fut pasteur de l'église wallone d'Amsterdam, concourut à la public. de l'*Atlas historiq.* ou nouvelle introduction à l'hist., représent. dans des cartes avec des dissertat. par Guendeville, etc., 1718-20 ou 1739, 7 vol. in-fol. Il mourut en 1743, laissant un recueil de *Sermons*, Amsterdam, 1759, 6 vol. in-8.

CHATELAIN (Jean-Baptiste), dessinateur et grav. à la pointe et au burin, né à Londres en 1710, mort en 1771, s'est exercé principalement dans le genre du paysage. On a de lui un gr. nombre d'estampes d'après Gaspar Poussin, Marco Ricci, Pietro de Cortone, Nicolas Poussin, et divers paysages de sa composition. Il a travaillé à plus. pièces en société avec Vivarès, son ami et élève de Lebas.

CHATELLARD (Jean-Jacques), jésuite, né à Lyon en 1693, professa les belles-lettres et les mathématiques dans les colléges de son ordre, fut ensuite professeur d'hydrographie à Toulon, et mourut en 1757. On a de lui un *Recueil de Traités de mathématiq.* à l'usage des élèves de la marine, Toulon, 1749, 4 vol. in-12.

CHATILLON (Nicolas de), ingén., né à Châlons-sur-Marne en 1549, mort à Paris en 1616, acquit de la célébr. sous les règnes de Henri IV et Louis XIII, qui l'employèrent à diverses constructions publiq. C'est d'après ses dessins que fut bâtie la place Royale dans le quartier du Marais, à Paris. Il fut chargé de l'achèvement du Pont-Neuf, commencé sous le règne d'Henri III, et de la direction des travaux de l'hôpital St-Louis, dont la prem. pierre fut posée le 18 juillet 1607.

CHATILLON (Louis de), peintre en émail, dessinateur et graveur, né à Ste-Menehould en 1639, fut employé par Colbert conjointem. avec Nicol. Robert et Abrah. Bosse à la fameuse collection des *Plantes* peintes sur vélin, conserv. au cabinet des estampes. Il fit pour Louis XIV différents portraits en émail, et grava une partie de la collection des *Conquêtes* de ce monarque d'après le Clerc. On lui doit plus. estampes parmi lesquelles on cite : les *Parques filant la destinée de Marie de Médicis*, d'après Rubens, dans la galerie du Luxembourg; *les sept Sacrements* de Poussin, etc. Cet artiste mourut à Paris en 1734, dans un âge très avancé.

CHATILLON, poète, connu par quelques vers écrits sous l'inspirat. d'un goût pur et d'un talent facile, était sous-chef dans l'administrat. de la loterie royale, et mourut à Paris en 1826, à 50 ans, membre de l'acad. de Dijon. Nous citerons de lui : *Épître aux Muses*, couronnée à l'acad. des Jeux-Floraux le 3 mai 1821, in-8.—*La Chemise*, conte, et *les derniers Adieux du poète*, élégie, Paris, 1825, in-8.—Un autre Chatillon, chef de bureau au ministère des affaires ecclésiastiques, mort en 1832, rédigeait depuis 1820 l'*Almanach du clergé*, recueil qui aurait pu être utile, si Chatillon avait su lui donner au moins le mérite de l'exactitude.

CHATRE (Pierre de La), archevêque de Bourges, fut élu en 1141, mais le roi Louis VII s'opposa à son installat., malgré l'approbat. du pape Innocent II. Saint Bernard concilia cette affaire. P. de la Châtre mourut en 1171. On a de lui quelques *Lettres* à Louis VIII et à l'abbé Suger, insérées dans le tome IV du recueil d'André Duchesne (*v.* ce nom).

CHATRE (Claude, baron de La), maréchal de France, né en 1526, d'une famille noble du Berri, page du connétable Anne de Montmorenci, se distingua de bonne heure par sa bravoure. Il assista au siége de Thionville en 1558, à la bataille de Dreux en 1561, fit les fonctions de colonel-général de l'infanterie, dans la campagne de Piémont en 1567, sous le duc de Nevers. Devenu gouverneur de Bourges et commandant du Berri, il assiégea la ville de Sancerre dont les habitants ne se rendirent qu'en 1574, après dix-neuf mois d'un second siége converti en blocus. S'étant jeté dans le parti des Guise et de la Ligue, il refusa de reconnoître Henri IV jusqu'en 1594, et ne se soumit qu'à la condition qu'il conserverait le gouvernement du Berri et de l'Orléanais, qu'il recevrait une gratification de 900,000 liv., et serait confirmé dans la dignité de maréchal de France qu'il avait obtenue du duc de Mayenne. Il mourut en 1614. On lui doit plusieurs relations dont on trouve le détail dans la *Nouv. Biblioth. hist. de France.* C'est Claude de la Châtre qui a commencé l'illustration de sa famille, dont il rattachait l'origine à Ebbes, prince de Déoles, en Berri, vivant dans le 10e S. — Chatre (Louis de La), fils du précédent, mort en 1630, se soumit à Henri IV en même temps que son père. Il eut la survivance du gouvernement du Berri, fut nommé capitaine de cent hommes d'armes, en 1601, et obtint en 1616, en échange de son gouvernement qu'il avait cédé au prince de Condé, une somme d'argent et le bâton de maréchal de France, dignité qu'il n'avait méritée d'ailleurs par aucune expédition militaire.

CHATRE (Edme, comte de La), connu aussi sous le nom de Nançay, de la famille du précéd., né vers la fin du 16e S., fut, en 1643, nommé colonel-génér. des Suisses et Grisons, se distingua à la bataille de Nortlingen où il fut blessé et fait prisonnier, et mourut à Philisbourg en 1645, des suites de sa blessure. On a de lui des *Mémoires* réimprim. plus. fois, et notamment avec ceux de La Rochefoucault, Leyde, 1662, in-12. Ils renferment des détails assez curieux sur la fin de règne de Louis XIII, et se terminent aux derniers mois de l'année 1643. Le comte de Brienne en a fait une réfutation insérée dans un *Recueil de diverses pièces curieuses relatives à l'Histoire*, Cologne, 1664, in-12.

CHATTERTON (Thomas), poète anglais, célèbre par la précocité de son talent, la bizarrerie de son caractère, et les malheurs qui en furent la suite, naquit à Bristol en 1752, et manifesta dès l'enfance une humeur inquiète, un caractère taciturne. Il n'avait encore que 15 ans, lorsqu'il fit imprimer dans le journal de Bristol, à l'occasion du nouveau pont construit dans cette ville : *Description de moines passant pour la première fois sur le Vieux-Pont.* C'était, selon lui, un extrait d'un vieux MS. qu'il avait découvert dans une des églises de la ville. Ce fragment excita la curiosité publique. Chatterton déclara qu'il était possesseur d'un gr. nombre de poésies d'un anc. moine nommé Rowley, et de plus. MS. non moins curieux que celui dont il avait extrait ce morceau. Quelque temps après, il partit pour Londres, sans argent, sans recommandations; et, à son arrivée, il écrivit à Horace

Walpole (*v.* ce nom) pour l'informer de ses découvertes et solliciter la protection de ce seigneur. Walpole ayant exprimé des doutes sur l'authenticité des pièces tombées entre les mains du solliciteur, Chatterton ne lui pardonna point la conduite indifférente qu'il tint à son égard : dès-lors commença pour le jeune poète une série de désappointements et de malheurs; bien qu'il affectât les dehors de l'aisance, il vécut dans une profonde misère. Enfin, après avoir passé plus. jours sans manger, il s'empoisonna avec de l'arsenic, le 25 août 1770, avant d'avoir atteint sa dix-huitième année. Ses ouvrages se répandirent avec l'histoire de son infortune qui excita une pitié tardive. Recueillis avec soin, ils furent publ. en 1771. Il y a eu plus. autres édit., parmi lesquelles nous citerons celle de Londres, 1803, 3 vol. in-12, avec une notice par MM. Cattle et Southez, compatriotes de l'auteur. Des ouvr. de Chatterton en prose et en vers, les meilleurs sont ses *Satires*, écrites avec toute la verve d'amertume qui était dans son caractère. On trouve dans ses autres écrits de l'imagination, et souv. une heureuse invention. La fin tragique de ce malheureux jeune homme, victime de son orgueil, a fourni le sujet d'un drame à M. Alfred de Vigny, joué avec succès en 1837.

CHAUCER (Geoffroy), poète angl., né à Londres en 1328, fit ses études à Cambridge, puis à Oxford, passa ensuite sur le continent, et revint étudier les lois à Londres. Dégoûté de cette carrière, il se tourna du côté de la cour, fut admis au nombre des pages d'Édouard III, et gagna les bonnes grâces de ce monarque, ainsi que celles de son fils, le duc de Lancastre, qui le maria à la sœur de sa maîtresse, lady Catherine Swynford. Chaucer obtint, par suite de cette alliance, diverses places honorables, entre autres celles d'envoyé auprès de la république de Gênes et de commissaire auprès du roi de France Charles V. Plus tard il suivit le roi Édouard en France lors de l'expédit. de ce prince, qui se termina par la levée du siége de Reims. Les grâces et pensions obtenues par Chaucer sous le règne d'Édouard III lui furent confirmées par Richard II, successeur de ce monarque; mais ayant embrassé les opinions de Wiclef (*v.* ce nom), il devint en butte aux persécutions du clergé d'Angleterre, fut forcé de s'enfuir sur le continent, où il vécut assez tranquille dans le comté de Hainaut. Étant retourné secrètement en Angleterre, il y fut arrêté, emprisonné, et n'obtint son pardon et la liberté qu'au prix de plus. révélations nuisibles à son parti, auquel il devint dès-lors très odieux. Après la révolution qui plaça sur le trône d'Angleterre Henri de Lancastre, fils de son ancien patron, Chaucer se retira de la cour, où le mariage du duc Jean de Lancastre avec cette même Catherine Swynford, sœur de sa femme, l'avait mis en posture brillante, et il alla jouir tranquillement de sa fortune dans son château de Dunnington. Ce fut dans cette retraite qu'il composa celui de ses ouvr. qui a conservé le plus de réputation, les *Contes de Cantorbéry*, écrits en vers dans la forme du *Décameron* de Boccace. Chaucer mourut en 1400. Ses *OEuvres*, parmi lesquelles nous citerons encore *la Cour d'Amour*, *la Maison de la Renommée*, *le Testament de l'Amour*, ont été recueillies, Londres, 1532, in-fol., 1^{re} édit. très rare. Parmi les nombr. réimpr., on distingue celles de John Urry, Londres, 1721, in-fol., de Tyrwhit, 1772, 1778, 5 vol. in-8, avec un glossaire reprod. en 1822. La *Vie de Chaucer* a été écrite par Godwin, Londres, 2 forts vol. in-4. — Chaucer (Thomas), fils aîné du précéd., occupa des places import. sous les règnes de Henri IV et de Henri V. Alix, fille de Thomas, épousa en 3^e noces Guillaume de la Pole, comte, puis duc de Suffolk, et de ce mariage sortirent les ducs de Suffolk, dont le dernier fut décapité sous Henri VII.

CHAUCHEMER (François), religieux dominicain, né à Blois en 1640, fut provincial de son ordre à Paris, prêcha plusieurs fois devant Louis XIV qui l'honora du titre de son chapelain, et mourut en 1713. On a de lui quelques ouvr., dont les plus remarquables sont : *Traité de piété sur les avantages d'une mort chrétienne*, Paris, 1707, 1714, 1721, 2 vol. in-12. — *Sermons sur les mystères de la relig. chrét.*, ibid., 1709, in-12.

CHAUDET (Antoine-Denis), habile sculpteur, né à Paris en 1763, fut l'élève de Stouf (*v.* ce nom). Il avait à peine 19 ans lorsqu'il remporta le grand prix de sculpture, par un bas-relief représentant *Joseph vendu par ses frères*. A son retour de Rome en 1789, il obtint le titre d'agréé à l'Académie. Pendant le cours de la révolut. le talent de Chaudet eut à s'exercer sur plus. sujets commandés; mais de ces différents ouvr., il n'est resté qu'un beau groupe colossal représ. *Minerve montrant à un jeune homme, qu'elle protége de son égide, la couronne de l'immortalité*, et qui, dès le principe, destiné à décorer le péristyle du Panthéon, est maintenant au musée. D'autres productions, telles que les statues d'*OEdipe*, de *la Paix*, de *Cincinnatus*, de *Napoléon*, etc.; les figures de *Cyparisse*, de *l'Amour*, de *la Sensibilité*, de *Bélisaire*, de *Paul et Virginie*, etc., placèrent Chaudet au rang de nos prem. statuaires, et peut-être occuperait-il le premier rang sans sa mauvaise santé qui ne lui permettait ni de travailler de suite, ni de soigner également tous ses ouvrages. Non moins distingué comme dessinateur, Chaudet a fourni plus. dessins pour la magnifique édition de Racine, publ. par Didot. Un tableau de sa composition, représentant *Énée et Anchise au milieu de l'incendie de Troie*, prouva qu'il aurait pu devenir un peintre très remarquable. Nommé professeur aux écoles de peinture et de sculpture, il se livra avec ardeur aux fonctions de l'enseignement; et ce fut, pend. plus. années, une heureuse distraction à ses souffrances que d'exposer à de nombreux élèves la saine doctrine de son art, et de leur en communiquer le sentiment par son propre enthousiasme. Il avait, en 1805, remplacé Julien (*v.* ce nom) à l'Institut; membre de la commission du *Dictionnaire de la langue des beaux-arts*, il déploya dans les discus-

sions de ce travail toute la sagacité et la justesse de son esprit. Chaudet mourut en 1810.

CHAUDON (Louis-Mayeul), littérateur, né à Valensoles, bourg de Provence, en 1737, était bénédictin de la congrégation de Cluny, supprimée en 1787, rentra dès-lors dans le monde, où il continua de partager, comme dans le cloître, tous ses instants entre les devoirs de son état et la culture des lettres, et mourut en 1817. D. Chaudon est principalem. connu par le *Nouv. Dictionn. histor.*, Avignon, 1766, 4 vol. in-8, dont le succès l'étonna lui-même, et qui ne dut ce succès qu'au manque absolu d'un ouvrage de ce genre, dont la nécessité se faisait dès-lors sentir (*v.* Ladvocat). Ce *Dictionnaire*, réimpr., plus. fois avec des additions successives, a beauc. perdu de son utilité depuis la publicat. de la *Biographie universelle* des frères Michaud, l'ouvrage le plus important qui ait été publ. dans ces derniers temps, mais trop volumineux pour qu'il puisse être acquis des personnes qui ne possèdent pas un grand nombre de livres. En 1810, Prudhomme (*v.* ce nom), publ. la 9e édit. du *Dictionn.* de Chaudon, 20 vol. in-8, en concurrence avec la *Biogr. univers.* Chaudon habitait le Languedoc, et n'eut aucune part à cette réimpr. Ginguené la regardait comme le recueil le plus complet des quiproquo bibliographiques qu'on ait jamais donné; la 10e et la meill. est celle qu'ont publ. Ménard et Desenne (sans mention des noms de Chaudon et Delandine), Paris, 1821-23, 30 vol. in-8, avec de nombreuses additions (par Goigoux). Parmi les autres ouvr. de Chaudon, on distingue : *Leçons d'histoire et de chronol.*, Caen, 1781, 2 vol. in-12. — *Élements de l'hist. ecclésiastique jusqu'au pontificat de Pie VI*, Caen, 1785, in-8, et 1787, 2 vol. in-12.

CHAUFFEPIÉ (Jacques-George de), ministre calviniste, né à Leuwarde en 1702, de parents franç., exerça successivement les fonct. de pasteur dans les églises de Flessingue, de Delft, et, dep. 1743, de celle d'Amsterdam, où il mourut en 1786, ayant presque jusqu'au dernier moment rempli ses devoirs avec un zèle que son grand âge n'avait point affaibli. Outre quelq. traduct. de l'angl., notamment d'une partie de l'*Histoire du monde* par Sam. Shuckfor, et de l'*Histoire universelle*, in-4, du t. XV à XXIV, on a de lui : *Sermon sur l'état du peuple juif*, Amsterdam, 1736, in-8. — *Vie de Pope*, à la tête de ses *OEuvres diverses*, Amsterd., 1734 et 1767. — *Nouv. dictionn. histor. et critiq.*, Amsterdam, 1750-56, 4 vol. in-fol. Ce dictionn., annoncé comme un supplém. ou une continuation de celui de Bayle, se compose d'environ 1,400 articles; plus de 600 sont trad. de l'anglais, sans addit.; les autres sont entièrement de Chauffepié ou retouchés par lui. C'est un ouvrage fort utile à consulter, et qui renferme de bons enseignem. — Chauffepié (Samuel), son neveu, a publ. des *Sermons sur divers textes* par son oncle, Amsterdam, 1787, 3 vol. in-8, précédés de son *Éloge*.

CHAUFOURRIER (Jean), peintre, né en 1672, mort à Paris en 1757, n'est connu que par quelq. tabl. médiocres, tels que : *la Cascade de St-Cloud; une Mer calme au clair de la lune*; un *Coup de vent qui surprend une barque de pêcheurs*, etc., gravés par Sylvestre. Ce peintre professait la perspective, et entendait assez bien cette partie de son art.

CHAULIAC (Gui de), médecin franç. du 14e S., ainsi nommé du lieu de sa naissance (le Gévaudan), étudia l'art de guérir à Montpellier, se rendit ensuite à Bologne, dont l'univers. était alors célèbre, et revint à Montpellier recevoir le bonnet de docteur. Il exerça long-temps la médecine à Lyon, puis à Avignon, où il fut successiv. méd. des papes Clément VI, Innocent VI et Urbain V, et termina sa vie vers 1370. La date précise de sa mort n'est pas plus connue que celle de sa naissance. Il a laissé un gr. tr. de chirurgie int. : *Inventarium, sive collectorium partis chirurgicalis medicinæ*, imprimé pour la prem. fois, Venise, 1490, in-fol., et dont il existe un grand nombre d'édit., parmi lesq. celle de Venise, 1513, in-fol. goth., dans laquelle on a réuni les traités des chirurg. les plus célèbres à cette époque de la renaissance de l'art. Une traduction française de l'ouvrage de Chauliac, par Nic. Panis, fut imprimée à Lyon dès 1478, in-fol. On en connait deux autres trad., l'une par Laur. Joubert, Lyon, 1579, et la seconde par Simon Mingelousaulx, Bordeaux, 1672; et G. Verdur en a donné un abrégé, Paris, 1693, in-12. Enfin plus. méd. célèbres, tels que Symph. Champier, J. Faucon, Fr. Ranchin, etc., ont consacré leurs veilles à expliquer et à commenter cette chirurg. Astruc et Lorry (*v.* ces noms) ont parlé de Gui de Chauviac dans les termes les plus propres à faire connaître tout son mérite. Il doit, suiv. Lorry, tenir une place distinguée entre les bienfaiteurs de l'humanité, porter éternellement le titre de restaurateur de la chirurgie, et conserver son autorité, même dans notre siècle. On lui est redevable, ainsi qu'à Chalin de Vinario (*v.* ce nom), de la connaissance exacte de cette horrible peste qui, dans le 14e S., dépeupla notre hémisphère du quart de ses habitants. Les étrangers ont rendu à Chauliac la même justice que les Français.

CHAULIEU (Guill. AMFRYE), un des prem. poètes franç. dans le genre gracieux, naquit en 1639 à Fontenai dans le Vexin normand. Élève de Chapelle et de Bachaumont (*v.* ces noms), il brilla dans cette soc. de volupteux du bon ton, où les règles de la décence n'étaient pas toujours observées. Une fortune de 30,000 livres de rente en bénéfices, que lui avait value l'amitié du duc de Vendôme, lui permit de se livrer entièrem. à ses penchants; il vécut entouré de tous ceux qui comme lui réunissaient l'amour des plaisirs à celui des lettres, conserva les mêmes goûts jusque dans un âge avancé, et mourut en 1720, à Paris, dans la maison du temple dont il était l'Anacréon. La 1re édition de ses *OEuvres*, réunies à celles de Lafare, est celle d'Amsterdam, (Lyon), 1724, in-8. Parmi les suiv., on distingue celle de Fouquet, Paris, 1774, 2 vol. in-8; de Lefèvre de Saint-Maur, 1777, 2 vol. in-12, et de Lemontey, 1825, in-8 (*v.* Lafare).

CHAULMER (Charles), écrivain médiocre du 17e S., s'est exercé dans presque tous les genres de littérature, sans avoir réussi dans aucun. Voici la liste de ses princip. ouvr. : *Abrégé de l'Histoire de France*, Paris, 1665, 2 vol. in-12. — *La Mort de Pompée*, 1668, in-4. — *Tableau de l'Europe et de l'Asie, Tableau de l'Afrique, le Nouveau-Monde*, ou *l'Amérique chrétienne*, 1652-59, 5 vol. in-12. — *Magnus apparatus poeticus*, 1666, in-4. — *Annales ecclesiastici Baronii*, 1665, 5 vol. in-12. — *Abrégé des Annales ecclesiastiques de Baronius*, trad. du lat. de Pérusin, Paris, 1675, 12 vol. in-12.

CHAULNES (Honoré d'Albert, duc de), maréchal de France, né vers la fin du 16e S., était frère de Charles d'Albert de Luynes (v. ce nom), favori de Louis XIII et connét. de France. Connu d'abord sous le nom de Cadenet, il vint à la cour où le crédit de son frère le fit bien accueillir du roi. A de courts intervalles, il fut nommé mestre-de-camp, lieuten.-gén. au gouvernem. de Picardie, chev. des ordres du roi et maréchal en 1619. Créé duc de Chaulnes et pair de France en 1621, il prit le nom de maréch. duc de Chaulnes. Il commanda avec le maréch. de La Force l'armée de Picardie en 1625, et maintint dans le devoir cette province dont il fut fait gouverneur en 1633. Deux ans après il entra dans l'Artois, province alors à l'Espagne, et fit en 1640, avec le maréch. de Chastillon, le siége d'Arras. S'étant démis de son gouvernement de Picardie, en 1643, il obtint celui d'Auvergne, qu'il garda jusqu'à sa mort en 1649. Il avait épousé l'unique et riche héritière de la maison d'Ailly, à condition que lui et sa postérité prendraient le nom, les armes et le *cri* de cette maison. — D'Albert d'Ailly (Charles), fils du précédent, né en 1625, prit le titre de duc de Chaulnes, après la mort de son frère aîné, fut lieuten.-gén. en 1653, chevalier des ordres du roi en 1661, ambassadeur à Rome pour l'élect. du pape Clément IX en 1667, et gouverneur de Bretagne en 1670. Il retourna deux fois à Rome en qualité d'ambassadeur, et dans l'intervalle fut ministre plénipotentiaire du roi à Cologne en 1673. S'étant démis, en 1695, du gouvernement de Bretagne en faveur du comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV, il obtint celui de Guyenne qu'il occupait lorsqu'il mourut en 1698.

CHAULNES (Michel-Ferdin. d'Albert d'Ailly, duc de), petit-neveu du précéd., pair de France, lieuten.-gén. des armées du roi et gouverneur de Picardie, né en 1714, manifesta de bonne heure son goût pour les sciences, surtout pour la phys. et l'hist. natur. Il employa une grande partie de son revenu à faire construire des instrum. et à former des collect. Reçu en 1743 memb. de l'acad. des sc., il se montra digne de ce titre. Il mourut en 1769, par suite des chagrins que lui causèrent des malheurs domestiques dont Louis XV chercha vainement à le consoler par ses bienfaits. On a de lui : *Nouv. méthode pour diviser les instrum. mathémat.*, etc., suivie de la *Description d'un microscope*, Paris, 1768, in-fol.; six *Mémoires* dans le rec. de l'acad. des sciences, et plusieurs articles dans le *Journ. de physique*.

CHAULNES (Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly, duc de), fils du précéd., né en 1741, porta jusqu'à la mort de son père le titre de duc de Pecquigny. Entré fort jeune au service, il s'en retira dès l'âge de 24 ans, avec le grade de colonel, pour se livrer entièrem. à l'étude des sciences naturelles, et fut reçu membre de la société roy. de Londres. On lui doit plus. découvertes import. en chimie, telles que les moyens d'extraire et de purifier les sels de l'urine, l'art de faire cristalliser les alcalis, un moyen de secourir les asphyxiés, dont il ne craignit point de faire l'expérience sur lui-même. Il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe et en Égypte, où il se trouvait en 1765. Il mourut vers 1791, dans un état d'obscurité que la révolut. franç. lui avait fait désirer. On a de lui : *Mémoire sur la véritable entrée du monument égyptien qui se trouve à quatre lieues du Caire, dans la plaine de Sakara*, Paris, 1785, in-4, fig., et *Méthode pour saturer l'eau d'air fixe*, S. D. — Chaulnes (Anne-Josèphe Bonnier, duchesse de), mère du précéd., avait fait des progrès rapides dans les sciences sous la direction de son mari et des savants qu'il rassemblait dans sa maison; mais, entraînée par une imagination ardente et déréglée, cette dame donna dans tous les excès. Après avoir causé la ruine de sa maison par de folles dépenses, fait mourir de chagrin son vertueux époux, après s'être affichée dans la société, de la façon la plus scandaleuse, et avoir contracté, à l'âge de 65 ans, un second mariage qui la couvrit de honte et de ridicule, elle mourut vers l'an 1787.

CHAUMEIX (Abraham-Joseph de), littérat. qui serait inconnu, si Voltaire n'eut daigné le nommer dans ses ouvr., né en 1725 à Orléans, fut d'abord maître d'école, et vint ensuite à Paris où il figura parmi les convulsionnaires. Il se montra l'un des plus ardents adversaires de l'*Encyclop.* et par-là s'attira la haine et les sarcasmes du philosophe de Ferney. Ne pouvant plus rester à Paris où il était tombé dans le mépris, il accepta la proposition d'aller professer en Russie, et mourut à Moscow en 1770. On a de lui : *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, 1758, 8 vol. in-12. On y trouve quelq. observat. justes, mais elles sont mal présentées. — *Sentiments d'un inconnu sur l'oracle des nouveaux philosophes*, 1760, in-12. — *Les Philosophes aux abois*, 1760, in-8. — *Nouveau plan d'études, ou Essai sur la manière de remplir les places dans les colléges que les jésuites occupaient*, Cologne (Paris), 1762, 2 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont complétement oubliés.

CHAUMETON (François-Pierre), médecin, né en 1775 à Chouzé-sur-Loire en Touraine, fut employé pendant quelque temps aux armées, profita du voisinage de Strasbourg pour y prendre ses grades, et ayant obtenu sa retraite, vint à Paris, où il fut associé à plus. entreprises littér. et scientifiques d'une haute importance. L'un des rédact. du *Dictionnaire*, puis du *Journal complément. des*

sciences médicales, il fournissait en outre des art. à la *Biographie univers.*, etc. Il mourut en 1819, avec la réputation d'un médecin très instruit. On a de lui : *Essai médical sur les sympathies*, Paris, 1805, in-8.—*Essai d'Entomologie médicale*, Strasbourg, 1805, in-4. — *Flore du dictionnaire des sciences médicales*, 1815-20, 8 vol. in-8. Cet ouvrage, orné de fig. peintes par Turpin et Mme Panckoucke, est estimé. M. Virey a donné une notice sur la vie et les ouvrages de Chaumeton.

CHAUMETTE (Antoine), habile chirurgien, né dans le Velay, ami de Rondelet (*v.* ce nom), a publié : *Enchiridion chirurgicum externorum morborum remedia, tùm universalia, tùm particularia, brevissimè complectens*, etc., Paris, 1560, in-12, plus. fois réimpr. et trad. en plus. langues. Astruc, dans son traité *de Morbis venereis*, fait l'éloge de ce chirurgien, qu'il place au nombre des plus célèbres de son temps.

CHAUMETTE (Pierre-Gaspar), révolutionn. le plus violent, né à Nevers en 1765, fils d'un cordonnier qui lui fit donner quelque éducation, était clerc de procureur à Paris en 1789, et s'associa d'abord à Camille Desmoulins pour haranguer le peuple au Palais-Royal. Il travailla dans le même temps au *Révolut. de Paris*, pamphlet périodique qui s'imprimait chez Prudhomme; et s'étant fait connaître plus tard du ministre Roland, il en obtint une mission dans les départements. De retour à Paris au mois d'août 1792, il prit une part active à l'attaque des Tuileries, et devint membre de la nouv. municipalité, qui eut sur les événem. une influence si funeste. Élu procureur de la commune, il déclara, le jour de son installat., qu'il renonçait à ses noms patronim. pour prendre celui d'*Anaxagoras*. Il devint bientôt avec Hébert l'un des chefs de ce parti dont le *sans-culotisme* extravagant dépassa celui des montagnards de la convention. Il demanda l'abolition de tous les cultes, organisa la *fête de la Raison*, et fut l'ordonnateur de la prem. qui eut lieu à Notre-Dame. Danton et Robespierre, dejà divisés à cette époque, se réunirent contre une faction qui voulait régner sur leurs ruines. Chaumette, enfermé dans la prison du Luxembourg, fut exécuté le 13 avril 1794.

CHAUMONT (Charles d'AMBOISE, seigneur de), neveu du card. d'Amboise (*v.* ce nom), fut nommé par le roi Louis XII, en 1501, son lieutenant dans la Lombardie, fut fait, l'année suivante, grand-maître de l'artillerie, et reçut, en 1504, le bâton de maréchal. Il se distingua au siége de Bologne en 1506, battit la même année les Génois qui s'étaient révoltés, et contribua beaucoup à la reddition de Gênes. L'année suiv., il commanda l'avant-garde à la bataille de Castallacio, dont il assura le succès par d'habiles manœuvres. Il prit Trévise sur les Vénitiens en 1509, et donna de nouvelles preuves de courage et de talent à la bataille d'Aigondel. Il investit, en 1510, Jules II dans Bologne, qu'il aurait enlevé si le pontife n'eût eu recours à des négociations. Chaumont tomba malade quelq. mois après à Correggio, et mourut en 1511, du chagrin, dit-on, que lui avait causé la prise de la Mirandole par les troupes pontificales. Il était à peine âgé de 38 ans, et venait d'obtenir la charge de son beau-père, l'amiral de Graville.

CHAUMONT (Jean), seigneur de Bois-Garnier, conseiller-d'état, né en 1580, fut garde des livres du cabinet du roi de France, et mourut en 1667. Il composa quelques ouvrages dont on ne connaît plus guère aujourd'hui que celui qui a pour titre : *la Chaîne de diamants*, écrit bizarre dans lequel l'auteur s'attache à réfuter ceux qui attaquent ces paroles de la consécration : *Ceci est mon corps*, etc. — Chaumont (Paul-Philippe), fils du précédent, embrassa l'état ecclésiast., et succéda à son père dans la charge de garde des livres du cabinet, à laquelle il joignit celle de lecteur du roi. Admis à l'Académie franç. en 1654, sans avoir aucun titre littéraire, il obtint ensuite de Louis XIV l'évêché d'Acqs, dont il se démit en 1684 pour se livrer à ses goûts studieux, et mourut en 1697. On a de lui : *Réflexions sur le christianisme enseigné dans l'Église catholique*, 1693, 2 vol. in-12.

CHAUMONT (le chevalier de), capitaine de vaisseau, né vers 1640, entra de bonne heure dans la marine royale et s'y distingua. Nommé par Louis XIV, en 1685, ambassadeur auprès du roi de Siam, il fut bien accueilli de ce souverain, et signa avec ses ministres un traité, dans leq. étaient stipulés les intérêts du commerce franç. et ceux de la relig. catholique dans ce royaume étranger. Peu de temps après, il prit à bord de son vaisseau deux ambassad. du roi pour les amener en France, et arriva à Brest le 18 mai 1686. L'époque de la mort du chev. de Chaumont est ignorée. Il avait écrit la *Relation* de son voyage, imprimée à Paris, 1686, et traduite en anglais et en hollandais. Elle contient des détails intéressants qui ne se trouvent point dans celles que le P. Tachard et l'abbé de Choisy (*v.* ces noms) ont publ. sur le même sujet.

CHAUNCY (Maurice), religieux du couvent de Chatter-House, à Londres, fut mis en prison pour avoir refusé de reconnaître la suprématie de Henri VIII. Étant parvenu à s'échapper, il se réfugia en Flandre, où il devint prieur d'un monast., et mourut en 1581. On a de lui : *Historia aliquot nostri sæculi martyrum*, etc., Mayence, 1550, in-4.

CHAUNCY (Henri), antiquaire anglais, né en 1632, entra dans l'ordre judiciaire et remplit successivem. différ. fonctions dans les tribunaux du pays de Galles; il fut créé chevalier par Charles II en 1681, et mourut en 1719. On a de lui : *Historical antiquit. of Hertfordshire*, Londres, 1700, in-fol., ouvrage estimé, et l'un des plus rares que l'on connaisse de cette classe; les exempl. complets se vendent à des prix très élevés en Angleterre, où les amateurs recherchent avec un honorable empressement les livres qui traitent de la topographie du pays.

CHAUNCY (Charles), pasteur de la première église de Boston, né en 1705, de la même famille que Chauncy, président du collége d'Harward, fut un zélé partisan de l'indépendance, et mourut

en 1787. Il a laissé un grand nombre d'écrits dont les principaux sont : *Pensées sur l'état de la relig. dans la Nouvelle-Angleterre*, Boston, 1743, in-8. — *Vues complètes sur l'épiscopat depuis les Pères*, ibid., 1771., in-8. — *Tableau véritable des souffrances et des malheurs de la ville de Boston*, ibid., 1774, in-8. — *Considérat. sur la bonté de Dieu*, ibid., 1785, in-8. — *Dissertations sur la chute du premier homme et ses suites*, ibid., 1785, in-8.

CHAUSSARD (Pierre-J.-B.), littérateur, né à Paris en 1766, se fit recevoir avocat au parlem. et partagea ses loisirs entre les trav. du cabinet et la culture des lettres. Il était déjà connu par quelq. pièces de vers, et notamment par une ode sur le dévouem. du prince de Brunswick, où l'on trouve quelques strophes assez remarq., lorsqu'éclata la grande révolution de 1789. Dans l'âge de l'enthousiasme, il en adopta les principes avec chaleur, et fut un des premiers à se débaptiser pour prendre le nom de *Publicola* ; nommé commissaire en Belgique pour surveiller les opérat. de Dumouriez, il eut une querelle assez vive avec ce général, que, dans son emportem., il qualifia de visir : « *Allez*, lui répondit gaîment Dumouriez, *je ne suis pas plus visir que vous n'êtes Publicola.* » De retour à Paris, il fut nommé secrét. de la commune, puis du terrible comité de salut public, place qui lui fournit l'occasion de rendre de nombreux services. Il se montra l'un des plus ardents sectateurs de la *Théophilantropie*, dont il fut l'un des prêtres, et composa pour ce nouv. culte des hymnes et des chants. Le bon sens public ayant fait prompte justice de cette religion, Chaussard perdit la place qu'il avait à la commission d'instruction publique, et se trouva réduit à vivre de sa plume ; mais du moins il conserva de la dignité dans le malheur, et dédaigna de se mettre aux gages des libraires. A l'organisation des lycées, il fut nommé par Fourcroy professeur de belles-lettres à Rouen, d'où il passa au lycée d'Orléans ; puis, à la création des académies, il fut nommé profess. de littérature ancienne à la faculté de Nîmes. Il obtint de Fontanes l'autorisat. de résider à Paris en conservant ses appointements ; mais la restauration lui enleva cette ressource, et il mourut en 1823. Parmi ses nombreux ouvrages on ne citera que ceux qui lui ont mérité une réputation qui s'affaiblit de jour en jour. Ce sont, outre la *trad.* de l'*Histoire des expéditions d'Alexandre*, par Arrien, 1802, 3 vol. in-8, avec atlas in-4, le *Nouveau Diable boiteux*, 1799, 2 vol. in-8, très infér. au roman de Lesage, mais où l'on trouve quelques observat. justes et des traits d'un bon comique. — *Fêtes et courtisanes de la Grèce*, 1801 ; 4ᵉ édit., 1821, 4 vol, in-8 : il y a dans cet ouvrage des recherches et de l'érudit., mais aussi, comme dans le suivant, des détails trop licencieux. — *Héliogabale, ou esquisse morale de la dissolution rom. sous les empereurs*, 1803, in-8. — *Jeanne d'Arc, recueil historique et complet*, 1806, 2 vol. in-8 : c'est un abrégé des *Mémoires* de Laverdy (*v.* ce nom). — *Poétique secondaire, ou essai didact. sur quelq. genres dont Boileau n'a pas fait mention*, 1817, in-12, 2ᵉ édit. : c'est son meill. ouvr. en vers ; il y avait de sa part bien de la vanité à continuer le chef-d'œuvre de Boileau, mais il se montra du moins plein de respect pour ce grand maître, et divers morceaux prouvent qu'il avait su profiter de ses leçons. Par une des clauses de son testam., Chaussard chargea M. Lemercier, son ancien ami, du soin de publ. un choix de ses œuvres en 4 ou 5 vol., au profit de quelques élèves du collége de France.

CHAUSSE (Michel-Marie de La), en lat. *Causeus*, antiquaire, né à Paris vers la fin du 17ᵉ S., voyagea de bonne heure en Italie pour cultiver avec plus de fruit l'étude de l'antiq. à laquelle il s'était voué, et se fixa à Rome, où il mourut vers 1710, après avoir publié les ouvrages suiv. : *Romanum museum, sive thesaurus eruditæ antiquitatis*, etc., Rome, 1690, in-fol., avec 170 pl. ; ibid., 1707, in-fol. ; ibid., 1747, 2 vol. in-fol., avec 218 pl. : c'est la meilleure édition ; trad. en français sous ce titre : *le Cabinet romain ou recueil d'antiquités avec les explications*, Amsterdam, 1706, in-fol. (Grævius a, dans son *Thesaur. antiquitat. romanar.*, inséré la plus grande partie de ce qui est contenu dans cet ouvrage). — *Gemme antiche figurate ed intagliate in rame da Pietro Santi-Bartoli, con le annotazioni di M. A. de La Chausse*, Rome, 1700, in-4. — *Aureus Constantini Aug. nummus, de urbe, devicto ab exercitu gall. Maxentio, liberatâ, explicatus*, Rome, 1703, in-4. — *Due lettere in cui si parla della colonna...... di Antonino pio*, Naples, 1704 et 1705, in-8, publ. par Nicol. Bulifon. — *Pitture antiche delle grotte di Roma e del sepolcro de' Nasoni*, Rome, 1706, in-fol., terminé, augm. et publ. en lat. par Franç. Santi-Bartoli, fils de Pietro, sous ce titre : *Picturæ antiq. cryptarum roman. et sepulchri Nasonum à P. Bellorio et M. A. Causeo*, Rome, 1738, un vol. in-fol.

CHAUSSÉE (Pierre-Claude NIVELLE de La), poète dramatique, neveu d'un fermier-général, préféra les lettres à la fortune, et cultiva long-temps en secret la poésie, avant d'oser communiquer ses essais même à ses amis les plus intimes. Les paradoxes de La Motte, qui trouvèrent des partisans nombr., révoltèrent un esprit qui sentait toutes les difficultés et les beautés de la poésie : il les combattit dans l'*Épître à Clio* (1732, in-12), pièce où l'on reconnaît un disciple des grands maîtres, et qui lui fit beauc. d'honneur. La Chaussée avait plus de 40 ans lorsqu'il se décida à travailler pour le théâtre, où il fit jouer successivement *la fausse Antipathie ; le Préjugé à la mode ; l'École des amis ; Maximien ; Mélanide ; l'École des mères ; la Gouvernante*. On ne peut nier que les situations, dans la plupart de ces pièces dramatiques, soient combinées avec art ; mais ces mêmes compositions laissent trop à désirer sous le rapport de la vigueur et du coloris. Elles sont toutes d'ailleurs dans le genre larmoyant, dont La Chaussée est l'inventeur, et que leur succès soutenu n'empêcha pas Piron

d'attaquer dans une foule d'épigr. charmantes. Les autres ouvrages de La Chaussée, bien inférieurs à ceux que l'on vient de citer, sont oubliés aujourd'hui, à l'exception peut-être de la comédie intitulée : *Amour pour amour*, dont le sujet est à peu près le même que celui de l'opéra de *Zémire et Azor* par Marmontel, et qui a été reprise à différentes époques. Admis à l'Académie française en 1734, il fit une partie de son discours de réception en vers, usage dont Crébillon avait donné l'exemple en 1731, et mourut en 1754. Ses *OEuvres* ont été publ. en 5 vol. in-12, Paris, 1762. Ses *Chefs-d'œuvre dramatiq.* ont été réimpr. plus. fois, notammment dans le *Répertoire du Théâtre-Français*, dont ils forment le 13e vol. Ce sont : *le Préjugé à la mode*, *Mélanide*, *l'École des mères*, et *la Gouvernante*. Il a coopéré aux recueils de facéties connus sous le nom de *Recueil de ces Messieurs*.

CHAUSSIER (François), profess. à la faculté de médecine de Paris, médecin en chef de l'hospice de la Maternité, membre de l'Institut et de plus. autres sociétés sav., né à Dijon le 13 juillet 1746, exerça d'abord l'art de guérir dans sa ville natale, fut nommé successivem. professeur d'anat., de physiol., de chimie et de matière médicale, par les élus des états de Bourgogne et par l'acad. de Dijon, dont il devint secrét. perpét. Appelé à Paris, en 1794, pour s'occuper avec Fourcroy des moyens de rétablir l'enseignem. de la médecine, le travail qu'il fit à ce sujet servit de base à l'organisat. de la nouvelle école dont il fut nommé profess. Placé dès-lors sur un théâtre digne de son talent, Chaussier employa dans son cours d'anat. la nouvelle nomenclature dont il se servait depuis plus. années à Dijon; il donna aussi une grande impulsion à l'étude de la physiologie, et c'est en partie aux observations de ce savant professeur qu'on doit le degré de perfectionnem. où cette science est parvenue de nos jours. Non moins habile dans la pratique que dans l'enseignem., il fut considéré pend. toute sa longue carrière comme l'un des prem. médecins de la capitale. Médecin de l'école polytechn., il y fit jusqu'en 1815 un cours de chimie. La rédaction de nouv. ouvr. occupa les dernières années de cet habile praticien. Il mourut en 1828. Outre plus *Mém.* insérés dans l'*Encyclopédie*, dans le *Journal de physique*, dans le *Recueil* de l'acad. de médecine, etc., on a de lui entre autres ouvr. : *Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne*, Dijon, 1785, in-12, rare.—*Exposition sommaire des muscles suivant la classificat. et la nomenclat. méthodique adoptées au cours d'anat. de Dijon*, ibid., 1789, in-8; Paris, 1797, in-4. — *Tables synoptiq. de la zoonomie et zoologie*, etc., plus. fois réimpr.—*Exposit. sommaire de la structure et des différentes parties de l'encéphale ou cerveau*, ibid., 1807, in-8, avec 6 pl. — *Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé-corrosif*, Paris, 1811, in-8. — *Recueil anatomique à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la médecine, de la peinture et de la sculpture*, ibid., 1820, avec fig.—*Recueil de mémoires, consultations et rapports sur divers objets de médecine légale*, Paris, 1824, in-8.

CHAUVEAU (Franç.), peintre, graveur et dessinateur franç., né à Paris en 1615, élève de Laurent de La Hire, peignit de petits tableaux qui sont très agréables; mais il est surtout connu comme graveur, et comme il travaillait avec une extrême facilité, le nombre de ses estampes est prodigieux. Huber, dans son *Manuel des curieux*, le porte à près de 3,000. Parmi les suites dont il a décoré les ouvr. publiés de son temps, et que les éditeurs trouvaient susceptibles de cet ornement, alors moins prodigué qu'il ne l'est aujourd'hui, on cite celles des *Délices de l'esprit* de Desmarets : du poème de *Clovis*, de la *Pucelle* de Chapelain, des *Métamorphoses d'Ovide en sonnets* par Benserade, de l'*Alaric* de Scudéry, etc... Chauveau a gravé d'après d'anciens maîtres, mais plus souv. d'après ses propres compositions. Admis à l'académie de peinture lors de sa création, Chauveau mourut en 1676. Perrault lui a consacré une notice dans ses *Hommes illustres du siècle de Louis XIV*.

CHAUVEAU (René), sculpteur et architecte, fils du précédent, né à Paris en 1663, élève de Philippe Caffieri (*v.* ce nom), obtint un logement aux Gobelins, et fut, à 26 ans, chargé de faire tous les projets et les esquisses relatifs aux divers travaux pour le compte du gouvernement. Des raisons de famille le décidèrent à accepter la proposit. qu'on lui faisait de se rendre en Suède, où il séjourna 7 années et exécuta différents travaux. De retour en France, il fut chargé de differents ouvr. dont il existe quelques-uns à Versailles. Ce fut lui qui imagina le groupe, depuis exécuté en bronze, du soleil (devise de Louis XIV), sous la figure d'Apollon, placé au milieu des quatre Saisons, et présidant sur elles, le tout enrichi d'attributs et d'ornem. Chauveau fit encore beauc. de trav. pour de grands seigneurs, et mourut à Paris en 1722.

CHAUVELIN (Germain-Louis de), né en 1685, avocat-général au parlement de Paris, dut à son mérite la dignité de garde-des-sceaux en même temps que la place de secrét.-d'état au départem. des affaires étrangères, et porta dans ces deux emplois les mêmes talents et la même habileté. Une intrigue de cour le fit disgracier. Le cardinal Fleury, premier ministre, aux yeux duquel on le représenta comme un homme empressé de lui succéder, lui fit redemander les sceaux en 1737. Exilé d'abord à Bourges, puis à Issoire en Auvergne, il mourut en 1762 à Paris, où il avait obtenu la permission de revenir. — Le marquis de Chauvelin (François-Claude), fils du précédent, servit avec distinct. en Italie, sur le Rhin et en Flandre, fut nommé maréc.-de-camp en 1745, puis ministre plénipot. à Gênes, et command. des troupes franç. envoyées en Corse, lieuten.-gén. en 1749, ambassadeur à la cour de Turin en 1753, obtint, en 1760, une des deux charges de maître de la garde-robe du roi, et mourut subitement en 1774 à Versailles,

dans l'appartement et sous les yeux de Louis XV, dont il faisait la partie de jeu. On connaît du marq. de Chauvelin quelq. vers agréables.

CHAUVELIN (Henri-Philippe de), frère du précédent, abbé de Montier-Ramey, chan. de Notre-Dame et conseiller au parlem. de Paris, né vers 1716, acquit de la célébrité par la hardiesse avec laquelle il attaqua, le prem., la redoutable société des jésuites. Regardé dans le parlement comme le coryphée du parti janséniste, il avait pris une très grande part aux procédures concernant le refus des sacrements. La résistance aux ordres du roi qui suspendait toutes poursuites à cet égard, fut punie, en 1753, par une lettre de cachet qui envoyait Chauvelin au mont St-Michel. Rendu à la liberté, il ne tarda pas à se venger des jésuites, qu'il considérait comme les auteurs de sa persécution. En 1761, il prononça au parlement un discours sous le titre de *Compte-rendu par un de Messieurs sur les constitutions des jésuites*, et qui fut bientôt suivi d'un second, *sur la doctrine des jésuites*. On connaît les suites de cette grande affaire, dans laq. il prit, comme on vient de le voir, l'initiative, et dont on lui attribua tout l'honneur. En 1767, il prononça encore un disc. au sujet de la *pragmatique-sanction* du roi d'Espagne, concernant les jésuites, et 10 jours après (9 mai), un arrêt bannit ces mêmes jésuites du royaume. L'abbé Chauvelin mourut en 1770. Quelques bibliogr. lui attribuent : *Tradit. des faits qui manifestent le système d'indépendance que les évêques ont opposé dans différents siècles aux principes invariables de la justice souveraine du roi sur tous ses sujets*, 1753, in-12.

CHAUVELIN (François, marquis de), fils du marquis de Chauvelin, lieuten.-génér., ministre à Gênes et à Parme, ambassadeur à Turin, et l'un des hommes les plus spirituels de son temps, sortit de l'école militaire de Paris pour entrer au service. Il occupait en même temps à la cour la charge de maître de la garde-robe, que son père avait possédée. Aide-de-camp de Rochambeau, il l'accompagna, en 1791, à l'armée du Nord. En 1792, la protection de Dumouriez lui procura l'ambassade de Londres, et il fut le seul des agents français nommés alors que reconnurent les cabinets étrangers. Au reste, on ne lui confia cette mission que pour l'éloigner de la cour. M. de Talleyrand l'accompagnait dans son ambassade. Cepend., malgré l'habileté de son conseiller, Chauvelin, qui avait été maintenu par le gouvernement républicain, ne put se faire accréditer de nouveau près du cabinet de St-James, qui ne reconnut pas la révolut. d'alors. L'Angleterre déclara la guerre à la république, et Chauvelin rentra en France. Envoyé avec une mission diplomat. à Florence, son départ de cette ville fut précipité ; car lord Hervey déclara au grand-duc que, si l'envoyé républicain n'était pas parti dans 24 heures, il bombarderait Livourne. De retour en France, Chauvelin, noble et marquis, fut incarcéré, en dépit de son patriotisme, et ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Retiré depuis cette époque à l'abbaye de Clairvaux, qu'il avait achetée, il y resta pend. toute la durée du gouvernem. directorial. Membre du tribunat, il y combattit les entreprises du 1er consul, l'institut. de la Lég.-d'Honn. et le budget de l'an II. Aussi, quoiqu'il eût été nommé secrét. de l'assemblée, fut-il du nombre de ceux que les consuls indiquèrent comme devant sortir l'année suiv. Mais les élect. de Beaune le nommèrent candidat au corps-législatif. Bonaparte, dont il fit alors l'éloge, lui donna la préfecture de la Lys et la croix d'honneur. Chauvelin fut ensuite appelé au conseil-d'état. Envoyé en 1812 dans la Catalogne, pour y former deux départem., il eut le titre d'intend.-général de cette province. Louis XVIII lui conféra celui de conseiller-d'état honoraire, mais refusa de lui rendre son ancienne charge de maître de la garde-robe. Député de la Côte-d'Or en 1815, il siégea depuis constamment à la chambre. Ses improvisations, souvent brillantes, toujours vives, harcelaient les ministres. En 1820, il lutta, contre la nouvelle loi d'élect., et l'on se rappelle l'espèce d'ovat. qu'il obtint du peuple, lorsque sur la place Louis XV, on s'empressa autour de la chaise qui le portait à la chambre. Ses opinions et ses actes concoururent nécessairem. à la révolut. de 1830. Mais, lorsque le choléra survint de Londres à Paris, en 1832, Chauvelin, qui s'y trouvait par hasard, fut, au mois d'avril, l'un des prem. frappé de mort.

CHAUVELOT (Silvestre), né à Beaune en 1747, était capit. du génie à l'époque de la révolution. Après l'arrestat. du roi à Varennes, il émigra, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, et, ayant obtenu un congé, s'établit à Brunswick, où il se lia d'une étroite amitié avec Zimmermann, Gauss, etc. L'amour du pays le ramena en France dès qu'il put y revenir sans danger. Il s'établit dans sa famille, à Beaune, vers 1805, y cultiva tranquillement les sciences mathémat., et mourut en 1832, à 84 ans. Les écrits qu'il a publiés sont : *Introduction à l'électricité*, Bayonne, 1788.—*Lettre à Kant sur l'épouvantable abus qu'on peut faire de ses opinions*, Brunswick, 1797.—*Nouvelle introduction à la géométrie*, 1802.—*Le livre des vérités, contenant les causes de la révolution, avec une analyse raisonnée des missionnaires français* (les révolutionnaires), Brunswick, 1795. C'est le plus curieux des écrits de Chauvelot.

CHAUVIN (Étienne), pasteur protestant, né à Nîmes en 1640, quitta sa patrie après la révocat. de l'édit de Nantes, passa en Hollande, puis en Prusse, où il occupa une chaire de philosophie à Berlin, et mourut en 1725. Il a laissé les ouvrages suivants : *De cognitione Dei*, in-12. — *Lexicon nationale, sive Thesaurus philosophicus*, Leuwarden, 1713, in-fol., avec fig ; cette édit. est la meilleure. — *De naturali religione*, 1693. — *Éclaircissements sur un livre de la Religion naturelle*, 1693. — *Nouveau Journal des savants*, commencé à Rotterdam en 1694, continué à Berlin jusqu'en 1698. — *De novâ circa vapores hypothesi*, dans les *Miscellanea Berolinensia*.

CHAUX (Mlle de La), née à Paris vers 1730, n'est connue que par ses liaisons avec les encyclopédistes, et particulièrement avec Diderot, qui lui dédia son *Addit.* à la *Lettre sur les sourds*, et lui consacra depuis dans l'opuscule intit.: *Ceci n'est pas un conte*, une notice biograph. qui offre tout l'intérêt du roman le plus déchirant. Victime de son amour pour le médecin Gardeil (*v.* ce nom), qui l'abandonna lâchem. après l'avoir déshonorée et dépouillée de sa fortune, Mlle de La Chaux se vit obligée de chercher une ressource dans les talents qu'elle avait jusqu'alors cultivés par délassement. Elle trad. les *Essais sur l'entendement humain* de Hume; mais cette vers., que Diderot avait corrigée et envoyée à un libraire de Hollande, ne paraît pas avoir été impr. Elle avait aussi composé un petit roman, *les Trois Favorites*, dont plus. passages offraient des applications à Mme de Pompadour. Quand on le lui fit remarquer, elle voulut le corriger ou le jeter au feu; mais Diderot lui conseilla de l'envoyer tel qu'il était à la maîtresse de Louis XV; au bout de trois mois elle reçut de la marquise, avec un rouleau de 50 louis, une réponse à la lettre d'envoi, et l'invitat. de se rendre à Versailles: soit crainte, soit modestie, Mlle de La Chaux différa toujours ce voyage, et mourut dans la plus profonde misère, vers 1762.

CHAVAGNAC (Gaspar, comte de), né en Auvergne en 1624, d'une ancienne famille, servit long-temps en France, passa en Espagne et ensuite en Autriche, où l'empereur le nomma son ambassadeur en Pologne. Il revint en France à la paix de Nimègue, et mourut dans un âge fort avancé et sans postérité. On a de lui des *Mém.* publ. après sa mort, Besançon, 1699, 2 vol. in-12. L'édition d'Amsterdam, 1701, 2 vol. in-8, est augm. de *Notes critiques*, par le marquis de *** (Sandras de Courtils), colonel au service de France. Ces mém. contiennent ce qui s'est passé de plus remarq. dep. 1624 jusqu'en 1695. — Christophe de Chavagnac, grand-père du précéd., commandait dans Issoire, pour Henri IV, alors roi de Navarre, et se distingua par sa belle défense, lorsque cette ville fut prise par le duc de Guise en 1577.

CHAVES (Nulfo de), capitaine espagnol, employé dans la colonie du Paraguay, pénétra le premier dans la province appelée aujourd'hui de Chiquitos, y prit connaissance des mines d'or qui s'y trouvaient, battit plusieurs peuplades qui vinrent l'attaquer, et se rendit ensuite à Lima, où il obtint du vice-roi le titre de son lieutenant dans ce même pays. Il fut en prendre possession avec un fort détachem. de troupes, y fonda la ville de Santa-Cruz de la Sierra, s'y établit avec sa famille, et gouverna la nouv. colonie jusqu'à sa mort.

CHAVIGNY (Jean-Aimé de), né à Beaune vers 1524, docteur en droit et en théologie, cultiva l'astrologie judiciaire, vaine science dont il avait reçu des leçons du célèbre Nostradamus, et mourut vers l'année 1604. On a de lui: *l'Androgine né à Paris le 20 juillet* 1570, trad. du latin de J. Dorat, avec quelq. autres trad., tant du grec que du lat., sur le même sujet, Lyon, 1570, in-8. — *Les Larmes et Soupirs sur le trépas très regretté de M. A. Fiancé Byzontin*, Paris, 1582, in-8, fort rare. — *Comment. sur les Centuries et pronostications de Michel Nostradamus, contenant les troubles*, etc., *advenus en France et ailleurs dep.* 1534, Paris, 1596, in-8; c'est une nouv. édition augment. de la *première face du Janus français*. — *Les Pleyades divisées en sept livres, où est l'explicat. des antiques prophéties, conférées avec les oracles de Nostradamus*, Lyon, 1603, in-8. Aimé de Chavigny a fait aussi des vers franç., lat., et même grecs.

CHAVIGNY (Théodore CHAVIGNARD, connu sous le nom de), l'un des plus habiles diplomates du 18e S., était né vers 1687, à Beaune, d'une famille bourgeoise que Saint-Simon (*v.* ses mém.) ne put jamais lui pardonner d'avoir essayé d'enter sur celle des Chauvigny. Il avait reçu de la nature les qualités les plus propres à réussir dans le monde et à y faire un chemin rapide. Ayant gagné la confiance du cardinal Dubois par quelq. services personnels, il fut nommé résidant à Gênes en 1720, et deux ans après envoyé en Espagne avec une mission relative au mariage de Mlle de Beaujolais, une des filles du régent, avec le prince des Asturies (Louis Ier). Le talent qu'il montra dans cette affaire, lui valut de nouvelles faveurs. Employé successiv. avec le titre de ministre en Allemagne, puis en Angleterre où il résida jusqu'en 1731, il fut en 1737 chargé d'une mission extraordinaire en Danemarck, et nommé, en 1740, ambassad. près du roi de Portugal. Il se trouvait en congé lorsque le maréchal de Noailles jeta les yeux sur lui pour l'envoyer en Allemagne, reconnaître les disposit. des princes à l'égard de Marie-Thérèse. Cette mission présentait de grandes difficultés qu'il sut vaincre; et il parvint à faire adopter par les électeurs protestants les bases du fameux tr. d'union qui fut signé à Francfort le 22 mai 1744. Les résultats de cette négociation firent beauc. d'honneur à Chavigny, qui dès-lors fut consulté sur toutes les affaires importantes. Il quitta l'ambassade de Portugal en 1749 pour passer à celle de Venise, d'où en 1751 il fut envoyé près des cantons suisses. L'âge le força de prendre sa retraite en 1762, et dès-lors il ne quitta plus Paris, où il mourut en 1771, avec la réputation méritée d'un excellent diplomate.

CHAVIV (Jacob ben), rabbin de Zamora, obligé de quitter l'Espagne lors de l'expulsion des Juifs de ce roy., en 1492, se retira à Salonique en Macédoine, où il mourut au commencement du 16e S. Il est aut. d'un ouvr. intit.: *Haïn Israël* (fontaine d'Israël), où sont expliquées brièvement les hist. hyperboliques des deux *Talmuds*. Ce livre, fort estimé des Hébreux, et souvent réimpr. avec des comment., parut pour la prem. fois à Constantinople en 1511. On recherche l'édit. de Salonique, publ. à peu près à la même époque, et qui est fort rare. — Lévi ben Chaviv, fils du précéd., se distingua comme rabbin dans les écoles de Safet et

de Jérusalem en Syrie. On a de lui des *Consultat. légales* (en hébreu), Venise, 1565, in-fol. Il acheva le *Haïn Israël* de son père, et mourut vers 1550. — Chaviv (Moïse), rabbin portugais, réfugié dans le roy. de Naples, publia en 1488 le *Commentaire* d'Aben-Ezra, sur le Pentateuque. Il composa aussi divers ouvrages de grammaire, de philosophie et de théologie, dont on peut voir le détail dans le *Dizionario degli autori ebrei*, de Rossi.

CHAWER, Arabe (dont le nom a été corrompu par les anc. chroniqueurs des croisades, en celui de *Sanar*), fut élevé par le grand-visir Thelaï-Saleh, vice-roi d'Égypte, à la dignité du gouvern. du Saïd. Ce poste ne satisfit point son ambition, et il laissa percer des desseins que le visir Adel, fils de Thelaï, crut prévenir, en lui ôtant son emploi. Mais Chawer s'étant porté rapidement sur le Kaire, fit mourir le fils de son bienfaiteur, et s'empara du gouvernement de l'Égypte. Il ne put s'y maintenir qu'avec le secours du sulthan Noradin. Ayant manqué aux conditions du traité qu'il avait passé avec ce prince, Chawer sollicita l'appui des croisés qui décidèrent Chyrkoûh, lieutenant de Noradin, à s'éloigner de l'Égypte; mais il y rentra peu de temps après, et Chawer eut encore recours aux croisés. Cette fois ils furent vaincus par Chyrkoûh, qui dévasta le Saïd, et s'empara d'Alexandrie qu'il vendit aux croisés pour une somme d'argent. Chawer, après avoir laissé ses anc. alliés prendre Péluse et brûler le Kaire, négocia de nouveau avec eux et avec Chyrkoûh qui vint trouver le visir au Kaire, où il était rentré après la retraite des croisés; il avait formé le dessein de se défaire de ces hôtes incommodes; mais il fut prévenu par Saladin, neveu de Chyrkoûh, et quelq. autres officiers, qui le poignardèrent vers l'an 575 de l'hégyre (1169 de l'ère chrét.).

CHAYER (Christophe), curé dans le diocèse de Sens, né à Villeneuve-le-Roi en 1723, mort vers 1770, est aut. des ouvr. suiv. : *le Commentateur amusant*, 1759, in-12. — *Les Vues et les entreprises des citoyens charitables*, 1759, in-12. — *L'Amour décent et délicat*, 1760, in-12. — *Les doux et paisibles Délassements de l'amour*, 1760, in-12. — *Journal de la Charité*, 1760, in-12. — *Le Chansonnier agréable*, 1760, in-12. — *Le Théâtre du grand-monde*, 1760, in-12. — *Paraphrase en vers du* Stabat Mater, in-12.

CHAZELLES (Jean-Matthieu de), astronome, né à Lyon en 1657, commença dès l'âge de 18 ans à travailler sous la direction de J.-D. Cassini à la grande carte géograph., en forme de planisphère, de l'observatoire, et au prolongement de la méridienne. Nommé professeur d'hydrographie à Marseille, en 1685, Chazelles prouva, dans les campagnes de 1686, 87 et 88, qu'il était aussi habile dans la pratique que savant dans la théorie de son art : il dressa une nouvelle carte des côtes de Provence, et donna pour la première fois, en 1690, le spectacle de galères qui naviguèrent sur l'Océan et allèrent jusqu'à Torbay en Angleterre. Il fut reçu à l'acad. des sciences en 1695. Après avoir recueilli une foule d'observations sur les côtes du Ponent, il visita la Grèce, la Turquie et l'Égypte, mesura les Pyramides dans le but de constater l'invariabilité des méridiennes, et crut reconnaître, suivant Fontenelle, « que les quatre côtés de la plus grande étaient exposés aux quatre régions du monde; » mais les mesures récentes et plus exactes de M. Nouet prouvent que l'alignem. des côtés de cette pyramide décline vers l'ouest de 0° 19′ 58″. Les fonctions du professorat, les travaux académiques et le projet d'un ouvr. qui devait présenter une description générale des côtes de la Méditerranée, occupèrent les neuf dern. années de sa vie. Il mourut à Paris en 1710. On a de lui un grand nombre de *Cartes* dans le *Neptune français*.

CHAZELLES (Laur.-Marie de), agronome, né en 1724 à Metz, présid. au parlement de cette ville en 1754, et membre de l'acad. à sa créat. en 1760, joignit toute sa vie aux devoirs de sa place la culture des sciences naturelles. Il contribua beauc. à répandre dans le Messin le goût des plantes dont il avait réuni la collection la plus belle dans son château de Lorry. C'est dans cette retraite qu'il passa les jours orageux de la révolution. Il revint à Metz en 1800, fut élu membre du conseil-génér. de la Moselle, et mourut en 1808. C'est à lui que l'on est redevable de la trad. du *Dictionnaire des Jardiniers*, Paris, 1788; Metz, 1790, 12 vol. in-4, par Miller, et il en existe quelques exempl. grand pap., fig. color.

CHAZOT (Claude), commiss. de police à Paris, mort dans cette ville en 1814, est aut. des ouvr. suiv. : *des Empereurs romains, dissertat. histor., critique et littér.*, Paris, 1807, in-8. — *La Gloire de l'Aigle, emblème, symbole, enseigne militaire et décoration chez les peuples anciens et modernes*, Paris, in-8.

CHÉBYB-BEN-ZÉID, guerrier arabe du 1er S. de l'hég., se fit proclamer khalyfe à Mossoul en l'an 76 de l'hég., fut vaincu par Hedjahj (*v.* ce nom), lieuten. du khalyfe Morvan 1er, et se noya en traversant le Tigre, l'année suiv., 696 de J.-C. La mémoire de ce guerrier s'est conservée jusqu'à nos jours chez les Arabes, et les poètes orientaux le citent comme un modèle de vaillance extraordin.

CHEDEL (Quentin-Pierre), graveur, né à Châlons-sur-Marne en 1705, perfectionna ses études à Paris, et s'y fit bientôt remarquer par son talent pour la gravure à l'eau forte. Employé par les libraires, il publia un grand nombre d'estampes; mais son assiduité au travail finit par détruire sa santé, et il se vit forcé de retourner à Châlons, où il mourut en 1762. Son œuvre est très considérable; le baron de Heinecke l'avait complet. On cite parmi ses productions les plus remarq. : *l'Ouvrage du matin*, *l'Heure du dîner*, *l'Après-Midi* et *les Adieux du soir;* quatre *paysages* d'après Téniers; d'autres d'après Watteau et Wouvermans; des sujets historiques et des portraits d'après Van der Meulen, Jean Breughel et autres peintres de l'école flamande et française.

CHEESMAN (Thomas), graveur anglais, né vers

1760, l'un des meill. élèves de Bartolozzi, exécuta dans la manière de son maître plus. estampes estimées des connaiss., et mourut fort jeune vers 1792. La plus belle pièce de cet artiste est un portrait en pied de *Washington*, dont le fond représente une bataille.

CHEFFONTAINES (Christophe de), en lat., *A Capite Fontium*, en bas-breton *Penfenteniou*, trois mots qui ont la même signific., né en Basse-Bretagne vers 1532, d'une famille ancienne, entra de bonne heure dans l'ordre des Frères mineurs, devint docteur en théologie, et fut élu général de son ordre en 1571. Nommé archevêque de Césarée en 1586, il exerça les fonctions épiscopales dans le diocèse de Sens, en l'absence du card. Pellevé (*v.* ce nom), titulaire. Il alla ensuite à Rome, où il mourut en 1595. Cheffontaines possédait les langues hébraïque, grecque, latine, italienne et espagnole, indépendamment d'une connaissance approfondie du langage bas breton. Ses ouvr., la plupart écrits en latin, sont rares et recherchés. Nous indiquerons les princip. : *Défense de la foi de nos ancêtres, contenant quinze chapitres*, etc., Paris, 1570, in-8. — *Défense de la foi de nos ancêtres, où la présence du corps de N.-S. est prouvée par trois cent cinquante raisons*, ibid., 1571 et 1586, in-8. Ces deux ouvrages, qui doivent être réunis, ont été traduits en latin par l'auteur et réimprimés plus. fois. — *Réponse familière à une épître écrite contre le libéral-arbitre*, etc., Paris, 1571, in-8, traduit en latin par l'auteur. — *Chrétienne confutat. du point d'honneur*, etc., Paris, 1568, 1571 et 1579, in-8 : c'est un écrit contre le duel. — *Varii tractatus et disputationes correctionis nonnullarum commun. opinionum theolog. scholasticæ*, Paris, 1586, in-8 : ce vol. très rare est la première partie d'un ouvrage qui fut supprimé par la congrégat. de l'*index*. Les exempl. en sont presque tous défectueux. — *Epitome novæ illustrationis christianæ fidei adversùs impios*, etc., Paris, 1586, in-8. Les autres écrits de Cheffontaines sont des *Sermons*, d'autres *Traités moraux et dogmatiques*.

CHEFNEUX (Mathias), religieux augustin, né à Liége, fut envoyé à Paris pour y faire ses études en théol., mais ne voulut pas prendre de grades ; son désir était de rester éloigné de toutes les charges pour pouvoir vaquer plus tranquillement à l'étude ; il fut cependant élu prieur de son couvent à Liége, où il mourut vers 1670. Outre quelq. opuscules MSs. et un *Comment. sur les psaumes*, on a de lui en latin, l'*Histoire de l'Église depuis a création du monde*, Liége, 1670, 3 vol. in-fol.

CHEHAB-EDDYN (Abdel-Rahman), historien arabe, né à Damas en Syrie, l'an 599 de l'hégyre (1300 de J.-C.), mort en 665 (1267), a écrit, sous le titre de *Ahzar al-roudathaïn* (fleurs de deux parterres), l'histoire de Noradin et de Saladin, ouvrage qui renferme des matériaux précieux pour l'histoire des croisades. On a du même auteur une *Chronologie de Damas*, une *Hist. des Obaïdites;* et on trouve dans Aboûl-Fédâ (*v.* ce nom), quelq. fragm. de ses poésies. Il ne faut pas le confondre avec Ibrahim Chehab-Eddyn, autre historien arabe, mort en 642 de l'hégyre, et dont la chronique est souvent citée par Aboûl-Fédâ. — Chehab-Eddyn (Ahmed), histor. arabe, né à Fez en Mauritanie, dans le 9e S. de l'hégyre, est auteur d'un *Abrégé de l'histoire universelle*, dont Silvestre de Sacy a donné un extr. détaillé dans le t. II de ses *Notices des MSs. de la biblioth. du roi*.

CHEIBANY, surnom commun à plus. écrivains arabes, dont le plus remarq. est Aboul-Abbas-Ahmed-ben Yahia, cité souvent aussi sous le nom de *Tsalab-el-Nahoui*, naquit vers l'an 200 de l'hégyre (815 de J-C.), fit une étude approfondie des anc. auteurs arabes, du *Corân* et des traditions prophétiques, et fut souvent consulté de toutes les parties de la dominat. musulmane sur les points difficiles. Il mourut en 291 (910 de J.-C.). Les princip. des ouvr. publ. par ce savant, et dont Ibn-Khilcan donne la liste complète, sont un *Traité de l'éloquence arabe*, sous le titre de *Fassyh; Recueil de proverbes; Explicat. des poètes; Recueil des mots que le monde prononce mal; Traité de lecture; Comment. sur le Corân ;* plus. *Traités sur différ. parties de la grammaire arabe*.

CHEKE ou CHEEKE (Jean), écrivain anglais, né à Cambridge en 1514, fut élevé dans l'univers. de cette ville, s'appliqua particulièrem. à l'étude de la langue grecque, et y fit de tels progrès, que le roi Henri VIII institua pour lui une chaire de profess. Mais les réformes qu'il voulut introduire dans la prononciat. de cette langue trouvèrent de nombreux opposants, entre autres l'év. Gardinas, qui défendit de l'employer sous les peines les plus sévères. Cheke embrassa la réforme, se maria, et fut appelé en 1544 à la cour, pour donner des leçons de latin au jeune prince depuis Édouard VI. Nommé membre des deux commiss. créées pour examiner les anciennes lois ecclés., et en former un code propre à la nouvelle situation de l'Église d'Angleterre, Cheke vit sa faveur augmenter encore. Il fut appelé en 1550 au conseil privé d'Édouard VI, fait chevalier l'année suivante, et secrétaire-d'état en 1553. Mais à l'avénem. de la reine Marie, accusé de trahison, il fut arrêté et dépouillé d'une partie de ses biens. Ayant été remis en liberté, il obtint la faculté de voyager sur le continent, parcourut l'Italie et vint se fixer à Strasbourg, où la religion anglic. avait une église. Cette démarche déplut à la cour d'Angleterre ; il perdit le reste de ses biens, et le parti catholique voulant le convertir de gré ou de force, eut assez de crédit pour le faire arrêter, comme il allait chercher sa femme à Bruxelles. Amené à Londres et renfermé à la Tour, il résista d'abord ; mais comme le dernier argument était sa *conversion ou le bûcher*, sa fermeté succomba. Il fit alors une rétractat., en garantie de laquelle on le contraignit d'assister au procès et à la condamnation de plus. hérétiques, dont la plupart étaient ses amis. Il en mourut de chagrin le 13 septembre 1557. Ses contempor. lui ont rendu la justice de dire que c'était

un homme d'un esprit éclairé, d'un grand savoir, d'un caractère bienveill. et charitable. Il a laissé un grand nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons les suivants comme les plus remarquables : *De pronuntiatione græcæ potissimùm linguæ disputationes*, Bâle, 1555, in-8. — *De superstitione, ad regem Henricum VIII*, trad. en anglais et publ. par Strype, à la fin de la *Vie de Cheke*, Londres, 1705. Ses autres écrits sont ou relatifs aux circonstances du temps, ou des traductions du grec en latin, parmi lesquelles on remarque celle des *Homélies de St Jean Chrysostôme*, Londres, 1543, 1547, 2 vol. in-4.

CHELIDONIUS (Benoît), poète lat., né dans le 15e S., embrassa la vie religieuse, fut élu abbé de Notre-Dame des Écossais à Vienne en Autriche, y fit revivre par ses leçons et par ses exemples la culture des sciences et des lettres, et mourut vers 1520. Il avait pris le surnom de *Musophile* (l'ami des muses). Dans le temps qu'il demeurait au couvent de St-Gille, à Meromberg, il avait écrit une chronique en vers de ce monastère, dont Gasp. Bruschius a publié quelques *fragm.* dans *Chronolog. monasterior. Germaniæ*. Mais Chelidonius est principalem. connu par ses deux poèmes *De passione Domini nostri J. Chr.*, et *De vitâ Mariæ virginis*, publ., le prem. en 1510, le second en 1511, gr. in-fol., avec des estampes gravées en bois par le célèbre Alb. Durer. La *Passion* a été reproduite plus. fois, notamm. à Cracovie, 1514, in-4, et à Cologne, 1526, petit in-8. Parmi les autres ouvrages de Chelidonius, on cite encore : *Voluptatis cum virtute disceptatio*, Vienne, 1515, in-4.

CHELLERI (Fortuné), compositeur, né à Parme en 1668, d'une famille allemande qui avait italianisé son nom de *Keller*, étudia son art sous la direction d'un de ses oncles, maître de chapelle de la cathédrale de Plaisance, et se fit connaître par un opéra intitulé : *la Griselda*, qui fut représenté pour la première fois sur le théâtre de Crémone. De retour d'un voyage qu'il fit en Espagne en 1709, il donna successivem. plus. pièces dont le succès accrut et maintint sa réputation. Appelé en Suède, puis en Angleterre, il revint se fixer en Allemagne, où il mourut en 1758, conseiller de cour et maître de musique du landgrave de Hesse-Cassel. Il avait été reçu membre de la société royale de Londres.

CHELLES (Jehan de), architecte français du 13e S., travailla à la construction de l'église Notre-Dame de Paris. Le portail du côté de l'archevêché est de lui.

CHELUCCI (le P. Paulin), vicaire-général des clercs réguliers des écoles pies, né à Lucques en 1682, fut nommé par le pape Clément XI profess. d'éloquence au collége de la Sapience, et remplit cette chaire pendant 41 ans de la manière la plus brillante. Ce religieux, que l'on voit figurer dans l'académie des Arcades, cultivait aussi les sciences physiques et naturelles avec succès. Le gr. pape, Benoît XIV, l'estimait beaucoup, et lorsqu'il fut élu vicaire-général de son ordre, ce pontife lui accorda le titre et tous les priviléges de général. Il mourut à Rome en 1754. Il a publ. : *Institutiones analyticæ*, Rome, 1736, in-8.—*Institutiones arithmeticæ, cum appendice de naturâ atque usu logarithmorum*, ibid., 1743. Ces deux ouvr. ont eu plus. éditions. — *Orationes*, 1727-48, 2 vol. in-8., réimpr. à Leipsig par Kapp, avec une préface.

CHEMCOTTE (Alexandre), célèbre orientaliste, né en Suède, professa l'arabe et le persan à Stockholm avec succès, se fit connaître du monde savant par la publicat. de l'*Hist. de l'empire des Arabes sous les abassides*, fut reçu membre des soc. asiatiq. de Paris et de Londres, et mourut en 1835 à Helsingford, dans la Finlande.

CHEMIN (Jean-Baptiste), curé du diocèse d'Évreux, né en 1726, mort en 1781, a publié les *Vies de St Vénérand et de St Mau, martyrs*, et a laissé en MS. des *Recherches sur l'histoire de Normandie*.

CHEMIN DE LA CHENAYE, avocat et littérat., né en Normandie, mort en 1775, a laissé : *Essai sur le caractère du magistrat*, 1767, in-4. — *Discours sur les devoirs de l'avocat*, 1769, in-8. — *Des obligat. de l'avocat envers la partie*, 1770, in-8. — Des *élégies, stances*, et autres pièces de vers insérées dans les recueils littér. du temps.

CHEMINAIS (le P. Timoléon), célèbre prédicateur, né à Paris en 1652, entra dans la société de Jésus à 15 ans, professa d'abord les humanités et la rhétorique au collége d'Orléans, se livra ensuite à l'éloquence de la chaire et y acquit une grande réputat.; mais la faiblesse de sa santé ne lui permettant plus de suivre une carrière pour laq. il semblait né, on le vit, faible et languissant, aller instruire les pauvres dans les campagnes. Épuisé par de longues souffrances, il mourut en 1689. Le P. Bretonneau publia en 1690 les *Sermons du P. Cheminais*, 2 vol. in-12; il en donna une 3e édition l'année suiv., et 2 autres en 1729. Ces sermons ont eu plus. éditions; la meilleure est celle de Paris, 1764, 5 vol. in-12. Le P. Bretonneau fut également l'éditeur d'un autre ouvr. du P. Cheminais, intitulé : *Sentiments de piété*, Paris, 1691, in-12, réimpr. en 1734 et 1736.

CHEMNITZ (Martin), théologien protestant, né en 1522 dans le Brandebourg, fut disciple de Mélanchthon (*v.* ce nom), et acquit par ses talents et son caractère l'estime et l'affection des princes d'Allemagne, qui l'employèrent utilement dans les affaires de l'Église et de l'état. Il mourut en 1588. On a de lui : *Examen concilii tridentini*, Francfort, 1585, 4 vol. in-fol. et in-4 (cet ouvrage, qui a le plus contribué à la célébrité de Chemnitz, est un cours de théologie à l'usage des Églises protestantes). — *Traité des indulgences* (en lat.), trad. en franç. et imprimé à Genève, 1599, in-8.—*Harmonia evangelica*, 5 parties in-4, publ. à Francfort par Pol. Lyserus, de 1600 à 1611.—*Theologiæ jesuitarum præcipua capita*, La Rochelle, 1589, in-8. — Chemnitz (Christian), petit-neveu du précédent, né à Konigsfeld en 1616, mort en 1666, fut ministre évangélique à Weimar, et professeur

de théologie à Iéna. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie, dont les deux plus remarq. sont : *Brevis instructio futuri ministri Ecclesiæ; Dissert. de prædestinat.* — Chemnitz (Boleslas-Philippe), historien et publiciste, petit-fils de Martin, né à Stettin en 1605, fut annobli par la reine Christine de Suède, en récompense de l'un de ses écrits historiques, et mourut en 1678. Il a laissé une *Hist. de la guerre des Suédois en Allemagne, sous le grand Gustave-Adolphe* (en allem.), Stockholm, 1648-1653, 2 vol. in-fol. Le 1er vol. a été trad. en latin par l'auteur lui-même en 1648. On conserve dans les archives royales de Suède la suite du MS. original de cet ouvrage. On a encore de Pierre Chemnitz, sous le nom d'*Hippolyte à Lapide, Dissertatio de ratione statûs in imperio nostro romano-germanico*, Freystadt (Amsterdam), 1647, in-18, trad. en franç. par Bourgeois de Chastenet sous ce titre : *Des intérêts des princes d'Allemagne*, Freystadt, 1712, 2 vol. in-12, et par Formey, sous celui des *Vrais intérêts de l'Allemagne*, La Haye, 1762, 3 vol. in-8, avec des notes relatives aux changements opérés en Allemagne depuis un siècle, et aux conjonctures où cette contrée se trouvait alors. — Chemnitz (Jean), médecin, frère du précédent, né en 1610, mort en 1681, cultiva la botanique, et composa un catalogue des plantes qui se trouvent aux environs de la ville de Brunswick. Cet ouvrage, qui n'a paru qu'après la mort de l'auteur, a pour titre : *Index plantarum circa Brunswigam nascentium*, etc., Brunswick, 1652, in-4, avec 7 planches.

CHEMNITZ (Jean-Jérôme), naturaliste, né à Magdebourg en 1730, mort en 1800, fut pasteur de l'église des militaires à Copenhague, et s'attacha particulièrem. à l'étude des coquillages. Il a publié sur cette matière un grand nombre de *Mém.* académiq. et des ouvrages en allem., dont les principaux sont : *Petit essai de testacéothéologie*, etc., Francfort, 1760, in-4, avec une pl.—*Sur un genre de coquillages nommé chiton par Linné*, Nuremberg, 1784, in-4, avec 2 planches coloriées. — *Nouveau cabinet systématique de coquillages*, 12 vol. gr. in-4, avec pl. coloriées. — *Description d'un voyage à Faxœ et Stevens Klint*, 1776. Les autres écrits de Chemnitz sont des *extraits* des meill. ouvr. de conchyliologie; des *Mém.* insérés dans la collection de la société des scrutateurs de la nature à Berlin, de 1776 à 1791 ; quelques *Sermons* publ. séparém. ; des *notices* et des *articles* dans plus. feuilles périodiques.

CHEMNIZER (Ivan-Ivanowitch), fabuliste russe, né à Pétersbourg en 1744, d'une famille allemande, entra de bonne heure dans la garde impériale, fit plus. campagnes, passa dans le corps des mineurs, voyagea avec un de ses supérieurs en Allemagne, en Hollande, en France, et, de retour en Russie, demanda son congé pour se livrer à la culture des lettres. Nommé par l'impératrice Catherine consul général à Smyrne, il y mourut en 1784. Les Russes donnent à Chemnizer non-seulem. le talent, mais encore la bonhomie, l'insouciance et la naïveté de notre La Fontaine. La meill. édition de son recueil de *Fables* en trois parties est celle de Pétersbourg, 1799, in-8.

CHEMS-EDDYN, chef tatar, fondateur de la dynastie connue sous le nom de *Molouk-curt*, succéda à son aïeul dans le gouvernem. du Korâçân, l'an 643 de l'hég. (1245 de J.-C.), et fut confirmé dans cette place par Djenghuyz-Khan (Genghis-Khan). Il agrandit bientôt ses domaines, se déclara indépendant, et mourut à Tauris l'an 676 (1278 de J.-C.). Huit princes sortirent de la dynastie Molouk-curt; le dernier, fait prisonn. par Tamerlan, périt avec tous ses enfants par l'ordre de ce conquérant, l'an 1383 de l'ère chrétienne.

CHENARD (Simon), acteur de l'Opéra-Comique, né à Auxerre en 1758, fils d'un menuisier, admis à la maîtrise de la cathédrale comme enfant de chœur, y reçut d'excell. principes de musique, et doué d'une belle voix, résolut d'embrasser la carrière du théâtre. Après avoir débuté en province et joué quelque temps à Bruxelles, il reçut en 1782 un ordre de début à l'acad. roy. de musique; mais on ne tarda pas à reconnaître que son talent convenait mieux à l'Opéra-Comique, et il fut reçu à la Comédie-Ital. en 1783, où il remplaça Caillot sans le faire oublier. Admis à la retraite en 1823, il mourut à Paris en 1832.

CHÉNEDOLLÉ (Charles de), poète distingué, né à Vire (Calvados) vers 1770, élève du collége de Juilly, émigra au commencem. de la révolut., et, pend. son exil en Allemagne, employa ses loisirs à perfectionner ses connaiss. et son talent pour la poésie. De retour en France quelq. temps après le 18 brumaire, il fut nommé d'abord profess. de b.-lettres au lycée de Caen, puis inspect. de l'acad. de cette ville à son organisat. Son poème du *Génie de l'homme*, publ. pour la 1re fois en 1807, est un des meill. ouvr. en vers qui eût paru depuis long-temps. Ce poème, apprécié par les connaisseurs, n'obtint pas l'accueil qu'il méritait d'un public pour qui la poésie était déjà chose indiffér. Deux fois Chénedollé remporta l'amaranthe d'or à l'acad. des Jeux-Floraux en 1808, pour une ode intitulée : *Michel-Ange*, et en 1816 pour celle qui porte le gr. nom de *Dante*. Pressé par ses amis, il se présenta candidat à l'Acad. franç. en 1817, pour succéder à Choiseul-Gouffier; mais il n'obtint que trois voix au 1er tour de scrutin, et se vit préférer Laya (*v.* ce nom). Après la révolut. de 1830, il se démit de sa charge d'inspect., et, retiré dans sa terre de Burey, près de Vire, y mourut le 2 déc. 1833. La meilleure édit. du *Génie de l'homme* est celle de 1825, in-18. On doit encore à Chénedollé : *Études poétiq.*, 1820, in-8, 1822, in-18. Il a été l'édit., avec M. Fayolle, des *OEuvres* de Rivarol, et a revu les *Chefs-d'OEuvre* de Shakespeare, trad. par Bruguières de Sorsum.

CHENEVIX (Richard), chimiste, né vers 1760 en Angleterre, membre de la société royale de Londres, mort à Paris le 5 mars 1830, à 60 ans, est connu par ses nombreux *articles* dans les *Transact. philosophiq.*, *le Journal de Nicholson* et le

Magasin philosophique. Ses observations sur les systèmes minéralogiques contiennent une attaque vigoureuse contre le célèbre Werner, et une défense vraiment philosophique du système de son rival Haüy, publ. dans le LXVIe vol. des *Annales de chimie*, pendant le séjour de l'auteur à Paris, en 1808. Il en surveilla lui-même la *Traduction* et y joignit des remarques sur d'Aubuisson. On lui doit encore de nombreuses analyses métallurgiques dans le *Journal des mines*, t. XIII à XXV. *Remarques sur la nomenclature chimique, suiv. les principes des néologistes français*, 1802, in-12. —*Défense des observat. sur les systèmes minéralogiques*, 1811, in-8. —*Les Rivaux mantouans*, comédie.—*Henri VII*, hist. tragiq., 1812. Ces derniers ouvr. prouvent que Chenevix n'était pas seulement un habile chimiste, et qu'il aurait pu se faire un nom dans les lettres.

CHÉNIER (Louis), né en Languedoc en 1723, historien estimable, et moins connu par les ouvrages qu'il a laissés que par l'illustration de deux de ses fils, passa de bonne heure à Constantinople, où il dirigea d'abord une maison de commerce, puis fut attaché au comte Désalleurs, ambassadeur de France à la Porte-Othomane, après la mort duquel il remplit les fonctions de chargé d'affaires et de consul-gén. jusqu'en 1764. De retour en France en 1767, il accompagna le comte Brugnon en Afrique, eut la plus grande part au traité conclu avec l'empereur de Maroc, et fut nommé consul-gén., puis chargé d'affaires auprès de cette puissance; il conserva ce poste jusqu'en 1784, où il reçut sa retraite. A la révolut., nommé membre du 1er comité de surveillance de la ville de Paris, il s'y conduisit en homme de bien et de courage. La mort de son fils André, que ses efforts ne purent sauver de l'échafaud, empoisonna ses derniers jours, et il mourut à Paris en 1796. On a de lui: *Recherches historiques sur les Maures, et histoire de l'empire de Maroc*, Paris, 1787, 3 vol. in-8. — *Révolution de l'empire othoman et observations sur ses progrès*, etc., Paris, 1789, in-8. Ces deux ouvrages, écrits avec pureté et élégance, renferment des détails intéressants sur le commerce, les mœurs et le gouvernement des musulmans d'Afrique et des Othomans; mais ils sont peu exacts dans ce qui a rapport à l'histoire de ces peuples. Louis Chénier est égalem. auteur d'une brochure de circonstance intit.: *Réclamations d'un citoyen*. Il a laissé en MSs.: *Lettres sur les Turks*, où il relève plus. fausses assertions du baron de Tott (*v.* ce nom).

CHÉNIER (Marie-André de), poète, 3e fils du précédent, né à Constantinople en 1762, fit ses études à Paris au collége de Navarre, et développa de bonne heure son goût pour la poésie. A 16 ans, il savait le grec, et traduisit en vers une ode de Sapho; ce premier essai portait déjà le caractère d'un talent original. A 20 ans, entré comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, il se dégoûta bientôt de la vie militaire et revint à Paris pour se livrer exclusivem. à la culture des lettres. L'excès du travail ayant altéré sa santé, il visita la Suisse et l'Angleterre, et revint se fixer dans la capitale de la France. C'est alors qu'il composa ses pastorales dans un genre dont notre langue n'avait encore aucun modèle, et traça le plan de plusieurs poèmes plus étendus, mais qu'il ne devait pas lui être donné de terminer. Loin de s'empresser de mettre au jour les premiers essais de sa muse, il ne les communiquait qu'en secret à sa famille et à un petit nombre d'amis. La révolution le surprit au milieu de ces douces occupations, et le poète, distrait de ses rêves d'un âge d'or, ne refusa pas son appui aux principes d'une sage liberté. Plus. lettres qu'il fit insérer dans le *Journal de Paris*, et par lesquelles il cherchait à ramener les esprits à des idées plus modérées, le signalèrent à la haine des odieux dominateurs de l'époque. En vain ses amis l'avaient fait éloigner, il fut arrêté dans la famille d'un proscrit qu'il était allé consoler. Trad. au trib. révolut., il monta courageusem. à l'échafaud le 25 juill. 1794. Ses poésies, dont un bien petit nombre avaient été publ. isolém., ont été recueill. par M. H. de Latouche, qui les a fait précéder d'une notice fort intéressante sur l'auteur, Paris, 1819; 2e édition, 1822, in-18. Ses *Œuvres* (anc. et posthumes), réunies à celles de son frère, Paris, 1824-25, forment 2 vol. in-8.

CHÉNIER (Marie-Joseph de), poète, frère du précéd., né à Constantinople en 1764, fut amené en France dès l'âge le plus tendre, et fit ses études à Paris. Destiné par son père à la carrière des armes, il obtint en 1781 une sous-lieutenance dans un régim. de dragons, et quitta le service au bout de deux ans pour se consacrer tout entier à la littérature. Il n'avait que 22 ans lorsqu'il présenta aux comédiens franç. la tragédie d'*Azémire*, qui fut jouée à Fontainebleau le 4 novembre 1786, et deux jours après à Paris. Cette pièce, dans laq. on remarque pourtant quelq. traits heureux et une versificat. facile, n'obtint pas de succès. Chénier consacra trois années à des études plus approfondies de l'art et des effets dramatiques, et donna *Charles IX*, représenté le 4 nov. 1789. L'esprit de parti contribua beaucoup au succès prodigieux de cette pièce, qui fut traduite en plus. langues. En 1791, Chénier fit représenter *Henri VIII* et *Jean Calas*, et l'année suivante *Caïus Gracchus*. Peu satisfait de l'infructueux succès de sa tragédie de *Fénélon*, applaudie sans être appréciée, et surtout sans produire l'effet moral qu'en attendait l'auteur, il donna celle de *Timoléon*, dont les applications hardies portèrent ombrage au comité de salut public; la représentation en fut défendue, et les copies saisies et brûlées : une seule échappa et servit à reproduire la pièce imprimée en 1795. Député à la convention par le départem. de Seine-et-Oise, il y vota sur toutes les questions avec la majorité jusqu'au 31 mai; depuis il ne parla plus dans cette assemblée qu'en faveur des proscrits, et pour engager ses collègues à prendre des mesures contre la barbarie qui menaçait de couvrir la France des débris de ses monuments. Membre

de toutes les assemblées législatives qui se succédèrent jusqu'à 1802, Chénier, qui n'avait pas cessé d'y montrer du zèle pour l'enseignement de la jeunesse, fut appelé aux fonctions d'inspecteur-gén. de l'instruct. publique. Destitué pour son *Épître à Voltaire*, il trouva dans ses talents le moyen de se dérober à un dénûment total; le chef du gouvernement venait de lui accorder une pension de 6,000 fr., lorsqu'il succomba, le 10 janvier 1811, à une maladie qui le consumait depuis 12 ans. La situation de Chénier, autant que son génie, en firent le chantre de la liberté, qu'il eût plus dignement célébrée s'il eût vécu dans des temps moins orageux : membre du conseil des cinq-cents, il se trouva chargé de composer pour les fêtes républicaines des hymnes et chants patriotiq., dont l'un, le *Chant du départ*, partagea souvent avec la *Marseillaise* de Rouget l'honneur de conduire nos soldats à la victoire. Outre les ouvrages dont on a parlé, Chénier en a laissé plus. autres, tant en prose qu'en vers; quoique composés à une époque où les convulsions politiques étendaient leur fatale influence sur presque toutes les productions littéraires, la plupart offrent à la fois une élégance de style et une pureté de goût qui prouvent que leur auteur sut conserver, dans les rangs même du parti qu'il avait embrassé, une délicatesse de sentim. et d'expression qui forme un étrange contraste avec les emphatiques déclamat. des orat. de la démocratie; il faut convenir cependant qu'il n'a pas toujours évité ce travers dans ses discours politiq., où l'on reconnaît trop l'esprit et les passions du temps. Le *Nouvel almanach des muses* renferme ses poésies les plus gracieuses : il en avait lui-même publié un recueil en 1797. Chénier a fourni un grand nombre d'art. littéraires à différents journaux, mais principalem. au *Mercure de France*, dont il fut un des rédact. pendant les années 1809 et 1810. Le recueil de l'Institut, dont il était membre, et où il eut pour successeur Châteaubriand, contient un morceau sur les prix décennaux : c'est son dernier écrit. Les *OEuvres de M.-J. Chénier*, précédées d'une *notice* par M. Daunou, et ornées du portrait de l'auteur d'après H. Vernet, ont été publ. en 10 vol. in-8, Paris, 1824-1825; 3 vol. de cette édit. contiennent les *OEuvres posthumes;* les t. IX et X les *OEuvres* de M.-A. Chénier.

CHENU (Jean), histor., né en 1559 à Bourges, fut avocat au parlem. de cette ville, où il mourut en 1627, laissant sur l'histoire et la jurisprudence plusieurs écrits dont on trouve la liste dans les mémoires du P. Nicéron (t. 40, p. 163). — Chenu (Pierre), grav., né en 1730 à Paris, élève de Le Bas, a gravé plus. beaux portraits et un assez gr. nombre d'estampes, entre autres : *les Amusements des matelots*, d'après Téniers; *le Boulanger flamand*, etc., d'après van Ostade; *Bacchus et Prométhée*, d'après Pierre, etc.

CHÉOPS, roi d'Égypte vers l'an 1178, qu'on croit le même que Chembès, dont parle Diodore de Sicile, fit élever pour sa sépulture *la grande pyramide*, et mourut après un règne ne 51 ans, laiss. le trône à son frère Chéphren, dont l'histoire n'est pas moins incertaine.

CHEOU-SIN ou TCHEOU, dernier emper. de la 2e dynastie chinoise, appelée Chang, parvint à l'empire l'an 1151 avant l'ère chrétienne. Le nom de Cheou-sin est aussi abhorré à la Chine que celui de Néron l'est dans l'Occident, et celui de Tan-ki, sa femme, n'y est pas moins odieux. Cette femme féroce lui répétait sans cesse que la terreur est la plus sûre garde des souverains, et se faisait gloire d'inventer de nouveaux supplices. Une dissolution effrénée occupait tous les instants que ces deux monstres ne donnaient pas aux exécut. sanglantes qui formaient leur spectacle favori, et c'est à leurs orgies nocturnes que quelques auteurs rapportent l'institut. de la fête annuelle des lanternes, si célèbre à la Chine. Enfin Ou-ouang, prince vertueux et puissant, délivra l'empire chinois du joug où il gémissait dep. 32 ans sous le sceptre de ce couple abhorré; défait par les troupes de Ou-ouang, le lâche Tcheou-sin périt sous les décombres de son palais, auquel il avait lui-même fait mettre le feu pour ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur. Après avoir arrêté l'incendie qui menaçait de consumer la ville entière, Ou-ouang fit mettre à mort l'atroce impératrice. A la longue dynastie des Chang succéda (l'an 1122 avant J.-C.) celle des Tcheou.

CHÉRÉA. — V. Caligula.

CHÉREAU (Franç.), grav., né à Blois en 1680, vint jeune à Paris, où il eut pour maître Audran, et tout en cultivant la gravure il établit un commerce d'estampes. Il fut reçu en 1718 à l'académie sur un *portrait* de Louis de Boullongne, et mourut en 1729, avec le titre de graveur du cabinet du roi. Cet artiste excellait dans le portrait : il a gravé différents morceaux de la galerie du régent. Son *œuvre* est considérable. — Chéreau (Jacques), son frère, né en 1694, se fit aussi connaître avantageusement dans la gravure, qu'il quitta pour se livrer au commerce des estampes. On cite de lui : une *Ste Famille*, d'après Raphaël; *David tenant la tête de Goliath*, d'après Le Féti : *le Lavement des pieds*, d'après Nicol. Bertin, et autres pl. d'après divers maîtres.

CHEREBERT. — V. Caribert.

CHÉRÉPHON, poète tragique grec, né à Athènes vers la fin du 4e S. avant J.-C., fut l'ami de Socrate et de Démosthènes. Aristophane s'est moqué de sa maigreur, qui était passée en proverbe chez les Grecs. On ne connaît pas un fragment de ce poète.

CHÉRILE, poète grec, né vers la 78e olympiade, célébra dans un poème la victoire remportée par les Athéniens sur Xercès. On en trouve des fragments dans Aristote, dans Strabon et dans Josèphe. Les Athéniens ordonnèrent par un décret que les vers de Chérile seraient récités avec les poésies d'Homère. Les fragments qui nous restent de ce poète ont été réunis par Aug.-Frid. Naeck, Leipsig, 1817, in-8, précédés d'une dissertation sur sa vie et sur les écrivains du même nom. — Il ne

faut pas le confondre avec un autre Chérile, mauvais poète, qui suivit Alexandre en Asie pour chanter ses victoires, et mourut, dit-on, de misère parce qu'Alexandre ne s'étant engagé qu'à lui payer un philippe d'or pour chaque bon vers, il ne s'en trouva que sept dans un poème fort long qu'il avait composé. Suivant d'autres versions, il aurait été plus généreusem. récompensé de son travail par le vainqueur de Darius.—Suidas fait mention d'un Chérile, poète tragique d'Athènes, auteur de 150 pièces de théâtre, et couronné 13 fois. Le même critique attribue à ce poète l'invent. des masques et du costume théâtral.

CHÉRIN (Bernard), généalogiste, né près de Langres en 1718, vint jeune à Paris pour s'y perfectionner dans les lettres, dut à ses talents le titre d'historiographe des ordres roy. de St-Lazare, de St-Michel et du St-Esprit, et mourut en 1785. Chérin s'est acquis de la réputation par l'équité qu'il apportait dans l'examen des titres, où plus. de ses prédécesseurs n'ont mis souvent que de la complaisance. On a dit de lui que dans ses recherches « il était injuste à force de justice. » —Chérin (Louis-Nicolas-Hyacinthe), fils du précéd., né à Paris en 1762, succéda à son père dans la place de généalogiste des ordres du roi. A la révolution, se trouvant sans emploi, il entra dans la carrière milit., fut nommé général de brigade, puis command. de la garde du directoire en 1797; fut fait général de division, et peu de temps après chef de l'état-major-gén. de l'armée du Danube, sous les ordres de Masséna; blessé grièvement devant Zurich, il mourut des suites de sa blessure à Araw, le 14 juin 1799. Chénier prononça son éloge au conseil des cinq-cents. Il avait contribué à la pacificat. de la Vendée, et fait partie de l'expédition du général Humbert en Irlande. On a de lui : *Généalogie de la maison Montesquiou-Fezensac*, Paris, 1784, in-4. — *La Noblesse considérée sous ses différents rapports*, etc., ibid., 1788, in-8. — *Abrégé chronologique d'édits, déclarations, réglements, arrêts et lettres-patentes des rois de France de la troisième race, concernant le fait de noblesse*, ibid., 1788, in-12 : c'est un code de jurisprudence nobiliaire, précédé d'un discours sur l'origine de la noblesse, ses différ. espèces, ses prérogatives, etc.

CHERLER (Paul), poète latin, né à Bâle, a laissé : *Encomium urbis Basileæ, carmine heroico*, Bâle, 1577, in-4. — *Ecclesiæ et acad. Basil. luctus*, etc., ibid., 1565, in-4, livre rare et curieux, contenant les épitaphes de 32 personnages, morts de la peste qui ravagea le canton de Bâle en 1554. — Cherler (Jean-Henri), médecin et botaniste à Bâle, aida Jean Bauhin (v. ce nom), son beau-père, dans la composition d'une histoire générale des plantes, dont il fit paraître l'esquisse 6 ans après la mort de ce savant; mais il est difficile de préciser la part qu'il eut à la grande histoire, qui ne parut qu'en 1650 et 1651, époque où Cherler avait lui-même cessé de vivre. Le nom de *Cherleria*, donné par Haller à un nouveau genre de plante, a consacré la mémoire de ce botaniste.

CHÉRON (Charles), graveur, né à Lunéville en 1635, fils d'un bijoutier du duc Charles IV, se fit une réputation par son talent de modeler : dans un voyage à Rome, il fut nommé par le pape son premier graveur; appelé par Colbert à Paris, il grava les coins des médailles destinées à conserver le souvenir des victoires de Louis XIV, et mourut célibataire en 1699.

CHÉRON (Élisabeth-Sophie), née à Paris en 1648, fille d'un peintre en émail, se distingua de bonne heure par son talent pour la peinture, dont son père lui avait appris les différents procédés. Elle fut admise à l'acad. en 1672 sur la présentation de Lebrun. Depuis elle montra qu'elle n'était pas moins habile dans l'art de graver, et prit rang parmi les meilleurs musiciens de son temps; enfin elle se fit un nom comme poète. A 60 ans elle épousa un ingénieur du roi, Le Hay, à peu près du même âge, et mourut en 1711. Ses princip. productions dans la gravure sont : *une Descente de croix*, d'après Zumbo; *Livre de principes à dessiner*, en 36 pl.; *pierres gravées*, en 41 pl. Comme poète, on a d'elle : *Essai en vers de psaumes et de cantiq.*; *les Cerises renversées*, poème en III chants, et une *Ode sur le jugement dernier*. Elle était membre de l'academ. des *Ricovrati* de Padoue.— Chéron (Louis), son frère, né à Paris en 1660, se rendit en Italie, où il passa 10 ans à étudier les ouvrages des grands maîtres. De retour à Paris, il y peignit plus. tableaux, entre autres : *Hérodiade tenant la tête de St Jean; le prophète Agabus devant St Paul*, et une *Visitation*. Il grava à l'eau forte; dans le nombre de ses estampes on cite : *l'Eunuque baptisé par St Philippe; St Pierre guérissant un boiteux; Ananias et Saphira frappés de mort*. Il mourut à Londres en 1725.

CHÉRON (Louis-Claude), littér., né à Paris en 1758, fut nommé, en 1790, administrat. du dép. de Seine-et-Oise, puis en 1791 député à l'assemblée législat., où il manifesta des opinions sages et modérées. Incarcéré pendant la terreur, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor, refusa, en 1798, d'entrer au conseil des cinq-cents; mais plus tard il accepta la préfecture de la Vienne, et mourut à Poitiers le 13 octobre 1807. La culture des lettres remplit tous ses loisirs; il a laissé plus. ouvr., dont le plus connu est une imitation de la meill. pièce du théâtre comique anglais, *School for scandal* (l'École de la médisance), de Shéridan : après avoir paru d'abord en 5 actes sous le titre de *l'Homme à sentiments* (1789), puis en 3 actes sous celui du *Moraliseur* (1801), ensuite de *Valsin et Florville*, cette pièce fut remise en 5 actes (1805), et l'aut. la fit jouer sous le titre du *Tartufe de mœurs*, qu'elle a gardé. Chéron avait débuté dans la carrière dramatique par *le Poète anonyme*, comédie en 2 actes et en vers, 1785, in-8, qui ne fut point représentée; cette pièce fut suivie de *Caton d'Utique*, trag. en 3 actes, imitée d'Addison, 1789, in-8. On lui doit, entre autres

traduct. de l'angl., les *Leçons de l'enfance*, de miss Edgeworth, 1803, 5 vol. in-16 : celle qu'il a donnée du roman de *Tom Jones*, par Fielding (Paris, 1804, 6 vol. in-12), est très estimée. Moins doué peut-être du talent de créer que de celui de coordonner et de polir les créations d'autrui, Chéron a laissé MSs. deux pièces reçues au Théâtre-Franç., plusieurs comédies en vers, une tragédie d'*Othello*, une trad. des meilleures odes d'Horace, et un gr. nombre de poésies fugitives.

CHÉRONÉE, ville de Béotie au N.-O., fut le théâtre de plusieurs combats célèbres dans l'hist. de la Grèce : les Athéniens y furent défaits par les Béotiens, l'an 447 av. l'ère chrét., et Philippe y remporta sur les troupes réunies d'Athènes et de Thèbes une victoire éclatante, l'an 338 av. J.-C.

CHERPITEL, architecte, né à Paris, fut admis en 1776 à l'acad. d'architecture; il ne fut pas compris dans la réorganisation de l'Institut, et mourut en 1812. *L'Église du Gros-Caillou*, ainsi que plus. hôtels dans le faubourg St-Germain, attestent les talents de cet artiste.

CHERRIER (Sébast.), curé du diocèse de Toul, né à Metz en 1699, est aut. de plus. écrits élément., principalement sur la manière d'apprendre à lire aux enfants. Nous ne citerons que celui qui a pour titre : *Méthodes nouvelles pour apprendre à lire aisément et en peu de temps*, etc., 1755, in-12, le plus complet et le meilleur des différents traités qu'on a de cet estimable aut., mort près de Paris vers 1780. — Claude Cherrier, censeur, signait ses approbations du nom de *Passart*, par respect sans doute pour le caractère sacerd. Il mourut en 1738. On lui doit : *Polissonniana, ou Recueil de turlupinades*, etc., Amsterd., 1722, nouv. édit., 1725, in-12. — *L'Homme inconnu, ou les équivoques de la langue*, etc., Paris, 1722, in-12.

CHERSIPHRON, ou CTÉSIPHON, ARCHIPHRON, etc., archit., né à Gnosse dans l'île de Crète, traça le plan et commença (vers l'an 684 av. l'ère chrét.) la construction du temple d'Éphèse, compté plus tard au rang des sept merveilles du monde; il détermina les proportions de l'ordre ionique dans un écrit qu'il composa de concert avec Métagènes, son fils et le continuateur de son magnifique ouvr., qui, dans le cours de tant de siècles, a excité une si vive admirat. Le temple d'Éphèse, incendié par Érostrate, la prem. année de la 106e olympiade (356 ans av. l'ère chrét.), et restauré 22 ans après, par Dinocrate aux frais des Éphésiens, fut détruit par les Goths sous le règne de Gallien (vers l'an 263); des fragments de marbre épars sur une circonfér. de plus. milles indiquent seuls l'emplacement de ce merveilleux édifice, dont les plus belles colonnes ont été enlevées par les sulthans Bajazet et Soliman pour servir d'ornem. à leurs mosquées. Vitruve a décrit les machines que Chersiphron employa pour le transport des énormes blocs de marbre dont chaque pièce devait former une colonne d'ordre ionique. Léon Alberti a fait graver les dessins de ces mêmes machines dans son traité d'architect. pour l'hist. et la description de ce monum. — V. la *Dissert.* de Gio. Poleni, insérée dans les *Mém. de l'acad. de Cortone*, et le *Voyage en Grèce*, de Choiseul-Gouffier.

CHÉRUBIN (le P.), d'Orléans, capucin, cultiva les sciences exactes, devint habile dans la mécanique et perfectionna la construction de divers instruments d'optique, science à laquelle il s'était principalem. livré et sur laquelle il a laissé plus. écrits qu'on peut encore consulter avec fruit, tels sont : *la Dioptrique oculaire*, etc., Paris, 1671, in-fol. — *La Vision parfaite*, etc., Paris, 1677, in-fol., qu'il publ. l'année suiv. en latin sous ce titre : *de Visione perfectâ*, in-fol. On a du même aut. plus. autres ouvr. sur différentes branches de la physique. Le P. Chérubin s'était appliqué à perfectionner l'acoustique, et fit à ce sujet de curieuses découvertes à l'aide de procédés dont on ignore aujourd'hui le mécanisme. — Chérubin Sandolini (le P.), capucin d'Udine, a publ. sur la gnomonique un ouvr. intit. : *Taulemma Cherubicum catholic. univ. ac partic. continens principia*, etc., Venise, 1598, 4 vol. in-fol., divisés en XII liv.; ce relig. a laissé en MSs. quelq. autres ouvr. sur les mathémat. — Chérubin de Morienne (le P.), capucin missionn., mort en 1606 à Turin, en réputation de sainteté, avait composé, pour la conversion des calvinistes du Chablais, un gr. nombre de discours et de controverses, dont il n'a été impr. que ses *Acta disputat. habitæ cum quodam ministro hæretico, circa div. eucharistiæ sacramentum*, 1593.

CHÉRUBINI (Laerzio), compilat., né à Norcia, duché de Spolette, forma le premier le projet de recueillir les bulles et constitutions des papes depuis Léon Ier, et fit imprimer cette vaste collection du *Magnum bullarium*, Rome, 1617; la dernière édit., qui est aussi la plus estimée, fut donnée à Luxembourg en 1742 et années suiv.; elle s'étend jusqu'à Benoît XIV et compr. XIX tomes. — Son fils et son principal collaborat., Chérubini (Angelo-Maria), relig. du Mont-Cassin, publia à Rome, en 1638, les *Constitut.* d'Urbain VIII. — Chérubini (Flavio) donna un *Compendium* du Bullaire, Lyon, 1624, in-4.

CHÉRUSQUES, ancien peuple de la Germanie, occupaient le pays situé à l'E. du Visurgis (aujourd'hui les duchés de Lunebourg et de Brunswick); après avoir bravé long-temps l'effort des armes romaines, les Chérusques furent soumis par Germanicus.

CHÉRYF-ÊD-DYN-ALY, docteur persan, né à Yiezd, l'un des historiens de Timur, florissait vers l'an 828 de l'hég. (1425 de notre ère). Les écrits de ce *mollâ*, que Khondémyr nomme le plus aimable des sav., offrent des détails précieux pour la géogr. de la Haute-Asie. Pétis de la Croix, le fils, a donné une traduct. de son *Zefer Nâméh*, sous le titre d'*Hist. de Timur-Bec*, etc., Paris, 1722, 4 vol. in-12.

CHÉSEAUX (Jean-Philippe-Loys de), physicien, né en 1718 à Lausanne, petit-fils de Crouzat, à son exemple se livra de bonne heure à l'étude des sciences, fit construire un observatoire, et com-

muniqua ses observations à l'acad. des sciences, qui le nomma son correspondant. Il mourut à Paris en 1751, laissant entre autres ouvrages : *Essais de physique; Tr. de la comète de* 1743-1744, Paris, 1744, in-8.—*Dissertations critiques sur la partie prophétique de l'Écrit. sainte*, Paris, 1751; *Mémoires posthumes sur divers sujets d'astron. et de mathémat.; Essai sur la population du canton de Berne*, 1766. Il est presque entièrement l'auteur de la *Carte de l'Helvétie ancienne;* Seigneux de Correvon a publié la vie de Chéseaux avec une dissert. de cet auteur sur l'*année de la naissance de J.-C.*, dans le 3ᵉ vol. de sa trad. du *Traité de la Religion*, d'Addison, Genève, 1771, in-8.

CHÉSEL (Jean van), peintre flam., né en 1644, fit à Madrid, pour la reine Louise, femme de Charles II, l'*Hist. de Psyché*, sur des planches en cuivre, et réussit dans le paysage, les fleurs, les fruits et l'hist. Il fut peintre de Marie-Anne de Neubourg, 2ᵉ femme de Charles II, et mourut en 1708 à Paris, où il était venu pour peindre Philippe V.

CHÉSELDEN (William), célèbre chirurg., né à Burow, comté de Leicester, en 1688, étudia l'anatomie sous Cowper, suivit les cours de clinique à l'hôpital St-Thomas. Il n'avait que 22 ans quand il donna lui-même des leçons d'anatomie qui lui fournirent un gr. nombre d'observat. rares, insérées dans les transact. philosoph. de la société royale de Londres, dont il était membre. En 1713 il publia un *Traité complet d'anatomie*, qui a été souvent réimpr.; en 1723, un *Traité de la taille au haut appareil*, et en 1733 un *Traité d'ostiographie*, in-fol., avec des pl., qui le placèrent au rang des prem. anatomistes de l'Angleterre. Nommé chirurgien en chef de l'hôpital St-Thomas, il devint ensuite prem. chirurgien de la reine. Aussi heureux qu'habile dans toutes les opérations dont il était chargé, Chéselden, quoiqu'il eût presque toujours réussi dans la taille au haut appareil, abandonna pourtant cette méthode pour adopter la taille latérale de Fr.-Jacq. de Beaulieu (*v.* ce nom). Mais ce qui assure à ce grand chirurgien une réputat. immortelle, c'est le succès de l'opération qu'il fit en 1728 sur un aveugle-né, auquel il donna la vue au moyen d'une prunelle artificielle. Chéselden mourut en 1752. Son *éloge* par Morand est impr. dans le tome III des *Mémoires de l'acad. de chirurgie*, dont il était le prem. associé étranger.

CHESNAYE (Nicole de La), écrivain français, vivant sous le règne de Louis XII, est auteur d'un ouvrage fort rare, divisé en 4 parties, et ayant pour titre : *la Nef de santé, avec le gouvernail du corps humain, la condamnation des banquets, à la louange de diepte* (diète) *et sobriété, et Traité des passions de l'âme qui sont contraires à la santé*, Paris, in-4, S. D.; il y a deux autres édit. également in-4, ibid., 1507 et 1511, fig., goth.

CHESNAYE-DESBOIS (Franç.-Alex. AUBERT de La), littér., né à Ernée dans le Maine, en 1699, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des capucins, puis, ayant quitté son cloître, se mit à la solde des abbés Desfontaines et Granet, et rédigea pour ces deux journalistes des articles auxquels ils mettaient leurs noms après les avoir revus. Il travailla ensuite pour son propre compte, publia successivement un gr. nombre d'ouvr. médiocres, principalem. des *Dictionnaires*, et mourut dans un hospice à Paris en 1784. En renvoyant pour la liste des ouvr. de cet écrivain à la *France littéraire* de M. Querard, on indiquera seulem. ceux qui sont recherchés ou qui peuvent être utilement consultés : *Dictionnaire universel et raisonné des animaux*, 1759, 4 vol. in-4. — *Dictionnaire domestique*, Paris, 1762-63, 3 vol. in-8.—*Dictionn. historique des mœurs, usages et coutumes des Français*, 1767, 3 vol. in-4. — *Dictionn. de la noblesse*, etc., 1770 et 1784, 12 vol. in-4, avec un *supplém.* en 3 vol., devenu très rare, la plupart des exempl. ayant été détruits pendant la révolut.

CHESNEAU (Nicolas), en latin *Querculus*, littérat., né en 1521, dans un village de Champagne, fut d'abord profess. de belles-lettres au collége de La Marche, chanoine et doyen de St-Symphorien de Reims, et mourut dans cette ville en 1581. On lui doit la 1ʳᵉ édit. de la *Chronique* de Flodoard, dont il avait donné une trad. franç. sous le titre d'*Hist. de l'Église de Reims*, 1581, in-4. Ses autres ouvr. sont : *Hexastichorum moralium libri II*, Paris, 1552, in-fol.—*Epigrammatum lib. II*, ib., 1552, in-4. — *Poetica Meditatio de vitâ et morte D. Francisci Picart*, 1556, in-4. — *In fortunam jocantem carmen heroicum*, etc., Paris, 1558, in-8. — *Avis et remontrances touchant la censure contre les anti-trinitaires*, trad. du latin du card. Hosius, Reims, 1573, in-8.—*Psalterium decachordon Apollinis et IX musarum*, ibid., 1575; une trad. du *Traité de la Messe évangélique*, de Fabri d'Heilbronn. — Chesneau (Jean), secrét. du chev. d'Aramont, ambassad. de François Iᵉʳ à Constantinople, en 1546, est aut. d'une *Relat.* de cette ambass. dont le MS. se trouve à la biblioth. roy.— Chesneau (Nicolas), en latin *Quercetanus*, médecin, né à Marseille en 1601, mort vers 1675, fut l'oncle du célèbre grammairien Dumarsais (*v.* ce nom). On a de lui : *Discours et Abrégé des vertus et des propriétés des eaux de Barbotan, en la comté d'Armagnac*, Bordeaux, 1628, in-8. — *Pharmacie théorique*, Paris, 1660, in-8, et 1682, in-4. — *Observationum medicinal. lib. V*, etc., etc., Paris, 1672, in-8.

CHESNECOPHORUS (Nicolas), né en Suède dans la province de Néricie vers le milieu du 16ᵉ S., fut nommé chancelier par le roi Charles IX, qui l'employa dans les affaires les plus importantes; il fut ambassadeur de ce prince à Copenhague et successivement dans différents cours d'Allemagne, et mourut après 1611. On lui doit plusieurs ouvrages, dont le plus important est son *Exposé des motifs qui ont engagé les états de Suède à ôter la couronne au roi Sigismond*. — Chesnecophorus (Jean), médecin suédois, né en 1581, fut pourvu le prem. de la chaire de médec. créée à l'univers. d'Upsal, et mourut en 1635, laissant un *Recueil de*

Dissertations sur l'Hist. naturelle, 1620-26, in-4.

CHESTERFIELD (PHIL. DORMER STANHOPE, comte de), homme d'état habile, et non moins distingué comme écriv., né à Londres en 1694, après avoir fait d'excellentes études à Cambridge, et voyagé sur le continent, revint en Angleterre, à l'avénem. de Georges Ier. Membre de la chambre des communes, il ne tarda pas à s'y distinguer parmi les orateurs les plus éloquents, et quoique bien jeune encore, se fit remarquer par la sagesse de ses opinions. A la mort de son père, en 1726, il passa dans la chambre des pairs, où il soutint sa réputation d'orateur, notamment par un discours sur la nécessité de soumettre les pièces de théâtre à une censure préalable. En 1728, nommé ambassadeur en Hollande, sa conduite dans cette mission lui valut, avec l'ordre de la Jarretière, la place de grand-maître de la maison du roi Georges II. Il fut rappelé de La Haye en 1732, mais il y retourna bientôt avec le même titre d'ambassadeur, s'y conduisit avec la même habileté; devint ensuite vice-roi d'Irlande; et, de retour à Londres, en 1748, occupa le poste de secrétaire-d'état. Quelq. années après, sa santé commençant à s'altérer, il prit le parti de renoncer aux affaires et à l'administration, pour consacrer le reste de sa vie à la retraite, à l'étude et au commerce de quelques vrais amis. Il mourut en 1773, après avoir eu le rare bonheur d'obtenir tous les genres de succès qu'il avait recherchés. Le talent de Chesterfield comme écrivain ne s'est montré que dans un petit nombre d'essais, insérés la plupart dans quelques ouvr. périodiq. du genre du *Spectateur;* dans ceux de ses discours parlementaires qui ont été impr., mais surtout dans le rec. de ses *Lettres* à son fils, publ. en 1774, et qui ont fait tant de bruit dans toute l'Europe. Ce recueil a suffi pour placer lord Chesterfield au rang des prem. écriv. de sa nation; mais on regrette qu'un homme de tant d'esprit et de mérite se soit montré si léger, si frivole dans une correspondance qu'il destinait à l'éducat. de son fils, auq. il recommandait avant tout le bon ton et les belles manières, pour réussir dans le monde. Certes, ce n'était pas là ce qu'on devait attendre d'un des meilleurs esprits de l'Angleterre, de l'ami de Pope, de Bolingbroke et de Montesquieu. Les *OEuvres* de Chesterfield ont été imprim. plus. fois dans div. formats. La meilleure édition est celle de Londres, 1777, 3 vol. in-4, précédée de *mémoires* sur sa vie, par le docteur Matty, son médecin et son ami. On y réunit ses *Lettres*, 1778, 2 vol. in-4. Plusieurs morceaux de Chesterfield ont été trad. en français. Il existe une trad. estimée de ses lettres, Amsterdam, 1776, 4 vol. in-12, réimpr. Paris, 1812.

CHÉTARDIE (JOACHIM TROTTI DE LA), curé de St-Sulpice de Paris, né dans l'Angoumois en 1636, fut en 1702 nommé évêq. de Poitiers, mais refusa ce siége, et mourut en 1714. On a de lui plus. ouvr., dont les principaux sont : *Homélies* (en lat.) pour tous les dimanches de l'année, Paris, 1706-8, 2 vol. in-4. — *Homélies* (en franç.), ib., 1707-13, 3 vol. in-4, et 4 vol. in-12. — *Catéchisme de Bourges*, in-4, ou 4 vol. in-12, réimprimé sous le titre d'*Abrégé de la Doctrine chrétienne*, Paris, 1708, 6 vol. in-12. — *Entretiens ecclésiastiques tirés de l'Écrit. sainte*, etc., 4 vol. in-12. — *Explication de l'Apocalypse*, etc., Bourges, 1692, in-8, et Paris, 1701. — Le chev. de la CHÉTARDIE, neveu du précéd., mort en 1700, est aut. d'une *Instruction pour un jeune seigneur*, ou *Idée d'un galant gentilhomme*, Amsterdam, 1685, in-12. — *Instruct. pour une jeune princesse, ou l'idée d'une honnête femme*, 1685, in-12, réimpr. à la suite du *Traité de l'Éducation des Filles*, par Fénélon.

CHÉTARDIE (JOACHIM-JACQUES TROTTI, marquis de LA) de la même famille, né en 1705, entra de bonne heure au service, devint colonel en 1734, et nommé en 1739, ambassad. en Russie, concourut à faire monter sur le trône la princesse Élisabeth. Dès-lors il jouit de la plus haute faveur près de la nouv. impératrice, qui, dans son audience de congé, lui fit des cadeaux de la valeur d'un million, et, le 1er sept. 1742, veille de son départ, le décora des ordres de St-André et de Ste-Anne. On a prétendu que la reconnaissance d'Élisabeth pour la Chétardie s'était étendue beauc. plus loin; mais ce sont là de ces allégat. sans preuves qu'un histor. qui se respecte se garde bien d'admettre légèrement. Quoi qu'il en soit, Élisabeth sollicita le retour de la Chétardie, qui fut renvoyé en 1743 à Pétersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire; mais ses lettres de créance ne furent point admises par les ministres russes, sous le prétexte qu'on n'y donnait point à leur souveraine le titre d'*impératrice*. La Chétardie n'en fut pas moins bien accueilli par Élisabeth. Malheureusement, ayant voulu faire expulser du conseil des ministres Bestucheff, qui n'était pas favorable à la France, cette intrigue déplut à l'impératrice, qui lui retira les ordres dont elle l'avait décoré, et le fit reconduire jusqu'à la frontière, au mois de juin 1744, en prenant soin d'instruire le roi de France des motifs qui lui avaient fait prendre ce parti rigoureux. La Chétardie, exilé dans ses terres, obtint l'année suiv. la permission d'aller servir à l'armée d'Italie. En 1749, il fut nommé ambassadeur près du roi de Sardaigne. Plus tard, employé à l'armée d'Allemagne, il fut nommé commandant de Hanau, et y mourut le 4 janvier 1758. C'était un des plus beaux hommes de son temps.

CHETWOOD, théologien anglais, mort en 1720, nommé évêque de Bristol par Jacques II, ne put prendre possession de ce siége. On a de lui quelques *poésies*. Il a laissé inéd. une *Vie de lord Roscommon*. — CHETWOOD (William-Rufus), aut. dramatique, mort en 1766, avait été libraire et souffleur du théâtre de Drury-Lane. Il a composé plusieurs pièces de théâtre qui ne sont plus au répertoire, et une *Histoire du Théâtre anglais*, Londres, 1749.

CHEVALET (ANTOINE). — V. CHIVALET.

CHEVALIER (ANTOINE-RODOLPHE), *Cevallerius*, orientaliste, né dans la Normandie en 1507, d'une

famille protest., vint étudier l'hébreu à Paris, et se fit bientôt remarquer par son érudit. Les guerres civiles l'ayant obligé de quitter la France, il voyagea en Angleterre et en Allemagne, fut appelé pour professer l'hébreu à Strasbourg et à Genève, où il acquit le droit de cité. L'amour de la patrie l'ayant ramené à Caen, on le sollicita d'y donner des leçons. Forcé de s'expatrier de nouv. à l'époq. de la St-Barthélemi, il se réfugia à l'île de Guernesey, où il mourut en 1572. On a de lui : *Linguæ hebraicæ rudimenta*, Paris, 1567, in-8, et plus. traductions de l'hébreu insérées dans la Bible polyglotte de Walton (*v.* ce nom). Chevalier fut l'interprète de Calvin pour les livres hébreux. Il travailla avec Bertram et Mercerus (*v.* ces noms) au *Thesaurus linguæ sanctæ* de Pagnini, et fut en relat. avec les hommes les plus sav. de son temps.

CHEVALIER (Guillaume), poète français, né dans le Nivernais, exerça la médecine à Niort, où il fit impr. un ouvr. intit. : *OEuvres ou Mélanges poétiques, où les plus curieuses raretés et diversités de la nature divine et humaine sont traitées en stances, rondeaux, sonnets et épigrammes*, Niort, 1647, in-8. On lui doit un second rec. intit. : *la Poésie sacrée*, ou mélanges poétiques en vers lat. et franç., élégies, etc., traitant des mystères de N.-S. J.-C., etc., Paris, 1669, in-12. On suppose aussi qu'il est l'auteur d'un *Nouveau cours de philosophie* en vers, avec des *remarques* en prose, ibid., 1655, in-12. On trouve des détails sur Chevalier dans les *Vies des poètes français*, par Colletet, MS. qui du cabinet de Barbier a dû passer à la bibliothèque royale. — Il ne faut pas confondre ce poète avec un autre Guillaume Chevalier ou Chevallier, qui publ., en 1584, un rec. de quatrains moraux sous ce titre : *le Décès, ou Fin du monde, divisé en trois versions*, in-4.

CHEVALIER (Jean), jésuite, né à Poligny en 1587, fut, pendant 30 ans, grand-préfet du collège de La Flèche, et mourut dans cette ville en 1644. On a de lui : *Lyrica in patres societ. Jesu in oram canadensem transmittendos*, La Flèche, 1635, in-4. — *Prolusio poetica, seu libri carminum heroicorum*, etc., etc., ibid., 1638, in-8, réimpr. avec changem. et augmentat. sous le titre de *Polyhymnia, seu variorum carminum lib. VII*, ib., 1647, in-8. — Un jésuite du même nom, né dans le Perche en 1627, mort aux Antilles en 1649, a publ. : *Réponse d'un ecclésiastique à une dame religieuse de Fontevrault*, etc., Paris, 1641, in-4 (sous le nom de Fr. Chrétien). — *Vie de Robert d'Arbrisselles, fondat. de l'ordre de Fontevrault*, trad. du lat. de Baulderic, La Flèche, 1647, in-8.

CHEVALIER, comédien de la troupe du Marais, mort en 1673, est auteur de dix pièces de théâtre, dans le genre burlesque, impr. de 1661 à 1668, in-12. Ces farces, écrites en vers, et remplies de pointes triviales et d'indécentes équivoques, sont cependant recherchées des amateurs qui veulent connaître l'état de la comédie avant Molière. Devenues rares, on trouve difficilem. à en compléter la collection.

CHEVALIER (Nicolas), né, suivant la *France littér.*, à Sedan, de parents protestants, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, et s'établit à Utrecht, où il joignit au commerce des livres celui des médailles et des curiosités. Il mourut vers 1720. On a de lui plus. ouvr., entre autres : *Histoire de Guillaume III, roi d'Angleterre, par médailles, inscriptions et autres monuments*, Amsterdam, 1692, in-fol., fig. — *Descript. d'une antique pièce de bronze*, etc., ibid., 1694, in-12. — *Dissertation sur des médailles frappées à l'occasion de la paix de Ryswick*, Amsterdam, 1700, in-8. — *Description de la pièce d'ambre gris de la chambre de commerce d'Amsterdam*, 1700, in-4, rare. — *Recherches curieuses d'antiquités venues d'Italie, de Grèce et d'Égypte*, 1709, in-fol., fig. C'est la descript. de son cabinet, où il avait réuni bien des médailles fausses et des objets de peu de valeur.

CHEVALIER (Jean-Damien), médecin du roi à St-Domingue, né à Angers, mort en 1770, a publ. quelq. *opusc.* et une *Chirurg. complète*, oubliés dep. long-temps; mais on peut lire encore avec fruit ses *Lettres sur les maladies de St-Domingue*, 1752, in-12, et *sur les plantes de cette île*, Paris, 1752, in-8.

CHEVALIER (Paul), professeur de théologie et d'hist. ecclésiastique à Groningue, mort dans cette ville en 1796, est aut. de *six Disc.* (ou sermons) *sur quelques vérités fondamentales de la morale*, Groningue, 1770, in-8.

CHEVALIER (Franç.-Félix), histor. estimable, né à Poligny en 1705, fut maître des comptes à la chambre de Dole, membre de l'acad. de Besançon, de la société d'agriculture d'Orléans, et mourut en 1808. On a de lui : *Mémoires histor. sur la ville de Poligny*, Lons-le-Saunier, 1767-69, 2 vol. in-4, ouvr. plein de recherches neuves, et dont les exemplaires deviennent rares.

CHEVANES (Nicolas), avocat au parlement de Bourgogne, né à Autun, mort vers 1654, est aut. des ouvr. suiv. : *De duplici unius episcopi in eâdem diæcesi sede disquisitio*, cité par Lamarre dans son *Conspectus histor. Burgundiæ*; *Mausolée à la mémoire de César-Auguste de Bellegarde, baron de Termes*, Lyon, 1621, in-4, et plus. *factum* pour la défense de l'ordre de Cîteaux. — Jacques-Auguste de Chevanes, fils aîné du précéd., né à Dijon en 1624, reçu avocat en 1645, occupa 24 ans la charge de secrétaire du roi à la chancellerie de cette ville, acquit une gr. réputation au barreau, surtout dans les matières ecclésiastiq., et mourut en 1690. On a de lui : *Coutumes générales du pays et duché de Bourgogne*, etc., Châlons, 1665, in-4; des *vers* grecs et latins en tête de divers ouvr. de C. Fevret. Il a laissé MSs. les *Vies* (en latin) *de Nicol. Chevanes*, son père, *de Ch. Fevret*, *de Jean Lacurne*; celle (en français) *de J.-B. Le Menestrier*; une *Histoire de la Ste-Chapelle de Dijon*, et quelques *factum*. L'abbé Joly est auteur d'un *Chevaneana* publ. dans les 2 vol. des *Mém.* de Bruys (*v.* ce nom). — Jacques Chevanes, frère du précéd., capucin, connu sous le nom de *P. Jacques*

d'Autun, mourut à Dijon en 1678. Outre plusieurs livres ascétiques oubliés, on a de lui : *Oraison funèbre de J.-B. Gaston de France, fils de Henri-le-Grand*, Lyon, 1660, in-4. — *Harangue funèbre de H.-G.-Ch. de Foix de La Valette, duc de Candale*, Dijon, 1658, in-4. — *L'Incrédulité savante et l'Incrédulité ignorante*, etc., Lyon, 1671, in-4. — *Vie de St François d'Assise*, Dijon, 1676, in-4.

CHEVASSU (Joseph), prêtre, né à St-Claude en 1674, entra au séminaire de St-Irénée à Lyon, fut ensuite curé de la paroisse des Rousses, près de sa ville natale, et mourut en 1752. On a de ce modeste pasteur, qui remplit ses fonctions avec un zèle admirable : *Catéchisme paroissial*, Lyon, 1726, in-12. — *Méditations ecclésiastiques*, 1737, 4 vol.; 1743, 5 vol. in-12. *Méditat. sur la passion*, 1746, in-12. — *Abrégé du rituel romain*, etc., 1746, in-12. — *Le Missionnaire paroissial*, etc., 1753, 4 vol. in-12, souvent réimpr. *L'Éloge de J. Chevassu* se trouve dans l'*Hist. de la prédicat.*, du P. Joly (*v.* ce nom).

CHEVERNY (Philippe HURAULT, comte de), chancel. de France, né en 1528, fut d'abord conseiller au parlem. de Paris, puis maître des requêtes. Son alliance avec le prem. président de Thou, dont il épousa la fille en 1566, facilita son élévat. aux prem. dignités de la magistrat. Nommé chancel. du duc d'Anjou, dep. Henri III, il suivit ce prince dans ses expédit. militaires. Après la bataille de Jarnac, il reçut le brevet de conseiller-d'état. Son crédit augmentait à la cour, mais il ne prenait aucune part directe aux affaires, et l'on croit qu'il fut étranger à la St-Barthélemi. En partant pour la Pologne, Henri laissa Cheverny en France pour veiller à ses intérêts; il justifia la confiance de ce prince, qui, devenu roi, ne se conduisit que par ses avis. En 1578 il obtint la charge de garde-des-sceaux, à laq. il joignit bientôt celle de chancelier. Ses liaisons avec les ligueurs le firent disgracier après la journée des Barricades; mais rappelé par Henri IV, qui lui fit l'accueil le plus flatteur, il se dévoua dès-lors entièrement à son service. En 1591, il fit de ses deniers presque tous les frais du siége de Chartres, dont le roi lui rendit le gouvernement, dirigea tous les préparatifs du sacre et du couronnement de ce monarque, et fut chargé de rétablir le parlem. de Paris, ainsi que les autres cours souveraines du royaume. Il jouit constamment de la confiance du roi, et mourut en 1599. De Thou, Scév. de Sainte-Marthe et Nicol. Rapin ont loué la prudence et la dextérité de ce magistrat, qui, s'il faut en croire l'*Étoile*, n'était cepend. pas inaccessible à la corruption. On imprima à Paris, en 1636, les *Mém. d'estat de messire Phil. Hurault, comte de Cheverny*, etc., avec des *Instructions à ses enfants*, et la *Généalogie de la maison des Hurault*, in-4, réimpr. en 1644, 2 vol. in-12; La Haye, 1664 et 1720, 2 vol. in-12. Ces mém. commencent à l'an 1567 et finissent à 1599. Ils font partie de la collect. des *Mémoires pour servir à l'hist. de France*. — Cheverny (Philippe de), fils du précéd., né en 1579 à Paris, fut pourvu dès l'âge de 13 ans de plus. bénéfices, notamm. de l'abbaye de Pontlevoy, nom sous lequel il est souv. désigné dans les mémoires du temps. Évêque de Chartres à 18 ans, il hérita de l'affection que Henri IV portait à son père; mais ce prince, tout en l'honorant de ses bontés, ne l'initia jamais aux affaires de l'état. Il mourut en 1620, à 40 ans. Outre une *Relation* de la dernière maladie et de la mort de son père, impr. à la suite des *Mémoires* du chancel. Cheverny, l'abbé de Pontlevoy a laissé des *Mémoires* qui font suite à ceux de son père; ils ont été publ. pour la prem. fois sur le MS. par Petitot, dans le tome XXXVI de son édit. des *Mémoires relatifs à l'hist. de France*.

CHEVERT (François de), lieutenant-général des armées du roi, né à Verdun en 1695, d'une famille obscure, entra à 11 ans dans un régim. d'infanterie, et s'éleva par ses services jusqu'au grade de lieuten.-génér. Il était lieutenant-colonel dans la campagne de Bohême en 1741, et le comte de Saxe le désigna pour commander les grenadiers à l'escalade de Prague. Au moment de poser les échelles, Chevert appelle les sergents et leur dit : « Vous êtes tous braves; mais il me faut ici un *brave à trois poils* (expression militaire); » puis s'adressant à l'un d'eux dont il connaissait le dévouem. intrépide : « Pascal, continue-t-il, monte le premier, je te suivrai; quand tu auras atteint le sommet du rempart, la sentinelle criera sur toi; ne réponds pas; il tirera son coup de fusil et te manquera; tu tireras sur lui, tu le tueras; tu marcheras en avant, et je serai là pour te soutenir. » Tout réussit comme il l'avait prévu. La place fut prise, et Chevert en fut nommé commandant sous le comte de Bavière. Le roi le créa brigadier. Lors de la retraite des Français, l'année suiv., Chevert fut laissé dans Prague avec une garnison de 1800 hommes, les malades et les convalescents. Ce fut avec ces faibles moyens qu'il résista 18 jours à l'armée autrichienne, menaçant de s'ensevelir sous les ruines de la ville s'il n'obtenait une capitulat. honorable. Elle lui fut accordée. Employé depuis en Dauphiné et à l'armée d'Italie, il fut nommé maréchal-de-camp en 1744, et lieut.-gén. en 1748. Chevret contribua puissamm. en 1757 au succès de la bataille d'Hastenbeck. Il resta employé jusqu'à la paix, obtint la grand'-croix de l'ordre de St-Louis, et mourut à Paris en 1769. On lui éleva dans l'église de Saint-Eustache un monum. sur lequel on lisait une épitaphe (attribuée à Diderot) terminée par ces mots : « Le titre de maréchal de France a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle. » Le *Mercure de France* de 1769 contient l'*Éloge historique de Chevert*. On le trouve aussi dans la *Galerie française*, dans les *Éloges de quelques-uns des plus célèbres guerriers français*, Strasbourg, 1797, in-8, etc.

CHÉVERUS (Jean LEFEBURE de), card., archev. de Bordeaux, né à Mayenne en 1768, se dévoua dès sa jeunesse aux missions étrangères, partit de France en 1789 pour l'Angleterre, et de là se ren-

dit aux États-Unis d'Amérique, où il opéra de nombr. conversions dans les peuplades encore sauvages, fit bâtir une église où il rassemblait fréquemment les néophytes pour les instruire, et se fit chérir de ces hommes grossiers par sa douceur et sa charité. Nommé vicaire apostol., puis évêque de Boston en 1810, il revint en France après la restaurat., occupa le siége de Montauban, et sut dans ce nouveau diocèse se concilier l'estime générale par les aimables vertus qui avaient rendu son nom si cher aux Américains. Il fallut un ordre de la cour de Rome pour le décider à accepter l'archevêché de Bordeaux, auq. il fut appelé en 1826. Élevé à la pairie, il perdit cette dignité sans regret après la révolution de 1830, et reçut peu de temps après la barrette de card. Sa mort, arrivée en 1836, excita les regrets les plus vifs dans toute la France, où son nom sera long-temps béni.

CHEVILLARD (ANDRÉ), religieux dominicain, né à Rennes, mort dans les missions d'Amérique en 1682, a publ. : *Desseins de S. Ém. de Richelieu pour l'Amérique*, etc., Rennes, 1799, in-4, où l'on trouve quelq. documents sur les missions des Antilles depuis 1635.

CHEVILLARD (JEAN), généalogiste, né dans le 17e S., publia *le grand Armorial*, ou *Carte de blason, de chronologie et d'histoire*, et a laissé en MS. un *Recueil de blasons et armoiries de la ville de Paris, depuis* 1268. — CHEVILLARD (Jacques), son fils, mort vers 1735, composa un gr. nombre de *généalogies* et de *cartes chronologiques* dont on trouve l'indication dans la *Bibl. hist. de la France* du P. Lelong. — CHEVILLARD (Louis), autre généalogiste, mort en 1751, publ. : *Recueil de div. tableaux généalogiques*, très gr. in-fol., grav., dont il existe des exempl. peau de vélin. — *Dictionn. héraldique*, 1723, in-12. — CHEVILLARD (Franç.), chanoine de la cathédrale d'Orléans, puis curé de St-Germain, mort en 1659, a fait imprimer : *Portraits parlants*, 1646, in-8 : c'est un rec. de *poésies* dans lesquelles on trouve les anagrammes de tous les chanoines d'Orléans. *L'Entrée pompeuse... d'Alphonse d'Elbène en son église*, etc., 1638, in-4, et *l'Épitaphe de Michel Lefèvre*, 1659, in-4. C'est un poëme historique de plus de 200 vers.

CHEVILLET (JUSTE), graveur, né à Francfort-sur-l'Oder en 1729, vint jeune à Paris, où il se perfectionna sous la direction de Wille, qui plus tard épousa sa sœur. Il vivait en 1795, mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. Outre quelques beaux portraits, entre autres de *Chardin*, le peintre, et de *Lenoir*, lieuten.-général de police, on cite de cet artiste : *la Santé portée et son pendant*, par Terburg; *le bon Exemple et son pendant*, d'après Heilmann; *la Mort de Montcalm*, d'après Vatteau.

CHEVILLIER (ANDRÉ), docteur et biblioth. de Sorbonne, né à Pontoise en 1636, mort en 1700, fut un ecclésiastique aussi savant que pieux, modeste et charitable. On lui doit la conservation du précieux MS. intitulé : *Speculum humanæ salvationis*, qui fait partie de ceux de la biblioth. du roi, et qu'il acheta de ses propres deniers; il est auteur des ouvrages suivants ; *In synodum chalcedonensem dissertatio*, etc., Paris, 1664, in-4.— *Origine de l'imprimerie de Paris*, ibid., 1694, in-4. M. Taillandier vient de publier, sur l'origine de l'imprimerie à Paris, de *Nouvelles recherches* qui rendent moins utile l'ouvr. de Chevillier, curieux, quoique non exempt d'erreurs. — *Le gr. canon de l'Église grecque*, ibid., 1699, in-12. — *Traité du vœu de continence pour ceux qui aspirent aux ordres sacrés*, 2 vol. in-8. Il a laissé plus. autres ouvrages MSs.

CHEVOTET (JEAN-MICHEL), architecte du roi, né à Paris en 1698, fut élève de Le Blond, et atteignit bientôt la réputation de son maître. Ses belles constructions le firent admettre en 1732 à l'acad. d'architect. Il acquit surtout une grande réputat. dans l'art de distribuer et de décorer les jardins. Il mourut en 1772. Les châteaux de Marcuil et de Champlâtreux ont été construits sur ses dessins.

CHEVREAU (URBAIN), né à Loudun en 1613, manifesta de bonne heure pour les voyages un goût qui l'empêcha de choisir un état. La reine Christine de Suède lui donna le titre de secrét. de ses commandements, et l'élect. palatin le nomma l'un de ses conseillers. Pendant son séjour à Heidelberg, il disposa la princesse Charlotte-Élisabeth à embrasser la religion catholique, et prépara ainsi son mariage avec *Monsieur*, frère de Louis XIV. Sur la fin de sa vie il revint à Loudun, y passa le reste de ses jours dans la retraite, et mourut en 1701. Chevreau a beaucoup écrit; mais ses ouvr., qui dans le temps ont joui d'une assez grande réputat., sont aujourd'hui presque oubliés. Les seuls que l'on consulte encore sont : *OEuvres mêlées*, 1717, in-12. — *Chevræana*, 1700, in-12. Des *Remarques* sur les *poésies* de Malherbe, dans l'édit. de 1722. Son *Théâtre*, composé de 8 pièces en 5 actes et en vers, Paris, 1637-41, in-4 et in-12, se trouve rarement complet. Sa *Vie* a été écrite par Ancillon, dans les *Mémoires concernant les vies de plusieurs modernes*, Amsterd., 1709, in-12.

CHEVRÉMONT (JEAN-BAPTISTE de), ecclésiast., né vers 1640 en Lorraine, de parents angl., visita l'Europe, l'Afrique et l'Asie, fut à son retour nommé secrétaire du duc de Lorraine, Charles V. Après la mort de ce prince, il vint se fixer à Paris, et mourut en 1702. On a de lui : *Histoire et avent. de Kemiski, Géorgienne*, Bruxelles, 1697, in-12 (sous le nom de Mme D....). — *Testament politique du duc de Lorraine*, Leipsig, 1696, in-8. — *État actuel de la Pologne*, Cologne, 1702, in-12. Il a laissé MSs. : *l'Académie des voyageurs et des politiques; l'Art de régner par maximes;* et *le Ministre d'état par maximes.*

CHEVRET (JEAN), littérat., né en 1747 à Meulan, fut employé pendant plus de 50 ans à la biblioth. royale, et mourut en 1820. Il a publié diverses brochures politiques dans lesquelles il se montre l'ami enthousiaste de la liberté, sans s'écarter jamais des principes religieux dont il demeura constamment pénétré. Ses écrits les plus importants

ont été réunis sous ce titre : *OEuvres philosoph., politiques, morales et d'éducation*, 1789-93, in-8.

CHEVREUSE (MARIE de ROHAN, duchesse de), dame célèbre par son esprit et sa beauté, née en 1600, épousa en 1617 le duc Albert de Luynes, connétable de France, et contracta en 1621 un second mariage avec Cl. de Lorraine, duc de Chevreuse. Son caractère, porté à l'intrigue, se développa surtout dans les guerres de la Fronde, et lui attira successivement la haine de Louis XIII et du card. Richelieu. Accusée d'avoir cabalé contre ce ministre, et près d'être arrêtée, elle passa en Angleterre, d'où elle ne revint en France qu'après la mort de son ennemi. Ce fut pour y apporter de nouveaux germes de troubles et de confusion. Elle entra dans la ligue contre Mazarin, dont elle avait été précédemm. l'appui, et mourut en 1679. « Je n'ai jamais vu qu'elle, dit le cardinal de Retz dans ses *Mémoires*, en qui la vivacité suppléât au jugement. Elle avait des saillies si brillantes et si sages, qu'elles n'auraient pas été désavouées par les esprits les plus judicieux. »

CHEVRIER (FRANÇOIS-ANTOINE), écrivain satir., né à Nancy vers 1705, d'abord volontaire dans un régiment d'infanterie, se dégoûta du métier des armes, et vint à Paris, où il travailla pour le théâtre, et publia des brochures virulentes qui lui firent un grand nombre d'ennemis. Condamné par sentence du bailliage de Nancy, du 22 juin 1758, aux galères à perpétuité, pour son *Hist. de Lorraine*, dont il paraissait déjà 4 vol., il s'enfuit à La Haye, puis à Rotterdam, où il mourut en 1762. L'impudence, l'obscénité, l'irréligion, dominent dans la plupart des ouvrages de cet auteur, auquel on ne peut toutefois refuser de l'esprit, quelque imagination et de la facilité. On en trouvera la liste dans la *France littér.* de M. Querard. Le seul qui mérite d'être consulté, c'est : *Mém. pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine*, 1754, 2 vol. in-12, critique très vive de la *Biblioth.* de D. Calmet (*v.* ce nom).

CHEVRIÈRES (J.-G. de), Français réfugié en Hollande, se livra à la composition et à la traduct. de plus. ouvrages. On a de lui : *Abrégé chronologique de l'histoire d'Angleterre*, Amsterdam, 1730, 7 vol. in-12. — *Vie de Philippe II, roi d'Espagne*, traduit de l'italien de Grég. Léti, Amsterd., 1734, 6 vol. in-12. — *Les Images des héros et des grands hommes de l'antiquité*, traduit de l'italien de Canini, Amsterdam, 1731, in-4, recherché. On lui attribue aussi une *Hist. de Stanislas*, Londres, 1741, 2 vol. in-12.

CHEYNE (GEORGE), médecin, né en Écosse en 1671, était destiné par sa famille à l'état ecclésiast.; mais sa vocation pour les sciences médicales prévalut sur les désirs de ses parents. Ayant pris le doctorat, il s'établit à Londres, et fut admis en 1705 à la société roy., pour un ouvr. sur le calcul différentiel. Cheyne, adonné aux plaisirs de la table, acquit bientôt un embonpoint excessif; mais un régime sévère rétablit promptement sa santé. De nouveaux écarts dans son régime ramenèrent les mêmes accidents, d'autres plus gr. encore, et il finit par succomber à Bath en 1743. Ses princip. ouvrages sont : *Nouv. Théorie des fièvres aiguës et des fièvres lentes* (en angl.), 4e édition, 1724. — *Essai sur la santé et la longévité*, 4e édition, 1725, in-8 : l'auteur en donna une traduction latine avec des augment., et sur cette version l'ouvrage a été traduit en franç., Paris, 1755, in-12. — *La Maladie anglaise* ou *Traité des maladies nerveuses*, 1733, — *Essai sur le régime*, etc., 1740. — *Méthode naturelle pour guérir les maladies et les désordres de l'esprit qui en dépendent*, traduit en franç. par de Lachapelle, Paris, 1749, 2 vol. in-12.

CHEYNELL (FRANÇOIS), théolog., né à Oxford en 1608, joua un grand rôle dans les querelles religieuses et politiques qui agitèrent l'Angleterre sous les rois Jacques Ier et Charles Ier, et fut un des plus fougueux zélat. du parti des *Indépend.* Obligé de résigner la place de président du collége de St-Jean à Oxford, il obtint en dédommagement un riche bénéfice. A la restaurat., il se retira dans une petite ferme, où il mourut en 1665. On trouve une *Notice* sur sa vie dans les *OEuvres* de Johnson (*v.* ce nom).

CHÉZY (ANTOINE), direct. de l'école des ponts-et-chaussées, né à Châlons-sur-Marne en 1718, passa ses premières années dans la congrégat. de l'Oratoire, et la quitta à 30 ans. Admis à l'école des ponts-et-chaussées en 1748, il fut nommé sous-ingénieur en 1761, ingén. en chef en 1763, inspecteur-général du pavé de Paris, puis direct. de l'école des ponts-et-chaussées, et mourut en 1798. Adjoint de Peronnet dans la construction du pont de Neuilly, il en dirigea tous les travaux, et construisit seul ceux de Meaux et de Tréport. Il composa un grand nombre de *Mémoires*, dont un seul, *sur les niveaux*, a été publié dans les *Mém. des savants étrangers, de l'acad. des sciences.*

CHÉZY (ANTOINE-LÉONARD de), orientaliste, né à Paris en 1773, fils du précéd., admis à l'école polytechnique lors de sa format., en sortit pour étudier les langues de l'Orient, et en particulier le persan, sous la direct. de Silvestre de Sacy, dont il fut l'élève le plus distingué. Employé à la bibliothèque dite alors nationale, puis suppléant de Langlès (*v.* ce nom) à la chaire de persan, son évidente supériorité sur le titulaire devint pour lui la source de beauc. de désagrém.; il finit par donner sa démission. En 1814 il fut nommé professeur de samskrit au collége de France, où une chaire de cette langue venait d'être créée pour lui, et deux ans après il devint membre de l'acad. des inscript. A la mort de Langlès, il demanda la place de conservateur des MSs. orientaux de la biblioth. du roi; mais Abel Rémusat lui ayant été préféré, il ne voulut pas rester l'adjoint de son ancien ami, et quitta la biblioth. royale. Nommé professeur de persan, il cumula cette chaire avec celle de samskrit, consacra ses dern. années à la rédaction de différents ouvrages, et mourut à Paris du choléra, le 31 août 1832. Outre plusieurs articles intéress. dans le *Journal des sav.*, le *Journal asiatique*, etc.,

on lui doit : *Medjnoun et Leila*, poème traduit du persan, 1807, 2 vol. in-18. — *Yadjnadatta-Badha, ou la mort de Yadjnadatta*, tiré du samskrit, 1814, in-8. — *La reconnaissance de Sacountala*, drame samskrit, traduit de Calidala, 1830, in-4; 1832, in-8 (*v.* Calidala). On attend la publication de la grammmaire samskrite.

CHIABRERA (Gabriel), célèbre poète lyrique ital., né en 1552 à Savone, fut confié dès sa première enfance aux soins d'un oncle qui demeurait à Rome, et lui fit faire sous les jésuites son cours d'études, qu'il n'eut terminé qu'à l'âge de 20 ans. Il suivit les leçons publ. de Marc-Ant. Muret, se lia très intimement avec Paul Manuce, et vécut dans la familiarité des savants. Le cardinal Cornaro, camerlingue du pape, lui donna dans sa maison un emploi lucratif et honorable, et, tranquille sur son avenir, il aurait pu se livrer doucement à la culture des lettres; mais son caractère irascible lui suscita bientôt une querelle dont les suites fâcheuses l'obligèrent de quitter Rome et de se retirer dans sa patrie. Cette prem. leçon ne l'avait point corrigé. Peu de temps après son retour à Savone, il eut un nouveau duel, et, quoique blessé, même assez gravement, fut encore contraint de prendre la fuite, parce qu'il fut démontré que tous les torts étaient de son côté. Chiabrera n'était cependant plus jeune. Son exil ne fut pas long : de retour à Savone, il y vécut en repos et se maria dans un âge mûr, car il avait près de 50 ans. A cette époque, il était connu depuis long-temps comme poète lyrique, et sa réputation lui avait fait des admirat. et des amis dans toutes les villes d'Italie. Dans les divers voyages qu'il fit à Turin, à Gênes, à Mantoue, à Florence, à Rome, il fut comblé d'honneurs et de présents. Il parvint à un âge très avancé, et mourut à Savone en 1637. La nature l'avait certainement doué d'un talent prodigieux, mais c'est par l'étude constante des poètes grecs que Chiabrera s'est formé; c'est en les imitant qu'il est parvenu à mériter lui-même de servir de modèle. Le temps, loin de nuire à sa réputation, n'a fait que l'affermir, et la postérité lui a conservé le glorieux surnom que ses contemporains lui avaient donné, de *Pindare italien*. Dans le genre gracieux, il se montra le rival d'Anacréon et d'Horace, et s'il n'est pas aussi supér. dans ses autres ouvr., il n'en est cependant pas un seul qui ne renferme de grandes beautés. Les *Poésies* de Chiabrera ont été réimpr. un grand nombre de fois; mais l'Italie ne possède pas encore une édit. complète des œuvres de son premier poète lyrique (*v.* Gamba, *Serie di testi*). Les meilleures éditions des *Poésies* sont les suivantes : Gênes, 1586-91, 4 vol. in-4, édition originale très précieuse, aussi rare que recherchée; Rome, 1718, 3 vol. in-8; Venise, 1730, 4 vol. in-8, réimpress. de l'édit. de Rome, avec des addit. contenues dans le 4ᵉ vol.; Milan, 1807-8, 3 vol. in-8. Ces édit. sont précédées d'une *Vie* de Chiabrera par Jos. Paolucci. On ne peut donner ici la liste de ses autres productions en vers et en prose; les curieux la trouveront dans la *Serie* de M. Gamba, que les amateurs de la littérature italienne doivent avoir constamm. entre les mains; mais on ne peut se dispenser de signaler les *Alcune prose inedite*, Gênes, 1826, in-8, petit vol. très précieux, qui contient la *Vie* du fameux marquis J.-J. Marignano, un *Discours* à la louange d'Alexandre Farnèse, et trois *Dialogues*, dans lesquels Chiabrera lui-même donne des leçons aux jeunes poètes qui voudraient à son exemple cultiver le genre lyrique.

CHIAPPE (Baptiste), le dern. peintre de l'école génoise, né en 1623 à Novi, fit ses études à Rome, où il s'appliqua particulièrem. au dessin; il devint assez bon coloriste dans la suite, et l'on attendait de lui des ouvrages plus précieux que tous ceux qu'il a laissés; mais il mourut en 1647, à peine au milieu de sa carrière. Une de ses meill. compositions est son tableau du *Saint* à St-Ignace d'Alexandrie.

CHIARAMONTI (Scipion), mathémat. et philos., né à Césène en 1565, mort en 1652, avait fondé, dans sa patrie, l'académie de *offuscati*. On a de lui, outre div. écrits de mathém. et d'astronom., une *Hist.* (lat.) *de Césène*, en XVI livres, 1641, in-4, Helmst., 1665, in-4; et un traité *De conjectandis cujusque moribus*, etc., Venise, 1625, in-4, qui a beaucoup servi à La Chambre (*v.* ce nom), pour la composition de son traité de l'*Art de connaître les hommes*.

CHIARAMONTI (Jean-Baptiste), littérateur et juriscons., né en 1731 à Brescia, mort dans cette ville en 1796, s'est distingué dans cette double carrière. On a de lui quelques *opuscules* dans des recueils dont il fut l'édit., ainsi que des *operette* de Gagliardo. — Chiaramonti (Horace), son frère, mort en 1794, a publ. quelq. ouvr. ascétiques.

CHIARANTANO (Paul), jésuite, né, dans la Sicile, à Piazza en 1613, fut très versé dans la connaissance des mathém. et des langues orient., professa la théolog. scolastiq. et la morale, devint recteur du collége de sa ville natale, et y mourut en 1701. On a de lui : *Piazza città de Sicilia nova ed antiqua*, Messine, 1654, in-4, et plus. ouvr. de mathémat. et d'astronom. restés MSs.

CHIARI (Fabrizio), peintre et grav., né à Rome en 1621, mort en 1695, a laissé quelq. *tableaux*, et plusieurs estampes à l'eau forte, d'après le Poussin. — Chiari (Joseph), peintre, né en 1654 à Rome, élève de Carle Maratte, n'avait pas reçu de la nature un grand talent, mais il réussit par son travail à se mettre au rang des prem. peintres de son temps. Ses tabl. de chevalet sont très estimés; on en voit plus. en Angleterre. Il fut employé par les églises de Rome et par les souverains. La galerie de Dresde possède de lui deux gr. tabl. représentant l'*Adoration des Mages*, et une *Ste Famille*. Les fresques qu'il exécuta dans le palais Barberin et dans la galerie Colonna lui firent beauc. d'honneur. Il mourut en 1727. — Chiari (François-Rainier), ecclésiastique, né à Pise, mort en 1750 à Venise, a publié en latin et en italien des ouvrages de piété, de morale et de médec., entre autres : *Homiliæ et orat. aliquot sacræ; il Penitente illu-*

minato; la Medicina statica di Santorio, etc. On lui doit en outre une trad. ital. des *Lettres choisies de Cicéron*. — Chiari (l'abbé Pierre), littér., né à Brescia vers 1720, termina ses études d'une manière brillante sous les jésuites, qui s'empressèrent de l'admettre dans la société; mais il en sortit av. d'avoir prononcé ses vœux, se fit prêtre, ce qui ne l'empêcha pas de composer un grand nombre de comédies dans le genre de celles de Goldoni, qu'il égala par sa fécondité, mais auquel il est très inférieur sous tous les autres rapports. Il réussit encore moins dans la tragédie, parce qu'il manquait, comme il en convient lui-même, des principales qualités du poète; mais il eut plus de succès dans le roman; quelq.-uns de ceux qu'il publia furent avidem. recherchés du public ital., et méritèrent l'honneur d'être trad. en franç. Le *Théâtre* de Chiari, comprenant 10 vol. de pièces en vers et 14 en prose, a eu 2 édit. à la fois, Venise et Bologne, 1759, 1762, in-8. Ses princip. romans sont *la Giuocatrice di Lotto; la Ballerina onorata; la Cantatrice per disgrazia*, et *la Bella Pellegrina* (tiré de l'*Écossaise* de Voltaire). On lui doit encore des *Lettres philos.*, une *Hist. sainte* par demandes et par réponses, etc. Ce trop fécond écriv. mourut à Brescia en 1788.

CHIARINI (Marc-Antoine), peintre bolonais, né en 1652, élève de François Quaini et de Dominique Santi, excella dans la perspective, l'architecture et les arabesques. Ses princip. ouvr. se voyaient à Modène, à Milan, à Lucques, et surtout à Vienne où il travailla pour le prince Eugène. Il a publ., avec des remarques, les *dessins* de la Fontaine de la place de Cologne, dont il a mesuré tous les aquéducs. Ce grand artiste mourut en 1730.

CHIAVISTELLI (Jacques), peintre florentin, né en 1618, élève de Colonna, fut un artiste d'un goût solide, et plus sage que la plupart des peintres de son temps. Il réussit particulièrement dans la perspective; les églises, les cabinets et les palais de Florence renferment ses plus beaux ouvr. Il forma plusieurs élèves, et mourut en 1698. On voit son portrait au palais Pitti.

CHICHESTER (sir Arthur), lord-député d'Irlande, et membre de la haute chambre d'Angleterre, se distingua, sous le règne d'Élisabeth, par la valeur et la prudence qu'il déploya contre les révoltés d'Irlande; il mourut en 1624, après avoir été ambassadeur dans le Palatinat. — Édouard, son frère, mort en 1648, se distingua également en Irlande, où il rendit d'importants services à la cause roy., par son zèle et sa fidélité. — Sir John Chichester, frère puîné des précéd., gouvern. de Carrickfergus en 1597, périt malheureusem. dans une embuscade que lui tendit un des chefs de l'insurrection irlandaise.

CHICOT, gentilhomme gascon, se distingua par sa bravoure et son zèle pour la cause de Henri IV, autant que par l'originalité de ses plaisanteries, et le sel qu'il joignait à ses avis burlesques aux gens de la cour. Ayant fait prisonnier le comte de Chaligny au siége de Rouen (1591), il reçut de ce seigneur, indigné de ses rodomontades, un coup d'épée sur la tête, dont il mourut 15 jours après. On rapporte que quelques instants avant d'expirer, Chicot voulut se précipiter de son lit pour assommer un curé qui refusait l'absolution à un soldat mourant, parce qu'il était au service d'un roi huguenot; la défaillance de ses forces l'empêcha seule d'exécuter ce dessein.

CHICOYNEAU (François), médecin, né à Montpellier en 1672, fut envoyé à Marseille en 1720, époque où la peste ravageait cette ville, et montra beaucoup de zèle dans l'exercice de ses fonctions. Médecin des enfants de France en 1731, il succéda l'année suivante à Chirac, son beau-père, dans la place de médecin du roi, fut admis en 1732 à l'acad. des sciences, et mourut en 1752. On a de lui : *Observat. et réflex. touchant la nature, les événements et le traitem. de la peste de Marseille*, ouvrage dans lequel il soutient que cette maladie n'était pas contagieuse. Cette opinion a été depuis adoptée par plus. médecins; ses autres opuscules n'offrent aucun intérêt. — Chicoyneau (Aimé-François), fils du précédent, né à Montpellier en 1702, étudia la médecine sous Chirac, l'anatomie sous Winslow, et la botanique sous Vaillant, fut successivement prof. et chancelier de l'université de Montpellier, et mourut dans cette ville en 1740.

CHIESA (Geoffroi della), marquis de Saluces, né à Saluces en 1394, mort à Paris en 1455, est aut. d'une *Chronique* de sa patrie, conservée à la bibliothèque du roi. — Augustin della Chiesa, de la famille du précédent, jurisconsulte, né à Saluces en 1520, mort à Lyon en 1572, a laissé : *Consilia feudalia; De privilegiis militum; Tractatus variorum decisionum senatûs pedemontis*. — Louis, comte della Chiesa, fils du précéd., né à Saluces en 1568, fut sénateur et conseiller-d'état du duc Charles-Emmanuel Ier. On a de lui : *Compendio delle storie di Piemonte*, Turin, 1601, in-4. — *De vitâ et gestis marchionum salucensium, viennensium*, etc., ibid., 1604. — *De privilegiis, religionis*. — Un discours *sur la sagesse civile et mondaine*, et quelq. *poésies* (en ital.). — François-Augustin della Chiesa, neveu du précéd., né à Saluces en 1593, mort en 1663, devint évêque de cette ville, et fut historiogr. et conseill. de Victor-Amédée Ier. On a de lui : *Catalogo di tutti gli scrittori piemontesi*, etc., Turin, 1614, in-4. — *Cardinalium chronologica historia*, ibid., 1645. — *Teatro delle donne letterate*, etc., Mondovi, 1620, in-8. — *Corona reale di Savoya*, etc., Coni, 1655, 2 vol. in-4. — *Relazione dello stato di Piemonte*, Turin, 1655-57, in-4. — Jean-Antoine della Chiesa, frère du précéd., né à Saluces en 1594, fut présid. du sénat de Turin, prem. présid. du sénat de Nice, et mourut en 1657. Il a laissé des *Observat. pratiques du barreau* (en latin).

CHIESA (Silvestre), peintre génois, né en 1623, élève de Borzone, réussit principalement dans le portrait, et mourut en 1657 de la peste qui fit de grands ravages à Gênes, et moissonna presq. tous ses compagnons d'études.

CHIÈVRES (Guillaume DE CROY, seigneur de), duc de Soria, né en 1458, d'une très ancienne famille de Picardie, fut nommé gouvern. de Charles d'Autriche, depuis emper. sous le nom de Charles-Quint, devint ministre de ce prince, et le suivit en Espagne, où il ternit sa réputation par son avidité concussionnaire. Il mourut à Worms en 1521. Sa *Vie* a été écrite par Varillas, Paris, 1684, in-12.

CHIFLET (Claude), jurisconsulte, né en 1541 à Besançon, professeur de droit à Dole, mort en 1580, a laissé plusieurs ouvr. de critique et de jurispr. dont les principaux ont pour titre : *De substitutionibus; De portionibus legitimis; De jure fidei commissorum; De secundo capite legis aquiliæ disquisitio*, Lyon, 1584, in-8. — *De antiquo numismate*, Louvain, 1628, in-8. — *De Amm. Marcellini vitâ*, Louvain, 1627, in-8. — Chiflet (Jean), frère du précéd., docteur en médecine, l'un des cogouvern. de Besançon, sa patrie, mort dans cette ville en 1610, a laissé quelq. écrits recueillis et publ. à Paris en 1612, sous ce titre : *Singulares ex curat. et cadav. sectionib. observ.*, in-8, par l'aîné de ses 4 fils, dont les articles suivent.

CHIFLET (Jean-Jacques), médec. et antiq., fils du précéd., né en 1588 à Besançon, fit ses études à l'univ. de Dole, puis se rendit successiv. à Paris, à Montpellier et à Padoue, pour y suivre les cours de méd. des plus habiles maîtres; enfin, entraîné par son goût pour la recherche des antiquités, il fit un nouveau voyage en Italie, dont il visita les principales villes, se rendit ensuite en Allemagne dans le même but, puis revint dans sa patrie, où il obtint des places éminentes et fut chargé d'importantes missions. Il mourut en 1660, ayant le titre de premier médecin de la princesse Isabelle-Claire-Eugénie, gouvern. du comté de Bourgogne, et du roi d'Espagne Philippe IV, qui l'avait chargé d'écrire l'histoire de l'ordre de la Toison-d'Or. Le P. Nicéron, *Mémoires*, t. XXVe, donne la liste des ouvr. de J.-J. Chiflet, au nombre de 58; les plus connus sont : *Vesontio, civitas imperialis, Sequanorum metropolis*, Lyon, 1618, in-4, qui n'a eu qu'une édit., bien que quelq. exemplaires portent la date de 1650. Il en existe deux trad. françaises inédites, l'une par Chassignet, et l'autre par Coste (*v.* ces noms). — *De locomo legitimo concilii eponensis observ.*, Lyon, 1621, in-4. — *De linteis sepulchralibus Christi crisis historic.*, Anvers, 1624, in-4, trad. en franç. sous ce titre : *Hiérotomie de J.-C.*, etc., Paris, 1631, in-8; c'est une dissertat. dans laquelle l'auteur cherche à prouver la vérité du St-Suaire que l'on conservait à Besançon. Dix-sept ans après, il publ. un *Traité contre la Ste Ampoule* (en latin): *Opera polit. et histor.*, Anvers, 1652, 2 vol. in-fol., recueil de tous les ouvr. qu'il avait publ. contre la France en faveur de l'Espagne et de la maison d'Autriche : *Pulvis febrifugus orbis americani ventilatus*, Anvers et Paris, 1653, in-8 et in-4 : déclamation contre le quinquina. — *Anastasis Childerici I*, etc., Anvers, 1655, in-4, le plus curieux et le plus recherché des ouvr. de J.-J. Chiflet, bien qu'il soit un peu surchargé d'érudit., comme la plupart des écrits de cet auteur : il a rapport (ainsi que l'indique son titre) à la découverte du tombeau de Childéric Ier, faite en 1653 à Tournai. Chiflet a publié, sans y mettre son nom, le *Rec. des Traités de paix entre les couronnes d'Espagne et de France depuis* 1526 *jusqu'en* 1611, Paris, 1645, in-8. Il a laissé plus. enfants dont trois se sont distingués par leur savoir et leur érudition (*v.* les art. Jules, Jean et Henri-Thomas, ci-après).

CHIFLET (Pierre-Franç.), jésuite, né en 1592 à Besançon, frère de Jean-Jacques, prof. d'abord la philosophie, la langue hébraïque et l'Écriture sainte dans différents collèges de son ordre, puis fut appelé en 1675 à Paris par Colbert, qui lui confia la garde du médailler du roi, et mourut dans cette ville en 1682. Ses principaux ouvrages sont : *Lettre touchant Béatrix, comtesse de Châlon*, Dijon, 1656, in-4, ouvrage précieux, réimpr. sous la même date à Lons-le-Saunier, 1809, in-4, au nombre de 25 exempl., que l'on distingue par l'absence de grav.—*De Ecclesiæ S. Stephani antiquitate*, Dijon, 1657, in-8.—*Histoire de l'abbaye et de la ville de Tournus*, Dijon, 1664, in-4. Le P. Chiflet a donné en outre des édit. de plus. anciens aut. avec des notes et des dissert. latines, dont la plus connue est relat. à St Denys l'Aréopagite; l'auteur y montre plus d'érudition que de discernem. et de critique.

CHIFLET (Philippe), frère du précédent, né à Besançon en 1597, entra de bonne heure dans les ordres, et fut nommé chanoine de Besançon et gr.-vicaire de l'archevêché de cette ville. Sa fortune s'étant accrue par la réunion de plus. autres bénéfices, il l'employa à former une biblioth. des livres les plus précieux, et mourut en 1657. Les princip. ouvrages qu'il publia sont : *l'Histoire du siége de Bréda*, traduit du lat. de H. Hugon, Anvers, 1631, in-fol. — Des *Notes* et *Préfaces* très estimées sur le concile de Trente, ibid., 1640, in-12. — *L'Imitation de J.-C.*, trad. en français, Anvers, 1644, in-8. — *Thom. A Kempis de Imitatione ex recens. Chiflet*, Anvers, 1647, 1671, in-12, bonne édit. — *Lettres touchant le véritable auteur* de cet ouvr. impr. avec l'avis de G. Naudé, sur le *factum* des bénédictins, Paris, 1651, in-8 (*v.* les pages 37, 58, 161 et 162 de la *Dissertat. sur les trad. françaises de l'Imitat.*, par Barbier, Paris, 1812, in-12. — Chiflet (Laurent), jésuite, 3e frère de J.-J., né à Besançon en 1598, se fit le plus grand honneur par sa conduite à Dole, pendant le siége de cette ville par le prince de Condé en 1636. Ses nombr. ouvrages ascétiques en franç. et en latin, ont été traduits de son temps en espagnol et en italien. Sa *Grammaire franç.*, Anvers, 1659, in-8, a été très utile, quoiqu'en dise l'abbé Desfontaines, mais est abandonnée depuis qu'il y en a de meilleures. Il mourut à Anvers en 1658.

CHIFLET (Jules), fils aîné de J.-J., né vers 1610 à Besançon, reçu doct. en droit à l'univers. de Dole, fut nommé successivement chanoine de la cathédrale de Besançon, chancelier de l'ordre

de la Toison-d'Or, abbé de Balerne, et enfin conseiller-clerc au parlement de Dole, où il mourut en 1676. Il a publié, entre autres ouvrages, *l'Hist. du bon chevalier Jacq. de Lalain*, Bruxelles, 1634, in-4. — *Crux Andreana victrix*, etc., Anvers, 1642. — *Traité de la maison de Rye*, 1644, in-fol. — *Les marques d'honneur de la maison de Tassis*, Anvers, 1645, in-fol. — *Advis de droit sur la nomination de l'archev. de Besançon en faveur de S. M.*, Dole, 1663, in-4. — *Breviarium ordinis Velleris aurei*, Anvers, 1652, in-4, réimpr. dans la *Jurispr. heroica* de Chrystin, Bruxelles, 1668, in-fol. — Jean Chiflet, son frère, né à Besançon vers 1611, entra dans les ordres fort jeune, et fut nommé en 1632 à un canonicat de sa ville natale. Il mourut en 1666, à Tournai, chanoine de cette ville, avec le titre de prédicat. du roi d'Espagne, Philippe IV. Il a laissé, entre autres écrits, des *Dissert.* (en lat.), impr. de 1642 à 1662, et réimpr. pour la plupart dans divers recueils : l'une d'elles, intitulée : *Judicium de fabulâ Johannæ papissæ*, Anvers, 1666, in-4, est insérée dans la *Nova librorum collectio* de Groschuff, Halle, 1709, in-8. — Henri-Thomas, 3e fils de J.-J., antiq. et numism., embrassa l'état ecclésiastique comme ses frères, et devint aumônier de la célèbre Christine, reine de Suède. On a de lui une *Dissert.* lat. qu'il publia en 1638, in-4, avec le traité de Claude Chiflet, son grand-oncle, *De antiquo numismate*, et inséré dans le Ier vol. du *Thes. antiq. roman.* de Sallengre. — Un autre Chiflet (Gui-François), petit-neveu de Claude, chanoine de Dole, et professeur de droit-canon à l'université de cette ville, a publié *Dissert. canonica*, etc., Dole, 1652, in-12, ouvr. dans lequel il soutient avec force les prétentions de son chapitre contre les archevêques de Besançon.

CHIFLET (Marie-Bénigne-Ferréol), de la même famille que les précéd., né vers 1765 à Besançon, fils du prem. président du parlement de Metz, fut destiné à la magistrat., et pourvu de bonne heure d'une charge de conseill. au parlem. de Besançon. La révolution l'ayant privé de sa place, il quitta la France, et après avoir habité quelque temps les Pays-Bas, vint chercher un asile dans une ville d'Allemagne, où il put perfectionner ses connaiss. en droit. Rentré dans sa patrie dès qu'il en eut l'autorisation, il fut, à la réorganisation des corps judiciaires, nommé conseiller à la cour impériale de Besançon. A la rentrée des Bourbons, envoyé par le départ. du Doubs à la chambre des députés, il s'y fit remarquer par son royalisme plus ardent qu'éclairé, vota pour toutes les mesures qu'il jugea dans l'intérêt de la dynastie, et se montra disposé moins que personne aux concessions que réclamait l'expérience. Éloigné de la chambre après l'ordonnance du 5 septembre, il y revint en 1820 prendre sa place qu'il ne quitta plus que lorsqu'une ordonnance du roi le revêtit de la dignité de pair. Il avait été rapporteur de plus. lois importantes, notamm. de celle qui punissait d'une peine plus forte le vol sacrilége, et sa conduite dans cette circonstance, exagérée dans les journaux, lui avait donné une sorte de popularité passagère. La révolut. de 1830 le priva de la pairie ; il donna sa démission de la place de prem. président de la cour royale de Besançon, et se retira dans une terre, où il mourut en 1835.

CHIGI ou GHISI, riche Siennois, mort à Rome en 1520, se montra l'émule des Médicis, ses contemporains, par ses libéralités envers les savants et les artistes.

CHILD (Josias), baronnet anglais, né en 1630, mort en 1699, fut, sous Charles II, le tyran de la compagnie des Indes, dont il était le direct., et se rendit célèbre à cette époque par sa conduite infâme. On lui doit différ. *Discours sur le commerce*, écrits en angl. en 1669, et impr. en 1694, in-12, traduits en franç. (par de Gournay) sous ce titre : *Traité sur le commerce et sur les avantagees qui résultent de la réduction de l'intérêt de l'argent*, 1754, in-12.

CHILDEBERT Ier, 3e fils de Clovis, et le second de son mariage avec Clotilde, eut en partage le roy. de Paris, qui lui échut en 511. Des guerres d'ambit. occupèrent tout le règne de ce prince, dont le courage était encore empreint de férocité; mais la religion n'avait pu changer tout d'un coup le caractère des Francs ni de leurs chefs. D'accord avec ses frères, il fit périr Sigismond, roi de Bourgogne, dont il réunit les états à son roy. L'assassinat des deux fils de Clodomir le mit en possess. du roy. d'Orléans, qu'il partagea avec Clotaire, son frère. La mauvaise issue d'une expédition qu'ils avaient faite ensemble en Espagne, et dans laq. ils avaient perdu la moitié de leurs troupes, brouilla les deux frères, qui n'avaient pas toujours vécu dans une parfaite intellig., et Childebert ravagea les états de Clotaire. On loue cependant la charité de Childebert. Ce prince mourut à Paris en 553, ne laissant que des filles : leur exclusion du trône en faveur de Clotaire, que l'extinction de la famille royale d'Austrasie mit en possession de tout l'empire des Francs, est le premier exemple de l'exécution de la loi franç. qui n'admet que les mâles à la succession de la couronne. Le tombeau et la statue de Childebert se voyaient au musée des monuments français. C'est lui qui est le fondateur de l'église de *St-Germain-l'Auxerrois* et de l'abbaye de *St-Germain-des-Prés*.

CHILDEBERT II, roi d'Austrasie, fils de Sigebert et de Brunehaut, né vers 570, fut proclamé en 575, sous la tutelle de sa mère, qui, pendant sa captivité, fut remplacée dans l'administration du royaume par un conseil de régence composé de seigneurs austrasiens. Peu de temps après que Childebert eut pris lui-même les rênes de l'état, la mort de son oncle Gontran l'appela à la succession des royaumes de Bourgogne, d'Orléans, et d'une partie de celui de Paris ; mais son règne fut de courte durée. Il mourut empoisonné en 596, à 20 ans. Les chroniques, sans la moindre vraisemblance, imputent ce crime à Brunehaut (*v.* ce nom) ; si l'on en juge par l'événement, il dut être l'œuvre de l'atroce Frédégonde, dont le fils devint

seul possess. du trône de France, après l'extinct. de la branche royale d'Austrasie.

CHILDEBERT III, dit *le Juste*, fils de Thierri Ier, né vers 683, devint roi de France en 695, par la mort de Clovis III, son frère, et ne fut, comme ses deux prédécess., que l'esclave couronné de Pépin-le-Gros, qui régnait sous le nom de maire du palais. Childebert III mourut en 711, laissant le trône à son fils Dagobert.

CHILDEBRAND, fils de Pépin-le-Gros, dit *d'Héristal* (*v.* ce nom), accompagna son frère Charles Martel lorsque celui-ci marcha contre les Sarrasins qui avaient surpris Avignon, et qui désolaient la Provence et le Lyonnais. Les deux princes emportèrent Avignon d'assaut, et livrèrent, sous les murs de Narbonne, une bataille où leurs adversaires furent mis en déroute et en partie tués ou noyés avant d'avoir rejoint leurs vaisseaux. Les histor. ont beaucoup parlé de Childebrand sans le faire mieux connaître, et quelques-uns même ont nié son existence ou l'ont confondu avec un autre Chilbebrand, prince lombard. Les bénédictins, dans la *Nouv. collection des historiens de France*, préface du t. X, reproduisent les diverses opinions débattues sur ce prince, que l'on a voulu faire considérer comme la tige des capétiens, en rattachant leur origine à Clovis, dont Childebrand semblerait être issu. Cette question n'a point encore été résolue.

CHILDÉRIC Ier, 4e roi de France de la 1re race, succéda à son père Mérovée en 458. La dissolut. des mœurs de ce prince ayant provoqué les ressentiments des hommes libres du royaume, il se vit forcé de quitter ses états et de chercher un asile dans la Thuringe, auprès d'un roi dont il séduisit la femme; et la royauté fut déférée, suivant les vieilles chroniques, au maître de la milice des Romains. Mais Childéric avait conservé un ami fidèle qui se fit le confident de l'usurpat., afin d'avancer sa chute par les conseils qu'il lui donnerait. Quand cet homme vit les grands mécontents du monarque de leur choix, il en informa l'exilé, qui revint aussitôt, fut reçu avec acclamations, et rentra dans tous ses droits. L'épouse du roi de Thuringe, Basine, abandonna son mari pour rejoindre son séducteur, qui l'épousa. De ce mariage naquit Clovis (*v.* ce nom). Les histor. placent la mort de Childéric en l'année 482. Il fut enterré près de Tournai, où il faisait sa résidence. Son tombeau, découvert en 1753, est le sujet d'un curieux ouvrage de J.-J. Chiflet (*v.* ce nom). On voit au cabinet des antiq. de la biblioth. roy. le cachet, une partie des armes de ce prince et des médailles, qui furent trouvés dans cette sépulture.

CHILDÉRIC II, second fils de Clovis II, eut en partage le royaume d'Austrasie, et monta sur le trône en 660, à l'âge de 7 ans. A la mort de Clotaire III, son frère aîné, il réunit à la couronne les royaumes de Bourgogne et de Neustrie. Il existait un 3e fils de Clovis II qui n'avait pas été appelé au premier partage des royaumes. Ébroïn, maire du palais sous Clotaire III, sentant que la mort de ce prince le livrait au ressentiment de la cour d'Austrasie, où ses nombreux ennemis avaient été chercher un refuge contre sa tyrannie, place sur ce double trône le jeune Thierri, moins pour réparer l'injustice commise envers ce prince que dans son propre intérêt. Mais Childéric, secondé par les grands du royaume de Bourgogne, s'avance à la tête d'une armée, se saisit d'Ébroïn, et le fait enfermer dans le monastère de Luxeuil; Thierri fut rasé et confiné dans l'abbaye de St-Denis. Rentré en possession de l'héritage de Clotaire, Childeric se fit détester par son ingratitude (*v.* LÉGER, évêque d'Autun) et par ses violences. Un seigneur, nommé Bodillon, qu'il avait gravement offensé, s'unit à plus. autres mécontents et profita d'une chasse dans la forêt de Livry pour tuer le roi de sa propre main, tandis que ses complices massacraient la reine Blitilde et Dagobert, l'aîné de ses fils. Childeric avait à peine 24 ans lorsqu'il périt en 673.

CHILDÉRIC III, dern. roi de France de la prem. race, fils de Chilpéric II, fut placé sur le trône en 742, par Pépin-le-Bref, alors maire du palais, qui l'en fit descendre bientôt pour le confiner dans le couvent de Sithin (depuis St-Berthin), à St-Omer. Childéric y fut reçu moine en 752, et mourut en 754. Il eut pour success. ce même Pépin-le Bref, chef de la dynastie dite des Carlovingiens.

CHILDREY (JOSSHUA), ecclésiast. et naturaliste anglais, né en 1623, fut élevé au collége d'Oxford, et mourut en 1670. On a de lui : *Indago astrologica*, 1652, in-4.—*Syzygiasticon instauratum*, etc., Londres, 1653, in-8. — *Britannica baconica*, etc., Londres, 1660 et 1662, in-8, traduit en français par Briot, sous ce titre : *Hist. natur. des singularités d'Angleterre et d'Écosse*, Paris, 1667, in-12.

CHILLAC (TIMOTHÉE de), poète obscur, né dans le 16e S., a laissé un recueil de poésies, contenant entre autres pièces, *les Amours d'Angélique; les Amours de Lauriphile*, et un poème intitulé : *La Liliade française*, dont Henri IV est le héros, etc. Ce recueil, imprimé à Lyon, 1599, in-12, est orné d'un portrait de l'auteur couronné de laurier. C'est à tort que quelq. bibliographes lui ont attribué la *Comédie des Chansons*, qui est de Charles Beys (*v.* ce nom).

CHILLIAT (MICHEL), imprim.-libraire de Lyon, s'établit à Paris en 1695, et publia sous le voile de l'anonyme divers ouvrages ascétiques et historiq., dont les plus connus sont : *le Triomphe de la miséricorde de Dieu sur un cœur endurci*, etc., Paris, 1682, 1686, in-12. — *L'Amour à la mode*, satire, Paris, 1695, in-12. — *La Censure des vices et des manières du monde*, Lyon, 1699, in-12. — *Méthode facile pour apprendre l'hist. de Savoie*, etc., Paris, 1697, 1698, in-12. — *Méthode facile pour apprendre l'hist. de la républ. de Hollande*, etc., Paris, 1701, 1705, in-12. Barbier, *Examen critique des dictionn.* (p. 197), pense que Chilliat fut seulement l'éditeur de ces divers ouvrages.

CHILLINGWORTH (GUILLAUME), controversiste, né à Oxford en 1602, élevé dans un des colléges

dont son père était principal, y fut admis lui-même comme professeur en 1628, après avoir pris ses degrés. D'abord converti au catholicisme par le jésuite Fisher, puis retiré au collége de Douai, il se rebuta des épreuves du noviciat, et rentra dans son anc. communion, qu'on assure qu'il quitta et reprit de nouveau. A son retour en Angleterre, il s'y montra l'un des plus zélés advers. de la relig. romaine, qu'il attaqua principalem. dans son ouvrage intitulé : *la Religion des protestants, moyen sûr de salut*, Oxford, 1637, plusieurs fois réimpr. en Angleterre, et traduit en français, Amsterdam, 1730, 3 vol. in-12. Sa méthode de raisonnement, qui fut considérée comme un modèle de justesse et de précision, le fit suspecter de socinianisme et même de déisme. Mais il montra jusque dans sa vieillesse la même indécision, et une sorte de propension à se contredire lui-même. Ayant accompagné le roi Charles Ier au siége de Glocester, il y fut pris par les rebelles dans le château de Sussex, où il mourut peu de temps après, en 1644. Ses *Sermons* ont été imprimés la même année.

CHILMEAD (ÉDOUARD), savant helléniste, né en 1616 à Stow, au comté de Glocester, prit ses degrés au collége de la Madeleine à Oxford, et devint chapelain de l'église de Christ dans la même ville. Ayant perdu ce bénéfice pendant la rébellion, et se trouvant réduit à chercher un moyen d'existence dans ses talents pour la musique, il vint professer cet art à Londres, où il mourut en 1653. Il a laissé, outre plus. trad. angl. de différents ouvrages lat., espagnols et français, un traité *de Musicâ antiquâ græcâ*, impr. à la suite de l'édition d'Aratus, Oxford, 1672; un *Catalogue des MSs. gr. de la biblioth. boldéienne*, inédit, etc.

CHILON, l'un des sept sages de la Grèce, devint éphore à Sparte en 556 avant l'ère chrétienne, et mourut de joie dans un âge très avancé, en embrassant son fils qui avait été couronné aux jeux olympiques. Quelq.-unes des maximes de ce philosophe sont parvenues jusqu'à nous et justifient sa réputation.

CHILONIS, fille de Cléadas et femme de Théopompe, roi de Sparte, employa pour délivrer son mari captif en Arcadie un subterfuge imité depuis par d'autres héroïnes du dévouement conjugal. Étant venue solliciter la permission d'entrer dans la prison où Théopompe était retenu, elle le couvrit de ses vêtements et le fit évader : peu de temps après, elle fut délivrée elle-même par son mari, qui obtint sa liberté en échange d'une prêtresse de Diane, dont il avait trouvé moyen de s'emparer. On rapporte cet événem. à l'an 730 av. l'ère chrét. —CHILONIS, fille de Léonidas II, roi de Sparte, épouse de Cléombrote, refusa de partager avec lui le trône lorsqu'il l'eût usurpé sur son père, qu'elle suivit en exil. Léonidas ayant été replacé sur le trône, elle en obtint, à force de sollicitations, qu'il fît grâce de la vie à son gendre, et quoiqu'il imposât à sa reconnaissance l'obligation de demeurer près de lui, elle voulut partager l'exil de son époux.

CHILPÉRIC Ier, le plus jeune des fils de Clotaire, eut en partage, à la mort de son père, le royaume de Soissons, par la décision du sort auquel ses frères le contraignirent de s'en remettre : son règne, qui date de 563, est un tissu d'exactions, de querelles et de massacres. Chilpéric avait répudié sa première femme, Andouaire, pour l'amour de Frédégonde; s'étant un instant dégoûté de cette femme digne de lui, il obtint d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, la main de sa fille Galsuinde, sœur de Brunehaut, qu'il sacrifia bientôt pour revenir à Frédégonde. Ce fut surtout par ses instigations que Chilpéric s'abandonna aux excès et aux crimes qui lui ont valu les surnoms de *Néron* et d'*Hérode* de son temps. Il fut assassiné à Chelles, l'an 584, par les ordres de Frédégonde, si l'on en croit quelques histor., qui n'appuient cette assertion d'aucune preuve suffisante.

CHILPÉRIC II, le plus jeune des fils de Childéric II, eut le bonheur d'échapper au massacre de sa famille (*v.* Blitilde), et fut élevé dans un cloître sous le nom de Daniel, qu'il quitta en 715, pour monter sur le trône, à l'âge de 41 ans. La valeur de ce prince, le seul qui, depuis l'élévation des maires du palais, se fût montré à la tête des armées, ne put le garantir de la même infortune. Après avoir remporté quelq. avantages sur Charles Martel, il finit par tomber entre les mains de cet infatigable adversaire, qui, en l'accablant de vains honneurs, le dépouilla de l'autorité. Chilpéric ne doit pas être confondu parmi les rois fainéants. Il avait régné 3 ans sans maître, et mourut en 720 à Attigny, n'ayant survécu que deux ans à la honte d'être dominé.

CHIMENTELLI (VALÈRE), antiq. et hellén. ital. dans le 17e S., professa l'éloquence et la langue grecque dans les univ. de Florence et de Pise. On n'a de lui qu'une dissert. intit. : *Marmor pisanum de honore bisellii*, insérée dans le 7e vol. du *Thes. antiq. roman.* de Grævius.

CHIMÈNE, prétendue épouse de Rodrigue Dias de Bivar, surnommé *le Cid* (*v.* ce nom), est un personnage imaginaire que Mariana et d'autres histor. espagn. ont introduit dans leurs écrits plus fabuleux que véridiques. Les amours du Cid et de Chimène ont fourni à Corneille le sujet d'une des plus belles traged. du Théâtre-Français.

CHIMÈRE (mythol.), monstre que les anciens poètes ont imaginé, sans doute comme emblème d'une montagne de la Lycie, qu'Ovide nomme *Chimerifera*, et au sommet de laq. était un volcan. Ce monstre, né en Lycie, de Typhon et d'Échidna, avait, selon la fable, une tête de lion, un corps de chèvre, une queue de dragon, et vomissait feu et flamme; il désola long-temps la Lycie, et fut enfin exterminé par Bellérophon. D'autres supposent que la Chimère était un vaisseau de pirates dont les diverses parties répondaient à la structure de ce monstre par lequel on l'aurait représenté.

CHIMINELLO (VINCENT), astronome, né en 1741 à Marostica dans le Vicentin, fut élevé au séminaire de Padoue, embrassa l'état ecclésiast., et

reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit; mais son penchant pour les mathémat. lui fit abandonner toute autre étude, et s'étant mis sous la direct. de Rizzi-Zannoni, ses progrès furent très rapides. Adjoint en 1779 à son oncle, le célèbre Toaldo, directeur de l'observat. de Padoue, il lui succéda dans cette place en 1798. Il avait précédemment remporté des prix aux acad. de Sienne et de Manheim. Les nombreux mém. qu'il a publ. dans les rec. de l'acad. de Padoue et de la société ital., ainsi que dans les journaux scientifiques, prouvent son zèle pour les progrès de l'astronomie. Privé de sa place par l'effet des révolut., il passa ses dernières années dans l'indigence, et mourut en 1815. Le tome XVIII des Mémoires de la société ital. contient son *Éloge*.

CHINARD (JOSEPH), statuaire, né à Lyon en 1756, élève de Blaise, son compatr., alla perfectionner ses talents à Rome, où il remporta le 1er prix de sculpture en 1786. De retour à Lyon en 1789, il y fit l'année suiv. une statue colossale de la *Liberté* pour la fête de la fédérat., et peu de temps après repartit pour Rome. Il y devint l'objet d'une surveillance spéciale, et fut enfermé quelq. mois au château St-Ange, dont il ne sortit qu'avec l'ordre de quitter les états romains. Après le siége de Lyon, il fut incarcéré comme suspect; mais un de ses amis abrégea sa détention. A la créat. de l'Institut de France, en 1796, il fut nommé correspond. de la classe des beaux-arts. Plus tard il obtint la place de profess. à l'école de Lyon, où il mourut en 1815. Plus. ouvr. de Chinard ont été détruits; parmi ceux qui subsistent on distingue la statue en marbre du *Carabinier* à l'arc de triomphe du Carrousel, et les groupes de *Persée et Andromède*, de l'*Enlèvement de Déjanire* au musée de Lyon. Ses *bustes* sont nombreux et estimés.

CHINCHON (BERNAD-PEREZ de), chan. de l'église collég. de Valence, né à Jaen dans le 16e S., publ. les ouvr. suiv. : *le Miroir de la vie humaine* (en espagn.), Grenade, 1587, et Alcala de Henarès, 1589, in-8.—*Historia y guerras de Milan*, 1536 et 1582, in-fol., réimpr. à Valence en 1630 sous un nouveau titre : c'est une traduct. du lat. de Galeaz Capella. On a du même aut. un ouvr. lat. contre les sectat. de Mahomet.

CHINE. La Chine est la partie la plus peuplée de l'Asie, et la plus anciennem. soumise à une forme de gouvernement monarchique. L'origine de l'empire chinois est très obscure; on croit que les fondateurs de la monarchie furent Yao et Chun, qui, à l'époque de la confusion des langues, amenèrent une colonie dans la Chine. Quoi qu'il en soit, ce peuple est très civilisé; quand les Portugais le découvrirent, ils ne furent pas moins surpris de la beauté et de l'opulence de son empire que de l'industrie et de la politesse de ses habitants. Ils sont régi par de sages lois auxquelles l'empereur, tout absolu qu'il est, doit se conformer; il consulte, mais décide seul. L'ancienne religion des Chinois paraît avoir été l'adoration d'un Dieu, créateur de l'univers; ils ont la plus grande vénération pour la mémoire de Confucius, qui appuya ce dogme sur la morale. Les missionnaires s'étaient flattés de faire asseoir sur le trône la religion chrétienne, qui commençait à se répandre dans la Chine; mais toutes les anciennes croyances se sont réunies contre elle. La nation chinoise est divisée en trois classes, les mandarins, les lettrés et le peuple. Vingt-quatre dynasties ou familles ont possédé l'empire jusqu'à nos jours.

DYNASTIES.

Les Hia, dès 2207 ou 2198 av. J.-C.
Les Cham ou Chang, dès 1767 ou 1766 av. J.-C.
Les Tcheou, dès 1122 ou 1110 av. J.-C.
Les Tsin, dès 258 ou 246 av. J.-C.
Les Han, dès 207 ou 203 av. J.-C.
Les Heou-han ou Han postérieurs, dès l'an 221 depuis J.-C.
Les Tcin, dès l'an 265.
Les Song, dès l'an 420.
Les Tsi, dès l'an 479.
Les Léang, dès l'an 502.
Les Tchin, dès l'an 557.
Les Soui, dès l'an 589.
Les Tam ou Tang, dès l'an 619.
Les Héou-leang ou Leang postérieurs, dès l'an 907.
Les Héou-tang ou Tang postérieurs, dès l'an 923.
Les Héou-tcin, dès l'an 937.
Les Héou-han, dès l'an 947.
Les Héou-tcheou, dès l'an 951.
Les Sum ou Song, dès l'an 960.
Les Mogols ou Tnen, dès l'an 1280.
Les Min ou Ming, dès l'an 1368.
Les Tsim ou Tsing, dès l'an 1643 ou 1649.
Chun-tchi, sa famille était maîtresse de l'empire dès 1643.
Kam-hi ou Kang-hi fils, en 1661.
Yum-tchim ou Yong-tching fils, en 1722.
Kien-long, en 1735; il abdique en 1795 et meurt en 1799.
Ka-hing, fils, en 1796.

CHING ou TCHING-OUANG, empereur de la Chine vers l'an 1115 av. l'ère chrét., fit présent à l'ambassad. de Cochinchine d'un instrument propre à servir de guide aux voyageurs sur terre et sur mer : cette machine inclinait de son propre mouvement vers le midi, et quelq. écriv. ont pensé que c'était la boussole.

CHIN-KI ou TSIN-CHI-HOANG-TI, emper. de la Chine vers l'an 240 avant J.-C., occupa le trône 37 années, et, pendant ce long règne, montra plus de vigueur que d'humanité ou de justice. Après avoir limité l'indépendance de toutes les principautés de la Chine, qu'il avait pacifiée par un gr. nombre de victoires, il mit les provinces occident. à l'abri des incursions des Hiong-nou, qui, plus tard, descendirent en Europe, où ils sont appelés les Huns, en faisant bâtir la grande muraille (tschan-tchung), qui, dans une longueur d'environ 500 lieues, ferme les passages des montagnes, dont quelq.-unes s'élèvent à près de mille

toises : ce rempart, qui n'a pas empêché les Tatars de subjuguer la Chine, subsiste encore ; sa largeur est de 20 pieds et sa hauteur de 30. On suppose qu'il fut reconstruit en grande partie au temps de Djenguyz-Khân. Ching-ki ne manquait pas de talents ; il fit des réformes dans les calculs astronomiques ; mais sa mémoire est odieuse aux lettrés à cause de ses violences, et surtout parce qu'il eut la faiblesse de suivre les avis de Lissé, son premier ministre, qui lui conseilla de faire brûler tous les livres, à l'exception de l'histoire de la famille impériale.

CHINIAC DE LA BASTIDE (Matthieu), littérateur, né dans le Limousin en 1739, suivit la carrière du barreau, et pourvu d'une magistrature subalterne, employa ses loisirs à l'étude ; il entreprit avec d'Ussieux un *Abrégé de l'hist. littér. de la France*, par les bénédictins (v. Rivet), dont les 2 prem. vol. parurent sous ce titre : *Hist. de la littér. franç. depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, etc., Paris, 1772, in-12. Cet ouvr., enrichi de notes, presque aussi étendues que le texte, ne va que jusqu'à l'an 425, et n'a pas été continué. Chiniac s'était occupé d'une trad. des *Comment. de César*, mais il n'en a publ. que le tom. 1er de la 2e partie avec ce faux titre : *Dissert. sur les Basques*, Paris, 1784, in-8, ouvr. rare et curieux par les recherches qu'il renferme. Ce savant magistrat mourut à Paris en 1802.—Chiniac de la Bastide (Jean-Baptiste), mort en 1768, a publ. : *le Miroir fidèle, ou Entretiens d'Ariste et de Philindre*, Paris, 1766, in-12.

CHINIAC DE LA BASTIDE DUCLAUX (Pierre), né dans le Limousin en 1741, de la même famille que les précéd., fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, mais préféra le barreau et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Plus tard il obtint la charge de lieut.-gén. de la sénéchaussée d'Uzerches, qu'il perdit en 1790 ; il occupa depuis diverses places de judicature, entre autres celle de présid. du tribunal civil de la Seine, et mourut vers 1804. On a de lui : *Discours de l'abbé Fleury sur les libertés de l'Église gallicane, avec un commentaire*, Au-delà des monts (Paris), à l'enseigne de *la Vérité*, 1765, in-12 : l'aut. étudiait en droit quand il publia cet écrit, où l'on trouve la doctrine des jansénistes exposée avec trop de partialité.—*Dissertation sur la prééminence de l'épiscopat sur la prêtrise*, Paris, 1766, in-4.—*Disc. sur la nature et les dogmes de la religion gauloise, servant de préliminaire à l'hist. de l'Église gallic.*, Paris, 1769, in-12 ; une nouv. édit. de l'*Hist. des Celtes*, par Pelloutier, revue, corrigée et augm., Paris, 1770-71, 8 vol. in-12 et 2 vol. in-4 ; une traduct. sous le titre d'*Hist. des capitulaires des rois de la 1re et 2e race*, 1779, in-8 ; de la préface mise par Baluze à la tête de ce précieux recueil, dont il donna l'année suiv. une édit. avec des notes de Baluze, et des addit. importantes (v. Roye) ; une nouv. édit. du *Tr. de l'autorité du pape*, de Burigny, Vienne (Paris), 5 vol. in-8. — *Essai de philosophie morale*, Paris, 1802, 5 vol. in-8. C'est à tort qu'on lui a attribué la trad. du *Traité du pouvoir des évêques*, d'Ant. Pereyra, Paris, 1772, in-8 : cette trad. est de Pinault.

CHINIL-ADDAN, roi d'Assyrie, successeur de Soasduchin, vers l'an 667 avant J.-C., défit et tua Phraortes, roi des Mèdes ; mais Cyaxare, fils et successeur de ce dernier, assiégea Ninive et força Chinil-Addan de se brûler dans son palais. Quelq. auteurs ont confondu ce prince avec Sardanapale ; plus commentat. de la Bible veulent qu'il soit le même que le Nabuchodonosor dont il est fait mention au livre de Judith.

CHIN-NONG, empereur de la Chine, fut, selon les histor. de ce pays, le 2e des 9 monarques qui précédèrent l'établissement des dynasties. Il fut l'ami et le conseil de Fou-hi, qui passe pour le fondat. de l'empire chinois, et lui succéda. On lui attribue la découverte du blé, l'invention du labourage par la charrue, qui porte encore aujourd'hui son nom, et les premiers médicaments empruntés aux végétaux. Cet emper. eut à soutenir le poids des premières guerres civiles qui éclatèrent au sein de la Chine ; elles furent suscitées par plus. gouverneurs de province qui aspiraient secrètement au trône, et qui choisirent pour chef l'un d'entre eux, Souan-yuen, depuis empereur sous le nom d'Hoang-ti (v. ce nom). Chin-nong, ayant été vaincu dans une bataille qui dura trois jours, ne put survivre à cette défaite, et mourut peu de jours après, l'an 2699 av. l'ère chrét. Son vainqueur, Souan-yuen, lui succéda.

CHIN-TSONG ou OUAN-LI, 13e empereur chinois de la dynastie des Ming, monta sur le trône en 1572, à l'âge de 13 ans. Il eut le bonheur d'être entouré de ministres sages et habiles qui lui apprirent l'art de gouverner. Ce fut sous son règne que le jésuite Matthieu Ricci, envoyé en Chine par le pape, parut à la cour de Pé-king, après avoir éprouvé mille obstacles. Chin-tsong permit au missionnaire de se fixer dans ses états et d'y prêcher la foi. Aimé de ses sujets et redouté de ses ennemis, cet emper. mourut en 1620, après un règne de 48 ans. Les Tatars-mantchoux, qui, en 1618, n'étaient encore qu'une horde obscure, ne tardèrent pas, après la mort de Chin-tsong, à commencer la révolution mémorable qui, 26 ans plus tard, renversa la dynastie de Ming.

CHIOCCARELLI (Barthélemi), sav. et labor. juriscons., né à Naples en 1560, mort en 1646, est aut. des ouvr. suiv. : *Antistitum ecclesiæ neapolitanæ catologus ab apostolorum tempore ad annum* 1643, in-fol., S. D. — *De illustr. scriptoribus qui in civitate et regno Neapolis, ab orbe condito ad ann.* 1646, *floruerunt*, publ. (d'après le MS. de l'aut.) par J.-V. Meola, Naples, 1780-81, 2 vol. in-4. On y trouve une courte notice sur la vie de l'auteur.

CHIOCCO (André), médecin et littérat., né en 1563, à Vérone, où son père était chancelier du collége de médecine, montra plus de goût pour les lettres que pour les études musicales ; il fut admis jeune à l'acad. des Philarmonici et pourvu d'une chaire de philosophie au collége de Vérone,

où il expliqua la morale et la physique d'Aristote. La culture de la poésie occupa ses loisirs; il a composé des vers grecs et latins encore inédits. Il était en correspondance avec Juste Lipse et d'autres savants; il prit contre Scaliger la défense du poème de Frascator de *Syphilide*. Chiocco mourut en 1624. On a de lui, entre autres ouvr. : *De balsami naturâ et viribus juxta Dioscoridis placita, carmen*, Vérone, 1596, in-4. — *De cœli veronensis clementiâ*, ibid., 1597, in-4. — *Psoricon, seu de scabie lib. II, carmine conscripti*, ibid., 1593, in-4. — *Commentarius quæstion. quarumd. de febre mali moris et de morbis epidemicis*, etc., ibid., 1604, in-4.—*Museum Francisci Calceolarii junioris*, ibid., 1622, in-fol. — *De collegii veronensis illustribus medicis et philosophis*, etc., ibid., 1623, in-4.

CHION, d'Héraclée (royaume de Pont), fut un des disciples de Platon. Cléarque, son concitoyen et son condisciple, s'étant emparé de l'autorité dans sa patrie, Chion s'associa quelq. jeunes gens comme lui, et frappa d'un coup d'épée l'usurpateur, qui mourut peu de temps après. Son dévouement fut mal récompensé. Satyrus, frère de Cléarque, fit périr Chion et ses complices l'an 352 av. J.-C., sans éprouver le moindre obstacle de la part du peuple. Il existe, sous le nom de Chion, dix-sept *Lettres* dans div. collect., et imp. séparément en grec, Venise, 1499; grec et lat., Dresde, 1765, in-8. Ces *Lettres* ne sont pas plus de Chion d'Héraclée, que la plupart de celles qui sont attribuées à plus. grands hommes de l'antiquité.

CHIRAC (Pierre), méd., né dans le Rouergue en 1652, fit ses études à Montpellier, et, reçu doct., y fut pourvu d'une chaire qu'il remplit avec le plus grand succès. Sa réputation le fit appeler par le maréchal de Noailles au poste de prem. méd. de l'armée de Catalogne. Il y rendit un service signalé en arrêtant les progrès d'une épidémie qui faisait de grands ravages. De retour à Montpellier, il reprit les fonctions de professeur; mais il les quitta bientôt une seconde fois pour la place de médecin du duc d'Orléans, qu'il suivit dans ses campagnes d'Italie et d'Espagne en 1706 et 1707. Devenu prem. médec. de ce prince à l'époque de la régence, Chirac obtint le même titre du roi Louis XV, après avoir reçu des lettres de noblesse, et mourut en 1732 (*v.* Chicoyneau). Admis à l'académie des sc. en 1716, il avait succédé au médec. Fagon dans la surintendance du Jardin-des-Plantes. On a de lui quelques ouvrages peu remarquables, entre autres : *Lettres sur la structure des cheveux et des poils*, Montpellier, 1688, in-12. — *Observat. sur les incommodités auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux, et la manière de les traiter*, Paris, 1724, in-8. — *Traité des fièvres malignes et des fièvres pestilentielles*, avec des consultations sur diverses maladies, Paris, 1742, 2 vol. in-12. — *Observations de chirurgie* sur la nature et le traitement des plaies, 1742, in-12. — *Dissertations latines* sur l'incube ou cauchemar, sur la passion iliaque, etc., trad. par Bruhier, et réunies aux dissertations ou consultat. de Silva, Paris, 1744, 2 vol. in-12. Ce médecin refusait de reconnaître comme maladies contagieuses la peste, la variole, la gale même, et n'estimait ni Hippocrate ni Galien.

CHIRAGATZI (Anania), sav. arménien, né vers le commencem. du 7e S., perfectionna ses études à Constantinople, voyagea en Grèce, en Syrie, en Égypte, et vint se fixer en Arménie; il mourut en 682. On a de lui les ouvr. suivants qui font partie des MSs. de la biblioth. roy. : *Calendrier arménien*, comparé aux calendriers de douze nations différentes; un *Tr. de mathématiques;* un *Livre de rhétorique; Grammaire arménienne*; un *Livre sur l'astronomie*; et plusieurs *Homélies* ou *Panégyriques de saints*.

CHIRINOS (Pierre), jés. espagnol, né en 1556, à Ossuna, fut envoyé dans les Iles Philippines, et mourut à Manille en 1634. On lui doit : *Relacion de Filipinas*, etc., Rome, 1604, in-4, ouvrage très curieux. — Chirinos (Jean), religieux trinitaire, né à Grenade dans le 16e S., conseiller juge de la foi dans cette ville et à Cordoue, a publ. (en espagnol) *Abrégé historique des persécutions que l'Église a souffertes depuis son origine*, Grenade, 1593, in-4. — Chirinos y Salazar (Ferdinand), jésuite, né à Cuença, professa l'Écrit. sainte dans différentes villes, fut prédicateur de Philippe IV et confesseur du duc d'Olivarès; refusa plus. évêchés tant en Espagne qu'en Amérique, mais ne put se dispenser d'accepter la charge de conseiller du tribunal suprême de l'inquisition en 1640, et mourut à Madrid en 1646. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Expositio in proverbia Salomonis*, Paris, 1619, 2 t. in-fol. — *In Cantica canticorum*, Lyon, 1652, in-fol.

CHIRON (myth.), fils de Saturne et de Phyllire, naquit, suiv. la fable, sous la forme monstrueuse de centaure, parce que son père, surpris dans ses amours par Ops, sa femme, se changea tout à coup en cheval. Dès que Chiron fut grand, il se retira dans les montagnes et dans les forêts, où il s'adonna à l'étude des astres et des plantes. Ce dut être un des plus anciens personnages célèbres de la Grèce, puisque son existence paraît antérieure à la conquête de la toison d'or et à la guerre de Troie. Suidas rapporte qu'il avait composé un livre sur la méd. des chevaux; quelq. savants le regardent comme l'inventeur de la médecine; d'autres lui attribuent l'invent. de la chirurgie; plusieurs enfin lui rapportent la découverte des plantes médicinales, et, parmi ces derniers, quelq.-uns croient qu'il a donné son nom à la *centaurée*. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, il paraît que Chiron se rendit recommandable par ses talents dans la médec. et dans la chirurgie; c'est de lui qu'Esculape apprit ces sciences, suivant la mythol., qui lui donne aussi pour élève un gr. nombre de héros ou demi-dieux, entre autres Achille, Castor et Pollux, ainsi qu'Hercule. Une flèche que ce dern. lui laissa tomber involontairement sur le pied lui ayant fait une blessure incurable, Chiron conjura

les dieux de le rendre mortel, et de terminer avec sa vie les violentes douleurs qu'il endurait. Jupiter exauça sa prière, et le plaça dans le ciel, où il forme, sous le nom du *Sagittaire*, le 9e signe du zodiaque. Un tabl. antique trouvé à Herculanum représente Chiron donnant des leçons de musique à Achille.

CHISHULL (Edmond), antiquaire angl., né dans le comté de Bedfort vers 1680, voyagea dans le Levant, séjourna plusieurs années à Smyrne en qualité de chapelain de la factorerie anglaise; de retour en Angleterre, fut nommé chapelain de la reine Anne, et mourut en 1733. On a de lui : *Antiquitates asiaticæ christianam æram antecedentes*, Londres, 1728, in-fol., fig.; des poésies latines estimées et des ouvrages de controverse peu remarquables. Méad a publ. la *Relation* (en angl.) *du voyage de Chishull en Turquie, et de son retour en Angleterre* , Londres, 1747, in-fol. Ce vol. peu commun doit se réunir aux *Antiquitat. asiaticæ*, parce qu'il peut en quelque sorte tenir lieu d'une seconde partie promise par Chishull, mais dont il n'a malheureusement paru que les 12 prem. pages.

CHI-TSONG, onzième empereur chinois de la dynastie de Ming, né en 1507, fut un de ces princes apathiques et nuls que le titre de la naissance appelle pour le malheur des peuples au gouvernem. d'un empire. Faible, crédule, superstitieux, tout entier à l'oisiveté et à la mollesse, il montra une insouciance absolue pour les affaires de l'état. Les Tatars, les pirates du Japon et des îles environnantes en profitèrent pour insulter et ravager les côtes et les frontières de l'empire. Chi-Tsong employa une partie de sa vie à la recherche d'un breuvage qui pût lui donner l'immortalité; près de descendre au tombeau, il reconnut, dit-on, ses erreurs, et en fit une déclaration solennelle, avec invitation à ses ministres de la publier. Il mourut en 1566.

CHI-TSOU ou HOUPILAI ou KOUBLAI-KHAN, fondat. de la 20e dynastie chinoise, dite des *Yuen*, petit-fils de Djenguis-Khân (Genghis-Khan), né en 1214, fut proclamé, en 1260, emper. des Mogols ou Mongous, qui étaient déjà maîtres de toute la partie septentrionale de la Chine. Après une guerre de 12 ans, Houpilai (c'était le nom que portait alors l'empereur des Mogols) acheva la conquête de ce vaste pays, fit prisonnier le jeune empereur chinois, dernier rejeton de le dynastie des Song, et prit, en montant sur le trône, le nom de Chi-tsou. Aucun prince n'a régné sur une monarchie aussi vaste, ni commandé à tant de peuples. L'empire de Chi-tsou, au moyen de nouvelles conquêtes qu'il ajouta à celle de la Chine, comprenait, outre cette immense contrée, la Tatarie chinoise, le Pégu, le Thibet, le Tonquin, la Cochinchine, d'autres pays à l'occident et au midi de la Chine, ainsi que le Leao-tong et la Corée au nord; de plus, il avait pour vassaux ou tributaires tous les princes de sa maison, qui régnaient alors en Perse, en Assyrie, dans le Turkestan, dans la grande et petite Tatarie, du Dnieper à la mer du Japon, et de l'Inde à la mer Glaciale. Les historiens chinois ne font point l'éloge de ce monarque parce qu'il avait conquis leur patrie; mais les Mogols le regardent comme l'un des plus sages et des plus célèbres de leur souverains. Il adopta les mœurs civilisées des Chinois, encouragea l'agriculture, le commerce, les sciences, les lettres, les arts, publia un nouveau code par lequel il donnait aux Chinois des lois plus sages et plus humaines que celles auxquelles d'autres conquérants les avait assujétis; et si on peut lui reprocher plusieurs défauts, ils furent effacés par les qualités qui constituent les grands monarques. Ce fut sous son règne que le célèbre voyageur vénitien Marco Polo (*v.* ce nom) vint à la Chine. Chi-tsou mourut en 1294, dans la 34e année de son règne comme empereur des Mogols, et dans la 14e comme empereur de la Chine.

CHIUSOLE (Antoine), géographe, né près de Roveredo en 1679, fut à l'âge de 13 ans envoyé par son père à Salzbourg pour y faire ses études, et en les terminant obtint la chaire de mathémat. Il ne la garda qu'un an. Entraîné par son goût pour les voyages, il visita l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie, dans la compagnie de différents seigneurs charmés d'avoir avec eux un homme aussi instruit; et de retour à Roveredo, y reprit l'enseignem. des mathématiq. et des langues. Il mourut en 1755. On a de lui : *la Geometria comune, legale, ed aritmetica*, etc.; *la Genealogia moderna delle case più illustri di tutto il mondo*, etc.; *il Mondo antico, moderno e novissimo*, etc.; *Compendio di tutti tre i tomi della geografia antica*, etc. Tous ses ouvr., accueillis lors de leur publicat., sont aujourd'hui si complétement oubliés, qu'on ne les trouve pas indiqués dans les catalogues des biblioth. d'Italie. Il a laissé MS. *la Storia politica, universale, ridotta in compendio*, en 9 gr. vol. in-4. — Chiusole (Marc-Azzon), juriscons. et poète d'Arco, dans le Trentin, où il naquit en 1728, fut conseiller du prince év. de Trente, et mourut en 1765, laissant 2 vol. de poésies médiocres : *Saggio poetico di sacre traduzioni e morali sonetti*, etc.; *la Passione di N.-S. Jesu-Cristo*, etc., *in ottava rima, con alcuni sonetti morali*. — Chiusole (le comte Adam), parent des précéd., né comme Antoine près de Roveredo, en 1728, fit ses prem. études à Sienne sous les jésuites, et montra de bonne heure plus d'inclinat. que de talent pour la poésie. Au goût des vers, il joignit celui de la peinture, et vint à Rome où il fréquenta les écoles de Mengs et de Battoni. Comme il n'était pas plus peintre que poète, il ne fit pas un seul tableau; mais il acquit des connaissances très étendues dans les arts, et devint un excellent juge des product. des artistes. Doué du caractère le plus aimable, obligeant et spirituel, il se vit recherché par les plus grands seigneurs, et fut en correspondance avec tous les savants et les amateurs. Il refusa la place d'inspecteur de la galerie royale de Berlin que lui fit offrir Frédéric II, et sur la fin de sa vie se retira dans sa patrie, où il mourut en 1787. On a de lui un assez grand

nombre d'opuscules en prose et en vers, mais dont aucun ne s'élève au-dessus du médiocre : *Componimenti poetici sopra la pittura trionfante*, Sienne, 1751, in-8 ; c'est un ouvr. de sa jeunesse. — *Dell' arte pittorica libri VIII*, etc., Venise, 1768, in-8. — *De precetti della pittura libri IV in versi, aggiuntori altri opuscoli sulli arti, in prosa ed in verso*, ib., 1781, in-8. Il a, dans ce nouvel ouvr., refondu son prem. poème, en le resserrant, mais sans l'ameliorer beauc. Ce jugement sévère est de Cicognara. — *Itinerario delle pitture, sculture ed architetture, piu rare si molte città d'Italia.* Clément Vannetti a publié l'*Éloge* de Chiusole.

CHIVALET (Antoine), gentilhomme dauphinois, est auteur d'un mystère intit. : *Sen suyt la vie de St Christofle, élégamm. composée en rimes franç., et par personnaiges*, représenté à Grenoble en 1527, et impr. dans la même ville en 1530. On conjecture que l'aut. était mort long-temps avant l'impression, puisqu'il y est qualifié « jadis souverain maître en telle composition, » ce qui indique aussi qu'il a dû composer plusieurs autres pièces du même genre qui se sont probablem. perdues.

CHIVOT (Marc-Antoine-Franç.), littérateur, né en Picardie en 1752, fit ses études à Paris, devint professeur d'humanités dans l'un des colléges de l'univers., et se fit une réputat. par ses talents pour l'enseignement, ainsi que par plusieurs compositions grecq., lat., franç., à l'occasion de divers événements. Une partie de sa vie fut consacrée à la rédaction d'un grand ouvr. intit. : *De l'esprit ou de la filiation des langues*. On n'a, de tous les matériaux qu'il avait préparés à ce sujet, qu'un exemplaire des *Racines gr.*, chargé de notes intercalaires. Les autres pièces, envoyées par les héritiers de Chivot à Villoison, ne se sont pas retrouvées dans les papiers de ce savant. On doit aussi à ce profess. la traduct. de quelq. fragm. de Ménandre, insérés dans l'*Hist. des théâtres*. Crouzet a publ. en 1787 l'*Éloge* de Chivot, son collègue et son ami.

CHLADNY (Martin), théologien protestant, né en 1669 à Cremnits en Hongrie, professa la théologie à Vittemberg, où il mourut en 1725. Ses principaux ouvrages sont : *de Fide et ritibus Ecclesiæ græcæ hodiernæ ; de Dyptichis veterum ; de Abusu chemiæ in rebus sacris ; de Ecclesiis cholchicis, earumque statu, doctrinâ et ritibus*, 1702, in-4. — *Dissert. theologica quâ revelationes Brigittæ excutit*, 1715, in-4.—Chladny (Jean-Martin), son fils, né en 1710, professeur de théologie à Erlang, mort en 1759, a publié, de 1754 à 1756, un *Journal hebdomadaire de questions sur la Bible*, et plus. autres ouvrages en latin et en allemand, dont les plus remarquables sont : *Logica practica, seu problemata logica*, Leipsig, 1741, in-8. — *Programma de fatis bibliothecæ Augustini, in excidio Hipponensi*, ibid., 1742, in-8. — *Opuscula acad.*, ibid., 1741-50, 2 vol. in-8. — *Vindiciæ amoris Dei puri*, etc., Erlang, 1757, in-4. — Chladny (Ernest-Martin), frère du précédent, né en 1715, profess. de droit à Wittemberg, mort en 1782, a donné quelq. *Dissert. academ.* peu remarq.

CHMIELECIUS (Martin), médec., né à Lublin en 1559, vint achever ses études à Bâle, fut reçu docteur en 1587, obtint en 1589 une chaire de logique qu'il occupa 21 ans, et ensuite celle de physique qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1632. Membre du collége de philosophie et de médecine de Bâle, il avait été promu plus. fois au décanat de l'une et l'autre de ces facultés. On a de lui : *Dissertatio de humoribus*, Bâle, 1619, in-4. — *De Elementis*, ibid., 1625, in-4 ; et des *Lettres sur la médecine*, dans la *Cista medica* de Jean Hornung, Nuremberg, 1625, in-4.

CHODKIEWICZ (Charles, comte de), général polonais, né en 1560, fils de Jean, palatin de Wilna, voyagea de bonne heure dans la plus grande partie de l'Europe, où il puisa le goût et les principes militaires à l'école des plus célèbres guerriers. De retour dans sa patrie, il se signala dans plusieurs affaires contre les Cosaques, et contribua beauc. aux victoires que Zaymoyski remporta sur Michel, prince de Valachie. En 1600, Sigismond III lui confia la charge de grand-maréchal de Lithuanie. Pendant la guerre avec les Suédois, il défendit la Livonie, et remporta une victoire complète à Kirckolm sur le roi Charles IX, qui avait une armée quatre fois plus forte que la sienne. Il obtint ensuite sur les Moscovites des succès qui valurent à la Pologne la cession de plus. districts, en 1619. Non moins heureux contre les Turks, il battit à plusieurs reprises l'armée formidable du sulthan Osman, et mourut en 1621. Sa *Vie* a été écrite par A. Narusewiez, év. de Luck, 2 vol. in-12. C'est un des meilleurs ouvrages de la littérature polonaise.

CHODORLAHOMOR, roi de l'Élymaïde, vers l'an 1925 avant J.-C., avait étendu ses conquêtes jusqu'à la mer Morte, lorsqu'il fut vaincu par Abraham, accouru, à la tête de ses nombreux serviteurs et de ses voisins, pour délivrer des mains de ce prince Loth, son neveu, et un gr. nombre d'autres captifs.

CHODOWIECKI (Daniel-Nicolas), peintre et graveur, né en 1726 à Dantzig, avait été destiné au commerce par son père, et n'eut, dans la nouv. carrière où son goût l'entraîna, d'autres secours que ceux de son aptitude extraordinaire et son ardeur pour le travail. Établi depuis 1743 à Berlin, ce fut dans cette ville qu'il perfectionna ses talents, et que soutenu, encouragé par de riches amateurs, il obtint à la fois la fortune et la considération. Il y mourut en 1801, directeur de l'acad. des arts et des sciences mécaniques. Les compositions de cet artiste, dont l'œuvre comprend plus de 3,000 pièces, ont en général beaucoup d'expression et de vérité ; elles ont été recherchées par tous les libraires de son temps, et enrichissent, entre autres, des édit. de l'Arioste, de Gessner, de Lavater et du roman de *Don Quichotte*. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans le *Dictionnaire des artistes* de Heinecken, dans les *Miscallaneen artistischen Inhalts* de Meusel (t. Ier, n° 131), et dans le *Manuel des amateurs de l'art*, par Huber.

CHOFFARD (Pierre-Philippe), dessinateur et graveur, né à Paris en 1730, se forma un genre particulier d'ornem., qu'il exécutait avec un goût et un esprit infinis. Parmi ses estampes on distingue: les pl. d'Herculanum pour le *Voyage pittoresque* de l'abbé de Saint-Non; la *Vue du pont d'Orléans*; une des pl. des *Batailles de la Chine*, d'après le dessin de Jean Damascénus, missionnaire; les vignettes et culs-de-lampe pour les *OEuvres* de J.-J. Rousseau, les *Contes* de La Fontaine, les *Métamorphoses* d'Ovide, le *Voyage de la Grèce*. Cet artiste mourut en 1809; il a publié: *Notice histor. sur l'art de la gravure*, 1805, in-8, réimpr. en 1809 en tête de la nouvelle édit. du *Dictionn. des graveurs* de Basan. Ponce a donné une *Notice* sur Choffard, dans l'*Annuaire de la société des arts graphiques*.

CHOIN (Marie-Émilie JOLY de), favorite du dauphin, fils de Louis XIV, qui, dit-on, l'épousa secrètement, comme son père avait épousé Mme de Maintenon, était née à Bourg, d'une famille noble originaire de Savoie, et fut d'abord placée auprès de la princesse de Conti. Douée de moins de beauté que de douceur et d'esprit, elle ne fit usage de son ascendant sur le prince que pour opérer dans sa conduite de notables réformes; et cela pourrait expliquer la distinct. et les égards dont elle jouit à la cour, où toutefois elle ne se rendait que fort rarement, faisant de Meudon son principal séjour. Après la mort du dauphin, Mlle de Choin vécut dans la retraite avec une fortune très médiocre, et mourut en 1744. Duclos, dans ses *Mémoires*, appuie fortem. l'opinion du mariage secret, contre laquelle Voltaire s'élève avec chaleur.

CHOIN (Louis-Albert JOLY de), savant et vertueux prélat, de la même famille que la précéd., né en 1702 à Bourg-en-Bresse, dont son père était gouverneur, fit ses études au séminaire de St-Sulpice, et fut fait grand-vicaire de Nantes. Appelé en 1738 au siége épiscopal de Toulon par le card. de Fleury, auquel il opposa d'abord une modeste résistance, il rappela par son zèle vif et pur les premiers temps de l'Église, et institua de sages réformes dans son diocèse, qu'il édifia par la simplicité de ses mœurs et par la constante pratique d'une ardente charité. Après avoir été plus. fois député aux assemblées du clergé, il mourut en 1759, laissant, outre un grand nombre de *Mandements* et autres écrits, une *Instruct. sur le rituel*, Lyon, 1778, 3 vol. in-4; ibid., 1790, ouvr. qui peut, en quelque sorte, tenir lieu de bibliothèque à un ecclésiastique.

CHOISEUL, famille dont l'illustration remonte à Raynard III, qui épousa en 1182 Alix de Dreux, petite-fille de Louis-le-Gros, et qui, divisée en plusieurs branches, a dès-lors produit un grand nombre d'hommes distingués. — Ch. de Choiseul, comte du Plessis-Praslin, fils de Ferri, mort à la bataille de Jarnac, apprit le métier des armes sous le maréchal de Matignon, qu'il suivit un instant sous les drapeaux de la Ligue; puis reconnaissant bientôt dans les Guise une faction armée contre les intérêts du trône, il se retira en Champagne, où sa prudence et son zèle maintinrent l'autorité roy. L'un des premiers, il s'empressa de reconnaître Henri IV, qui le nomma en 1594 capitaine de ses gardes, puis gouverneur de Troyes, et lui conféra l'ordre du St-Esprit. Il eut en 1602 avec Vitri la commiss. d'arrêter Biron et le comte d'Auvergne; il rendit, l'année suivante, un plus grand service à son maître, en faisant évader Bellegarde, que Henri IV voulait sacrifier à sa jalousie. Sujet toujours fidèle, il reçut en 1619 la récompense tardive de ses services, par le titre de maréchal de France: il eut depuis le commandement d'une armée dans la Normandie, dans l'Anjou, etc.; le calme rétabli dans les provinces, il se retira dans son gouvernement à Troyes, où il mourut en 1626, âgé de 63 ans. Il avait commandé neuf armées, s'était trouvé à quarante-sept batailles ou combats, avait conquis cinquante-trois villes, et reçu trente-six blessures.

CHOISEUL (César, duc de), sieur du Plessis-Praslin, neveu du précédent, né à Paris en 1598, fut placé par Henri IV, en qualité d'enfant d'honneur, auprès du dauphin, puis, à 14 ans, obtint un régiment qu'il résolut de conduire lui-même à pied, et fit ses premières armes en Champagne sous les yeux de son oncle. Habile dans l'escrime, il se fit bientôt un nom par ses duels: le plus connu est celui qu'il eut avec l'abbé de Gondi, depuis cardinal de Retz. Il suivit Louis XIII au siége de St-Jean d'Angely, où les soldats franç. se servirent pour la dernière fois du bouclier. Envoyé avec son régiment dans l'île d'Oléron pour s'opposer à la descente des Anglais, il fit échouer leurs efforts. Après la prise de La Rochelle, il en fut nommé commandant. Il eut part à toutes les expéditions qui suivirent la réduct. de cette place importante, et se montra non moins habile dans l'art de négocier que dans celui de vaincre. Les succès qu'il avait obtenus sur les Espagnols en Italie, le firent désigner pour aller commander le siége de Roses dans la Catalogne, et la prise de cette forteresse en 1645 lui valut le titre de maréchal de France. De retour à l'armée d'Italie, où il ajouta à sa réputation par de nouvelles victoires, il en est rappelé par les troubles connus sous le nom de *guerre de la Fronde*. Fidèle au parti de la cour, il battit à Réthel Turenne, qui commandait l'armée espagnole. Il apprit l'art de la guerre à Louis XIV, qu'il accompagna dans ses premières campagnes, et mourut en 1675, âgé de près de 78 ans. La bibliothèque royale possède deux recueils de *Lettres* de Choiseul, depuis 1632 jusqu'en 1651, et on a de lui des *Mémoires*, depuis 1628 à 1671, Paris, 1676, in-4. Ils ont été réimpr. dans l'édit. des *Mém.* de son oncle par Petitot, 2e série, 57. La *Vie* de César de Choiseul et celle de son oncle Charles de Choiseul, par Turpin, forment le 26e volume des *Hommes illustres de la France*. — Choiseul (Gilbert de), frère puîné du précédent, év. de Comminges en 1644, député de son ordre à l'assemblée des notables en 1650, y prononça une harangue, fut employé depuis dans les négociations entamées pour

ramener la paix dans l'Église, troublée par le livre de Jansénius sur la grâce ; en 1666, fit l'oraison funèbre du prince de Conti ; transféré en 1670 sur le siége de Tournai, concourut à la *Déclaration* du clergé de 1682, et mourut à Paris en 1689, laissant la réputation d'un prélat éclairé. C'est l'évêque de Tournai qui passe pour avoir rédigé les *Mémoires* de son frère (*v.* l'art. précédent). Outre l'oraison funèbre déjà citée et celle du duc de Longueville, il a publ. plus. ouvr. ascétiques et quelques écrits de controverse, dont le seul qui puisse être lu maintenant est intit. : *Mémoires touchant la relig.*, Paris, 1681-85, 3 vol. in-12. Sa *Lettre pastorale sur le culte de la Vierge*, réimpr. à la tête des *Avis salutaires de la Vierge à ses dévots indiscrets*, par Baillet, fit beaucoup de bruit dans le temps et n'a rien perdu de son import. La maison de Choiseul a donné plus. prélats aux siéges les plus illustres de l'Église de France. — CHOISEUL-BEAUPRÉ (Gab.-Florent de), né en 1685 à Dinant, évêque de St-Papoul en 1718, nommé en 1723 au siége de Mende, publia des *Statuts synodaux* pour ce diocèse, 1739, in-8, et mourut en 1767, doyen des évêques de France. — CHOISEUL-BEAUPRÉ (Claude-Antoine de), aumônier du roi, évêque de Châlons-sur-Marne, en 1733, mourut en 1763, à 66 ans. — CHOISEUL-BEAUPRÉ (Ant.-Clériadus de), né en 1707, aumôn. du roi de Pologne, primat de Lorraine, nommé en 1754 à l'archevêché de Besançon, accompagna son cousin, le comte de Stainville, depuis ministre, dans son ambassade près du St-siége en 1756, et obtint du pape Benoît XIV la promesse que le chevalier de St-George (le prétendant) serait compris dans la première promotion de cardin, ; élevé lui-même à la dignité de cardinal en 1761, il mourut en 1774. — CHOISEUL-STAINVILLE (Léopold-Charles de), né en 1724, frère du ministre, év. d'Évreux en 1758, archevêque d'Alby en 1759, transféré au siége de Cambrai en 1764, mourut en 1781 à Moulins, en revenant des eaux de Vichy.

CHOISEUL-FRANCIÈRES (CLAUDE, comte de), maréchal de France, de la famille des précédents, né en 1632, se distingua dans la guerre de Hongrie en 1664, et décida le gain de la bataille de St-Gothard. Sur sa réputation de valeur et d'habileté, les Vénitiens le demandèrent à Louis XIV; en 1669, il prit le commandement des troupes laissées dans Candie par le duc de Navailles, et contribua beauc. à repousser les Turks. Il se signala en 1674 au combat de Senef, fut nommé lieutenant-général en 1676, servit depuis en Allemagne, obtint en 1693 le bâton de maréchal, et mourut à Paris en 1711, doyen des maréchaux.

CHOISEUL (ÉTIENNE-FRANÇOIS, duc de), ministre, né en 1719, entra de bonne heure au service sous le nom de *comte de Stainville*, et s'éleva rapidem. aux premiers grades. Son mariage avec la sœur de la duchesse de Gontaut, et sa liaison avec la marquise de Pompadour lui fournirent les moyens de satisfaire une ambition qu'il ne dissimulait pas. A son entrée dans la carrière politique, nommé à l'ambassade de Rome, il plut au pape Benoît XIV, dont il obtint tout ce qu'il voulut, et notamment la promesse du chapeau de cardinal pour l'abbé de Bernis, alors ministre, qu'il ne croyait pas devoir sitôt remplacer. Il passa de l'ambassade de Rome à celle de Vienne en 1757, et l'année suiv., il fut nommé ministre des affaires étrangères. Créé duc et pair, Choiseul s'éleva bientôt au plus haut degré de faveur. En 1761, à la mort du maréchal de Belle-Isle, il joignit le porte-feuille de la guerre à celui des affaires étrangères, qu'il remit la même année à son cousin, le comte de Choiseul, créé *duc de Praslin*, lorsque le roi lui donna le ministère de la marine. Pendant qu'il était aux affaires étrangères, il avait conclu le fameux traité connu sous le nom de *Pacte de famille*, destiné à resserrer les liens entre les différ. branches de la maison de Bourbon, et cet acte de haute politique lui valut de nouvelles grâces et de nouv. dignités. Nommé ministre de la guerre et de la marine à l'époque où la France, forcée d'abandonner ses conquêtes en Allemagne, se voyait obligée de céder ses colonies aux Anglais, il s'occupa des moyens de réparer tant de désastres, et réorganisa l'armée ; les régiments, qui avaient jusqu'alors porté le nom de leur colonel, prirent celui d'un prince ; d'utiles réformes eurent lieu dans les manœuvres ; le corps de l'artillerie et du génie reçut diverses améliorations ; de nouv. écoles furent fondées pour les différ. armes, et de sages économies compensèrent le surcroît de dépenses dont le trésor royal fut momentaném. chargé par les pensions accordées aux anc. officiers mis à la retraite. Dans le même temps Choiseul s'occupa de recréer la marine ; par ses soins les forêts vierges des Pyrénées, mises en coupes régulières, fournirent d'excellentes mâtures, dont le Gave, rendu navigable, facilita le transport à Bayonne. Le commerce avec les Indes reçut des encouragements, et d'habiles intendants, chargés de l'administration des Antilles, accrurent en peu de temps leurs produits. Premier ministre sans en avoir le titre, Choiseul concourut à la destruction des jésuites, que l'appui du dauphin ne put sauver de leur ruine. Tant de pouvoir éveilla l'envie : on lui reprochait le fameux traité de 1763, imposé par des malheurs auxquels il était étranger, et dont il cherchait par tous les moyens à prévenir les suites. La mort de Mme de Pompadour, en 1764, le priva d'une amie puissante et dévouée. Elle fut remplacée par Mme du Barry (*v.* ce nom) soutenue par les ennemis du duc de Choiseul qui, repoussant les avances de la nouvelle favorite, la mit dans la nécessité de le perdre dans l'esprit du roi. Cette fois les courtisans prirent parti pour le ministre, mais leur opposition fut inutile. Sa disgrâce lui fut annoncée le 24 décembre 1770, par une lettre sévère qui le reléguait à Chanteloup ; il y fut accompagné par les acclamat. publiq. : les trois années de cette brillante disgrâce furent les plus belles et les plus heureuses de sa vie. Rappelé de son exil à l'avénem. de Louis XVI, le duc de Choiseul reçut de ce prince un accueil honorable ; mais il ne put ressaisir le pouvoir. Aidé de son inépuisable gaîté

et surtout de sa légèreté naturelle, il parut s'en consoler; toutefois il laissa de temps en temps percer son dépit en plaisanteries trop caustiques sur le compte de ses success. Il mourut en 1785, ne laissant que de faibles débris de la fortune de sa femme, qui se fit un devoir de garantir les dons excessifs que son prodigue époux léguait, par son testament, aux personnes qui l'avaient servi, puis se retira dans un des plus pauvres couvents de Paris, emportant l'estime et l'admirat. universelle. Les prétendus *Mémoires* du duc de Choiseul, publ. par Soulavie, 1790, 2 vol. in-8, se composent de quelq. fragments écrits à diverses époques par ce ministre, et qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour les personnes admises à son intimité. Basan a publ. *Recueil d'estampes gravées d'après les tableaux du cabinet du duc de Choiseul*, 1771, in-4. Ce vol. contient 150 pièces; il y a des épreuves avant la lettre.

CHOISEUL-GOUFFIER (Marie-Gabriel-Auguste-Laurent), né à Paris en 1752, prit le nom de *Gouffier* en épousant l'héritière de cette maison. Il montra dès son enfance une prédilect. marquée pour tout ce qui se rattachait à la Grèce, et profita du voyage que Chabert (*v.* ce nom) fit en 1776, chargé de lever une carte de la Méditerranée pour satisfaire sa curiosité. Il vit les lieux célébrés par Homère, et rapporta de ses excursions une foule de débris précieux qu'il s'empressa de mettre en ordre. En 1780, il fit paraître le 1^{er} vol. de son *Voyage pittoresque de la Grèce;* le plus bel ouvr. qui ait jamais été publ. sur cette poétique contrée, mais qu'il ne devait pas avoir le bonheur de voir terminé. L'année précédente il avait reçu le titre d'associé de l'acad. des inscript., où plus tard il lut un savant *Mémoire sur l'hippodrome d'Olympie.* En 1784, il remplaça d'Alembert à l'Acad. franç., où il prononça, le jour de sa réception, un discours très remarquable. Nommé l'année suiv. ambassasadeur à Constantinople, il emmena l'abbé Delille, dont il fut toujours l'ami. Dans le cours de cette légation, il continua ses importantes recherches, et fit en même temps de généreux efforts pour faire participer les Turks aux avantages de la civilisation de l'Europe; mais il faillit perdre le crédit dont il jouissait, par la malveillance d'un ministre étranger qui remit au divan un exempl. du *Voyage en Grèce*, en signalant les passages du discours préliminaire où l'auteur invite les Grecs à l'indépendance. Il s'empressa de détourner le coup en remettant au grand-seigneur l'ouvr. corrigé. Nommé en 1791 ambassad. à Londres, il refusa de s'y rendre, et de Constantinople correspondit avec les princes émigrés, ne voulant pas reconnaître l'autorité qui avait remplacé celle du roi. Décrété d'accusation en 1792, à la suite d'un rapport de Hérault-Sechelles, et craignant d'être arrêté, il se rendit en 1793 à Pétersbourg, où il fut accueilli par l'impératrice de la manière la plus flatteuse. Paul I^{er} lui continua la même bienveillance en le nommant son conseiller intime, et l'établissant directeur de l'acad. des arts et des bibliothèques impériales. A sa rentrée en France en 1802, il fut nommé membre de l'Institut et reprit la continuation du gr. ouvr. qui lui fait tant d'honneur. A la restaurat. il fut nommé membre de la chambre des pairs et reprit sa place à l'Acad. française. Il mourut aux eaux d'Aix-la-Chapelle en 1817. Le *Voyage pittoresque de la Grèce*, 1780-1824, 3 vol. in-fol. avec 300 pl., reste le prem. titre de Choiseul-Gouffier à l'estime des sav. et des littérateurs. On lui doit encore quelq. *Mémoires* et les notes du poème de l'*Imagination*, par Delille.

CHOISEUL, duc de Praslin. — V. Praslin.

CHOISY (François-Timoléon de), de l'Académie franç., né à Paris en 1644, fut gâté par sa mère, qui se plaisait à l'habiller en femme, parce qu'il lui semblait plus beau sous ce travestissement. Il en profita plus tard pour abuser de la sécurité qu'il inspirait à de jeunes personnes, ainsi qu'il l'a raconté dans l'*Hist. de M^{me} la comtesse des Barres*, dont il est le véritable héros. Il rougit enfin de sa conduite, et pour laisser le temps d'en effacer le souvenir, il se rendit en Italie avec le cardinal de Bouillon, qui le choisit pour son conclaviste. Il contribua beauc. à l'élection du pape Innocent XI. A son retour de Rome il fut attaqué d'une maladie dangereuse, et, résolu de se convertir, il eut avec son ami l'abbé Dangeau, des conférences dont il publ. le résultat. Ce sont : *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, la provid., l'existence de Dieu et la religion*, Paris, 1684, in-12. Adjoint au chevalier Chaumont nommé ambassadeur à Siam, pendant la traversée il se fit ordonner prêtre, et dit sa première messe sur le vaisseau qui le ramenait en France. Il fut admis en 1627 à l'Académie franç., dont il partagea les travaux avec zèle, et mourut en 1724, doyen de cette compagnie. Ses ouvr. les plus remarquables, dont l'abbé d'Olivet a donné le catal. raisonné à la suite de la *Vie* de l'aut., Lausanne, 1748, in-8, sont : *Journal du voyage de Siam*, 1687, in-4 et in-12. — *Histoire de l'Église*, 1703 à 1740, 11 vol. in-4. — *Histoire de France sous les règnes de St Louis, Philippe de Valois, le roi Jean, Charles V et VI*, 1750, 4 vol. in-12. — *Mémoires pour servir à l'hist. de Louis XIV* (publ. par Camusat), 1727, 2 vol. in-12. Les *Mémoires* de Choisy ont été réimpr. dans la collection de Petitot, tome LXIII, avec des additions tirées de ses MSs. qui font aujourd'hui partie de la biblioth. de l'Arsenal, et précédées d'une notice curieuse sur l'auteur, par M. Monmerqué.

CHOKIER (Érasme de SURLET, sieur de), jurisc., né à Liége en 1569, mort en 1625, a laissé : *De jurisd. ordin. in exemptos*, en 2 vol.; et *De advocatis feudalib.* — Son frère, Jean-Ernest Chokier, vicaire-général du diocèse de Liége, né en 1571, mort en 1650, fondat. d'une *maison des filles repenties*, et d'un hospice pour les incurables, a laissé des *notes* sur Sénèque, Onosander, etc. On lui doit en outre : *De re nummariâ prisci ævi collatâ ad æstim. præsentis*, Liége, 1619, in-8; un *Tr. des cas réservés*, et plus. écrits de controverse. — Chokier (Jean-Frédéric), doct. en théol., chan-

celier de Liége, mort en 1653, oncle des précéd., n'est connu que par un *Recueil de prières*, en lat., Liége, 1636, in-12.

CHOLET (Jean), card., fondat. du collége des Cholets, fils d'Oudard, seign. de Nointel en Beauvoisis, fut créé card. en 1281, par le pape Martin IV, qui le chargea de diverses légations, ainsi que son successeur Nicolas IV. Les nombreux legs institués par son testament, de 1289, supposent une fortune immense. Il mourut en 1291, et fut inhumé à l'église de St-Lucien, près de Beauvais, dans un magnifique tombeau sur lequel on voyait son effigie d'argent massif, enrichie de pierreries.

CHOLIÈRES (Nicolas), avocat au parlement de Grenoble, a publié quelq. ouvr. fort rares, et qui sont recherchés par les amateurs de notre ancienne litterature; ce sont : *les neuf Matinées*, Paris, 1585, in-8, suivies des *Après-dinées*, 1587, in-12, réunies en 1611 et 1613 sous ce titre : *Contes et discours bigarrez du sieur de Cholières*, 2 vol. in-12. — *La Guerre des masles contre les femelles*, en trois dialogues, avec les *Mélanges poétiques de l'auteur*, 1588, in-12. — *La Forêt nuptiale*, 1600, in-12.

CHOLIN (Pierre), savant helléniste, né à Zug, professa les belles-lettres à Zurich, fut précepteur de Théodore de Bèze, trad. du grec en latin les livres réputés apocryphes par les protestants, et mourut en 1542. Cholin, dont Bude faisait beaucoup de cas, concourut, avec Léon de Juda, Bibliander, Pellican et R. Gautier, à la *Bible* dite *de Zurich*, très estimée des protestants : elle est chargée de notes littérales et de scholies sur les marges.

CHOMEL (Noel), agronome, né vers 1640 à Paris, était petit-neveu de Delorme, prem. méd. de Henri IV et de Louis XIII. Ayant passé quelque temps au séminaire de St-Sulpice, il fut établi par le supérieur, l'abbé Tronson, pour régir les biens que la communauté possédait à Vincennes, et jaloux de justifier sa confiance, s'empressa d'acquérir toutes les connaissances nécessaires à l'exploitation rurale la plus étendue. Nommé depuis curé de St-Vincent, à Lyon, il y mourut en 1712, après avoir mis au jour le résultat de ses lectures et de ses expériences, sous le titre de *Dictionn. économique*, Lyon, 2 vol. in-fol. Cet ouvr. a eu un gr. nombre d'édit. successivement améliorées, dont la plus récente est celle de Paris, 1767, 3 vol. in-fol., avec des augmentat. par de Lamare. Il a été trad. en allem., Leipsig, 1750; en angl., par Robert Bradley, Londres, 1722 et 1735; en flamand, Leyde, 1743.

CHOMEL (Pierre-Jean-Baptiste), neveu du précéd., médec. et botaniste, né à Paris en 1671, suivit les leçons et les herborisations de Tournefort, dont il devint l'ami, et fut reçu doct. en médecine en 1697. Tournefort ayant formé le projet d'écrire l'hist. générale des plantes du royaume, Chomel se chargea de l'aider dans ce travail. Il présenta successivem. à l'acad. des sciences 7 mémoires qui contiennent la description et l'hist. de diverses plantes, et lui communiqua plus. observations sur les eaux minérales et sur des maladies extraordinaires. Ayant en 1707 obtenu la place de médecin du roi par quartier, qu'avait occupée son père, il réunit dans un jardin les plantes dont on se sert en médecine, et donna dès-lors des cours publics sur leurs propriétés. Chomel admis à l'acad. des sciences en 1720 fut élu doyen de la faculté en 1738, et mourut en 1740. On a de lui : *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles*, dont la meill. édit. est celle de Marnend, 1803, 2 vol. in-8.

CHOMEL (Jean-Baptiste-Louis), fils du précéd., médecin de la faculté de Paris, mort en 1765, a publ. entre autres ouvr. : *Essai hist. sur la médecine en France*, ibid., 1762, in-12, curieux et estimé. — *Éloge hist. de Jacq. Molin, dit Dumoulin*, ibid., 1761, in-8. — *Éloge de Duret*, ibid., 1765, in-12. — Chomel, son frère, a publ. anonyme : *Tablettes morales et histor.*, Paris, 1762, in-12. — *Les Nuits parisiennes, à l'imitation des Nuits d'Aulu-Gelle*, 1769, 2 vol. petit in-8. — *Aménités littéraires ou Recueil d'anecdotes*, Paris, 1773, 2 part. in-8. — Chomel (Jacq.-François), oncle du précéd., né à Paris, reçu doct. à Montpellier en 1708, intendant des eaux de Vichy, mort vers 1750, a publ. : *Universæ medicinæ theoricæ pars prima, seu physiologia ad usum scholæ accomodata*, Montpellier, 1709, in-12. — *Traité des eaux minérales, bains et douches de Vichy*, Clermont-Ferrand, 1734 et 1738, in-12; Paris, 1738, in-12.

CHOMPRÉ (Pierre), instituteur, né en Champagne, mort en 1760 à Paris, où il dirigeait une maison d'éducation très florissante, est auteur de quelques écrits parmi lesquels nous citerons : *Dictionnaire de la fable*, Paris, 1727, in-12, souvent réimpr., et dont la meilleure édition est celle de Millin, 1801, 2 vol. in-8. — *Dictionn. abrégé de la Bible*, etc., ibid., 1755, in-12; cet ouvrage n'a pas eu moins de succès que le précédent. Petitot en a donné une édition très augmentée, 1806, in-8 et in-12. — *Introduct. à l'étude de la langue latine*, ibid., 1753, in-12. — *Vocabulaire univers. latin-franç.*, 1754, in-8. — *Vie de Brutus, prem. consul de Rome*, 1730, in-8. — *Vie de Callisthène, philosophe*, 1730, in-8. — *Selecta latini sermonis exemplaria*, 1744-1771, 6 vol. in-12; traduit en franç. par l'auteur, 1774, 6 vol. in-12. — Chompré (Étienne-Martin), frère du précédent, et comme lui maître de pension, né à Paris en 1701 et mort en 1784, est auteur des ouvrages suiv. : *Apologues ou Réflexions morales sur les attributs de la fable*, 1764, 1766, in-12, rare; c'est un supplément au dictionnaire de son frère. — *Recueil de fables*, 1779, in-8. — *Tables des matières de l'histoire des Voyages de l'abbé Prévost*, ibid., 1761, in-4. — *Grammaire franç., latine et grecque*, dans le *Cours d'étude pour l'école militaire*. Il a donné de nouv. éditions des deux ouvrages de son frère, *Introduction à la langue latine* et *Selecta latini sermonis exempl.*

CHOMPRÉ (Nicolas-Maurice), écrivain labor., né en 1730, à Paris, fils puiné de l'aut. du *Dict*

de la Fable, et neveu du précéd., entra jeune dans les bureaux du contrôle-général, et fut, en 1786, nommé chef de bureau au trésor. Privé de cette place à la révolution, il se retira dans une campagne à Ivry-sur-Seine, où il employa ses loisirs à la culture des sciences physiques et mathématiques. Attaché depuis à la direction du cadastre et au ministère des relations extérieures, il fut en 1795 envoyé consul à Malaga. De retour en 1800, il reprit ses études scientifiques, et fit des expériences sur le galvanisme qui lui méritèrent les éloges de l'Institut. Il entra en 1806 au conseil des prises, et lors de la suppression de ce tribunal en 1814, il resta chargé de l'inventaire de ses archives. Il mourut à Ivry en 1825. On a de lui : *Éléments d'arith., d'algèbre et de géom.*, 1776, 2 vol. in-12, pour le cours d'étude de l'école militaire (l'édit. de 1785 est augmentée des *Sections coniques*). — *Table des angles horaires, Trigonom. rectiligne et sphér.*, trad. de l'italien de Cagnoli, 2e édition, 1808, in-4. — *Tables de réduction des poids et mesures*, dans div. ouvr. de chimie. — *Calendrier perpétuel*, présentant d'un coup-d'œil les dates hist. — *Méthode la plus natur. pour enseigner à lire*, Paris, 1813, in-8 (sans nom d'aut.). — Une traduction franç. très estimée des *Comment. sur les lois anglaises*, de W. Blackstone, Paris, 1823, 6 vol. in-8. On lui doit encore plus. mémoires lus à l'acad. et impr. dans div. recueils scientifiques.

CHOPIN (René), jurisc., né près de La Flèche en 1537, fut dans son temps un des plus fameux avocats de Paris. Il abandonna de bonne heure la plaidoirie pour ne plus s'occuper que de la consultation et de la rédaction de ses ouvr. qui lui firent beauc. d'honneur. Bien que Henri III lui eût fait expédier des lettres de noblesse, il fut un zélé ligueur, et reçut l'ordre de quitter Paris comme étant un homme dangereux. Mais il obtint facilement la révocation de cet ordre et mourut en 1606. Ses ouvr., tous en latin, ont été recueillis, Paris, 1663, 6 vol. in-fol., avec la traduction française par Fournet. Les deux principaux sont : un *Traité du domaine* et un de la *police ecclésiastique*, dont les curieux recherchent les exempl. avec la dédicace à Charles X (le cardinal de Bourbon).

CHOQUEL, avocat au parlement d'Aix, mort en 1761, est aut. d'un ouvrage intitulé : *la Musique rendue sensible par la mécanique*, Paris, 1759, 1762, in-8.

CHOQUET (Louis), poète français, est auteur d'un mystère intit. : *l'Apocalypse par St Jean Zébédée, où sont comprises les visions et révélations qu'icelui St Jean eut en l'île de Pathmos*, Paris, 1541, in-fol., à la suite des *Actes des Apôtres* des frères Gréban (*v.* ce nom).

CHOQUET DE LINDU, ingénieur en chef des fortifications et bâtim. civils de la marine, né à Brest en 1713, mort dans cette ville en 1790, a publ. : *Descript. des trois formes du port de Brest, bâties, dessinées et gravées en* 1757; *Description du bagne de Brest*, 1757-1759, gr. in-fol., avec 12 pl.

CHORICIUS, sophiste grec, vivait sous Justinien vers l'an 520 de J.-C.; il se fit une assez grande réputation par des discours et des déclamat. dont on trouve quelques-uns dans la *Bibliotheca* de Fabricius et dans le 2e vol des. *Anecdot. græca* de Villoison. Yriarte, dans le *Catalogue de la biblioth. de Madrid*, indique un MS. qui contient 19 déclamations inédites de ce sophiste.

CHORIER (Nicolas), historien, né à Vienne en 1609, fut avocat au parlement de Grenoble, mais négligea le barreau pour se livrer à l'étude de l'hist. et à la rédaction de ses nombreux ouvrages. Littérateur, jurisconsulte, antiquaire, généalogiste, il a joui de son temps d'une grande réputat. comme on le voit par les éloges que lui prodigue Allart dans la *Biblioth. du Dauphiné;* mais il se déshonora par la publication d'un ouvr. infâme à la tête duquel il ne rougit pas d'inscrire tour à tour le nom de Louise Sigée de Tolède et celui du savant Meursius. Tombé dans le mépris, il mourut des suites de ses débauches en 1692. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne*, etc., Lyon, 1659, in-12, nouv. édition augm. par Cochard, Lyon, 1829, in-8. — *Histoire générale du Dauphiné*, Grenoble, 1661-72, 2 vol. in-fol., ouvr. devenu rare, mais qui ne doit être consulté qu'avec précaution, parce que l'aut. a adopté sans examen beaucoup de tradit. peu vraisemblables. — *Nobiliaire du Dauphiné*, ibidem, 1697, 4 vol. in-12. — *De Petri Boessatii vitâ*, etc., ibid., 1680, in-12. — *De D. Salvagnii Boessii vitâ*, etc., ib., 1680, in-12. — *Histoire de la vie de Charles, duc de Lesdiguières*, etc., ibid., 1683 et 1699, 2 vol. in-12. — *La jurisprudence de Guy, pape, dans ses décisions*, etc., Lyon, 1692, in-4; cet ouvr., le meill. de l'aut., a été réimpr. en 1769, in-4. — *Aloysiæ Sigeæ Toletanæ satyra sotadica, J. Meursii latini sermonis elegantiæ*, Grenoble, vers 1670, 2 vol. in-12. L'édition la plus recherchée est de Paris, 1757, in-8.

CHORIS (Louis), habile dessinat., né en 1795 dans la Petite-Russie, de parents allem., montra de bonne heure des disposit. remarquables pour les arts. Son talent pour peindre les objets d'hist. natur. lui procura l'avantage d'accompagner M. de Riberstein, botaniste célèbre, dans le voyage qu'il fit en 1813 au mont Caucase, dont il dessina les plantes les plus belles. Il se rendit en 1814 à l'acad. des beaux-arts de Pétersbourg, et la même année il fut désigné pour faire partie d'une expédit. lointaine sous les ordres du lieut. Kotzebue, fils du célèbre écrivain. De retour de ce voyage, il vint en France en 1819, où il fut accueilli par les sav. et les artistes; bien qu'occupé de la publication d'ouvr. import., on le vit travailler assidûment dans les ateliers de Renaud et de Gerard. De 1821 à 1823, il fit paraître le *Voyage pittoresque autour du monde*, offrant des portraits de Sauvages d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et du Grand-Océan, etc., avec des descript. de Cuvier, in-fol., 22 livraisons. En 1824, il donna *Vues et paysages des régions équinoxiales*, petit in-fol., 24 pl. Il quitta la France l'année suiv., avec le projet de visiter le Mexique,

Débarqué à la Vera-Cruz, il se mit en route pour la capitale; mais atteint dans la route par la balle d'un assassin, il expira le 22 mars 1828.

CHORON (Alexandre-Étienne), l'inventeur d'une nouv. théorie musicale, né en 1772 à Caen, où son père était direct. des fermes, acheva ses études à Juilly d'une manière brillante. Contrarié dans son irrésistible penchant pour la musique, il l'apprit sans livres et sans maîtres. Plus tard il étudia les principes de la composition dans les ouvr. de d'Alembert et de Rousseau. Quelques-uns de ses essais plurent à Grétry, qui lui conseilla de prendre des leçons de l'abbé Roze. Les calculs de la composition le conduisirent à l'étude des mathémat., et ses progrès furent tels, que Monge le fit nommer répétit. à l'école normale, puis à l'école polytechnique, lors de son organisation. Il apprit dans le même temps les langues pour lire tous les ouvr. qui ont été publ. sur l'art auq. il rapportait tout et qui l'occupait uniquem. En 1801 il mit au jour une méthode pour apprendre à lire et à écrire en même temps, qui plus tard fut adoptée dans les écoles d'enseignem. mutuel. Chargé d'un plan de réorganisat. des maîtrises des cathédrales, les événements de 1814 ne lui permirent pas de le voir se réaliser. Il obtint en 1815 la direct. de l'Opéra; mais il la quitta bientôt, ne pouvant espérer la réforme des abus qu'il avait signalés. En 1817 il fonda l'école de musique, pour laq. il écrivit sa *Méthode concertante*, qu'il avait mise en pratique avec le plus brillant succès. De cet établissement datent les progrès de la musique en France, où personne avant Choron n'avait autant fait pour la populariser. Le défaut de subvention l'ayant, en 1832, forcé de restreindre le nombre de ses élèves, il en ressentit un vif chagrin. Celui qu'il éprouva de ne pouvoir entrer à l'Institut, dont il était correspondant depuis 1810, acheva de détruire sa santé débile, et il mourut en 1834. Outre quelques ouvr. moins import., on a de Choron : *Dictionn. histor. des musiciens*, 1810-11, 2 vol. in-8 (avec M. Fayolle). — *Méthode concertante de musique*, 1817, in-fol. *Principes de composition des écoles d'Italie*, 1818, 3 vol. in-fol.—*Méthode concertante de plain-chant*, 1819, in-4.

CHOSROES. — V. Khosrou.

CHOUDJAA-ED-DOULAH, surnommé *Djélai éddyn Hayder*, l'un des *Nababs* ou vices-rois de l'empire mogol dans l'Inde, né à Delhy en 1729, irrité de l'arrogance des Anglais, leur déclara la guerre en 1763. Mais dès le premier choc son armée fut mise en pleine déroute; et après avoir vainement tenté de réorganiser des moyens de résistance, il se vit forcé d'accepter les conditions onéreuses des Anglais qui le rétablirent dans ses états. Nourrissant au fond de l'âme un profond ressentim. contre ses vainqueurs, il s'occupa de reformer une armée et se servit des Français, que la prise de Pondichéri et de leurs autres comptoirs privaient de toute ressource, pour instruire ses soldats à l'européenne, et sous leur direction établit un arsenal et un parc parfaitement approvisionnés. En annonçant l'intent. d'attaquer les Mahrattes et les autres peuples de l'Inde, il sut tromper les Anglais sur le véritable but de ses préparatifs; il obtint même du gouvern. britannique un corps de troupes auxiliaires pour cette expédit. Vainqueur des Rohyllas, il songeait à secouer le joug de ses puissants alliés, lorsqu'il mourut au commencem. de l'année 1775, laissant la réputation d'un des plus adroits adversaires que les Anglais aient eus dans l'Inde, et du meilleur ami des Français dans cette même contrée.

CHOUÉDÉ, 1er ministre de l'emper. Kien-Long était Tatar mantcheou d'origine; il remplissait depuis plusieurs années la charge de gouverneur de Pé-king, lorsque des envieux le firent envoyer à l'armée alors occupée de la conquête du pays des Eleuths. Le général, qui connaissait sa capacité, sut tirer d'utiles services de ses talents en le plaçant à la tête de l'administration de l'armée. Les ennemis de Chouédé ne le laissèrent point tranquille dans ce nouveau poste et réussirent à le faire condamner à mort. Mais le second des ministres de la cour obtint un sursis et son innocence fut parfaitement reconnue. Les nouvelles preuves de zèle et de fidélité qu'il donna le firent combler d'honneurs à son retour de l'armée. C'est à cette époque qu'il fut nommé premier ministre, et il jouit de l'entière confiance de son maître jusqu'à sa mort en 1777.

CHOUET (Jean-Robert), philosophe, né à Genève en 1642, termina ses études à Nîmes, obtint, à 22 ans, la chaire de philosophie de Saumur, où il fit recevoir la doctrine de Descartes, et rappelé dans sa patrie en 1669, y fut suivi par un grand nombre de ses élèves. Nommé conseiller de la république en 1686, il rendit d'importants services dans cette place, et mourut en 1731. Outre une *Logique* en latin, Genève, 1672, in-8, on lui doit quelques thèses de physique, dont Bayle, son disciple, parle avec éloge, mais qui ne sont plus dep. long-temps au niveau de la science. Il a laissé *Diverses recherches sur l'histoire de Genève*, etc., 3 vol. in-fol., dont on trouve un extrait dans le *Journal helvétique*, janv. 1733. Spon y a puisé pour son *Histoire de Genève*.

CHOUPPES (Aimard, marquis de), lieutenant-gén., né en 1612, d'abord page de Louis XIII, entra au service à 16 ans, et protégé par Richelieu qui l'employa dans plus. missions, fut placé comme aide-de-camp près de La Meilleraye, grand-maître de l'artillerie. Lieuten.-général de cette arme en 1643, il fit plus. campagnes en Flandre, en Italie et en Espagne. Il commandait en 1650 l'artill. au siége de Bordeaux, où il fut blessé grièvem. Sans avoir de motifs, il s'engagea dans la guerre civile avec le prince de Condé; mais il ne l'accompagna pas hors de France, fit sa paix avec la cour, fut nommé lieut. gén. du Roussillon, puis gouverneur de Belle-Isle, fit la campagne de Portugal en 1668, et mourut en 1677. Il a laissé des *Mém.* publ. par Duport-Dutertre, Paris, 1753, 2 parties in-12, qui commencent en 1625 et finissent en 1660. On y

trouve des particularités curieuses. Mais Petitot ne les a pas jugés assez import. pour les admettre dans sa *Collect.*

CHRAMNE, fils naturel de Clotaire Ier (*v.* ce nom), se révolta contre lui, fut vaincu et brûlé, ainsi que toute sa famille, dans l'asile où il s'était retiré en 560.

CHRESTIENS, surnommé *de Troyes*, du lieu de sa naissance, l'un des romanciers les plus féconds du 12e S., fut orateur et chroniqueur de madame Jehanne, comtesse de Flandre. Aucun poète n'a été plus loué par ses contemporains, et il paraît l'avoir mérité par l'invent., la conduite et le style de ses ouvr., dont il ne reste plus que six qui font partie des MSs. de la biblioth. du roi. En voici les titres : *Perceval-le-Vieil*, translaté de prose en vers, d'une épisode de *Tristan de Léonnois* par Luce du Gast; Gautier de Denet en fut le continuat., et Manessier, poète de la comtesse de Flandre, y mit la dernière main. Il a été traduit en prose et impr. en 1530, in-fol., sous le titre de *Perceval le Gallois*. *Le Chevalier au lion; Guillaume d'Angleterre;* le roman d'*Érec et d'Énide*, contenant les aventures de la Table-Ronde; le roman de *Cliget;* et celui de *Lancelot du Lac* ou de *la Charette*. Les ouvr. de ce romancier ont le mérite de faire connaître les mœurs et les usages de son siècle, et de faciliter la comparaison de la langue franç. à ses différentes époques.

CHRÉTIEN (GERVAIS), plus connu sous le nom de *maître Gervais*, né près de Caen, fut premier méd. du roi Charles V, chantre de Bayeux, chan. de Paris, et fonda, en 1370, dans cette ville, un collége qui, jusqu'en 1790, a porté son nom, quoiqu'il fût depuis long-temps sans exercice. Gervais Chrétien mourut en 1383. — CHRÉTIEN (Guillaume), médecin des rois François Ier et Henri II, né dans la Bretagne, mort vers 1560, a traduit en franç. quelques ouvrages d'Hippocrate, de Galien et de Jacq. Sylvius, entre autres le traité *de Genitura* d'Hippocrate, Paris, 1559, in-8. Il est également aut. de *Philathètes sur les erreurs anatomiq.*, etc., Orléans, 1536, in-12. La liste des ouvrages de ce médec. se trouve dans le t. XXXIV des *Mém. de Niceron*. — CHRÉTIEN (Florent), fils du préc., poète, né à Orléans en 1541, fut élevé dans la religion protestante, et devint précepteur du jeune prince de Béarn, depuis Henri IV. Il mourut à Vendôme en 1596. On a de lui div. ouvr. en vers et en prose, tels que *Hymne généthliaque sur la naissance du fils du comte de Soissons*, Paris, 1567, in-8. — *Le Jugement de Pâris*, dialogue joué à Enghien à la naissance du fils du prince de Condé, ibid., 1567, in-8. — *Le Cordelier* ou *le St François* de Buchanan mis en vers français, Genève, 1567, in-4. — *Jephté ou le Vœu*, trag., trad., du latin de Buchanan en vers français, Paris, 1566, in-4, souvent réimpr. — *Les IV livres de la vénerie* d'Oppian, trad. du grec en vers franç., ibid., 1575, in-4. — *Fabri Pibracii tetrasticha, græc. et lat. versibus expressa*, ibid., 1584, in-4. — *Epigrammata ex anthologiâ græcâ selecta*, etc., Paris, 1608, in-8. — *Histoire de notre temps*, etc. Chrétien est encore auteur de plus. autres traduct. et poésies latines et franç. Il eut part à la fameuse *Satire Ménippée*.

CHRÉTIEN (PIERRE), principal du collége de Poligny, mort en 1604, a a publié : *Lucanici centones, ex Pharsaliæ libris desumpti*, etc., Besançon, 1588, in-4 : Bruxelles, 1590, in-8, fort rare : c'est un tabl. assez fidèle des troubles qui agitaient la Flandre à cette époque; mais l'auteur s'y montre trop partisan du gouvern. espagnol.

CHRÉTIEN (NICOLAS), sieur des Croix, poète dramatique, né à Argentan en Normandie, fit représenter en 1608 une pièce traduite de l'italien, *le Ravissement de Céphale*, et donna successivem. : *les Portugais infortunés*, *Amnon et Thamar*, *Alboin ou la Vengeance*, et *les Amantes ou la grande Pastorelle*. Toutes ces pièces ont été imprimées à Rouen, de 1608 à 1613, et le recueil en est rare. On connaît du même poète une pièce de vers intitulée : *les royales Ombres*, Rouen, 1611, in-8. — CHRÉTIEN (Jehan), poète provençal, n'est connu que par quelq. pièces de vers insérées dans les recueils de J. du Bellay, Nic. Rapin, etc.

CHRÉTIEN (GILLE-LOUIS), musicien, né à Versailles en 1754, premier violoncelle à l'Opéra, fut, en 1785, nommé musicien de la chapelle du roi. Privé de sa place par la révolution, il se créa une ressource en faisant des portraits à l'aide d'un instrum. nommé *physionotrace*, qu'il avait imaginé. Chrétien mourut en 1811, au moment où il venait de terminer la gravure des planches de son ouvr. intit. : *la Musique étudiée comme science naturelle, certaine et comme art, ou Grammaire et dictionnaire musical*, Paris, 1811, in-8, avec un cahier de pl. in-4. C'est le fruit de 30 années d'études et de réflexions. Il avait donné au théâtre italien les *Précautions inutiles*.

CHRIST (JEAN-FRÉDÉRIC), littérat., né à Cobourg en 1700, fut chargé d'abord de plusieurs éducat. particulières, obtint ensuite une chaire de profess. d'histoire à Iéna, puis une chaire de poésie à Leipsig, où il mourut en 1756. Meusel et Adelung ont donné la liste de ses nombr. ouvr.; les plus import. sont : *Dictionnaire des monogrammes*, Leipsig, 1747, in-8, trad. en franç. avec des additions, par Sellius, Paris, 1750, in-8; le *Dictionn.* de Brulliot est plus complet. — *Noctes academicæ*, Halle, 1727-29, 4 part. in-8. — *Origines Longobardicæ*, Halle, 1728, in-4. — *De Nic. Machiavello lib. III*, Leipsig, 1731, in-4.

CHRISTALDI (BÉLISAIRE), card., né à Rome en 1764, de la famille des barons de Noha, élevé au collége romain, se fit recevoir docteur en droit, et avait exercé la profess. d'avocat. Lorsque les Napolitains envahirent Rome, Christaldi fut nommé secrét. de la suprême commission d'état. Il s'empressa d'aller à Venise porter ses hommages à Pie VII, et, de retour à Rome, il fut placé sur la liste des avocats consistoriaux. Pendant l'invasion des Français, il vécut dans la retraite jusqu'à l'époque de son exil à Bologne. En 1814, il reprit ses fonctions d'avocat, et fut auditeur pontifical; en

1820, il devint trésorier général. Léon XII le créa cardinal en 1826, mais ne le déclara qu'en 1828. La vie de Christaldi fut consacrée tout entière à l'instruction de la jeunesse et à l'éducat. des clercs, au soulagement des malheureux et à la propagat. de la foi. Il mourut en 1831.

CHRISTIAN ou CHRISTIERN, nom commun à plusieurs rois de Danemarck. — CHRISTIAN Ier, fils de Thierri, dit *le Fortuné*, comte d'Oldenbourg, fut, à la mort de Christophe de Bavière, proclamé roi de Danemarck, sur le refus de son oncle Adolphe, duc de Heswig, qui s'excusa sur son grand âge d'accepter la royauté. La Norwége suivit l'exemple du Danemarck, et Christian tenta de réunir à ses états la Suède. Aidé par Bengtzon, archev. d'Upsal, il parvint à mettre sur sa tête la couronne de Suède en 1459, mais il fut forcé d'y renoncer en 1465. Ce prince, auquel l'histoire reproche une dissimulat. profonde, sut cependant se concilier l'amour de ses sujets, par sa douceur et sa charité envers les pauvres. Il soutint avec fermeté les droits de la couronne contre la noblesse, supprima plusieurs usages féodaux, encouragea l'agricult. et le commerce, institua en 1478 l'ordre de l'*Éléphant*, et mourut en 1481. Son fils Jean lui succéda.

CHRISTIAN II, dit *le Cruel*, roi de Danemarck, petit-fils du précédent, né en 1481, avait reçu de la nature des inclinations vicieuses qui furent encore fortifiées par une mauvaise éducation. Avant de monter sur le trône il gouverna la Norwége avec un pouvoir absolu. Il n'attendit pas la mort de Jean, son père, pour revenir à Copenhague, où il se fit couronner en 1513. Il épousa en 1515 Isabelle, sœur de Charles-Quint, et sembla vouloir s'occuper d'améliorer le sort de ses sujets; mais bientôt reparut sa férocité naturelle, et les échafauds furent arrosés du sang des nobles danois. Voyant la Suède divisée en plus. partis, il conçut l'espoir de ressaisir le sceptre échappé des mains de son aïeul Christian Ier. En conséquence il pénètre dans la Suède à la tête d'une armée, et joignant l'intrigue à la force, réussit à se faire couronner vers la fin de 1520; mais les cruautés qu'il exerça sur ses nouv. sujets soulevèrent tous les états du royaume. Il quitta la Suède, laissant de fortes garnisons dans les principales villes, et de retour en Danemarck, y livra au bourreau tous ceux qui, pendant son absence, avaient manifesté quelque désir d'être délivrés de sa tyrannie. Pendant ce temps-là le grand Gustave-Wasa soulevait les Suédois. La publication de quelques lois vraiment favorables à l'agriculture et au commerce, des mesures dignes d'un prince sage, suspendirent l'irritat. des Danois; mais le Jutland s'étant révolté, cet exemple fut suivi par d'autres provinces, et Christian quitta le Danemarck en 1523 pour tenter d'intéresser à sa cause Charles-Quint et les princes d'Allemagne. Il reparut en 1531 avec une flotte sur les côtes de la Norwége, dont les habitants l'accueillirent; mais son successeur, Frédéric Ier, d'accord avec Gustave-Wasa, roi de Suède, l'attirèrent en Danemarck, où il fut arrêté et renfermé dans un château de l'île d'Alsen, où il passa 12 ans dans un donjon. A la demande de Charles-Quint, il sortit de cette prison, et fut, en 1546, conduit au château de Challundborg, qui lui avait été assigné pour résidence; mais auparavant il dut signer une renonciation formelle à toutes ses prétent. sur les trois royaumes. C'est là qu'il termina ses jours en 1559, laiss. au poète comme à l'histor. un sujet d'étude et de méditation par une vie pleine d'événements, et par un caractère mélange étonnant de vices odieux et de vertus sublimes. Jean Swaning a publié : *Christiernus II, Daniæ rex, seu speculum regis magni, crudelis, infelicis, exulis*, Francfort, 1658, in-12; Riégels, en 1788, une *Apologie* de Christian II (en danois).

CHRISTIAN III, fils et success. de Frédéric Ier, né en 1503, trouva dans les évêques un obstacle à son élection, et ne parvint qu'avec beauc. de peine à faire reconnaître ses droits au trône. Proclamé dans le Jutland en 1534, il obtint de Gustave-Wasa, son beau-frère, des secours avec lesquels il fit la guerre aux Lubeckois. Il n'entra qu'après un long siége dans Copenhague, où il fut couronné en 1536. Aussitôt il s'occupa de poursuivre l'exécution du projet de son père (*v.* Frédéric Ier), en introduisant le luthéran. dans le roy. Les évêques furent tous arrêtés; mais cette mesure violente n'eut pas de suite. Convaincu que la paix est le premier des biens, il ne négligea rien pour en faire jouir ses sujets. C'est dans ce but qu'il contracta des alliances avec la France et la Suède. Le traité de Spire, en 1543, ayant mis fin aux troubles qui ne cessaient d'agiter le Nord depuis la déposit. de Christian II (*v.* l'art. précéd.), il tourna toute son attention vers la prospérité de ses états, et passa les dern. années de son règne dans une paix profonde. Protect. des sciences et des lettres, ce prince mourut en 1559 à Colding, vénéré de ses peuples, auxq. il avait donné de bonnes lois, et laissant le trône à son fils Frédéric II.

CHRISTIAN IV, roi de Danemarck, petit-fils du précéd., né en 1577, monta sur le trône en 1588, à la mort de Frédéric II, son père, et fut couronné en 1596. Plein de zèle et d'activité, il se montra de bonne heure occupé de la prospérité de ses états; mais, peu secondé par la fortune dans les guerres où il se trouva souv. engagé, et surtout contrarié dans ses projets par la noblesse, dont il s'efforça vainement d'obtenir la substitut. d'une armée soldée au service féodal, il ne réussit pas toujours, malgré sa bravoure et son habileté, à préserver son royaume de l'agress. de voisins puissants : la paix conclue avec la Suède en 1645, sous la médiation de la France, fit perdre au Danemarck l'île de Gotland, ainsi que deux provinces à l'est des montagnes de Norwége, et l'île d'Oesel, cédées à la Suède, qui obtint aussi l'exemption du péage du Sund. Christian mourut en 1648, emportant l'affection de ses sujets et l'estime de l'Europe. Il avait été élu en 1625 chef des protest. contre l'empereur pour le rétablissement du prince palatin. Le Danemarck dut à ce prince la fondation de plusieurs villes et forte-

resses; il fut le protecteur de l'industrie, des arts et du commerce; on lui reproche d'avoir été peu réglé dans ses mœurs.

CHRISTIAN V, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1646, succéda en 1670 à Frédéric III, son père, et parut d'abord préparer à ses états un règne paisible. Après avoir fait divers réglements relatifs à l'administration intérieure et à l'organisation des tribunaux, il créa une compagnie des Indes, à laq. il céda l'île de St-Thomas, achetée aux Anglais, et ses soins pour exciter ses sujets à ce nouveau commerce, de même qu'à celui de la côte de Guinée, obtinrent d'heureux succès; Copenhague lui dut plusieurs embellissements; une noblesse titrée fut établie dans le royaume. Cependant son caractère ardent et ambitieux ne tarda pas à se trahir : malgré tous les efforts de ses ministres, et les offres avantageuses de Terlon, ambassadeur de France, il s'allia avec les Hollandais par un traité conclu en 1673, et renouvelé l'année suivante. Ayant porté ses forces dans le Holstein, et demandé vainement des subsides aux états pour l'entretien de la guerre, il eut recours à la violence pour lever des taxes sur les duchés dont il était suzerain; ensuite, de concert avec l'électeur de Brandebourg, il poussa vivement la guerre en Poméranie, chassa les Suédois, sur lesqnels l'amiral Juel remporta des avantages signalés vers les côtes de Scanie, après leur avoir enlevé l'île de Gotland. Les traités de paix signés à Fontainebleau et à Lund en septembre 1679 n'avaient fait que suspendre les projets ambitieux de ce prince, lorsqu'il mourut au milieu de nouveaux préparatifs, en 1699, des suites d'une blessure qu'il avait reçue à la chasse. Son affabilité autant que ses largesses l'avaient rendu cher au peuple, aux yeux duquel il ne dédaignait pas de faire briller son adresse aux exercices du corps; mais les sciences et les lettres ne lui durent que de faibles encouragements. C'est à lui que le Danemarck doit le code publié en 1693, et qui, sous le nom de *Code de Christian*, subsiste encore; il avait également donné en 1688 un code civil à la Norwége, dont les églises reçurent de lui un rituel uniforme. Christian V laissa de son mariage avec Charlotte-Amélie, fille du landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric IV, son success., et d'autres enfants, morts sans postérité.

CHRISTIAN VI, fils et success. de Frédéric IV, né en 1699, monta sur le trône en 1730, mit tous ses soins à conserver la paix à son royaume, dont il améliora la situation intérieure en faisant fleurir l'industrie et le commerce; il acquit de la France l'île Ste-Croix dans les Antilles, fonda une société des sciences à Copenhague, qu'il embellit en contribuant par de fortes sommes à la reconstruct. des quartiers détruits par l'incendie de 1728, et mourut en 1746. Son zèle pour la relig. protestante lui avait mérité le surnom de *Pieux*. Il laissa les finances de son royaume dans le plus déplorable état, ayant dépensé des sommes immenses en constructions. Son fils, Frédéric V, lui succéda.

CHRISTIAN VII, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1749, fils et successeur de Frédéric V, monta sur le trône en 1769, et fut couronné l'année suiv. Doué de qualités aimables et de beauc. d'esprit, ce jeune prince, désirant étendre ses connaiss., partit de Copenhague immédiatem. après son mariage avec Caroline-Mathilde, sœur du roi d'Angleterre, George III; il parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France, et revint dans ses états en 1769 : dans le cours de ce voyage, pendant lequel il se montra moins empressé de rechercher l'éclat fastueux du grand monde que la société des savants, il s'était fait recevoir docteur en droit à l'univers. de Cambridge. Peu de temps après son retour, Christian remplaça Bernstorf (*v.* ce nom), et mit à la tête de son conseil Struensée, son médecin, qui avait pris sur lui un extrême ascendant. Bientôt le nouv. ministre s'étant aliéné les esprits, la reine douairière (Julie-Marie de Brunswick-Wolfenbuttel), qui avait déjà tenté de brouiller Christian avec son épouse, dans l'espoir d'obtenir la direction des affaires, s'unit avec plusieurs mécontents pour persuader au roi qu'il existait des liaisons entre Caroline-Mathilde et Struensée, et qu'ils étaient d'accord pour le faire renoncer à la couronne. Ce prince, dont la tête commençait à se désorganiser, consentit à l'emprisonnem. de la reine, et laissa commencer une enquête juridique, dont l'issue fut la mort de Struensée sur l'échafaud, et l'éloignement de Caroline-Mathilde, qui mourut peu de temps après à 23 ans et demi. La reine douairière et son fils Frédéric s'emparèrent du gouvernement. Mais, en 1784, le prince royal, depuis Frédéric VI, déclaré corégent de son père, administra sous le nom de ce prince, qui ne recouvra plus que de loin en loin l'usage de sa raison. Lorsqu'en 1807 les Anglais menacèrent Copenhague, le roi fut, avant le commencement du siége, conduit à Rendsbourg dans le Holstein, et c'est là qu'il mourut le 13 mars 1808. Voltaire lui a adressé une épître pour le féliciter d'avoir établi dans ses états la liberté de la presse.

CHRISTIAN, archev. de Mayence, prélat belliqueux, fut chargé par l'empereur Frédéric-Barberousse de deux expédit. en Italie, l'une en faveur de l'antipape Pascal III, l'autre pour seconder les gibelins toscans, dont il réussit assez bien à discipliner les troupes. Ayant entrepris, en 1174, le siége d'Ancône, il était sur le point d'enlever cette ville quand l'approche d'une armée conduite par Guillaume des Adelardi l'obligea de s'éloigner : mais il ne cessa de combattre les guelfes et les ennemis de Frédéric qu'après la trève de Venise en 1177. S'étant alors réconcilié avec Alexandre III, il déploya pour la cause de l'Église le même zèle qu'il avait mis à la défense de l'empire, et mourut en guerroyant près de Tusculum, en 1183.

CHRISTIAN (Charles), ou CHRISTIEN REISEN, habile graveur en pierres fines, né à Londres vers 1693, d'origine danoise, a fait un grand nombre d'ouvr. fort recherchés; son *Portrait de Charles XII* peut à quelques égards soutenir la comparaison

avec les plus belles pierres antiques. Cet artiste, l'un de ceux qui font en ce genre le plus d'honn. à l'Angleterre, mourut à Londres en 1725, après avoir formé plus. élèves distingués.

CHRISTIANI (GUILLAUME-ERNEST), histor. danois, né à Kiel en 1731, mort en 1793, profess. d'éloq. et de droit public dans sa patrie, a laissé plusieurs ouvrages en allemand, entre autres : *Histoire des duchés de Sleswig et de Holstein*, 1775-84, 6 vol., ouvrage import. continué par Hegewisch. — *Hist. de la réunion des div. croyances en Allemagne et dans les duchés de Sleswig et de Holstein*, Hambourg, 1773, in-8, etc.

CHRISTIN (JEAN-PIERRE), bourgeois de Lyon, né dans cette ville en 1683, y a laissé un souvenir honorable comme amateur éclairé des arts. L'un des premiers membres de l'acad. de Lyon, dont il fut élu secrétaire, il fit les fonds d'une médaille d'or pour un prix de physique, perfectionna le thermomètre, et mourut en 1755, léguant à l'acad. ses livres, ses estampes et ses machines.

CHRISTIN (CHARLES-GABRIEL-FRÉDÉRIC), constituant, né à St-Claude en 1744, avocat des mainmortables du Jura, publia des *Mémoires* en leur faveur, et sut intéresser à cette noble cause Voltaire, dont il avait été long-temps l'un des secrétaires. Il se distingua dans l'assemblée constituante par la modération de ses principes, vint, après la session, occuper la place de président du tribunal à St-Claude, et périt en 1799, dans l'incendie de cette ville, avec tous ses MSs. Il a laissé : *Dissert. sur l'établissement de l'abbaye de St-Claude, ses chroniques, ses légendes, ses chartes*, etc., 1772, in-8. — *Collection des mémoires présentés au roi par les habitants du Mont-Jura et le chapitre de St-Claude*, etc., 1772, in-8.

CHRISTINE (Ste), vierge, souffrit le martyre sous le règne de Dioclétien. L'Église célèbre sa fête le 24 juillet.

CHRISTINE de Pisan, née à Venise en 1363, fut amenée en France dès l'âge de 5 ans, par son père, que Charles V avait nommé son astrologue. Elle fut élevée à la cour, où, quelques années plus tard, sa beauté, son esprit et le crédit de son père la firent rechercher par un grand nombre de personnes de distinction. Un jeune gentilhomme picard, nommé Étienne du Castel, obtint la préférence et épousa la jeune Vénitienne, alors dans sa 15e année. Christine perdit son mari, enlevé par une maladie contagieuse, en 1402. Des procès et des tracasseries furent la suite de cette mort, qu'elle pleurait encore après treize ans *non plus que s'il n'y avoit qu'une heure que son trépas fust avenu*. Déjà connue par son talent pour la poésie et par la composition de différents ouvrages, elle se remit à l'étude avec une nouvelle ardeur, cherchant dans le travail, non-seulement des consolations, mais des ressources pour soutenir sa famille. Elle adressait ses ouvrages aux princes qui pouvaient le mieux la récompenser. La mort du duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, la priva du plus généreux de ses protecteurs. Dès-lors elle vécut dans un état de gêne qui lui arrachait souv. des plaintes touchantes; elle mourut peu après 1415, âgée de plus de 50 ans. Les ouvrages qu'elle a laissés en vers et en prose sont conservés à la bibliothèque du roi : on n'indiquera que ceux qui sont impr. : *les Cent histoires de Troie, ou l'Épistre d'Othéa à Hector*, Paris, Phil. Piquebel, in-4, gothique, réimpr. plus. fois. — *Le Chemin de longue estude*, poëme trad. de la langue romane en franç. par J. Chaperon, Paris, 1549, in-12. — *Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*; cet ouvr., le plus import. de tous ceux de Christine, a été publié par l'abbé Lebœuf. *Dissertation sur l'hist. de Paris*, tome III, mais pour la première fois complet dans la *Collection des mémoires relatifs à l'hist. de France*, par Petitot, vol. VI, précédés d'une *Notice* fort intéressante sur l'auteur, et d'une liste détaillée de ses ouvr. impr. ou MSs. *Le Trésor de la cité des dames, ou le Livre des trois vertus*, Paris, 1497, in-fol., 1503, 1536, in-4. La *Vie* de Christine de Pisan, par Boivin le jeune, a été insérée dans les *Mém. de l'acad. des inscript.*, t. II. Une partie de ses product. forme les tom. II et III de la *Collect. des meilleurs ouvrages franç.*, composés par des dames.

CHRISTINE de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1606, épousa Victor-Amédée II, duc de Savoie, en 1619. Restée veuve en 1637, elle gouverna pendant la minorité de son fils avec prudence et fermeté. Attaquée par ses deux beaux-frères, dont l'un, le prince Thomas, réussit à s'emparer de Turin, elle poussa la guerre avec vigueur, fit rentrer le Piémont sous l'autorité de son fils Emmanuel-Philibert, et rendit le calme à ses états. Cette princesse, une des plus accomplies de son siècle, mourut en 1663.

CHRISTINE, reine de Suède, née en 1626, fille du roi Gustave-Adolphe et de Marie-Éléonore de Brandebourg, succéda à son père, tué en 1632, à Lutzen. Gustave avait voulu que l'unique héritière de ses états fût élevée d'une manière forte et mâle, et son éducat. fut continuée d'après le plan tracé par son père. Douée d'une imagination vive, d'une heureuse mémoire et d'une intelligence rare, elle fit de rapides progrès dans les langues anciennes, l'histoire, la géographie, la politique; mais en même temps elle signalait déjà cette singularité de conduite et de caractère dont sa vie porta l'empreinte. Elle prenait tant de plaisir à tous les exercices violents, qu'on avait beaucoup de peine à lui faire observer les usages et les convenances de la cour. Parmi les conseillers de régence, Christine sut distinguer Oxenstiern (*v.* ce nom), et se forma, d'après ses avis, à l'art de régner. Convaincus de la maturité de sa raison, les états du royaume, en 1642, l'engagèrent à prendre les rênes du gouvernement; mais Christine crut devoir différer encore, alléguant son âge et son peu d'expérience. Deux ans après, elle se mit à la tête des affaires, termina la guerre avec le Danemarck, et, par le traité qu'elle fit conclure en 1645, obtint la cession de plusieurs provinces. La paix de West-

phalie, en 1648, assura de nouveaux avantages à la Suède. Son alliance fut recherchée par la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande; Christine rendit plusieurs édits favorables au commerce, et perfectionna les institutions savantes et littéraires créées sous les règnes précédents. Un vœu général se manifestait pour qu'elle fît choix d'un époux, et assurât ainsi la succession au trône; mais elle s'y refusa, disant : « Il peut naître de moi un Néron aussi-bien qu'un Auguste. » En 1649, elle désigna comme son success. le prince Charles-Gustave, son cousin-germain, dont elle avait refusé la main. Peu de temps après, le système d'administration et de conduite qu'elle avait suivi jusqu'alors changea d'une manière frappante. Négligeant les conseils d'Oxenstiern et des autres ministres, elle écouta des favoris ambitieux. Le trésor de l'état fut prodigué, les titres et les distinctions échurent en partage à des hommes corrompus ou sans talents. Environnée d'embarras et de difficultés, Christine voulut abdiquer le gouvernement; mais, sur les représentations d'Oxenstiern et des anciens ministres, qui espéraient que les années ramèneraient la reine à des idées plus sages, elle reprit la direction des affaires avec une nouvelle fermeté, et dissipa pour quelque temps les nuages qui s'étaient élevés autour du trône de Suède. Son goût pour l'étude se ranima; elle correspondit avec un grand nombre de savants de l'Europe, et en appela plusieurs à sa cour. On peut croire que la société habituelle de ces étrangers inspira à Christine du dégoût pour son pays, qui présentait encore peu d'attraits sous le rapport des lettres, des arts et de l'élégance des manières. De nouveaux embarras s'étant manifestés dans l'administrat., une conspiration (*v.* Messénius) ayant menacé non-seulement les favoris de Christine, mais encore cette reine elle-même, elle prit de nouveau la résolution d'abdiquer le trône, et resta inébranlable dans ce dessein. Les états furent assemblés par son ordre à Upsal en 1654; elle leur fit part de sa résolution, et déposa en leur présence les insignes de la royauté, pour les remettre au prince Charles-Gustave, se réservant le revenu de quelques terres en Suède et en Allemagne, l'indépendance entière de sa personne, et une autorité absolue sur tous les individus qui composeraient sa suite ou sa maison. Elle n'avait point encore atteint sa 29e année. Peu de jours après, elle traversa le Danemarck, une partie de l'Allemagne-Septentrionale, et se rendit à Bruxelles, où elle fit une entrée solennelle. Pendant son séjour dans cette ville, elle abjura secrètem. le luthéran. Elle fit ensuite une abjurat. publique à Inspruck, d'où elle partit pour Rome, vint en France en 1656, s'arrêta quelques jours à Fontainebleau, se rendit à Compiègne, où résidait la cour, et de là à Paris. Dans un second voyage qu'elle fit en France en 1657, peut-être avec l'intention de s'y fixer, on lui assigna pour résidence le château de Fontainebleau; mais l'horreur générale qu'inspira le meurtre de Monaldeschi, son gr.-écuyer, assassiné par ses ordres, décida cette reine à quitter la France pour retourner à Rome, où Alexandre VII lui assigna une pension de 12,000 écus romains. Charles-Gustave étant mort en 1660, Christine fit un voyage en Suède, avec l'espoir de rentrer en possession d'une couronne qu'elle regrettait. Mais les états, loin d'être disposés à la lui rendre, lui firent signer un acte formel de renonciation. Elle revint à Rome pour la troisième fois, puis retourna en Suède en 1666, n'osa point aller jusqu'à Stockholm, fit un séjour à Hambourg, aspira à la couronne de Pologne, vit sa demande rejetée par les Polonais, reprit ensuite le chemin de l'Italie, et se fixa enfin à Rome, où elle mourut en 1689. Elle demanda qu'on inscrivit sur son tombeau cette courte épitaphe : *Vixit Christina annos* 63. Le pape Alexandre VIII y fit placer une inscription beaucoup plus longue. Christine a laissé quelques opuscules dans lesquels on retrouve son caractère; ce sont : *Ouvr. de loisir, ou Maximes et sentences; Réflexions sur la vie et les actions d'Alexandre; Mém. de ma vie*; des *Lettres* publ. par Colomiès, par Sallengre, etc. Les ouvrages de Christine ont été recueillis, pour la plupart, dans les *Mémoires* concernant cette princesse, par Archenholz (*v.* ce nom), Amsterdam, 1751-59, 4 vol. in-4. C'est de cet ouvr. que Lacombe a tiré sa *Vie de Christine*, d'Alembert ses *Réflexions et anecdotes* sur cette même reine, et M. Renouard, *Pensées de Christine*, avec une *Notice*, Paris, 1825, in-12. Le *Catalogue* du cabinet des médailles de cette princesse a été publ. par Caméli et Havercamp (*v.* ces noms).

CHRISTMAN (Jacob), orientaliste, né près de Mayence en 1554, fut profess. de logique, d'hébreu et d'arabe à l'université d'Heidelberg, et mourut en 1613. C'était un homme d'une érudition très variée, possédant, outre les langues anciennes et modernes, une connaissance approfondie des mathématiques et de l'astronom. Ses ouvrages sont : *Alphabetum arabicum*, etc., Neustadt (*Neapoli Nemetum*), 1582, in-4. — *Muhammedis Alfragani arabis chronologica et astronomica elementa*, etc., Francfort, 1590 et 1618, in-4. — *Calendarium Palestinorum*, etc., ibid., 1594, in-4. — *Tractatio geometrica de quadraturâ circuli; Observationum solarium lib. III*, Bâle, 1601, in-4. — *Theoria lunæ*, etc., Heidelberg, 1611, in-fol. — *Nodus gordius ex doctrinâ Sinuum explicatus*, etc., ibid., 1612, in-4. — *Is. Argyrii computus græcorum de solemni Paschalis celebritate*, etc., ibid., 1611, in-4. On a du même sav : *De kalendario romano*, dans le t. VIII du *Thesaurus* de Grævius; *Epistola de litteris arabicis*, dans le tome XI de Burmann, *Sylloge epist.*

CHRISTOPHE (St), était, selon l'opinion la plus commune, originaire de Syrie ou de Cilicie, et souffrit le martyre vers le milieu du 3e S., sous le règne de Décius. Quelques auteurs ecclésiastiques ont nié l'existence de ce saint, qui cependant a été reconnue par Baillet et par les bollandistes. L'Église célèbre sa fête le 25 juillet.

CHRISTOPHE, antipape en 903, né à Rome, chapelain de Léon V, profita de la faiblesse de ce

pontife et de sa déconsidération pour se faire consacrer à sa place sans élection. Mais il fut chassé et remplacé par Sergius, en 904. On n'a d'ailleurs aucun autre détail sur la vie et la fin de cet intrus.

CHRISTOPHE, emp. d'Orient, fils de Romain Lécapène, fut associé à l'empire par son père, en 920, et mourut en 931, laissant un fils qui embrassa l'état ecclésiastiq. On a des médailles de cet emp. en or et en argent, où son nom est toujours accompagné de ceux de Romain, son père, ou de Constantin Porphyrogénète, son beau-frère, associé comme lui à l'empire. — Un autre CHRISTOPHE, fils de Constantin Copronyme, nommé césar en 769, fut mis à mort avec ses frères.

CHRISTOPHE Ier, roi de Danemarck, fils de Waldemar II, succéda en 1252 à son frère Abel. Le royaume était, à cette époque, agité par différ. partis; Christophe se tira de cette position difficile par des concessions. Mais il éprouva de plus gr. difficultés à réprimer les entreprises de l'archev. de Lunden. Celui-ci provoqua un concile à Vesel, dans le Jutland; ce fut dans cette assemblée que l'on rédigea cette constitution fameuse dans l'histoire du Danemarck, confirmée depuis par le pape Alexandre IV, et qui servit constamment de prétexte aux entreprises et aux prétentions des évêq. Christophe, sans cesse occupé de réprimer cette ligue puissante, qui avait appelé à son secours le prince de Rugen, conférait avec l'évêq. de Riben, en Jutland, sur les moyens de faire cesser les troubles qui déchiraient l'état et l'Église, lorsqu'il fut empoisonné dans un festin par l'év. d'Aarhuus, en 1259. Son fils Éric lui succéda.

CHRISTOPHE II, roi de Danemarck, fils d'Éric V, succéda en 1319 à son frère Éric VI, sous le règne duquel il avait manifesté le caractère le plus turbulent et le plus ambitieux. Proclamé roi avec son fils aîné Éric, il s'aliéna la noblesse et le peuple, en voulant au mépris de ses serments établir de nouveaux impôts. Les succès qu'il obtint contre les révoltés l'enhardit à surcharger ses sujets qui coururent une seconde fois aux armes. Vaincu par Gerhard de Rensbourg, oncle du duc de Sleswig, dont il avait envahi les domaines après la mort de ce prince, Christophe fut déclaré déchu du trône en 1326. Il conservait cependant des partisans à l'aide desquels il remonta sur le trône en 1330. Mais de nouveaux excès ayant signalé son retour, il souleva le clergé contre lui, et fut excommunié par le pape, qui mit le Danemarck en interdit. Tombé dans un mépris universel, il mourut en 1333 ou 34 à Nikœping dans l'île de Falster. Valdemar, son fils, lui succéda.

CHRISTOPHE III, fils de Jean, duc de Bavière, et de Catherine, sœur d'Éric VII, fut, après la déposition de son oncle, appelé au trône en 1440 par le vœu unanime des Danois, et les deux ann. suiv. il réunit sur sa tête les couronnes de Suède et de Norwége. De retour en Danemarck, il fixa sa résidence à Copenhague, fit la paix avec son oncle auquel il abandonna le Gotland, et s'occupa de réaliser les magnifiques promesses qu'il avait faites à ses sujets. Désirant les faire participer aux avantages du commerce alors concentré dans les villes anséatiques, il avait préparé un grand armement contre la ville de Lubeck, lorsque la mort le surprit en 1448. Ce prince rendit plus. ordonnances qui manifestent son désir de soulager les peuples. Il publia, pour le Danemarck et la Suède, des lois qui, dans ce dernier royaume, ont été en vigueur jusque vers le milieu du 18e S. Ce code, trad. en latin par Loccenius, est connu sous le titre de *Jus christophorianum*, Stockholm, 1670, in-fol.

CHRISTOPHE (JOSEPH), peintre hollandais, né à Utrecht en 1498, élève d'Ant. Moro, réussit également dans l'histoire et dans le portrait. Appelé en Portugal par le roi Jean III, il y peignit plus. tableaux pour les principales églises de Lisbonne et pour les maisons royales, fut fait chevalier de l'ordre du Christ, et mourut à Lisbonne en 1557. Perugin et J. Bellino furent les deux peintres dont il imita la manière. — Jos. CHRISTOPHE, peintre franç., né à Verdun en 1667, mort à Paris en 1748, peignit l'histoire avec succès, et fut reçu à l'acad. des beaux-arts. Son tableau de la *Multiplication des pains*, qui se voyait à Notre-Dame de Paris, passait pour un de ses meill. ouvr.

CHRISTOPHE (HENRI), roi d'Haïti, né en 1767 dans l'île de Grenade, était esclave à St-Domingue, lors du soulèvem. des nègres contre leurs maîtres, en 1791, et se fit remarquer par son audace et son activité. Il suivit à Santo-Domingo Toussaint-Louverture, nommé lieuten.-colonel par les Espagnols; et plus tard lorsque Toussaint fut nommé par les Français généralissime des troupes noires à St-Domingue, il fit Christophe un de ses chefs de brigade. Dans ce nouveau poste, il continua de rendre d'importants services à la cause des noirs. Il était commandant du Cap, lors de l'expédit. du génér. Leclerc à St-Domingue, en 1802. Après une longue résistance, forcé de céder à la supériorité des assaillants, il incendia la ville et rejoignit Toussaint, emmenant avec lui 3,000 hommes, reste de la garnison. Toussaint, fait prisonnier, ayant été transporté en France, il se réunit à Desssalines, devenu commandant en chef, et concourut à forcer les Français d'abandonner St-Domingue. Dessalines s'étant fait proclamer empereur, le récompensa de ses services en l'élevant à la dignité de son prem. lieuten.; mais Christophe, connaissant la férocité de son nouv. maître, s'unit à Péthion pour le renverser (v. DESSALINES). Nommé par les principaux chefs noirs président et généralissime de l'état d'Haïti, Christophe eut bientôt à se défendre contre Péthion qu'il avait établi gouverneur de la partie sud de St-Domingue, et qui prit le titre de présid. de la république haïtienne. A la suite d'une lutte sanglante, dans laq. Christophe eut l'avantage, il modifia la constitution du pays, et prit en 1811 le titre de roi sous le nom de Henri Ier. Un traité qu'il signa l'ann. suiv. avec Péthion, mit fin à la guerre qui durait depuis cinq ans. Chacun des deux compétiteurs garda la partie de l'île dont il se trouvait en possess. Christophe encouragea l'agriculture et

le commerce, et s'occupa de répandre l'instruct. parmi les noirs. Il mit aussi la colonie en état de résister aux agressions qu'elle pouvait craindre de l'ancienne métropole. En 1816, il se réunit à Péthion pour rejeter les propositions faites au nom du gouvernement français dans l'intérêt des anc. colons. La mort de Péthion en 1818 lui parut offrir une occasion favorable de faire rentrer toutes les parties de l'île sous son autorité; mais la nomination du général Boyer à la présidence fit échouer ses projets. La sévérité naturelle de Christophe et la rigueur qu'il se croyait obligé d'employer pour assurer l'exécution de ses ordres, lui aliénait de plus en plus le cœur de ses sujets. Une insurrection ayant éclaté dans la garnison de St-Marc, elle s'étendit rapidement dans tout le roy. Abandonné par le peuple, l'armée, et les courtisans même qu'il avait comblés de richesses et de distinctions, il se donna la mort le 6 oct. 1820. Le prince roy., son fils aîné, de même que la plupart des dignitaires restés fidèles à sa cause, furent massacrés dans le fort Henri où ils s'étaient réfugiés.

CHRISTOPHE (Ant.-Noel-Matthieu), né à Lyon vers 1768, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre en 1791, refusa le serment, et se réfugia en Suisse, d'où il revint à Paris en 1797. Peu de temps après, il publ. sous le voile de l'anonyme une brochure dans laquelle il conseillait aux ecclésiastiques de se soumettre à l'autorité *de fait*, et remit, dit-on, au comité de lecture du Théâtre-Franç. une comédie qui ne fut point jouée. Devenu profess. de b.-lettres au collége de Cambrai sous le gouvernement impér., il perdit cette place en 1815, et mourut à Néris-les-Bains en 1824. On lui doit différ. traduct. de l'angl., entre autres : *Les deux Émilies*, etc., de Henriette Lee, 1800, 2 vol. in-12. — *Antoinette et Valmont*, 1801, 2 vol. in-18. — *Lettres athéniennes*, etc., 1802, 4 vol. in-12; il en existe une autre trad. par Villeterque. — *Dictionn. pour servir à l'intelligence des aut. classiques*, Paris, an XIII (1805), 2 vol. in-8, trad. libre du dictionnaire anglais de Lemprière. Il a laissé MS. une *Histoire de Malte*, etc.

CHRISTOPHERSON (Jean), prélat anglais, né dans le comté de Lancastre, fut princip. du collége de la Trinité, à Cambridge, et doyen de Norwich. Proscrit sous le règne d'Édouard VI, et forcé de quitter l'Angleterre, il y revint sous le règne de la reine Marie, fut nommé év. de Chicester, et mourut en 1558. On a de lui une traduct. en lat. barbare des *OEuvres* de Philon, et des *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe, de Socrate, Sozomène, Évagre et Théodoret.

CHRISTOPHORUS ANGELUS, écrivain grec du 17e S., fit imprimer en Angleterre, en 1619, *État présent de l'Église grecque*, dans lequel on trouve des détails intéressants sur les fêtes, les jeûnes, la confession et la vie monastique des chrétiens d'Orient. Cet ouvr., fut trad. en lat. par Georg. Felav., et réimprimé dans les deux langues, Francfort, 1679, in-4.

CHROCUS ou CROCUS, roi des Vandales, envahit les Gaules au 3e S., et ravagea la Lorraine, la Bourgogne, l'Auvergne, et une partie du Lyonnais; mais vaincu près d'Arles par un général du nom de Marius, qui, plus tard, après la mort de Victorin, se fit proclamer empereur, il fut mis à mort en 260, à Arles, après avoir été donné en spectacle aux habitants d'une partie des villes qu'il avait ravagées.

CHRODEGANG (St), év. de Metz, fut référendaire et chancelier de France, puis prem. ministre de Charles Martel en 737, et placé sur le siége de Metz en 742. Employé par Pépin dans div. négociat. import., il présida l'assemblée tenue à Attigny-sur-Aisne en 765, et mourut à Metz en 766. Chrodegang est surtout connu par la règle qu'il donna, en 755, au chapitre de sa cathédrale. Cette règle, tirée presque en entier de celle de St Benoît, a été publ. par le P. Labbe dans le 7e vol. de sa *Collect. des conciles*, et par Lecointe dans le t. V de ses *Annales*. Fleury en a donné l'abrégé dans son *Hist. ecclésiast.* Von-Eckart a publié la *Vie de Chrodegang* dans l'*Historia Franciæ orientalis*. — Chrodegang (St), év. de Seez dans le 8e S., frère de Ste Opportune, fut, à son retour d'un pélerinage à Rome, assassiné par un traître nommé Chrodobert, auquel il avait confié l'administrat. de son diocèse. Ste Opportune alla chercher le corps de son frère et le fit enterrer à Montreuil. Il a été mis au rang des saints par l'Église de France.

CHROMACE (St), év. d'Aquilée, contemporain de St Jérôme qui le cite souvent, avait composé, dit-on, un comment. sur l'évangile de St Mathieu; mais il n'en reste que des fragments et deux homélies publ. dans le t. V de la *Bibliotheca max. Patrum*. Chromace mourut vers l'an 412.

CHROSCINSKI (Adalbert-Stanislas), le meill. poète polon. du 17e S., était secrét. du prince Jacq. Sobieski. Ses morceaux les plus vantés sont : *La victoire remportée sur les Turks près de Vienne*, Varsovie, 1684. — *Les Souffrances de Job*, 1705. — *Joseph délivré*, Cracovie, 1705. — *Esther*, 1705. On lui doit en outre un ouvrage très rare sur la chronologie de la maison de Sobieski, intitulé : *Clypeus Joannis III*, etc., 1717.

CHRYSANDER (Guill.-Christ.-Just), théolog. protest., né en 1718 dans la princip. d'Halberstadt, prof. successiv. la philos., les mathém., les langues orient. et la théolog. dans les universit. de Helmstadt, de Rinteln et de Kiel, où il mourut en 1788. A la passion des lettres il joignit celle de la musique, qui fit le charme de ses vieux jours. Parmi les ouvr. de ce savant laborieux, on remarque : *Memorabilia anni 1740 metro decantata*, Halle, 1741, in-fol. — *Plutarchi vitæ selectæ*, etc., Helmstadt, 1747, in-8. — *Grammaire* (en allem.) *de la langue des Juifs d'Allemagne*, Leipsig, 1750, in-4. — *Recherches sur l'antiq. et l'utilité des accents dans la langue hébraïque*, Brême, 1751, in-8. — *Biblioth. liturg.*, Hanovre, 1760, in-4, etc.

CHRYSÉIS (myth.), surnom d'Astynoméo, fille de Chrysès, gr.-prêtre d'Apollon, échut en partage, après le siége de Thèbes en Cilicie, à Agamemnon,

qui l'emmena au siége de Troie. Ce fut alors que Chrysès vint, revêtu de ses ornements pontificaux, réclamer sa fille qui lui fut d'abord refusée; mais Apollon, pour venger le mauvais accueil fait à son gr.-prêtre, frappa l'armée des Grecs d'une maladie contagieuse, et un oracle de Calchas décida Agamemnon à rendre Chryséis à son père. Celle-ci était enceinte et mit au jour un fils nommé Chrysès, qu'elle prétendit avoir eu d'Apollon; il succéda à son aïeul dans la charge de gr.-prêtre, et, après avoir été reconnu dans un festin par Oreste et Iphigénie comme leur frère, il se rendit avec eux à Mycène pour prendre possession de l'héritage d'Agamemnon.

CHRYSÉRUS ou CHRYSORUS, affranchi de l'empereur Marc-Aurèle, écrivit, vers l'an 162 de J.-C., un *Index* de tous les personnages qui avaient commandé dans Rome dep. sa fondation jusqu'à cette époque. Scaliger l'a inséré dans ses additions à la *Chronique* d'Eusèbe.

CHRYSIPPE (myth.), fils naturel de Pélops, roi de Phrygie, et de la nymphe Danaïs, fut assassiné par Hippodamie (*v.* ce nom), qui craignait qu'un jour cet enfant ne régnât au préjudice des siens propres.

CHRYSIPPE, philosophe stoïcien, adversaire d'Épicure, né à Solès dans la Cilicie vers l'an 280 avant l'ère chrét., se distingua, par la subtilité de son esprit, parmi les disciples de Cléanthe, successeur de Zénon. Diogène Laërce a donné la liste de ses ouvr., qu'il porte au nombre de 311; la plupart roulaient sur la dialectique, et se composaient de morceaux pris de côté et d'autre, souvent contradictoires; il n'en reste que quelq. fragments. Chrysippe soutenait, entre autres maximes extravagantes, qu'il est naturel qu'un père épouse sa fille, et qu'il vaut mieux manger les morts que de les enterrer. Il mourut l'an 207 av. J.-C. M. Baguet a publié : *de Chrysippi vitâ, doctrinâ et reliquiis commentat.*, Louvain, 1822, in-4, et M. Pétersen, *Philosoph. Chrysippi fundamenta*, Hambourg, 1827, in-8. C'est un recueil de tous les fragments de ce philosophe, rangés dans un ordre méthodiq.

CHRYSIS, prêtresse de Junon à Argos, causa par sa négligence l'incendie du temple de la déesse l'an 423 av. l'ère chrét., et s'enfuit à Philinte pour se soustraire à la colère des Argiens; d'autres disent quelle périt dans les flammes. Elle avait exercé le sacerdoce pendant 50 années. Sa statue se voyait encore au temps de Pausanias devant les ruines du temple incendié.

CHRYSOCOCCÈS (GEORGE), sav. médecin de Constantinople dans le 14e S., a écrit en grec deux *Tr.* dont les MSs. existent à la biblioth. royale : l'un roule sur l'astron. des Grecs, l'autre sur la manière de trouver les syzygies pour tous les mois de l'année. Les biblioth. de l'Escurial et du Vatican possèdent aussi des ouvr. MSs. de cet aut.—Un autre sav. du même nom fut l'un des maîtres de Bessarion et de Philelphe.

CHRYSOGONE, affranchi de Sylla, fut dénoncé au sénat par Cicéron, jeune encore, comme spoliateur des proscrits, aux dépens desquels il avait amassé une immense fortune.

CHRYSOLOGUE (NOEL ANDRÉ, ou le *Père*), astron. et géogr., né en 1728 dans la Franche-Comté, entra fort jeune dans l'ordre des capucins, et profita des leçons et des conseils du célèbre Lemonnier, qui l'engagea à publ., en 1778, un *Planisphère* qu'il n'avait exécuté que pour son usage. Ce planisphère projeté sur l'équateur, en deux gr. feuilles, contient les 900 étoiles de La Caille; l'aut. en publ. un second en 1779, et l'année suiv. il en fit paraître deux de différentes grandeurs, projetés sur divers horizons et accompagnés, ainsi que les précéd., d'instruct. sur la manière de s'en servir. Sa *Mappe-Monde projetée sur l'horizon de Paris*, d'une correction parfaite, était la plus détaillée qui eût paru jusqu'alors, et sa *Carte de la Franche-Comté* n'obtint pas moins de suffrages. Retiré dans sa famille pendant la révolut., ce savant modeste ne renonça point à s'occuper d'une science qu'il avait cultivée avec tant de zèle. Il fit impr. dans le *Journal des mines* (an VIII) la *Description d'un baromètre portatif;* puis revenu à Paris, il y publ. en 1806, son excellent ouvr. sur la *Théorie de la surface actuelle de la terre,* dans lequel il a suivi la méthode de Saussure, dont il rectifie quelq. inexactitudes. Il mourut à Gy, sa patrie, en 1808.

CHRYSOLORAS (MANUEL ou EMMANUEL), savant grec, né à Constantinople, fut chargé par l'empereur Jean Paléologue de venir implorer le secours des princes de l'Europe contre les Turks, et pendant son séjour en Italie y ranima le goût des lettres grecques. Il enseigna successivem. à Florence, à Venise, à Pavie et à Rome, et mourut en 1415 à Constance, après avoir formé une foule d'élèves distingués. Il a laissé une grammaire publ. sous le titre d'*Erôtémata* (interrogations), et qui a eu, dans le 15e S., plus. édit. d'une extrême rareté; on estime surtout celles de Gourmont en 1507, d'Alde en 1512 et 1517, et de Junte en 1514 : on conserve de lui quelq. opusc. MSs., entre autres un *Tr. sur la procession du St-Esprit*, conforme à la doctrine de l'Église romaine. — CHRYSOLORAS (Jean), son neveu et son disciple, mort en 1425, professa égalem. avec succès les lettres grecques. Il fut le maître de Philelphe, qui, en 1425, épousa sa fille Théodora Chrysolorina.—CHRYSOLORAS (Démétrius), autre écrivain grec, florissait sous le règne de Manuel Paléologue.

CHRYSOSTOME (St JEAN), le plus éloquent des Pères de l'Église grecque, né à Antioche vers l'an 344, fils de Second, command. en Syrie, apprit les lettres sous Libanius, la philos. sous Andragathius, et embrassa la carrière du barreau, où il obtint de brillants succès. Toutefois il ne tarda pas à se consacrer à l'étude de l'Écriture sainte, et, se vouant tout entier à Dieu, il se retira dans les solitudes de Syrie, où une vie austère, de longues veilles et des jeûnes fréquents éteignirent en lui le feu des passions. Une maladie dangereuse l'ayant ramené à Antioche, Mélèce, év. de cette ville, l'ordonna

diacre, et Flavien, son success., lui conféra la prêtrise; chargé d'instruire les fidèles, il déploya dans les modestes fonctions de catéchiste tant de zèle et d'éloquence, que sa réputation s'étendit bientôt au loin. L'empereur Arcadius l'éleva malgré lui sur le siége de Constantinople en 398, après la mort de Nectaire. Rempli de sollicitude pour le troupeau qui lui était confié, Jean donna l'exemple des plus douces vertus chrétiennes, fit construire des hospices, et envoya des prêtres chez les Scythes pour travailler à leur conversion. Ses abondantes aumônes (qui lui firent donner le nom de *l'Aumônier*), sa simplicité, son ardeur apostol. lui gagnaient le cœur des peuples; mais il n'en fut pas de même des grands : il n'avait pas craint de leur reprocher leurs violences et leur orgueil, et s'en fit d'implacables ennemis. Jean avait cru que son ministère l'obligeait à s'élever contre les injustices et les rapines de l'impératrice Eudoxie, qui, dep. la mort d'Eutrope (*v.* ce nom), gouvernait despotiquem. l'emper. et l'empire; les ennemis du patriarche, réunis sous les auspices de cette femme hautaine, tinrent le fameux *conciliabule du Chêne* (ainsi appelé parce qu'il eut lieu dans l'église d'un quartier de ce nom dans la ville de Calcédoine), et prononcèrent sa déposition. Après avoir fait de touchants adieux au peuple, qui, pendant 3 jours, s'était opposé à son départ avec menace de se soulever, il se rendait en Bythynie, lieu de son exil, lorsqu'il fut rappelé peu de jours après par l'impératrice elle-même, effrayée d'un tremblement de terre. On venait d'élever à Constantinople une statue d'argent en l'honneur de l'impératrice; son inaugurat. fut accompagnée d'extravagantes superstitions, et Chrysostôme s'éleva contre ces abus, en n'imputant le blâme qu'à l'inspecteur des jeux publics, qui était manichéen. Cependant on fit croire à Eudoxie qu'elle avait été outragée par le patriarche, et, de nouveau chassé de son siége, il fut envoyé en exil, malgré les protestations de 40 év., appuyées par le pape Innocent Ier, et l'opposition d'Honorius, emper. d'Occident. Arrivé à Nicée en Bithynie le 20 juin 404, il y séjourna pendant une année, puis fut transféré à Cucuse, petite ville d'Arménie dans les déserts du mont Taurus, où il parvint après 70 jours d'une marche pénible, sous un ciel brûlant, accablé de fatigues et dévoré par une fièvre ardente. Dès que Jean eut recouvré quelques forces, il les consacra aux pieuses pratiques de son ministère; mais il n'était pas au terme de ses pénibles épreuves : un ordre de l'empereur le relégua à Pytyonte, sur le Pont-Euxin. Il ne put supporter les fatigues de ce dern. voyage, rendues plus cruelles par les mauvais traitements de ses gardes, et termina son long martyre à Comane, le 14 sept. 407. Un concours prodigieux de fidèles honora ses funérailles, et son corps fut déposé auprès de St Basilisque : plus tard (27 janvier 438) il fut tranféré à Constantinople. Dans la suite ses reliques, enlevées de l'église des Apôtres (sépulture destinée aux empereurs), furent transférées à Rome et déposées au Vatican, sous l'autel qui porte son nom; l'Église célèbre sa fête le 27 janvier. Les ouvr. de St Jean *Chrysostôme* (nom qui ne lui fut donné que quelque temps après sa mort et qui signifie *Bouche d'or*) sont très nombreux; les plus généralem. connus sont : les *Traités du sacerdoce*, *de la Providence*, *de la divinité de J.-C.*, les *Homélies*, les *Lettres*, etc. Des nombreuses édit. qui ont été publ. de ses œuvres, les plus exactes et les plus complètes sont celles de Henri Savile, 1612, 8 vol. in-fol., en grec; de Commelin et de Fronton du Duc (grec et latin), 10 vol. in-fol.; de Bernard de Montfaucon (grec et latin), 1718-1738, 13 vol. in-fol. La *Vie* de St Chrysostôme, écrite en grec par Pallade, l'a été depuis en latin par Érasme et par Montfaucon, et en franç. par Hermant, Paris, 1664, in-4; par Ménard, Paris, 1665, 2 vol. in-8; par Tillemont, dans le tome XIe de ses *Mémoires*. Plus. des ouvr. du célèbre patriarche ont été trad. en franç. par Nicolas Fontaine, Sacy, Duranti de Bonrecueil, Maucroix, Bellegarde, Ath. Auger, etc.

CHRYSOTÉMIS, sculpt. grec, né à Argos dans le 5e S. av. l'ère chrét., fit, avec Eutelidas, autre sculpt. de la même ville, les *statues* de Démarate et de son fils Théopompe, vainqueurs aux jeux olympiques.

CHUBB (Thomas), philosophe angl., né dans le comté de Salisbury en 1679, fils d'un simple artisan, apprit à lire et à écrire, et fut ensuite mis en apprentissage chez un gantier, qu'il quitta pour s'associer à un fabricant de chandelles; mais animé du désir de s'instruire, il lisait beaucoup et parvint à acquérir des notions assez étendues de mathématiques, de géogr., et de quelques autres parties de la science. La théol. devint son étude favorite. Il établit à Salisbury une petite société dont il avait la direction, et dont l'objet était la discussion des matières religieuses. Clarke et Waterland disputaient avec chaleur sur la Trinité. Chubb écrivit à cette occasion une dissertation qui fut imprimée en 1715, sous le titre de *la Suprématie du Père établie*. Cet ouvrage étonna de la part d'un homme sans lettres, eut un grand succès et lui procura la connaissance de plus. personnes distinguées. Quelques autres *Tr.* sur divers sujets, imprimés en 1732, 3 vol. in-8., n'ajoutèrent rien à sa réputat. St-Hyacinthe en a trad. quelq. morceaux détachés. Chubb mourut en 1748. Cette même année on publia deux vol. de ses *OEuvres posthumes*, qui ont fait beaucoup de bruit en Angleterre. On lui a reproché des erreurs, effet de son ignorance des langues savantes.

CHUDLEIGH (Marie), dame poète, née en 1656 dans le Devonshire, ne dut qu'à elle seule les connaissances dont elle fit preuve dans ses écrits. On lui doit un recueil de *poésies*, impr. pour la 3e fois en 1722, in-12. — *Essais sur div. sujets* (en prose et en vers), 1710, in-12. Cette année est celle de sa mort. Elle avait composé quelq. trag. et coméd. qui sont restées MSs.

CHUMACERO-Y-CASTILLO (D. Juan), membre du conseil royal d'Espagne, fut nommé en 1633

ambassad. extraordinaire à Rome, conjointement avec Dominique Pimentel, év. de Cordoue. Ces deux envoyés présentèrent au pape Urbain VII un mémoire contre les abus de la nonciature et contre les excès commis en Espagne par la cour de Rome, etc. Ce mémoire, imprimé en espagnol, in-4, 1633 ou 1634, devenu très rare, est remarquable en ce qu'il fait connaître que l'Église espagnole a pris l'initiative sur celle de France dans la réclamation de ses libertés et de ses usages.

CHUN-YEOU-YU, 9e emper. de la Chine, success. d'Yao, marcha sur ses traces, fut le protecteur de l'industrie et de l'agriculture, réforma plus. abus et perfectionna l'administration. Il mourut en l'an 2208 av. l'ère chrét., et la 110e année de son âge. Sa mémoire est restée en grand honneur, et ses maximes de gouv. ont obtenu parmi les lettrés chinois une autorité irréfragable; elles ont été recueillies par Confucius.

CHUN-TCHI, 1er emper. de la dynastie tatare-mantcheou, aujourd'hui régnante à la Chine, fut proclamé en 1644 à l'âge de 7 ans, et eut pendant sa minorité un conseil de régence dont l'habileté, soutenue de la bravoure des Mantcheoux, triompha de toutes les résistances qu'opposèrent quelque temps encore les provinces de l'empire après la conquête de Pé-king. Parvenu à sa majorité en 1651, le jeune empereur annonça d'abord d'heureuses dispositions; mais bientôt il se livra sans réserve à ses passions, et négligea l'administrat. de l'empire. Il mourut en 1661, à 24 ans.

CHURCHILL (WINSTON), historien anglais, né en 1620, dans le comté de Dorset, fit ses études à l'université d'Oxford, et embrassa avec ardeur la cause de Charles Ier. Son dévouement lui fit perdre sa fortune, mais une partie de ses biens lui fut rendue à la restaurat.; membre du parlement en 1661, il fut créé chevalier en 1663 par Charles II, et mourut en 1688, après avoir joui d'une grande faveur sous les règnes de Charles et de Jacques II. On a de lui un ouvr. intit. : *Divi britannici*, ou *Remarques sur les vies des rois de la Grande-Bretagne, depuis l'an du monde* 2855 *jusqu'à l'an de grâce* 1660 (en anglais), Londres, 1675, in-fol. Churchill est bien moins connu comme histor. que comme père du célèbre Marlborough.

CHURCHILL (CHARLES), poète satirique anglais, né en 1731 à Westminster, remplaça son père dans la cure de St-Jean de Londres, et donna des leçons de grammaire pour suppléer à son revenu. Il se fit connaître par la *Rosciade*, poème dont la prem. édit. anonyme, 1761, eut un succès brillant. Cet ouvr. ayant été attaqué par quelques journaux, Churchill écrivit son *Apologie*, où il accabla d'épigrammes piquantes les journalistes, les comédiens et Garrick lui-même qu'il avait d'abord épargné dans ses vers satiriques. Ses ennemis se vengèrent en incriminant sa conduite et ses mœurs, qui n'étaient rien moins qu'exemplaires pour un ecclésiastique. Churchill publia successivem. plusieurs autre poèmes, et mourut en 1764 à Boulogne, où il était venu visiter le fameux J. Wilkes, son ami, forcé de quitter l'Angleterre. Churchill est regardé par les Anglais comme un homme de génie; mais souvent obligé d'écrire pour vivre, il soignait peu ses ouvr. L'édit. la plus complète de ses *OEuvres* est de Londres, 1774, 5 vol. in-8. On a publié en 1804 une édit. de ses *poésies*, 2 vol. in-8, avec la *Vie* de l'auteur, des notes et des explications nécessitées par les allusions fréquentes aux discussions politiques qui occupaient les esprits à cette époque, lesquelles allusions rendent obscurs beaucoup de passages.

CHURCHYARD (THOMAS), poète angl. du 16e S., né dans le comté de Shrewsbury, mort en 1604, est aut. d'une *Légende de Jane Shore;* d'un poème intit. : *the Worthiness of Wales*, 1580, in-8, réimprimé en 1776, et de plus. autres poésies oubliées aujourd'hui.

CHUSAI, l'un des plus fidèles servit. de David, se rendit près d'Absalon, et le détourna de poursuivre son père, comme Achitophel le lui conseillait. Cette démarche fut le salût de David, qui passa le Jourdain et se mit en sûreté contre les entreprises de son fils.

CHUSAN-RASATAIM, roi de Mésopotamie, fit la guerre aux Israélites, et les réduisit en esclavage. Ils en furent tirés par Othoniel vers l'an 1414 avant J.-C.

CHYDÉNIUS (SAMUEL), physicien, né en 1727 à Abo (Finlande), y établit à ses frais un laboratoire de chimie, et ne négligea rien pour répandre chez ses concitoyens le goût de la science qu'il cultivait lui-même avec succès. Il mourut en 1767, après avoir consacré les dern. années de sa vie à des voyages pour déterminer la topographie de la Finlande.

CHYNDONAX, nom d'un druide dont on découvrit le tombeau près de Dijon en 1598. La descript. de ce monument fut publ. par Guenebaud, Dijon, 1621, in-4.

CHYR-CHAH, roi de Béhâr dans l'Inde, usurpa ce trône au préjudice de l'héritier légitime, trop jeune pour soutenir ses droits, envahit le Bengale, et défit complètement l'armée du grand mogol, Humâyoûn, en 1540 (947 de l'hégyre). Après un règne de cinq ans, troublé par des guerres continuelles avec ses voisins, Chyr-Châh mourut par suite de l'explosion d'un baril au siége d'une place forte de l'Indostan, en 1545. On doit à cet usurpateur un grand nombre de monuments existant encore aujourd'hui dans l'Inde, et l'établissement des postes aux chevaux jusqu'alors inconnues dans ces contrées.

CHYRCKOUH (AZAD-EDDYN), oncle du célèbre Saladin, commanda les armées de Noradin, s'empara de l'Égypte et devint visir du khalyfe Adhey.

CHYRYN, belle esclave persane, dont les aventures et les intrigues amoureuses ont été chantées par les poètes persans, paraît avoir vécu au commencement du 5e S. de l'ère chrétienne. Quelques écrivains croient reconnaître en elle la princesse Irène, fille de l'empereur grec Maurice.

CHYTRÉE (DAVID), *Chytrœus*, l'un des savants

qui font le plus d'honn. à l'Allemagne, né à Ingelfingen en 1530, apprit le grec et le latin à Tubinge, et vint étudier la théologie à Wittemberg, sous Mélanchthon, dont on prétend qu'il fut domestique dans sa prem. jeunesse. Après avoir visité l'Italie, il revint en Allemagne à 20 ans, et fut nommé professeur d'Écriture-sainte à l'acad. de Rostock; plus tard il reçut diverses commissions import., fonda des écoles et des églises dans la plupart des états d'Allemagne, où il jouit d'une gr. réputation de savoir et de vertu, et mourut en 1600. Les plus importants des nombreux ouvrages qu'il a publiés sont : *De Lectione histor. rectè instituendâ*, Strasbourg, 1565, in-8, plus. fois réimpr. — *Hist. Augustanæ confessionis*, Francfort, 1578, in-4; traduit en français par Luc le Cop, Anvers, 1582, 1590, in-4. (Bayle parle de cet ouvr., note C de l'art. Braun). — *Chronicon Saxoniæ, etc., ab anno* 1500, Leipsig, 1593, in-fol., continuée par un anonyme jusqu'en 1611, ibid., 1628, in-fol. — *Oratio de statu eccles. in Græciâ, Asiâ, Africâ, Bohemiâ*, etc., Wittemberg, 1575, et Francfort, 1583, in-8; traduit en allemand par Henri Arnold, 1581, in-4. — *Oratio describens regionem Greichgææ*, etc., Francfort, 1583, in-8, etc. La plupart de ses écrits théolog., publiés à Hanau en 1604, 2 vol. in-fol., ont été mis à l'index. — Ulrich, son fils, a écrit sa *Vie* (Rostock, 1601, in-4), qui a été égalem. publiée par Frédéric Schützer, Hambourg, 1720, 1728, 4 parties in-8. — Chytrée (Nathanaël), ministre luthérien et poète latin, frère du précédent, né en 1543, professa la poésie à l'académie de Rostock, fut rect. de l'acad. de Brême, et mourut en 1598. Ses principaux ouvrages sont : *Variorum in Europâ itinerum deliciæ*, Herborn, 1594, in-8; réimpr. en 1599 et 1606. — *Iter italicum, gallicum, germanicum; Iter Dantiscanum; Poematum omnium libri XVII*, Rostock, 1579, in-8. — *Viaticum itineris extremi*, etc., Herborn, 1601, in-8. — *Fastor. Ecclesiæ christian. lib. XII*, Hanau, 1584, in-8. — *Cassii parmensis.... Orpheus, cum commentariolo*, etc., Francfort, 1585, in-8. Ce fragm. de 19 vers est d'Antoine Télesio, qui se moqua de la crédulité d'Achille Stace, portugais, en les lui donnant pour l'œuvre d'un anc. poète.

CIA, héroïne italienne du 14e S., femme d'Ordelaffi, chef des gibelins à Forli, se défendit vaillamm. dans Césène, assiégée par les guelfes; mais ayant eu la générosité de renvoyer quelques bourgeois de cette ville que son mari lui avait signalés comme partisans de la cause du pape, elle eut bientôt lieu de s'en repentir; et, ne pouvant résister aux nouv. forces que ceux-ci recrutèrent au parti des guelfes, elle fut obligée de se reconnaître prisonn. du légat, qui, à force de persévérance, était parvenu à faire miner la citadelle où elle se tenait renfermée.

CIAHGHETZY (Lazare), grand-patriarche d'Arménie à Etchmiatzin, né en 1682 près de Nakhtchovan, fut sacré à Smyrne, élu catholicon en 1737, et mourut en 1751. On a de lui : *le Jardin désirable*, Constantinople, 1744, petit in-4.

CIAMBERLANO (Lucas), peintre et graveur, né à Urbin en 1586, mort à Rome en 1641, a laissé un grand nombre d'estampes gravées au burin, soit d'après ses propres dessins, soit d'après les plus grands maîtres de l'école italienne, surtout d'après Raphaël. Celle de ses compositions qui fait le plus d'honneur à son talent est une série de 16 bustes représentant en grandeur natur. les faces de J.-C., de la Vierge, des évangélistes et des apôtres : il fut aidé dans ce trav. précieux et d'une extrême rareté par Dominique Falcini et César Bassani.

CIAMCIAM (le P. Michel), religieux arménien, de la congrégation des mékhitaristes de Venise, né en 1738 à Constantinople, destiné à la profession de joaillier, avait atteint sa 23e ann. lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique. Désirant réparer le vice de sa première éducation, il apporta tant de zèle à l'étude, que bientôt il fut en état de professer l'arménien littéraire. Quelques différends qu'il eut avec ses confrères le contraignirent dans un âge avancé de retourner à Constantinople, où il mourut en 1823. Ses ouvrages les plus import. sont : *Grammaire arménienne*, Venise, 1779, in-4, dépourvue d'ordre et de clarté. — *Histoire d'Arménie*, Venise, 1784-86, 3 vol. in-4, compilation estimable, mais imparfaite, malgré les nombreuses recherches de l'aut., qui malheureusem. était tout-à-fait étranger aux lettres latines. — *Comment. sur les psaumes*, 10 vol. in-8, etc.

CIAMPELLI (Augustin), peintre, né en 1578 à Florence, élève de Santi Titi, vint à Rome attiré par les trav. qu'y faisait exécuter le pape Clément VIII, y passa le reste de sa vie, constamment employé à décorer les églises, où l'on ne compte pas moins de 40 tableaux et plus. fresques de cet artiste, et mourut en 1640. Ses plus beaux ouvr. se voient au Vatican et à St-Jean de Latran. Il a laissé un recueil précieux de toutes ses compositions.

CIAMPINI (Jean-Justin), sav. littérateur, né en 1633 à Rome, se fit recevoir doct. en droit, mais abandonna le barreau pour se consacrer à l'étude de l'antique, et fut pourvu successivement de différents emplois qui, loin de gêner son goût pour les recherches historiques, lui facilitèrent la recherche de plus. documents précieux. Sa maison était devenue le rendez-vous de tous les savants; il établit plusieurs académies, ne cessa d'encourager la culture des lettres, et mourut en 1698. Ses nombreux ouvrages, très estimés en Italie, se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été composés; les plus importants sont : *Conjecturæ de perpetuo azymorum usu in Ecclesiâ lat.*, Rome, 1688, in-4. — *Examen libri pontificalis Anastasii*, 1688, in-4. — *Vetera monum. in quibus præcipuè musiva opera, ædium structura, ac nonnulli ritus dissertationibus illustrantur*, Rome, 1690-1699, 2 vol. in-fol., ouvrage non terminé. — *Synopsis historica de sacris ædificiis à Constantino magno constructis*, 1693, in-fol. — *Dissertatio historica de collegii abbreviator. de parco majori erectione*, 1691, in-fol. Ces trois ouvr. ont

été réimprimés à Rome, 1747, 3 vol. in-fol., par les soins de Gianini, qui a donné la liste de ses autres écrits.

CIAMPOLI (Jean-Baptiste), poète italien, né à Florence en 1589, de parents pauvres, dut à ses brillants succès dans ses premières études la protection de J.-B. Strozzi, noble Florentin, qui lui fournit les moyens d'aller à Padoue suivre les leçons de Galilée : il ne tarda pas à se lier avec les deux frères Aldobrandini, qui l'emmenèrent à Bologne, et le présentèrent au cardinal Maffeo Barberini, alors gouverneur de cette ville, et depuis pape sous le nom d'Urbain VIII. Le jeune poète, produit dans le monde sous de tels auspices, obtint un avancement rapide; secrétaire des brefs, il obtint successivement plus. bénéfices, et notamment un canonicat de la basilique de St-Pierre ; l'avénement d'Urbain VIII au trône pontifical lui valut de nouveaux honneurs. Mais son orgueil lui fit perdre les avantages que lui avaient mérités ses talents; devenu insupportable au pontife, il fut éloigné de Rome, et il n'eut jamais la permission d'y revenir. Ciampoli préférait hautement ses vers à ceux de Pétrarque, de l'Arioste, du Tasse, de Virgile et de tous les poètes les plus célèbres; cette vanité dut être impardonnable aux yeux d'Urbain VIII, poete lui-même; mais sa disgrâce eut encore une autre cause : ce fut son attachem. pour Galilée, contre lequel la cour de Rome commençait à sévir. Détrompé sur la folie de son orgueil, Ciampoli trouva dans l'étude de douces consolat. contre l'exil, et mourut à Iési en 1643, laissant ses MSs. à Ladislas IV, roi de Pologne, qui lui avait témoigné un vif intérêt pendant sa disgrâce. Ses poésies ont été recueillies et publ. après sa mort, Rome, 1648, in-4 ; on a publ. dans la même ville, 1667, in-8, sous le titre de *prose*, son dialogue intitulé : *Zoroaster* et sa *Défense* du pape Innocent II. Il était de l'acad. des *Lincei* (*v.* Cesio). Il a laissé imparfaite une *Histoire du règne de Ladislas IV*.

CIANTAR (le comte Jean-Antoine), l'homme le plus érudit et le littérat. le plus distingué que l'île de Malte ait vu naître, descendait des *Paléologues*. Né à Malte en 1696, il fit à 15 ans un voyage en Italie pour achever ses études, et sut dès-lors capter par les charmes de son esprit la bienveillance et l'amitié des savants. Il y revint en 1721, et, de retour à Malte l'année suivante, fut nommé jurat, emploi municipal que les grands-maîtres ne confiaient qu'aux personnages les plus distingués de l'île. En 1745, il fut nommé l'un des correspondants honoraires étrangers de l'académie des inscriptions. Quatre ans après, il devint aveugle; mais, doué d'une mémoire prodigieuse et d'une grande facilité de rédaction, il dicta plusieurs *Opusc.* qui ont eu de la vogue en Italie. C'est pendant sa cécité qu'il prépara son édit. de la *Malta illustrata* d'Abela (*v.* ce nom), continuée et augmentée. Le 1er vol. parut à Malte en 1772, et le 2e en 1780. Ciantar était mort en nov. 1778. Ses opuscules les plus remarquables sont : *Epigrammat. lib. III*, Rome, 1737, in-4.—*De B. Paulo apostolo in Melitam, siculo-adriatici maris insulam, naufragio ejecto Dissertationes apologeticæ in inspectiones anticriticas D. Ignatii Georgii de Melitensi apostoli naufragio, descripto in Act. apostol.*, *cap.* 27 *et* 28, etc., Venise, 1738. — *De antiquâ inscriptione nuper effossâ in Melitæ urbe notabili Dissertatio*, etc., Naples, 1749.— *Critica de' critici moderni, che, dall' anno* 1730 *fin all' anno* 1760, *scrissero sulla controversia del naufragio di S. Paolo, apostolo*, Venise, 1763.

CIASSI (Jean-Marie), en latin *Ciassus*, savant botaniste, né à Trévise en 1654, mort en 1679, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Meditationes de naturâ plantarum*, Venise, 1677, in-12, 2e édition, et d'un traité *de Æquilibrio præsertim fluidorum et de levitate ignis*, à la suite du précédent.

CIBBER ou CIBERT (Gabriel-Caïus), sculpt., né à Flensburg, dans le Holstein, vint se fixer à Londres à la restauration des Stuart, et y mourut en 1700, à 70 ans. Les deux fameuses figures représentant l'une *la Mélancolie*, l'autre *la Folie furieuse*, qui sont aujourd'hui dans le vestibule de Bethlehem-Hospital, sont l'ouvrage de Cibber. Il avait épousé une fille de William Colley, d'une ancienne famille du Rutlandshire.

CIBBER (Colley), fils du précédent, auteur et acteur dramatique anglais, né à Londres en 1671, avait porté les armes dans la révolut. qui mit le prince d'Orange sur le trône. Engagé au théâtre malgré sa famille, il resta comédien obscur, jusqu'à ce qu'il eût trouvé les rôles qui convenaient à son talent. Son genre tenait de près à la caricat. En 1695 parut sa prem. comédie. On y remarque, comme dans celles qu'il donna depuis, un tableau piquant des mœurs de son époque, mais peu d'invention dans l'intrigue et peu d'originalité dans les caractères. Le *Careless Husband* (l'Époux négligent) est la meilleure de ses pièces. Pope luimême en a fait l'éloge, et Pope était un des ennemis de Cibber, dont il fit assez injustem. le héros de *la Dunciade*. Devenu directeur du théâtre de Drury-Lane, Cibber obtint ensuite la place de poète lauréat, dont il remplit les fonctions obligées par des odes annuelles assez médiocres. Il mourut en 1757, âgé de 86 ans. La meilleure édition de ses pièces de théâtre (au nombre de 15) est celle de Londres, 1777, 5 vol. in-12. Il a laissé aussi un ouvrage sérieux : *Conduite et caractère de Cicéron*, etc., qui fit peu de bruit, mais on relit encore avec plaisir des espèces de *Mémoires dramat.* intitulés : *Apologie de la vie de M. Colley Cibber*, etc., recueil précieux d'anecdotes et d'observations sur le théâtre anglais.

CIBBER (Théophile), fils du précédent, né en 1703, périt en 1757, dans le naufrage du vaisseau sur lequel il se rendait en Irlande. Acteur comme son père, il eut aussi l'ambition d'écrire pour le théâtre; mais ses pièces origin. eurent moins de succès que celles qu'il emprunta de Shakespeare. Il publia sous son nom les *Vies des poètes*, attribuées à Rob. Shiels, qui lui acheta son nom

10 guinées. — Susanne-Marie, sa femme, morte en 1766, fut une actrice fort admirée de son temps. Un procès en adultère qui rapporta 10 liv. sterl. à son mari, contribua aussi beaucoup à sa réputation. Elle a traduit en angl. l'*Oracle*, petite comédie de St-Foix.

CIBOT (PIERRE-MARTIAL), jésuite, né à Limoges en 1727, se consacra de bonne heure aux missions de la Chine, et mourut en 1780, à Pé-king, où, pend. une résidence de 20 années, il s'était constamm. occupé à recueillir, ainsi que le P. Amiot, son collègue, les précieuses observations consignées dans les 15 vol. in-4 des *Mémoires sur les Chinois*, dont la majeure partie est due à ces deux laborieux missionnaires.

CICCARELLI (ALPHONSE), médec., né à Bévagna, dans l'Ombrie, fut condamné comme coupable de falsification et de supposition de titres, à avoir la main coupée et à être ensuite pendu en place publique; il subit cette sentence en 1580, sous le pontificat de Grégoire XIII. Spéculant sur la faiblesse des grands dont ses fourberies flattaient l'orgueil, il avait fabriqué un assez grand nombre de généalogies, et d'hist. de plus. familles. Ceux de ses ouvrages qui ont été publ. sont : *de Clitumno flumine*, avec un traité *de Tuberibus*, Padoue, 1564.—*Istoria di casa Monaldesca*, 1580, etc. Son *Opuscule* sur les truffes (*de tuberibus*) a été trad. en franç. par Amorsan, 1813, in-8.

CICCI (MARIE-LOUISE), dame ital., née à Pise en 1760, devint poète malgré son père, qui, l'ayant mise au couvent dès l'âge de 7 ans, voulait que son éducation fût bornée à la pratique des devoirs domestiques, et défendit même qu'on lui apprît à écrire; mais la jeune muse, trompant la surveillance de ses institutrices, s'essayait à retracer des caractères avec de petits morceaux de bois qu'elle trempait dans du jus de raisin, ou dans d'autres liqueurs. A 10 ans, elle faisait des vers. De retour dans la maison paternelle, il lui fut permis de se livrer à son penchant pour les lettres. Ses premières compositions furent bien accueillies. Admise en 1783 à l'académie arcadienne de Pise, trois ans après elle fut reçue à celle des *Intronati* de Sienne, et mourut dans le célibat en 1794. Ses *poésies*, recueillies par son frère, ont été impr. par Bodoni, à Parme, 1796, in-16, avec l'éloge de l'aut., par le docteur Anguillesi.

CICCIONE (ANDRÉ), sculpteur et architecte napolitain du 15e S., mort en 1455, construisit le couvent et l'église du mont Oliveto, le palais du prince della Riccia à Naples, et quelques autres édifices que l'on voit encore dans la même ville.

CICERI (FRANÇOIS), sav. humaniste, né en 1527 à Lugano, avait une école de grammaire à Milan en 1550, fut en 1561 nommé profess. d'éloquence à l'acad. de cette ville, et mourut en 1595. Il était en correspond. avec les écrivains les plus distingués de son temps, tels que Paul Manuce, Pierre Vettori, etc. Le recueil de ses *Lettres* en XII livres a été publié par l'abbé Casati, Milan, 1782, 2 vol. in-4, précédé de recherches sur la vie de cet écrivain et du catalogue de ses ouvrages.

CICERI (BERNARDIN), peintre, né à Pavie en 1650, élève de Sacchi, vint jeune à Rome, où l'on trouve, ainsi qu'à Pavie, plusieurs de ses composit. assez estimées. Il mourut après 1718, dans un âge avancé.

CICERI (PAUL-CÉSAR de), prédicateur, né à Cavaillon en 1678, fut choisi en 1721 pour prononcer le panégyrique de St Louis devant l'Académ. franç. Nommé peu de temps après prédicateur du roi, et pourvu de plusieurs bénéfices, il retourna dans sa ville natale lorsque l'âge ne lui permit plus d'exercer son ministère, et il s'occupait d'une édition de ses *OEuvres*, lorsqu'il mourut en 1759. Ses *Sermons* et *Panégyriques* ont été publiés par l'abbé Bassinet, Avignon, 1761, 6 vol. in-12.

CICÉRON (MARCUS-TULLIUS), le grand orateur romain, né à Arpinum l'an de Rome 647, issu d'une famille ancienne agrégée à l'ordre équestre, annonça, par une passion précoce pour la gloire, les hautes qualités qui devaient un jour l'illustrer. Confié aux soins des plus habiles maîtres, il se fit admirer dans les écoles publiques; ensuite il porta les armes sous Sylla dans la guerre des Marses; puis, de retour à Rome, il consacra plus. années à de nouvelles études qui achevèrent de développer son génie; enfin, à 26 ans, il fit au barreau l'essai de ses forces. Quoiqu'il eût lieu d'être satisfait du succès éclatant dont ses débuts avaient été couronnés, il résolut d'aller entendre les orateurs célèbres des contrées les plus éloignées, et bientôt les philosophes de la Grèce et de l'Asie, frappés d'admiration, applaudirent à l'éloquence et au savoir du jeune orateur. Cicéron, de retour à Rome, atteignit enfin l'âge voulu pour être admis aux fonctions publiques. Nommé questeur en Sicile, il devint successivement édile, premier préteur, et fut proclamé par le peuple consul avec Caïus-Antonius-Népos, 63 ans av. l'ère chrétienne. A peine revêtu de cette dignité, il mérita le nom de père de la patrie en déjouant la conjuration de Catilina (*v.* ce nom); réduit peu de temps après, par la brigue de Publius-Clodius, à opter entre une guerre civile ou l'exil, il préféra ce dernier parti, et s'éloigna après avoir placé dans le Capitole une petite statue de Minerve avec cette inscription : *Minerve, protectrice de Rome*. En quittant le consulat, on ne lui permit pas de rendre compte de son administration, et il ne put que prononcer ce serment célèbre : « Je jure que j'ai sauvé la république! » Rappelé l'année suivante sur les sollicitations de Pompée, au parti duquel il était attaché, il fut nommé proconsul en Cilicie, fit avec succès la guerre contre les Parthes, et fut salué par les soldats du nom d'*imperator*. Lorsqu'il revint à Rome, la guerre civile y était imminente; il se flatta d'abord de pouvoir se rendre médiateur d'une réconciliat. entre César et Pompée; mais il dut bientôt renoncer à cette honorable illusion, et, après avoir eu à Formies une entrevue avec César, qui s'efforça de l'engager à son parti, sans contredit le plus sûr, il ne balança point à

aller rejoindre Pompée; toutefois, il eut le tort de manifester publiquement une indiscrète défiance que justifia bientôt l'issue de la bataille de Pharsale. Abandonnant dès-lors une cause désespérée, Cicéron revint dans l'Italie, alors gouvernée par Antoine, lieutenant de César, et ne tarda pas à rentrer en grâce auprès du vainqueur; mais il se tint éloigné des affaires, et fut désormais uniquement occupé de littérature et de philosophie; il écrivit son *Éloge de Caton*, qui n'atteste pas moins la magnanimité de celui dont il fronde la suprême puissance, que le génie du fier républicain dont l'irritation devait plus tard fléchir devant la générosité de César. C'est vers cette époque qu'il répudia sa femme Térentia pour épouser une riche héritière dont il était tuteur; quelque temps après il eut la douleur de perdre sa fille Tullie, et cet événement répandit le deuil sur le reste de ses jours : il en a consacré le souvenir par son *Traité de la consolation*. Cependant toutes les ambitions, comprimées sous le joug de César, s'étaient un instant ranimées après la mort du dictateur; cet événem. suspendit même les cuisants chagrins de Cicéron, qui toutefois put bientôt se convaincre que Rome n'avait fait que changer de maître, et que seul il ne pouvait relever la républ. : il n'en fit pas moins les plus courageux efforts, et dans cette conjoncture, il crut sans doute l'intérêt de l'état d'accord avec celui de ses propres passions. La puissance de César revivait sous Antoine, et ce dern. était l'irréconciliable ennemi de Cicéron, qui, à cette même époque, retraçait dans ses *Philippiques* et son sublime dévouement à la patrie et son implacable haine pour les tyrans. Octave, que sa jeunesse put faire regarder comme un maître moins dangereux, fut opposé au nouveau dictateur. Mais si le prudent consulaire eut quelque confiance dans un avis qu'avaient dicté ses ressentiments, il dut être cruellem. détrompé lorsqu'Antoine et Octave, enfin réunis, et formant avec Lépide un *triumvirat*, s'abandonnèrent réciproquement le sang de leurs amis. Le courage de Cicéron ne pouvait désormais le garantir du trépas; du moins il le rendit glorieux : attaqué par les soldats des triumvirs au moment où il se faisait transporter à sa maison de Formies, il défendit toute résistance à ses esclaves, et tendit sa tête à Popilius, auquel son éloquence avait autrefois sauvé la vie. Telle fut la fin de cet illustre Romain, le plus éloquent des orateurs comme le plus profond des écriv., on pourrait peut-être dire aussi le plus fécond. Le temps n'a pas respecté tous ses ouvr.; mais il en reste assez pour conserver à son nom une gloire que les plus gr. génies de la postérité n'éclipseront jamais, et ses *Lettres familières*, monument précieux pour l'étude de l'hist. romaine à cette mémorable époque, seront toujours un modèle inimitable d'élégance et de naïveté. Il a tout embrassé dans ses immortels écrits, dont nous n'indiquerons que les édit. les plus remarq. : la 1re qui parut complète est celle de Milan, 1498-99, 4 vol. in-fol.; entre les suiv., on distingue celle d'Elzevir, Leyde, 1642, 10 vol. petit in-12; ce fut d'après toutes celles qui existaient déjà que d'Olivet donna sa belle et précieuse édit., Paris, 1740-42, 9 vol. in-4, réimpr. à Padoue, 1753, et à Genève, 1758; parurent ensuite celles de Lallemand, Paris, Barbou, 1768, 14 vol in-12; d'Ernesti, Halle, 1774-77, 7 vol. in-8. La plus récente et la plus complète est celle de Lemaire, Paris, 1827-32, 19 vol. in-8. Les différents ouvr. de Cicéron ont été trad. dans presque toutes les langues; les traduct. franç. seules sont trop nombreuses pour en donner ici la liste. M. Leclerc a publié les *OEuvres complètes de Cicéron, trad. en franç. avec le texte en regard*, Paris, 1821-25, 30 vol. in-8. Cette édit. est la plus estimée, tant pour le texte que pour les traduct., qui toutes ont été revues ou faites par le sav. édit.; le tome XXIX contient les ouvr. récemment découverts à Milan et à Rome, et le Ier la *Vie de Cicéron*, par Plutarque, trad. nouv., avec des additions, suivie d'une *Notice bibliogr. sur les édit. et sur les traduct. franç. de Cicéron*, par MM. Breghot-du-Lut et Pericaud. Outre Plutarque, on remarque parmi les biographes de Cicéron, Middleton et Morabin : ce dern. est aut. de l'*Hist. de l'exil de Cicéron*, 1725, in-12. Macé a donné l'*Hist. des quatre Cicéron*, 1715, in-12.

CICÉRON (Quintus), frère du précéd., fut successivem. préteur, command. des provinces d'Asie, puis lieut. de César, qu'il suivit dans son expédit. dans les Iles-Britanniques, et lieut. de son frère en Cilicie. Compris dans les proscriptions sous le triumvirat, il fut assassiné à Rome, ainsi que son fils, par des émissaires d'Antoine. Il est auteur du livre *de Petitione consulatûs*, inséré dans les œuvres de son frère. Quintus avait trad. ou imité du grec plus. tragédies; mais elles ne nous sont point parvenues : on n'a de lui que 18 vers dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

CICÉRON (Marcus), seul fils de M.-T. Cicéron et de Térentia, né l'an 688 de Rome, embrassa de bonne heure le parti des armes, et se distingua à l'âge de 17 ans à la bataille de Pharsale, où il commandait une aile de cavalerie. Devenu lieuten. de Brutus et command. de sa cavalerie, il battit et fit prisonn. C. Antoine, frère du triumvir, et il resta attaché au jeune Pompée après la bataille de Philippes. Revenu ensuite à Rome, il fut choisi par Auguste pour son collègue, fit exécuter le décret qui ordonnait le renversem. des statues et monuments élevés à M.-Antoine; puis il fut nommé au gouvernem. de l'Asie ou de la Syrie. M. Cicéron a été jugé diversem. par ses contempor.; on ignore l'époque de sa mort.

CICOGNA (Pasqual), doge de Venise, fut élevé à cette dignité en 1585. Sous son gouvern. la république reconnut la première Henri IV comme roi de France, malgré les excommunicat. du pape. Ce doge contribua beauc. à l'embellissem. de Venise, et fit bâtir en terre ferme la forteresse de Palma-Nuova. Il mourut en 1595.

CICOGNARA (Léopold, comte de), célèbre antiquaire, né en 1767 à Ferrare, d'une famille pa-

tricienne, fit ses études à l'univ. de Pavie, et, après avoir reçu le laurier doct. dans la faculté de droit, se rendit à Rome, où il se lia bientôt avec les artistes et les amat. les plus distingués. Quelq. paysages qu'il exécuta vers le même temps firent concevoir de ses talents comme peintre des espérances qu'il n'a pas réalisées. De Rome il alla voir Naples et la Sicile, où il reçut de la reine Caroline un accueil qui, dit-on, causa de la jalousie à Acton. Il revint en Italie et s'établit à Modène; il se trouvait dans cette ville lorsque l'invasion des Français changea momentanément la face du pays. Élu membre du corps législat. de la républ. cisalpine, il fut ensuite son ministre à Turin; puis, lors de la créat. du royaume d'Italie, il prit place au conseil-d'état; mais en 1808 il se démit de cette charge, et vint à Venise occuper celle de présid. de l'acad. des beaux-arts, dont on doit le regarder comme le second fondat. En 1815 il profita du retour de la paix pour visiter les princip. villes de l'Europe, dans le but d'accroître encore sa précieuse collect. d'ouvr. d'art, que des raisons de convenances le déterminèrent à céder en 1827 au pape Léon XII, et qui se trouve maintenant divisée entre les biblioth. de la Sapience et de la Minerve. Les tracasseries de la police autrichienne le forcèrent de quitter Venise et d'aller habiter les états romains pend. quelq. années. Le désir de terminer un gr. travail qu'il avait entrepris sur les anc. monum. de Venise le ramena dans cette ville en 1830, et il y mourut en 1834. Cicognara, membre des principales acad. de l'Europe, était corresp. de l'Institut de France. Outre quelq. opusc. moins import., on on a de lui : *Storia della scultura dal risurgimento delle belle arti in Italia*, Florence, 1813-18, 3 vol. in-fol.; Prato, 1823-25, 5 vol. in-8. Cet ouvr., resté le prem. titre de Cicognara, n'est point exempt d'erreurs ni de partialité pour ses compatr., qu'il loue uniquem., sans tenir compte des travaux des sculpt. franç. Il a été critiqué solidem., même en Italie. — *Le Fabriche più cospicue di Venezia*, 1820, 2 vol. in-fol. — *Catalogo ragionato dei libri d'arte e d'antichità*, Pise, 1821, 2 vol. in-8. C'est le catalogue de sa biblioth.—*Memorie per servire a la storia della calcografia*, Prato, 1821, in-8. — *Les chefs-d'œuvre de Canova*, 1823, in-8. Cicognara était l'ami et l'admirat. de ce gr. artiste.

CID (D. Rodrigue DIAS DE BIVAR, surnommé le), célèbre héros espagnol, né à Burgos vers l'an 1040, issu d'une famille noble de la Vieille-Castille, fut armé chevalier à l'âge de 20 ans par le roi Ferdinand I^er^, roi de Léon et de Castille; se distingua à la fin du règne de ce prince et sous celui de Sanche II, son success. Alphonse VI ayant refusé de jurer qu'il n'avait pas trempé dans le meurtre de Sanche, son frère, le Cid quitta la cour, mais il ne cessa point d'être dévoué à son pays. Une armée commandée par cinq chefs maures ayant envahi la Castille, le héros, à la tête d'une faible réunion de ses amis et de quelq. Castillans, vainquit les Infidèles et leur imposa un tribut au nom de son roi. Cet important service lui valut son rappel à la cour de Castille, et c'est alors que les ambassadeurs des rois vaincus le saluèrent du nom de *Cid*. Banni par les intrigues des ennemis de sa gloire, le Cid, aidé seulem. de quelq. braves chevaliers que sa réputation avait attirés sous ses drapeaux, défit de nouveau les Maures en de nombreuses rencontres; il leur prit Valence, où il s'établit avec les compagnons de sa gloire, et mourut en 1099, sans avoir oublié un seul moment qu'il était né sujet du roi de Castille Il n'y a pas un nom plus populaire en Espagne que celui du Cid. Les romances dans lesq. sont retracés les exploits et les vertus de ce héros y sont répétées par toutes les bouches. Il a sa chronique particulière comme un roi. Chacun sait que ses amours avec Chimène sont le sujet du prem. chef-d'œuvre de la scène française.

CIEÇA DE LÉON (Pierre), voyageur né à Séville au commencement du 16^e^ S., s'embarqua dès l'âge de 13 ans pour les Indes-Occidentales, suivit la carrière des armes sous Pizarre, et séjourna 17 ans au Pérou. De retour en Espagne, il publia la première partie d'un ouvr. intit. : *Chronica del Peru*, Séville, 1553, in-fol.; Anvers, 1554, in-8. On y trouve la descript. des provinces et des villes, des mœurs et des coutumes des Indiens, etc. La seconde partie n'a jamais paru. Cette chronique a été trad. en ital. par Aug. Gravaliz, Rome, 1555, in-8, et en angl., Londres, 1709, in-4.

CIENFUEGOS (Bernard), botaniste espagnol, né à Tarragone dans le 16^e^ S., fut profess. à l'univ. d'Alcala, et s'occupa principalem. de la recherche des plantes indigènes. Il a laissé en MS. une *Hist. des plantes* en 7 vol. avec fig., et enrichie de notes savantes. Cavanilles a publ. une notice historique sur la vie de ce botaniste dans les *Annales d'hist. naturelle espagnole*, et a donné le nom de *Cienfuegosia* à un nouveau genre de plantes de la famille des malvacées.

CIENFUEGOS (Alvarez), cardinal espagnol, né dans les Asturies en 1657, entra dans l'ordre des jésuites en 1676, prof. la philos. à Compostelle, et la théol. à Salamanque. Employé par les emper. Joseph I^er^ et Charles VI dans diverses négociat. importantes auprès de la cour de Portugal, il les termina au gré des deux couronnes. Charles VI lui fit obtenir le chapeau de card. en 1720, et le nomma son ministre plénipotent. près la cour de Rome, év. de Catane, puis archev. de Mont-Réal en Sicile. Il mourut à Rome en 1739. On a de lui : *la Vida del venerable P. Juan Nieto*, 1693, in-8.—*La Vida del grande santo F. Borgia*, Madrid, 1702, in-fol. — *Ænigma theologicum, seu quæstiones de Trinitate divinâ*, Vienne (Autriche), 1717, 2 vol. in-fol. — *Vita abscondita sub speciebus eucharisticis*, Rome, 1728, in-fol. L'*Éloge* du card. Cienfuegos est à la tête du tome X des *Rer. italicar. scriptores*.

CIEZA (Michel-Jérôme de), peintre d'hist., né à Grenade, d'une famille illustre, fut élève d'Alonzo Cano, qu'il imita dans le dessin et dans la couleur; il mourut très âgé en 1677. Parmi ses tableaux, dont on voyait plus. à Grenade, on cite *la Sama-*

ritaine, et *St Jacques combattant les Maures.* — Vinc. de Cieza, son fils et son élève, né à Grenade en 1656, rejoignit son frère aîné Joseph à Madrid, et lui succéda en 1692 dans la place de peintre du roi. De retour à Grenade en 1701, il y mourut peu de temps après. On confond ses tabl. avec ceux de son père et de son frère. Cepend. on lui attribue généralem. *un Trait de la vie de St François de Paule*, dans l'église de ce nom à Madrid. Quoique son genre fût l'hist., il peignait à la gouache des paysages et des fleurs.

CIGALA (Lanfranc), troubad. et chev. ès-lois, né à Gênes dans le 13ᵉ S., fut ambass. de la république auprès de Raymond, comte de Provence, en 1241, et se livra pendant cette mission à la galanterie et à la poésie. Nostradamus dit que Cigala fut assassiné près de Monaco en 1278, dans un voyage qu'il faisait de Provence à Gênes. Il reste de ce poète environ 30 pièces. Raynouard en a publié une dans son *Choix de poésies des troubadours*, IV, 210, et des fragments de trois autres, V, 244.

CIGALE (Jean-Michel), aventurier qui vint à Paris en 1670, y fit imprimer son *histoire*, et la dédia à Louis XIV. Il prétendait descendre de Scipion, fils du vicomte de Cigale, fait prisonnier par les Turks en 1561. Ce Scipion ayant embrassé la religion musulmane, avait épousé une fille du sulthan Achmet, et de cette union était né Jean-Michel ou *Mahomet-Bey*, nom que prenait ce prince othoman. Après toutes les aventures décrites dans son *histoire*, Cigale s'était, disait-il, décidé à visiter la cour de France. Il y reçut un gr. accueil: le roi envoya au-devant de lui le duc de St-Aignan avec de riches équipages, et lorsqu'il partit lui fit présent de deux magnifiq. chaînes d'or. Au récit de cet aventurier, Rocoles a substitué les faits suivants : Cigale, selon lui, était né de parents chrétiens dans la Valachie. Il entra au service de Mathias, vaivode de Moldavie, qui l'envoya à Constantinophe. De retour dans sa patrie, une aventure scandaleuse le fit dénoncer au vaivode, qui donna l'ordre de l'arrêter. Cigale se sauva à Constantinople, où il resta jusqu'à la mort de Mathias. Il revint alors en Valachie; mais n'ayant pu réussir à y jouer un rôle, il retourna une troisième fois à Constantinople, où il se fit musulman. Il entreprit ensuite de voyager dans différentes contrées de l'Europe, pour y débiter le roman qu'il avait imaginé, et dont il espérait de grands profits. Au sortir de France, il passa en Angleterre où il fut reconnu par des gens qui l'avaient vu à Vienne dans une condition fort misérable. Ainsi démasqué, il ne reparut plus.

CIGALINI (François), médecin, né à Côme, mort en 1550, est auteur de deux lettres sur la médecine, imprimées avec celles de Thadée Duni, Zurich, 1592, in-8, sous ce titre : *de Oxymellitis usu et viribus maxime in pleuritide.* — Cigalini (Paul), parent du précédent, suivit la même carrière, professa la médecine à Pavie, et mourut en 1598. On a de lui : *Prælectiones duæ; una, de verâ patriâ Plinii; altera, de fide et auctoritate ejus*, Côme, 1605, in-4.

CIGNANI (Charles), peintre, né à Bologne en 1628, fut élève de l'Albane, et suivant Lanzi l'un des quatre premiers peintres de son temps; il s'était fait une manière facile et gracieuse dans le genre du Guide et des Carrache, mais sévère sur ses propres ouvrages, il travailla lentement. Clément XI lui donna les titres de comte du palais et de prince de l'académie de Bologne, appelée encore aujourd'hui *Clémentine*. Il mourut à Forli en 1719. Ses tableaux d'histoire sont rares; mais on a de ce peintre un assez gr. nombre de *vierges* et de petites compositions. C'est à Forli que se voit son *Assomption de la Vierge*, le plus grand et l'un de ses meilleurs ouvr. qu'il retoucha pendant vingt ans. Parmi les nombreuses fresques sorties de son pinceau, on cite les quatre de St-Michel in Bosco à Bologne, représentant des sujets tirés de l'hist. sainte, et dans la salle d'audience du palais, *François Iᵉʳ guérissant les écrouelles*, et *l'entrée du pape Paul III à Bologne*. On voit plusieurs de ses tableaux dans les galeries de Florence et de Dresde. Dorigni, Meloni, J. Frey, Crespi et Liotard, ont gravé d'après Cignani.

CIGOLI (Louis CARDI de), peintre célèbre, naquit en 1559 dans la Toscane, au château dont il prit le nom. Élève de Santi, sous leq. il fit de rapides progrès, il fut le prem. peintre de l'école de Florence qui se distingua par la noblesse du style et l'éclat de la couleur. Sa manière se ressent de l'étude approfondie qu'il avait faite des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, du Corrége et d'André del Sarto. Les tableaux les plus renommés de cet artiste sont, à Florence, la *Trinité* dans l'église Ste-Croix, *St Albert* à Ste-Marie-Majeure, et *le Martyre de St Étienne* chez les sœurs de Monte-Domini; on met encore au-dessus son *St Antoine* convertissant un hétérodoxe, dans l'église des Cordeliers à Cortone; mais son chef-d'œuvre était *St Pierre guérissant un boiteux*, au Vatican. On ne peut trop regretter que la négligence ait laissé périr un tableau que les connaisseurs regardaient comme le 3ᵉ qu'il y eût à Rome, ne trouvant de supérieurs que *la Transfiguration*, de Raphaël, et *le St Jérôme*, du Dominiquin. Le pape Paul V créa Cigoli chevalier. Il mourut en 1613, à 54 ans. Le musée royal possède trois tableaux de ce maître: *la Ste Famille en Égypte*, *St François en contemplation*, et un *portrait d'homme*.

CILANO (George-Chrétien MATERNUS de), médecin, né à Presbourg en 1696, fut professeur de médecine, de physique et d'antiquités grecques et romaines, au gymnase d'Altona, conseiller royal de justice de Danemarck, et mourut en 1773. On n'a de lui que des thèses assez nombreuses et un *Traité* (en allemand) *des antiquités romaines*, publié par Georg.-Chrét. Adler, 1775 et 1776, 4 parties, in-8.

CILLICON, dont le véritable nom était *Achæus*, né à Milet, livra par trahison aux Priéniens une île qui dépendait de cette ville. Comme on lui re-

prochait cette félonie, il répondit : « Tout pour le mieux, » ce qui est passé en proverbe. Il fixa ensuite sa demeure à Samos; et comme il achetait un jour de la viande chez un certain Théagène, son compatriote, celui-ci, qui le reconnut, lui dit d'indiquer l'endroit où il voulait que le morceau fût tranché. Cillicon y porta la main, que Théagène lui coupa en disant : « Elle ne trahira plus d'autre ville. » On raconte le même trait d'un nommé Colliphan.

CILLY (Barbe de), surnommé la *Messaline de l'Allemagne*, née en 1377, fille du comte Hermann, épousa en 1408 Sigismond, margrave de Brandebourg, qui devint roi de Hongrie, puis empereur en 1410. Il naquit de ce mariage une fille nommée Elisabeth, qui épousa en 1421 Albert d'Autriche, depuis empereur. Après la mort de Sigismond en 1437, Barbe voulut garder les deux couronnes de Hongrie et de Bohême, et forma le projet d'épouser le jeune Uladislas; mais Albert d'Autriche, appelé au trône par le testament de Sigismond, fit arrêter sa veuve, et ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'elle livrerait les places qu'elle tenait en Hongrie. Barbe se retira à Gratz, où elle mourut en 1451. Les déportements de cette méchante femme ont rendu sa mémoire infâme.

CIMA (Jean-Baptiste), peintre, dit *il Conegliano*, du nom de la ville où il prit naissance en 1480, fut élève de Jean Bellini dont il imita la manière. Un des meilleurs tableaux de cet artiste se trouve au Musée royal; il représente la Vierge et son fils recevant les hommages de plusieurs saints et saintes. Ce tableau manque de perspective; mais le dessin en est gracieux et naïf, l'expression des figures douce, les airs de têtes naturels, et le coloris vrai, quoique dénué d'harmonie.

CIMABUÉ (Giovanni), peintre et architecte, né à Florence en 1240, est considéré comme le restaurateur de la peinture dans le moyen-âge. Charles d'Anjou, frère de St Louis, après avoir été couronné roi de Sicile et de Jérusalem par le pape Clément IV, passant à Florence, visita l'atelier de ce peintre et lui prodiga les éloges les plus flatteurs. Cimabué peignait alors une vierge pour l'église Santa-Maria-Novella. Lorsque cette vierge fut terminée, le peuple se rendit en foule chez le peintre, et, s'emparant du tableau, le porta en pompe, au bruit des instruments et des cris de joie, jusqu'au lieu où il devait être placé. Cet artiste cultivait également avec succès la peinture sur verre, la fresque et l'architecture. C'est en suivant la route qu'il avait tracée que les Massacio, Piètre Pérugin, Jean Bellino, Léonard de Vinci, Titien, Michel-Ange et Raphaël parvinrent à la perfection de l'art. Il mourut en 1310 Le musée royal possède deux tableaux de Cimabué : *La Vierge et des anges : la Vierge et l'enfant Jésus.*

CIMARELLI (Vincent-Marie), religieux domin. né au commenc. du 17e S., dans le duché d'Urbin, professa la théol. dans différentes villes, et mourut en 1660, inquisiteur de la foi à Brescia. On a de lui : *Istoria dello stato d'Urbino da' Senoni della Umbria Senonia, e da lor gran fatti in Italia*, Brescia, 1642, in-4, ouv. curieux et rare.

CIMAROSA (Dominique), célèbre composit., né à Naples en 1754, reçut d'Aprile ses premières leçons, puis entra au conservatoire de Loretto, où il se forma d'après les principes de l'école de Durante, et acquit de bonne heure, par son ardent amour pour le travail, joint au plus heureux génie, une réputation qui s'accrut rapidement : il n'avait point atteint sa 20e année, que déjà ses compositions étaient applaudies sur les principaux théâtres de l'Europe. Après avoir parcouru l'Allemagne, il se rendit en Russie où l'avait appelé l'impératrice Catherine II ; il mourut à Venise le 11 janvier 1801, laissant plus de 100 opéras et une foule d'autres morceaux pleins d'idées piquantes. Cimarosa se plaisait à composer au milieu de ses amis, auxquels il demandait leurs conseils. C'est principalement dans le genre *buffa* qu'il a déployé toute la richesse de sa méthode. Ses *opéra seria* les plus estimés sont : *le Sacrifice d'Abraham ; les Horaces et les Curiaces; Pénélope; Artaxerce*, etc.; et ceux de ses *opéra buffa* qui ont eu un succès plus univ. sont: *l'Italienne à Londres; le Direct. dans l'embarras; les Ennemis généreux*, et surtout *le Mariage secret*, son chef-d'œuvre.

CIMBER, celui des meurtriers de César qui donna aux autres le signal et porta le prem. coup au dictateur en plein sénat.

CIMBRES, hordes sorties de la Chersonèse cimbrique, se répandirent dans la Germanie vers le milieu du 2e S. de l'ère chrét., et, réunis aux Teutons, envahirent l'Helvétie, le midi des Gaules, et vainquirent dans une grande bataille les troupes que Rome avait envoyées pour s'opposer à leur irruption. Ces barbares furent défaits par Caïus-Marius sur les bords de l'Arthésis (Adige), l'an 202 av. J.-C.

CIMON, peintre gr., né à Cléone av. la 20e olympiade suiv. Pline, qui le range au nombre des plus anciens *monochromes* (peintres qui n'employaient qu'une seule couleur), apprit de l'Athénien Eumarus les éléments de son art, qu'il aggrandit en employant le secours des ombres et des raccourcis. Il est appelé Conon par Élien. — Un autre Cimon, statuaire, d'une époque plus reculée, avait fait pour la ville d'Athènes des chevaux d'airain.

CIMON, général athénien, fils de Miltiade, signala sa valeur à la bataille de Salamine, et se concilia bientôt les suffrages de tous ses concitoyens. Les aut. se contredisent sur les événements antérieurs de la vie de Cimon; il dut son élévation à l'adroite politique des ennemis de Thémistocle, qui le crurent seul capable de balancer la dangereuse influence que ce dernier exerçait sur le peuple; mais il se montra digne des hauts emplois qui lui furent confiés. Chargé avec Aristide du command. de vaisseaux envoyés en Asie pour seconder le roi Pausanias (*v.* ce nom) dans l'expédition entreprise pour affranchir cette contrée du joug des Perses, il devint bientôt général en chef

de toutes les forces navales de la Grèce. Après avoir battu les Thraces près du fleuve Strymon et s'être emparé du pays où les Athéniens fondèrent Amphipolis, il prit l'île de Scyros, passa dans l'Asie-Mineure, soumit toutes les îles de la côte, et défit, près de Mycale, la flotte de Chypre et de Phénicie, composée de 200 vaisseaux : une autre victoire qu'il remporta sur terre le même jour, près du fleuve Eurymédon (470 av. J.-C.), acheva de porter la consternation à la cour de Xercès, qui fut réduit à demander la paix. De retour à Athènes, sa magnificence excita l'injuste défiance de quelq. ardents républicains, dont les intrigues provoquèrent contre lui l'ostracisme. Il se retira en Béotie, et bientôt il eut l'occasion d'honorer son exil passager, en opposant la conduite la plus généreuse à l'ingratitude de ses concitoyens. Nommé général de la flotte des Grecs alliés pour une expédition contre l'Égypte et l'île de Chypre, qu'il avait fait décider dans le but de donner un aliment à l'activité des Athéniens, il mourut devant Citium, l'an 449 av. J.-C.

CIMON, vieillard romain, condamné par le sénat à mourir de faim, fut rendu à la liberté par ses juges, touchés de la piété de sa fille, qui l'avait pendant quelque temps nourri de son propre lait. Ce trait, dont un grand nombre de peintres ont perpétué le souvenir, a fourni à de Belloy le sujet de sa trag. de *Zelmire*.

CINCHON (la comtesse de), femme du vice-roi du Pérou, ayant éprouvé les heureux effets du *quinquina* pour la guérison de la fièvre, s'empressa de faire connaître la propriété de cette écorce, à son retour en Europe en 1632. L'écorce du Pérou se répandit sous le nom de *chinchina* ou quinquina; mais elle fut aussi nommée *poudre des jésuites*, parce que les missionnaires en exploitèrent l'importation. Linné a consacré le souvenir de cet éminent service rendu à l'ancien monde en donnant au genre de plantes qui renferme ce végétal précieux le nom de *Cinchona*.

CINCINNATO (Romulo), peintre d'hist., né à Florence, élève de Salviati, fut appelé en Espagne où il s'établit et contribua beaucoup à ramener le goût des arts : il peignit à l'Escurial des fresques très remarquables et dans l'église des tableaux représentant *St.-Jérôme lisant*, et le même Père *dictant à ses disciples*, qui passent pour des chefs-d'œuvre. Philippe II chargea cet artiste de décorer les différentes résidences royales. Il mourut à Madrid en 1600, dans un âge avancé. Ses deux fils, Diègue et François, ses élèves, furent honorés de la protection de Philippe IV et du pape Urbain VIII, qui les créa tous les deux chevaliers de l'ordre du Christ. Diègue mourut à Rome en 1626.

CINCINNATUS (Lucius-Quintus, dit), Romain illustre par la simplicité de mœurs qu'il conserva dans les hautes dignités de la républ., non moins que par les services éminents qu'il lui rendit, était ainsi nommé de sa chevelure bouclée. Élu consul l'an de Rome 296 (457 av. l'ère chrét.), puis dictateur à deux reprises success. et honoré du triomphe, il ne quitta la charrue que pour la reprendre à l'expiration de ses fonctions, pendant la durée desquelles il rétablit la tranquillité à Rome, vainquit les Èques, les Volsques, et, à l'âge de 80 ans, triompha des Prénestins. Ce fut d'après ses conseils que le sénat porta à dix le nombre des tribuns du peuple, et le dernier acte de son administration fut la ruine du conspirateur Spurius-Mélius (*v.* ce nom), dont la maison fut rasée, après que le grain qui s'y trouvait eut été distribué à vil prix aux indigents.

CINCIUS-ALIMENTUS (Lucius), histor. rom., préteur en Sicile 152 avant J.-C., avait composé plusieurs ouvr. dont Tite-Live parle avec éloge; ces écrits, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, étaient une *Hist.* d'Annibal, celle de Gorgias, et un *Tr. sur l'art militaire*.

CINÉAS, philosophe et orat. grec, né en Thessalie, fut élève de Démosthène, et devint ministre de Pyrrhus, qui l'envoya comme ambassad. à Rome. Il avait écrit une *Histoire de Thessalie*, que nous n'avons plus, et on lui attribue l'abrégé qui nous reste de l'ouvr. de tactique d'Énée de Stymphale. — On connaît deux autres Cinéas : le premier, roi de Thessalie, conduisit au secours des Pisistratides un corps de 1,000 hommes de caval.; le 2e, aussi Thessalien, contemp. de Démosthène est rangé par ce dern. au nombre des traîtres qui vendirent leur patrie à Philippe, mais est justifié à cet égard par Polybe.

CINELLI CALVOLI (Jean), savant médecin et littérateur, né en 1625 à Florence, fut reçu doct. en physique et en médecine à l'université de Pise, puis, après avoir exercé son art dans divers lieux d'Italie, il revint dans sa patrie et s'y lia avec les savants les plus distingués, entre autres avec Ant. Magliabecchi, alors garde de la biblioth. du grand-duc. Cette liaison lui ayant facilité l'accès de ce précieux dépôt, il s'y livra à la recherche de certains opusc. que leur utilité ne met pas toujours à l'abri de la destruction, et dès qu'il en eut découvert un certain nombre, il en publia le catalogue sous le titre de *Bibliotheca volante*. Il en donna successivement quatre cahiers ou numéros, dont les deux premiers parurent à Florence, 1678, in-8, et les deux autres à Naples, 1682-85. Le dernier contenait une note piquante contre le médecin du grand-duc, qui poursuivit Cinelli avec un acharnement extraordinaire. Obligé de quitter Florence pour se soustraire à sa vengeance, il vint chercher un asile à Venise, puis à Bologne et à Modène, où ses amis lui procurèrent une chaire de toscan. Le traitement qu'il recevait comme profess. ne suffisant pas à ses besoins, il reprit l'exercice de la médecine, qu'il pratiqua successivement dans différentes villes, notamm. à Lorette, où il mourut en 1706. La *Biblioth. volante*, qu'il avait poussée jusqu'au 16e cahier, fut portée au 20e par le doct. Scanssani, qui refondit l'ouvrage dans une nouv. édit., Venise, 1734, 4 vol. in-4. C'est à Cinelli que l'on doit la 1re édition du *Malmantile racquistato* de Lippi (*v.* ce nom).

CINGAROLI (Martin), peintre, né à Vérone en 1667, fut appelé à Milan par le baron Martino, qui lui confia plusieurs travaux importants, et mourut dans cette ville en 1729. Il avait reçu de son père, peintre fort médiocre, les prem. leçons de dessin. Ses tableaux, qui presque tous représentent des sujets d'histoire, sont traités dans de petites proportions.

CINNA (Lucius-Cornélius), de l'illustre famille des Cornéliens, élevé au consulat l'an 87 av. l'ère chrétienne, tenta d'obtenir le rappel de Marius et de ses partisans expulsés par Sylla; mais il fut chassé lui-même par le sénat, qui le déclara déchu de la dignité consulaire. Ses intrigues n'en devinrent que plus actives; il parvint à rassembler 30 légions, puis ayant réuni ses forces à celles de Marius, de Sertorius et de Carbon, il vint mettre le siége devant Rome. Le sénat forcé de capituler le reconnut pour consul, et Cinna, qui se servit de son autorité pour assouvir ses vengeances, se maintint quatre ans dans les fonctions consulaires. Sylla victorieux reparut enfin, annonçant le projet de délivrer la république de ses ennemis. Cinna courait à sa rencontre lorsqu'il fut tué par un centurion, l'an de Rome 668 (85 av. J.-C.), dans une révolte que ses injustices et ses emportem. avaient excitée.

CINNA (Cnéius-Cornélius), descendant du grand Pompée, jouit de la plus grande faveur auprès d'Auguste, qui le nomma, dit-on, consul, après l'avoir convaincu d'avoir conspiré contre sa vie. Ce trait de clémence d'Auguste, vrai ou supposé, a fourni à Corneille le sujet d'une de ses plus belles tragédies.—Cinna (Helvius), tribun, ami de César, fut la victime de l'aveugle fureur du peuple, qui, d'après son nom, le prenant pour l'un des assassins du dictateur, le mit en pièces. Il reste quelq. vers d'Helvius dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

CINNAMO (Léonard), jésuite, né à Capoue vers 1610, professa et cultiva les lettres avec succès : envoyé dans les missions des Indes en 1644, il publia dans la langue canarie l'explication des mystères du christianisme, et la traduct. des *Vies des saints*, etc. Il revint en Europe au bout de 20 ans, et mourut en 1676. On trouve la liste de ses ouvr. dans la *Bibliothèque soc.*; les principaux sont : *Orat. et Prælectiones*, Naples, 1671, et *I saggi delle liriche, e musicali poesie*, 1670, in-12, sous le nom de Roland Cinnami.

CINNAMUS (Jean), historien grec du 12e S., exerçait l'emploi de grammatiste (secrét. ou écrivain) à la cour de Manuel Comnène, et le suivit dans plus. expéditions. A la mort de cet emper. (en 1180), Cinnamus écrivit l'hist. de son règne, et la publia en VI liv. qui ne vont que jusqu'à l'an 1176. La meilleure édit. de cette histoire est celle qu'a donnée Ducange, Paris, 1670, in-fol. Elle fait partie de la *Byzantine*.

CINO DA PISTOIA, jurisc. et littér., né à Pistoie en 1270, publia en 1314 à Bologne un *Comment.* sur le code, qui le fit connaître si avantageusement que plusieurs universités lui offrirent à la fois des chaires diverses. Il professa successivement avec le plus grand éclat à Trévise, à Pérouse, à Florence, et mourut en 1337. La meilleure édition du comment. de Cino est celle de Francfort, 1578. On a de cet habile jurisconsulte un recueil de poésies publié pour la première fois sous ce titre : *Rime di messer Cino da Pistoia, jureconsulto e poeta celebratissimo*, etc., Rome, 1559, in-8; Venise, 1589, in-4; mais on ne fait aucun cas de cette réimpress. incorrecte et augm. de pièces supposées. Cino est, de tous les poètes ital. qui précédèrent Pétrarque, celui dont la manière approche le plus de la sienne, et dont les vers ont le plus d'élégance et de suavité. On trouve plusieurs morc. de Cino, parmi les poésies de Dante, qui était son ami.

CINQ-ARBRES (Jean), *Quinquarboreus*, né dans le 16e S. à Aurillac, fut nommé en 1554 profess. royal de langues hébr. et syriaque au collége de France, et mourut en 1587. On lui doit une *Grammaire hébr.* réimpr. plus. fois, mais qui n'en est pas moins très médiocre. Sa version latine du *Targum* (ou paraphr. chaldaïque) de Jonathan-ben-Uziel sur Jérémie, Paris, 1549 et 1556, in-4, n'est guère plus estimée des orientalistes; mais il rendit un véritable service à la médecine par sa traduction latine de quelques ouvrages d'Avicenne, 1570-72, 2 vol. in-8.

CINQ-MARS (Henri COIFFIER DE RUZÉ, marquis de), favori de Louis XIII, né en 1620, second fils du maréchal d'Effiat, fut produit à la cour par le cardinal de Richelieu, qui lui apprit les moyens de captiver le cœur du monarque, dont il voulait lui-même connaître les plus secrètes pensées. Cinq-Mars, à peine âgé de 19 ans, devint successivement capitaine aux gardes, grand-maître de la garde-robe et grand-écuyer de France. Un si haut degré de faveur l'aveugla : il osa concevoir le projet de renverser son protecteur, et fut assez ingrat pour trahir les intérêts de son maître. Il excita Gaston, frère de Louis XIII, à la révolte, et attira le duc de Bouillon dans son parti. Le roi étant allé, en 1643, présider aux opérations de l'armée en Roussillon, Cinq-Mars, qui l'accompagnait, voulut profiter des disposit. du monarque pour l'aigrir contre le cardinal, et lui proposa même de le faire assassiner. Richelieu, alors malade à Tarascon, ayant découvert le traité conclu par Gaston avec l'Espagne, en donna avis au roi. Cinq-Mars, fortement compromis dans cette révélation, fut arrêté à Narbonne, où la cour se trouvait alors, et conduit à Montpellier, puis au château de Pierre-en-Cise près de Lyon. On instruisit son procès sur-le-champ. Gaston eut la faiblessse, pour acheter sa propre grâce, de fournir les preuves de la culpabilité de l'accusé. Cinq-Mars eut la tête tranchée, ainsi que F.-A. de Thou, fils de l'historien (*v.* ce nom), le 12 septembre 1642. On lit dans quelq. mémoires que Louis XIII dit sur la mort de son favori un mot atroce. Mais le roi, de retour alors à St-Germain-en-Laye, ne pouvait pas, à cette distance, savoir le jour, et encore moins l'heure de son supplice.

La catastr. de Cinq-Mars est le sujet d'un roman historique plein d'intérêt, par M. Alfred de Vigny. —La sœur du favori, Marie d'Effiat, fonda le monastère de la Croix, au faubourg St-Antoine à Paris, et mourut en 1692.

CINQUI (Jean), peintre, né aux environs de Florence en 1667, fut un des bons élèves de Dandini (*v.* ce nom). On a de lui de belles fresques dans les égl. de Florence et de Viterbe. Ses tabl. les plus remarq. sont une suite de sujets représentant la *Vie de J.-C.*, celle de *la Vierge*, etc. Il mourut en 1743. Son portrait est au musée de Florence.

CINTRA (Pierre de), navigat. portugais, ainsi nommé du lieu de sa naissance, entreprit un voyage en 1642, à l'effet de continuer les découvertes sur la côte de la Guinée. Il s'avança jusqu'au cap appelé depuis Mesurado, donna des noms aux rivières et caps qu'il rencontra, et revint en Portugal. Vingt ans plus tard, il fit un second voyage dans le même but, sur une flotte commandée par Diego d'Azambuja, qui poussa jusqu'au point appelé la Mina, où les Portug. construisirent un fort. La relation du premier voyage de Cintra à été rédigée par Cadamosto. Elle se trouve dans le tome 1er du recueil de Ramusio et dans quelques autres collections de voyages. — Cintra (Gonzalès de), autre navigat. portugais, fit également deux voyages à la côte d'Afrique, l'un en 1441, l'autre en 1445. Il périt dans ce dernier avec plus. de ses compagnons. Le bâtim. sur lequel ils se trouvaient ayant échoué, ils furent attaqués par les Maures et massacrés. La baie où cet événem. arriva reçut le nom de Gonzalès de Cintra.

CIOCCHI (Jean-Marie), peintre, né à Florence en 1658, élève de Dandini, fut chargé de plusieurs ouvrages à fresque, entre autres des peintures de la biblioth. des servites, et du plafond de l'église des moines Angeolini. La plus remarquable de ses compositions est *le Martyre de Ste Lucie*, tableau peint pour l'église de ce nom. Vers la fin de sa vie, sa vue s'étant affaiblie, il fut obligé de renoncer à la peinture; c'est alors qu'il écrivit l'ouvr. intit. : *la Pittura in Parnasso*, où l'on trouve des observations curieuses et utiles, et qui fut publié in-4, en 1725, l'année même de la mort de l'auteur.

CIOFANO (Hercule), orat. et poète, né à Sulmone au commencement du 16e S., a publié des *Comment. sur les métamorphoses d'Ovide*, Venise, 1575, in-8. — La *Vie d'Ovide*, impr. avec des notes sur ses autres ouvrages, et la *Description de Sulmone*, Anvers, 1583, in-8; dans l'édition d'Ovide, Francfort, 1601, in-fol.; enfin dans celle de Burmann, 1727, 4 vol. in-4. On doit encore à Ciofano quelques opuscules, entre autres : *Adverbia localia*, 1584, in-4.

CIONACCI (Franç.), littérateur florentin, est cité par ses compatriotes comme un très habile grammairien. On connaît de lui la *Vie d'Ant. Coltellini*, à la tête des *Osservazione di creanze*, 1675, in-12. — *Saggio della Favellatoria*, 1679, in-12, ouvrage fort estimé, réimprimé plus. fois, et dont on trouve des passages dans la plupart des recueils de grammaires, notamment dans l'édit. de 1729 du traité de Buonmattei, *della lingua toscana*. — Une excellente édition des *Rime sacre* de Laur. de Médicis, etc., 1680, in-4.—Enfin un *Discours* sur l'origine et les progrès du chant ecclés. dans le *Cantore adrottinato* de Coferati, 1682.

CIPIERRE (Philibert de MARSILLY, seigneur de), gouverneur du roi Charles IX, né dans le 16e S., d'une famille noble du Mâconnais, fut d'abord capitaine de 50 hommes d'armes, et dut aux Guise son élévation. Après avoir servi avec distinction sous le règne de Henri II, il fut, à la recommandation de ses patrons, nommé gouverneur du duc d'Orléans, depuis Charles IX, qui le fit ensuite son premier gentilhomme de la chambre, et lui donna les gouvernements de l'Orléanais et du Berri. «Cipierre mourut à Liége en 1570. C'était, dit l'historien de Thou, un homme de bien et un grand capitaine, qui n'avait rien de plus à cœur que la gloire de son élève et la tranquillité de l'état. » La conduite de Charles IX sur le trône est étrangère à son ancien gouvern. Brantôme dit que « ce fut le maréchal de Retz qui pervertit ce prince, et lui fit oublier la bonne nourriture que lui avait donnée le brave Cipierre. »

CIPIERRE (René de SAVOIE, plus connu sous le nom de), fils de Claude de Savoie, comte de Tende, gouvern. et grand-sénéchal de Provence, prit le parti des calvinistes dans les guerres civiles qui éclatèrent sous le règne de Charles IX. Sa conduite souleva contre lui son frère aîné, le comte de Sommariva. Revenant de Nice, où il était allé saluer le duc de Savoie, son parent, Cipierre fut massacré dans Fréjus, par la populace que ses ennemis avaient soulevée. On crut dans le temps que la cour avait ordonné et préparé ce crime, qui eut lieu en 1567.

CIPPICO (Coriolan), histor. vénitien du 15e S., est aut. d'une *Histoire des guerres des Vénitiens en Asie*, de 1470 à 1474, en III livres, dont l'abbé Morelli a donné une nouv. édition, avec des notes, Venise, 1796, in-4.

CIPRIANI (J.-B.), peintre, né en 1732 à Florence, a laissé dans le voisinage de cette ville, à l'abbaye St-Michel *in pelago*, deux tabl. d'autant plus précieux que cet artiste en a très peu fait. C'est surtout comme dessinateur qu'il s'est acquis une grande réputation. De Rome, où il était allé perfectionner ses talents, il se rendit à Londres et fut un des premiers membres de l'académie des beaux-arts, fondée dans cette ville en 1769. Il gravait aussi à l'eau forte. Plusieurs de ses composit. ont été gravées par Bartolozzi. Lui-même a gravé plus. pièces, tant d'après ses dessins que d'après différents maîtres; il mourut vers 1790.

CIRAN (St), né dans le Berri, d'abord échanson du roi Clotaire II, embrassa l'état ecclésiastique malgré son père qui voulait le marier, réforma le clergé de Tours, fonda les monastères de Meaubec et de Lonrey, où il mourut en 657. Sa *Vie* a été publiée par Mabillon.

CIRCÉ (myth.), magicienne savante dans l'art

de composer les poisons, fille du Soleil et de la nymphe Persa, et sœur de Pasiphaé, fut obligée, pour fuir la vengeance des Sarmates, dont elle avait empoisonné le roi, son époux, de se réfugier sur les côtes d'Italie à l'extrémité du Latium, où elle donna son nom au cap Circéen, après y avoir bâti un palais enchanté. Ses maléfices, au moyen desquels elle pouvait changer les humains en bêtes les plus hideuses, entourèrent bientôt ce lieu de mille monstres féroces, dont les hurlem. étaient pend. la nuit l'effroi des voyageurs. Les plus connus de ses sortiléges sont ceux qu'elle exécuta sur la jeune Sylla, changée en monstre marin; sur Picus, roi d'Italie, devenu pivert, et enfin sur les compagnons d'Ulysse, transformés en pourceaux. C'était presque toujours pour servir ou venger ses infâmes passions que Circé employait ses dangereux talents; et cependant elle fut adorée comme une divinité dans l'île d'Éa, sa princip. résidence, et son culte y subsistait encore au temps de Cicéron.

CIRCIGNANI (Nicolas de), peintre, surnommé *dalle Pomerance*, d'un village près de Voltena, où il naquit en 1516, étudia d'abord à Florence, puis vint à Rome, où il fut chargé de travaux import. Dans quelques-uns, comme dans la coupole de Ste-Perdentiane, il se montra bien supérieur à tous les maîtres de son temps. Il eut sous Sixte-Quint la direction de la galerie du Vatican, et fit travailler sous ses ordres beaucoup de jeunes gens dont il avait reconnu les heureuses disposit. On dit que ce grand artiste mourut en 1588; mais Lauzi assure qu'il peignait encore en 1591. On voit de lui plus. grands tableaux dans diverses églises de Rome et entre autres le *Martyre de St Laurent*, dans l'église de ce nom *in Damaso*. — Son fils et son élève, connu sous le nom d'Antoine *il Pomerancio*, fut associé à ses princip. ouvrages. Citta di Castello, où il passa quelq. années dans la force de son talent, possède de lui plus. tableaux, entre autres *la Conception*, ouvr. très remarquable. Antoine mourut à Rome en 1619.

CIREY (Jean de), général de l'ordre de Cîteaux, né à Dijon d'une famille ancienne, mort en 1503, a publ. : *Collectio privilegiorum ordinis cisterciensis*, Dijon, 1491, in-4, le seul ouvrage connu, imprimé dans le 15e S., à Dijon, où l'on peut conjecturer que Jean de Cirey tenta d'établir l'imprimerie. Il a laissé MSs. : *Chronicon breve rerum in Burgundiæ ducatu gestarum, à 1473 ad 1480*; *Chronicon cisterciense*, qui ne va que jusqu'au 14e S.; et un *Catalogue* des MSs. que possédait l'ordre de Cîteaux.

CIRILLO (Bernardin), né à Aquila dans l'Abruzze, mort en 1575, fut secrét. de la chambre royale de Naples, devint ensuite protonotaire et secrét. apostolique, archiprêtre de la *santa casa* de Lorette, chanoine de Ste-Marie-Majeure, et commandeur de l'hôpital du St-Esprit, *in Saxiâ*, à Rome. On a de lui : *Gli annali della città dell' Aquila con l'istoria del tempo*, Rome, 1570, in-4.

CIRILLO (Nicolas), médecin et physicien, né près de Naples en 1671, devint professeur de physique à l'université de cette ville en 1705, professeur de médecine pratique en 1717, fut associé à la société royale de Londres en 1718, et mourut à Naples en 1734. On a de lui dans les *Transact. philosoph.*, lib. XXXVI, *Sur l'usage de l'eau froide dans les fièvres*; liv. XXXVIII, *Mémoire sur les tremblements de terre*, à l'occasion de celui de Naples, en 1731; deux *Dissertations sur le vif argent et sur le fer*, une édit. des *OEuvres médic.* d'Ettmuller, Naples, 1728, et la *Réponse* aux journaux de Leipsig qui l'avaient critiqué. Ses *Consult.* ont été imprim. à Naples, 1738.

CIRILLO (Dominique), botaniste et médecin, petit-neveu du précéd., né en 1734, obtint, avant l'âge de 25 ans, la chaire de botanique vacante à Naples par la mort du professeur Pedillo. Quelq. ann. après, il accompagna lady Walpole en France et en Angleterre, et profita de son séjour à Paris et à Londres pour se lier avec les hommes célèbres de l'époque, et suivre les leçons des plus habiles profess. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de médecine pratique et théorique. Les événements politiq. vinrent troubler sa carrière. Lorsque les Français entrèrent à Naples en 1799, et y établirent un gouvernem. républicain, Cirillo fut nommé membre, puis président de la commiss. législative. Quelques mois après la républ. parthénopéenne avait cessé d'exister, et ses fondat. étaient jetés dans les prisons ou périssaient sur l'échafaud. Mais de toutes les victimes d'une réact. aussi sanglante qu'impolitique, la plus illustre fut Cirillo : sa conduite avait été celle d'un homme de bien; il refusa de demander un pardon qu'on lui offrait au lieu des éloges qu'il croyait mériter, et marcha au supplice avec le calme d'un sage, au mois de juillet 1799. On a de lui : *Ad botanicas institutiones introductio*, Naples, 1771, in-4.—*Fundamenta botanica*, etc., 3e édition, Naples, 1787, 2 vol. in-8, fig. — *De essentialibus nonnullarum plantarum characteribus*, ibid., 1784, in-8. — *Nosologiæ methodicæ rudimenta*, ibid., 1780, in-8. *Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea*, ibid., 1783, in-8; Venise, 1786, in-8; traduit en français par le docteur Auber, Paris, 1803, in-8. —*Riflessioni intorno alla qualità delle acque*, etc., Naples, 1786, in-8 (2e édit.). — *Le virtù morali dell' asino*, etc., Nice, 1786, in-8. — *La prigione e l'ospedale*, etc., ibid., 1787, in-8. — *Plantarum rarior. regni neapolit. fasciculus I, cum tabulis æneis*, Naples, 1788-93, in-fol.—*Entomologiæ neapolit. specimen primum*, Naples, 1787, in-fol. — *Metodo di amministrare la polvere anti-febbrile de James*, ibid., 1794, in-8. Le tome LX des *Transactions philosoph.* contient de lui deux *mém. sur la manne* et *sur la tarentule*, et plus. *discours acad.* en latin et en italien.

CIRINO (André), clerc régulier, né à Messine en 1618, mort à Palerme en 1664, est auteur des ouvrages suivants : *Variarum lectionum, sive de venatione heroum, lib. II, Messine*, 1650, in-4, réimprimé en 1653 sous ce titre : *De venatione et naturâ animalium lib. V*, vol. très rare en France.

— *De naturâ et solertiâ canum*, Palerme, 1653, in-4. — *De naturâ piscium*, ibid., 1653, in-4. — *Istoria della peste*, Gênes, 1656, in-4. — *Antiq. lectionum de urbe Româ ejusque rege Romulo lib.*, Palerme, 1665, in-fol., réimprimé dans le *Nov. thesaur.* de Sallengre.

CIRON (Innocent), savant juriscons., fut chancelier de l'église et de l'université de Toulouse, et mourut vers 1650. On a de lui : *Opera in jus canonicum*, Paris, 1645, in-fol., réimpr. à Leipsig, 1726, et à Vienne, 1761, in-4. — Ciron (Gabriel de), comme le précédent chancelier de l'église et de l'univers. de Toulouse, fut, avant Mme de Mondonville, fondateur de la congrégation des Filles de l'enfance. Député à l'assemblée du clergé en 1656, il s'y distingua par son savoir et sa piété. Le prince de Conti le choisit pour son directeur et mourut entre ses bras à Pezenas, en 1666. Il signala son zèle durant la contagion qui désola Toulouse en 1669, et termina une vie pleine d'actions honorables vers 1675.

CIRUELO (Pierre), mathémat. et théologien espagnol, né en Aragon, fut professeur de philos. et de théologie à l'université d'Alcala, et l'un des instituteurs de Philippe II, obtint un canonicat de la cathédrale de Salamanque, et mourut dans cette ville vers 1550. On a de lui plus. ouvrages dont les princip. et les plus connus sont : *Liber arithmet. practicæ qui dicitur algorithmus*, Alcala, 1495, in-4. — *Expositio libri missalis peregregia*, etc., ibid., 1528, in-fol. — *Quæstiones paradoxæ*, Salamanque, 1538, in-4. — *Apotolesmata astrologiæ humanæ*, etc., Alcala, 1521. — *Hexameron theologal sobre el regimiento medicinal contra pestilentia*, Alcala, 1519, in-4.

CISALINO (Pierre), médecin italien du 16e S., né à Côme, mort en 1558 à Pavie, où il était professeur de médecine, a laissé une *Dissert.* intit. : *De verâ patriâ C. Plinii secundi, naturalis historiæ scriptoris ejusdemque fide, et auctoritate prælectiones.*

CISINGE (Jean de), *Janus Pannonius*, poète latin, né dans la Hongrie en 1534, fit ses études en Italie, et s'y fit remarq. par son talent comme versificat. Il n'avait encore que 26 ans lorsqu'il fut nommé par le pape Pie II, év. de Cinq-Églises, dans la Basse-Hongrie. Une conspiration tramée par les magnats contre le roi Mathias ayant été découverte en 1471, Jean de Cisinge, craignant qu'on ne le soupçonnât d'y avoir trempé, s'enfuit et mourut dans la Carinthie vers la fin de 1472. Ses poésies, imprim. pour la prem. fois à Vienne en 1512, ont eu depuis un assez gr. nombre d'édit. La meilleure et la plus complète est celle d'Utrecht, 1784, 2 vol. in-8, sous le titre de *Jani Pannonii poemata*. L'édit. l'a augm. de plus. pièces tirées d'un MS. de la biblioth. de Coraï, et a réuni dans le second vol., avec de nombreux documents pour la vie de Cisinge, les préfaces et les variantes de toutes les édit. précédentes. On conserve quelques poésies MSs. du même auteur dans la biblioth. de Brescia.

CISNER (Nicolas), savant littérateur, né dans le Palatinat en 1529, élève de Mélanchthon, fut nommé profess. de droit à Heidelberg, puis rect. de l'univers. de cette ville, où il mourut en 1583. Les *opuscules*, *discours* et *poésies* de Cisner ont été publ. par J. Reuber, avec un *éloge* de l'auteur, Francfort, 1611, in-8. Le P. Nicéron a donné le détail de ce recueil dans le t. XXII de ses *Mém.* On doit aussi à Cisner de bonnes éditions des *Annales de Bavière* d'Aventinus, de l'*Hist. de Saxe* de Krantz, et du *Recueil des historiens allem.* de Schardius.

CISNEROS (D. Garcias de), parent du cardinal Ximenès, abbé de Montserrat, mort en 1510, est auteur d'un livre d'*Exercices spirituels*, que l'on prétend avoir été copié presque littéralement par saint Ignace de Loyola dans l'ouvrage qui porte le même titre, imprimé au Louvre, 1644, in-fol. — V. Ignace de Loyola (St).

CITARIUS, gramm., né à Syracuse au 4e S., professa la langue grecque à Bordeaux, dont l'école était alors très célèbre. Ausone, qui nous a révélé le nom de ce grammairien, le compare à Zénodote et à Aristarque, comme critique, et le met, comme poète, au-dessus de Simonide. Scaliger et Vinet pensent que ce grammairien est le même que l'orateur Cythérius, mais ils ne s'appuient que sur la ressembl. des noms. On a de ce Cythérius une *épigramme* latine, imprimée dans plus. des éditions d'Ausone.

CITOIS (François), *Citesius*, médecin, né à Poitiers en 1572, mort en 1652, fut reçu docteur à Montpellier, et vint à Paris, où le cardin. de Richelieu le choisit pour son médecin. Il s'était fait une grande réputation par sa méthode de traiter le genre de colique appelé *colica Pictonum*, sur laquelle il publia en 1616 un ouvrage intitulé : *De novo et populari apud Pictones dolore colico-bilioso diatriba*, in-12, réimprimé à Paris en 1639, avec ses autres opusc. de médecine. Ce sont : *Abstinens Confolentanea*, etc., Poitiers, 1602, in-12; Berne, 1604, in-4, trad. en franç. sous ce titre : *Hist. merveilleuse de l'abstinence triennale d'une fille*, Paris, 1602, in-12. — *Abstinentia puellæ Confollent., ab Isr. Harveti confutatione vindicata*, Genève, 1602, in-8. — *Advis sur la nature de la peste*, etc., Paris, 1623, in-8.

CITRI DE LA GUETTE (S.), écrivain franç. sur lequel on n'a point de renseignements, a donné des trad. estimées de l'*Histoire de la conquête de la Floride*, de celle *du Mexique*, par Solis, et de la *Découverte du Pérou*, par Zarate. On lui doit en outre : *Histoire de la conquête de Jérusalem sur les chrétiens par Saladin*, Paris, 1679, in-12. C'est une prétendue traduction d'un MS. gaulois dont on a révoqué en doute l'authenticité. — *Histoire des deux triumvirats*, ibid., 1681, 3 vol. in-12; 1715, 1719, 1741, 4 vol. in-12, avec la *Vie d'Auguste*, par Larrey.

CITTADINI (Celse), savant littérat., né à Rome en 1553, professa la langue toscane à Sienne avec une grande réputation, et y mourut en 1627. Il a

publié: *Rime platoniche*, etc., Venise, 1585, in-12. — *Tre orazioni*, Sienne, 1603, in-8, dans lesq. il traite de la dignité du langage et de la prééminence de la langue toscane sur toutes les autres. — *Parthenodoxa, ovvero esposizione della canzone dell' Petrarca, alla Vergine, madre di Dio*, Sienne, 1604 et 1607, in-4. — *Trattato della vera origine, etc., della nostra lingua, scritta in volgare sanese*, Venise, 1601, in-8. — *Origini della volgar toscana favella*, 1604, in-8; ibid., 1628. Girolamo Gigli a fait impr. *Opere di Celso Cittadini*, etc., Rome, 1721, in-8, précédé d'une *Vie* de l'auteur. Cittadini a laissé plus. ouvrages MSs. dont un seul, *Discorso dell' antichità delle famigle*, a été publ. par Gérome Carli, Lucques, 1741, in-8.

CITTADINI (Pierre-François), dit *il Milanese*, peintre, né à Milan, mort à Bologne en 1681, fut élève du Guide. On voit de lui dans la galerie de Dresde, à Bologne, et dans quelques autres villes d'Italie, des tableaux de nature morte. Il eut trois fils qui s'adonnèrent au même genre. — L'aîné, Jean-Baptiste, mourut en 1693; le second, Charles, mourut en 1644, à 75 ans. On ne connaît la date ni de la naiss. ni de la mort de Michel-Ange, le troisième. Charles eut deux fils, Gaëtan et Jean-Jérôme. Gaëtan peignit des vues de campagne, et l'on voit encore plus. de ses tableaux à Bologne et dans la Romagne.

CIVILE (François), gentilhomme normand, commandait une compagnie de la garnison protestante de Rouen, et reçut une blessure grave au siége de cette ville en 1562. Rouen ayant été pris d'assaut dix jours après, des soldats l'arrachèrent de son lit, et le jetèrent par la fenêtre sur un tas de fumier, d'où il ne fut relevé que trois jours après par un de ses parents. Il vécut encore plus de 50 ans, et rédigea lui-même son *histoire*, que Misson a publiée à la suite de son *Voyage d'Italie*, Utrecht, 1722, 4 vol. in-8.

CIVILIS (Claudius), chef des Bataves, issu des rois de cette nation, fut le moteur de la guerre dite *des Bataves*, dont Tacite fait le récit dans les deux derniers livres de son *Histoire*. Il avait été emprisonné comme séditieux sous le règne de Néron, et ce fut pour venger cette injure qu'il souleva contre Rome plusieurs tribus gauloises, à la tête desquelles il défit Aquilinius sur les bords du Rhin, et vainquit dans deux combats Lupercus et Herennius Gallus, qui tenaient pour Vitellius. Cette révolte, qui dura près de deux années (70 à 71 de l'ère chrétienne), fut conduite avec la plus grande habileté; Civilis ne s'en était avoué chef qu'après avoir obtenu de notables avantages, et, lorsqu'elle eut été comprimée, il sut lui donner une couleur favorable, en feignant de n'avoir pris les armes que pour la cause de Vespasien.

CIVITALI (Matthieu), sculpteur italien, né à Lucques au 15e S., exerça d'abord la profession de barbier et de chirurgien, et devint à l'âge de 40 ans un sculpteur si habile, que ses ouvrages ont été comparés à ceux de Michel-Ange. On en voit plusieurs dans la cathédrale de Gênes et dans l'église de St-Michel, à Lucques.

CIZEMSKY (André-Remi), religieux franciscain, né en Pologne dans le 17e S., est auteur d'un ouv. singulier intitulé : *Laurus triumphalis sanguine Franciscanorum provinciæ Poloniæ, à Suecis, Cosacis et Hungaris recenter profuso, emerita*, Cracovie, 1660.

CIZERON-RIVAL (François-Louis), littérateur, né à Lyon en 1726, mort vers l'année 1795, est moins connu par ses propres ouvrages que comme l'éditeur des *Lettres familières* de Boileau et de Brossette, Lyon, 1770, 3 vol. in-12. Cependant, parmi ses product. assez médiocres, on doit distinguer les *Récréations littéraires*, etc., Lyon, 1765, in-12, où l'on trouve quelques anecdotes assez curieuses.

CLAIR ou CLAIRS (St), prem. év. de Nantes, apôtre de la côte méridionale de Bretagne, vivait sous le règne de Probus, et fut envoyé de Rome dans les Gaules, avec le diacre Adéodat, vers l'an 280. Selon une ancienne tradition, St Clair termina sa vie dans le diocèse de Vannes, et y fut enterré. Ses reliques furent transférées en 878 à l'abbaye de St-Aubin d'Angers. Sa fête est placée dans divers martyrologes au 1er, au 10 et au 15 octobre. Plusieurs agiographes ne distinguent point St Clair, évêque de Nantes, de St Clair ou Clairs, martyr, Africain d'origine, qui fut envoyé de Rome en Aquitaine, et prêcha l'Évangile dans le Limousin, le Périgord et l'Albigeois. — Clair (St), prêtre de Touraine, vivait sur la fin du 4e S., et était né, à ce que l'on croit, dans l'Auvergne, d'une famille distinguée. Il fut élevé par St Martin de Tours dans le monastère de Marmoutier, et mourut trois jours avant son maître. St Clair n'est point nommé dans les anciens martyrologes; mais sa fête est indiquée au 8 novembre dans le martyrologe romain.

CLAIR ou CLER (St), abbé de St-Marcel de Vienne, naquit vers le commencement du règne de Clotaire II, sur les bords du Rhône, dans un lieu qui porte maintenant son nom. Il était encore en bas-âge lorsqu'il perdit son père. Il gouverna pendant plus de vingt ans le monastère de St-Marcel, où vivaient un grand nombre de religieux. On prétend qu'il prédit dans sa dernière maladie les ravages que les Sarrasins et les Barbares d'Afrique devaient exercer long-temps après dans sa patrie. On croit que sa mort arriva vers l'an 660. Ses reliques furent dispersées par les calvinistes dans le 16e S. Sa *Vie*, anciennement écrite par un anonyme, a été publ. par Bollandus, au 1er janvier.

CLAIR (St), né à Rochester, en Angleterre, y fut ordonné prêtre, passa dans les Gaules, s'établit dans le Vexin français, et mourut, dit-on, assassiné vers 894, dans un bourg qui porte son nom, situé sur l'Epte, à 9 lieues de Pontoise et à 12 de Rouen. On voit encore auprès du bourg un ermitage où l'on croit que St Clair faisait sa demeure, et où l'on va en pélerinage de tous les lieux voisins. Plusieurs églises de France sont sous son invocation.

CLAIRAC (Louis-André de la MAMIE de), ingénieur, né vers 1690, signala sa bravoure et ses talents dans les campagnes de Flandre, fut blessé au siége de Philisbourg, obtint en 1748 le grade de brigadier des armées, et mourut à Bergue en 1752. On a de lui une *Hist. des révolut. de Perse jusqu'en* 1730, 3 vol. in-12, 1750, et l'*Ingén. de campagne*, 1750, in-4, fig., qui passe encore pour le meilleur que nous possédions sur cette matière.

CLAIRAMBAULT (Louis), pensionnaire au collége de Louis-le-Grand, est connu par un petit poème latin sur les serins (*Acanthides Canariæ*), Paris, 1737, in-12, et réimpr. dans le tome II des *Poemata didascalia;* mais quelq. personnes font honneur de ce poème à l'abbé de Marsy (*v.* ce nom).

CLAIRAUT (Jean-Baptiste), né vers 1680, se distingua dans l'enseignement des mathématiques; en 1727, il présenta à l'académie des sciences un instrument de son invention, avec lequel on peut résoudre les triangles sans calcul, et l'académie l'ayant approuvé, le fit graver dans le tome V du *Recueil des machines;* il a laissé une solution ingénieuse sur *Trois problèmes de stéréométrie*, et deux *Mémoires* en latin sur le *Problème des trajectoires* et sur la *Chainette*, insérés dans les *Miscellanea berolinensia* de 1734, 1737 et 1743. Mais sa gloire est d'avoir deviné et développé le génie de son fils, auquel il eut le malheur de survivre, puisqu'il ne mourut qu'en 1766.

CLAIRAUT (Alexis-Claude), géomètre célèbre, né à Paris le 7 mai 1713, fils du précédent, doit partager avec Newton, Euler et d'Alembert la gloire d'avoir contribué à la découverte des lois du système du monde. Il n'avait pas encore treize ans lorsqu'il présenta à l'acad. des sciences un *Mém.* sur quatre courbes douées de propriétés remarquables (dans les *Miscellanea berolin.*, tome IV); à 18, il publia ses *Recherches sur les courbes à double courbure*, ouvrage qu'il avait terminé deux ans plus tôt, et qui lui mérita les plus honorables suffrages. La même année, il fut admis à l'acad., et comme il n'avait pas l'âge prescrit par le réglement, il lui fallut une permission spéciale du roi, distinction flatteuse, dont l'histoire de l'académie n'offre pas un autre exemple. Clairaut fut du nomb. des académiciens qui allèrent en Laponie mesurer un degré du méridien pour déterminer la figure de la terre. En 1752, son *Mémoire sur la théorie de la lune* fut couronné par l'académie de Pétersbourg; il avait tiré cette théorie de la solut. du problème des trois corps qu'il appliqua depuis dans diverses circonstances, et toujours avec succès. Ce grand géomètre mourut en 1765. Les recueils de l'acad. contiennent de lui un grand nombre de *Mémoires* fort importants, ainsi que le *Journal des savants*, dont il était un des rédacteurs. Parmi ses ouvrages imprimés séparément, on distingue : *Traité de la figure de la terre*, Paris, 1743 et 1808, in-8, regardé comme l'un des plus beaux ouvrages de mathémat. du 18e S.; *Éléments d'algèbre*, réimpr. en 1797, avec des additions, 2 vol. in-8.—*Théorie du mouvem. des comètes*, 1760, in-8.—*Recherches sur les comètes*, couronné par l'académie de Pétersbourg, 1762, in-4. Mme du Châtel et Bailly furent ses élèves. Son frère puîné que la mort enleva en 1731, à l'âge de 16 ans, avait, l'année précédente, présenté à l'académie des sciences un *Mém. sur les quadrat. circulaires et hyperboliques.*

CLAIRE (Ste), vierge et abbesse, née à Assise vers la fin du 12e S., fonda en 1212, sous les auspices de St François, l'ordre dit *des clarisses*. Dès son origine, cet ordre compta des personnes qui appartenaient aux premières familles de Florence; il eut bientôt des monastères à Pérouse, Arezzo, Padoue, Rome, Venise, Mantoue, Bologne, Spolète, Milan, Sienne, Pise, dans plusieurs villes d'Allemagne, et ce nombre s'accrut au point que l'on comptait à la fin du 18e S. plus de quatre mille maisons, capucines, annonciades, cordelières ou sœurs grises, récollettes, religieuses de l'*Ave Maria*, de la conception, etc. Claire, étant d'une famille riche, aurait pu doter son monastère; mais rigide observatrice du vœu de pauvreté qu'elle avait fait au nom de sa communauté, elle distribua son bien aux pauvres, et sollicita même d'Innocent IV la faveur de ne vivre que d'aumônes. Elle mourut en 1253, et fut canonisée 2 ans après par Alexandre IV. — Claire (Ste), abbesse d'un monastère institué suivant la règle de St Augustin, naquit vers 1275, à Montefalco, près de Spolette, et mourut le 18 août 1308. Jean XXII ordonna sa canonisation.

CLAIRÉ (Martin), jésuite, né en 1612 à St-Valéry-sur-Mer, mort en 1693, est moins connu par les emplois qu'il remplit dans sa compagnie que par ses poésies sacrées, dont plusieurs sont remarquables par l'élégance et la pureté du style. Elles ont été publ. sous ce titre : *Hymni ecclesiastici*, Paris, 1673, in-4, et 1676, in-12, avec des augmentations.

CLAIRON (Claire-Josèphe LEYRIS de la TUDE, dite Mlle), l'une des actrices les plus distinguées du Théâtre-Franç., née en 1723, dans la Flandre, fut admise dès l'âge de 12 ans à la Comédie-Italienne, où elle débuta dans les rôles de soubrettes. Elle joua successivem. à Rouen, Lille, Dunkerque et Gand, remplissant les rôles d'ingénues, chantant dans l'opéra comique et dansant dans les ballets. En mars 1743, elle fut appelée à l'Opéra pour doubler Mlle Le Maure, et cinq mois après elle débuta sur le Théâtre-Franç. dans le rôle de Phèdre. Les talents qu'elle déploya dans ce rôle et dans ceux de Zénobie, d'Ariane, d'Électre, la placèrent à côté de Mlle Dumesnil (*v.* ce nom). En 1765, cette actrice indisposa le public en refusant de paraître avec le comédien Dubois dans la 20e représentat. du *Siége de Calais*. Conduite le lendemain au Fort-l'Évêque, elle ne put supporter cette humiliation, et quitta la scène dont elle faisait l'ornement, et qu'elle aurait encore embelli pendant plus. années. Larive et Mlle Raucourt, ses élèves, ont souvent rappelé l'inimitable talent de cette actrice. La fortune de Mlle Clairon ayant été diminuée par quelq. circonstances malheureuses, elle alla demeurer

à Anspach. La révolution, qui l'obligea de rentrer en France, acheva de la ruiner. En 1802, elle écrivit à Chaptal, alors ministre de l'intér., un billet qui se terminait ainsi : « Agée de 79 ans, accablée d'infirmités, prête à manquer du nécessaire, célèbre autrefois par quelques talents, j'attends à votre porte que vous daigniez m'accorder un instant. » Chaptal écrivit sur ce billet, qui fait partie de la précieuse collection d'autographes de M. Berthevin : *Bon pour deux mille francs à payer de suite*. Cette gr. actrice mourut en 1803. Elle avait publié : *Mém. d'Hyppol. Clairon, et réflexions sur la déclamation théâtrale*, Paris, 1799, in-8, réimpr. avec une *Notice* d'Andrieux dans la *Collection des mém. dramatiques*, Paris, 1822, 14 vol. in-8.

CLAISSENS (Antoine), peintre flamand, élève de Quintin Messis, dit *le Maréchal d'Anvers*, vivait à la fin du 15e S. On ne connaît de lui que trois tableaux : le premier représente *le Repas d'Esther;* il décorait l'hôtel-de-ville de Bruges; les deux autres retracent *le Jugement de Cambyse*, qui fit écorcher vif un juge convaincu de prévarication. La peinture du supplice du juge passe pour un chef-d'œuvre d'expression, mais on reproche à Claissens de la sécheresse, une couleur dure, du mauvais goût, et une ignorance complète du clair-obscur et de la perspective.

CLAMORGAN (Jean de), seigneur de Saane ou Saave, chef de la marine du Ponent, avait dressé, pour en faire hommage à François Ier, une *Carte universelle*, avec détermination des longitudes et des latitudes, et composé un *Traité sur la construction des navires et sur les navigations lointaines;* cet ouvrage n'a pas été publ. On a de lui un *Traité de la chasse au loup*, dédié à Charles IX, impr. à la suite de *la Maison rustique* de Ch. Estienne, Paris, 1566, in-4, fig. Cet écrit prouve que l'histoire nat. avait fait alors peu de progrès en France; il a été traduit en ital. sous le titre de *la Caccia del luppo*, Turin, 1583, et en vers rimés allemands, 1582.

CLANCY (Michel), écrivain anglais, étudia d'abord la médecine; mais, ayant perdu la vue de très bonne heure, il ne put se livrer à la pratique, et vécut honorablement à l'aide d'une pension que lui fit obtenir le comte de Chesterfield, sur la recommandat. de Montesquieu. Clancy dirigea pend. plusieurs années une école de latin à Kilkenny en Irlande. Il a laissé 2 vol. de *Mém.* sur sa vie, imprimés à Londres en 1746; une comédie intitulée *l'Escroc*, 1737 ; une tragédie représentée à Dublin et imprimée à Londres en 1746, sous le titre de *Hermon* ou le *Zèle extravagant*, et un poème lat., *Templum veneris*.

CLANRICARD (Ulick, marquis de), né à Londres en 1604, fils du comte de Saint-Alban, hérita de la pairie de son père en 1635, siégea au parlem. dans la session de 1639 et 1640, et retourna en Irlande gouvern. du comté de Galloway, qu'il sut maintenir dans le calme au moment où une violente insurrect. éclata dans les provinces voisines. Nommé en 1642 l'un des commissaires de Charles Ier pour écouter les remontrances des confédérés catholiq., il fit tous ses efforts pour tout pacifier. Après la mort de ce prince, resté fidèle à Charles II, il entretint une armée royaliste en Irlande; mais après avoir long-temps lutté contre Cromwell, il se vit forcé de capituler, et mourut en Angleterre vers 1659. On a de Clanricard des *Mém. sur les affaires d'Irlande, depuis* 1640 *jusqu'à* 1653, Londres, 1722. Ils jouissent d'une réputation méritée et renferment des notions curieuses sur les antiq. de ce pays. Clanricard était chef de l'illustre famille anglo-irlandaise des Burgho (*v.* ce nom). — Richard, cousin-germain d'Ulick, héritier des titres de comte de Clanricard, baron de Dunkellin, fut proscrit par Cromwell en 1657 et réhabilité en 1661. — Guillaume, frère de Richard, rentra en Angleterre avec Charles II, et fut nommé lord-lieutenant du comté de Galloway en 1680, puis de toute l'Irlande en 1687.

CLAPASSON (André), littérat. instruit, né en 1708 à Lyon, avait embrassé la profession d'avocat, mais, ayant perdu sa prem. cause, abandonna le barreau pour se livrer entièrem. à la culture des lettres et des arts qu'il aimait avec passion. Il visita l'Italie où il perfectionna son goût pour l'architecture, par l'examen des monum. anciens et modernes. A la création de l'acad. de Lyon, il en fut un des premiers membres et mourut en 1770. Avec une fortune médiocre, il sut être généreux et bienfaisant. Ses nombr. ouvrages font partie des MSs. de l'académie. Delandine en a donné la liste, *Catalogue des MSs.*, 111, 317, avec l'analyse de son éloge par Bollioud. Il a publ. : *Description des curiosités et monuments de la ville de Lyon*, 1741, in-8, ouvr. estimé.

CLAPIERS (François de), sieur de Vauvenargues, sav. jurisconsulte, né en 1524, à Aix, remplit avec honneur la profession d'avocat, fut fait conseiller en la chambre des comptes de Provence dont il publia les arrêts sous ce titre : *Centuriæ causarum*, Lyon, 1588, in-4 ; obtint en 1571 un brevet pour le premier office de conseiller qui vaquerait au parlem., et mourut en 1588. On lui doit encore : *De provinciæ Phocensis comitibus*, Aix, 1584, in-8. Cet abrégé de l'hist. de Provence, peu estimé, a été réimpr. en 1616 à la suite d'une nouv. édit. des *Centur. causar.*, Lyon, in-4. On en a la trad. française par de Fort, Angevin, Aix, 1598, in-8.

CLAPIÈS (de), ingénieur et astronome, né en 1671 à Montpellier, devint géomètre en lisant Euclide dont un exemplaire lui tomba par hasard dans les mains; entra dans la compagnie des cadets-gentilshommes, et fit ensuite quelques campagnes comme lieuten. dans le régim. de Santerre. Ayant dérangé sa fortune par un excès de générosité, il quitta le service, et de retour à Montpellier il concourut à la format. de l'acad. de cette ville, dont il fut un des prem. membres. Il était depuis 1702 correspond. de l'acad. des sciences, à laq. il communiqua plus. *Mém.* et des *Observations as-*

tronom. On lui doit le calcul de l'*éclipse* de soleil de 1706, la prem. éclipse totale qui ait été observée depuis le renouvellem. de l'astronomie, et des éphémérides calculées au méridien de Montpellier pour 1707 et 1708. Il fut nommé direct. des chaussées du Rhône en 1712, et profess. de mathémat. en 1718. Il préserva la ville de Tarascon d'une submersion totale en 1724; et sans rien relâcher de ses trav. comme académicien et comme profess., eut part à la *Description géograph. du Languedoc*. Créé chev. de St-Michel en récompense de ses services, il mourut en 1740. Son *Éloge*, par de Ratte, est plein d'intérêt.

CLAPIÈS (Charles), médec., né en 1724 à Alais et mort dans la même ville en 1801, n'est connu que par la traduct. franç. du livre intit.: *Mulieres homines non esse*, qu'il a donné sous ce titre: *Paradoxes sur les femmes, où l'on tâche de prouver qu'elles ne sont pas de l'espèce humaine*, 1766, in-12.

CLAPPERTON (Hugues), capitaine de marine, né en 1788 à Annon (Écosse), fit son apprentissage sur un bâtiment marchand de Liverpool, devint midshipman dans la marine royale, puis lieutenant, et eut le commandement d'un schooner sur les lacs du Canada. En 1817, la flottille qui était sur les lacs fut réformée, et Clapperton revint en Angleterre avec la demi-paie de lieuten. Quelques années après, il fut chargé d'une expédit. dans l'intérieur de l'Afrique avec le doct. Oudney, qui périt victime du climat, et le lieutenant Denham, avec lequel il revint en Angleterre, où ils arrivèrent le 1er juin 1825, après avoir parcouru des contrées inconnues jusqu'alors aux Européens. Clapperton, élevé au grade de capitaine, repartit la même année pour l'Afrique, dans l'espoir de conclure un traité de commerce avec le sulthan des Fellatahs; arrivé à Saccatou, capitale des états de ce sulthan, qui lui manqua de parole dans tous les points, il y mourut le 13 avril 1827. Son domestique, nommé Lander, sauva les papiers de son maître et revint en Angleterre. On a publ. à Londres en 1826, in-4, et 1829, in-8, la relat. des deux voyages du capitaine Clapperton (*Narrative*, etc., et *Journ.*, etc.): la première a été trad. en franç. par MM. Eyriès et La Renaudière, Paris, 3 vol. in-8, et atlas in-4. La lecture de ces *Voyages* est intéressante; mais on n'y trouve aucun détail scientifique.

CLARA D'ANDUSE, dame troubadour au 12e S., n'est connue que par une élégie pleine de grâce et de délicatesse. Raynouard l'a publ. dans son *Choix de poésies*, III, 335.

CLARENDON (Édouard HYDE, comte de), né à Dinton, dans le comté de Wilt, en 1608, étudia les lois sous la direction de son oncle Nicolas Hyde (v. ce nom), attacha sa fortune à celle des Stuarts, les suivit dans l'exil, et fut élevé à la dignité de gr.-chancelier, quand le roi Charles II eut recouvré le trône d'Angleterre. Cette dignité n'était que la récompense due à ses services et à son inébranlable fidélité. Le roi y joignit tous les titres capables de flatter un homme qui aurait eu de la vanité, et mit le comble à ses bontés pour son chancelier en reconnaissant le mariage de sa fille avec le duc d'Yorck. Clarendon se montra digne de tant de faveurs par la sagesse de son administrat., et par son zèle pour les intérêts de son maître. Mais une si grande prospérité ne devait durer qu'un instant. L'envie parvint à persuader au peuple que Clarendon était l'auteur de toutes les mesures désastreuses qu'il avait, au contraire, combattues dans le conseil, où son crédit diminuait de jour en jour. D'un autre côté, Charles II, fatigué des remontrances de son ministre qui contrariait ses penchants, n'attendait que l'occasion de l'éloigner. Elle se présenta: les sceaux lui furent retirés. Clarendon, dépouillé de toutes ses places, fut accusé de haute trahison, et se réfugia en France, où, après un séjour de six années, il mourut à Rouen, le 9 déc. 1674, laiss. la réputat. d'un grand homme d'état et d'un illustre citoyen. L'Angleterre réclama les dépouilles mortelles de celui qu'elle avait poursuivi avec tant d'acharnem. Son corps fut enterré dans l'abbaye de Westminster. On a de lui: *Hist. de la Rébellion*, depuis 1641 jusqu'en 1660, Oxford, 1702, 3 vol. in-fol., 1re édit., à laquelle on doit réunir un 4e vol., impr. en 1759, qui contient la *Vie* de Clarendon, écrite par lui-même et publ. sur son MSs. La meilleure édit. de cette *Histoire* est celle d'Oxford, 1826, 8 vol. in-8. Une édition de la *Vie* de Clarendon, Oxford, 1817, 2 vol. gr. in-4, se joint à celle de la *Rébellion*, impr. l'année précéd. en 6 vol. L'*Histoire* a été trad. en franç., La Haye, 1704, 6 vol. in-12. Cette trad. estimée fait partie de la *Collect. des Mém. relatifs à la révolut. d'Angleterre*, Paris, 1824, 25 vol. in-8. Cet ouvr. est d'une grande importance à raison du nom et de l'impartialité de l'auteur. Outre quelques écrits de circonstance, on lui doit encore un traité de la religion considérée dans ses rapports avec le gouvernem. civil, *Religion and civil polices*, Oxford, 1811, 2 vol. grand in-8.

CLARENDON (Henri HYDE, comte de), fils du précédent, né en 1638, au comté de Wilt, eut beaucoup de part à la restaurat., et fut fait chambellan de la reine; mais il entra dans le parti de l'opposition, lors de la disgrâce imméritée de son père. Jacques II le nomma conseiller-privé, puis lord-lieutenant d'Irlande, place dans laquelle il fut bientôt remplacé par lord Tyrconel. Détenu pendant quelq. temps à la Tour de Londres, pour avoir refusé de prêter serment au roi Guillaume, il obtint sa liberté, et se retira dans ses terres, où il mourut en 1709. On a de lui un *Journal d'État* pend. les années 1687-90, et des *Lettres sur les affaires du temps*, Oxford, 1763, 2 vol. in-4, et réimpr. sur les MSs. originaux, Londres, 1828, 2 vol. gr. in-4. Le *Journal* trad. en français fait partie de la *Collect. des Mém. sur la Révolut. d'Angleterre*. — Laurent Hyde, frère du précéd., grand-maître de la garde-robe, fut nommé en 1661 ambassadeur en Pologne, en 1676 plénipotentiaire

au congrès de Nimègue, puis 1er commissaire de la trésorerie, président du conseil en 1684. Ayant, malgré les instances de Jacques II, refusé de renoncer à la religion anglicane, il tomba dans la disgrâce de ce monarque, et prit part à la révolution de 1688. Le roi Guillaume le nomma lord-lieutenant d'Irlande; il reprit sous la reine Anne sa place de président du conseil, et mourut en 1711. On lui doit la *Dédicace* de l'*Hist. de la Rébellion*, par son père.

CLARIUS, moine de l'ordre de St Benoît, est auteur de la *Chronique de l'Abbaye de St-Pierre-le-Vif de Sens, jusqu'en 1124*, continuée par un anonyme jusqu'à l'année 1184, et insérée dans le *Spicilége* de d'Achery, t. II, 705. Cet ouvr. peut être consulté avec fruit pour l'histoire de France.

CLARIO (Isidore) ou CLARIUS, évêque de Foligno en Ombrie, né au château de Chiari, près de Brescia, en 1495, fut un des plus savants prélats de son temps. Ses talents et son éloquence brillèrent au concile de Trente, en 1546, dans les discussions qui s'élevèrent sur l'autorité du texte et des versions de l'Écriture; et ce fut sur sa demande formelle que le concile déclara la Vulgate authentique. Élevé peu de temps après sur le siége de Foligno, Clarius mourut en 1555. On a de lui : *Vulgata editio Veteris et Novi Testamenti*, etc., Venise, 1542, 1557 et 1564, in-fol. Dupin regarde ce travail comme un des plus savants et des plus utiles qui aient été faits sur la Bible. — Des *Scholies sur le Nouveau-Testament et sur le Cantique des cantiques;* des *Discours latins* sur divers sujets de piété, et un *Recueil de Lettres*, publ. par D. Maur. Piazzi, Modène, 1705, in-4.

CLARK (Jean), médecin écossais, né en 1744, entra au service de la compagnie des Indes en qualité d'aide-chirurgien, et recueillit dans le cours de ses voyages des remarques qu'il publia en 1773, in-8, sous ce titre : *Observations sur les maladies qui règnent le plus durant les voyages aux pays chauds;* en 1792, il donna une nouv. édit. de cet ouvrage avec des *Observations sur les fièvres*, qui le placent au rang des écrivains qui en ont traité avec le plus d'habileté. La ville de Newcastle lui doit la réforme de graves abus qui s'étaient introduits dans l'administrat. de son hôpital, et la création d'un dispensaire pour la classe indigente. Il mourut en 1805. Outre les ouvrages déjà cités on a de lui : *Recueil de mém. sur les moyens de prévenir les fièvres contagieuses*, etc., 1802, 2 part. in-12, et plus. *Mémoires* dans le rec. de la société médicale d'Édimbourg.

CLARKE (Samuel), l'un des plus savants orientalistes, né en 1623 à Brackley, prit ses grades à l'université d'Oxford, et fut nommé directeur de l'imprimerie de cet établissement. Il surveilla l'impression de la *Bible polyglotte* de Walton, et publ. dans le 6e vol. ses *Variæ lectiones et observat. in chaldaïcam paraphrasim*. Ce savant modeste mourut en 1669. On a de lui : *Scientia metrica et rhythmica, seu Tractat. de prosodiâ arabicâ*, etc.; à la suite : *Carmen Tograï* dans l'édit. donnée par Pocoke, Oxford, 1661, in-8, et il a laissé MSs. quelq. ouvrages, dont l'un, *Paraphrastes chaldæus in librum Paralipomenon*, a été fort utile à Castell pour son *Lexicon heptaglotton*.

CLARKE (Samuel), théol. de l'église anglicane, se distingua par son talent pour la chaire sous le protectorat de Cromwell et le règne de Charles II, et mourut en 1682. Ses ouvr. sont encore estimés aujourd'hui en Angleterre; les principaux sont : *Vies de quelques personnages éminents du siècle passé*, Londres, 1683, in-fol. — *Vies des théol. puritains; le Martyrologe; la Moelle de l'histoire ecclésiastique*, in-fol. et in-4. On lui attribue une *Vie de la reine Élisabeth*, Londres, 1682, in-12. — Son fils Samuel, forcé par Cromwell de renoncer à l'emploi qu'il exerçait au collége de Pembroke, à Cambridge, se livra à l'étude des livres saints, et mourut dans la retraite en 1701 à 74 ans. Il a laissé quelques ouvrages écrits en anglais, entre autres *Concordance de la Bible; Tr. de l'autorité de l'Écriture sainte*.

CLARKE (Guill.), méd. angl., mort à Spetney, près de Londres, en 1684, a composé en anglais l'*Histoire naturelle du nitre*, Londres, 1670, in-8, trad. en latin, Francfort, 1675, in-8.

CLARKE (Jérémiah), musicien angl., mort en 1707, gentilhomme extraordin., organiste de la chapelle royale, a composé plus. *hymnes* et *chants d'église* pleins de la dignité et de la noblesse du genre. Il a aussi mis en musique plus. chansons, dont une entra dans le *Mendiant* de Gray, le premier opéra joué à Londres en anglais. Clarke avait eu le malheur de devenir amoureux d'une personne infinim. au-dessus de lui sous les rapports de la naissance et de la fortune : désespérant d'obtenir sa main, il résolut de mettre fin à sa vie. S'étant rendu pour exécuter ce dessein dans un endroit écarté, Clarke jeta une guinée en l'air pour décider s'il devait se noyer ou se pendre. Le sort refusa de lui répondre; la pièce se ficha en terre : Clarke prit alors un 3e parti, et se brûla la cervelle.

CLARKE (Jean), grav., né en Écosse vers 1650, a exécuté les portraits des personnages les plus distingués de son temps. Il a représenté dans une seule planche Guillaume, prince d'Orange, et Marie, son épouse; Charles II, la reine, le prince Robert, le duc d'York, le prince duc de Montmouth et le gén. Monk. Cette estampe est un véritable monum. historique. Clarke a laissé en outre douze pièces remarquables par leur originalité et la vérité des parodies qu'elles représentent; elles sont connues sous le titre de *The humors of Harlequin*; cet artiste mourut à Londres en 1721. — Un autre Clarke (William), son contemporain, a gravé au burin et en manière noire. On cite comme son meilleur ouvr. un portrait de George, duc d'Albermale, d'après Franç. Barlow.

CLARKE (Samuel), célèbre philos. et théol. angl., né à Norwich, en 1675, mécontent des traités qu'on mettait alors entre les mains des jeunes gens dans les écoles de philosophie, avait à peine terminé ses études qu'il publia la trad.

latine de la *Physique de Rohault*, en y joignant des notes qui mettaient cet ouvrage au niveau de la science. Cette traduct., réimpr. plusieurs fois et toujours avec de nouv. améliorat., obtint un honneur bien rare, celui d'être trad. elle-même en anglais. Clarke, qui se destinait à l'état ecclés., étudia la théologie, devint chapelain de l'év. de Norwich, et chargé de prêcher à St-Paul en 1704, y prononça sur l'*existence et les attributs de Dieu* huit sermons qui sont regardés comme la plus belle et la plus forte démonstration de cette gr. vérité. L'année suiv. il donna huit autres sermons sur *les preuves de la Religion naturelle et de la Religion révélée*, qui n'eurent pas moins de succès que les premiers. Nommé en 1706 curé d'une paroisse de Londres, il devint chapelain de la reine Anne, et en 1709 recteur de St-James. Ce profess. philosophe mourut en 1729. Ses *OEuvres* complètes ont été publiées à Londres, 1738, 4 vol. in-fol.; la plupart des écrits qui en font partie avaient déjà été imprimés séparément; les principaux sont : les *Sermons* dont on a parlé, traduits en français par Ricotier, Amsterdam, 1721, 3 vol. in-8, sous ce titre : *Traité de l'existence de Dieu et de ses attributs*. Cette trad. a été réimpr. plusieurs fois. *Doctrine de l'Écriture concernant la Trinité*. Cet ouvr. lui attira quelq. désagréments. *Essais sur le baptême, la confirmation et la pénitence*, 1699; soixante-dix *Sermons*, 1724, in-8; *Correspondance avec Leibnitz sur la philosophie et la religion, et sur la liberté et la nécessité*, 1717. On lui doit aussi : une *Trad.* en latin du *Traité d'optique de Newton*, 1706, in-8; une très belle édit. des *Commentaires de César*, Londres, 1712, in-fol., fig.; l'*Iliade*, avec des notes, et une trad. lat. pour l'instruct. du duc de Cumberland, ibid., 1729-32, in-4; l'*Odyssée*, ibid., 1740, 2 vol. in-4; ces deux ouvr. ont été réimpr. ensemble, 1733 et 1758, in-8.

CLARKE (Jean), théolog., frère du préc., curé de la cathédrale de Norwich, chapelain ordinaire du roi, et doyen de Salisbury, mort en 1759, a publ. des sermons sous le titre de l'*Origine du diable*, 2 vol. — Un autre Jean Clarke, docteur en théol., principal du collège de Hall dans le Yorskhire, a trad. en angl. la *Physique* de Rohault avec les notes de Sam. Clarke, Londres, 1723. L'année suivante il publia contre Wollaston, etc., *les fondements de la morale*, considérés dans la théorie et la pratiq.; mais l'ouvr. qui l'a fait connaître est l'*Introduct. à la syntaxe lat.*, ouvr. trad. sur la 6e édit. angl., Genève, 1745, in-8, et depuis par Wailly. Cette dern. trad. a été réimpr. plusieurs fois. Clarke a donné des trad. angl. d'Eutrope, Cornélius-Népos, Florus, Justin, Ovide, Suétone, Salluste.

CLARKE (Guillaume), théologien anglais, né en 1696 dans le Shropshire, fut recteur de l'univers. de Buxted en Essex, prébendier de Chichester, vicaire d'Ampost, et mourut en 1771. Son principal ouvr., intit. : *Connexion of the Roman, Saxon and English coins*, Londres, 1767, in-4, traite des rapport des monnaies saxonnes et anglaises à la monnaie romaine; il est savant et fort recherché des curieux. — Clarke (Edward), son fils, lui succéda dans le rectorat de Buxted, puis, nommé chapelain du comte de Bristol, ambassadeur à Madrid, écrivit des *Lettres sur la nation espagnole*, publ. en 1763, et trad. par Imbert, 1770, 2 vol. in-12. Clarke mourut en 1786, laissant quelques autres *opusc.*

CLARKE (Henri-Jacques-Guillaume), duc de Feltre, ministre d'état et pair de France, né à Landrecies en 1765, d'une famille irlandaise, admis en 1781 à l'école milit., obtint l'ann. suivante un brevet de sous-lieutenant dans le régiment de Berwick. Capitaine de dragons en 1790, il fut employé quelq. temps dans la diplomatie, mais il ne tarda pas à rentrer dans la carrière militaire; et nommé lieut.-colonel de cavalerie en 1792, il fit la campagne sur le Rhin, contribua beaucoup à la prise de Spire, et fut chargé de commander la cavalerie d'avant-garde à l'affaire de Harcheim. Sa conduite brillante lui valut le grade de chef de l'état-major-général, mais il fut presque aussitôt destitué comme noble et mis en prison; il y resta peu, mais ce ne fut qu'en 1795 qu'il parvint à se faire rétablir dans son grade, et le même jour il fut nommé chef du bureau topograph. du ministère de la guerre. Peu de temps après, il fut élevé au grade de général de divis. et chargé par le direct. de surveiller Bonaparte, dont les victoires brillantes lui portaient ombrage. Mais deviné par Bonaparte, il le servit de tous ses moyens, attacha son nom au traité de Campo-Formio, et signa le traité de paix entre la république et le roi de Sardaigne. De retour en France, le directoire, mécontent de sa conduite, le mit à la retraite, et il était encore sans fonct. au 18 brumaire. Rappelé au bureau topographiq., il fut fait peu de temps après chef du dépôt de la guerre, puis commandant du départem. de la Meurthe, et nommé ambassadeur auprès du jeune roi d'Étrurie. En quittant ce poste, il fut admis au conseil-d'état et créé secrét. de cabinet. Dans la campagne de 1805, il demanda du service actif, passa le Rhin avec l'armée, assista à la bataille d'Ulm, et fut fait gouvern. de Vienne; l'année suiv. il prit part à la bataille d'Iéna, fut nommé gouvern. d'Erfurt, puis de Berlin, se montra ferme et modéré dans cette place importante, et s'acquit par-là des droits à la bienveillance de l'empereur. Il reçut en 1807 le portefeuille de la guerre, se distingua par son activité, notamment lors du débarquem. des Anglais à Flessingues, et fut à cette occasion créé duc de Feltre. Il continua d'administrer avec le même zèle jusqu'à l'entrée des alliés en France; lorsque Paris fut menacé, il suivit Marie-Louise à Blois, adhéra à la déchéance, et fut créé pair par le roi. Lors du débarquement de l'empereur, il suivit le roi à Gand, fut chargé d'une mission en Angleterre, et de retour en France reprit le portefeuille de la guerre, et fut nommé membre du conseil privé. Sa nouvelle administrat. se signala par des mesures sévères contres les officiers qui avaient

servi l'usurpation. Il signa l'acte d'accusat. contre Ney, et fit instituer les cours prevôtales. Nommé maréchal en 1816, il résigna l'année suivante son ministère, et mourut en 1818 dans sa terre de Neuville, ne laissant qu'une fortune médiocre.

CLARKE (Édouard-Daniel), célèbre voyageur anglais, né en 1768 à Chichester, était petit-fils de Guill. Clarke, auteur du *Traité* des monnaies ; il prit ses grades à Cambridge en 1790; accompagna peu de temps après lord Berwirch dans son tour d'Europe, et fit en 1799, avec M. Crips, un second voyage dans leq. il visita tout le nord de l'Europe, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. De retour en Angleterre en 1802, avec une collection considérable de minéraux, de MSs. et d'antiquités précieuses, il s'occupa de mettre en ordre ses richesses, et fit hommage de la statue de Cérès-Éleusine à la biblioth. de Cambridge et du tombeau d'Alexandre au musée britannique. Plus tard il entra dans les ordres, et fut nommé recteur de Harlton. Une chaire de minéralogie fut créée pour lui, en 1818, à l'université de Cambridge, dont il devint quelq. années après bibliothéc. La rédact. de ses ouvr. partagea le reste de sa vie, avec les fonctions de sa place, et il mourut en 1823 à 54 ans. Outre une dissertat. sur la statue cossale de Cérès, on a de lui, en angl. : *Promenade dans la partie méridionale de l'Angleterre*, le pays de Galles et une partie de l'Irlande, pendant l'été de 1791, Londres, 1793, in-8, fig., très rare. — Le *Tombeau d'Alexandre*, ou dissertation sur le sarcophage découvert à Alexandrie et maintenant au musée britannique, 1805, in-4. — *Marbres grecs* des côtes du Pont-Euxin, de l'Archipel et de la Méditerranée, déposés à la biblioth. de Cambridge, 1809, in-8 et in-4. — *Voyages* dans diverses parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, 1810-23, 6 vol. gr. in-4; Londres, 1816-20, 11 vol. in-8 : cette édit. ne reproduit que les 5 prem. vol. in-4. Les 2 prem. ont été trad. en franç., imprim. impér., 1812, très rare, Paris, 1813, 3 vol. in-8, avec cartes et pl. Ces relations de voyages sont au nombre des plus curieuses et des plus instructives que l'on ait publ. en Angleterre. On peut joindre à cette collection la *Vie* de Clarke par le rev. Wm. Otter, Londres, 1824, in-4.

CLARKE (le docteur Adam), né en 1760 à Magherafelt, en Irlande, se distingua dans sa jeunesse par d'heureuses dispositions qui attirèrent sur lui l'attention de John Wesley, fondateur de la secte des méthodistes, dont il devint un des coadjuteurs. Chargé par le réformateur d'aller prêcher dans div. parties de l'Angleterre, Clarke entouré partout d'une foule immense, eut un succès prodigieux. Cette vie nomade cessa en 1805; il revint à Londres, où, pendant plusieurs années, il se livra à l'étude de la bibliographie, science sur laquelle il publia vers cette époque plusieurs ouvr. importants. En 1807, il fut nommé garde des archives publiques, et fit un rapport fort remarquable sur la compilation et la continuation de ces archives. Quelques années après, il mit le sceau à sa réputation, par la publicat. de son fameux *Commentaire sur les saintes Écritures*, 1810-26, 8 vol. in-4. Ses immenses travaux ne lui permettaient plus, depuis long-temps, de prêcher; mais il surveillait les progrès du méthodisme dans toutes les parties du monde. Comme prédicateur, Clarke avait un talent remarquable; comme savant, il est peu d'hommes qu'on puisse lui comparer pour l'étendue des connaissances, surtout dans les langues sacrées et orientales. Il mourut le 26 août 1832, à l'âge de 72 ans.

CLARKSON (David), théol. anglais, mort en 1687, à l'âge de 66 ans, s'était livré spécialement à l'étude des antiquités ecclésiast. Il a écrit un *Traité sur l'état primitif de l'épiscopat*, Londres, 1681, in-4, et un autre *sur la liturgie*, 1689, in-8 : tous deux ont été réunis dans une traduct. franç. imprim. à Amsterdam, 1716, petit in-8. Ses *Sermons* ont été publ. après sa mort, un vol. in-fol. Le célèbre Tillotson fut son élève.

CLARUS (Julius), célèbre jurisconsulte, né en 1525 à Alexandrie, reçut le laur. doctoral à Pavie en 1550, et la même année fut nommé par le roi d'Espagne sénat. à Milan; il mérita la confiance et l'estime de Philippe II, et rendit à ce prince des services importants dans l'administrat. de ses états d'Italie. Appelé à Madrid avec le titre de conseill.-d'état, il revenait en Italie, chargé d'apaiser les troubles qui venait d'éclater à Gênes, lorsqu'il mourut à Saragosse, à 50 ans. Son corps fut rapporté à Milan, et inhumé dans l'église des Mineurs, où il s'était préparé un tombeau. Ses ouvrages, dont le plus important est intitulé : *Receptarum sententiarum opus*, ont été accueillis et imprim. plus. fois avec des comment. L'édit. la plus récente est de Genève. Un ouvr. moins connu de Clarus est un *Tr. de morale* qu'il avait composé en espagnol et qui fut trad. en italien par Buonlanti sous ce titre : *Ammaestramenti sopra el ben vivere*, etc., Florence, 1582, in-12.

CLAUBERG (Jean), philosophe, né en 1622 dans le duché de Berg, fut l'un des prem. qui propagèrent en Allemagne la philosophie de Descartes. Nommé profess. à Herborn, puis à Édimbourg, il y mourut en 1665. Ses *OEuvres philosophiques*, précéd. de sa *Vie* par J.-Ch. Hennius, ont été publ. par J.-Th. Schalbruch, Amsterdam, 1693, 2 vol. in-4. On y distingue sa *Logica vetus et nova*, dont il existe une jolie édition elzévirienne, Amsterd., 1658, in-12. Clauberg s'occupa d'un ouvrage très curieux : *De causis linguæ germanicæ;* mais il n'en a publ. qu'un fragment sous ce titre : *Ars etymologica Teutonum et philosophiæ fontibus derivata*, Duisbourg, 1663, in-8, inséré dans les *Collectan. etymologic.* de Leibnitz.

CLAUDE Ier (Tibérius-Drusus-Claudius, surn. *Germanicus* et *Britannicus*), empereur romain, fils de Drusus, oncle et successeur de Caligula, naquit à Lyon l'an de Rome 744. Les soldats le saluèrent empereur après le meurtre de Caligula, et le sénat, trop faible pour s'opposer à cette élect. qu'il n'approuvait point, la confirma l'an 794 (de

J.-C. 41). Des actes de justice signalèrent les commencem. de son règne; mais bientôt Pallas, Narcisse, Calixte, ses affranchis, et Messaline, sa femme, s'emparèrent des rênes de l'état. L'imbécile Claude n'ouvrit les yeux sur les extravag. de l'impératrice qu'au moment où elle se disposait à épouser publiquement Silius. Agrippine, nièce de Claude, prit la place de Messaline; mais, craignant le même sort, elle empoisonna son époux, le 13 octobre de l'an de Rome 808 ou 54 de J.-C. La conquête de la Bretagne, la construction d'un port à l'embouchure du Tibre pour faciliter l'approvisionnement de Rome, l'agrandissement de la ville, l'achèvement d'un aquéduc commencé par Caligula, sont les seuls faits de Claude qui méritent d'être cités.

CLAUDE II (Marcus-Aurélius-Flavius-Claudius, surnommé *le Gothique*), empereur romain, successeur de Gallien, naquit en Illyrie ou en Dalmatie l'an de J.-C. 214. Sous les règnes de Dèce, de Valérien et de Gallien, il s'éleva du grade de tribun des soldats, au commandem. génér. du Péloponèse et de l'Illyrie, et fut chargé de la guerre contre les Goths. Après l'assassinat de Gallien, il fut élu empereur par l'armée. Sa justice et la sagesse de son administration réparèrent les maux que son prédécesseur avait faits; il battit Auréole qui s'était révolté et prétendait au trône, délivra l'empire attaqué tout à la fois par Tétricus, qui avait soulevé la Gaule et l'Espagne, et par les Goths qui ravageaient les provinces de l'Asie-Mineure. A leur approche, les Barbares se retirèrent dans la Macédoine; mais il les poursuivit, remporta sur eux une victoire signalée à Naïssus (Nassa) dans la Servie, leur tua 50 mille hommes et détruisit entièrem. leur flotte. Il mourut peu de temps après à Sirmium l'an 270, victime d'une contagion qui régnait dans son armée.

CLAUDE (St), 23ᵉ ou 29ᵉ év. de Besançon, vers le milieu du 7ᵉ S., appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Haute-Bourgogne. Les réglements qu'il établit dans son diocèse, les efforts qu'il fit pour y ranimer le goût des lettres et la pratique des vertus chrét., le placent au rang des prélats les plus distingués qui aient gouverné l'église de Besançon. Il mourut vers l'an 697. Son corps, retrouvé au 13ᵉ S., a été l'objet de la vénération des fidèles jusqu'en 1794. La *Vie* de ce prélat, par un contempor., est imprimée dans le rec. de Bollandus, au 6 juin, avec les éclaircissements de P.-Fr. Chiflet, sous le titre d'*Illustrat. S. Claudian*. On a plusieurs autres *Vies* de St Claude en franç. et en ital.

CLAUDE, év. de Turin, était Espagnol d'origine. Disciple de Félix d'Urgel, il acquit une connaissance approfondie des livres saints. On a de lui des *Comment.* MSs. sur le Lévitique, sur le livre de Ruth et sur d'autres parties de l'Écrit.; un écrit intit. : *Exposition de l'épître aux Galates*, et une *Apologie contre Théodomir*, qui l'avait accusé d'être iconoclaste. Cet ouvr., dans leq. Claude attaquait le culte de la croix, fut réfuté par Jonas, év. d'Orléans, par Dungal, moine de St-Denis, et en 825, peu de temps après la mort de son aut., condamné par le concile de Paris. — Claude, aut. d'une chron. *Juxta hebraicam sacrorum codicum veritatem*, écrite en 714 et impr. en 1657 dans la *Nova biblioth. manuscript.*, était aussi, suivant le P. Labbe, év. de Turin.

CLAUDE, artiste français, fort habile dans l'art de peindre sur verre, né vers 1470, fut appelé en Italie par le Bramante, architecte de Jules II, pour orner les vitraux du Vatican de sujets historiques. Claude, aidé par un frère dominicain nommé Guillaume, termina ce prem. travail, et peignit ensuite dans l'église de Santa-Maria del Popolo deux vitraux représentant des sujets tirés de l'hist. de la Vierge. Les prem. ont été brisés par les impériaux en 1527; les seconds étonnent encore par la vivacité des couleurs. Les travaux de ces artistes, à une époque où ce genre était peu connu en Italie, donnent à la France le droit de revendiquer la gloire de l'invention de la peinture sur verre.

CLAUDE (Jean), célèbre ministre protestant, né en 1619 à la Sauvetat dans l'Agénois, étudia la philos. et la théol. à Montauban, et fut reçu ministre en 1645. Après avoir gouverné les Églises de la Teyne et de St-Afrique, et exercé les fonctions de pasteur à Nîmes pendant huit années, Claude se vit frappé d'interdiction, sous prétexte qu'il s'opposait à la réunion projetée des calvinistes à l'Église catholique : il vint à Paris et fut attaché au consistoire de Charenton depuis 1666 jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685, époque à laquelle il fut forcé de se retirer en Hollande. Il y fut honorablem. accueilli par le prince d'Orange qui lui assigna une pension, et mourut à La Haye en 1687. Claude a été sans contredit le plus subtil et le plus éloquent théol. protestant de son temps; ses controverses avec Bossuet, avec Nicole et avec Arnauld, prouvent une grande facilité d'élocution et une force de raisonnement, digne de tels adversaires. On a de lui un grand nomb. d'ouvr. de controverse, de *Tr. de théol.* et de *Sermons*. Parmi ses nomb. ouvr. nous citerons : *Réponse aux deux Traités intit. : la Perpétuité de la Foi*, 1665, in-8; 1667, in-12. — *Réponse au livre du P. Nouet sur l'eucharistie*, Amst., 1668, in-8. — *Réponse au livre de M. Arnauld : la Perpétuité de la foi de l'Église catholique*, 1670, in-4, 1671, 2 vol. in-8. — *Défense de la Réformation*, 1673, in-4, 1680-1683, 2 vol. in-18. — *Réponse au livre de M. de Meaux, intit.: Confér. avec M. Claude*, 1683, in-8 et in 12. Niceron donne la liste de ses ouvr, tom. IV de ses *Mém.*; mais elle est incomplète. Un *Abrégé de la vie de Claude* a été publ. par Ladevèze, pasteur à La Haye, Amsterdam, 1687, in-12. — Claude (Isaac), fils de Jean, né en 1653 à St-Afrique, exerça quelq. temps le ministère en France, et fut ensuite appelé à La Haye, où il mourut past. de l'église wallonne en 1695. On lui doit des édit. de plus. des écrits de son père et une nouv. galante intit. : *le Comte de Soissons*, Cologne, 1699,

in-12; 2e édit., 1706. C'est, dit-on, l'hist. vérit. du comte de Soissons, tué en 1641 sous les murs de Sedan. — CLAUDE (Jean-Jacques), son fils, né à La Haye en 1684, cultiva d'abord la littérat., et composa fort jeune deux dissertat. qui plus tard ont été réunies sous ce titre : *Claudii dissertat. de salutationib. veterum, cui addita est diatriba de nutricibus et pædagogis*, Utrecht, 1702, in-12. Ce petit vol. est rare. Il étudia ensuite la théol., fut nommé pasteur à Londres, et mourut en 1712, à 28 ans. Le recueil de ses *Sermons sur l'unité sainte* a été publ. par son frère, Genève, 1724, in-8. Une *Vie* qu'il avait composée de David Martin, son tuteur, est impr. dans le tom. XXIe des *Mém.* de Niceron.

CLAUDE D'ABBEVILLE (CL. FOULLON, plus connu sous le nom de P.), capucin fut l'un des quatre mission. qui partirent en 1612 avec Razilly, lieut.-gen. du roi aux Indes-Occid., pour former un établissement au Brésil. Dès que la mission fut établie, il revint en France solliciter des secours. Son âge ne lui permit pas de retourner au Brésil, et il passa le reste de sa vie à Paris, où il mourut en 1632. C'est le P. Claude qui avait fait bâtir le couv. de son ordre à Abbeville, et il en était gardien en 1606. On doit à ce bon religieux, l'*Hist. de la mission des PP. capucins à l'île de Maragnan et terres circonvoisines*, etc., Paris, 1614, in-12. Quoique crédule, l'auteur est si exact et si judicieux, que Buffon et Bernardin de Saint-Pierre le citent avec confiance. La *Vie de Ste Colette, vierge de l'ordre de Ste Claire*, Paris, 1619, in-12, et 1628, in-8, n'est point du P. Claude, mais d'un de ses confrères, le *P. Silvère d'Abbeville*, bon prédicateur, dont le nom de famille était *Boutard*.

CLAUDE DE FRANCE, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, née à Romorantin en 1499, fut fiancée en 1506 à François de Valois (François Ier) et mariée à ce prince le 14 mai 1514. Le duché de Bretagne, les comtés de Blois, de Coucy, de Montfort, d'Étampes, d'Ast, et des droits au duché de Milan, constituèrent la dot de cette princesse. Ses vertus et sa douceur fixèrent pendant dix années l'inconstance de son époux et lui méritèrent le surnom de *bonne reine*. Elle mourut au château de Blois en 1524, laissant sept enfants, 3 princes et 4 princesses.

CLAUDE DE FRANCE, duchesse de Lorraine, née à Fontainebleau en 1547, était le 7e enfant de Henri II et de Catherine de Médicis; elle fut mariée en 1558 à Charles II, duc de Lorraine, dont elle eut une illustre postérité. Cette princesse mourut en 1575, à 28 ans, et fut enterrée dans l'église des cordeliers à Nancy.

CLAUDER (GABRIEL), méd., né dans la Saxe en 1633, interrompit ses études pour satisfaire sa passion des voyages, parcourut la Hollande, l'Angleterre, l'Italie, la Bohême et la Saxe, examinant avec soin les product. naturelles, et visitant les plus célèbres univ., ainsi que les établissements scientifiq., et de retour à Leipsig, y reçut le laur. doctoral en 1661. Nommé peu de temps après médecin de la duchesse de Saxe, puis des ducs Frédéric-Guillaume et Ernest Pie, il refusa les offres brill. du marquis de Brandebourg pour l'attirer à Berlin, passa le reste de sa vie à faire des expériences ou rédiger ses observations, et mourut en 1691. Il croyait à la pierre philosophale, et a fait un livre dans lequel il démontre qu'un chrétien peut la chercher sans scrupule. De ses écrits assez nombreux, le plus remarquable est un *Traité de la méthode d'embaumer les corps* (en lat.), Altembourg, 1679, in-4. Les procédés qu'il indique pouvaient offrir quelq. avantages avant la découverte des injections. — CLAUDER (Frédéric-Guillaume), méd., neveu et gendre du précéd., a écrit l'*Éloge* de son oncle et composé des *dissert.* qui ont été insérées dans les *Éphémérides* de l'académie des curieux de la nature dont il était membre comme son beau-père. — CLAUDER (Jean-Chrétien), fils de Gabriel, suivit la même carrière que son père, et publia quelques opuscules, entre autres : *Physiologia pulsûs*, Iéna, 1689, in-4. — CLAUDER (Chrétien-Ernest), membre de l'acad. des curieux de la nature et médec., est connu comme aut. de plus. écrits dans lesquels il a consigné des observations singulières; les principaux sont : *Gorgonea metamorphosis, seu mirabilis calculi humani historia*, etc., Chemnitz, 1728, in-4, observ. d'un calcul qui, ayant percé l'urètre, était tombé dans le scrotum. — *Praxis medico-legalis*, etc., Altembourg, 1736, in-4. — *De vomitu sanguineo-carnoso rarissimo lethali*. — *De lapide vesicæ admirandæ magnitudinis excreto, superstite muliere.*

CLAUDIA, fille de Néron et de Poppée, dont la naissance fut célébrée par des fêtes et des jeux, et par l'érect. d'un temple à la Fécondité, reçut de son père le surnom d'*Augusta* ainsi que l'impérat.; mais bientôt la mort ayant ravi cette princesse, Néron lui consacra un temple et fit frapper une médaille où elle a le titre de *Diva*.

CLAUDIA (ANTONIA), était fille de l'empereur Claude. Son prem. mari, Cnéius-Pompéius, fut mis à mort par ordre de Messaline; et le second, Sylla-Faustus, fut assassiné par ordre de Néron. Elle-même fut condamnée à mort pour avoir refusé d'épouser ce tyran après la mort de Poppée.

CLAUDIEN (CLAUDIUS), poète latin d'Alexandrie, en Égypte, florissait sous le règne de Théodose et sous celui de ses fils, Arcadius et Honorius. Sans être un poète du prem. ordre, Claudien fut un prodige pour son siècle. Stace et Silius Italicus, qui l'avaient précédé de si loin, n'ont pas, à beaucoup près, son harmonieuse élégance, et s'il n'a pas toujours la force d'idées de Lucain, il est peut-être son égal pour la diction. Scaliger lui fait un mérite particulier d'avoir su racheter par la pureté du style et la richesse de l'expression la pauvreté de la plupart des sujets qu'il a traités; presque tous ses poèmes, en effet, sont ou des panégyriques ou des satires consacrés à célébrer ses maîtres ou à flétrir leurs ennemis. Claudien eut le rare bonheur de jouir de sa célébrité, et

de voir ériger sa statue sur le forum de Trajan, avec une inscript. dont le sens est que Claudien réunissait en lui le génie de Virgile et la muse d'Homère : exagération qui prouve du moins que, dans ce siècle même, le talent trouvait encore des appréciateurs et des récompenses. Après la chute de Stilichon, son héros, il s'éloigna de la cour, et passa le reste de sa vie dans un loisir studieux. Heinsius, Burmann, et surtout J. Math. Gessner, ont rendu d'insignes services à Claudien, soit par d'heureuses correct. dans le texte, soit par leurs savants *Comment.* M. Koënig a publ. à Leipsig, en 1808, le prem. vol. d'une édition critique : on ignore par quel motif il s'est arrêté au milieu de son entreprise : au surplus, elle a été poursuivie et terminée avec succès par M. Artaud, dans la collect. des *Classiques latins* de Lemaire, Paris, 1824. Les *OEuvres* de Claudien ont été trad. en prose par de la Tour, Paris, 1798, 2 vol. in-8, par MM. Heguin-Deguerle et Alph. Trognon, 1830, 2 vol. in-8, dans la collect. de M. Panckoucke ; et en vers par Delteil, 1832, in-8. M. Michaud, de l'Académie française, a donné une imitation en vers de l'*Enlèvement de Proserpine*, à la suite du *Printemps d'un proscrit*. Ce morceau avait été trad. en prose par Merian, Berlin, 1777, in-8. — *La Chute de Rafin* a été trad. (par Ronsin), Bouillon, 1780, in-8, et par le marq. de Sy, 1811, in-8.

CLAUDIN, musicien, né à Valenciennes, fut l'un des plus habiles composit. de son siècle, et n'était pas moins distingué par la manière dont il jouait des instrum. alors en vogue. Il fut aimé de Henri III, qui le nomma composit. de sa chambre. Il a donné plus. livres de *Mélanges*, des *Chansons*, des *Psaumes*, etc.

CLAUDINI ou CHIODINI (Jules-César), méd., l'un des plus célèbres prof. de l'université de Bologne, sa patrie, mort en 1618, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr., de traités et de dissertations, dont la plupart jouissent encore aujourd'hui de l'estime des praticiens. Les plus remarquables sont : *consultationes medicinales*, Venise, 1606, in-fol. ; Turin, 1628, in-4. *De crisibus et diebus criticis tractatus*, etc., Bologne, 1612, in-fol. ; Bâle, 1620, in-8 ; divers *Traités* publiés séparément, puis réunis par son fils, Franç. Claudini, sous ce titre : *de Ingressu ad infirmos*, etc., Turin, 1627, in-4. On distingue particulièrem. celui où il trace la marche que doit suivre le médecin dans ses visites et ses consultations.

CLAUDIUS-PULCHER (Publius), consul, l'an de Rome 505, fit la première guerre punique, et fut battu, dit-on, par Asdrubal, dans une bat. navale où les Romains perdirent 8,000 hommes, 20,000 prisonn. et 93 vaisseaux. Le peuple attribua cette défaite à l'impiété de Claudius, qui avait méprisé les auspices ; il fut forcé d'abdiquer et mis en jugement. On ignore s'il fut condamné ; l'histoire ne fait plus de lui aucune mention. — Claudius-Pulcher (Appius), consul, l'an de Rome 699, augure et gouvern. de Cilicie, se distingua par ses talents oratoires et par ses connaissances dans le droit augural, le droit public et les antiquités. Cicéron, son successeur dans le gouvernement de la Cilicie, trouva que Claudius s'était conduit avec peu d'intégrité, mais il crut devoir ménager un homme qui d'ailleurs avait déja rendu des services et pouvait en rendre encore. Aussi, lorsque Claudius fut accusé d'exaction, il s'empressa de lui offrir de le défendre ; nommé peu après censeur, il en exerça les fonctions avec une grande sévérité. Il périt dans la guerre civile.

CLAUSBERG (Christlieb), mathémat. allem., né en 1689, quitta la relig. juive et se fit baptiser. Ses leçons d'hébreu rabbinique, de calcul et d'arithmétique appliquée au commerce, l'ayant fait connaître avantageusem., il fut appelé à Copenhague, nommé contrôleur de la caisse particulière du roi, conseiller-d'état et chargé de l'éducation du prince royal. Clausberg mourut en 1751, laissant la réputation du meilleur calculateur de son temps. Il a publié plusieurs ouvr. de mathématiques remarquables par les méthodes abrégées qu'il indiquait, et surtout par l'exact. des calculs ; le plus important est intitulé : *Arithmétique démonstrative*, Leipsig, 1795, 4 vol. in-8, 5e édit. ; ouvr. classiq. en Allemagne et dont on ne connaît point de trad. française.

CLAUSEL (Jean-Baptiste), conventionnel, né dans le Roussillon, adopta les principes de la révolution avec chaleur, fut nommé par le départ. de l'Arriège député à l'assemblée législ., puis à la convent., où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Pendant la terreur, il siégea constamment avec les hommes les plus exagérés, provoqua l'arrestation des membres de l'assemblée constituante, la confiscation des biens de Mme du Barry et le rappel des députés nobles en mission. Après le 9 thermidor, il entra au comité de sûreté générale, et parut un instant vouloir revenir à des opinions plus modérées ; mais lorsqu'il vit les suites de la réaction, il combattit violemment toutes les mesures qui pouvaient la favoriser, demanda la révocation du décret qui suspendait la vente des biens des condamnés et l'institution des fêtes décadaires. Mais aux journées de prairial, il se prononça avec beaucoup d'énergie contre les factions, quoiqu'il eût demandé quelque temps auparavant le maintien de la constitution de 1793. A la fin de la session, il entra au conseil des anciens, où il continua de se montrer fort exalté dans ses discours ; l'un des défenseurs du directoire au 18 fructidor, il obtint à l'expiration de ses fonctions une place dans la comptabilité, et mourut en 1804.

CLAUSIER (Jean-Louis), médecin, né dans la Bavière, fut reçu bachelier en 1738, à la faculté de Paris, s'occupa moins de la pratique de son état que de l'étude des théories chimiq., et mourut vers 1750. Il a trad. de l'allem. *l'Introduct. à la chimie*, de Rothe, 1741, in-12, et de l'anglais la *Pharmacopée universelle*, de Quincy, 1749, in-4, et fait à ce dernier ouvr. des additions utiles.

CLAVAREAU (Nicolas-Marie), architecte, né

Digitized by Google

à Paris en 1757, fut successiv. archit. de l'hôpital de la Charité, contrôleur des bâtiments de l'Hôtel-Dieu, et archit.-adj. des hospices civils. Il mourut à Arras en 1816. *La façade de l'Hôtel-Dieu de Paris, l'École de médecine clinique* de la rue des Sts-Pères et l'*Hôpital d'Arras* suffisent pour illustrer cet artiste. Mettant à profit les leçons d'une longue expérience, il a publié *Mémoire sur les hôpitaux et hospices civils de Paris*, 1805, in-8, fig. Cet ouvr., accompagné des plans des édifices que Clavareau avait construits ou projetés, n'offre pas moins d'intérêt que le rapport de Tenon à l'acad. des sciences, sur la même matière, et dans lequel il a beaucoup puisé.

CLAVE (Étienne de), méd. à Paris, au milieu du 17e S., a composé plusieurs *Traités de chimie*, oubliés du vivant même de leur auteur, quoiqu'il y attaquât la philosophie d'Aristote et les alchimistes qui jouissaient alors d'une gr. faveur. Son livre intitulé : *Paradoxes* ou *Traités des pierres et pierreries*, Paris 1635, in-8, est encore recherché des curieux.

CLAVELLI (D. Bernard), d'Arpino, royaume de Naples, né vers 1560, bénédictin de la congrég., du Mont-Cassin, consacra ses loisirs à la recherche des antiq. de sa ville natale, patrie de Marius et de Cicéron, et en publ. le fruit sous ce titre : l'*Antica Arpino*, Naples, 1624, in-4.

CLAVENA (Nicolas), pharmacien à Belluno, (état de Vénise), né vers la fin du 16e S., est connu par des recherches botaniques sur les Alpes et les montagnes de l'Italie, et par la découverte d'une plante à laquelle on a donné le nom *d'Achillea Clavenæ*. Il ignorait que cette plante eût été décrite par Lécluse, et c'est à tort qu'il la classe dans la famille des absinthes ; mais il en découvrit les propriétés particulières et se fit donner un privilége pour les remèdes qu'il en tirait. Il a publié : *Historia de absinthio umbellifero ;* les édit. de Venise, 1610 et 1611, in-4, sont augment. de l'*Historia scorzoneræ italicæ* — Clavena (Jacques-Antoine), parent du précéd., protonotaire apostolique, chanoine et doyen du chapitre de Trévise, a tiré de l'*Histoire des plantes*, par Dalechamp, une nomenclat. alphabét. des plantes et de leurs vertus, qu'il publia sous le titre de : *Clavis Clavenæ aperiens naturæ thesauros*, etc., Trévise, 1648, in-fol.

CLAVER (Pierre), jés. espag., missionn. aux Indes-Occidentales en 1610, mort à Carthagène en 1654, se consacra au soulagement des esclaves nègres, des prisonniers et des pauvres. Un décret de Benoît XIV, en 1747, déclara que Claver avait possédé les vertus théologales et cardinales à un degré héroïque. Le P. Fleuriau, jés., a écrit en français la *Vie de Claver*, 1751, in-12.

CLAVERET (Jean), avoc. et aut. comique, né à Orléans, mort à Paris en 1666, n'est connu que par sa jalousie ridicule contre Corneille, et quelq. pièces de théâtre au-dessous du médiocre, telle que : *l'Esprit fort*, coméd. en 5 actes et en vers, 1637, in-8. — *L'Écuyer, ou les Faux nobles mis au billon, comédie du temps, dédiée aux vrais nobles de France*, 1665, in-12. — *Le Ravissement de Proserpine*, trag. en 5 actes, 1639, in-4, et d'autres pièces inédites. Dans le *Ravissement de Proserpine*, pièce qui fut jouée immédiatement après *les Horaces*, l'aut., pour conserver l'unité de lieu, partagea le théâtre en trois étages, de sorte que la scène se passe en même temps au ciel, dans la Sicile, et aux enfers. Les novateurs modernes n'ont encore rien imaginé de mieux. On doit encore à Claveret une traduct. de *Valère-Maxime*, Paris, 1647, in-8, réimpr. plus. fois.

CLAVERGER (Jean), avoc. au parlement de Paris, conseiller et maître des requêtes de la reine Marguerite de Navarre, publia en 1624 un *Recueil de poésies françaises*, faibles productions de sa jeunesse. Il avait écrit une *Vie d'Aristomène, général des Messéniens*, et une *Vie de Saladin ;* ces deux ouv. furent détruits dans le pillage de sa bibliothèque, pendant les troubles de la Ligue.

CLAVERS (Henri), recteur de l'univ. de Louvain, s'opposa avec une énergie remarquable à la destruction de ce corps, en 1788 ; sa résistance attira sur lui des persécutions de toute espèce. Il mourut en 1790, à 55 ans. La notice nécrologique sur Clavers retrace l'état de détresse de cette école célèbre.

CLAVES (Gaston LEDOUX de). — V. Dulco.

CLAVIER (Étienne), sav. helléniste, né en 1762 à Lyon, sut accorder l'étude des langues, de la jurisprudence et de l'histoire, et tira de cette alliance un immense avantage. Pourvu en 1788 d'une charge de conseiller au Châtelet, il fut depuis juge à la cour criminelle du dép. de la Seine, et sans négliger ses devoirs de magistrat, trouva le loisir de cultiver les lettres avec succès. En 1809 il remplaça Dupuis à la classe d'hist. de l'Institut. Il ne fut point compris dans la réorgan. de l'ordre judiciaire en 1811 ; mais l'ann. suiv. il fut nommé profess. d'hist. au collége de France, et mourut en 1817. Lors du procès de Moreau, dont il était un des juges, Clavier, sollicité de condamner l'illustre général à qui le prem. consul ferait grâce, fit cette belle réponse : *Et à nous, qui nous la fera ?* Outre plus. *Mémoires*, dans le recueil de l'Instit. et l'édit. des *œuvres de Plutarque*, trad. d'Amyot, avec les notes de Brottier et Vauvilliers, 1801-1806, 25 vol. in-8, on lui doit la trad. de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1805, 2 vol. in-8 ; et celle de la *Descript. de la Grèce*, par Pausanias, 1814-21, 6 vol. in-8, dont les derniers vol. ont été revus par Coray et par Paul-Louis Courier son gendre ; enfin il a publ. *l'Histoire des premiers temps de la Grèce*, 1809, 2 vol. in-8 ; 1822, 3 vol. in-8 ; deuxième édit. corrigée et augment. ; et *Mémoires sur les oracles des anciens*, 1818, in-8. Dacier a prononcé son éloge à l'Institut.

CLAVIÈRE (Étienne de), en latin *Claverius* et *Claviger*, né à Bourges, avoc. au parlem. de Paris, mort en 1622, est auteur de plus. ouvr. écrits en latin, *sur les Antiquités de la France et du Dauphiné ; sur l'abominable assassinat de Henri-le-*

Grand ; on lui doit encore un poème latin dans le style de Claudien, publié en 1619 sous le titre de *Ceres legifera* ; des *Notes sur Martial*, édit. de Paris, 1617, in-fol. ; une édit. de Claudien, Paris, 1602, in-4 : il y a joint des *notes* qui ont quelque mérite, c'est d'ailleurs le meilleur de ses travaux; et une de *Perse*, avec un long comment. 1607, in-8.

CLAVIÈRE (ÉTIENNE), banquier genevois, né en 1735, fut chassé de sa patrie par les discordes civiles, et vint à Paris, où il fit d'abord quelques opérations de banque. A la révolution, il se lia avec Mirabeau, et lui fut très utile pour traiter les questions financières et dans ses attaques contre Neker. En 1791, il fut nommé, par les électeurs de Paris, suppléant à l'assemblée législative, et porté, en 1792, au ministère des finances, par l'influence de Brissot et de son parti, dont il partagea les destinées. Après le 10 août, Clavière devint membre du conseil exécutif; mais lorsque les Girondins eurent été renversés au 31 mai 1793, Clavière, leur ami, se vit en butte aux dénonciations des jacobins et de la commune de Paris. Arrêté le 2 juin, et décrété d'accusat. le 9, son supplice fut cependant différé jusqu'au mois de décembre. Le 8, ayant su qu'il devait paroître le lendemain au tribunal révolution., il s'enfonça pendant la nuit un long couteau dans la poitrine. Sa femme s'empoisonna deux jours après. Clavière a pub. beaucoup d'articles dans les journaux patriotes, et quelq. *brochures* sur les *finances*, dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Quérard ; enfin il a eu part au livre int. : *de la France et des États-Unis*, qui forme le 3e vol. du *Nouv. Voyage dans les États-Unis*, par Brissot.

CLAVIGERO (FRANÇOIS-XAVIER), jésuite, né au Mexique vers 1720, a composé un ouvr. fort curieux sur l'histoire, les mœurs, les coutumes, les arts, les sciences et la langue de cette contrée, avant et depuis l'invasion des Espagnols. Clavigero avait employé trente-six années à parcourir sa patrie et à recueillir des matériaux ; lors de la suppression de la comp. de Jésus, il se retira à Césène, et y publia le fruit de ses travaux sous le titre de *Storia antica del Messico*, etc., Césène, 1780-81, 4 vol. in-8, avec des fig. et un plan de la ville de Mexico : cet ouvr. a été trad. en anglais par K. Cullen, Londres, 1787, 2 vol. in-4 ; en allem. (abrégé), Leipsig, 1789, 2 vol. in-8, et en espagnol, Londres, 1826, 2 vol. in-8.

CLAVIGNY (JACQUES DE LA MARIOUSE DE), chanoine de Bayeux, mort dans cette ville en 1702, a publ. : *Vie de Guillaume-le-Conquérant*, Bayeux, 1675, in-12.—*Prières tirées des psaumes que David a faits pour lui, comme roi*, 1690 in-12. — *Traité du luxe, selon les sentiments de Tertullien, St Bazile et St Augustin*, et dissertation *sur l'Esprit des psaumes dont l'Église se sert aux vêpres du dimanche*.

CLAVIJO (RUY-GONSALES de), fut ambassadeur de Henri III, roi de Castille, auprès de Tamerlan, en 1403. Tout en s'acquittant de sa mission, Clavijo visita la Sicile, l'île de Rhodes, Constantinople, Trébisonde, l'Arménie, le nord de la Perse et le Khoraçân, observant avec soin ces différentes contrées, et traçant avec justesse l'état où elles se trouvaient à cette époque. Son journal a été publié à Séville en 1582, sous ce titre : *Historia del gran Tamerlan, e Itinerario y enarracion del viage, etc.*, réimprimé à Madrid en 1782.

CLAVIJO-Y-FAXARDO (don JOSEPH), littér. espagnol, né dans les îles Canaries, vers 1730, vint jeune à Madrid où quelq. talents et un extérieur agréable lui valurent des protect. puissantes. La publication de *Pensador*, journal dans le genre du *Spectateur* d'Addison, commença sa réputat. comme écrivain, et bientôt après, il fut nommé garde des archives de la couronne. C'est dans cette situation qu'il rechercha la main de la plus jeune sœur de Beaumarchais, puis rompit avec elle au moment de la conduire à l'autel. Instruit de ce qui venait de se passer, Beaumarchais se rend à Madrid, force Clavijo de signer une déclaration par laquelle il reconnait que sa conduite est celle d'un malhonnête homme, et muni de cette pièce, obtient un ordre du roi qui prive Clavijo de sa place et l'exclut des bureaux. L'affaire ne fit cependant alors aucun éclat, et Clavijo put, après le départ de Beaumarchais, reprendre ses habitudes littér. En 1773 il rédigeait le *Mercure* de Madrid. Ce fut l'année suivante que Beaumarchais publia dans le 4e *mémoire* de son fameux procès avec Goozman, sous le titre de *Fragment de mon Voyage d'Espagne en 1764*, le récit de sa conduite avec Clavijo. Ce récit produisit une sensation très vive dans toute l'Europe, et la même année Goëthe en tira le sujet d'une pièce qui fut représentée sur tous les théâtres d'Allemagne. Clavijo n'en resta pas moins chargé de la rédaction du *Mercure d'Espagne*, de 1785 à 1790. Il fit paraître une traduct. de *l'Histoire naturelle de Buffon*, en 12 vol. in-8, qui lui mérita la place de vice-directeur du musée royal. Plus tard, ou dans le même temps, il eut la direction du théâtre de *los Sitios* qu'il conserva plusieurs années, et mourut à Madrid, en 1806, à 76 ans, laissant la réputation d'un littérateur éclairé. Clavijo est le héros de deux comédies françaises, l'une de Marsollier et l'autre de Dorat-Cubières.

CLAVIUS (CHRISTOPHE), jésuite, sav. mathématicien, surn. *l'Euclide du 16e S.*, né à Bamberg, en 1538, vint jeune à Rome, où il professa pendant vingt ans les mathématiques avec le plus grand éclat. Employé par le pape Grégoire XIII à la réforme du *Calendrier*, il fut ensuite chargé de réfuter les objections des protest., surtout celles de Scaliger, de Mæstlin, de Viète et de Lydiat, contre cette réforme. Clavius mourut à Rome, en 1612, à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvr. estimés, écrits en latin, sur différents sujets scientifiques; les plus remarquables sont : *les Éléments d'Euclide, avec des scholies*, Rome, 1574, et une *Explication du Calendrier grégorien*, faite par ordre de Clément VIII, ib., 1603, in-fol. Ses ou-

vrages ont été recueillis à Mayence, 1612, 5 vol. in-fol.

CLAY (JEAN), en latin *Clajus*, philologue, né en 1533, à Herzberg, professa dans divers colléges de Saxe et de Silésie, le grec, l'hébreu, le latin, la musique, la poésie, et exerça le ministère évangélique dans le bourg de Bendeleben, en Thuringe, jusqu'à sa mort en 1592. On a de lui plusieurs ouvr., dont le meilleur et le plus estimé est une *Grammaire allemande*, écrite en latin, Leipsig, 1578, in-8, et Nuremb., 1720, in-12, 11e édit. Il a composé quelq. poëmes en vers allem., entre autres un sur les *Alchimistes ou faiseurs d'or*, Erfurt, 1586, et Amberg, 1598, in-4. Ces ouvr. ont contribué à épurer la langue allemande; sa poésie est vive et plus pure que celle de ses devanciers. — CLAY (Jean), dit *le Jeune*, littérateur, né à Meissen, en 1616, mort en 1656, fonda, conjointem. avec Phil. Harsdorf, l'académie littéraire de Nuremberg, connue sous le nom de l'Ordre des Fleurs de la Pegnitz. On a de lui des *poésies sacrées*, des *tragédies*, des *cantiques*, etc., qui n'ont de remarquable qu'une recherche ridicule dans les idées et dans les expressions.

CLAYTON (ROBERT), sav. théolog., né en 1695, à Dublin, évêque de Killala, de Cork, de Clogher, dut son avancement dans les dignités ecclésiast. au docteur Clarke qui, ayant eu occasion de remarquer son caractère charitable et généreux, le recommanda à la reine Caroline. Clayton avait une modestie telle, que son érudition était presque ignorée; la publication de son *Introduction à l'histoire des Juifs*, trad. en français, Leyde, 1747, in-4, et sa *Défense de la chronologie de la Bible hébraïque*, révélèrent sa profonde érudition. Il a publié d'autres ouvr. de controverse, dont quelq.-uns encoururent les censures ecclésiast., parce que la doctrine de la Trinité s'y trouvait attaquée; mais Clayton mourut en 1758, avant que sa condamnation eût été prononcée.

CLAYTON (JEAN), botaniste angl., né en 1693, rejoignit en 1705 son père, procureur-général dans la Virginie, y pratiqua la médecine, recueillit sur l'histoire naturelle de cette contrée des observations qu'il transmit à la société royale de Londres, et forma un herbier qui servit à Gronovius et Linné pour comp. la *Flora Virginica*, etc., Leyde, 1739 et 1743, 2 parties in-8, et 1762, in-4, avec une carte géographique. Cet ouvr. est le premier qui ait été publ. sur les plantes de la Virginie; un genre nouveau a reçu le nom de *claytonia*. Ce botaniste mourut en 1773, laissant MSs. d'autres ouvr. qui ont été détruits pendant la guerre de la révolut.

CLÉANDRE, *Cleander*, Phrygien d'origine, affranchi de l'empereur Commode, devint son favori l'an 182, après la mort de Perennis, mis à mort pour ses concuss. et ses crimes, désavoués même par son maître. Sans être effrayé de la fin de son prédécess., il vendit toutes les charges, plaça des affranchis dans le sénat, et fit résigner jusqu'à 25 consuls dans la même année. L'empereur, forcé de céder à l'indignation publique, fit trancher la tête à son favori, l'an 190 de J.-C.

CLÉANDRIDAS, général lacédémonien, pendant la minorité de Plistoanax, roi de Sparte, vers l'an 446 av. J.-C., ayant été chargé avec ce roi de faire irruption dans l'Attique, se laissa corrompre par Périclès, et ne remplit pas le but de son expédit. : il fut condamné à mort, mais il trouva moyen de se soustraire au supplice, passa en Italie à la tête de la colonie athénienne qui fonda Thurium, l'an 444 avant J.-C., et, secondé par Gylippe, son fils, protégea ce nouvel établissement contre les attaques des Lucaniens.

CLÉANTHE, de Corinthe, artiste grec que l'on croit antérieur à Homère, est regardé par Pline comme l'inventeur du *dessin ;* Athénagoras, qui donne de plus grands détails sur la naissance de cet art, attribue l'invention du *dessin* à Saurias de de Samos, qui traça sur la terre l'ombre d'un cheval ; la *silhouette* à Craton de Sicyone, qui représentait des figures en noir sur une table blanche; la *plastique*, ou terre incrustée, à Dibutades de Corinthe, et ne regarde Cléanthe que comme un des plus anciens dessinat. — Strabon et Athénée font mention d'un autre *Cléanthe*, de Corinthe, qui orna de plusieurs tableaux le temple de Diane situé sur les bords de l'Alphée.

CLÉANTHE, philosophe stoïcien, né à Assos, ville d'Éolie, vivait 260 ans environ av. J.-C. Après avoir exercé la profess. d'athlète dans sa patrie, il se rendit à Athènes, suivit d'abord les leçons de Cratès, philosophe cynique, puis celles de Zénon, le chef des stoïciens. Loin d'imiter la plupart des philos. de son temps qui mendiaient pour vivre, Cléanthe se livrait aux travaux les plus rudes et les plus pénibles ; cette conduite lui acquit l'estime des Athéniens, qui le jugèrent digne de succéder à Zénon. A l'âge de 70 ans, suivant les uns. de 80 ou même de 99 suivant d'autres, ce philosophe, atteint d'une infirmité assez légère, se laissa mourir de faim. Il avait développé la doctrine de Zénon dans plus. ouvrages dont il ne nous reste que des fragments . le plus remarquable est un *Hymne à Jupiter*, conservé par Stobée, traduit en prose par Bougainville, dans les *Poetæ gnomici* de Brunck, et en vers par Louis Racine.

CLÉARQUE, gén. spartiate dont Xénophon loue les talents milit., commandait quelques vaisseaux dans l'Hellespont vers la fin de la guerre du Péloponèse : après la bataille des Arginuses, il rallia les débris de la flotte à Lampsaque, et fut envoyé au secours de Byzance assiégée par les Thraces; il délivra cette ville, mais il fit massacrer les principaux habitants, et s'empara de l'autorité. Les magistr. de Lacédémone indignés le condamnèrent à mort. Cléarque s'enfuit auprès de Cyrus-le-Jeune, et réunissant les Grecs qui se trouvaient hors de leur patrie, il seconda ce prince dans sa révolte contre son frère. Après la mort de Cyrus, Artaxercès vainq. crut forcer les Grecs à déposer les armes en les privant de leur chef : il attira Cléarque dans son camp, ainsi que 24 des principaux officiers, et

les fit mourir. Les Grecs, révoltés de cette cruauté, s'ouvrirent un passage au milieu de leurs ennemis et s'illustrèrent par une retraite glorieuse.

CLÉARQUE, orateur grec, disciple de Platon et d'Isocrate, était né à Héraclée, ville du Pont. Forcé de fuir sa patrie en proie aux factions, il s'attacha au satrape Mithridate, qu'il trahit ensuite, s'empara de l'autorité suprême à Héraclée, et se fit bientôt détester par ses cruautés et son orgueil. De nombreuses conspirat. furent tramées contre lui; il périt victime de celle qui fut ourdie par Chion, l'an 352 avant l'ère chrétienne, après un règne de 12 années : Satyrus, son frère, lui succéda. Cléarque joignit le goût des lettres à la passion du despotisme; il aimait les savants, et forma une biblioth. considérable dans sa patrie.— Cléarque et Oxatrès, descendants du précédent, et fils de Denys, tyran d'Héraclée, se souillèrent du sang d'Amestris, leur mère, afin de rester seuls maîtres de l'autorité. Mais Lysimaque, roi de Thrace, qui avait épousé Amestris après la mort de Denys, s'empara des deux frères et les livra au supplice en expiation de leur parricide.

CLÉARQUE, de Soles, philosophe péripatéticien, disciple d'Aristote, est souvent cité dans les anc. auteurs comme ayant écrit les *Vies* des hommes illustres. Josèphe lui attribue un *Dialogue sur le Sommeil*, dans leq. Cléarque mettait l'éloge des Juifs dans la bouche d'Aristote; mais Jonsius a prouvé dans son ouvr. *de Scriptoribus historiæ philosophicæ*, que ce dialogue n'était point de Cléarque.

CLÉEF (Joseph van), surnommé *le Fou*, peintre flamand, né à Anvers en 1487, passa pour l'un des plus habiles coloristes de son temps, et eut la gloire de se voir comparer aux meill. peintres de l'Italie. La vanité lui tourna la tête, il mourut fou, après avoir retouché et gâté la plupart de ses productions. — Cléef (Henri van), peintre paysagiste, se distingua par une touche légère et l'harmonie de sa couleur : on ne connaît aucun de ses tableaux; mais on sait qu'il a mis la main à plus. des compositions de Franc-Flore. — Cléef (Martin van), frère du précédent, peintre d'hist. et élève de Franc-Flore, a composé plus. sujets en petit, et a peint des figures dans les tableaux des paysagistes les plus distingués.—Ses quatre fils, Gille, Martin, George et Nicolas, soutinrent dans le même genre la réputation de leur père. — Cléef (Jean van), peintre, né à Vanloo en 1646, élève de Gaspard de Crayer, acheva la plupart des tableaux de son maître, entre autres les cartons de tapisserie commencés à Anvers par ordre de Louis XIV, et orna plusieurs églises de plafonds et de grands tableaux d'autel. Celui qui représente des *Religieuses portant des secours à des pestiférés*, passe pour le chef-d'œuvre de cet artiste. Sa manière large et facile, la richesse et l'intelligence de ses compositions lui ont mérité l'honneur d'être comparé au Poussin. Il mourut en 1716.

CLÉERS (Hugues de), chevalier angevin, employé en 1118 par Foulques V, comte d'Anjou, pour obtenir de Louis-le-Gros sa réintégrat. dans la charge de sénéchal, remplit heureusement cette mission. Le récit de cette négociation, écrite par Cléers lui-même, se trouve dans plus. recueils historiques, notamment dans le t. IV des *Miscellanea*, de Baluze, édition in-8.

CLEGHORN (George), médecin écossais, né en 1716, fut, à 20 ans, nommé chirurgien d'un régim. stationné à Minorque, et, de retour à Londres, s'y fit promptement connaître par ses excellentes observat. sur l'emploi des végétaux acides et du quinquina dans les fièvres. S'étant peu de temps après fixé à Dublin, il fut nommé profess. d'anat. à l'univ. L'un des premiers membres de l'acad. irlandaise pour l'encouragement des arts et des sciences, il reçut en 1777 le titre de correspond. de la société royale de médecine de Paris, et mourut en 1789. On lui doit : *Traité des maladies de Minorque*, 1751 et 1768, in-8, avec un précis de l'histoire naturelle de cette île. Cet ouvrage est très estimé.

CLEIRAC (Étienne), avocat au parlem. de Bordeaux, a publié : *Explicat. des termes de marine employés par les édits et ordonnances de l'admirauté*, 1634. — *Usance du négoce*, 1656, in-4. — *Us et coutumes de la mer*, 1647 in-4; Rouen, 1671. Cet ouvrage a servi de base à la fameuse ordonn. de marine de 1681.

CLÉLAND (Jean), littérat. anglais, né en 1707, fut envoyé fort jeune consul à Smyrne, puis aux Indes-Orientales; des discuss. très vives, et dans lesquelles la raison n'était pas de son côté, l'obligèrent à revenir en Angleterre; sans emploi et sans fortune, il contracta des dettes et fut mis en prison par ses créanciers. Il composa pour se tirer d'affaire : *Mémoires d'une courtisane*, roman licenc. qui fit la fortune de ses libraires, mais qui le perdit pour toujours de réputation. Ce fut en vain que pour se réhabiliter il publia les *Mém. d'un fat* et *l'Homme d'honneur*; il mourut méprisé en 1789.

CLÉLIE, jeune Romaine, était du nombre des otages livrés à Porsenna, roi des Étrusques, lorsqu'il fit la paix avec le sénat, 207 ans avant J.-C. Quelque temps après elle s'enfuit, et traversant le Tibre à la nage, rentra dans la ville avec ses compagnes. Les Romains, fidèles observateurs des traités, la renvoyèrent à Porsenna; mais ce roi, admirant le courage de Clélie, lui rendit la liberté et lui fit présent d'un cheval richement harnaché. Le sénat érigea une statue équestre en l'honneur de cette jeune fille. Ce trait est rapporté diversem. par les historiens, et quelq. critiques le regardent comme fabuleux.

CLÉMANGIS (Matth.-Nicolas de), l'un des plus célèbres écriv. du 14e S., ainsi nommé du lieu de sa naissance, village de Champagne, embrassa l'état ecclésiast. et remplissait en 1393 la place de recteur de l'acad. de Paris. Clémangis fut pendant quelque temps secrét. de l'anti-pape Benoît XIII; soupçonné d'avoir rédigé la bulle d'excommunication lancée contre le roi Charles VI, il fut forcé de s'expatrier, et passa plus. années en Toscane. Il rentra en France, recouvra ses bénéfices, et sur

la fin de sa vie fut proviseur du collége de Navarre, où il mourut après 1431. Ses *ouvr.* furent publ. par Lydius, Leyde, 1613, in-4. Quelq.-uns avaient paru séparément dès le 15e S., tels que : *Tractatus de lapsu et reparat. justitiæ et disputat. super mater. concil. generalis*, impr. à Vienne en Dauphiné, en 1481, in-4. Le seul qui puisse offrir encore quelque intérêt, parce qu'il présente un tableau des désordres du clergé dans ces temps de barbarie est intit. : *De corrupto Ecclesiæ statu liber unus*. Il a eu plusieurs édit.; celle d'Helmstadt, 1620, in-8, due à Jean de Fuchte, passe pour la plus complète. On trouve une traduction franç. de cet ouvr. dans le tome III de la *Biblioth. étrang.*, par Aignan. Le *Journal encyclopéd.* d'octobre 1782, contient *une notice* d'Adry sur *quelq. ouvr. MSs. de Clémangis*, conservés à la biblioth. de Troyes.

CLÉMENCE (Joseph-Guill.), défens. du christianisme, né au Hâvre en 1717, obtint différents bénéfices, entre autres le prieuré de St-Martin de Machecoul, consacra ses loisirs à repousser les attaques des philosophes, et mourut en 1792. On a de lui : *Défense des livres saints de l'Anc.-Testament contre la philosophie de l'histoire*, 1768, in-8. — *Caractères du Messie vérifiés en J.-C. de Nazareth*, 1776, 2 vol. in-8. — *Authenticité des livres tant de l'Ancien que du Nouv.-Testament, démontrée spécialement contre l'aut. de la Bible enfin expliquée*, etc., 1782, in-8, réimpr. par l'abbé Marguet, Nancy, 1826, in-12.

CLÉMENCE DE HONGRIE, reine de France, fille de Charles-Martel, roi de Hongrie, épousa en 1315 Louis X, surnommé *le Hutin*, après qu'il eut répudié Marguerite de Bourgogne. A la mort du roi, en 1316, Clémence était enceinte de 4 mois; on déclara que, si elle accouchait d'un fils, cet enfant succéderait à son père; elle eut en effet un fils nommé Jean, mais qui ne vécut que cinq jours. Clémence se retira à l'hôtel du Temple, et y vécut jusqu'en 1328, environnée de la considération publique. Charles-le-Bel et Philippe-de-Valois lui témoignèrent leur estime en augment. ses revenus, à peine suffisants pour les bonnes œuvres qu'elle ne cessait de pratiquer.

CLÉMENCE-ISAURE, fondatr. des *Jeux-Floraux* à Toulouse au 15e S., y fit renaître le goût des lettres, en offrant une récompense annuelle à l'auteur du meilleur poëme. On a peu de détails sur la vie de Clémence-Isaure; l'époque précise de sa naissance et celle de sa mort sont inconnues; on sait seulement qu'elle vivait en 1478, et qu'en 1513 elle était morte dep. peu de temps. Elle légua à la ville de Toulouse des revenus considérables exclusivement affectés à la célébration des Jeux-Floraux, entre autres la place dite *de la Pierre*, qui produit encore 9 à 10,000 fr. de revenu. L'académie des Jeux-Floraux, dissoute en 1790, reprit ses exercices en 1806. Poitevin-Peitavi, secrétaire perpétuel de cette académie, en a publié l'histoire, sous le titre de *Mém. pour servir à l'histoire des Jeux-Floraux*, Toulouse, 1815, 2 vol. in-8.

CLÉMENCET (D. Charles), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1703 dans le diocèse d'Autun, fut chargé avec D. Durand de continuer la collection des *Décrétales des papes*, entreprit d'exécuter le plan conçu par D. Maur d'Antime, en publ. *l'Art de vérifier les dates*, etc., Paris, 1750, in-4; et, quoique cette 1re édit. laisse beaucoup à désirer, facilita cependant à son successeur D. Clément les moyens de terminer ce grand ouvr., l'un des plus beaux et des plus utiles qui aient été exécutés par les bénédict. En 1756 il donna le 10e, et en 1759 le 11e vol. de l'*Histoire littéraire de la France* (v. D. Rivet); puis, sans discontinuer ce travail, il prépara l'édition des *Œuvres* de St Grégoire de Nazianze (v. ce nom), qu'il ne devait pas voir terminer. Il mourut l'année même où parut le 1er vol., en 1778. On doit regretter qu'un homme si savant et si laborieux se soit trouvé par sa posit. engagé dans les querelles du jansénisme, qui prirent une nouvelle violence alors que les jésuites attaqués par les parlements étaient sur le point de succomber. Toutes les brochures publiées par D. Clémencet dans cette gr. lutte sont aujourd'hui complétement oubliés; mais on recherche encore de lui les ouvrages suivants : *Histoire générale de Port-Royal*, Amsterd. (Paris), 1755-56, 10 vol. in-12. — *Histoire littéraire de St Bernard et de Pierre-le-Vénérable*, Paris, 1773, in-4. On lui doit encore : *Épître dédicat.* et *préface* de l'édition de la Bible de Sabatier, et une *Apologie de St Bernard au sujet des Croisades*, insérée dans les *Querelles littéraires*. Il a laissé MS. une *Histoire littér. de Port-Royal*, 6 vol. in-4.

CLÉMENS (Cassius), sénat. romain, étant menacé de perdre la vie pour avoir pris le parti de Pescennius-Niger, eut la hardiesse de représenter à l'empereur Sévère que Niger vaincu et Sévère vainqueur n'étaient ni plus coupables ni plus innocents l'un que l'autre, puisque tous deux s'étaient armés contre un usurpateur. Cette réflexion lui sauva la vie, l'an de J.-C. 194.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (Titus-Flavius-Clémens), docteur de l'Église, l'un des écrivains les plus éloquents de son temps, était né dans le paganisme, et avait fait ses prem. études à Athènes; il les continua en Italie, se convertit aux leçons de St Pantène, et fut choisi pour remplacer ce catéchiste, que l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, envoyait en mission dans les Indes. Persécuté par l'empereur Sévère en 202, Clément se retira en Cappadoce, puis à Jérusalem et à Antioche, où sa méthode d'exposer des points de morale, communs au paganisme et à la religion chrét., pour arriver par degrés au développement de la doctrine évangélique, lui fit un gr. nombre de prosélytes. Dès qu'il le put sans danger, il vint reprendre ses modestes fonctions à Alexandrie, et il y mourut en 217. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie, de morale et de métaphysique, publiés pour la 1re fois par Victorius ou Vettori, Florence, 1550, in-fol., avec une version latine. La meilleure édit. est celle de Jean Potter, Oxford, 1715, 2 vol. in-fol.

Nicolas Fontaine a traduit en partie, mais peu fidèlement, les *Œuvres* de St Clément, 1696, in-8.

CLÉMENT Ier (St), pape, successeur de St Lin ou de St Anaclet, l'an 67 ou l'an 91, avait été ordonné par St Pierre : on le regarde comme l'auteur de la première miss. des évêques dans les Gaules. Il mourut en l'an 100, et passe pour martyr ; mais on ignore quel fut le genre de sa mort. Le seul écrit que nous ayons de lui est une *Épître aux Corinthiens*, monument précieux de l'antiquité ; elle a été imprim. dans les *Epistolæ SS. Patrum apostolicorum*, par Frey, Bâle, 1742, in-8, grec-latin ; traduit en français par A. Teissier, Avignon, 1684, in-12, et par Abr. Ruchat dans le recueil intitulé : *Lettres et monuments des trois Pères apostoliques St Clément, St Ignace et St Polycarpe*, Leyde, 1741, 2 vol. in-12. St Clément eut pour successeur St Évariste.

CLÉMENT II, pape, successeur de Grégoire VI, Saxon de naissance, s'appelait *Suidger;* il occupait le siége de Bamberg en 1046, lorsque le concile de Sutri, convoqué par Henri-le-Noir, l'éleva au pontificat. Après avoir assemblé à Rome un concile qui fit des réglem. pour la répress. de la simonie, Clément suivit l'emper. en Allemagne, et mourut à Bamberg en 1047. Benoît IX fut son successeur.

CLÉMENT III, anti-pape. — V. Guibert, archevêque de Ravenne.

CLÉMENT III, pape, success. de Grégoire VIII, l'an 1187, romain de naissance, cardin. év. de Palestrine, s'appelait *Paulin*. Il prêcha la croisade contre les Sarrasins, ainsi que son prédécesseur, et mourut l'an 1191.

CLÉMENT IV (Gui Fouques ou Fouquet), élu pape en 1265 pour succéder à Urbain IV, avait été militaire, juriscons., secrét. de Louis IX, marié et père de famille. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et passa par les dignités de chan., archidiacre, évêque et card. Son élévat. ne changea rien à la simplicité de ses mœurs, et n'altéra point la reconnaissance qu'il devait à St Louis. La pragmatique-sanction mit un terme aux différends qui régnaient entre la cour de Rome et celle de France. Les insinuat. de Clément purent bien déterminer le roi à entreprendre une nouvelle croisade, mais il ne lui donna pas le conseil de se mettre en personne à la tête de l'entreprise. Les foudres qu'il lança contre les barons anglais ne purent arrêter la guerre civile, et furent impuissantes pour le soutien des droits de Henri III. On a prétendu que Clément avait conseillé le supplice du jeune Conradin, compétiteur de Charles d'Anjou au roy. de Naples ; mais cette assertion ne repose sur aucune preuve. Il mourut en 1268 à Viterbe, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau. Le *Thesaur. anecdot.* du P. Martenne contient quelq. ouvr. et des *Lettres* de ce pontife. Grégoire X lui succéda.

CLÉMENT V, élu pape à Pérouse le 5 juin 1305, couronné à Lyon le 11 nov., fixa la résidence des papes à Avignon. Les Italiens, mécontents, attribuèrent cette déterminat. du nouveau pape à son attachement public pour la comtesse de Périgord : mais il est plus vraisemblable qu'elle fut le résultat de la condescendance de Clément V envers Philippe-le-Bel, qui avait contribué à son élection. Quels qu'aient été les motifs de cette translation, l'Église en a déploré les résultats. Clément modifia, en faveur de Philippe, la bulle de Boniface VIII, *Unam sanctam*, et révoqua celle *Clericis laicos*.... Il releva Édouard, roi d'Angleterre, du serment de maintenir les libertés publiques, et consacra la perception des annates en s'attribuant une année de revenu sur tous les bénéfices ; il convoqua un concile à Vienne, en Dauphiné, l'an 310, où fut prononcée la suppression de l'ordre des Templiers, dont le procès était commencé dep. 1307. Ce pape montra plus de modération que Philippe dans le cours de cette longue et célèbre procédure. Clément V publia une nouvelle croisade, lança les foudres du Vatican contre les Vénitiens qui s'étaient emparés de Ferrare, et peu de temps après envoya son légat reprendre cette ville. Robert, fils de Charles-le-Boiteux, roi de Naples, et Charobert, son petit-fils, se reconnurent les vassaux du St-siége. Clément V mourut en 1314 ; ses constitut., dites *Clémentines*, furent publiées par Jean XXII, son successeur, et imprimées à Mayence, 1460, in-fol. ; elles font partie du corps de droit canonique.

CLÉMENT VI (Pierre-Roger), originaire du Limousin, abbé de Fécamp, év. d'Arras, archev. de Rouen, cardinal et proviseur de Sorbonne, fut élu pour succéder à Benoît XII, en 1342, à Avignon dont il acheta la souveraineté de la reine Jeanne de Naples. Son refus de retourner à Rome devint la cause et le prétexte de nouv. troubles (*v.* Rienzi). Ses prédécesseurs, selon lui, n'avaient pas su être papes ; aussi fit-il tous ses efforts pour se mettre à l'abri d'un semblable reproche. Il dépouilla Édouard du droit d'élection aux bénéfices de l'Angleterre, couronna Charles de Luxembourg emper. à la place de Louis de Bavière, qu'il avait excommunié, et mit tout en œuvre pour étendre son pouvoir temporel ; on lui reproche de n'avoir pas su dompter ses passions. Villani l'accuse de cupidité et d'un penchant très vif pour les femmes ; Pétrarque loue sa générosité et ses lumières. Ce pontife mourut en 1352. Il a laissé des *Sermons* et un *Discours* pour la canonisation de St Yves. Innocent VI lui succéda.

CLÉMENT VII, anti-pape. — V. Robert de Genève.

CLÉMENT VII (Jules de Médicis), élu le 19 nov. 1523, pour succéder à Adrien VI, craignant que l'Italie ne tombât au pouvoir de Charles-Quint, se ligua contre ce monarque avec les Vénitiens, les rois de France et d'Angleterre ; mais les Vénitiens seuls ayant fourni des secours, le pape, assiégé dans Rome par le connétable de Bourbon, resta renfermé 7 mois dans le château St-Ange, et n'en sortit qu'après avoir livré des otages et des places de sûreté. Clément donna à l'emper. un nouv. gage de sa soumission en publiant la bulle de mai 1534, contre Henri VIII, qui demandait à répudier Ca-

Digitized by Google

therine d'Aragon. L'ann. précéd. il avait conduit à Marseille Catherine, sa nièce, pour épouser le duc d'Orléans, depuis Henri II. Il donna des bulles pour la réforme des mœurs en Italie, pour autoriser l'institut des théatins, pour approuver celui des capucins; il envoya des missionnaires au Mexique, augmenta la bibliothèque du Vatican d'un grand nombre d'ouvrages rares et curieux, et mourut en 1534. On a de lui des *Lettres au roi de France, au roi d'Angleterre, à quelq. savants et à Charles-Quint;* ces dern. ont été publ. 1527, in-4. Il eut Paul III pour successeur.

CLÉMENT VIII, anti-pape. — V. Gille Mugnos.

CLÉMENT VIII (Hippol. ALDOBRANDINI), élu pape le 30 janv. 1592 après Innocent IX, se distingua par sa piété, par sa justice et par la protect. dont il honora les savants. Il reçut l'abjuration de Henri IV en 1595, et celle du patriarche d'Alexandrie, qui jusqu'alors avait professé l'eutychianisme : il contribua à la paix de Vervins en 1598, et réunit le duché de Ferrare aux états romains. C'est de son pontificat que datent ces fameuses querelles sur les matières de la grâce qui agitèrent l'Église pendant près de 2 siècles. Clément VIII mourut en 1605. Il a corrigé *le Missel* et *le Pontifical*, Rome, 1595, 2 vol. in-fol., et *le Cérémonial des évêques*, Rome, 1633, in-fol. Léon XI lui succéda.

CLÉMENT IX (Jules de' ROSPIGLIOSI), né dans la Toscane en 1600, fut élu successeur d'Alexandre VII le 20 juin 1667. Il avait été successivem. auditeur de la légat. de France et nonce en Espagne, sous le pontificat d'Urbain VIII; la confiance qu'il avait inspirée dans ses lumières et sa probité lui mérita l'honneur d'être choisi pour médiateur par ces deux puissances, dont les différends furent enfin réglés par le traité d'Aix-la-Chapelle. Il jouit de la satisfaction de mettre un terme aux querelles suscitées par la signature du formulaire. Une médaille consacra cet événement qui fut nommé *la paix de l'Église*. Ce pontife mourut en 1669, succombant, dit-on, à la douleur d'avoir vu Candie tomber au pouvoir des Infidèles. Clément X lui succéda.

CLÉMENT X (Émile ALTIÉRI), fut élu le 29 avril 1670, après une vacance de plus de 4 mois. La relation des intrigues de ce conclave a été publ. par Amelot de la Houssaye en 1676, in-12. Avant d'être élevé au trône pontifical, il avait rempli les fonctions de nonce à Naples, puis en Pologne, sous Urbain VIII et Alexandre VII; son âge avancé ne lui permit pas de s'occuper du gouvernement de l'Église, il abandonna ce soin au cardinal-patron, Antoine Paluzzi : celui-ci porta aux franchises des ambassad. des atteintes dont les suites funestes se firent sentir sous le pontificat d'Innocent XI, successeur de Clément X, qui mourut en 1676.

CLÉMENT XI (Jean-François ALBANI), né à Urbin en 1649, élu pape le 24 nov. 1700, à l'âge de 51 ans, après la mort d'Innocent XII, gouverna l'Église avec sagesse pend. plus de 20 années. Les querelles du formulaire, imprudemm. renouvelées par la bulle *Vineam Domini*, et la fameuse constitution *Unigenitus* lui valurent des éloges et des reproches exagérés; mais les partis s'accordèrent à reconnaître la pureté de ses mœurs, et sa libéralité envers les pauvres. La Provence, lors de la peste de 1720, reçut de Clément XI des secours en grains et en argent. Ce pape se plut à encourager les savants; il tenta, mais vainement, de réformer quelq. imperfections du calendrier grégorien, et mourut en 1721. Ses ouvr. ont été publ. par le cardinal Albani, son neveu, Rome, 1729, 2 vol. in-fol., précédés de la *Vie* de ce pontife. Indépendamm. de plus. *Homélies*, de ses *bulles*, qui avaient déjà été publ. en 1718, etc., on y trouve des *discours* qu'il prononça dans l'académie de la reine Christine de Suède, entre autres l'*Oraison funèbre de Jacques II*, roi d'Angleterre. Clément eut pour successeur Innocent XIII.

CLÉMENT XII (Laurent CORSINI), né en 1652, d'une des plus illustres familles de Florence, fut élu pour successeur de Benoît XIII le 30 juillet 1730. Élevé au pontificat dans des temps difficiles et à un âge fort avancé, Clément XII répara autant qu'il fut en lui le désordre des finances, suite des prévaricat. du card. Coscia. Ses états ayant souffert du séjour successif des troupes impériales et espagnoles pendant la guerre dont l'Italie fut le théâtre, il contribua de ses propres deniers au soulagement des habitants de Ferrare, de Bologne et de Ravenne, épuisés par des contributions de guerre. Il publia une bulle en faveur des dominic., condamna l'instruction pastorale de l'év. de Montpellier, un mandement de l'év. d'Auxerre, sur un miracle opéré dans son diocèse, et fit plus. canonisations, entre autres celle du bienheureux Régis, jésuite. Il mourut en 1740 : les Romains lui élevèrent au Capitole une statue de bronze. Benoît XIV fut son successeur.

CLÉMENT XIII (Charles REZZONICO), né à Venise en 1693, fut élu successeur de Benoît XIV le 6 juillet 1758. L'embellissement de Rome, les réparations du Panthéon, l'un des plus beaux monuments de l'antiquité, le desséchem. des marais Pontins, la reconstruction du port de Civita-Vecchia, occupèrent les prem. ann. de son pontificat. Le relâchement des mœurs du clergé romain, l'avidité d'un gr. nombre d'ecclésiastiques qui se livraient au négoce pour acquérir des richesses, fixèrent aussi son attention; l'enquête sur la faillite du jésuite Lavalette lui ouvrit les yeux sur les désordres de cette société; Clément était sur le point de céder aux vives instances de la France et du Portugal, et de prononcer la suppress. des jésuites, lorsqu'il mourut subitem. l'an 1769. Ce pontificat est encore remarq. par la condamnat. de l'*Émile de Rousseau*, dont la lecture fut défendue sous peine d'excommunicat.; par une disette qui affligea l'Italie pend. trois années consécutives, et par la perte d'Avignon et du Bénévent, que les rois de France et d'Espagne confisquèrent en rejetant les droits fondés par le pape sur la bulle *In cœnâ Domini*.

CLÉMENT XIV (Laurent GANGANELLI), né en 1705 au bourg de St-Arcangelo, duché d'Urbin, consulteur du St-office sous Benoît XIV, cardinal sous Clément XIII, son prédécesseur, élu pape le 19 mai 1769, fut l'un des hommes les plus distingués de son temps par son savoir, ses talents et ses vertus. Il eut l'art de réconcilier la cour de Rome avec les puissances catholiques, et d'obtenir la restitution d'Avignon et du duché de Bénévent. Il se rendit aux sollicitations pressantes des principales puissances, examina pendant 3 ann. avec la plus scrupuleuse attention tous les documents propres à éclairer sa conscience dans l'affaire des jésuites, et donna enfin le bref d'extinct. de cette société le 21 juillet 1773. Il mourut le 22 sept. 1774. Le bruit courut que le poison avait mis fin à l'existence de ce pontife, et l'on accusa les jésuites de ce crime; mais cette accusation est démentie par la déclarat. du méd. de Clément XIV, qui affirme que la maladie dont il est mort ne provenait que d'un excès de travail et d'un mauvais régime. On doit à Clément XIV le *Musée clémentin*, vaste dépôt destiné à recevoir les monuments précieux de l'antiquité (*v.* Enn. Visconti). Caraccioli a donné la *Vie* de ce pape, Paris, 1775, in-12, ainsi qu'un recueil de *lettres* sous son nom, mais dont la supposition a été démontrée.

CLÉMENT (Robert), seigneur du Mez en Gatinois, mort vers l'an 1182, n'est guère connu dans l'hist. que pour avoir été d'abord gouverneur, puis secrétaire-d'état de Philippe-Auguste. — Clément (Albéric), son fils, maréchal de France, l'un des plus habiles généraux de Philippe-Auguste, rendit de grands services à ce monarque dans la guerre de la Terre-Sainte, et fut tué au siége d'Acre en 1191. — Clément (Henri), frère d'Albéric, surn. *le Petit-Maréchal*, à cause de sa taille, reçut de Philippe-Auguste la seigneurie d'Argentan, en récompense de ses services. Il mourut en 1214, après s'être distingué à la bataille de Bovines.

CLÉMENT (Jean), écrivain anglais, fut l'institut. des enfants du célèbre Th. Morus, chancelier d'Angleterre : son attachement au catholicisme l'obligea de se réfugier dans les Pays-Bas, lors de la persécut. de Henri VIII; il put revoir sa patrie sous le règne de Marie. Mais à la mort de cette princesse, il revint à Malines, et il y termina ses jours en 1572. On a de lui quelq. *poésies*, une traduction latine des *Épîtres de St Grégoire de Nazianze*, et des *Homélies* de Nicéphore Calixte.

CLÉMENT (Jacques), dominicain, né au village de Sorbon en Champagne, avait à peine 22 ans lorsqu'il forma l'horrible projet d'assass. Henri III. Il y fut encouragé par Bourgoin, prieur de son couvent, par les ducs de Mayenne et d'Aumale, et par la duchesse de Montpensier. On lui dit que la vie de cent politiques (nom que l'on donnait aux sujets fidèles), répondrait de la sienne; on lui promit le chapeau de cardinal, et la palme du martyre dans le cas où il périrait. Jacques Clément se rendit à St-Cloud, où le roi habitait alors, et se fit présenter à ce prince sous prétexte d'une mission secrète et importante, et tandis que Henri lisait les lettres qu'il venait de lui remettre, ce traître lui porta un coup de couteau dans le bas-ventre, le 1er août 1589. Les seigneurs accourus aux cris du roi massacrèrent le parricide; son corps fut mis en quartiers et brûlé devant l'église de St-Cloud. Les ligueurs demandèrent qu'on immolât aux mânes de Jacques Clément les prisonniers politiques; une foule d'écrits approuvés par des docteurs en théologie, appelaient ce misérable un martyr de la foi; son portrait fut placé sur les autels, on prononça son oraison funèbre, Sixte V fit son éloge dans un consistoire, enfin on délibéra en Sorbonne sur sa canonisation. Ce culte impie ne cessa qu'en 1596, après l'édit d'abolition obtenu par le duc de Mayenne. Le *Martyre de Jacques Clément*, Paris, 1589, in-8, avec les fig., est une pièce très rare.

CLÉMENT (Claude), jésuite, né à Ornans en Franche-Comté, vers 1594, professa les humanités et la rhétor. à Lyon et à Dole, occupa à Madrid une chaire d'antiq. grecq. et lat., et mourut dans cette ville en 1642. Il a laissé des *Disc. latins;* la *Vie du pape Clément IV;* une *Réfutat. de Machiavel;* des *Tables chronolog. de l'histoire d'Espagne;* mais il est principalement connu par un ouvr. bibliogr. intit. : *Musei, sive bibliothecæ tàm privatæ quàm publicæ extructio, instructio, cura, usus, libri IV*, Lyon, 1635, in-4.

CLÉMENT (Nicolas), garde de la bibliothèque du roi, né à Toul en 1647, dressa les catalogues qui ont servi au récolement de 1684. Il recommença ce travail en 1688, et ses deux catalogues, l'un par ordre de matières en 13 vol. in-fol., et l'autre par ordre alphabétique des auteurs, en 19 vol. in-fol., ont servi au récolement fait en 1720. Ce savant modeste mourut en 1712, de chagrin d'avoir laissé dérober plusieurs ouvrages précieux par J. Aymon (*v.* ce nom), en qui il avait la plus grande confiance. Clément a publié sous le nom d'*Antimon* une *Défense de l'antiquité de la ville et siége épiscopal de Toul*, 1702, in-8, contre le système chronologique de l'abbé Riguet. C'est lui qui a rédigé le catalogue de la bibliothèque de Le Tellier, archevêq. de Reims (*Biblioth. Telleriana*), Paris, 1693, in-fol.

CLÉMENT (Julien), né à Arles en 1650, se distingua dans l'art des accouchements, et contribua aux progrès de cette branche importante de la chirurgie par son talent et par l'impulsion qu'il donna à l'illustre Puzos. Louis XIV récompensa la discrétion dont il avait fait preuve en accouchant Mmes de La Vallière et de Montespan, et lui fit expédier des lettres de noblesse, mais à la condition qu'il continuerait la pratique de son art; il l'exerça en effet jusqu'à un âge fort avancé, et fut appelé trois fois à Madrid pour accoucher la reine d'Espagne. Il mourut en 1729.

CLÉMENT (David), célèbre bibliogr., né dans la Hesse en 1701, fils d'un pasteur français que la révocation de l'édit de Nantes avait exilé du pays natal, lui succéda dans cet emploi, et mourut en

1760. On lui doit : *Bibliothèque curieuse, historiq. et critique*, 1750-1760, 9 vol. in-4, ouvrage sav. plein de recherches, mais qui malheureusement n'est pas terminé. Clément est l'éditeur de *Specimen biblioth. hispano-maiansianæ* (*v.* MAYANS).

CLÉMENT (PIERRE), littérateur, né à Genève en 1707, fut exclu de la compagnie des pasteurs (les frimaçons) pour avoir publié une pièce de théâtre; il se voua dès-lors à la culture des lettres, et se fit bientôt la réputation d'un critique aussi spirituel que judicieux, par le compte impartial qu'il rendit des ouvrages nouveaux dans une feuille qu'il rédigeait seul, et qui paraissait à des époques indéterminées. Cet homme si gai tomba tout à coup dans le marasme, et, après avoir langui près de dix ans, termina ses jours à Charenton en 1767. On a de lui quelques pièces : *Mérope*, imitée de Maffei, et qu'il trouva lui-même très inférieure à celle de Voltaire, Paris, 1749, in-12. — Le *Marchand de Londres*, trad. de l'anglais de Lillo, 1751, in-12. — La *Double métamorphose*, coméd. imitée de l'anglais. Mais le seul ouvrage de Clément qui soit resté, c'est son journal réimprimé plusieurs fois sous ce titre : *Les cinq années littéraires*, ou *Nouvelles littéraires de France* (de 1748 à 1752), 2 vol. in-12.

CLÉMENT (DENIS-XAVIER), prédicateur du roi et confesseur de MESDAMES, aumônier du roi de Pologne et doyen de l'église collégiale de Ligny, né à Dijon en 1706, mort en 1771, a laissé des *Sermons*, Paris, 1770, 9 vol. in-12, qui sont estimés, des ouvrages ascétiques réimprimés un gr. nomb. de fois, et le *Bréviaire de Paris, tout en français, avec un supplément*, 1767.

CLÉMENT (D. FRANÇOIS), bénédictin de St-Maur, né à Bèse, près de Dijon, en 1714, fut chargé de continuer l'*Histoire littéraire de la France*, dont il termina le 11e vol. et rédigea le 12e; puis le *Recueil des historiens de France*, dont, avec l'aide de son confrère D. Briot, il publia le 12e et le 13e vol. Mais il abandonna ce grand travail pour préparer une nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*, qui parut en 1770, in-fol. Le succès de cette édition ne l'aveugla pas sur ce qu'elle laissait encore à désirer, et il en prépara une 3e qui est tellement supérieure aux deux autres, qu'on peut la considérer comme un ouvrage entièrement neuf; elle fut publiée de 1783 à 1792, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, regardé comme le plus beau monument d'érudition du 18e S., a été réimpr. en 1820, 5 vol. in-4, ou 18 vol. in-8, par Viton de Saint-Allais, précédé de l'*Art de vérifier les dates avant l'ère chrétienne*, ouvr. posthume de D. Clément, un vol. in-4, ou 5 vol. in-8. Il a été continué depuis 1770 jusqu'à nos jours, sous la direction de Julien de Courcelles, et cette *continuation*, dont il a été tiré des exemplaires in-4 et in-fol., forme une suite de 15 vol. in-8, y compris la table des noms propres. Élu membre de l'académ. des inscriptions en 1785, D. Clément fut troublé dans ses travaux par la révolution, qui l'exila de son cloître; mais, heureusement, il trouva chez son neveu le calme dont il avait besoin pour continuer ses études, et il était occupé de terminer l'*Art de vérifier les dates av. J.-C.*, dont on a parlé plus haut, lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1793. Parmi ses autres ouvrages on distingue : *Catalogue latin des livres et MSs. de la bibliothèque du collège de Clermont*, 1764, in-8, et un *Mémoire sur l'époque de la mort du roi Robert et la prem. année de son fils Henri*, inséré dans le tome L du *Recueil* de l'académie des inscriptions, suivi d'une *Notice* sur l'auteur, par Dacier.

CLÉMENT (JEAN-MARIE-BERNARD), célèbre critiq., surnommé *l'Inclément* par Voltaire, né à Dijon en 1742, vint jeune à Paris, et parut d'abord entraîné par son goût pour la poésie; mais il cessa bientôt de composer des vers pour se livrer exclusivem. à la critique de ceux de ses contemporains les plus célèbres : Voltaire, St-Lambert, La Harpe, Lebrun, Delille, etc., furent jugés un peu sévèrement. Voltaire se vengea par des injures, St-Lambert par une lettre de cachet, et Lebrun par deux mauvaises épigrammes. Clément mourut à Paris en 1812. Ses principaux ouvrages sont : *Observations critiques* sur la traduction des *Géorgiques* de Delille; — *sur les Poèmes des Saisons, de la Déclamation* et *de la Peinture*, Genève, 1771, in-8; — *sur différents sujets de littérature*, Paris, 1772, in-8. — *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne*, ibid., 1785, 2 vol. in-12. — *Lettres à Voltaire*, Paris, 1773-76, 4 vol. in-8. — *Satires*, 1786, in-8, plus. fois réimpr. — *Petit dictionnaire de la cour et de la ville*, ibid., 1788, in-12. — *Tableau annuel de la littérature française*, ibid., 1801, 3 part. in-8. Il a travaillé à plusieurs journaux avec Palissot, de Fontanes et Deschamps.

CLÉMENT DE BOISSY (ATH.-ALEXANDRE), conseiller à la chambre des comptes, né à Creteil, près de Paris, en 1716, est auteur d'un *Recueil de pièces relatives à la jurisprudence et aux privilèges de la chambre des comptes*, formant 80 cartes in-fol., déposé à la bibliothèque royale. La *Table* de ces pièces a été publ. en 1787, in-4. Clément a composé un assez grand nombre d'ouvrages d'éducat. et de piété, dont quelques-uns ont été publ. sous le masque de Fontenay, et a donné une nouvelle édition de l'*Imitation de J.-C.*, de Sacy, 1792, in-12. Il mourut en 1793. — CLÉMENT (Augustin-Jean-Charles), frère du précéd., né en 1717, trésorier de l'église d'Auxerre, fut député du clergé de son diocèse à l'assemblée provinciale de Sens, et s'y montra zélé partisan des doctrines de Port-Royal. Malgré son attachement à la constitution du clergé, il fut mis en prison pendant la terreur, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Élu par les constitutionnels évêque de Versailles, il donna sa démission à l'époque du concordat, et mourut en 1814. Il a publié entre autres ouvrages un *Journal de ses voyages en* 1758 *et* 1768, Paris, 1802, 3 vol. in-8. On y trouve le tableau politique des cours de Rome et de Madrid, après la destruction des jésuites, ainsi que des anecdotes intéressantes. On a publié en 1812 des *Mémoires sur la vie de Clément*, in-8.

CLÉMENT DE RIS (Dominique, comte), pair de France, né en 1750 à Paris, avocat, avait acquis la charge de maître-d'hôtel de la reine. La révolution le priva de cette place, mais il en fit sans regret le sacrifice à l'intérêt public. L'un des administrat. du départ. d'Indre-et-Loire en 1792, il fit preuve de courage en s'opposant constamm. aux fureurs des partis. Sous la terreur il fut mis en prison, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé vers le même temps membre de la commission d'instruct. publique, il se démit de cette place en 1795, et vint habiter ses terres en Touraine. Ce fut dans cette retraite que le gouvernem. consulaire alla le chercher pour le faire sénateur. Au mois de juin 1800, il fut enlevé, en plein jour, par des hommes armés qui le retinrent 19 jours prisonnier dans un souterrain. Cette singulière aventure n'a point été expliquée d'une manière satisfaisante. Nommé préteur du sénat, en cette qualité il dirigea les embellissem. du palais du Luxembourg. A la restaurat. il fut créé pair; mais ayant continué de siéger pendant les *cent-jours*, il fut exclu de la chambre au second retour du roi. Il y rentra toutefois en 1819, continua de voter avec les constitutionnels modérés, et mourut en 1827. — Clément de Ris (Athanase-Louis-Marie-Émile), fils du précéd., né en 1782, fit ses études au collége de Pont-le-Voix, entra dans un régiment de dragons à 17 ans, passa par tous les grades avant d'obtenir les épaulettes de sous-lieutenant, fit la campagne d'Italie en 1805 comme aide-de-camp de Masséna, et celle de 1806 comme adjudant-major au 16e dragons. Il reçut la croix d'honn. en 1807, après le combat de Deppen, où il fut blessé d'un coup de lance, se trouva plus tard aux batailles d'Eylau et de Friedland, et suivit en Espagne le maréchal Lefèvre, qui l'avait nommé son aide-de-camp. Il fit en 1809 la campagne de Bavière, à la suite de laquelle il fut créé chev. de l'ordre du Mérite-Milit. bavarois et nommé capit. dans la garde impér. Après la désastreuse retraite de Russie, il fut fait chef d'escadron dans la vieille garde; mais bientôt sa santé l'obligea de quitter le service. Il accepta cependant le titre de chef d'état-major d'une division de cavalerie légère pend. les *cent-jours*, et fut blessé le 9 juillet sous les murs de Strasbourg. A la mort de son père, il lui succéda dans son titre à la pairie, avant comme après la révolut. de 1830, vota constamm. avec le ministère, et mourut en 1837.

CLEMENTI (Prosper), sculpteur, mort à Reggio en 1584, a laissé à Parme, à Mantoue et à Bologne plusieurs morceaux estimés. Le plus remarquable est le tombeau de Hugues Rangon, évêque de Reggio.—Clementi (Barthélemi), aïeul du précédent, originaire de Crémone, fut aussi un sculpteur distingué. Les villes de Reggio et de Padoue possèdent quelques-uns de ses ouvrages. On cite principalem. deux *statues* qu'il fit pour le monastère de Ste-Justine de Padoue, et dont il orna les piédestaux de bas-reliefs élégants.

CLÉNARD (Nicolas), savant philologue, né à Diest (Brabant) en 1495, fit ses études à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé professeur de grec et d'hébreu au collége de cette ville. Le désir de se perfectionner dans la connaissance de l'arabe, qu'il avait appris sans maître, lui fit saisir avec empressement l'occasion d'aller en Espagne, où il vécut quelq. temps du produit de ses leçons; il obtint ensuite une chaire à Salamanque, mais il la quitta pour aller à Lisbonne faire l'éducation de l'infant, depuis Henri Ier; il revint en Espagne, toujours passionné pour l'arabe, fit en 1540 le voyage d'Afrique, où il eut en cette langue une conversat. avec le roi de Fez, qui le retint plus d'un an à sa cour, et, de retour à Grenade, y mourut en 1542. On a de lui : *Tabula in grammaticam hebræam*, Paris, 1564, édition revue et augmentée par Cinq-Arbres.—*Institutiones linguæ græcæ, seu meditat. à ling. græc. cum scholiis et praxi P. Antesignari*, Paris, 1581, in-4. Cette édition est la meilleure; mais on devine aisément que les travaux des hellénistes modernes ont rendu l'ouvrage de Clénard complétement inutile. *Epistol. libri II*, Anvers, Plantin, 1566, in-8, jolie édition aussi complète que celle de Harsan, 1606, même format. La lecture de ces lettres est très agréable.

CLÉOBULE, l'un des sept sages de la Grèce, fils d'Évagoras, et descendant d'Hercule, succéda à son père dans le gouvernement de l'île de Rhodes, et mourut à 70 ans, vers la 55e olympiade. Citer les maximes qui le guidèrent pendant toute sa vie, c'est faire l'éloge de son caractère; les principales sont : « Soyez toujours plus empressé d'écouter que de parler. Faites du bien à vos amis pour vous les attacher davantage, et à vos ennemis pour en faire des amis, etc. »

CLÉOBULINE ou **EUMÉTIS**, fille du précédent, partageait avec son père le fardeau des affaires publiq., et se délassait en composant des énigmes ingénieuses.

CLÉODÆUS ou **ARRHIDÉE**, fils d'Hyllus, petit-fils d'Hercule et père d'Aristomachus, n'est connu dans l'histoire que pour avoir rallié les débris de l'armée des Doriens après leur défaite dans le Péloponèse, et les avoir conduits au mont OEta, dans la Dryopide, contrée qui, depuis cette époque, fut appelée la Doride.

CLÉODÈME ou **CLÉODAMUS**, architecte, fut chargé par l'empereur Gallien de réparer les fortifications d'Athènes, conjointement avec Athénée de Byzance. Cette ville ayant été prise par les Goths, Cléodème fondit à l'improviste sur les vainqueurs, et délivra les habitants au moment où l'ennemi se préparait à commencer le pillage.

CLÉOETAS, l'un des plus anciens sculpteurs grecs, embellit le stade d'Olympie d'une barrière qui passait pour un chef-d'œuvre. Elle a été décrite par Visconti dans le tome V du *Museo Pio-Clementino*.

CLÉOMBROTE, 4e fils d'Anaxandride, de la famille des rois de Sparte, prit le commandem. des Péloponésiens après la mort de Léonidas aux Ther-

mopyles, et mit l'isthme de Corinthe à l'abri de l'invasion des Perses. Il mourut peu de temps après la bataille de Salamine, qui sauva la Grèce.

CLÉOMBROTE Ier, roi de Sparte l'an 380 avant J.-C., était fils de Pausanias et frère d'Agésipolis, son prédécesseur. Il fit deux fois la guerre contre les Thébains, et fut tué l'an 371 av. J.-C. à la bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas. — CLÉOMBROTE II, roi de Sparte après la déposition de Léonidas son beau-père, occupa le trône pendant peu de temps, fut forcé d'en descendre pour le rendre à Léonidas, qu'on avait rappelé, et mourut en exil.

CLÉOMBROTE, jeune homme d'Ambracie, connu par une épigramme de Callimaque et le témoignage de quelq. autres auteurs, se donna la mort après avoir lu le *Phédon*, qui l'avait convaincu de l'immortalité de l'âme.

CLÉOMÈDE, écrivain grec, aut. d'une *Théorie circulaire des astres*, où il développe les opinions de différents auteurs sur la physique et l'astronomie, vivait quelques années av. J.-C. Son ouvr. est propre à faire connaître l'état de la physiq. av. Ptolémée et avant Pline le naturaliste; impr. pour la prem. fois en grec, Paris, Néobar, 1539, in-4, et avec une vers. lat. de Rob. Balfour, Bordeaux, 1605, in-4, il a récemm. été l'objet d'un nouvel examen des savants. L'édition de Leyde, 1820, in-8, grec-latin, due à M. J. Bake, est la meilleure qui ait encore paru.

CLÉOMÈDES d'Astypalée, athlète grec, le dern. des héros, suivant l'oracle de Delphes, perdit l'esprit pour avoir été privé de la récompense réservée au vainqueur du pugilat à Olympie, l'an 492 av. J.-C. Le prix ne lui fut pas décerné parce qu'il avait eu la maladresse de tuer Iccus d'Épidaure; il fut même condamné à une amende. Dans un accès de folie, il brisa une colonne qui soutenait le faîte d'une salle où étaient réunis un gr. nombre d'enfants; on le poursuivit à coups de pierres, il s'enfuit dans le temple de Minerve, et, se cachant dans un coffre qu'il trouva ouvert, retint le couvercle avec tant de force qu'on ne put l'ouvrir. On brisa le coffre, mais Cléomèdes avait disparu; on ne put savoir ce qu'il était devenu.

CLÉOMÈNES Ier, roi de Sparte l'an 519 av. J.-C., fut constamment en guerre avec les peuples de la Grèce, vainquit les Argiens, chassa d'Athènes les fils de Pisistrate, essaya de les replacer sur le trône, et fut forcé de s'enfuir en Thessalie pour échapper au ressentiment de ses concitoyens, irrités par les troubles que causait à Sparte son inimitié pour Démarate. Bientôt on le rappela dans la crainte du mal qu'il pouvait faire à la république en soulevant l'Arcadie; mais à peine fut-il de retour qu'il devint fou et se donna la mort, l'an 489 av. J.-C.— CLÉOMÈNES II, roi de Sparte, success. d'Agésipolis, son frère aîné, l'an 371 av. J.-C., n'a rien fait qui soit digne d'être transmis à la postérité, pendant un règne de 60 ans. Aréus, son petit-fils, lui succéda en 309.—CLÉOMÈNES III, roi de Sparte l'an 230 av. J.-C., fils de Léonidas, remporta plusieurs victoires sur les Achéens, et détruisit la ligue qu'ils avaient formée contre Sparte; il fit périr les descendants d'Agis, égorgea les éphores, abolit le sénat, exila les principaux citoyens, partagea les terres et concentra toute l'autorité entre ses mains et celles d'Euclidas, son frère. Ayant été vaincu par Antigone, il se réfugia en Égypte, l'an 223 av. J.-C., dans l'espoir d'obtenir des secours de Ptolémée-Évergètes. Mais ce prince étant mort, Cléomènes fut retenu prisonnier par ordre de Ptolémée-Philopator, s'évada, chercha à soulever le peuple, et, ne pouvant y réussir, se donna la mort 221 ans av. J.-C.

CLÉOMÈNÈS, célèbre sculpteur athénien, vivait 180 ans av. J.-C. Cet artiste s'est immortalisé en produisant la fameuse *Vénus* dite *de Médicis*, aujourd'hui le plus bel ornement de la galerie de Florence, où elle a été replacée depuis 1815, et les *Thespiades*, ou les Muses vêtues à la manière des femmes de Thespies; ces statues, après avoir orné un temple consacré aux Muses sur le mont Hélicon, furent transportées à Rome par le consul Mummius, et décorèrent le temple de la Félicité.

CLÉOMÈNES, Macédonien, chargé par Alexandre de la fondation d'Alexandrie, à l'embouchure canopique du Nil, se fit détester par ses exactions, et fut mis à mort par ordre de Ptolémée, fils de Lagus.

CLÉON, génér. athénien, né dans une condition obscure, s'éleva aux premières charges de la républ., moins par ses talents qu'à force d'intrigues, et, après avoir obtenu sur les Lacédémoniens de notables avantages, vaincu par Brasidas, périt devant Amphipolis, l'an 422 av. l'ère chrét. Aristophane ne l'a pas épargné dans ses comédies, et principalem. dans celle des *Chevaliers*.

CLÉON, sculpt. grec, élève d'Antiphanes d'Argos, vivait 388 ans av. J.-C. dans la 98e olympiade. Pausanias et Pline citent plus ouvr. remarquables dus au ciseau de cet artiste : les principaux étaient deux statues de *Jupiter* en bronze, les statues de quelq.-uns des vainqueurs aux jeux olympiques, une *Vénus d'airain* ayant à ses pieds un enfant en bronze doré, et une statue d'*Admète*.

CLÉONYME, 2e fils de Cléomènes II, ayant été exclu du trône après la mort de son père, l'an 309 avant J.-C., usurpa l'autorité suprême sur les Tarentins, qu'il avait été appelé à secourir contre les Lucaniens et les Romains. Il aspira bientôt à se rendre maître de la Grèce; mais il échoua dans cette entreprise, perdit la souveraineté de Tarente pendant son expédition, et fut forcé de rentrer en Laconie. Il en sortit peu de temps après dans le dessein de se venger sur sa patrie de l'injure qu'il avait essuyée de la part de Chélidonis, son épouse, princesse du sang royal, qui était éprise d'Acrotatus, fils d'Aréus, roi de Sparte. Il s'avança jusqu'aux portes de Sparte avec Pyrrhus, roi d'Épire; mais il fut repoussé, et l'on ignore ce qu'il devint après cette défaite. Léonidas, son fils, fut dans la suite roi de Sparte.

CLÉOPATRE, l'une des femmes de Philippe, roi

de Macédoine, eut un fils qu'elle tenta de mettre sur le trône après la mort de Philippe. Olympias, mère d'Alexandre, fit périr le fils de Cléopâtre sous les yeux de sa mère pendant l'expédition d'Alexandre en Asie, et força Cléopâtre elle-même à se donner la mort.

CLÉOPATRE, sœur d'Alexandre, roi de Macédoine, femme d'Alexandre, roi d'Épire, son oncle maternel, se retira à Sarde après la mort de son frère et de son époux, fut recherchée en mariage par les généraux d'Alexandre, qui se disputaient le trône, et se disposait à épouser Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Égypte, lorsqu'Antigone, craignant que ce mariage n'augmentât la puissance de Ptolémée, la fit assassiner l'an 308 av. J.-C.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte par son mariage avec Ptolémée-Épiphanes, fut après la mort de son époux chargée de la tutelle de Philométor, son fils, s'opposa aux vues ambitieuses d'Antiochus-le-Grand, son père, roi de Syrie, qui cherchait à usurper la couronne d'Égypte, et mérita par son équité l'affection des Égyptiens. Ses deux fils, Ptolémée-Philométor et Physcon (*Évergète II*), furent tous deux rois d'Égypte. — Cléopatre, sa fille, épousa successivement ses deux frères; elle avait eu de Ptolémée-Philométor deux filles appelées *Cléopâtre* et un fils qui fut assassiné par Physcon, son oncle et son beau-père; de ce dernier elle eut un fils nommé Memphytis, qui fut aussi assassiné par son père; répudiée par son barbare époux, elle régna seule après la révolte qui le chassa du trône; mais Physcon ayant levé une armée et taillé en pièces les troupes de Cléopâtre, elle se retira à Ptolémaïs en Syrie, ou elle mourut auprès de la reine, sa fille.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, fille de la précédente et de Ptolémée-Philométor, épousa d'abord Alexandre Bala, puis Démétrius-Nicanor. Ce dernier l'ayant abandonnée pour Rodogune, elle offrit sa couronne et sa main à son beau-frère Antiochus, après avoir fait assassiner Séleucus, fruit de son second hymen, mais elle fut obligée, pour apaiser le soulèvem. du peuple indigné d'un tel crime, de proclamer roi Antiochus, 2ᵉ fils de Démétrius-Nicanor. Toutefois elle ne renonça point à ses projets ambitieux; mais elle fut victime de ses propres artifices. Le jeune prince, justem. en garde contre les trames odieuses de cette marâtre, l'obligea de prendre un breuvage empoisonné qu'elle lui présentait; elle mourut l'an 121 av. l'ère chrét. Cet événem. a fourni au gr. Corneille la catastrophe de sa tragéd. de *Rodogune*.

CLÉOPATRE, sœur de la précédente, seconde femme de Ptolémée-Physcon, succéda à ce prince, et régna sous le nom de Ptolémée-Alexandre et de Ptolémée-Lathyre, ses fils. Elle périt assassinée par le prem. de ces princes, qui craignait que sa mère ne cherchât à l'éloigner du trône, comme elle en avait éloigné Ptolémée-Lathyre. — Cléopatre, fille aînée de la précéd. et de Ptolémée-Physcon, fut forcée par sa mère de se séparer de Lathyre, son époux et son frère, pour épouser Antiochus de Cyzique; elle périt assassinée par ordre de Cléopâtre-Tryphène, sa sœur, et laissa un fils qui fut roi de Syrie, sous le nom d'Antiochus-Eusèbes-Philopator. — Cléopatre-Tryphène, sœur de la précéd., épouse d'Antiochus-Grypus, fit périr sa sœur, que les soldats de Grypus avaient fait prisonnière à Antioche, et périt elle-même assassinée par l'époux de celle-ci. Elle laissa cinq fils, Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III et Antiochus XII.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, fille de Ptolémée XI (*Aulète*), la plus célèbre des princesses qui ont porté ce nom, ayant été exclue du trône par Ptolémée XII, son frère, au mépris du testament d'Aulète, leva une armée en Syrie, implora la protect. de César, captiva ce conquérant moins par les charmes de sa figure que par son esprit et ses grâces, et prit place sur le trône. Bientôt Ptolémée chercha à exciter une sédition contre César; il périt dans le combat, et laissa Cléopâtre unique maîtresse de l'empire. A la mort de César, cette reine fut accusée d'avoir favorisé l'attentat de Brutus et de Cassius; Marc-Antoine voulut entendre sa justification; il se laissa séduire, et, quoique marié à Octavie, il passa 14 années avec Cléopâtre, oubliant dans les délices, la mollesse et la débauche, jusqu'au soin de sa conservation. La déroute d'Actium, provoquée par la fuite de la reine d'Égypte, fut le terme de leurs plaisirs; Antoine se donna la mort, et Cléopâtre l'imita quelques jours après pour échapper à la honte d'orner le triomphe d'Octave; elle avait 39 ans, et en avait régné 22. Cette princesse, qu'Horace appelle *un fatal prodige*, a été mise sur la scène chez les anciens et chez les modernes; la tragéd. franç. la plus récente dont sa catastrophe a fourni le sujet, est celle de M. Soumet : on la préfère à celle de Marmontel. La *Vie de Cléopâtre*, écrite en italien par G. Landi, et trad. en franç. par B. Barère (Paris, 1808, in-18), n'est autre chose qu'un roman, de même que celle de la Calprenède, etc. — Cléopatre, fille de la précéd. et de Marc-Antoine, fut donnée en mariage à Juba, roi de Mauritanie, 30 ans environ av. J.-C. — Les histor. font encore mention d'une autre Cléopatre, fille de Mithridate, roi de Pont, laquelle épousa Tigrane, roi d'Arménie.

CLÉOPATRE - SÉLENÉ, sœur de Cléopâtre-Tryphène, épouse de Ptolémée-Lathyre, son frère, puis d'Antiochus-Grypus, roi de Syrie, et enfin d'Eusèbes, fils d'Antiochus de Cyzique, perdit ses états, et fut massacrée dans la forteresse de Séleucie par Tigrane. Elle eut deux fils, Antiochus-l'Asiatique et Séleucus-Cybiosactes, et une fille appelée Cléopâtre-Bérénice (*v.* Bérénice).

CLÉOPHANTE, peintre grec, le premier qui ait imaginé d'appliquer de la couleur sur le dessin, vivait 1,400 ans au moins av. J.-C. Il se servait d'une seule couleur composée avec de la brique pilée. On n'a aucun détail sur la vie de cet artiste.

CLÉOPHAS, nom de l'un des deux disciples de J.-C. qui, allant de Jérusalem au bourg d'Emmaüs,

rencontrèrent le Sauveur du monde, le jour de sa résurrection, et s'entretinrent, sans le reconnaître, de l'histoire de sa vie et de sa passion.

CLÉOPHILE (François-Octavio), né à Fano en 1447, professa les belles-lettres à Viterbe; sa trop grande sévérité lui attira la haine de ses élèves, qui le firent attaquer la nuit par un spadassin. Il resta estropié d'un coup qu'il reçut à la main, et ne voulant pas s'exposer à de nouveaux dangers, il vint habiter Corneto, où il se maria richement. Mais son beau-père l'empoisonna, dit-on, pour se dispenser de payer la dot qu'il avait promise, et il mourut en 1490 à Corneto même, ou suiv. d'autres à Civita-Vecchia. Il avait habité plus. années Ferrare et Rome, où il avait beauc. d'amis. Ses principaux ouvr. sont: *Epistolarum de amoribus liber*, Naples, 1478, in-4, rariss.—*Libellus de cœtu poetarum*, Paris, 1499, in-4.—*Opera nunquàm aliàs impressa : antropotheomachia historia de bello Fanensi*, etc., etc., Fano, 1516, in-8, rare et recherché des bibliophiles.

CLÉOPHON, orateur athénien, acquit une gr. influence sur le peuple par une élocution facile et entraînante, et par des attaques virulentes contre les grands. Il fut condamné à mort l'an 405 avant J.-C., pour s'être opposé courageusem. aux projets des sénateurs contre les libertés publiques. Comme tous les hommes qui prenaient part aux affaires, Cléophon fut en butte aux traits des auteurs comiques; Aristophane dans sa comédie des *Grenouilles*, le poète Platon, et Euripide lui-même dans son *Oreste*, ne l'ont pas ménagé.

CLÉOPHYLE, de Samos, passe pour avoir le prem. recueilli les poèmes d'Homère, dont il avait été, dit-on, l'hôte et le maître. Quelques-uns lui attribuent une *Hist.* du siége de Troie, en vers.

CLÉOSTRATE, astron., vivait à Ténédos dans la 71e olymp. Il passe pour avoir découvert le premier les signes du zodiaque, particulièrement ceux du Belier et du Sagittaire, et pour être l'aut. de l'octaétéride, période lunisolaire de 8 années; mais plusieurs écriv. attribuent cette découverte à Eudoxe.

CLÉPHIS, roi lombard, élu en 573, pour succéder à Elmigise, fut assassiné après un règne de 18 mois, et laissa un fils nommé Autharis, lequel monta sur le trône vers l'an 585, après un interrègne de 10 ans.

CLÉRAMBAULT (Louis-Nicolas), musicien, né à Paris en 1676, composa et fit exécuter à 13 ans un *Motet* à grand chœur, à 20 fut nommé organiste des Grands-Jacobins et de St-Cyr, puis direct. des concerts de Mme de Maintenon, et mourut en 1749. On a de lui, entre autres compositions musicales, cinq livres de *Cantates;* celle d'*Orphée* est regardée comme son chef-d'œuvre. — Clérambault (César-François-Nicolas), fils du précédent, organiste de St-Sulpice, fut comme son père un compositeur distingué dans son temps, a laissé des *Sonates* et autres œuvres, parmi lesq. on distingue la musique des chœurs d'Athalie, et mourut en 1760.

CLERC (le). — V. Leclerc.

CLERCK (Charles), enthomologiste suédois, disciple de Linné, et membre de la soc. roy. des sc. d'Upsal, a décrit dans un livre intit. : *Aranei suecici*, Stockholm, 1757, in-4, 60 espèces d'araignées trouvées en Suède. Cet ouvr., lat.-suédois, a été trad. en anglais par Martesers, Londres, 1793, in-4. Clerck a publié en outre un *recueil de figures coloriées de papillons*, ibid., 1759, in-4. Linné le regardait comme le plus bel ouvr. qui eût paru jusque-là sur ce sujet.

CLÉREMBAULT (Philippe de PALLUAU, comte de), maréchal de France, chev. des ordres du roi, né en 1606, entra au service à 16 ans, devint capitaine-lieut. des chevau-légers du card. de Richelieu (1644), puis maréchal-de-camp, et enfin lieut.-gén. Il se trouva au siége de Landrecies en 1637, à la prise d'Arras en 1640, aux siéges de Perpignan, de Thionville, de Sirck et de Philisbourg, aux combats de Fribourg, de Nortlingen, en 1645, à la prise de Courtrai, de Berg-St-Vinoc, de Mardick, de Furnes, de Dunkerque en 1646, et à celle du château et du fort de Mont-Rond, dans le Berri, en 1651. Ce fut à cette dern. occasion qu'il obtint le bâton de maréchal. Nommé gouvern. du Berri en 1655, il mourut à Paris en 1665, à 59 ans.— Clérembault (marquis de), fils du précéd., lieuten.-général, périt à la suite du combat d'Hochstett en 1704, en traversant le Danube à cheval.—Clérembault (Jules de), frère aîné du précéd., abbé de St-Taurin d'Évreux, successeur de La Fontaine à l'Académie franç. en 1695, n'est connu que par les plaisanteries auxquelles son extrême laideur donna lieu ; on disait qu'Ésope avait été élu pour remplacer La Fontaine. Il répondit l'année même de sa réception au discours de Dacier, qui remplaçait Mgr. de Harlay, archev. de Paris, et porta plus. fois la parole au nom de l'Acad. Il mourut en 1714. D'Alembert a fait son *Éloge*.

CLERFAYT (François-Sébast.-Ch.-Joseph de CROIX, comte de), feld-maréchal des armées autrichiennes, né en 1733 dans le Hainaut, fit avec distinct. la guerre de sept ans, puis après une interruption de service, occasionnée par la paix dont jouissait l'Autriche, fut employé comme lieutenant-génér. dans les campagnes de 1788 et 1789 contre les Turks. Chargé en 1792 du commandem. du contingent autrichien, il s'empara de Stenai et du passage de la Croix-aux-Bois, protégea les opérations du roi de Prusse et du duc de Brunswick, et fit une habile retraite après la bataille de Jemmapes. En 1793, il fit lever le siége de Maëstricht, gagna la bataille de Nerwinde, soutint sept fois les attaques de Pichegru dans la West-Flandre, et se retira en bon ordre. Pendant la campagne de 1795, il attaqua successivement les trois armées françaises, les força à la retraite, et fit lever le siége de Mayence. Ce furent ses dern. exploits : appelé au conseil aulique de guerre, Clerfayt mourut à Vienne en 1798. Cette ville lui a érigé un mausolée.

CLÉRIC (Pierre), jésuite, né à Béziers, professa la rhétor. à Toulouse, y remporta le prix de

l'ode et de l'églogue en 1704, et fut couronné plusieurs autres fois par l'acad. des Jeux-Floraux. Il mourut en 1740, laiss. MSs. une trad. de l'*Électre* de Sophocle en vers franç., et plus. autres en prose et en vers. Le P. Vanière, son ami, lui a adressé une épître, et a fait son éloge à la fin du Ier livre du *Prædium rusticum*. Titon du Tillet lui a consacré une notice dans le *Parnasse franç*.

CLÉRION (Jacq.), statuaire, né en Provence en 1640, mort en 1714, a embelli le parc de Versaille de plusieurs ouvrages remarquables; les principaux sont : un *Jupiter*, une *Junon*, une *Vénus callipyge*, d'après l'antique, et un *Bacchus* qui passe pour le chef-d'œuvre de cet artiste. — Geneviève Bologne, son épouse, membre de l'académie royale de peinture, peignit les fleurs, les fruits et l'histoire, et mourut en 1708.

CLÉRISSEAU (Charles-Louis), architecte, né vers 1719, fut admis en 1770 à l'acad. de peinture et de sculpt., obtint plus tard le titre de 1er architecte de l'impératr. de Russie, fut nommé correspondant de l'acad. de Pétersbourg et de la soc. roy. de Londres, et mourut à Auteuil en 1820. On lui doit : *Antiquités de la France, monum. de Nîmes*, 1778, in-fol., 42 pl. Legrand, gendre de Clérisseau, a publ. une nouv. édit. de cet ouvr., *1806*, 2 vol. in-fol., avec 63 pl.

CLERK (Jean), évêque de Bath, mort en 1540, fut chargé par Henri VIII de deux missions importantes : la 1re, il portait à Rome l'ouvr. qui valut à ce prince le titre de *Défenseur de la foi*, et l'offrit à Léon X dans un consistoire où il prononça un discours éloquent; la 2e, il allait annoncer au duc de Clèves l'intention de Henri de se séparer d'Anne sa sœur. Clerk est auteur d'une *Défense du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon;* d'un *Recueil de lettres*, écrites pendant son séjour à Rome, et de quelques *Discours* et *Harangues*. — Clerk (Jean), secrét. du duc de Norfolk, fut persécuté sous les règnes de Henri VIII et d'Édouard à cause de son zèle pour la religion catholique, et fut, en 1552, étranglé ainsi que sa fille dans une prison où ils avaient été jetés. On lui doit quelq. ouvr., entre autres un *Opuscule* en quatre langues, lat., angl., ital. et français, *sur la résurrection des morts et le jugement dernier*, Londres, 1545, in-4.

CLERKE (Charles), ami et compagnon de Cook, né en 1741, fit partie des expéditions de 1764, 65 et 66, dans les mers du Sud, sous le commodore Byron, et de 1768, 72 et 76 avec le capitaine Cook auquel il succéda dans le commandement. La relation du troisième voyage de Cook fait connaître les services importants que Clerke rendit à l'expédition par ses connaissances nautiques et par sa constance dans ses recherches. Il mourut en 1779.

CLERMONT (Raoul Ier, comte de) en Beauvaisis, connétable de France sous le règne de Louis-le-Jeune, fut tué au siége d'Acre, en Palestine, l'an 1191.—Clermont (Jean de), seigneur de Chantilly, maréchal de France, fut chargé par le roi Jean de traiter avec les Anglais en 1354, et périt à la bataille de Poitiers en 1356. — Clermont (Charles Ier, duc de Bourbon, comte de), né en 1401, capitaine-général en Languedoc et en Guyenne en 1423, gendre de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, se révolta plusieurs fois contre son beau-père et contre Philippe-le-Bon, successeur de Jean, rentra en grâce, passa le reste de ses jours occupé du soin de ses vastes domaines, qui comprenaient l'Auvergne, le Forez, etc., et mourut en 1456.—Clermont (Louis de Bourbon-Condé, comte de) né en 1709, abbé du Bec, de St-Claude, de Noirmoutier et de St-Germain-des-Prés, reçut en 1733 un bref du pape qui l'autorisait à entrer dans la carrière militaire, en conservant ses bénéfices, fit les campagnes d'Allemagne, des Pays-Bas et celle de 1747, sous les ordres du roi et du maréchal de Saxe. En 1754, il remplaça de Boze à l'Académie franç., où il eut pour successeur de Belloy. Chargé en 1758 du commandement, après la démission du maréchal de Richelieu, le comte de Clermont fut forcé d'évacuer le Hanovre et la Westphalie devant le prince Ferdinand de Brunswick, perdit la bataille de Crévelt, et se démit du commandement. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut à Versailles en 1770. D'Alembert a fait son *Éloge*.

CLERMONT (Sibaud de), la tige de la maison de Clermont-Tonnerre, replaça Calixte II, sur le trône pontifical, en 1119, après avoir expulsé l'anti-pape Burdin ou Bourdin. — Clermont-Tonnerre (François de), né en 1629, prêcha devant la reine en 1653, fut pourvu de l'évêché de Noyon en 1661, et nommé conseiller-d'état en 1691. Sur l'invitation du roi, il sollicita une place à l'Acad. française, où il fut reçu en 1694 à la place de Barbier d'Aucour. Dans son discours de récept., il ne voulut pas nommer son prédécesseur, parce qu'il était roturier; mais l'Académie lui fit sentir que son silence était une insulte à la mémoire du défunt, et il répara son tort dans son discours imprimé. A l'orgueil près, c'était un homme de mérite et un prélat zélé pour les intérêts de son diocèse. Il mourut en 1701. On a de lui des *Sermons*, des *Harangues* prononcées dans div. assemblées du clergé, un recueil de *Statuts synodaux*, 1677-80, in-8, etc. Il a fourni au président Cousin les mémoires qui ont servi à la rédaction de l'*Histoire des saints de la maison de Tonnerre et de Clermont*, Paris, 1698, in-12. On lui doit la fondation du prix de poésie que l'Acad. devait décerner annuellement à l'aut. du meilleur éloge de Louis XIV; mais l'Acad. a décidé depuis que ce serait à l'aut. du meilleur ouvr. sur un sujet mis au concours. — Clermont-Tonnerre (François de), év. et duc de Langres, neveu du précéd., fut chargé de l'*Oraison funèbre de Philippe de France, duc d'Orléans*, frère de Louis XIV, Paris, 1701, in-4, et mourut en 1724. — Clermont-Tonnerre (Madeleine de), tante de l'évêque de Noyon, morte en 1602, était abbesse de St-Paul-les-Beauvais. Sa *Vie*, publiée à Paris, 1704, in-12, a été composée

par Fr. de Malinghen, prêtre de l'Oratoire, sur les *Mémoires de Mme de Sandricourt*.

CLERMONT-TONNERRE (Gaspar, marquis de), né en 1688, se distingua à l'armée de Bohême, au combat de Sahay, à la défense de l'Alsace, au siége de Fribourg, à la bataille de Fontenoi, à la prise de Tournai, à celle de Bruxelles, à Raucoux, à Laufeld, fut nommé maréchal en 1747; comme doyen des maréchaux, représenta le connétable au sacre de Louis XVI, et mourut en 1781. — Clermont-Tonnerre (Jules-Charles-Henri de), son fils, lieutenant-général, duc et pair de France, commandant du Dauphiné, fut une des dernières victimes de Robespierre; il périt sur l'échafaud le 26 juillet 1794. — Clermont-Tonnerre (Stanislas, comte de), petit-fils du maréchal, né en 1747, était colonel de Royal-Guienne cavalerie en 1788. Député de la noblesse de Paris aux états-génér., il était à la tête de la minorité qui se réunit aux députés du tiers-état, et prononça en son nom un discours qui ne satisfit aucun parti. Sentant la nécessité des réformes et disposé personnellement à tous les sacrifices, il s'établit en même temps le défenseur de la prérogative royale, et se traça dès le principe une ligne de modération dont il ne s'écarta jamais. Dans la nuit du 14 août 1789, il vota l'abolition de tous les priviléges. Lors de la discussion des bases de la constitution, il se prononça pour l'établissement de deux chambres et pour le *veto* royal. Plus tard il demanda que tous les Français sans distinction fussent éligibles à toutes les fonctions publiques. Les troubles des provinces devenant de jour en jour plus graves, il proposa d'investir le roi d'un pouvoir suffis. pour les apaiser. Il donna de grands éloges au plan de Sieyes pour l'institution du jury. Dans la séance du 16 mai 1790, il vota pour que le droit de paix et de guerre appartînt au roi seul, sauf la responsabilité des ministres. Toujours occupé de resserrer le pouvoir populaire dans de justes bornes, il fonda avec Malouet le club monarchique et le *Journal des impartiaux*, à la rédaction duquel concoururent plusieurs écrivains distingués, notemment Fontanes. Ce club, dénoncé par les jacobins, ne subsista pas long-temps, et il en fut de même du journal. Clermont-Tonnerre, un instant l'idole de la nation, perdit dès-lors toute sa popularité. Lors de la fuite du roi en 1791, accusé de l'avoir favorisée, il n'échappa qu'avec peine à la fureur de la populace, et sans un décret de l'assemblée qui le plaça sous la sauvegarde de l'honneur national, il aurait été massacré dans les Tuileries. Après la session, il eut avec Sieyes une correspondance sur le système municipal, où l'on retrouve les principes dont il était animé depuis 1789. Dans la journée du 10 août 1792, accusé d'avoir chez lui un amas d'armes, son domicile fut violé, et il fut conduit au comité, où il n'eut pas de peine à se justifier. Il s'en retournait lorsqu'il fut rencontré dans la rue par une troupe d'assassins qui l'égorgèrent. Le comte de Clermont-Tonnerre n'avait pas 44 ans. Deux fois il avait présidé l'assemblée constituante, dont il fût un des membres les plus distingués par ses talents et sa probité. Ses opinions ont été recueillies, Paris, 1791, 4 vol. in-8. On a de lui une *Analyse de la constitution de* 1791, in-8, et quelq. autres écrits politiques.

CLERMONT-TONNERRE (Anne-Antoine-Jules de), cardinal, doyen des évêques de France, né à Paris en 1749, fut, au sortir de sa licence, nommé gr.-vicaire de Besançon. Reçu doct. en théologie en 1782, il succéda peu de temps après à M. de Juigné sur le siége de Châlons. Député par le clergé de son diocèse aux états-génér., il y vota constamm. avec le côté droit, et signa les *Protestat.* ainsi que l'*Exposition des principes* présentées par les évêques de France. En 1791 il publia sur les matières alors controversées une *Lettre* et une *Instruction pastorales*, qui furent remarquées. Après la session, il se retira en Allemagne, signa, en 1798, l'*Instruction des évêques émigrés sur les atteintes portées à la religion*, donna sa démission en 1801, rentra en France, et ne sortit de la retraite qu'en 1814, pour entrer à la chambre des pairs. En 1817, il fut nommé à son ancien siége de Châlons: mais, ce siége n'ayant pas été rétabli, la nominat. demeura sans effet. Archev. de Toulouse en 1820, il obtint, en 1822, le chapeau de cardinal. L'année suivante, il publia de Rome, où il était allé pour le conclave, une *Lettre pastorale* qui fut déférée au conseil-d'état, et supprimée par une ordonnance royale. Il s'opposa vivem. aux ordonnances du mois de juin 1829, sur les petits séminaires et les jésuites; sa réponse au ministre des affaires ecclésiastiques: *Etiamsi omnes, ego non*, est historique. Malgré son grand âge, il voulut encore assister au conclave; mais, dans le voyage, il se démit le col du fémur, et de retour à Toulouse y mourut le 21 février 1830.

CLERMONT-TONNERRE (N....., marquis de), ministre de la guerre, né en 1780 à Paris, fils du constituant, fut admis en 1799 à l'école polytechnique, dont il sortit avec le grade de sous-lieut., et fit plusieurs campagnes sur le Rhin et en Italie. Chef d'escadron, Joseph Bonaparte, alors roi de Naples, le demanda pour aide-de-camp, et dès-lors il suivit la fortune de ce prince. En 1814 il entra dans la garde royale, lieutenant de mousquetaires, suivit Louis XVIII à Gand, et fut à son retour nommé pair et command. des grenadiers à cheval de la garde. Comme pair, il soutint la loi du recrutement, fut chargé du rapport sur le projet d'abolition du droit d'aubaine, et dans div. circonstances appuya de sa parole et de son vote les projets des ministres. Il obtint en 1821 le portefeuille de la marine, qu'il échangea en 1825 contre celui de la guerre. Remplacé par M. de Caux en 1828, à la formation du ministère Martignac, après la révolution de 1830, il cessa de faire partie de la chambre des pairs, et mourut en 1837.

CLERMONT-GALLERANDE (Charles-George, marquis de), pair de France, né en 1744, d'une ancienne famille originaire d'Anjou, fit ses pre-

mières armes dans la guerre de sept ans, et parvint au grade de maréchal-de-camp. Il se rendit à Coblentz en 1790; mais il ne tarda pas à revenir auprès du roi, resta à ses côtés dans la journée du 10 août, fut enfermé pendant la terreur, et dut son salut au 9 thermidor. Ce fut lui qui, muni de pleins pouvoirs de Louis XVIII, dirigea la négociation dont le but était de faire jouer à Bonaparte le rôle de Monk. Compris dans la prem. création de pairs du 4 juin 1814, il fut nommé lieuten.-génér. en 1816, et mourut en 1823. On a de lui des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la révolution qui s'est opérée en France en* 1789, Paris, 1826, 3 vol. in-8.

CLERSELLIER (CLAUDE), philosophe cartésien, né vers 1614 à Paris, se fit recevoir avocat au parlement, mais ne s'occupa point de sa profession; il consacra sa vie à défendre et à propager les principes de Descartes, et mourut en 1684, à 70 ans. Il a pub. : *Lettres de Descartes sur la morale, la physique, la médecine et les mathématiques*, Paris, 1667, 3 vol. in-4. — *Traité de l'homme, du monde, ou de la lumière de Descartes*, ibid., 1677 in-4. — *Principes de la philosophie de Descartes*, trad. par Cl. Picot, ibid., 1681, in-4. — *OEuvres posthumes* de Rohault, son gendre, 1682, in-4. Clersellier a trad. les *Objections contre les Méditations physiq.* de Descartes, et les a pub. avec la trad. de cet ouvr. par Ch. Albert, duc de Luynes, Paris, 1673, in-4. Son fils l'aida dans ses travaux et dans la publication des ouvrages que nous avons cités.

CLERVILLE (LOUIS-NICOLAS chevalier de), ingénieur, entré jeune au service, aide-de-camp du comte de Tournon, se signala en 1643 dans la Flandre, et devant Fribourg en 1646; donna de nouvelles preuves de sa valeur à l'attaque du fort S.-Stefano sur la côte de Toscane, et s'empara de la citadelle de Piombino. Nommé maréchal de bataille, il se signala devant Crémone en 1648; fut blessé au siége de Landrecies en 1655, et chargé, en 1658, d'apporter au roi la nouvelle de la prise d'Oudenarde et de Menin. En 1660 il eut la mission de construire une citadelle à Marseille, et le roi, satisfait de ses travaux, lui fit présent d'un riche diamant. Plus tard il s'occupa du canal de jonction de la Méditerranée à l'Océan, et dans ce but dressa la carte des rivières du Languedoc et de leurs affluents. En 1665, il donna les plans d'un port près de Frontignan, et nommé comiss.-général des fortifications, place créée pour lui, fut chargé de la visite des ports de Normandie. Il obtint, en 1671, le gouvernement d'Oléron, et mourut en 1677. On a de lui : *Carte des montagnes de la Haute-Auvergne*, Paris, 1642. — *Discours sur les ouvertures par lesquelles les étangs de Languedoc se déchargent dans la mer*, 1665, in-4. — *Mémoire relatif au port de Cette*, 1677, in-4; et en MS. un rapport à Colbert sur le *Projet du canal de Languedoc*.

CLÉRY (PÉTERMANN), colonel suisse au service de Henri II et de Charles IX, se signala dans plus. affaires, notamment à la bataille de Dreux et à celle de Montcontour, où il fut tué le 3 nov. 1569, âgé de 59 ans.

CLÉRY (JEAN-BAPTISTE Cant HANET), né en 1759 à Jardy dans le parc de Versailles, valet-de-chambre du duc de Normandie, s'est illustré par son dévoûment envers Louis XVI, qui lui témoigna sa satisfaction de ses services dans son testament. Après le 21 janvier Cléry resta prisonnier jusqu'au 9 thermidor. Il se hâta de vendre une maison qu'il possédait à Juvisy et rejoignit à Wels MADAME, qui le chargea de quelques missions secrètes en Allemagne et en Italie. Il mourut le 27 mai 1809 à Hitzing près de Vienne. Une médaille frappée en son honneur dep. la restauration, fait partie de la *Galerie de la Fidélité*. Cléry a publ. : *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, roi de France*, Londres, 1798, in-8, trad. dans différ. langues. On en attribue la rédaction à M^{me} la comtesse de Schomberg. La meilleure édit. est celle qui fait partie de la *Collect. des Mémoires sur la Révolut.* Louis XVIII écrivit à Cléry, le 11 juillet 1798, une lettre de sa main pour le remercier et le nomma chevalier de l'ordre de St-Louis; en 1817, ce prince donna des lettres de noblesse à M^{me} Greu, l'une des deux filles de Cléry. — CLÉRY de KLÉEFELD (Charles), son fils, sous-lieut. du régiment des gardes wallonnes, ayant été grièvement blessé à l'affaire de Zujar en Murcie, le 9 août 1812, fut pris et fusillé le lendemain. — CLÉRY (Jean-Pierre-Louis HANET), frère du serviteur de Louis XVI, né à Jardy en 1762, obtint la place de valet-de-chambre de MADAME, qu'il ne conserva pas longtemps. Lors des guerres de la révolut., il entra dans les fournitures, et fut, pendant 20 ans, munitionnaire-général de différents corps d'armée franç. A la restaurat., il joignit à son nom celui de Cléry, fut nommé conservat. des forêts de la Corse et décoré de la croix d'honneur. Des *Mémoires*, auxq. son nom promettait un gr. succès, furent publ. en 1825, 2 vol. in-8; mais le public n'y trouva pas l'intérêt qu'il s'était promis, et l'édit. de 1832 ne diffère de la 1re que par le changement des frontispices. Cléry mourut à Paris en 1834.

CLÉSIDES, peintre grec, exerçait son art à Éphèse, vers l'an 294 av. J.-C. Mécontent du peu d'accueil qu'il avait reçu de la reine Stratonice, il la peignit dans les bras d'un pêcheur, et, laissant son tableau sur le pont, s'enfuit pour se soustraire au ressentiment de la princesse; mais Stratonice se trouva si belle, qu'elle ne voulut pas qu'on détruisît un monument qui, bien que fâcheux pour sa réputation, était glorieux pour ses charmes.

CLÈVE (CORNEILLE van), sculpt., né à Paris en 1645, élève d'Anguier, obtint la pension de Rome, et, de retour en France, fut admis à l'acad. en 1781, sur la présentat. d'une tête de *Polyphème*. Il a fait un grand nomb. de statues pour les églises et pour les jardins de Versailles et de Marly. Son ouvrage le plus remarq. est le groupe qui repré-

sente *la Loire et le Loiret*, dans le jardin des Tuileries. Cet artiste mourut en 1732. La plupart de ses statues ont été gravées. — CLÈVE (A.-T.), grav. danois, a laissé des portraits fort estimés et recherchés des amateurs.

CLEVES (MARIE de), fille de François Ier, duc de Nevers, épousa son cousin germain Henri Ier, prince de Condé. Cette princesse, d'une beauté remarquable, avait inspiré une vive passion au duc d'Anjou, dep. Henri III, et l'on croit que la religion fut le seul obstacle à ce mariage. Élevée dans le culte calviniste, Marie de Clèves abjura en 1572, et mourut en 1574, à 21 ans, un mois après le retour de Pologne de Henri, qui donna publiquement des signes de sa douleur.

CLEIVELAND (JEAN), poète anglais, né en 1613, membre de l'univers. de Cambridge, se déclara pour Charles Ier, suivit son souverain à Oxford, soutint le courage des royalistes par ses écrits, et termina sa vie en 1659 à Londres, où il vivait depuis la mort du roi. Cleiveland passait pour le meilleur poète de son temps. La préfér. accordée à ses *vers*, dont l'édit. la plus complète est de 1687, in-8, sur ceux de Milton, est une nouvelle preuve de la fausseté des jugem. dictés par l'esprit de parti.

CLEYER (ANDRÉ), méd. et botaniste, né à Cassel vers 1645, explora la Chine et le Japon en qualité de médecin de la compagnie des Indes, recueillit des observations sur les plantes les plus curieuses de ces contrées, et publia quelq. ouvr. des missionnaires sur la méd. des Chinois. On a de lui des *Lettres*, pub. par Bernard Valentin, et un grand nomb. de *Mémoires*, dans les *Éphémérides des curieux de la nature*.

CLICHTOVE (JOSSE), célèbre théologien, né à Nieuport vers la fin du 15e S., fut reçu docteur de Sorbonne en 1505, et professa quelq. temps la théologie; mais comme il n'avait pas la voix forte, il quitta l'enseignem. et prit une cure. Malgré la faiblesse de son organe, il se fit une réputat. comme prédicat. par l'onction et la simplicité de ses discours, deux qualités alors fort rares. L'un de ses disciples, Louis Guillard, év. de Chartres, lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Clichtove mourut dans cette ville en 1543. Il est un des premiers qui entreprirent de réfuter Luther. Ses ouvr. de controverse, écrits en latin, sont remarquables par la pureté du style et la solidité des raisonnem.; mais on ne les lit plus dep. long-temps. Le seul que recherchent encore quelq. curieux est intit. : *De necessitate peccati Adæ et felicitate culpæ ejusdem apologetica disceptatio*, Paris, Estienne, 1519, in-4.

CLICQUOT-BLERVACHE (SIMON), économiste, né en 1723 à Reims, remporta trois prix à l'acad. d'Amiens sur des quest. alors aussi neuves qu'import.; fut en 1756, sur la présentat. de Trudaine, nommé inspect.-gén. du commerce, puis chev. de St-Michel et correspondant de la société d'agricult. de Paris; il mourut en 1796. On a de lui des *Dissertat.* et *Mém. d'économie politique* remarq. Les princip. sont : *Dissertat. sur l'état du commerce en France depuis Hugues-Capet jusqu'à François Ier*, 1756. — *Considérations sur le traité de commerce signé entre la France et la Grande-Bretagne, le 26 septembre 1786*. — *Mémoire sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la première croisade jusqu'au règne de Louis XII*, couronné par l'académie des inscriptions en 1789, Paris, 1790.

CLIFFORD (GEORGE), comte de Cumberland, né en 1558, servit avec distinct. dans la marine sous le règne d'Élisabeth, construisit et arma des bâtiments à ses frais, et fit onze expéditions contre les Espagnols et les Portugais. L'ordre de la Jarretière fut la récompense de ses services en 1591; il avait siégé parmi les juges de l'infortunée Marie Stuart.

CLIFFORD (THOMAS), ministre anglais, né en 1630, se distingua dans l'expédit. de Bergen contre les Hollandais en 1665, et fut envoyé plénipotent. en Suède et en Danemarck. Il remplit les charges de contrôleur et de trésorier de la maison du roi, et fut nommé grand trésorier d'Angleterre pour avoir fourni à Charles II le moyen de se procurer 1,500,000 liv. sterl. sans le concours du parlement. Disgracié peu de temps après pour ses démarches inconsidérées en faveur du catholic., il mourut dans ses terres en 1673.

CLIFFORD (GEORGE), jurisconsulte hollandais, s'occupait de botanique et d'histoire naturelle, et possédait à Hartecamp, entre Harlem et Amsterd., les collections les plus riches que l'on eût encore vues. Linné ayant, sur la recommandat. de Boerhaave, été chargé de la direction des jardins de Clifford, se vit à même de développer ses heureuses disposit. : il a consacré sa reconnaissance envers son bienfaiteur par la publication de l'*Hortus cliffortianus*, Amsterdam, 1737, gr. in-fol., avec 32 planches : un genre nouveau décrit dans cet ouvr. porte le nom de *Cliffortia*.

CLIFFORT (MARTIN), écrivain anglais, mort en 1677, a publié sous le voile de l'anonyme un *Traité de la raison humaine*, 1675, in-12, dans lequel il cherche à établir que chaque individu doit jouir de la plus grande liberté d'opinion en matière de religion. Le docteur Lancy, évêque d'Ély, pensait que le livre et l'aut. auraient dû être livrés au feu.

CLIFTON (FRANÇOIS), méd., attaché au prince de Galles, membre de la société roy., n'est connu que par quelq. ouvr. utiles dont les princip. sont : *État de la médecine ancienne et moderne*, etc., trad. en franç. par l'abbé Desfontaines, 1742. — Une version anglaise des Traités d'Hippocrate *sur l'air, l'eau et les lieux*, *sur les épidémiques et les pronostics dans les maladies aiguës*, avec la *Description de la peste d'Athènes*, par Thucydide. Il annonçait une édit. complète des *OEuvres d'Hippocrate*, disposée dans un ordre méthodique.

CLIMAQUE (St JEAN), surnommé *le Scolastique*, disciple de St Grégoire de Nazianze, naquit vers 525 dans la Palestine, et fut l'un des plus savants docteurs de l'Église. S'étant retiré dans les déserts

du Sinaï, à 16 ans, il en passa 39 dans cette solitude, fut élu abbé du grand monastère du mont Sinaï, l'an 600; quatre ans après il se démit de ces fonctions pour rentrer dans son désert, et mourut en 605. Ses *OEuvres* ont été publ. avec la version latine de Raderus, Paris, 1633, in-fol. Ce sont des opuscules ascétiques et quelq. traités qui roulent également sur la vie spirituelle : le plus curieux, intitulé : *l'Échelle du ciel* ou *Climax*, a été trad. en franç. par Arnauld d'Andilly, Paris, 1688, in-12, avec une *Vie* du saint aut. par Lemaistre de Sacy.

CLIMENT (don Joseph), évêque de Barcelone, né à Castillon de la Plana, royaume de Valence, en 1706, fut l'un des prélats les plus recommand. par leurs vertus et leurs talents que l'Espagne ait produits. Son attachement aux libertés de l'Église lui attira quelq. persécutions, mais il fut soutenu par l'ascendant de ses vertus non moins que par la protection de Clément XIV, et mourut en 1781. Il employait tous ses revenus au soulagem. des vieillards, à la subsistance des enfants et à l'entretien des hospices. On a de lui quelques ouvr. ascétiq. dont le recueil a été publié sous ce titre : *Coleccion de las obras del señor Climent*, Madrid, 1788, 3 vol. in-12.

CLINIAS, père d'Alcibiade, de la famille des *Æacides*, combattit vaillamment à la bataille de Salamine sur un vaisseau équipé à ses frais, et fut tué à celle de Coronée, 447 ans avant l'ère chrét.

CLINIAS, de Tarente, philosophe pythagoricien, contemporain et ami de Platon, fit preuve d'un gr. désintéressem. et d'une générosité peu commune en rendant à Prorus de Cyrène, de la même secte, tous les biens qu'il avait perdus dans les troubles de sa patrie.

CLINTON (Henri), général anglais, servit avec distinction dans la guerre de Hanovre, sous les ordres de Burgoyne et de Howe, puis, en 1775, en Amérique dans la guerre contre les insurgents. Après le départ de Howe en 1778, il prit le commandement de l'armée anglaise, et forcé par l'approche de Washington d'évacuer Philadelphie, opéra sa retraite en bon ordre, et l'année suiv. s'empara de Savannah et de Charlestown. Moins heureux depuis, il échoua dans presque toutes ses tentatives, ne put secourir Cornwallis assez tôt pour l'empêcher de capituler, et fut rappelé en 1782. Nommé membre du parlem., il fut gouvern. de Limerick, et mourut en 1795, peu de temps après sa nomination à Gibraltar. On a de lui : *Mémoire relatif à l'issue malheur. de la campagne de 1781*, in-8, et des *Observations sur l'hist. de la guerre d'Amérique* (par Stedman), Londres, 1784, in-4.

CLINTON (George), vice-président des États-Unis, né en 1739, lieutenant en 1758, dans un régim. dont son père était colonel, donna des preuves de courage à la prise du fort de Frontenac, et fit la campagne de 1760 sous les ordres du général Amherst. Après la conquête du Canada, Clinton se livra à l'étude des lois, et, nommé greffier, ne cessa pas d'exercer la profess. d'avoc. Élu membre de l'assemblée coloniale en 1773, il y combattit avec fermeté les usurpations du gouvernement anglais. Élu gouverneur de l'état de New-York en 1777, il remplit cette place jusqu'en 1810; il ne siégea point au congrès de 1775, parce qu'étant dans le même temps brigadier-général, il crut pouvoir mieux servir son pays dans ce poste; il paralysa les forces supérieures des Anglais et décida la capitulat. du général Burgoyne. Dans l'intervalle, il fut nommé vice-président des États-Unis et présid. du sénat; il mourut en 1812. Clinton favorisa le développem. des arts et du commerce dans son pays, auquel il rendit un service immense par la suppression de la banque génér., dont presque toutes les actions étaient en Angleterre.

CLIO (myth.), celle des neuf Muses qui préside à l'hist., est représentée ayant sur la tête une couronne de laurier, dans la main droite une trompette, et un livre dans la gauche : à ses côtés sont une image du temps et un globe, symboles de ses attributions.

CLIQUET (Paul), charpentier mécanicien, né à Paris vers la fin du 17e S., se distingua par l'invention et la construction de plusieurs machines qui servirent à amener, monter et mettre en place les deux pierres qui composent la cymaise du fronton de la porte principale de la colonnade du Louvre. Ces machines ont été décrites et gravées dans l'édition de Vitruve publiée par Perrault (*v.* ce nom).

CLISSON (Olivier de), connét. de France sous le règne de Charles VI, issu d'une des plus anc. familles de Bretagne, fut élevé en Angleterre, et de retour dans sa patrie, en 1364, fit ses prem. armes dans la guerre des comtes de Montfort et de Blois, et perdit un œil à la bataille d'Auray. Brouillé ensuite avec le comte de Montfort, il s'attacha au service de Charles V, et devenu frère d'armes de Duguesclin, aida ce grand capitaine à détruire les *grandes compagnies* qui ravageaient le royaume. Le duc de Bretagne, qui redoutait Clisson, trouva le moyen de s'emparer de sa personne, et voulait le faire périr ; mais il consentit à recevoir une rançon. Déclaré connétable en 1380, Clisson commandait l'avant-garde franç. à la bataille de Rosbeck, si funeste aux Flamands, et se disposait à purger la France des Anglais, lorsque, par suite de la démence de Charles VI, il fut, en 1391, accusé de dilapidations, et condamné à une amende de cent mille marcs d'argent. Il se retira dans son château de Josselin en Bretagne, où il mourut en 1407. On estime qu'il laissa une fortune de 1,700,000 liv., somme énorme pour le temps, et qui prouve qu'il n'était pas exempt de blâme.—Clisson (Jeanne de Belleville), sa mère, se fit un nom par la vengeance qu'elle tira de la mort d'Olivier de Clisson, son époux, décapité à Paris le 2 août 1343, pour avoir favorisé Montfort, compétiteur de Charles de Blois, au duché de Bretagne: elle arma trois vaisseaux, fit plusieurs descentes en Normandie, et causa beaucoup de ravages dans cette province.

CLISTHÈNES, fils d'Aristonymus, prit en main

le gouvernem. de Sycione après la mort de Myron, son aïeul, et contribua au succès des Amphictyons dans la guerre sacrée. Il remporta le prix de la course des chars l'an 582 avant J.-C., et peu de temps après maria sa fille Agariste à Mégaclès, fils d'Alcméon. — CLISTHÈNES, fils de Mégaclès et d'Agariste, et grand-père de Périclès, provoqua l'expuls. d'Athènes des Pisistratides, et fit condamner à l'ostracisme Isagoras, chef de la faction plébéienne. Clisthènes fut forcé de s'expatrier à son tour et de céder la place à son ennemi, protégé par Cléomènes, roi de Sparte : mais il fut rappelé, et gouverna la république jusqu'à sa mort.

CLITARQUE, fils de l'historien Dinon, fut le témoin des exploits d'Alexandre, dont il composa une relation que l'on suppose avoir été fort utile à Diodore de Sicile et à Quinte-Curce : elle n'est pas venue jusqu'à nous.

CLITOMACHUS ou ADHERBAL, philosophe carthaginois, fils de Maharbal ou Diognétus, s'établit à Athènes vers l'an 150 av. J.-C., suivit les leçons de Carnéade, lui succéda comme chef de l'acad. l'an 130, et se donna la mort vers l'an 100 avant J.-C. Cicéron nous apprend que ce philos. avait composé un grand nombre d'ouvrages, dans lesq. se trouvait exposée la doctrine de Carnéade. Aucun de ces écrits ne nous est parvenu. — Un athlète thébain du même nom est cité comme ayant triomphé dans le même jour (216 ans avant J.-C.) à la lutte, au pugilat et au pancrace.

CLITOPHON, ancien historien de Rhodes, avait composé plus. ouvrages dont il ne reste que quelq. fragm. dans le livre *des Fleuves*, que nous avons sous le nom de Plutarque. On doit surtout regretter la perte de sa *Géographie de la Gaule*, dans laq. il donnait l'étymologie des noms de toutes les villes qui subsistaient de son temps. Celui de Lyon, *Lugdunum*, vient, suiv. cet historien, des deux mots gaulois, *Lugum*, corbeau, et *Dunum*, colline.

CLITUS, surnommé *le Noir*, fils de Dropidès et de Lanice, nourrice d'Alexandre, suivit ce prince en Asie, lui sauva la vie au passage du Granique, et commanda le bataillon royal à Arbelles; il partagea depuis avec Éphestion le commandem. d'un corps de cavalerie. S'étant, dans un repas, égayé sur le compte d'Alexandre, ce prince égaré par la colère et les vapeurs du vin le tua, l'an 329 avant J.-C., et voulut ensuite s'arracher la vie.

CLIVE (ROBERT, lord), pair d'Irlande, baron de Plassey, gouvern. du Bengale, né en 1725, rendit d'éminents services à la compagnie anglaise des Indes, et l'éleva au plus haut degré de richesse et de puissance. La hardiesse de ses entreprises, son habileté et sa bravoure triomphèrent de tous les obstacles; il força les différents princes de l'Inde à conclure des traités avantageux au gouvernement anglais, et gagna l'estime de ses ennemis. Devenu possesseur d'une fortune considérable, il se vit accusé de concussions par des envieux, mais fut absous par la chambre des communes dont il était membre depuis 1760. Il allait être appelé au commandement de l'armée destinée à réprimer l'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique, lorsque, dans un accès de mélancolie, il se donna la mort en 1774.

CLODION ou CHLODIO, dit *le Chevelu*, 3e roi de France, suivant Grégoire de Tours, était, comme ses deux prédecess., chef des Saliens, tribu des Francs établie depuis l'an 297 dans la Toxandrie (Campine). Ayant tenté la conquête des contrées connues aujourd'hui sous le nom du Hainault et de l'Artois, il fut vaincu par Majorien, général rom., l'an 430. Il renouvela sa tentative avec succès l'an 444, pendant qu'Aétius était en guerre avec les Visigoths, les Bourguignons, etc.; se rendit maître de Tournai, de Cambrai et d'Amiens, dont il fit le siége de ses états; depuis il voulut pousser ses conquêtes au-delà de la Somme; mais Aétius força les Francs de lever le siége de Soissons en 447. Clodion perdit l'un de ses fils dans la déroute, et mourut en 459, laissant deux autres fils en bas âge.

CLODION (CLAUDE-MICHEL), sculpteur, né vers 1745 à Nancy, termina ses études à Paris sous la direct. de Monnot, et se fit bientôt remarquer par des composit. d'un genre naïf et gracieux. Ses chefs-d'œuvre sont des *jeunes filles* qui jouent ou qui s'abandonnent à la rêverie. Il a moins bien réussi dans la sculpture historique. Sa statue de *Montesquieu* a été l'objet de justes critiques. Le meill. de ses ouvr., au jugem. des connaisseurs, est un groupe du déluge, dont il exposa le modèle au salon de 1801. On cite encore parmi les ouvr. de cet artiste un buste de Tronchet et celui de Mme la duchesse d'Angoulême, qu'il fit d'après un portrait. Clodion mourut à Paris en 1814.

CLODIUS (PUBLIUS), fils d'Appius, personnage consulaire, troubla Rome de ses menées démagogiques, et déshonora son nom par ses vices et ses débauches. Renvoyé honteusem. par Lucullus, son beau-père, qui commandait en Asie, battu à la tête de la flotte de Martius-Rex, son beau-frère, accusé d'avoir profané les mystères de la bonne déesse, Clodius ne devait être que l'objet du mépris de ses concitoyens; mais il capta la faveur du peuple par son éloquence, et n'eut point honte de descendre au rang des plébéiens afin de parvenir au tribunat. Cette magistrature, qu'il exerça dans les intérêts de Pompée et de César, lui fournit les moyens de persécuter Cicéron, qui s'exila pour éviter la guerre civile. Milon, autre tribun, osa seul lutter contre Clodius et l'accusa de troubler l'ordre public; celui-ci se fit nommer édile, et porta à son tour la même accusation contre son adversaire. La haine des deux tribuns menaçait de bouleverser la ville, lorsque Clodius fut tué sur la voie Appienne par les gens qui accompagnaient Milon, l'an de Rome 701.

CLODIUS (JEAN), théol. luthérien, né en 1645, à Neustadt dans la Poméranie, professa la philosophie dans différents colléges de Saxe, fut fait ensuite surint. à Grossen-Haye et mourut en 1733, dans un âge fort avancé. Il a laissé plus. *Dissert.* sur des sujets singuliers. Les plus curieuses sont celles où il discute *si J.-C. a parlé d'un câble ou*

d'un chameau en exprimant par une comparaison les obstacles qui ferment aux riches l'entrée des cieux, et celle où il recherche les motifs qui ont déterminé *l'usage de tutoyer Dieu dans les prières.* — Clodius (Jean-Christian), fils du précédent, savant orientaliste, fut nommé professeur d'arabe en 1724 à l'université de Leipsig, et y mourut en 1745. Il fut l'un des rédacteurs du journal allem. intit. : *Hist. de la littér. de notre temps*, de 1721 à 1725, dont il parut douze cahiers in-8. On lui doit un gr. nombre d'opuscules sur l'hist., la géograph., la chronolog. et les lang. de l'Orient. Mais on ne recherche de lui que sa *Gramm. turke* (lat.), 1729, in-8, et un *Lexique* lat., turk et allem., 1730, 3 part. in-8, dont les exempl. sont très rares en France. — Clodius (Christian), neveu de Jean et cousin du précéd., né à Neustadt en 1694, recteur à Annaberg puis à Zwickau, mourut en 1775; il fut l'un des fondat. de la *société allem.* de poésie, qui a tant contrib. à ranimer le culte des Muses dans la Germanie, et dont il a publ. les statuts, en 1772, in-4. On lui doit encore des *Poésies* lat. et allem., des *Dissertat. philosoph.*, et une *Hist. de l'établisem. de la religion réformée à Zwickau* (allem.), 1756, in-4. — Clodius (Christian-Aug.), son fils, né en 1738, occupa les chaires de philos., de logique et de poésie à Leipsig, fut nommé secrét. perpét. de l'acad. dite *de Jablonowski*, et mourut en 1784. On a de lui des *Essais de littérat. et de morale* (allem.), Leipsig, 1767-69. — Des *Mélanges*, 1784-87, in-8. — Des *Dissert.* et des *Poésies* (lat.), 1787, in-8. — Sa veuve, Juliane-Frédéric-Henriette Stolzer, née à Dresde en 1752, morte en 1805, a cultivé la littérat. avec succès. On lui doit une trad. en allem. des *Poésies d'Élisabeth Carter et de Charlotte Smith*, etc.

CLODIUS (David), philolog., né à Hambourg, professa les langues orient. et la théolog. à l'univ. de Giessen, et mourut jeune en 1687; il a publ. quelq. *Dissertations sur les rites des anciens Hébreux et des Juifs*, et une *Gramm. hébraïque.* — Un autre Clodius (Henri-Jonathan), bibliothécaire du duc de Saxe, mort en 1767, a proposé un nouv. système bibliog. sous le titre de *Specimen novæ bibliothecæ*, etc., Dresde, 1757, in-8. On a encore de lui : *Primæ lineæ bibliothecæ lusoriæ*, etc., 1761, in-8; c'est le catalog. de tous les ouvr. sur les jeux parvenus à la connaiss. de l'aut. Il est rare et recherché; et *Notice histor. sur la bibliothèque elector. de Dresde* (allem.), 1763, in-8.

CLODIUS-MACER (Lucius), propréť. en Afrique sous le règne de Néron, se révolta contre ce tyran en même temps que Vindex dans les Gaules et Galba en Espagne. On sait qu'il prétendit au trône, mais on ignore s'il fut proclamé empereur. A son avénement à l'empire, Galba se débarrassa de ce rival en le faisant assassiner.

CLODOMIR, fils de Clovis et Clotilde, fut mis, avant 17 ans, en possess. du roy. d'Orléans, qui comprenait la Sologne, la Bauce, le Blésois, le Gâtinois, l'Anjou et le Maine; il s'unit à ses frères pour détrôner Sigismond, roi de Bourgogne, qu'il fit égorger avec sa famille, et fut tué lui-même à 30 ans dans une bataille livrée à Gondemar, successeur de Sigismond. Childebert et Clotaire s'emparèrent du roy. d'Orléans, et firent périr Gontaire et Théobalde, les deux fils aînés de Clodomir. Clodoald, le plus jeune, connu sous le nom de St. Cloud, échappa à la fureur de ses oncles, et vécut dans la retraite.

CLODORE (J.), écrivain franç., est aut. d'une *Relat. de ce qui s'est passé en Amérique pendant la guerre de* 1666 *et* 1667 *avec l'Angleterre*, et d'un *Journal du dernier voyage de M. de la Barre Cayenne*, etc., Paris, 1671, in-12. On n'a aucun détail sur sa personne. On croit qu'il était secrét. du vaisseau de *La Barre*, et que par conséquent il avait été le témoin des événem. qu'il rapporte.

CLOOTS (J.-Bapt. DU VAL-DE-GRACE), baron prussien, né à Clèves en 1755, fut élevé à Paris, où sa naissance et sa fortune lui permettaient d'aspirer à jouer un rôle. Lié de bonne heure avec les hommes qui dispos. alors des réputat. littéraires, il fut connu, même avant d'avoir rien publ., pour un penseur profond et un grand politique. Il quitta son nom pour prendre celui d'Anacharsis, et à l'exemple de son nouv. patron, il parcourut la plus gr. part. de l'Europe, pour y propager ses principes. De retour à Paris en 1789, il embrassa la cause de la révolut. avec un enthousiasme délirant. Il était à la tête des étrangers qui se présentèrent le 19 juin 1790 à la barre de l'assembl. constituante pour la féliciter sur ses travaux, et dès-lors il prit le titre d'*orateur du genre humain*. Le 21 avril 1792, il fit hommage à l'assembl. législ. d'une somme de 12,000 fr. pour les besoins de la guerre, et d'un livre qu'il venait de faire paraître, dont le titre résume toute la pensée : la *Républ. universelle.* Quelq. semaines après, un décret lui décerna le titre de citoyen français. Député par le départem. de l'Oise à la convent., il vota la mort de Louis XVI en ajoutant : « Je condamne pareillement à mort l'infâme Frédéric-Guillaume, » et fit plus. discours, dans l'un desquels il demanda une statue pour Meslier (*v.* ce nom). Lorsque les jacobins firent passer leurs membres à un scrutin épuratif, le baron prussien déclara que *son cœur était français et son âme sans-culotte.* Mais Robespierre ayant dit qu'il se méfiait d'un prétendu sans-culotte qui avait 100,000 liv. de rente, Cloots fut exclus. Mis en accusation peu de temps après avec Hébert et ses complices, il périt sur l'échafaud le 24 mars 1794. Son principal ouvrage a pour titre : *Certitude des preuves du mahométisme*, Londres, 1780, in-12.

CLOPINEL. — V. Mehun (Jean de).

CLOPPENBURG (Jean), célèbre théolog., né à Amsterdam en 1597, exerça les fonct. de pasteur dans différentes villes, fut nommé profess. de théol. à Hardervick, puis à Franeker, et mourut en 1652. Ses ouvr., recueillis en 1684, en 2 vol. in-4, sont oubliés, à l'except. de son traité *de Fœnore et usuris*, impr. séparém., Leyde, 1640, in-8.

CLOSIUS (Samuel), philolog. et poète latin, né

vers 1620 à Breslau, reçut la couronne poétique des mains de l'emper., fut chargé de l'éducat. du comte de Barby, puis à la mort de son élève, nommé prevôt d'une paroisse de Magdebourg, où il mourut en 1678. Il a laissé en latin un *Tableau de la bibliothèque de Wolfenbuttel*, 1660, in-4; des *Poésies*, publ. en 1690.

CLOSS, *Clossius* (Jean-Frédéric), médec., poète et philos., né en 1735 dans le Wurtemberg, mort en 1787, a publ. des *Dissertat. medicales* et des trad. en vers latins de Celse, *De tuend. sanitate*, et des *Aphorismes d'Hippocrate*, ainsi que quelq. *Poèmes* dont le sujet se rattache à l'art de guérir. — Closs (Charles-Frédéric), son fils, né en 1768, mort en 1797, profess. de médecine à l'univers. de Tubingue, est aut. de *Dissertations* et de *Mém.* estimés; les principaux traitent *De la maladie vénérienne; Des maladies des os; De la sensibilité* et *de l'irritabilité; Du supplice de la guillotine;* on a aussi de lui une trad. de l'italien en allem. des *Observat. anatomico-pathologiques de Palletta sur la courbure de la colonne épinière.*

CLOTAIRE Ier, fils de Clovis et de Clotilde, né en 497, prit possess. du roy. de Soissons l'an 511, devint, par la mort de ses frères, seul possesseur des états de Clovis, qu'il accrut aux dépens de la Thuringe, de la Bourgogne et de quelq. provinces du midi, et fixa son séjour à Paris. Les histor. du temps louent son courage, mais ils lui reprochent d'avoir participé à l'assassin. des fils de Clodomir, et de s'être livré à des débauches dont on n'avait point d'exemple. Il mourut l'an 558, après un règne de 47 ans. On a dit que le regret d'avoir fait périr Chramne, l'un de ses fils, qui troublait le roy. par des révoltes continuelles, abrégea les jours de Clotaire.

CLOTAIRE II, roi de France, surn. *le Grand* ou *le Débonnaire*, fils de Chilpéric Ier et de Frédégonde, n'avait que quatre mois lorsqu'il hérita du roy. de Soissons par la mort de son père l'an 584. Sa mère le plaça sous la protect. de Gontran, roi de Bourgogne, et le défendit elle-même avec un courage héroïque, se mettant à la tête des armées et bravant tous les dangers. La mort de Frédégonde (597) semblait laisser Clotaire à la merci de ses ennemis : mais ayant gagné les seigneurs austrasiens, il marcha au-devant de Brunehaut son implacable ennemie, et par sa mort ainsi que celle des fils de Thierri, dernier roi d'Austrasie, s'assura la paisible possess. de la France. Les chroniqueurs disent qu'il encouragea l'agriculture et abolit les impôts les plus onéreux; il assembla un concile à Paris l'an 615, dans lequel on fit plus. réglements importants. Il donna l'Austrasie et la Neustrie à Dagobert, son fils aîné, et détruisit une armée que Bertoalde, roi saxon, avait amenée contre ce prince. La fin de son règne ne fut troublée par aucun événem.; il mourut en 628. C'est du règne de Clotaire II que date la grande puissance des maires du palais.

CLOTAIRE III, fils aîné de Clovis II, eût en partage les roy. de Neustrie et de Bourgogne, l'an 655, et régna sous la tutelle de Bathilde, sa mère, et d'Ébroïn, maire du palais. Bathilde gouverna pendant dix années; mais bientôt elle fut forcée par les intrigues d'Ébroïn de se retirer dans un monastère. Celui-ci concentra si bien l'autorité dans ses mains, que l'on sait à peine l'époque où mourut Clotaire; on croit que ce fut vers l'an 670.

CLOTAIRE IV, roi d'Austrasie en 717, mort en 720, dut son élévat. à Charles-Martel, maire du palais. Il était descendant de Clovis; mais les historiens ne font pas connaître sa filiation. Son règne de courte durée n'offre rien de remarquable; ce n'était qu'un fantôme de roi que Charles-Martel avait cru nécessaire d'opposer aux prétentions des plus puissants seigneurs.

CLOTHO ou CLOTHON (myth.), la plus jeune des trois Parques, préside à la naissance des hommes, et file leur destinée : c'est elle qui tient la quenouille.

CLOTILDE (Ste), reine de France, fille de Gondebaud, roi de Bourgogne, mariée à Clovis Ier l'an 493, acquit sur ce prince par ses vertus et par sa beauté un ascendant dont elle ne fit usage que pour le bien de ses sujets. Après la mort de Clodomir, l'un de ses fils, et des deux fils aînés de ce prince cruellement égorgés par Childebert et par Clotaire leurs oncles, Clotilde se retira à Tours, et mourut l'an 545. Son corps, transporté à Paris, fut déposé près de celui de Clovis dans l'église de St-Pierre et St-Paul, aujourd'hui Ste-Geneviève. Une *Vie de Ste Clotilde* a été publ. par mad. de Renneville, Paris, 1809, in-12.—Une fille de Clovis, appelée Clotilde, épouse d'Amalric, roi des Visigoths, essuya les persécutions les plus cruelles de la part de son mari qui voulait lui faire embrasser l'arianisme : elle mourut en 531.

CLOTILDE DE VALLON-CHALYS.—V. Surville.

CLOUARD (J.-Ernest), mort à Paris en 1816, est aut. d'un assez gr. nombre de vaudevilles dont on trouve la liste dans le *Magasin encyclopédique*, tom. II, pag. 395, 1818.

CLOUET (Jean-Franç.), habile chimiste, né en 1751, à Singly, près de Mézières, suivit les cours de l'école de cette ville, et se fit distinguer par Monge, l'un de ses profess. Il vint ensuite à Paris visiter les manufactures, et de retour à Singly, y établit une faïencerie. Une banqueroute qui lui enleva toute sa fortune l'obligea de suspendre ses recherches sur la composit. des émaux. Il résolut de passer en Amérique; mais en attendant il professa la chimie à l'école de Mézières. A la révolut. il créa la fabrique de fer de Daigny, et mit une telle activité dans ses opérations, qu'il put seul fournir à l'approvisionnem. des arsenaux de Douai et de Metz pendant les campag. de la Belgique; on lui dut aussi un procédé pour la fabrication des lames imitant les damas de Perse dont il donne la descript. dans un *Mémoire* impr. après sa mort, dans le n° 90 du *Journal des mines*. Lorsque sa présence ne fut plus nécess. à Daigny, il vint à Paris rendre ses comptes. Il avait oublié d'y porter son traitem. comme directeur; le produit du jar-

din avait couvert tous les frais de son administrat. Nommé membre du cons. des arts, il reprit ses expériences chimiq. et désirant les pousser plus loin sur la transformat. des produits végét., partit pour Cayenne en 1799, et y mourut en 1801 de la fièvre endémique dans cette contrée. Le *Journ. de Physiq.* et les *Annales de chimie* contiennent le peu de *Mémoires* rédigés par Clouet.

CLOVIO (don JULIO), peintre en miniature, l'un des plus célèb. de l'école ital., né dans la Croatie en 1498, élève de Jules Romain et de Girolamo de' Libri de Vérone, a laissé un gr. nombre de portraits comparables aux beaux ouvr. du Titien, ainsi que des tableaux d'hist. en petit, remarq. par le dessin et par le coloris, mais surtout par la petitesse des dimensions. On cite comme des chefs-d'œuvre en ce genre une suite de 26 tabl. représent. *la procession du corps de N.-S. à Rome, et la fête du mont Testaceo.* Il mourut en 1578, dans un âge avancé.

CLOVIS (CHLODOVEUS ou CLODOVECHUS, appelé aussi dans les ancienn. chroniq., CLODOIX, LUDOVIC, CHLOVIS, racine du nom moderne LOUIS), né en 465, fils de Childéric, se trouva, l'an 481, par la mort de son père, chef de la tribu des Francs établis dans la Ménapie, dont se composèrent plus tard les diocèses de Tournai, de Bruges, de Gand et d'Ypres. Il attaqua Syagrius, fils d'Aétius, qui de l'ancienne province possédée par les Romains ne conserva que le territoire de Soissons, le battit avec le secours de Ragnacaire, roi de Cambrai, et le fit périr. Soissons se soumit au vainqueur, et cet exemple, imité par les villes voisines, le fut en 495 par les Parisiens. Clovis accrut la même année ses états de la Tongrie, diocèse de Liége; en 496, il défit les Allemands à Tolbiac. Après cette victoire, cédant aux prières de Clotilde, il embrassa le christian., et reçut à Reims le baptême et l'onction sainte des mains de St Remi, évêque de cette ville. En 497, il soumit les cités de l'Armorique, et vainquit Gondebaud, roi de Bourgogne, auquel il accorda la paix. En 507, il choisit Paris pour la capitale de ses états, et jeta les fondem. de l'église de St-Pierre et de St-Paul, aujourd'hui Ste-Geneviève; cette même ann. il défit et tua de sa propre main Alaric, roi des Visigoths, dans une bataille livrée à 10 milles au midi de Poitiers: le résult. de cette victoire fut la réun. de l'Aquitaine au roy. des Francs. Après cette dern. expédition, Clovis reçut de l'empereur Anastase le titre de consul; il prit les marques de cette dignité et termina tranquillem., l'an 511, à 45 ans, un règne illustré par des exploits militaires, mais souillé du meurtre de plus. chefs dont il redoutait l'ambit. Ce prince a laissé quatre fils, Thierri, Clodomir, Childéric et Clotaire, et une fille nommée Clotilde, mariée à Amalric, roi d'Espagne. Clovis traduisit la loi salique du teuton en latin; il tint à Orléans un concile dans lequel on croit que les droits des rois de France furent réglés pour la prem. fois.

CLOVIS II, dit *le Fainéant*, 2e fils de Dagobert, héritier du roy. de Neustrie et de Bourgogne en 638, fut placé sous l'autorité de Nantilde sa mère, puis successivem. sous la tutelle des maires du palais, Éga et Erchinoald ou Archambaud. Ce prince, que les révolut. de l'Austrasie rendirent seul possess. de l'empire de Clovis, se fit chérir de ses peuples par son humanité et par sa bienfaisance. Il mourut en 655, à l'âge de 22 ans, laissant trois enfants en bas-âge, Clotaire III, Chilpéric II, et Thierri.

CLOVIS III, dit *le Fainéant*, succéda l'an 691 à Thierri Ier son père, n'étant âgé que de 9 ans, en régna 4 sous la tutelle de Pepin-le-Gros, maire du palais, et mourut en 695, laissant le royaume à Childebert son frère.

CLOWES (GUILLAUME), chirurgien angl. attaché à la marine royale en 1570, puis à l'hôpital St-Barthélemi de Londres en 1575, fut nommé en 1586 prem. chirurg. de S. M. britannique dans les Pays-Bas, et mourut dans les dern. années du 16e S. Clowes, aussi savant dans la théorie qu'habile dans la pratique, est aut. d'un *Tr. sur la cure de la maladie vénérienne*, Londres, 1585; et d'une *Pratique... sur les brûlures occasionnées par la poudre à canon et sur les plaies d'armes à feu, d'armes blanches*, etc., ib., 1588.

CLOWET ou CLOUET (PIERRE), grav., né à Anvers en 1606, se rendit en Italie où il se perfectionna sous la direct. de Spierre et de Bloemaert; de retour dans sa ville natale, grava d'après différents maîtres le portrait et l'histoire, et mourut en 1677. On cite comme ses meill. ouvrages: *la Descente de Croix*, le *St Michel*, la *Mort de St Antoine*, le paysage connu sous le nom de l'*Étable à vaches*, d'après Rubens, et les 5 beaux portraits, in-fol., d'après Van-Dyck. — CLOWET (Albert), grav., neveu du précédent, né à Anvers en 1624, suivit l'exemple de son oncle en allant se perfectionner en Italie à l'école de Corneille Bloemaert; il résida long-temps à Rome, puis à Florence, où il grava plus. tableaux du palais Pitti, notamment un *Combat de cavalerie* d'après le Bourguignon, et *la Défaite des Amalécites par Josué* d'après Guill. Comtois, frère de Bourguignon. Il quitta Florence pour revenir à Anvers, où il mourut en 1687. On a de lui un gr. nombre de portraits, parmi lesquels on remarque ceux de *Nicolas Poussin*, des card. *Azzolini*, *Rospigliosi*, *Rosetti*, etc.: son chef-d'œuvre est *la Concept. mystérieuse de la Vierge Marie*, d'après Piètre de Cortonne.

CLOYSAULT (EDME-CHARLES), orator., né dans le Nivernais, fut supérieur du séminaire et grand-vicaire de Châlon-sur-Saône, et mourut en 1728. On a de lui quelq. ouvr. ascétiq., et les *Vies* de plus. de ses confrères, dont une partie est inédite.

CLUENTIUS, citoyen romain, n'est connu que par la harangue que Cicéron prononça pour sa défense, l'an 54 av. J.-C. Il était accusé par sa mère, Sosie, d'avoir donné la mort à Oppianicus, son beau-père.

CLUGNY (FRANÇ. de), écrivain ascétiq., né à Aigues-Mortes en 1637, entré fort jeune dans la congrégat. de l'Oratoire, enseigna les humanités et

la théologie dans plus. colléges; forcé de renoncer à l'enseignem. à cause de la faiblesse de sa santé, vint habiter Dijon, où il mourut en 1694. On a de lui 10 vol. in-12 d'*OEuvres spirituelles*, sans nom d'auteur et avec cette seule désignation : *Par un pécheur*. Les plus remarq. sont : le *Catéchisme de la dévotion*, Lyon, 1681 ; *la Dévotion des pécheurs; le Manuel des pécheurs*, etc.

CLUGNY DE NUIS (Jean-Étienne-Bernard), contrôleur-général des finances. né à Dijon en 1729, conseiller au parlement de Bourgogne à 20 ans, fut successivement maître des requêtes, intendant à St-Domingue, puis à son retour en 1764, intendant de la marine à Brest, intendant à Perpignan et à Bordeaux. Il s'était acquis dans ces différ. places la réputat. d'un magistrat intègre et labor. Désigné pour remplacer Turgot au contrôle-génér., il n'exerça que 6 mois et mourut en 1776. C'est pend. son ministère que furent établies la loterie et la caisse d'escompte. On lui a reconnu de la droiture et de la probité, mais un caractère faible, plus d'étendue que de profondeur dans les idées, plus de bonne volonté que de moyens de la réaliser.

CLUSA (Jacques de), chartreux, ainsi nommé du lieu de sa naissance ou du couvent dans leq. il s'était retiré, est aut. d'un traité *De apparitionibus animarum post exitum à corporibus, et de earumdem receptaculis*. Cet ouvr. singulier a été réimpr. plus. fois dans le 15e S.; les curieux donnent la préférence à la 1re édit., Burgdorf, canton de Berne, 1475, in-fol., non-seulement à raison de sa rareté, mais parce que c'est un des prem. livres impr. en Suisse, où la typographie n'avait été introduite que l'année précéd. par Michel Wensler, à Bâle. On a confondu souv. Jacq. de Clusa avec Jacq. de Paradiso, chartreux polonais, dont le véritable nom est Junterburg (v. cet article).

CLUSIUS. — V. L'Écluse.

CLUVIER (Philippe), *Cluverius*, célèbre géogr., né à Dantzig en 1580, quitta l'étude du droit pour se livrer entièrement à celle de la géographie, voyagea en Allemagne, en France, en Italie, en Hollande, et mourut à Leyde en 1623. Il parlait avec facilité la plupart des langues anciennes et modernes. On a de lui : *Germania antiqua*, Leyde, 1616, 2 vol. in-fol. — *Italia antiqua*, ibid., 1624, 2 vol. in-fol.; il faut y joindre les remarques de Luc. Holstenius. — *Siciliæ antiquæ lib. II*, *Sardinia ac Corsica antiquæ*, ibid., 1619, in-fol. — *Introductio in universam geogr. tam veterem quàm novam*, Amsterd., 1729, in-4; cette édit. est la meill. L'introduct. à la géographie a été trad. en franç. par le P. Phil. Labbe. Malgré les progrès de la science, les ouvr. de Cluvier sur la géographie ancienne peuvent encore être consultés utilement; mais on doit se tenir en garde contre la hardiesse de ses conjectures. — Cluvier (Dethlef), neveu du précédent, né à Sleswig dans le 17e S., voyagea dans plus. parties de l'Europe, s'établit à Londres, et sur la présentation de quelq. mém. fut admis en 1678 à la soc. roy. C'était un visionnaire qui s'occupait d'alchimie et qui s'imagina qu'il avait découvert la quadrature du cercle. Forcé par des affaires de quitter Londres momentaném., il y laissa l'imprim. qu'il avait établie pour la publication de ses ouvr. ; elle périt avec sa bibliothèque dans un incendie. On trouve la liste de ses nombreux ouvrages dans la *Cimbria litterata* de Moller. Aucun ne mérite l'honneur d'être cité. — Cluvier (Jean), aïeul du précédent, né dans le Holstein en 1583, fut ministre et prof. d'histoire à Leyde, où il mourut en 1633, à 50 ans. On a de lui un *Abrégé d'histoire universelle*, plus. fois réimpr. ; la meill. édition est celle de Leyde, 1668, in-8.

CLUYT (Théodore-Auger), botaniste holland., exerçait l'état de pharmacien et s'occupait de botanique et de l'histoire natur. des insectes. Nommé direct. du jardin de botan. fondé à Leyde en 1577, il en fit un entrepôt de tous les végétaux rares ou curieux apportés en Europe. Il a publ. en holland. une *Hist. naturelle des abeilles*. — Cluyt (Auger), *Clutius*, fils du précédent, seconda son père dans ses découvertes, alla en Espagne, en Afrique, et fut aussi directeur du jardin botanique de Leyde. Boerhaave, pour perpétuer le souvenir des services que les deux Cluyt ont rendus à la science, a consacré à leur mémoire un genre de plantes qu'il a nommé *Clutia*.

CLYTEMNESTRE (myth.), fille de Léda, sœur de Castor et Pollux, femme d'Agamemnon, voua une haine irréconciliable à son époux après qu'il eut consenti au sacrifice d'Iphigénie, leur fille; et, pend. qu'il faisait le siége de Troie, elle lia avec Égiste un commerce criminel. Les deux amants concertèrent ensemble le trépas d'Agamemnon, qui fut vengé par Oreste, son fils. Les amours et le châtiment de Clytemnestre ont fourni le sujet de plus. tragéd. au théâtre grec. M. Soumet les a reproduits sur la scène franç. après Voltaire, Crébillon et M. Lemercier.

CNAPIUS (Grégoire), jésuite polonais, né à Grodziec en 1564, mort à Cracovie en 1638, prof. les humanités et la philos. dans plusieurs maisons de son ordre. On a de lui : *Thesaurus polono-latino-græcus*, etc., Cracovie, 1620, in-fol. — *Thesaurus latino-polonicus*, ibid., 1626, in-4. — *Adagia polono-latino-græca*, ibid., 1632, in-4.

CNOEFFEL (André), conseiller et médecin de J. Casimir, roi de Pologne, né à Bautzen, mort en 1658, est auteur des ouvr. suiv. : *Epistola de podagrâ curandâ*, Amsterdam, 1645, in-12. — *Methodus medendi febribus epidemicis et pestilentiaiibus*, Strasbourg, 1655, in-12. — Son fils, Cnoeffel (André), fut médec. de Michel et de Jean Sobieski, rois de Pologne, et mourut en 1699 à Marienbourg, dont il était bourgmestre. On a de lui un grand nombre d'*Observat.* consignées dans les *Éphémérides des curieux de la nature*.

COBB (Samuel), poète anglais, mort en 1713, est aut. de *Remarques sur Virgile*, et d'un *Recueil de poésies* sur différents sujets, Londres, 1700, in-8. On croit qu'il a travaillé à la traduct. angl. de la *Callipédie*, poème latin de Quillet. — Cobb (Ebenezer), né à Plymouth en 1694, mort à King-

ston en 1801, à l'âge de 107 ans et 8 mois, se plaignit amèrem., à sa dern. heure, de voir finir une vie qu'il trouvait trop courte.

COBB (Jacques), aut. dramatique angl., né en 1756, mort à Londres en 1818, secrétaire de la compagnie des Indes. On connait de lui 4 opéras comiques : *The Humourist* (le Facétieux); *Love in the East* (l'Amour dans l'Orient); *the Haunthed Tower* (la Tour aux Revenants); *the Sieg of Belgrad* (le Siége de Belgrade), et un assez grand nombre de comédies, dont quelques-unes sont imitées du français.

COBDEN (Édouard), théol. angl., né en 1684, recteur de St-Austin à Londres, et chapelain ordinaire du roi Georges II, mourut en 1764. On a de lui : *Sermons et Essais*, Londres, 1757, in-8; et un recueil de *poésies* publ. au bénéfice de la veuve de son vicaire (*curate*).

COBENTZEL (Charles, comte de), né à Laybach, en 1712, suivit la carrière diplomatiq., fut chargé par la cour de Vienne de plus. missions import. qu'il remplit avec succès, et reçut en 1753 la récompense de ses services par sa nomination à la place de gouvern. des Pays-Bas. Il dota Bruxelles d'une acad. des sciences et d'une école gratuite de dessin, fit plus. réformes utiles, et mourut dans cette ville en 1770. — Cobentzel (Louis, comte de), *son fils*, né à Bruxelles en 1753, ambassadeur d'Autriche à Copenhague, puis à Berlin, fut accrédité près de l'impératrice Catherine II, en 1779, et sut mériter la faveur de cette princesse. En 1795 il conclut le traité d'alliance entre l'Autriche, l'Angleterre et la Russie, et ne fut rappelé de Pétersbourg en 1797 que pour être envoyé en Italie, où il signa le traité de Campo-Formio. De là, il se rendit au congrès de Rastadt; il eut à cette époque plus. conférences avec François de Neufchâteau qui se trouvait aux eaux de Seltz. Renvoyé à Pétersbourg, il fut nommé plénipotentiaire à Lunéville, et en 1801, après la signature du traité de paix, il fut fait vice-chancelier d'état au départ. des affaires étrangères, donna sa démission de ces emplois en 1805, après la bataille d'Austerlitz, et mourut à Vienne en 1808. — Cobentzel (Philippe, comte de), cousin du précéd., né en 1741, fut envoyé à Teschen par l'impér. Marie-Thérèse, en 1779, pour conclure la paix avec la Prusse, et nommé ensuite vice-chancelier-d'état. Chargé, en 1790 d'apaiser l'insurrection des Pays-Bas, il ne réussit point dans sa mission difficile, et se retira dans ses terres. Nommé en 1801 ambassadeur à Paris, il ne quitta ce poste qu'après la rupture de la paix de 1805; il mourut à Vienne en 1810. Avec lui s'éteignit la famille des Cobentzel dont il était le dernier rejeton.

COBETT (Thomas), théol. angl., né en 1608 à Newbury, élève de l'univ. d'Oxford, annonçait du talent pour la chaire; mais ayant avancé quelq. propositions hétérod., il fut enveloppé dans la persécution qui s'éleva contre les non-conformistes et forcé de s'expatrier. Il passa à Boston, s'attacha successiv. à plus. ministres de son parti, devint pasteur de la prem. église d'Ipswich, et mourut en 1686. On a de lui, *Traité sur le 3e commandement de l'Église; la Puissance du magistrat civil en matière de religion*, suivi d'une réponse à un pamphlet intit. : *Mauvaises nouvelles de la Nouv.-Angleterre,* par J. Clarke de Rhode-Island, Boston, 1653, in-8. — *Discours sur la prière*, 1654, in-8, et un *Tr. sur le baptême des enfants.*

COBBETT (Guillaume), journaliste radical angl., né en 1766 à Farnham, dans le Surrey, fils d'un pauvre fermier, apprit à lire, puis aida son père dans les travaux de la culture; vint à Londres pour y faire fortune, griffonna quelque temps des rôles dans l'étude d'un procureur, et lassé de sa nouvelle condition, s'engagea dans un régiment qui partait pour la Nouvelle-Écosse. Parvenu rapidement par sa bonne conduite au grade de sergent-major, il apprit les règles de la grammaire en l'enseignant à ses camarades, dont il était l'instituteur et le secrétaire, et, sans rien relâcher de ses devoirs, acquit, avec un peu d'argent, des connaiss. très variées, mais malheureusement désordonnées. Il ne revint en Angleterre qu'en 1792 avec son régiment; dès qu'il fut libre, il épousa la fille d'un sergent d'artillerie qu'il avait connue en Amérique, et conduisit sa femme à Philadelphie, où il se fit journaliste. Ce même Cobbett, qui plus tard devait attaquer toutes les institutions de sa patrie avec un incroyable acharnement, s'en constitua le défenseur dans sa prem. feuille, intit. *le Porc-Épic*, où il poursuivit en même temps de ses sarcasmes et la révolut. franç. et les principes démocratiques. Les nombr. procès qu'il eut à soutenir, et dont quelq.-uns se terminèrent par des amendes assez fortes, avaient fait connaître son nom à Londres, lorsqu'il y revint en 1800 continuer la profess. de journaliste. Il garda quelque temps encore la même ligne d'opinions; mais deux choses la lui firent abandonner : le refus de Pitt de lui accorder une subvention sur les fonds secrets, et le peu de succès de sa feuille dans un pays où l'aristocratie, qui peut payer et paie en effet, ne manque pas de défenseurs. Cobbett comprit enfin qu'il ne lui restait pas d'autre parti que de se lancer dans l'opposition; dès 1803 il ne cessa d'attaquer dans sa nouv. feuille (*Registr. politiq.*), dont il était le seul rédact., toutes les mesures du ministère, avec une violence qui dépassa tout ce que l'Angleterre avait vu jusqu'alors en ce genre. Il s'ensuivit bien pour lui des procès et des condamnat. pécunaires; mais chaque poursuite ministérielle augmentait le nombre de ses abonnés; des souscript. payaient ses amendes, et le radical Cobbett se trouva bientôt riche assez pour acquérir non loin de Londres une maison de campagne où il allait se délasser des fatigues de son rude métier, par les trav. de la culture dont il avait conservé le goût. Condamné à deux ans de prison en 1810, pour avoir excité à la révolte les soldats de l'île d'Ély, il continua son journal dans sa prison avec la même exactitude que s'il eût été libre; mais les affaires de son commerce de li-

brairie avaient souffert de sa détention; des spéculat. fausses ou mal conduites achevèrent de le mettre dans l'embarras, et, pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il alla en 1817 demander un asile aux États-Unis, où il se fit fermier, et sans renoncer au journalisme composa quelques ouvr., entre autres *le Maître de langue angl.*, grammaire qui eut beaucoup de succès, et dont il existe une trad. franç. Pendant ce temps-là ses affaires s'arrangeaient; il revint en Angleterre pour être témoin de la réforme parlement. qu'il avait annoncée; mais l'événement démentit sa prédiction. Ses amis, persuadés que Cobbett opérerait infailliblement cette réforme s'il était député, se réunirent pour le faire élire à Coventry. Son élection, après un 1er échec, eut lieu; mais le membre des communes n'eut pas le même succès à la chambre que le journaliste dans les clubs politiques. Il aborda rarement la tribune, où ses discours n'obtinrent aucun effet sur les délibérat., et l'étoile du journaliste sembla dès-lors pâlir. Cobbett ne put redonner de la vie ni même empêcher la ruine des nouvelles feuilles dont la rédact. lui fut confiée; son temps d'action était fini. Il mourut en 1835, laiss. plus de 100 vol. dont aucun ne pourrait avoir en France le succès qu'il a obtenu en Angleterre. Par ses défauts comme par ses qualités, il est entièrement Anglais; sa réputation doit donc se soutenir long-temps dans la Grande-Bretagne, où son nom se rattache au parti radical, dont il fut le créateur et le chef; et les Anglais vanteront Cobbett, qu'il sera presque complétem. oublié dans le reste de l'Europe. Outre le *Maître d'anglais*, on ne citera de lui que l'*Économie des chaumières*, New-York, 1818, ouvr. qui, dit-on, a eu la plus heureuse influence sur la condition des paysans d'Angleterre.

COBO (Jean), dominicain espagnol, né près de Consuegra, fut envoyé aux îles Philippines en 1586, et ayant trouvé à Manille une colonie de Chinois, il fit des progrès assez rapides dans leur langue pour être en état de les catéchiser dans fort peu de temps. L'emper. du Japon voulut soumettre ces îles à un tribut; Cobo, député près de ce prince, en obtint non-seulem. la franchise de toute imposition, mais encore le libre exercice de la prédicat. de l'Évangile, ainsi que plusieurs autres avantages. Au retour de cette mission, le vaisseau qui le portait ayant fait naufrage à l'île Formose, il fut massacré par les Sauvages en 1592. Cobo a composé un *Dictionn. chinois*, un *Catéchisme* dans cette langue, et quelq. autres écrits utiles à ses confrères. — Cobo (Barnabé), jésuite, né en 1582 dans le royaume de Jaen, prêcha l'évangile dans le Mexique et au Pérou pend. 50 ans, et mourut à Lima en 1657. Il a laissé 10 vol. d'*Observ. sur l'hist. natur. du Pérou*, conservés MSs. dans la bibliothèque de Séville, et une *Hist. des Indes*, également MS.

COBOURY (Raschyd-Eddyn-Ali), méd. arabe, ainsi appelé du nom de sa patrie, Cobourg, ville de l'Arabie déserte, où il mourut en l'an 639 de l'hégyre (1241-42 de J.-C.), a laissé un *Traité des médicaments simples* (adwiah almofredah).

COBOURG (Fréd.-Josias, prince de SAXE-), gén. au service de l'Autriche, né en 1737, fit ses prem. armes dans la guerre de sept ans, sous le maréch. Landon; il commanda en chef l'armée autrichienne dans la guerre contre les Turks en 1787, et montra dès-lors plus de courage personnel que d'habileté. Cependant il fut choisi par le cabinet autrichien pour expulser les Français de la Belgique. Son arrivée dans les Pays-Bas produisit en France une impression de terreur que les révolutionnaires exploitèrent avec un déplorable succès. Dès les prem. jours de mars 1793, il passa la Roër, remporta différ. avantages sur les lieuten. de Dumouriez, et le 18 gagna sur ce général la bataille de Nerwinde dont la suite fut l'évacuat. des Pays-Bas. Cobourg, favorisé par la fuite de Dumouriez (*v.* ce nom), pénétra dans la Flandre, et prit Le Quesnoy, Landrecies et Valenciennes. Mais là s'arrêtèrent ses succès. La campagne suiv. ne fut pour lui qu'une suite de revers. Battu par Moreau à Turcoing, par Jourdan à Fleurus, il quitta le commandement des armées combinées après la défaite d'Aldenhoven (2 oct. 1793), se retira dans sa principauté, et mourut au mois de février 1815.

COCCAPANI (Camille), l'un des plus célèbres profess. de l'Italie au 16e S., né en 1535 à Carpi, fit ses prem. études à Modène sous Bandinelli, et vint les terminer à Ferrare, où il ouvrit une école de littérature. Nommé successivement profess. d'humanités dans différentes villes, il obtint en 1570 la chaire de grec à l'univers. de Ferrare, et concourut avec Bandinelli, son anc. maître, qui, furieux de cet échec, exhala sa mauvaise humeur dans plus. lettres auxq. Coccapani dédaigna de répondre. Mais il publia la critique de sa *Vie de P. Scipion*, sous ce titre: *Errata Bandinelli*, Modène, 1570, in-4. Cette pièce est très rare. Coccapani mourut à Ferrare en 1591; il passait pour un assez bon poète latin, mais on ne connaît de lui qu'une ode. Ses commentaires sur Horace, conservés à Modène, sont encore inédits, quoiqu'on en ait plus. fois annoncé la publication (*v.* la *Bibliotheca modenes.*, II).

COCCAPANI (Sigismond), peintre, né à Florence en 1585, fut élève de Civoli, qu'il aida dans la peinture des fresques de la chapelle Pauline, à Rome. Il apprit aussi l'architect., et on le nomme parmi les artistes qui concoururent à dresser le plan de la façade du dôme à Florence. Il mourut dans cette ville en 1642. Galilée parle d'un traité de Coccapani, dans lequel cet artiste indiquait les moyens d'encaisser l'Arno. Cet ouvr. est perdu.

COCCÉIUS-AUCTUS, archit. romain sous Auguste, construisit le temple dédié à ce prince, parmi les habitations de Pouzzoles, et qui sert aujourd'hui de cathédrale. Une tradit. ancienne lui attribue les travaux du Pausilippe. Addison pense qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de cette montagne pour construire la ville de Naples, et qu'ensuite on imagina de percer jus-

qu'au bout pour pratiquer un chemin entre Naples et Pouzzoles.

COCCÉIUS-NERVA, célèbre juriscons. rom. du 1er S. de l'ère chrét., d'une famille consulaire, et consul lui-même, fut du nombre des sénateurs que Tibère conduisit à Caprée pour former son conseil. Révolté des infamies dont il était le témoin, Coccéius se laissa mourir de faim l'an 24 de J.-C. —COCCÉIUS-NERVA, fils du précéd., fut juriscons. comme son père. Néron lui fit élever une statue.

COCCEJI (HENRI), *Coccejus*, jurisc., né à Brême en 1644, fut recherché pour son savoir avant qu'il eût rien pub., et put choisir entre plus. chaires, dans différ. univers. d'Allemagne; il fut nom. prof. de droit féodal à Heidelberg, et conseiller de l'électeur palatin. A la prise de Heidelberg par les Français, il alla chercher un asile en Hollande; mais en 1690, l'électeur de Brandebourg le nomma professeur à Francfort-sur-l'Oder; l'empereur, en considération de ses services, le nomma baron en 1715; il mourut en 1719. De tous ses ouvr. le plus connu est son *Commentaire* sur le traité de Grotius de *Jure belli et pacis*, qui fut publié par son fils, Breslau, 1744-48, 5 vol. in-fol, et Lausanne, 1751, 5 vol. in-4. — COCCEJI (Samuel baron de), fils du précéd., né à Heidelberg en 1679, fut, à 21 ans, nommé professeur à Francfort, et devint par conséquent le collègue de son père; mais il abandonna bientôt l'enseignement pour suivre la carrière de la magistrature, et remplit successivement différentes places dans les tribunaux. Chargé par le roi Frédéric-Guillaume de la rédact. d'un *Code de droit prussien*, il fut fait ministre-d'état en 1727, et chef de la justice en 1738. Frédéric II le confirma dans cette charge, et créa pour lui en 1746 la dignité de grand-chancelier. Le *Code Frédéric*, pub. en 1747, 3 vol. in-8, et trad. en franç., est l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Cocceji, quoiqu'il ne soit pas sans imperfection. Ce grand magistrat mourut en 1757.

COCCEJUS (JEAN), sav. théolog., fondateur d'une école, né à Brême en 1603, serait, suiv. Denina, l'aïeul du grand-chancelier Cocceji (*v. La Prusse littéraire*, III. 90). Il acheva ses études à Hambourg et à Franeker. Rappelé bientôt à Brême pour y professer l'hébreu, il ne tarda pas de retourner à Franeker, où il remplit la même chaire, puis celle de théolog. En 1649, l'université de Leyde lui offrit le titre de professeur. De cette époque datent ses disputes avec Voët et Desmarets, et sa grande réputation qui pâlit maintenant que les questions qu'il a traitées sont sans intérêt. Il mourut en 1669. Ses œuvres recueillies à Amsterdam, 1673-75, 8 vol. in-fol., ont été réimpr. en Allemagne, puis à Amsterdam, 1701, 10 vol. in-fol. auxquels on joignit, en 1706, 2 vol. d'ouvrages inédits. — COCCEJUS (Jean-Henri), fils du précéd., juriscons. et greffier des fiefs de Hollande, est aut. d'une *Apologie* de son père et de la préface mise en tête de ses œuvres, dont le P. Niceron a donné le catalogue détaillé dans ses *Mémoires.*, t. VIII.

COCCHI (ANTOINE), célèbre médecin, philolog. et antiq. ital., né en 1695, à Bénévent, fit ses études à l'univ. de Pise, où il reçut le laurier doctor. dans la faculté de médecine; mais voulant connaître, avant de se livrer à la pratique, tout ce qui avait été écrit sur la science qu'il devait exercer, il consacra plusieurs années à se familiariser avec les langues anc. et modernes. La connaissance de l'anglais le mit en rapport avec Théoph. Hastings, comte d'Huntington, qui l'emmena à Londres et lui procura l'avantage de voir Newton, Clarke, etc. Pendant son séjour à Londres, il a publié sur un MS. *les Amours d'Anthias et d'Abrocôme*, par Xénophon, avec une version latine, et dédia cette édit. princ. à son Mécène, le comte d'Huntington. De retour en Italie, il fut nommé profess. à Pise, et il prit possession de sa chaire en 1726, par un *Discours sur l'excellence de la médecine*. Il quitta bientôt Pise pour revenir à Florence où il professa la philosophie et l'anatomie, et sut encore trouver le loisir de transcrire les anciens chirurgiens grecs, qu'il publia avec une trad. latine en 1754. Il concourut avec Micheli à doter Florence d'une société de botanique. Quelques-uns de ses ouvr. et sa méthode médicale trop simple lui ayant attiré des critiques de la part de ses confrères, Cocchi renonça à la pratique de son art pour se livrer uniquement à la théorie, et occupa la place d'antiq. de l'empereur François Ier. Ce savant laborieux mourut à Florence en 1768, et fut inhumé près de son ami Micheli. Ses principaux ouvr. sont : *Trattato de' bagni di Pisa*, Florence, 1750, in-4, fig. — *Consulti medici*, Bergame, 2 vol. in-4. — *Discorsi toscani*, Florence, 1761-62, 8 part. in-4. De Puisieux en a trad. quelques-uns en franç. 1762, in-12. Les ouvr. que l'on vient d'indiquer composent les *Opere* de Cocchi, dans la *Collect.* de classiques ital., Milan, 1724, 4 vol. in-8. Sa *Vie* a été écrite par Ferd. Fossi et par A. Fabroni dans les *Vitæ Italor. doctrinâ excellent.*, t. II.

COCCHI (ANT.-CÉLESTIN), prof. de méd. et de botan. à Rome, dans le 18e S., a laissé : *Lectio de musculis et motu musculor.*, Rome, 1741, 1743, in-4, et *Dissert. physico-pract., continens vindicias corticis Peruviani*, ibid., 1746, in-8; Leyde, 1750, même format.

COCCOPANI (JEAN), ingénieur, né à Florence en 1582, était versé dans la mécanique, les mathémat., l'archit. civile et militaire, et cultivait également la peinture. Appelé à Vienne, en 1622, il fut employé par l'empereur Ferdinand II en qualité d'ingénieur dans différentes guerres, et rendit d'importants services dont il fut récompensé par le don de plusieurs fiefs. De retour à Florence, il y construisit pour le grand-duc le palais appelé *Villa imperiale*, et le couvent des religieuses de Ste-Thérèse de Jésus, fut nommé profess. de mathématiques, et mourut en 1649.

CO-CHEOU-KING, célèbre astron. chinois du 13e S., né à Chun-te-fou, ville de la province de Pé-tché-li, fut appelé, sur sa réputation, à la cour de l'empereur Chi-tsou, fondateur de la dynastie des Yuen, pour présider le tribunal des mathé-

matiques. Il fit un grand nombre d'observat. qui ont mérité les suffrages des astron. français. On trouve le catalogue de ses ouvr. dans l'*Hist. de l'astron. chinoise*, par le P. Gaubil.

COCHEREAU (Matthieu), peintre, né en 1793, à Montigny, près de Châteaudun, neveu de M. Prevost, auteur des *Panoramas*, annonça dès sa première jeunesse des talents qu'il perfectionna sous la direct. de David. L'*Intérieur de son atelier*, son prem. tableau, exposé au salon de 1814, fut acquis par le musée, et c'est le seul que possède la France; deux autres qu'il exécuta depuis sont en Angleterre. En 1817 il entreprit un voyage en Grèce avec M. de Forbin, pour faire des études et pour aider son oncle à prendre les dessins d'Athènes et de Constantinople. A son retour de ce voyage, il se proposait de terminer plus. compositions dont il avait déjà fait les esquisses; mais il ne devait plus revoir la France : une courte maladie l'enleva dans la traversée, le 10 août, à la hauteur de Bizerte, sur la côte d'Afrique.

COCHET (Jean), ecclésiast., né à Faverges en Savoie acheva ses études à Paris, fut successivem. professeur de philosophie au collége Mazarin, principal du collége du cardinal Lemoine, recteur de l'acad. de Paris, et mourut en 1771. A la demande de Fontenelle, il trad. en franç., les cahiers de Varignon, et en tira *les Éléments de mathématiques*, 1731, in-4. On doit encore à Cochet un cours abrégé de philos. contenant : *la Logique*, Paris, 1744, in-12. — *La Clef des sciences et des beaux-arts*, 1757, in-12, espèce de complément de l'ouvr. précéd. — *La Métaph.*, Paris, 1753, in-8. — *La Morale*, ibid., 1755, in-8. — *Phys. expérim. et raisonnée*, ibid., 1756, in-8. — Et *Preuves sommaires de la possibilité de la présence de J.-C. dans l'Eucharistie*, contre les protestants, Paris, 1764, in-12.

COCHET DE SAINT-VALLIER (Melchior), juriscons., originaire de Mont-Cénis en Bourgogne, mort en 1738, présid. au parlem. de Paris, et auteur d'un *Tr. de l'Indult.*, 1703, 2 vol. in-12, et 1747, 3 vol. in-4. Les *Mém.* de Trévoux (1706 et 1707) contiennent deux *Dissert.* de Saint-Vallier, *sur les armoiries de France et sur les droits des chapitres;* il fonda une rente perpétuelle de 15,000 liv. pour la dotation de deux demoiselles nobles et pauvres, au choix des états de Provence, l'une religieuse et l'autre séculière.

COCHIN (Henri), célèbre avoc. du parlem. de Paris, né dans cette ville en 1687, puisa la connaissance des lois dans les livres du droit romain, et parut de bonne heure au barreau, où ses talents naturels, joints à une grande érudition, lui obtinrent les plus grands succès. Reçu en 1706, il plaida sa prem. cause à 22 ans, et bientôt éclipsa tous les anciens avocats; l'un des premiers en France, il approfondit la science du droit public. Sa modestie égalait son savoir. Il mourut à Paris en 1747, regardé par ses contemporains comme le plus parfait modèle de l'éloquence judiciaire chez les modernes. Ses *OEuvres*, recueillies en 1751, 6 vol. in-4, avec une préface (par Bernard), où sont consignés de curieux détails sur sa vie et ses écrits, ont été réimpr. Paris, 1821-24, 8 vol. in-8, par un descendant de l'illustre orateur, avocat à la cour de cassation. On a les *Morceaux choisis de Cochin*, Paris, 1773, 2 vol. in-12.

COCHIN (Ch.-Nic.), grav., né en 1688 à Paris, membre de l'acad. de peinture, a exécuté, sur ses propres dessins, le *Rec. de toutes les peint. et sculpt. de l'église des Invalides*, et a gravé un gr. nombre de sujets d'un faire large et facile, dont les plus connus sont · *Rebecca*, *la Rencontre de Jacob et d'Esaü*, et *l'Origine du feu*, d'après F. Lemoine; *Jacob et Laban*, d'après Restout, etc. Il mourut en 1754. — Plus. de ses ancêtres s'étaient déjà fait connaître comme graveurs; l'un, Cochin (Nicolas), né à Troyes en Champagne, suivit la manière de Collot, dont on croit qu'il fut élève. — Cochin (Noël), mort en 1695 à Venise, exécuta en partie les plans de la collect. du grand Beaulieu.

COCHIN (Charles-Nicolas), dessinat. et grav., fils du précéd., né en 1715 à Paris, joignit le goût des lettres à la culture des arts, et fit faire un grand pas à la gravure à l'eau forte; mais on regrette que le mauvais goût qui dominait les écoles de son temps dépare presque toutes ses compositions, du reste fort ingénieuses, riches et d'un beau fini. Admis en 1751 à l'acad. dont plus tard il fut secrétaire historiographe, il succéda l'année suivante à Coypel dans la place de garde des dessins du cabinet du roi, fut nommé chevalier de St-Michel et mourut en 1790. Son œuvre se compose d'environ 1,500 pièces, parmi lesquelles on distingue : *Lycurgue blessé dans une sédition*, les *Figures du Boileau*, de *la Jérusalem délivrée*, de l'*Hist. de France* d'Hénault, de l'*Arioste; la Mort d'Hyppolite*, d'après Detroy; *David jouant de la harpe devant Saül*, etc. Ses principales product. littéraires sont : *Lettres sur les peintures d'Herculanum*, 1751, in-12. — *Dissertation sur l'effet de la lumière et des ombres, relativ. à la peint.*, 1757, in-12. — *Voyage d'Italie*, etc. Lausanne, 1773, 3 vol. in-8. — *Lettres sur les vies de Slodtz et de Deshayes*, 1765, in-12, etc. Ce savant artiste a laissé quelq. MSs., c'est lui qui a fourni les dessins du *tombeau* du maréchal d'Harcourt (exécuté par Pigal), qu'on voit encore au Musée, et de celui du dauphin, à Sens, exécuté par Costou.

COCHIN (Jacques-Denis), doct. en Sorbonne, curé de St-Jacques du Haut-Pas, né en 1726 à Paris, mort dans cette ville en 1783, fondateur de l'hospice des pauvres, faubourg St-Jacques, a publié : *Exercices de retraite*, 1778, in-12. — *OEuvres spirituelles*, etc., 1784, in-12. — *Entretiens sur les fêtes et principales cérémonies de l'Église*, 1778-86. — Des *prônes*, 1786, 4 vol. in-12, qui ont eu plus. éditions, etc.

COCHLÉE, *Cochlæus* (Jean), théol., né près de Nuremberg en 1479, fut un des plus fougueux antagonistes de Luther; composa un grand nombre d'écrits, la plupart sur des questions théologiq., et mourut chanoine de Breslau en 1552. On cite

de lui : *Vita Theodorici regis quondam Ostrogothorum et Italiæ*, Ingolstadt, 1544; Stockholm, 1699, in-4. — *Speculum antiquæ devotionis circa missam*, 1549, in-fol. — *Hist. Hussitarum libri XII; Commentaria de actis et scriptis M. Lutheri, ab anno* 1517 *ad* 1546, 1549, in-fol. La *Vie* de Luther a été réimpr. à Paris, 1565, in-8, avec un traité de Boniface Britannus relatif au même Luther, et à Cologne en 1568, sans le traité de Britannus, mais avec d'autres pièces.

COCHON (Charles), comte de l'Apparent, conventionnel, né en 1750 dans la Vendée, était en 1789 conseiller au présid. de Fontenai. Député du tiers-état du Poitou aux états-généraux, il y signala son zèle pour les libertés publiques; puis nommé à la convent. par le départ. des Deux-Sèvres, il y vota la mort du roi sans restriction. Chargé successiv. de div. missions à l'armée du Nord, il entra au comité de salut public, et à la fin de la session passa au conseil des anciens, où il se prononça vivement contre les démagogues dont les excès compromettaient la république. En 1795, nommé ministre de la police générale, il montra beaucoup de zèle et d'activité dans l'exercice de ses fonctions. Son nom s'étant trouvé, lors de la conspiration La Villeurnoy, sur la liste d'un ministère royaliste, il devint suspect au directoire, qui le destitua peu de jours avant le 18 fructidor, et le condamna sans jugement à la déportation. Relégué à l'île d'Oléron, il n'en sortit qu'après le 18 brumaire, et fut nommé préfet du départ. de la Vienne, puis en 1804 des Deux-Nèthes, et sénateur en 1809. La restauration l'éloigna des affaires; mais en 1815, ayant accepté la préfecture de la Seine-Inférieure, il fut exilé, obtint plus tard la permission de rentrer en France, et mourut à Poitiers en 1825. Distingué comme administrateur, il se montra toujours honnête homme dans la vie privée. On a de lui : *Descript. générale du départ. de la Vienne*, 1802, in-8.

COCHRAN (Robert), archit. écossais, employé par Jacques III à plusieurs grands travaux, fut en récompense nommé par ce monarque comte de Mar. De nobles Écossais, jaloux de cette distinct., se jetèrent un jour sur lui, sans être retenus par la présence du roi, et le pendirent sur le pont de Lauder en 1484. — Cochran (Guillaume), peintre écossais, né en 1738, étudia son art à Rome sous un de ses compatriotes, Gavin Hamilton, et revint en Écosse, où l'on trouve un gr. nomb. de ses compositions. Ce sont des *portraits* et quelq. tableaux d'histoire assez estimés. Il mourut à Glascow, en 1785.

COCHRANE (Alexandre, lord), capitaine dans la marine angl., né en 1775, fit ses prem. campagnes sur mer sous la conduite de son oncle, l'amiral Cochrane, et parvint par degrés au rang de capitaine de frégate. En 1801 il se signala dans la croisière sur les côtes d'Espagne, par la capture d'un gr. nombre de bâtim., entre autres d'un brick plus fort du double que celui qu'il commandait. En 1806 il débarqua sur la côte de France, détruisit les signaux, fit sauter les magasins et jeter les boulets à la mer; quelques jours après il s'empara d'une frégate qu'il conduisit dans les ports d'Angleterre. Élu la même année membre de la chambre des communes, il ne s'y fit point remarquer, et ne tarda pas d'aller rejoindre l'escadre qui bloquait le port de Cadix; il stationna quelq. temps sur les côtes de la Catalogne, puis rejoignit la flotte de la Manche. Il tenta au mois d'avril 1809 d'incendier la flotte franç. dans la rade des Basques, au moyen des fusées à la congrève. L'explosion fut terrible, mais ne causa aucun dommage. Cochrane, voyant son coup manqué, engagea le combat dans la rade et prit quatre vaisseaux. L'intrépidité dont il avait fait preuve dans cette occasion excita le plus vif enthousiasme à Londres; il fut fait chev. du Bain, continua de servir son pays avec distinction jusqu'à la paix, et mourut à Paris en 1832.

COCK (Jérôme), peintre et grav., né à Anvers en 1510, fut un artiste très laborieux; il fit un grand commerce d'estampes, forma plus. bons élèves, reçut des marques d'estime de Charles-Quint et de Philippe II, et mourut en 1570. Outre une foule de morceaux d'après différents maîtres, dont on trouve la liste dans Heinecken, Haber, etc., on a de Cock des suites qui sont très recherchées, entre autres : *Præcip. aliquot roman. antiquit. monumenta*, 1551, 59 pl.; *Romanor. opera per divers. Europæ regiones*, 20 pl.; *Pompe fun. de Charles-Quint; Pictorum aliquot celebrium Germaniæ infer. effigies*, Anvers, 1572, petit in-fol.

COCK, *Coquius* (Gisbert), théologien, né à Utrecht, mort en 1707, a publ. contre Hobbes : *Hobbes Elenchemerius*, Utrecht, 1668, in-8. — *Anatome Hobbesianismi*, ibid., 1680, in-8; et la trad. des *Psaumes* en vers élégiaques, 1700, in-8.

COCKBURN (Guill.), médecin anglais, né vers 1650, admis au collége de Londres, puis médecin de la marine, s'occupa l'un des prem. d'observer les maladies particulières aux gens de mer, et composa sur ce sujet un traité spécial qui lui valut son admission à la société royale, en 1696. Établi dès-lors à Londres, il s'y livra d'une manière plus spéciale au traitement des maladies vénériennes; quoique instruit, ou peut-être parce qu'il l'était, fut un grand charlatan, acquit fortune et réputat., et mourut après 1736, dans un âge très avancé. Ses deux princip. ouvr. de la *médecine nautique* et de la *gonorrhée*, ont été trad. en français par Devaux, 1730, 2 vol. in-12.

COCKBURN (Catherine), née à Londres en 1679, fille du capit. Dav. Trotter, gentilh. écossais, fit jouer à 17 ans une tragédie d'*Inès de Castro*, qui eut beauc. de succès, et qu'elle publ. en 1697 avec une dédicace aux mânes de Congrève. En 1698 elle donna une seconde, puis en 1701 une troisième tragédie et une comédie. Mais elle renonça dès-lors à la poésie pour des études sérieuses, et publia l'ann. suivante, en gardant l'anonyme, *la Défense de l'essai de Locke sur l'entendement humain*. En 1708 elle épousa Patr. Cockburn, ecclésiast., dont on a quelques écrits, notamment un *Traité sur le*

déluge de Moysé, publié en 1750. Mariée, elle n'exerça plus son talent que sur des sujets de morale et de religion, et mourut en 1749. Un choix des ouvrages de Catherine Cockburn a été publié par le doct. Birch en 1751, 2 vol. in-8, précédé de la *Vie* de l'auteur. De toutes ses pièces de théâtre on n'y trouve que l'*Amitié fatale*, jouée en 1698, et regardée par les Anglais comme la meilleure de ses productions dramatiques.

COCKER (Édouard), maître d'écriture, mort en 1677, a gravé lui-même d'après ses exemples 14 cahiers d'écriture, fort estimés en Angleterre. Il est égalem. aut. d'un *Tr. d'arithmétique vulgaire et décimale*, souv. réimpr.; d'un petit *Dictionn.* et d'un recueil de sentences à l'usage de ses élèves, connu sous le nom de *Morale de Cocker*.

COCLÈS (Publius-Horatius), ainsi nommé parce qu'il avait perdu un œil dans un combat, descendait de l'un des trois adversaires des Curiaces. Chargé de la garde du pont, dont la prise aurait entraîné celle de Rome assiégée par Porsenna, l'an 507 avant J.-C., il rallie les Romains chassés du Janicule, et leur ordonne de détruire le pont, tandis qu'aidé de deux braves il soutiendra l'effort des assaillants. Bientôt il commande à ses deux compagnons de profiter de l'instant où le pont leur offre encore un moyen de salut, et seul arrête la marche de l'ennemi. Cependant le pont est rompu; Coclès se précipite dans le Tibre et rejoint, sans blessure, ses concitoyens sur la rive opposée. La reconnaissance publique lui érigea une statue.

COCLÈS (Barthélemi della ROCA, dit), méd., chirurg., mathém., astrol., etc., né à Bologne en 1467, s'adonna surtout à la chiromancie et à la physiognomonie, et s'acquit une grande réputat. Hermès Bentivoglio, seigneur bolonais, auquel il avait prédit qu'il mourrait en exil, le fit assassiner en 1504. On a de lui : *Physionomiæ ac chiromantiæ anastasis*, Bologne, 1504, ib., 1523, in-fol.; il en a été publ. un autre sous ce titre : *Compendium physiognomoniæ : cui accedit Andr. Corvi chiromantia*, Strasbourg, 1533, in-8, trad. en franç., Paris, 1546, in-8; cet abrégé, qui fut réimpr. un grand nombre de fois dans le 16e S., n'est plus recherché depuis long-temps que par les capricieux amateurs des choses bizarres.

COCOLI (Dominique), mathémat., né à Brescia en 1747, se distingua de bonne heure par son goût pour les sciences. A la suppression des jésuites, il fut en 1774 nommé profess. de physique et de mathématiques au collége de sa ville natale, et remplit cette chaire pendant plus de 30 ans. En 1783 un prix double lui fut décerné par l'acad. de Mantoue pour un mém. sur la théorie des eaux ascendantes, et peu de temps après le sénat de Venise le nomma membre de la commission chargée de parer aux dégâts de la Branta. A l'époque où un nouveau gouvernement fut introduit dans sa patrie, il fut employé à des fonct. où ses talents étaient nécessaires. Nommé en 1802 membre du collége des *Dotti*, et plus tard, en 1805, inspecteur-général des eaux et chemins du roy. d'Italie. Il mourut en 1812. On a de lui : *Elementi di geometria e trigonometria*, Brescia, 1777. — *Elementi di statica*, ibid., 1779.

COCONAS (Annibal, comte de), gentilhomme piémontais, fut décapité en 1574 avec la Mole, pour avoir projeté d'enlever le duc d'Alençon, frère du roi Charles IX, qu'ils devaient mettre à la tête du parti calviniste, avec le roi de Navarre et le prince de Condé. Mais il est vraisemblable que le crime n'était pas prouvé, puisque deux ans après leur mémoire fut réhabilitée. Coconas avait exercé les plus horribles excès contre les calvinistes, dans la journée de la St-Barthélemi. Son procès se trouve dans les *Mémoires* de Castelnau.

COCQUARD (François-Bernard), avocat au parlement de Bourgogne, né à Dijon en 1700, mort vers 1772, cultiva la poésie lat. et franç., et mérita quelque estime dans sa profess. On a de lui : *Lettres où l'on fait voir que la profession d'avocat est la plus belle*, etc., Dijon, 1733, in-12. — *Poésies diverses*, 1754, 2 vol. in-12.

COCQUAULT (Pierre), chanoine et official de l'église de Reims, sa patrie, docteur en droit et conseiller au présidial, mort en 1645, a fait le dépouillem. du cartulaire de son église, et recueilli beaucoup d'extraits pour une *Histoire ecclésiast. et civile de Reims*. Ces MSs., conservés dans la biblioth. de la ville, consistent en 5 vol. in-fol., et un in-4. On a publ. après la mort de l'auteur *Tableau chronologique de l'hist.*, Reims, 1650, in-4.

COCYTE (myth.), l'un des fleuves des enfers, et celui où la furie Alecton fait son principal séjour, est représenté sous la forme d'un vieillard tenant une urne d'où s'échappent en flots les larmes des méchants. Le Cocyte était un marais d'Épire qui se déchargeait dans celui d'Achéruse : suivant la fable, c'est dans l'Achéron que s'embouche le Cocyte, dont les eaux forment un cercle avant d'y parvenir.

COCYTE, élève de Chiron, guérit Adonis de la blessure que lui avait faite un sanglier furieux sur le mont Liban.

CODDÆUS ou VAN DER CODDE (Guill.), orientaliste, né en Leyde en 1575, y fut nommé prof. d'hébreu en 1601, et privé de sa chaire en 1619 pour avoir refusé de souscrire les statuts du synode de Dordrecht; il mourut vers 1630. On cite de lui : *Notæ ad grammat. hebr., Martini Navarri Morentini*, Leyde, 1612, in-12. — *Hoseas, propheta, hebr. et chald., cum duplici vers. lat. et commentar. hebr. Salom. Jarchi*, etc., ibid., 1621, in-4. — *Fragmenta comœdiar. Aristophanis*, ibid., 1625. — Ses trois frères, Jean, Adrien et Gisbert van der Codde, fondèrent à Rhinsbourg, village près de Leyde, une sorte de secte qui prit le nom de Rhinsbourgeois et de Collégiens. Lorsqu'ils étaient réunis, un d'eux lisait quelq. chapitres du Nouv.-Testam.; après quoi le lecteur ou quelque autre faisait la prière; un troisième se levait ensuite, lisait un texte de la Bible, et faisait sur ce texte un discours ou commentaire : de nouv. orateurs se succédant ainsi, les séances duraient souvent dep. le coucher du soleil jusqu'au lendemain. On trouve

des détails sur cette secte dans l'*Hist. ecclésiast.* de Mosheim.

CODDE ou CODDÆUS (PIERRE), oratorien, né à Amsterdam en 1648, fut nommé en 1688 archevêque de Sébaste et vic. apostoliq. des Provinces-Unies. Accusé de partager les principes des jansénistes, il se rendit à Rome en 1700 pour se justifier. Mais après son départ ses ennemis firent instruire contre lui, et en 1704 un décret de l'inquisition condamna sa doctrine et le dépouilla de l'administration spirituelle des catholiques de Hollande. Il s'abstint dès-lors de toute fonction, et mourut en 1710 à Utrecht. Le *Dictionn.* de Moréri, édition de 1759, contient un long article sur ce prélat avec la liste de ses ouvrages.

CODINUS (GEORGE), curopalate ou maître du palais sous les dern. emper. grecs de Constantinople, survécut, dit-on, à la prise de cette ville par les Turks en 1453. Il reste de lui différ. ouvr. sur les offices de la cour et de l'église patriarcale de Constantinople, et sur les antiquités, l'hist. et la descript. de cette ville. Les prem. ont été publ. en grec et en latin, avec des notes, par le P. Goar, Paris, 1648, in-fol., et les autres par Lambecius, ibid., 1655, in-fol. Ces deux vol. font partie de la *Bizantine.*

CODJA MUSTAPHA, grand-visir de Bajazet II, parvenu à ce poste éminent par l'assassinat du prince Zizim, frère du sulthan, fut décapité par l'ordre de Sélim, successeur de Bajazet, en 1512. Les historiens turks lui accordent de gr. talents administratifs. Pendant son visiriat, qui ne dura qu'un an, il fit construire à Constantinople la mosquée qui porte son nom, et plusieurs autres établissements publics.

CODOURY (ABOUL-HOÇEIN-AHMED), célèbre docteur musulman, de la secte d'Abou-Hanyféh, né l'an 367 de l'hégyre, et mort en 428 (1037 de J.-C), est aut. d'un grand nombre d'ouvr. sur le droit canon, la métaphysique et de quelq. poésies. Ibn Khilcan parle avec éloge de son *Almokhtassar al Codoury* (abrégé de Codoury), et de ses *Traités de métaphysique.*

CODRET (ANNIBAL), jésuite, né en 1599 à Sallanches, avait d'abord pratiqué la médec. Après son entrée dans l'Institut, il consacra sa vie à l'enseignement, et mourut à Avignon en 1673. On lui doit : *Grammat. lat. institutio seu brevia quæd. istius ling. rudimenta*, Turin, 1670, in-8; cet ouvr. bien fait devint d'un usage général dans les colléges de la société; il en existe beauc. d'édit.

CODRINGTON (ROBERT), écriv. anglais, né dans le comté de Gloucester, en 1602, mort en 1665, est auteur des ouvrages suiv. : *Vie de Robert, comte d'Essex*, Londres, 1640 in-4. — *Collect. de proverbes; Vie d'Ésope*, en tête de l'édit. des *Fables* du docteur Barlow, 1666, in-fol.; des traduct. de Quinte-Curce, de Justin, du traité français de la *Connaissance de Dieu* par Dumoulin, etc. — CODRINGTON (Christophe), de la même famille, né en 1668, aux îles Barbades, dont son père était gouverneur, élevé à l'univers. d'Oxford, fit les campagnes de Flandre sous le roi Guillaume, s'y distingua, et fut, à la paix de Riswick, nommé gouvern. des îles Sous-le-Vent. Injustement accusé de procédés illégaux et violents dans l'exercice de ses fonctions, il donna sa démission en 1703, et se retira aux Barbades, où il mourut en 1710. Possesseur d'une gr. fortune, il en légua une partie à la société pour la propagat. de l'Évangile, sous la condit. de fonder aux Barbades un collége pour l'enseignem. de la médecine, de la chirurgie et de la théol.; il légua 10,000 liv. sterl., avec sa bibliothèque qui en valait 6,000, au collége d'All-Sous à Oxford. On a de lui quelq. *Vers* à Sam. Garth, sur son poème : *le Dispensaire.*

CODRONCHI (JEAN-BAPTISTE), médecin, né à Imola vers 1560, y pratiqua son art avec succès. Il est peut-être le premier praticien qui ait dressé des tableaux des maladies régnantes; du moins on en connaît en ce genre aucun ouvrage antérieur à ses *Éphémérides* d'Imola pour 1602, qu'il fit imprimer à Bologne l'année suiv. C'est la description succincte de toutes les maladies qu'il avait observées. Parmi ses autres ouvr. qui sont assez nombreux, on distingue : *De morbis veneficis ac veneficiis lib. IV*, etc., Venise, 1595, in-8. — *De vitiis vocis lib. II*, etc., etc., Francfort, 1597, in-8 : c'est un traité du mécanisme de la parole. L'auteur y a joint une instruction sur l'art de faire des rapports juridiques, premier essai de médec. légale. — *De rabie, hydrophobiâ communiter dictâ, lib. II*, etc., etc., Francfort, 1610, in-8.—*De annis climactericis*, Bologne, 1620, in-8. Les ouvrages de Codronchi, sans être exempts d'erreurs, ont presque tous le cachet de l'originalité et quelquef. celui du génie.

CODRUS, 17ᵉ et dernier roi d'Athènes, fils de Mélanthus, se dévoua pour son pays. Pendant la guerre avec les Héraclides, l'oracle ayant déclaré que le parti dont le roi succomberait aurait la victoire, il pénétra dans le camp ennemi sous l'habit d'un soldat, et fut tué. Après sa mort, arrivée vers l'an 1095 av. J.-C., les Athéniens abolirent le gouvernem. monarchique, et créèrent les *archontes.*

CODRUS, poète latin, contemporain et ami de Virgile, n'est connu que par quelques vers de la 7ᵉ églogue.—Un autre poète, vivant sous le règne de Domitien, avait écrit un poème en l'honneur de Thésée, dont Juvénal ne donne pas une idée avantageuse.

CODRUS-URCEUS (ANTOINE URCEO plus connu sous le nom de), célèbre littérat., né en 1446 à Rubiera, près de Reggio, fit ses études sous d'excellents maîtres, et fut, à l'âge de 25 ans, appelé pour professer les humanités à Forli, avec un traitem. plus considér. qu'aucun de ses prédécess. Au nombre de ses élèves était le fils de Pino, seigneur de Forli, qui voulut lui donner un logem. dans son palais. Un jour qu'il travaillait de grand matin dans sa chambre, une étincelle tombée de sa lampe, sans qu'il l'aperçût, mit le feu à ses papiers accumulés sur sa table, et qui furent tous brûlés. Le chagrin que lui causa la perte d'un

ouvr. intit. : *Pastor*, qu'il venait de terminer, le mit dans une fureur inimaginable. Il vécut pend. six mois comme un fou, ne voulant voir personne; enfin il finit par s'apaiser, et revint prendre son appartem. La mort du seigneur de Forli, ayant été le signal de troubles fâcheux, il attendit quelques mois si l'ordre se rétablirait enfin; mais voyant les factions de plus en plus animées, il se rendit à Bologne, où il professa la gramm. et l'éloquence avec un gr. succès, jusqu'à sa mort en 1500. Il n'avait que 54 ans, et jouissait de l'estime de tous les savants, et même de l'affect. de ses élèves, quoiqu'il fût quelquefois bizarre et sévère. Ses œuvres ont été publ. sous ce titre : *Ant. Codri-Urcei opera*, Bologne, 1502, in-fol. Cette 1re édit. est fort rare; les suiv., Venise, 1506, Paris, 1515, in-fol., et Bâle 1540, in-4, quoique aussi complètes, sont bien moins recherchées, ou, pour mieux dire, ne le sont que du petit nombre des vrais amateurs de la littérat. lat. Les œuvres de Codrus consistent en *discours, lettres, silves, satires, églogues* et *épigrammes*. Sa *Vie* a été écrite par Barth. Bianchini, l'un de ses élèves, par Saint-Hyacinthe, *Mém. littér.*, etc.

COEFFETEAU (Nicolas), controvers. dominic., né en 1574 à St-Calais, dans le Maine, s'éleva par son mérite aux premières dignités de son ordre, fut nommé évêque de Dardanie, puis appelé au siége de Marseille en 1621, et mourut en 1623. Ses ouvrages de controverse sont aujourd'hui sans intérêt; sa traduction de l'*Hist. de Florus*, réimpr. plus. fois, in-fol., était citée de son temps comme un des chefs-d'œuvre de la langue; mais c'est qu'alors elle n'en avait point en prose. On lui doit encore une trad. de l'*Argenis*, roman de Barclay, Paris, 1621, in-8, avec le *Promenoir de la reine à Compiègne*. René-le-Masuyer, Parisien, publia en 1627 un ouvr. posthume de Cœffeteau, intit. : *la Marguerite chrét. de Cœffeteau, hymne conten. la vie et le martyre de Ste Catherine*, etc., in-8.

COELIUS-RHODIGINUS (Louis-Celio RICCHIERI, plus connu sous le nom de), philolog., né vers 1460 à Rovigo, vint achever ses études en France, où il passa plus. ann. De retour dans sa patrie en 1491, il obtint une chaire de littérat. qu'il perdit en 1504, et, l'ann. suiv., il fut banni de Rovigo à perpétuité. Dans sa détresse il alla chercher un asile à Vicence, puis à Ferrare, d'où les guerres l'obligèrent de se rendre à Padoue, et pend. quelq. temps il y donna des leçons particul. François Ier le choisit en 1515 pour remplacer Calcondyle, à l'univ. de Milan. Rappelé dans sa patrie en 1523, il fut désigné pour aller à Venise complimenter le nouv. doge, André Gritti, sur son élection. Il mourut en 1525, du chagrin que lui causa la nouv. de la captivité du roi François, son bienfaiteur. On lui doit, sous le titre d'*Antiq. lectiones*, un recueil assez confus de pensées et de traits qu'il avait tirés de différ. auteurs. La plus rare édit. est celle de Venise, Alde, 1516, in-fol.; mais la plus complète, celle de Bâle, 1550.

COELLO, *Coellius* (Gaspar), jésuite, né à Porto en 1531, fut envoyé au Japon en 1571, y devint vice-provincial de la mission, et mourut en 1590. On a de lui des lettres insérées dans les *Relations du Japon*, ann. 1575, 1582 et 1588 : elles ont été publiées en portugais, Évora, 1593, in-8.

COELLO (Alonzo-Sanchez), célèbre peintre portugais, né en 1525, élève de Raphaël à Rome, et d'Ant. Moro en Espagne, fut, à la retraite de ce maître, nommé prem. peintre de Philippe II. Logé au palais en grand seigneur, son appartem. devint le rendez-vous de la famille roy., et les courtisans recherchèrent sa protection. Il ne fut pas moins favorisé des papes Grégoire XIII et Sixte V, des ducs de Florence et de Savoie, et de plus. autres fameux personnages du temps. Il mourut en 1590; Lopez de Véga fit son épitaphe. Coello a enrichi l'Escurial de plus. belles compositions, parmi lesquelles on distingue un *St Ignace*. L'église de St-Jérôme, à Madrid, possède de cet artiste *le Martyre de St Sébastien*, où l'on voit le Christ, la Vierge, St Bernard et St François, et le Père-Éternel dans sa gloire. Philippe II, dans ses lettres, appelle Coello *le Titien portugais*.

COELLO (Claude), peintre, de la même famille, né à Madrid en 1621, fut élève de Ricci, qu'il surpassa sous le rapport du coloris. Nommé peintre du roi en 1684, et deux ans après peintre du cabinet, il fut comblé par Charles II de témoignages de satisfaction; mais ce prince ayant fait venir en 1691 Luc Giordano, pour peindre la voûte de l'Escurial, Coello fut tellement sensible à cette préférence, qu'il mourut de chagrin à Madrid, en 1693. On le regarde comme le dern. grand peintre qu'ait produit l'Espagne dans le 17e S. Parmi ses nombr. tableaux, son chef-d'œuvre est celui de la sacristie de l'Escurial, représentant *Charles II à genoux et entouré des princip. seigneurs de sa cour*. Les connaisseurs estiment encore son *Martyre de St Étienne*, à Salamanque. Ses dessins au crayon et à la plume sont très recherchés; il a gravé trois estampes à l'eau forte, dont un sujet pieux, et les portraits du roi et de la reine.

COELMANS (Jacques), graveur flamand, né à Anvers en 1670, eut pour maître Corneille Vermeulen, et travailla dans sa manière. Il fut appelé à Aix par Boyer d'Aguilles, pour graver les tabl. de sa belle collection. Cet œuvre, assez médiocre, a été publ. en 1744. Coelmans était mort en 1735.

COELN (Daniel-George-Conrad de), docteur et profess. en théologie, né à OErtinghausen, principauté de Lippe-Detmold, en 1788, se rendit en 1807 à l'univ. de Marbourg, qu'il quitta en 1809 pour aller à Tubingen étudier la théologie. Parvenu au doctorat en 1817, il fut l'année suivante nommé professeur à Breslau, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort en 1833. Cœln appartenait à l'école des protestants rationalistes, mais modérés, et ce fut un des plus chauds partisans de la réunion des Églises évangéliques. Outre quelques écrits dogmatiq. ou de controverse, et de nombr. *Mémoires* dans les collect. sav., on a de lui : *de Joel is prophetæ ætate*, 1810. — *Spicilegium observatio-*

num in Zephaniæ vaticinia, Breslau, 1818, in-4. —*Confessionum Melanchthonii et Zwinglii augustanarum capita graviora*, Breslau, 1830, in-4.

COELUS (myth.), le plus ancien des dieux, fils de la Terre et père de Saturne, qui le surprit pendant la nuit et le mutila avec une faux. Le sang qui coula sur la terre engendra les Géants, les Furies et les nymphes Mélies ; et de ce qui fut jeté à la mer avec la faux se forma une écume dont naquit Vénus, que les vagues portèrent dans l'île de Cypre. Cœlus ou Uranus (*le Ciel*), était, selon Lactance, un prince puissant, qui prit ce nom en se donnant pour dieu.

COEN (JEAN-PETERSON), gouvern. des établiss. hollandais aux Indes, né à Hoorn en 1587, passa de bonne heure dans les Indes, employé d'une maison de commerce, fut, en 1617, nommé gouvern. de Bantam dans l'île de Java, et quitta cette place en 1619 pour prendre la direction du comptoir de Batavia. Cet établissement ayant été détruit par un incendie, Coen rebâtit la ville actuelle de Batavia, l'une des plus considérables de l'Inde. Les besoins de la colonie l'obligèrent de repasser en Europe en 1623 ; de retour en 1627 à Batavia, il défendit cette ville avec succès contre le roi de Java, et y mourut en 1629.

COENUS, fils de Polémocratès, l'un des principaux officiers d'Alexandre-le-Grand, se distingua aux batailles d'Issus, d'Arbelles, et dans l'expédition de l'Inde. Lorsque les troupes du conquér., parvenues au-delà de l'Hyphasis, refusèrent d'aller plus avant, ce fut Coenus qui harangua Alexandre au nom de l'armée. Il mourut quelq. temps après, et le vainqueur de Porus lui fit de pompeuses funérailles.

COEPOLLA (BARTHÉLEMI), sav. jurisconsulte, né à Vérone, professeur de droit à Padoue, fut créé comte palatin, et mourut en 1477. On a de lui quelq. ouvrages, dont le plus connu et le plus estimé est le traité *De servitutibus*, souvent réimprimé : l'édit. la plus récente est de Genève, 1759, in-4, avec les additions de Titius.

COETIVY (PRÉGENT de), gentilhomme breton, fut fait amiral de France en 1439, en récompense de ses services, et fut tué d'un coup de canon au siége de Cherbourg, en 1450, après s'être distingué à la bataille de Formigny. — COETIVY (Olivier de), son frère aîné, sénéchal de Guyenne, commandait dans Bordeaux en 1452, lorsque Talbot s'empara de cette ville. Coetivy se distingua l'année suiv. au siége de Castillon, où Talbot fut tué.—COETIVY (Guill. de), 2ᵉ frère de l'amiral, sauva Dunois assiégé dans Dieppe en 1443, par Talbot, en faisant entrer un convoi de vivres dans cette ville, ce qui donna au dauphin le temps de la secourir. — Alain de COETIVY, 3ᵉ frère de l'amiral, fut successivem. évêque de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, et cardinal. Il mourut à Rome en 1474. On dit que, dans sa franchise bretonne, il reprocha un jour à Paul II, en plein consistoire, d'être orgueilleux, avare, dissimulé, et d'avoir masqué tous ces vices pour surprendre les suffrages du sacré collége.

COETLOGON (ALAIN-EMMANUEL de), vice-amiral, né en 1646, d'une famille noble de Bretagne, servit dans l'armée de terre, passa dans la marine en 1670, se distingua dans plusieurs occasions, entre autres aux combats de Bantry, en 1688, de La Hogue, en 1692, et de Velez-Malaga, en 1704. Il était parvenu au grade de chef d'escadre, lorsqu'à la mort de Château-Renaud, en 1716, il fut nommé vice-amiral. Mécontent du ministère, il prit le parti de se retirer, en 1727, au noviciat des jésuites de Paris. Quatre jours avant sa mort, en 1730, on lui envoya le bâton de maréchal ; il répondit qu'une telle faveur l'aurait flatté autrefois, mais que, près de sortir du monde, il n'en voyait plus que le néant.

COETLOGON (le comte de), officier supérieur de cavalerie, de la famille du précédent, émigra, rentra en France en 1807, et mourut en 1827. Ses principaux ouvrages sont : *David*, poème dont la 2ᵉ édit., dédiée à Louis XVIII, fut placée par l'univ. au nombre des livres qu'on peut donner en prix dans les colléges ; quelq. *Tragédies*, *Bayard amoureux, ou les Lutins de Rambouillet*, poème dédié au dauphin.

COETLOSQUET (JEAN-GILLE de), évêque de Limoges, né à St-Pol-de Léon en 1700, se démit de son siége, lorsqu'en 1758 il fut nommé précept. du duc de Bourgogne. Ce prélat aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Nommé en 1761 success. de l'abbé Sallier à l'Acad. franç., il répondit à quelqu'un qui le félicitait de son élection : « C'est à ma place, ce n'est pas à moi que cet honn. appartient. » Il mourut à l'abbaye de St-Victor en 1784. On ne connaît de lui que son *Disc. de réception* à l'Acad., et la réponse qu'il fit comme directeur à Saint-Lambert.

COEUR (JACQUES), né à Bourges, fils d'un orfèvre, acquit une fortune immense par le commerce, et fut nommé par Charles VII maître de la monnaie de Bourges, puis son argentier, c.-à-d. contrôleur-général des finances du royaume. Cette haute place ne l'empêcha pas de continuer son commerce ; ses relations s'étendirent dans toutes les parties du monde, et Cœur, le plus intelligent comme le plus actif de tous les négociants de son temps, faisait chaque année des profits si considérables, qu'il devint bientôt le plus riche particulier de l'Europe. L'un des ambassad. que Charles VII envoya à Lausanne en 1448 pour terminer le schisme de Félix V, Jacques Cœur, qui venait de prêter au roi 200,000 écus d'or pour conquérir la Normandie, fut accusé par Jeanne de Vendôme d'avoir empoisonné Agnès Sorel, dont il avait été l'exécut. testamentaire. Il fut arrêté ; mais il se justifia, et son accusatrice fut condamnée à lui faire amende honorable. Cepend. cette première attaque fut suivie d'une foule d'autres. On lui reprocha d'avoir altéré les monnaies, d'avoir exercé des concussions dans les provinces, d'avoir abusé du nom du roi pour extorquer des sommes considér. aux particuliers, etc., etc. Traduit devant une commission spéciale présidée par Chabannes, son ennemi le

plus acharné, il fut condamné, en 1453, à payer 400 000 écus au trésor royal, indépendamment de la confiscation de ses biens, et au bannissem. perpétuel; mais le roi lui ordonna de se retirer dans le couvent des cordeliers de Beaucaire pour y demeurer en franchise. Jacques Cœur, aidé de l'un de ses commis, auquel il avait fait épouser une de ses nièces, s'échappa de cette prison et se rendit à Rome. Le pape Calixte III lui donna le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turks. Étant tombé malade pendant la campagne, il débarqua à Chio, où il mourut en 1461, et fut enterré dans l'église des cordeliers de cette île. Bonamy a publié la *Vie* de Jacques Cœur, *Mém. de l'acad. des inscript.*, *XX;* c'est la source où puiseront à l'avenir tous les biogr. de ce grand financier. Il avait composé des *Mémoires et instructions pour policer la maison du roi et tout le royaume*. On lui doit un calcul des revenus de la France, inséré dans *le Chevalier sans reproche* de J. Bouchet, et dans *la Divis. du monde*, par Jacq. Signet. Sous Louis XI, la famille de Jacq. Cœur rentra dans ses biens; le roi ordonna la révision de son procès; mais le parlem. ne prononça pas; la contest. ne fut terminée que sous le règne de Charles VIII par une transaction entre J. de Chabannes et la veuve de Geoffroy, fils de Jacq. Cœur.

COFFIN (Charles), recteur de l'université, né près de Reims en 1676, vint achever ses études à Paris, devint professeur d'humanités au collége de Beauvais, et se fit connaître par des productions latines en vers et en prose. Sa réputat. le fit nommer en 1712 principal du même collége, où il succéda au célèbre Rollin, son premier patron. Six ans après, il fut élu recteur de l'université; il eut une grande part à l'établissement de l'instruction gratuite, dont le cardinal de Richelieu avait eu le projet. Les fonds nécessaires furent faits sur le produit des postes et messageries, qui, comme on le sait, doivent leur origine à l'université. Coffin mourut en 1749. Le *Recueil* complet de ses *OEuvres* a été publ. par l'avocat Lenglet, 1755, 2 vol. in-12, avec l'éloge de l'auteur. Le premier contient ses *Harangues*, et le second ses *Poésies*, parmi lesquelles on distingue les *Hymnes* composés pour le Bréviaire de Paris, et qui ont été traduits en franç. avec celles de Santeuil. Son *Ode sur le vin de Champagne*, en réponse à celle de Grenan pour le *vin de Bourgogne*, a été traduite par le comte de Chavigney, 1825, in-4.

COFFINHAL (Jean-Baptiste), vice-président du tribunal révolutionnaire, né en 1746, à Aurillac, département du Cantal, avait d'abord été médec., puis homme de loi. Conduit à l'échafaud comme complice de Fouquier-Tainville et de Robespierre, il subit sa sentence le 18 therm. (27 juillet 1794), avec la même impassibilité qu'il avait montrée en envoyant à la mort ses nombreuses victimes. On ne peut remarquer, sans une surprise mêlée d'indignation, que cet homme farouche, qui refusa au savant Lavoisier un sursis de 15 jours pour terminer une expérience utile, posséd. lui-même beaucoup d'instruction.

COGAN (Thomas), médecin anglais, né en 1736, reçu docteur à Leyde en 1767, après avoir pratiqué son art pendant quelque temps en Hollande, vint à Londres, où il fonda, avec Hawes, une société philanthrop. (*the royal human society*), et mourut en 1818. Il a laissé : *le Rhin, ou Voyage d'Utrecht à Francfort*, 1795, 2 vol. in-8. Une traduct. angl. des œuvres de Camper, et plusieurs *Traités* sur des matières de théologie et de morale.

COGER (François-Marie), profess. d'éloquence au collége Mazarin, recteur de l'ancienne université, né à Paris en 1723, s'était fait connaître par quelques harangues prononcées dans des occasions solennelles, et par quelques pièces de vers latins; mais sa réputation n'aurait jamais franchi le cercle de la littérature classique, s'il ne se fût attiré la haine de Voltaire en attaquant les soutiens de la nouvelle philosophie. Le *coge pecus* du philosophe de Ferney le rendit célèbre. Cet homme estimable mourut en 1780. On ne citera de lui que son *Examen critique de l'éloge du dauphin*, par Thomas, 1766, in-8; et du *Bélisaire* de Marmontel, 1767, in-12.

COGGESHALLE (Ralp), savant religieux anglais, mort en 1228, est auteur de trois ouvrages publ. sur un manuscrit de l'abbaye de St-Victor, dans l'*Amplissima collectio* de DD. Martenne et Durand, V. 548. Ce sont: *Chronicon Terræ Sanctæ*, ou *De expugnat. Terræ Sanctæ per Saladinum libellus*. Cette chronique est d'autant plus importante, que l'auteur a été le témoin des événements qu'il raconte. — *Chron. anglicanum ab anno* 1066 *ad ann.* 1200. — *Libellus de Motibus anglic. sub Johanne rege.*

COGNOLATO (Gaetan), littérateur, né en 1728, à Padoue, chancelier et théologal de l'église de Monselice, mort en 1802, est auteur de quelques discours et de la belle préface du *Lexique* latin de Forcellini. On lui doit encore: *Saggio di memoria sul territorio di Monselice, e sulla sua chiesa*, 1794.

COGROSSI (Charles-François), médecin, né vers 1680, à Crème, fut nommé professeur à l'académie de Padoue en 1710, et se fit une réputat. assez étendue par ses écrits, dont les plus connus sont: *Della natura, effetti ed uso della corteccia del Perù*, etc., Crème, 1711, in-4. — *Nuova idea del male contagioso de buoi*, Milan, 1714, in-12. — *De praxi medicâ promovendâ exercitatio præliminaris*, Crème, 1714, in-12.

COHAUSEN (Jean-Henri), médecin, né en 1665, à Hildelsheim, Basse-Saxe, exerça son art avec succès à Munster, mérita la confiance du prince évêque de cette ville, et mourut en 1750. Entre autres ouvrages, on a de lui: *Neothea*, Osnabrug, 1716, in-8, contre l'usage du thé.—*Dissertatio satirica, physico-med.-moralis, de picâ nasi*, etc., Amsterdam, 1716, in-8, contre l'usage du tabac. — *Hermippus redivivus*, Francfort, 1742, in-8; cette product. singulière dans laquelle Cohausen appuie la méthode anciennem. usitée pour ranimer

les forces vitales dans l'âge caduc, a été trad. en anglais par Campbell, et sur la version angl. en français, par Laplace, Paris, 1789, 2 vol. in-8.

COHEN-ATTHAR (Aboulmeny ben Abounasr Izraÿly Harouny), médecin au Kaire dans le 6e S. de l'hég. (12e de l'ère chrétienne), a écrit un excellent *Traité de la préparation des médicaments;* on croit qu'il était Juif d'origine.

COHON (Anthyme-Denis), prédicateur, né en 1594, à Craon, dans l'Anjou, fut en crédit auprès des rois Louis XIII et Louis XIV, s'attacha au cardinal Mazarin, dont il partagea un instant la disgrâce, et mourut en 1670, évêque de Nîmes, où il avait introduit et doté les jésuites pour lutter avec plus d'avantage contre le parti protestant qui dominait alors dans ce diocèse. Ce fut lui qui prononça l'*Oraison funèbre* de Louis XIII, et le *discours* d'usage pour le sacre de son successeur. On lui attribue en outre *Sentiments d'un fidèle sujet du roi sur l'arrêt du parlement, du 29 déc. 1651, contre le cardinal Mazarin*, in-8.

COHORN (Menno baron de), surnommé *le Vauban hollandais*, né dans la Frise en 1641, entra au service à 16 ans, en qualité de capitaine, et se distingua par sa valeur brillante, non moins que par ses connaissances mathémat. dans la plupart des batailles ou des siéges dans les Pays-Bas depuis 1673; il défendit au siége de Namur, en 1692, le fort Guillaume, qu'il avait lui-même fortifié, et ne le rendit à Vauban, qui l'attaquait, qu'après que le canon en eut fait un monceau de ruines. Il contribua beaucoup à la reprise de Namur par les Hollandais, en 1695, fut nommé lieutenant-général en 1702, et mourut à La Haye en 1704, laiss. une réputation que le temps respectera. Son excellent *Traité sur une nouvelle manière de fortifier les places*, a été traduit en français, 1708, in-8. Les beaux travaux de Berg-op-Zoom sont dus à ce grand ingénieur. — Le baron Henri-Casimir de Cohorn, son second fils, et l'héritier de ses connaissances et de ses talents, devint directeur des fortifications de la Hollande; mais, enclin à la misanthropie, quitta de bonne heure le service, et il mourut en 1756, dans un isolement complet. — La même famille, d'origine suédoise et d'une illustration fort antique, a fourni plus. branches, dont une établie dès le 14e S. dans le comtat Venaissin, a produit un habile officier de marine, Joseph de Cohorn, mort en 1715, à Carpentras, sa ville natale, après s'être distingué en plus. occasions, et spécialement en 1664, à l'attaque de Gigeri en Barbarie, sous les ordres du duc de Beaufort.

COIGNET (Gille), peintre, né en 1530, à Anvers, fit avec Stella le voyage d'Italie, où, très jeune encore, il s'acquit une réputation par les tableaux qu'il y exécuta dans différentes villes. De retour dans sa patrie, en 1561, il fut reçu à l'acad., et eut tant de vogue que, malgré son extrême facilité et la grande assiduité qu'il mettait au travail, il fut obligé de s'adjoindre Cornelille Moleaner pour peindre le fond, le paysage et l'architecture de plusieurs de ses tableaux. Ses composit. les plus connues sont des effets de lumière. — Coignet (Michel), probablement de la même famille, publia en 1581 un *Traité de la navigation*, et mourut à Anvers en 1623.—Coignet (Horace), musicien, né en 1736, à Lyon, où il mourut en 1821, membre de l'académie de cette ville, ainsi que de son conservatoire des arts, est auteur de la musique du *Pygmalion* de J.-J. Rousseau.

COIGNY (François de FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, né dans la Normandie en 1670, fit ses premières armes en Flandre, puis sur le Rhin, contribua en 1734 au gain de la bataille de Parme, la prem. du règne de Louis XV, et battit peu de temps après les impériaux à Guastalla. Cette double victoire lui valut, la même année, le bâton de maréchal de France; il commanda encore en Allemagne en 1747, et mourut en 1759. Il avait eu pour secrétaire dans ses campagnes l'aut. de l'*Art d'aimer*, Gentil Bernard. — Jean-Antoine-François comte de Coigny, son fils, servit avec distinction, en qualité de lieutenant-général, à l'attaque de Weissembourg ainsi qu'à plusieurs autres combats ou siéges mémorables, et jouissait d'une grande faveur à la cour de Louis XV; mais un manque de déférence ou de respect qu'il se permit au jeu avec un prince légitimé lui coûta la vie en 1748, à 46 ans.

COIGNY (Marie-François-Henri de FRANQUETOT, duc de), maréchal et pair de France, petit-fils du vainq. de Guastalla, né en 1737, mestre-de-camp de cavalerie, servit avec distinction dans la guerre de Hanovre, se trouva dans les affaires les plus importantes, donna partout des preuves de courage et d'habileté. Nommé maréchal-de-camp en 1761, il eut dans cette campagne et la suivante le commandement de différents corps légers. Lieutenant-général en 1780, il fut député par la noblesse de Caen aux états-généraux, où il vota constamment avec la minorité, dont il signa les protestations. Sorti de France en 1792, il servit dans l'armée des princes, et passa ensuite en Portugal, où il parvint au grade de capitaine-général. De retour en France en 1814, il fut créé pair, maréchal et gouverneur des Invalides; il mourut en 1821.

COINSI (Gauthier de), prieur de l'abbaye de St-Médard, né en 1177, à Amiens, mort en 1236, a laissé en MSs. une trad. française rimée des *Miracles de Notre-Dame*, recueil de contes dévots écrits primitivement en latin par Hugues Farsi, Herman, Guibert de Nogent, etc., et l'augmenta de tout ce que la tradition put lui fournir de sujets analogues. Son MSs., dont la bibliothèque royale possède plusieurs copies, est le sujet d'une *Dissertation* de Louis Racine, insérée dans le t. XVIII de l'académie des inscriptions. Quelques-uns des contes de Gauthier de Coinsi ont été publiés par Legrand d'Aussi, dans son *Recueil de fabliaux*.

COINTE (Charles Le), savant oratorien, né à Troyes en 1611, accompagna en Allemagne l'ambassadeur Servien, qu'il aida puissamment dans les négociat. du traité de Munster, et après avoir été employé à quelq. autres missions, fut appelé

à Paris, où il termina sa vie en 1679, entouré de la considération des personnes de la plus haute distinction. Le plus important de ses ouvrages a pour titre : *Annales ecclesiast. Francorum*, Paris, 1665-1683, 8 vol. in-fol., dep. l'an 417 jusqu'en 845. Le 8e vol. a été publié par le P. Dubois, qui l'a fait précéder de la *Vie* de l'auteur en forme de préface. C'est un ouvrage très savant, et qui sera toujours utilement consulté pour l'histoire des prem. temps de la monarchie.

COINTE (Gédéon Le), né à Genève en 1714, pasteur, puis professeur de langue hébraïque, nommé bibliothécaire en 1767, mourut en 1782. On lui doit une trad. franç. de la *Harangue de Démosthène sur les immunités*, 1750, in-8. — *Lettre sur le prix de la vie*, écrite à l'occasion de l'*Essai de philosophie morale*, inséré dans le *Journal britannique*, 1750. — *Sermon sur la révocation de l'édit de Nantes*, et des *Sermons choisis*, publ. par son fils, 1785, 2 vol. in-8.

COINTE (Jean-Louis Le), militaire instruit, né en 1729 à Nimes, servit dans l'infanterie, puis obtint une compagnie dans le régiment de Conti cavalerie, fut admis à l'académie de sa ville natale, où il lut plusieurs *Dissertat.*, dont l'une sur la *pêche de l'or* dans quelques rivières des Cévennes, a été publ. par Toussaint; *Observat. sur la physique*, 1755, et les autres étaient encore MSs. à la publication de la *Bibliothèque historique de la France*, où l'on en trouve les titres. Mais Le Cointe est principalement connu par les deux ouvrages suivants, qui sont estimés des gens de l'art : *Science des postes militaires*, etc., 1750, in-12; c'est un extrait fort bien fait de l'ouvrage de Clairac (*v.* ce nom). — *Comment. sur la retraite des dix mille*, 1766, 2 vol. in-12.

COINY (Jacques-Joseph), graveur, né à Versailles en 1761, élève de Lebas, fit en 1788 le voyage d'Italie, où il passa quatre ans, uniquement occupé de perfectionner ses disposit. par l'étude des chefs-d'œuvre. De retour à Paris, où il était déjà connu par sa belle suite d'estampes pour les *Fables de La Fontaine*, il grava plusieurs planches pour les éditions in-fol. d'Horace et de Racine, le *Voyage d'Égypte* de Denon, le *Voyage pittoresque de Constantinople* de Millius, etc. La gravure de la *Bataille de Marengo*, d'après le tableau de Lejeune, accrut encore sa réputation, et les amateurs concevaient de son talent mûri par l'âge et la réflexion les plus grandes espérances. Mais la fatigue que lui avait causée un rude travail acheva de ruiner sa santé, naturellem. délicate, et il mourut en 1809, à 48 ans.

COISLIN (Pierre du CAMBOUST de), cardinal, né à Paris en 1636, fils de César, colonel-général des Suisses, destiné à l'état ecclésiastique, fut dès l'âge de sept ans pourvu de plusieurs bénéfices. Nommé en 1665 évêque d'Orléans, il gouverna ce diocèse avec beaucoup de zèle, le dota de plusieurs établissements charitables, et sut, après la révocation de l'édit de Nantes, le préserver de la persécution qui s'étendait, comme on le sait, sur plusieurs autres points de la France. Nommé gr.-aumônier en 1695, il reçut la même année le chapeau de cardinal, et mourut à Versailles en 1706. — Son neveu, Coislin (Henri-Charles du Camboust, duc de), év. et prince de Metz, prem. aumônier du roi, né à Paris en 1664, remplaça son frère Pierre, duc de Coislin, à l'Acad. franç. en 1710, et fut, en 1726, nommé honoraire de l'acad. des inscript. Ses diocésains durent à ses soins d'utiles établissem. et plus. fondat. pieuses. Il eut avec la cour de Rome quelq. démêlés au sujet de la bulle *Unigenitus*. Héritier de la précieuse biblioth. du chancelier Séguier, il chargea le prélat de Montfaucon de dicter le *Catalogue* des MSs. grecs, et légua cette vaste collection à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, d'où elle est parvenue à la bibliothèque royale. Ce prélat mourut en 1732.

COITIER (Volcher), sav. anat., né à Groningue en 1534, mort à la fin du 16e S., médec. à la suite des armées franç., fit, dans plus. branches de son art, d'utiles découvertes qu'il a consignées dans les écrits suiv. : *De ossibus et cartilaginibus corporis humani tabulæ*, Bologne, 1566, *in-fol.* : un extrait de cet ouvr., publ. par Henri Eysson, 1659, in-12, a été recueilli dans la *Biblioth. méd.* de Leclerc et Monget.—*Extern. et intern. principalium humani corporis partium tabulæ*, etc., Nuremberg, 1573, in-fol. — *G. Fallopii lectiones de particulis similaribus humani corporis, ex div. exempl. collectæ*, etc., ibid., 1575, in-fol.

COKE ou COOKE (sir Édouard), jurisc. angl., né en 1549 à Mileham, au comté de Norfolk, élevé à l'univ. de Cambridge, ayant acquis une haute réputation comme avocat, devint successivem. sollicit. de la reine Élisabeth en 1592, orateur de la chambre des communes et procur.-gén. à peu près dans le même temps, enfin présid. (*chief justice*) de la cour des plaids communs en 1606, et prem. juge du *ban du roi* en 1613. Toutefois ces hautes faveurs ne furent pas sans mélange de disgrâces; l'âpreté de son caractère et surtout l'envie, qui ne manque jamais de poursuivre le mérite, lui avaient suscité de nombr. ennemis, dont le plus actif fut le fameux Bacon. Les affaires les plus mémorables qu'il fut chargé de poursuivre, et dans lesquelles il déploya une habileté et un talent qu'on est fâché de voir ternis par la rigidité de son humeur, sont celles du comte d'Essex et de sir W. Raleigh : sa conduite comme membre du conseil privé, dans l'informat. du procès des assassins de sir Thomas Overbury, fut plus mesurée, mais ne lui attira pas moins de sanglantes vexations ; il s'était aliéné le favori Buckingham par sa vigoureuse opposit. aux empiétements de la cour, et finit cependant par triompher de ses ennemis. Il mourut dans ses terres au comté de Buckingham, en 1634, après s'être montré, jusque dans une extrême vieillesse, l'ardent défenseur des droits du peuple anglais. On a de ce magistrat célèbre : *Rapport de divers jugements rendus sur des cas nouveaux*, en 5 parties, 1660-65. — *Recueil des div. procédés dont se compose la partie pratique des*

lois, 1614. — *Institutes des lois d'Angleterre*, ouvr. divisé en 4 parties, dont la prem. parut en 1628, et les trois autres après la mort de l'auteur; la 18e édit., Londres, 1823, 2 vol. in-8, 1re partie, renferme des augmentat. considérables de Hargave et Butler; pour compl. l'ouvr., on y joint les deux autres parties, 1817, 4 vol. gr. in-8.

COL DE VILLARS (Élie), médec., né en 1675 dans l'Angoumois, de parents protestants, acheva ses études à Paris, abjura, et, reçu docteur en 1713, fut bientôt pourvu d'une chaire de chirurgie et d'anatomie, devint successivement médecin du roi au Châtelet, médecin titulaire de l'Hôtel-Dieu et doyen de la faculté, et mourut en 1747. On a de lui : *Cours de chirurgie, dicté aux écoles de médecine*, 1738, 4 vol. in-12, auxquels il faut joindre un *Traité* sur les fractures et les luxations, par Poissonnier, 1748, in-12. — *Dictionn. franç.-latin des termes de médec. et de chirurgie, avec leur définition*, etc., un vol. in-12, 1740 et 1760 : c'est un extrait d'un lexique plus considérable auquel l'auteur travaillait depuis 30 ans, et qui n'a point été publié.

COLALTO, acteur de la Comédie-Ital., y fut reçu en 1760 pour jouer les rôles de Pantalon. Il a composé pour ce théâtre plus. pièces ou plutôt des canevas, qu'il remplissait de verve, comme l'avaient fait avant lui, et souv. avec le plus grand succès, les acteurs de l'ancienne troupe italienne. Toutes ces pièces sont aujourd'hui complétem. oubliées, à l'exception des *Trois jumeaux vénitiens*, dont le fond seul appartient à Colalto, car le dialogue est d'Hèle et Cailhava. Cette pièce, imprimée en 1777, in-8, est bien intriguée, pleine de situations originales et de vrai comique. L'auteur y jouait les trois rôles des jumeaux avec un grand talent. Colalto mourut en 1778.

COLANGELO (François), orator., né à Naples dans le 18e S., dut à ses talents son élévation au siége épiscopal de Castellamare, fut nommé président du conseil de l'instruct. publique dans le royaume, et mourut le 15 janv. 1836. Il a laissé plus. opusc. littér. rec. en 2 vol.; *Galilée proposé pour guide à la jeunesse; Apologie de la religion chrét.*, 2 vol.; *Hist. des philosophes et mathémat. napolitains*, 3 vol.

COLARDEAU ou COLLARDEAU (Julien), procureur du roi au présidial de Fontenay-le-Comte vers 1590, mort en 1669, est aut. des ouvr. suiv. : *Larvina, satyricon in chorearum lascivias et personata tripudia*, Paris, 1619, in-8 : c'est (comme l'indique son titre) un poème satir. contre les bals et mascarades. — *Tableaux des victoires de Louis XIII*, ibid., 1630, in-12. — *Description du château de Richelieu*, in-8. Ces deux dern. écrits sont également des poèmes. On trouve encore dans *le Sacrifice des Muses au cardinal de Richelieu*, par Bois-Robert, une *Ode* de Colardeau sur le vaisseau nommé *le Grand-Armand*.

COLARDEAU (Charles-Pierre), poète franç., né à Janville, dans l'Orléanais, en 1732, montra de bonne heure un goût décidé pour la poésie française, qui lui fit négliger un peu l'étude des langues anciennes. Son début fut l'*Épître d'Héloïse à Abailard*, imitée de Pope. Peu de temps après il publ., avec moins de succès, l'héroïde d'*Armide à Renaud*, dont le fond et les idées appartiennent au Tasse. Après ces essais, Colardeau travailla pour le théâtre, et fit jouer successivement les trag. d'*Astarbé*, 1758, de *Caliste*, 1760; cette dernière est une imitat. de la pièce angl. de Rowe : *la Belle pénitente*. Ces deux ouvr. prouvèrent plus de talent pour la versification que pour la composition dramatique, et n'obtinrent qu'un succès passager. L'aut. avait encore moins de dispositions pour la comédie, si l'on en juge par *les Perfidies à la mode*, pièce en 5 actes, qui ne fut point représentée. Colardeau publ. encore plus. autres poésies, fut nommé à l'Académie franç. en 1776, et mourut avant le jour de sa récept., le 7 avril même année. La Harpe le remplaça. Des mœurs douces, un caractère indulgent et ennemi de la satire, rendaient son commerce facile et sa société agréable. Ses *OEuvres* recueillies, Paris, 1779, 2 vol. in-8, ont été réimprimés en 1811, 4 tom. in-18. Ses *OEuvres choisies* ont eu plus. édit. dans différents formats; la plus belle est celle de Janet, 1824, in-8.

COLAS (Jacques), ligueur, né à Montélimart vers le milieu du 16e S., fils d'un profess. en droit, suivit d'abord le barreau et devint vice-sénéchal du bailliage. Nommé député aux états de Blois, il embrassa les intérêts des princes de la maison de Lorraine; et, à son retour en Dauphiné, abandonnant la magistrature pour le métier des armes, il leva un corps de 1,200 arquebusiers, et fit une guerre acharnée aux protestants. La Ligue crut devoir récompenser ses services et lui fit obtenir, par le crédit du duc de Mayenne, des lettres de noblesse, la charge de grand-prevôt de France et plus. autres distinctions. Après la prise de La Fère, où il commandait, il passa au service de l'archiduc Albert, fut fait prisonn. à la bataille de Niewport en 1600, et conduit à Ostende, où il mourut. L'historien de Thou représente Jacques Colas comme un homme audacieux, entreprenant, et ajoute qu'il était devenu redoutable au duc de Mayenne lui-même, auteur de son élévation.

COLAS (Jean-Franç.), appelé aussi *Guyenne*, du nom de sa mère, né à Orléans en 1702, entra chez les jésuites, qu'il quitta pour des raisons de santé, avant d'avoir prononcé ses derniers vœux, devint chancelier de l'église royale de St-Aignan, et mourut en 1772. On a de lui : *Oraison funèbre de L., duc d'Orléans*, etc., Orléans, 1752, in-4. — *Discours sur la Pucelle d'Orléans*, ib., 1766. — *Le Manuel du cultivateur dans le vignoble d'Orléans*, Orléans, 1770, in-8, écrit estimé.

COLASSE (Paschal), maître de musique de la chapelle du roi, né à Paris en 1639, mort à Versailles en 1709, fut l'élève et le gendre de Lulli, qu'il imita servilement dans ses compositions. On a de lui dix *opéras* complétem. oubliés aujourd'hui, des *motets*, *cantates*, *stances*, etc., qui ont eu le même sort.

COLAUD (Claude-Silvestre, comte), lieuten.-génér., né à Briançon en 1754, annonça de bonne heure une vocation décidée pour l'état militaire. Engagé contre le gré de ses parents dans la légion de Lorraine, il consentit à ce que son congé fût racheté; mais rien ne pouvant vaincre son penchant, il reprit quelques années après du service dans le régim. du roi, dragons. Sous-lieutenant en 1784, il était en 1792 capit. au 1er régim. de chasseurs à cheval. Il se distingua à la bataille de Valmy, devint aide-de-camp du vicomte de Noaille et parvint rapidement au grade de général de brigade. Blessé d'un biscaïen à la bataille de Hondscoote (8 sept. 1793), il fut élevé pour sa belle conduite dans cette journée au grade de génér. de divis. A peine remis de sa blessure, il fut renvoyé de l'armée du Nord à l'armée de la Moselle, puis à celle des Alpes, revint en 1796 à l'armée du Rhin, et prit partout une grande part aux succès des Français. Quoique appelé au sénat dès l'an IX, il ne termina sa carrière militaire qu'en 1809 par la défense d'Anvers. L'un des membres du sénat qui tentèrent de mettre un frein à l'ambition de l'emper., il tomba dès-lors dans une espèce de disgrâce dont il ne chercha point à se relever. Créé pair par le roi, il ne voulut accepter aucune fonct. pendant les *cent-jours*, reprit ses dignités en 1815; l'un des juges du maréchal Ney, il se réunit à ceux de ses collègues qui tentèrent d'empêcher la condamnation à mort, et cette conduite généreuse fut d'autant plus remarquée, que plus. des anciens amis du maréchal n'eurent pas le même courage. Le général Colaud mourut en 1819. — Colaud de la Salcette (Jacques-Bernardin), parent du préc., né à Briançon en 1733, chanoine de St-Dié, député aux états-génér., puis à la convention, voulut, à raison de son caract. ecclésiast., s'abstenir de prendre part au procès de Louis XVI; mais forcé d'être l'un de ses juges, il vota pour la détention jusqu'à la paix. A la fin de la session, il passa au conseil des cinq-cents, et mourut en 1796.

COLBATCH (John), médec. angl., membre du collége de médecine de Londres, fut un véritable empirique dont les connaiss. étaient loin d'égaler les prétentions. Il mourut en 1698, laissant plus. tr. de médec. et de chirurgie réunis et publ. sous ce titre : *A collection of tracts chirurgical's and medical's*, Londres, 1704, in-8. Un de ces tr. a été trad. en franç., sous ce titre : *Dissert. sur le gui, remède spécifique pour les maladies convulsives*, Paris, 1729, in-12. Dans cet opuscule, il cherche à démontrer que le gui du chêne, malgré sa réputat., n'a pas d'autres propriétés que celui qui croît sur les autres arbres.

COLBERT (Jean-Baptiste), ministre et secrét.-d'état, contrôleur-gén. des finances sous Louis XIV, né en 1619 à Reims, descendait d'une ancienne famille d'Écosse; il montra dès sa jeunesse une rare aptitude pour les affaires, et s'occupait des moyens de faire fleurir le commerce à un âge où il ne pouvait guère prévoir qu'il serait un jour chargé de le protéger. Placé par Saint-Pouange, son parent, dans les bureaux du secrét.-d'état Letellier, celui-ci le fit connaître au card. Mazarin, qui, devinant le mérite du jeune commis, le nomma son intendant. Colbert servit avec zèle les intérêts du prem. ministre, et se prépara dans le silence à prendre part à l'administration du royaume. Il n'avait que 29 ans lorsqu'il fut nommé conseiller-d'état. Il suivit son patron pendant les guerres de la Fronde, et fut chargé de toutes les dépenses faites pour le service de la cour. Lorsque Mazarin, poursuivi par la haine publique, se retira à Cologne, Colbert resta l'agent secret de la corresp. que le card. ne cessait point d'entretenir avec le conseil de la reine régente. Rentré en France, Mazarin récompensa la conduite prudente de Colbert, en l'admettant dans sa plus intime confidence, et en le comblant de bienfaits, ainsi que sa famille. Il le nomma son exécuteur testamentaire, et le recommanda au roi comme un homme digne de toute sa confiance. Louis XIV, déjà décidé à gouverner par lui-même, se fit initier par Colbert dans la connaissance des affaires, puis le nomma intendant des finances. L'administr. de Fouquet fut dévoilée au monarque; après la chute de ce surintendant, Colbert eut seul la direction des finances avec le titre de contrôleur-général. Il avait à réparer les maux qu'avait amenés le règne orageux du faible Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées du cardinal de Richelieu, la longue querelle de la Fronde, le désordre complet des finances sous Mazarin. Le ministre ne négligea rien pour atteindre ce but. Chaque année de son administr. fut signalée, soit par l'introduct. de nouvelles manufact., soit par le rétablissem. et l'accroissem. des anciennes; et afin de faciliter l'écoulement de leurs produits, il fit réparer les grandes routes, ouvrir de nouv. communicat., construire le canal de Languedoc, dresser les plans de celui de Bourgogne, ériger en ports francs Marseille et Dunkerque; il multiplia les entrepôts, accorda des primes pour les importations et les exportat., créa des chambres d'assurance, donna de la considération au commerce, et fit comprendre aux nobles qu'ils pouvaient s'y livrer sans déshonneur. Lorsque Louis XIV eut ajouté aux attribut. de Colbert le départem. de la marine, en 1669, ce ministre, ne trouvant dans les ports de l'état que de vieux vaisseaux que Mazarin y avait laissés pourrir, commença par en acheter et bientôt en fit construire. Le port de Rochefort fut, pour ainsi dire, créé de nouveau; quatre grands arsenaux maritimes furent construits à Brest, à Toulon, à Dunkerque et au Hâvre. Dès 1672, la France avait dans ses ports 60 vaisseaux de ligne et 40 frégates; et en 1681, victorieuse sur mer comme sur terre, elle comptait jusqu'à 198 bâtim. de guerre et 166,000 hommes classés pour tous les services. Ce fut par les conseils de Colbert que Louis XIV fit entreprendre la réforme des ordonnances civiles et criminelles, achevée en 1670. Les acad. des inscript. et belles-lettres, des sciences, d'architect., furent successivem. fondées (de 1663 à 1671) sous les auspices

de ce gr. ministre. Par ses soins, l'acad. de peinture avait reçu une organisat. nouvelle, et l'école fut établie. Il augmenta la biblioth. du roi et le Jardin-des-Plantes, fit bâtir l'Observatoire, y appela Huyghens et Cassini, envoya des astronomes et des physiciens à Cayenne pour y faire des observations, et fit commencer la méridienne qui traverse toute la France. Il contribua à l'embellissement de Paris par la construct. de quais, de places publiques, de portes triomphales, des boulevards du nord, de la colonnade du Louvre et du jardin des Tuileries. Au sein des honneurs, avec une fortune qui s'élevait jusqu'à 10 millions, Colbert fut loin d'être heureux; il essuya des intrigues, se vit souvent traversé par des rivalités, par des jalousies : ce fut surtout la haine de Louvois qui lui attira ses plus cuisantes peines. Il mourut en 1683, épuisé de travail, rongé par les inquiétudes et le chagrin, luttant avec peine contre les embarras présents, et prévoyant avec effroi ceux dont l'avenir menaçait encore l'état. Le peuple, dont il avait été le plus zélé défenseur, le poursuivit dans son aveugle haine, troubla ses funérailles et voulait violer son cercueil. On fit circuler contre sa mémoire des épitaphes, des sonnets, des épigrammes, des chansons et des pamphlets dégoûtants (toutes ces *pièces*, au nombre de 100, ont été rec. à Cologne, 1693, in-12). Il est cepend. le seul ministre des finances qui, chez nous, ait conservé son emploi jusqu'à sa mort : c'est peut-être aussi celui qui connut le mieux cette maxime, que les intérêts du peuple sont les véritables intérêts du souverain : il la mit en pratique avec une rare persévérance; et si Louis XIV obtint le titre de grand, c'est surtout à Colbert qu'il en est redevable. Quant à l'origine des dix millions qui composaient sa fortune à l'époque de sa mort, il prouva que pendant 22 ans d'administration les appointements de ses places et les bienfaits du roi avaient pu lui donner les moyens de réunir un pareil avoir. Il existe aujourd'hui à la biblioth. du roi les *Mém. et dépêches du card. Mazarin et de J.-B. Colbert à M. Letellier, pendant le voyage de Bordeaux en* 1650, et les *Mém. de J.-B. Colbert*, 2 vol. MSs. in-fol. La *Vie de J.-B. Colbert*, impr. à Cologne en 1695, in-12, est un libelle injurieux, qui est de Sandras de Courtilz. Le *Testament polit. de J.-B. Colbert*, publ. à La Haye, 1694 et 1704, in-12, mauvaise copie de celui *du card. de Richelieu*, a été fabriqué par le même de Courtilz. L'*Éloge* de ce ministre fut mis au concours par l'Acad. franç. en 1773, et le prix décerné à Necker. L'ouvr. où l'on trouve le meill. résumé des faits et des jugements relatifs à Colbert, est celui de Montyon : *Particularités sur les ministres des finances*. Lemontey a lu en 1822, dans une séance de l'Acad. franç., une *Notice sur Colbert*, publ. dans la *Galerie franç.*, in-4.

COLBERT (Charles), marquis de Croissy, frère du précéd., né à Paris en 1629, mort en 1696, fut successivem. conseiller-d'état, présid. au conseil supér. d'Alsace, prem. président au parlem. de Metz, intendant de justice, ambassad. en Angleterre, l'un des plénipotent. de France au congrès de Nimègue, et ministre secrét.-d'état en remplacement d'Arnauld de Pompone. On a de lui des *Mémoires* sur l'Alsace, les trois évêchés et le Poitou; des *Lettres* concernant ses différentes missions diplomatiques, conservés MSs. à la biblioth. du roi. Les lettres qui ont rapport au traité de Nimègue ont été impr. avec celles du comte d'Estrade et du comte d'Avaux, La Haye, 1710, 3 vol. in-12. — Colbert (Édouard-François), comte de Maulevrier, autre frère de J.-B. Colbert, fut ministre-d'état, chev. des ordres du roi, lieuten.-général des armées, gouverneur de Tournai, et mourut en 1693.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelay, fils aîné de J.-B. Colbert, né à Paris en 1651, fut formé aux affaires par son père, qui obtint pour lui la survivance de sa charge de secrétaire-d'état au départem. de la marine. Il commença à l'exercer seul, en 1676, et donna tous ses soins à la prospérité de la marine et du commerce. Il s'embarqua sur la flotte que Louis XIV avait envoyée en 1684 devant Gênes pour bombarder cette ville, et ramena à Versailles le doge et les quatre sénateurs qui firent au roi toutes les soumissions que l'on exigeait d'eux (*v.* Lescaro). En 1688, il s'embarqua de nouveau sur la flotte destinée à combattre les forces combinées de l'Angleterre et de la Hollande; il dirigea deux ans plus tard le nouvel armement qui eut lieu contre les mêmes puissances, et mourut cette année, d'une maladie de langueur. — Colbert (Jacques-Nicolas), frère du précéd., né à Paris en 1654, entra dans l'état ecclésiast., fut doct. de la maison et société de Sorbonne, abbé du Bec, archev. de Rouen, membre de l'Acad. franç., de celle des inscript. et belles-lettres, et mourut en 1707. — Colbert (Antoine-Martin), frère des préc., mort en 1689, fut bailli de Malte, et général des galères de cet ordre. — Colbert (Jules-Armand), 4ᵉ fils du grand Colbert, lieut.-génér. des armées du roi, mourut à Ulm en 1704, des suites des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Hochstett. — Colbert (Michel), parent des précéd., entra dans l'ordre des prémontrés, en devint abbé-général en 1670, et mourut à Paris en 1702. On a de lui : *Lettre d'un abbé à ses religieux*, Paris, 2 vol. in-8. — *Lettre de consolations*, adressées à sa sœur, qui venait de perdre son mari, premier président au parlem. de Rouen. — Colbert, duc d'Estouteville, petit-fils du grand Colbert, mort vers 1780, a trad. en français : *La Divine comédie de Dante*, Paris, 1796, in-8. Cette trad. a été publ. par les soins de Sallior, qui l'avait revue. On croit que le duc d'Estouteville a travaillé avec Fréron à l'imitat. en prose du 8ᵉ chant de l'*Adone* du cavalier Marini, publ. sous le titre des *Vrais plaisirs, ou les Amours de Vénus et d'Adonis*, 1748, in-12, et réimpr. sous celui d'*Adonis*, poëme, 1775, in-8.

COLBERT (Jean-Bapt.), marquis de Torcy, fils de Ch. Colbert, marquis de Croissy, né à Paris en

1663, suivit comme son père la carrière diplomatique, fut ambassad. en Portugal, en Danemarck, en Angleterre, secrétaire et gr.-trésorier d'état, ministre des affaires étrangères en 1688, surintendant-général des postes en 1699. Il ouvrit au conseil privé l'avis d'accepter le testament de Charles II, qui, à défaut d'héritier, laissait le trône d'Espagne à un prince de la maison de Bourbon. Malgré ses nombreux et importants services, il fut obligé, sous la régence, de se démettre de ses emplois. L'académie des sciences l'admit au nombre de ses membres honoraires en 1718, et il mourut en 1746. On a de lui des *Mémoires* pour servir à l'hist. des négociations depuis le traité de Riswick jusqu'à la paix d'Utrecht, La Haye (Paris), 1756, 3 vol. in-12. « Ces *Mémoires*, dit Voltaire, renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond; on y reconnaît le goût de la cour de Louis XIV; mais leur plus grand prix est dans la sincérité de l'auteur; c'est la modérat. elle-même qui conduisait la plume. » On trouve encore dans les *Mémoires* de l'académie des sciences, année 1741, un autre écrit du marquis de Torcy, intit. : *Relation de la Fontaine sans fond*, de Sablé, en Anjou.—Colbert (Charles-Joachim), second fils du marquis de Croissy, né à Paris en 1667, embrassa l'état ecclésiast., et fut conclaviste du cardinal de Furstemberg, lors de l'élect. du pape Alexandre VIII. Nommé à l'évêché de Montpellier, en 1697, il travailla avec succès à la conversion des calvinistes, s'opposa, par plus. *Lettres pastor. et mandements*, à la bulle *Unigenitus*. Quelq.-uns de ses écrits, recueillis en 3 vol. in-4, 1740, furent condamnés à Rome. Ce prélat mourut en 1738.

COLBERT (Auguste-Marie-François), général de brigade, né à Paris en 1777, fils du comte Louis-François-Henri Colbert, mestre-de-camp d'infanterie, entra fort jeune au service comme simple soldat, devint aide-de-camp du général Grouchy en 1795, puis de Murat qu'il suivit en Italie et en Égypte. Il fut nommé chef d'escadron à Salahiel sur le champ de bataille, et blessé grièvem. au siége de St-Jean-d'Acre. De retour en France avec Desaix, il suivit ce général en Italie, signala sa valeur à la bataille de Marengo, et fut immédiatement nommé colonel du 10e régim. de chasseurs. Il fit à la tête de ce corps la campagne que commença la victoire d'Austerlitz, et fut chargé par Napoléon de porter à l'emper. Alexandre les conditions de la paix. Nommé général de brigade en 1806, il fit la campagne de Prusse, eut part à la bataille d'Iéna, et fut cité dans le 8e bulletin pour avoir exécuté avec succès plus. charges de cavalerie. Envoyé en Espagne en 1808, il y commanda l'avant-garde de la cavalerie du duc d'Istrie, remporta plus. avantages sur l'armée de Castaños, et fut tué dans une reconnaissance le 3 janvier 1809. Un décret impérial, qui n'a jamais reçu d'exécut., ordonna que la statue du général Colbert serait placée sur le pont de la Concorde, avec celle des génér. tués sur le champ de bataille.

COLBERT (Édouard-Charles-Victurnin de), contre-amiral, né en 1758, entra dans la marine en 1774, fit la guerre d'Amérique, d'où il rapporta la décoration de Cincinnatus, et fut nommé capit. de vaisseau en 1791. Il émigra peu de temps après, fit la campagne de 1792 à l'armée des princes, et se rendit à Quiberon. Échappé par miracle au désastre de cette journée, il gagna la Vendée, et devint aide-de-camp de Stofflet, ancien garde-chasse du comte de Colbert-Maulevrier, son frère. Il passa ensuite en Amérique, revint en France en 1803, et lors de la restaurat. fut nommé capitaine des gardes du pavillon-amiral. Député d'Eure-et-Loire à la chambre de 1815, il y vota constamm. avec la majorité, et l'année suivante fut nommé contre-amiral. Mis à la réforme par l'ordonnance d'octobre 1817, il ne put supporter cette sorte de disgrâce, et mourut de chagrin le 2 février 1820.

COLCHEN (Victor, comte), pair de France, né à Metz en 1752, se destina de bonne heure à la carrière administrat. Nommé 1er secrét., puis subdélégué des intendances de Pau et d'Auch, plus tard il devint chef de division au ministère des affaires étrangères. La révolution, qui l'avait trouvé dans cette place, l'y laissa. Nommé en 1800 préfet de la Moselle, il fit partie de la commission chargée de négocier la paix avec l'Angleterre. Ses talents et les services qu'il avait rendus dans les temps les plus difficiles furent récompensés en 1804 par sa nomination au sénat. Il adhéra à la déchéance de l'empereur, et fut nommé pair en 1814. Ayant siégé pendant les *cent-jours*, il n'y fut réintégré qu'en 1819, vota constamment avec le parti libéral, et mourut en 1830.

COLDORÉ (Julien de FONTENAI, dit), ainsi appelé parce qu'il portait au cou des chaînes d'or (distinction honorifique alors usitée), graveur en pierres fines, vivait sous le règne de Henri IV, dont il grava plus. fois le portrait en creux. Ces morceaux sont remarquables par leur parfaite ressemblance, ainsi que par le fini des détails; on les estime presque à l'égal des pierres antiques. Ce fut cet artiste qui eut l'honneur de graver le *portrait-modèle* de la reine Élisabeth d'Angleterre.

COLE (Thomas), ministre dissident anglais, mort en 1707, fut principal du collége de Ste-Marie à Oxford, et compta Locke au nombre de ses disciples. Expulsé comme non conformiste, à la restauration, il vint s'établir à Londres, et devint un des profess. de Pinners-Hall. On a de lui des *Disc. sur la régénération, la foi, la pénitence, la religion chrétienne*, et d'autres ouvr. mystiques. — Un autre Thomas Cole, également ministre dissident, vivait au commencem. du 18e S., et fut en correspond. avec le botaniste Dillenius. Il avait formé un herbier, que dans un accès de ferveur religieuse il livra aux flammes comme une œuvre trop mondaine.

COLEONI (Barthélemi), capitaine ou condottiere ital. du 15e S., né à Bergame, apprit le métier des armes à l'école de Sforza et de Braccio Montone, deux des plus fameux généraux de cette époque.

Il entra d'abord au service des Vénitiens qui lui donnèrent le commandem. des troupes employées contre Philippe Visconti, duc de Milan, et après avoir remporté div. avantages sur ce prince ou ses lieuten., il se mit à son service et lui fut très utile contre les Vénitiens. Arrêté par ordre de Visconti, qui ne pouvait pas avoir une gr. confiance dans sa fidélité, il ne sortit de prison qu'à la mort de ce prince en 1447, délivré par les Milanais, qui l'élurent leur général en chef. Il aida ses libérateurs à repousser les Français; mais dès l'année suiv. il rentra au service des Venitiens, qu'il abandonna de nouv. pour aider Fr. Sforce à se rendre maître de Milan, et revint prendre le commandem. des armées vénitiennes, qu'il conserva cette fois pend. plus de 20 ans. Sur la fin de sa vie, on lui offrit de le mettre à la tête d'une expédit. contre les Turks; mais elle n'eut pas lieu. Colconi mourut en 1475, laiss. des richesses immenses qu'il partagea entre ses quatre filles, léguant en outre des sommes considér. à la ville de Bergame et même à la république de Venise, qui lui fit élever une statue équestre en bronze doré. Il est le prem. qui ait donné des affûts aux canons et introduit l'usage de l'artillerie de campagne.

COLER (Jean), pasteur du Mecklembourg, né *dans le 16ᵉ S.*, s'occupa très utilem. de l'agriculture et de l'économie rurale; il paraît être le premier qui ait présenté du maïs en Allemagne. Ses observat., sous la forme d'un calendrier, indiquent jour par jour les travaux du laboureur. Cet ouvr. (*Calendar. perpet. œconomic.*), impr. pour la prem. fois en 1772, in-4, a subi des changem. et des augmentat. dans les nombr. réimpr. qui en ont été faites, et il a été inséré par l'auteur dans son gr. traité d'économie domestiq. (*Æconomic. oder Hausbach*), Wittemberg, 1575, 1602, in-4; 1632, in-fol. J. Coler mourut en 1639, dans un âge très avancé. — Son petit-fils, nommé comme lui Jean, a publ.: *Dissertat. de bombyce*, Giessen, 1665, in-4.

COLER (Jean-Christophe), théol., bibliogr., né en 1691, dans la Thuringe, fut ministre et prédicateur de la cour du duc de Saxe-Weimar, et mourut en 1736. On a de lui entre autres ouvr.: *Hist. Gothofr. Arnoldi*, Wittemberg, 1718, in-8.—*Acta litter. acad. wittembergensis*, ibid., 1719, in-8. — *Biblioth. théol. choisie* (en allemand), Leipsig, 1724-36, 7 vol. in-8, publ. par cahiers. Coler n'a rédigé que les 36 prem.; les suiv. sont de G.-Ern. Bartholomei. — *Anthologia, seu epist. varii argumenti*, Leipsig, 1725-28, 6 cahiers form. un vol. in-8. — *Remarques importantes sur div. sujets de théol., d'hist. natur., de critique et de littérature* (en allem.), ibid., 1734, in-8.—*Acta hist. eccles.*, Weimar, 1744 et années suiv., 120 cahiers in-8: les 5 prem. sont de Coler, les autres appartiennent à G.-C. Bartholomei jusqu'au nº 96, et le surplus à J. Christian, son frère, conservateur de la bibliothèque ducale de Weimar.

COLERIDGE (S.-T.), poète angl., né vers 1770 à Bristol, fit ses études à Oxford, et n'avait pas encore quitté le collége qu'il était déjà connu par des poésies pleines de verve et d'imaginat. Sa réputat. ne fit que s'accroître depuis; malheureusement son enthousiasme pour la philosophie et le mysticisme germaniq. l'a jeté quelquefois dans un vague d'idées qui le rend difficile à comprendre. Ses poésies se distinguent d'ailleurs par un ton simple et naïf, par une grande richesse d'expressions, et par l'harmonie et l'élégance. Il mourut en 1834. Outre des *Leçons sur Shakespeare* et des traduct. du *Wallenstein* de Schiller, on cite de Coleridge *la Chute de Robespierre*, drame histor., 1794, in-8. — *Conciones ad populum*, 1795, in-8. — *Poèmes sur div. sujets*, 1796, in-8, réimpr. en 1797, avec quelques pièces de Ch. Lamb et de Ch. Lloyd. — *Le Watchmann*, 1796. Ce sont des mélanges hebdomadaires, dont il a paru 10 numéros. — *Tableau de la paix*, 1796. — *Fragments de la solitude*, 1798, in-4. — *L'Ami*, collect. d'essais, 1812, in-8. — *Le Remords*, tragédie, 1813, in-8.

COLES (de), poète français, n'est connu que comme auteur d'un poème satirique contre les femmes, intit.: *l'Enfer de Cupidon*, Lyon, 1555, in-8, édit. très rare; on en trouve l'analyse dans la *Biblioth. franç.* de l'abbé Goujet, tom. XI. Duverdier en a inséré un fragment dans la sienne.

COLES (Élisha), sténogr. et gramm., né vers 1640 dans le comté de Northampton, s'établit à Londres comme maître de langues, et commençait à jouir de quelque réputat. lorsqu'une procédure crimin., dans laquelle il fut impliqué, le força de s'expatrier. On ignore l'époque de sa mort. Ses principaux ouvr. sont un *Traité* de sténographie, 1674, in-8, souv. réimpr. La meill. édit. est celle de Londres, 1707, in-8. On y trouve les règles fondament. des méthodes et systèmes de tachigraphie, usités jusqu'alors. *Nolens, volens, ou Vous saurez le latin bon gré mal gré*, ibid., 1675. — *La Bible visible de la jeunesse*, avec 34 pl., suite de l'ouvrage précéd. — *Dictionn. angl.-lat. et lat.-angl.*, 1677, in-4, 14ᵉ édit., Londres, 1742, in-8.

COLET (Jean), théol., né à Londres en 1466, voyagea en France et en Italie, se lia avec les hommes les plus célèbres de son temps, et de retour dans sa patrie fut reçu doct. à l'univ. d'Oxford, où il avait fait ses études. Il devint ensuite chan. et doyen de St-Paul, fut accusé d'hérésie par les év., et faillit être condamné au supplice du feu. Il mourut en 1519. On a de lui, outre plus. *Sermons*: *Rudimenta grammatices*, etc., Londres, 1539, in-8, pour l'usage de l'école du Christ qu'il avait fondée à la cathédrale de St-Paul. — *Absolutissimus de octo orationis partium constructione libellus*, Anvers, 1530, in-8. — *Épîtres à Érasme*, avec leq. il avait été lié intimement: ces *Épîtres* ou *Lettres* ont été imprim. en partie avec celles d'Érasme. — *Comment.* sur diverses parties des livres saints, et plus. ouvr. de théol. peu remarquables.

COLET ou COLLET (Claude), littérat. né dans la Champagne au 16ᵉ S., fut maître-d'hôtel de la marquise de Nesle. Il a trad. de l'espagnol le 9ᵉ livre d'*Amadis des Gaules*, l'*Hist. palladienne*, etc.,

Paris, 1555, in-fol., rare; ibid., 1575, in-8; et composa l'*Oraison de Mars aux dames de la court* (en rimes), Paris, 1544, in-4; 2e édit. augm., ib., 1548, in-8. Rigoley de Juvigny attribue à Colet une traduct. de l'*Hist. Æthiopique* d'Héliodore, Paris, 1549, in-8; mais cette trad. n'est autre que celle d'Amyot; il n'y a de Colet que des vers après l'avertissem., qui sont à la louange de l'aut.

COLETI (NICOLAS), ecclésiast. vénitien, né en 1680, mort en 1765, a publ. une nouv. édit. de l'*Italia sacra* de Ferd. Ughelli, corrigée de beauc. d'erreurs, et continuée de 1648, où se termine l'ouvr. d'Ughelli, jusqu'au 18e S. Cette édit., commencée en 1717, fut achev. en 1733, 10 vol. in-fol. Coleti a aussi travaillé à la nouv. édit. de la *Collection des conciles* du P. Labbe qu'il enrichit de notes, de remarq. et addit. estimées. On lui doit encore: *Series episcoporum cremonensium aucta*, Milan, 1749, in-4. — *Monumenta ecclesiæ venetæ S. Moisis*, 1758, in-4. — COLETI (Jean-Antoine), lib., neveu du précéd., a publ. avec le secours de son oncle le catalogue *Delle storie particol. delle città d'Italia*, Venise, 1779, in-4. Il est en outre aut. des *Opuscules* suiv.: *Oraison funèbre du pape Clément XIII* (en latin), Venise, 1769. — *Oraison funèbre de Jérôme Zuccaro, grand-chancelier* (en ital.), ibid., 1772. — *Gli versi di S. Gregorio Nazianzeno, sopra la carità, ridotti in verso sciolto.* — COLETI (Jean-Dominique), jés., frère de J.-Ant., né en 1727, fut missionn. au Mexique, et mourut en 1798. On a de lui: *Dizionario storico-geografico dell' America meridionale*, Venise, 1771, 2 vol. in-4. *Notæ et siglæ, quæ in nummis et lapidibus apud Romanos obtinebant, explicatæ*, ibid. 1785, in-4, avec des notes de Villoison. Il avait entrepris une nouvelle continuat. de l'*Italia sacra*, restée inéd., ainsi que plusieurs *Dissert.* sur des monuments trouvés à Aquilée, Venise, Trévise, etc., et de nombreux matériaux pour une hist. du Mexique, et des missions faites dans ce pays. — Jacques COLETI, autre jésuite, frère du précéd., mort en 1812, à 78 ans, a publ.: *Dissertazione sugli antichi pedagoghi*, impr. à Venise en 1780, et insérée dans les *Opusculi Ferraresi.* — *De situ Stridonis, urbis natalis S. Hieronymi*, ib., 1784, in-4. Il a travaillé aussi à la continuat. de l'*Illyricum sacrum* de son confrère le P. Daniel Farlati.

COLETTE (Ste), réformatrice de l'ordre de Ste-Claire, née à Corbie (Picardie) en 1380, d'une famille dont le nom était *Boilet*, après la mort de ses parents, entra dans la congrégation des *béguines*, espèce de demi-religieuses qui vivaient du travail de leurs mains, puis chez les Sœurs du tiers-ordre de St-François, qui n'étaient liées par aucun vœu, et se retira ensuite dans un ermitage dépendant de l'abbaye de Corbie. Elle sortit de cette retraite au bout de deux ans pour entrer chez les religieuses de Ste-Claire, et forma le dessein de rétablir la règle de cet ordre dans toute sa pureté primit. Ses prem. tentatives échouèrent dans les monastères de France, où elle fut regardée comme une visionnaire. Mais elle fut plus heureuse en Savoie. Il en résulta dans l'ordre une distinction entre les *clarisses* ou les *coletines* et les religieuses de Ste-Claire, appelées *urbanistes* (*v.* CLAIRE, Ste); cet état dura jusqu'en 1517, que Léon X réunit ces branches, sous le titre général d'*observantines*. Ste Colette mourut à Gand en 1446; béatifiée par le pape Sixte IV, elle ne fut canonisée qu'en 1807 par le pape Pie VII. Ce long retard dans sa canonisat. venait de ce qu'elle avait reçu sa mission de réformatrice de l'antipape Pierre de Lune (*v.* BENOIT, après BENOIT XII), que la France seule avait reconnu sous le nom de Benoit XIII. La *Vie* de cette sainte, écrite dans le temps par le père Devaux (*A Vallibus*), son confess., est impr. dans le recueil de Bollandus, au 6 mars. Il en existe plus. autres.

COLEY (HENRI), astrol. anglais, né à Oxford en 1633, était fils d'un tailleur; mais ayant eu l'occasion de connaître l'astronome Leilly, il quitta l'aiguille pour l'astrolabe, se livra à toutes les rêveries de l'astrol. judiciaire, et mourut en 1690. Il est aut. d'un ouvr. intit.: *Clavis astrologiæ elimata, or a Key to whole art of astrology*, etc., Londres, 1675, in-8.

COLIGNI (GASPAR de), Ier du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bresse, accompagna Charles VIII dans l'expéd. de Naples en 1394, et Louis XII à la conquête du Milanais; il commanda un corps de troupes à la bataille d'Aignadel, un autre à la bataille de Marignan, sous François Ier, qui le créa maréchal de France, et lui donna le gouvernem. de Champagne et de Picardie. Son mariage avec Louise de Montmorenci, sœur du connétable Anne, avait beauc. contribué à son avancement. Il mourut à Acqs en 1522.

COLIGNI (ODET de), card. de Châtillon, fils aîné du précéd., frère de l'amiral et de Dandelot, né en 1515, reçut la pourpre en 1533 des mains de Clément VII, et fut successiv. archev. de Toulouse et év. de Beauvais. La lecture de quelq. écrits de Calvin, et surtout l'ascendant de Dandelot, son frère puiné, l'ayant déterminé à embrasser la réforme, il fut excomm. par Pie IV et rayé de la liste des card. Odet de Coligni épousa publiquem. alors Élisabeth de Hauteville, qui fut présentée à la cour, où on la nommait indiffér. *madame la cardinale*, ou *la comtesse de Beauvais*. Odet avait pris ce titre de son évêché, qu'il continuait d'occuper, et parut même avec sa femme en habit de card. à la cérém. de la majorité de Charles IX. Lorsque la guerre civile recommença, le card. de Châtillon assista à la bataille de St-Denis, où, suiv. Brantôme, « il fit très bien, et montra au monde qu'un noble et génér. cœur ne peut mentir ni faillir, en quelque lieu qu'il se trouve, ni en quelque habit qu'il soit. » A la suite de cette journée, il fut décrété de prise de corps, et passa en Angleterre, où il fut bien accueilli par la reine Élisabeth. Après la pacificat. de 1570, il se disposait à revenir en France lorsqu'il mourut à Hamp-

ton, le 14 fév. 1571, empoisonné par un de ses valets-de-chambre, qui fut arrêté peu de temps après à La Rochelle, et périt sur l'échafaud. La veuve du card. réclama son douaire, mais sa demande fut rejetée par arrêt du parlem. de Paris, en 1604.

COLIGNI (Gaspar de), 2e du nom, frère du précéd., amiral de France, né en 1517, à Châtillon-sur-Loing, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et fut armé chev., ainsi que son frère Dandelot, sur le champ de bataille de Cérisoles, par le comte d'Enghien. Il contribua à la prise de Carignan, fut nommé colon.-gén. de l'infant. sous Henri II, amiral de France en 1552, et justifia cet avanç. en 1554 à la journée de Renti, dont le succès lui était dû en gr. partie, mais dont le duc de Guise s'attribua tout l'honneur. Ce fut le sujet de la rupture qui éclata entre ces deux personnages. Plus tard, l'armée espagn., commandée par le pr. de Savoie, après plus. succès obtenus sur les troupes royales en Picardie, étant venue assiéger St-Quentin, l'amiral Coligni se jeta à la hâte dans cette place avec quelq. hommes déterminés; mais il y fut fait prisonn., et ne recouvra sa liberté qu'en payant 50,000 écus de rançon. Après la mort d'Henri II, Coligni résigna successiv. tous ses emplois, et se retira dans ses terres, où ses entret. avec Dandelot et la lecture des livres de controverse l'amenèrent insensiblem. à partager les opinions des protest. Les premiers édits l'affligèrent d'autant plus qu'il en prévit les suites; et pour les détourner autant qu'il était en son pouvoir, il chercha à établir des colonies de réformés dans le Nouveau-Monde. Lorsque ces mêmes édits prirent un caractère plus alarmant, il ne crut pas devoir refuser à ses co-religionn. l'appui de son nom, qu'ils réclam., et se chargea de remettre au roi un mém. dont l'heureux résultat fut l'édit de 1562. Sur ces entrefaites le massacre de quelques protest. à Vassy par le duc de Guise ayant réveillé toutes les craintes des protest., ils coururent aux armes et s'emparèrent d'Orléans; le prince de Condé et Coligni, qui s'étaient mis à leur tête, perdirent la bataille de Dreux contre ce même duc de Guise, qui, poursuivant sa victoire, vint assiéger Orléans, et fut assassiné d'un coup de pistolet au moment de donner l'assaut à cette ville (v. Poltrot). Accusé d'avoir conseillé ce crime, Coligni s'en justifia par serment. La guerre civile ayant cessé quelq. temps pour recommencer avec plus de fureur en 1567, l'amiral et le prince de Condé livrèrent la bataille de St-Denis contre le connét. de Montmorenci. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac, fatale aux calvinistes: Condé y perdit la vie, et Coligni demeura seul chargé de la direct. du parti vaincu, qui le fut une seconde fois à Moncontour. Mais le duc d'Anjou, n'ayant pas profité de ce succès, laissa le temps à l'amiral de recevoir les secours qu'il attendait d'Allemagne. Bientôt un 3e traité de pacificat. fut conclu à St-Germain en 1570. Coligni vint à Paris, et reçut de la reine-mère un accueil plus flatteur qu'il ne l'espérait; toutefois les marques d'affection qu'on lui prodiguait n'étaient que des embûches: un vendredi, l'amiral, sortant du conseil, un homme aposté par les Guise lui tira d'une fenêtre un coup d'arquebuse, dont il fut blessé au bras gauche, et qui lui emporta l'index de la main droite. Le roi de Navarre (depuis Henri IV) et le prince de Condé se plaignirent au roi de cet attentat. Charles IX, exercé à la dissimulat. par sa mère, vint dans l'après-midi visiter l'amiral, lui témoigna son chagrin de cet événem., et jura que le coupable serait puni. C'était dans le temps même que se préparait l'horrible massacre, dit *la St-Barthélemi*. Le signal en ayant été donné, comme on sait, dans la nuit du 24 au 25 août, le duc de Guise, bien escorté, se dirigea vers la maison de Coligni, située rue Béthisy; la porte en fut enfoncée, et un nommé Besme ou Bême, après avoir porté plus. coups à l'amiral, le traîna par les pieds jusqu'à une fenêtre, et le jeta dans la cour où se trouvait le duc de Guise, qui eut l'infamie de frapper du pied son corps palpitant. Le cadavre, exposé pendant trois jours aux insultes de la populace, fut ensuite attaché par les pieds au gibet de Montfaucon, où Charles IX alla le voir... Quelques serviteurs de Coligni allèrent détacher ses restes pend. la nuit et les transportèrent au tombeau de sa famille à Châtillon. Ils y étaient demeurés dans l'oubli jusqu'en 1786, que le marquis de Montesquiou-Fezenzac les obtint du duc de Luxembourg (devenu seigneur de Châtillon), et les fit transporter dans sa terre de Maupertuis, où ils furent déposés dans un sarcophage de marbre noir. Pend. la révolut., ce monument passa au musée de la rue des Petits-Augustins. On conserve à la biblioth. du roi les lettres et les négociat. de l'amiral Coligni; d'autres pièces de lui sont insérées dans les *Mémoires de Condé*, et sa *Relat. du siége de St-Quentin* a été impr. plus. fois. Sa *Vie*, en latin, par J. de Serres, 1575, in-8; Utrecht, 1644, in-12, a été trad. en fr. et reprod. sous le titre de *Mémoires de Coligni*, Paris, 1665, in-12. On a encore: *Discours sur l'amiral de Châtillon* (Coligni), par Brantôme; *Vie de l'amiral de Coligni*, par Sandras de Courtilz, Cologne (Amsterd.), 1686, 1691, in-12; *Vie de Coligni*, par Pérau, mieux écrite que la précéd., et formant les tomes XV et XVI des *Vies des hommes illustres de la France*. De Paulmy, dans le XXVIIIe vol. de ses *Mélanges tirés d'une grande biblioth.*, a tracé une *Vie militaire* de ce célèbre amiral, extraite en gr. partie de *Mémoires* écrits par lui-même. Il existe deux traged. sur la mort de Coligni, par Chantelouve et d'Arnaud Baculard. — Coligni (François de), fils de l'amiral, né en 1557, échappé au massacre de la St-Barthélemi, se réfugia d'abord à Genève, ensuite à Bâle, rentra en France, et se joignit aux mécontents commandés par le duc d'Alençon. A la paix qui suivit, la mémoire de l'amiral Coligni ayant été réhabilitée, son fils fut mis en possession de ses biens. Pendant les guerres de la Ligue, Coligni resta fidèle à Henri IV, qui le ré-

compensa par le gouvernement du Rouergue et la place de colonel-génér. de l'infanter., que son père et son oncle avaient remplie. Plus tard il fut fait amiral de Guyenne, et mourut en 1591.—Son fils, Coligni (Henri de), lui succéda dans la place d'amiral de Guyenne, et fut tué au siége d'Ostende, en 1601, à l'âge de 20 ans.

COLIGNI (Franç. de). — V. Dandelot.

COLIGNI (Gaspar III de), fils de François, amiral de Guyenne, né en 1584, fit ses prem. armes en Hollande contre les Espagnols, et obtint ensuite la place de colonel-gén. de l'infanterie. En 1622, ayant remis Aigues-Mortes au pouvoir du roi, il fut fait maréchal, et fit, avec des succès variés, les campagnes de 1630 en Savoie, de 1635, 1636 et 1638 en Flandre et en Picardie; il repassa en Piémont en 1639, revint en Flandre l'année suivante, et fut battu, en 1641, à la bataille de Marfée, par le comte de Soissons, qui paya la victoire de sa vie. Retiré du service après cette défaite, le maréchal de Châtillon mourut en 1646. — Coligni (Gaspar IV de), duc de Châtillon, lieutenant-général des armées du roi, fils du précédent, abjura le calvinisme, et mourut en 1639, à l'âge de 34 ans, d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton. Il laissa un fils, mort à l'âge de 17 ans, et en qui finit la postérité de l'amiral de Coligni.

COLIGNI (Jean de), lieutenant-génér., gouverneur d'Autun, de la branche de Saligni, embrassa le parti du prince de Condé pendant les guerres de la Fronde, obtint le commandement d'un corps de troupes envoyé par le roi, en 1664, au secours de l'empereur contre les Turks, et mourut en 1686. Il a laissé des *Mémoires*, dans lesq. il ne se montre ni aussi fidèle, ni aussi dévoué au prince de Condé qu'on pourrait le croire d'après le témoignage de Voltaire (*Siècle de Louis XIV*). Ces mémoires, très brefs, qu'il écrivit sur les marges du missel de la chapelle, ont été publiés par Musset-Pathay, dans ses *Contes historiques*, Paris, 1826.

COLIGNON (François), grav., né à Nancy vers 1610, élève de Callot, fit le voyage d'Italie, et s'établit à Rome, où l'on sait qu'il travailla en 1640. Il se lia pendant son séjour en Italie avec La Belle, et plus étroitement encore avec Cic. Silvestre, son compatriote, qui le fit venir à Paris, où il grava pour la collection de Beaulieu les *Vues des villes conquises par Louis XIV*. Il mourut en 1671, laiss. un œuvre considérable et estimé. On distingue, parmi ses estampes, dont la touche est en général facile et légère, *la Bataille de Rocroi; les facétieuses Inventions d'amour; les Bâtiments de Rome sous le pontificat de Sixte-Quint; la Vue de Florence*, d'après La Belle, et celle du *château de Moyen*, nommé *la Quinquengrogne*, d'après Callot, monument curieux de l'architecture du moyen-âge. — On voyait autref. à St-Nicolas-du-Chardonnet, quelques figures en marbre d'un artiste de ce nom, dont l'existence paraît antérieure.

COLIN (Jacques), poète, né à Auxerre, fut lecteur et secrétaire de François Ier, et mourut dans la disgrâce, en 1547. On lui doit quelques trad. en vers français du grec et du latin, telles que la *Description des armes d'Achille* (d'Homère), et le *Procès d'Ajax et d'Ulysse pour ces armes* (d'Ovide), Lyon, 1547, in-16, réimprimé dans un rec. de vers de différ. aut., Lyon, 1549, in-16. L'abbé Goujet a inséré dans le t. XI p. 403 de sa *Biblioth. franc.*, une petite pièce de Colin : *Dialogue entre Vénus et l'Amour*.—Colin (Jean), bailli du comté de Beaufort dans le 16e S., a laissé des trad. françaises de div. ouvrages d'Hérodien, Plutarque et Cicéron, impr. de 1537 à 1558.—Colin (Philibert), avocat, puis conseiller au parlement de Dijon, né en 1507 à Chailly-en-Auxois, a publié: *Paradoxon de morosophiâ et sapiente stultitiâ*, Dijon, in-4.—*De majumâ festivitate*, etc., poème, ibid., 1571, 1572, in-4, opuscule très rare.—Colin (Antoine), apothic. à Lyon vers le commencement du 17e S., a donné la traduction française d'une des parties du traité des plantes exotiques de Lécluse, sous ce titre : *Histoire des drogues, épiceries, et de certains médic. simples qui naissent ez Indes et en l'Amérique*, 1612, 1619, 2 parties en un volume in-8. — Colin (l'abbé), littérat., concourut cinq fois pour les prix proposés par l'Acad. française, et fut couronné trois fois, en 1705, 1714 et 1717. Ces discours sont impr. à la suite de la traduct. du *Tr. de l'orateur* de Cicéron, 1737, in-12, avec un comment. et des réflexions critiques. Il mourut en 1754, trésorier et vic. perpétuel de l'église N.-D. de Paris. On lui attribue une *Vie de Marie de Lumague de Polaillon*, 1744, in-12.

COLIN (Sébastien), méd. à Fontenai-le-Comte, est aut. de *la Déclaration des abus et tromperies des apothicaires*, Tours, 1553, in-8, qu'il publ. sous le masque de Liset Benancios, anagramme de son nom. On a encore de lui des trad. (du grec et du lat.) de différents traités de médecine, impr. à Poitiers de 1556 à 1566.

COLINES (Simon de), célèbre imprimeur, né à Pont-de-Colines en Picardie, mort à Paris vers 1546, successeur de Henri Estienne, passe pour avoir introduit le prem., dans la typographie française, l'usage des caractères italiques, dont l'invent. appartient à Alde-Manuce. Outre les préfaces dont on suppose qu'il a enrichi plusieurs des belles édit. sorties de ses presses, on lui attribue : *Grammatographia*, Paris, 1541, ouvr. fort rare. R. Chaudière, son petit-fils, a publié le catalogue chronologique des éditions de Colines, Paris 1548, in-8; et Maittaire l'a inséré avec la vie de ce célèbre imprim. dans le 1er vol. de ses *Vitæ typogr. inter Parisienses*.

COLINI. — V. Collini.

COLINS (Pierre de), littér., né dans la Flandre en 1560, mort en 1646 à Enghien, avait suivi la carrière des armes avant d'embrasser celle des lettres, et a donné : *Hist. des choses les plus mémorables advenues en Europe depuis l'an 1130 jusqu'à notre siècle*, Mons, 1634, in-4; Tournai, 1648, in-4. — Le comte de Colins-Mortagne, son arrière-petit-fils, brilla à la cour de Louis XIV, et mourut en 1720.

COLLADO (Louis), célèbre anatom. espagnol, né à Valence, remplit avec succès une chaire à l'univ. de cette ville, et fit plus. découvertes dans la science qu'il cultivait, notamm. dans la structure de l'oreille. Soit modestie, soit orgueil, il refusa de partager avec Valles, 1er médecin de Philippe II, la charge de médec. de la reine Isabelle, et mourut après 1572. Il a publié: *In Galeni librum de ossibus comment.*, Valence, 1555, in-8. — *Ex Hippocratis et Galeni monum. isagoge*, etc., 1661, in-8. — *De indicationibus lib. I*, 1572, in-8.—COLLADO (Didace), dominicain espagnol, surintendant des missions aux îles Philippines, périt dans une tempête en 1638. Il a laissé plus. ouvrages utiles pour la connaiss. des langues de la partie la plus orientale de l'Asie: *Ars gramm. japonicæ linguæ*, Rome, 1632, in-4. — *Dictionn., sive thes. linguæ japonicæ compend.*, ibid., 1632, in-4. — *Modus confitendi... pœnitent. japonensem*, ibid., 1632, in-4. On lui doit encore une édit. avec des notes de l'*Hist. ecclesiast. de los sucesos de la cristiandad de Japon*, etc., *por el P. H. Orfanel*, Madrid, 1632, in-4.

COLLADON (Germain), docteur en droit, né à La Châtre, embrassa la religion protestante, et se rendit à Genève, où il fut chargé, avec Dorsières, de la confection du *Code civil et politique* publié en 1568; c'est sur un MS. trouvé par H. Estienne chez ce jurisconsulte, que fut imprimée l'édition du tr. de St Phébade contre les ariens, donnée par Th. de Bèze. — COLLADON (Nicolas), son parent, devint, en 1564, recteur de l'acad. de Genève, et deux ans après succéda à Calvin comme professeur de théol. La hardiesse de ses sermons lui attira, de la part du conseil souverain de Genève, quelq. désagréments à la suite desquels il se retira à Lausanne, où il professa les belles-lettres. Il a publié quelq. *sermons* et une *explicat. de l'Apocalypse;* mais il est plus connu par sa trad. française d'un des princip. ouvrages de Bèze: *Traité de l'autorité des magistrats ou la punition des hérétiques*, Genève, 1560, in-8; cette trad. est plus recherchée que l'original latin. — COLLADON (David), fils de Germain, conseiller-d'état, en 1604, a laissé en MSs. des *Mém.* sur l'hist. de Genève. — COLLADON (Isaïe), profess. de philosophie à Lausanne, puis à Genève vers la fin du 17e S., fut éditeur de plus. ouvrages de J. Godefroy. — Un autre COLLADON (Théod.), médecin, originaire de Bourges, a publié vers le commencement du 16e S.: *Adversaria, seu comment. med. critici dialytici*, dont il a paru une 2e édition sous ce titre: *Sphalmata med.*, etc., Genève, 1680, in-8.

COLLAERT (Adrien), dessinat. et graveur, né vers 1520 à Anvers, mort dans cette ville en 1567, a gravé au burin, sur ses propres dessins, ainsi que d'après Martin de Vos, J. Stradan et Josse Monper, un grand nombre d'estampes assez correctes, mais en général dépourvues d'ensemble et de moelleux; ses planches les plus estim. sont: les *Annonciations*, l'*Isaac*, le *Samson*, le *St Jean-Baptiste* et les *Bergers*. — Jean, son fils et son élève, né vers 1540, l'aida dans la plupart de ses travaux, et a donné seul, d'après Rubens, les estampes du *Missel* de Moret, format in-fol.; le *Frappement du rocher*, d'après L. Lombart, et plusieurs autres gravures qui le placent au-dessus d'Adrien.

COLLALTO (Antoine), mathémat., né à Venise, y professa les mathémat. et la physique avec la charge d'examinateur des aspirants pour la marine. Lors de l'invasion de l'Italie par les Français, il fit un voyage en Angleterre pour observer les ports et les grands établissem. maritimes, et recueillir aussi des matériaux pour l'ouvr. dont il s'occupait déjà sur les machines et leurs différentes applications. En 1805 il fut nommé profess. à l'école militaire de Paris, d'où il passa bientôt à la 1re chaire de mathématiques de l'univ. de Padoue; il y mourut en 1820. Outre plus. *Mém.* dans les *Actes* des div. acad. d'Italie, il a publ. entre autres ouvr. relatifs à la science qu'il cultivait: l'*Identità del calcolo differenziale*, etc., Milan, 1802. — *Geometria analitica a due e tre coordinate*, Padoue, 1809, plus. fois réimpr., etc. Au moment de sa mort il mettait la dernière main à son ouvr. sur les *Instrum. de mathémat.*, pour le faire imprimer.

COLLANGES (Gabriel de), mathématicien, né en 1524 à Tours (Auvergne), fut valet-de-chambre de Charles IX, et périt, quoique bon catholique, pend. les massacres de la St-Barthélemi, 1572, frappé par quelq. envieux auxquels le désordre assurait l'impunité. Le plus connu de ses ouvrages (restés MSs. pour la plupart et dont on trouve la liste dans Lacroix du Maine), est une traduct. augm. de la *Polygraphie et univ. écriture cabalistique* de Trithème, Paris, 1561, in-4; un certain Dominique Hottinga, Frison, la fit réimpr. sous son nom à Embden, 1620, in-4, sans faire aucune mention de l'aut. ni du véritable traduct.

COLLANTES (François), paysagiste célèbre, né à Madrid en 1599, fut élève de Nicolas Carducho. Quelques-unes de ses compositions prouvent qu'il aurait réussi dans l'histoire; mais il se consacra plus spécialement au paysage, genre dans lequel il tient un des prem. rangs; ses dessins à l'encre rouge sont très recherchés. Il mourut dans sa patrie en 1656. Ses deux tabl. les plus estimés sont un *St Jérome* et la *Résurrection de la chair*, qu'on voit au palais de Buen-Retiro; le musée royal possède un tabl. de cet artiste: *le Buisson ardent.*

COLLAS (le P.), l'un des dern. jésuites franç. missionn. à la Chine, né vers 1730 à Thionville, avait professé les mathématiques à l'université de Pont-à-Mousson, et s'était fait connaître par plus. observations astronomiques publ. dans les journ. du temps. Arrivé à la Chine en 1767, il fut attaché au service de l'empereur comme mathématicien, et se livra à de sav. recherches, dont le résultat a grossi les div. vol. des *Mémoires sur les Chinois.* Il mourut à Pé-king en 1781.

COLLATINUS (Lucius-Tarquinius), 1er consul de Rome avec Brutus, l'an 509 avant l'ère chrét.,

époux de Lucrèce, dut entrer l'un des prem. dans la conjurat. contre les Tarquin, pour venger l'outrage fait à sa femme par Sextus, fils du tyran; mais comme il était lui-même de la famille royale, la proscription l'atteignit peu de temps après. Il mourut à Lavinium dans un âge très avancé, consolé de l'exil par les présents qu'il avait reçus du peuple à l'instigation de Brutus, auteur de sa déposition.

COLLATIUS (Pierre-Apollonius), prêtre, l'un des meill. poètes latins du 15e S., était de Novare, et ses principaux ouvrages sont : *Excidii Ierosolymitani liber IV*, Milan, 1481, in-4; Paris, 1550, in-4, et Leyde, 1586, in-8. Le sujet de ce poème est la ruine de Jérusalem sous Vespasien : il est écrit avec une élégance qui prouve que l'auteur était nourri de la lecture des anciens; ainsi l'on ne doit pas être surpris qu'il y ait fait un fréquent usage de la mythologie. La première édit. de ce poème est très rare, mais la meilleure est celle de 1586, que l'on doit à Van-der-Burch.—*Libellus majorum fastor., seu carmina sacra in præcipuas per annum festivitates*. Milan, 1492, in-4; c'est moins un poème qu'une suite d'odes ou d'hymnes sur les fêtes principales de l'année. — *Heroicum carmen de bello Davidis et Goliæ*, Milan, 1692, in-4; ce poème a été publié avec quelq. autres pièces inéd. d'Apollonius par les soins de Laz.-Aug. Cotta de Novare, qui l'a fait précéder de quelq. recherches sur l'aut. Il a été réimprimé plusieurs fois.

COLLE (Raphael dal), peintre, né au bourg St-Sépulcre en 1490, élève de Raphaël et de Jules Romain, montra de bonne heure d'heureuses dispositions, fit des progrès rapides, et mérita bientôt l'honneur d'être associé aux trav. de ses illustres maîtres. Il travailla surtout à plus. des composit. de Jules Romain, son second maître, et il imita si bien la manière de Raphaël dans ses propres ouvr., qu'on lui donna le surnom de *Rafaellino*. Plusieurs fresques des loges du second étage du Vatican sont de lui, et l'on cite parmi ses tableaux un *Déluge* qui égale les plus belles composit. de J. Romain. Caylus et N. Lesueur ont gravé d'après un de ses dessins *J.-C. apparaissant à ses disciples*. Colle mourut à Rome après 1540.

COLLE (Jean), médecin, né à Belluno (états vénitiens) vers la fin du 16e S., exerça sa profess. à Venise, devint premier médecin du duc d'Urbin, et mourut en 1630 à Padoue, où il occupait la première chaire de médecine. On a de lui : *De ideâ et theatro imitatricium et imitabilium ad omnes intellectûs facultates, scientias*, etc., Pesaro, 1618, in-fol.; et differents traités de médecine en latin, imprimés de 1617 à 1628; les plus import. sont : *Medicina practica; de Morbis malignis; Elucidarium anatomicum et chirurgicum; Cosmitor medicæus triplex*, etc.

COLLÉ (Charles), littérat., né à Paris en 1709, manifesta dès sa première jeunesse son goût pour la poésie, se lia avec Gallet, Panard, Piron et plus. autres chansonniers qui avaient fondé la société du *Caveau*, devenue célèbre par la gaîté et la franchise de ses membres. Cette réunion ayant été dissoute en 1739, Collé fut accueilli dans la société du duc d'Orléans, dont la comédie faisait le principal amusem. Ce fut pour les plaisirs du prince et de sa cour que pend. 20 ans il composa les pièces qui forment son *Théâtre de société*, ainsi qu'un grand nombre de *parades*, dont quelques-unes ont été imprim. dans le *Théâtre des boulevards*, Paris, 1756, 3 vol. in-12. Il fit ensuite pour le Théâtre-Français les comédies de *Dupuis et Desronais*, jouée en 1763; *la Veuve*, qui n'eut qu'une représentation, et *la Partie de chasse de Henri IV*, qui ne put être jouée qu'en 1774. Collé mourut en 1783. Le *Rec.* complet de ses chansons a été publ. en 2 vol. in-18, Paris, 1807. Le *Théâtre de société*, impr. d'abord en 2 vol. in-8, Paris, 1768, a été réimpr. in-12, 3 vol., 1777. On a donné séparément quelques anciennes pièces qu'il avait retouchées, *la Mère coquette* de Quinault, l'*Andrienne* de Baron, *l'Esprit follet* de Hauteroche et le *Menteur* de Corneille. Barbier a publ. sur les MSS. de Collé ses *Mémoires critiques et littéraires sur les ouvrages dramatiq. et les événements les plus mémorables, dep. 1748 jusqu'à 1772 inclusiv.*, avec une *notice* sur sa vie et ses écrits, 1807, 3 vol. in-8. Cet ouvr. a détruit la réputat. de bonhomie dont Collé avait joui jusqu'alors.

COLLENUCCIO (Pandolphe), littérat., histor. et juriscons., né à Pesaro dans le 15e S., occupa la place de podestat dans plusieurs villes des états de Venise, et fut chargé de missions diplomatiq. dont il s'acquitta avec honneur. Il s'était retiré dans sa patrie, où il espérait achever paisiblem. ses jours, lorsque Jean Sforce, alors maître de cette ville, le fit arrêter et étrangler en prison, le 11 juillet 1504, sous le prétexte qu'il entretenait une correspondance secrète avec César Borgia. Il a laissé plusieurs ouvrages de différents genres qui prouvent la variété de ses connaissances. Le plus remarq. a pour titre : *Abrégé de l'histoire du roy. de Naples* (en ital.), depuis son origine jusqu'en 1459, continué par Mambrino Roseo jusqu'en 1513, et par Tommaso Costo jusqu'en 1610. La seule édition correcte est celle de Giunti, Venise, 1613, 3 vol. in-4; mais les libertés que l'éditeur s'est permises en font désirer une nouvelle, revue sur les textes originaux. L'*Histoire* de Collenuccio a été traduite en latin, en franç. et en espagn. Ses autres ouvr. sont : *Pliniana defensio advers. Nicol. Leoniceni accusationem*, Ferrare, vers 1493, in-4, très rare. —*Agenoriæ (sive apologus de pigris et industriosis hominibus)*, Daventer, 1497, in-4. M. Brunet conjecture avec beaucoup de vraisemblance que cette édition n'est pas la première de cet opusc.— *Apologi quatuor : Agenoria, Misopenes, Alithia, Bombarda*, Strasbourg, 1511, in-4. — La comédie de *Jacob et Joseph* (en ital.), Venise, 1523, in-8, réimpr. plus. fois. — Une traduction italienne de l'*Amphitryon* de Plaute, Venise, 1530, in-8. — *Dell' educazione degli antichi*, Vérone, 1542, in-8; quelques poésies ital. insérées dans divers rec.; 4 dialogues moraux, dont l'un a été trad. en franç.

sous le titre de *Dialogue de la tête et du bonnet*, Paris, 1543, in-4 ; un *Traité sur la vipère*, et enfin des remarques sur les plantes de Pline, insérées dans le VI^e liv. de l'*Herbarum icones* de Brunfels.

COLLEONI (Jérôme), né à Correggio, en 1742, cultiva les b.-lettres, la philos., les mathém., la jurispr., et mourut en 1777, à 35 ans. Il a laissé : *Notizie degli scrittori più celebri, che hanno illustrato la patria loro di Correggio*, etc., Guastalla, 1776, in-4.

COLLERYE (Roger de), poète facétieux, comme les Italiens en comptent un si gr. nombre, né vers 1460 à Paris, embrassa l'état ecclésiast. et devint secrét. de l'évêque d'Auxerre, place qu'il remplit plus de 40 ans, et sans nul doute à la satisfact. du prélat. La gravité de son état ne l'empêcha pas de se faire admettre dans la société d'Auxerre, dont le chef prenait le titre d'*Abbé des fous*, et il la présida dans div. circonstances. Il s'était surnommé lui-même *Roger-Bontemps*, et c'est probablem. de là que vient cette façon de parler, pour dire un sans souci. Cet homme si gai vécut au moins 80 ans. Il a publ. lui-même ses *œuvres poétiq.*, Paris, 1536, petit in-8. Ce petit vol., fort rare, est très recherché des amat. de notre ancienne littérat.

COLLET (Philibert), avocat, obtint la place de *substitut* du procur.-gén. au parlem. de Dombes, partagea sa vie entre les devoirs de son état et la culture de la botanique, et mourut en 1718. De ses ouvrages les seuls qui peuvent présenter encore quelque intérêt, sont : *Commentaire sur la coutume de Bresse*, 1698, in-fol. — *Lettres sur la botanique*, Paris, 1695, in-8. Sa *Vie*, par l'abbé Papillon, se trouve dans le tom. III des *Mémoires de littérat. et d'hist.* du P. Desmolets.

COLLET (Pierre), prêtre de la congrégat. de la mission, né dans le Vendômois en 1693, mort en 1770, acquit la réputat. d'un bon théol., et d'un ecclés. vertueux. On a de lui de nombreux ouvr. dont les princip. sont : *Vie de St Vincent de Paul*, Nancy, 1748, 2 vol. in-4, réimpr. en 1818, 4 vol. in-8 ; l'auteur en donna lui-même un *Abrégé* dont les édit. se sont multipl. depuis quelq. temps. —*Vie de Boudon*, 1754, 2 vol. in-12.—*Vie de St Jean de la Croix*, 1769 in-12.—*Abrégé du Dictionn. des cas de conscience* de Pontas, 1764, 1770, 2 vol. in-8.—*Institutiones theologicæ, ad usum seminariorum*, 1744, 7 vol. in-12 ; 1768, 4 vol. petit in-8, ou 2 vol. in-4 ; *abrégées*, 1768, 4 vol. in-12.

COLLETET (Guillaume), membre de l'Académie franç., né à Paris en 1598, eut pour protecteurs le chancel. Séguier, le card. de Richelieu, l'archev. de Harlay, et plus. autres personnages distingués, ce qui ne l'empêcha point de tomber dans un état de détresse tel que ses amis durent se cotiser pour le faire enterrer. Il avait épousé successivem. trois de ses servantes, et les gages qu'il leur devait leur tinrent lieu de dot. Il affectionna particulièrement la dernière, nommée Claudine, et il ne tint pas à lui qu'elle ne passât pour un miracle de beauté et pour une dixième muse. Il composa sous son nom des vers qu'elle venait réciter devant les amis de son mari. Colletet mourut en 1659. Il est aut. de poésies fort médiocres, qu'on ne lit plus guère aujourd'hui, et qui ont été publ. sous le titre d'*OEuvres de Colletet*, Paris, 1658, in-12. On a encore de lui : *le Monarque parfait*, trad. du lat. de Bellarmin, Paris, 1628, in-8. — *Désespoirs amoureux*, Paris, 1622, in-12 : cet ouvr. est une trad. des *Élégies lat.*, du P. Rémond. — *L'Art poétique ou l'École des muses*, etc. 1658, in-12, et une trad. *d'Ismène et d'Isménias*. La liste de tous ses écrits se trouve dans l'*Hist. de l'Acad.* Son *Hist. génér. et particul. des poètes franç. anc. et mod.*, précédée de *Mém. sur sa vie et ses ouvr.*, a été acquise par la biblioth. royale à la vente du cabinet de Barbier, qui possédait les MSs. originaux, dont il a publ. quelq. extraits dans son *Examen des dictionn.* — Colletet (François), fils du précédent, né à Paris, en 1628, mort vers 1680, n'est guère connu que par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses satires. Réduit à écrire pour vivre, il publ. un gr. nombre d'ouvr. en vers et en prose, entièrem. oubliés aujourd'hui, et dont nous nous bornerons à indiquer les suivants : *la Muse coquette*, Paris, 1665-67, 4 vol. in-12. — *Noëls nouveaux*, Paris, 1660, in-8, réimpr. plus. fois. — *Le Tracas de Paris*, poème, etc., ib., 1665, in-12. — *Abrégé des annales et antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12. — *Traité des langues étrangères, de leurs alphabets*, etc., 1660, in-4 de 72 p.—*Bureau académ. des honnêtes divertissem. de l'esprit*, Paris, 1677, in-4, ouvr. périod. dont il ne parut que 11 numéros.

COLLIER (Jérémie), théol. anglais et zélé non conformiste, né en 1650 à Stow-Qui, au comté de Cambridge, mort en 1726, a laissé, outre quelq. broch. qui offrent peu d'intérêt aujourd'hui, plus. ouvr. fort recommand., tels que : *Essais sur div. sujets de morale*, 1697-1709, 3 vol. in-8, plus. fois réimpr. — *Coup-d'œil sur l'immoralité et la dépravation du théâtre anglais*, 1698. Cet ouvr., qui paraît avoir déterminé l'heureuse révolution opérée depuis dans la morale de ce même théâtre, a été trad. en franç. par le P. Courbeville. — *Hist. ecclésiast. de la Grande-Bretagne*, 1708-14. 2 vol. in-fol. — *Disc. pratiques*, 1725. On doit encore à ce sav. ecclésiastique la trad. angl. du *Dictionn.* de Moreri, 1721, 4 vol. in-fol., ainsi que celle des *Réflexions morales* d'Antonin, et du *Tableau* de Cébès, 1701. — Un écriv. angl. du même nom, et surn. *Tim-Bobbin*, mort en 1786, a publ. une suite de dialog. en patois du comté de Lancastre, avec un glossaire, *A view of the Lancashire dialect.*, Londres, 1750, in-8, 4^e édit.

COLLIETTE (Louis-Paul), curé de Gricourt, près de St.-Quentin, mort vers 1790, a publ. : *Hist. de la vie du martyre et des miracles de St Quentin*, St-Quentin, 1767, in-12. — *Mém. pour servir à l'hist. ecclésiast., civile et milit. de la province de Vermandois*, Cambrai, 1771-72, 3 vol. in-4 : ouvr. curieux et sav.

COLLIN (Richard), grav., né à Luxembourg en 1627, se rendit à Rome où il prit des leçons de

Sandrart et grava plus. planches pour le grand ouvrage de son maître. De retour dans les Pays-Bas, il s'établit à Anvers, puis à Bruxelles, avec le titre de graveur du roi d'Espagne, exécuta des portraits et des cartes géographiq., et mourut vers 1690. Ses portr. sont estimés.

COLLIN (HENRI de), poète allemand, né vers 1772 à Vienne, où il mourut en 1811, conseiller aulique attaché au département des finances, est auteur de plus. tragédies qui lui assignent un rang distingué parmi les auteurs dramatiques de l'Allemagne; ces pièces sont : *Régulus, Coriolan, Polixène, Balboa, Bianca della porta, Mæon* et les *Horaces*. Le recueil de ses poésies lyriques, publ. à Vienne, 1812, in-8, contient des chants patriotiques pleins de chaleur et d'un véritable enthousiasme. Collin a laissé imparfait un poème épique intitulé : *la Rodolphiade*, dont quelq. journ. ont publié des fragments. — COLLIN DE BAR (Alexis-Gille-Henri), procur.-général des cours supér. de l'Inde, né à Pondichéry en 1768, mort à Paris le 2 juillet 1820, a donné une *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, Paris, 1814, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est estimé.

COLLIN. — V. COLIN, BLAMONT et MACLAURIN.

COLLIN DE SUSSY (JEAN-BAPTISTE, comte), ministre des manufact. et du commerce en 1812, lors de la créat. de ce nouv. départem., avait déjà rempli plus. places et missions import., presque toutes relatives à l'administration des douanes Lorsqu'il obtint un portefeuille, il n'eut pas pour cela le pouvoir de gouverner à sa manière, et il lui fut difficile de concilier les saines maximes de l'économie politique avec le système continental dont Bonaparte caressait la chimère; mais, comme il avait étudié avec soin les principes de cette science, alors peu cultivée en France, il put atténuer parfois le mal, et même opérer un peu de bien. Pendant les *cent-jours*, il fut pair de France et prem. présid. de la cour des comptes. Rentré dans la vie privée à la seconde restaurat., il fut appelé de nouveau à la chambre des pairs en 1819, y vota constamm. avec le parti libéral, et mourut à Paris en 1826.

COLLIN DE VERMONT (HYACINTHE), peintre, né en 1693 à Versailles, élève du célèbre Rigaud, fut admis en 1727 à l'acad. de peinture dont il devint plus tard profess. et adjoint à recteur, et mourut dans sa ville natale en 1761; il était frère de Collin de Blamont. Ses tabl. les plus est. sont une *Présentat. au temple*, faite pour l'égl. de St-Louis à Versailles, et *la Maladie d'Antiochus*.

COLLIN D'HARLEVILLE (JEAN-FRANÇOIS), poète dramat., né en 1755 à Maintenon (Eure-et-Loire), quitta le barreau pour suivre la carrière des lettres, et fit jouer en 1786 *l'Inconstant*, comédie d'une gaîté douce et piquante, et dont le succès fut très brillant : à cette pièce succédèrent *l'Optimiste* et les *Châteaux en Espagne*, qui, sans ajouter beauc. à la réputat. de l'aut., ne diminuèrent du moins pas les espérances que le public avait fondées sur ses talents. Le succès des *Châteaux en Espagne* fut même assez grand pour inspirer de la jalousie à Fabre d'Églantine qui traita le même sujet sous le titre du *Présomptueux*, et se vengea de son heureux rival dans la préface de *Philinte*, où, dépassant toutes les bornes de la critique permise, il accuse ses intentions et le dénonce comme un ennemi du peuple. Collin d'Harleville était mourant lorsqu'il composa le *Vieux célibataire*, qui fut joué en 1792. Après cette pièce, son chef-d'œuvre, il donna *M. de Crac*, bluette écrite avec gaîté et qui fait partie, avec les grandes pièces déjà citées, du *Répert. du Théâtre-Français*. Parmi les autres product. dramat. de Collin, il n'en est aucune qui se soit soutenue au théâtre. Dans le nombre il faut cepend. distinguer *le Vieillard et les jeunes gens*, et *la Querelle des deux frères*, qui n'ont été jouées qu'après sa mort. Admis à l'Institut lors de sa formation, il y lut quelques pièces de vers assez remarquables par leur facture, et mourut de langueur en 1806. Les *OEuvres* de Collin d'Harleville, publiées sous le titre de *Théâtre et poésies fugitives*, etc., 1805, 4 vol. in-8, ont été réimpr. par Andrieux en 1828, 4 vol. in-8, portr., avec une nouv. notice par M. Doublet de Boisthibault, compatriote de Collin.

COLLINA (ABBONDIO), savant religieux camaldule, né à Bologne en 1691, mort en 1753, membre de l'acad. de sa ville natale, avait professé pendant 10 années la géographie et la science nautique à l'institut des sciences, et la géométrie à l'univ. On a de lui, outre un grand nombre de dissertations lues à l'académie de Bologne, et dont quelques-unes ont été imprimées séparément, ainsi que divers morceaux de poésie épars dans les recueils du temps : *Antiche relazioni dell' Indie e della China di due maomettani*, etc., Bologne, 1749, in-4 (sans nom d'auteur); c'est la trad. d'une partie des *Voyages de deux Arabes*, publ. en franç. par l'abbé Renaudot.—COLLINA (Boniface), son frère, littérat. distingué et religieux du même ordre, né en 1689 à Bologne, professa la philosophie dans l'université de cette ville, et mourut en 1770. Il a réuni et publié la plupart de ses ouvrages sous le titre d'*Opere diverse*, Bologne, 1744, en 4 vol., et a laissé plusieurs *Vies des Sts camaldules*, etc.

COLLINGS (JEAN), théologien anglican, né en 1623, dans le comté d'Essex, mort en 1690, fut reçu docteur à l'université de Cambridge et se fit connaître par un grand nombre d'écrits de controverse et de théologie pratique. Il était ministre de St-Étienne à Norwich, lorsqu'il fut interdit de ses fonctions par l'acte d'uniformité de 1662. On ne cite de tous ses ouvr. que : *le Manuel du tisserand, ou le tisserand instruit à la piété*, un vol. in-8, composé pour l'usage des ouvriers des manufact. de Norwich.

COLLINGWOOD (CUTHBERT, lord), amiral angl., né en 1748 à Newcastle-sur-Tyon, fils d'un marchand de cette ville, entra dans la marine en 1761, passa par tous les grades, et commença à se faire connaître dans la guerre contre les colonies angl. de l'Amérique. Capit. command., lors de la guerre

contre la France, il fut employé dans div. stations, et notamm. au blocus de Toulon ; prit part en 1797 au combat du cap St-Vincent, fut en 1799 élevé au grade de contre-amiral, et fit partie, avec le *Triomphe*, du blocus de Brest et de la station du Canal. Vice-amiral en 1804, il fut envoyé l'année suivante avec quatre vaisseaux bloquer le port du Ferrol, et contribua par ses manœuvres habiles au gain de la bataille de Trafalgar. En récompense il fut créé pair, et le parlem. lui accorda une pension de 2,000 liv. sterl., reversible sur ses enfants. Après la mort de Nelson, il lui succéda dans le commandem. des forces maritimes de la Méditerranée, et quoique sa santé fût déjà chancelante, il ne voulut pas quitter son poste ; il fit même préparer un cercueil de plomb pour rapporter son corps en Angleterre. Cette prévoyance fut justifiée par sa mort arrivée le 7 mars 1810, à bord de *la Ville de Paris*, stationnée devant Minorque. Son corps fut déposé dans l'église St-Paul, à Londres.

COLLINI (Come-Alexandre), savant italien, né à Florence en 1727, mort en 1806 à Manheim, membre de l'acad. des sciences et direct. du cabinet d'hist. natur. de cette ville, avait, dès l'âge de 25 ans, mérité l'attention et gagné l'amitié de Voltaire, qui le prit pour son secrétaire en 1752, et sous les auspices duquel il passa, six ans après, au service du comte de Sauer à Strasbourg, comme précepteur, puis (1759) de l'électeur bavaro-palatin, en qualité de secrét. intime, ensuite d'historiographe. On a de lui : *Discours sur l'hist. d'Allemagne*, 1771. — *Précis de l'histoire du palatinat du Rhin*, Francfort, 1763, in-8. — *Dissertation histor. et critique sur le prétendu cartel envoyé par Charles-Louis, électeur palatin, au vicomte de Turenne*, 1767 : Voltaire en parle avec éloge (chap. XII du *Siècle de Louis XIV*). — *Journal d'un voy. qui contient différentes observations minéralogiques*, etc., Manheim, 1776, in-8, avec 15 pl. — *Considérations sur les montagnes volcaniq.*, ibid., 1781, in-4. — *Remarques sur la pierre élastique du Brésil*, etc. — *Lettre sur les Allemands*, 1784, in-8. — *Exposé de la capitulation de Manheim*, 1794, in-8. — *Mon séjour auprès de Voltaire*, *et lettres inédites*, etc., ouvrage posthume, Paris, 1807, in-8.

COLLINS (Jean), célèbre géomètre angl., né en 1624 à Wood-Eaton, passa dans sa jeunesse plus. années sur mer, au service d'un capit. marchand. De retour en Angleterre, il y donna des leçons d'écriture et de calcul ; mais ses talents l'ayant fait connaître, il obtint à la restaurat. une place de 1er commis dans les bureaux des contribut. Ses ouvrages de mathémat. lui valurent en 1667 son admission à la société royale de Londres, et l'on trouve de lui dans les *Transactions philosophiq.* plusieurs dissertat. curieuses. Il mourut en 1683, laissant une réputation méritée ; mais il n'est plus connu aujourd'hui que par sa correspond. sur le calcul différentiel et intégral, dont les Anglais s'appuient pour attribuer exclusivem. à Newton l'honneur de cette belle découverte. Elle a été publ. aux frais de la soc. roy. sous ce titre : *Commercium epistolicum D. Jo. Collins et aliorum, de analysi promotâ*, Londres, 1712, in-4.

COLLINS (Samuel), médecin angl. du 17e S., séjourna neuf ans à la cour du tzar, et, de retour à Londres, publia l'*État de la Russie*, 1671, in-8. On lui doit un ouvrage beaucoup plus important, écrit également en anglais ; c'est le *Systema anatomicum*, Londres, 1685, 2 vol. in-fol., traité le plus complet qui eût encore paru sur cette matière, et dans lequel on trouve des idées neuves dont les anatomistes modernes ont profité. — Samuel Collins, d'Archester, a publié sous le titre de *Paradise retrivied*, la manière de conserver les fruits, avec un *Traité des melons et des concombres*, Londres, 1717, in-8.

COLLINS (Antoine), philosophe anglais, né en 1676 dans le Middlesex, exerça diverses fonctions de magistrature dans le comté d'Essex, fut l'ami du célèbre Locke, et mourut en 1729. Il est aut. d'un assez grand nombre d'ouvrages, dont les princip. et les plus connus sont : *Recherches philosophiq. sur la liberté de l'homme*, Londres, 1717, trad. en français par de Bons, réfuté par le doct. Clarke. —*Discours sur la liberté de penser et de raisonner sur les matières les plus importantes*, traduit en français par H. Scheurléer et J. Rousset, Londres, 1714, in-8, bonne édition, avec l'*examen* de cet ouvrage par Crouzat, 1766, 2 vol. petit in-8. — *Essai sur la nature et la destination de l'âme humaine*, traduit de l'anglais, 1769, in-12, et dans le *Dictionn. de philosophie* de l'*Encyclopédie méthod.* — *Esprit du judaïsme*, traduit en franç. par d'Holbach, Londres (Amst.), 1770, in-12. Collins, considéré en Angleterre comme un apôtre de l'athéisme et du matérialisme, déclara, dit-on, en mourant, « que comme il avait toujours servi de tout son pouvoir son Dieu, son roi et son pays, il était persuadé qu'il allait dans le lieu que Dieu a réservé à ceux qui l'aiment. »

COLLINS (Williams), le plus intéressant des petits poètes anglais, né en 1720, fut élevé à l'université d'Oxford, et se fit connaître de bonne heure par des poésies qui ne reçurent pas d'abord du public l'accueil qu'elles méritaient. Après avoir vécu pendant quelques années dans un état voisin de la misère, la succession d'un oncle changea tout à coup son existence ; mais ce passage rapide du besoin à l'aisance altéra ses facultés intellectuelles, et il mourut dans une maison d'aliénés en 1756. On a de lui des *Églogues persanes* publiées en 1742, et des *Odes descriptives et allégoriques*, Londres, 1746. Les *OEuvres poétiques* de Collins, publiées in-12, ont été réimpr. plus. fois ; les plus belles éditions sont celles de Londres, 1800, petit in-8; 1804, in-4, et 1827, in-8. Cette dernière édit. est accompagnée de la *Vie* de l'auteur par Johnson, des observat. de Langhorne, et de notes biograph. et critiques du Révér. Alex. Dyce.

COLLINS (Arthur), écriv. anglais, né en 1682, mort en 1760, est auteur des ouvrages suivants : *Hist. de la pairie* (the Peerage), impr. de 1709 à

1711, 3 vol. in-8, et dont la meilleure édit. a été publiée par sir Egerton Brydges, 1812, 9 vol. in-8. — *Vie de Cécil*, lord Burleigh, 1732, in-8. — *Vie d'Édouard, dit le Prince-Noir*, 1740, in-8.—*Lettres et mémoires d'état recueillis par sir Henri Sidney et autres*, 1746, 2 vol. in-fol. — *Collections historiques des familles nobles de Cavendish, Holles, Vere, Hayley et Ogle*, 1752, in-fol.

COLLINSON (Pierre), agronome et physicien, né en 1693 dans le West-Moreland, s'occupa de naturaliser les plantes utiles d'Europe en Amérique et d'Amérique en Europe. C'est par ses conseils que la vigne fut cultivée dans l'état de Virginie, et qu'une bibliothèque publique fut formée à Philadelphie. Ami de Franklin et quaker comme lui, il l'instruisit des premières expériences sur l'électricité, et lui envoya la prem. machine électrique qu'on eût vue dans le Nouv.-Monde; leur correspond. à ce sujet a été imprimée. Collinson a donné à la société roy. dont il était membre plus. *Mémoires* parmi lesq. on en distingue un sur les *émigrations des troupeaux de la plaine vers les montagnes, et des montagnes dans la plaine.* Il mourut en 1768. — Collinson (Jean), ecclésiast. anglais, membre de la société des arts de Londres, mort en 1793, a publié : *Hist. et antiquités du comté de Sommerset, d'après les mém. d'Edmond Rack*, Bath, 1791, 3 vol. in-4, avec 42 pl.

COLLIUS ou COLLIO (François), sav. théolog., né vers 1580, près du lac de Lugano, entra dans la congrégat. des oblats de Milan, devint membre du fameux collége Ambrosien, fut élu grand-pénitencier en 1631, et mourut en 1640. Il est principalem. connu par deux ouvrages rares et curieux : *De sanguine Christi lib. V*, Milan, 1617, in-4. — *De animabus paganorum lib. VIII*, ibid., 1622-23, 2 vol. in-4, réimprimé en 1638 et 1640.

COLLOREDO (Fabrice), marquis de Ste-Sophie, né en 1576, d'une famille noble du Tyrol, entra comme page au service de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane, fut employé dans plusieurs négociations par Cosme II, et devint premier ministre de Ferdinand II. Il mourut à Florence en 1645. — Colloredo (Jérôme), général au service d'Autriche, fut tué au siége de St-Omer, en 1638. — Colloredo (Jean-Baptiste), comte de Wald-Sée, également général au service d'Autriche, défendit Candie contre les Turcs pour les Vénitiens, et fut tué devant cette place, en 1649.—Colloredo (Rodolphe), comte de Wald-Sée, frère du précédent, feld-maréchal des armées impériales sous Ferdinand II et Ferdinand III, né en 1585, se signala particulièrement dans la guerre dite de 30 ans, à la bataille de Lutzen, où il reçut 7 blessures, et au siége de Prague, qu'il défendit contre les Suédois en 1648. Il mourut gouvern. de cette ville en 1657.

COLLOREDO-WALD-SÉE (Rodolphe-Joseph, comte de), né en 1706, fut nommé vice-chancelier de l'empire en 1737, créé prince en 1763, et mourut en 1788, onze ans après avoir célébré la cinquantaine de son mariage. — Colloredo-Mansfeld (Franç.-Gundacker, prince de), fils aîné du préc., né en 1731, nommé conseiller de l'empire, remplit plus. missions import., succéda à son père dans la dignité de vice-chancelier, devint en 1796 gr.-chambellan de l'emper., et mourut en 1807.— Colloredo (Jérôme-Franç.-de-Paule, comte de), frère du précédent, né en 1732, fut envoyé très jeune audit. à Rome, où il donna des preuves de sa capacité pour les affaires. Nommé évêque de Gurck, puis en 1772 archev. de Saltzbourg, il s'occupa d'améliorer le sort des habitants de sa principauté, établit un ordre admirable dans les finances, et, sans augmenter les impôts, sut pourvoir à toutes les charges. Il favorisa l'instruct., donna de nouv. réglem. à l'univ. de Saltzbourg, dont il peut être regardé comme le second fondat., et forma plus. établissem. utiles qu'il dota de ses propres revenus. A la sécularisat. de son archev. en 1806, ce prélat se retira dans sa famille à Vienne, où il mourut en 1812, laiss. sa mémoire en vénérat.; on lui a cepend. reproché d'avoir favorisé de tout son pouvoir les plans de réforme commencés par l'emper. Joseph II, et qui n'étaient rien moins que conformes à la discipline de l'Église catholique.—Colloredo-Melss (Joseph, comte de), frère du précéd., né à Ratisbonne en 1735, fit avec distinction la guerre de sept ans, et fut en 1763 nommé général-feld-wachtmeister. Feld-maréchal en 1771, il obtint 2 ans après le titre de conseiller aulique, et fut chargé de l'inspection des troupes. Dans cette place il rendit de gr. services à l'armée autrichienne, qui lui fut en partie redevable de changem. avantageux dans son organisat. et dans sa discipline. Nommé en 1779 directeur-génér. de l'artillerie, il en perfectionna toutes les parties, et fit créer en 1786 le corps des bombardiers, qui montra bientôt, au siége de Bellegrade, tout ce que l'on devait espérer de cette arme. Colloredo commandait à ce siége l'artillerie, dont il venait d'être nommé gr.-maître. Son âge ne lui permettant pas d'être employé d'une manière active dans les guerres de la révolut., il fut fait ministre-d'état, puis présid. de la section de la guerre, et mourut en 1818. — Colloredo-Mansfeld (Jérôme, comte de), né à Wetzlar en 1773, 2e fils du prince Franç.-Gundacker, fut attaché comme officier d'ordonn. au général Clerfayt dans la campagne de 1792 contre la France. L'année suiv., nommé capitaine d'une compagnie de grenadiers, il concourut au siége de Condé; lors de la reprise de cette ville par les Français, il fut fait prisonn. de guerre et conduit à Paris, d'où il réussit à s'évader. Dans la campagne de 1796, il fut blessé grièvement à l'attaque de Bregentz. S'étant rétabli plus promptem. qu'il ne devait l'espérer, il continua de servir avec distinction tant en Allemagne qu'en Italie. Nommé feld-maréchal, il se signala particulièrem. dans les campagnes de 1813 et de 1814, où il fut blessé deux fois. A la paix de Paris, il eut le commandement des troupes stationnées en Bohême, avec l'inspect. générale de l'infanterie. En 1815 il passa le Rhin avec 40,000 hommes, et vint assiéger Bé-

fort, défendu par Lecourbe. La paix lui rendit son commandement en Bohême. Il mourut à Vienne en 1822.

COLLOT, famille qui a prod. plus. lithotomistes disting. — COLLOT (Laurent), méd. de Tresnel, près de Troyes, apprit d'Octavian de Ville (venu de Rome en France pour pratiquer cette opération) l'art d'extraire les pierres de la vessie, et acquit une telle célébrité, qu'il fut appelé à Paris par le roi Henri II, qui créa pour lui la charge de lithotomiste de sa maison, dont ses success. eurent la jouiss. — COLLOT (Phil.), né en 1593, mort à Luçon en 1656, eut une très gr. réputat. de son temps et forma deux élèves, dont l'un, R. Girault, son gendre, fut le maître de son fils. — COLLOT (Franç.), petit-fils de Philippe, mort vers 1710, soutint la réputat. de ses ancêtres, et, attaqué lui-même de la pierre, fut opéré par son fils. On a de lui : *Traité de l'opération de la taille, etc., œuvre posthume de Franç. Collot, auq. on a joint un disc. sur la méthode de Franco et sur celle de Raw*, Paris, 1727, in-12.

COLLOT D'HERBOIS (JEAN-MARIE), conventionnel, l'un des hommes les plus atroces que la révolution ait poussés sur la scène politique, avait été d'abord comédien ambulant, puis aut. dramat. Peu estimé sous ces deux rapports, et goûté seulement dans les rôles de *tyran*, qu'il préférait, et auxquels s'accomodaient assez l'expression de sa figure, sa voix pleine et sa pose académique, il s'était néanmoins acquis une certaine considérat., sinon par ses talents fort médiocres, du moins par l'honnêteté de ses mœurs et la réserve de sa conduite. Les circonstances, et surtout l'usage immodéré des liqueurs fortes auquel il s'abandonna, le jetèrent dans une espèce de frénésie furieuse. Les annales révolutionnaires sont remplies du nom de ce démagogue, qui, dit-on, avait puisé ses principes républicains à Genève, où il était directeur d'un théâtre, et qui, venu à Paris, se fit affilier à la société des Jacobins. Quoique orateur des plus médiocres, il ne tarda pas à y fixer l'attention. Au 10 août 1792, il devint membre de la municipalité de Paris, présid. de l'assemblée élect. de la même ville et député à la convention nationale, où il débuta par demander l'abolition de la royauté. Commissaire de la convention à Nice, il écrivit qu'il votait la mort de Louis XVI. Envoyé depuis à Orléans, il fit déclarer cette ville en état de rébellion; rentré à la convent., il y demanda l'arrestation de tous les individus déclarés suspects par les municipalités ou les sociétés populaires, et plus tard proposa de comprendre dans la classe des suspects les march. qui vendaient trop cher les objets de prem. nécessité. L'un des plus violents adversaires des Girondins, il fut, après le 31 mai, adjoint au comité de salut public; il s'y éleva contre la déportation, disant qu'il ne fallait point déporter les conspirat., mais les détruire et les ensevelir dans la terre de la liberté. L'un des commissaires envoyés à Lyon, après la prise de cette malheureuse ville par l'armée de la convention, à son départ, il annonça que le midi serait pacifié. Dans son éloquence révolutionnaire il écrivit de Lyon : « Les démolitions sont trop lentes ; l'explosion de la mine et l'activité dévorante de la flamme peuvent seules exprimer la toute-puiss. du peuple; sa volonté doit avoir les effets du tonnerre. » Et cependant ce n'est peut-être pas de Collot que les Lyonnais eurent le plus à se plaindre. De retour de sa mission, il s'occupa de justifier toutes les mesures qu'il avait prises, et ne cessa de vanter l'excellence des exécutions en masse. Il tenta, mais vainement, de rétablir la paix entre les jacobins et les cordeliers, et ne manqua pas d'attribuer à Pitt la divis. des patriotes. L'assassinat de Collot par un nommé Admiral, accrut encore sa popularité; mais Robespierre, naturellement jaloux, ne put voir qu'avec peine les témoignages d'intérêt prodigués à son collègue. Collot présida la convention le 9 thermidor, et ce fut lui qui donna l'ordre d'arrêter Robespierre. Quelques jours après il fut dénoncé lui-même par Lecointre, de Versailles. Alors il donna sa démission de membre du comité de salut public, et paraissant dédaigner les accusations qui le poursuivaient, il vint prononcer aux jacobins un discours sur l'instruction publique, et quelq. jours après il prit part à la convent. à la discuss. sur l'école normale. Forcé de répondre enfin aux reproches que lui adressaient ses collègues, il affirma que jamais il n'avait signé d'ordre pour arrêter un seul individu, mais un grand nombre de mises en liberté. Décrété d'arrest., il fut déporté à la Guyane. Atteint d'une fièvre chaude, il but, dans un mom. de délire, une bouteille de rhum, et fut conduit mourant à l'hôpital de Cayenne, où il expira le 8 janvier 1796, témoignant le plus vif repentir de ses égarements. On a de lui, comme écriv., outre l'*Almanach du P. Gérard* pour 1792, ouvr. couronné par la société des amis de la constitut., une vingtaine de pièces de théâtre, toutes fort médiocres, parmi lesquelles on distingue cependant *Lucie, ou les Parents imprudents*, drame; *le Paysan magistrat*, imité de Caldéron; *le Procès de Socrate*, et *les Portefeuilles*, etc.

COLMAN (GEORGE), littérat. angl., né en 1733 à Florence, où son père était ministre d'Angleterre près du grand-duc, fut élevé au collége de Westminster, et se distingua de bonne heure par son goût pour la poésie. Il s'associa Thornton, son condisciple, dans la rédaction d'un ouvrage périod., *le Connaisseur*, qui parut une fois par semaine, de 1754 au 30 septembre 1756. Destiné au barreau, il abandonna l'étude des lois pour se livrer à des compositions dramatiques. Sa première comédie, intit. : *Polly Honeycomb*, jouée en 1760, eut du succès, et fut suivie de *la Femme jalouse*, pièce imitée en franç. par Desforges. Après avoir donné plus. autres coméd., Colman, enrichi par les bienfaits de lord Bath et du général Pulteney, devint un des entrepren. du théâtre de Covent-Garden, vendit ensuite son action, et acheta, en 1777, le théâtre de Hay-Market, auquel il sut donner une vogue extraordinaire; sa tête s'étant dérangée à la

suite d'une attaque de paralysie, on fut obligé de l'enfermer dans une maison d'aliénés à Paddington, où il mourut en 1794. Ses œuvres dramatiques ont été recueillies, Londres, 1777, 4 vol. in-8, et ses opusc. en prose, en 3 vol., sous ce titre : *Prose on several occasions*, etc., ibid., 1787. Il a composé 26 pièces de théâtre, dont une, *le Mariage clandestin*, en société avec Garrick, a été trad. par Mme Riccoboni. — COLMAN (George), né en 1767, fils du précéd. et son successeur dans la propriété du théâtre de Hay-Market, a publié un recueil de mélanges sous le titre de : *Mynight gown and slippers*, 1799, in-4, et un grand nombre de pièces de théâtre. Sa comédie intit. : *John Bull*, ou *le Coin du feu d'une famille anglaise*, a été imitée en français par A.-H. de Châteauneuf, Paris, 1822, in-8.

COLMAR (JEAN), savant allemand, né à Nuremberg en 1684, fut recteur de l'école de l'hôpital de la même ville, et mourut en 1737. Il a laissé plus. ouvr. dont les principaux sont : *Antihenoticon seu de causâ negati Lutheranos inter et Calvinianos unionis successûs disquis.*, etc., 1714. — *Dissert. de summâ Judæorum astorgiâ*, Altorf, 1716, in-4. — *Le monde dans une noix* (en allemand), Nuremberg, 1730, in-8.—*Cellarius mnemonicus*, etc., 1730, in-8.

COLMENARES (DIEGO de), histor., né à Ségovie, mort dans cette ville en 1651, est auteur de : *Historia de la insigne ciudad de Segovia, y compendio de las historias de Castilla*, Ségovie, 1637, in-fol. et avec un supplém., 1640, in-fol., rare et recherché. Nicolas Antonio regarde Colmenares comme supérieur à tous les écrivains espagnols, qui jusqu'alors avaient pris pour sujet de leurs travaux l'histoire particulière d'une ville.

COLNET (CHARLES-JOSEPH), journaliste, né en 1769, à Quincangrogne, près de Vervins, fils d'un gentilhomme verrier, acheva ses études à Paris. Il se destinait à l'état ecclésiast., entra même dans les ordres, mais ne reçut point la prêtrise. Les événem. l'ayant empêché de suivre sa première vocat., il se fit libraire, et son humble boutique fut souvent le rendez-vous des gens de lettres. Colnet s'était, en effet, lancé dans la littérature critique. Parmi ses écrits, presque tous anonymes, nous citerons les *Étrennes de l'Institut*, ou *Revue* littér. en 1799 et 1800.—*Mémoires secrets de la république des lettres*, en 1800, dont la police fit saisir le dixième cahier et défendit la continuat.—*Les satiriques du 18e S.*, 7 vol in-8. — *La Corresp. turke*, pour servir de supplém. à la *Correspond. russe* de La Harpe, 1802, in-8.—*L'Art de dîner en ville*, petit poème assez agréable, 1810.—*L'Hermite du faubourg St-Germain*, etc. Tout en se livrant à la composition d'ouvr. qui tombaient de temps en temps de sa plume piquante et facile, Colnet fournissait fréquemm. des art. au *Journal des arts*, qui a existé de 1810 à 1814; au *Journal de Paris*, au *Journal général de France*, à l'occasion duquel il fut arrêté par ordre de Réal, après le 20 mars 1815, et en dernier lieu à la *Gazette de France*. Le sel qu'il répandait à pleine main dans ses *articles* s'alliait à un excellent ton : aussi la collaborat. de Colnet fut-elle l'un des prem. élém. du succès de la *Gazette*. Dans les dern. temps, son caractère original et ses habitudes même un peu sauvages lui firent prendre le parti de la retraite; il quitta sa librairie pour habiter Belleville, où il mourut en 1832.

COLOCCI (ANGE), littérat., né dans la marche d'Ancône, en 1467, fit ses études à Rome, et s'établit ensuite à Naples avec toute sa famille, que des événements politiques avaient contrainte de quitter les états ecclésiastiques; il se lia dans cette ville avec tous les poètes célèbres qui y florissaient alors; et à l'exemple de plusieurs d'entre eux, il changea son nom en celui de *Colotius Bassus*. Rappelé six ans après dans sa patrie, il fut chargé d'une mission près du pape Alexandre VI, et se fixa à Rome, où il prit l'habit ecclésiat., et obtint successiv. plus. emplois honorables, entre autres la charge de secrétaire du pape Léon X, qui lui donna en outre la survivance de l'évêché de Nocera. Clément VII le confirma dans ce siége en y ajoutant le gouvernement d'Ascoli, et l'envoya plus tard dans plus. cours de l'Europe. Lors du sac de Rome, en 1527, Colocci eut sa maison brûlée avec toutes les richesses littéraires et les chefs-d'œuvre des arts qu'il y avait rassemblés, et n'obtint sa liberté qu'au prix d'une rançon considérable. Après avoir gardé pendant neuf ans l'évêché de Nocera, il le céda à l'un de ses neveux, et mourut à Rome en 1549. L'abbé Lancelotti a publ. à Rome, en 1772, les *Poésies italiennes et latines* d'Ange Colocci, précédées de sa vie et du catalogue de ses autres ouvrages, parmi lesq. on remarque quelq. opusc. de philosophie et de mathémat.; le reste appartient à la littérature.

COLOM DU CLOS (ISAAC), né dans la marche de Brandebourg en 1708, de parents réfugiés, fut profess. de langue française, puis de philosophie à l'université de Gottingue, et mourut en 1795. On a de lui : *Principes de la langue franç.*; *Modèles de lettres*; *Réflexions sur le style*, et quelq. trad. d'ouvrages français en allemand.

COLOMA (D. CARLOS), homme d'état et histor., marquis d'Espina, né à Alicante en 1573, servit dans les guerres des Pays-Bas, parvint du grade d'enseigne aux prem. dignités militaires, puis fut successiv. gouvern. de Cambrai, du Milanais, ambassadeur en Allemagne et en Angleterre, grand-maître du palais, conseiller-d'état et du départ. de la guerre, et mourut en 1637. On a de lui, en espagnol, une *Histoire des guerres des Pays-Bas* de 1588 à 1599, Anvers, 1625, in-4. Cette trad. estimée a eu plus. édit. On lui doit encore une *trad.* espagnole de Tacite, Douay, 1629, in-4.

COLOMB (CHRISTOPHE), le plus célèbre des navigateurs modernes, né en 1441 à Cuccaro dans le Montferrat, ou, selon d'autres écrivains, à Nervi, à Savone, à Gênes, à Cogoleto, etc., fut envoyé par son père à Pavie pour y faire ses études; mais avant de les terminer complétement, il les quitta pour se livrer au commerce maritime. Ses notions en

géométrie, en astronomie et en cosmographie, développées par les voyages, lui firent concevoir la possibilité d'entreprendre au-delà de ce qu'on avait tenté jusqu'alors dans la navigation; et, soit par certaines cartes, telles que celles d'A. Bianco ou du globe de M. Béhaim, soit au moyen des renseignem. fournis par quelq. navigateurs au long cours, il jugea que d'autres terres devaient exister au-delà des mers connues, et résolut d'aller à leur découverte. Traité de visionnaire par les Génois, et mal accueilli par Jean II, roi de Portugal, auquel il communiqua ses idées, il se rendit à la cour d'Espagne, en même temps qu'il envoyait son frère Barthélemi en Angleterre. Il y séjourna pendant plus de cinq ans sans rien obtenir. Il allait quitter la Péninsule dans le dessein de s'adresser au roi de France, lorsqu'un moine avec lequel il était lié, le P. Marchena, qui avait quelque accès auprès de la reine Isabelle, lui procura l'appui de cette princesse. Après de nouvelles difficultés, la reine consentit à faire les frais de l'entreprise, et, au bout de 8 ans de sollicitations infructueuses et accompagnées de dégoûts sans nombre, Colomb obtint, avec trois navires, montés par 90 hommes d'équipage (ou, selon d'autres versions, par 120), les *titres héréditaires* d'amiral et de vice-roi dans toutes mers, îles et terres qu'il découvrirait, et mit à la voile le 3 août 1492. Au bout de 33 jours de navigation, Colomb découvrit la prem. île du Nouveau-Monde, celle de *Guana-hani*, l'une des Lucayes, qu'il nomma *San-Salvador*. Après s'être assuré que cette île n'était pas propre à recevoir un établissement, il retint à son bord 7 des habitants pour lui servir d'interprètes, prit sa direction vers le sud, et découvrit successivem. 3 îles qu'il nomma *la Conception*, *Fernandine* et *Isabelle;* il eut connaissance, le 27 oct., des côtes de Cuba, s'éloigna de cette île et aborda celle que les habit. appellent *Haïti*, et qu'il nomma *Española* puis *San-Domingo*. Ayant obtenu de l'un des caciques ou chefs du pays la permission de construire un fort en bois, Colomb y laissa 38 hommes de ses équipages et remit à la voile pour revenir en Europe. Ferdinand et Isabelle le reçurent avec les plus grands honneurs, l'annoblirent lui et toute sa postérité, confirmèrent tous ses titres et priviléges, et quelq. temps après le renvoyèrent, avec une flotte de 18 bâtiments, pour former des établissem. dans les pays qu'il venait de découvrir. Parti de Cadix le 25 sept. 1493, il découvrit *la Dominique* le 3 nov., prit successiv. connaissance de la Guadeloupe, des îles Antigoa, de St-Christophe, des îles connues sous le nom d'*Iles-sous-le-Vent*, et aborda à la pointe orientale de St-Domingue par le sud de Porto-Rico. Après y avoir fondé une ville qu'il appela Isabella, il se rembarqua pour continuer ses découvertes, fit route à l'ouest, visita la côte méridionale de *Cuba* jusqu'à l'île de *Piños*, revint sur St-Domingue, dont il parcourut la côte méridion., fit rentrer dans l'obéissance plusieurs caciques révoltés, et retourna en Europe pour se justifier auprès de la cour d'Espagne des plaintes portées contre lui par les envieux de sa gloire. Sa présence et ses discours ayant produit l'effet qu'il en attendait, et le roi lui ayant rendu toute sa confiance, Colomb partit en 1498 pour son troisième voyage; c'est celui pendant lequel il eut connaissance du vaste continent dont l'honneur de la découverte lui a été ravie par Améric-Vespuce, qui lui a imposé son nom. Il découvrit l'île de la Trinité, s'engagea dans le golfe de Paria, qui la sépare de ce même continent, et après avoir traversé une des bouches de l'Orenoque, s'avança à l'ouest, découvrit l'île de la Marguerite, et, parvenu jusqu'au lieu où a été bâtie depuis la ville de Caracas, revint sur St-Domingue. De nouveaux embarras, de nouvelles intrigues l'attendaient dans cette île. Les calomnies de ses ennemis furent accueillies une seconde fois par le roi d'Espagne. D. Francesco Bovadilla, chargé de remplacer Colomb et d'examiner sa conduite, fit arrêter d'abord les deux frères de ce gr. homme, et bientôt après le fit jeter lui-même dans un cachot, où on lui mit les fers aux pieds. Transporté en Espagne, Colomb réussit facilement à justifier sa conduite, mais il ne fut point réintégré dans son gouvernement de St-Domingue; l'abord de cette île lui fut même expressément défendu dans le 4e voyage, qu'après tant d'injustes disgrâces, il eut la générosité d'entreprendre en 1502. Il fit de nouvelles découvertes, essuya de nouv. traverses, et revint pour la dern. fois en Espagne, accablé de fatigue. Ferdinand le reçut avec une gr. froideur et tenta même de le faire renoncer à toutes ses charges; mais Colomb ne voulut point y consentir. Le chagrin augmenta ses infirmités, et il mourut à Valladolid d'une attaque de goutte en 1506. Ses restes, déposés d'abord à l'église de Séville, furent transférés ensuite dans la cathédrale de San-Domingo. Plus. souverains, des corps littéraires, ont proposé des prix pour l'éloge de Colomb. La ville de Gênes lui a fait élever une statue. Sa *Vie* a été écrite par l'un de ses fils, Fernand, et par Ant. Gallo, écriv. génois contemporain: cette dernière est insérée dans le t. XXIIIe des *Scriptor. rer. italic.* de Muratori. Les *Mém.* de l'acad. de Turin renferment une dissertation du comte Vapione : *Della patria di Cr. Colombo*, impr. séparément, Florence, 1808 avec des notes. On trouve dans l'ouvr. intit : *Psalterium hebræum, græcum, arabicum et chaldaicum*, publié par Agostino Gustiniani, Gênes, 1516, in-fol., une *Vie de Colomb,* qui fait partie des notes sur le psaume XVIII, *Cœli enarrant gloriam Dei*. Une lettre que Colomb adressa à Ferdinand et Isabelle, lors de son arrivée aux Indes-Occident., datée du 7 juill. 1503, trad. en ital. et impr. à Venise en 1605, a été réimp. par les soins de l'abbé Morelli, Bassano, 1810, in-8 de 82 pages. Une autre lettre écrite en 1493, insérée dans le t. II de l'*Hisp. illustr.* de Schott, pag. 1282, a été trad. en latin par Léandre de Cosco. Ces deux lettres ont été reprod. avec une trad. franç. dans l'appendice à l'*Hist. de Colomb* par L. Bossi, trad. en franç. par M. Urano, Paris, 1824 ou 1825, in-8. On les retrouve également à la

suite des *Relations des quatre voyages entrepris par Christ. Colomb*, pour la découverte du nouv. monde, de 1492 à 1504, publ. par D. de Navarrete, et trad. de l'espagnol par M. Chalumeau de Verneuil, Paris, 1828, 3 vol. in-8, fig. C'est l'ouvrage le plus important qui ait été publ. sur ce célèbre navigateur. Colomb a été le sujet de différ. poèmes, parmi lesquels on distingue *Columbus, carmen epicum*, par le P. Ubertin Carrara, Rome, 1715; *Colomb dans les fers à Ferdinand et Isabelle*, par Langeac, 1782; *la Colombiade*, poème anglais par J. Barlow, qui en publ. à Philadelphie, en 1807, une édition magnifique, ornée de fig. — Colomb (D. Barthélemi), frère du précéd., avait acquis quelq. réputat. par la construct. de ses sphères et par des cartes marines, lorsqu'il passa d'Italie en Portugal avec Christophe, son élève en cosmographie. De retour d'Angleterre, où son frère l'avait envoyé faire des ouvertures au roi Henri VII, il eut part aux libéralités de la cour d'Espagne, et fut annobli en 1493, et l'année suivante accompagna son frère dans son second voyage à St-Domingue, fut nommé son lieuten. et fonda la ville de San-Domingo. Après plus. expéditions dans l'intérieur du pays, il suivit son frère dans ses nouv. découvertes, fit plus. voyages en Espagne, et mourut à Saint-Domingue en 1514. La cour de Castille lui avait donné la propriété de la petite île de la Mona et la direction de toutes les mines qu'on pourrait exploiter dans l'île de Cuba. — Colomb (Fernand), fils cadet de Christophe, né vers 1490, accompagna son père dans son quatrième et dern. voyage, plus tard embrassa l'état ecclésiast., s'établit à Séville et y forma une bibliothèque, composée, dit-on, de 20,000 vol. impr. et de MSs. rares. Il la légua en mourant à la cathédrale de Séville. On a de lui la vie de son père sous ce titre : *Historia del amirante don Cristoval Colomb*, trad. en italien par Alphonse d'Ulloa, Venise, 1571, 1614 et 1676, in-8; en franç. par Cotolendi, Paris, 1681, 2 vol. in-12.

COLOMBAN (St), né en Irlande au 6ᵉ S., entra, au sortir de ses études, dans le monastère de Benchor, dirigé par St Commangel, et ne tarda pas à se distinguer parmi les nombreux disciples de ce gr. maître. Envoyé en France avec 12 religieux, il en parcourut les différentes provinces, et s'établit dans les Vosges. Le monastère qu'il y avait construit s'étant trouvé trop petit pour contenir tous ceux qui venaient se ranger sous sa discipline, il en bâtit un nouveau à Luxeuil, et un 3ᵉ à Fontaine. Le roi Thierri II, auquel il osa reprocher ses déréglements, le fit conduire à Nantes pour être renvoyé en Irlande, mais le vaisseau ayant été rejeté sur la côte par la tempête, Colomban traversa de nouveau la France secrètem. et vint s'établir près de Genève, où il vécut tranquille pend. plusieurs années. Il passa ensuite en Italie, où il fonda l'abbaye de Bobio, et mourut en 615. On a de lui une *règle* qui a été long-temps pratiquée dans les Gaules, et d'autres écrits qui se trouvent en partie dans la *Biblioth. des Pères*, et dont la collection a été publ. par Th. Sirinus, Louvain, 1667, in-fol., avec les notes de Fleming. Plusieurs autres de ses ouvr. se sont perdus. La mémoire de cet illustre cénobite se célèbre le 27 nov. — Colomban, abbé de St-Tron, mort vers le milieu du 9ᵉ S., passe pour l'aut. d'un poème intit. : *De origine atque primordiis gentis Francorum (stirpis Carolinæ)*, écrit vers l'an 840, dédié à Charles-le-Chauve, et publié avec des notes par le P. Thom. d'Aquin de St-Joseph, carme déchaussé, Paris, 1644, in-4. Chiflet, qui a inséré ce poème dans ses *Vindiciæ hispanicæ* (Anvers, 1650, in-fol.), croit qu'il n'est point de Colomban, mais d'un diacre nommé Lothaire.

COLOMBE (Ste), vierge, souffrit le martyre à Sens dans le 3ᵉ S., sous le règne d'Aurélien. Le roi Dagobert fit faire par St Éloi une châsse où les reliques de cette sainte furent placées. Elle était conservée dans l'église des bénédictins de Sens, mais elle fut détruite au 16ᵉ S. par les protestants. Le martyrologe place la fête de cette sainte au 30 déc. — Colombe (Ste), née à Cordoue au 9ᵉ S., fut chassée du monastère où elle s'était retirée avec ses compagnes par les Maures, et bientôt après arrêtée et décapitée en 853. Son corps, jeté dans le Guadalquivir, fut retrouvé par les chrétiens, qui l'enterrèrent dans l'église de Ste-Eulalie de Séville.

COLOMBEL (Nicolas), peintre, né en 1646 près de Rouen, élève de Lesueur, alla perfectionner ses talents à Rome, où il fit des copies estimées de Raphaël et du Poussin. De retour à Paris, il fut admis à l'acad. en 1694, sur la présentation de *Mars* et de *Rhéa Sylvia*. Le musée royal possède un second tableau de ce peintre, *Ste Hyacinthe sauvant la statue de la Vierge des mains des Tatares au siége de Kiovie*. Il mourut à Paris en 1717. On cite encore parmi ses compositions, *Orphée jouant de la lyre; Moïse sauvé des eaux;* le même *défendant les filles de Jéthro*. Plus. de ses tableaux ont été gravés, entre autres celui qui représente *J.-C. guérissant les deux aveugles de Jéricho*.

COLOMBEL (Noel), administrateur et écrivain haïtien, né à St-Domingue en 1786, d'un Français et d'une femme de couleur, mort dans le naufrage du *Léviathan*, pendant la traversée du Port-au-Prince pour l'Angleterre en 1823, était secrétaire du président Boyer et membre de la commission d'instruct. publique. Fondateur du journal intit. : *le Propagateur haïtien*, il rédigea pend. plusieurs années *l'Abeille haïtienne*, et a publ. quelques brochures, Port-au-Prince, 1819 et 1820. Colombel avait fait ses études au collége d'Anvers, et étudié à Paris les sciences naturelles et médicales.

COLOMBET (Claude), savant jurisc., donna des leçons de droit à Paris, fut aimé du cardinal de Richelieu qui le fit nommer conseiller au parlem. en 1636, et mourut vers 1650. On a de lui : *des Paratitles sur le Digeste, avec un abrégé de la jurisprudence romaine*, Paris, 1647. Il a revu l'édit. des *OEuvres de Cujas*, Paris, 1634, 6 vol. in-fol. — Colombet (Ant.), avocat à St-Amour, a publ. : *Conciliatores super codicem*, Lyon, 1551, in-8;

et un tr. de la main-morte, sous le titre bizarre de *Colonia celtica lucrosa*, Lyon, 1578, in-8.

COLOMBIER (Jean), médec., né à Toul en 1736, fut d'abord chirurgien-major d'un régiment de cavalerie, profita de son séjour à Douai pour compléter son instruction médicale et prit le doctorat; il fut, en 1767, reçu doct. à la faculté de Paris, et plus tard obtint la place d'inspect.-gén. des hôpitaux et prisons du royaume. Ses utiles travaux furent récompensés par le cordon de St-Michel et le brevet de conseiller-d'état. Le roi ajouta à ces faveurs, en le nommant inspect.-gén. des hôpitaux milit. Il mourut en 1789, au retour d'une mission dans laquelle, quoique malade, il avait déployé une activité extraordinaire. Il est auteur des ouvr. suivants : *Code de médecine militaire pour le service de terre*, etc., Paris, 1772, 5 vol. in-12. — *Médecine militaire, ou traité des maladies tant internes qu'externes*, etc., ibid., 1778, 7 vol. in-8. — *Préceptes sur la santé des gens de guerre, ou Hygiène milit.*, ib., 1775, in-8; nouv. édit. sous le titre d'*Avis aux gens de guerre*, 1779, in-8. — *Du lait considéré dans tous ses rapports*, 1re partie, Paris, 1782, in-8. Colombier a publ., en société avec Doublet, deux recueils de *Mémoires sur les épidémies de la généralité de Paris*, et une *Instruction sur la manière de gouverner les insensés*, etc. On lui doit aussi l'édit. des *OEuvres posthumes* du chirurg. Pouteau, Paris, 1783, 3 vol. in-8.

COLOMBIÈRE (Claude de La), jésuite, né en 1641, à St-Symphorien près de Lyon, professa la rhétorique au collége de cette ville, s'appliqua ensuite au ministère de la chaire, et passa en Angleterre, où il prêcha devant le roi Charles II. Soupçonné d'avoir pris part à quelq. intrigues, il reçut l'ordre de quitter le royaume, revint en France, se retira dans un bourg du Charolais, où il devint directeur de la célèbre Marie Alacoque, coopéra avec elle à faire ériger la *Fête du cœur de Jésus*, dont il composa l'office, et mourut en 1682. On a de lui : des *Sermons*, impr. plus. fois dans le 17e S., en 4 vol. in-8, et dont la plus récente éd. est celle de Lyon, 1757, 6 vol. in-12; *Réflexions morales; Lettres spirituelles; Retraites spirituelles*, Lyon, 1725, 3 vol. in-12; et des *Harangues* latines, composées pendant qu'il professait la rhétorique.

COLOMBINI (St Jean), fondateur de l'ordre des Jésuates, né à Sienne, prem. magistrat de sa patrie, donna sa démission, distribua une grande partie de ses biens aux pauvres, fit de sa maison un hospice pour les malades, et y réunit plusieurs disciples auxquels le peuple donna le nom de *Jésuates*. Colombini alla trouver le pape Urbain V à Viterbe, qui approuva le nouvel institut, sous la règle de St-Augustin, et mourut quelq. jours après en 1367. Les jésuates n'étaient dans l'origine que des laïques, et s'appliquaient à la préparation des médicaments. Ils obtinrent, en 1606, la permission de recevoir les ordres sacrés, et furent supprimés en 1668 par Clément IX. La vie de St Jean Colombini a été écrite par P. Morigia, Venise, 1604, in-4; par J.-B. Rossi, Rome, 1648, in-4; et par un anonyme, ib., 1658, in-4.

COLOMBO (Realdo), anatomiste, né à Crémone, disciple de Vesale, lui succéda dans la chaire de chirurgie à l'université de Padoue, fut ensuite appelé pour professer l'anatomie à Pise, puis à Rome, où il fit en 1556 l'autopsie du corps de St Ignace, et mourut en 1577. On a de lui : *De re anatomicâ lib. XV*, Venise, 1559, in-fol., 1re édit. rare. Colombo occupe un rang très distingué parmi les anatomistes, et a répandu beaucoup de lumière sur divers point d'anatomie comparée et pathologique.

COLOMBO (Dominique), poète ital., né en 1749, près de Brescia, fut professeur de belles-lettres dans cette ville; ayant accepté la place d'officier municipal, lors de l'occupation des Français, il fut mis en prison pour n'avoir pas satisfait aux réquisitions dont la commune était frappée, et il y resta plus. mois; il consacra ses dern. années, passées dans la retraite, à chanter les charmes de la vie champêtre, et mourut en 1812. On a de lui : *I piaceri della solitudine*, ib., 1781. — *Il dramma e la tragedia d'Italia, dissertazione*, Venise, 1794. — *Sciolti campestri*, Brescia, 1796. Quelq. opusc. de Colombo ont été publ. dans les journaux d'Italie, entre autres deux *Églogues sur le siége de Brescia, au 15e S.*, et il a laissé plusieurs poëmes inéd.

COLOMBY (François Cauvigny, sieur de), littérat., né à Caen vers 1588, parent de Malherbe, fut l'un des prem. membres de l'Acad. française. Dégoûté du monde, il prit l'habit ecclésiast. dans les dernières années de sa vie, et mourut à Paris vers 1648. On a de lui une trad. de l'*Histoire de Justin*, 1616, in-8, réimpr. plus. fois; une partie du Ier livre des *Annales de Tacite*, Paris, 1613, in-8; un poëme intit. : *Plainte de la belle Caliston au grand Aristarque pendant sa captivité*, ibid., 1616, in-12; et quelq. autres opuscules dont on trouve la liste dans l'*Histoire de l'Acad. française*, par Pélisson.

COLOMEZ (Jean-Bapt.), jésuite espagnol, retiré en Italie après la suppression de son ordre, né à Valence en 1740, y consacra ses loisirs à l'étude des mathémat. et à la culture des lettres, et mourut à Bologne en 1807. Il est aut. de 3 traged. en vers italiens : *Coriolan*, 1779; *Inès de Castro*, 1781; *Scipion à Carthage*, 1783. On lui doit encore quelques ouvrages dramatiques écrits en espagnol, entre autres : *Hermenildo*, tragédie; des *Observations sur l'Achille et le Démophon* de Métastase, un *Abrégé de l'hist. du Mexique* de Clavijero, des *mélanges*, des *poésies castillanes*, etc.

COLOMIÈS (Paul), savant protestant, né à La Rochelle en 1638, étudia la philos. et la théolog., apprit l'hébreu sous le célèbre Cappel, suivit Isaac Vossius en Hollande et en Angleterre, devint bibliothécaire de l'archevêq. de Cantorbéry, perdit cette place à la suite de la disgrâce de son protecteur, et en mourut de chagrin à Londres en 1692. Il est aut. d'un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on distingue les suivants : *Gallia*

orientalis, La Haye, 1665, in-4.— *Varia opuscula*, Paris, 1668, in-12. — *Biblioth. choisie*, Paris, 1731, in-12, avec des notes de Bourdelot, Lamonoye et autres. — *Mélanges histor.*, Orange, 1675, in-12. — *Exhortation de Tertullien aux martyrs*, trad. en franç., 1673, in-12. Fabricius a donné le *recueil* des princip. ouvr. de Colomiès, Hambourg, 1709, in-4; il faut y joindre *Italia et Hispania orientalis*, ouvr. posthume, dans le même goût que le *Gallia orientalis*, publ. par les soins de J.-C. Wolf, Hambourg, 1730, in-4. Colomiès a été l'édit. des *Lettres de la reine de Suède* (Christine) *et de quelq. autres personnages*, in-12; de *G.-J. Vossii et claror. viror. ad eum epistolæ*, Londres, 1690, in-fol., et de *St Clementis epistolæ II ad Corinthios*, etc., Vienne, 1687, in-12.

COLOMME (Jean-Baptiste-Sébastien), supérieur des barnabites, né à Pau en 1712, mort à Paris en 1788, est auteur des ouvr. suiv. : *Vie chrétienne ou Principes de la sagesse*, 1774, 2 vol. in-12. — *Dictionnaire portatif de l'Écriture sainte*, 1775, in-8. — *Manuel des religieuses*, 1779, in-12. — *Éternité malheureuse*, trad. du lat. de Drexelius, Paris, 1788, in-12. On lui doit aussi une trad. des *Opuscules de Thomas A Kempis*, 1785, in-12.

COLON (Franç.), médecin, né à Nevers en 1764, mort en 1812, fut un des plus zélés propagateurs de la vaccine, sur laquelle il a publ. les ouvrages suivants : *Essai sur l'inoculat. de la vaccine*, etc., Paris, 1801, in-8. — *Rec. d'observations et de faits relatifs à la vaccine*, 1801. — *Histoire de l'introduction et des progrès de la vaccine en France*, 1801, in-8, et quelques autres opuscules sur le même sujet.

COLONIA (Dominique de), jésuite, né à Aix en Provence en 1660, mort à Lyon en 1741, est aut. d'un grand nombre d'ouvr. dont la liste se trouve dans les *Mémoires de Trévoux*. Les princip. sont : *Antiquités de la ville de Lyon*, Lyon, 1701, in-4; Paris, 1702, petit in-12. — *Dissertat. sur un monument taurobolique découvert à Lyon*, 1705, in-12. — *La Religion chrétienne autorisée par le témoignage des auteurs païens*, 1718, 2 vol. in-12; Besançon, 1826, in-8, avec une notice sur l'aut., par M. l'abbé de la Bouderie. — *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, etc., 1728-30, 2 vol. in-4. — *Biblioth. janséniste*, etc., dont la meilleur édition est celle d'Anvers (par les soins du P. Patouillet), 1752, 4 vol. in-12. — Colonia (André), minime, de la famille du précédent, né dans la même ville en 1617, mort en 1688, est auteur des ouvr. suiv. : *Éclaircissement sur le légitime commerce des intérêts*, Lyon, 1675, in-8; Bordeaux, 1677; Marseille, 1682. — *Éloge du roi* (Louis XIV). — *Lettre de Théopiste à Théotime, contenant un éclaircissement nouveau sur la distinction du droit et du fait*, Aix, 1674, in-8. — *Le calvinisme proscrit par la piété héroïque de Louis-le-Grand*, Lyon, 1686, in-12.

COLONNA, famille illustre d'Italie, qui a fourni plusieurs personnages célèbres dans les annales civiles et religieuses de Rome du 13e au 17e S. — Colonna (Jean), légat apost. pendant la 5e croisade, fait cardinal en 1216 par le pape Honoré III, fonda l'hôpital de Latran, et mourut en 1245. Ce fut lui qui commença l'élévation de sa famille. — Jean, son neveu, archev. de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes, et mourut vers 1285, laissant quelq. ouvr. MSs. dont le plus cur. a pour titre *de Viris illustribus ethnicis et christ.* Il est conservé à la biblioth. de St-Jean et St-Paul à Venise. La biblioth. royale possède deux beaux MSs. de sa chron. intit. : *Mare histor. ab orbe condito ad sancti Galliæ reg. Lud. IX tempora exclusive.* — Colonna (Jacques), créé cardinal par Nicolas III, jouit du plus gr. crédit sous Nicolas IV, dont il était le principal conseiller. Proscrit avec toute sa famille par Boniface VIII, à l'élection duquel les puissants Colonna s'étaient vivement opposés, il ne fut rétabli dans ses dignités qu'en 1305, par le pape Clément V, qui, à l'intercession de Philippe-le-Bel, retira la bulle lancée contre lui et les siens jusqu'à la 4e générat., et il mourut en 1318. — Colonna (Sciarra), commandant à Palestrine, rendit cette place en 1299 à Boniface VIII sous des conditions qui furent violées. Surpris par des pirates tandis qu'il fuyait, il dut sa délivrance à Philippe-le-Bel, qui l'associa aux vengeances qu'il avait lui-même à tirer du fougueux pontife (*v.* Guill. de Nogaret). Il mourut dans l'exil vers 1328, après l'expulsion des gibelins, dont il avait embrasé le parti, tandis que son frère Étienne demeurait attaché à celui des guelfes. Il avait fortement appuyé les tentatives de Louis de Bavière ainsi que celles de Louis IV. — Colonna (Étienne), frère du précéd., créé comte de Romagne en 1290 par Nicolas IV, fut appelé à Rome après l'expulsion du parti de Sciarra; et, fait sénateur avec Bertoldo Orsini, il demeura chef de la noblesse et des guelfes à Rome jusqu'à la révolution opérée par Colas de Rienzi, qui le contraignit enfin à jurer l'observation des lois, que son arrogant despotisme méprisait impunément dep. 20 années. Condamné à mort à la suite d'une vive altercation avec le tribun, et amnistié ensuite, Ét. Colonna arma ses vassaux de Palestrine pour attaquer les Romains; abandonné par ses partisans, il échoua dans cette tentative, et fut tué avec son fils Jean et plusieurs autres seigneurs de sa maison. — Colonna (Jacques), son autre fils, évêq. de Lombez, avait été revêtu de cette dignité, très jeune encore, par le pape Jean XXII, en récompense du dévouement qu'il lui avait témoigné en affichant dans Rome ses excommunications contre Louis de Bavière, alors que ce prince y était venu se faire couronner empereur. J. Colonna avait été le condisciple de Pétrarque, et c'est en partie à sa protect. que l'illustre poète dut l'honneur d'être couronné de lauriers à Rome en 1341.

COLONNA (Antoine), neveu du pape Martin V, perdit, à la mort de ce pontife, zélé protect. de sa famille, tous les biens et les honneurs dont il avait été comblé, entre autres la principauté de Salerne et le duché d'Amalfi, qu'il tenait de la

reine Jeanne II de Naples. — Son fils PROSPER, l'un des plus gr. génér. qu'ait eus l'Italie, s'attacha d'abord à Charles VIII lorsque ce prince entreprit la conquête de Naples en 1494, puis se réconcilia avec le nouveau roi Frédéric d'Aragon, qu'il servit avec autant de talent que de bravoure contre les Français. Il avait appris le métier de la guerre sous le célèbre Gonzalve de Cordoue, qui le chargea de conduire en Espagne César Borgia, qu'il avait arrêté. Prosper Colonna mourut en 1523, peu de temps après avoir fait abandonner à Bonnivet le siége de Milan. Son fait d'armes le plus éclatant est la vict. de la Bicoque, qu'il avait remportée l'année précéd. sur les Français. — COLONNA (Fabrice), cousin de Prosper, servit tour à tour Charles VIII, Frédéric, roi de Naples, et Ferdinand-le-Catholique : ce dern. l'éleva à la dignité de gr.-connétable, dont il avait dépouillé Gonzalve de Cordoue. Fait prisonnier à la bataille de Ravenne en 1512 par Alphonse d'Este, duc de Ferrare, qui le renvoya sans rançon après l'avoir traité avec les plus grands égards, Fabrice eut ensuite occasion de rendre d'importants services à son libérat. contre le pape Jules II, et mourut en 1520. — COLONNA (Marc-Antoine), neveu des deux précéd., suivit également la carrière des armes, servit d'abord avec distinct. sous les étendards du pape Jules II, embrassa ensuite la cause de l'empereur Maximilien, puis entra au service de François I^{er}, et fut tué en 1522 au siége de Milan, d'un coup de coulevrine, qu'on dit avoir été dirigé par son oncle Prosper, qui défendait cette place. — COLONNA (Pompée), neveu et élève de Prosper, porta les armes et l'étole, fut honoré de la pourpre par Léon X, dont il ne se montra pas moins l'ennemi acharné, et prit part à toutes les révolutions de la cour de Rome à cette époque de troubles et de discordes. Après avoir long-temps balancé l'élection de Clément VII, auquel il finit par donner sa voix, ainsi que celle des card. ses partis., il se brouilla et se réconcilia tour à tour avec ce pontife, et fut néanm. un de ceux qui travaillèrent avec le plus de zèle à son élargissem. lorsqu'il fut tombé au pouvoir du connét. de Bourbon. Il se rétablit aussi dans ses bonnes grâces, et mourut en 1532, vice-roi de Naples. Ce prélat turbulent et guerrier aimait les lettres, et a laissé un poëme : *de Laudibus mulierum*, conservé MS. à la bibl. du Vatican.

COLONNA (FRANÇOIS), religieux dominic., né à Venise vers le milieu du 15^{e} S., professa successiv. la gramm., les b.-lettres et à la théol. dans div. couvents de son ordre, et mourut dans un âge très avancé. Il n'est guère connu que comme aut. d'un livre singulier intit. : *Poliphili hypnerotomachia*, Venise, 1499, 1545, in-fol. Les critiques ont exercé leur sagacité jusque sur le titre de cette product. bizarre : on a trouvé dans le prem. mot (Poliphili) *Amant de Polia*, dans le deuxième (hypnerotomachia) *Combat du Sommeil et de l'Amour*. En rapprochant les lettres initiales de tous les chap. on a trouvé : *Poliam frater Franciscus Columna adamavit*, ce qui signifie : « Frère François Colonna fut épris de Polie, Polite ou Hippolyte. » La prem. traduct. franç., attribuée mal à propos à J. Martin, qui n'en fut que l'édit., parut sous ce titre : *Hypnerotomachie, ou Disc. du songe de Poliphile*, Paris, 1546, in-fol., plus. fois réimpr.; elle est d'un chev. de Malte. J.-G. Legrand en a publ. une trad. libre, 1804, 2 vol. in-12, avec pl., réimpr. en 1811, par Bodoni, 2 vol. in-4. En tête est une *Notice* très curieuse *sur l'Hypnerotomachie*, et à la fin du tom. II *des Observat. du traducteur sur le texte original du songe de Poliphile, sur les différ. édit. et sur les div. trad. franç. et imitat. qui en ont été faites.*

COLONNA (VITTORIA), marquise de Pescaire, fille de Fabrice Colonna, gr.-connét. de Naples, née en 1490, fut mariée à l'âge de 17 ans à Ferd.-Franç. d'Avalos, fils du marquis de Pescaire. Veuve à 35 ans et dans tout l'éclat de sa beauté, elle demeura fidèle à l'époux qu'elle avait perdu, et ce fut en vain que plus. princes la firent pressentir sur un nouveau mariage. Exemple d'amour conjugal, elle le fut d'une piété sincère, et termina sa vie à Rome en 1547, laissant diverses poésies qui la placent au rang des plus heureux imitat. de Pétrarque. Les *Rime della diva Vittoria Colonna de Pescara*, etc., impr. pour la prem. fois, Parme, 1538, in-8, l'ont été depuis fréquemm. L'édit. la plus complète et la plus estimée est celle de Venise, 1544, in-4. Parmi les édit. plus récentes, on distingue celle de Bergame, 1760, in-8, avec une *Vie* de l'auteur par J.-B. Rota.

COLONNA (MARC-ANTOINE), le jeune, fils d'Ascagne, gr.-connét. de Naples, né en 1535, porta dès sa jeunesse les armes avec gloire. En 1557, il contribua à la paix de Sienne, et fut envoyé par le duc d'Albe dans la campagne de Rome, où il continua de signaler sa valeur dans toutes les occasions. Nommé en 1579, command. des galères que le pape Pie V joignit à la flotte des Vénitiens et du roi d'Espagne, pour la défense de Chypre, il suivit don Juan d'Autriche à Lépante, et contribua beauc. au succès de cette bataille (7 octobre 1571), le plus grand fait d'armes du 16^{e} S. A son retour à Rome, Marc-Antoine y fut reçu comme les anc. triomphateurs. Conduit au Capitole, au milieu des acclamat. publiq., il alla déposer ensuite les trophées dans l'église Ara-Cœli, où Muret prononça son panégyrique. Il avait succédé à son père dans la place de gr.-connét. de Naples. Philippe II le nomma vice-roi de Sicile; en 1584, il conduisit en Espagne 10 galères siciliennes, et mourut subit. à Médina-Cœli. — Son fils, Ascagne, né vers 1560, cardinal en 1586 et mort vice-roi d'Aragon en 1608, a critiq. la *Monarchia siciliana* de Baronius : cette critique se trouve avec l'ouvr. de Baronius et sa réponse dans le *Thes. antiq. Siciliæ* de Grævius. — COLONNA (Fréd.), duc de Tagliacozzo, prince de Bureto, connét. du roy. de Naples, rendit d'importants services à Philippe IV, et mourut en 1641, vice-roi de Valence.

COLONNA (FABIO), *Fabius Columna*, sav. bo-

taniste, né à Naples et 1567, arrière-petit-fils du card. Pompée Colonna, fut l'un des fondateurs de l'acad. des Lincei, et mourut en 1650, laissant des ouvr. qui lui assignent un rang distingué parmi les plus sav. natural. de son temps, avec lesq. il fut en correspond.; les plus import. sont : *Phytobasanos, sive plantarum aliquot hist.*, Naples, 1592, in-4. — *Minùs cognitarum rariorumque stirpium descriptio*, etc., Rome, 1606, in-4, et réimpr. avec des addit. et deux nouvelles parties, 1616, in-4. — *De purpurâ ab animali testaceo fusa*, etc., Rome, 1616, in-4, fig., réimpr. à Kiel, 1675, in-4, avec des notes de J. Daniel major méd. *de Glossopetris*. — *Sambuca lincea, ovvero dell' instrumento musico perfetto, lib. III*, Naples, 1618, in-4, ouvrage estimé et peu commun. On doit en outre à F. Colonna de curieuses observat. impr. à la suite de l'*Abrégé de l'histoire naturelle du Mexique*, de Hernandez, 1651, in-fol. J. Blanchi a donné une édit. du *Phytobasanos*, Milan, 1744, avec la *Vie* de l'aut. et l'hist. de l'acad. des *Lincei*. — JÉRÔME, son père, mort en 1586, cultiva les b.-lettres et donna une édit. des fragm. d'Ennius, Naples, 1590, in-4, qu'il dédia à Jean, son autre fils, littér. égalem. distingué.

COLONNA (LAURENT-ONUPHRE), de Gioeni, duc de Tagliacozzo, etc., né à Naples, épousa en 1661, Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin; mais l'éloignem. insurmont. de sa femme pour un mariage qu'elle n'avait contracté que par déférence aux volontés de son oncle, l'obligea de consentir enfin au divorce qu'elle sollicitait; il entra dans l'ordre de Malte dont il devint grand'croix; remplit deux ans les fonct. de vice-roi de Naples et résigna toutes ses dignités pour venir habiter Rome où il mourut en 1639. — Philippe-Alexandre, son fils, né à Rome en 1663, mort en 1714, était le 9e de sa famille qui fût honoré des fonct. de gr.-connét. du roy. de Naples.

COLONNA (ANGE-MICHEL), peintre, né à Revel, diocèse de Como, en 1600, suivit à Bologne les leçons de Gab. Ferrantino, apprit en même temps, de Dantone, la *quadrature*, c'est-à-dire l'art de peindre à fresque les ornem. et l'architect., et fit de tels progrès dans cet art, que son maître l'associa bientôt à tous les trav. dont il était chargé. Après la mort de Dantone, Colonna s'associa à Mitelli, *quadraturiste* non moins habile, mais dans un genre plus gracieux; ils peignirent ensemble à Bologne la chapelle du Rosaire et la galerie du palais Caprara. Ces deux magnifiq. ouvr. ayant étendu leur réputat. ils furent appelés successivem. à Parme, à Modène, à Florence, à Gênes, à Rome et enfin à Madrid, où Colonna peignit dans le palais de l'Escurial la fable de *Pandore*, regardée comme l'un de ses chefs-d'œuvre. Mitelli mourut à Madrid dans la force de l'âge et de son talent, et Colonna, qui ne put jamais se consoler de sa perte, revint à Bologne où il exécuta de nouv. ouvr. dans lesq. on reconnait qu'il s'était encore perfectionné. Depuis il fit différents voyages, notamm. à Paris où il peignit, dans l'hôtel du ministre de Lionne, *les Saisons, Apollon tenant une couronne*, etc. Colonna mourut en 1687, laissant un gr. nombre de bons élèves dans un art dont avant Dantone et Mitelli il avait été l'un des créateurs. On cite comme ses plus beaux ouvr. : *le Temps, la Fortune* et *Prométhée*, dans le palais Albergati à Florence.

COLONNA (JEAN-PAUL), habile composit., né en 1630 à Bologne, mort en 1695, maître de chapelle de Ste-Pétrone, n'a guère travaillé que pour l'église. Outre un opéra d'*Amilcar*, on a de lui des *Motets*, 1681; les *Litanies de la Ste Vierge*, 1682; les *Lamentations de la semaine-sainte*, 1689; des *Messes*, 1684-91; quatre *OEuvres* de psaumes à plus. voix, 1681-94, etc. — COLONNA (Jacques), sculpt. vénitien au 16e S., a laissé, entre autres morceaux de sa composit., les deux statues qu'on voit sous l'orgue de St-Sauveur à Venise. — COLONNA (Léonard), peintre de l'école vénitienne, né à Murano en 1561, mort en 1605, aida Paul Véronèse dans les peint. qu'il exécuta pour le palais ducal.

COLONNE (GILLE), *Ægidius à Columnâ* ou *Ægidius Romanus*, théol. scolast., né dans le 13e S., de la famille des Colonna de Naples, élève de St Thomas d'Aquin, fut l'un des prem. religieux augustins qui professèrent à l'univ. de Paris, devint gén. de son ordre en 1292, fut fait archev. de Bourges en 1294, et mourut à Avignon en 1316. Précept. de Philippe-le-Bel, il avait écrit pour ce prince son traité de *Regimine principis*, impr. en 1473, sans nom de ville. Les autres écrits de Gille Colonne, dont Tirthème cite 52, roulaient tous sur des matières de théol. ou de philos. scolast.; ceux qui restent ont été recueillis par le P. Paulin Berti, Venise, 1617, in-fol. On distingue le *Defensorium sancti Thomæ Aquinat.* publ. séparém., Naples, 1644, in-4, avec une *Vie* de l'aut. par A. Rocca. — COLONNE (Franç.-Marie-Pompée), né en Italie vers 1644, était fils naturel de Pompée Colonna, prince de Gallicano, et prenait le titre de gentilh. romain, il joignit à l'étude des lettres celle des sciences, donna dans les rêveries des alchimistes, chercha sans le trouver l'art de faire de l'or, et celui non moins précieux de prolonger la vie; parvint malgré son funeste régime à un âge très avancé, et périt malheureusem. en 1726 dans l'incendie de la maison qu'il habitait à Paris, où il avait demeuré la plus gr. partie de sa vie. On a de lui, outre plus. MSs. : *Introd. à la philos.*, 1689, in-12. — *Les Secrets les plus cachés de la philos. des anc.*, 1722, in-12. — *Abrégé de la doctr. de Paracelse*, 1724, in-12.—*Principes de la nature selon l'opinion des anc. philos.*, Paris, 1725, 2 vol. in-12. — *Nouveau miroir de la fortune*, etc., Paris, 1726, in-12. — *Hist. natur. de l'univers*, Paris, 1734, 4 vol. in-12, publ. avec la vie de l'auteur par M. de Gosmond, son élève.

COLONNE (GUIDO GIUDICE delle), né en Sicile et probablem. à Messine, remplissait dans cette ville en 1276 l'office de juge. Il suivit Édouard Ier en Angleterre à son retour de la croisade, et demeura quelq. temps à la cour de ce prince. Guido

est l'un des prem. écriv. qui aient fait usage de la langue ital. en prose et en vers, et l'on trouve de lui dans les *Rime antiche* quelq. pièces qui ne manquent ni d'éloquence ni d'harmonie, au jugement des Italiens. Il revint à Messine et l'on croit qu'il y mourut vers 1292. On lui attribue différ. ouvr. Mais le seul qui soit connu est une hist. de la ruine de Troie, qu'il composa d'après Dictys de Crète et Darès le Phrygien. Cette hist. fabul., intit.: *Histor. Troyana prosayce composita*, eut un succès prodig. au 15e S. Impr. pour la prem. fois, Cologne, 1477, in-4, elle fut réimpr. six fois au moins dans l'espace de quelq. années. Il en existe des traduct. dans presque toutes les lang. de l'Europe. Les traduct. franç., ital. et espag. sont les plus rares et les plus recherchées.

COLOTÈS ou COLOTHÈS, sculpteur grec, élève de Phidias, travailla avec ce grand maître à la statue de *Jupiter-Olympien*; on cite aussi de lui un *Esculape* en ivoire, regardé comme son chef-d'œuvre. — Un peintre du même nom, de Théos, concourut avec Timanthe pour le tableau du *Sacrifice d'Iphigénie*.

COLPANI (Joseph), littérateur, né en 1738 à Brescia, joignit à la culture des lettres celle des sciences, et choisit pour sujet de ses poëmes les principaux phénomènes de la nature; il fut un des collabor. du *Café de Milan*, journal littér. qui a eu beauc. de succès en Italie. Colpani mourut à Brescia en 1822, léguant tous ses livres aux établissem. de charité. Ses *OEuvres* forment 6 vol. in-8. On a publié en 1824 : *Ultime poesie del cav. G. Colpani, con l'elogio dell' autore*, Brescia, in-8.

COLQUHOUN (Patrice), écrivain politique, né en 1745 à Dumbarton en Écosse, d'une ancienne famille, élève du célèbre Smollet, resta de bonne heure orphelin, et s'embarqua pour la Virginie, où, pendant un séjour de six années, il réunit l'étude des lois et de la politique aux occupations commerciales. Obligé par des raisons de santé à revenir dans sa patrie, il y établit une maison de commerce qui devint bientôt considérable, prit une part active aux discussions politiques relatives à l'insurrect. d'Amérique; et, pend. tout le temps que dura cette lutte mémorable, il se montra fortement attaché aux intérêts du commerce et du gouvernem. de son pays comme citoyen et comme magistrat. Revêtu de l'une des nouvelles magistrature de police créées en 1792 à Londres, où il résidait avec sa famille depuis plus. années, il apporta un zèle infatigable dans l'exercice de ses fonctions, et mourut en 1820. Ce qui honore surtout la mémoire de Colquhoun, c'est qu'il prit pour but constant de ses efforts l'améliorat. et le bien-être des classes pauvres. Tel est l'esprit qu'on retrouve dans les nombreux ouvr. (tous écrits en anglais) qu'il a publ., et dont les plus importants sont : *Tr. de la police de Londres*, 1795. Cet ouvr. eut 8 édit.; il a été trad. en franç. par Le Coigneux de Belabre, 1807, 2 vol. in-8. — *Traité de la population, etc., de l'empire britannique*, Londres, 2e édit., 1815, in-4, ouvr. trad. en allem., et dont on a en franç. un fragment considérable sous ce titre : *Précis historique de l'établissement et des progrès de la compagnie anglaise aux Indes-Orientales*, Paris, 1816, in-8. Les autres écrits de Colquhoun relatifs aux progrès du commerce, à l'instruction des classes indigentes et à la police, ont été publ. de 1787 à 1814.

COLSON (Jean-Baptiste-Gille), peintre en miniature et au pastel, né à Verdun en 1680, mort à Paris en 1762, peignit des sujets pour les tabatières à l'encre de la Chine et au carmin, et fut employé pour faire les miniatures que Louis XV envoyait dans les cours étrangères. Il eut aussi une grande vogue pour les portraits au pastel. Le comédien Bellecour était son fils. — Colson (Jean-François-Gille), fils du précédent, né à Dijon en 1733, se livra d'abord à l'étude des mathématiq.; mais, d'après les conseils de son père, il s'appliqua ensuite à la peinture, ainsi qu'à d'autres parties des beaux-arts, et vint à l'âge de 19 ans à Paris, où le prince de Bouillon le prit en affection, et se l'attacha. Les connaissances variées qu'il avait acquises lui furent très utiles dans les travaux dont son protecteur le chargea pour son château de Navarre, en l'employant comme archit., sculpteur, peintre, et même jardinier, pendant 40 années. Colson mourut à Paris en 1803. On a de lui : *Introduction à la connaissance des arts de goût et d'imitation en général, et de la peinture en particulier*; et un *Recueil de poésies légères*. Il a laissé différents ouvrages MSs. sur la perspective et les beaux-arts.

COLSON (Louis-Daniel), littérateur, né dans l'Argonne en 1734, destiné au barreau par ses parents, renonça à cette carrière pour s'adonner entièrement aux lettres. Après avoir surveillé l'impression de quelques bons ouvr., il fut adjoint à Deshauterayes pour la rédaction de l'*Histoire générale de la Chine* du P. Mailla. C'est à lui que l'on doit les six prem. vol. de cet ouvr.; et, par modestie, il ne voulut point que son nom parût sur les frontispices. Il est également auteur de la préface placée en tête de la traduct. de *la Jérusalem délivrée*, par Deloyne d'Auteroche. Il acheva le roman de J.-P. Bignon, intit. : *les Aventures d'Abdalla*, revit l'édition de *Tarsis et Zélie*, publ. en 1774, et continua de se charger de différentes publications. Ayant perdu la place de secrét. du Grand-Orient à la suppress. des loges maçonniq., il adopta celle de garde-magasin à la Rochelle, où il passa les temps les plus orageux de la révolut., obtint une retraite et se hâta de revenir à Paris, où il mourut en 1811.

COLSTON (Édouard), philanthrope, né à Bristol en 1636, acquit, dans le commerce avec l'Espagne, une fortune immense qu'il consacra presque tout entière en œuvres de charité. La ville de Bristol lui doit la fondation de plusieurs hospices et écoles de charité; et les établissements du même genre dans plus. autres cités d'Angleterre ont reçu de lui des dotations très considérables. Il mourut en 1721, et chaque année on prononce son oraison funèbre

dans l'église principale de Bristol, où il fut enterré. Il était d'un caractère doux, égal, et de mœurs exemplaires.

COLTELLINI (AUGUSTIN), littér., né à Florence en 1613, fonda en 1631, dans sa propre maison, l'acad. des *Apatisti*, qui fut après sa mort réunie à l'univ. de Florence, en conservant une forme et des réglements particuliers. Membre de l'acad. de la Crusca, il fut quatre fois consul ou président de l'acad. florentine; il mourut en 1693. On a de lui plusieurs écrits en prose et en vers qui ont moins servi à sa réputation que la fondation d'une acad. Coltellini a été loué par un grand nombre d'écriv. contempor. Outre la trad. de quelques opuscules de St Grégoire de Nazianze, on lui doit sous le nom académique d'*Ortilio Contalgeni : Lezione ovvero cicalata*, 1651, in-12. — *Rime piacevoli*, 1652, in-12. — *Il Vecchio preferito*, 1652, in-12, etc.

COLUMBI (JEAN), jésuite, né à Manosque en 1592, professa successiv. la rhétorique, la philos., la théologie scolastique et morale, les saintes écritures, au collége de Lyon, et mourut dans cette ville en 1679. On a de lui : *Opuscula varia*, 1668, in-fol.; ce vol. contient différents petits ouvr. déjà publ. séparément, et dont les principaux sont relatifs à l'hist. des diocèses de Valence, de Die, de Viviers, de Vaison et de Sisteron; on y trouve aussi l'histoire de la ville de Manosque, et différ. suppléments au *Gallia christiana* des PP. de Ste-Marthe, etc. — *Commentaria in sacram scripturam*, t. Ier, Lyon, 1656, in-fol. — Un autre COLUMBI (Dominique), religieux jacobin, mort en 1696, est auteur d'une *Histoire de Ste Madeleine, où est solidem. établie la vérité qu'elle est venue et décédée en Provence*, Aix, 1688, in-12.

COLUMELLE (LUCIUS-JUNIUS-MODÉRATUS), le plus savant agronome de l'antiquité, né à Cadix dans le 1er S. de l'ère chrét., possédait des terres considérables qu'il faisait valoir lui-même; pour acquérir plus de connaissances dans l'agriculture, il voyagea dans diverses parties de l'empire romain, afin d'en connaître toutes les productions et ce qui concerne l'économie rurale. S'étant fixé à Rome, ce fut là qu'il écrivit son traité de *Re rusticâ* en XII livres, et un autre de *Arboribus*, que l'on joint au 1er dont il fait le XIIIe livre; ils ont été impr. pour la prem. fois dans le rec. intit. : *Rei rusticæ authores varii*, etc., Venise, Jenson, 1472, in-fol. Les ouvrages de Columelle, qui forment la partie la plus importante de cette collect., ont été publ. quelquefois séparément dans le 16e S. Il en existe une autre en franç. par Claude Cotereau, Paris, 1551, in-8, illustrée de doctes annotations par Me Jean Thierry de Beauvoisis, Paris, 1552, 1555, 1556, in-4; cette version conserve encore des partisans. Saboureux de la Bonneterie en a donné une en langue moderne sous le titre d'*Économie rurale de Columelle*, Paris, 1771, 2 vol. in-8, réimprimé dans sa *Collection des agronomes latins*. La trad. ital. de Columelle par Bénéd. del Bene, Vérone, 1808, 2 vol. in-4, est très estimée. Le Xe livre de *Cultu hortorum*, écrit en vers, a été impr. plus. fois séparément dans le 15e S.; il a été trad. en vers franç. par l'abbé de Marolles, et plus récemment par L.-Th. Hérissant dans le *Magasin encyclopéd.*, mars 1813.

COLUTHUS, poète grec, était de Lycopolis, aujourd'hui Siouth, ville et nom de la Thébaïde, à 70 lieues du Kaire. Si nous en croyons Suidas, le seul des anciens qui ait parlé de Coluthus, il vivait sous l'empereur Anastase, vers la fin du 5e S. Il avait, au rapport du même lexicograghe, composé un poème en VI chants intit. *les Calydoniaques;* un autre nommé *les Persiques*, et des *Éloges* en vers. On lui attribue communém. un petit poème de près de 400 vers sur l'*enlèvement d'Hélène*, dont on doit la découverte au cardinal Bessarion, qui le retrouva à Casoli, près d'Otrante. Il fut impr. pour la prem. fois in-8 par Alde, à la suite de Quintus Calaber. L'édition critique de Lennep (Leuwarden, 1747) a servi de bases à toutes celles que publièrent depuis d'autres savants; mais M. Stanislas-Julien a soumis le texte de Coluthus à un nouvel examen, et, à l'aide de deux MSs. de la biblioth. du roi, est parvenu à donner l'édit. la plus complète qui ait encore paru de ce petit poème sous le rapport critique et philologique, Paris, 1822, in-8. Elle est accompagnée d'une version latine, entièrement neuve; d'une traduction en prose, de notes pleines de goût à la fois et d'érudit., et de quatre versions angl., ital,, espagn. et allem.; indépendamment de la trad. de Saint-Julien, il en existe plusieurs autres en français par Ch. Dumolard, Paris, 1747; par Scip. Allut, 1779, réimpr. dans le tome II de la *Bibliothèque choisie*, publ. par Royez, 1786, 9 vol. in-8; par Simon de Troyes, Londres, 1790; en vers par Cournand, Paris, 1807, et par M. Courtin, comte d'Ussy, 1825, in-8.

COLVENER (GEORGE), doct. en théol., prevôt de la collégiale, et chancelier de l'université de Douai, né à Louvain en 1564, mort en 1649, a publ. : *J. Niederi Formicarium*, Douai, 1602, in-8, avec des notes. — Le *Chronicon Cameracense et Atrebatense* de Balderic, 1615, in-8. — L'*Historia remensis ecclesiæ* de Flodoard, ibid., 1617, in-8, avec des notes et la *Vie* de l'auteur. — *Rhabani Mauri opera*, Cologne, 1627, in-fol. — L'ouvrage de Thomas de Cantipré, intitulé : *Miraculorum et exemplorum memorabilium lib. II*, Douai, 1605, 1627, in-8, avec la *Vie* de l'aut. — *Kalendarium SS. Mariæ novissimum*, etc., ibid., 1638, 3 vol. in-8.

COMBALUSIER (FRANÇOIS DE PAULE), médecin, né dans le Vivarais en 1715, fit ses études à Montpellier avec un tel succès qu'il fut reçu docteur à l'âge de 19 ans. Admis à la soc. des sciences de cette ville, il y lut en 1743 l'éloge du sieur Chicoyneau, dont les journaux du temps rendirent le compte le plus avantageux. Il obtint ensuite la place de prem. profess. à la faculté de Valence; mais trouvant ce théâtre trop étroit pour lui, il vint à Paris, apportant le MS. de son *Traité des maladies venteuses*, dont le succès applanit les difficultés qu'on lui faisait pour le recevoir doct. régent. Prétendant

que la vie était trop courte pour approfondir les diverses branches de l'art de guérir, il attaqua vivement les chirurgiens qui faisaient la médec., et publia dans cette longue querelle plusieurs *Mém.* oubliés aujourd'hui, malgré son talent d'écriv. En 1755, il fut chargé de professer la pharmacie, et la manière dont il remplit cette chaire ne fit qu'ajouter à sa réputation d'homme éloquent. Dans la force de l'âge, on devait attendre de lui plusieurs ouvr. import., lorsqu'il mourut en 1762. On a de lui : *Pneumato-pathologia, seu tractatus de flatulentis humani corporis affectibus*, Paris, 1747, in-12, trad. en franç. par Jault, ibid., 1754, 2 vol. in-12. — *Observat. et réflexions sur la colique de Poitou, ou des peintres*, etc., Paris, 1761, in-12.

COMBAULT (Charles de), baron d'Auteuil, littérateur, né à Paris en 1588, mort en 1670, est aut. des ouvr. suiv. : *Discours abrégé de l'Artois, membre ancien de la couronne de France*, Paris, 1640, in-4. — *Histoire des ministres-d'état qui ont fleuri sous les rois de la 3e lignée*, ibid., 1642, in-fol. — *Blanche, infante de Castille, mère de St Louis*, etc., ibid., 1644, in-4. — *Le vrai Childebrand*, ibid., 1659, in-4, réponse à un tr. de J.-J. Chiflet contre ce personnage historique (*v.* Childebrand).

COMBE (La). — V. Lacombe.

COMBE (le colonel Michel), né en 1787 à Feurs, dép. de la Loire, entra en 1802, à 16 ans, dans le 25e régim. de ligne, où son frère était capitaine, fit toutes les guerres de l'empire et gagna tous ses grades sur les champs de bataille. Nommé sous-lieuten. à Wagram en 1809, il fut fait lieuten. en 1811, et placé l'année suiv. par l'empereur dans la jeune garde à Dantzig. Devant Paris, en 1814, il traversa la ligne ennemie pour venir annoncer à Napoléon que les alliés étaient maîtres de la capitale. L'empereur le nomma sur-le-champ capitaine dans la garde, et le désigna plus tard pour l'accompagner à l'île d'Elbe. Combe commandait à Waterloo le bataillon de la vieille garde; obligé de s'expatrier, il revint en 1818 à Paris; il se rendit en 1822 aux États-Unis, dans la famille de sa femme, où il resta jusqu'à la révolution de 1830. Nommé colonel du 66e rég., il fit à la tête de ce corps l'expédit. d'Ancône, eut ensuite le commandem. de la légion étrangère, qu'il quitta pour le 47e de ligne, alors en Afrique. Il prit part à tous les combats import. livrés dans la province d'Oran, et fut tué sur la brèche à la prise de Constantine, en 1837. L'année précéd., Combe avait refusé les épaulettes de général, répondant au ministre : « Je ne les accepterai pas pour ma conduite en un jour de retraite; je les veux conquérir en un jour de victoire. » Une telle réponse peint l'homme et suffit pour le faire apprécier.

COMBÉ (Marie de Cyz), institutrice de la communauté des filles du Bon-Pasteur, née à Leyde en 1656, fut élevée dans le calvinisme et mariée à un gentilhomme nommé Combé, dont elle devint veuve deux ans après. Elle abjura dans un voyage qu'elle fit en France, et fonda une communauté composée de filles qui, après avoir vécu dans le désordre, désiraient mourir dans les exercices de la pénitence. Elle gouverna cette congrégation, à laquelle elle avait donné le nom de *Filles du Bon-Pasteur*, jusqu'à sa mort arrivée en 1692. L'institut du *Bon-Pasteur*, répandu dans plusieurs villes de France, a subsisté jusqu'en 1790.

COMBEFIS (François), savant dominicain, né à Marmande en 1605, enseigna la philosophie et la théol. à Bordeaux, et vint à Paris en 1640. Habile helléniste, il entreprit de rétablir le texte des anciens Pères dans sa pureté primitive, et consacra 30 ann. à ce travail, pour leq. le clergé de France lui accorda une pension portée successiv. jusqu'à 1,000 fr. Il mourut à Paris en 1679. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *SS. Patrum Amphilochii, Methodii et Andreæ Cretensis opera omnia*, Paris, 1644, 2 vol. in-fol. — *Græco-latinæ Patrum bibliothecæ novum auctuarium*, 1648, 2 vol. in-fol. — *Bibliothecæ Patrum concionatoria*, 1662, 8 vol. in-fol. — *Originum rerumque constantinopolitanarum ex variis auctoribus manipulus*, 1664, in-4. — *Biblioth. græcor. Patrum auctuarium novissimum*, etc., 1672, 2 vol. in-fol. — *S. Maximi opera*, 1675, 2 vol. in-fol. — *Histor. Byzantinæ scriptores post Theophanem usque ad Nicephorum Phocam*, grec et latin, 1685, in-fol.

COMBER (Thomas), théologien anglais, né dans le comté de Kent en 1645, mort en 1699, doyen de l'église de Durham, a laissé, entre autres ouvrages écrits en anglais : *Histoire scolastique de l'usage primitif et gén. des liturgies dans l'Église chrétienne*, Londres, 1690. — *Le compagnon au temple*, 1679. — *Le compagnon à l'autel*, 1684, 4e édit., 1685. — *Discours sur toutes les prières communes*, in-8. On lui doit en outre une *Vie* du doyen Thomas Cumber, son parent, né en 1575, mort en 1654, ancien chapelain du roi Charles Ier, et qui souffrit pour la cause de ce prince de nombreuses persécutions.

COMBES (François), jésuite, né à Saragosse en 1613, résida plusieurs années aux îles Philippines, et mourut à Acapulco en 1665, en passant des Indes à Rome pour les affaires de sa mission. Il a laissé : *Hist. de las islas de Mindanao, Jolo y sus adya*, Madrid, 1667, in-fol., ouvrage curieux et recherché.

COMBES-DOUNOUS (Jean-Jacques), littérat., né en 1758 à Montauban, de parents protestants, s'adonna à la culture de la littérature grecque et de la philosophie platonicienne, embrassa avec modération les principes de la révolution, fut persécuté sous le régime de 1793, occupa depuis plus. emplois dans les tribunaux civils et criminels du département du Lot, fut nommé en 1798 député au conseil des cinq-cents, siégea à la chambre des représentants en 1815, et mourut en 1820 d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et l'on a de lui les ouvrages suivants : *Introduction à la philosophie de Platon*, trad. du grec d'Alcinoüs, Paris, 1800, in-12. — *Histoire des guerres civiles de la répu-*

blique romaine, traduit du grec d'Appien, ibid., 1808, 3 vol. in-8. — *Dissertat. de Maxime de Tyr*, trad. du grec, ibid., 1802, un vol. in-8. — *Essai sur la divine autorité du Nouveau-Testament*, traduit de l'anglais, an XI (1803), in-12. — *Essai historique sur Platon*, Paris, 1809, 2 vol. in-12.— *Notice sur le 18 brumaire, par un témoin oculaire*, etc., Paris, 1814, in-8. — *Essai sur l'évidence de la révélation*, traduit de l'anglais de Rob. Haldam, Montauban, 1820, in-8. Combes-Dounous a laissé quelques ouvrages MSs.

COMBETTES (Jean-Joseph-Lazare de), conseill. au parlement de Toulouse, né à Gaillac en 1745, montra beaucoup de fermeté lors de la destruction des parlem. en 1771. Sa résistance lui valut l'honneur de l'exil, comme à la plupart de ses collègues, avec lesquels il rentra en fonct. en 1774. Le refus de consentir à l'enregistrement de quelques édits onéreux lui valut un second exil sous le ministère du cardinal de Brienne. Malgré les injustices dont il avait été victime, il se fit remarquer au moment de la révolution par sa fidélité au roi. Condamné à mort avec un grand nombre de magistrats, il périt sur l'échafaud en 1794.

COMEIRAS (Victor DELPUECH de), abbé de Sylvanès et vicaire-général de Beauvais, né à St-Hippolyte-du-Gard en 1733, mort en 1803, est auteur ou éditeur des ouvrages suivants : *Géographie moderne et universelle* de Nicolle de la Croix, 1800, 2 vol. in-8. — *La voix du sage, ou l'intérêt des peuples*, etc., 1799, in-8. — *Abrégé de l'hist. générale des voyages*, tome XXII à XXXII (les vol. précédents sont de La Harpe). — *Abrégé de l'hist. générale des voyages faits en Europe*, 1804-1803, 12 vol. in-8. — *Le géographe manuel*, 1801, 1803, in-8. — *Hist. politique et raisonnée du consulat*, 1801, in-8. — *Tableau général de la Russie moderne*, etc., Paris, 1802, 2 vol. in-8, avec cartes. — *Histoire de l'astronomie ancienne et moderne, par Bailly*, etc., 1806, 2 vol. in-8. Il a laissé en MSs. une *Histoire de Marie Stuart;* une *Hist. de la Pucelle d'Orléans*, et *Balance politique des différents états de l'Europe.* — Un autre Comeiras, frère du précédent, est aut. de : *Considérations sur la possibilité, l'intérêt et les moyens.... de rouvrir l'ancienne route de l'Inde*, etc., 1798, in-8. — Comeiras (P.-J. Bonhomme de), avocat au parlement, né vers 1750, fut résident de la républ. française auprès des Ligues-Grises, commissaire-général dans les îles Ioniennes, et mourut en revenant en France, dans la ville d'Ancône, en 1798. On a de lui : *Essai sur les réformes à faire dans notre procédure criminelle*, 1789, in-8. — *Mém. à consulter et consultat. pour L.-Philippe-Joseph d'Orléans*, 1790, in-8.

COMÉNIUS (Jean-Amos), philologue, né dans la Moravie, en 1592, fut banni par l'édit de 1624, qui proscrivait les ministres protest., et se réfugia en Bohême, puis à Lissa ou Lesna, en Pologne, où il fut nommé rect. de l'école et chef de la petite église des frères moraves. Le succès vraim. prodigieux de sa *Janua linguarum*, ouvr. au moyen duquel on imagine que l'on pourra se passer de grammaire et de dictionnaire, le fit appeler successivement en Angleterre, en Suède, en Prusse, en Transylvanie, pour y expliquer sa méthode. De retour à Lesna, il se vit encore forcé de s'éloigner, en 1657, après le pillage et l'incendie de cette ville, chercha un nouvel asile en Silésie, à Francfort sur l'Oder, à Hambourg, et finit par se fixer à Amsterdam, où il mourut en 1671, laissant parmi ses coreligionnaires un nom célèbre par la réforme qu'il s'efforça d'introduire dans l'enseignem. Adelung donne la liste de ses ouvrages au nombre de 92 ; les principaux sont : *Theatrum divinum*, Prague, 1616, in-4. — *Labyrinthe du monde* (en bohém., ainsi que le précédent), Prague, 1631, in-4. — *Janua linguarum reserata*, Lesna, 1631, in-8, véritable encyclopédie élémentaire, renfermant tous les mots usuels, au nombre de plus de 9,300, très souvent réimprimé et traduit en div. langues. —*Opera didactica omnia*, Amsterd., 1657, in-fol.: c'est le recueil de ses ouvr. sur les langues, déjà publ. séparém. — *Historiola Ecclesiæ slavonicæ*, ibid., 1660, in-8. — *Diogenes cynicus redivivus, seu de compendiosè philosophando*, Amsterdam, 1658, in-12, pièce dramatique en 4 actes, jouée à Lesna vers 1638. — *Disquisitio de caloris et frigoris naturâ*, Amsterdam, 1659, in-12. — Une traduction en vers bohém. des *Distiques moraux de Caton*, ibid., 1602. Coménius a travaillé à l'*Historia persecution. Ecclesiæ bohemicæ*, etc., 1648, in-12, et a laissé en MSs. : *Antiquitates Moraviæ*, ainsi que plusieurs autres morceaux historiques moins importants qui se trouvent dans diverses bibliothèques de Bohême.

COMES (Natalis). — V. Conti (Noël).

COMESTOR (Pierre), ou *le Mangeur*, ainsi appelé, dit-on, parce qu'il avait lu et comme dévoré un grand nombre de livres, né à Troyes dans le 12e S., fut doyen de l'église de cette ville, dirigea l'école de théologie de Paris pendant 5 ans, et se retira à l'abbaye St-Victor, où il mourut de 1178 à 1185. On a de lui : *Scolastica historia*, etc., imprim. pour la prem. fois à Utrecht, 1473, petit in-fol.; réimpr. à Augsbourg, même année, in-fol., belle édit., lettres rondes, etc.; trad. en franç. par Guyart-des-Moulins en 1694, et impr. à Paris av. 1499, 2 vol. in-fol. Quelques auteurs attribuent à P. Comestor l'ouvr. intitulé : *Catena temporum, seu rudimentum novitiorum*, qui est de Brocard.

COMIERS (Claude), chanoine d'Embrun, né dans cette ville, professa long-temps les mathématiques à Paris à l'hospice des Quinze-Vingts, devint aveugle sur la fin de sa vie, et mourut en 1693. Il avait été l'un des rédacteurs du *Journal des sav.* et du *Mercure de France*, où l'on trouve la description de diverses machines hydrauliques de son invention, et plusieurs articles qui prouvent, avec des connaissances, le désir de concourir aux progrès de la science. La liste détaillée de ses ouvrages est dans le *Dictionnaire de Moréri;* mais, quoique étendue, elle n'est pas complète. Dans le nombre on citera : *la Duplication du cube*, *la tri-*

section de l'angle, *et l'inscription de l'heptagone régulier dans le cercle*, Paris, 1677, in-4.—*Traité de la parole*, *des langues et écritures*, *et l'art de parler et d'écrire occultem.*, Paris, 1690; Bruxelles, 1691, in-12, ouvrage fort intéressant. — *La médecine univers.*, ou *l'Art de se conserver en santé et de prolonger sa vie*, divisée en trois disc., Paris, 1687, in-12. — *Pratique curieuse avec les oracles des Sibylles sur chaque question proposée*, *avec la fortune des humains*, 1690, in-12, souv. réimpr.; l'édition la plus récente est de 1750, in-12.

COMINES (Philippe de), le meilleur historien de son siècle, né au château de Comines en Flandre en 1445, d'une famille noble, passa ses premières années à la cour du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, et quitta ce prince pour s'attacher à Louis XI, qui le combla de biens, le fit sénéchal de Poitiers, son conseill. et son chambellan, et vécut avec lui dans la plus intime familiarité. Après la mort de ce monarque, Comines perdit beaucoup de la faveur dont il avait joui. Nommé membre du conseil créé pendant la régence, il se rangea du parti des princes contre le gouvernement d'Anne de Beaujeu, se mêla aux intrigues du duc d'Orléans et s'attacha surtout au connétable Jean de Bourbon. Ce prince s'étant réconcilié avec la cour, *Comines* entra dans la conjurat. ourdie par le duc d'Orléans et le comte de Dunois, fut arrêté, enfermé à Loches, dans une de ces cages de fer que Louis XI avait mises en usage, jugé par le parlem. en 1488, et condamné à rester dans une de ses terres, avec confisc. du quart de ses biens. Cette sentence ne fut point exécutée, parce qu'on prévit que l'on pourrait avoir encore besoin d'un homme dont le mérite et l'expérience étaient reconnus. En 1493, Comines assista au traité de Senlis, entre le roi et l'archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne. Charles VIII l'emmena en Italie, et l'envoya à Venise pour négocier la neutral. de cette république. Malgré son habileté il ne put empêcher les Vénit. de conclure une ligue pour s'opposer à la retraite des Français du royaume de Naples. Il négocia ensuite le traité de Verceil, fut chargé de le faire agréer aux Vénitiens, et échoua dans cette démarche ainsi que dans ses réclamations pour l'exécution de quelques articles dont le duc de Milan s'écartait. Il ne paraît pas que Comines ait été employé par Charles VIII, pendant les trois années que vécut encore ce monarque, ni par Louis XII, auquel il vint rendre ses hommages, « et de qui, dit-il dans ses mémoires, il avoit été aussi privé que nulle autre personne et pour lui avoir été en tous ses troubles et pertes; toutefois, pour l'heure, ne lui en souvint point fort. » Il mourut dans sa terre d'Argenton, en 1509. Ce fut après son retour d'Italie qu'il commença à écrire ses *Mémoires* sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII, de 1464 jusqu'à 1498. La première édit. des *Mémoires* de Comines, donnée par le présid. J. de Selve, Paris, 1523, in-fol., ne contient que le règne de Louis XI. Les deux derniers livres, contenant l'histoire de Charles VIII jusqu'à 1498, parurent dans l'édit. de 1528, in-fol. Denis Sauvage donna une édition des *Mémoires de Comines, revus et corrigés sur un exempl. pris à l'original de l'auteur*, Paris, 1552, in-fol., souvent réimpr. J. Godefroy, fils de Denis, qui avait publié une édit., Paris, 1649, in-fol., en donna une bien plus complète, Bruxelles, 1706-13, 4 vol. in-8; la plus recherchée est celle de Lenglet-Dufresnoy, Londres, 1747, 4 vol. in-4. On y joint 50 portraits gravés par Odieuvre, et les plans des batailles de Montlhéry et de Nancy. La plus récente est celle qui fait partie de la *Collect. des mém. sur l'hist. de France*, publ. par Petitot.

COMITOLO (Napoléon), évêque de Pérouse au 16e S., né dans cette ville, y enseigna d'abord la jurisprudence, fut ensuite nommé audit. de rote, puis évêque, dota sa patrie d'un collége et de div. établissements religieux, et mourut en 1624, à 82 ans. On a de lui un recueil de décisions du tribun. *della rota*, une *Histoire des évêques de Pérouse*, et quelq. livres de liturgie. — Comitolo (Paul), de la même famille, jésuite, né à Pérouse en 1545, mort en 1626, enseigna la théologie et la philos. morale dans sa patrie. On connaît de lui : *Catena illustrium auctorum in lib. Job*, Lyon, 1586, Venise, 1587, in-4.—*Consilia moralia*, Lyon, 1609, Rouen, 1709, in-4; et quelques écrits de *controv.*, peu dignes d'être cités. Le P. Comitolo passait pour l'un des plus grands casuistes de la société.

COMMANDINO (Frédéric), célèbre mathémat., né à Urbin en 1509, s'était fait recevoir docteur en philosophie et en médec., mais se livra ensuite exclusivem. aux mathémat., et se fit une gr. réputation dans cette science. Il mourut en 1575. On a de lui : *Traduct. et comment. latins* des écrits d'Archimède, Bologne, 1565, in-4; des IV prem. livres des *Coniques* d'Apollonius de Perge, Bologne, 1566, in-fol.; des XV prem. livr. d'Euclide, Pesaro, 1572 et 1619, in-fol.; du livre d'Aristarque, *de Magnitudinibus et distantiis solis et lunæ*, Pesaro, 1572, in-4; de la *Géodésie* attribuée à Mohammed de Bagdad; des traités de Ptolémée, des *Planisphères* et de l'*Analemme*, le prem. publ. à Venise, 1558, in-4; le second à Rome, 1562, avec un petit traité du trad. *sur les horloges*, des *collect. mathémat.* de Pappus, Pesaro, 1588, in-fol.; du *Traité de pneumatiq.* de Héron d'Alexandrie, réimpr. en 1680. La *Vie* de Commandino a été écrite par Bern. Baldi, un de ses disciples.

COMMANVILLE (Échard, abbé de), prêtre du diocèse de Rouen, a publ. : *Tables géograph. et chronolog. des archevêchés et évêchés de l'univers*, Rouen, 1700, 12 vol in-8.—*Vies des Saints*, 1701 et 1714, 4 vol. in-8. — Un ecclésiastique du même nom, que la *Bibliothèque de la France* appelle *Jean de Rouen*, aumônier du roi, a publ. *l'Anniversaire au bout de l'an d'Adrien de Breauté*, Paris, 1611, in-8.

COMMELIN (Jérôme), imprimeur, né à Douai dans le 16e S., exerça d'abord sa profession en France, et fut ensuite s'établir à Heidelberg, où il mourut en 1598. Il a publ. dans cette ville un grand nombre d'édit. grecques et latines qui ont fait sa

réputat. Les plus estimées sont celles d'*Eunape*, d'*Héliodore*, d'*Apollodore*, etc.—COMMELIN (Jacq.), frère du précéd., s'établit à Embden, et a laissé des *poésies latines*, impr. en 1568. — COMMELIN (Abraham), de la même famille, impr. à Leyde, est connu par une bonne édit. de Virgile, avec des *comment.*, 1646, in-4.

COMMELIN (ISAAC), historien, né à Amsterdam en 1598, mort en 1676, a publ. (en hollandais) : *Les commencements et les progrès de la compagnie des Indes holland.*, Amsterdam, 1646, in-4. — *Rec. des actes de l'autorité publique en Hollande*, ibid., 1644, 2 vol. in-fol. — *Vies des stathouders Guillaume Ier et Maurice*, ibid., 1651, in-fol. — *Vie de Frédéric Henri*, ibid., 1651, in-fol. Il s'était long-temps occupé d'une *Hist. d'Amsterdam*. — COMMELIN (Gaspar), son fils, né en 1636, mort en 1693, a composé cette même *Hist. d'Amsterdam*, 1694, 2 vol. in-fol., réimpr. en 1726. — COMMELIN (Jacques), frère puîné d'Isaac, a écrit en français l'*Hist. des guerres civiles, survenues dans les 17 provinces, depuis le commencement du règne de Philippe II jusqu'à la mort de Guillaume, prince d'Orange*, mais cet ouvr. est demeuré inédit.

COMMELIN (JEAN), célèbre botaniste, né à Amsterdam en 1629, fils aîné d'Isaac, fut chargé de l'établissem. et de la direction du nouveau jardin botanique de cette ville, qui devint en peu de temps le plus beau de l'Europe, consacra les 20 dern. années de sa vie à écrire sur cette science, et mourut en 1692. De ses ouvr., le seul que l'on recherche encore maintenant est le suiv. : *Horti medici Amstelodam rariorum plantar. descriptio et icones*, 1697-1701, 2 vol., lat. et holland.; il y a des exempl. avec fig. color. — COMMELIN (Gaspar), neveu du précéd., né à Amsterdam en 1667, joignit à la pratique de la médecine la place de professeur de botanique, fut membre de l'acad. des curieux de la nature, et mourut en 1731. On a de lui : *Præludia botanica*, Leyde, 1703, in-4, fig.; le 2e vol. de l'*Horti medici Amstelod. rar. plant. descriptio*, dont il est question dans l'article précéd. — *Horti med. Amstelod. plantæ rariores exoticæ*, etc., Leyde, 1706, in-4, avec 48 pl.; c'est une suite de l'ouvr. précéd. — La table raisonnée de *l'Hortus malabaricus*, de Van Rheede, sous ce titre : *Flora malabarica, seu horti malab. catalogus*, Leyde, 1696, in-fol. — *Horti medici Amst. plant. usualium catalogus*, Amsterdam, 1697, in-fol.; ibid., 1715 et 1724, in-8.—*Botanographia malabarica à nominum barbarismis restituta*, Leyde, 1718, in-fol.

COMMENDON (JEAN-FRANÇOIS), cardinal, né à Venise en 1524, fut d'abord camérier du pape Jules III, qui lui confia plus. missions aussi difficiles qu'importantes. Il continua d'être employé par les success. de ce pontife dans les nonciatures et les légations, et il n'y eut presque pas une partie de l'Europe où il ne fut successivement envoyé. Paul IV, à son avénem. au trône pontifical, le fit évêque de Zante et de Céphalonie, et ce choix fut universellement applaudi. Commendon était nonce en Pologne lorsque Pie IV le nomma card. en 1565. Pie V ayant, en 1569, créé Cosme de Médicis gr.-duc de Toscane, chargea Commendon d'apaiser l'emper. Maximilien, qui refusait d'approuver cette nomination. Grégoire XIII se montra moins bienveillant à l'égard de Commendon. Ce prélat, accusé d'avoir sacrifié les intérêts de l'empire à ceux de la France, en favorisant l'élection du duc d'Anjou (Henri III) au trône de Pologne, se vit exposé au ressentiment d'ennemis puissants. Sur ces entrefaites le souverain pontife étant tombé malade, les cardinaux d'Este, de Médicis et plus. autres songèrent à élever Commendon sur le siége de St Pierre; mais Grégoire XIII ne mourut point, et le card., retiré à Padoue, y mourut de chagrin en 1584. Fléchier a dit de Commendon que « la cour de Rome n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidèle. » On a de lui : *Oratio ad Polonos*, Paris, 1573, in-4, trad. en français par Belleforest; deux autres dans le *Recueil* de Sansovino et des *Lettres* publ. par Lagomarsini avec celles de Poggiano. Sa *Vie, écrite* en latin par A. M. Graziani, a été impr. par les soins de Roger Akakia, fils du professeur, Paris, 1669, in-4, et trad. en franç. par Fléchier, ibid., 1671, in-4 ou 2 vol. in-12.

COMMERSON (PHILIBERT), médec. et botaniste, né en 1727 à Châtillon-les-Dombes, fut reçu docteur à Montpellier, et s'occupa dès-lors de botanique avec une ardeur, présage des succès qu'il devait obtenir un jour. Sa réputat. s'étendit bientôt jusqu'en Suède, et Linné le chargea de faire la description des poissons de la Méditerranée. Après avoir fait un voyage en Suisse pour herboriser et pour voir Haller, avec leq. il était dès-lors en correspond., il revint à Châtillon, où il établit un jardin botanique très remarq. Désigné pour accompagner, comme naturaliste, Bougainville, dans son voyage autour du monde, il arriva vers la fin de 1768 à l'île de France, et y mourut en 1773. Il y avait formé une grande collect. de plantes que le ministre de la marine fit venir à Paris pour être déposées au Jardin-du-Roi. Commerson n'a publié aucun écrit essentiel, et on n'a de lui que des fragm. de quelq. lettres, dont l'une est insérée en entier dans le *Supplém. au voyage de Bougainville*, trad. de l'angl. par Fréville, Paris, 1771, in-12. Avant son voyage il avait composé un *Martyrologe de la botanique;* c'était l'histoire de tous les botanistes morts victimes de leurs travaux et de leur zèle pour la science. Forster a donné le nom de *Commersonia* à un genre de plantes de la mer du Sud. On trouve *l'Éloge historique* de Commerson, par Lalande, dans les *Observat. sur la physique et l'hist. naturelle*, par l'abbé Rozier, année 1775, tome Ier, p. 69.

COMMIRE (JEAN), jésuite, né à Amboise en 1625, mort à Paris en 1702, cultiva la poésie lat. avec succès. Ses ouvr., qui lui assurent une place distinguée parmi les poètes latins modernes, ont été impr. plus. fois. La meilleure édit. est celle de Barbou, Paris, 1753, 2 vol. in-12. Commire avait

entrepris une *Hist. des guerres entre la France et l'Angleterre*, et une *Vie de Philippe de Valois*, mais il n'acheva point ces deux ouvr. Parmi les morceaux qu'il fournit au *Journal naissant de Trévoux*, on distingue ses *Remarques sur les poésies de S. Orientius* (année 1701).

COMMODE (Lucius, ou Marcus-Ælius-Aurélius), emper. romain, fils de Marc-Aurèle, né à Rome l'an 161 de J.-C., fut proclamé en 180, quelques jours après la mort de son père, qu'il avait accompagné en Pannonie. Empressé de retourner à Rome, il traita honteusement de la paix avec les peuples de la Germanie, déjà à demi vaincus par Marc-Aurèle, et n'en reçut pas moins les honneurs du triomphe à sa rentrée dans la capitale de l'empire. Oubliant les leçons des plus sages instituteurs et l'exemple des vertus de son père, Commode ne tarda pas à se livrer aux plus odieux excès; il fit mettre à mort les personnages les plus distingués, donna le spectacle des débauches les plus infâmes, et corrompit jusqu'à ses propres sœurs. Prenant le nom d'Hercule, revêtu d'une peau de lion, et armé d'une massue, il tuait publiquement dans son palais, ou dans l'amphithéâtre, des bêtes féroces; d'autres fois il combattait nu contre des gladiateurs. Tout entier à ces occupations ou à d'autres bien plus criminelles, il ne trouvait pas un moment à donner aux affaires publiques; il ne signait pas même les dépêches de ses ministres, hommes de la plus basse extraction et non moins vicieux que lui. La Providence mit enfin un terme au règne de ce monstre; Marcia, sa concubine favorite, qu'il avait placée en tête d'une liste d'un grand nombre de personnes vouées à la mort, s'étant concertée avec deux officiers du palais impérial, Lœtus et Électus, lui présenta, au sortir du bain, un breuvage empoisonné. Commode le but et tomba dans un assoupissem. qui fut immédiatem. suivi de nausées violentes. Les conjurés, craignant qu'il ne rejetât le poison, le firent étrangler. Cet événem. eut lieu vers la fin de 192.

COMNÈNE. — V. pour les princes de cette maison, les articles Alexis, Andronic, Anne, David, Isaac, Jean et Manuel.

COMNÈNE (Démétrius-Stéphanopoli-Constantin), issu de la famille impériale de ce nom, naquit en 1749 dans l'île de Corse, où ses aïeux, établis depuis le 17e S., avaient conservé une position honorable. Destiné par son père à l'état ecclésiast., il fut envoyé de bonne heure à Rome au collége de la Propagande, qu'il quitta pour entrer au service de France, et obtint en 1778 une compagnie de cavalerie. A la chute du trône, il se rendit à Coblentz, puis à l'armée de Condé, et fut chargé par le comte d'Artois d'une mission près du roi de Naples, Ferdinand IV. Il crut avoir trouvé un asile dans les états de Parme; mais obligé de quitter l'Italie il se réfugia en Bavière, d'où il revint en France en 1802. Le 1er consul lui fit une pension de 4,000 fr. et il vint habiter Marseille, où il vécut dans la retraite jusqu'à la restaurat.; alors il obtint le grade de maréchal-de-camp, et mourut à Paris le 8 septembre 1821. Il cultivait les lettres, possédait plus. langues, et a publ.: *Précis historique de la maison impér. des Comnène*, etc., Amsterdam (Paris), 1784, in-8. — *Lettre à M. Koch*, etc., *sur l'éclaircissement d'un point d'hist. relat. à la fin tragique de David Comnène*, etc., Paris, 1807, in-8. — *Notice sur la maison de Comnène*, etc., 1815, in-8. Il a laissé MS. un ouvr. destiné à démontrer que les peuples de la Grèce avant Homère n'étaient pas dans l'état de barbarie.

COMO (Ignace-Marie), littérat. italien, mort à Naples en 1750, est aut. de plus. pièces de vers et épigrammes latines qui se trouvent dans plusieurs recueils; d'un ouvr. intit.: *Inscriptiones stylo lapidario historicas vitas exhibentes summ. pontificum et cardinalium regni Napoletani*; d'une *Hist. de la fondat. de la confrérie de la Ste-Trinité à Naples*, et d'une *Lettre* sur la vie et les ouvrages du P. J.-A. del Monaco, insérée dans le XVIIIe vol. du P. Calogera.

COMODI (André), peintre, né à Florence en 1560, plutôt l'émule que l'élève de Cigoli, alla perfectionner ses études à Rome, où il copia plus. tableaux de maîtres avec une si grande fidélité, qu'on avait peine à distinguer l'original de la copie. Ce fut là son plus gr. talent, et il y employa la meilleure partie de son temps. On a cependant quelq. ouvr. de sa composit. où l'on retrouve l'ami de Cigoli et le copiste de Raphaël. Ce sont des vierges remarq. par une certaine express. de pudeur, propre à cet artiste. Il en existe une très belle dans la galerie Corsini à Rome, où l'on voit aussi quelq.-unes de ses fresques dans l'église St-Vital et dans celle de St.-Charles *di Catinari*. Comodi mourut en 1638.

COMPAGNI (Dino), historien italien, né à Florence vers la fin du 13e S., a écrit l'*Histoire* de sa patrie, de 1280 à 1312, insérée dans le 9e vol. des *Rerum italicarum script.* de Muratori. Cette chronique, écrite avec une grande liberté, a été réimprimée par Manni, qui l'enrichit d'une préface très érud., Florence, 1728, in-4. On doit encore à Dino une *Harangue* au pape Jean XXII, dans les *Prose* de Doni, 1547, in-4, et réimpr. plus correctem., Pise, 1818, in-8. Dino fut l'ami du Dante, et on le compte parmi les anc. poètes italiens. Il est cité dans les *Testi*, comme faisant autorité en fait de langage.

COMPAGNO (Scipion), peintre de paysages historiques, né à Naples en 1624, est auteur de deux tableaux que l'on a vus quelque temps au Musée royal, représentant, l'un, le *Martyre de St Janvier* dans une campagne, entre Pouzzoles et la Solfatare; l'autre, le *Vésuve au moment d'une éruption*, vue prise du pont de la Madeleine. On ignore l'époque de la mort de cet artiste, dont on trouve à Naples des dessins estimés.

COMPAGNON, facteur de la compagnie française d'Afrique, au Sénégal, en 1716, pénétra dans l'intérieur du pays, visita les mines d'or de la contrée de Bambouk, et en leva la carte. La relation de son voyage se trouve dans l'*Histoire générale des*

voyages de l'abbé Prévost. Compagnon mourut à Paris vers 1750.

COMPAGNONI (Pompée), savant prélat, né à Macerata en 1693, alla perfectionner ses études à Rome en 1712, suivit les leçons de Gravina, se lia d'amitié avec Métastase et Crescembeni, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de bénéfices qui lui permirent de prolonger son séjour à Rome; nommé en 1740 évêque d'Osimo, par Benoit XIV, il fonda dans cette ville, en 1747, une académie pour l'étude des antiquités, en fut l'un des membr. les plus assidus comme les plus laborieux, et contribua beauc. par son exemple à ranimer le goût des lettres dans le clergé. Ce digne prélat mourut en 1774. On a de lui: *Épître à l'académie de Cortone* (en latin), placée en tête des *Fragments de Cyriaque d'Ancône*, qu'il publ. avec notes, Pezaro, 1763, in-fol.—*Memorie istorio-critiche della chiesa e de' vescovi d'Osimo*, Rome, 1782, 5 vol. in-4, publié par l'abbé Ph. Vecchietti, qui donna lui-même, en 1784, la *Vie* de l'auteur. — Compagnoni (Joseph-Antoine), son neveu, étudia sous sa direction, et se fit connaître comme philologue et comme antiquaire. Il a eu part au dictionnaire intitulé *Raccolta di voci romane o marchiane ec., corrispondente alle toscane*, 1768, et mourut en 1779, à 48 ans, laissant des *Lettres*, des *Épigrammes* et des *Endecasyllab.*, dont la publication était vivement désirée par tous les amateurs de la bonne latinité. — Un autre Pompée Compagnoni, de la même famille, est aut. d'une histoire de la marche d'Ancône, sous le titre de la *Regia Picena*, Macerata, 1661, in-fol.; ce volume ne contient que la 1^{re} partie, la 2^e n'a pas paru.—*Memorie istoriche dell' antico Tuscolo, oggi Frascati*, Rome, 1711, in-4.—Compagnoni (Camille), jésuite, frère de l'évêque d'Osimo, né en 1698, se distingua par ses connaissances et son talent pour la prédication.—Compagnoni (Alex.), de la même famille, né en 1649, embrassa l'état ecclésiastique, fut un des membres les plus distingués de l'acad. des Arcades, et mourut en 1699.—Compagnoni (Mario), cardinal, de la famille des précéd., né à Macerata en 1714, mort à Rome en 1780, est plus connu par le nom de cardinal Marefoschi, qui lui fut imposé par un oncle de ce nom, cardinal comme lui, et dont il était devenu l'héritier. Il aida le pape Clément XIV dans les travaux préparatoires qui devaient amener la destruction de l'ordre des jésuites. Il était possesseur d'une magnifique bibliothèque, et très versé, dit-on, dans la connaissance des antiquités chrétiennes, principalement de la liturgie.

COMPANS (Jean-Dominique), lieut.-gén., pair de France, né en 1769 à Salière (Languedoc), partit en 1791, cap. dans le 3^e bataillon de la Haute-Garonne, et se distingua par son courage à l'armée des Alpes et au siége de Toulon. Chef de bataillon adj., il fut employé à l'état-major de Dugommier, et prit part aux princip. faits d'armes de l'armée des Pyrénées-Orientales. En 1798 il remplit à l'armée d'Italie les fonct. de chef d'état-major, se signala dans div. occasions, notamm. à San-Juliano, et fut nommé génér. de brigade. Il fit en cette qualité les campagnes de 1799 et 1800 en Italie, continuant de donner des preuves d'activité et de dévouement. Atteint d'une balle au combat de San-Giacomo, dès qu'il fut rétabli de cette blessure, il reparut sur le champ de bataille, et ne déposa les armes qu'à la paix. Il les reprit en 1805, assista à la bataille d'Austerlitz, fut nommé général de division, grand-aigle de la Légion-d'Honneur, comte, et continua de s'associer aux exploits de l'empire. Dans la campagne de Russie, il se signala particulièrement à la Moskowa, où il fut blessé; il le fut encore à Leipsig, n'en fit pas moins la campagne de France, et à la restaurat. fut nommé membre du contentieux de la guerre. Le retour de Napoléon le rappela sous les drapeaux; il fut fait prisonn. à Waterloo. Créé pair en 1818, il y vota constamment avec les hommes modérés, amis de l'ordre et des libertés publiq. Compans mourut en 1838, laiss. la réputat. d'un des meill. généraux d'infanterie de l'ancienne armée.

COMPARETTI (André), célèbre anatomiste, né à Vicinale, dans le Frioul, en 1746, suivit les leçons de Morgagni, puis s'établit à Venise, où il exerça l'art de guérir avec beaucoup de succès. Sa réputation le fit appeler à Padoue pour y remplir la chaire de médecine théorique et pratique. Il y publia quelques thèses remarquables, une entre autres sur les phénomènes de la vision, dans laquelle, en profitant des découvertes de Newton, il perfectionna la théorie de la lumière. Ses observ. intéressantes sur le siége de l'ouïe, qu'il place comme Scarpa dans le labyrinthe membraneux, fixèrent son rang parmi les premiers anatomistes. Comparetti rendit de grands services à la clinique, à la physiologie végétale et à l'entomologie. Il mourut en 1801, à 56 ans, et fut inhumé dans l'église Ste-Sophie, avec une inscription. Ses principaux ouvrages sont: *Observationes de luce inflexâ et coloribus*, Padoue, 1787, in-4.—*Observationes anatomicæ de aure internâ comparatâ*, ibid., 1789, in-4.—*Prodromo di un trattato di fisiologia vegetabile*, 1791-99, 2 vol. in-8. — *Observationes dioptricæ et anatomicæ comparatæ de coloribus apparentibus, visu et oculo*, Padoue, 1798, in-4. — *Dinamica animale degli insetti*, ibid., 1800, in-8. Il a laissé plus. autres écrits dont on trouve la liste dans *Saggio sopra la vita letteraria di A. Comparetti*, par D. Palmaroli, Venise, 1802.

COMPTON (Spencer), comte de Northampton, né en 1601, défendit avec intrépidité la cause du roi Charles I^{er}, et fut tué à la bataille de Hopton-Head, en 1643.—Compton (Henri), prélat anglais, 6^e fils du précédent, né en 1632, mort en 1713, entra au service comme cornette de cavalerie, quitta bientôt cette carrière pour suivre celle de l'Église, devint successivement chanoine de l'église du Christ, à Oxford, recteur de Cottenham, évêq. d'Oxford, passa de ce siége à celui de Londres, fut chargé de l'éducation des princesses Anne et Marie, depuis reines d'Angleterre, et se montra l'un des plus grands adversaires du catholicisme

sous le règne de Jacques II. Suspendu de ses fonctions par ce monarque, il favorisa de tout son pouvoir l'établissement du prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. Ce fut lui qui fit le couronnement de Guillaume et de Marie, à la place de l'archevêque Sancroft. On a de lui un *Traité de la Ste communion*, Londres, 1677, in-8; six lettres au clergé de son diocèse, réimpr. ensemble sous le titre d'*Episcopalia*.—Une *Lettre sur la non résistance*, impr. dans les *Mémoires de J. Kettlewell*, Londres, 1718, et quelq. trad. de l'ital. Ce prélat avait un grand goût pour la botanique, et son jardin de Fulham devint célèbre par le grand nombre de plantes curieuses qu'il y avait rassemblées.

COMTE (Franç.-Charles-Louis), publiciste, né à Ste-Éminie (Lozère) en 1782, quoique jeune, s'était prononcé en 1804 contre l'établissement de l'empire; il était avocat au barreau de Paris à la rentrée des Bourbons en 1814. Dès le mois de juin de cette année, il attaqua dans une brochure les ordonnances du direct.-gén. de la police sur l'observat. des fêtes et dimanches. Compté dès-lors parmi les écrivains libéraux, il fonda, de concert avec Dunoyer, *le Censeur, ou examen des actes et des ouvrages qui tendent à détruire ou à consolider la constitut. de l'état*, publicat. périodique qui obtint un gr. succès (1814-15, 7 vol. in-8). En 1815 il signala les dangers que courait la liberté par le retour de Napoléon, dans un écrit très remarquable intitulé : *De l'impossibilité d'établir une monarchie constitutionnelle sous un chef militaire.* Il refusa pendant les *cent-jours* de se charger de la rédact. du *Moniteur* et de signer l'acte additionnel. A la seconde restauration, il continua avec son collègue la publication du *Censeur européen*, (1818-19, 12 vol. in-8), dont le 7^e vol., saisi par ordre de Fouché, ministre de Louis XVIII, donna lieu à des poursuites judic. contre les auteurs, qui furent en 1817 condamnés à 3,000 fr. d'amende et à tenir la prison pend. un an. De nouvelles poursuites les forcèrent d'interrompre le *Censeur européen*, qui reparut en 1819 sous la forme d'un journal quotidien, et se réunit l'année suiv. au *Courrier français*. En 1820, Comte, pour avoir reproduit dans son journal le projet de souscript. nationale en faveur des victimes de l'arbitraire, fut condamné à 2 mois de prison et à 2,000 fr. d'amende. Il se réfugia d'abord à Genève, puis à Lausanne, où il fut nommé l'année suiv. profess. de droit naturel. Sa présence en Suisse ayant été l'objet des plaintes de la diplomatie européenne, il quitta Lausanne en 1823 pour se rendre en Angleterre, d'où il revint en France en 1825, et demanda vainem. sa réintégrat. sur le tableau des avocats de Paris. Après la révolut. de 1830, nommé procureur du roi, il perdit bientôt cette place, fut nommé l'année suiv. membre de la chambre des députés par le départ. de la Sarthe, et y vota constamm. avec l'opposition. A la réorganisat. de l'acad. des sciences morales et polit., il en fut élu secrét. perpét. Il mourut en 1837. Outre sa coopération au *Censeur* et à quelques autres journaux, Comte a publié plus. ouvr., parmi lesq. on cite : *Traité de législat. criminelle*, 1827, 4 vol. in-8, fort estimé.

COMUS (mytholog.), dieu qui présidait chez les anciens aux festins, aux réjouissances nocturnes, aux toilettes des femmes et des hommes qui aimaient la parure. Les artistes le représentaient sous les traits d'un jeune homme chargé d'embonpoint, couronné de roses et de myrte, tenant un vase d'une main, et de l'autre une patère chargée de viandes ou de fruits.

COMUS (Nicol.-Philippe LE DRU, plus connu sous le nom de), physicien né à Paris en 1731, se fit d'abord une réputat. dans la province et même à l'étranger par ses expériences de physique amusante. Plus tard il fut chargé d'enseigner les mathémat. aux enfants de France et nommé physicien du duc de Bourgogne. Il s'occupa dans ce temps-là de recherches sur les propriétés de l'aimant, ainsi que du perfectionnem. des instrum. de physique, et se pourvut d'un brevet pour leur fabricat. Le premier en France il fit des expériences de catoptrique et de fantasmagorie. Ses recherches sur le magnétisme, qu'il n'avait point abandonnées, le conduisirent à faire l'applicat. du fluide magnétique aux maladies nerveuses, et la faculté de médec., chargée en 1782 d'examiner son mode de traitem., lui fut favorable. Son attachem. à la famille royale le fit incarcérer pend. la terreur; il s'établit depuis dans le voisinage de Paris, et mourut oublié en 1807.

CONAN, dit *Mériadec* ou *Caradog*, prince d'Albanie, né dans la Grande-Bretagne, fut créé, vers 383, duc des frontières armoricaines par le tyran Maxime, qu'il avait aidé de ses armes, et, 26 ans après, fut investi de l'autorité souveraine par les Bretons, qui venaient enfin de secouer le joug des Romains. Ce prince établit à Nantes le siége de son gouvernement, encouragea le commerce et l'agriculture dans ses états, conclut un traité d'alliance avec l'empire, et mourut vers 421, laissant pour héritiers ses trois fils, Cuil ou Huelin, Rivelin et Urbien ou Concar. Il est regardé par quelq. historiens comme la tige de tous les souverains qui régnèrent après lui en Bretagne, et c'est de l'époque de sa domination que datent les exemptions et privilèges des marches de Tifauges et de Clisson, établies par l'empereur Honorius (409), demeurées en vigueur jusqu'à la fin du dernier siècle.

CONAN I^{er}, dit *le Tors*, fils de Bérenger, comte de Rennes, prit le titre de roi de Bretagne à la mort de Salomon, dont il se prétendait héritier, et s'empara de Nantes en 990, après s'être défait de plusieurs compétiteurs; mais ceux qui restaient encore ne le laissèrent point jouir en paix de son usurpation, et, vaincu en 992, par Foulques, duc d'Anjou, il resta sur le champ de bataille. Ce fut lui qui bâtit à Nantes le château de Bouffai. — Conan II, fils d'Alain, duc de Bretagne, fut dans son bas-âge dépouillé de cette souveraineté par Eudon, son oncle et son tuteur, qui le tint enfermé pendant plus. années, et ne fut rétabli dans

ses droits qu'en 1047. Il eut de violents démêlés avec Guillaume, duc de Normandie, et mourut en 1066, tandis qu'il faisait le siége de Château-Gontier. — Conan III, dit *le Gros*, duc de Bretagne, fils d'Alain Fergent, lui succéda en 1111, unit ses armes à celles de Louis-le-Gros contre le roi d'Angleterre, Henri Ier, son beau-père, et s'opposa également à l'invasion des impériaux sur le territoire de la France. Ce prince législateur et guerrier mourut en 1148; peu de temps auparavant, il avait désavoué Noël, enfant de Mathilde, sa femme, et cette déclaration entraîna les guerres civiles qui, pendant 30 années, désolèrent la Bretagne. — Conan IV, surnommé *le Petit*, descendant du précédent par sa mère, fut reconnu duc de Bretagne vers 1155, après de longs démêlés avec Eudon, son beau-père; il eut encore à soutenir des guerres sanglantes contre plus. rivaux dont il triompha; mais il devait ses avantages aux secours qu'il avait obtenus du roi d'Angleterre, Henri II, et ce même allié le dépouilla enfin lui-même de sa souveraineté, ne lui laissant que le comté de Guingamp. Le faible et timide Conan mourut en 1171, esclave de l'Angleterre, et regretté des moines.

CONANT (Jean), théologien angl., né en 1608, au comté de Devon, d'une famille franç. d'origine, devint, en 1649, recteur du collége d'Exeter, où il avait été élevé comme boursier, puis, en 1654, profess. de théologie à Oxford, enfin vice-chancelier de cette université en 1657, et mourut en 1693, pourvu de plus. bénéfices, dont il partageait les revenus avec les pauvres. Aussi savant que modeste, Conant avait donné, dans maintes occasions, l'exemple d'une rare fermeté de conscience: requis de signer l'engagem. de fidélité au gouvernement républicain, il envoya au parlement, après quelq. délais, une déclaration qui, bien que conçue en termes mesurés, renfermait des indices non équivoques de désapprobation; elle fut acceptée nonobstant ses conditions restrictives. Plus tard, il fit partie de la commission instituée pour revoir le livre des prières; enfin, lorsque l'acte d'uniformité vint alarmer les consciences, il commença par renoncer à ses places, employa huit années à son examen, et, au bout de ce temps (1670), il se soumit, et recouvra ses places. On a de lui 6 vol. de *Sermons*; le prem. fut imprimé en 1693, in-8; les cinq autres parurent successivem. après sa mort. La *Vie* de Conant a été publ. par son fils.

CONARUS, roi d'Écosse, fils et successeur de Mogald, fut déposé par les états de son royaume après un règne de 4 ans, et mourut en prison l'an 150. Il avait été vaincu par les Romains sous la conduite de Lullius-Urbicus, qui le força à la paix après l'avoir repoussé au-delà du mur d'Adrien.

CONCA (Sébastien), peintre, né à Gaëte en 1679, élève de Fr. Solimène, vint à Rome, conduit seulement par un vif désir de voir cette capitale des arts; mais, à la vue des chefs-d'œuvre qu'elle renferme, il fut frappé des défauts de son style, et, quoique âgé de 40 ans, quitta le pinceau pour reprendre le crayon, et passa cinq années à copier principalement les tableaux de Piétro de Cortone, dont il adopta la manière. Mengs l'a jugé trop sévèrement en disant qu'il acheva la ruine de la peinture en Italie. Lanzi, plus équitable, en convenant que son coloris séduisant manquait de vérité, qu'il n'a pas dans ses compositions la simplicité des gr. maîtres, rend d'ailleurs justice aux qualités de cet artiste. Ses tableaux sont très répandus à Rome et dans les états de l'Église. Son chef-d'œuvre est la *Probatique*, à l'hôpital de Sienne. On cite encore parmi ses meilleurs ouvrages une *Assomption*, à St-Martin de Rome; le *Jonas*, à St-Jean de Latran, etc. Sébastien fut aidé dans ses travaux par son frère Jean, dont la manière facile a de l'analogie avec la sienne. Rossi a fait, *Memor. II*, l'éloge de Sébastien, qui mourut à Naples en 1764.

CONCHILLOS FALCO (Jean), peintre espagnol, né en 1641, à Valence, reçut ses premières leçons d'Étienne Marc, et se perfectionna à Madrid, sous Velasco, dont il resta l'ami. De retour à Valence, il tenta d'y établir une académ. de peinture; mais n'ayant pu obtenir la permission nécessaire, il ouvrit une école chez lui, donna des leçons à tous ceux qui se sentaient des dispositions pour le dessin. Ruiné par la guerre de la succession, il eut encore le malheur de perdre la vue, et mourut pauvre en 1711. Parmi ses tableaux les plus gracieux, on cite *sa Rencontre* avec Palomin. Velasco, près de Valence, et sa *Voiture versée*, dans laq. il était avec Velasco. Il a gravé à l'eau forte, en 1672, un *Christ* descendu de la croix, entouré de la Vierge, de St Jean et de Ste Madeleine.

CONCHYLIUS. — V. Coquille.

CONCINA (Daniel), théol. de l'ordre de St-Dominique, né dans le Frioul vers 1686, mort à Venise en 1756, avait acquis un grand crédit auprès de Benoît XIV, qui, dans plusieurs questions d'une haute importance, se détermina d'après les avis de ce modeste et savant religieux. Les journalistes de Trévoux l'ont peint sous des couleurs peu favorables, et ont censuré plus. de ses ouvrages. Les principaux sont: *Disciplina apostol. monastica*, Venise, 1739, in-4. — *Della storia del probabilismo e del rigorismo, dissert., con la difesa*, Lucques, 1743, et Pesaro, 1745, 4 vol. in-4. — *Theologia christ. dogmatico-moralis*, 1746, 12 vol. in-4. — *De sacram. absolut. impertiendâ aut differendâ recidivis consuetudinariis*, 1755, traduit en français sous ce titre: *Traité du délai de l'absolution*, 1756, in-12, précédé d'un *Éloge historiq.* de l'aut. et du *Catalogue* de ses ouvrages. — *Explication de quatre paradoxes qui ont été mis en vogue dans notre siècle* (en ital.), Lucques, 1746, traduit en franç. par le P. Dufour, Avignon, 1751, in-12. D. Sandelius a publié: *de Dan. Concinæ vitâ et scriptis commentarius*, Brescia, 1767, in-4. — Nicolas, son frère, et dominic. comme lui, mort à Venise en 1763, avait rempli avec distinction, pend. 16 années, la chaire de métaphysique dans l'université de Padoue. On a de lui plusieurs ouvr. de philosophie en latin, publ. de 1732 à 1736.

CONCORREGGIO (Jean de), méd., né à Milan,

y remplit avec succès des chaires dans différentes universités d'Italie, et mourut à Pavie en 1438. Il a laissé sur son art deux traités publ. séparém., qui ont été réunis sous ce titre : *Practica nova totius ferè medicinæ*, etc., Pavie, 1485, in-fol.; Venise, 1515, 1521, même format.

CONDAMINE (CHARLES-MARIE de LA), littérat. et géomètre distingué, né en 1701 à Paris, joignit à des qualités solides, telles que l'ardeur, le courage et la persévérance, une curiosité qui fut la cause principale de ses succès : elle lui fit d'abord embrasser le parti des armes, puis entreprendre des voyages, étudier la nature comme physicien, chimiste et astronome, rechercher les monuments de l'antiquité; enfin elle lui fit contracter une sorte de *manie d'observation*. Après avoir parcouru sur la Méditerranée les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il fut choisi par l'acad. des sciences en 1736, avec Godin, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre. Revenu en France, il s'occupa d'y faire adopter une mesure universelle, en prenant pour unité la longueur du pendule sous l'équateur; c'est ce qui plus tard, a été fait par l'adoption du système métrique; mais alors à peine fut-il écouté de quelq. savants qui pouvaient seuls comprendre l'importance de sa proposition; il fut plus heureux pour introduire en France la pratique de l'inoculation; et l'on ne peut nier que ses exemples et ses écrits n'aient contribué puissamment à faire triompher cette méthode des préjugés de la mauvaise foi. En 1757 il voulut voir l'Italie, et se rendit à Rome, où le pape Benoît XIV lui fit un accueil flatteur. Membre de l'acad. des sciences depuis trente ans, il fut admis en 1760 à l'Acad. française, où il remplaça l'évêque de Rennes, Vaureal; Buffon lui répondit en qualité de directeur. L'âge des infirmités étant venu, il les supporta avec courage, avec gaîté, conservant jusqu'à la fin ce désir d'être utile qui l'avait animé toute sa vie, et mourut en 1774. Condorcet lut son éloge à l'académie des sciences, et l'abbé Delille, son successeur à l'Acad. franç., y rappela ses talents et ses services dans un des meill. morceaux en prose qui soient sortis de sa plume. La Condamine a écrit dans plusieurs langues; ses principaux ouvrages sont : *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique-Méridionale*, Paris, 1745, in-8. — *La figure de la terre déterminée par les observat. de MM. La Condamine et Bouguer*, Paris, 1749, in-4. — *Journal du Voyage fait par ordre du roi à l'équateur, servant d'introduction à la mesure des trois premiers degrés du méridien*, 1751, in-4. — *Supplément au Journal historiq.*, 1752, in-4, 2e partie, 1754. — *Mesure des trois prem. degrés du méridien de l'hémisphère austral*, 1751, in-4. — *Histoire des pyramides de Quito*, 1751, in-4. — *Mémoires sur l'inoculation*, 2 vol. in-12.

CONDE (don JOSEPH-ANTOINE), savant espagnol, né vers 1765 à la Paraleja, province de Cuença, termina ses études d'une manière brillante à l'université d'Alcala, et se fit recevoir avocat. Les connaissances qu'il avait acquises dans les langues orientales lui firent obtenir de bonne heure une place à la biblioth. roy. de Madrid, et il sut mettre à profit les précieux MSs. arabes que possède cet établissem. L'acad. d'histoire et celle de la langue espagnole s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres. Pendant l'occupat. de l'Espagne par les Français, Conde accepta la place d'archit. du ministère de l'intérieur. Forcé de s'expatrier en 1813, il vint habiter un village près des Pyrénées, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1817, charmant par l'étude les ennuis de l'exil; il obtint alors l'autorisation de rentrer en Espagne, et fut replacé sur la liste des membres de l'acad. d'histoire qui lui rendit le titre de son antiquaire. Il était occupé de justifier cette faveur par la publication d'un ouvr. important, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1821. Outre une *trad.* en espagnol, des poésies d'Anacréon, Théocrite, Bion et Moschus, on lui doit : *Descripcion de España, hecha por xerif Aldris, conocido por el Nubiense, con traduccion y notas*, 1799, in-8 (avec le texte arabe). — *Hist. de la dominacion de los Arabes en España*, Madrid, 1820-21, 3 vol. petit in-4, traduit ou plutôt imité en franç. par de M. Marlès, Paris, 1825, 3 vol. in-8. On lui doit encore : *Memoria sobre las monedas arabes, y en especial sobre las acuñadas en España por los principes musulmanes, Mém. de l'acad. espag.* (1805, in-4). Il a laissé quelques ouvrages inédits.

CONDÉ. Nom d'une branche collatérale de la maison de Bourbon. — LOUIS Ier de BOURBON, prince de Condé, né en 1530 de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, essuya de bonne heure des humiliations qui contribuèrent à lui faire embrasser la cause des réformés; le ressentiment qu'il conserva des outrages qu'il avait reçus des Guise, ainsi que la violence naturelle de son caractère, furent la source des fautes qui ont terni sa gloire : on l'accusa d'avoir été le moteur secret de la conspirat. d'Amboise, mais il se justifia complétem. Il n'en fut pas de même du reproche qu'on lui fit d'être entré dans de coupables intrigues, dont le but était d'expulser les Guise du royaume; et, condamné à mort, on ne sait ce qui serait advenu si la courte maladie qui enleva François II n'eût changé la face des affaires. Condé, l'un des plus vaillants capit. de son temps, l'idole de ses soldats, et non moins célèbre par ses intrigues que par ses exploits, avait fait ses prem. armes en Piémont en qualité de volontaire sous le maréchal de Brissac; il périt à la bataille de Jarnac (13 mars 1569), lâchement assassiné par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, après avoir rendu ses armes que les nombreuses blessures dont il était couvert lui permettaient à peine de soutenir. Pérau a donné son *Hist.*, t. XIII des *Vies des hommes illustres de France*. On a, sous le titre de *Mémoires de Condé*, un recueil de pièces dont la meill. édition est celle de 1743, Londres (Paris), 6 vol. in-4, avec des notes de Secousse, et un supplément par Lenglet-Dufrénoy. — CONDÉ (Henri Ier de BOURBON, prince de), son fils, né en 1552 à la Ferté-sous-Jouarre, après

la mort de son père rejoignit l'amiral Coligni, chef de l'armée protestante, et servit avec distinction sous ses ordres. Échappé aux massacres de la St-Barthélemi, il passa en Allemagne, d'où il ramena des renforts au duc d'Alençon, et mourut en 1588, empoisonné par ses domestiques, trois ans après l'excommunication lancée contre lui par le pape Sixte V. Charlotte de la Trémouille, sa femme, soupçonnée d'avoir conseillé ce crime, fut mise en accusation; mais Henri IV fit jeter au feu les pièces du procès, et un arrêt du parlement la déclara innocente. — Henri II de Bourbon, prince de Condé, fils du précédent, né en 1588 à St-Jean-d'Angely, fut marié par Henri IV à Charlotte de Montmorenci, qu'il crut devoir dérober aux attentions du roi, et avec laq. il s'enfuit à Bruxelles, puis en Italie, d'où il ne revint qu'après la mort de Henri IV. Enfermé à la Bastille, puis à Vincennes, par ordre de la reine, contre laquelle il tramait sans fin de nouvelles cabales, il obtint, en 1619, avec sa mise en liberté, un commandem. en Languedoc contre les protestants : dès-lors sa conduite fut celle d'un sujet fidèle et d'un bon génér.; il rendit d'importants services à la régente, qui l'avait admis à son conseil, et mourut en 1646. Voltaire a dit de ce prince que sa plus gr. gloire est d'avoir été le père du grand Condé (*v.* l'article suivant).

CONDÉ (Louis II de BOURBON, prince de), surn. *le Grand*, premier prince du sang, connu sous le nom de duc d'Enghien, naquit à Paris le 8 sept. 1621, et fit ses prem. études chez les jésuites, à Bourges. A 22 ans il livra, contre l'avis de son conseil, la fameuse bataille de Rocroi aux Espagnols, dont alors l'infanterie passait pour la plus redoutable de l'Europe; et, malgré le désavantage de la position et du nombre, il les défit complétement (19 mai 1643). Appelé en Allemagne l'année suiv. par les revers de l'armée, commandée par Turenne, il rend la confiance aux soldats, et ramène la victoire dans leurs rangs : c'est sous les murs de Fribourg, qu'ayant remarqué l'hésitation des soldats, il jeta, dit-on, son bâton de commandement dans les retranchem. ennemis, et marcha ensuite pour le reprendre. La victoire de Northingen, la prise de Dunkerque, venaient de donner un nouv. lustre à sa gloire. L'envie s'éveille, et le duc d'Enghien, enlevé à des soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres, est envoyé en Catalogne, où, pour la première fois, la victoire se montre infidèle à ses drapeaux sous les murs de Lérida. Il ne tarda pas à être rappelé en Flandre, et la victoire de Lens qu'il remporta sur l'archiduc Léopold (20 août 1648), décida la paix avec l'Allemagne. Cependant la haine des grands et du peuple éclataient hautement contre Mazarin; Condé, qui s'était permis des railleries très vives sur son administration, rappelé à la cour, fut arrêté et conduit successiv. à Vincennes, à Marcoussy, puis au Hâvre, où il demeura enfermé pendant treize mois. Égaré par ses ressentim., à peine mis en liberté, il oublia que, s'il n'était pas coupable, il allait le devenir, en faisant peser sur sa patrie la vengeance qu'il voulait tirer de la cour. Paris fut le théâtre d'un combat entre les troupes royales commandées par Turenne, et l'armée de la Fronde sous les ordres de Condé (2 juillet 1652); il faillit être fait prisonnier, et, en passant dans les rangs espagnols pour se soustraire au châtiment qu'il avait encouru par sa prem. faute, Condé n'y fut point suivi par la fortune. La paix des Pyrénées (1660) vint lui assurer l'oubli de ses torts; il témoigna au roi la sincérité de son repentir par ses brillants exploits dans la conquête de la Franche-Comté en 1665, puis dans la campagne de Hollande en 1672. La sanglante bataille de Senef marqua le terme de ses hauts faits. Tourmenté par les douleurs de la goutte, il prit sa retraite en 1675, se retira à Chantilly, solitude charmante que son goût exquis sut encore embellir, et mourut à Fontainebleau le 11 déc. 1686, dans de gr. sentim. de piété. Pendant le cours de ses campagnes, Condé n'avait reçu qu'une seule blessure; et pourtant il ne fut jamais moins prodigue de son sang qu'il ne l'a été parfois de celui de ses soldats. Son *Oraison funèbre* fut prononcée par Bourdaloue et Bossuet, dont ce morceau est le dern. chef-d'œuvre; il est digne de remarq. que c'est dans cet éloquent panégyrique que l'on trouve la peinture la plus vive et en même temps la plus exacte de la mémorable bataille de Rocroi. Les historiens n'ont pas manqué à ce héros, protecteur de Racine, de Boileau et de Molière. Des nombreux écrits qui le concernent, l'un des plus intéressants est son *Histoire* par Désormaux, Paris, 1766-68, 4 vol. in-12. Sa *Vie*, écrite par Turpin, forme les t. XXIV et XXV des *Vies des hommes illustres de France;* mais l'ouvr. le plus curieux qu'on ait sur ce prince est l'*Essai sur la vie du grand Condé*, par Louis-Joseph de Bourbon, son 4e descendant, Paris, 1806, in-8, réimprimé en 1820, par Sevelinges, dans le 1er vol. des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Condé.* — Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, son fils et son élève, né en 1643, mort en 1709, avait partagé le sort de son illustre père, auq. il sauva la vie à la bataille de Senef (celle où il eut le poignet cassé d'un coup de pistolet), en aidant le comte d'Ostain à le replacer sur son cheval : son exploit le plus brillant est la prise de Limbourg (1675), dont il se rendit maître après huit jours de tranchée ouverte. Sur la fin de sa vie, il fut sujet à des vapeurs qui le rendirent la fable des courtisans.

CONDÉ (Louis-Joseph de BOURBON, prince de), gr.-maître de France, colonel-général de l'infant., né en 1736 à Chantilly, fils unique du duc de Bourbon, fit ses prem. armes dans la guerre de sept ans, et remporta la brillante victoire de Johannesberg (1762), sur le prince hérédit. de Brunswick, dont les canons ornèrent le château de Chantilly. Quoiqu'il comprît la nécessité des réformes demandées par l'opinion publiq., et qu'il fût disposé personnellement à tous les sacrifices, il signa le mém. dans lequel les princes protestaient contre toute atteinte qui pourrait être portée à leurs

prérogatives, et quitta la France le 17 juill. 1789 avec sa famille, ainsi qu'un grand nombre de gentilshommes, qui, plus tard, formèrent sous ses ordres l'armée *de Condé*. De cette époque la carrière militaire, rouverte pour ce prince, présente une série de faits qui se rattachent à toute une période historique, celle des guerres que la France eut à soutenir contre les puissances coalisées en faveur de la cause monarchique. Au licenciem. de son armée, le prince de Condé vint chercher et trouva le repos d'une vie privée en Angleterre, dans l'abbaye d'Anesbury. Rentré en France à la restauration, il redevint colonel-général de l'infanterie française, accompagna le roi à Gand pendant les *cent-jours*, et mourut à Chantilly le 13 mai 1818, dans les sentiments d'une piété fervente. Sa dépouille mortelle repose à St-Denis; son oraison funèbre fut prononcée par M. l'abbé Frayssinous. C'est de ce prince qu'est l'*Essai sur la vie du gr. Condé* (*v.* l'art. précédent). — BOURBON-CONDÉ, (*Louise*-Adélaïde de), sa fille, née en 1757 à Chantilly, fut nommée, en 1786, abbesse de Remiremont, pendant la révolution, suivit le sort de sa famille, et, de retour en France, obtint en 1816 la permission de se retirer au Temple, où elle fonda l'association des Sœurs du St-Sacrement. C'est là qu'elle termina sa vie le 10 mars 1824.

CONDÉ. — V. BOURBON, CLÈVES (Marie de) et MONTMORENCI.

CONDILLAC (ÉTIENNE BONNOT, abbé de), l'un des plus célèbres philos. du 18e S., né en 1715 à Grenoble, était frère de Mably. D'un caractère sérieux, il réfléchit de bonne heure à la cause de nos erreurs, et la trouva dans l'ignorance où nous étions de nos facultés intellect. et de la manière dont elles opèrent. Ses prem. ouvr. lui firent une grande réputation; il fut nommé précepteur de l'infant duc de Parme; remplaça, en 1768, l'abbé d'Olivet à l'Académie franç., où il ne parut que pour prononcer son discours de récept., et mourut en 1780, dans sa terre de Flux, près de Beaujenci. Ami de la retraite, joignant à beauc. de savoir un esprit droit et un caractère solide, il eut pour principe l'utilité, et pour règle la sagesse dans les nombreux travaux auxquels il a consacré sa vie. C'est surtout comme métaphysicien qu'il s'est rendu célèbre; et s'il fut devancé par Locke (auq. on a prétendu, sans assez de justice, qu'il avait emprunté tout le fond de sa méthode), on ne lui doit pas moins d'avoir su présenter, dans le développement d'un système analogue, des applicat, aussi neuves qu'importantes et lumineuses. Ses princip. ouvrages sont : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746, 2 vol. in-12. — *Traité des systèmes*, 1749, 2 vol. in-12. — *Traité des sensations*, 1754, 2 vol. in-12. — *Cours d'études*, 1755, 13 vol. in-8; cet ouvrage, composé pour l'instruction de l'infant de Parme, renferme une *Gramm.*, *l'Art d'écrire*, *l'Art de raisonner*, *l'Art de penser*, et une *Hist. générale des hommes et des empires*. Ses *OEuvres complètes*, publ. à Paris en 1798, 23 vol. in-8, contiennent quelques écrits posthumes, entre autres, la *Logique* et la *Langue des calculs*. L'édition de 1803 et ann. suiv., 32 vol. in-12, renferme plus. ouvrages mal à propos attribués à cet écriv. Celle de Paris, 1821-25, 16 vol. in-8, est bien exécutée.

CONDIVI (ASCANIO), peintre, né vers 1520 dans la marche d'Ancône, élève de Michel-Ange, serait à peine connu s'il n'avait écrit une *Vie* de son maître imprimée à Rome, 1553, in-4, dix ans av. la mort de Michel-Ange. Cette prem. édition est fort rare. L'ouvrage a été reprod. avec des notes, Florence, 1746, in-fol., et récemment, Pise, 1823, in-8.

CONDORCET (MARIE-JEAN-ANT.-NIC. CARITAT, marquis de), l'un des plus célèbres philosophes de la fin du 18e S., né à Ribemont près de St-Quentin le 17 septembre 1743, fut élevé au collége de Navarre par les soins de son oncle, év. de Lisieux, et se livra aux sciences avec un tel succès que, n'ayant pas encore 16 ans, il obtint les suffrages de d'Alembert, Clairault, et Fontaine, devant lesquels il soutint une thèse de mathémat. Entré dans le monde sous les auspices de la Rochefoucauld, il poursuivit l'étude des mathématiques avec ardeur, et publia successivement différents écrits qui le firent admettre en 1769 à l'académie des sciences, dont plus tard il fut nommé secrétaire perpétuel à la place de Grandjean de Fouchy. Il concourut en 1776 pour l'*Éloge* du chancelier de Lhôpital; l'année suivante il remporta le prix à l'acad. de Berlin, sur la théorie des comètes : ce ne fut qu'en 1782 qu'il fut admis à l'Acad. française, où il remplaça Saurin. Ami de Voltaire, de Turgot, de d'Alembert, il se trouvait lié avec les hommes les plus influents lorsqu'éclata la révolut. Il l'avait dès long-temps pressentie, et peut-être contribua-t-il à lui imprimer ce mouvem. dont plus tard la violence, qu'alors il était loin de prévoir, lui réservait une fin si déplorable. Nommé député de Paris à l'assemblée législative, puis par le départem. de l'Aisne à la convention, il vota, dans le procès du roi, l'appel au peuple, le sursis, et « la peine la plus grave qui ne fût pas la peine de mort (la déport.). » Membre du comité de constitution, il venait d'en rédiger un plan et de le faire adresser aux départements, lorsqu'arriva la révolution du 31 mai. Dénoncé et poursuivi comme complice de Brissot, il trouva pendant 8 mois un généreux asile chez une dame Verney, dont il craignit de compromettre la vie par un plus long séjour dans sa maison. Après avoir terminé son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, il sortit de Paris dans l'intent. de se réfugier chez un de ses anc. amis (Suard), qu'il ne put rencontrer. Il passa plus. nuits caché dans des carrières; mais forcé d'en sortir pour chercher des aliments, il fut arrêté et conduit au Bourg-la-Reine, où on le plongea dans un cachot : le lendemain 28 mars 1794, il y fut retrouvé sans vie; il avait fait usage d'un poison actif que depuis long-temps il portait sur lui. Ses *OEuvres politiq.* ont été publ. en 1804, Paris, 21 vol. M. Fayolle a publié dans le *Magasin encyclopédique* de 1812 et 1814, et dans le *Mercure de France*, décembre 1812, quelq. morceaux inédits

de Condorcet. Ses principaux ouvrages de mathématiques sont : *Du calcul intégral*, 1765, in-4 — *Du problème des trois corps*, 1767, in-4. — *Essai d'analyse*, 1768, in-4. — *Lettres à d'Alembert sur le système du monde*, 1768, in-4.—*Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, 1785, in-4, refondu avec de nombreuses addit. sous le titre d'*Éléments du calcul des probabilités*, 1804, in-8. A. Diannyère et S.-F. Lacroix ont publié chacun une notice sur la vie et sur les ouvrages de Condorcet. — Sophie de Grouchy, sa femme, née à Paris en 1758, partagea les opinions, ou plutôt les convictions politiques de son mari, fut jetée dans les prisons de la terreur, n'en sortit qu'après le 9 thermidor, passa les dernières années de sa vie dans les pratiques d'une active bienfaisance, et mourut à Paris le 6 septembre 1822. On lui doit la traduction de la *Théorie des sentiments moraux*, etc., d'A. Smith, 1798, 2 vol. in-8, suivie de huit *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis, son beau-frère.

CONDREN (Charles de), second général de la congrégation de l'Oratoire, né en 1588 à Vaubuin, près de Soissons, était fils d'un gouvern. de Monceaux, qui l'avait destiné à la carrière des armes; mais au moment de partir pour rejoindre son régiment, il tomba malade, et son père cessa de s'opposer à sa vocation pour l'état ecclésiastique. Il entra dans la congrégation naissante du P. Berulle, qui le choisit pour son directeur et l'établit supérieur de la maison de St-Magloire. Doué d'une modestie égale à sa piété, il refusa le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims et celui de Lyon, et mourut à Paris en 1641, confesseur de Gaston d'Orléans. On a de lui des *Lettres* et des *Disc.* sur différents sujets de piété, Paris, 1643, 2 vol. in-8. — *Idée du sacerdoce et sacrifice de J.-C.*, Paris, 1677, in-12, plus. fois réimpr. La *Vie* du P. Condren a été écrite par le P. Amelotte et par Caraccioli.

CONEGLIANO (César de), peintre, contempor. du Titien, ne doit pas être confondu avec J.-B. Cima, égalem. connu sous le nom d'*Il Conegliano*. César se distingua par la correct. du dessin et l'expression des physionomies : Venise possède de lui un tableau représentant la *Cène*, qui suffit pour le placer au rang des prem. peintres de son siècle.

CONESTAGGIO (Jérôme-Franchi de), histor., né à Gênes d'une famille noble, successiv. secrét. du cardinal Sforce, chapelain de Philippe III, év. de Nardo et archev. de Capoue, mourut en 1635. Il est auteur des ouvrages suivants : *Dell' unione del regno di Portogallo alla corona di Castiglia*, Gênes, 1585, in-4, souvent réimpr.—*Istorie delle guerre della Germania inferiore*, Venise, 1614, in-4, etc.

CONFÉDÉRATION GERMANIQUE. Cette confédération, appelée d'abord confédération du Rhin, est la réunion de plus. états dépendant de l'empire germanique, et qui, en vertu d'un traité fait à Munich le 25 juillet 1806, entre les divers souver. qui les gouvernaient, furent déclarés indépend., et prirent le nom d'*États confédérés du Rhin*, sous la protect. de l'emper. des Français. Les membres de cette confédération étaient le gr.-duc de Francfort; les rois de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, de Westphalie; les grands-ducs de Bade, de Berg et Clèves, de Hesse-Darmstadt, de Wurtsbourg, de Nassau-Usingen et Weilbourg; les princes de Hohenzollern-Hechingen et Sigmaringen, d'Isembourg-Birnstein, Liechenstein, Leyen; les ducs de Saxe-Weimar, Gotha, Meinungen, Hildburghausen, Cobourg-Saalfeld; les princes d'Anhalt-Dessau, Anhalt-Bernbourg, Anhalt-Goëthen, Lippe-Detmold, Lippe-Schaumbourg, Reuss-Greitz, Reuss-Schleitz, Reuss-Ebersdorf, Reuss-Lobeinstein, Schwartzbourg-Sundershausen, Schwartzbourg-Rudolstadt, Waldeck; et des ducs de Mecklembourg-Schwerin, Mecklembourg-Strélitz.

CONFORTI (François), né en 1743 à Calvanico dans le roy. de Naples, embrassa l'état ecclés. et ouvrit une école de droit civil et canonique dans la capitale. Il fut successiv. professeur d'histoire à l'université, théologien de la cour et censeur royal. Tanucci l'engagea, au nom du roi, à défendre les droits de la couronne contre les prétentions du St-siége. Il écrivit de nouveau sur le même sujet, du fond de sa prison, où il avait été enfermé en 1799, après la chute de la républ. parthénop., dont il avait été le représent. On lui avait garanti la vie; mais le jour même qu'il remit son travail, il fut livré au bourreau. Il a publié des *Institut. théol.*, Naples, in-4; l'*Anti-Grotius*, ibid., 1780, 2 vol. in-8.

CONFUCIUS, ou plutôt Koung-Tzee, le plus illustre philosophe chinois, surnommé par ses compatr. *le St Maître*, *le Sage par excellence*, naquit l'an 551 avant l'ère chrétienne, dans le royaume ou principauté de *Lu*, dont son père était gouverneur. Ses progrès rapides et la gravité précoce qu'il fit remarquer dans ses mœurs et ses manières, annoncèrent un enfant extraordinaire. A 17 ans il égalait déjà les plus habiles lettrés dans la connaissance des rites et des usages de la haute antiquité : devenu mandarin dans la principauté où il avait pris naiss. (aujourd'hui province de Chan-tong), il quitta cet emploi à la mort de sa mère, conformément à une ancienne loi, mais tombée en désuétude; se renferma dans l'intér. de sa maison pour y passer les trois années de deuil, et employa ce temps à réfléchir sur les lois éternelles de la morale, se proposant de consacrer sa vie à l'instruction de ses concitoyens. Il visita dans ce but les différentes souverainetés qui partageaient alors l'empire, s'efforçant d'y répandre sa doctrine, et revint dans sa patrie, où il fonda une école qui fut fréquentée par un grand nombre de disciples. Sa réputat. de sagesse le fit appeler à la cour du souverain de Lu. S'appliquant aussitôt à réformer les habitudes vicieuses du peuple, il ranima l'agriculture, régla les subsides et la manière de les percevoir, et porta les mêmes réformes dans la justice, dont il fut déclaré le chef suprême. La prospér. du royaume de Lu alarma les princes voisins; ils craignirent qu'un état où régnaient les lois et les bonnes mœurs ne devînt trop puissant et capable de

tout entreprendre. Le roi de Tsi, dont les terres confinaient avec celles de Lu, résolut de ruiner l'ouvr. de Confucius. Il envoya, sous le prétexte de renouveler d'anc. traités, un ambassadeur auprès du roi de Lu; et ce prince d'un caractère léger, séduit par une troupe de jeunes filles pleines de grâce et de talents agréables que l'envoyé avait amenées à sa suite, ne voulut plus s'occuper que de fêtes, de spectacles et de danses. En vain Confucius tenta de s'opposer à ces désordres en rappelant ses préceptes et en faisant parler les lois : il ne fut point écouté, et le roi lui fit défendre de paraître en sa présence. Le philosophe disgracié se retira, suivi de ses disciples, dans le royaume de Ouei, et y demeura dix ans, uniquement occupé de continuer ses ouvr., d'instruire ses disciples, de répandre sa doctrine, quelquef. bien accueilli, recherché, plus souvent en butte à la persécution qui allait jusqu'à menacer sa vie, éprouvant les dern. extrémités de la misère, endurant la faim et manquant d'asile. Confucius, âgé de 68 ans, rentra enfin dans sa patrie, y vécut en homme privé, mit la dernière main à ses immortels écrits, et mourut en l'an 479 avant J.-C. Les Chinois lui sont redevables d'avoir épuré et mis en ordre leurs livres canoniques; il expliqua les *Koua* de Fou-hi, fit des commentaires sur le *Li-ki*, corrigea le *Che-king*, et composa les ouvrages qui ont pour titres *Chou-king* et *Tchun-Tsieou*. Le *Chou-king*, le plus beau livre et le plus révéré de tous ceux qui ont paru en Chine, a été trad. en français par le P. Gaubil, Paris, 1770, in-4. On attribue encore à Confucius deux autres ouvr. : le *Ta-hio* (la gr. science), et le *Tchong-yong* (l'invariable milieu). Le premier a été traduit ou plutôt paraphrasé en latin par le P. Ignace de Costa, et le second par le P. Intorcetta. La traduction du P. de Costa, augm. par les PP. Couplet, Herdtreich et Rougemont, a paru sous le titre de *Confucius, Sinarum philos.*, Paris, 1687, in fol. La trad. du *Tchong-yong* est insérée dans le t. XI de la collection de Melch. Thevenot, sous le titre de *Sinarum scientia politica moralis*. Le livre intitulé : *la Morale de Confucius, philosophe de la Chine*, Amsterdam, 1688, in-8, n'est qu'un extrait de ces divers ouvr. On les retrouve avec des comment. dans l'ouvr. intitulé : *Sinensis imperii lib. classici VI*, Prague, 1711, in-4, par le P. Noël, trad. par l'abbé Pluquet, sous le titre de *Livres classiq. de l'empire de la Chine*, Paris (Didot), 1784-87, 7 vol. in-18. *L'invariable milieu* a été trad. en français par Abel Rémusat, 1817, gr. in-4. G. Pauthier a donné récemment la traduct. franç. du *Ta-hio*, Paris, 1837, in-8. Elle est accompagnée d'une nouvelle version latine littér. et du texte chinois en regard.

CONGALL I^{er}, roi d'Écosse, succéda à Constantin I^{er} en 478, et s'appliqua, suiv. les anc. chroniq. et les romans de chevalerie, à réformer les mœurs de ses sujets, et à mettre un terme à leurs brigandages. Il mourut en 500. — CONGALL II, success. d'Eugène III, monta sur le trône d'Écosse en 558, rivalisa d'austérités avec les moines, qui menaient à cette époque une vie de mortification et de pénitence, enrichit les églises, secourut les Bretons contre les Saxons, et mourut en 568. — CONGALL III, successeur d'Achaïus, mourut en 814.

CONGOLITAN, général gaulois, commandait, avec Anéroest, la confédération des divers peuples connus sous la dénomination de *Gessates*. Les nations celtiques établies en Italie, et que les Romains voulaient expulser de leur territoire, ayant demandé du secours aux Gessates, Congolitan passa les Alpes l'an de Rome 529, et dans une première bataille défit complétement l'armée envoyée à sa rencontre; mais une seconde armée s'avançait, et les chefs gaulois résolurent de se retirer pour mettre à couvert leur butin. Vaincu dans leur retraite, Congolitan tomba dans les mains du consul C. Attilius Régulus, dont il orna le triomphe, et mourut dans les fers.

CONGRÈVE (GUILLAUME), célèbre poète dramatique anglais, né en 1672, fut d'abord destiné par son père à l'étude des lois; mais un penchant naturel l'entraîna vers la poésie, et dès l'âge de 17 ans il annonça, dans un roman intit. : *Incognita*, un goût prononcé pour l'art dramatique. A 20 ans il composa sa prem. comédie, *le Vieux Garçon* (*the old Batchelor*), jouée en 1693, et qui fit regarder son auteur comme l'espérance de la scène. Cette pièce fut suivie de quelques autres qui ne sont point exemptes de défauts, mais où l'on trouve aussi des beautés de premier ordre, un dialogue spirituel, et la peinture fidèle des mœurs. La dernière, *le Train du monde*, n'ayant pas eu le succès qu'elle méritait, Congrève, dégoûté du théâtre par les critiques des journalistes, abandonna la carrière dramatique à l'âge de 25 ans, et n'entreprit dès-lors aucun ouvr. de longue haleine, se bornant à des compositions légères, à des traduct., des imitations en vers de Juvénal, d'Horace, d'Ovide, etc. Une existence brillante qu'il devait à des places honorables et lucratives lui permit de tenir un rang dans le monde, et il était peu flatté du titre d'auteur. Voltaire, étant en Angleterre, alla rendre visite à Congrève, alors retiré à la campagne, et lui témoigna le plaisir qu'il avait de se trouver avec un homme de lettres d'un mérite aussi distingué. « Monsieur, répondit Congrève, je suis un simple gentilhomme, plus occupé à cultiver ses terres que le champ de la littérature. — Monsieur, répliqua Voltaire, si vous n'étiez qu'un simple gentilhomme, je n'aurais pas aujourd'hui l'honneur de vous voir chez vous. » Congrève mourut à Londres en 1729. La meilleure édit. de ses *OEuvres* est celle de Baskerville, Birmingham, 1761, 3 vol. in-8, fig. Quelq.-unes de ses pièces ont été trad. en franç.

CONNAN (FRANÇOIS de), juriscons., né à Paris dans le 16^{e} S., fut maître des requêtes sous François I^{er}, et mourut à Paris en 1551, âgé de 43 ans. Il a laissé des *Commentaires sur le droit civil*, en IV livr., Paris, 1553, 2 vol., réimpr. en 1662, à Bâle, avec l'éloge de l'aut. par L. Leroy.

CONNOR (THORDHELVACH OU TURLOGH O'), de la

dynastie des rois particuliers de la Conacie, en Irlande, né en 1088, entreprit d'étendre sa suprématie sur les autres royaumes de cette île, eut de longues guerres à soutenir pour y parvenir, notamment contre Mortogh-o'Brieu, et mourut en 1156. Il eut le surnom de *Grand ;* et, suiv. les historiens irlandais, il mérita ce titre, autant par ses exploits guerriers que par sa politique, son amour pour la justice, sa piété et ses talents administrat.

CONNOR (Bernard o'), médecin, né dans le comté de Kerry, en Irlande, vers 1666, acheva ses études à Montpellier et à Paris, et devint à l'âge de 28 ans prem. médec. du roi de Pologne, Sobieski. De retour en Angleterre, après quelques années de séjour à Varsovie, il professa l'économie animale à Oxford, fut nommé membre de la société royale et du collége des médec. de Londres, et mourut prématurément en 1698. On a de lui : *Recueil de traités ou Dissertations lat. sur différ. sujets de médecine et d'hist. nat.*, Oxford, 1695, in-8.—*Evangelium medici, seu medicina mystica de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis*, etc., Londres, 1697, in-8, ouvr. singulier, et dont cette édit. est préférée à celle d'Amsterdam, 1699, in-8. — *Lettres sur la Pologne* (en anglais), Londres, 1698, 2 vol. in-8. Mitzler de Kolof a publ. en Allemagne une édit. des *Œuvres d'o' Connor*. Ce médecin, né catholique, avait embrassé la religion protest., et reçut en mourant l'eucharistie d'un ministre de cette même communion, et l'extrême-onction d'un prêtre catholique.

CONON, célèbre général athénien dans le 4e S. av. J.-C., remporta plus. avantages sur les Lacédémoniens; mais la flotte d'Athènes ayant été détruite par Lysandre, il se rendit près du roi de Perse, qui le nomma général en chef de ses forces navales, et lui fournit les moyens d'équiper une escadre avec laquelle il battit les Lacédémoniens près de Gnide. Cette victoire leur fit perdre l'empire de la mer. Conon revint alors à Athènes, dont il fit rétablir les murs ainsi que ceux du Pyrée avec l'argent qu'il rapporta de son expédition. Les Lacédémoniens, pour se venger, l'accusèrent de vouloir enlever l'Ionie et l'Éolide aux Persans. Il fut arrêté; mais étant sorti de sa prison, il se réfugia dans l'île de Chypre, où il mourut vers l'an 390 avant J.-C. — Un astronome de ce nom, né à Samos, fut lié avec Archimède, qui lui envoyait des problèmes à résoudre. On dit que ce fut lui qui nomma *Chevelure de Bérénice* la constellat. connue depuis sous cette désignation, en l'honneur de la sœur et épouse de Ptolémée-Évergète.

CONON, écrivain grec qui paraît avoir vécu sous Auguste, est auteur d'un recueil de 50 narrations mythol. et historiq., extrait de div. écriv. anciens, et dont Photius a donné un abrégé dans sa *Bibliothèque*. Elles ont été imprim. avec une version lat., mais peu correctement, dans les *Historiæ poeticæ scriptores*. M. Kanne en a publié une meilleure édition (gr. et lat.), avec les notes de Heyne, Goettingue, 1798, in-8; et L.-H. Teucher une autre égalem. estimée, Leipsig, 1802, in-8. La trad. franç. de l'abbé Gedoyn, tome XIV des *Mém. de l'académie des Inscript.*, passe pour peu fidèle.

CONON, pape, né en Sicile, succéda en 685 à Jean V, et mourut en 688. Les histor. disent que c'était un vieillard vénérable, simple, paisible, étranger à toutes les factions, mais ayant peu d'expérience dans les affaires. Il fut trompé par un diacre, nommé Constantin, qui commit de grandes exactions en Sicile.

CONQUISTA (Don Vasco, comte de La), génér. espagnol, né en 1730, entra de bonne heure dans la marine, et s'éleva par ses talents et ses services aux prem. grades. Gouverneur de Buénos-Ayres, il fit en 1770 une descente dans l'île Falkland et enleva le fort Egmont aux Anglais. Cet exploit lui mérita le surnom par lequel il est connu, et qui lui fut donné par Charles III. Nommé en 1776 gouverneur des Philippines, il y encouragea l'agriculture et l'industrie, et les mit à l'abri des attaques des Anglais pendant la guerre d'Amérique. Il accueillit avec une grande distinction, à son passage, le célèbre La Peyrouse, et lui donna d'utiles renseignements. Il fut depuis capitaine-général des royaumes de Valence et de Grenade, et mourut à Malaga en 1805.

CONRAD (St), évêque de Constance au 10e S., était fils d'Henri, duc de Bavière, et fut élu en 934. Il donna tous ses biens à sa cathédrale et aux pauvres, fit trois pélerinages à Jérusalem, et mourut en 976. Le pape Calixte II le canonisa vers l'an 1120. On trouve le recueil des actes qui lui sont attribués, dans la *Chronique de Constance*, et sa *Vie* a été publiée par Leibnitz dans les *Scriptores Brunswicenses*.

CONRAD Ier, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie ou d'Allemagne en 912, après la mort de Louis IV, au refus et par l'avis d'Othon, roi de Saxe. Son règne fut troublé par des révoltes continuelles dont les chefs étaient Henri, fils d'Othon, et Arnould, duc de Bavière, qui, forcé de chercher un asile chez les Hongrois, les amena en Allemagne pour venger sa querelle. Conrad, dans un combat qu'il leur livra, reçut une blessure dont il mourut en 918, à Quedlimbourg, après avoir désigné pour son success. ce même Henri de Saxe, qui s'était révolté contre lui.

CONRAD II, dit *le Salique*, fils de Henri, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie en 1024, après la mort de Henri II, et eut une longue guerre à soutenir contre les princes de sa propre famille; après avoir pacifié l'Allemagne, il vint se faire couronner roi d'Italie à Milan, puis empereur à Rome, en présence de Canut, roi d'Angleterre, et de Rodolphe, roi de Bourgogne. Neveu de Rodolphe par sa femme, à la mort de ce prince (1032), il réunit la Bourgogne à ses autres états; mais il eut à disputer cette succession pendant 5 ans contre Eudes, comte de Champagne, qui fut tué dans une bataille en 1037. Conrad était alors occupé d'apaiser les troubles de l'Italie; la peste l'obligea de ramener son armée en Allemagne, en 1038, et il mourut l'année suiv. à Utrecht.

CONRAD III, empereur, fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, né en 1093, fut élu après la mort de Lothaire II, en 1138, et soutint une longue guerre avec Henri-le-Superbe, duc de Saxe et de Bavière. Il se croisa ensuite pour la Terre-Sainte, assiégea vainement la place de Damas, et, de retour en Allemagne, mourut à Bamberg en 1152.

CONRAD IV, emper., né en 1228, fils de Frédéric II, fut couronné roi des Romains en 1237, et prit le titre d'empereur en 1250, aussitôt qu'il eut appris la mort de son père. Il passa l'année suiv. en Italie pour se mettre en possession de ses états, et malgré les obstacles qu'il rencontra, surtout de la part du pape Innocent IV, implacable ennemi de sa famille, il s'empara de Naples, après un long siége. Il se disposait à revenir en Allemagne combattre Guillaume, comte de Hollande, qui lui disputait le trône impérial; mais il mourut subitem. en 1254. Son frère naturel, Mainfroi, fut accusé de l'avoir fait empoisonner. Cet emper. est le père de l'infortuné Conradin.

CONRAD, roi de la Bourgogne-Transjurane, surn. *le Pacifique*, eut une seule guerre à soutenir pendant son règne, et la termina heureusement en mettant aux prises les Hongrois et les Sarrasins, qui menaçaient d'envahir ses états. Conrad mourut en 994.

CONRAD, d'abord précept. de l'emper. Henri IV, puis évêque d'Utrecht en 1075, n'est guère connu que par son zèle en faveur de son ancien disciple, contre le pape Grégoire VII. Il mourut assassiné en l'an 1099, dans son palais épiscopal. On lui attribue divers écrits, publiés avec l'*Apologie* de Henri IV, Hanau, 1611, in-4.

CONRAD, marquis de Monferrat, né dans le 12e S., fils de Guillaume III, fit ses prem. armes en Italie, en combattant pour le pape contre l'empereur Frédéric II, partit ensuite pour la Terre-Sainte, prêta (chemin faisant) le secours de son bras à l'empereur grec Isaac-l'Ange pour apaiser une révolte de ses sujets, et rétablit l'ordre dans la capitale du Bas-Empire. Arrivé en Palestine, Conrad défendit vaillamment la place de Tyr, assiégée par Saladin, se fit donner la souveraineté de cette ville, et refusa plus tard de la rendre à Lusignan. Ce refus entraîna de gr. débats, au milieu desquels Conrad fut poignardé en 1190, par deux émissaires du *Vieux de la Montagne*, auquel il avait refusé de rendre un navire dont les Tyriens s'étaient emparés.

CONRAD, surnommé par les Italiens *Mosca in Cervello*, l'un des plus vaillants capitaines des empereurs Frédéric Ier et Henri VI, reçut, en récompense de ses services dans les guerres des Deux-Siciles contre les Normands, du prem. de ces princes, la principauté de Ravenne et le marquisat d'Ancône; du 2e, le duché de Spolette et le comté d'Assise; mais toutes ces terres lui furent enlevées en 1198, par le pape Innocent III.

CONRAD *de Lichtenau*, connu sous le nom d'*Abbas urspergensis*, abbé d'Ursperg en 1225, mérita par ses talents d'être admis dans les conseils de l'emper. Frédéric II, et mourut en 1240. Il passe pour l'auteur d'*Ursperg. chroniq.*, ou du moins de la partie qui contient l'histoire de son temps. Cette chronique, fort importante pour les affaires d'Allemagne, a été impr. pour la prem. fois par les soins de Peutinger, Augsbourg, 1515, in-fol. Les édit. suiv. contiennent différ. additions.

CONRAD, dit *le Philosophe*, savant bénédictin, mort en 1241, est auteur d'une *Chronique* de l'abbaye de Scheuern (*Chronicon Schirense*), Ingolstadt, 1623, et Strasbourg, 1716, in-4. J. Aventin, dans ses *Annales de Bavière*, fait l'éloge de Conrad, et donne la liste de quelq. autres ouvr. de sa composit.—Un autre CONRAD, évêque allem., est auteur d'un chronique intitulée: *Chronicon vetus rerum moguntinarum*, où se trouvent des détails assez curieux sur les événements qui ont eu lieu à Mayence et en Allemagne, de 1140 à 1251, publ. par Helwich, Francfort, 1530, in-12: elle a été reprod. depuis dans les différents corps des histor. d'Allemagne.

CONRAD *d'Hochstadt*, archevêque de Cologne dans le 13e S., fut presque toujours en guerre avec ses voisins, et même avec ses sujets. Battu et fait prisonnier par le comte de Juliers, il ne recouvra sa liberté qu'en payant une rançon de 4,000 marcs d'argent. Il prit une part très active dans les troubles de l'Allemagne, après la déposition de l'emper. Frédéric II. Ayant arrêté, contre le droit des gens, Waldemar, héritier du trône de Danemarck, qui passait par Cologne, il retint ce prince captif pendant 4 ans, et ne lui rendit la liberté qu'en lui faisant payer 6,000 marcs d'argent. Conrad mourut en 1261. Dans la gr. *Chronique de Belgique*, il est représenté comme un prélat religieux, disert, lettré, et protect. des savants.

CONRAD *de Marpurg* ou *Marbourg*, dominicain ou franciscain, né dans le 13e S., fut directeur de Ste Élisabeth de Hongrie, puis commissaire du St-siége pour poursuivre les hérétiques d'Allemagne. On lui a reproché, dit Fleury (*Hist. ecclésiast.*), « de la précipitation dans ses jugements, et d'avoir fait brûler *trop légèrement*, sous prétexte d'hérésie, plus. nobles et non nobles, clercs, moines, bourgeois et paysans; » car il les faisait exécuter le même jour qu'ils étaient accusés, sans déférer à l'appel. Ces injustices et ces cruautés lassèrent enfin la patience du peuple et de la noblesse. Conrad fut assassiné en 1233, dans une embuscade près de Marbourg, avec Frère Gérard, son compagnon. Ses meurtriers furent renvoyés par-dev. la cour de Rome pour obtenir l'absolut. que le pape Grégoire IX, après d'assez longs délais, accorda, sous certaines conditions. On a de Conrad : *Epistola ad papam* (Grégoire IX) *de miraculis S. Elisabethæ*, Cologne, 1653, in-8.

CONRAD (OLIVIER), relig. cordelier, né dans le Gatinais au 15e S., est aut. de plus. ouvr., dont le plus connu a pour titre : *le Miroir des pécheurs*, Paris, 1526, in-8. On lui doit aussi des *poésies lat.*, recueillies et impr. à Paris, par Denis Roce, in-4,

et par Ch. Weckel, 1530, in-8. Lacroix-du-Maine et Duverdier lui attribuent *la Vie, faits et louanges de St Paul, apôtre de J.-C.*, Paris, 1546, in-16.

CONRAD (Fréd.-Guill.), habile ingén., né à Delft en 1769, était en 1788 géom. de la province de Hollande, et se fit avantageusem. connaître par les belles cartes qu'il publia du Bas-Rhin, du Lek, etc. Peu de temps après il obtint la place d'inspect.-gén. des digues et polders de Ruyland, fut promu plus tard au grade d'inspect.-gén. des ponts-et-chaussées, puis nommé chevalier de l'ordre de la Réunion, et mourut en 1808. On lui doit entre autres écrits : *Rapport... sur la possibilité et l'utilité d'ouvrir un canal à Katwyk*, etc., Harlem, 1803, in-4, avec pl. et cartes. — *Mém. sur le deversoir du Ruyland, près de Sparendam*, etc. Harlem, 1802, et *l'Éloge de Chrétien Brunings*, son prédécess., dans la place d'inspect.-gén. des digues de Ruyland. Cet éloge, couronné par le direct. et la républ. batave en 1807, est conservé aux archives du gouvernem.

CONRADI (Franç.-Charles), juriscons. saxon, né à Reichenbach en 1701, professa le droit avec succès dans différ. univer., et mourut dans la force de son talent à Helmstadt en 1748. Outre un grand nombre de thèses de jurisprud. et des édit. estim. de plus. ouvr. de droit, on cite de lui : *Observ. de monument. Sexti Aur. Propertii, Hispelli in Umbriâ reperto*, dans les *Acta eruditor.*, 1725; *Observ. de nummis ænigmaticis aliisque contorniatis*, ibid. 1726; *Parergorum in quibus historia et antiquitates juris illustrantur, lib. IV*, 1735-39, 4 vol. in-8, suivi d'un supplém. intit. : *Curæ secundæ et observ. reliquæ*. — Conradi (Jean-Louis), né à Marbourg en 1730, prof. la philos. à Leipsig, enseigna le droit dans la même univ., et ensuite à Marbourg, où il mourut en 1785. On a de lui une trad. allem. des *Nouvelles* de Cervantes, Leipsig, 1753, in-8. — Une édit. lat. d'*Aulu-Gelle*, avec des augmentat., ibid., 1761 et 1762, 2 vol. in-8. — *Opuscula è jure civili*, Brême, 1777-78, 2 vol. in-8. — Plus. *dissert. de jurispr.*, et quelq. art. dans les *Acta eruditorum* et autres ouvr. périodiques. — Conradi (David-Arnold) est auteur d'un opuscule intit. : *Cryptographia denudata, sive ars decifrandi quæ occultè scripta sunt*, Leyde, 1739, in-8, ouvr. recherché. Ce n'est pourtant qu'un abrégé du traité de Chrét. Breithaupt sur le même sujet.

CONRADIN, fils de Conrad IV et d'Élisabeth de Bavière, né en 1251, fut écarté du trône d'Allemagne et ne devait obtenir aucun de ceux sur lesq. son père lui laissait des droits. Parvenu à sa 15e année, Conradin prit le titre de roi des Deux-Siciles et passa en Italie pour disputer cette portion de son héritage à Charles d'Anjou, qui, soutenu par le saint-siége, s'était emparé du roy. de Naples sur Mainfroi, tuteur de Conradin. Dès que le jeune prince eut traversé les Alpes, les gibelins accoururent sous ses drapeaux, et son armée, qui grossissait de jour en jour, fut bientôt assez forte pour obliger Charles d'Anjou à se retirer devant elle, sans oser hasarder de combattre. Mais si l'Italie s'était prononcée pour Conradin, le pape restait contre lui ; et après l'avoir dépouillé du titre de roi de Jérusalem, le seul qu'il lui eût permis de porter, il prononça le jour de Pâques 1268 sa sentence d'excommunicat. Conradin ne se laissa point intimider par les menaces du pontife et poursuivit son entreprise. Il entra par les Abruzzes dans le roy. de Naples. Mais trompé par une ruse de Charles d'Anjou, qui lui présenta le combat à Tagliacozzo, le 23 août, au moment où il se croyait sûr de la victoire, il fut fait prisonn. et conduit à Naples, avec son cousin Frédéric d'Autriche, qui l'avait accompagné dans cette expédition, et ces deux malheur. princes eurent la tête tranchée le 26 octobre suiv. Ainsi périt à l'âge de 16 ans le dern. rejeton de cette maison de Souabe, qui avait donné à l'Allemagne une suite de 7 empereurs et un gr. nombre d'autres princes. Conradin, prêt à recevoir le coup fatal, jeta son gant au milieu de la place, comme pour y chercher un vengeur. Ce gant fut ramassé par un cavalier espagn. qui le porta à Jacques d'Aragon, époux d'une fille de Mainfroi.

CONRART (Valentin), littérat. franç., né à Paris en 1603, fut le prem. secrét. perpétuel de l'Acad. franç., qui se forma dans sa maison en 1629 et continua de s'y rassembler jusqu'en 1634. Sans avoir publ. d'ouvr. remarquables, il jouit de beauc. de célébrité dans son temps, et mourut en 1675. Le poète Linière a prétendu que cet académicien ignorait le grec et savait très peu le latin. On a de lui : *Lettres familières à M. Félibien*, Paris, 1681, in-12. — Quelq. pièces de vers, impr. dans les œuvres d'autres poètes. — La préface des *Tr. et lettres de Gombauld touchant la religion*, Amsterd. 1669, in-12. — Les *Psaumes* (51 seulem.) *retouchés sur l'anc. version de Cl. Marot*, Charenton, 1677, in-12. Il a été l'édit. de l'ouv. anonyme de Mich. Le Faucheur : *Traité de l'action de l'orateur*, etc., Paris, 1657, in-12. — Des *mémoires* de Conrart, contenant de nouveaux détails sur les troubles de la Fronde, ont été récemm. découverts par M. de Monmerqué dans les MSs. de la biblioth. de l'Arsenal, et publiés dan la *collection* de Petitot, 2e série, XLVIII.

CONRING (Hermann), sav. allem., profess. de droit et de médec., né à Norden dans l'Ostfrise en 1606, mort en 1681, est aut. d'un grand nombre d'ouvr. (écrits en lat. et plus. fois réimpr.) sur div. sujets de jurispr., de théol., d'antiq., d'hist., de méd. et de phys.; ils ont été recueillis par J.-G. Gobël, et publ. à Brunswich en 1730, 7 vol. in-fol. Les plus remarquables sont : *De origine juris germanici comment. histor.*; *De imperio Germanorum romano lib. I*; *De causis germanicorum corporum habitùs, antiq. et novi*; *De Asiæ et Ægypti antiquiss. dynastiis advers. chronologica*; *De hermeticâ Ægyptiorum vetere et Paracelsicorum novâ medicinâ*; *De nummis Hebræorum paradoxa, etc.*; *De scriptoribus XVI post Christum natum sæculorum commentarius*, etc., Breslaw, 1727, in-4. Conring eut deux filles qui tiennent un rang distingué parmi les dames qui ont cultivé la

poésie allem. : la prem., Élise-Sophie, dame de Reichenback, morte en 1718, a publ. une trad. en vers de *la Sagesse de Salomon*, et quelq. autres poésies; la seconde, Marie-Sophie, dame Schellhammer, a trad. du lat. un ouvr. de Boccace et publ. quelq. *Traités d'économie domestique*, ainsi que des *poésies* diverses.

CONSALVI (HERCULE), cardinal et principal ministre de Pie VII, né à Rome en 1757, cultiva de bonne heure les lettres et fut admis à l'acad. des Arcades sous le nom de *Floritande Erminiano*. En 1785, il obtint le titre de *ponente del buon governo*, qui correspond à celui de conseiller-rapporteur. Il devint en 1789 juge au tribunal de la signature, et en 1792 *auditeur de rote*. Dès cette époque il crut devoir porter toute son attention sur la France, dont les Italiens d'un parti ou d'un autre attendaient leur destinée bonne ou mauvaise; il courait même avec tant d'empressem. partout où il savait qu'on traitait les grandes questions du jour, que *Pasquin* le désigna sous le nom de *Monsignor Ubique*. Il était assesseur des armes ou ministre de la guerre, au moment où Rome se trouva menacée par les armées françaises, dont Pie VI espérait arrêter l'essor victorieux, et c'est à cette époque que le général Duphot périt à Rome. Les patriotes romains abusèrent de cette circonstance pour dépeindre Consalvi sous des couleurs odieuses au jeune vainqueur de l'Italie, qui garda toujours contre lui une funeste prévention. Lorsque le gouvernem. pontifical eut fait place dans Rome captive au système démocratique, Consalvi fut quelq. temps emprisonné. Depuis il courut de ville en ville dans toute l'Italie jusqu'au conclave qui s'ouvrit à Venise en 1799, et qui nomma pape le card. Chiaramonti (*v.* PIE VII). Il avait été secrét. de cette assemblée, et avait contribué à vaincre la répugnance de Chiaramonti, qui le nomma pro-secrét.-d'état dès qu'il eut accepté lui-même sa nouvelle et suprême dignité. Rome une fois replacée sous le sceptre papal, Consalvi, dont le titre jusque-là n'avait guère été qu'honorifique, commença à gouverner avec cette modération et cette habileté dont il donna dans la suite tant de preuves, et préluda dès-lors à plusieurs réformes judiciaires et administratives que plus tard il devait accomplir. Il fut nommé card. de l'ordre des diacres, et confirmé dans son poste de secrét.-d'état (1800). Il mit de l'ordre dans les finances, simplifia le mécanisme de l'administrat., encouragea l'industrie et l'agriculture. Quand Bonaparte, fatigué de voir traîner en longueur les négociat. qu'il avait ouvertes avec la cour de Rome, envoya son *ultimatum*, Consalvi partit pour Paris, et en quelques jours le concordat fut signé : cette promptitude plut beaucoup au prem. consul, et l'empêcha de voir que le prélat ital. avait obtenu tout l'avantage dans cette affaire. Celui-ci retourna triomphant à Rome, où il essuya toutefois le reproche d'avoir délaissé la cause des évêques émigrés. En 1802, par le refus d'accéder à un concordat avec la république italienne, il vit s'augmenter l'ancienne antipathie de Bonaparte, auquel il fut pourtant obligé de faire quelq. autres concessions politiq. Pour ne pas accompagner Pie VII à Paris, lors du sacre de Bonaparte, il prétexta de la nécessité de sa présence à Rome. Le nouvel empereur eut à peine obtenu ce qu'il voulait, qu'il réclama le renvoi du ministre : Consalvi donna sa démission (1806), mais n'en conserva pas moins toute son influence. Aussi, quelq. temps après l'enlèvem. du pontife en 1809, il fut contraint de venir lui-même en France. Pendant son séjour à Paris, à Reims, où il passa 33 mois, et en dernier lieu à Béziers, il se conduisit avec beaucoup de dignité, et contribua puissamm. à encourager la résistance de ses collègues aux volontés de l'empereur. En 1814, Consalvi retourna en Italie, y fut nommé de nouveau secrét.-d'état, et reçut la mission d'aller défendre les intérêts de Rome auprès des puissances alliées. A son arrivée à Paris, il trouva toute la diplomatie étrangère partie pour Londres, et, résolu de braver les vieux ressentim. du peuple anglais contre la cour romaine, il parut en costume de card. dans les salons de St-James. Depuis cette démarche si hasardeuse, les relat. les plus amicales ne cessèrent d'exister entre les deux cours jusqu'à la mort de Pie VII. Le succès du card.-ministre ne fut pas moins brillant à Vienne, où, en se contentant de protester seulem. pour Avignon, le comtat vénaissin et une lisière de pays sur le bord du Pô, il obtint des souver. alliés la restitut. au St-siége des légat. et des marches de Bénévent et de Ponte-Corvo. De retour à Rome, il fit rédiger en 1815 un projet de code criminel, qui pourtant n'a jamais été entièrem. mis en vigueur. En 1817 parut un code de procédure civile que divers tribunaux refusèrent d'admettre, et que le clergé ne voulut pas reconnaître. En 1818 le droit d'asile fut aboli et le code de commerce promulgué. Des plans généraux pour la réformation des études avaient été conçus par le cardinal, qui n'eut pas le pouvoir de les exécuter. Les jésuites avaient été rétablis en 1814, durant son absence; mais Consalvi ne leur accorda pas les chaires du collége et du sémin. romain, où ils ne rentrèrent que sous les administrat. suiv. Plus heureux dans ses négociat. diplomat., il conclut des arrangem. avec la France, la Russie, la Pologne, la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Sardaigne, l'Espagne et Genève. Il traita avec St-Domingue et le Chili, lorsqu'aucune puissance n'était encore disposée à reconnaître ces républiques. A la mort de Pie VII, en 1823, il éprouva une grande et véritable douleur; mais après quelq. mois de retraite, il parut prendre sur l'esprit de Léon XII une influence qui le fit nommer préfet de la propagande. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle faveur : une maladie inflammatoire l'enleva en peu de jours au commencem. de 1824.

CONSENCE (P.), *Consentius*, né à Narbonne dans le 4e S., mort vers 450, est cité par Sidoine, au rapport duquel cet aut. aurait surpassé les prem. écriv. dans tous les genres. Il ne reste de lui qu'une *Gramm. lat.*, publié à Bâle en 1528,

encore n'est-il pas certain qu'il en soit l'auteur, attendu qu'elle peut avoir été composée par son fils, désigné sous le même nom, et sur l'existence duquel on est dans une égale incertitude.

CONSENTES (myth.), nom sous lequel on désignait à Rome les douze principales divinités qui formaient le conseil suprême de l'Olympe, et présidaient chacune à l'un des mois de l'année. C'étaient Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane et Cérès. Leurs fêtes s'appelaient *Consentia.*

CONSTABLE (Thomas-Hugues CLIFFORD), baronnet anglais, né à Londres en 1762, de parents cathol., acheva ses études à Paris. Un voyage qu'il fit en 1787, dans les cantons suisses, décida son goût pour la botan., science qu'il cultiva dès-lors avec succès. L'hist. et la poésie ont aussi occupé ses loisirs. Zélé cathol., il fit impr. à ses frais des *Méditat. pour le carême,* tirées de l'*Évangile médité,* pour en distribuer des exempl. aux émigrés franç. qui trouvèrent constamm. en lui un protect. Il concourut de tout son pouvoir aux œuvres de charité de l'abbé Caron, qui le compta parmi ses amis. Ce fut à la demande de Louis XVIII que Clifford fut créé baronnet en 1815. Héritier en 1821 des biens de Fréd. Constable, il prit alors ce nom. Il mourut à Gand en 1823. C'est de lui qu'est la *Flora tixaliana*, publ. à la suite de l'ouv. d'Arthur Clifford, son frère : *Descript. histor. et topograph. de la province de Tixall,* Paris, 1818, in-4, avec 8 pl. Il a laissé la trad. en vers angl. des *Fables* de La Fontaine et celle des *Psaumes,* et une *Hist. des Normands*, non achevée.

CONSTANCE (St), magistr. de la cité de Trèves dans le 3e S., souffrit le martyre sous Rictiovarus, préfet des Gaules. Ses restes ont été recueillis par St Félix, év. de la même ville.

CONSTANCE II (Constantius-Flavius-Julius), 2e fils de Constantin-le-Grand, né à Sirmich l'an 317, fut fait césar à l'âge de 6 ans, et élu emper. en 337, avec ses deux frères; l'Orient, la Thrace et la Grèce lui étaient échus en partage : plus tard (353), il devint seul maître de tout l'empire romain, et son règne fut dès-lors partagé entre les débats relig., les conciles, et les guerres intestines et étrangères. On a trop noirci la mémoire de ce prince versatile et sans énergie. Il avait des vertus et des vices; arien déclaré, il autorisa trop les persécut. dirigées contre les chrét. (*v.* St Athanase); mais ceux-ci étaient regardés comme ennemis de l'empire. Il mourut en 361 à Mopsucrènes, près de Tarse, lorsqu'il s'avançait pour repousser Julien-l'Apostat, révolté contre lui. Ce prince, avait épousé success. trois femmes: la 2e, Aurélia-Eusebia, morte en 360, est la plus célèbre.

CONSTANCE, gén. des armées rom., né en Illyrie, s'éleva, du rang de simple offic., au premier grade milit. sous Honorius, qui l'associa à l'empire vers 417, après lui avoir donné en mariage sa sœur Placidie. Il mourut en 421, laissant un fils (Valentinien III), qui, après lui, régna sur l'Occident. — Constance ou Constantius, ecclésiast. du 5e S., né à Lyon, fut lié avec Sidoine-Apollinaire, et écrivit en lat. une *Vie de St Germain d'Auxerre,* impr. dans la collect. de Surius, et trad. en franç. par Arnauld d'Andilly. On lui attribue en outre la *Vie de St Just, év. de Lyon,* trad. par Lemaistre de Sacy dans ses *Vies des PP. du désert.*

CONSTANCE, reine de France, fille de Guillaume V, comte d'Arles, 2e femme du roi Robert, que le pape avait contraint de répudier la reine Berthe qu'il aimait tendrem., est dépeinte dans les anciennes. chron. comme une princesse hypocrite et cruelle, dont le caractère impérieux et tracassier ne fit qu'accroître les regrets de son malheureux époux. Elle mourut à Melun en 1032, après s'être souillée de plus. meurtres, entre autres de celui de Hugues de Beauvoir, seul confid. de l'infortuné Robert. On lui doit cepend. l'introduction en France des prem. poètes ou troubad.

CONSTANCE, reine des Deux-Siciles, fille posthume de Roger Ier, sœur de Guillaume Ier et tante de Guillaume II, fut mariée en 1185, à Henri VI, fils de l'emper. Frédéric-Barberousse, et ne recueillit qu'en 1194 l'héritage des Deux-Siciles, que Tancrède, son cousin, lui avait disputé. Le joug despotique de Henri étant devenu insupportable aux Normands, ses sujets, Constance favorisa de tout son pouvoir leur résistance ; et, après la mort de son époux, qu'elle fut soupçonnée (sans preuve suffisante) d'avoir empoisonné, elle chassa de Sicile tous les généraux allem. qu'il y avait amenés. Elle mourut en 1198, laissant Frédéric II, son fils, sous la protect. du pape Innocent III, mais avant d'avoir pourvu suffisamment à l'indépend. de sa couronne. — Constance, reine de Sicile, fille du roi Mainfroi et de Béatrix de Savoie, épousa en 1261 don Pedro d'Aragon, et fut reconnue reine en 1283, après les fameuses Vêpres siciliennes. Elle fit oublier, par la douceur et la sagesse de son règne, les troubles qui venaient d'agiter la Sicile, et mourut en 1297 à Rome, où elle était venue solliciter du pape Boniface VIII la grâce de ses sujets, excommuniés depuis 18 ans.

CONSTANCE-CHLORE (Flavius-Valérius), empereur, né dans la Haute-Mœsie vers l'an 250, se fit remarq. de bonne heure par son courage, sa sagesse et ses vertus, obtint le gouvernem. de la Dalmatie et fut nommé césar en 292 par Dioclétien, qu'il avait aidé à repousser une irruption des Sarmates. Forcé par l'emper. de repudier sa prem. femme (Ste Hélène), il épousa Théodora, fille de Maximien-Hercule, collègue de Dioclétien; et, à l'abdicat. de ce dern. en 305, il parvint à l'empire avec Galère-Maximien. Après avoir remporté plus. vict. sur les Bretons et les Germains, il porta ses armes dans les Iles-Britann., et mourut en 306 à York (*Eboracum*), laissant plus. enfants dont le plus célèbre est Constantin-le-Grand, qu'il avait eu de Ste Hélène, et qui lui succéda sur le trône. Sous ce prince, non moins recommandable par son humanité que par sa valeur, les chrét. respirèrent enfin des longues persécut. qu'ils avaient essuyées pend. le précéd. règne.

CONSTANCE FAULKON, aventurier, dont le véritable nom était Constantin, né vers 1550 dans l'île de Céphalonie, fut présenté à la cour de Siam par un ambassadeur de cette nation, dont il avait fait la connaissance sur la côte de Malabar, et parvint en peu de temps aux plus hautes fonctions. Il eut une grande part aux négociations qui furent entamées par l'intermédiaire des jésuites entre le roi de Siam et Louis XIV, que l'on avait flatté de l'espoir de gagner au christianisme Siam, et peut-être le Tonquin, la Chine, la Cochinchine et le Japon (*v.* Chaumont et Choisy). Ce projet gigantesque ne pouvait manquer de trouver des opposants parmi les grands du royaume, déjà mécontents de se voir gouvernés par un étranger. Dans un soulèvement excité par les mandarins, le roi fut détrôné et jeté dans une prison, où il mourut peu de temps après. Alors la persécut. commença contre les chrétiens dont plusieurs furent mis à mort, et Constance eut la tête tranchée. On a deux *Vies* de ce personnage: l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, et l'autre par Deslandes, 1755, in-12; dans la prem., il est présenté presque comme un saint; dans l'autre, comme un ambitieux effréné.

CONSTANT Ier (Flavius-Julius-Constans), empereur romain, 3e fils de Constantin-le-Grand et de Fausta, nommé césar à 13 ans, en 333, eut en partage, à la mort de son père (337), l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique; peu de temps après, vainqueur de son frère Constantin, qui était venu à la tête d'une armée revendiquer sa part des dépouilles du jeune Delmace, son cousin, massacré dans les premiers jours du règne de Constance, il s'empara de tout l'Occid., où il s'efforça de proscrire la mémoire du vaincu, dont il détruisit les établissements et les lois. Il protégea St Athanase contre les persécutions des ariens, et parvint à le rétablir sur le siége épiscopal d'Alexandrie; mais il ne s'attira pas moins la haine et le mépris des siens par sa fierté, son faste et ses débauches. Il fut à la fois privé du trône et de la vie, en 350, par Magnence, qu'il avait tiré de l'obscurité et revêtu des plus hautes charges.

CONSTANT II (Héraclius-Constantinus), empereur d'Orient, fils de Grégoria et d'Héraclius-Constantin, né en 630, fut proclamé success. d'Héracléonas, son oncle, qui l'avait associé à l'empire, et fut tué dans son bain, en 668, après un règne odieux de 27 ans. Les disputes théol. furent la seule occupation de Constant, qui ne racheta par aucune qualité brillante ses vices odieux. Assassin de Théodose, son frère, il se vengea par toutes sortes de vexations de l'horreur qu'un tel crime avait inspiré à ses peuples; et les Sarrasins s'emparèrent d'une partie de ses états avant qu'il eût songé à prendre le command. de ses troupes. Constantin Pogonat, l'aîné de ses trois fils, lui succéda au trône.

CONSTANT, tyran. — V. Constantin III, tyran.

CONSTANT (Pierre), poète franç., né à Langres dans le 16e S., a laissé: *la République des Abeilles*, poëme didactique, Paris, 1582, in-4; ibid., 1600, in-8: cette édition est recherchée des curieux. — *Invectives contre le parricide attenté sur le roi Henri IV*, Paris, 1595, in-8. — *La cause des guerres civiles de France*, ibid., 1697, in-8. — *Le grand Avant-Messie, M. S. Jean-Baptiste*, etc., en vers, Langres, 1601, in-12. — Constant (Germain), juge-garde de la monnaie de Toulouse au 17e S., a publié: *Traité de la cour des monnoies*, etc., Paris, 1657, in-fol.

CONSTANT DE REBECQUE (David), savant genevois, d'origine franç., né en 1638, fut professeur à l'acad. de Lausanne, donna des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron* et des *Colloques d'Erasme*, avec des notes, et mourut presque centenaire, en 1733. Outre plus. dissertat. sur les antiquités hébr., on lui doit: *l'Ame du monde*, etc., Leyde, 1679. — *Abrégé de politique*, Cologne, 1689. — Samuel, son petit-fils, né en 1729, embrassa de bonne heure le parti des armes, fut lieutenant-général au service de Hollande, puis se livra à la culture des lettres, dont il avait puisé le goût dans la société intime de Voltaire, et, sur la fin de sa vie, se retira dans une campagne près de Lausanne, où il mourut en 1800. Ses principaux ouvr. sont: *Laure, ou Lettres de quelq. personnes de Suisse*, Paris, 1787, 7 vol. in-12. — *Le Mari sentimental*, Genève, 1786, in-12. — *Camille, ou Lettres de deux filles de ce siècle*, Paris, 1784, 4 vol. in-12, plusieurs fois réimpr. et trad. en diverses langues. — *Catéchisme de morale*, 1781. — *Recueil de pièces dialoguées, ou Guenilles dramatiques*, 1787, 2 vol. in-8; 2e édition, 1799, in-8.

CONSTANT DE REBECQUE (Benjamin), publiciste, né à Lausanne en 1767, vint en France en 1795, et publia l'ann. suiv. une brochure intit.: *De la force du gouvernem. actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier*. Vers le même temps, il fit entendre, à la barre du conseil des cinq-cents, une réclamation en faveur de ses coreligionnaires, pour lesquels il demandait leur réintégration dans les droits de citoyens français. En 1797 il publia deux écrits intit.: *Des réactions politiques*, et *Des effets de la terreur*. Peu de mois avant le 18 fructidor, devenu l'un des principaux membres du *cercle constitutionnel*, il contribua plus que personne à faire tomber le choix du directoire sur Talleyrand pour le ministère des relat. extér. Étranger aux événements qui mirent le pouvoir aux mains de Napoléon, il fut cependant appelé en 1799 au tribunat, où il ne se déclara pas moins franchem. contre les empiétements d'un pouvoir envahisseur, qu'il ne s'était prononcé contre les désordres de la licence. Vers cette même époque, il publia: *Suites de la contre-révolution de 1660 en Angleterre*. Cependant l'opposit. courageuse du tribunat faisait obstacle à la volonté dominatrice du 1er consul: les membres qui lui faisaient le plus d'ombrage en furent éliminés, et Benjamin Constant fut de ce nombre. Frappé par un ordre d'exil, dont Mme de Staël partagea l'injustice, il se vit contraint de quitter la France. Après avoir erré long-temps avec sa compagne dans les diverses contrées de l'Europe, il vint se fixer à

Goettingue, où il épousa une personne appartenant à une famille distinguée du Hanovre. Un des fruits de ce long séjour à l'étranger fut sa tragédie de *Walstein*, imitée de Schiller : c'est depuis qu'il est descendu à publier le roman d'*Adolphe*. Mais celui de ses ouvr. qui fit le plus de bruit est intit. : *De l'esprit de conquête et d'usurpat*. En 1814 il revint à Paris, publia dans les journaux ses opinions et ses conjectures, et discuta les intérêts politiques, dans plus. brochures, avec cette finesse d'induction qui était le caractère particulier de son talent. A la nouvelle du débarquement de Napoléon sur les côtes de France en 1815, une déclaration de Benjamin Constant semblait promettre qu'il ne se rallierait pas à ses drapeaux, et cependant, le surlendemain du jour où Napoléon avait fait son entrée à Paris, il eut avec lui une entrevue d'où il sortit conseiller-d'état. On le chargea même de rédiger le fameux *acte additionnel*. Après la seconde restauration, il passa quelques semaines à Bruxelles, revint à Paris, et s'y livra tout entier à ses travaux. Malgré les efforts du ministère, Benjamin Constant fut, en 1819, nommé par le départem. de la Sarthe membre de la chambre des députés, où il prit un des prem. rangs parmi les chefs de l'opposition libérale. A la tribune il déploya cette sorte de logique qui brille dans ses écrits, et qui consiste surtout à envelopper ses adversaires dans un réseau d'arguments ironiques et subtils. Parleur infatigable, mais joueur et mondain à la fois, il mit seulement des *Notes* à l'édit. de Filangieri, et son *Cours de politique constitutionnelle* n'est que la réunion de ses cent petits écrits de circonstance. Celui sur lequel il voulait fonder sa renommée : *De la Religion considérée dans sa source et dans ses formes*, paraît dicté par une sorte de protestantisme sentimental. Une œuvre plus importante pour Benjamin Constant était une révolution : il fut l'un des plus actifs moteurs de celle de 1830, mais il n'en profita pas; il obtint seulement de Louis-Philippe 200,000 francs, avec le brevet de conseiller-d'état, qui lui avait échappé aux *cent-jours*, et mourut le 8 décembre même année.

CONSTANTI ou CONSTANZIO (Ant.), profess. de belles-lettres à Fano, sa patrie, où il mourut en 1490, a laissé, entre autres product., un rec. de *poésies diverses*, Fano, 1502, in-4, et un *Comment. sur les fastes d'Ovide*, publié avec celui de Paul Marso, 1527, in-4. — Constanti (Jacq.), son fils, est auteur de *Collect. Hecatostys prima*, etc., Fano, 1508, in-4 ; il a en outre recueilli et publié en 1502, in-4, plusieurs écrits de son père, auxquels il a joint de ses product.; les unes et les autres sont en latin.

CONSTANTIA (Favia-Julia-Valéria), sœur du grand Constantin, et femme de Licinius, fut célèbre par ses vertus, son esprit et sa beauté, jouit d'un grand crédit à la cour de son frère, auprès duquel son intercess. en faveur des ariens devint funeste à l'Église. Elle mourut en 329. — Constantia (Flavia-Julia), fille posthume de Constance II et de Faustine, épousa Gratien en 373, et mourut 10 ans après, n'ayant pas encore atteint sa 22e année.

CONSTANTIN-LE-GRAND (Caïus-Flavius-Valérius-Aurélius-Claudius), empereur, fils de Constance-Chlore et d'Hélène, naquit en 274 à Naïsse, ville de Dardanie. Les historiens sont peu d'accord sur les premières circonstances de sa vie. A la mort de son père, en 306, il signala son intérêt pour les chrétiens, déjà très nombreux dans l'empire, en leur accordant le libre exercice de leur religion; il s'occupa ensuite de délivrer la Gaule des incursions des Francs, et remporta sur eux de sanglantes victoires. Devenu gendre de Maximien par son mariage avec Fausta, il resta seul maître de tout l'empire d'Occident après le supplice de son beau-père, qui avait tenté de l'assassiner, et bientôt, marchant de succès en succès, et ne négligeant aucun moyen d'enflammer l'enthousiasme de ses troupes, surtout des chrét., dont l'ardent prosélytisme devait si puissamment seconder ses efforts, il entra vainqueur dans Rome, où la puissance tyrann. de Maxence s'anéantit à son aspect. L'Afrique et les provinces ne tardèrent pas à reconnaître le nouvel empereur, qui sur-le-champ mit tout en œuvre pour consolider son trône et assurer la prospérité de ses états. Cependant il était inévitable qu'une révolut. de cette nature entraînât des persécutions; elles firent oublier en peu de temps les nombreux bienfaits du nouveau règne : les querelles religieuses avaient succédé aux persécutions civiles, et le prince législateur, détesté du peuple à cause des cruautés sans nombre qu'il ordonnait, tout en profess. les maximes sublimes du christianisme, prit le parti de transporter l'empire à Byzance, qu'il rétablit en lui donnant son nom, et dont l'éclat ne tarda point à effacer celui de Rome. Constantin mourut en 337 à Achyron, près de Nicomédie, dans la 31e année de son règne, laissant trois fils, Constantin, Constance et Constant, entre lesq. il avait partagé son vaste empire, dont il assigna également une partie à ses deux neveux, Delmace et Annibalien. Une foule d'écriv. se sont occupés de l'hist. de ce prince (J. Vogt n'en compte pas moins de 180 dans son curieux ouvrage intit. : *Historia litteraria Constantini magni*, Hambourg, 1720, in-8); mais Gibbon les a tous surpassés par la profondeur de ses vues et l'étendue de ses recherches, dans son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire*.

CONSTANTIN II (Claudius-Flavius-Julius-Constantinus), empereur romain, fils aîné du précédent et de Fausta, né en 316 à Arles, fut nommé césar en 317, proclamé auguste en 337, et obtint pour sa part de l'héritage de son père les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Mécontent de voir ses frères paisibles possesseurs des dépouilles de leurs cousins Delmace et Annibalien, il passa les Alpes à la tête d'une armée, vint attaquer Constant, fut défait et périt dans une embusc. près d'Aquilée, à l'âge de 24 ans.

CONSTANTIN III, tyran, était simple soldat; les légions romaines cantonnées dans la Grande-Bre-

tagne, estimant sa bravoure et plus encore son nom, qui leur rappelait des souvenirs de gloire, le revêtirent de la pourpre vers l'an 407. Il ne demeura point possesseur paisible de sa nouvelle dignité ; de brillants succès couronnèrent ses prem. expéditions, à la suite desquelles Honorius consentit à le reconnaître pour collègue, en le nommant auguste ; mais Constant, l'aîné de ses fils, qu'il avait nommé césar, défait dans plusieurs batailles, ayant perdu la vie, Honorius trouvant la circonstance favorable pour recouvrer la souveraineté des Gaules, vint assiéger Constantin dans Arles, qu'il avait choisi pour sa capitale. Après un siége de 4 mois, le malheureux Constantin, obligé de se rendre, fut mis à mort, en 411, avec Julien, le seul fils qui lui restât.

CONSTANTIN IV, surn. *Pogonat* ou *le Barbu*, emper. d'Orient, monta sur le trône en 668 avec ses deux frères, Tibère et Héraclius, après la mort de Constant II, leur père, assassiné en Sicile, et mourut en 685, dans sa 37e année, laissant sur le trône son fils Justinien II, qu'il avait eu d'Anastasie. Son règne, célèbre dans les annales ecclésiast., par le zèle avec lequel ce prince poursuivit la secte des monothélites, ne fut pas sans gloire ; mais il la ternit par sa cruauté envers ses deux frères, auxquels il fit crever les yeux sous prétexte qu'ils avaient ourdi des projets criminels dans le but de s'assurer une part à l'autorité suprême. C'est pend. les guerres qu'il eut à soutenir contre les Sarrasins et les Bulgares que fut employé pour la première fois l'artifice désastreux connu sous le nom de *feu grégeois*. — V. Callinique.

CONSTANTIN V, surnommé *Copronyme* parce qu'il salit les fonts baptism., né à Constantinople en 718, succéda en 741 à son père Léon-l'Isaurien, dont il surpassa la fureur contre les images, et mourut d'une maladie pestilentielle, en 775, laissant, de la première de ses trois femmes, Léon, qui lui succéda. Le règne de ce prince, dont quelq. talents pour la guerre étaient loin de racheter les vices, n'offre qu'une suite de persécut. contre les chrét., de crimes et d'événem. sinistres. Pend. qu'il s'occupait à inventer des supplices, une peste affreuse, qui dura 3 ans, dépeupla Constantinople (747) ; des guerres non moins désastreuses décimèrent ses armées, et plusieurs provinces furent perdues pour l'empire d'Orient, dont Rome ne fut pas la dern. à se détacher ; enfin un froid excessif signala l'automne de 763 : le Pont-Euxin gela dans l'espace de 60 lieues, et les glaces, au printemps, poussées par un vent furieux, faillirent ensevelir les habitants de Constantinople sous des ruines.

CONSTANTIN VI, empereur d'Orient, fils de Léon IV Chazare, lui succéda en 780, à 10 ans, sous la tutelle d'Irène, sa mère, femme altière et ambitieuse, qui songea moins à l'éducat. du jeune prince qu'aux moyens de s'assurer à elle-même la possess. du trône : elle y réussit en effet ; Constantin eut les yeux crevés par ses ordres, en 797, et mourut peu de temps après. Toutefois il avait déja assez vécu pour entacher sa mémoire de plusieurs crimes, et soulever contre lui l'indignation et la haine de ses sujets. On le désigne parfois sous le nom de *Porphyrogénète*, ainsi que le suivant.

CONSTANTIN VII, surnommé *Porphyrogénète*, empereur d'Orient, né à Constantinople en 905, fils de Léon-le-Philosophe, monta sur le trône à l'âge de 11 ans, sous la tutelle de Zoé Carbonopsime, sa mère, et mourut, en 959, du chagrin qu'il ressentit en apprenant que son fils, Romain, qui, l'année précédente, avait tenté de l'empoisonner, venait de tramer contre ses jours une nouvelle conspirat. Ce prince faible, et à qui l'on reproche d'avoir aimé le vin avec excès, ne manquait ni de talents ni de qualités : il avait des sentiments de justice, et du zèle pour la relig., les sciences et les arts. Mais rien n'excuse chez un prince la négligence des affaires publiq. ; et telle fut à cet égard son incurie, qu'il se laissa gouverner par Hélène, sa femme, qui vendit les dignités de l'Église et de l'état, accabla le peuple d'impôts et le fit gémir sous l'oppress. Constantin a laissé plusieurs ouvrages dont les princip. sont : deux livres contenant *la Descript. géographique des provinces de l'empire* ; une *Vie de l'empereur Basile-le-Macédonien, son aïeul* ; un *Traité sur le gouvernement de l'empire* ; deux livres des *Cérémonies de la cour byzantine*. Plus. autres écrits attribués à ce prince ont été publ. également avec des notes et une version latine par G. Meursius, Leyde, 1611, 1617, in-8.

CONSTANTIN VIII, empereur, fils de Basile-le-Macédonien, qui le créa auguste en 868, n'est pas compté parmi les empereurs par quelques histor., parce qu'il mourut avant son père, vers l'an 878 ; et d'autres lui substituent un des fils de Romain-Lecapène.

CONSTANTIN IX, emper. d'Orient, fils de Romain-le-Jeune, fut proclamé avec son frère Basile II, qui exerça la principale autorité dep. 976 jusqu'à sa mort (1025). Après cette époque, Constantin, qui jusque-là s'était contenté du titre d'empereur avec une portion de pouvoir suffisante pour se livrer impuném. à ses passions déréglées, régna seul un peu moins de 3 ans, et termina ses crimes et sa vie à 70 ans.

CONSTANTIN X, surnommé *Monomaque*, emper. d'Orient, mort en 1044, avait obtenu le trône en 1042 avec la main de l'impératrice Zoé, veuve de Romain-Argyre et de Michel. C'est sous le règne de ce prince vil et abandonné à une débauche scandaleuse, qu'on voit pour la première fois figurer dans l'histoire les Turks Sedjoucides, qui plus tard renversèrent l'empire grec après l'avoir long-temps dévasté.

CONSTANTIN XI, surn. *Ducas*, emper. d'Orient, succéda en 1059 à Isaac Comnène, qui l'avait adopté, et mourut en 1067, à l'âge de 60 ans. Les incursions désastreuses des Uses ou Usiens, peuples scythes, ainsi que plus. tremblements de terre fort violents, signalent seuls le règne de ce prince vertueux, mais frivole. — Son fils, désigné sous le nom de Constantin XII, ne doit pas être compté parmi les empereurs, puisqu'il n'occupa jamais le trône, et que, loin d'y prétendre, il se

soumit volontairem. à Botoniate lorsque son frère Michel se fut démis du pouvoir en 1078. Il est vrai que plus tard, chargé par l'emper. du command. d'une armée destinée à combattre les Turks, il tenta de recouvrer le diadème qu'il avait craint de ceindre; mais, saisi presque aussitôt et relégué dans un monastère, il n'en fut tiré que par Alexis Comnène.

CONSTANTIN-DRACOSÈS, dernier emper. de Constantinople, né en 1403, fils de Manuel II Paléologue, succéda en 1449 à Jean Paléologue, son frère. Si la valeur jointe à d'autres brillantes qualités eût suffi pour préserver l'empire grec de sa chute, il en eût peut-être retardé la ruine. Mais, délaissé par les princes, dont l'assistance pouvait être alors si utilem. employée contre un ennemi commun, ne commandant d'ailleurs qu'à un peuple sans patriotisme, et dès long-temps dégradé par l'esprit de secte, Constantin fut en vain secondé contre Mahomet II par le brave Justiniani et ses phalanges génoises. Mahomet, qui brûlait de renverser le trône des emper. grecs, avait à peine attendu que Constantin y fût assis pour prétexter des sujets de plainte: son armée, forte de 300,000 hommes, entoura de tous côtés Constantinople en 1453, et le prince grec, n'ayant à lui opposer que 6,000 soldats et 2,000 alliés, soutint vaillamment le siége pend. 50 jours, au bout desquels il expira sous le fer d'un soldat musulman, après avoir vu les siens défaits et massacrés. Sa mort fut suivie du pillage de Constantinople, où Mahomet fixa le siége de l'empire othoman.

CONSTANTIN Ier, roi d'Écosse, succéda en 458 à son frère Dongard, et mourut en 479, détesté de ses sujets par ses cruautés et ses débauches. — CONSTANTIN II parvint au trône d'Écosse en 858, à la mort de Donald, son frère, et fut tué dans une bataille contre les Danois en 879, près de Carail, bourg du comté de Fife. — CONSTANTIN III, fils d'Èthe, succéda à Donald V en 903, abdiqua le trône après avoir été défait par les Anglais, qui lui enlevèrent les provinces de Cumberland et de Westmoreland, et se retira dans un monastère, où il finit ses jours. — CONSTANTIN IV, fils de Culen, usurpa le trône après la mort de Kenneth III, fut défait par Kenneth, frère naturel du roi détrôné, et périt en 1002 après un an et demi de règne.

CONSTANTIN, pape, né en Syrie, fut élu le 4 mars 708, pour succéder à Sysinnius, et mourut le 9 avril 715. Grégoire II occupa après lui la chaire pontificale. — Un antipape de ce nom, compétiteur d'Étienne III, usurpa le St-siége après la mort de Paul Ier (767), en fut chassé l'année suiv., et finit ses jours dans un monastère où il avait été enfermé après avoir eu les yeux crevés.

CONSTANTIN, surn. *l'Africain*, médecin, né à Carthage, avait employé une partie de sa vie à voyager dans l'Inde pour perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles; de retour à Carthage il fut obligé de fuir pour se soustraire aux persécutions de ses concitoyens, qui l'accusaient de magie, et vint à Salerne; mais il chercha bientôt un asile dans les solitudes du Mont-Cassin, où il mourut en 1087. Les ouvr. de ce sav., qui paraît avoir le prem. fait connaître à l'Italie la doctrine médicale des Grecs et des Arabes, sont écrits en latin, et ont été impr. à Bâle, 1539, 2 vol. in-fol. — Un ecclésiastique de ce nom, mort à Metz en 1024, abbé de St-Symphorien, a laissé une *Histoire de l'évêque Adalberon*, bienfaiteur de ce monastère.

CONSTANTIN (ROBERT), médec. et profess. de b.-lettres à l'univ. de Caen, sa patrie, mort en 1605 en Allemagne, est aut. de plus. ouvr., dont les princip. sont : *Lexicon græco-latinum*, Genève, 1592, 2 vol. in-fol., bonne édit. — *Supplem. latinæ linguæ*, etc., Genève, 1573, in-4. — *A. Corn. Celsi de re medicâ libri*, etc., Lyon, 1549, in-16, plus. fois réimpr. — *Theophrasti de hist. plantar. cum annot. J.-C. Scaligeri*, Lyon, 1584, in-4, publ. sur les MSs. de Scaliger.

CONSTANTIN (CÉSARÉWITSCH-PAWLOWITSCH), grand-duc de Russie, second fils de Paul Ier, naquit le 8 avril 1779. Catherine II, son aïeule, lui donna le nom de Constantin, pour lui rappeler les projets qu'elle avait formés sur l'emp. d'Orient, et qu'elle le chargeait en quelque sorte d'exécuter. Son éducation fut assez négligée. Il fit, sous le général Souwarow, la campagne de 1799 contre la France; la défaite des Russes en Suisse le força de retourner à Pétersbourg. Mais, le 1er septembre 1802, il se rendit au camp de Krensfeld, puis à Vienne. De retour à St-Pétersbourg, il y resta jusqu'au mois d'octobre 1805. Chargé alors du commandem. de la garde impériale, il vint à Olmütz. Bientôt la bataille d'Austerlitz fut livrée; le grand-duc y assista; mais son imprudence compromit le succès. La paix força Constantin à l'inaction: il ne reprit l'épée qu'en 1812, pour la déposer en 1815. Il accompagna Alexandre à Paris, d'où il retourna en Russie et vint au congrès de Vienne. Nommé généralissime de Pologne, il se rendit à Varsovie en nov. 1815, et s'occupa de l'organisat. de l'armée polonaise, dans laquelle il établit la plus sévère discipline. Marié le 26 février 1795 à la gr.-duchesse Ulrique de Saxe-Cobourg, il rompit ce mariage par le divorce, et épousa en 1820 la fille d'un simple gentilhomme polonais, depuis princesse de Lowicz. Alexandre ne consentit à ce mariage qu'à la condition que son frère renoncerait à l'empire. Cepend. à la mort d'Alexandre le grand-duc Nicolas se rendit au sénat pour y faire proclamer son frère Constantin Ier, et prêta devant les gardes le serment de fidélité au nouvel emper. Mais Constantin renouvela sa renonciation, demandant seulement qu'on lui conservât le titre de Césaréwitsch, que son père lui avait accordé. Depuis cette époque, rien ne fixe l'attention dans la vie de Constantin, jusqu'à la révolution polonaise de 1830. Ce fut au mois d'août que la Pologne apprit les événements de Paris; les esprits fermentaient, quand on connut la révolut. de Belgique. Aussi la garnison de Varsovie reçut-elle l'ordre de se tenir prête à tout événement, et

une armée russe s'avança. Sur ces entrefaites, des arrestations opérées parmi les académiciens et les élèves de l'école des porte-enseignes, amenèrent la révélation d'un complot dont le but était l'assassinat de Constantin. Le procès qui s'instruisit en conséquence devint le signal de la révolut., et, le jour où les postes militaires étaient gardés par les Polonais seuls (29 nov. 1830), le gouvernem. russe fut chassé de Varsovie. Constantin vit périr à ses pieds le général Gendre; Lubowidzki, vice-président de la ville, fut accablé de coups sous ses yeux. Le gr.-duc s'étant retiré en Lithuanie, les Russes, commandés par Diébitsch, entrèrent en Pologne. Ce général avait promis au prince de lui faire prendre le thé dans son palais du Belvédère à Varsovie, le 25 février; mais le prince et Diébitsch moururent sans avoir pu entrer dans cette ville. Mécontent du peu de succès des Russes, Constantin se rendit à Witepsk. Trois mois après, il y mourut de chagrin. Sa femme ne lui survécut pas long-temps (20 nov. 1831). La vie de Constantin présente un mélange bizarre de bonnes et de mauvaises qualités. Avant son dernier mariage, libre jusqu'à la licence, il fut sur la fin de ses jours rangé dans sa conduite. Dur quelquefois à l'égard des soldats et même des officiers de l'armée, il se laissait désarmer par une repartie spirituelle. Habile dans le commandem. des troupes, il les faisait manœuvrer mieux qu'aucun général. Le grand-duc n'était pas vice-roi de la Pologne; cependant, chargé du commandem. des troupes, rien ne se décidait dans le conseil d'administrat. sans qu'on eût pris son avis. Quoiqu'il fît partie du sénat comme prince du sang, il se faisait toujours élire député du faubourg de Praga à la chambre des nonces. Constantin n'eut point d'enfant de ses deux mariages : il laissa un fils naturel, dont Alexandre fut le parrain.

CONSTANTIN DE MAGNY (Cl.-Fr.), littérat., né en 1692 à Reignier (Savoie), professa le droit à l'univ. de Turin, fut ensuite biblioth. du maréchal d'Estrées, puis du roi de Pologne; ramené dans son pays par l'inconstance de son humeur, il alla quelq. temps après s'établir à Lausanne, avec le projet d'y former un établissem. de sourds-muets. Il ne put trouver les fonds nécessaires, et quitta cette ville sans trop savoir où il tournerait ses pas. Il se décida pour Strasbourg, où il reprit la profession d'avocat, qu'il avait eu tort de négliger, et mourut en 1764. On a de lui quelq. écrits, dont le plus important est une *Dissert. crit. sur le Paradis perdu de Milton*, Paris, 1729, in-12. — Constantin (Boniface), son grand-oncle, jésuite, mort en 1651 à Vienne en Dauphiné, a publ. : *Vie de Claude de Granyer, évêque et prince de Genève*, Lyon, 1640, in-4. — *Historiæ sanctorum angelorum Epitome*, Lyon, 1652, in-8, et plus. autres ouvr. ascétiques.

CONSTANTINA (Flavia-Julia), fille aînée du grand Constantin et de Fausta, veuve d'Annibalien, épousa Constantin-Gallus, dont elle partagea les cruautés et l'ambition, et n'échappa elle-même au supplice que parce qu'elle mourut subitement en 354.

CONSTANTINI (Angelo), célèbre acteur de la Comédie-Italienne, né à Vérone, joua d'abord avec succès les rôles d'Arlequin dans sa patrie, puis vint en 1681 à Paris, où il se créa l'emploi de *Mezzetin* (intrigant), et lors de la suppress. du Théâtre-Ital., en 1690, passa au service d'Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, dont il devint le camérier intime, après en avoir reçu des lettres de noblesse. Ayant osé déclarer sa passion à la maîtresse du prince, il fut renfermé pendant 20 ans au château de Konigstein, reparut sur le théâtre à Paris en 1729, eut à son début un succès prodigieux, retourna cepend. la même année à Vérone, et y mourut subitement. On a de lui une facétie assez rare, intit. : *la Vie, les amours et les actions de Scaramouche*, Lyon, Cologne, 1695; Paris, 1698, in-12.

CONSTANTINUS (Emmanuel), poète et écrivain latin, né dans l'île de Madère, mort à Rome en 1614, clerc du sacré-collége et profess. de théol. au gymnase romain, outre quelques *Discours* et *Poésies*, a publ. : *Insulæ Maderæ historia*, 1599, in-4. — *Historia de origine atque vitâ regum Lusitaniæ*, 1601, in-4. Ces deux ouvr. sont assez rares et recherchés, particulièrem. *l'Hist. de l'île de Madère*, où l'on trouve bien des particularités curieuses.

CONTANCIN (Cyrique), jésuite, né à Bourges en 1670, se destina de bonne heure à la carrière des missions, et partit en 1700 pour la Chine, où il passa 31 ans dans l'exercice de l'apostolat. Au bout de ce temps, ayant fait un voyage en France pour exposer les besoins de la mission, il revenait en Chine avec de nouv. compagnons et le titre de supérieur-général, lorsqu'il mourut pend. la traversée, à la fin de l'année 1733. On a de lui quelq. *Lettres*, dans le recueil des *Lettres édifiantes*, tome XVIII et suiv.

CONTANT DE LA MOLLETTE (Philippe du), sav. ecclésiastique, né dans le Dauphiné en 1737, fut en 1763 reçu doct. en Sorbonne, après avoir soutenu des thèses en six langues sur les points les plus curieux de l'Écriture sainte, fut ensuite nommé vicaire-général du diocèse de Vienne, et mourut sur l'échafaud en 1793. Ses princip. ouvr. sont : *Essai sur l'Écrit. sainte*, 1775, in-12. — *Nouv. méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Écrit. sainte*, 1777, 2 vol. in-12. — *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs*, 1777, 3 vol. in-12. — *L'Exode expliquée*, etc., 1781, 3 vol. in-12. — *Les Psaumes expliqués*, etc., 1781, 3 vol. in-12. — *Le Lévitique*, etc., 1785, in-12. — *Tr. sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12.

CONTANT-D'ORVILLE (André-Guillaume), littérateur, né à Paris vers 1730, est auteur d'un gr. nombre de romans, de compilations et de quelq. ouvr. dramatiques qui n'étaient sans doute pas destinés au théâtre, ou qui du moins n'ont point été représentés. Il fut employé par le marquis de Paulmy à la rédact. des *Mélanges tirés d'une gr.*

bibliothèque. Comme il travaillait pour vivre et qu'il avait mis sa plume aux gages des libraires, il ne faut pas s'étonner que ses nombr. ouvr. se ressentent de la précipitat. avec laquelle ils ont été composés. Sur la fin de sa vie il tomba dans l'obscurité, et mourut vers 1790. On ne connaît plus guère de lui que les compilat. suiv. : *Fastes de la Pologne et de la Russie*, 1769, 2 vol. in-8. — *Fastes de la Grande-Bretagne*, 1769, 2 vol. in-8.— *Anecdotes germaniques*, 1769, in-8. — *Hist. des differ. peuples du monde, contenant les cérémonies religieuses et civiles*, 1770-72, 6 vol. in-8.

CONTARINI, nom de l'une des familles les plus anciennes de Venise, et qui a fourni huit doges ainsi que plus. autres hauts fonctionn. à cette républ. — CONTARINI (Dominique Ier), élu doge en 1043, rebâtit en 1044 la ville de Grado, que le patriarche d'Aquilée avait livrée aux flammes, reprit la ville de Zara sur Salomon, roi de Hongrie, et mourut en 1071, après un règne de 28 ans. — CONTARINI (Jacques), fut élu doge en 1275, à l'âge de 82 ans, abdiqua en 1280, et mourut peu de temps après. Sous son règne, la ville d'Ancône reconnut la souveraineté de Venise sur l'Adriatique. — CONTARINI (André) succéda au doge Marc Cornaro en 1367, rendit d'importants services à la républ. pendant la guerre de Chiozza, quoique âgé monta le premier la flotte qui reprit cette ville et fit prisonnière la flotte et l'armée génoise. Il mourut en 1382. — CONTARINI (François), doge en 1623, se ligua avec Louis XIII contre l'Autriche, qui avait envahi la Valteline, et mourut en 1625.—CONTARINI (Nicolas), succéda à J. Cornaro, en 1630, et ne régna qu'un an. — CONTARINI (Charles), doge en 1655, succéda à F. Molino, et mourut en 1656. Sous son règne l'amiral Laz-Mocenigo remporta une victoire signalée sur les Turks dans le détroit des Dardanelles. — CONTARINI (Dominique II), succéda au doge J. Pesaro en 1659. Sous son règne Candie capitula avec les Turks, après la résistance la plus héroïque, en 1667. Contarini, mort en 1674, eut pour success. Nicolas Sagredo.—CONTARINI (Louis), succéda à ce dernier en 1676, et mourut en 1683.

CONTARINI (FRANÇOIS), de la même famille, né en 1421, reçut le laur. doctor. à Padoue, en 1442, fut en 1458 député par la républ. de Venise vers le pape Pie II pour le féliciter sur son élection, et mourut à l'âge de 40 ans. Il avait, en 1454, été nommé provéditeur de l'armée que les Vénitiens envoyèrent au secours de Sienne. Il écriv. en latin *l'Hist. de cette guerre*, qui fut publ. par Michel Bruto, Lyon, 1562, in-4 ; Venise, 1623, in-4, et dans le tome VIII du *Thesaur. antiquit. italic.*

CONTARINI (AMBROISE), de la famille des précédents, fut envoyé en 1473 ambassadeur auprès du roi de Perse, et de retour en 1477, écrivit en ital. la relat. de son voyage. Podestat de Vicence en 1482, il remit une copie de son voyage à Zarotti, médec. des épidémies, pour le faire imprimer. Cet ouvrage, qui n'offre pas un bien grand intérêt, parut sous ce titre : *Viaggio ad uxun-cassane di Persia*, Venise, 1487, in-4, très rare; il fut réimpr .en 1524, même format, puis inséré dans les *Recueils* de voyages des Vénitiens, et trad. en lat. et en franç. dans le IIe vol. du *Recueil* de Bergeron.

CONTARINI (GASPAR), card , né en 1484, sénat. vénitien, fut ambass. de la républ. près de l'empereur Charles-Quint, et obtint, à son retour, le gouvernement de Brescia. Sur la réputat. de son mérite, il fut honoré de la pourpre par le pape Paul III, en 1535, n'étant pas dans les ordres, et fut en 1541 envoyé légat à la diète de Ratisbonne, où il ne put réussir à mettre d'accord les protest. avec les catholiq., et à son retour chargé du gouvernement de Bologne, où il mourut en 1542. Le cardinal Contarini est aut. de plus. ouvr. théol., Paris, 1571, in-fol. Sa *Vie* a été écrite par J. Casa dans les *Latina Monimenta*, Florence, 1564, in-4, et en ital. par L. Beccatello, Brescia, 1746, in-4.

CONTARINI (JEAN), né à Venise en 1549, suivit la carrière des arts, et devint un des peintres les plus renommés de l'école vénitienne. Il s'attacha principalem. à la fresque, et l'on cite en ce genre sa *Résurrection*, dans l'église de St-François-de-Paule, à Venise. Lanzi dit qu'il excella dans le portrait. Appelé en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, ce prince fut si content de ses ouvrages qu'il le créa chevalier. Il mourut en 1605.

CONTARINI (VINCENT), littérat., né à Venise en 1577, mort dans cette ville en 1617, fut profess. d'éloquence à Padoue, et l'ami de Muret et Juste Lipse. On a de lui : *Variarum lectionum liber*, etc., Venise, 1606, in-4, très rare : l'édit. d'Utrecht, 1754, in-8, est augmentée des remarques de Nic. Bond. — *De frumentariâ Romanorum largitione, et de milit. romanorum stipendio comment.*, ib., 1609, in-4; Wesel, 1669, in-8; ces deux traités sont insérés dans le *Thes. antiquit. romanarum*, de Grævius, tom. VIII et X.

CONTAT (LOUISE), célèbre actrice du Théâtre-Français, née en 1760, débuta en 1776 par le rôle d'*Atalide* de la tragédie de *Bajazet*, et fut reçue en 1777. Élève de Mme Préville, ses débuts n'eurent rien de remarquable; mais chargée plus tard du rôle de *Suzanne*, dans le *Mariage de Figaro*, elle obtint le plus brillant succès, et dès-lors sa réputation parut fixée. Douée d'un talent flexible et des plus heureuses qualités, on la vit jouer successiv. avec une égale perfect. Mme Évrard du *Vieux Célibataire*, Elmire du *Tartufe*, Célimène du *Misanthrope*, Mme de Volmar du *Mariage secret*, etc., etc. Ayant épousé Parny, neveu du poète, elle se retira du théâtre à 50 ans, et mourut en 1813. On lit dans une notice publiée dans les journ. du temps, que six semaines avant sa mort elle jeta au feu, malgré l'opposition d'un témoin, un recueil assez considérable d'écrits en prose et en vers, parce qu'ils renfermaient quelques traits de satire personnelle.

CONTE (JACQ. de), peintre, né à Florence en 1510, élève d'André del Sarto, acquit une grande réputation à Rome pour le portrait, peignit ceux de plusieurs papes et de quelques autres person-

nages, et mourut en 1598. On cite encore de cet habile artiste quelques fresques et une *Déposition* que Lanzi regarde comme son chef-d'œuvre; il imita Michel-Ange, mais avec tant de liberté, et son coloris est si différent, qu'il ne paraît pas de la même école.

CONTE (Le). — V. Leconte.

CONTÉ (Nicolas-Jacques), chimiste et mécanicien habile, né en Normandie en 1755, vint de bonne heure à Paris, où ses rapports avec les artistes et les sav. ne tardèrent pas à le faire connaître. Il fit, en 1793, partie de la commission chargée de répéter en grand l'expérience de la *décomposition de l'eau par le fer*. Bientôt il eut la direction de l'école aérostat. de Meudon, et quelq. temps après il fut nommé chef de brigade command. le corps des aérostiers. C'est en cette qualité qu'il fit partie de l'expédition d'Égypte. Arrivé à Alexandrie, il construisit en deux jours, au Phare, des fourneaux à boulets rouges, et de cette manière tint éloignés les vaisseaux anglais. Au Kaire, il construisit un télégraphe, forma des ateliers destinés à remplir les besoins de tous les services publics, éleva plus. moulins à vent, fit des machines pour la monnaie, pour l'imprimerie orientale, pour la fabricat. de la poudre. Il créa des fonderies de canons, perfectionna la fabrication du pain, fit fabriquer des canons de fusil, des sabres, des ustensiles pour les hôpitaux, des instruments de mathématiques, des lunettes, des loupes, des crayons. A son retour, il reprit la direction de sa manufact. de crayons, qui ont fixé en France un nouv. genre de commerce. Chargé de diriger l'exécution du gr. ouvrage publié par la commission d'Égypte, il inventa une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des fonds, des ciels et des masses des monum. se fait avec une facilité, une promptitude et une régularité merveill. Ce laborieux et savant artiste, qui joignait à tous ses talents une simplicité de mœurs antique, une grande douceur de caractère, et la modestie la plus rare, mourut en 1805.

CONTI, nom de la branche cadette de la maison de Condé.—Armand de Bourbon, prince de Conti, frère du grand Condé, né en 1629, fut le chef de cette branche. Destiné par son père à l'état ecclésiastique, il quitta bientôt cette carrière pour celle des armes, se jeta dans les intrigues de la Fronde, et commanda l'armée opposée à celle de son frère, qui défendait alors la cour. Arrêté, ainsi que Condé, et conduit à Vincennes, le prince de Conti n'en sortit que pour épouser une nièce du cardinal Mazarin, auquel il avait fait la guerre. Nommé successivement gouverneur de Guyenne, général en Catalogne, gr.-maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc, il mourut à Pézenas en 1666. On a de lui : *Traité de la comédie et des spectacles selon la tradition de l'Église*, Paris, 1667, in-8. — *Les devoirs des grands*, ibid., 1666, 1667, in-8. — *Lettres sur la grâce; Mémoire touchant les obligations des gouverneurs de province*, 1667, in-8. — *Mémoire pour la conduite de sa maison*, 1667, in-8. — Conti (Louis-Armand, prince de), fils aîné du précéd., né en 1661, épousa M^lle^ de Blois, fille de Louis XIV et de M^me^ de La Vallière, fit une campagne contre les Turks, comme volontaire au service d'Autriche, et mourut de la petite-vérole, en 1685, sans laisser de postérité. La princesse de Conti, son épouse, fut célèbre par son esprit et sa beauté.

CONTI (François-Louis de BOURBON, prince de), second fils d'Armand, né en 1664, prince de *La Roche-sur-Yon*, ne prit le titre de Conti qu'à la mort de son frère aîné. Élevé sous les yeux de son gr.-oncle, le prince de Condé, qui l'aimait à l'égal de son fils, il se passionna facilement pour la gloire militaire; mais n'ayant pu se concilier la bienveillance de Louis XIV, il n'obtint aucun commandem. dans l'armée. Toutefois, il fit plusieurs campagnes, se distingua au siége de Luxembourg en 1684, l'année suiv. en Hongrie, aux journées de Steinkerque, de Fleurus, de Nerwinde, et dans plusieurs autres occasions. Après la mort de Sobieski en 1697, le prince de Conti fut élu roi de Pologne; mais l'électeur de Saxe, Auguste II, son compétit., lui ravit cette couronne. A son retour en France, il fut nommé gén. des troupes alliées dans la Lombardie; mais une capitulat. qui faisait retirer les troupes françaises et espagnoles de ce pays empêcha le prince de s'y rendre. Il mourut en 1709, au moment où il venait de recevoir du roi la promesse de commander l'armée en Flandre. Son *Oraison funèbre* fut prononcée par Massillon. — Conti (Louis-François de Bourbon, prince de), petit-fils du précédent, né en 1717, fit ses prem. armes dans la guerre de Bavière en 1741, eut en 1744 le command. d'un corps de 20,000 hommes envoyés pour soumettre le Piémont de concert avec les Espagnols, s'empara de Montalban, de Villefranche, du Château-Dauphin, de Démont, forma le siége de Coni, et y reçut la bataille que vint lui présenter le roi de Sardaigne. Dans cette journée, meurtrière sans être décisive, le prince de Conti eut sa cuirasse percée de deux balles et deux chevaux tués sous lui. L'année suivante, il fit la campagne d'Allemagne, et en 1746 celle de Flandre, où il prit Mons. Ses liaisons publiques avec des personnes connues pour blâmer les opérations de la cour, le mirent mal dans l'esprit du roi, et il cessa d'être employé. Vers la fin du règne de Louis XV le prince de Conti appuya les parlements dans leur opposition aux réformes demandées par Turgot, et contribua au renvoi de ce ministre. Il mourut en 1776. — Louis-Franç.-Joseph de Bourbon, prince de Conti, son fils, né en 1734, ne quitta point la France après la révolut. de 1789; mais après une assez longue détention au fort St-Jean de Marseille, il fut compris dans le décret qui ordonna l'exportation de tous les Bourbons. Fixé à Barcelone, il y mourut le 10 mars 1814. En lui finit la branche des Bourbon-Conti.

CONTI (Louise-Marguerite de LORRAINE, princesse de), fille de Henri, duc de Guise, née en 1577, fut aimée de Henri IV, qui manifesta l'in-

tention de l'épouser, mais en fut détourné par Gabrielle d'Estrées. Elle fut mariée en 1605 à François de Bourbon, prince de Conti; veuve en 1614, elle épousa secrètement le maréchal de Bassompierre, et mourut en 1631, du chagrin que lui causèrent son exil et l'emprisonnement de son mari. On a de cette princesse l'*Hist. des Amours de Henri IV*, Cologne, 1664, in-12, plus. fois réimpr. et publ. aussi plus. fois sous le titre d'*Histoire des Amours du grand Alcandre*, Leyde (Elzevir), 1663, in-12; Paris, 1786, 2 vol. in-12: on y trouve, sous des noms supposés, l'esquisse des intrigues amoureuses de la cour de Henri IV. Cet ouvrage a été inséré par Lenglet-Dufresnoy dans son édition du *Journal de l'Estoile*, tome IV, avec la clef des noms supposés et des additions.

CONTI (Nicolas), en latin *de Comitibus*, voyageur, né à Venise, d'une famille patric., voyagea dès sa jeunesse en Orient, apprit l'arabe à Damas, et le persan à Ormus, parcourut la Perse, la côte du Malabar, pénétra dans la presqu'île de l'Inde, visita les îles de Ceylan, de Sumatra, le royaume de Java, la Chine-Méridion., les côtes d'Éthiopie, navigua sur la mer Rouge, traversa le désert, arriva au Kaire, où il perdit sa femme et ses deux enfants, et revint à Venise en 1444, après 25 ans d'absence. Comme il avait été forcé de renoncer à la foi chrétienne pour sauver ses jours, il demanda au pape Eugène IV l'absolution de son apostasie. Le pontife l'accorda, en imposant pour pénitence à Conti de raconter ses avent. à Poggio, son secrétaire. Celui-ci les écrivit en latin; mais cette traduction est si rare, que Ramusio ne put la trouver; la version italienne de la *Relat. de Conti*, qui fait partie du tome 1er de son recueil, n'est qu'une traduction défectueuse en langue portug. Les observat. de Conti ont été reconnues exactes et judicieuses.

CONTI (Juste de'), poète italien du 15e S., né à Rome, mort à Rimini en 1449, est auteur d'un recueil de poésies ayant pour titre : *la Bella mano*, Bologne, 1472, petit in-4; Venise, 1492, in-4; Paris, 1589, in-12. L'édit. Jacques Corbinelli a enrichi cette édition d'un recueil de pièces du prem. âge de la poésie ital. A.-M. Salvini en a publié une, Florence, 1715, in-12, avec des notes et une préface qui renferme quelques détails sur la vie de Conti; mais la meill. édition est celle de Vérone, 1753, in-4, avec une notice sur l'aut. par Mazzuchelli. Les *Rime inedite* de Conti ont été publiées, Florence, 1819, in-8, à 60 exempl.

CONTI (Noel), *Comes* ou *de Comite*, né à Milan vers 1520, vint jeune à Venise, y fit ses études et y composa presque tous ses ouvr., de sorte qu'il se regarde lui-même comme Vénitien et qu'il en prenait le titre. On ignore les circonstances de sa vie, et ce n'est que par conjecture que l'on place sa mort vers 1580. Outre des trad. lat. d'Athénée et de plusieurs autres ouvrages grecs, on lui doit : *Carmina, scilicet de Horis liber I, de Anno libri IV, Amatoriarum lib. II, elegiarum lib. VI*, Venise, 1560. — *Mythologiæ, sive explicationes fabular. libri X*, etc., ibid., 1551 et 1581, souvent réimpr. — *De venatione carminum lib. IV*, etc., Venise, 1551, in-8. — *Commentarii de Turcarum bello in insulam Melitam gesto anno* 1565, ibid., 1566, in-12. — *Universæ historiæ sui temporis lib. XXX, pars prima*, Venise, 1572, traduit en italien par C. Saraceni, Venise, 1589, 2 vol. in-4.

CONTI (César), peintre, né à Ancône, mort à Macerata vers 1615, avait un talent particulier pour les sujets grotesques et pour les arabesq.—Conti (Vincent), son frère, excellait à peindre les figures, et fut employé par le pape Sixte V dans plusieurs travaux import. — Conti (Dominique), Florentin, élève d'André del Sarto et l'hérit. de ses cartons, est moins connu par ses compositions que par le monum. qu'il fit élever à son maître dans l'église de la Nunziata de Florence. — Conti, sculpteur et fondeur, fit différents ouvrages en bronze que l'on voyait autrefois dans la cour du palais ducal à Venise.

CONTI (François), peintre, né à Florence en 1680, élève de Carle Maratte, adopta la manière de son maître, si ce n'est dans quelques gr. tabl. d'église, où il se rapprocha du Trévisan. Son chef-d'œuvre est *Ste Apollonie*, dans l'église de ce nom. Il fut direct. de l'école de dessin à Florence, et mourut en 1760.

CONTI (Antoine SCHINELLA, connu sous le nom d'abbé), savant littérateur, né en 1677 à Padoue, embrassa l'état ecclésiastique en 1699, entra dans la congrégation de l'Oratoire dont il sortit en 1708, parce qu'on voulut l'obliger à confesser, et revint à Padoue perfectionner les connaissances qu'il avait acquises dans les différ. parties de la philosophie. Une dissertat. qu'il inséra dans le Journal des *Litterati* lui mérita les éloges de Fontenelle; il vint peu de temps après à Paris, où il fut accueilli par les savants et les littérateurs les plus distingués. Il se rendit en 1715 à Londres pour observer l'éclipse solaire, et il y reçut le même accueil qu'en France. Il prit une part active à la dispute qui s'éleva entre Newton et Leibnitz au sujet du calcul différentiel; mais en voulant rester impartial, il ne satisfit ni l'un ni l'autre de ces illustres rivaux. Après avoir visité l'Allemagne et fait un second voyage en Angleterre, il revint en 1718 à Paris, qu'il ne quitta qu'en 1726, forcé par ses infirmités de chercher un climat plus doux que la France. Pour se délasser de ses travaux scientifiques, il cultiva la littérature, et quoiqu'il n'eût commencé que sur le retour de l'âge à faire des vers, il n'égala pas moins bientôt les prem. poètes de l'Italie par l'élévation et la force des pensées. Il mourut à Padoue en 1749 sans avoir pu terminer un grand ouvrage sur le *Beau* considéré sous ses divers rapports, et dans lequel il se propose de faire entrer des modèles de toutes les formes poétiques. Les fragm. de cet ouvr. composent les *Prose e poesie* de l'abbé Conti, Venise, 1739-56, 2 vol. in-4. On lui doit encore quatre *tragéd.*, Florence, 1751, in-8 : *Jun. Brutus, Marcus Brutus*, *César* et *Drusus;* la tragédie de *César*, regardée comme la meill. pièce, a été réim-

primée dans différents recueils. La *Serie de' tutti* contient l'indication de plusieurs opusc. de Conti, qui ne font point partie de l'édition de ses *OEuvres*.

CONTI (Jean-Bapt.), littérat. distingué, né en 1740 à Lendinara, perfectionna ses études à l'univ. de Padoue, y reçut le laurier doctor. en droit, et s'établit à Venise, où, dans l'exercice de la profess. d'avocat, il trouva l'occasion de signaler, avec son éloquence, les brillantes qualités dont la nature l'avait doué. Les loisirs que lui laissaient ses devoirs, il les consacrait à la culture des lettres, et bientôt sa réputat. comme poète égala celle qu'il s'était faite comme avocat. Des affaires de famille l'ayant conduit en Espagne, il profita de son séjour à Madrid pour étudier la littérat. espagn., et l'Italie lui dut bientôt la trad. en vers des plus célèbres poètes castillans. Ce gr. trav. lui valut une pension du roi d'Espagne Charles III, et son affiliat. aux acad. espagn. De retour en Italie il y remplit différ. emplois à Lendinara, à Rovigo, à Ferrare; il fut un des membres de la consulte de Lyon en 1801. L'âge n'affaiblit point son talent poétiq.; son poème *per la incorazione di M. V.*, fête séculaire qui se célèbre à Lendinara avec une pompe extraordinaire, est mis par ses compatr. à côté des meill. product. de Politien et de Sannazar. Ayant eu le malheur de survivre à sa femme et à sa fille, seul fruit de l'union la plus heureuse, il passa les dern. années de sa vie dans un état de mélancolie dont rien ne put le distraire, et mourut en 1820, à 80 ans. On a de lui : *Colleccion de poesias castellanas, con la traduccion en verso toscano*, Madrid, 1782-90, 4 vol. in-8. Ces trad. font partie des *Opere* de Conti, Padoue, 1819, 2 vol. in-8.

CONTILE (Luca), littérateur, né près de Sienne en 1505, entra d'abord au service du cardinal Trivulce, et se trouvait à Rome lors de la fondation de l'académie de la *Vertu*, dont il fut un des premiers membres. Mécontent de son patron, il le quitta pour s'attacher au marquis del Vasto, qu'il suivit à la diète de Worms, et, à la mort de ce grand protecteur des lettres, il continua de rester chez sa veuve. Quelques années plus tard, Sforze Pallavicino, général des Vénitiens, le prit à son service, et, pendant son séjour à Venise, il contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de cette ville, dont il put voir aussi la fin. Sur la recommandation d'un de ses Mécènes, il obtint la place de commissaire du roi d'Espagne à Pavie, et mourut en 1574. Ses principaux ouvr. sont 3 coméd. en prose, *la Pescara, la Cesara Gonzaga* et *la Trinozia*, Milan, 1550, in-4, édit. très précieuse. — *Rime, divise in tre parti, con discorsi ed argomenti*, etc., Venise, 1560, in-8. — *Delle littere volumi due*, Pavie, 1564, 2 vol. in-8. Ces trois ouvrages sont les seuls qui soient cités dans les *Testi* de Gamba.

CONTRERAS (Antoine de), peintre espagnol, né à Cordoue en 1587, élève de P. Cespédès, après la mort de son maître, s'établit à Grenade, puis à Bujalance, où il exécuta des fresques et des tabl. pour le couvent de St-François, et mourut en 1654. Cet artiste excellait dans le portrait. — Contreras (Emmanuel), habile sculpteur, contemporain du précédent, a fait, entre autres ouvrages remarq., une statue de St Lazare, dans une des églises de Madrid. Il mourut dans cette ville en 1656.

CONTRI (Antoine), peintre, né à Ferrare vers 1660, mort à Crémone en 1732, s'est fait un nom pour avoir découvert le secret de transporter les fresques sur la toile. Ses tabl., et ceux de François, son fils, se trouvent à Crémone et dans les environs; mais son mérite comme peintre est éclipsé par l'éclat de sa découverte; il se vantait de pouvoir enlever toutes les fresques quelconques pour les transporter sur la toile, sans qu'elles perdissent rien du dessin et de la couleur. Il en fit plus. expériences dans différ. palais de Crémone, de Ferrare et de Mantoue, et, par suite, quelques têtes de Jules Romain, détachées d'une muraille, furent envoyées à Vienne. Lanzi, qui donne des détails sur le procédé employé par Contri, doute qu'il en soit l'inventeur; mais il est certain qu'il fut le premier à le faire connaître.

CONTUCCI (André), architecte et sculpteur, né en Toscane, travailla d'abord à Rome, puis à Florence, où l'on voit plusieurs de ses ouvrages, fut appelé à Lisbonne par le roi de Portugal, qui le chargea de lui construire un palais. De retour en Italie, il fut envoyé à Lorette par le pape Léon X pour y exécuter les bas-reliefs qui décorent l'intérieur de la *Santa Casa*. Il termina dans cette ville le logement des chanoines, commencé par le Bramante, et le fortifia; il mourut en 1529, laissant quelq. dessins, un *Traité de perspective sur l'art de faire les décorations de théâtre*, et une *Dissertation sur les mesures des anciens et sur les proportions en architecture*.

CONYBEARE (Jean), évêque de Bristol, né dans le comté de Dévon en 1692, mort en 1754, a publ. : *Défense de la religion révélée*, 1732, in-8, contre le livre de Tindal, intit. : *le Christianisme aussi ancien que le monde*, etc. On a encore de ce prélat deux vol. de *Sermons* réimpr. après sa mort, en 1757, in-8.

COOK (Ant.), né à Essex, précept. d'Édouard VI, fut exilé sous le règne de Marie, revint en Angleterre à l'avénem. d'Élisabeth, et mourut en 1576. Il eut quatre filles qui se distinguèrent par leur esprit et leur savoir. La première épousa lord Burleigh; la seconde Nicolas Bacon; la troisième sir Jean Russel, et la quatrième sir Henri Killegrew, personnages considérables de l'époque.

COOK (Edward), 2e capitaine du navire *la duchesse de Bristol*, armé en 1708 pour l'expédition envoyée en course dans le Grand-Océan par des armateurs de Bristol, sous les ordres de Wood-Rogers, publia à son retour une relation de cette croisière sous le titre de *Voyage à la mer du Sud et autour du monde, fait dans les années* 1708, 1709, 1710 *et* 1711, Londres, 1712, cart. et fig.

COOK (James), célèbre navigateur anglais, né dans le comté d'York en 1728, fut enlevé par la

presse lors de la guerre avec la France, en 1755, et embarqué comme simple matelot sur le vaisseau monté par sir Hugh-Palliser. Devenu maître d'équipage, il fut chargé pendant l'expédition du Canada de sonder le canal qui est au nord de l'île d'Orléans, et en leva le plan avec une rare intelligence. Ce premier essai lui fit confier l'exécution de la carte du fleuve St-Laurent dans une grande partie de son cours, et cette carte a conservé jusqu'ici la supériorité qu'on lui reconnut alors. Parvenu de grade en grade à celui de capitaine, Cook partit en 1768, sur *l'Endeavour,* avec J. Banks et Solander, pour une expédition autour du monde. Ce fut dans ce premier voyage qu'après avoir visité les îles de *la Société,* déjà reconnues par Bougainville, Cook découvrit les côtes de la Nouvelle-Zélande, le détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van-Diemen, etc. De retour en Angleterre, au mois de juin 1771, Cook fut promu au grade de command. de vaisseau, supérieur à celui de capitaine, et repartit le 13 juillet de l'année suivante pour de nouvelles explorations avec les vaisseaux *la Résolution*, qu'il montait, et *l'Adventure,* aux ordres du capitaine Furneaux. Cette seconde campagne dura 3 ans, pend. lesquels Cook chercha à pénétrer à plusieurs reprises aussi loin que possible du côté des pôles sud. Il relâcha plus. fois à la Nouvelle-Zélande, aux îles de la Société, des Amis, découvrit la Nouvelle-Calédonie, etc., et rentra à Portsmouth le 3 juillet 1775. Le roi d'Angleterre le récompensa dignement de ses glorieux travaux; il fut admis en 1776, à l'unanimité, à la société royale de Londres, qui, plus tard, lui décerna le prix fondé par sir Godfrey Copley pour celui qui aurait fait les expériences les plus utiles à la conservation des hommes. Chargé d'une 3e expédition, dont le plan appartenait au lord Sandwich, prem. lord de l'amirauté, il sortit de Plymouth le 12 juillet 1776, sur *la Résolution,* accompagnée de *la Découverte*, commandée par le capit. Clerke, et aborda le 7 mars 1778 à la côte N.-O. de l'Amérique; mais n'ayant pu se frayer un passage vers le nord, en raison des glaces dont ses bâtim. furent continuellem. environnés, il fit voile pour les îles Sandwich, et vint mouiller dans une baie de l'île d'Owhiiée; il y fut accueilli par les habitants, et le roi de l'île, nommé Téréobon, vint lui faire une visite à son bord. Un de ses canots lui ayant été enlevé, Cook en exigea la restitut., et pensa que le moyen de l'obtenir plus promptem. était de s'emparer de Téréobon; mais une insurrect. éclata parmi les insulaires, il fallut employer la force pour les écarter, et dans ce conflit, Cook fut tué, le 13 février 1779. La veuve et les enfants de Cook reçurent chacun une pension du gouvernem., qui abandonna en outre à sa famille la moitié du produit de la vente des *Voyages*, impr. à ses frais. Le prem. voyage, rédigé par Hawkesworth, Londres, 1773, 3 vol. in-4, avec atlas, a été trad. en franç. par Suard, Paris, 1774, 4 vol. in-4 ou 8 vol. in-8, avec 52 pl. ou cartes. Le second, Londres, 1777, 2 vol. in-4 et atlas, a été trad. par le même, Paris, 1778, 5 vol. in-4 et atlas, avec les observ. de Forster; il y a une édition en 6 vol. in-8 sans ces observations. Le troisième voyage, rédigé par le lieutenant King, Londres, 1784, 3 vol. in-4 et atlas, a été trad. en franç. par Demeunier, Paris, 1785, 4 vol. in-4 et atlas, ou 8 vol. in-8. La *Vie de Cook*, par Kippis, a été trad. en franç. par Castera, 1788, in-4, 1789, 2 vol. in-8. On a impr. à Londres les observations astronomiques faites pendant ces mêmes voyages, 1777-88, 3 vol. in-4.

COOKE (William), écrivain anglais, mort à Londres en 1824 dans un âge très avancé, est aut. des ouvrages suivants: *l'Art de vivre à Londres; Éléments de critique dramatique*, trad. en franç. par P.-F. Aubin, Paris, 1800, in-8. — *Vie du célèbre Samuel Foote; Vie de Macklin, avec une histoire du théâtre anglais du temps de ce fameux acteur;* enfin *la Conversation*, poème didactique qui parut en 1807, et qui eut un grand succès.

COOMBE (Guillaume), romancier et poète, né en 1741 à Bristol, fils d'un riche marchand, acheva ses études à Oxford avec succès, et bientôt, maître d'un opulent héritage, le dissipa complétement. Forcé de chercher dans ses talents le moyen de satisfaire à ses goûts dispendieux, il put, grâce au succès de ses ouvr., continuer à mener la vie d'un fashionable angl.; mais l'âge arriva où cette vie lui parut insipide: il avait alors 70 ans. Il déposa la plume en changeant de conduite, passa les dernières années de sa vie dans les pratiques religieuses d'un chrétien fervent, et mourut en 1823. De ses ouvr. assez nombr., et qui tous se font remarquer par une originalité piquante, et par cette qualité que les Anglais désignent par le mot *humour*, mélange de bonhomie et de gaîté, le seul que l'on connaisse en France sont les *Voyages du docteur Syntaxe*, trad.

COONINXLOO (Gille van), peintre flamand, né en 1544, à Anvers, où il mourut dans les premières années du 17e S., avait reçu les leçons de van Aëlst le fils, de Léonard Kroës et de Gille Mostaërt. Il fut le plus grand paysagiste de son temps, et eut de nombreux imitateurs. On estime le coloris et la touche légère de ses tableaux, dont les fonds sont très variés.

COOPER (Thomas), prélat anglais, né à Oxford en 1517, y pratiqua la médecine jusqu'à l'avénem. de la reine Élisabeth; il reprit alors ses études théologiques, se distingua comme prédicateur, et fut pourvu successivement de riches bénéfices. Évêque de Lincoln en 1569, il passa 15 ans après sur le siége de Winchester, ne se montra rien moins que tolérant à l'égard des catholiques, qui formaient plus de la moitié de la population de son diocèse, et mourut en 1594. Il a laissé entre autres ouvrrages, un *Abrégé des chroniques, depuis l'an 17 de J.-C. jusqu'en 1560*, in-4; les deux premières part. sont de Thomas Lanquet. — *Thesaurus linguæ romanæ et britannicæ; Dictionnarium historicum et poeticum*, Londres, 1565, in-fol. — *Sermons*, 1580, in-4.

COOPER (Samuel), peintre, né à Londres en

1609, élève de son oncle Harkins, bon peintre de portraits, se perfectionna par l'étude des ouvr. de Van-Dyck, dont il suivit la manière avec un tel succès, qu'on lui donna le surnom de *Petit Van-Dyck*. Il visita les principales parties de l'Europe, peignit les portraits des princes et des plus grands personnages, acquit une fortune considérable, et revint à Londres, où il mourut en 1672. A ses talents comme peintre, Samuel en joignait un non moins remarquable comme musicien.—Alexandre Cooper, son frère aîné, excellait dans la miniature. — Quelques autres Cooper figurent encore dans l'histoire des arts en Angleterre : Édouard, marchand d'estampes à Londres, qui a peint quelques portraits, et gravé d'après plus. maîtres ; Williams, d'après lequel van der Gucth a gravé plus. portraits ; enfin deux Richard cités par J. Strutt : le premier, peintre et graveur, né en Écosse vers 1708, a peint et gravé le portrait de plusieurs de ses contemporains illustres ; le second, né en Angleterre vers 1736, est compté au nombre des plus habiles graveurs anglais.

COOPER (Jean-Gilbert), littérateur anglais, né dans le comté de Nottingham en 1723, mort en 1767, est aut. des ouvrages suivants : *le Pouvoir de l'harmonie*, poëme en II chants, 1745, in-4. — *Vie de Socrate*, 1749, in-8, trad. en franç. par de Combes, Amsterdam, 1751, in-12 ; cet ouvrage est fort estimé. — *Lettres sur le goût*, 1754, in-8. — *Épîtres d'Aristippe dans la retraite à ses amis de la ville*, 1754, in-8 ; ce sont les meilleurs vers de Cooper.—*Avis d'un père à son fils*, 1756, in-4. — *Poëmes sur divers sujets*, 1764 ; c'est le recueil de tous les ouvrages de Cooper, à l'except. d'une trad. de *Vert-Vert* de Gresset, publ. en 1759, in-4. Cooper a aussi contribué au recueil périodique intitulé : *le Monde*.

COOPER-WALKER (Joseph), né en 1761 à St-Valeri, en Irlande, visita l'Italie, étudia les chefs-d'œuvre de la littérat. de cette terre classique, et, de retour de ses voyages, s'occupa de la publication de quelq. ouvr. ; il en préparait d'autres lorsqu'il mourut en 1810. On a de lui : *Historical memoirs of the irish bards*, Londres, 1786, in-4. — *An historical essay on the dress of the ancient and modern Irish*, Dublin, 1788, in-4. — *An historical memoir on italian tragedy*, Londres, 1799, in-4. — *An historical essay on the revival of the drama in Italy*, Édimbourg, 1805, in-8. — *Memoirs of Alessandro Tassoni, author of Secchia rapita*, Londres, 1815, in-8.

COOPMANS (George), habile médec., né dans la Frise en 1717, fit ses études médicales à Franeker, où il prit ses degrés, et à Leyde, où il suivit pendant un an les cours de Boërhaave et d'Albinus. Fixé ensuite à Franeker, il y exerça son art avec succès, devint directeur de l'acad. de cette ville à sa réorganisat. en 1795, et mourut en 1800. On a de lui : une trad. latine de l'ouvr. d'Alex. Monro, *De nervorum anatome contractâ*, Franeker, 1754, in-8 ; réimpr. en 1762, avec un chapitre additionnel. — *Neurologia et observatio de calculo ex uretrâ excreto*, ibid., 1789, in-8. — Gadso Coopmans, fils du précéd., fut profess. de médecine et de chimie à l'académ. de Franeker, s'expatria lors des troubles politiq. de la Hollande, accepta une chaire à l'acad. de Kiel, et vint ensuite habiter Copenhague ; malgré les preuves d'estime dont le roi de Danemarck l'honorait, il ne put résister au désir de revoir sa patrie, et mourut à Amsterdam en 1810, à 64 ans. On a de lui : *Varis, sive carmen de variolis*, Franeker, 1783, in-4. — *Opuscula physico-medica*, Copenhague, 1793, in-8, 1er vol., et deux chants d'un poëme lat. à la louange de Pierre-le-Grand.

COOTE (Eyre), général anglais, né en 1726, fit ses premières armes contre les rebelles d'Écosse, en 1745, passa dans les Indes, en 1754, fut, en 1757, chargé de prendre possession de Calcutta, et nommé gouverneur de cette ville. Il servit ensuite dans l'armée active, se signala tellement à la bataille de Plassey, qu'on lui attribua une grande part du succès. Promu au grade de colonel, il battit le général Lally, qu'il força de se renfermer dans Pondichéry, et de rendre ensuite cette place à discrétion après 15 mois de siége. En 1769, Coote obtint le commandem. en chef de toutes les forces de la compagnie des Indes ; mais à la fin de l'ann. suiv. il revint en Angleterre, où il fut créé chev. du Bain. Étant retourné aux Indes, en 1781, il battit le sulthan Hyder-Ali, et mourut à Madras en 1783. Son corps fut rapporté en Angleterre, et la compagnie des Indes lui fit élever un très beau monument dans l'abbaye de Westminster.

COOTWYK (Jean), jurisconsulte, né à Utrecht dans le 16e S., fit différ. voyages en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie, visita la Grèce et la Palestine ; de retour dans sa patrie, y publia la relat. de son voyage au Levant, et mourut en 1629. Son *Voyage de Jérusalem et de Syrie* (en lat.), Anvers, 1619, in-4, est devenu très rare.

COP (Guillaume), médecin, né à Bâle, vint en France dans les dernières années du 15e S., fut successivem. premier médecin de Louis XII et de François Ier, contribua beaucoup à propager les véritables principes de l'art de guérir, dont il doit être considéré comme un restaurateur, et mourut en 1532. On a de lui de bonnes traduct. latines de différents traités de Paul Ægine, d'Hippocrate et de Gallien.

COPERNIC (Nicolas), célèbre astronome, né à Thorn, en 1473, étudia la philosophie, se fit recevoir docteur en médecine ; mais, entraîné par une vocation spéciale, négligea la pratique de son art pour se livrer exclusivement aux mathémat. et à l'astronomie. Il voyagea pour consulter ceux qui cultivaient ces sciences avec le plus de succès dans les différentes contrées de l'Europe, s'arrêta longtemps à Bologne auprès de Dominique Maria, habile astronome, et à Rome, où Regiomontanus lui fit confier une chaire de mathémat. qu'il remplit avec un brillant succès. De retour dans sa patrie, il fut nommé chanoine de Warmin, et profita des loisirs que lui donnait cette place pour pousser ses

expériences et faire des observations. C'est alors qu'il entreprit d'étudier comparativement tous les systèmes des anciens en astronom., d'y rechercher ce qu'il y avait de plus vraisemblable, et d'en former un système plus simple et plus symétrique. Telle est la marche que suivit ce grand homme pour composer ce que l'on nomme le *Système de Copernic*, mais qui n'est en réalité que l'arrangement véritable de notre système planétaire, dont voici l'exposition abrégée : Le soleil est au centre de l'univers; Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne, font en un an leur révolution autour de cet astre, etc. La Terre fait son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et elle en a un autre en 24 heures, autour de son axe, ce qui explique le jour et la nuit. La lune se meut et décrit son cercle autour de la terre, etc. Copernic avait terminé cet admirable travail en 1530; mais il redoutait de le publier, sachant qu'il est toujours dangereux de dire aux hommes des vérités qui choquent leurs croyances. Il se décida cependant à le faire imprimer, et le prem. exemplaire de son ouvr. était dans ses mains lorsqu'il mourut en 1543. Cet ouvrage est intitulé : *De revolution. orbium cœlestium, lib. VI*, Nuremberg, 1543, petit in-fol., Bâle, 1566, in-fol.; la 3e édit. due à Nic. Multer, est intit. *Astronomia instaurata*, Amsterdam, 1617 et 1641, in-4. On lui doit encore : *De lateribus et angulis triangulorum*, etc., Wittemberg, 1542, in-4. — *Theophylacti Scholastici Simocattæ epistolæ morales*, etc., *cum versione latinâ*. Sa *Vie* a été écrite par Gassendi, à la suite de celle de Tycho-Brahé, Paris, 1654, in-4.

COPPENS (B.), profess. d'anatomie et d'hist. natur. à Gand, mort en 1802, remporta en 1787 un prix à l'acad. de Bruxelles par un *mémoire* sur les diverses branches de commerce qui pourraient être introduites dans les Pays-Bas; il a publ. entre autres ouvrages : *Dissertation sur la fabrique du blanc de plomb; Traité sur la culture du lin; Tr. de l'art de faire le verre.*

COPPIER (Guillaume), capit. de marine marchande, né à Lyon au commencement du 17e S., mort vers 1672, a publ. : *Histoire et Voyage des Indes-Occidentales et autres pays éloignés*, Lyon, 1645, 1654, in-12. — *Cosmographie univ. et spirituelle*, etc., ibid., 1670, in-12. — *Essai ou Définitions des mots, avec l'origine et les noms des premiers inventeurs des arts*, 1663.

COPPIN (Jean), officier français, s'embarqua en 1638 pour l'Égypte, visita une partie de cette contrée, et fut pris, à son retour, par des corsaires barbaresques qui le déposèrent en Corse, d'où il regagna Marseille. En 1640, il entreprit un nouv. voyage en Syrie, fut nommé par les consuls-généraux de France et d'Angleterre résidants au Kaire, consul à Damiette, revint en France vers 1648, et prit l'habit des ermites de St-Jean-Baptiste, dans le désert de Chaumont de Velai. En 1665, il présenta au ministre Louvois des mémoires qu'il avait composés, où il peignait la faiblesse des Turks en indiquant la manière de leur faire la guerre, et fit un voyage en Italie pour solliciter le pape d'inviter les princes chrétiens à former une nouv. croisade. Cette démarche fut sans résultat; et Coppin, de retour en France, publia ses *mémoires sous ce titre* : *le Bouclier d'Europe, ou la guerre sainte*, etc., Le Puy, 1686, in-4.

COPPOLA (François), riche commerçant napolitain, acheta le comté de Sarno, gagna la faveur de Ferdinand Ier, roi de Naples, conspira contre lui, et fut condamné par le tribunal des barons en 1487, à perdre la tête sur l'échafaud. — Un autre Coppola (Nicolas), prêtre sicilien, né à Palerme, mort en Espagne en 1697, est auteur des ouvrages suivants : *Resolutio geometrica duarum propositionum*, Madrid, 1690, in-4. — *Llave geometrica de la resuelta y demostrada operacion de la triseccion del angulo*, etc., ibid., 1695. Il a aussi publié une traduction espagnole d'un ouvrage de Viviani, disciple de Galilée, sur l'astronomie.

COQUEBERT-MONTBRET (Charles-Étienne, baron de), naquit en 1755 à Paris. L'étude des langues, à laquelle il se livra de bonne heure, lui ouvrit la carrière du consulat. A 21 ans, consul-génér. de France à Hambourg, il parcourt l'Allemagne et les ports de la Méditerranée et de l'Océan, confère avec les chambres de commerce et les armateurs sur les améliorations. En 1789, il visite l'Irlande et l'Angleterre comme agent de la marine. De retour en 1793, il se lie avec Guyton de Morveau, Fourcroy, est chargé de dresser la nomenclature des nouveaux poids et mesures, et, vers la fin de la révolution, enseigne la géographie au Lycée. Bientôt il part en qualité d'agent diplomatique en Hollande, en Angleterre, sur le Rhin, etc. Champagny, ministre de l'intérieur, le charge en 1806 de recueillir les vastes matériaux qui devaient servir à une statistique générale de la France. Cet ouvr. est interrompu par les événem. de 1814, et les travaux de Coquebert-Montbret sont ensevelis dans la poussière des archives ministérielles. Il fut distingué par Bonaparte, qui l'avait nommé maître des requêtes; mais, lors de la restaurat., il cessa ses fonct. Dès 1802, l'académie des sciences l'avait inscrit au nombre de ses correspondants; en 1815, il en devint un des associés libres. Coquebert-Montbret a rendu des services à la science par ses recherches sur la statistique et l'hist. naturelle. Il mourut en 1831, dans sa 76e année.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE (Claude-Geneviève), littérateur, né vers 1710 à Paris, fut reçu en 1736 avocat au parlement, et ne tarda pas à se faire une réputat. au barreau par quelq. factums très spirituels, et dont plus. ont été réimpr. dans le *Recueil des causes amusantes*. Nommé censeur royal pour les ouvrages de jurisprudence, il devint en 1752 l'un des rédact. du *Journal des savants*, et partagea dès-lors ses loisirs entre le travail de cabinet et la culture des lettres. Homme de goût et d'esprit, il tourna les drames sombres en ridicule dans des pièces fort piquantes, et qui sont encore recherchées des amateurs. On lui attribue

aussi quelq. pièces de vers, entre autres *la Création*, pot-pourri que l'on crut d'abord de Boufflers. Coqueley mourut à Paris en 1791. On a de lui : *Code de Louis XV, ou Recueils d'édits, déclarat., ordonn.*, etc., Paris, 1758, 12 vol. in-12. — *Études du droit civil et coutumier français*, 1789, in-4. — *Le Roué vertueux*, poème en IV chants, 1770, in-8 ; c'est une critique des drames. — *M. Cassandre, ou les effets de l'amour et du vert-de-gris*, 1775-81, in-8 ; c'est une plaisanterie assez originale contre le genre larmoyant.

COQUEREAU (Ch.-Jacques-Louis), médecin, né à Paris en 1744, y professa la physiologie et la pathologie avec distinct., et s'acquit en même temps la réputat. d'un habile praticien. Il obtint le titre de médecin de l'infanterie de France, fut admis en 1777 à la société royale de médecine, dont il partagea les utiles travaux avec beaucoup de zèle, et mourut en 1796. Il a terminé et publié deux ouvr. de L.-A.-P. Hérissant, son ami ; le premier : *Biblioth. physique de la France*, Paris, 1771, in-8, insérée plus tard dans la *Biblioth. histor. de la France*, par Fontette ; le 2e, *Jardin des curieux, ou Catal. raisonné des plantes les plus belles et les plus rares*, Paris, 1771, in-8. Coquereau a publ., en commun avec A.-L. de Jussieu, une dissertat. intit. : *OEconomiam inter animalem et vegetabilem analogia*, Paris, 1770, in-4. Il est auteur de plus. *Vies* ou *Notices* dans la *Galerie franç.*, 1771-72, 2 vol. in-fol. Son *Eloge* a été publ. par le doct. Lafisse, et la *Notice*, impr. en tête du *Catalogue* de sa biblioth., est de Hallé.

COQUES (Gonzalès), peintre, né à Anvers en 1618, imita la manière de Van-Dyck, dont il approcha dans le portrait, fut employé par les princes et par les souverains qui le récompensèrent honorablement, et mourut en 1684. Le musée royal ne possède aucun tableau de cet artiste.

COQUILLART (Guill.), poète français, né en Champagne, était officier de l'église de Reims en 1478, et mourut vers 1490. On a de lui les écrits suiv. : *Plaidoyer et enquête d'entre la simple et la rusée*, en deux pièces qui appartiennent au genre dramatique ; elles sont insérées dans l'ouvr. intit. : *Sensuyvent les Droits nouveaux*, Paris, S. D., in-4 ; ces *Droits nouveaux* sont également de Coquillart, ainsi qu'une autre pièce intit. : *le Débat des dames et des armes*. La prem. éd. des *OEuvres de Coquillart* est celle de Paris (Ve Trepperel), S. D., in-4, goth. ; celle de Galliot-Dupré, Paris, 1532, in-16, est la plus recherchée ; la plus récente, de Coustellier, 1723, in-12, est enrichie de remarques de La Monnoye, qui démontre que plusieurs pièces attribuées à Coquillart ne sont point de lui.

COQUILLE (Guy), *Conchylius*, avocat au parlement de Paris, né dans le Nivernais en 1523, fut un des meilleurs juriscons. de son temps, mérita le surnom de *Judicieux* qui lui fut donné dans les tribunaux, et mourut en 1603. Ses *OEuvres* (lat. et franç.) ont été recueillies, Paris, 1666, 2 vol. in-fol. ; Bordeaux, 1703, 2 vol. in-fol. ; cette édit. est la plus complète. On n'y trouve pas cependant le recueil de ses poésies, *Poemata*, Nevers, 1599, in-8, très rare. — Un autre Coquille (Jean), parent du précédent, qui latinisa son nom en celui de *Coquillatus*, est auteur d'un recueil d'*Élégies lat.*

CORAM (Thomas), Anglais, né vers 1668, capit. d'un navire marchand, fit le plus noble usage de la fortune qu'il avait amassée dans le commerce, en fondant à Londres l'hôpital des Enfants-Trouvés, où il fut enterré après sa mort, arrivée en 1751. Il avait créé, dans l'Amérique-Septentrionale, un établissement destiné à l'instruction des jeunes filles. Hogarth a reproduit les traits de ce philanthrope.

CORAS (Jean), jurisconsulte, né à Toulouse, en 1513, professa le droit à Angers, Orléans, Paris, Padoue, Ferrare, devint chancelier de la reine de Navarre et conseiller au parlement de Toulouse. Ayant été un des prem. à embrasser le parti des réformés, on l'accusa d'avoir voulu leur livrer cette ville en 1562, et il fut mis en prison. Les protecteurs qu'il conservait à la cour le firent mettre en liberté et réintégrer dans ses charges ; mais lorsque le massacre de la St-Barthélemi fut connu à Toulouse, on l'arrêta de nouveau, et il fut pendu avec deux autres conseillers le 5 oct. 1672. Ses ouvrages de droit avaient été recueillis à Lyon, 1556-58 ; ils ont été réimpr. Wittemberg, 1603, 2 vol. in-fol. On lui doit en outre plus. opuscules qui ne se trouvent point dans le recueil de ses *OEuvres*, entre autres : *Commentaire sur l'arrêt rendu contre le faux Martin-Guerre*, Paris, 1565, souv. réimpr., et une trad. des douze *Règles de conduite* de Pic de La Mirandole. — Coras (Jacq.), parent du précéd., né à Toulouse vers 1630, prit d'abord le parti des armes ; puis, cédant aux instances de son père, abjura la doctrine de Calvin en 1664, quitta le service, étudia la théol., devint ministre, et mourut en 1677. On a de lui plusieurs poèmes dont les sujets sont tirés de la Bible, et qu'il a réunis sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Paris, 1665, in-12 : c'est du plus connu de ces poèmes que Boileau a dit :

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière.

Plus. *Tr. de controverse*, et *Vita J. Corasti senatoris*, Montauban, 1673, in-4.

CORAY (Adamante), célèbre helléniste et philologue, né en 1748 à Smyrne, fils d'un négociant et destiné lui-même au commerce, fut, après quelq. études très imparfaites, envoyé en 1772 à Amsterdam, pour y apprendre, non la grammaire, mais les élém. de sa profession ; mais telle était sa passion pour l'étude, que ses loisirs assez courts lui suffirent pour acquérir des connaissances étendues dans les lettres et les sciences. De retour à Smyrne, il obtint de ses parents la permission de venir étudier la médec. à Montpellier ; il y reçut le doctorat en 1786, et se rendit à Paris au moment où la révolution était sur le point d'éclater. Tout entier à ses études, vivant au milieu de ses livres et de quelq. amis, il y resta complètement étranger. Son édit. des *Caractères* de Théophraste, 1799, in-8, commença la gr. réputation dont il a

joui comme critique et comme philol.; celle du *Traité des airs, des eaux et des lieux*, d'Hippocrate, avec une trad. franç., 1800, fut jugée digne d'un des prix décennaux. Ce fut vers le même temps que Coray composa div. ouvr. destinés à réveiller dans ses compatr. l'amour de la nationalité, et qui plus tard contribuèrent à l'affranchissem. de la Grèce, pour leq. il n'avait cessé de faire des vœux, mais dont il n'espérait pas d'être le témoin. En 1805 il fut chargé, concurremm. avec des savants franç., de préparer une trad. de la *Géographie* de Strabon, qui n'a été terminée qu'en 1819. La même année 1805, il publia le prospectus d'une *Collection des classiques grecs*, qui contient la meilleure édit. d'*Isocrate*, *Plutarque*, *Strabon*, la *Politique* et la *Morale* d'Aristote, les *Mémorables* de Xénophon, avec le *Gorgias* de Platon et le *Discours* de Lycurgue contre Isocrate, 16 vol. in-8. Dans le même temps il fit paraître la *Bibliothèque grecque*, 9 vol. Coray mourut à Paris en 1833.

CORAZZI (Hercule), bénédictin de la congrégation du mont Olivet, né à Bologne en 1689, professa la science de l'analyse, l'algèbre et la théorie des fortifications à l'université de Bologne puis les mathémat. transcendantes à Turin, où il mourut en 1726. Il était membre de l'institut de Bologne, et de l'acad. des *Ingegnosi*. Il a laissé : *Dissertationes III* (sur des sujets de physique, d'archéologie et de médecine), Bologne 1717. — *De inondatione Rheni* (le *Reno*, rivière qui passe à Bologne) *ecloga*, ibid., 1718. — *Dissertatio ad M. Mercati metallothecam*, ibid., 1719. — *Éloge de C. Lignani* (en ital.), ibid., 1720. Il a aussi publ. *l'Architettura militare di F. Marchi, difesa dalla critica di Al. Mallet*, ibid., 1720. — Des *Discours académiques*, des *Poésies lat.*, etc., insérées dans les rec. du temps ou impr. séparém.

CORBEIL (Gille de). — V. Ægidius.

CORBEIL (Pierre de), professeur en théologie, archevêq. de Sens, mort en 1222, a laissé : *Petri de Corbellio satyræ adversùs eos qui uxores ducunt*, conservé MS. à la biblioth. roy.

CORBET (Richard), théologien et poète anglais, né dans le comté de Surrey, fut doyen de l'église du Christ, évêque d'Oxfort, puis de Norwick, et mourut en 1635. Le rec. de ses poésies, très estimées des Anglais, a été publié sous ce titre : *Poetica stromata*, 1648, in-8; la 2e édit., 1672, in-12, est augm. de quelq. pièces.

CORBIAC ou CORBIAN (Pierre de), poète provencal, né à Corbian vers la fin du 13e S., est aut. de deux pièces qui se trouvent dans les MSs. de la biblioth. roy. Raynouard en a publ. une dans le *Choix de poésies*, IV, 465, et donné d'assez longs fragm. de la 2e, V, 310. Elle est intit. : *le Trésor*, et se compose de 840 vers de douze syllabes, tous sur la même rime *ens*. Pierre y donne des détails sur sa famille; le trésor qui donna son nom à la pièce est la science que l'aut. avait acquise dans la grammaire et les arts dits libéraux. Ce passage est fort curieux.

CORBICHON (Jehan), religieux augustin, chapelain du roi Charles V, traduisit du lat. en franç., par ordre de ce prince, en 1372, le *Livre des propriétés des choses;* cette trad. fut revue, corrigée et publ. par un autre religieux augustin, Pierre Ferget, sous ce titre : *le grand Propriétaire*, Lyon, S. D., in-fol.; il en existe un grand nombre d'éditions, devenues rares, et c'est leur principal mérite. L'original a pour titre : *de Proprietatibus rerum* (v. Barth. Glanville).

CORBIÈRE (Pierre de), anti-pape, élu en 1328, sous le nom de Nicolas V, né à Corberia (Abruzze), s'était marié dans sa jeunesse, et avait délaissé sa femme pour entrer dans l'ordre des Frères mineurs. Louis de Bavière le fit élire, non par les cardinaux, mais par le peuple, pour l'opposer à Jean XXII qui négociait avec les princes de l'Allemagne pour faire élire un nouvel empereur. Louis, obligé de quitter Rome, y revint bientôt couronner l'anti-pape qui le consacra à son tour et le confirma dans sa dignité impériale. P. de Corbière, dont le sort était désormais attaché à celui de l'empereur, quitta Rome en même temps que lui, et se réfugia d'abord à Pise, où il excommunia Jean XXII; mais obligé quelques jours après de prendre la fuite, et prévoyant qu'il serait tôt ou tard découvert, il revint à Pise d'où il écrivit au pape une lettre pleine de soumission et partit pour Avignon. Il y parut en consistoire public dev. le pape et le sacré-collége, fit une abjurat. publique, la corde au cou, et fut enfermé dans une prison, où il mourut pénitent en 1336.

CORBIN (Robert), sieur de Boisserau, poète français du 16e S., est aut., suivant Lacroix-du-Maine, d'un *Tr. en vers de la poésie et des poètes*, dédié à Ronsard, et d'un poème intit. : *le Songe de la Piaffe*, Paris, 1574, in-4.

CORBIN (Jacques), littérat., né en Berri vers 1580 fut avocat au parlement de Paris, puis conseiller du roi et maître des requêtes ordinaire de la reine Anne d'Autriche, et mourut en 1653. Boileau le cite dans son *Art poétique* avec les auteurs les plus obscurs :

On ne lit guère plus Rampale et Ménardière,
Que Maignon, du Soubait, Corbin et Lamorlière.

Les ouvrages de J. Corbin justifient pleinem. l'assertion du satirique; nous nous bornerons à indiquer les suiv. : *Les Amours de Philocaste*, Paris, 1601, in-12.— *La Vie et miracles de Ste Geneviève*, poème, 1632, in-8. — *La Ste Franciade, ou Vie de St François*, poème, 1634, in-8. — *La Vie de St Bruno*, Poitiers, 1647, in-fol., avec l'*Histoire des Chartreux; le Triomphe de J.-C. au très St-sacrement;* une traduct. de la *Bible*, Paris, 1643, 8 vol. in-16. Corbin eut un fils qui suivit la carrière du barreau, et dont Boileau parle plus favorablem.

CORBINELLI (Jacques), littérat., né à Florence dans le 16e S., vint à Paris au temps de Catherine de Médicis, dont il était allié, et qui le plaça auprès du duc d'Anjou, son fils, pour surveiller son éducation. Corbinelli fut lié avec le chancelier de L'Hôpital, et se rendit utile à Henri IV, en l'informant secrètement de ce qui se passait à Paris sous

la Ligue. On lui doit les éditions de plus. ouvrages qu'il faisait imprimer à ses dépens, entre autres : le *Corbaccio*, de Boccace, avec notes, 1569, in-8. — Le *Consigli e avvertimenti*, 1576, in-4. — Le traité du Dante, *della volgare Eloquenza*, Paris, 1577, in-8.—*La Bella mano*, de J. de Conti, avec d'autres poésies, ibidem, 1589, 1595, in-12. — *L'Éthique*, d'Aristote, abrégée de Brunet, Lyon, 1568, in-4. — CORBINELLI (Jean), petit-fils du précédent, secrétaire des commandem. de la reine Marie de Médicis, mort à Paris en 1716 plus que centenaire, était recherché dans les meilleures sociétés pour l'enjouem. de son esprit. Les lettres de Mme de Sévigné renferment plus. détails sur cet aimable épicurien, dont on a les ouvr. suiv. : *Extraits de tous les beaux endroits des ouvr. des plus célèbres aut. de ce temps*, Amsterdam, 1681, 5 vol. in-12. — *Les anciens historiens latins réduits en maximes*, 1694, in-12. — *Hist. généalogique de la maison de Gondi*, 1705, 2 vol. in-4. Il a laissé MS. : *Tacite réduit en maximes*, 2 vol. in-4, à la biblioth. particul. du roi.

CORBINIEN (St), né à Châtres, près de Paris, dans le 7e S., vécut pend. 14 ans dans une cellule autour de laquelle sa réputation attira de nombr. disciples qu'il soumit à une règle commune ; il les quitta pour se rendre à Rome. Le pape Grégoire II, ayant connu son mérite, le nomma évêq., et l'envoya prêcher l'évangile en Bavière. Il mourut à Freisingen en 730. Sa *Vie* a été écrite par Aribon, son 2e successeur sur le siége de Freisingen.

CORBULON (CNÉIUS-DOMITIUS), général romain sous les règnes de Claude et de Néron, commanda les légions de la Basse-Germanie, contint par sa prudence et sa valeur les Barbares qui menaçaient d'envahir les Gaules, et fut envoyé plus tard en Arménie pour conduire la guerre entreprise contre Tiridate. Après avoir rétabli le roi Tigrane sur le trône d'Arménie et contraint les Parthes à demander la paix, Corbulon, instruit que Néron avait ordonné sa mort, se perça de son épée en disant : « Je l'ai bien mérité; » l'an 67 de J.-C. Il avait composé des mémoires milit. dans le genre des *Comment. de César ;* mais cet ouvr. s'est perdu.

CORCUD, fils de Bajazet II, fut appelé à gouverner l'empire othoman pendant l'absence de son père, alors en pélerinage à la Mekke. A son retour il lui remit les rênes du gouvernement, et se retira dans l'Asie-Mineure où sa résidence était fixée. Sélim, autre fils de Bajazet, ayant contraint ce faible prince à lui céder le trône, et voulant se débarrasser d'un compétiteur d'autant plus dangereux qu'il avait déjà exercé l'autorité suprême, et que les esprits étaient disposés en sa faveur, fit étrangler Corcud l'an 113 (919 de l'hégyre).

CORDARA (JULES-CÉSAR), jés., né à Alexandrie (Piémont) en 1704, l'un des meilleurs poètes latins qu'ait produits la société, prit l'habit à Rome en 1718, prof. les humanités et la philos. avec succès pendant plus de vingt ans; fut en 1742 chargé de continuer l'histoire de la société; lors de sa suppression revint dans sa ville natale, où l'académie des *Immobiles* le nomma son président perpétuel. Il mourut en 1784. Ses compatriotes lui ont érigé une statue. Écriv. spirituel et élégant, ses *opere latine et italic.* ont été recueillis à Venise, 1804, 1805, in-4, précéd. de sa *Vie* écrite en lat. par un de ses anciens confrères, le P. Buchetti. Le prem. vol. contient l'*histoire*, en latin, de Ch. Stuart, le prétendant, et de son expédition en Écosse. Le 2e l'*histoire*, également en latin, du collége germanique. Le 3e les *oraisons funèbres*, les *panégyriques* et les *poésies latines*, parmi lesquelles il faut remarquer les quatre satires contre les faux sav. : *L. Sectani de totâ græculorum hujus ætatis litterat.*, qui firent tant de bruit lors de leur publication ; et le 4e enfin, *les poésies ital.*, etc. C'est à Cordara que l'on doit le 6e vol. de l'histoire des jésuites, 1750, in-fol., et il en a laissé la suite jusqu'à la suppression de la société. Caucellieri possède ses MSs.

CORDAY D'ARMANS (MARIE-ANNE-CHARLOTTE), héroïne célèbre, naquit en 1768 à St-Saturnin, près de Séez : elle avait 25 ans lorsqu'elle conçut et exécuta le projet de frapper sinon le plus redoutable, du moins le plus odieux des tyrans qui dominaient alors sur la France. Arrêtée à l'instant même où elle venait de mettre un terme aux crimes et à la vie de Marat, elle fut conduite au tribunal révolution., et pendant l'instruction de son procès, auquel on affecta d'apporter toutes les formes juridiques, elle développa le plus noble courage. Il ne se démentit point à l'échafaud, où sa pudeur fut seule alarmée, lorsqu'on lui arracha le vêtem. dont était entouré son beau cou, que la hache frappa le 17 juill. 1793.

CORDEMOY (GÉRAUD de), membre de l'Acad. franç., né à Paris au commencem. du 17e S., était avocat; son discours sur la nature de l'âme d'après les principes de Descartes, le fit connaître de Bossuet, qui lui procura la place de lecteur du dauphin ; il fut admis en 1675 à l'Acad., où il succéda à Balesdens, et mourut en 1684. On lui doit : *Histoire de France depuis le temps des Gaulois et le commencement de la monarchie, jusqu'en* 987, Paris, 1685-89, 2 vol. in-fol., ouvr. qui n'est pas sans mérite. — *Le Discernem. du corps et de l'âme, en six discours*, Paris, 1666, in-12. — *Discours physique de la parole*, 1668, in-12. — *Lettre sur le système de Descartes, touchant les bêtes*, Paris, 1668, in-4. — *Traité de métaphysique, d'histoire, de politique*, etc., Paris, 1691, in-12; ces divers morceaux ont été recueillis, Paris, 1704, in-4. — CORDEMOY (Louis-Géraud de), fils du précéd., né à Paris en 1651, s'appliqua principalem. à l'étude des controversistes, fit plus. missions en Saintonge, et mourut en 1722. Il avait été chargé par Louis XIV de continuer l'*Histoire de France*, commencée par son père; mais cette suite est restée en MS. On a de lui plus. écrits, entre autres : *Récit de la Conférence du diable avec Luther, fait par Luther lui-même*, etc., avec des notes, Paris, 1681, in-12. — *Lettres contre Jurieu*, ibid., 1689, in-4. — *Traité de l'invocat. des saints*, 1686, in-12. — *Traité de l'eucharistie*, 1687, in-12. — *Tr. contre les soci-*

niens, 1696, in-12. — *L'Éternité des peines prouvée*, 1697, in-12.

CORDERO (JEAN-MARTIN), trad. espagnol, né à Valence vers 1520, acheva ses études à l'univers. de Louvain, et, après avoir reçu ses grades dans la faculté de théol., revint dans sa patrie précédé de la réputation que lui avait acquise ses différ. ouvr., notamment une belle traduct. en vers de la *Christiade* de Vida. Bon humaniste et bon poète, il reçut de ses compatriotes l'accueil que méritait ce double titre, et fut pourvu de quelq. bénéfices. Nommé en 1580 curé de Ste-Catherine de Valence, il fut la victime de son zèle dans l'incendie qui détruisit cette église le jeudi-saint de l'ann. 1584. Ne consultant que son courage, il s'élança dans les flammes pour en retirer le St-sacrem., et mourut quelq. semaines après de ses brûlures. On lui doit des traduct. estimées des *Fleurs* de Sénèque, de *Josèphe*, d'*Eutrope*, du *Promptuaire des médailles*, de Rouillé. Le seul opusc. original que l'on connaisse de lui est *la Mañera de escrivir en castellano o para corregir los errores generales en que todos casi y errare*, Anvers, 1556, in-8.

CORDES (SIMON de), navigateur hollandais, fit partie, en qualité de vice-amiral de l'expédition commandée par J. de Mahu, et destinée à tenter la route des îles Moluques par le détroit de Magellan. Mahu étant mort pendant la traversée, Cordes le remplaça dans le commandem. Il entra dans le détroit de Magellan, le 6 avril 1599, et y fut retenu pendant 5 mois par des temps affreux. Plus tard ses vaisseaux furent dispersés; deux furent pris par les Espagnols et les Portugais; celui qu'il montait disparut, et l'on n'a jamais su ce que ce bâtim. était devenu. La relat. de cette malheureuse expédit. se trouve dans les *Grands voyages* de De Bry et dans plusieurs autres recueils.

CORDES (JEAN de) *Cordesius*, littérat., né en 1570 à Limoges, fut chanoine de cette ville, et mourut en 1642. Il a publié une *Dissertation sur St Martial de Limoges*, insérée dans le t. I^er de la *Vie* de ce saint, par Bonav. de St-Amable, et en lat. dans les bollandistes; *Hincmari opuscula*, etc., Paris, 1615, in-8. — *Georgii Cassandri opera*, ib., 1616, in-fol. — *Histoire des troubles du royaume de Naples* en 1480, trad. de l'ital., ib., 1607, in-8. — *Histoire des différ. entre Paul V et la républ. de Venise*, trad. de Fra-Paolo, ibid., 1628, in-8. — CORDES (Denis de), parent du précéd., avocat, puis conseiller au Châtelet de Paris, mort en 1642, fut l'ami de St Vincent de Paul, et l'aida beauc. dans l'établissem. de St-Lazare. Sa *Vie* a été écrite par Godeau, évêque de Grasse, Paris, 1645, in-12.

CORDIER (MICHEL-MARTIAL), conventionnel, était juge-de-paix de Coulommiers lorsqu'il fut nommé député de Seine-et-Marne à la convention. Dans le procès du roi, il vota la mort sans appel et sans sursis; mais d'ailleurs il ne se fit point remarquer dans cette longue et mémor. session, à la fin de laq. il rentra dans l'obscurité la plus complète. Ayant pend. les *cent-jours* accepté des fonctions publ., il fut privé de l'amnistie et se réfugia dans les Pays-Bas. Il mourut à Bruxelles en 1824, laiss. MS. un *Essai hist. et topo-gr. sur la ville de Coulommiers*, in-4, avec pl.

CORDONNIERS ET TAILLEURS (ordre des Frères). — V. BUCHE (Henri).

CORDOVA (FRANÇOIS-HERNANDEZ de), riche colon de l'île de Cuba, eut le commandement d'une flottille qui partit de la Havanne en 1517 pour aller faire des découv. à l'ouest. Cette expédit. ne fut pas heureuse, et Cordova mourut dix jours après son retour à la Havane. — CORDOVA (Alphonse de), astronome et médecin, né à Séville dans le 15^e S., compléta et corrigea le fam. almanach perpétuel d'Abraham Zacuth, qu'il fit imprim. en 1496, in-4. On a de lui des *Tables astronomiques* (en latin), Venise, 1517, in-4. — CORDOVA (Fernandez), né à Cordoue, dans le 16^e S., est aut. d'un livre devenu très rare, qui a pour titre : *Didascalia multiplex*, Lyon, 1615, in-8. — CORDOVA (Juan de), est aut. d'un roman de chevalerie intit. : *Hist. del valosoro cavallero Lydamor de Escocia*, Salamanque, 1539, in-fol.

CORDUS (AULUS-CRÉMUTIUS), sénateur sous Auguste et Tibère, avait écrit l'*Histoire des guerres civiles de Rome*. Séjan l'accusa devant le sénat du crime de lèse-majesté pour avoir loué dans cet ouvr. Brutus et Cassius. Certain d'être condamné, il prévint le jugement en se donnant volontairem. la mort. Tibère fit brûler publiquem. tout ce qu'on put découvrir des écrits de cet homme vertueux, dont Tacite et Sénèque ont fait l'éloge.

CORÉAL (FRANÇ.), voyageur espagnol, né à Carthagène en 1648, quitta sa patrie à l'âge de 18 ans, entraîné par son goût pour les courses aventureuses; il vit les Antilles, la Floride et le Mexique, et suivit quelque temps les flibustiers anglais dans leurs expédit. De retour en Espagne en 1684, il se rembarqua dès l'année suiv. pour le Brésil, dont il eut l'occasion de voir les parties intérieures alors presque inconnues. Il quitta le Brésil pour aller au Pérou qu'il parcourut dans tous les sens, ainsi que toutes les contrées adjacentes, et revint en 1707 à Carthagène, où il mourut. L'original espagnol des *Voyages* qui portent son nom est inconnu; mais on en a une trad. franç., Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12. C'est une lecture très intéressante.

CORELLA (ALPHONSE de), méd., né dans la Navarre, probablem. dans la petite ville dont il prit le nom, suivant l'usage des lettrés de son temps, professa son art avec une grande réputat. à l'univ. d'Alcala, revint dans sa patrie exercer la médec., et tant à Corella qu'à Tarragone, où il demeura quelq. temps, composa des ouvr., dont les princip. sont : *Secretos de filosofia, astrologia y medicina, y de las quatro matematicas ciencias*, etc., Valladolid, 1546, in-fol. — *De arte curativâ lib. IV*, Estella, 1555, in-8. — *Annot. in omnia Galeni opera*, Saragosse, 1565, in-fol. — *Catalogus auctorum qui post Galeni ævum et Hippocrati et Galeno contradixerunt*, Valence, 1589, in-12. — J. de CORELLA, capucin navarrois, mort en 1699, prédicateur du roi d'Espagne Charles II, est aut

d'un grand nombre d'ouvr. dont les plus connus sont : *Conférences morales* (en espagnol), 3 vol. in-fol., qui ont eu dix édit.; et *Devoirs du confesseur*, Madrid, 1742, 24e édit. — CORELLA (Jérôme Ruiz de), marquis d'Almenara, a laissé : *Teatro y descripcion del mundo y del tiempo*, Anvers, 1614.

CORELLI (ARCANGELO), célèbre violon, fut d'abord au service du duc de Bavière; et, de retour en Italie, s'établit à Rome, où son rare talent d'exécution ne tarda pas à le faire connaître. Le card. Ottoboni le nomma direct. de sa musique, et lui donna un logem. dans son palais, où il mourut en 1713. Ses différentes composit., *Sonates*, *Airs de ballets*, *Fugues* et *Concerto*, ont été très utilement consultées par ses success., qui ne se sont fait aucun scrupule de s'approprier ses idées. Le *Dictionn. des musiciens* offre plusieurs anecdotes sur Corelli.

CORENZIO (BÉLISAIRE), célèbre peintre du 17e S., Grec de nation, élève du Tintoret et imitateur du Josepin, est surtout remarquable par la promptitude de son exécution et l'abondance de ses idées : on peut en juger par l'immense composit. du miracle de *la Multiplicat. des pains*, qu'il termina en 40 jours. Il excellait à peindre les fresques, et les tableaux en ce genre qui lui font le plus d'honneur sont ceux de la chapelle de St-Janvier, à la Chartreuse de Naples, où il eut à rivaliser avec Caracciolo. Il mourut en 1643. C'est à lui qu'on impute les mauvais traitements que le Dominiquin ainsi que les peintres étrangers les plus célèbres essuyèrent à Naples.

CORINNE, surn. *la Muse lyrique*, né à Tanagre, ville de Béotie dans le voisinage de Thèbes, était contempor. de Pindare, sur qui elle remporta cinq fois le prix aux jeux de la Grèce, quoiqu'elle fût très inférieure à ce poète en toutes manières. Pausanias insinue que sa beauté fit pencher de son côté la balance des juges. Elle avait composé cinq livres de poésies épiq., des cantiques, des épigrammes, et plus. liv. de métamorphoses. De tous ces ouvr. il ne reste que quelq. *fragm.* recueillis par Fulvius-Ursinus et par Chrétien Wolf, dans les *Poetriarum octo fragment.*, Hambourg, 1734, in-4. Burette a donné des *Recherches sur Corinne*, *Mém. de l'acad. des inscript.*, XIII, 223.

CORIO (BERNARDIN), historien, né en 1459 à Milan, d'une famille patricienne, fut chargé d'écrire l'hist. de sa patrie par le duc Ludovic Sforce, qui lui facilita tous les moyens de remplir cette tâche, et mourut en 1519. L'édition la plus recherchée de son *Histoire* est celle de Milan, 1503, in-fol. On trouve à la suite les *Vies des empereurs* dep. César à Frédéric-Barberousse, égalem. écrites en ital. La collect. des *Orazioni in materia civile* de Remigio, 1561, in-4, contient quelq. disc. de Corio. Ses autres ouvr. sont perdus. — Charles, son neveu, s'occupa également de travaux histor., et a laissé un *Tableau de la ville de Milan*.

CORIOLAN (CAÏUS-MARCIUS, surn.), Romain d'une famille patricienne, assista comme simple soldat au siége de Corioles, capitale des Volsques, dont l'attaque était conduite par le consul T. Posthumius-Cominius, l'an de Rome 261 (493 av. J.-C.), et décida le succès de l'entreprise par son intrépidité : le nom de *Coriolan*, un cheval, et un prisonnier qu'il remit sur-le-champ en liberté, furent les seules récompenses qu'il voulut accepter pour un tel service. Condamné deux ans après comme séditieux à un bannissement perpétuel, il reparut aux portes de Rome à la tête des Volsques, après avoir repris les places que ceux-ci avaient perdues. Le sénat envoya pour le fléchir deux députations qu'il refusa d'entendre; mais il ne put résister aux larmes de Véturie, sa mère, et de Volumnie, sa femme; il posa les armes, et encourut ainsi l'inflexible ressentim. des Volsques, qui le livrèrent au supplice vers 490 av. J.-C. Rome fit élever, à la demande de ses libératrices, un temple *à la Fortune des femmes*, au lieu même où Véturie avait fléchi la colère de son fils, et les dames romaines obtinrent du sénat la permission de porter pend. dix mois le deuil de Coriolan. Il existe plusieurs tragédies dont Coriolan est le sujet; la plus connue est celle de La Harpe. Long-temps auparavant Shakespeare avait choisi ce héros pour le sujet d'un de ses drames histor.

CORIOLAN (CHRISTOPHE), dessinateur et grav. en bois, né vers 1540 à Nuremberg, passa jeune en Italie, et s'établit à Venise, où il grava plus. estampes, et notamment les portraits des peintres pour les *Vite* de Vasari, de l'édit. de 1568, si recherchée des amateurs pour cette raison. Il se retira sur la fin de sa vie à Bologne, où il mourut vers 1600. — Barthélemi, son fils et son élève, né à Bologne en 1590, se perfectionna dans le dessin à l'école du Guide, grava en bois une foule de sujets d'après ce maître, les Carrache, Vanni, et Paul Macci. Le pape Urbain VIII, auquel il dédia quelques-unes de ses estampes, le fit chevalier de Lorette, titre qu'il prend au bas de son *St Jérôme*, d'après le Guide, daté de 1636. Cet artiste mourut en 1654. Il entendait bien le clair-obscur, et l'on estime ses morc. de ce genre, qu'il gravait ordinairement sur trois planches de bois. Le plus connu de ses ouvrages est *Jupiter foudroyant les Géants* (en quatre feuilles).—Jean-Bapt. CORIOLAN, second fils de Christophe, né à Bologne en 1595, élève de J.-L. Valesio, a surtout réussi dans les tailles en bois, et a beaucoup travaillé d'après le Guide et Louis Carrache. On a de lui plus. portr. des hommes célèbres de son temps.

CORIPPUS (FLAVIUS-CRESCONIUS), poète lat. du 6e S., Africain de naissance, était évêque; mais on ignore le siége qu'il occupait. Son style se rapproche beauc. de celui des auteurs du siècle d'Auguste, dont il avait fait son unique étude, et les critiques pensent que parmi les poètes chrét. on en trouverait à peine un qui lui soit préférable. Son princip. ouvrage est : *De laudibus Justiniani minoris*, etc., poème en IV liv., publié pour la première fois, Anvers, 1581, in-8, avec *Fragmentum panegyrici in Justinum minorem*. Ce poème a eu plusieurs édit. estimées; la plus récente est celle de Jæger dans

les *Panegyrici veteres*, Nuremberg, 1779, in-8. Un autre poème de Corippus que l'on croyait perdu : *Johannidos, seu de bellis libycis lib. VII*, a été publié par P. Mazzuchelli, Milan, 1820, in-4. Cet ouvrage, peu import. comme composit. poétique, a un grand intérêt pour l'histoire.

CORK (RICHARD BOYLE, comte de), surnommé *le Grand Comte*, né en 1566 au comté de Kent, étudia les lois, embrassa la carrière de l'administration sous le règne d'Élisabeth, puis celle des armes pendant les premiers troubles d'Irlande, et mourut en 1643, comblé de faveurs par Charles I^er. M^me de Genlis a fait du comte de Cork le héros d'une de ses nouvelles. — Richard BOYLE, comte de CORK, fils aîné du précéd., qui avait eu de sa 2^e femme 15 enfants, dont plus. se distinguèrent, naquit en 1612 à Yonghall, et fut, ainsi que son père, l'un des plus fidèles servit. de Charles I^er. Nommé lieutenant du district occidental du comté d'York par Charles II, au rétablissement duquel il avait contribué, il se démit de cet emploi sous Jacques II, et mourut en 1698.

CORMAC-CASS, prince irlandais au 3^e S., était le 2^e fils d'Oiliol-Olum, premier roi de Momonie. — CORMAC (Marc-Culinan), roi de Momonie et év. de Cashel en Irlande, issu d'Angus, roi de Momonie, commença à régner en 901, et mourut à la bataille de Moy-Albe en 908. La bibliothèque bodléienne possède en MS. une chronique de ce prince en vers irlandais sous ce titre : *Psautier de Cashel*.

CORMATIN-DESOTEUX (PIERRE-MARIE-FÉLICITÉ, baron de), né vers 1750 en Bourgogne, fut employé dans les bureaux des affaires étrangères, puis chargé de miss. en Angleterre et en Portugal. Lors de la guerre d'Amérique, il accompagna M. de Viomesnil aux États-Unis, comme aide-de-camp, et devint officier d'état-major du général Rochambeau. Comme la plupart des officiers qui avaient servi dans cette guerre, il revint en France avec des idées de réforme et se montra d'abord partisan de la révol.; mais après le 10 août 1792, il passa dans la Vendée, et signa comme major-général de Puisaye, l'acte de pacificat., en 1794. Arrêté peu de temps après, il fut détenu sous div. prétextes jusqu'à l'établissement du consulat, et vint alors habiter près de Lyon, où il mourut en 1812. Cormatin passe pour le véritable auteur du *Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal*, etc., publ. avec des notes par J.-F. Bourgoing, 1798, 2 vol. in-8.

CORMILIOLE (PIERRE-LOUIS), né en 1739 à Paris, où il mourut en 1822, avait embrassé l'état ecclésiastique; mais il se maria pendant la révolution. Nous citerons de lui la trad. des *OEuvres de Stace*, 2^e édit., Paris, 1820, 5 vol. in-12.

CORMIS (FRANÇOIS de), avocat au parlem. d'Aix, sa patrie, né en 1639, mort en 1734, à 95 ans, fut l'éditeur des *OEuvres* de Scip. Duperrier, son oncle, et laissa sur diverses matières de droit des *Consultat.*, Paris, 1735, 2 vol. in-fol. Cette compilation était très estimée des jurisconsultes.

CORMONTAIGNE, l'un des plus habiles disciples de Vauban, entré dans le corps du génie en 1713, y parvint de grade en grade jusqu'à celui de maréchal-de camp, et mourut en 1752; il avait fait les siéges les plus mémorables de 1713 à 1745, et perfectionné le système de fortification créé par son maître. C'est sous sa direction et sur ses plans que furent construits les grands ouvrages ajoutés aux places de Metz et de Thionville. Bayard, capitaine du génie, a publié d'après les MSs. de Cormontaigne : *Mémorial pour l'attaque des places*, etc., Paris, 1806, in-8. — *Mémorial pour la défense des places*, etc., 1806, in-8.—*Mémorial pour les fortifications permanentes et passagères*, 1809, in-8; ces trois ouvrages, réimprimés en 1815 et 1825, ont été réunis sous le titre d'*OEuvres* de Cormontaigne.

CORNARIUS (JEAN), médecin, né à Zwickau en 1500, se rendit très habile dans les langues anc., et fit différents voyages pour se procurer les traités des médecins grecs, alors très rares. Ayant eu le bonheur de trouver à Bâle la première édit. d'Hippocrate, imprimée par Alde-Manuce en 1526, il resta près d'un an dans cette ville pour lire et relire ces admirables ouvrages que le scientifique charlatanisme des modernes ne fera jamais oublier; il alla pratiquer ensuite son art à Marpurg, à Northausen, à Francfort, puis à Zwickau. Nommé professeur à Marpurg, puis enfin à Sena, il y mourut en 1558. Outre des traduct. latines d'Hippocrate, Aëtius, Éginète, d'une partie de Galien, et de quelq. écrits des philos. et des PP. grecs, entre autres du *Sacerdoce* de St Chrysostôme, des *OEuvr.* de St Basile, et d'une partie de St Épiphane, on a de lui des éditions d'Hippocrate (en grec), 1538, in-fol.; des *Præceptiones de re rusticâ*, Bâle, 1538, in-8, etc. Il est auteur de quelques traités de médec. qui ne méritent pas une mention spéciale. E.-G. Baldinger a publié : *Programm. III de Jano Cornario*, Iéna, 1770, in-4. — Diomède, son fils, archiatre ou premier médecin de l'empereur Maximilien II, dont il reçut des titres de noblesse, avait occupé assez long-temps une chaire de médecine à l'univ. de Vienne. On a de lui un recueil de *Consultations* en latin, publié à Leipsig, 1599, in-4, et un *Éloge funèbre* de Wolfgang Lazius, qui parut la même année.

CORNARO, famille patricienne de Venise, qui a donné trois doges. Le premier, Marc CORNARO, fut élevé à cette dignité en 1635, après avoir été chargé de plusieurs ambassades importantes; il acheva de soumettre l'île de Crète, qui s'était révoltée sous son prédécesseur, et mourut en 1368. Les histor. vénitiens vantent son éloquence.—CORNARO (Jean), succéda en 1625 à F. Contarini, et mourut en 1629. C'est sous son règne que le conseil des Dix fut dépouillé du pouvoir qu'il s'était arrogé d'annuler les décrets du grand-conseil. — CORNARO (*Jean II*), succéda en 1709 au doge L. Mocenigo. Quelques années après, les Turks s'emparèrent de la Morée et des places qui restaient encore aux Vénitiens dans l'île de Candie; mais le traité de Passarowitz, en 1718, fixa d'une manière honorable les frontières

P. CORNEILLE.

Digitized by Google

vénitiennes vis-à-vis des Turks. J. Cornaro mourut en 1722, âgé de 75 ans.

CORNARO (Catherine), reine de Chypre, arrière-petite-fille du doge Marc Cornaro, épousa, en 1468, Jacques, bâtard de Lusignan, qui s'était emparé dix ans auparavant du trône de Chypre. En faveur de cette alliance, le sénat de Venise, révoquant la sentence d'exil prononcée contre le père de Catherine, la déclara fille de St-Marc. Devenue veuve en 1473, Catherine fut, en 1489, forcée de remettre au sénat tous ses droits sur un royaume qu'elle avait gouverné pendant 14 ans au milieu des orages, et se retira à Venise, où elle mourut en 1510, ayant conservé le titre de reine et une petite cour. L'île de Chypre resta au pouvoir des Vénitiens jusqu'en 1571, que les Turks en firent la conquête.

CORNARO (Louis), célèbre par sa sobriété, né à Venise en 1467, de la même famille, mena dans sa jeunesse une vie extrêmem. dissipée. La crainte de la mort le fit changer de conduite à 40 ans, et dès-lors on le vit adopter un régime alimentaire qui lui rendit promptement la santé, et prolongea son existence jusqu'à une extrême vieillesse, puisqu'il ne mourut qu'en 1566, à près de cent ans. Cornaro, par un sentiment de bienveill. qui lui fait honn., a consigné le résultat de ses expériences diététiques dans un écrit intit. : *Discorsi della vita sobria*, Padoue, 1558, in-4. Cette édit. *princeps* ne contient que trois discours : la suivante en renferme quatre. La plus récente est celle que l'on doit à M. Gamba, Venise, 1816, in-8. Cet ouvr. a été traduit dans toutes les langues; parmi les traductions françaises la meill. est celle de Prémont, sous ce titre : *Conseils pour vivre long-temps*, Paris, 1701, in-12, réimpr. sous celui de : *De la Sobriété et de ses avantages*, 1772, in-12, avec la traduction de l'*Hygiasticon* de Lessius, par La Bonandière. On a de L. Cornaro : *Trattato di acque*, Padoue, 1560, in-4, où il indique les moyens d'entretenir en bon état les lagunes de Venise.

CORNARO PISCOPIA (Lucrèce-Hélène), de la même famille, née à Venise en 1646, apprit l'espagnol, le franç., le lat., le grec, l'hébreu, l'arabe, se livra à l'étude de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, des belles-lettres, de la musique, et même de la théologie, et reçut solennellement à Padoue la couronne de docteur en philosophie, en 1678. Plusieurs académies s'empressèrent de lui adresser le diplôme d'associé, et sa réputation s'était répandue dans toute l'Europe, lorsqu'elle mourut en 1684, à 38 ans. Le P. Bacchini a recueilli et publié les *OEuvres* de cette dame, en y ajoutant sa *Vie*, Parme, 1688, in-8. Les div. écrits dont se compose ce recueil ne justifient pas les éloges excessifs dont plusieurs écrivains ont comblé l'auteur. Le *Recueil des poésies des femmes célèbres*, publié par Mme Bergalli, contient aussi des vers d'Hélène Cornaro.

CORNARO ou CORNELIO (Flaminio), sénateur vénitien, né en 1693, joignit au mérite d'une vaste érudition les vertus d'un sage, et mourut en 1778. Entre autres ouvr., on a de lui : *Ecclesiæ venetæ antiquis monumentis... illustratæ*, etc., Venise, 1749 et suiv., 18 vol. in-4. — *Creta sacra, sive de episcopis utriusque ritûs, gr. et lat., in insulâ Cretæ*, ibid., 1755, 2 vol. in-4. — *Catharus Dalmatiæ civitas in ecclesiastico et civili statu documentis illustrata*, etc., ibid., 1759, in-4. — *Hagiologium italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4. D.-A. Costadoni a publié des *Mém.* sur la vie de Fl. Cornaro, Bassano, 1780, in-8.

CORNAZZANO (Antoine), littérateur célèbre, né vers 1431 à Plaisance, fut admis jeune à la cour du duc Fr. Sforce, dont il célébra les exploits dans la *Sforzéide*, et remplit successivem. à cette cour différentes charges subalternes. A la mort de ce prince, il passa au service de Barth. Coleone, général des Vénitiens. De retour dans sa ville natale en 1745, il fut chargé de différentes missions honorables, et vint en 1480 à la cour de Ferrare, où ses talents lui méritèrent un accueil distingué. Il y passa le reste de sa vie, et mourut vers 1500, laissant un grand nombre d'ouvrages latins et italiens, en vers et en prose, tels que : *Vita di Maria Vergine*, Venise, 1471, in-8, et *Vita di Gesù Cristo*, ibid., 1472, in-8 (deux poèmes dédiés à Lucrèce Borgia). — *De re militari*, Venise, 1493, in-fol.; Florence, 1520, in-8, etc. On a publié après sa mort un recueil de nouvelles de Cornazzano, sous le titre de : *Proverbii in facetie*, etc., Venise, 1523, in-8, souvent réimpr. L'édit. de Paris, Didot, 1812, in-12, très bien exécutée, n'a été tirée qu'à cent exempl. On peut consulter sur l'auteur *Poggiali, scrittor. di Piacense*, et sur ses ouvr., le *Manuel du libraire*.

CORNEILLE (St), élu pape en 250 ou 251, mort en 252 à Civitta-Vecchia, où il avait été exilé par Novatien, son compétiteur. On trouve deux lettres de ce saint pontife parmi celles de St Cyprien et dans les *Epistolæ romanor. pontif.* de D. Coustant. — Un centurion rom. du même nom, baptisé par St Pierre à Césarée, en l'an 40, est également inscrit à la légende des saints.

CORNEILLE (Pierre), le créateur de l'art dramatique en France, né à Rouen le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, et de Marthe Le Pesant, fit ses études sous les jésuites, pour lesquels il conserva toujours une extrême reconnaissance, et suivit le barreau sans goût et sans succès. L'amour fit naître et développa son génie poétique. *Mélite*, comédie jouée en 1625, fut la prem. pièce de Corneille, et malgré ses imperfect. elle fit concevoir des espérances qui ne tardèrent pas à se réaliser. Les comédies de Corneille qui suivirent *Mélite*, et que l'on connaît à peine maintenant, sont très supérieures à tout ce que nous possédions alors dans ce genre; mais le *Cid*, représenté en 1636, fit oublier tout ce que Corneille avait fait jusqu'alors. Le succès de cette pièce fut prodigieux et mérité. Le cardinal de Richelieu, jaloux de toute espèce de gloire, donna l'ordre à l'acad. naissante d'en publier *la critique*, et les observat. de l'acad. ne servirent qu'à faire mieux

apprécier le génie de Corneille. Il n'y répondit que par de nouv. chefs-d'œuvre. Les *Horaces* et *Cinna* parurent en 1639. *Polyeucte*, représenté en 1640, fut immédiatement suivi de la *Mort de Pompée* et du *Menteur*, la prem. bonne comédie, comme le *Cid* avait été la prem. bonne tragédie. Après tant de chefs-d'œuvre, auxquels il faut joindre encore *Rodogune* et *Héraclius*, Corneille n'était pas encore membre de l'Acad. franç.; il n'y fut admis qu'en 1647 en remplacem. de Maynard; la tragédie de *Nicomède* est de 1652. *Pertharite*, représentée l'année suiv., marque sa décadence. La chute de cette pièce le fit renoncer au théâtre; et comme il fallait un aliment à son esprit, ce fut alors qu'il traduisit en vers l'*Imitation de J.-C.* Il regretta le théâtre, eut le malheur d'y reparaître en 1659; mais les pièces qu'il y donna dès-lors sont indignes de l'auteur de *Cinna*, que cependant elles rappellent encore dans quelques scènes. Cachant les plus douces vertus sous une enveloppe un peu rude, Corneille avait fait de sa maison le cercle de toutes ses jouissances: deux ménages y vivaient en commun; les deux chefs étaient frères, couraient la même carrière, et la même mère avait donné le jour à leurs épouses, dont la fortune et les droits étaient restés confondus. Corneille mourut le 1er octobre 1684, doyen de l'Acad. franç., où il eut pour successeur son frère Thomas. La prem. édit. correcte des *OEuvres dramat.* de P. Corneille et de son frère est celle que Joly publia en 1738, 10 vol. in-12. La plupart des suiv. contiennent les *comment.* de Voltaire. La meilleure est celle qui fait partie de la *Collect. des Classiq. franç.* publ. par Lefèvre, 1824, 12 vol. in-8. La statue en bronze du gr. Corneille décore une des principales places de Rouen. On consultera avec fruit sa *Vie* par J. Taschereau, Paris, in-8.

CORNEILLE (Thomas), frère de Pierre, naquit à Rouen en 1625, l'année même de la représentation de *Mélite*. On peut croire que les succès de son frère décidèrent en partie sa vocat. pour le théâtre. Il avait 22 ans lorsqu'il fit représenter sa première comédie, *les Engagem. du hasard*, pièce imitée de Calderon. Encouragé par les applaudissem. du public, il donna plusieurs autres comédies, avant de s'essayer dans le genre tragique. *Timocrate*, sa prem. tragédie, jouée en 1656, eut un succès qu'elle dut à de savantes combinaisons; mais l'intrigue en est romanesque, et le style manque de coloris. Parmi ses autres tragédies, on distingue: *Stilicon*, *Camma* et *Antiochus*; mais ses deux chefs-d'œuvre en ce genre sont *Ariane* et *le comte d'Essex*. La seule de ses comédies qui soit restée au théâtre est *le Festin de Pierre*; c'est, à de légers changem. près, la pièce de Molière mise en vers. Thomas remplaça son frère à l'Acad. franç., où il fut reçu par Racine. Pensionn. de l'académie des inscriptions en 1701, il mourut aux Andelys en 1709, à 84 ans. Outre ses *OEuvres dramatiques*, contenant 42 pièces, plus. fois réimpr., et dont l'édit. la plus complète est de 1722, on citera de lui: *Dictionn. des arts et des sciences, pour servir de supplém. au Dictionn. de l'Acad.*, Paris, 1694, 1720 et 1732, 2 vol. in-fol. — *Les Métamorphoses d'Ovide mises en vers français*, Paris, 1697 et 1700, 3 vol. in-12, traduct. dont St-Ange a profité. — *Observations de l'Acad. franç. sur les Remarques de Vaugelas*, Paris, 1704, in-4. — *Dictionnaire univ. géogr. et histor.*, Paris, 1708, 3 vol. in-fol.

CORNEILLE (Michel), peintre et graveur, né en 1601 à Orléans, élève de Simon Vouet, dont il suivit la manière, fut un des prem. membres de l'académie de peinture dont il devint recteur, et mourut en 1664. Il a gravé plus. estampes à l'eau forte d'après Raphaël et les Carrache. Ses princip. tableaux qui décoraient les églises de Paris, ont été gravés par son fils aîné. — Corneille (Michel), né à Paris en 1642, élève de son père, alla se perfectionner en Italie, où il se forma surtout d'après l'étude des Carrache. A son retour il fut admis à l'acad. de peinture, et attaché à la manufacture *des Gobelins*, surnom qu'on lui donna quel. temps pour le distiguer de son père. Il travailla pour les maisons roy. de Versailles, Meudon, Fontainebleau, etc., et mourut en 1708. On a de lui un assez grand nombre d'estampes d'après les Carrache, ou sur ses propres composit. Huber, *Manuel des curieux*, cite les principales. — Corneille (J.-B.), frère du précédent, né en 1646, fit aussi le voyage de Rome et fut profess. à l'acad. de peinture; il travailla surtout pour les églises de Paris, et mourut en 1695. Il a publ. des *Éléments de peinture pratique*, 1684, in-12. C'est à ses soins que l'on doit en partie la publicat. des plus belles statues de Rome et de Florence, dont il a gravé le plus gr. nombre (*v.* Huber, *Manuel des curieux*).

CORNEJO (Pierre), histor. espagnol, mort en 1618, était en France du temps de la Ligue, dont il se montra zélé partisan; il en a écrit l'*Histoire* depuis 1585 jusqu'en 1590, sous ce titre: *Compendio y breve relacion de la Liga*, Paris, etc., 1590, Madrid, 1592, in-8. On a encore de lui une *Hist. des guerres de Flandre*, trad. de l'espagnol en franç. par Chapuys, Lyon, 1578, in-8.

CORNÉLIE, *Cornelia*, fille du premier Scipion l'Africain, et mère des deux Gracchus (Tibérius et Caïus), eut de son vivant une statue en bronze, avec cette inscript.: *Cornelia, mater Gracchorum*. Le roi Ptolémée, lui ayant fait proposer de l'épouser, elle répondit qu'elle était plus flattée d'être la veuve d'un Romain, que reine d'Égypte.

CORNÉLIE, 1re vestale sous le règne de l'empereur Domitien, fut convaincue d'inceste et enterrée vive. — L'histoire signale deux autres Cornélie, l'une femme de Pompée, l'autre 2e femme de Jules-César, qui prononça son *Oraison funèbre* au Forum.

CORNELIS (Corneille), peintre, né en 1562, à Harlem, où il mourut en 1638, y avait reçu les prem. leçons, et s'était ensuite perfectionné à l'école de F. Porbus et de G. Coignet. Ses tableaux sont nombreux, et d'un prix élevé. On cite comme le plus remarquable celui qui représente *la compagnie des arquebusiers de Harlem*; un *Déluge*; *Cadmus et le Dragon*; *Vénus caressant son fils*;

Cérès et une Nymphe, etc. Muller et Goltzius ont gravé d'après cet artiste. — Henri CORNELIS, son frère, sculpt. et peintre, voyagea en Italie et en Espagne, où il a laissé quelq. tableaux de marine et des paysages.

CORNÉLIUS (CNÉUS), ingén. romain, contemp. de Vitruve, fut chargé par Auguste de la confect. et de l'entretien des machines de guerre employées dans les armées romaines. — CORNÉLIUS (C. Pinus), peignit, de concert avec Attius Priscus, le temple de l'Honneur et de la Vertu que Vespasien faisait rétablir. — Apulée cite trois artistes du même nom, deux archit. appelés *Publius*, et un sculpt., *Saturninus*.

CORNÉLIUS *à Lapide* (CORNEILLE DE LA PIERRE, plus connu sous le nom de), l'un des plus célèbres commentateurs de l'Écriture sainte, né vers 1570 dans le pays de Liége, embrassa la règle de St-Ignace en 1592, professa pendant vingt ans l'hébreu et la théolog. à Louvain; fut ensuite appelé par ses supérieurs à Rome, où sa réputat. l'avait précédé, et y mourut en 1637. On a de lui. *Commentar. in sacram scripturam*, Anvers, 1681, 1698, 11 vol. in-fol. Cette édit. est la meilleure.

CORNÉLIUS ou CORNEILLE (ANTOINE), licencié en droit, né en Bourgogne dans le 16e S., est aut. d'un livre très rare intit. : *Exactissima infantium in limbo clausorum querela adversùs divinum judicium*, Paris, 1531, in-4.

CORNÉLIUS-NÉPOS, historien latin, né près de Vérone, fut l'ami de Catulle, de Cicéron et d'Atticus. On ignore les détails de sa vie, et il ne reste de lui que des fragm. Les *Vies des gr. capitaines de l'antiquité*, qui portent son nom, paraissent n'être que l'abrégé par Æmilius Probus d'un ouvr. plus considér. qu'avait composé Cornélius-Népos. La plus ancienne édition de cet ouvr. est celle de Venise, 1471, in-4, sous ce titre : *Æmilii Probi viri clarissimi de vitâ excellentium liber*, etc. Peu d'ouvr. ont été plus souvent réimpr. et trad. dans toutes les langues. On en compte jusqu'à dix trad. franç.; celle de l'abbé Paul, 1781 et 1807, in-12, passe pour la meilleure; mais elle a été effacée par celle qu'ont donnée MM. de Calonne et Pommier, 1827, in-8, dans la *Bibl. latine-franç.*, publ. par Panckoucke. Les fragments de Cornélius-Népos appartiennent aux ouvrages suiv, : *Trois livres de Chroniq.*, cités par Aulu-Gelle et Solin; *Exemples*, cités par Aulu-Gelle; *Hommes illustres*, dont Aulu-Gelle et Macrobe font mention; *Vie de Cicéron; Historiens grecs; Recueil de Lettres à Cicéron*, cité par Lactance. Des citat. faites par Pline font présumer que Cornélius-Népos avait composé une hist. ou tr. de géogr. dont on ignore le titre.

CORNÉLIUS SÉVÉRUS (P.), poète latin, contemporain d'Ovide, avait commencé un poème sur la guerre de Sicile, que la mort ne lui permit pas de terminer, et qui, suivant Quintilien, lui eût mérité la seconde place après Virgile. Il ne reste de lui qu'un poème sur l'*Etna*, long-temps attribué à Virgile, et *la Mort de Cicéron*, fragment de son grand poème. Ces deux morceaux, dont la meill. édit. est celle de Leclerc, 1702, petit in-8, ont été trad. en franç. par Sérionne avec les *Sentences* de P. Syrus, Paris, 1736, in-12, texte latin, notes, carte et plan.

CORNET (MATTHIEU-AUGUSTIN, comte), pair de France, né à Nantes en 1750, mort à Paris en 1832, avait été d'abord marchand. Ayant embrassé le parti de la révolut., il vint habiter Beaugency, devint commissaire du directoire, puis député du Loiret au conseil des Anciens. Après le 18 brumaire, il fut presque aussitôt nommé sénateur, comte de l'empire, commandeur, puis gr.-officier de la Lég.-d'Honn. Devenu pair de France en 1814, il ne prit aucune part aux affaires pendant les *cent-jours*, et fut maintenu dans sa dignité en 1815. Après la révolut. de 1830, il prêta le serment exigé, et continua jusqu'à sa mort à faire partie de la chambre haute.

CORNETO (ADRIEN, card. de). — V. CASTELLESI.

CORNETTE (CLAUDE-MELCHIOR), méd. et chim., né à Besançon en 1744, fut admis en 1779 à l'acad. des sciences, où il lut plus. *Mémoires* insérés dans le rec. de cette compagnie, suivit en 1790, à Rome, MESDAMES dont il était médec., et mourut en 1794. On a de lui *Mémoire sur la fermentat. du salpêtre*, 1779, in-8. Cet ouvr. envoyé au concours fut jugé digne du prix; mais l'aut. ayant été dans l'intervalle reçu membre de l'Acad., la médaille fut décernée à Thouvenel.

CORNHERT ou COORNHERT (DIDERIC), grav., publiciste et littérat., né à Amsterdam en 1522, s'établit à Harlem comme graveur en taille-douce, et publia, d'après différ. peintres hollandais, un grand nombre d'estampes encore recherchées aujourd'hui. Dégoûté du burin, il se livra à l'étude des lettres, devint notaire public, puis conseiller pensionnaire de la ville de Harlem, et fut chargé successivem. de plus. missions importantes et fort difficiles. Il avait déjà publié des trad. holland. de quelq. écrits de Cicéron, de Sénèque et de Boèce, lorsqu'il fut chargé par Guillaume d'Orange de composer le premier manifeste de ce prince contre le joug espagnol en 1566. La duchesse de Parme, gouvern. des Pays-Bas, ayant appris que Cornhert était l'aut. de cet écrit, le fit incarcérer à La Haye en 1568. Rendu à la liberté, il se réfugia à Clèves, où il reprit le burin pour vivre. Les états de Hollande lui confièrent en 1572 les fonct. de secrét.-d'état; mais il fut bientôt contraint à s'expatrier de nouveau. Il retourna à Clèves, où le prince d'Orange continua d'employer sa plume; mais persécuté, il chercha un asile dans la ville de Gouda, où il mourut en 1590. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. de politique, de controverse, et quelques autres de littérature en vers et en prose, tous recueillis sous le titre d'*OEuvres*, Amsterdam, 1630, 3 vol. in-fol. Cornhert fut lié avec les savants et les hommes d'état hollandais les plus distingués de son siècle, et il doit être regardé comme l'un des restaurateurs de la langue et de la littérature de son pays. — Ses deux frères, Clément et François, rendirent des services signalés à leur patrie. Le

dernier fut condamné, en 1568, à un bannissem. perpétuel et à la confiscat. de ses biens, par arrêt du tribunal que le duc d'Albe avait créé à Bruxelles; mais, dix ans après, la ville d'Amsterd., affranchie du joug espagnol, le rappela et l'admit au nombre de ses magistrats.

CORNIANI (Jean-Baptiste), célèbre littérat., né en 1742, à Orzinovi, près de Brescia, suivit la carrière de la magistrature et remplit successiv. différents emplois honorables, sans cesser de consacrer une partie de son temps à la culture des lettres et à la rédaction d'ouvr. dans lesq. il eut constamment en vue l'avantage de ses concitoyens. Il est aut. de deux pièces : *Il matrimonio segreto*, et l'*Inganno felice*, que la musique de Cimarosa et de Paësiello, a fait applaudir sur tous les théâtres de l'Europe. On lui doit aussi un *Essai sur la poésie allemande;* un autre sur *Lucien;* une *Analyse du goût;* et quelq. *Dissert.* d'agric. Son plus gr. ouvr. est les *Secoli della letteratura italiana*, Brescia, 1804-13, 9 vol. in-8. Cet ouvrage, dont le plan est défectueux, mérite cepend. d'être lu, même après celui de Tiraboschi. Corniani mourut avant de l'avoir terminé, en 1813, à 72 ans. *I Secoli* ont été réimpr., Brescia, 1818, 9 vol. in-16. Camille Ugoni en a donné la continuation sous ce titre : *Della letterat. ital. nella seconda metà del secolo XVIII*, Brescia, 1820-22, 3 vol. in-8, ou gr. in-16.

CORNILLE ou CORNEILLE ENGELBRECHTSEN, peintre, né à Leyde en 1468, mort en 1533, peignit avec un égal succès à l'huile, à fresque et en détrempe, et forma une école distinguée d'où est sorti le célèbre Lucas de Leyde. — Cornille Kunst, fils du précéd., né à Leyde, mort en 1544, fut élève de son père et hérita de ses talents. On cite, comme ses meilleurs ouvr. un *Portement de croix*, et une *Descente de croix* entourée de petits tabl. séparés qui représentent les douleurs de la Vierge. — Cornille, dit *le Cuisinier*, son frère, passa en Angleterre sous le règne de Henri VIII, et fut employé par ce prince qui aimait la peinture. Ses ouvr., parmi lesq. se trouvent plus. portraits, sont estimés. Descamps mentionne de cet artiste *la Femme adultère*, petit tabl. d'une belle exécut.

CORNUOLE (Giov. delle), c'est-à-dire *Jean des Cornalines*, ainsi nommé, parce qu'il excellait dans la gravure des pierres fines, mort à Florence vers le milieu du 16e S., doit être mis au nombre des artistes modernes qui dans ce genre ont le plus approché des Grecs et des Romains. L'un de ses plus célèbres ouvr. est le portrait de Savonarole. Il travailla principalem. pour Laurent de Médicis. Ses camées sont encore très recherchés aujourd'hui.

CORNUTI (Jacq.-Phil.), méd. et botaniste, né à Paris vers 1600, mort en 1651, a laissé : *Canadensium plantarum.... hist.*, Paris, 1635, in-4. On trouve à la suite de cet ouvr., devenu rare, la première esquisse d'une Flore des environs de Paris, sous ce titre : *Enchiridion botanicum parisiense.*

CORNUTUS (Annæus), philos. stoïcien, né à Leptis en Afrique, ouvrit à Rome, sous le règne de Néron, une école célèbre d'où sortirent Lucain et Perse. Il fut exilé, par le tyran, qui l'avait consulté sur son projet d'écrire en vers l'*Histoire romaine*, et dont il ne crut pas devoir ménager l'orgueil. On a de Cornutus un *Traité de la nature des dieux*, plusieurs fois réimpr. sous le nom de *Phurnutus*, et dont la meilleure édit. est celle de Gale, dans les *Opusc. mythol. phys. et ethica*, Cambridge, 1671, et Amsterdam, 1688, in-8, grec et latin. La bibliothèque royale possède le travail de Villoison pour une nouvelle édition de ce livre qu'il regardait comme l'abrégé de la théol. des stoïciens.

CORNWALIS (Charles, marquis de), général anglais, né en 1738, fit ses prem. armes en Allemagne dans la guerre de sept ans, et se distingua sous le nom de lord Broome qu'il portait alors. Récompensé par le brevet de colonel, il entra peu de temps après dans le chambre des communes, et l'année suivante, 1761, remplaça son père à la chambre-haute. Il était aide-de-camp du roi, lorsqu'en 1776 il se rendit avec son régim. en Amérique, pour combattre les colons révoltés contre la métropole. Ayant rejoint le général Clinton, il le seconda vaillamment dans différentes occasions, concourut à la prise de Charlestown en 1780, et défit près de Cambden le général Gates avec des forces inférieures. De nouv. succès firent croire un instant que les colonies seraient soumises, mais les secours envoyés par la France changèrent la face des choses. Cornwallis ayant reçu l'ordre de concentrer ses forces à Yorktown, et n'étant pas secouru, fut obligé de capituler (19 oct. 1781). Accusé de n'avoir pas fait tout ce qu'il avait pu pour prévenir cet échec, il perdit le gouvernem. de la Tour de Londres, qui ne lui fut rendu qu'en 1784; et 2 ans après le roi le nomma gouverneur du Bengale. La guerre avec Tippo-Saëb accrut la puissance anglaise dans l'Inde, et Cornwallis assiégeait pour la deuxième fois ce prince dans sa capitale, quand Tippo-Saëb acheta la paix en 1792, par la cession d'une partie de ses états. Les importants services rendus par Cornwallis furent dignement récompensés. Remplacé dans l'Inde par lord Wellington, il revint en Angleterre, fut en 1798 envoyé vice-roi en Irlande, où il parvint à calmer les troubles par la douceur et la sagesse de son administrat. Il signa les préliminaires du traité d'Amiens (1802). Nommé gouverneur-général de l'Inde, il s'embarqua pour sa destination en 1805, et mourut le 15 octobre de la même année à Ghazepour, province de Benarès.

COROEBUS, Éléen dont le nom s'est conservé, parce qu'il désigne la 1re olympiade. Il remporta le prix de la course du stade, 776 avant J.-C., et ce n'est que de cette époque que les jeux olympiques, institués dep. environ 60 ans par Lycurgue et Iphitus, furent célébrés tous les 4 ans. Le prix de la course ayant été établi le premier, on décida que chaque olympiade serait désignée par le nom de celui qui l'obtiendrait.

CORONA (Léonard), peintre de l'école vénitienne, né en 1561 à Murano, mort en 1605, exé-

cuta plus. tableaux dont les plus estimés sont une *Annonciation* et un *Crucifiement*.

CORONEL (Alphonse), seigneur espagn., souleva dans l'Andalousie un parti puissant contre Pierre-le-Cruel, qui le fit mettre à mort en 1353, après avoir emporté d'assaut la ville d'Aguilar, où il s'était enfermé avec d'autres seigneurs rebelles. — Dona Maria, sa fille, épouse de Jean de la Cerda qui avait pris les armes avec son père et qui eut le même sort, se mutila le visage à coups d'épée afin de se soustraire aux désirs criminels du roi, qui, sur la renommée de ses charmes, voulait l'enlever d'un monastère de Séville où elle s'était réfugiée : elle parvint ainsi à éteindre l'odieuse passion du monarque. — Alphonsine, sa sœur, devint la maîtresse de Pierre-le-Cruel, qui l'abandonna après l'avoir déshonorée.

CORONELLI (Marc-Vincent), géographe, né à Venise en 1650, entra jeune dans l'ordre des mineurs convent., dont il occupa successivem. toutes les dignités jusqu'à celle de général. Dès l'âge de 16 ans, il publia le *Calendar. sacro e profano*, qui prouva qu'il s'occupait déjà d'études sérieuses. Il visita l'Italie, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Pendant son séjour à Paris, il exécuta deux grands globes qu'on voit encore à la biblioth. roy., et qui furent magnifiquem. payés par Louis XIV. De retour à Venise, il fut pourvu d'une chaire de géographie, et fonda l'academ. des *Argonautes*. Il reçut de l'empereur Charles VI le titre de direct. des eaux dans ses états, et mourut en 1718. Doué de plus de facilité que de profondeur, Cornelli a publ. un grand nombre d'ouvrages form. près de 60 vol. in-fol., dont les plus connus sont : *Mem. istor. geogr. del regno della Morea, Negroponte e luoghi adjacenti*, ibid., 1685, in-fol., avec cartes et fig., souv. reimpr. et trad. en div. langues : la trad franç. parut en 1686. — *Atlante veneto*, ib., 1690, in-fol. — D'*Isolario*, etc., 1696, 2 vol. in-fol., 310 pl. — *Il portolano della mare*, ib., 1698, in-fol. — *Biblioth. univ. sacro profana*, sorte d'encycl. dont il n'a paru que 7 vol. qui ne complétent pas la lettre C : la science n'y a rien perdu.

CORONIS (mythol.), nommée Arsinoé, fille de Philégias, roi des Lapithes, était mère d'Esculape, qu'Apollon tira de ses flancs après l'avoir immolée, ainsi que le jeune Ischys, pour punir son infidélité.

COROU-BEI, d'abord esclave, puis officier dans les troupes de Seïf-ed-Daulah, souverain d'Alep, s'empara de l'autorité après la mort de son maître, l'an 968. Assiégé dans Alep par les troupes de l'empereur grec, il se tira de ce mauvais pas en consentant à payer un tribut annuel, et maintint son usurpation jusqu'en 977. A cette époque, un de ses affranchis, qu'il avait choisi pour visir, conspira contre lui, l'enferma dans un fort et se fit reconnaître sulthan d'Alep. On suppose que Corou-Bei mourut dans les fers.

CORRADINO DALL' AGLIO (Jean-François), littérat., né à Venise en 1708, devint fort habile dans les langues anciennes; et, de retour dans sa patrie, eut la prétention de s'y rendre redoutable par la critique qu'il exerçait sans nul ménagement sur les savants les plus distingués. Cette prétent. ne lui réussit pas, et il mourut jeune en 1743, dans la misère, méprisé plus qu'il ne le méritait, car on ne peut lui refuser une grande connaissance de l'antiquité et des talents réels. Outre une édit. de Catulle, 1738, pet. in-fol., qui renferme beaucoup de leçons hasardées et même des pièces tirées d'un MS. qu'il prétend avoir découvert à Rome, on lui doit un recueil de poésies ital. et latines, Venise, 1741, in-4; la prem. partie contient la trad. en vers ital. du poème de Coluthus, l'*Enlèvement d'Hélène*, et la 2e des poésies lat. *Satyræ et epigrammata. Lexicon lat. criticum*, 1742, in-4, n'est qu'un essai d'un grand ouvr. que sa mort prématurée l'empêcha d'exécuter.

CORRADINI (Pierre-Marcellin), cardinal, né en 1658 à Sestino, dans l'état romain, suivit la carrière de la jurisprudence avec une gr. réputat., prit ensuite l'habit ecclésiastique, fut honoré de la pourpre par Clément XI en 1721, et mourut en 1743. On a de lui : *Vetus Latium profanum et sacrum*, Rome, 1704-45, 10 vol. in-4; il n'y a que les deux prem. vol. de Corradini, les suivants sont du P. Joseph Volpi. — *De civitate et ecclesiâ setinâ*, Rome, 1702, in-4 : c'est une histoire civile et ecclésiastique de la patrie de l'auteur, et quelq. ouvr. de droit canonique.

CORRADO (Sébastien), l'un des meill. latinistes de son temps, né dans le Modenèse, professa les b.-lettres avec le plus brillant succès à Bologne, puis à Reggio, et mourut dans cette ville en 1557. Outre des édit. de Valère-Maxime, et de différents ouvrages de Cicéron et de Platon, on a de lui deux ouvrages très rares et fort curieux : *In M. T. Cicerone quæsturâ*, Venise, 1537, in-8. — *Egnatius, sive quæstura*, Bologne, 1555, in-8, réimpr. l'un et l'autre par Ernesti, Leipsig, 1754, in-8.

CORRADO (Quinto Mario), humaniste, né en 1508 dans le royaume de Naples, professa la rhétorique, la poésie, la philosophie et le droit dans plusieurs villes, fut secrétaire de plus. cardinaux, vicaire-général de l'archev. de Brindes, et mourut à Oria sa patrie en 1575. Il a laissé plus. ouvr. dont les princip. sont : *Epistolarium lib. VIII*, Venise, 1565, in-8. — *De linguâ latinâ lib. XII*, Venise, 1569, in-8. — *De copiâ latini sermonis*, Venise, 1582, in-8.

CORRADO (Charles), peintre, né à Naples en 1693, apprit le dessin dans sa patrie, se rendit ensuite à Rome, où il exécuta plusieurs tableaux estimés, voyagea ensuite dans quelq. autres villes d'Italie, passa en Espagne, où il fut chargé de différents ouvr. pour le roi, et revint ensuite à Naples, où il mourut en 1768.

CORRARO (Antoine), *Corrarius*, card. et littérateur, né à Venise en 1359, fut év. de Bologne et d'Ostia avant de recevoir la pourpre des mains de Grégoire XII, son oncle, qui l'envoya légat en France et en Allemagne. Il mourut à Padoue, en 1445. — Son neveu, Grégoire, composa à sa

louange, un opusc. intit. : *Soliloquium ad Deum de vitâ et obitu Antonii episcopi Ostiensis.* — Un autre Ant. Corraro, Vénitien, mort en 1445, avait occupé les siéges épiscop. de Brescia et de Ceneda.

CORRARO (Grégoire), neveu du card. Antoine, né à Venise en 1411, fut protonotaire apostolique, puis nommé patriarche de Venise en 1464, et mourut la même année. On a de lui : *Progné*, tragédie, Venise, 1558, in-4, trad. en italien par Domenichi, Florence, 1561, in-8. Cette version est citée dans les *Testi*. — Un poëme latin sur l'*Éducation*, publié par Rosiareri, dans les notes de la *Vie* de Vettori, et avec une version italienne par Moschini, sous ce titre : *Dell' educare la prole*, Venise, 1804. — Six *Discours* en vers (*Sermones*), dont le même Moschini a publié deux avec des traductions italiennes.—*Dell' importanza di fuggire le colpe leggiere*, et *la buona Condotta della vita può sola tener in freno la lingua del volgo*, ibid., 1809. Les autres ouvrages de Corraro moins importants sont indiqués dans les *Scrittor. veneziani* du P. Agostini.

CORREA (dom Pelage-Perez), capitaine portugais dans le 13e S., enleva plusieurs places aux Maures dans le royaume des Algarves, fut élu gr.-maître de l'ordre de St-Jacques, et dut en conséquence résider dans la Castille; il aida Ferdinand III, roi de Castille, à combattre les Maures, et s'empara de Séville après 16 mois de siége, en 1248. Il mourut en 1275, avec la réputation du premier capitaine de son temps.

CORREA (Thomas), poëte, rhéteur et grammairien, né à Coimbre dans le 16e S., professa successiv. à Palerme, à Rome, à Bologne, et mourut dans cette même ville en 1595. Il a laissé les ouvr. suivants : *In lib. de arte poeticâ Horatii explanationes*, Venise, 1587, in-8. — *De toto eo poematis genere, quod epigramma vulgò dicitur*, etc., ibid., 1569, in-4, réimp. à Bologne, 1590, in-4, sous ce titre : *De epigrammate; de Prosodiâ et versus componendi ratione; de Elegiâ*, Bologne, 1590, in-4.—*De eloquentiâ lib. V*, ibid., 1591, in-4. Ghilini et dom Caramella lui attribuent plus. autres écrits en prose et en vers.

CORREA (Louis), histor. espagnol, servait dans l'armée qui s'empara du royaume de Navarre, et écrivit l'histoire de cette conquête, imprimée à Tolède sous le titre de : *Conquista del reyno de Navarra*, 1513, in-fol.—Correa de Aranjo (François), écrivain espagn. au 17e S., est auteur d'un traité intitulé : *Musica practica y theorica de organo*, Alcala, 1616, in-fol.—Correa (Emmanuel), jésuite portugais, né en 1712, fut envoyé en Amérique, et professa la philosophie et la théologie à Pernambuco et à San-Salvador, dans le Brésil. Après l'attentat commis contre le roi de Portugal en 1758, Corréa fut arrêté avec tous ses confrères, transporté à Lisbonne et déporté ensuite à Rome, où il mourut en 1789. Sa *Vie* a été écrite en lat., Rome, 1789, in-12. On y trouve de curieux détails sur les événements qui provoquèrent la suppression des jésuites. — Plusieurs autres ecclésiastiques portugais du même nom ont publié div. ouvrages ascétiques peu dignes d'être mentionnés.

CORREA DE SAA (Salvador), amiral portug., gouverneur du Brésil, né à Cadix en 1594, augmenta et embellit la ville de St-Sébastien et fonda celle de Pernagua dans cette colonie. Vice-amiral des côtes du Sud, il remporta plusieurs victoires sur les Hollandais dans les mers d'Afrique, et fit rentrer toute la côte australe de l'Afrique sous la domination des Portugais. En mémoire de ces exploits, Jean IV lui permit d'ajouter à ses armes *deux rois nègres* pour support. Il mourut à Lisbonne en 1680.

CORREA DE SERRA (Joseph-François), botaniste distingué, né en 1750 à Serra, dans la province d'Alentejo, en Portugal, fut ordonné prêtre à Rome, et ne retourna dans sa patrie qu'en 1777, sur l'invitation du duc de La Foens, oncle de la reine de Portugal Marie Ire, qui devint son protecteur. Il obtint, par le crédit de ce seigneur, un bénéfice considérable, et sous ses auspices établit en 1779, à Lisbonne, une académie des sciences, dont il fut nommé secrétaire perpétuel. Le duc fut assez puissant pour obtenir, malgré l'inquisition, la liberté de faire imprimer tous les mémoires et travaux de l'académie sans aucune censure préalable, et le nouvel établissem. en profita pour publier une foule d'écrits, dans le sens des idées nouvelles, sur les sciences exactes et naturelles, l'agriculture, la législation, l'hist. et la littérat. Cependant l'abbé Correa, dénoncé à l'inquisition en 1786, chercha un asile en France. Rappelé à Lisbonne après la mort de Pierre III, époux de Marie Ire, il fut encore une fois obligé de s'expatrier, et se retira en Angleterre. Nommé à son arrivée à Londres membre de la soc. royale, et plus tard, en 1797, conseiller de la légation portugaise, il ne tarda pas à se brouiller avec son ambassadeur, et, dégoûté de la carrière diplomatique, profita de la paix d'Amiens pour se rendre en France, où il résida jusqu'en 1813, entièrem. livré aux sciences. Admis dans plusieurs sociétés savantes, il fut nommé correspondant de la troisième classe de l'Institut. En 1813, il se rendit aux États-Unis, y fut bien accueilli, surtout à Philadelphie, où il fit avec le plus grand succès un cours de botanique, à la suite duquel on lui offrit la place de profess. à l'univ. de cette ville. Il la refusa, ne voulant pas renoncer à sa patrie. Devenu en 1816 ministre plénipotentiaire près le gouvernem. des États-Unis, il remplit ce poste avec zèle pend. 4 ans; mais il y éprouva de gr. contrariétés au sujet des pirateries commises par des citoyens et armateurs de l'Union contre le commerce portugais, qui se trouva presque entièrem. ruiné. Ayant réclamé vainement des réparat. légitimes, Correa dut apprendre avec joie en 1819 sa nomination à la place de membre du conseil des finances du Portugal. De retour dans ce pays, après avoir encore visité Londres et Paris, il fut nommé par sa province député aux cortès en 1823; mais il mourut la même année sans avoir pu

Digitized by Google

prendre une gr. part aux travaux de cette assemblée. Il n'a laissé aucun ouvr. important, mais des *Mémoires* insérés dans divers recueils angl., franç. et américains, tels que les *Transact. philosoph.* de Londres, les *Annales du Muséum d'histoire natur.* de Paris, le *Bulletin de la société philomathique*, les *Archives littéraires de l'Europe*, et les *Transactions de la société philosophique* de Philadelphie pour l'année 1818.

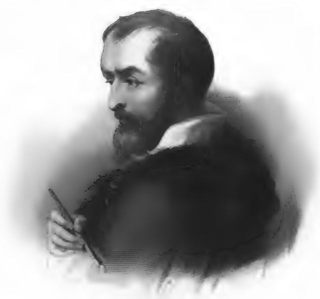
CORRÉGE (ANTOINE ALLEGRI, dit le), l'un des plus grands peintres qui aient existé depuis la renaissance des arts, naquit en 1494 à Corregio, dans le Modenèse. Plusieurs biographes italiens, entre autres le P. Affo et Tiraboschi, se sont livrés aux recherches les plus minutieuses sur la vie d'Allégri, sans pouvoir dissiper toutes les obscurités dont elle est entourée. Sa famille tenait un des prem. rangs dans sa ville natale ; ainsi l'on peut conjecturer avec beaucoup de vraisembl. que son éducation fut soignée. On ignore le nom du maître dont il reçut les principes du dessin. La ressemblance qu'on a cru trouver entre sa première manière et celle un peu sèche d'André Mantegna, peut faire supposer qu'il avait suivi ses leçons ou qu'il s'était formé d'après ses ouvr. Il paraît qu'Allegri ne fit jamais le voyage de Rome. L'exclamat. qu'on lui prête à la vue d'un tableau de Raphaël : « *Anch' io sono pittore*, et moi aussi je suis peintre ! » n'est fondée que sur une tradit. populaire dont Tiraboschi veut que l'on ne tienne aucun compte. Corrége fut comme Raphaël un homme de génie, et c'est en lui-même qu'il trouva toutes les ressources pour se créer une nouv. route. Aucun peintre avant lui n'avait connu l'entente du clair-obscur, ni l'art des raccourcis. Dessin, composit., couleur, grâce, express., il réunit toutes les part. de l'art à un degré dont jusqu'ici bien peu de peintres ont approché. Il n'avait que vingt ans lorsque les cordeliers de Corregio le chargèrent de peindre le retable du maître-autel de leur église. Ce tableau, son premier chef-d'œuvre, lui fut payé 100 ducats d'or. Quoi qu'on en ait dit, c'était une somme considérable pour le temps, et cela prouve, comme Tiraboschi l'a judicieusem. remarqué, que son talent était dès-lors apprécié. Corrége vint en 1519 à Parme, où il peignit successiv. la coupole de St-Jean et celle du dôme ou de la cathédrale. Dans l'une il représenta l'*Ascension de J.-C.*, et dans l'autre l'*Assomption de la Vierge*, les deux plus belles et les plus vastes compositions qu'il ait exécutées. Il termina l'*Assomption* en 1530, et revint à Corregio peindre de nouv. chefs-d'œuvre. Il y mourut, usé par son génie, le 7 mars 1534, âgé d'environ 40 ans. Ce que l'on a dit de sa pauvreté n'a pas la moindre vraisemblance : il appartenait à une famille riche ; son père, qui lui survécut de quelques années, laissa, comme on le voit par son testament, une success. opulente. En se mariant, Corrége avait reçu lui-même de sa femme une dot assez considérable ; il était laborieux et très économe. Ses amis lui reprochaient de voyager à cheval, tandis qu'il aurait pu se procurer une voiture commode (*v.* Lanzi, *Hist. de la peinture*). Il est donc bien évident que sa mort n'a pu être occasionnée par la fatigue qu'il aurait éprouvée en revenant à pied de Parme à Corregio, chargé d'une somme de 200 fr. en monnaie de cuivre. C'est une de ces historiettes dont, preuves en main, Tiraboschi fait bonne justice. Outre les différ. chefs-d'œuvre dont on a parlé, les tableaux du Corrége les plus célèbres sont sa fameuse *Nuit* et son *St Jérôme*. Ses *peintures*, que l'on voit à Parme au *monastère St-Paul*, ont été grav. en 33 planches, et publ. avec un texte explicatif en trois langues, italien, français, espagnol, 1800, in-fol. Il y a peu de grands musées qui ne possèdent quelq. morc. de ce peintre. Le musée royal en possède trois : *le Mariage mystique de Ste Catherine*, *le Christ couronné d'épines*, *Jupiter et Antiope*.

CORREGIO (GIBERTO), général et politique habile, chef du parti guelfe à Parme, en fut nommé seigneur par les gibelins dont il avait favorisé le retour dans cette ville en 1303. Il mourut en 1321, à Castel-Nuovo, après avoir provoqué div. révolut. dont il ne recueillit point les fruits qu'en attendait son ambition, et détesté des deux partis opposés qu'il avait trahis tour à tour. — CORREGIO (AZZO), l'un de ses fils, obtint en 1328 la seigneurie de Parme, après en avoir chassé les gibelins, et tenta, par les mêmes moyens, et avec aussi peu de succès que son père, de se rendre indépendant. La même famille, encore puissante dans les 16^e et 17^e S., a produit d'autres hommes disting. ; le dern. prince de cette maison, qui s'est éteinte dans le 18^e S., fut don Siro, que les impériaux dépouillèrent de ses états en 1630, pour avoir embrassé le parti français dans la guerre de Mantoue.

CORRÉUS, chef des Bellovaci (habitants de l'ancien diocèse de Beauvais), tribu gauloise renommée par sa valeur, opposa une vigoureuse résist. à César, et périt les armes à la main en défendant la liberté expirante de son pays. V. le VIII^e livre ajouté à la *Guerre des Gaules* de César par Aulus-Hirtius.

CORRODI (HENRI), né en 1752 à Zurich, où il professa successivement les mathématiq., la philosophie (dans des cours privés), le droit naturel et la morale (au gymnase), mort en 1793, a publié en allemand un grand nombre d'ouvrages, la plupart anonymes et sur des sujets de philosophie, de théologie dogmatique et d'histoire ecclésiast. ; on en trouve la liste dans la *Notice* (en allemand) sur sa *Vie*, par Meister, Zurich, 1793, in-8. Le recueil de ses *Mémoires et disc. philosoph.* parut en 1786 ; il rédigeait, dep. 1781, un journal théologique fort goûté, sous le titre de *Fragments pour servir à l'histoire impartiale des doctrines relig.*

CORROZET (GILLE), imprimeur-libraire, né en 1510 à Paris, acquit beaucoup d'instruction sans le secours d'aucun maître, amassa une fortune considérable par la publicat. des div. ouvr. qu'il avait traduits ou composés, et mourut en 1568. Ses princip. ouvrages sont : *les Antiquités chroniques et singularités de Paris*, Paris, Bonfons,



LE CORRÈGE.

1586, in-8 : c'est la seule édit. recherchée de cet ouvrage estimable et l'un des prem. qui aient été écrits sur ce sujet. — *Les divers propos mémor. des nobles et illustres hommes de la chrétienté*, Paris, 1557, in-8, plusieurs fois réimprimé. — *Le Thrésor des hist. de France*, etc., compilation qui, bien que médiocre, eut un assez gr. succès (Jean Corrozet, son petit-fils, la reproduisit avec des additions considérables, en 1628). *Le compte du rossignol*, en vers, 1546, in-8.—*Histoire d'Apollonius, prince de Tyr et roi d'Antioche*, Paris, 1578, in-4, très rare. — V., pour d'autres ouvr. rares de ce libraire homme de lettres, le *Manuel* et les *Nouvelles recherches* de Brunet.

CORSALI (André), navigateur florentin au service du Portugal, a laissé une relat. de ses voyages dans la mer des Indes en deux *Lettres adressées*, l'une à *Julien*, l'autre à *Laurent de Médicis*, trad. en français par Gabriel Siméoni et imprimée dans le 2e vol. du *Recueil de Temporal*, Lyon, 1556, in-fol.

CORSE (île de). La Corse paraît avoir été peuplée d'abord par les Ital., Liguriens ou Étrusques. Les Carthaginois la soumirent depuis, et les Romains la conquirent sous Scipion. Elle fut successivement ravagée par les Vandales, les Goths, les Lombards, les Sarrasins. Sous Charles-Martel, vers 725, elle fut envahie par les barons romains de la famille des *Colonna*, qui s'y érigea en souveraine vers l'an 800. Dans la suite les papes se déclarèrent souverains de la Corse. En 1071 Urbain II la vendit aux Pisans moyennant une redevance : Gênes disputa cette concession. Innocent II ayant partagé cette île entre les deux républiques rivales, les Pisans, ne pouvant s'accorder avec les Génois, cédèrent leur part au pape Urbain IV. Boniface VIII fit dans la suite présent de la Corse aux rois d'Aragon. En 1380, les Corses, jaloux de leur liberté, tentèrent de secouer le joug des Génois qu'ils s'étaient eux-mêmes imposés pour chasser les Pisans et les Aragonais. Gênes, ne pouvant les dompter, eut recours à la France qui les soumit en 1740; mais la guerre recommença après le départ des Français; en 1745, Pascal Paoli chassa les Génois de plus. villes de l'intérieur; en 1764, la France ayant fait avec Gênes un nouveau traité, par leq. elle s'obligeait à envoyer des troupes pour garder les places occupées par les Génois, les Corses aimèrent mieux remettre en dépôt pour 4 ans leurs places maritimes aux Français. Ce fut à l'expirat. de cet arrangem. que le duc de Choiseul proposa à la républ. génoise de céder ses droits à la France. Le traité fut signé le 15 mai 1768, et le 15 août de la même année Louis XV rendit l'édit de réunion de la Corse à la France. C'est l'année suivante, à pareil jour, que naquit Bonaparte.

CORSETTI (François), littérateur, né à Sienne, fut admis après 1730 à l'acad. des Arcades, sous le nom d'Oresbo Agico qu'il prit à la tête de ses uvrages, devint recteur du séminaire archiépisc. [illegible] ville, et mourut vers 1760, dans un âge peu [illegible] On a de lui : *Traduct. interza rima*, d'un [illegible] de *Tibulle*, *Properce*, 1745; et *Albinovanus*, Lorgues, in-4; des satires d'*Horace* en vers *sciolti*, Sienne, 1759, in-8.—*Vie de Girolamo Gigli*, Florence, 1746, in-4, pleine de recherches curieuses. — *Tragédies* de divers auteurs, arrangées pour la scène italienne, ibid., 1756, in-4.

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), littérateur, né dans l'Abruzze en 1686, fut récompensé de ses travaux par sa nomination à l'évêché de Venosa, puis de Sulmone, et mourut en 1751, laissant un grand nombre d'ouvr. d'érudition dont les princip. sont : *De viris illustribus Marsorum*, etc., Rome, 1712, in-4.—*Acta SS. martyrum Simplicii, Constantini et Victoriani*, etc., ibid., 1750, in-4. Ces actes n'ont point été admis dans la collection des bollandistes. Corsignani, très savant, manquait de critique.

CORSINI (St André), év. de Fiésol, né à Florence en 1302, rendit des services éminents au pape Urbain V en apaisant plusieurs sédit. à Florence et à Bologne. Sa charité envers les pauvres, jointe à toutes les vertus apostol., lui méritèrent l'amour de ses diocésains; il mourut en 1373, et fut canonisé par Urbain VIII en 1629. Sa *Vie*, publiée à Rome, 1620, in-4, par François Venturi, év. de San-Severo, a été abrégée par le P. Maffei, jésuite.

CORSINI (Barthélemi), poète italien, né près de Florence à Barberino, où il passa la vie la plus douce que puisse désirer un ami des lettres, cultiva la poésie par goût, et satisfait de sa modeste fortune, vécut en sage dans la retraite qu'il avait embellie, au milieu de sa famille et de ses nombreux amis. Il mourut en 1675; sa trad. d'Anacréon, la prem. en vers ital., fut publ. par l'abbé Régnier-Desmarais, Paris, 1672, in-12. Ce fut près d'un siècle après sa mort que parut son poème *Torrachione desolato*, Paris, 1768, in-12, que les Italiens placent auprès de *Malmantile racquistato* de Lippi. Quelq. autres productions de Corsini sont encore inédites.

CORSINI (Édouard), littérat. et sav. antiquaire, né en 1702 dans le Modenèse, entra jeune dans l'ordre des piaristes où il professa la philosophie, fut en 1735 nommé profess. à l'univers. de Pise, n'abandonna sa chaire qu'avec répugnance en 1754 pour remplir les fonctions temporaires de général de son ordre, revint dès qu'il le put à son goût pour les études, et mourut en 1765. Parmi ses nombr. ouvr. on distingue : *Fastici Attici*, Florence, 1744-61, 4 vol. in-4. — *Dissertat. IV, Agonisticæ*, ibid., 1747, in-4. — *Notæ Græcorum sive vocum et numeror. compendia quæ æneis et marmor. Græcorum tabulis observant.*, 1749, in-4.—*De Minissari aliorumque Armeniæ regum nummis*, 1754, in-4. — *Series præfector. urbis*, 1763, in-4. Tiraboschi, dans sa *Bibl. modenese*, a donné le détail exact des ouvrages de ce savant.

CORSO (Renauld), littérat., originaire de Corse, naquit à Vérone en 1525, et fut reçu docteur à l'univers. de Bologne. Ayant éprouvé des chagrins cuisants par suite de la dévastat. de ses propriétés pendant la guerre qui éclata entre Paul IV et le roi d'Espagne, et surtout par les infidélités de sa

femme, Lucrèce Marchesini, il embrassa l'état ecclésiast., et mourut en 1582, év. de Strongoli. Ses ouvr. les plus remarq. sont : *Dichiarazione sopra le rime di Vittoria Colonna*, Bologne, 1542, Venise, 1558, in-8. — *Fondamenti del parlar toscano*, Venise, 1550, in-8, et dans les *Raccolte degli autori del ben parlare.*— La trad. des *Bucoliques* de Virgile *in verso sciolto*, Ancône, 1566, in-8. — *Vita di Giberto Terzo Correggio*, 1566, in-8.

CORT (Corneille), grav. holland., né en 1536, mort à Rome en 1578, élève du Titien, et maître d'Augustin Carrache, se distingua par la pureté de son dessin et par un burin brillant et facile. Il a gravé un grand nombre de paysages et plusieurs estampes d'après Raphaël, Jacq. Strada et le Tintoret : c'est en marchant sur ses traces que se formèrent les graveurs de l'école de Rubens.

CORTASSE (Pierre-Joseph), jésuite, né à Apt en 1681, mort à Lyon en 1740, a publ. la trad. du grec du *Traité de St Denis l'Aréopagite sur les perfections divines*, Lyon, 1739, in-4; elle est estim.

CORTE (Jean de La), peintre, né en 1597, à Madrid, s'y perfectionna dans les arts sous la di-direct. de Velasquez de Sylva; il peignit dans la salle du palais de Retiro plus. grands tabl., entre autres la *Défense de Valinza dans le Milanais;* l'*Incendie de Troie* et l'*Enlèvem. d'Hélène*. C'est dans les paysages et les batailles que Corte se distingua le plus particulièrement. Il mourut à Madrid en 1660, la même année que son maître. — Gabriel, son fils, peintre de tableaux, né en 1648, orphelin à 12 ans, ne put trouver dans l'exercice de son talent des ressources pour soutenir sa famille, et mourut malheureux en 1694.

CORTE (Gottlieb), savant précoce, né dans la Lusace en 1698, en terminant ses études littér., publ. deux thèses sur l'ancienne orthographe lat., qui lui firent beaucoup d'honneur. Reçu doct. en droit en 1726, il fut nommé peu après professeur à Leipsig, et mourut en 1731. On lui doit des édit. estim. de *Salluste*, Leipsig, 1724, 2 vol. in-4, avec des notes. — Des *Épîtres familières de Cicéron*, ib., 1722, in-8. — De la *Pharsale de Lucain*, ib., 1726, in-8. — Des *Lettres de Pline*, Amsterdam, 1734, in-4, et plus. *Dissert.* insérées dans les *Acta eruditorum*.

CORTENAAR (Egbert MEEUWESZOON), marin hollandais, s'est fait un nom par la bravoure qu'il montra, notamment à la glorieuse bataille de 1658, gagnée sur les Suédois; il s'éleva des dern. rangs au grade de lieut.-amiral, perdit un œil et un bras au service de sa patrie, et fut tué au commencem. de la malheureuse affaire engagée sous Lestoff le 13 juin 1665. On lui a élevé un mausolée dans l'église de Rotterdam. Son portrait, gravé par Bloteling, est regardé comme un chef-d'œuvre.

CORTENOVIS (Ange-Marie), né en 1727 à Bergame, entra dans la congrégation des barnabites, professa quelq. temps les belles-lettres, puis fut nommé préfet du collége d'Udine, place qui lui laissait le loisir de se livrer à son goût pour les recherches d'antiquités; il s'occupa particulièrem. de celles de Frioul, et mourut en 1801. On a de lui un grand nombre de *Dissertations*, impr. dans les *journaux littéraires* de Venise et de Pavie. Les plus curieuses sont celles dans lesq. il cherche à prouver que le platine ou l'or blanc a été connu des anciens; qu'ils ont eu des connaissances aussi étendues que les modernes, de l'électricité, de l'art de détourner des orages, de diriger la foudre, de voler dans les airs, etc.

CORTEREAL (Gaspar), navigateur portugais, partit de Tercère l'an 1500 ou 1501 avec deux vaisseaux équipés à ses frais, dans le but de tenter des découv. dans le nord et de chercher un passage qui communiquât avec les Indes. Un prem. voyage, dans lequel il parcourut le fleuve St-Laurent et les côtes du continent jusqu'au cap Chidley, augmenta ses désirs et ses espérances. Il en entreprit un second, mais il périt enfermé par les glaces. Un de ses frères fit les mêmes tentatives et eut le même sort.

CORTESE (Paul), év. d'Urbin, né en Toscane l'an 1465, mort en 1510, a laissé plus. ouvr., dont les principaux sont : un traité *De cardinalatu*, impr. en 1510, in-fol.; un dialogue : *De hominibus doctis*, Florence, 1734, gr. in-4; et un comment. *In IV libros sententiarum P. Lombardi*, etc., Rome, 1503; Paris, 1513; Bâle, 1540. — Alexand. et Lactance, frères de Cortese, se distinguèrent, le prem. comme poète, et le second comme annotat. des *Comment. de César*. — Cortese (Grégoire), card., év. d'Urbin, né à Modène en 1483, remplit d'éminentes fonctions auprès du pape Paul III, qui l'honorait d'une grande confiance, et mourut en 1548. Ses ouvr. ont été recueillis par Gradenigo, év. de Cénéda, et publ. à Padoue en 1774, 2 vol. in-4, sous ce titre : *Greg. Cortesii.... omnia quæ huc usque colligi potuerunt opera*. Cette collect. contient des *lettres italiennes et lat.*, des *poésies* ou morceaux sur le *Sac de Gênes*, en 1522, que Tiraboschi juge digne de Tite-Live; la trad. ital. de quelq. *Homélies* de St Bruno, etc.

CORTESI (Jean-Baptiste), médecin bolonais, né en 1554, mort en 1636, remplit pendant 35 ans la chaire d'anatomie à Messine, et laiss. plusieurs ouvrages de chirurgie, dont les princip. sont : *Miscellaneorum medicinalium decades denæ*, etc., Messine, 1625, in-fol. : Cortesi donne dans cet ouvrage des détails historiques et pratiques sur la méthode de Tagliacozzi pour rajuster le nez, les lèvres, les oreilles*; Tractatus de vulneribus capitis*, etc., ibid., 1632, in-4, avec des comment. sur le traité d'Hippocrate, et deux *Dissertat. sur les contusions du crâne des enfants et leur hydrocéphale; Practica medicinæ*, ibid., 1635, 2 vol. in-fol. On doit à Cortesi l'édit. de l'*Anatomie de Varoli*, Francfort, 1591, in-8.

CORTEZ (Fernand), conquérant du Mexique, né à Medelin, petite ville de l'Estramadure, en 1485, d'une famille noble, mais pauvre, passa dans les Indes en 1504. Il accompagna Velasquez, dans son expédit. de l'île de Cuba et fut fait alcade

de San-Iago, place dans laquelle il montra beaucoup de talent et de fermeté. Chargé par Velasquez de s'emparer du Mexique, nouvellem. découvert, il part de San-Iago le 18 nov. 1518, avec dix vaisseaux, 600 Espagnols, 18 chevaux et quelq. pièces de campagne avance le long du golfe de Mexique, s'empare de Tabasco, jette les fondem. de Vera-Cruz, se fait reconnaître capit.-général de la colonie naissante, et se porte sur Mexico, où il entre le 8 novembre 1519. Montézuma, roi du pays, le reçoit comme son maître, et ses sujets le prennent pour le fils du soleil. Un général de Montézuma, qui avait des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols, Cortez exige qu'on le lui livre, le fait brûler vif avec ses officiers, et force Montézuma à se reconnaître vassal de Charles-Quint. Le prince obéit; il ajoute à cet hommage un présent de six cent mille marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cepend. Velasquez, jaloux de la gloire de son lieutenant, envoie une armée contre lui. Cortez range sous ses drapeaux les troupes chargées de le combattre, se rend maître de tout le Mexique, et retient prisonniers Guatimozin, success. de Montézuma, son épouse, ses ministres et ses courtisans. Les soldats espagnols n'ayant pas trouvé dans Mexico autant d'or qu'en convoitait leur cupidité, mirent sur des charbons ardents Guatimozin et l'un de ses favoris, pour le forcer à découvrir les trésors de Montézuma. C'est alors que cet infortuné prince, entendant un cri que la douleur faisait pousser à son favori, lui dit tranquillement : « Et moi, suis-je sur un lit de roses? » Cortez, qui n'avait pu, dit-on, arrêter la fureur des soldats, fit enfin tirer le monarque indien, à moitié mort, de cette affreuse question. Maître absolu de la ville de Mexico, il la rebâtit en 1529 dans le goût des villes de l'Europe. Charles-Quint lui avait fait présent de Guaxaca, vallée de la Nouvelle-Espagne, érigée en marquisat, de la valeur de 150,000 liv. de rente. Cortez mourut dans sa patrie le 2 déc. 1554. Il existe une *Histoire* de ses conquêtes par D. Antonio de Solis, trad. par Citry de la Guette, Paris, 1701, réimpr. en 1775. On a sur les exploits de Cortez 3 *Lettres* écrites par lui-même, trad. par de Flavigni en 1778. Il vient de paraître à Londres une *Hist.* de Fernand Cortez par un Espagnol, D. Telesforo de Trueba, un vol. in-18, trad. par M. Defauconpret, et placé, ainsi qu'une nouv. *Hist.* de Pizarre, à la suite d'une trad. de l'*Hist. des voyages et découv. des compagnons de Christ. Colomb*, ouvr. de *Washington Irving*, Paris, 1833, 3 vol. in-8, ornés de cartes.

CORTI (Valère), peintre, né à Venise en 1530, fils d'un gentilhomme de Pavie, parvint sous la direction du Titien à se rendre très habile dans le genre du portr., et s'établit à Gènes, où il mourut pauvre en 1580, ayant dissipé tout ce qu'il avait à rechercher la pierre philosophale. Il avait été l'intime ami de Cambiaso dont il avait écrit la *Vie*. — César, son fils, né à Gênes en 1550, élève de Cambiaso, n'égala point son père; on cite cependant de lui quelques tableaux à Gênes, et dans diverses galeries; un entre autres sur un sujet tiré de l'*Enfer*, du Dante, loué par Chabrera dans un sonnet. Ses opinions relig. l'ayant rendu suspect, il fut mis en prison et il y mourut en 1613. — David, son fils, se borna à faire des copies; mais elles sont si parfaites, que dans plus. galeries on les conserve à côté des originaux. Il mourut de la peste en 1657.

CORTICELLI (Salvadore), célèbre littérateur, né en 1690 à Plaisance, mais de parents bolonais, fit ses prem. études à Rome, et de retour à Bologne y prit le laurier doctoral dans la faculté de droit, et reçut peu de temps après l'offre d'une chaire à l'université de Padoue; il la refusa pour entrer dans la congrégation des barnabites, dont il remplit successivem. les prem. emplois. Dans ses loisirs, il cultiva les lettres latines et italiennes. Sa *Grammaire toscane* lui ouvrit les portes de l'acad. de la Crusca, dont les membres lui donnèrent en plusieurs occasions des preuves de leur estime particulière. Il mourut en 1758. On a de lui : *Regole ed osservazioni della lingua toscana*, Bologne, 1754, in-8. Cette grammaire, la meill. au jugem. des Italiens, a été réimpr. un gr. nomb. de fois ; l'édition la plus récente est de 1826. — *Della Toscane eloquenza discorsi centi*, 1752, in-4. — Un *Choix de nouvelles de Boccace*, 1751, in-8.

CORTIUS (Théophile). — V. Kortte.

CORTOIS DE PRESSIGNY (Gabriel), archev. de Besançon, né en 1745 à Dijon, fut pourvu, en 1780, de l'abbaye de St-Jacques, diocèse de Béziers, et sacré en 1786, év. de St-Malo. C'est en cette qualité qu'il siégea aux assemblées du clergé en 1780 et 1788. Après avoir manifesté son opposition à la constitution civile du clergé, il donna sa démission entre les mains du pape à l'issue du concordat de 1803, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Il fut alors chargé de plus. missions import. près la cour de Rome, entra à la chambre des pairs en 1816, fut nommé à l'archevêché de Besançon l'ann. suiv., et mourut le 2 mai 1823. Outre quelq. *Lettres pastorales*, publiées en 1791 et 1792, et insérées dans le rec. de l'abbé Mansel, on a de lui : *le Placement de l'argent à intérêt distingué de l'usure*, Lyon, 1821, in-8.

CORTONE (Pietre de), peintre célèbre, dont le vrai nom est *Berretini*, né à Cortone en 1596, est fameux comme coloriste; mais aussi, pour avoir trop sacrifié aux effets de couleur, il a mérité le reproche d'être un des prem. aut. de la décadence de l'art en Italie. Ce qu'on admire le plus dans sa manière est l'entente parfaite avec laquelle il sait grouper ses personnages. Les peintures d'une chapelle de l'église de Ste-Bibienne et du plafond du gr. salon du palais Barberini, exécutées par ordre d'Urbain VIII, font le plus gr. honneur à Pietre de Cortone, ainsi que les plafonds du palais Pitti à Florence; il a laissé aussi quelq. tableaux de chevalet fort estimés des connaisseurs; il mourut en 1669. Le musée royal possède six tableaux de ce maître : *Jacob et Ésaü; la Nativité de la Vierge, Ste Martine; la Vierge, l'enfant Jésus et Ste Mar-*

tine, sujet traité de deux manières; *Romulus* et *Rémus*.

CORTUSI (Jacques-Antoine), directeur du jardin botanique de Padoue, mort en 1593, eut un tel amour pour la science des végétaux qu'il alla les étudier jusqu'en Syrie. Son catalogue : *Horto de' simplici di Badova*, etc., Venise, 1591, in-12, a été reimpr. avec les *Conjectanea* de Guilandin, Francfort, 1608, in-8. Mathiole lui a dédié une plante jusqu'alors inconnue qu'il appela *cortusa* : c'est la même que Linné a désignée sous le nom de *cortusa Mathioli*. — Cortusi (Guillaume), né à Padoue dans le 14e S., est auteur d'une chronique *De novitatibus Paduæ et Lombardiæ*, commençant à l'an 1256, continuée par Albrighetto Cortusi, son parent, jusqu'à l'année 1634. Cette chronique est impr. dans le *Thesaurus Italiæ* de P. Burmann.

CORUNCANIUS (Titus), consul, sénateur et gr.-pontife, vainquit les Volsiniens, les Vulsiens et les autres peuples de l'Étrurie, l'an de Rome 472. Cicéron dit que Coruncanius fut le prem. de l'ordre des plébéiens que l'on éleva au pontificat. Polybe et Pline-l'Ancien font mention d'un autre personnage du même nom qui fut assassiné l'an 522, par ordre de Teuta, reine d'Illyrie, auprès de laquelle il avait été envoyé en ambassade.

CORVETTO (Louis, comte), ministre des finances de France, né en 1756 dans l'état de Gênes, exerçait la profess. d'avocat à Savone quand, à la suite de la conquête d'Italie, il fut appelé au directoire de la républ. ligurienne. Il contribua puissamm. à la réunion de sa patrie à l'empire français, et fut admis par Napoléon au conseil-d'état, où ses connaiss. financières le firent distinguer. Il concourut en 1806 à la rédact. du code de commerce, et prit part à toutes les mesures importantes de l'époque. En 1814, il fut maintenu sur le tableau des conseillers-d'état, et pendant les *cent-jours* il se conduisit avec assez d'habileté pour n'offenser aucun des deux partis en présence. Au mois de septemb. 1815, il remplaça l'abbé Louis au ministère des finances, obtint des chambres l'autorisat. de négocier des emprunts pour faire face aux charges résultant de la double invasion, et releva le crédit public en acquittant scrupuleusement toutes les dettes. Si quelq. économistes ont censuré le système financier de ce ministre, personne du moins n'a contesté qu'il fût d'une probité sévère. Corvetto quitta le ministère en 1818, à raison de l'affaiblissement de sa santé, et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1821.

CORVI (Guillaume), médecin du 13e S., plus connu sous le nom de *Guillaume de Brescia*, né vers l'an 1250, près de Caneto, dans le Brescian, professa d'abord la logique et la philos. à l'univ. de Padoue, et se démit de sa chaire ponr aller étudier la physique et la médec. à Bologne, fut appelé à Rome par le pape Boniface VIII, en qualité de médecin pontific., et maintenu dans ses fonctions par Clément V et Jean XXII. Comblé des faveurs de ces trois souverains, Corvi fonda et dota une prébende canoniale et un collége pour les pauvres étudians de Brescia. Il mourut à Paris en 1326. Ses écrits ont été recueillis, Venise, 1508, in-fol. Il y traite des diverses maladies qui peuvent affliger l'espèce humaine, telles que les fièvres, la peste, etc., et de leurs traitements.

CORVIN (Matthias), roi de Hongrie, fils de Jean Hunniade, élu en 1458 à l'âge de 15 ans, fut, comme guerrier et comme législateur, l'homme le plus illustre de son temps. Les attaques continuelles de l'Autriche, de la Bohême, de la Pologne, de la Turquie et des vayvodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie lui firent sentir la nécessité de créer une force milit. imposante. Jusqu'alors les soldats hongrois s'étaient équipés à leurs frais : Corvin fixa par des ordonnances l'organisat. de son armée, et forma un corps d'infanterie qui, sous le nom de *Garde noire*, se rendit redoutable. Pendant les courts intervalles de repos dont il put jouir, Corvin appela des savants d'Allemagne, d'Italie et de France, fonda une univers. à Bude, l'enrichit de 300 statues antiques, d'un gr. nombre d'objets d'arts et de sciences, et de 50,000 MSs. qu'il avait fait copier à Constantinople, à Florence et à Rome, construisit un observatoire, le prem. qu'ait possédé la Hongrie, où il introduisit l'art typograph. vers 1473. Il donna au peuple hongrois un code appelé grande charte, que l'on trouve, ainsi que la collection des lois de Corvin, dans le *Recueil* de Bonfini, et mourut en 1490, à 47 ans, laissant une mémoire en vénérat. à ses sujets.—Corvin (Jean), son fils naturel, comte de Liptau, duc de Troppau et prince de Sclavonie, tenta de monter sur le trône après la mort de son père; mais Wladislas, roi de Bohême, l'emporta ; Corvin se soumit au nouv. souverain de la Hongrie, fut nommé gouvern. de Croatie, de Dalmatie, et de Sclavonie, signala sa valeur contre les Turks, et mourut jeune en 1504.

CORVINUS (Jean-Arnold), juriscons. et théologien, né à Leyde vers 1590, prit une part active aux querelles relig. qui désolèrent la Hollande, et publia plusieurs ouvrages dans le sens des *remontrants*. Forcé de s'expatrier, il abandonna la théologie pour la jurisprudence, fut nommé professeur à Amsterdam, et y mourut en 1650. Les seuls ouvrages de ce juriscons. que l'on recherche encore sont : *Enchiridion juris civilis*, Amsterdam, 1640, in-12.—*Elementa juris civilis*, ibid., 1645, in-12. — Corvinus de Belderen (Arnold), fils du précédent, professeur de droit à Mayence, et conseiller intime de l'élect.-archevêque de cette ville, avait embrassé la foi catholique après la mort de son père. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence civile et canonique; nous ne citerons que les plus remarq. : *Digesta per aphorismos... explicata*, Mayence, 1642, in-12. — *Posthumus Pacianus, sive juris definitiones*, Amst., Elzevir, 1643, in-12, souvent réimprimé. — *Jurisprud. romanæ summarium*, etc., ibid., 1655, in-4.

CORVISART (Jean-Nicolas), célèbre médecin, né à Dricourt (Ardennes), en 1755, fut nommé, presque au sortir de ses études, profess.-adjoint

dans la chaire d'anatomie fondée par Ant. Petit. Il succéda en 1786 à Desbois de Rochefort dans la place de médecin de l'hôpital de la Charité, et perfectionna l'enseignem. clinique de son prédécess. A la fondation de la nouvelle école, en 1796, on créa pour lui la chaire de clinique interne. Nommé en 1797 à la chaire de médec. du collége de France, il put joindre ainsi l'enseignement de la théorie à l'enseignement pratique, et l'on dut en gr. partie à l'impulsion qu'il donna, les progrès que la médecine d'observat. et l'anatomie pathologique ont faits en France à cette époque. Bonaparte, n'étant encore que premier consul, le nomma son premier médecin, et le chargea d'organiser sa maison médicale. Corvisart justifia la confiance de l'emper., et n'employa son crédit que dans l'intérêt de l'art. A la créat. de la Légion-d'Honn., il en fut nommé officier, et plus tard il reçut le titre de baron. Il fut nommé membre de l'Institut en 1811, membre honoraire de l'académie de médecine à sa fondat., en 1821, et mourut le 18 septembre même année. Comme professeur et praticien, Corvisart eut une réputat. européenne, et la mérita. On a de lui une trad. des *Aphorismes sur la connaiss. et la cure des fièvres, par Max. Stoll*, avec le texte, etc., Paris, 1797, in-8. — *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, ibid., 1806, in-8 : cet ouvrage devenu classique a été réimprimé plusieurs fois et traduit en anglais; il a obtenu une mention honorable dans le rapport sur les prix décennaux. — *Nouvelle méthode pour connaître les maladies internes de la poitrine, par la percussion de cette cavité*, trad. du lat. d'Awenbrugger, avec un commentaire, ibid., 1808, in-8. G. Ferrus, médecin de l'hospice de la Salpêtrière, a publié : *Notice historique sur J.-N. Corvisart*, Paris, 1821, in-8. Cuvier a lu son éloge à l'Institut.

CORYATE (GEORGE), ministre presbytérien et poète anglais, mort en 1606, est auteur de *Poemata varia latina; Descriptio Angliæ, Scotiæ et Hyberniæ*. — Thomas CORYATE, son fils, né en 1577 dans le comté de Sommerset, passa sa vie entière à voyager, et mourut à Surate en 1617. On a la relation de ses voyages sur le continent, sous ce titre : *Crudities hastily gobbled up in Five Months' travels in France, Savoy, Italy*, etc., etc., 1711, in-4, édition très rare et fort recherchée des Anglais. Ce voyage a été réimpr. avec les *Lettres* de Coryate, écrites des Indes-Orientales, Londres, 1776, 3 vol. in-8.

COSCIA (NICOLAS), cardinal, né en 1682 à Bénévent, fut fait, en 1725, archev. de cette ville par Benoît XIII, dont il avait été le domestique et le confident; s'étant rendu coupable de concussions et d'abus de pouvoir, il fut, après la mort de ce pontife, privé de son archevêché et détenu pend. plusieurs années au château St-Ange. Son procès instruit, il fut dépouillé de tout ce qu'il avait injustement acquis. On lui permit enfin de se retirer à Naples, dans un couvent, et il y mourut en 1755.

COSIMO (ROSSELLI, dit), peintre florentin, d'une noble famille qui a produit plus. autres maîtres, vivait au 15e S. Il fut appelé à Rome pour travailler à la chapelle Sixtine; et ne pouvant égaler ses rivaux par la pureté du dessin, chargea ses peintures de couleurs brillantes et d'ornements que le bon goût aurait proscrits, mais qui plaisaient au pape, qui le préférait à tous les autres peintres. Ses meilleurs morceaux sont : le *Sermon de J.-C. sur la montagne* et le *Miracle du St Sacrement*, fresque à St-Ambroise de Florence.—Pierre ROSSELLI, dit *Cosimo*, né à Florence en 1441, fut aussi meilleur coloriste que dessinateur, comme on le voit dans son *Persée* à la galerie Pitti. Cosimo peignit avec succès des *bacchanales* et des sujets grotesques; il mourut en 1521. Son premier titre est d'avoir été le maître d'André del Sarto. Le musée royal possède de lui deux tableaux : *la Vierge, l'enfant Jésus, la Madeleine et St Bernard*, et *le Couronnement de la Vierge*.

COSIMO (JACQUES), appelé aussi *Jacques de Trezzo*, ou *Jacques d'Avanzo*, graveur et fondeur milanais du 16e S., exécuta un grand nombre de portraits en camées, et travailla au grand *tabernacle* de St-Laurent à l'Escurial.

COSIN (JEAN), évêque anglican, né à Norwich en 1595, fut dépouillé de ses bénéfices comme suspect de papisme en 1641, persécuté pour son attachement à la cause royale, et forcé de s'expatrier. Il se réfugia en France, fut nommé chapelain de la reine Henriette-Marie, ne rentra en Angleterre qu'à la restauration, obtint le siége épiscopal de Durham, et mourut en 1672. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : un *Recueil de prières particulières*, 1634.—Une *Hist. scolast. du canon de la sainte Écriture*, Londres, 1657, in-4. — *Historia transsubstantiationis papalis*, ibid., 1675, in-8.—*Différence sur les principaux points entre l'Église de Rome et l'Église d'Angleterre*, imprimé avec les *Corruptions de l'Église de Rome*, par l'évêque de Bâle. Sa *Vie* a été écrite en anglais par le docteur Smith.

COSMAS, surnommé *Indicopleustes* (navigateur dans l'Inde, parce qu'il parcourut cette contrée), était marchand à Alexandrie dans le 6e S. Ayant quitté le commerce, il se retira dans un monast., où il écrivit en grec plusieurs ouvrages; celui qui est intitulé : *Topographie chrétienne*, impr. pour la première fois avec une version lat. dans la *Collectio nova Patrum et scriptorum græcorum* du P. Montfaucon, 1707, renferme une exposition détaillée des principes erronés qu'il s'était crées sur la cosmographie. Cet ouvrage est toutefois le seul de cette époque où l'on trouve des notions géographiques de quelque étendue. Elles n'ont pas été inutiles à nos géographes modernes. On lui attribue un traité en grec : *De auri conficiendi ratione*, dont le MS. se trouve à la bibliothèque royale.

COSME, dit *de Prague*, le plus ancien historien de la Bohême, né en 1045, secrétaire de l'emper. Henri IV, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiast. et fut pourvu de quelq. bénéfices. Chargé de missions fort délicates par les ducs de Bohême et par les évêques de Prague, il s'en acquitta d'une ma-

nière satisfaisante, et mourut en 1126. Son *Chronicon Bohemorum* jusqu'à l'an 1125, se trouve dans les *Scriptores rerum germanic.*, de Menken, Leipsig, 1728.

COSME. — V. Médicis.

COSME (Jean BASEILHAC, dit *le Frère*), célèbre lithotomiste, né en 1703 à Pouy-Astrue, diocèse de Tarbes, se livra dès son enfance à l'étude de la chirurgie sous la direct. de Simon Basheillac, son père, et perfectionna ses connaiss. à Paris, où il suivit les cours de clinique de l'Hôtel-Dieu. Entré dans l'ordre des feuillants en 1729, sous le nom de *F. Jean de St-Cosme*, il ne cessa point de se livrer à la pratique de la chirurgie, dirigea ses observations vers les moyens de prévenir les accidents qui peuvent suivre l'opération de la taille par le grand appareil, et y réussit au moyen du lithotome caché de son invention. Le *Journal de Verdun* de 1748 et celui *des savants* rapportent la prem. opération de ce genre que pratiqua le F. Cosme : ses procédés sont exposés dans les deux ouvr. intit. : *Recueil des pièces importantes concernant la taille par le lithotome caché*, 1751, 2 vol. in-12, et *Nouv. méthode d'extraire la pierre par-dessus le pubis*, Paris, 1779, fig. Le F. Cosme opérait aussi la cataracte par extraction long-temps avant que l'oculiste Daviel eût publ. sa méthode. On lui doit encore l'instrument appelé *trois quarts courbe*, que l'on emploie dans les rétentions d'urine pour faire la ponction au-dessus du pubis. Cet habile opérateur mourut en 1781. Son *Éloge histor., avec des détails sur les instrum. qu'il a inventés ou perfectionnés*, a été publié par Cambon, 1781, in-8.

COSME DE VILLIERS. — V. Villiers.

COSNAC (Daniel de), évêque de Valence, puis archevêque d'Aix, né dans le Limousin en 1626, s'éleva aux dignités ecclésiastiques en se conciliant la faveur du prince de Conti et du card. Mazarin. Ce fut lui qui négocia le mariage d'une des nièces de Mazarin avec le prince de Conti; peu de temps après, ayant été nommé prem. aumônier de Monsieur, il s'attacha particulièrem. à Madame (Henriette d'Angleterre), et lui donna des preuves de dévoument dans div. circonstances, notamm. lors de la publication des *Amours du Palais-Royal*, pamphlet dans lequel cette princesse était vivement attaquée. Ayant encouru la disgrâce de Monsieur, il fut envoyé en exil (1673), y demeura 14 ans, au bout desquels il rentra dans son diocèse, et mourut à Aix en 1708.—Un autre Cosnac (Bernard), évêque de Comminges, mort en 1374, avait été chargé d'une miss. importante en Espagne par Grégoire XI, qui le décora de la pourpre.

COSPEAN ou COSPEAU (Philippe de), né dans le Hainault en 1568, fut un des premiers à substituer dans les sermons les citations de l'Écriture sainte et des Pères, à celles d'Homère, de Cicéron et des autres aut. profanes. Il fit en 1603 l'oraison funèbre du maréchal de Retz, fut nommé en 1607 évêque d'Aire, puis aumônier et conseiller de la reine Marguerite. En 1610, il prononça l'oraison funèbre de Henri IV; il assista en 1617 à l'assemblée du clergé et fut chargé de la rédact. des *Remontrances* au roi; il passa plus tard sur le siége de Nantes, puis de Lisieux, et mourut en 1646. On a de lui : *Remontrances au roi*, 1617. Sa *Vie*, écrite par Le Mée, cordelier, a été publiée l'année de sa mort, Saumur, in-4.

COSROÈS. — V. Khosrou.

COSSALI (don Pierre), célèbre mathémat., né à Vérone en 1748, prit l'habit des théatins et fut envoyé par ses supérieurs à Padoue pour y terminer ses études littér.; il s'y distingua particulièrem. dans l'éloquence sacrée, et de retour dans sa patrie en 1780, il y concourut à la formation d'une académie des sciences. Ses *Lettres sur l'analyse algébrique*, publ. en 1785, le firent appeler la même année à la chaire d'astronomie à Parme; il l'occupa jusqu'en 1807, qu'il se retira momentanément à Vérone; mais en 1807, lors de la réorganisation de l'univ. de Padoue; il y fut nommé profess. de mathémat. transcendantes, et il mourut dans cette ville en 1815. Outre un assez grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de la société italienne dont il était membre, on lui doit plus. opuscules mathémat., des *Éphémérides astronomiques* de 1791 à 1804, etc.; mais son principal ouvr. est l'*Histoire de l'origine et des progrès de l'algèbre en Italie*, Parme, 1797, 2 vol. in-4.

COSSART (Gabriel), jésuite, né à Pontoise en 1615, professa la rhétorique à Paris, fut le maître de Santeuil, et mour. en 1674. Il a laissé des *Harangues* et des *Poésies* qui le placent au rang des bons poètes latins modernes: ces pièces ont été recueillies par le P. Larue, et pub. à Paris, 1675 et 1723 in-12. Il a travaillé avec le P. Labbe à la gr. *Collection des conciles* et en a pub. depuis le 11e jusqu'au 18e vol.

COSSÉ-BRISSAC (maison de), l'une des plus anc. de France, laquelle tire son nom des terres de Cossé dans le Maine et de Brissac en Anjou, a produit plus. hommes remarquables.—Cossé (Charles de), plus connu sous le nom de *maréchal de Brissac*, né vers 1505, entra au service à 23 ans et se signala par son intrépidité autant que par ses talents militaires et son désintéressem. Il commandait une compagnie de chevau-légers à la prise de Veillane et du château de Suze en 1537, et fit les campagnes de 1542 à 1545 en qualité de colonel-gén. Le roi lui accorda, en 1550, le bâton de maréchal, avec la place de gouverneur du Piémont, qu'il remplit avec distinction pend. 9 années. A son retour en France, Brissac reçut une épée d'honneur des mains de Henri II, et fut nommé gouverneur et lieuten.-gén. de Picardie. Chargé, sous Charles IX, du commandem. de Paris, il sut contenir les calvinistes qui cherchaient à exciter des troubles, termina sa carrière militaire par la prise du Hâvre sur les Anglais en 1562, et mourut à Paris l'année suiv. Sa vie entière avait été consacrée au service de sa patrie; mais la rare générosité qu'il déploya en maintes occasions pour soutenir l'honneur national ou les intérêts de l'état, ne sont pas les moindres titres de son illustrat.—Cossé (Arthus de),

son frère, connu d'abord sous le nom de *Gonnor*, fut aussi un capit. distingué : il signala son dévouement dans les div. camp. de 1551 à 1567, et reçut de Charles IX le bâton de maréchal de France. Détenu pendant 17 mois à la Bastille par ordre de Catherine de Médicis, sous prétexte qu'il avait pris parti pour le duc d'Alençon, il recouvra sa liberté sous Henri III, reçut de ce prince l'ordre du St-Esprit, et mourut en 1582. — COSSÉ (Timoléon de), dit *le comte de Brissac*, fils de Charles, tué à 25 ou 26 ans, en 1569, au siége de Mucidan en Périgord, était déjà parvenu aux plus hautes distinctions milit. Brantôme le regarde comme un héros précoce qui marcha sur les traces de son père, et qui l'aurait égalé si la mort ne l'eût enlevé à la fleur de son âge : il était gouverneur de la ville et du château d'Angers.—COSSÉ (Charles II de), son frère, maréchal de France, gouverneur du château d'Angers, etc., eut part aux exploits de l'armée roy. pend. les années 1582, 1585, 1586 et 1588. Il prit parti pour le duc de Mayenne, pendant les troubles de la Ligue, fut chargé du gouvernem. du Poitou, de La Rochelle, de l'Aunis, de l'île de Ré et de celui de Paris. Il remit cette ville le 22 mars 1594 à Henri IV, qui le créa maréchal de France, et mourut en 1621, comblé de nouvelles faveurs par Louis XIII. — COSSÉ (Jean-Paul-Timoléon de), maréchal, duc de Brissac, né en 1698, a soutenu la gloire de son nom par ses exploits. Il servit d'abord sur les galères de Malte en 1714, se distingua au siége de Corfou et à plus. autres affaires contre les Turks. Créé mestre-de-camp à son retour en France, il fut élevé en 1768 à la dignité de maréchal, et mourut en 1784. — COSSÉ (Louis-Joseph-Timoléon), fils du précéd., duc de Cossé, fut tué à la bataille de Rosbak en 1757; il était colonel d'un régim. qui portait son nom.

COSSÉ-BRISSAC. — V. BRISSAC.

COSSIGNY (JEAN-FRANÇ. CHARPENTIER DE), ingénieur, né vers 1690, fut envoyé en 1720 à l'Ile-de-France. Différentes observat. qu'il transmit à l'acad des sciences lui méritèrent en 1733 le titre de correspond. De retour en France il fut fait ingénieur en chef de la province de Franche-Comté. Renvoyé dans l'Inde, où il rendit de grands services dans la guerre contre les Marattes, il retourna plus. fois à l'Ile-de-France, où il avait un établissement considérable, et il y mourut en 1778. On a de lui : *Lettre critique sur l'hist. des Indes de l'abbé Guyon*, suivie de *la Réplique à la réponse* de cet auteur, Genève, 1744, in-12, et *Mémoire sur le moulin à poudre de l'Ile-de-France*, 1778, in-4. — COSSIGNY DE PALMA (JOS.-FRANÇ. CHARPENTIER), fils du précéd., visita les principaux établissements de l'Inde, continua les travaux de son père à l'Ile-de-France, y introduisit la canne à sucre de Batavia et l'arbre à vernis de la Chine, et fut en 1789 député extraordinaire de la colonie pour demander au gouvernem. français des secours qui la missent à l'abri des invasions. Il renonça tout-à-fait à ce pays après les désastres de la guerre, et mourut en 1809 près de Paris. Correspond. de l'academ. des sciences depuis 1773, il l'était de l'Institut depuis sa création. Il a publié des *Mémoires* sur différents sujets d'économie rurale; les principaux sont : *Sur la culture du café*, 1773. — *Sur la culture des arbres à épices fines*, Paris, 1775, in-8.—*Sur la fabrication de l'indigo*, Ile-de-France, 1779, trad. en anglais, Calcutta, 1789, in-4. — *Sur le sucre que l'on pourrait extraire des végétaux*, tome VI des *Mém.* de l'Institut. Il indique dans cet ouvr. les procédés qui depuis ont été mis en pratique pour se procurer du sucre indigène. Il a laissé plus. autres écrits où il expose ce que ses voyages en France, dans le Bengale, à Batavia et à la Chine, l'avaient mis à portée d'observer sur l'administration, l'histoire naturelle, l'économie rurale et domestique, les sciences et les arts, et le commerce.

COSSIN (LOUIS), grav., né à Troyes vers 1655, mort à Paris en 1682, a gravé d'après C. Lebrun, J.-B. Champagne et Raphaël. Ses *Portraits* sont encore recherchés des amateurs : le plus remarquable est celui de *Louis XIV*, gr. nat.

COSSON (PIERRE-CHARLES), littér., né à Mézières en 1737, achevases études à Paris avec distinction, fut nommé profess. d'humanités à Metz, puis à La Flèche, et vint en 1767 occuper la chaire de seconde au collége Mazarin. Privé de sa pension de retraite à la révolution, il entra dans la carrière administrative. Nommé en 1796 commiss. du gouvernem. dans le départem. du Mont-Tonnerre, se concilia l'estime et l'affection de ses administrés, fut rappelé après le 18 brumaire, et mourut à Paris en 1801. On a de lui : *Discours* couronné par l'acad. de Besançon en 1764, sur cette question : *Les progrès des modernes dispensent-ils de l'étude des anciens? Éloge de Bayard*, 1770; la trad. de *Tite-Live*, par Guérin, revue et corrigée, 1775, 10 vol. in-12; quelq. pièces de vers dans les journaux et des discours de circonstance.

COSSUS (AULUS-CORNÉLIUS), tribun des soldats, l'an de Rome 316, le plus bel homme de l'armée et le plus vaillant guerrier, suivant Tite-Live, tua dans un combat Volumnius, roi des Véiens, et porta les dépouilles opimes dans le temple de Jupiter-Férétrien, honneur réservé aux seuls consulaires. Opposé par le sénat à Manlius-Capitolinus, il fut nommé consul, puis dictateur contre les Volsques, qu'il vainquit; obtint par ses victoires le triomphe, abdiqua peu de temps après, et mourut dans l'obscurité.

COSSUTIUS, célèbre architecte romain, mort vers l'an 175 av. J.-C., fut chargé par Antiochus-Épiphanes de continuer les trav. du temple de Jupiter-Olympien, commencé par Pisistrate, et terminé sous l'empereur Adrien.

COSTA (JEAN), littérat. distingué, né dans le Vicentin en 1736, fit ses études au séminaire de Padoue, dont il devint un des profess., et maintint cet établissem. au rang qu'il occupe parmi les institut. littér. d'Italie. Regardé par ses compatriotes comme le premier des poètes latins depuis le siècle d'Auguste, il joignait à son immense ta-

lent une vaste érudition, et mourut en 1816, à 80 ans. Outre 2 vol. de *Poésies latines*, 1796 et 1803, in-8, on lui doit une *trad.* en vers lat. des *Odes de Pindare*, avec des commentaires, Padoue, 1808, 3 tom. in-4.

COSTADAU (Alphonse), religieux dominicain, né dans la commune d'Allau près de Montélimart, profess. de théol. à Lyon vers 1730, est auteur d'un *Tr. hist. et crit. des principaux signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées*, en 3 part., Lyon, 1717-20-24, 12 vol. in-12, ouvr. diffus dont on n'estime guère que la 3e partie, purem. théolog.

COSTADONI (D. Anselme), savant religieux, né à Venise en 1714, entra dans l'ordre des Camaldules à 16 ans, et consacra sa vie à l'étude de l'histoire des hommes illustres, des institutions des ordres relig., et à la recherche des antiquités chrétiennes. Il mourut en 1785, coopérateur des *Annales camaldulenses* de P. Mittarelli. On a de lui plus. ouvr. de piété, des *Dissertations* dans le recueil de Calogera, tom. XXXIX, XL, XLI et XLIII.

COSTÆUS. — V. Costéo.

COSTANZI (Charles), grav. en pierres fines, né à Naples en 1703, exécuta avec beaucoup d'habileté des portraits et des figures d'après l'antique. Ses ouvr. les plus remarquables sont : la figure de *Léda* et la tête d'*Antinoüs*, gravées sur diamants pour le roi de Portugal, et le *portrait du cardinal George Spinola*, sur une agate onyx. — Costanzi (Thomas), son frère, s'exerça dans le même genre, mais n'obtint pas autant de succès.

COSTANZO (Angelo di), célèbre historien, né vers 1507 à Naples, entreprit de refaire l'*Histoire* de Collenuccio, et passa 40 années de sa vie à puiser, dans les vieilles chroniques et dans les anciens titres, les matériaux dont il composa sa grande *Hist. du roy. de Naples*, de 1250 à 1489, Aquila, 1582, in-fol., Naples, 1735, in-4, bonne édit., et Milan, dans les *classic. italian.*, 1805, 3 vol. in-8. Costanzo mourut à Naples en 1591. Ses *Rime* ont été plus. fois réimpr. La meill. édit. est celle de Padoue, 1738, in-8.

COSTAR (Pierre), littér., né à Paris en 1603, fils d'un chapelier, embrassa l'état ecclésiastique, obtint quelques petits bénéfices, et se fit un nom parmi les beaux-esprits, moins communs alors qu'ils ne l'ont été depuis. Son attachement à Voiture lui fit prendre part aux disputes que le poète eut à soutenir contre les jaloux de son mérite. Il mourut en 1660. On citera de lui : *Défense de Voiture contre Girac*, 1653, in-4.—*Recueil de Lettres*, 1658, 1659, 2 vol. in-4. — *Mém. sur les gens de lettres célèbres de France et sur ceux des pays étrangers*, tom. II, *du P. Desmolets;* il est plus curieux que celui de Chapelain.

COSTARD (George), savant orient. et astronome anglais, né vers 1710, mort en 1782, vicaire de Twickenham, a laissé plus. ouvr. estimés dont la liste se trouve dans les *Anecdotes biograph. sur Bowyer*, par Nichols; le plus remarq. est son *Hist. de l'astron. appliquée à la géogr., à l'hist. et à la chronol.*, 1767, in-4. Il a publ. une 2e édit. de l'*Hist. religionis veterum Persarum* du D. Hyde, et a fourni des articles aux *Transact. philosoph.*

COSTE (Pierre), littérateur estimable, né à Uzès en 1668, de parents protestants, alla se réfugier en Angleterre, après la révocation de l'édit de Nantes, et chercha dans la culture des lettres une distraction aux ennuis de l'exil. Ses traduct. de l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke et de l'*Optique* de Newton, lui méritèrent l'honneur d'être admis à la société royale de Londres. On lui doit encore des *édit.* avec des notes, de La Bruyère, dont il avait pris la défense contre Bonav. d'Argonno, de Montaigne et des *Fables* de La Fontaine; il revint en France, et mourut à Paris en 1747. Coste a écrit une *Vie du gr. Condé*, réimpr. en 1748, in-4, avec une notice sur l'auteur, et la liste détaillée de ses nombr. ouvr. A ceux que nous avons déjà cités, nous ajouterons : *De l'usage de la raillerie*, trad. du latin de Shaftesbury, 1710, in-12.—*Hiéron, ou de la condition des rois*, de Xénophon, Amsterd., 1711, in-12; et *les Captifs* de Plaute, ibid., 1716, in-12.

COSTE (Pierre), littér., né en 1732, à Bayonne, entra jeune au service et débuta dans la carrière littéraire, en 1756, par des *Lettres sur le voyage d'Espagne*, où les moines ne sont pas ménagés : l'un des rédact. du *Journal étranger*, il s'y chargea des articles sur la littérat. espagnole, et traduisit plus. *Nouvelles de Cervantes*. Il prit part ensuite à la rédaction de l'*Année littéraire*, et concourut à celle des différents journaux créés par Palissot, Clément, etc. Pendant la révolution il se tint à l'écart, revint après la terreur à Paris, et mourut en 1810. On a de lui : *Voyage* (supposé) *au pays de Bambouc*, 1789. — *Lettres adressées aux grands*, 1789. — *Mémoires de Mlle Dumesnil*, 1800, in-8, où cette célèbre actrice est vengée de la légèreté injurieuse avec laquelle Mlle Clairon avait parlé d'elle. Ce qui a frappé dans cet ouvr., c'est l'excellent goût que suppose la manière dont l'aut. y a jugé nos spectacles. — *Essai sur les prétendues découvertes nouvelles, dont la plupart sont âgées de plusieurs siècles*, Paris, 1803, in-8. — *Nouv. inédites de Cervantes et autres auteurs espagnols*, 1802, 2 vol. in-12. Il a laissé MS. la *Réfutation des Paradoxes littér.* que Marmontel a semés avec profusion dans sa *poétique*.

COSTE (Jean-Franç.), médecin, né en 1741 à Villebois-Bugey, acheva ses études à Paris, sous la direction de Petit, et revint dans sa famille. Envoyé pour traiter une épidémie dans le pays de Gex, cette circonstance le mit en rapport avec Voltaire, qui le fit nommer médecin de l'hôpital de Versoy, d'où il passa quelque temps après à celui de Nancy, puis de Calais. Nommé en 1780 premier médecin de l'armée destinée à soutenir l'indépendance des Américains, il mérita l'estime de Wasinhgton et de Franklin. De retour en France, il fut successiv. chargé de différents emplois honorables, et devint en 1796 méd. en chef de l'hôpital des Invalides; obtint enfin l'autorisation de jouir

d'un repos acquis par tant de services, et mourut à Paris en 1819. Outre plus. art. dans le *Dictionn. des sciences méd.*, et quelq. *mém.* ou *brochures* (publ. de 1763 à 1806), on lui doit la traduct. des *OEuvres de Mead*, Bouillon, 1774, 2 vol. in-8, et celle de la *Physiologie des corps organisés* de Necker, ibid., 1775. — *Essai botanique, chimique et pharmaceut. sur la substitution des substances indigènes aux exotiques*, Nancy, 1775, in-8. — *Compendium pharmaceut. milit. Gallorum nosocomiis in orbe novo boreali adscriptum*, Newport, 1780, in-12. — *Notices sur les officiers de santé morts à l'armée*, Augsbourg, 1806, in-12.

COSTE (Bernard de la). — V. Lacoste.

COSTEL (Jean-Baptiste-Louis), chimiste, né à Meaux en 1729, remplit les fonctions d'apothicaire aide-major aux armées pendant la guerre de sept ans; professa depuis au collége de pharmacie de Paris, fut membre de plus. sociétés de médecine et d'agriculture, et mourut en 1800. Ses analyses de l'acide formique et des eaux de Pougues avancèrent de quelq. pas la science, et méritèrent à Costel l'estime des savants. On trouve dans le t. III des *Mém. de la soc. d'agriculture de Paris*, une *Notice sur la vie et les travaux de Costel*, par Cournol.

COSTER (Jean-Laurent), né vers 1370 à Harlem, n'est connu que par les efforts de quelq. écrivains hollandais pour lui attribuer l'honneur de l'invention de l'imprimerie et de la gravure sur bois. Les *Origines typographicæ* de Meermann tendent à appuyer cette assertion; mais les *Vindiciæ typographicæ* de Schœpflin prouvent que Guttemberg était déjà établi à Strasbourg à l'époque où Coster est supposé avoir imprimé sur des planches de bois le *Speculum humanæ salvationis*. Toutes les questions qui se rattachent à Coster et à ses découvertes ont été très bien discutées et résolues dans l'*Origine de l'imprimerie*, par Lambinet, Paris, 1810, 2 vol. in-8.

COSTER (Samuel), auteur tragique et comique, né vers la fin du 16^e S. à Amsterdam, est regardé comme le créateur du théâtre hollandais, bien qu'avant lui la Hollande eût des poètes dramat. Il était médecin et ne consacrait à la poésie que ses loisirs. Ce fut lui qui purgea la scène des product. informes de la chambre de rhétorique d'Amsterd. En 1617, malgré l'opposition du clergé et des ennemis qu'il s'était faits comme tout réformateur, il obtint des magistrats un local où il construisit à ses frais une salle de spectacle, la première à Amsterdam; il y fit représenter les chefs-d'œuvre de ses contemporains, Vondel, Hooft, etc., et ses propres ouvrages. On a de lui 5 craméd. et 6 trag. dont les sujets sont pour la plupart tirés de l'*Hist. romaine*. Il ne manque pas d'idées et d'invention; mais il travaillait trop vite pour pouvoir donner à ses ouvrages cette perfection qui peut seule les faire vivre. La plus ancienne de ses pièces est de 1615, et la plus récente, *Polixène*, tragédie, de 1646.

COSTER (Joseph-François), littérateur, né en 1729 à Nancy, exerça pendant 20 ans la place de prem. commis du contrôle des finances, fut ensuite conservat. de la biblioth. publiq. et des médailles de Nancy, remplit une chaire d'histoire à l'école centrale de cette ville depuis 1796 jusqu'à 1804, époque à laquelle il fut nommé provis. du lycée de Lyon, fut mis quelq. temps après à la retraite, et revint à Nancy, où il mourut en 1813. On a de lui: la *Lorraine commerçante*, Nancy, 1759, in-8. — L'*Éloge* de Charles III, duc de Lorraine, 1764, in-8. Celui de Colbert, 1773, in-8, obtint le 1^{er} accessit de l'Acad. franç. — *Observat. sur le rapport et projet de loi sur l'instruct. publ., par Chaptal*, 1801, in-8. Coster a laissé quelq. MSs. Le *Précis des travaux* de la soc. roy de. Nancy contient l'analyse de l'éloge de Coster, par Blau. — Coster (Jean-Louis), son frère, jés., devint, à la suppress. de cette société, biblioth. de l'évêque de Liége. On a de lui deux *Oraisons funèbres*, l'une du dauphin, père de Louis XVI, et l'autre de Stanislas, roi de Pologne, etc., toutes deux prononcées et imprimées à Nancy en 1766, in-4. Coster entreprit en 1772 l'*Esprit des journaux*, et s'occupa jusqu'en 1775 de la rédact. de cet utile journal. — Coster (Sigeb.-Étienne), frère des deux précéd., né en 1734, fut nommé curé de Remiremont, et se fit une réputat. comme prédicateur. Il prononça le même jour que son frère, à Nancy, l'*Oraison funèbre de Stanislas*. Grand-vicaire de l'évêque de Verdun en 1781, il fut député par son chapitre aux états-génér., où il vota constamm. avec le côté droit, et signa toutes les protestations de la minorité. Les Prussiens, à leur entrée en France, l'ayant désigné membre de l'administrat. provisoire qu'ils avaient établie à Verdun, il jugea prudent de les accompagner dans leur retraite, et rejoignit à Montefiascone l'abbé Maury, qui le fit professeur de théologie de son séminaire. Rentré en France, il fut, après le concordat, nommé chanoine de Nancy. Lorsque le typhus ravagea les hôpitaux de cette ville en 1813 et 1814, il se dévoua au soulagement des malades avec un zèle admirable; eut, malgré son gr. âge, le bonheur d'échapper au fléau, et mourut en 1825, à 91 ans, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

COSTER SAINT-VICTOR (J.-B.), né en 1771, à Épinal, officier dans le 9^e régiment de chasseurs, rejoignit, en 1791, l'armée des princes en Allemagne, et après son licenciem. vint dans la Vendée, où il servit sous les ordres de Puisaye. Le courage qu'il montra dans diverses circonstances lui valut le commandem. de la division de Vitré; et lorsque ce pays fut pacifié, il continua d'y résider. Poursuivi quelq. temps après comme déserteur, il fut condamné par un conseil de guerre à 5 ans de détention; mais il parvint à s'échapper, alla retrouver Puisaye en Angleterre et le suivit au Canada. Son but était d'améliorer sa posit. en se livrant à des spéculat. commerciales; rien ne lui réussit. Il revint donc en Europe, s'associa bientôt au complot de la machine infern., eut encore le bonheur d'échapper aux recherches de la police; mais revenu sur le continent, avec Georges Cadoudal, il fut arrêté et périt sur l'échafaud le 25 juin 1804.

COTA (Rodriguez), poète espagnol, surnommé *el Tio* (l'oncle), florissait au 15e S., sous le règne de D. Juan II, roi de Castille. Il est aut. de la tragi-comédie intit. : *Calisto et Mélibée*, et d'une satire impr. sous le titre de *Mingo Rebulgo*. *Caliste* est moins une œuvre dramatique qu'un roman dialogué; mais dans quelque classe que l'on range cette production, elle n'en est pas moins très remarquable par l'intérêt du sujet, par la peinture des mœurs et par le style. Cota n'en a fait que le 1er acte ou le commencem.; la suite est du bachelier Fernand de Roxas, qui vivait au commencement du 16e S. Cette pièce très rare a été souvent réimprimée et traduite en plusieurs langues, notamment en français par Jacques de Lavardin, Paris, 1578, in-16.

COTEL (Antoine de), conseiller au parlem. de Paris, né vers 1550, a laissé : *le Premier livre des mignardes et gayes poésies*, etc., Paris, 1578, in-4.

COTELIER (Jean-Baptiste), savant helléniste, né à Nîmes en 1629, fit des progrès si rapides dans les langues, qu'à l'âge de 12 ans il expliquait l'Ancien-Testam. en hébreu à livre ouvert, et rendait compte de toutes les difficultés grammat. qu'on lui proposait. L'assemblée du clergé, qui se tenait à Nantes en 1641, lui accorda une pension pour favoriser ses études; mais il se contenta du grade de bachelier, et n'entra jamais dans les ordres. Il était déjà connu par quelq. publications lorsque Colbert l'adjoignit en 1667 à Ducange pour dresser le *Catalogue* des MSs. grecs de la biblioth. du roi; il fut en 1674, nommé profess. de langue grecque au collége de France, et mourut en 1686, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont : *SS. Patrum qui temporibus apostolicis floruerunt opera*, grec-lat., 1672, 2 vol. in-fol., *Ecclesiæ græcæ monumenta et analecta*, Paris, 1672-86, 3 vol. in-4. Il a laissé des MSs. Son *Éloge* en latin, par Baluze, est impr. dans l'édit. des *SS. Patrum opera*, publié par Leclerc, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-fol. Cette édit. est la plus recherchée.

COTELLE (Louis-Barnabé), profess. à l'école de droit, né à Montargis en 1752, fut successivem. chargé du cours sur le Code civil et du cours de droit naturel. On lui doit un *Code approfondi* et une *Édition* de Burlamaqui et de Vatel. Il mourut à Paris en 1827, à 75 ans.

COTEREAU (Claude), prêtre, chan. de Notre-Dame de Paris, né à Tours, mort le 3 nov. 1550, a laissé : *De jure et privilegiis militum lib. III*, et *De officio imperatoris liber I*, Lugduni, 1539, in-fol. Ce second ouvrage, sous le titre de : *Traité des devoirs d'un capitaine et homme de guerre*, a été traduit en français par Gabriel Dupréau, Poitiers, 1549, in-4. On en trouve un extrait dans les *Soirées littér.* de Coupé. — *Les Douze livres de Columelle*, trad. en franç., Paris, 1551, in-4 : cette trad., réimpr. en 1555 et 1556, in-4, avec les notes de Jean Thierry de Beauvais, fut dédiée au card. Du Bellay par Jacq. Vertus, ami de Cotereau et son exécuteur testament. Il y a deux pièces latines de lui dans le *Genethliacum Cl. Doleti*, et plus. pièces en vers franç. dans les *Épîtres du Traverseur des voies périlleuses*, de Jean Bouchet.

COTES (Roger), célèbre mathémat., né en 1682 dans le comté de Leicester, fut, en 1706, nommé profess. d'astron. et de physique expériment. à l'univers. de Cambridge, et mourut en 1716. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Harmonia mensurarum*, etc., Cambridge, 1722, in-4, traduit ou plutôt paraphr. en franç. par le bénéd. Walmsley, Paris, 1747, in-4. — *Des leçons de physique expérim. sur l'équilibre des liqueurs*, traduit en franç. par le méd. Lemonnier, ibid., 1740, in-4, fig., etc. Les *Transact. philosophiques* renferment quelq. *Mém.* de Cotes, à qui l'on doit la 2e édit des *Principia mathematica* de Newton, 1713.

COTHB-EDDYN, c.-à-d. *pôle de la religion*, surnom commun à plus. auteurs arabes, persans et turks. — Cothb-Eddyn, surn. *Khârizm-Chàh* (Mohammed), lieut.-général (*wâly*) du Khârizm sous le règne de Barkhiaroc, conserva pendant 30 années la faveur de ses maîtres, et jouit d'une espèce de souveraineté. Il protégea les lettres et les sciences, et mourut en 1127 avec la réputation d'un prince équitable. Il est le chef de la dynastie des Khârizmiens. Atzyz, son fils, lui succéda. — Cothb-Eddyn (Mohammed), historien arabe, profess. à la Mekke, mort l'an de l'hégyre 988, a écrit une *Histoire du Yemen*, ou plutôt l'histoire de la conquête de ce pays par Sinan-Pacha, général de Sélim Ier; et celle *de la Mekke* depuis l'origine de la Caabah jusqu'à l'an 985. Silv. de Sacy a fait connaître la substance de ces deux ouvrages dans les *Notices et extraits des MSs.*, tome IV. — Cothb-Eddyn (Mohammed), souver. de Sindjar, l'an de l'hég. 594, après la mort d'Imad-Eddyn, son père, fut un roi juste, mais il n'eut point assez d'énergie pour s'opposer aux entreprises de Nour-Eddyn, prince de Moussoul, et à celles de Mélic-Adel. Son règne fut troublé par des guerres qui l'exposèrent à perdre sa couronne; il acheta la paix au prix de quelq.-unes de ses possess., l'an de l'hég. 606, et mourut en 616. — Cothb-Eddyn-Chyrazy (Mahmoud-ben-Macoud), philos. persan, né l'an 634 de l'hég., mort en 710, élève du sav. Nassir-Eddyn, a écrit un grand nombre d'ouvr. sur toutes les branches des connaissances humaines. Le plus remarquable est un *Commentaire sur les canons d'Avicenne*.

COTIN (Charles), membre de l'Acad. française, conseiller et aumônier du roi, né à Paris en 1604, mort en 1682, est plus connu par les satires de Boileau et le Trissotin de Molière que par ses poésies et ses ouvr. en prose, la plupart sur des sujets pieux : il n'était cependant ni aussi sot ni aussi ridicule que ces deux auteurs nous le représentent. On cite de lui de petites pièces fort agréables, telles que le quatrain : *Iris s'est rendue à ma foi...*, et celui *Vous n'écrivez que pour écrire.* Boileau et Molière, qui avaient de justes sujets de se plaindre de Cotin, ont poussé trop loin la vengeance. La crainte des épigrammes de Boileau l'empêcha de faire imprimer ses *Sermons*. Parmi

ses nombr. ouvr. on ne recherche que les suiv. : *OEuvres galantes*, en prose et en vers, 1663, 1665, 2 vol. in-12. C'est dans le 2e vol. que se trouve le fameux *Sonnet à la princesse Uranie*, que Molière a frappé d'un ridicule éternel. — *La Ménagerie*, La Haye, 1666, in-12. Cette satire contre Ménage a eu plus. édit.; mais les curieux donnent la préférence à celle-ci, parce qu'elle est la plus complète, et qu'elle entre d'ailleurs dans la *Collection* des Elzevirs français.

COTLOGH-YNANEDJ, personnage oriental sur lequel les historiens persans ne s'accordent point. Mirkhond le met au rang des princes de la dynastie des Atabeks de l'Azerbaïdjan, et nous apprend que Cotlogh, après de longues guerres contre Thoghrul, dernier sulthan Seldjoukide, tua son adversaire, s'empara du gouvernem. l'an de l'hégyre 599, et périt bientôt après assassiné par les émyrs du roi de Khârizm.

COTTA (Caïus-Aurélius), consul, l'an de Rome 677, fit rendre une loi qui ouvrait aux tribuns du peuple le chemin des dignités. — Cotta (Lucius-Aurélius), de la famille du précéd., préteur l'an 682, consul en 687, censeur en 688, l'un des plus illustres orateurs de son temps, fut un des modèles que Cicéron se proposa lors de ses débuts au barreau. Il vota le prem. dans le sénat pour le rappel de Cicéron. C'est pend. qu'il était préteur que fut rendue la loi qui transféra aux chevaliers le droit qu'avaient les sénateurs de juger. — Un autre Cotta (Marcus-Aurélius), de la même famille, consul l'an 678, fut vaincu par Mithridate, roi de Pont. A son retour à Rome on l'accusa de concussions pendant son proconsulat à Héraclée; il fut reconnu coupable et privé de sa dignité de sénateur.

COTTA (Jean), poète latin, né près de Vérone, mort à la fleur de l'âge vers 1511, a laissé quelq. poésies impr. à Venise par les Aldes, 1527, in-8, avec celles de Sannazar, et souv. réimpr. dans différents recueils, entre autres dans les *Carmina quinque poetarum*, Venise, 1548, in-8. Ces poésies, si remarquables par la correction et l'élégance, ont enfin été publiées séparém., Venise, 1760, in-8, et par les soins de l'abbé Morelli, Bassano, 1802, in-4. Cotta a coopéré, avec Mario Beneventano, à l'édit. de Ptolémée, publiée à Rome, 1508, avec les cartes de Buckinck et de Ruysch.

COTTA (Lazare-Augustin), sav. antiquaire, né en 1645, mort en 1719, avait renoncé au barreau pour se livrer entièrem. au penchant qui l'entraînait vers l'étude de l'antiquité. La province de Novarèse, qui l'avait vu naître, fixa surtout son attention, il se plut à consacrer le souvenir des personnages distingués qu'elle a produits, dans *Museo Novarese*, 1701, in-fol. Il a écrit en outre la comédie intit. : *la Pirlonea*, Bologne, 1678, et donné une édit. de l'ouvr. de Domin. Macaneo sur le lac Verban (lac Majeur), avec des notes, Milan, 1723.

COTTA (Jean-Baptiste), poète, né en 1668 à Tende, comté de Nice, entra de bonne heure dans l'ordre des Augustins, professa avec distinction dans plusieurs colléges de cet ordre, fut admis en 1699 par acclamat. dans l'Arcadie naissante, sous le nom d'Estrio Callutino, et, après avoir rempli différ. emplois, revint dans sa patrie, où il mourut en 1738. Le recueil de ses poésies est intit. : *Dio, sonetti ed inni, con note*. L'édit. la plus belle et la plus complète est celle de Venise, 1820, 6 vol. in-16, ou in-8, pap. vélin; on y a joint l'éloge de l'auteur, par le P. Hyac. della Torre. Cotta est regardé par les Ital. comme le prem. de leurs lyriques sacrés.

COTTA (Jean-Frédéric), théol., né en 1701 à Tubingen, professa la théol. et les langues orient. à Gottingue, fut rappelé dans sa patrie pour y remplir les mêmes chaires, et mourut en 1779. Il a écrit un gr. nombre de *Dissert.* et d'ouvr. en latin et en allem. sur des matières théol. Les principaux sont : *Hist. littér. de la théol.*, en allemand, Tubingen, 1721 et 1722, in-8. — *Essai d'histoire ecclés.*, ibid., 1768, 3 vol. in-8. Il a trad. du grec en allemand les *OEuvres de Fl. Josèphe* et *l'Hist. de la destruction de Jérusalem* par Hégésippe, ib., 1735, in-fol., cart. et fig., avec des notes et des comment. fort estimés.

COTTA DE COTTENDORF (Jean-Frédéric, baron), libraire, né à Stuttgard en 1764, d'une ancienne et noble famille italienne, après des études distinguées et un séjour à Varsovie et à Paris, prit la direct. de la librairie que son père Jean-George avait fondée à Tubingen, et qui existe encore sous le même nom, et il lui donna une extension rapide. Dès 1798, il fit paraître sous le titre de *Cosmogonie universelle*, une gazette politique dont plus tard la rédact. fut transportée à Stuttgard, puis en 1803 à Augsbourg. La propr. de ce journal donna une haute influence à Cotta auprès des princes allemands, qui en utilisèrent la publicat. dans leur intérêt. Chargé en 1799 d'une mission des états de Wurtemberg auprès du gouvernement français, Cotta en reçut une autre des libraires allemands, qui l'engagèrent en 1815, mais sans succès, à solliciter du congrès de Vienne une mesure qui prohibât les contrefaçons. En 1815, élu député à la diète de Wurtemberg, il se prononça pour le rétablissem. de l'ancienne constitution. Membre de la deuxième chambre des états depuis 1819, il en devint vice-président en 1824. En 1828, il se rendit à Berlin pour y conclure un traité de commerce et de douanes, à l'occasion duquel il fut nommé conseiller privé de Prusse, chambellan de Bavière et chev. de la couronne de Wurtemberg. Cotta fit quelques entreprises étrangères à la librairie, telles qu'une tentative pour établir la navigat. à la vapeur sur le lac de Constance; mais c'est comme libraire, comme édit. et comme ami des écriv. les plus distingués de l'Allemagne, qu'il doit être surtout apprécié. Goëthe, Schiller, Voss, Jean Paul, les deux frères Humboldt, Herder, Huber, Jean Muller, etc., étaient liés avec lui d'affection autant que d'intérêt. Il mourut à Stuttgard en 1832. Bien qu'on lui re-

proche d'avoir abusé de la propriété de plusieurs classiques pour exercer le monopole et ne publier que des édit. communes, on lui doit cepend., de 1830, une édit. magnifique des *OEuvres complètes* de Schiller, deux parties en un vol. gr. in-8.

COTTE (Robert de), architecte, né à Paris en 1656, mort en 1735, vice-protecteur de l'acad. de peinture, prem. archit. du roi, intendant des bâtiments, direct. de la monnaie des médailles, etc., était petit-fils de Fremin de Cotte, architecte ordinaire de Louis XIII, et beau-frère de Mansard, dont il avait reçu des leçons. Ses travaux les plus importants sont le grand autel de Notre-Dame, les embellissem. de l'hôtel de La Vrillière, la colonnade ionique de Trianon, l'achèvem. du dôme des Invalides, de l'église de Saint-Roch et de la chapelle de Versailles. On lui attribue, ainsi qu'à Pierre Bullet, l'idée de remplacer par des glaces les tableaux qui décoraient les cheminées.—Jules-Robert, son fils, exécuta sur ses dessins le portail de St-Roch et celui de la Charité. On lui reproche d'avoir gâté les plans de son père, en voulant les corriger.

COTTEREL (Charles), maître des cérémonies de la cour d'Angleterre, sous le règne de Charles II, mort en 1687, a traduit en anglais le roman de *Cassandre*, de La Calprenède, et travaillé à la traduct., dans la même langue, de l'ouvr. de Davila sur les guerres civiles de France. — Cotterel (Alex.-François), curé de Paris, mort en 1775, a publié quelq. *Opuscules* médiocres sur l'assassinat de Louis XV par Damiens, sur la mort de la reine Marie Lecksinska, et sur d'autres événem.

COTTIN (Sophie RISTAUD, Mme), née à Tonneins en 1773, mariée à 17 ans à un riche banquier, veuve à 20 ans, passa le reste de sa vie dans la solitude et la méditat., et mourut à Paris en 1807. Son talent fut long-temps inconnu à ses amis; elle-même ignorait le prix des pages éloquentes qui coulaient de sa plume. Le roman de *Claire d'Albe*, 1799, in-12, vint révéler à la France un écriv. plein de grâce et de sensibilité. *Malvina*, 1801, 3 vol.; *Amélie Mansfield*, 1803, 3 vol.; *Mathilde*, ibid., 1805, 4 vol.; *Élisabeth, ou les Exilés en Sibérie*, ibid., 1806, 2 vol., placent Mme Cottin au rang de nos meilleurs romanciers. On a joint au roman d'*Élisabeth* un poème en prose intit. : *la Prise de Jéricho*, qui avait été impr. dans les *mélanges* de Suard, l'un des amis de cette dame. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées avec une *Notice* sur la vie et les écrits de l'aut., par A. Petitot. Paris, 1817, 5 vol. in-8.

COTTIUS (Marcus-Julius), Gaulois, souverain d'un état désigné dans les hist. lat. sous le nom de *royaume de Cottius*, dont Suze était la capitale, eut la gloire de résister à César; mais il accepta les offres d'Auguste et devint l'allié du peuple romain. Il ouvrit alors dans les Alpes des chemins commodes dont on trouve encore des vestiges, et qui durent faciliter la conquête des differ. petits états voisins. Le roy. de Cottius fut, après la mort de ce prince, réduit en prov. romaine par Néron, l'an 63 de J.-C. On voit à Suze un reste d'arc de triomphe sur leq. sont inscrits les noms des peuples qui étaient soumis à Cottius. Ce monument a été gravé dans plus. recueils, entre autres, dans le *Thesaurus inscriptionum* de Muratori.

COTTON (Pierre), jésuite, né en 1564 à Néronde en Forez, fut envoyé par ses supérieurs à Milan pour étudier la philosophie; de retour en France, il se fit remarquer comme prédicateur, fut appelé à Paris sur la recommandation du maréchal de Lesdiguières, dont il avait converti la fille (Mme de Créqui.) Bientôt il acquit la confiance de Henri IV, fit signer à ce prince le rappel des jésuites, refusa l'archevêché d'Arles et le chapeau de cardinal, et fut enfin nommé confesseur du roi. Après la mort de Henri, le P. Cotton fut chargé de porter le cœur du roi au collége de La Flèche, et conserva son crédit à la cour jusqu'en 1617, époque où il alla prêcher dans le Midi, et se rendit en Italie pour accomplir les vœux de Louis XIII. Il revint à Paris, et y mourut en 1626. Il a laissé quelq. ouvr. de controverse et un traité du *Sacrifice de la messe*. L'histoire de sa *Vie*, écrite en lat. par le P. Rouvier, Lyon, 1660, in-8, est plus complète que celle qui a été publ. par le P. d'Orléans, Paris, 1688, in-4.

COTTON (sir Robert), sav. antiquaire anglais, né en 1570, avait une connaissance si parfaite des anciennes chartes, que c'était à lui que l'on s'adressait dans tous les cas où il s'agissait des droits de la couronne ou du maintien de la constitution. Les mémoires qu'il avait rédigés dans les occasions les plus importantes ont été recueillis et publ. en 1652. Cotton avait formé une collect précieuse de MSs. et de chartes recueillis dans le nord de l'Angleterre, dont le catalogue a été publ. par Th. Smith, sous le titre de *Catalogus librorum MSs. biblioth. Cottonianæ*, etc., 1696, in-fol. Cette collection, réunie plus tard à celle du roi, a été presque entièrem. détruite en 1731, par l'incendie du cloître de l'abbaye de Westminster, où elle était déposée.

COTTON DES HOUSSAYES (Jean-Baptiste), docteur de Sorbonne, né près de Rouen en 1727, prof. la théol. pend. 15 ans au séminaire de cette ville, et fut nommé chanoine de la cathédrale. Il remplaça Guiot en 1768 dans les fonct. de secrét. de l'acad. de l'Immaculée Conception, et fut, en 1780, nommé bibliothécaire de la Sorbonne. En prenant possess. de cette place, il prononça, sur les services du bibliothéc., un *disc. latin*, impr. par Pierres, 1781, in-12, à 25 exempl. Il mourut en 1783. On lui doit les *Éloges historiques de Maillet du Boullay, de l'abbé de Saas, de Chamousset*, etc.; et des articles de botanique dans le *Journal de Physique*, 1780. Il a laissé MSs. : *Éléments d'hist. litt. univ.*, et *Bibliogr. raisonnée, ou Nouveau système bibliogr.*

COTUGNO (Dominique), célèbre médecin, né en 1736 à Ruvo dans la Pouille, professa la médecine et enseigna l'anatomie dans l'université de Naples, fit plus découvertes import. en anatomie, notamm.

celle des aquéducs de l'oreille, appelés de son nom *coluniens*, fut nommé médec. de la reine et prem. méd. du roi, et mourut en 1822. Ses principaux ouvr. sont : *De aquæductibus auris humanæ internæ dissertatio*, Naples, 1761, in-8. — *De ischiade nervosâ*, ibid., 1768, in-8. — *De sedibus variolarum syntagma*, ibid., 1769, in-8. — *Del moto reciproco del sangue per le interne vie del capo*, ibid., 1782, in-4. — *Lettera riguardante l'electricità d'un sorcio*, ibid., 1784 ; cette lettre contient la première idée du fluide galvanique; *ragionamento sullo spirito della medicina*, Milan, 1806, in-8.

COTYS, nom commun à plus. rois de la Thrace, de la Cappadoce et du Bosphore-Cimmérien : le plus ancien est celui qui, 600 ans avant J.-C., permit à une colonie de Mysiens de s'établir en Asie. — Cotys Ier, fils de Penthée et roi de Thrace, né vers l'an 289 avant l'ère chrétienne, vainquit les peuples voisins de ses états et fut un des princes les plus puissants de son temps. Les Athéniens, qui d'abord avaient été ses alliés, lui déclarèrent la guerre afin de l'empêcher de s'emparer du Péloponèse ; mais ce fut sans succès, et Cotys serait sans doute sorti vainqueur de cette lutte, s'il n'eût été assassiné vers l'an 356 avant J.-C. — Cotys II, fils de Seuthès et roi des Odryses, prêta secours à Persée, roi de Macédoine, contre les Romains; mais bientôt il fut forcé de défendre ses propres états attaqués par Eumènes, roi de Pergame et allié des Romains. Cotys fit la paix à condition que son fils fait prisonnier par Paul-Émile lui serait renvoyé sans rançon, 167 ans avant J.-C. — Cotys III, fils de Sadalès et roi des Odryses, 57 ans avant J.-C. réunit à ses états le royaume des Besses, moyennant 300 talents qu'il paya à Pison, préteur en Macédoine, et fournit des secours à Pompée contre César. — Cotys IV régnait environ 17 ans avant J.-C.; à sa mort ses fils furent mis sous la tutelle de son frère Rhœmétalcès. — Cotys V, fils de Rhœmétalcès, partagea le royaume de Thrace avec Rescuporis, son oncle, et périt assassiné par celui-ci, 19 ans avant J.-C. Ovide, dans ses *Élégies*, loue la justice et l'humanité de ce prince et l'amour qu'il témoignait pour les lettres. — Cotys, fils du précédent et roi de la petite Arménie sous les règnes de Caligula et de Claude, se vit sur le point d'ajouter à ses états la grande Arménie, au moment ou Mithridate-l'Ibérien se disposait à prendre possession de ce royaume ; mais Cotys fut forcé par l'empereur de renoncer à ce trône où l'appelaient les vœux des principaux personnages de ce pays. — Trois Cotys, rois du Bosphore, ne sont connus que par les médailles : le premier régnait du temps de Claude, le deuxième sous l'empereur Adrien, et le 3e sous Alexandre-Sévère ; leur règne embrasse la période comprise entre l'an 342 et l'an 530 de l'ère du Bosphore, c.-à-d. de 69 à 234 de J.-C.

COUBLAI-KHAN. — V. Chi-Tsou.

COUCY, nom d'une ancienne famille noble de Picardie, aujourd'hui éteinte, et dont le premier membre illustre est Albéric, qui vivait en 1059 et fonda la riche abbaye de Nogent-sous-Coucy. — Dreux de Bove, fils ou gendre d'Albéric et père d'Enguerrand Ier, comte d'Amiens, vivait en 1080, et mourut en 1116. — Thomas de Marle, fils de Dreux de Bove, se signala par ses exploits guerriers et ses cruautés; il est le premier qui ait pris le titre de *Sire de Coucy par la grâce de Dieu*.—Enguerrand II, fils de Thomas, s'allia à la famille roy. en épousant Agnès de Beaujenci, cousine germaine de Louis-le-Jeune. Il mourut l'an 1147, pendant la deuxième croisade. — Raoul Ier (sire de Coucy), seigneur de Marle, de La Fère, de Crécy, de Vervins, de Landousy et de Pinon, né vers 1134, était fils d'Enguerrand II; il épousa la fille du comte Baudouin (1154), et en secondes noces Alix de Dreux, cousine germaine de Philippe-Auguste (1173). Il fut tué au siége d'Acre en Palestine, l'an 1191. — Enguerrand III, fils du précédent, se distingua à la bataille de Bouvines. Quelq. histor. prétendent que la couronne de France lui fut offerte par les grands vassaux pendant la minorité de Louis IX. — Raoul II, fils d'Enguerrand III, périt à la Massour en Égypte, l'an 1250, en combattant aux côtés du comte d'Artois, frère de St Louis.—Enguerrand IV, frère de Raoul II, s'étant rendu coupable de la mort de trois gentilshommes, fut condamné à payer une amende considérable qui fut consacrée à la fondat. d'un hôpital à Pontoise et à l'établissem. d'écoles publiques à Paris. Il mourut en 1311. — Raoul ou Renaud, châtelain de *Coucy*, fils d'Enguerrand II et frère de Raoul Ier, né vers l'an 1160, mort au siége d'Acre en Palestine, l'an 1191, avait embrassé l'état ecclésiast. et se distingua par son goût pour la poésie. Le *Rec. de ses chansons* a été publié en 1781 à Paris, dans les *Mémoires historiques de Raoul de Coucy*, par Laborde : Renaud est moins connu par ces petites composit. que par l'aventure de la dame de Fayel, châtelaine de Vergy, aventure qui a fourni le sujet de 2 tragédies françaises dont la plus connue est celle de de Belloy. L'*Hist.* du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel a été publiée d'après les MSs. de la bibliothèque du roi, par M. Crapelet, avec une trad. en français moderne, 1829, gr. in-8. A ce vol. il faut réunir les *Chansons* du châtelain de Coucy, revues sur tous les MSs. par Francisque Michel, 1830, grand in-8.

COUCY (Robert de), architecte, né à Reims à la fin du 12e S., mort en 1311, s'est illustré en reconstruisant sur les plans de Hugues Libergier la cathédrale de Reims qui avait été brûlée en 1210; on mit 30 ans à bâtir cet édifice, l'un des plus beaux de France; mais les tours ne furent terminées qu'en 1427. Robert de Coucy avait achevé la belle église de St-Nicaise à Reims, et en avait fait un des plus curieux monuments de l'architecture gothique : elle a été démolie en 1796.

COUET (Bernard), né vers 1670 à Paris, vic.-gén. de Rouen, puis de Paris sous MM. de Noailles et Ventimille, publia en 1714 et 1715 les *Lettres d'un théologien à un évêque sur cette question im-*

portante: S'il est permis d'approuver les jésuites pour prêcher et pour confesser. La question est résolue négativ. L'auteur fut assassiné de deux coups de couteau, en sortant de l'église de Notre-Dame, par un nommé Lefèvre, chapelier, le 27 mai 1736; il mourut trois jours après, âgé de 66 ans. Ses fameuses *Lettres* ont été réimpr. à Paris en 1755, in-12.

COUILLARD (ANTOINE), seigneur du Pavillon, en Gâtinais, au 16e S., est auteur de quelq. ouvr. remarquables par leur singularité; de ce nombre sont les *Contredits aux fausses et abusives prophét. de Nostradamus*, Paris, 1555 et 1560, in-8. — *Chronique cosmographique universelle*, avec un tableau des généalogies des rois de France depuis Adam jusqu'à Charles IX.

COULANGES (PHILIPPE-EMMANUEL, marquis de), conseiller au parlement de Paris, né vers 1631, vendit sa charge pour n'avoir plus à s'occuper que de ses plaisirs, eut de son temps la réputation de versifier avec facilité sur toutes sortes de sujets légers, et mourut en 1716. On a publié le *Recueil de ses chansons*, Paris, 1698, 2 vol. in-12, réimpr. en 1754. — Ses *Mémoires, suivis de lettres inédites de mad. de Sévigné* (sa cousine germaine), *de son fils, de l'abbé de Coulanges*, etc., n'ont paru qu'en 1820, in-8 et in-12, par les soins de M. de Monmerqué.

COULOMB (CHARLES-AUGUSTIN de), célèbre physicien, né en 1736 à Angoulême, entra jeune dans le génie, fut envoyé à la Martinique, où il construisit le fort de Bourbon, et employé successiv. à Rochefort, à l'île d'Aix et à Cherbourg. Son *Mém.* sur la meilleure manière de fabriquer les aiguilles aimantées fut couronné par l'acad. des sciences. Il remporta le prix double en 1781, par sa *Théorie des machines simples*, et fut reçu l'année suiv. à l'unanimité. Ces succès ne l'empêchèrent pas d'éprouver en 1783 la disgrâce du ministre de la marine pour avoir combattu le projet de navigation présenté par les états de Bretagne; mais on ne tarda pas à rendre justice à la pureté de ses intentions; il fut, en 1784, nommé intendant des eaux et fontaines de France, et choisi peu de temps après par l'acad. pour aller étudier en Angleterre le système d'administration des hôpitaux. Lors de la révolution, Coulomb se livra tout entier à l'étude des sciences, et fit sur l'électricité et le magnétisme des découvertes dont M. Poisson a parfaitement apprécié l'importance. Membre de l'Instit. à sa formation, et plus tard inspecteur des études, il mourut en 1806. Outre un gr. nombre de *Mém.* dans les recueils de l'académie des sciences et de l'Institut, on a de lui : *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de trav. hydrauliques sans employer aucun épuisement*, 3e édit., Paris, 1817, in-8, fig.—*Théorie des machines simples*, 2e édition, 1820, in-4.

COULON (LOUIS), géographe estimable, né à Poitiers en 1605, quitta l'ordre des jésuites pour se livrer entièrement à la culture des lettres, et mourut en 1664. Son principal ouvrage est la *Description géographique et historique du cours et du débordem. des rivières de France, avec le dénombrement des villes, ponts et passages*, Paris, 1644, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, devenu rare, est plein de recherches intéressantes.

COULON DE THÉVENOT (A.), inventeur d'une méthode de tachygraphie qui eut beauc. de succès, et qui a été adoptée dans plus pays étrang., naquit à Paris en 1755; il fit les prem. expériences de sa méthode en 1779, devant une commiss. de l'académie des sciences, dont le rapport lui fut avantageux. En 1787, le roi accepta la dédicace de son *Traité de tachygraphie*, et lui accorda un brevet de tachygraphe. En l'an V, il fit hommage aux deux conseils de la discuss. d'une partie de la constit., recueillie d'après ses procédés, demanda des encouragements qu'il ne put obtenir, et se vit forcé d'accepter un emploi subalterne dans l'administrat. des hospices militaires. Cet emploi le conduisit en 1813 à l'armée d'Allemagne. Après la bataille de Leipsig, il fut rencontré par des Cosaques qui le dépouillèrent; il avait reçu plus. blessures; ses pieds étaient gelés. Il mourut d'épuisement et de misère en 1814, âgé de près de 60 ans.

COULTHURST, né dans le comté de Cheshire, et élevé à l'univ. d'Oxford, où il se distingua, ajouta son nom à celui des courageux voyageurs qui ont péri victimes du climat de l'Afrique. Ce jeune savant, rempli de zèle et d'ardeur, avait tenté une excursion dans l'intérieur des terres, en partant de la rivière appelée le Vieux-Calabar; après 15 jours d'absence, il revint, et s'embarqua pour Fernando-Po. C'est pend. la traversée qu'il expira, le 15 avril 1831.

COUPÉ (JACQ.-MICHEL), conventionnel, était, en 1791, curé de Sermaise; élu par le départem. de l'Oise à l'assemblée législat., puis à la convent. nation., il vota la mort du roi sans appel ni sursis, et se prononça constamment dans le sens des plus ardents révolutionnaires. Cependant il fut exclu de la société des jacobins pour avoir refusé d'appuyer la demande d'un curé marié qui sollicitait de la convention des secours pour l'aider à nourrir ses enfants. Il fit quelq. rapports sur des sujets importants, notamment sur la réorganisation des bibliothèques. Après la session, il fut du nombre des conventionnels qui parurent au conseil des cinq-cents, et termina sa vie obscurément dans un âge avancé. — COUPÉ (Jean-Marie-Louis), son frère, savant laborieux, né en 1732, remplaça l'abbé Batteux en 1780 dans la chaire de rhétorique au collége de Navarre, et fut, en 1784, chargé de la garde des titres et généalogies à la biblioth. roy. Privé de son emploi à la révolution, il trouva des ressources dans l'exerc. de ses talents, et mourut en 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Essai de trad. de quelq. épîtres et autres poésies latines de L'Hôpital*, 1778, 2 vol. in-8. — *Variétés littér.*, 1786-88, 8 vol. in-8. — *Les Soirées littér.*, 1795, 1800, 20 vol. in-8, publication périodique qui n'a pas obtenu tout le succès qu'elle méritait. — *Spicilége de littérature ancienne et moderne*, 1802

2 vol. in-8. On lui doit encore des traduct. nouv. du *Théâtre* de Sénèque, des *Opusc.* d'Homère, des *OEuvres* d'Hésiode, etc., publ. de 1795 à 1798.

COUPERIN, nom d'une famille qui a produit un gr. nombre de musiciens distingués. — Louis, organiste de Louis XIII, mourut en 1665. La charge de dessus de viole fut créée pour lui. — François, musicien et frère de Louis, laissa deux enfants : — Louise, habile claveciniste et cantatrice, qui fut attachée pendant 30 ans à la musique du roi, morte en 1728; et Nicolas, organiste de St-Gervais, mort en 1748. — Charles, frère de Louis, music., mort en 1669. — François, surnommé *le Grand*, organiste de St-Gervais et claveciniste de Louis XIV, a composé 4 vol. in-fol. de pièces de clavecin, et mourut en 1733.—Marie-Anne, fille de François, religieuse à Maubuisson, fut organiste de cette abbaye. — Marguerite-Antoinette, sœur de Marie-Anne, fut clavecin. de la chambre du roi, charge qui avant elle n'avait été occupée que par des hommes. — Armand-Louis, fils de Nicolas, organiste du roi et de quelques paroisses, a laissé des *sonates* et des *trios* pour le clavecin, ainsi que des *motets* qui n'ont pas été gravés, et mourut en 1789.—Pierre-Louis, organiste et harpiste, mort en 1789 ; une seule de ses composit. a été gravée.

COUPLET (Philippe), jésuite, né vers 1628, à Malines, fut attaché aux miss. de la Chine, acquit une connaissance profonde de l'histoire et de la littérature de cet empire, et mourut d'un accident en 1692. Il a publié plusieurs ouvrages intéress.; le plus remarquable est sa traduct. latine des trois ouvrages moraux de Confucius : *la Gr. science*, *le Juste milieu*, et *le Livre des sentences*, Paris, 1687, in-fol.

COUPLET (Claude-Antoine), ingénieur mécanicien, né à Paris en 1642, quitta la carrière du barreau pour se livrer tout entier à l'étude des mathémat., et en particulier de l'hydraulique, et fut un des prem. membres de l'acad. des sciences. Les villes de Coulanges-la-Vineuse, d'Auxerre et de Courson doivent à ses travaux des eaux abondantes et salutaires. Il mourut en 1722. Fontenelle prononça son éloge. — Couplet des Tortreaux (Pierre), son fils, mécanicien, fut admis à l'acad. des sciences en 1696, y remplaça son père dans la charge de trésorier, et mourut en 1744. On a de lui, dans le recueil de l'acad. de 1726 à 1733, plus. mémoires sur *la poussée des terres contre leurs revêtements et sur la force des revêtements qu'on leur doit opposer*; *sur la poussée des vents*; des recherches sur la construct. *des combles de charpente*, *sur les chariots*, *les traineaux et sur le tirage des chevaux*.

COUR (de La). — V. Lacour.

COURAYER (Pierre-François Le), chanoine de Ste-Geneviève, né en 1681 à Rouen, se distingua dans cette congrégation par son goût pour l'étude, et fut nommé biblioth. de Paris. En 1723 il publ., *sur la validité des ordinat. de l'Église anglicane*, un écrit qui lui attira les attaques des théolog., la censure des prélats, et l'excommunicat. de l'abbé de Ste-Geneviève; il fut forcé de s'expatrier, et se retira en Angleterre. La reine lui fit un accueil bienveillant, et lui donna une pension; l'univers. d'Oxford lui conféra le titre de docteur, titre qui n'influa en rien sur les opinions du P. Le Courayer, et n'altéra point son attachem. à l'Église romaine. Il mourut à Londres en 1776. Outre plus. écrits apologétiques qui se rattachent à celui que nous avons cité, on a de lui la traduct. de l'*Histoire du concile de Trente* de Fra-Paolo (Sarpi), avec des notes, Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4. — *Histoire de la réformation*, trad. du lat. de Jean Sleidan, La Haye, 1769-67, 3 vol. in-4.

COURBON (marq. de), né en 1650 à Château-Neuf-du-Rhône, entra d'abord comme volontaire au service des Pays-Bas, servit ensuite en France en qualité de lieuten., puis en Allemagne, comme major pendant la guerre contre les Turks, enfin comme colonel et maréchal-de-camp au service de la république de Venise, se signala à la prise de Coron et du Nouv.-Navarin, et fut tué d'un coup canon au siége de Négrepont, l'an 1688, à 38 ans. Sa *Vie* par Aimar, Lyon, 1692, contient quelq. anecdotes suspectes.

COURCELLES (Thomas de), docteur en théol., chanoine d'Amiens, curé de St-André-des-Arcs, doyen de l'Église de Paris, et proviseur de Sorbonne, né en 1402, assista au concile de Bâle en 1438, et à celui de Mayence en 1441, se distingua dans ces deux assemblées par son éloquence et par son zèle pour le maintien des libertés de l'Église gallicane, fut chargé de plusieurs missions importantes par le roi Charles VII, et s'en acquitta heureusement : ce fut lui qui fit l'*Oraison funèbre* de ce prince à St-Denis, l'an 1461. Il mourut en 1469.

COURCELLES (Étienne CHARDON de), né à Reims, fut médecin de la marine, et professeur de chirurgie à Brest, reçut en 1742 le titre de correspondant de l'acad. des sciences, et mourut en 1780. Il a laissé un assez grand nombre de compilations, entre autres : *Abrégé d'anatomie*, Brest, 1751, in-12. — *Manuel des opérations les plus ordinaires de la chirurg.*, etc., ib., 1756, in-8.— *Mémoire sur le régime végétal des gens de mer*, Nantes, 1781, in-8. — Courcelles (David-Corneille van), médec. holl., aut. de deux excellents fragm. de myologie, publ. sous les titres suiv. : *Icones musculorum plantæ pedis*, etc., Leyde, 1739, in-4, fig. — *Icones musculorum capitis*, etc., ibidem, 1743, in-4, figures. — Courcelles (J.-B.-Pierre-Jullien de), généalogiste, né en 1759 à Orléans, fit ses études au collége de Vendôme, entra dans la carrière de la magistrat., et remplit différentes charges municipales avec beauc. de zèle. Occupé de recherches histor., il s'établit en 1807 à Paris, où il devait trouver les ressources nécessaires pour les compléter, acquit en 1820 le cabinet de Saint-Allais (v. ce nom), qu'il accrut d'un grand nombre de titres origin. et de docum. précieux; eut le bonheur de voir son zèle encouragé et récompensé par plusieurs souverains étrangers, fut nommé

généalogiste honor. du roi Charles X; après la révolut. de juillet, alla demeurer à St-Brieuc, et y mourut en 1834. Édit. avec M. de Fortia de l'*Art de vérifier les dates* depuis 1770, 18 vol. in-8 ou 4 vol. in-fol., il a publ. : *Armorial général de la chambre des pairs*, 1822, in-4. — *Histoire généalogique des pairs de France*, 1821 et années suiv., 12 vol. in-4. — *Dictionnaire universel de la noblesse de France*, 1820, 5 vol. in-8. — *Dictionn. historique des généraux franç. depuis le XI*[e] *S.*, 6 vol. in-8.

COURCELLES (Marie-Sidonia de Lénoncourt, marquise de), femme célèbre par sa beauté et sa coquetterie, née en 1659, était fille d'un lieuten.-gén. des armées du roi. Orpheline dès l'âge de 13 ans, et maîtresse d'une grande fortune, elle fut mariée au marquis de Courcelles, neveu du maréchal de Villeroi; ce mariage ne fut point heureux : convaincue d'adultère, elle fut enfermée dans un couvent. Après la mort de son mari, elle épousa, à 45 ans, un officier beaucoup plus jeune qu'elle, et éprouva à son tour les tourments et les chagrins qu'elle avait fait endurer à son premier époux. On trouve dans les *Mém.* de la duchesse de Mazarin, quelq. détails sur leur séjour au couvent, où le hasard les fit trouver ensemble, enfermées pour le même sujet. Chardon de la Rochette a publ. : *Vie de la marq. de Courcelles*, écrite en partie par elle-même, Paris, 1808, in-12.

COURCHETET D'ESNANS (Luc), diplomate, né à Besançon en 1695, se distingua d'abord dans le barreau, vint à Paris, fut employé à la direction de la librairie, puis nommé censeur royal, intend. de la maison de la reine, enfin agent des villes anséatiques près la cour de France. Ses connaissances dans la diplomatie, la politique et l'hist. moderne, le mirent à même de rendre au gouvernement des services importants. Il mourut en 1776. On lui doit entre autres ouvrages : *Histoire du traité de paix des Pyrénées*, Paris, 1750, 2 vol. in-12. — *Histoire du traité de Nimègue*, ibid., 1754, 2 vol. in-12. — *Histoire du cardinal de Granvelle*, ibid., 1761, in-12.

COURIER (Paul-Louis), savant helléniste et le plus spirituel des pamphlétaires, né en 1775 à Paris, sentit de bonne heure le mérite des anciens, qu'il étudia par plaisir, en même temps que les mathématiques par devoir. Placé dans une école militaire, il en sortit en 1793 officier d'artillerie, pour aller à l'armée du Rhin, d'où plus tard il fut envoyé à l'armée d'Italie. En voyant de près les héros et leurs exploits si vantés dans les gazettes, il prit en dédain la gloire des armes; aussi, quoique brave et s'exposant chaque jour à des dangers réels sans nécessité, il ne fit rien pour les bulletins ni pour son avancem. Ses loisirs en Italie, il les employait à voir les monuments, à déchiffrer les inscript., à visiter les bibliothèques pour collationner les MSs. Après le consulat, il retourna en Italie comme chef d'escadron d'artillerie; mais sur le refus d'un congé de quelques mois qu'il sollicitait pour ses affaires, il donna sa démission, et revint à Paris vers la fin de 1808. Il eut la fantaisie d'assister à l'une de ces campagnes si rapides de Napoléon, et partit sans ordre comme sans titre pour l'Allemagne. Mourant de faim et de fatigue, il fut transporté du champ de bataille de Wagram dans un hôpital à Vienne, d'où il se rendit en Italie, mais cette fois libre de tout devoir, et maître de se livrer à ses fantaisies d'antiquaire et d'artiste. Étant à Florence, dans la Laurentine, à collationner un MS. de Longus, il laissa tomber de l'encre sur un passage inédit dont il venait de prendre copie. Ce *pâté* fit grand bruit, non tant par les plaintes des bibliothéc. que par la *lettre* que Courier écrivit *à M. Renouard* au sujet de cette affaire. Cette lettre si vive, si spirituelle, annonçait l'auteur des pamphlets. Ce fut au mois de décembre 1816 qu'il adressa aux chambres la fameuse pétition : *Messieurs, je suis Tourangeau.* L'effet en fut aussi merveill. que rapide : devant cet écrit de 6 pages la réaction s'arrêta. A la mort de Clavier, son beau-père, il se mit sur les rangs pour le remplacer à l'académie, ne fut point élu, et se vengea par la *Lettre à messieurs les académiciens*, 1820. Ses *Lettres au censeur*, qui sont de la même année, commencèrent à populariser son nom; les tracasseries de la police, les réquisitoires du parquet, les condamnations des tribunaux, achevèrent, en excitant sa verve satirique et moqueuse, de développer et de mûrir l'admirable talent de Courier. Le *Pamphlet des pamphlets*, son chant du cygne, est aussi son chef-d'œuvre en ce genre. Il avait renoncé à la politique pour s'occuper de la traduction d'Hérodote, lorsqu'il fut tué d'un coup de fusil, à quelques pas de sa maison de la Chavonière, le 10 avril 1825. Courier craignait les *cagots*, mais ce ne sont point eux qui l'ont assassiné. De mauvais bruits ont couru sur l'aut. de ce crime impuni faute de preuves suffisantes; car ici la justice a fait tout son devoir. Les *Œuvres* de Courier ont été publ. avec une excellente *Notice* d'Armand Carrel, Paris, 1830, 4 vol. in-8.

COURNAND (l'abbé Antoine de), littérat., né en 1747 à Marseille, d'une famille honorable, entra jeune dans la carrière de l'enseignement, et fut, en 1784, nommé professeur de littérature au collége de France. Il adopta les principes de la révolution, se maria dès 1791, 2 ans par conséquent avant qu'il fût question d'obliger les prêtres à se marier, et dut à cet acte de patriotisme sa nomination, après le 10 août, à la place d'administrat. du départem. de Paris. L'abbé de Cournand (car le nom lui en resta toujours), était d'ailleurs un bon homme, qui ne manquait ni d'esprit ni même d'un certain talent de versificateur; mais sur la fin de sa vie sa fureur de rimer était dégénérée en manie. Il se croyait de bonne foi très supérieur à l'abbé Delille, et le disait naïvement à qui voulait l'entendre. Il mourut en 1814. Entre autres ouvr. on a de lui : *les Styles*, poème en IV chants, Paris, 1781, in-8. — *Tableau des révolut. de la littérat. ancienne et moderne*, 1786, in-8. — *L'Achilléide*, imitée de Stace, 1800, in-12, et la traduction en vers franç. des *Géorgiques* de Virgile, 1806, in-8,

qui, bien que très inférieure à celle de Delille, n'est pas indigne d'estime.

COURT ou DU CURTIL (Benoit), jurisc., chan. de St-Jean de Lyon, est aut. d'un *Dictionnaire* des termes de jurisprudence civile et canonique, publ. sous le titre de *Enchiridion juris utriusque terminorum*, Lyon, 1543; et d'un *Tr. des jardins*, en latin, ibid., 1560, in-fol., ouvr. que Lamonnoye appelle un pauvre livre; mais il est bien moins connu par ces deux ouvr., justem. oubliés que par ses comment. sur *Arresta amorum* de Martial de Paris, livre curieux et singulier, dont la première édition, Lyon, 1533, in-4, est plus rare que recherchée.

COURT (Charles-Caton de), né à Pont-de-Vaux en 1654, secrétaire des commandem. du duc du Maine, mort en 1674 au camp de Vignamont en Hollande, où il avait accompagné ce prince, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans l'histoire, les antiquités et la numismatique. On n'a de lui qu'un seul ouvrage; c'est une *Relat. de la bataille de Fleurus, gagnée par le prince de Luxembourg sur le prince de Valdeck*, Paris, 1690, in 4. — Court (Louis de), son frère, mort en 1732, embrassa l'état ecclésiastique, cultiva les lettres et fut membre de l'académie d'Angers. Il a laissé quelq. opuscules, entre autres: l'*Heureux infortuné, histoire arabe* (poème), avec un *Rec. de pièces fugitives en vers et en prose*, Paris, 1722. — *Mélanges de pièces sérieuses et amusantes*, ib., 1725, suivis d'une *Épître* en vers grecs de Charles de Court à Dacier, et de son *Portait*, par l'abbé Genest.

COURT DE GEBELIN (Antoine), sav. distingué, mais systématiq., né à Nimes en 1725, fut emmené fort jeune à Lausanne, où son père, pasteur protestant, alla chercher un asile contre la rigueur des édits. Il y fit ses études avec un brillant succès, et, comme son père, entra dans le ministère; mais il y renonça bientôt pour se livrer uniquem. à l'étude de l'antiquité. Venu en 1760 à Paris, où il fut accueilli des savants, il y publia son grand ouvrage intit.: *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, Paris, 1733-84, 9 vol. in-4. Le plan en est si vaste, que d'Alembert, ne concevant pas qu'un seul homme eût pu l'entreprendre, demandait s'il y avait quarante hommes pour l'exécuter. La mythologie, la grammaire universelle, l'origine du langage et de l'écriture, l'histoire civile, religieuse et allégorique du calendrier, l'étymologie des langues franç., latine et grecque, et des dissertat. sur divers autres sujets, telles sont les matières traitées par l'auteur: ce livre lui mérita deux fois le prix de l'acad. fondé par M. de Valbelle pour l'ouvrage le plus utile, et la place de censeur royal. Nommé présid. du *musée*, il éprouva quelq. désagrément dans un poste qui demandait moins un savant qu'un homme du monde; le chagrin qu'il en ressentit altéra sa santé; il voulut se guérir par le magnétisme, et mourut en 1784. L'abbé Legros a publ. une *Analyse des ouvrages de J.-J. Rousseau et de Court de Gebelin*, ainsi qu'un *Examen des systèmes de ces deux écrivains*.

COURTALON DELAISTRE (Jean-Charles), curé de Ste-Savine de Troyes, associé libre de l'acad. de Châlons, né en 1736, mort en 1786, donna à l'étude de l'histoire tous les moments que lui laissaient ses fonctions ecclésiastiq. Parmi ses ouvr. assez nombr. on remarque sa *Topographie histor. de la ville et du diocèse de Troyes*, 1783-86, 3 vol. in-8. — Courtalon (l'abbé), précepteur des pages de Madame, est connu comme auteur d'un *Atlas élémentaire de l'empire d'Allemagne*, 1774, in-4; ouvr. fort estimé dans leq. se développe d'une manière très claire la constitut. du corps germaniq.

COURTANVAUX (Franç.-César LETELLIER, marquis de), duc de Doudeauville, gr. d'Espagne de 1re classe, capit.-colonel des cent-suisses de la garde du roi, né à Paris en 1718, servit avec distinct. dans les campagnes de Bavière et de Bohème, quitta la carrière militaire pour se livrer à l'étude, fut admis en 1764 à l'acad. des sciences, où il lut plus. *Mém.* sur des sujets de chimie, d'hist. natur., de géogr., de physique et de mécanique. En 1767 l'acad. le chargea avec Pingré et Messier de parcourir les côtes de France et de Hollande, pour constater la régularité des montres marines. Courtanvaux se plaisait à encourager les artistes: il fit exécuter à ses frais des instruments de nouvelle invention, et ne dédaigna pas d'en fabriquer lui-même. Il mourut en 1781. Son *Éloge* par Condorcet se trouve dans les *Mémoires de l'Acad.*, même année.

COURTE-BARBE, poète français du 13e S., est auteur du conte plaisant intit.: *les Trois aveugles de Compiègne*, dont la biblioth. roy. possède le MS.: il a été impr. dans la collection de Barbazan, et la trad. dans le rec. de Legrand d'Aussy.

COURTE-CUISSE (Jean de), célèbre docteur en théolog., joua un grand rôle dans le schisme d'Occident. Il porta la parole au nom de l'université dans l'assemblée qui se tint au sujet de la bulle de Benoît XIII contre Charles VI et contre l'université; y soutint que le pape était hérétique et schismatique, et qu'on ne devait point lui obéir: cette conclusion fut adoptée, et la bulle lacérée publiquement. Courte-Cuisse remplit pendant quelq. temps les fonctions de chancelier de l'univers.; il fut en 1420 nommé évêque de Paris; mais Henri V, roi d'Angleterre, qui occupait alors la capitale, l'empêcha de prendre possession de son siége. Obligé de quitter Paris, il se rendit à Genève; le chapitre de cette ville l'élut en 1422. Il mourut en 1425. On a de lui un tr. *de l'Église, du souverain pontife et du concile*, impr. avec les *OEuvres de Gerson*.

COURTEN (William), armateur anglais, originaire de Flandre, né en 1572, acquit par ses relations commerciales avec le Portugal, l'Espagne, les côtes de Guinée et les Indes-Occidentales une fortune qui le mit à même d'avancer à Jacques Ier et à Charles Ier plus de 200,000 liv. sterl. Courten essuya l'inconstance du sort, et mourut pauvre en 1636. — Courten (William), natural., de la même famille, né en 1642, mort en 1702, forma une très belle collection de monnaies anciennes et modern.

et un superbe cabinet d'histoire natur.; le musée britannique en a fait l'acquisition pour 20,000 liv. sterl. — Courten (Maurice de), lieuten.-col. d'un régiment suisse, grand'croix de St-Louis, comte du St-Empire, mort en 1766, se distingua comme guerrier et comme négociateur. Div. *Mém.* parlent d'une mission qu'il remplit avec succès auprès de l'emper. François Ier et de l'impér. Marie-Thérèse.

COURTENAY. — V. Josselin Ier et II, et Pierre, emper. de Constantinople.

COURTÉPÉE (Claude), ecclés., né en 1721 à Saulieu, se consacra à l'enseignem., professa pendant plus. années au collége de Dijon, et mourut en 1782. On a de lui : *Description hist. et topogr. du duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-85, 7 vol. in-8, ouvr. estimé le plus complet qui ait été fait sur cette province; et *Hist. abrégée* du même duché, ibid., 1777, in-12. Il a fourni un grand nombre d'art. au supplém. de l'*Encycl. méthod., partie géogr.*, et au *Dictionn. de Vosgien.*

COURTILZ DE SANDRAS (Gatien de), le type des fabriq. de ces mémoires supposés, où le vrai et le faux circulent à l'abri d'un nom connu, né en 1644 à Paris, servit quelq. temps comme capit. au régim. de Champagne, et quitta la carrière militaire pour se livrer à la composit. de *Mém.* qu'il publia en les attribuant à des contemporains. Les prem. parurent en Hollande; mais bientôt Courtilz, forcé de quitter ce pays pour s'être montré trop favorable à la France, revint à Paris, où il fut mis à la Bastille; il en sortit bientôt après et regagna la Hollande, où il fit paraître en 1701 les *Annales de Paris et de la cour pour les années* 1697 *et* 1698, in-12, libelle dans lequel les personnages du plus haut rang se trouvent insultés. Immédiatem. après il fut assez imprudent pour revenir en France; mais il y fut arrêté une seconde fois, et renfermé à la Bastille, où il resta 9 ans entiers. A sa sortie de prison, il se maria et vint demeurer chez sa belle-fille, où il mourut en 1712. On a de lui plus de 40 ouvr. sur l'histoire de son temps, remplis de faits entièrem. faux ou tout au moins altérés. Il les publia anonymes ou sous des noms supposés. Son *Hist. de la guerre de Hollande*, depuis 1672 jusqu'en 1677, La Haye, 1689, a obtenu dans le temps le suffrage de quelques connaisseurs. Le *Journal des savants*, d'octobre 1760, contient une bonne *Notice* sur cet écriv., avec la liste complète de ses ouvr. impr. ou MSs.

COURTIN (Antoine), résident général de Louis XIV dans les états du Nord, né à Riom en 1622, rejoignit en Suède l'ambassad. Pierre Chanut, intime ami de son père, gagna les bonnes grâces de la reine Christine, conserva son crédit auprès de Charles-Gustave, qu'il suivit en Pologne, et qui le nomma son envoyé extraord. en France. Après la mort de ce prince, en 1660, Courtin revint dans sa patrie, y fut employé dans div. négociat. importantes, et mourut en 1685. Il a laissé des *Tr. sur la jalousie*, Paris, 1674; *sur le point d'honneur*, ibid., 1675; *sur la civilité*, ibid., 1695, souv. réimpr.; *l'Esprit du saint sacrifice de l'autel*, ibid., 1688, in-12; et la trad. du traité de Grotius *sur le droit de la guerre et de la paix*. Sa *Vie*, par l'abbé Goujet, se trouve en tête des tr. *de la paresse*, ibid., 1743. — Courtin (Nicolas), profess. de l'univ. de Paris, mériterait à peine d'être cité s'il n'avait laissé que son poème de *Charlemagne* et d'autres poésies chrét. telles que *les quatre fins de l'homme* et *la Chute d'Adam*; mais il coopéra à la publication des classiques lat. *ad usum*, en publ. le *Cornélius-Népos*, Paris, 1675, in-4, avec des notes qui prouvent que l'aut. ne manquait ni de goût ni d'intelligence.

COURTIVRON (Gaspar *le Compasseur* de CRÉQUI-MONTFORT, marquis de), mestre-de-camp, né à Courtivron, en Bourgogne, l'an 1715, servit avec distinction sous les ordres du comte de Saxe en Bohème et en Bavière. Une blessure grave l'ayant obligé de renoncer à l'état militaire, il revint à l'étude, qu'il avait cultivée avec soin dans tous les loisirs que la guerre lui avait laissés. Il fut admis en 1744 à l'acad. des sciences, dont le *Recueil* renferme plus. de ses *Mém.* sur différents sujets de géométrie, d'optique, d'astronomie et de mécanique. Le plus remarquable est celui où il développe une nouvelle *Méthode d'approximation* pour la résolut. des équations numériques; cette méthode a été pendant long-temps la plus courte et la plus sûre que l'on connût; celle de Lagrange lui a succédé. On lui doit encore l'*Art des forges et fourneaux à fer*, en société avec Bouchu, Paris, 1761, in-fol. Il mourut en 1785. Condorcet prononça son *Éloge*.

COURTOIS (Jacques), dit *le Bourguignon*, célèbre peintre de batailles, né en Franche-Comté l'an 1621, élève du Guide et de l'Albane, se mit à la suite d'une armée pour dessiner les marches, les campements, les siéges et les combats. Il se distingua surtout dans les sujets en petit, par la chaleur du coloris, la vérité des groupes, le mouvement des figures, et la fécondité de son imagination. Le musée royal possède 3 tableaux de ce maître : un *Choc de cavalerie au passage d'un pont*; un *Tableau de bataille* et un *Combat de cavalerie*. On lui attribue les estampes à l'eau forte des *Guerres de Flandre*, par Strada. Il mourut à Rome en 1676, dans le couvent des jésuites, où il s'était retiré. — Courtois (Guill.), peintre d'hist., et frère du précéd., né en 1628, mort à Rome en 1679, fut élève de Pietro de Cortone. Il a laissé un grand nombre de tableaux que l'on conserve dans différents musées de l'Italie. Les plus célèbres sont le *Martyre de St André*, dans l'église de ce nom *in monte Cavallo*; *Josué arrêtant le soleil*, au palais Quirinal, et une *Vierge entourée de saints*, à la Trinité des *Pellegrini*. Guillaume a laissé aussi quelques gravures à l'eau forte estimées des connaisseurs.

COURTOIS (Edme-Bonaventure), conventionnel, né en 1756 à Arcis-sur-Aube, était en 1790 receveur du district. Député par le départ. de l'Aube à l'assemblée législative, où il ne se fit point remarquer, il fut renvoyé à la convention, où il vota

la mort du roi, sans appel et sans sursis. Depuis il garda le silence le plus prudent jusqu'au 9 thermidor. S'étant prononcé alors contre le fameux comité de salut public, il fut chargé par ses collègues du rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre ; on croit que Laya lui prêta sa plume dans cette circonstance; mais le rapport est bien moins important que les pièces justificat. impr. à la suite. Il entra depuis au comité de sûreté générale, et ne cessa de déployer une gr. énergie contre les jacobins, qui tentèrent à plus. reprises de ressaisir le pouvoir. Après la session, il passa au conseil des anciens, appuya la résolut. d'attribuer au direct. la radiation des émigrés, fut élu présid., dénonça le club constitutionnel du Manége, et concourut au coup-d'état du 18 brumaire. Élu membre du tribunat, il cessa d'en faire partie en 1802, soupçonné d'avoir augmenté sa fortune par des moyens peu honorables. Atteint en 1816 par la loi contre les régicides, il essaya vainem. de s'y soustraire en faisant remettre à Louis XVIII le testament de Marie-Antoinette et la lettre de cette princesse à Mme Élisabeth. Il mourut à Bruxelles au mois de décembre même année. Il possédait une biblioth. remarquable par le nombre des poètes latins modernes qu'il y avait réunis. Son *Rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre* se réunit à la *Collection des mémoires sur la révolution*.

COURTOIS D'ARRAS, poète franç. du 13e S., n'est connu que par le *Fabliau de Boivin de Provins*, impr. dans la collection de Barbazan, et trad. dans le recueil de Legrand-d'Aussy.

COURTONNE (JEAN), archit. du roi, profess. de l'acad. d'architect., né à Paris vers 1670, mort en 1738, est auteur d'un *Traité de perspective pratique, suivi de quelques édifices de l'invention de l'aut., mis en perspective*, Paris, 1725. Ses travaux les plus remarquables sont les hôtels de Noirmoutier et de Matignon au faub. St-Germain.

COURVÉE (JEAN-CLAUDE DE LA), médecin, né vers 1615 à Vesoul, se vit forcé de quitter la France pour avoir, contre l'opinion de tous ses collègues, combattu l'usage fréquent de la saignée et recommandé l'emploi de l'émétique : les préjugés de l'école étaient trop invétérés pour que le bon sens et l'expérience d'un seul homme fussent capables de les déraciner. La Courvée se retira en Pologne, fut nommé méd. de la reine, et mourut vers 1664. Il a écrit *Dissertat. sur l'usage de la saignée*, Paris, 1647. — *Mémoire sur l'extraction de trois morceaux de fer... avalés par un fou*, en latin, ibid., 1648.—*Discours sur la sortie des dents aux petits enfants*, Varsovie, 1651, et sur la *Nutrition du fœtus*, Dantzig, 1655.

COURVILLE (FRANÇOIS-ARNAUD DE), brigadier des armées du roi, servit avec distinction dans les campagnes d'Allemagne et de Flandre (1686, 1694), aux siéges de Bruxelles en 1695, de Barcelonne en 1697, du fort Louis, et à la bataille de Friedlinger en 1702, au combat d'Eckerens en 1703, au siége de Gibraltar en 1704, et à la prise du château d'Anjora, en Portugal, l'an 1707. Il mourut peu de temps après cette dernière action, des suites d'une blessure au bras. Sa *Vie* a été publiée par le marquis de La Rivière en 1719.

COURVOISIER (JEAN-JOSEPH-ANT.), garde-des-sceaux, né en 1775 à Besançon, fils d'un profess. à l'université de cette ville, suivit son père en émigration, entra au service dans un régiment autrichien, et revint en France aussitôt qu'il lui fut permis d'y rentrer. Jeune encore, il reprit alors ses études, fréquenta les cours de l'école de droit, et ne tarda pas à se distinguer comme avocat. Lors de la réorganis. de l'ordre judic., il fut fait 2e avoc. gén. près de la cour impériale. de Besançon. Envoyé par ses concitoyens à la chambre des députés en 1816, il s'y montra l'un des plus zélés défens. de la charte, et vota constamment pour toutes les mesures qu'il crut propres à l'affermir en même temps que le trône des Bourbons. Il put se tromper, mais il fut toujours de bonne foi, et n'eut jamais en vue que l'intérêt public. Nommé en 1818 procureur-général à Lyon, il arrêta par de sages mesures la réaction dont cette ville avait souffert. Il cessa de faire partie de la chambre en 1824. Dès-lors il se consacra tout entier aux devoirs de la charge importante dont il était revêtu. Nommé garde-des-sceaux le 8 août 1829, il ne voulut point concourir au coup-d'état qui se préparait, et donna sa démission le 19 mai 1830. Les grands événem. qui suivirent l'affligèrent ; mais il put se rendre le témoignage qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour les prévenir. Sa santé déjà chancelante s'affaiblissait de plus en plus. On lui conseilla les *Eaux-Bonnes ;* il en revenait lorsqu'il mourut à Lyon en 1835, à 60 ans, emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

COUSIN (GILBERT), *Cognatus*, chanoine de Nozeroy, né en 1506, passe pour le premier qui ait fait fleurir les lettres dans le comté de Bourgogne, et doit être regardé comme un des hommes qui par leur goût et leur érudition ont contribué à la renaissance de la littérature en Europe. Il mourut en 1572 dans les prisons de l'archevêché de Besançon, où il avait été jeté comme suspect d'hérésie. Niceron cite les titres de 64 ouvr. de cet auteur, traduct. du latin et du grec, poésies lat. et françaises, lettres, théologie, histoire. Les plus remarquables sont : *Brevis Burgundiæ comitatûs descriptio*, Bâle, 1552, in-8.—*Narrationum Sylva*, 1567, in-8. La Fontaine en a tiré sa fable du tribut envoyé par les animaux à Alexandre. Sa *Vie*, suivie d'une notice de ses ouvrages, a été publ. par Schwartz, Altorf, 1775-76, in-4.

COUSIN (JEAN), le premier peintre français qui se soit distingué dans le genre historique, né à Soucy (Champagne) en 1530, peignit à Sens et à Paris un grand nombre de vitraux dont on a vu des fragm. au musée des monum. français. On y remarquait aussi une très belle *Statue de l'amiral Chabot*, ouvr. qui prouve que cet artiste était encore un des meilleurs sculpteurs de son temps. Il a laissé un petit nombre de tableaux à l'huile : son *Jugement dernier*, actuellement au musée royal,

doit être regardé comme un chef-d'œuvre si l'on considère que cet artiste vécut sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III, époque antérieure à la restauration des arts, car l'impulsion donnée par François Ier demeura suspendue pendant ces temps orageux. C'est moins le coloris que la correction du dessin que l'on admire dans Jean Cousin : on lui reproche de la sécheresse; mais partout il se montre sav. anatomiste, et l'on serait tenté de le croire élève des écoles florentine et romaine, si l'on ne savait qu'il ne quitta jamais la France et qu'il n'eut d'autres modèles que les statues et les tableaux dont François Ier avait enrichi ce royaume. On a de lui des *Traités de perspective et de géométrie*, ainsi qu'un petit livre des *Proportions du corps humain*, ouvrage classique et qui doit se trouver entre les mains de tous les artistes. Il mourut en 1589.

COUSIN (Louis), sav. et labor. traduct., né à Paris en 1627, se distingua comme avocat, acquit en 1659 une charge de présid. à la cour des monnaies, fut nommé censeur, continua le *Journal des savants* de 1687 à 1701, remplaça l'évêque d'Acqs, Philippe de Chaumont, en 1697, à l'Acad. franç., et mourut en 1707. Il est surtout connu par des trad. estimées des princip. auteurs de l'hist. bizantine, sous ce titre : *Hist. de Constantinople depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'empire*, 1672, 8 vol. in-4.—*Hist. de l'Église*, par les anc. auteurs ecclésiast., 1675-76, 4 vol. in-4, avec de sav. préfaces.—*Hist. romaine* de Xiphilin, Zonare et Zozime, 1678, in-4. Il a trad. aussi des morceaux détachés d'Eusèbe de Césarée, de Clément d'Alexandrie, et il avait commencé la trad. des historiens de l'empire d'Occident. Il légua sa bibliothèque à l'abbaye de St-Victor, et fonda six bourses dans les colléges de l'univ. de Paris.

COUSIN (Hardouin), graveur, né à Aix vers 1680, a gravé quelq. portraits au burin et d'autres à la manière noire, ainsi que diverses pièces d'après Rembrandt, mais s'est surtout distingué en grav. à l'eau forte les *Marines du Puget*.

COUSIN (Jacques-Antoine-Joseph), mathématic., né à Paris en 1739, fut en 1766 nommé prof.-adj. de physique au collége de France, puis en 1769 prof. de mathémat. à l'école militaire. Admis en 1772 à l'acad. des sciences, il lui communiqua plus. mém. *impr.* dans son recueil. En 1791, membre de la municipalité de Paris, il fut chargé des subsistances. Pend. la terreur, mis en prison, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor, et fut presque aussitôt élu présid. du départem.; membre du bureau central en 1796, il donna sa démission l'année suiv., entra peu de temps après au corps-législatif, puis au sénat à sa créat., et mourut en 1800. Ses princip. ouvr. sont : *Introduction à l'étude de l'astronomie physique*, 1787, in-4. — *Traité du calcul différentiel et intégral*, 1796, 2 vol. in-4, fig.

COUSINERY (Esprit-Marie), antiquaire, né à Marseille en 1747, se consacra de bonne heure aux fonctions consulaires. Successivement vice-consul à Smyrne, consul à Salonique, avec le titre de consul-général, il dut à ses services un avancement honorable. Ses études et l'influence d'un pays plein de souvenirs et de monuments, firent de lui un numismate rempli de goût, de tact et de finesse, et doué d'une promptitude et d'une sûreté de jugement étonnantes. Plus de 25,000 médailles ont été par lui rassemblées, vérifiées, classées et décrites dans des catalogues systématiques. Ce savant s'est encore distingué par d'estimables product. : telles sont ses *Lettres sur l'inscription de Rosette*, précieuses pour la chronologie des Lagides; son *Essai sur les monnaies d'argent de la ligue achéenne*, qui lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions; enfin son *Voyage en Macédoine*, publié à la fin de l'année 1832, et qu'il mit au jour à l'âge de 84 ans. Il mourut en 1833.

COUSTANT (Pierre), sav. bénédict. de St-Maur, né à Compiègne en 1654, prit une part très active aux trav. de sa congrégat., et mourut à Paris en 1721. Outre deux dissertat. qui forment les *Appendices* des tom. V et VI des *OEuvres* de St Augustin, on lui doit : *S. Hilarii Pictavorum episcopi opera*, etc., Paris, 1693, in-fol., excell. édit., très recherchée.—*Vindiciæ manuscriptorum codicum à R. P. Bartholomeo Germon. impugnatorum*, etc., ibid., 1706, in-8. — *Vindiciæ MSs. codicum confirmatæ*, ibid., 1715, in-8. — *Epistolæ romanor. pontificum à S. Clemente ad Innocentem III*, etc., Paris, 1721, in-fol. Ce vol. est le seul qui ait paru.

COUSTARD (Anne-Pierre), lieuten. des maréchaux de France, né à Léogane, île St-Domingue, en 1741, embrassa le parti de la révolution, fut nommé command. de la garde nationale de Nantes en 1789, puis député à l'assemblée législat. C'est sur sa proposition que furent décrétées la fédération et la formation d'un camp sous les murs de Paris. Réélu à la convention, il y vota le bannissement de Louis XVI, fut mis hors la loi après la journée du 31 mai 1793, et périt sur l'échafaud révolutionn. le 7 nov. même année.

COUSTEL (Pierre), précepteur des neveux du card. de Furstemberg, enseigna long-temps les humanités, avec Nicole, aux Petites-Écoles de Port-Royal, dont plus. élèves, parmi lesquels on compte le gr. Racine, ont tenu un rang distingué dans l'état, dans l'Église et dans les lettres, et mourut en 1704. Il a laissé quelq. ouvr., entre autres : *les Règles de l'éducation des enfants*, Paris, 1687, 2 vol. in-12. Cet ouvr. a été reproduit en 1749, sous le titre de *Traité d'éducat. chrét. et littér.*, avec un avertissem. qui contient l'éloge de l'auteur.

COUSTELIER (Antoine-Urbain), imprimeur-libraire à Paris, mort en 1724, est connu comme éditeur de la *Collect. d'anc. poètes franç.*, 1723-24, 10 vol. pet. in-8. Cette collect. contient *La Farce* et *Pathelin*, les *OEuvres* de *Villon*, de *Jean* et *Michel Marot*, de *Guill. Crestin*, de *Coquillart*, la *Légende de Faifeu*, les poésies de *Martial de Paris* et de *Racan*. — Coustellier (Ant.-Urbain), son fils, publ. les 17 prem. vol. de la belle collect. des classiq. lat. connue sous le nom de Barbou;

qui n'en fut que le continuat. Il a composé quelq. romans tout-à-fait oubliés aujourd'hui, et mourut en 1763.

COUSTOU (Nicolas), célèbre statuaire, remporta le gr. prix à 23 ans, et se rendit à Rome, où il se forma sur les ouvr. de Michel-Ange et de l'Algarde; de retour en France, il fut reçu membre de l'académie, et, chargé successivem. de trav. import. Il mourut en 1733. Ses principaux ouvr. sont : une copie de l'*Hercule-Commode*, et le groupe des Tritons de la cascade rustique à Versailles; le groupe qui représente *la Seine et la Marne*, aux Tuileries; *le Vœu de Louis XIII*, à Notre-Dame; *le groupe de Daphné et d'Hippomène*, pour Marly; une figure de *la Saône*, à Lyon; *les Tombeaux du prince de Conti et du maréchal de Créqui*, et *le Passage du Rhin*, médaillon. On peut consulter son *Éloge historique*, suivi d'un examen raisonné de ses ouvrages, par Cousin de Contamine, Paris, 1737, in-12.—Coustou (Guill.), son frère, et comme lui élève de Coysevox, né à Lyon en 1678, obtint aussi la pension de Rome, mais ne put en jouir, et fut obligé de travailler pour vivre en même temps qu'il travaillait pour son instruction. A son retour, reçu membre de l'acad., il aida son frère dans ses trav., dont il termina quelq.-uns, notamm. le *Passage du Rhin*, fut employé à décorer les jardins de Versailles et de Marly, et mourut en 1746, laiss. une réputat. supér. à celle de son frère. Ses princip. ouvr. sont : *l'Océan et la Méditerranée*, groupe en marbre; une fig. du *Rhône*, en bronze, à Lyon; *la Seine et la fontaine d'Arcueil*, qui décorent le fronton du Château-d'Eau de la place du Palais-Royal; un bas-relief qui représente *Louis XV entre la Justice et la Vérité*, dans la grand'chambre du Palais-de-Justice, et les statues en marbre blanc de Louis XIII et du cardinal Dubois. — Coustou (Guillaume), fils du précéd., né en 1716 et mort en 1777 à Sens, membre de l'acad. et chev. de St-Michel, a laissé des morceaux remarq., tels que *Vulcain attendant les ordres de Vénus pour forger les armes d'Énée; le Tombeau du dauphin*, père de Louis XVI; la statue de *St Roch*, pour l'église de ce nom; *le Fronton de Ste-Geneviève*, et *la Visitation*, bas-relief en bronze, pour la chapelle de Versailles. Coustou, moins laborieux que son père et son oncle, se faisait aider dans l'exécution de ses ouvrages.

COUTEL (Antoine), né à Paris en 1622, mort en 1693, a fait impr. sous le titre de *Promenades* un recueil de vers où l'on trouve plus. pièces imitées de Bertaut et d'autres poètes antérieurs. C'est à tort que l'on a soupçonné Mme Deshoulières d'avoir puisé dans ce livre l'idée et même la plupart des vers de son *Idylle des moutons;* il est plus probable que Coutel se sera procuré une copie de cette pièce, et qu'il aura voulu se l'approprier.

COUTHON (George), avocat à Clermont, né en 1756, présid. du tribunal du district, fut député par le départ. du Puy-de-Dôme aux assemblées législat. et conventionnelle, où il se montra l'ennemi acharné du gouvernem. monarchique et des prêtres, et vota des premiers, dans le jugem. de Louis XVI, la mort sans sursis. On dit qu'il fut sur le point de se réunir aux girondins, et que la crainte de la proscription le décida seule à se jeter dans les rangs des montagnards, au moment de leur triomphe. Membre du comité de salut public, il fut nommé commissaire à l'armée qui assiégeait Lyon, et ne quitta cette ville qu'après avoir vu démolir une partie de ses monum. Il se prononça vivement contre Danton, dont il accéléra le supplice. La chute de Robespierre entraîna la sienne. Comme il n'avait pas l'usage de ses jambes, il fut porté sur l'échafaud le 28 juillet 1794.

COUTINHO (dom François), comte de Rodondo, successeur de dom Constantin de Bragance dans la vice-royauté des Indes en 1561, accrut la puissance portugaise dans ces contrées. Il se déclara le protect. de Camoëns, qui, dans ses vers, a célébré la justice et les talents de son bienfaiteur. Couthino mourut en 1564.

COUTINHO. — V. Marialva.

COUTO (Diogo de), historien portugais, né en 1542, fut le continuateur de l'*Hist. des Indes* de Barros. Ayant parcouru les Indes et l'Afrique, il connaissait bien les pays qu'il voulait décrire et les événem. qui s'y étaient passés. Il mourut à Goa en 1616. La continuat. de Barros, publ. en 1645, in-fol., a été réimpr., Lisbonne, 1774-81, à la suite de l'ouvr. de Barros. On lui doit encore : *Réfutation de la relation d'Éthiopie*, de Louis de Urreta; *Vie de Paulo de Lima*, Lisbonne, 1765, et *Dialogue sur les causes de la décadence des Portugais dans les Indes*, ibid., 1790. Il fait preuve dans ces ouvr. d'une gr. sagacité, et donne l'explicat. de bien des faits jusqu'alors mal connus.— Couto-Pestana (dom Joseph), poète portugais, mort en 1533, membre de l'académie d'histoire et de l'acad. *Dos anonimos*, contrôleur du trésor public à Lisbonne, a laissé quelq. pièces de vers impr. dans divers recueils, un poème héroïque intit. : *Quiteria la santa*, Lisbonne, 1715, in-8; des fragm. d'une *Hist. des rois Denis et Alphonse IV*, et 5 comédies en espagnol.

COUTURE (Jean-Baptiste), littérat., né près de Caen en 1651, se dévoua de bonne heure à l'enseignem., et après avoir professé dans divers colléges, fut en 1697 chargé de la chaire d'éloquence au collége royal. Inspect. du même collége, puis rect. de l'université, il devint en 1701 membre de l'acad. des inscript., et mourut en 1728. On lui doit: *Abrégé de l'hist. de la monarchie des Assyriens, des Perses, des Macédoniens et des Romains*, 1699, in-12; plus. *Mémoires* dans le recueil de l'acad., quelq. pièces dans les *Selecta carmina*, etc., 1727, in-12, et la traduct. du *Traité des automates* de Héron d'Alexandrie. Son *Éloge*, par de Bose, contient de cur. détails sur sa naissance et ses premières années.

COUTURE (Guillaume), architecte distingué, né à Rouen en 1732, vint jeune à Paris, et, s'étant fait connaître avantageusem., fut admis en 1775 à

l'acad. d'architect. Chargé de diriger les travaux de l'église de la Madeleine, commencés par Contant d'Ivry, il modifia les plans de son prédécess., et mérita par d'heureux changem. le suffrage de tous les gens de goût; mais il n'eut pas la gloire de terminer ce gr. monum., qui, pend. la révolut., enlevé, puis rendu au culte, a subi, sinon dans l'ensemble, du moins dans quelques parties, de nouv. modificat. La construct. n'en a été terminée qu'en 1830. Couture était mort dès 1799. Il avait reçu le cordon de St-Michel en 1788.

COUTURES (Jacques PARRAIN, baron des), littérat. médiocre, né à Avranches, quitta la carrière milit. pour se livrer plus librem. à ses goûts studieux, et mourut en 1702. On ne cite plus de lui que les trad. de *Lucrèce*, avec des remarques estimées, Paris, 1685, 1708, 2 vol. in-12. — *La Morale d'Épicure*, avec des réflexions, ib., 1685, in-12. — *L'Esprit familier de Socrate*, avec des remarq. — La *Vie* d'Apulée, 1698, 1702, in-12.

COUTURIER (Nicolas-Jérôme Le), prédicat. du roi, chanoine de St-Quentin, né en 1712, dioc. de Rouen, dut à un panégyrique de St Louis, dans lequel il s'était un peu hardiment prononcé contre les croisades, et à l'interdiction momentanée qui en fut la suite, une espèce de vogue qui ne dura pas long-temps. Il mourut en 1778. On a de lui deux *Panégyriques de St Louis*, Paris, 1746 et 1769, in-4.—*Panégyrique de Ste Élisabeth*, 1754, in-12. — Un *Éloge du dauphin*, présenté au roi en 1766.—*Vie d'Élisabeth de France, sœur de St Louis*, 1772. — *Éloge de Marie-Thérèse*, 1781. — Des *Discours* prononcés en différentes solennités; une *Ode sur la calomnie*, etc.

COUVAY (Jean), graveur, né à Arles en 1622, a exécuté un gr. nombre de morceaux d'après Raphaël, le Guerchin, Blanchard, Lebrun, Jacq. Stella, Vignon, le Poussin et Huret : on regarde comme son chef-d'œuvre le *Martyre de St Barthélemi*, d'après le Poussin. — Couvay (L.), docteur en médec., frère du précéd., est auteur d'une *Méthode nouvelle*, etc., pour enseigner et apprendre la prem. partie de Despautère, Paris, 1649; d'un liv. intit. : *l'Honnête maîtresse, ou le Pouvoir des dames sur ceux qui les recherchent honnêtement en mariage*, Paris, 1654, in-8, ouvr. dans lequel la morale et la galanterie se trouvent confondues et réglées sur les principes d'Aristote.

COVARRUVIAS ou COVARRUBIAS Y LEYVA (Diégo), jurisc., surnommé *le Barthole espagnol*, né à Tolède en 1512, enseigna le droit canon à l'univ. de Salamanque, dont plus tard il réforma les statuts, puis à Oviédo, remplit des fonctions de magistrature à Grenade, fut nommé archev. de St-Domingue en 1549, évêque de Ciudad-Rodrigo en 1560; envoyé au concile de Trente, placé sur le siége de Ségovie en 1565, puis élevé à la présidence du conseil de Castille et enfin du conseil-d'état, et mourut en 1577. Ses *OEuvres*, impr. à Genève avec les additions d'Ybannez de Faria, 1762, 5 vol. in-fol., renferment des *Traités* sur les monnaies, sur les testaments, contrats, prescriptions, etc. — Covarruvias (don Antoine), son frère, professeur de droit civil à Salamanque, membre du conseil de Castille, puis chanoine écolâtre de Tolède, mort dans cette ville en 1602, à 78 ans, était regardé comme le plus savant helléniste de son temps. Il accompagna son frère au concile de Trente, et l'aida dans la rédaction de quelq.-uns de ses ouvr.

COVARRUVIAS Y OROSCO (don Sébastien), neveu des précéd., chanoine de Cuença, consulteur du St-office et chapelain du roi, a laissé un ouvr. fort estimé, intit. : *Tesoro de la lengua castellana o española*, réimpr. avec le tr. *del origen y principio de la lengua castellana*, etc., par Bernardo Alderete, Madrid, 1674, 2 vol. in-fol.—Covarruvias y Orosco (don Juan), frère du précéd., chanoine de Séville, archidiacre de Cuellar, et évêque de Girgenti, en Sicile, mort en 1608, établit dans sa ville épiscopale une imprimerie qui devint pour lui une source de tracasseries, et laissa quelq. ouvr. de piété et de controverse, et un *Dict. sur l'origine des belles-lettres*.

COVENTRY (Alexandre), médecin, né à Fair-Hill, près Hamilton en Écosse, en 1766, étudia la médecine à Glasgow, puis à Édimbourg sous Munrog, Cullen, Hope et Grégory. En 1785, il passa en Amérique, où il s'occupa des devoirs de sa profess. et de travaux agricoles et horticoles, d'abord dans la ville d'Hudson, puis dans celle de Romulus près du lac Sénèque, enfin à Utique, dans l'état de New-York. Des études continuelles, une pratique fort étendue, lui avaient donné une grande rectitude de jugement et une habileté rare dans la connaissance et le diagnostic des maladies. Ses ouvrages se réduisent à quelques *Mémoires* intéressants répandus dans plusieurs recueils scientifiques; mais sa réputat. était si bien établie, qu'un grand nombre de sociétés savantes s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Il mourut le 9 déc. 1831, à l'âge de 65 ans, après avoir été pendant 30 années l'homme le plus distingué de sa profess. dans tous les États-Unis, du côté de l'Ouest.

COVERDALE (Miles), prélat angl., né en 1486, quitta, sous le règne de Marie, le siége d'Exeter, où Édouard VI l'avait placé, se retira en Danemarck, revint en Angleterre à l'avénement d'Élisabeth, fut nommé curé de St-Magnus à Londres, puis destitué comme non conformiste, et mourut en 1566. Il a travaillé avec Tindal à la traduction de la Bible publiée sous les titres de *Bible de Cranmer* ou *Bible de Genève;* on a de lui plus. autres traduct. et quelq. ouvr. théologiques, en anglais.

COVERTE (Robert), voyageur anglais, est aut. d'une *relation* fort estimée d'un *Voyage dans l'Inde*, Londres, 1612, in-4, trad. en latin dans le recueil des *Petits Voyages de Bry*, en partie dans l'*Histoire génér. des voyages*, par Prevost.

COVILHAM (Pedro de), gentilhomme portugais, servit avec distinction dans la guerre de Castille au 15e S., et s'illustra par sa navigation en Afrique. Les notions qu'il recueillit sur le commerce de

Calicut, de Cananor et de Goa, sur les mines d'or de Sofala, sur l'île de la Lune (aujourd'hui Madagascar) et sur l'Abyssinie, les notes qu'il transmit sur son itinéraire, durent nécessairement exciter l'ambition des Portugais, échauffer chez eux la passion des découvertes, peut-être même inspirer à Gama l'idée de sa célèbre expédition. Barros nous a conservé, dans sa 1re *Décade*, l'historique des voyages de Covilham, qui mourut en Abyssinie à la cour du roi Négus, qui l'avait retenu auprès de lui pendant 33 ans.

COVILLART (Joseph), chirurgien qui exerçait à Montélimart au commencement du 17e S., passe pour avoir pratiqué avec un succès remarquable la lithotomie par l'appareil latéral. Ses *Observat. iatro-chirurgiques*, etc., Lyon, 1639, in-8, réimp. avec des addit. par Thomassin, Strasbourg, 1791, in-8, renferment des observations intéressantes et des détails précieux sur la manière dont se pratiquait alors la lithotomie.

COWLEY (Abraham), *Couleius*, célèbre poète anglais, né en 1618, se distingua de bonne heure par son talent poétique, s'attacha au parti de Charles Ier, suivit la reine en France, où il lui fut très utile dans div. circonstances, et fit, dans l'intérêt de la cause qu'il avait embrassée, plusieurs voyages qui n'étaient pas sans danger. Retourné en Angleterre en 1656, il y fut arrêté par une méprise, et cepend. ne put sortir de prison qu'en fourniss. caution. L'année suiv. il prit le doctorat en méd., sans avoir l'intent. d'exercer, mais pour se mettre à l'abri de tout soupçon en voyageant pour les intérêts de son parti. A la mort de Cromwell il revint en France, d'où il retourna bientôt en Angleterre avec Charles II; mais il n'obtint pas les récompenses qu'il avait si bien méritées, et fut en outre accusé d'avoir voulu tourner en ridicule les royalistes dans une comédie. Tant d'ingratitude et d'injustice le blessèrent vivem.; il mourut de chagrin en 1667. Ses *poésies latines*, parmi lesquelles on distingue un *poème sur les plantes*, en VI liv., Londres, 1668, in-8, sont estimées. Ses *OEuvres* en prose et en vers ont été réunies et réimprim. un grand nombre de fois. L'une des éditions les plus récentes est celle de Londres, 1802, 3 vol. in-8. B. Hurd en a donné un *choix* avec des notes, 1772, 2 vol. in-8. Sa prose est remarquable par le naturel et l'élégance; mais on lui reproche de l'affectation dans ses vers, et l'abus de l'esprit. Cowley passait pour le meilleur poète de sa nation avant que Milton parût.

COWLEY, pilote à bord du navire *la Revanche*, commandé par le capitaine Jean Cook, célèbre boucanier, en 1683, visita les côtes d'Afrique et d'Amérique, et ne revint en Angleterre qu'en 1686. Il a écrit une *Relation de son voyage*, publ. en anglais, Londres, 1699, in-8, et trad. en franç. sous le titre de *Voyage aux terres Magellaniques, par Cowley*, Rouen, 1711, in-12: on y trouve une excellente description des îles de Gallapagos, et des faits que Dampier n'a point cru devoir rapporter dans sa relation de ce même voyage.

COWLEY (Anne), dame anglaise, dont le nom de famille était *Parkhouse*, née en 1743 dans le comté de Devon, épousa en 1785 M. Cowley, officier au service de la compagnie des Indes, composa pour le théâtre onze comédies et tragédies qui toutes furent représentées avec succès et sont restées à la scène, et mourut en 1807. Ses pièces les plus remarquables sont: *le Déserteur; le Stratagème d'une femme*, trad. en franç. par le baron de Vasse; *l'École des Vieillards* (comédie); *le Destin de Sparte* (tragédie), etc. On connaît encore de cette dame: *la Pucelle d'Aragon; le Village écossais; le Siége d'Acre*, poèmes épiques, et quelques autres poésies.

COWPER (Guillaume comte), grand-chancelier d'Angleterre sous les règnes de Guillaume III, de la reine Anne et de George Ier, se distingua par son habileté dans le maniement des affaires. Il fut l'un des commissaires nommés pour la réunion de l'Angleterre et de l'Écosse, réunion que ses conseils avaient provoquée; prit une part très active aux débats de la chambre haute, protesta hautement, avec un petit nombre de lords, contre la condamnation du lord Atterbury, et se prononça avec chaleur contre le bill impolitique qui imposait aux catholiques une taxe extraordinaire. Il mourut en 1623, universellement regretté pour ses talents et son intégrité. — Cowper (Spencer), théologien anglais, doyen de Durham, et petit-fils du précéd., né en 1713, mort en 1774, a laissé huit *Sermons*, un *Traité de géométrie*, estimé en Angleterre, et des *Tables de la Lune*, en latin, estimées des sav. de tous les pays, et imprim. dans un autre de ses ouvr. int.: *A Treatise on the parallactic angle*, etc., Londres, 1766, in-4.

COWPER (Guillaume), poète anglais, né en 1732, était petit-neveu du grand-chancelier. Il quitta le barreau et la place de secrétaire de la chambre des pairs parce qu'il éprouvait à parler en public une timidité insurmontable, passa le reste de sa vie tourmenté par des accès presque continuels de mélancolie, et mourut en 1800. Ses ouvrages sont: un poème en IV chants intitulé *la Tâche*, parce que le sujet lui en avait été réellem. imposé par une dame. Ce poème, l'un des meill. qui existent en anglais, malgré la circonstance qui le fit naître, parut en 1785, suivi d'un autre poème, *Tirocinium, ou Revue des écoles et de l'Histoire de Jean Gilpin*.—Une trad. en vers blancs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, Londres, 1803, 4 vol. in-8, 2e édit. Cowper passe après Thompson pour le poète angl. qui a le mieux observé et décrit la nature. Sa *Vie*, par W. Hayley, a été publ. en 1806, 4 vol. in-8, avec un gr. nombre de *Lettres* de Cowper et quelq. pièces de vers trad. du latin en angl., et de l'angl. en lat. Une des plus jolies éditions de ses poésies est celle de Londres, 1815, 2 vol. in-8. Ses *OEuvr. complètes* ont été publ. en 1812 et 1817, 10 vol. in-12.

COWPER (Guillaume), célèbre anatomiste, pratiqua la chirurgie à Londres avec un très grand succès, et mourut en 1710. On lui doit un *Traité d'anatomie*, publ. d'abord en angl., Oxford, 1698,

gr. in-fol., et trad. en latin par Guill. Dundars, Leyde, 1739, in-fol.; Utrecht, 1750, même format. Ce vol. contient, outre les 105 pl. de l'*Anatomie* de Bidlus, un appendix de 9 nouv. pl. L'édition d'Utrecht, moins belle que la précéd., a l'avantage d'être augmentée d'un supplém. et de 3 pl. *Myotomia reformata*, Londres, 1724, in-fol. Cette édit., due aux soins de Richard Mead, est ornée de pl. magnifiques. Cowper est généralem. accusé de s'être approprié les découvertes des autres anatomistes; mais on ne peut nier qu'il n'en ait fait réellement plusieurs, et qu'il n'ait contribué de tout son pouvoir au progrès de la science.

COX (Richard), théol. anglais, né en 1499, se livra à l'enseignement dans les univers. de Cambridge et d'Oxford, fut précepteur du jeune prince Édouard, qui, à son avénem. au trône, le fit son aumôn., lui donna la charge de conseiller privé, et le nomma doyen de Westminster. Cox fut forcé de s'exiler sous le règne de Marie pour s'être formellement prononcé et avoir agi contre le catholicisme. Rentré en Angleterre sous le règne d'Élisabeth, il fut nomme év. d'Ély, essaya de nouv. persécut. que l'on pourrait attribuer à son fanatisme, et mourut en 1581. Il avait été chargé, avec d'autres prélats, de la composition et de la révision de la liturgie angl., et a fourni à la *Bible* dite *des év.* les quatre *Évang.*, les *Actes des apôtres* et l'*Épître aux Romains*.

COX (sir Richard), histor. irland., né en 1650, suivit d'abord la carrière du barreau; mais bientôt son attachement au protestantisme et des écrits en faveur du prince d'Orange l'élevèrent aux dignités de sous-secrét.-d'état, d'archiviste de Waterford, de gouvern. du comté et de la cité de Cork, et enfin à celle de lord chancelier d'Irlande. A la mort de la reine Anne, il perdit ses emplois, et mourut en 1733, retiré à Bandon, comté de Cork, son pays natal. On a de lui une *Histoire d'Irlande*, 1689, 1700, 2 vol. in-4. Les recherches auxquelles Cox s'était livré avant d'écrire cette histoire la rendent utile à consulter, surtout dans la prem. partie.

COXCIE (Michel), peintre célèbre, né à Malines en 1497, élève de Bernard de Bruxelles, avant de quitter son école, exécuta des tableaux qui furent jugés dignes d'être offerts à l'archiduc Mathias. Il alla ensuite à Rome, où il s'appliqua surtout à étudier les ouvrages de Raphaël, et il y peignit à fresque une *Ascension* dans l'église de l'*Anima*. De retour en Flandres, il exécuta pour Philippe II les cartons des tapisseries de l'Escurial, qui représentent la fable de Cadmus, et la copie d'un grand tableau de van Eyck, tiré de l'Apocalypse. Quoiqu'il fût riche, il ne cessait de travailler, et mourut d'une chute qu'il fit en 1592, à 95 ans. Entre autres tableaux devenus rares, son *Ecce homo* passe pour son chef-d'œuvre.

COXE (William), archidiacre de Wilts, né à Londres en 1747, est aut. d'un gr. nombre d'ouvr., qui tous obtinrent du succès. Le prem. qu'il fit paraître était intitulé : *Esquisse de la situat. naturelle, civile et politique de la Suisse*, in-8; il en donna dep. une 2e édit. fort augmentée, en 3 vol. in-8, sous le titre de *Voyage en Suisse et dans le pays des Grisons* : cet ouvr. eut 4 édit. Il publia dès-lors *l'Histoire des découvertes des Russes*, 1780; *Voyages en Pologne, en Russie, en Suède et en Danemarck*, 1784; les *Mémoires de sir Robert Walpole, comte d'Orford*, 1798; ceux d'Horace Walpole, 1802; *Histoire de la maison d'Autriche*, 1807; *Mémoires historiques des rois d'Espagne de la maison de Bourbon*, 1813; *Mémoires de John, duc de Marlborough*, 3 vol. in-4, qui parurent successivem. en 1807-8-9, et beaucoup d'autres ouvrages moins importants. Il mourut en 1828 à Bemerton.

COYER (Gabriel-François), littérateur, né à Baume-les-Dames en 1707, fut quelq. temps jés., puis précepteur du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, dont les bienfaits lui assurèrent une existence indépendante. Le succès des feuilles volantes qu'il réunit sous le titre de *Bagatelles morales*, lui fit la réputation d'homme superficiel; et jamais il n'en eut d'autre, quoiqu'il ait traité les questions les plus importantes d'économie polit., et qu'il ait contribué par ses écrits à populariser des idées utiles, ou à détruire les préjugés qui s'opposaient aux progrès du commerce et de l'industrie. Cette réputation d'homme frivole lui ferma les portes de l'Acad. franç. Il fut plus heureux en Angleterre : dans un voyage qu'il y fit, la société royale de Londres l'admit au nombre de ses memb. Il mourut à Paris en 1782. Ses *OEuvres* ont été réunies en 17 vol. in-12. Son ouvr. le plus import. est l'*Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*.

COYPEL (Noel), peintre, né à Paris en 1628, reçu en 1663 à l'acad., fut en 1672 nommé direct. de l'école de France à Rome, et mourut en 1707. Quatre tableaux qu'il peignit pend. son directorat, et qui firent long-temps l'ornem. de la salle des gardes à Versailles, sont actuellement au musée. Ils représentent *Solon* s'éloignant d'Athènes, *Ptolémée-Philadelphe* donnant la liberté aux Juifs, *Trajan* rendant la justice, et *Alexandre-Sévère* faisant distribuer du blé pendant une disette. Ces tableaux ont été gravés. L'éclat du coloris et la belle ordonnance des compositions de Coypel lui méritèrent le surnom de *Poussin*, qui servit à le distinguer de ses fils. Ses *Discours sur la peinture* ont été publ. par Caresme, Paris, 1741, in-4. — Coypel (Antoine), fils aîné du précéd., né à Paris, en 1661, fut élève de son père et du Bernin, et premier peintre du roi. Il orna la galerie du Palais-Royal de quinze tabl. représentant les principales scènes de l'*Énéide*; ils ont été gravés in-fol. par Duchange, Tardieu, Surugue, etc. Cette suite est assez estimée. Le duc d'Orléans, régent, auquel il avait donné des leçons de dessin, le nomma son 1er peintre, et l'honora constamm. de sa bienveillance. Il mourut en 1722. On voit de lui au musée un seul tabl., *Athalie chassée du temple*. Comme grav., il a conservé une assez grande réputation, et les amateurs recherchent avec empressement ses estampes, parmi lesquelles on cite un *Démocrite*

d'après un de ses tableaux, et son *Ecce homo.* — Coypel (Ch.-Antoine), fils du précéd., né à Paris en 1694, ne dut qu'à la faveur la place de premier peintre du roi et direct. de l'acad., resta fort au-dessous de Noël et d'Antoine, et ne fit rien que de très médiocre. Il a gravé un assez grand nombre de pièces de sa composition, dont quelques-unes eurent de la vogue dans le temps. Joignant au goût des arts celui des lettres, il a composé quelques pièces de théâtre, dont deux tragédies qui n'ont pas été impr.; c'est lui qui est l'aut. des *Discours sur la peinture*, 1732, in-4, attribués par erreur à son père. Il mourut en 1752. — Coypel (Noël-Nicolas), fils de Noël, né en 1692, élève de son père, fit, à 21 ans, deux tableaux : *la Manne* et *Moïse frappant le rocher*. L'*Enlèvement d'Europe* et la *Coupole* de la chapelle de la Vierge à St-Sauveur mirent le sceau à sa réputation. Il mourut en 1734.

COYSEVOX (Ant.), sculpt., d'origine espagn., né en 1640 à Lyon, se fit connaître dès l'âge de 17 ans par une statue de la Vierge ; puis vint à Paris, y travailla sous Lerambert, et s'éleva bientôt au rang des artistes les plus distingués, fut en 1680 admis à l'acad., dont il devint profess., puis chancelier, et mourut en 1720, laissant hérit. de son talent les Couston, ses neveux et ses plus célèbr. élèves. Son *Éloge funèbre* fut prononcé à l'acad. par Fermelhuis, Paris, 1721, in-8. On voit au musée son buste par Lemoyne. Il avait consacré quatre années à l'achèvement de la belle statue pédestre de Louis XIV, qu'on voyait autrefois dans la cour de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Les principales productions de Coysevox sont les deux *chevaux* ailés qui décorent l'entrée des Tuileries ; le *Flûteur*, une *Flore*, et une *Hamadryade* dans le même jardin. On voit encore de lui plusieurs beaux groupes à Marly, à Versailles, à Sceaux et à Chantilly. Les tombeaux du card. Mazarin, de Lebrun et de Colbert, ne font pas moins d'honneur à ses talents. Parmi les nombreux portraits qu'on doit à son burin, on distingue ceux de Lenôtre, de Colbert et de Lebrun.

COYTHIER (Jacques), médecin de Louis XI, né à Poligny, profita de son ascendant sur l'esprit du roi pour lui arracher des sommes considérables, et se maintint dans la plus haute faveur, en lui persuadant que sa vie était attachée à celle de son médecin. Fatigué de lutter contre les ennemis que lui avait faits son immense fortune, il se retira de la cour, et vint habiter une maison magnifique (rue St-André-des-Arcs), sur la porte de laquelle il fit sculpter un abricotier avec ce *rébus :* « A l'abri-Cotier. » Des enquêtes juridiques furent dirigées contre lui après la mort de Louis XI ; mais il parvint à conjurer l'orage en offrant 50,000 écus à Charles VIII, qui se disposait à son expédit. dans le royaume de Naples. On ignore l'époque précise de la mort de Coythier ; mais les divers legs qu'il assigna par son testament à plusieurs églises et chapitres, prouvent qu'il termina ses jours au sein de l'opulence.

COZE (Pierre), méd., né en 1754 à Ambleteuse, obtint à 25 ans le brevet de chirurgien-major d'un régiment de cavalerie légère, devint ensuite méd. en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse ; puis fut attaché aux hôpitaux de Strasbourg. A l'organisat. de la faculté de cette ville, il fut nommé professeur de clinique interne, et mourut doyen en 1821. Il s'est fait connaître par un gr. nombre de *Mémoires* pour la plupart consignés dans le recueil *de la soc. d'agricult. des sciences et des arts de Strasbourg*, t. I et II ; celui de la soc. roy. d'Arras (ann. 1825, p. 95-119) contient son *Éloge historique* par J. Tourdes.

COZZA (Laurent), cardinal, né en 1654 à St-Laurent, diocèse de Montefiascone, entra de bonne heure dans l'ordre des Frères mineurs observant., y occupa successiv. les postes les plus éminents, et fut enfin nommé gardien du couvent de Jérusalem. Il réussit dans la difficile mission d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés parmi les catholiques du Liban, et parvint à opérer la réunion du patriarchat d'Antioche au St-siége, dont il avait été séparé par les maronites. De retour à Rome, *il fut* récompensé de tant de fatigues par sa nomination au cardinalat ; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur. Il mourut en 1729. Le souverain pontife, Benoît XIII, voulut lui donner une marque particulière de son estime en assistant à ses obsèques. On a de ce prélat quelques écrits de controverse en latin, dont le plus important est : *Historico-polemica schismatis Græcor.*, 4 vol. — Cozza (Francesco), peintre, né à Istilo dans la Calabre, en 1605, vint habiter Rome, où il suivit les leçons du Dominiquin, dont il termina quelques ouvrages imparfaits. La plupart de ses tabl. sont à Rome. L'un des plus remarquables est *la Vierge del riscatto.* Grand connaiss., il était fréquemm. consulté sur le mérite ou l'originalité d'une peinture, et ses décis. étaient reçues comme des arrêts. Il mourut en 1682.

COZZANDO (Léonard), religieux servite, né en 1620 à Rovato, bourg du Brescan, mort dans sa patrie en 1702, a laissé, outre plusieurs opuscules academ. et histor. : *Libraria bresciana*, Brescia, 1682, avec un supplément, 1694, in-8. — *De magist. antiq. philos., lib. VI*, Cologne, 1682, in-8. — Donat Cozzando, parent du précédent, né en 1570, mort en 1627, avocat à Brescia, a publié des *Annot.* en italien sur le traité *de Clausulis testam.* de B. Bertazzolo, Venise, 1595, in-4 ; et un petit traité d'hydraulique : *Sulla misura dell' acque correnti*, Brescia, 1593.

CRAANEN (Théod.), médecin hollandais, mort en 1688, prem. médecin consultant de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, est auteur de plusieurs écrits sur son art, publ. séparément, puis recueillis à Anvers en 1689, 2 vol. in-4. Ils sont moins remarquables par l'étendue des connaissances de l'auteur que par la singularité de ses opinions, dont le système de Descartes forme la base immuable.

CRAB (Roger), illuminé anglais, fit quelq. bruit

au 16e S., dans le comté de Buckingham, sa patrie, où il fut regardé comme un prophète.

CRABBE (George), poète angl., né dans le comté de Suffolck en 1754, abandonna de bonne heure l'étude de la médec., à laquelle on le destinait, pour cultiver la poésie. Ses prem. essais parurent dans les rec. périodiques, et lui méritèrent quelq. encouragem. de la part de Burke et de Johnson. Entré dans les ordres à 25 ans, le crédit de ses amis lui valut le doyenné de Troubridge, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses devoirs de pasteur ne lui firent pas oublier la poésie : il publia en 1807 un *Recueil* qui eut plus. éditions; en 1808, son poème intitulé *le Village;* en 1812, des *Contes en vers*, et en 1819 ses *Contes du château*. Son seul ouvr. en prose est une *Histoire naturelle de la vallée de Belvoir*, insérée dans *l'Histoire du Leicestershire* de Nichols. Il mourut en 1831. Crabbe était un des poètes les plus distingués de l'Angleterre, un savant modeste, et un prédicateur qui ne manquait ni de force ni d'élévation.

CRABETH (François), peintre flamand, mort à Malines en 1548, imita la manière de Quintin Messis et de Lucas de Leyde. Le couvent des récollets de Malines possédait autrefois quelques sujets de la Passion, assez bien exécutés, en détrempe, par cet artiste.—Crabeth (Thierry et Vautier), habiles peintres sur verre dans le 16e S., avaient reçu les prem. leçons de Jean Sward, qu'ils surpassèrent bientôt; c'est à ces deux frères qu'on doit les magnifiques peintures de l'église de Gouda, dont il a été publié une explicat. en français, 1813, in-12. La rivalité qui finit par les désunir ne nuisit pas moins à leur fortune qu'aux progrès de leur art; réduits à un état voisin de l'indigence, ils moururent, le premier à Gorcum en 1509, l'autre en 1512 à Gouda.—Adrien Crabeth, peintre flamand, frère des précéd. et comme eux élève de J. Sward, se disposait à faire le voyage d'Italie, lorsqu'il mourut à Autun.

CRACUS, duc de Pologne vers la fin du 6e S., est désigné dans les vieilles chroniq. de sa nation comme fondat. de la ville de Cracovie. On montre encore proche de cette ville le tombeau de Cracus : c'est une petite colline qui aurait été formée de poignées de terre jetées, suiv. l'usage du temps, sur le corps de ce chef par chacun de ses soldats.

CRADOCK (Samuel), théolog. anglais non conformiste, né en 1620 au comté de Sommerset, mort en 1706, a laissé plus. ouvr. dont les principaux sont : *Histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament;* la *Concord. des quatre évangélistes*, etc. —Cradock (Luc), peintre anglais, mort en 1717, a exécuté quelq. tableaux, dont les plus recherchés sont ceux où il a peint des oiseaux.—Thomas Cradock, recteur de St-Thomas, dans l'état de Maryland, a publié en 1756 une version en vers héroïques des *Psaumes de David*.

CRAESBEKE (Joseph van), peintre flamand, né en 1608 à Bruxelles, mort en 1668, exerçait la profession de boulanger à Anvers lorsqu'il se lia avec Brauwer, qui lui donna les premières leçons. Ses progrès furent très rapides, et il parvint presque à égaler son maître, qui était aussi son compagnon de débauche. Cet artiste ne s'est exercé que sur des sujets analogues à ses mœurs peu relevées la plupart de ses tableaux représentent des *Tabagies*, des *Corps-de-garde* et des *Querelles de gens ivres*. Le musée possède de cet artiste un *tableau*, où il s'est représenté dans son atelier, faisant le portrait de Brauwer. — Laurent Craesbeke, imprim. portugais au 17e S., a publié quelq. ouvrages de littérature et soutint la réputation de son père, le plus habile imprimeur de Lisbonne.

CRAFFT. — V. Craton.

CRAIG (Nicolas), *Cragius*, sav. danois, né vers 1549 à Rypen dans le Jutland, fit ses prem. études sous Mélanchthon. Il vint suivre en France les leçons des plus habiles jurisconsultes, se lia d'amitié avec Scaliger, et prit ses degrés en droit à la faculté de Bourges. Craig fut employé dans plus. négociat. importantes en Pologne, en Angleterre et en Écosse, sous le règne de Christian IV, ce qui ne put le détourner de ses occupations littéraires. Il mourut principal du collége de Sora en 1602, laissant quelques ouvrages d'érudit. dont les plus importants sont : *De republicâ Lacedemoniorum lib. IV*, etc., plus. fois réimpr. : la meill. édit. est celle de Leyde, 1670, in-8. — *Annalium lib. VI, quibus res danicæ... enarrantur*, Copenhague, 1737, in-fol.; c'est aux soins de Gramm qu'est due cette édition des *Annales de Pologne*, que Craig n'avait pas eu le temps d'achever, et qui furent continuées par Étienne, fils de Jean Stéphanius, les matériaux préparés par l'auteur ayant péri dans un incendie.

CRAIG (Thomas), jurisconsulte, né en 1548 à Édimbourg, mort dans cette ville en 1608, avait étudié avec succès la jurisprud. aux facultés de France, et jouit d'une grande réputat. de savoir et de probité dans sa patrie. Le plus estimé et le meill. de ses ouvrages a pour titre : *Jus feodale*, etc., Londres, 1655; réimpr. à Leipsig, 1716, in-4, avec une préface et un glossaire de Luder Mencken.

CRAIG (Jean), mathémat. écossais du 17e S., prétendit prouver par des calculs que la force des témoignages sur lesquels est appuyée la vérité de la religion chrétienne ne pouvait subsister encore que 1454 ans, à partir de 1699, et il concluait de là qu'il doit y avoir un second avénement de J.-C., ou une seconde révélat. pour la rétablir dans toute sa force. Diton et Houtteville, théolog. distingués, réfutèrent le système de Craig, consigné dans un ouvr. intit. : *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Londres, 1699, in-4 de 36 pages. J. Daniel Titius en donna une nouvelle édition in-4 en 1755, à Leipsig, augm. d'une *Réfutat.* de l'ouvr. et d'une *Notice* sur l'auteur. Craig a encore laissé : *Methodus figurarum lineis rectis et curvis comprehensarum quadraturas determinandi*, Londres, 1686, in-4.—*Tractatus mathematicus de figurarum curvilinearum quadraturis et locis geometricis*, Londres, 1693, in-4.—*De calculo fluentium lib. II, quibus subjunguntur lib. II de opticâ analyticâ*,

Londres, 1718, in-4.—Craig (Jacq.), théol. écoss., né en 1682 à Gifford, dans le Lothian oriental, mort en 1744, ministre à Édimbourg, a laissé trois vol. de ses *sermons* et des *poésies sacrées*. — Craig (Guillaume), théologien, né à Glascow en 1707, mort en 1784, a laissé un vol. de *sermons* estimés; un *Essai sur la vie de J.-C.*, Glascow, 1767, trad. en français, et vingt *discours sur divers sujets*, Londres, 1775.

CRAMAIL (Adrien de MONTLUC-MONTESQUIOU, comte de), prince de Chabanais, né en 1568, petit-fils du fameux maréchal de Montluc, était en crédit à la cour de Henri IV, et fut, ainsi que Bassompierre, sous Louis XIII, l'un des *matadors* de la coterie de galants de cour appelés *les Intrépides*. Mis à la Bastille comme impliqué dans une conspiration contre le cardinal de Richelieu, il n'en sortit qu'après une détention rigoureuse de douze années (1630-1642), et mourut quatre ans après. Ce seigneur, dont l'abbé de Marolles et Laporte parlent avec éloge dans leurs *Mém.*, s'occupait de littérat. Il a publié sous le nom de *Devaux dos Caros : les Jeux de l'inconnu*, Rouen, 1630-1637, in-8. — *La Comédie des proverbes*, Troyes, 1639, in-8. — *Les nouveaux et illustres Proverbes histor.*, un vol. : la 3e édition de cet ouvrage parut en 1665, augmentée d'un vol.; la comédie des *Proverbes* se trouve à la fin du second. Ménage a su tirer bon parti de cet ouvrage pour son *Dictionnaire étymologique*.

CRAMER (Jean-Jacques), professeur de langue hébraïque et de théologie, né en 1673 près de Zurich, mort dans cette ville en 1702, a laissé, outre plusieurs dissert. dont on recherche celle qui a pour titre : *de Arâ exteriore templi secundi* (1697, in-4), les deux ouvr. suiv. : *Theol. Israelis*, Francfort, 1705, 2 vol. in-4; et *Comment. posthumus in Cod. Puccah*, Utrecht, 1720, in-4. — Jean-Rodolphe Cramer, son frère et son successeur au gymnase de Zurich, mort dans cette ville en 1737, âgé de 59 ans, a publié div. traités de théologie, une traduction latine du *Biscurim*, de Moïse Maimonide, Leyde, 1702, in-4; et une *dissert.* curieuse sur le myrte. — Jean-Jacques, son fils, aussi professeur de théologie à Zurich, sa patrie, mort en 1769, n'a publié que des *dissertations*.

CRAMER (Jean-Frédéric), jurisconsulte allem., après avoir été précept. du prince royal de Prusse, fils de Frédéric Ier, et avoir rempli diverses fonct. importantes, mourut dans la misère à La Haye en 1715. On a de lui entre autres ouvrages : *Vindiciæ nominis germanici*, etc., Berlin, 1694, in-fol.; une traduction latine de l'*Introduction à l'histoire de Puffendorf*, Utrecht, 1702, et Francfort, 1704, in-8. Il a laissé en MS. une *Histoire de Frédéric Ier, roi de Prusse*, par les médailles.

CRAMER (Gabriel), géomètre distingué, né à Genève en 1704, concourut, à l'âge de 20 ans, pour la chaire de philosophie, et s'il ne l'emporta pas, obtint du moins l'estime de ses juges. Il fit ensuite différents voyages pour voir les savants, et se lia d'une amitié durable avec Jean et Nicolas Bernouilli. En 1731, il obtint le premier accessit au prix proposé par l'académie des sciences, sur la cause de l'inclinaison des orbites des planètes. Nommé sans concours, en 1750, à la chaire de philosophie, il mourut en 1752, à Bagnoles, où il s'était rendu pour rétablir sa santé. Son principal ouvrage est *l'Introduction à l'analyse des lignes courbes algébriq.*, Genève, 1750, in-4, l'un des premiers sur cette matière. On lui doit en outre de belles édit. des *OEuvres* de Jean et de Jacques Bernouilli, et du *Commerc. epistolicum Leibnitzii*.

CRAMER (Jean-André), célèbre minéralogiste, né en 1710 à Quedlinbourg, mort en 1777 à Berggiessübel, près de Dresde, pend. un voyage dont il avait été chargé par le gouvernem. pour la recherche et l'exploitation des mines, est le prem. qui ait réduit en principes l'art d'essayer les métaux. C'est aux précieux travaux de ce savant que l'Allemagne dut sa supériorité dans la métallurgie. Il a publié : *Elem. artis docimasticæ duobus tomis comprehensa*, etc. Leyde, 1744, in-8, fig., 2e édit., traduit en plusieurs langues et notamm. en franç. par J.-F. de Villiers, Paris, 1755, 4 vol. in-12.— *Introduct. à la manière d'exploiter les forêts, etc.* (en allem.), Brunswich, 1766, in-fol., fig.—*Principes de métallurgie*, etc., (idem), ouvrage qui malheureusement n'a point été terminé : les deux premiers vol. et une partie du troisième ont été imprimés à Blakenbourg, 1774-77, in-fol., fig.

CRAMER (Jean-André), littérat. et poète allemand, né en 1723 à Josephstadt en Saxe, mort en 1788, chancelier à l'université de Kiel, a écrit dans sa langue un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus import. sont : *Hist. univers. de Bossuet*, avec une continuation et des notes, Hambourg et Leipsig, 1748-1786, 7 vol. in-8. — *Homélies de St Jean Chrysostôme*, avec des notes, Leipsig, 1748-1751, 10 vol. in-8. —*Psaumes de David*, avec des notes, 1762-1764, 4 vol. in-8; 3 vol. de *Poésies*, 1782-83, in-8; divers recueils de *Sermons*, impr. de 1755 à 1771, formant 22 vol. in-8. Cramer a de plus travaillé à quelques ouvrages périodiques; et son *Spectateur du Nord* (1759-70, 3 vol. in-8) eut beauc. de succès, malgré les critiques de Lessing.

CRAMER (Charles-Fréd.), écrivain allem., né en 1748 à Kiel, professa successivement la langue grecque et la philosophie à l'univ. de cette ville, la littérature ancienne à Copenhague, et mourut en 1808 à Paris, où il avait exercé l'état d'imprimeur. Outre plusieurs ouvrages écrits en allem., et dont la liste se trouve dans l'*Allemagne littér.* de Meusel, il a donné un grand nombre de traduct. parmi lesquelles on distingue : *Claire Duplessis et Clairant*, d'Auguste Lafontaine, 1796-97, 2 vol. in-8.—*Voyage en Espagne*, de Chr. Fischer, 1801, in-8.—*Description de Valence*, par le même, Paris, 1804, in-8. Son *Nouveau dictionn. portatif, franç.-allem. et allem.-franç.*, Paris, 1808, 2 vol. in-16, est l'un des plus complets et des meill. que l'on connaisse.

CRAMER (Guillaume), habile violoniste et compositeur allemand, né à Manheim en 1730, mort en

1815 à Londres, *solo* de la chapelle roy. et direct. de l'orchestre de l'Opéra, a donné, pour le violon et le piano, un nombre considérable de *Sonates*, de *Duo*, de *Trio* et de *Concerto* très estimés.

CRAMOISY (Sébastien), imprimeur de Paris, né dans cette ville en 1585, mort en 1669, fut le premier directeur de l'imprimerie établie au Louvre en 1640, par les soins du card. de Richelieu. Les éditions d'auteurs anciens publiées par lui ne sont ni aussi belles ni aussi exactes que celles des Estienne, des Manuce, des Plantin et des Froben; mais elles tiennent après celles-ci un rang distingué. On cite parmi ces éditions celle des *Historiæ Francorum scriptores* de Duchesne. — Claude et Gabriel, ses frères, se sont également distingués comme imprim. — Cramoisy (André), de la même famille, fut égalem. imprim. à Paris, et a donné une trad. de l'*Harmonie, ou Concorde évangélique, contenant la vie de J.-C. selon les quatre évangélistes*, etc., 1716, in-8.

CRANACH (Lucas Muller, dit Lucas), peintre, naquit en 1470 dans la petite ville de Cranach, près de Bamberg. Attaché à la cour de Saxe, Lucas y travailla pendant plus de 60 ans dans le genre historique, dans le portrait, et grava plus. de ses compositions, qui sont plus remarquables par la pensée que par l'exécut. Plusieurs de ses figures sont des portraits de personnages contemporains, notamment de Mélanchthon et de l'électeur Jean-Frédéric. Le musée possède trois tableaux de cet artiste: le *Sacrifice d'Abraham*, dans lequel il a réuni, suivant l'usage de quelq. peintres anciens, trois différents épisodes de cette action, et deux beaux portraits du prince Jean-Frédéric, son protect. Cranach a fait un gr. nombre d'estampes sur bois, qui sont encore fort recherchées des amat. Huber dit, *Manuel des curieux*, I, 134, que dans ce genre il n'est infér. à aucun artiste de son temps. Parmi ses estampes on distingue une *Passion*, 13 pièces petit in-fol.; le *Martyre des douze apôtres*, 12 pièces d'une riche composit., in-4; ses *Tournois*, 5 pl. gr. in-fol., et le *Parc aux cerfs*, en 2 feuilles. Sur la fin de sa vie Cranach se retira près de son ami Luther, à Wittemberg, dont il fut fait bourgmestre, et mourut à Weimar, en 1563, laissant un fils qui cultiva les lettres et la peinture, et lui succéda dans la charge de bourgmestre de Wittemberg. — Cranach (Ulric de), ingénieur et colonel d'artillerie en Allemagne, a publié en allem., sous le titre de *Deliciæ Chranachianæ*, Hambourg, 1672, in-fol., un rec. d'inventions et de machines de guerre.

CRANMER (Thomas), prem. archevêq. protest. de Cantorbéry, né en 1489 dans le comté de Nottingham, professa la théologie dans l'université de Cambridge, et fut désigné au roi Henri VIII comme un des hommes les plus propres à le servir dans l'affaire de son divorce. Il déploya, dans les négociations dont il fut chargé à ce sujet, une adresse et une habileté qui trompèrent la cour de Rome sur ses véritables opinions, et lui valurent la confiance du pape Clément VII. En quittant Rome il se rendit en Allemagne pour conférer avec les chefs de la nouvelle réforme, et pend. son séjour à Nuremberg, épousa, quoique prêtre, la nièce d'Osiander. De retour en Angleterre, il lui fallut tromper Henri VIII, dont il connaissait l'attachement à la foi catholique, et ce prince l'ayant désigné pour l'archevêché de Cantorbéry, il se vit forcé de l'accepter. Son premier acte fut de prononcer la sentence du divorce de Catherine d'Aragon, et de confirmer le mariage d'Anne de Boulen. En flattant les passions de son maître, il pensait l'amener plus facilement à ses vues: il prêcha le premier la suprématie du roi; mais Henri s'était, dès le principe, montré l'un des plus violents adversaires de la doctrine de Luther. En se déclarant chef de l'Église anglicane, il voulut conserver les princip. dogmes de l'Église romaine, et prit des décis. de foi que Cranmer fut obligé de souscrire, quoique opposées à ses opinions. Henri ne souffrait pas la moindre résistance à ses volontés; il faisait égalem. brûler catholiques et protest. qui n'étaient pas soumis; et il fallut à Cranmer toute sa souplesse et toute son hypocrisie pour échapper à tous les dangers qui l'entouraient. Sous Édouard VI, Cranmer, plus à l'aise, employa tout son crédit à rétablir la réforme. Il fit déposer et incarcérer les prélats qui ne se soumettaient pas assez promptement à ses volontés, et appela d'Allemagne des docteurs luthériens pour remplacer dans les universités et dans les divers postes ecclésiastiq. les pasteurs récalcitrants. Mais à l'avénem. de Marie, Cranmer vit déchoir son crédit. Cité au conseil comme coupable de haute trahison, il implora l'indulgence de la reine, et fut renvoyé au tribunal ecclésiastique. Ayant refusé de souscrire la formule de foi qui consacrait la *présence réelle*, la *transsubstantiat.* et le *sacrifice de la messe*, il fut condamné au feu comme hérétique et violateur de la loi sur le célibat ecclésiastique. Il en appela au tribunal de Dieu; on le cita à celui du pape, qui le condamna et nomma une commission pour le dégrader, malgré son appel au concile général. Dans l'intervalle de l'arrêt à l'exécution, il fit une rétractation par laquelle il espérait se soustraire au supplice; mais, trompé dans son attente, il désavoua publiquem. ce qu'il avait pu écrire ou signer depuis sa dégradation, comme lui ayant été dicté par la crainte de perdre la vie, et fit sa profession de foi sur les dogmes de la nouv. réforme. Lorsqu'il fut près du bûcher dressé sous les murs de la ville, il avança la main droite pour être brûlée la prem., en punition de ce qu'il avait signé la rétractation, et subit son supplice le 21 mars 1556, avec la plus grande fermeté. On a de ce prélat plus. ouvr. en latin et en anglais, dont les plus remarq. sont: *Tradit. nécessaire au chrétien; Examen de plus. points de religion; Défense de la vraie et catholiq. doctrine du sacrem. du corps et du sang de J.-C.* Il a laissé MSs. 2 vol. in-fol., contenant un recueil de passages de l'Écriture, des Pères, des conciles et des scolastiques, pour justifier la réforme anglicane, et prouver la nouveauté de la doctrine

Digitized by Google

romaine. Ce recueil, mis en ordre, conservé dans la biblioth. de l'évêq. de Londres, est fort estimé des anglicans.

CRANTOR, philosophe académicien et poète grec, né à Soles dans la Cilicie, vers l'an 306 av. J.-C., disciple de Xénophon, eut lui-même plusieurs disciples, entre autres Arcésilas, auquel il légua ses biens. Il avait composé quelq. ouvrages qui se sont perdus, et parmi lesquels on distinguait le *Traité de l'affliction* dont Cicéron a fait usage dans l'ouvr. qu'il écrivit pour sa propre consolat., après la mort de Tullie, sa fille.

CRANZ (David), prédicateur d'une communauté de Moraves ou Hernhutes, né en 1723 dans la Poméranie, alla, en qualité de missionnaire dans le Groënland, où il fit plusieurs conversions et se fit estimer des préposés danois. Il mourut en 1777, pasteur de l'église de Guadenfroy, en Silésie. On a de lui : *Hist. du Groënland*, contenant la descript. de ce pays et de ses habitants (en allem.), Barby, 1765, 2 vol. in-8 avec pl., trad. en hollandais, en anglais et en suédois. — *Histoire ancienne et moderne des Frères de l'union*, autrement dits *Moraves* ou *Hernhutes* (idem), ibidem, 1771, in-8, continuée par J.-K. Hegner, 1791, in-8.

CRANZ. — Krantz.

CRAON, nom d'une ancienne famille de Bretagne, dont l'illustrat. remonte aux croisades, et qui est aujourd'hui éteinte. — Maurice V de Craon accompagna St Louis dans sa prem. croisade en Palestine. — Pierre de Craon, son arrière-petit-fils, se fit remarquer dans la guerre de la succession de Bretagne entre Charles de Blois et le comte de Montfort. Fait prisonnier à la bataille de Poitiers, il se trouva plus tard au nombre des otages qu'Édouard exigea pour la rançon du roi Jean. Quatre ans après, il fut l'un des négociateurs du traité de Guerrande, par lequel le comte de Montfort fut reconnu duc de Bretagne, et il mourut en 1376. — Craon (Pierre de), de la même famille, s'attacha au duc d'Anjou qui entreprit en 1384 la conquête du roy. de Naples. Ayant trahi la confiance de son maître dans cette expédition, il fut mal accueilli à son retour en France; mais son crédit et ses richesses le sauvèrent du ressentiment du duc de Berri. Fort de l'appui du duc d'Orléans, frère de Charles VI, il reparut à la cour, y suscita de nombreuses intrigues, s'en fit chasser, et se retira en Bretagne. Il en sortit quelq. temps après pour venir assassiner à Paris le connétable de Clisson, autant pour satisfaire sa haine personnelle que celle du duc de Bretagne. A la suite de cet assassinat, les biens du coupable furent confisqués, ses châteaux démolis; mais Richard II demanda sa grâce, l'obtint, et Craon revint à la cour. Les historiens ne nous ont point fait connaître l'époque de sa mort. — Antoine de Craon, son fils, entra dans la faction du duc de Bourgogne, et fut soupçonné d'avoir pris part à l'assassinat du duc d'Orléans en 1407. Il fut tué à la bataille d'Azincourt en 1415. — Craon (Antoine de), de la même famille, fut chargé par Louis XI de porter la guerre en Lorraine, et fit échouer les desseins de Charles-le-Téméraire. Après la mort de ce prince, le roi s'étant empar des deux Bourgognes, Craon en fut fait gouvern avec des pouvoirs très étendus. Il eut à combattr Jean de Châlon, prince d'Orange, que Marie, fill de Charles-le-Téméraire, avait nommé son lieut. général; les revers qu'il éprouva dans cette guerre joints aux plaintes des Bourguignons, le firent ren voyer par le roi dans ses terres, où il mour. oublié

CRAPELET (Charles), célèbre imprimeur, n près de Chaumont en 1762, mort à Paris en 1809 s'est fait un nom par les ouvr. sortis de ses presses et qui sont remarquables par la correct. des textes la netteté et l'élégance de l'impression. La plupart des vignettes qu'il employa furent faites sur ses dessins; et sa rivalité avec les Didot n'a pas peu contribué aux rapides progrès de l'art typogr. en France. Dans le grand nombre d'édit. qu'il a pub., nous citerons les *Fables de La Fontaine*, 1796, 4 vol. in-8. — *Les Aventures de Télémaque*, 2 vol. in-8. — *Les Saisons de Thompson*, 1796, in-8. — *Histoire natur. des grimpereaux et oiseaux du paradis*, 1802, in-fol. ou 2 vol. in-4. — *Histoire du canal du Midi*, 1804, 2 vol. in-4. — *Histoire naturelle des oiseaux de l'Amérique septentrion.*, 1807, 2 vol. in-fol.

CRAPONNE (Adam de), né en 1519 à Salon, d'une famille noble, origin. de Pise, et qui s'était établie en Provence, entreprit en 1557 le canal qui porte son nom, et qui amène les eaux de la Durance jusqu'à l'étang de Berre, près d'Arles. Il avait aussi conçu le projet, depuis réalisé par Riquet et Andréossi, d'unir l'Océan à la Méditerranée. Cet habile ingénieur fut ensuite employé à dessécher des marais à Fréjus et dans le comté de Nice. Envoyé à Nantes par Henri II, pour y démolir les travaux d'une citadelle, commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les prem. entrepreneurs en 1559.

CRASSO (Nicolas), noble Vénitien, historien et jurisconsulte, né dans le 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : *Elogia patriciorum venetorum, belli pacisque artibus illustrium*, Venise, 1612, in-4. — *Andreæ Mauroceni senatoris vita*, ibid., 1622, in-4. — *De jurisdictione reipublicæ venetæ in mare Adriaticum*, 1619, in-4. — *Antiparænesis ad cardinalem Baronium pro republicâ venetâ*, Padoue, 1606, réimpr. à Francfort, 1613, 1621, in-8. — *De formâ reipubl. venetæ*, t. V du *Thesaurus antiquitat.* de Burmann. — *De Pisauræ origine et præstantiâ*, Venise, 1652, in-4. — *Annotationes in Donati Jannotii dialog. de republ. Venetorum*, etc., *lib. V*, ibid., 1615, in-4; Leyde (Elzevir), 1642, in-24.

CRASSO (Paul), médecin, né à Padoue, mort en 1574, a traduit du grec en latin plus. ouvrages d'Hippocrate, d'Arétée, etc., et a composé : *Morbis repentinæ examen*, etc., Modène, 1612, in-8. On a du même auteur quelq. écrits sur les eaux minérales du Padouan; et il a travaillé avec Oddo et Turrisani aux *Méditations sur la thériaque et le mithridate*, Venise, 1576. — Un autre Crasso (Jé-

rôme), chirurgien, établi à Udine, disciple de Fallope, a laissé les ouvrages suiv. : *De calvariæ curatione tractatus II*, Venise, 1560, in-8. — *De tumoribus præter naturam tractatus*, ibidem, 1562, in-4. — *De solutione continui tractatus*, ibid., 1563, in-4. — *De ulceribus tract.*, ib., 1566, in-4. — *De ceraste, sive basilisco, morbo novo, medicis incognito*, Udine, 1593, in-8. — *De cauteriis, sive de cauterisandi ratione*, ibidem, 1594, in-8.

CRASSO (Laurent), biographe, né dans le roy. de Naples, d'une famille patricienne, reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit, mais consacra sa vie à la culture des lettres, et mourut vers 1683. On a de lui : *Epistole eroiche*, Venise, 1655, in-12, imitation des *Héroïdes* d'Ovide. — *Elogj d'uomini letterati*, ibid., 1656, 2 vol. in-4, ouvr. utile à consulter.—*Istoria di poeti greci*, etc., Naples, 1678, in-fol., curieux et recherché. — *Elogj di capitani illustri*, Venise, 1683, in-4, première partie : la deuxième n'a point été publiée.

CRASSOUS (Jean-François-Aaron), sénateur, né vers 1750 à Montpellier, où il exerçait la profess. d'avocat, fut député du département de l'Hérault, en l'an IV, au conseil des cinq-cents, où il s'occupa principalem. de questions financières et se fit remarquer par la justesse de ses vues. Après le 18 brumaire, membre de la commiss. chargée de préparer le Code civil, il fit partie du tribunat à sa création, en fut élu présid., puis nommé sénat., et mourut en 1802, à Montpellier, d'une maladie de poitrine.

CRASSUS, nom ou surnom de la famille patric. *Licinia*, qui a produit plusieurs personnages distingués. — Crassus (Lucius-Licinius), orateur et personnage consulaire, débuta au *Forum* avec le plus gr. éclat, l'an 633 de Rome, dans une cause contre C. Carbon, ex-consul. Après s'être distingué dans plusieurs autres affaires, il fut nommé consul en 657, censeur en 659, et mourut en 661.—Crassus (Marcus-Licinius), le plus opulent des Romains de son temps, fut nommé préteur en 680. Chargé de terminer la guerre que Rome soutenait alors contre Spartacus, il le vainquit en plusieurs rencontres, et le força d'accepter une bataille décisive où ce chef de la révolte des esclaves fut tué avec 40,000 des siens. Crassus obtint le consulat en 683, puis fut élu censeur, et forma ensuite avec César et Pompée la ligue connue sous le nom de triumvirat. Un des résultats de cette ligue pour Pompée et Crassus fut un second consulat obtenu par la violence. Crassus ayant eu en partage le gouvernem. de Syrie, pilla le temple de Jérusalem, et son avidité lui inspira le dessein d'attaquer les Parthes. Rien ne put l'arrêter dans ce projet ni le rappeler à des mesures de prudence. Après avoir passé l'Euphrate, il fut défait par Suréna, qui commandait l'armée parthe; 20,000 Romains restèrent sur le champ de bataille; 10,000 furent faits prisonniers : poursuivi dans sa retraite, le consul fut forcé par ses propres soldats de se rendre auprès de Suréna, qui lui avait fait proposer une entrevue. A peine était-il arrivé au lieu désigné, que des gens apostés voulurent s'emparer de lui; il se mit en défense ainsi que le petit nombre de Romains qui l'accompagnaient, et fut tué. Les Parthes lui coupèrent la tête et la portèrent à leur roi Orodes, qui lui fit couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : « Rassasie-toi donc enfin de ce métal dont tu as été si affamé. » Telle fut la fin de Crassus, l'an 699.

CRASTONI ou CRESTONI (Jean), religieux de l'ordre des carmes, né à Plaisance (d'où il est désigné quelquefois sous le nom de *Joannes Placentinus*), est auteur du premier dictionnaire grec-latin qui ait paru, et dont les édit. sont très rares. La première doit avoir été imprimée à Milan vers 1478 : la seconde est de Vicence, 1483, et la troisième de Modène, 1499. Elles sont in-fol. Accursius a fait de ce lexique un abrégé, dont la prem. édit. paraît avoir été imprimée à Milan vers 1480, in-4. On connaît encore de Crastoni des traduct. lat. du Psautier et de la Gramm. grecque de Constantin Lascaris : la première, Milan, 1481, in-fol.; la 2ᵉ, ibid., 1480; Vicence, 1489, in-4.

CRATER ou CRATÉRUS, méd. à Rome du temps d'Auguste, est cité par Horace et par Cicéron. Galien fait mention de quelq. remèdes que ce médec. employait avec succès, et spécialement d'un antidote contre la morsure ou la piqûre des animaux venimeux.

CRATÉRUS ou CRATINUS, peintre grec, sur le compte duquel les opinions des sav. sont partagées, décora de ses ouvr. le *Pompéion* d'Athènes, édifice où l'on conservait les ornem. et les vases destinés aux fêtes religieuses. — Pline cite un sculpteur du même nom comme ayant embelli de ses statues plus. palais impériaux à Rome ou dans les environs. — Cratérus, l'un des capitaines d'Alexandre, partagea avec Éphestion la confiance de ce conquérant, et fut tué dans un combat contre Eumènes.

CRATÈS, célèbre philos. cynique, né à Thèbes dans le 3ᵉ S. avant J.-C., de parents riches, renonça aux douceurs de l'opulence pour venir suivre à Athènes les leçons de Diogène, et s'acquit bientôt une gr. considération. Bien que bossu et difforme, il inspira une vive passion à Hipparchie, sœur du philosophe Métoclès, et il l'épousa, non sans lui avoir fait les représentations les plus fortes pour la détourner de cette union, sur laquelle on a donné des détails indécents qui n'étaient point dans le caractère de Cratès. Ce philosophe mourut dans un âge très avancé. Il avait écrit plusieurs ouvr. en vers et en prose, dont il ne reste que quelq. fragments. On trouve plusieurs lettres sous son nom dans le recueil intit. : *Epistolæ græcanicæ mutuæ*, publ. par F. Accolti; mais elles sont supposées comme celles de Phalaris, également publiées par cet écrivain. — Cratès, philosophe athénien, disciple de Polémon, fut employé par ses compatr. dans plusieurs missions à l'extérieur, et eut lui-même pour disciples Arcesilaüs, Bion et Théodore. — Un autre Cratès, gramm. cilicien du 2ᵉ S. avant l'ère chrétienne, fils de Timocrate, s'attacha principalem. à corriger les poèmes d'Homère. Envoyé

en ambassade à Rome l'an 156 av. J.-C., il se trouva contraint d'y fixer son séjour, et ouvrit un cours de littérature qui fut très suivi par les jeunes Romains.

CRATÉSIPOLIS, femme d'Alexandre, fils de Polyperchon, se signala par sa prudence et son courage. Après l'assassinat de son mari, elle défit les Sycioniens, qui avaient pris les armes pour recouvrer leur liberté, en fit pendre 30 des plus mutins, et conserva Corinthe et Sicyone, malgré les efforts de Cassandre et d'Antigone, qui se disputaient la possess. de ces deux villes. Elle s'y maintint 5 ou 6 ans; mais, lassée enfin d'une autorité qu'il lui fallait partager avec les officiers de son armée, elle remit les deux places à Ptolémée, roi d'Égypte, l'an 308 avant J.-C., et se retira à Patras, où elle termina ses jours.

CRATÉVAS, botan. grec, contemporain de Mithridate, auquel il dédia deux plantes dont il avait découvert les propriétés, est auteur d'un livre intitulé : *Rhizotomicon*, cité par la plupart des médecins et naturalistes de l'antiquité, et dont deux MSs. furent apportés à Vienne et à Venise après la prise de Constantinople par les Turks, en 1453. Anguillara en a fait connaître quelques fragments dans son *Traité des simples*. Cratévas a composé sur la matière médic. un *Traité* dont la copie de la bibliothèque impériale de Vienne a, suiv. Lambécius, fait partie des livres d'Ant. Cantacuzène. Linné a donné le nom de *crateva* à un genre de plantes de l'Amérique auquel Plumier avait conservé le nom brésilien de *tapia*.

CRATINUS, poète comique, né à Athènes dans le 5ᵉ S. avant l'ère chrétienne, fut contemporain de Périclès. On lui attribue l'invention du drame satirique. Il avait composé, selon Suidas, 21 pièces de théâtre dont il ne reste que quelq. fragm.; Quintilien en fait un grand éloge. Cratinus aimait les plaisirs, surtout celui de la table : c'est de lui qu'Horace a emprunté la maxime « qu'un buveur d'eau ne peut faire que de mauvais vers. »

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien, ouvrit d'abord une école à Mytilène, sa patrie, et vint ensuite à Athènes, où il eut pour disciples le fils de Cicéron et plus. autres jeunes gens de Rome. César lui accorda le titre de citoyen romain.

CRATISTUS, géomètre grec, disciple de Platon, cité par Proclus dans son *Comment.* sur Euclide, résolvait les problèmes les plus difficiles, quoiqu'il n'eût presque pas fait d'études.

CRATON ou CRATO DE CRAFTHEIM, médecin allemand, né à Breslau en 1519, étudia d'abord la théologie sous Luther, puis apprit la médecine, qu'il exerça à Augsbourg. Devenu proto-médecin de l'empereur Ferdinand Iᵉʳ, il fut continué dans cet emploi par Maximilien II, et mourut en 1585. On a de lui les ouvr. suivants : *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560, Hanau, 1595, in-8. — *Periocha methodica in Galeni libros de elementis, naturâ humanâ*, etc., Bâle, 1563, in-8. — Μικροτεχνη, *seu parva ars medicinalis*, Francfort, 1592, in-8. — *Consiliorum et epistol. medicin. lib. VII*, Francfort, 1671, in-fol., bonne édit., et quelques autres *Opusc.* de médec. et de littérature, dont la liste se trouve dans le 43ᵉ vol. des *Mém.* de Niceron.

CRAUFURD (QUINTIN), savant écossais, né en 1743, passa jeune dans les Indes, où il se fit en peu de temps une fortune considérable. De retour en Europe, il ne songea plus qu'à jouir des richesses qu'il avait amassées, visita l'Italie et l'Allemagne, et finit par se fixer à Paris, où il forma des collect. précieuses de livres et de tableaux, et vécut dans la société des littérateurs et des artistes les plus distingués. Obligé de quitter la France à la révol., il y revint dès qu'il le put, et s'occupa de reformer les collect. qui avaient été dispersées et vendues pend. son absence. Il mourut à Paris en 1819. On a de lui : *Essai sur la littér. franç.*, etc., Paris, 1803, 2 vol. in-4 ; la 2ᵉ édition de ce livre (3 vol. in-8) a été consacrée à une œuvre de bienfaisance. — *Essai historique sur le doct. Swift*, etc., Paris, 1808, in-4. — *Mélanges d'histoire et de littérature*, etc., ibid., 1809, in-4. Il a aussi publié quelq. ouvrages en angl.; les principaux sont : *Esquisses relatives à l'hist... des Indous*, 1792, 2 vol. in-8, 2ᵉ édition. — *Sur Périclès et sur l'influence des beaux-arts*, etc., Londres, 1815, in-12. C'est à Q. Craufurd que le général Grimoard dut la communication des lettres de Bolingbroke à Mᵐᵉ de Ferriol, qu'il a publ. sous le titre de : *Lettres historiques, politiques*, etc., *de lord vicomte de Bolingbroke*, Paris, 1808, 3 vol. in-8.

CRAUSE. — V. KRAUSE.

CRAVETTA (AYMON), jurisconsulte du 16ᵉ S., né à Savigliano en Piémont, professa le droit à Avignon, puis à Ferrare, où il fut conseiller. Rappelé ensuite par le duc de Savoie, il professa encore pendant cinq années à Turin, où il mourut en 1569. On a de lui un recueil de *Conseils*, Lyon, 1545; un traité *de Antiquitat. temporum*, Francfort, 1572; Lyon, 1581, in-8, et quelques autres écrits peu remarquables.

CRAYER (GASPAR de), peintre flamand, né à Anvers en 1582, élève de R. Coxcie de Bruxelles, surpassa bientôt cet artiste médiocre. Son genre était le portrait et l'hist. On raconte que Rubens, ayant vu un tableau de Crayer représentant *le Centenier se prosternant aux pieds de J.-C.*, s'écria « qu'aucun peintre ne surpasserait l'aut. de cette composit.; » mais le talent du juge infirmait déjà cette sentence. Après avoir séjourné quelq. temps à la cour de Bruxelles, pour laq. il exécuta plus. trav., Crayer se retira à Gand; et c'est là qu'il peignit la plupart des tabl. que l'on voit encore aujourd'hui dans les églises des principales villes de Belgique. Il mourut en 1669. Le musée royal possède plus. morceaux de Crayer : *la Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage de plus. saints*, et *St Augustin en extase*. Le dessin de ce peintre est correct, mais tient au goût de son pays, et sa couleur n'égale ni l'éclat ni la vigueur de celle de Rubens. Il approche de Van-Dyck dans le portrait.

CRÉBILLON (PROSPER JOLIOT de), poète trag., naquit à Dijon en 1674. Son père, greffier en chef

de la chambre des comptes, le destinait à lui succéder dans sa charge, le fit recevoir avocat, et le plaça à Paris chez un procureur nommé Prieur. Celui-ci, trouv. dans son jeune clerc moins d'aptit. pour sa profess. que de goût pour l'art dramat., qu'il affectionnait beauc. lui-même, lui persuada, non sans peine, de se vouer exclusiv. au théâtre. *Idoménée* commença la réputation de Crébillon (1705); *Atrée* la confirma (1707); *Électre* (1709) l'accrut encore; enfin *Rhadamiste* y mit le comble (1711). Il est de ces anecdotes qu'on répète toujours parce qu'on les a débitées une fois : on prétend qu'interrogé sur le motif qui l'avait porté à adopter le genre terrible, Crébillon répondit : « Je n'ai pas eu à choisir : Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que les enfers, et je m'y suis jeté à corps perdu. » *Xercès, Sémiramis, Pyrrhus*, n'ajoutèrent point à la gloire de notre auteur, dont la muse resta muette pend. l'intervalle des 22 années qui s'écoulèrent entre la représentat. de la dern. de ces pièces jusqu'à celle de *Catilina*. Accablé de chagrin par la mort de son père et de sa femme, réduit, par suite de son caractère fier et indépend., à un état voisin de la misère, Crébillon avait encore à supporter les dédains de la cour; et c'est surtout à cette dernière cause des dégoûts de l'illustre poète qu'il faut imputer la perte des chefs-d'œuvre dont son génie pouvait enrichir la scène dans une aussi longue période. Admis à l'Acad. française en 1731, à la place de La Faye, il prononça son remercîment en vers, et cette innovation fut goûtée du public. Mme de Pompadour lui fit obtenir plus tard une pension de 1,000 fr. sur la cassette et une place à la bibliothèque. Ce fut dans cette situation plus supportable qu'il acheva son *Catilina*. Cette pièce, à laquelle il travailla depuis 1726, fut représentée en 1749 avec une pompe toute royale, ordonnée moins en vue de montrer de l'estime à Crébillon que dans le but d'humilier Voltaire. Le succès de *Catilina* ne se soutint point à la lecture. Voltaire traita de nouveau ce sujet dans *Rome sauvée*, comme il avait déjà traité celui d'*Électre* dans *Oreste*. Le *Triumvirat* fut reçu avec le respect et les égards qu'on devait à l'aut., âgé alors de 81 ans, et qui mourut 7 ans après, en 1762, des suites d'un érysipèle qu'il avait négligé. La reconnaissance que La Harpe devait à Voltaire l'a égaré dans le jugement qu'il a porté sur Crébillon; on ne saurait non plus partager l'opinion de ceux qui le placent au-dessus de l'auteur de *Mérope*. Ses *Œuvres* ont été impr. au Louvre, 1750, 2 vol. in-4, et très souvent réimpr.; la meill. édit. est celle qu'a publ. Lefèvre, Paris, 1828, 2 vol. in-8, fig., avec les notes de tous les commentateurs.

CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLIOT de), fils du précéd., né à Paris en 1707, a joui de son vivant d'une réputation que le temps affaiblit chaque jour davantage. Il la devait à des contes et des romans licencieux, où le bon goût n'est souvent pas plus respecté que la morale. C'était un homme d'esprit, d'un caractère gai, fort insouciant, et l'un des convives les plus agréables de l'ancien Caveau. Son roman de *Tanzaï* le fit mettre à la Bastille, parce que l'on crut y trouver des allusions à la bulle *Unigenitus*, qui faisait alors beaucoup de bruit : mais il n'y resta pas long-temps, et n'en conserva aucun ressentiment. Il mourut en 1777. Ses *Romans*, publ. séparém. de 1732 à 1768, ont été recueillis en 7 vol. in-12, Paris, 1779; ceux qui eurent le plus de vogue sont : *Lettres de la marquise de ***; Tanzaï et Néadarné*, et *le Sopha; les Égarem. du cœur et de l'esprit*, La Haye, 1736, 3 part. in-12. C'est son meilleur ouvrage, mais il n'est point terminé.

CRÉDI (Laurenzo SCIARPELLONI, surn. di), peintre, né à Florence en 1453, apprit d'abord l'orfévrerie dans l'atelier de Crédi, dont il conserva le nom, puis étudia la peinture sous le Verochi dans le même temps que Léonard de Vinci. Liés de la plus étroite amitié, travaillant ensemble, il n'est pas étonnant que leur manière et leur style se ressemblent au point que l'on les ait confondus. Crédi mourut en 1531. Florence possède quelq.-unes de ses meilleures compositions. Le musée a de ce peintre un tableau : *La Vierge présentant Jésus à l'adoration de St Julien-l'Hospitalier*.

CREECH (Thomas), littér. angl., né à Blandfort en 1659, de parents peu aisés, vécut lui-même dans la misère, et se pendit en 1700, à la suite d'une passion malheureuse. Il n'a publ. aucun ouvr. original; mais il en a trad. du grec et du latin un gr. nombre en anglais, tant en vers qu'en prose. On estime surtout la trad. de *Lucrèce*, Oxford, 1684, in-8, et celle d'*Horace*, 1684, in-8, toutes les deux en vers.

CRELL (Nicolas), docteur en droit, tenta d'introduire le calvinisme dans la Saxe, sa patrie, fut emprisonné à la mort de l'électeur Christian Ier, dont il était chancelier, et périt sur l'échafaud en 1601. Il avait travaillé à des notes sur la *Bible* dans le sens de Calvin; cet ouvr., publ. à Dresde en 1593, fut supprimé à la mort de Christian.—Crell (Michel), ministre protestant à Altenbourg, a écrit: *Spicilegium poeticum, id est Sylloge carminum miscellaneorum*, Leipsig, 1629, in-12.—*Anagramatismorum sylloge II*, 1631, in-12, et quelques ouvr. sur l'Écriture sainte. — Crell (Wolfgang), profess. de métaphysique et de théol. à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1664, est aut. d'un traité *De difficultate cognoscendæ veritatis in artibus et disciplinis*. — Crell (Louis-Christian), né à Neustadt en 1671, mort en 1733, prof. la philosophie à Leipsig. Il a publ. plus. thèses, parmi lesquelles on distingue : *De eo quod in Anacreonte venustum et delicatum est*, Leipsig, 1706, in-4. — *De Junio Bruto, reipublicæ romanæ auctore*, Leipsig, 1721, in-4. — *De publicâ ceremoniâ quâ urbes condebantur, et de saliaribus carminibus*, Leipsig, 1732, in-4, etc. Elles ont été réunies à Halle, 1776, in-4.

CRELLIUS (Jean), pasteur socinien, né près de Nuremberg en 1590, mort à Racovie en 1633, a publ. un très gr. nombre d'ouvr. de théol., sur des

matières de controverse. Christophe Sandius, dans sa *Bibliothèque des anti-trinitaires*, a donné la liste exacte de ses écrits, aujourd'hui sans importance. — Crellius-Spinovius, fils du précéd., mort en Prusse, pasteur des unitaires, en 1680, a publ. une dissertat. *de Virtute christianâ et gentili*. — Crellius (Samuel), fils du précéd., ministre socinien et anti-trinitaire, mort à Amsterdam en 1747, a, de 1684 à 1726, mis au jour un très gr. nombre d'ouvr. en lat., qui presque tous ont pour but la défense de la secte qu'il avait embrassée. — Un autre Crellius (Jacques), a fait des comment. *sur l'école de Salerne*, Paris, 1672, in-8.

CREM ou CRUMMUS.—V. Léon-l'Arménien.

CREMILLES (Louis-Hyacinthe BOYER de), officier-général, né en 1700, entra cadet dans le régiment des gardes-françaises, et parvint au grade de maréchal-général-des-logis en 1734. Il dirigea en cette qualité les opérations de l'armée de Flandre, sous le maréchal de Saxe, et fit seul toutes les dispositions pour l'investissement de Maestricht en 1748. Cette opération, regardée comme très savante par les plus habiles militaires, lui valut le grade de lieuten.-général. Il fut ensuite adjoint au ministère de la guerre sous le maréchal de Belle-Isle, prit sa retraite en 1762, et mourut en 1768. Il passait pour le meilleur chef d'état-major-général que l'armée franç. eût eu depuis le maréchal de Puységur.

CREMUTIUS.—V. Cordus.

CRENIUS (Thomas), philologue, né dans la Marche de Brandebourg en 1648, étudia la théolog. et les langues orientales dans plus. univ. d'Allemagne, et mourut en 1728, correcteur d'imprimerie à Leyde, après avoir été ministre du St Évangile et recteur. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr. ou de compilations. Les curieux recherchent les suiv. : *Fasciculi dissertationum historico-critico-philologicarum*, Rotterdam, 1691, 10 vol. in-8. —*Animadversiones philolog.*, 1697, 5 vol. in-8.— *Musæum philologicum*, 1699, 2 vol. in-8.—*Thesaur. libror. philologicor.*, 1700, 2 vol. in-8. — *Analecta*, 1705, in-8. — *De furibus librariis dissert.*, 1705, in-8.

CRENNE (Hélisenne de), dame auteur du 16e S., dont l'existence a été contestée, mais sous le nom de laquelle il a été donné une trad. en prose des quatre prem. liv. de l'*Énéide*, Paris, 1541, in-fol. — Un roman intit. : *les Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*, Paris, 1538, in-8, avec fig.; Lyon, sans date, in-8; Paris, 1541, in-8.—*Lettres familières*, 1539, in-8, réimpr. avec les *Angoysses d'amour*, Paris, 1543 ou 1560, in-16.

CRÉPIN et CRÉPINIEN (Sts), deux frères qui, selon les légendes, vinrent de Rome dans les Gaules vers le milieu du 3e S., avec St Quentin, fixèrent leur demeure à Soissons, et y exercèrent la profess. de cordonnier. Le préfet du prétoire Rictius-Varus, devant lequel ils furent traduits, n'ayant pu ébranler leur foi par les tortures, leur fit trancher la tête vers l'an 287. Ils sont nommés dans les plus anciens martyrologes, et leur fête est fixée au 25 octobre. Michel Buche les choisit pour patrons de la société des Frères cordonniers.

CRÉPU (Nicolas), peintre flam., né à Bruxelles en 1680, quitta la carrière militaire à 40 ans pour se livrer entièrement à la peinture, dont il avait appris les éléments en Espagne, vint s'établir à Anvers, puis à Bruxelles, où il mourut en 1761. Il a peint principalem. des scènes militaires, des haltes, des campements, etc., ses diverses compositions sont également recherchées.

CRÉQUI (Jean de), seigneur de Canaples, l'un des 24 premiers chev. de la Toison-d'Or, défendit, en 1429, la ville de Paris contre l'armée royale conduite par Jeanne d'Arc, et se trouva l'année suiv. au siége de Compiègne, où cette héroïne fut faite prisonnière. Il mourut en 1475, regretté de Charles-le-Téméraire, dont il était l'un des plus vaillants officiers.—Créqui (Antoine de), seigneur de Pont-de-Remi, commandait l'artillerie à la bataille de Ravenne, en 1512. L'année suiv., il s'enferma dans Térouane avec une poignée de soldats, arrêta les efforts de Henri VIII et de l'empereur Maximilien. A l'issue de la journée dite *des Éperons*, il fut obligé de capituler, mais il ne le fit qu'à des conditions très honorables. Après avoir empêché l'entière déroute de l'armée franç. à la journée de la Bicoque (1523), il battit les Anglais et les Espagnols, qui avaient pénétré dans la Picardie, et tint la campagne deux ans contre des forces supérieures; il mourut d'un accident à la défense de Hesdin, en 1525.—Créqui de Blanchefort et de Canaples (Charles Ier de), prince de Poix, gouvern. du Dauphiné, pair et maréchal de France, épousa successivem. Madeleine et Françoise de Bonne, filles du fameux duc de Lesdiguières, au titre duquel il succéda. Ses duels avec don Philippin, bâtard de Savoie, au sujet d'une écharpe, firent du bruit dans le temps; mais la bravoure que Créqui déploya devant Pignerol et dans la Maurienne (1630), à la journée du Tésin, où il défit l'armée espagnole (1636), est pour lui un plus juste titre de célébrité. Ce ne fut pas sans dépit qu'il vit la nominat. du duc de Savoie Victor-Amé Ier au commandem. général des armées françaises en Italie, et cet esprit de rivalité ne put que s'accroître après l'issue du mémorable combat du Tésin, où le duc vint décider la victoire encore incertaine. La célèbre journée de Monbaldone (8 sept. 1637), dont l'honneur revint également au duc de Savoie, termina la campagne suivante. Peu de jours après, ce prince et le comte de Verrue, son premier ministre, au sortir d'un festin que leur avait donné le maréchal de Créqui, tombèrent frappés d'une maladie qui les enleva. Le marquis Guido Villa, principal lieutenant de Victor-Amé, et son convive chez le maréchal, ressentit les atteintes du même mal, et parut n'y échapper que par la vigueur de sa constitution. On conçoit comment durent s'accréditer parmi les sujets du prince des soupçons que démentaient non-seulement le caractère et la réputation du maréchal, mais encore les opérations des médecins. L'année suiv. le

maréchal fut tué au siége de Brême, dans sa 60e année. Il avait, en 1633, sollicité du pape Urbain VIII, mais sans succès, la dissolution du mariage de Gaston d'Orléans. — Créqui (François de Bonne de), maréchal de France, fils du préc., et digne héritier de son nom, se signala dans les campagnes de Flandre, d'Alsace et de Lorraine, de 1667 à 1678, et termina ses exploits par la prise de Luxembourg en 1684. Il mourut à l'âge de 63 ans, en 1687.—Son fils, le marquis de Créqui (François), fut tué à la bataille de Luzara en 1702, et ne laissa point de postérité. Il avait de bonne heure brillé à la cour.—Créqui (Charles, duc de), prince de Poix, gouverneur de Paris (fils aîné de Charles Ier de Créqui), était ambassad. à Rome, lorsque la garde corse y insulta les Français en 1662, et il échappa comme par miracle aux décharges de mousqueterie que les mutins dirigèrent contre lui au balcon du palais Farnèse, où il s'était présenté pour apaiser le tumulte. Le calme ne fut rétabli que par le cardinal d'Este, qui se montra escorté de 300 hommes armés et de tous ses gens. Louis XIV ayant exigé une réparation éclatante de cette injure, le cardinal Imperiali, gouvern. de Rome, demanda pardon en personne au monarque. Créqui mourut à Paris en 1687, neuf jours après son frère.

CRÉQUI (Charles-Marie, marquis de), fils de Louis-Marie de Créqui, grand'croix de l'ordre militaire de St-Louis et lieuten.-gén., mort en 1771, a écrit : *Vie de Nicolas de Catinat*, Amsterdam, 1772, réimpr., mais avec des retranchem., Paris, 1775, sous le titre de *Mém. pour servir à l'hist. de Catinat; Principes philosophiq. des SS. solitaires d'Égypte, extraits des conférences de St Cassien*, Madrid, imprim. roy., 1779, in-8. — Anne Lefèvre d'Auxy, sa mère, née en 1715, morte en 1803, cultivait les lettres avec succès, et a laissé entre autres MSs. : les *Méprises du sentiment*, et des *Pensées* et des *Réflexions sur différ. sujets*.

CRESCENTIUS, patrice romain, voulut, vers la fin du 10e S., rétablir le gouvernem. républicain dans sa patrie. Son entreprise ayant échoué, il fut obligé de se retirer dans le château de St-Ange. Othon III, venu d'Allemagne au secours du pape Grégoire V, lui offrit une capitulation, et la viola en le laissant massacrer dès qu'il se fut remis entre ses mains. Stéphanie, femme de Crescentius, vengea la mort de son mari, en faisant périr Othon par le poison.

CRESCENZI (Pierre), *de Crescentiis*, agronome, né à Bologne en 1230, passe pour le restaurateur de l'agricult. en Italie. Obligé de quitter sa patrie, en proie aux dissensions civiles, il visita diverses contrées de l'Italie, et de retour à Bologne, après une absence de 30 ans, il composa l'ouvrage intit. : *Opus ruralium commodorum, lib. XII*, dont les plus anciennes édit. connues sont celles d'Augsbourg, 1471, in-fol.; Strasbourg, même année et même format : toutes deux fort rares. Cet ouvr., trad. en italien dès le 14e S., fut impr. à Florence, 1478, in-fol. Il en existe de nombr. édit.; la meilleure est celle de Bologne, 1784, 2 vol. in-4, et la plus récente de Milan, 1805, in-8, dans la *Collect. des auteurs classiq.* La seule traduct. française de l'*Opus ruralium*, faite par ordre du roi Charles V, fut publ. sous ce titre : *Prouffits champestres et ruraulx, touchant le labour des champs, vignes et jardins*, etc., Paris, 1486, in-fol. La 5e édit. est intit. : *Le bon mesnaiger*, Paris, 1540, in-fol. Linné a nommé *Crescentia* un genre de plantes de l'Amérique.

CRESCENZI (D. Jean-Baptiste), architecte et peintre, né à Rome en 1593, d'une famille patricienne, devint très habile dans les arts dont il fut un zélé protecteur. Il fut nommé par le pape Paul V surintend. des travaux qui s'exécutaient à Rome. Sur l'invitation du cardinal Zapata, il se rendit en Espagne, où il fut accueilli par Philippe III, qui lui confia différents ouvrages, entre autres le Panthéon de l'Escurial, construit d'après ses dessins. Philippe IV lui accorda la grandesse avec le titre de marquis de la Torre, et la croix de St-Jacques. Crescenzi fut encore nommé, en 1630, surintendant de la junte de *Obras y Bosques*, majordome en 1635. Comme peintre, il réussissait particulièrem. dans le genre des fleurs. Sa maison à Rome était le rendez-vous des littérateurs et des artistes; il en fut de même à Madrid, où il mourut en 1660.

CRESCI (Jean-François), patricien milanais, habile calligraphe du 16e S., est regardé comme l'invent. de l'écrit. *cancellerescà* (de chancellerie). Il exerça son art pendant plus. années, à Rome, chez les princes et à la cour de Pie V, qui le fit officier de son palais, écrivain de la chapelle pontificale et son commensal perpétuel. Cresci laissa deux fils, Jean-François et Jean-Baptiste : ce dernier professa l'éloquence à Milan, et fut également un calligraphe estimé. Les ouvrages du père sont : *Il perfetto scrittore*, etc., Rome, 1560, et Venise, S. D., in-4. — *Caratteri ed esembj*, etc., publ. par G.-B. Bidelli, avec addit., Milan, 1638, in-8. — *Idea, con le circostanze nat. che a quella si ricercano per possedere legitt. l'arte maggior*, etc., pub. par son fils aîné, Milan, 1622, in-4.

CRESCIMBENI (Jean-Marie), célèbre littérateur et poète italien, né en 1663 à Macerata, dans la marche d'Ancône, étudia sous les jésuites, et fut reçu docteur en droit à 16 ans. Venu à Rome, où il avait un oncle auditeur de *Rota*, il concourut à la fondation de l'académie arcadienne, dont chaque membre prend un nom grec et celui de quelq. lieu de l'ancienne Arcadie. Cette réunion littér. devint bientôt très nombr., et eut pour affiliées la plupart des academ. d'Italie. Crescimbeni en fut nommé custode ou gardien en 1690, occupa ce poste pendant 38 ans, et publia un gr. nombre d'ouvr. qui lui valurent des honneurs et des récompenses de la part des souver. pontifes. Clément XI lui donna un canonicat en 1705, et deux nouv. bénéfices en 1715. Benoît XIII ne lui fut pas moins favorable. Crescimbeni mourut en 1728, revêtu de l'habit de jésuite. Il s'était fait élever d'avance un tombeau

dans l'église de Ste-Marie. La pierre tumulaire portait les armes de sa famille et la flûte de Pan, avec ces lettres, I. M. C. P. ARC. C., *Joannes Marius Crescimbenus*, *pastorum Arcadum custos*. Le P. Niceron a donné dans ses *Mémoires* la liste des nombreux ouvr. de Crescimbeni; nous nous bornerons à indiquer les princip. : *Rime*, Rome, 1695, 1704, in-12; 1723, in-8. — *Istoria della volgar poesia*, Venise, 1730-31, 6 vol. in-4. Cette édition est la meill. Elle contient la traduct., par Crescimbeni, des *Vies* des plus célèbres poètes provenç. — Le *J. de Notre-Dame*, impr. séparém., Rome, 1772, in-4. — *Trattato della bellezza della volgar poesia*, 3ᵉ édit., 1712, in-4. — *Le Vite degli Arcadi illustri*, etc., Rome, 1708, 1727, 5 vol. in-4, etc.

CRESCONIUS. — V. Corippus.

CRESOL (Louis), jésuite, né en 1568, dans le diocèse de Tréguier, professa successivem. les humanités, la philos. et la théol., et mourut à Rome en 1634, secrétaire du général de son ordre. On a de lui : *Theatrum veterum rhetorum*, Paris, 1620, in-8. — *Vacationes autumnales, seu de perfectâ oratoris actione et pronuntiatione*, ibid., 1620, in-4. — *Mystagogus, seu de sacrorum hominum disciplinâ*, ib., 1629, in-fol., et 1638, 2 vol. in-4. — *Anthologia sacra, seu de selectis piorum hominum virtutibus*, ib., 1632 et 1638, 2 vol. in-fol.

CRESPI ou CREPY (Jean), grav., né à Paris vers 1650, publia avec Louis Crespi, son fils, un grand nombre d'estampes copiées d'après de bons grav. Ils ont aussi gravé nombre de petites estampes d'un burin très fin pour tabatières. *La Crèche de l'enfant Jésus*, d'après l'Albane, est la plus estim. de leurs product.

CRESPI (Daniel), peintre, né dans le Milanais en 1592, élève de Cerazzo et de Procaccini, peignit les admirables fresques qui se voient encore dans l'église des Chartreux de Carignano, représentant plusieurs traits de la vie de St Bruno. Diverses églises possèdent aussi des tableaux de ce grand artiste. Il peignait le chœur de la Chartreuse, lorsqu'il mourut de la peste de Milan, en 1630, avec toute sa famille. Ses compositions rappellent la manière énergique et le coloris vigoureux d'Annibal Carrache et du Titien. — Un autre Crespi (Joseph-Marie), né à Bologne en 1665, surnommé *lo Spagnuolo* (l'Espagnol), à cause du costume qu'il avait adopté, fut élève de Canuti et de Ch. Cignani; il perfectionna son talent par l'étude des ouvrages du Corrège, des Carrache et autres maîtres de l'école vénitienne, et mourut en 1747. Ses meill. tabl. sont une *Cène*, *St Paul et St Antoine ermite*, *les sept Sacrem*. Le musée en possède un qui représente une *maîtresse d'école*. Crespi a gravé plusieurs estampes à l'eau forte, dont il a publ. quelq.-unes sous le nom de ses deux fils, Louis et Antoine, ou de Mathioli, son ami.

CRESPIN ou CRISPIN (Jean), écrivain protest., né à Arras, étudia le droit à Paris, sous Dumoulin, et fut reçu avocat au parlem.; mais, ayant adopté les opinions de la réforme, il se vit contraint, en 1548, de se retirer avec Théod. de Bèze à Genève, où il établit une imprimerie. Versé dans les langues grecq. et latine, il aida Rob. Constantin dans la composition de son *Lexicon græco latinum*, et mourut de la peste à Genève en 1572. On a de lui : *le Marchand converti*, tragédie nouvelle, en laq. la vraie et la fausse religion, au parangon l'une de l'autre, sont au vif représentées, Genève, 1558, in-8, 1561, in-12, *Histoire des martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Évangile*, etc., ibid. L'édit. de 1619, in-fol., est la plus complète. — *État de l'Église dès le temps des apôtres jusqu'à 1560, avec un Recueil des troubles advenus sous les rois François II et Charles IX*, 1564, in-8, réimpr. plus. fois. On attribue encore à Crespin les ouvr. suiv. : *Biblioth. studii theologici*, etc. Genève, 1580, in-fol., et un *Comment.* latin *sur les Institutes de Justinien*, Francfort, 1591, in-8. — — Crespin ou Crispin (Daniel), l'un de ses descendants, habitait Lausanne vers la fin du 17ᵉ S.; il fut chargé par Huet de travailler à la collect. *ad usum*. On lui doit le *Salluste*, Paris, 1674, in-4; et l'*Ovide*, Lyon, 1689, 4 vol. in-4.

CRESSEY ou CRESSY (Hugues-Paulin ou Serenus), théologien anglais, né en 1605 dans le comté d'York, abjura le protestantisme à Rome en 1646, entra ensuite dans le monastère des bénédictins angl. de Douai, et y changea ses noms de Hugues-Paulin en celui de *Serenus*. Étant retourné en Angleterre à l'époque de la restauration, il devint chapelain de la reine Catherine d'Espagne, femme de Charles II, et mourut en 1674. On a de lui une *Histoire de l'Église d'Angleterre dep. le commencement du christian. jusqu'à la conquête des Normands*, Rouen, 1668, in-fol., et un grand nombre d'autres ouvr., en faveur de la relig. cathol., dans plusieurs desquels il a trop signalé son penchant au mysticisme.

CREST (la bergère du). — V. Isabeau Vincent.

CRESTIN (Guillaume DU BOIS, dit), né à Paris vers la fin du 15ᵉ S., fut chantre de la Ste-Chapelle, puis trésorier de celle de Vincennes. François Iᵉʳ le chargea d'écrire l'*Histoire de France;* et ce fut sans doute pour s'acquitter de cette tâche honorable qu'il composa les *douze livres de chronique* en vers français, qui font partie des MSs. de la biblioth. roy. Cette chronique, en 5 vol. in-fol., remonte à la prise de Troie, et se termine à la fin de la 2ᵉ race. On place la mort de Crestin vers 1525. Oublié comme historien, il jouit d'une assez grande réputat. comme poète. On a de lui : *Chants royaulx, oraisons et autres petits traictés*, recueillis par F. Charbonnier, Paris, 1527, et réimpr. dans la collection de Coustellier, 1723, in-8.

CRÉSUS, 5ᵉ et dernier roi de Lydie, né vers l'an 591 av. l'ère chrét., succéda à son père Alyatte en 527, et fit fleurir ses états, qu'il agrandit par de nombreuses conquêtes. Les philos., les savants et les artistes étaient admis à sa cour, et concouraient à en augmenter l'éclat. Cependant au sein du faste et des plaisirs, Crésus se laissa surprendre par un voisin puissant et belliqueux : Cyrus, après avoir défait ses nombr. armées, le contraignit lui-même

à se reconnaître prisonnier dans Sarde (548 avant J.-C.), et renversa ainsi le trône de Lydie. L'époque de la mort de Crésus est inconnue; on sait seulem. que, traité avec la plus grande générosité par Cyrus, il devint son conseil et son ami, et qu'il ne trouva point auprès de Cambyse, successeur de ce prince, les mêmes égards et la même bienveillance. D'ailleurs rien n'est moins certain que les récits des historiens grecs sur le compte de Crésus.

CRETET (Emmanuel), comte de Champmol, ministre de l'intérieur, né à Pont-de-Beauvoisin en 1747, se livra dès sa jeunesse à des spéculations commerciales avec succès. Député de la Côte-d'Or au conseil des anciens, il s'y occupa principalem. d'économie politique, et contribua beauc. à l'établissement du nouv. système monétaire; d'autres branches de l'administrat. lui doivent aussi d'utiles perfectionnem. Après le 18 brumaire, ses talents le firent appeler au conseil-d'état. Il fut chargé de la direct. des ponts-et-chaussées, et par ses soins les routes, depuis si long-temps négligées, furent réparées et entretenues avec soin. Nommé gouverneur de la banque en 1806, et l'ann. suivante ministre de l'intérieur, l'affaiblissem. de sa santé l'obligea de donner sa démission en 1800; il vint alors habiter Auteuil, et il y mourut le 28 nov. même année, emportant les regrets publics.

CRETI (Donato), peintre, né à Crémone en 1671, mort à Bologne en 1749, élève de Lorenzo Pasinelli, a laissé quelq. tableaux d'un dessin correct, mais faiblem. coloriés. On voit de lui à la galerie du Louvre *un enfant couché et tenant un fruit quoique endormi*.

CRETTÉ-PALLUEL (François), agriculteur, né vers 1740, à Dugny, près de Paris, fils d'un fermier, ne voulut point d'autre état que celui de son père, et ne tarda pas à se faire remarquer par les utiles procédés qu'il introduisit dans la culture de ses propriétés. En 1785 la société roy. lui décerna une médaille d'or; il obtint en 1789 un prix de la société de Laon pour son *Mém. sur le dessèchem. des marais*, in-8, réimprimé plus. fois. Député à l'assemblée législative, puis administrat. du départ. de Paris, il mourut en 1798, juge-de-paix à Pierrefitte. Il a laissé quelq. écrits relatifs à l'agricult. dont nous avons indiqué le plus important. On lui doit l'invention de plusieurs outils aratoires d'une grande utilité.

CREUTZ (Gustave-Philippe, comte de), homme d'état, né dans la Finlande en 1726, cultiva les lettres dans sa jeunesse et contribua beaucoup à ranimer le goût de la poésie parmi ses compatr., en leur offrant des modèles de grâce et d'harmonie dans son poème d'*Atys et Camille* et dans l'*Épître à Daphné*, pièces non moins remarq. par l'élégance du style que par l'éclat des pensées. Nommé à l'ambassade d'Espagne, il obtint ensuite celle de France qu'il remplit vingt ans. Rappelé en Suède, il fut fait membre du sénat et chancelier de l'université d'Upsal, et mourut en 1786. Marmontel, qui l'avait connu chez Mme Geoffrin, a, dans ses *Mémoires*, liv. VI, tracé un portrait intéressant de cet amateur éclairé des beaux-arts.

CREUZÉ-LA-TOUCHE (Jacques-Antoine), économiste, né à Chatellerault en 1749, exerça la profession d'avocat à Paris, et, de retour dans sa ville natale, obtint la charge de lieutenant-général de la sénéchaussée, qu'il remplit avec zèle. Les devoirs de sa place ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude de l'économie rurale, et ses observ., communiquées à la société royale d'agricult., lui méritèrent le titre de correspondant. Nommé député à l'assemblée constituante, il ne se fit point remarquer à la tribune; mais il y acquit une grande considérat. par sa fermeté et la solidité de son jugem. Réélu à la convention, il vota dans le procès de Louis XVI pour le bannissement, l'appel au peuple et le sursis. Puisant ses opinions politiq. dans une conviction profonde, il les défendit avec courage, et dans les divers comités dont il fit partie, il présenta souv. des vues aussi neuves que judicieuses sur les matières d'administrat. et d'agric. Il passa de la convent. au conseil des cinq-cents, puis au conseil des anc., et après le 18 brumaire il fit partie du sénat conservat. Membre de l'Institut à sa créat., il mourut en 1800, à 50 ans. Les recueils de l'Institut et de la société d'agriculture contiennent de lui plusieurs *Mém.*, dont quelques-uns ont été imprimés séparément. Il a laissé en outre plus. MSs. parmi lesquels on cite: *Description des départem. de la Marne et des Ardennes*; et *Voyage dans les départements de la rive gauche du Rhin et de la Hollande*.

CREUZÉ-PASCAL (Michel PASCAL, connu sous le nom de), avocat, parent du précédent, député de la Vienne à la convent., se déclara incompétent (comme juge) dans le procès du roi, et vota pour l'appel au peuple et le sursis. Il remplit ensuite diverses missions, passa au conseil des anc., puis au corps législatif, et mourut sans emploi quelq. années avant la restauration.

CREVALCORE (Pierre-Marie), peintre bolonais, élève de Calvart, mérite d'être compté parmi les plus heureux imitateurs des Carrache, et peignit avec succès le *portrait*, les *animaux*, les *fleurs* et les *fruits*.

CRÈVECOEUR (Philippe de), seigneur d'Esquerdes, d'une ancienne famille de Bourgogne, servit fidèlement Charles-le-Téméraire, qui, en récompense de ses services, lui donna le commandement de différentes places; mais après la mort de ce prince, il s'attacha à Louis XI, et gagna bientôt par son intrépidité l'estime de son nouv. maître, qui, en mourant, le recommanda au dauphin, son fils. Philippe de Crèvecœur avait été chargé de négocier à Gand le mariage de ce prince avec Marguerite de Flandre; il fut fait maréchal en 1492, nommé plénipotentiaire à Étaples, où la paix fut conclue entre la France et l'Angleterre, et mourut sans postérité, en 1494, tandis qu'il marchait à l'expédition de Naples.

CRÈVECOEUR (Saint-John de), né dans la Normandie en 1731, d'une famille noble, passa la plus

grande patie de sa vie en Amérique, fut nommé consul de France à New-Yorck, puis correspond. de l'Institut, et de retour en France, mourut à Sarcelles en 1818. On lui doit : *Lettres d'un cultivateur américain*, Paris, 2e édit., 1787, 3 vol. in-8.— *Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'état de New-Yorck*, Paris, 1801, 3 vol. in-8.

CREVENNA (PIERRE-ANTOINE), sav. bibliophile, né à Milan, mort à Rome en 1792, s'était occupé d'une *Histoire de l'origine et des progrès de l'imprimerie*, ouvr. inachevé et dont il n'a rien paru. On a trois catalogues de sa biblioth. : Amsterdam, 1776, 6 vol. in-4; 1789, 5 vol. in-8, et 1793, in-8, dont le premier surtout, devenu rare, est fort recherché des curieux.

CREVIER (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), historien fort estimable, né en 1693 à Paris, fils d'un ouvrier imprimeur, obtint des succès brillants dans ses classes, et mérita d'ailleurs par sa conduite l'affect. de ses maîtres. Nommé professeur de rhétorique au collége de Beauvais, il remplit cette chaire 20 ans, et mourut en 1765. L'un des élèves de Rollin, il continua l'*Histoire romaine*, depuis le 9e vol. jusqu'au 16e. On doit encore à ce laborieux écriv. trois *Lettres sur le Pline du P. Hardouin*, Paris, 1725, in-4. — Une édit. estimée de Tite-Live avec des notes, 1748, 6 vol. in-4.—*Histoire des emper. romains jusqu'à Constantin*, Paris, 1756, 6 vol. in-4; 1763, 12 vol. in-12; 1824, 9 vol. in-8, bonne édition. — *Histoire de l'université de Paris*, ibid., 1761, in-12, abrégé de celle d'Egasse du Boulay. — *Remarques sur le Traité des études de Rollin*, Paris, in-12. — *Rhétorique franç.*, Paris, 1765, 2 vol. in-12, souvent réimpr. Crevier a contribué, avec Coffin et Lebeau, à la révis. de l'*Anti-Lucrèce*.

CRICHTON (JACQUES), gentilhomme écossais, né en 1560, dans le comté de Perth, d'une famille alliée à celle des Stuart, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances en tout genre, et par son adresse dans les différents exercices du corps. Étant venu à Paris, à peine âgé de 20 ans, il tint au collége de Navarre une séance publique où il répondit à quiconque voulut disputer avec lui en vers ou en prose, en 12 langues différentes, sur quelque science que ce fût. Le lendemain il parut dans un tournoi qui se donnait au Louvre, et y emporta la bague 15 fois de suite. De Paris, il se rendit en Italie, visita successivement Milan, Venise, Padoue, et s'établit à Mantoue, où il devint précept. de Vincent de Gonzague, qui le tua, dit-on, d'un coup d'épée, en 1583. On a de ce personnage extraordinaire plusieurs opuscules latins, dont Dempster, l'un de ses biographes, a donné la liste; les plus remarquables sont : *Judicium de philosophiâ; Refutatio mathematicorum; Errores Aristotelis; Controversia oratoria; Arma an litteræ præstent?*

CRICHTON (ROBERT), prélat angl., accompagna dans son exil Charles II, dont il était le chapelain, fut récompensé de son dévouem., à la restaurat., par les évêchés de Bath et de Wels, et mourut à Bath en 1672. On a de lui : *Vera historia unionis non veræ inter Græcos et Latinos, sive concilii florentini exactissima narratio, græcè scripta per Sylv. Sguropulum*, etc., La Haye, 1660, in-fol. (*v.* SYROPULUS).

CRILLON (LOUIS DE BALBE de), l'un des plus gr. capitaines français du 16e S., né en Provence en 1541, entra dans la carrière militaire à 17 ans, et signala sa valeur extraordinaire sous cinq règnes (Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV). Charles IX l'avait appelé *le Brave*, Henri IV le surnomma *le Brave des braves*. Il assista à toutes les grandes batailles qui se donnèrent en France de son temps, partout fit des merveilles, et presque partout aussi reçut des blessures plus ou moins graves. Il profita de la courte paix de St-Germain-en-Laye (1570) pour aller combattre les Turks. Simple volont. à bord des galères de Malte, il se fit remarquer entre tous, tellement que don Juan le chargea de porter à Pie V la nouvelle de la victoire de Lépante. Lorsque le duc d'Anjou fut nommé roi de Pologne, Crillon l'accompagna et revint en France avec lui : fidèle à ce prince, il ne cessa de combattre pour lui jusqu'au dernier moment. Il s'attacha ensuite à la fortune de Henri IV, et lui rendit les plus import. services. Quand ce prince jouit enfin de la paisible possess. de son trône, Crillon, qui plus qu'aucun autre avait contribué à l'y asseoir, se retira dans ses terres. Il eut la douleur de survivre à son maître, et mourut lui-même en 1615, âgé de 75 ans. Ce n'est pas seulem. pour son courage et ses talents militaires, c'est encore pour sa loyauté, sa franchise et son désintéressement que Crillon a mérité d'être comparé à Bayard; parallèle qui suffit à son éloge. Le jésuite Béning a fait imprimer à Lyon (1616, in-8) une oraison funèbre de Crillon sous le titre de *Bouclier d'honneur*, et Mlle de Lussan a publié sa *Vie*, Paris, 1757, 2 vol. in-12, et 1781, un vol. in-12.

CRILLON-MAHON (LOUIS DE BERTON DES BALBES DE QUIERS, duc de), de la famille du précédent, né en 1718, entra de bonne heure au service, fit sous Villars la campagne d'Italie en 1733, fut nommé successivement chevalier de St-Louis, colonel, maréchal-de-camp et lieutenant-général; il assista à la bataille de Rocoux (1746), et eut un cheval tué sous lui à celle de Rosbach (1753). Étant passé au service d'Espagne, il s'empara de Minorque en 1782, attaqua infructueusem. Gibraltar, et mourut à Madrid en 1796, command.-général des roy. de Valence et de Murcie. Il a laissé des *Mém. militaires*, Paris, 1791, in-8. — *Vie du brave Crillon*, 3e édition, 1827, in-12, avec des notes de M. Fortia d'Urban et la généalogie de la famille Crillon. — CRILLON (Louis-Athanase BALBES BERTON de), frère du précédent, mort à Avignon en 1789, agent-général du clergé, est auteur de : *l'Homme moral*, Paris, 1771, in-8. — *Mémoires philosophiques de M. le baron de ****, chambellan de S. M. l'impératrice-reine, 1777 et 1779, 2 vol. in-8; nouvelle édition, 1823, in-8.

CRILLON (BERTON DES BALBES, duc de), pair de France, né en 1748, se mit au service de

l'Espagne à l'exemple de son père, et, pendant la querelle de l'Angleterre avec les colonies d'Amérique, se distingua à la brillante expédition de Minorque. Rentré en France après la signature de la paix, il fut bientôt nommé officier-général. Il était gr.-bailli d'épée de Beauvaisis, lorsqu'il fut député par la noblesse de ce bailliage aux états-généraux de 1789, où l'un des prem. de son ordre il passa dans la chambre du tiers-état. Ses trav. dans l'assemblée constit. furent d'accord avec ses prem. actes polit. En 1792, il fut accusé dans les journaux d'entretenir en faveur de la royauté des relations avec un parti d'émigrés : il ne paraît pourtant pas qu'il ait quitté la France pendant la révolution; seulement il chercha l'obscurité, où la persécution était néanmoins venue l'atteindre, lorsque le 9 therm. le sauva comme tant d'autres. Appelé à la chambre des pairs par l'ordonnance du 17 août 1815, il s'y montra fidèle aux opinions qu'il avait professées dans l'assemblée constit., et mourut à Paris en 1820. On trouve une *Notice* sur Crillon dans le *Moniteur* du 31 janvier 1820. Son *Éloge* a été prononcé à la chambre des pairs dans la séance du 9 févr. par le marquis d'Herbouville.

CRINITO ou CRINITUS (PIERRE), célèbre littérateur, né vers 1465 à Florence, fut disciple de Politien, auquel il succéda dans sa chaire d'éloquence, et l'ami de Pic de la Mirandole. Il mourut à l'âge d'environ 40 ans, laissant des *Poésies* qui rappellent la manière de son maître, et les deux ouvrages suiv. en prose : *De honestâ disciplinâ*, 1504, gr. in-4, dans le genre des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. — *De poetis latinis*, 1505, même format. C'est la première biographie des poètes lat., et, quoique inexacte, elle n'en a pas moins été fort utile à ceux qui l'ont suivie. Elle s'étend depuis Livius-Andronicus à Sidoine Apollinaire. Ces deux ouvrages, bons à consulter, ont été réimpr. plus. fois in-8.

CRISPINE (BRUTTIA-CRISPINA), fille du sénateur Bruttius-Præsens, épousa Commode l'an 177 de J.-C. Après 6 ans d'une union égalem. méprisée par les deux époux, Crispine, surprise en adultère, fut envoyée en exil dans l'île de Caprée par l'empereur, qui ne tarda pas à la faire mourir.

CRISPO (JEAN-BAPTISTE), poète et savant ital., né à Gallipoli dans le roy. de Naples, était lié avec les plus grands hommes de son temps. Il mourut en 1595. On a de lui : *De ethnicis philosophis cautè legendis*, Rome, 1594, in-fol.—*Due orazioni sulla guerra contra i Turchi*, Rome, 1594, in-4. — *De medici laudibus, oratio ad cives Gallipolitanos*, Rome, 1591, in-4.—*La Vita di Sannazaro*, Rome, 1583, in-8. — *Il piano della città di Gallipoli*, Rome, 1591.—CRISPO (Ant.), né en 1600 à Trapani en Sicile, exerça d'abord la médec., qu'il quitta pour l'état ecclés., et mourut en 1688. Il a laissé un grand nombre d'*Opuscules* impr. et MSs. sur div. sujets de médecine, qu'on estimait beauc. de son temps, et qui sont ignorés aujourd'hui. François Valcassar a publié l'éloge de ce médecin en ital., Trapani, 1689, in-4.

CRISPUS (FLAVIUS-JULIUS), fils de Constantin-le-Grand, né vers le milieu du 3e S., fut créé césar l'an 317, et fait consul l'année suiv., se distingua en 320 dans la guerre contre les Francs, qu'il força à lui demander la paix; il défit ensuite la flotte de Licinius, qui perdit 130 vaisseaux dans le combat. Crispus avait eu pour précept. le célèbre Lactance. Il avait profité de ses leçons, et ses vertus promettaient des jours heureux aux Romains; mais malheureusement une si belle vie fut trop tôt terminée. Fausta, sa belle-mère, porta contre lui la même accusation que Phèdre avait portée contre Hippolyte. Constantin, irrité, le fit périr, et reconnut trop tard son innocence.

CRISTEINER (JEAN-ULRIC), forgeron et poète allemand, fit imprimer à Augsbourg, en 1628, une *Chronique*, en vers allemands (devenue très rare). Elle est curieuse par les événements arrivés au commencem. du 17e S.

CRISTIANI (BELTRAME, comte de), grand-chancelier du Milanais, né à Gênes en 1702, fut successivement chargé des finances du duché de Plaisance, gouvern. de la même ville, administrateur général du duché de Modène, et enfin gr.-chancel. du Milanais. Il mourut en 1758. L'impératrice Marie-Thérèse lui écrivait : « Je me consolerais plus aisément de la perte de la moitié de mon armée que de celle d'un ministre tel que vous. » Ce peu de mots suffit à son éloge. Il a laissé : *Lettre d'un ami à un ami*, sur la guerre de 1757 (en lat. et en franç.); mémoire sur *Il fondo di Malgrate*; et enfin un traité *Sopra l'asilo sacro*, Milan, 1758.

CRITIAS, Athénien d'une illustre naissance, se livra dans sa jeunesse à l'étude de l'art oratoire, dont Gorgias lui donna des leçons, et fut disciple de Socrate. Il répondit aux soins de tels maîtres, et parvint aux prem. emplois, alors qu'ils étaient la récompense du mérite. Exilé d'Athènes, il alla chercher un asile à Sparte, méditant les moyens d'abattre le pouvoir populaire; il revint à Athènes avec Lysandre, après la victoire des Lacédémoniens, et fut nommé l'un des trente tyrans. Chargé de donner de nouv. lois à la républ., Critias usa et même abusa peut-être de son autor. pour se venger de ses ennemis. Théramène, un de ses collègues, ayant voulu s'opposer à ses mesures violentes, Critias se porta son accusateur, et le fit condamner à mort. Il périt lui-même, les armes à la main, lorsque Thrasybule, à la tête des proscrits, vint rendre la liberté à sa patrie (400 ans av. J.-C.). Cicéron place Critias parmi les grands orateurs d'Athènes, et le peu de vers qui nous restent de lui attestent son talent comme poète.

CRITIAS, surn. *Nésiotes* ou *l'Insulaire*, sculpt. grec, vivait, dans le 5e S. av. J.-C. Il fut l'émule de Phidias. Athènes renfermait plus. de ses ouvr. C'est à son ciseau que l'on devait les statues fameuses d'*Harmodius* et d'*Aristogiton*, ainsi que celle non moins célèbre d'un *coureur* qui remporta tout armé le prix de la course.

CRITOBULE. — V. MÉTROPHANES.

CRITOLAUS, philos. grec, né à Phasélis, ville de

Lydie, fut, l'an 158 av. J.-C., envoyé en ambassade à Rome par les Athéniens avec Carnéade et Diogène; il enseigna le dogme d'Aristote sur l'éternité du monde. Philon nous a conservé une partie de ses arguments. Jean-Benoît Carpzov a publ. une *Dissert.* sur ce philos., Leipsig, 1743, in-4. — Un général du même nom fut l'un des princip. auteurs de la guerre contre les Romains, en portant les Achéens à attaquer les Lacédémoniens placés sous la protect. de la républ. Quintus-Métellus, préteur de Macédoine, pour venger l'insulte qu'avaient reçue ses députés, marcha contre les Achéens et les défit complétement, l'an 146 av. J.-C. Critias s'était réfugié à Scarphée, ville de Locride, et l'on ignore ce qu'il devint après l'issue de la bataille.

CRITON, disciple de Socrate, est le seul dont ce philos. voulut accepter les secours pécuniaires que sa grande fortune le mettait à même de lui offrir. Il eut l'honneur de fournir caution pour son maître, et, lorsque celui-ci fut condamné, il corrompit les geôliers, et présenta à Socrate des moyens faciles d'évasion; mais celui-ci les refusa, comme on peut le voir dans le dialogue de Platon. Criton, qui était du même âge que Socrate, ne dut pas lui survivre long-temps. Il avait composé plusieurs *Dialogues* qui ne nous sont point parvenus. — Criton, statuaire athénien, dont le nom se trouve sur la corbeille que porte une des trois caryatides découvertes à Rome en 1766 sur la voie Appienne, paraît avoir travaillé dans cette ville vers les dern. temps de la républ. — Criton, méd. de l'emper. Trajan, ne se livra à aucun travail vraiment utile à la science; il arriva à la fortune et aux faveurs par des ouvr. frivoles, dont quelques fragments *Sur l'emploi des cosmétiques*, *les taches de rousseur*, etc., etc., nous sont restés dans le *Tetrabiblos* d'Aétius. — Un autre Criton, égalem. méd., vivait dans le 4e S. av. J.-C.

CRIVELLARI (Bartholomeo), sculpt. et grav. italien, né à Venise en 1725, mort dans la même ville en 1777, a laissé peu d'ouvr. de sculpture; mais ses gravures se distinguent par une composition originale et une touche spirituelle. Son œuvre, en ce genre, est considérable; il a surtout gravé d'après Gherardini, Tiarini, Tiepolo, etc. Son chef-d'œuvre est une gr. pièce d'après Jules Romain, qui fait partie de la galerie du roi de Prusse; mais on doit regretter que le sujet en soit peu décent.

CROCE (Vincent-Alsario della), médecin, né à Gênes vers 1570, exerça son art dans différ. villes, et obtint une chaire au collége Romain. Il y professa pend. plus de vingt ans, et ne fut pas moins estimé pour son désintéressement, qu'admiré pour son rare talent dans l'enseignement et dans la pratique. On a de lui, entre autres écrits : *De epilepsiâ*, etc., Venise, 1603, 3 vol. in-4. — *De verme admirando*, etc., Ravenne, 1610, in-4. — *De morbis capitis frequentioribus*, etc., Rome, 1617, in-4. Ses ouvr. ont été recueillis, Venise, 1632, in-fol.

CROCE (Jules-César), surnommé *la Lyre*, était de Bologne, où il exerçait la profess. de maréchal-ferrant. Sans avoir fait d'études, mais doué de beaucoup d'esprit naturel, il devint auteur, et composa des opuscules sur toutes sortes de sujets, dont Orlandi porte le nombre à 468, presque tous impr. Il publ. lui-même sa *Vie*, Bologne, 1608, in-8, suivie du catal. de ses ouvr. impr. et MSs.; mais il est moins étendu que celui qui fut publ. long-temps après sa mort en 1640. De tous ses ouvr., le seul qui lui ait survécu est un roman en prose intit. : *les Aventures de Bertolde et de Bertoldin, son fils*, auxquelles Camille Scaliger ajouta dans la suite celles de *Cacuseno*, *fils de Bertoldin*. Dans le 18e S., quelq. littérateurs bolonais, entre autres les deux Zanotti, Baruffardi, Zampini, etc., etc., mirent en *ottava rima* le *Bertoldo*, avec les suites; et l'imprim. Lelio delle Volpe en donna une belle édit., 1736, gr. in-4, avec fig., qui furent attribuées à Louis Mattioli, mais qui sont réellement de Mar. Crespi. Le *Bertoldo* reparut sous cette nouvelle forme, Bologne, 1741, 3 vol. in-12; Padoue, 1747, 3 vol. in-8, fig. Il existe une trad. franç. de la 1re partie par un anonyme, La Haye, 1750, in-8; Paris, 1752, 2 vol. petit in-12.

CROESE (Gérard), savant hollandais, né à Amsterdam en 1642, accompagna le fils de l'amiral Ruyter à Smyrne. De retour dans sa patrie, il y devint ministre, et mourut à Dordrecht en 1710. On a de lui les ouvrages suivants : *Historia quakeriana*, etc., Amsterdam, 1695 et 1696, in-8. ΟΜΗΡΟΣ ΕΒΡΑΙΟΣ, *sive historia Hebræorum ab Homero*, etc., Dordrecht, 1704, in-8.

CROFT (Herbert), évêque anglais, né en 1603, fut admis, au sortir de ses études, chez les jés. de St-Omer, et passa 5 années dans leur société; mais, étant retourné en Angleterre, il abjura la religion cathol., qu'il n'avait embrassée que pour obéir à son père; devint chapelain de Charles Ier, et fut, à la restauration, appelé à l'évêché d'Hereford, sa patrie, où il mourut en 1691. Il est aut. d'un ouvr. intit. : *la Vérité nue*, ou *le Véritable état de la primitive Église* (en angl.), 1675, in-4. On a encore de lui quelq. *Sermons*, des *Observat. sur la théorie de la terre*, du doct. Burnet, et plus. écrits de controverse. — Croft (Guillaume), doct. en musique à l'univers. d'Oxford, né vers 1677 dans le comté de Warwick, mort en 1717, a laissé deux recueils de musique d'église, publiés par souscription en 1712 et 1742. On a aussi de lui quelq. *chansons*.

CROFT (Herbert), né à Londres d'une famille ancienne, fit ses études à Oxford, où il eut pour condisciple lord Moira, resté son ami. Très jeune encore, il publ. les *Lettres d'Haxmann*, roman dans le genre du *Werther* de Goëthe, et devint l'éditeur des *poésies posthumes* de Chatterton. L'év. Lowth lui fit quitter le barreau pour l'état ecclésiastique, et Johnson, en l'associant à la rédaction de l'*Hist. des poètes anglais* (Londres, 1783, 4 vol. in-8), l'engagea dans des études qui devinrent bientôt sa principale occupat. Ayant résolu de voyager pour

étendre ses connaissances, Croft se rendit d'abord à Hambourg, puis en vint France, où depuis il résida constamm., soit à Lille, soit à Amiens, soit à Paris, où il mourut en 1816. Le chevalier Croft a donné des preuves d'une érudition vaste, et d'une connaissance fort remarquable de notre littérat. Il suffira de citer son *Horace éclairci par la ponctuation*, 1810, in-8, et son *Commentaire sur le Petit Carême de Massillon*, Paris, 1815, in-8 : cet ouvr. forme le t. Ier d'une collect. qu'il se proposait de publier sous le titre de *Commentaires sur les meilleurs ouvrages de la langue franç.* C'est à lui que l'on est redevable de la découverte du *Parrain magnifique* de Gresset, que l'on croyait perdu. M. Nodier lui a consacré une courte mais intéressante notice dans le *Journal des Débats*.

CROI (Jean de), ministre protestant, né à Uzès, mort en 1659, pasteur dans la même ville, se fit remarquer par son zèle à soutenir les doctrines de sa secte et par ses profondes connaissances en philologie et en antiquités ecclésiastiques. Il est aut. de : *Specimen conjecturarum et observationum in quædam Origenis, Irenæi et Tertulliani loca*, 1632; *Réponse à M. de Balzac sur sa critique de la tragédie* d'Herodes infanticida, 1642, in-8. — *Observationes sacræ et historicæ in novum Testamentum*, 1644, in-4. — *La Confession de foi de Genève, prouvée par l'Écrit., dédiée à N. S. J.-C.*, 1650, in-8. — *Augustin supposé, ou Raisons qui font voir*, etc., 1656, in-8. — Croi (François de), père du précédent, est auteur d'un ouvrage intit. : *les Trois conformités*, etc., 1605, in-8.

CROISADES, nom sous lequel on désigne plus spécialem. les différentes expéditions qui, depuis 1097 jusqu'en 1291, furent armées sous les auspices du St-siége, dans le but d'arracher la Palestine (ancienne Judée) au joug des Infidèles, dont les cruautés et la tyrannie avaient rendu le chemin de Jérusalem inaccessible aux pèlerins, alors que la dévotion d'usage était d'aller visiter la Terre-Sainte, et que le zèle religieux y amenait en foule des voyageurs de tous les rangs, de tous les sexes et de toutes les contrées, les uns pour implorer devant le tombeau du Christ le pardon de leurs fautes, les autres pour se purifier de toutes souillures dans les eaux du Jourdain. S'il est certain que la religion fut le premier objet des croisades, il est du moins très vraisemblable que des raisons de politique ont dû concourir à ces lointaines expéditions; en effet, la royauté devait en profiter pour porter la prem. atteinte à la féodalité qui commençait à marcher sa rivale, et les peuples gémissant sous la glèbe durent y voir un moyen d'acheter leur indépendance; ce que personne ne conteste, c'est que la renaissance de l'industrie, des arts et des sciences, en fut le précieux résultat. On compte communément huit croisades, bien qu'après la prise de Ptolémaïs, qui termina d'une manière si sanglante la huitième de ces guerres saintes, d'autres expéditions aient encore été dirigées contre les musulmans, jusqu'en 1571, soit pour repousser leurs attaques, soit dans le but de regagner sur eux d'anciennes conquêtes, dont le prix, aux yeux des successeurs de St Pierre et de toute la chrétienté, peut seul expliquer les efforts et les sacrifices dont elles ont été l'objet. Nous n'indiquerons que sommairem. les princip. événem. de chacune des huit croisades, renvoyant aux noms des div. personnages qui en firent partie pour le développement de ces événem. tels que le comporte le cadre de ce Dictionnaire.

Ire Croisade. — *Pontificat d'Urbain II*. 1095-1099.

Pierre-l'Ermite, pèlerin revenant de la Terre-Sainte, conçoit l'idée d'en entreprendre la conquête, et se rend auprès du pape Urbain qui, goûtant ses projets, le charge de prêcher la croisade en Europe. Un concile est assemblé à Plaisance, et les ambassad. d'Alexis Comnène y exposent les périls dont Jérusalem est menacée; mais, rien n'ayant pu être décidé sur la sainte entreprise, le pape en convoque un nouveau à Clermont en Auvergne : à sa dixième séance, le cardinal Grégoire bénit solennellem. l'assemblée que les éloquents discours de Pierre-l'Ermite et d'Urbain ont enflammée d'ardeur. L'évêque du Puy, Adémar, reçoit le premier des mains du pape, qui le nomme son légat auprès de l'armée des croisés, le signe distinctif qu'ils doivent tous revêtir : c'est une large croix d'étoffe rouge placée sur la casaque. Cette armée, composée d'Anglais, d'Italiens et d'Allemands, se divise en divers détachem. pour se mettre en marche : l'un d'eux, conduit par Gauthier, est massacré par les Bulgares et les Hongrois; un autre composé de 20,000 Allemands, sous la conduite d'un prêtre nommé Gostkald, a le même sort; et celui que commande l'ermite Pierre est également taillé en pièces après avoir traversé le Bosphore. Enfin le reste des croisés arrive en Orient : à leur tête est Godefroi de Bouillon, qui a pour lieut. Eustache de Boulogne, et Baudoin ses deux frères, Baudoin du Bourg son cousin, un autre Baudoin, comte de Hainaut, Garnier, Conon de Montagu, Dudon de Cont, Renaud, Pierre de Toul, Hugues de Saint-Paul et Gérard de Cherisy. Dans le même temps, de nombreuses milices de Français, commandées par Hugues, comte de Vermandois, Robert, duc de Normandie, un autre Robert, comte de Flandre, et Étienne, comte de Blois et de Chartres, traversent les Alpes pour gagner les côtes d'Italie, et de là s'embarquer pour la Grèce, où elles sont suivies par une armée de 20,000 chevaliers et d'autant de fantassins conduits par Bohémond et Tancrède, ainsi que par une autre composée d'environ 100,000 hommes, à la tête desq. marchent le légat apostolique et Raimond, comte de Toulouse, le prem. des seigneurs suzerains qui ait offert au pape le service de ses chev. pour sa croisade. Cependant Alexis Comnène, qu'ont effrayé les masses imposantes des guerriers d'Occident, a recours à la trahison pour les éloigner de ses états; mais, d'abord châtié de sa perfidie par Godefroi, puis par Bohémond, son ennemi déclaré, il parvient, à force d'astuce et de souplesse, à faire sa paix avec les seigneurs d'Occident; il adopte même Godefroi de

Bouillon pour son fils. La guerre contre les Sarrasins était entamée, et déjà leurs escadrons avaient dispersé quelq.-uns des détachements de l'armée chrétienne : Tancrède en recueille les restes et traverse le Bosphore. Les croisés se dirigeaient vers Nicée, capitale de la Bithynie : avant de s'emparer de cette ville, ils taillent en pièces les troupes que le sulthan Kilidge, emper. des Turks Seljoucides, veut leur opposer ; mais de nouvelles trahisons d'Alexis interrompent les succès de l'armée chrétienne, qui toutefois gagne encore sur le sulthan Kilidge la bataille de Dorylée, où succombent 23,000 musulmans et 4,000 croisés. La présence d'armées si nombreuses avait épuisé les riches contrées de la Bithynie, et la famine commençait à désoler les chrétiens, lorsqu'ils s'emparent d'Antiochette ; un fléau non moins terrible les surprend au milieu de leur triomphe : la discorde s'allume entre leurs chefs. Baudoin, jaloux des succès de Tancrède, veut enlever à ce loyal guerrier les dépouilles de Tarse, ville qu'il a conquise, et joignant l'injure à l'injustice, il humilie l'étendard du vaillant Tancrède, assez généreux pour céder sa proie à l'avide Baudoin, qui, après de nouvelles spoliations, déserte l'armée des croisés pour aller se fonder un royaume, emmenant à sa suite 200 chevaliers et 1,500 fantassins. Le mont Taurus était franchi, Artésie (ancienne Chalcis) était au pouvoir des chrét., qui, de leurs tentes, pouvaient voir Antioche : tout à coup la garnison de cette ville, fondant à l'improviste sur la garde du camp, l'égorge et fait un massacre affreux de l'armée des croisés surpris sans défense. Ce revers n'abat point leur courage ; ils avaient à diverses reprises tenté vainement d'emporter Antioche d'assaut ; mais, tandis qu'ils la tiennent bloquée, leur constance est mise aux plus rudes épreuves par la peste et la famine, jointes aux rigueurs de la mauvaise saison. Avec l'hiver allait cesser la détresse des chrétiens renfermés dans leur camp retranché : le khalyfe d'Égypte leur offre la paix à des conditions qu'ils repoussent avec indignation, et deux armées turkes sont successivem. battues par Godefroi, qui relève la fortune des croisés. Antioche ne pouvait leur résister long-temps encore. Alors Baghisian, son gouverneur, sollicite et obtient une trêve qu'il viole aussitôt qu'il a pu ravitailler la ville ; mais peu de temps après elle est livrée à Bohémond, prince de Tarente, par un des principaux officiers de la garnison, nommé Phiroüs ; trois jours après les croisés s'y voient à leur tour assiégés par Kerbogha, sulthan de Mossoul, qui force les avant-postes des croisés à se replier dans la ville, où bientôt règne une famine affreuse. Un prêtre provençal, Pierre Barthélemy, relève le courage des croisés, auxquels il survient bientôt du renfort : Kerbogha et les siens sont taillés en pièces, et la citadelle d'Antioche, qui seule résistait aux chrétiens, est remise en leur pouvoir aussitôt après la bataille, où 80,000 Sarrasins et 4,000 croisés ont trouvé le trépas. Cepend. une maladie épidémique vient surprendre les vainqueurs d'Antioche : 50,000 soldats ou pélerins périssent, le légat Adémar de Monteil est au nombre des victimes. Dès que la saison leur permet de mettre l'armée en mouvem., Raimond, comte de Toulouse, et Bohémond, duc de Tarente, quittent Antioche, et s'avancent, avec environ 50,000 soldats, vers Jérusalem, qui est enlevée aux musulmans le 14 juillet 1099. Nous terminerons le récit de cette prem. croisade à la fondat. du royaume de Jérusalem, dont le sceptre est déféré à Godefroi de Bouillon, et dont Arnould, chapelain du duc de Normandie, est nommé prem. patriarche.

II^e Croisade. — *Pontifical d'Eugène III.* 1145-1148.

Une députation partie de Jérusalem avait sollicité l'intervention du pape pour obtenir à la nouv. Sion les secours des chrétiens d'Occident : St Bernard, abbé de Clairvaux, est nommé par Eugène III légat apostolique pour la nouvelle croisade, qu'il est chargé de prêcher en France et en Allemagne. Cette fois, c'est un roi de France, Louis VII, qui demande et reçoit le premier la croix, et sa femme, Éléonore, veut marcher avec lui sous l'étendard sacré. Se rendant alors en Allemagne pour y accomplir sa mission, St Bernard, par un prodige d'éloquence, triomphe de la tiédeur qu'avait d'abord montrée l'emper. Conrad III, et bientôt les états de ce prince se soulèvent, ainsi que la France, à la voix du saint légat, qui reçoit ensuite à Étampes les ambassad. de plus. souver. d'Europe. Le roi de Sicile et de la Pouille, Roger, avait chargé les siens d'offrir aux croisés des vaisseaux et des vivres pour les conduire en Palestine : le souvenir des perfidies d'Alexis Comnène devait faire accepter cette offre ; mais on a l'imprudence de la repousser. Louis confie l'administration de son royaume à l'homme le plus digne d'en être chargé, l'abbé Suger ; et, avant de se rendre à Metz, où 100,000 Français l'attendent pour se mettre en marche, il va prendre l'oriflamme à St-Denis. L'armée de Conrad était plus nombreuse encore : laissant à son fils Henri les rênes de ses états, ce prince, après avoir envoyé une ambassade à l'empereur Manuel Comnène, s'achemine vers Constantinople, mais n'y arrive qu'après avoir éprouvé déjà la perfidie de ce petit-fils d'Alexis I^er. Cependant l'armée allemande, devançant de plus. journées celle des Franç., traverse le Bosphore ; Conrad, après avoir perdu un gr. nombre de soldats dans les défilés du mont Taurus, où il était attendu par les Turks informés de sa marche par les émissaires de Comnène, est de nouv. battu. Percé de deux flèches, il se réfugie avec peine dans le camp du roi de France, que l'empereur grec n'a pas trahi moins impunément, et qui arrive un peu tard au secours des Allemands : les deux souver. s'engagent par un nouveau serment à accomplir de concert leur pieux pélerinage, ce qui n'empêche pas Conrad de se rendre peu de temps après à Constantinople avec le peu de soldats qui lui restent. S'avançant néanmoins à travers la Phrygie, l'armée française traverse le Méandre, et bat les Turks en plusieurs

rencontres ; mais l'imprudence du chef de l'avant-garde, Geoffroi d'Estampes compromet près de Laodicée le salut de l'armée entière, et faillit causer la perte du roi, que sa valeur héroïque put seule soustraire à un péril imminent. Bientôt la disette et les maladies viennent à la fois accabler les croisés en Pisidie, et, après plus d'un mois de détresse, Louis est contraint à s'embarquer avec la moitié de sa troupe pour gagner les côtes de la Cilicie ; l'autre moitié y devait être transportée par les soins du gouverneur d'Attalie, qui reçoit une assez forte somme en récompense ; mais ce digne lieuten. du perfide Comnène fait massacrer ceux d'entre les chrét. qui ne peuvent sortir d'Attalie, et les autres tombent sous le fer des musulmans en voulant rejoindre l'armée. Louis, à peine débarqué, s'était vu lui-même en butte aux attaques de nombreux escadrons turks; néanmoins il parvient à conduire son armée devant Antioche, où régnait Raimond de Poitiers. Conrad venait aussi d'arriver dans cette ville : les deux souverains reçoivent une généreuse hospitalité, puis se rendent à Ptolémaïs, où Baudoin, roi de Jérusalem, vient de convoquer une assemblée. Le siége de Damas y ayant été décidé, les armées réunies de Louis, de Conrad et du roi de Jérusalem, se dirigent vers les sources du Jourdain. Après une résistance opiniâtre et des prodiges de valeur de part et d'autre, Damas allait tomber au pouvoir des croisés, quand la discorde ayant éclaté parmi les seigneurs et barons, on fut obligé d'abandonner le siége de cette ville, dans laquelle venait de pénétrer un renfort de 20,000 Turkomans. Le roi de France et l'emper. d'Allemagne reviennent alors en Europe.

III[e] Croisade. — *Pontific. de Clém. III.* 1188-1192.

Après une série d'événements à la suite desquels les états latins en Syrie étaient tombés pour la plupart au pouvoir des musulmans, le monde chrétien consterné apprend, en 1187, que Saladin, sulthan du Kaire et de Damas, vient de se rendre maître de Jérusalem, dont la populat. est remplacée par des colonies de Syriens et de Sarrasins ramassées de toutes parts, et dont les églises sont changées en mosquées, à l'exception du St-Sépulcre. La nouvelle de la chute du roy. chrét. de Jérusalem qui, pendant une existence de 48 années, avait compté 9 rois descend. de Godefroi de Bouillon, mit au tombeau le pape Urbain III, et Grég. VIII, son success., mourut sans pouvoir réaliser le projet d'une nouvelle croisade : ce fut le pape Clément III qui le mit à exécution. L'archevêque de Tyr, Guillaume, après avoir fait retentir le cri de détresse des chrétiens d'Orient dans l'Italie, se rend en France, et assiste à une assemblée tenue près de Gisors par Philippe-Auguste et Henri II, rois de France et d'Angleterre, qu'il détermine, ainsi que tous les princes, chevaliers et barons de ces deux royaumes, à prendre la croix : parmi ces derniers se distinguent le fils de Henri, Richard, duc de Guienne, Hugues, duc de Bourgogne, Henri, comte de Champagne, Philippe, comte de Flandre, Rotrou, comte de Perche, Thibaut, comte de Blois, et les comtes de Nevers, de Vendôme, de Bar et de Soissons. Quelq. démêlés entre Philippe et Henri suspendent un instant les préparatifs du départ, qui sont repris avec activité après la mort du dern. de ces monarques, auq. succède son fils Richard-cœur-de-Lion. Cependant l'év. de Tyr s'était rendu en Allemagne, et avait fait prendre la croix à l'empereur Frédéric-Barberousse ; une diète avait même été convoquée à Mayence, et le fils de l'empereur, Frédéric, duc de Souabe, Léopold, duc d'Autriche, Hermann, marquis de Bade, Berthold, duc de Moravie, le comte de Nassau, et un grand nombre de seigneurs, de barons et de chevaliers suivent l'exemple de Frédéric-Barberousse : celui-ci avait fait la 2[e] croisade avec son oncle Conrad ; guerrier plein de valeur et de prudence, il n'admet sous ses drapeaux que l'élite de la noblesse et de la bourgeoisie, et se mettant en marche avec une armée de 100,000 hommes, il traverse la Hongrie et la Bulgarie, et arrive sans obstacle sur le territoire de l'empire grec, où régnait Isaac-l'Ange. Fidèle à la politique astucieuse de ses ancêtres, le faible et perfide Isaac croit pouvoir impunément tendre des piéges à Frédéric; mais celui-ci le réduit bientôt à implorer sa clémence, et lui impose, entre autres conditions, celle de lui fournir des vaisseaux pour passer en Asie. L'armée allemande avait déjà obtenu de brillants avantages sur les Turks, quand la perte de son intrépide chef la laisse en proie au désespoir : le duc de Souabe prend le commandem. des nombreuses milices de Frédéric, mais il ne peut réunir qu'environ 15,000 fantassins et 7,000 chevaux, qu'il conduit devant Ptolémaïs. Gui de Lusignan et le roi de Tyr, Conrad, fils du marquis de Montferrat, pressaient alors le siége de cette ville, dont Saladin s'était emparé après la fameuse journée de Tibériade; plusieurs détachements de croisés, devançant l'armée de Philippe et celle de Richard, étaient encore venus grossir celle des assiégeants ; mais la défense de Ptolémaïs était confiée à deux capit. aussi braves qu'habiles, Melchou et Karacouh, et Saladin inquiétait les chrét. à l'extérieur par de fréquentes attaques. Enfin l'armée française débarque en Palestine ; mais Philippe-Auguste a résolu d'attendre l'arrivée de Richard : celui-ci avait vu sa flotte dispersée par une tempête en sortant du port de Messine; trois de ses vaisseaux avaient échoué sur les côtes de Chypre. Richard ne rejoint les Français sous les murs de Ptolémaïs qu'après avoir tiré une vengeance éclatante du faible empereur de Chypre, Isaac Comnène, qui s'est opposé au débarquement de l'armée anglaise devant Limisso. La discorde régnait alors dans le camp des chrétiens : le principal objet de la croisade était la reprise de Jérusalem; mais la couronne légitime de cet empire demeurait vacante depuis la mort de Sybille, femme de Gui de Lusignan ; sa succession était l'objet des prétentions de plusieurs princes, et les droits de chacun des prétendants étaient soutenus par un parti. Le roi de France se déclara en faveur

de Conrad, et Richard épousa la cause de Gui de Lusignan. Ces dissensions étaient favorables aux assiégés, qui néanmoins, privés de secours, ne pouvaient prolonger une résistance qui durait depuis trois ans. Après une maladie qui a mis leurs jours en danger, Richard et Philippe se réconcilient; un assaut général est livré, et Ptolémaïs est rendue aux chrétiens, qui épargnent les jours des vaincus moyennant certaines conditions; mais l'hésitation que ceux-ci apportent à leur exécution coûte la vie à 5,000 soldats musulmans, que Richard fait passer au fil de l'épée : mesure trop rigoureuse, et à laquelle l'armée des croisés fut loin d'applaudir. Cependant le roi d'Angleterre affectait une suprématie qui blessait tous les chefs; Philippe-Auguste, aigri déjà par un outrage public que ce prince venait de faire au duc d'Autriche Léopold, et ne pouvant plus supporter l'orgueil et la hauteur de son rival, s'embarque pour revenir en Europe, laissant à l'armée des croisés 10,000 fantass. et 500 caval. sous le commandement du duc de Bourgogne. Le départ du roi de France fut le signal de la fin de cette croisade; et si Richard remporta encore sur les Turks quelques succès éclatants, ce fut sans autre résultat qu'une trêve de 3 ans et 8 mois, pendant laquelle les portes de Jérusalem furent ouvertes aux chrétiens.

IV

IVᵉ Croisade.—*Pontific. de Célestin III.* 1195-1198.

Le vaste empire de Saladin était en proie aux divisions dep. la mort de ce conquérant; ses fils et ses lieuten. s'en disputaient les débris, et Malek-Adel, frère de l'usurpat. de Jérusalem, usurpait lui-même sur ses neveux la Mésopotamie et l'Égypte. Au bruit de ces dissensions, le success. de Grégoire VIII, Célestin III, que l'infructueuse issue de la 3ᵉ croisade avait profondém. affligé, lorsqu'à peine il s'élevait à la chaire de St Pierre, songe à relever les états chrétiens en Asie; mais les démêlés de Philippe-Auguste et de Richard paralysent le zèle religieux des sujets de ces deux princes, et l'Allemagne seule arme ses guerriers pour la nouvelle expédit., après une diète générale tenue à Worms. L'emper. Henri VI s'y était déclaré chef de la croisade; toutefois, occupé de projets ambitieux, ce prince feint de céder aux instances de ses sujets en n'accompagnant point ses troupes en Asie. Divisée en deux corps, à la tête desquels se distinguent Henri de Saxe, Henri, duc de Brabant, et Vaseran de Limbourg, l'armée allemande se met en marche et doit se rejoindre en Syrie. Mais à peine l'un de ces corps est parvenu vers Constantinople, que Malek-Adel, informé des apprêts de l'expédit., fond sur lui avec une armée nombreuse, et s'empare de Jaffa avant que les chev. et barons de la Palestine aient eu le temps de se joindre aux Allemands pour secourir la garnison de cette ville. Enfin une victoire éclatante remportée sur ce vaillant chef des Sarrasins entre Tyr et Sydon, a signalé la réunion des chrétiens d'Asie à l'armée allem., et toutes les villes situées sur la côte de Syrie ouvrent leurs portes aux vainqueurs. Sur ces entrefaites, l'arrivée d'un nouveau corps de 54,000 soldats allemands décide l'entreprise du siége de Jérusalem; mais dépourvus de machines de guerre, et en butte aux rigueurs de la mauvaise saison, les croisés se voient enfin contraints, après des prodiges de valeur, d'abandonner le siége de cette ville, dont la garnison avait déployé la plus opiniâtre résistance. Poursuivis pendant leur retraite par un affreux ouragan qui met le désordre dans l'armée, les Allem. et les chrét. de Syrie se séparent en s'adressant mutuellem. des reproches de trahison : les principaux chefs de ces derniers, que les événements survenus dans l'empire d'Occident rappellent en Europe, s'embarquent, en laissant à Jaffa une garnison que les Sarrasins ne tardent pas à surprendre et à passer au fil de l'épée.

Vᵉ Croisade.—*Pontific. d'Innocent III.* 1198-1204.

La 4ᵉ croisade avait été terminée par une trêve de 3 ans conclue avec Malek-Adel, et l'existence des chrét. en Palestine ne reposait que sur la foi de ce guerrier musulman, qui pouvait croire qu'en la violant il ne ferait qu'user de représailles : menacée d'une expulsion prochaine du royaume de Jérusalem, cette faible colonie avait député l'év. de Ptolémaïs en Europe pour y solliciter des secours; mais agitée de troubles et de dissensions, l'Europe se montrait sourde aux pressantes sollicitations du prélat. Cependant Innocent III venait d'être élevé au trône pontifical : rempli de zèle pour la cause des chrétiens d'Asie, ce pape ne se laisse arrêter par aucun obstacle; il engage les évêques et seigneurs d'Occident à faire prendre la croix à leurs peuples, et après avoir prouvé lui-même son dévouement à la cause de la religion, en s'imposant le sacrifice des plus précieux objets dont se compose le service de sa maison, il n'obtint d'abord de quelq. souverains que de stériles promesses. Le dévot enthousiasme d'un prêtre devait triompher de cette tiédeur des esprits. Foulques, curé de Neuilly, que le pape avait choisi pour prêcher la croisade, apprend qu'un célèbre tournoi vient d'être proclamé à la cour de Thibaut IV, comte de Champagne : il s'y rend, et bientôt ses discours ont enflammé d'ardeur la foule de chev. qu'il y trouve réunis; la plupart d'entre eux reçoivent de sa main le signe de la croisade, et bientôt, à leur exemple, la noblesse accourt de toutes les provinces pour se ranger sous la bannière du Christ. Une assemblée extraordinaire des barons et seigneurs se réunit à Compiègne; le comte de Champagne y est élu chef de la croisade, et on y décide que l'armée se rendra par mer en Orient. Cette mesure, qui semblait dictée par l'expérience, devait avoir un résultat funeste : en effet, en s'adressant au sénat de Venise, république qui possédait alors l'empire des mers, les ambassadeurs des croisés se lièrent par une convention qui compromettait l'intérêt de l'armée, et plus encore celui des chrét. d'Orient. Le doge Dandolo, politique adroit, fit dès-lors tourner au profit de Venise cet armement qui avait coûté tant d'efforts au St-siége; et malgré les vives ré-

clamat. de plusieurs évêques et abbés, malgré les protestat. du cardinal Pierre de Capoue, légat du pape, Constantinople demeura l'unique théâtre des opérat. milit. de son expédit. Les croisés français et vénitiens, après s'être emparés de Constantinople, renversent le féroce Alexis de son trône usurpé, et y rétablissent Isaac et Alexis IV, son fils : ce dernier, ne pouvant remplir ses engagem. envers les Latins, et entraîné par les insinuations du perfide Murzufle, change d'attitude envers ses alliés, et tente, mais en vain, de les surprendre. Indisposés par l'insolence des ambassad. grecs, autant que par la conduite d'Isaac et d'Alexis, les croisés exigent alors impérieusem. l'exécut. des traités; mais on ne répond à leurs menaces qu'en cherchant à incendier la flotte des Vénitiens au moyen du feu grégeois. L'indignat. des Latins était près d'éclater, lorsqu'une députat. vient encore de Constantinople implorer leur clémence : le peuple avait nommé un nouvel emper., Nicolas Canabé; l'hypocrite Murzufle, après avoir fait périr Alexis, qui régnait à peine dep. six mois, s'était fait couronner lui-même empereur, tandis qu'Isaac était mort de désespoir en apprenant le trépas de son fils. Cependant Murzufle ne put jouir long-temps du fruit de son crime, et après de sanglants combats, Constantinople tomba au pouvoir des Latins, qui nommèrent emper. Baudoin, comte de Flandre. Les provinces de l'empire grec furent partagées entre les Français et les Vénitiens, et Thomas Morosini fut nommé patriarche de Constantinople. Cependant le nouvel empire n'était pas assez solidement établi pour que les croisés se rendissent aux appels d'Innocent III et du roi de Jérusalem : le sulthan d'Iconium et les Bulgares menaçaient les frontières; un petit-fils d'Andronic s'était emparé de Trébisonde; Michel-Ange Comnène était proclamé roi d'Épire; Théodore Lascaris qui, d'abord proclamé emper. à Constantinople, après la fuite de Murzufle, n'avait pu trouver un seul sujet dans la capitale de son empire, était parvenu à réunir quelq. débris de l'armée grecque, et régnait à Nicée; enfin les Grecs appellent les Bulgares à leur secours, et au même instant la révolte éclate dans toutes les provinces de l'empire, où les Latins sont égorgés sans pitié. Baudoin rassemble à la hâte une faible armée, à la tête de laq. il se présente devant Andrinople, défendue par 100,000 Grecs, et après de courageux efforts, il tombe au pouvoir de Joanice, roi des Bulgares, qui s'avance vers Constantinople, précédé par le meurtre et le ravage. Ceux d'entre les croisés qui purent échapper à cette sanglante défaite retournèrent pour la plupart dans leur patrie, laissant sur le trône ébranlé de Constantinople le vertueux et brave Henri de Hainaut, frère de Baudoin.

VI^e Croisade. — *Pontificat d'Honorius III et de Grégoire IX.* 1220-1240.

Vainement Innocent III avait envoyé en Palestine une armée de 50,000 jeunes Français et Allemands au secours de Gauthier de Brienne, époux de la fille d'Isabelle et de Conrad, et leur successeur au trône de Jérusalem : dispersé presque entièrement avant d'atteindre la Syrie, ce renfort n'avait pu empêcher qu'à l'expiration de la trêve, Malek-Adel ne vînt fondre avec une armée nombreuse sur les possessions des chrétiens d'Asie, et qu'il ne s'emparât de Tripoli; vainement l'ardent pontife avait convoqué à Latran un concile général, où la plupart des monarchies de l'Europe avaient envoyé des ambassadeurs : la mort le surprit avant que les nouveaux croisés eussent pu se rassembler, et ce fut son success., Grégoire IX, qui fit exécuter cette 6^e croisade. L'emper. Frédéric II, fils de Henri VI, devait marcher à la tête de cette expédit.; mais occupé du soin de raffermir son trône encore menacé par des guerres intestines, il remet à un autre temps son départ pour l'Asie; André II, roi de Hongrie, mis à sa place à la tête des croisés, s'embarque à Limisso sur des vaisseaux fournis par la république de Venise, avec une nombreuse armée de Hongrois et d'Allemands. Lusignan, roi de Chypre, qui a pris aussi la croix, joint ses troupes à celle d'André; mais après avoir fait briller une lueur d'espérance aux yeux des chrétiens d'Orient, et porté l'effroi dans le cœur des Sarrasins, le chef de la nouvelle croisade quitte brusquem. son armée et revient dans ses états, tandis que Lusignan est frappé d'une mort subite à l'instant où il se dispose à retourner dans son île. Cepend. de nouveaux croisés arrivent à Ptolémaïs, et se joignent à l'armée dont André a laissé le command. à Léopold, duc d'Autriche. Le siége de Damiette était commencé, et les chrét. poursuivaient avec quelques succès la conquête du littoral du Nil, quand arrivèrent de nouveaux renforts de France et d'Angleterre, sous la conduite de deux cardin., l'un, Robert de Courçon, qui mourut peu de jours après son arrivée au camp des chrét., et l'autre, Pélage, évêque d'Albano, que le pape avait nommé son légat. Malgré les attaques vigoureuses des assiégeants, Damiette prolongeait depuis plus de 17 mois une résistance opiniâtre; enfin un assaut général est livré : les murailles cèdent aux coups des beliers; mais les vainqueurs ne trouvent, en pénétrant dans la ville, que le hideux spectacle des ravages qu'y avaient exercés la peste et la famine. La prise de Damiette consterna les Sarrasins; on eut l'imprudence de leur laisser le temps de revenir de leur stupeur : c'en était fait de l'islamisme si les croisés eussent poursuivi leurs succès en Égypte; mais la rivalité régnait parmi les chefs, et le légat se voyait souv. réduit à employer les menaces pour faire prévaloir ses avis. Dirigeant enfin sa marche à travers l'Égypte, l'armée arrive presque sans coup férir à l'extrémité du Delta, où elle se trouve en présence avec les Sarrasins, commandés par Mélic-Khamel; retranchés dans leur camp sur la rive opposée du fleuve, les chefs des Infidèles n'étaient pas sans effroi. Les nombr. bataillons des croisés font d'abord présenter à Pélage des offres de paix; un mois s'écoule avant que les conditions soient réglées de part et d'autre, et l'époque

du débordement du Nil surprend les croisés dans une imprudente inaction. Levant alors les écluses, et remplissant les canaux de la Basse-Égypte, les Sarrasins y entrent avec leurs vaiss., attaquent au même instant la flotte des croisés, la dispersent, et brûlent avec le feu grégeois ceux de leurs vaisseaux dont ils ne peuvent se rendre maîtres. Accablés à la fois par l'inondation et par la famine, les chrétiens sont forcés à leur tour de demander la paix à leur ennemi, qui, dans la joie du triomphe, se montre généreux; les débris de l'armée retournent alors en Palestine. A la nouvelle de ce désastre, le pape Honorius redouble d'instances auprès de l'emper. Frédéric pour le déterminer à se mettre à la tête de la croisade, et à porter des secours aux chrétiens : pour la 4e fois l'empereur promet de se rendre en Palestine avec des troupes nombreuses, mais demande un délai de 2 ans qui lui est accordé, la trêve conclue avec les Sarrasins ne devant expirer qu'après ce terme. Cependant Grégoire IX avait succédé à Honorius sur le trône pontifical; l'empereur Frédéric s'embarquait enfin à Brinde avec son armée : trois jours sont à peine écoulés que, prétextant une maladie dangereuse, il reparaît sur les côtes d'Italie, et débarque dans le port d'Otrante. Excommunié par le pape, et dénoncé à l'Europe comme un parjure, Frédéric répond à l'anathème les armes à la main, et Grégoire est obligé de s'enfuir de ses états. Une intrigue ourdie entre l'empereur d'Allemagne et Mélic-Khamel, sulthan d'Égypte, termina honteusem. cette croisade; à l'expiration de la trêve qui en avait été le résultat, Jérusalem cessait d'appartenir aux chrétiens; mais ceux-ci, à la tête desq. se distinguent Richard de Cornouailles, digne petit-fils de Richard-Cœur-de-Lion, ne se décidèrent à revenir en Europe qu'après avoir brisé les chaînes d'un assez grand nombre de captifs.

VIIe Croisade. — *Pontific. d'Innoc. IV.* 1248-1255.

Les troubles dont l'Europe était agitée, les guerres scandaleuses que l'emper. d'Allemagne, Frédéric II, soutenait contre le St-siége, rendaient dep. long-temps l'Occident sourd aux gémissem. des chrét. d'Asie, quant un roi de France, Louis IX, accomplissant le vœu que pend. une maladie dangereuse il a fait d'aller en Palestine, convoque à Paris un parlem. où se rend le cardinal Eudes de Châteauroux, légat du pape, et chargé par lui de prêcher la croisade. Il ne fallait à cette époque, pour déterminer les peuples à prendre la croix, rien moins que le puissant exemple d'un souver. tel que St Louis; encore ce prince eut-il à vaincre plus d'une résistance au sein même de sa famille et de sa cour. Sa flotte, partie du port d'Aigues-Mortes le 25 août 1248, était débarquée en Chypre le 21 sept. suivant; mais la saison était déjà trop avancée : après avoir employé l'hiver aux apprêts de l'expédit., St Louis part enfin de Limisso avec son armée, sur une flotte obtenue à grands frais de la république de Venise; et, après 40 jours de navigat., il aborde devant Damiette, où il rencontre et défait au prem. choc une nombreuse troupe de Sarrasins qui l'y attendaient avec une flotte non moins considérable; le plus brillant succès signalait l'arrivée du pieux roi dans la Palestine, et les Infidèles, préférant lâchem. la fuite aux hasards d'un long siége, abandonnaient Damiette à leurs vainqueurs, en y laissant les traces de la plus féroce vengeance. Louis fait son entrée dans cette ville, non pas comme un fier conquérant, mais comme le plus humble des serviteurs du Dieu auquel il fait saintem. hommage de son triomphe. Cependant, tandis que le roi de France s'occupait à convertir les mosquées de Damiette en églises et à en élever de nouvelles; tandis que les croisés demeuraient dans cette inaction toujours si funeste aux mœurs et à la discipline des armées, le sulthan du Kaire, Negmeddin, ralliait ses troupes, et les préparait à de nouveaux combats. Enfin, l'arrivée du comte de Poitiers ranime l'ardeur belliqueuse des croisés, dont l'armée réunie s'élève à environ 60,000 fantassins et à 20,000 cavaliers; il est décidé dans un conseil qu'on marchera directem. au Kaire, et le 19 décembre les chrétiens sont campés devant le canal d'Aschmoum, dont l'autre rive est occupée par les Sarrasins, à la tête desquels se trouve l'émyr Facreddin, qui, mis en fuite avec ses nombreux escadrons devant Damiette, n'a pas complétement assouvi sa rage et vengé sa défaite par le massacre des chrétiens de cette ville. La cavalerie des croisés a traversé l'Aschmoum, et Robert, comte d'Artois, command. de l'avant-garde, ne doit commencer l'attaque que quand toute l'armée sera parvenue sur l'autre rive; mais l'ardeur du jeune guerrier l'emporte sur la prudence : il poursuit et taille en pièces les Sarrasins, qui se retirent en désordre sur Mansourah, laissant sur le champ de bataille leur orgueilleux émyr expirant. Un nouv. chef, Bibars-Bondoucdâr, a succédé à Facreddin; il s'aperçoit de l'avantage que lui offre la faute de Robert, et le cerne dans Mansourah. Louis s'avançait au secours de son frère; Bibars marche à sa rencontre, et une bataille générale est engagée. Tout à coup, au fort de la mêlée, le cri de *sauve qui peut!* se fait entendre dans les rangs des croisés, et y répand le désordre; mais à la vue de leur roi qui leur donne l'exemple de l'intrépidité en se défendant seul contre six cavaliers Sarrasins, les chrétiens se rallient, et se précipitent de nouveau devant leur ennemi, auquel ils disputent long-temps la victoire : le comte d'Artois soutient le choc dans Mansourah, où 15,000 Français et Anglais font face à 20,000 ennemis; cependant le nombre allait l'emporter sur la valeur, et les croisés, après avoir perdu un grand nombre de soldats et plusieurs de leurs chefs, au nombre desq. se trouve le comte d'Artois, commençaient à plier, quand la nuit devenant le signal de retraite des superstitieux musulmans, leurs infatigables adversaires les poursuivent et s'emparent de leur camp. Cepend. les pertes des Sarrasins étaient aisément réparées par de nouveaux renforts, tandis que les chrétiens, affaiblis déjà par

deux batailles, ne pouvaient plus leur opposer des forces égales; le courageux Louis ne persista pas moins à rester devant l'Aschmoum, et bientôt son zèle fut mis aux plus cruelles épreuves : une maladie contagieuse se déclara dans son armée, et il en fut atteint lui-même, après avoir long-temps bravé le péril en soignant de ses royales mains les tristes victimes de la contagion, et en les assistant à leur chevet empesté. La famine était venue ajouter ses ravages aux cruelles souffrances des croisés; Louis fait alors offrir des conditions de paix au sulthan; mais l'exigence de celui-ci révolte le saint roi, qui, préférant la mort à un traité honteux, donne enfin le signal de la retraite sur Damiette, et parvient, malgré la résistance des Sarrasins, à repasser sur l'autre rive de l'Aschmoum, où bientôt il est fait prisonnier. D'abord chargé de chaines, St Louis imposa par sa fermeté et sa noble résignation aux farouches musulmans, qui finirent par lui rendre la liberté en acceptant les conditions qu'il avait proposées devant Mansourah. Mais la reine Blanche, sa mère, venait de mourir, et le soin de ses états le rappelait en Europe : laissant dans la Terre-Sainte 100 chevaliers sous le commandement de Geoffroi de Sargines, il s'embarqua à Ptolémaïs avec le reste de son armée, le 14 avril 1254, et fut rendu aux vœux ardents de ses sujets, après deux mois d'une navigation très périlleuse.

VIII[e] Croisade. — *Pontificat de Clément IV.* 1268-1270.

En proie à l'anarchie et envahi par une armée de Mongols, l'empire des Sarrasins allait expier ses sanglants triomphes sur les chrétiens d'Asie; déjà ceux-ci souriaient à l'espoir de mettre à profit les revers d'un ennemi cruel pour relever leurs états : vain espoir! le Mongol ne doit être pour eux qu'un nouvel agresseur, et Ptolémaïs le théâtre des combats de deux ennemis du nom chrétien. Cependant le sulthan du Kaire, Koulouz, après avoir complétement défait les Mongols, dont le chef a trouvé la mort en voulant rallier ses phalanges, renouvelle la trêve avec les chrétiens, au gr. mécontentem. de ses turbulentes milices; bientôt il est assassiné par Bibars, le plus terrible ennemi de la croix, et celui-ci jure, en montant sur le trône, qu'il ne posera point les armes avant d'avoir anéanti leurs états. Tel était l'orage qui menaçait la Palestine, quand une députation partie de Ptolémaïs vint implorer le secours de l'Occident. Les ambassadeurs reçurent à la cour de Rome un accueil empressé; mais l'état de l'Europe ne permettait point que les promesses du St-siége pussent être sitôt réalisées : la guerre ou les divisions intestines embrasaient l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre. Quelq. guerriers franç. s'étaient seuls embarqués pour la Terre-Sainte, sous la conduite d'Eudes, comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, et, avant que ce faible renfort eût atteint la Syrie, Bibars, portant le fer et la flamme au sein des possessions chrétiennes, s'était emparé de Césarée et d'Arzouf, de Safed et de Jaffa; enfin Antioche avait succombé sous l'effort des armes victorieuses du sulthan, et l'étendard de la croix ne flottait plus en Asie que sur les tours de Tripoli et de Ptolémaïs. Quand la nouvelle de ces désastres parvint en Italie, les troubles venaient d'y être comprimés : Charles d'Anjou, frère de Louis IX, était couronné roi de Sicile, et Clément IV pouvait enfin s'occuper des affaires des chrétiens d'Asie. Le nouveau roi engagé à leur envoyer des secours, avait, en attendant, députe une ambassade à Bibars pour lui demander la paix; mais le sulthan du Kaire avait éludé sa demande. Sur ces entrefaites, le roi de France, qui dep. long-temps nourrissait dans son cœur le projet d'une nouvelle expédition en Palestine, demande l'adhésion du pape à sa dévote entreprise, puis, ayant convoqué une assemblée extraordin. des barons, seigneurs et prélats de son roy., il y paraît, tenant dans ses mains la couronne d'épines de J.-C. Après avoir exhorté les assistants à s'armer, il reçoit lui-même la croix des mains du légat, dont les disc. achèvent d'entraîner l'assemblée déjà émue par ceux du pieux souverain. La France, heureuse sous l'administration paternelle d'un roi qu'elle chérissait, et pleine encore du souvenir des périls auxquels il avait été exposé pendant la dernière croisade, ne vit point sans douleur les apprêts de cette nouv. expédition. Cepend. l'époque du départ est fixée; la république de Gènes doit fournir une flotte; et, pour subvenir aux frais de la guerre sainte, le St-siége ordonne la levée d'une dime sur les revenus du clergé pend. trois années. A l'exemple du roi de France, celui de Portugal, ainsi que Jacques, roi d'Aragon, jurèrent de prendre les armes pour la délivr. de Jérusalem, et les prédications ordonnées par le pape avaient amené sous l'étendard du Christ un gr. nombre d'Anglais, d'Écossais, de Catalans, de Portugais et de Castillans. Enfin, St Louis, après avoir pris de sages mesures pour l'administration de son royaume, s'embarque à Aigues-Mortes le 14 juillet avec son armée, et touche à la rade de Cagliari au bout de quelq. jours de navigation. Là les chefs assemblés décident qu'on commencera l'expédit. par la conquête de Tunis, afin d'ouvrir à l'armée le chemin de l'Égypte, et en même temps pour diviser les forces du sulthan du Kaire qui menace Ptolémaïs, où toutefois vient d'aborder la flotte fournie par le roi d'Aragon. Quarante-huit jours étaient à peine écoulés que les croisés occupaient un camp retranché devant Tunis et Carthage. A l'aspect des phalanges chrétiennes, les Maures avaient d'abord pris la fuite; cependant le roi de Tunis ne tarda pas à se montrer dans la plaine à la tête de son armée, semblant attendre le combat, tandis que Bibars, son allié, lui préparait des renforts. Mais St Louis ne voulait commencer l'attaque qu'après l'arrivée de son frère, Charles d'Anjou, qui ne pouvait long-temps se faire attendre. Sur ces entrefaites une maladie contagieuse produite par la chaleur vint assaillir les croisés dans leur camp, et bientôt la soif, la famine et la peste y exercèrent les plus affreux ravages. Après avoir eu

la douleur de perdre son fils, le duc de Nevers, St Louis succomba lui-même à la contagion, qu'il n'avait pas craint d'affronter pour porter à ses malheureux compagnons d'armes des consolations et des secours : le même jour (15 août 1270) le duc d'Anjou rejoignait les croisés. La mort de St Louis répandit une consternation profonde dans l'armée des chrétiens; toutefois le courage ne les abandonna point : Charles d'Anjou en prit le commandement; et, après avoir vaincu le roi de Tunis en plusieurs rencontres, il lui accorda la paix. Une trêve de 10 ans venait d'être conclue lorsque le prince Édouard débarqua sur les côtes d'Afrique avec des troupes d'Écosse et d'Angleterre. Ainsi que les autres croisés qui retournaient en Sicile, ce prince se rembarqua le 18 novembre; mais il n'avait pas abandonné le projet de secourir les chrétiens qui, en butte aux fréquentes attaques du sulthan du Kaire, pouvaient à peine lui faire face. Les hospitaliers et les templiers s'unirent aux guerriers d'Édouard, et formèrent une armée d'environ 7,000 hommes, à la tête desquels le prince anglais remporta quelq. avantages sur les Sarasins; cepend., appelé bientôt en Europe par Henri III, il fut forcé d'abandonner les chrét. de la Palestine, qui, livrés à eux-mêmes, allaient bientôt essuyer les plus grands revers. Le sulthan Kéloun avait succédé à Bibars sur le trône d'Égypte; et, non moins acharné que lui contre les chrétiens, il devait accomplir le cruel serment de son prédécess., La prise de Margrat, de Torlose et de Laodicée, signale son avénement au trône; Tripoli, ruiné de fond en comble, a disparu sous ses coups; enfin, Ptolémaïs, seule ville qui reste aux chrét., devient le but de ses efforts : mais tandis que ses émyrs mettent le siége devant le dernier rempart d'Asie sur lequel flotte encore la croix, il succombe à une courte maladie, et son fils Chail, qui lui succède, fait le serment solennel d'anéantir l'empire des Francs en Asie. A peine le nouveau sulthan a-t-il enseveli son père, qu'il se rend devant Ptolémaïs, déjà assiégé par 200,000 Sarrasins : il ordonne un assaut général, et après un combat acharné, la nuit seule vient suspendre le carnage en imposant aux musulm. la retraite dans leurs tentes. Bientôt la désert. du roi de Chypre, qui s'embarque pour Limisso avec ses chevaliers et 3,000 soldats, vient mettre le comble à la détresse des chrétiens; indignés de cette félonie, ceux-ci ne perdent point courage; mais après des prodiges de valeur de la part des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, Ptolémaïs succombe à l'effort des Sarrasins qui y sèment le massacre et l'incendie. Pendant que le cruel sulthan faisait égorger sans pitié 10,000 habitants qui invoquaient sa clémence, le château du Temple tenait encore : tout à coup les murailles de cette forteresse s'écroulent, et en ensevelissant sous leurs ruines ses vaillants défenseurs, elles les dérobent du moins à la furie d'un vainqueur dont l'atroce joie eût blessé leurs derniers regards.

La liste des ouvrages relatifs aux croisades serait trop étendue pour la donner ici; nous nous contenterons d'indiquer les plus récents et les plus estimés : *De l'influence des croisades sur l'état des peuples de l'Europe*, par Maxime de Choiseul-Daillecourt, ouvrage qui a partagé le prix décerné par l'Institut en 1808, Paris, 1809, in-8. — *Essai sur l'influence des croisades*, par Heeren, traduit en français par Charles Villers, Paris, 1809, in-8 : cet ouvrage a égalem. partagé le prix décerné par l'Institut.—*Discours* qui a obtenu la prem. mention honorable sur cette question : *Quelle a été l'influence des croisades sur la liberté civile des peuples de l'Europe, sur leur civilisat., et sur les progrès des lumières, du commerce et de l'industrie?* par J.-J. Lemoine, Paris, 1808, in-8. L'ouvr. le plus estimé, le plus complet et le plus curieux, est celui que M. Michaud, de l'Académie française, a publié de 1811 à 1822, sous le titre d'*Histoire des croisades*, 4e édition, 1829, 10 vol. in-8. Elle a été trad. en russe, Pétersbourg, 1825; en italien, 1830. Les Anglais possèdent : *Hist. des croisades et des entreprises pour la délivrance de la Terre-Sainte*, par Charles Mills; traduit de l'anglais par Paul Tiby, Paris, 1825, 3 vol. in-8. Il existe plus. *Résumés de l'histoire des croisades;* le meilleur est celui de M. Saint-Maurice, Paris, 1825, in-18.

CROIX (St Jean de La), fondat. de l'ordre des carmes déchaussés, né en 1542 à Ontiveros, dans la Castille-Vieille, mort à Ubeda en 1591, fut canonisé en 1726 par Benoît XIII, qui fixa sa fête au 24 novembre. Ce saint personnage est auteur d'un grand nombre d'ouvr. mystiq. écrits en espagnol, d'un style obscur et diffus, recueillis et publiés à Barcelone, 1619, in-4; traduits en français par le P. Cyprien, Paris, 1641; par le P. Louis de Sainte-Thérèse, ibid., 1665; par le P. Maillard, ibid., 1694, in-4. Le P. André de Jésus, Polonais, en a donné une version latine, Cologne, 1639, in-4. Sa *Vie* a été écrite en espagn. par le P. Joseph de Jésus-Maria, Bruxelles, 1632, in-4, et en franç. par le P. Dosithée de Saint-Alexis, Paris, 1727, 2 vol. in-4.

CROLL (Oswald), alchimiste, né à Wetter dans la Hesse au 16e S., étudia la médecine et surtout la chimie avec beaucoup d'ardeur, visita les principaux états de l'Europe pour accroître ses connaissances, fut, à son retour dans la Hesse, nommé médecin de Pierre d'Anhalt, et mourut en 1609. Supérieur à la plupart des chimistes de son temps, il aurait fait faire des progrès à la science, s'il n'eût été imbu des idées extravagantes de Paracelse, auquel il attribuait, entre autres secrets merveilleux, celui de prolonger indéfiniment la vie humaine. Croll est auteur de : *Basilica chimica*, etc., impr. plus. fois, dont les meilleures éditions sont celles de Genève, 1635, 1643 et 1658, in-8; traduit en français par J. Marcel, sous ce titre : *la Royalle chimie de Crollius*, Lyon, 1624, in-8.

CROMER (Martin), histor. polonais, né en 1512, fut chargé successivement de diverses missions diplomatiques par le roi Sigismond-Auguste, qui le fit sénateur. Il obtint l'évêché de Warmie du roi Étienne Bathori, et mourut en 1589. Cromer tient un rang distingué parmi les écriv. polonais pour

la pureté de son style, son exactitude et l'étendue de ses connaiss. géograph., rares à cette époque. L'édit. la plus complète et la plus estimée de ses œuvres histor. est celle de Cologne, 1589, in-fol.; on y remarque : *Polonia, sive de origine et rebus gestis Polonorum* (de 550 à 1509); *Oratio in funere Sigismundi I; Polonia, sive de situ, populis, moribus.... Poloniæ*, etc.

CROMWEL (Thomas), comte d'Essex, fils d'un forgeron du comté de Surrey, né vers 1490, fixa de bonne heure, par son intelligence et l'activité de son esprit, l'attention du cardinal Wolsey, qui le chargea d'abord de quelques missions secrètes à l'étranger, et lui confia ensuite le soin de le défendre lorsqu'il se vit attaqué devant la chambre des communes. Henri VIII, trouvant en Cromwell un puissant auxiliaire dans son projet de réforme, le plaça à la tête de toutes les affaires ecclésiast., lorsqu'il se fut déclaré lui-même chef suprême de l'Église anglicane. Revêtu successivement de div. dignités, créé comte d'Essex et enfin gr.-chambellan, il était parvenu au comble de la faveur; mais il la perdit tout à coup, par les moyens mêmes qu'il employa pour la consolider. Henri VIII, bientôt dégoûté d'Anne de Clèves, résolut la mort du ministre qui la lui avait fait épouser. Accusé de haute trahison et d'hérésie, Cromwell fut décapité à Tower-Hill, en 1540, sans avoir été entendu dans sa défense : c'était lui-même qui avait introduit cette odieuse pratique en Angleterre; il déclara sur l'échafaud qu'il mourait dans la foi catholique, dont il avait été le constant persécuteur.

CROMWELL (Olivier), personnage que de gr. talents et de gr. crimes ont, suiv. la belle expression de Pope, « condamné à une renommée éternelle, » naquit en 1599. Devenu maître de l'Angleterre, il se glorifiait d'être issu d'une famille de simples gentilshommes. Quelq. historiens disent qu'il descendait en ligne directe d'une sœur du ministre de Henri VIII. Sa jeunesse ne fut remarquable que par les excès auxq. il se livra jusqu'à 21 ans, époque à laq. il se maria, et commença de fréquenter les puritains, nouvelle secte de presbytériens exagérés. Soit qu'il partageât réellement leurs opinions, soit qu'il affectât seulement de le faire, on le vit adopter dès-lors leurs mœurs sévères et leur langage mystique. Député de l'univ. de Cambridge au long parlement, il y parut avec un habit sale et déchiré, parla d'abord de réformer l'autorité du roi, et bientôt après de détruire la monarchie elle-même. La guerre ayant commencé entre le malheureux Charles et son parlement, Cromwell, jusqu'alors étranger au métier des armes, lève un régiment, et, comme un autre Lucullus, se montre habile capitaine dès ses prem. pas dans la carrière. Nommé lieutenant-général de cavalerie, il contribua puissamment au succès des deux batailles de Marston-Moor (1644) et de New-Bury (1645), qui décidèrent du sort de l'infortuné monarque. Cromwel assista au jugem. de ce prince, et signa son arrêt de mort. Il eût pu se faire nommer roi lui-même, il ne le voulut pas. « Les Anglais, dit-il, connaissent les bornes de l'autorité d'un roi, ils ne savent pas jusqu'où s'étend celle d'un *protecteur*. » C'était le titre que lui avait conféré le dernier parlem., après qu'il eût cassé celui auquel il devait son élévation. Quelque soumis que lui fussent les membres de cette nouvelle législature, dont il avait lui-même dirigé l'élection, il vint à la tête d'une troupe de soldats les chasser du lieu de leurs séances, et en mit la clef dans sa poche. Dès-lors son autorité fut sans limites. Il faut le dire, si les moyens qui l'y avaient porté avaient été illégitimes et criminels, l'usage qu'il en fit fut juste et glorieux pour l'Angleterre. Les finances se rétablirent; le soldat, mieux payé, obéit aux lois de la discipline; les tribunaux furent remplis d'hommes intègres et éclairés; la marine anglaise triompha de celle de la Hollande, commandée par Ruyter; l'Espagne fut humiliée, la France même rechercha l'amitié du protecteur et se déclara son alliée. Toutefois, tant de grandeur, tant de gloire étaient empoisonnées par les craintes que l'usurpateur avait pour sa vie; il la voyait ou croyait la voir continuellement menacée par des conspirat. sans cesse renaissantes. Une fièvre tierce, et non la pierre, comme le dit Pascal, mit fin à cette misérable existence le 13 septembre 1658. Cromwell laissa le protectorat à son fils Richard, et fut enterré à Westminster. Presque toutes les cours de l'Europe prirent le deuil comme à la mort d'un prince légitime. Les principaux ouvr. à consulter sur ce personnage fameux sont : *Hist. de Cromwell*, par Jacq. Heath, Londres 1663, in-8 (en angl.). — *Vie d'Olivier Cromwell, recueillie des meill. aut. qui ont parlé de ce héros et de plusieurs excellents manuscrits*, traduit en français, La Haye, 1725, 2 vol. in-8. — *An historical and critical account of the life of Oliver Cromwell, after the manner of M. Bayle*, etc., par William Harris, Londres, 1762, in-8. — *Histoire de Cromwell*, par M. Villemain, Paris, 1819, 2 vol. in-8. — *Memoirs of the protector Oliv. Cromwell*, Londres, 1820, in-4. Les Anglais doivent à Cromwell leur fameux *Acte de navigat.*, composé de 19 articles; on en trouve la traduction dans l'ouvrage de l'abbé Dubos intitulé : *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus*. Butel-Dumont en a publié une traduction séparée, 1760, in-12.

CROMWELL (Richard), fils du précédent, né à Hutingdon en 1626, succéda en 1658 à son père, dont il n'eut ni les vices ni les grands talents. D'un caractère doux, paisible et même indolent, Richard avait reçu le pouvoir sans le rechercher; il le laissa échapper sans le retenir (*v.* Monk). Après avoir signé sa démission le 22 avril 1659, il se retira en France, y vécut heureux et ignoré; puis il revint en Angleterre en 1680, et se retira dans le comté d'Herefort sous le nom de Clark. Un procès qu'il eut avec ses filles l'ayant conduit dev. un tribunal, les juges prirent un arrêté pour lui permettre de parler assis et couvert. Il mourut en 1712, âgé de 86 ans. — Cromwell (Henri), fils puîné d'Olivier, gouverna l'Irlande avec sagesse et modérat. pend.

le protectorat de son père et de son frère. La chute de celui-ci entraîna la sienne, et depuis lors il n'en est plus parlé dans l'histoire.—CROMWELL (Olivier), dernier rejeton de la même famille, mort à Cheshunt en 1821, à 79 ans, consacra les dernières années de sa vie à la publication du mémoire apologétique du plus fameux de ses ancêtres, intit.: *Memoirs of the protector Oliver Cromwell, and of his sons Richard and Henry*, etc., Londres, in-4.

CRONACA (SIMON POLLAIOLO, surnommé IL), architecte et sculpteur italien, né à Florence en 1454, dut son surnom à l'admirat. qu'il professait pour les compositions antiques. Il acheva le palais de Philippe Strozzi, dit *le Vieux*, que Benedetto da Maiano avait laissé non terminé en quittant Florence. Ce bel édifice passe pour le chef-d'œuvre de l'architecture florentine dans le 15e S. On doit encore au Cronaca l'église de St-François sur le mont Miniate, dont Michel-Ange louait et admirait la construction simple et élégante. Il mourut en 1509.

CRONEGK (JEAN-FRÉDÉRIC, baron de), poète allem., né à Anspach en 1731, possédait presque toutes les langues vivantes : il était doué d'une imagination brillante et d'une grande facilité; les pensées graves et philosoph. dont ses composit. sont empreintes l'ont fait surn. l'*Young allem.* Cronegk voyagea en Italie, en France, et se lia avec ce que Paris renfermait d'hommes de lettres disting. De retour en Allemagne, il y composa sa tragédie de *Codrus*, qui fut couronnée par la société littér. de Berlin. Cette pièce promettait à l'Allemagne un grand poète; mais l'auteur mourut en 1758, à 27 ans. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-8, réimpr. plus. fois. Outre ses drames, parmi lesq. on distingue *Codrus*, trad. en franç. par Bielfeld, 1768, et *Olinde et Sophronie*, imité par Mercier, 1771, in-8; on y trouve des poésies élégiaques et lyriques qui ont eu du succès. Huber en a traduit quelques-unes dans le tome XIV de son *Choix de poésies allemandes*.

CRONSTROEM (ISAAC, baron de), né en Suède en 1661, vint en France vers 1681, entra au service et fut peu de temps après nommé commandant de Pignerol. Obligé par la rupture avec la Suède de quitter la France, il s'établit en Hollande, et prit une part active à toutes les expéditions militaires de cette puissance. En récompense de ses services il fut fait lieutenant-général. Il commandait dans Berg-op-Zoom, lorsque les Français emportèrent cette place d'assaut, en 1747. Mis en accusation, il écrivit un mémoire pour se justifier, mais il ne put obtenir un jugem. définitif. Il mourut en 1751. Sa *Vie*, écrite par C.-C. Gjoerwell, d'après les *Mém.* qu'il avait laissés, a été publiée en 1756, à Stockholm, in-8.

CROPANO (GIOVANNI-FIORE da), religieux de l'ordre de St-François, né dans la Calabre au 17e S., a laissé des *Comment.* sur l'Écriture sainte, et quelques *ouvr.* ascétiques; mais il est principalement connu par *Calabria illustrata, con iscrizioni e medoglie*, Naples, 1691, in-fol., fig., livre plein de recherches, et qui, malgré les progrès des sciences historiques, est toujours estimé.

CROSS (THOMAS), graveur anglais, né en 1624, mort à Londres en 1671, a laissé un assez grand nombre de portraits, et publié une méthode tachygraph. sous ce titre : *The art of character or short-writing*, Londres, 1645. — Un autre CROSS (Gautier), a publié *l'Art taghmique, ou l'art d'expliquer l'écrit. par les accents*, Londres, 1698.

CROTTE (FRANÇOIS DAILLON DE LA), l'un des plus braves offic. du règne de Louis XII, était fils de Jean de Daillon, qui gouvernait le roi Louis XI. « Il fallait bien qu'il fût quelq. chose de poids, car ce roi se cognoissoit bien en gens (Brantôme); et frère cadet du grand M. de Lude. » Il fut fait lieuten. de la compagnie de cent hommes d'armes du marquis de Montferrat, puis gouverneur de Lignago, ville forte enlevée aux Vénitiens. Bayard aimait sa valeur impétueuse, et dans différ. rencontres le choisit pour compagnon. Crotte se signala aux batailles de St-Aubin-du-Cormier et de Fornove, et fut tué en 1512 à Ravenne, en combattant courageusem. Brantôme dit qu'on appelait communém. MM. de Bayard, de la Crotte et de Fontenailles, *les Chevaliers sans peur et sans reproche*.

CROTTI (BARTHÉLEMI), bon poète latin, né dans le 16e S. à Reggio, était chanoine et archiprêtre de la cathédrale de cette ville. Dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape Paul III le nomma surintend. de la musique de la chapelle pontificale. Il mourut en 1534. On lui doit : *Epigrammatum elegiarumque libellus*, Reggio, 1500, in-4. — *Opus Catoni inscriptum in elegiacum versum, ejusque appendix*, Reggio, 1501, in-4. Tiraboschi lui a consacré un article intéressant dans la *Biblioth. modenese, II.* — CROTTI (Élie-Jules), de Reggio, de la même famille, fut égalem. versé dans la poésie et les arts. Il a laissé différ. *opusc.* On trouve de lui quelques pièces agréables dans les *Carmin. illustr. italor. poetar.*

CROUSAZ (JEAN-PIERRE de), philosophe, né en 1663 à Lausanne, d'une très anc. famille, acheva ses études à 15 ans, visita la Hollande, où il eut de fréquentes conférences avec Bayle, puis se rendit à Paris, où il se lia très intim. avec le P. Malebranche. De retour à Lausanne, il fut nommé profess. de philosophie, et ne voulut point quitter cette chaire pour celle de théologie qu'on lui offrit peu après. Recteur de l'académie de Lausanne en 1706, des disputes théolog. le décidèrent à quitter cette ville en 1722, pour aller professer à Groningue; mais l'amour du pays natal le ramena dans sa patrie, et sa chaire étant devenue vacante en 1737, on s'empressa de la lui rendre. Il mourut en 1750. Il était dep. 1725 l'un des associés de l'académie des sciences, qui, quelques années auparavant, avait couronné son *Mém. sur le mouvem.* Crousaz a remporté plusieurs prix à l'académie de Bordeaux. Tous ses ouvr., accueillis lors de leur publication, sont peu recherchés mainten., parce qu'ils reposent sur les principes de la philosophie cartésienne, qui dep. long-temps sont abandonnés.

Ceux que l'on consulte encore quelquefois sont : *Traité du beau*, etc., Amsterd., 1715, in-8, 1724, 2 vol. in-12. — *De l'éducat. des enfants*, La Haye, 1722, 2 vol. in-12.—*Examen du pyrrhonisme anc. et moderne*, La Haye, 1733, in-fol. — *Traité de l'esprit humain*, contre Wolf et Leibniz, 1741, etc.

CROUZET (Pierre), littérateur, né en 1753 à St-Waast dans la Picardie, entra dans la carrière de l'enseignement, qu'il parcourut avec zèle, et fut, en 1791, nommé principal du collége de Montaigu. Pend. la révol., il fit les plus gr. sacrifices pour ses élèves, et concourut à la réorganisat. de l'instruct. publique. Direct. du Prytanée en 1801, il fut transféré plus tard à La Flèche, puis, en 1809, nommé provis. du lycée Charlemagne, et mourut en 1811. Il a laissé quelques opusc. : *la Liberté*, poème, 1790.—*Éloge funèbre de J.-F. Lefebvre de Corbinières*, 1803, in-8. — *Discours sur l'honneur*, 1806; un autre sur la *Nécessité du travail*, etc.

CROWNE (Jean), poète dramatique anglais, né dans la Nouv.-Angleterre vers le milieu du 17e S., vint chercher fortune à Londres, où il mourut en 1703, après avoir composé 17 pièces de théâtre, tragédies et comédies, dont quelq.-unes, surtout les coméd., eurent un succès qui se soutient encore aujourd'hui. On a aussi de lui les poèmes suiv. : *The church scuffle* (la Querelle d'Église); *Amphigénie et Pandion; les Danaïdes*, et *Charles VIII, ou la conquête de Naples.*

CROY-SOLRE (Emmanuel, prince de), maréch. de France, gouverneur-général de la Picardie, né en 1718, se fit remarquer par la bonté et la générosité de son caractère; il employa une partie de sa fortune à la restauration du port de Dunkerque et des fortifications de Calais, et mourut en 1787. Il a publié : *Mém. sur le passage par le Nord*, etc., Paris, 1782, in-4.—*Maisons des Pays-Bas*, Paris, 1785, in-4.

CROUSAZ - MEIN (Henri de), chambellan du prince de Hohenzoller-Hechingean, fils de la baronne de Montolieu, connue par ses romans, est cité en Suisse pour la *Traduct.* de plus. ouvr. allemands relatifs à ce pays, entre autres : *Voyage dans l'Oberland bernois*, par le profess. Wyes, Berne, 3 vol. in-8. — *Lucerne et ses environs*, par le chanoine Buringer, un vol. in-8. — *Description des tableaux historiques du Pont de la chapelle à Lucerne*, par le même, un vol. in-8. Il mourut à Lausanne le 29 décembre 1832, le lendemain même du jour où il avait perdu sa mère, dont on lui cacha la fin.

CROYSSART. — V. Coyssart.

CROZAT (Antoine), marquis du Châtel, né à Toulouse en 1655, mort à Paris en 1738, fut l'un des financiers les plus riches et les plus célèbres du règne de Louis XV. Ce prince lui avait accordé le privilége du commerce de la Louisiane pour 15 ans; mais avant l'expiration de ce terme, Crozat remit ses lettres-patentes, ce qui donna naissance à la fameuse entreprise du Mississipi (*v.* Law). C'est à sa fille Marie-Anne Crozat que l'abbé Le François dédia son abrégé de géographie, connu sous le titre de *la Géographie de Crozat.* — Crozat (Joseph-Antoine), fils du précédent, né à Toulouse en 1696, mort en 1744, consacra sa vie et sa fortune à satisfaire son goût éclairé pour les arts. Il entreprit de faire graver par les prem. maîtres les plus beaux tabl. et dessins de sa galerie, et publia ce recueil sous le titre de *Cabinet de Crozat*, avec des discours et des notices sur la vie des peintres, Paris, 1729-42, 2 vol. in-fol. Crozat avait rassemblé 19,000 dessins originaux qui lui avaient coûté 450,000 fr. Il avait aussi réuni à grands frais 1,400 pierres gravées, qui furent, après sa mort, acquises par le duc d'Orléans, et dont Lachau et Leblond, aidés de Coquille de Lonchamps, ont donné *la Description*, Paris, 1780, 2 vol. in-fol. Le produit de la vente de son précieux cabinet fut distribué aux pauvres de Paris, ainsi qu'il l'avait ordonné par son testament.

CRUDELI (Thomas), l'un des meilleurs poètes italiens du 18e S., né en 1703 à Poppi en Toscane, dut à son talent l'honneur d'être appelé à la cour de Naples, mais il ne put s'y rendre. Les juges de l'inquisition, après l'avoir retenu pend. plus d'une année dans les fers, lui imposèrent l'obligation de ne jamais s'éloigner de sa ville natale. Cette persécution ébranla sa santé, et le conduisit au tombeau en 1745. Quelques composit. de ce spirituel écrivain avaient paru à Naples, 1746, in-4, et avec des additions, 1765, in-8; mais la meilleure et la plus complète édition de ses œuvres est celle de Pise, sous la rubrique de Paris, 1805, in-12, intitulée : *Rime e prose del dettor Crudeli;* elle est précédée de la *Vie* de ce grand poète et ornée de son portrait.

CRUIKSHANK (William), médecin anglais, et l'un des plus grands anatomistes du 18e S., né à Édimbourg en 1746, mort à Londres en 1800, a laissé (en anglais), plusieurs ouvr. estimés; les princip. sont : *Anatom. des vaisseaux absorbants*, Londres, 1786, in-4, fig., trad. en français par Petit-Radel, Paris, 1787, in-8. — Trois *Mémoires sur la fièvre jaune, bilieuse et intermittente*, Philadelphie, 1798, 1800, in-8. — *Expériences sur la transpiration insensible*, etc., 1795, édit. augment. — *Essais sur la propriété anti-siphilitique de plusieurs acides*, 1797, trad. en français, par Alyon, avec des notes de Fourcroy.

CRUMMUS ou CRUMNUS, roi des Bulgares, mort en 875, est connu par ses victoires sur Nicéphore qui finit par tomber entre ses mains; il exposa longtemps sur un gibet sur la tête de ce malheureux prince, puis fit entourer le crâne d'un cercle d'argent, et s'en servit comme d'une coupe pour s'enivrer dans les festins solennels.

CRUSIUS (Martin), savant et laborieux helléniste, né en 1526 dans la principauté de Bamberg, professa la morale et la langue grecque à Tubingen, où il mourut en 1607. On lui doit un grand nombre d'ouvr. fort recherchés des curieux. Les principaux sont : *Poematum græcor. libri II, gr. lat. orationum; lib.*, Bâle, 1567, 3 part. in-8. *Turco-Græciæ lib. VIII, Germano-Græciæ lib. IV,*

Bâle, 1584, 2 vol. in-fol. — *Acta et scripta theologor. Wietembergens. et patriarchæ constantinopolitani*, 1584, in-fol. — *Æthiopicæ Heliodori historicæ epitome cum observationib.*, 1584, in-8. — *Annales suerici*, Francfort, 1596, 2 vol. in-fol.

CRUSSOLE-LAMI, né à Paris, l'un des fondat. et des principaux rédact. du journal républicain *la Tribune*, débuta dans la carrière littéraire par *l'Éloge de Montesquieu*, seul discours qui parut digne d'une mention honorable au concours où M. Villemain obtint le prix. Deux ans après l'Académie lui accorda la même distinction pour *l'Éloge de Rollin*. Crussolle-Lami cessa dès-lors de travailler aux concours académiques. Il publia successivem. des *Résumés* de l'histoire de Danemarck et de Picardie. Une *Notice* insérée dans les *Annales encyclopédiques*, sur les traductions en italien et en espagnol de deux ouvr. de Destutt de Tracy, (les *Éléments d'idéologie*, et les *Principes d'économie politique*), prouve que son auteur n'était pas étranger à cette philosophie expérimentale qui a pour chefs Cabanis et de Tracy. Crussolle-Lami s'exerça à la versification par un éloge de la clémence ou *Épître à Fénélon*, publiée en 1819. Il avait aussi composé une tragédie intitulée : *Les Albigeois*, qui n'a été ni représentée ni imprimée. En 1824, il lut à l'Athénée de Paris plus. morceaux sur div. sujets, entre autres, sur la tragédie romantique, des observations dont le but est de prouver que si la route des beaux-arts est tracée, leur carrière n'en est pas moins indéfinie, et qu'il n'y a de limité que le mauvais goût. Crussolle-Lami mourut en 1832.

CRUZ (Agostinho da), poète portugais, né à Ponte da Barca en 1540, était frère du célèbre Diogo Bernardès, le prem. et l'un des meilleurs poètes bucoliq. de Portugal. Il prit le nom d'Agost. de Cruz, en entrant dans l'ordre des capucins, où, sans cesser de cultiver les lettres, il mena une vie pénitente, et mourut en 1619. Ses poésies peu nombreuses, mais remarquables par l'élégance et la douceur du style, sont à la suite de celles de Bernardès, Lisbonne, 1771. — Cruz (Gaspar da), dominicain portugais, passa plus. années dans les missions périlleuses de la Chine, et mourut en 1570, archevêque de Malaca dans les Indes. Il a laissé : *Tratado em que se contem muito por extenso as cousas da China*, etc., Evora, 1569, in-4. C'est un des prem. ouvr. qui aient été publ. sur cet empire, et l'on y trouve des renseignements précieux.

CRYM GUERAI, 55e khan de Crimée, monta sur le trône en 1758, et mourut empoisonné par un médecin grec en 1770. Il avait défendu avec courage contre les Russes les frontières de l'empire, et montré des qualités et des connaissances rares chez les princes asiatiques.

CTÉSIAS, méd. et historien grec, de la famille des Asclépiades, né à Cnide vers la fin du 5e S. avant l'ère chrét., exerça 17 ans la médecine à la cour de Perse, et y remplit aussi diverses missions. Pendant son séjour auprès d'Artaxerce, il avait composé une histoire de la Perse en XXIII liv., et la descript. des Indes en un seul livre. Il ne reste de ces deux ouvrages qu'un extrait assez étendu dans la *Bibliothèque* de Photius. Ces fragments ont beaucoup exercé les critiques. Publié pour la 1re fois par Henri Estienne, 1557, in-8, et avec une version lat., 1594, ils ont été récemment l'objet d'un travail consciencieux de deux sav. philolog. allemands. Les édit. des *fragments* Ctésias, par de Alb. Léon, Gottingue, 1823, et par Félix Baëhr, Francfort, 1824, in-8, sont fort estimées. Ils ont été trad. en français par Gedoyn, dans les *Mém.* de l'académie des inscript., et par Larcher, à la suite de son *Hérodote*, 2e édit.

CTÉSIBIUS, mécanicien, né à Alexandrie dans le 2e S. av J.-C., fils d'un barbier et barbier lui-même, s'éleva par la seule force de son génie à l'invention de plus. machines encore admirées de nos jours. On lui attribue celle de l'orgue hydraulique, du *clepsydre* ou horloge mécanico-hydraulique, enfin du belopeaca, espèce de fusil à *vent*, où l'air fortement comprimé lançait un trait à une grande distance ; enfin on le suppose inventeur de la pompe double, aspirante et foulante, qui porte son nom. Il fut père de Héron-l'Ancien, à qui l'on doit la fameuse fontaine dite fontaine de Héron.

CTÉSILAS, ou CTÉSILAUS, sculpt. grec, qui florissait dans la 87e olympiade (432 av. J.-C.), concourut pour une des statues d'amazones destinées au temple d'Éphèse. On cite de lui plusieurs statues remarq., entre autres celle d'un *Guerrier expirant*, que l'on croit être la même que *le Gladiateur mourant*.

CUBA (Jean), botan. et médec. allem., vers le milieu du 15e S., est l'un des premiers auteurs qui aient traité de l'histoire naturelle en joignant des figures au texte. Son *Ortus sanitatis*, Augsbourg, 1481, in-fol., quoique fort médiocre et accompagné de mauvaises figures, a été réimpr. très souvent, et trad. en flamand, en angl., en franç. et en lat. La trad. franç. est de Paris, 1539.

CUBERO (Pierre), missionnaire espagnol, né en 1645 dans l'Aragon, commença ses voyages à l'âge de 25 ans, se rendit de Saragosse à Paris, visita ensuite Rome, Venise, Vienne, Constantinople, Varsovie, Moscou, Astracan, Surate, Goa, Mexico, et publia la relation de sa mission sous ce titre : *Briève relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde, par D. P. Cubero*, etc....., *avec les choses les plus remarquables qui lui sont arrivées*, etc., Madrid, 1680, in-4. Cubero n'a pas le défaut, trop commun aux voyageurs, de délayer les faits et de les noyer dans une foule de détails insignifiants; on lui reproche, au contraire, de s'être contenté d'offrir un aperçu général sur les religions, les mœurs, les usages, les cérémonies des différ. peuples.

CUBIÈRES (Sim.-Louis-Pierre, marq. de), naturaliste, né à Roquemaure, en 1747, obtint la charge d'écuyer cavalcadour du roi Louis XVI, qui l'honora de sa confiance. N'ayant point émigré, il fut mis en arrestation pendant la terreur, et ne

sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Membre de la commission des arts, il fut envoyé en Italie, pour veiller à l'encaissement des chefs-d'œuvre qui devaient orner momentanément le musée de Paris. A son retour il vint habiter Versailles, où il avait eu le bonheur de conserver une pépinière dont le revenu fut long-temps sa seule ressource. En 1814, il recouvra la charge d'écuyer du roi, et mourut d'apoplexie en 1821. Il était membre de la société d'agriculture, associé libre de l'acad. des sciences et de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *Histoire des coquillages de mer, de leurs mœurs et de leurs amours*, 1804, in-4, fig. — *Histoire du tulipier; Mémoire sur les abeilles; — sur la pierre adulaire; — sur l'érable à feuilles de frêne; — sur le genévrier rouge de Virginie* (cèdre rouge); — *sur le micocoulier* ou celtis *de Linné; — sur le cyprès de la Louisiane* (cupressus disticha *de Linné*); *sur les services rendus à l'agriculture par les femmes; Mém. sur le magnolier auriculé* (magnolia auriculata); — *sur un marbre grec magnésien*, etc. — Michel de CUBIÈRES, connu aussi sous les noms de *Dorat-Cubières* et *Palmezeaux*, né en 1752 à Roquemaure, frère cadet du précéd., quitta le séminaire pour venir à Paris, fut pourvu de la charge d'écuyer de M^me^ la comtesse d'Artois, et se fit bientôt connaître par quelques pièces de vers écrites avec facilité. Naturellement présomptueux, il accepta les éloges et méprisa les critiq., et, bien persuadé que pour réussir il ne fallait que vouloir, s'essaya dans tous les genres : héroïdes, drames, romans, comédies, tragédies, poèmes épiques, didactiques, etc., il voulut tout entreprendre, sans consulter ses forces, et finit par se rendre complétem. ridicule. La révolution le surprit au moment où il s'occupait de détrôner Boileau. Il alla se promener sur les ruines de la Bastille, se fit inscrire sur les rôles de la garde nationale, et paya sa dette civique en travaillant au Champ-de-Mars à l'autel de la patrie. Avec du bon sens, il s'en serait tenu là; mais il voulait être quelque chose : il fut après le 10 août membre du conseil de la commune, puis secrétaire-adjoint de Chaumette, place qu'il perdit attendu sa noblesse, dans le moment où il n'avait d'autre ressource que ce chétif traitement. Exilé de Paris comme noble, il n'en composa pas moins des poèmes à l'honneur de la montagne et des sans-culottes; puis, après le 9 thermidor, il fit des odes contre les tyrans qui l'avaient proscrit. Quoiqu'il ne laissât passer aucune occasion de se rappeler à l'attention publiq., il mourut complétement oublié en 1820. La liste de ses ouvrages est fort longue; elle a été donnée par M. Querard dans la *France littéraire*, et c'est là sa véritable place. On ne doit citer de lui que ses *Opuscules poétiques*, 1786-91, 4 vol. in-18, et ses *Œuvres dramatiques*, 1811, 4 vol. in-18.

CUDENA (PIERRE), navigateur espagnol, né en 1602 à Villena, est auteur d'une excellente *Description du Brésil*, avec des notices sur chaque capitainerie et sur le commerce et les productions de cette contrée. La meilleure édit. de cet ouvr. est celle que Leiste a publiée, avec une traduct. en allemand, sous le titre de *Descript. de l'Amérique portug.*, par Cudena, Brunswick, 1780, in-12.

CUDWORTH (RAOUL), théologien anglican, né dans le comté de Sommerset en 1617, fit d'excell. études à Cambridge, où il prit ses degrés, et fut, avant d'obtenir une chaire, chargé de fonctions analogues à celles de maître d'études. C'est alors qu'il compta parmi ses disciples le célèbre William Temple. Nommé recteur d'une paroisse, il abandonna bientôt le ministère pour rentrer dans l'enseignement qu'il ne quitta plus, fut successiv. principal du collége de Cambridge, puis profess. d'hébreu, et mourut en 1688. Cudworth a beauc. écrit; mais de tous ses ouvrages, le seul que l'on consulte maintenant est : *Système intellectuel de l'univers contre les athées* (en angl.), Londres, 1678, in-fol.; traduit en latin par J.-L. Mosheim, avec des notes sav., Iéna, 1733, in-fol.; Leyde, 1773, 2 vol. in-4. On reproche à ce savant métaphysicien de s'être laissé trop entraîner aux idées des platonic. — Sa fille, mariée à lord Marsham, née en 1658, morte en 1708, fut liée avec Locke. Elle a laissé : *Disc. concernant l'amour de Dieu*, Londres, 1696, in-12 (sans nom d'auteur), trad. en français par P. Coste, Amsterdam, 1705. — *Pensées détachées relativement à la vie vertueuse et chrétienne*, 1700, in-12.

CUEVA (BERTRAM DE LA), duc d'Albuquerque, jouit auprès du roi de Castille Henri IV, surnommé *l'Impuissant*, d'un crédit qui excita la jalousie des grands et amena une révolte du peuple. Cueva, sacrifiant au repos du roy. ses propres intérêts, se démit alors de ses dignités; le titre de duc d'Albuquerque fut la récompense de ce dévouement. Il soutint, en 1475, les droits de Ferdinand et d'Isabelle contre la princesse Jeanne, dont il passait pour être le père, et que le parti d'Isabelle avait flétrie comme bâtarde pour l'écarter du trône. Cueva mourut en 1492.

CUEVA (JEAN DE LA), célèbre poète espagnol, né vers 1550 à Séville, vivait en 1603; mais on ignore la date de sa mort. Il a laissé : *Poesias lyriq.*, Séville, 1582. — *Coro Febeo de romances historiales*, 1588, in-8. — *Coméd. et tragéd.*, ibid., 1588, in-4. — *La conquista de la Betica, poemo heroico*, 1603, in-8. — Un *Art poétique*, imprimé dans le *Parnasse espagnol* de Sedano, tome VIII, réimpr. dans la *Collect.* de Fernandez, XIV et XV, et différentes autres pièces MSs. — CUEVA (Martin de La), cordelier espagnol, est auteur d'un *Traité sur la manière d'enseigner la langue latine*, Anvers, 1550, in-8.

CUEVAS (EUGENE DE LAS), peintre, né à Madrid en 1613, mort en 1667, fut choisi pour enseigner le dessin à don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV. Il excellait dans le portrait : on a de lui de petits tableaux d'un goût exquis. Eugène était bon musicien et faisait des vers agréablement.

CUFF (HENRI), littérateur anglais, né en 1560, fut secrétaire du comte d'Essex, et se distingua par ses connaissances dans la langue grecque : mais il

avait un caractère turbulent qui fut en partie la cause de sa catastrophe et de celle de son patron; du moins celui-ci le chargea violemment et lui reprocha de l'avoir excité à la révolte. Cuff montra beaucoup de dignité dans sa défense, n'accusant personne, et mourut avec courage; il fut pendu le 30 mars 1601, onze jours après l'exécut. du comte. On a de lui en anglais : *Difference des âges de la vie humaine*, Londres, 1607, in-8.

CUGNAL, corsaire indien, célèbre par ses exploits dans l'Inde, résista long-temps aux efforts réunis des Portugais et du Zamorin; mais ayant été forcé de capituler, il fut conduit à Goa, et décapité en 1600.

CUGNET DE MONTARLOT (Pierre-Franç.) ex-employé aux armées, né vers 1778, dans un village de Franche-Comté dont il prit le nom, serait tout-à-fait inconnu s'il ne s'était trouvé des prem. impliqué dans le procès politique désigné sous la dénominat. de *Conspiration de l'Est*, au sujet duq. il a paru quelques pamphlets : le motif de son inculpation était la publication d'un écrit intitulé : *Opinion et protestation*, etc., Paris, 1820, in-8. A l'issue de cette affaire, il passa en Espagne, s'y joignit aux troupes du parti constitutionnel, fut fait prisonnier, et fusillé le 24 août 1824, à Almeira en Andalousie.

CUGNIÈRES ou CONGNIÈRES (Pierre de), avoc. à Paris sous Philippe de Valois, est connu pour avoir, en 1329, pris la défense de l'autorité temporelle contre la puissance spirituelle. Il eut, au sujet des droits du roi, une vive et publique discussion avec Roger, archevêque de Sens (depuis Clément VI), et Bertrand, évêque d'Autun, dep. cardinal. Cette dispute, dont les actes ont été imprimés dans la *Monarch. S. R. imperii*, de Goldast, 1621, fixa l'attention du gouvernement sur les empiétements du clergé, et donna naissance à *l'appel comme d'abus*.

CUGNOT (Nicolas-Joseph), ingénieur, né dans la Lorraine en 1725, servit en Allemagne et dans les Pays-Bas, puis s'établit à Paris, où il donna des leçons sur l'art militaire. La révolution, en le privant des ressources qu'il s'était créées et d'une modique pension, le força de se retirer à Bruxelles : il rentra en France sous le consulat, obtint par le crédit de Mercier, aut. du *Tableau de Paris*, une pension de 1,000 livres, et mourut en 1804. On lui doit un *fusil*, adopté par le maréchal de Saxe pour les hulans; une *voiure mue par la vapeur*, déposée au conservat. des machines. Il a publié des *Élém. de l'art militaire ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12; et deux *Traités des fortifications*, 1769 et 1778, in-12.

CUITLAHUATZIN, frère et successeur de Montézuma, commandait à Mexico pendant le siége de cette ville par les Espagnols en 1520, et mourut la même année. Ce prince avait réuni dans les jardins de Chapoltépec et d'Iztapalapan les plantes les plus rares : on y voit encore aujourd'hui les troncs énormes des *cupressus disticha* qui ornaient ces jardins.

CUJAS (Jacques), le plus fameux jurisconsulte du 16ᵉ S., né à Toulouse en 1520, professa le droit à Cahors, à Bourges, à Toulouse, à Valence, à Turin, et vit accourir à ses leçons une foule immense d'élèves, d'où sortirent les plus grands magistrats dont la France s'honora par la suite. Une droiture de jugement peu commune, et une étude approfondie des langues grecque et latine lui permirent de pénétrer plus avant qu'aucun autre jurisconsulte dans la connaissance et l'explication du droit romain. Sa vie fut troublée par des querelles, des intrigues, des jalousies; nulle part l'homme supérieur n'est à l'abri de ces persécut. Mais Cujas eut le courage de les braver et de persister dans son amour pour la science. On lui a reproché d'avoir montré peu de zèle pour les intérêts de la religion catholique; mais ce reproche n'est fondé que sur la réponse qu'il faisait à ceux qui l'entretenaient des querelles de relig. : *Nihil hoc ad edictum prætoris.* « Cela ne regarde point l'édit du préteur. » Cujas mourut à Bourges en 1590; sa *Vie*, écrite par Scévole de Sainte-Marthe, a été imprimée dans la collection des vies des jurisconsultes célèbres de Leickher, Leipsig, 1686; Papyre Masson, Terrasson, dans son *Histoire de la jurisprudence romaine*, et Gust. Hugo ont également donné la *Vie* de ce célèbre jurisconsulte. On trouve aussi de curieux détails sur Cujas dans l'*Histoire du droit romain*, par M. Berriat-Saint-Prix. Les *OEuvres* de Cujas ont été souv. réimpr.; l'édit. la plus complète est celle de Venise, 1758, 10 vol. in-fol., et un *Index* formant un XIᵉ vol.; il est bon d'y joindre le *Promptuarium*, Naples, 1763, 2 vol in-fol.; c'est une table très utile pour les recherches. — Ce jurisconsulte eut un fils qui mourut jeune, et une fille qui déshonora par ses déréglements le nom qu'elle portait. Sa *Vie* a été écrite par Catherinot.

CULANT, nom d'une ancienne famille du Berry, alliée aux Bourbon, aux Châtillon, aux Sully, etc., et qui remonte à Robert, sire de Culant, au 12 S. — Culant (Louis, baron de), amiral de France sous Charles VII, capitaine-général du Lyonnais, du Mâconnais et du Charolais, se distingua au siége d'Orléans avec Dunois, Xaintrailles, La Hire et Jeanne d'Arc, fut chargé de porter la sainte ampoule au sacre de Charles VII, et mourut en 1444. — Culant (Philippe de), neveu du précédent, capitaine de la grosse tour de Bourges et sénéchal du Limousin, l'un des plus gr. capitaines du 15ᵉ S., obtint le bâton de maréchal en récompense de sa valeur à la prise de Meaux en 1439, contribua aux succès de Charles VII en Guyenne, à la défaite du comte d'Armagnac et à celle des Suisses, aux siéges de Mantes et du Mans en 1447, à la conquête de la Normandie en 1450, et à la réduction de Bordeaux en 1453. Il mourut en 1454. — Culant (Charles de), frère aîné du précéd., gr.-maître de la maison de Charles VII, et capit. de 100 hommes d'armes, servit avec distinct. à la même époque que Philippe perdit ses dignités pour avoir fait des retenues illégitimes sur la solde de ses soldats, et mourut en 1468.

CULANT-CIRÉ (René-Alexandre), tacticien et littérateur, né en 1718 à Angerville dans l'Angoumois, d'une anc. famille de la Brie, fut nommé mestre-de-camp de dragons en 1756; mais le ministre de la guerre n'ayant point approuvé son nouv. système de manœuvres pour la cavalerie, il quitta le service en 1758, et vécut dès-lors dans la retraite. Il n'en sortit que pour paraître aux états-génér., député de la noblesse du bailliage d'Angoulême, d'Aunis et de Saintonge, se cacha pendant la terreur, et mourut en 1799. Outre différents ouvr. où il développe sa tactique, Paris, 1757 et 1761, in-12, il a publié des *poésies* très médiocres; *Lettre à J.-J. Rousseau sur la musique franç.*, Paris, 1754, in-8.—*L'Imprudent*, comédie en 5 actes et en vers, La Haye, 1757, in-12, et d'autres écrits dont aucun ne lui a survécu.

CULLEN (William), un des plus célèbres médecins du 18ᵉ S., né en 1712 au comté de Lanerk, en Écosse, étudia la chirurgie et la pharmacie à Glascow, et s'embarqua sur un vaiss. de la compagnie des Indes-Orientales en qualité de chirurg. De retour en Europe, il fut reçu doct., puis professeur de chimie et de médecine à l'université de Glascow. Il passa ensuite aux mêmes chaires dans l'université d'Édimbourg, et mourut en 1790. A l'époque où ce savant méd. débutait dans la carrière de l'enseignement, la doctrine de Boerhaave était généralement admise dans les écoles : Cullen prétendit établir un nouv. système médical; mais il ne fit que développer et rectifier sous certains rapports les ingénieuses conceptions de l'illustre professeur de Leyde. Les ouvrages de Cullen ont eu un grand succès; les principaux ont été trad. en français par Bosquillon, Pinel, Frank et Petit-Radel, mais sans appeler chez nous l'attent. qu'ils méritent : en voici les titres : *Institutions of medicine, P. I. Physiology*, Édimbourg, 3ᵉ édition, 1785, in-8, trad. en allem. et en italien. — *First line, of the pratice of physic*, Londres, 1805, 5 vol. grand in-8; cette édit. est la meilleure de cet important ouvrage, traduit en allemand et en latin. — *Synopsis nosologiæ methodicæ*, Édimbourg, 1782, 2 vol. in-4, bonne édition; traduit en allem. et en italien.— *A treatise of the materia medica*, Édimbourg, 1789, 2 vol. in-4; traduit en allem. et en italien. — *Lettres sur la manière de rappeler à la vie les personnes noyées et asphyxiées* (en angl.), Édimbourg, 1784, in-8.

CULLUM (sir John), ecclés. et antiq. anglais, mort en 1785, a laissé : *Histoire et antiquités de la paroisse de Hawstead* (dans le comté de Suffolk), insérée d'abord dans la *Bibliotheca topogr. britannica*, puis réimpr. en 1813, avec 7 nouv. pl. Les *Anecdotes of British topography* de M. Gough contiennent aussi quelques *Dissert.* de Cullum.

CUMBERLAND (Richard), théol., né à Londres en 1632, remplit trente ans les modestes fonctions de recteur de paroisse, employa ses loisirs à rédiger d'utiles ouvrages, fut, à son insçu, pourvu de l'évêché de Pétersborough, et mourut en 1718, laissant la réputation d'un prélat modeste et sav. Son ouvrage le plus connu est le *Traité des lois de la nature*, traduit en franç. par Barbeyrac, 1744, in-4. On lui doit encore: *Essai sur les poids et mesures des Juifs*, 1684, in-8. — Une trad. angl. du *Fragment de Sanchoniaton sur l'histoire phénic.*, Londres, 1720, avec des notes historiques et chronolog. fort estimées des sav. — *Traité sur l'origine des plus anciens peuples*, publié par le doct. Payne (après la mort de l'aut.), Londres, 1724, in-8.

CUMBERLAND (Guill.-Auguste, duc de), fils du roi George II, né en 1721, fit la campagne d'Allemagne en 1743, sous les ordres de son père, et fut blessé à la bataille de Dettingen. En 1745 il commandait les troupes anglaises, et perdit avec ses alliés la célèbre bataille de Fontenoi contre le maréchal de Saxe; rappelé en Angleterre pour s'opposer aux progrès du prétendant, il le battit en diverses rencontres, et remporta à Culloden, en 1746, une victoire décisive qui rétablit la paix dans l'intér., et qui fit du vainqueur l'idole du peuple anglais. Mais il perdit cette faveur populaire après ses défaites à Laufeld, à Hastembeck, et surtout après la capitulation qu'il fut forcé de signer à Closter-Seven, capitulation qui laissa les Français tranquilles possesseurs du Hanovre. De retour en Angleterre, le duc de Cumberland se retira à Windsor, et s'occupa moins des affaires publiques que d'œuvres de bienfaisance. Il mourut en 1765.

CUMBERLAND (Richard), littérateur, né en 1732 à Cambridge, était arrière-petit-fils de l'év. de Péterborough, et petit-fils de Rich. Bentley; il occupa plus. emplois administratifs qui auraient dû l'enrichir, et mourut à Tunbridge en 1811, dans un état voisin de l'indigence. On a de lui des *romans*, dont quelq.-uns ont été trad. en français, entre autres *Arundel* et *Henri;* mais il est plus connu comme poète dramatique. Les Anglais lui surent gré d'avoir un peu épuré leur théâtre. Parmi ses pièces très nombreuses, puisque la collection forme 8 vol. in-8, on distingue la *Carmélite*, tragédie; l'*Américain* et la *Roue de fortune*, comédies. L'*Américain* a été trad. par Andrieux dans les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. Il en avait précédemm. donné une imitation sous le titre de la *Jeune Créole*. On lui doit en outre : *Calvary of the death of Christ*, Londres, 1810, 2 vol. in-8, poème en vers blancs; les *Mémoires* de sa vie, 1807, 2 vol. in-8 ou in-4.

CUNÆUS (Pierre), en hollandais *van der Kun*, sav. distingué, né à Flessingue en 1586, professa la rhétor. à Leyde dès 1611, et dans la suite joignit à cette chaire celle de droit romain. Il mourut en 1638. Parmi ses ouvr. les plus recherchés sont : *Sardi venales, satyra menippea in hujus seculi homines plerosque ineptè eruditos*, etc., Leyde, 1612, in-16, réimpr. et trad. plus. fois. — *De republicâ Hebræorum*, Leyde, 1617, in-8, souv. réimprimé et trad. en franç. avec des remarques de Barnage (par Goérée), 1705, 3 vol. in-8. On a le recueil de ses *Lettres* aux savants hommes de son temps, Leyde, 1725 ou 1732, in-8.

CUNEGO (Dominique), graveur, né à Vérone en

1727, apprit le dessin de Fr. Ferrari, suivit à Rome l'archit. Adams qui lui fit graver des vues d'édifices antiq. sur les dessins de Clérisseau, et fut employé par Gav. Hamilton à graver les planches de la *Scola italica*. Ses talents le firent appeler à Berlin, et pendant un séjour de quatre ans dans cette capitale, il grava d'après Cuningham les portraits du roi de Prusse et des princes. Il revint à Rome en 1789 et y mourut en 1794. Son œuvre est considérable. Huber donne la liste de ses princip. pièces dans le *Manuel des curieux*. Les amateurs recherchent surtout son estampe du *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, avec la date de 1780. — Cunego (Aloysio), son fils, né à Vérone en 1757, s'établit à Livourne, où il a gravé quelq. tabl. du Guerchin et du Guide. — Cunego (Joseph), frère d'Aloysio, né en 1760, quitta la gravure pour entrer dans un cloître. Il avait gravé quelq. tableaux de F. de Capo et du Guaspre.

CUNÉGONDE (Ste), impératr., épouse de Henri, duc de Bavière et success. d'Othon III, fut couronnée à Mayence l'an 1002, et douze ans après sacrée à Rome par les mains de Benoît VIII, fonda des monastères, des évêchés, des églises, déposa la couronne après la mort de son époux, et passa dans un couvent les 15 dernières années de sa vie, partageant tous les travaux et les mortifications de ses compagnes. Elle mourut en 1040, et fut canonisée par Innocent III, l'an 1200. — Cunégonde ou Kinge, fille de Béla IV, roi de Hongrie, et petite-fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa Boleslas, dit *le Chaste*, roi de la Petite-Pologne, vécut ainsi que son époux dans une continence parfaite, et se voua au service des pauvres malades. Après la mort de Boleslas en 1279, elle se retira dans un monastère à Sandecz, et y mourut en 1292. Elle a été canonisée par Alexandre VIII en 1690; sa *Vie* est insérée dans la collect. des bollandistes.

CUNHA (Tristam da), navigat. portug., obtint en 1508 du roi Emmanuel le commandement d'une flotte de 15 vaisseaux, et fit avec Alphonse d'Albuquerque des découvertes dans les mers du sud. Il donna son nom à quelq. îles désertes, visita Madagascar pour s'assurer si cette île produisait des épiceries, força la république de Brava à payer des tributs au Portugal, et revint dans sa patrie avec deux vaisseaux chargés d'un riche butin, fruit d'une expédition contre le roi de Calicut. Da Cunha fut, en 1515, chargé par Emmanuel de porter au pape Léon X des présents magnifiques. Il mourut vers le milieu du 16e S. Ses exploits ont été célébrés par le Camoëns. — Cunha (Nuno da), fils du précédent, né en 1487, fut ministre des finances sous le règne de Jean III et gouvern.-génér. des Indes. Il accrut et fortifia la puissance portugaise dans ces contrées; mais ses services ne le préservèrent pas de la disgrâce de son souverain; il mourut de chagrin en 1538, sur le bâtiment qui le ramenait en Portugal, après avoir ordonné que son corps fût jeté à la mer dans son costume de chev. de l'ordre du Christ.

CUNHA (D. Pedro), général des galères portugaises, sous le règne de Jean III, se distingua dans les expédit. de Tanger et d'Azamor en 1532 et 1534, et combattit vaillamment dans l'Inde en 1538 avec le vice-roi dom Garcias de Noronha, et mit les côtes du Portugal à l'abri des descentes barbaresq. Prisonnier à la bataille d'Alcantara, gagnée par Philippe II, roi d'Espagne, il refusa de se soumettre au vainqueur, fut jeté dans la tour de Belem et y termina sa carrière. — Cunha (D. Rodrigo), fils du précédent, né en 1577, fut successivement év. de Portalègre et de Porto, archevêq. de Braga et de Lisbonne. Il suivit les traces de son père, rejeta les offres de la cour d'Espagne, et prépara la révolution qui rendit le trône à Jean IV, en 1640. On a de lui plus. ouvr. de discipline et d'hist. ecclésiast.; les princip. sont: *Hist. ecclesiastica de Braga*, etc., 1634-1635, 2 vol. in-fol. — *Hist. ecclesiastica de Lisboa*, Lisbonne, 1642. Il mourut en 1643.

CUNHA (Joseph-Anastase da), sav. mathém., né à Lisbonne en 1742, apprit, sans le secours d'aucun maître, les langues anciennes et modernes, la philosophie, l'histoire et les belles-lettres, obtint, en 1774, une chaire de mathémat. à l'univers. de Coimbre; mais arrêté en 1778 par un ordre secret de l'inquisition, il demeura deux ans dans des cachots où sa santé s'affaiblit sensiblement, et mourut en 1787, direct. du collège de St-George. On lui doit: *Princip. de mathématiques*, Lisbonne, 1782, trad. en franc. par M. d'Abreu, Bordeaux, 1811, in-8.

CUNI (Jean), habile fondeur, né à Nancy en 1561, s'adonna, comme Chaligny son maître, à la fonte de l'artillerie, et coula les canons des places de Metz, de Nancy, et d'autres villes frontières de la Lorraine; il mourut vers 1640, laissant un fils qui fut comme lui un fondeur distingué.

CUNIBERT (St), HUNEBERT ou CHUNEBERT, né dans le roy. d'Austrasie, d'une famille illustre, fut fait évêque de Cologne en 623, assista deux ans après au concile national de Reims, puis gouverna le roy. d'abord avec Pépin, puis avec Grimoald, se concilia l'estime générale par sa justice et par sa piété, et mourut en 664. Surius a publié une *Vie de St Cunibert*, par un anonyme.

CUNIBERT, roi lombard, fils et successeur de Bertharite, vers l'an 687, fut détrôné en 690 par Alachis, duc de Trente et de Brescia; mais bientôt secondé par ses sujets las de la tyrannie de l'usurpateur, Cunibert vainquit Alachis, remonta sur son trône, dont il demeura paisible possesseur, et mourut en 700. Il enrichit le clergé de nombreuses dotations et fonda plusieurs monastères.

CUNICH (Raimond), l'un des plus gr. latinistes modernes, né en 1719 à Raguse, prof. les belles-lettres dans le collége romain, et à la suppression des jésuites, auxquels il appartenait, il refusa une chaire dans l'univers. de Pise pour ne pas quitter Rome, où il mourut en 1794. On a de lui: *Anthologica, sive epigrammata græca latinis versibus reddita*, Rome, 1771, in-8. — Une trad. en vers lat. de l'*Iliade*, ibid., 1776, in-fol. — *Epigram-*

malum libri V, Parme, 1803, in-8. — Plusieurs *Discours* et *Poésies lat.*

CUNINGHAM (Edmond-François), peintre écossais, né vers 1742, fut élevé sous le nom de *Kelso*, *Kalso* ou *Calsa*, en Italie, où son père s'était retiré après la défaite du prétendant. Cuningham étudia la peinture d'après les compositions du Corrége, du Parmesan et des autres grands maîtres, et acquit une facilité étonnante; aussi a-t-il produit un grand nombre de tableaux, tous remarquables par la pureté du fini. Sa réputat. ne fut point stérile, comme il n'arrive que trop souvent; elle lui valut une fortune considér. qu'il dissipa en prodigalités, passant continuellement d'un pays dans un autre pour échapper à ses créanciers : l'Angleterre, la France, la Russie et la Prusse l'enrichirent tour à tour; mais il mourut chargé de dettes à Londres, en 1793. On cite comme son meilleur tableau celui qui représente *le grand Frédéric* à une revue, accompagné du prince de Prusse, du duc d'York, et des prem. généraux de son armée.

CUNNINGHAM (Alexandre), historien écossais, né en 1654, ministre près de la républ. de Venise, sous le règne de George Ier, mort à Londres vers 1737, a composé en latin une *Hist. de la Grande-Bretagne depuis la révolution de* 1688 *jusqu'à l'avénement de George Ier*, trad. en anglais par W. Thomson, 1787, 2 vol. in-4. — Un autre personnage du même nom, et que beauc. de traits de ressemblance autorisent à regarder comme le même, publ. à La Haye, 2 vol. in-8, 1721, une édition d'Horace très estimée, et une de Virgile à Édimbourg, 1742.

CUNO (Jean-Chrétien), botaniste et poète allemand, né à Berlin en 1708, servit quelq. temps dans les armées prussiennes. Ayant obtenu son congé, il se rendit en Hollande, d'où il passa dans les Indes-Occidentales, pour s'y livrer à des spéculations. Le succès couronna toutes ses entreprises, il fit une fortune rapide; mais tout en se livrant aux affaires de son commerce, il cultiva les lettres et l'histoire naturelle. De retour en Hollande, il ne songea plus qu'à jouir des richesses qu'il avait amassées par d'honorables travaux. Il réunit dans un jardin, qui devint bientôt célèbre, les plantes rares qu'il avait rapportées des Indes, et partagea ses loisirs entre la botanique et la poésie. L'âge vint, et le regret des lieux où il avait passé son enfance. Il réalisa sa fortune, et s'établit près de Dourlach, à Weingarten, où il mourut en 1780. On lui doit plus. ouvrages en allemand : une *Ode sur son jardin*, Amsterdam, 1750, in-8. — *Lettres sur différents objets de morale*, 3e édition, Hambourg, 1766, in-8. — *La Messiade*, poème en XII chants, Amsterd., 1762, in-8. — Cuno (Cosme-Conrad) a perfectionné la fabrication des microscopes, et publ. en allemand des *Observat.* sur cet art, etc., Augsbourg, 1734, gr. in-4, avec 16 pl.

CUOCO (Vincent), littérateur distingué, né en 1770 à Campomarano, royaume de Naples, vint en 1799 chercher un asile en France, après la chute de la république parthénopéenne, dont il avait été l'un des princip. moteurs. Lorque la victoire de Marengo lui permit de retourner en Italie, il alla s'établir à Milan, où il devint rédact. du *Journal officiel*. Après l'expulsion des Bourbons de Naples en 1806, il y fut accueilli par le nouveau roi, et nommé membre de la cour de cassation. Plus tard il fut fait conseiller-d'état et directeur-général du trésor. La restaurat. de 1815 le maintint dans cette place; mais attaqué d'une aliénation mentale, il mourut en 1823. On a de lui : *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli*, Milan, 1806, in-8. — *Platone in Italia*, ib., 1806, 3 vol. in-8. — Cet ouvr. et le précédent ont été trad. en franç. par le fam. Barrère. — *Dell' antica agricoltura degl' Italiani*, ibid., 1800, in-8. — *Progetto di decreto per l'organizzazione della publica istruzione*, Naples, 1810, in-fol.

CUPA, comte de Zegra, palatin de Hongrie, se mit à la tête des révoltés qui s'opposaient à l'introduction du christianisme dans son pays, sous le règne de St Étienne, fut vaincu et périt dans la mêlée l'an 999.

CUPANI (François), botaniste sicilien, né en 1657, avait étudié la médec. et l'hist. natur. avant d'embrasser la règle des minimes. Son goût pour la botanique s'accrut encore dans le cloître; la recherche et la descript. des plantes occupèrent tous les instants qu'il pouvait dérober à ses devoirs. Il mourut à Palerme en 1711. On cite de lui : *Syllabus plantarum Siciliæ nuper detectarum*, Palerme, 1694, in-16. Il est auteur de l'ouvrage qu'Antoine Bonani, son élève, a publ., en se l'appropriant, sous le titre de *Panphytum siculum*, etc., ibid., 1713, in-fol.

CUPER (Gisbert), sav. critique, né en 1644 à Hemmendem, dans le duché de Gueldre, venait d'achever ses études lorsqu'il fut nommé profess. d'hist. à Deventer. Il se fit bientôt connaître par ses ouvr. et par les élèves qu'il forma; mais son mérite ne se bornait pas à savoir beaucoup, il était homme d'action, remplit plusieurs charges de magistrature, fut employé dans des négociations importantes, et mourut, moins affaibli par l'âge que par ses travaux, en 1716. De Boze prononça son éloge à l'académie des inscript., dont il était associé. Ses ouvr. recherchés des curieux sont : *Observ. lib. IV*, Leipsig, 1772, in-8, édit. préfér. à celle d'Utrecht, 1670.—*Harpocrates sive explicatio*, etc., Utrecht. 1687, in-4.—*De elephantis in nummis obviis*, 1719, in-fol. — Des *Lettres* de critique, de littérat. et d'hist., trad. en franç. par Beyer, gendre de Cuper, Amsterdam, 1743, in-4, fig. — Cuper (François), d'Amsterdam, est auteur d'une réfutat. de la doctrine de Spinosa, intit. : *Arcana atheismi revelata*, etc., Rotterdam, 1676, in-4. — Cuper ou Cuypers (Guillaume), jésuite flamand, né en 1686, mort en 1741, a coopéré au recueil des *Acta sanctorum* des bollandistes (juillet et août), et publ. en lat. un *Traité histor. et chronolog. des patriarches de Constantinople*, Anvers, 1733, in-fol.

CUQUET (Pierre), peintre d'hist., né à Barce-

lonne en 1594, mort en 1666, orna l'église des carmes de cette ville de plus. tableaux, parmi lesquels on distingue celui qui représ. le *Concile d'Éphèse*.

CURADI, famille de Florence qui a produit plusieurs artistes estimés. — Dominique, peintre et orfévre, né en 1449, mort en 1493, surnommé *Ghirlandajo*, parce qu'il excellait à représenter des guirlandes en orfévrerie, fut chargé par Sixte IV des peintures de la chapelle pontificale à Rome, et inventa un nouveau genre de mosaïque. Élève d'Alexis Balduinetti, il fut le maître de Michel-Ange. — Raphaël, sculpteur, élève de François Ferucci, se distingua dans l'art de travailler le porphyre. — Thaddée, mathémat. et sculpteur, surn. *il Battirolo*, élève de Baptiste Naldini, a fait des *Crucifix* que Jean de Bologne a mis au-dessus de tout ce que l'on avait dans ce genre.—François, l'un des fils de Thaddée, né en 1570, mort en 1661, chev. de l'ordre du Christ, fut aussi élève de Bapt. Naldini. Les églises de Florence possèdent plus. tableaux de ce peintre. Son portrait, fait par lui-même, est dans la galerie de Florence.

CURAUDAU (François-René), chimiste, né à Séez en 1765, se fit avantageusem. connaître par l'invention ou le perfectionnem. de différ. procédés relatifs aux arts industriels. Il mourut à Paris en 1813. Outre un gr. nombre d'utiles mémoires dans les *Annales de chimie*, le *Journal de physique*, le *Bulletin de pharmacie*, et dans le *Journal d'économie rurale*, on lui doit un *Traité sur le blanchissage à la vapeur*, Paris, 1806, in-8.

CURÈTES, habitants de l'île de Crète, dont l'origine est fort ancienne et la généalogie fabuleuse, étaient prêtres de Cybèle. Ils défrichèrent les premiers l'île de Crète, civilisèrent les habitants, et leur donnèrent des rites et des pompes sacrées. Le président de Brosses les assimile aux druides des Celtes, aux saliens des Sabins, aux sorciers ou jongleurs de Laponie, de Nigritie, de l'Amérique, de la Sibérie et du Kamtchatka. Les curètes étaient regardés comme des divinités subalternes. On leur consacrait des temples, et on jurait en leur nom l'observation des traités.

CUREUS (Joachim), médecin, né en 1532, à Freystadt en Silésie, mort en 1573, médec. de Glogaw, a laissé plus. ouvr., entre autres : *Annales Silesiæ*, etc., Wittemberg, 1571, et Francfort, 1585, in-fol., la prem. et la meill. hist. de la Silésie. Sa *Vie*, par Jean Ferinarius, Lignitz, 1601, in-4, est pleine de détails puérils.

CURIACES, nom de trois frères de la ville d'Albe, qui combattirent pour leur patrie contre les Horaces, et furent vaincus.

CURIAL (Philibert-Jean-Bapt.-Joseph, comte), lieuten.-général, pair de France, grand'croix de l'ordre de la Lég.-d'Honn., né à Saint-Pierre d'Albigny, en 1774, s'enrôla dans la légion des Allobroges, dont il fut nommé capit., suivit l'armée franç. en Égypte, se conduisit avec bravoure aux batailles d'Eylau, de Friedland, d'Austerlitz, et, parvenu au grade de général de division, fit en 1812 la campagne de Russie, à la tête des chasseurs de la garde. Au retour, on le chargea d'organiser 12 régim. de jeune garde dont l'empereur lui donna le commandement. Curial se distingua aux combats de Wachau et de Hanau. En 1814, il fut envoyé au secours des frontières du Nord; mais ses efforts devinrent inutiles à la cause qu'il servait. Son adhésion à la déchéance de Napoléon lui valut d'être nommé par Louis XVIII chev. de St-Louis, lieut.-gén., command. de la 19e divis. milit., et pair de France. Pendant les *cent-jours*, Napoléon l'employa dans son grade, sous les ordres du maréchal Suchet. Néanmoins, au second retour du roi, le comte Curial ne perdit aucune de ses dignités civiles et militaires. Employé dans l'armée comme inspecteur-général d'infanterie, il siégea à la chambre des pairs, et remplissait à sa mort, arrivée en 1829, les fonct. de maître de la garde-robe dans la maison du roi.

CURIIS (Jean A), dont le vrai nom était *van Hœfen*, né à Dantzig en 1483, s'attacha aux rois de Pologne, et plus particulièrem. à Sigismond III, fut chargé de plus. ambassades, puis nommé évêque de Culm et de Warmie, et mourut en 1548. On lui doit plus. poëmes, entre autres : *De perfectione Sigismundi; de Victoriâ Sigismundi contra vayvodam Muldaviæ*, recueillis à Varsovie, 1764, in-8.

CURION (Caïus-Scribonius), sénateur romain, se livra jeune à la débauche; mais rappelé à une vie plus réglée par Cicéron, qui l'engagea dans les intérêts de la républ., il se mit à la tête de la jeune noblesse pour résister aux triumvirs César, Pompée et Crassus. Il obtint dès-lors beaucoup de popularité, et fut nommé questeur pour l'Asie. Élu tribun du peuple en 702, il se déclara pour César, qui avait payé ses dettes, combattit, à la tête de 4 légions, Caton-le-Jeune, qu'il chassa de Sicile; mais battu ensuite par Sabura, lieuten. de Juba, il ne voulut point survivre à sa défaite, et se jeta au milieu des ennemis, où il périt les armes à la main (l'an de Rome 706).

CURION (Cœlius-Secundus), luthérien, né en 1503, à San-Chirico en Piémont, essuya, de la part du St-office, les plus vives persécutions, pour avoir confondu, dans une thèse publique, un dominicain de Casal, lieu de sa résidence. Parvenu à s'échapper des prisons pontificales, il se réfugia successivem. à Salo, à Pavie, à Venise, à Ferrare, à Lucques, et enfin à Bâle, où il professa les belles-lettres depuis 1547 jusqu'à sa mort, en 1569. Curion a publ. un très grand nombre d'ouvr. de controv., dont nous ne citerons que ceux que recherchent encore les curieux : *Araneus, seu de providentiâ Dei*, 1544, petit in-8. — *De Amplitudine beati regni Dei dialogi, sive libri II*, 1554, in-8.—*Pasquili exstatici de rebus partim superis partim inter homines in christianâ religione passim hodiè controversis, cum Marphorio colloquium*, in-8, sans date : la 2e édit. est de Genève, 1544; c'est le plus curieux des écrits de Curion; il a été traduit en franç. sous le titre de *Visions de Pasquille*, 1547, in-8. La *Vie de Curion*, en lat.,

par Jean-Nicolas Stupano, Bâle, 1570, in-4, a été réimpr. avec des addit. dans les *Amœnitates* de Schelhorn. — Curion (Cœlius-Horace), l'aîné de ses fils, né à Casal en 1534, mort en 1564, profess. de médecine à Pise, a trad. de l'ital. le discours de Marsile Andreasi : *De amplitudine misericordiæ Dei*, Bâle, 1550, in-8. — Curion (Cœlius-Augustin), profess. d'éloquence à Bâle, né à Salo en 1538, mort en 1567, est auteur de deux livres d'*Hiéroglyphiques*, impr. avec ceux de Pierre Valérianus; d'une *Hist. de Sarrasins*, en lat., jusqu'à l'an 1300, Bâle, 1567, in-fol.—Curion (Angélique), sœur des précéd., née à Lausanne en 1543, morte en 1564, était versée dans les littératures latine, allemande, franç. et italienne. On trouve trois de ses lettres dans le tome XIV des *Amœnitates* de Schelhorn.

CURITA. — V. Zurita.

CURIUS-DENTATUS (M.), Romain célèbre par son courage et sa frugalité, fut trois fois consul, battit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et repoussa Pyrrhus, roi d'Épire, 273 av. J.-C. Après ses triomphes, il se retira à la campagne, et y vécut dans la plus grande simplicité. Les ambassad. des Samnites étant venus l'y trouver, et lui ayant offert de grandes richesses pour le mettre dans leurs intérêts, il leur répondit que, quand on savait se contenter de peu, on n'avait pas besoin d'or, mais que l'on commandait à ceux qui en avaient.

CUROPALATE, historien. — V. Scylitzes.

CURRIE ou CURRY (Jacques), médec. écossais, né en 1756, à Kirkpatrick-Fleming, dans la province de Dumfries, acquit une grande réputation en constatant l'utilité des affusions d'eau froide, et en déterminant les cas où on devait y avoir recours. Currie joignit la culture des lettres à la pratique de son art, et s'appliqua même à la politique. Il mourut en 1805, à Sidmouth, au Devonshire. On a de lui, entre autres écrits : *Résultats des effets médicaux produits par l'eau froide*, etc., Liverpool, 1797-98, in-8. — *Observat. sur les morts apparentes*, traduites en français par L. Odier, 1800, in-8.

CURTENBOSCH (Jean de), né à Gand vers le commencement du 16e S., mort à Rome en 1550, avait assisté aux premières sessions du concile de Trente, et en écrivit une *Relation* qui se trouve dans l'*Amplissima collectio* de D. Martenne et Durand.

CURTI (Jérôme), dit *il Dentone*, peintre né à Bologne en 1576, élève de Spada et Baglioni, fut le plus grand peintre de perspective de son temps. Lanzi le nomme le restaur. de cet art en Italie. Il a peint d'admirables fresques à Ravenne, dans le palais du légat, à Parme, à Modène, à Rome, dans le palais Ludonisi, où il décora une salle regardée comme son chef-d'œuvre. Il mourut à Bologne en 1632. — Curti (Franç.), peintre et grav., né à Bologne en 1603, grava au burin à la manière de Chérubin Albert, dont il a souvent la netteté. Outre une suite de 16 portraits fort estimés, il a gravé les *Principes du dessin*, d'après le Guerchin, le *Mariage de Ste Catherine*, d'après Denis Calvaert, etc.

CURTIS (Guillaume), botaniste, né à Althon, dans le Hampshire, exerça la profession de pharmacien à Londres, cultiva la botanique avec beaucoup de zèle, et mourut à Brompton en 1799, à 53 ans. Il a publié un grand nombre d'ouvrages estimables, parmi lesquels on distingue : *Flora londinensis*, etc., 1777, 2 vol. in-fol., avec 420 pl. — *Botanical Magazine*, etc., 1787 et ann. suiv., 54 vol. in-8, fig. Cet ouvr., continué après la mort de l'aut., par John Sirus, jusqu'en 1826, eut beaucoup de succès. Une seconde série, commencée en 1827 par Sam. Curtis et Jacks. Hooker, se poursuit maintenant à raison de 12 cahiers par an. — *Lectures an botany*, nouv. édition, 1816, 3 vol. in-8., précédée de la *Vie* de l'auteur.

CURTIUS (Métius), Sabin, se signala dans le combat qu'occasionna l'enlèvement des Sabines, et pénétra dans le camp des Romains. Blessé dangereusement et poursuivi par Romulus, il se jeta dans un marais que formaient les débordements du Tibre, et parvint à s'en dégager. Cet endroit, quoique desséché, fut appelé dep. *Lacus Curtius*. — Curtius (Marcus), Romain, d'une famille patricienne, se dévoua pour sa patrie, l'an 392, en se précipitant dans un gouffre qui s'était ouvert au milieu de la place publique. Le peuple y jeta après lui des fleurs, des fruits (et des décombres, suiv. quelques historiens) : l'abîme disparut.

CURTIUS. — V. Corte, Corti, Cursius, Curtz, et Quinte-Curce.

CURTIUS (Franç.), ou *l'Ancien*, fut profess. à Pavie, et mourut en 1495, laissant des *conseils* et quelques *traités* sur diverses matières de jurispr. — Curtius (François), dit *le Jeune*, neveu et fils adoptif du précédent, professa le droit à Pavie et à Mantoue, et fut admis aux conseils de François Ier. Fait prisonn. après la bataille de Pavie, il fut maltraité par les impér., et n'obtint sa liberté qu'avec une forte rançon. On a de lui un traité *de Feudis*, et des *Consilia* très estimés. Il mourut en 1533. — Curtius (Jacques), de Bruges, occupa en Flandre des emplois honorables vers 1550, et traduisit en latin la paraphrase grecque de Théophile sur les *Institutes* de Justinien, Anvers, 1546.

CURTIUS (Cornélius), religieux augustin, né à Bruxelles, fut profess. de théologie dans les Pays-Bas et en Autriche, provincial, puis définiteur-général de son ordre, et mourut en 1638. Il a laissé : *Virorum illustrium ex ordine eremitarum divi Augustini elogia*, etc., Anvers, 1636, in-4, fig.; et une *Dissert.* (ibid., 1634), où il discute si J.-C. a été crucifié avec 3 ou bien 4 clous, et se décide pour le dernier nombre.

CURTIUS (Michel-Conrad), historien allemand, né en 1724 dans le duché de Meklembourg, mort en 1802, professa l'histoire à Marbourg, et devint historien du pays de Hesse. Il a fait beauc. d'ouvr.; les plus estimés sont : *Comment. de senatu romano, sub imper.*, etc., Halle, 1768, in-8; Genève, 1769, in-4. — *Poétique d'Aristote*, avec des

notes, Hanovre, 1753, in-8. — *Histoire et statist. de Hesse*, Marbourg, 1793, in-8, etc.

CUSA (Nicolas de), nommé *Jean Crebs*, fils d'un pêcheur, cardinal, né en 1401 à Cusa sur la Moselle, acquit une profonde connaiss. de l'hébr., du grec, de la philosophie, de la théologie et des mathématiq., assista en 1431, comme archidiacre de Liége, au concile de Bâle, et s'y montra un des plus ardents défens. de l'infaillibilité de l'Église. Eugène IV, Nicolas V et Pie II l'employèrent dans des légations importantes auprès des cours étrangères. Nicolas V le nomma cardinal en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Cusa ayant voulu introduire la réforme dans un couvent de son diocèse, fut emprisonné par ordre de Sigismond III, ne recouvra sa liberté qu'après une longue détent., et se retira à Todi, où il mourut en 1464. On a de lui plusieurs *Tr. théolog.* et des ouvr. de controv. recueillis en 3 vol. in-fol., Bâle, 1565. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hartzeim, jésuite, Trèves, 1730, in-8.

CUSPINIEN (Jean), en allemand *Spiesshammer*, médecin, né en 1473 à Schweinfurt en Franconie, fut conseiller intime de l'empereur Maximilien I^{er}, qui le chargea de diverses négociat., et le nomma garde de la bibliothèque impériale. Il mourut en 1529, laissant, entre autres ouvr. : *De Cæsaribus atque imperat. à Julio Cæsare ad Maximilianum primum comment.*, Strasbourg, 1540, in-fol. — *Austria, sive comment. de rebus Austriæ*, etc., Bâle, 1553, in-fol.—*De Turcarum moribus et origine*, Anvers, 1541, in-8; Leyde, 1654, in-12.

CUSSAY, command. du château d'Angers, mort en 1579, est du petit nombre des gouverneurs qui refusèrent de verser le sang des calvinistes le jour de la St-Barthélemi. Il répondit au duc de Guise qu'il ne souillerait pas cinquante ans d'une vie sans tache par les plus lâches assassinats.

CUSSON (Pierre), médecin et botaniste, né à Montpellier en 1727, professa les belles-lettres et les mathématiq. à Toulouse, au Puy et à Béziers, chez les jésuites, qu'il quitta bientôt pour se faire médecin. Envoyé comme botaniste en Espagne et dans les îles de Majorque et de Minorque, il en rapporta une nombreuse collect. de plantes. Ayant contracté un embonpoint extraordinaire dans ses voyages, il ne put herboriser davantage, et s'adonna à la pratique de la médecine à Sauve, et ensuite à Montpellier, où il mourut en 1783. On lui doit des *Thèses médicales*, et un art. *sur les maladies de prem. classe*, inséré dans la *Nosologie* de Sauvages. Un nouveau genre de plantes a été nommé *Cussonia*, par Linné le fils, en l'honneur de Cusson.

CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), lieuten.-général, né à Metz en 1740, d'une anc. famille, fut fait sous-lieutenant à 7 ans, et fit la campagne de 1748 sous le maréchal de Saxe; il servit ensuite dans la guerre d'Allemagne, où il donna des preuves si précoces de bravoure et d'habileté, que le grand Frédéric lui fit l'honneur de le citer dans ses *Mém.* Colonel de dragons à 22 ans, il obtint plus tard un régim. d'infanterie désigné pour faire la guerre d'Amérique. Sa belle conduite dans cette expédit. lui valut, à son retour en France, le grade de maréchal-de-camp et le gouvernement de Toulon. En 1789, député de la noblesse de Metz aux états-généraux, il s'y montra partisan des réformes, réclama l'établissement des milices patriotiq., vota pour la liberté absolue du commerce, et appuya la création des assignats. Nommé en 1792 commandant de l'armée du Rhin, il obtint quelques succès sur les Autrichiens, se rendit maître de Spire, Worms, Mayence; passa le Rhin, et s'empara de Francfort; mais bientôt repoussé, il rentra dans Mayence, se porta sur les bords de la Nahe, y fut attaqué par l'armée prussienne, et se retira derrière les lignes de Weissembourg, laissant ainsi Mayence à ses propres forces. Il réussit à justifier cette retraite auprès de la convent., et fut appelé quelq. temps après à l'armée du Nord. A peine arrivé à ce nouv. poste, il reçut du conseil exécutif l'ordre de se rendre à Paris, où, par suite d'un décret d'accusat. provoqué par le comité de salut public, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et conduit au supplice le 28 août 1793. Custine était bon officier de cavalerie, mais général très médiocre. On lui a reproché son intempérance, et il paraît que les excès du vin, auxquels il se livrait, lui ont fait commettre des fautes qui ont été jugées comme des crimes. On a des *Mémoires du général Custine, rédigés par un de ses aides-de-camp*, 1794, 2 vol. in-12; nouv. édit., Paris, 1824, in-4. Le général Baraguey d'Hilliers passe pour l'aut. de ces mém. — Custine (Renaud-Philippe), fils du précédent, suivit d'abord la carrière diplomat., et fut chargé de plusieurs missions délicates; il devint ensuite aide-de-camp de son père aux armées du Rhin et du Nord, et l'accompagna à Paris. Les liaisons du jeune Condorcet avec Custine et les députés de la Gironde, la chaleur de ses démarches pendant le procès de son père, le firent traduire au tribunal révolut. qui le condamna à mort, le 3 janv. 1794.

CUSTOS (Dominique), graveur, né à Anvers en 1560, mort à Augsbourg en 1612, a laissé un œuvre considérable. Indépendamment de quatre recueils de portraits, dont le plus important a pour titre : *Atrium heroicum Cæsarum, regum, aliorumque summatum ac principum...., imagin.* 72 *illust.*, Vienne, 1600, in-fol., en 4 parties, on lui doit un grand nombre d'estampes d'après les principaux maîtres d'Italie. Custos, ayant épousé la veuve de Kilian-le-Vieux, se chargea de l'éducation de ses beaux-fils, Lucas et Wolfgang Kilian, qui tiennent un rang distingué parmi les artistes allemands. — Le père de D. Custos, surn. *Baltens*, était peintre et poète; mais ses compositions en ces deux genres sont oubliées.

CUTBERT (St), né dans le nord de l'Écosse, baptisa Egbert, roi de Northumberland, fut le 1er évêque de ce royaume; de retour en Écosse, y fonda le monastère de l'Indisfarn ou l'île Sainte, près de Berwick, et mourut en 686.

CUVELIER DE CUVERVILLE, contre-amiral français, né vers 1739, mort à Quintin, Côtes-du-

p
n
l'
c

Nord, à 80 ans, se distingua dans les Indes sous les ordres du bailli de Suffren, qui l'appelait *son Fidèle*.

CUVELIER DE TRIE (Jean-Guill.-Aug.), aut. dramat., né en 1776 à Boulogne-sur-Mer, y exerça la profession d'avocat. Député par la garde nationale de cette ville à la fédération de 1790, il s'établit à Paris, fut chargé de différentes missions, puis nommé sous-chef dans les bureaux de l'instruct. publ. Il reprit l'uniforme après le 18 brum., fut nommé capitaine dans les guides-interprètes, et fit les prem. campagnes de Prusse et de Pologne. Sa santé l'ayant forcé de renoncer aux armes, il se fit homme de lettres, et devint le créat. du mélodrame. Le genre de son talent, non moins que sa prodigieuse fécondité, lui fit donner la qualificat. ironique, mais fort expressive, de *Corneille du boulevart*. Cuvelier mourut le 25 mai 1824. Outre une foule de coméd., drames, prologues, pantomimes, mimodrames, ballets, etc., représentés pour la plupart au Cirque-Olympique, et qui obtinrent beaucoup de succès, il a composé plus. romans. On trouve la liste détaillée de ses product. dans la *France littér.* de Querard, où elles n'occupent pas moins de 8 vol.

CUVIER (George), le plus célèbre naturaliste de notre époque, naquit le 23 août 1769, à Montbéliard, d'une famille protestante peu favorisée de la fortune. C'est l'année où Bonaparte, Walter-Scott, Châteaubriand, virent aussi le jour. A 14 ans il avait terminé ses études d'une manière brillante, et son père, offic. dans un rég. suisse, tenta de diriger son esprit vers l'état milit.; mais son dégoût pour cette carrière, non moins que la faiblesse de sa santé, contraignirent sa famille d'abandonner ce projet. Le jeune Cuvier entreprit avec ardeur l'étude du droit et de la théologie : l'injustice d'un de ses profess. pouvait l'arrêter dans cette carrière; mais le duc de Wurtemberg s'empressa de la réparer, en lui accordant une bourse à l'univ. de Stuttgard, où Cuvier eut pour condisciple le célèbre Schiller. Il y consacra toutes ses facultés à l'étude du droit et de l'hist. naturelle, et lorsqu'il revint dans sa famille à 18 ans, il rapporta un *herbier* et la *description* de plus. variétés d'insectes qu'il avait dessinés lui-même. Le peu de ressources de ses parents, et les commencem. d'une révolution qui troubla tant d'existences, lui firent accepter en Normandie une charge de précepteur, dont les loisirs lui permettaient de se livrer à son penchant favori pour l'hist. natur. A cette époque la zoologie était arriérée par le désordre ou plutôt par l'absence des méthodes; Cuvier se sentit appelé à la tirer du chaos. Ces vues neuves et profondes que révélèrent ses trav. sur une classificat. natur. des vers, le mirent en relat. intime avec les natural. de la capitale. M. Geoffroy Saint-Hilaire se l'associa pour la composition de plus. *Mémoires sur la classificat. des mammifères*, et, en 1795, Cuvier fut appelé à l'Institut et à la chaire d'hist. natur. de l'école centrale de Paris, pour laq. il publia son *Tableau élément. de l'histoire natur. des animaux*, qui le plaça d'abord à la tête de tous ses rivaux. Peu de temps après, il fut appelé à la chaire d'anatomie comparée du muséum. C'est à ses soins et même à ses sacrifices que la France doit le cabinet d'anatomie comparée du muséum, collect. admirable qui fut la mise en œuvre des méthodes développées dans ses div. ouvr. La chaire du collége de France, dans laq. il succéda, vers l'an 1800, à Daubenton, fit participer au charme de son enseignement un nouv. et nombr. auditoire, qui se pressa pendant 30 ans à ses leçons. La haute portée et la justesse de cet esprit ne pouvaient échapper à Bonaparte, qui le fit passer par les plus import. fonctions de l'instruct. publique. En 1813, Cuvier fut nommé maître des requêtes, après la restaurat., conseiller-d'état, et fut attaché successivem. au comité de législat., puis de l'intérieur, dont il conserva la présidence jusqu'à sa mort. Secrét.-perpétuel de l'acad. des sciences, il remplaça en 1818 M. de Roquelaure, évêque de Senlis, à l'Acad. franç., où il fut reçu par M. Desèze. Déjà la plupart des acad. les plus distinguées de l'Europe le comptaient au nombre de leurs membres. Au mois de févr. 1832, il fut nommé pair de France, et mourut le 13 mai même année, à 63 ans. Les div. places qu'il occupait si dignem. avaient été l'objet de nombr. attaques; mais on sait que les traitem. qu'il réunissait restaient encore bien au-dessous de ses sacrifices pour l'avancem. des sciences. Sa veuve a reçu une pension de 6,000 fr. du gouvernem., et la ville de Montbéliard lui a fait élever en 1835 un monument en face de la maison où il reçut le jour. Cuvier laissa une biblioth. la plus complète peut-être qui fût au monde dans les mains d'un particulier; aussi le gouvernem. s'est-il empressé d'en faire l'acquisit. Les ouvr. que Cuvier a publ. sont : *Tableau élément. de l'hist. natur. des animaux*, 1798-99, in-8, ouvrage rare. — *Discours sur les révolut. de la surface du globe, et sur les changem. qu'elles ont produits dans le règne animal*, souv. réimpr.; la 5e édit. est de 1818; il sert d'introduct. aux *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, 1812, 4 vol. in-4. — *Leçons d'anatomie comparée*, recueillies par MM. Duméril (les 2 prem. vol.) et Duvernoy (les 3 derniers), 1800-1805; M. Duvernoy en prépare une 2e édit. *Extrait d'un ouvr. sur les espèces de quadrupèdes dont on a trouvé les ossem. dans l'intérieur de la la terre*, an IX (1801), in-4. — *Le règne animal, distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'hist. natur. des animaux et d'introduct. à l'anatomie comparée*, 4 vol. in-4, 1816. — *Recherches anatomiques sur les reptiles regardés encore comme douteux*, 1807, in-4. — *Mémoire pour servir à l'hist. de l'anatomie des mollusques*, 1816, in-4. — *Hist. naturelle des poissons*, 1828, 8 vol. in-4; l'ouvr. n'est pas encore terminé. — *Description géologique des environs de Paris* (avec M. Brongniart), 1832, in-4; elle a paru en 1808, dans le XIe vol. des *Annales du muséum d'histoire natur.*; 2 ans après, dans le tome XV des *Mémoires*

de l'Institut, et en 1812, séparém. — *Analyse des travaux de l'académie royale des sciences mathématiques et physiques de l'Institut* : partie physique, 1805-1826; chaque partie impr. à part, 1811-1826. — *Rapport historique sur les sciences natur. depuis 1789, et sur leur état actuel, présenté au gouvernem. le 6 février* 1808, 1810, in-4 et in-8, réimpr. en 1827. — *Éloges historiques des membres de l'acad. des sciences*, dep. 1800 à 1827, précédées de *Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société*, 1819-27, 3 vol. in-8. — *Discours de réception de M. Cuvier à l'Acad. franç.*, 1818. Cuvier a coopéré à un grand nombre de journaux et de recueils scientifiques; il a donné des notes sur Pline, dans la collect. de Lemaire et dans celle de Panckoucke.

CUYCK (Henri van), évêque, né en 1546, à Culembourg, professa 14 ans la philosophie à Louvain, fut ensuite créé docteur en théol., et chargé de diverses fonctions. Placé sur le siége de Ruremonde en 1596, il mourut en 1609, laissant la réputation d'un prélat pieux et instruit. On lui doit entre autres ouvr. : *Orationes panegyricæ VII*, Anvers, 1575, in-8. — *Speculum concubinariorum sacerdotum, monachorum, clericorum*, Cologne, 1599, in-4, et Louvain, 1601, in-8, etc.

CUYP ou KUYP (Albert), peintre flamand, né à Dordrecht en 1606, élève de Jacques-Gueritz Cuyp, son père, s'adonna au paysage, et acquit un talent très distingué dans ce genre. Le musée royal possède six tableaux de ce maître : un *Pâturage* sur le bord d'un fleuve, le *Départ* et le *Retour* de la promenade, une *Jeune fille* donnant à manger à une chèvre, un *Chasseur* tenant une perdrix, et une *Marine*.

CUZEY (Marie-Catherine-Abel de BEFFROY, baronne de), née en 1761, à Laon, sœur de Beffroy, connu sous le nom de *Cousin-Jacques*, l'aida dans la rédact. de ses *Lunes*, et trouva dans la culture des lettres un agréable délassem. Aussi modeste que spirituelle, jamais elle ne voulut signer aucune de ses productions. Elle mourut en 1818, à Bourguignon-sous-Montbavin, laissant inéd. deux romans : *Damarisse*, ou le *Bienfaiteur inconnu*, 1819, 4 vol. in-12, et *Melina*, ou la *Femme sacrifiée*, 1820, 3 vol. in-12. L'*Annuaire du départem. de l'Aisne* pour 1819 contient une *Notice* sur cette dame.

CYAXARE, roi des Mèdes et des Perses, monta sur le trône en 634 av. J.-C. Après avoir combattu les Scythes, qui avaient fait une irruption dans ses états, il porta la guerre à Alyatte, roi de Lydie, dont il conquit en partie le royaume, jusqu'au fleuve Halys. Il régna 40 ans, et mourut l'an 594 av. J.-C. — Xénophon parle d'un autre Cyaxare, fils d'Astyage et petit-fils de celui dont nous venons de parler, qui aurait régné depuis 559 jusqu'à 536 av. J.-C.; mais les autres historiens ne font point mention de ce prince.

CYBÈLE (myth.), fille du Ciel et de la Terre, femme de Saturne et mère des dieux, était principalement honorée comme déesse de la terre, dont ses attributs sont les symboles : on la représentait pleine d'embonpoint et de fraicheur, la tête surmontée d'une tour, le corps drapé d'un vêtement vert parsemé de fleurs, ayant à la main un disque et un trousseau de clefs : elle est majestueusem. assise sur un char traîné par des lions, ou bien des animaux sauvages l'environnent. Les mystères de Cybèle étaient célébrés avec beauc. de pompe : ses prêtres les plus dévoués se faisaient eunuques, ou se déchiraient le corps en faisant mille contorsions obscènes. Son culte fut inconnu à Rome jusqu'au temps d'Annibal; c'est alors qu'on y amena de Phrygie une pierre qu'on disait être la mère des dieux, et qui fut placée dans le temple de la Victoire sur le mont Palatin, comme gage de la stabilité de l'empire. Les figures cubiques à six faces étaient consacrées à Cybèle, que les poètes nomment encore *Ops*, *Rhée*, *Vesta*, *Dindymène*, *Bérécynthe*, la *Bonne déesse*, et la *Mère des dieux*.

CYBO (Arano, Arrone ou Aaron), originaire de Grèce, né en 1377, à l'île de Rhodes, descendait de ce Lambert Cybo, qui reprit sur les Sarrasins les îles de Capraia et de Gorgone; il gouverna la république de Gênes, et conduisit un convoi important à René d'Anjou, qui le nomma vice-roi de Naples. Cette ville ayant été surprise en 1442 par Alphonse d'Aragon, Arano fit des prodiges de valeur et fut fait prisonnier par Alphonse, qui lui rendit la liberté sans rançon. Gênes ayant changé de parti, Cybo obtint d'abord une trêve, puis la paix en 1443, et fut mis à la tête des affaires du pape Calixte III, qui le créa patrice et préfet de Rome. Il mourut à Capoue en 1457, laissant un fils depuis pape sous le nom d'Innocent VIII. — Cybo (Innocent), cardinal, arrière-petit-fils du précédent, et fils de François, comte de Ferentillo, capitaine-général de l'Église, et de Madeleine de Médicis, fille de Laurent Ier le Magnifique, fut comblé des faveurs de Léon X. Il rendit à l'Église des services importants pendant la captivité de Clément VII, contribua par son courage, et surtout par sa constance, à rendre le souverain pontife à la liberté, apaisa l'insurrection du peuple après l'assassinat d'Alexandre de Médicis à Florence, et refusa la souveraineté qu'on lui offrait au préjudice de la famille de Médicis. Il mourut en 1550. — Cybo (Catherine), duchesse de Camerino, sœur du précédent, morte en 1557, avait étudié l'hébreu, le grec, le latin, la philos. et la théol., fut mariée par Léon X, son oncle, à Vareno, duc de Camerino, dont elle n'eut qu'une fille, qu'elle maria à Gui d'Ubaldo, duc d'Urbin. — Cybo-Malaspina (Alberic Ier), né à Gênes en 1527, fils de Laurent Cybo, de la famille des précédents, s'attacha à la maison d'Autriche, pour laquelle il se dévoua à la bataille de St-Quentin, en 1557. Lieutenant-général du St-siége dans la guerre de Sienne, chambellan de Philippe II, roi d'Espagne, il fut créé en 1568, prince de l'empire et de Massa. Après avoir acquis, en 1569, le duché d'Aiello, dans l'Abruzze-Ultérieure, et, en 1609, la baronnie de Padula, diocèse de Bénévent, il mourut à Massa

en 1623, à 96 ans, laiss. deux fils, Alderan Cybo, marquis de Massa, mort en 1606, et Ferdinand Cybo, marquis d'Aiello, mort en 1595. — CYBO-MALASPINA (Alberic II), fils du prince Charles et de Brigitte Spinola, et petit-fils du précédent, succéda aux états de son père en 1602. L'empereur Léopold érigea en sa faveur la principauté de Massa en duché de l'empire (1660), et le marquisat de Carrara en principauté. Alberic II laissa une nombreuse postérité. Il avait un frère nommé Alderan, né en 1613 cardinal, majordome du sacré palais, et ministre secrétaire-d'état sous Innocent XI, qui mourut en 1700, doyen des cardinaux. — CYBO-MALASPINA (Marie-Thérèse), duchesse de Massa-Carrara et de Modène, née en 1725, fille d'Alderan Cybo-Malaspina, prince et 4ᵉ duc de Massa-Carrara, fut mariée en 1741 à Hercule-Renaud d'Este, prince héréditaire de Modène. Elle se sépara de son époux en 1770, se retira à Reggio, où elle mourut en 1790, après s'y être fait chérir par la douceur et la bonté de son caractère. Elle n'a laissé qu'une fille, Marie-Richarde-Béatrix, née en 1750, et mariée en 1771 à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, gouverneur de la Lombardie autrichienne. —On connait encore de cette famille, CYBO, dit *le Moine*, mort à Gènes en 1408, qui a laissé plus. MSs. ornés de miniatures de sa main.

CYCLOPES (myth.), forgerons de Vulcain, sous les ordres duquel ils fabriquaient nuit et jour les foudres de Jupiter dans les cavernes de l'Etna, étaient fils du Ciel et de la Terre, ou, selon d'autres, de Neptune et d'Amphitrite. Ces géants monstrueux n'avaient qu'un œil, de forme ronde, percé au milieu du front; ils furent tués à coups de flèches par Apollon, qui vengea sur eux la mort d'Esculape, son fils, foudroyé par Jupiter. Les principaux Cyclopes étaient Brontès, Stéropès, Pyracmon et Polyphème.

CYNÉGIRE, Athénien célèbre par son héroïsme, poursuivit après la bataille de Marathon les vaisseaux des Perses, et en saisit un de la main droite. Cette main ayant été coupée, il y porta la gauche qui le fut aussi, et il chercha alors à s'attacher au navire avec ses dents. Ce brave était frère du poète Eschyle.

CYNIQUES, secte de philosophes grecs, fondée par Antisthène, affectait de mépriser toutes les bienséances, d'où leur vint leur nom de Cyniques ou de Chiens. Ils vivaient dans la pauvreté, se couvraient de haillons, et ne portaient qu'une besace et un bâton. Les principaux cyniques sont : Antisthène, Cratès, Diogène, Ménippe, Démonax, Pérégrinus, etc. (*v.* ces noms).

CYNISCA, fille d'Archidamus, et parente du célèbre Agésilas, fut la première femme qui remporta le prix de la course des chars aux jeux olympiques. Pour consacrer le souvenir de sa victoire, elle fit placer à Olympie, dans le vestibule du temple de Jupiter, les statues en bronze de ses quatre chevaux. Les Lacédémoniens lui érigèrent un monum. héroïque.

CYPRIEN (St), l'un des plus illustres Pères de l'Église latine, né à Carthage au commencem. du 3ᵉ S., d'une famille sénatoriale, y professa quelq. temps la rhétorique avec une grande distinction. Converti vers l'an 246 à la foi chrétienne par un prêtre nommé Cécilius, il prit dès-lors ce nom à la tête de ses écrits. Deux ans après, il fut élu pour succéder à Donat sur le siége épisc. de Carthage. Pendant la persécution de Décius, il trouva prudent d'abandonner momentaném. son siége; mais, du lieu de sa retraite, il ne cessa de consoler et d'encourager les fidèles. Dès que la persécution fut apaisée, il se hâta de revenir à Carthage, où il assembla, l'an 251, un concile dans lequel furent prises les mesures propres à étouffer promptem. les hérésies qu'avaient répandues en son absence Félicissime et Privat. St Cyprien eut quelques contestations avec les papes Corneille et Étienne, touchant la validité du baptême conféré par les hérétiques. Sous l'empereur Valérien, il fut exilé, puis rappelé à Carthage, où il souffrit le martyre en 258. Ses œuvres ont été recueillies et imprimées pour la première fois à Rome et à Venise en 1471, in-fol. L'édition la plus estimée est celle qu'avait entreprise Baluze, et qui fut terminée par dom Maran (impr. du Louvre), 1726, in-fol. Elles ont été trad. en franç. par J. Tigeon, Paris, 1574, in-fol., et par Lombert, 1672, in-4. Cette trad., précédée de la *Vie* de St Cyprien, est estimée. L'abbé de La Hogue a publ. : *Sanct. Cyprianus ad martyres et confessores ad usum confessorum Ecclesiæ gallicanæ*, Londres, 1794, in-12 de 120 pag., dont il donna une trad. sous le titre de *St Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'Église de France*, in-12, réimpr. en 1797 avec des augmentations. Il avait déjà publ. séparém. la traduct. du *Traité de St Cyprien, de ceux qui sont tombés pendant la persécution*, Paris, 1794, in-8 de 40 pag. La *Vie* de St Cyprien a été écrite par D. Gervaise, Paris, 1717, in-4. — CYPRIEN (St), évêque de Toulon en 516, contemporain de St Césaire, dont il a écrit la *Vie*, assista au concile d'Agde en 506, et fit tous ses efforts pour assurer aux Français la possession de la Provence, en expulsant les Ostrogoths.

CYRANO DE BERGERAC. — V. BERGERAC.

CYRÉNAIQUES, secte de philosophes grecs, fondée par Aristippe de Cyrène. Ils enseignaient que l'homme ne doit vivre que pour son plaisir, et n'avoir d'autre règle que son intérêt. Leur secte se fondit dans la suite avec celle des épicuriens.

CYRESTÈNES, de Sycione, attela, le premier, deux chevaux de front à un char qui en prit le nom de *biga*. Cette sorte de char parut pour la prem. fois aux jeux olympiques, et dans ceux du cirque à Rome.

CYRIADES, un des trente tyrans qui prirent la pourpre sous Valérien et Gallien, fut aidé dans son entreprise par Sapor ou Chapour, roi de Perse, et s'empara d'Antioche en 257; mais ses soldats se révoltèrent contre lui et le massacrèrent.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople en 596, envoya sa profession de foi à St Grégoire-le-Grand. Celui-ci l'engagea à ne point prendre le titre

d'évêque œcuménique ou universel, qui n'appartenait qu'à l'évêque de Rome ; mais il lui résista, et ne renonça à ce titre que quand l'empereur Phocas, auquel il s'était opposé, l'en eut privé par un édit. Il en mourut de chagrin, dit-on, en 606.

CYRIAQUE-PIZZICOLLI, antiquaire, plus connu sous le nom de *Cyriaque d'Ancône*, né dans cette ville en 1391, voyagea en Sicile, en Dalmatie, à Constantinople et en Égypte, d'où il rapporta une ample collection de monnaies, de médailles, de pierres précieuses et d'inscriptions. Il mourut à Crémone en 1450. On a de lui : *Kyriaci Anconitati itinerarium*, etc., publié à Florence, 1742, in-8, par Laurent Mehus. — *Inscriptiones et epigrammata, reperta per Illyricum*, Rome, 1747, in-fol. — *Fragmenta cum notis Pomp. Compagnonii*, Pesaro, 1763, in-fol.

CYRILLE (St), Père de l'Église grecque, né à Jérusalem en 315, fut élu patriarche de cette ville en 350. Exilé par les intrigues d'Acacius et des ariens, il fut rappelé sur son siége au commencement du règne de Julien ; chassé de nouveau sous Valens, il ne revint à Jérusalem qu'après la mort de ce prince, en 378, et termina paisiblement ses jours en 386. Il reste de lui 23 *Catéchèses* ou *Instructions*, que l'on regarde comme le plus ancien et le meilleur abrégé de la doctrine chrétienne. Ses *OEuvres* ont été publ. (en grec et en latin) par D. Aug. Toutée, à Paris, 1720, in-fol.; cette édit. est la plus estim. Il en existe une bonne trad. franç., avec des notes et des dissertat. par Grandcolas, Paris, 1715, in-4. — CYRILLE (St), patriarche d'Alexandrie en 412, déploya dans ses fonctions un caractère inflexible et un esprit remuant, chassa d'Alexandrie les novatiens et les juifs, les dépouilla de leurs biens et de leur synagogue, et excita dans cette ville des troubles violents au milieu desquels périt la célèbre Hypatia. Il combattit long-temps St Jean Chrysostôme, écrivit contre Nestorius, qu'il fit condamner en 430, contre Théodore de Mapsuette, Diodore de Tarse, et Julien-l'Apostat. Il mourut en 444, laissant un gr. nombre d'ouvr. qui consistent en *Homélies*, *Commentaires* sur l'Écriture, et *Traités* contre les novatiens. Son style est diffus, et manque d'élégance et de clarté. La meill. édit. de ses *OEuvres* est celle de J. Aubert, Paris, 1638, 7 vol. in-fol. — CYRILLE (St), apôtre des Slaves au 9^e S., appelé d'abord Constantin, et surn. *le Philosophe*, naquit à Thessalonique d'une famille sénatoriale. Envoyé vers les Chazares ou Jazares, tribu populeuse des Turks, il convertit le khan, et baptisa ensuite toute la nation. L'an 860 il alla avec son frère prêcher la foi chez les Bulgares, dans la Moravie et dans la Bohême, il établit à Bude une académie, et inventa l'alphabet slavon, qui, de son nom, fut appelé *curulique*. De retour à Rome, il y mourut en 882. Sa fête se célèbre le 14 février chez les Grecs et les Russes. On lui attribue plus. ouvr. sur la langue slavone, et des *Apologi morales*, publ. plusieurs fois en Allemagne, de 1475 à 1480, in-fol. Ces anciennes éditions sont si rares, qu'elles n'étaient point connues du P. Balth. Corder, qui crut donner la 1^{re} édit. des *Apologues* de St Cyrille, Vienne, 1630, in-8. Il en existe une trad. en vers allemands par Daniel Kolkman, Augsbourg, 1571, in-4, fig. Adry a donné dans le *Magasin encyclopédique*, 1806, t. II, 17, une *Dissert.* sur St Cyrille, avec la trad. franç. de quelq.-unes de ses fables.

CYRILLE-LUCAR, patriarche, né dans l'île de Candie en 1572, étudia à Venise et à Padoue, voyagea ensuite en Allemagne, et s'y lia avec des protestants dont il embrassa les erreurs. Il voulut introduire ses opinions dans la Grèce, mais ne put y réussir, et fut forcé de les désavouer dans une confession de foi. Il fut alors élevé au patriarcat d'Alexandrie, puis à celui de Constantinople en 1621 ; mais il fut peu après déposé et relégué dans l'île de Rhodes, parce qu'il continuait d'avoir des liaisons avec les protest. Il fut ensuite rappelé, exilé de nouv., puis rappelé encore une fois, et mourut en 1638, étranglé par l'ordre du grand-seigneur. J. Aimon a publ. quelq. *Lettres* de lui, Amsterdam, 1718. — CYRILLE-CONTARI, patriarche de Constantinople, né à Bérée, aujourd'hui Véria, dans la Macédoine, usurpa l'archiépiscopat de Thessalonique en 1635, ne jouit de son usupation que pendant une année, parvint à la renouveler quelq. temps encore, mais enfin, ayant été accusé de plusieurs crimes, fut relégué à Tunis, et périt étranglé.

CYRILLO. — V. CIRILLO.

CYRUS, roi de Perse, né vers l'an 559 av. l'ère chrét., était fils de Cambyse et de Mandane. L'hist. de ce célèbre conquérant, que de l'aveu même d'Hérodote l'on racontait de trois manières différ., n'offre guère qu'un tissu d'incertitudes. La version qu'a suivie Xénophon dans son roman politique (*la Cyropédie*) doit être regardée comme la plus conforme à la vérité dans les principaux événem. A la mort de Cyaxare, son oncle, qui n'avait point de fils, Cyrus devint roi de la Médie et de la Perse proprement dite. Il ne tarda pas à augmenter ses états par des conquêtes : après avoir renversé le trône de Crésus, il marcha contre Labynétus, roi d'Assyrie; et la prise de Babylone décida le sort de ce vaste empire. Ce fut en l'an 536 qu'il permit aux Juifs, ses captifs, de retourner dans leur patrie, et de rétablir le temple de Jérusalem. Enfin, après un règne glorieux de 30 années, Cyrus mourut l'an 530 av. J.-C., laissant deux fils, Cambyse, qui lui succéda, et Smerdis. Sa mémoire est vénérée chez les Perses, qui le regardent comme le plus grand de leurs souverains.

CYRUS-LE-JEUNE, 2^e fils de Darius Nothus et de Parysatis, était satrape de la Lydie et de l'Asie-Mineure pendant la guerre du Péloponèse, et contribua par ses secours au succès des Lacédémoniens sur leurs adversaires. Il aspira bientôt à détrôner son frère Artaxerxès qui ne lui accorda la vie qu'aux pressantes instances de sa mère. Cependant Cyrus n'abandonna point son projet; et, après avoir levé des troupes sous différents prétextes, il livra bataille à Artaxerxès près de Cu-

naxa, dans la Babylonie, et périt dans la mêlée après des prodiges de valeur, l'an 401 avant J.-C. C'est après cet échec que fut effectuée, sous la conduite de Xénophon, la célèbre retraite des 10,000 Grecs qui avaient combattu pour Cyrus. La *Vie* de ce prince a été écrite par l'abbé Pagi, Amsterdam, 1736, in-12.

CYRUS (Flavius), de Panopolis en Égypte, préfet de Constantinople et du prétoire d'Orient sous Théodose II, s'était élevé successiv. à ces hautes fonctions par la faveur de l'impératrice Eudoxie, dont il avait gagné l'entière confiance par la noblesse de son caractère et l'élégance de son esprit. Dépouillé de ses charges par l'emper., jaloux des éloges qui lui avaient été prodigués en sa présence par la multitude, Cyrus se fit prêtre, et fut en peu de temps élevé au siége épiscopal de Cothyée, en Phrygie, ou, suiv. d'autres, de Smyrne. Il termina ses jours dans la retraite, où il vivait encore en l'an 460, sous le règne de Léon. Les historiens vantent les poésies de Cyrus, dont il ne nous reste que 7 *Epigrammes* d'un style pur et élégant, dans le t. II, p. 454 des *Analecta* de Brunck.

CYRUS, patriarche d'Alexandrie dans le 7e S., avait écrit en faveur des monothélites divers ouvr. qui furent condamnés en 680 par le 6e concile.

CYSAT (Rennward), histor. suisse, né en 1545 à Lucerne, rendit à sa patrie des services import., et fut nommé chancelier vers 1570. Il remplit cette charge pend. 45 ans avec beauc. de zèle, et mourut en 1614. On a de lui une *Chronique* du canton de Lucerne; une *Hist.* du pays d'Entlibuch, etc.— Son fils Cysat (Jean-Bapt.), jésuite, né à Lucerne en 1588, mort en 1657, a laissé : *Mathematica astronomica, de loco, motus magnitudine et causis cometæ annorum* 1618 *et* 1619, Ingolstadt, 1619, in-4. — Cysat (Jean-Léopold), de la famille des précéd., né à Lucerne au commencem. du 17e S., mort en 1683, a laissé une *Description* du lac de Lucerne et de ses environs (en allem.), Lucerne, 1661, in-4, fig.; et quelq. ouvrages MSs. sur l'hist. de la Suisse.

CZARNIECKI (Étienne), général polonais, né en 1599, fit ses prem. armes contre les Cosaques et les Russes, s'éleva bientôt aux premiers grades de l'armée, et défendit pendant deux mois, en 1655, la ville de Cracovie, assiégée par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il remporta un grand nombre de victoires, et ses manœuvres promptes et savantes rétablirent les affaires de la Pologne. Le roi J. Casimir le récompensa de ses services en lui donnant à perpétuité le comté de Tykoczin, avec Bialistock et ses dépendances. Ce héros, que les historiens polonais ont surnommé *le Duguesclin* de leur nation, mourut à 65 ans, au milieu d'une campagne glorieuse qu'il faisait contre les Cosaques en 1664.

CZARTORISKY (Adam-Casimir, prince), sénat. palatin, issu de l'ancienne famille des Jagellon, né en 1731 dans la Lithuanie, eut une grande part aux tentatives que fit, à div. époques, la noblesse polonaise pour recouvrer l'indépendance nation., et remplit à cet effet plus. missions qui ne furent pas couronnées d'un plein succès. Lorsqu'après le congrès de Vienne (juin 1815), l'emper. Alexandre, reconnu comme souverain de la Pologne, eut donné à ce royaume une organisation distincte de celle de la Russie, Czartorisky fut élu membre de la commission chargée de soumettre les bases d'une nouv. constitution à l'acceptat. de l'autocrate des Russies, qui lui donna sa sanction le 25 mars 1815. Il mourut dans la Gallicie en 1823, à 92 ans. Dans ses loisirs, il avait cultivé les lettres avec succès; et les Polonais, qui le comptent au nombre de leurs citoyens les plus recommandables par son dévouement patriotiq., le regardent aussi comme un de leurs meill. écriv.

CZERNI-GEORGE (George-Pétrovitsch, généralement connu sous le nom de), c.-à-d. *George-le-Noir*, à cause de la couleur basanée de son teint, naquit dans les environs de Belgrade, d'une famille obscure, ne reçut aucune éducation, et dédaigna même, dans le cours de sa prospérité, d'apprendre à lire; mais il était doué d'un caractère mâle et d'un gr. courage, qui dégénéra même parfois en férocité. Il montra dès son adolescence une profonde aversion pour les Turks. Après en avoir tué un dans une querelle particul., il se réfugia en Transylvanie, prit du service dans les troupes autrichiennes, et devint promptement sous-offic.; mais il eut une querelle avec son capitaine, le tua et prit encore la fuite. Parvenu bientôt après au commandem. d'une de ces bandes qui harcèlent les Turks sur leurs frontières, il les battit, augmenta son armée, et osa prendre l'offensive dans le dessein hardi de soustraire son pays à l'asservissem. sous lequel il gémissait. Il y fit succéder à des attaques partielles, dont le brigandage avait été presque toujours l'objet, une guerre nationale, à laquelle il conserva toutefois le même caractère de cruauté. Se voyant près d'être trahi par son père, il eut l'affreux courage de lui brûler la cervelle. Dès-lors il ne mit que plus d'acharnem. dans sa lutte avec les Turks. Après les avoir défaits en plusieurs rencontres, il s'empare de Belgrade en 1800, et se fait proclamer généralissime des Serviens. Reconnu par la Porte en 1806 prince de Servie, il imposa à ses compatriotes une constitution qui consacrait le despotisme milit. A partir de cette époque, son pouvoir et sa fortune déclinèrent sensiblement. Après quelq. succès, il fut écrasé près de Widdin, en 1807, par des forces supérieures, et contraint de signer un armistice qui lui enlevait la plus gr. partie de ses possessions. Ce fut dans ces circonstances qu'il fit pendre son frère, par la seule raison qu'il lui avait manqué de respect. Il reprit les armes en 1809, à l'instigation du gouvernem. russe, combattit jusqu'en 1813, et, ne recevant pas les secours qui lui avaient été promis, fut obligé d'abandonner la Servie. L'année suiv., il reparut sur les bords de la Dwina, d'où il chassa l'armée othomane : ce fut son dernier exploit. Il fut appelé en Russie par Alexandre, qui le créa prince et général; mais en

1817, ayant franchi les frontières turques sous un déguisement, il fut arrêté et conduit au pacha de Belgrade, qui le fit décapiter.

CZVITTINGER (David), savant précoce, né à Schemnitz vers la fin du 17e S., est connu comme aut. d'une *Histoire littéraire de la Hongrie*, en latin, 1711, in-4. Cet ouvr. n'était qu'un essai que l'auteur aurait pu compléter et améliorer, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée; mais son livre est devenu tout-à-fait inutile dep. la publication par Paul Wallaski du *Conspectus reipublicæ litterariæ in Hungariâ*, Bude, 1808.

D

DABADIE (Jean-Melchior), maréchal-de-camp, né en 1748 à Castelnau-de-Magnoac (Hautes-Pyrénées), officier du génie, servit avec distinct. dans la guerre d'Amérique, fut en 1789 député aux états-génér., et, nommé membre du comité militaire, fit en son nom plus. rapports importants; il rejoignit l'armée du Nord en 1792, et ne cessa d'être employé activement jusqu'en 1815, qu'il fut mis à la retraite avec le grade de maréchal-de-camp. Il mourut en 1820.

DABENTONE (Jeanne), prophétesse des Turlupins, hérétiques qui parcoururent la France dans le 14e S., fut brûlée publiquement à Paris sous le règne de Charles V. La secte à laquelle elle appartenait, imitant l'impudence des anciens cyniques, ne portait que des haillons, et se livrait à toutes sortes d'excès.

DACE ou DACIA (Pierre de), recteur de l'univ. de Paris en 1326, et plus tard chanoine de l'église de Ribe, dans le Jutland, dont il était originaire, a écrit un *Traité du Calendrier* et un *Comput ecclésiastique*, conservé à la biblioth. de Copenhague; le dernier a été impr. dans le t. VI des *Scriptores rerum danicarum*.

DACH (Simon), poète allemand, né à Memel en 1605, mort en 1659, fut professeur de poésie à l'univers. de Kœnisberg, et composa des chants d'église qui sont encore en usage aujourd'hui. Après sa mort on publia un recueil de plusieurs de ses *Odes* sous ce titre: *la Rose, l'Aigle, le Lion*, et *le Sceptre de l'électorat de Brandebourg*, Kœnisgberg, 1661, in-4. — Dach (Jean), peintre, né à Cologne en 1566, élève de B. Spanger, voyagea en Italie pour étudier la manière des gr. maîtres. A son retour en Allemagne, il fut employé par l'empereur Rodolphe II, qui le renvoya en Italie pour dessiner les plus beaux restes de l'antiquité. Dach mourut à Vienne vers 1650, après avoir exécuté pour la cour impériale un grand nombre de tabl. estimés, dont plusieurs se voient aujourd'hui en Angleterre.

DACIER (André), l'un des plus célèbres philologues franç., né à Castres en 1651, suivit à Saumur les leçons de Tanneguy-Lefèvre, et ne quitta cette ville qu'après la mort de cet excell. maître. Venu à Paris, il fut chargé de préparer l'édit. de *Pomponius-Festus* pour la collection *ad usum*, et, peu de temps après, épousa Mlle Lefèvre, la compagne de ses études. Ses travaux l'ayant fait connaître avantageusement, il fut nommé garde des livres du cabinet du roi, puis en 1695 admis à l'acad. des inscript. et à l'Acad. franç., dont plus tard il fut élu secrét.-perpétuel. Ce labor. savant mourut en 1722, de regret d'avoir perdu sa femme. Les travaux auxq. il se livra pend. tout le cours de sa vie sont immenses; leur utilité, vivement sentie de son temps, est injustem. dépréciée aujourd'hui. C'est en faisant beauc. et en faisant bien qu'il a facilité le chemin à ceux qui sont venus après et qui ont fait mieux que lui. On doit à Dacier des trad., avec des remarq., des *OEuvres d'Horace*, Paris, 1681, 1689, 10 vol. in-12; des *Réflexions morales* de Marc-Aurèle, 1690, 2 vol. in-12; de la *Poétique* d'Aristote, Paris, 1692, in-4 et in-12; de l'*OEdipe* et de l'*Électre* de Sophocle, 1692, in-12; des *OEuvres d'Hippocrate*, 1697, 2 vol. in-12; de *Platon*, 1699, 2 vol. in-12; des *Vers dorés* de Pythagore, avec les *Comment.* d'Hiéroclès, 1706, 2 vol. in-12; du *Manuel* d'Épictète, 1715, 2 vol. in-12; des *Vies de Plutarque*, 1721, in-4 et in-8.

DACIER (Anne LEFÈVRE), femme du précéd., naquit à Saumur en 1651, et mourut à Paris en 1720. Peu de femmes savantes ont su comme elle allier aux travaux littéraires la pratique des vertus domestiques: son zèle infatigable pour l'éducation de ses enfants, la bonté, la douceur de son caractère, la modestie dont elle ne s'écarta jamais que pour défendre la mémoire de son père, qu'elle aimait tendrement, ne sont pas pour Mme Dacier des titres moins précieux que ses efforts pour rehausser la gloire des beaux génies de l'antiquité. Outre les ouvrages polémiques nés de la fameuse dispute des anciens et des modernes que Mme Dacier soutint contre La Motte, elle a publié pour la collection *ad usum: Florus, Dictys de Crète, Aurélius-Victor* et *Eutrope;* une édition de *Callimaque*, avec une version lat., 1674, in-4; les *Poésies d'Anacréon et de Sapho*, trad. en franç., 1681, in-12; 3 *comédies* de Plaute, 1683, 3 vol. in-12; les *comédies* de Térence, 1688, 3 vol. in-12; le *Plutus* et *les Nuées* d'Aristophane, 1684, in-12; enfin *l'Iliade* et *l'Odyssée* d'Homère, réimprimées, 1756, 8 vol.

DACIER (Jean-Joseph), savant littérat., né en 1742 à Valognes, acheva ses études à Paris, et, destiné par ses parents à l'état ecclésiast., prit le petit collet; mais il le quitta bientôt pour se livrer aux recherches historiques, sous la direction des frères Sainte-Palaye, auxq. l'hist. de France a de si grandes obligations. Dacier, présenté à Fonce-

magne, l'intéressa vivem. par ses dispositions remarquables, et devint bientôt son disciple chéri. Nommé sur sa recommandat., en 1772, à l'acad. des inscript., il en fut élu secrétaire perpétuel en 1782, à la retraite de Dupuy, et se dévoua dès-lors tout entier à des fonctions dont il sentait l'importance; il fit augmenter le nombre des académ. pensionnaires et doubler la valeur des jetons de présence; il concourut à la formation d'un comité chargé du dépouillem. des MSs. de la bibliothèque royale, auquel on doit la publicat. de 12 vol. in-4 de *Notices et extraits*, et prit part à ses travaux sans rien relâcher de ses autres devoirs; il préparait une édit. de *Froissart*, vivem. attendue des savants, lorsque la révolut. le força d'en ajourner l'impression. Membre de la municipalité de Paris en 1790, il fut destitué brutalem. après le 10 août, et forcé de se cacher pend. tout le temps que dura la terreur. A la création de l'Institut, en 1795, il fut nommé membre de la classe des sciences morales; puis quelq. temps après il remplaça Legrand d'Aussi dans l'emploi de conservat. des MSs. de la bibliothèque nationale. Désigné membre du tribunat, il en fit partie jusqu'à sa suppression. Lors des modifications faites à l'organisat. de l'Institut, il contribua beaucoup à faire rétablir la classe des inscriptions, et reprit aussitôt ses fonctions de secrétaire perpétuel. Il fut admis en 1822 à l'Acad. française en remplacem. du duc de Richelieu, et mourut à Paris en 1833, à 91 ans. On a de lui deux excell. trad. des *Histoires* d'Élien, 1772, in-8, et de la *Cyropédie* de Xénophon, 1777, 2 vol. in-12; plus. *Mémoires* import. dans le *Recueil* de l'acad. des inscript., et l'*Hist.* de cette sav. compagnie, avec les *Éloges* des membres qu'elle a perdus dep. Danville, en 1783, jusqu'à Barbié du Bocage, en 1826; enfin le *Rapport sur les progrès des sciences historiques et de la littérature depuis* 1789, Paris, 1808, in-4 et in-8. Son travail sur *Froissart* a servi de base à l'édit. de ces chroniq., publ. par M. Buchon. M. Tissot, son successeur à l'Acad. franç., y a prononcé son *Éloge*.

DACIUS, év. de Milan, mort en 555, avait écrit une *Chron.* des événem. de son temps dont il ne reste qu'un fragment conservé dans la bibliothèq. Ambroisienne, où l'aut. parle de l'hymne *Te Deum laudamus*.

DAEHNERT (Jean-Charles), histor. et philol., né à Stralsund en 1719, professa la philos. et le droit à l'univ. de Greisswald, publia un très grand nombre d'ouvr. sur l'hist., la jurispr. et la philol., fut l'édit. de la *Bibliotheca runica* de Jean Erickson, Upsal, 1766, petit in-4, et mourut en 1785.

DAGOBERT Ier, fils de Clotaire II, né vers 600, fut d'abord roi d'Austrasie, et le devint de la France entière, non sans être soupçonné d'avoir, pour y parvenir, fait assassiner son frère Charibert et son neveu. Dagobert était dévot à la manière de son temps, c.-à-d. qu'il fondait et dotait des monastères, ce qui ne l'empêcha point d'avoir successivem. 5 femmes et un gr. nombre de concubines, et de faire égorger en une nuit 10,000 familles bulgares qui lui avaient demandé un asile. Il fit la guerre avec succès contre les Esclavons, les Gascons et les Bretons, et mourut à Épinal en 638, au moment où, les passions qui avaient subjugué sa jeunesse commençant à se calmer, il promettait à ses sujets une administrat. plus régulière et plus paternelle. — Dagobert II, surnommé *le Jeune*, succéda à son père Sigebert II, roi d'Austrasie, en 656. Abusant de la jeunesse de ce prince, Grimoald, maire du palais, l'envoya en Angleterre, et le fit passer pour mort. Cependant Dagobert reparut en 674, et recouvra une partie de l'héritage de ses pères. Il régnait avec sagesse sur les provinces qui avoisinent le Rhin, lorsqu'un reste de la faction de Grimoald le fit périr en 679. — Dagobert III, appelé Dagobert II dans les listes où l'on n'a fait entrer que les princes du sang de Clovis qui ont régné à Paris, succéda en 711 à son père Childebert III. Pépin-le-Gros gouverna sous le nom de ce prince, comme il avait fait sous celui de ses trois prédécess. La mort de ce maire du palais est l'événement le plus important du règne de Dagobert, qui mourut lui-même peu de temps après, en 715, laissant un fils, Thierri de Chelles, qui ne lui succéda pas immédiatement.

DAGOBERT (Louis-Auguste), général, né vers 1740 à St-Lô, d'une famille noble, obtint jeune un brevet de sous-lieuten. au régim. de Tournaisis, et fit avec ce corps les prem. campagnes de la guerre de sept ans. Parvenu au grade de maréchal-de-camp, il fit en 1792, sous Biron, la guerre d'Italie. L'année suiv., il fut employé à l'armée des Pyrénées-Orientales. Quelques succès sur les Espagnols décidèrent les commiss. de la convention à lui confier le commandem. en chef de cette armée. Des revers le firent destituer, et s'étant rendu à Paris pour y justifier sa conduite, il fut mis en prison. Il parvint enfin à démontrer que les revers qu'on lui imputait ne pouvaient être attribués à ses moyens; il fut réintégré dans son poste, s'empara de la Seu-d'Urgel, et mourut de ses blessures le 8 avril 1794, à Puycerda. On a de lui: *Nouv. méthode d'ordonner l'infanterie, combinée d'après les ordonnances grecq. et rom.*, etc., Paris, 1793, in-8. Cet ouvr., où l'auteur reproduit plus. des idées systématiques du chev. Folard, est peu estimé.

DAGONEAU (Jean), regardé généralem. comme l'auteur de la fameuse satire intit.: *Légende de dom Claude de Guise*, était protestant, et comme tel fut emprisonné après la St-Barthélemi. De retour chez lui, il mourut en 1580, par suite des chagrins que lui causèrent la perte de sa fortune et les désordres de sa famille. Sa *Légende*, impr. plus. fois isolément, est insérée dans le *Supplém. aux mém. de Condé*, par l'abbé Lenglet, Londres (Paris), 1743, in-4.

DAGOTY. — V. Gautier.

DAGUES DE CLAIREFONTAINE (Simon-Ant.-Charles), né au Mans en 1726, mort en 1797, membre de l'acad. d'Angers et de la société d'agriculture de Tours, a laissé les ouvr. suiv.: *Éloge*

histor. d'Ab. Duquesne, 1766, in-8. — *Anecdotes hist., mor. et littér. du règne de Louis XV*, 1767, in-12. — *Prem. cri d'un cœur français sur la mort de la reine* (Marie-Leckzinska), 1768, in-8. — *Bienfaisance franç., ou mém. pour servir à l'hist. de ce siècle*, 1778, 2 vol. in-8, ouvr. peu remarquable. On lui doit encore une nouv. édit. de la *Vie de Nicole*, par l'abbé Goujet, avec un essai sur la vie de ce dern., Liége (Paris), 1767, in-12.

DAGUIN (JEAN-JOSEPH), président à mortier au parlem. de Toulouse, sa patrie, fut 20 années, avec Ruffin, son collègue et son ami, le rédact. de toutes les délibérations de sa compagnie. Frappé d'exil à l'époque de la destruct. momentanée des parlem., il fut rétabli dans sa charge en 1775, et continua de partager son temps entre ses devoirs et la culture des lettres. L'acad. des Jeux-Floraux lui avait précédemm. décerné le titre d'un de ses mainteneurs. Arriva la révolution : proscrit, il fut transféré dans les prisons de Paris, et mourut avec courage sur l'échafaud en 1794.

DAHLBERG (ERIC, comte de), feld-maréchal suédois, né en 1625, dut son élévat. à ses talents et à son zèle pour le service de l'état. Il fut sénateur, direct.-génér. des forteresses de la Suède, gouvern.-gén. de Livonie, et chancelier de l'univ. de Dorpat, et mourut en 1703. Il s'était distingué sous le règne de Charles-Gustave dans les campagnes de Pologne et de Danemarck. On lui doit le plan et la plupart des dessins de la *Suecia antiqua et hodierna*, publ. vers 1700 à Stockholm, 3 vol. in-fol., et les dessins des 112 pl., cartes et plans de l'*Hist. de Charles-Gustave*, par Puffendorf.

DALSTIERNA (GUNNO-EURÉLIUS de), poète suédois, né en 1618, mort en 1709, est auteur d'un poème sur *la mort de Charles XI*, d'un écrit intit. : *Latium in Livonià*, etc.

DAHURON (RENÉ), jardinier, élève de La Quintinie, placé d'abord chez différents princes d'Allemagne, fut ensuite jardinier du roi de Prusse, et mourut à Berlin vers 1730. On lui doit : *Nouv. tr. de la taille des arbres*, Paris, 1696, in-12. Cet ouvr., excell. dans son genre, a été réimpr. plus. fois, et trad. en ital. et en allem.

DAIGNAN (GUILL.), médec., né à Lille en 1732, prit ses degrés à Montpellier, entra jeune dans le service de santé militaire, puis ayant acheté une charge de médecin ordin. du roi, s'établit à Paris. Pendant la révolution, il fut nommé membre du conseil-gén. de santé, prit sa retraite avec le titre de prem. médec. des armées, et mourut en 1812. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont les plus importants sont : *Tableau des variétés de la vie humaine*, Paris, 1786, 2 vol. in-8. — *Centuries médicales du 19e S.*, Paris, 1807-08, 2 vol. in-8. On lui doit aussi une bonne trad. du *Traité des maladies*, de Baglivi, 1757, in-12, accompagnée de notes utiles.

DAILLÉ (JEAN), *Dallæus*, ministre protestant, né en 1594 à Châtellerault, fit, avec les petits-fils de Duplessys-Mornay, dont il était précepteur, plus. voyages dans différentes parties de l'Europe, puis, de retour en France, fut en 1625 nommé pasteur à Saumur, d'où il passa l'année suiv. à Charenton, et mourut à Paris en 1670. On a de lui plus. ouvr. de controverse assez estimés, entre autres : *Traité de l'emploi des SS. Pères*, Paris, 1632, in-8. — *Apologie des églises réformées*, 1633, in-8. — *Sermons*, de 1644 à 1670, 20 vol. — Plus. *Traités* contre les sacrements, etc. Sa *Vie*, par Adrien, son fils, mort à Zurich en 1690, est suivie du *Catalogue* de ses ouvr.

DAILLON (BENJAMIN de), de la famille des comtes de Lude, se réfugia en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, et y mourut ministre de l'Église française de Catterlough. On a de lui plus. *sermons*, dont le plus remarquable est : *Examen de l'oppression des réformés en France*, etc., Amsterdam, 1687, 1691, in-12. — Son frère, Jacques, également ministre, s'était établi long-temps avant lui en Angleterre, et mourut à Londres en 1726. Il a laissé quelq. écrits (en anglais), dont le plus important est intit. : *Démonologie, ou Tr. des esprits, dans lequel on explique plus. passages des Écrit.*, avec un *appendice*, Londres, 1723, in-8.

DAILLON. — V. CROTTE.

DAILLY (MARC-FRANÇ.), prem. commis des finances, né près de Versailles en 1724, quitta le barreau pour entrer dans l'administrat., fut honoré de la confiance des ministres Turgot, Malesherbes, d'Ormesson et Necker, concourut à la rédact. de plus. *Mémoires sur l'administrat. financière*, eut une gr. part aux ordonnances de 1764, 1765 et 1766, concernant l'agriculture, et reçut en récompense de ses utiles services le brevet de conseiller-d'état. Député à l'assemblée constituante, il y montra la plus grande sagesse dans ses vues pour l'amélioration des finances, fut après la session nommé membre du départ. de la Seine, et resta dans l'oubli jusqu'au 18 brumaire. A la création du sénat, il y fut appelé l'un des prem., et mourut à Paris en 1800.

DAIMBERT (nommé par quelq. histor. *Dagobert*), évêque, puis archev. de Pise, ensuite prem. patriarche latin de Jérusalem dans le 11e S., avait assisté au concile de Clermont, où le pape Urbain prêcha la prem. croisade. Après la mort de Godefroy, premier roi de Jérusalem, Daimbert voulut lui succéder au nom du St-siége, et disputa le trône à Baudouin Ier; mais il échoua dans son ambition, et fut obligé de couronner lui-même le nouveau monarque. Quelq. années après, ayant été expulsé de son Église par suite de démêlés avec Baudouin, il se réfugia à Rome, où il obtint de Pascal II une sentence favorable. Il retournait à Jérusalem lorsqu'il mourut dans un port de Sicile, en 1107.

DAIRE (LOUIS-FRANÇOIS), connu surtout par ses utiles trav. sur l'hist. littér., né en 1713 à Amiens, entra dans l'ordre des célestins à 19 ans, remplit successivem. divers emplois honorables, fut enfin nommé bibliothéc. de son ordre à Paris, quitta cette ville en 1790, et mourut à Chartres en 1792. On lui doit : *Relat. d'un voyage de Paris à Rouen*, Rouen, 1740, in-12. — *Hist. civile et ecclésiast. de*

la ville d'Amiens, 1757, 2 vol. in-4. — *Hist. civile, ecclésiast. et littér. de la ville de Montdidier*, 1765, in-12. — *Tableau histor. des sciences, belles-lettres et arts dans la province de Picardie*, etc., 1769, in-12. — *Dict. des épithètes franç.*, Lyon, 1758, petit in-8; nouv. édit., augmentée et précédée d'un *Traité sur l'emploi des épithètes*, par Levée, Paris, 1817, in-8. — *Vie de Gresset*, 1779, in-12. — *Hist. littér. de la ville d'Amiens*, 1782, in-4. — *Hist. civile, ecclés. et littéraire de la ville et du doyenné de Doullens*, 1784, in-12. — *Vie de Joseph Vallart*, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, juillet 1812.

DAIX (Franç.), poète français, né à Marseille vers 1580, publia, sous le titre de *Prémices*, Lyon, 1605, in-12, des poésies franç. très médiocres et des *élégies* latines beaucoup meilleures. — Un autre Daix (François), de la même famille, a publ. les *Statuts et anc. coutumes de Marseille*, 1656, in-4.

DAKE ou DACKE (Nicolas), paysan suédois né dans le Smolande, se mit à la tête des habit. de cette province soulevés contre Gustave Wasa pour obtenir le rétablissem. de la religion catholique et la diminution des impôts. Il remporta d'abord quelq. avantages sur les troupes du roi, et profita de ses succès pour entrer en négociat. avec plus. princes allem. dont il espérait des secours; mais la chance tourna bientôt. Dake, abandonné des siens, réduit à errer dans les bois, fut tué en 1543 par des soldats envoyés à sa poursuite.

DALAYRAC (Nicolas), musicien célèbre, naquit à Muret (Languedoc) en 1753. Son père le destinait au barreau, et il eut beaucoup de peine à obtenir un maître de violon, qui lui fit bientôt négliger l'étude des lois. Obligé de ne se livrer qu'en secret à son goût pour la musique, il fut trahi par les religieuses d'un couvent voisin qu'attirait chaque soir le charme de ses accords. Enfin il put venir à Paris en 1774, et se lia bientôt avec Grétry et surtout avec Langlé, qui lui enseigna l'harmonie; ses prem. essais furent des quatuors de violon, qu'il publia sous le nom d'un compositeur italien. En 1781 il hasarda deux actes d'opéra comique : *le Petit souper et le Chevalier à la mode*, qui révélèrent un talent dont la fécondité a enrichi la scène, dans l'espace de 28 ans, de 56 opéras, parmi lesquels on distingue *la Dot; Nina; Azémia; Renaud d'Ast; les deux petits Savoyards; Raoul, sire de Créqui; Adolphe et Clara; Maison à vendre*, et *Gulistan*. Il mourut à Paris en 1809. On a la *Vie de Dalayrac*, in-12, Paris, 1810, par de Pixérécourt.

DALBERG (Maison de), l'une des plus anciennes d'Allemagne, et dont les droits, éteints dans les mâles au commencem. du 14e S., passèrent à celle des *Kamerer* de Worms, est célèbre par l'usage en vertu duquel son chef était créé *premier chevalier de l'empire*, immédiatement après la cérémonie de chaque couronnem. Cet usage remonte à Wolf Kamerer Dalberg, qui avait accompagné à Rome l'emper. Frédéric III, en 1452. — Dalberg Jean Kamerer de), *Dalburgius*, év. de Worms, l'un des fondat. de l'acad. d'Heidelberg (*Societas litter. rhenana*) et son premier président, né en 1445 à Oppeinheim, mort dans l'exil pendant les troubles de sa ville épiscopale en 1503, est un de ceux qui ont le plus contribué au rétablissement des bonnes études en Allemagne. Zapf a publ., en allemand, une *Notice* puis un *Supplém.* sur ce savant et laborieux prélat, 1796 et 1798, in-8.

DALBERG (François-Henri de), burgrave de Friedberg, né en 1716, mort en 1776, jouit d'un gr. crédit auprès de Joseph II, qui fonda en sa faveur, l'an 1768, l'ordre de St-Joseph, dont chaque burgrave est grand-prieur.

DALBERG (Charles-Théodore-Antoine-Marie, baron de), prince primat, grand-duc de Francfort, etc., fils aîné du précéd., né en 1744 à Herrusheim, près de Worms, seigneurie qui appartenait à sa famille, fut successivem. chan. capitulaire de Mayence, de Worms et de Wurtzbourg, conseiller intime, gouverneur civil de la principauté d'Erfurt, présid. de l'acad. des sciences de cette ville, év. de Constance, et mourut à Ratisbonne le 10 févr. 1817. Ce sav. et vertueux prélat eut avec les cours d'Allemagne et de Rome d'assez vifs démêlés, dont le détail n'appartient point à notre cadre : nous nous bornerons à dire que ses relations épiscopales furent toujours réglées d'après les principes qui séparent le pouvoir spirituel du pouvoir temporel, et qui admettent l'indépendance du St-siége dans l'exercice des fonctions apostoliques. Outre différents *mém.* sur des matières d'administr., sur les mathémat., les beaux-arts, etc., insérée dans les journaux allem., Dalberg a laissé un gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons les suivants : *Réflexions sur l'univers*, dont la 10e édit. avait paru en 1768 (l'aut. n'était âgé que de 23 ans). — *Des rapports entre la morale et la politique*, 1780. — *De la connaissance de soi-même, comme principe génér. de la philos.*, Erfurt, 1793, in-8. — *Du maintien des constitutions des états*, ibid., 1795, in-4. — *De l'utilité de la stéatite pour les ouvr. de l'art, et surtout pour les grav. en pierres fines*, ibid., 1800, in-8. — *Réflexions sur le caractère de l'empereur Charlemagne*, 1806, in-8. — *Périclès*, 1806, in-12; Parme, 1811, in-4. Cette édit., spécimen des édit. des classiq. franç. que Bodoni se proposait de publ., est recherchée des curieux. Le baron de Dalberg était l'un des assoc. étrang. de l'Institut de France.

DALBERG (Wolfgang-Héribert, baron de), poète allemand, ministre-d'état du grand-duc de Bade, etc., frère du précéd., né en 1750 près de Worms, mort en 1806 à Manheim, ville où il fonda un théâtre qui, par ses soins, devint l'un des prem. de l'Allemagne, outre plus. trad. ou imitations de Shakespeare et de Cumberland, a laissé les pièces dramat. suiv. : *Walwais et Adélaïde*, Manheim, 1778, in-8, trad. dans le *Nouv. théâtre allem.* de Friedel et Bonneville. — *Cora*, drame mêlé de chants, ibid., 1780, in-8. — *Montesquieu, ou le bienfait inconnu*, drame en 5 actes, ibid., 1787, in-8, etc. — Jean-Fréd.-Hugues, son frère, chan. de Worms, mort en 1812, a laissé différentes pro-

ductions littér., entre autres : *Hist. d'une famille druse*, cadre dans leq. l'ingén. auteur a fait entrer des détails intéress. sur les religions d'Orient. Ce roman a été trad. en franç. sous ce titre : *Mehaled et Zédli*, Paris, 1811, 2 vol. in-12. Dalberg était un pianiste habile et un compositeur de la bonne école : il a laissé sur la musique plus ouvr. allemands fort estimés.

DALBERG (Émeric-Joseph, duc de), neveu des précéd., né à Mayence en 1773, destiné par sa famille aux dignités ecclésiastiques, fut forcé, par les changements que la révolut. franç. amena dans sa position, à quitter cette carrière pour entrer dans la diplomatie. Attaché d'abord à la cour de Bade, l'habileté qu'il montra dans les négociations qui eurent lieu au sujet du mariage entre le jeune grand-duc et la princesse Stéphanie Beauharnais, le fit apprécier du plus habile diplomate de notre époque, le prince de Talleyrand, qui songea dès-lors à l'attacher à la France. Toutefois ce ne fut qu'après le traité de Vienne, en 1809, qu'il se fit naturaliser Français. L'année suiv. il fut fait duc et conseiller-d'état. Il partagea la disgrâce de Talleyrand, et ne reparut qu'en 1814, membre du gouvernem. provisoire, dont Talleyrand était président. Nommé par Louis XVIII ministre-d'état, il prit séance au conseil privé, et fut l'un des quatre plénipotentiaires chargés de représenter la France au congrès de Vienne. Au second retour du roi, il fut nommé pair, puis en 1816 ambassad. à Turin. Rappelé en 1820, il cessa depuis de prendre une part active aux affaires, certain qu'il ne parviendrait jamais à faire prévaloir dans les conseils ses opinions modérées. Retiré dans ses terres sur les bords du Rhin, il s'y occupait d'améliorations agricoles, lorsqu'il mourut en 1833.

DALBERG (Nils), médec. suédois, né vers 1735, accompagna dans son voyage à Paris en 1770 et 1771, le prince royal de Suède, dep. Gustave III, et s'y lia avec les savants les plus distingués. Disgracié en 1781, il ne reparut un instant à la cour que pour être présent à la fin tragique de Gustave, auprès duquel on l'avait appelé dans ses derniers moments. Dalberg mourut à Stockholm en 1820. Outre le *Journal* de son voyage conservé à la bibliothèque de Linkoping, en Suède, on cite de Dalberg quelq. *Mém.* dans les recueils de l'acad. des sciences de Stockholm, dont il fut nommé deux fois présid. Linné le fils a donné le nom de *dalbergia* à un genre de plantes (de la famille des légumineuses), en l'honneur de ce sav. médec. et du colonel Dalberg, son frère, égalem. naturaliste.

DALECHAMPS (Jacques), médec.-botaniste, né en 1513 à Caen, mort à Lyon en 1586, ne se distingua pas moins par la connaissance approfondie de toutes les parties de son art que par celle des langues anciennes. On doit à ses longues et laborieuses recherches le prem. traité complet de botanique, *Hist. gener. plantarum*, etc., Lyon, 1586, 2 vol. in-fol., trad. en franç. par Jean Desmoulins, Lyon, 1615, 2 vol. in-fol.—Une trad. lat. d'*Athénée, avec des notes*, etc., Lyon, 1552, 2 vol. in-fol.—Une *édit. de Pline*, très estimée, Lyon, 1587, in-fol. Il est encore auteur de plus. traités en franç. et en lat., sur des matières médicales, très utiles lors de leur publicat., mais qui sont mainten. oubliés. Son édit. de Cœlius-Aurélianus, *De morbis acutis et chronicis*, 1566, in-8, a été reproduite avec des addit. par Conrad Amman, Amsterdam, 1709, in-4.

DALEMBERT. — V. Alembert (J. Le Rond d').

DALEMILLE, le prem. poète qui se soit servi du dialecte bohème, né à Mezziz, était chanoine de Prague, et se trouvait dans cette ville lorsqu'elle fut assiégée en 1308. C'est à lui que l'on doit la *Chronique de Bohême* (écrite en slave-bohémien), Prague, 1620, in-4, par les soins de J. Gessin. Cette édit. est si rare que l'on en connaît à peine deux exempl., et c'est la seule de cette *Chronique* dont les MSs. sont beaucoup plus communs en Bohême. Elle commence à la naiss. de J.-C. et finit en 1314, époque présumée de la mort de l'auteur.

DALEN (Corneille van), dit *le Jeune*, dessinat. et graveur, né à Harlem en 1640, fils d'un marchand d'estampes d'Anvers portant le même nom, fut élève de Virscher, dont il adopta la manière. On remarque dans ses estampes beauc. de goût, d'intelligence et de propreté. Il a gravé plusieurs portraits estimés, tels que ceux de Catherine de Médicis, de Vassenaer, de l'amir. Tromp, de l'Arétin, de Boccace, etc., et plus. sujets d'hist. d'après différents maîtres ou d'après ses propres dessins.

DALESME (André), physic. et mécanic. franc., membre de l'acad. des sciences, mort en 1727, a inventé plus. machines et ustensiles (entre autres le fourneau qui porte son nom), dont on peut voir la description dans le *Recueil de l'académie*, de 1705 à 1717.

DALESME (Jean-Baptiste, baron), lieut.-gén., né en 1763 à Limoges, fils d'un imprimeur, entra jeune au service, et se lia d'une amitié durable avec son compatriote Jourdan; il s'acquit une réputation brillante en Italie par plus. beaux faits d'armes, reçut de graves et honorables blessures à Castel-Nuovo, et fut employé dans l'intérieur. Membre du corps-législatif en 1802, il fut présenté par son départ. candidat au sénat conservateur. En 1815, Bonaparte lui donna le commandem. de l'île d'Elbe, qu'il fut obligé de remettre aux Anglais après la bataille de Waterloo. Nommé depuis 1830 command. des Invalides, il mourut en 1832, victime du choléra-morbus.

DALGARNO (George), savant écossais, né à Aberdeen, est aut. d'un ouvr. intit. : *Ars signorum vulgo character universalis et lingua philosophica*, Londres, 1661, in-8, très rare, parce que l'incendie de Londres, en 1666, en anéantit presque tous les exemplaires.

DALIBARD (Thomas-François), botan. et physicien, né dans le Maine, acheva ses études à Angers, où il eut l'avantage de donner des leçons de mathémat. à Buffon. Le premier il fit connaître en France le système de Linné dans son ouvr. intit. : *Floræ parisiensis prodromus*, Paris, 1749, in-12,

avec 4 pl. Il traduisit ensuite de l'anglais les remarques de Franklin *sur l'électricité*, et répéta ses expériences en présence de Louis XV qui lui accorda 1,200 fr. de pension. Malheureux dans ses entreprises commerciales, ses amis lui firent obtenir un emploi dans les finances. Il mourut à Paris en 1779. Il a trad. l'*Hist. des Incas*, de Garcilaso de la Vega.— DALIBARD (Fr.-Thér.-Aumerle de SAINT-PHALLIER, dame), morte à Paris, sa patrie, en 1757, a publ. des *Lettres histor.*, des *poésies*, *la Rivale confidente*, comédie, et un roman intit. : *les Caprices du sort*, Paris, 1750, 2 vol. in-12.

DALIBRAY (CHARLES VION), poète, né à Paris vers la fin du 16e S., suivit d'abord le parti des armes; mais, peu avide de gloire ou de renommée, il abandona bientôt cette carrière pour le culte des Muses : son Parnasse fut un cabaret, et le terme de son ambition un petit bien de campagne qu'il possédait et où il vécut heureux, n'aspirant qu'à la réputat. de gr. buveur; il termina dans cette retraite sa longue et joyeuse vie en 1654. Ses *Œuvres poétiques* ont été impr. à Paris en 1647 et 1653, 2 part. in-8. On y trouve, outre ses compositions bachiques, héroïques, satiriques, etc., quelques trad. des meill. aut. ital. et espagnols.

DALILA, femme de la tribu de Dan, habitait la vallée de Sorec, près du pays des Philistins. Samson, que les charmes de cette courtisane avaient séduit, lui confia le secret de sa force miraculeuse, et celle-ci profita de l'instant où le défenseur des Hébreux dormait à ses côtés pour couper sa chevelure, et le livrer aux ennemis.

DALIN (OLAUS van), poète et savant suédois, né en 1708 à Wimberga, quitta la médec. pour les lettres, fut nommé bibliothéc. du roi, puis précepteur du prince royal, dep. Gustave III, et enfin chancelier de la cour en 1763, et mourut la même année dans un âge peu avancé. Son principal ouvr. est l'*Hist. génér. du roy. de Suède*, Stockholm, 1747, 4 vol. in-4. Dalin avait débuté dans la carrière littér. par un ouvr. intit. : *Argus*, imité du *Spectateur angl.*; bientôt son poème *Liberté de la Suède*, et *Brunehilde*, tragédie dont le sujet est tiré de l'anc. hist. du nord, firent connaître avantageusement son talent poétique. On lui doit en outre des *Odes*, des *Épîtres*, *Satires*, *Fables*, etc.; cinq éloges de membres de l'acad. roy. des sciences; et une *trad.* de l'ouvr. de Montesquieu, *de la Grandeur et de la Décadence des Romains*. La reine Louise-Ulrique lui fit élever un mausolée, et son *Éloge* fut publ. en suédois, 1764, par son compatriote Olaüs Celsius.

DALLAS (CHARLES-ROBERT), écriv. anglais, né à la Jamaïque, fils d'un médecin établi dans cette île, fut envoyé par son père en Écosse pour y faire ses études. Incertain sur le choix d'une carrière, ainsi que sur le pays qu'il habiterait, il employa sa jeunesse à voyager. Il était en France à l'époque de la révolution; obligé d'en sortir par suite des mesures contre les Anglais, il se rendit aux États-Unis, avec l'intention de s'y fixer; mais contrarié dans ses projets, il revint en Angleterre, où il publia successivem. plus. ouvr. de littérat. avec quelq. succès. Allié de lord Byron par sa femme, il l'encouragea dans ses débuts, et lui prédit qu'il serait un jour le prem. poète de l'Angleterre. Dès-lors Byron ne cessa de lui donner des marques de son affection, et d'entretenir avec lui une correspond. qui forme la base des *Mémoires* que Dallas a publ. plus tard sur ce gr. poète. Quelque temps après la chute de Napoléon, Dallas revint en France, dont le climat convenait à sa santé. Il se fit attacher au consulat d'Angleterre au Hâvre, et mourut dans cette ville en 1824. Outre un très gr. nombre de trad. du franç., on a de lui des *Romans* dont la collect. forme 7 vol. in-12; des *Mélanges de poésie*, Londres, 1799, in-4. — *Éléments de la connaissance de soi-même*, 1802.—*Hist. des nègres marrons*, 1803, 2 vol. in-8, où il se montre grand partisan de l'esclavage. — *Nouv. conspirat. contre les jésuites démasqués*, trad. en franç. par le baron d'Oinville, 1817, in-8. — *Mémoires de Byron*. C'est de tous ses ouvr. le seul qui paraisse destiné à lui survivre long-temps.

DALMACE (St), archimandrite des monastères de Constantinople dans le 6e S., avait d'abord porté les armes. Il fut un des plus zélés advers. de Nestorius au concile d'Éphèse, harangua au nom des députés du concile l'empereur Théodose, qui ratifia les décisions prises contre cet hérésiarque, et l'anathématisa publiquement. On croit qu'il mourut en 432. L'Église honore sa mémoire le 3 août.

DALMAS (JOSEPH-BENOIT), né à Aubenas, exerçait la profess. d'avocat dans cette ville en 1789. Procur.-génér. syndic du départ. de l'Ardèche en 1790, il fut en 1791 député de ce départ. à l'assemblée législat., où il siégea parmi les constitutionnels, et défendit avec courage le trône violemment attaqué par ceux-là mêmes qui avaient juré de le maintenir. Après le 10 août 1792, il quitta l'assemblée et vint habiter Rouen. Il y publia, dans les prem. jours de janvier 1793, des *Réflexions sur le procès de Louis XVI*, et fit parvenir cet écrit à Malesherbes. Poursuivi par les montagnards, il ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Il fut en 1795 élu président du tribunal de l'Ardèche; mais ayant en 1798 publié un écrit *tendant au rétablissem. de la royauté*, le directoire prononça sa destitution, et des poursuites furent dirigées contre lui. Maire d'Aubenas après le 18 brumaire, il fut en 1805 appelé au corps-législatif. Conseiller à la cour impér. de Nîmes à la réorganisation des tribunaux en 1811, il conserva les mêmes fonct. sous le gouvern. royal, fut nommé en 1815 à la préfecture de la Charente-Inférieure, d'où il passa ensuite à celle du Var, et mourut en 1824.

DALMASIO (PHILIPPE de), peintre, né à Bologne dans le 14e S., est connu sous le nom de *Lippo delle Madone*, qui lui fut donné à cause de nombreux portraits de la Vierge sortis de son pinceau. Sa manière ne s'écarte point de l'anc. style, mais il est meill. coloriste que tous ceux qui l'ont pré-

cédé. Ses têtes sont si belles, que le Guide ne pouvait se lasser de les admirer; aucun peintre n'a su comme lui réunir dans ses têtes de Vierge la douceur à la majesté. Ses prem. ouvr. datent de 1376. Son testament est de 1410, et l'on conjecture que cette année fut celle de sa mort.

DALMATIN (George), ministre luthérien, né en Esclavonie dans le 16e S., est auteur d'une trad. de la *Bible*, en esclavon, imprimée à Wittemberg, 1584, in-4.

DALPHONSE (François-Jean-Baptiste, baron), né en 1759, dans le Bourbonnais, passa du barreau dans les finances, fut nommé successivem. à diverses fonctions administrat. dans son départ., et député au conseil des anciens en 1795. Attaché sincèrement aux principes de la révolut., il donna dans cette assemblée des preuves nombreuses de modération, et pendant ces temps de troubles il dut en partie son salut à l'estime qu'il avait su mériter. Élu au corps législat. après le 18 brum., il en sortit au mois de novembre 1800 pour passer à la préfecture de l'Indre, puis à celle du Gard en 1804. Commandant de la Lég.-d'Honneur l'année suiv., il fut appelé en 1810 à l'intendance de la Hollande, et peu de temps après créé maître des requêtes. Écarté des affaires à la restauration, il fut, après le 20 mars, nommé conseiller-d'état, puis envoyé en mission dans les prov. mérid., et résigna ses fonctions au mois de mai 1815. Porté à la chambre des députés en 1819 par le départ. de l'Allier, il y siégea avec le côté gauche, et mourut dans l'exercice de ses fonctions le 24 sept. 1821.

DALRYMPLE (David), jurisc., né à Édimbourg en 1726, mort en 1792, lord-commiss. du justicier, a écrit (en angl.), plus. ouvr. estimables, relatifs à l'hist. de son pays et aux antiquités chrétiennes. Le plus connu est: *Annales d'Écosse* depuis Malcolm III jusqu'à l'avénem. des Stuart, Londres, 1776-79, 2 vol. in-4, ou 1797, 3 vol. in-8. — Dalrymple (Alexandre), géographe, frère du précéd., né à Édimbourg en 1737, fut envoyé par la compagnie des Indes pour négocier le rétablissement de son commerce avec les îles de l'archipel oriental, et dans le cours de cette négociation, qui nécessita plus. voyages, il observa soigneusem. les côtes, dont il traça des cartes fort exactes, insérées dans le *Neptune oriental*. Devenu hydrographe de la même compagnie, il obtint ensuite la place d'hydrographe royal; mais, en ayant été privé en 1808, il mourut la même année du chagrin que lui causa cette disgrâce. Parmi les nombreux écrits de ce géographe célèbre, nous citerons : *Tr. sur les découvertes faites dans l'Océan pacifique*, 1767, in-8. — *Collect. hist. de divers voyages et découvertes dans l'Océan de la mer du Sud*, 1770, 2 vol. in-4, trad. en franç. et abrégé par Fréville. — *Répert. oriental publ. aux frais de la compagnie des Indes*, 1791-94, 2 vol. in-4. — *Atlas des côtes du Malabar, du Japon, de la Nouvelle-Hollande*, etc., 4 part. gr. in-fol, de 1803 à 1806. — Dalrymple (John-Hamilton-Maggil), écriv. angl., né vers 1726, mort en 1810, est auteur d'un ouvr. intit. : *Mém. de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, Londres, 1771, 2 vol. in-4, ouvr. contenant des renseignem. jusqu'alors ignorés, que l'auteur puisa dans la correspondance de Barillon, ambassad. de France en Angleterre sous Charles II. Blavet a publ. en 1776 une trad. de ces *Mém.*, 2 vol. in-8. Dalrymple publ. en 1788 un 3e vol. qui n'a point été trad., et J.-C. Muller a donné une traduct. allemande complète, Wintherthur, 1792-95, 4 vol. in-8.

DAM (Antoine van), peintre hollandais, né à Midelbourg en 1682, mort vers 1750, est moins connu par ses tableaux de marine que par son *Armorial des bourgmestres* de Midelbourg, depuis 1498 à 1740, et par un *Tabl. généalog. de la maison de Nassau*, 1741, in-fol.

DAMAIN (Jacques), doct. en droit, chanoine et conseiller au présidial d'Orléans, né dans cette ville en 1528, mort en 1596, est aut. d'une *Relation de ce qui s'est passé à Orléans au massacre de la St-Barthélemi*, insérée dans les mémoires de Charles IX, et dans l'*Histoire de ceux qui ont souffert le martyre pour la religion protestante*, par J. Crespin.

DAMAS (le comte Roger de), lieuten.-général, né en 1769, entra fort jeune officier dans le régim. du Roi, passa en Russie à l'époque de la guerre contre les Turks, se distingua à l'assaut d'Ismaïl, et obtint de l'impératrice Catherine d'honorables distinctions et le grade de colonel. En 1792 il devint aide-de-camp du comte d'Artois, et 2 ans après se rendit à l'armée de Condé. Plus tard admis au service du roi de Naples, il déploya, dans la guerre que ce prince eut à soutenir contre les armées républicaines une bravoure qui ne fut pas couronnée de succès. Après une capitulation très honorable, il se rendit en Sicile, et de là à Vienne, et ne rentra en France qu'en 1814. Nommé lieutenant-général et gouvern. de Lyon, il ne put empêcher l'entrée de Napoléon dans cette ville en 1815, et suivit à Gand le roi, qui le chargea d'une mission import. en Suisse. A la seconde restaurat. il fut élu memb. de la chambre des députés par les départem. de la Côte-d'Or et de la Haute-Marne. Les troubles de Grenoble l'obligèrent de retourner à Lyon, où il eut le bonheur de maintenir la tranquillité publ. Il mourut en 1823, vivement regretté de tous les partis.

DAMAS (François-Étienne), lieuten.-génér., né en 1764 à Paris, fut successivem. sous-lieuten. au régim. de Royal-Auvergne, aide-de-camp du général Meunier, puis chef d'état-major de Kléber (sept. 1799). Disgracié par Bonaparte d'après les rapports de Menou, il faillit être compromis dans le procès de Moreau. Mais Murat, devenu grand-duc de Berg, se l'attacha comme command. milit. et conseiller-d'état. Il resta en activité lors de la campagne de 1812 en Russie, et, à l'époque de la restaurat., il fut fait colonel d'armes commandant la garde royale de Paris. Le roi le nomma ensuite inspect.-génér. de gendarmerie, puis président du comité consultatif de cette arme, et gr.-offic. de la Lég.-d'Honn. Il mourut à Paris en 1828.

DAMASCÈNE (St Jean), né vers l'an 676 à Damas, remplit d'abord de hautes fonctions auprès des khalyfes, mais, dégoûté du monde, il se démit de ses emplois, distribua ses richesses aux pauvres, et se retira dans le monastère de St-Sabas, près de Jérusalem. Il y fut ordonné prêtre, reçut la mission d'écrire contre les hérétiq., principalem. contre les iconoclastes, et mourut dans sa cellule vers l'an 754, après avoir fait différents voyages pour la défense de la foi. Ses ouvr. ont été trad. en latin par Jacques de Billy, Tilman, Leunclavius et Vegelius; la meilleure édition est celle qu'a publ. le P. Lequien (grec-lat.), avec des notes, Paris, 1712, 2 vol. in-fol., réimpr. à Venise en 1748, avec des améliorat. On trouve dans le 1er vol. la *Vie* du St docteur par Jean IV, patriarche de Jérusalem, Rome, 1553, in-8.

DAMASCÈNE (Jean), médecin arabe, paraît être le même que Sérapion-l'Ancien (Jahiah Ebn). On lui attribue les deux ouvr. suiv., trad. en lat. par Gérard de Crémone, *Asphorismorum liber*, Bologne, 1489, in-4. — *Medicinæ therapeuticæ lib. VII*, Bâle, 1543, in-fol.

DAMASCIUS, l'un des derniers philosophes éclectiques, né dans le 5e S., prit le parti de se retirer en Perse auprès de Chosroës, lorsque Justinien eut défendu aux païens l'enseignement de la philosophie. Son retour dans sa patrie fut une des condit. de la paix que ce prince fit avec Justinien l'an 533. Damascius avait composé la *Vie* des principaux personnages de sa secte, auxquels il attribue toutes les vertus chrétiennes et même le don des miracles. Il nous en reste des fragm. dans Photius. Son ouvr. *Question. de primis principiis*, dont la biblioth. royale possède un MS., a été publ. pour la prem. fois en grec par les soins de Jos. Kopp, Francfort, 1826, in-8.

DAMASE Ier (St), pape, né à Guimaraens, en Portugal, fut élu en 366, malgré les intrigues d'un diacre nommé Ursenus ou Ursicinus, qui s'était fait ordonner par une troupe de factieux. Damase travailla à la conservation des mœurs et de la discipline ecclésiastique, tint plus. conciles contre les ariens, anathématisa ou excommunia Ursace, Valens, Auxence, Apollinaire, Vital et Timothée, hérétiques ou schismatiques, et mourut en 384. Ce pontife a laissé plus. écrits, dont on a une édit., Paris, 1672, in-8, avec sa *Vie*, qui se trouve aussi dans la *Bibliotheca Patrum*, et dans les *Epist. rom. pontif.*, de dom Coustant. On a quelques vers de St Damase dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. — Damase II, élu pape en 1048, s'appelait Papon, et était év. de Brixen; il ne survécut que 23 jours à son élection, et mourut à Palestrine.

DAMBOURNEY (L.-A.), chimiste, né à Rouen en 1722, joignit à la profession du commerce la culture des beaux-arts et des lettres. Secrétaire de l'acad. de Rouen en 1761, puis intend. du jardin botanique, il se livra dès-lors à d'utiles recherches sur l'emploi des végétaux dans l'art de la teinture. C'est à lui que l'on est redevable du procédé par lequel on extrait du *pastel* un bleu comparable à celui de l'indigo. Il mourut à Rouen en 1795. On doit à cet estimable savant: *Instruction sur la culture de la garance*, imprim. royale, 1788, in-4. — *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides*, etc., 1786, in-4, et divers *Mém.* dans la *Collect.* de la soc. d'agriculture de Rouen.

DAMBRAY (Charles), chancelier de France, né en Normandie vers 1760, nommé, le 20 juillet 1779, avocat-général à la cour des aides de Paris, fut appelé en 1788 à remplacer Séguier, qui exerçait depuis 40 ans ces fonctions au parlement. Il s'en montra le digne héritier par ses talents et sa droiture : les affaires Montgolfier et Kornmann mirent son éloquence en relief. Entre lui et Hérault de Séchelles s'établit alors une rivalité qui jeta celui-ci dans le parti de la révolution, dont il fut une des premières victimes. Obligé de quitter la France, Dambray se retira en Allemagne, auprès de Barentin, son beau-père. Il rentra cependant pour faire partie du ministère; mais l'arrestation du roi à Varennes le détermina à se réfugier en Normandie. Bien que membre du conseil-général de la Seine-Inférieure, il entretint, sous l'empire, une correspond. suivie avec les Bourbons. Aussi Louis XVIII, en donnant à Barentin le titre de chancelier honoraire, nomma-t-il Dambray chancelier de France, présid. de la chambre des pairs, et ministre de la justice. Réfugié en Angleterre et à Gand pendant les *cent-jours*, Dambray reprit ensuite la présidence de la chambre des pairs; seulement les sceaux lui furent ôtés, pour ne lui être rendus que momentanément en 1820; c'est lui qui présida la cour des pairs, appelée à juger Ney en 1816, et les conspirateurs du 19 août 1820. Il mourut membre du conseil privé du roi, dans sa terre de Montigny, près Dieppe, en 1829.

DAMBROWSKA, fille de Boleslas, souver. de Bohême, ayant épousé, l'an 965, Micislas Ier, duc de Pologne, réussit à lui faire embrasser le christian., de même qu'aux principaux seigneurs de sa cour.

DAMERON (J.-C.), avocat à la Charité-sur-Loire en 1787, fut élu présid. du tribunal du district, puis député de la Nièvre à l'assemblée législat. et à la convention, vota la mort du roi sans appel ni sursis, fut chargé de différ. missions, notamm. de celle d'apaiser les troubles qui venaient d'éclater dans le départ. du Loiret. Lors de la mise en activité de constitution de l'an III, il fut nommé commiss. du direct. à Nevers, et mourut en 1796.

DAMESME (Louis-Emmanuel-Aimé), architecte, né en 1757, à Magny (Seine-et-Oise), mort à Paris en 1822, s'était acquis une juste réputation par ses différ. trav., entre autres le *Théâtre de la Société Olympique*, dont l'emper. Alexandre demanda les plans à l'architecte pour en faire construire un semblable à St-Pétersbourg. Les deux dern. ouvr. de Damesme, et ceux en même temps où il a déployé le plus de talent, sont le *Théâtre royal* et les *prisons civiles* à Bruxelles.

DAMHOUDER (Josse de), jurisconsulte, né à Bruges en 1507, mort en 1581, après avoir exercé les premières charges de judicat. dans les Pays-

Bas, a laissé entre autres écrits relatifs à sa profession : *Patrocinium pupillorum, minorum et prodigorum*, Bruges, 1544, in-fol.; Anvers, 1546. *Enchiridion rerum criminalium*, Anvers, 1552, in-4 : Cet ouvr., dont il existe des trad. française, allem., et flam., et qui fut mis à l'*index* de Rome jusqu'à ce qu'il fût corrigé, a été réimpr. plusieurs fois avec le *Praxis rerum civilium* du même aut., dont la prem. édit. parut en 1556, in-4.

DAMIEN (Pierre), cardinal, né à Ravenne en 988, fut élu abbé de Pont-Avellana, en 1041, et rendit de grands services aux pontifes qui se succédèrent sur le siége de St Pierre. Le pape Étienne IX fut obligé de le menacer des foudres de l'Église pour lui faire accepter le titre de cardinal évêque d'Ostie en 1057. Damien obtint avec peine la permission d'abdiquer, et se retira dans son ermitage, qu'il fut encore forcé de quitter plus. fois, pour remplir les fonctions de légat en Allemagne et en France. Il s'acquitta de ces différentes missions avec courage et piété, et mourut à Faenza en 1702, au retour d'un de ses voyages, épuisé par les fatigues et les austéristés auxquelles il s'était livré toute sa vie. La meilleure édit. de ses *OEuvres* est celle qu'à publ. Constant Cajetan, Venise, 1743, 2 vol. in-fol. On y trouve des *Lettres édifiantes*, des *Sermons*, les *Vies de plus. saints*, et des *Opuscules sur les devoirs ecclésiast.*

DAMIENS (Robert-François), régicide, né en 1715 au diocèse d'Arras, de parents pauvres, annonça dès sa jeunesse des inclinations vicieuses. Mis en apprentissage chez un serrurier, il s'enfuit de chez son maître, s'enrôla deux fois, déserta, entra au service comme domestique, vola le dernier de ses maîtres, et, sachant qu'il était poursuivi, tenta de s'empoisonner. L'opium qu'il avait avalé lui exalta la tête, et ce fut alors que ce frénétique conçut l'horrible idée de tuer le roi. Arrivé à Versailles le 3 janvier 1757 sous le nom de Bréval, il resta au lit presq. tout le jour et demanda en vain à être saigné. Le 5 il alla se cacher dans un petit enfoncement au bas de l'escalier du château, pour y attendre Louis XV, et saisit le moment où ce prince montait en voiture, pour le frapper avec une sorte de canif de 4 à 5 pouces de long. Damiens après avoir commis son crime n'essaya pas de se sauver; soumis à la question la plus cruelle, pour l'obliger de nommer ses complices, il déclara qu'il n'en avait point. Condamné au même supplice que Ravaillac, il le souffrit le 28 mars avec une patience étonnante. On a publ. : *Pièces originales du procès fait à Robert Damiens*, Paris, 1757, in-4, et 4 vol. in-12, et *les Iniquités découvertes*, ou *Recueil de pièces curieuses et rares qui ont paru lors du procès de Damiens* (sans nom de lieu), 1760, in-12; *Observat. d'un Patriote*, par Grosley.

DAMIENS DE GOMICOURT (Auguste-Pierre), membre de l'acad. d'Amiens, né dans cette ville en 1723, fut destiné de bonne heure au commerce, qu'il abandonna pour les lettres. Nommé successivement secrét.-général du gouvern. de Picardie et d'Artois, et commissaire des chevau-légers de la garde, il vint habiter Paris, et y mourut vers 1790. On a de lui : *Mélanges historiques et critiq. contenant diverses pièces relatives à l'Histoire de France*, 1768, 2 vol. in-12 : les différ. morceaux qui composent ce recueil avaient été impr. séparém. de 1751 à 1755. — L'*Observateur franç. à Londres*, 1766, 1772, 32 vol. in-12. C'est un rec. de *Lettres* sur l'état de l'Angleterre, relativem. à ses forces, à son commerce et à ses mœurs, avec des notes histor., critiq. et politiques. De Gomicourt ayant inséré dans ce journal des extraits raisonnés du *Commentaire de Blackstone sur les lois anglaises*, ces extraits firent désirer l'ouvrage entier : il fit imprim. à Bruxelles la trad. de Blackstone, 1774, 1776, 6 vol. in-8. Celle de Chompré, 1823, est bien supérieure sous le rapport de l'élégance et de l'exactitude.

DAMILAVILLE, né en 1719, garde-du-corps, puis 1er commis au bureau des vingtièmes, fut l'ami ou plutôt le facteur de Voltaire, dont il faisait circuler les pamphlets, francs de port, d'un bout de la France à l'autre. Cette complaisance lui valut de la part du philosophe de Ferney des complim. dont, comme l'on sait, il était fort prodigue. C'était un homme d'un esprit très médiocre, fort irréligieux, que les philosophes souffraient dans leur société, parce qu'il pouvait leur être utile. Le baron d'Holbach ne l'appelait que *le Gobe-Mouche de la philosophie*. Il mourut jeune encore en 1768. On a de lui : *l'Honnêteté théologique*, pamphlet contre les censeurs du *Bélisaire* de Marmontel, et que l'on crut un moment sorti de la plume de Voltaire, et l'article *Vingtième*, inséré dans l'*Encyclopédie*, sous le nom de Boulanger. C'est à tort que La Harpe, dans sa *Philosophie du 18e S.*, lui attribue *le Christianisme dévoilé;* cet ouvr. est la prem. des nombr. product. philosophiques mises au jour par d'Holbach.

DAMINO (Pierre), peintre vénitien, né à Castel-Franco en 1592, ne dut son talent qu'à lui-même. Il se plaça, dès l'âge de 20 ans, au rang des grands peintres, par les travaux qu'il exécuta dans la cathédrale de Padoue, enrichit successivement de ses productions, Venise, Chiozza, Crema, et plusieurs autres villes, et mourut de la peste en 1631, ainsi que son frère George, qui cultiva aussi la peinture avec succès.

DAMM (Christian-Tobie), théologien et savant helléniste, né près de Leipsig en 1699, fut recteur du gymnase de Berlin, et perdit cette place, parce que, dans un de ses écrits, il avait paru partager la doctrine de Socin, et mourut en 1778. Outre des trad. allem. des *OEuvres* d'Homère, des *Épîtres* de Cicéron, des *Discours* de Maxime de Tyr, des *Olympiques* de Pindare, etc., on a de lui : *Novum Lexicon græcum etymologicum et reale*, etc., Brandebourg, 1765-78, 2 vol. in-4, ouvrage très estimé; nouv. édit., publ. par J. Morison Duncan, Glascow, 1824, in-4, avec des additions par Rost, Leipsig, 1830-33, 2 vol. in-4.

DAMO, fille de Pythagore, partagea la science et la sagesse de son père, se consacra au célibat,

et eut parmi les femmes un gr. nombre de disciples. Pythagore, en mourant, lui remit tous ses écrits, et lui défendit de s'en dessaisir à prix d'argent.

DAMOCLÈS, courtisan de Denys de Syracuse, n'est connu que par le trait ingénieux de ce tyran à son égard. Un jour qu'il félicitait son maître du bonheur dont il jouissait, Denys l'invita à un festin magnifique et le fit habiller et servir en prince; mais au milieu du repas, Damoclès aperçut tout à coup un glaive suspendu sur sa tête et ne tenant au plafond que par un crin de cheval; effrayé du danger, le courtisan sentit alors que l'existence d'un tyran n'était pas aussi heureuse qu'il l'avait cru d'abord.

DAMOCRITE, statuaire, né à Sicyone, élève de l'Athénien Pison de Calaurée, florissait vers la 95e olympiade, et, suivant Pline, réussissait surtout à représenter les philosophes. — Un autre sculpteur du même nom excellait à ciseler des coupes d'argent. — DAMOCRITE, histor. grec, dont on ignore l'époque, est auteur de *l'Art de ranger une armée en bataille*, et d'un fragment *sur les Juifs*, dans leq. il rapporte que ce peuple adorait la tête d'une âne et qu'il immolait tous les ans une victime humaine.

DAMOISEAU, inspect. vétérinaire du départem. de la Seine, mort en 1832, a publié dans le *Journal des Haras* une relation curieuse de son *Voyage en Syrie et en Arabie*, pour faire le choix d'étalons arabes. Cette relation contient des détails intéressants sur cette race de chevaux.

DAMON et PHINTIAS, philosophes pythagoriciens, vivaient à Syracuse sous le règne de Denys-le-Jeune. Phintias ayant été condamné à mort par le tyran, obtint la permission de s'absenter pour régler des affaires domestiques; Damon se rendit caution de son retour en prenant sa place en prison; son ami revint précisément à l'heure qui lui avait été assignée. Denys, touché de cette noble conduite, pardonna à Phintias, et demanda aux deux philosophes d'être admis en tiers dans leur amitié.

DAMOPHON, sculpt. grec, né dans la Messénie, vers le milieu du 4e S. avant J.-C., célèbre par le nombre de ses ouvrages et par la beauté de leur exécution, fut, au rapport de Pausanias, le seul statuaire messénien qui méritât des éloges. Ses ouvrages décoraient les temples des principales divinités : on cite entre autres la statue de Diane-Laphria, qu'il fit à la demande de ses compatriotes, et un beau groupe taillé dans un seul bloc de marbre, représentant Cérès et Proserpine assises sur le même trône, et à leurs côtés le titan Anytas.

DAMOURS (LOUIS), avocat aux conseils du roi, né à Angers, mort à Paris en 1788, a publ. plus. ouvr. de droit, maintenant oubliés; mais on lit encore ses *Lettres de Ninon de l'Enclos au marquis de Sévigné*, 1752, 2 vol. in-12. L'édition de 1806, 2 vol. in-12, est augmentée de notes de MM. Guyot des Herbiers et Aug. Labouisse.

DAMPIER (GUILLAUME), célèbre navigateur angl., né en 1652, dans le comté de Sommerset, fit trois voyages autour du monde, ravagea dans plusieurs expéditions, de concert avec les flibustiers, les possessions espagnoles en Amérique, et amassa de grandes richesses. Il fit avec Woods Rogers un dernier voyage dans le Grand-Océan, de 1708 à 1711, et mourut probablement dans cette expédition. Il reste de lui *Voyage autour du monde*, Londres, 1699, 1709, 3 vol. in-8, trad. en franç., Amsterdam, 1711-12, 5 vol. in-12. Cette édition est la plus estimée. Dampier est un excellent observateur; rien ne lui échappe. La simplicité de ses récits inspire la confiance, et ses *Voyages* seront toujours utilem. consultés et lus avec intérêt.

DAMPIERRE (GUI de), comte de Flandre et pair de France, accompagna St Louis en Afrique, en 1270, et conclut le mariage de sa fille avec Édouard, prince royal d'Angleterre. Ce mariage, fait sans la participation de Philippe-le-Bel, devint l'occasion d'une guerre longue et meurtrière. Le comte de Flandre, fait prisonnier ainsi que ses deux fils, mourut à Pontoise en 1303.

DAMPIERRE (de LA SALLE), munitionnaire des guerres, joignit le goût des lettres aux occupations administratives, et mourut en 1793. Outre quelq. écrits relatifs à la nourriture des troupes, on lui doit : *Théâtre d'un amateur*, Paris, 1787, 2 vol. in-8; on y distingue une comédie en 5 actes et en vers intit. : *le Bienfait rendu*, ou *le Négociant*, représentée au Théâtre-Français en 1763. Il est l'auteur du *Tremblement de terre de Lisbonne*, impr. en 1757, sous le nom de maître André, perruquier.

DAMPIERRE (AUGUSTE-HENRI-MARIE PICOT de), général, né à Paris en 1756, entra de bonne heure au service, s'y fit remarquer par son intrépidité; mais la singularité de son caractère l'empêcha d'obtenir de l'avancement. Ayant donné sa démission vers 1784, il vécut dans ses terres jusqu'à la révolution, dont il embrassa les principes. Nommé président du département de l'Aube en 1790, il renonça l'année suivante à ces fonctions trop paisibles pour son humeur guerrière, et devint aide-de-camp de Rochambeau, puis colonel de dragons. Envoyé à l'armée de Dumouriez, il se signala aux affaires de Valmy, de Jemmapes, et au siége de Maëstricht. Lors de la défection de son chef, Dampierre prit le commandement de l'armée. Continuellement malheureux dans des opérations auxquelles il avait été forcé par les commissaires de la convention, Dampierre eût porté sa tête sur l'échafaud, s'il n'eût été tué d'un coup de canon, le 8 mai 1793, dans un engagem. sous Valenciennes.

DAMPIERRE (ANT.-ESMONIN, marquis de), né à Beaune en 1743, mort à Dijon en 1824, est auteur de deux écrits mystiques peu répandus : *Vérités divines pour le cœur et l'esprit*, Lausanne, 1823, 2 vol. in-8. — *Histoire de la révolution, tirée des saintes Écritures*, Dijon, 1824, in-8. Le *Journal de la Côte-d'Or* du 15 sept. contient une *Notice* sur Dampierre, par Amanton. — DAMPIERRE, gentilhomme de Champagne, et probablement de la même famille que le précédent, habitait une terre voisine de Varennes, et s'empressa d'accourir au-

près de l'infortuné Louis XVI, lors de son arrestation dans cette ville, le 21 juin 1791; mais, au moment où il s'approchait de la voiture du prince, il tomba percé de plusieurs balles, et fut écrasé sous les roues.

DAMPIERRE (Charles-Antoine-Henri DUWALK de), né le 18 août 1746, au château de Ham (Marne), sortit du collége de Juilly pour entrer au sémin. St-Sulpice, à Paris, y fut reçu docteur en Sorbonne; devint, en 1772, grand-vicaire de M. de Juigné, évêque de Châlons, suivit en 1781 ce prélat, nommé à l'archevêché de Paris, et y exerça ses fonctions jusqu'en 1791, époque à laquelle, ne voulant pas prêter le serment, il se retira à Châlons, sa patrie. Il y fut incarcéré comme prêtre réfractaire jusqu'en 1794. Au mois de juillet de cette année, il fut conduit, pour y être jugé, à Paris, où il n'arriva que le lendemain de la mort de Robespierre. Le 15 novembre suivant, il fut mis en liberté. Depuis ce moment, il exerça en secret les fonctions de gr.-vicaire à Paris jusqu'en 1802, époque de sa nomination, par le premier consul, à l'évêché de Clermont. En 1811, il assista au concile national qui eut lieu à Paris, fit partie de la majorité qui résista aux volontés de l'empereur, fut ensuite membre de la commission nommée, en 1814, par Louis XVIII, pour les affaires de l'Église de France, et signa enfin le *Mémoire* rédigé en 1828 par les évêques français, contre les ordonnances de juin de la même année. Il mourut en 1833. La piété de ce prélat était éclairée et sincère; et sa charité sans bornes le faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient. Dans ces temps de dissensions, il sut, par ses vertus évangéliques, se concilier l'estime de tous les partis.

DAMPMARTIN (Pierre), négociateur, entré au service du duc d'Alençon, fut nommé par ce prince son procureur, puis conseiller à Cambrai; employé dep. par la reine de Navarre et par Henri III, il fut récompensé de ses services par la place de gouverneur de Montpellier, en 1585. On a de lui : *Vies de cinquante personnes illustres*, avec l'*Entre-deux des temps*, Paris, 1599, in-4. Ce vol. devait être suivi de 9 autres qui n'ont pas paru. *Du Bonheur de la cour, et vraie félicité de l'homme*, 1592, in-12, réimprimé sous ce titre : *la Fortune de la cour*, etc. Il a laissé quelq. MSs.

DAMPMARTIN (Anne-Henri, vicomte), littérat., né en 1750, à Uzès, embrassa jeune le parti des armes; lieutenant-colonel des dragons de Lorraine en 1791, il fut forcé par ses soldats d'émigrer après le 10 août 1792, et se retira d'abord en Hollande, où il vécut en donnant des leçons de grammaire. Quelques années après, il se rendit à Berlin, où il reçut du roi Frédéric-Guillaume un accueil plein de bienveillance. Choisi par ce prince pour présider à l'éducat. du fils de la comtesse de Lichtenau, il partagea la disgrâce de la favorite à la mort du roi, et se serait vu sans doute forcé de reprendre l'état de grammairien, si le 18 brumaire ne lui eût permis de rentrer en France. Son ouvrage intitulé *la France sous les Valois*, essai historique sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois prem. dynasties, 1810, 5 vol. in-8, appela sur lui l'attention de l'empereur, qui le nomma membre du conseil des prises. L'année suivante, il devint membre du corps législatif. A la restaurat., il continua de siéger à la chambre des députés, et s'y montra partisan des réformes. Il fut, en 1816, nommé bibliothécaire du départem. de la guerre, et mourut en 1825. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui : *Idées sur quelques sujets militaires*, 1785, in-8. — *Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome*, 1789, 2 vol. in-8. — *Le Provincial à Paris*, 1790, in-8. — *Essai de littérature à l'usage des dames*, 1793, 2 vol. in-8.—*Esquisse d'un plan d'éducation*, 1795, in-8.—*Fragments moraux et littéraires*, 1797, in-8. — *Événem. qui se sont passés sous mes yeux durant le temps de la révolut. française*, 1800, 2 vol. in-8.—*Brasmann*, roman, Paris, 1802, 4 vol. in-8.—*Essais de Goldsmith*, trad. de l'anglais, 1803, in-12. — *Annales de l'empire français*, avec Beaunoir, 1805, in-8. — *Quelques traits sur la vie privée de Frédéric-Guillaume III*, 1811, in-8. Il est éditeur de l'*Apologétique de Tertullien*, trad. par l'abbé Meunier, 1822, in-12.

DAN, l'un des fils de Jacob, fut le chef de la tribu de ce nom, d'où sortit Samson, et d'où, selon quelques commentateurs de la *Bible*, doit naître l'Antechrist.

DAN, surn. *le Magnifique*, 10e roi de Sethra, en Sélande, vers la fin du 5e S., réunit, dit-on, plusieurs autres petits états au sien, et en forma un royaume qui prit le nom de *Dane-Marck*, c'est-à-dire le territoire de Dan.

DAN (Pierre), supérieur du couvent des Mathurins de Fontainebleau, fut envoyé, en 1634, en Barbarie, pour le rachat des captifs, revint l'ann. suiv. avec 42 esclaves, et mourut en 1649. On a de lui : *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 1637, in-4, réimpr. sous ce titre : *Histoire des royaumes et des villes d'Alger, de Tunis, de Salé et de Tripoli, augmentée de plusieurs pièces*, ibid., 1649, in-fol. — *Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau*, etc., ibid., 1642, in-fol., fig.

DANAÉ (mythol.), fille d'Acrisius, roi d'Argos, fut enfermée dans une tour d'airain par son père, à qui l'oracle avait prédit qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait d'elle. Jupiter pénétra dans cette tour sous la forme d'une pluie d'or, et de son union avec Danaé naquit Persée, qui fut en effet, par accident, le meurtrier d'Acrisius.

DANAUS (mythol.), 1er roi d'Argos, fut père de 50 filles, qu'il maria à un pareil nombre de fils de son frère Égyptus. Pour se venger de ce dernier, qui lui avait ravi la couronne, et avec lequel il ne s'était réconcilié qu'en apparence, Danaüs avait ordonné à ses filles de tuer leurs maris la première nuit de leurs noces, et elles exécutèrent ce meurtre, à l'exception d'Hypermnestre, qui sauva Lyncée, son époux. Elles sont toutes désignées dans la fable sous le nom de *Danaïdes*.

DANCHET (Antoine), poëte dramatique, né en

1671, à Riom, acheva ses études à Paris, sous le P. Jouvancy, qui le fit nommer professeur de rhétorique à Chartres. Il quitta cette place en 1696 pour revenir à Paris, où il partagea ses loisirs entre une éducation particulière et la culture des lettres. *Hésione*, son premier opéra, fut joué en 1700 avec un grand succès. Admis à l'académ. des inscriptions en 1705, il remplaça l'abbé Tallemant, en 1712, à l'Acad. française, et mourut en 1748. Il a donné quatre *tragédies*, dont aucune n'est restée au théâtre. Ses opéras, au nombre de 13, sont bien supérieurs à ses tragédies. On lui doit encore quelques pièces fugitives, d'une versificat. douce, mais un peu faible. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Paris, 1751, 4 vol. in-8.

DANCKERT (Corneille), graveur, né à Amsterdam en 1561, s'établit, vers 1604, marchand d'estampes à Anvers. On a de lui des *Ruines romaines*, petites gravures faites avec assez de goût, et plusieurs suites de divers sujets. — Son fils, Pierre, né en 1600, à Anvers, reçut ses leçons, et le surpassa. Il a gravé, d'après Wouvermans et Berghem, des paysages assez estimés. On cite encore trois graveurs de ce nom : Henri et Jean, fils de Pierre, dont les ouvrages sont particulièrement répandus en Angleterre, et Justus, marchand d'estampes à Amsterdam, dont on ne connait que quelques portraits.

DANCOURT (Florent CARTON), auteur dramatique, né en 1661, à Fontainebleau, fit ses études sous le P. Larue, jésuite, qui s'efforça inutilem. de l'attirer dans son ordre. Doué de beaucoup de vivacité et de pénétration, le disciple, que ses goûts éloignaient de la vie religieuse, préféra se livrer au barreau. Il exerçait la profess. d'avocat, lorsqu'à la suite d'une intrigue amoureuse avec la fille du comédien La Thorilière, il se fit recevoir dans la troupe des comédiens du roi en 1685, après avoir épousé sa maîtresse. Dancourt s'acquit bientôt la double réputation d'acteur et d'assez bon auteur comique. Recherché pour son esprit par ce que la cour et la ville avaient de plus distingué, il plut particulièrement à Louis XIV, qui souvent l'appela près de lui pour l'entendre lire ses compositions. Doué d'une facilité rare, il enrichit le théâtre, dans l'espace de 33 ans, d'une soixantaine de pièces, qui toutes eurent du succès dans la nouveauté, et dont on revoit encore quelques-unes avec plaisir. *Le Chevalier à la mode*, l'une de ses premières pièces, passe pour son chef-d'œuvre. Parmi les autres, on distingue *la Maison de campagne*, *l'Été des coquettes*, *les Vendanges de Surène*, *les Bourgeoises de qualité*, *les Vacances*, *le Mari retrouvé*, et *les Trois cousines*. Dégoûté du théâtre en 1718, il se fixa dans sa terre de Courcelles-le-Roi, et y mourut en 1726. Il consacra, dit-on, les dern. années de sa vie à traduire les *Psaumes*. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Paris, 1760, 12 vol. in-12. — Thérèse Lenoir de La Thorilière, sa femme, né vers 1660, admise en 1685, avec Dancourt, au théâtre, joua les rôles d'amoureuses avec succès pendant 45 ans, et mourut en 1725.—La plus jeune de leurs filles, connue sous le nom de *Mimi*, remplit avec distinction les rôles de soubrette.

DANCOURT (L.-H.), auteur et acteur, né vers 1725, mort dans un hospice de Paris en 1801, fit jouer de 1762 à 1766, au théâtre des Italiens, trois comédies : *les Deux amis*, *le Mariage par capitulation*, et *Ésope à Cythère*. Sa réponse à la lettre sur les spectacles : *L.-H. Dancourt*, *arlequin de Berlin*, *à J.-J. Rousseau*, *citoyen de Genève*, 1759, in-8, passe pour le meilleur ouvrage qui ait paru à cette occasion.

DANDELOT (François de COLIGNI, plus connu sous le nom de), frère puîné de l'amiral, né à Châtillon-sur-Loing en 1521, fit ses premières armes en Italie, et fut armé chevalier sur le champ de bataille de Cérisoles par le comte d'Enghien. A l'époque des guerres civiles, les protestants trouvèrent dans le jeune Dandelot un zélé défenseur. Nommé colonel-général de l'infanterie en 1551, il défendit, en 1557, avec l'amiral son frère, la place de St-Quentin, se distingua à la bataille de Dreux en 1562, fit la guerre en Bretagne, dans le Poitou, se trouva à la bataille de Jarnac, et mourut deux mois après cette célèbre journée, en 1569, à Saintes. On trouve sa *Vie* parmi celles des hommes illustres de France, de Pérau, tome XVI.

DANDINI (Jérôme), jésuite, né à Césène en 1554, mort à Forli en 1634, fut choisi par le pape Clément VIII pour aller visiter les maronites du Mont-Liban, rendit un compte très favorable de la foi de ces religieux, et publia la relation de son voyage sous le titre de *Missione apostolica al patriarca e maroniti del monte Libano*, Césène, 1656, trad. en franç. par Richard Simon, Paris, 1675, in-12. Dandini est auteur de *Ethica sacra*, *sive de virtutibus et vitiis*, Césène, 1651, in-fol.

DANDINI (César), peintre florentin, né en 1595, mort en 1658, élève du chevalier Curadi, de Passignano et de Christophe Allori, a exécuté plus. tableaux d'autel qui ornent encore quelq. églises de sa patrie. — Vincent, son frère et son élève, né à Florence en 1607, mort en 1675, travailla à Rome sous Pietro de Cortone, et s'adonna principalem. à peindre des sujets de dévotion. — Dandini (Pierre), fils de César, né en 1647, mort en 1712, a copié fort habilem. les tableaux des gr. maîtres. Ses ouvrages ne se trouvent guère qu'à Florence, où il était employé par le grand-duc.

DANDINI (Hercule-François), savant jurisc., né à Ancône en 1695, fit ses études à Rome sous la direction de son oncle, et de retour à Césène, sa patrie, y fonda l'académie des *Filomati* pour l'avancement des sciences. Nommé professeur des Pandectes à Padoue, il y mourut en 1747, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *De servitutibus prædiorum*, Véronne, 1741, in-4.

DANDOLO, famille patricienne de Venise qui a donné plusieurs doges et magistrats. — Henri Dandolo, né en 1108, élu doge en 1192, montra dans ce poste émin. la prudence d'un vieillard, réunie à la vigueur et à la fermeté qu'on ne trouve plus

guère à cet âge. Ce fut lui qui dirigea l'expédition des croisés pour le rétablissement de l'empereur Isaac-l'Ange sur le trône de Constantinople. Après la prise de cette ville, en 1203, les croisés ayant pris la résolution de s'emparer de l'empire grec, Dandolo refusa, dit-on, la couronne, moins par modestie ou en raison de son gr. âge, que parce que ses concitoyens lui firent entrevoir qu'ils ne favoriseraient point l'élévat. de leur doge au pouvoir impérial. Quoi qu'il en soit, le vieux doge ne renonça pas à la possession des terres conquises. Il fut créé despote de la Romanie, obtint, pour la part de la république, la possess. des îles de l'Archipel, plus. ports sur les côtes de l'Hellespont, de la Phrygie et de la Morée, la moitié de Constantinople, et acheta, pour 10,000 marcs d'argent, l'île de Candie, échue en partage au marquis de Montferrat. Il mourut à Constantinople en 1205, un an après l'établissement du nouvel empire lat., dont le prem. souverain fut le comte de Flandre, Baudouin I[er].—DANDOLO (Jean), élu doge en 1280, soutint contre le patriarche d'Aquilée une guerre ruineuse qui dura autant que son règne. Il mourut en 1289. — DANDOLO (Franç.), doge en 1328, ne fut élevé à cette dignité qu'après avoir obtenu de Clément V le retrait de l'excommunication que ce pontife avait lancée contre la république. L'humiliation à laquelle il se soumit pour le succès de cette mission lui valut, de la part de ses concitoyens, le surnom de *Chien*, qu'il garda toujours. Sous son règne, les Vénitiens étendirent leur domination sur la terre ferme. F. Dandolo mourut en 1339.—DANDOLO (André), doge de 1342 à 1354, cultiva la littér. et fut en relation avec Pétrarque; la connaiss. qu'il avait acquise des antiquités de sa patrie le mit à même d'écrire deux *Chroniques* lat. de Venise, dont l'une, finiss. à l'an 1339, est impr. au tome XII de la *Collection* de Muratori; l'autre est inédite. Il mourut en 1354, de l'inquiétude et du chagrin que lui causèrent les succès remportés par l'amiral génois, P. Doria, sur les Vénitiens.— Son fils, Faustin, mort en 1449, cultiva les lettres et la jurisprud., professa le droit à Padoue, et fut successiv. ambassad. de la république et membre du conseil secret. Plus tard, le pape Eugène IV le nomma légat *à latere*, et ensuite gouverneur de Bologne. Il a laissé quelques écrits peu importants sur la jurisprudence et la théologie.

DANDOLO (ANTOINE), jurisconsulte, né à Venise en 1431, professa la jurisprudence à Padoue, puis à Pérouse et à Pise. Rappelé dans sa patrie, il y fut employé dans plusieurs légations, devint membre du conseil des Dix; puis ayant été envoyé podestat à Ravenne, il y mourut empoisonné en 1472. Il avait composé plusieurs *Traités sur le droit civil*, restés MSs. — DANDOLO (Marc), juriscons. et négociateur, né à Venise en 1458, fut reçu doct. en droit civil et canonique dans l'univ. de Padoue, et de retour dans sa patrie, y fut chargé de plus. emplois importants. Il mourut à Venise en 1535, après avoir rempli div. ambassades en Pologne et à quelq. autres cours. On a de lui : *Oratio ad Ferdinandum, Hispan. et utriusque Siciliæ regem*, etc., 1507. — *Psalm. ex græco versa*, etc.

DANDOLO (VINCENT), chimiste célèbre, né à Venise en 1758, fit ses études à Padoue avec un tel succès, qu'il obtint tous ses grades avec dispense de payer les droits. De retour à Venise, il y établit une pharmacie, dont le produit le mit à même de continuer ses expériences et de répéter celles des chimistes français, dont il traduisit les ouvrages en italien, en y ajoutant des notes. Encouragé par les éloges qu'il reçut de Lavoisier et de Fourcroy, il publia les *Fundamenta della fisica chimica*, dont le succès étendit sa réputation dans toute l'Italie. Lors de l'invasion de la péninsule par les Français, en 1796, Dandolo prit une part active aux événements qui préparèrent la chute de la république de Venise. Nommé par le général Bonaparte *provéditeur-général* de la Dalmatie, on lui reprocha d'avoir étalé dans cette place le faste d'un proconsul. A la formation du royaume d'Italie, il fut créé comte et sénateur; mais dégoûté bientôt des honneurs, il revint habiter Varèze dans la Lombardie, où il se livra sans relache à rechercher les moyens d'améliorer les diverses branches de l'agriculture. Les services qu'il rendit à l'Italie lui méritèrent des témoignages de satisfaction de l'emper. d'Autriche et du roi de Sardaigne, qui lui envoya la décoration de ses ordres. Il mourut à Varèze en 1819. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *Del governo delle pecore*, Milan, 1804, in-8. — *Il buon governo de' bachi da seta*, ibid., 1806, in-8, traduit en français; 2[e] édition, 1825, in-8. — *Discorsi sulla pastorigia*, etc., ibid., 1806, in-8. — *Storie de' bachi da seta*, ibid., 1817, in-8. — *Enologia, o l'arte di fare i vini*, ibid., 1820, 3 vol. in-8. — *Cause dell' avvilimento delle granaglie*, ibid., 1820, in-8, etc.

DANDRÉ-BARDON (MICHEL-FRANÇ.), peintre, né à Aix en Provence en 1700, quitta la profession d'avocat pour se livrer à la peinture, étudia sous Vanloo et de Troy, prit, comme ses maîtres, le genre historique, devint profess. d'hist. à l'école de peinture, et mourut directeur de l'académie de Marseille, en 1783. On a de lui des tableaux assez médiocres, et un grand nombre d'écrits, dont les plus remarquables sont : *De l'utilité d'un cours d'histoire pour les artistes*, 1751.—*Traité de peinture, suivi d'un essai sur la sculpture*, etc., Paris, 1769, 2 vol. in-12. — *Histoire universelle traitée relativement aux arts fondés sur le dessin*, ibid., 1769, 3 vol. in-12.—*Costume des anciens peuples*, en 360 pl. gravées par Cochin, et accompagnées de notes historiques et de réflexions critiques, ibid., 1772, et années suiv., 6 vol. in-4; nouv. édition publ. par Cochin, 4 vol. in-4.

DANDRÉ (ANT.-BALTH.-JOS.), constit., né en Provence vers 1759, conseiller au parlem. d'Aix, fut député de la noblesse de cette ville aux états-généraux, et fit partie de la minorité qui se réunit au tiers-état, après la fameuse séance du Jeu-de-Paume. Chargé d'une mission importante, à son retour il prit part aux discussions sur l'organisat-

de l'ordre judiciaire, et ne tarda pas à se classer parmi les premiers orateurs de cette fameuse assemblée. Voulant tenter les réformes nécessaires, mais ennemi de tous les excès, il combattit les anarchistes, ainsi que les membres du côté droit dont le zèle aveugle compromettait la cause qu'ils croyaient servir, et sut, pendant toute la session, conserver un grand ascendant sur l'assemblée, qui l'élut trois fois son présid. Il avait appuyé la proposition, plus morale que politique, qu'aucun député ne pût accepter de place avant quatre ans; conséquent à ce principe, il refusa celles qui lui furent offertes, et voulut se livrer au commerce de l'épicerie; mais poursuivi comme accapareur, il faillit être la victime d'une émeute, et, quelque temps après, accusé d'intelligence avec les émigrés, il se vit forcé de chercher un asile en Angleterre, où il avait été précédé par plusieurs de ses collègues, entre autres Talleyrand, avec lequel il entretint dès-lors des relations suivies. En 1796, il vint en Allemagne dans le but d'être plus à portée de seconder le mouvement qui se disposait en faveur de l'autorité royale; il osa même pénétrer en France à l'aide d'un déguisem., pour reconnaître la situation des esprits; mais le coup-d'état du 18 fructidor l'obligea d'en sortir précipitamment. Les preuves qu'il venait de donner de son dévouement et de sa capacité lui valurent alors la confiance de Louis XVIII, et Dandré suivit ce prince dans ses diverses résidences jusqu'en 1809. A cette époque, il s'établit en Allemagne, fit l'acquisit., près de Vienne, d'un domaine dont il doubla le produit par ses améliorat., et concourut à la formation de la société impériale d'agriculture de Vienne. C'était s'acquitter noblement de sa dette envers l'Autriche. Rentré en France en 1814, il accompagna, l'année suiv., le roi à Gand, fut, à son retour de Belgique, nommé direct.-général de la police, puis intend. des domaines de la couronne, place qui convenait mieux à ses goûts, et dans laq. il fit preuve des talents d'un véritable administrat. Dandré mourut presque subitement en 1825.

DANEAU (Lambert), protestant zélé, né à Baugenci en 1530, mort ministre à Castres en 1596, a publié un grand nombre d'ouvrages, dont il traduisit quelques-uns en français. Ce sont les seuls qui soient recherchés des curieux : *Traités très utiles touchant les sorciers, les jeux de cartes et de dez*, Paris, 1599, in-8. — *Traité des danses*, auq. est résolue la question : S'il est permis aux chrét. de danser, 1580, in-8. — *Traité contre les bacchadales du mardi-gras*, 1582, in-8.

DANEDI (Joseph et Jean-Étienne), peintres, appelés aussi *les Montalti*, frères, nés à Trevisio dans le Milanais, furent élèves de Morazzone. Joseph entra depuis dans l'école de Guide, dont il saisit assez bien le style. Ses principaux tableaux sont à Milan. Lanzi cite comme les plus remarq. *le Massacre des Innocents* et *l'Annonciation*, dans l'église St-Sébastien. Il mourut à 70 ans.—Étienne n'eut pas d'autre maître que le Morazzone, mais il ne s'en tint pas exclusiv. à sa manière. A l'exemple de son frère, … t dans ses peintures plus de soin et de délicatess… que les artistes de son … mps. Son chef-d'œuvre est le *Martyre de Ste Just…* à *Santa Maria in Pedone*. Il y a de la finesse dans l'exécution, mais une certaine froideur, plus sensible encore dans ses autres ouvrages. Il mourut en 1689, à 81 ans.

DANEMARCK. Un siècle avant J.-C., un aventurier nommé Odin était passé en Germanie, et avait établi une relig. parmi les peuples de la Baltique. Ses fils s'étaient partagé les états qu'il avait conquis par sa magie et son courage. Skiold devint la tige des prem. rois de Danemarck. Après des temps fabuleux et obscurs, les Danois parvinrent à un haut degré de grandeur sous Suénon Ier et Canut-le-Grand. Le christian., introduit au 10e S. parmi les Danois, y répandit enfin peu à peu la civilis. et les lumières. Après les règnes successifs des cinq fils de Suénon II, Valdemar Ier dit *le Grand*, fils de St Canut, commença à réprimer la piraterie des Slaves, soumit les princes de Julin et de Rugen, fonda Dantzick et Copenhague, intervint dans les affaires de l'empire d'Allemagne et donna de sages lois à ses peuples. Ses fils marchèrent sur ses traces; Canut VI conquit le Holstein et acheva de policer les Danois. Valdemar II, dit *le Victorieux*, rendit tributaire la couronne de Norwége, fit ériger ses nombreuses conquêtes en roy. de Vandalie, mais mourut après avoir éprouvé quelques revers. Des divisions sanglantes eurent lieu entre ses success.; Abel essaya en vain de rendre la couronne héréditaire, et des démêlés funestes éclatèrent entre les rois et le clergé. Sous Christophe Ier, la guerre civile amena le démembrement du roy. et surtout du domaine royal. Valdemar III, success. de son père, après un interrègne de quatre ans, céda l'Estonie aux chevaliers teutoniques, racheta le Holstein, la Scanie, etc., et acquit l'île de Gotland, que lui céda la Suède. Après lui, sa fille Marguerite gouverna le Danemarck, comme régente de son fils Olaüs V, et la Norwége, qu'elle obtint après la mort de son époux Haquin, roi de Suède et de Norwége; bientôt après, son fils Olaüs étant mort, elle réunit sur sa tête les couronnes de Danemarck, de Norwége, et peu après celle de Suède, qui lui fut décernée par les Suédois. Elle vainquit Albert de Meklembourg, son compétiteur, et Falkoping. Une union entre les seigneurs fut signée à Calmar en 1397. Elle ne pouvait durer. L'animosité des trois peuples, la diversité des mœurs et des lois, la faiblesse des successeurs de Marguerite achevèrent de la rompre. En 1448, les Suédois se donnèrent un roi particulier. Christian Ier, tige de la maison d'Oldenbourg, réunit la Suède au Danemarck par la force des armes, mais pour un moment : ses efforts et ceux de Jean, son fils, furent repoussés par les Sture. La perfidie et la cruauté de Christian II, leur successeur, fit renouveler l'union de Calmar. Mais enfin Gustave Wasa parut; la Suède fut délivrée, et les Danois déposèrent Christian, et donnèrent la couronne à Frédéric, son oncle, dont la postérité règne aujourd'hui sur le Dane-

marck. Malgré la puissante opposition de l'aristocratie, Frédéric professa le luthéranisme à la diète d'Odensée en 1527, et Christian III, son success., acheva la révolut. religieuse. Ce jeune prince sut réparer les maux de l'interrègne qui avait eu lieu à la mort de son père : son fils signa avec la Suède la paix de Stettin qui lui confirmait la souveraineté de la Norwége, unie au Danemarck depuis Christian I^er^, et renonça à ses prétentions sur la Suède. Christian IV lui succéda, et se distingua par la supériorité de ses talents. Il prit part, pour son malheur, à la guerre de 30 ans. Allié de plus. princes protest., il fut vaincu par le gén. Tilly, à Lutter, en 1626, et forcé de signer à Lubeck une paix séparée avec l'emper.; après la paix de Westphalie, la Suède faillit donner des fers au Danemarck, comme le Danemarck en avait jadis donné à la Suède. Les grandes entreprises de Charles XII et ses malheurs le délivrèrent de cette crainte. Cepend. le Danemarck, réduit dès-lors au rang des états inférieurs, ne fut plus que l'allié de la Russie qui s'était élevée au plus haut degré de grandeur. Compromis dans les guerres de la révolut. franç., il perdit en dern. résultat la Norwége qui fut rendue à la Suède, et obtint pour faible dédommagement la Poméranie suédoise.

Rois de Danemarck depuis le 10e siècle.

941 Harald Blaatand.
991 Suénon.
1014 Canut II. — Harald III, prétendant.
1036 Canut III.
1041 Magnus de Norwége.
1044 Suénon II.
1076 Harald IV.
1080 Canut IV, *le Saint.*
1086 Olof Hunger.
1095 Éric III.
1104 Nicolas.
1131 Éric IV.
1137 Éric V.
1147 Suénon III.
1157 Valdemar I^er^.
1186 Canut VI.
1202 Valdemar II.
1219 Valdemar III.
1241 Éric VI, *le Saint.*
1250 Abel.
1252 Christophe I^er^.
1259 Éric VII Glipping.
1286 Éric VIII Menvend.
1320 Christophe II
1340 Valdemar IV.
1376 Olof.
1387 Marguerite.
1412 Éric IX, *le Poméranien.*
1440 Christophe III, *le Bavarois.*

Maison d'Oldenbourg.

1448 Christian I^er^.
1483 Jean II.
1512 Christian II.
1523 Frédéric I^er^.
1534 Christian III.
1559 Frédéric II.
1588 Christian IV.
1648 Frédéric III.
1670 Christian V.
1699 Frédéric IV.
1730 Christian VI.
1746 Frédéric V.
1765 Christian VII.
1808 Frédéric VI.
Christian VII, prince royal.

DANES (Pierre), premier professeur de grec au collége de France, né à Paris en 1497, avait eu pour maîtres Loscaris et Budé. L'un des ambassad. de François I^er^ au concile de Trente, il y soutint dignement l'honneur de son pays par son éloquence, la fermeté de sa conduite et l'esprit qui brillait dans ses réponses. Nommé précepteur du dauphin, depuis François II, il obtint en 1557 l'évêché de Lavaur, et mourut en 1577 à Paris, où l'avaient appelé les affaires de son diocèse. — Pierre-Hilaire Danes, de la même famille, doct. de Sorbonne et conseiller au parlem., mort en 1732, a publ. *Vie, éloges et opuscules de Pierre Danes*, Paris, 1731, in-4, avec le portr. de l'aut. — Un autre Danes (Jacq.), de la même famille, né à Paris en 1601, intend. du Languedoc, avait épousé une fille du célèbre de Thou; mais, devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiast., fut fait év. de Toulon, et mourut à Paris en 1662. On trouve dans le rec. de Pierre-Hilaire, un *Mémoire* sur les actes de ce prélat.

DANET (Pierre), célèbre lexicographe, né vers 1640, embrassa l'état ecclésiastiq., et fut nommé curé d'une paroisse de cette ville. Associé par Montansier aux savants chargés de préparer les éditions des classiques lat. *ad usum*, il donna celle de *Phèdre*, en 1675, in-4, réimpr. en 1726. Danet composa pour l'usage du dauphin deux *Dictionn.*, qui contribuèrent plus à sa réputat.; le *Dictionn. lat.-franç.* fut impr. pour la prem. fois à Paris en 1685; le *franç.-lat.*, moins estimé, en 1691. Long-temps réimpr., ces dictionn. ont été remplacés par de nouv. ouvrages en ce genre. On doit encore au même auteur : *Radices, seu Dictionar. linguæ lat.*, Paris, 1677, in-8, très rare, et *Dictionar. antiquit. roman. et græcar.*, Paris, 1698, in-4. Danet, récompensé de ses travaux par l'abbaye de St-Nicolas de Verdun, périt malheureusement en 1709, sur la route de Lyon.

DANPRIE (Philippe), tailleur-général des monnaies de France, a laissé un livre intitulé : *Déclaration de l'usage du graphomètre*, Paris, 1597, in-8.

DANGEAU (Philippe de COURCILLON, marquis de), né en 1638, dut sa fortune rapide et la faveur de Louis XIV à son esprit naturel et surtout à son habileté à jouer toutes sortes de jeux de cartes. Le roi le fit d'abord colonel de son propre régiment, et se l'attacha ensuite en qualité d'aide-de-camp. Placé si près du monarque, Dangeau se servit de son crédit pour favoriser les gens de lettres et

surtout Boileau qui lui dédia sa satire de la noblesse. Il remplaça Scudéri à l'Acad. française en 1668, fut admis honoraire à l'académie des sc. en 1704, et mourut en 1720. Fontenelle fit son éloge. Il a laissé des *Mémoires*, ou *Journal de la cour de Louis XIV*, dep. 1684, à 1715, renfermés dans un très grand nombre de cartons à la bibliothèq. roy. Voltaire en a donné un extrait qui se trouve dans ses œuvres. Mme de Genlis a publ. : *Abrégé des Mémoires ou Journal du marquis de Dangeau, avec des notes histor. et critiques*, Paris, 1817, 4 vol. in-8. Il faut y joindre *Nouv. Mémoires de Dangeau, contenant environ mille articles inédits, etc., avec des notes curieuses par un courtisan de la même époque;* cet extr., publ. en 1818, par Lemontey, en tête de l'*Essai sur l'établissem. monarchique de Louis XIV*, forme le 4e vol. des *OEuvres* de ce caustique et spirituel académicien.

DANGEAU (Louis de COURCILLON, abbé de), frère du précédent., né en 1643, avait d'abord été comme son frère élevé dans la religion calviniste; mais, vaincu par les exhortations de Bossuet, il se fit catholique et prit même la prêtrise. Dangeau fut chargé de différentes missions diplomatiques, reçut divers bénéfices, remplaça Cotin à l'Acad. française, où il se montra le plus labor. de tous ses collègues, et mourut en 1723. On a de lui plus de vingt *Traités* sur des sujets de grammaire, d'histoire et de philologie. Il a fait imprim. pour ses amis seulement un rec. très rare et très estimé, contenant *Seize Opuscules sur la langue franç.* On en trouve neuf avec des changem. dans le vol. publ. par l'abbé d'Olivet, sous ce titre : *Opuscules sur la langue franç.*, par div. académiciens, Paris, 1754, in-12.

DANGEVILLE (Marie-Anne BOTOT), célèbre actrice, née à Paris en 1714, morte dans la même ville en 1796, fit pend. 53 ans l'ornem. de la scène par les grâces de sa personne, la finesse de son jeu, et la flexibilité de son talent. Elle n'était pas moins estimable par ses excellentes qualités; ce n'est qu'après sa mort qu'on sut qu'elle avait retiré chez elle et traité comme son amie une petite-fille de Baron, tombée dans l'indigence. Molé prononça le 6 sept. 1794, l'éloge de cette actrice, au lycée des arts. Mlle Dangeville, alors octogén., assistait à la séance.

DANGEUL (René-Joseph PLUMARD de), savant économiste, né au Mans en 1722, entreprit de visiter les principales villes de l'Europe; et, pend. son séjour à Stockholm, en 1754, fut admis à l'académie royale de Suède. Fréron nous a conservé son discours de remerciment. Dangeul a publié, comme trad. de l'angl. de Nickols, un ouvr. de sa compos. sous ce titre : *Remarq. sur les avantages et les désavantages du commerce de la France et de la Grande-Bretagne*, Paris, 1755, in-12 : cet ouvr. eut beaucoup de succès. On lui doit encore la trad. du *Rétablissem. des manufactures et du commerce d'Espagne*, par B. de Ulloa, 1753, in-12; et *Examen de la conduite de la Grande-Bretagne à l'égard de la Hollande*, Paris (La Haye), 1756, in-8.

DANHAWER (Jean-Conrad), ministre luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, mort en 1660 à Strasbourg, prédicateur et doyen du chapitre de cette ville, a écrit un grand nombre d'ouvr. de controv., dont les plus importants sont : *De Spiritûs sancti processione*, in-4; *De Christi personâ*, etc., in-8; *De voto Jephtæo*, in-8; *Præadamitæ*, in-8; *Collegium psycologicum*, Strasbourg, 1650, in-8. — Danhawer, né dans la Souabe vers la fin du 17e S., fut d'abord horloger, et quitta cette profess. pour aller étudier la musique en Italie; mais il négligea cette étude pour celle de la peinture, qu'il étudia sous Bombelli et qu'il exerça ensuite avec le plus gr. succès à Pétersbourg, où il mourut en 1733.

DANIEL, le 4e des douze grands prophètes, n'a point, chez les Juifs, ce titre que lui a donné J.-C. Issu du sang royal de Juda, Daniel fut amené jeune encore en captivité à Babylone, l'an 602 av. notre ère, par Nabuchodonosor, qui lui fit enseigner les sciences et la langue des Chaldéens. Les progrès qu'il y fit lui valurent l'amitié de ce prince, le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et la place de chef des mages. Ses prophéties, qui se composent de XIV chap., et roulent presq. uniquement sur l'explicat. de songes ou sur des visions, nous apprennent qu'il confondit les vieillards, calomniateurs de la chaste Suzanne; qu'il expliqua à Balthasar les caractères tracés sur la muraille par une main inconnue; que, jeté deux fois dans la fosse aux lions, il en fut deux fois sauvé par un miracle. Le saint prophète mourut vers la fin du règne de Darius, après avoir obtenu de lui l'édit pour le rétablissement du temple et le retour des Juifs à Jérusalem.

DANIEL (St), né près de Samosate vers l'an 410, embrassa la vie pénitente, telle qu'on la pratiquait de son temps, et monta sur une colonne, où il vécut jusqu'en 490, uniquement occupé de la méditation et de la prière.

DANIEL (Pierre), avocat, né à Orléans en 1530, fut bailli de l'abbaye de St-Benoit-sur-Loire, dont il préserva les MSs. les plus préc. d'une destruct. inévitable, et mourut à Paris en 1603. Il s'était rendu très utile aux savants, qui lui en témoignèrent leur reconnaiss. On lui doit la 1re édit. du *Querulus*, Paris, 1564, in-8, pièce que, sur le titre d'une ancienne copie, on a confondue avec l'*Aulularia* de Plaute, mais dont l'aut. est encore inconnu; et celle des *Comment.* de Servius, de Fulgence, etc., sur Virgile, Paris, 1600, in-fol. On a le recueil des ouvr. de P. Daniel, Paris, 1599, in-fol.

DANIEL (Samuel), poète et histor. angl., né en 1562 dans les Somersetshire, fit, à Oxford, des études brillantes, fut d'abord précepteur d'Anne de Clifford, poète lauréat à la place de Spencer, sous Élisabeth, gentilhomme de la chambre d'Anne, femme de Jacques Ier, et mourut en 1617. Ses princip. ouvr. sont : *Hist. d'Angleterre jusqu'à la fin du règne d'Édouard III*, Londres, 1618. — Deux tragédies, *Cléopâtre* et *Philotas*. — Un poème en VIII chants *sur les guerres entre les maisons*

d'York et de Lancastre, Londres, 1613, in-4; et d'autres poésies peu lues aujourd'hui, recueillies sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Londres, 1718, 3 vol. in-12.

DANIEL (Gabriel), jésuite, né en 1649 à Rouen, mort à Paris en 1728, a consacré sa longue et laborieuse carrière à la composition d'un gr. nombre d'ouvrages de théologie, d'histoire et de philos. Parmi ces derniers, on remarque une réfutation du système des tourbillons, intitulée : *Voyage du monde de Descartes*, 1690. Ses œuvres théologiq. (peu lues aujourd'hui) consistent surtout en opusc. contre les *Provinciales* de Pascal; mais ce qui a donné une juste célébrité au nom de Daniel, c'est son *Histoire de France*, dont la meill. édition est celle qu'a donnée le P. Griffet, Paris, 1755-1760, 17 vol. in-4, Amsterdam, 1758, 25 vol. in-12; et son *Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4.

DANIELE (François), historien et antiquaire, né à St-Clément près de Caserte en 1740, fut élève de Marc Mondo, dont il publia les opusc., précédés d'une *Vie* de l'aut., en 1763. Appelé à Naples, il y obtint d'abord une place à la secrétairerie-d'état. Plus tard il remplaça Vico dans la charge d'historiographe royal, et fut en 1787 nommé secrétaire perpétuel de l'acad. *Ercolanese*, instituée pour la publication des découvertes faites à Herculanum et Pompéia. Tout entier à ses études, les révolut. semblaient ne pouvoir l'atteindre; mais à la rentrée du roi de Naples en 1799, le zèle avec lequel il prit la défense de quelques-uns de ses amis le rendit suspect. Privé de ses places et de ses pensions, il connut l'indigence, mais il sut la supporter avec dignité. Lorsque Joseph Bonaparte vint occuper le trône de Naples, il nomma Daniele directeur de l'imprim. roy. Cet illustre savant mourut dans sa patrie en 1812. Ses principaux ouvrages sont : *le Forche caudine illustrate*, Caserte, 1778, in-fol., et Naples, 1812. — *Regali sepolcri del duomo di Palermo*, Naples, 1784, in-fol. — *Monete antiche di Capua*, Naples, 1802, in-4. Daniele, éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, a laissé plus. MSs. dont on désire la publication. M. Joph Castaldi a publ. sa *Vie* dans la *Biogr. napoletan.*, IV.

DANIELS, jurisc., né à Cologne en 1750, suivit la carrière du barreau, et professa le droit romain avec un tel succès, qu'il devint, jeune encore, conseiller intime de l'élect. de Cologne. Son pays natal étant tombé au pouvoir des Français, Bonaparte, qui entendit faire son éloge, le nomma avocat-général à la cour de cassation. Ce fut à son insu qu'on le plaça, quelq. années après, comme procur.-génér. à la cour de Bruxelles. Les événem. de 1814 interrompirent ses fonctions; mais le nouveau roi des Pays-Bas le nomma prem. présid. des établissem. judiciaires, avec le titre de conseiller intime. Ce magistrat recommandable mourut à Bruxelles le 28 mars 1827, âgé de 76 ans. On a de lui plusieurs *Dissertations* et *Mémoires* relatifs à différents points de droit.

DANKELMAN (Ehrard-Christophe-Balthasar), ministre d'état prussien, né en 1643, fut d'abord gouverneur de Frédéric, fils aîné de l'électeur de Brandebourg. Ce prince, ayant succédé à son père en 1688, combla son gouverneur de dignités et le nomma son principal ministre. C'est à Dankelman que la ville de Berlin doit ses premiers embellissements, ses acad. des sciences et des arts. Il fonda l'univers. de Halle, et un gr. nombre de bibliothèques de cabinets d'objets cur., dans diverses villes des états de Prusse. Des intrigues de cour firent perdre à ce digne ministre la faveur du roi, et l'obligèrent de donner sa démiss. Ses ennemis, forts de ce prem. succès, l'accablèrent ensuite d'accusations calomnieuses, et réussirent à le faire enfermer dans une forteresse d'où il ne sortit qu'en 1713, époque de l'avénement de Frédéric-Guillaume Ier au trône de Prusse. Il mourut à Berlin en 1722.

DANKERS DE KY (Corneille), architecte, né à Amsterdam en 1561, mort en 1634, construisit la Bourse de cette ville, et fut le prem. (en Hollande), qui trouva le moyen de bâtir des ponts en pierres sur de grandes rivières sans gêner le cours de l'eau. Il en fit une heureuse épreuve sur l'Amstel, en élevant un pont qui a 200 pieds de largeur. — Dankers de Ky (Pierre), de la famille du préced., s'établit en Pologne dans le 17e S., et fut peintre du roi Uladislas IV. On connaît de lui le portrait de ce prince, et ceux de quelques personnages de sa cour.

DANLOUX (Pierre), peintre, né à Paris en 1745, mort dans la même ville en 1809, exposa en 1802, au Musée, plus. tableaux estimés, entre autres : *la Punition d'une vestale; l'évêque St Léon*, et le portrait en pied de *Delille*, dont il était l'ami, et qui lui a consacré quelques vers dans le poème de *la Pitié*.

DANRÉMONT (Charles-Marie, comte DENYS de), lieuten.-général, fut admis en 1803 à l'école de Fontainebleau, entra l'année suiv. sous-lieuten. dans le 12e régim. de chasseurs à cheval, devint en 1807 lieuten. aide-de-camp du général Defrance, puis du général Marmont, et fut en 1813 élevé au grade de colonel. Après plusieurs campagnes en Dalmatie, en Espagne et en Portugal, et les faits d'armes de 1813 et de 1814 auxquels il prit part, il resta sous les ordres du duc de Raguse à la restauration, et placé à la tête de la légion de la Côte-d'Or, fut promu en 1821 au grade de maréchal-de-camp, et chargé du commandem. d'un corps en 1823, dans l'armée d'Espagne. De 1825 à 1829 il remplit diverses fonctions d'administrat. milit., et fut attaché à une ambassade extraordinaire en Russie. Appelé en 1830 à faire partie de l'expédit. d'Afrique, il dut aux connaissances particulières qu'il avait acquises sur l'administrat. de la colonie française, d'être nommé en 1837 gouverneur-gén. de nos possessions dans le nord de cette contrée, et chargé du commandem. en chef de la seconde expédit. contre Constantine, il périt sous les murs de cette place le 12 octobre 1837, frappé d'un boulet dans la poitrine. Rapporté en France, son corps

DANTE.

fut inhumé en l'Hôtel des Invalides avec les plus [illegible]ticularités intéress[illegible] de ses prem[illegible] années et de son

Digitized by Google

fut inhumé en l'Hôtel-des-Invalides, avec les plus grands honneurs.

DANTE ALIGHIERI, l'un des plus grands génies qui aient paru depuis la renaiss. des lettres, et le créateur de la langue ital., naquit à Florence en 1265. Son éducat. fut très soignée; instruit dans toutes les sciences cultivées de son temps, il étudia la musique et le dessin, et s'exerça de bonne heure à l'éloquence, art nécessaire dans les républiques. Dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les lois pour choisir un état, il se fit inscrire dans la confrérie des médecins. Jeune il signala sa valeur dans les guerres que Florence eut à soutenir contre ses voisins; et plus tard il montra son habileté dans 14 missions politiques, dont le but était de mettre un terme aux sanglants débats des guelfes et des gibelins. En récompense de ses services, il fut nommé l'un des prieurs des arts; c'était la magistrature suprême. Dante était guelfe: cette faction, maîtresse à Florence, se divisa en deux partis, les *blancs* et les *noirs*. Dans la lutte les *blancs* succombèrent, et Dante, l'un de ses chefs, fut banni avec tous ses adhérents. Il est rare qu'un parti sache user avec modérat. de la victoire. Les *noirs*, ne trouvant pas leurs adversaires suffisamment punis par l'exil et la perte de leurs biens, les condamnèrent au supplice du feu. Dante, alors en mission à Rome, rejoignit ses compagnons d'infortune. Ils tentèrent en 1304 de rentrer à Florence. Ayant perdu cette dern. espérance, le gr. poète ne fit plus que d'errer de ville en ville. C'est à cette époque qu'il vint à Paris, où il fréquenta les écoles de théol. De retour en Italie, il finit par trouver un asile à Ravenne, et il y mourut en 1321. Florence réclama les cendres de Dante en 1429, mais ce fut inutilement; dans le 16e S., elle renouvela ses réclamat. avec aussi peu de succès. *La Divina Commedia*, tel est le titre général du poème auquel Dante doit sa glorieuse immortalité; mais on sait qu'il se divise en 3 parties: l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*. C'est un ouvr. à part, qui n'avait point eu de modèle et qui ne peut être imité. Son apparition fut un gr. événement pour l'heureuse Italie. Les copies s'en multiplièrent sur-le-champ, et deux chaires furent créées à Florence pour expliquer un ouvr. dans leq tout était nouv., la langue dans laq. il est écrit, aussi-bien que les sublimes beautés dont il étincelle, et qui d'ailleurs est rempli d'allusions qui seraient bientôt trouvées inintelligibles sans le secours d'un comment. contempor. La première édit. du texte est celle de Foligno, 1472, in-fol.; avec comment., Milan, 1478, in-fol. Les plus estimées sont celles de Rome (par le P. Lombardi, 1791, 3 vol. in-4, et de Paris, avec les comment. de Biagioli, 1818, 3 vol. in-8. Parmi les trad. franç. la meill. est celle de M. Artaud, 1828-30, 9 vol. in-18. Les *OEuvres* de Dante, Venise, 1757, 5 vol. in-4, contiennent tout ce qu'on a pu recueillir du gr. poète. Ce sont des poésies lyriq. ou *Rime*, et des ouvr. en prose, la plupart de sa jeunesse: la *Vita nuova*, espèce de mémoire ou autographie, où l'on trouve des particularités intéress. de ses prem. années et de son amour pour *Béatrix*, dont le nom se retrouve si souv. dans la *Divina Commedia*. — Le *Convivio di Dante*, comment. en prose sur trois de ses *canzoni*. — Un traité *de Monarchiâ*, écrit en faveur de l'emper. Henri III. — Un autre *de vulgari Eloquentiâ*, où l'aut. examine l'état de la langue ital. et de ses idiomes.—Des *Paraphrases des sept Psaumes de la pénitence*, du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave Maria*, en *terzine*. — Pierre, son fils, jurisconsulte à Venise, mort en 1361, a laissé quelq. *poésies* inédites et un *comment. latin* sur le poème de son père. — Jacopo, frère de Pierre, écrivit aussi des notes ou gloses sur la 1re partie du poème de son père, et composa sur l'ouvr. entier un *capitolo*, impr. dans l'édit. de Venise, 1447, et reprod. dans le tome III de *Rime antiche toscane*, Palerme, 1817, in-4, avec la *Dottrinale* du même auteur, rec. inédit de soixante *capitoli*, cité dans l'*index* du vocabulaire de la *Crusca*.

DANTE DA MAJANO, poète toscan, contempor. d'Alighieri, passait pour l'un des meill. poètes de son temps. On a de lui des *Poésies lyriques*, impr. dans les rec. des *Sonetti e Canzoni di diversi antichi autori toscani in X libri*, Florence, 1527, in-8. — Dante (Pierre-Vincent), de Pérouse, mathémat. et architecte, cultivait aussi la poésie. On connaît de lui un *Comment. ital. sur la sphère de Sacrobosco*, Pérouse, 1544 et 1574. Il mourut en 1512.—Dante (Jules), fils du précéd. et archit., a construit l'église de St-François à Assise. Il a laissé un petit tr. *de Alluvione Tyberis* et des *Notes sur les ornements en architect.* — Dante (Théodora), sœur de Jules, célèbre par son esprit et ses talents, cultiva les mathém., qu'elle enseigna à son neveu Egnazio, et mourut en 1573, à 75 ans. — Dante (Egnazio), fils de Jules, né en 1537, entra dans l'ordre des dominic., prof. les mathém. à Bologne, et fut employé à des recherches astron. et géogr. par Cosme Ier de Médicis et par le pape Grégoire XIII. Il est le prem. chez les modernes qui ait fait construire un *gnomon* assez considér. pour fixer les équinoxes et les solstices. Nommé à l'évêché d'Alatri, il mourut en 1580. On a de lui un *Tr. de la construction et de l'usage de l'astrolabe*, Florence, 1578, in-4. — Un atlas géogr. intit.: *Xistus vaticanus seu Pinacotheca; le Scienze matematiche ridotte in tavole*, Bologne, 1577, in-fol., comp. de 45 tabl. synoptiques qui supposent beaucoup d'érudition.—*Anemographia in anemoscopium verticale instrumentum*, ibid., 1578, in-fol. — Des traduct. en italien de *la Sphère* de Proclus, Florence, 1573, in-4. — *De la Perspective d'Euclide et d'Héliodore*, ibid., 1543, in-4.—Et un *Comment. sur la perspective de Barozzi*, Rome, 1583, in-4. — Dante (Vincent), fils aîné du précéd., né à Pérouse en 1530, apprit les élém. de la peinture de sa tante Théodora, qui avait reçu elle-même des leçons de Pérugin. Il excella dans l'orfévrerie, et fut un bon sculpteur. Sa statue du pape Jules III à Pérouse passe pour un chef-d'œuvre. Il devint architecte du gr.-duc Cosme de Médicis, pour lequel il exécuta différ.

ouvr. Il mourut à Rome en 1576. — Jérôme, son frère, né en 1547, bon dessinateur et excellent coloriste, a laissé des preuves de son talent dans l'église St-Pierre de Pérouse, et mourut jeune en 1580.

DANTINE (Dom Maur-François), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Gonrieux, près de Liége, en 1688, mort à Paris en 1746, travailla successivement à la *Collection des décrétales*, à la nouvelle édit. du *Glossaire* de Ducange, à la *Collection des histor. de France*, et à *l'Art de vérifier les dates*. Ce savant laborieux a publ. une *Traduct. des Psaumes avec des notes*, etc., Paris, 1740, in-12. Son *Éloge*, par Clémencet, se trouve en tête de l'*Art de vérifier les dates*.

DANTON (George-Jacques), l'un des révolutionnaires les plus fameux, né en 1759 à Arcis-sur-Aube, était en 1789 avoc. au conseil. Pauvre et dévoré de passions, il embrassa les principes de la révolut. avec toute la violence de son caractère, et devint bientôt l'un des fondat. du club des cordeliers. Il fut décrété d'accusation par le Châtelet au mois de mars 1790, pour avoir provoqué des émeutes; mais son influence était déjà telle, que cette mesure ne put recevoir d'exécut. L'année suiv. il fut élu membre du départem.; après l'arrestat. du roi à Varennes, il fut l'un des princip. moteurs du rassemblem. qui eut lieu au Champ-de-Mars, dans le but de forcer l'assemblée à mettre Louis XVI en jugement. Cette tentative audacieuse ayant échoué, Danton s'absenta pour laisser passer l'orage qu'il avait attiré sur sa tête, puis revint à l'époque des élections se présenter au suffrage du peuple. Il se trouvait alors sous le poids d'un jugem. pour dettes; l'huissier qui voulut l'arrêter faillit d'être assommé, et ce fut Danton qui se plaignit. Il concourut puissamm. à la journée du 10 août, et, nommé ministre de la justice, n'hésita pas à prendre les mesures les plus violentes pour assurer le triomphe de son opinion. A la nouv. de l'invas. des Prussiens, il demanda la peine de mort contre quiconque refuserait de servir de sa personne ou de remettre ses armes, et termina son discours en ces termes : « Le tocsin qu'on va sonner n'est point un signal d'alarme, c'est la charge contre les ennemis de la patrie. Pour les vaincre, messieurs, il nous faut de l'audace, et la France est sauvée. » Il organisa les massacres de septembre. Député à la convention, il résigna, dès la prem. séance, ses fonctions de ministre, et voulut donner un gage de son retour aux principes d'ordre, en faisant décréter que les personnes et les propriétés étaient placées sous la sauvegarde de la convent. Plus tard il proposa de déclarer que les dangers de la patrie avaient cessé; mais tel était le malheur de sa position polit., que plus. fois il se vit forcé de faire l'éloge de cet odieux tribunal du 10 août et de la commune de Paris, qui, dans le fait, n'avait agi que d'après ses inspirations. Ce furent les mêmes raisons qui l'obligèrent de se séparer des girondins, dont il estimait les talents, et de se rapprocher de Robespierre, pour leq. il ne se sentait aucune sympathie. Ses liaisons avec Dumouriez le firent choisir deux fois pour aller conférer avec le général sur les moyens d'assurer la conquête de la Belgique; mais cette double mission n'eut d'autre résultat que de jeter des doutes sur sa probité. Lors du procès de Louis XVI, on lui dit que la convention n'avait pas le droit de juger ce prince : « Aussi, répondit-il, nous ne le jugerons pas, nous le tuerons. » Le 9 mars, il fit abolir la contrainte par corps; et le lendem. il fit décréter l'établissem. du trib. révolut. pour juger les conspirat. Effrayé des progrès de l'anarchie, et sentant la nécessité de centraliser le pouvoir, il proposa d'ériger le comité de salut public en gouvernem. provis., annonçant d'avance qu'il refuserait d'en faire partie. En même temps qu'il essayait d'arrêter le mouvem. révolutionn., le désir de conserver sa popularité l'obligea de faire décréter l'établissem. du *maximum*, et la création d'une armée destinée spécialement à combattre les ennemis de l'intérieur. En se réunissant à Robespierre au 31 mai contre les girondins, il n'avait pas cru que cette lutte se terminerait à l'échafaud; mais il lui abandonna sans regret les Hébert, les Chaumette, etc., dont il n'avait cessé de combattre les plans démagogiques. La franchise avec laq. il s'exprima avec ces révolut. subalternes diminua l'influence de Danton aux jacobins : la dernière fois qu'il y parla, son discours fut accueilli par des murmures. Se croyant certain de reprendre quand il le voudrait son ascendant sur cette redoutable société, peu de jours après il partit pour Arcis-sur-Aube, où il passa quelq. semaines dans les douceurs d'une nouvelle union qu'il venait de contracter. A son retour à Paris, il trouva ses plus intimes amis aux prises avec Robespierre. Il sentait bien que c'était à lui-même que Robespierre en voulait, et il s'occupa des moyens de lui résister, mais il ne tarda pas à retomber dans sa confiante apathie. Arrêté dans la nuit du 31 mars 1794, il fut condamné le 5 avril suiv. par le même trib. révolutionn. qu'il avait fait instituer, comme coupable d'avoir tenté le rétabliss. de la royauté. Sur la fatale charrette, il conserva le même sang-froid, la même audace qu'aux jours de sa puissance. Arrivé au pied de l'échafaud, le souvenir de sa femme l'attendrit un instant; mais il reprit sa fermeté, dit au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine, » et mourut avec courage. Il avait 35 ans.

DANVERS (Henri), comte de Danby, né dans le comté de Wilt en 1573, servit d'abord dans les Pays-Bas et en France avec les troupes qu'Élisabeth envoya au secours de Henri IV contre la ligue, parvint au grade de lieuten.-génér., et fut major-général de l'armée sous le comte d'Essex et sous Monjoy. Comblé de faveurs par Jacques Ier, lors de l'avénem. de ce prince au trône d'Angleterre, Danvers tomba dans la disgrâce vers la fin de sa vie, qu'il termina dans une de ses terres en 1643. Sa carrière militaire et politique l'a moins illustré que sa bienfaisance et le don qu'il fit, à l'univ. d'Oxford, d'un jardin de botanique. — Son frère

Jean Danvers, gentilhomme de la chambre de Charles Ier et membre du parlement, siégea avec les juges de son maître, signa sa condamnat., et mourut quelq. années après, sous le protectorat de Cromwell.

DANVILLE. — V. Anville.

DANZEL (Eustache), grav., né à Abbeville, mort à Paris en 1775, a laissé plus. estampes estimées, parmi lesquelles on cite les *deux Fils de Rubens dans l'adolescence*. — Danzel, parent du précéd., né en 1737, fut élève de Beauvarlet, obtint le titre d'associé de l'acad. impér. de Vienne, et mourut à Abbeville en 1809. On cite parmi ses ouvr. : *la Mort de Socrate*, d'après Peyron, divers *dessins*, d'après Boisot, et *le Sacrifice de Callirhoé*, d'après Fragonard.

DANZER (Joseph-Melchior), théologien et mathématicien, né près de Landshut en 1739, mort en 1800, professa les mathématiq. et la physique à Straubing et à Munich. On a de lui plus. ouvr. écrits en allemand ; les principaux sont : *Essai sur la théologie morale et pratique*, Augsbourg, 1777, in-8. — *Premiers principes de droit naturel*, ibid., 1778, in-8. — *Application des principes de droit naturel aux circonstances particulières*, Munich, 1780. — *Traité élémentaire sur les mathématiq.*, ibid., 1780-81. Il est inventeur des fourneaux qui portent son nom. — Danzer (Jacques), théolog., né en Souabe en 1743, mort en 1796 à Burgau, où il était chanoine, a laissé en allemand un grand nombre d'écrits théolog.; les plus remarq. sont : *Influence de la morale sur le bonheur de l'homme*, Saltzbourg, 1789. — *Esprit tolérant de Joseph II*, 1785. — *Introduct. à la morale chrétienne*, 1791, 2e édit. — *Esprit de J.-C. et de sa doctrine*, 1793. — *Idées sur la réforme de la théol.*, etc., Ulm, 1793.

DAOUD-AL-BUZIR ou AL-DUZIR, médecin, né à la Mekke en 1596, exerça son art à Antioche, et écrivit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite un *Système de médecine ;* un livre *des causes des maladies ;* un *Avis aux personnes sages*, et *Explicat.* (en vers) *d'une partie des ouvrages d'Avicenne*.

DAOUD, pacha, gr.-visir, beau-frère du sulthan Mustapha Ier, fut l'instigateur de la révolte qui eut lieu à Constantinople en 1622, et c'est à lui qu'il faut attribuer le meurtre du sulthan Othman II, auquel succéda Mustapha. Son crime ne resta pas long-temps impuni. Le peuple de Constantinople s'exaspéra tellement contre lui, qu'il fut forcé de prendre la fuite ; mais ramené dans Constantinople, il fut décapité au château des Sept-Tours, en 1623, sur le lieu même où il avait fait périr son souver.

DAPHNÉ (mythol.), nymphe, fille du fleuve Pénée, fut aimée d'Apollon, et métamorphosée en laurier par ce dieu, auquel l'arbuste demeura consacré.

DAPPER (Olivier), médecin, d'Amsterdam, mort en 1690, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire et de la géographie, et composa un gr. nombre d'écrits, dont les plus remarquables sont : *Description historique de la ville d'Amsterdam*, Amsterdam, 1663, in-fol. — *Descript. de l'Afrique*, traduite en français, 1686, in-fol., fig. — *Expédition mémorable de la compagnie des Indes-Orientales le long des côtes et dans l'empire de Chine*, 1670, 2 vol. in-fol., traduit en anglais et en allemand, et par extrait dans l'*Histoire générale des Voyages*. — *Descript. exacte des îles de l'Archipel et de quelq. autres adjacentes*, trad. en franç., La Haye, 1703, in-fol., fig., volume peu commun.

DAQUIN. — V. Aquin (d').

DAQUIN (Joseph), médecin, né en 1737 à Chambéry, mort en 1815, bibliothéc. de la même ville, pratiqua la médecine dans sa patrie pendant près de 50 années, et se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances autant que par son zèle pour le bien public. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Lettre aux amateurs de l'agriculture*, Chambéry, 1771, in-4 ; cet écrit donna lieu à la fondation de la société d'agriculture de Savoie, dont l'auteur fut nommé secrétaire perpétuel. — *Analyse des eaux thermales d'Aix en Savoie*, 1773, in-8. — *Mémoire sur les fièvres putrides*, 1774, in-8. — *Topographie médicale de la ville de Chambéry et de ses environs*, 1786, in-8 : cet ouvrage valut à l'auteur une médaille d'or qui lui fut décernée par la société de médecine de Paris, et le titre de correspond. — *La Philosophie de la folie*, ibid., 1791 ; 2e édition, 1804, in-8. Daquin signala son zèle pour la propagation de la vaccine, et publia à ce sujet une *Lettre* à ses concitoyens, Chambéry, 1801, in-12, et la traduction franç. du *Traité de vaccination*, de L. Sacco, ibid., 1812, in-8. Ses connaissances en physique fixèrent sur lui le choix du gouvernement pour faire, dans le département du Mont-Blanc, les observations météorologiques ordonnées sur les divers points de l'empire ; celles de Daquin sont insérées dans les Annuaires de 1804-1806.

DARA-CHEKOUH (nom qui signifie *égal en majesté à Darius*), fils aîné de Châh-Djihân, souver. de l'Hindoustan, né en 1617 (1025 de l'hégyre), succéda à son père, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par son frère Aureng-Zeyb, en 1659. Langlès, en faisant l'éloge de la bravoure et des vertus de ce malheureux prince, nous apprend qu'il avait traduit ou fait traduire un assez grand nombre d'ouvr. du samskrit en persan.

DARAN (Jacques), chirurg. gascon, né en 1711, exerça d'abord sa profession en France, puis passa en Allemagne, y fut nommé chirurgien-major des armées impériales, et visita successivem. Milan, Turin, Rome, Naples et Messine. Une peste violente qui se manifesta dans Messine le contraignit à s'en éloigner ; mais ce ne fut pas sans avoir sauvé de la contagion un grand nombre d'habitants, et presque tous les Français. Il se rendit d'abord à Marseille, puis fut appelé à Paris sur sa réputat. de savoir et d'habileté pour le traitem. des affect. des voies urinaires. Il reproduisit et perfectionna le moyen déjà employé par Mayerne, sous le règne de Henri III, pour obvier aux rétrécissements de l'urètre, en imaginant les bougies qui portent son

nom. La découverte postérieure des bougies et des sondes en gomme élastique ne détruit pas le mérite de l'invention de Daran. Il avait amassé près de deux millions, qu'il perdit dans des spéculat. hasardées; et à l'époque de sa mort, en 1784, il ne lui restait plus guère que le titre de chirurgien du roi par quartier, et les lettres de noblesse que Louis XV lui avait accordées en 1755. On a de Daran : *Observat. chirurgicales sur les maladies de l'urètre*, Avignon, 1745, in-12, réimpr. plusieurs fois, et traduit en anglais par Tomkins, 1755, in-8. *Traité complet sur la gonorrhée virulente*, 1759, in-12. — *Composition du remède de M. Daran*, Paris, 1775, in-12.

DARCCI (Jean), littérat., né à Venosa, roy. de Naples, au commencement du 16e S., a composé quelques poésies latines dont Colines a donné une élégante édition, Paris, 1543, in-8. On croit que Darcci est le même qui, naturalisé en France, y prit le nom de Darcès, et publia *les XIII livres des choses rustiques de Palladius, trad. nouvellement en français*, Paris, 1554, in-8.

DARCET (Jean), célèbre chimiste, né à Douazit dans la Guienne en 1725, mort à Paris en 1801, membre de l'Institut et du sénat conservateur, fut d'abord précept. du fils de Montesquieu et devint bientôt l'ami de ce grand homme, qu'il aida à recueillir ses immenses matériaux pour l'*Esprit des lois*. Après la mort de son protect., Darcet s'occupa exclusiv. de chimie sous le célèbre Rouelle, dont il épousa la fille. On doit à ses sav. recherches le perfectionnement de la porcelaine en France, des *Mémoires* sur l'action du feu, sur plus. espèces de terre et particulièrement sur l'entière combustibilité du diamant. Il professa 27 ans la chimie au collége de France, et, le premier, y fit son cours en français. Nommé directeur de la manufact. de Sèvres, inspect.-général des essais des monnaies, et de la manufact. des Gobelins, il améliora sensiblement les procédés suivis dans ces divers établissements. On a de lui d'excellents *Mémoires* sur la chimie appliquée aux arts, et sur l'*action d'un feu égal et continué.... sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliq.* (1766, 1771, in-8). — Un *Discours* ou *Dissertat. de l'état actuel des Pyrénées et des causes de leur dégradation*, Paris, 1776, in-8. — Un *Rapport sur la fabricat. des savons*, 1795, in-8. Dizé a publié : *Précis historique sur la vie et les travaux de J. Darcet*, Paris, 1802, in-8.

DARCIS, grav., mort à Paris en 1801, est connu par un grand nombre d'estampes, parmi lesquelles on distingue les portraits de Franklin, de J.-J. Rousseau, de Guillaume Tell, etc., et quelques scènes dramatiques, telles que *le Départ et le Retour ; la Dissipation et ses suites ; la Brouille et le Raccommodement*, etc.

DARÇON. — V. Arçon (d').

DARDANUS (myth.), fils de Jupiter, fut le fondateur et le premier des rois de Troie. C'est de lui que les Troyens sont appelés *Dardanides*.

DAREAU (François), avocat au présidial de Guéret, né à Ste-Feyre, près de cette ville, en 1736, mort à Paris en 1783, a fourni des pièces de poésies à l'Almanach des muses, travaillé au *Répertoire de jurisprudence* de Guyot, et publié : *Traité des injures considérées dans l'ordre judic.*, Paris, 1775, in-12, réimpr. avec des additions par Fournel, 1785, 2 vol. in-12 : cette édition est recherchée.

DARÈS, de Phrygie, était, suivant Homère, sacrificat. de Vulcain au temps de la guerre de Troie, et, suiv. Ellen, en a écrit une histoire, dont l'original ne nous est point parvenu, mais qui paraît avoir été traduite sous ce titre : *De excidio Trojæ* : on croit que c'est sur cette version qu'Iscanus composa son poème en vers hexamètres, *De bello trojano*, publ. d'abord sous le nom de Cornélius-Népos, à la suite des *OEuvres d'Homère*, Bâle, 1583 et 1606, in-fol. La plus ancienne édition de la traduction latine de l'ouvrage attribué à Darès, est in-4, de 18 f., sans date, mais Cologne, vers 1472, et la plus récente celle de Londres, 1825, in-8, dans laquelle cet ouvrage est réuni à *Dictys de Crète*. Ce même ouvrage a été traduit en franç. par Mathurin Heret, 1553, in-16 ; par Ch. de Bourgueville, Caen, 1773; par Dupuy, dans le tome II de sa *Mythologie* ou *Histoire des dieux*, etc., 1731, 2 vol. in-8 ; et Antoine Caillot en a donné une 4e, le texte en regard, impr. avec *Dictys de Crète*, trad. par Achaintre, Paris, 1813, 2 vol. in-12. J.-J. de Brincken a publié : *Programma de Darete Phrygio*, Lunebourg, 1736, in-4. Les ouvrages de Darès et de Dictys de Crète ont servi de base à celui que Guy des Colonnes composa sur le même sujet dans le 13e S.

DARET (Pierre), grav., né à Pontoise en 1610, mort à Dax en 1675, a donné un gr. nombre d'estampes d'après le Guide, le Dominiquin, Nouet, etc., et une suite de portraits publiés sous le titre de *Tabl. historique*, 1652-1656, in-4. On a de lui une *Vie de Raphaël*, traduite de Vasari, Paris, 1651, in-12.

DARIUS, surnommé *le Mède*, roi de Babylone, est, selon quelq. auteurs, le même que Cyaxare, fils d'Astyages, et oncle maternel de Cyrus.

DARIUS, fils d'Hystaspes, seigneur de la cour de Perse, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, success. de Cyrus, et fut mis à sa place, l'an 522 av. J.-C. C'est à lui que l'empire de Perse dut son organisat., négligée par Cambyse et Cyrus. Il se rendit maître de Babylone, après un siége qui dura 20 mois, entreprit ensuite une expéd. contre les Scythes, soumit les Grecs de l'Asie-Mineure, qui, soutenus par les Athéniens, s'étaient révoltés ; il envoya dans la Grèce une armée de 200,000 hommes, qui fut entièrem. défaite à Marathon par 10,000 Athéniens et Platéens. Voulant venger l'affront fait à ses armes, Darius se proposait de passer lui-même en Grèce avec des forces encore plus considérables, lorsqu'il mourut en 485 avant J.-C. — Darius II, surnommé *Nothus*, 9e roi de Perse, était fils naturel d'Artaxerce-Longue-Main. Il s'empara du trône après la mort de Xerxès II, fit plus.

guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut l'an 405 av. J.-C.—Darius III, dit *Codoman*, 12e et dernier roi de Perse, petit-fils de Darius-Nothus, monta sur le trône en l'an 336 av. J.-C. Son premier soin fut de se défaire de l'eunuque Bagoas, qui lui avait procuré la couronne en faisant périr Artaxerce-Ochus et sa famille. Alexandre commençait alors ses conquêtes en Asie. Darius apprit presque en même temps l'arrivée du conquér. et la défaite de l'armée perse au passage du Granique. Étant accouru lui-même à sa rencontre avec de nouvelles forces, il fut défait à Issus et bientôt après à Arbelles. Il cherchait à se retirer dans la Bactriane, lorsqu'il fut assassiné par Bessus et deux autres satrapes qui avaient formé le projet de s'emparer de l'autorité A sa mort (330 avant J.-C.) finit l'empire des Perses, qui avait duré 230 ans depuis Cyrus. L'aînée des filles de Darius, nommée Statira suivant quelques auteurs, ou Barsine suiv. d'autres, devint la femme d'Alexandre qui fit épouser la cadette à Héphestion, son favori.

DARMSTADT (George, prince de), l'un des fils du landgrave Louis, né vers 1660, fit ses prem. armes sous le prince Eugène, parvint au grade de lieuten.-général dans les armées impériales, défendit Barcelonne en 1697, et fut, à la paix de Riswick, nommé vice-roi de Catalogne. Lors de la guerre de la succession, le prince George ayant pris parti pour l'archiduc contre Philippe V, fut tué devant Barcelonne le 14 sept. 1705.— V. pour les autres princes de cette maison au mot Hesse.

DARNALT (Jean), avocat à Bordeaux, a publié dans le 17e S. plus ouvr. sur *l'Hist.*, *les statuts*, *les droits et priviléges de cette ville*, mais il est principalem. connu pour les *Antiquités d'Agen et du pays agénois*, Paris, 1606, in-8, vol. rare et recherché des curieux.

DARNAUD-BACULARD. — V. Arnaud.

DARNLEY (Henri STUART, lord), fils du comte de Lenox, né en 1541, eut, en 1566, le dangereux honneur d'épouser Marie Stuart, reine d'Écosse. Cette union, qui n'avait point reçu l'assentiment de la fière Élisabeth, fut des plus malheureuses. Darnley, qui devait tout à sa femme, la négligea pour se livrer au libertinage le plus grossier, et lorsqu'il eut perdu par une telle conduite l'affection de cette princesse, il s'en vengea lâchem. en faisant assassiner dans la chambre même de la reine le musicien Rizzio, qu'il croyait son amant. Après une réconciliation peu sincère entre les deux époux, Darnley essuya à Glascow une maladie qui fut attribuée au poison; ramené à Édimboug, il fut logé dans une maison particulière, qui sauta en l'air la nuit du 9 février 1567. Marie y avait couché plusieurs nuits dans un appartement voisin de celui de son époux, et était allée passer celle-là dans son palais.

DARONATSI (Paul), l'un des plus célèbres théolog. de l'Église d'Arménie, né dans la province de Daron en 1043, mort en 1123 dans un monast. dont il était abbé, est auteur d'une *Lettre contre Théopiste, philos. et théol. grec*, Constantinople, 1752, in-fol., et de plusieurs traités de théologie et de controverse, dont quelq.-uns existent MSs. dans la bibliothèque royale.—Daronatsi (Khatchadour), autre docteur Arménien, né aussi dans la prov. de Daron en 1161, a laissé MSs. un gr. nombre de discours et de cantiques. On prétend que ce fut lui qui introduisit en Arménie l'usage de noter la musique d'église.

DARQUIER (Augustin), astronome, né à Toulouse en 1718, mort en 1802, associé de l'Institut, a publié: *Uranographie*, etc., Paris, 1771, in-16. — *Observat. astronom.*, 1777, in-4.— *Lettres sur l'astronomie pratique*, 1786, in-8. — *Éléments de géométrie, trad. de l'anglais de Simpson*, 1786, in-8, etc., etc.

DARTYGOYTE (Pierre-Arm.), féroce révolutionnaire, né vers 1760 à Lectoure, député par le départ. des Landes à la conv., s'y fit remarquer, à défaut de talents, par l'exagération de ses principes. Malade lors du procès du roi, il se fit transporter dans l'assemblée, et vota la mort sans appel ni sursis. Envoyé dans les départem. pour y mettre la terreur à l'ordre du jour, il remplit cette mission de manière à mériter les éloges du terrible comité de salut public. Après le 9 therm., décrété d'accusation, sur la demande de Pérès, il fut amnistié en oct. 1795, rentra dans l'obscurité la plus complète, et en 1820

mourut tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville.

DARU (Pierre-Antoine-Bruno, comte), pair de France, de l'Acad. franç. et des sciences, né en 1767 à Montpellier, entra au service à 16 ans. Arrêté sous la terreur comme suspect, il fut détenu jusqu'après le 9 thermidor. Postérieurement au 18 brumaire, il devint secrétaire du ministre de la guerre, et fut après de nombreuses campagnes élu membre du tribunat en l'an X. On le vit alors s'opposer de tous ses efforts aux changements qui pouvaient amener le rétablissem. d'une monarchie. Cepend., lorsque Bonaparte eut pris la couronne impériale, Daru, élevé aux dignités les plus éminentes, parut oublier les maximes républic. En 1805 conseiller-d'état et intendant-général de la maison militaire de Bonaparte, en 1806 intendant-génér. dans le pays de Brunswick pour l'exécution des traités de Presbourg, de Tilsitt et de Vienne, il reçut aussi le titre de ministre plénipotentiaire à Berlin. Daru ne s'enrichit point dans ces fonct.: on l'a comparé à un coffre-fort qui rend tout ce qu'on lui confie. Nommé en 1811 ministre-secrét.-d'état, il eut le portefeuille de l'administration de la guerre en 1813, et fit la campagne de Russie. Arrivé à Smolensk, Bonaparte convoqua un conseil dans lequel Daru annonça le malheur d'une expédition en Russie, où il fallait, dit-il, vaincre non les hommes, mais la nature. Le jour où commença la retraite, le général Mathieu Dumas, qui avait l'intendance générale de l'armée, tomba gravem. malade, et Daru se vit obligé de se charger de cette administration. En 1814, il fut nommé par

Louis XVIII intendant-général. Mais à peine Bonaparte fut-il revenu aux Tuileries, que Daru rentra au conseil-d'état, et signa la déclarat. du 25 mars. L'ordonnance de 1819 le rappela pourtant à la chambre des pairs, où ses opinions le rapprochaient du côté gauche. Telle est la vie politique de Daru, dont Bonaparte disait à Ste-Hélène : *C'est le travail du bœuf et le courage du lion*. Sa vie littéraire n'est pas moins remarquable. Dès sa jeunesse, il s'était fait connaître par quelq. *poésies*. Pendant le temps de sa captivité, il composa son *Épître à mon sans-culotte*, badinage dans lequel il prouve à *Brutus*, son geôlier, qu'ils ne sont pas plus libres l'un que l'autre. Puis il publ. sa *Trad.* en vers des poésies d'Horace, la meilleure qui ait paru jusqu'ici. C'est après le 18 brumaire qu'il adressa son *Épître à l'abbé Delille*, pour l'engager à chanter la révolution. Bientôt il publia la *Cléopédie*, ou la *Théorie des réputations littéraires*, satire dépourvue de vigueur. Elle fut suivie d'un poème intitulé : *les Alpes*, dont on ne parle plus. Le 13 août 1806, Daru fut nommé membre de l'Institut à la place de Collin d'Harleville, et, en 1808, admis à l'académie de Berlin. Après la seconde restauration, rendu à la vie privée, il composa ses rapports à l'Académie française *sur le génie du christianisme*, *sur le système métrique appliqué à la poésie*; sa *Vie de Sully*; son *Histoire de Venise*; ses *Tableaux statistiques sur la librairie*, 1827; *Épître à M. de La Rochefoucault sur les progrès de la civilisation*, *ou Discours en vers sur les fautes de l'homme*; une *Histoire de Bretagne*; les *Éloges de Volney* et *du général Dejean*, prononcés à la chambre des pairs; l'*Éloge du grammairien Domergue*, à l'Académ. Il laissa en MS. un *Poème sur l'astronomie*, et mourut en 1829. — Daru (Martial-Noël-Pierre), intendant militaire, frère du précédent, arriva par degrés au grade d'intendant, qu'il obtint le 4 oct. 1820. Il s'était, comme son frère, acquis la confiance de Napoléon.

DARWIN (Érasme), médec. et poète, né en 1731 à Elston, exerça son art à Lichfield, puis à Derby, où il mourut en 1802. On a de lui *le Jardin botanique*, poème divisé en 2 part., Londres, 1781, in-4, réimpr. plus. fois : Delille en a imité plus. passages, et Deleuze a donné une bonne trad. de la 2e partie, sous le titre des *Amours des Plantes*, 1799, in-12. — La *Zoonomie*, *ou Lois de la vie organique*, 1794, 2 vol. in-4, ouvr. singulier, mais remarq. par les aperçus ingénieux qu'il présente, trad. en franç. par Klugskens, Gand, 1811, 4 vol. in-8. — *Phytologie*, *ou philos. de l'agric. et du jardinage*, Londres, 1799, in-4. — Un poème posthume intit. : *le Temple de la nature*, etc. Ses *OEuvres poétiques* ont été réimpr. Londres, 1806, 3 vol. in-8, fig. Miss Seward, amie de Darwin, a publ. de curieux *mém.* sur sa vie. — Charles Darwin, son fils et médec. comme lui, mort à la fleur de l'âge en 1778, avait obtenu de la société d'*Esculape* le prix proposé pour le meilleur ouvr. sur la *distinction du pus et du mucus*. Il a laissé un autre mém. médical, écrit en latin, dont son père publ. la trad. anglaise.

DASCHKOVA (Catherine-Romanouna, princesse), fille du comte Vorontzof, née en 1744, est célèbre par la part qu'elle a prise aux événements qui ont placé Catherine II sur le trône des tzars. Aussi cette souveraine l'attacha-t-elle à sa personne en qualité de dame d'honneur, et lui conféra l'ordre de Ste-Catherine. La princesse Daschkova, qui faisait des sciences et des lettres ses plus chères occupat., fut nommée en 1782 directrice de l'acad. des sciences, en 1783 présidente de l'acad. russe, et successivem. admise dans plus. sociétés savantes de la Russie et de l'étranger. Elle mourut en 1810. Ses *OEuvres*, en prose et en vers, ont été insérées dans les journaux intit. : *Occupations innocentes* (année 1763), et *Compagnon des amateurs de la langue russe* (années 1783 et suiv.). Elle a travaillé au *Dictionnaire* de l'académie russe, et contribué beaucoup à la publication de cet utile ouvrage. On lui doit en outre 2 pièces de théâtre, *Toïssiokof* et les *Noces de Fabien*.

DASSIÉ (F***), construct. de vaisseaux pour la marine royale au Hâvre, a laissé *l'Architect. navale avec le routier des Indes-Orient. et Occident.*, Paris, 1677, in-4. — *Descript. génér. des côtes de l'Amérique avec les mœurs et usages des peuples qui les habitent*, Rouen, 1677, in-4. — *Le Pilote expert*, 1683, in-4.

DASSIER (Jean), graveur en médailles, né en 1677 à Genève, mort dans cette ville en 1763, avait étudié son art à Paris, et exécuté un grand nombre de médailles, représ. des personnages illustres du règne de Louis XIV, et qui se trouvent, pour la plupart, dans l'ouvr. de Koeller. — Son fils Jacob-Antoine, né en 1715 à Genève, suivit la même carrière, étudia en Italie et en France, puis se rendit à Londres, où il fut attaché à la monnaie comme maître en second, quitta cette place pour aller en Russie, et mourut en revenant à Copenhague, en 1759. Les princip. médailles dont son *OEuvre* se compose sont celles de Montesquieu, Locke, Newton, Pascal, Haller, etc. On a publ. l'*Explication des médailles grav. par J. Dassier et par son fils*, représ. *une suite de sujets tirés de l'hist. romaine*, in-8, rare et recherchée.

DASYPODIUS (Pierre), grammairien né en Suisse, fut profess. de grec à Strasbourg, et publ. un *Dictionn. grec*, *latin et allemand*, Strasbourg, 1534, in-8. — Dasypodius (Conrad), son fils, professa les mathémat. à Strasbourg avec distinction, publia en grec et en latin *les deux prem. livres d'Euclide*, 1564, in-8, et quelques autres ouvr. remarq., entre autres un recueil intit. : *Sphericæ doctrin. propositiones græc. et lat.*, 1572, in-8, qui contient avec le texte la trad. des *Sphériques* de Théodose, d'Autolycus et de Barlaam. Conrad mourut en 1600, à 68 ans. — Dasypodius (Wenceslas), savant Bohémien, s'étant imaginé que la fin du monde devait arriver en 1583, publia à ce sujet : *Elegia de ultimo judicio et mundi fine*. Il vécut assez long-temps pour voir qu'il s'était

trompé dans sa prédiction, composa d'autres poésies lat., et un *Dictionnaire latin-bohémien.*

DATHAME, général des troupes perses sous Artaxerxès-Ochus, remporta des victoires signalées sur les ennemis de ce prince; mais des courtisans envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et Artaxerxès ne l'ayant pas ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit le satrape Artabase, envoyé contre lui par le roi, et fut peu de temps après tué par le fils de ce même satrape, l'an 361 av. J.-C.

DATHE (JEAN-AUGUSTE), orientaliste, né en 1731 à Weissenfels en Saxe, mort en 1791, professeur à l'université de Leipsig, consacra toute sa vie à une nouvelle traduction latine des livres de l'Ancien-Testament, dont les différentes parties parurent 1779-97, 6 vol. in-8. — DATHE (A.), né à Hambourg, mort dans la même ville en 1768, a publ. en franç. : *Essai sur l'hist. de Hambourg*, Hambourg, 1768, 2e édit.

DATHENUS (PIERRE), ministre, né à Ypres, moine dans l'abbaye de Poperingen, devint pasteur à Francfort. Il prêcha successivem. dans les Pays-Bas, en Hollande, en Saxe et en Prusse, et finit par s'établir médecin à Elbing, où il mourut en 1590. Il avait dans sa jeunesse exercé la profession d'imprimeur en Angleterre. Outre plusieurs écrits en faveur de la réforme, Dathenus a laissé la *Traduction des Psaumes de David, en vers hollandais*, Leyde, 1617. Il les avait adaptés à la musique faite pour les *Psaumes* de Marot, et ils ont été chantés dans les églises de Hollande jusqu'en 1773.

DATI (GRÉGOIRE), noble Florentin, né en 1363, mort en 1436, gonfalonnier de la république, a écrit en latin, et sous la forme du dialogue, l'*Hist. de Jean Galeaz Visconti*, Florence, 1735, in-4. — DATI (Léonard), frère du précédent, mort général des dominicains en 1425, a laissé MS. un poème italien intit. : *Sphæra mundi.* — DATI (George), de la même famille, est auteur d'une *Traduction italienne de Tacite*, Florence, 1563, in-4. — DATI (Augustin), né à Sienne en 1420, mort en 1478, secrét. de la république, laissa plus. ouvr. d'hist., de philos. et de littér. en lat., que son fils Nicolas Dati fit impr. Sienne, 1503, in-fol.

DATI (CARLO-ROBERTO), littérat., de la même famille, né à Florence en 1619, fut dès l'âge de 21 ans reçu à l'acad. de la Crusca, et peu après à l'acad. florentine. En 1648, il fut choisi pour succéder à Doni dans la chaire de b.-lettres grecq. et latines. Lié avec tout ce que l'Europe renfermait d'hommes illustres, il refusa les offres que Christine de Suède lui fit pour l'attirer à Rome, et celles de Louis XIV, qui l'appelait en France; mais ce prince, loin de lui en témoigner quelq. ressentim., lui fit une pension de 2,400 fr. Dati mourut en 1676. Ses principaux ouvr. sont : *Dell' obbligo di ben parlare la propria lingua*, in-12, souv. réimpr. séparém. ou dans les recueils. — *Panégyrique de Louis XIV*, Florence, 1669, in-4. — *Prose fiorentine*, Florence, 1661, in-8, recueil dont il ne publ. que ce vol. avec une excell. préface. — *Vite de' pittori antichi*, Florence, 1667, in-4; Naples, 1730, in-4, bonne édit.; et Sienne, 1795, in-4, dans les *Vite de' pittori antichi* de Gagl. della Valle. — *Lettere*, 1825, in-8, publ. pour la 1re fois par le chan. Moreni. — *Scelta di prose*, Venise, 1826, in-16. L'édit., le sav. bibliogr. M. Gamba, y a joint le catal. complet des ouvr. ital. de Dati qui sont encore inédits.

DAUBANTON (ANTOINE-GRÉGOIRE), praticien, né à Paris en 1752, mort juge-de-paix dans la même ville, en 1815, a publié entre autres ouvr. : *Dictionnaire du droit civil*, 1805, in-8. — *Répertoire universel de législation commerciale*, 1810, 2 vol. in-8. — *Traité complet des droits des époux*, 1810, in-8. — *Manuel des officiers de police, juges de paix, maires et adjoints*, 1810, 1812, in-12.

DAUBENTON (LOUIS-JEAN-MARIE), naturaliste et anatomiste, né à Montbar en 1716, fut l'ami et le collaborat. de Buffon, auquel il fournit toute la partie *anatomique de l'hist. naturelle.* Nommé garde du cabinet, Daubenton ne cessa pendant 50 ans de travailler à enrichir et coordonner cette superbe collection, et cependant il donnait de nombreux art. à la prem. *Encyclopédie*, publiait dans le *Journal des savants* et dans les *Mém. de* l'acad. des dissertations intéressantes sur l'*Hist. naturelle des animaux et des minéraux.* Savant laborieux et modeste, Daubenton rendit encore des services immenses comme profess. d'hist. nat., de minér. et d'écon. rurale au collége de France, à l'école d'Alfort et à la 1re école normale. C'est à lui que nous devons la natural. en France des moutons de race espagnole. Nommé membre du sénat en 1799, il mourut le 31 déc. même année Outre les ouvr. que nous venons d'indiquer, il a laissé : *Instructions pour les bergers*, Paris, 1782, in-8. — *Tableau méthodique des minéraux*, 1784, in-8. *Mém. sur le premier drap de laine superfine du crû de France*, 1784, in-8. Lacépède, Cuvier et Moreau de la Sarthe ont publié son éloge.

DAUBENTON (MARG.), sa cousine et sa femme, née à Montbar en 1720, morte à Paris en 1818, est auteur de *Zélie dans le désert*, 1788, 2 vol. in-8, roman estimable, souvent réimpr.; l'édit. la plus récente est de 1818, 3 vol. in-12.

DAUBERMESNIL (FRANÇ.-ANTOINE), député du département du Tarn à la convention, en 1792, se trouvant malade, ne vota point dans le procès du roi, et donna sa démiss. après le 31 mai; mais rappelé dans cette assemblée en 1795, fut réélu au conseil des cinq-cents. Son opposition au 18 brumaire le fit exclure du corps législatif. Mis en surveillance dans le département de la Charente-Inférieure, il obtint peu de temps après la permiss. d'aller habiter Perpignan, et il y mourut en 1802. Daubermesnil fut, avec Laréveillère-Lepaux, le fondat. de la secte des *théophilanthropes.* On a de lui. *Extrait d'un MS. intitulé : le Culte des adorateurs de Dieu*, Paris, 1796, in-8 de 175 pages.

DAUBIGNY (J.-L.-MARIE VILLAIN), né vers 1750 à St-Just (Picardie), était procureur au parlement de Paris à la révolution, dont il adopta les principes avec ardeur, et fut un des princip. agents

dont se servait Danton pour soulever les masses. Membre du tribunal institué le 10 août pour égorges les vaincus, il eut part aux massacres de septembre, et fut signalé par Roland comme un des auteurs du vol du garde-meuble. Adjoint du ministre Bouchotte, en 1793, il fut accusé d'un nouveau vol par Bourdon de l'Oise, et traduit au tribunal révolutionn., qui l'acquitta. Plus heureux que les autres complices de Robespierre, il évita les exécutions qui suivirent le 9 thermidor; mais Bourdon le fit encore arrêter quelques jours après, et traduire devant le tribunul criminel d'Eure-et-Loire. Amnistié par la loi du 4 brumaire, il fut impliqué en 1801 dans l'affaire de la *machine infernale*, et déporté aux Iles Séchelles, où il mourut en 1808.

DAUDÉ (Pierre), né à Marvejols dans le Gévaudan en 1654, mort en 1733, avait étudié à Saumur et à Genève, se rendit ensuite à Puylaurens pour y faire ses cours de philosophie et de théologie, quitta la France en 1680, et se retira en Angleterre, où il exerça d'abord le ministère évangélique, puis devint précept. d'un jeune gentilhomme de la province de Sussex. Daudé avait composé sur les mathémat., la philosophie naturelle et la métaphysique, un assez gr. nombre d'écrits qu'il jeta au feu. On ne connait de lui qu'une traduct. d'un morceau de Chubb *sur l'amour-propre* et *l'amour de bienveillance*, impr. à Amsterdam avec d'autres pièces fugitives en 1730.—Daudé (Pierre), neveu du précéd., ministre calviniste, né à Marvejols en 1681, mort en 1754 en Angleterre, a publié sous le voile de l'anonyme : *Vie de Miguel Cervantes*, trad. de l'espagnol, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12. — *Traduction des disc. de Gordon sur Tacite*, ibid., 1751, 3 vol. in-12; *sur Salluste*, ibid., 1759, 2 vol. in-12.—*Sybilla capitolina*, etc., Oxford (Amsterdam), 1726, in-8.

DAUDET (le chev.), ingénieur géogr. du roi et de la reine, né à Nimes, a publié : *Le Plan de la ville de Reims, avec les cérémonies du sacre*, 1722, in-fol. — *Nouveau Guide des chemins du roy. de France*, Paris, 1724, in-12. — *Épitre héroïque à la reine*, etc., 1726, in-12. — *Journal historique du premier voyage de Louis XV*, 1726, in-12. — *Nouv. introduction à la géométrie pratique*, Paris, 1740, 2 vol. in-12. — *Mémoire instructif concernant le canal de Conti*, ibid., 1733, in-4.

DAUDET (Robert), grav., né à Lyon en 1737, élève de Balechou, se perfectionna sous le célèbre Wille, et grava un grand nombre d'estampes dont les plus remarq. sont : *Vue du port d'Ostende*, d'après Solvyns; les *Ruines de Palmire*, dans le *Voy. en Syrie* de Cassas; des *Marines*, d'après J. Vernet, des *Batailles*, d'après van der Meulen; six *Paysages* dans le Musée français de Robillard et Laurent, plus. planches pour le *Voy. à Naples* de l'abbé de St-Non, le *Voy. en Espagne* de Laborde, les *Monum. de l'Hindoustan* de Langlès, etc. Cet artiste mourut à Paris en 1824. Son œuvre se compose de 82 pièces.

DAUDIGUIER. — V. Audiguier.

DAUDIN (Franç.-Marie), natural., né à Paris en 1774, fils d'un fermier-général, fut, par la privation de l'usage des jambes, condamné de bonne heure à une vie sédentaire. Il employa sa fortune à se composer des collections d'histoire naturelle, trouvant dans l'étude de cette science un adoucissement à ses peines, et fut enlevé par une mort prématurée, en 1804. On lui doit : *Recueil de mémoires et de notes... sur les mollusques et les zoophytes*, Paris, 1800, in-8. — *Tabl. des divisions des mammifères... d'après Lacépède*, 1802, in-18. — *Histoire naturelle des reptiles*, 1802, 8 vol. in-8, fig. : c'est l'ouvr. le plus complet sur cette classe d'animaux. — *Hist. natur. des rainelles, des grenouilles*, etc., 1803, in-4. Il n'a publié que les 2 premiers vol. d'un *Traité élémentaire et complet d'ornithologie*, 1800, in-4.

DAUDIN (Jean-Antoine), né à Paris en 1750, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées depuis 1793, avait été chargé, en 1763, d'établir à Alby une fonderie de canons et de boulets, et, en 1808, il communiqua à l'Institut plus. *Mémoires* importants sur les *pouzzolanes*, les *ciments*, les *diverses espèces de chaux*, etc. Ce savant mourut le 29 décembre 1832 au Mans, conservateur du musée de cette ville, qui lui doit la construction du pont Napoléon, sur la Sarthe. Il appartenait à plusieurs sociétés savantes.

DAULIER DES LANDES (André), voyageur, né à Moutoire en Vendômois, accompagna Tavernier en Perse en 1664, et donna la relation de son voy. sous ce titre : *Les Beautés de la Perse, ou Description*, etc., Paris, 1673, in-4.

DAULLÉ (Jean), grav., né à Abbeville en 1703, mort à Paris en 1763, membre de l'acad., a gravé d'après le Corrége, Rubens et Van-Dick, plusieurs morceaux qui lui assurent un rang distingué parmi les artistes contemporains. Ses princip. estampes sont : la *Madeleine*, le *Quos ego*, un *Amour*, le *Portrait de la comtesse de Feuquière*, son chef-d'œuvre.

DAUM (Léopold-Joseph-Marie, comte de), feld-maréchal des armées de Marie-Thérèse, né à Vienne en 1705, fit ses premières armes contre les Turks, à la tête d'un régiment d'infanterie, et servit avec distinction pendant les dernières années du règne de Charles VI. Mais ce fut surtout lorsque la mort de ce prince eut mis l'Europe en feu, que Daun s'acquit une gloire immortelle en luttant contre Frédéric avec des succès, variés il est vrai, mais toujours honorables. Nommé en 1757 au commandement général, il gagna sur Frédéric, à Kollin, la première bataille que ce prince eût perdue; il le battit encore à Chotzemitz (1757), à Hochkirch (1758), à Pirna (1759); lui fit lever successivem. les siéges de Prague, de Dresde et d'Olmutz. Il n'eut pas toujours le même bonheur : il fut vaincu souvent, et plusieurs fois il le fut pour n'avoir pas assez tôt profité de ses avantages. Après la paix de 1763, Daun fut nommé présid. du conseil aulique de guerre, et mourut à Vienne en 1766, comblé des faveurs de sa souveraine.

DAUMESNIL (Pierre, baron), dit *la Jambe-de-Bois*, lieuten.-génér., né à Périgueux le 14 juillet 1777, d'un perruquier de cette ville, mort le 17 août 1832, à Vincennes, commença sa carrière militaire comme simple soldat, et conquit tous ses grades à la pointe de l'épée. Il eut la jambe emportée à Wagram, et obtint le gouvernement de Vincennes. Les deux actions les plus honorables de sa vie sont sa belle défense de ce château en 1815 contre les alliés, et la résistance qu'il opposa en 1830 aux projets de la populace qui voulait s'emparer des ministres de Charles X. Daumesnil n'a laissé à sa veuve que sa gloire pour héritage.

DAUPHINÉ (le), anc. province de France, d'abord occupé par les Allobroges, devint province rom., et fit successiv. partie des 2 roy. de Bourgogne. Vers 1040, Guigues, comte d'Albon, s'étant rendu indépend., fut la tige des princes qui, vers 1140, prirent le nom de *dauphins*. Humbert II céda ses états à Philippe-de-Valois, en 1349, sous la condition que les fils aînés de nos rois jouiraient de la souveraineté du Dauphiné, et seraient appelés dauphins. Charles V fut le prem. qui porta ce titre, et Louis XI le dernier qui en ait réellem. possédé les droits; réuni à la monarchie franç., le Dauphiné ne conserva que les formules de son ancienne indépend. — V. Bourchenu et Chorier.

DAURIER (Charles, baron), lieuten.-génér., né à St-Paulin (Haute-Loire), entra au service comme soldat, fit la campagne d'Amérique, puis celles d'Allemagne. Général de brigade, il contribua au gain de la bataille de Fleurus, se signala notamment, à 30 ans, au passage de la Nahe, fut chargé de commandem. importants, nommé en 1804 commandant de la Lég.-d'Honn., baron de l'empire, et, après la prem. restaurat., chev. de St-Louis. Mis à la retraite en septembre 1815, Daurier vit ses dern. jours troublés par des chagrins domestiques et par de cruelles maladies; de désespoir, il se brûla la cervelle à Nancy, le 30 mai 1833.

DAUSQUE (Claude), sav. philol., né à St-Omer en 1566, mort en 1644, jésuite et chanoine de Tournai, a donné : *Trad. latine des Homélies de St Basile de Séleucie*, Paris, 1622, in-fol. — Des *Notes* sur Quintus-Calaber, Coluthus, etc. — Une édition de Silius-Italicus, 1615.—*Antiqui novique Latii orthographia*, Tournai, 1632, in-fol.—*Terra et aqua seu terræ fluctuantes*, Tournai, 1633, in-4.

DAVANZATI (Bernard), célèbre littérat. italien, né à Florence en 1529, exerça le commerce à Lyon, et de retour dans sa patrie, menant de front les affaires et les lettres, acquit une grande réputat. Il mourut en 1606. C'est surtout à sa traduction de *Tacite* que Davanzati doit sa renommée. C'est un chef-d'œuvre inimitable d'élégance et de précision. Elle a été réimprimée un grand nombre de fois en Italie et même en France. L'une des plus récentes comme une des meilleures édit. est celle de Bassano, 1803, 3 vol. in-4. On lui doit encore : *Hist. du schisme d'Angleterre*, Rome, 1602, in-8, 1re édit., ouvrage où l'on retrouve le nerveux traducteur de Tacite; réimpr., Florence, 1638, in-4, et plus. fois depuis avec différents *Opuscules* de l'auteur, entre autres : *Coltivazione delle viti*, etc. Un autre curieux opusc. de Davanzati : *Del Modo di piantare e custodire una ragnaja*, etc., fut impr. pour la prem. fois, Florence, 1790, in-8, par les soins de Targioni.

DAVAUX (Guillaume), instituteur des enfants de France, né en 1740 à la côte de St-André, remplit d'abord une chaire au collége de Grenoble, et s'étant rendu à Paris, fut nommé institut. des enfants de France, par le crédit de leur gouvernante, Mme de Guéménée. L'abbé Davaux remplit ses fonctions avec zèle, et gagna la confiance de ses élèves par la douceur de son caractère. On trouve des détails sur cette éducation dans les *Mémoires historiques sur Louis XVII*, par Eckard. Nous en extrayons l'anecdote suivante : « Le dauphin, se rappelant une de ses leçons d'histoire, alluma furtivem. une lanterne en filigrane qui venait de lui être donnée, et feignit de chercher quelque chose qu'il avait perdu. Tout à coup il se tourna vers l'abbé Davaux, et lui dit en lui prenant la main : « Je suis plus heureux que Diogène : j'ai trouvé un homme et un bon ami. » Pend. les jours d'infortune de l'auguste famille à laquelle il s'était attaché, l'abbé Davaux trouva une retraite assurée chez sa protectrice, et reprit plus tard ses fonct. ecclésiast. Accueilli d'une manière affectueuse par les princes lors de la restaurat., il employa leurs libéralités au soulagem. des prisonn., et mourut en 1822. — Davaux (Jean-Baptiste), frère du précédent, se distingua de bonne heure par ses progrès rapides dans l'étude de la musique, et par le talent qu'il acquit sur le violon. Ses quatuors, trios, etc., obtinrent un succès que fit bientôt évanouir l'apparit. des concertos de Viotti et de Pleyel. Placé dans les bureaux de la guerre, Davaux les quitta plus tard pour la place de chef de divis. à la gr.-chancell. de la Légion-d'Honneur sous le comte de Lacépède, son ami, et mourut le 22 févr. 1822.

DAVEL (Jean-Daniel-Abraham), fils d'un ministre calviniste, né dans le pays de Vaud, servit avec distinction en Piémont, en France et en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut nommé l'un des quatre majors chargés d'exercer les milices. C'est dans ce poste qu'il conçut le dessein de soustraire ses concitoyens à la domination de Berne, et de constituer le pays de Vaud en 14e canton suisse. Arrêté au moment où il préparait l'exécution de ce projet, et mis à la quest., il déclara qu'il n'avait agi que par l'ordre de Dieu, qui lui était apparu plusieurs fois. Il eut la tête tranchée le 24 avril 1723, à 54 ans.

DAVENANT (William), poète, né à Oxford en 1605, fils d'un aubergiste chez lequel Shakespeare logeait ordinairem. quand il se rendait à Londres, débuta dans la carrière littéraire par un poème sur la mort de ce grand homme. Il donna depuis des pièces de théâtre qui eurent quelque succès, composa des *Mascarades* pour la cour. et fut élu, en 1637, *poète lauréat* à la place de Ben Johnson. Quand la guerre éclata entre le parlement et

Charles Ier, ce ne fut pas un des choix les moins extraordinaires que celui de Davenant, resté fidèle à ce prince, pour la place de lieutenant-général d'artillerie. Il fut créé chevalier au siége de Glocester, en 1643, et quand la cause qu'il défendait eut été perdue, il suivit la reine en France, et embrassa la religion catholique. Ayant, à la restauration, obtenu un privilége pour former une nouvelle troupe tragique et comique, il arracha Milton au ressentiment des royalistes, comme celui-ci l'avait sauvé lorsqu'il était tombé entre les mains des parlementaires. Davenant mourut à Londres en 1668. Ses *œuvres*, publ. par sa veuve, Londres, 1673, se composent de *Poésies* diverses, de *Pièces* de théâtre, et du poème de *Gondibert*, commencé à Paris, continué pendant les deux ans que dura son emprisonnement dans l'île de Wight, et demeuré incomplet. Quoique ce singulier ouvr. soit peu lu aujourd'hui, Gay n'a pas dédaigné de le terminer en ajoutant trois nouveaux chants aux six que Davenant avait publiés.—Davenant (Ch.), fils aîné du précéd., né en 1656, mort à Londres en 1714, inspect.-général des importations et exportat., donna, n'ayant que 19 ans, une tragédie de *Circé* qui eut beaucoup de succès. Depuis il abandonna le culte des Muses pour se vouer à la politique, fut deux fois membre de la chambre des communes, et composa plusieurs ouvrages d'économie politique, science qui ne faisait que de naître en Angleterre, et qui lui dut ses premiers progrès. Charles Whitworth a publié : *OEuvres politiques et commerciales* de Ch. Davenant, 1771, 5 vol. in-8. — Davenant (William), son frère, mort à Paris en 1681, a traduit en anglais les *Observations sur les gr. historiens grecs et latins*, par La Mothe-le-Vayer.

DAVENPORT (Christophe), prêtre catholique anglais, né à Coventry dans le comté de Warwick en 1598, mort à Londres en 1680, provincial des franciscains, et chapelain de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, a laissé des ouvr. de controverse et de théol,, dont la collect. a été publ. à Douai, 1665, 2 vol. in-fol. — Davenport (John), frère du précéd.. ministre puritain, né à Coventry en 1597, mort à Boston en 1668, se fit une réputat. parmi les prédicateurs les plus fougueux de sa secte, fut ministre de l'eglise anglaise à Amsterdam, passa dans la Nouvelle-Angleterre, où il fonda la colonie de Newavhen dans le Connecticut en 1637. On a de lui plusieurs *Sermons* et livres de controverse en anglais, et les ouvrages suiv. : *Catéchisme*, 1659; l'*Autorité des églises congrégationnelles*, 1672, in-8; *Traité sur la connaissance du Christ*, etc.

DAVERHOULT (Jean-Antoine), Hollandais au service de France, était colonel en 1789. Nommé l'un des administrateurs du départ., puis, député des Ardennes à l'assemblée législat., il y vota constamment avec les amis de la monarchie constitutionnelle, et défendit avec courage les ministres du roi, successiv. attaqués par ceux qui prétendaient au renversem. du trône. Après la journée du 10 août il quitta Paris; mais à peu de distance de la frontière, arrêté par une troupe de paysans, il se tua d'un coup de pistolet *pour se soustraire* à l'échafaud.

DAVESNE (Franç.), écriv. fanat. et sédit., fut disciple du fam. Franç. Morin, et mourut av. 1663, puisqu'il n'est point quest. de lui dans le procès de son maître, qu'il avait aidé dans la composit. de ses libelles. Imbert de Cangé a réuni de Davesne 23 pièces conservées à la bibliothèque roy. Toutes annoncent la démence la plus complète. Les curieux recherchent spécialem. les deux suivantes: *Harmonie de l'amour et de la justice de Dieu*, 1650, in-12; *Tragédie sainte divisée en trois théâtres, ou autrement les évangiles de J.-C. mis en poème*, 1652, in-12.

DAVID, prophète roi, fils de Jessé, de la tribu de Juda, né à Béthléem vers l'an 1085 av. J.-C., fut, après la réprobation de Saül, sacré roi par Samuël, et continua de mener quelque temps la vie pastorale. Les Philistins ayant envahi la Judée, David se présenta pour combattre le géant Goliath, un des chefs ennemis, le terrassa d'un coup de fronde, et lui coupa la tête. La défaite de Goliath détermina la fuite des Philistins, et David, tenant en main le glaive et la tête du vaincu, fut présenté à Saül, dont il épousa, quelque temps après, la seconde fille, Michol. Ce prince, jaloux de la gloire du fils de Jessé, tenta de le faire périr. David, obligé de s'enfuir, erra plusieurs années dans les déserts; à la mort de son persécuteur, il fut sacré pour la seconde fois à Hébron. Monté sur le trône, il eut à combattre Isboseth, fils de Saül, proclamé son successeur par les onze autres tribus d'Israël; mais ce prince ayant été assassiné, les mêmes tribus reconnurent l'élu de Juda. David soumit ensuite les Philistins, les Moabites, les Ammonites, et plusieurs autres peuples de la Syrie, érigea Jérusalem en capitale de son royaume, et y fit bâtir un palais. Il ternit plus tard l'éclat de son règne en payant, à diverses reprises, un honteux tribut aux faiblesses humaines. Le prophète Nathan le fit rentrer en lui-même, et il mourut l'an 1015 avant J.-C., après avoir fait sacrer et couronner Salomon, l'un de ses fils, malgré les brigues de l'aîné, nommé Adonias. David avait composé dans son exil des *Odes* sacrées dont le recueil est appelé, dans la *Bible* hébraïque, *Sepher Tehillim* (livre des hymnes), et dans la version lat., *Liber Psalmorum* (livre de *Psaumes*). Le nombre de ces *Psaumes* a toujours été fixé chez les chrét. comme chez les Juifs à 150. St Chrysostôme, St Ambroise, St Augustin, et des docteurs plus modernes, croient que David les a tous composés; mais St Athanase et Eusèbe de Césarée ne lui en attribuent que 72, et pensent que les autres sont des Hébreux dont ils portent le nom : Asaph, Ethan, Idithun, Zacharie. Eusèbe y ajoute les fils de Coré, Salomon et Moïse. Les *Psaumes* de David ont été trad. dans toutes les langues. La plus récente des traductions françaises est celle d'Agier, Paris, 1809, 3 vol. in-8.

DAVID (Anoghin, c.-à-d. *Sans-Terre*), roi de l'Arménie-Orientale, de la race des Pagratides, succéda l'an 980 à son père Gagik dans le gouvern. de la ville de Lorhé, et mourut l'an 1046, après avoir combattu pend. toute la durée de son règne, et reconquis ses états sur les musulmans. — David III, surnommé *le Fort et le Réparateur*, de la race des Pagratides, succéda en 1089 à son père George II au trône de Géorgie, lutta avec avantage contre les Turks, qui s'étaient emparés de la moitié de ses états, conquit même sur eux une partie de l'Arménie, et mourut en 1126.

DAVID Ier, roi d'Écosse, succéda en 1124 à son frère Alexandre Ier, et mourut en 1153, vivement regretté de ses sujets, dont il avait fait le bonheur par sa sagesse et par son amour pour la justice.

DAVID II. — V. Bruce.

DAVID (Jean), jésuite, né à Courtray en 1546, fut recteur des colléges de Courtray, de Bruxelles et de Gand, où il mourut en 1613. On a de lui div. ouvr. ornés de très jolies estampes de Th. Galle, et qui pour cette raison sont recherchés des cur. Les plus connus sont : *Veridicus Christianus*, Anvers, 1601, in-4. — *Occasio arrepta, neglecta*, ibidem, 1605, in-4. — *Duodecim specula*, ibid., 1610, in-8, vol. moins connu que les autres. — *Paradisus sponsi et sponsæ*, ib., 1618, in-8. — *Pancarpium marianum*, ibid., 1618, in-8.

DAVID (Charles), graveur au burin, né vers 1600 à Paris, excella dans le genre grotesque. On estime surtout ses *Cris de Rome*, imités de Villamena avec tant de bonheur, qu'on peut à peine distinguer l'original et la copie, et son estampe des *Escargots*, devenue très rare. — David (Jérôme), son frère, excellait à graver le portrait. On lui doit aussi, d'après les dessins de Montano, célèbre ciseleur, une suite de 42 pièces représentant des églises, des tombeaux et des autels de Rome. Cette suite a été publ. par Soria en 1708.

DAVID (Louis-Antoine), peintre et littérateur, né à Lugano en 1648, fut élève du cavalier del Caro, d'Hercule Procaccino et de Cignani. Il demeura long-temps à Rome, où il peignait le portr. avec quelq. réputat. Il visita dep. la plus grande partie de l'Italie, laiss. des traces de son passage. On cite une *Nativité du Sauveur* à St-Silvestre de Venise, comme un de ses bons ouvr. Il vivait en 1718. On a de lui quelq. opuscules sur son art, et MS. *il Disinganno delle principali notizie ed erudizioni delle arte del disegno*.

DAVID (Jean-Pierre), chirurgien, né à Gex en 1737, étudia successivement à Seyssel, à Lyon et à Paris, succéda au célèbre Lecat, son beau-père, dans la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et mourut en 1784. Il avait remporté des prix à la soc. de Harlem, à Rouen et à l'acad. de chirurgie dont il était associé correspondant. David n'était pas moins recommand. par la bonté et la générosité de son caractère que par son profond savoir et son habileté dans la pratique. Il a publ. plusieurs *Dissertat. chirurgico-médicales* très estimées.

DAVID (Franç.-Anne), grav. labor., né en 1741 à Paris, élève de Lebas, obtint jeune le titre alors fort ambitionné de grav. de la chambre et du cabinet du roi, fut associé des acad. de Berlin et de Rouen, et mourut à Paris en 1824. Il a publ. les estampes avec texte explicatif de l'*Histoire de France*, 1787, 5 vol. in-4 ; de l'*Histoire de France sous le règne de Napoléon*, 1811, 4 vol. in-4, rare ; de l'*Histoire de Russie*, 1799, 3 vol. in-4 ; de l'*Histoire d'Angleterre sous le règne de George III*, etc., 1812, in-4 (les 4 prem livres seulem. ont été publ.). On lui doit en outre un assez grand nombre de livres à estampes, entre autres : *Monum. inéd. de l'antiquité*, 1806, 3 vol. in-4. — *Antiquités d'Herculanum*, 12 vol. in-4. — *Antiquités étrusques*, 5 vol. in-4. — *Muséum de Florence*, 8 vol. in-4. — *Le Cabinet du roi*, etc., 1816, in-12 (il n'a paru que 5 livraisons).

DAVID (Jacques-Louis), l'un des peintres les plus célèbres des temps modernes, né à Paris en 1748, annonça de bonne heure des dispositions remarquables pour l'art qui devait l'illustrer un jour. Élève de Vien, il remporta le grand prix en 1775, et suivit à Rome son maître, nommé direct. de l'école franç. Le fruit de son séjour dans cette capitale des arts fut une collect. préc. de dessins formant 5 gros vol. Avant de quitter l'Italie, il exécuta son tableau de *la Peste de Marseille*, resté l'un de ses plus beaux ouvr. De retour à Paris en 1780, il y fit son *Bélisaire*, fut reçu à l'académie en 1783, et retourna l'année suivante à Rome, achever *le Serment des Horaces*, qui lui avait été commandé par le gouvernement. Ce tabl. produisit à Rome même un enthousiasme extraordinaire, et David proclamé le régénérat. de la peinture, eut peine à suffire à toutes les demandes qui lui furent adressées. Dans les trois années qui précédèrent la révolution, il fit pour M. Trudaine *la Mort de Socrate*, regardée comme l'une de ses plus admirables composit. ; *les Amours de Paris et Hélène*, pour le comte d'Artois, et *Brutus* pour le roi. Aimé des princes et des grands, le chef de la nouvelle école franç., joignant la fortune à la considération, semblait devoir redouter tout changem. qui pouvait compromettre son avenir. Cependant dès le principe il se montra le partisan le plus enthousiaste d'une révolution dont il ne comprenait ni les motifs ni les conséquences. C'est qu'élevé dans l'admiration des Grecs et des Romains, il crut de bonne foi que la France pouvait leur emprunter ses institutions, comme il leur empruntait les sujets de ses tableaux. Il peignit en 1789 *le Serment du Jeu-de-Paume*, se fit l'un des prem. agréger à la fameuse société des jacobins, et se lia bientôt avec Robespierre, qui le fit élire député à la convention. Il y vota la mort du roi sans appel ni sursis, reprit ses pinceaux pour reproduire sur la toile les derniers moments de Lepelletier, puis de Marat, auquel il fit accorder les honneurs du Panthéon ; concourut à tous les projets de Robespierre, le servit de tout son pouvoir au 31 mai, fut le grand organisateur de la fête de l'Être su-

prême, etc. Il avait montré le plus gr. dévouem. pour Marat, lorsque les girondins avaient voulu l'exclure de la convention; plus tard il dit à Robespierre : « Si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi. » Cepend., après le 9 thermidor, il essaya de se justifier de sa coopération aux actes de l'homme dont il avait été l'aveugle instrument. Exclu du comité de sûreté générale, il fut mis en arrestat. quelq. jours après, et ne sortit de prison qu'après 5 mois, malgré les démarches multipliées de ses élèves et des personnes qui, ne voyant en lui que le gr. artiste, continuaient à lui porter intérêt. Il fut incarcéré de nouveau à la suite des événements de prairial an III (1795), auxq. on l'accusa, probablement à tort, d'avoir pris une part active, et ne recouvra le calme dont il avait besoin pour ses travaux si malheureusement interrrompus, que lorsque l'amnistie du 4 brumaire fut venue étendre son voile sur le passé. Sur sa réputat., Bonaparte lui avait fait offrir un asile à l'armée d'Italie; il ne cessa dep. de lui donner dans toutes les circonst. des marques de la haute estime qu'il avait de ses talents, et lorsqu'il fut empereur, il le nomma son 1er peintre. David fit alors le portrait du pape *Pie VII*, l'un de ses chefs-d'œuvre, et les deux gr. tableaux destinés à décorer la salle du trône : *le Couronnement* et *la Distribution des aigles*. Napoléon lui en avait commandé deux autres qui n'ont point été exécutés : *l'Intronisation dans l'église Notre-Dame* et *l'Entrée de l'Empereur à l'Hôtel-de-Ville*. La restauration n'inquiéta point d'abord le gr. peintre dont le talent merveilleux couvrait les fautes politiques; mais ayant dans les *cent-jours* signé l'acte additionnel, il fut atteint par la loi qui frappa d'exil les régicides. Les premiers moments d'effervescence passés, il lui eût été facile d'obtenir l'autorisation de revenir en France; mais il repoussa les ouvertures qui lui furent faites à cet égard, comme il refusa les offres du roi de Prusse, qui désirait l'attirer à Berlin pour y fonder une école de peinture. Établi à Bruxelles, il y reprit ses pinceaux et ne les quitta que peu de jours avant sa mort. Il peignait encore le 15, il expira le 29 déc. 1825. Outre *Bélisaire*, *les Horaces*, *Brutus*, *Hélène et Paris*, et le portrait de *Pie VII*, le musée possède de David *Léonidas aux Thermopyles* et *les Sabines*, le prem. des chefs-d'œuvre de ce gr. peintre. Ses princip. élèves sont Gérard, Guérin, Gros et Girodet.

DAVID, philologue distingué, de la religion juive, mort du choléra en 1832 à Londres, à peine âgé de 25 ans, possédait, outre les langues classiques, l'hébreu, l'arabe, le persan et le turc. Il venait de faire, sur la philosophie des Hébreux, un cours public qui lui avait mérité les applaudissements des plus savants orientalistes et de publier une bonne *Grammaire turke*. David se destinait au barreau.

DAVID-ALRI, ou DAVID-EL-DAVID, imposteur, tenta, vers l'an 1169, de se faire passer pour le Messie, et souleva les Juifs de Perse contre leur roi. David prétendait faire des miracles semblables à ceux de Moïse; il fut tué par son beau-père, avide de gagner la récompense promise à celui qui rapporterait sa tête.

DAVID COMNÈNE, dern. emper. de Trébizonde, usurpa le trône après la mort de son frère, et livra ses états à Mahomet II (1453), à condition que ce sulthan épouserait sa fille Anne, et que lui-même aurait la vie sauve. Le sulthan observa religieusement la prem. condition; mais il fit tuer David avec sept de ses fils, en 1462, sous prétexte qu'ils entretenaient des correspondances avec les princes chrétiens.

DAVID DE SAINT-GEORGE (JEAN-JOSEPH-ALEXIS), conseiller au gr.-conseil, né à St-Claude en 1759, mort à Arbois en 1809, tenta de réaliser l'idée du président de Brosses, et de montrer la filiation des langues et leur commune origine en remontant jusqu'au berceau du genre humain. Il légua ses nombr. matériaux à M. Ch. Nodier, qui n'a fait paraître jusqu'ici que *les Prolégomènes de l'archéologue* (c'est ainsi que devait s'appeler cet étonnant ouvrage). David a publié : *Lettres de Charlotte à Caroline*, trad. de l'anglais, 1787, 2 vol. in-12. — *Histoires destinées à l'éducation des enfants*, trad. de mistress Trimmer, Genève, 1789, 2 vol. — *Fathom et Melvill*, trad. de Smollet, Paris, 1796, 4 vol. in-12. — *Mémoire sur les tourbières du départ. du Jura, et sur les antiquités celtiq. et rom. des arrondissem. de St-Claude et de Poligny*, 1806, in-8. Il a laissé MSs. plusieurs ouvr., entre autres l'*Histoire des Druides*, trad. de Smith, dont l'impression était commencée.

DAVID-GANZ, historien juif, a publ. en hébreu une chronique intit. : *Tsemath David*, Prague, 1592, in-4, dont Vorstius a traduit une partie en latin, Leyde, 1644, in-4. — DAVID DE POMIS, méd. juif, a publ. : *De senum affectibus*, Venise, 1588, in-8. — *Dictionn. de la langue hébraïq. et rabbiniq.* (hébr.-ital.), ibid., 1587, in-fol. — DAVID-COHEN, savant rabbin portug., né à Lara, mort à Hambourg en 1674, après avoir été chef de la synagogue de cette ville, possédait à fond les langues orientales, le latin et plusieurs langues vivantes. Ses princip. ouvr. sont : *Ænigma Aben Esræ de quatuor litteris Ehevi*, Leyde, 1658, in-8. — *Corona sacerdotum*, ou *Lexique tamuldico-rabbinique*, Hambourg, 1667, in-fol. (qui ne va que jusqu'à la lettre Iod).

DAVID-GEORGE (JORISZ), aventurier, né à Delft en 1501, s'adonna d'abord avec quelque succès à l'état de peintre sur verre; mais bientôt, ennuyé de vivre en travaillant, il imagina que le plus sûr moyen de passer ses jours au sein des plaisirs et de l'oisiveté serait de se faire chef d'une secte nouv. Il en forma donc une rassemblant en un corps de doctrine toutes les erreurs des manichéens, des saducéens, des adamites, etc.; se disant lui-même *le second Christ*, *le troisième Messie*, appelé à régénérer de nouveau tous les hommes. Forcé de quitter la Hollande, où il avait fait de nombreuses dupes, David vint mourir à Bâle en 1556. Son *Livre merveilleux* (Wonderboek) et celui de *la*

Perfection (Boek der Volkoomenheid), sont tout ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus extravagant. Jacobus Revius a publié *Historia Davidis Georgii*, Deventer, 1642, in-8.

DAVIES (Jean), littérat. et jurisconsulte, né en 1570 à Cnisgrove dans le comté de Wilt, se fit d'abord connaître par la publication d'un poëme élégiaque sur l'immortalité de l'âme, intitulé : *Nosce te ipsum*. Jacques I[er] ayant conçu une haute idée de l'aut., le nomma en 1603 solliciteur-gén. en Irlande. Davies devint successivement procureur-général, puis l'un des juges d'assises, orat. dans le premier parlement tenu à Dublin, et enfin juge du ban du roi. Il mourut en 1626. Il était très lié avec le chancelier Bacon. Ses *Poésies* ont été réimprimées, 1773, in-8, et sous le titre de *Traités historiques*, ses principaux ouvrages en prose ont été recueillis, 1786, in-8.

DAVIES (Jean), *Davisius*, célèbre critique, né en 1679 à Londres, fils d'un marchand, termina ses études à Cambridge. Ses talents lui méritèrent la protection de l'évêque d'Ély, J. Moore, qui le fit chanoine de sa cathédrale; il devint ensuite rect. du collége de la reine à Cambridge, et mourut en 1732. On lui doit d'excellentes éditions critiques de *Maxime de Tyr*, 1703; de *César*, 1806: de *Minutius-Félix*, 1707, et des œuvres philosophiques de Cicéron, dont il publia successivem. les *Tusculanes*, *De finibus*, *De naturâ Deorum*, *De divinatione*, les *académiques* et *De legibus*. On doit regretter un trav. très important sur le *De officiis*, qui fut perdu à la mort de Davies.—Davies (Jean), savant chanoine de St-Asaph, a laissé : *Antiquæ linguæ britannicæ rudimenta*, 1621, in-8, réimpr., Oxford, 1809, in-12. — *Antiquæ linguæ britannicæ et ling. lat. Dictionnar. duplex, acced. adagiâ britannicâ*, Londres, 1632, in-fol., ouvrage rare, fort recherché des amateurs de la langue celtique.

DAVIES (Thomas), littérat. angl., mort en 1785, comédien et libraire, ne fit fortune ni dans l'un ni dans l'autre métier, mais conserva toujours la réputat. d'un honnête homme et d'un homme d'esprit. Ses princip. écrits sont : *la Vie de Garrick*, 1780, 2 vol. in-8 — *Mélanges dramatiques*, 3 vol.; *Mém. de M. Henderson; Revue des caractères du lord Chesterfield; Vie de Massenger; Vies du docteur J. Eachard, de sir John Davies et de Lillo.*

DAVILA (Henri-Catherin), histor., né en 1576 dans le Padouan, d'une illustre famille, dont les chefs étaient depuis 1464 connétables du royaume de Chypre, fut amené par son père en France à 7 ans, et placé parmi les pages de la reine-mère; il se distingua en 1595 au siége de Honfleur, où il eut un cheval tué sous lui, et fut blessé l'année suiv. à celui d'Amiens. Après la paix de Vervins, en 1598, il revint à Padoue, rapportant les matériaux de l'ouvrage auquel il doit toute sa réputat., mais qu'il n'entreprit que plusieurs années après. Dans un voyage qu'il fit à Parme en 1606, il eut un duel, blessa dangereusement son adversaire, qui pourtant ne mourut pas, et courut à Venise offrir ses services à la république qui les accepta. Il fut employé dans plusieurs expédit. contre les Turks, et récompensé de sa valeur par une pension et le commandement de Crême. Il se rendait dans cette ville avec sa famille, lorsqu'il fut assassiné près de Vérone, en 1631. L'année précéd. il avait publié l'*Istoria delle guerre civili di Francia*. Cet ouvrage, qu'il avait composé dans les courts loisirs de sa vie des camps, lui assigne un rang distingué parmi les historiens. La meill. édit. de cette hist. est celle de Venise, 1732, 2 vol.; reprod., Milan, 1807, 6 vol. in-8. Elle a été trad. en français par Mallet et Grosley, 1757, 3 vol. in-4.

DAVILA (D. Pedro Franco), naturaliste, né au Pérou en 1713, conduit à Paris par son goût décidé pour l'étude de l'histoire natur., y passa 20 années à former un cabinet d'hist. naturelle; mais des revers de fortune l'obligèrent de le mettre en vente, et Romé Delisle en publia le *Catalogue raisonné et systémat.*, 1767, 3 vol. in-8. Nommé en 1769 direct. du cabinet d'histoire natur. établi nouvellem. à Madrid, Davila mourut dans l'exercice de ses fonctions, en 1785 ou 1786. Il était membre de l'acad. d'histoire de Madrid, correspond. de la société roy. de Londres, de l'acad. de Berlin, etc.

DAVILA Y PADILLA (Augustin), dominicain espagnol, né au Mexique, mort en 1604, archev. de Santo-Domingo, a publié : *Historia de la provincia de Santiago de Mexico de la orden de predicadores*, Madrid., 1590, in-4; Bruxelles, 1625, in-fol. Une 3[e] édition porte ce titre : *Varia historia de la Nueva España y Florida*, Valladolid, 1634, in-fol.

DAVILER. — V. Aviler (d').

DAVIS (John), navigateur anglais, né dans le comté de Devon, tué près de Patane en 1605, par des pirates japonais, parcourait depuis 20 ans les mers du Nord et celles des Indes, et avait découv. un détroit qui conserve son nom. La relat. de ses voyages, écrite par lui-même, se trouve dans le tome III du recueil d'Hackluyt; celle de ses voy. aux Indes dans les t. I et III de Purchas et dans Harris. — Davis (John), de Limehouse, publia au commencement du 17[e] S., en anglais, *Routier, ou briève description de la route pour aller par mer aux Indes.* Cet ouvrage se trouve dans la collect. de Harris. — Davis (William), chirurg. de la marine anglaise dans les premières années du 17[e] S., a donné la *Relat. de sa captiv. chez les Espagnols.* Purchas, et après lui Roberston, en ont extrait ce qu'ils ont dit du fleuve des Amazones.

DAVIS (Edwards), peintre et graveur au burin, né dans le pays de Galles vers 1640, a laissé une suite de portraits historiques, représentant tous les membres de la famille de Charles I[er]; il a aussi gravé, d'après Van-Dyck, un *Ecce Homo* devenu fort rare. — Davis (Henri-Edward), ministre anglican, né à Windsor en 1756, mort en 1784, a publié (en anglais) : *Examen de l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon. — Davis (Edward), flibustier anglais du 17[e] S., s'est rendu fameux par les ravages qu'il exerça sur les côtes du Pérou, où il a reconnu et

donné son nom à des terres (à la hauteur du 27° 20') dont la position n'a pas été déterminée par les voyageurs qui plus récemment ont exploré ces contrées.

DAVOT (Gabriel), jurisconsulte, né en 1677 à Auxerre, fut nommé professeur de droit à l'univ. de Dijon lors de sa création, en 1721, et mourut en 1743. Il est auteur de *Traités sur div. matières de droit franç.*, publ. par Bannelier, Dijon, 1751-1757, 7 vol. in-8; l'édit. y a joint un 8e vol. : *Coutumes du duché de Bourgogne*, 1765, in-8.

DAVOUST (Louis-Nicolas), prince d'ECKMUHL, maréchal et pair de France, né en 1770 à Aunoux en Bourgogne, fit ses études au collége de Brienne en même temps que Napoléon Entré sous-lieut. dans Royal-Champagne (cavalerie) en 1785, il embrassa les principes de la révolut., fut nommé command. du 3e bataillon des volontaires de l'Yonne, servit à l'armée du Nord sous les ordres de Dumouriez, et se distingua notamm. à la bataille de Nerwinde, à la suite de laquelle il fut fait adjudant-général. Lors de la défection de Dumouriez, il fut nommé général de brigade, en récompense du zèle qu'il avait montré dans cette circonstance. Forcé, comme noble, de quitter l'armée, Davoust y fut rappelé après le 9 therm.; il assista au blocus de Luxembourg, fut employé à la défense de Manheim, se distingua au passage du Rhin (20 avril 1796), et fit partie de l'expédit. d'Égypte, où il signala son intrépidité dans plusieurs occasions : il revint en France avec Desaix (1800), fut bien accueilli par le premier consul, le seconda dans ses projets de ceindre la couronne impériale, et le servit avec le même zèle dans les brillantes campagnes de 1805 à 1809. Les titres de duc d'Auërstaëdt et de prince d'Eckmühl, qui lui furent donnés sur le champ de bataille, rappellent assez l'importance de ses services. Après la paix qu'amena la victoire de Wagram, à laquelle il avait puissamment contribué, Davoust fut chargé d'une partie de l'administration de la Pologne; la manière dont il administra ce pays excita des plaintes qui ne furent point écoutées. L'ouverture de la campagne de Russie (1812) le rappela à la grande armée; il y eut le commandement du prem. corps, et signala sa vaillance ordinaire à la Moskowa. Revenu après cette fatale expédition à Hambourg, il essaya, dans le mois d'août 1813, de rejoindre l'armée française qui menaçait la Prusse. Pendant son éloignement les Cosaques s'étaient emparés de Hambourg. Il punit cette ville de la joie qu'elle avait manifestée à son départ, en la frappant d'une contribution énorme; mais en même temps il en répara les fortifications, et, lorsqu'il y fut assiégé par les alliés, s'y défendit vigoureusement. Rentré en France, il fut exilé de Paris sur les plaintes portées contre lui par les habitants de Hambourg, et publia, pour justifier sa conduite à leur égard, *Mém. au roi*. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma ministre de la guerre. Il répondit à la confiance de son anc. maître, et fit tout ce qui dépendait de lui pour assurer son triomphe. Après la perte de la bataille de Waterloo, Davoust fut nommé par le gouvernement provis. général en chef des armées; il quitta Paris après la capitulation, conduisit les débris de l'armée au-delà de la Loire, et concourut à son licenciement. Davoust reparut à la cour en 1818, rentra l'année suiv. à la chambre des pairs, et mourut le 4 juin 1823.

DAVY (Sir Humphrey), chimiste, présid. de la société royale de Londres, membre de l'académie des sciences de Paris, etc., né en 1778 à Pensance, dans le comté de Cornouailles, entra chez un chirurgien-pharmacien, où il connut le docteur Beddoes, qui le mit en 1799 à la tête de son établissement à Bristol. Bientôt il publia des *Mémoires* qui excitèrent l'attention des savants. Rumfort, directeur de l'institution royale, l'attacha à cet établissem. en qualité de professeur de chimie. Disposant des appareils de l'institution, il en profita pour étendre la découverte faite par Ritter de l'action chimique de l'électricité. Ses expériences donnèrent naissance à la théorie électro-chimique, devenue la base de l'étude de la chimie. Il lut à la soc. royale de Londres son *Mémoire sur le mode d'action chimique de l'électricité*, qui lui valut en France le prix annuel de l'Institut en 1807. Continuant ses recherches, il démontra que la soude et la potasse ne sont que des oxides de métaux qu'il parvint à isoler au moyen de la pile; puis, s'appuyant sur l'analogie, il avança que les terres sont aussi des oxides métalliques. Ses travaux sur la flamme l'ont conduit à constater qu'elle ne traverse pas les toiles métalliques, et les mineurs lui sont redevables de l'invention de la lampe qui les met à l'abri de ce qu'ils appellent le grison. Davy savait généraliser ses découvertes. Ainsi ses expériences sur les courants dans le vide l'amenèrent à l'explication des causes et des apparences des aurores boréales. Quelq. discussions qu'il eut à la société royale le dégoûtèrent du séjour de Londres. Il se rendit à Rome, puis à Genève, où il fut frappé d'apoplexie le 28 mai 1829. Outre les ouvr. déjà cités, on a de lui : *Recherches philosophiques et chimiques sur les oxides d'azote*, 1800; *Abrégé de ses leçons de chimie à l'institution royale*, 1802; *Éléments de philosophie chimique*, 1812; *Éléments de chimie appliquée à l'agriculture*, 1813; un grand nombre de *Mémoires* sur diverses parties de la chimie, qui ont été traduits dans les *Annales de chimie et de physique*. Son dernier ouvrage, intit : *Salmonia, ou Traité sur la pêche*, renferme un gr. nombre d'observat. intéressantes sur les mœurs des poissons, et d'autres points d'hist. naturelle.

DAWE (George), peintre, né à Londres vers 1781, grava à 14 ans les portraits d'*Élisabeth* et de *Marie d'Écosse*, d'après Graham, et, à 21 ans, le *Monument du marquis de Cornwallis*, d'après son propre dessin. Il connaissait si bien l'anatomie, qu'on l'eût pris facilement pour un chirurgien. Son premier tableau, *Achille furieux de la mort de Patrocle*, fut couronné par l'acad. royale des beaux-arts à Londres. On cite encore de lui : *Noëmi et ses deux brus*, une scène de *Cymbeline*, qui lui valut un prix de 200 guinées à l'institution britan-

nique; *Andromaque*, etc. Dawe fit aussi des portraits. Le duc de Kent l'ayant emmené à Bruxelles, puis au congrès d'Aix-la-Chapelle, l'empereur Alexandre l'invita à se rendre à St-Pétersbourg, pour faire une suite de tableaux représentant les généraux russes qui s'étaient distingués dans les dernières guerres. Dawe, arrivé à St-Pétersbourg, n'acheva qu'après 9 années cette suite de 400 portraits, placée dans une galerie du palais d'hiver de St-Pétersbourg. L'empereur nomma Dawe son peintre, et l'académie des beaux-arts l'admit au nombre de ses membres. Après être retourné dans son pays, il revint en Allemagne, en Prusse, en Russie. Il accompagna Alexandre à Varsovie, où il fit le portrait de Constantin. Sentant ses forces s'affaiblir, il revint à Londres, où il mourut le 15 octobre 1829, laissant des *MSs.* et beaucoup d'*Esquisses*.

DAWES (William), prélat anglais, né dans le comté d'Essex en 1671, fut chapelain de la reine Anne, obtint l'évêché de Chester, dont il se démit pour passer à celui d'York, et mourut en 1724. On a de lui : *Anatomie de l'athéisme*, poème; des *Sermons* et quelq. autres *Opusc.* réunis, Londres, 1733, 8 vol. in-4. — Un autre Dawes (Richard), critique et philologue, né dans le comté de Leicester en 1708, mort en 1766, est auteur de *Miscellanea critica*, dont la 5e édition, Londres, 1827, in-8, est la plus estimée.

DAWOUD, fils de Nassir, doct. musulman, mort l'an 777 (160 de l'hégyre), a laissé, par ses vertus, une mémoire honorée des Arabes, chez qui sa probité est passée en proverbe.

DAY (Thomas), philanthrope, né à Londres en 1748, ne fut pas moins remarquable par ses connaissances que par sa bonté et l'originalité de son caractère. En 1773, il publia contre l'esclavage des noirs une touchante élégie intit. : *le Nègre mourant;* depuis il donna deux autres poèmes sur la guerre d'Amérique : *les Légions dévouées*, 1766; *Désolation de l'Amérique*, 1777; plusieurs ouvr. pour l'éducat. des enfants, entre autres *Sandfort et Merton*, traduit par Berquin, et qui n'eut pas moins de succès en France qu'en Angleterre. Day mourut en 1789. Outre les ouvr. cités, on connaît de Day *le Nouvel ami des enfants*, 4 vol. in-18; *Histoire et voyages de Petit Jacques à l'île de Madagascar*, 3 vol. in-18; *le Petit Jacques, ou l'enfant adoptif d'un vieux soldat*, in-18. Ces trois ouvr. ont été traduits en français et réimpr. plus. fois.

DAZILLE (Jean-Barthélemi), méd., élève d'Antoine Petit, né en 1732, mort à Paris en 1812, après avoir exercé pendant 28 ans dans toutes les colonies françaises, a puissamment contribué à l'amélioration des hôpitaux et consigné le fruit de sa longue expérience dans ses ouvrages intitulés : *Observations sur les maladies des nègres*, Paris, 1792, 2 vol. in-8. — *Observations générales sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8. — *Observat. sur le tétanos, sur la santé des femmes enceintes et sur les hôpitaux d'entre les tropiques*, Paris, 1788, in-8, 1776, in-8, 2e édit.; cet ouvrage, réimpr. en 1792, forme le 2e vol. des *Observations sur les maladies des nègres.*

DAZINCOURT (Joseph-Jean-Baptiste ALBOUY, plus connu sous le nom de), né à Marseille en 1747, fut reçu au Théâtre-Français en 1777, remplit avec succès l'emploi des valets dans la haute comédie, fut choisi en 1785 pour donner des leçons de déclamation à la reine, nommé en 1807 profess. au conservatoire et direct. du théâtre de la cour, et mourut en 1809, vivement regretté de tous ceux qui avaient été à même d'apprécier ses excellentes qualités. On a publié des *Mémoires de Dazincourt*, Paris, 1810, in-8. Cet artiste était totalem. étranger à leur rédaction. Il avait donné lui-même : *Notice sur Préville*, Paris, 1800, in-8.

DÉAGEANT (Guichard), premier président de la cour des comptes de Grenoble, né à St-Marcellin en Dauphiné, mort en 1626, attaché au duc de Luynes, avait pris une part très active aux intrigues de la cour pendant les premières années du règne de Louis XIII. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu, contenant plus. choses particulières et remarquables*, etc., publiés par Adrien Roux de Morges, son petit-fils, Grenoble, 1668, in-12, réimpr. en 1756 dans les *Mém. particuliers pour servir à l'hist. de France.*

DEBAST (Martin-Joseph), né en 1753 à Gand, où il mourut en 1825, y fut long-temps curé, et y donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Après la conquête de la Belgique par les Français, et particulièrement sous le directoire, il devint l'objet de continuelles persécut., mais n'en remplit pas moins les devoirs de son ministère avec un courage digne des premiers temps de l'Église. On a de lui plus. ouvr. estimés, entre autres : *Recueil d'antiquités romaines et gauloises, trouvées dans la Flandre proprement dite, avec désignation des lieux où elles ont été découvertes*, Gand, 1801, in-8; 2e édit., 1808, in-4. — *Recherches histor. et littér. sur la langue celtique, gauloise et tudesque, pour servir de supplém. au Recueil d'antiquités*, Gand, 1815, 2 vol. gr. in-8. — *L'Institution des communes dans la Belgique pend. les 12e et 13e S., suivie d'un Traité sur l'existence chimérique de nos forestiers de Flandre*, Gand, 1819, in-4.

DEBELLE (Alex.-César), général, né en 1767, à Voreppe en Dauphiné, entra dès l'âge de 15 ans dans le régiment d'Auxonne, embrassa la cause de la révolution, servit avec distinct. aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin et d'Italie, et mourut général de division, en 1802, à St-Domingue, dans le cours de la première campagne de cette fameuse expédition.

DEBELLOY. — V. Belloy.

DEBEZIEUX (Balthazar), arrêtiste, né à Aix en 1655, président des enquêtes au parlem. de Provence, en remplit les fonctions avec autant de zèle que de succès, et mourut en 1722. Il avait recueilli les arrêts auxquels il avait concouru, en y joignant les motifs. Cette collection, publiée par Sauveur Eyriés, Paris, 1750, in-fol., était fort estimée des anciens jurisconsultes.

DÉBONNAIRE (Louis), docteur de Sorbonne, né près de Troyes, entra dans l'Oratoire; mais, n'ayant pu se plier à la règle d'ailleurs si douce de la congrégation, en sortit peu de temps après. Il se mêla plus qu'il ne convenait à son repos et à sa fortune des querelles qui troublaient alors l'Église de France, et mourut subitement à Paris, en 1752. Indépendamment d'un assez grand nombre de brochures aujourd'hui sans intérêt, il a publié plus. ouvr. Les seuls que l'on recherche encore sont : *Leçons de la sagesse sur les défauts des hommes*, 1737, 3 vol. in-12. — *La Religion chrétienne méditée*, etc. (avec le P. Jard), 1745, 6 vol. in-12.

DÉBORA, prophétesse, gouverna le peuple hébreu comme juge pendant 40 ans, depuis 1285 av. J.-C. C'est en suivant ses conseils que Barach délivra les Juifs de la captivité dans laq. les retenait Jabin, roi des Chananéens; après la victoire, elle chanta le cantique d'actions de grâces, chef-d'œuvre de poésie, que l'on trouve au livre I des Juges, ch. 5.

DEBRAIE (Nicolas), *de Braia*, poète latin, vivait en France dans le 13e S. Il est auteur d'un poème héroïque sur les hauts faits du roi de France Louis VIII, et de quelques autres *poésies* latines publ. par Duchesne, t. V des *Scriptor. cœtanei.*

DEBRAUX (Émile), chansonnier, né à Amerville (Meuse), mort en 1831, à Paris, âgé de 36 ans, excellait à composer des chansons pleines de verve, des refrains populaires qui ont volé de bouche en bouche. On cite de lui : *la Colonne*, *le Mont St-Jean*, *Bélisaire*, *le prince Eugène*, *l'Étoile du courage*, *Paul-Émile*, *T'en souviens-tu*, *l'Aveugle et son chien*, etc. Dans un ouvr. intit. : *les Barricades*, publié un mois après la révolut. de juillet, Debraux a peint avec une effrayante fidélité les scènes des trois jours, dont il fut témoin et même acteur.

DEBRY (Jean), né à Vervins en 1760, était membre du directoire de l'Aisne, lorsqu'il fut député à l'assemblée législative, où il se lia particulièrement avec Vergniaud et les députés les plus marquants de la Gironde. Réélu à la convention, il y vota la mort de Louis XVI et fit successivem. partie des comités de sûreté générale et de salut public. Après le 9 thermidor, il fut envoyé dans les départements du Midi où sa présence calma toutes les irritations. En 1798, le directoire l'envoya comme plénipotentiaire à Rastadt avec Bonnier et Roberjot. On sait que ces deux derniers furent assassinés, et que ce crime fut celui du parti qui voulait la continuation de la guerre. A la révolution du 18 brumaire, Debry passa au tribunat, et fut nommé en 1801 préfet du Doubs, où il acquit la réputation d'un excellent administrateur. En 1814 il s'empressa de reconnaître les Bourbons, et perdit néanmoins sa préfecture. Nommé dans les *cent-jours* à celle du Bas-Rhin, il en fut privé au second retour du roi. La loi de 1816 le força de se retirer à Mons chez une de ses filles : de retour à Paris il y mourut le 8 janvier 1834. M. Thibeaudeau, son collègue, a prononcé son éloge funèbre.

DEBUCOURT, peintre et graveur, né à Paris en 1755, élève de Vien et membre de l'Institut, quitta de bonne heure la peinture historique pour les tableaux de chevalet. Ses petites toiles sont recherchées à cause de la touche spirituelle, gracieuse et fine de l'artiste, et de leur couleur, comparable à celle des meilleurs peintres flamands. Debucourt s'était déjà placé très haut, lorsque, abandonnant le pinceau pour le burin, il devint créateur de la gravure à l'aqua-tinta. Le *Cheval effrayé par la foudre*, et le *Cheval franchissant un torrent*, d'après Carle Vernet, soutiennent le parallèle avec les plus célèbres gravures anglaises. Debucourt grava avec le même talent une foule de tableaux des maîtres contemporains. Il mourut à Belleville en 1832.

DEBURE (Guillaume-François), *le Jeune*, savant bibliographe, né à Paris en 1731, y exerça la profession de libraire avec une grande réputation, et mourut en 1782. On a de lui : *Musæum typographicum, seu Collectio in quâ omnes ferè libri rarissimi... recensentur*, 1755, in-12, tiré seulement à 12 exempl. et publ. sous le nom de G.-F. Rebude. — *Bibliographie instructive, ou Tr. de la connaissance des livres rares et singuliers*, 1763-68, 7 vol. in-8. — *Supplément, ou Catalogue des livres du cabinet de L.-J. Gaignat*, 1769, 2 vol. in-8, et plus. autres *Catalogues* que l'on recherche encore pour la manière dont ils sont rédigés. — Debure (Guillaume), l'aîné, cousin germain du précédent, né en 1734, mort à Paris en 1820, à 86 ans, libraire de la bibliothèque du roi, a rédigé plus de 40 *Catalogues* recherchés des bibliographes. — Debure de St-Fauxbin (Jean-François), littérateur, frère de Debure *le Jeune*, né en 1741, à Paris, mort en 1825, a donné une bonne édition de Boèce *de Consolatione philos. libri V* (sous le pseudonyme de J. Eremita), 1783, in-12. — *Nouveau manuel d'Épictète, extrait des comment. d'Arrien*, 1784, 2 vol. in-18. — *Lettre d'un solitaire à un académicien de province sur la nouvelle version de l'Hist. des animaux d'Aristote (de Camus)*, 1784, in-8. — *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, trad. du grec de Longus, Paris, 1784, in-4, fig.

DECAEN (comte), lieuten.-génér., gr.-officier de la Lég.-d'Honn., élève et camarade de Kléber et de Moreau, naquit en 1769, d'un aubergiste de Crueilly, près Caen. Enrôlé comme volontaire, il arriva progressivem. à des grades élevés. Les armées du Rhin, d'Angleterre et du Danube, les Indes, où il alla, en 1802, administrer les établissements français, la Catalogne, dont il fut gouverneur-général, les 11e et 10e divisions milit., qu'il commanda en 1813 et 1814, peuvent témoigner et de sa valeur dans les combats et de ses talents dans l'administrat. Traduit devant un conseil de guerre à son retour des Indes, pour avoir livré aux Anglais les îles de France et de Bourbon, le 2 décembre 1810, il fut acquitté. Son zèle pour Bonaparte, qui lui fit accepter la mission de marcher contre Bordeaux, où le duc d'Angoulême était entré en mars 1814, causa sa disgrâce. Enfermé à l'Abbaye à

Paris, mis à la demi-solde, et enfin à la retraite, il reparut à la révolution de juillet. On le nomma président de la commission chargée d'examiner les réclamations des officiers éloignés de l'armée sous la restauration; mais il se retira bientôt, et une apoplexie foudroyante l'enleva le 11 sept. 1832, à Montmorenci. Il était âgé de 63 ans.

DÈCE (Cnéius-Messius-Quintus-Trajanus-Décius), empereur, né à Bubalie ou Budalie, dans la Pannonie-Inférieure, obtint le gouvern. de la Mœsie sous Philippe. Ses soldats le proclamèrent empereur vers l'an 249, et le forcèrent de prendre la pourpre. Il dut alors marcher contre Philippe, qu'il défit près de Vérone. Seul maître du trône, il s'occupa d'affermir son autorité. Joignant aux talents militaires des vues politiques, il rétablit la charge de censeur, et rendit au sénat une partie des privilèges dont il avait été dépouillé par ses prédécesseurs. L'hist. lui reproche avec justice d'avoir *persécuté* les chrétiens; mais on ne connait pas *les causes* qui ont pu décider à ces mesures atroces un prince éclairé. Il chassa les Goths de l'empire; mais les Barbares ayant repassé le Danube, il envoya l'un de ses lieutenants leur couper la retraite, et marcha contre eux avec son fils. Dans cette position, les Goths se battirent en désespérés. Dèce périt dans cette campagne (251). Il avait régné 2 ans et quelques mois.

DÉCEBALE, roi des Daces, défit les généraux de l'empereur Domitien; mais, vaincu par Trajan, il se soumit à toutes les conditions qu'on voulut lui imposer. Elles étaient trop dures pour qu'il pût s'y résigner long-temps. Il reprit donc les armes, fut défait de nouveau, et se donna la mort l'an 105 de J.-C. C'est à l'occasion des victoires remportées sur ce prince que Trajan prit le surnom de *Dacique*, qui lui fut décerné par le sénat.

DÉCEMBRIO (Pierre-Candide), littérateur, né à Pavie en 1399, secrétaire de Philippe-Marie, dernier duc de Milan, de la famille des Visconti, fut, à sa mort, en 1447, nommé présid. de la républ., et, lorsque Fr. Sforce se fut rendu maître de Milan, alla chercher un asile à Rome, où le pape Nicolas V lui donna la place de secrét. des brefs. Il regrettait Milan, obtint la permiss. d'y revenir, et mourut la même année 1447. L'inscription qui décore son tombeau dans l'église St-Ambroise porte *qu'il a* composé plus de 127 ouvr. sans compter ses *opuscules*. Un grand nombre sont MSs. à la biblioth. Ambroisienne. De ceux que l'on connait, les plus importants sont : *Vita Philippi Mariæ, ducis Mediolanensis*, Milan, 1625.—*Vita Fr. Sforciæ*, avec le précédent, dans le tome XX des *Scriptor.* de Muratori. Une trad. lat. d'Appien, Venise, 1472, in-fol.; traduction ital. de Quinte-Curce, Milan, 1488.—Décembrio (Ange), son frère, avait composé plusieurs ouvrages, dont un seul, *de Politiâ litterariâ*, a été impr. Augsbourg, 1540, in fol.; Bâle, 1542, in-8. C'est un rec. dans le genre des *Nuits attiques*, et composé à peu près sur le même plan. —Décembrio (Hubert), leur père, mort en 1427, à Milan, avait été secrét. du duc Jean-Marie Visconti.

DECENTIUS (Magnus), frère de Magnence, fut fait césar, eut le commandem. des Gaules; mais, battu par les Germains, il apprit en même temps la mort de Magnence, et s'étrangla à Sens, en 353.

DECHEZEAUX DE LA FLOTTE (George), négociant à la Rochelle, député de la Charente-Inférieure à la convention, vota, dans le procès du roi, pour la réclusion et le bannissement à la paix. Ennemi des excès, il s'attacha au parti de la Gironde, après le 31 mai donna sa démiss., et, dans une lettre énergique à ses commettants, leur expliqua les motifs de sa conduite. Mis hors la loi, il fut découvert par un de ses collègues en mission, et périt sous la hache révolutionnaire en 1794.

DECIO (Philippe), jurisconsulte, né en 1454, à Milan, enseigna successivement le droit civil et canonique à Pise, à Pavie, à Sienne, à Rome et à Padoue, donnant toujours la préférence à l'univ. qui rétribuait le mieux ses talents. Les événem. de la guerre l'ayant conduit à Grenoble, Louis XII le fit conseiller au parlem., et profess. à Valence, où sa réputation attira de nombreux élèves. Decio mourut à Sienne en 1535. On lui doit entre autres ouvrages : *Consilia*, Venise, 1581, 2 vol. in-fol.— *De regulis juris*, in-fol. — Decio (Antoine), poète ital., ami du Tasse, a laissé quelques tragédies, dont la plus remarquable est intit. : *Acripanda*, Venise, 1592, in-12.

DÉCIUS-MUS (Publius), consul romain, sauva, l'an 340 av. J.-C., son collègue Cornélius-Cossus, qui s'était laissé enfermer par les Samnites. Deux ans après, dans une bataille qu'il livra aux Latins avec le consul Manlius-Torquatus, il se dévoua aux dieux infernaux afin d'assurer la victoire aux Romains. Il eut un fils et un petit-fils qui, dit-on, imitèrent son dévouement, le premier dans une bataille livrée aux Gaulois et aux Samnites, l'an 295; le second dans la guerre contre Pyrrhus, l'an 280 av. J.-C.

DÉCIUS-JUBELLIUS, tribun militaire, fut envoyé, l'an de Rome 471, avec 4,000 hommes pour défendre la colonie grecque de Rhégium contre Pyrrhus et les Carthaginois. Jaloux de s'approprier les richesses des habitants, Décius les fit égorger, et partagea leurs dépouilles à ses soldats; mais il se réserva dans le butin une part si forte, que ceux-ci le forcèrent à se retirer chez les Messéniens. Un médec. de Rhégium, auquel il s'adressa pour une inflammat. aux yeux, lui appliqua dessus un emplâtre de cantharides, qui lui fit perdre la vue. Décius aveugle revint à Rhégium, où un autre châtiment l'attendait; le sénat envoya une armée pour punir la légion coupable, et le tribun se tua dans sa prison pour prévenir son supplice.

DÉCIUS (Josse-Louis), historien, né en Allemagne vers le milieu du 15e S., fut secrétaire du roi Sigismond, et laissa les ouvrages suivants : *De vetustatibus Polonorum; de Jagellonum familiâ; de Regis Sigismundi temporibus*, Cracovie, 1521, tome II du *Corpus scriptorum historiæ polonicæ* de Pistorius.—Décius (Conrad), secrétaire de l'archiduc d'Autriche Ferdinand, fut l'édit. des *An-*

nales d'Autriche, de 1273 à 1519, rédigées par Gérard de Roo, en XII livres, Inspruck, 1592, in-fol.

DECKER (Thomas), poète anglais du 17e S., a composé plusieurs pièces de théâtre ; mais Ben-Johnson contribua plus que ses propres ouvrages à le sauver de l'oubli, en le désignant sous le nom de Crispin dans le *Poétereau (the Poetaster)*. Il s'en vengea en choisissant Ben-Johnson lui-même pour le héros de son *Satyromastix*. Un des ouvrages de Decker, *The gull's horn book*, a été réimprimé Londres, 1813.

DECKER (Adolphe), marin hollandais, fit partie d'une expédit. considérable qui parcourut les mers du Sud (1624-28). La relation de son voyage (en allem.), Strasbourg, 1629, in-4, se trouve en latin dans la collect. de De Bry, et en franç., dans le 7e vol. des *Voyages de la compagnie des Indes*. Elle est très estimée.

DECKER (Paul), architecte, né à Nuremberg en 1677, mort en 1713, directeur des bâtiments de la cour à Bareuth, est auteur de *Furstlicher Baumeister, oder architectura civilis*, Augsbourg, 1711, in-fol. Il a laissé MS. un autre ouvrage d'architect., publ. sous le titre de : *Architectura theorico-practica*, Leipsig, 1720. Decker était aussi peintre et graveur : plusieurs palais de Berlin sont décorés de ses ouvrages, et il a gravé quelques estampes d'après A. Schluter, son maître. Il avait un frère qui fut comme lui architecte, peintre et graveur.

DECLAUSTRE (André), prêtre du dioc. de Lyon, a donné : *Hist. de Thamas-Koulikan*, Paris, 1742. in-12. — *Dictionn. portatif de mythol.*, 1745, 3 vol. in-12. — *Table générale du Journal des Savants*, Paris, 1753-1764, 10 vol. in-4, travail utile et qui doit lui mériter la reconnaissance des littér. Il est bien étonnant que personne n'ait encore entrepris d'en donner la continuation.

DECLIEU, nommé lieutenant de roi à la Martinique en 1723, emporta avec lui un plant de cafeyer, et l'arrosa pendant la traversée avec sa ration d'eau, quand l'équipage n'en recevait plus qu'une très faible mesure. On ignore la date de la naissance et celle de la mort de ce patriote généreux auquel nos colonies sont redevables d'une branche de revenus si considérable. Il fut négligé pendant sa vie, et ce ne fut que long-temps après sa mort qu'on proposa d'élever à sa mémoire un monnm., tardif hommage de la reconnaissance nationale.

DECOMBES (Pierre), jurisconsulte et greffier de l'officialité de Paris, a publié : *Procédures civiles* et *Procédures criminelles des officialités*, 1705, in-fol., compilat. curieuse, et qui peut être encore utilement consultée pour connaître l'organisation et la manière de procéder des tribunaux ecclésiast.—Decombes (Jean), médecin, a publié à Manosque, sa patrie : *Hydrologie, ou Discours sur les eaux*, 1645, in-8.

DECRÈS (Denis), vice-amiral, né en 1761 à Château-Vilain (Champagne), d'une famille noble, entra dans la marine en 1779, parcourut successivement tous les grades. Une belle action dans la guerre d'Amérique lui valut un avancement rapide. Nommé lieutenant de vaisseau en 1786, il fit partie de l'expédit. scientifique commandée par Kersaint, et ne revint en Europe qu'en 1789. L'année suiv. il retourna dans l'Inde, et il fut renvoyé en France pour demander des secours. A son arrivée à Lorient il apprit en même temps qu'il avait été nommé capitaine, et destitué par mesure de sûreté génér. Conduit à Paris, il y rendit compte de sa mission, s'évada des mains de ses gard., et se tint à l'écart jusqu'après thermidor. Employé à l'expédit. d'Irlande, il fut nommé contre-amiral de la flotte destinée à la conquête de l'Égypte, prit le commandement de l'escadre légère, et signala sa valeur au combat d'Aboukir. Échappé au désastre de cette journée, il assura la retraite des débris de l'escadre qu'il suivit à Malte. Les Anglais vinrent assiéger cette place; au bout de 18 mois, Decrès en sortit sur le *Guillaume Tell*, emmenant une partie des malades de la garnison; mais attaqué par trois vaisseaux anglais, après le combat le plus opiniâtre, il fut contraint de se rendre. Lors de l'établissem. des préfectures maritimes, Decrès fut nommé à celle de Lorient. En 1802, il fut appelé au ministère de la marine, qu'il conserva jusqu'à la chute du gouvernement impérial. Il y fut rappelé en mars 1815, mais le quitta définitivement au mois de juin suiv. Il mourut à Paris à la fin de 1820, par suite des blessures qu'il avait reçues dans une tentative faite contre sa vie par son valet-de-chambre.

DÉDALE, sculpteur grec, né à Sicyone dans le 4e S. avant J.-C., est cité par Pausanias, qui décrit ceux des ouvrages de cet artiste qu'on voyait encore de son temps. — Les anciens auteurs citent plusieurs autres Dédale : celui dont l'hist. appartient à la mythologie passait pour l'inventeur de la scie, de la hache, du vilebrequin, de la voile et de la mâture des vaisseaux, et pour avoir construit le fameux labyrinthe de Crète. L'abbé Gédoyn a publié des *Recherches* sur ce Dédale, t. IX de l'*Acad. des inscriptions*.

DÉE (Jean), astrologue anglais, né à Londres en 1527, y mourut en 1607, après avoir parcouru presque toute l'Allemagne, les Pays-Bas et la France. Dée était protégé d'Élisabeth, qui l'appelait son philosophe et le consultait quelquefois ; à force de parler aux autres de son art prétendu, il avait fini par y croire lui-même; et, non content de chercher la pierre philos., il s'adonna à la magie noire, à la nécromancie, à la chiromancie, etc. Il a consigné ces pitoyables erreurs dans un grand nombre d'ouvrages. Sa maxime était : *Qui non intelligit, aut discat, aut taceat*. Méric Casaubon a donné une édit. lat. des *OEuvres de Dée*, 1659, in-fol. — Dée (Arthur), fils du précédent, médecin de Charles Ier, né à Mortlac en 1579, mort à Norwich en 1651, dans la plus profonde misère, s'était engoué comme son père de la philos. hermétique, et a publié : *Fasciculus chymicus*, etc., Bâle, 1629, in-8; Paris, 1631, in-8.

DEERING (Charles), médecin saxon, né vers 1690, prit ses degrés à Leyde, et, venu en Angleterre à la suite d'un ambassad., s'établit à Londres,

puis à Nottingham, où il mourut en 1749. Médec. habile et botan. instruit, il n'en fut pas plus heureux. Son nom doit grossir la liste des sav. infortunés. On a de lui en anglais : *Catalogue des plantes des environs de Nottingham*, 1738, in-8. — *Hist. de Nottingham*, 1751, in-4.

DEFERMONT DES CHAPELIÈRES (JACQUES), né à Rennes en 1752, était procureur au parlem. de Bretagne et commissaire des états de Rennes en 1789, lorsqu'il fut député aux états-généraux. Il ne siégea point à l'assemblé législative, mais il représenta son département à la convention, où il se fit remarquer par sa conduite pleine de noblesse et d'humanité. Ces sentiments, et le soin qu'il avait eu de faire placer à la barre un siége pour recevoir Louis XVI, le firent accuser, par Julien de la Drôme, de *partialité* et de *connivence* avec Malesherbes et les défenseurs du roi, *afin de protéger la cause de la tyrannie*. Lorsqu'il fut appelé à voter, il demanda la détention et le bannissem. à la paix. Après la condamnat. à mort, il réclama un sursis à l'exécution. Proscrit en 1793, il erra 18 mois dans la Bretagne. Depuis, membre du conseil des cinq-cents en 1797, commissaire de la trésorerie nationale en 1801, orateur du gouvernement, liquidateur-général en 1802, ministre-d'état, l'un des principaux directeurs des finances, comte de l'empire en 1809, il fit preuve, dans toutes ses fonctions, de connaissances assez étendues en matière législative et financière. Éloigné des affaires en 1814, au retour de Bonaparte, il fut encore le mandataire de son département à la chambre des représentants. Atteint d'une nouvelle proscription en 1815, il passa 5 années dans les Pays-Bas. Depuis sa rentrée en 1820, il goûtait toutes les douceurs de la vie domest., lorsque la mort vint le frapper à l'âge de 75 ans, le 16 juillet 1831.

DEFFANT (MARIE DE VICHY-CHAMROUD, marquise du), née en 1697, d'une famille noble de Bourgogne, plus avantageusement douée des dons de la nature que de ceux de la fortune, épousa très jeune le marquis du Deffant, qui était déjà d'un âge mûr, et dont elle ne tarda pas à se séparer. Belle, spirituelle, d'une morale peu sévère, M^me du Deffant ne manqua pas d'adorateurs; mais ce ne fut que quand l'âge eut mis un terme à ses galanteries qu'elle acquit de la célébrité. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce que la cour, la robe et surtout la littérature renfermaient d'hommes marquants. Elle entretint avec Voltaire, Horace Walpole, d'Alembert, le président Hénault, etc., une correspondance suivie, où elle juge avec sévérité, mais avec un rare discernement, les personnages et les productions de l'époque. A 54 ans elle eut le malheur de perdre la vue, et se trouva, suivant son expression énergique, *plongée dans un cachot éternel;* elle n'en conserva pas moins toute l'amabilité et toute la vivacité de son esprit jusqu'à sa mort, en 1780; elle avait alors 84 ans. On a sa *Correspond.* avec d'Alembert, le président Hénault, Montesquieu, la duchesse du Maine, etc., Paris, 1809, 2 vol. in-8.—*Lettres de la marquise du Deffant à Walpole et Voltaire*, Paris, 1811, 4 vol. in-8. L'édit. de 1824 contient plus. passages supprimés dans la 1^re édit. par la censure impér.

DEFLERS, général, né en 1756, d'une famille noble, fit ses prem. campagnes dans la Belgique, eut en 1793 le commandem. de l'armée des Pyrénées-Orientales, obtint d'abord de grands avantages, mais à la suite d'un échec, fut destitué par les représentants en mission, et traduit au tribunal révolut., qui le condamna à mort le 20 juillet 1794.

DEFORIS (JEAN-PIERRE), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Montbrison en 1732, fut chargé par ses supérieurs de travailler à l'édition des *Conciles des Gaules*, mais renonça bientôt à cette entreprise pour se livrer à la défense de la religion, et publia quelques écrits contre l'*Émile* et les *Lettres* de Rousseau à l'archevêque de Paris. Il prit ensuite une part active aux disputes qui s'élevèrent dans sa congrégation, et publia pour le maintien de l'ancienne discipline l'*Importance et l'obligation de la vie monastique*, 1768, 2 vol. in-12. Chargé de continuer, après la mort de Lequeux, l'édit. des *OEuvres de Bossuet*, il l'avait conduite jusqu'au 20^e vol., lorsque la révolution vint le forcer d'abandonner son cloître. Traduit en 1794 au tribunal révolutionnaire, il montra jusque sur l'échafaud une résignat. et un courage admir.

DEFTERAR-BEY, fameux gendre de Mehemet-Ali, pacha d'Égypte, mourut au Caire en 1833, laissant une fortune de 100,000,000 de piastres, fruit de la conquête des provinces de Cordevan et de Darfour. Mehemet en disposa après sa mort pour rétablir ses finances.

DEGAULLE (JEAN-BAPTISTE), ingénieur de la marine, né en 1732 à Attigny (Champagne), mort à Honfleur en 1810, professeur d'hydrographie et correspondant de l'Institut, est inventeur de plus. instruments nautiques; il a donné des cartes estimées, et publié : *Mémoire sur les trav. des ports du Hâvre, de Dieppe*, etc., in-4. — *Instruction sur la manière de vérifier les boussoles*, 1803, in-8. — *Construction et usage du sillomètre*, 1782, in-12. — *Nouveau moyen de mesurer la hauteur du soleil*, in-12.

DEGEN (CHARLES-FERDINAND), profess. de mathématiques à l'univ. de Copenhague et membre de la société des sciences de cette ville, où il mourut en 1825, était né en 1766 et avait occupé successivem. divers emplois dans l'instruction publiq. Outre un certain nombre de *Mém.* insérés, soit dans les *Actes de la société des sciences de Copenhague*, soit dans d'autres recueils, on a de lui 2 cahiers d'*Aphorismes pédagogiq.*, publ. à Copenhague en 1799, et *Canon Pellianus, sive Tabula... œquationis celebr.*, etc., ibid., 1817, in-4.

DEGENFELD (CHRISTOPHE-MARIN, baron de), fit d'abord la guerre en Allemagne, en Hongrie et en Bohême. Louis XIII l'enleva au service de la Suède et le fit colonel-général des troupes étrangères, charge créée pour lui et dans laq. il n'eut point de successeur. Malgré les distinctions dont il était l'objet, Degenfeld passa au service des Vé-

nitiens qui l'employèrent dans la guerre contre les Turks. Il ne put s'accorder avec les autres génér., et vint mourir dans ses terres de Souabe, en 1653. —DEGENFELD (Ferdinand de), son fils, né en 1629, capitaine au service de Venise, perdit la vue d'un coup de feu à l'âge de 18 ans, n'en fut pas moins conseiller intime de quatre électeurs palatins, et chargé de diverses miss. diplomatiques. Il mourut à Venise en 1710. — DEGENFELD (Marie-Susanne, baronne de), de la famille des précédents, dame-d'honneur de la princesse Charlotte, femme de Charles-Louis, élect. palatin, devint la maîtresse de ce prince, qui l'épousa publiquement en 1657, et dont il eut quatorze enfants. Elle mourut en couches en 1677 à Manheim. L'électeur fit frapper une médaille en son honneur.

DEGOLA (EUSTACHE), prêtre italien, adhérent de la ci-devant école de Port-Royal, né en 1761 à Gênes, s'était voué, dans ses dernières années, à l'instruction des jeunes sourds-muets de l'institut dirigé par Assaroti. Reçu docteur en philosophie à l'univ. de Pise, imbu des principes indépend. de cette école, il fut du nombre des ecclés. italiens qui, à l'époque de notre révolution, adressèrent une lettre d'adhésion au clergé assermenté. Il voulut même prendre part au concile national assemblé en 1801, et vint en France à cet effet, s'y lia intimement avec Grégoire, ancien évêque constitutionnel de Blois, et visita avec lui une partie des pays d'Europe. Il paraît que cette tournée avait pour objet de former une associat. religieuse en opposition au parti *hildebrandiste*. Il mourut dans sa patrie en 1823. Degola joignait à une certaine érudition dans les matières ecclésiast. des connaiss. distinguées comme orientaliste. Parmi les ouvr. qu'il a publiés, et qui tous sont anonymes; on distingue : *Annali politico-eccles.*, espèce de journal qui parut de 1797 à 1799, in-4; — *Istruzioni famigliari sopra la verità della christiana cattolica religione*, Gènes, 1779, in-12. *Précis de la vie du R. P. Thomas Vignoli*, in-4, in-8.—*L'ancien clergé constitutionnel jugé par un évêque d'Italie*, Lausanne, 1804, in-8 (c'est l'analyse d'un écrit de Solari contre les opinions du card. Gerdil). — *Catechismo de' Gesuiti*, Leipsig, 1820, in-8.

DEGOUVE DE NUNCQUES, magistrat et député, né à Arras en 1784, du subdélégué de l'intendant, mort à Paris en 1833, fit ses études dans ces deux villes successivement, fut reçu avocat de bonne heure et se distingua dans cette profess. à Douai. Appelé aux fonctions de substitut du procureur-général, puis à celles de conseiller à la cour royale de cette ville, il se fit remarquer par l'esprit d'équité et de modérat. qui l'anima dans toutes les autres fonctions dont il fut chargé. Élu député en 1827 par l'arrondissem. d'Hesdin (Pas-de-Calais), il y adopta les opinions du côté gauche, notamment dans la session de 1829. Nommé procureur-général à Douai par le ministre Portalis, il ne voulut point accepter cet avancement; mais après la révolution de 1830 il devint conseiller à la cour royale de Paris. Les convictions politiques de ce député le portèrent à voter pour la liberté de la presse, la nationalité de la Pologne et le rétablissement du divorce.

DEGUERLE (JEAN-NICOLAS-MARIE), littér., cultiva de bonne heure la poésie avec succès. Entré dans l'enseignement, la révolution l'arrêta dès ses premiers pas dans cette carrière. Le dévouement d'un de ses condisciples lui sauva la vie lors des massacres de septembre. Après la terreur, il concourut à la rédaction du *Mémorial* avec Fontanes, et de quelques autres journ. de la même opinion; plus tard il devint l'un des membres du lycée Thelusson. A la réorganisation de l'instruction publique, il fut nommé profess. de grammaire gén. à l'école centrale d'Anvers, puis de belles-lettres dans différ. colléges. Il mourut en 1824, censeur du collége de Louis-le-Grand. L'année suiv. parut sa traduction de l'*Énéide*, 2 vol. in-8, précédée d'une *Notice biographique* par Héguin-Deguerle, son gendre. Cette traduction, fort bien accueillie, n'a cependant point été reproduite dans la *Bibl. lat.-franç.* de Panckoucke, où elle est jugée sévèrement; mais on trouve dans cette collect. la trad. de quatre discours de Cicéron par Deguerle, et ses imitations de Pétrone. Ses *OEuvres diverses* ont été recueillies en 1829, in-8. Ses ouvrages en vers se composent des *Amours*, suite d'élégies déjà publ. séparément, d'imitat. d'Ovide, et de quelq. contes très agréables; ses ouvrages en prose, de *l'Éloge des perruques*, d'une *Apologie de la satire*, etc.

DEHEEM (JEAN-DAVID), peintre, né à Utrecht vers 1604, mort à Anvers en 1764, excella comme son père David à représenter des fleurs, des fruits, des vases d'or et d'argent, des instruments de musique, etc. — Son fils Corneille, son élève, suivit ses traces avec succès.

DEI (JEAN-BAPTISTE-MARIE), généalog. de Toscane, né à Florence en 1702, mort dans la même ville en 1789, archiv. du prince Ferdinand, forma les arbres généalogiques de plus. grandes familles, et entre autres celui de la maison ducale de Médicis, impr. en 1761.

DEIDIER (ANTOINE), médecin, né à Montpellier en 1691, y fut reçu docteur, professa la chimie en 1696, fut envoyé à Marseille avec Chicoyneau, lors de la fameuse peste de 1720, reçut div. faveurs du roi en récompense de son zèle, devint membre de la société royale de Londres, et mourut en 1746 à Marseille, médecin des galères. On a de lui un très grand nombre d'écrits dont il suffira d'indiquer : *Physiol., tribus dissertationibus compreh.*, Montpellier, 1699, 1708, in-8.—*Patholog.*, ibid., 1710, in-8. — *Dissert. de morbis internis capitis et thoracis*, ibid., 1710, in-8. — *Dissert. de tumoribus*, ibid., 1711, 1752, in-12. — *De morbis venereis*, ibid., 1713. in-8. — *Chimie raisonnée*, etc., etc., Lyon, 1715, in-12. — *Institut. medicinæ theoreticæ*, etc., Montpellier, 1716; Paris, 1731, in-12: traduit en français, Paris, 1735, in-12. — *Matière médicale*, etc., Paris, 1738, in-12. — *Anatomie raisonnée du corps humain*, etc., ibid., 1742, in-12.

DEIMAN (Jean-Rodolphe), médec. et chim. hollandais, né à Hagan, dans Oost-Frise, en 1743, se distingua dès sa jeunesse par son amour pour la chimie, et dut aux découvertes qu'il fit dans cette science l'estime de Lavoisier et de Fourcroi, qui entretinrent avec lui une correspondance suivie. Il obtint en 1785 un prix à la soc. roy. de médecine de Paris, pour un mémoire sur les avantages et les dangers du quinquina dans le traitement des fièvres rémittentes. L'un des fondat. du cercle des chimistes hollandais, il concourut aux succès de cette société par ses talents et par son zèle. Nommé médecin du roi de Hollande, il mourut dans sa ville natale en 1808. Ses principaux ouvr. sont : *Traité sur l'électricité médic.*; *Traité sur les pluies métalliques* (tous deux en hollandais.). Ses expér. chimiques ont été recueillies dans les 3 vol. publ. par la société hollandaise, et trad. en franç. sous le titre de : *Essais physico-chimiques*. Jérôme de Bosch a publ. l'éloge de Deiman.

DEIMIER (Pierre de), poète franc., né vers 1570 à Avignon, d'une famille noble, fut l'ami du brave Crillon, qui l'introduisit à la cour de Marguerite de Valois. Ronsard était alors à la tête des poètes français, et Deimier eut le malheur de le prendre pour modèle. Ses principaux ouvr. sont : *les illustres Aventures*, Lyon, 1603, in-12. — *L'Austriade*, Lyon, 1600, in-12. — *La Néréide, ou la Victoire navale* (de Lépante), Paris, 1605, in-12. — *L'Académie de l'art poétique*, Paris, 1610, in-8. On trouve des *vers* de Deimier dans div. recueils, et partic. dans les *Muses franç. ralliées*, publ. par d'Espinelles, Paris, 1600, 2 vol. in-12.

DEIRON (Jacques), généalogiste, né à Nimes, mort dans la même ville en 1677, a fait plus. généalogies, pleines d'erreurs, et publ. un ouvr. intit. : *Des anciens bâtim. de Nimes*, 1656, in-4, réimpr. en 1663, in-4, sous ce titre : *Antiquités de la ville de Nimes*.

DEJAURE (Jean-Élie BEDENC), poète dramat., né en 1761, mort à Paris en 1799, a donné 18 comédies et opéras comiques, qui, pour la plupart, ont eu du succès, entre autres : *Lodoïsca*, musique de Kreutzer; la *Dot de Suzette*, musique de Boyeldieu, 1798. — *Montano et Stéphanie*, musique de Berton, 1799. Dejaure avait publ. : *Éloge de J.-J. Rousseau*, Paris, 1792, in-8.

DEJEAN (Jean-François-Aimé), comte, pair de France, né en 1749 à Castelnaudary, entra lieut. en second à l'école de Mézières en 1766, fut employé successiv. dans diverses places, et nommé en 1781 ingénieur en chef de la province de Picardie. A la révolution, dont il adopta les principes en homme sage, il fut nommé command. en second des gardes nationales de la Somme. Il rejoignit l'armée du Nord en 1792, envoya sa démiss. après la mort de Louis XVI; mais le ministre Beurnonville eut la prudence de supprimer cette pièce, et lui accorda seulem. un congé. Ses talents milit. lui assuraient un avancem. rapide. Général de division de l'arme du génie en 1795, il fut mis à la retraite en 1797; mais il ne tarda pas d'être appelé au comité des fortificat. Sous le consulat, il résida près de deux ans à Gênes, avec le titre de ministre extraord., et revint à Paris en 1802, prendre le portefeuille de la guerre, qu'il conserva jusqu'en 1809. Quelque temps auparavant, il avait été nommé prem. inspect.-gén. du génie; il entra bientôt après au sénat, et fut fait trésorier de la Lég.-d'Honn. En 1814 Dejean remplit avec plus de zèle que de succès la mission difficile de commiss. extraordin. de Monsieur, comte d'Artois, et fut nommé successivem. pair de France, gouvern. de l'école polytechnique et président du comité de liquidat. Mais ayant, en 1815, accepté de Napoléon ses anciennes charges, il fut éloigné de toutes fonctions publiq. au retour des Bourbons, et ne rentra qu'en 1819 à la chambre des pairs, où il se montra constamment l'ami des libertés constitutionnelles. Il mourut le 12 mai 1824, emportant les regrets d'une famille nombreuse, et l'estime de ses concitoyens. Il a laissé quelques opusc. sur l'économie rurale et politique.

DEJNEF (Simon-Ivanovitsch), et Théodose ALEXEIEF, natifs de Cholmogori, explorèrent en 1647, avec 4 petits bâtiments, les côtes à l'est de l'embouchure de la Kowima. Dans une seconde campagne, faite en 1648, Dejnef entra dans le Grand-Océan avec 3 bâtiments, par le détroit dont Behering s'est plus tard attribué la découverte, et auquel il a donné son nom : c'est, comme on le voit, Dejnef, et non Behering, qui a résolu le problème de la non-communication entre l'Asie et l'Amérique.

DÉJOCÈS, fondat. de l'empire des Mèdes, secoua le joug des Assyriens vers l'an 709 av. J.-C., bâtit la ville d'Ecbatane, et mourut vers l'an 646.

DÉJOTARUS, roi de Galatie, dépouillé de ses états par Mithridate, s'échappa de la cour de ce prince, où il était retenu, parvint à remonter sur son trône, et s'empara d'une partie de l'Arménie. Confirmé dans la possession de ses états par les Romains, il en fut chassé par César, pour avoir embrassé le parti de Pompée. Plus tard accusé par ses petits-fils d'avoir voulu attenter à la vie du dictateur, il fut défendu et justifié par Cicéron, dont on connaît la belle harangue *pro Dejotaro*. Après la mort de César, Déjotarus rentra dans ses états, et joignit Brutus en Asie avec une armée considérable. Depuis cette époque, on n'a plus de détails sur son existence.

DEJOUX (Claude), statuaire, né à Vadans, près d'Arbois, en 1731, fut mis en apprentissage chez un menuisier. La vue des chefs-d'œuvre de Pujet à Marseille lui révéla son génie. Il vint étudier à Paris, puis alla passer plus. années à Rome, travaillant la nuit pour vivre et le jour pour s'instruire. De retour à Paris, il fut admis en 1779 à l'acad., sur la présentat. de sa statue de *St Sébastien*. Il fut chargé par le ministre de la statue de *Catinat*, qui fut achevée en 1783. Son chef-d'œuvre est le groupe d'*Ajax et Cassandre*, exposé en 1787. Pendant la révolution il eut div. trav., fut nommé membre de l'Institut à sa création, et mourut en

1816. Il a publié : *Lettre sur la statue colossale du général Desaix*, Paris, 1810, in-8.

DEJOUX (Pierre), pasteur protest., né en 1752 à Genève, acheva ses études à Oxford, d'où il se rendit en Italie avec un de ses condisc., et se fit recevoir ministre à Bâle en 1775. Il vint ensuite à Paris, appelé par Court de Gebelin, qu'il aida dans les recherches que nécessitait son gr. ouvr., *le Monde primitif.* De retour à Genève, il y fut admis en 1785 dans la compagnie des Pasteurs, et montra des talents pour la chaire. Dans les troubles de Genève il prit parti pour les démagogues, et lorsque le calme fut rétabli, ne pouvant plus reprendre les fonct. ecclésiast., il tenta d'ouvrir une école, mais il eut peu d'élèves. Alors il quitta Genève et s'établit en France, où il fut nommé président du consistoire des départ. de la Loire-Infér. et de la Vendée, place qu'il perdit en 1816. Il fit, l'année suiv., un second voyage en Italie ; revenu à Paris, il y fit son abjuration dans les mains de l'archev., et mourut quelq. jours après le 29 octobre 1825. Outre quelq. *sermons* dans lesquels il présente la guerre comme un moyen de civilisat. dans les vues de la Providence, et dont les principaux sont : *la Providence et Napoléon, ou les fêtes de l'Église et les triomphes des armées*, 1806, in-8 ; *Discours sur la guerre considérée dans ses rapports avec la civilisation*, 1810, in-8 ; *Second discours, ou* Te Deum *de Wagram*, 1810, in-8, on lui doit : *Lettres sur l'Italie considérée sous le rapport de la religion*, 1825, 2 vol. in-8, réimpr. en 1836. Cet ouvrage, trop vanté et trop déprécié par ses amis et ses adversaires, est maintenant à peu près oublié.

DELACROIX (Jacques-Vincent), ancien avocat au parlement, profess. de droit au lycée de Paris, né en cette ville en 1743, et mort juge honoraire à Versailles le 9 mars 1832, dans sa 88e année, avait obtenu avant la révolution des succès au barreau. On se rappelle encore ses *Mémoires* pour la rosière de Salency, et pour Véron, dans la célèbre affaire du comte de Morangies. Le talent qu'il montra dans ces deux occasions lui attira les éloges de Voltaire. Forcé, par suite des événem. politiques, de quitter une carrière qu'il parcourait avec éclat, Delacroix se livra à l'étude du droit public des peuples modernes, et publia : *Constitution des différents états de l'Europe*, 3 vol. in-8. On lui doit encore l'article *Jurisprudence* de l'*Encyclopédie*, un *Traité des délits et des peines*, quelq. ouvrages de littérature et d'histoire, enfin le *Spectateur au* 19e S., tableau trop fidèle des évenem. qui se passaient sous ses yeux pendant la révolut., et qui faillit lui coûter la vie. Delacroix était un homme excellent, et toujours disposé à secourir l'infortune. Ses dern. instants ont été consacrés à des actes généreux, et, au moment de mourir, il fit jeter au feu, devant lui, tous les billets au-dessous de 300 fr. qu'on lui avait remis en échange de ses bienfaits.

DELACROIX-FRAINVILLE, né à Chartres, avocat au parlem. de Paris en 1774, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour royale de Paris, et doyen de l'ordre, député d'Eure-et-Loire en 1819, mourut à la fin de décembre 1832, à l'âge de 83 ans. Il était, par sa science comme par ses vertus, le digne chef de nos jurisconsultes.

DELAHAYE (Jean), lieuten.-génér. de la maréchaussée de Poitiers, mort en 1575, a laissé des *Mém. sur la Gaule aquitanique*, impr. en 1581, in-8. — Delahaye (Jean), jésuite, mort en 1614, est aut. d'une *Harmonie évangélique*, 2 vol. in-fol. — Un autre Jean Delahaye, cordelier de Paris, mort en 1661, a publ. *Biblia magna*, Paris, 1643, 5 vol. in-fol. ; et *Biblia maxima*, ibid., 1660, 19 vol. in-fol. — Delahaye (Gilbert), relig. dominicain, mort à Lille en 1692, a laissé MSs. : *Compendium histor. provinciæ Germaniæ inferioris FF. prædicatorum ;* et *Biblioth. belgo-dominicana :* ce dernier ouvrage a été inséré, par le P. Échard, dans la continuat. des *Scriptores ordinis prædicatorum* du P. Quetif, Paris, 1721, in-fol.

DELAHAYE (Guillaume-Nicolas), graveur en géographie et en topographie, né à Paris en 1725, mort en 1802, s'était fait en ce genre une réputat. méritée. On lui doit entre autres les cartes de toutes les œuvres de d'Anville, de Robert, de Vaugondy, et l'atlas de d'Après de Mannevillette. — Delahaye (Guillaume-Simon-Guendard), ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, mort en 1822, a publ. : *Religion et Bonheur*, Paris, 1821, in-12.

DELAISTRE, doyen des sculpt., de l'ancienne académie de peinture et de sculpture, mort le 24 avril 1831, à 86 ans, s'occupa jusqu'au dernier moment de son art, qu'il aimait avec passion. On cite de lui : la *Vierge* de St-Nicolas-des-Champs ; la statue de *Phocion*, au musée de Bordeaux ; l'*Amour et Psyché*, au musée du Luxembourg ; plusieurs *bas-reliefs* à la colonne de la place Vendôme et au Panthéon ; plusieurs *bustes*, etc. Les ouvrages de Delaistre ne sont pas moins marquables par la composition que par l'exécution.

DELALAIN (Auguste), homme de bien, né à St-Dizier, fils du lieuten.-criminel de son pays, et frère du premier commis de la guerre, fut successivem. commissaire de la marine à Rochefort, aux Sables-d'Olonne, etc., et persécuté pour les liens qui l'attachaient à la famille de Gallisson. Les prisons de Carrier à Nantes l'eurent au nombre de leurs hôtes. Il refusa de rentrer dans l'administration à la condition de prêter serment de haine à la royauté. Mais, lorsque l'ordre parut tout-à-fait rétabli, il accepta les modestes fonctions de secrét. de la faculté de théologie de Paris, qui lui permettaient de se dévouer aux bonnes œuvres, sa véritable et secrète mission. Cet homme, si simple en apparence, parvenait presque seul à fonder des écoles de Frères de la doctrine chrétienne ; la maison des sœurs de St-Vincent de Paul de la rue Mézières, à Paris, lui doit son existence. Delalain mourut en 1828, âgé de 74 ans ; sur son lit de douleurs, il apostillait encore des pétitions de pauvres :

c'est le dernier usage qu'il ait fait de sa main bienfaisante.

DELAMBRE (Jean-Baptiste-Joseph), célèbre astronome, né en 1749 à Amiens, fit d'excellentes études au collége de cette ville, où l'abbé Delille, alors profess., devinant l'aptitude de son élève, conçut pour lui une amitié qu'il a consacrée dans quelques vers du poème des *Trois règnes*. Il avait plus de 30 ans quand il se fit inscrire pour suivre les leçons d'astronomie au collége de France. L'élève de Lalande devint bientôt son collaborat. Ses débuts dans la carrière furent marqués par les tables de Jupiter et de Saturne, et par celles de la planète d'Uranus, récemment découverte par Herschell. Les tables des satellites de Jupiter et de Saturne lui valurent un prix en 1792. Quelq. mois auparav. il avait été reçu à l'acad. des sciences, et la même année il fut adjoint à Méchain pour mesurer la méridienne de la France, travail qu'il ne termina qu'en 1798. A la réorganisation de l'instruct. publ., il fut nommé l'un des inspect.-gén. des études ; mais il abandonna cette place en 1803 pour celle de secrétaire-perpétuel de la classe des sciences de l'Institut. Success. de Lalande au collége de France en 1807, il fut nommé successivem. trésorier de l'univ. (1808), et membre du conseil royal de l'instruct. publ. (1814) : privé de cette dern. place l'année suiv., Delambre fut admis à la retraite, et mourut le 18 août 1822. Ses princip. ouvrages sont : *Abrégé d'astronomie*, etc., Paris, 1813, in-8, fig. — *Traité complet d'astron. théorique et pratique*, Paris, 1814, 3 vol. in-4, fig. — *Hist. de l'astron. ancienne, du moyen-âge et moderne*, Paris, 1817-19-21, 5 vol. in-4. — *Hist. de l'astronomie au 18e S.*, 1827, in-4, publiée par M. Mathieu, son élève. On a publ. plus. *Éloges* de Delambre.

DELANGLARD, membre de la société de géographie de Paris, inventeur et constructeur du *Géorama*, composa un *Traité sur les projections géographiques et sur la construction des cartes*. Son invention lui mérita l'approbation des savants les plus distingués de France et d'Angleterre, mais elle contribua à sa ruine. Il mourut pauvre à Londres, le 29 août 1832, à l'âge de 64 ans.

DELANDINE (Antoine-François), bibliographe, né en 1756 à Lyon, quitta la profess. d'avocat pour se livrer à la culture des lettres, et reçut en 1780 le titre de correspond. de l'acad. des inscriptions. Député du Forez à l'assemblée constituante, il y vota constamm. avec les défenseurs de la monarchie, et, refusant les emplois qui lui furent offerts, revint après la session dans sa famille. Il y fut arrêté comme suspect en 1793, et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Nommé profess. à l'école centrale du Rhône, il fut en 1803 mis à la tête de la biblioth. de Lyon, et mourut en 1820. Outre un *Supplément au Dictionn. histor.* de Chaudon, refondu dans l'édit. de Lyon, 1804, 13 vol. in-8, on doit à Delandine une foule d'ouvr. Les plus importants sont : *l'Enfer des peuples anciens*, 1784, 2 vol. in-12. — *Couronnes académiq.*, 1787, 2 vol. in-8. — *Bibliothèque historique et raisonnée des historiens de Lyon*, 1787, in-8. — *Tableau des prisons de Lyon*, 1799, in-12, réimpr. plus. fois. — *Catalogue de la bibliothèque de Lyon*, in-8; *Manuscrits*, 3 vol.; *Belles-Lettres*, 2 vol.; *Ouvrages dramat.*, un vol., *Histoire*, 2 vol. Ce catalogue n'est pas terminé; M. Péricaud, success. de Delandine, en rédige un nouveau sur un plan moins étendu.

DELAPLACE (Guislain-François-Marie-Joseph), littérat., né en 1757 à Arras, termina ses études à Paris, fut nommé profess. au collége de Louis-le-Grand, où il remplissait en 1790 la chaire d'humanités, et ne cessa pas, dans les temps les plus malheur., de se consacrer à l'instruct. de la jeunesse. En 1810 il remplaça Gueroult comme profess. d'éloquence lat. à la faculté des lettres, et mourut en 1823. Il a publié un assez gr. nombre de discours et de pièces fugitives lat. et franç.; mais il est bien plus connu par sa participat. aux ouvr. élément. de M. Noël : *Conciones poeticæ*, *Leçons de littérat. franç., lat., grecque; Manuel du rhétoricien*. Il a laissé des trad. MSs. de *Quintilien* et du traité de Cicéron *de Oratore*.

DELARAM (François), graveur au burin, né à Londres en 1590, mort dans cette ville en 1627, se distingua comme tous les artistes de son temps, plutôt par la netteté que par le goût. Il a donné une suite de portraits des principaux personnages du 16e S. Le plus curieux est celui de *John, évêque de Lincoln*, entouré d'anges et de bedeaux qui jouent de divers instruments.

DELARBRE (Antoine), médec., botaniste, né à Clermont en 1724, y établit à ses frais un jardin botanique et un cours d'hist. naturelle, et mourut en 1807. Il a publ. : *la Flore d'Auvergne*, 2e édit., 1800, 2 vol. in-8. — *Essai zoologique de l'Auvergne*, Paris, 1798, in-8.

DELARUE (Isidore-Étienne, chevalier), conservateur des archives du royaume, né à La Charité-sur-Loire, fut, en 1795, député de la Nièvre au conseil des cinq-cents, membre de la commission dite des inspecteurs avec Pichegru et Willot, puis proscrit avec eux au 18 fruct. Déporté à la Guyane, il rentra en France après le 18 brumaire. Ses relations avec Pichegru, et surtout avec M. Hyde de Neuville, dont il avait épousé la sœur, le firent mettre en surveillance dans le départem. de la Nièvre. A la restauration, il devint maître des requêtes et garde-général des archives du royaume, à la place de M. Daunou. Delarue mourut le 12 août 1830, à l'âge de 67 ans, laissant une *Histoire du 18 fructidor*, 1821, in-8.

DELATOUR (Louis-François), imprimeur, né à Paris en 1727, mort en 1807, a publ. les ouvrages suiv. : *Petites nouvelles parisiennes*, Paris, 1750, in-18. — *Suite et arrangement des vol. d'estampes* du cabinet du roi, impr. sur l'édit. du Louvre, 1727, in-fol., et réduite au format in-8, Paris, in-8 (tiré à 6 exempl.). — *Essais sur l'architect. des Chinois*, Paris, 1803, 2 part. in-8 (tiré à 36 exempl.).

DELATOUR. — V. Latour.

DELAUDUN (Pierre), sieur d'Aigalliers, poète, né à Uzès en 1575, mort au château d'Aigalliers en 1629, est auteur d'un *Art poétique franç.*, en 5 livres, 1597; de deux tragédies, *le Martyre de St Sébastien*, et *les Horaces;* d'un poème intit. : *la Diane*, et d'un autre intit. : *la Franciade*, en 9 liv., Paris, 1604, in-12.

DELAULNE (Étienne), graveur, né à Orléans en 1520, travaillait à Strasbourg en 1590; mais on ignore la date de sa mort. L'abbé de Marolles possède 318 pièces de cet artiste, le plus gr. nomb. pet. format. Il a copié plus. morceaux de Marc-Antoine, mais la plupart sont d'après ses propres dessins. Ses compositions, signées d'un S init., de *Stephanus*, sont agréables; mais le dessin n'en est pas toujours correct. Huber indique les princip., *Manuel des curieux*, VII, 54.

DELAUNAY. — V. Launay.

DELBÈNE (Alphonse), év. d'Alby, né à Lyon dans le 16e S., étudia le droit sous Cujas, fut abbé de Hautecombe en Savoie, historiographe du duc Charles-Emmanuel Ier, puis obtint l'évêché d'Alby, où il mourut en 1608. Il avait publ. *De principatu Sabaudiæ*, Hautecombe, 1581, in-4. — *De gente ac familiæ Hugonis Capeti origine*, Lyon, 1595 et 1605, in-8. — *De regno Burgundiæ libri tres*, Lyon, 1602, in-4. — *Tractatus de gente et familiâ Marchionum Gothiæ*, Lyon, 1592, 1607, in-8. — Alphonse Delbène, neveu du précéd., lui succéda au siége d'Alby, fut exilé en Italie, puis rétabli dans son diocèse, et mourut à Paris, conseiller-d'état en 1651. — Alphonse Delbène, son neveu, évêque d'Orléans en 1647, publia en 1664 des *Statuts synodaux* de son diocèse qui passent pour un modèle en ce genre, et mourut à Paris en 1665.

DELCOURT (Jean), sculpteur, mort à Liége en 1707, a exécuté plusieurs statues pour diverses églises de cette ville, et la belle fontaine que l'on voit sur la place dite de St-Paul. — Son frère, peintre, mort dans la même ville, a laissé quelq. tabl. estimés.

DELEBOÉ. — V. Dubois.

DELEN (Dirck ou Thierry van), peintre, né à Heudsen, élève de François Hals, peignit avec succès des églises et des édifices publics, qu'il ornait de petites figures. Élu bourgmestre d'Arminden en Zélande vers 1633, il mourut dans cette ville, mais on ignore la date de sa mort. Le musée royal possède un tabl. de cet artiste, représent. une *Partie de ballon*.

DELEUZE. — V. Fraxinis.

DELEYRE (Alexandre), littérateur, né en 1726, aux Portrets près de Bordeaux, entra chez les jésuites, et se livra d'abord aux pratiques d'une dévotion méticuleuse; mais bientôt, passant d'un excès à l'autre, il prof. publiquem. l'athéisme. Après l'expulsion de la société des jésuites, Deleyre vint à Paris, travailla au *Journal des savants* et au *Journal des étrangers*, et concourut à l'*Encyclopédie*. Nommé par le crédit du duc de Nivernais bibliothécaire du duc de Parme, il rédigea, sur l'invitation de Condillac, un *Cours d'histoire à l'usage de l'Infant*, qui n'a jamais été impr. De retour à Paris peu de temps avant la révolution, il en adopta les principes avec chaleur, fut député de la Gironde à la convention, où il vota la mort de Louis XVI et contre l'appel au peuple. Membre de l'Institut à sa création, il passa au conseil des anciens, et mourut en 1797. De tous ses ouvr. le plus connu est l'*Analyse de la philos. de Bacon*, 1755, 2 vol. in-12. Il a laissé MSs. : *Traduction en vers de Lucrèce ; les Héliades*, roman politique.

DELFAU (D. Franç.), bénédictin de St-Maur, né à Montet en Auvergne en 1637, travaillait à une édit. de St-Augustin, dont il avait fait paraître le prospectus en 1671, lorque *l'Abbé commandataire*, qu'il publ. cette même année, sous le faux nom de *des Bois-Franc*, le fit exiler en Basse-Bretagne. Delfau mourut en mer l'an 1676, allant à Brest, où il devait prêcher. On lui doit une belle édition latine de *l'Imitation de J.-C.*, Paris, 1674, in-8. Dans sa préface, il attribue cet ouvrage à Jean Gersen, personnage dont l'existence est problématique.

DELFINO, nom d'une famille patricienne de Venise qui a produit plus. personnages remarq. — Jean Delfino, doge de Venise, élu en 1356, mort en 1361, vit sous son règne Louis de Hongrie fondre avec 50,000 chevaux sur la Dalmatie et Trévise, et fut obligé, après une résistance inutile, de signer le traité de 1358, par lequel la république cédait au vainqueur toute l'Illyrie, la Dalmatie et la Croatie. — Delfino (Joseph), de la famille du précéd., capitaine-général de la flotte vénitienne, s'immortalisa par le combat qu'il livra en 1654, au sortir des Dardanelles, à la flotte turke trois fois plus nombreuse que la sienne, et dans lequel il déploya le plus grand courage. — Delfino (Jérôme), provéditeur-général, commandait en Dalmatie, obtint sur les Turks des avantages considérables dep. 1694 à 1699, et leur prit l'Albanie et la Bosnie. Mais la guerre s'étant rallumée en 1714, la république ne conserva pas ses conquêtes. — Delfino (Pierre), général des camaldules, né à Venise en 1444, mort en 1525, abbé de St-Michel de Murano, a laissé : *Recueil de lettres*, Venise, 1524, in-fol. Ce vol. est très rare. D. Martenne a publ. dans le t. III de l'*Amplissim. collect.* 242 lettres inédites de Delfino, que les cur. réunissent aux premières. — Delfino (Jean), cardin. et poète ital., né à Venise en 1617, mort à Udine en 1699, avait composé dans sa jeunesse, *Cléopâtre, Lucrèce, Crésus* et *Médor*, 4 tragéd. Elles couraient en MSs, et ce fut sur une de ces copies fautives qu'il s'en fit une édit., Utrecht, 1730, in-8. Alors un de ses neveux en donna une meill., Padoue, 1733, gr. in-4. On doit encore au cardin. Delfino : *Miscellanee di varie opere*, Venise, 1740.

DELFT (Jacques-Willemsz, ou fils de *Guillaume*), bon peintre de portraits, mourut en 1601 à Delft, s'acquit une certaine réputation par son tableau représentant *les portraits d'une compagnie d'arquebusiers*. Les fils et petits-fils de Jacques Delft, suivirent avec succès la même carrière.

DELILLE (Jacques), célèbre poète français, né à Aigue-Perse dans la Limagne en 1738, était fils naturel d'Ant. Montanier, avocat au parlem., qui lui laissa en mourant une pension viagère de cent écus. Élève du collége de Lisieux, il obtint au concours général de l'univers. des succès qui pouvaient faire présager ceux qui l'attendaient dans une plus vaste carrière. Il se vit contraint au sortir de ses études d'enseigner à des enfants à balbutier les prem. règles de la syntaxe. Appelé successiv. à professer les humanités au collége d'Amiens, et de retour à Paris à celui de la Marche, après avoir préludé par quelq. pièces fugitives, il donna, en 1769, sa *Traduction des Géorgiques*, dont le grand Frédéric a dit que *c'était le seul ouvrage original qu'il eût vu depuis long-temps*, et qui lui ouvrit les portes de l'Accad. franç. Le poème des *Jardins* parut en 1782, et n'obtint pas moins de succès. Deux ans après, Delille accompagna Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople; tout Paris s'arracha la gracieuse description de son voyage en Grèce, qu'il adressa en forme de lettre à Mme de Vaines. A son retour Delille obtint la chaire de poésie latine au collége de France, et tel était son admirable talent pour lire les vers, qu'on a dit de lui que les poètes lat. étaient expliqués dès qu'il les avait lus. Ruiné par la révolut., il s'en consola en faisant des vers charmants sur la pauvreté; contraint de travailler pour la *Fête de l'Être suprême*, il composa son fameux *dithyrambe;* mais ceux qui le lui avaient commandé reculèrent devant la terrible immortalité qu'il leur promettait, et ses vers ne furent point chantés. Delille quitta le sol de la patrie, teint du sang de ses amis les plus chers; il y revint (en 1801), rapportant *l'Énéide*, *l'Imagination*, *l'Homme des Champs*, *les Trois Règnes*, *la Pitié* et *le Paradis perdu*. Admiré pour son rare talent, chéri pour son caractère, il se vit entouré jusqu'à ses dern. moments d'un cercle d'hommes distingués, qui concouraient à lui faire supporter les infirmités de la vieillesse, et la privation du plus précieux de nos sens; car Delille était aveugle lorsqu'il traduisait Milton. La France perdit son Virgile le 1er mai 1813, et par les honneurs qu'elle rendit à sa cendre se montra digne de l'avoir produit. Delille, le premier de nos versificateurs, manque, il faut bien l'avouer, de cet enthousiasme, de ce *mens divina* qui fait seul un poète. Il partage avec Voltaire la gloire d'avoir plié notre langue orgueilleuse aux détails, aux descript. qui semblaient le moins poétiques. Admirable quand il revêt des formes de sa versification magique les grandes idées de Virgile et de Milton, il ne fut pas doué du génie nécessaire pour créer lui-même une épopée. Un goût sévère peut même lui reprocher, comme écrivain, d'avoir quelquefois substitué le joli au beau, le maniéré au sublime; mais malgré ses défauts, rachetés amplem. par des mérites plus nombr., Delille n'en demeure pas moins un des hommes dont les productions ont fait le plus d'honneur à la France, et le seul interprète digne de Virgile que les *Géorgiques* aient jamais trouvé dans aucune des littératures modernes. Les *Œuvres de Delille* ont été impr. dans tous les formats; la meill. édit. et la plus complète est celle qu'a publ. M. Michaud, 1824, 16 vol in-8, avec fig. — Delille (Madame), née à St-Diex, a donné une édition magnifique du poème de l'*Imagination*, ouvrage de prédilection de l'auteur. Elle mourut à Paris en 1831. Son cercueil fut déposé à côté de celui de Delille, dans le monument qu'elle lui avait consacré.

DELISLE (Claude), géographe et historien, né à Vaucouleurs en 1644, suivit d'abord la carrière du barreau, se livra ensuite tout entier à l'étude de l'histoire et de la géographie, et vint plus tard en donner des leçons à Paris, où il mourut en 1720. On a de lui : *Relation historique du roy. de Siam*, 1684, in-12. — *Abrégé de l'histoire universelle*, Paris, 1731, 7 vol. in-12. — *Atlas histor. généalog.*, Paris, 1718, in-4. — *Traité de chronologie*, avec *l'Abrégé chronolog.* de Pétau, trad. par Maucroix, ibid., 1730, 3 vol. in-8. — *Introduction à la géographie* et *Traité de la sphère*, ibid., 1746, 2 vol. in-12, publ. sous le nom de G. Delisle, dont l'art. suit. — Delisle (Guillaume), son fils aîné, né à Paris en 1675, s'appliqua dès son jeune âge à l'étude de la géographie, et y fit en peu de temps de grands progrès. En 1699, il publ. une mappemonde, deux globes, l'un céleste et l'autre terrestre, avec de nouv. cartes. Ces ouvr., supér. à tous ceux du même genre qui les avaient précédés, lui ouvrirent les portes de l'acad. des sciences en 1702. Ses succès éveillèrent l'envie, mais il lui répondit par de nouv. efforts. Choisi pour enseigner la géographie à Louis XV, il sut inspirer le goût de cette science à ce prince, qui le récompensa de ses leçons en créant pour lui la place de premier géographe du roi. Sa réputation était telle, qu'il ne paraissait point de relations histor. ou de voyages qui ne fussent enrichis de ses cartes. Il travaillait à celle de Malte pour l'histoire de l'abbé de Vertot, lorsqu'il mourut en 1726. Outre ses cartes, que les découvertes nombreuses faites depuis et les progrès de la science géographique ont rendues moins importantes, on lui doit plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'acad. des sc., entre autres *sur la longitude du détroit de Magellan* (ann. 1720). On a l'*Éloge* de ce grand géographe par Fontenelle. — Delisle (Simon-Claude), frère puîné du précéd., né à Paris en 1675, mort en 1726, s'était livré plus spécialement à l'étude de l'histoire qu'il professa comme son père. Il a donné une édition des *Tables chronologiq.* du P. Pétau, 1708; et on lui attribue une très grande part à la *Défense de l'antiquité de la ville et du siége épiscopal de Toul*, ibid., 1702, in-8. — Delisle (Joseph-Nicolas), frère cadet des précédents, né à Paris en 1688, se consacra à l'étude des mathématiq. et de l'astronomie, que l'éclipse totale de soleil du 12 mars 1706 lui fournit l'occasion d'approfondir plus spécialement. L'acad. des sciences l'admit en 1714 au nombre de ses membres, et cette distinction fut pour lui un encouragement à de nouv. observ., dont plus. sont

consignées dans les *Mémoires* de cette compagnie. Il fit en 1724 le voyage d'Angleterre, et fut très bien accueilli par Newton et Halley. Appelé en Russie par l'impératrice Catherine en 1727, pour y former une école d'astronomie, il établit un bel observatoire, se livra à de grands travaux tant en astronomie qu'en géographie, les continua à son retour à Paris, où il était lecteur au collége roy., et où il eut entre autres élèves disting. Lalande et Messier. Delisle mourut en 1768. On a de lui : *Mém. pour servir à l'histoire de l'astronomie*, Paris, 1738, in-4. — *Mém. sur les nouv. découv. au nord de la mer du Sud*, 1752, in-4. Il a laissé des portefeuilles remplis d'observ., de notes, etc., et qui, achetés par le roi, ont été placés dans le dépôt de la marine. — Delisle (Louis), autre frère des précéd., astron., membre de l'acad. des sc., en 1725, fit le voyage de Russie avec Joseph-Nicolas, et accompagna le capitaine Béring dans son voyage de découvertes. Forcé par le mauvais état de sa santé de débarquer au Kamtschatka, il mourut à Avatcha en 1741. On a de lui : *Recherches du mouvement propre des étoiles fixes par des observat. d'Arcturus, faites par Picard*, etc., insérées dans les *Mém.* de l'acad. des sciences ; et des *Observat. astronom.*, insérées dans les *Mém.* de l'académie de St-Pétersbourg. L. Delisle avait pris le nom de *La Croyère*, qui était celui de sa mère.

DELISLE DE SALES (J.-B.-Cl. ISOARD, plus connu sous le nom de), l'un des plus féconds écriv. du 18e S., né à Lyon en 1745, entra jeune dans la congrég. de l'Orat., où il professa quelq. temps les human. et la rhétor. Séduit par les doctrines de l'époque, il en sortit, publia la *Philosophie de la nature*, ouvrage superficiel, plein de déclamat. oiseuses, et qui serait oublié depuis long-temps, s'il n'eût donné lieu à des poursuites contre l'aut. Il fut décrété d'accusation par le Châtelet, et mis en prison. Le public prit parti pour un jeune homme que l'on traitait d'une manière si rigoureuse, et le parlement cassa la sentence qui le condamnait au bannissement. Il courut à Ferney remercier Voltaire de l'intérêt qu'il lui avait montré, puis alla passer quelques mois à Berlin, où il fut froidement accueilli par Frédéric, qui n'aimait les philosophes que lorsqu'ils étaient amusants. Mécontent, il revint à Paris, où il eut la liberté de faire de nouvelles utopies, jusqu'au moment où le pouvoir passa dans les mains des philosophes qui composaient le comité de salut public. Mis alors en prison comme suspect, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Il fut nommé membre de l'Institut à la créat. de ce corps sav. Au 18 fructidor, il prit la défense de Carnot, proscrit comme royaliste. Plus tard il combattit la doctrine déplorable des athées dans un livre singulier, nommé *Mémoire en faveur de Dieu*. Quoiqu'il ne négligeât aucune occasion de se rappeler au public, il mourut oublié en 1816. Parmi ses nombreux ouvrages les principaux sont : *Dictionnaire historique de chasse et de pêche*, 1769, 2 vol. in-12. — *Philosophie de la nature*, 7e édition, 1804, 10 vol. in-8. — *Histoire philos. du monde primitif*, 4e édit., 1795, 7 vol. in-8. — *Histoire des hommes*, 2e édition, 1781, 53 vol. in-8. — Un littérat. peu connu, du même nom de Delisle, mort en 1784, a composé dans le temps des *Noëls* satiriq., qui eurent quelq. vogue à la cour et dans les salons de Paris.

DELISLE DE LA DREVETIÈRE (Louis-François), littérateur, né en Dauphiné, mort à Paris en 1756, fit représenter au Théâtre-Italien plusieurs comédies, parmi lesquelles on distingue *Arlequin sauvage* et *Timon le misanthrope*. Quelques-unes de ces pièces ont été réunies en un vol. in-12. On lui doit encore un poème intitulé : *Essai sur l'amour-propre*, 1738, in-8. Il avait donné en 1752 une tragédie : *Danaüs*, et en 1738 une comédie : *Caprices du cœur et de l'esprit*, qui n'eurent aucun succès.

DÉLIUS (Quintus), tribun militaire, envoyé par Antoine à Cléopâtre, pour la citer devant le tribunal du triumvir, fut tellement frappé de la beauté de cette princesse, qu'il lui conseilla de faire usage de ses charmes pour fléchir et désarmer son juge. Délius changea plus. fois de parti dans les guerres civiles, et finit par s'attacher à Auguste. Il paraît qu'il avait écrit l'histoire de son temps.

DÉLIUS (Christophe-Traugott), minéralogiste allemand, né en Saxe l'an 1730, mort à Florence en 1779, conseiller au dép. gén. des mines et monnaies d'Autriche, a publié : *Dissert. sur l'origine des montagnes*, etc., Leipsig, 1770, in-8 (allem.). — *Anleitung zur Bergbaukunst*, Vienne, 1773, in-4, avec 24 pl.., trad. en français par Schreiber, sous ce titre : *Traité sur la science de l'exploitat. des mines*, Paris, 1778, 2 tom. in-4.

DELLA-MARIA (Dominique), né à Marseille en 1778, de parents italiens, fit représenter dès l'âge de 18 ans un grand opéra sur le théâtre de cette ville. Après un séjour de 10 années en Italie, pendant lequel il profita des leçons de plus. maîtres célèbres, notamment de Paesiello, il vint à Paris en 1796, et s'y fit connaître par l'opéra du *Prisonnier* (1798), auquel succédèrent bientôt *l'Opéra comique*, *l'Oncle valet* et *le Vieux château*. Della-Maria préparait de nouv. ouvr., lorsqu'il mourut subitement à Paris en 1800.

DELLARD (le baron Jean-Pierre), maréchal-de-camp, commandeur de la Lég.-d'Honn., né à Cahors en 1775, mort à Bourg le 12 juillet 1832, était entré au service en 1792. Colonel du 16e léger en 1807, général de brigade en 1813, lieutenant de roi à Cherbourg en 1818, puis à Besançon en 1823, il avait reçu, peu de temps avant sa mort, le commandem. du départem. de l'Ain.

DELLON (C.), médecin, né en 1649, s'embarqua au Port-Louis en 1668, sur un vaisseau de la compagnie roy., parcourut les îles de Bourbon, de Madagascar, la côte de Malabar jusqu'à Cananor, et se rendit enfin par terre à Daman, où il se fixa. Il y exerçait la médec. avec distinction, lorsqu'en 1674 il fut arrêté par ordre du St-office, transporté à Goa et condamné à servir 5 ans sur les galères de Portugal. Conduit à Lisbonne pour y subir sa sentence, il trouva moyen de la faire revoir par le

grand-inquisiteur, qui reconnut l'injustice dont on avait usé à son égard et lui rendit la liberté. Dellon, rentré en France en 1677, continua d'y exercer son art. On ignore la date de sa mort, mais il vivait encore en 1709, et avait publié : *Relat. d'un voy. fait aux Indes-Orient.*, Paris, 1685, 2 vol. in-12. — *Relation de l'inquisition de Goa*, Leyde, 1687, in-12; Paris (Hollande), 1688, in-12. Ces deux ouvrages ont été réunis dans l'édit. des *Voyages de Dellon*, 1709 ou 1711, 3 vol. in-12.

DELMACE (Flavius-Julius DELMATIUS), petit-fils de Constantin-Chlore, né dans les Gaules, fut nommé consul en 333, et césar en 335 par Constantin, son oncle, qui, à sa mort (337), lui laissa une part de son vaste empire; mais il n'en put prendre possess., ayant été assassiné peu de temps après par ses soldats.

DELMINIO. — V. Camillo.

DELMONT (Déodat), peintre, né en 1581 à St-Tron, mort à Anvers en 1634, fut l'élève et l'ami de Rubens, qu'il accompagna dans son voyage d'Italie. Les principaux ouvrages de cet artiste peu connu en France sont : 3 *Adorations des mages*, pour trois couvents d'Anvers, et un *Christ portant sa croix*, pour les jésuites de la même ville.

DELOEUVRE (Étienne-Xavier), comédien, né vers 1765, assassiné en 1817 dans le département de Maine-et-Loire, où il avait fixé sa résidence, a donné : *les deux Épouses*, comédie en trois actes, 1805; *le Jeune homme enlevé*, comédie en un acte, 1806; *le Mari incognito* et *Sophronie d'Alphonse*, comédies en trois actes.

DELONGCHAMPS, auteur dramat., mort à Louviers en août 1832, est connu par divers ouvr., tels que : *Ma tante Aurore, le Séducteur amoureux*, etc.

DELORME (Philibert), célèbre architecte, né à Lyon au 16e S., alla très jeune étudier en Italie la belle antiquité. De retour à Lyon en 1536, il y construisit le portail de St-Nizier; le cardinal du Bellay l'attira à Paris, et le fit connaître à Henri II ainsi qu'à ses fils. Le fer à cheval de Fontainebleau fut son premier ouvrage. Il donna ensuite les plans des châteaux d'Anet, de Meudon et de St-Maur. Nommé intendant des bâtiments de Catherine de Médicis, il construisit la tour des Valois à St-Denis et le château des Tuileries, édifice qui seul eût suffit pour immortaliser son nom. Delorme mourut à Paris en 1577. Il a laissé : *OEuvres d'architect.*, 1567, in-fol., réimpr. plus. fois. Toutes les éditions sont également recherchées. Le Xe livre, intitulé : *Nouv. invention pour bien bâtir et à petits frais*, manque assez souvent dans les exemplaires.

DELORME (Jean), médecin, né à Moulins en 1547, fut premier médecin de la reine, femme de Henri III, de Marie de Médicis, de Henri IX et de Louis XIII, céda cette place en 1626 à son fils, et revint dans sa ville natale, où il mourut en 1637. —Charles Delorme, son fils, né à Moulins en 1584, voyagea en Italie, et s'y fit tellement admirer que le sénat de Venise lui conféra gratuitement le titre de noble, que la république faisait payer à cette époque 100,000 écus. Delorme rendit de très gr. services lors de la peste de Paris en 1619, ainsi qu'au siége de La Rochelle, où l'armée était ravagée par une dyssenterie accompagnée d'un flux de sang. Ce célèbre médec. exerçait son art avec tant de désintéressement, que Henri IV dit un jour que *le jeune Delorme gentilhommait la médecine*. On a de lui : *Lauri apollinares, ou Recueil de thèses*, Paris, 1608, in-8. L'abbé St-Martin a publ. : *Moyens faciles et éprouvés dont M. Delorme s'est servi pour vivre près de cent ans*, Paris, 1682 et 1683, in-12.

DELORME (Marion), célèbre courtisane, citée comme un exemple extraordinaire de longévité, naquit en 1611 à Châlons en Champagne, d'une famille bourgeoise. Rivale de Ninon, avec laquelle on ne l'a mise si souv. en parallèle que pour mieux faire ressortir la supériorité de l'amie de Saint-Évremont, elle eut un grand nombre d'amants, parmi lesquels on comptait Cinq-Mars et Richelieu lui-même. Elle mourut en 1650, à 39 ans, pour avoir pris de l'antimoine. Le bruit courut que Marion, compromise dans les troubles de la Fronde, avait passé en Angleterre; et cette fable, qui n'avait nul fondement, s'est perpétuée jusqu'ici dans les dictionn. et les biographies, où l'on suppose qu'elle revint à Paris en 1706, et qu'elle y mourut de douleur en apprenant que Ninon, le seul être dont elle pût espérer quelques secours, avait elle-même cessé d'exister.

DELPECH (François-Séraphin), imprimeur lithographe, né en 1778 à Chaillot, mort en 1825, joignit le goût des lettres à un vif sentim. des beaux-arts, et fut l'un des premiers à perfectionner l'art de la lithographie, dès qu'il fut importé en France. L'*Iconographie des contemporains*, son dernier ouvrage en ce genre, lui fait le plus grand honn. On doit à Delpech : *Examen raisonné des ouvr. de peinture, de sculpture et de grav.*, exposés au salon en 1814, in-8 : il y fait preuve d'un jugem. sain; mais la sévérité de sa critique lui attira quelq. désagréments. Le *Mercure* de 1812 contient de lui plus. articles sur le salon de la même année.

DELPECH (J.), professeur de clinique chirurgicale à la faculté de Montpellier, chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, membre de la Légion-d'Honn., et correspondant de l'Institut de France, a publié : *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales*, 3 vol. in-8. — *Pathologie chirurgicale sur l'anévrisme*, traduites de l'italien de Scarpa, avec deux *Mémoires* et un *Atlas*, un vol. in-8, Paris, 1813. — *Chirurgie clinique de la faculté de médec. de Monpellier*, un vol. in-4, 1824. Jean Demptos, négoc. de Bordeaux, que Delpech avait guéri d'une maladie locale, s'étant rendu à Montpellier en octobre 1832, le rencontra lorsqu'il allait à sa maison de santé pour la visiter, et lui tira un coup de pistolet à bout portant. Delpech expira peu d'instants après. L'assassin se tua aussitôt d'un deuxième coup de feu. La même année vit ainsi disparaître deux célébrités chirurg. : l'une, Scarpa, succomba sous le poids des ans; l'autre, Delpech, traducteur de Scarpa, périt assassiné.

DELPHIDIUS (Attius-Tiro), rhéteur du 4e S., n'est connu que par l'éloge qu'Ausonne et Ammien-Marcellin s'accordent à faire de son talent pour la poésie et l'art oratoire. Aucun de ses ouvr. ne nous est parvenu. On sait seulement qu'il professait à Bordeaux et plaida l'an 358 devant Julien contre Numérien, gouverneur de la Gaule-Narbonnaise, qu'il accusait de péculat.

DELPON DE LIVERNON (Jacques-Antoine), membre d'une foule de sociétés savantes, notamment de celles qui s'occupent d'antiquités, successivement avocat, procureur du roi jusqu'en 1823, membre du conseil-général du Lot, président du tribunal de Figeac, maître des requêtes et député, se retira de la chambre pour se livrer exclusivem. à l'étude, et mourut à Figeac le 24 nov. 1833, âgé de 55 ans. On lui doit : une *Statistique du Lot*, 2 vol. in-4, Cahors, 1821, ouvr. couronné par deux sections de l'Institut. — *Notice biographique sur H. de Richepray*, couronnée par la société centrale d'agriculture en 1814. — *Essai sur la position d'Uxellodunum*, in-8, Cahors, 1832.

DELRIO (Martin-Antoine), jésuite, né vers 1551 à Anvers, fut nommé à 23 ans membre du conseil souverain de Brabant, et successivement auditeur de l'armée, vice-chancelier et procureur-général des Pays-Bas. Mais bientôt, dégoûté des affaires, il donna sa démission, se rendit en Espagne et se fit recevoir dans la société de Jésus à Valladolid, en 1580. Ses supérieurs le renvoyèrent à Louvain pour y étudier la théologie. Il professa cette science à Douai, à Liége, en Styrie, retourna à Salamanque, puis à Louvain, et mourut dans cette ville en 1608. On a de lui divers *Comment.* sur l'Écriture sainte, peu estimés, et un ouvrage plus généralement connu, intit. : *Disquisitionum magicarum lib. VI*, Louvain, 1599, in-4, souvent réimpr., abrégé et traduit en franç. par André Duchesne, Paris, 1611, 2 vol. in-4 et in-8. — Un autre Delrio (Jean), doyen et grand-vicaire d'Anvers, né à Bruges, mort en 1624, a laissé des *Comment.* sur le psaume CXVIII, Anvers, 1617, in-12.

DELUC (Jacq.-Franç.), né à Genève en 1648, d'une famille originaire de Lucques, en Italie, mort en 1780, est auteur des ouvr. intit. : *Lettre contre la fable des abeilles*, de Mondonville, in-12. — *Observat. sur les savants incrédules*, Genève, 1762, in-8. — Deluc (Jean-André), un des plus célèbres physiciens du 18e S., né à Genève en 1727, d'abord destiné au commerce, se livra à l'étude des sciences en même temps qu'aux travaux de son état jusqu'à l'âge de 46 ans; mais sa fortune ayant été dérangée par un événement imprévu, il renonça aux affaires commerciales, se rendit en Angleterre, s'y fixa, et devint lecteur de la reine. Dans la suite il parcourut la Suisse, la France, la Hollande, l'Allemagne, passa dans ce pays 6 années, revint en Angleterre, où il voyagea 3 ans en observateur, et mourut à Windsor le 7 nov. 1817, âgé de 91 ans. Professeur honoraire de géologie à Goettingue, correspondant de l'Institut de France et membre de la société roy. de Londres, J.-A. Deluc a enrichi la géologie et la météorologie de plus. découvertes importantes. On lui doit l'hygrométrie; le prem. il substitua le mercure à l'esprit de vin dans le thermomètre, et contribua à rendre familière la mesure des montagnes au moyen du baromètre portatif. Un des points les plus remarquables de ses travaux est l'accord qu'il établit entre les doctrines physiq. et le récit de la création du monde par Moïse, principes adoptés dep. par Cuvier. Parmi les ouvr. qu'il a composés, nous citerons : *Recherches sur les modificat. de l'atmosphère*, etc., Genève, 1772, 2 vol. in-4; Paris, 1784, 4 vol. in-8 (excellent surtout pour la théorie des baromètres et thermomètres). — *Lettres physiques et morales sur les montagnes*, etc., La Haye, 1778-80, 6 vol. in-8. — *Traité élémentaire de géologie*, publ. en anglais, Londres, 1809, in-8, et en franç., Paris, même année. — *Voyage dans le nord de l'Europe*, Londres, 1810, 3 vol. in-8. — *Traité élément. sur le fluide galvanique*, Paris, 1804, in-8. — *Voyage géologique dans quelq. parties de la France, de la Suisse et de l'Allemagne.* — Enfin un gr. nombre d'*articles*, de *mém.* et de *dissert.* dans le *Journ. de physiq.*, le *Journ. des sav.*, et dans le *Recueil* de l'acad. des sciences. — Deluc (Guillaume-Antoine), frère du précéd., né à Genève en 1729, s'associa de bonne heure à ses travaux, parcourut avec lui les Alpes genevoises, visita en 1756 le Vésuve, l'Etna et l'île de Vulcano, et rassembla à gr. frais une riche collection de minéraux et de produits volcaniques. Deluc mourut en 1812, sans avoir publ. d'ouvr. considérable, mais il a inséré divers articles intéress. dans le *Journal de physique*, 1798-1804; dans la *Bibliothèque britannique*, 1800-1809, et dans le *Mercure de France*, 1806 et 1807.

DELVAUX (Laurent), sculpteur, né en 1695 à Gand, mort à Nivelle en 1778, a joui d'une certaine réputation. Plusieurs statues qu'on voyait dans la chapelle de la cour de Bruxelles, entre autres celle de David, et surtout la chaire de la cathédrale de Gand, attestent que cette réputation était méritée. — Delvaux (Remi-Henri-Joseph), graveur, né en 1748, mort à Paris en 1823, a exécuté un grand nombre d'estampes pour les belles éditions de Molière, La Fontaine, Voltaire, Gessner, les métamorphoses d'Ovide et les œuvres de M. de Châteaubriand. On a aussi de lui les portraits de plus. hommes célèbres.

DELVINCOURT (Claude-Étienne), jurisc., né à Reims en 1762, fit ses études au collége Mazarin, et parvint à être agrégé à la faculté de droit de Paris. La révolut. ayant fermé les écoles, il se réfugia dans les bureaux de la marine jusqu'à leur rétablissem., rentra dans la faculté comme professeur de code civil, et en devint le doyen à la mort de Portier de l'Oise. En 1808 il publia en 3 petits vol. ses *Institutes*, dont il a fait depuis 2 gros in-4. On lui doit aussi des *Éléments de droit romain* en latin, et des *Institutes du droit commercial*. Ces ouvrages sont écrits les uns

avec sécheresse, les autres avec diffusion. Delvincourt, meilleur que ses leçons et ses livres, était étroit, mais sage. Dans tout ce qui était douteux il optait pour l'équité. Ses connaissances spéciales le firent nommer censeur en 1814, et membre du conseil royal de l'instruction publique en 1824; la révolution de juillet lui ôta tous ces avantages. Il mourut à Paris en 1831.

DELVIG (baron), éditeur du *Sœvernie Tzœvoli* et du *Litteraturnaya gazeta*, mourut le 14 (26) janvier à St-Pétersbourg. Le prem. de ces deux ouvr. est l'almanach le plus populaire de la Russie. Delvig en avait assuré le succès en n'admettant dans ce rec. que des pièces des meill. aut. et des articles du plus haut intérêt.

DEMABUSE (JEAN), peintre, né à Maubeuge en 1499, mort en 1562 à Middelbourg, est le premier qui ait fait connaître en Hollande le style et la manière des grands maîtres des écoles italiennes, où il avait long-temps étudié. On cite comme son chef-d'œuvre un tableau d'autel représentant une *Descente de croix*. Cet artiste peignait le portrait avec beaucoup de vérité.

DEMACHY (JACQUES-FRANÇOIS), pharmacien, et littérateur, né à Paris en 1728, partagea toute sa vie entre le culte des muses et l'étude des sciences naturelles. Il obtint une place de pharmacien à l'Hôtel-Dieu, puis fut nommé pharmacien en chef de l'hôpital militaire de St- Denis, et directeur de la pharmacie centrale. Pendant 25 ans il professa la matière médic. avec succès. Il mourut en 1803. Outre des poésies imprimées dans l'*Almanach des Muses*, le *Mercure* et autres journaux, et des trad., dissertations et opuscules sur son art, on lui doit plus. ouvr. utiles au moment de leur publication, mais qui depuis long-temps ne sont plus au niveau de la science. Il faut en excepter l'*Art du distillateur d'eau forte*, 1773, in-fol., qui fait partie de la *Description des arts et métiers*. — *L'art du distillateur-liquoriste*, 1775, in-fol., nouv. édit., augm., 1819, in-4. — *L'art du vinaigrier*, 1780, in-4. dans le t. XII de la *Description des arts et métiers*, édit. de Neuchâtel, réimpr., Paris, 1814, in-fol., et reproduit en 1820.

DEMADES, orat. d'Athènes, avait été d'abord simple matelot. Fait prisonnier par Philippe à la bataille de Chéronée, il sut se concilier l'estime de ce prince par sa franchise, et obtint sa liberté. Dans la suite il se vendit à Alexandre, puis à Antipater; mais ayant trahi celui-ci pour Antigone, il fut mis à mort l'an 322 avant J.-C. On trouve dans les *Rhéteurs grecs* de Reiske un discours sous le nom de Demades; mais il est supposé.

DEMANET, ecclésiastique français, aumônier à l'île de Gorée, parcourut une partie des côtes voisines, et publia, de retour en France : *Nouv. histoire de l'Afrique française*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, avec cartes.

DÉMARATE, roi de Sparte, fut dépossédé du trône à raison de sa naissance illégitime, et se retira à la cour de Darius Ier, roi de Perse. Ayant eu de bonne heure connaissance des projets hostiles de Xercès contre la Grèce, il en prévint ses concitoyens, et mourut dans la Perse, laissant une postérité nombreuse. — DÉMARATE, de Corinthe, de la famille des Bacchiades, ne pouvant souffrir la tyrannie de Cypselus, se retira en Italie, s'établit à Tarquinie, et devint père de Lucumon, qui régna à Rome sous le nom de Tarquin-l'Ancien.

DEMARNE (JEAN-LOUIS), peintre, né en 1744 à Bruxelles, vint de bonne heure étudier son art en France, et y concourut pour le prix de Rome l'année où David l'obtint. Après s'être livré d'abord avec peu de succès au genre le plus élevé, il fit du paysage historique, et ne réussit encore que médiocrement. On cite, comme l'un de ses moins faibles ouvr. dans cette seconde manière, sa *Prise de la Louisiane*. Mais il doit sa réputat. à ses peintures d'animaux. Dans ce troisième genre, il s'est placé comme coloriste à la hauteur des meilleurs peintres flam., et, pour la facilité du pinceau, la finesse du ton, l'entente et la vivacité de la composition, on ne craint pas d'égaler un bon nombre des paysages qu'il exécuta de 1792 à 1808 à ce qu'ont fait de mieux Karel, Dujardin et Berghem. Demarne, qui, octogénaire, avait obtenu la croix d'honneur après la dern. exposition, mourut aux Batignoles, près Paris, le 23 mars 1829. Ses meill. morceaux se voient à la galerie Lebrun.

DEMARNE (JEAN-LOUIS), peintre, né à Bruxelles en 1752, élève de Nicasius, vint jeune à Paris, où il perfectionna ses talents sous différ. maîtres, mérita le suffrage des connaiss. pour les tableaux qu'il mit aux salons, et mourut en 1829. Le musée possède de cet artiste trois petits paysages, vrais chefs-d'œuvre, une *Route sur laquelle on voit une diligence*, une *Foire devant une auberge*, une *Noce de village*.

DÉMARTEAU (GILLE), graveur, né à Liége en 1729, mort à Paris en 1776, membre de l'académie de peinture, perfectionna le procédé inventé par François pour imiter en grav. les dessins au crayon, et exécuta plus de 500 pièces en ce genre. On estime surtout de cet artiste : *Lycurgue blessé dans une sédition*, d'après Cochin; *la Justice protégeant les arts*, allégorie sur la mort du dauphin, d'après le même, et *le Christ porté au tombeau*, d'après Stellaert. Démarteau a gravé un grand nombre d'*Études* d'après Raphaël, Vanloo, Boucher, etc. — DÉMARTEAU (Gille), élève et neveu du précéd., mort en 1806, a gravé plus. études d'après les gr. maîtres de l'école moderne.

DEMAUGRE (JEAN), né en 1714 à Sedan, entra dans l'ordre des jésuites et fut envoyé profess. de rhétorique à Metz. Une satire qu'il composa contre un président au parlem. métromane l'obligea de quitter sa chaire. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut successivement curé de différ. paroisses, puis prieur de Chablis, résigna ce bénéfice en 1788, et s'établit à Yvoi-Carignan, où il mourut en 1801. Outre plusieurs pièces de vers lat. et franç., on a de lui: *Oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle*, Paris, 1761, in-4. — *Le milit. chrétien*, in-12, etc. Il a laissé MS. *les Psaumes de David* en vers latins.

DÉMÉTRIANUS ou DEXTRIANUS, architecte, fut chargé pas l'empereur Adrien de déplacer la fameuse statue de Néron. Cette statue, que Pline croit avoir été de marbre, et que les modernes croient avoir été de bronze, était haute de plus de 110 pieds français, ce qui peut donner une idée de son poids immense. Démétrianus la souleva, la suspendit et la transporta debout sur une machine traînée par 24 éléphants jusqu'au lieu où elle devait être déposée. Cette entreprise est sans doute une des plus hardies que les artistes aient jamais exécutées. Cepend. quelq. biographes ont ajouté que Démétrianus avait aussi enlevé, suspendu et replacé le temple de la Bonne-Déesse: cette fable n'a pas besoin d'être démentie.

DÉMÉTRIUS, sculpteur grec vers l'an 348 avant J.-C., est cité avec éloge par Quintilien, qui lui reproche d'avoir souvent sacrifié le beau à la ressemblance. L'ouvr. le plus recommandable de cet artiste est sa *Minerve musicienne*, ainsi appelée parce que les têtes des serpents qui entouraient sa Gorgone rendaient par la percuss. un son semblable à celui d'un instrument. — Un autre Démétrius, architecte, s'illustra vers la fin de la 95ᵉ olympiade, en terminant le fameux temple de Diane à Éphèse.

DÉMÉTRIUS, surnommé *Poliorcète* (preneur de villes), fils d'Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, commanda les troupes de son père dans les guerres que celui-ci eut à soutenir contre Ptolémée-Lagus, roi d'Égypte, contre Séleucus, roi de Syrie, et contre Cassandre, qui tenait la Grèce asservie. Il se rendit maître d'Athènes, en chassa Démétrius de Phalère, et y rétablit le gouvern. populaire. Téleucus, Cassandre et Lysimachus, ligués ensemble contre Antigone, gagnèrent sur ce prince la célèbre bataille d'Ipsus (299 ans avant J.-C.). Peu de temps après cette défaite, Démétrius alla ravager une partie des états de Lysimachus, reconquit plus tard et presque entièrem. ceux de son père, et se fit proclamer roi de l'Asie-Mineure. Expulsé ensuite de ses états par Agathoclès, fils de Lysimachus, et par Séleucus, dont il avait épousé la fille Stratonice, ce dernier lui assigna une résid. en Syrie, et Démétrius y mourut 3 ans après (l'an 283 av. J.-C.) par suite d'intempér. — Démétrius II, roi de Macédoine, fils d'Antigone Gonatas et de Phila, monta sur le trône l'an 241 avant J.-C., repoussa Alexandre, fils de Pyrrhus, qui avait envahi ses états, s'empara de l'Épire, fit la guerre aux Étoliens et aux Achéens, et mourut l'an 231 avant J.-C.—Démétrius, petit-fils du précédent et second fils de Philippe V, roi de Macédoine, fut envoyé par son père en otage à Rome, et le défendit avec succès auprès du sénat; mais à son retour en Macédoine il devint la victime des calomnies de son propre frère Persée, et fut mis à mort par l'ordre de l'ingrat Philippe.

DÉMÉTRIUS Iᵉʳ, surnommé *Soter*, roi de Syrie, fils de Séleucus-Philopator, fut envoyé dans sa jeunesse à Rome, et s'en échappa quelques années après la mort de son père, l'an 162 avant J.-C. De retour en Syrie, il expulsa du trône et fit périr Antiochus-Eupator, son cousin, ainsi que le tuteur de ce prince, fit la guerre aux Juifs avec des succès variés, chassa Ariarate du trône de Cappadoce, et fut enfin détrôné par Alexandre-Balas, prétendu fils d'Antiochus-Épiphanes, dont l'entreprise était appuyée par des princes voisins. Il périt dans sa fuite, en 150 avant J.-C., après un règne de onze années. — Démétrius II, surnommé *Nicanor*, fils aîné du précédent, fut mis sur le trône de Syrie par Ptolémée-Philopator, son-beau-père, après qu'il en eut chassé Alexandre-Balas. Adonné aux plaisirs, le jeune Démétrius laissa le soin du gouvernement à des favoris qui le rendirent odieux aux grands et au peuple. Diodore Tryphon entreprit de détrôner un prince si peu digne de la couronne, et réussit à mettre la Syrie au pouvoir d'un fils d'Alexandre-Balas. Démétrius, allié avec les Juifs, fut pris par ce même Tryphon dans une expédit. contre les Parthes, et livré à leur roi Phraates. Celui-ci traita bien l'ex-roi de Syrie, et lui fit épouser sa fille Rodogune. Quelque temps après, Démétrius remonta sur le trône de Syrie, et l'occupa pendant quatre ans; mais sa première disgrâce ne l'ayant point corrigé, ses sujets, lassés de son joug, demandèrent à Ptolémée-Physcon, roi d'Égypte, un prince de la maison des Séleucides. La couronne de Syrie fut donnée à Alexandre-Zebina, et Démétrius, obligé de se réfugier à Tyr, y fut tué par ordre du gouvern., l'an 126 avant J.-C. — Démétrius III, surnommé *Eucærus*, l'un des 5 fils d'Antiochus-Grypus, monta sur le trône de Syrie avec Philippe son frère; ces deux princes se partagèrent les provinces, et fixèrent leur résidence, le premier à Damas, le second à Antioche. Mais la guerre éclata ensuite entre eux, et, après des succès divers, Demétrius fut vaincu et fait prisonnier par Mithridate, général des Parthes, qui était venu au secours de Philippe. Relégué dans la Haute-Asie, il y mourut quelque temps après, vers l'an 87 avant J.-C.

DÉMÉTRIUS *de Phalère*, disciple de Théophraste, fut nommé archonte pour 10 ans, 317 avant J.-C., et le zèle qu'il déploya pend. l'exercice de cette magistrat. lui concilia l'amour des Athéniens, qui lui décernèrent autant de statues qu'il y avait alors de jours dans l'année. Mais il ne jouit pas long-temps de la faveur de son peuple: condamné à mort par la brigue des envieux de son mérite, il vit renverser les nombreuses statues qu'on lui avait érigées, et se réfugia à la cour de Ptolémée-Lagus, qui lui fit le plus grand accueil. Cependant le fils de ce roi, Ptolémée-Philadelphe, à son avénement au trône, irrité de ce que le philos. avait conseillé à son père de faire choix d'un autre successeur, l'exila dans la Haute-Egypte. Démétrius, s'il faut en croire Diogène Laërce, s'y donna la mort. D'autres rapportent, au contraire, qu'il jouit d'un grand crédit auprès de Ptolémée-Philadelphe, qu'il enrichit la bibliothèque de ce prince d'un gr. nombre d'ouvrages grecs, et qu'il le décida à faire traduire dans cette langue les livres des Hébreux

(*la Bible*). Démétrius avait composé sur l'hist., la politique et l'éloquence, plusieurs ouvrages qui se sont perdus. Quelques savants lui attribuent un *Traité sur l'élocution*, qui, selon d'autres, est de Denys d'Halicarnasse, et dont la meilleure édit. est celle de Schneider, 1779, in-8; mais on croit que ce traité appartient à Démétrius d'Alexandrie, contemporain de Marc-Aurèle.

DÉMÉTRIUS *de Pharos*, gouverneur de l'île de Corcyre, envahit les états de la reine Teuta, sa bienfaitrice, et entreprit de secouer le joug des Romains, sous la protect. desquels il s'était placé. Ceux-ci l'ayant chassé de l'Illyrie et de Pharos, où il s'était réfugié, il alla chercher un asile auprès de Philippe, roi de Macédoine, et suivit ce prince dans diverses expéditions. Il fut tué dans Messène vers l'an 214 avant J.-C. Philippe venait de faire avec Annibal, vainqueur à Cannes, un traité dont une des conditions était le rétablissem. de Démétrius dans l'île de Pharos.

DÉMÉTRIUS, dit *le Cynique*, disciple d'Apollonius de Tyane, vécut à Rome sous Néron, dont il brava la colère, et qui se contenta de l'exiler. Il y revint sous Vespasien, encourut sa disgrâce par ses mots séditieux, et fut chassé de l'Italie avec les autres philosophes. Sénèque donne beaucoup d'éloges à Démétrius, dont il rapporte plus. maximes. — Démétrius, disciple d'Aristarque et de Cratès, est cité par Strabon comme aut. d'un *Comment.* sur les *poèmes* d'Homère, qui ne nous est point parvenu.

DÉMÉTRIUS II (Temèdre), roi de Géorgie de la race des Pagratides, succéda, l'an 1126, à son père David III, et mourut en 1158, après avoir combattu toute sa vie, et triomphé à la fin des musulmans, qui firent à diverses reprises des invasions dans ses états. Son fils David IV lui succéda.—Démétrius III succéda en 1272 à son père David V; et, après un règne de 17 ans, impliqué dans une conspiration formée par le général Bougatchin contre l'emper. mogol Argouhn, il fut arrêté et mis à mort. Son fils David VI lui succéda.

DÉMÉTRIUS (les faux). On désigne sous ce nom plusieurs aventuriers qui usurpèrent le trône de Russie au commencem. du 17e S. Boris Gudonow, après s'être emparé de l'autorité sous Fédor, fils d'Iwan Wasiliewitz, fit disparaître un autre fils de ce prince, Dmitri ou Démétrius. En 1598, Fédor mourut; Boris monta sur le trône, et régnait sans opposition, lorsqu'un moine, Grégoire Otrepieff, profitant de la ressemblance que plus. personnes lui trouvaient avec le jeune Démétrius, prétendit qu'il était ce prince lui-même, échappé par miracle au fer des asssass.: le peuple se souleva, l'armée se déclara pour lui; Boris, abandonné des siens, s'empoisonna, et le faux Démétrius fit en 1605 son entrée triomphante à Moscou. Il eût conservé le pouvoir si, trop ami des Polonais, il n'eût blessé l'orgueil national des Russes et surtout celui du patriarche; un parti se forma, on plaça Basile Suzki sur le trône, on égorgea les étrangers et Démétrius lui-même. Un autre impost. reparut bientôt sous son nom, renversa Suzki, et fut massacré en 1610 par les Tartares qu'il avait pris à sa solde. La Russie fut livrée à l'anarchie, il s'éleva presque autant de faux Démétrius; prétendus fils du premier, qu'il y avait de provinces dans l'empire. Enfin la couronne fut déférée en 1613 à Michel Fédérovitz Romanow; les faux Démétrius furent successivement arrêtés et mis à mort; il s'en présenta encore un dans la suite qui fut livré par le duc de Holstein, à la cour duquel il avait cherché un asile, amené à Moscou et exécuté l'an 1653.

DÉMÉTRIUS-PÉPAGOMÈNE, médecin de l'empereur Paléologue dans le 13e S., a laissé un *Tr. sur la goutte*, impr. (grec et latin) Paris, 1558, in-8. On lui attribue un traité sur les chiens (*de curâ canum*), publié sous le nom de Phœmon, inconnu aux critiques.—Démétrius de Byzance passe pour l'auteur d'un ouvr. *sur la fauconnerie*, trad. du grec en latin par P. Gilles, et inséré dans les *Scriptores rei accipitrariæ*, grec et latin, Paris, 1612, in-4. On lui attribue encore une traduction grecque du livre de Galien: *De oculis.* Quelques biogr. croient que ce Démétrius est le même que le précédent.

DEMEUNIER (Jean-Nicolas), publiciste et labor. traduct., né en 1751, à Nozeroy (Franche-Comté), en terminant ses études, vint à Paris, où il trouva dans l'exercice de ses talents des moyens honorables de s'avancer dans le monde. Nommé censeur royal, il obtint la place de secrétaire ordin. de Monsieur, depuis Louis XVIII, et fut en 1789 député de la ville de Paris à l'assembl. constituante. Membre du comité de constitution, il en fut fréquemment le rapporteur, et prit part à la discuss. des principaux articles. A la fin de la session, il fut nommé membre du départem. de Paris; mais il se démit de cette place en 1792, et se réfugia dans les montagnes du Jura, où il passa le temps de la terreur sans être inquiété. Candidat en 1797 pour l'une des places de directeurs, il fut, après le 18 brumaire, élu membre du tribunat, puis, quelque temps après, entra au sénat conservat., et mourut à Paris en 1814. Outre un très grand nombre de *traduct.* de l'anglais, entre autres des *Voyages* de Cook, de Phipps, de Vancouver, de Brydone, etc., on lui doit: *Esprit des usages et des coutumes des différents peuples*, 1780, 3 vol. in-8, ouvr. estimé. — *Essai sur les États-Unis*, 1786, in-4.

DEMIAU-CROUZILHAC, profess. de procédure civile et de législat. criminelle à la faculté de droit de Paris, mort du choléra dans cette ville en juillet 1832, a publié, à l'usage de ses élèves, des *Institutes* de procédure civile.

DÉMOCÈDE, médecin grec, né à Crotone, mérita la confiance de Polycrate, tyran de Samos, et, après la mort de ce prince, passa au service de Darius, fils d'Hystaspes. Mais plus tard il obtint du roi la faculté de retourner en Grèce, sous le prétexte d'observer les mouvements des peuples de cette contrée. Au lieu de remplir cette mission déshonorante, il revint à Crotone, où il épousa

une fille de l'athlète Milon, et mourut vers l'an 500 av. J.-C.

DÉMOCHARÈS, orateur et historien grec, neveu de Démosthène, fut envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine. Ce prince lui ayant demandé ce qu'il pourrait faire d'agréable aux Athéniens : « C'est de vous pendre, » lui répondit-il. Le roi méprisa cette insulte, et le renvoya sans lui faire aucun mal.

DÉMOCRITE, philosophe grec, né à Abdère vers l'an 470 av. J.-C., voyagea en Asie et en Égypte pour s'instruire. De retour dans sa patrie, il allait être noté d'infamie comme ayant dissipé son bien, quand il lut à ses concitoyens un *Tr. sur le monde* qui les charma tellement qu'ils lui firent présent de 500 talents. Démocrite se retira dans un jardin voisin de la ville, et se creva, dit-on, les yeux pour se livrer plus librement à ses méditations. Ce philos. riait sans cesse des folies des hommes : ses concitoyens, le regardant comme fou, firent appeler Hippocrate, et lui confièrent sa guérison. Mais l'habile médecin, après avoir entendu Démocrite, dit aux Abdéritains qu'ils étaient bien moins sains d'esprit que le prétendu malade. Il mourut à l'âge de 109 ans, 361 av. J.-C. Démocrite croyait à l'existence d'atomes innombrables, dont la rencontre fortuite avait produit le monde. On lui attribue quelques découvertes en physique.

DÉMONAX, philos. grec, originaire de Crète, vivait sous Adrien et Marc-Aurèle, n'embrassa aucune secte particulière, et vécut cependant comme les cyniques. On lui attribue plus. mots heureux. C'est lui qui, sur le point de mourir, dit aux assistants : « Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée. »

DÉMOSTHÈNE, le plus gr. orateur de la Grèce, né à Athènes 381 ans av. J.-C., était fils d'un armurier très riche, et se trouva de bonne heure livré par la mort de son père aux soins négligents de tuteurs infidèles. Ce fut par un procès qu'il leur intenta, pour les obliger à rendre compte de leur gestion, qu'à 17 ans il entra dans la carrière de l'éloquence : Démosthène gagna sa cause, mais sentit qu'il n'était point encore orateur; on sait tout ce qu'il imagina pour corriger les défauts de son organe, fortifier sa poitrine, et s'accoutumer aux cris dont le peuple interrompait souvent celui qui occupait la tribune. Il y monta à 27 ans, imbu des leçons de Platon, et attaqua la loi de Leptine, qui exemptait des magistratures onéreuses les seuls descendants d'Harmodius et d'Aristogiton. Il ne prononça pas tous les discours qu'il composa à cette époque; il paraît même que dans une affaire particulière il en fournit un à chacune des deux parties. Jetons un voile sur les faiblesses d'un gr. homme, prenons Démosthène à l'âge de 31 ans, à cette époque, où, suivant la belle expression de M. Villemain, *sa vie entière s'épure au feu du patriotisme qui le dévore;* dès-lors, sentinelle avancée de la république, nous le verrons découvrir le prem. les desseins ambitieux de Philippe, éveiller l'attention des Athéniens, et leur dénoncer un roi de Macédoine dominateur de la Grèce. Une seule pensée l'agite, sa voix éloquente ne fait plus entendre qu'un cri : *Guerre, guerre à Philippe!* Quand l'orage qu'il avait prévu vient fondre sur Athènes, il raffermit la foi chancelante des alliés, leur met sous les yeux l'image de leurs ancêtres; il anime ses concitoyens, il gourmande leur orgueilleuse inertie, leur rappelle sans cesse les souvenirs magiques de Marathon et de Platée; il les pousse au combat, il les y entraîne encore quand le combat n'est plus possible. Onze harangues (les Philippiques et les Olynthiennes) nous sont restées pour attester cette lutte de 15 années entre le citoyen amant passionné de la liberté de son pays, et le monarque ambitieux et trompeur qui la lui ravissait. Quand Athènes fut tombée, Démosthène soutint encore sa gloire; il montra dans l'immortel discours *pour la couronne* que la conduite de la républ. et la sienne avaient été tout ce qu'elles devaient être, et parut d'autant plus digne de son triomphe, qu'il déploya plus de générosité envers Eschine, son accusateur et son rival. A la mort de Philippe, à celle d'Alexandre, Démosthène fit encore quelques efforts; mais la fortune des Athéniens ne répondit point à la justice de leur cause. Poursuivi par les satellites d'Antipater, ce grand homme s'empoisonna, et mourut au pied de la statue de Neptune, dans l'île de Calaurie, 322 ans av. J.-C. Ce qui nous reste des œuvres de ce grand orateur, 61 *Discours*, 65 *Exordes* et 6 *Lettres politiques*, a été impr. par Alde, 1505, in-fol., édition *princeps*. Elles forment les 6 prem. vol. des orateurs grecs publ. par Reiske, Leipsig, 1772-75, 10 vol. in-8. La seule traduction complète est celle d'Auger, dont l'édition la plus récente, revue et corrigée par M. Planche de Boissonade, avec le texte grec en regard, a été publiée, 1819-21, 10 vol. in-8.

DÉMOTZ DE LA SALLE, né à Rumilly en Savoie, fut pourvu d'une cure dans la partie du diocèse de Genève qui dépendait de la France, et publia un système de notation musicale qui fut approuvé en 1726 par l'académie des sciences. On a de lui : *Méthode de plain-chant selon un nouveau système, très court, très facile et très sûr*, Paris, 1728, in-12. — *Bréviaire romain, noté selon un nouveau système de chant*, Paris, 1728, in-12. — *Méthode de musique selon un nouveau système*, 1728, in-8.

DEMOURS (PIERRE), médecin oculiste, né à Marseille en 1702, perfectionna ses connaissances sous la direction de Duverney, de Chirac et d'Ant. Petit, qui l'associèrent successivement à leurs travaux, fut nommé correspondant de la société royale de Londres, puis membre de l'académie des sciences, joignit à ces titres celui de médecin oculiste du roi, et mourut en 1795. On lui doit la trad. de plusieurs ouvrages angl., entre autres des *Mémoires* de la société de médec. d'Édimbourg, et des *transact. philosoph.* années 1736-46; la *Table* des mémoires de l'acad. des sciences, tom. V à IX, et quelques opuscules dont les plus remarquables sont : *Lettre à M. Petit, en réponse à sa critiq. d'un rapport*

sur une maladie de l'œil, 1767, in-8.—*Nouv. réflex. sur la lame cartilagineuse de la cornée*, 1770, in-8.

DEMOUSTIER (Charles-Albert), littérateur, né à Villers-Cotterets en 1760, descendait de Racine par son père et de La Fontaine par sa mère. Après avoir débuté dans la carrière du barreau, il l'abandonna pour la littérature, et débuta en 1786 par des *Lettres à Émilie sur la mythologie*. Le succès prodigieux qu'obtint cet ouvrage suffirait pour prouver le mauvais goût de l'époque; on y trouve de l'esprit, sans doute, mais gâté par la manie d'en montrer sans cesse; le faux brillant, le maniéré, le fade y remplacent le naturel et le vrai, qui seuls pouvaient conduire un auteur à la réputation dans le beau siècle de Louis XIV. Demoustier porta le même genre de talent et les mêmes défauts dans ses autres ouvr. Parmi ses pièces de théâtre, celles qui ont eu le plus de succès sont: *le Conciliateur, les Femmes* et *Alceste à la campagne*. On ne les joue plus; mais Petitot a publié les deux premières dans le *Répertoire des auteurs du 3e ordre*. Demoustier mourut à Villers-Cotterets en 1801. Collin d'Harleville, son ami, prononça son *Éloge* à l'Institut. Il laissait plusieurs ouvr. MSS.; les principaux ont été publiés sous le titre d'*OEuvres diverses*, 1804, in-8, ou 3 vol. in-18. Ce volume contient son *Cours de morale* au lycée Thélusson; les *Consolations*, recueil d'élégies; des *Poésies fugitives*, et des fragments d'un poëme intit.: *la Galerie du 18e S.* A ce volume les édit. en ont joint un second qui renferme les meilleures pièces de théâtre; outre les trois déjà citées, ce sont: *le Divorce, la Toilette de Julie*, et *l'Amour filial*. — Demoustier (Pierre-Antoine), oncle du précédent, né à Lassigny en 1735, mort à Paris en 1803, ingénieur en chef du départem. de la Seine, acheva le pont St-Maxence, construisit le pont Louis XV en 1791, et dirigea les travaux des trois ponts établis sur la Seine aux frais d'une compagnie en 1801.

DEMPSTER (Thomas), sav. écossais, né en 1579, mort à Bologne en 1625, quitta de bonne heure son pays, et professa successivement les humanités à Paris, à Toulouse, à Nimes, à Pise, etc. Il travailla toute sa vie 14 heures par jour; sa mémoire était telle, qu'il ne savait pas, disait-il, ce que c'est qu'oublier. On a de lui plus. ouvr. très sav., mais il manquait de critique et souvent même de bonne foi. Le plus important est *Etruria regalis*, publ. par Th. Coke, Florence, 1723, 2 vol. in-fol., auq. il faut joindre le supplém. de Passeri: *Paralipomen in libros de Etrurià regali*, Lucques, 1767. C'est encore ce que l'on a de plus complet sur la matière. Ses ouvrages sur l'Écosse, quoique remplis d'erreurs, sont très recherchés des Anglais. Le plus important, *Histor. Ecclesiæ gentis Scotorum*, a été réimpr. Édimbourg, 1828, 2 vol. in-4. Dempster a donné des édit. de *Claudien, de Stace, d'Élien, de Corippus*, etc. — Dempster (Guill.), historien écossais, né dans le comté d'Angus en 1490, mort à Paris en 1557, est aut. de: *Histoire ecclésiastique d'Écosse*.

DENAISIUS (Pierre), jurisc., né à Strasbourg en 1560, mort à Heidelberg en 1610, assesseur de la chambre impériale de Spire, a laissé: *Jus camerale, sive novissimi juris compendium*, Strasbourg, 1600, in-4.—*Dissert. de idolo hallensi*, etc., Heidelberg, 1605, in-4, etc., et plus. opuscules, entre autres *Jesuiter latein*, en allem. Denaisius avait composé dans cette langue plusieurs pièces de vers qui n'étaient pas sans mérite.

DENHAM (John), poète anglais, né à Dublin en 1615, mort en 1668, chevalier de l'ordre du Bain, surintendant des bâtim. de la couronne, étudia le droit à Oxford, mais s'y fit la réputat. de joueur et de dissipé. Cependant, changeant de conduite, il débuta dans la carrière littéraire par un *Essai sur le jeu*, Londres, 1636; cinq ans après, il donna la tragédie du *Sophi* (*the Sophy*), aujourd'hui oubliée, mais qui eut alors un très grand succès, et publ. *la Colline de Cooper* (*Cooper's hill*), Oxford, 1643. Engagé en 1647 dans les affaires politiques, il devint le porteur des messages réciproq. du roi et de la reine, conduisit l'année suivante le duc d'York en France, et fut attaché à la cour de St-Germain en qualité de gentilhomme ordinaire. Denham est regardé comme un des créateurs de la poésie anglaise; la langue lui doit beaucoup; il donna des modèles de plus. genres de poëmes: son élégie *sur la mort de Cowley* est la meilleure de ses pièces de peu d'étendue. *Cooper's hill*, le prem. exemple du genre descriptif en Angleterre, eut l'honneur d'être imité par Gasth et par le célèbre Pope.

DENINA (Charles-Jean-Marie), célèbre littérat. italien, né à Revel (Piémont) en 1731, admis dans l'état ecclésiast., fut nommé profess. d'humanités à Pignerol; mais s'étant permis, dans une comédie de collége, un trait contre les jésuites, perdit sa place, et fut exposé dès-lors à beaucoup de tracasseries. Ses succès dans ses *Révolutions d'Italie* ne diminuèrent pas le nombre de ses ennemis; mais ils ne purent empêcher qu'on ne rendit justice à l'auteur qui, jeune encore, se plaçait dès son début à côté des prem. écrivains de l'Italie. Il rentra dans la carrière de l'enseignement, obtint la chaire d'éloquence lat., puis celle de littérat. grecque à l'académie de Turin, et reçut de son souverain différentes marques de bienveillance. Une infraction à la loi sur la censure lui fit perdre tous ces avantages, et bientôt après il se rendit à Berlin, sur l'invitation du roi de Prusse, qui le fit memb. de son acad., mais ne l'admit pas d'ailleurs à sa confiance. En 1804, Napoléon le nomma son bibliothécaire; il vint alors habiter Paris, et il y mourut en 1813. Ses ouvr. les plus remarquables sont: *Discorso sopra le vicende della letteratura*, 1760, in-12, réimpr. plus. fois avec des addit., et trad. en franç. par le P. Delivoy et Castilhon. — *Delle rivoluzioni d'Ital. libri ventiquattro*, 1769-71, 3 vol. in-4, ouvr. souvent réimpr. L'édit. de Turin, 1791, 6 vol. in-8, est augmentée d'un 25e liv.; celle de Milan, 1820, 3 vol. in-8, dans la *Collect.* des classiques ital., faite sur un exempl. chargé de

notes et de correct. de la main de l'auteur, est enrichie d'une excellente *Notice* sur Denina, par l'avocat François Reina. Cette hist. a été traduite en français par l'abbé Jardin, 1771, 8 vol. in-12. — *Istoria politica e letteraria della Grecia*, Turin, 1781-82, 4 vol. in-8. — *La Prusse littéraire*, 1790, 3 vol. in-8. L'auteur s'y est consacré un long et curieux article. — *Rivoluzioni della Germania*, 1804, 8 vol. in-8.—*La Clef des langues*, 1805, 3 vol. in-8. — *Essai sur les traces anc. du caractère des Italiens modernes*, 1807, in-8.—*Istoria dell' Italia Occidentale*. 1809, 6 vol. in-8.

DENIS (St), élu pape en 259, succéda à Sixte ou Xiste I^er^, et mourut en 269, sous le consulat de l'emper. Claude et de Paterne. Il s'était fait admirer par la sagesse et la fermeté avec lesquelles il gouverna l'Église dans ces temps difficiles. On trouve dans le recueil de D. Coustant, *Epist. roman. pontific.*, des lettres de ce pape à Sabellius, dont il confondit les erreurs dans un synode tenu en 261.

DENIS ou DINIZ, roi de Portugal, né à Lisbonne en 1261, succéda en 1279 à son père, Alphonse III, et mourut à Santarem en 1325. Il a mérité pour la sagesse de ses ordonn. les beaux noms de *Père de la patrie* et de *Roi laboureur*. Ce prince fit défense au clergé d'acquérir aucun immeuble; il régla la juridict. des évêques, restreignit l'autorité des seigneurs, assura l'exécut. des lois, et répartit avec plus de justice les impôts, qu'il trouva moyen de diminuer beaucoup, malgré les guerres qu'il eut à soutenir, tantôt avec la Castille, tantôt avec l'Aragon, pour la défense des infants de *Lara*. Denis vit les dern. années d'un règne si glorieux empoisonnées par la révolte de son fils Alphonse, auquel il pardonna après l'avoir vaincu les armes à la main. Protecteur des lettres, qu'il cultivait lui-même avec quelq. succès, il fonda en 1290 la prem. université qu'aient eue les Espagnes, et s'établit à Coimbre. Ce prince, qui avait toujours montré, envers la cour de Rome, une indépendance bien rare au 13^e^ S., en donna une grande preuve dans l'affaire des Templiers : le concile tenu à Salamanque en 1310 ayant reconnu leur innocence, il institua l'ordre du *Christ*, nom sous leq. les Templiers ont continué d'exister en Portugal jusqu'à nos jours.

DENIS (Nicolas), né vers 1615 à Tours, passa 40 ans en Amérique comme gouvern.-lieuten.-général pour le roi en Acadie et au Canada, et publ. : *Descript. géographique et historique des côtes de l'Amérique-Septentrionale, avec l'hist. naturelle de ce pays*, Paris, 1672, 2 vol in-12, ouvr. utile, et qui donne de bons renseignem. sur les pays que l'auteur avait habités.

DENIS (Jean-Baptiste), conseiller-médec. ordinaire de Louis XIV, mort à Paris en 1704, a composé plus. ouvr. où l'amour du merveilleux l'a entraîné dans de graves erreurs; les plus import. sont : *Rec. des mém. et conférences sur les arts et les sciences, présenté à M. le dauphin*, Paris, 1672, in-4, fig. — *Lettre à M. Montmor, touchant la transfusion du sang*, Paris, 1667, in-4. — *Relat. curieuse d'une fontaine découverte en Pologne*, Paris, 1687, in-4. — Denis (Jacques), avocat, est aut. d'une comédie intit. : *les Plaintes du palais, ou la Chicane des plaideurs*, en 3 actes et en vers, Paris, 1679, in-12.

DENIS (Michel), bibliogr. et poète, né en 1729 à Scharding (Bavière), entra en 1747 dans l'ordre des jésuites avec l'espoir de se livrer entièrem. à sa passion pour l'étude, et enseigna long-temps à Grætz, Clagenfurth et dans plus. autres villes. Le prem. il osa parler à ses élèves de Klopstock, de Gellert, de Haller et des autres écriv. protest. qui sont la gloire de l'Allemagne. Aussi la jeunesse studieuse accourait de toutes parts à ses leçons. A la suppression des jésuites, il fut nommé direct. de la biblioth. Garelli, puis en 1791 prem. conservateur de la biblioth. impériale à Vienne. Ses immenses trav. comme bibliogr. ne l'empêchèrent pas de cultiver la poésie avec succès. Passionné pour Ossian, dont il donna le prem. une traduct. allem., il se fit un genre qui se rapprochait de celui du barde calédonien, et célébra dans ses chants tous les événements glorieux à la maison d'Autriche. Il mourut à Vienne en 1800. Ses principaux ouvr. sont : *Curiosités de la biblioth. Garelli* (allem.), 1782, in-4. — *Hist. de l'imprim. de Vienne* (allem.), 1782, *supplém.*, 1793, in-4. — *Introduct. à la connaissance des livres* (allem.), 2^e^ édit., 1795-96, 2 vol. in-4, excell. ouvr. dont on désire dep. long-temps une trad. en France, où il n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être. — *Carmina quædam*, 1794, in-4. — *Supplém. aux annales typogr. de Maittaire*, 1789, 2 vol. in-4. — *Catalogue des MSs. théolog. de la biblioth. impér. de Vienne*, 1793-94, 2 vol. in-fol.

DENIS DE GÊNES (le P.), capucin, né en 1636, mort en 1695, a traduit en italien plusieurs livres ascétiques du P. Ives de Paris; mais son principal ouvrage est : *Bibliotheca scriptorum ord. minor. S. Francisci capuccinorum*, Gênes, 1680, in-4, 1691, in-fol. Le P. Bernard de Bologne en a donné, Venise, 1747, in-fol., une édit. très augmentée : on n'y voit pas sans étonnement que l'ordre des capucins a produit depuis sa fondat. (jusqu'en 1745) 1082 écriv. en tous genres. — Denis de la Nativité (Pierre-Berthelot), né à Honfleur en 1600, s'embarqua en 1619 sur l'escadre du génér. Beaulieu pour aller aux Indes, s'adonna durant la traversée à l'étude des mathématiq., et devint très habile dans toutes les parties de l'art nautique. Étant passé au service du Portugal, il était en 1629 prem. pilote d'une flotte destinée à secourir Malaca, assiégée par le roi d'Achem, lorsqu'il entra dans l'ordre des carmes déchaussés. Quoiqu'il y eût reçu la prêtrise, il ne continua pas moins de servir à bord des flottes du roi quand l'occasion l'exigeait. Il accompagna en qualité de pilote un ambassad. que les Portugais de Goa envoyèrent en 1638 au roi d'Achem, et fut massacré par les habit. du pays, ainsi que toutes les personnes qui composaient l'ambassade.

DENISART (Jean-Baptiste), savant jurisc., né en 1712 près de Guise (Picardie), mort à Paris en 1765, procureur au Châtelet, a joui d'une gr. réputat. dans l'anc. barreau par sa *Collect. d'arrêts*, souv. réimpr. malgré les erreurs dont fourmille cette compilat., ainsi que tous les ouvr. du même genre. La dern. édit., corrigée et rectifiée, par Camus, Bayard, etc., connue sous le nom de *Nouveau Denisart*, n'a point été terminée. Le tome XIVe finit avec l'art. *Hypothèque*.

DENNER (Balthasar), peintre, né à Hambourg en 1685, mort à Rostock en 1747, était destiné au commerce; mais il s'adonna à la peinture, et se forma en copiant les meill. tableaux de la galerie de Berlin. Il excella surtout dans le portrait, et eut l'honneur de peindre presque tous les princes du Nord. On regarde comme son chef-d'œuvre une *tête de vieille* que Charles VI acheta 5,875 flor., et une *tête de vieillard*, que l'emper. paya le même prix. Denner emporta au tombeau le secret d'une laque dont il se servait pour ses carnations, partie dans laquelle il est resté inimitable.

DENNIS (Jean), critique, né à Londres en 1657, mort en 1758, fut en Angleterre ce qu'un poëte, nommé Gacon, était, vers la même époque en France, le zoïle des meilleurs auteurs contemp., et surtout de Pope, qui lui a donné une place dans *la Dunciade*. Il finit ses jours dans la misère. Quelques esprits de sa trempe lui ont, après sa mort, donné le titre très contesté de *dernier critique* et de *dernier classique* du règne de George II. On a de lui, outre un gr. nombre de pamphlets, presque tous oubliés aujourd'hui, deux tragéd. : *la Liberté défendue*, et *Appius et Claudius;* des poésies qui ne sont guère plus estimées en Angleterre que celles de Gacon en France, et plusieurs autres ouvr. parmi lesquels on distingue l'*Essai sur la critique*. Son théâtre, où se trouvent plus. comédies, entre autres : *Une intrigue sans intrigue (A plot and no plot)*, a été réimpr., Londres, 1802, in-8.

DENON (Dom. Vivant), amat. éclairé des arts qui lui durent une grande impulsion, né en 1747 à Châlon-sur-Saône, d'une famille noble, fut page de la chambre du roi, puis gentilhomme ordin., et chargé de div. missions diplomatiq. Pendant un séjour de sept ans qu'il fit à la cour de Naples, il étendit le cercle de ses connaiss. et se perfectionna dans l'art du dessin, objet de son goût le plus vif. De retour à Paris en 1787, il se fit agréger à l'acad. de peinture, et, la même année, repassa les Alpes avec l'intention de perfectionner ses talents par l'étude des gr. modèles. Les mesures rigoureuses adoptées contre les émigrés le forcèrent de revenir en France, où la protect. du peintre David le sauva des cachots de la terreur. Denon fut un des artistes qui firent partie de l'expédit. d'Égypte. De retour à Paris, il fut nommé direct-gén. des musées et de la monnaie des médailles, emplois qu'il conserva jusqu'au second retour du roi. C'est sous sa direction que fut élevée la colonne de la place Vendôme. On lui doit aussi les sujets de toutes les médailles et de la plupart des tableaux qui furent exécutés sous l'empire. Il mourut en 1825. Son riche cabinet fut vendu aux enchères. Comme grav., on lui doit près de 500 estampes dans la manière de Rembrandt, et dont plusieurs sont des productions capit. Comme écrivain, il a publ. : *Voyage en Sicile*, Paris, 1788, gr. in-8. — *Voyage dans la Haute et la Basse-Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, Paris, an X (1802), 2 vol. gr. in-fol., avec 141 pl.; réimpr. la même année in-4 et in-12; nouvelle édit., avec une *Notice* sur l'auteur, par M. Tissot, 1829, 2 vol. in-8, avec atlas gr. in-fol. Ce bel ouvr. a été trad. en anglais et en ital. — *Discours sur les monuments d'antiquité arrivés d'Italie*, prononcé à l'Institut (8 vendémiaire an XII), in-18, tiré à petit nombre. — *Point de lendemain* (conte), 1812, in-12, très rare. — *Monuments des arts du dessin* chez les peuples tant anciens que modernes, recueillis par Denon, pour servir à l'hist. des arts (avec texte explicatif, par Amaur. Duval), 1829, 4 vol. in-fol. Denon a eu part au *Voyage de Henri Swinburn dans les Deux-Siciles* en 1777, 1778, 1779 et 1780, trad. de l'anglais par Laborde, Paris, 1785, 5 vol. in-8 : le 5e renferme de lui : *Journal d'un voyage de Bayonne* à *Marseille*.

DENTAND (Pierre-Gédéon), théol. protest., né en 1750 à Genève, mourut dans cette ville en 1780 : c'est par erreur que quelques biogr. ont dit qu'il s'était suicidé à Harlem. Il avait obtenu un accessit à l'acad. de Berlin pour un mémoire sur cette question importante : *Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induise en de nouvelles erreurs, ou qu'on l'entretienne dans celles où il est?* Dentand avait en outre publ. : *Relat. de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, 1777, in-8.—*Mémoire sur la culture des arbustes dans les dunes*, couronné par l'acad. d'Harlem en 1777. — Dentand (Jean), né aussi à Genève, y exerça le ministère de 1718 à 1758, et publ. un ouvr. devenu classique parmi ses coreligionnaires : *Recueil de passages de l'Écriture sainte*, 1739, in-8.

DENTRECOLLES (François-Xavier), jés., né à Lyon en 1664, mort à Péking en 1741, supér.-général de la mission franç. en Chine, y avait passé la plus grande partie de sa vie. La douceur de son caractère et son profond savoir lui acquirent l'amitié et la protection de plus. mandarins puissants. Il connaissait si bien le chinois, qu'il trad. dans cette langue plusieurs ouvr. de piété à l'usage des néophytes. On trouve de lui dans le *Recueil des lettres édifiantes* plusieurs morceaux sur la fabrique de la porcelaine, l'éducation des vers à soie, la manière de pratiquer l'inoculation, etc. Le P. Colonia, dans son *Histoire littéraire de Lyon*, cite deux ouvr. MSs. de Dentrecolles : *Traité en forme de dialogue contre les mahométans; Traité sur les différentes monnaies qui... ont encore cours à la Chine*. Le tome XXVI des *Lettres édifiantes* offre dans la préface des détails curieux sur la vie de ce missionnaire.

DENYS-L'ANCIEN, tyran de Syracuse, né dans

22.

le 5e S. avant J.-C., fils d'un simple greffier, parvint au commandement des troupes, s'empara de l'autorité suprême, et, pour affermir sa dominat., augmenta la paie des soldats, rappela les bannis, et se forma une garde. Il fit la guerre aux Carthaginois avec des succès div., et réussit à réprimer un soulèvem. que la prise de Géla par ces derniers avait excité dans Syracuse; mais dès-lors il ne vécut plus qu'au milieu des alarmes, et signala tous les vices d'un usurpat. Ambitieux de toute sorte de gloire, il voulut concourir aux jeux olympiques, prétendit à la réputat. d'un gr. poète, se livra aux excès de l'intempérance, et mourut d'une indigestion dans la 63e année de son âge (368 av. J.-C.). Sa défiance tyrannique est, dit-on, consacrée par un monum. qui subsiste encore aujourd'hui en Sicile : c'est une des carrières de Syracuse connues sous le nom de *Latomies*, et qu'il avait destinées à servir de prison à ses nombr. victimes : elle a conservé le nom d'*oreille de Denys*. On prétend qu'elle était disposée de telle sorte que le tyran pouvait entendre, de son palais, tout ce que disaient les personnes détenues dans cette prison souterraine; toutefois les historiens anc. qui ont parlé des Latomies ne disent rien de cette *oreille de Denys*. On peut consulter à ce sujet les *Antiquitates Siciliæ* de Burmann et Cluvier, les *Lettres sur la Sicile* de Sestini, le *Voyage en Sicile* de Brylone, etc.

DENYS-LE-JEUNE, fils et success. du précéd., et beau-frère de Dion, se montra bienveillant pour le peuple dans les commencem. de son règne, mais s'abandonna bientôt à la mollesse et aux plaisirs. Platon s'étant rendu à Syracuse sur les instances de Dion, son disciple, Denys suivit avec empressement les leçons et parut adopter tous les principes de sagesse de cet illustre maître. Les flatteurs ne tardèrent pas à éloigner le philosophe de la cour, après avoir obtenu le bannissement de celui qui l'y avait attiré, et dès-lors la débauche et la licence reparurent dans le palais du tyran. Celui-ci fit épouser la femme de Dion à l'un de ses favoris, ne craignant point, par cet outrage, de porter au plus haut degré l'indignation de son parent, qui jusqu'alors s'était borné à faire des vœux pour la délivrance de sa patrie. Dion prépara contre Denys une expédition secrète, et le contraignit à s'enfuir en Italie. Après un séjour de dix ans dans cette contrée, Denys rentra à Syracuse, d'où, chassé une seconde fois par Timoléon, il se réfugia à Corinthe. Il y mena d'abord, s'il faut en croire l'historien Justin, la vie la plus abjecte, s'abandonnant à tous les vices qui l'avaient déshonoré sur le trône. Réduit à la plus affreuse misère, il se décida ensuite à ouvrir une école de grammaire. On l'accusa plus tard d'aspirer encore à la tyrannie, et il ne fut sauvé que par le mépris où il était tombé. Quelques auteurs révoquent en doute ces dern. détails. Quoi qu'il en soit, on ne connaît point les circonstances de la mort de Denys, qui vécut, dit-on, jusqu'à un âge fort avancé.

DENYS, tyran d'Héraclée, fils de Cléarque, qui avait usurpé la souveraineté de cette ville, vivait au temps d'Alexandre-le-Grand. Il profita de la guerre entre les Macédoniens et les Perses pour agrandir ses domaines, et, après la mort d'Alexandre, prit le titre de roi presque en même temps que les capitaines success. du conquérant. Élien et Athénée rapportent qu'il était d'une grosseur extraordinaire, et que n'osant point montrer cette difformité, il s'enfermait, lorsqu'il donnait audience, dans une espèce de tour qui masquait tout son corps, à l'exception de la tête. On a des médailles de ce prince en argent, et fort rares.

DENYS *de Milet*, l'un des plus anciens écrivains grecs en prose, vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspes. Il avait rédigé en un corps d'ouvr. les tradit. recueill. par les anciens poètes. C'est ce que les anciens nommaient le *Cycle mythique*, dont Diodore de Sicile s'est beauc. servi dans le IVe liv. de son *Histoire universelle*. Il avait aussi écrit un *Cycle historique* qui contenait l'histoire du temps postérieur au siége de Troie, également tirée des anciens poètes. — DENYS *de Thrace*, surn. *Tecus*, fut disciple d'Aristarque, et enseigna la grammaire à Rome du temps de Pompée. On lui attribue une *Grammaire grecque*, très abrégée, que Fabricius a insérée dans le 7e vol. de sa *Biblioth. grecque*.

DENYS *d'Halicarnasse*, célèbre rhéteur et historien grec, n'est guère connu que par ses ouvr. Il nous apprend lui-même qu'il vint à Rome peu après les guerres civiles du triumvirat, vers l'an 30 av. J.-C. Il y publia, 22 ans plus tard, sous le titre d'*Antiquités romaines*, une histoire dans laq. il remonte à la prem. origine des peuples d'Italie, et qui finit à l'an 266 av. J.-C. Elle était en XX liv., dont il ne reste que les XI prem., avec quelques extraits des autres. On doit en outre à cet histor. un *Tr. de l'arrangem. des mots*, dont les éditions les plus estim. sont celles de Schæffer, Leipsig, 1808, et de F. Jacob, 1815, in-8; il a été trad. en franç. par Batteux, Paris, 1788, in-12; une *Rhétorique* dont la meilleure édition est celle de N.-A. Schott, Leipsig, 1804, in-8; des *Examens critiques* de Lysias, Isocrate, Isée et Dinarque; des *Jugem. abrégés sur les anciens écrivains grecs*, trad. en franç. par E. Gros, Paris, 1826, 3 vol. in-8; un *Traité de l'éloquence de Démosthène;* et quelques autres écrits critiques, tous réunis avec les *Antiquités romaines* dans l'édition grecque-latine de Sylburge, Francfort, 1586, in-fol.; l'édition la plus recherchée des œuvres d'Halicarnasse est celle d'Hudson, Oxford, 1604, 2 vol. in-fol., réimprimée plus correctem. avec les notes de Reiske, Leipsig, 1774-77, 6 vol. in-8. Les *Antiquités romaines* ont été trad. en franç. par le P. Lejay, 1772, 2 vol. in-4, et par l'abbé Bellenger, 1723. Cette dernière est la plus estimée. De nouv. fragm. de cet histor. ont été publ. par le célèbre Angelo Maio, Rome, 1817, in-4. — Un autre DENYS d'Halicarnasse, descendant du précéd., et qui vivait sous le règne d'Adrien, avait écrit sur la musique plus. ouvr., dont aucun n'est venu jusqu'à nous.

DENYS *de Charax*, écrivain grec, surnommé *le*

Périegète, parce qu'il est aut. d'un poëme en vers hexamètres intit. : *Periegesis oicoumenos* (voyage autour du monde habitable), vivait, à ce qu'on suppose, dans le 1er S. de l'ère chrét. Son poëme, remarq. par un style élégant, a été commenté en grec par Eustathe et plusieurs autres scholiastes, trad. en vers latins par Priscianus, par F. Avianus et Papius, et en vers français par Bénigne Saumaise. L'édition *princeps* en grec parut à Ferrare en 1512, in-4; elle avait été précédée par une trad. en prose latine de Becharia, Venise, 1477, in-4. La meill. édition est celle d'Oxford, 1717, in-8, avec une *Dissert.* de Dodwell, les *Comment.* d'Eustathe, les *Versions* en vers latins de Priscianus et d'Avianus, celle en prose latine d'H. Estienne, des *Remarq.*, *Scholies*, etc., et des cartes géogr. Godefroy Bernhard en a donné récemment une édition critique, Leipsig, 1828, in-8. La traduction française de B. Saumaise est intitulée : *Denys Alexandrin, de la situation du monde*, Paris, 1597, in-12.

DENYS (St), dit l'*Aréopagite*, fut, suivant les anciens martyrologes, converti par St Paul, qui l'établit prem. évêque d'Athènes, et brûlé vif vers l'an 95 de J.-C. Son corps, transféré à Rome, fut, dit-on, envoyé en France à l'Abbaye de St-Denys. On a long-temps confondu Denys-l'Aréopagite avec Denys, premier évêque de Paris. Mais la fête des deux saints est marquée à des jours différents dans la plupart des anciens martyrologes qui distinguent aussi le lieu et les circonstances de leur martyre. Dans le 5e S., on mit, sous le nom de Denys l'Aréopagite, plusieurs ouvrages qui sont évidemment d'un écrivain postérieur à l'époque où vivait ce saint martyr; ils ont été trad. du grec en latin par div. aut. La meill. édit. de ces prétendues œuvres de St Denys est celle de Paris, 1644, 2 vol. in-fol. Il en existe une trad. française par le P. Goulu, feuillant, 1629, in-4. La trad. par le P. Cortasse de son *Traité des noms divins*, Lyon, 1739, in-4, est estimée. On a plusieurs *Vies* de ce saint. — Denys (St), évêque de Corinthe au 2e S., a écrit plusieurs *Lettres* dont Eusèbe a conservé des fragments. L'Église l'honore comme martyr le 29 novembre.

DENYS (St), patriarche d'Alexandrie dans le 3e S., se mit au nombre des disciples d'Origène, fut élevé au sacerdoce en 231, et sur le siége d'Alexandrie en 248. Il signala son courage, son zèle et sa charité, pendant les persécutions de son Église sous les empereurs Philippe et Dèce, écrivit contre Sabellius, qui niait la distinction des trois personnes de la Trinité; contre Paul de Samosate, qui niait la divinité de J.-C., et mourut l'an 265. Il ne reste de ses ouvr. que des fragm. insérés dans la collection des conciles; une *Épître à Basilide*, impr. séparém. avec une *Version* lat. et un *Commentaire*, Paris, 1561, 1575 et 1589, et son *Épître* contre Paul de Samosate, grecque et latine, avec des *Scholies*, Paris, 1610 et 1624. Tous les ouvr. de ce saint prélat ont été réunis pour la prem. fois, et publ. en grec et en lat. par Sim.-Dom. de' Magistri, Rome, 1796, gr. in-fol. L'Église célèbre sa fête le 17 novembre.

DENYS (St), apôtre de la France, et prem. év. de Paris, fut, suiv. les légendes, envoyé dans les Gaules vers le milieu du 3e S. On lui attribue, ou à ses disciples, la fondat. des églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne et de plusieurs autres. Grégoire de Tours, Fortunat, et les martyrologes d'Occident, rapportent qu'il avait souffert une longue détent. lorsqu'il fut décapité avec le prêtre Rustique et le diacre Éleuthère, ses compagnons; que les corps des trois martyrs furent jetés dans la Seine, mais qu'une femme les recueillit, et les enterra auprès du lieu où ils avaient perdu la vie. Les chrétiens bâtirent une chapelle sur leur tombeau. Les restes de ces saints furent portés ensuite au lieu appelé depuis St-Denys, et renfermés dans trois châsses d'argent. On attribue à Fortunat une *Vie de St Denys*, recueillie par Franç. Bosquet, dans son *Hist. Ecclesiæ gallicanæ*. On a une *Vie* de ce saint en vers français, par Courtot, Paris, 1629, in-4.

DENYS (St), évêque de Milan vers l'an 355, prit la défense des opinions de St Athanase contre leq. il s'était d'abord déclaré, et mourut dans l'exil en Cappadoce, où il avait été relégué par l'ordre de Valentinien Ier.

DENYS, surnommé *le Petit*, origin. de Scythie, vint à Rome au commencem. du 6e S., y fut fait abbé, s'acquit une grande réputat. par ses ouvr. sur la théologie et la discipline ecclésiastique, et mourut en 540; il possédait également bien les langues grecque et latine. On a de lui un rec. de canons apostoliq., impr. pour la 1re fois en 1628, in-8, par les soins de Justel; un rec. de Décrétales des papes dep. Sirice jusques et y compris Anastase, qui fait partie de la *Biblioth. du droit-canon*, et les versions lat. d'opusc. de Protérius, de St Pacôme, de Procle, et d'un *Tr.* de St Grégoire de Nysse *sur la création du monde*. Ce fut Denys-le-Petit qui introduisit l'usage de compter par les années écoulées depuis la naiss. de J.-C., et qui, en renouvelant le cycle pascal de Victor, trouva une période de 532 ans, qui commençait dans l'année de l'incarnation.

DENYS, *le Chartreux*, célèbre écrivain ecclésiastique, né à Ryckel dans le pays de Liége en 1394, mort en 1471, composa 210 traités de controverse et de théologie, si estimés de son temps, qu'ils valurent à leur aut. le surnom d'*Extatique*, mais qui sont peu lus aujourd'hui. On en trouve la liste détaillée dans la *Bibl. sacra* du P. Lelong. Ses *OEuvres* ont été publ. à Cologne, 1532, 2 vol. in-fol. Son traité *Speculum conversionis peccator.*, Alost, 1473, in-4, est jusqu'ici la 1re impression connue avec date faite dans la Belgique. Les cur. recherchent son ouvr. *contra Alcoranum et sectam macometicam*, Cologne, 1533, in-8. Sa *Vie* a été écrite par dom Thierry Loër *à Stratis*, Cologne, 1532, in-8.

DENYS (Jacques), peintre, né à Anvers en 1645, passa la plus grande partie de sa vie en Italie,

mérita par son talent la protection des ducs de Mantoue et de Florence, et revint chargé de gloire mourir dans sa patrie. La France ne possède aucun de ses ouvr.; Descamps parle avec éloge des trois seuls qu'il ait pu voir, un *Ecce homo* et deux portr.

DENYS (PIERRE), artiste en ouvrages de fer, né à Mons en 1658, mort en 1733 dans l'abbaye de St-Denys, où il était *commis*, nom sous leq. on désignait un laïque qui s'engageait à exercer son art selon les ordres des supérieurs. On doit à Denys, entre autres ouvrages remarq., la grille, la balustrade, les rampes du grand escalier de l'église de St-Denys, ainsi que la grille des religieuses de Chelles, celle de la cathédr. de Meaux, enfin la porte du chœur de Notre-Dame de Paris.

DÉPARCIEUX (ANTOINE), habile mathémat., né dans le diocèse d'Uzès en 1703, d'une famille de cultivat., fut élevé au collége de Lyon, et vint de bonne heure à Paris, où il s'adonna à tracer des cadrans et des méridiennes, qu'on remarqua pour leur justesse. Après avoir acquis quelq. aisance par son talent, il publ. successivem. plus. ouvr. qui eurent du succès. L'acad. des sciences lui ouvrit ses portes en 1746; d'utiles mémoires lui avaient mérité cet honneur. Il continua de s'occuper d'objets relatifs au bien public, éveilla l'un des premiers l'attention du gouvernem. sur la nécessité de procurer à la ville de Paris une plus gr. quantité d'eau pour les besoins journaliers de ses habit., fit tous les plans nécess. pour amener les eaux de l'Ivette, et mourut en 1768. Ses princip. ouvr. sont : *Traité de trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1741, in-4, dédié à l'acad. — *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, suppl., 1760, in-4. — DÉPARCIEUX (Antoine), neveu du précédent, et mathématicien comme lui, né en 1753, fit ses études à Paris où son oncle l'avait appelé, rempla;a dès l'âge de 20 ans Brisson dans sa chaire de physique, ouvrit en 1779 un cours de physique expériment. et fut, dès l'origine du Lycée, choisi pour y professer la physique. A la création des écoles centrales, il fut nommé professeur à celle de Paris, et mourut en 1799. On a de Déparcieux : *Traité des annuités ou rentes à termes*, 1781, in-4; plusieurs *Dissertations* sur la physique et les mathématiques.

DEPÈRE (MATTHIEU, comte de), pair de France, né dans l'Agenois en 1754, fut en 1791 député du départ. de Lot-et-Garonne à l'assemblée législat., où il ne s'occupa que de finances. Après la session il revint dans sa famille et eut le bonheur d'échapper à la tourmente révolutionn. Porté au conseil des anciens en 1795, il concourut aux div. mesures qui furent prises alors pour subvenir aux dépenses publ., et vota pour le rétablissement de la loterie. Nommé membre du sénat à sa création, il donna son adhésion à la déchéance de Napoléon en 1814, et fut créé pair le 4 juin. N'ayant pas été compris en 1815 dans la chambre impér., il fut après les *cent-jours* réintégré dans les honneurs de la pairie, et mourut à Toulouse en 1825. Depère est auteur d'un *Manuel d'agriculture pratique*, 1806, in-8.

DÉPERTHES (JEAN-LOUIS-HUBERT-SIMON), avoc., né à Reims en 1730, mort à Montfaucon en 1792, est aut. de plus. compilat. estimables : *les Diogènes modernes corrigés*, Reims, 1775, in-12. — *Relat. d'infortunes sur mer*, Reims, 1781, 3 part. in-8, réimpr. sous le titre de : *Hist. des naufrages*, Paris, 1789, 3 vol. in-8. — *Guide de l'hist.*, Paris, 1803, 3 vol. in-8, revu et terminé par Née de la Rochelle : cet ouvr. avait paru d'abord sous le titre de *Traité sur l'utilité de l'histoire*, Reims, 1787, 2 part. in-8.

DEPRINGLES, doyen des avocats au parlem. de Dijon, né à Nuys vers 1550, mort en 1629, a laissé entre autres : *la Coutume du duché de Bourgogne*, impr. à Lyon et à Châlon, 1652, in-4, réimpr. par Bouhier, 1717, in-4, et dans les édit. des *Coutumes de Bourgogne*, 1742-46, 2 vol. in-fol.

DEPUNTIS (JOSEPH-FRANÇOIS), né en 1771 à Montauban, mort en 1820, bibliothécaire de cette ville, est aut. de plus. comédies et tragéd. jouées de 1806 à 1809, avec un faible succès; d'une *Ode sur le rétablissem. de la statue de Henri IV*, 1818, in-8. Il a laissé MSs. un *Projet sur l'organisat. des théâtres*, et les *Mém. du comte de Montmiran*.

DERAHIM ou DERIHIM (ABOUL-FATAH-ALY-AL), philosophe arabe, mort en Espagne vers l'an 1341 (763 de l'hég.), est auteur d'un traité de morale intit. : *Supériorité de l'âme sur les tourments des sens*; et d'un *Traité de l'utilité des animaux*, dont il décrit les espèces, la nature, les qualités et l'usage. La biblioth. de l'Escurial en possède un fort beau MS.

DERAND (FRANÇOIS), jésuite, né aux environs de Metz en 1588, enseigna les mathém. dans les colléges de son ordre, et s'appliqua surtout à l'architecture. Il mourut à Agde en 1644. On a de lui : *Architecture des voûtes, ou l'Art du trait et coupe des pierres*, Paris, 1643, in-fol., fig. C'est l'ouvr. le plus complet qui eût encore été publ. sur cette matière. Il a été réimpr. en 1743; mais on préfère la 1re édit., plus belle, et dont les pl. sont de bonnes épreuves.

DERBY (JACQUES STANLEY, comte de), gentilhomme angl., né d'une anc. famille du comté de ce nom en 1596, se distingua par son courage et sa fidélité lors de la révolut. de 1642. Dans la fameuse journée de Wigham, avec 600 cavaliers il fit face à une armée de 3,000 insurgés commandés par le colonel Lilburn. Fait prisonn. à la bataille de Worcester en 1651, il fut décapité, au mépris d'une capitulat. — Charlotte de LA TRÉMOUILLE, sa femme, ne montra pas moins de courage et d'héroïsme. Après avoir défendu vigoureusem. Lathans-House et l'île de Man, elle fut la dern. personne de la Grande-Bretagne à se soumettre aux rebelles qui avaient usurpé le pouvoir, et fut retenue prisonnière jusqu'au rétablissem. de Charles II. Elle mourut en 1664. Sir Walter Scott a introduit ces personnages dans l'un de ses romans, et ils y jouent un rôle plein d'intérêt.

DERHAM (GUILLAUME), physicien, né à Stowton près de Worcester en 1657, fut en 1689 nommé

recteur d'Upminster au comté d'Essex, remplit d'une manière distinguée, en 1711 et 1712, la fondation de Boyle, et publ. en 2 parties un précis de ses sermons, au nombre de 16, sous ces titres : *Physico-Theology*, et *Astro-Theology ;* l'auteur, dans ces deux écrits, fonde les preuves de la sagesse et de la puissance du Créateur sur les merveilles de la nature. La *Théolog. physiq.* a été trad. en franç. par le doct. Lafneu, Rotterdam, 1726, 2 vol. in-8; et la *Théol. astronom.*, par l'abbé Bellanger, 1729, in-8, et par E. Bertrand, 1760, même format. Nommé en 1716 chanoine de Windsor, il mourut en 1735. On lui doit des *Mém.* dans les *Transact. philosophiq.*, un *Tr. élément. d'horlogerie*, trad. en français, 1731, in-12, et quelques ouvr. purem. théologiques.

DERJAVINE (Gabriel-Romanovitsh), homme d'état et l'un des plus beaux génies de la nation russe, né à Cassan le 3 juillet 1743, a été sublime dans les trois genres lyrique, didactique et dramatique. Merzliakof, critique russe, lui applique ce que Quintilien disait d'Ovide : *Nimius sui ingenii amator*. Instrum. de sa propre fortune, Derjavine, en 1774, après 14 ans de service et plus. campagnes, n'était encore que lieut.; mais, ayant passé en 1777 à des fonctions civiles, il y fit un chemin rapide. Catherine II le nomma secrét.-d'état. Paul I[er] l'éleva au grade de conseiller privé actuel, et Alexandre lui confia le ministère de la justice. Il se retira en 1803 pour ne plus s'occuper que de poésie. L'une de ses *Odes* (*Oda-Bog*, à Dieu), fut traduite en latin, puis en japonais et en chinois, par ordre de l'emper. de la Chine, qui la fit imprimer en lettres d'or sur une étoffe de soie, qu'on déploya dans une salle du palais impérial. Les Anglais traduisirent aussi quelq.-unes de ses *poésies*. Il mourut en 1832, près Nowogorod. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à St-Pétersbourg en 1810 et en 1815.

DERODON (David), calviniste, né à Orange, mort à Genève en 1664, se convertit au catholicisme, et a publ. : *Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la religion prétendue réformée*, Paris, 1631, in-12; mais il revint au calvinisme, et composa contre le cathol. plus. ouvr., dont le plus connu est le *Tombeau de la Messe*, Genève, 1654-1662, in-8, qui le fit bannir de France en 1663. Il avait été professeur de philosophie à Die, à Orange, à Nîmes, à Genève, et passait pour le plus grand dialecticien de son temps. J. Senebier a donné, dans son *Hist. littér. de Genève*, une liste des ouvr. de Derodon.

DÉROZIERS (Claude), écrivain du 16[e] S., né à Bourges, a laissé : *la Vie civile*, trad. de l'ital. de Matthieu Palmieri, Paris, 1527, in-8. — *Dion, historien grec, des faicts et des gestes insignes des Romains...*, Paris, 1542, in-fol. Cette traduct., la seule que nous ayons encore en franç., précéda la publication du texte grec.

DERTCHANETZY (Maghakia), docteur arménien, mort vers l'an 1563, était profess. de grammaire et de philos. dans un monast. de la Petite-Arménie, lorsque Soliman II ordonna une levée de jeunes Arméniens pour son sérail de Constantinople. Dertchanetzy se rendit auprès du sulthan, et réussit à obtenir de lui la révocat. de cet ordre. On a de ce doct. un *Tr. sur les vertus morales*, dans les MSs. de la biblioth. royale.

DERVET (Claude), dessinat. et graveur, né à Nancy en 1611, mort en 1642, fut lié avec Callot, son compatriote, et a gravé dans sa manière quelq. pièces qui ne sont pas au-dessous de celles de cet artiste renommé.

DERWENTWATER (Jacques, comte de), l'un des principaux seigneurs qui prirent, en 1715, les armes en faveur du prétendant, s'avança, à la tête d'un parti de montagnards, jusqu'à Preston dans le comté de Lancaster, y fut défait, et se rendit aux génér. que George I[er] avait envoyés contre lui. Conduit à la Tour de Londres, et de là à l'échafaud en 1716, il y fit placer son fils encore enfant, et lui dit ces paroles : *Sois couvert de mon sang, et apprends à mourir pour ton roi.*

DESACY, député de la Haute-Garonne à la convent., vota la mort de Louis XVI, mais avec sursis à l'exécution, et mourut peu de temps après de chagrin d'avoir contribué bien involontairem. au supplice de ce malheureux prince.

DESAGULIERS (Jean-Théophile), célèbre physicien, né à La Rochelle en 1683, mort, dit-on, dans un état d'aliénation mentale en 1743, suivit jeune encore son père, que la révocation de l'édit de Nantes força de se retirer en Angleterre. Après l'avoir aidé dans la direction d'une école, Desaguliers remplaça, en 1710, Keill, son maître, dans la chaire de physique au collége de Hart-Hall à Oxford. Nommé membre de la société royale de Londres, il y enseigna avec le plus grand succès la physique d'après le système et les découvertes de Newton, son protect. et son ami, et eut l'honneur de compter parmi ses nombreux audit. George I[er] et le prince de Galles. Desaguliers publ. ses leçons sous le titre de *Système de physique expérimentale*, Londres, 1719, 2 vol. in-4, trad. en franç. par le P. Pézénas, Paris, 1751. On doit encore à ce savant laborieux plus. mémoires insérés dans les *Transactions philosoph.;* plusieurs traduct., en anglais, d'ouvr. écrits en franç. sur la physique et l'astronomie, et un opuscule original sur une *Nouv. manière de construire les cheminées*, Londres, 1715, in-8.

DESAIX (Louis-Charles-Ant.), l'un des plus gr. capit. de ces dern. temps, né en 1768, d'une famille noble, à St-Hilaire-d'Ayat, en Auvergne, entra à 15 ans comme sous-lieuten. dans le régim. de Bretagne, en 1791 fut nommé commissaire des guerres, peu après aide-de-camp de Victor de Broglie, obtint un avancem. rapide, et signala sa bravoure dans plus. affaires importantes. En 1796, Desaix commanda avec la plus gr. distinct. une division de l'armée du Rhin, et reçut une blessure honorable au fort de Kehl, qu'il avait défendu avec une rare vigueur. Deux ans après il accompagna Bonaparte en Égypte, y remporta plus. victoires

signalées qui le rendirent maître de toute la Haute-Égypte. Il y exerça le pouvoir milit. avec tant de modérat. et d'équité, que les musulmans eux-mêmes ne l'appelaient jamais que le *sulthan juste*. Arrivé à l'armée d'Italie peu de jours avant la bataille de Marengo, où il commanda les deux divis. de réserve, il eut la plus grande part au succès de cette mémorable journée; mais un coup mortel le frappa au milieu de son triomphe (le 14 juin 1800). Le gouvernem. consulaire ordonna que son corps serait transféré dans l'hospice du mont St-Bernard, où un monum. lui fut élevé. Un autre, érigé en son honneur sur la place Dauphine à Paris, subsiste encore. Simien Despréaux a publ. à Paris, 1800, un *Précis de la vie de Desaix*, suivi de son *Éloge*, par Garat. On trouve aussi l'*Éloge historique de Desaix* dans *le Cornélius-Népos français*.

DESARGUES (GÉRARD), mathém., né à Lyon en 1593, mort dans cette ville en 1662, fut toute sa vie l'admirat. et l'ami de Descartes, qu'il avait connu au siége de La Rochelle, lorsqu'ils suivaient tous deux la carrière des armes. Ce sav. laborieux, estimé l'un des prem. géomètres de son temps, a laissé entre autres ouvr. : *Traité de la perspective*, 1636, in-fol. — *Tr. des sections coniques*, Paris, 1639, in-8.

DESAUGIERS (MARC-ANTOINE), né à Fréjus en 1742, apprit la musique sans maître, vint à Paris en 1774, et se fit connaître par plus. ouvr. représentés à l'Acad. roy. de musique et à l'Opéra-Comique. Il fut lié d'amitié avec Gluck et Sacchini, et ce fut pour honorer la mémoire de ce dernier qu'il composa une messe de *requiem* assez estimée. Il mourut à Paris en 1793.

DESAUGIERS (MARC-ANTOINE), célèbre chansonnier et vaudevilliste, 2e fils du précédent, naquit à Fréjus en 1772. Après s'être essayé en 1792 à l'un des petits théâtres de Paris, il partit pour St-Domingue, combattit contre les noirs insurgés, tomba en leurs mains, mais trouva grâce devant ces furieux au moment d'être fusillé. Il était de retour à Paris en 1797, et commença dès-lors à se faire connaître par des chansons dont la vogue fut prodigieuse : le naturel, la gaîté, la verve de ces petites compositions en ont fait un véritable titre littér. pour leur auteur. Après avoir long-temps contribué par ses joyeux couplets à la prospérité du théâtre du Vaudeville, Desaugiers en devint direct., après Barré, en 1815, quitta cette direct. en 1822, et la reprit à la fin de 1825. Cet intarissable chantre des guinguettes mourut à Paris le 9 août 1827, des suites d'une opérat. de la taille, à laquelle il s'était soumis la veille. Beaucoup de ses vaudevilles sont encore applaudis, notamm. *M. Vautour*, *le Mariage extravagant*, *Pierrot*, *ou le Diamant perdu*, *le Jeune Werther* et *les Petites Danaïdes*. Rien de plus populaire que sa chanson de *M. et Mme Denis*, ses pots-pourris de *Cadet Buteux* sur *la Vestale*, sur *Artaxerce*, sur *les Danaïdes*. Ses couplets burlesques sur divers événements polit. ont eu aussi une gr. vogue; cepend. on a exclu ces pièces du nouveau recueil de ses *Chansons et poésies div.*, publ. chez le libraire Ladvocat, 1827, 3 vol. in-8. La plupart de ces chansons, d'abord imprimées dans les collections annuelles du *Caveau moderne*, dont Desaugiers fut présid., avaient été successivem. réunies en 3 vol. de 1808 à 1816, in-8, et réimpr. en 1825.

DESAULT (PIERRE), médec., né à Arzac dans la Chalosse, mort en 1737 à Bordeaux, où il avait long-temps exercé avec distinction, est auteur des ouvr. suiv. : *Nouv. découvertes concernant la santé et les maladies les plus fréquentes*, Paris, 1727, in-12. — *Dissertat. sur les maux vénériens*, Bordeaux, 1733, Paris, 1740, 3 vol. in-12. — *Sur la rage*, ibid., 1734, in-12. — *Sur la goutte...*, etc., ibid., 1735, in-12. — *Sur la pierre des reins*, etc., ibid., 1736, in-12. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (1799, tome VI), une *Notice sur P. Desault*, par Tournon.

DESAULT (PIERRE-JOSEPH), l'un des restaurat. de la chirurgie franç., né en 1744 au Magny-Vernois (Franche-Comté), puisa dans son village et ensuite à l'hospice milit. de Béfort, les premiers principes d'un art qu'il devait exercer avec tant d'illustrat. Conduit à Paris en 1764 par le désir d'acquérir des connaissances plus étendues, il devint l'élève d'Antoine Petit, de Louis, de Sabathier, et bientôt ouvrit lui-même un cours d'anatomie, qui lui attira une foule d'auditeurs et excita la jalousie des chirurg. de St-Côme et des médec. de la faculté, seuls en possession légale de l'enseignem. Après avoir triomphé des tracasseries sans nombre qu'ils lui suscitèrent, Desault prit place en 1775 parmi les membres du collége de chirurgie, fut nommé en 1782 chirurg. en chef de l'hôpital de la Charité, et enfin de l'Hôtel-Dieu en 1788; dès-lors il se trouva chargé presque exclusivem. de toutes les opérat. import. qui s'offraient dans la capitale. Mais les avantages de la fortune ne lui firent jamais négliger l'instruction de ses élèves, ni le service de son hôpital; non content de la visite qu'il y faisait soir et matin, il voulut y coucher, pour donner la nuit des secours plus prompts aux malades. Il serait trop long d'énumérer les instrum. qu'il inventa ou perfectionna, les changem. qu'il apporta dans l'enseignem. et la pratique. Élu en 1792 membre du comité de santé des armées, profess. de clinique chirurgic. à l'école de santé, qui remplaça en 1794 les facultés de médec. et de chirurgie, Desault mourut en 1795, pend. qu'il donnait ses soins au jeune et infortuné fils de Louis XVI, languissant alors à la tour du Temple. La courte durée de sa maladie (3 jours), fit soupçonner qu'il avait été empoisonné; cette opinion se confirma, quand on vit mourir aussi en très peu de temps le chirurg. Choppart, qui lui avait succédé, et enfin l'auguste malade. Desault avait publ., en société avec Choppart, *Tr. des maladies chirurgicales*, Paris, 1780, 2 vol. gr. in-8; et *Journal de chirurgie*, 1791 et années suiv. 3 vol. Bichat, son illustre élève, a publ. en 4 vol. des *OEuvres chirurgic.* qui ne sont pas de Desault, mais qui renferment toute sa doctrine.

DESBANS (Louis), avocat à Paris, publia en 1702, sous les initiales L. D. B., un abrégé du livre de M. Esprit sur la *fausseté des vertus humaines*, qu'il intitula : l'*Art de connaître les hommes*; et, en 1715, une copie de la 2e partie des *Essais de morale et de politique*, etc., sous le titre de *Principes naturels du droit et de la politique*, in-12 : cette fois il eut la hardiesse de mettre son nom au bas de l'épître dédicat. au chancelier Voysin, et d'annoncer à la fin de l'ouvr. qu'il recevrait chez lui tous ceux qui auraient des difficultés à lui proposer. Ce dern. livre est devenu fort rare, le plagiaire, outré de le voir aussi peu goûté du public, en ayant jeté au feu la plupart des exempl. Il en existe une autre édit. donnée par Dreux du Radier en 1765, 2 part. in-12, précédée d'un *Discours* (de l'édit.) *contenant une idée hist. de la pratique du droit public et de la polit.*, etc. La nouv. édit. de la compilat. de Desbans, quelque réel que fût le mérite de cette reproduct., eut encore peu de succès; mais on ne doit pas en être surpris, puisque les principes de l'anonyme de 1687 sont en opposit. directe avec ceux de l'*Esprit des lois* et du *Contrat social*, ouvr. alors dans toute la vigueur de leur crédit.

DESBIEFS (Louis), avocat, né à Dole en 1733, mort à Paris vers 1760, a laissé quelq. romans médiocres, publ. en 1755 et 1756, in-12 : *le Passe-temps des mousquetaires*, etc., et *Sophie et Nine*. Ce dern. eut un instant de vogue pour d'assez méchantes allusions qu'on y trouva.

DESBILLONS (François-Joseph-Terrasse), jésuite, né à Château-Neuf en Berri l'an 1711, fit ses études au collége des jésuites de Bourges, entra dans leur société à 16 ans, et professa successiv. la rhétorique à Nevers, à Caen et à La Flèche. A l'époque de la dissolut. de sa compagnie, Desbillons accepta le logem. que Fréron lui offrit; mais ne croyant pas devoir prêter le serment qu'on exigeait des jésuites, il se retira à Manheim près de l'électeur de Bavière, et y mourut au milieu de ses occupat. littér. en 1789. On lui doit, entre autres ouvr. : *Fabulæ æsopicæ lib. XV*, dont l'édit. la plus complète a été donnée à Manheim, 1768, 2 vol. in-8. — *Lettre à Fréron, ou Apologie de l'Appendix de Diis*, du P. Jouvenci, 1766, in-12. — *Hist. de la vie chrétienne et des exploits milit. de Mme de Saint-Balmont*, Liége, 1773, in-8. — Deux poëmes lat. : *Ars benevalendi*, Heidelberg, 1788, in-8. — *De pace christianâ*, Manheim, 1789, in-8. — *Miscellanea posthuma*, Manheim, 1792, in-8. Il a laissé MSs. 3 chap. d'une *Hist. critique de la langue lat.*, une *tragéd.* et *deux coméd.* en lat. M. Maillot de La Treille a publ. : *Notice sur la vie et les ouvr. de Desbillons*, Strasbourg, 1790, in-8.

DESBOIS DE ROCHEFORT (Éléonore-Marie), docteur en Sorbonne, né à Paris en 1789, était curé de St-André-des-Arcs, lorsque, dans l'hiver rigoureux de 1784 à 1785, il changea son presbytère en un vaste chauffoir ouvert jour et nuit. Son ardente charité lui fit vendre jusqu'à sa montre pour venir au secours des indigents, auxquels il distribua ses propres habits et ceux de ses domestiques. Ayant adopté les principes de la révolut., il fut nommé évêque constitutionnel du départ. de la Somme qu'il représenta à l'assemblée législat., souffrit une détention de 22 mois pend. la terreur, donna sa démission en 1801, et mourut en 1807. On a de lui plus. ouvr. dont les principaux sont : *Mémoires sur les calamités de l'hiver de* 1788-89, Paris, 1789, in-12. — *Annales de la religion*..., 1795, 18 vol. in-8, en société avec Grégoire, Mauvielle, etc. — *Actes du synode d'Amiens*, 1800, in-8. Ce prélat avait aussi fourni plus. articles à l'*Encyclopédie* par ordre de matières. — Desbois de Rochefort (Louis), médec. habile, frère du précédent, né en 1750, vint à Paris étudier la pratique, et fut nommé à l'âge de 30 ans médecin de l'hôpital de la Charité de cette ville. La méthode qu'il adopta pour l'instruct. de ses nombr. élèves donna naissance à la médecine clinique en France. Il mourut à la fleur de son âge en 1786. On a de lui un *Cours élément. de matières médic.*, suivi d'un *Précis de l'art de formuler*, publ. par les soins de son successeur Corvisart, Paris, 1789, 2 vol. in-8, et depuis réimp. plus. fois. Desbois a laissé en MSs. *Cours sur les malad. des femmes*, etc.

DESBOIS. — V. Chesnaye.

DESBORDEAUX (Pierre-Franç.-Frédéric), médecin, né en 1763 à Caen, mort en 1821, médec. en chef des hospices de cette ville, membre correspondant de la société de l'école de médecine de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes, est aut. de *Nouv. orthopédie*...., 1805, in-8. — *Dissertat. sur la cause directe des fièvres primitives*...., 1815, in-12. Il a laissé MS. *Traité sur les maladies des femmes*. M. Faucon-Duquesnoy a publ. *Notice biographique sur M. Desbordeaux*, Caen, 1822, in-8.

DESBOULMIERS (Jean-Augustin JULLIEN, connu sous le nom de), homme de lettres, né à Paris en 1731, mort en 1771, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr. médiocres dont les plus connus sont : *les Soirées du Palais-Royal*, 1762, in-12. — *Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre-Italien*, Paris, 1769, 7 vol. in-12. — *Hist. de l'Opéra-Comique*, 1769, 2 vol. in-12.

DESCAMPS (Jean-Baptiste), peintre, né à Dunkerque en 1714, mort en 1791, se fit moins de réputat. par ses tableaux dont quelq.-uns ne sont cepend. pas sans mérite, que par les ouvr. qu'il publ. sur son art; les princip. sont : *Vies des peintres flam., allem. et holland.*, Paris, 1755-63, 4 vol. in-8. — *Sur l'utilité des établissements d'écoles gratuites de dessin en faveur des métiers*, 1767, in-8. Le fils de Descamps qui lui succéda dans la place de directeur et profess. à l'école gratuite de dessin à Rouen, a publ. une *Notice historique* sur son père, Rouen, 1807, in-8. L'acad. de cette ville a couronné en 1808 l'*Éloge* de Descamps, par M. de Sesmaisons.

DESCARTES (René), célèbre philosophe, né en 1596 à La Haye en Touraine, d'une famille noble, étudia chez les jésuites à La Flèche, et s'y distingua

par une facilité singulière à combiner les idées, et par une avidité extrême pour l'étude : ce fut surtout à celle des mathémat. et de l'astronom. qu'il se livra avec le plus d'ardeur. Après les premières années d'une jeunesse bouillante, il prit du service en Hollande et en Bavière (1616-1619); puis, ayant quitté le parti des armes, il parcourut presq. toute l'Europe. De retour en France, et décidé à réaliser le projet qu'il avait depuis long-temps conçu de réformer la philosophie, il vendit une partie de son bien pour aller vivre dans la retraite et se retira en Hollande (1629); il y séjourna une vingtaine d'années, abandonnant une ville dès qu'il y avait été découvert. C'est dans cet intervalle qu'il publia ses différ. ouvr. sur la philos., les mathém., la physiq. et l'astron., qui lui firent bientôt une réputat. immense, mais en même temps l'exposèrent à toutes les fureurs de l'envie. En 1643, on défendit à Rome d'impr., lire, même retenir aucun ouvr. du philosophe franç.; en Hollande, les théologiens réformés, ayant à leur tête Gisbert Voët, profess. de théologie à Utrecht, lui firent toutes sortes d'insultes : accusé d'athéisme et d'irréligion, il vit condamner ses ouvrages à Utrecht et à Leyde, enfin l'enseignem. lui fut interdit, et l'on ne sait où se seraient arrêtées ces violences, s'il n'eût eu recours à la protect. de l'ambassad. franç. Cepend. Descartes trouva plus de justice dans sa patrie; Louis XIII chercha plus. fois, mais vainem. à l'y fixer; et plus tard (1649), la reine Christine l'ayant engagé à se rendre à Stockholm pour lui enseigner à elle-même la philosophie, il fut tellem. flatté de cette proposition que, malgré son amour extrême pour l'indépendance, il se rendit à l'invitat. de la princesse, qu'il dut chaque jour, dès 5 heures du matin, aller entretenir sur des matières de science. Mais le changement de vie que lui imposait cette obligation, la rigueur du climat, surtout au milieu de l'hiver, altérèrent bientôt sa santé; il mourut en 1650. Descartes est regardé comme le rénovateur des sciences : sentant combien étaient peu solides la plupart des connaissances transmises par les anciens, il résolut de recommencer la science sur de nouv. bases, en l'appuyant sur l'évidence seule. Dans les trav. immenses qu'il entreprit pour opérer cette gr. restauration, on doit distinguer en lui le philos., le mathém., le phys. et l'astronome. Comme philos., il réforma les méthodes et proscrivit les hypothèses gratuites, rejeta la prétendue science des scolastiques; et, se réduisant à cette seule proposit. : *je pense*, il en déduisit sa propre existence et celle de la divinité; puis s'appuyant sur la véracité de Dieu, il établit l'autorité des facultés par lesq. nous connaissons. En métaphys., on lui doit de nouv. preuves de l'existence de Dieu, de la spiritual. de l'âme, et les hypothèses de l'assistance divine, des animaux machines, du siége de l'âme dans la glande pinéale, etc. Comme mathématicien, il créa, pour ainsi dire, l'algèbre en remplaçant les signes compliqués qu'on y employait par des signes beauc. plus simples, et en inventant la notation actuelle des exposants; il découvrit l'applicat. de l'algèbre à la géométrie, et avec le secours de ces méthodes puissantes, il résolut, comme en se jouant, des problèmes restés insolubles jusque-là. En physique, il découvrit la loi de la réfraction et fit une dioptrique aussi parfaite qu'on le pouvait sans connaître la réfrangibilité inégale des rayons lumineux; il donna la véritable théorie de l'arc-en-ciel; mais, dans l'explicat. des autres météores, il s'est jeté dans des hypothèses contraires aux règles de méthode posées par lui-même. Comme astronome et cosmophysicien, il prétendit expliquer tout le système du monde : suivant lui, le soleil et les étoiles fixes sont les centres d'autant de *tourbillons* de matière subtile qui circulent sans cesse autour d'eux. Les ouvr. de Descartes ont été composés les uns en franç., les autres en lat., et publ. séparém. dans des villes différ. Les princip. sont : *Principes de la philosophie*; *Méditations métaphysiques*; *Disc. sur la méthode*; *Passions de l'âme*; *de l'Homme et de la formation du fœtus*, et un grand nombre de lettres. On les a réunis, en lat., Amsterdam, 1690-1701, 9 vol. in-4, et en franç. en 13 vol. in-12, 1713. M. Cousin en a publ. une nouv. édition plus complète, 1824-26, 11 vol. in-8, avec son *Éloge* par Thomas. Baillet a écrit la *Vie* de Descartes.

DESCARTES (Catherine), sa nièce, née à Rennes en 1627, morte en 1706, s'est fait connaître par des *Opuscules en prose et en vers*, qui se trouvent dans plus. recueils assez anciens; le libr. Léopold Collin les a fait réimpr. en 1806, à la suite des *Lettres de mesdames de Scudery* et de *Salvan de Saliez*, in-12. Quelques morceaux cependant ont échappé à ses recherches, par exemple : *Trois Lettres à mademoiselle de Scudery*, qui se trouvent dans les *Essais de Lettres familières* (par les abbés Cassagne et Furetière), Paris, 1690, pet. in-12.

DESCEMET (Jean), méd., né en 1732 à Paris, mort dans cette ville en 1810, membre de la soc. de médec., de plus. corps sav. et acad. étrangères, avait été doyen de l'ancienne faculté de Paris, méd. du lycée impérial, prof. de botan., d'astron., et censeur royal. Il s'est fait connaître par d'import. découv. consignées dans le *Journal de Médecine* (t. XXX, pp. 334-41), ainsi que dans différ. ouvr., et a beaucoup contribué à la nouv. édit. du *Traité des arbres et des arbustes* du médecin Duhamel-Dumonceau, dont il avait été l'élève et l'ami.

DESCHAMPS (Jean), né en 1708 à Butzow dans le Mecklembourg, fit ses études à Genève, et fut attaché en 1737 au service de l'église de Reimsberg. Ayant suivi les leçons de Wolff à Marbourg, il trad. en 1736, in-8, sa *Logique allem.*, et publia ensuite *Cours abrégé de la philosophie wolfienne*, en forme de lettres, Amsterd., 1743, 1747, 3 vol. in-8. Ces lettres, adressées à un jeune théologien, finissaient ordinairem. par quelques nouv. littéraires; et Voltaire étant venu à Berlin, Deschamps s'avisa de mettre, à la fin de l'une d'elles, le portrait de ce philos., tracé en *caricature*. Irrité de cette sortie imprudente, le roi fit jouer au château une comédie dont on a cru qu'il

était lui-même l'auteur, et dans laquelle le pauvre Deschamps était persiflé à son tour. Après s'être tenu quelq. jours renfermé, il partit secrètement, alla se faire donner l'imposition des mains à Cassel, puis se rendit à Londres, où il mourut en 1767, ministre de l'Église anglic. On a de lui : *Recueil de nouv. pièces sur les erreurs de la philosophie de Wolf*, 1736 et 1737, 2 vol. in-8. — *Recueil de 5 sermons* de Reinbeck, trad. de l'allemand, 1739, in-8. — *Le philosophe roi et le roi philosophe*, trad. du lat. de Wolf, 1740, in-4. — *De la Conversion de St Paul*, trad. de l'anglais de Littleton, 1750, in-8. — *La religion chrétienne prouvée par le raisonnement*, 1753, in-8. — *Dialogues des morts*, trad. de l'angl. de Littleton, 1760, in-8. Deschamps a fourni plus. articles à la *Nouvelle bibliothèq. germanique*, à la *Biblioth. impartiale*, au *Journal britannique* de Maty, et au *Journal encyclopédique*.

DESCHAMPS (Claude-François), chapelain de l'église d'Orléans, né dans cette ville en 1745, mort à Paris en 1791 presque dans l'indigence, s'était consacré tout entier à l'éducat. des jeunes sourds-muets de la classe du peuple, auxquels il donnait à la fois des leçons et du pain. On a de ce respectable ecclésiast. : *Lettre à M. de Sailly sur l'institution des sourds-muets*, Paris, 1777. — *Cours élémentaire d'éducat. des sourds-muets*, Paris, 1779, in-12. — *De la manière de suppléer aux oreilles par les yeux*, Paris, 1783, in-12.

DESCHAMPS (Pierre-Suzanne), avoc., né à Lyon vers 1750, fut député de la noblesse de cette ville aux états-génér. en 1789, et se montra dès le principe opposé aux réformes qui plus tard, comme il le prévoyait, devaient amener la chute du trône. Après s'être opposé de tout son pouvoir à la réunion des ordres, il finit cepend. par siéger à l'assemblée qui prit le titre de *nationale;* mais désespérant d'en voir sortir une constitut. monarch., il ne crut pas pouvoir attendre la fin de la session, et sous prétexte de santé revint à Lyon dès les premiers mois de l'ann. 1790. Lors du siége de cette malheureuse ville en 1793, il partagea avec ses concitoyens les dangers et l'honneur de la défense, et fut tué dans une sortie contre les troupes conventionnelles. On a de lui quelq. *Opuscules* de jurisprudence de peu d'intérêt; et un *Tr. sur l'adultère*, dans le *Dictionnaire des Arrêts* de Prost de Royer.

DESCHAMPS (Joseph-François-Louis), chirurg., né à Chartres en 1740, vint à Paris à l'âge de 19 ans pour y étudier la médecine. Admis à l'école pratique en 1764, il y remporta plus. prem. prix, fut reçu membre du collége, et remplaça le célèbre Desault dans la place de chirurgien en chef de la Charité. Plus tard il fut nommé l'un des chirurg. consult. de l'empereur; en 1811 il remplaça Sabathier à l'Institut, et mourut en 1824. Percy et Roux prononcèrent des disc. sur sa tombe. On doit aux recherches de ce savant, aussi modeste que laborieux, un *Traité historique et dogmatique de l'opération de la taille*, Paris, 1796-97, 4 vol. in-8, suivi de plus. *Observat. sur la ligature des artères*, qui avaient déjà paru dans le *Journal de médec.* rédigé par Fourcroy (1793).

DESCHIZAUX (Pierre), médecin et substitut du procur.-gén. du gr.-conseil, né à Mâcon en 1687, voyagea en Russie et en Perse, explora dans ces contrées le domaine de la botanique, science qu'il cultivait avec ardeur, et mourut vers 1730. Il avait publ. : *Mémoire pour servir à l'instruction de l'hist. natur. des plantes de Russie*, etc., Paris, 1725, in-8. — *Description d'un Voyage fait à St-Pétersbourg*, 1728, in-12.

DESCOUSU (Celse-Hugues), *Dissutus*, jurisc., né à Châlon-sur-Saône en 1480, fut deux ans professeur de droit canonique à Montpellier, puis s'établit successiv. à Bruges, à Barcelone, à Madrid et enfin à Tolède, où il était encore en 1532. Le *Moréri* de 1759 contient la liste de ses ouvr., dont les plus import. sont : *de Clausulis prorogatis*, Paris, 1513, in-8. — *Consilia de rebus juris*, Lyon, 1570 et 1586, in-fol. — *Répertoire de toutes les lois du royaume de Castille*, en espagnol, Valladolid, 1547, in-fol. — Un autre Descousu (Celse-Hugues), de la même famille que le précédent, avec lequel on l'a souvent confondu, était licencié en droit, chan. de la cathédrale de Châlons en 1522, et se qualifiait profess. en grec et en hébreu à Paris. On lui doit la prem. édit. de *Théocrite* publ. en France, Paris, Gilles Gourmont, vers 1512, in-8; une autre des *Vies des PP. du désert*, par St Jérôme, Lyon, 1512, in-fol.

DESCROIZILLES (Franc.-Ant.-Henri), chimiste, secrétaire du conseil-gén. des manufactures, mort à Paris en 1825, a fait plus. découvertes importantes concernant les applications de la chimie aux arts (*v. Annales de chimie*, tom. XXII et L). Nous citerons de lui : *Méthode très simple pour préserver les blés, seigles, orges, avoines, riz, etc., de toute altération et de tout déchet, dans des bâtim. beaucoup moins spacieux et beauc. moins coûteux que les greniers ordinaires, sans surveillance et sans aucuns frais que l'intérêt du capital*, Paris, Delaunay et Mongie aîné, 1819, in-8, d'une feuille, plus une feuille lithographiée.

DESEINE (François), libr., né à Paris, voyagea plusieurs fois dans différentes parties de l'Italie, et mourut à Rome en 1715. On a de lui : *Descript. de la ville de Rome*, Lyon, 1690, in-4, et 4 vol. in-12. — *Nouv. voyage d'Italie*, Lyon, 1699, 2 vol. in-12. — *Bibliotheca slusiana, ou Catal. de la bibliothèque du cardinal P.-L. Slusi*, Rome, 1690, in-4. — *Rome ancienne et moderne*, Leyde, 1713, 10 vol. in-12. — *Tavole della geografia*, 1690, in-fol.

DESEINE (Louis-Pierre), sculpteur, né en 1759, à Paris, remporta le grand prix en 1780, et, de retour de Rome, fut, en 1785, agrégé à l'acad., dont il prit vivement la défense lorsque, peu de temps après, elle fut en butte aux attaques des novateurs. Ennemi de tout changement, il eut le bonheur de traverser la révolution sans être inquiété, quoiqu'il n'eût jamais caché sa manière de voir. A la restaurat., il reprit son titre de sculpt.

du prince de Condé, fut chargé du monum. du duc d'Enghien et du duc de Berri, et mourut en 1822. Il a publié : *Réfutat. d'un projet de réglement pour l'acad. centrale de peinture*, etc., 1791, in-8. — *Considérations sur les acad.*, etc., 1791, in-8. — *Lettres sur la sculpt. destinée à orner les temples catholiques*, etc., 1802, in-8. — *Notices historiq. sur les anc. académ. de peint., sculpt. et archit.*, 1814, in-8.—*Mém. sur la nécessité du rétablissem. des maîtrises et corporat.*, 1815, in-4. Ses principaux ouvrages comme sculpteur sont les bustes de *Louis XVI*, *Louis XVII* et *Pie VII*; les statues de *L'Hôpital* et d'*Aguesseau*, placées au pied des degrés de la façade de la chambre des députés; *les Stations de la passion de J.-C.* et *sa Sépulture*, bas-reliefs qui décorent la chapelle du Calvaire dans l'église de St-Roch, et le mausolée du cardinal du Belloy.

DESENNE (Alexandre-Joseph), dessinateur de vignettes, né à Paris en 1785, montra de bonne heure du goût pour les arts; mais, jusqu'à l'âge de 25 ans, il se contenta d'être copiste : ce fut en 1812 qu'il fit ses premières composit. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1827, il embellit une foule d'édit., notamm. celles de Boileau, de Molière, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Beaumarchais, de Bernardin de Saint-Pierre. Personne, mieux que lui, n'a su concevoir un sujet, en saisir le style propre, et s'identifier avec un auteur. Pour les *OEuvres de Walter Scott*, il sentit qu'il devait imiter la manière anglaise, et le fit en homme habile. On a publié le portrait de Desenne dans la *Galerie univ. de portraits* (Paris, Blaisot, 1827), et le *Catalogue des estampes, vignettes et livres* de son cabinet, par Duchesne aîné (Paris, Merlin, 1827, in-8, de 25 pag.). Il faut consulter ce *Catalogue* pour connaître l'*OEuvre* de Desenne.

DESERIZ (Joseph-Innocent), cardinal hongrois, né en 1702, à Neitra, mort en 1765, est auteur de *Tractatus ad probandam piacularum flammarum existentiam*, Raab, 1738, in-8. — *Pro cultu litterarum in Hungariâ*, Rome, 1745, in-4.—*De initiis ac majoribus Hungarorum comment.*, Bude, 1748, 1755 et 1758, 3 vol. in-fol., suivis de deux autres publ. à Pest en 1760. — *Hist. episcopatûs diœcesis ac civitatis Vaciensis*, 1765, in-fol.

DESESSARTS (Denis), comédien, dont le véritable nom était DÉCHANET, né à Langres en 1737, quitta la carrière du barreau pour celle du théâtre. Après avoir joué quelque temps en province, il débuta en 1772 à la Comédie-Franç. dans l'emploi des financiers et des rôles à manteau, et fit oublier par son talent son prédécess. Bonneval. Desessarts était d'une grosseur démesurée, ce qui l'exposait aux railleries continuelles de Dugazon, railleries qui ont fourni le sujet d'une jolie comédie intit. : *le Duel et le Déjeuner*. Il allait en 1798 voir un de ses amis à la campagne près de Châlons-sur-Marne, lorsque dans le trajet il fut frappé d'apoplexie foudroyante, à l'âge de 61 ans.

DESESSARTS (Nicolas LEMOYNE, connu sous le nom de), avocat, puis libraire à Paris, né dans cette ville en 1744, y mourut en 1810. Édit. d'un gr. nombre d'ouvr., entre autres de la *Biblioth. orientale*, par d'Herbelot, 6 vol. in-8, il est lui-même aut. d'ouvr. très nombr., dont les princip. sont : *Causes célèbres*, 1775, 1789, 196 vol. in-12. — *Choix de nouv. causes célèbres*, 1785-87, 15 vol. in-12. — *Essai sur l'hist. génér. des tribunaux des peuples tant anc. que modernes*, 1778-84, 9 vol. in-8. — *Procès fameux*, 1786-89, 10 vol. in-12. — *Suite*, 1790 et années suiv., 10 vol. in-12. — *Dictionn. universel de police*, 1786-90, 8 vol. in-4. — *Siècles littér. de la France*, 1800, 1803, 7 vol. in-8. — *Nouvelle biblioth. d'un homme de goût*, 1798-99, 4 vol. in-8; Paris, 1808, 1810, 5 vol. in-8. Le nom de Desessarts n'a été mis sur le frontispice de cette nouv. édit. que parce qu'il a partagé les frais d'impression avec Barbier. Du reste, toutes les augmentat. sont de ce dernier.

DESESSARTS (Jean-Charles), médec., né en 1729 à Bragelogne en Champagne, fit ses prem. études à Tonnerre, et vint faire sa philos. à Paris, au collége de Beauvais. Orphelin et sans fortune, il donna des leçons de mathémat., et, se livrant en même temps avec ardeur à l'étude de la médec., il réussit au bout de quelques années à se faire recevoir docteur à Reims, puis s'établit à Villers-Cotterets, avec le titre de méd. du duc d'Orléans. Des mémoires pleins d'intérêt sur div. épidémies qu'il avait soignées lui valurent en 1769 son admission à la faculté de Paris. L'année suiv. il fut nommé profess. de chirurgie, puis de pharmacie, et en 1796 il reçut le titre de doyen. Membre de l'Institut lors de sa formation, il continua d'accroître sa réputat. par de nouv. services, et mourut en 1811. On a de lui : *Traité de l'éducat. corporelle des enfants en bas âge*, 1760, in-8, ouvr. utile et réimpr. plus. fois.—*Recueil de mémoires, disc. et observat. de médec. clinique*, Paris, 1811, in-8; c'est la collect. de ses opusc. les plus import. Desessarts a publié une nouvelle édit. des *Fundamenta materiæ medicæ* de Cartheuser, Paris, 1769, 4 vol. in-12, avec des notes. Cuvier a prononcé son *Éloge* à l'Institut.

DESÈZE (Raimond ROMAIN), l'un des trois défenseurs de Louis XVI, né à Bordeaux en 1750, exerça d'abord la profess. d'avocat au parlem. de cette ville, qu'il quitta, sur l'invitat. du ministre Vergennes, pour venir chercher des succès plus brillants au barreau de Paris. Son début fut la cause des filles d'Helvétius, abandonnée à son talent, déjà célèbre, par Target, qui renonçait à la plaidoirie. En 1789, il acheva d'établir sa réputat. par la défense et l'acquittem. du baron de Bezenval, accusé de haute trahison : il reçut à cette occasion une médaille d'or du roi de Pologne, dont son client était l'allié. Lorsque la convention mit Louis XVI en jugement, il s'empressa d'accepter le rôle répudié par Target, et ne craignit point de devenir le collègue de Tronchet et de Malesherbes, qui le désignaient eux-mêmes au choix de l'auguste accusé. Ce fut lui qui porta la parole à la barre de la convent. le 26 déc. 1792. On s'accorde

généralement à dire que ce *Discours* contient de belles parties et d'heureux mouvem., mais que l'orateur aurait dû concevoir plus fortem. son système de défense, et prendre une allure plus hardie. Ce reproche ne s'adresserait du reste qu'à l'habileté de Desèze comme défenseur, non à son courage comme citoyen. Mais, si ses paroles ont laissé quelq. chose à désirer, c'est que Louis XVI avait retranché de son *Discours* écrit les vérités les plus fortes et les mouvem. les plus décisifs. Long-temps après la condamnat. du roi, à l'époque où tout le monde était suspect ou proscrit, Desèze fut enfermé à la Force, et recouvra la liberté au 9 thermidor. Il vit passer le directoire, le consulat et l'empire sans accepter aucune fonction publ., sans vouloir même entrer au conseil de discipline de l'ordre des avocats. La restaurat. fut pour lui une ère de dédommagem. et de récompense. Nommé prem. présid. de la cour de cassat. en 1815, il fut remplacé dans les *cent-jours* par Muraire, auquel il avait lui-même été substitué, et qu'il remplaça de nouveau et définitivem. à la seconde rentrée de Louis XVIII. D'autres distinctions vinrent le trouver, et à sa mort, arrivée à Paris en 1828, il était comte, pair de France, chev. de Malte, gr.-trésorier de l'ordre du St-Esprit, commandeur des ordres du roi, membre de l'Acad. franç., où ses *Plaidoyers* et ses *Mém.* judiciaires, imprimés, furent considérés comme d'assez beaux titres littéraires.

DESFAUCHERETS (Jean-Louis BROUSSE), aut. dramat., né à Paris en 1742, fils d'un riche procur. au parlement, reçut une éducation distinguée, et joignit au talent des affaires un goût très vif pour les lettres. Doué d'un esprit délicat et peu facile à contenter, il avait plus de 40 ans lorsqu'il fit jouer sa prem. pièce, *l'Avare cru bienfaisant*. Ce début ne fut pas heureux, mais en 1786 il donna le *Mariage secret*, dont le succès s'est constamm. soutenu. Il adopta les espérances que fit naître l'aurore de la révolution, fut en 1789 membre de la municipalité de Paris, et plus tard l'un des administrat. du départem. de la Seine. Exclu de toutes fonct. après le 10 août, il vécut dans la plus profonde retraite jusqu'au moment où le retour aux idées d'ordre et de justice lui permit de reparaître. En 1798 il donna *les Dangers de la présomption*, comédie en 5 actes, dont l'intrigue manque de clarté, mais dont on s'accorde à louer le style facile et naturel. Dès-lors il ne fit plus de la littérat. qu'un amusem. En 1801 il accepta la direct. des hospices et des prisons de Paris, se dévoua tout entier à ses devoirs, réforma des abus et prépara toutes les améliorat. qui se sont introduites dans le régime de ces maisons. Il mourut en 1808, laissant en portefeuille plus. pièces qui n'ont été ni représentées ni impr.

DESFONTAINES, auteur dramat., contemp. de Corneille, a publ., de 1637 à 1647, 13 pièces de théâtre en 5 actes et en vers, toutes au-dessous du méd. : 7 portent le titre de tragi-comédies, 6 celui de tragéd. Le rec. en est très rare. On lui attribue aussi : *le Poète chrétien passant du Parnasse au Calvaire*, Caen, 1648, in-8. — *Paraphrase sur le Memento, homo*, Paris, 1643, in-16. — Trois romans : *l'Illustre Amalazonthe*, Paris, 1645, 2 vol. in-8. — *Les heureuses infortunes de Céliante et de Marilinde*, ibid., 1636, in-8. — *L'Inceste innocent*, Paris, 1638, in-8.

DESFONTAINES (Pierre-François GUYOT), célèbre critique, fils d'un conseiller au parlem. de Rouen, né dans cette ville en 1685, mort à Paris en 1745, entra de bonne heure dans la société des jésuites, et professa la rhétorique à Bourges avec succès. Le désir de l'indépend. le fit rentrer dans le monde; il vint à Paris en 1724, précédé d'une certaine réputat. littér., et travailla d'abord au *Journal des sav.*, auquel il rendit quelque éclat; il publ. ensuite seul, ou en société avec Fréron, Granet, Destrée, etc., différ. rec. périodiques, tels que : *le Nouvelliste du Parnasse*, 1731; les *Observat. sur les écrits modernes* et les *Jugem. sur les écrits nouv.*, 1745. L'abbé Desfontaines avait de la lecture, du goût, de la facilité, mais les formes peu polies; le ton tranchant de sa critique et la partialité visible de ses jugem. lui suscitèrent un gr. nombre d'ennemis, dont Voltaire fut le plus acharné et le plus redoutable. Sans entrer dans l'examen des causes qui amenèrent leur querelle trop fameuse et des libelles qu'elle enfanta, contentons-nous d'observer que Desfontaines lui-même se reconnaissait pour l'obligé, et qu'il fut le prem. agresseur en publ. : *la Henriade, avec des observat. critiques*, La Haye, 1728, in-8. Ses autres ouvr. les plus import. sont : *le Dictionn. néologique*, 1756, 7e édit., in-12. — *Trad. de Gulliver*, 1727, in-12. — *Racine vengé* (contre les remarques de d'Olivet sur ce poète), Avignon (Paris), 1729, in-12. — *Traduct. de Virgile*, en prose, Paris, 1743, 4 vol. in-8 et in-12. L'abbé de La Porte a donné l'*Esprit de l'abbé Desfontaines*, Paris, 4 vol. in-12.

DESFONTAINES (Guillaume-Franç. FOUQUES DESHAIES, connu sous le nom de), littérat., né à Caen en 1733, fut secrét. du duc de Deux-Ponts, puis bibliothéc. de Monsieur, dep. Louis XVIII, et mourut en 1825. L'un des collaborat. de la *Biblioth. des romans*, il en a publ. plus., ainsi que quelq. recueils de poésies; mais il est principalement connu par les nombr. pièces de théâtre qu'il a données seul, ou en société avec Barré et Radet; les plus remarquables sont : *la Dot; Arlequin afficheur; le Mariage de Scarron; Colombine mannequin; Hommage du petit Vaudeville au gr. Racine; M. Guillaume* (Malesherbes), ou *le Voyageur inconnu; Chapelain, ou la Ligue des auteurs contre Boileau ; Sophie Arnould ; Lantara*, etc.

DESFONTAINES (René-Louis), membre de l'académie des sciences, profess. de botanique au muséum d'hist. natur. et à la faculté des sciences de Paris, chev. de la Lég.-d'Honn., né en 1751 à Trembley en Bretagne, mort à Paris le 16 nov. 1833, était venu y étudier la médec. ; mais la bo-

tanique ne tarda pas à l'occuper exclusivem. Son prem. ouvr., à la suite d'un voyage de 2 années en Barbarie, fut sa *Flore du mont Atlas*, 1798, in-4. On cite de lui surtout son *Mémoire sur les tiges des monocotylédonées*, l'une des plus importantes découvertes dont il ait enrichi la botanique, et qui a pour objet le mode d'accroissement des plantes et des arbres qui lèvent avec une seule feuille séminale.

DESFORGES, mort à Paris en 1768, était clerc de procur. et n'avait encore publ. que quelques brochures insignifiantes, lorsqu'il se trouva par hasard, en 1749, à l'Opéra, le jour où l'on y arrêta le prince Édouard, prétendant d'Angleterre. Indigné de cet acte de violence, il fit, pour reprocher à la nation le déshonneur qui en rejaillissait sur elle, une pièce de vers fort courue alors. Un ami auq. il avait déclaré qu'il en était l'auteur eut la bassesse de le dénoncer : il fut conduit au mont St-Michel, jeté dans un cachot creusé dans le roc, de 8 pieds en carré, où il ne recevait de jour que celui qui perçait à travers les crevasses de l'escalier. Après avoir passé 3 ans dans cette horrible prison, il fut secrét. du maréchal de Broglie, au frère duquel il devait sa liberté, et devint commiss. des guerres après la mort de Mme de Pompadour. Desforges est aut. d'une comédie jouée au Théâtre-Franç., *le Rival secrétaire*, en un acte et en vers, 1738, in-8; il a publ. : *Natilica*, conte indien, 1749, in-12, et *Critique de Sémiramis*, 1748, in-12.

DESFORGES (Pierre-Jean-Bapt. CHOUDARD), littérat., né à Paris en 1746, annonça de bonne heure des disposit. peu ordin. : dès l'âge de 9 ans, il faisait des tragédies ; au sortir du collége il étudia la médec., puis le dessin, et finit par se faire comédien, et débuta à la Comédie-Ital. en 1769. Après avoir joué dans différ. villes de France et à St-Pétersbourg, il revint à Paris, se consacra exclusivem. au métier d'auteur, et mourut en 1806. On a de lui 26 pièces de théâtre, coméd., opéras comiques et drames, représentées de 1768 à 1799 ; les plus remarquables sont : *Tom Jones à Londres*, comédie en 5 actes, en vers, 1782; *la Femme jalouse*, comédie en 5 actes et en vers, 1785; *Tom Jones et Fellamar*, comédie en 5 actes, 1787. *La Femme jalouse*, son chef-d'œuvre, est restée au théâtre ; les deux autres font partie du *Répertoire* des aut. du 3e ordre. — *Le Sourd, ou l'Auberge pleine*, farce qui eut un gr. succès. Desforges est encore auteur du *Poëte, ou Mém. d'un homme de lettres*, 1798, 4 vol. in-12, 1799, 8 vol. in-18, ouvr. licencieux, ainsi que les *Mille et un souvenirs*, 1799, 4 vol. in-12, et de plusieurs romans moins connus. Il a laissé MSs. des trad. en vers de *la Jérusalem délivrée*, et d'une partie du *Théâtre de Métastase*.

DESFORGES-MAILLARD (Paul), littérat. médiocre, né au Croisic, mort en 1772, serait aujourd'hui complétem. oublié, bien qu'il ait été membre de plus. acad., sans le singulier stratagème dont il se servit pour donner plus de débit à ses vers. De la Roque, rédact. du *Mercure*, lui avait signifié qu'il n'en voulait plus impr. de lui. Desforges, qui habitait près d'un vignoble appelé Malcrais, imagina d'envoyer ses pièces au *Mercure* sous le nom de Mlle Marclais de La Vigne. Non-seulement elles furent reçues, mais le pauvre de la Roque s'éprit d'une belle passion pour la nouv. Sapho, et le lui déclara dans son journal. Plusieurs autres, Destouches et Voltaire lui-même, adressèrent leur hommage à la nouv. muse. Desforges se déclara, et de tous ceux qui furent mystifiés nul ne le fut plus que lui, car ses vers furent aussitôt reconnus pour ce qu'ils étaient, c.-à-d. au-dessous du médiocre. Cette aventure fournit à Piron le sujet de la *Métromanie*. On a de lui : *Poésies de Mlle Malcrais de La Vigne*, Paris, 1735, in-12. — *Poésies* (franç. et lat.) *sur la prise de Berg-op-Zoom*, 1748, in-12.—*Les Arbres*, idylle, 1751. — *OEuvres en vers et en prose*, Amsterdam, 1759, 2 vol. in-12.

DESGABETS (Robert), bénédict. de la congrégation de St-Vannes au diocèse de Verdun, mort procur.-gén. de son ordre à Breuil, en 1678, passa pour l'un des prem. métaphysiciens de son siècle, se voua long temps avec succès au professorat, et contribua puissamm. à faire adopter par ses confrères la philosophie de Descartes. Ce savant laborieux a beauc. écrit, et en particulier sur l'eucharistie, mais peu imprimé : le rec. de ses ouvr., en 2 vol. in-fol., se voyait à l'abbaye de Senones, et à celle de St-Mihiel : on en trouve la liste dans Moréri.

DESGARCINS ou DE GARCINS, actrice du Théâtre-Français, né en 1771 à Paris, fut reçue en 1788 pour les rôles de jeunes premières dans la tragédie, et en créa plusieurs. S'étant, dans un accès de jalousie, donné trois coups de poignard, sa convalescence fut longue ; elle obtint un congé dont elle profita pour se retirer à la campagne. Là, surprise pend. la nuit par des voleurs qui la traînèrent dans une cave, elle y demeura 24 heures avant qu'on vînt la délivrer; sa tête, déjà très faible, se dérangea tout-à-fait, et elle mourut en 1797, dans un état complet d'aliénation.

DESGENETTES (René-Nic. DESFRICHE, baron), médec. célèbre, né en 1762 à Alençon, commença ses études médicales à Paris, et prit ses grades à Montpellier en 1789. Attaché comme médec. à l'armée d'Italie en 1793, il ne tarda pas à donner des preuves de sa capacité, qui lui valurent, avec l'estime des généraux, un rapide avancem. Lors de l'expédit. d'Égypte, il fut nommé médecin en chef de l'armée d'Orient. Des symptômes de peste s'étant manifestés à l'hôpital de Jaffa, Desgenettes n'hésita point à s'inoculer, en présence des soldats, le virus des bubons qui les effrayaient, et par ce dévouem. héroïque leur rendit le courage qui les abandonnait. Après le départ de Bonaparte, il obtint la confiance de Kléber, et resta chargé de tout le service médical de l'armée. De retour en France en 1802, il fut nommé médec. en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, et deux ans après inspect.-gén. du service de santé des armées. En

1808 il fut envoyé en Espagne pour observer l'épidémie qui, l'année précéd., avait ravagé Cadix. Depuis il fut constamm. employé dans les armées, et partout donna de nouv. preuves de ses talents et de son honorable caractère. Dans la campagne de Russie, il empêcha Napoléon de transformer en caserne l'hospice des enfants-trouvés de Moscou, en disant à l'emper. : « Cela ressemblera au massacre des innocents. » Fait prisonnier dans la retraite, il demanda sa liberté à Alexandre comme le prix des services qu'il avait rendus aux soldats russes, et l'obtint par un ukase spécial. Employé de nouv. dans la campagne de Dresde, il fut forcé de se réfugier à Torgau, et ne revint à Paris qu'en 1814. Il se trouvait à la bataille de Waterloo, en qualité de médecin en chef de l'armée et de la garde impér. Il perdit cette double place, et ne fut replacé qu'en 1819 dans le conseil de santé. Le discours qu'il prononça pour la distribution des prix à l'école de médec. en 1823 ayant excité quelq. troubles, l'école fut momentaném. supprimée, et, lors de sa réorganisation, Desgenettes cessa d'être compris au nombre des professeurs. Il supporta cette nouv. disgrâce avec son courage ordin., et continua de se livrer à la rédact. de ses div. ouvr. La révolut. de 1830 lui rendit sa chaire d'hygiène. Il fut nommé médec. des Invalides, membre honoraire de l'académie des sciences, et mourut en 1837, à 75 ans. Outre un gr. nombre d'articles dans les journaux de médecine et les revues scientifiques; des discours d'apparat et l'éloge de Hallé, prononcés à la faculté de médecine depuis 1809, on citera de lui : *Opuscules*, impr. au Kaire, 1800, petit in-4. Ce vol. rare est en grande partie composé des articles fournis par l'auteur à la *Décade égyptienne*, dont il fut le fondateur. — *Hist. médicale de l'armée d'Orient*, Paris, 1805, in-8, ouvr. très estimé. — *Éloges des académiciens de Montpellier*, rec. et abrégés pour servir à l'hist. des sciences pend. le 18e S., 1811, in-8. L'auteur annonçait le projet de continuer cet ouvr.; mais ce vol. est le seul qui ait paru.

DESGODETS (Antoine), architecte, né à Paris en 1653, mort en 1728, professeur de l'académie d'architecture, a publié deux ouvrages auxquels il doit une réputation bien méritée : *Les Édifices antiques de Rome dessinés et mesurés très exactement*, Paris, 1682, in-fol.; ibid., 1779, in fol. — *Lois des bâtiments*, 1748, in-8, avec des *Notes* de Goupy : cet ouvrage a été souvent réimpr. Lepage en a donné une édition en harmonie avec le nouveau Code.

DESGRANGES (Tiburce du PÉROUX), né en 1678 d'une famille noble du Berri, consacra toute sa vie à l'exercice des vertus chrétiennes. Conduit par son ardente charité en Provence, au moment où la peste y exerçait ses ravages, il échappa à la contagion qu'il bravait tous les jours. De retour à Paris, il alla se cacher parmi les pauvres de Bicêtre, les édifiant par ses exemples et les instruisant par ses disc. Ayant ensuite obtenu la place gratuite d'aumônier des galériens, il les accompagnait dans leur route, dans tous leurs travaux, leur prodiguant des secours spirituels et tempor. Cet apôtre de l'human. mourut en 1726, des suites de ses généreuses fatigues. Il avait fait cette même année plus de 800 lieues avec différ. chaînes de malheureux forçats.

DESGRANGES (Michel), plus connu sous le nom de *Père Archange*, capucin, né en 1736 à Lyon, mort à l'hôpital de cette ville en 1822, était, suiv. M. Mahul, plus royaliste que le roi et plus ultramontain que le pape. Voici la liste de ses brochures que le même écriv. qualifie de *vraies capucinades : Discours adressé aux Juifs et utile aux chrét.*, etc., Lyon, 1788, in-8. — *Aperçu nouveau d'un plan d'éducation catholique*, 1814, in-8. — *Réflexions intéressantes*, 1815, in-8. — *Précis abrégé des vérités qui distinguent le cathol.*, etc., 1817, in-8. — *Explicat. de la lettre encyclique du pape Benoît XIV*, etc., 1822, in-8.

DESGRAVIERS (Claude-Éléonore LECONTE, comte), lieutenant de louveterie, command. des vêneries du prince de Conti, né vers 1753, mort en 1815, a publié avec son frère *l'Art du valet du limier*, 1783, in-12, réimpr. en 1804, in-8, sous le titre d'*Essai de vénerie*, et du *parfait Chasseur*, 1810. — Desgraviers (Augustin-Claude Leconte, chev.), son frère, légat. du prince de Conti, dont il avait été le serviteur fidèle et l'ami, mourut en 1822, du chagrin que lui causa la perte d'un procès qu'il soutint pour obtenir le paiement des sommes dues sur le prix du domaine de l'Ile-Adam, acquis en 1783 par Louis XVIII, alors comte de Provence. Les pièces de ce procès ont été recueill. sous le titre d'*Affaire de M. le chev. Desgraviers*, un vol. in-8.

DESGROUAIS, grammairien, né près de Paris en 1703, mort dans cette ville en 1766, a publié de 1743 à 1745, contre la traduct. de Virgile par l'abbé Desfontaines, plusieurs brochures dont on peut voir la liste dans le *Moréri* de 1759. On lui doit aussi : *Gasconismes corrigés*, Paris, 1766, in-8; ibid., 1812, in-12.

DESHAUTESRAYES (Michel-Ange-André LE ROUX), célèbre orientaliste, né près de Pontoise en 1724, mort à Ruel en 1795, après avoir occupé pendant 32 ans la chaire d'arabe au collége de France, rendit un service immense aux savants en donnant ses soins à l'impression de l'*Histoire générale de Chine*, trad. du chinois par le P. Moyriac, Paris, 1777, 1783. On lui doit plusieurs opuscules, parmi lesquels on distingue : *Abrégé de la vie d'Étienne Fourmont* (son oncle), *et notice sur ses ouvrages*, Paris, 1747. — *Doutes sur la dissertat. de M. de Guignes qui a pour titre : Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, 1759, in-12. — *Petite dissertation sur les langues*, dans la *Biblioth.* de Petity, 1766, III.

DESHAYES (Louis), baron de Courmemin, fut chargé par le roi Louis XIII de plusieurs missions dans le Levant, en Danemarck, en Perse et en Moscovie. S'étant joint dans la suite aux ennemis du cardinal de Richelieu, qui avait refusé de lui

confier une négociation en Suède, il fut arrêté en Allemagne, où il cherchait à emprunter de l'argent sur les pierreries de la reine-mère, et conduit à Béziers, où il eut la tête tranchée en 1632. On a publié sous son nom : *Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621, par le sieur D. C.*, Paris, 1624, 1629, 1643, in-4. — *Voyages au Danemarck, enrichis d'annotations*, par P. M. L., Paris, 1664, in-12. Les détails contenus dans le prem. de ces ouvr. sont curieux et exacts.

DESHAYS (Jean-Baptiste), peintre, né en 1729 à Rouen, fut élève de Vanloo, fit le voyage de Rome, devint membre de l'académie de peinture en 1758, et mourut à Paris en 1765. Ses nombreuses compositions accusent l'école d'où il était sorti, mais ne sont point sans mérite. On trouve beauc. d'expression et de vérité dans ses fig., et son coloris vaut mieux que son dessin ; le plus remarquable de ses tableaux est *St Benoit mourant*, composé pour une église d'Orléans. Cochin fils a publié : *Lettres sur la vie de Deshays*, in-12.

DESHOULIÈRES (Antoinette du Ligier de la Garde), née à Paris en 1634, morte en 1694, membre de l'académie d'Arles et des *Ricovrati* de Padoue, fut appelée de son vivant *la dixième Muse, la Calliope française*. Le temps a confirmé le jugement que les contemporains avaient porté sur ses essais dans les genres tragique, comique, et dans l'opéra, et condamné à l'oubli ses rimes en *eilles*, en *ailles*, en *illes*, en *iles*, ses sonnets, ses rondeaux, ses ballades et ses portraits autrefois si vantés. Voltaire donne à Mme Deshoulières une place dans le *Temple du goût*, qu'elle conserve pour ses idylles, quelques-unes de ses églogues et ses paraphrases de plusieurs psaumes. C'est une singularité remarquable que le mérite de Racine ait été méconnu par les deux femmes les plus spirituelles de son temps, et que Mme Deshoulières, comme Mme de Sévigné, ait préféré la *Phèdre* de Pradon à celle de l'auteur d'Athalie. Les œuvres de Mme Deshoulières, publiées, Paris, 1687, in-8, ont été souvent réimpr. Les éditions dont on fait le plus de cas sont celles de 1747, 2 vol. in-12; Crapelet, 1799, 2 vol. in-8. — Deshoulières (Antoinette-Thérèse), sa fille, née à Paris en 1662, n'hérita qu'en partie du talent de sa mère. Après avoir manqué plusieurs mariages, attaquée, jeune encore, d'un cancer au sein, elle eut 20 années de souffrances et mourut en 1718. On a d'elle des épîtres, des chansons, des madrigaux et d'autres poésies, publ. à la suite de celles de sa mère dans l'édit. de 1695, et dans les suiv.

DESHUTTES (le chevalier), maréchal-de-camp honoraire, chev. de St-Louis, frère du garde-du-corps qui fut massacré avec M. de Varicourt, aux journées des 5 et 6 octobre, sur les marches de l'escalier de la reine, termina le 25 février 1834, à Lyon, une vie toute conforme aux principes d'honneur et de loyauté.

DESILLES (le chev.), né en 1767 à St-Malo, officier au régim. du Roi, faisait partie de la garnison de Nancy, lorsqu'en août 1790, le général Bouillé s'approcha de cette ville pour comprimer la révolte de la garnison. Desilles fit les plus gr. efforts pour rappeler les soldats à la subordinat. Il arracha plusieurs fois les mèches des mains des canonniers, et tomba percé de balles. Son dévouement, loué par l'assemblée constituante, devint le sujet de plusieurs pièces de théâtre, et fut à l'envi célébré par tous les arts.

DÉSIRÉ (Artus), né en Normandie vers 1510, partagea toutes les fureurs de la Ligue. Chargé par quelques moines séditieux de porter au roi d'Espagne, Philippe II, une lettre dans laq. ce prince était supplié de venir au secours des catholiques, il fut arrêté sur la Loire en 1561, et condamné par le parlement à passer 5 ans dans une chartreuse. Ce terme expiré, Désiré s'établit à Paris, se remit à écrire contre les calvinistes, et mourut en 1579. De ses nombreuses productions, dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron, t. XXXV, on ne citera que celles qui sont encore recherc. des curieux : *Les batailles et victoires du chevalier céleste*, 1560, in-16. — *Le moyen de voyager sûrement dans les champs sans être détroussé des larrons et voleurs*, 1575, in-8. — *Le ravage et déluge des chevaux de louage, avec le retour de Guillot le porcher sur les misères et calamités de ce règne*, en vers, ibid., 1578, in-8, très rare.

DESJARDINS (Martin van den Bogaert, connu sous le nom de), sculpteur hollandais, né à Breda en 1640, fut reçu à l'académie de Paris en 1671, exécuta la statue équestre de Louis XIV, qui se voyait à Lyon sur la place Bellecour, fit ensuite celle du même monarque sur la place des Victoires à Paris (ces deux monum. ont été détruits pend. la révolut.), et un grand nombre d'autres ouvr. pour l'église du collège Mazarin, pour le parc de Versailles, pour les églises de Ste-Catherine et des Capucines. Il mourut à Paris en 1694. C'est surtout dans les monuments en bronze, dont il dirigea la fonte, que cet artiste a donné des preuves de talent.

DESJARDINS (Philippe-Jean-Louis), vic.-gén. de Paris et archidiacre, né le 6 juin 1758 à Messas, étudia aux sémin. d'Orléans et de St-Sulpice, fut ordonné prêtre à Lyon, où il professa la philos., et reçu docteur en théologie le 12 avril 1783. Successivem. gr.-vicaire à Bayeux, doyen de la collégiale de Meung, et gr.-vicaire d'Orléans, la révolution le força d'obéir à la loi de la déportat. Arrivé en Angleterre, où il connut le célèbre Burke, il y reçut la mission d'aller au Canada s'assurer si on n'y trouverait pas des asiles convenables pour tant d'ecclésiastiques et d'émigrés. De retour en France en 1802, il devint curé de Meung, puis fut attaché à la légat. du cardin. Caprara, et nommé en 1806 à la cure des Missions-Étrangères. La police de Bonaparte lui supposant des rapports politiques avec le duc de Kent, qu'il avait connu au Canada, et avec le baron Kolli, qui avait formé le projet de tirer Ferdinand VII de Valençay, l'enleva en oct. 1810, le transféra de Vincennes à Fénestrelles en Piémont, puis à Compiano, dans l'état de Parme.

Ce ne fut qu'au bout de 2 ans qu'il obtint d'avoir la ville de Verceil pour prison. Là éclata sa charité pour les soldats français décimés par une cruelle épidémie, à laq. peu s'en fallut qu'il ne succombât lui-même. Il ne revit Paris que le 21 juin 1814, et rentra dans la cure des Missions. La haute estime dont il jouissait le fit consulter à l'époque du concordat de 1817; il influa même sur le choix d'évêques fait dans cette circonstance; mais il refusa pour lui-même l'épiscopat. Le cardinal de Périgord, ayant pris possession de l'archevêché de Paris en 1819, le nomma gr.-vic. et archidiacre de Ste-Geneviève. Tout entier aux bonnes œuvres, et vainement nommé le 13 janvier 1823 à l'évêché de Châlons-sur-Marne, il voulut encore échapper à cette dignité. En 1830, le désastre de l'archevêché le priva de tout; il s'échappa de Conflans avec l'archevêque, et se retira dans la maison des Dames-de-St-Michel, dont il était supérieur, et où il mourut en 1833. Le gouvernem. permit que les cendres du saint prêtre reposassent dans la maison qui lui avait servi de dernier asile. Desjardins avait formé, sous le titre d'*Année sainte*, le projet d'une *Vie des saints*, dont les prem. livraisons seulement parurent en 1823.

DESLANDES (André-François BOUREAU), littérateur médiocre, dont les nombreux ouvrages ne lui ont pas survécu, né à Pondichéry en 1690, petit-fils du gouvern. de cette ville, passa jeune en France, où il étudia la philos. sous le P. Malebranche, qui lui conseilla d'entrer dans l'Oratoire; il se repentit de n'avoir pas suivi ce conseil, mena une vie très agitée, obtint la place de commiss.-gén. de la marine, et mourut à Paris en 1757. Les seuls ouvr. de lui que l'on cite encore sont: *Hist. critique de la philosophie*, Amsterd., 1756, 4 vol. in-12, bonne édit.—*Réflexions sur les gr. hommes qui sont morts en plaisantant*, in-12. — *Hist. de Constance, prem. ministre du roi de Siam*, Amsterdam, 1756, in-12. — Deslandes (Lancelot), avocat à Paris, a publié une traduct. libre en vers des *Élégies de Sidonius Hosschius sur la passion de J.-C.*, avec le texte en regard, Paris, 1756, in-8. — Deslandes de Houdan, chef de brigade, mort en 1807, est auteur d'un poème intitulé : *la Nature sauvage et pittoresque*, Paris, 1808, in-12. On y trouve des morceaux remarquables.

DESLANDES (Pierre de LAUNAY), direct. de la manufact. royale de St-Gobin, né à Avranches en 1722, mort à Chauny en 1803, entré de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, avait professé à Soissons la rhétorique et les mathémat. Le cordon de St-Michel fut la récompense des améliorations qu'il introduisit dans la manufact. dont la direction lui avait été confiée en 1758.

DESLAURIERS, plus connu sous le nom de Bruscambille, a rempli l'emploi de *bas comique* dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, de 1606 jusqu'en 1634. On a de lui : *Prologues tant sérieux que facétieux, avec plusieurs galimatias*, Paris, 1610, in-12.—*Facétieuses paradoxes de Bruscambille*, 1615, in-12. Ces ouvrages ont été recueillis sous le titre de : *les OEuvres de Bruscambille divisées en IV liv.*, etc., Paris, 1619, in-12; Cologne, 1741, in-12.

DESLON (Charles), médecin, mort en 1786, à la fleur de l'âge, fut l'un des plus persévérants défenseurs du système de Mesmer, dont il avait été l'élève, et dont il devint ensuite l'émule ; il a écrit quelq. ouvrages sur le *magnétisme animal*, publ. de 1780 à 1782.

DESLYONS (Jean), docteur en Sorbonne, né à Pontoise en 1615, mort en 1700, théologal et doyen de Senlis, a publié, de 1647 à 1698, un gr. nombre d'ouvrages ascétiques et de controverse, dont les principaux sont : *Enlèvement de la Vierge par les anges*, homélie, Paris, 1647, in-12.—*Traitez singuliers et nouveaux contre le paganisme du roy-boit*, ibid., 1670, in-12. — *Lettres contre la musique et les instrum. introduits dans l'office des ténèbres*, ibid., 1698, in-8, etc.

DESMAHIS (Joseph-François-Édouard de CORSEMBLEAU), poète, né à Sully-sur-Loire en 1722, mort à Paris en 1761, est auteur d'un gr. nombre de poésies fugitives qui eurent beaucoup de succès, d'une comédie intit. : *l'Impertinent*, en un acte et en vers, qui réussit à la représentat., et de deux autres qui n'ont jamais été jouées, *le Triomphe du sentiment* et *la Veuve coquette*. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les articles *Fat* et *Femme*, et laissé MSs. les fragments de deux comédies, *l'Inconséquent* et *l'Honnête homme*. Desmahis, recherché dans la société pour son esprit, méritait de l'être plus encore pour les qualités de son cœur; c'est lui qui disait : *Quand mon ami rit, c'est à lui à m'apprendre le sujet de sa joie; quand il pleure, c'est à moi à découvrir la cause de son chagrin.* Les œuvres de cet aut. estimable ont été recueillies Paris, 1778, 2 vol. in-12. L'édit. est de Tresseol, frère de l'abbé Roubaud.

DESMAISEAUX (Pierre), né en Auvergne l'an 1666, mort en 1745, à Londres, membre de la société royale, est l'aut. d'une *Vie de Boileau*, 1712, in-12, et d'une *Vie de Bayle*, 1732, 2 vol. in-12. On lui doit les édit. du *Recueil de pièces de J. Locke*, 1720, in-8; des *OEuvres diverses de Bayle*, 4 vol. in-fol., dont il avait publ. séparément les *Lettres*, 3 vol. in-12, avec des notes; des *OEuvres de St-Évremont*, Londres, 1703, 1704, 1709, 3 vol. in-4, avec la *Vie* de l'auteur. Il a traduit en outre du lat. de Kempfer *Hist. naturelle, civile et ecclésiastiq. du Japon*, 1629, 2 vol. in-fol.

DESMARES (Toussaint-Gui-Joseph), oratorien, né à Vire en 1599, s'était fait connaître par son talent comme prédicateur, lorsqu'en 1543 il fut exilé par une lettre de cachet à Quimper. En 1654, il se rendit à Rome pour y soutenir la doctrine de Jansénius sur la grâce. De retour à Paris, il se tint caché. L'archev. Péréfixe le chargea de prêcher, dans St-Roch, l'avent de 1668. Boileau (*Sat. X*) indique fort ingénieusement dans quel esprit il remplit sa mission. Desmares mourut l'année suivante à Liancourt. On a de lui quelques *Opuscules* dont on trouve la liste dans le *Moréri* de 1759. Il

a fourni des matériaux à D. Rivet pour le *Nécrologe de Port-Royal*, Amsterdam, 1723, in-4. — Desmares, secrétaire des commandem. du prince de Condé, mort vers 1715, fit représenter en 1686, *Merlin Dragon*, comédie en un acte et en prose, La Haye, 1696 et 1705, in-12. — Desmares (Christine-Antoinette-Charlotte), actrice du Théâtre-Français, née en 1682, à Copenhague, morte en 1753, à St-Germain-en-Laye, avait succédé (1699) à M[lle] Champmeslé, sa tante, dans l'emploi des grandes princesses, et créa, entre autres rôles, ceux d'Électre, d'Athalie, de Sémiramis et de Jocaste; elle ne réussit pas moins dans la comédie, où elle remplit l'emploi de soubrette jusqu'en 1721, époque où elle se retira du théâtre.

DESMARETS (Jean), avocat-général au parlem. de Paris, fut le seul magistrat de cette ville qui osa y rester lors de la sédition des Maillotins, en 1381, et fut l'un des plénipotentiaires qui signèrent le traité de Brétigny. La manière ferme et courageuse avec laquelle il refusa, en 1350, l'entrée de Paris à l'évêque de Laon, lui suscita de nombreux ennemis, qui le présentèrent, plus de 20 ans après, à Charles VI comme un des moteurs de la sédition qui avait éclaté à Paris tandis que le jeune prince était allé combattre les Gantois, et il fut décapité en 1382.

DESMARETS (Roland), *Maresius*, philologue, né à Paris en 1594, mort en 1653, quitta le barreau pour se livrer entièrement à l'étude et à la société des hommes les plus distingués de son temps. Il avait un goût éclairé, et aurait passé pour un habile critique, sans son extrême partialité pour les ouvrages de son frère Saint-Sorlin, partialité qui le faisait plaisamm. appeler *Philadelphe* par Ménage. On a de lui: *Epistolarum philologicarum libri II*, Paris, 1655, in-8. — Desmarets de Saint-Sorlin (Jean), l'un des prem. membres de l'Acad. franç., né à Paris en 1595, mort en 1676, après avoir mené une conduite assez licencieuse, se jeta dans une dévotion outrée, et publia, à l'usage des femmes, parmi lesquelles il chercha ses prem. prosélytes, un *Office de la Vierge*, et un *Recueil de prières*. Il adressa ensuite au roi lui-même un *Avis du St-Esprit*, où il lui fait part de son projet de lever une armée de 144,000 hommes pour écraser les athées et les impies, dont il invite ce prince à prendre le commandement, lui annonçant que les prophètes l'ont désigné pour chasser les Turks et étendre au loin le domaine de J.-C. Non content d'exterminer ce qu'il appelait les Infidèles, Desmarets voulut encore détrôner les plus beaux génies de l'antiquité. Il fut l'un des chefs de la guerre contre les anciens, et déclare qu'*il a traité Homère et Virgile en vaincus*, qu'il les a *humiliés et foulés aux pieds*. On a de ce rêveur extravagant, dont Boileau a fait bonne justice, *Théâtre*, composé de 7 pièces, Paris, 1641, in-fol. et in-4. — Les *Morales d'Épictète, de Socrate, de Plutarque, de Sénèque*, au château de Richelieu, par Ét. Mignon, 1653, in-8 (rare). — *Les quatre livres de l'Imitat. de J.-C.*, en vers franç., Paris, 1654, in-12. — *Clovis, ou la France chrétienne*, poème héroïque en 26 chants, Leyde, Elzevir, 1657, in-12. — Les *Délices de l'esprit*, Paris, 1658, in-fol., ibid., 1678, in-12.

DESMARETS (Samuel), *Maresius*, ministre protestant, né à Oisemont (Picardie) en 1599, mort à Groningue en 1673, se livra de si bonne heure à l'étude, qu'avant l'âge de 7 ans il avait déjà lu deux fois la *Bible*. Il professa successivem. la théologie à Sedan, à Maëstricht, à Bois-le-Duc, à Franeker et à Groningue. « C'était, dit Burmann, un homme d'un esprit vif, et d'une érudition profonde, mais d'un caractère virulent, et qui ne ménageait pas assez les personnes dont il attaquait les opinions. » Desmarets a publié un très grand nombre d'ouvr. de théologie et de controverse, dont on peut voir la liste dans les *Mémoires de Niceron*. Le seul que recherchent les curieux est la dissertation sur la papesse Jeanne, contre le sentiment de Blondel: *Joanna papissa restituta*, 1658, in-4. Il concourut avec son fils aîné, ministre à Delft, à l'édition de la *Bible* de la version de Genève, Amsterd., Elzevir, 1669, 2 vol. in-fol. — Desmarets (Nicolas), contrôleur-général des finances, neveu du grand Colbert, et père du maréchal de Maillebois, succéda en 1708 à Chamillard, sur la demande même de celui-ci. Pendant les 7 années que Desmarets conserva le contrôle, il rendit de grands services à l'état, mit plus d'ordre dans les finances, et se fit estimer de tous les honnêtes gens pour sa modestie, l'intégrité et l'urbanité de son caractère. Il mourut en 1721. On lui doit: *Mémoire sur l'administrat. des finances dep. le* 20 *févr.* 1708 *jusqu'au* 1[er] *sept.* 1715, Paris, 1716, in-8. On le trouve aussi dans les *Annales politiques* de l'abbé de St-Pierre.

DESMARETS (Henri), compositeur, né à Paris en 1662, fut d'abord page de la musique du roi. Ayant secrètement épousé la fille du président de l'élection de Senlis, il fut accusé de rapt et de séduction, et condamné à mort; il s'enfuit en Espagne, où il obtint le titre de maître de chapelle de Philippe V; plus tard, il devint surintendant de la musique du duc de Lorraine, et mourut à Lunéville en 1741. On a de lui des *Opéras* et des *Motets* entièrement oubliés.

DESMARETS (Pierre-Marie), chef de la police générale sous l'empire, chev. de la Lég.-d'Honn. en 1810, et député de l'Oise à la chambre des représentants en 1815, mort à Paris au mois d'avril 1832, avait été long-temps chef de division au ministère de la police. Adroit, grand travailleur et doué d'une mémoire prodigieuse, il rendit à Savary les plus grands services.

DESMASURES (Louis), *Masurius*, poète, né à Tournai vers 1523, mort à Metz en 1580, pasteur de cette ville, a publ.: *Œuvres poétiques*, Lyon, De Tournes, 1557, in-4, rare. — Les XII livres de l'*Énéide* de Virgile, trad. en vers français, ibid., 1560, in-4. — *David combattant, David triomphant, David fugitif*, tragédies saintes, 1583, in-8. — *Bergerie spirituelle*, et une *Églogue spirituelle*, 3e édition, Genève, 1583, in-8, etc.

DESMOLES (Arnaud), peintre franç. du 16e S.,

se distingua dans la peinture sur verre. Div. sujets de l'*Ancien* et du *Nouv.-Testament*, qu'il a peints dans la cathédrale d'Auch, sont les seuls travaux que l'on ait conservés de cet artiste, moins connu qu'il ne mérite de l'être.

DESMOLETS (Pierre-Nicolas), bibliothécaire de l'Oratoire, à Paris, né dans cette ville en 1678, mort en 1760, a publ. de nouv. édit. améliorées de plus. ouvr. utiles, et donné la *Continuation des mémoires de littérat. et d'hist.* de Sallengre, 1726-1731, 11 vol. in-12. Il eut quelque part au *Recueil de pièces d'hist. et de littér.*, Paris, 1738, 4 vol. in-12, commencé par l'abbé Grenet, etc.

DESMOND (Jeanne-Fitzgerald, femme de Jacques, 14e comte de), née en Irlande, a présenté un singulier exemple de longévité, puisque, conservant encore toute sa force physique et toute la netteté de ses idées, elle fit, à l'âge de près de 140 ans, le voyage de Bristol à Londres, pour y réclamer des secours du gouvernem. Quelques biographes prétendent qu'elle prolongea sa carrière jusqu'à 165 ans; ce qui est certain, c'est qu'elle mourut sous le règne de Jacques Ier (1603-1625).

DESMOULINS (Laurent), prêtre du diocèse de Chartres au 15e S., mort vers 1525, est aut. d'une espèce de poëme ou roman en rimes intit.: *Catholicon des mal advisés, ou Cymetière des malheureux*, Paris, 1513, Lyon, 1512 et 1534, in-8. — *Épitaphe de la reine Anne de Bretagne, épouse de Louis XII*, Paris, S. D., in-8.—Desmoulins (Jean), *Molinæus*, médecin de Lyon, a rédigé l'*Hist. des plantes* de Daléchamp, *Historia generalis plantarum*, 1586, qu'il trad. en franç., 1615, in-fol., et publ. une traduct. des *Commentaires de Mathiole sur Dioscoride*, avec les petites fig. de Valgrisi, Lyon, 1572.

DESMOULINS (Camille), fils d'un lieut.-général de bailliage, l'un des principaux aut. de la révolut., né en 1762, à Guise en Picardie, obtint une bourse au collége de Louis-le-Grand, où il eut Robespierre pour condisciple, et fréquenta le barreau de Paris. Dominé par un enthousiasme aussi puissant qu'aveugle, il se lança dans le parti révolutionnaire, et acquit en peu de temps, sur la populace, qui partout s'attroupait autour de lui pour entendre ses harangues, une influence que ne tardèrent pas à diriger les meneurs secrets d'une faction inconnue peut-être à l'orateur lui-même. C'est ainsi qu'à la nouvelle du renvoi de Necker, on le voit (12 juillet 1789) traînant à sa suite un auditoire immense auquel il a communiqué toute sa vague énergie, improviser une milice dont le signe de ralliement est une feuille d'arbre attachée au chapeau, et qui, deux jours après, sous sa conduite, renverse la Bastille. Camille Desmoulins, après cet événement mémorable, prit dans ses pamphlets le titre de *procureur-général de la lanterne*, et continua d'exciter le peuple, soit dans les feuilles qu'il publiait, soit dans son journal intit.: *les Révolut. de France et de Brabant.* Député à la convention en 1792, il y vota la mort du roi; puis, toujours soumis à la direction de Robespierre, il continua de jouer le rôle de séide de la faction qui, plus tard, devait conduire les girondins à l'échafaud, et l'y traîner enfin lui-même après tant d'illustres victimes, alors qu'il se reprochait amèrement d'avoir servi leurs bourreaux. Accusé de trahison dès qu'il cessa d'être utile aux hommes dont il s'était fait l'aveugle instrument, Camille Desmoulins fut traduit avec Danton au tribunal révolutionnaire, et fut exécuté le 5 avril 1794. Sa femme (née Duplessis), à peine âgée de 22 ans, fit de vaines tentatives pour le délivrer lorsqu'il était en prison, et le suivit peu de jours après à l'échafaud. Outre un grand nombre de pamphlets, on doit à C. Desmoulins *le vieux Cordelier*, 1794, réimpr. en 1825 dans la *Collect. des mém. sur la révolution*, avec des *Aperçus* historiques et littéraires sur sa vie.— *Hist. des Brissotins*, 1793, in-8, traduit en anglais en 1794.

DESNITZKII (Michel), né près de Moscou en 1752, mort à St-Pétersbourg en 1821, métropolite de Novogorod, de St-Pétersbourg, d'Esthonie et de Finlande, chev. des ordres de Russie, président du saint synode et membre de plus. sociétés savantes, est un des orateurs sacrés les plus remarquables que la Russie ait produits dans ces dern. temps. Ses vertus ne le rendaient pas moins cher à ses ouailles que ses talents leur étaient utiles. La collection complète de ses *Sermons* a été impr. à St-Pétersbourg, en 10 vol., 1816-20.

DESNOUES (Guillaume), anatomiste, professa la chirurgie à Gênes, et vint s'établir à Paris, où il se fit une réputation par son talent de préparer en cire toutes les parties du corps humain. Ses ouvrages furent approuvés par l'acad. des sciences en 1711, et il obtint l'autorisation de donner des cours d'anatomie qui furent très fréquentés. On a de lui des *Lettres* adressées à plusieurs savants anatomistes, Rome, 1706, in-8.

DESNOYERS. — V. Noyers.

DESOEILLETS (Mlle), comédienne de l'hôtel de Bourgogne, née en 1621, morte à Paris en 1670, joua d'original les rôles d'Agrippine dans *Britannicus* et d'Hermione dans *Andromaque.* Elle avait été reçue au théâtre en 1658; une maladie de langueur la força de céder son emploi à Mlle Champmeslé, qui se montra plus gr. tragédienne, sans cependant la faire oublier.

DÉSORGUES (Théodore), poète lyrique, né à Aix en Provence en 1764, mort en 1808 dans l'hospice de Charenton, où il avait été enfermé par ordre du gouvern. impérial, a publié: *Rousseau, ou l'Enfance*, poëme, suivi des *Transteverins* et de *Poésies lyriques*, Paris, 1795, in-8. — *Chant funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo*, Paris, an VII, in-8.—*Hommage à la paix*, an IX, in-8, etc. Désorgues a laissé MSs.: *Traduction des satires de Juvénal; Origine de la pédérastie*, poëme en 5 chants; *Alexandre VI, pape.*

DÉSORMEAUX (Joseph-Louis RIPAULT), historien, né à Orléans en 1724, devint bibliothéc. du prince de Condé, qui plus tard lui fit obtenir le titre d'historiographe de la maison de Bourbon,

fut admis à l'académie des inscriptions en 1771, et se montra digne de cet honneur par les mém. qu'il lui communiqua sur différents points obscurs de notre histoire. Il mourut à Paris en 1793. On lui doit : *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, 1758, 5 vol. in-12.—*Histoire du maréchal de Luxembourg*, précédée de l'*Hist. de la maison de Montmorency*, 1764, 5 vol. in-12. — *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1766-68, 4 vol. in-12. — *Histoire de la maison de Bourbon*, 1772-1788, 5 vol. in-4.

DÉSORMEAUX, professeur à la faculté de médecine de Paris, où il naquit le 5 mai 1778, était fils, petit-fils, arrière-petit-fils de médec. Reçu docteur, il obtint au concours la chaire d'accouchement vacante par la mort du célèbre Baudelocque. Successeur de Chaussier dans la place de médec. en chef de la Maternité, il avait commencé sur ce vaste hôpital de savantes recherches, que sa mort prématurée ne lui permit pas de publier ni même d'achever. Son enseignem., moins brillant que solide, attestait une science forte et mûrie par de nombreuses observations. Désormeaux a peu écrit : on cite de lui sa thèse inaugurale, qui a pour titre : *Précis de doctrine sur l'accouchem. par les pieds;* sa dissertat. pour le concours de la chaire d'accouchem., et qui a pour sujet : *De abortu;* ses *articles* du *Nouveau Dictionn. de médecine*, qu'il faut réunir pour les juger, et qui embrassent toute la science des accouchem. ; sa *Traduction*, avec Destouet, des *Recherches anatomiques sur le siége et les causes des maladies*, par Morgagni, Paris, 1821-24, 10 vol. in-8. Il travaillait depuis 1821 au *Nouveau Journal de médecine*. Ce savant profess. mourut le 28 avril 1830.

DÉSORMERY (Léopold-Bastien), compositeur estimé, né à Bayon en Lorraine en 1740, mort près de Beauvais vers 1812, a donné à l'académie roy. de musique *Euthyme et Lyris* en 1776, *Mirtil et Lycoris* en 1777 ; ces deux opéras, surtout le 2e, eurent beaucoup de succès.

DÉSOTEUX (François), médecin, né en 1724 à Boulogne, élève dans les hôpitaux de l'armée, après avoir parcouru divers grades, fut nommé en 1760 chirurgien-major du régiment du roi. Pend. son séjour à Besançon, où il prit ses degrés en médecine, il rendit à l'inoculation le crédit que lui avait fait perdre, dans toute la Franche-Comté, l'ignorance d'un empirique irlandais, père du ministre Acton, et publia divers écrits, ou *Pièces justificatives*, à l'occasion du procès qu'il eut à soutenir contre ce charlatan. Après l'heureuse issue de cette affaire, Désoteux alla étudier à Londres la nouv. méthode d'inoculat., appelée *sutonienne*, et s'empressa de la répandre en France. Il fut secondé dans sa louable entreprise par La Condamine et Gandoger, avec qui il était lié d'amitié. Mis à la retraite en 1793, et sa pension ne lui étant pas payée, il fut long-temps réduit à vivre des secours de ses amis, qui lui obtinrent enfin l'emploi de médecin de la succursale des Invalides, récemm. établie à Versailles, où il mourut en 1803. Désoteux a publié : *Traité hist. sur l'inoculat.*, Paris, an VIII, in-8, en société avec le doct. Valentin, l'un de ses élèves. — V. Cormatin.

DESPARD (Édouard-Marc), officier anglais que sa fin malheureuse a rendu célèbre, était né en Irlande. Après avoir servi avec distinction dans l'armée de ligne, il passa en 1779 à la Jamaïque en qualité d'ingénieur, et fut en 1783 nommé surintendant des établissem. anglais sur la côte de Honduras. Des différends qu'il eut avec les colons le ramenèrent en Europe en 1790; il y souffrit en 1794 une détention arbitraire. Le rétablissem. de l'*habeas corpus* y ayant mis un terme sans qu'on eût pu rien prouver contre lui, Despard fut mis en liberté, et l'on n'entendit plus parler de lui jusqu'en 1802, époque où il reparut comme chef d'une vaste conspiration contre les jours du roi, et pour le renversement de la constitution. Déclaré coupable par le jury, Despard fut exécuté en février 1803, avec des principaux conjurés, et protesta jusqu'à la fin de la pureté de ses intentions.

DESPARTS (Jacques), *de Partibus*, médecin, né à Tournai, se fit recevoir docteur à la faculté de médecine de Paris en 1409, obtint successiv. des bénéfices, notamment un canonicat de Notre-Dame, et fut premier médecin du roi Charles VII et du duc de Bourgogne. Il consacra la fortune qu'il avait amassée à faire élever dans la rue de la Bucherie les écoles de médecine que l'on y voyait av. 1789, fut député par la faculté au concile de Constance, et mourut à Paris en 1457. Son *Comment.* sur Avicenne, Lyon, 1498, 4 vol. in-fol., qui lui avait, dit-on, coûté dix années de travail, n'est qu'une rapsodie fort médiocre.

DESPAUTÈRE (Jean), fameux grammairien, né vers 1460 à Ninove dans le Brabant, se voua tout entier à l'enseignement, et mourut à Comines en 1520. Sa grammaire, souvent réimprimée, a été long-temps, malgré ses nombreuses imperfect., d'un usage général dans les écoles. On doit encore à Despautère : *Orthographia*, Paris, 1530. — *Ars epistolica*, 1534. — *De accentibus et punctis ; De carminum generibus :* ces deux traités se trouvent dans le *Centimetrum* de Servius.

DESPAZE (Joseph), littérateur, né à Bordeaux en 1776, vint à Paris à 20 ans, fut l'un des fondat. du *Fanal*, journal politique et littéraire, et sous le titre des *Cinq hommes* publia l'éloge du directoire, en reconnaissance de la protection que lui avait accordée Carnot. Les *Quatre satires*, sa prem. œuvre poétique, eurent un succès éclatant et le méritaient. Il les fit suivre d'une 5e satire dédiée à l'abbé Sicard, dans laq. il défend le bon goût avec autant de chaleur que, dans les précédentes, il avait défendu les saines doctrines politiques. Son *Épître à Midas* accrut encore sa réputation et le nombre de ses ennemis. Il dut quitter Paris pour obéir à son père, et vint habiter près de lui à Cussac en Médoc, où il mourut en 1814, à l'âge de 45 ans. Les *Quatre satires, ou la Fin du 18e S.*, ont été réimpr. plus. fois séparém. ou dans des rec. Despaze a fait insérer des vers dans l'*Almanach des muses*.

DESPEISSES (Antoine), né dans l'Alais en 1594, mort à Montpellier en 1658, avocat au parlement de Paris, se rendit célèbre par son érudition. Ses *OEuvres* ont été recueillies. La meilleure édit. est celle de Lyon, 1750, 3 vol. in-fol.

DESPERIERS (Bonaventure), né vers la fin du 15e S., d'une famille ancienne, à Arnay-le-Duc, obtint une place de valet-de-chambre de la reine de Navarre, sœur de François Ier. On croit qu'il eut part aux *Nouvelles* de cette princesse; ce qui est certain, c'est qu'il jouissait d'une certaine faveur à sa cour, dont il avait adopté les mœurs relâchées. Dans un accès de fièvre, suite de ses débauches, il se perça de son épée, en 1544. On a de lui l'*Andrienne de Térence*, trad. en rimes franç., Lyon, 1537, in-8. — *Cymbalum mundi, en franç., contenant quatre dialogues poétiques, fort antiques, joyeux et facétieux* (sous le nom de Thomas de Clevier), Paris, Jehan Morin, 1537, in-8, édition originale. — *Rec. des œuvres de Bonaventure Desperiers*, publ. par Antoine Dumoulin, Lyon, 1544, in-8. — *Nouvelles récréat. et joyeux devis*, 1558, in-8.

DESPLACES (Louis), grav., né à Paris en 1682, mort en 1739, a publié un gr. nombre d'estampes d'après Vanloo, Parrocel, Lesueur, le Tintoret, etc. Parmi ses sujets d'histoire, qui sont tous assez estimés, on distingue *la Guérison des paralytiques* et *St Bruno en prière*, d'après Jouvenet; *le Triomphe de Vespasien et de Titus*, d'après Jules Romain; *le Feu et l'Eau*, d'après Boullongne, et surtout le morceau de la galerie de Versailles, appelé le *Faste des puissances voisines de la France*, d'après Lebrun. — Desplaces (Philippe), astron., né à Paris en 1659, reprit les *Éphémérides* interrompues par Beaulieu en 1716, et les donna pour 30 années, de 1715 à 1744, Paris, 3 vol. in-4. Il est encore auteur des *Éphémérides* de l'acad. pour les trois années 1706-7-8, et des petits calendriers qui parurent long-temps sous le nom d'*État du ciel*. Il mourut en 1736. — Desplaces (Laurent-Benoît), agronome, a publié le *Préservatif contre l'agromanie* ou l'*Agriculture réduite à ses vrais principes*, Paris, 1762, in-12. — *Histoire de l'agriculture ancienne, extraite de l'Hist. naturelle de Pline*, Paris, 1765, in-12.

DESPLAS (Jean-Baptiste), médecin vétérin., né en 1758 à Paris, où il mourut en 1823, membre de la société royale d'agriculture, a publié un assez gr. nombre d'articles et mémoires relatifs à son art, impr. dans div. recueils. M. Huzard en a donné la liste dans la *Bibliogr. de France* (1823, page 380), à la suite d'une *Notice* sur l'auteur.

DESPORT (François), habile chirurgien milit., employé à l'armée d'Italie en 1734, fut en 1738 nommé chirurgien en chef dans l'île de Corse, revint l'année suiv. occuper la place de chirurg. ordinaire de la reine, et mourut son prem. chirurg. en 1766. On lui doit : *Traité des plaies d'armes à feu*, 1749, in-12, ouvr. estimé.

DESPORTES (Philippe), poète français, oncle du satirique Regnier, né à Chartres en 1546, mort dans son abbaye de Bonport en 1606, s'attacha de bonne heure à la fortune du duc d'Anjou qu'il suivit en Pologne : ce prince, devenu roi de France sous le nom de Henri III, le récompensa par le don de plusieurs riches abbayes qui lui fournissaient un revenu de 10,000 écus. Quoiqu'il se fût montré un des plus fougueux partisans de la Ligue, Henri IV lui donna différ. preuves d'affection. « Desportes, dit La Harpe, écrivit plus purement que Ronsard; il imita Marot dans ses poésies érotiques, mais lui demeura inférieur. On lui reprocha ses imitations trop nombreuses du latin et de l'ital. » Ses *Prem. OEuvres* ont été réimpr. plusieurs fois, ainsi que *les cent cinquante Psaumes*, trad. en vers franç., 1603, in-8. M. Pélissier a donné les *OEuvres choisies* de Desportes, Bertaut et Regnier, Paris, 1823, in-12.

DESPORTES (François), peintre, né en 1661 à Champigneul, village de Champagne, fut reçu membre de l'académie en 1699, jouit de l'estime de Louis XIV et de Louis XV, qui lui commandèrent plusieurs ouvrages, et mourut à Paris en 1743. Cet habile peintre a exécuté un très gr. nombre de tabl.; le musée royal en possède cinq : son *Portr. en pied dans le costume d'un chasseur se reposant sous un arbre*; un *Cerf poursuivi par les chiens*; *Volaille, gibier, légumes serrés dans un office*; *Quelques pièces de gibier et divers fruits posés sur une table de pierre*, et *Deux chiens dans un paysage*. Desportes s'est aussi occupé de littérature; il a donné en 1721 au théâtre italien *la Veuve coquette*, Paris, 1732, in-12. Son fils cultiva aussi la peinture, mais avec moins de succès; il est aut. de la *Vie de Ch. Lebrun* dans le recueil des *Vies des cinq premiers peintres du roi*, Paris, 1762, 2 vol. in-12.

DESPORTES (Jean-Baptiste POUPÉE), méd., né à Vitré (Bretagne) en 1704, fut en 1738 nommé correspond. de l'acad. des sciences, et mourut en 1748 à St-Domingue, après 16 ans de résidence dans cette colonie. Il a consigné le fruit de ses laborieuses recherches dans l'ouvrage suivant qui ne parut qu'après sa mort : *Histoire des maladies de St-Domingue*, Paris, 1770, 3 vol. in-12.

DESPRÉAUX (Jean-Étienne), poète lyrique, né en 1748 à Paris, fils d'un musicien de l'Opéra, y fut reçu danseur. Une blessure au pied l'obligea de demander sa retraite en 1781; il devint maître des ballets de la cour, plus tard inspecteur-génér. de l'Opéra, professeur de *grâces* au Conservatoire, maître de danse et répétiteur des cérémonies de la cour, et mourut en 1820. Aut. et convive des *Dîners du Vaudeville*, il a composé un assez grand nombre de chansons bachiques et autres, qui ont été recueill. sous le titre de : *Mes Passe-temps*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8, édition reprod. en 1809. On lui doit encore les *parod.* de plus. opéras dont quelq.-unes eurent dans le temps beauc. de succès. — *Chorégraphie, ou Moyen de transmettre le pas comme on écrit la musique*, in-8. Il est l'invent. du *Chronomètre musical*, instrument adopté par le Conservatoire.

DESPRÉMÉNIL. — V. Esprémény.

DESPRÉS (Louis), *Prateus*, professeur de rhétorique dans l'univers. de Paris, a donné, dans la collect. des édit. *ad usum*, *Perse* et *Juvénal*, 1684, in-4; *Horace*, 1691, in-4, réimpr. en Hollande, en Angleterre et en Italie.

DESPREZ (Louis-Jean), peintre et architecte, né à Lyon vers 1740, mort à Stockholm en 1804, après avoir travaillé quelq. temps dans sa ville natale et à Paris, se rendit en Italie, et concourut comme dessinat. au *Voyage pittoresque de Naples*, publ. par l'abbé de Saint-Non. Il fut ensuite attaché à la cour de Suède comme peintre et architecte, fit à Londres un voyage utile à sa réputation, et composa un grand nombre de dessins pour les cours de St-Pétersbourg et de Copenhague. Son séjour en Suède servit à répandre dans ce pays les vrais principes des arts; il s'y fit connaître par les décorations de l'opéra national de *Gustave Wasa*, et par les plans du palais que le roi voulait élever à Haga. Comme peintre, il se fit une gr. réputation par les nombr. tableaux de batailles dont la guerre de 1788, entre la Suède et la Russie, lui fournit les sujets. On trouve à Paris quelq.-uns des ouvr. de Desprez qu'il avait faits avant de quitter la France. Élie Martin a gravé d'après lui à Stockholm quelq. *caricatures* et quelq. *costumes du nord*. — Desprez-Valmont, comédien, né en 1757, mort à Lyon en 1812, a publ. : *Épître au peuple franç.*, 1798, in-8. — *Épître au jockey de Fréron*, 1803, in-8. — *Le Souper de Henri IV*, en un acte et en vers, 1790, in-8. — *L'Enfant de 36 pères*, roman sérieux, comique et moral, par D*** A***, Paris, 1801, 3 vol. in-12.

DESPREZ (Claude-Aimé), l'un des aut. *des Soupers de Momus*, né en 1783 à St-Germain-en-Laye, mort en 1824 à Herbelay, près de Pontoise, a composé, seul ou en société avec différ. aut., plus. comédies et vaudev. dont M. Quérard a donné la liste dans la *France littér.* Les plus connus sont : *Retournons à Paris*, comédie en un acte, 1817, in-8. — *Le Protégé de tout le monde*, comédie-vaudeville en un acte, 1822, in-8. — *Le Mariage à la turque*, vaudev. en un acte, 1823, in-8.

DESRENAUDES (Martial-Borge), littérateur, né en 1755 à Tulle, y prononça l'oraison funèbre de Louis XV, morceau qui promettait à la chaire un nouvel orateur. Grand-vicaire de M. de Talleyrand, évêque d'Autun, il fut toute sa vie attaché à cet homme d'état, qui, dans un grand nombre de circonstances, se servit de sa plume. Après le 18 brumaire, membre du tribunat, il obtint ensuite la garde des archives de la biblioth. histor. du conseil-d'état, fut fait cons. de l'univ., et remplit sous le gouvernem. impér. les fonctions de censeur, qui lui furent conservées par le roi. Il mourut en 1825. On a de lui la *Vie de Julius Agricola, par Tacite*, avec le texte latin en regard, 1797, in-12. Il a rédigé l'article *Girondins* des mémoires de Georgel, et revu la *Campagne du duc de Brunswick*, Paris, 1795, in-8.

DESROCHERS (Étienne Jehandier), graveur, né à Lyon, mort à Paris en 1741, membre de l'acad. de peinture, s'est acquis une certaine réputation par une suite de 7 à 800 *Portraits d'hommes illustres*, format in-8. Du reste, ses ouvrages sont médiocres et annoncent aussi peu de talent que de goût.

DESROCHES (Madeleine Neveu), née à Poitiers vers 1530, fit elle-même l'éducat. de sa fille Catherine, qui l'égala au moins en esprit et en beauté. Ces deux dames partageaient leur temps entre l'étude et la société des hommes les plus instruits de leur temps; elles moururent à Poitiers le même jour, en 1587, comme elles l'avaient toujours souhaité. Leurs prem. *OEuvres poétiques* ont été impr., Paris, 1578 et 1579, in-4; les secondes *OEuvres* parurent à Poitiers, 1583, in-4. Elles ont été réunies, Rouen, 1604, 2 vol. in-12. — Desroches (Marie-Jeanne Bougourd), né à St-Malo en 1776, morte à Paris en 1811, s'est fait connaître par différ. morceaux de poésies, disséminés dans les *Quatre saisons du Parnasse*, *le Mercure*, *l'Almanach des Muses*, etc. — Ses *OEuvres* ont été recueillies, Paris, 1820, in-12, précéd. d'une *Notice* sur sa vie par Coupé de Saint-Donat. — Desroches (Pierre-Vincent), diplomate, né à Paris en 1686, mort en 1734 à Bouyoukdéré, avait des connaissances très étendues sur l'histoire, les mœurs et la littérature des peuples orientaux. Il a fourni des notes à Voltaire pour son *Essai sur l'esprit des nations*, des matériaux au P. Lequien pour son *Oriens christianus*, et inséré dans div. journaux plus. pièces de poésie sous le nom de *l'Ermite* de Rodosto. Desroches a fait en outre imprim. dans le *Mercure* de 1732 : *Relation des conférences tenues pour la paix entre les Turks et les Persans*. — Desroches (Jean), laborieux écriv., mort en 1787, secrétaire perpétuel de l'académie de Bruxelles, a publ. : *Epitome historiæ belgicæ in usum scholarum*, Bruxelles, 1783, 2 vol. in-12. — *Histoire ancienne des Pays-Bas autrichiens*, Anvers, 1787, in-4; ibid., 2 vol. in-8; et de plus un grand nombre de *Mémoires* très savants sur des questions proposées par l'acad. de Bruxelles sur les antiquités du roy. des Pays-Bas.

DESROCHES, dit *Parthenay* (Jean-Baptiste), né à La Rochelle, mort en 1766, rejoignit à La Haye Bruzen de la Martinière qu'il aida dans la rédact. de son *Dictionnaire géographique*, ainsi que du *Recueil de traités géographiques et histor.*, pour faciliter l'intelligence de l'Écrit. sainte, 2 vol. in-12. On lui doit : *Hist. de Danemarck avant et après le rétablissem. de la monarchie*, Amsterd., 1730, 6 vol. in-12. — *Hist. de Suède*, par Puffendorff, continuée jusqu'en 1730, 3 vol. in-12. — *Histoire de Pologne sous le règne d'Auguste II*, La Haye, 1733, 4 vol. petit in-8. — *Pensées morales*, par le baron de Holberg, trad. du danois, Copenhague, 1754, 2 vol. in-12. — *Description et Histoire du Groënland*, trad. du danois de Jean Eggede, 1763, in-8. Desroches a revu la traduct. franç. du *Voyage de Norden*, qui a paru en 1755, 2 vol. in-fol.

DESROTOURS (Noel-Franç.-Matth. ANGOT), habile administrateur, né en 1739 à Falaise, fut employé 40 ans à l'administration des monnaies, rendit les services les plus importants dans cette partie, et mourut dans sa terre de Rotours en 1821, membre de l'acad. de Rouen. Outre l'*Almanach des monnaies* de 1784 à 1789, on lui doit plusieurs écrits sur la même matière, publ. de 1787 à 1801, et dont on trouve la liste dans la *France littér.* de Quérard.

DESRUES (Antoine-Franç.), march. épicier, fameux par ses crimes, né à Chartres en 1745, montra dès l'enfance des dispositions vicieuses. Son extérieur était des plus repoussants; mais il apprit de bonne heure à revêtir le masque de l'hypocrisie, et c'est en affectant tous les dehors d'une vive piété qu'il réussit à gagner la confiance des personnes qu'il voulait tromper. Placé chez un droguiste de Paris, il acquit la connaissance des poisons. Plus tard ayant acheté de M. de la Motte un domaine, et ne pouvant pas le payer, il empoisonna M^me^ de la Motte et son fils, venus à Paris, pour toucher la somme de 130,000 fr. qu'il leur devait. Son crime fut découvert. Condamné par le Châtelet en 1777 à être rompu vif et brûlé, cette sentence fut confirmée par le parlem. Desrues protesta de son innocence jusque sur la roue. Sa *Vie*, remplie d'escroqueries et de crimes, a été écrite par d'Arnauld Baculard et le libraire Cailleau, Paris, 1777, in-12. Les détails de son procès se trouvent dans tous les recueils de causes célèbres.

DESSALINES (Jacques), prem. emper. d'Haïti, né à la Côte-d'Or en Afrique, avait appartenu à un noir libre de la colonie sur laq. il devait un jour régner. Il montra beauc. d'activité dans les prem. troubles de St-Domingue, fut aide-de-camp de Jean-François, l'un des génér. noirs, passa ensuite dans le parti de Toussaint-Louverture, dont il devint le lieutenant, fit la guerre avec succès contre le général mulâtre Rigaud, qui servait la France, combattit aussi le génér. Leclerc en 1802, se soumit après la déportat. de Toussaint, montra beaucoup de zèle à opérer le désarmem. des noirs, mais ne tarda pas à faire de nouveau cause commune avec eux. Il se retira dans la partie nord de St-Domingue, la fit insurger, s'y soutint constamment contre les attaques réitérées de Rochambeau, donna de gr. preuves de courage et de présence d'esprit à la sanglante affaire de St-Marc, qui ôta aux Français tout espoir de se maintenir dans l'île, et s'empara enfin de l'autorité souveraine avec le titre d'emper. et sous le nom de Jacques I^er^. La fâcheuse issue d'une tentative dirigée par lui contre la partie espagnole de St-Domingue, où se maintenaient encore les Français, aigrit son caractère, empreint déjà d'une sombre férocité. En 1806, plus. de ses génér., à la tête desq. se trouvaient le nègre Christophe et le mulâtre Péthion, las de sa tyrannie sanguinaire, y mirent un terme en l'assassinant. Christophe fut son successeur.

DESSOLES (Jean-Joseph-Paul-Augustin, marquis), lieuten.-gén. et présid. du conseil des ministres sous Louis XVIII, né à Auch en 1767, d'une famille noble de Gascogne, reçut une éducat. qui le prépara dignem. aux places émin. qu'il devait un jour occuper. Il entra au service à l'âge d'environ 25 ans, fut employé comme aide-de-camp du général Reynier et adjoint à l'état-major. Destitué quelque temps après, en vertu de la loi qui éloignait de l'armée les ci-devant nobles, il ne tarda pas à être rappelé sous les drapeaux avec le grade d'adjud.-général, et fit la prem. campagne d'Italie sous les ordres de Bonaparte, qui le chargea de porter au directoire copie des préliminaires de la paix de Léoben (an V). Nommé général de brigade, il reçut en l'an VII le commandem. d'un corps de troupes avec leq. il remporta sur les Autrichiens, dans la Valteline, des avantages signalés, qui lui valurent le grade de génér. de divis., puis la place de chef d'état-major de Schérer, et ensuite de Moreau à l'armée d'Italie et à l'armée du Rhin. Il fit preuve de talent et de zèle dans les campagnes de l'an VIII et de l'an IX. La paix de Lunéville lui permit de revenir à Paris, où il fut nommé conseill.-d'état. Chargé quelq. temps après du commandem. provisoire de l'armée d'Hanovre, il se fit estimer et chérir des habitants de ce pays. Il parut au camp de Boulogne, refusa les fonctions de chef de l'état-major de Lannes, et se retira dans une campagne voisine de sa ville natale. En 1808, il reçut l'ordre de se rendre en Espagne, où il commanda une divis. de l'armée du centre de manière à se concilier l'estime générale par ses talents, sa valeur, son désintéressem. et son affabilité; mais, fatigué de cette guerre injuste et impolitique, il demanda et obtint son rappel. Il fit partie de l'expédit. de Russie comme chef d'état-major du prince Eugène, entra dans Smolensk, mais alors quitta l'armée : on a dit que ce fut pour raison de santé. En 1814, le gouvernement provisoire lui confia le commandem. de la garde nationale parisienne. On croit que la chaleur avec laq. il se déclara pour les Bourbons contre le maintien de la dynastie impériale, dans le conseil que présidait le souverain de la Russie, ne fut pas sans quelq. influence favorable à Louis XVIII. Le comte d'Artois parut du moins, à son arrivée à Paris, vouloir récompenser en lui un gr. dévouement, en lui assurant les titres de ministre-d'état, de pair de France, de major-génér. des gardes nationales du royaume, de grand-cordon de la Lég.-d'Honn. Lorsqu'on apprit que Bonaparte était débarqué sur le sol français, Dessolles adressa aux gardes nationales de toute la France un ordre du jour très énergique; puis il accompagna le roi jusqu'à Béthune, et revint à Paris, où il ne fut point inquiété. Après le triomphe de la cause royale, il reprit le commandem. de la garde nationale; mais il donna ensuite sa démission. Dans la chambre des pairs, il défendit la liberté de la presse et le mode de recrutem. proposé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, son ancien frère d'armes et son ami. Le 28 déc. 1818, il remplaça, comme présid. du conseil des ministres, le duc de Richelieu, et eut aussi le

portefeuille des affaires extérieures. Deux mois après, il s'éleva vivement dans le conseil contre le changem. projeté de la loi des élections, se retira en même temps que les deux seuls collègues de son opinion, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr et le baron Louis, et alla se rasseoir sur les bancs de la pairie. Il mourut à Paris en 1828.

DESTAINS, oriental., né à Coucy en Bourgogne, mort à Toulon en 1830, âgé de 45 ans, vint jeune à Paris chercher fortune. Il avait fait de bonnes études classiques à Auxerre; il apprit même les langues orientales à Paris. Mais bientôt il se lança dans le journalisme, et fut successivem. directeur de la *Gazette de France* et de l'*Universel*. Lors de l'expédit. d'Alger, il fut choisi comme interprète par M. de Bourmont. Mais à peine arrivé à Toulon, on le trouva un matin baigné dans son sang; un coup de pistolet avait terminé sa vie. Destains laissa une *traduct.* des *Mille et une Nuits*.

DESTOUCHES (André CARDINAL), composit., né à Paris en 1672, mort en 1749, surintendant de la musique du roi et inspect.-génér. de l'acad. roy. de musique, a donné plus. opéras, dont aucun n'eut un succès égal à celui d'*Issé*, par leq. il débuta en 1697; après la représentation, Louis XIV lui remit à titre de gratificat. une bourse de 200 louis qu'il accompagna de cet éloge : *Vous êtes le seul qui ne m'ait pas fait regretter Lulli.*

DESTOUCHES (Philippe NÉRICAULT), célèbre aut. dramat., né à Tours en 1680, s'engagea très jeune encore dans une troupe de comédiens de province. Après avoir couru de ville en ville, il eut le bonheur d'être chargé par ses camarades de complimenter M. de Puysieux lors de son passage à Soleure. Cet ambassadeur, charmé de l'esprit du jeune comédien, étonné des témoignages flatteurs qu'il reçut sur sa moralité et son attachement à la religion, le retira du théâtre et se plut à le former à la diplomatie. Destouches fut dep. chargé de div. missions import., particulièrement en Angleterre, et refusa la place de ministre de France près la cour de Russie, pour se vouer exclusivem. à la littérat. dramat. dans laq. il s'était déjà essayé avec succès. En 1723, il remplaça Campistron à l'Acad. franç. Le fauteuil ne fut point pour lui le lit conjugal, car c'est postérieur. qu'il donna *le Philosophe marié* (1727), et *le Glorieux* (1732), ses chefs-d'œuvre, et qui lui assurent le prem. rang parmi les auteurs du second ordre. Destouches sur la fin de sa vie renonça à l'art dramat., et l'étude de la théologie occupa seule ses dern. années; il inséra dans *le Mercure* plus. dissertat. sur des sujets religieux, et fit plus de 800 épigrammes au-dessous du médiocre contre les athées et les impies. Il mourut dans sa terre de Fortoiseau près de Melun en 1754. Deux de ses comédies posthumes, *la Fausse Agnès* et le *Tambour nocturne*, ont été représentées avec succès, l'une en 1759, l'autre en 1762. La meill. édition de ses *OEuvres dramatiques* est celle de Paris, Crapelet, 1822, 6 vol. in-8. Avec ses pièces déjà nommées, *le Dissipateur, l'Homme singulier* et *le triple Mariage* sont les coméd. de Destouches restées au théâtre, et qui font partie du répertoire. On a son *Éloge* par d'Alembert.

DESTRÉE (l'abbé Jacques), littérateur, né à Reims, fut l'ami et le collaborateur de l'abbé Desfontaines pour les *Observ. sur les écrits modernes*, et les *Jugements sur quelq. ouvrages nouv.* On lui doit en outre : *le Contrôleur du Parnasse*, etc., 1745, 2 vol. in-12, journal qui n'eut aucun succès. — *Mémorial de chronol. généalogique et histor.*, 1752-55, 4 vol. in-24. — *L'Europe vivante et mourante*, 1759-60, 2 vol. in-24, et quelq. ouvr. de généalogie assez estimés.

DESTRÉES. — V. Estrées (d').

DESTREM (Hugues), négociant, né en 1758 à Fangeaux, fut en 1791 député par le départem. de l'Aude à l'assemblée législat., où ses connaissances spéciales le firent nommer membre du comité du commerce. A la fin de la session il se retira dans sa famille, et resta quelq. années sans fonctions. Nommé commiss. du directoire près de l'administr. municipale de Toulouse, il fut en 1798 envoyé par le départem. de la Haute-Garonne au conseil des cinq-cents, où il s'occupa de finances, et fit adopter l'impôt sur les portes et fenêtres, et rejeter la taxe sur le sel. En l'an VII (1799), il appuya la proposit. de Jourdan de déclarer la patrie en danger, et fut un des plus vigoureux opposants à la journée du 18 brumaire. Condamné d'abord à la déportation, cette peine fut commuée en une surveillance à temps dans sa commune; mais, après l'explosion de la machine infernale, il fut arrêté par mesure de police, et conduit à l'île d'Oléron, où il mourut en 1803, au moment où un de ses fils venait d'obtenir sa grâce de l'empereur.

DESVIGNOLES (Alphonse), savant chronolog., né en 1649 dans le Languedoc, fut pasteur de l'église d'Aubais, ensuite de celle de Cailar, et sut concilier l'exercice de son ministère avec les recherches historiq. Retiré à Genève par suite de la révocat. de l'édit de Nantes, il s'établit plus tard et successiv. à Lausanne, à Berne, puis à Berlin, fut élu direct. de l'académie de cette ville en 1727, devint l'un des principaux rédact. de la *Biblioth. germanique*, et mourut en 1744. Son *Éloge*, par Formey, a été inséré dans le 1er vol. des *Mém.* de la société roy., et dans le tome II de la *Nouvelle biblioth. germanique*. On a de Desvignoles un gr. nombre d'écrits épars dans plusieurs recueils périodiq.; mais son principal ouvrage est la *Chronologie de l'hist. sainte et des histoires étrangères, depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, 2 vol. in-4. On lui doit aussi des additions à l'*Hist. de la papesse Jeanne de Lenfant*, et plus. dissert.. dans les *Miscellanea Berolinensia*.

DESYVETAUX (Nicolas VAUQUELIN, seign.), poète plus connu par sa vie épicurienne que par ses vers, né près de Falaise vers 1560, vint à Paris dans les dernières années du règne de Henri IV, et fut placé par le maréchal d'Estrées, en qualité de précepteur, auprès du duc de Vendôme. Il eut ensuite le même titre auprès du dauphin, depuis

Louis XIII ; mais les désordres d'une vie licenc. le firent renvoyer de la cour en 1611. Il put alors se livrer plus librement à la mollesse et aux plaisirs, parvint à un âge très avancé sans rien changer à sa manière de vivre, et mourut en 1649. On a de lui un poème intit. : *De l'institution du prince ;* des *Stances*, des *Sonnets* et autres pièces de vers insérées dans les *Délices de la poésie française*, Paris, 1620, in-8.

DETHARDING (George), méd., né à Stettin, pratiqua pend. 10 ans son art à Stralsund, et fut appelé en 1686 à la cour de Gustrow, comme prem. méd. du duc de Mecklembourg. Outre quelques ouvr. en allemand sur la médec., on a de lui plusieurs *Observat.* dans les *Mém. des curieux de la nature.* L'époque de sa mort n'est pas connue. On lui attribue le *Nomenclator chirurgic.*, Gustrow, 1696, in-8. — Detharding (George), fils du précédent et méd. comme lui, né à Stralsund en 1671, mort à Copenhague en 1747, professeur de médecine, a publié entre autres ouvr. : *De Necessitate medicinæ ex naturâ termini vitæ*, Rostock, 1719, in-4. — *De Variolarum inoculatione*, ibid., 1727, in-4. — *Elementa dietæ*, etc., Copenhague, 1733, in-8. — *Fundamenta methodi medendi*, ibid., 1743, in-8. — *De glandulâ inguinali*, ibid., 1746, in-4.

DETOURNES, *Tornesius*, nom d'une famille d'imprim.-libraires établie à Lyon dans le 16e S., et dont deux membres se sont plus particulièrem. fait remarquer. — Jean Detournes, mort de la peste en 1564, a publié plusieurs éditions très correctes et bien exécutées, parmi lesquelles on cite celles de *Pétrarque*, 1545, in-16, et de *Dante*, 1547, même format. Le quartier de Lyon où se trouvait son imprimerie porte encore aujourd'hui son nom. — Son fils, Jean Detournes, fut également un habile imprimeur, s'expatria pour cause de religion, et s'établit à Genève, où il mourut en 1615.

DÉTRÉ, jésuite franç., né en 1668, fut nommé supérieur-général et visiteur de toutes les miss. sur les rives du fleuve des Amazones, et traduisit le catéchisme en 18 idiomes des diverses peuplades soumises à sa juridiction. Il mourut dans un âge très avancé. On trouve de lui, dans le tome XXII des *Lettres édifiantes*, une *relation* intéress. de ses courses chez les peuples sauvages du fleuve des Amazones ou du Marañon.

DETROY (François), peintre, né à Toulouse en 1645, apprit le dessin sous son père, et vint perfectionner ses études à Paris à l'école de Loir. Il fut admis en 1674 à l'académie de peinture, et mourut à Paris en 1730. Le musée roy. possède de cet artiste le *portrait* mi-corps du sculpt. *Desjardins ;* et celui de Toulouse, plusieurs tableaux, entre autres *le Songe de St Joseph*, un de ses meill. ouvr. — Jean-Franç. Detroy, son fils, né à Paris en 1676, fit le voyage d'Italie pour étudier les modèles, revint jouir en France de sa réputation, fut nommé direct. de l'académie à Rome, et mourut dans cette ville en 1752. Cet artiste s'est moins attaché, dans ses compositions, à l'ordonnance et à la vérité du sujet principal qu'à la décoration des accessoires. Son dessin a peu de caractère et de correction, mais sa couleur est assez bonne ; c'est ce qu'on peut remarquer dans ses tabl. qui représentent l'*Hist. d'Esther* et la *Conquête de la toison d'or*, exécutés en tapisseries aux Gobelins. L'*Hist. d'Esther*, en 7 sujets, a été grav. par J. Beauvarlet.

DEUCALION (mythol.), roi de Thessalie, était fils de Prométhée. Les anc. Grecs plaçaient sous son règne l'époque du déluge dont lui et sa femme échappèrent seuls. Les deux époux repeuplèrent la terre en jetant des pierres derrière eux. Cette fable provient d'une équivoque fondée sur le mot λαος (*laos*), qui signifie à la fois *pierre* et *peuple*.

DEUSING (Antoine), *Deusingius*, médecin, né en 1612 à Meurs en Westphalie, fut reçu docteur en 1637, professa la philosophie, les mathématiq., la physique, à Meurs, à Harderwick, et enfin la médec. dans cette même ville, puis à Groningue, où il mourut en 1666. Il a laissé de nombr. ouvr. dont le P. Niceron donne la liste complète ; les principaux sont : *De vero systemate mundi dissertatio mathematica*, etc., Amsterdam (Elzevir), 1643, in-4. — *Naturæ theatrum universale*, etc., Harderwick, 1645, in-4. — *Synopsis medicinæ univ.*, etc., Groningue, 1649, in-12. — *Anatome parvorum naturalium seu exercitationes anatomicæ et physiologicæ*, etc., ibid., 1651, in-4. — *Fasciculus dissert. selectarum*, etc., ibid., 1660, in-4. — *OEconomia corporis animalis*, Groningue, 1660, in-12. Il a traduit de l'arabe en latin les *Institut. medicales* d'Avicenne et les aphorismes de Mesvé, et il a laissé MSs. des *lexiques* arabe, persan et turk. — Deusing (Herman), fils du précéd., né à Groningue en 1654, étudia la jurisprudence et la théologie, et se décida pour cette dernière carrière. Il embrassa la doctrine de Coccejus et composa d'après ses principes : *Hist. allegorica Vet. et Novi Testamenti*, etc., Groningue, 1690, in-4, ouvrage qui lui attira quelques persécutions. Il soutint son système par de nouveaux écrits, et mourut dans sa ville natale en 1722. On a de lui, outre l'ouvrage précité : *Comment. mysticus in Decalogum*, etc., Lewarde, 1700, in-4. — *Allegoria hist. evangelic. prophetica*, Embden, 1710, in-4. — *Mysterium sacro sanctæ Triados*, 1712. — *Moses evangelizans*, Utrecht, 1716, in-4, et plus. dissertations insérées dans la *Bibliotheca bremensis*.

DEUTSCH (Nicol.-Emmanuel), peintre et grav., né à Berne en 1484, mort dans la même ville en 1530, a composé des tableaux devenus très rares, et exécuté un assez grand nombre de grav. dont les plus estim. sont *les Vierges sages* et *les Vierges folles*. Deutsch eut quatre fils peintres comme lui, mais dont un seul, Jean-Rodolphe-Emmanuel, est avantageusement cité par les biographes allem. Il a gravé les vues des principales villes de l'Europe et des cartes géographiq. pour la *Cosmographie* de Seb. Munster, 1550, 1572 et 1628, in-fol.

DEUTSCHMANN (Jean), théologien protestant, né en 1625, fut docteur et professeur de théologie à Wittenberg, et mourut dans cette ville en 1706. Il a composé un grand nombre d'ouvr., dont les

plus remarquables sont : *De libris Scripturæ apocryphis*, Wittenberg, 1682, réimpr. dans le *Thesaurus theologico-philologic.*, etc., Amsterdam, 2 vol. in-fol.—*De petrâ Ecclesiæ*, etc., inséré dans le même recueil. — *Biblicum Abelis theologiæ compendium*, Wittenberg, 1709. — *Analysis accurata et Exegesis compendii theol. Leon. Hutteri*, ibid., 1709, in-8. — *Panoplia confessionis augustanæ*, ibid., 1709, in-4. — *Theologia positiva Adami Protoplasti*, ibid., 1709, in-4. Deutschmann, s'étant jeté dans toutes les disputes théologiques de son temps, a écrit une foule de dissertat. polémiq., dont les titres occupent plus de deux pages in-4 dans la *Biographie* de Jocher.

DEUX-PONTS, d'abord comté, puis duché d'Allemagne, a eu plusieurs souverains qui occupent une place dans l'histoire, et dont le premier fut Louis, comte palat., surnommé *le Noir*. Ce prince, deuxième fils d'Étienne, électeur palatin du Rhin, reçut en partage le pays de Deux-Ponts en 1459, s'engagea maladroitem. dans la ligue des princes allemands contre Frédéric, son frère, électeur palatin, qui le battit, lui enleva plusieurs villes, et lui imposa plusieurs condit. de paix humiliantes. Il mourut en 1489.—Alexandre, 2e fils du précéd., né en 1442, lui succéda et mourut en 1514. — Louis II, comte de Deux-Ponts, fils du précédent, embrassa la religion protestante, servit Charles-Quint contre la France, et mourut fort jeune en 1532.—Wolfgang, fils du précédent, fut très zélé pour la religion protestante, sans se mêler toutefois des guerres religieuses d'Allemagne; mais il conduisit une armée en France pour secourir les calvinistes de ce pays, et mourut pend. cette expédition, en 1569. Il avait reçu de la générosité de l'électeur palatin, Othon-Henri, son parent, les principautés de Neubourg et de Sultsbach.—Jean, dit *le Vieux*, 3e fils du précédent, eut en partage le pays de Deux-Ponts, quitta l'Église luthér. pour la calviniste, et mourut en 1604, laissant 3 fils qui formèrent les 3 branches de Deux-Ponts-Deux-Ponts, Deux-Ponts-Landsberg et Deux-Ponts-Klebourg. — Jean II, dit *le Jeune*, comte-palatin de Deux-Ponts, fils aîné du précédent, fut tuteur du jeune électeur palatin Frédéric V, son parent, depuis roi de Bohême, et rentra dans la religion luthérienne qu'il défendit avec beauc. de vigueur. S'étant engagé dans la ligue de Leipsig, il fut dépouillé de ses états, et mourut à Metz en 1635 dans une situation assez fâcheuse.— Frédéric, son fils, fut rétabli dans les domaines de son père en 1648, par la paix de Westphalie, et mourut en 1661. Comme il ne laissait que des filles, ses états passèrent à la seconde branche. — Frédéric-Casimir, comte palatin de Deux-Ponts-Landsberg, second fils de Jean-le-Vieux de Deux-Ponts, joignit à ses états, par son mariage avec Amélie d'Orange, la seigneurie de Montfort en Bourgogne, où il vint chercher un asile pend. la célèbre guerre de trente ans, et mourut en 1645.—Frédéric-Louis, son fils et son successeur, né en 1619, se fit naturaliser en France pour conserver la terre de Montfort, hérita des états de son cousin Frédéric, comte de Deux-Ponts-Deux-Ponts, et se démit du gouvernement en faveur de son fils Guillaume-Louis; mais ce prince étant mort peu après, il fut obligé de le reprendre. Il se trouva engagé dans des discuss. pénibles avec la France, au sujet des réunions de territoire entreprises par Louis XIV, et mourut en 1681. Ses états passèrent à la branche de Deux-Ponts-Klebourg. — Jean-Casimir, comte palatin de Deux-Ponts-Klebourg, 3e fils de Jean-le-Vieux, épousa Catherine, fille de Charles IX, roi de Suède, obtint la confiance de Gustave-Adolphe, son beau-frère, à la mort duq. il fut contraint par le sénat de renoncer à l'administration des finances que ce prince lui avait confiée lorsqu'il entreprit la guerre d'Allemagne. La reine Christine, sa nièce, lui rendit tout son crédit, et fit assurer à son fils aîné, Charles-Gustave de Deux-Ponts, la succession au trône de Suède (*v.* Charles X, roi de Suède). Jean-Casimir mourut en 1652. — Adolphe-Jean, comte palatin de Deux-Ponts-Klebourg, 2e fils du précédent, fut gouvern.-général de Westrogothie et de Wermeland, généralissime des armée suédoises, et mourut en 1689.—Gustave-Samuel, 2e fils du précédent, recouvra, après la mort de Charles XII, la souveraineté du duché de Deux-Ponts, passée aux rois de Suède depuis 1652, et mourut sans hérit. : ses états échurent au duc de Birkenfeld. — Frédéric, comte palat., duc de Birkenfeld et de Deux-Ponts, embrassa la relig. catholique en 1746, devint feld-maréchal de l'empereur et de l'empire, commanda avec succès l'armée impériale en 1758, et mourut en 1767. — Charles-Auguste-Christian, duc de Deux-Ponts, né en 1746, frère et success. du précéd., refusa d'accéder à la convent. conclue entre Charles-Théodore et l'Autriche, le 3 janvier 1778; ayant fait à la diète de Ratisbonne une protestation formelle appuyée par le roi de Prusse, réclama les stipulat. positives du traité de Westphalie de 1648, et mourut en 1795, sans laisser d'enfants : ses droits passèrent à son frère, depuis roi sous le nom de Maximilien-Joseph (*v.* ce nom).

DEVAINES (Jean), né vers 1740, prem. commis des finances sous le ministère de Turgot, se lia avec les gens de lettres distingués de son temps, fut nommé commiss. de la trésorerie en 1795, conseiller-d'état en 1800, membre de l'Acad. franç. à sa réorganisation en 1803, et mourut la même année. Il eut pour successeur Parny. On a de lui quelq. opuscules anonymes, impr. séparém., et d'autres insérés dans les *Mélanges* de Suard, ou dans la *Correspond. littér.* de La Harpe. Il publia lui-même un *Recueil de quelq. articles extraits de différ. ouvr. périod.*, 1799, in-4, tiré seulem. à 14 exempl.

DEVARIS ou DEVARIUS (Matth.), gramm., né à Corfou vers 1490, fut amené à Rome à l'âge de 8 ans, et placé dans l'école grecque que dirigeait Jean Lascaris. Il entra ensuite au service du card. Ridolfo, qui le fit son bibliothécaire et son lecteur. Plus tard il obtint du pape Paul III la place de correcteur des MSs. grecs du Vatican, avec une

pension, et mourut vers 1567, à 70 ans, sous le pontificat de Pie IV. On lui doit l'*Index des comment.* d'Eustathe, et *de Linguæ græcæ particulis,* publ. après sa mort, Rome, 1588, in-4. La meill. édit. est celle de Reusmann, Leipsig, 1775, in-8.

DEVAUX (Jean), chirurg., né à Paris en 1669, s'acquit une grande réputat. dans la pratique de son art, enrichit la littérature médicale de plus. bonnes trad. et d'ouvr. estimés de sa composit., et mourut en 1729. Ses principaux ouvr. sont : *le Médecin de soi-même, ou l'Art de conserver sa santé par l'instinct*, Leyde, 1682, in-12, réimpr. plus. fois. — *L'Art de faire les rapports en chirurgie*, ibid., 1703, 1730, 1743, in-12. — *Index funereus chirurgorum Parisiensium ab anno* 1315 *ad annum* 1714, in-12. On trouve des détails dans l'*Éloge hist. de M. Devaux*, par Sue, avec des notes et un extrait raisonné de ses différ. ouvr., Paris, 1772, in-8. L'abbé Goujet avait déjà publ. l'*Éloge de Devaux*, son ami, dans la *Continuat. des Mémoires de littérat.*, par Desmolets, VIII, 116-46.

DEVAUX (Gabriel-Pierre-François MOISSON), botaniste, né en 1742 à Caen, au sortir du collége entra lieuten. dans un régim. de cavalerie, quitta le service à la paix de 1763, se livra dès-lors à son goût pour la botanique, forma, près de Bayeux, un jardin devenu célèbre sous le nom de *Jardin Devaux*, et plus tard un autre à Colombelles près de Caen. Cet homme modeste sut concilier ses trav. botaniq. avec les fonct. administr., devint membre du corps-législatif sous l'empire, et à la restaurat. l'un des prem. membres de l'acad. ainsi que de la société d'agriculture de Caen. Il mourut en 1802. M. Lair a publ. une *Notice histor. sur M. Devaux*, Caen, 1803.

DEVENTER (Henri van), médecin accoucheur, ainsi nommé du lieu de sa naissance, capitale de l'Over-Yssel, exerça son art avec succès à Groningue et dans plus. autres villes de Hollande, fut appelé plus. fois en Danemarck pour le service du roi Christian V, dont il reçut de grandes récompenses, et mourut après 1730. On a de lui : *Novum lumen obstetricantium*, etc., Leyde, 1701, in-4. — *Ulterius examen partuum difficilium*, etc., 1725, in-4. — *Operationum chirurgicarum novum lumen*, etc., 1733, in-4, trad. en français par Bruhier. — Un ouvr. posthume en holl. sur le *Rachitis*, 1739, in-4.

DEVEREUX (Walter), vicomte d'Herefort, d'une maison illustre d'Angleterre, que l'on croit originaire de Normandie, servit avec zèle la reine Élisabeth dans la rébellion des comtes de Northumberland et de Westmoreland, et fut en récompense créé comte d'Essex. Cette faveur lui suscita des ennemis puissants qui le firent envoyer général en Irlande, où il échoua dans toutes ses entreprises. De retour en Angleterre, après avoir perdu une partie de sa fortune, il fut renvoyé de nouveau en Irlande avec le titre de maréchal de ce royaume; mais il y mourut bientôt en 1576, des chagrins que lui causèrent la perte de son crédit et l'infidélité de sa femme, qui, devenue veuve, se remaria au comte de Leicester. Walter Devereux fut le père de Robert, comte d'Essex, favori ou plutôt amant malheureux d'Élisabeth. — V. Essex.

DEVIENNE (Charles-Jean-Bapt. D'AGNEAUX), bénédict. de la congrégat. de St-Maur, né à Paris en 1728, fut compté parmi les labor. écrivains de son ordre, obtint le titre d'historiogr. de Bordeaux, et fit paraître en 1771 le prem. vol. de l'*Hist.* de cette ville. Les ennemis que lui attira cet ouvr. parvinrent à l'empêcher de le terminer. Il quitta le cloître à la révolut., dont il adopta facilem. les principes, et mourut en 1792. De ses ouvr. assez nombr., le plus important est l'*Hist. de l'Artois*, 1785-87, 5 vol. in-8.

DEVIENNE (François), compositeur, né à Joinville en 1760, mort à Charenton en 1803 dans un état de démence complète, eut un talent distingué pour la flûte, et publ. une bonne *Méthode* de cet instr., ainsi que divers cahiers de *sonates*, *duos*, *trios*, etc., dont le rhythme est très chantant. On a de lui la musique de plus. opéras-comiques, *les Visitandines*, *Rose et Aurèle*, *les Comédiens ambulants*, *le Valet à deux maîtres*. Ces compos. sont agréables; mais on a justem. reproché à l'aut. de nombr. réminiscences.

DEVILLE (Antoine), ingénieur, né à Toulouse en 1596, étudia avec fruit les mathémath. et la science des fortificat., entra d'abord au service du duc de Savoie; puis, de retour en France, fut employé à l'armée de Picardie, contribua à la reprise de Corbie, en 1636, à l'attaque de plus. places en Artois, et, à la paix, fut chargé de fortifier les villes cédées à la France par le traité définitif. Il mourut vers 1657. On a de lui : *Pyclomachia veneta*, etc., Venise, 1633, in-4. — *Descriptio portûs et urbis Polæ antiquit.*, Venise, 1633, in-4, fig. — *Obsidio corbeiensis*, Paris, 1637, in-fol., fig. — *Siége de Landrecy*, 1637, in-8. — *Siége de Hesdin*, Lyon, 1639, in-fol., fig. — *De la charge des gouverneurs des princes*, Lyon et Paris, 1639, in-fol., 1655 et 1656, in-8. — *Les fortifications d'Ant. Deville*, Paris, 1629, 1636; Lyon, 1640, in-fol.; Paris, 1666; Amsterdam, 1672, in-8, avec 53 pl. dessinées et gravées par l'aut. — Deville (André-Nicolas), ingénieur, né en 1662, fortifia, sous la direction du maréchal de Vauban, les places de Mont-Dauphin, d'Embrun et de Cherasco, sur la frontière du Piémont. Fixé ensuite à Lyon, il ouvrit le chemin de la montagne de Tarare jusqu'alors impraticable. On lui doit aussi les casernes de Montbrison, et le rétablissement du pont de la Guillotière à Lyon, où il mourut en 1741.

DEVILLERS (Charles), physic. et naturaliste, né en 1724, s'établit à Lyon, y donna des cours de physique, forma successivem. deux très beaux cabinets en ce genre, et mourut en 1809. On a de lui : *Journées physiq.*, 1761, 2 vol. in-8. — *Le Colosse aux pieds d'argile*, 1784, in-8 : c'est une brochure contre le magnétisme animal. — *Caroli Linnæi entomologia... generum specierumque rariorum iconibus ornata, curante ac augente C. Devillers*, Lyon, 1789, 4 vol. in-8 : cet ouvr. est le

principal titre littér. de l'auteur; les planches qui l'accompagnent sont encore estimées aujourd'hui.

DEVONIUS. — V. ISCANUS.

DEVONSHIRE (GEORGINE CAVENDISH, duchesse de), dame angl. célèbre par sa beauté, les agréments de son esprit et son noble caractère, née à Londres vers 1745, morte en 1806, est auteur de plusieurs pièces de vers, dont la principale est un poème intit. : *le Passage du mont St-Gothard*, impr. avec la traduct. en vers franç. par Delille, Paris, 1802, in-8.

DEVONSHIRE (ÉLISABETH HERVEY, duchesse de), si connue par son esprit et son amour pour les arts et les sciences, était veuve de Forster, lorsqu'elle épousa, en 1812, le duc de Devonshire. Devenue veuve une seconde fois, elle alla s'établir à Rome en 1815, et y fit le plus noble usage de sa fortune, attirant auprès d'elle les savants, les artistes, les antiquaires, les voyageurs de toutes les contrées, que distinguait leur rang ou leur mérite, ordonnant des recherches ou des fouilles très curieuses, achetant un gr. nombre de tableaux, et se chargeant elle-même de publier de magnifiques édit., parmi lesq. il faut citer celle de la trad. italienne de Virgile, par Annibal Caro, tirée à 150 exemplaires, dont un a été offert de sa part à la bibliothèque du roi. Au-dessus de l'amour des arts et des sciences dominaient, chez la duchesse de Devonshire, les habitudes les plus charitables et les vertus les plus douces. Elle mourut à Rome en 1824.

DEVOS (MARTIN), peintre, né vers l'an 1534 à Anvers, fut l'élève de son père et de Franck Floris, fit le voyage d'Italie, y travailla avec le Tintoret, et revint dans sa patrie, où il mourut en 1604, ayant la réputation de bon peintre d'hist. et de portraits. Le musée royal possède un seul tableau de cet artiste : *la Chasse au sanglier*.

DEVOSGES (FRANÇOIS), dessinat., né à Gray en 1732, reçut de son père, sculpt., les prem. principes de son art, entra ensuite dans l'atelier de Perrache à Lyon, puis dans celui de Guill. Coustou. Privé de la vue par accident à l'âge de 18 ans, il parvint toutefois à recouvrer l'usage d'un œil au bout de 6 années; mais la faiblesse de cet organe ne lui permettant pas de continuer la sculpt., il suivit les leçons du peintre Deshayes, et fit des progrès remarquables dans le dessin. Il forma plus tard le projet d'établir à Dijon une école de dessin, qu'il soutint de son modique revenu, et qu'il dirigea jusqu'à sa mort, arrivée en 1811. On a de lui des dessins remarquables par la correction et la simplicité de l'ensemble. Plusieurs ont été gravés. L'*Éloge* de cet artiste a été publ. par M. Fremiet-Monnier, Dijon, 1813, in-8.

DEVOTI (JEAN), prélat et jurisc. italien, né à Rome en 1744, mort dans la même ville en 1820, fut successivem. professeur de droit canonique au collége de la Sapience, évêque d'Anagni, archevêque de Carthage *in partibus*, camérier secret du pape Pie VII et consulteur des congrégat. de *l'Immunité* et de *l'Index*. On a de lui : *De novissimis in jure legibus; Institutiones canonicæ*, Rome, 4 vol. in-8. Ce dern. ouvr. a eu plus. édit.—*Jus canonicum univers.*, 3 vol. L'auteur n'a pu terminer ce gr. travail.

DEVRIENT (DANIEL-LOUIS), l'un des plus gr. acteurs de l'Allemagne, né à Berlin en 1784, abandonna de bonne heure le commerce, où ses parents l'avaient jeté, pour suivre la carrière théâtrale, où son talent se fit bientôt remarquer. D'abord comédien ambulant, puis acteur distingué à Dessau, ensuite à Breslau, il s'acquit une réputation si bien méritée, que Iffland le fit monter, en 1814, sur le théâtre de Berlin, où il continua à jouer jusqu'à sa mort, survenue le 30 déc. 1832.

DEVUEZ (ARNOULD), peintre, né dans la Picardie en 1642, reçut les prem. leçons de Frère Luc, récollet, peintre estimé, fit ensuite le voyage d'Italie, et séjourna long-temps à Rome pour s'y perfectionner à l'école des gr. maîtres. Rappelé en France par Lebrun, sur la réputation qu'il s'était acquise, il éprouva quelques désagréments de la part de ceux auxq. son talent portait ombrage, et s'éloigna de Paris. Il vint alors habiter Lille, où il peignit plusieurs tableaux d'église, dont on estime plus le dessin que le coloris. Il mourut en 1724.

DEWAAL (JEAN), né à Anvers en 1558, fut l'élève de F. Franck, dit *le Vieux*, et voyagea ensuite en France et en Italie pour perfectionner son talent. Il s'appliqua d'abord à l'hist., ensuite au portrait, et mourut en 1633. On estime son coloris. Il avait eu deux fils qui furent ses élèves. — Le prem., Luc, reçut aussi des leçons de J. Breughel, dont il adopta la manière.—Le second, Corneille, fut un bon peintre de batailles.

DEWES (SYMONDS), histor. et antiq. anglais, né dans le comté de Dorset en 1602, s'occupa de bonne heure à rassembler des matériaux pour l'hist. de la Grande-Bretagne, fut créé baronnet par Charles Ier, et, malgré cette faveur du monarque, prit parti contre lui. Il mourut en 1650. On a de lui le *Recueil de tous les actes du parlem. sous le règne d'Élisabeth*, Londres, 1682, in-fol., et il a laissé de nombr. MSs. qui sont passés dans la biblioth. du comte d'Oxford. Il avait formé une collection assez précieuse de médailles rom., et s'était attiré la haine des antiq. d'Oxford pour avoir soutenu dans un disc. au parlem. la prééminence de Cambridge, du moins quant à l'ancienneté. Ce discours a été impr. Londres, 1642, in-4.

DEXTER (FLAVIUS-LUCIUS), préfet du prétoire sous Théodose-le-Grand vers l'an 395, était fils de St Pacien, év. de Barcelonne, et mérita par son savoir et sa vertu l'estime de St Jérôme, qui lui dédia son *Catalogue des écriv. ecclésiast.* La *Chronique* attribuée à Dexter, et publ. dans les *Comment. de Bivar*, Lyon, 1627, in-fol., ne peut être que l'ouvr. de quelq. faussaire; Nicolas Antonio, dans sa *Biblioth. vetus Hispaniæ*, pense qu'elle a été fabriquée par Higuera.

DEXTRIANUS. — V. DÉMÉTRIANUS.

DEYEUX (NICOLAS), pharmacien, né à Paris, y exerça sa profession d'une manière distinguée, fut

nommé professeur à l'école de médecine, puis en 1805 prem. pharmacien de l'empereur Napoléon. Membre de l'acad. des sciences, les *Mémoires* de cette sav. compagnie renferment de lui plus. observat. import. Il a consigné les résultats de ses expériences dans le *Journal de physique*, dans la *Statistique de la France* et dans la nouvelle édit. du *Th. d'agriculture* d'Olivier de Serres. On lui doit en outre : *Précis d'expériences et observat. sur les différ. espèces de lait*, Paris, 1800, in-8. Cet ouvr., auq. Parmentier concourut, est le meill. et le plus complet sur cette matière. — *Considérat. chimiq. et médicales sur le sang des ictériques*. Deyeux mourut à Paris en 1837.

DEYLING (Salomon), oriental. protestant, né à Leipsig en 1677, mort en 1755, est aut. des ouvr. suiv. : *Observat. sacræ in quibus multa Scripturæ dubia solvuntur*, Leipsig, 1708, 1736, 4 vol. in-4. — *Observationes miscellaneæ*, ibid., 1736, in-4. — *Observat. exegeticæ*, ibid., 1731, 1755, in-4. — *Institutiones prudentiæ pastorales*, ibid., 1767, in-8, 3e édit. — *Præfatio ad Dachselii biblia hebraica*, ibid., 1729, in-4. On a du même auteur plus. dissertat. sav. sur divers passages du texte hébr. de l'Écriture sainte, dont on trouve le titre avec celui des autres ouvr. de Deyling dans la continuat. de Jocher par Adelung.

DEYNUM (Jean-Baptiste van), peintre en miniature et à la gouache, né à Anvers en 1620, a laissé plus. tableaux et surtout des portraits que l'on voit encore dans quelques maisons roy., en Espagne, et dans quelques galeries d'Allemagne.

DEYSTER (Louis van), peintre, né à Bruges en 1656, mort dans la même ville en 1711, a composé plusieurs tableaux estimés, parmi lesquels on distingue une *Mort de la Vierge ; l'Hist. de Judith*, en plusieurs morceaux, etc. Il avait fait le voyage d'Italie, et sa manière se ressentait de cette école. Vers la fin de sa vie, Deyster, ayant pris tout à coup un goût décidé pour la musique, quitta la peinture pour la lutherie, de bon peintre devint un médiocre facteur d'instrument, et tomba dans la misère.

DEYVERDUN (George), littérat., né à Lausanne vers 1735, parcourut la plupart des pays de l'Europe en qualité de gouverneur de plusieurs jeunes seigneurs anglais, et revint se fixer dans sa ville natale, où il mourut en 1789. On a de lui : *Mém. littéraire de la Grande-Bretagne, pour l'an* 1767, Londres, 1768, in-8. Un second vol. pour l'an 1768 parut en 1769. Deyverdun a fourni quelq. articles aux *Mélanges helvétiq. de* 1782 *à* 1786 (par M. Bridel), Lausanne, 1787, in-12, et il a été le premier éditeur du roman de *Caroline de Lichtfield*, de Mme de Montolieu, Paris, 1786, 2 vol. in-12.

DEZ (Jean), jésuite, né près de Ste-Menehould en 1643, professa dans plus. colléges, fut fait recteur de celui de Sedan, devint ensuite prem. supérieur du séminaire de Strasbourg, passa par les premières charges de sa société, fut envoyé deux fois à Rome, et mourut recteur de l'université de Strasbourg en 1712. On a de lui quelques ouvr. dont les plus connus sont : *Réunion des protestants de Strasbourg à l'Église romaine*, Strasbourg, 1687, in-8, réimpr. à Paris, 1701, in-12. — *La Foi des chrétiens et des catholiq. justifiée contre les déistes, les juifs, les mahométans*, etc., Paris, 1714, 4 vol. in-12.

DEZA (Pierre), né à Séville en 1520, occupa successivement les premières dignités de l'état et de l'Église, fit les fonctions de capitaine-général du royaume de Grenade, reçut de Grégoire XIII le chapeau de cardin. en 1578, et vint se fixer à Rome. Il y présida le tribunal du St-office, devint le doyen du sacré-collége, et porta le titre de cardinal protecteur d'Espagne. Il mourut à Rome en 1600, après avoir concouru à l'élection de 7 papes.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Joseph), natural., né en 1680, à Paris, y fit de très bonnes études au collége du Plessis, apprit le dessin, la peinture, l'architecture, étudia la théorie et la pratique du jardinage, voyagea en Italie et en Angleterre, et revint ensuite à Paris, où il obtint la charge de conseiller du roi en ses conseils. Ayant acquis un beau cabinet d'histoire naturelle, le désir de connaître les objets qui le composaient fit de Dezallier un naturaliste. Ce goût n'était point exclusif; il fit aussi de l'hist. de la peinture l'objet de ses études, et sa collect. de tabl., d'estampes et de dessins était une des plus considérables de Paris. Ce savant laborieux mourut en 1765. Ses ouvrages les plus estimés sont : *l'Histoire natur. éclaircie dans une de ses parties principales*, *l'oryctologie, qui traite des terres, des pierres*, etc., Paris, 1755, gr. in-4, fig. — *L'Histoire naturelle éclaircie dans la conchyologie*, 1757, gr. in-4, fig.; nouv. édit. par de Favanne, 1780, 2 forts vol. in-4, avec 80 pl. Cette édition n'a point été terminée.— *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*, 1762, 4 vol. in-8, fig., bonne édit. d'un ouvrage estimé ; celle de 1742, 3 vol. in-4, est moins complète. — Son fils, Dezallier (Antoine-Nicolas), maître des comptes, mort en 1794, avait hérité du goût de son père pour les beaux-arts. On a de lui : *Vies de quelques architectes et de quelques sculpteurs fameux*, Paris, 1787, 2 vol. in-8, ouvrage incomplet et inexact.—*Voyage pittoresque des environs de Paris*, 1749, in-12; *de Paris*, 1752, in-12. — *Manuel du jardinier*, 1772, in-12. — *Dictionnaire des jardiniers*, 1777, in-12, fig. Il a été l'éditeur de la *Pratique et de la théorie du jardinage*, de l'abbé Schabol, 1770, 3 vol. in-12.

DEZÈDE ou DEZAIDES, compositeur qu'on présume né vers 1740, soit à Lyon, soit en Allemagne, ne connut pas lui-même sa famille, et reçut d'un abbé, auquel on l'avait confié dès sa plus tendre enfance, une éducat. très soignée. Il apprit entre autres choses à pincer de la harpe, vint de bonne heure à Paris, et s'y fit successivement connaître par une foule d'opéras qui réussirent presque tous. Son style est original, et personne n'a mieux que lui traité le genre pastoral. On trouve aujourd'hui que les formes de sa musique ont vieilli ; mais ses chants sont toujours gracieux et naïfs. Il mourut

à Paris en 1792. Comme auteur, on lui attribue *Auguste et Théodore, ou les deux pages*, comédie en un acte, jouée avec succès au Théâtre-Franç. en 1789, et qui est restée au répertoire; mais quelques personnes pensent que cette pièce est de Sauvigny, l'auteur de la tragédie des *Chinois*, et que Dezède ne fut que son prête-nom.

DÉZOTEUX. — V. Cormatin et Désoteux.

DHAFER (Ismail), 12ᵉ khalyfe fatimite, monta sur le trône d'Égypte en l'an 955 de J.-C. (344 de l'hég.), et fut assassiné en 960 par Nasr, fils de son visir; ce dernier, après s'être défait ensuite des deux fils aînés, reconnut comme khalyfe le 3ᵉ fils de ce prince nommé Faïz. Ce fut sous le règne de Dhafer que les croisés s'emparèrent d'Ascalon en Syrie.

DHAHER (Ali), 7ᵉ khalyfe fatimite, né en l'an 1005 (395 de l'hég.), fut proclamé souv. d'Égypte en 1021, après la mort de son père Hakem. Son empire s'étendait sur l'Égypte, la Syrie, l'Hedjaz et la partie de l'Afrique appelée par les Arabes Afrikyyah. Il mourut en 1036 (427 de l'hég.). Les historiens arabes le représentent comme un monarque incapable, livré aux jeux et aux plaisirs.

DHAHER (Mohammed), 35ᵉ khalyfe abasside, succéda à son père Nasser l'an 1225 (622 de l'hég.), à 52 ans, et ne régna que 9 mois. Les vertus et les grandes qualités qu'il signala dans ce court intervalle le firent vivement regretter de ses sujets.

DHAHER, scheick ou prince de Palestine, né vers la fin du 17ᵉ S., d'une des tribus nomades d'Arabes connus sous le nom de *Bédouins*, a rempli plus de 30 ans une grande partie de l'Orient du bruit de sa renommée. Constamm. en guerre avec ses voisins, ses enfants, ou avec les Turks, il battit plusieurs fois ces derniers, finit par s'en faire respecter, et fit reconnaître en lui, même par les Européens, de rares qualités, une certaine science militaire, jointes à une fermeté et à une bravoure à toute épreuve. Vers la fin de sa vie, ses fils se révoltèrent contre lui, en même temps que Mohammed-Aboudhahab, chef des beys d'Égypte, s'avançait vers la Palestine. Ses sujets, rebutés par les vexations d'un ministre auquel il avait donné toute sa confiance, n'opposèrent qu'une faible résistance à l'invasion des Mamloucks. Dhaher, s'étant jeté dans St-Jean-d'Acre, s'y défendit quelque temps contre une flotte turque; mais il fut tué dans une sortie en 1775, à 92 ans, et sa tête fut portée au capitan-pacha, qui l'envoya à Constantinople. On trouve de grands détails sur le scheick Dhaher dans le *Voyage en Égypte et en Syrie* par Volney. Le fameux Djezzar, pacha, lui succéda dans la possession de St-Jean-d'Acre.

DHELL ou D'HÈLE (Thomas), littérat., né vers 1740 dans le comté de Glocester, servit d'abord dans la marine angl., voyagea ensuite en Italie, et vint se fixer à Paris en 1770. Ayant dissipé sa fortune, il travailla pour le théâtre, et se plaça bientôt à un rang distingué parmi les aut. d'opéras-comiques, et mourut en 1780, à 40 ans. On a de lui : *le Jugement de Midas*, comédie en 3 actes, 1778.—*L'Amant jaloux*, représenté la même année, et *les Événements imprévus*, id., en 1779. Ces ouvrages, restés à la scène, ont dû leur succès autant à leur mérite réel qu'à la musique de Grétry. D'Hèle fit encore, pour le théâtre des Variétés une parade en un acte, *Gille ravisseur*, représ. en 1779. Ses trois prem. pièces, impr. séparém., font partie du *Théâtre de l'Opéra-Comiq.*, 1811-12, 8 vol. in-12. On trouve dans la *Correspondance de Grimm*, t. IV, 2ᵉ partie, un conte de d'Hèle, *le Roman de mon oncle*.

D'HERMIGNY. — V. Hermigny.

D'HOZIER (Pierre), célèbre généalogiste, né à Marseille en 1592, servit d'abord dans les chevau-légers, obtint ensuite plusieurs charges à la cour des rois Louis XIII et Louis XIV, fut commis pour certifier la noblesse des écuyers et des pages de la grande et petite écurie, travailla pend. 50 ans aux généalogies des principales familles du royaume, et mourut à Paris en 1660. Il a laissé : *Armes et blasons des anciennes maisons de Bretagne*, dans l'*Histoire de la Bretagne* de P. Le Baud.—*Histoire et milice du benoît St-Esprit*, etc., Paris, 1634, in-fol. — *Généalogie de la maison de la Rochefoucauld*, ibid., 1654, in-4. — *Généalogies des principales familles de France*, 150 vol. in-fol. MSs., etc. C'est à tort qu'on a impr. sous le nom de d'Hozier des *Tables contenant les noms des Provençaux illustres*, Aix, 1677, in-fol. Ce livre, rempli d'erreurs, est de L. de Cormis, sieur de Beaurecueil. —D'Hozier (Ch.-René), fils du précédent, généalogiste de la maison du roi, juge d'armes, garde de l'armorial-général de France, né à Paris en 1640, mort en 1732, a publié : *Recherches sur la noblesse de Champagne*, Châlons, 1673, 2 vol. gr. in-fol., et laissé MSs. *Recherches des armoiries de Bourgogne*, conserv. dans la biblioth. de Fontette.— D'Hozier (Louis-Pierre), neveu du précéd. et son success. dans la charge de juge d'armes et grand-généalogiste de France, mort à Paris en 1767, âgé de 82 ans, composa avec son fils l'*Armorial de France*, Paris, 1738-1768, 6 registres en 10 vol. in-fol. — D'Hozier de Serigny (Antoine-Marie), fils du précédent, lui succéda dans la charge de juge d'armes, etc., et publ. en 1756 plusieurs écrits, entre autres un *Défi littéraire* sur la famille d'Alès de Corbet, et une *Hist. généalogique de la maison de Chastelard*, in-fol. Il composa en 1776 un *Mém. sur la maison de St-Remy de Valois*, que Mᵐᵉ de La Motte fit imprimer à la suite de son mémoire, dans le fameux procès du collier, en 1785.

DIADES, ingén. grec, accompagna Alexandre dans toutes ses expédit., inventa différ. machines de guerre, telles que des tours mobiles, un pont volant que l'on jetait sur les murailles des villes assiégées, un corbeau pour démanteler les remparts, etc. Vitruve rapporte que Diades avait écrit un ouvrage sur la manière de construire le belier à roues, et des traités sur les machines de son invention.

DIADOCHUS. — V. Proclus.

DIADUMÉNIANUS (Marcus-Opélius-Macrinus-

Antoninus), fils de l'empereur Macrin, fut créé césar par son père, qui lui donna le nom d'Antonin, cher aux soldats, dans l'espoir de lui concilier l'affection des troupes. Il partagea le sort de Macrin, et fut assassiné par les soldats d'Héliogabale au moment où il allait chercher un asile chez les Parthes. Sa mort eut lieu l'an de Rome 971, de J.-C. 218. Il n'avait été associé à l'empire qu'un an.

DIAGO (Franç.), dominic., né dans le royaume de Valence, professa la théologie à Barcelonne, fut nommé par Philippe III historiographe de la couronne d'Aragon, et mourut en 1615. Ses ouvr. les plus remarquables, écrits en espagnol, sont : *Histoire des comtes de Barcelonne*, 1603, in-fol.— *Annales du royaume de Valence, dep. le déluge jusqu'en* 1276, 1613, in-fol.—*Hist. de la vie et des miracles de St Vincent-Ferrier*, 1600, in-4.—Celle de *St Raymond de Peñaflor*, 1601, in-8.

DIAGORAS, philosophe, surnommé *l'Athée*, disciple de Démocrite, né dans l'île de Mélos, fut d'abord dévot et même superstitieux ; mais, ayant confié à l'un de ses amis un dépôt d'argent que celui-ci s'appropria en niant qu'il l'eût reçu, il conclut de ce parjure, resté impuni, qu'il n'y avait pas de dieux. Forcé de s'éloigner d'Athènes, à cause de cette opinion, il fut condamné, quoique absent, et sa tête mise à prix. Il alla demeurer à Corinthe, et l'on croit qu'il y termina ses jours. On a confondu ce philosophe avec un Diagoras, poète, qui vivait, selon Suidas, dans la 97e olympiade, tandis que le second fut condamné dans la 91e, ce qui établit une différence de près de 50 ans. — Diagoras, antérieur au précédent, athlète, né à Rhodes, remporta le prix du pugilat en la 79e olympiade. Sa victoire est le sujet de la 7e *Olympique* de Pindare. Cicéron et Plutarque racontent que dans sa vieillesse il accompagna ses deux fils à Olympie, et que ceux-ci, ayant remporté la victoire, prirent leur père entre leurs bras, et le promenèrent dans toute l'assemblée des jeux au milieu des acclamations générales.

DIAMANTE, carme, de Prato en Toscane, à la fin du 14e S., élève de Lippi, mort vers 1440, est un des maîtres qui préparèrent la renaissance de la peinture en Italie.

DIAMANTE (Jean-Baptiste), auteur dramatique espagnol du 16e S., n'est connu que comme auteur de la pièce intit. : *El honrador de su Padre*, dans laquelle Corneille a puisé, ainsi que dans Guilhen de Castro, le sujet et une foule de détails du *Cid*.

DIAMANTINI (le chev. Joseph), peintre, né dans la Romagne à Fossonbrone en 1660, vécut à Venise, où il peignit à St-Moïse une *Adoration des Mages*, regardée comme un de ses plus beaux tabl. Il a moins travaillé pour les églises que pour les galeries des seigneurs vénitiens. Diamantini a gravé à l'eau forte un assez grand nombre d'estampes d'après ses propres dessins. Il mourut en 1708.

DIANA (Benoit), peintre, né à Venise, y florissait au commencement du 15e S. Un tableau de *Ste Lucie*, qu'on voit encore de lui dans l'église *del Carmine*, établit sa réputation et le plaça, dans l'opinion de ses contempor., sur la même ligne que Jean Belini. On cite encore de lui un beau tabl. d'autel qui décorait l'église des PP. servites.

DIANE (myth.), surnommée la *triple Hécate*, à cause de ses attribut. différ., était fille de Jupiter et de Latone. Déesse de la chasse, elle est communément représentée sur un char traîné par des biches, armée d'un arc et d'un carquois, et suivie d'une meute; comme sœur du dieu du jour (*Phébé* ou *la lune*), elle est vêtue d'une robe de pourpre, un croissant surmonte sa tête; et c'est sans doute comme reine des ombres qu'on la place aux enfers sous le nom d'Hécate; enfin, quoique les poètes aient célébré ses amours avec le bel Endymion, Diane passait pour la déesse de la chasteté, parce qu'elle avait changé en cerf le chasseur Actéon, qui l'avait surprise au bain. Le temple de Diane à Éphèse, le plus fameux qu'eut cette désse, était rangé au nombre des merveilles (*v.* Chersiphron). Il existe au musée royal une statue de *Diane chasseresse*, qu'on croit sortie du même ciseau que l'Apollon du Belvédère.

DIANE DE FRANCE, duchesse d'Angoulême, fille légitimée du dauphin, depuis Henri II, née en 1538, épousa, à l'âge de 15 ans, Horace Farnèse, duc de Castro. Veuve six mois après, elle se remaria en 1557 à François de Montmorency, fils aîné du connétable, et bientôt elle eut occasion de déployer sa fermeté et sa prudence. Son mari, que Catherine de Médicis avait envoyé comme ambass. à Londres, fut rappelé en 1572; elle le détermina à s'éloigner de Paris la veille même de la St-Barthélemi, et il échappa ainsi au poignard des assassins qui, pour obéir aux ordres de la reine, devaient, dit-on, le faire tomber d'abord sous leurs coups. Diane, veuve une seconde fois en 1579, resta constamm. attachée au roi Henri III, son frère, et ce fut à elle qu'on dut la réconciliat. de ce prince avec Henri IV, alors roi de Navarre. Elle conserva une grande influence pend. tout le règne de ce dern.; après sa mort elle présida à l'éducation de son successeur, Louis XIII, encore enfant, et mourut elle-même sans postérité le 11 janv. 1619. On voyait autrefois son tombeau dans l'église des Minimes de la place Royale à Paris. On a l'*Oraison funèbre de Diane de France*, par Mathieu de Morgues, sieur de St-Germain, Paris, 1619, in-8; et *Diane de France*, nouv. histor., par de Vaumorière, Paris, 1674, in-12, réimpr. en 1675 et 1678.

DIANE DE POITIERS, duchesse de Valentinois, née en 1499, était fille de Jean de Poitiers, d'une des plus anciennes familles du Dauphiné. A 13 ans elle épousa Louis de Brézé, comte de Maulevrier, gr.-sénéchal de Normandie, et resta veuve en 1531. On pense que sa liaison avec le duc d'Orléans, qui n'avait alors que 13 ans, dut commencer beauc. plus tard. Après la mort du dauphin François, Diane, aimée du duc d'Orléans, qui devenait héritier du trône, se trouva en concurrence avec la duchesse d'Étampes, maîtresse de François Ier; et lorsque Henri II monta sur le trône en 1547, elle régna seule en France sous le nom de son royal

amant. L'année suiv., Henri lui ayant donné à vie le duché de Valentinois, elle en prit le titre, et employa les libéralités du roi à embellir son château d'Anet, dont l'architect. n'a pas peu contribué à la réputation de Philibert Delorme. C'est là que Diane termina ses jours en 1566. L'âge n'avait point flétri ses charmes; elle conserva sur le cœur du roi un empire si extraordinaire, que le peuple crut qu'elle avait eu recours à la magie. Diane protégea efficacem. les lettres qu'elle goûtait, et son nom fut célébré dans les vers de du Bellay, de Ronsard et de Pelletier. Cependant Mézeray et de Thou lui attribuent, non sans fondem., les malheurs du règne de Henri II, et surtout les persécutions qu'eurent à supporter les protestants. On a conservé des médailles où la duchesse de Valentinois est représentée foulant aux pieds un amour, avec cette légende : *Omnium victorem vici.*

DIANNYÈRE (Antoine), né à Moulins en 1762, fils d'un médecin dont on a quelq. opuscules dans les journ. de médecine, étudia lui-même cet art, mais ne l'exerça point, et se livra de préférence à la culture des lettres et de l'écon. polit. Partisan des réformes, il adopta les principes de la révolut., et se lia particulièrement avec Condorcet, dont il partageait les idées politiques. A la création de l'Institut, il fut nommé membre de la classe des sciences morales, et mourut en 1802. Outre des *Éloges* de Gresset, de Dupaty et de Condorcet, on a de lui : *Essais d'arith. politique*, Paris, 1799, in-8; un traité relatif au *commerce des grains*, dans la collect. de Lavoisier et de Lagrange; un roman moral intit. : *Les souvenirs de milady Cartemane*, etc., Paris, 1800, in-12, et quelq. écrits dans les *Mém.* de l'Institut.

DIAS (Balthazar), poète portugais, né à Madère, était aveugle de naissance : il se fit connaître par un grand nombre de ces œuvres dramatiq. que les Espagnols et les Portugais appellent *Autos* (actes). Ses product. les plus renommées sont : *l'Acte du roi Salomon*, Evora, 1612; *l'Acte de la Passion*, Lisbonne, 1613; *l'Acte de St-Alexis; l'Acte de Ste Catherine; l'Acte de la malice des femmes; Conseil pour se bien marier*, Lisbonne, 1633; *Hist. de l'impératrice Porcina, femme de l'emper. Lodonius de Rome*, Lisbonne, 1660; *Trag. du marq. de Mantoue et de l'emper. Charlemagne*, Lisbonne, 1665. — Dias (Édouard), né à Porto, a publ. : *Varias obras*, recueil de poésies espagn. et portugaises, Saragosse, 1596; *la Conquista que hizieron*, etc., c.-à-d., la conquête que firent les rois catholiques dans le roy. de Grenade, poème de XXI chants, en octaves, Madrid, 1590. — Dias (Jean), né à Céa (Portugal), sous-chantre de la cathédrale de Coimbre, fut un musicien très sav., surtout dans le plain-chant. Il a laissé *Enchiridium missarum solemnium*, 1580. — Dias (Philippe), né à Bragance, cordelier en Espagne, était doué d'un rare talent pour la chaire, et les succès qu'il obtint comme prédicat. sont confirmés par le témoignage de St François de Sales. Ses *Sermons* ont été impr. plus. fois, notamm. à Lyon en 1676. Il mourut à Salamanque en 1601. — Dias de Lima (Manuel), né à Faro, roy. d'Algarve, vers 1669, membre de l'acad. roy. de Lisbonne en 1722, mourut à Porto en 1745, dans le temps où il mettait la dernière main à des mémoires histor. sur le règne de Manuel. — Dias (Marcos), cordelier, né à Elvas, mort à Rome en 1647, a laissé : *Ordo perpetuus officii divini*, Rome, 1638. — Dias Pimenta (Michel), né à Freguesia, résida long-temps à Fernambouc, et pendant son séjour y observa la maladie *du ver*, qui désole les habitants du Brésil. Il en a laissé la description, et des renseignements préc. sur les moyens de la guérir, dans un ouvr. intit. : *Notitias de que he o achaque do bicho*, Lisbonne, 1707. — Dias (Nicolas), dominic., né à Lisbonne, entreprit un pélerinage à Jérusalem en 1541. Il trouva à son retour le Portugal soumis à Philippe II. Son attachem. au parti de dom Antoine, et ses déclamat. violentes contre le despotisme espagnol le firent bientôt incarcérer à Salamanque. Il y mourut en prison en 1596. Outre des tr. ascétiques peu import., on lui doit une *Histoire de la princesse Jeanne, fille d'Alphonse V*, Lisbonne, 1586. — Dias (Pierre), né à Gouvea, diocèse de Viseu, en 1621, se fit jésuite au Brésil, et mourut professeur au collége de Bahia en 1700. Il est aut. d'une *Grammaire de la langue d'Angola*, etc. — Dias Cardoso (Antoine), inquisit. de Coimbre, né à Santarem, mort à Lisbonne en 1624, a laissé : *Réglement du St-office de Portugal*, 1613. — Dias-Ramos (Alexandre), né en 1687 à Freguesia, publ. en 1737 : *Thesouro de lauradores*, le trésor des agriculteurs. — Dias-Seixas (Dominique), né à Santa-Marinha, a publié en 1740 à Coimbre : *Mémoire de la vie et des vertus de sœur Anne de St Joachim*, religieuse, morte à Lisbonne en 1737.

DIAS DE LUGO (Jean-Bernard), né à Séville vers la fin du 15e S., étudia les lettres grecques et lat., mais s'appliqua plus spécialement encore à l'étude du droit. Successiv. vicaire de l'évêque de Salamanque et de l'archevêq. de Tolède, il devint év. de Calahorra, assista au concile de Trente, et mourut dans son diocèse en 1556. On a de lui quelq. ouvr. dont les princip. sont : *Practica criminalis canonica*, Alcala, 1554, in-8, réimprimé plus. fois. — *Regulæ juris cum suis ampliationibus et restrictionibus*, Alcala, 1569.

DIAS-GOMEZ (François), poète portugais, né à Lisbonne en 1745, destiné au commerce par son père, suivit cette carrière; mais quand les revers de fortune vinrent le tourmenter, il trouva un refuge dans les lettres, et sut, par de sages observations, être utile à ses compatr. Conservant dans l'indigence la plus noble fermeté, il suffit seul à ses charges et aux besoins de sa famille, et mourut en 1795. Ses *OEuvres poétiques*, imprim. à Lisbonne, 1799, au bénéfice de sa veuve et de ses enfants, se composent de 7 élégies, 12 odes et 3 cant. Il est en outre aut. de 2 traged. : *Electre* et *Iphigénie*, qui n'ont pas été impr., et de 3 écrits en prose, dont une *Dissertat.* dans laq. il examine le style des gr. écriv. portug. couronnés par l'acad. de Lisbonne

en 1792, est insérée dans le 4e vol. des *Mémoires de littérature.*

DIAZ (Barthélemi), navigat. portugais, fut envoyé, en août 1486, avec deux navires et un aviso pour faire des découvertes sur la côte d'Afrique en allant vers le sud. Ce fut dans ce voyage qu'il découvrit le cap de Bonne-Espérance, auquel il donna le nom de *Cabo Tormentoso*, cap de la Tourmente, mais que le roi Jean II voulut appeler autrem., plein de l'espoir que le passage de ce cap ouvrirait plus tard la route des Indes. Diaz fit en 1497 partie de l'expédit. de Vasco de Gama, qui le renvoya en Portugal avant d'avoir atteint le terme du voyage. Lorsque Cabral partit pour les Indes, Diaz montait un des vaisseaux de la flotte : son navire fut submergé avec trois autres par un coup de vent furieux le 29 mai 1500. — Diaz (Michel), né en Aragon, accompagna Christophe Colom dans son second voyage au Nouveau-Monde, découvrit en 1485 les mines d'or de la rivière *d'Hyna*, et fut un des fondateurs de la ville de *Nueva Isabella*, depuis appelée *Santo-Domingo*. Diaz partagea en 1500 la disgrâce de Colomb. Devenu en 1509 lieuten. du gouvern. de Porto-Rico, il fut bientôt renvoyé prisonn. en Espagne, se fit trois ans plus tard rétablir dans son poste, et mourut vers 1512.

DIAZ (Jean), savant espagnol, étudia la théol. à Paris en 1530, embrassa les opinions de Luther, et s'attacha à Martin Bucer, ministre à Strasbourg. Il se trouvait dans la ville de Neubourg, lorsqu'il y vit arriver son frère, Alphonse, avocat à la cour de Rome, qui venait tenter de le faire rentrer dans le sein de la communion catholiq. N'ayant pu réussir dans cette entreprise, Alphonse le fit assassiner en 1546, par un misérable dont il s'était fait accompagner, et qui avait autrefois rempli à Rome la profession de bourreau. Ce fratricide, laissé impuni par l'emper. Charles-Quint, indigna les protestants, qui s'armèrent pour en tirer vengeance.

DIAZ (Emmanuel), né en Portugal, jésuite en 1576, partit pour les missions de l'Inde en 1585, fit naufrage entre l'île de Madagascar et la côte de Sofala; réduit à la condit. d'esclave, il fut quelq. temps après rendu à la liberté, alla exercer son ministère à Goa, et mourut à Macao en 1639. Il est aut. des *Litteræ annuæ*, écr. de la Chine pour les années 1618 et 1625, trad. en italien par Bart. *Zanelli*, Rome, 1629, in-8. — Diaz (Emman.), neveu du précéd., jésuite et missionn. comme lui, né à Alpalham en 1590, se livra aux travaux des missions sur la côte de Malabar et dans le roy. du Thibet en 1630. Il a laissé : *Tractatus contra eos qui putant cometas esse sublunares et elementares.* — Diaz, né à Castelbranco en Portugal, d'une autre famille que les précéd., et qui fut comme eux jésuite et missionn., partit pour la Chine en 1601, et y mourut en 1659. Il a écrit en chinois : *Instruct. sur tous les Évangiles de l'année*, dont 12 vol. étaient déjà publiés en 1654; *Manière d'enseigner l'Évangile aux Gentils; Litanies des SS. Anges*, et un *Traité de la Sphère.*

DIAZ (François), dominicain, né en Castille, passa dans les missions des îles Philippines en 1632, se rendit ensuite à la Chine, où il apprit les différents dialectes du pays, et mourut en 1646. Il a laissé un catéchisme intitulé : *Ky-mung*, c.-à-d. *Doctrine des commençants*, imprimé à la Chine en 1650, et souv. réimprimé; plus. autres ouvr. de piété; et un gr. dictionnaire intit. : *Vocabulario de letra china*, etc., conservé MS. à la biblioth. publique de Berlin.—Diaz (Pierre), jésuite espagnol, né en 1546, fut un des prem. missionnaires envoyés au Mexique, et mourut à Mexico en 1683. On a de lui des *Lettres des missions de la comp. de Jésus aux Indes-Occidentales*, dans les années 1590 et 1591; et deux *Lettres* en lat., sur l'assassinat de 52 jésuites au Brésil, Anvers, 1605, in-8. — Diaz (Gaspar), peintre portugais, élève de Raphaël et de Michel-Ange, a laissé plus. tableaux très estimés et qui lui valurent dans le temps le surn. de *Raphaël portugais.*— Diaz (D. Joseph), aventurier espagnol, fut envoyé par le roi de Maroc en ambassade auprès de la reine Anne d'Angleterre en 1709, et écrivit la *Relation* de cette mission (en espagnol), impr. à Londres, 1709, et tirée seulement à 100 exempl., que l'auteur distribua à ses amis.

DIBIL-AL-KHOSSAI, poète arabe, né à Koufah en 765 (148 de l'hég.), contemporain des khalyfes Haroun-al-Raschid et Mamoun, se fit aimer de ces princes par son esprit et son talent pour la versificat., et mourut en 860 (246 de l'hég.). Ce poète, dont le nom *Dibil* signifie *vieux chameau*, est nommé dans Herbelot (*Biblioth. orient.*) *Daaboul Daghil* et *Dabul*, et dans Reiske *Dabal*. On a de lui un *Divon, ou Rec. de poésies*, composé d'*Odes* et autres pièces fugitives.

DIBUTADES, nom d'un potier de Sycione, dont la fille, surnommée *la Vierge de Corinthe*, passe pour l'inventeur du dessin. Elle avait imaginé de fixer sur une muraille, avec du charbon, l'ombre des traits de son amant, réfléchis par la lueur d'une lampe. On ajoute que son père appliqua de l'argile sur ces traits en observant leurs contours, et qu'ainsi il doit être regardé comme l'inventeur de la sculpture en relief. On ignore l'époque où vivaient Dibutades et sa fille.

DICÉARQUE, philosophe et historien, disciple d'Aristote, né à Messine, avait composé plusieurs ouvr. dont il ne reste que des fragm. Les princip. étaient une *Hist. de Sparte*, tellement estimée dans Sparte même, qu'on en faisait annuellement une lecture publique; et une *Géographie de la Grèce.* Deux fragm. de ce dernier ouvr., publ. avec une vers. lat. par H. Estienne, 1589, in-8, ont été réimp. dans les *anc. Géographes*, et récemm. par les soins de Guill. Manzi, Rome, 1819, in-4. Il en existe une traduct. ital., Palerme, 1822, in-8. Dicéarque enseignait que le genre humain est éternel, et que l'âme est le résultat de l'harmonie des parties du corps.

DICETO (Raoul de), doyen de St-Paul de Londres en 1283, a laissé quelq. ouvr. historiques

dans lesquels Voscius dit qu'Édouard I^er trouva la preuve de ses droits au royaume d'Écosse. Les princip. sont : *Abbreviationes chronicor.*, de 589 à 1147, continué jusqu'en 1199 sous le titre de *Imagines historiarum; Series caussæ inter Henricum regem et Thomam archiepiscopum cantuariensem*, impr. tous trois dans les *Historiæ anglican. scriptores* de Twyrden; une histoire *de Regibus Britonum usque ad seculum septimum*, insérée dans les *Historiæ britann., scriptores* de Th. de Gale.

DICK (Alexandre), médec. anglais, né en 1703, fit ses études à Leyde, voyagea ensuite dans une partie de l'Europe, revint se fixer dans le Pembrock, fut ensuite présid. du collége des médec. d'Édimbourg, et mourut dans cette ville en 1785. On lui doit l'introduction en Angleterre de la culture de la rhubarbe, service qui lui valut une médaille de la société pour l'encouragem. des arts et du commerce de Londres.

DICKINSON (Edmond), médec. anglais, né dans le comté de Berck en 1624, mort en 1707, est auteur entre autres ouvr. des *Delphi phœnicizantes*, Oxford, 1655, in-8, ouvr. paradoxal, mais plein d'érudition, qui a été réimpr. plus. fois.

DICKINSON (Jonathas), ministre presbyt. dans la colonie de New-Jersey, mort en 1747, est auteur de div. écrits théolog. (en anglais), dont les plus remarq. sont : *Défense de l'ordination presbytérienne*, Boston, 1724. — *Équité du chistian.*, en quatre sermons, ibid., 1732. — Cinq sermons sur *la Véritable doctrine de l'Écriture*, ibid., 1741. On lui doit encore une *Relat. de la délivr. de Robert Barrow, naufragé chez les cannibales de la Floride.*—Dickinson (Jean), publiciste anglo-améric., mort en 1788, fut membre du prem. congrès des États-Unis de l'Amérique-Septentr. et présid. de l'état de Pensylvanie. On a de lui des *lettres* contre les actes du parlement d'Angleterre, ouvr. qui a beaucoup contribué à la révolut. de ces colonies, et plus. autres écrits polit., recueillis et publ. à Philadelphie, 1801, 2 vol. in-8.—Dickinson (Philémon), génér. anglo-américain, se distingua à la bataille de Montmouth, fut membre du prem. congrès des États-Unis, et mourut à Trenton en 1809, dans la 69^e année de son âge.

DICKSON (Adam), agronome écossais, né dans le comté d'Est-Lothiam, partagea son temps entre les devoirs du ministère évangél. et les trav. de la campagne, et mourut en 1776. Il a laissé un excell. *Traité de l'agriculture des anciens*, trad. en franç. par l'archit. Pâris, 1802, 2 vol. in-8. — Dickson (Jacques), botaniste, né en Écosse, mort à Londres en 1822, outre plus. mém. insérés dans les *Transact. philos.*, a publ. : *Fasciculi quatuor plantarum cryptogamicarum Britanniæ*, Londres, 1785-93, in-4. — *Collection of dried plants*, 1789-99, in-fol. — *Botanical catalogue*, etc., 1797, in-8. J. Dickson était vice-président de la société d'horticulture de Londres, et fut l'un des fondat. de la société linnéenne de cette ville.

DICQUEMARE (Jacques-Franç.), naturaliste, né en 1733 au Hâvre, embrassa l'état ecclésiastique, consacra sa vie entière à la cult. des sciences physiques et natur., dont il donna 30 ans des leçons à ses compatr., et mourut en 1789, membre correspondant de l'acad. des sciences et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui : *Connaiss. de l'astronomie rendue aisée et mise à la portée de tout le monde*, 2^e édit., Paris, 1771, 24 pl. — *Descript. du cosmoplane inventé et construit par l'abbé Dicquemare*, etc. Le *Journal de phys.* de 1772 à 1789, contient de lui près de 80 *mém.*

DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siége de Troie, et composa, dit-on, par son ordre une hist. de cette guerre, qui aurait été renfermée et serait restée dans le tombeau de l'aut., jusqu'au règne de Néron, époque où elle aurait été retrouvée. On suppose qu'elle était écrite en phénicien, et Néron, ajoute-t-on, la fit trad. en vers grec. Quoi qu'il en soit, cette version grecque s'est perdue, et nous n'avons qu'une version latine, attribuée à Q. Septimius, qui, dans le 3^e ou 4^e S., trad. intégralem. les cinq prem. livres et abrégea le reste. Cet ouvr., connu et cité sous le nom de Dictys, est supér. à celui connu sous le nom de *Darès*, sur le même sujet. La prem. édit. parut in-4, S. D.; mais on présume qu'elle fut faite à Cologne vers 1474. Dictys a été souvent réimpr. avec Darès. La traduct. la plus récente du prem., est celle d'Achaintre, Paris, 1813, avec la traduct. de Darès par Caillot. — V. Darès.

DICUIL, géographe irland. du 9^e S., n'est connu que comme aut., ou plutôt compilat. d'un traité *de Mensurâ orbis terræ*, publ. pour la prem. fois par M. Walkenaer, Paris, 1807, in-8 (texte seul), et par M. Letronne, ibid., 1814, in-8, avec des comment. et des éclaircissem. fort estimés. L'ouvr. de Dicuil a permis de fixer l'époque de la première découverte de l'Islande et des îles Feroë, ainsi que celle de la rupture du canal entre le Nil et la mer Rouge.

DIDEROT (Denis), l'un des plus célèbres philosophes modernes, né à Langres en 1713, fils d'un coutelier, fut envoyé par son père à Paris pour y terminer ses études, et du collége d'Harcourt passa dans l'étude d'un procur.; mais la chicane avait pour lui peu d'attraits, et tout le temps qu'il pouvait lui dérober, il l'employait à étudier les mathémat. et les langues modernes. Abandonné de ses parents, qui voulaient le forcer de prendre un état, il vécut 10 ans du produit des leçons qu'il donnait et de quelq. traduct. de l'anglais. Il était marié dep. quelq. temps lorsqu'il conçut le projet de l'*Encyclopédie*. Les libraires auxq. il en parla lui assurèrent 1,200 liv. par an tant qu'il y travaillerait. La hardiesse de ses opinions l'avait déjà fait connaître. Sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, lui valut en 1749 une détent. de quelq. mois à Vincennes. Mais une répress. de cette nature devait avoir pour résultat le rapide accroissem. de la réputat. de l'aut., qui d'ailleurs ne pouvait manquer de partisans ni d'amis : au charme de nouveauté qu'offrait sa doctrine se joi-

gnaient une chaleur de style pressante et rapide, une dialectique non moins éloquente que vigoureuse. Diderot s'associa d'Alembert pour la rédact. de l'*Encyclopédie*, ouvr. immense, dont on ne peut contester l'utilité réelle, mais qui dès le principe devint un moyen de propager les idées philosophiques. Cette entreprise, qui fit la fortune des libr., n'accrut point celle de Diderot. C'est aux libéralités de l'impératr. Catherine qu'il dut l'aisance dans laq. il passa ses vieux jours. Comblé des faveurs de cette princesse, à l'invitat. de laq. il s'était rendu à St-Pétersbourg en 1773 avec son ami Grimm, il mourut en 1784, à Paris, dans une maison qu'elle avait fait disposer pour lui : depuis plus. années il bornait sa société à un très petit nombre d'amis, et trouvait ses plus vives jouissances dans ses entretiens avec sa fille, qu'il aimait tendrement. La 1re édit. des *Œuvres* de Diderot est celle qu'a publiée Naigeon, son ami et son disciple, Paris, 1798, 15 vol. in-8, plus. fois réimpr. La plus belle et la plus complète est celle qui a été donnée à Paris en 1821, 22 vol. in-8, dont le dern. contient les *Mémoires historiq. et philos. sur la vie et les ouvr. de Diderot*, par Naigeon. Il faut y réunir : *Mémoires, corresp. et ouvr. inéd.*, 1830, 4 vol. in-8.

DIDIA-CLARA, fille de Didius-Julianus, emper. romain, et de Manlia-Scantilla, fut déclarée auguste par son père ; mais la catastrophe qui précipita ce prince du trône après un règne de 66 jours, la fit rentrer dans la vie privée l'an 193. Les médailles de Didia-Clara sont très rares.

DIDIER (St), *Desiderius*, évêque de Langres, souffrit le martyre vers l'an 264 : sa *Vie*, par Warnahaire, se trouve au 22 mai dans les bollandistes, et l'Église célèbre sa fête le 23 du même mois. — Didier (St), archev. de Vienne en Dauphiné en 596, fut assassiné en 608, près de Lyon, par ordre de la reine Brunehaut, dont il avait blâmé la vie scandaleuse. — Les légendes font encore mention de quatre autres prélats du même nom : l'un, évêque de Nantes vers 451 ; le 2e, év. de Cahors, dont on a plus. lettres dans la *Bibliothèque des Pères*, et qui mourut en 655 ; le 3e, archev. de Bourges, dont on trouve la *Vie* dans le recueil du P. Labbe ; le 4e, évêque de Châlons, puis de Gap, mort vers 531.

DIDIER, dernier roi des Lombards, était duc d'Istrie ; à la mort d'Astolphe en 756, il se présenta pour lui succéder, l'emporta sur Rachis, frère aîné d'Astolphe, et fut couronné en 757. Les craintes que lui inspiraient les prétentions de la cour de Rome l'engagèrent à rechercher l'alliance de Charlemagne ; il lui donna sa fille en mariage : mais Didier fut déçu dans ses espérances, car l'emper. répudia la jeune princesse après un an de mariage, et, réunissant ses forces à celles du pape Adrien, dont Didier avait envahi les états, détrôna son beau-père en 774, et le relégua dans un cloître.

DIDIER, duc de Toulouse, et l'un des génér. de Chilpéric Ier, fit, en 577, une tentative d'invasion dans les états de Childebert, roi d'Austrasie, alors en bas âge, mais fut battu complétement près de Limoges, par Mummol, général des Bourguignons. Après la mort de Chilpéric, Didier ayant entrepris de faire couronner roi de Soissons le jeune Gondebaud, qui passait pour le fils de Clotaire Ier, fut encore défait par Gontran, roi de Bourgogne, dont il reconnut la suzeraineté, et fut tué devant Carcassone en 587.

DIDIER (Jean-Paul), né en 1758 dans le Dauphiné, adopta les principes de la révolut., mais, ennemi des excès, se tint à l'écart pendant la terreur. Nommé prof. à l'école de droit de Grenoble à sa réorganisat., il donna des preuves de talent et de capacité. Lors du rétablissem. des Bourbons, il fut fait maître des requêtes au conseil-d'état ; mais il perdit cette place en 1815, fut accusé de conspirat. contre le gouvernem. royal, et condamné à mort en 1816 par la cour prevôtale de Grenoble.

DIDIUS-JULIANUS-SÉVÉRUS, emper. romain, né l'an 133 de l'ère chrét., passa par les grades ordinaires de la milice, commanda une armée romaine en Germanie, sous le règne de Commode, et subjugua les Cattes. Après l'assassinat de l'emper. Pertinax par les prétoriens, en 193, Didius se mit sur les rangs pour lui succéder, et acheta l'empire au prix de 6,250 dragmes pour chacun des soldats de la garde prétorienne. Mais Septimius-Sévérus, ayant été proclamé par l'armée d'Illyrie, fut reconnu quelque temps après par le sénat ; et Didius eut la tête tranchée par un soldat, après un règne de deux mois.

DIDON ou **ÉLISE**, princesse de Tyr, sœur de Pygmalion et épouse de Sichée, fut forcée de quitter sa patrie à cause des cruautés de son frère, qui venait de faire périr Sichée, et s'enfuit en Afrique, où elle fonda Carthage vers l'an 882 av. J.-C. On raconte que dans la suite, pour se soustraire aux poursuites d'Iarbas, roi des Gétules, qui voulait l'épouser, elle se précipita sur un bûcher et s'y frappa d'un poignard. Virgile s'est écarté de l'ordre chronol. reçu en faisant vivre Didon du temps d'Énée, qui lui est antérieur de près de 300 ans.

DIDOT (François-Ambroise), imprim. célèbre, né à Paris en 1730, fils de François Didot, prem. typographe de ce nom, porta son art à un degré de perfection jusqu'alors inconnu en France, sous le double rapport de l'élégance des caractères et de la correction des textes. Il imagina la presse à un coup, au moyen de laquelle on obtient un foulage égal ; on lui doit aussi de grandes améliorations dans la confection des papiers. Il mourut en 1804, Ses édit. les plus remarquables sont la *Collection* dite *d'Artois*, 64 vol. in-18, et la *Collection des classiques français*, impr. par ordre de Louis XVI pour l'éducation du dauphin, dans les div. form. in-18, in-8 et in-4 (v. le *Manuel* de M. Brunet, IV, 587, édit. de 1820). — Didot-le-Jeune (Pierre-François), son frère, s'occupa d'abord uniquem. du commerce de la librairie, se fit recevoir imprimeur en 1777, contribua beauc. au perfectionnem. des caractères et de la fabrication du papier, et a donné plusieurs belles éditions, entre autres une

de l'*Imitation de J.-C.*, 1788, in-fol., vrai chef-d'œuvre. Il mourut en 1795. — DIDOT (Firmin), fils de François-Ambroise, né en 1764, étudia les langues anc. en même temps que les procédés de la typographie. Son père lui ayant cédé sa fonderie en 1789, par des essais multipliés il porta la grav. des poinçons et la fabrication des types au point de perfect. où nous les voyons. Plus tard on lui dut l'invent. du stéréotypage, et celle des caractères mobiles imitant les diverses formes de l'écriture. Dans ses loisirs, il cultiva les lettres avec ardeur; il fit un voyage en Italie uniquement pour voir les sites décrits par Virgile, et un en Espagne pour se perfectionner dans la connaissance des poètes espagnols. Élu membre de la chambre des députés par le départem. de l'Eure en 1829, il y vota constamment avec l'opposition, et fut un des 221 qui refusèrent de modifier l'adresse au roi : il fut après 1830 renvoyé à la chambre par ses commettants, et mourut en 1836 au Mesnil, où il avait établi une papeterie magnifique. Comme imprimeur, on lui doit plusieurs belles édit., dont les plus remarquables sont celles des *Lusiades* de Camoëns, de la *Henriade*, in-4, et de *Salluste*, 1819, in-fol.; comme écrivain, des traductions en vers des *Bucoliques* de Virgile, 1806, in-8, et des *Idylles* de Théocrite, 1833, in-8. — *Poésies*, 1834, in-8. Ce vol. contient deux tragéd., *Annibal* et *la Reine de Portugal*, et des poésies fugitives; il devait être suivi d'un autre qui aurait contenu les traduct. de *Bion*, de *Moschus*, et des *Bucoliques* de Virgile.

DIDYME, dit *le Grammairien*, né à Alexandrie sous le règne d'Auguste, fut surnommé *Chalcentrès*, c.-à-d. *entrailles d'airain*, à cause de son infatigable ardeur pour l'étude. Il avait, au rapport de Sénèque, composé plus de 4,000 vol. (Origène en porte le nombre à 6,000) dont aucun n'est venu jusqu'à nous. Toutefois quelques auteurs lui attribuent des *Scholies sur l'Iliade et l'Odyssée* que Schrevelius a publiées dans son édition d'Homère, et qui sont jointes à d'autres éditions. Tanneguy Le Fèvre n'hésite pas à croire que ces *Scholies* ne sont pas de Didyme. — DIDYME, d'Alexandrie, postérieur au précédent, et grammairien comme lui, enseigna à Rome, et composa sur l'orthographe et sur d'autres sujets des traités cités par Suidas. — DIDYME d'Alexandrie avait écrit 15 liv. sur *l'Agriculture*, dont on trouve des extraits dans les *Geoponica* de Cassianus-Bassus. — DIDYME (Claudius), est auteur d'un *Traité sur les fautes de Thucydide contre l'analogie*, d'un *Epitome d'Héraclion*, et de quelques autres écrits. — DIDYME (*Atteius*), philosophe académicien, a composé un *Traité* en II liv., contenant des solut. de probabilités et de sophismes. — DIDYME, fils d'Héraclide, était grammairien et musicien à Rome du temps de Néron. — DIDYME, mathématicien, né à Cnide, avait écrit des *Comment.* sur Aratus. — On a d'un autre DIDYME un *Tr. de l'art vétérinaire*, Bâle, 1537, in-4.

DIDYME, surnommé *l'Aveugle* (parce qu'il avait perdu la vue dès l'âge de 4 ou 5 ans), docteur de l'Église d'Alexandrie, né dans cette ville vers l'an 308 de J.-C., suivit les leçons de la célèbre école de sa patrie, apprit la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la musique, la géométrie, l'astronomie, et composa un grand nombre d'ouvr. qu'il dictait à des scribes, et dont il ne reste que les suiv. : 3 liv. *de Spiritu sancto*, trad. du grec en latin par St Jérôme, et insérés dans les *Œuvres* de ce saint docteur; 3 liv. *de la Trinité*, grec et latin avec des notes, par Mingarelli, Bologne, 1769, in-fol.; un liv. *contra Manichæos*, traduit du grec en latin par Turrien, Paris, 1600; Ingolstadt, 1604, in-4. — *Enarratio in epistolas canonicas*, traduit du grec par St Jérôme, et inséré dans la *Biblioth. des Pères*. On croit que Didyme mourut vers l'an 395. Il était tombé dans les erreurs d'Origène, et fut condamné après sa mort par le second concile de Nicée. On trouve sa *Vie* dans la *Magna biblioth. veterum Patrum*, tome XIII.

DIÉ (St), en latin *Deodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta ce siége, se retira dans les montagnes des Vosges pour s'y livrer à la prière, et mourut en 684. C'est lui qui a donné son nom à la ville de St-Dié en Lorraine.

DIEBITSCH-SABALKANSKI, feld-maréchal au service de la Russie, né le 13 mai 1785, d'une famille noble de Silésie, commença au service de la Prusse sa carrière milit.; mais, son père ayant accepté la place de major-général au service de Paul I^er^, il le suivit, se distingua par le plus brillant courage à Austerlitz, Eylau, Friedland, Dresde, etc., et commanda en 1825 les colonies milit. de l'Asie. Appelé en 1827 à faire partie du cabinet russe, il devint, l'année suiv., adjud.-génér. dans l'armée destinée contre les Turks. Nommé en 1829 commandant en chef de la 2e armée, il réussit à lui faire franchir les montagnes du Balkan, ce qui lui valut le surnom de *Sabalkanski*, et conduisit ses troupes jusqu'aux portes de Constantinople. Mais le vainqueur des Turks, chargé, en déc. 1830, de réduire les Polonais, n'en put venir aussi heureusement à bout. Il avait promis au gr.-duc Constantin de le conduire à son château du Belvédère : le choléra-morbus, qui surprit Diebitsch à son quartier-général, l'empêcha de terminer la campagne. Il mourut le 29 mai 1831 à Kleczewo, près Pultusk. Il allait être remplacé par le comte Paskewitsch, que l'empereur appelait à réparer les désastres de l'armée russe. Le nom de Diebitsch a été conservé à un régiment.

DIECMANN (JEAN), sav. philologue, né à Stade en 1647, mort en 1720, professeur de théologie à Kiel, a laissé un grand nombre de dissertat. dont on trouve le détail dans l'*Historia bibliothecæ fabricianæ*, t. VI : *De naturalismo*, Leipsig, 1684. — *Specimen gloss. MS. latino-theotisci*, etc., Brême, 1721, in-4. Il a donné 5 édit. de la Bible allemande de Luther avec des préfaces estimées.

DIEDERICHS (JEAN-CHRISTIAN-GUILLAUME), oriental. distingué, né à Pyrmont en 1750, mort en 1781, professeur à l'université de Kœnigsbourg, est auteur de plus. sav. ouvrages, dont les principaux sont : *Spicilegium observ. quarumd... ad*

loca nonnulla vet. Test., Gottingue, 1777, in-4.— *Specimen variant. lect. in psalmos*, ibid., 1775, in-4, ensemble *Observ. philol. crit. ad loca quæd. Novi Test.* — *Grammaire hébr.*, etc., en allem., Lemgow, 1778, in-8. On lui doit encore de cur. observ. sur les voyages de Bruce, dans le *Hanover magasin* de 1777.

DIEDO (François), jurisc. vénitien du 15e S., doct. et profess. en droit à Padoue, fut chargé de deux ambassad., l'une près de Mathias Corvin, roi de Hongrie, dont la républ. sollicita l'alliance contre les Turks, en 1474; l'autre près du pape Sixte IV, en 1481. L'entrée de Diedo à Rome se fit avec une magnificence extraordin.; on en trouve les détails dans le *Diarium* de Volaterran. Il fut élu podestat de Vérone en 1483, et mourut l'année suiv. On a de lui, en MS., des *Discours* et des *Lettres*, et une *Vie de St Roch*, insérée dans les *Vitæ sanctorum* de Hareus, Cologne, 1630, in-fol., et dans la collection des bollandistes.—Diedo (Jérôme), a publié (*en italien*) la *Description d'une bataille navale livrée en* 1571, Venise, 1588, in-4.—Diedo (Jacq.), sénateur de Venise, né dans cette ville en 1684, mort en 1748, est auteur d'une *Histoire de la république vénitienne depuis sa fondation jusqu'à l'an* 1747, Venise, 1751, 4 vol. in-4, ouvr. estimé. On lui attribue encore des *Poésies morales et sacrées*, et un recueil de *Pensées*.

DIEGO-DE-YEPES, religieux espagnol de l'ordre de St-Jérôme, fut confesseur du roi Philippe II, et successiv. évêque d'Albarasin et de Tarragone, où il mourut en 1614, à 83 ans. On a de lui (en espagnol) : *Histoire des persécutions d'Angleterre*, Madrid, 1599, in-4.—*La Vie, les vertus et les miracles de Ste Therèse*, Saragosse, 1606; Madrid, 1615, in-4. — *Relation abrégée de la mort de Philippe II*, Milan, 1607.

DIEGULIS, souver. des Cannes (peuple de l'ancienne Thrace), vers la 157e olympiade, révolta ses propres sujets par les cruautés qu'il exerça sur les habitants de Lysimachie pour se venger de la mort de Prusias, son gendre. Diodore rapporte que Diegulis fit couper la tête, les pieds et les mains de tous les enfants, et suspendit ces chairs sanglantes au cou de leurs pères et de leurs mères. Les principaux seign. abandonnèrent la cour de ce monstre, et se retirèrent auprès d'Attale; celui-ci marcha contre Diegulis, le vainquit et le fit prisonnier. On ignore s'il usa de représailles.

DIELHELM (Jean-Herman), simple artisan, né à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1764, a mérité le titre de géographe et d'antiq. par ses recherches et ses écrits sur les contrées qu'il avait parcourues pour gagner sa maîtrise. On a de lui (en allemand et sans nom d'auteur) : *l'Antiquaire du Rhin*, etc., Francfort, 1748, 3e édition, in-8. — *L'Antiquaire du Necker, du Mein, de la Lahn et de la Moselle*, ibid., 2e édition, 1780, in-8. — *L'Antiquaire de l'Elbe*, ibid., etc., 2e édit., 1774, in-8. — *Le géographe Wetteravien*, ibid., 1748, in-8. — Un *Dictionnaire hydrogr... d'Allemagne*, ib., 1741, in-8.

DIEMEN (Antoine van), gouverneur génér. des établissements hollandais dans les Indes-Orient., né en 1593 à Cuylenbourg, s'adonna d'abord au commerce, et passa ensuite comme cadet appointé aux Indes, s'y fit remarquer par ses talents calligraphiques, et s'éleva successiv. aux plus hautes fonctions. Son administration fut signalée par des traités avantageux conclus avec les rois de Tarnate et de Éaos, et avec le vice-roi de Goa; par les découvertes d'une grande île que l'on nomme Van-Diemen, quelq. autres de la Nouvelle-Zélande, et complétées par La Pérouse, Broughton et Krusenstern. Il mourut en 1645.

DIENEL (Michel), menuisier-mécanicien, né à Friedersdorf dans la Haute-Lusace en 1744, mort à Lunebourg en 1795, se distingua par le talent avec lequel il exécutait les ouvr. les plus délicats: on regarde comme des chefs-d'œuvre en ce genre ses modèles de la ville de Jérusalem, du temple de Salomon et du tabernacle, ainsi que quatre machines astronomiques qui représentaient fidèlem. tous les mouvem. des corps célestes. La descript. de ces machines a été publiée par P. Mirus.

DIEPENBEKE (Abraham van), peintre flamand, né à Bois-le-Duc en 1607, élève de Rubens, fit le voyage d'Italie, fut, à son retour en Flandre, nommé direct. de l'académie d'Anvers, et mourut en 1675. Cet artiste peignait à l'huile et sur verre; il a fait un très grand nombre de dessins destinés à orner des livres, et dont la plupart ont été gravés: de ce nombre est le *Temple des muses*, en 58 pièces, recueil estimé. Le musée possède de ce peintre un tableau représentant *Clélie passant le Tibre avec ses compagnes*.

DIEREVILLE, voyageur français, a écrit la relation en vers et en prose de son *Voyage au Port-Royal de l'Acadie, en* 1699, Amsterdam, 1708, in-12, dans laquelle on trouve une description fort juste du pays et des divers établissements qui y étaient formés. Il en rapporta un arbrisseau que Tournefort a appelé de son nom *Dierevilla*.

DIES (Gaspar), célèbre peintre portugais, élève de Michel-Ange, mort à Lisbonne en 1571, fut chargé par le roi de peindre plusieurs morceaux dans l'église de Bélem et dans d'autres édifices publics. Son chef-d'œuvre est une *Descente du St-Esprit*, qui orne l'église de la Miséricorde, à Lisbonne.

DIESBACH, nom d'une ancienne famille originaire de Souabe, qui, ayant suivi l'empereur Barberousse dans son passage en Suisse, obtint des terres de ce prince, et s'y établit vers la fin du 12e S. — Nicolas Diesbach, né à Berne en 1430, membre du conseil en 1454, avoyer en 1463, se distingua par sa sagesse et ses qualités d'homme d'état, eut une grande part dans les affaires de la Suisse de son temps, fut député auprès de Louis XI, roi de France, en obtint des faveurs et des pensions, et mourut de la peste à Porentrui en 1475. — Diesbach (Jean de), 3e fils de Nicolas, page à la cour de France, fut choisi pour commander les troupes suisses dans le Milanais, et se distingua à la bataille de Marignan en 1515. Six ans après,

devenu chef des troupes que les Suisses envoyèrent à François Ier, il obtint le grade de maréchal-de-camp et la place de conseiller-d'état, et fut tué à la bataille de Pavie en 1525.—Diesbach (Sébastien de), entra de bonne heure au service de France, et se trouva, en 1515, à la bataille de Novarre. De retour à Berne, il y fut nommé conseiller en 1514, signa, en 1521, le traité d'alliance conclu entre le roi de France et les Suisses, et commanda, deux ans après, un corps de 2,000 Bernois au service de François Ier. Nommé avoyer de Berne en 1529, il fut accusé d'intelligence avec le parti ennemi dans la guerre des cantons protest. contre les cantons catholiq., et forcé de se retirer à Fribourg. Il reprit ensuite du service en France, et mourut vers 1540. — Diesbach (Jean-Frédéric de), né à Fribourg en 1677, offic. dans les gardes-suisses, puis dans le régiment de Pfiffer, quitta le service de France par mécontentement, revint en Suisse, obtint, par l'entremise du prince Eugène, dont il était connu, la commission de lever un régiment pour la Hollande, et fut pour ce fait rayé de la liste des membres du gr.-conseil de Fribourg. Réformé à la paix d'Utrecht, Diesbach entra au service de l'empereur, fut nommé général-major en 1714, comte de l'empire en 1718, fit la guerre contre les Turks et les Espagnols, se distingua dans beauc. de rencontres, fut élevé à la dignité de prince en 1723, devint successivem. chambellan, feld-maréchal-lieuten., feld-maréchal-général et conseill. aulique de guerre. Il commanda plusieurs corps d'armée impériale en Italie, et mourut en 1751.— Diesbach (François-Romain, baron de), né à Fribourg, entré au service de France, fut successiv. capitaine, major, colonel propriétaire du régiment de son nom, reçut des blessures dangereuses à la bataille de Lawfeld, continua de se distinguer dans les campagnes suiv. à Bergen, à Corbach et à Cassel, et mourut lieutenant-général en 1786.

DIESBACH (Jean), jés., né à Prague en 1729, fut professeur de philosophie à Olmütz, à Bruun, à Prague et à Vienne, enseigna les mathématiq. à l'archiduc François, depuis empereur, et mourut en 1792. On a de lui plus. ouvr. d'enseignement, dont les plus remarquables sont : *Institutiones philosophicæ de corporum attributis*, Prague, 1761, in-8. — *Exegesis entomologica de ephemerarum apparitione*, ibid., 1765, in-8. — *Tabularium Boemo-genealogicum Bohuslai Balbini*, ibid., 1770, in-4. — *Bohuslai Balbini syntagma kolowratiacum*, ibid., 1767, in-4.

DIETERICH (Jean-Conrad), savant littérat., né à Butzbach en Wétéravie en 1612, mort à Giessen en 1669, se distingua dans la théologie, l'histoire, la théorie de l'art médical, et la physiologie. Ses princip. ouvr. sont : *De usu, abusu et neglectu lectionis scriptorum secularium et antiq.*, Copenhague, 1638, in-4. — *Iatreum hippocraticum*, etc., Ulm. — *Breviarium pontificum roman.*, Giessen, 1663, in-8. — *Historia imperator. german., familiæ saxonicæ*, ibid., 1666, in-4. — *Histor. Augusti, Tiberii, Caligulæ, Claudii et Neronis*, ibid., 1649, in-4. — *Antiquitates biblicæ*, Giessen, 1671. — *Antiquitates Novi Testamenti*, Francfort, 1680, in-fol.

DIETRICH (Chrétien-Guill.-Ernest), peintre de l'école allemande, né à Weimar en 1712, apprit le dessin chez son père, et fut ensuite élève d'Alexandre Thièle. Après avoir travaillé avec succès pour la galerie de Dresde, il voyagea en Italie, et ajouta au genre historique, qu'il possédait bien, celui du paysage, où il a su combiner la manière de Berghem, Salvator Rosa et Claude Lorrain. Il grava aussi à l'eau forte; et son œuvre dans ce genre se compose de 160 planches de grandeur et de sujets variés. Dietrich mourut à Dresde en 1774. La galerie de Vienne possède plus. de ses tabl. d'hist. d'une belle composition.

DIETRICH (Philippe-Frédéric, baron de), premier maire constit. de Strasbourg, né dans cette ville en 1748, fut condamné à mort le 28 déc. 1793 par le tribunal révolutionn., comme auteur d'une adresse à l'assemblée nationale pour réclamer l'inviolabilité du roi, et la punition des auteurs des journées du 20 juin et du 10 août. Il s'était beaucoup occupé de minéralogie, et a laissé les ouvr. suiv. : *Vindiciæ dogmatis grotiani de rescriptione*, Strasbourg, 1767, in-4. — Une traduction des *Lettres de Ferber sur la minéralogie et sur div. autres sujets d'histoire natur.*, ibid., 1776, in-8. — Du *Traité chimique de l'air et du feu*, par Schéele, Paris, 1781, in-8. — *Supplément*, 1785, in-12. — *Description des gîtes de minerai, de fonges et des salines des Pyrénées*, etc., ibid., 1786, 2 vol. in-4. — Traduct. des *Observat. de Trebra sur l'intérieur des montagnes*, Paris, 1787, in-fol., avec cartes et fig. color.; enfin plusieurs *Dissertat.*, en allem., *sur la minéralogie*, insér. dans les *Mémoires* de la société des curieux de la nature.

DIETRICHSTEIN (Adam de), d'une ancienne famille de Carinthie, né en 1527, fut chargé, par l'empereur Maximilien II, de plus. négociations importantes auprès du pape et du roi d'Espagne. Il mourut à Niklausbourg en 1590. — Dietrichstein (François de), fils du précéd., né à Madrid en 1570, termina ses études à Rome, fut successiv. camérier du pape Clément VIII, évêq. d'Olmütz, cardinal et employé, comme son père, dans plus. ambassades par la cour de Vienne. Très zélé dans ses fonctions épiscopales, il passa pour un des meill. prédicat. de son temps, et mourut en 1636. Sa *Vie* a été écrite, en allem., par A. Voigt, Leipsig, 1792, in-8. On y trouve l'indication de quelq. ouvr. peu remarq. de ce card.

DIETZCH (Jean-Christophe), peintre et grav., né à Nuremberg en 1710, mort en 1769, a laissé différ. morceaux fort estimés dans sa patrie : Catherine Prestel a gravé d'après lui. — Dietzch (Jean-Albert), son frère, a gravé les *Vues de Nuremberg*, en 20 paysages, 1760, in-4.

DIEU (St Jean de), fondateur de l'ordre de la Charité, né à Monte-Major-el-Novo, en Portugal, l'an 1495, de parents pauvres, s'enrôla dans une compagnie d'infant., et après son licenciem., en

1536, forma la résolution d'expier les égarem. de sa jeunesse en se consacrant au soulagement des pauvres et des malades : il alla même en Afrique, dans l'espoir d'y trouver la couronne du martyre. De retour en Espagne, il s'établit à Grenade, où il fit un petit commerce dont il distribuait les bénéfices aux pauvres; puis il conçut le projet de louer une maison dans laquelle il recevrait des malades indigents. Bientôt la charité des habitants de Grenade, la protection de l'archevêq., du roi et des princes augmentèrent les ressources de cet hospice. Épuisé par des fatigues continuelles, St Jean de Dieu fut forcé de cesser l'exercice de sa bienfaisance, et mourut en 1550. Il a été béatifié par Urbain VIII en 1630, et canon. par Alexandre VIII en 1690. Sa *Vie* a été écrite en italien par Hilarion Perdicaro, Palerme, 1666, in-4; en espagn. par Ant. de Govea, Madrid, 1659, et en français par Girard dè Villethierry, Paris, 1691, in-4.

DIEU (Louis de), sav. orientaliste, et ministre de la relig. réformée, née à Flessingue en 1590, mort dans cette ville en 1642, s'était particulièrement occupé de la critique des livres saints. Ses différ. écrits sur cette matière sont réunis dans l'ouvr. intit. : *Critica sacra, sive anidmaversiones in loca quædam Veteris et Novi Testamenti*, Amsterdam, 1693, in-fol. Indépendamm. de divers ouvr. théolog. oubliés, on lui doit encore : *Grammaires des langues orientales*, recueillie par D. Clodius, Francfort, 1683, in-4. — *Historia Christi et S. Petri persici conscript. ab Hieron. Xavier, cum lat. vers.*, ibid., 1639, in-4. — On doit trouver à la suite : *Rudimenta ling. persicæ.*

DIEU-DONNÉ I^er^, en latin *Deus dedit*, pape, succéda à Boniface IV en 614, se distingua par sa piété et ses vertus, et mourut en 617. — Dieu-donné II, en latin *Deo datus*, pape, élu en 672, mort en 676.

DIEULAFOY (Joseph-Marie-Armand-Michel), poète dramat., né à Toulouse en 1762, remporta dans sa jeunesse quelq. prix aux jeux floraux. Des parents qu'il avait à St-Domingue l'y appelèrent en 1789, et il se trouva bientôt à la tête d'un établissement considér. Ruiné par l'insurrect. des nègres, il se rendit à Philadelphie d'où il ne revint en France qu'après la terreur. Il s'y fit bientôt connaître par son talent pour le théâtre, et donna seul et en société avec Barré, Radet, Desfontaines, etc., plus. vaud. qui presque tous eurent du succès. Il finit par renoncer au théâtre, et mourut en 1823. Ses principaux ouvrages sont : *Défiance et Malice, ou le Prêté rendu*, comédie en un acte et en vers, Paris, 1801, avec M. Jouy. — *Le Portrait de Michel Cervantes*, coméd. en 3 actes et en prose, 1803, avec M. Briffaut. — *Milton, fait historique*, opéra en un acte, 1805. — *Olympie*, opéra en 3 actes, 1820. On trouve de lui div. morceaux dans le *Chansonn.* et dans les *Diners du vaudeville.*

DIGARD DE KERGUETTE (Jean), ingénieur hydrograph., né à Paris en 1717, mort au Croisic vers 1788, membre corrrespond. de l'académie de marine, avait été prof. de mathémat. à Rochefort et à Orléans. On a de lui, entre autres ouvr., un *Discours sur la facilité et l'utilité des mathémat.*, 1752, in-4. — *Observations sur la marine et sur le commerce*, 1760, in-4. — *Cours de navigation*, 1752, in-4. — *Nouvelle pratique abrégée du pilotage*, 1784, in-12.

DIGBY (Éverard), gentilhomme anglais, né en 1581, prit part à la conspiration des poudres, dont le but était de faire sauter les deux chambres du parlem. le jour où le roi y viendrait, offrit même de contribuer pour 1,500 liv. sterling aux dépenses que nécessitait l'exécution, fut arrêté les armes à la main dans le Straffordshire, où il préparait un soulèvem., fut pendu, puis écartelé le 30 janvier 1606, ainsi que ses complices. — Digby (Benelm), fils du précédent, né en 1603, fut successivement gentilh. de la chambre, commissaire de la marine, et gouvern. de l'Hôtel de la Trinité sous Charles I^er^. Il équipa une escadre à ses frais en 1628, et défit les Vénitiens et les Algériens, réunis contre les Anglais. Dans un voyage qu'il fit en France en 1636, il fut converti à la foi catholique; les persécutions que lui attira son attachement à la famille royale l'ayant obligé à chercher un asile en France, il y reçut l'accueil le plus distingué, rentra dans sa patrie après la restauration, et mourut en 1665. On a de lui, entre autres opuscules, *Conférences avec une dame sur le choix de la religion*, etc., Londres, 1651, in-12. — *Traité de la nature des corps*, Paris, 1644. — *Institutionum peripateticarum libri V*, etc., ibid., 1651. — Digby (Jean), comte de Bristol, né en 1580, de la même famille que les précédents, fut membre du conseil de Jacques I^er^, et chargé successivem. par ce prince de div. missions diplomat. L'injuste disgrâce qu'il encourut ne l'empêcha pas de rester fidèle à ses devoirs; il donna de vigour. conseils à Charles I^er^, subit pour lui la persécution et l'exil, et mourut à Paris en 1653. On a de Bristol quelques *pièces* de poésies, des *Tr. politiques*, des *Discours* relatifs aux affaires du temps, et la trad. de la *Défense de la foi catholique*, par Pierre Dumoulin, 1610. — Digby (George), comte de Bristol, fils du précéd., né en 1612, porta une funeste atteinte à la cause roy. qu'il croyait servir, en conseillant à Charles I^er^ d'accuser de haute trahison six membres du parlement. Il leva un régiment de cavalerie pour la défense de l'infortuné roi, et prit part à toutes les actions de la guerre. N'ayant pu déterm. le prince de Galles à rester en Irlande, il vint en France d'où il fut banni pour ses liaisons avec les chefs de la Fronde. Lors du rétablissem. de Charles II il tenta de rendre à la religion catholique son ascendant en Angleterre, et fut obligé de se dérober par la fuite au danger qui le menaçait. Quoique catholique, il vota contre la loi du *Test* en 1673, et mourut à Chelsea en 1676. On a de lui plusieurs *Disc.* prononcés au parlem., des *Lettres relatives aux affaires politiq.*, et une comédie intit. *Elvire.*

DIGEON (Alexandre-Élisabeth-Michel, vicomte), lieuten.-génér., né à Paris en 1771, d'un fermier-

général, entra au service comme sous-lieuten., fit les guerres de la révolution, tomba au pouvoir de l'ennemi à la bataille de la Trebia, devint l'objet d'un cartel d'échange particulier après la victoire de Marengo, sur la réclamation du prem. consul, et fut nommé peu de temps après colonel d'un régim. de chasseurs. Dans la campagne de 1805 en Allemagne, il assista aux actions les plus remarquables, notamment à Landsberg et à Austerlitz. Dans celle de 1807, il fut élevé au grade de génér. de brig., et se distingua dans le commandement de deux régim. de cavalerie aux batailles d'Heilsberg et de Friedland. Appelé en Espagne l'année suiv., il y devint en 1812 gouverneur des provinces de Cordoue et de Jaen, et par une sage administrat., gagna l'attachement et la confiance des habitants réduits à la plus extrême misère et profondém. irrités. Sa brillante conduite pend. la retraite périlleuse de l'Andalousie lui valut, en 1813, le grade de lieuten.-génér. Blessé pour la 5e fois, à la bataille de Vittoria, il passa bientôt sous les ordres du maréchal Suchet à l'armée de Catalogne, où il commanda toute la caval. et la 1re divis. de l'infanterie. En 1814 à l'armée de Lyon, commandée par le maréchal Augereau, il sauva cette ville d'une prise de vive force qui commençait déjà, et lui donna ainsi le temps de conclure une capitulat. Nommé inspecteur-génér. de cavalerie après la première restaurat., il montra beaucoup de dévouement pour la cause royale lors du débarquem. de Bonaparte. Ayant perdu tous ses équipages, il refusa une indemnité considérable. Louis XVIII, à son retour, le nomma commandant de la division de cavalerie légère de la garde royale, et, plus tard, le créa pair de France avec le titre de vicomte. Digeon appuya dans la chambre-haute les opinions que professait le côté droit. Il fut chargé par *interim* du portefeuille de la guerre en 1823, quand le duc de Bellune, alors ministre de ce départem., se rendit à Bayonne, afin de presser l'ouverture de la campagne d'Espagne, et de résoudre la question inextricable des approvisionnem. de cette armée. En rendant le portefeuille au titulaire, il reçut les titres de ministre-d'état et de membre du conseil privé. Il eut l'année suiv. le commandem. en chef de l'armée d'occupation, rentra en France avec la principale partie de cette armée, et mourut en 1826 à sa terre de Ronqueux, près Paris.

DIGGES (Léonard), sav. géom. angl., mort en 1574, a publ. sous le titre de *Tectonicum*, 1556, in-4, et 1592, avec augmentat., un *Traité sur la manière de mesurer les terres, les bois, les hauteurs*, etc.; un *Tr. de géométrie pratique*, intit. : *Pantometria*, 1591, in-fol.; et des *Règles pour juger du temps par le soleil, la lune et les étoiles*, 1592, in-4. — Digges (Thomas), son fils unique, l'un des plus habiles géomètres de son temps, fut nommé commissaire-gén. des troupes envoyées dans les Pays-Bas, par Élisabeth, et mourut en 1598. Ses principaux ouvr. sont : *Tr. d'arithmétiq. militaire*, 1579, in-4. — *Stratioticos ou Tr. géométrique nécessaire au perfectionnem. du soldat*, 1579 et 1590, in-4, en 2 part., dont la 1re est de son père. — *Défense de l'Angleterre, ou Traité concernant l'invasion*. — Digges (Dudley), fils aîné de Thomas, né en 1583, s'appliqua spécialem. à l'étude de la législation de son pays, fut envoyé ambassadeur en Russie par le roi Jacques Ier en 1618, devint membre du parlement réuni en 1621, et vota avec l'opposition. Charles Ier, pour se l'attacher, le nomma, en 1636, à la place de maître des rôles ; mais Digges mourut cette même année. On a de lui : *Défense du commerce*, 1615, in-4. — *Discours concernant les droits et les priviléges du sujet*, etc., impr. après la mort de l'aut. en 1642, in-4, plus. autres disc. insérés dans le rec. intit. : *Ephemeris parliamentaria; le Parfait ambassad.*, 1655, in-fol. — Digges (Thomas), frère du précéd., mort en 1655, a trad. en angl. l'ouvr. de Gonzalo de Cespedes, *Gérard, ou l'infortuné Espagnol*, 1622, in-4; et en vers l'*Enlèvem. de Proserpine* de Claudien, 1607, in-4. — Digges (Dudley), fils de Dudley, mort en 1643, est aut. de : *Illégitimité de la rébellion des sujets contre leur souverain*, etc., Londres, 1643, in-8.

DILHERR (Jean-Michel), savant philologue et théol., né en 1604 à Themar, comté d'Henneberg, profess. d'éloquence, d'hist. et de poésie à Iéna, prem. pasteur et bibliothéc. de la ville de Nuremberg, mort en 1669, a écrit en allemand un grand nombre d'ouvr.; les princip. sont : *Atrium linguæ sanctæ*, Nuremberg, 1660, in-8. — *Electorum libri tres*, ibid., 1644, in-12, et une édit. estimée de l'*Orthographia* de Juste Lipse sous le titre de : *Apparatus philologicus*, Iéna, 1632, in-12, avec des notes.

DILLENIUS ou DILLEN (Jean-Jacques), célèbre botaniste, né à Darmstadt en 1687, s'établit en Angleterre à la sollicitation de Guillaume Sherard, riche amateur d'histoire naturelle, et publ. sous le titre de : *Hortus Elthamensis*, 1732, la descript. des plantes que Sherard avait réunies à sa campagne d'Eltham. Cet ouvr., en 2 vol. in-fol., orné de 325 pl., était un des plus magnifiques livres de botan. qui eussent paru jusqu'alors. Dillen avait donné précédemm. une nouv. édit. améliorée du *Synopsis plantarum Angliæ*, 1724, in-8; mais l'ouvr. qui mit le comble à sa réputation est l'*Historia muscorum*, Oxford, 1741, in-4, fig., très rare, et d'un prix très élevé, réimpr. Édimbourg, 1811, in-4, avec un *Appendix*. Dillen a dessiné et gravé toutes les planches qui sont entrées dans la composition de ses ouvr. Personne n'a surpassé la fidélité avec laq. il a su rendre jusqu'aux plus petits détails des plantes. Il mourut à Oxford en 1747.

DILLON (Arthur, comte de), 3e fils de Théobald, lord Dillon, pair d'Irlande, né en 1670, passa au service de France lorsque Louis XIV voulut avoir dans ses armées des troupes irlandaises en échange de celles qu'il avait envoyées au roi Jacques. Brigadier à 32 ans, maréchal-de-camp à 34, lieuten.-gén. à 36, il combattit en Espagne sous les ordres de Noailles et de Vendôme, en Allemagne sous Villeroi, et en Italie sous le duc de Vendôme et le

grand-prieur, se signala à la défense de Moscolino, contribua à la victoire de Castiglione en 1706, enleva Kaiserslautern et le château de Wolfstein en 1713, montra la plus grande valeur aux siéges de Landau, de Fribourg et de Barcelonne, prit sa retraite en 1730, et mourut en 1733.—DILLON (Arthur, comte de), son petit-fils, né à Barywich en Irlande en 1750, colonel au service de France, fut employé avec son régiment dans les îles en 1777, et signala sa valeur à la prise de Grenade, de St-Eustache, de Tabago, de St-Christophe. Député de la Martinique en 1789 aux états-généraux, il y prit la défense des colons contre les *Amis des noirs*, dont les déclamations intempestives préparaient le massacre des blancs, et donna dans div. circonstances des preuves d'une rare énergie. Employé à l'armée du Nord après la session, il y remporta différents avantages; mais accusé d'avoir, après le 10 août, voulu faire marcher ses troupes sur Paris, il perdit son commandement. En 1793, il fut arrêté par ordre du comité de salut public, puis traduit au tribunal révolutionn. comme complice de Danton, et condamné à mort le 14 avril 1794; au pied de l'échafaud, il cria d'une voix ferme : *Vive le roi!* On a de lui : *Compte rendu au ministre de la guerre des opérations de la campagne de 1792, suivi de pièces justificatives*, Paris, 1792, in-8. — DILLON (Théobald), son frère, envoyé en 1792 à l'armée du Nord, fut massacré par ses soldats le 29 avril, dans une sortie qu'il avait faite pour reconnaître les forces de l'ennemi sur le chemin de Lille à Tournai. —DILLON (Jean-Talbot), chev. angl., voyagea dans les diverses parties du continent européen, résida plusieurs ann. à Vienne, jouissant de la confiance de Joseph II, et fut créé baron du St-empire. De retour en Angleterre, il mit en ordre ses notes sur l'Espagne, qu'il avait visitée trois fois, et publia en anglais : *Voyage*, etc., Londres, 1780, in-4. Cet ouvrage est estimé. Dillon mourut en 1806.

DILLON (l'abbé HENRI), grand-vicaire de Dijon, abbé d'Oigny et doyen de la Ste-Chapelle avant la révolut., protesta contre les décrets de l'assemblée nationale relatifs au clergé, et contre le serment que les prêtres membres de cette assemblée prêtèrent le 27 déc. 1790. L'écrit de l'abbé Dillon fut brûlé, et l'auteur, pour éviter les persécut., quitta la France, où il n'obtint de rentrer en 1804 qu'à condition de se tenir éloigné de Paris. Fixé à Dijon, il s'empressa, lors de la restaurat., de revenir à Paris, où il fut nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine. On a de lui : *Guide des études historiques*, 1812, in-8. — *Mémoire sur l'esclavage colonial, la nécessité des colonies et l'abolition de la traite des nègres*, 1814, in-8. — Une *Lettre*, signée Coquillard, adressée à Dumolard en 1814, *sur la liberté de la presse; Histoire universelle, contenant le synchronisme des hist. de tous les peuples contemporains, tant anciens que modernes*, 1816, 8 vol. in-8, avec continuat.

DILLON (WENTWORTH). — V. ROSCOMMON.

DIMAS DE LA CROIX (le P.), carme déchaussé, né à Monteleone en Toscane, fut, en 1615, envoyé missionnaire en Perse, exerça les fontions de vic. à Ormus jusqu'en 1622, devint ensuite prieur d'Ispahan et vicaire-provincial des missions de Perse et des Indes. Il se distingua par sa bienfaisance et par sa douceur, se fit respecter même des ennemis de la religion catholique, et mourut à Ispahan en 1639, regretté du souver., des grands et du peuple. Le pape Urbain VIII l'avait nommé évêque de Babylone. Dimas avait composé un *Vocabul. persan-ital.* qui n'a pas été imprimé.

DIMSDALE (THOMAS), méd., né dans le comté d'Essex en 1712, fut attaché comme chirurgien à l'armée d'Allemagne sous les ducs de Cumberland, s'établit ensuite médecin à Herdfort, et se fit une réputation par ses succès dans l'inoculation de la petite-vérole, dont il fut un ardent propagateur. Appelé en Russie pour inoculer l'impératrice Catherine II et le grand-duc Paul, il en fut récompensé par des dignités et une pension considérable. Quelques années après il retourna en Russie pour inoculer les gr.-ducs Alexandre et Constantin, et mourut en 1800. On a de lui : *Méthode actuelle de l'inoculation de la petite-vérole*, trad. en français par Fouquet, Montpellier, 1772, in-8. — *Pensées sur l'inoculation générale et partielle*, etc. — *Observations sur l'introduction au plan du dispensaire pour une inoculation génér.; Remarques sur la lettre du doct. Lettsom sur l'inoculation génér.; Revue des observations du docteur Lettsom*, etc., 1779, in-8. — *Tr. div. sur l'inocul.*, 1781, in-8.

DINARQUE, orateur grec, né à Corinthe vers l'an 360 av. J.-C., s'établit à Athènes, où il gagna de grosses sommes d'argent en composant des harangues que sa qualité d'étranger ne lui permettait pas de prononcer lui-même. Accusé, ainsi que plusieurs citoyens d'Athènes, d'avoir contribué à mettre cette ville sous le joug des Macédoniens, il prit la fuite, se réfugia à Chalcis en Eubée, et fut rappelé 15 ans après. On ignore le reste de sa vie. Des nombreux discours qu'il avait composés, trois seulement nous sont parvenus; on les trouve dans les div. collections des *Oratores græci*, trad. en franç. par Ath. Auger; ils ont été publiés séparément par C.-E.-A. Schmidt, avec des notes, Leipsig, in-8.

DINIZ DA CRUZ (ANTOINE), le plus célèbre poète lyrique portugais du 18e S., né à Castello de Vide en 1730, fut un des fondateurs de la société arcadienne de Lisbonne, où il prit le nom d'*Elpino*, et débuta par une ode sur l'assassinat du roi Joseph, que ses compatriotes placent à côté des plus belles composit. de Pindare. Destiné par sa naissance à la magistrature, il remplit plusieurs places importantes sans cesser de cultiver son rare talent pour la poésie, et mourut en 1798 à Rio-Janeiro, chancelier de la cour suprême de cette capitale du Brésil. Il était membre de l'acad. royale des sciences de Lisbonne. Ses *Poésies*, qui se distinguent par d'heureuses imitations des classiques, ont été recueillies après sa mort en 6 vol. in-12; mais on en désire une édition plus digne de ce grand poète. Outre des *Odes*, on a de Diniz : *O hyssope* (le gou-

pillon), poème héroï-comique, Paris, 1817-21, in-12. — *Les métamorphoses du Brésil*, etc.

DINO, *Dinus*, professeur de droit à Bologne, fut employé par Boniface VIII, avec Richard de Sienne, à la compil. du VI^e liv. de la collect. des décrét., et mourut en 1313, de chagrin de n'avoir point obtenu la pourpre romaine que l'on avait accordée à son collaborateur. Il a laissé des *Règles du droit*, Lyon, 1672, in-8, avec les notes de Nicol. Boyer, de Ch. Dumoulin et autres; des *Tr. sur les prescriptions, sur les successions ab intestat*, etc.

DINO. — V. Compagni et Garbo.

DINOCRATES, architecte grec, suivit Alexandre-le-Grand dans ses expéditions, et lui proposa de faire du mont Athos une statue, dont la main droite contiendrait une grande ville et la gauche une vaste coupe recevant les eaux de la montagne et les déversant ensuite dans la mer. Ce projet gigantesque offrait d'insurmont. difficultés; mais Dinocrates fut chargé de construire la ville d'Alexandrie; il rebâtit ensuite le temple d'Éphèse, brûlé par Érostrate, et mourut en Égypte sous le règne de Ptolémée. Cet artiste est nommé Dinocharès par Pline, Chiromocratès ou Chirocratès par Strabon, Stasicrate par Plutarque, et Dioclès par Eustathe. On l'a confondu aussi avec Cléomène, préfet d'Égypte.

DINOUART (Joseph-Antoine-Toussaint), labor. écrivain, né à Amiens en 1716, embrassa l'état ecclésiastique, vint jeune à Paris, où il obtint un canonicat du chap. de St-Benoît, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. L'un des rédacteurs du *Journal chrétien* et du *Journal ecclésiastique*, il sut trouver encore le loisir de donner un grand nombre d'éditions d'ouvrages classiq., des trad. et des compilations, qui dans le temps ont eu des lecteurs, et dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Quérard. L'abbé Dinouart mourut à Paris en 1786.

DINTER ou DINTERUS (Edmond), chanoine de St-Pierre de Louvain, vécut à la cour des ducs de Bourgogne, qui l'honorèrent de leur confiance, fut chargé par Philippe-le Bon de rédiger les chroniq. du Brabant, et mourut, occupé de ce travail, à Bruxelles, en 1448. On a de lui : *Genealogia ducum Burgundiæ, Brabantiæ, Flandriæ*, etc., Francfort, 1529, in-fol., ouvrage dans lequel l'aut. fait remonter l'orig. des ducs de Bourgogne à Hector; et *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant*, ouvrage resté MS., mais qui ne peut manquer de faire partie des publications historiq. entreprises par l'académie de Bruxelles sous la protection du roi des Pays-Bas.

DIOCLÈS, médecin de Charyste, ville d'Eubée, contempor. de Théophraste, avait écrit plus. liv. dont il ne reste que quelques passages conservés par Pline et Plutarque. On lui attribue une *Lettre à Antigone*, insérée dans la *Biblioth. grecque* de Fabricius, et dans plusieurs autres recueils. — Dioclès, géomètre grec, qu'on suppose avoir vécu dans le 6^e S., imagina, pour résoudre le problème de la duplication du cube, une solution que nous a conservée Eutocius sous le nom de *cissoïde* (semblable au *lierre*).

DIOCLÉTIEN (Caïus-Valérius-Aurélius), né à *Diocléa* ou *Docléa* en Dalmatie, l'an 245 de J.-C., de parents obscurs, s'éleva par son mérite seul aux emplois les plus élevés, et fut élu emper. en 284, après la mort de Numérien. L'an 286, il s'associa Maximien-Hercule, lui céda l'empire d'Occident, marcha contre les Syriens et les Égyptiens, qui s'étaient révoltés, reconquit la Mésopotamie sur le roi de Perse, et revint en Europe pour soumettre tout ce qui est entre l'anc. Rhétie et le Danube. Afin de faire face aux nombreux ennemis qui attaquaient l'empire sur divers points, il créa deux nouv. césars, Constance-Chlore, qu'il fit adopter par Maximien, et Galérius, qu'il adopta lui-même. On vit alors pour la première fois l'empire gouverné par quatre princes, tous Illyriens. Dioclétien, excité par Galérius, devint dans sa vieillesse le persécuteur des chrétiens, qu'il avait long-temps protégés. Attaqué d'une maladie qui affaiblit ses forces et sa raison, il abdiqua le pouvoir suprême en 305, et se retira à Salone, où il mourut en 313. On trouve des éclaircissements précieux sur les règnes de Dioclétien et de Maximien dans l'ouvr. de P. de Rivaz : *Éclaircissements sur le martyre de la légion thébaine*, etc., Paris, 1779, in-8.

DIODATI (Jean), pasteur à Genève, né en 1576, mort en 1649, fut chargé de rédiger les délibérat. au synode de Dordrecht en 1618. On lui doit des traduct. ital. et franç. de la *Bible*, avec notes; la prem. trad. franç. de l'*Hist. du concile de Trente, par Sarpi*, celle de la *Relation de l'état de la religion en Occident*; il a mis les *Psaumes* en rimes franç., 1646, in-12, et publié 19 *Dissertat. théol.*, dont Senebier a donné les titres dans son *Histoire littéraire de Genève*.

DIODATI (Dominique), littérateur, né à Naples en 1736, fut élève de Genovesi, et l'ami de Métastase. Quoique engagé dans la chicane, il cultiva les lettres et fit beaucoup de bruit en Europe par une *Dissert.* dans laquelle il voulut prouver que J.-C., la Vierge et les apôtres ne parlaient que le grec, cette langue, trois siècles av. la fondat. du christianisme, étant seule en usage dans l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Judée. Il a fourni des notes à Lalande et à Tiraboschi. Il mourut en 1801. On a de lui : *De Christo græcè loquente*, Naples, 1767, in-8. — *Elogio di Martorelli*, ibid., 1778, in-8. — *Illustrazione di varie monete siciliane*, ibid., 1788, in-4; plusieurs *Mémoires* sur les antiquités d'Herculanum.

DIODORE *de Sicile*, célèbre historien grec, né dans Agyrium (aujourd'hui Agirone), a vécu sous les règnes de César et d'Auguste. Il employa plus. années à voyager en Europe et en Asie, s'établit ensuite à Rome, et, après 30 ans de recherc., publia sa *Bibliothèque*, qui contenait en XL liv. l'histoire universelle jusqu'à la 1re année de la 180^e olympiade (l'an 60 av. J.-C.). Il n'en reste que 15 liv., avec quelques extraits des 25 autres. Cet historien n'annonce point un jugement sûr; il paraît avoir

puisé dans de mauvaises sources, et n'avoir pas su disposer les matériaux qu'il avait amassés. La première édit. complète du texte grec de Diodore est celle d'Henri Estienne, 1559, in-fol., et la plus estimée celle de Wesseling, grec et latin, Amsterd., 1745, 2 vol. in-fol., avec de bonnes remarques. L'édition de L. Dindorf, Leipsig, 1828-32, 6 vol. in-8, contient de nouv. fragm. découv. par le sav. Angel. Mai. Il existe une trad. franç. par Terrasson, Paris, 1737, 7 vol. in-12., réimpr. plus. fois, mais que va remplacer avantageusem. celle de M. Miot.

DIODORE *d'Antioche*, évêque de Tarse, mort vers l'an 390, avait eu pour disciples St Jean Chrysostôme, Maxime, depuis évêque de Séleusie, et *Théodore*, qui fut évêque de Mopsueste. Il avait fait sur l'Écriture sainte des *Comment.* dont on trouve quelques *Fragments* dans les *Chaînes des PP. grecs*, et d'autres ouvrages qui se sont perdus. St Cyrille regarde cet évêque comme le précurs. de Nestorius, et l'appelle l'ennemi de la gloire de J.-C., mais St Jean Chrysostôme, St Basile, St Athanase en parlent beaucoup plus favorablement.

DIOGÈNE, surnommé *le Cynique*, philosophe grec, né à Sinope vers la fin du 5e S. avant J.-C., vint à Athènes pour suivre les leçons d'Antisthène, qui ne l'admit au nombre de ses disciples qu'après de grandes difficultés. Associant aux doctrines de sa secte (*v.* CYNIQUES) la morale de Socrate, dont il avait suivi les leçons, Diogène affectait un mépris souver. pour les commodités de la vie; son unique asile était un tonneau; mais on peut croire qu'il n'en sut pas toujours bannir ce même orgueil dont il se croyait exempt, quand il le reprochait aux hommes par ses mordantes saillies. Pris par des pirates dans un voyage sur mer, il fut vendu comme esclave à un citoyen de Corinthe qui sut apprécier son mérite, et lui confia l'éducation de ses fils. Diogène, sans rien changer à sa manière de vivre, ne trahit point la confiance de son maître, refusa l'offre qu'on lui fit de racheter sa liberté, vécut jusqu'à l'âge de 96 ans, et mourut l'an 323 avant J.-C., à la même époque qu'Alexandre-le-Grand, avec lequel il avait eu à Corinthe cette entrevue si célèbre, dont les détails ne sont peut-être pas très exacts. Il avait, suiv. les auteurs anciens, écrit plus. ouvr. remarq., dont aucun n'est venu jusqu'à nous. Les *Lettres* qu'on trouve sous son nom dans les collections des *Epistolaires* grecs sont évidemm. supposées, ainsi que l'a prouvé M. Boissonade dans un mémoire lu à la 3e classe de l'Institut.

DIOGÈNE d'Apollonie, ville de Crète, philos. grec du 5e S. avant J.-C., fut disciple d'Anaximènes. Établi à Athènes, ainsi qu'Anaxagoras, Diogène fut comme lui accusé d'impiété, et courut risque de la vie. Il regardait l'air comme le principe de toutes choses. — DIOGÈNE, dit *le Babylonien*, philos. stoïcien, vint de Syrie s'établir à Athènes, fut disciple de Chrysippe, et s'acquit une telle réputat., que les Athéniens le choisirent, avec Carnéade et Cristollaüs, pour aller en ambassade à Rome. Durant son séjour dans cette ville, Diogène ouvrit une école de dialectique, et ne contribua pas peu à inspirer aux Romains le goût de la philosophie.

DIOGÈNE-LAERCE, historien grec, ainsi nommé parce qu'il naquit à Laërte, vivait, à ce qu'on croit, sous les emper. Septime-Sévère et Caracalla. On ignore les particularités de sa vie; mais il reste de lui un ouvr. en X liv. contenant la *Vie*, les *dogmes* et les *dits* mémorables des anciens philosophes. Cet ouvr., malgré ses nombr. défauts, est fort important par le gr. nombre de faits qu'il a conservés. La prem. édit. grecque fut publ. à Bâle, 1533, in-4; la meilleure est celle donnée par Meibomius, avec les notes de Ménage et de plus. savants, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4. Il existe plus. trad. franç. de Laërce, dont la plus récente, par Schneider, Amsterdam, 1758, 3 vol. in-12, Paris, 1786, 2 vol. in-8, est jusqu'ici la meilleure. Ignace Rossi a éclairci beaucoup de passages de cet ancien écriv. dans ses *commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8.

DIOGÈNE. — V. ROMAIN.

DIOGENIEN, grammair. grec, né à Héraclée, vivait sous le règne d'Adrien. Il avait fait un dictionnaire des mots les plus difficiles employés par les poètes, les orateurs et les autres aut. grecs. Hésychius a inséré ce lexique dans le sien. Il existe, sous le nom de Diogénien, un recueil de proverbes grecs qui paraît extrait de son grand dictionn., et qui se trouve dans les *Adagia sive proverbia Græcorum*, gr.-lat., Anvers, 1612, in-4.

DIOGNÈTES, philos., fut le maître de l'emper. Marc-Aurèle. On croit que c'est le même auq. est adressée une lettre insérée dans les *OEuvres* de St Justin.

DIOGNÈTES. — V. CALLIAS.

DIOMÈDE (myth.), roi d'Étolie, fut du nombre des princes grec qui assistèrent au siége de Troie. Ses exploits le placèrent au prem. rang des braves de l'armée après Achille et Ajax, fils de Télamon. La déesse Pallas l'honorait d'une faveur spéciale.

DIOMÈDES, gramm. du 5e S., est aut. d'un tr. *de Oratione, partibus oratoriis et vario rhetorum genere lib. III*, dont la prem. édit. parut avec les ouvr. de Phocas, Donat, etc., Venise, S. D., in-fol., réimpr., ibid., 1495 et 1511, Paris, 1507; séparém., Paris, 1598, in-4, et depuis dans les *Grammatici veteres* de Putschius, in-4. — DIOMÈDES, dit *le Scolastique*, est aut. d'un *Comment.* en grec sur Denys de Thrace, conservé dans plus. biblioth. d'Angleterre, de France et d'Italie, et dont Villoison a donné des extr. dans ses *Anecdota græca*.

DION de Syracuse, beau-frère de Denys, dit *le Jeune*, suivit avec assiduité les leçons de Platon, que, par ses conseils, Denys-l'Ancien avait attiré à sa cour, et conçut pour ce philosophe toute la tendresse d'un ami, toute la vénérat. d'un disciple. Denys s'étant brouillé avec Platon, Dion prit hautement le parti de son ami. Après la mort du tyran, son fils Denys, jaloux du crédit et de la popularité que son beau-frère s'était acquis par ses vertus et ses talents, l'exila. Ce fut alors que Dion parcou-

rut la Grèce, où il attira les regards et se concilia les suffrages des peuples. Les Lacédémoniens lui conférèrent le titre de citoyen, malgré l'opposit. de Denys, dont ils étaient alors les obligés. Informé que le tyran avait séquestré tous ses biens et forcé sa femme Arétée de se marier à un autre, Dion résolut de repasser en Sicile et d'affranchir sa patrie. Cette expédit., favorisée par les Grecs, réussit complétem. Denys fut chassé de Syracuse, mais Dion périt victime d'un complot ourdi contre lui par un Athénien nommé Calippe, qu'il avait comblé de bienfaits. La *Vie* de Dion a été écrite par Plutarque et par Cornélius-Népos; mais le prem., favorable à tous les héros grecs, peint celui-ci sous un jour trop avantageux, et il faut préférer le récit de Cornélius-Népos, plus vrai et plus impartial.

DION-CHRYSOSTOME, rhéteur et philos. grec, né dans le 1er S. de l'ère chrét. à Pruse en Bithynie, se livra d'abord à l'art oratoire et se fit quelq. réputat. comme sophiste. Il étudia ensuite la philosophie et s'attacha à la secte stoïcienne. Consulté par Vespasien, que l'armée de Syrie venait de proclamer empereur, il lui donna le conseil de rétablir la république, et se rendit ensuite à Rome, où il séjourna quelques années. Une conspiration contre Domitien ayant été découverte, craignant de s'y trouver compromis, il se réfugia chez les Gètes. Mais après la mort de Domitien il mérita la bienveillance de Nerva et de Trajan, ses successeurs à l'empire, et revint à Rome, d'où il retourna dans sa patrie; il mourut dans un âge très avancé. Il reste de lui 90 *discours* en langue gr., dont le style simple et élégant ne tient point de celui des sophistes, Venise, 1551, impr. in-8; ils l'ont été plus. fois depuis. La meill. édit. est celle, gr. et lat., de Fréd. Morel. Bréquigny a trad. en franç. quelq. discours de Dion dans les *Vies des orat. grecs*, t. II. — DION-CASSIUS, historien romain, né à Nicée en Bithynie vers la fin du 2e S. de l'ère chrét., était fils d'un sénat. romain qui avait gouverné la Dalmatie et la Cilicie, et descendait par sa mère de Dion-Chrysostôme. Son vrai nom était Cassius-Dion-Coccéianus. Il fut nommé sénateur sous l'emper. Commode, et, après avoir exercé les prem. magistratures, il se retira dans sa patrie pour mettre la dern. main à son *Hist. romaine*, dont il s'occupait depuis long-temps. On ignore l'époque de sa mort. Il avait écrit en grec plus. ouvr., dont le principal était celui dont nous venons de parler, divisé en LXXX liv. Les 35 prem. sont perdus, à l'exception de quelques fragm. conservés dans les rec. de Constantin-Porphyrogénète. Les 19 suiv., jusqu'à la fin du 54e, sont complets à quelq. lacunes près, et il reste un abrégé assez étendu des 6 livres suiv.; mais on n'a pour les 20 derniers que l'abrégé de Xiphillin. Dion est le dernier des écriv. grecs qui ait connu les règles de l'hist. On trouve dans la sienne de l'ordre, du jugement et une gr. exactitude dans la chronol. La prem. édit. de Dion est celle de R. Estienne, 1548, in-fol.; et la meill. celle de Reimar, Hambourg, 1750, 2 vol. in-fol. L'abbé Morelli ayant trouvé dans un MS., à Venise, quelq. fragments des livres LV et LVI, les publ. avec une version latine et des variantes, Bassano, 1798, in-8, Chardon de La Rochette les a réimpr. Paris, 1800, in-fol., pour les joindre à l'édit. de Reimar. Les prem. livres de Dion, publ. à Naples en 1747, in-fol., par M. Falconi, ne sont autre chose que des extraits de Plutarque et de Zonare.

DIONIS (PIERRE), célèbre chirurgien, né vers 1640 à Paris, fut en 1673 nommé démonstrateur royal d'anatomie et de chirurgie au Jardin-des-Plantes, obtint en 1680 la place de prem. chirurg. de la reine Marie-Thérèse, fut attaché dans la même qualité aux enfants de France, et mourut en 1718 dans un âge très avancé. On a de lui: *Hist. anatomique d'une matrice extraordinaire*, Paris, 1683, in-12. — *Anatomie de l'homme suiv. la circulation du sang et les nouvelles découvertes*, Paris, 1690, avec des notes de Devaux, 1728, in-8, trad. en latin, en anglais et en chinois, par le P. Parrenier. — *Cours d'opérations de chirurgie démontrée au Jardin-du-Roi*, Paris, 1707, in-8, souv. réimpr. et trad. en plus. langues. — *Dissertation sur la mort subite*, etc., ibid., 1709, in-12. — *Traité général des accouchements*, ib., 1718, in-8, trad. en angl., en allem. et en holland. — DIONIS (Charles), médecin de la faculté de Paris, mort en 1776, est auteur d'une *Dissertat. sur le tænia, ou ver solitaire*, etc., Paris, 1745, in-12.

DIONIS (ACHILLE-PIERRE), géomètre distingué, né à Paris en 1734, fils d'un conseiller à la cour des aides, dont on a quelq. *Observations astronom.* et un *Mém.* pour servir à l'hist. de sa compagnie, fut reçu conseiller au parlem. en 1758, membre associé de l'acad. des sciences en 1765, et partagea son temps entre l'étude des sciences exactes et ses fonctions judiciaires. Il s'attacha surtout à l'application de l'analyse aux phénomènes célestes, et enrichit la science d'une foule de résultats intéressants sur les éclipses, les comètes, les apparit. et les disparit. de l'anneau de Saturne. Le détail de ces différ. travaux se trouve dans les *Mémoires* de l'académie, de 1761 à 1774. Dionis a recueilli tout ce qu'il avait écrit sur l'astronomie dans un corps d'ouvr. qu'il publia sous le titre de *Traité analytique des mouvem. apparents des corps célestes*, Paris, 1786-89, 2 vol. in-4. Député de la noblesse de Paris à l'assemblée constituante, il ne s'y fit point remarquer, et après la session se retira dans sa terre d'Angerville, où il mourut de chagrin en 1794. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui: *Traité des courbes algébriq.*, Paris, 1756, in-12, en société avec Goudin, et *Recherches sur la gnomonique*, ibid., 1761, in-8. — Mlle DIONIS, parente des précéd., est auteur de l'*Origine des Grâces*, poème (en prose) en V chants, 1777, in-8.

DIONISI (PHILIPPE-LAURENT), savant ecclés., né à Rome en 1711, obtint un bénéfice de la basiliq. du Vatican, se distingua par une connaissance approfondie des anciens canons et de toutes les matières ecclésiastiques, et mourut en 1789. On a de lui: *Sacrarum vaticanæ basilicæ cryptarum*

monumenta, Rome, 1773, in-fol., 83 planches. — *Antiquissimi vesperarum paschalium ritûs expositio*, etc., ibid., 1780, et un *opuscule* justificatif des documents qu'il avait insérés dans le *Bullario vaticano*, dont il partagea la rédact. avec l'abbé Martinetti, ibid., 1753.

DIONYSIUS, peintre grec, contemp. et imitat. de Polygnote, vivait vers la 92e olymp., 412 ans environ av. J.-C. On cite de cet artiste un portrait du poète tragique Aristarque, représenté portant sur sa poitrine l'image de la muse de la tragédie. — Un autre DIONYSIUS, peintre romain, fut surnommé *l'Anthropophage*, parce qu'il ne peignait que des figures humaines. — DIONYSIUS, sculpteur grec, vivait à Argos entre les 71e et 76e olymp.; il fit avec Glaucus, son compatriote, plusieurs morceaux qui furent envoyés à Élis dans le Péloponèse. — On cite encore un DIONYSIUS, fils de Timarchide et frère de Polyclès, qui sculpta une statue de Jupiter et une statue de Junon, existant du temps de Pline.

DIONYSIUS. — V. DENIS et DENYS.

DIOPHANTE d'Alexandrie, est auteur du plus ancien traité qui nous soit parvenu sur l'algèbre. Le temps où il a vécu est fort incertain, et son ouvr. n'a été connu en Europe qu'au 15e S., 250 ans après que l'algèbre eût été transportée d'Orient en Italie par Lucas Pacciolo. Le célèbre géomètre Lagrange pense que Diophante doit être regardé comme l'inventeur de cette science, et il paraît constant que les Arabes, auxquels on attribua cette invention, n'ont été que les traduct. du mathématic. grec. Des 13 livres qu'il avait composés il ne nous est parvenu que les six prem., et un livre concernant les nombres multangulaires ou polygones. Les meill. édit. de cet important ouvr. sont : *Diophanti Alexandrini, rer. arithmeticar., lib. VI, etc., nunc primùm gr. et lat. editi, atque absolutissimis comment. illustrati, auctore C. G. Bacheto Meziriaco*, Paris, 1621, in-fol., avec des observ. de Fermat, Toulouse, 1670, in-fol., trad. en franç. par Simon Stevin, et Alb. Girard.

DIOSCORE, év. d'Hermopolis en Égypte dans le 4e S., fut persécuté, ainsi que ses trois frères, Ammonius, Eusèbe et Euthyme, par Théophile, patriarche d'Alexandrie, pour avoir donné asile au prêtre Isidore, et mourut à Constantinople vers l'an 403.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, succéda, l'an 445, à St Cyrille, embrassa le parti d'Eutychès, obtint la convocat. du faux concile d'Éphèse, composé de 130 évêques d'Asie et d'Afrique, dont l'emper. Théodose lui donna la présidence. C'est dans ce concile (connu dans l'hist. ecclésiast. sous le nom de *brigandage* d'Éphèse, parce qu'on y employa la violence) que fut approuvée la profession de foi d'Eutychès, et que l'on condamna Flavius, Eusèbe, Théodoret et d'autres prélats, comme ayant altéré la foi de Nicée et du premier concile d'Éphèse. Dioscore osa prononcer ensuite, contre le pape St Léon, une excommunicat. qu'il fit souscrire par 10 évêques, ses suffragants; mais il fut déposé l'année suiv., au concile de Calcédoine, et exilé par l'emper. en Paphlagonie, où il mourut en 454.—DIOSCORE, dit *le Jeune*, succéda, l'an 517, à Jean Nicéote, patriarche hérétique d'Alexandrie, et mourut en 519. — DIOSCORE, antipape, fut élu par un parti, en 529, après la mort de Félix III, en même temps que Boniface II était ordonné par un autre parti; mais ce schisme ne dura qu'un mois. Dioscore mourut le 12 nov. suiv. Boniface le fit condamner et anathématiser après son décès.

DIOSCORIDE, célèbre grav. en pierres fines, Grec d'origine, s'établit à Rome sous le règne d'Auguste. Un portrait de l'emper. qu'il grava sur une pierre fine fut regardé comme un chef-d'œuvre, et servit aux success. d'Auguste pour sceller leurs édits. Le cabinet des antiques de la biblioth. du roi possède une améthyste qui offre une tête de Solon, et porte le nom de *Dioscoride*.

DIOSCORIDE (PÉDANIUS), médec. grec, né vers le commencem. de l'ère chrét. à Anazarbe en Cilicie, avait écrit, sur la *Matière médic.*, tirée des trois règnes de la nature, un ouvr. en XXIV livres, dont 5 seulem. nous sont parvenus, encore leur authenticité a-t-elle été contestée par de sav. critiques. L'un des plus anc. MSs. de cet ouvr., et l'un des plus remarquables, est celui que Busbecq apporta de Constantinople à Vienne, vers le milieu du 16e S. On y trouve, entre les fig. des plantes, quelques portraits des plus célèbres médecins de l'antiquité, notamm. celui de Dioscoride, double. Le texte grec a été impr. pour la 1re fois, Venise, 1499, in-fol. L'édit. de Francfort, 1598, in-fol., avec une belle version latine de J.-A. Sarrasin, a passé long-temps pour la meill.; mais M. Sprengel en a donné une, Leipsig, 1828-29, 2 vol. in-8, corrigée sur le MS. et accompagnée d'un *comment.* qui doit mériter la préférence sur toutes les autres. Elle forme les tom. XXV et XXVI des *Medicor. græcor. opera*. Mathiole s'est acquis une grande réputat. par ses *Comment.* sur Dioscoride.

DIOT, curé de Ligny-sur-Canche, député du clergé d'Artois aux états-génér. de 1789, adopta les principes de la révolut. et prêta le serment; mais de retour dans sa cure, il engagea ses paroissiens à ne point se soumettre aux décrets de l'assemblée. Arrêté comme suspect par ordre du féroce Lebon, et traduit au trib. révolutionn. d'Arras, il déclara qu'il invoquait le martyre en expiation du serment qu'il avait prononcé, et fut condamné à mort en 1794.

DIPENE, sculpteur grec qui vivait 540 ans av. J.-C., vers la 60e olympiade, fit avec Scyllis, son frère, un grand nombre de statues des dieux en marbre de Paros, entre autres celles d'Apollon, de Diane, d'Hercule et de Minerve, pour les Sicyoniens, une statue de Minerve pour la ville de Cléone; celles de Castor et de Pollux pour Argos, et d'Hercule pour Tirynthe. La plupart subsistaient encore du temps de Pausanias.

DIPHILE, poète comique grec, né à Sinope, contemporain de Ménandre, florissait dans la 118e

olymp. Il avait composé cent comédies, dont il ne nous reste que de très courts fragments imprimés dans les recueils de G. Morel, d'Hertelius, de Grotius et trad. dans le tome V des *Soirées littér.* de Coupé. Fabricius donne les titres de 46 des comédies de Diphile. Plus. de ces pièces ont été imitées par Térence et par Plaute, notamment les *Adelphes*, la *Casina* et le *Rudens*. — Il y a de ce nom plus. autres anciens aut. peu connus.

DIPLOVATAZIO (Thomas), jurisconsulte, né à Corfou en 1468, mort en 1541, exerça les fonctions d'avocat fiscal au trib. de Pesaro. Forcé de quitter cet emploi pour se soustraire aux persécut. du duc Jean Sforce, il se réfugia à Gubio, puis à Venise, où il donna des leçons de droit. Les troubles de Pesaro s'étant apaisés, il y fut rappelé par les habitants, qui l'élevèrent à la dignité de gonfalonnier. Il ne nous reste que des fragments de ses nombreux ouvr. Sa *Vie* a été publiée par Olivier, Pesaro, 1771 : on trouve, à la suite, des fragm. de son traité *de Præstantiâ doctorum, sive de claris jurisconsultis*.

DIPPEL (Jean-Conrad), philosophe et chimiste allemand, né en 1673, mort en 1734, était destiné à succéder à son père, ministre à Darmstadt; mais les attaques violentes qu'il dirigea contre les protestants dans son *Papismus protestantium vapulans*, soulevèrent contre lui tous les théolog. et le forcèrent à quitter sa patrie. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande et la Suède, en cherchant à répandre ses systèmes théolog. et philosoph., s'adonna à l'étude de l'alchimie et de la chimie pharmaceutique, découvrit l'*huile animale*, qui porte son nom, et le *bleu de Prusse*, dont la composit. ne fut connue du public qu'en 1724. Ses ouvrages consistent en *Traités de controverse*, publ. sous le nom de *Christianus Democritus;* on en trouve les titres dans l'*Histoire des savants hessois*, par Striedel, en allem. Les princip. ont été recueillis Berlebourg, 1747, 3 vol. in-4. La *Vie* de Dippel a été écrite par J.-C.-G. Ackermann, Leipsig, 1781, in-8; mais sa biographie la plus import. et la plus exacte est celle de H.-W.-H. (Jean-Guillaume Hoffmann), Darmstadt, 1782, in-12.

DIROYS (François), docteur de Sorbonne et chanoine d'Avranches, mort vers 1691, a publ. plus. écrits contre Port-Royal, au sujet de la querelle du formulaire, et un ouvr. intit. : *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique contre les fausses religions et l'athéisme*, Paris, 1683, in-4. On lui attribue les *Sommaires de l'hist. ecclés.*, qu'on trouve à la fin de chaque siècle de l'abrégé chronologique de Mézerai.

DISDIER (Henri-François-Michel), chirurg., né à Grenoble en 1708, mort à Grenoble en 1781, avait acquis une gr. réputation d'habileté comme profess. d'anatomie. Ses leçons étaient spécialem. destinées à l'instruction des peintres. On a de lui plusieurs ouvr. élémentaires, entre autres : *Hist. exacte des os*, Lyon, 1738, Paris, 1767, in-12, fig., abrégée de l'ostéologie de Winslow. — *Tableaux anatomiques*, Paris, 1758, in-fol. — *Traité des bandages*, ibid., 1741, 1754, in-12. — *Sarcologie, ou Traité des parties molles*, ibid., 1751, 2 vol. in-12, etc.

DISNEY (Jean), ecclés. et magistr. angl., né à Lincoln en 1677, mort en 1730, se distingua par son intégrité et ses efforts pour la réforme des mœurs. Il a laissé deux *Essais sur l'exécution des lois contre l'immoralité et la profanation*, etc., 1708 et 1710, in-8; une *Généalogie de la maison de Brunswick-Lunebourg*, 1729. On trouva dans ses papiers les matériaux d'un gr. ouvrage qu'il se proposait de donner sous le titre de *Corpus legum de moribus reformandis*. Son poème intit. : *Flora*, est impr. avec la traduct. anglaise des *Jardins* du P. Rapin, par Gardiner, 1705, in-8.

DISTEL (Philippe-Gaspar), premier chirurgien ordinaire des rois Louis XVIII et Charles X, chevalier des ordres de St-Michel et de la Légion-d'Honneur, mort à Paris le 12 déc. 1832, dans un âge avancé, accompagna les princes dans l'émigration. C'était un praticien excellent; aussi fut-il compris parmi les membres titulaires de l'acad. de médecine, dès 1820, époque de sa création.

DISTELMEYER (Lambert), jurisc., né à Leipsig en 1522, étudia la théologie, puis la jurisprud., dont il ne tarda pas à donner des leçons. Il vint ensuite se fixer à Berlin avec sa famille, et acquit en peu de temps la bienveillance de l'électeur Joachim II, qui lui confia plus. affaires import. Ses services furent récompensés par la dignité de chancelier. La marche de Brandebourg lui fut redevable de l'accroissem. de sa population et de son industrie par l'empressement qu'il mit à recevoir les habitants des Pays-Bas, qui fuyaient la tyrannie de Philippe II. Il mourut en 1588. Sa *Vie* a été écrite par J.-P. Gundling, Berlin, 1722, in-8.

DITHMAR (Juste-Christophe), profess. d'hist. et de droit naturel à Francfort-sur-l'Oder, né à Rothembourg, dans la Hesse en 1677, mort en 1737, a laissé de sav. dissertat. sur les anciens Germains, sur l'origine du droit public d'Allemagne, sur le témoignage de Flav. Josèphe concernant J.-C., etc., recueillies Francfort, 1737, in-4; une *Vie du pape Grégoire VII* (en lat.); une *Continuation de l'hist. de Malte de l'abbé Vertot*, pour la partie allemande; de sav. comment. sur le *de Moribus Germanorum* de Tacite, 1726, in-8, et une édit. des *Annales Cliviæ* de Werner Teschenmacher, 1716, in-fol.

DITMAR, évêque de Mersebourg, né en 976, mort en 1018, est auteur d'une *Chronique* latine qui comprend l'hist. des règnes des empereurs Henri Ier, Othon II et III, et Henri II. Elle fut publ. par Reineccius, Francfort, 1580, in-fol., puis trad. en allem., 1601, et réimpr. en 1667. Leibnitz en donna une meill. édit. dans ses *Scriptores rerum Brunswicensium*, Hanovre, 1707, in-fol. Mais elle a été surpassée par celle de Wagner, Nuremberg, 1807, in-4.

DITMER ou DITMAR (Jean), grav. au burin, né vers 1538 dans les Pays-Bas, mort à Anvers en 1603, a laissé entre autres estampes estimées,

un *Christ dans les nues*, d'après Michel Coxcie, 1574, grand in-fol.

DITTERS DE DITTERSDORF (Charles), célèbre composit. allemand, né à Vienne en 1739, montra dès l'âge de 7 ans une passion extraord. pour la musique, et sous la direct. des prem. violons de son temps acquit un talent qui excita l'admirat. génér. Il parcourut l'Allemagne, accompagna Gluck en Italie, résida plus. années à Berlin et à Vienne, se lia avec le célèbre Haydn, dont l'amitié lui fut très utile, et mourut en 1799. On trouve la liste de ses ouvr. dans la *Neue allegem. deutsche bibliothek*, tom. LXXXIV. Les princip. sont : les *Métamorphoses d'Ovide*, compos. de 15 symphonies, Vienne, 1785, et des *Oratorio* d'Isaac, de David, de Job et d'Esther; ce dern. passe pour son chef-d'œuvre. Il a laissé l'*Hist. de sa vie*, publ. par son fils, Leipsig, 1801, in-8, en allem.

DITTLIGER (Jean), issu d'une des plus anciennes familles de Berne, vivait vers l'an 1440. On lui attribue les peintures qui ornent la *Chronique de Berne*, par Benoît Tschachtlan. Quelques personnes pensent qu'il coopéra égalem. à la rédaction de cet ouvrage.

DITTON (Humphrey), géomètre, né à Salisbury en 1675, suivit d'abord la carrière ecclésiastique, et par les conseils d'Harris et de Whiston, se livra ensuite aux mathématiques, qu'il professa jusqu'à sa mort arrivée en 1715. Il a publié, entre autres écrits : *Lois générales de la nature et du mouvement*, 1705, in-8. — *Méthode des fluxions*, 1706, in-8, nouv. édit., avec addit. et changem., par J. Clarke, 1726, in-8. — *Tr. de perspective*, 1712. — *Nouvelle loi des fluides*, 1714. — *La religion chrétienne démontrée par la résurrection de J.-C.*, 1714, trad. en franç. par André de la Chapelle, Paris, 1729, in-4.

DIVÆUS ou van DIEVE (Pierre), né à Louvain en 1536, greffier de la magistrature de cette ville, et conseiller-pensionnaire de Malines, où il mourut en 1590, a laissé : *De antiquit. Galliæ belgicæ*, Anvers, 1566, 1584, in-8. — *De Antiquitatibus Brabantiæ*, ibid., 1610, in-4. — *Rerum lovaniensium lib. IV*, etc., Louvain, 1757; et un *Commentaire, de statu Belgicæ sub Francorum imperio*, qui, jusqu'à ce jour inédit, fera sans doute partie des publicat. historiques que prépare l'acad. de Bruxelles.

DIVICON, *Diviko*, commandait l'armée des Helvétiens qui aida les Teutons et les Cimbres à repousser le consul Silanus. Peu après, en l'an de Rome 646, il battit lui-même, près du lac Léman, L. Cassius, dont il fit passer les légions sous le joug. Lorsque César vint venger les désastres des Romains, toute la nation helvétienne, se rangeant autour de Divicon, dont la bravoure était désormais inutile devant le génie du conquérant des Gaules, incendia ses misérables huttes, et partit pour aller chercher un établissement au-delà des Alpes (28 mars de l'an 58 av. J.-C.). Une seule légion de César suffit pour arrêter la marche des Helvétiens; bientôt il fond sur eux dans un passage où il les voit resserrés à l'embouchure du Rhône, et c'est alors qu'en présence du vainqueur, qui lui demandait des otages, Divicon lui fit cette réponse fameuse : *Les Helvétiens ne donnent point d'otages, ils en reçoivent.*

DIVITIAC, chef des Éduens, et membre du collége des druides, fut l'ami de César et de Cicéron. Il introduisit, le premier, des Romains dans cette partie des Gaules. Il rendit ensuite de gr. services à César dans la guerre contre les Belges. — Un autre Divitiac, roi des Suessones et de la Grande-Bretagne, occupait le trône peu avant l'entrée de César dans les Gaules.

DIVRY (Jean), médecin à Mantes vers 1742, est auteur de plus. ouvr. recherchés encore aujourd'hui par quelques curieux : *les Triomphes de la France*, trad. du latin de Curre Mamertin, Paris, 1508, in-4. — *Poème sur l'origine et les conquêtes des François, dep. Francion, fils d'Hector, jusqu'à présent*, ibid., 1508, in-4. — *Les Faits et Gestes de M. le légat* (George d'Amboise), trad. du lat. de Fauste Andrelin, 1598, in-4. — *Les Dialogues de Salomon et de Marcophus, avec les dits des sages et autres philosophes de la Grèce*, en rimes franç., Paris, 1509, in-8. — *Les Secrets et Lois du mariage*, in-8, S. D. On lui attribue l'*Épître aux Romains*, satire impr. avec l'*Exil de Gènes-la-Superbe*, poème de Jean d'Authon; *les Étrennes des filles de Paris*, en vers, et le *Scrinium med.*, Paris, 1536, et Strasbourg, 1542, in-8.

DIWISCH (Procopius), physicien allem., né en 1696 en Moravie, entra dans l'ordre des prémontrés et y enseigna la philosophie. Il s'appliqua ensuite exclusiv. à la mécanique et à l'électricité, inventa un paratonnere que l'on conserve encore aujourd'hui dans l'abbaye de Bruck, et un instrument de musique, donnant les sons de presque tous les instrum. à vent et à cordes, et se jouant comme l'orgue avec les pieds et les mains. Diwisch mourut en 1765. On a de lui, en allem. : *Théorie de l'électricité et application de ses principes à la chimie*, Tubingen, 1768, in-8.

DIXMERIE (Nicolas BRICAIRE de La), littérat., né en Champagne vers 1731, mort en 1791, a publ. entre autres ouvr. *Contes philosophiq. et moraux*, 1769, 3 vol. in-12, infér. à ceux de Marmontel, et cepend. écrits d'une manière agréable. — *Les deux Ages du goût et du génie sous Louis XIV et sous Louis XV*, 1769, in-8, où il flatte les écriv. contemporains aux dépens du siècle précédent. — *L'Espagne littéraire*, 1744, 4 vol. in-12. — *Éloge de Voltaire*, 1779, in-12. — *Éloge analytique et histor. de Michel de Montaigne*, etc., 1780, in-12. Cubières a réimpr. l'*Espagne littér.* sous le titre de *Lettres sur l'Espagne*, 1810, 2 vol. in-8, précédé de l'*Éloge* de l'aut.

DIXON, voyageur anglais, parti de la côte de Dohomey pour se rendre dans l'intér. de l'Afrique et rejoindre le capit. Clapperton et sa suite à Katonga, périt d'une manière malheureuse, en 1833, par l'effet d'une simple méprise. Le roi dont il traversait le territoire étant allé au-devant de lui avec

ses fils et ses courtisans, l'un de ses fils pour jurer à l'étranger protect. et sûreté au nom de son père, se mit à brandir son sabre à la face de Dixon. Celui-ci, croyant qu'on allait le tuer, tira lui-même son sabre et le plongea dans le corps du prince. On voulut le massacrer sur-le-champ; mais le roi, disant que son serment l'obligeait de le protéger, le fit conduire sous escorte jusqu'aux frontières. A peine Dixon les eut-il dépassées, que l'escorte tomba sur lui et le mit à mort.

DJAAFAR-KHAN, neveu de Kerym, souver. de la Perse, nommé en 1779 gouvern. de deux provinces, à la mort de l'usurpat. Aly-Mourad en 1784, tenta de faire valoir ses droits au trône, et eut pour concurrent l'eunuque Aghâ-Mohammed, oncle de Fath-Ali, dep. chah ou empereur. Après une guerre assez longue entre les deux compétiteurs, Djaafar mourut empoisonné à Chirâz en 1788. Son fils Louthf-Aly-Khan lui succéda, et périt en combattant Aghâ-Mohammed en 1794. En lui finit la dynastie des Zends, fondée en Perse, par le *vekil* ou vice-roi Kerym-Khan en 1750 (*v.* Kerym).

DJAFAR, 6ᵉ iman de la race d'Ali, né à Médine l'an 702 (83ᵉ de l'hég.), mort en 765, se distingua par ses vertus et par sa science, et refusa le khâlyfat. Ce personnage figure dans les histoires fabuleuses des musulmans, où il est appelé *seid hathal*, c.-à-d. le preux, à cause de ses exploits imaginaires dans des pays inconnus.

DJAHEDH (Abou-Otsman-Amrou), docteur musulman de la secte des *Notazélites* (*v.* Vagil ben Atha), est aut. d'un *Traité des animaux*, vanté par les biographes orient., qui citent encore de lui un second ouvr. où il avait rassemblé mille tradit. touchant Ali, gendre de Mahomet. Il mourut à Bassora l'an 869 de J.-C. (255 de l'hég.). Le surn. de *Djahedh*, lui avait été donné parce qu'il avait les yeux à fleur de tête.

DJAMY (Abd-Alrahman), le Pétrarque des Persans, né en 1414 (817 de l'hég.) dans le Khoraçan, fut appelé sur sa réputat. à la cour d'Abou-Saïd, jouit d'un égal crédit sous le success. de ce prince, et mourut en 1492. La Perse a produit peu d'écrivains aussi féconds que Djamy. On compte de lui 40 ouvr. environ sur différ. sujets. Les plus intéresssants, au nombre de sept, furent réunis par l'aut. lui-même sous le titre de: *Heft aurenk*, c.-à-d. *les sept étoiles de l'Ourse;* ce sont *Selséléh aldzéheb* (chaîne d'or); *Solaman et Absal*, conte; *Sobahat alabrar* (rosaire des justes), et *Tohfat elahrar* (présent des gens de bien); deux traités de morale entremêlés de contes; *Yousouf et Zuléikha*, *Medjnoun et Leilâ*, poème, traduit par Chézy, Paris, 1807, 2 vol. in-18; *Khird-naméh Iskendéry* (le livre de la sagesse à l'usage d'Alexandre). La biblioth. roy. possède le *Koulliet* ou *Rec. des œuvres de Djamy*. Langlès a traduit du même auteur les fables du *Beharistan*, dans ses *Contes*, *Sentences et Fables tirées d'auteurs arabes et persans*, 1788.

DJANNABY, nom commun à plus. écrivains et personnages orientaux, origin. de Djannabéh, ville du Farsistan, près du golfe Persique.—Abou-Said-Hanan Djannaby, chef des *carmathes*, se rendit redoutable au khalyfe Mothadhed, qui envoya contre lui une armée. Djannaby la défit, et massacra les prisonniers tombés entre ses mains à l'exception du général qu'il renvoya à Bagdad, en lui disant: « Va raconter à ton maître ce que tu as vu. » Il continua ses excursions en Syrie, signalant son passage par des cruautés de toute espèce, et mourut asssassiné par un de ses esclaves en 914. — Moustafa Djannaby, mort en 1591 (999 de l'hég.), a écrit une *hist. génér.* depuis le commencement du monde, sous le titre de *Bahar alzokkar*. Il en existe un abrégé et une trad. turque.

DJEHANGUIR. — V. Djihan-Guyr.

DJELAL-EDDYN-MANKBERNY, roi du Turkestan en 1218 (615 de l'hégyre), fils du célèbre Alaeddin-Mohammed, se défendit avec opiniâtreté contre Djenguyz-Khan, dont il battit les troupes en plus. rencontres; mais ayant éprouvé quelques défaites, il perdit la confiance de ses sujets et l'estime de ses voisins. Il avait pris la fuite dans une dern. action et cherchait un asile chez les Curdes, lorsqu'il fut tué en 1281 (628 de l'hég.), par l'un d'eux dont il avait fait périr le frère.

DJELAL-EDDYN-ROUMY, poète persan, né à Balk, mort l'an 1272, est aut. de plus. ouvrages réunis sous le titre de *Kilat elmetsnévy* ou *Recueil de metsnévy* (pièces de vers composées de distiques égaux en mesure et formés de deux hémistiches rimés). Les 34 prem. distiques, traduits en anglais par W. Jones, ont paru pour la prem. fois dans son ouvr. intit.: *Disc. sur la poésie mystique des Persans et des Hindous*, tome III des *Asiatick researches*, et plus récemment dans les *Mines de l'Orient* de M. Hussard.

DJEMCHYD, souverain célèbre dans les annales de l'Orient, monta sur le trône de Perse vers l'an 800 av. J.-C., acheva la ville d'Istakhar ou *Persépolis*, commencée par son oncle Thamoûratz, et bâtit une partie d'Ispahan. Il donna à ses sujets les premières idées d'astronomie, et peut-être même du culte du soleil; établit le prem. des bains publics, inventa les tentes et les pavillons, découvrit l'usage de la chaux pour les bâtiments, et jeta sur le Tigre un pont dont les Orientaux attribuent la démolit. aux Grecs. Ce prince si sage et si bienfaisant ne fut pas heureux à la guerre; détrôné par Zohâk, prince arabe, il passa, dit-on, le reste de sa vie dans la retraite et dans l'indigence; mais la reine, sa femme, déroba aux poursuites de l'usurpateur son fils Férydoun, qui par la suite régna glorieusement. Les Orientaux reportent au règne de Djemchyd l'invent. des instruments de musique. Volney a présenté sur ce prince des conjectures ingénieuses.

DJEMLAH (Mohammed), émyr persan, appelé dans l'Inde par des affaires de commerce, acheta un emploi important à la cour de Telingâna, et fut bientôt mis à la tête de l'armée. Après dix ans d'une guerre honorable pour lui et avantageuse pour son souverain, il se retira en 1652 pour s'a-

tacher à la fortune d'Aureng-Zeyb, alors général de l'armée du Dekehan pour le châh Djhân. Nommé prem. visir de l'empire mogol, Djemlah seconda puissamment l'ambitieux Aureng-Zeyb dans son plan d'usurpation, obtint en récompense la vice-royauté du Bengale, et mourut en 1665, à la suite des fatigues qu'il avait essuyées dans une guerre contre le roi d'Achem. On trouve de grands détails sur cet homme remarquable dans les *Voyages* de Bernier.

DJENGUYS-KHAN (Temoudjyn), véritable nom du fameux *Genghis-Khan,* était fils d'un chef d'une horde mogole, tributaire des Tatars-Kin ou *Nieu-tché,* maîtres alors de la Tatarie-Orient. et de toute la partie septentrionale de la Chine. Il naquit l'an 1164 (559 de l'hég.), et reçut le nom de Témoudjyn. Dès l'âge de 15 ans il signala son étonnante carrière par une victoire complète sur des tributaires rebelles, et préluda par l'horrible supplice des chefs de cette insurrection aux innombrables *boucheries* dont il allait bientôt épouvanter l'Asie et le monde entier. Protégé par le grand khân des Mogols Kéraïtes qui lui fit épouser sa fille, le jeune Témoudjyn ne tarda pas à agrandir ses états par de nouveaux succès remportés sur des princes voisins qui s'étaient ligués contre lui. Après avoir conquis successiv. le pays des Mogols *Naimans*, celui des Tatars *Oïgours*, il résolut d'envahir la portion du territoire chinois occupée par les Tatars *Nieu-tché.* Il franchit en 1209 la grande muraille, prit d'assaut la capitale, alors nommée le Khanbalec ou Yen-king et aujourd'hui Pé-king, et retourna en Tatarie, laissant ses généraux à la poursuite de l'emper. de Nieu-tché. La conquête du Turkestan et du Kharizme suivit celle de la Chine-Septentrionale; les villes de Bokhara et de Samarcande furent pillées, incendiées, et leurs habitants égorgés ou réduits en esclavage. Toute la Transoxane, le Khorâçân, l'Irac-Adjemy et d'autres provinces orientales de la Perse subirent le même sort. Enfin, après avoir menacé l'Inde, pénétré par lui-même ou par ses lieutenants dans le cœur de la Chine, réduit les Nieu-tché à la dern. extrémité, multiplié pour ses semblables tous les genres de tourments et de morts, Djenguys-Khan mourut paisiblement au sein de la victoire, en 1227 (624 de l'hég.), environné de parents affectionnés, de sujets dévoués et de nombr. tributaires entièrem. résignés à son joug, et maître absolu d'un territoire de plus de 1500 lieues en largeur, s'étendant de Taurys sur la mer Caspienne, à Pé-king. « Son existence, son élévat. et ses fureurs, dit Langlès, doivent avoir coûté à l'espèce humaine au moins 5 à 6 millions d'individus, sans parler de l'anéantissement d'une immense quantité de monuments des arts, de MSs. précieux et uniques que renfermaient les villes de Balkh, Samarcande, Pé-king et autres villes de l'Asie-Orientale, célèbres par leurs établissem. littéraires et les travaux de leurs savants. C'est à peu près de cette manière que les conquérants dans tous les temps et dans tous les pays ont coopéré aux progrès des lumières, à l'accroissement de la population et au bonheur de l'humanité. » Une gr. partie des états de Djenguys-Khan passèrent à Koublay, l'un de ses neveux, qu'on regarde comme le fondat. de la dynastie mogole à la Chine.

DJÉVHÉRY (Ismail-Ben-Hammad), lexicographe arabe, né à Farab dans la Transoxane, habita quelque temps l'Égypte pour y étudier, et revint se fixer dans le Khorâçân, où il publia, l'an 999 (390 de l'hég.), sous le titre de *Sihah alloghal* (le pur langage), le dictionn. le plus parfait qu'aient les Arabes. Golius l'a inséré en grande partie dans son *Lexicon arabicum*, et Meninski l'a également traduit dans son *Thesaurus ling. orient.* Il a été trad. en turk par Vancouli, Constantinople, 1728 (1141 de l'hégyre); une 3e édit. a paru à Scutari en 1803. Ev. Scheidius avait le projet de faire imprimer le texte original du *Sihah*, avec une trad. latine; mais il n'en a publ. en 1776 que 24 feuilles in-4 qui contiennent une partie de l'*elif,* première lettre de l'alphabet arabe. Djévhéry mourut vers l'an 1003.

DJEZZAR, ou *le Boucher* (Ahmed), fameux pacha, né en Bosnie dans les premières années du 18e S., se vendit lui-même, dans sa jeunesse, à un marchand d'esclaves qui le conduisit en Égypte et le revendit au célèbre Ali-Bey. De simple mamlouck, Ahmet parvint au bout de quelq. années à la place de gouverneur du Kaire. En 1773, lors des malheurs d'Ali-Bey, l'émyr Youçouf lui confia le gouvernement de Bairout en Syrie; dans ce nouv. poste il trahit son protecteur qui, réuni au scheik Dhaher, et à une divis. navale russe, vint l'assiéger par terre et par mer. Ne pouvant résister à cette double attaque, Djezzar se remit entre les mains de Dhaher, le suivit à Acre et parvint ensuite à s'échapper. Après la mort de Dhaher, le capitan-pacha Hassan nomma Djezzar pacha d'Acre et de Syrie, et le chargea d'achever la ruine des partisans de ce scheik, si long-temps redoutable. Il s'acquitta de cette tâche avec succès, anéantit presque tous les *Mutwalis*, et confina les Druses dans leurs montagnes. La Porte récompensa ces services par de nouvelles faveurs. Le pacha d'Acre reçut les trois queues et le titre de visir. Djezzar étendit son gouvernement et sut s'y maintenir; il régnait en maître absolu sur une partie de la Syrie lors de l'expédition d'Égypte. Bonaparte tenta vainem. de l'amener à ses vues; l'officier qu'il lui envoya fut congédié sans réponse, et les Français qui se trouvaient à Acre furent jetés dans les fers; cepend., battu, chassé de toutes ses places, il était enfermé à St-Jean-d'Acre, et tout fait présumer qu'il n'eût pu résister à la valeur des Français, sans le concours de sir Sidney Smith et de M. Phelippeaux, à qui le pacha, sur la recommandation du commodore angl., confia la défense de cette ville. Après 61 jours de tranchée, les Français furent forcés de lever le siége, pendant lequel Djezzar déploya la plus rare valeur. Deux ans plus tard le chef du gouvernement franç., voulant rétablir les rapports commerciaux avec le Levant,

chargea le colonel (dep. général) Sébastiani de s'aboucher avec le pacha de Syrie. Celui-ci accueillit favorablem. l'envoyé, et professa devant lui le plus profond mépris pour le gouvernement othoman. Djezzar mourut en 1804 dans un âge très avancé et laissant des trésors immenses. Il se glorifiait de son surnom de *Djezzar*, et s'efforçait d'en justifier l'applicat. Nous n'en rapporterons qu'un exemple : le port de Bairout étant menacé par une escadre russe, Djezzar en fit relever les fortificat. en ordonnant qu'on scellât dans les murailles les chrétiens du rit grec qui se trouvaient dans la place. Le baron de Tott vit les têtes de ces malheureux que *le Boucher* avait laissées à découvert, afin de mieux jouir de leur agonie.

DJIHAN-GUYF (ABOUL-MAZ'AFFER-NOUR ÉDDYN MOHAMMED), emper. du Mogol, né en 1569 (977 de l'hég.), reçut de son père Akbar le nom de Sélim auq. il joignit en montant sur le trône (1605) ceux sous lesquels nous le désignons. Sans être exempt des vices communs à presque tous les princes de l'Orient, il fut affable, généreux, juste, ami et protect. des arts et des lettres, et mourut en 1627. On a de lui : *Touzouky-Djihan-Guyry*, contenant les mémoires des 17 prem. années de sa vie, et quelques addit. aux *Comment.* de Babour.

DJOUBAN, officier distingué de l'armée des Mogols de Perse, fut nommé tuteur du jeune Béhadur-Khan, épousa la sœur de ce prince en 1323, et en eut une fille qui par la suite causa les malheurs de son père par l'amour qu'elle inspira au monarque persan. Djouban, s'étant retiré de la cour pour soustraire aux poursuites de Béhadur cette fille qu'il avait mariée à un émyr nommé Haçan, se vit contraint de prendre les armes contre son souverain, et fut tué par une de ses créatures, qui envoya sa tête à son maître. Djouban fut la tige des princes appelés de son nom Djoubaniens, qui régnèrent quelque temps sur une partie de la Perse, et dont l'histoire est peu connue.

DLUGOSZ (JEAN), histor. polonais, né à Brzeznice en 1415, d'une famille noble, prit une part importante aux affaires du royaume, fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, fit le voyage de Palestine, devint archev. de Lemberg, et mourut à Cracovie en 1480, avant d'avoir été consacré. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus remarq. et le plus connu est une *Histoire de Pologne*, en XIII liv. Cette histoire, écrite en latin, a été publ. pour la prem. fois entièrem. par les soins du baron de Huyssen, Leipsig, 1711-12, 2 vol. in-fol. A la tête du 1er vol. on trouve la *Vie* de l'aut. et plus. notices intéressantes.

DMITRI (ou DÉMÉTRIUS), archevêque métropolitain de Rostof, né en 1651, mort le 28 octobre 1709, canonisé par l'Église russe en 1752, partagea toute sa vie entre les devoirs de son état et l'étude des lettres. Son exemple et ses préceptes ne furent pas sans utilité à Pierre-le-Grand dans le grand œuvre de la civilisation de la Russie. Ses principaux ouvrages sont : *la Vie des saints honorés par l'Église gréco-russe*, impr. en 4 parties à Moscou, 1689, 1695, 1699 et 1705, et réimpr. dep. un grand nombre de fois à Moscou et à Kief. — *Recherches sur l'hérésie des Rasholniki de Bruinsk*, en 3 part., prem. édit., Moscou, 1745, souv. réimpr. — *Chronologie* d'après la Bible, impr. pour la prem. fois en 1784, ibid. (ouvr. incomplet, et qui s'arrête à l'an 3600 de la création). — *Discours*, ibid., 1786, 1805, 1807. Dmitri a composé, en outre, un gr. nombre d'*Homélies*, de *Cantiques* encore en usage aujourd'hui dans les églises russes, et de plus des *Drames* sur des sujets religieux, qu'il faisait représenter dans son palais épiscopal de Rostof.

DMOCHOWZKI (FRANÇOIS), littérateur polonais, né dans la Podlaquie en 1762, entra jeune dans la congrégation des piaristes, et devint professeur au collége des nobles à Varsovie. Il prit une part très active à l'insurrection polonaise en 1794, et, lors de l'occupat. de ce malheureux pays par les puissances copartageantes, s'enfuit à Venise, d'où il vint à Paris. Rentré dans sa patrie en 1800, il abandonna ses fonctions ecclésiast. et se maria. Il concourut à la fondation de la société des *amis des sciences* de Varsovie, lui donna par son exemple une utile impulsion, et mourut en 1808. On lui doit une excellente trad. de l'*Iliade* en vers polonais, une imitation de l'*Art poétique* d'Horace, du *Jugement dernier* d'Young, et d'une partie du *Paradis perdu* de Milton. Sa trad. de l'*Énéide*, qu'il ne put achever, a été terminée par M. Jakubowski, Varsovie, 1809, in-8. Il a rédigé pendant quelq années le journal littér. polonais intitulé *le nouv. Mémorial*.

DO (JEAN), peintre napolitain, élève de l'Espagnolet, s'est approché de la manière de ce maître; il excellait surtout dans le coloris. On cite comme son chef-d'œuvre une *Nativité*, qu'il fit pour la sacristie d'une église de pénitents à Naples, appelée *la Pietà de' Turchini*. Do mourut en 1650.

DOARA (Buoso de), né dans les environs de Crémone, était chef du parti gibelin de cette ville au 13e S. S'étant associé au tyran Ezzelin III, il perdit son crédit, et acheva de ternir sa réputation par sa défaite au passage de l'Oglio, dont Mainfroi, roi de Naples, lui avait confié la défense. Accusé d'intelligence avec les Français, il fut exilé, et mourut dans la misère vers 1269. Dante l'a placé dans son *Enfer* parmi les traîtres.

DOBI-AHMED-BEN-YAHYA, littérateur arabe, né à Cordoue dans le 12e ou 13e S., est auteur de : *la Chose désirée d'un amateur*, biblioth. arabe et espagn. qui s'étend jusqu'à l'an 592 de l'hég. (1195 de J.-C.), et qui fait partie des MSs de l'Escurial sous le no 1671. Casiri en a inséré de longs extraits dans le 2e vol. de sa *Biblioth. arabico-hispan.*

DOBNER (GÉLASE), religieux de la congrégation des écoles pies, né à Prague en 1749, fut recteur de l'université de cette ville, et mourut en 1790. On a de lui, sur l'hist. de Bohême et de Moravie, beauc. d'ouvrages remplis de recherches, de critique judicieuse, et dont les princip. sont : *Wenceslai Hagek annales Bohemorum*, etc., Prague, 1762-82, 6 vol. in-4. — *Epistola, quâ gentis cze-*

chicæ origo à vet. Zechis... vindicatur, etc., ibid., 1767, in-4. — *Monumenta historica Bohemiæ*, etc., *ibid.*, 1764-86, 6 vol. in-4. — *Examen criticum quo ostenditur nomen Czechorum repetendum esse*, etc., ibid., 1769, in-4. — *Examen criticum... originem Czechorum à Zechis Asiæ petitam*, etc., ibid., 1770, in-4. Les ouvrages suiv. sont écrits en allemand : *Discussion critique sur le temps auquel la Moravie est devenue un margraviat*, etc., Olmütz, 1781, in-8. — *Limites de l'anc. Moravie*, Prague, 1793, in-8, et plusieurs *Mém.* insérés dans la collection de la société des sciences de Prague.

DOBRÉE (Thomas), négociant, né à Nantes en 1781, fut consul du Danemarck et des villes anséatiques, et membre de la société académique de la Loire-Inférieure. Entré de bonne heure dans la carrière du commerce, que son père avait parcourue avec honneur, il est le premier armateur qui, après la paix, ait renoué les anciens rapports de la *France* avec la Chine. C'est à lui qu'on doit l'im*portation*, et, pour ainsi dire, la découverte du mode employé par les Anglais, pour doubler les vaisseaux avec du feutre, procédé que le gouvernement français a adopté pour la marine royale. Dobrée propagea avec ardeur la méthode lancastrienne. Il mourut en 1828, laissant une réputation méritée de délicatesse et de bienfaisance.

DOBRITZHOFFER (Martin), jésuite, né dans les états autrichiens, fut en 1749 envoyé missionn. au Paraguay, où il séjourna 22 ans, et revint à Vienne, où il mourut en 1791. On a de lui : *Hist. de Abiponibus, equestri bellicosâque Paraguariæ natione*, Vienne, 1783-84, 3 vol. in-8, traduit en allemand par A. Kreil. Cet ouvrage est assez important pour l'histoire et la géogr. des provinces du Paraguay, de Buénos-Ayres, du Tucuman, du Chaco, etc., mais il est rédigé avec peu d'ordre.

DOBSON (William), peintre, né à Londres en 1610, mort en 1647, approcha de la manière de Van-Dyck. Il a exécuté entre autres portraits celui de Charles Ier, qui est fort estimé.

DOCAMPO (Florian). — V. Ocampo.

DODANE, DODENA ou DUODENA, épouse de Bernard, duc de Septimanie (Languedoc) dans le 9e S., doit occuper une place parmi les illustres dames de son siècle par ses vertus et ses talents. Il nous reste d'elle un écrit latin composé pour *Guillaume*, son fils aîné, depuis duc d'Aquitaine. Cet ouvrage, en forme de *Manuel*, est divisé en 73 chap. On en trouve la préface dans la *Marca hispanica* de Baluze, et quelq. chap. dans l'appendice au tome V des *Actes des saints de l'ordre de St Benoît*, publié par Mabillon. Cette dame mourut à Uzès vers l'an 843.

DODART (Denis), médecin, né à Paris en 1634, reçu docteur en 1660, devint successivement professeur de pharmacie, conseil.-méd. de Louis XIV, fut admis à l'académie des sciences en 1673, et mourut en 1707. On lui doit la préface des *Mém. pour servir à l'histoire des plantes*, Paris, 1676, in-fol., publié par l'académie; et un recueil important d'expériences et d'observ., sous le titre de *Statica medicina gallica*, Paris, 1725, in-12. Cette édit. est due à Noguez. Le *Recueil* de l'acad. renferme div. *Mémoires* de Dodart relatifs à l'hist. naturelle, la physique, la médec., etc. Son *Éloge* a été fait par Fontenelle. — Dodart (Cl.-J.-Baptiste), fils du précédent, premier médecin du roi Louis XV, mort en 1730, fut un praticien habile, mais n'a laissé aucun écrit.

DODD (William), ecclésiastique anglais, né en 1729 dans le comté de Lincoln, est plus connu par sa fin tragique que par les ouvrages qu'il a publiés. Entraîné par une ostentation sans mesure dans des dépenses au-dessus de ses ressources, et gravem. compromis par des démarches peu délicates où l'engagea ce même penchant, il fut rayé de la liste des chapelains du roi, et, devenu l'objet du mépris de ceux qui avaient été dupes de son hypocrisie, il finit par être traduit sur la scène au théâtre de Hay-Market. Il vint alors en France, autant pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers que pour se dérober aux railleries de ses compatriotes, et on le vit se donner en spectacle à Paris par le luxe et l'immoralité qu'il y afficha. De retour en Angleterre, il signa au nom du lord Chesterfield, son ancien élève et son protecteur, une lettre de change de 4,000 livres sterl. Il avait déjà touché une partie de cette somme lorsque la fraude fut découverte. Arrêté pour ce crime, il fut condamné à mort, et subit cette sentence le 27 juin 1777. Il montra le plus vif repentir de ses égarem. et une grande fermeté qu'on attribua à l'espoir que lui avait donné un de ses amis, nommé Hawes, de le rappeler à la vie après l'exécution. Voici les titres des ouvrages les plus remarquables de ce ministre, dont le caractère était, suivant les biogr. anglais, un composé d'hypocrisie, de vanité et de bassesse : *Synopsis compendiaria H. Grotii de jure belli et pacis; S. Clarkii de Dei existentiâ et attributis, et J. Lockii de intellectu humano*, 1750, in-8. — *Sermons sur les paraboles et les miracles*, 4 vol. in-8. — *Explication familière des œuvres poétiques de Milton*, 1762, in-12. — *Réflexions sur la mort*, 1763, in-12. — Une trad. de quelques *sermons* de Massillon; *Méditations en prison*, le meilleur et le plus curieux de ses écrits, Londres, 1779, 1781, in-12, précédé de mém. sur sa vie; trad. en franç. par Levade, Lausanne, 1780, in-8. Dodd avait publié en 1752 les *Beautés de Shakespeare*, 2 vol. in-12; et, en 1755, une trad. en vers des *Hymnes de Callimaque*. On a encore de lui un volume de *Poésies*, 1765, in-8. — Dodd (Charles), catholique anglais, mort en 1745, est auteur d'une *Hist. de l'Église d'Angleterre*, 1737, 3 vol. in-fol.

DODD (R.), ingénieur anglais, qui périt à Glocester en 1822, par l'explosion d'un bateau à vapeur, avait publié : *Tableau des princip. canaux qui existent dans le monde*, etc., 1795, in-8. — *Rapport sur le chemin creux proposé de Gravesend à Tilbury et sur le canal de Gravesend à Stroud*, 1798, in-4. — *Lettres sur l'amélioration du port de Londres*, etc., 1799, et *Observations sur l'eau*, 1805, in-8.

DODDRIDGE (John), jurisconsulte anglais, né en 1555, fut juge des plaids communs, puis membre de la cour du banc du roi, et mourut en 1628. Il a laissé les ouvrages suiv. imprimés après sa mort : *Le Flambeau de l'homme de loi*, 1629, in-4. — *Le parfait ministre*, 1630, in-4. — *Histoire des états, chât. anc. et mod. de la principauté de Galles*, etc., 1630, in-4.—*Le Jurisconsulte anglais*, 1631, in-4. *Opinions touchant l'antiq., la puiss... de la haute cour du parlem. d'Angleterre*, 1658, in-8. — Doddridge (Philippe), théol. non conform., de la même famille, né à Londres en 1702, mort à Lisbonne en 1751, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Sermons sur l'éducation des enfants*, 1732; *Sermons aux jeunes gens*, 1735; *Sermons divers*, 1736, trad. en français par Jean Bertrand. — *L'Interprète des familles*, etc., dont la septième édition parut en 1792, 9 vol. in-8, avec une *Vie* de l'auteur par le docteur Kippis. — *Discours pratique sur la régénérat.*, 1741; *les Principes de la religion chrét..., à l'usage des enfants*, 1743; *la Naissance et les progrès de la relig. dans l'âme*, trad. en franç. par Vernede, Bâle, 1754, in-8. — *Cours de leçons sur différents sujets*, 1763, 1794, 2 vol. in-8, trad. en français sous le titre de *Cours de lectures sur les questions les plus importantes*, etc., etc., Liége, 1768, 4 vol. in-12.

DODIEU (Claude), désigné par les histor. sous le nom de sieur de *Vely*, maître des requêtes au conseil du roi, né à Lyon, fut ambassadeur de François Ier auprès du pape Paul III et de l'empereur Charles-Quint, puis, en récompense de ses services, nommé évêque de Rennes, et mourut à Paris en 1558. On trouve quelq. *Lettres* de ce négociateur dans les *Mélanges historiq.* de Camusat.

DODONÉE ou DODOENS (Rembert), *Dodonœus*, méd. et botaniste, né dans la Frise en 1517, mort à Leyde en 1585, parcourut les plus célèbres universités d'Allemagne, de France et d'Italie, avant de se faire recevoir docteur. Il s'occupa d'abord d'astronomie; mais, à la sollicitation d'un imprimeur, son ami, il dirigea ses recherches sur les plantes. Son premier ouvrage en ce genre fut un texte pour les planches de botanique de Fuchs, qu'il rangea dans un ordre nouveau, et fit paraître sous le titre de *Stirpium historia*, Anvers, 1552, in-8, trad. en franç. par Ch. de l'Écluse, Anvers, 1557. Il donna depuis *Frumentorum, legumin. palust. et aquatil. herbar. historia*, Anvers, 1566, in-8.—*Florum et coronariarum odoratarumque nonull. herbar. historia*, Anvers, 1568, in-8, fig. — *Purgantium aliarumque eo facientium historiæ lib. IV*, Anvers, 1574, fig.—*Historia vitis vinique*, Cologne, 1580, in-12.—*Stirpium historiæ lib. XXX*, Anvers, 1563, in-fol., avec 1305 pl.; ibid., 1616. Cette édit. est la meilleure. Dodoens avait publ. en 1547 un traité *De sphærâ*, 2e édit., 1584. Ses principaux ouvrages de médecine sont : *Praxis medica*, Amsterdam, 1616, 1640, in-8. — *Medicinalium observat. exempla rara*, Cologne, 1581, in-8, souv. réimpr.—*Physiologiæ medicinæ partis tabulæ expeditæ*, Cologne, 1581, in-8. Plumier a consacré à ce médecin botaniste un genre de plantes sous le nom de *dodonæa*.

DODSLEY (Robert), littérateur, né dans le Northamptonshire en 1703, mort à Durham en 1764, fut laquais dans sa première jeunesse. Quoiqu'il n'eût aucune connaissance des langues savantes, il avait pour la littérature un goût naturel qui se dirigea d'abord vers la poésie. L'accueil que Pope fit à ses essais l'enhardit à proposer, par souscription, un recueil de poésies sous le titre de *la Muse en livrée*, qui obtint quelq. succès. Le produit de cet ouvrage, et celui d'une comédie représentée en 1733, lui donnèrent les moyens d'ouvrir une boutique de librairie, qui devint bientôt le rendez-vous des littérat. distingués de l'époque. Dodsley continua de travailler pour le théâtre, publia div. autres écrits, et, dans sa profession, acquit autant d'aisance que de considération. Il avait publié un recueil de quelques-unes de ses product. en 1745, in-8, sous le titre de *Bagatelles*. Il en parut après sa mort un nouveau volume. On lui doit aussi plusieurs édit. estimées. Quelq. ouvr. de Dodsley ont été trad. en franç. : *le Bijoutier philosophe* (par Mme d'Arconville), 1767, in-12. — *Choix de petites pièces du théâtre angl.* (de Dodsley et Gay), par Patu, 1756, 2 vol. in-12. — *Chronique des rois d'Angleterre*, etc., publ. sous le nom de *Nathan-ben-Saddi*, par Fougeret de Montbron, 1750, in-12. — *L'Économie de la vie humaine*, par de La Douespe, 1751, in-8; par L.-G. Taillefer, 1802, in-12; par M. Destournelles, 1812, in-18, sous le titre de *Miroir des dames et de la jeunesse*, 1812, in-16, et sous celui de *Guide de la vie humaine*, par M. Morel, Paris, 1813, in-18. Il en existe d'autres trad. sous les titres d'*Économie de la vie humaine*, par Daine, 1752, in-12; du *Bramine inspiré*, par Desormes, 1751; de l'*Élixir de la morale indienne*, 1760 (trad. reproduite en 1775 et 1783, avec de nouv. intit. : *Manuel de l'homme* et *Morale indienne*). Ces diverses traductions ne contiennent pas l'*Appendix* trad. par d'Harnouville, La Haye, 1753, in-8. L'ouvrage et l'appendix ont été trad. par Mlle Dupont (Mme Brissot), sous le titre de *Manuel de tous les âges*, 1782, et sous celui d'*Encyclopédie morale*, par Mme de Rivarol, 1802, in-12. — *Le Bijoutier philosophe*, la prem. comédie de Dodsley, trad. par Andrieux sous ce titre : *le Magasin de curiosités*, fait partie des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

DODSON (James), professeur de mathématiq. à Londres, mort en 1757, a publié : *Canon antilogarithmique*, Londres, 1742, in-fol.; c'est une table des nombres de onze fig. correspond. à tous les logarithmes ordinaires, moindres que cent mille.—*Le Calculateur* (*the Calculator*), 1747, in-4, recueil de tables avec lesquelles on fait rapidem. toutes les opérations de l'arithmétique.—*The mathematical repository*. Dodson a donné la première idée de la fondation d'une société pour l'assurance de la vie, plan exécuté quelques années après par Édouard-Rowe Mores.

DODSWORTH (Roger), antiquaire angl., né en

1583, dans le comté d'York, mort en 1654, a laissé 161 vol. in-fol., dont 119 écrits de sa main, et 42 qu'il tenait de différentes personnes, sur les antiquités de plus. parties de l'Angleterre, notamm. du comté d'York. Ces MSs. sont conservés à la bibliothèque bodléienne à Oxford. On a impr., sous les noms de Dodsworth et de Dugdale, le *Monasticon anglicanum*, avec des vues d'abbayes, d'églises, etc., 3 vol. in-fol., publ. successivem. de 1655 à 1673 (v. Dugdale).

DODWELL (Henri), savant angl., né à Dublin en 1641, s'appliqua principalem. à l'étude des sciences ecclésiastiques, bien qu'il ait toujours refusé d'entrer dans les ordres. Nommé professeur d'histoire à Oxford, en 1688, il perdit cette place trois ans après pour avoir refusé le serment d'*allégeance*. Il prit ensuite à tâche de se faire remarquer par ses paradoxes et par son habileté à les soutenir; il mourut en 1711. Dodwell s'est rendu plus recommandable par les savantes dissertat. dont il a enrichi *Velléius Paterculus*, *Xénophon*, *Denys d'Halicarnasse*, *Strabon*, *Tite-Live*, etc., et la belle collection des petits géographes grecs (v. Hudson). On peut consulter: *Abrégé des œuvres de Henri Dodwell, avec une notice sur sa vie*, par François Brokesbi, Londres, 1723, in-8. — Henri Dodwell, son fils aîné, tomba dans le scepticisme par suite des opinions singulières de son père, et publia, en 1742, un pamphlet anonyme intitulé: *le Christianisme non fondé en preuves*.—William Dodwell, son frère, né en 1709, entra dans le clergé anglican, et devint archidiacre de Berks. On a de lui une *Dissert. sur le vœu de Jephté;* une *Libre réponse aux libres recherches* de Midleton; une *Réplique finale* à la défense de ce docteur, et un gr. nombre de *Sermons*, parmi lesquels s'en trouve un contre le livre de son frère. Il mourut en 1788.

DODWELL (Édouard), célèbre antiquaire anglais, membre correspond. de l'acad. des inscript. et b.-lettres, connu surtout par son *Voyage en Grèce*, mourut à Rome le 14 mai 1832, âgé de 65 ans, laissant un ouvr. inédit très important *sur les murs polygones*.

DOEDERLEIN (Jean-Alexandre), histor. et antiquaire, né en 1675, à Weissembourg (Franconie), fut recteur du collége de cette ville, membre de l'acad. des curieux de la nature de Cassel, de la soc. royale de Londres, etc., et mourut en 1745. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables sont: *Schediasma historicum imperator. P. Æl. Adriani et M. Aurel., Probi vallum seu murum in variis Germaniæ tractibus conspiciendum*, Nuremberg, 1723, in-4. — *Commentatio historiæ de nummis Germaniæ*, etc., ibid., 1729, in-4. — *Antiquitates gentilismi nordgaviensis*, Ratisbonne, 1734, in-4 (le texte est en allem.). — *Traces existantes au centre de l'Allemagne d'antiquités sacrées russes-slavonnes* (en allemand); *Inscriptiones sclavo-russicæ*, etc.; *de* Θηριομαχία *Paulinâ*, dissertation écrite en grec; *Programma de nummorum antiquorum... præstantiâ*, Weissembourg, 1741, in-4. — Doederlein (Jean-Christophe), théolog. luthérien, né en 1746, à Wendsheim (Franconie), joignit à l'étude de la théologie celle de l'histoire, des mathématiques et des langues orientales, fut profess. à Altdorf, à Iéna, et mourut dans cette ville en 1792. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont nous citerons: *Esaïas ex recensione textûs hebraici*, etc., Altdorf, 1775, in-8.—*Proverbes de Salomon* (en allemand), 1778, in-8.—*L'Ecclésiaste* et le *Cantique des cantiques* (idem), Iéna, 1784, in-8. — *Biblioth. théol.* (en allem.), de 1780 à 1792, in-8. — *Journ. théol.* (idem), Iéna, 1792, in-8. — *Biblia hebraica... cum variis lectionibus*, Leipsig, 1793, in-8.

DOENHOFF (Gaspar), sénat. polonais, waivode de Siradie, d'une famille originaire de Franconie, jouit de la faveur des rois Sigismond III et Wladislas Sigismond, et mourut vers 1640, gr.-maréchal de la cour de Varsovie. Il fut, par les femmes, l'un des ancêtres du roi Stanislas Leckzynski. — Doenhoff (Gérard), de la même famille, comte palatin de Pomerélie, mort en 1648, se distingua dans les guerres de la Pologne contre les Turks, et contre Gustave-Adolphe. Ce fut lui qui vint en France (1645) conclure le mariage du roi Wladislas Sigismond avec Louise-Marie de Nevers.

DOERFEL (George-Samuel), pasteur luthérien, né à Plauen en Saxe, suivit avec assiduité la fameuse comète de 1680, et consigna ses observat. dans un ouvrage intitulé: *Observations astronom. de la grande comète à la fin de 1680, avec quelq. quest. remarq., spécialement une correction de la théorie des comètes d'Hevelius* (en allem.), 1681. Cet écrit était si rare et si peu connu, qu'en 1745 on annonça dans l'*Histoire de l'académ. de Berlin*, comme une découverte, la priorité que Dœrfel avait sur Newton, pour l'applicat. de la parabole à la détermination de l'orbite des comètes. (Les *Observat.* de Dœrfel avaient paru un an avant le livre des *Principes* de Newton). Kaestner a donné une notice de la dissertation de Dœrfel, dans le rec. de la soc. des arts libéraux de Leipsig, 3e part.

DOERING (George), poète allem., né à Cassel le 11 déc. 1798, mort le 10 oct. 1833, s'était fait, dans son pays, une haute réputation.

DOES (Jacques van der), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1623, élève de Nicolas Moyaert, voyagea en France et en Italie, où il se perfectionna. De retour dans sa patrie, il se fixa à La Haye, et mourut en 1673. On estime les figures d'animaux qu'il a introduites dans ses *Paysages*, genre auq. il s'était spécialement adonné; mais ses compositions, selon Descamps, se ressentent de son caractère habituellement mélancolique.—Simon van der Does, son fils, né en 1653, suivit la même carrière, adopta le même genre, et s'établit à Anvers, où il travailla beaucoup pour les marchands de tableaux, qui ont répandu ses ouvrages dans div. cabinets de l'Europe. Il mourut en 1717.—Jacques van der Does, né en 1654, frère du précédent, fut élève de Carle Dujardin, puis de Gérard Netscher et de Lairesse. Il était venu à Paris, à la suite de l'ambassadeur de Hollande, lorsqu'une mort pré-

maturée l'enleva aux arts qu'il cultivait avec succès.

DOES (van der). — V. DOUSA.

DOGIEL (MATTHIEU), historien polonais, entra dans la congrégation des écoles pies en Lithuanie, et établit à Wilda, où il était recteur, une imprimerie qui, pour les ouvrages latins, devint la meilleure de Pologne. C'est à ces mêmes presses que Dogiel confia la publication d'un grand ouvr. intit. : *Codex diplomaticus regni Poloniæ et magni ducatûs Lithuaniæ, in quo pacta, fœdera, tractatus pacis, etc., exhibentur*, 3 vol., de 1758 à 1764. Dogiel était mort à cette époque; mais les éditeurs avaient pris l'engagement de publ. les 5 vol. qui devaient compléter cette importante collect. Des circonstances que l'on ne connait pas les empêchèrent de tenir leur promesse.

DOHNA, ancienne famille de la Gaule-Viennoise (Dauphiné), dont le chef avait en 806 été choisi par Charlemagne pour défendre les frontières de l'empire sur les bords de l'Elbe contre les Wendes. —Fabien, bourgrave de DOHNA, l'un de ses descend., né en 1550, fut élevé avec le fils d'Albert, premier duc de Prusse, voyagea en France et en Italie, entra depuis au service de Jean-Casimir, comte palatin, qui lui confia plusieurs missions, suivit le roi Étienne Battori en Pologne, commanda plus tard un corps de troupes allemandes envoyé au secours du roi Henri IV contre les ligueurs, et reçut de ce monarque des témoignages honorables de satisfaction. A son retour en 1604, l'électeur de Brandebourg, Jean-Fréderic, le nomma grand-bourgrave du duché de Prusse. Il donna sa démission de cette charge, et mourut en 1622. Sa *Vie* a été écrite par G.-J. Vossius sous ce titre : *Comment. de rebus pace belloque gestis D. Fabiani burgr. à Dohnâ*. — Acace, bourgrave de DOHNA, son neveu, né en 1581, gouvern. de Frédéric V, élect. palat., fut, plus tard, chargé de plusieurs missions diplomatiques par son pupille, devenu successiv. élect. et roi de Bohème. Après l'issue malheureuse des affaires de ce prince, Dohna se retira en Prusse, où il mourut en 1647. — Dideric, bourgrave de DOHNA, frère du précéd., né en 1581, servit pend. 10 ans sous le prince Maurice de Nassau, général des Provinces-Unies, ensuite dans les troupes de l'électeur de Brandebourg, et plus tard alla rejoindre son frère Acace auprès de Frédéric V. Il mourut en 1620, des suites d'une blessure. Ce seigneur était très versé dans la connaiss. du lat., du français, de l'espagnol et du polonais.—Christophe, bourgrave de DOHNA, frère des précéd., né en 1583, fut chargé de différ. négociat., tant par le prince d'Anhalt que par l'électeur palatin, et mourut en 1637. Il est auteur de *Méditations* sur le *Cantique des cantiques*, imprimées sans son nom, et d'un traité intit. : *Alloquium ad animam*, resté MS. Frédéric Sphanheim a publié un *Comment. histor. de la vie et de la mort de messire Christophe, vicomte de Dohna*, Genève, 1639, in-4. —Frédéric, bourgrave de DOHNA, de la famille des précédents, acheta en 1657 la seigneurie de Copet en Suisse, obtint le droit de bourgeoisie à Berne, et une place dans le gr.-conseil de ce canton. Il eut trois fils, dont Bayle fut le précepteur. — Christian-Albert, bourgrave de DOHNA, de la même famille, né à Custrin en 1621, fit la guerre sous le prince d'Orange contre l'évêque de Munster et contre la France, et mourut en 1677.—Alexandre, comte de DOHNA, feld-maréchal des armées prussienes, et premier ministre-d'état sous Frédéric Ier, avait été gouvern. du prince royal Frédéric-Guillaume. Remplacé dans ce poste et exilé de la cour, il y fut rappelé à l'avénement de son élève, qui lui confia bientôt le ministère. Il mourut à Kœnigsberg en 1728. — Albert-Christophe de DOHNA, petit-fils de Frédéric, né à Berlin en 1698, servit sous le prince Eugène, parvint au grade de lieutenant-colonel, et quitta la carrière des armes pour se livrer à l'étude des sciences. Il fut membre de l'acad. roy. de Prusse, et mourut en 1752.—Christophe de DOHNA, général prussien, né en 1702, s'éleva successivem. jusqu'aux premiers grades par sa bravoure et son activité, et contribua puissamment au gain de la sanglante bataille de Zorndorf, dans la guerre de 7 ans. Il mourut à Berlin en 1762.

DOISSIN (LOUIS), jésuite, né en Amérique en 1721, mort en 1753, a laissé des poésies lat. estim. quoique inférieures à celles de Rapin, de Vanière et de Commire. Son chef-d'œuvre est un poème sur la *sculpture*, Paris, 1752, in-12; 1757, avec la traduction franç. en prose; réimpr. à Milan en 1775, in-8, avec une traduct. ital. par H. de Carli; son poème sur la *gravure*, 1753, in-12, renferme aussi de grandes beautés. Ces deux ouvr. font partie des *Poemata didascalica*, 1813, in-12. Brunel en a donné des extraits dans le *Parnasse lat. moderne*.

DOLABELLA (P.-CORN.), patricien, gendre de Cicéron, embrassa pend. la guerre civile le parti de César, servit sous lui à Pharsale, à Thapse et à Munda. Il fut successivement tribun, consul (44 av. J.-C.), et gouverneur de Syrie. Après la mort du dictat., il fut dépouillé de son gouvernement, mais il s'en vengea en faisant périr Trébonius, gouverneur de l'Asie-Mineure, et l'un des meurtriers de César. Déclaré par le sénat ennemi de la république, il s'enferma dans Laodicée; mais il y fut aussitôt assiégé par Cassius, qui le réduisit à se donner la mort, l'an de Rome 710, 43 av. J.-C.

DOLCE (LOUIS), l'un des plus labor. littérat. dont s'honore l'Italie, né à Venise en 1508, d'une très ancienne famille, mais devenue pauvre, mort en 1566, fut historien, grammairien, rhéteur, philosophe, poète tragique, comique, épique, lyrique, satirique, éditeur et traducteur. On a de lui plus de 70 ouvrages dont on trouve les titres dans la *Biblioth. italienne* de Haym : les principaux sont des traduct. d'Homère, de Cicéron, de Virgile, d'Horace, d'Ovide; les tragédies de *Jocaste, Médée, Didon, Iphigénie, Agamemnon, Thyeste, Hercule* et *Marianne*, impr. ensemble, Venise, 1560, in-12. — Cinq *Comédies*, ibid., 1560, in-12. — Les *Vies de l'empereur Charles-Quint*, ibid., 1561-1567, in-4; de l'*emper. Ferdinand Ier*, ibid., 1566, in-4; d'*Apollonius de Thyane*, trad. du grec, ibid.,

1549, in-8. — *Observ. sur la langue italienne*, ibid., 1562, in-12. — *Dialogo della pittura*, 1557, in-8.

DOLCI ou DOLCE (CHARLES), peintre florentin, élève de Jacq. Vignoli, né en 1616, mort en 1686, se distingua par un coloris suave et par un fini précieux. Ses portraits, fort recherchés, sont autant de chefs-d'œuvre. On a de cet artiste un assez gr. nombre de tabl. de chevalet; mais il a peu laissé de grandes composit. Lanzi cite son *St Antoine*, au musée de Florence; *la Concept. de la Vierge* et *les Évangélistes*, et *la Poésie*, dans différentes galeries de cette ville. — Agnès, sa fille, morte vers 1690, a exécuté de nombr. copies des tableaux de son père : le musée royal possède d'elle un *Christ devant un calice*.

DOLDER (JEAN-RODOLPHE), fils d'un paysan du canton de Zurich, a joué un rôle important dans la révolution helvétique de 1798. Sa naissance, son éducat. négligée, semblaient s'opposer à ce qu'il sortit jamais de la condit. où il se trouvait placé; mais ses intrigues le firent entrer au sénat, et plus tard il devint membre du directoire helvétique. Certain de n'être point réélu par son canton, il ourdit de nouvelles intrigues, se contenta du ministère des finances en 1801, et l'année suivante fut nommé landamman. A l'époque où Napoléon se fit déclarer médiateur de la confédérat. suisse, Dolder, repoussé de tous les partis comme un homme faux et vendu à l'étranger, parvint cependant à trouver place dans le gouvernem. cantonnal de l'Argovie, et s'y maintint jusqu'à sa mort, en 1806.

DOLENDO (BARTHÉLEMI), graveur au burin, élève de Goltzius, né à Leyde vers 1566, a gravé plusieurs pièces tant de sa composit. que d'après différents maîtres hollandais. Ses estampes se distinguent par la finesse de l'exécution. — DOLENDO (Zacharie), parent et contemporain du précédent, élève de J. de Ghein, a gravé d'après ce maître et d'après le Caravage, Spranger, Abraham et Bloemaert. On a de lui une suite de portraits fort estimés. Les pièces de ces deux artistes sont ordinairement signées des lettres initiales de leurs noms.

DOLERA (CLÉMENT), savant théolog., né dans l'état de Gênes, entra dans l'ordre des Frères mineurs, dont il devint supérieur-gén., fut ensuite élève de Foligno, puis créé cardinal par Paul IV, et mourut à Rome en 1568. On a de lui plusieurs traités: *De symbolo apostolorum; de Sacramentis; de Præceptis divinis; de Consiliis evangelicis*, etc., réunis sous le titre de : *Compendium theologicarum institutionum*, Rome, 1565, in-8.

DOLET (ÉTIENNE), littér. et impr., né à Orléans en 1509, fut d'abord secrétaire d'ambassade à Venise, puis vint à Toulouse, d'où il fut banni pour avoir insulté les membres du parlement. Il s'établit ensuite imprimeur à Lyon, où, mis en prison pour ses opinions religieuses, il fut relâché sous la promesse d'être plus circonspect. De nouvelles imprudences l'ayant fait arrêter une 2e fois, il parvint à s'échapper et se réfugia dans le Piémont, d'où il écrivit à François Ier pour lui demander des juges : le roi lui fit grâce; mais les ennemis de Dolet trouvèrent le moyen de ressaisir leur proie; et cette fois, de sa prison conduit sur la place Maubert à Paris, il fut brûlé comme athée, en 1546. On a de lui : *Commentar. linguæ latinæ lib. II*, Lyon, 1536-38, 2 vol. in-fol., très rare. — *Carminum libri IV*, 1538, in-4. — *Formulæ latinar. locutionum*, 1539, in-fol. — *De officio legati*, 1538, in-4. — *Francisci primi fata* (en vers), 1539, in-4., trad. en vers sous le titre de *Gestes de François Ier*, 1540, in-4. — *De re navali*, 1537, in-4. — *Second Enfer de Dolet*, 1641, in-8. — *Cato christianus*, etc., 1538, in-8. — *De Imitatione ciceronianâ*, 1540, in-4; des trad. de plus. ouvr. de Cicéron, et un rec. de *Lettres* en vers franç. Née de la Rochelle a écrit la *Vie de Dolet*, Paris, 1779, in-8. *Le second Enfer et autres œuvres de Dolet*, précéd. de sa *Réhabilitation* (par Aimé Martin), ont été réimpr., Paris, 1830, 2 vol. in-12.

DOLGOROUKI (la maison), l'une des plus anc. de Russie, a fourni plus. personnages célèbres dans l'histoire de cet empire par leur rivalité avec Mentschikoff et Biren, et par la catastrophe qui mit fin à leurs intrigues. — IWAN, prince de DOLGOROUKI, fils du sous-gouverneur du tzar Pierre II, dont il fut lui-même le compagn. d'enfance, tenta vainement, à la mort de ce monarque (1737), de faire reconnaître comme impératrice sa sœur Catherine, fiancée du jeune tzar, et fut exilé avec les siens en Sibérie, par l'impératrice Anne, qui, en 1738, sacrifia presque toute cette malheureuse famille à la jalousie de Biren, son ministre.

DOLGOROUKI (le prince JEAN-MICHAELOVITSCH), né en 1764 à Moscou, mort en 1824, avait porté d'abord les armes, et fait avec distinction plus. campagnes contre les Turks et les Suédois. Il remplit ensuite de hauts emplois administratifs, et se retira en 1812 avec le grade de conseiller-privé (équival. à celui de lieut.-gén. dans l'ordre milit.). Ce prince, qui avait fait d'excellentes études et possédait parfaitem. les langues mortes, s'est placé au rang des bons littérat. modernes de son pays par div. morceaux de poésie : il a excellé surtout dans l'épître et dans la satire. On a fait trois édit. complètes de ses *OEuvres*. La 3e, qui est la meill., parut à Moscou en 1819, sous la dédicace de l'univ. de cette ville. Elle porte pour titre : *État de mon âme, ou Poésies du prince J.-M. Dolgorouki*.

DOLIANUS, aventurier, né dans la Bulgarie, parvint à se faire reconnaître roi par ses compatr. qui venaient de secouer le joug de l'emper. Michel-le-Paphlagonien; mais se voyant sur le point d'être supplanté par un descendant de la famille royale, nommé Alusien, il fit crever les yeux à son compétiteur, et, peu de temps après, offrit à l'emper. de quitter le sceptre, à des conditions qui furent aisément acceptées : sa défect. détermina la soumission des Bulgares en 1041.

DOLIVAR (JEAN), graveur, né à Saragosse en 1641, s'établit à Paris, où il travailla de concert avec Chauveau et Lepaultre à la collection connue sous le nom de *Petites Conquêtes de Louis XIV*, et à d'autres suites de grav. à la pointe et au burin;

il a de plus gravé les cérémonies funèbres faites à la mort de différents personnages disting. du règne de Louis XIV. Il mourut en 1701.

DOLLOND (John), opticien angl., né en 1706, mort en 1761, membre de la société roy., est inventeur du télescope achromatique. Il a fourni aux *Transactions philosophiques* divers *Mémoires* sur des sujets d'optique. — Dollond (Pierre), fils du précédent, et non moins distingué comme optic., né en 1730, mort près de Londres en 1820, membre de la société de Philadelphie, a laissé, outre plus. *Mém.* insérés dans les *Transact. philosophiques* et d'autres lus à la société roy. de Londres, un écrit intit. : *Some account of the discovery made by the late John Dollon F. R. S.*, etc., 1789, in-4, dans lequel il défend la mémoire de son père contre un journal étranger.

DOLOMIEU (Déodat-Gui-Sylvain-Tancrède de GRATET de), célèbre géologiste et minéralogiste, né en 1750, d'une ancienne famille du Dauphiné, mort en 1801, membre de l'Institut, professeur au muséum d'histoire naturelle, a enrichi la science de différents ouvr. d'autant plus précieux qu'ils sont le fruit de recherches longues et pénibles à Malte, en Portugal, en Sicile, dans la Calabre, en Italie, dans le Tyrol, en France, dans les montagnes de la Suisse et de la Savoie, et en Égypte pendant l'expédition. Les plus remarquables sont : *La Philosophie minéralogique*, Paris, 1802, in-8. — *Mémoire sur la nécessité d'unir les connaiss. chimiques à celles de minéralog.*, dans le *Journal des mines*, ann. 1797.—*Voyage aux îles de Lipari, suivi d'un Mémoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température du climat de Malte*, Paris, 1783, in-8; *sur le tremblement de terre de la Calabre*, Rome, 1784, in-8; *sur les îles Ponces et les produits volcaniques de l'Etna*, Paris, 1788, in-8; *sur les volcans éteints du Val-di-Noto; sur un voyage à l'Etna en juin* 1781, *et sur les îles Cyclopes, ou de la Trizza*, dans le *Voyage de Naples et de Sicile*, par l'abbé de Saint-Non. On lui doit en outre un gr. nombre de mémoires dans le *Journal de physique*, années 1790-91-92-93-94 et 1798, et dans le *Journal des mines*, années 1795-96-97 et 1798. Dolomieu avait quitté l'Égypte après la signature du traité d'El-Arisch, en 1800, lorsque, forcé d'aborder en Sicile, il y fut jeté dans un cachot, d'où il ne sortit qu'au mois de février 1801. Cette détention rigoureuse abrégea ses jours; il mourut le 28 nov., dans une terre près de Mâcon. Les naturalistes ont donné le nom de *dolomie* à une pierre phosphorescente. L'*Éloge histor.* de Dolomieu, par Lacépède, prononcé à l'Institut, se trouve dans les *Mém.* de la classe des sc., 2e sem., 1806, dans le *Magasin encyclopédique* (1802), et dans le *Journal des mines*, tome XII.

DOLSCIUS (Paul), né à Planen en 1526, dut à Mélanchthon une chaire au collége de Hall, fut nommé bourgmestre de cette ville, puis inspecteur des églises, des écoles et des salines, et mourut en 1589. Il a laissé entre autres ouvr. : *Psalmi Davidis græcis versibus elegiacis redditi*, Bâle, 1555, in-8. — *Siracides græcis elegiis expressa*, Leipsig, 1571, in-8. — Et *Confessio fidei exhibita Augustæ, græcè reddita*, Bâle, 1559, in-8. On trouve des détails sur la vie de Dolscius dans une *Lettre de Gveinzius*, Hall, 1730, in-4.

DOMAIRON (Louis), littérat., né à Béziers en 1745, professeur à l'école royale militaire depuis 1778 jusqu'à la suppression de ces établissements, principal du collége de Dieppe et professeur de b.-lettres lors de la réorganisat. des écoles, puis membre de la commission des livres classiques et inspecteur de l'instruct. publique, mort à Paris en 1807, a publ. : *Le libertin devenu vertueux*, etc., 1777, 2 vol. in-12. — *Recueil de faits pour servir à l'histoire de la marine et à celle des découvertes*, 1777-81, 2 vol. in-12. — *Les Rudiments de l'hist.*, 1804, 3 vol. in-12.—*Principes généraux de belles-lettres*, 1802, 3 vol. in-12. — Et un *Atlas moderne portatif*, etc., 1786, in-8. Il a coopéré avec l'abbé de Fontenay à la rédaction des tom. XXVe et XLVe du *Voyageur français* de l'abbé de Laporte.

DOMAIRY ou DEMIRI (Kemal-Eddin-Aboulbaca-Mohammed), naturaliste et jurisc. arabe, mort l'an de l'hégyre 808, de J.-C. 1405, est auteur d'une *Histoire des animaux*, dont on trouve des extr. dans le *Catalogue d'Assemani*, dans les *Éléments de la langue arabe de Tychsen*, dans la *Chrestomatie arabe de Hesel*, et dans quelques autres ouvr. : elle a été commentée, abrégée et traduite en persan.

DOMAT ou DAUMAT (Jean), sav. jurisconsulte, né à Clermont en Auvergne en 1625, avocat du roi au présidial de cette ville, mort à Paris en 1695, est principalem. connu par son excell. ouvr. intit. : *Lois civiles dans leur ordre naturel*, Paris, 1689-91-94 et 1697, 5 vol. in-4; Luxembourg, 1702, in-fol., réimpr. avec le *Legum delectus* du même auteur, et les additions d'Héricourt sur le droit public, Paris, 1724, 2 vol. in-fol.; ibid., 1735, 2 vol. in-fol., avec les notes de Boucheul sur le *Legum delectus;* ibid., 1744, 2 vol. in-fol., avec les notes de Boucheul, Berroyer et Chevalier; ib., 1755-67, et 1777, 2 vol. in-fol., avec le supplém. de Dejoui. Ses *OEuvres complètes, revues, corrigées et augmentées d'une Notice biographique et d'une Table de concordance entre les articles de nos codes et les passages de Domat qui s'y rapportent*, ont été publ. par J. Runy, 1828-30, 4 vol. in-8. L'édit. revue par M. Carré, 1825, 9 vol. in-8, très mal impr., est d'ailleurs incomplète (*v.* le *Manuel* de Brunet.) Les *Lois* ont été trad. en anglais par Guill. Strahan, Londres, 1726. C'est à peu près le seul ouvr. de jurisprud. que l'on consulte encore avec fruit, malgré la révolution qui s'est opérée dans la législat. franç. depuis 1789. Domat doit cette honorable distinction au talent avec lequel il expose les maximes fondamentales du droit, et développe le plan général de la société civile.

DOMBAY (François de), orientaliste, né à Vienne en 1758, fut employé comme interprète à

Maroc, à Madrid et à Agram, en Croatie, depuis 1783 jusqu'en 1792, époque où il fut nommé conseiller en la chancellerie secrète de cour et d'état, et interprète de cour à Vienne. Il mourut dans ce poste en 1810. On a de lui : *Histoire des rois de Mauritanie*, depuis le milieu du 8e S. jusqu'au commencem. du 14e, Agram, 1794 et 1795, 2 vol. in-8, en allem. — *Hist. des chérifs*, depuis le milieu du 17e S. jusqu'à la fin du 18e, ibid., 1801, en allem. C'est une suite de l'ouvr. précéd. — *Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turks*, Agram, 1797, in-8, en allem. — *Descript. des monnaies qui ont cours dans l'empire de Maroc*, Vienne, 1803, in-8. — *Grammatica linguæ mauro-arabicæ*, ibid., 1800, in-4. — *Grammatica linguæ persicæ*, ibid., 1804, in-4.

DOMBEY (Joseph), médecin et botaniste, né à Mâcon en 1742, reçu docteur à Montpellier, partit en 1778 pour l'Amérique, visita le Pérou, le Chili, étudia avec soin la végétation de ces contrées, fit de nombreuses découvertes, et revint en Europe en 1785. Les troubles de la révolut. le décidèrent à retourner en Amérique : il partit avec une mission pour les États-Unis, fut pris dans la traversée par des corsaires, et mourut de misère en 1793 dans les prisons de Monserrat. Les qualités personnelles de Dombey n'étaient pas moins remarquables que l'étendue de ses connaissances. Le Jardin-des-Plantes lui doit un gr. nombre d'objets curieux, et le muséum d'hist. naturelle une multitude de pièces de zoologie et d'échantillons de minéralogie. Son *Herbier*, déposé au muséum, renferme 1,500 plantes, dans lesq. se trouvent 60 genres nouveaux, et un texte qui présente la description des végétaux du Chili et du Pérou, avec l'indication de leurs usages.

DOMBROWKA, fille de Boleslas Ier, duc de Bohême, épouse de Miécislas, duc de Pologne et mère de Boleslas, dit *l'Intrépide*, 1er roi de Pologne, est regardée comme la Clotilde des Polonais. Son époux reçut le baptême le jour de leur mariage, le 5 mars 965, et un gr. nombre de seigneurs polonais suivirent l'exemple de leur souverain. Miécislas ordonna à ses sujets, sous peine de mort, d'abjurer les erreurs du paganisme. Dombrowka mourut à Gnesne en 976.

DOMEIER (Jean-Gabriel), histor. allem., chef de la magistrature de la ville de Moringen, et député aux états de Lunebourg, né en 1717, mort en 1790, a écrit : *Hist. de la ville et du bailliage de Moringen*, etc., Hanovre, 1786, in-4, 2e édit. — *Hist. de la ville et du bailliage de Hardegesen*, Zelle, 1771, in-4, et div. dissertat. sur la langue allemande.

DOMENICHI (Louis), sav. littérat. ital., fils d'un notaire de Plaisance, mort à Pise en 1564, a laissé un gr. nombre de trad. en italien de divers aut., tant anc. que modernes, entre autres des *Vies de Plutarque*, Venise, Giolito, 2 vol. in-4 ; de *Xénophon*, ibid., 1547, 1548, 1558, etc., in-8 ; de *Polybe*, ibid., 1545, 1553, 2 vol. in-8 ; de *Pline-le-Jeune* (*Hist. natur.*), ibid., 1561, 1562, in-4 ; de *Boece*, Florence, ibid., 1562, in-12 ; et de Paolo Giovio : *l'Istorie del suo tempo*, Florence, Torrentino, 1558, 2 part. — Les *Vies de Léon X*, *d'Adrien VI et du card. Pompeo Colonna*, ibid., 1549, in-8. — Les *Vies* des douze Visconti et des Sforce, ducs de Milan ; de Gonsalve de Cordoue, de d'Avalos, marquis de Pescaire, et les *Éloges* des guerriers illustres du même aut. Domenichi a composé en outre quelques ouvr. histor., tels que *Istoria de' detti e fatti notabili di diversi principi ed uomini privati moderni, libri XII*, Venise, Giolito, 1556, in-4, impr. avec addit. sous le titre de *Storia varia*, ibid., 1564, in-8. — Huit dialogues : *d'Amore, di Remedj d'amore, dell' Amor fraterno, della Fortuna, della Vera Nobiltà, dell' Imprese, della Corte* et *della Stampa*, ibid., 1562, in-8. Ce dernier est tiré en entier des *Marmi*, ouvr. de Doni, publ. dix ans auparavant. On a trad. en français, sous le titre de *Faceties et mots subtilz d'aucuns excellenzs esprits*, Lyon, 1574, in-16, un autre ouvr. de Domenichi, intit. : *Facezie, motti e burle di diversi persone*, réimpr. à Venise, 1568, in-8, avec des addit. de Thomas Porcacchi.

DOMENICO DES CAMÉES (COMPAGNI, connu sous le nom de), célèbre grav. en pierres fines, dont on connait moins la vie que les ouvr., d'ailleurs assez rares et fort recherchés, naquit à Milan au commencem. du 15e S. Son chef-d'œuvre est, suivant Vasari et Mariette, un portrait du duc Ludovic Sforce, dit *le Maure*, gravé sur un rubis balais d'une grandeur surprenante. On connait de cet artiste plus. autres portraits, monum. précieux de l'iconographie moderne, et qui décorent les plus riches cabinets de l'Angleterre et de l'Allemagne.

DOMERGUE (Franç.-Urbain), né à Aubagne en 1745, entra dans la congrégat. des doctrinaires, qu'il quitta en 1784, et s'établit à Lyon, où il fonda un *Journal de la langue franç.*, dans le but de rappeler à ses principes la langue défigurée par le néologisme. Il vint ensuite à Paris continuer ce journal ; fit, à sa création, partie de l'Institut, fut nommé profess. de gramm. générale, puis d'humanités, et mourut en 1810. On a de lui : *Grammaire simplifiée*, 1778. — *La prononciat. franç. déterminée par des signes invariables*, etc., 1796, in-8. — *Manuel... contenant tout ce qui a rapport aux genres et à la prononciation*, 1805, in-8. — *Solutions grammaticales*, 1808, in-8 : c'est le recueil des décis. rendues par un conseil grammatical que l'aut. avait formé. L'éloge de Domergue fut prononcé par Daru.

DOMINGOS. — V. Quita.

DOMINICA (Annia), femme de l'emper. Valens, embrassa l'arianisme et persécuta les orthodoxes avec acharnem. Après la mort de Valens, à la bataille d'Adrianople en 378, cette princesse sauva l'empire par son courage, en forçant les Goths à se retirer. Elle eut de Valens un fils mort en bas âge, et deux filles, dont l'une, nommée Carose, a donné son nom aux thermes que Valens construisit à Constantinople avec les pierres des murs de Chalcédoine.

DOMINICAINS (ordre des).—V. DOMINIQUE (St).

DOMINICY (MARC-ANTOINE), jurisconsulte né à Cahors, mort à Paris en 1650, ou à Bourges en 1656, professeur à l'université de cette ville, s'est livré à de savantes recherches sur plusieurs points obscurs de l'hist. de France. On a de lui : *Assertor Gallicus contra vindicias hispanicas J.-J. Chiffletii*, Paris, 1646, in-4. — *Assertoris gallici circa legis salicæ intellectum, mens explicata*, 1646, in-4. — *Ansberti familia rediviva*, 1648, in-4. — *Dissert. de sudario capitis Christi*, 1640, in-4. Cette relique était conservée à Cahors. *De prærogativâ allodiorum in provinciis Narbonensi et Aquitanicâ*, etc., 1645, in-4.

DOMINIQUE (St), dit *l'Encuirassé*, parce qu'il portait une cuirasse de mailles de fer qu'il ne quittait que pour se donner la discipline, se rendit célèbre par ses austérités. Il passa sa vie dans les déserts de Montfeltre et de Fontavellano, au milieu des Apennins, ne vivant que de pain et d'eau, et se flagellant sans cesse pour expier les iniquités des autres. A force de se donner la discipline, il se rendit la peau noire comme celle d'un Éthiopien, et mourut le 14 oct. 1060, en chantant l'office.

DOMINIQUE (St), fondat. de l'ordre des dominicains ou Frères prêcheurs, naquit à Calahorra dans la Vieille-Castille en 1170, étudia à l'univ. de Palencia, et se distingua de bonne heure par la ferveur de son zèle et de sa charité. Il prêcha dans cette ville avec succès et fut, à 28 ans, reçu par l'év. d'Osma chanoine de son chapitre. Il accompagna ce prélat chargé par Alphonse IX, roi de Castille, de négocier le mariage de Ferdinand son fils, avec la fille du comte de la Marche; mais leur mission étant devenue sans objet par la mort de la princesse, ils restèrent en Languedoc pour y travailler à la conversion des Vaudois et des Albigeois, hérétiq. que leur violence rendait alors redoutables. St Dominique tenta de ramener par la prédicat. ceux que les armes n'avaient pu réduire, et réussit auprès d'un gr. nombre. En 1213, lorsqu'une armée fut, sous la conduite du comte de Montfort, envoyée contre les Albigeois, le saint entreprit la réforme des soldats avec le même zèle qu'il déployait pour la conversion des Albigeois. C'est pendant sa miss. en Languedoc que St Dominique institua la dévot. du rosaire, et qu'il conçut le projet d'établir un ordre relig. chargé de prêcher la foi et d'arrêter les progrès de l'hérésie. Cet ordre, fondé à Toulouse en 1215, fut approuvé l'année suivante par Honorius III. Le pape créa en même temps en faveur de St Dominique l'office de *maître du sacré palais*, qui lui donnait le droit d'assister à tous les consistoires publics et particuliers, d'approuver les thèses et les livres, de nommer les prédicateurs. Le nouvel ordre se répandit bientôt en Espagne et en France; à Paris, le couvent fut établi rue St-Jacques, et c'est de là que les dominicains reçurent en France le nom de *Jacobins*. St Dominique assujétissait tous ses disciples à une pauvreté rigide et refusait tous les dons ou legs qu'on voulait leur faire. Il mourut le 6 août 1221, à Bologne, qui depuis 1219 était le lieu de sa résid. On a dit qu'il avait été le prem. inquisiteur, mais il paraît d'un côté que l'inquisition existait avant lui, de l'autre qu'il ne fut jamais revêtu de cette charge. On l'accuse aussi, mais à tort, de s'être montré cruel envers les Albigeois.

DOMINIQUE de Pistoie et PIERRE de Pise, tous les deux dominic., établirent dans le couv. de St-Jacques de Ripoli, à Florence, une imprimerie qui subsista de 1476 à 1483, et dont, entre autres ouvr., est sortie *la Legenda della mirabile vergine beata Catarina da Sienna, suora della penitenzia di santo Domenicho*, Florence, 1477, in-4, édit. *princ.* très rare et très recherchée.

DOMINIQUE (ALEXIS), peintre, surn. *le Grec*, né dans une des îles de l'Archipel vers 1547, élève du Titien, fut employé par ce gr. maître à reproduire par la grav. quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, et sa belle estampe de *Pharaon submergé* suffit pour prouver tout ce que l'on devait attendre de lui dans ce genre. On ne connaît en Italie aucun tabl. du Greco; mais l'Espagne en possède un grand nombre dans la manière du Titien, et dont quelq.-uns sont très estim. Il donna les plans d'une église à Tolède, où il avait fixé sa demeure, l'orna de statues et de tableaux qui sont aussi son ouvrage, et mourut dans cette vile en 1625.

DOMINIQUE, rabbin, né à Jérusalem en 1550, professeur de droit talmudique à Safet en Galilée, et premier médecin du grand-seigneur à Constantinople, embrassa la religion chrétienne vers 1600, et se retira à Rome dans le collége des néophytes. Il a laissé MSs. une trad. en hébreu du *Nouveau-Testam.* et des liv. apocryphes qui en dépendent, et un *Traité des articles de foi.*

DOMINIQUE (JOSEPH-DOMINIQUE BIANCOLELLI, connu sous le nom de), acteur, né à Bologne en 1640, appelé à Paris par le cardinal Mazarin, y remplit pendant 28 ans les rôles d'Arlequin, et contribua par ses talents à la prospérité du Théâtre-Italien. Il mourut en 1688, et fut enterré derrière le chœur de l'église de St-Eustache à Paris.—DOMINIQUE (Pierre-Franç., connu aussi sous le nom de), son fils, né à Paris en 1681, s'engagea dans une troupe de province, débuta à Toulouse, joua à Milan, à Parme et dans d'autres grandes villes, revint à Paris en 1710, entra à l'Opéra-Comique, puis à la Comédie-Ital., où il remplit avec succès les rôles de Trivellin, et mourut en 1734. On a de lui un grand nombre de pièces de théâtre, dont la meilleure est *Agnès de Chaillot*, parodie d'*Inès de Castro* de Lamotte. — Louis BIANCOLELLI, frère aîné du précédent, filleul de Louis XIV, suivit la carrière du génie militaire, devint directeur des fortifications, chevalier de St-Louis, et mourut en 1729. Il avait composé pour le Théâtre-Ital. plus. coméd. qui se trouvent dans le rec. de Gherardi.

DOMINIQUE DEL BARRIERE ou DE LA BARRIÈRE. — V. BARRIÈRE (Dominique).

DOMINIQUIN (DOMENICO-ZAMPIERI, dit le), peintre célèbre, né à Bologne en 1581, passa de l'école de Calvart, peintre flamand, dans celle

des Carrache, se livra tout entier à son art, ne quittant l'atelier que pour aller étudier dans les rues et sur les places le jeu mobile de la physion. humaine, et dessinant à la hâte ce qui le frappait le plus. De Bologne il se rendit à Parme, puis à Rome, où son talent lui valut des ennemis qui faillirent lui faire abandonner les pinceaux. Mais encouragé par Annibal Carrache, il fit alors la *Communion de St Jérôme*, l'un des chefs-d'œuvre de la peinture. Il revint à Bologne, d'où il retourna bientôt à Rome, peindre les pendentifs de la coupole de St-André, fresque admirable, qu'il ne tint pas à ses envieux de faire effacer. Invité de se rendre à Naples pour y peindre la chapelle du trésor, il y retrouva des ennemis, dont les menées le décidèrent à quitter précipitamment une ville où sa vie était menacée. Il y revint pourtant achever son ouvr., et y mourut en 1641, à 60 ans. Le Dominiquin est parmi les peintres au premier rang après Raphaël, le Corrége et le Titien. Ses princip. tableaux sont : *la Communion de St Jérôme*, *la Vierge* dite *du Rosaire*, et une *Ste Cécile*. Le musée royal en possède 14 de ce maître : *le Seigneur reprochant à Adam sa désobéissance; David jouant de la harpe; le Ravissement de St Paul; une Ste Famille; la Fuite en Égypte; la Vierge, l'enfant Jésus et St François d'Assise; Ste Cécile; Énée et Anchise; Hercule et Achéloüs; Hercule et Cacus; Thimoclée devant Alexandre; le Triomphe de l'Amour; Renaud et Armide*, et *Herminie chez les bergers*. Les fresques du Dominiquin sont, au dire des connaisseurs, supérieures à ses tabl.; on y trouve une fraîcheur et une vivacité de teintes admirables.

DOMINIS (MARC-ANTOINE de), jésuite, né à Arbe sur la côte de Dalmatie en 1556, fut successivem. professeur d'éloquence, de philosophie et de mathématiq. à Padoue, évêque de Segni et archev. de Spalatro, embrassa le protestantisme, revint à la foi catholique, se laissa tenter d'apostasier une seconde fois, mais, reconnu suspect, fut enfermé dans le château St-Ange, et y mourut en 1624, pendant l'instruction de son procès. Après sa mort il fut déclaré hérétique, et son corps brûlé publiquement. On a de lui un traité intitulé : *De republicâ ecclesiasticâ lib. X*, Londres, 1617, 2 vol. in-fol., dans lequel il développe sur la discipline ecclésiastique des principes qui étaient au-dessus de son siècle, et qui furent condamnés par quelq. facultés de théologie. — Un autre traité assez estimé : *De radiis visùs et lucis in vitris perspectivis et iride*, Venise, 1611, in-4, dans leq. l'aut. a donné pour la première fois l'explication du phénomène de l'arc-en-ciel; quelques autres écrits théologiq., et l'édition de l'*Histoire du concile de Trente* de Fra Paolo; l'*Histoire de l'Inquisition*, par Limborch, renferme les pièces de la procédure de Dominis.

DOMITIA-LÉPIDA, tante de Néron, fut accusée de magie et mise à mort, l'an de J.-C. 54, par les intrigues d'Agrippine, qui craignait l'influence de cette princesse sur Néron.—DOMITIA-LONGINA, fille de Corbulon, mariée à Ælius-Lamia, fut enlevée à son mari par Domitien; mais bientôt il fut forcé de la répudier à cause de sa conduite scandaleuse. Il la reprit cependant; mais, craignant de sa part quelque vengeance, elle entra dans la conspiration qui le fit périr.

DOMITIEN (TITUS-FLAVIUS), empereur, le dernier des douze césars, 2e fils de Vespasien, né à Rome l'an 51 de J.-C., succéda à Titus, son frère, en 81. Quoique son penchant à la cruauté se fût déjà trahi dans plus d'une occasion, il se contraignit au commencem. de son règne et laissa espérer un gouvern. assez heureux. Il se montrait libéral et juste, il embellit la ville de plus. édifices, rétablit la biblioth. qui avait été brûlée, et fit avec quelq. succès la guerre contre les Cattes, les Germains et les Daces. Mais se livrant bientôt à son naturel féroce, il fit mettre à mort un gr. nombre de sénateurs et de Romains distingués, s'empara de leurs biens, excita contre les chrétiens la plus cruelle persécution, et proscrivit les philosophes, les gens de lettres et les histor., dont il craignait les jugements sévères. Souillant sa vie des plus infâmes débauches, il séduisit sa propre nièce Julie, pendant qu'il faisait enterrer vive une vestale pour incontinence. Plus. complots se formèrent contre lui : à peine était-il parvenu à étouffer la révolte de L. Antonius dans la Germanie, qu'il succomba victime d'une trame ourdie dans son palais même par Domitia-Longina, son épouse, et fut assassiné par Étienne, affranchi de cette femme, l'an 96, à 45 ans. Ce monstre se plaisait à faire trembler ses sujets, lors même qu'il les épargnait. Un jour ayant invité les princip. sénateurs à un festin, il les reçut dans une salle tendue de noir, où étaient préparés autant de cercueils que de convives. Après s'être fait un jeu de leur frayeur, il les laissa sortir. Une autre fois, dit-on, il convoqua le sénat pour décider dans quel vase on devait faire cuire un turbot. Dans ses moments de loisir, il s'amusait à percer des mouches avec un poinçon fort aigu, et ce fut à cette occasion que Vibius-Priscus, auquel on demandait s'il n'y avait personne avec l'emper., répondit : « Pas même une mouche; » mot qui lui coûta la vie. Domitien porta l'orgueil au point de se faire couronner dieu et seigneur, et de se faire dresser des autels.

DOMITILLE (FLAVIA), femme de Vespasien, fille d'un simple greffier, fut mère de Titus et de Domitien, et d'une fille dont l'art. suit, et mourut avant l'avénement de Vespasien à l'empire. On lui décerna néanmoins le titre d'*augusta* et les honn. divins. — DOMITILLE, fille de Vespasien, épousa Flavius-Clémens qui fut mis à mort par Domitien, et fut elle-même exilée dans l'île de Pandectarie, pour n'avoir point voulu accepter l'époux que lui proposait le tyran. Cette princesse était, dit-on, chrétienne.

DOMITIUS-AHÉNOBARBUS (CN.), consul 122 ans avant J.-C., défit dans un grand combat les Allobroges et leur tua 20,000 hommes. Il souilla sa victoire par une trahison : ayant invité Bituitus,

leur roi, à se rendre auprès de lui pour une entrevue, il le chargea de chaînes et l'envoya à Rome. Cinq ans après il fut censeur et remplit cette charge avec une sévérité extrême. — DOMITIUS-AHÉNOBARBUS (Cn.), père de Néron, doit presque toute sa célébrité à son mariage avec Agrippine, qu'il laissa veuve de bonne heure, et qui, ayant épousé Claude, lui fit adopter Néron, leur fils. Domitius avait le caractère arrogant et féroce. Il disait lui-même que de sa femme et de lui il ne pouvait naître qu'un monstre funeste au genre humain. Il mourut sous Caligula.

DOMITIUS-AFER. — V. AFER.

DOMMARTIN, général, né vers 1765, entra de bonne heure dans l'artillerie, commanda cette arme au siége de Toulon, et fut nommé général de brigade. Employé à l'armée d'Italie, il se distingua dans la glorieuse campagne de 1796, notamm. à Véronne, dont il ouvrit les portes à coups de canon. Général de division de l'artillerie, il fit partie de l'expédit. d'Égypte, contribua au succès des journées de Chebreiss, des Pyramides, etc., dirigea les travaux devant Jaffa, puis au siége de St-Jean-d'Acre, fut blessé dans un engagem. sur le Nil, en revenant d'inspecter les postes du littoral, et mourut du tétanos dans les prem. mois de 1799, vivement regretté de l'armée, qui avait su apprécier ses talents et sa valeur.

DONADO (HERNAND-ADRIEN), peintre espagnol, religieux carme déchaussé de Cordoue, mort en 1630, fut, suivant Pacheco, un des plus habiles artistes de son temps. Sa *Madeleine pénitente* lui a mérité la gloire d'être comparé au Titien.

DONADONI (CHARLES-ANTOINE), prélat italien, né à Venise en 1672, entra chez les religieux franciscains, professa la théologie et la philos. dans plusieurs maisons de son ordre, en fut nommé provincial, obtint ensuite l'évêché de Sebenico (Dalmatie), et mourut en 1756. On a de lui : *la Morale di Aristotile spiegata*, Venise, 1709.—*Panegirici e discorsi sagri*, ibid., 1709. — *Ragionamenti morali*, ibid., 1722. — *La Crusca in esame*, ibid., 1742, et quelq. autres écrits peu remarq.

DONALD, roi d'Écosse, le premier qui ait embrassé le christianisme, gouverna sagem. ses états pend. 21 ans. Il avait conclu la paix avec l'emper. Septime-Sévère, venu en Écosse accompagné de forces considérables, lorsqu'il mourut l'an 216.— DONALD II, roi d'Écosse au 3e S., mourut peu de de temps après être monté sur le trône, vaincu par Donald, prince des îles Hébrides. — DONALD III s'empara du sceptre à la mort du précédent, révolta ses sujets par sa tyrannie, et fut tué l'an 260, après un règne de 5 ans. — DONALD IV, mort vers 647, contribua à replacer le roy. de Northumberland sous l'autorité des fils d'Éthelred, et propagea la foi dans ce pays. — DONALD V s'occupa bien plus de ses plaisirs que du bonheur de son peuple, fut vaincu par les Pictes et les Bretons, perdit une partie de son royaume, fut détrôné par ses propres sujets, et mourut en prison en 858. — DONALD VI, roi d'Écosse, du petit nombre de ceux qui ont laissé un souvenir glorieux, se distingua par son courage en combattant avec Alfred contre les Danois, apaisa les troubles qui s'élevèrent dans le nord de son royaume et mourut vers l'an 903. — DONALD VII, ou *Duncan Ier*, gouverna l'Écosse avec équité; mais son règne fut troublé par des dissensions et par les entreprises des Norwégiens. Il périt l'an 1040, victime des embûches que lui tendit Macbeth. — DONALD VIII, surnommé *Bane* (le Blanc), fils de Donald VII, et frère de Malcolm III, se retira dans les îles Hébrides lors de l'usurpation de Macbeth, sollicita les secours de Magnus, roi de Norwége, détrôna Macbeth, s'empara de la couronne au préjudice des fils de Malcolm, fut détrôné lui-même après un règne de 3 ans, et mourut dans les fers l'an 1098.

DONAT, évêque de Cases-Noires en Numidie, chef du schisme des donatistes, commença de troubler l'Église en 305, par ses attaques contre les prêtres et les évêques qui, pendant la persécut., avaient livré les livres saints, fit déposer sous ce prétexte, en 312, Cécilien, évêque de Carthage, et ordonner à sa place Majorin, un de ses partisans. Cette mesure fut condamnée par le pape Miltiade et par plusieurs conciles. Donat, déclaré calomniateur, mourut excommunié.

DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, fut élevé à cette dignité en 316, après la mort de Majorin. Ses talents et ses vertus lui firent de nombr. partis. qui se portaient aux plus gr. violences contre les cathol. L'emper. Constant fut obligé d'envoyer des troupes contre les donatistes; ils se défendirent avec acharnement; mais enfin furent vaincus et dispersés ; on répandit le bruit que Donat avait été jeté dans un puits, mais il vécut en exil jusqu'en 355. Les donatistes prétendaient former la seule Église légitime, et rebaptisaient ceux qui entraient dans leur parti. Leur schisme dura près de 300 ans, et ne fut éteint que sous l'emper. Maurice, à la fin du 6e S. St Augustin et St Optat ont beaucoup écrit contre les donatistes.

DONAT (ÆLIUS), grammairien, né vers 333, fut précept. de St Jérôme, et composa un *Comment.* estimé sur Térence, et deux traités : *de Barbarismo* et *de octo Partibus orationis*. Ce dern. ouvrage fut long-temps suivi dans les écoles pour l'enseignement du latin. On lui attribue un *Commentaire* sur Virgile publié, d'après un MS. de Pontanus, par Scip. Capèce, Naples, 1535, in-fol.; cette édit. est très rare ; et une *Vie* de ce poète, qui paraissent plutôt être l'ouvrage d'un Claude-Tibère Donat, grammairien peu connu. Le *Commentaire* sur Térence a été publ. à Venise, in-fol., 1475; les traités *de Barbarismo* et *de octo Partibus*, etc., sont un des prem. monuments de l'art de l'imprimerie.

DONAT (St), évêque de Besançon, fils de Waldelène, duc de la Haute-Bourgogne, fut élevé par St Colomban, abbé de Luxeuil, dont il suivit la règle toute sa vie. Il assista comme év. au concile de Reims en 626, et de Châlon-sur-Saône en 646,

et mourut en 660. On le regarde comme le fondateur de l'abbaye de St-Paul de Besançon. La *Règle* qui porte le nom de St Donat, insérée dans le *Codex* de Benoît d'Aniane, a été trad. en franç. par l'abbé Verdot.

DONATELLO (DONATO, plus connu sous le nom de), célèbre sculpt., né à Florence en 1383, mort en 1466, enrichit sa ville natale de statues et de bas-reliefs, dont plusieurs princes offrirent des sommes considérables. On s'accorde à regarder comme les chefs-d'œuvre de ce maître celles de *St-George* et de *St-Marc*, faites pour l'église de St-Marc *in orto;* la statue en bronze de *Judith*, qui vient de couper la tête d'Holopherne, dans la salle du sénat, à Florence. On voyait de lui, à Padoue, la statue d'*Érasme Narni*, gén. vénitien, et l'*Histoire de St Antoine*, en bas-reliefs. — DONATELLO (Simon), sculpt., frère du précéd., n'égala ni son talent ni sa réputation. Le pape Eugène IV l'appela à Rome, en 1431, pour faire une des portes de bronze de St-Pierre. Donatello employa 12 ans à ce travail. Il exécuta encore quelq. autres ouvr. L'un des plus remarq. est le *tombeau de Martin V*, à Saint-Jean-de-Latran.

DONATI (CORSO), gentilhomme florentin, chef des noirs pendant les troubles de Florence, au commencem. du 14e S., engagea dans ses intérêts le pape Boniface VIII, et triompha du parti des blancs avec l'aide de Charles de Valois. Mais bientôt il vit déchoir son crédit dans le gouvernement, fut accusé de prétendre à la tyrannie, et se déroba au supplice en se donnant la mort l'an 1308. — DONATI (Bindo), poète florentin du 13e S., l'un des premiers qui aient versifié en langue toscane, et l'un des meilleurs écrivains de son temps, a laissé en MSs. plus. pièces de vers, parmi lesquelles on distingue une *Ballade* adressée à la comtesse Bardi, mère du fameux Guido Cavalcanti. Donati mourut vers l'an 1300. — DONATI (Forèse), poète florentin, contemporain de Bindo, a contribué avec celui-ci à l'illustration qui se répandit sur la poésie italienne au 14e S. On trouve de lui plus. pièces dans la *Scelta di rime antiche*, Florence, 1812, in-8.

DONATI (ALEXANDRE), jésuite, né à Sienne en 1584, professeur de rhétorique à Rome, a laissé des poésies et quelques ouvrages d'antiquité qui jouissent encore de l'estime des savants. Ses principaux écrits sont : *Roma vetus ac recens*, etc., dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1694, in-4.—*Constantinus Romæ liberator*, 1640, in-8, poème héroïque.— *Suevia, tragœdia*, 1629, in-16. — *De Arte poeticâ*, ibid., 1630, in-16. — Des *Discours* sur des sujets de piété, et une *Vie de Paul V*, insérée dans les *Vitæ romanorum pontificum* d'Alph. Chacon, Rome, 1630.

DONATI (VITALIEN), célèbre natur., né à Padoue en 1717, se fit recevoir doct. en méd., mais renonça bientôt à l'exercice de cet art pour se livrer à l'étude de la botanique. Il visita les différ. parties de l'Italie par ordre de Benoît XIV, recueillit tout ce que le royaume de Naples, la Sicile, l'Illyrie, la Bosnie et l'Albanie lui présentèrent de plus cur., et étudia avec soin les product. de la mer Adriatique. S'étant plus tard rendu en Orient par ordre du roi de Sardaigne, il parcourut la Syrie et l'Égypte, mourut sur le vaisseau qui le ramenait en France, et fut inhumé sur la côte de Mangalorre. On a de lui : *Hist. naturelle de la mer Adriatique*, Venise, 1750, in-4, fig.; trad. en français par de Castillon, La Haye, 1758, in-4, et en anglais dans les *Transactions philosoph.*, 1751.

DONATO (FRANÇOIS), doge de Venise de 1545 à 1553, succéda à Pierre Lando, gouverna la république avec sagesse, eut le talent de faire respecter la neutralité de Venise pendant les guerres de Charles-Quint et de Henri II, embellit sa patrie des deux monuments les plus remarq. qu'elle possède, l'Hôtel-des-Monnaies et la Bibliothèque, et enrichit le palais ducal de tableaux et de statues des meilleurs maîtres. Marc-Antoine Trevisani lui succéda.—DONATO (Léonard), doge de Venise de 1606 à 1612, s'est rendu célèbre par la résistance opiniâtre qu'il opposa aux prétentions du pape Paul V d'interdire au sénat la juridiction ecclésiastique. Sa *Vie*, écrite en latin par André Morosini, a été publiée à Venise, 1623, in-4. Marc-Antoine Memmo fut son successeur. — Un autre DONATO (Nicolas), de la famille des précéd., fut élu doge en 1618, et mourut après un règne de 3 semaines. — Quelques autres membres de cette famille ont occupé des places distinguées dans le gouvernem. de Venise.

DONDI, *Dondus* ou *de Dondis* (JACQ.), philos., médecin, mathématicien et littérat., né à Padoue au 14e S., a laissé un ouvr. intit. : *Promptuarium medic.*, etc., Venise, 1481, in-fol., impr. aussi sous le titre de : *Aggregator*, ibid., 1543, 1576, in-fol., et trad. en plusieurs langues.—Un traité *de Modo conficiendi salis ex aquis calidis fontium Aponi*, et un autre *sur le Flux et le reflux de la mer*, restés tous deux MSs. Dondi est beauc. plus connu comme invent. d'une horloge élevée en 1334 sur la tour du palais de Padoue, et regardée comme la merveille du siècle : elle marquait les heures, le cours annuel du soleil, les révolutions des planètes, les phases de la lune, les mois et les fêtes de l'année. On ignore l'époque de la mort de Dondi; on sait seulement qu'il vivait encore en 1355. — DONDI (Jean), mathématic. et médecin, fils du précéd., est auteur d'un ouvrage intitulé : *Planetarium*, 3 vol. avec fig., MS., dans lequel il explique la construction de l'horloge de son père, et d'un *Tr des eaux minérales*, inséré dans le liv. *de Balneis*, Venise, 1553, in-fol. Il fut surnommé *Horologius* (surnom que conservèrent ses descendants), pour avoir inventé et exécuté une horloge encore plus fameuse que celle de son père, et qui fut placée dans la biblioth. de Jean Galéaz Visconti à Pavie. Il mourut en 1380. — DONDI (Gabriel), médecin de réputation à Venise, mort en 1388, paraît avoir été fils de Jean. — DONDI (Joseph HOROLOGIUS), historien et trad., a écrit une *Vie de Camille Orsini, général des troupes de l'Église sous Léon X*, Venise, 1565, in-4. — Un chev. de OROLOGIO tra

vailla aux fortifications de la place de Brouage (France), en 1570. — Dondi Orologio (Antoine-Charles, marquis de), est connu comme aut. d'un *Prodromo dell' istoria naturale de' monti Euganei*, Padoue, 1780, in-8, traduit en allemand par Bernouilli. — Dondi (Jacques-Scipion, marquis dall' Orologio), a écrit : *Notizie sopra Jacopo e Giovanni Dondi dall' Orologio*, dans les *Saggi di Padova*, tome II.

DONDINI (Guillaume), jésuite, né à Bologne en 1606, professeur d'éloquence à Rome, et chargé d'expliquer l'Écriture sainte au collége romain, a laissé quelq. pièces de vers latins, plusieurs *Panégyriques*, et une hist. *de Rebus in Galliâ gestis ab Alexandro Farnesio, Parmæ et Placentiæ duce III, supremo Belgii præfecto*, Rome, 1673, in-fol., ouvrage estimé dans lequel on trouve une histoire impartiale de la naiss. et des progrès de la guerre civile en France, de 1585 à 1595.

DONDUCCI (Jean-André), dit *il Mastelletta*, habile peintre bolon., né en 1575, mort en 1655, élève des Carrache, se distingua par un dessin pur, un coloris vigoureux et un pinceau facile ; on retrouve dans ses ouvr. la manière de Michel-Ange. Le musée possède un tableau de ce maître, *Jésus et la Vierge apparaissant à St François d'Assise*.

DONEAU, *Donellus* (Hugues), jurisconsulte, né à Châlon-sur-Saône en 1527, professait le droit à Bourges à l'époque du massacre de la St-Barthélemi ; il s'enfuit en Allemagne, enseigna successiv. à Heidelberg, à Leyde, puis à Altorf, et mourut dans cette ville en 1591. On a de lui des *Traités* ou *Comment.* sur divers titres du Digeste et du Code, impr. séparém. et recueillis sous le titre de *Commentaria juris civilis*, par J.-A. Konig, Nuremberg, 1801, 4 vol. in-8.

DONGAL, roi d'Écosse au 9e S., est signalé dans les anciennes chroniq. par la sévérité de son administr. Ses sujets se révoltèrent ; mais il parvint à réprimer cette insurr., et se noya en 880 dans la Spey, en marchant contre les Pictes, qui menaçaient ses états.

DONGARD, roi d'Écosse en 452, mort en 457, fit d'heureuses réformes dans la religion, extirpa les restes du pélagianisme, et fit jouir ses sujets de tous les avantages de la paix.

DONI (Ant.-Franç.), Florentin, un des fondat. de l'académie *de' Peregrini* à Venise, né en 1503, mort en 1574, parcourut l'Italie, dédiant ses ouvrages aux gens riches dans l'espoir d'obtenir des récompenses. Ses écrits ont un caractère libre, satirique et original ; les principaux sont : *la Zucca*, Venise, 1551-52, in-8, fig. en bois, édit. originale très rare. — *I mondi celesti, terrestri ed infernali*, etc., ibid., 1552 et 1553, in-4, traduit en français par Gabriel Chapuis, Lyon, 1580, in-8. — *I marmi*, Venise, 1552, in-4.—Des *Lettres*, ibid., 1552, in-8. — *La Libraria*, 1550. — *La seconda Libraria*, 1551, in-12, ouvrage curieux, et qu'il aurait pu facilement rendre plus utile, en donnant des indications plus exactes. M. Gamba en a tiré, ainsi que des autres ouvr. de Doni, les *Novelle*, Venise, 1815, in-8, édit. impr. à 80 exemplaires. L'édition qu'a publiée Doni des *Prose antiche di Dante, Petrarca et Boccaccio, e di molti altri nobili ingegni*, Florence, 1547, in-8, est très estimée.

DONI (Jean-Baptiste), savant antiquaire, né à Florence en 1593, vint dans sa jeunesse étudier le droit à Bourges, et cultiva dans le même temps les lang. et les différ. branches de la science historique. Déjà connu par son profond savoir et par ses belles collections d'antiquités, il fut appelé à Rome par le cardinal Barberini, qu'il accompagna dans ses nonciatures en France et en Espagne, et dont il reçut d'ailleurs toutes les facilités de se livrer à ses goûts studieux. En 1640, il accepta la chaire de professeur d'éloquence qui lui fut offerte par le gr.-duc, fut reçu membre de l'académie de Florence et de la Crusca, et mourut en 1646. Ses principaux ouvrages sont : *De præstantiâ musicæ veteris lib. III*, etc., Florence, 1647, in-4. — *Lyra barberina... accedunt ejusdem opera, pleraque nundùm edita, ad veterem musicam illustrand. pertinentia*, etc., ibid., 1763, 2 vol. in-fol. — *Inscript. antiquæ*, 1731, in-fol. — Des *Lettres* ital. et latines, 1755, in-fol., précédées de *Comment. sur la vie et les ouvr. de J.-B. Doni*, et de la liste des ouvr. de cet écriv., par Ange-Marie Bandini.

DONI D'ATTICHI (Louis), religieux minime, fut d'abord évêque de Riez, puis transféré à l'év. d'Autun en 1652, et mourut en 1664. On a de lui une *Oraison funèbre du roi Henri IV*, prononcée en franç. à Avignon, l'an 1615 (jusqu'alors on n'avait prêché dans cette ville qu'en ital. ou en lat.). — *Flores hist. sacri collegii cardinalium*, Paris, 1660, 2 vol. in-fol., ouvr. le plus complet qui ait été fait sur cette matière. — *Tableau de la vie de la B. Jeanne, reine de France*, fondatrice des *Annonciades*, Paris, 1664, in-8, édit. augmentée.— *La Vie du P. Bérulle*, ibid., 1649, in-8 ; celle du *cardinal B.-N. Albergat*, Autun, 1656, in-8. — *Le Panégyrique de St Maxime, évêque de Riez*, traduit du latin de Faust, 1644, in-8. — Une *Hist. générale de l'ordre des minimes*, Paris, 1624, in-4, et quelq. autres écrits moins importants.

DONIS (Nicolas), bénédict. au couvent de Reichenbach, né vers 1450, est principalem. connu par les cartes dont il enrichit la *Géographie* de Ptolémée : il paraît que ce sont les premières sur lesquelles on trouve indiqués les degrés de longitude et de latitude. Elles furent publiées dans les édit. de Ptolémée, Ulm, 1482 et 1486. Ces cartes, au nombre de 32, sont gravées sur bois par Jean Schnitzer d'Arenkheim. Les mêmes édit. renferment de Donis un *Traité sur les merveilles et les lieux célèbres du monde*.

DONIZO. — V. Domnizo.

DONNE (Jean), poète anglais, né à Londres en 1573, entra dans les ordres à 40 ans, fut chapelain ordin. du roi Jacques, prédicat. de Lincoln'sinn, doyen de St-Paul, et mourut en 1631. On a de lui plus. écrits sur divers points de controverse, des sermons, des poésies légères, des satires, des épigrammes, des chansons, etc. Ses princip. ouvr.

sont : *le Pseudomartyr*, Londres, 1610, in-4, ouvr. composé par ordre du roi Jacques, dans le but de prouver que les sujets catholiq. pouvaient prêter serment de fidélité au roi d'Angleterre. — *Paradoxes, problèmes, essais, caractères*, etc., avec un livre d'épigrammes, ib., 1633, in-12. — Une *Dissertat. sur le suicide*, 1644, 1648, in-4. La liste complète de ses ouvr. se trouve dans le *Dictionnaire* de Chauffepié ; sa *Vie*, par Walton, a été réimpr. en 1796, in-4, dans le *Recueil biograph.* de Th. Zouch. — DONNE (Jean), fils du précéd., doct. en droit, agrégé à l'univ. d'Oxford, a mis au jour quelques-uns des ouvr. de son père et publ. plus. opuscules, entre autres : *l'humble Requête de Covent-Garden contre le docteur Jean Baber, médecin*. J. Donne mourut en 1662.

DONNE (ABRAHAM), astronome angl., né à Bideford (Devonshire), né en 1718, mort en 1746, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans les sciences exactes. Il a laissé des *Calculs sur les éclipses du soleil et de la lune avec les passages de Mercure*, pour plus de dix années, publ. dans ses *OEuvres* par son frère.—DONNE (Benjamin), né en 1729, mort en 1798, fut prof. de mécanique à Bristol, et conservat. de la biblioth. publ. de cette ville. Outre l'édit. des *OEuvres* d'Abraham, on lui doit quelq. *Tr. de géométrie et de trigonométrie*.— *Abrégé de physique expérimentale*, 1771, in-12. — *Essais de mathémat.*, in-8. — *Description du comté de Devon*, 1761, ouvr. couronné par la société pour l'encouragem. des arts et du commerce. — *Carte du Devonshire*, en 12 feuilles, 1765. — *Carte de la ville de Bristol et de ses environs*, en 4 feuilles, 1770.

DONNER (RAPHAEL), sculpteur allemand, né en 1680, mort à Vienne en 1740, a exécuté sur l'une des places de cette ville une fontaine en marbre, et à Breitenfurth la statue de Charles VI.

DONNINI (JÉRÔME), peintre célèbre, né à Correggio en 1681, élève de Jean-Joseph Saldole à Bologne, et de Charles Cignani à Forli, a exécuté un assez gr. nombre de tabl. de petite dimension, très recherchés des amat. On a de cet artiste quelques morc. plus import. ; *St Antoine* aux *Filippini* de Bologne, un de ses chefs-d'œuvre, rappelle la manière de Cignani. D'autres tabl. de ce maître sont épars dans la Romagne, à Turin, etc. Il mourut en 1743.

DONORATICO, une des plus anciennes et des plus illustres familles de Pise, donna des chefs au parti gibelin dans le moyen-âge, maintint son crédit en protégeant le peuple contre la noblesse. Deux des membres de cette famille, Gérard et Galvano, combattirent et périrent avec Conradin. Après la peste de 1348, les comtes de Donoratico, qui avaient échappé à ce fléau, ayant perdu leur influence sur les affaires publiques, se retirèrent dans leurs fiefs entre Pise et Piombino, sur la côte de la mer Tyrrhénienne.

DONOSO (JOSEPH), peintre et architecte, né dans la Castille en 1628, mort en 1686, a embelli plus. églises de Madrid de tableaux estimés; les princip. sont : *la Canonisation de St Pierre d'Alcantara*, six gr. tableaux dont les sujets ont été puisés dans *la Vie de St Benoît ;* une *Conception*, une *Cène*, deux tableaux de *Martyrs* et une suite de portraits des supérieurs du couvent de Notre-Dame-de-la-Victoire. La manière de ce maître se rapproche de celle de Paul Véronèse.

DONTONS (PAUL), peintre espagnol, né en 1600 à Valence, mort en 1666, passe pour un excellent coloriste et un habile dessinat. : il a orné les églises et les cloîtres de Valence de plusieurs ouvr. qui le placent à un rang distingué parmi les peintres de sa patrie.

DONUS ou DOMNUS, pape, success. de Dieudonné en 676, mort en 678, fit paver en marbre la cour de l'église de St-Pierre, s'occupa pendant la courte durée de son pontificat de réparer les monuments et les édifices publics, et restaura l'église des apôtres sur le chemin d'Ostie, et celle de Ste-Euphémie sur la voie Appienne. — DONUS II ou DOMNUS, fut élu pape en 974, pour succéder à Benoît VI. On croit qu'il mourut en 975. On ne sait rien de positif sur les actes de son pontificat.

DONZELLI (JOSEPH), baron de Digliola dans le royaume de Naples, n'est connu que par les recherches auxq. il se livra sur l'art médical et sur la chimie. On a de lui : *Synopsis de opobalsamo orientali*, Naples, 1640, in-4. — *Liber de opobalsamo, additio apologetica*, etc., 1643, trad. en ital., Padoue, 1643, in-4. — *Teatro farmaceutico*, etc., publ. avec des additions, par Thomas Donzelli, fils de Joseph, Rome, 1677, in-fol. — *Partenope liberata, ovvero racconto dell' eroica resoluzione dal popolo di Napoli pro soffersi con tutto il regno dall' insopportabil giogo dell' Ispagnuoli*, Naples, 1647, in-4.

DONZELLINI (JÉRÔME), médec. italien, exerça long-temps avec succès à Brescia, fut forcé par ses confrères de quitter cette ville pour avoir soutenu ses opinions médicales avec trop de violence, se retira à Venise, où il acquit une juste célébrité, et périt en 1560, noyé secrètement comme coupable de sacriléges. Ses principaux ouvr. sont : *Epistola ad Jos. Valdanium de naturâ, causis et curatione febris pestilentis*, Venise, 1575, in-4. — *Consilia et epistolæ medicæ*, Francfort, 1698, trad. lat. du tr. de Galien *de Ptisanâ*, et de 8 des *Harangues de Themistius*, Bâle, 1559, in-8. On lui attribue un tr. intit. : *Remedium ferendarum injuriarum, sive de compescendâ irâ*, Venise, 1586, in-4. — DONZELLINI (Joseph-Antoine), médecin napolitain, est auteur d'un livre intit. : *Quæstio convivialis de usu mathematum in arte medicâ*, Venise, 1707, in-8.

DONZELLO (PIERRE et HIPPOLYTE del), peintres et architectes napolit., frères, nés au commencem. du 15e S., étaient fils d'Angiol. Franco, et parents du célèbre Guiliano da Majano, dont ils apprirent les règles de l'architect.; ils travaillèrent ensemble à la décorat. du palais du roi Alphonse et furent ensuite employés par le roi Ferdinand. Hippolyte se rendit après 1463 à Florence, où il exécuta dif-

férents tabl., entre autres : *la Descente de croix*, que l'on voit au musée Pitti. Pierre, resté à Naples, s'y fit une gr. réputat. par ses tabl. à l'huile et à fresque, et par ses élèves. Il excella dans le portrait. Ses fresques du palais des ducs de Matalona tiennent un rang distingué dans l'hist. de l'art. Il mourut vers 1470.

DOOLITTLE (Amos), le 1er artiste qui ait gravé sur cuivre en Amérique, était né à Cheshire, près New-Haven, dans le Connecticut. Placé fort jeune chez un orfévre, il ne tarda pas à essayer la gravure sur métaux, et apprit seul les principes et la pratique de son art. Son prem. ouvr. fut une gravure représentant la *bataille de Lexington*, à laq. il avait assisté comme volontaire. Doolittle a produit un nombre incroyable de gravures diverses, beaucoup dans le genre histor.; et s'il n'a jamais atteint cette perfection à laquelle l'art est parvenu depuis aux États-Unis, il a du moins le mérite d'avoir, le prem., sans autre secours que son génie, ouvert cette carrière aux artistes américains. Ses *OEuvres* sont encore recherchées avec empressement. Il mourut du choléra le 31 janvier 1833, à 78 ans.

DOPPELMAYER (Jean-Gabriel), mathémat., né à Nuremberg en 1671, fils d'un amat. de physique, acheva ses études à Hall, visita les princip. états de l'Europe, et de retour dans sa ville natale, obtint en 1704 la chaire de mathématiq. qu'il remplit avec distinction pend. 46 ans, et mourut en 1750, membre des acad. de Londres, de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg. Habile dans l'art de tailler les objectifs pour les grandes lunettes astronomiques, de polir les miroirs de télescopes, il se rendit fameux par une infinité d'opérat. électriques qui attiraient à ses leçons un gr. nombre d'auditeurs. On a de lui : *Notices histor. des mathém. et artistes de Nuremberg*, 1730, in-fol., en allem. — *Atlas cœlestis in quo 30 tabulæ astronomicæ æri incisæ continentur*, 1742, gr. in-fol.—*Phénomènes électriques nouvellem. découverts*, 1744, in-4, en allem. — *Introduct. à la géographie*, des traduct. de plus. ouvr. franç. et anglais relatifs à l'astron. et à la mécanique, et d'autres écrits dont la nomenclature se trouve dans les dictionn. de Wils ou d'Adelung.

DOPPERT (Jean), sav. antiquaire, né en 1671 à Francfort-sur-le-Mein, recteur du collége de Schneeberg en Saxe, mort en 1735, a laissé des dissertat. très intéressantes sur différents sujets d'antiq.; les plus remarquables sont : *De antiquitate superstitiosæ ignis venerationis*, Schneeberg, 1709, in-fol. — *De tribus numis quibus impressa cernitur Augustorum, Caligulæ, Neronis et Galbæ effigies*, etc., ibid., 1708-13, in-fol. — *Selectoria ex Justiniani magni historiâ*, ibid., 1714, in-4, etc.

DOPPET (François-Amédée), général, né à Chambéry en 1753, servit dans un corps de cavalerie, puis dans les gardes-françaises, quitta la carrière militaire pour étudier la médec., fut reçu doct. à Turin, et s'établit à Grenoble. Au commencem. de la révolut., Doppet vint à Paris avec Aubert Dubayet, s'affilia aux sociétés populaires, fond le club des étrangers et rentra au service avec le grade de lieuten.-colonel de la légion des Allobroges, dont il avait provoqué la création. Général de brigade dans l'armée du Midi sous les ordres de Carteaux, il remplaça Kellermann dans le commandem. de l'armée des Alpes, fut chargé du siége de Lyon, puis de la reprise de Toulon, et passa ensuite à l'armée des Pyrénées-Orient. Sa mauvaise santé le détermina à quitter le commandem. en 1794, et la chute du parti des jacobins le laissa dans l'inaction jusqu'en 1796, époque où il fut nommé command. de Metz. Plus tard Doppet se retira à Aix en Savoie, et mourut oublié vers 1800. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr. fort médiocres, tels que des écrits contre Mesmer et le magnétisme animal, des romans, des brochures relatives aux affaires du temps, quelques livres de médec., etc. Les princip. sont : *Manière d'administrer les bains de vapeurs et les fumigations*, Turin, 1788, in-12, fig.—*État moral, civil et politique de la maison de Savoie*, Paris, 1791, in-8, trad. en allem. par Brunn, 1793, in-8. — *Mém. politiques et milit. du général Doppet*, Carouge, 1797, in-8. Cet ouvr., le meill. de l'auteur, a été réimprimé dans la collect. des *Mémoires sur la révolution*.

DORANGE (Jacques-Nicolas-Pierre), poète, né à Marseille en 1786, vint fort jeune à Paris, où ses talents précoces donnèrent les plus flatteuses espérances aux amis des lettres, et lui méritèrent des encouragem.; mais une maladie de langueur le mit au tombeau en 1811. Ses *poésies* ont été recueillies, 1812, in-18. Dorange avait donné la trad. en vers franç. des *Bucoliques* de Virgile, 1810, in-8; il a laissé des fragm. de la traduct. des *Géorgiques*, de *l'Énéide* et de *la Jérusalem délivrée*.

DORAT ou DAURAT (Jean), poète du 16e S., surnommé par ses contempor. *le Pindare français*, fut précepteur des pages de François Ier, profess. de langue grecque au collége royal, et poète royal de Charles IX; il composa, suivant Scaliger, plus de 50,000 vers grecs, latins et français, dont une portion a été publ. sous le titre de *Poematia hoc est poematum, epigrammatum, anagrammatum, funerum, odarum, epithalamiorum*, etc., Paris, 1586, in-8. On a en outre de Dorat un *Comment.* franç.-latin sur les *Centuries* de Nostradamus, Lyon, 1594, in-8, et des remarques sur les *Sibyllina oracula*, édit. d'Opsopœus, Paris, 1599, in-8. Dorat passait pour un des meilleurs critiques de son temps; mais ses leçons au collége de France, dans lesq. il expliquait et commentait les auteurs anciens et rétablissait les textes altérés, n'ont pu être recueillies. Il mourut en 1588.—Dorat (Louis), fils du précéd., n'avait que dix ans lorsqu'il traduisit en vers franç. une pièce latine composée par son père sur le retour de la reine-mère, Catherine de Médicis. — Dorat (Madel.), sœur du précéd., épouse de Nicolas Goulu, célèbre professeur de grec, mérite d'être rangée au nombre des femmes

savantes; elle possédait les langues grecque, lat., espagnole et italienne, et les parlait avec facilité. Elle mourut à Paris en 1636, à 88 ans. — Dorat (Jacques), neveu de Jean, archidiacre de Reims, est auteur d'un petit poème intit. : *la Nymphe rémoise au roi*, Reims, 1601, in-8, composé à l'occasion de l'entrée et du sacre de Louis XIII à Reims, et de quelq. autres pièces de vers insérées dans le rec. de Charles du Lys, 1628, in-4, 3e édit.

DORAT (Cl.-Joseph), poète franç., né à Paris en 1734, entra dans les mousquet. et quitta bientôt le service pour se livrer uniquem. à son goût pour la littérat. Plus. chutes qu'il était impossible d'attribuer à la cabale, l'éloignèrent du théâtre; mais il rentra dans la carrière en 1773, et fit jouer le même jour *Régulus*, trag. imitée de Métastase, et la *Feinte par amour*, coméd. restée au répertoire. Ce double succès l'enhardit, toutefois ses nouvelles tentatives ne furent pas aussi heureuses. Son *Célibataire* offre cepend. quelq. scènes très agréables; mais le sujet est manqué. Son personnage est un jeune homme, qui par conséquent peut faire cesser sa position si elle l'ennuie. Dorat avait du talent, de l'esprit, de la facilité, mais il manquait de jugement et ne s'était point fortifié dans l'art difficile d'écrire, par l'étude des grands modèles. Il s'essaya dans tous les genres et n'obtint des succès durables dans aucun. Il mourut en 1780. Ses *Œuvres*, publ. en 20 vol. in-8, fig., ne sont point recherchées. Sautreau de Marsy en a donné un *choix*, 1786, 3 vol. in-12, et Despez, 1827, in-8. Ce vol., précédé d'une *Notice* sur l'auteur, contient la *Déclamation*, poème; *Régulus*, *la Feinte par amour*, des *épîtres*, parmi lesq. on distingue celle qu'il adressa au marquis de Pezay, son ami, et dans laquelle il parle de ses chutes avec beauc. de légèreté; le *conte d'Alphonse*, des *fables* et des *poésies fugitives*.

DORBAY (François), architecte, mort à Paris en 1697, a donné les dessins de l'œuvre de St-Germain-l'Auxerrois, du couvent et de l'église des capucines de la place Vendôme, terminés en 1688; du portail de la Trinité, rue St-Denis, en 1671; de l'église des Prémontrés à la Croix-Rouge, et ceux de l'hôtel des comédiens franç., exécutés en 1688. Après la mort de Levau, Dorbay, élève de ce maître, fut chargé de diriger les travaux de l'église et du collége des Quatre-Nations, et ceux du Louvre et des Tuileries.

DORDONI (Antoine), graveur en pierres fines, né à Busseto, duché de Parme, en 1528, mort à Rome en 1584, passa pour un des plus habiles artistes de son temps. Ses plus précieux ouvrages faisaient partie de la riche collection du duc de Devonshire.

DORFLING (George, baron de), feld-maréchal, né en 1606, dans un village de Bohême, s'engagea comme soldat, et s'éleva rapidement aux grades supérieurs par sa vaillance et son extrême aptitude. Il passa du service de l'empereur à celui du roi de Suède, devint général-major en 1642, et, à la paix de Westphalie en 1648, s'attacha à l'électeur de Brandebourg, qui le combla de faveurs et de distinctions. Il servit dignem. ce prince, de 1657 à 1695, dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir contre les Polonais, les Suédois et les Français. Dans l'intervalle, il fut chargé de plus. missions diplomatiques importantes; car il alliait la prudence et la sagesse d'un homme d'état aux talents de général. Il fut nommé feld-maréchal en 1670, gouverneur en chef de toutes les places fortes de la Poméranie en 1677, l'année suivante gouverneur de la Poméranie-Inférieure, ainsi que de la principauté de Camin, et mourut en 1695. Sa *Vie* a été publ. par Stendal, 1786, in-8, avec son portr.

DORIA, nom d'une ancienne famille de Gênes, dont l'illustration remonte aux premiers temps de l'hist. de cette république. Nous allons en signaler les personnages les plus remarquables. — Oberto ou Uberto Doria, amiral des Génois, commandait à la mémorable bataille de la Méloria, qui mit fin, en 1284, à la longue rivalité entre Gênes et Pise, en anéantissant la marine des Pisans. Dans ce terrible combat, les Génois tuèrent 5,000 hommes à leurs adversaires, coulèrent à fond cinq galères et en capturèrent 28, avec 11,000 prisonn. — Lamba Doria, amiral des Génois dans leur seconde guerre contre les Vénitiens en 1298, conduisait dans l'Adriatique 85 galères avec lesquelles il se disposait à ravager le littoral de la Dalmatie, lorsqu'il rencontra le 8 septembre, devant l'île de Corzola, l'amiral vénitien André Dandolo, qui commandait une flotte de 97 galères. Les Génois perdirent d'abord 10 galères; mais Doria, ranimant l'énergie de ses équipages, reprit bientôt le dessus, et manœuvra avec tant d'habileté qu'à la fin de la journée 85 galères vénitiennes étaient en son pouvoir. Il en brûla 67 et en ramena 18 à Gênes, avec 7,400 prisonniers, au nombre desquels se trouvait l'amiral Dandolo, qui mourut de chagrin. Doria, de son côté, avait acheté son triomphe par la perte de son fils, tué presque à la fin du combat. Une paix glorieuse fut le fruit de cette victoire, qui ruina pour quelque temps la marine vénitienne. — Paganino Doria commanda la marine génoise dans la trois. guerre contre les Vénitiens au milieu du 14e S. Il partit au mois de juillet 1351, avec 64 galères, pour combattre, dans l'Archipel, Nicolas Pisani, un des meilleurs amiraux qu'aient eus les Vénitiens. La flotte génoise tint quelq. temps celle de Venise bloquée dans un des ports de l'île de Négrepont; mais des forces supérieures la forcèrent à s'éloigner. Doria fit voile vers Ténédos, dont il se rendit maître, et où il hiverna; puis il vint menacer Constantinople. Pisani, après avoir traversé les Dardanelles, accourut pour livrer bataille à l'amiral génois. Un engagement terrible eut lieu, le 13 fév. 1352, en vue de Constantinople, et l'avantage resta aux Génois, qui s'emparèrent de 26 galères. Mais cette victoire leur coûta 13 bâtiments et la moitié de leurs équipages. Doria n'eut pas le commandement de la flotte l'année suiv. Les échecs éprouvés dans cette campagne le lui firent rendre en 1354. Il attaqua de nouveau Pisani à Porto-Longo, le prit

avec toute sa flotte, forte de 35 galères, sans qu'il échappât un seul homme. Ce brillant succès mit fin à la troisième guerre entre les Génois et les Vénitiens qui acceptèrent toutes les conditions qu'on voulut leur imposer. — Lucien Doria, amiral de Gênes dans la quatrième guerre, dite de Chiozza, contre les Vénitiens, prit en 1358, avec une flotte de 22 galères, la place de Rovigno en Istrie, pilla et brûla Grado et Caorlo, et jeta l'alarme dans Venise. Vettor Pisani, envoyé contre lui, le joignit devant Pola, et lui livra bataille le 29 mai 1379. L. Doria fut tué au commencement de l'action; mais ses disposit. furent si bien suivies par Ambroise Doria, son frère, que les Génois remportèrent la victoire : 15 galères vénitiennes et 1,500 prisonniers tombèrent en leur pouvoir. — Pierre Doria succéda à Lucien, prit Chiozza le 16 août 1379, et refusa aux Vénitiens la paix qu'ils sollicitaient avec instance. Mais Vettor Pisani, qui avait été mis en prison après la bataille de Pola, ayant été rendu à la liberté, renferma la flotte génoise dans le port de Chiozza; Doria fut tué d'un coup de canon, et la flotte avec laquelle il venait de faire la conquête de cette place fut obligée de se rendre le 21 juin 1380. — André Doria, né à Oneille en 1468, le restaurateur de la liberté de Gênes, suivit de bonne heure la carrière des armes, et après avoir servi avec distinct. dans les troupes de div. princes d'Italie, entra dans la marine, où il acquit en peu de temps la renommée du premier capitaine de son siècle. Il équipa à ses frais une flotte pour faire la guerre aux Barbaresques qui infestaient la Méditerranée, et dès-lors remporta sur eux de gr. avantages dans plus. rencontres. Cependant l'Italie étant devenue le théâtre d'une guerre acharnée entre la France et l'Autriche, Doria, vainqueur des Barbaresques, prit parti pour la France : François Ier lui confia une flotte avec laquelle il battit celle de Charles-Quint sur les côtes de Provence. Plus tard Doria, avec le consentement du roi de France, passa au service de Clément VII, puis reprit le command. des galères avec le titre d'amiral du Levant. Mais s'étant aperçu que le roi différait de rendre Savone aux Génois, comme il s'y était engagé; que sa patrie allait devenir victime des intrigues d'une cour avide, il renonça au service de François Ier, et conclut avec l'empereur un traité dans lequel il stipulait la restaurat. de la liberté de sa patrie. Le 12 sept. 1528, il se présenta devant Gênes avec sa flotte; Trivulce, qui commandait, se réfugia dans le château, et Doria fut accueilli par ses concitoyens comme le restaurateur de leur liberté. Au lieu de s'emparer du pouvoir, comme il en avait la facilité, il mit un terme aux fonct. des Adorno et des Fregose, rappela les nobles aux emplois, et établit la constitution qui a duré presque sans changement jusqu'à l'établissem. de la république ligurienne en 1798. Le sénat lui décerna les titres de père et de libérat. de la patrie; Doria refusa la place de doge, afin de continuer à servir l'empereur sur mer, comme il s'y était engagé. Nous ne le suivrons pas dans le nouveau cours d'exploits dont il continua d'illustrer son nom jusqu'à l'âge de 85 ans, époque à laq. il vainquit en Corse les Français qui avaient envahi cette île. Les dernières années de sa vie furent troublées par des conspirations que suscita contre lui l'insolence de son neveu, Gianettino Doria (v. Fiesque et J. Cibo); et dans ces circonstances fâcheuses, André s'abandonna à des cruautés indignes de son grand caractère. Il mourut en 1560. Sa *Vie* a été écrite en italien par Lorenzo Capelloni, Venise, 1595, in-4.

DORIA (Paul-Matthieu), né à Naples en 1675, fut un des ennemis les plus acharnés de la philosophie de Descartes, qu'il croyait destinée à ébranler le platonisme, dont il était un ardent sectat. Né à une époque où le roy. de Naples gémissait sous le joug des vice-rois autrichiens, il imagina le plan d'un gouvernement populaire, quoiqu'il fût le frère cadet du prince d'Angri, l'un des plus gr. seigneurs du pays. La public. de cet ouvrage fut empêchée par l'autorité, qui en fit brûler tous les exempl. L'auteur ne fut pas témoin de cette exécut., étant mort peu av., en 1745. On a de lui : *Trattato della vita civile*, Naples, 1729, in-4, 3e édit. d'un ouvr. plein d'utiles renseignem. et écrit d'un style clair et nerveux. — *Esercitazioni geometriche*, 1729, in-4. — *Discorsi critici filosofici intorno alla filosofia*, etc., Naples 1733, in-4. — *Idea d'una perfetta republica*, ibid., S. D., in-8, très rare. — *Ragionamenti e poesie varie*, Venise, 1737, in-4. — *Lettere e ragionamenti varj*, Pérouse, 1741, 2 vol. in-8, etc.

DORIGNY (Michel), peintre et graveur, né à St-Quentin en 1617, mort en 1665, élève et gendre de Simon Vouet, a beaucoup gravé d'estampes à l'eau forte d'après son maître. — Dorigny (Louis), son fils, né à Paris en 1654, élève de Lebrun, passa jeune en Italie, où ses talents comme peintre étendirent promptem. sa réputat. Il travailla longtemps à Venise, où l'on conserve de lui plusieurs tabl., notamment à St-Silvestre; fut plus tard appelé à Vienne, pour décorer le palais du prince Eugène, puis à Trente, où il peignit la coupole de la cathédrale, fresque regardée comme son chef-d'œuvre, et mourut à Vérone en 1742. Il a gravé différ. sujets à l'eau forte. — Dorigny (Nicolas), son frère, né à Paris en 1657, mort en 1746, est, après Audran, le premier graveur pour la grande histoire (v. Huber, *Man. des curieux*, VII, 345). Parmi ses estampes on distingue les *Cartons de Raphaël*, qu'il grava en Angleterre, et la *Descente de croix*, d'après Daniel de Volterre. George Ier le créa chev.; il était membre de l'acad. de peinture.

DORIMON, coméd. du théâtre de Mgr de Montpensier, est auteur de neuf comédies, imprimées de 1659 à 1692, mais réunies en 2 vol. in-12. Cette collection très rare est recherchée des curieux.

DORIOLE (Pierre), sieur de Loiré, né vers le commencement du 15e S., maire de La Rochelle, sa patrie, puis maître des comptes, contrôl.-gén. des finances, succéda à Juvénal des Ursins dans la place de chancelier en 1472, et l'exerça jusqu'en

1482. A cette époque, Louis XI, qui, sur la fin de son règne, eut la manie de changer tous ses offic., nomma Doriole premier président de la chambre des comptes. Celui-ci, dont la mémoire est restée en vénération dans la magistrat., mourut en 1485. Il connaissait parfaitement nos lois, nos usages et le droit public.

DORLÉANS (Louis), né à Paris en 1542, l'un des plus fougueux partisans de la Ligue, choisi pour remplir les fonctions d'avocat-général, fut obligé de prendre la fuite à l'entrée de Henri IV. Il obtint son pardon après 9 ans d'exil, et, devenu plus calme, se réconcilia sincèrem. avec un prince ami de l'ordre et des libertés publiques, et mourut en 1629, laissant un grand nombre d'ouvr., dont la plupart ne sont que des pamphlets politiques, mais qui tous révèlent une imagination vive et un esprit dont on regrette qu'il ait fait quelque temps un si mauvais usage. Les curieux recherchent les deux suivants : *le Banquet et après-dîner du comte d'Arets*, 1594, in-8. — *La Plainte humaine sur le trépas du roi Henri-le-Grand*, 1612 in-8.

DORLÉANS (Pierre-Joseph), jésuite, historien, né à Bourges en 1644, professa les belles lettres dans différents colléges, se livra ensuite à la prédication, puis se consacra à l'histoire, et mourut à Paris en 1698, à un âge où son talent, parvenu à sa maturité, semblait lui promettre de nouveaux succès. On a de lui: *Histoire des révolutions d'Angleterre*, Paris, 1693, 3 vol. in-4, souvent réimpr. in-12, et continuée par F. Turpin, 1786, 2 vol. in-8. — *Histoire des révolutions d'Espagne*, ibid., 1734, 3 vol. in-4; 1737, 5 vol. in-12, terminée par Brumoy et Rouillé. — *Histoire de M. Constance, premier ministre du roi de Siam*, etc., ibid., 1692, in-12. — *Histoire des deux conquérants tartares Chunchi et Camhi*, ibid., 1689, in-8. — *Vie du P. Ch. Spinola*, ibid., 1693, in-12; *du P. Cotton*, ibid., 1688, in-4; *du P. Ricci*, ibid., 1693, in-12; *de Marie de Savoie et de l'infante Isabelle, sa fille*, ibid., 1695, in-12; *de St Stanislas Kostka*, ibid., 1712, réimpr. avec celle de *L. de Gonzague*, ibid., 1727, in-12. — *Sermons et instruct. chrétiennes*, etc., ibid., 1690, 2 vol. in-12.

DORLÉANS (Louis-François-Gabriel de LA MOTTE), év. d'Amiens, né à Carpentras en 1683, fut successivement grand-vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Senez, évêque d'Amiens, et mourut en 1774. Ce prélat fut à la fois le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé et l'apôtre de son diocèse. Il avait voulu se démettre de son siége pour finir ses jours dans la solitude de Sept-Fonts; mais le roi se refusa à ses pieuses instances. On a de lui des *Lettres spirituelles*, Paris, 1777, in-12. Pour plus de détails, il faut consulter *Mém. en forme de lettres pour servir à l'hist. de la vie de L.-F.-G. de La Motte Dorléans*, Malines, 1785, 2 vol. in-12.—*Vie de l'évêque d'Amiens*, par l'abbé Proyart, 1788, in-12. — Son *Éloge*, par M. l'abbé N.-S. Guillon, a été couronné par l'acad. d'Amiens, 1809, in-8.

DORMANS (Jean de), cardinal, chancelier et garde-des-sceaux sous Charles V, né en Champagne dans le 14e S., fut d'abord avocat au parlement, et s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'état et de l'église. Ce fut lui qui baptisa le dauphin, depuis Charles VI, en l'église de St-Paul à Paris, et qui fonda le collége nommé de Beauvais, parce qu'il était évêque de cette ville. Il mourut en 1373. Quelq. années auparavant, il avait donné sa démission de la place de chancelier, dans laq. il eut pour successeur Guillaume de Dormans, son frère, avocat au parlement de Paris.—Son neveu, Milon de Dormans, fut success. évêque d'Angers, de Bayeux, de Beauvais, et chancelier de France en 1380.

DORMANTS (les sept), nom donné à sept frères que l'on dit avoir souffert le martyre à Éphèse sous l'empereur Décius, en 253. On rapporte que ces frères, s'étant cachés dans une caverne, y furent enfermés et murés par l'ordre de l'empereur, et qu'on les y retrouva 157 ans après, vers l'an 408. Grégoire de Tours ajoute même qu'ils s'éveillèrent croyant n'avoir dormi qu'une nuit. C'est de ce long sommeil que leur vient le nom de *Dormants*.

DORMAY (Claude), chanoine de Soissons, mort en 1674, est aut. des ouvr. suiv. : *Decora Franciæ, ubi de regiâ inauguratione et unctione... discurritur*, Paris, 1655, in-8.—*Animadversiones in libros præadamitarum*, 1657, in-8.—*Histoire de la ville de Soissons et de ses rois, comtes et gouverneurs*, Soissons, 1663-1664, 2 vol. in-4. Elle est curieuse et peut être consultée avec fruit.

DORN (Gerard), disciple de Paracelse, se livra aussi infructueusem. que son maître à la recherche de la pierre philosophale. On a de lui de nombr. écrits sur le *grand œuvre*, réimpr. en grande partie dans le *Theatrum chimicum*. Le seul qui soit recherché des curieux est la *Monarchie du ternaire en union avec la monomarchie du binaire en multitude confuse*, Bâle, 1577, in-8, très-rare.

DORN (Jean-Christophe), savant bibliographe et théologien protestant, né à Schleusiergen, mort en 1752, bibliothécaire à Wolfenbuttel, a publié : *Oratio de vitâ et obitu H. Welleri*, Iéna, 1702, in-4. — *De doctis impostoribus*, 1703, in-8. — *De rutâ saxonicâ*, ibid., 1705; Halle, 1725, in-4. — *Bibliotheca theologico-critica*, etc., Iéna, 1721-23, 2 vol. in-8. On lui doit en outre une édit. augm. de l'ouvrage de J. Jonsius : *De scriptoribus histor. philosophicæ*, Iéna, 1716, in-4.

DORNAU (Gaspar), *Dornavius*, méd. et littérat., né en 1577, à Ziegenrueck, dans le Voigtland, mort à Brieg en 1632, est aut. de *Jac. Zwingeri vita et mors, versibus et oratione celebrata*, Gorlitz, 1612, in-4. — *Homo diabolus sive sylloge scriptorum de calumniâ...*, Francfort, 1618, in-4.—*Amphitheatrum sapientiæ socraticæ joco-seriæ...*, Hanau, 1619 et 1670, II tom. en 1 vol. in-fol.—*Ulysses scolasticus*, Hanau, 1620, in-4. Antoine Schmidt a publ. *Dornavii orationes*, Gorlitz, 1677, 2 vol. in-8.

DOROTHÉE (St), fondateur et prem. abbé d'un monastère en Palestine, près de Majusne, vivait vers 560. On a de lui des *Sermons* ou *Instructions*

trad. en franç. par l'abbé de Rancé, 1686, avec la *Vie* de l'aut. — DOROTHÉE, archevêq. de Malvoisie, est auteur d'une *Histoire* en grec vulgaire (Venise, 1631), qui s'étend depuis la création jusqu'à la prise de Constantinople. — On trouve dans les légendes plusieurs autres DOROTHÉE, sur lesquels on n'a que des documents incertains.

DORSANNE (ANTOINE), docteur en Sorbonne et grand-vicaire de Paris sous le cardinal de Noailles, prit une part très active aux querelles qui divisaient alors l'église. L'acceptation de la bulle par son archevêque lui causa tant de chagrin, qu'il se retira à l'hôpital des Incurables, et mourut quelq. jours après, en 1728. Il a laissé : *Journ. qui contient tout ce qui s'est passé à Rome et en France au sujet de la bulle* Unigenitus (depuis 1711 jusqu'en 1728), Rome (Amsterdam), 1753, 2 vol. in-4, ou 5 vol. in-12. Cet ouvrage a été publ. par P. Leclerc et Dupac de Bellegarde.

DORSCH (CHRISTOPHE), graveur en pierres fines, né en 1676, à Nuremberg, mort dans cette ville en 1732, a laissé un grand nombre d'ouvr. fort recherchés en Allemagne, bien que la plupart décèlent peu de goût ou une trop grande célérité d'exécution. Les suites de portraits qu'il a gravés, de même que ses copies des pierres antiques, ne doivent être consultées qu'avec circonspection, n'étant pas toujours exactes.

DORSENNE (le général, comte), né à Boulogne, s'enrôla en 1791 dans un bataillon de volontaires du Pas-de-Calais, et dès-lors fit toutes les campagnes, suivit Bonaparte en Égypte, comme chef de bataillon, se signala dans diverses rencontres, et fut nommé major. De retour en France, il obtint le grade de colonel, et fut fait général après la bataille d'Austerlitz, où il avait donné des preuves de valeur; il fit avec la garde les campagnes de 1806 et 1807, se distingua l'année suivante dans les champs d'Essling, de Wagram, et au combat de Ratisbonne, fut fait général de division en 1811, envoyé en Espagne et placé à la tête de l'armée d'observation dans le nord. Il avait remporté div. avantages, et venait d'établir son quartier-général à Valladolid, lorsque tourmenté par des douleurs à la tête, suites d'une contusion, il se soumit à l'opération du trépan, et vint mourir à Paris en juillet 1812.

DORSET (THOMAS SACKVILLE, premier comte de), grand-trésorier d'Angleterre, né en 1536, à Withian, dans le comté de Sussex, descendait d'une famille normande qui accompagna Guillaume-le-Conquérant. Élevé à la pairie en 1556, avec le titre de lord Buckhurst, par Élisabeth, dont il avait l'honneur d'être parent, il fut envoyé en ambassade à Paris en 1570, pour complimenter le roi sur son mariage, et pour en négocier un entre Élisabeth et le duc d'Anjou. Lord Buckhurst fut l'un des juges qui condamnèrent Marie Stuart, et le parlement, après avoir confirmé la sentence, le chargea d'en porter la triste nouvelle à cette infortunée princesse. Nommé gr.-trésorier à la mort de Burleigh, en 1598, Buckhurst présida la commission qui jugea le comte d'Essex. Jacques Ier le créa comte de Dorset, et lui continua la faveur dont il avait joui sous Élisabeth. Probe et dévoué, joignant à une éloquence persuasive une imagination vive et brillante, le comte de Dorset mourut dans la salle même du grand-conseil, en 1608. Il s'était fait une réputation par son talent pour la poésie, et a laissé *Gordobuc*, la première pièce régulière écrite en angl., et qui précéda de plus. années celles de Shakespeare. Elle a été impr. en 1571 et en 1579; on la retrouve dans la collection des anciennes pièces angl. de Dodsley. — Robert, comte de DORSET, fils du précédent, né en 1560, mort en 1609, fut l'un des membres les plus influents de la chambre des communes, où il siégea pendant plusieurs sessions. — DORSET (Richard, comte de), fils du précéd., né à Londres en 1587, mort en 1624, avait épousé, deux jours après la mort de son père, Anne de Clifford, fille et héritière du comte de Cumberland; cette dame, célèbre pour sa piété, son esprit et ses connaissances, mourut elle-même en 1675, laissant des *Mémoires* sur sa vie, qui ont été impr. depuis dans le rec. intitulé : *Harleian collection.*—DORSET (Édouard, comte de), frère du précédent, né en 1590, fut en 1620 un des chefs qui commandèrent les troupes envoyées au secours de l'électeur palatin par le roi Jacques, son beau-père. L'année suivante, il alla en France avec le titre d'ambassadeur, fit à son retour partie de la chambre-basse, où il défendit avec vigueur le chancelier Bacon, accusé de corruption, et passa dans la chambre des lords à la mort de son frère, en 1624. Dorset fut, en 1640, l'un des régents du royaume pendant le voyage de Charles Ier en Écosse. Présid. de son conseil privé, il engagea ce malheureux prince à se réconcilier avec le parlement; voyant tout espoir d'accommodement perdu, il lui fournit de l'argent, l'accompagna à l'armée, et déploya la plus grande valeur à la bataille d'Edgehill, où il reprit l'étendard royal dont les rebelles s'étaient emparés. La fin tragique de son maître lui causa une si vive douleur, qu'il ne sortit plus de sa maison, et mourut à Withiam, dans le comté de Sussex, en 1652. — DORSET (Richard, comte de), fils du précédent, né en 1622, fut emprisonné par le long parlement dont il était membre, contribua puissamment à la restauration, fit partie de la commission qui jugea les régicides, et mourut en 1677, lord-lieutenant du comté de Sussex.—DORSET (Édouard), frère du précédent, blessé à la bataille de Newberry, fut pris par les rebelles et massacré à Kiddington, près d'Oxford, en 1645.—DORSET (Charles, comte de), entra de bonne heure au service comme volontaire, se distingua sous les ordres du duc d'York dans la prem. guerre contre la Hollande, en 1665, prit une part très active à la révolut. de 1688, et fut 4 fois l'un des régents du royaume pend. l'absence du roi, qui le combla d'honneurs et de distinctions. Charles Dorset mourut en 1705, laissant plusieurs pièces de poésies qui ont été insérées dans la *Collection des poètes anglais* de Johnson. — DORSET

(Lionel), fils du précédent, 7e comte et 1er duc de ce nom, né en 1686, entra de bonne heure dans la carrière politique, fut successivement gr.-maître de la maison du roi, lord présid. du conseil, lord-lieutenant d'Irlande, et mourut en 1765.

DORVIGNY, acteur et auteur comique, né en 1734, mort à Paris en 1812, a composé, pour les théâtres du second ordre, un gr. nombre de pièces qui parurent de 1775 à 1800; quelques-unes eurent un succès de vogue, entre autres : *Jeannot, ou les battus paient l'amende* (1779), dont on donna jusqu'à deux représentat. par jour, et *le Désespoir de Jocrisse*, etc. *La Parfaite égalité, ou le Tu et le Toi*, comédie de circonstance, est sinon la plus gaie, du moins la plus régulière de ses pièces. Il a aussi fait plusieurs romans médiocres, dont les plus connus sont : *le Nouveau roman comique*, 1799, 2 vol. in-12. — *Mille et un guignons*, ibid., 1806, 4 vol. in-12. Quelques-unes de ses comédies font partie du *Recueil général des proverbes dramatiques*, Paris, 1785, 16 vol. in-12.

DOSA (George), proclamé roi de Hongrie en 1513, par les paysans révoltés, n'était lui-même qu'un pauvre cultivateur de Transylvanie; après avoir désolé la Hongrie pend. 4 mois, il fut vaincu et fait prisonnier par Jean, vayvode de Transylvanie, qui souilla sa victoire en faisant subir au malheureux Dosa et à ses partisans des tortures et des supplices dont le seul récit fait horreur.

DOSIO (Jean-Antoine), habile sculpteur, né à Florence en 1533, fut élève de Raphaël de Montelupo, répara plusieurs statues du Belvédère, exécuta différents ouvrages en stuc et en bas-relief, et sculpta divers tombeaux de marbre, avec les portraits des personnes en l'honneur desquelles ces monuments étaient élevés.

DOSSO (Dossi), peintre, né à Ferrare en 1474, mort vers 1560, était l'ami de l'Arioste, qui le nomme dans son *Orlando* parmi les prem. peintres contempor. et dont il fit le portrait, un des chefs-d'œuvre de l'iconographie moderne. Le musée possède trois tableaux de ce maître : la *Circoncision* et deux *Stes familles*. — Son frère, Dosso (Jean-Baptiste), peintre de paysages, mort en 1545, ne put jamais vivre en bonne intelligence avec Dossi, travailla long-temps avec lui pour le duc Alphonse de Ferrare. La galerie de Dresde possède quelq. tabl. de ce peintre.

DOTTEVILLE (Jean-Henri), oratorien, né à Palaiseau, près de Versailles, en 1716, mort dans cette ville en 1807, avait professé long-temps au collége de Juilly. On lui doit des trad. estimables de *Salluste*, 1806, in-12; des *OEuvres complètes de Tacite*, 1792, 7 vol. in-12; 1799, 7 vol. in-8; et de *la Mostellaria*, comédie de Plaute, 1803, in-8. Dotteville s'était occupé d'une traduct. de *Tite-Live* et de *Pline*, mais son travail n'a pas été imprimé.

DOTTI (Barthélemi), né en 1642 à Valcamonica dans le Brescian, fut victime de son talent, qui l'entraînait vers la satire. Enfermé dans la citadelle de Tortone, il continuait à lancer des traits contre ses juges, en présence du bourreau qui brûlait ses prem. poésies. Il trouva moyen de s'évader de cette prison, et alla se réfugier à Venise, où il prit du service sur les galères de la république. En revenant de ses expédit., il composa de nouv. satires, qui, après l'avoir exposé à beaucoup de désagrém., le firent tomber sous les coups d'un de ses ennemis, en 1712. Son rec. ne parut qu'en 1757, sous le titre suiv. : *Satire del cavalier Dotti*, Genève (Paris), 2 vol. in-12.

DOTTORI (le comte Charles de'), poète ital., né à Padoue en 1624, mort en 1686, a publ. *Aristodemo*, trag., Padoue, 1657, in-4, réimpr. plus. fois, notamm. dans le *Scolta di XII tragedie* de Maffei. — *Rime e Canzoni*, ibid., 1643, in-12; Venise, 1689, 2 t. en un vol. in-12. — *L'Asino, poema eroico-comico*, Venise, 1652, in-12, sous le nom de *Iraldo Crotta*, 4e édit., Padoue, 1796, in-8, avec la *Vie* de l'aut., par l'abbé G. Gennary.

DOUBLET (François), médec. né à Chartres en 1751, mort à Paris en 1795, professeur de pathologie à l'école de santé, aujourd'hui faculté de médecine, a publ. les ouvr. suiv. : *Mémoire sur les symptômes et le traitem. de la maladie vénérienne chez les enfants nouveau-nés*, Paris, 1791. — *Observations faites dans le départem. des hôpitaux civils*, 1785-86-87 et 1788, 4 vol. in-8. — *Nouv. recherches sur la fièvre puerpérale*, 1791, in-8. — *Mémoires sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons et sur les moyens de l'opérer*, Paris, 1791.

DOUBLET (Pierre-Nicolas), né à Chartres en 1755, était avocat au bailliage de cette ville lorsqu'il fut appelé en 1790 aux fonctions de juge près le tribunal du district de Mondoubleau. Son caractère et ses connaissances le firent bientôt nommer accusateur public près le tribunal criminel de Blois. Le souvenir d'une action qui fait honneur à son courage civil sera long-temps conservé dans le départem. de Loir-et-Cher. En 1793, une sédition ayant éclaté à Mondoubleau, le tribunal criminel de Blois se transporta aussitôt dans cette ville pour juger les coupables. Les frères Joisneau avaient été signalés comme les auteurs de ce mouvem.; le plus jeune était reconnu par les témoins; quant à l'autre, confronté dans l'instruction à un témoin, celui-ci l'avait égalem. reconnu, mais avec hésitat. Doublet se promit d'arracher ce malheureux, plutôt égaré que coupable, à une mort certaine. L'audience fut indiquée pour le soir. Lorsque le témoin fut produit à l'accusé, on lui demanda s'il reconnaissait Joisneau : « Je le crois, » dit-il. « Il ne s'agit pas d'un doute, reprit l'accusat. public, il faut être certain de ce que vous avancez. » A ces mots, il s'empare d'un flambeau, descend de son siége, va droit au témoin, le mène vivem. auprès de l'accusé, et, approchant la lumière plus près de lui : « Le reconnaissez-vous bien? » lui dit-il d'une voix ferme et sévère. Le témoin s'intimide et déclare ne pas le reconnaître. Joisneau fut acquitté, et toute la ville en témoigna sa reconnaissance à Doublet. De retour à Chartres après la

terreur, il fut en l'an VIII nommé avoué et juge suppléant près la cour de justice crimin. d'Eure-et-Loir, où plus tard il remplit, seulement par *interim*, les fonctions de procur. impérial, place que sa modestie l'empêcha de solliciter. Retiré des affaires, il accepta les fonctions de maire de la commune de Luisant, où était sa maison de campagne, et y vécut en aidant les malheureux. Parvenu à un âge avancé, il s'éteignit avec le calme de l'homme de bien, en 1831.

DOUBLET DE PERSAN (Mme), femme célèbre au 18e S. par son goût pour les nouv. politiq. et par ses liaisons avec les hommes les plus distingués de son temps, après la mort de son mari, se retira dans le couvent des Filles-St-Thomas, où se réunissait chez elle une société composée de littérateurs et de savants : les nouvelles du jour y étaient commentées et consignées jour par jour dans des registres qui depuis ont été publiés sous le titre de *Mémoires de Bachaumont*. Mme Doublet était une femme d'un esprit ordinaire, mais d'un caractère aimable; elle eut la douleur de survivre à tous les vieux amis qui composaient son cercle, et mourut en 1771, âgée de plus de 94 ans.

DOUCIN (Louis), jésuite, né à Vernon, Normandie, mort en 1726 à Orléans, l'un des plus ardents défenseurs de la bulle *Unigenitus*, a laissé plusieurs écrits polémiques contre les jansénistes, et des *Mémoires* relatifs aux affaires du temps, oubliés complétem. aujourd'hui; mais il n'en est pas de même de son *Histoire du Nestorianisme*, 1698, in-4, ouvrage intéressant et dans lequel la doctrine cathol. est exposée avec beauc. de netteté; ni de *l'Histoire de l'Origénisme*, Paris, 1700, in-4 ou in-12, livre bien écrit, plein de recherches savantes et d'anecdotes curieuses.

DOUDYNS (Guillaume), peintre, né en 1630 à La Haye, mort en 1697, l'un des fondat. de l'acad. de peinture de sa patrie, a joui d'une réputat. de talent et d'habileté qui ne lui a pas survécu. On ne connaît de lui que des plafonds et quelq. tableaux à La Haye, qui laissent cet artiste au rang des peintres médiocres.

DOUGLAS (Archambault, comte de), gentilh. écossais, né vers 1374, commandant-génér. des 10,000 auxiliaires envoyés à Charles VII en 1421, battit les Anglais à Beaugé et fut en récompense de ses services créé lieuten.-général du royaume et duc de Touraine. Les intérêts de l'Écosse l'y rappelèrent bientôt; il décide ses compatriotes à se déclarer contre Henri de Lancastre, usurpateur de la couronne d'Angleterre; mais surpris, il est fait prisonnier et le vainqueur le renvoie sans rançon. De retour en France en 1423, il reprend le commandement de l'armée, et remporte différents avantages sur les Anglais; mais il fut tué près de Verneuil le 20 août 1425, dans une bataille engagée malgré lui par la témérité du vicomte de Narbonne. — Douglas (Charles-Joseph), petit-fils du précéd., se signala en 1745, lors de l'invasion du prétendant en Angleterre, s'empara d'une chaloupe de guerre, et fut fait prisonnier à la bataille de Culloden, si funeste au jeune Édouard. On ignore l'époque de sa mort.

DOUGLAS (Gawin), prélat et poète écossais, né à Brechin en 1474, acheva son éducat. à Paris, et, de retour dans sa patrie, prit les ordres sacrés. Déjà connu par ses talents, il fut successiv. abbé d'Aberbrothick, év. de Dunkeld, et mourut de la peste à Londres en 1522. On a de lui une traduct. en vers de l'*Énéide*, avec le livre supplém. de Maphée, Londres, 1553, in-4, avec un glossaire, 1710, petit in-fol.; *le Palais de l'honneur*, vision morale en vers; la trad. du poème d'Ovide *de Remedio amoris*, et un poème allégorique *the King hart*, impr. dans le recueil des anc. poèmes écossais de Pinkerton.

DOUGLAS (Jacques), médec. né dans l'Écosse vers 1675, mort en 1742, acquit une grande célébrité à Londres comme accoucheur et comme profess. d'anatomie. On a de lui : *Miographiæ comparatæ specimen*, texte angl., Londres, 1707, traduit en lat., Leyde, 1719, 1738, in-8. — *Bibliographiæ anatomicæ specimen*, etc., Londres, 1715, Leyde, 1734, in-8. — *History of the lateral operation*, Londres, 1726, in-4, trad. en lat., Leyde, 1728, in-8, et en franç. par Noguez, 1734, in-12. — *Appendix to the history of the lateral operation*, etc., Londres, 1731, in-4; trad. en lat., Leyde, 1733, in-4. — *Lilium sarniense or a description of the Guernesey lilly*, 1725, in-fol. — *Arbor Yemensis, or descript. and history of the coffee tree*, 1727, in-fol. — *Description of peritonum*, ibid., 1730, in-4; trad. en latin par Heister, 1733, in-8, et par J. Nelson, Leyde, 1737, in-8. — *Index materiæ medicæ*, etc., 1724, in-4, publ. sans nom d'aut. — Plus. *Mém.* insérés dans les *Transact. philos.*, et une traduct. angl. de l'*Anat.* de Winslow. — Douglas (Jean), son frère, célèbre chirurg., membre de la soc. royale de Londres, et lithotomiste de l'hôpital de Westminster au commenc. du 18e S., excellait dans la pratique des accouchem. et dans l'art d'opérer par le haut appareil. On a de lui des *Dissert.* estimées sur l'emploi du quinquina pour arrêter les progrès de la gangrène, sur celui des purgatifs dans le traitem. de la syphilis, pour prévenir la salivation mercurielle, et sur quelques autres sujets de médec. ou de chirurgie. — Douglas (Robert), médec. angl., est connu par un *Traité sur la génération de la chaleur dans les animaux*, 1747, trad. en français, 1755, in-12. — Douglas (Guillaume), médecin de Boston en Amérique, a publ. en 1722 une *Lettre* sur l'inoculation; en 1755 un ouvr. de botanique dans lequel il décrit un gr. nombre de plantes qui croissent autour de Boston; et un *Traité* sur l'hydrocèle. Tous ces écrits sont en angl. — Douglas (Silvestre), n'est connu que comme auteur d'un *Mém.* sur une substance bleue trouvée en Écosse dans un fond de terre mousseuse, et d'une *Notice* sur le vin de Tokay et autres vins de Hongrie, insérée dans les *Transactions* de la société royale de Londres, 1768 et 1773.

DOUGLAS (Jean), évêque anglais, membre de la société royale de Londres et de celle des anti-

quaires, né en 1721, chapelain au rég. des gardes à pied, se trouva à la bataille de Fontenoy en 1745; à son retour en Angleterre, fut successivem. nommé ministre de Tilchurst, près de Reading, de Donstew, dans le comté d'Oxford, chanoine de Windsor, gardien du muséum britannique, évêque de Carlisle, de Salisbury, et doyen de Windsor. Il a laissé un grand nombre de pamphlets politiques; ses principaux écrits sont : *Milton vengé de l'accusation de plagiat portée contre lui par M. Lauder*, 1750; et une lettre intit. : *Criterium des miracles*, 1755 et 1806, in-8, en réponse à l'*Essai sur les miracles*, par Hume. C'est à lui que l'on doit les notes et l'introduct. du 3e *Voyage* du capit. Cook. Il mourut en 1806.

DOUJAT (Jean), né à Toulouse en 1606, se fit recevoir avoc. à Paris en 1639, fut admis à l'Acad. franç. en 1650, et mourut la même année profess. en droit canon au collége de France; peu de temps après il fut choisi pour donner des leçons d'hist. au dauphin; il obtint les titres de conseiller et d'historiogr. du roi, et mourut en 1688. On a de lui une trad. de Velléius-Paterculus, une bonne édit. de Tite-Live, *ad usum*, 1679, 6 vol. in-4. — *Prænotion. canonic. et civil.*, 1687, in-4. — *Hist. du droit canonique*, in-12. — *Hist. du droit civil*, in-12. — *Dictionn. de la langue toulousaine*, à la suite des poésies de Goudouli, etc.

DOUSA ou VAN DER DOES (Jean), savant philologue, historien et poète hollandais, né en 1545, se distingua comme littérateur, comme magistrat et comme guerrier. En 1572, il fut envoyé en Angleterre pour engager la reine Élisabeth à se déclarer contre les Espagnols; en 1574, il les força de lever le siége de Leyde, et contribua de toutes ses forces à l'affranchissem. de sa patrie. Nommé conservat. des archives holland. en 1584, il y puisa les matériaux d'un ouvr. histor. fort estimé, et qui valut à l'aut., de la part des états de Hollande, une chaîne d'or, comme témoignage de la reconnaissance publique : ce sont les *Annales* de la Hollande de 898 à 1218, publ. en vers élégiaques en 1599, et en prose l'an 1601, en X liv. Outre ces *Annales*, on a de Dousa des *Notes* ou *Comment.* sur Horace, avec un *Appendix*, Anvers, 1580, in-16; sur Catulle, ibid., 1581, in-16; sur Tibulle, ibid., 1582, in-16; sur les *Satires* de *Pétrone*, Leyde, 1582, petit in-12; sur Plaute, *ibid.*, 1587, in-16; et sur les *Poetæ satyrici minores*, ibid., 1592, des *Poésies* lat. estimées, Leyde, 1575 et 1576, et quelq. autres ouvr. moins importants. Il mourut en 1604. Son *Éloge*, composé par plus. orateurs, l'a été par M. le prof. Siegenbeck 1812, sous le titre : *Laudatio Jani Dousæ.*—Dousa (Jean), son fils aîné, né en 1571, mort en 1596, bibliothéc. de l'univ. de Leyde, se distingua par une connaissance approfondie du droit romain, des antiquités, des mathém. et de l'astron. Il cultiva aussi avec succès la poésie latine. On a de lui des *Comment.* sur Catulle, Tibulle et Properce, Leyde, 1592; sur les *Satires* de Pétrone, ibid., 1594; sur les *Comédies* de Plaute, 1596; et un *Recueil de poésies*, Rotterdam, 1704, in-12. Il a coopéré avec son père, à la rédaction des *Annales*. — Dousa (George), frère du précéd., né vers 1574, a trad. en lat. les *Origines de Constantinople*, par George Codinus, Heidelberg, 1596, in-8; l'ouvr. du même sur les monum. et les div. curiosités de Constantinople, 1607. On lui doit en outre une *Lettre* dans laquelle il rend compte de tout ce qui l'avait frappé pendant un séjour de 7 mois dans cette capitale, et donne d'anciennes inscript. inédites, la plupart grecques, 1599. Il mourut la même année à l'île St-Thomas, pendant l'expédit. de Pierre van der Doës, amiral des états de Hollande, et son parent. — Dousa (François), frère du précéd., né en 1577, chanoine laïque et protest. de la cathédrale sécularisée d'Utrecht, a publ. : *Lucilii satyrarum quæ supersunt reliquiæ*, avec de savantes remarques, Leyde, 1595, in-4. — *Julii Cæsaris Scaligeri epistolæ et orationes*, Leyde, 1600, in-8. Il a laissé en outre une *Élégie* latine sur le départ de Juste Lipse, de l'univ. de Leyde; dans le *Sylloge epistol.* de Burman. — Dousa (Dideric ou Théodore), frère des précéd., magistrat à Utrecht, agrégé à l'ordre équestre de la province, et délégué au conseil souverain, né en 1580, mort en 1663, a publié : *Georgii logothetæ acropolitæ, chronicon constantinopolitanum*, grec et lat., avec des notes sav., Leyde, 1614, in-8; et des *Lusus imaginis jocosæ*, etc., *à variis poetis variis linguis et numeris exculti*, Utrecht, 1638, in-12.

DOUSSIN-DUBREUIL (Jacques-Louis), médec., né à Saintes (Charente-Inférieure), fit ses études médicales sous son père. Il est le premier qui ait reconnu dans la matière de la transpirat. un acide qui se coagule lorsqu'elle reflue sur les viscères, acide dont l'existence avait été soupçonnée par Lavoisier. Membre, dep. sa fondat., de la société centrale de vaccine, et du comité établi près du gouvernem., il est l'un des prem. médec. français qui aient inoculé la vaccine à leurs propres enfants. C'est à lui qu'on doit l'idée des dépôts de vaccin qui sont établis dans toutes les villes de France, afin d'arrêter promptem. les progrès des épidémies varioliques. Il fonda ou concourut à fonder plus. sociétés savantes ou d'utilité publique, telles que la société royale académique des sciences de Paris, la société galvanique et la société d'encouragem. pour l'industrie nationale; membre lui-même de plusieurs sociétés de médecine, il mourut à Paris en 1831. On a de lui les ouvr. suiv. : *des Glaires, de leurs causes, de leurs effets et des moyens pour les combattre*, un vol. in-8, très souv. réimpr. — *De l'épilepsie en général, et particulièrem. de celle qui est déterminée par des causes morales*, 1800, un vol. in-8. — *Nouvel aperçu sur les causes et les effets des glaires*, 1816, un vol. in-8; et plusieurs autres ouvr. On doit remarquer surtout celui qu'il composa pour prévenir les jeunes gens contre les habitudes solitaires.

DOUVEN (Jean-François), peintre de portraits, né en 1656 à Roermont (duché de Clèves), mort à Prague en 1710, premier peintre de l'empereur

Léopold, s'était fait une grande réputation par le talent précieux de faire très ressemblants ses portraits, d'ailleurs bien exécutés.

DOUVILLE. — V. Ouville (d').

DOUVRE (Thomas de), archev. d'York sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, né à Bayeux en 1027, mort à York en 1100, se distingua par sa piété et par des connaissances fort étendues pour le temps où il vivait. Il a écrit un traité *de Modo psallendi sive cantandi*, adopté dans plus. églises d'Angleterre. — Douvre (Thomas de), son frère, chapelain de Henri I[er], n'est guère connu que par ses querelles avec St Anselme, archev. de Cantorbéry. Il mourut en 1114.

DOUVRIER (Louis), gentilhomme languedocien, se rendit célèbre au 17e S. par son talent à trouver des emblèmes et à composer des inscriptions. On lui attribue la devise adoptée par Louis XIV : *Nec pluribus impar*. Il mourut en 1680. — On a confondu ce personnage avec Jacques de Loeuvre (*Operarius*), à qui l'on doit l'édition de Plaute *ad usum*, Paris, 1679, in-4, l'une des plus rares de la collection.

DOVER (George-Jacques-Welbore-Agar ELLIS, baron), fils du vicomte Clifden, pair d'Angleterre, né le 14 janvier 1797, était à peine âgé de 21 ans lorsqu'il fut envoyé à la chambre des communes par les électeurs de Heytesbury. Doué d'un esprit élevé et indépendant, il prit toutefois peu de part à la discussion des grandes questions politiques, mais se distingua dans toutes celles qui pouvaient intéresser les sciences, les beaux-arts et les arts utiles, les établissem. charitables ou qui tendaient à l'amélioration de la condition du peuple. L'Angleterre lui est redevable de la fondation de plus. établissem. publics. Sa carrière littéraire n'a pas été sans éclat; on lui doit plusieurs ouvr., entre autres : *Hist. véritable du prisonnier d'état connu sous le nom de l'Homme au masque de fer*, 1825. — *Recherches historiq. sur le caractère de Ed. Hyde, comte de Clarendon*, 1827. — La *correspondance de la famille Ellis, de 1666 à 1688*, 1829; la *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, 1832, et une foule d'*articles* dans les revues et journaux mensuels. Les lettres et les arts ont perdu en lord Dover, mort à l'âge de 36 ans en 1832, un protecteur éclairé, un ami sincère et un homme puissant qui se glorifiait de les cultiver.

DOW (Gérard), célèbre peintre hollandais, né à Leyde en 1613, fils d'un vitrier, entra dans l'école de Rembrandt, et parvint rapidement à une gr. perfection. Doué d'une rare patience, il s'attacha surtout à représenter des objets de la vie commune, avec un fini qui rend ses ouvr. très préc. Il mourut en 1680. Gérard Dow n'a d'autre trait de ressemblance avec son maître que la manière dont il a éclairé la plupart de ses tableaux. Le musée royal en possède dix : *la Femme hydropique*, un de ses chefs-d'œuvre; *l'Épicière de village; le Trompette; la Cuisinière hollandaise; le Peseur d'or;* une *Femme en prières;* une *Femme accrochant une volaille; l'Intérieur du ménage de son père et de sa mère*, et son *portrait*, de face, mi-corps.

DOW (Alexandre), né en Écosse, mort dans l'Inde en 1779, se distingua par ses services milit. et par ses travaux littéraires. De simple matelot il s'éleva au grade de lieuten.-colonel. Il était dans l'Inde à l'époque où les Anglais méditaient d'étendre leur puissance sur cette riche et malheur. contrée. Révolté des actes arbitraires et des vexat. dont il était le témoin, il eut le courage de prendre la plume pour défendre les droits de l'humanité. C'est Dow qui le premier a fait connaître l'histoire des principales dynasties musulmanes dans l'Inde, par la trad. anglaise des 2 prem. liv. du *Tarykhi Ferichtah*, qu'il publia sous le titre d'*Hist. de l'Indoustan*, depuis la mort d'Akbar jusqu'à la réduct. complète de l'empire sous Aureng-Zeyb, 1772, 3 vol. in-4. On lui doit en outre la traduction du petit fragment du *Bedang-Shaster, ou Explication du Véda*, traduit en français par Sinner dans son *Essai sur les dogmes de la métempsycose*, Berne, 1771, in-12; celle des contes tirés du *Behâr Dânich*, publ. en angl., Londres, 1768, 2 vol. in-12; trad. en français sous le titre de *Contes persans d'Inatulla de Dehli*, Paris, 1769, 2 vol. in-12; et deux traged. : *Zingis* et *Sethona*, jouées à Londres sans succès.

DOWALL (Guillaume-Mac), savant écossais, né en 1590, enseigna la philosophie à Groningue, où il se fit recevoir docteur en droit en 1625, et fut nommé juge militaire. Les États-Généraux l'accréditèrent comme leur ambassadeur près du roi Charles I[er]. La fermeté et le talent qu'il déploya dans cette miss., dont le but était de revendiquer la liberté de la pêche du hareng, lui concilièrent l'estime de Charles I[er]. Ce prince le rappela en Angleterre, lui donna une charge dans la magistrat., et le nomma son ambassad. auprès des Provinces-Unies. Il mourut après 1652.

DOWDALL (George), archev. d'Armagh et primat d'Irlande, fut privé de ses titres par Édouard VI, pour avoir refusé son assentiment à la nouvelle liturgie proposée à l'assemblée de Dublin, fut réinstallé sur son siége archiépisc. par la reine Marie en 1553, présida à Drogheda un concile dont les canons subsistent encore, fut chargé de plusieurs missions tendantes à la réformation des abus qui s'étaient introduits dans l'Église, et mourut à Londres en 1558.

DOWNMAN (Hugues), médecin et poète anglais, né près d'Exeter en 1740, mort en 1809, a composé quelques écrits dont le plus remarquable est un poème didactique intitulé *l'Enfance*, publié en 1771, et qui a eu 7 éditions.

DOXAT (Nicolas), feld-maréchal-lieutenant au service d'Autriche, né à Yverdun en 1682, s'enrôla à 18 ans, et s'éleva en passant par tous les grades à celui de major-général, se signala dans plusieurs affaires, notamm. au siége de Lille, en 1708, au siége de Belgrade, en 1717, à la bataille de Francavilla en Sicile, et rendit, comme ingén., des services import. au prince Eugène. Ses bril-

lants services lui avaient mérité une retraite à laq. il aspirait, lorsqu'un ordre de l'emper. le rappela sur le théâtre de la guerre. Doxat fut chargé de la défense de la place de Nissa, dont les murs avaient été détruits; investi par les Turks avant d'avoir eu le temps de se mettre en état de défense, il fut forcé de capituler; mais l'emper., n'écoutant que la voix accusatrice des courtis., le condamna à la peine de mort. La sentence fut exécutée le 17 mars 1738.

DOYAT (JEAN de), né vers 1445 près de Cusset sur les frontières d'Auvergne, fut nommé successivem. par Louis XI son conseiller, son chambell., et gouverneur du bas et haut pays d'Auvergne, s'opposa avec fermeté aux projets de Jean II, duc de Bourbon, qui cherchait à se rendre indépend. du roi de France; mais à la mort de Louis, en 1483, Doyat fut privé de ses emplois, dépouillé de ses biens, fouetté publiquement et banni du royaume par le crédit du duc de Bourbon, dont la vengeance s'appesantit jusque sur les frères de cet infortuné. Charles VIII, à sa majorité, ayant reconnu que l'on avait abusé de son nom pour commettre ces iniquités, réhabilita Doyat, qui mourut vers 1499, après avoir été remis en possession d'une partie de ses biens.

DOYEN (GABRIEL-FRANÇOIS), peintre, né à Paris en 1725, élève de Vanloo, obtint le grand prix de peinture à l'âge de 20 ans, passa plusieurs années en Italie, s'y livrant à l'étude des grands maîtres. De retour à Paris, son tableau de *la Mort de Virginie* lui ouvrit les portes de l'académie en 1758. Celui de *la Peste des ardents*, pour l'église St-Roch, mit le sceau à sa réputation. Il fut chargé de peindre la chap. de St-Grégoire aux Invalides, et fit plusieurs tableaux pour la cour, entre autres *la Mort de St Louis*, qui décore la chapelle de l'École-Militaire. Au commencem. de la révolut., Doyen, cédant à des offres brillantes, alla s'établir en Russie, où il jouit de la plus haute faveur près de l'impératr. Catherine et de Paul Ier. Il mourut à Pétersbourg en 1806.

DRABICIUS (NICOLAS), ministre protestant, né à Strassnitz en Moravie vers 1597, se voyant au moment d'être suspendu de ses fonctions à cause du dérèglement de ses mœurs, contrefit l'inspiré et publia plusieurs prétendues révélat. Il annonçait que de nombreuses armées viendraient du Nord, soumettraient la maison d'Autriche, de concert avec d'autres armées venues de l'Orient et conduites par le prince Ragotski. L'événem. répondit mal à ses prédictions : les armées du Nord ne parurent pas, le prince Ragotski resta dans l'inact., malgré les menaces du prophète. Arrêté par les Autrichiens vainqueurs, il eut la tête tranchée à Presbourg, en 1671. Les *Révélations* de Drabicius ont été traduites en latin par Coménius, autre impost., sous le titre de *Lux in tenebris*, 1665, 2 vol. in-4. Ce liv., quoique imprimé plusieurs fois, est devenu très rare. Kœler a publié : *Dissertatio de Drabicio*, Altdorf, 1721, in-4. On trouve encore des détails sur cet illuminé dans l'*Histoire de la folie humaine*, par Adelung, tome II.

DRACON, célèbre législat., archonte des Athéniens, l'an 624 av. J.-C., fit pour sa patrie des lois si rigoureuses, que l'orat. Démade les disait écrites avec du sang. Elles eurent le sort de toutes les lois violentes : d'abord adoucies, elles furent ensuite abandonnées. La *Jurisprudentia vetus, Pradulpho Prateio collectore ac interprete*, Lyon, 1588, renferme onze lois de Dracon.

DRACON, grammairien grec, né à Stratonicée, a laissé un *Traité des mètres poétiques*, publié par M. Hermann, Leipsig, 1812, in-8. Il faut y joindre un *Appendix* de 88 p., publié par Fr. Furia, Leipsig, 1814, in-8. M. Hase avait déjà fait connaître l'ouvr. de Dracon par un long extrait, inséré dans le VIIIe vol. des *Notices des MSs.* — DRACON (Honoré), juriscons., né à Nice, élève et ami d'Alciat, a composé plusieurs ouvrages, dont le plus connu est : *Elementa juris civilis, seu institutiones imperiales in carmen contractæ*, Lyon, 1531, in-4; ibid., 1561, in-16; Louvain, 1552, in-8. On trouve dans cette édit. une *sylve* du même aut. : *De Jurisprudentiæ studio et justitiæ laudibus*, et les *Institutiones* de Caïus.

DRACONTIUS, poète latin du 4e S., était chrét. et vivait en Espagne. Il a laissé un *poème* sur la création, impr. à Paris, 1560, et réimpr. dans le rec. de Fabricius, 1569, in-4, ainsi que dans la *Biblioth. des Pères*, et une *Élégie* adressée à l'empereur Théodose-le-Jeune, Leipsig, 1653, in-12. L'édit. la plus complète des poésies de Dracontius est celle de Rome, 1791, in-4, qui fait partie d'une *Collection* de poètes chrétiens.

DRAGONCINO (JEAN-BAPTISTE), né à Fano vers la fin du 15e S., fut l'écrivain le plus fertile de ces romans de chevalerie, qui ont été effacés par le *Roland*, auquel ils avaient frayé la route. On a de lui : *L'Innamorato di Guidon Selvaggio*, Milan, 1516, in-4.—*Marfisa Bizzarra*, Venise, 1530, in-4. — *Opera del superbo Rodomonte*, ib., 1534, in-4.

DRAGONETTI (HYACINTHE), né à Aquila en 1738, suivit la carrière du barreau, et s'éleva aux prem. charges de la magistrature. Il fut successivement consulteur de la monarchie en Sicile, président de la cour royale, du tribunal de commerce et de la commission féodale à Naples. Il mourut en 1818. On a de lui : *le Virtù ed i premii*, ouvrage destiné à servir de pendant à celui de Beccaria sur les délits et les peines; et *Dell' origine de' feudi in Sicilia*, in-4.

DRAGUT, célèbre corsaire othoman au 16e S., s'était formé sous les yeux du terrible Barberousse, qui lui confia d'abord un bâtiment avec lequel il désola les côtes d'Espagne, de Sicile et d'Italie. Passé bientôt à la tête d'une flottille assez considérable, il se montra un adversaire digne d'André Doria, qui, après une poursuite acharnée, parvint à le faire prisonnier à la suite d'un sangl. combat. Dragut fut mis à la chaîne avec tous ses compagn.; ce malheur ne lui fit rien perdre de son courage ni de sa fierté. Relâché moyenn. une modique rançon de 3,000 écus, il reprit ses courses et ses pirateries, enleva d'assaut la ville d'Africa, força André Doria

à fuir devant lui et à rester tranquille spectateur du pillage et de l'incendie des côtes de Calabre et de Naples. Dragut eut la tête emportée par un boulet de canon au siége de Malte, en 1565.

DRAHOMIRE, femme de Wratislas I^er^, duc de Bohême au 10^e^ S., n'est connue dans l'hist. que par l'assassinat de Ludmille, sa belle-mère, et celui de l'aîné de ses fils, Wenceslas, qu'elle fit immoler par l'autre, nommé Boleslas. Ces crimes excitèrent l'indignation de toute l'Allemagne. L'emper. Othon entra en Bohême à la tête d'une puissante armée, défit Drahomire, et la força de se rendre à des conditions très dures. On ignore la date et le genre de mort de cette princesse; Æneas Sylvius prétend qu'elle fut engloutie dans un abîme qui s'ouvrit devant elle; cette fable doit sa naissance aux persécutions que Drahomire avait exercées contre les chrétiens.

DRAKE (Franç.), célèbre navigateur anglais, né en 1545 près Tavistock dans le comté de Devon, mort en mer l'an 1596, avait conçu dès sa jeunesse une haine invincible contre les Espagnols, et n'épargna rien pendant toute sa vie pour leur faire le plus de mal possible. En 1572, il emporta d'assaut les villes de Nombre de Dios et de Venta-Cruz dans l'isthme de Panama, et rapporta de cette périlleuse expédition des richesses immenses, qu'il employa généreusement à armer et équiper trois frégates avec lesquelles il servit comme volontaire en Irlande sous les ordres du comte d'Essex. Drake partit de Plymouth en 1577 avec le dessein de pénétrer dans les mers du Sud, par le détroit de Magellan, pour y attaquer les propriétés espagnoles, reconnut chemin faisant le cap de Horn, pilla les côtes du Chili et du Pérou, et découvrit la Nouv.-Albion, dont il prit possession au nom d'Élisabeth, en 1579. Parfaitement accueilli de cette princesse en 1581, il retourna en 1587 inquiéter ses éternels ennemis aux îles du Cap-Vert et dans les Indes-Orient. Deux ans après, à la tête d'une flotte de 50 voiles, il détruisit une division de la fameuse Armada, fut nommé en 1588 gr.-amiral d'Angleterre, et poursuivit le cours de ses victoires jusqu'à sa mort en 1597, causée par le chagrin violent qu'il ressentit d'avoir vu échouer une expédition qu'il envoyait contre Panama. François Pretty a écrit en anglais le journal de la navigation de Drake, *The famous Voyage of sir Francis Drake into the south sea...*, Londres, 1600, in-4, trad. par François de Louvencourt, Paris, 1627 et 1641, in-8. La relation du 2^e^ voyage de Drake a été publiée en latin par Raphelenge : *Expeditio Francisci Draki equitis angli in Indias occidentales....*, Leyde, 1588, in-4. La *Vie* de ce fameux marin a été insérée par Samuel Johnson dans le *Gentlemane magazine*, Londres, 1740.

DRAKE (Jacques), médecin angl., né en 1667 à Cambridge, mort à Westminster en 1707, membre de la soc. roy. et du collége des médecins, écrivit dans les journaux du temps avec une certaine réputation, fut mis en jugement et acquitté pour son *Histoire du dernier parlement*, Londres, 1702, in-8, puis une seconde fois devant le banc de la reine pour son *Mémorial de l'Église d'Angleterre*, ibidem, 1704, in-8, et acquitté encore faute de preuves. On doit à Drake, outre les ouvrages déjà cités : *Anthropologia nova*, Londres, 1707. Une comédie, *the sham Lawyer*, etc. (le faux Homme de loi), jouée sur le théâtre royal en 1697. — *Historia anglo-scotica*, Londres, 1703, in-8. — *Mém. secrets de Robert Dudley, comte de Leicester*, ibid., 1706, in-8. Drake a ajouté des notes à l'*Histoire de la médecine* de Leclerc, ibid., 1711, in-8. — Drake (François), chirurg. et antiq. angl., mort en 1770, a publ. (en angl.) : *Eboracum, ou Hist. et antiquit. de la cité d'York*, Londres, 1736, in-fol.

DRAKENBERG (Christian-Jacques), matelot norwégien, a présenté un exemple remarquable de longévité; né à Stravanger en Norwége l'an 1626, il mourut à Arthus en Danemarck l'an 1770. On dit qu'il se maria à l'âge de 115 ans, et conserva jusqu'au dernier moment le libre exercice de ses facultés physiques et intellectuelles.

DRAKENBORG (Arnold), professeur et commentateur, né à Utrecht en 1684, mort dans cette ville en 1747, a bien mérité des érudits par les excellentes édit. qu'il a données de *Silius Italicus* en 1717 et de *Tite-Live*, 1738 à 1746, 7 vol. in-4. On lui doit en outre plus. dissertat. sav. sur div. sujets d'hist. ancienne, et des opusc. sur l'hist. particulière d'Utrecht et la généalogie de plusieurs grandes familles de Hollande.

DRAPARNAUD (Jacques-Philippe-Raymond), naturaliste, né à Montpellier en 1772, après avoir professé pend. deux ans la physique et la chimie au collége de Sorèze, obtint au concours la chaire de gramm. générale à l'école centrale du départ. de l'Hérault, puis celle d'hist. natur.; en 1802 il fut nommé conservat. du cabinet de l'école de médec. de Montpellier, puis profess. et direct. du jardin de botanique. Il mourut en 1805. Il comptait déjà sept années de professorat, avait donné 30 *Mém.* sur les sciences natur., et prouvé que les études philosophiques ne lui étaient pas étrangères. On a de lui : *Histoire natur. des mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, publiée par M. Clos, Paris, 1805, in-4. Il faut y joindre un *Complément* par André Michaud, Verdun, 1832, in-4, avec 5 pl. M. Bory de Saint-Vincent promettait de publ. la *Monographie des conferves*, par Draparnaud.

DRAPARNAUD (Victor-Xavier), homme de lettres, membre de la Lég.-d'Honn., mort le 4 oct. 1833, à l'âge de 58 ans, est auteur de plus. ouvr. dramat., entre autres du *Prisonnier de Newgate*, qui a obtenu un gr. succès, des tragéd. de *Maxime*, de *Thomas Morus*, la *Clémence de David*, etc.

DRAPER (Élisabeth), plus connue sous le nom d'Élisa que deux écrivains distingués ont rendu célèbre, née à Bombay, dans les Indes-Orientales, épousa Daniel Draper, conseiller de la compagnie anglaise dans cette ville. Étant venue en Angleterre vers 1770, elle eut avec Sterne les plus étroites relations d'amitié que la vertu puisse permettre. Plus tard elle vint à Paris, où elle connut l'abbé

Raynal, auq. elle inspira les mêmes sentiments. Sterne, sous le nom d'Yorick, lui adressa les lettres que l'on trouve dans ses *OEuvres*, et l'abbé Raynal lui a consacré un éloquent paragraphe dans son *Hist. philosophique des deux Indes*. C'est tout ce que nous savons de cette femme intéressante, morte vers 1782, à l'âge de 33 ans.

DRAPER (William), général angl., né à Bristol, servit avec distinct. depuis 1760 jusqu'en 1782, et se rendit célèbre par le zèle qu'il mit à défendre le marquis de Granby des accusat. que lui intentait l'auteur anonyme des *Lettres de Junius*. Les sarcasmes amers que l'inconnu lui lança, le chagrin que Draper éprouvait de ne pouvoir connaître son véritable adversaire, lui firent prétexter une maladie; il partit pour la Caroline-Méridionale, dans le dessein, disait-il, de rétablir sa santé, et parcourut en voyageur intelligent une partie de l'Amérique-Septentrionale. Il mourut à Bath en 1787.

DRAUD (George), *Draudius*, ministre protestant, né dans la Hesse en 1573, laborieux compilateur et l'un des prem. bibliogr. allem., mort à Butzbach en 1630 ou 1634, a publ. un gr. nombre d'édit. et d'ouvr. originaux, tous en lat. Les principaux sont : *Duodenarius historico-biblicus*, Francfort, 1603, in-8. — *Bibliotheca classica*, ibid., 1611, in-4. — *Biblioth. librorum germanorum*, ibid., 1625, in-4. — *Biblioth. exotica*, ib., 1625, in-4. — *Typographicus discursus experimentalis, varius, utilis et jucundus*, 1625, in-8, le plus rare de ses ouvr. Quelq. bibliogr. en ont nié, mais à tort, l'existence. — Draud (George-Clément), *Draudius*, orientaliste et philologue, de la même famille, né dans la Hesse en 1686, mort en 1765 à Giessen, où il exerçait les fonct. du ministère évangélique, a publ. : *Hist. nativitatis Christi, philologicis quibusdam observat. illustrata*, Giessen, 1714, in-4. — *Commentatio de clepsydris veterum*, ibidem, 1732, in-4, fig. On trouve des détails sur la vie et les ouvr. de Draud, dans le *Dictionnaire des écrivains morts de 1750 à 1800*, par Meusel.

DRAYTON (Michel), poète angl., né à Harshull, dans le comté de Warwick, en 1563, mort en 1631, se fit, par ses poèmes historiques, ses élégies et ses ballades, une réputation que le temps n'a pas respectée. On a de lui : *la Guerre des barons; Épîtres héroïques angl.*, réimpr., Londres, 1748, in-fol. Une édit. de ses *OEuvres complètes* a paru 1753, 4 vol. in-8. — Drayton (William-Henry), magistrat et écriv., né dans la Caroline-Méridion. en 1742, membre du congrès national à Philadelphie, embrassa lors de la révolution le parti de l'indépendance, quoiqu'il fût le seul Américain revêtu d'une charge judiciaire par le gouvernem. anglais. Il a publ. plus. pamphlets polit. en faveur de la cause qu'il servait, entre autres : l'*Homme libre*, Philadelphie, 1774; *Reproches au grand jury*, ibid., 1776. Enfin il a laissé MS. *Histoire de la révolut. d'Amérique* : il en avait terminé 3 gros vol., et se préparait à la publier lorsqu'il mourut en 1779.

DREBBEL (Corneille van), physic. et chimiste, né l'an 1572 à Alckmaer, mort à Londres en 1634, fut l'élève du célèbre Goltzius dont il épousa la sœur. Il avait des connaissances réelles en philosophie, en médecine, en chimie et en mathémat.; mais il s'entoura de tout l'extérieur d'un charlatan et d'un homme à secrets; il prétendit avoir trouvé le mouvement perpétuel, la cause du froid et du chaud, celle du flux et du reflux de la mer, etc., etc. Drebbel a des droits plus certains à la reconnaiss. des savants; on lui doit le perfectionnem. des télescopes et des microscopes, la précieuse découverte de la teinture en écarlate, celle du thermomètre qui porte encore aujourd'hui son nom, et dont on se servit pour la prem. fois en Allemagne en 1621. Drebbel avait composé en hollandais deux ouvr. qui ont été trad. en latin par Pierre Lauremberg, sous ce titre : *Tractatus duo, de naturâ elementorum....., de quintâ essentiâ....*, Hambourg, 1621, in-12; Genève, 1628, in-12; Francfort, 1628, in-12. Ces deux tr. se trouvent en franç. dans le recueil intit. : *Divers traités de la philosophie naturelle*, Paris, 1672, in-12.

DRELINCOURT (Charles), célèbre ministre protest., né en 1595 à Sedan, mort à Paris en 1669, s'est acquis une grande réputat. parmi ses coreligionnaires, par ses talents pour la prédicat. et par la publ. d'un grand nombre d'ouvr. de controv. peu lus aujourd'hui; le plus rare et le plus singulier a pour titre : *Véron* ou *le hibou des jésuites, opposé à la corneille de Charenton, avec la messe trouvée au 13^e chap. des Actes des apôtres, v. 2, par ledit hibou*, Villefranche, S. D., in-12. — Drelincourt (Laurent), fils du précédent, né à Paris en 1626, ministre à La Rochelle, mort à Niort en 1680, a composé des *Sermons* et des *Sonnets chrétiens en 4 livres*, Amsterdam, 6^e édition, 1695; ib., 1723, in-8, avec la trad. en vers franç. des 7 *psaumes pénitentiaux*. — Drelincourt (Henri), frère du précéd., avocat, puis ministre à Gien et à Fontainebleau, a composé des *Sermons*. — Drelincourt (Charles), frère des précéd., médec., né à Paris en 1633, mort prof. d'anatomie à Leyde en 1697, a publ. un grand nombre d'ouv. de médecine et de philol., dont on peut voir la liste au 15^e vol. des *Mémoires de Niceron*, les plus import. sont : *de Partu octimestri vivaci diatribes*, Paris, 1662, in-12, Leyde, 1668, in-12. — *De Fœminarum ovis, tàm intra testiculos et uterum quàm extrà*, Leyde, 1687, in-12. — *Homericus Achilles*, Leyde, 1692, 1694, 1696, in-4.

DRENGOT, aventurier normand, quitta sa patrie en 1016 et se mit à la tête de 250 gentilshommes au service de Melo de Bari, seigneur appulien, alors en guerre avec les Grecs. Après les avoir défaits trois fois, il fut vaincu lui-même à Cannes, et mourut en combattant l'an 1019. Son frère Rainolfe fonda dans la suite le comté d'Averse, et conquit la principauté de Capoue.

DRÉPANIUS (Latinus-Pacatus), poète et rhéteur, né dans les Gaules au 4^e S., fut député à Rome en 388 pour féliciter Théodose, vainqueur

du tyran Maxime. L'éloge de cet empereur, que Drépanius prononça dans le sénat, se trouve dans le *Recueil des panégyr. anciens;* il a été imprimé avec le discours d'Eumène et les notes de Fr. Baudoin, Paris, 1570, in-4, Stockholm, 1651, in-8, avec un commentaire de Jean Scheffer. Il ne nous reste rien des poésies de Drépanius; on peut croire qu'elles n'étaient pas sans mérite, puisque Ausone lui soumettait les siennes et lui en dédia quelques-unes.

DRESSER (Matthieu), *Dresserus*, sav. luthérien, né à Erfurt en 1536, mort professeur d'humanités à Leipsig en 1607, fut le premier qui enseigna et fit enseigner publiq. les principes de la confession d'Augsbourg dans cette université, dont presque tous les membres étaient alors catholiq. On a de lui : *Rhetoricæ libri IV*, Leipsig, 1585, in-8. — *Isagoge historica per millenarios distributa*, ibid., 1587, in-8. — *Historia Martini Lutheri*, ib., 1598, in-8. — *De festis et præcipuis anni partibus liber*, Wittemberg, 1584, in-8. — *Chronique de Saxe*, en allem., ibid., 1596, in-fol.

DREUX (Robert de France, comte de), mort en 1188, était le 5e fils de Louis VI, dit *le Gros*; ayant reçu en 1137 de son frère, Louis-le-Jeune, le comté de Dreux, il en prit le nom, qui passa à sa postérité. Il fut l'un des prem. seigneurs français qui prirent la croix, et se rendit en 1147 à Jérusalem; il se réunit, à son retour, au roi son frère dans la guerre contre les Anglais. On lui doit la fondat. de l'église de St-Thomas-du-Louvre. — Dreux (Philippe de), évêq. de Beauvais, pair de France, mort en 1217, se croisa deux fois, fut fait prisonnier par les musulmans au siége de St-Jean-d'Acre en 1190, puis par les Anglais, près de Milli, en 1196, fit la guerre en son propre nom aux Albigeois et ensuite à Renaud de Dampmartin, comte de Boulogne, et combattit auprès de Philippe-Auguste, son cousin-germ., à la glorieuse journée de Bouvines en 1214. Par un scrupule bien digne de l'époque où il vivait, Philippe de Dreux ne se servait pas d'armes tranchantes; mais il assommait les ennemis avec une lourde massue de fer, pour se conformer aux lois canoniques qui défendent aux prêtres de verser le sang. — Dreux (Robert II, comte de), fils de Robert de France, se trouva à la prise de St-Jean-d'Acre en 1191, au siége de Rouen en 1204, à la bataille de Bouvines en 1214, et mourut en 1218. — Dreux (Robert III, comte de), fils du précédent, défendit la ville de Nantes contre Jean, roi d'Angleterre, qui l'attira dans une embuscade, le fit prisonnier et ne lui rendit la liberté qu'en 1214. Robert assista en 1226 à la prise d'Avignon, au sacre de St Louis, suivit ce prince en Poitou et en Bretagne, et mourut l'an 1233. — Dreux (Henri de), frère du précédent, archev. de Reims, mort en 1240, s'étant brouillé avec le roi St Louis, tint en 1235 un concile à Senlis, où il excommunia ce monarque et en même temps ceux de ses suffragants et administrés qui ne voudraient pas publier ou observer l'interdit qu'il lançait sur tout son diocèse. Louis se soumit, et condamna les habitants de Reims à payer 10,000 parisis à leur archevêque. Ce prélat turbulent ne fut pas encore satisfait, et ne cessa jusqu'à sa mort de fulminer des excommunicat. et des anathèmes. — Dreux (Pierre de), surnommé *Mauclerc*, duc de Bretagne, frère du précédent, refusa de se trouver au sacre de St Louis, fit la guerre à ce prince qui lui enleva et lui rendit ensuite la régence du duché de Bretagne qu'il administrait pendant la minorité de son fils. Lorsque celui-ci fut majeur, Pierre de Dreux lui remit tous ses états, accompagna St Louis à la Terre-Sainte, fut fait prisonnier avec lui, parvint à s'échapper, et mourut dans la traversée pour revenir en France, l'an 1250.

DREUX DU RADIER (Jean-François), avocat, né à Château-Neuf en Thymerais, en 1714, mort dans cette ville en 1780, avait quitté la place de lieut.-criminel pour se livrer à la littérature. Il a publié, de 1749 à 1778, un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Bibliothèque historiq. et critiq. du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12. — *L'Europe illustre*, 1755, ou avec un nouveau titre, 1777, 6 vol. très grand in-8, portr. d'Odieuvre. — *Essai historiq., critique, philosoph. sur les lanternes*, 1755, in-12. — *Tablettes historiques et anecdotiques des rois de France*, 1759, 3 vol. in-12; 1781, 3 vol. in-12. — *Mém. historiq., critiq. et anecdotiq. des reines et régentes de France*, Paris, 1776, 6 vol. in-12; 1808, 6 vol. in-8. — *Récréations historiq., critiq.*, etc., avec l'*Hist. des fous en titre d'office*, 1767, 2 vol. in-12. Il a laissé plusieurs ouvr. MSs.

DREVET (Pierre), graveur, né à Lyon en 1664, mort à Paris en 1729, parvint à rendre tellement sensible la diversité des étoffes, des métaux, etc., qu'un œil exercé distingue, dans ses compositions, jusqu'à la variété des couleurs. Drevet s'est livré presque exclusivement au portrait; il en a gravé surtout d'après Rigaud un fort gr. nombre, tous très remarq.; nous citerons ceux de Louis XIV, du cardinal de Fleury, de Boileau, de Girardon et de Rigaud. — Drevet (Pierre), fils et élève du précéd., qu'il surpassa, né à Paris en 1697, mort en 1739, membre de l'académie de peinture, annonça de très bonne heure des dispositions extraordinaires. Rien n'est comparable au portrait de Bossuet, qu'il fit à l'âge de 26 ans; on recherche encore de lui ceux de Mlle Lecouvreur, du cardinal Dubois, et surtout de Samuel Bernard. Drevet a gravé des sujets d'histoire avec succès; nous citerons seulement *Adam et Ève, Rebecca, J.-C. au jardin des Olives*, d'après Restout, et *la Présentation au temple*, d'après Boulongne. — Drevet (Claude), cousin-germain du précédent, né à Lyon en 1710, mort à Paris en 1780, membre de l'académie de peinture, suivit les traces de sa famille. Il s'exerça dans le portrait : on cite comme ses chefs-d'œuvre ceux *du comte de Zinzindorff, de Mme de Bret, du cardinal d'Auvergne*, et surtout celui de *M. de Vintimille*, archevêq. de Paris.

DREXELIUS (Jérémie), jésuite allemand, né à Augsbourg, en 1581, mort à Munich en 1638, est auteur d'un grand nombre d'opuscules ascétiques

en latin, et dont on recherche les édit. originales à cause des gravures de Sadeler dont elles sont ornées. Plusieurs de ces opuscules ont été trad. en français, entre autres, l'*Ange gardien*, par Madel Feuillet, Paris, 1691, in-12, et l'*Éternité malheureuse*, etc. Les ouvr. de Drexelius ont été réunis en 2 vol. in-fol., Anvers, 1643; Lyon, 1658.

DRILLENBOURG (Guillaume van), peintre, né à Utrecht vers 1625, d'une famille distinguée, reçut des leçons d'Abraham Bloemaert, et prit ensuite pour modèles les ouvr. de Jean Both, qu'il aurait égalé si sa couleur avait été aussi naturelle et sa touche aussi facile. Drillenbourg excella surtout dans le paysage; ses tableaux sont très recherchés des amateurs; il s'établit à Dordrecht en 1668; on ignore la date de sa mort.

DRIVÈRE (Jérémie), *Driverius* ou *Thriverius*, médecin, né au village de Braeckel, en Flandre, l'an 1504, mort en 1554, professeur à l'université de Louvain, y avait obtenu le grand prix de philosophie, honneur auquel on attachait alors la plus grande importance. Outre de nombreux commentaires sur Hippocrate, Drivère a publié plus. ouvr. dont les principaux sont : *Disceptatio de securissimo victu*, 1531, in-8. — *In artem Galeni commentarii*, Leyde, 1547, in-6. — *Celsi de sanitate tuendâ liber*, ibid., 1592, in-4. — *Universæ medicinæ brevissima absolutissimaque methodus*, ibid., 1592, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par Denis, fils de Drivère.

DROGON, évêque de Metz, fils de Charlemagne, fut un prélat pacifique. Il rendit de gr. services aux lettres par les encouragements qu'il donna à ceux qui les cultivaient, et par les écoles qu'il fonda et dota de ses propres deniers dans son diocèse. Il se noya en 885, dans l'Ognon, rivière près de Luxeuil, dont il était abbé. — Drogon, abbé de St-Jean-de-Laon en 1128, puis cardinal-évêque d'Ostie, a composé un gr. nombre de livres ascétiques et de liturgie dont une partie se trouve au tome II de la *Bibliothèque des Pères*. — Drogon, évêque de Beauvais, de 1030 à 1047, était un prélat très savant pour l'époque où il vivait; il fonda plusieurs monastères, et établit des écoles d'où sortirent par la suite des hommes très distingués. — Drogon, aventurier normand, second fils de Tancrède de Hauteville, aida puissamm., en 1042, son frère Guillaume-Bras-de-Fer dans la conquête de la Pouille, lui succéda 4 ans après, et périt assassiné par ses soldats révoltés l'an 1051.

DROMGOLD ou DRUMGOLD (Jean), né à Paris en 1730, professeur au collége de Navarre, quitta la carrière de l'enseignement pour la place de gentilhomme de M. le comte de Clermont, et mourut en 1781. On lui doit plusieurs ouvrages ingénieux auxquels il n'a pas mis son nom; les princip. sont : *Réflexions sur le poème de la bataille de Fontenoy*, 1745, in-4. — *Avis aux vivants au sujet de quelq. morts*, 1772, in-8. — *Charles et Vilcourt*, 1772, in-8. — *La Gaieté*, poème, 1772, in-8, petit ouvr. plein de grâces, dans lequel l'aut. donne un récit touchant de ses propres malheurs. Dromgold a laissé MSs. une *Vie de St Louis*, un *Traité sur l'éducation publique*, *la Philosophie de Platon*, etc.

DROSSANDER (André), médecin, né à Upsal en 1648, mort dans cette ville en 1696, y avait rapporté de ses voyages en Angleterre et en France une machine pneumatique et plus. autres instruments qui le mirent à même de faire des expériences dont on n'avait encore aucune idée dans le Nord. Il a laissé MSs. plus. dissert. en latin.

DROUAIS (Jean-Germain), peintre, né à Paris en 1763, élève de David, n'avait pas 20 ans quand il concourut pour le grand prix, qu'il aurait obtenu si, par un excès de cette généreuse défiance de soi-même qui accompagne d'ordinaire le vrai talent, il ne se fût imaginé que son tableau était inférieur à ceux de ses concurr., et ne l'eût mis en pièces. Encouragé par les éloges éclairés de son maître, il reprit le pinceau et produisit *la Cananéenne aux pieds du Christ*, qu'on admire au musée, ainsi que son *Marius à Minturne*, qu'il fit à Rome et qu'il envoya à sa mère comme un hommage de sa piété filiale. Épuisé par un travail au-dessus de ses forces, ce jeune artiste mourut à Rome en 1788, emportant les regrets de toute l'école franç., qui fondait sur son talent prématuré les plus hautes espérances. — Drouais (Hubert) et Drouais (Henri), aïeul et père du précédent, s'étaient livrés avec succès à la peinture dans le genre du portrait.

DROUET (Étienne-François), biblioth. de l'ordre des avocats, né à Paris en 1715, mort dans cette ville en 1779, était membre de l'acad. d'Auxerre et de la société littéraire de Besançon. Drouet n'a publ. aucun ouvr. original; mais il a été le laborieux éditeur de plus. livres utiles. Nous citerons seulement : *Dictionnaire de Moréri*, Paris, 1759, 10 vol. in-fol.; c'est la meilleure édit. — *Méthode pour étudier l'hist.*, de Lenglet-Dufresnoy, ibid., 1772, 15 vol. in-12. — La *Table* des 23 vol. de l'*Histoire ecclésiastique* de dom Ceillier, et le *Tableau de l'hist. moderne de Méhégan*, ibid., 1778, 3 vol. in-12. — Drouet de Maupertuy (Jean-Baptiste), religieux, né à Paris en 1650, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1730, a publ. un grand nombre d'ouvr. dont les principaux sont : *Histoire de la réforme de l'abbaye de Sept-Fonts*, Paris, 1702, in-12. — *Histoire générale des Goths*, trad. de Jornandès, ibid., 1703, in-12. — *Sentim. d'un chrétien touché du véritable amour de Dieu*, Avignon, 1716, in-12.

DROUET (Jean-Baptiste), membre de la convention, né en 1763, était maître de poste à Ste-Menehould lorsque, le 21 juin 1791, il reconnut Louis XVI qui traversait cette ville pour se rendre à Montmédy. Drouet prit un chemin de traverse, devança l'infortuné monarque, le fit arrêter, le ramena prisonnier à Paris, et refusa une gratification de 30,000 fr., dont l'assembl. nationale voulait payer ce service. Nommé en 1792 député de la Marne, il siégea au milieu des membres les plus exagérés de la convention, et vota, dans le procès du roi, pour la mort sans sursis. Après avoir accusé Dumouriez, il tourna sa rage contre les girondins, et, dans les invectives qu'il prononça contre eux,

se fit rappeler à l'ordre pour cette horrible phrase : « S'il faut être brigand pour le bonheur du peuple, soyons brigands. » Envoyé peu de temps après à l'armée du Nord, Drouet fut pris par les Autrichiens et enfermé dans la citadelle de Spielberg, en Moravie. Il essaya de s'échapp. le 6 juill. 1794, en sautant par une fenêtre de sa prison d'une hauteur de 200 pieds, ne se cassa qu'une jambe, et fut repris. Échangé en 1795, avec quelques-uns de ses collègues, contre Mme la dauphine, Drouet dut à sa captivité l'entrée au conseil des cinq-cents. Il s'y lia avec le reste du parti démagogique, et fut compromis dans l'affaire Babeuf et du camp de Grenelle. Cette tentative ayant échoué, Drouet se réfugia en Suisse. Il avait quitté cette contrée pour passer dans les Indes, lorsqu'il apprit qu'il avait été acquitté. A son retour, dans des circonstances favorables, il recouvra du crédit, et fut nommé peu de temps après commiss. du directoire près le départem. de la Haute-Marne. Après le 18 brumaire, auquel il se montra favorable, il obtint la sous-préfecture de Ste-Menehould, place qu'il occupa jusqu'à la première restauration. En 1815, député du départ. de la Marne à la chambre des représentants, il fut excepté de la loi d'amnistie du 6 janvier 1816, et condamné à l'exil. Il vint alors, sous le nom de Merger, habiter Mâcon, y passa les dern. années de sa vie dans l'obscurité, et, à ce qu'il paraît, dans l'exercice des pratiques religieuses. On fut étonné d'apprendre, lorsqu'il eut expiré dans les sentiments d'une vive contrit. (le 11 avril 1824), que le prétendu Merger n'était autre que le fameux Drouet de Ste-Menehould.

DROUIN, sculpteur, né à Nancy, mort dans cette ville en 1647, y exécuta un très grand nombre de statues estimées, et mit le sceau à sa réputation par les mausolées du card. Charles de Lorraine et de la famille de Bassompierre. Cet artiste s'adonna aussi avec succès à l'architect.; il donna les plans de la nouvelle église des bénédictins de Nancy; mais la mort du prince Henri de Lorraine, qui faisait les frais de ce monument, en arrêta l'exécution.—Drouin (René), docteur de Sorbonne, né en 1682, entra dans l'ordre des dominicains, et fut syndic de l'université de Caen. Exilé pour cause de jansénisme, il devint professeur de théologie à Chambéry et à Verceil, et se retira sur la fin de ses jours à Ivrée, où il mourut en 1742. On a de lui : *Traité dogmatique et moral des sacrements*, Venise, 1737, 2 vol. in-fol.; Paris, 1775, 9 vol. in-12.—Drouin (Vincent-Denis), chirurgien aux armées, né à St-Paul-Trois-Châteaux en 1660, mort en 1722, à Paris, chirurgien en chef de l'hôpital général, est auteur de : *Description du cerveau*, Paris, 1691, in-12, et de plus. observat. insérées dans le *Journal des savants*.

DROUYN (Daniel), sieur de Belendroit, né à Loudun vers 1550, mort à Paris vers 1610, avait embrassé la carrière des armes, qu'il abandonna pour celle des b.-lettres. Ses ouvr. sont oubliés, mais on recherche de lui : *le Recueil des chansons d'amour*, Paris, 1575, in-16, petit vol. très rare.

DROZ (Pierre Jacquet), mécanicien célèbre, né en 1721 à la Chaux-de-Fonds, comté de Neufchâtel, mort à Bienne en 1790, trouva d'abord le moyen d'adapter à peu de frais, aux horloges communes, un carillon et des jeux de flûte. Le fameux problème du mouvem. perpétuel exerça son imaginat. ardente; il le résolut autant qu'il peut l'être, c.-à-d. qu'il inventa le prem. une pendule qui, au moyen de la combinaison de deux métaux inégalem. dilatables, marcherait sans être remontée tant que les pièces n'en seraient pas usées par le frottement. Droz fit le voyage de Madrid pour présenter au roi d'Espagne cette pendule, qui excita l'admirat. de tous les artistes. A son retour il exécuta son chef-d'œuvre de mécanique, l'*automate écrivain*, et produisit pour dern. ouvr. sa fameuse *pendule astronomique*. — Droz (Henri-Louis Jacquet), fils et élève du précéd., né à la Chaux-de-Fonds en 1752, n'avait pas 22 ans lorsqu'il vint à Paris apporter plusieurs pièces de sa composition, entre autres un automate dessinateur et une figure de jeune fille, qui touchait differ. airs sur le clavecin, suivait des yeux la musique, en indiquait la mesure par des mouvem. de tête, se levait quand elle avait fini de jouer, et saluait la compagnie. Droz fabriqua encore deux mains artificielles, imitant et remplaçant presque la nature; cet ouvr. frappa tellement Vaucanson, qu'il s'écria : « Jeune homme, vous commencez par où je voudrais finir. » Après avoir passé quelq. années à Londres et à Genève, où il s'occupait à perfectionner l'horlogerie et la mécanique, Droz mourut à Naples en 1791, d'une maladie de poitrine, suite de ses trav. excessifs. — Droz (Jean-Pierre), autre mécanicien d'un mérite distingué, né à la Chaux-de-Fonds en 1746, mort à Paris en 1822, après avoir été 14 ans conservateur de la monnaie des médailles, s'associa à Boulton de Birmingham pour la fabricat. des monnaies de cuivre en Angleterre; c'est dans ses ateliers que furent frappés les *Monnerons*. L'hôtel des monnaies de Paris lui doit le balancier le plus ingénieux et plus parfait qui existe. On a *Notice sur les div. inventions de feu M. Droz*, par M.-C.-P. Molard, Versailles, 1823, in-4.

DROZ (François-Nicolas-Eugène), né à Pontarlier en 1735, mort en 1805, fut successivem. avocat, conseiller au parlem. de Besançon et secrét. de l'acad. de cette ville. Ses princip. ouvr. sont : *Mémoires pour servir à l'hist. du droit public de la Franche-Comté*, 1760, in-8. — *Mémoires pour servir à l'histoire de Pontarlier*, Besançon, 1760, in-8. Le catalogue exact de ses autres ouvr. impr. ou MSs. se trouve à la suite de son *Éloge*, par Coste, 1807, in-8.

DRUIDES, prêtres des anc. Gaulois, habitaient dans le fond des forêts, où on venait les consulter. Ils adoraient le dieu Teutatès, et lui immolaient des victimes humaines. Ils jouissaient de l'autorité la plus étendue, rendaient la justice, faisaient les lois, donnaient des ordres aux rois mêmes, et les déposaient à leur gré. Les druides n'écrivaient

rien; ils faisaient apprendre par cœur à leurs disciples les dogmes de la religion, et les transmettaient ainsi d'âge en âge. On fait venir leur nom du mot grec δρῦς, ou du mot celtique *derw*, chêne, parce que la vénération pour cet arbre était un des points fondamentaux de leur religion. Ils avaient leurs princip. établissem. dans les environs de la ville de *Dreux*, qui reçut d'eux le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.—Les Druidesses, femmes des druides, participaient à la considération dont jouissaient leurs époux, et s'occupaient principalement de prédire l'avenir.

DRUMMOND (Maurice), petit-fils d'André, roi de Hongrie, reçut, vers la fin du 11e S., de sa sœur Marguerite, femme de Milcolombe III, la charge de sénéchal de Lénox, et fut la tige de l'illustre famille de ce nom qui subsista long-temps en Écosse. — Drummond (Jean), l'un des descend. du précéd., mort en 1519, gr.-justicier d'Écosse, rendit d'importants services au roi Jacques IV, qui avait épousé secrètem. sa fille Marguerite. — Drummond (Jacques), de la même famille, 3e comte de Perth, né en 1638, mort à St-Germain-en-Laye l'an 1716, avait été fait conseiller-d'état en 1670, gr.-justicier d'Écosse en 1680, et gr.-chancel. de ce royaume en 1684. Touché des malheurs de Jacques II, convaincu de la légitimité de ses droits, il abandonna toutes ses places pour rejoindre en France ce monarque, qui, pour récompenser son zèle et sa fidélité, le nomma son prem. gentilhomme, et lui confia l'éducation de Jacques III, alors appelé le chev. de St-George.—Drummond (William), poète écossais, de la même famille, naquit en 1585 à Hawthornden, et mourut en 1649 du chagrin que lui causa la fin tragique de Charles Ier, à la défense duquel il avait consacré sa fortune et ses écrits. Les poésies de Drummond, qui lui ont mérité le surnom de *Pétrarque écossais*, ont été impr. à Londres, 1656, in-8; ibid., 1791, in-8; et ses *Œuvres complètes*, Édimbourg, 1711, in-fol. — Drummond (Alexandre), de la même famille, consul d'Angleterre à Alep, mort à Londres en 1769, a publ. en anglais : *Voyage à différ. villes de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grèce et dans quelq. parties de l'Asie*, etc., Londres, 1754, in-fol., avec cartes et fig. On trouve un abrégé de cet ouvr. dans *les Voyag. modernes*, par Puisieux, Paris, 1760-64. —Drummont de Melfort (Louis-Hector, comte de), général au service de France, 20e descendant de Maurice Drummond, né en 1726, mort dans le Berri l'an 1788, s'était formé à l'école de Maurice de Saxe, dont il était aide-de-camp, et qu'il accompagna à la bataille de Fontenoi; il alla ensuite à Berlin étudier la nouvelle tactique que le grand Frédéric avait introduite dans l'armée prussienne. Drummond consigna le fruit de ses observat. dans les deux ouvrages suiv. : *Essai sur la cavalerie légère*, Paris, 1748. — *Traité sur la cavalerie*, ibid., 1776.

DRUMMONT, comte de Melfort, maréchal-de-camp, né à Paris en 1760, fit la campagne d'Amérique comme aide-de-camp du général Rochambeau. Revenu en France, il commanda pendant 8 ans, avec distinction, en Italie, un régim. d'infant. (La Tour d'Auvergne). Nommé par Bonaparte génér. de brigade, peu de temps après il obtint sa retraite, mourut à Lyon le 13 oct. 1833.

DRUON (Pierre-Paul), chev. de la Légion-d'Honn., bibliothéc. de la chambre des députés, né en 1745 à Busignies dans le Cambrésis, entra de bonne heure dans la congrégat. de St-Maur, où il avait un oncle, qui devint prieur de l'abbaye de St-Jean à Laon. Le neveu, ayant montré du goût pour l'étude, fut employé aux trav. littér. que la congrégat. suivait encore à cette époque. Il travailla au 3e vol. de l'*Art de vérifier les dates*, et coopéra au 14e du *Recueil des histor. de France*. Il demeurait dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et jouissait d'un prieuré simple, situé près de Mantes, qui lui avait été conféré suiv. un usage introduit depuis quelq. temps dans son ordre. La révolut. le chassa de son monastère; cepend., en 1798, lorsqu'on forma une bibliothèque au palais Bourbon pour le corps-législatif, dom Druon fut nommé sous-bibliothéc., et il devint bibliothéc. en chef à la mort de Camus, en 1804. Son savoir, sa modestie, son exactitude et son obligeance l'avaient rendu agréable dans cette place à ceux mêmes qui aimaient le moins les prêtres. C'est lui qui mit dans la biblioth. de la chambre l'ordre qui y règne, et il en avait dressé le catalogue. Il mourut le 3 oct. 1833, âgé de 89 ans, laiss. des MSs. qui pourraient être utiles, et une collection de gravures à laq. il attachait du prix.

DRURY (Robert), voyageur, né à Londres en 1687, fit naufrage en 1702 sur les côtes de Madagascar, y passa 15 années en captivité, s'y maria, et, revenu dans son pays après une série d'avent. extraord., il en publ. la relation sous le titre de : *Madagascar, ou Journal de Robert Drury*, écrit par lui-même, Londres, 1729, in-8. — Un autre Drury est aut. de *Illustrations of natural history*, en angl. et en franç., Londres, 1770, 3 vol. in-4, avec un gr. nombre de fig.

DRUSILLE (Julie), fille de Germanicus et d'Agrippine, fut aimée avec passion par Caligula, son frère, et, quoique mariée, eut avec lui une liaison incestueuse. Elle mourut à 23 ans, l'an 38 de J.-C. Caligula en éprouva la plus vive douleur, et lui fit rendre les honneurs divins. — Drusille, fille d'Agrippa, roi de Judée, d'une beauté ravissante, fut, dès son enfance, promise en mariage à Philadelphe, fils d'Antiochus, roi de Comagène; mais ce mariage n'eut pas lieu, parce que ce prince ne voulut point embrasser la religion judaïque. Elle épousa Azize, roi d'Émèse, qui se soumit pour elle à la circoncision. Ayant inspiré une vive passion à Félix, gouverneur de Judée pour les Romains, et affranchi de Claude, elle quitta son mari pour l'épouser. C'est devant Félix et cette princesse que St Paul fut conduit à Césarée, et qu'il prononça le discours rapporté dans les Actes des apôtres. Elle périt avec son fils dans l'éruption du Vésuve qui eut lieu l'an 79, sous le

règne de Titus, la même dans laq. Pline-l'Ancien perdit la vie.

DRUSIUS (Jean), *van den Driesche*, sav. orientaliste, né à Oudenarde en 1550, mort profess. d'hébreu à Franeker en 1616, a publié ou laissé MSs. un très grand nombre d'ouvr. dont les deux tiers se trouvent, avec son *Éloge* par Abel Curiander, son gendre, dans les *Critici sacri, sive annotat. doctissimorum virorum in Vetus et Novum Testamentum*, Amsterdam, 1698, 9 vol. in fol. Parmi les autres ouvr. de Drusius, nous citerons : *Alphabetum hebraicum vetus*, 1587 et 1609, in-4. *Lacrymæ in obitum J. Scaligeri*, 1609, in-4. — *Grammatica linguæ sanctæ nova*, 1612, in-4. — Drusius (Jean), fils du précéd., né à Leyde en 1588, mort en 1609, était un prodige de science, et, s'il n'eût été enlevé prématurém., il eût égalé et peut-être surpassé son père. On a de ce jeune savant : *Nomenclator Eliæ levitæ...*, 1652, in-8. Il a laissé imparfaite une vers. lat. de la *Chronique hébraïque du second temple*, ainsi que de l'*Itinéraire de Benjamin de Tolède*.

DRUSUS (M.-Livius), tribun l'an 122 av. J.-C., fut opposé par le sénat à C. Gracchus, qui s'était rendu redoutable par sa popularité. Pour détruire l'influence de ce tribun séditieux, Drusus, au nom du sénat, combla le peuple de faveurs et de largesses, fit décréter 12 colonies, et distribua gratuitement des terres. Il géra ses fonctions avec la plus gr. intégrité, et mérita d'être nommé consul l'an 112 avant J.-C. — M.-Livius Drusus, son fils, suivit le même plan de conduite, et chercha à rattacher le peuple au sénat. Nommé tribun l'an 91 avant J.-C., il proposa, d'accord avec une partie des sénateurs, de nouvelles lois agraires, des colonies, des distribut. de blé ; il obligea les chevaliers, qui jusque-là avaient possédé le privilége exclusif de rendre la justice, à partager ce droit avec le sénat, et promit aux alliés le droit de cité. Il se forma contre lui dans le sénat un parti puissant, et il périt assassiné l'an 90 av. J.-C. On soupçonna le tribun Varius d'être l'auteur de sa mort.

DRUSUS (Claudius-Néro), frère puîné de Tibère, fut, ainsi que son frère, adopté par Auguste. Il se signala dans la Germanie contre les Rhétiens et les Vendéliciens, conquit tout le pays qui est entre le Rhin et l'Elbe, et mourut au milieu de ses conquêtes, âgé de 30 ans (l'an 9 av. J.-C.), selon les uns par le poison, selon les autres, et plus probablement, des suites d'une chute de cheval : c'était un bon prince, et sa mort excita des regrets unanimes. Il fut père de Germanicus et de Claude.

DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, se signala par son intrépidité au milieu des troubles excités en Pannonie et en Illyrie, après la mort d'Auguste. Nommé consul l'an 21 de J.-C., il paraissait destiné à succéder à l'emper.; mais ayant donné un soufflet à Séjan, alors tout-puissant, celui-ci s'en vengea en le faisant périr par le poison, l'an 23 de J.-C. — Drusus, second fils de Germanicus et d'Agrippine, jouit d'abord d'une gr. faveur sous Tibère, et chercha, de concert avec Séjan, à s'assurer le trône après la mort de l'emper.; mais bientôt, devenu lui-même suspect à Séjan, il fut déclaré ennemi public et réduit à mourir de faim. Un an après sa mort, un imposteur prit son nom pour exciter des troubles dans la Grèce et l'Orient : il fut bientôt pris et envoyé à Tibère.

DRYADES, nymphes qui présidaient aux bois et aux forêts, n'étaient pas, comme les Hamadryades, attachées à certains arbres qu'elles ne pussent jamais quitter. Leur nom vient de δρῦς, chêne. On les représentait sous la figure de jeunes femmes dont la partie inférieure imitait par ses contours le tronc et les racines d'un arbre.

DRYANDER (Franç. ENCINAS ou ENZINAS), né à Burgos, voyagea en Allemagne, où il adopta les principes de la réforme, dédia à Charles V une *Trad. espagn. du Nouv.-Testam.*, Anvers, 1543, in-8, fut mis en prison, s'en échappa, et publia depuis : *Hist. de l'état des Pays-Bas et de la relig. d'Espagne*, à Sainte-Marie (Genève), 1558, sous le nom de *du Chêne*, trad. du mot esp. *Encina*. — Son frère Jean, qui avait également embrassé la nouvelle croyance, fut brûlé vif à Rome en 1545, par l'ordre du pape Paul III. — Dryander (Jean), savant médecin hessois, dont le véritable nom est Eichmann, mort en 1560, a publ. plus. ouvr. de médec. et d'astronomie ; les plus importants sont : *De annulo astronomico, de cylindro; de globulo terrestri; de balneis Emsensibus liber*, Marpurg, 1535, in-8. — *Anatomia*, ibid., 1537, in-4.

DRYANDER (Jonas), naturaliste suédois, né en 1748, disciple de Linné, se fit recevoir maître ès-arts à Lund, et se rendit en Angleterre, où il s'attacha, en qualité de bibliothécaire, à sir Joseph Bancks, et mourut en 1810, membre de la société linnéenne de Londres. On a de lui, outre plusieurs *Dissertat.* ou *Mém.* insérés dans les *Transact.* de cette société et dans celles de la société royale, un catalog. de la biblioth. de son illustre patron, sous ce titre : *Catal. biblioth. hist. natur. Josephi Bancks*, Londres, 1800, 5 vol. in-8.

DRYDEN (John), l'un des plus illustres poètes angl., né en 1631 dans le comté de Northampton, débuta dans la carrière littéraire par des *Stances héroïques sur la mort du dernier lord protecteur* (Cromwell, 1658); mais, comme bien d'autres, il changea d'opinion quand les événem. changèrent, et publia en 1660 *Astrea redux*, poème sur l'heureuse restaurat. et le retour de sa très sacrée majesté, le roi Charles II. Ce ne fut qu'en 1660 qu'il commença à travailler pour le théâtre; et quoiqu'il reconnût lui-même qu'il n'était pas né poète dramatique, il composa, jusqu'en 1694, un très gr. nombre de pièces, tragédies, comédies, tragi-comédies, et comptait tellement sur son extrême facilité, qu'il s'était engagé par contrat à en fournir quatre nouvelles par an. Il ne laissa pas de concourir à la trad. en vers des épîtres d'Ovide, et publ. deux satires polit. : *Absalon et Architophel*, et le *Modèle*. A l'avénem. de Jacques II, Dryden se fit catholique, traduisit l'*Hist. de la Ligue*, par Maimbourg, celle de *St François-Xavier*, entre-

prit celle des *Hérésies* de Varillas, et publ. une autre satire politique et religieuse : *la Biche et la Panthère* (*Hind and Panther*). A la révolut., sa nouv. croyance lui fit perdre la place de poète lauréat, qui fut donnée à son ancien ennemi Shadwell : Dryden s'en vengea par une excellente satire (*Mac Flecknohe*), modèle de la Dunciade de Pope. En 1697 parut sa trad. en vers anglais de Virgile ; elle avait été précédée par celle de l'*Art de la peinture* de Dufresnoy. Enfin Dryden donna en 1699 ses *Fables*, le *Pouvoir de la musique*, ode admirable composée pour la Ste-Cécile, et mourut en 1701. Son *Essai sur la poésie dramat.* l'a fait appeler avec raison le père de l'art de la critique en Angleterre. « On trouve dans ses ouvr., dit Pope, des modèles de tous les genres de composit. Aucune autre nation, ajoute Johnson, ne pourrait se vanter d'avoir produit un poète dont les chants aient été aussi variés. » Ses *OEuvres critiques et mêlées* ont été réunies pour la première fois et publ. à Londres, 1800, 4 vol. in-8, avec sa *Vie*, par Edm. Malome ; et les *OEuvres poétiques*, ibid., 1812, 4 vol. in-8. On a publ. à Londres, en 1808, les *OEuvres complètes de J. Dryden*, avec une *Vie de l'aut. et des notes critiques*, par sir Walter Scott, 18 vol. in-8 ; réimpr., Edimbourg, 1821. Il a paru une trad. franç. de cette *Vie de Dryden*, Paris, 1826, 2 vol. in-12. — DRYDEN (Charles), fils du précéd., officier du palais de Clément XI, étant revenu à Londres, se noya en traversant la Tamise ; il avait publ. quelques poésies. — DRYDEN (John), frère du précéd., mort à Rome en 1701, est aut. de *the Husband his own Cuckold (le Mari qui se trompe lui-même)*, comédie impr. en 1699, et du *Voyage en Sicile et à Malte*, Londres, 1776, in-8. — Henri, 3e fils du célèbre Dryden, entra dans un ordre religieux.

DUAREN (FRANÇ.), juriscons., né à St-Brieuc en 1509, mort à Bourges en 1559, professeur de droit et maître des requêtes de la duchesse de Berry, joignait à l'étude de la jurisprudence celle des belles-lettres et une profonde connaissance de l'antiquité. On a plus. édit. de ses ouvr. ; la plus estimée est celle de Lyon, 1579, 2 vol. in-fol. On y distingue un traité *sur les Plagiaires*, et un autre *sur les Bénéfices ecclésiastiq. et les libertés de l'Église gallicane.*

DUBARROUX (le chev. CASIMIR-LIBERA-JOSEPH), ancien capit. au régim. de Bourbonnais, infanterie, né à Caromb (Vaucluse) en 1770, mort à Paris en 1828, avait consacré 20 années à la confection d'une machine destinée à faire voir quelles connaissances la géogr. emprunte à l'astronomie. Cet instrum., que son auteur nommait *chronologomètre*, et fait sans le secours des mathémat., se voit dans l'une des salles de l'Institut. Il a paru en 1827 : *Dissertat. sur le calendrier grégorien*, par le chev. Dubarroux, auteur du *Traité mécanique du calendrier grégorien*, admis à l'exposition du Louvre l'an 1827, Paris, in-8, de 72 pag.

DUBAYET. — V. AUBERT.

DUBOCAGE (GEORGE BOISSAYE), ingénieur hydrographe, né en 1626, mort en 1696, exécuta en 1666 le canal du Hâvre à Harfleur, publia plus. cartes marines et plusieurs livres d'hydrographie, dont le plus important est *le Cercle universel et son usage*. — DUBOCAGE (George BOISSAYE), fils et élève du précédent, né en 1661, mort en 1717, seconda son père dans ses travaux, prit part à la rédaction de ses ouvrages, et fit insérer dans les mém. de l'académie des sciences de 1710, des *Observations sur le flux et le reflux de la mer*. — DUBOCAGE de BRÉVILLE (Marie-Joseph), navigat., né au Hâvre en 1671, mort en 1728, était parti en 1707 pour faire le tour du monde, ne revint qu'en 1716, et quoiqu'il eût, chemin faisant, découvert plusieurs îles, entre autres celle de la Passion, il se refusa constamment à donner une relat. de son voyage. — DUBOCAGE de BRÉVILLE (Michel-Joseph), négociant, fils du précédent, né au Hâvre en 1707, mort en 1756, avait donné une si grande étendue à son commerce, que dans le courant de l'année 1749 il expédia 309 navires français ou étrangers. On a de lui : *Mémoire sur le port, la navigation et le commerce du Hâvre-de-Grâce*, Hâvre, 1753, in-12. — *Traité des eaux minérales et ferrugin. de Bléville ; la princesse Coque d'OEuf et le prince Bonbon*, publ. sous l'anagramme d'Egacobud, La Haye, 1745, in-12.

DUBOIS (JACQUES), *del Boe* ou *Sylvius*, savant médecin et professeur, né à Amiens en 1478, mort à Paris en 1555, a joui dans son temps d'une réputation extraordinaire, que ternit le reproche bien fondé d'une sordide avarice. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de médecine dont la liste peut se voir dans Nicéron ; ils ont été réunis par René Moreau, sous ce titre : *J. Sylvii opera medica in sex partes digesta*, etc., Genève, 1630, in-fol. — *OEuvres poétiques*, en français et en lat., 1584, in-4. — *Gramm. lat. et franç.*, Paris, 1531. — DUBOIS (Jean), médecin, né à Lille, fut nommé professeur de médecine à l'univ. de Douai, lors de sa fondation par Philippe II, et mourut en 1562. Il est auteur des ouvrages suiv. : *De Lue venereâ declaratio*, Louvain, 1557. — *De curatione morbi articularis tractatus quatuor*, Anvers, 1557, in-8. — *Tabulæ pharmacorum*, ibid., 1568, in-8. — *De studiosorum... tuendâ valetudine, libri II*, Douai, 1574, in-fol. — DUBOIS (Siméon), en latin *Bosius*, philologue du 16e S., a donné une édition estimée des *Lettres de Cicéron à Atticus*, Limoges, Barbou, 1580, in-8 ; Anvers, 1585, in-8. — DUBOIS (Jean), religieux de l'ordre des célestins, né à Paris au milieu du 16e S., se distingua par son talent pour la chaire. Au bout de quelques années il obtint un bref de sécularisat., embrassa le parti des armes pendant les guerres civiles, et reprit le froc à la paix. Lors de la mort de Henri IV, il prononça l'oraison funèbre de ce prince, et déclara hautement qu'il regardait les jésuites comme les auteurs de sa fin déplorable. Poursuivi par la haine de cette société, Dubois accepta une mission à Rome ; mais à peine y était-il arrivé, qu'il fut jeté dans un cachot au château de St-Ange, où il mourut en 1628,

après 15 ans de captiv. On a de lui : *Floriacensis vetus bibliotheca benedicta*, Lyon, 1605, in-8. — *Oratio funebris cardinalis Oliverii*, Rome, 1610, in-4. — *Epistola ad aliquem ex cardinalibus*, etc., qui se trouve dans le recueil intitulé : *Pyramides duæ de perpetrato et attentato ignatianæ sectæ parricidio*, Franckenthal, 1611, in-4.

DUBOIS (Noel PIGARD, dit), aventurier du 17e S., né à Coulommiers, d'abord chirurg., passa dans le Levant, où, pendant un séjour de 4 ann., il s'adonna à l'étude des sciences occultes. De retour à Paris, Dubois fit quelq. dupes, entra dans l'ordre des capucins, s'échappa, y rentra de nouveau, y passa 10 ans et reçut les ordres. Emporté par l'inconstance de son naturel, il quitta de nouveau le froc, passa en Allemagne, embrassa la religion réformée et reprit ses anciennes études. Bientôt il reparut en France, se maria sous le nom de Mailly, sieur de La Maillerie, s'annonça comme ayant trouvé le *gr. œuvre*, fut présenté à Richelieu et à Louis XIII, et fit en présence de ce prince deux expériences qui d'abord parurent réussir. Le roi ravi embrassa le charlatan, l'annoblit et le créa président des trésoreries de France : mais quand on le pressa de travailler plus en gr., la fourberie fut découverte. ; on lui fit son procès comme magicien, il fut mis à la question, condamné à mort, et exécuté l'an 1637.

DUBOIS (Girard), oratorien, né en 1628 à Orléans, mort à Paris en 1696, annonça de bonne heure un goût décidé pour l'histoire, que ses supérieurs encouragèrent. Éditeur du 8e vol. des *Annales de l'Église de France*, par le P. Le Cointe, on lui doit : *Hist. de l'Église de Paris*, 1er vol. jusqu'à la huitième année du 12e S., Paris, 1690; 2e vol. jusqu'à l'an 1364, ib., 1696. Outre les matériaux d'un 3e vol., Dubois a laissé MSs. des *Conférences sur l'hist. ecclésiast. et sur les conciles*. — Dubois (Philippe), doct. de Sorbonne, né en 1636, mort chanoine de St-Étienne-des-Grès en 1703, a publ. : *Catulle, Tibulle et Properce, ad usum delphini*, Paris, 1685, 2 vol. in-4. — *Bibliotheca Telleriana, sive catalogus libror. biblioth. Caroli Mauricii Letellier, archiep. remensis*, Paris, 1693, in-fol.

DUBOIS ou DEL BOE (François), *Sylvius*, célèbre médecin, né à Hanau en 1614, mort en 1672, professeur à l'université de Leyde, fut un chimiste très disting. pour son temps ; il eut la gloire d'enseigner le premier en Hollande la circulation du sang ; c'est également lui qui conçut l'idée de l'enseignem. clinique, auquel la science est redevable de progrès si fortement marqués. On a de Dubois un gr. nombre de traités qui ont été réunis sous le titre de : *Opera medica*, Amsterd., 1679, in-4 ; Venise, 1708 et 1736, in-fol. : ces éditions sont les meilleures.

DUBOIS (Jean), habile sculpteur, né à Dijon en 1626, y mourut en 1694. Cet artiste embellit sa ville natale d'un grand nombre de statues, de tombeaux, etc.; il ne vint à Paris qu'une seule fois, à l'âge de plus de 60 ans, pour y exécuter le buste du chancelier Boucherat, ouvrage qui fut admiré des connaisseurs, et put donner une idée de la réputation qu'aurait obtenue Dubois si son attachement pour sa famille lui eût permis de se fixer dans la capitale.

DUBOIS (Philippe GOIBAUD), littérateur, né à Poitiers en 1626, vint à Paris, où il commença par être maître à danser, fut plus tard gouverneur du duc de Guise, et devenu libre, donna diverses traductions qui lui ouvrirent les portes de l'Académie française en 1693. Il mourut l'année suivante, à 68 ans. Ses traductions de Cicéron ont été surpassées dep. long-temps ; mais on recherche encore celles qu'il a données de plus. ouvrages de St Augustin, savoir : *De la manière d'enseigner la religion chrétienne*, 1678, in-12. — *Lettres de St-Augustin*, 1684, 2 vol. in-fol., ou 6 vol. in-8. — *Les Confessions*, 1686, in-8. — *Sermons sur le Nouveau Testament*, 1694, 1700, 4 vol. in-8 ; *sur l'Évang. de St Jean*, 1700, 4 vol. in-8. — *Les deux Livres de la véritable religion*, 1690. — *Traité de l'esprit et de la lettre*, 1700, in-12. — *Les Livres de l'ordre*, 1701, etc.

DUBOIS, voyageur français, parti de Port-Louis en 1669, revint en France en 1673, et publia : *Voy. faits par le sieur D. B. aux îles Dauphines ou Madagascar, et Bourbon ou Mascarenne, les années 1669-72*, Paris, 1674, in-12. — Dubois (Abraham), géographe, est auteur de : *Geogr. natur., histor. et polit.*, La Haye, 1736, 4 vol. in-4. — Dubois (J.-P.-J.), secrét. privé de l'ambass. du roi de Pologne en Hollande, a publié : *Vies des gouvern.-généraux des Indes-Orientales, avec l'abrégé de l'hist. des établissements holland.*, La Haye, 1763, in-4. — *Relation de l'île de Corse* ou *Journal d'un voyage dans cette île, et Mém. de Pascal Paoli*, trad. de l'angl. de Jacq. Boswell, 1779. On ignore la date de la naissance et celle de la mort de cet écrivain, qui a contribué à la publicat. de 9 vol. de l'*Hist. générale des voyages*, édit. augmentée, La Haye, 1747-80, 25 vol. in-4.

DUBOIS (Guillaume), cardinal, né en 1656 à Brive-la-Gaillarde, où son père exerçait l'état de pharmacien, fut envoyé à Paris à l'âge de 12 ans, et fit ses études au collége de St-Michel, remplissant auprès du principal les fonct. de domestique. Il entra depuis dans différentes maisons en qualité de précept., et le devint enfin du duc de Chartres. Dubois se rendit maître de l'esprit de son élève en servant ses goûts, fit consentir ce jeune prince au mariage que Louis XIV voulait lui faire contracter avec Mlle de Blois, et en fut récompensé par une abbaye. Il accompagna le duc de Chartres dans sa première campagne, et lorsque ce prince, devenu duc d'Orléans, parvint à la régence, en 1715, son ancien précept. fut appelé au conseil-d'état. Dès-lors celui-ci s'abandonna sans réserve à ses projets d'ambition ; il se rendit à La Haye pour s'y trouver au passage de lord Stanhope, et parvint, malgré des obstacles sans nombre, à conclure en 1717 la triple alliance de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Ce succès inespéré lui valut le ministère des affaires étrangères ; bientôt après il voulut

être archevêque ; on vit arriver une lettre d'un monarque protestant, du roi d'Angleterre, priant le régent de lui accorder le siége archiépiscopal de Cambrai, vacant par la mort de Fénélon : Philippe céda ; en une seule matinée Dubois reçut tous les ordres sacrés. Ce n'était point assez de scandale : quelque temps après tous les cabinets de l'Europe furent mis en mouvement pour procurer un chap. de cardinal à celui que l'on eût, quelques années avant, jugé indigne d'une cure de village. Les portes de l'Acad. lui furent ouvertes ; il fut membre honoraire de celle des sciences et de celle des inscript., et l'assemblée du clergé choisit pour la représenter celui qui en était l'opprobre par ses vices dégradants. Tant d'honneurs ne satisfirent point encore Dubois ; il se fit créer prem. ministre en 1722, et mourut l'année suivante d'un abcès qui lui creva dans l'estomac au moment où il venait de se faire mettre à cheval pour jouir encore une fois des honneurs militaires dus à sa nouvelle dignité. On peut consulter : *Vie privée du cardin. Dubois*, Londres, 1789, in-8. — *Mémoires secrets et correspondance inédite du card. Dubois, recueillis et mis en ordre par de Sevelinges*, Paris, 2 vol. in-8.

DUBOIS (Jean-Baptiste), médecin franç., né à St-Lo, fut 1er médecin de la princesse de Conti, profess. au collége de France, cultiva avec succès les lettres et la poésie, et mourut dans sa ville natale en 1759. Quelq.-unes de ses chansons sont restées dans la mém. des amateurs, et se chantent encore aujourd'hui. Dubois est auteur de deux thèses impr. : *An gracilibus pomaceum vino salubrius ? An colicis figulis venæ sectio ?* Il a laissé MS. un *Resumé* de ses leçons au collége de France : l'hist. des maladies inflammatoires de la poitrine et du bas-ventre y est tracée avec un rare talent d'observation. — Dubois (Godefroi), médecin zélandais, mort en 1747, profess. d'anatomie et de botanique à l'univers. de Franeker, a publ. quelq. opuscules et discours sur des sujets de médecine, entre autres *De utilitate et necessitate matheseos in physicis*, etc.

DUBOIS (le chevalier), commandant du guet à pied et à cheval de la ville de Paris, s'attira la haine des jeunes clercs dits de la bazoche par la fermeté qu'il déploya pour ramener le tranquillité troublée en 1787, lors des querelles entre M. de Brienne et les parlements. Il voulut deux ans après étouffer, par des moyens également vigoureux, les premiers germes d'insurrection ; mais cette fois il se trouva le plus faible, et, n'osant plus rentrer dans son domicile, continuellem. menacé par les séditieux, il sortit de France, fit partie de l'armée de Condé, et mourut à Londres en 1803.

DUBOIS (Jean-Baptiste), littérat. et agronome, né à Jaucigny (Bourgogne) en 1753, fut appelé en 1772 à Varsovie pour y professer le droit public dans l'école royale des cadets. Durant son séjour en Pologne, il publia *la Myséide*, poème héroï-comique, trad. du polonais. — *Essai sur l'hist. littér. de la Pologne*, Berlin, 1778, in-8. — *Mém. sur l'histoire naturelle du Brandebourg*, inséré dans le *Recueil* de l'acad. de Berlin, 1778, etc. Forcé par l'état de sa santé de revenir en France, il reçut en passant à Postdam le plus brillant accueil de Frédéric II, qui s'efforça de le retenir près de lui, et le fit entrer à l'acad. de Berlin. De retour à Paris, il fut chargé de l'éducat. de Lepelletier de Rosambo, petit-fils de Malesherbes ; dès-lors il s'attacha à ce gr. homme, et lui resta fidèle au-delà de la tombe. Il eût partagé le sort de son illustre ami, si sa nominat. au comité d'agricult. ne l'eût soustrait au décret d'accusation lancé contre lui par le comité de sûreté générale ; il profita de cette faveur pour quitter Paris ; mais arrivé dans sa province, il y fut arrêté comme suspect, et ne sortit de prison qu'au 9 thermidor. Peu de temps après, nommé agent de la commission d'agricult., puis chef d'une divis. du ministère de l'intérieur, qui renfermait dans ses attribut. l'agric., le commerce et les arts, il fut envoyé en 1797 à la foire de Beaucaire avec le titre de commiss. spécial du directoire. Il recueillit dans cette mission les matériaux de son *Essai sur le commerce du midi de la France*, impr. en 1804, in-8. Lors de l'établissement des préfectures, il fut appelé à celle du Gard, administra ce départem. pend. 4 ans avec autant d'intégrité que de zèle ; mais révoqué pour avoir accordé sa confiance à un homme qui n'en était pas digne, il obtint la direction des droits réunis du départ. de l'Allier, et mourut à Moulins en 1808. Outre les ouvr. déjà cités, on doit à Dubois : la *Feuille du cultivateur ;* plus. art. dans le *Magasin encyclopéd. ;* des mém. et discours dans le rec. de la soc. d'agriculture du département de la Seine, et *Notice historiq. sur la vie et les trav. de Malesherbes*, in-8.

DUBOIS (le baron Antoine), habile médecin, né en 1756 à Gramat près de Cahors, fut en 1790 nommé profess. à Paris, au collége de chirurgie. Sa réputat. à cette époque était déjà fort étendue, et il passait pour un des prem. chirurg. de l'Europe. A la réorganisat. de la faculté de médecine, il y fut de nouv. nommé profess., et peu de temps après il fit partie de la commission scientifique d'Égypte. Revenu de cette expédition, il vint reprendre sa place à l'école de médecine. Choisi par Napoléon pour accoucher Marie-Louise, dès-lors il fut classé parmi les prem. accoucheurs ; il était alors chirurg. en chef de la maison de santé du faubourg St-Denis, et profess. d'accouchem. à la Maternité. L'art lui dut plus. instrum., entre autres le forceps qui porte son nom. Il mourut à Paris en 1837, vivement regretté. Outre de nombr. et intéress. articles dans le *Dictionn. des sciences médic.*, il a publ. quelq. opuscules. L'étendue de la pratique ne lui a pas permis de s'occuper d'ouvr. considérables, comme il était en état de le faire.

DUBOIS D'ANNEMETS (Daniel), gentilhomme normand, prem. maréchal-des-logis du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, mort à Venise en 1627, est auteur de : *Mémoires d'un favori de son altesse royale M. le duc d'Orléans*, 1667-68 et 1702,

in-12, et réunis aux *Mémoires d'Angoulême, d'Estrées et de Déageant*, Paris, 1756, 4 vol. in-12.

DUBOIS DE CRANCÉ (Ed.-Louis-Alexis), né à Charleville en 1747, était lieuten. des maréchaux de France lorsqu'il fut député du tiers-état du bailliage de Vitry aux états-génér. en 1789. Irrité contre la noblesse, qui lui avait disputé ses titres, dont l'insuffisance l'avait forcé à quitter le corps des mousquetaires, Dubois de Crancé se rangea parmi les plus fougueux démagogues, qu'on appelait alors le parti du Palais-Royal, et appuya presque toutes les propositions et les mesures révolutionnaires. Après la session, il fut fait maréchal-de-camp, entra dans la garde nationale parisienne, et prit part à la journée du 10 août. Député à la convent. par le départ. des Ardennes, il vota la mort du roi sans sursis et sans appel. L'armée lui dut sa prem. organisat.; il fit décréter la fusion des troupes de ligne avec les bataill. de gardes nat., fit adopter l'ancienneté comme base de l'avancem., et la prem. levée de 300,000 hommes. Nommé présid. de l'assemblée et membre du comité de salut public, il fut envoyé avec quelq.-uns de ses collègues pour réprimer l'insurrection de Lyon, et pressa le siége de cette malheur. ville. Il fut cepend. accusé de *modérantisme*, rappelé et arrêté; mais, ayant bientôt recouvré sa liberté, il reparut à la convention et au club des jacobins, où il fit, entre autres, la singulière motion que chaque membre fut obligé de répondre à cette question : « Qu'as-tu fait pour être pendu si la contre-révolution avait lieu? » Dubois se fit peu remarquer dans le conseil des cinq-cents, quoiqu'il continuât de parler sur tous les sujets qui se présentaient; ayant embrassé le parti du direct., il fut nommé inspect.-gén. et ministre de la guerre. Après le 18 brumaire, Bonaparte lui redemanda son portefeuille; Dubois se retira en Champagne, et mourut oublié à Rhétel en 1814. Parmi les brochures politiques qu'il a publ., on distingue : *Observations sur la constitution militaire*, Paris, 1789, in-8. — *Tabl. des persécutions que Barrère a fait éprouver à Dubois-Crancé pendant 15 mois*, ibid., 1793, in-8. — *Mémoires sur la contribution foncière*, ibid., 1804, in-8.

DUBOIS DE SAINT-GELAIS (Louis-François), né en 1670, mort en 1737, secrét. de l'acad. de peinture et de sculpture, est aut. de plus. ouvr. anonymes; les princip. sont : *la Philis de Scire*, de Bonarelli, trad. en français. — *Dissertation sur le double amour de Célie*, Bruxelles, 1707, 2 vol. in-12. — *Hist. journalière de Paris*, 1717, 2 vol. in-12. — *Descript. des tableaux du Palais-Royal*, avec la *Vie des peintres* à la tête de leurs ouvr. Paris, 1727, in-12. — *Remarques sur l'Angleterre*, en 1713, dans les *Pièces échappées du feu*. L'éditeur de l'*État présent d'Espagne*, etc., Villefranche, 1717, in-12. Il y a de lui dans ce vol. un *Mémoire présenté par le duc d'Arcos au roi Philippe V, pour le rang et l'honneur des ducs et pairs*.

DUBOS (Jean-Baptiste), publiciste et littérat., né à Beauvais en 1670, s'appliqua d'abord à la théolog., qu'il abandonna bientôt pour l'étude du droit public. Il fut chargé de diverses missions par M. de Torcy, ministre des affaires étrangères, et dans la suite le card. Dubois et le régent lui confièrent plus. négociat. secrètes dont il s'acquitta toujours avec succès. Son goût pour l'hist. et la littérature lui firent abandonner la carrière polit., dans laq. il aurait pu obtenir un avancem. mérité. Il remplaça l'abbé Genest en 1720 à l'Acad. franç., dont il fut élu secrét. perpét. en 1722, et mourut en 1742. Ses princip. ouvr. sont : *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1703, in-12. — *Histoire de la ligue de Cambrai*, Paris, 1709, 1728 et 1785, 2 vol. in-12. — *Histoire critique de l'établissement de la monarchie franç. dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4; 1743, 4 vol. in-12. — *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, 1719, 2 vol. in-12, souvent réimpr.

DUBOST (Antoine), peintre, né à Lyon en 1769, prit d'abord du service dans les armées de la république, et parvint au grade de capit.-adjoint dans le corps du génie. Il donna sa démission en 1796, fit plus. voyages en Suisse et en Italie, d'où il rapporta de nombreuses études, et ne tarda pas à se fixer à Paris, où la fortune que lui laissa son père lui permit de vivre assez noblem. Il s'y fit connaître autant peut-être comme amateur passionné de chevaux que comme artiste. Cependant il ne négligeait pas son art, pour lequel il avait quelque talent. *Le départ de Brutus et de Porcie*, qu'on croit le prem. de ses tableaux, fut admis au salon de 1801. Son *Damoclès*, exposé en 1804, lui valut une médaille d'or du gouvernem. et les éloges de David. Peu de temps après il composa *Vénus et Diane*, qu'on voit aujourd'hui au musée du Louvre. En 1806, sa passion pour les chevaux le conduisit en Angleterre, où il eut de longues et violentes discussions avec Th. Hope, riche banquier, dont la basse vengeance s'exerça sur le *Damoclès*, qu'il avait acheté et qu'il coupa en deux. Après mille autres contrariétés, Dubost rentra en France en 1813, et reprit ses travaux, parmi lesq. on cite ses douze lithographies représentant la vie du cheval de course de Newmarket, exécutées par lui-même, en 1818, sur ses propres dessins. Elles parurent accompagnées d'un texte explicatif fort intéress. en anglais et en français, imprimé avec luxe par M. Smith, un vol. grand in-fol. oblong. Dubost, dont le caractère était assez difficile, mourut à la suite d'un duel en 1825.

DUBOUCHAGE (François-Joseph GRATEL, vicomte), ministre de la marine, né à Grenoble en 1749, servit d'abord dans l'artill. et passa par tous les grades jusqu'à celui de chef de brigade, qu'il obtint en 1784. A la création d'un corps d'artill. de marine en 1785, il fut nommé sous-directeur, et inspect.-gén. en 1792. Cette même année il accepta le portefeuille de la marine; et, dans des circonstances si difficiles, il montra le plus gr. dévouement au roi, qu'il accompagna, le 10 août, jusqu'au sein de l'assemblée, où le malheur. prince

alla chercher un asile. Craignant pour sa propre sûreté, Dubouchage se disposait à sortir de France lorsqu'un décret de la convention le rappela, le 15 septembre, à ses fonctions d'inspecteur-général; mais il ne les conserva pas long-temps. Il se trouvait sans emploi à Paris en 1805, lorsque, soupçonné d'entretenir une correspondance avec l'Angleterre, il fut placé sous la surveillance de la police. A la restauration, Dubouchage fut nommé commandeur de St-Louis; il resta pendant les *cent-jours* à Paris, avec mission d'y servir la cause royale. Appelé pour la seconde fois au ministère de la marine le 27 sept. 1819, il eut le malheur de se trouver chargé d'éliminer les officiers connus par leur attachement à l'emper.; il rétablit la caisse des invalides, créa une école de marine à Angoulême, donna sa démiss. en juin 1817, passa à la chambre des pairs, et mourut à Paris en avril 1821.

DUBOULAY. — V. Boulay (du) et Favier.

DUBOURDIEU (Jean), né à Montpellier en 1652, mort à Londres en 1720, pasteur de l'église de la Savoie, a composé plus. écrits de controverse, parmi lesquels on distingue : *Dissertation histor. et critique sur le martyre de la légion thébaine*, Amsterdam, 1705, in-12. — *Comparaison des lois pénales de France contre les protestants avec celles de l'Angleterre contre les papistes*, Londres, 1717, in-12. — *Traité sur le retranchement de la coupe*, dédié au ministre Claude, et réfuté par Bossuet dans son *Traité de la communion sous les deux espèces*. L'illustre év. de Meaux avait déjà adressé à Dubourdieu sa *Lettre* sur le culte que l'Église catholique rend à la Ste Vierge. Le pasteur protestant la fit réimpr. avec sa réponse et un *Sermon* sur le même sujet. — Dubourdieu (Jean-Armand), fils du précéd., exerça le ministère à Londres, conjointement avec son père, et fut chapelain du duc de Richmond. Plusieurs de ses ouvr. prouvent qu'il avait un caractère violent : les principaux sont : l'*Orgueil du Nebucadnetzar, abattu de la main de Dieu, avec quelques applicat. particulières aux affaires du temps*, ou *Sermon sur Daniel*, ch. 4, etc., Amsterdam, 1707, in-8, contre Louis XIV. — *La Pratique des vertus chrétiennes*, trad. de l'anglais de Chapell, év. de Cork, Londres, 1719, in-8. — L'*Apologue des arbres et de l'épine, appliqué à la conjoncture présente en deux sermons*, Londres, 1723, in-8; l'auteur veut prouver qu'un règne papiste est incompatible avec la constitution de la Grande-Bretagne. — *Catéchisme pour l'instruct. de la jeunesse*, Amsterdam, 1729, in-8.

DUBOUCHET (Denis-Jean-Florimond LANGLOIS, marquis), lieut.-gén., né à Clermont en Auvergne en 1752, mort en 1826, servit successivem. dans l'arme du génie, dans l'artillerie, enfin dans un régim. d'infanterie avec lequel il fit la campagne de Corse en 1770. Il passa au service des États-Unis en 1776, fut investi, en 1780, des fonctions de major-génér. de l'armée française, sous les ordres de Rochambeau, et obtint l'amitié de Washington et de Franklin. Rentré en France en 1788, il fut nommé, en 1791, adjudant-général chef de l'état-major de la 21e divis. milit.; mais il ne tarda pas à envoyer sa démission, motivée sur son éloignement pour les principes de la révolut. Il servit à l'armée de Condé dans les emplois supérieurs, fut même élevé au grade de maréchal-de-camp, revint en France après l'amnistie de 1802, et accepta du gouvernement impérial le commandem. de la place d'Ypres, puis de celle de Breda. Il demeura inactif dans les *cent-jours*, et obtint en 1816 le grade de lieuten.-génér. et l'hérédité du titre de marquis dans sa famille. On cite de lui : *de la Tactique*, 1785, un vol. in-8. — *Anecdotes, contes moraux et philos., et autres opuscules*, Paris, 1821, 2 vol. in-12.

DUBOURG (Louis-Fabrice), peintre et graveur, né à Amsterdam en 1691, élève de Jean Lairesse et de Jacques van Huysum, a peint des sujets galants et des plafonds estimés. Ses gravures sont dans le goût de Bern. Picart, son ami, et consistent pour la plupart en jolies vignettes où sont représentées des scènes gracieuses et de bon goût.

DUBOURG (Louis-Valentin-Guillaume), archev. de Besançon, né le 14 févr. 1766 au Cap-Français, île St-Domingue, fit ses études en France, entra au séminaire St-Sulpice, s'associa à la compagnie des prêtres de ce nom, et concourut à l'établissement d'une communauté de jeunes clercs, rue Cassette, au moment même de la révolution. Les événem. l'engagèrent à passer aux États-Unis. On le mit à la tête d'un collége à Baltimore, puis il fut nommé administrat. du diocèse de la Nouvelle-Orléans. Les intérêts de sa mission l'ayant amené en Europe en 1815, il fut sacré à Rome évêque de la Louisiane, le 14 septembre, et réunit, avant de s'embarquer, des secours en argent et en ouvriers apostoliques. L'activité qu'il déploya tant à St-Louis qu'à la Nouvelle-Orléans, sa dernière résidence, s'explique par son zèle pour la religion. En 1826 il revint en France, fut nommé évêque de Montauban, et 6 ans après archev. de Besancon. Mais ses trav. dans les missions avaient hâté la fin de sa carrière. A peine son dernier diocèse eut-il appris à connaître ce prélat, qu'il eut à en déplorer la perte, le 12 déc. 1833. En Amérique, Dubourg était si généralem. estimé, que les Sauvages eux-mêmes ne l'appelaient que *le grand-père des blancs*. On a pu s'en convaincre par les témoignages de respect qu'il reçut des Osages qui vinrent en France il y a quelques années, et qui voulurent, à tout prix, aller le voir à Montauban.

DUBOY DE LAVERNE (Philippe-Daniel), né près de Dijon en 1755, neveu de D. Clément, l'aut. de l'*Art de vérifier les dates*, fut recommandé par son oncle à Brequigny, et chargé de rédiger la table des *Mémoires de l'acad. des inscript.*, formant le t. XLIV de ce préc. recueil. Connu d'Anisson-Duperron, qui se l'associa dans la direct. de l'imprimerie royale, il devint chef de cet établissem., que, dans des circonstances difficiles, il sut porter au plus haut point de splendeur. C'est lui qui tira de la poussière la typographie orientale, en faisant fondre de nouv. les caractères orientaux de Vitré,

en acquérant et faisant graver les poinçons d'un gr. nombre de caractères étrangers. Ce fut sur ses instructions qu'on transporta de Rome à Paris la magnifique collection des caractères exotiques de *la Propagande*. Ce fut encore lui qui forma l'imprimerie franç., grecque et arabe, qui fut d'un si grand secours dans l'expédit. d'Égypte. Duboy de Laverne mourut en 1802. On a sur lui une *Notice* par Silvestre de Sacy dans le *Magasin encyclopédique*, t. IV, 8e année.

DUBRAW ou DUBRAUSKY (Jean-Skala), histor. bohémien, mort en 1553, évêque d'Olmütz, est auteur de : *Hist. regni Bohemiæ ab initio Bohemorum, libri XXXIII*, Gunther, 1552, in-fol.; Bâle, 1575, in-fol. — *De Piscinis libri V*, Zurich, 1557 ; Nuremberg, 1596, in-8 ; ibid., 1671, in-4.

DUBREUIL (Pierre), ministre protestant, propagea la nouvelle doctrine à Strasbourg, puis à Tournai, se brisa la cuisse au moment où il escaladait les remparts de cette ville pour se soustraire aux recherches ordonnées contre lui, fut condamné à être brûlé vif, et exécuté en 1545, parce qu'il persistait dans sa croyance. — Un autre Dubreuil (Pierre), bachelier de Sorbonne, a publ. : *Histoire ample des peuples habitants des trois bourgs de Ricey* (en Bourgogne), Paris, 1654, in-12, petit vol. très rare. — Dubreuil (Jean), jésuite, né à Paris en 1602, mort en 1670, direct. du noviciat de Dijon, a publié *la Perspective pratique nécessaire à tous peintres, grav.*, etc., Paris, 1642-48, 3 vol. in-4, ouvrage estimé. — *L'Art universel des fortifications*, Paris, 1665, in-4.

DUBRUEL (Pierre-Franç.-Joseph), né à Rignac, était juge à l'époque de la révolut., et fut depuis juge-de-paix, accusateur public et juge d'instruction. Nommé au conseil des cinq-cents (1796), il proposa de révoquer les lois révolutionn. dirigées contre les prêtres, et demanda qu'on mît en liberté ceux d'entre eux qui étaient sexagénaires. Le 30 pluviôse de l'année suiv., il demanda qu'on fît sortir des prisons tous les prêtres qui y étaient renfermés, en les astreignant à une simple soumission aux lois ; le 8 messidor de la même année, il fit un nouveau rapport, dans lequel il conclut à l'abrogation de la loi contre les prêtres réfractaires. Malgré l'opposit. du directoire, une partie de ces proposit. fut adoptée. Dubruel échappa à la proscription du 18 fructidor ; son élection fut cassée, mais il retourna tranquillem. dans sa patrie. Plus tard il devint proviseur des colléges de Marseille et de Versailles. En 1816, député de l'Aveyron, il fut ensuite élu questeur de la chambre. Sa place y était marquée au côté droit. Dubruel reçut de l'univ. le titre d'inspecteur-général des études, et de Louis XVIII des lettres de noblesse. Il mourut en 1828.

DUBUISSON (Paul-Ulric), auteur dramatique, né à Laval en 1748, embrassa la cause de la révolution, dont il alla propager les principes en Belgique. De retour à Paris, il fut nommé commiss. près l'armée de Dumouriez. Lors de la défection de ce général, accusé d'y avoir coopéré, il sollicita lui-même sa mise en jugem. et fut acquitté. Trad. de nouveau au tribunal révolutionnaire comme complice d'Hébert, il fut condamné à mort en 1794. De ses pièces de théâtre, les plus connues sont : *Nadir*, tragédie, et *le vieux Garçon*. On lui doit en outre : *Tableau de la volupté, ou les Quatre parties du jour*, poème, Paris, 1771, in-8. — *Abrégé de la révolution des états d'Amérique*, 1779, in-8. — *Nouvelles considérations sur St-Domingue, en réponse à celles de M. Hilliard d'Auberteuil*, 1780, in-8. — *Lettres critiques et politiques sur les colonies*, etc., *adressées à Raynal*, 1787, in-8.

DUBY (Pierre ANCHER TOBIESEN), né en 1721, à Housseau, canton de Soleure, eut la cuisse emportée à la bataille de Fontenoy. Admis à l'hôtel des Invalides, il se livra tout entier à l'étude des lettres et des langues du Nord. Ses connaissances lui valurent le titre d'interprète à la bibliothèque du roi. Duby mourut en 1782. On lui doit : *Recueil général de pièces obsidionales et de nécessité, gravées d'après l'ordre chronologique des événements*, Paris, 1786, in-fol., avec 31 pl. — *Tr. des monnaies des barons, pairs, évêques, abbés, villes et autres seigneurs de France*, Paris, 1790, 2 vol. gr. in-4, avec 122 pl. — Son fils ou son parent, employé subalterne à la biblioth. en 1793, dénonça Chamfort.

DUC (Fronton du), *Ducæus*, jésuite, né à Bordeaux en 1558, mort à Paris en 1624, bibliothéc. du collége de Clermont, a publié : *Remarques sur la chronique bordelaise* de Gabriel Lurbé. — *Lettres* à Duplessis-Mornay au sujet de son livre de l'*Eucharistie ; Hist. tragiq. de la pucelle de Domremy, autrement d'Orléans, nouvellement départie par actes, et représ. par personnages*, etc., Nancy, 1581, in-4, pièce très rare. — *Bibliotheca veterum Patrum*, gr.-lat., Paris, 1625, 2 vol. in-fol. Ce recueil est plus connu sous le titre d'*Auctarium Ducæanum*, parce qu'il sert de supplément aux bibliothèques lat. des SS. PP.

DUCAMP (Théodore), né à Bordeaux en 1792, chirurgien militaire, termina ses cours au Val-de-Grâce, et soutint à la faculté de Paris sa thèse inaugurale sur les polypes de la matrice et du vagin. Il est l'inventeur d'un instrum. ingénieux destiné à remplacer le cordon ombilical prématurém. sorti ; mais sa grande réputation est fondée sur son perfectionnement de la méthode anglaise de remédier aux rétrécissements du canal de l'urètre par l'application du nitrate d'argent. Il a publ. sur le traitement des maladies urétrales : *Traité des rétent. d'urine occasionnées par le rétrécissem. du canal de l'urètre*, etc., 1822, in-8, réimpr. en 1823. Très versé dans la littérature médicale angl., il a trad. les *Recherches* de Robert Brée sur les désordres de la respiration, et publ. plusieurs articles dans les journaux de médecine. Il mourut en 1823. On cite encore parmi ses opuscules : *Réflexions sur un écrit de M. Chomel, ayant pour titre : de l'Existence des fièvres*, 1820, in-8. Son *Éloge historiq.*, par M. Vassal, a été publ., Paris, 1823, in-8 ; et on trouve sur lui une *Notice* dans la *Gazette de santé* (1823, p. 79).

DUCANGE (Charles Dufresne, sieur), l'un des hommes les plus savants dont s'honore la France, né dans Amiens en 1610, étudia le droit à Orléans, et se fit ensuite recevoir avocat au parlement de Paris. Après avoir fréquenté quelq. temps le barreau, il revint dans sa ville natale, et s'y livra tout entier aux recherches historiq. Il acquit en 1645 la charge de trésorier de France, qui ne l'empêcha pas d'achever les gr. travaux qu'il avait entrepris, et vint en 1668 à Paris pour consulter les chartes dont il avait besoin. Il y passa le reste de sa vie, et mourut en 1688. Le nombre de ses ouvr. impr. ou MSs. est presque incroyable. On lui doit la meill. édit. de l'*Hist. de l'empire de Constantinople sous les Français*, par Villehardoin, 1657, in-fol.; de l'*Hist. de Joinville*, 1668; de l'*Hist. de Jean et de Manuel Comnène* par J. Cinname, des *Annales* de Zonare, et du *Chronicon paschale*, trois ouvr. qui font partie de l'*Hist. bizantine*. Enfin il a publ. *Tr. histor. du chef de St Jean-Baptiste*, 1666, in-4, livre plein de recherches curieuses. — *Glossarium ad scriptor. mediæ et infimæ latinitatis*, 1678, 3 vol. in-fol., le plus utile ouvr. que l'on puisse consulter pour l'histoire du moyen-âge. Il a été réimpr. avec des addit. par les bénédictins, 1733, 6 vol. in-fol., et l'on doit y joindre un supplém. de D. Carpentier, 1766, 4 vol. in-fol. Adelung en a donné un abrégé sous le titre de *Glossarium manuale*, 1772, 6 vol. in-8. — *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis*, 1688, 2 vol. in-fol., ouvr. sav. et recherché. — *Hist. bizantina, duplici commentar. illustrata*, 1680, 2 vol. in-fol. Le comte de Buxin en a tiré l'*Illyricum vetus et novum*, 1746, in-fol. La biblioth. du roi possède de nombr. MSs. de Ducange.

DUCANGE (Victor), homme de lettres, mort à Paris le 15 oct. 1833, dans un âge peu avancé, est auteur de plusieurs *romans* qui décelaient une brillante imaginat. et d'un gr. nombre de *pièces* représentées à la Gaîté et à la Porte-St-Martin.

DUCAREL (André-Coltée), savant antiquaire, né en 1713, à Caen, mort en 1785, à Cantorbéry, membre de la société des antiquaires et de la soc. royale de Londres, a publ.: *Antiquités anglo-normandes*, 1767, in-fol. — *Série de plus de 200 médailles anglo-galliq., ou normand. et aquitaniq., des anc. rois d'Angleterre*, 1757, in-4, avec 16 pl. — *Hist. de l'hôpital et de l'église de Ste-Catherine*, 1782, in-4, avec pl., etc., etc. Ducarel a eu part en outre à plusieurs recueils et ouvrages sur les antiquités, et particulièrement à l'*Histoire de la paroisse de Lambeth*, Londres, 1786.

DUCART (Isaac), peintre, né à Amsterdam en 1630, mort dans la même ville en 1694, se fit une grande réputation pour la légèreté de sa touche et le fini de ses ouvrages. Il est du petit nombre des peintres de fleurs que van Huysum n'aient pas fait oublier, et ses tableaux, la plupart exécutés sur satin, sont encore aujourd'hui fort recherchés des amateurs.

DUCAS (Constantin). — V. Constantin XI et XII.

DUCAS (Alexis). — V. Alexis V.

DUCAS (Michel), historien grec, issu de l'illustre famille de ce nom, qui avait donné plusieurs empereurs à Constantinople, fut témoin de la prise de cette ville par les troupes de Mahomet II. Il a écrit l'hist. de la décadence de l'empire; son récit commence au règne de Cantacuzène et va jusqu'à la prise de l'île de Lesbos par les Turks, en 1462. Cet ouvrage estimé a été impr. au Louvre en 1649, avec la trad. latine et les notes de Boulliau. Il fait partie de la collection de l'*Hist. byzantine*; la trad. latine a été mise en franç. par le présid. Cousin.

DUCAS-VATACE (Jean). — V. Vatace.

DUCASSE (Jean-Baptiste), célèbre marin, né dans le Béarn, entra d'abord au service de la compagnie du Sénégal, qui le fit un de ses directeurs, et le chargea d'établir à St-Domingue son premier comptoir pour la traite des nègres. A son retour en France, il aborda, lui vingtième, une flûte holland., et rentra triomph. à La Rochelle. Louis XIV, instruit du courage et de l'habileté que Ducasse avait montrés dans cette affaire, le fit passer dans la marine roy. Il devint bientôt capitaine de vaisseau, fut nommé gouverneur de St-Domingue en 1691, et, s'étant mis à la tête d'une troupe de flibustiers, se rendit redoutable aux Anglais. Pend. la guerre de la success., il battit le célèbre amiral Benbow, fut élevé au grade de chef d'escadre et de lieutenant-général des armées navales, et commandait la flotte qui investissait Barcelonne en 1714, lorsque ses infirmités le forcèrent à se retirer du service. Il mourut à Bourbon-l'Archambaut en 1715.

DUCASTEL (J.-B.-Louis), avocat, né à Rouen en 1740, fils d'un charpentier, exerça lui-même cette profession; mais étant un jour allé entendre plaider, il se sentit une telle vocation pour la profess. d'avocat, qu'il résolut de le devenir, et y parvint en peu de temps. Ayant éprouvé quelq. désagrém. au parlement de Rouen, il vint à Paris. Mais à peine s'y fut-il fait connaître, que les premiers avocats, jaloux de son mérite, le firent rayer du tableau comme ayant plaidé dans les conseils supérieurs établis par Maupeou. Nommé en 1791 député à l'assemblée législative, il en fut élu présid., et montra dans diverses circonstances autant de modération que de fermeté. Après la session, il revint à Rouen, fut, à la création des écoles centrales, nommé profess. de législation, et mourut en 1799. On a de Ducastel un *Mém. sur les dîmes pour le clergé de Normandie contre les cultivateurs de la même province*, Caen, 1773, in-8.

DUCERCEAU. — V. Androuet et Cerceau.

DUCHANGE (Gaspar), grav., né à Paris en 1662, élève de J. Audran, mort en 1756, conseiller de l'académie de peinture, excellait surtout à rendre le moelleux des chairs. Son œuvre est considérable et généralement estimé; on y distingue surtout: *Jupiter et Io*, *Léda*, *Danaé*, d'après le Corrége; *les Vendeurs chassés du temple*; *le Repas chez le pharisien*, d'après Jouvenet; *Tobie recouvrant la vue*, d'après Coypel, et *Notre-Seigneur au tombeau*, d'après Véronèse.

DUCHANOY (C.-F.), médecin, membre des académies de Lyon et de Dijon, né en 1742, mort en 1827, prit pour modèle son maître, Antoine Petit. Pendant 4 ans il fut présid. du comité de vaccine. Nommé en 1799 administrat. des hospices de Paris, il s'occupa d'améliorer le sort des pauvres malades. On lui doit plus. institutions utiles, des *Mémoires* sur les hospices et quelq. ouvr. de médecine, notamment : *Essai sur l'art d'imiter les eaux minérales*, Paris, 1780, in-12. — *Du mal vertébral, ou de l'impotence des extrémités inférieures*, trad. de l'anglais de Pott, 1783.

DUCHAT (Jacob Le), philologue, né à Metz en 1658, fut contraint, par la révocation de l'édit de Nantes, d'abandonner sa patrie, où il exerçait la profession d'avocat, se retira à Berlin, et mourut dans cette ville en 1735, conseiller à la justice supérieure franç. de Prusse, et membre de la soc. royale de Berlin. On lui doit de bonnes édit. de la *Satire Ménippée*, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-8.— Des *OEuvres de Rabelais*, ibid., 1711, 6 vol. in-8; des *Aventures du baron de Féneste*, par d'Aubigné, 1729, in-8; de l'*Apologie par Hérodote*, de H. Estienne, 1735, 3 vol. in-8. Sous le titre de *Ducatiana*, Formey a publié les notes dont ce savant n'avait point encore fait usage. — Duchat (Louis-François Le), poète, né à Troyes, est auteur de *Præludiorum libri III*, Paris, 1554, in-8, réimpr. presque en entier dans le 1er vol. des *Deliciæ poetarum gallor.* de Gruter, et d'un *Rec. de poésies franç.*, 1561, in-4.—Duchat (Yves Le), de la même famille, a publ. : *Hist. de la guerre entreprise par les Français pour la conquête de la Terre-Sainte, sous Godefroy de Bouillon*, Paris, 1620, in-8, en grec et en français. — *Subizæ et Rupellenses bello domiti, carmen græcum cum versione lat.*, Paris, 1629, in-8.

DUCHATEL (Pierre), *Castellanus*, gr.-aumônier de France, naquit sur la fin du 15e S. dans le diocèse de Langres. Orphelin à l'âge de six ans, il fut envoyé au collége de Dijon, et y reçut les leçons du savant Turell, dont il profita si bien, qu'avant d'avoir atteint sa 16e année il enseigna publiquem. le grec et le latin avec le plus grand succès. Attiré à Bâle par la réputation d'Érasme, il se concilia l'estime et l'amitié de ce fameux critiq., qu'il aida dans la publicat. de div. éditions grecq. et latines. Ayant appris que Turell était accusé de sortilége devant le parlement de Dijon, il s'y rendit sur-le-champ, et eut le bonheur d'arracher son ancien maître au bûcher. Après avoir voyagé en Italie, en Égypte, en Palestine et en Syrie, Duchâtel fut présenté par le cardinal du Bellay à François Ier, qui goûta sa conversation, le fit son lecteur ordinaire, le nomma successivem. à l'évêché de Tulle en 1539, à celui de Mâcon en 1544, et à celui d'Orléans en 1551. Grand-aumônier depuis 1547, il fit usage de son crédit pour protéger les lettres et ceux qui les cultivaient, défendre les droits de l'Église gallicane contre les usurpat. du St-siége, soustraire les protestants aux supplices, et raffermir cepend. le roi et la cour dans la foi catholique. Il fut frappé d'apoplexie dans la chaire de la cathédr. d'Orléans l'an 1552. On a de lui : *Trépas, obsèques et enterrement de François Ier*, et deux *Oraisons funèbres de ce prince*, impr. à la suite de la *Vie de Duchâtel*, par Galland, Paris, 1674, in-8 (en lat.).

DUCHATEL (Gaspar), député à la convention, né en 1766, aux environs de Thouars, n'avait que 26 ans lorsqu'il fut arraché à ses occupations agricoles, et porté par le vœu de ses compatriotes au sein de la trop fameuse assemblée. Il y fit les plus généreux efforts pour sauver Louis XVI; après avoir soutenu que l'abdication était la seule chose qu'on pût exiger du prince, il vota pour le bannissement. Retenu au lit par une maladie grave, Duchâtel, apprenant que les voix se balançaient, se fit porter à la tribune enveloppé d'une robe de chambre, la tête couverte d'un bonnet de nuit, et, quoique le scrutin fût fermé, il émit son vote : chose remarquable, il fut décidé que ce vote tardif serait compté, *parce qu'il tendait à l'indulgence.* Dénoncé bientôt après comme étant d'intelligence avec les Vendéens, les Girondins et les fédéralistes, Duchâtel fut condamné à mort le 31 oct. 1793, et exécuté avec vingt de ses collègues. Deux ans après sa mort, plus. députés demandèrent qu'une fête fût célébrée en son honneur le jour anniversaire de ce funeste événem. — V. Chatel (du).

DUCHÉ DE VANCY (Joseph-François), poète dramat., né à Paris en 1668, fils d'un gentilhomme pauvre, ne dut sa fortune qu'à ses talents. Une place dans les aides le mit à l'abri du besoin, et il se livra à son goût pour les lettres. Ses succès dans le genre lyrique lui procurèrent la protect. du comte d'Ayen, dep. maréchal de Noailles, qui lui donna le titre de son secrét., l'emmena en Espagne, et le recommanda pressamm. à Mme de Maintenon. Sur son invitat., il travailla pour St-Cyr, fut nommé gentilhomme ordinaire du roi, secrét. des galères, membre de l'acad. naissante des inscript., et mourut en 1704. On lui doit trois tragédies : *Jonathas*, *Absalon* et *Débora*. Les deux prem. ne furent représentées qu'après sa mort au Théâtre-Français. *Abraham*, joué en 1712, est resté au répertoire. On lui doit encore six opéras : *les Fêtes galantes*, *les Amours de Momus*, *Théagènes et Chariclée*, *Céphale et Procris*, *Scylla* et *Iphigénie en Tauride*, qui passe pour le chef-d'œuvre de l'auteur en ce genre. Duché a publié, sans y mettre son nom, les *Préceptes de Phocilide*, trad. du grec avec des remarques, etc., Paris, 1698, in-12.

DUCHENEY (Balth. D'ALEXANDRY-OREMGIANI), juge-mage de la province de Savoie, président honoraire du sénat, mort le 12 octobre 1833, dans sa 100e année, honora cette longue carrière par la pratique de toutes les vertus. L'intégrité de ce magistrat égalait sa science.

DUCHESNE (Léger), *Leodegarius à Quercu*, philologue, né à Paris, mort professeur au collége royal en 1588, fut l'un des apologistes de la St-Barthélemi ; il écrivit à Charles IX pour l'engager à *exterminer vertueusem.* les huguenots échappés

au prem. massacre. Duchesne a donné des *Notes sur les Sylves* de Stace ; le *Traité* de Sénèque *de la pauvreté ;* l'*Orateur* de Cicéron et les *Épigrammes* de Martial. Ses principaux ouvr. originaux sont : *Prælectionum et poematum liber*, 1559, in-8. — *Flores epigrammatum*, ibid., etc., 1555.—*In Adr. Turnebi obitum epicedium*, Paris, 1565, in-4. — *De internecione Gasp. Colignæi et Pet. Rami ad regem Carolum IX*, Paris, 1572, in-4.

DUCHESNE (Simon), mathémat., né à Dole vers le milieu du 16e S., mort professeur à Delft vers 1600, se persuada qu'il avait trouvé la quadrature du cercle, et publia sa prétendue découverte sous le titre de *Quadrature du cercle, ou Manière de trouver un carré égal au cercle donné*, Delft, 1584, in-4. — Duchesne (Joseph), *Quercetanus*, médecin, chimiste et poète, né vers 1544 dans l'Armagnac, mort à Paris en 1609, médecin ordin. du roi Henri IV, a laissé un gr. nombre d'ouvr., dont les plus importants sont : *Ad Jacob. Auberti de ortu et causis metallorum contra chymicam explanationem brevis responsio*, Lyon, 1575 et 1600, in-8. — *Traité de la cure gén. et partic. des arquebusades*, en latin, Lyon, 1576, in-8, trad. en franç., ibid.—*L'ombre de Garnier Stauffacher*, tragi-comédie...., 1583, in-4. — *Diæteticon polyhistoricum*, Paris, 1605, in-8, traduit en français sous ce titre : *Le Portrait de la santé*, St-Omer, 1618, in-8, etc., etc. Les œuvres médicales de Duchesne ont été recueillies à Francfort en 1648, 3 vol. in-4, sous le titre de *Quercetanus redivivus*. — Un autre Duchesne (Charles), aussi médecin de Henri IV, a laissé sur ce prince des *Mém.* qui sont impr. à la suite du *Journal de l'Étoile*, dans l'édit. donnée par Lenglet Dufresnoy (tom. IV, pag. 283-313).

DUCHESNE (André), *Chesneus*, *Duchenius*, *Quercetanus* et *Querneus*, l'un des plus sav. et des plus féconds historiens franç., né à l'île Bouchard en Touraine l'an 1584, mort à Paris en 1640, géographe et historiogr. du roi, a laissé plus de cent vol. in-fol., tous écrits de sa main, contenant des recueils de pièces, des extraits de titres, des observat., des remarques généalog., etc., et publ. de 1602 à 1640, 22 ouvr., presque tous volumineux, sur l'hist. et les antiquités. Nous citerons seulem. : *Egregiarum seu electar. lection. et antiq. liber*, Paris, 1602, in-12. — *Les Antiq. et Recherches de la grandeur et de la majesté des rois de France*, ibid., 1609, in-8, et 1621, in-fol. — *Hist. des rois, ducs et comtes de Bourgogne*, ibid., 1619 et 1628, 2 vol. in-4.—*Series auctor. omn. qui de Francorum hist. et de rebus franc... scripserunt*, ibid., 1633 et 1635, in-fol. — *Hist. Francor. scriptores*, ibid., 1636-1641, 5 vol. in-fol. — Duchesne (François), fils du précéd., né en 1616, mort en 1693, obtint aussi le titre d'historiographe de France ; il a donné de nouvelles édit. des ouvr. de son père, et en a achevé et publié quelq.-uns, tels que l'*Hist. des papes*, Paris, 1653, 2 vol. in-fol.; l'*Hist. des cardinaux franç.*, ibid., 1660 et 1666, 2 vol. in-fol. Les deux ouvr. suiv. lui appartiennent en propre : *Traité des officiers qui composent le conseil-d'état*, Paris, 1662, in-4. — *Histoire des chanceliers et gardes-des-sceaux de France*, ibid., 1680, in-fol.

DUCHESNE (Vincent), relig. bénédictin, né à Besançon dans le 17e S., avait de gr. connaissances en architect., et donna les plans et dessins d'après lesq. furent construits l'abbaye de St-Pierre de Châlons, et le monastère de son ordre à Morey en Franche-Comté. Les arts mécaniques lui doivent plus. procédés ingénieux, un entre autres pour scier le marbre. Il a laissé des *Mémoires sur la Franche-Comté*, dont Boulainvilliers a inséré un long extrait dans le 4e vol. de son *État de la France*, édit. de 1752.

DUCHESNE (Jean-Bapt. PHLIPOTEAU), jésuite, né en 1692 à Sy, dans les Ardennes, professa la philos. à Reims, et se signala par son zèle contre les partisans de Baius. Désigné en 1751 pour présider à l'éducat. des infants, l'état de sa santé l'obligea de quitter l'Espagne, et de retour en France, nommé provincial, il mourut à Reims en 1692. Ses princip. ouvr. sont : *le Prédestinatianisme*, Paris, 1724, in-4. — *Hist. du Baianisme*, 1731, in-4. — *Abrégé de l'Hist. d'Espagne*, ibid., 1741, in-12, trad. en espagnol, par le P. de Isla, 1758, 1775, 2 vol. in-8. — *Abrégé de l'hist. ancienne*, 1743, in-12.

DUCHESNE (Henri-Gabriel), né à Paris en 1739, mort dans cette ville en 1822, conseiller honoraire et référendaire à la cour des comptes, a laissé MSs. 2 forts vol. in-fol., extraits des ouvr. du P. Kircher, et a publ. : *Manuel du natural.*, Paris, 1770, in-8; 1797, 4 vol. in-8, en soc. avec Macquer. — *La France ecclés.*, années 1774-1789, in-12. — *Dictionn. de l'industrie*, ibid., 1776, 3 vol. in-8; 1801, 6 vol. in-8, 3e édit. — *Notice histor. sur la vie et les ouvr. de J.-B. Porta, gentilh. napolit.*, Paris, an XI (1801), in-8. — *Coméd. de Térence*, en vers franç., ibid., 1806, 2 vol. in-8.

DUCHESNOIS (Joséphine RAFIN), célèbre tragédienne, née en 1786 à St-Saulve, dans la Flandre, fut élevée à Paris près d'une de ses sœurs. Conduite à l'âge de huit ans à une représentation de *Médée*, l'impression que fit cet ouvr. sur sa jeune imaginat. décida de sa vocat., et malgré tous les obstacles que lui opposait sa famille, elle ne cessa dès-lors de se préparer en secret à la carrière qu'elle devait parcourir d'une manière si brillante. Elle n'avait que 13 ans lorsqu'elle joua sur le théâtre de Valenciennes, en 1799, le rôle de Palmyre dans *Mahomet*, au bénéfice des pauvres, et la manière dont elle s'en acquitta fit concevoir de ses talents les plus heureuses espérances. Legouvé se chargea de développer par ses conseils les dons précieux qu'elle avait reçus de la nature. Après quelq. mois d'études elle débuta par le rôle de Phèdre, en 1802, au Théâtre-Franç., avec le plus brillant succès, et se montra dans ceux de *Sémiramis* et d'*Hermione* digne de marcher sur les traces des Dumesnil et des Clairon. Les débuts de Mlle Duchesnois furent presque immédiatem. suivis de ceux de Mlle Georges, et les partisans de cette

jeune et belle actrice firent tout ce qui dépendit d'eux pour écarter du théâtre sa rivale. Malgré les efforts de la cabale, M[lle] Duchesnois entra bientôt seule en possess. de tous les rôles qui exigent de la sensibilité. Depuis elle prouva dans ceux de Clytemnestre, d'Athalie et de Mérope, qu'à cette qualité si rare elle joignait la fierté, la noblesse et l'énergie nécessaire pour atteindre au gr. tragique. La création du rôle de Jeanne d'Arc, dans la tragédie de M. Soumet, lui fit beaucoup d'honneur. Elle quitta le théâtre en 1830, et se retira dans sa famille près de Valenciennes, où elle mourut le 8 janvier 1835. Cette ville lui a élevé un monum.

DUCHET, chapelain au canton de Fribourg, a publié *sur la culture des abeilles* un excellent ouvr., plein d'observat. neuves et singulières. Le président Rosset le cite avec éloge dans les notes de son poème sur l'agriculture, chap. des jardins et des bosquets.

DUCHOUL (Guillaume), célèbre antiquaire, né à Lyon dans le 16[e] S., est aut. de : *Épitre consolatrice à M[me] de Chevrières*, Lyon, 1555, in-4. — *Disc. sur la castramétation et discipline milit. des anc. Romains*, ib., 1555, in-fol.—*Disc. sur la religion des anc. Romains*, ib., 1556, in-fol. Ces deux derniers ouvr., souvent impr., ont été traduits en latin, en ital. et en espagnol. — Duchoul (Jean), naturaliste, fils du précéd., a publ. : *Varia quercûs historia ; accessit Pilati montis descriptio*, Lyon, 1555, in-8, fig.—*Dialogus formicæ, muscæ, aranæi et papilionis*, ibid., 1556, in-8. — *Dialogue de la vie des champs*, avec une *épître de la vie sobre*, et autres *discours*, ibid., 1565, in-8.

DUCIS (Jean-François), poète tragique, né à Versailles en 1733, fit ses études dans cette ville au collége d'Orléans, et n'annonça point par des succès précoces ceux qu'il devait obtenir quand son esprit aurait acquis toute sa vigueur. Il avait 33 ans lorsqu'il donna au théâtre *Amélise*, tragédie qu'il retira après la prem. représentat. Loin de se laisser rebuter par ce prem. revers, Ducis reparut dans la carrière dès l'année suivante : cette fois il avait appuyé son talent du génie de Shakespeare ; c'est à l'ombre de ce gr. nom que parurent *Hamlet*, en 1769 ; *Roméo et Juliette*, en 1772 ; *le Roi Lear*, en 1783 ; *Macbeth*, en 1784 ; *Jean-Sans-Terre*, en 1791, et *Othello*, en 1792. Ces trag., qui, si l'on en excepte *Jean-Sans-Terre*, eurent toutes un succès éclatant, ne sont point des traduct., mais bien des imitations libres de l'original. Par la trempe mâle et vigoureuse de son talent et de son caractère, Ducis était peut-être le seul qui pût reproduire sur notre scène les chefs-d'œuvre du père de la tragédie anglaise. Il faut le dire : en leur enlevant ce qu'ils avaient de trop rude et de trop inculte pour entrer dans une littérature civilisée, Ducis leur a souvent fait perdre quelque chose de leur force et de leur grandiose ; mais souvent aussi il y ajouta de nouvelles beautés. Dans *OEdipe chez Admète*, qui parut en 1778, Ducis réunit ses propres inspirat. aux conceptions sublimes de Sophocle et d'Euripide. Cette tragédie, qu'on peut regarder comme son chef-d'œuvre, lui valut le périlleux honneur d'occuper à l'Acad. la place que la mort de Voltaire avait laissée vacante. Ducis prouva dans *la Famille arabe* (Abufar), qu'il pouvait créer une trag. où tout lui appartînt ; on y retrouve les mêmes beautés, mais aussi les mêmes défauts que dans tous les autres ouvr. de l'auteur. Nul ne savait tracer une scène mieux que lui, mais il ne sut jamais composer un ensemble ; son style, parfois aussi brillant qu'énergique, retombe et se traîne quelques moments après. Il a été plus heureux dans des pièces d'une moindre étendue, dont quelq.-unes, par l'importance des sujets et la manière pleine de force et de grâce dont ils sont traités, mériteraient un autre nom que celui de *poésies fugitives*. Livré exclusivem. à sa passion pour l'art dramatique, Ducis ne prit aucune part aux événem. de la révolut. : persuadé que les dignités n'ajoutent rien au mérite d'un poète, et qu'un homme de lettres est mieux placé dans son cabinet qu'au milieu d'une assemblée législative, il refusa les honneurs qui lui furent offerts par le gouvernem. consulaire ; toutefois, après la restaurat., le poète philosophe, loin de déguiser la joie qu'il avait ressentie de l'accueil affectueux que lui fit Louis XVIII, s'abandonnait naïvement au plaisir d'en rappeler les circonstances à ses amis ; aucun d'eux n'a pu se méprendre sur une telle effusion ; ils savaient que l'orgueil lui était étranger, et qu'ancien serviteur du prince, il n'était mû que par l'affection la plus vraie. Ducis, après avoir joui jusque dans une vieillesse avancée du libre exercice de toutes ses facultés, s'éteignit tranquillem. dans les prem. jours de 1817. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Paris, 1813, in-8 ; ib., 1817, 3 vol. in-8 ; ibid., 1819, 3 vol. in-8, et 6 vol. in-18 ; 1826, 6 vol. in-32. M. Campenon a publié les *OEuvres posthumes de Ducis*, précédées d'une *Notice sur sa vie*, Paris, 1823, un vol. in-8. M. Onésime Leroy a publié des *Études sur Ducis*.

DUCK (Arthur), jurisc. angl., né en 1580 près d'Exeter, dans le comté de Devon, mort à Chiswick près de Londres en 1649, était chancelier de cette ville lors de la guerre entre le parlement et Charles I[er]. Il se distingua par son zèle à soutenir les intérêts de ce prince, et fit le sacrifice de sa place et de sa fortune pour défendre la cause de la royauté. On a de lui : *Vita Henrici Chichele...*, Oxon., 1617, in-4 ; trad. en anglais et réimpr. en 1699 à la suite des *Vies de Bates*. — *De usu et autoritate juris civilis Romanorum in dominiis principum chistianorum*, Londres, 1653, in-8, réimpr. plus. fois, notamm. à la suite de *l'Hist. des lois civiles* de Ferrière, trad. en français, Paris, 1689, in-12. — Duck (Étienne), poète angl., né de pauvres paysans près Kew au commencem. du 18[e] S., était lui-même valet de ferme, lorsqu'à l'âge de 24 ans, il s'avisa de suppléer à l'imperfection de son éducat. Il se livra à la lecture des poètes, dérobant chaque jour plusieurs heures au sommeil ; bientôt il s'enhardit à composer quelq. pièces de vers : elles furent goûtées des gentils-

hommes ses voisins et présentées à la reine Caroline. Cette princesse prit Duck sous sa protect., le fit entrer dans les ordres, et lui accorda une cure dans le comté de Surrey. Duck se délassait de ses fonctions ecclésiastiques, comme autrefois de ses occupat. agricoles, en cultivant la poésie. S'étant par la suite abandonné aux accès d'une sombre mélancolie, il se noya dans la Tamise près Reading en 1756. Ses *OEuvres*, composées de fables et de pièces fugitives, sont aujourd'hui entièrement oubliées.

DUCKWORTH (John-Thomas), amiral angl., fils d'un pauvre ministre du comté de Devon, entra fort jeune dans la marine royale, où son courage et son habileté lui procurèrent un avancem. rapide. Lieutenant à bord de *la Princesse-Royale* en 1789, il se distingua dans le combat livré devant Grenade par l'amiral Byron, à la flotte française commandée par d'Estaing. Capitaine du navire *la Reine* en 1794, il contribua puissamm. à la victoire que la flotte anglaise remporta sur Villaret-Joyeuse à la hauteur du cap Lézard. En 1798, il partagea avec sir Charles Steward la gloire de la prise de l'ile Minorque, fut créé chev. du Bain, gouverneur en chef de la Jamaïque, et vice-amiral de l'escadre bleue, à la tête de laquelle il se trouvait devant St-Domingue, lorsque le général Rochambeau, réduit à la dure nécessité de capituler, aima mieux se rendre à lui qu'aux noirs révoltés. Duckworth s'empara en 1805, de concert avec lord Cochrane, d'une divis. de l'armée navale franç., envoyée sous les ordres du contre-amiral Leisseignes pour reprendre St-Domingue. Il quitta le service cette même année, et mourut en 1817.

DUCLOS (Charles Pineau), histor., né à Dinant (Bretagne) en 1704, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit d'excellentes études, et se lia bientôt avec la plupart des beaux-esprits; il débuta dans la carrière des lettres par la publicat. de deux romans : *la Baronne de Luz*, et les *Confessions du comte de****; il eut part ensuite au *Recueil de ces messieurs*, aux *Étrennes de la St-Jean*, etc., et composa le roman d'*Acajou et Zirphile*, sur des gravures faites pour un autre ouvr. *L'Histoire de Louis XI*, qui parut en 1745, commença la réputation de Duclos; et *les Considérat. sur les mœurs* y mirent le comble. Appelé à remplir la place d'historiographe, vacante par le départ de Voltaire pour la Prusse, il composa les *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, qui n'ont, ainsi que ses *Considérations sur l'Italie*, été publ. que vingt ans après sa mort. Admis en 1739 à l'acad. des inscriptions, il remplaça en 1747 Mongault à l'Acad. française, dont plus tard il fut élu secrét. perpét.; il concourut à l'édit. du *Dictionn. de l'Acad.* de 1762, et décida cette compagnie à substituer l'éloge des gr. hommes aux lieux communs de morale, pour sujets de prix d'éloquence. Quoique lié d'amitié avec les philosophes, il désapprouvait publiquem. leurs écarts, et sut cependant conserver leur estime. Rousseau le définissait : « Un homme droit et adroit; » d'Alembert disait de lui : « De tous les hommes que je connais, c'est lui qui a le plus d'esprit dans un temps donné. » Sa conversation était vive et satirique sans être offensante : on cite de lui un gr. nombre de mots heureux; il aimait à conter et contait bien; aussi se fâchait-il contre ceux qui gâtaient ses bonnes histoires en les répétant mal. Les *OEuvres complètes de Duclos*, publiées par Auger, 1806, 10 vol. in-8, ont été réimprimées, 1820, 9 vol., belle édition.

DUCLOS (Ant.-Jean), graveur, né à Paris en 1742, élève de St-Aubin, a gravé, d'après Moreau, un grand nombre de vignettes très estimées. On a distingué particulièrem. celles qui accompagnent le Rousseau in-4, et le Voltaire, édit. de Kehl.

DUCLOS (Anne-Marie CHATEAUNEUF), célèbre actrice, née à Paris en 1664, d'une famille distinguée, prit au théâtre le nom de Duclos que sa grand'mère avait rendu cher au public. Après des débuts à l'Opéra, qui ne furent point heureux, elle fit en 1683 ses débuts au Théâtre-Français, où, pendant plus de 40 ans, elle remplit avec succès l'emploi des grandes princesses; elle se retira en 1737, et mourut en 1748.

DUCLOS-DUFRESNOY (Charles-Nicolas), député suppl. de la ville de Paris aux états-généraux, né à Montcornet en 1734, exerçait la profess. de notaire; la considérat. dont il jouissait lui permit d'offrir successiv. à l'abbé Terray, à Calonne et à Necker d'utiles secours pour leurs opérat. financières. Ces opérations devenant plus difficiles, il fit, en 1788, prêter 6 millions au roi par la compagnie des notaires, dont il était syndic-gérant. Lors de la fameuse question du mode de la représentation nationale, il publia deux écrits dans lesquels il proposait de laisser le clergé, la noblesse et le tiers-état, se former en assemblées séparées, de compter leurs votes par ordre, mais de leur faire nommer un nombre égal de commissaires chargés d'accorder ou de refuser les subsides. Voyant péricliter le crédit de la caisse d'escompte, il le soutint par des écrits et par les sages opérat. qu'il lui fit faire. Il combattit vainement l'émission du papier-monnaie, et lorsqu'elle eut été décrétée, il ranima la confiance en montrant l'étendue des ressources de l'état pour assurer les services et satisfaire les créanciers. Cet homme estimable périt sur l'échafaud révolutionnaire le 21 février 1794.

DUCOS (Jean-François), né à Bordeaux en 1765, fils d'un riche négociant de cette ville, conventionnel, avait puisé dans la lecture des auteurs grecs et latins une haine irréfléchie contre les rois et un amour ardent pour le gouvernement républicain. Député de la Gironde en 1791, à l'assemblée législative, il s'y montra l'ennemi de tous les ministres qu'il supposait attachés à l'anc. ordre de choses, et concourut à la journée du 10 août. Réélu à la convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple, et se trouva par-là séparé de ses collègues de députation dont il ne partagea pas d'abord le sort. Toutefois, comme il

ne cessait de parler en leur faveur, il fut compris dans l'acte d'accusation contre les Girondins, condamné à mort et sur l'échafaud (31 octobre 1793), fit des vœux pour la républiq. Il n'avait que 28 ans.

DUCOS (Roger), membre du directoire, exerçait la profession d'avocat lorqu'il fut, en 1792, député par le départ. des Landes, à la convent., où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il se fit du reste très peu remarquer dans cette assemblée ainsi qu'au conseil des anciens, dont il fit partie dans la suite. Appelé aux fonct. de directeur en juin 1799, il se réunit, en novembre de la même année, au général Bonaparte et à Sieyes, et fut proclamé troisième consul provisoire. Nommé en 1804 membre du sénat conservateur, grand-officier de la Légion-d'Honneur et comte de l'empire, Roger Ducos vota, dix ans après, la déchéance de celui auquel il devait tout. Ayant fait partie de la chambre des pairs pend. les *cent-jours*, il fut condamné à l'exil par l'ordonn. du 12 janv. 1816, et périt au mois de mars près d'Ulm, écrasé par une roue de voiture, dont il s'était élancé lorsqu'il l'avait vue au moment de verser.

DUCOUEDIC, né en Bretagne, commandait la frégate *la Surveillante*, lorsque, le 7 octob. 1779, il rencontra, à la hauteur d'Ouessant, *le Québec*, frégate anglaise, à laquelle il livra un combat des plus vifs et des plus opiniâtres. *Le Québec* sauta en l'air avec son commandant, le brave Framer; *la Surveillante*, totalem. désemparée et rasée comme un ponton, rentra à Brest, ramenant Ducouedic couvert de blessures dont il mourut quelq. jours après. Instruit de sa belle conduite, Louis XVI venait de le nommer capit. de vaisseau. La veuve et les trois enfants de ce brave marin obtinrent chacun une pension.

DUCQ (Jean Le), peintre, né à La Haye en 1639, élève de Paul Potter, abandonna les pinceaux pour embrasser le parti des armes et devint capitaine. Il quitta le service pour revenir à la peinture, fut nommé direct. de l'acad. à La Haye, et mourut en 1671. Ses tableaux ont été souvent confondus avec ceux de son maître. Le musée du Louvre en possède deux, l'*Intérieur d'un corps-de-garde*, et une *Scène de brigands*. On a de Le Ducq quelques estampes à l'eau forte, entre autres une *Suite de huit chiens*, pet. in-4, avec la date de 1654.

DUCRAY-DUMINIL (François-Guillaume), romancier, né à Paris en 1761, succéda en 1790 à l'abbé Aubert dans la rédact. des *Petites-Affiches*, consacra les loisirs que lui laissait son journal à la composition de quelques pièces de théâtre et de romans mal écrits, mais dans lesq. on trouve de l'imagination et de l'intérêt. Il mourut à Ville-d'Avray en 1819. Les plus connus sont: *Lolotte et Fanfan*, 1787, souvent réimpr. — *Alexis, ou la Maisonnette dans les bois*, 1790. — *Petit Jacques et Georgette*, 1791. — Les *Soirées de la chaumière*, 1794. — *Victor, ou l'Enfant de la forêt*, 1796. — *Cœlina, ou l'Enfant du mystère*, 1798. — *Paul, ou la Ferme abandonnée*, 1802, etc.

DUCREST (Charles-Louis, marquis), frère de Mme de Genlis, né près d'Autun en 1747, entra fort jeune dans la marine qu'il quitta pour le service de terre, devint en 1779 colonel-command. des grenad. royaux. En 1787, il adressa à Louis XVI un mémoire où il s'annonçait comme l'homme le plus propre à rétablir les finances. Cette prétent. le rendit ridicule, mais il n'en resta pas moins ferme dans ses opinions. Chancelier du duc d'Orléans, il se démit de cette place que sa sœur lui avait fait avoir, dès qu'il soupçonna que ce prince était l'ennemi de la cour. Le duc d'Orléans ayant refusé de lui payer une rente de 13,000 f. qu'il lui devait, il le poursuivit dev. les tribunaux, plaida lui-même sa cause et la gagna. Sorti de France en 1790, il se retira dans le Holstein, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1800; il mourut près d'Orléans en 1824. On a de lui plus. ouvr. de finances et d'hydrographie peu remarquables, et un *Traité de la monarchie absolue*, etc., Paris, 1817, in-12, où l'aut. propose, entre autres innovations bizarres, de supprimer le ministère de la marine, d'enseigner aux troupes l'exercice d'après la méthode de Lancaster, et de les payer avec des billets de loterie.

DUCREUX (Gabriel-Marin), né à Orléans en 1743, mort chanoine de Ste-Croix dans la même ville en 1790, a publ. les ouvr. suiv.: *les Siècles chrét.*, etc., Paris, 1775-77, 10 vol. in-12, ouvr. très estim., trad. en espagnol, Madrid, 1788. — *Poésies anc. et modernes*, Paris, 1781, 2 vol. in-12. — *Collection complète des OEuvres de Fléchier*, Nîmes, 1783, 10 vol. in-8. — *Pensées et réflexions extraites de Pascal, sur la morale et la religion*, 1785, 2 vol. in-16. — Ducreux (Joseph), peintre, né à Nancy en 1737, fut le seul élève du célèbre Latour. Envoyé à Vienne en 1769 pour y faire le portrait de la jeune archiduch. Marie-Antoinette, il devint son premier peintre quand elle fut reine de France. Cet artiste, qui avait été reçu membre de l'académie de peinture, mourut en 1820, d'une apoplexie foudroyante.

DUCROISY (Philbert GASSAUD), comédien de la troupe de Molière, né en 1630, mort à Conflans près de Paris en 1695, était fils d'un gentilh. de la Beauce. Il joua d'original plus. rôles importants, entre autres celui du Tartufe. Sa femme, Marie Claveau, qui descendait aussi d'une famille noble, fut toute sa vie une actrice médiocre. — Ducroisy (Olivier Sauvageot, dit), littérat., ami de Chénier, né près d'Éveri (Champagne) en 1752, mort à Paris en 1808, a été secrét.-rédact. du tribunat. Il a publ.: *le Triomphe de la raison*, opéra comique, Paris, 1772. — *La partie trahie par son conseil*, coméd., ibid., 1773. — *Aurore et Azur*, comédie, ibid., 1774. — *L'Homme qui ne s'étonne de rien*, com., ibid., 1776. — *Épître au citoyen Franç. de Neufchâteau, sur sa renonciation au ministère de la justice*, ibid., 1792, in-8. — *Épître à M. Chénier sur la tragédie de Caïus-Gracchus*, ib., 1792, in-8.

DUCROS (Pierre), peintre et graveur, né en Suisse en 1745, mort à Lausanne en 1810, s'établit à Rome, où il publ., en société avec le célèbre

Volpato, 24 vues de cette ville et des environs, et avec Paul de Montagnani 24 vues de la Sicile et de l'île de Malte. Ces deux ouvr. lui assurent un rang distingué parmi les meill. peintres de paysages historiques.

DUDE, DUDES ou DUDON, clerc et physicien, c.-à-d. aumônier et médecin de St Louis, accompagna ce prince à la 2e croisade, fut présent à sa mort, et revint en France avec son successeur. Philippe-le-Bel étant allé passer la fête de la Pentecôte en 1271 à St-Germain-en-Laye, Dude, qui avait fait le voyage avec lui, tomba tout à coup malade, fut transporté sur-le-champ à Paris, et condamné par toute la faculté. Toutefois, plus expérimenté que ses confrères, et voyant bien qu'il en reviendrait facilem., il voulut faire honneur de sa guérison au roi son ancien maître. Il feignit donc que St Louis lui était apparu la quatrième nuit de la fièvre, et lui avait promis de faire un miracle et de le guérir; il se fit en conséquence apporter du pain, du vin et un poulet, dévora le tout nonobstant les remontrances de la faculté réunie, et se trouva en pleine convalescence à leur grand étonnement.

DUDITH (André), théolog., né à Bude en 1533, reçut successivement de l'empereur Ferdinand III plusieurs évêchés, et fut envoyé par ce prince au concile de Trente en 1562. Il s'y fit admirer pour son éloquence et son rare savoir; mais il y émit sur le célibat des prêtres, la résidence des évêq. et la concession du calice dans la communion, des opinions tellement libres, que le pape, appréhendant qu'elles ne séduisissent quelques prélats, écrivit à son souver. pour l'engager à le rappeler. Après la mort de Ferdinand, Dudith, chargé par Maximilien II de diverses miss. en Pologne, embrassa publiquem. la religion réformée, se maria deux fois, eut plusieurs enfants, et, malgré les excommunications réitérées de la cour de Rome, vécut honoré et mourut à Breslau, en 1589, avec la réputation d'un théologien savant, réglé dans ses mœurs et bienfaisant. Il a composé plusieurs ouvrages peu lus aujourd'hui, et dont on trouve la liste dans Niceron. Ses *Harangues au concile de Trente*, au nombre de cinq, dont deux étaient inédites, ont été publ. avec une *Dissertat.* sur la vie et les ouvrages de l'aut., par Lorand. Samuelfy, Halle, 1743, in-4.

DUDLEY (Edm.), l'un des favoris de Henri VII, roi d'Angleterre, né en 1462, se voua dès sa jeunesse à l'étude des lois, et fut avant l'âge de 23 ans nommé membre du conseil privé. Il prit part au traité de paix conclu avec la France en 1499, lequel déplut à la nation anglaise, mais fut fort avantageux au roi, qui le fit acheter chèrement à Charles VII. Henri avait besoin d'amasser des trésors qui le missent à même de résister aux factions toujours prêtes à déchirer le royaume; Dudley lui en procura en inventant, à l'aide de sa profonde connaissance des lois, des crimes et des délits dont les accusés se rachetaient en sacrifiant de grosses sommes. Aussi telle était la haine que ses extorsions avaient fait naître contre lui, que Henri VIII, à peine sur le trône, fut forcé par la clameur publique de le faire mettre en jugem. avec son complice Richard Empson; tous deux furent condamnés à mort et exécutés à la Tour de Londres en 1510. Dudley avait composé dans sa prison un ouvrage intit. : *l'Arbre de la liberté* (*the tree of the commonwealth*), qui n'a jamais été imprimé, mais qui est conservé MS. dans un grand nombre de biblioth.

DUDLEY (Jean), fils du précédent, né en 1502, fut nommé par Henri VIII gouvern. de Boulogne, vicomte de l'Isle, grand-amiral d'Angleterre, et l'un des seize exécuteurs testamentaires chargés du gouvernement durant la minorité de son successeur, Édouard VI, disposition qui ne fut point remplie, le duc de Sommerset ayant été déclaré seul protecteur du royaume : Dudley eut en dédommagement le titre de comte de Warwick; et lorsqu'Edouard eut atteint sa majorité, il vit sa faveur s'accroître à mesure que celle du duc de Sommerset déclinait; il parvint même à le faire condamner à mort en 1552, l'accusant d'avoir voulu l'assassiner dans sa propre maison. Peu satisfait de régner désormais sans obstacle sous le nom du faible Édouard, l'ambitieux Warwick voulut placer la couronne dans sa famille. Le roi mourant se laissa persuader d'exclure de sa success. ses sœurs Marie et Élisabeth, et sa tante Marie d'Écosse, pour y appeler Jeanne Grey, fille de la marquise de Dorset, qui bientôt après épousa le jeune lord Guilford Dudley, fils du favori. Édouard mourut en juillet 1553, non sans quelques soupçons d'avoir été empoisonné; aussitôt Warwick fit proclamer Jeanne Grey reine d'Angleterre, contre son gré et contre celui du peuple. Cette entreprise ne fut point heureuse : Marie d'Écosse, qui avait été privée de la couronne comme catholique, se présenta à la tête d'une puissante armée : le grand-conseil rassemblé à Cambridge se déclara pour elle. Warwick voulut se soumettre lui-même; il n'était plus temps : il fut arrêté, condamné à mort, et exécuté au mois d'août 1553. — Dudley (Ambroise), fils du précédent, né en 1530, pensa payer de sa tête la part qu'il avait prise à la cause de Jeanne Grey, sa belle-sœur, et de Guilford, son frère. Après avoir été retenu en prison pendant plus d'un an, il fut rendu à la liberté, se distingua à la défense de St-Quentin en 1557, à celle de Newhaven en 1562, fut créé par Élisabeth baron de l'Isle et comte de Warwick, et mourut en 1589.

DUDLEY (Robert), plus connu sous le nom de comte de Leicester, frère du précéd., né en 1531, fut comme lui emprisonné lors de la sentence prononcée contre leur père, Jean Dudley; mais il recouvra la liberté en 1554, et fut maître de l'artillerie sous la reine Marie. Loin de perdre rien de son crédit à l'avénement d'Élisabeth, il devint son favori, fut créé successiv. grand-écuyer, chev. de la Jarretière, conseiller privé, baron de Denbigh, comte de Leicester, et enfin chancelier de l'univ. d'Oxford. Peu satisfait de tant d'honneurs, Leicester osa aspirer à la main de sa souver., qui paraît

avoir eu pour lui un penchant aveugle. Les projets de l'ambitieux favori, et les crimes qui devaient lui en faciliter la réussite, ont fourni à sir Walter Scott le sujet d'un de ses romans les plus intéress., *le Château de Kenilworth;* toutefois, plus fidèle aux règles de l'art qu'à la vérité historique, l'immortel écrivain a rejeté une partie des crimes de son héros sur des agents subalternes. Le fait est que Leicester manquait d'habileté autant que de courage; il n'employa jamais contre ses ennemis d'autres armes que la perfidie et le poison; il conseilla à Élisabeth cet affreux moyen de se défaire de l'infortunée Marie Stuart, et l'on croit qu'il s'en servit lui-même contre le comte d'Essex, dont le crédit lui faisait ombrage, et dont il épousa bientôt la veuve, pour laquelle il nourrissait une criminelle passion du vivant de sa victime. Lieutenant-général d'Élisabeth dans les Pays-Bas, il montra qu'il n'était point homme de guerre, et n'essuya que des défaites. Nonobst. la honte dont il s'était couvert et la haine générale qu'on lui portait, Leicester conserva la faveur dont il jouissait jusqu'à sa mort, en 1588. *La République de Leicester,* pamphlet attribué au P. Parsons, publié vers 1584, eut un grand nombre d'édit., et a été réimpr. en 1706, in-8, sous ce titre : *Mémoires secrets de Robert Dudley.*

DUDLEY (Robert), plus connu sous le nom de comte de Warwick et de duc de Northumberland, né en 1573, dans le comté de Surrey, mort à Florence en 1637, était fils du précéd. et de lady Douglas Shelfield. Le mariage de ses parents ayant toujours été secret, il ne put obtenir la permiss. de porter les titres de son père, quoiqu'il en eût été reconnu et qu'il eût hérité de la majeure partie de ses biens. Outré des refus constants de la cour d'Angleterre, il quitta son pays, et vint se fixer à Florence, où il fut très bien reçu par le grand-duc Cosme II, qui le nomma chambellan de la gr.-duchesse, sa femme, sœur de l'emper., par le crédit de laquelle il fut, en 1620, créé duc du St-empire sous le titre de duc de Northumberland, et 10 ans après agrégé à la noblesse romaine par le pape Urbain VIII. Dudley profita de la faveur dont il jouissait dans sa nouvelle patrie pour perfectionner la marine, étendre et encourager le commerce, protéger les sciences et les savants. Il publia lui-même plusieurs ouvrages dont le plus connu est intitulé : *Dell' arcano del mare*, Florence, 1630, 1646 et 1661, 2 vol. in-fol.

DUDLEY (Thomas), graveur à l'eau forte, né en Angleterre vers 1638, imita la manière du célèbre Hollar, son maître. Son ouvrage le plus considérable est une suite de 27 estampes qui ornent la belle édit. des *Fables* d'Ésope, donnée à Londres par F. Barlow en 1678. — Dudley (Paul), naturaliste anglais, membre de la société royale de Londres, a publié dans les *Transactions* de 1710 à 1735 plus. *Mém.*, la plupart sur l'histoire natur. de l'Amérique-Septentrionale, pays dans lequel il avait précédemment voyagé.

DUDON (Pierre-Jules), procureur-général au parlem. de Bordeaux, né dans cette ville en 1717, mort en 1800, a publié : *Compte rendu des constitutions des jésuites,* ouvrage souvent mis en parallèle avec celui de La Chalotais, auquel il est du reste très infér., et a laissé MSs. des *Conférences sur la coutume de Bordeaux.*

DUDOYER (Gérard), littérateur, né à Chartres en 1732, débuta par une *Épître à Mlle Doligny* jeune actrice qu'il épousa peu de temps après cette pièce a été insérée dans l'*Alman. des Muses* de 1766. Il travailla depuis pour le théâtre avec quelque succès et mourut en 1798. On cite de lui trois pièces : *Laurette*, comédie en 2 actes et en vers libres, jouée en septembre 1768; *le Vindicatif,* drame en 5 actes égalem. en vers libres, 1774, in-8. — *Adélaïde, ou l'Antipathie contre l'amour*, comédie en 2 actes et en vers de 10 syllabes, 1780, in-8.

DUFAIL (Noel), seigneur de la Hérissaye, conseiller au parlem. de Rennes vers la fin du 16e S., a publié : *Mémoires, recueils ou extraits des plus notables et solennels arrêts du parlement de Bretagne*, Rennes, 1579, in-fol.; ibid., 1737, 3 vol. in-4, revus et augmentés par Sauvageon. Cet ouvr. utile est oublié, tandis que deux livres facétieux, fruits de la jeunesse de l'auteur, sont encore entre les mains de tous les amateurs. Ce sont : *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singulière récréation, ruses et finesses de Ragot, capitaine des gueux*, Paris et Lyon, 1548, in-16; Paris, 1732, in-12, publié sous les anagrammes : *Leon Ladulfi, et fol n'a Dieu ; Baliverneries d'Eutrapel* (en grec *bouffon*), Lyon, 1549, in-12; réimprimé sous le titre de *Contes et Discours d'Eutrapel,* Rennes, 1585 et 1603, in-8; Paris, 1732, 2 vol. petit in-12.

DUFAU (Fortuné), peintre, né à St-Domingue, mort à Paris en 1821, fut, à l'âge de 12 ans, amené en France par un riche colon qui pourvut largem. à son éducation et lui assura une pension viagère. Sa délicatesse s'indigna de ne recevoir que des secours pécuniaires d'une personne qui refusait de le reconnaître pour son fils, et il y renonça dès qu'il fut capable de pourvoir lui-même à ses besoins. Entré dans l'atelier de David, il y fit de rapides progrès dans la peinture; mais atteint par la réquisition, il fut fait prisonn. et conduit en Hongrie. De retour en France en 1800, il exposa successivement au salon plus. tableaux, parmi lesquels on distingue *St Vincent de Paul.* Nommé profess. de dessin à l'école de St-Germain, il passa plusieurs années à représenter une anecdote de l'expédition d'Égypte. La chute de Bonaparte le priva du fruit de son travail. A la restauration, nommé profess. à l'école de St-Cyr, il exposa en 1820 *Gustave Wasa haranguant les Dalécarliens.* Cet artiste étant mort sans parents connus, le domaine hérita des ouvr. qui se trouvaient dans son atelier, parmi lesquels un *Philosophe en méditation* est regardé par les connaisseurs comme un morceau capital.

DUFAY (Charles-Jérôme de CISTERNAY), capitaine aux gardes, né en 1662 à Paris, mort dans

la même ville en 1723, eut la cuisse emportée d'un boulet au siége de Bruxelles en 1695, et servit néanmoins jusqu'en 1705. Il prit sa retraite à cette époque et se livra exclusivement à la recherche des livres rares, occupation qu'il avait toujours aimée. Il amassa à grands frais une riche biblioth., dont le libraire G. Martin publia le catalogue sous ce titre : *Bibliotheca Fayana*, Paris, 1725, in-8. Ce catalogue offre surtout une belle collection des romans anc. les plus curieux et des livres de chevalerie. — DUFAY (Charles-François de CISTERNAY), fils du précédent, né en 1698 à Paris, mort dans la même ville en 1739, était entré de bonne heure au service, que la faiblesse de sa santé le força bientôt d'abandonner. Il accompagna le cardinal de Rohan à Rome, et devint antiquaire, dit Fontenelle, en étudiant les superbes débris de cette capitale du monde. Membre de l'académie des sciences, il lui présenta des mém. appartenant aux 6 sections *géométrie*, astron., mécan., anatom., chimie et botan., dont ce corps savant était alors composé. Premier intendant du Jardin-des-Plantes, il fit de cet établissement, négligé avant lui, le plus beau de l'Europe, et obtint Buffon pour successeur. — DUFAY (Jean-Gaspar), jésuite, mort en 1774, a laissé des *Sermons* qui ont été publiés à Paris de 1738 à 1743, 9 vol. in-12.

DUFAY (GUILLAUME-MICHEL-ÉTIENNE BARBIER), colonel, officier de la Lég.-d'Honneur, chev. de St-Louis, était fils d'un contrôleur de la maison de la comtesse de Provence, femme de Louis XVIII. Il entra jeune dans les gardes-du-corps, passa en qualité de sous-lieuten. dans le régim. de Dauphin-dragons, fut capit. dans la légion de Lafayette, à l'époque du 10 août 1792, et reçut dans cette journée sa prem. blessure. Peu après, étant en garnison à Guise, il apprend qu'un nommé Meignet, surnommé Brutus, l'a dénoncé, comme royaliste, au club qu'il préside. Dufay, à la tête d'une portion de sa compagnie, se rend au club, en chasse les membres et ferme les portes de la salle. Dans la Vendée où il fut envoyé, un jour, les deux armées se trouvant en présence, l'un des plus braves offic. vendéens sort des rangs, et propose de combattre contre un officier de l'armée républicaine : Dufay accepte le défi et reste vainqueur. Quelques jours après il sauva, à la tête seulement de 20 de ses chasseurs, l'avant-garde de l'armée, qui allait être coupée. Compromis par l'infidélité de son maréchal-des-logis, il est traduit à une commission révolutionn. présidée par Brutus-Meignet, qu'il avait naguère chassé du club de Guise. Dufay est condamné aux fers; mais la convention, informée de ce jugem. monstrueux, le casse par décret du 18 messidor an II, et renvoie Dufay devant le tribunal criminel de Brest, où le jury déclare à l'unanimité l'innocence de l'accusé. Réintégré dans son grade, Dufay passe à l'armée d'Italie, et successivem. prend part aux guerres d'Allemagne, de Russie, d'Espagne et de France. Il était devenu propriétaire d'une partie des biens de M. de Saint-Morys, émigré qui devint, après la restauration, maire de la commune de Houdainville (Oise), où ses biens étaient situés. En 1817, des torts réciproques amenèrent un duel, dans lequel M. de Saint-Morys fut tué. Sa veuve et sa fille attaquèrent Dufay devant le tribunal de police correctionn., qui acquitta le prévenu; celui-ci traduisit à son tour ses accusatrices devant le même tribunal, pour un *Mém.* diffamatoire qu'elles avaient publié. Peu de jours s'étaient écoulés depuis ces événem., lorsqu'un soir, à 10 heures, Dufay au moment où il rentrait chez lui, fut frappé par deux assassins. Il vivait extrêmement retiré, quand la chambre des pairs fut saisie de la conspiration du 19 août 1820. Dufay et le général de Montélégier, appelés comme témoins, eurent une altercation dont les suites furent une provocation en duel, que M. de Montélégier jugea d'abord à propos de refuser. Dufay fit alors imprimer sa correspondance avec son adversaire, qui le cita en police correctionnelle, où Dufay se vit condamné à un emprisonnement momentané. Après ce jugement, contre lequel il se pourvut en appel, un duel entre lui et M. de Montélégier eut lieu; mais le jugement de prem. instance fut confirmé. Dufay, à qui ces tristes vicissitudes avaient acquis une sorte de célébrité, mourut le 1er janvier 1834.

DUFEU (JACQUES-LOUIS), command. de la garde nationale de Nantes à l'époque de la guerre de la Vendée, sauva beauc. de proscrits; mais, proscrit à son tour, il faillit être victime de Carrier. Depuis cette époque, il remplit successivement diverses fonct. civiles, fut deux fois appelé par ses concitoyens à l'honneur de les représenter aux assemblées législatives. En 1815, pend. les *cent-jours*, Dufeu, alors préfet de Nantes, donna au prince de Condé et à un de ses aides-de-camp des passeports pour l'étranger, sous de faux noms, et parvint ainsi, au moment où ils allaient être arrêtés, à leur fournir les moyens de se soustraire aux poursuites de la populace. Carnot, alors ministre de l'intérieur, ne désapprouva point cette conduite. Dufeu, retiré des fonct. publiques, mourut à Paris à l'âge de 72 ans, en 1832.

DUFF, roi d'Écosse, succéda à Indulf en 968. Ayant voulu réprimer les brigandages que les nobles exerçaient contre les habitants des Hébrides, il fut victime de son zèle pour l'affranchissem. et le bonheur du peuple, et périt assassiné en 973. Culen lui succéda.

DUFFET ou DOUFFEIT (GÉRARD), peintre, né à Liége d'après les biographies en 1594, et mort dans cette ville en 1660, est peu connu en France, mais très estimé dans sa patrie et dans le nord de l'Allemagne. On regrette beauc. à Liége son *Élévation de la Croix*, morceau capital qui fut brûlé dans un incendie; un particulier de cette ville possède un autre tabl. de ce maître, où lui et son compatriote Bertholet-Flemael sont représentés l'un vis-à-vis de l'autre, et faisant réciproquem. leur portr. La galerie de Dusseldorf possède deux gr. compositions de Duffet, *l'Invent. de la Ste croix* et *Nicolas V visitant le caveau de St François d'Assise.*

DUFFOUR (Joseph), méd., né en 1761 à Bourganeuf (Limousin), fut reçu doct. de la faculté de Paris en 1787, et nommé 3 ans après médec. ordinaire de Madame, comtesse de Provence. On doit à son zèle pour la propagation de la vaccine la traduction de l'ouvrage anglais du docteur John Torthon sur l'efficacité de cette précieuse découverte, publication qui lui fit le plus grand honneur. En 1814, le roi nomma Duffour son médecin par quartier, lui accorda la croix de la Légion-d'Honn. et des lettres de noblesse. Ce médecin, aussi distingué par ses vertus que par ses connaissances, fut frappé d'apoplexie le 21 octobre 1821. L'acad. de médecine l'avait nommé l'un de ses membres honoraires.

DUFLOS (Claude), graveur, né à Paris en 1678, mort en 1747, adopta la manière grande et belle de Franç. Poilly, dont il se montra l'heureux rival. Son œuvre varié et nombreux est encore aujourd'hui fort recherché des amat. et difficile à compléter. On y distingue, parmi les portraits, ceux du cardinal de Retz et du régent, et parmi les estampes, *Jésus à table entre les disciples d'Emmaüs*, de Paul Véronèse. — Duflos (Claude-Augustin), fils du précédent, mort à Paris en 1785, a beaucoup travaillé d'après Boucher, Natoire, etc. Ses estampes sont inférieures à celles de son père, comme les modèles qu'il adopta le sont à ceux d'après lesquels celui-ci avait gravé.

DUFOUART (Pierre), membre du collége et de l'académie de chirurgie de Paris, né en 1737 à Castelneau-Rivière-Basse dans les Hautes-Pyrén., mort à Paris en 1813 après avoir été successivem. chirurg.-major des gardes-françaises, inspecteur-général des hôpitaux de Paris, chirurgien en chef honor. et consultant de l'hôpital du Val-de-Grâce, a publ. : *Analyse des blessures d'armes à feu et de leur traitem.*, Paris, 1801, in-8. — *Cinq églogues de Virgile* en vers franç., 1801, in-8. Cet ouvrage a été tiré à un très petit nombre d'exemplaires, pour les amis de l'auteur.

DUFOUR (Antoine), dominicain, né à Orléans, fut confesseur de Louis XII, qu'il suivit en Italie, obtint à la demande de ce prince l'évêché de Marseille, et mourut en 1509 à Lodi. Parmi ses ouvr. deux seulem. ont été impr. dans la suite : *Paraphrase sur les Psaumes pénitentiaux*, Paris, 1551. — *La Diette du salut, contenant 50 Méditations sur la passion de N.-S.*, ibidem, 1574. — Dufour (Louis-Thomas), bénédictin, sav. orientaliste, né en 1613 à Fécamp, mort à l'abbaye de Jumiéges en 1647, a publ. : *Linguæ hebraicæ opus grammaticum cum hortulo sacrarum radicum*, 1642, in-8. Il a laissé MSs. : *Paraphrase sur le Cantique des cantiques*, et *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*. — Dufour (Ch.), curé de Saint-Maclou de Rouen, mort en 1679, chan. honoraire de cette ville, a laissé plus. écrits, entre lesquels on distingue : *Requêtes des curés de Rouen à M. l'archev.*, 1656. ; *Lettre des curés de Rouen au même*, etc., 1658.

DUFOUR (Philippe SYLVESTRE, dit), négoc. en droguerie, né à Manosque en 1622, était en relat. avec Chardin, Tavernier, Vaillant et le chev d'Arvieux. Obligé de sortir de France en 1685, pa suite de la révocation de l'édit de Nantes, il mouru la même année à Sevay. On lui doit : *De l'usage d café, du thé et du chocolat*, Lyon, 1671, in-12 ouvr. souv. réimpr., et trad. en latin par J. Spon ami de Dufour; *Instruction morale d'un père à so fils qui part pour un long voyage*, 1678, in-12.

DUFOUR (Pierre-Joseph), dominicain, né à Candies (Languedoc) dans les prem. années du 18ᵉ S., professa long-temps la théolog. à Toulouse, et mourut dans cette ville après 1787. On lui doit la traduct. de l'ital. d'un ouvr. du P. Concina sous le titre d'*Explication de quatre paradoxes*, 1751, in-8. Le traduct., sous le nom du chev. Philalethi, a augmenté cet ouvr. d'une relat. des disputes sur la morale qui se sont élevées depuis 1739. On lui attribue trois des écrits anonymes qui ont paru en 1761 et années suivantes pour justifier St Thomas d'Aquin relativem. à ses opinions sur l'indépend. absolue des souverains et sur le régicide : ce sont deux *Lettres* d'un théolog. et un *Mém.* pour St Thomas contre un anonyme calomniat. de sa doctrine. En 1764, il fit soutenir à Toulouse une thèse très import. en faveur des libertés de l'Église gallicane et de la doctrine de St Thomas sur ce sujet; elle a été impr. dans le format in-4. On a encore de cet aut., outre plus. *Dissert.* lat. sur quelq. questions de théol., *l'Autorité de St Aug. et de St Thomas, établie par la tradition*, Toulouse, 1773, 2 vol. in-12. — *Doctrina VII præsulum vindicata*, 1774, in-8. Son meill. ouvr. est intit. : *Exposition des droits des souverains sur les empêchements dirimants du mariage et sur leurs dispenses*, Paris, 1787, in-12.

DUFOUR (George-Joseph), lieuten.-génér., né en 1758 à St-Seine (Bourgogne), entra au service dans le régiment de Nivernais, chef d'un bataillon de la Charente, refusa de signer, en 1792, la capitulation de Verdun, concourut à la prise de Namur, fut blessé à la bataille de Nerwinde, et fit la guerre de la Vendée en qualité de général de brigade. Dufour continua de se distinguer par ses talents et son courage pendant toute la durée du gouvernement républicain, dont il fut toujours un zélé partisan. Bonaparte, qui connaissait ses principes, ne l'employa qu'à l'intérieur et seulem. jusqu'en 1809. Dufour vécut à Bordeaux dans la retraite, et n'en sortit qu'aux *cent-jours*, où il assista au Champ-de-Mai comme command. des gardes nationales de la Gironde. Arrêté à la 2ᵉ restauration, il ne recouvra sa liberté qu'à la fin de 1816, et retourna à Bordeaux, où il mourut en mars 1820.

DUFOUR (François-Bertrand, baron), maréchal-de-camp en retraite, commandeur de la Lég.-d'Honn., mort en oct. 1832, âgé de 68 ans, à Souillac, dont il était maire, avait fait toutes les campagnes de la révolut. A Austerlitz il commandait le 21ᵉ de ligne, en qualité de colonel; il se distingua dep. à la bataille de la Moskowa, et, après la retraite de Russie, fut employé dans le corps aux ordres du

général Vandamme. Mis en non-activité en 1815, il rentra dans le cadre de l'état-major en 1824. Il eut bientôt sa retraite, mais fut remis en disponibilité en 1830 : cette année et la suiv., le département du Lot le députa à la chambre.

DUFOURNY (LÉON), profess. à l'école royale d'architect., membre de l'Institut, etc., né à Paris en 1754, avait, pendant un long séjour en Italie, acquis des connaissances profondes dans les div. branches de son art. A son retour en France, en 1793, il fut nommé membre du jury des arts. Il fit partie de l'administration du muséum en 1797, et disposa dans les galeries du Louvre les objets d'art que la France venait de conquérir. En 1801, le gouvern. le nomma commissaire pour les arts en Italie, et le chargea de recueillir, à Rome et à Naples, une très gr. quantité d'objets précieux qui appartenaient à la France en vertu des traités. Après cette mission, Dufourny reçut le titre de conservateur des tableaux du muséum et de prof. Les nombr. rapports qu'il rédigea, les fonctions de sa chaire et les travaux académiques, occupèrent les quinze dern. années de sa vie; il mourut en 1818. Dufourny a laissé des cartons de dessins, des notes et MSs. d'un ouvr. savant qu'il se proposait de publ. sur la Sicile et sur l'Istrie; une partie de ces riches matériaux a été acquise par le cabinet du roi. C'est sur ses plans qu'a été bâtie l'église de St-Jean à Stockholm; et il a égalem. fourni ceux d'une église et d'un casin roy. construits à Haga. Il a été l'édit. de l'ouvrage de d'Agincourt : *Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence jusqu'à son renouvellement*, et a pris une très gr. part à la rédaction de cet import. travail. Dufourny est le fondateur d'une école d'architecture, dont la format. fut le résultat de ses instances et de l'abandon qu'il fit d'une immense collection de fragm. d'architect. antiq. recueillis dans le cours de ses voyages, et de plâtres moulés à ses propres frais. Cette galerie a été depuis augmentée d'une collection de modèles d'édifices anciens, cédée par Cassas. Une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, par M. Quatremère de Quincy, a paru en 1822, in-4.

DUFOURNY DE VILLIERS (LOUIS-PIERRE), architecte à Paris, embrassa les principes de la révolution avec ardeur, fut le fondat. du club des droits de l'homme et se signala dans celui des jacobins par ses motions anarchiq. Président du départem. en 1794, il montra toute l'âpreté de ses principes dans la lutte qu'il soutint tour à tour contre les partis opposés. Sur le point de payer de sa tête l'inimitié de Robespierre qu'il avait encourue, il dut son salut au 9 thermidor (27 juill. 1794), fut ensuite arrêté comme terroriste, et mourut peu de temps après l'amnistie du 3 brumaire an IV.

DUFRÉNOY (ADÉLAÏDE-GILLETTE BILLET), l'une des femmes qui ont cultivé la poésie avec le plus de succès, née à Paris en 1765, fille d'un riche joaill., puisa de bonne heure le goût des lettres dans la conversation des amis de son père. Mariée fort jeune à M. Dufrénoy, procureur au Châtelet, elle trouva dans sa nouvelle position les mêmes avantages, et put continuer à perfectionner ses talents dans une société distinguée. La révolution vint l'arrêter dans ses débuts. Forcée de se retirer à la campagne, sa maison devint l'asile de tous les littérateurs proscrits. Fontanes y passa près d'un an, et ses leçons ne furent pas inutiles à sa protectrice. Au retour du calme, Mme Dufrénoy se trouva complétem. ruinée; alors elle se livra sans hésitation aux travaux les plus incompatibles avec ses goûts et ses habitudes, pour subvenir aux besoins de son mari et de son fils; elle passa les jours et les nuits à faire des copies pour les avocats, les avoués, etc. Plus tard, son mari ayant été nommé greffier du tribunal d'Alexandrie, elle l'y suivit et lui servit de secrét. Le fardeau du greffe retomba bientôt sur elle, son mari s'étant trouvé dans l'impossibilité de continuer ses fonctions. De retour en France, elle reprit le travail ingrat de copiste; elle y joignit la composit. de quelq. ouvr. d'éducation qui furent bien accueillis. Une pension, qui lui fut accordée sur la demande de M. de Ségur, lui laissa les loisirs nécessaires pour cultiver les lettres. Elle cueillit des palmes acad. L'Académie française, en 1814, couronna son poème la *Mort de Bayard*. Dès-lors sa place fut fixée par l'opinion publique au rang des meill. poètes de l'époque. Aimée, estimée de tous ceux qui l'entouraient, elle put jouir de sa gloire, et mourut vivement regrettée en 1825. Ses *poésies* ont été publiées en 1827, in-8, sous le titre d'*OEuvres de Mme Dufrénoy*, précédées d'une *Notice* par M. Jouy. On lui doit encore plus. ouvr. d'éducat., tels que *le Tour du monde*, etc., 1813, 6 vol. in-18. — *La petite Ménagère*, 1815, 4 vol. in-8. — *Étrennes à ma fille*, 1816, 2 vol. in-12. — *Biographie des jeunes demoiselles*, 3e édit., 1825, 4 vol. in-12. — *Les Beautés de l'Histoire de la Grèce moderne*, 1825, 2 vol. in-12, et quelq. traduct. de l'anglais.

DUFRESNE (JEAN), seigneur de Préaulx, l'un des frères puînés du célèbre Ducange, naquit à Amiens dans les dern. années du 16e S., exerça avec distinction la profess. d'avocat, et mourut en 1675, après avoir publié un *Commentaire sur la coutume d'Amiens*, qui a été inséré dep. dans *le Coutumier de Picardie*. — DUFRESNE (Bertrand), administr. habile, né en 1736 à Navarreins (Béarn), mort à Paris en 1801, conseiller-d'état et directeur du trésor public, suppléa par un travail assidu à l'insuffisance de son éducat. Simple expéditionn., il s'éleva par ses talents et sa probité sévère jusqu'aux premiers emplois de l'administrat. des finances. Ayant été prem. commis sous Necker, Dufresne fut emprisonné pend. la terreur, et la mort seule de Robespierre l'empêcha de périr lui-même sur l'échafaud. Lors du gouvernement consulaire, il refusa le titre de ministre, quoiqu'il consentît à en remplir les fonctions. Pour donner une idée de ses talents et de la confiance dont il jouissait, il suffira de dire qu'ayant trouvé la rente à 19, il la fit monter à 60 dans l'espace de quelq. mois. Administrat. intègre, il ne laissa en mourant qu'une fortune de 700,000 fr., fruit d'une stricte écono-

mie, après avoir passé 30 ans dans l'exercice des fonctions les mieux rétribuées.

DUFRESNOY (CHARLES-ALPHONSE), peintre, né à Paris en 1611, mort en 1665, fut l'élève de Perrier et de Vouet, et l'ami de Mignard, avec leq. il passa sa vie dans une intimité parfaite. Le musée possède deux tabl. de cet artiste; l'un représente des *Groupes de Naïades*, et l'autre *Ste Marguerite, vierge et martyre*. Quoique ces deux compositions ne manquent point de mérite, elles ont moins contribué à la réputation de Dufresnoy que son poème latin sur la peinture, *de Arte graphicâ*, publié par de Piles, Paris, 1684, avec une traduction en prose. Renou en donna une en vers franç., Paris, 1789; M. Rabany en publ. une 3e, Clermont-Ferrand, 1810, in-8. Cet ouvr. a eu l'honneur d'être trad. en vers anglais par le célèbre Dryden; il l'a été aussi depuis en italien.

DUFRESNOY (ANDRÉ-IGNACE-JOSEPH), médecin, né en 1733 à Valenciennes, s'était fait une réputation comme botaniste; nommé en 1793 médecin en chef de l'armée du Nord, il fut bientôt destitué pour avoir écrit au ministre de la guerre en fav. de son prédécess., et envoyé à l'hôpital de St-Omer. Il avait le premier acclimaté en France le *rhus radicus*, dont il avait confié plusieurs plants à un de ses confrères des Cambrai. Dans une lettre qu'il lui écrivit se trouvait cette phrase: *Comment vont nos chers rhus? Qu'il me tarde de les voir!* Cette lettre fut interceptée : on ne douta pas qu'il ne s'agît là des soldats de Catherine; Dufresnoy fut en conséquence jeté en prison, et il aurait péri sur l'échafaud sans le 9 thermidor. Renvoyé à l'hôpital de Valenciennes, il y mourut en 1801. Dufresnoy, habile praticien, passa toute sa vie à publier de prétendues découvertes qui n'existaient malheureusement que dans son imagination. On a de lui : *Des caractères, du traitement et de la cure des dartres, de la paralysie, des convulsions*, etc., Paris, an VII (1799), in-8.

DUFRESNY (CHARLES RIVIÈRE), poète dramatique, né en 1648 à Paris, passa pour le petit-fils de Henri IV. Placé près de Louis XIV en qualité de valet-de-chambre, ce monarque prit de l'amitié pour lui, l'employa dans plusieurs circonstances délicates et l'accabla de bienfaits sans pouvoir l'enrichir. Il avait obtenu du roi le brevet de contrôleur-général de ses jardins et le privilége d'une manufact. de glaces, qu'il céda pour une somme assez modique. Dufresny aimait les femmes, le jeu et la table; et telle était la légèreté de sa conduite et de son caractère, qu'il épousa en secondes noces sa blanchisseuse, ne trouvant pas d'autre moyen de s'acquitter d'une somme de cent écus dont il lui était redevable. Après avoir vendu ses charges à la cour, Dufresny se mit à travailler pour les théâtres italien et français, d'abord en société avec Regnard, avec lequel il se brouilla pour un sujet de comédie, *le Joueur*, dont l'idée appartenait bien réellement à Dufresny, mais que Regnard a traité d'une manière bien supérieure. Dufresny vécut jusqu'à l'âge de 75 ans, sans ennemis, sans ambit., sans projets; il mourut en 1724. Ses *Œuvres dramatiq.* ont été recueill., Paris, 1731, 6 vol. in-12. Dans le nombre de ses pièces on distingue les suiv. restées au répertoire : *le Mariage fait et rompu; la Réconciliation normande; la Coquette de village; le double Veuvage; le Dédit et l'esprit de contradiction*. Auger a donné : *Œuvres choisies de Dufresny*, 1810, 2 vol. in-18. On doit encore à ce poète : *Nouvelles histor.*, Leyde (Paris), 1692, 2 vol. in-12. — *Entretiens ou amusements sérieux et comiques*, Amsterdam (Rouen), 1705, etc.

DUFRESSE (SIMON-CAMILLE, baron), maréchal-de-camp, né en 1753, était acteur du théâtre de Montansier à l'époque de la révolution. Adjudant-général en 1793, il se trouvait à Lille lorsqu'il fut nommé génér. de l'armée révolutionn. On l'accusa d'avoir cruellement abusé de son pouvoir; il fut même arrêté après le 9 thermidor; mais un jugement solennel l'acquitta des charges dirigées contre lui. Il alla joindre l'armée d'Italie, passa à celle de Naples, sous les ordres de Championnet, et fut comme lui, en 1799, traduit devant un conseil de guerre, pour avoir attaqué les agents dilapidateurs du directoire. La journée du 5 prairial an VIII, en forçant les directeurs Merlin de Douay et la Réveillère-Lepeaux à donner leur démission, annula cette procédure. Dufresse, rentré en activité, eut le commandem. de la 12e divis. milit. à Nantes. Il fit la guerre de la Péninsule, et fut pendant 3 ans gouvern. de Valladolid. Employé dans la campagne de Russie, il obtint le gouvernem. de Stettin. Après les événem. de 1814, il fut décoré de l'ordre de St-Louis, et promu de nouveau en 1815 au commandem. de la 12e divis. Depuis cette époque il ne fit plus partie de l'armée active, et mourut en 1833.

DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST (JEAN-LOUIS-MARIE), littérateur, né à Lyon en 1743, fit les dernières campagnes de la guerre de 7 ans comme officier aux gardes-françaises. Après avoir quitté la profession des armes, il fut chargé par Louis XVI de diverses missions. Sorti de France en 1790, à son retour il chercha dans la culture des lettres un dédommagement à la perte de sa fortune. Il mourut en 1820 au château de Lorette, près de Lyon. Dugas de Bois-Saint-Just a publié : *Paris, Versailles et les provinces au* 18e S., Lyon, 1808: la 2e et la 3e éd. publ. par Mély-Janin, Paris, 1809 et 1810, 2 vol. in-8, ne contiennent pas les anecdotes sur Necker. — *Les sires de Beaujeu*, etc., ibidem, 1811, 2 vol. in-8. — *Le véritable chemin de la fortune*, Lyon, 1812, in-8.

DUGAZON (JEAN-BAPT.-HENRI GOURGAULT), comédien, né vers 1741, mort près d'Orléans en 1809, avait débuté en 1772 au Théâtre-Français, dans l'emploi des valets. S'il n'effaça pas la réputation de Préville, auquel il succéda, il s'en créa du moins une presque égale, quoique par des moyens différents. Dugazon avait du masque, du mordant et de la chaleur; mais il se laissait souv. emporter par l'envie d'exciter le rire; enfin, pour nous servir des expressions techniques, quoique

ce fût un coméd. aimable et aimé, ce n'était point un comédien de bon ton. Pendant le régime révolutionnaire, Dugazon se fit l'aide-de-camp de Santerre; il voulut aussi être aut., et donna deux pièces de circonstance très médiocres, *l'Émigrante* et *le Modéré*: la seconde a été impr. Il arrangea en outre et augmenta de trois scènes *les Originaux*, coméd. de Fagan, qu'il publia, Paris, an X (1802), in-8.—DUGAZON (Louise-Rosalie LEFÈVRE), femme du précéd., célèbre actrice de l'Opéra-Comique, née à Berlin en 1755, morte à Paris en 1821, jouait les amoureuses avec tant de perfection, qu'elle a donné son nom à cet emploi. Elle a créé un très grand nombre de rôles, et est restée inimit. dans celui de Nina.

DUGDALE (WILLIAM), historien et antiquaire anglais, né en 1605 dans le comté de Warwick, mort en 1686, roi d'armes de l'ordre de la Jarretière, a légué à l'université d'Oxford 27 vol. in-fol. écrits de sa main, et conten. le fruit de ses longues recherches; il avait en outre publié en latin et en anglais onze ouvr. presque tous très volumineux sur l'hist. et les antiquités de son pays; les principaux sont: *les Antiquités du comté de Warwick*, Londres, 1656, in-fol.; 1730, 2 vol. in-fol. — *Baronagium Angliæ*, ou histoire de la noblesse anglaise depuis le temps des Saxons, ibid., 1675-76, 3 vol. in-fol. — *Monasticon anglicanum*, ibid., 1655-61-73, 3 vol. in-fol., en soc. avec Dodsworth, réimpr. en 1812-29, 4 vol. in-fol. avec la *Vie* de Dugdale.

DUGHET (GUASPRE), peintre, surn. *Poussin*, parce que ce maître, qui avait épousé sa sœur, lui donna les leçons de son art, naquit en 1613 à Rome, et mourut dans la même ville en 1675. Il se voua avec succès au paysage, et acquit une telle facilité, qu'il lui arriva souvent de terminer un tableau en un seul jour. Le musée possède trois paysages de Guaspre. — DUGHET (Jean), frère du précédent, graveur au burin et à la pointe, né vers 1614 à Rome, mort dans la même ville vers la fin du 17e S., fut comme son frère élève du Poussin; mais il renonça à la peinture, pour laq. il n'avait que de médiocres dispositions, et se mit à graver. On admire surtout dans son œuvre *les sept Sacrements*, d'après les tableaux que son maître avait exécutés à Rome pour le command. del Pozzo.

DUGOMMIER (JEAN-FRANÇOIS COQUILLE), général, né à la Basse-Terre dans l'île de la Guadeloupe en 1736, entra au service à 13 ans, obtint quelque avancem. et la croix de St-Louis, fut réformé et se retira à la Martinique. Nommé commandant de la garde nationale de cette île en 1789, il prit une part très active aux troubles qui désolèrent la colonie, et fut contraint de repasser en France en 1792. Élevé successivement au grade de général de brigade et de division, il se signala par son humanité autant que par son courage au siége de Toulon, puis à la tête de l'armée des Pyrénées-Orient.; repoussa les Espagnols au-delà des frontières, et fut tué d'un éclat d'obus près de St-Sébastien en nov. 1794. On a imprimé à Aix, an III (1795), in-4, l'*Éloge funèbre de Dugommier*, prononcé à Aix par Antoine-Esprit Gibelin.

DUGUA (CHARLES-FRANÇOIS-JOSEPH), général, né à Valenciennes en 1744, entra au service à 16 ans, cadet au régim. de Bourbon infanterie; il parvint au grade de capitaine, puis se retira en 1776 dans un domaine qu'il possédait près de Sens. Ayant repris du service en 1790, il fit partie de l'armée des Pyrénées comme colonel de gendarm., fut nommé général de brigade, se distingua d'une manière toute particulière au siége de Toulon en 1793, et fut proclamé sur la brèche général de divis. Dugua se signala encore dans les campagnes d'Italie, où Bonaparte lui confia le commandement de la cavalerie; en Égypte, où il sut maintenir avec 800 hommes le bon ordre dans la ville populeuse du Kaire, pendant la durée de l'expédition de Syrie. De retour en France, il fut en 1800 nommé préfet du Calvados, et quitta deux ans après ces fonct. pour accompagner le général Leclerc dans l'expédition de St-Domingue, en qualité de chef d'état-major; mais deux blessures et une grave maladie, suite de ses longues fatigues, l'enlevèrent peu de temps après son arrivée au Cap-Français, en 1802. Dugua réunissait aux talents du guerrier ceux de l'administrateur et de l'homme de lettres; il avait rétabli l'académie de Caen, où son *Éloge funèbre* fut prononcé par M. Delarivière, qui en était secrét.

DUGUAY-TROUIN (RENÉ), l'un des plus célèb. marins français, né à St-Malo en 1673, descendait d'une famille honorablement connue dans la marine marchande. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais son goût pour les plaisirs contrariant les vues de ses parents, ceux-ci lui permirent de s'embarquer en 1689 sur un bâtim. qui venait d'armer en course. Duguay-Trouin fit deux campagnes comme simple volontaire, et se distingua tellem. par sa valeur bouillante, qu'on lui confia à l'âge de 18 ans le commandem. d'une frégate de 14 canons. Il en commandait une de 40, en 1694, quand, tombé près des Sorlingues dans une escadre de 6 vaiss. angl., il soutint pendant 4 heures un combat inégal, se vit attaqué à portée de pistolet par un vaisseau de 66, vit sa mâture détruite, le feu prendre à son magasin de poudre, et refusait encore de se rendre, lorsqu'il fut renversé par un boulet qui l'atteignit légèrem. Conduit prisonnier à Plymouth, Duguay-Trouin dut sa liberté à l'amour qu'une jeune Anglaise avait conçu pour lui. N'étant encore âgé que de 21 ans, il attaqua et prit 2 vaisseaux anglais, à bord de l'un desq. il trouva et renvoya à Louis XIV les deux brevets de Jean Barth et de Forbin, qui avaient été enlevés à ces braves marins lors d'une défaite qu'ils avaient essuyée en 1687. Présenté au roi avec l'amiral hollandais Wassenaer, son prisonn., Duguay-Trouin fut traité par ce monarque avec la distinct. la plus flatteuse, entra dans la marine royale en 1697, capitaine en second en 1702, lutta cette même année avec 2 vaisseaux et 3 frégates contre 15 vaisseaux hollandais, prit et rançonna plus de 40 baleiniers de cette nation, et porta dans les années suivantes

la gloire du pavillon franç. au plus haut point où elle soit jamais parvenue. En 1711, il détruisit dans l'espace de 11 jours les fortificat. de Rio-Janeiro, réputées inexpugnables, s'empara de cette ville, prit ou coula 60 navires marchands, 3 vaisseaux de guerre, et causa au Brésil une perte de plus de 25 millions. Le roi lui avait accordé des titres de noblesse en 1709; il fut nommé chef d'escadre en 1715, commandeur de St-Louis, lieutenant-génér. en 1728, et mourut sans postérité à Paris en 1736, des suites des long. fatigues qu'il avait éprouvées et des nombreuses blessures dont il était couvert. Ses *Mém.*, écrits par lui-même, ont été publiés, Paris, 1740, in-4, fig., par Godard de Beauchamps, qui les a continués depuis 1715 jusqu'à l'époque de la mort de l'auteur; ils ont été réimpr., Paris, 1740, 2 vol. in-12, et trad. en angl., Londres, 1742, in-12. La *Vie* de René Duguay-Trouin a été publ. par Richer, 1784, in-18; son *Éloge*, par Thomas, a été couronné par l'Académie, 1761, in-8.

DUGUERNIER (Louis), peintre français, né vers le milieu du 16e S., se rendit célèbre dans la miniature sur vélin; il a peint dans ce genre, fort pratiqué de son temps, un grand nombre de petits sujets destinés à orner des heures, des bréviaires et d'autres liv. de piété.—Duguernier (Alexand.), fils du précédent, membre de l'académie de peinture lors de sa formation, excella dans la peinture sur émail; nul ne l'a surpassé dans l'art de saisir les ressemblances et dans celui de donner un éclat durable aux couleurs. Il fut contraint par la révocation de l'édit de Nantes de quitter la France et d'aller enrichir de ses talents une terre plus hospitalière. Cet artiste a laissé trois fils : deux furent comme lui peintres sur émail; l'autre se voua avec succès au paysage.

DUGUESCLIN (Bertrand), connétable de France et l'un des guerriers dont elle se glorifie davantage, naquit vers 1314 dans le château de La Motte-Broon près de Rennes, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Bretagne, et fut l'aîné de dix enfants. Peu favorisé de la nature, le jeune Bertrand annonçait un caractère dur et farouche; il ne voulut jamais apprendre à lire, et ne se plaisait que dans les exercices du corps, où il avait acquis une telle habileté, qu'à seize ans il terrassa un athlète dans la vigueur de l'âge, qui venait de renverser successiv. 12 de ses rivaux. Les gentilshommes bretons ayant ouvert, en 1338, un tournoi solennel en l'honn. des dames, Bertrand, qui s'y était rendu malgré la défense de son père, ne put rester tranquille spectat. d'une gloire que son grand cœur l'appelait à partager. Il remarque un chevalier qui se retirait, le supplie, les larmes aux yeux, de lui prêter son coursier et ses armes, s'élance dans la lice, renverse le premier adversaire qui se présente, fournit douze courses avec un égal succès, et reçoit le prix de l'adresse et de la valeur. Dès cet instant il jura qu'il ne quitterait plus les armes; il adopta pour cri de guerre *Notre dame Guesclin*, et ce cri devint bientôt la terreur des Anglais. Bertrand, suivant l'usage du temps, soutint presque autant de combats particul. qu'il livra de batailles générales; après s'être illustré dans les longs démêlés de Charles de Blois et du comte de Montfort touchant l'hérédité au duché de Bretagne, il entra au service de France, obtint une compagnie de cent lances et le gouvernement de Pontorson. Pour célébrer l'avén. de Charles V au trône (1364), Duguesclin livre la bataille de Cocherel aux troupes du roi de Navarre, les taille en pièces et fait lui-même prisonnier le fameux captal de Buch qui la commandait. La bataille d'Aurai devait décider du sort de la Bretagne: Duguesclin y fit des prodiges de valeur: mais n'ayant plus d'autres armes que ses deux mains couvertes de gantelets de fers, il fut obligé de se rendre au brave Chandos, chef de l'armée angl. Ses amis vendent leurs terres pour payer sa rançon, fixée à cent mille francs, somme énorme pour ce temps-là; il revient à la cour de Charles V qui lui confie ses trésors et ses soldats, lui donne plein pouvoir de négocier ou de combattre, et le charge de soumettre *les grandes compagnies*, ramas confus de Français, d'Anglais et de Bretons qui désolaient le royaume. Duguesclin va trouver les principaux chefs, les harangue, leur fait honte de leur conduite; se met à leur tête, et, pour occuper plus dignement leur courage, les conduit en Espagne défendre les droits de Henri de Transtamare contre Pierre-le-Cruel, puis revient en France, où de nouveaux combats l'attendaient. Lors de la défaite de Navarrette, Duguesclin, qui continuait de résister, lui quatrième, aux efforts de l'armée victorieuse, fut fait prisonnier et conduit à Bordeaux, où était la cour du prince de Galles, qui ne tarda pas à lui rendre la liberté. Moreau de Fiennes l'ayant désigné son successeur, Duguesclin, qui était encore en Espagne, où il venait de défaire une 2e fois Pierre-le-Cruel, fut nommé connétable de France. A peine revêtu de cette dignité, il attaqua les Anglais, qui s'étaient avancés jusqu'aux portes de Paris, les chassa de la Normandie, et leur prit en très peu de temps la Guienne et le Poitou. Charles V ayant, en 1373, réuni la Bretagne à la France, les soldats bretons, jaloux de l'indépend. de leur patrie, désertèrent l'armée de Duguesclin: celui-ci apprit qu'il était lui-même accusé de trahison; aussitôt il quitte l'armée, laisse l'épée de connétable, jure qu'il ne la reprendra plus, et veut se retirer en Espagne près de don Henri. Le roi reconnut bientôt son innocence, lui députa les ducs d'Anjou et de Bourbon, qui ne purent rien gagner sur son caractère inflexible: « C'est assez, disait-il, d'avoir été soupçonné. » Toutefois, avant de quitter la France, il voulut illustrer son départ par la prise du château de Randam (Châteauneuf-Randon), que le maréchal de Sancerre, son ami, assiégeait. Après avoir soutenu plus. assauts, la place promit de se rendre si elle n'était secourue dans 15 jours. Duguesclin mourut dans cet intervalle, le 13 juill. 1380. Le gouvern., qui n'avait entendu se rendre qu'à lui, voulut apporter les clefs sur le cercueil du héros, qui fut enterré à St-Denis dans la sépul-

ture des rois de France, honneur jusque-là sans exemple. La *Vie* de Duguesclin a été écrite bien des fois. Nous citerons seulement : *le Triomphe des neuf preux, ou Hist. de Bertrand Duguesclin*, Abbeville, 1487; Paris, 1507. — *Hist. de messire Bertrand Duguesclin*, etc., *mise en lumière par Claude Ménard*, Paris, 1618, in-4. — *Histoire de Bertrand Duguesclin*, par Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12. — Duguesclin (Julienne), sa sœur, morte abbesse de St-George à Rennes en 1405, était religieuse à Pontorson lorsque les Anglais tentèrent de surprendre cette ville pendant la nuit : éveillée par le bruit que font les soldats en plaçant leurs échelles, elle se lève, saisit une épée, renverse trois Anglais qui se tuent en tombant, donne l'alarme par ses cris et force les ennemis à se retirer.

DUGUET (Jacques-Joseph), théol. et moraliste, né à Montbrison en 1649, mort à Paris en 1733, fut obligé de quitter la congrégation de l'Oratoire à cause de son attachement aux opinions de Jansénius et de Quesnel. Cet ecclésiastique, estimable d'ailleurs par ses vertus privées, avait fait une étude toute particulière de l'Écriture sainte, et publ. un très grand nombre d'ouvr. de morale et de piété, dont les plus importants sont : *Tr. sur les devoirs d'un évêque*, Caen, 1710. — *Lettres sur divers sujets de morale et de piété*, Paris, 1718, 3 vol., souvent réimpr. et portées jusqu'à 10 vol. — *Institution d'un prince*, ibid., 1739, in-4, ou 4 vol. in-12. — *Conférences ecclésiastiques*, 1742, 2 vol. in-4.

DUHALDE (Jean-Baptiste), jésuite, né en 1674, à Paris, mort dans cette ville en 1743, fut le successeur du P. Legobien dans la rédact. des *Lettres édifiantes*, qu'il poussa du 9e vol. au 26e; mais l'ouvr. qui lui assure une réputat. durable est la *Description géographique, historique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, 1735, 4 vol. grand in-fol., avec fig. et 42 cartes de d'Anville, La Haye, 1736, 4 vol. in-4; trad. en angl., Londres, 1742, 2 vol. in-fol., fig., en allemand, Rostock, 1747, 1749, 4 vol. in-4, fig.

DUHAMEL (Jean-Baptiste), né à Vire en 1624, fit de rapides progrès dans la philosophie, passa 10 ans dans la congrégation de l'Oratoire, fut ensuite nommé curé de Neuilly-sur-Marne, puis aumônier du roi, et pourvu de quelques bénéfices. A la création de l'académie des sciences, Colbert l'en désigna le prem. secrétaire perpétuel; cette place ne l'empêcha pas d'être employé dans div. missions diplomatiques. Il mourut à Paris en 1706. On a de lui plusieurs ouvr. de philos., de mathém. et de physique; les plus importants sont : *Astronomia physica*, Paris, 1660, in-4. — *De consensu veteris et novæ philosophiæ libri IV*, Paris, 1663, in-4; Oxford, 1669, in-8. — *Theologia speculatrix et practica*, Paris, 1691, 7 vol. in-8. — *Regiæ scientiar. acad. historia*, 1698, 1701, in-4, avec quelq. additions. Cet ouvrage se réunit aux *Mémoires de l'Académie*, dont il est comme l'introduction.

DUHAMEL DU MONCEAU (Henri-Louis), célèbre agronome, et l'un des sav. franç. les plus utiles, né à Paris en 1700, fut admis en 1728 à l'académ. des sciences, dont il enrichit les recueils de plus de 60 *Mémoires*, presque tous très importants, sur l'agriculture, la marine et le commerce, et publ. un très gr. nombre d'ouvrages sur les mêmes sujets. Il concourut avec le même zèle à l'exécution d'un des plus beaux monuments du 18e S., la *Description détaillée des arts et métiers*, et mourut en 1782. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la culture des terres*, 1751-1760, 6 vol. in-12. — *Tr. des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, Paris, 1755, grand in-4 ; nouv. édit. par Est. Michel, 1800, 1819, 7 vol. in-fol. — *La Physique des arbres*, 1758, 2 vol. in-4. — *Des semis et plantations des arbres et de leur culture*, Paris, 1760, in-4. — *Traité des arbres fruitiers*, 1768, 2 vol. gr. in-4; nouvelle édition par A. Poiteau et P. Turpin, 1807, 6 vol., gr. in-fol., fig., ouvrage le plus beau et le plus complet que l'on ait sur cette partie de l'histoire naturelle. L'*Éloge* de Duhamel a été prononcé par Condorcet, en 1782, à l'acad. Le nom de *hamelia*, donné par Jacquin à un genre de plantes de la famille des rubiacées, rappelle les travaux qu'il a faits sur la garance.

DUHEM (Pierre-Joseph), conventionnel, né à Lille en 1760, fils d'un tisserand, étudia la médecine, et fut employé à l'hôpital de sa ville natale. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé juge-de-paix, puis député du Nord à l'assemblée législative, où il se signala par sa haine inflexible contre les prêtres, les nobles et les ministres. Réélu à la convention, il y vota la mort du roi sans sursis; il provoqua des mesures de rigueur contre les journalistes, qui sont, dit-il, les seuls, les véritables obstacles à la révolut., et demanda l'exclusion des députés journalistes. Dans la discussion sur le tribunal révolutionn., il repoussa la proposit. d'y admettre des jurés. « Quelque mauvais, dit-il, que soit ce tribunal, il sera toujours trop bon pour des scélérats. » Il prit une part très active à la journée du 31 mai qu'il avait provoquée par ses déclamat. furibondes contre les girondins; défendit la loi des suspects, et, après avoir concouru à renverser Robespierre, effrayé de la réact., provoqua des mesures pour en arrêter les suites. Compromis dans les journées de germinal, il fut envoyé au château de Ham, puis amnistié; il reprit l'exercice de sa profession, et mourut à l'hôpital de Mayence en 1807.

DUHESME (Guill.-Philibert, comte), lieuten.-gén., né en Bourgogne en 1760, fut en 1789 nommé command. des gardes nation. de son canton, puis en 1791 fait par Dumouriez lieut.-colonel d'un bataillon qu'il avait équipé en partie à ses frais et conduit à l'armée du Nord. Il y servit dans les campagnes suiv. en partisan, fut fait en 1793 gén. de brigade pour avoir ramené les fuyards au combat, contribua à la victoire de Fleurus, puis à la prise de Maestricht, et, créé général de division, il servit succesivem. dans l'armée de Hoche, puis sous les ordres de Pichegru et de Moreau. Envoyé

à l'armée d'Italie, il fit la campagne de Naples, et, après une courte disgrâce, eut la direction de l'armée des Alpes. Il retourna en 1805 à Naples, puis fut envoyé en Espagne, et surprit Barcelonne, dont il garda le commandem. jusqu'en 1810. Disgracié, il cessa d'être employé jusqu'à la campagne de 1814 qu'il fit sous Victor, et fut tué l'année suivante à Waterloo. On a de lui : *Précis historiq. de l'infanterie légère*, 1806, 2e édit., 1814, in-8, très estimé.

DUIFFOPRUGCAR (Gaspar), l'un des plus célèbres luthiers du 16e S., né dans le Tyrol italien, voyagea en Allemagne, et était fixé à Bologne lorsque François Ier lui fit les propositions les plus avantageuses pour le déterminer à venir en France, où il le chargea de fabriquer les instruments nécess. au service de la chambre et de la chapelle. Il parait que cet artiste habile mourut à Lyon vers 1520.

DUILIUS (Caïus), consul vers l'an 261 avant J.-C., est le prem. Romain qui ait obtenu des succès sur mer. Dans une bataille navale contre les Carthaginois, il leur prit 58 vaisseaux et les obligea à lever le siége de Ségeste en Sicile, et celui de Macelle en Calabre. Il reçut les honneurs du triomphe naval, institué à cette occasion.

DUIVEN (Jean), peintre, né à Gouda en 1610, mort en 1640, fut élève de Vauthier Crabeth, et s'acquit une grande réputat. par ses portraits, et particulièrement par celui du P. franc. Simpernel, dont on lui demanda plusieurs copies.

DUJARDIN (Carle), peintre, né à Amsterdam vers 1640, mort à Venise en 1678, était élève de Berghem. Il fit deux fois le voyage de Rome, où il passa la plus gr. partie de sa vie. Ses compositions, presque toutes dans le genre familier, sont spirituelles et correctes. Il a presque égalé Paul Potter comme peintre d'animaux, et donnait de grandes espérances comme peintre d'histoire. Le musée possède 8 tableaux de cet artiste. On admire surtout celui qui représente des *Charlatans montés sur des tréteaux, et débitant leurs drogues*. Carle Dujardin a gravé à l'eau forte, en 1652, un livre de paysages contenant un grand nombre de figures et d'animaux.

DUJARDIN, membre du collége et de l'académie de chirurgie de Paris, né à Neuilly-Saint-Front, près de Soissons, en 1738, mort à Paris en 1775, a laissé le prem. vol. d'une *Hist. de la chirurgie*, Paris, 1774, in-4. Peyrilhe, voulant continuer cette belle entreprise, donna un 2e vol. en 1780, mais il mourut avant de pouvoir terminer le 3e, qui est resté MS.

DUKER (Charles-Gustave), général suédois, se fit aimer de Charles XII pour son courage et son habileté, accompagna ce prince aux batailles de Lezno et de Pultawa, et fut prisonn. après la malheureuse issue de cette dernière. Il commandait à Straslund, et eut le bonheur d'y recevoir son maître lorsque celui-ci revint de la Turquie. Après la mort du roi, Duker fut nommé feld-maréchal, sénateur et comte, eut part au traité de paix avec la Prusse en 1720, et mourut en 1732 dans un âge avancé. — Duker (Charles-André), philologue, né en 1670 à Unna dans la Westphalie, mort en 1752 à Meyderic en Hollande, fut un des savants les plus laborieux et des plus zélés professeurs de son temps. On lui doit d'excell. éditions de Florus, Leyde, 1722, 2 vol. in-8; de Thucydide, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-fol.; les *Notes* de Duker ont été conserv. en entier dans le Thucydide de Deux-Ponts. Il a en outre pub. : *Sylloge opusculor. varior. de latinitate jurisconsultorum veterum*, Leyde, 1711, in-8. — *Oratio de difficultatibus quibusdam interpretationis grammaticæ....*, Utrecht, 1716, in-4. — Alexandre Duker, son frère, est auteur d'une *Histoire de la ville de Come*, et de quelques trad. latines dans la collection du *Trésor d'Italie*. Le 12e vol. des *Antiq. gr.* de Gronovius contient de lui la trad. des *Rec. des tombeaux et des lampes antiques*, publ. par Bellori; elle a été réimpr. à part en 1728.

DULACQ (Joseph), officier au service de Sardaigne, né à Chambéry vers 1706, mort à Alexandrie en 1757, a, l'un des prem., introd. la science de l'artillerie en Piémont. Nommé commandant de l'école de Turin, il publia pour l'instruct. de ses élèves : *Théorie nouv. sur le mécanisme de l'artillerie*, Paris, 1741, in-4. Cet ouvrage rare est très estimé.

DULAGUE (Vincent-François-Jean-Noel), fut nommé professeur d'hydrographie au collége de Rouen, remplit cette chaire avec succès, mourut en 1805 à Rouen, membre de l'académie de cette ville. Ses deux ouvrages : *Leçons de navigation*, 1758, in-8, et *Principes de navigat.*, 1787, in-8, ont long-temps été regardés comme classiques. On a de Dulague plusieurs observations sur des sujets d'astron. dans les vol. IV et V des *Mém.* de l'acad. des sciences, *Savants étrangers*.

DULARD (Paul-Alexandre), littérateur, né à Marseille en 1696, remporta plusieurs prix à l'académie des Jeux-Floraux, et se fit de son temps une certaine réput. par son poème *De la grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*, 1749, in-12, trad. en angl., en allemand et en ital., et souvent réimpr. L'édition la plus récente comme une des plus belles est celle de Paris, 1820, in-8. Les *OEuvres diverses* de Dulart, impr. en 1758, 2 vol. in-12, n'ont pas eu le même succès. Il mourut en 1760, secrétaire de l'acad. de Marseille.

DULAU (Jean-Marie), archevêque d'Arles, né près de Périgueux en 1738, archevêque en 1775, fut député de son clergé aux états généraux, où il s'opposa de toutes ses forces aux mesures contraires à la relig. Exclu de son siége, il demeura à Paris, fut arrêté après le 10 août 1792, et massacré le 2 septembre dans le couvent des carmes de la rue Vaugirard, avec les évêques de Beauvais et de Saintes et plusieurs autres ecclésiast. On a de ce prélat des *Mandements, lettres pastorales*, etc., recueillis sous le titre d'*OEuvres de M. Dulau*, 1816, 2 vol. in-8, précédées de son *Éloge histor.*, par M. Constant, curé de St-Trophime d'Arles.

DULAULOY (Charles-Franç. RANDON, comte), lieuten.-génér. d'artillerie, gr.-croix de la Lég.-d'Honn. et des ordres de la Réunion et de Maximilien de Bavière, né à Laon (Aisne) en 1764, commandait en 1792 l'artillerie du camp de Paris, lors de l'invas. des Prussiens. Il passa l'année suivante adjudant-gén. de l'armée de Sambre-et-Meuse, fit comme génér. de divis. la campagne de Hanovre, et se distingua toujours jusqu'en 1816, qu'il obtint sa retraite. Il mourut près de Soissons en 1832.

DULAURENS (André), médecin, né à Arles vers le milieu du 16e S., mort à Paris en 1609, premier médecin du roi Henri IV, a laissé un grand nombre d'ouvr. sur son art. Les principaux sont : *Historia anatomica humani corporis*, etc., Francfort, 1595, in-8, Paris, 1600, in-fol., fig. — *De mirabili strumas sanandi vi, regibus Galliarum christianis divinitùs concessâ, libri II*, Paris, 1609, in-8. Guy Patin a publié en latin les *OEuvres de Dulaurens*, Paris, 1628, 2 vol. in-4. Elles ont été trad. par Théophile Gelée, Paris, 1646, in-fol., fig., Rouen, 1660, in-fol.

DULAURENS (Henri-Joseph), écriv., né à Douai en 1719, annonça pend. le cours de ses études des dispositions peu ordinaires, entra chez les chan. de la Trinité en 1737, et fut admis à la profession étant à peine âgé de 18 ans. Son caractère satiriq. l'ayant fait haïr de ses confrères, il demanda à passer dans un autre ordre, ne put l'obtenir, quitta le sien, et vint à Paris se mettre aux gages des libraires. Ennemi des jésuites, il profita du fameux arrêt lancé contre eux par le parlem. de Paris en 1761 pour publ. les *Jésuitiques*, satire qui eut un très gr. débit. Toutefois, appréhendant les poursuites de la police, il se sauva en Hollande le lendemain de la publicat., et se rendit à Liége et à Francfort, où il continua de végéter misérablem., jusqu'à ce qu'ayant été dénoncé à la chambre ecclésiast. de Mayence comme aut. de livres irréligieux, il fut condamné en 1767 à une prison perpétuelle, et renfermé dans le couvent de Mariabom, où il mourut en 1797. Les ouvr. de Dulaurens, en vers et en prose, décèlent une imaginat. dépravée, une prodigieuse facilité et un abus très répréhensible de connaissances acquises. Nous nous bornerons à citer : *la Chandelle d'Arras*, poème héroïque en XVIII chants; Berne, 1765, in-8; Paris, 1807, in-12. — *L'Arétin moderne*, Rome, 1776, 2 vol. in-12. — *Imirce, ou la Fille de la nature*, La Haye, 1774, 2 vol. in-12. — *Le Compère Matthieu*, souv. réimpr., et qui fut dans le temps attribué à Voltaire. — Dulaurens, son frère puîné, médecin de la marine royale, et maire de Rochefort, mort à Paris en 1789, a publ. plus. ouvr. sur l'administrat. des hôpitaux.

DULCIDIUS, prêtre de Tolède, fut, en 883, député par Alphonse, roi de Castille, vers un chef sarrasin nommé Abub-Alith; il réussit dans sa mission, et fut en récompense élevé à l'évêché de Salamanque. Joseph Pellicer lui attribue : *Chronica seu tabularium ab Adam usque ad diluvii annum 2242*, Barcelone, 1663, in-4.

DULCIN, hérétique, né à Novarre dans le 13e S., brûlé vif avec sa femme Marguerite en 1307 par ordre de Clément V, annonçait, entre autres erreurs, que le règne du St-Esprit avait commencé l'an 1300, et que depuis cette époque le pape avait cessé d'être le vicaire de J.-C. sur la terre. La *Vie* de cet imposteur, par un anonyme, a été insérée dans le t. IX des *Rerum italicar. script.*

DULCIS (Catherin), l'un des hommes les plus savants du 16e S., né dans la Savoie en 1540, fut en terminant ses études choisi pour gouvern. de quelq. jeunes gens de distinction avec lesquels il visita plus. fois les princip. états de l'Europe. Passionné pour les voyages, il parcourut ensuite l'Égypte, la Palestine, la Grèce, la Turquie, etc. En 1605, il était profess. de langues à Cassel, occupant ses loisirs à composer des comédies, des dialogues et des traduct. Les ouvr. de Dulcis paraissent très nombreux. Nous citerons seulement : *Institutiones linguæ italicæ*, Wittemberg, 1593, in-8. — *Schola italica*, Francfort, 1605. La relation de ses aventures se trouve dans le *Theatr. eruditor.* de Paul Freher, p. 1498 et suiv.

DULIN (Pierre), peintre, né à Paris en 1670, mort dans cette ville en 1748, membre de l'acad. de peinture, se forma sur les ouvrages de Lebrun. Il avait plus de 70 ans quand il peignit son tableau de *St Claude ressuscitant un enfant mort que sa mère lui apporte*, un de ses meill. ouvr. On estime beaucoup ceux où il a représenté les *Miracles de N.-S.*

DULLAERT (Heyman), peintre, né à Rotterdam en 1636, mort en 1684, fut élève de Rembrandt et s'appropria si bien sa manière, que plus. de ses tableaux, entre autres *Mars couvert d'une cuirasse*, furent vendus comme étant de son maître, et que les connaisseurs les plus exercés y furent eux-mêmes trompés. Dullaert cultivait aussi la musique et la poésie. Il a publ. une trad. de *la Jérusalem* du Tasse et un *Rec. de poésies holland.*, Amsterdam, 1719.

DULOIR, voyageur français, s'embarqua à Marseille en 1639, visita les côtes de l'Asie-Mineure, Constantinople, la Grèce pendant 3 ans, et publ. à son retour : *Voyages du sieur Duloir, contenus en plusieurs lettres écrites du Levant, avec la relation du siége de Babylone, en 1639, par sultan Mourat*, Paris, 1654, in-4, revu et corrigé par F. Charpentier, qui en a composé l'épître dédicatoire. Cet ouvr. a été trad. en ital., 1671, in-12.

DULONG, député de l'Eure, mort à Paris le 31 janvier 1834, suivait à la chambre la même ligne politique que M. Dupont de l'Eure, auquel le rattachaient les liens de famille les plus étroits. A la suite d'un disc. du général Bugeaud sur la loi concernant l'état des officiers, Dulong s'étant écrié que l'obéissance milit. ne pouvait aller jusqu'à l'ignominie, jusqu'à se faire, par exemple, geôlier d'une prison d'état, cette vive allusion au rôle que le général venait de remplir à Blaye, amena une rencontre que des amis communs cherchèrent vainement à prévenir par des concessions mutuelles.

Dulong eut le front traversé par la balle de son adversaire. Son convoi devint l'occasion d'une manifestat. républicaine. M. Dupont de l'Eure, répugnant à revenir dans l'enceinte d'où cette mort fatale venait de repousser le plus cher de ses amis, donna sa démiss., et le gén. Bugeaud, reparaissant à la tribune, déclara presque aussitôt qu'il renonçait sans retour à toute espèce d'avancement.

DULONG, célèbre physicien, né en 1785 à Rouen, après avoir terminé ses études à l'école polytechnique, étudia la médecine et la botanique, et, reçu par Berthollet dans son laboratoire, y fit, dès 1811, des expériences d'un haut intérêt. La même année, il découvrit le chlorure d'azote, découverte qui faillit lui coûter la vie; mais il en fut quitte pour de fortes contusions, et dès l'année suiv., il ne craignit point de revenir étudier ce dangereux corps. Une seconde détonation le priva d'un œil et lui enleva l'extrémité d'un doigt. Ce nouvel accident ne le détourna point de l'étude de la chimie; il y joignit celle de la physique. En 1818, il remporta le prix de l'acad. des sciences pour ses recherches sur la température, travail qu'il avait fait de concert avec Petit, qu'il remplaça comme profess. de physique à l'école polytechn. Il joignit à cette place celle de profess. de chimie à la faculté des sciences à l'école normale et à l'école d'Alfort. Il fut admis en 1823 à l'acad. des sciences, dont il enrichit les recueils de plus. *Mémoires* de la plus haute importance, et mourut en 1838, à 53 ans.

DULONG DE ROSNAY (Louis-Étienne, comte), lieuten.-gén., né en 1780 à Rosnay (Aube), était simple lieutenant de hussards au siége d'Ancône (janv. 1798), où sa belle conduite le fit citer avec éloge. Plus tard, command. de la place de Pesaro, il déploya à la fois tant de prudence et de fermeté, qu'après la capitulat. qu'il avait été obligé de conclure avec les Anglais, Bonaparte le combla publiquem. d'éloges. Il fit avec la même distinction les campagnes suivantes, assista aux batailles de Marengo et d'Austerlitz, et fut promu en 1813 au grade de génér. de brigade. Créé par le roi grand-officier de la Lég.-d'Honn., puis lieuten.-gén., il n'accepta pas d'emploi dans les *cent-jours*, et devint, au second retour de Louis XVIII, lieuten.-command. de la compagnie des gardes dite *écossaise*. Il prit en 1823 le commandement de la 17e division milit. (à Bastia), fut nommé en 1825 gr.-croix de l'ordre de St-Louis, et plus tard gentilhomme de la chambre du roi. Il mourut à Paris le 19 mai 1828.

DULORENS (Jacques), poète français, né vers 1583 à Châteauneuf en Thimerais, mort lieutenant-général du bailliage de cette ville en 1658, a laissé des *satires*, Paris, 1624, in-8, ibid., 1646, in-4: plus. des sujets traités par Dulorens l'ont été dep. par Boileau; mais leurs satires n'ont de commun que les titres. On a du même des *Annotations sur les coutumes de Châteauneuf, Chartres et Dreux*, Paris, 1645, in-4.

DULOT, poète du 17e S., passe pour l'inventeur des bouts-rimés, Sarrasin qui n'avait pu réussir dans ce pitoyable genre, s'en vengea en publiant *Dulot vaincu, ou la Défaite des bouts-rimés;* ce poème ingénieux a seul conservé le nom de Dulot à la postérité.

DUMANIANT (Jean-André BOURLAIN, dit), auteur comique et ancien acteur, né en 1755 à Clermont (Auvergne), mort en 1828, avait quitté le barreau pour le théâtre, et prenait, dès l'année 1778, le titre de comédien du roi. Après avoir joué dans les provinces pendant quelques années, il entra en 1785 au théâtre des Variétés du Palais-Royal; il en suivit la troupe au gr. théâtre de la rue Richelieu, et, congédié lorsque celui-ci prit, avec un essor plus élevé, le titre de Théâtre-Français, il passa aux Variétés de la Cité, qui se formaient alors, et dont l'ouverture eut lieu le 20 octobre 1792. Dumaniant avait produit déjà ses meill. ouvr., lorsqu'en 1798, époque de sa retraite, il vendit toutes ses pièces au théâtre des Variétés pour une rente viagère. Il fut depuis successivem. directeur ou gérant de plus. théâtres de la capitale et des départem. Son premier ouvr. connu est le *Français en Huronie*, comédie en un acte, en vers, jouée en province, et impr. à Paris en 1778, in-8. Parmi les pièces qu'il donna aux anciennes Variétés, et qui sont les meilleures qu'il ait faites, celle qui obtint le plus gr. succès est sa comédie d'intrigue de *Guerre ouverte, ou Ruse contre ruse*, en 3 actes et en prose, impr. en 1787, in-8, imitée de l'espagnol, et restée au répertoire. Elle a été trad. en allemand, en hollandais, deux fois en anglais, etc., et mise en opéra comique par L. Jadin, pour les spectacles de la cour. Outre 40 autres pièces environ, notamm. *la Nuit aux aventures, les Intrigants, les Deux Cousins, la Double Intrigue, la Journée difficile*, etc., on a de lui plus. écrits légers, comme *l'Enfant de mon père, ou les Torts du caractère et de l'éducation*, 1798, 2 vol. in-12. — *Les Aventures d'un émigré*, 1798, in-12; 1801, 2 vol. in-8. — *Trois mois de ma vie*, etc., 1811, 3 vol. in-12.

DUMAREST (Rambert), grav. en médailles, né en 1750 à St-Étienne en Forez, fut d'abord ciseleur, s'adonna ensuite à la grav., remporta le prem. gr. prix, fut reçu membre de l'Institut, et mourut à Paris en 1806. Il avait exposé au concours deux empreintes de médailles, l'une représentant *la tête de J.-J. Rousseau*, et l'autre *le buste du premier des Brutus*. Dumarest se plaça dès-lors au rang des artistes les plus habiles en ce genre. Parmi les ouvr. qui lui font le plus d'honneur il faut citer deux médailles du *Poussin;* celle du conservatoire de musique qui porte la figure en pied d'*Apollon;* celle que l'Institut distribue à chacun de ses membres, représentant *Minerve;* la petite médaille d'*Esculape* pour l'école de médecine; et enfin celle de *la paix d'Amiens*.

DUMARSAIS (César CHESNEAU), célèbre grammairien, né à Marseille en 1676, passa toute sa vie au milieu des chagrins domestiques et dans un état voisin de l'indigence. En terminant ses études il

entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais il en sortit à 25 ans, vint à Paris, et s'y fit recevoir avocat en 1704; il quitta le barreau, remplit les pénibles fonctions de précepteur, ouvrit une pension, mais ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle entreprise, et mourut en 1756. Ce savant, qui joignait la modestie aux talents les plus distingués, n'étaya jamais son mérite de l'appui de quelque coterie. Son *Éloge* par d'Alembert se trouve dans les *Mélanges de littérature* et au 7ᵉ vol. de l'*Encyclopédie*, ouvr. auq. Dumarsais a lui-même fourni quelq. articles. L'Institut ayant en 1804 mis au concours l'*Éloge* de Dumarsais, ce fut M. Degérando qui remporta le prix; son disc. a été publ., Paris, 1805, in-8. Les *OEuvres de Dumarsais* ont été recueillies par Duchosal et Millon, Paris, 1797, 7 vol. in-8. On y remarque surtout le *Traité des Tropes*, qui seul aurait suffi pour immortaliser son auteur, et dont la première édition fut cependant 30 ans à s'épuiser; et une *Méthode pour apprendre la langue latine*, qui en aurait beaucoup facilité l'étude si cet ouvrage eût pu triompher de la routine et des préjugés.

DUMAS (Louis), né à Nîmes en 1676, se fit recevoir avocat, mais négligea l'étude des lois pour celle des sciences exactes, s'appliqua avec succès à la partie théorique de la musique; dut à l'ingénieuse invention du *bureau typographiq.* une assez gr. réput., et mourut à Paris en 1744. On lui doit : *l'Art de composer toute sorte de musique sans... connaître le ton ni le mode*, 1711, in-4. — *La Bibliothèque des enfants, ou les premiers Éléments des lettres*, 1733, in-4. — *L'Art de la musique enseigné et pratiqué par la méthode du bureau typographique*, etc., Paris, 1753, in-4 oblong, tout gravé.

DUMAS (Philippe), né en 1738 à Issoudun, acheva ses études à Paris, fut successivem. prof. de grammaire à La Flèche, de rhétorique à Metz, principal du collége d'Issoudun, puis profess. de rhétor. à Toulouse, membre de l'acad. des Jeux-Floraux, et mourut en 1782. On a de Dumas des trad. franç. des *Colloques choisis d'Érasme*, avec le texte en regard, suivis de 3 *Dialogues moraux* tirés de Pétrarque et de Mathurin Cordier, Paris, 1762, in-12; de l'*Économique de Xénophon*, etc., avec des notes, ibid., 1768, in-12. On lui doit encore de nouvelles éditions, revues et augm., de quelq. livres élément., et un rec. des *Psaumes de David* (175), trad. en vers hexamètres par Buchanan, Commire, etc., Toulouse, 1780, in-12. Il se proposait de donner une suite à ce volume.

DUMAS (René-François), né à Lons-le-Saunier en 1757, avocat, embrassa les principes de la révolution avec une grande exaltat.; après le 10 août 1792 vint à Paris, où il se fit affilier aux jacobins, et ne tarda pas à s'y faire remarquer par ses déclamations furibondes. Nommé vice-président, puis présid. du tribunal révolutionn., il dépassa ses complices en sévérité. Fidèle à Robespierre, il fut arrêté avec lui et exécuté le 10 thermidor an III (juillet 1794). — Dumas (Jean-Franç.), avocat, né à Lons-le-Saunier en 1754, ne partagea point les excès de son frère, qui le dénonça plusieurs fois comme modéré. L'un des administrat. du Jura, il concourut après le 31 mai à toutes les mesures adoptées par ses courageux collègues pour tenter de paralyser l'effet des décrets de la convent., fut déclaré coupable de trahison, obligé de se sauver, et mourut de chagrin à Trévoux en 1795. On a de lui : *Discours sur cette question : Quels sont les moyens de perfectionner l'éducation des jeunes demoiselles?* Neuchâtel, 1785, in-8. — *L'Esprit du citoyen*, ib., 1783, in-8. — *Adresse aux états-généraux et particuliers sur l'origine de l'impôt*, Paris, 1789, in-8.

DUMAS (Jean), pasteur de l'Église française à Leipsig, mort en 1799, a publ. entre autres ouvr. : *Traité du suicide, ou du Meurtre volontaire de soi-même*, Amsterdam, 1773, in-8, livre estimé.

DUMAS (Alex. DAVY de La PAILLETERIE), général de division, né en 1762 à Jérémie (St-Domingue), fils d'un riche colon et d'une Africaine, s'engagea dès l'âge de 14 ans dans le régiment des dragons de la Reine, et ne dut son avancement qu'à la rare intrépidité qu'il déploya dans une foule d'occasions import. Bonaparte, encore génér., qualifia ce brave l'*Horatius Coclès du Tyrol* en le présentant au directoire exécutif. L'un des plus beaux faits d'armes de Dumas rendait exacte cette allusion : il avait, l'année précéd., défendu seul, à l'affaire de Brixen, le passage d'un pont d'où dépendait le succès de la journée. Pend. l'expédit. d'Égypte, ce fut lui qui, à la tête de quelq. braves, comprima au Kaire l'insurrection dont le général Dupuy venait d'être victime; et pourtant il était déjà atteint de la maladie qui peu de temps après le força à demander un congé pour revenir en France. Le général Dumas n'y rentra qu'après avoir subi, pend. 28 mois, une horrible captivité dans les prisons de Naples; et, laissé sans emploi à cause de ses opinions politiques, il mourut à Villers-Cotterets, en 1806, d'une maladie de langueur.

DUMAS (Charles-Louis), méd., né à Lyon en 1765, étudia la médec. à Montpellier; ses progrès furent si rapides, qu'il fut reçu docteur à 19 ans, couronné par la société royale de Paris à 21, et qu'il concourut à 23 pour une chaire de profess. Après être venu se perfectionner à Paris auprès de Vicq-d'Azyr et de Petit, Dumas fut employé à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et rendit des services immenses lors du siége et de la prise de cette ville. Il fut en 1794 méd. d'une divis. de l'armée des Alpes; mais une maladie grave l'obligea de retourner à Montpellier, où il fut en 1795, à l'organisation des écoles de santé, nommé professeur d'anatomie et de physiol.; il passa rapidem. à d'autres chaires, à mesure de leur vacance, fut fait correspond. de l'Institut, puis rect. de l'acad. de Montpellier, etc., et mourut en 1813. Dumas a publ. un gr. nombre d'ouvr.; les princip. sont : *Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain*, Montpellier, 1797, in-4. — *Principes de physiologie*, ibid., 1800, 1806, 4 vol. in-8.

— *Doctrine des maladies chroniques*, Paris, 1812, in-8.

DUMAS (le comte MATTHIEU), général, né en 1753 à Montpellier, fils d'un trésorier de France, à 15 ans entra sous-lieutenant dans le régiment de Médoc, fut fait lieutenant de chasseurs en 1774, et deux ans après capitaine; il suivit en Amérique le général Rochambeau comme aide-de-camp, et fut en 1783 nommé chef-d'état-major de l'armée de St-Domingue. De retour en France l'année suiv., il fut chargé d'une reconnaissance militaire dans les îles de l'Archipel. En 1787, il eut une mission en Hollande, et assista au siége d'Amsterdam par les Prussiens. L'année suiv. il remplaça Guibert comme rapporteur du conseil de guerre, et dut inspecter les places d'Alsace. A la création de la garde nation., il devint aide-de-camp de Lafayette. En 1791 il commanda l'escorte chargée de protéger la rentrée de Louis XVI dans la capitale. Député de Seine-et-Oise à l'assemblée législat., il y combattit les mesures proposées contre l'émigration, réclama la punition des égorgeurs d'Avignon, et s'opposa de tout son pouvoir à la déclaration de guerre à l'empereur d'Autriche; il prit la défense des ministres sans cesse attaqués ainsi que les généraux, et dans des circonst. si difficiles, montra la plus grande fermeté. Après la chute du trône, il se tint à l'écart; mais il aurait échappé difficilement à la proscript., si Carnot, qui connaissait ses talents, ne l'eût fait nommer par le comité de salut public directeur du dépôt des plans de campagne au ministère de la guerre. Élu par le département de Seine-et-Oise, en 1795, au conseil des anciens, il y vota, comme à l'assemblée législat., avec les hommes modérés, fut au 18 fructid. condamné à la déportation; mais ayant eu le bonheur d'échapper aux sbires du directoire, alla chercher un asile à Hambourg, d'où il fut rappelé en 1800. Chef d'état-major de l'armée de réserve qu'il avait organisée à Dijon, il entra quelque temps après au conseil-d'état, et fut en 1805 nommé général de division. Attaché ensuite à Joseph Bonaparte, il devint ministre de la guerre à Naples en 1806, et concourut à donner à ce royaume la plus belle armée qu'il eût jamais eue. De retour en France, il assista à la bataille de Wagram, et fut chargé de l'exécution des conditions de l'armistice de Znaim. Intendant-général de la gr. armée en Russie, il suivit en 1813 Napoléon en Saxe, et fut fait prisonn. à Leipsig. Nommé conseill.-d'état par Louis XVIII, il perdit cette place pour avoir, pendant les *cent-jours*, accepté la direct. génér. des gardes nation. Plus tard il rentra cepend. au conseil-d'état, fut nommé membre de la chambre des députés par le département de la Seine, puis, après la révolution de 1830, élevé à la pairie, et mourut en 1837. Comme écriv., le général Dumas est principalem. connu par son *Précis des événem. milit., ou Essais historiq. sur les campagnes de* 1799 *à* 1807, Paris, 1817-26, 19 vol. in-8, atlas in-fol. C'est un des ouvrages les plus importants qui aient paru sur les guerres de la révolution et de l'empire.

DUMAY (LOUIS), publiciste, mort en 1681, professeur de langue française au collége de Tubingen, a laissé plusieurs ouvrages sur différents sujets; nous citerons seulement : *Discours historique et politique sur la guerre de Hongrie*, Montbéliard, 1665, in-12. — *État de l'empire, ou Abrégé du droit public d'Allemagne*, Paris, 1659, in-12, trad. en angl., Londres, 1676, in-8. — *Le prudent Voyageur, ou Description politique de tous les états du monde*, Genève, 1681, 2 vol. in-12. Ses notes sur *la Science des princes*, de Naudé, sont fort estimées.

DUMÉES (ANTOINE-FRANÇOIS-JOSEPH), juriscons., né en 1722 à Esclaibes près de Valenciennes, puis avocat au parlement de Flandre, lieutenant du roi au baillage d'Avesne, mort dans cette ville en 1765, est aut. de la *Jurisprud. du Hainault franc.*, 1750, in-4, et des *Annales belgiq.*, 1761, in-12.

DUMÉNI ou DUMESNIL, acteur de l'Opéra français, avait d'abord été cuisinier; Lulli lui trouvant d'heureuses dispositions pour la musique, la lui fit apprendre à ses frais. Il débuta en 1677 par le rôle d'Atys, se fit remarquer surtout dans ceux de Renaud, de Médor, de Phaéton, et mourut en 1715.

DUMERBION, génér. de la république franç. en Italie, s'était distingué d'abord sous les ordres du général en chef Biron. Il fut chargé par intérim en 1794, avant la nomination de Schérer, de l'occupation des côtes liguriennes. Après s'être fait précéder d'un manifeste pour tranquilliser les habitants de Gênes, il envahit le territoire de cet état à la tête de 16,000 soldats. Masséna commandait l'arrière-garde de cette armée. Les Austro-Piémontais furent débusqués successivem. de leurs positions des Fourches et du col de Raoux; ils perdirent 60 pièces de canon, leurs munitions de guerre, et eurent plus de 2,000 hommes faits prisonniers. Dumerbion quitta le service après cette campagne. Il mourut dans la retraite en 1797, à l'âge de 65 ans. Bonaparte, qui avait été employé sous les ordres de Dumerbion comme offic. d'artillerie, dit de lui que « c'était un homme d'un esprit droit, brave de sa personne, assez instruit. »

DUMESNIL (MARIE-FRANÇOISE), célèbre actrice, née à Paris en 1713, débuta au Théâtre-Français en 1737, et dès ce moment jusqu'en 1775, où elle prit sa retraite, remplit avec un succès toujours plus marqué l'emploi des reines et celui des gr. princesses. Son extérieur n'était point avantageux; elle manquait quelquefois de grâce et de noblesse dans ses attitudes et dans son geste, son jeu était inégal; mais quand elle s'animait elle électrisait l'âme du spectat., et y excitait au plus haut point la terreur et la pitié. Elle excellait dans le rôle de Mérope, qu'elle a créé, dans ceux de Clytemnestre, d'Athalie, d'Agrippine, etc. Elle passa les dern. années de sa vie à Boulogne-sur-Mer, et mourut en 1803, ayant conservé jusqu'à l'âge de 90 ans ses facultés intellect. Coste d'Arnobal a publié : *Mémoire de M.-F. Dumesnil en réponse aux mém. d'Hippolyte Clairon*, 1800, in-8. Cet ouvr. a été réimpr. dans la *Collection des mémoires dramat.*

1825, in-8, augm. d'une *Notice* sur cette célèbre tragéd., par Dussault.

DUMEYLET (Alexandre-Antoine), député de l'Eure, né à Évreux en 1772, mort à Paris en 1833, fut incarcéré comme suspect en 1793; sa détention dura 14 mois. Nommé maire d'Évreux en 1816, il fut l'année suivante l'un des trois députés élus par le collége de l'Eure, et porté, dans la session de 1819 à 1820, aux fonctions de secrétaire. Comme il s'était rangé du côté de l'opposition, le ministre Siméon, à l'approche des élect. de 1820 à 1821, lui fit demander sa démission des fonctions de maire; Dumeylet répondit qu'il attendrait sa destitution. Elle fut aussitôt prononcée. Il ne fut point réélu député à cette époque; mais, rappelé plus tard à la chambre, il y remplit les fonctions de questeur dep. 1830.

DUMNORIX, frère de Divitiac, chef des Éduens, ayant épousé la fille d'Orgétorix, roi ou chef des Helvétiens, favorisa leur projet de s'établir dans les Gaules, et leur ouvrit un passage à travers la Séquanie. César parvint à repousser les Helvétiens, malgré tous les embarras que lui suscita Dumnorix auquel il avait confié le commandement de la cavalerie gauloise. Lorsqu'il eut résolu de tenter la conquête de la Grande-Bretagne, Dumnorix refusa d'accompagner les Romains, voulut s'échapper du camp avec quelques amis qui lui étaient dévoués; mais ils furent enveloppés et mis à mort 59 ans avant J.-C.

DUMOLARD (Joseph-Vincent), avocat, né en 1766 à Lafrey, député de l'Isère à l'assemblée législative, y vota courageusement avec les défens. du trône, et, quelq. jours après le 10 août, fut obligé de quitter Paris, où sa vie était menacée. Mis en arrestation comme suspect pendant la terreur, il eut le bonheur d'être oublié dans la prison, d'où il sortit après le 9 thermidor. Réélu par ses commettants en 1795 au conseil des cinq-cents, il se vit, comme président, forcé de faire l'éloge du canon du 10 août; mais ses vœux n'en étaient pas moins pour la monarchie constitutionn., et, tout en lui reprochant ce qu'ils nommaient une palinodie, ses ennemis le procrivirent au 18 fructid. Il échappa cepend. à la déportation, fut autorisé par les consuls à rentrer en France, puis à transférer son domicile dans le départem. de l'Yonne, où il avait acquis des propriétés. Député de ce départem. au corps-législatif en 1811, il fit, en 1813, partie de la tardive opposition dont Lainé fut l'interprète. Au retour des Bourbons, il se rangea parmi les défenseurs de la charte et des libertés publiques. Dans les *cent-jours* il siégea dans la chambre des représentants, signa la protestat. de la minorité, et mourut en 1820. Il avait conservé, de l'habitude du barreau, une très gr. facilité d'élocution, qu'il s'efforça constamment, pendant sa longue carrière législative, de tourner au profit du bien gén., mais qui l'exposa parfois aux saillies de ses adversaires.

DUMOLINET (Claude), chanoine régulier de St-Augustin, né à Chalons-sur-Marne en 1620, mort à Paris en 1687, bibliothécaire de l'abbaye de Ste-Geneviève, avait des connaissances fort étendues surtout en numismatique et en archéologie : on lui doit l'établissement du cabinet de curiosités dont il a laissé une description publiée après sa mort, sous ce titre : *le Cabinet de la bibliothèque de Ste-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol. Parmi les autres ouvrages du P. Dumolinet, les plus import. sont : *Historia summorum pontificum, à Martino V ad Innocentium XI usque, per eorum numismata, ab anno* 1417 *ad annum* 1678, Paris, 1679, in-fol. — *Figures des différents habits des chanoines réguliers en ce siècle*, etc., 1666, in-4. Il a laissé en outre plusieurs MSs. intéressants, entre autres des *Mém. sur quelques-uns des confesseurs des rois de France, depuis St Louis jusqu'à Louis XIII*.

DUMONCEAU (Jean-Baptiste), comte de Bergendael, général belge, né en 1760 à Bruxelles, s'était d'abord destiné à la profession d'architecte, pour laquelle il avait des dispositions marquées, et fit ses premières armes en 1788 comme volont. Devenu en peu de temps colonel d'un corps désigné sous le nom de *Canaris* (à cause de la couleur de leur uniforme), il se signala dans maintes occasions, notamment aux affaires de Falmagne et de Mont-d'Anseremme. Entré au service de France, il contribua à la victoire de Jemmapes, combattit à Nerwinde, fut nommé général de brigade, et concourut à l'invasion de la Hollande par Pichegru. Il passa lieuten.-gén. au service de la république batave, et plus tard fut revêtu de hautes distinctions par le roi de Hollande (Louis Napoléon), malgré l'indépendance de ses opinions politiques. Dans les diverses situat. où il se trouva placé, Dumonceau se montra par-dessus tout l'homme de son pays; au rétablissem. définitif de la paix, il vint à Paris donner sa démission du service de France, et fixa sa résid. dans sa patrie. Élu député par le Brabant à la seconde chambre des États-Généraux, il jouit peu de ce témoignage de la confiance publique. Il mourut à Bruxelles le 29 déc. 1821. Une *Notice* sur ce brave et loyal officier a été publiée dans le *Journal de la Belgique* du 3 janv. 1822.

DUMONCHAU, musicien, né à Strasbourg vers 1775, mort en 1820 à Lyon, où il professait son art avec une grande distinction, a laissé des compositions de clavecin, et plusieurs œuvres de *Sonates* et de *Fugues*, qui ont obtenu les éloges des plus gr. maîtres de l'Allemagne et de l'Italie.

DUMONT (Henri), organiste, né à Liége en 1610, mort à Paris en 1684, devint maître de la musique de Louis XIV; mais il aima mieux quitter sa place que de se conformer au désir du roi, qui aurait souhaité des motets avec des accompagnem. plus travaillés et des ritournelles, ce qui, disait le musicien, était une infraction aux canons du concile de Trente. On a de lui cinq grand'messes, dites *messes royales*, que l'on chantait encore dans plus. églises à la fin du siècle dernier.

DUMONT (Jean), publiciste, né en France, y suivit d'abord la profession des armes, puis il parcourut à peu près toutes les contrées de l'Europe.

Les renseignements qu'il avait recueillis pendant ses voyages sur la statistique et les rapports des divers états, lui fournirent le sujet de plus. ouvr. qui eurent un grand succès et lui valurent l'estime de l'empereur d'Allemagne, qui le nomma son historiogr., et lui donna le titre de baron de Carlscroon. Dumont mourut à Vienne en 1726. Ses ouvrages les plus import. sont : *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie*, La Haye, 1699, 4 vol. in-12. — *Mémoire politique pour servir à la parfaite intelligence de l'hist. de la paix de Ryswick*, ibid., 1699, 4 vol. in-12. — —*Mémoire sur la guerre présente* (1700), ibid., 1703, in-12. — *Recueil de traités d'alliance, de paix et de commerce, entre les rois, princes et états souverains de l'Europe, depuis la paix de Munster*, Amsterdam, 1710, 2 vol. in-12. — *Corps universel diplomatique du droit des gens*, etc., Amsterdam, 1726 et années suiv., 8 vol. in-fol.

DUMONT (François), sculpteur, né à Paris en 1688, mort à Lille en 1726, remporta le prix de l'académie, et y fut reçu à l'âge de 23 ans. On admirait quatre statues de cet artiste : *St Jean*, *St Joseph*, *St Pierre* et *St Paul*, qui décoraient avant la révolut. l'église de St-Sulpice. — Dumont (Jean), dit *le Romain*, né en 1700 à Paris, mort dans cette ville en 1781, membre de l'académie, a joui d'une réputation que le temps a beaucoup diminuée. Parmi ses tableaux on cite : *Hercule filant près d'Omphale*, et *Lyncus changé en lynx par Cérès, au moment où il veut assassiner Triptolème*. — Dumont (Gabriel-Martin), architecte, son contemporain, membre des académies de Rome, de Bologne et de Florence, a donné, sous le titre d'*OEuvres de gravure et d'architect.* (Paris, 1765, in-fol), une collection de 212 planches, dont une très grande partie a été exécutée sur ses propres dessins, et l'autre d'après plusieurs maîtres célèb. C'est lui qui, le prem., a fait connaître les *Ruines de Pæstum*, dont les dessins avaient été pris sur les lieux en 1750 par Soufflot. La collection qu'en donna G.-M. Dumont parut en 1764 et se compose de 7 planches.

DUMONT (Étienne), publiciste, né à Genève en 1759, fut ordonné ministre protestant en 1781, et le souvenir de ses prem. *Sermons* n'est pas encore perdu chez ses compatriotes. En 1782, quand la médiation armée de la France, de la Savoie et d'un canton suisse fit triompher l'aristocratie de Genève, il se retira à St-Pétersbourg, où il devint pasteur de l'Église protestante française. Il habitait depuis dix-huit mois la Russie, lorsque lord Lansdown l'appela en Angleterre, et le chargea de l'éducat. de ses fils. En 1789, il vint en France, et, de concert avec Mirabeau, rédigea le *Courrier de Provence*, puis retourna en Angleterre, où sa liaison avec Jérémie Bentham lui fit prendre goût à l'étude de la jurisprudence. Chargé de mettre en ordre et de publier les ouvrages de ce légiste, il donna : *Traité de la législation civile et pénale*, Paris, 1802, 3 vol.; 2e édit., Paris, 1820. — *Théorie des peines et des récompenses*, Londres, 1811, 2 vol., plus. fois réimpr. — *Tactique des assemblées législatives*, suivie d'un *Traité des sophismes politiques*, Genève, 1816, 2 vol. — *De l'organisation et de la codification*, Paris, 1828. En 1814, Dumont revint à Genève. Nommé membre du conseil représentatif et souverain, il présenta à cette assemblée un *réglement* qui fut adopté, et qui se trouve à la suite de sa *Tactique parlementaire;* il provoqua la publicat. d'un nouveau code pénal, dont le plan est dans Bentham, et dont l'acceptation fut prorogée, travailla à la réforme des prisons et à l'établissem. du régime pénitentiaire de Genève, publia, en société avec plus. de ses compatriotes, des *Annales de législat. et d'économie politique*, nov. 1822; avec Duroveray, la *Suite* du *Journal de Mirabeau*, et mourut à Milan dans l'année 1828. Il a laissé un ouvr. posthume qui a produit quelque sensation et qui a pour titre : *Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières assemblées législat.*, Paris, Charles Gosselin, 1832, un vol. in-8. Ce vol. est accompagné du *fac simile* de neuf lettres très curieuses de Mirabeau.

DUMONT (François), peintre d'hist., auquel on doit un gr. nombre de *Portraits*, né à Lunéville en 1751, mort en août 1833, avait été membre de l'ancienne académie royale de peinture.

DUMONT DE COURSET (le baron George-Louis-Marie), agronome, né en 1746 à Boulogne-sur-Mer, mort en juin 1824 dans sa terre de Courset, à 5 lieues de cette ville, avait quitté le service militaire en 1777, pour se vouer uniquem. aux études et aux expériences agronom.; il devint membre de la société royale d'agricult. et correspond. de l'Institut. On lui doit: *Observations sur l'agricult. du Boulonnais*, 1784, in-8. — *La Météorologie des cultivateurs*, 1798, in-12. — *Le Botaniste cultivateur*, 2e édit., 1811, 6 vol. in-8, tome VII suppl., 1814, in-8, trad. en allem. par C.-G. Berger, Leipsig, 1804 et années suiv., in-8.

DUMOUCHEL (Jean-Baptiste), le dern. recteur de l'ancienne université, né dans la Picardie en 1747, fils d'un cultivateur, acheva ses études au collége de Ste-Barbe, embrassa l'état ecclésiast., passa par les degrés inférieurs de l'enseignement, et parvint jusqu'au rectorat de Paris. Élu député de son ordre aux états-généraux de 1789, il prêta l'un des premiers serment à la constitution civile du clergé, et fut élu évêque du Gard en 1791. Il donna sa démiss. en 1793, se maria, fut employé dans les bureaux de l'intérieur et de l'instruction publique, et mis à la retraite en 1814. Dumouchel mourut à Paris en 1820. Il a publié avec Goffaux: *Narrationes excerptæ*, 1804, in-12, souv. réimpr.

DUMOULIN (Charles), célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1500, descendait d'une famille noble, alliée à Anne de Boulen, mère de la reine Élisabeth. La vivacité de son esprit se développa de bonne heure. Reçu avoc. en 1522, il plaida pend. quelq. années au Châtelet et devant le parlement; mais n'ayant pu vaincre un bégaiement qui nuisait à l'effet de ses plaidoiries, il prit le parti de se retirer du barreau, et se consacra dès-lors aux

seules études du cabinet et à la composition des ouvrages qui l'ont rendu si célèbre. Les *Observations sur l'édit de Henri II, relatif aux petites dates*, qu'il publia en 1551, lui valurent les bonnes grâces du roi; il n'en fut pas de même de la cour de Rome, qui se déclara contre cet ouvr. et contre son auteur. L'adhésion de Dumoulin aux principes de l'Église réformée grossit le nombre de ses ennemis, et les calvinistes, dont il abandonna les opinions pour se rapprocher des luthér. de la confession d'Augsbourg, joignirent des persécut. nouvelles à celles dont il était déjà l'objet. En butte à la haine de tous les partis, Dumoulin fut forcé de sortir de France et de se réfugier en Allemagne, où il fut accueilli avec la distinct. qu'on devait à un homme de ce mérite. Revenu à Paris en 1557, il fut obligé de s'enfuir une seconde fois en 1562, à cause des guerres de religion, et n'y rentra qu'en 1564. Bientôt ses écrits sur le concile de Trente l'exposèrent à de nouvelles persécut. : *mis en prison* à la Conciergerie, il n'en sortit qu'aux sollicitations de Jeanne d'Albret, et termina son orageuse carrière en 1566 : il s'était réconcilié avec l'Église catholique. Dumoulin fut non-seulement un des plus grands jurisconsultes, mais encore un des hommes les plus érudits et les plus probes de son siècle. On assure qu'il aima mieux subir un emprisonnement de trois mois que d'apposer son seing à une consultat. que le duc de Montbéliard voulait lui extorquer. La meill. édit. des *OEuvres* de Dumoulin est celle de Paris, 1681, 5 vol. in-fol.

DUMOULIN (Évariste), journaliste, né dans la Gironde en 1776, se fit remarquer de bonne heure à Bordeaux par des pièces de vers, des brochures et des articles insérés dans le journal du département. Venu à Paris, il concourut à la publicat. du *Constitutionnel*, fit partie de l'asssociation de *la Minerve française*, et, entre autres opuscules, publia : *Procès des généraux Drouet et Cambronne; Histoire complète du procès du maréchal Ney; Lettres sur la censure des journaux et sur les censeurs.* Si Dumoulin soutenait de sa plume les principes qu'il avait adoptés, il n'était pas moins prompt à les défendre les armes à la main. Décoré de juillet comme combattant et comme signataire de la protestat. des journalistes contre les fameuses ordonnances de 1830, sa polémique lui valut bientôt la croix de la Lég.-d'Honn., et son influence le grade de capit. de la garde nation. Une mort terrible l'attendait à 57 ans dans les bureaux mêmes du *Constitutionnel*, le 4 septembre 1833. Surpris par une légère toux, suivie d'une hémorrhagie, en une demi-heure, il passa de l'état de santé le plus florissant à la mort, malgré les secours des médec. A peine eut-il le temps de comprendre son état et de serrer la main de ceux qui l'entouraient. Un de ses amis a fait son éloge sur sa tombe.

DUMOURIEZ (Anne-François DUPÉRIER), commissaire des guerres, né à Paris en 1707, fut chargé en 1759 de l'intendance de l'armée du maréchal de Broglie, et mourut en 1769. Pour se délasser des fatigues de son état, et charmer les douleurs de la pierre, Dumouriez cultivait la peinture, la musique et la poésie. Il a trad. de l'italien de Forteguerri *Richardet*, poème dans le genre bernesque, réduit de XXIV chants à XII, Paris, 2 vol. in-8. Il a laissé MS. des poésies fugitives, un opéra de *Grisélidis*, une tragédie de *Démétrius*, des traduct. de *comédies* ital., angl., et enfin un ouvr. import. sur l'administration des armées.

DUMOURIEZ (Charles-François DUPÉRIER), général en chef, fils du précédent, né en 1739 à Cambrai, fit sa première campagne à 19 ans, cornette de cavalerie dans le régiment d'Escars; et il y était parvenu au grade de capitaine, lorsqu'à la paix de 1763 il se trouva compris dans une réforme nombreuse, n'ayant recueilli de 7 années d'un brillant service et de 22 blessures qu'un brevet de pension de 600 liv., qui ne lui fut jamais payée, et la décorat. de St-Louis. Dans cette situation précaire, le jeune Dumouriez, initié aux secrets de la diplomatie, se lança dans ses intrigues par l'intermédiaire de Favier, mais fut bientôt contraint de quitter la France, à la suite d'une scène assez vive avec M. de Choiseul. Rappelé l'année suivante par ce ministre, qui le nomma aide-maréchal-des-logis de l'armée destinée à l'expédition de Corse, Dumouriez donna de nouv. preuves de bravoure et d'intelligence, et fut chargé en 1770 d'une mission secrète en Pologne. Ses négociat. allaient amener d'import. résultats quand la disgrâce de son généreux protecteur les fit échouer; il se trouva même en butte à de nombreux désagréments auxquels l'avénement de Louis XVI mit un terme : ce prince, qui ne tarda pas à reconnaître ses talents, lui confia le commandem. de Cherbourg. Devenu maréchal-de-camp par ancienneté (1788), Dumouriez se trouvait en relation avec plusieurs personnes influentes de la cour, lorsque la révolution survint : il en adopta les principes, mais avec une telle circonspection, que, sans rompre avec la noblesse, ni contracter d'engagement explicite avec les chefs de la nouvelle opposition, il se concilia beaucoup de popularité, et n'en fut pas moins envoyé par le roi dans la Vendée (1791) comme chef de la 12e division militaire : l'année suiv. son rang d'ancienneté l'appela au grade de lieuten.-général, et peu de temps après il fut chargé du portefeuille des affaires étrangères (15 mars 1792). Sans entrer dans le détail des causes qui fixèrent le choix sur Dumouriez, nous nous contenterons de dire que sa conduite ministérielle ne fut pas moins franche qu'habile; cependant il était impossible, dans l'état des choses, que le plan sage et modéré qu'il voulait suivre, ne lui aliénât tous les partis; et, après trois mois de lutte, de fatigues et de veilles (pend. lesq. il se prononça pour le licenciem. de la garde constitutionn. de Louis XVI, provoqua la déclarat. de guerre au roi de Hongrie, opéra le renvoi des ministres Roland, Servan et Clavière, et sollicita vivement la sanction roy. au décret de déportation des prêtres insermentés), il offrit sa démission au roi, qui l'accepta le 15 juillet : il avait tenu, dep. le 13 de ce mois, le portefeuille de la guerre, et

paraissait alors le seul soutien du trône ébranlé. Si, dans cette dernière période de sa carrière orageuse, Dumouriez avait perdu toute sa popularité, il ne pouvait manquer de la recouvrer par le seul fait de sa retraite dans de telles conjonctures; mais il devait bientôt la porter au comble, et devenir le héros de l'époque. En effet, à peine eut-il rejoint l'armée du Nord et formé le camp de Maulde, que, se trouvant chargé du commandement général en remplacem. de MM. de Lafayette et Dillon, il commença sa belle campagne de l'Argonne, si célèbre dans nos annales militaires; la conquête de la Belgique, qu'il exécuta en un mois, ajouta un nouvel éclat à son nom. Cependant les désordres augmentaient au sein de la république qu'il venait de sauver de l'invas. étrangère, et le procès de Louis XVI était entamé. Dumouriez se rend à Paris (7 janv. 1793), y fait en secret quelq. tentatives pour sauver cet infortuné prince; mais s'arrête devant une si belle entreprise, non toutefois sans s'être compromis par des démarches qui plus tard devinrent le prétexte de sa ruine. Il avait rejoint l'armée après la catastrophe du 21 janvier, et se disposait à la conquête de la Hollande lorsque la malheureuse issue de la bataille de Nervinde renversa tous ses projets. Aussitôt la convention, au sein de laquelle une foule d'accusations s'étaient élevées contre le général en chef, décréta qu'il serait traduit à sa barre; et bientôt Dumouriez voit arriver à son qnartier-général (aux Boues de St-Amand), pour lui signifier ce décret, le ministre Beurnonville, accompagné des députés Camus, Lamarque, Bancal et Quinette. On sait comment fut reçue cette ambassade; mais il n'était plus temps de frapper un coup-d'état : plus ferme ou plus adroit, Dumouriez eût choisi pour exécuter un semblable projet le lendemain d'un triomphe et tout porte à croire qu'il n'agit alors que d'après l'impulsion du moment. Cette faute grave entraina pour lui les suites les plus fâcheuses : abandonné par ses soldats, poursuivi comme traître, il n'échappa qu'avec peine à la mousqueterie très vive qui l'accompagna presque jusqu'aux retranchem. de l'armée autrichienne, et fut rejoint peu de jours après par environ 1500 hommes, que le prince Cobourg prit à la solde de l'Autriche. On a dit que des convent. avaient été stipulées entre le général franç. et les chefs de l'armée étrangère; toutefois il faut convenir que le prem. ne s'était pas mis en position d'en exiger l'accomplissem. : aussi fut-il éconduit tour à tour des différents états où il chercha un refuge. Notre cadre ne nous permet pas de suivre Dumouriez dans son émigration : d'ailleurs cette époque intéressante de sa vie a été tracée par lui-même dans ses mém., et occupe plus. pages dans ceux de l'abbé Georgel (t. VI, pag. 279), et d'autres contempor. Nous nous contenterons de dire qu'après avoir séjourné successivem. à Bruxelles, à Cologne, en Angleterre, en Danemarck et à St-Pétersbourg, il retourna en Angleterre, où il a joui d'une pension très honor. jusqu'à sa mort, survenue le 14 mars 1823. Depuis quelq. temps il habitait Turville-Park; c'est dans cette retraite que John Bowring, légataire de ses papiers, lui ferma la paupière : ce dern. a publié en angl. une *Oraison funèbre* du célèbre général franç., Londres, 1823, in-8. Dumouriez a laissé un assez grand nombre d'ouvr., dont on trouve la liste dans la *Bibliogr. de France* (année 1823, page 798), les principaux sont : *État présent du royaume de Portugal en l'année* 1766, Lausanne, 1775, in-12 (anonyme), trad. en allem. et en angl. — *Galerie des Aristocrates militaires, et Mém. secrets* (de la guerre de 1757), Paris, 1790, in-8. — *Mém. du général Dumouriez, écrits par lui-même*, Hambourg et Leipsig, 1794, 2 vol. in-8. Cette prem. édition ne comprend que les deux dern. livres des *Mém.* de l'auteur, qui en donna une édition complète sous ce titre : *La Vie et ouvr. du génér. Dumouriez*, Hambourg, 1795, in-8; traduits en allem. et en angl., réimpr. dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution* (Paris, 1823, 4 vol. in-8), avec des additions et correct. nouv. de l'aut.; on trouve aussi dans cette collect. le *Jugement sur Bonaparte, adressé par un militaire à la nation française et à l'Europe* (extrait de l'*Ambigu*, journal publ. à Londres, et réimpr. séparém. à Paris en 1814, in-8).

DUMOUSTIER (Pierre), lieuten.-génér., né à St-Quentin en 1771, mort à Nantes en 1831, s'engagea comme simple soldat en 1792, dans le 6e de hussards, passa successivem. par tous les grades, et fut nommé en 1804 colonel du 43e rég. de ligne, avec lequel il parut à Ulm, Austrelitz, Iéna, Pultusk, Ostrolenka. Après cette sanglante campagne, il passa en Espagne, revint en 1809 en Allemagne, où Bonaparte lui confia le commandem. des chasseurs à pied de la garde, qu'il guida à Wagram. Il retourna en Espagne en 1810, à la tête de 4 régim. de la jeune garde, et en 1811 fut fait général de divis. En 1812 il combattit à Lutzen et à Dresde. Rentré dans ses foyers après la restaurat., on le mit en surveillance. La révolut. de 1830 vit reparaître ce général à la tête des gardes nationales de la 12e divis., dont le gouvernem. nouveau lui confia le commandement.

DUMOUTIER (Daniel), l'un des créateurs de la peinture en France, né à Paris vers 1550, mort dans cette ville en 1631, eut pour maître un des artistes italiens qui vinrent à cette époque décorer les maisons royales. On a de lui les portraits des personnages les plus disting. de la cour de Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. On connait en outre de lui une suite de 36 portraits dessinés au 3 crayons avec un caractère particulier d'originalité.

DUN (David ERSKINE, plus connu sous le nom de lord), né à Dun dans le comté d'Angus en 1679, fut avocat à la cour de session, juge à la même cour, l'un des commissaires de la cour dite de justice, se distingua dans ces différentes places par ses talents, et mourut en 1755. On a de lui un ouvr. estimé, *Lord Dun's advice* (Conseils de lord Dun), Édimbourg, 1782, in-12.

DUNCAN Ier. — V. Donald VII.

DUNCAN II, fils naturel de Macolm III, usurpa la couronne sur Edgan, l'aîné des fils légitimes de celui-ci; mais fut assassiné bientôt après en 1095, par un certain Malpedir, thane ou comte de Menteith.

DUNCAN (DANIEL), médecin, né en 1649 à Montauban, mort à Londres en 1735, était fils et petit-fils de médecins français, issus d'une famille noble d'Écosse. Forcé de quiter sa patrie par suite de la révocat. de l'édit de Nantes, il alla d'abord en Suisse, puis en Hollande, et enfin en Angleterre, où il exerça l'art de guérir avec la plus honor. distinct. On a de lui : *Explication nouvelle et mécanique des actions animales*, Paris, 1678, in-12. — *Hist. de l'animal, ou la Connaissance du corps animé, par la mécan. et par la chimie*, ib., 1682 et 1687, in-8. — *Avis salutaires contre l'abus des choses chaudes, et particulièrement du café, du chocolat et du thé*, Rotterdam, 1705, in-8; trad. en allem., Leipsig, 1707, in-12, en angl., Londres, 1716, in-8.

DUNCAN (ADAM), marin anglais, né en 1731 à Dundée en Écosse, mort à Londres en 1804, s'éleva progressivem., par son propre mérite, jusqu'au grade d'amiral, qu'il obtint en 1789. Des nombreux combats que Duncan a livrés ou soutenus, nul ne lui fait plus d'honneur que celui de 1795, où il prit un vaisseau amiral hollandais avec la plus grande partie de la flotte. Cette victoire valut à Duncan la pairie, le titre de vicomte, et une pens. de 2,000 liv. sterling.

DUNCOMBE (WILLIAM), littérateur anglais, né dans le comté d'Hertford en 1690, mort en 1769, est aut. d'une tragédie de *Brutus*, imitée de Voltaire. On lui doit aussi des traduct. de l'*Athalie* de J. Racine, des *Poésies d'Horace*, avec des notes et des édit. de plus. aut. angl., entre autres du poète J. Hughes, dont il avait épousé la sœur. — DUNCOMBE (John), fils du précéd., né en 1730, suivit la carrière ecclésiastique, fut pourvu successiv. de différentes cures, et mourut en 1785. On a de lui des *Sermons;* des *Poésies* imprim. dans les rec. de Dodsley, de Pearch, de Nichols, et dans les ouvr. périodiques du temps; une *Vie* du docteur Dodd, 1777, in-8; des *Essais* en prose, et la trad. d'une partie des *poésies* d'Horace, publiée par son père. — Mistress DUNCOMBE, femme du précédent, morte en 1812, cultiva les lettres et la peinture. On a d'elle des *Poésies* imprim. dans le rec. de Nichols et dans plus. autres, et une *Nouvelle* insérée dans *l'Adventurer*.

DUNDAS (DAVID), général anglais, né à Édimbourg vers 1735, remplissait les fonct. d'adjud.-général avec rang de colonel, et s'était acquis beauc. de réputat. comme tacticien, lorsqu'à la paix de 1783, il sollicita la permission de se rendre à Postdam pour assister à la revue générale que devait y passer le gr. Frédéric. De retour en Angleterre, Dundas publia, en le dédiant au roi, son ouvr. intit. : *Principles of military movements, fly applied to infantry*, 1788, in-8; l'usage exclusif en fut ordonné pour toute l'armée, et il a été plus. fois réimpr. sous le titre (en angl.) de *Modèles et réglements pour la formation, l'exercice en campagne et les mouvements des troupes de S. M.*: peu de temps après parurent ses *Réglements pour la cavalerie*, qui sont égalem. devenus classiques dans l'armée anglaise. Dundas obtint successivem. plus. distinctions éminentes : ce fut lui qui, en 1809, succéda au duc d'York dans le commandement en chef de l'armée, place qu'il conserva pend. 2 ans. Il mourut en 1820, membre du conseil privé.

DUNGAL, né en Irlande dans le 8e S., fut amené de bonne heure en France, où il s'appliqua avec succès à l'étude des lettres et de l'astronomie. On croit qu'il mourut à l'abbaye de St-Denis, vers 829. On a de lui une *Lettre* à l'emper. Charlemagne, qui l'avait consulté au sujet de deux éclipses de soleil qu'on disait être arrivées en 810. Cet écrit, dans lequel Dungal démontre que de semblables phénomènes n'ont rien d'effrayant, est inséré dans le *Spicilége* de d'Achery. On attribue encore à Dungal un traité en réponse à l'*Apologeticus de cultu imaginum et sanctorum*, où l'auteur prend le titre de *Diaconus parisiensis*. Ce traité, publ. par Papyre Masson, Paris, 1608, in-8, a été réimpr. dans la *Biblioth. Patrum*. On trouve aussi dans le tome VII de *l'Amplissima collectio* de D. Martène, un recueil de vers égalem. attribué à Dungal.

DUNI (EGIDIO-ROMUALD), compositeur, né dans le roy. de Naples en 1709, mort à Paris en 1775, fut le prem. qui fit apprécier en France le charme de la musique italienne. On trouva ses chants naturels, gracieux, simples et faciles; et la plupart de ses airs devinrent populaires. Il a composé la musique d'un grand nombre d'opéras comiques dont plusieurs, tels que : *la Fée Urgelle, les Sabots, la Clochette, les Chasseurs et la Laitière*, etc., sont restés au répertoire. Ses principaux opéras italiens sont : *Artaxercès, Bajazet, Cyrus, Démophoon* et *Didon*.

DUNKER (BALTHAZAR-ANTOINE), peintre et grav., né près de Stralsund en 1746, vint en France vers 1770, et fut un des artistes employés à graver le cabinet de tabl. du duc de Choiseul. Il se fixa ensuite à Berne, où, de concert avec Freudenberg, il exécuta plus. suites de planches pour des ouvr. franç. et allem. Les *Mémoires* de sa vie, qu'il a laissés MSs., ont été publ. par Fuerslin dans le *Supplém. à l'Hist. des meill. peintres de la Suisse*.

DUNOD (PIERRE-JOSEPH), jésuite, né près de St-Claude (Franche-Comté) en 1657, mort à Besançon en 1725, au publié : *Découverte de la ville d'Antre*, Paris, 1697, in-12; réimpr. avec des addit., et une deuxième partie intit. : *Méprises des aut. de la critique d'Antre*, Amsterdam (Besançon), 1709, 2 vol in-12. On lui attribue encore : *Projet de la charité de la ville de Dole*, 1698, in-12; et *Vie de St Simon de Crespy*, Besançon, 1728, in-12. — DUNOD DE CHARNAGE (Franç.-Ignace), neveu du précéd., né à St-Claude en 1679, profess. de droit à l'univ. de Besançon, mort dans cette ville en 1752, est aut. de plus. ouvr. de jurisprudence et d'hist., dont les princip. sont : *Traité des prescriptions*, Dijon, 1734, Paris, 1753, 1786, in-4. L'édit.

de 1810 porte le titre de *Nouveau Dunod*. — *Hist. de l'église, ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4. — *Histoire du comté de Bourgogne*, 1735-37-40, 3 vol. in-4. — Franç.-Joseph Dunod, fils du précéd., avocat au parlem. de Besançon, maire de cette ville, mort en 1765, fut l'édit. des *Observat. sur la coutume du comté de Bourgogne*, de son père, et a laissé plus. MSs., entre autres une *Hist. des Gaules*, etc.

DUNOIS (Jean), né en 1407, fils naturel de Louis, duc d'Orléans, et de Mariette d'Enghien, femme d'Aubert de Cany-Dunois, se signala fort jeune encore au siége de Montargis en 1427, où il défit les Anglais commandés par les comtes de Warwick et de Suffolk; il les battit de nouveau devant Orléans, et donna le temps à Jeanne d'Arc d'arriver au secours de cette place. Il eut presque tout l'honneur de les expulser de la Normandie et de la Guyenne, et leur porta un coup décisif à Castillon en 1451. On peut dire que Charles VII dut son trône à l'épée du noble bâtard d'Orléans; ce monarque, par reconnaissance, lui donna le comté de Longueville et la charge de gr.-chambellan. Dunois fit partie de la ligue dite du *bien public*, provoquée par la sombre polit. de Louis XI; mais ce prince parvint à conjurer l'orage en chargeant Dunois de négocier l'accommodem. connu sous le nom de *traité de Conflans*. Ayant recouvré son crédit, il obtint de nouvelles faveurs, et mourut en 1468.

DUNOYER (Anne-Marguerite PETIT, dame), née à Nîmes en 1663, élevée dans la religion protestante, fit abjuration à l'époque de son mariage, et obtint ainsi la restitution de ses biens. Au bout de 10 ans, Mme Dunoyer s'enfuit de la maison conjugale avec ses deux filles, alla en Angleterre, où elle vécut d'industrie, puis en Hollande, où elle rentra dans l'Église protestante, et tira parti de son esprit en se mettant aux gages des libraires. Elle mourut en 1720. On a d'elle des *Lettres* et des *Mém.* qui ont été souvent réimpr. La meilleure édit. est intit. : *Lettres histor. et galantes*, contenant différ. hist., anecdotes curieuses et singulières, Londres, 1757, 9 vol. petit in-12 : les deux dern. renferment des *Mém.* qui ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractère, bien que Mme Dunoyer les ait écrits en partie pour faire son apologie. — Sa fille cadette, mariée depuis à M. de Winterfeld, fut aimée de Voltaire, qui lui adressa quelques lettres insérées dans les *Lettres hist. et galantes* de sa mère.

DUNS (John), plus connu sous le nom de Jean SCOT, né dans le Northumberland au 13e S., entra dans l'ordre des cordeliers après avoir fait ses études à Oxford, professa la théologie dans cette ville, et vint ensuite à Paris, où ses argumentat. lui firent donner le surnom de *docteur subtil*. Ses sentiments étaient sur plusieurs points opposés à ceux de St Thomas, et de là vint la division de l'école en deux partis, les thomistes et les scotistes. Duns mourut à Cologne en 1308. Ses ouvr. ont été recueillis et publ. par le P. Wadding, Lyon, 1639, 12 vol. in-fol. Le même a donné *Vita J. Duns Scoti, ordinis minorum, doctoris subtilis*, 1644, petit in-8.

DUNSTAN (St), né en Angleterre vers 924, sous le règne d'Athelstan, fut honoré de la bienveillance particulière de ce prince; mais bientôt, dégoûté des grandeurs, il se retira dans une solitude et fut mis à la tête du monast. de Glastonbury. Évêque de Worcester en 957, puis archev. de Cantorbéry en 959, et légat du pape Jean XII, il s'occupa de la réforme des monastères, et publia à ce sujet *la Concorde des règles*, recueil d'anciennes constitutions monastiques, et un autre intit. : *Canons publiés sous le roi Edgard*. Ce saint prélat mourut en 988. Sa *Vie*, écrite par Osbern, au 11e S., se trouve dans Mabillon; une autre, composée par Eadmer en 1121, est insérée dans l'*Anglia sacra* de H. Warthon.

DUNZ (Jean), peintre de portraits et de fleurs, né à Berne en 1645, mort dans cette ville en 1736, est moins recommandable par son talent que par ses belles qualités. Possesseur d'une fortune considérable, il ne peignait que pour son plaisir, et doué d'un caractère bienfaisant, il encourageait par ses dons les artistes pauvres ou médiocres. J.-G. Fuessli fait l'éloge de cet artiste.

DUPARC (Jacques LENOIR), jésuite, né à Pont-Audemer en 1702, mort à Paris vers 1789, fut profess. de rhétor. au collége de Louis-le-Grand. On a de lui : *Observ. sur les trois siècles de la littérature franç.*, adressées à *M. P.*, Paris, 1774, in-8; à la suite se trouvent deux pièces de prose latine, étrangères au sujet, et qui avaient été d'abord impr. séparément. — *Examen impartial de plus. observat. sur la littérature*, ibid., 1779, in-8. Duparc est l'édit. des *Plaidoyers et discours orat.* du P. Geoffroy, 1785, 2 vol. in-12. La *France littér.* de 1769 lui attribue un *Éloge de Louis XIV*.

DUPARQUET (Jacques DIEL), était neveu d'Énambuc, fondat. des colonies franç. dans les îles Antilles. Celui-ci, voulant maintenir l'établissement de la Martinique, qu'il regardait comme son ouvrage, y envoya Duparquet en 1637. Le nouveau gouverneur sut gagner l'affection de tous les habitants, protéger l'île contre les ennemis du dehors, et maintenir la paix au-dedans. Ce fut lui qui forma le prem. établissem. à la Grenade, et qui reconstitua celui de Ste-Lucie après que les Anglais eurent été massacrés ou chassés de cette île. Il vint ensuite en France acheter la propriété des trois îles; le contrat fut confirmé par le roi, qui donna à Duparquet le titre de son lieuten.-génér. Le caractère de justice et d'humanité du digne gouvern.-propriét. ne le mit point à l'abri des contrariétés et des traverses dans l'exercice de son autorité paternelle; et le chagrin qu'il en ressentit, joint à la goutte qui le tourmentait dep. long-temps, abrégea sa carrière. Il mourut en 1658, vivem. regretté de ses administrés. Leclerc, correspond. de l'Institut, a fait connaître, dans la *Revue* de 1807, les droits que Duparquet s'est acquis à la vénérat. de la postérité en donnant le

premier aux habitants du Nouveau-Monde des exemples de modérat. que, suivant les expressions de Raynal, les Européens n'avaient pas imaginés jusqu'alors.

DUPATY (Charles-Marguerite-Jean-Baptiste MERCIER), né à La Rochelle en 1744, avoc.-gén., puis présid. à mortier au parlem. de Bordeaux, ne se distingua pas moins par son intégrité comme magistrat que par ses talents comme homme de lettres, et mourut à Paris en 1788. Ses principaux ouvr. sont : *Mémoire pour trois hommes condamnés à la roue; Réflexions historiq. sur les lois criminelles; Discours académiq.; Lettres sur l'Italie*, publ. en 1788. Ce dern. ouvr. est entre les mains de tout le monde. Les autres méritent l'estime avec laquelle ils furent accueillis. A. Diannyère a écrit l'*Éloge de Dupaty*, Paris, 1789, in-8. — Dupaty (Charles), fils du précéd., l'un des plus habiles sculpteurs de l'école moderne, membre de l'Institut, etc., destiné à la magistrat., cultiva les arts sans négliger les études nécess. à l'état qu'il devait embrasser, servit ensuite pend. quelq temps comme réquisitionnaire, puis, de retour à Paris, se livra avec ardeur à l'étude de la sculpture sous Lemot. Ayant obtenu le premier gr. prix, il partit pour l'Italie en qualité de pensionnaire; et, après un séjour de 7 années à Rome, rapporta à Paris plus. ouvr. qui eurent un gr. succès. Il mourut dans la force de son talent en 1825. Parmi ses belles compositions on distingue une *statue du général Leclerc, Vénus Genitrix, Ajax, Cadmus, Biblis*, et surtout son dern. ouvr., *la Religion consolant la France*, groupe destiné à être placé sur le monum. funèbre du duc de Berry. C. Dupaty n'a pu terminer différ. trav. qui lui avaient été commandés, notamment la *statue de Louis XIII* pour la place Royale.

DUPATY (Louis-Marie-Adrien-Jean-Baptiste MERCIER), conseiller à la cour de cassation, fut d'abord substitut près le tribunal de la Seine; puis alla siéger comme conseiller et comme présid. à la cour royale de Paris. Habituellement chargé, à la cour de cassation, du rapport des affaires forestières, il contribua à fixer la jurisprudence sur l'application de notre sixième code. Il suivit le procès des victimes dont son père avait commencé la défense, et fit réhabiliter leur mémoire par jugement de la cour d'appel de Nancy en 1805. Une autre circonstance remarquable de sa vie, c'est que le 28 juin 1832, lors de l'évocation de l'affaire des révoltés des 5 et 6 juin, il vota contre la cassation des jugements des conseils de guerre établis par suite de la mise en état de siége de Paris. Dupaty, l'un des magistrats les plus aimables, sinon l'un des plus graves et des plus profonds de cette époque, mourut en juillet 1832, victime du choléra.

DUPÉRAC (Étienne), architecte du roi Henri IV, mort à Paris en 1601, avait étudié en Italie les arts du dessin dans leur ensemble, et se délassait de ses travaux ordinaires, par la gravure et la peinture. Il peignit à Fontainebleau, dans la salle des Bains, cinq sujets des *dieux marins, les amours de Jupiter et de Calisto*, et grava un gr. nombre de paysages d'après le Titien. Il avait dessiné à Rome une vue perspective des jardins de Tivoli, qu'il dédia à Catherine de Médicis.

DUPÉRIER (Charles), poète, né à Aix (Provence), vint s'établir à Paris, où il se lia avec Ménage, Bouhours, etc. Après s'être essayé dans la poésie franç. avec quelq. succès, il s'appliqua de préférence à la poésie latine, et c'est à ses vers latins qu'il doit sa réputat. Il réussit surtout dans le genre de l'ode. Ménage le nomme *le prince des poètes lyriques* de son temps; mais Commire et Santeuil pourraient à bon droit lui disputer ce titre. Dupérier mourut à Paris en 1692. Ses vers latins n'ont point encore été réunis; il était au nombre des auteurs qui formaient la *Pléiade française;* les autres étaient : Rapin, Commire, Larue, Santeuil, Ménage et Petit (v. ces noms).

DUPERRET (Claude-Romain LAUS), né vers 1747, d'une famille noble de Languedoc, fut député des Bouches-du-Rhône à l'assemblée législat., puis à la convention nationale, où, dans le procès du roi, il vota l'appel au peuple et le bannissem. Attaché par ses opinions aux girondins, il fut un de ceux qui montrèrent le plus de courage contre la montagne; il rédigea la protestation contre la journée du 31 mai, fut pour ce fait traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort avec 21 de ses collègues le 31 octobre 1793. Il était âgé de 46 ans.

DUPERRON (Jacques DAVY), cardinal, né dans le canton de Berne en 1556, d'une famille protest. originaire de Normandie, apprit de son père le lat. et les mathématiq., et, sans le secours d'aucun maître, le grec, l'hébreu, et ce qu'on nommait alors la philosophie. Il vint ensuite à Paris, où il fut obligé pour vivre de donner des leçons de langue latine. Ayant embrassé l'état ecclésiastique après avoir abjuré le calvinisme, il obtint la place de lecteur du roi Henri III, une pension de 1,200 écus et plus. bénéfices. Henri III étant mort, Duperron s'attacha au card. de Bourbon; mais il abandonna bientôt son parti pour celui de Henri IV, auquel il révéla les projets du premier. Cette défection lui valut l'évêché d'Évreux, et il accompagna Henri lorsque ce prince se rendit à l'église pour son abjuration. Il fut ensuite envoyé à Rome pour solliciter la levée de l'interdit lancé contre la France, et il l'obtint en se soumettant, dit-on, ainsi que le cardinal d'Ossat, à des conditions humiliantes. Duperron fut chargé de combattre dans deux conférences successives les doctrines du calvinisme défendues par Mornay et d'Aubigné; sa complaisance pour la cour de Rome lui valut ensuite le chapeau de cardinal, et il obtint du roi l'archevêché de Sens pour avoir contribué à rétablir la paix entre le St-siége et les Vénitiens. Duperron assista aux états-généraux de 1614, et mourut en 1618. Ses livres favoris étaient *Montaigne*, qu'il appelait le bréviaire des honnêtes gens, et *Rabelais*, qu'il nommait l'auteur par excellence. Les ouvrages de

Duperron, divisés en trois classes, controverse, littérature et négociation, ont été recueillis, Paris, 1622, 3 vol. in-fol. Les *Ambassades* de ce prélat, depuis 1590 jusqu'en 1618, ont été réimpr. en 1629 et 1633. On a l'*Hist. abrégée de la vie de Duperron,* par Pelletier, Paris, 1618, in-8. La *Vie* du même, par Burigny, Paris, 1768, in-12. Son *Oraison funèbre* a été prononcée par Provenchères et Neuville, et Christ. Dupuy a recueilli ses bons mots et ses remarques critiq. sous le titre de *Perroniana,* impr. par les soins de Vossius, La Haye, 1666, réimpr. à Cologne (Rouen), 1669, 1691, avec le *Thuana.*—DUPERRON (Jean DAVY), frère du précéd., lui succéda dans l'archevêché de Sens, et mourut en 1621. On lui attribue une *Apologie des jésuites au sujet du livre de Suarez*, Paris, 1614, in-12, trad. en lat. l'année suivante.—DUPERRON (Jacques DAVY), neveu du précédent, fut évêque d'Angoulême en 1630, d'Évreux en 1646, grand-aumônier d'Henriette-Marie, reine d'Angleterre, et mourut en 1649. C'est lui qui fut l'éditeur des œuvres de controverse de son oncle le cardinal. On conserve un recueil MS. de ses *Lettres*, indiqué dans la bibliothèq. historiq. de France, nº 30,718.

DUPERRON DE CASTERA (LOUIS-ADRIEN), littérateur, né à Paris en 1707, mort en 1752, avait été résident de France à Varsovie. On a de lui plus. romans, des traduct. et autres écrits presque tous tombés dans l'oubli. Nous nous bornerons à indiquer : *Aventures de Léonidas et de Sophronie,* 1722, in-12.—*Le Théâtre des passions et de la fortune,* etc.; *Entretiens littéraires et galants, avec les aventures de Palmerin et de Thamire*, 1738, 2 vol. in-12; une traduct. du poème de Camoens, *les Lusiades* (*os Lusiadas*), précédée de la *Vie* du poète. — *Les Amours de Clitophon et de Leucippe*, traduit du grec d'Achille Tatius, 1733, in-12.—*Le Newtonianisme pour les dames*, trad. de l'ital. d'Algarotti, 1738, 2 vol. in-12.—*Théâtre espagnol*, 1738, in-12 (ce n'est qu'un extrait de 10 pièces de Lopez de Vega). — Deux comédies, *les Stratagèmes de l'amour,* et *le Phénix*, *ou la Fidélité à l'épreuve.*

DUPERRON.—V. ANQUETIL.

DUPETIT-THOUARS (ARISTIDE), capitaine de vaisseau, né en 1760, près de Saumur, fit ses études à La Flèche, puis à l'École-Militaire de Paris, et ses premières armes dans la campagne navale de 1778 contre l'Angleterre. A la paix, plus. croisières lui fournirent les moyens de perfectionner les connaissances qu'il avait acquises. Plus tard, il forma le projet d'aller à la recherche de l'infortuné La Peyrouse, que l'on disait avoir échoué sur une île déserte. Son frère, botaniste distingué, s'unit à lui, et tous deux vendirent leurs biens pour subvenir aux frais de cette expédition, à laquelle des souscriptions proposées n'avaient pu fournir des fonds suffisants. Après beauc. de traverses, Dupetit-Thouars mit à la voile le 2 août 1792; mais son bâtiment ayant été saisi par les Portugais sur les côtes du Brésil, il fut fait prisonnier et conduit à Lisbonne, où il subit une détention assez longue. Rendu à la liberté, il partit pour l'Amérique-Septentrionale, avec l'intention de se fixer dans les États-Unis; mais la tourmente révolutionnaire paraissant apaisée en France, il prit le parti d'y revenir. Dès son arrivée, le directoire, instruit de sa capacité, lui proposa de rentrer au service; il eut le commandement du *Tonnant,* vaisseau de 80 canons, dans la flotte destinée à l'expédition d'Égypte, se battit avec la plus rare intrépidité au combat d'Aboukir, et termina glorieusem. sa carrière dans cette désastreuse journée (1er août 1798). Dupetit-Thouars a laissé quelques MSs. presque tous incomplets, mais dont la lecture décèle, suivant un biographe (M. Eyriès), « une âme indépendante et libre, capable des affections les plus profondes, des pensées les plus nobles, et des concept. les plus énergiques. »—DUPETIT-THOUARS (Aubert-Aubert), frère du précéd., membre de l'acad. des sciences et des sociétés d'agriculture, d'horticulture, etc., chev. de St-Louis, né au château de Boumois en Anjou, en 1756, embrassa, très jeune encore, la profess. des armes. En 1792 il forma, de concert avec son frère, le projet d'un voyage de découv. Le capit. s'embarqua d'abord à Brest, et lorsqu'Aubert-Aubert arriva dans cette ville, son frère en était parti. Il tenta inutilem. de le rejoindre à l'île de France, où, faute de ressources, il s'arrêta. Ce fut dans cette colonie, où il resta dix ans, qu'il put se livrer entièrement à la botanique, science pour laq. il éprouvait une véritable passion. Il passa quelques mois à Madagascar; et, riche de collections, de science et de travaux, revint en France en 1802. Nommé directeur de la pépinière du Roule en 1806, il la dirigea pendant 20 années avec habileté. La suppression de cet établissem. lui causa un vif chagrin, dont sa santé fut sensiblement altérée. Il publia un grand nombre d'ouvr. remplis de vues neuves et originales sur toutes les parties de la botanique et de l'agriculture, et laissa MSs. une foule de *Mémoires* et de *Notes.* Il mourut à Paris en 1832, dans sa 75e année.

DUPHOT (LÉONARD), général, né à Lyon en 1770, entra en 1791 dans l'un des bataill. de volontaires, dont il fut nommé command., et servit avec honn. à l'armée des Pyrénées-Orientales. La paix conclue avec l'Espagne, il fut employé à l'armée d'Italie, où il signala sa valeur dans la campagne de 1796, et fut chargé par Bonaparte d'organiser une partie des troupes de la république cisalpine. Général de brigade le 30 mars 1797, il se rendit vers la fin de la même année à Rome avec Joseph Bonaparte, ambassad. près du St-siége, dont il devait épouser la belle-sœur. Le 26 décembre, une émeute ayant éclaté, Duphot sortit l'épée à la main pour dissiper les séditieux, et fut tué d'un coup de fusil dans la poitrine.

DUPIN (JEAN), nommé aussi *Durpain* ou *Durpin* par quelq. biogr., moine à l'abbaye de Vaucelles, près Cambrai, né dans le Bourbonnais en 1302, mort en 1372, selon Lacroix-du-Maine, est auteur du *Livre de bonne vie,* en rimes et en prose, Chambéry, 1485, in-fol., gothique, très rare; réimpr.

sous le titre de *Champ vertueux de bonne vie*, Paris, in-4, S. D., gothiq. On lui attribue encore l'*Évangile des femmes*, petit poème conservé parmi les MSs. de la bibliothèque du roi, et qu'il ne faut pas confondre avec le *Livre des connoilles* (quenouilles), connu aussi sous le titre d'*Évangile des femmes*, impr. à Lyon, 1475, in-4, goth. L'auteur de ce dernier ouvr. est resté inconnu.

DUPIN (Louis-Ellies), né en 1657, dans la Normandie, fit ses études au collége d'Harcourt, et s'adonna avec ardeur à la lecture des SS. PP., des conciles et des auteurs ecclésiastiques, en même temps qu'il suivait son cours de théologie en Sorbonne. Il y reçut le bonnet de docteur en 1684, et conçut, peu de temps après, le projet d'une *Bibliothèque universelle* de tous les auteurs ecclésiastiques. Le prem. vol. parut in-4 en 1686, et les autres suivirent avec rapidité. La liberté des jugements qu'il portait sur les ouvrages ne tarda pas à lui attirer des critiques sévères. Bossuet lui-même, quoiqu'il estimât Dupin, et fit cas de son travail, se rangea parmi ceux qui crurent devoir relever les inexactitudes de cet écrivain. Le docteur répondit sans se rétracter. L'illustre évêq. de Meaux recourut alors au chancelier Boucherat et à l'archevêque de Paris de Harlay, et demanda dans le mémoire qu'il leur adressa une rétractation formelle de l'aut., ou une censure rigoureuse. Dupin donna cette rétractation, et recouvra l'amitié de Bossuet; mais l'archevêque de Paris rendit contre lui un décret de censure, et son ouvrage fut supprimé par arrêt du parlement; toutefois, il lui fut permis de le continuer en en changeant le titre. Cet ouvrage immense n'empêcha point Dupin de publ. d'autres écrits sur des matières moins importantes. L'activité de son esprit suffisait à tout. Il était commissaire dans la plupart des affaires de la faculté de théologie, remplissait avec la même assiduité sa chaire au collége royal, travaillait au *Journ. des savants*, donnait des consultat., et rédigeait des mémoires. Sa vie fut troublée de nouveau par l'affaire de la bulle *Unigenitus*, et il fut l'un des signataires du *Cas de conscience*. Exilé pour ce fait à Châtellerault, il obtint son rappel en se rétractant; mais il ne put recouvrer la chaire qu'on lui avait ôtée. Il ne fut pas plus heureux sous la régence: il avait formé une étroite liaison avec Wak, archevêque de Cantorbéry, et entretenait un commerce de lettres avec ce prélat. On soupçonna du mystère dans cette correspondance; les papiers de Dupin furent saisis, mais on n'y trouva rien de condamnable. Ce docteur mourut en 1619. Voici la liste de ses principaux ouvrages: *Nouv. biblioth. des aut. ecclés., contenant l'hist. de leur vie, le catalogue, la critique, la chronologie de leurs ouvr.*, Paris, 58 vol. in-8, réimpr. en Hollande, 19 vol. in-4. — *J. Gersonii doct. opera*, etc., etc., Amsterd., 1703, 5 vol. in-fol. — *S. Optati, de schismate donatistarum lib. VII*, etc., Paris, 1700, in-fol. — *Liber psalmorum cum notis*, etc., ibid., 1691, in-8, trad. en français par l'édit., 1691 et 1710, in-12 — *Notæ in Pentateuchum*, ibid., 1701, in-8. — *Histoire de l'Egl. en abrégé, par demandes et par réponses*, etc., ibid., 1712, 4 vol. in-12, trad. en italien. — *Histoire profane*, etc., ibid., 1714, 1716, Anvers, 1717, 6 vol. in-12. — *De la Nécessité de la foi en J.-C.*, etc., ibid., 1701, in-8. — *Traité de la puissance ecclés. et temp.*, ibid., 1707, in-8. — *Biblioth. universelle des historiens*, Paris, 1716, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1708, in-8.

DUPIN (Pierre), savant jurisconsulte, né en 1681, exerça la profession d'avocat à Bordeaux, et mourut dans cette ville en 1745; il a laissé un *Tr. sur les peines des secondes noces*, 1743, in-4. — *Confér. de toutes les quest. traitées par Ferron*, dans son *Commentaire sur la coutume de Bordeaux*, etc., 1746, in-4. On lui doit aussi une nouvelle édit. du *Comment.* de B. Automne *sur les coutumes générales de Bordeaux*, ibid., 1728, 1737, in-fol.

DUPIN (Claude), fermier-général, né à Châteauroux vers 1700, mort à Paris en 1769, était instruit et laborieux. On a de lui: *OEconomiques*, Carlsruhe, 1745, 3 vol. in-4, tiré seulement à 15 exempl.: on en a inséré plusieurs morceaux dans l'*Encyclopédie méthodique*, dictionn. *finances*. — — *Mém. sur les blés*, etc., Paris, 1748, in-4. — *Manière de perfectionner les voitures*, ib., 1753, in-8. — *Observat. sur un livre intitulé* De l'Esprit des Lois, ibid., 1757-58, 3 vol. in-8, ouvr. rare, mais dont il reste un plus grand nombre d'exempl. que ne l'a cru Barbier. — Mme Dupin, épouse du précéd., morte en 1800, âgée de près de cent ans, était célèbre par son esprit et sa politesse. Elle confia quelque temps l'éducation de son fils à J.-J. Rousseau, qu'elle employait à transcrire ses MSs., sans soupçonner le mérite d'un pareil secrétaire.

DUPIN (Claude-François-Étienne, baron), successivem. secrétaire-génér., administrat. du départem. de la Seine, commissaire du gouvernem. près cette administrat., ancien préfet des Deux-Sèvres depuis l'origine de cette institut. jusqu'en 1813, conseiller-maître à la cour des comptes, officier de la Lég.-d'Honn., né à Metz en 1767, mort à Paris en 1828, était connu dans le monde politique par l'*Almanach du républicain* pour 1793; *Galerie historique et républicaine des hommes célèbres*, 1793 (avec Jacquin); et un gr. nombre d'ouvr. d'administrat. et de statistique. Dans le monde littéraire il se recommandait par des *Traductions* de l'allem. et d'autres langues. Membre de l'académie celtique, devenue la Société royale des antiquaires, il lui donna plusieurs *Mémoires*, notamment sur le patois poitevin et sa littérature. Dupin laissa en MS. un ouvr. sur l'*Origine et les droits des communes*; un *Abrégé de l'Histoire de France par provinces*; une *traduct. des comédies de l'Arioste*, et une *Légende austrasienne* intit.: *Valdrée*.

DUPINET (Antoine), sieur de Noroy, littérat., né en Franche-Comté, embrassa la réforme de Calvin, dont il fut un zélé défenseur; il s'établit d'abord à Lyon, puis à Paris, où il mourut vers 1584. On a de lui: *Expos. de l'Apocalypse de St*

Jean, Lyon, 1543, in-8. — *Épîtres illustres de D. Ant. de Guevare*, trad. en franç. sur la vers. ital. de D. Alph. d'Ulloa, Lyon, 1560, in-4. — *Histoire naturelle de Pline*, etc., ibid., 1542, in-fol.; 1567, 1584, 1605, 2 vol. in-fol.; Genève, 1608, 2 vol. in-8; Paris, 1615, 1622, 2 vol. in-fol. : cette traduction, long-temps la seule qu'il y eût en franç., a conservé des partisans. — *Plans, portraits, et description de plus. villes et forteresses, tant de l'Europe, l'Asie et l'Afrique que des Indes et terres neuves*, Lyon, 1564, in-fol. — *Taxe de la pénitencerie et chancellerie romaines*, avec la traduct. franç. et des annotations, Lyon, 1564, in-8 : cette première édition est rare et recherchée, et l'original latin, imprimé à Rome en 1474, in-4, par ordre du pape Sixte IV, est devenu presque introuvable; il y a des réimpress. avec des notes de différents auteurs protestants. — *La Conformité des Églises réformées de France et de l'Église primitive en police, cérémonies*, etc., Lyon, 1565, in-8, rare. — *Les secrets Miracles de la nature*, trad. du latin de Lévin Lemnius, Lyon, 1566, in-8. — *Les Comment.* de P. Mathiole *sur l'Histoire des plantes* de Dioscoride, trad. en franç., Lyon, 1566, 1577, 1580, 1619, 1655 et 1680, in-fol.— *Les Lieux communs de la Ste Écriture*, trad. du lat. de Wolfgang Musculus, Lyon, 1577, in-fol.

DUPLANIL (J.-D.), méd., né à Paris en 1740, se fit recevoir doct. à Montpellier, obtint le titre de méd. honoraire du comte d'Artois, et mourut à Argenteuil en 1802. On a de lui une traduct. très estimée de la *Médecine domestique* de G. Buchan, 5e édit., 1802, 5 vol. in-8. — *Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne*, trad. de Clarre, Londres et Paris, 1785, in-8. — *Médecine du voyageur*, Paris, 1801, 3 vol. in-8.

DUPLEIX (Scipion), conseiller-d'état et historiographe de France, né à Condom en 1569, vint à Paris en 1605, à la suite de la reine Marguerite de Valois, qui le fit maître des requêtes de son hôtel. Il fut ensuite chargé de l'éducat. du comte de Moret, fils légitimé de Henri IV, fut nommé par Louis XIII historiogr. de France en 1619, quitta la cour pour revenir dans sa ville natale, et mourut en 1661. Écriv. laborieux et infatigable, il avait conservé jusqu'au dernier moment toutes les facultés de l'esprit et du corps. Ses ouvrages, mal écrits, sont oubliés depuis long-temps. Le plus import. est l'*Hist. gén. de France*, 1621-43, 5 vol. in-fol. Les amateurs de recherches peuvent encore consulter l'*Inventaire des erreurs, fables et déguisem. de l'inventaire gén. de l'hist. de France de J. de Serres*, Paris, 1626, 1630, 1633, in-8. — Dupleix (Scipion), frère aîné du précédent, lieuten.-gén. du baillage de Condom, passe pour l'aut. du *Rec. des lois milit. touchant le duel*, Paris, 1586, in-8; 1602, in-4; ibid., 1611, in-8, avec des augment. — François Dupleix, frère du précédent, est aut. de : *Partitiones juris methodicæ heroico versu conscriptæ;* Paris, 1615, in-8.

DUPLEIX (César), seigneur de Lormoi, avocat, né à Orléans vers la fin du 16e S., est le véritable auteur de l'ouvrage intitulé : *l'Anti-Cotton*, en opposit. à la lettre déclaratoire de la doctrine des jésuites, par le confesseur de Henri IV. Cet écrit, qui fit à sa publication beaucoup de bruit, fut attribué dans le temps à P. du Moulin, à P. du Coignet, à Aug. Casaubon, à J. Dubois et à D. Tilenus. Dupleix mourut en 1641.

DUPLEIX (Joseph), gouverneur des établissements franç. dans l'Inde, fils d'un fermier-général, directeur de la compagnie des Indes, fut envoyé par cette même compagnie à Pondichéri en 1720, avec la double qualité de prem. conseiller du conseil supérieur et de commissaire-ordonnateur des guerres, et fut, dix ans après, nommé direct du comptoir de Chandernagor, établissem. auquel il redonna la vie. Le zèle et l'extrême activité de Dupleix furent récompensés en 1742 par la place de gouverneur de Pondichéri et de directeur-général des comptoirs français dans l'Inde. Il déploya dans ce nouv. poste les mêmes qualités qui l'y avaient fait appeler; mais il ne put s'y préserver de l'ivresse du pouvoir. Il eut des torts graves envers La Bourdonnaie, vainqueur de Madras; mais il les racheta du moins en partie par sa belle défense de Pondichéri pendant 42 jours de tranchée ouverte contre une flotte anglaise, soutenue par les troupes de deux nababs. Le gr. cordon de St-Louis et le titre de marquis furent le prix de cette belle défense, dans laquelle Dupleix se montra ministre, général, ingénieur, artilleur et munitionnaire. A ces distinctions européennes il ajouta en 1750 la dignité de nabab, qui lui fut donnée par Mouzaferzingue, proclamé par lui soubab du Dekhân. Mais bientôt la guerre s'alluma dans ces contrées entre les deux compagnies française et anglaise, et mit un terme aux prospérités de Dupleix. Les rapports du conseil de Pondichéri à la compagnie des Indes et au conseil du roi provoquèrent l'envoi d'un commiss. chargé d'interdire le gouverneur, de le renvoyer en Europe, de vérifier les caisses et l'état de tous les comptoirs, et de conclure avec les Anglais et les puissances du pays un traité de paix ayant pour première base la renonciation réciproque de tous les Européens aux titres, honneurs et principautés de l'Inde. Dupleix n'opposa aucune résistance à l'exécution de cet ordre : il partit de l'Inde en 1754, et vint à Paris, où l'attendaient des chagrins plus cuisants que sa destitution. Ce fut en vain qu'il réclama 13 millions qu'il prétendait avoir avancés pour le service de la compagnie; et celui qui avait disposé des trésors de l'Inde, qui avait exercé toute la puissance d'un maître absolu, se vit réduit à passer les neuf dern. années de sa vie dans l'humiliation d'un solliciteur constamment repoussé. Il mourut en 1763, sans avoir pu obtenir un jugement qu'il n'avait pas cessé de demander depuis 1754. Dupleix venait de publier un *Mém.* qui porte l'empreinte du désespoir auquel il a succombé.

DUPLESSIS (Claude), jurisconsulte, né dans le Perche, fit partie du conseil judiciaire de plus. grandes maisons sous le règne de Louis XIV, et fut consulté fréquemment par Colbert pour les affaires

du roi et de l'état. Il mourut en 1685. On a de lui des *Traités* sur la coutume de Paris, qui ont paru successivement avec des notes de Berroyer et de Laurière, Paris, 1699, 1702, 1709, in-fol.; 1726, 1754, 2 vol. in-fol.

DUPLESSIS (MICHEL-TOUSSAINT-CHRÉTIEN), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Paris en 1689, fut nommé bibliothéc. de la ville d'Orléans, puis appelé à St-Germain-des-Prés, pour seconder dans leurs sav. recherches les auteurs de la *Gallia christiana*. Il se retira dans sa vieillesse à l'abbaye de St-Denis, où il mourut en 1767. On a de lui : *Histoire de la ville et des seigneurs de Couci*, Paris, 1728, in-4. — *Histoire de l'Église de Meaux*, ibid., 1731, 2 vol. in-4. — *Descript. géogr. et historique de la Haute-Normandie*, etc., 1740, 2 vol. in-4. — *Nouvelles Annales de Paris jusqu'au règne de Hugues Capet*, etc., Paris, 1753, in-4. — *Description de la ville et des environs d'Orléans*, Orléans, 1736, in-8. — L'auteur y démontre que cette ville est le *Genabum* de César. — *Relation en vers d'un voyage à Dunkerque*, Paris, 1738. — Des *Lettres* et *Dissert.* dans les *Mém.* de Trévoux, ou dans le *Mercure*. On lui attribue une *Hist. de Jacques II, roi d'Angleterre*, Bruxelles, 1740, in-12.

DUPLESSIS (JOSEPH SIFREDE), peintre, né à Carpentras en 1725, voyagea en Italie, entra dans l'école du peintre Subleyras à Rome, où il se perfectionna dans les trois genres de l'histoire, du portrait et du paysage; de retour dans le Comtat, y exécuta quelques tableaux d'église, des portr., passa ensuite à Lyon, puis s'établit à Paris, fut reçu à l'académie de peinture en 1744, et mourut à Versailles en 1802. Ses portraits de Thomas, de Francklin, de Gluck, de Marmontel, de M. et Mme Necker, passent pour ses meilleurs ouvrages; plusieurs ont été gravés.

DUPONT (GRATIAN), sieur de Drusac, lieuten.-général de la sénéchaussée de Toulouse, né en Languedoc, est auteur d'un ouvrage en vers : *Controverse des sexes masculin et féminin*, en III liv., suivie de la *Requête du sexe masculin contre le féminin*, Toulouse, 1534, in-fol.; 1536, in-16; Paris, 1540, in-16; 1541, in-8. François Arnaut, prêtre, a publié une réfutation de cet écrit sous le titre de l'*Anti-Drusac*, ou *Livret contre Drusac, fait en l'honneur des femmes nobles, bonnes et honnêtes*. On attribue à G. Dupont l'*Art et science de rhétorique métrifié*, Paris, 1539, in-4.

DUPONT (JACOB-LOUIS), député d'Indre-et-Loire à l'assemblée législative, où il s'occupa spécialement de questions financières, fut renvoyé par le même département à la convention. Dans la discussion sur l'instruction primaire (déc. 1792), il déclara qu'il ne reconnaissait d'autre Dieu que la nature et la raison, et le prem. attaqua les prêtres de tous les cultes avec une violence sans exemple. Il vota dans le procès du roi la peine de mort sans appel et sans sursis. En 1798 il demanda la salle du Manége pour y ouvrir un cours d'instruction publique. Il mourut à Paris en 1813, dans un état complet d'aliénation mentale.

DUPONT DE NEMOURS (PIERRE-SAMUEL), sav. économiste, né à Paris en 1739, fut l'un des plus zélés propagateurs de ces théories philanthropiq. qui ont donné naissance à des associat. destinées à l'accroissem. de la prospérité des classes moyennes. Il avait déjà rempli, sous M. de Vergennes, deux commissions diplomatiq. d'un haut intérêt, lorsqu'il fut nommé conseiller-d'état; élu député aux états-généraux par le bailliage de Nemours, il fut deux fois président de l'assemblée constituante, et y déploya, dans les questions relatives aux finances et à l'administration, des connaiss. aussi variées qu'étendues. Son axiome politique était la *balance des pouvoirs* : il servit de base à toute sa conduite. Rendu à la vie privée, il acheta une imprimerie, rédigea un journal, et ne cessa de lutter pour la défense de son principe que lorsqu'il fut réduit à dérober sa tête au glaive de l'anarchie. La chute de Robespierre l'avait sauvé de l'échafaud, quand, porté au conseil des anciens par le département du Loiret, il encourut de nouveaux périls après la révolution du 18 fructidor (4 sept. 1797), par la hardiesse des opinions qu'il avait émises dans *l'Historien*, journal dont il était l'éditeur. Chénier, son collègue à l'Institut, en le faisant passer pour octogénaire, le sauva de la déport. Il fut encore retenu quelq. temps en France par l'espoir d'y être utile, et se rendit ensuite aux États-Unis, où le souvenir de la part qu'il avait prise au traité de 1783 lui assurait un accueil flatteur. Dupont y séjourna deux ans, partageant son temps entre les travaux agricoles et les occupat. littéraires; de retour en France, il reprit sa place à l'Institut, et fut nommé (1805) secrétaire, puis président de la chambre de commerce. Malgré son grand âge, il accepta en 1814 les fonctions de secrétaire du gouvernement provisoire; au 20 mars 1815, il retourna pour toujours en Amérique, emportant des marques d'estime du roi, qui, à la deuxième restauration, le rétablit sur le tabl. des conseillers-d'état, et lui conserva sa place à l'Institut. Il mourut dans la Delaware en 1817. Outre un grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de l'Institut, et sa coopération à plusieurs ouvrages périodiques, tels que *le Mercure*, *les Archives littéraires* et *la Revue philos.*, on doit à Dupont un assez grand nombre d'ouvrages : les plus remarquables sont : *Réflexions sur l'écrit intitulé :* Richesses de l'état, Londres, 1763, in-8. — *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Turgot*, 1782, in-8. — *Philosophie de l'univers*, 1790-97-99, in-8. — *Mémoires* sur différents sujets, la plupart d'histoire naturelle ou de physique génér. et particulière, 1807, in-8; 2e édition, 1813, in-8 : on trouve dans ce recueil différents passages plus ingénieux que solides sur le langage des oiseaux, et sur leur faculté de se comprendre entre eux aussi-bien que les hommes.

DUPONT DES LOGES (PIERRE LOUIS), magistrat, mort à Rennes le 24 juin 1835, appartenait à une famille parlementaire; entré dans la magistrature dès l'âge de 19 ans, conseiller, présid. de chambre

sous la restaurat., puis prem. présid. de la cour royale de Rennes, il s'y distingua par beaucoup de sagesse. Député à la chambre de 1815, il vota avec la majorité; pendant les *cent-jours* il se tint à l'écart. Lorsque survint la révolut. de 1830, il cessa de siéger, se félicitant de pouvoir consacrer ses dern. années au soulagem. des pauvres, dont il était l'appui. La douleur publique au jour de sa mort a témoigné de ses vertus et de ses bienfaits.

DUPORT (Jacques), théologien et savant helléniste anglais, fut profess. de grec à Cambridge, puis chapelain du roi d'Angleterre et doyen de Peterborough, et mourut en 1679. On a de lui : *Gnomologia Homeri cum duplici parallelismo ex sacrâ Scripturâ et gentium scriptoribus*, Cambridge, 1660, in-4. — Des *Opuscules* grecs et lat., réunis sous le titre de : *Poetica stromata*, ibid., 1676, in-8, et des leçons sur les quinze premiers caractères de Théophraste, impr. dans l'édition de Needham. C'est à tort que ces leçons ont été attribuées au savant Stanley.

DUPORT (Adrien), conseiller au parlement, né à Paris en 1759, se fit remarquer par l'exaltation de ses opinions dans la lutte qui s'établit en 1787 entre le parlem. et la cour. Député de la noblesse aux états-généraux, il s'y trouva transporté sur un théâtre plus digne de ses talents. La première fois qu'il parut à la tribune, ce fut pour réclamer l'inviolabilité du secret des lettres. Il acquit une gr. influence sur cette assemblée par ses hautes lumières. Son trav. sur l'organis. judic. ne fit qu'ajouter à sa réput.; mais il ne put parvenir à faire supprimer la peine de mort. Après l'arrestat. du roi à Varennes, il fut l'un des commiss. chargés d'interroger ce monarque, et s'acquitta de cette mission avec les égards dûs à la grandeur déchue. Après la session, il fut élu président du tribunal criminel de Paris, il conserva ce poste jusqu'au 10 août. Poursuivi comme royaliste, il se retira à Melun, d'où, protégé par Danton, il put gagner la Suisse, et mourut à Appenzel en 1798.

DUPORT (Bernard-Jean-Maurice), né en 1762 à Flaverges (Savoie), mort à Paris en 1832, fut député à la convent. après le procès de Louis XVI, et commissaire du directoire à Rome, où il devint ministre des finances de la république romaine. A son retour à Paris, il fut nommé chef de bureau au ministère de la justice, place qu'il occupait depuis 1800. Grâce à ses soins, les radiations furent nombreuses; cependant, sans y être suffisamment autorisé, ayant compris dans l'éliminat. la duchesse douairière d'Orléans, il fut mis en arrestation et détenu en prison pendant quelque temps.

DUPORT DU TERTRE (François-Joachim), littérateur, né à St-Malo en 1715, entra dans la soc. des jésuites, professa les humanités dans un de leurs colléges, et rentra dans le monde où il s'occupa de littérature et d'histoire jusqu'à sa mort, en 1759. Il a laissé les ouvr. suivants : *le Congrès de Cythère* (trad. de l'italien d'Algarotti), 1749, in-12. — *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, 1751, 3 vol. in-12. — *Almanach des beaux-arts*, 1752, in-12, continué les années suiv. sous le titre de : *la France littér.* — *Mém. du marq. de Chouppes*, Paris, 1753, in-12. — *Histoire des conjurations, conspirations et révolutions célèbres*, ibid., 1754 et années suiv., 8 vol. in-12. — *Biblioth. amusante et instructive, contenant des anecdotes intéress. et des histoires curieuses*, 1755, 3 vol. in-12; 1775, 2 vol. in-12. — *Projet utile pour le progrès de la littérature*, ibid., 1756, in-12. Duport du Tertre a eu part à l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, publié par Désormeaux. — Duport du Tertre (Marguerite-Louis-François), fils du précédent, né à Paris en 1754, avocat avant la révolution, en adopta les principes avec modération, fut porté en 1790 au ministère de la justice, et perdit cet emploi quand la chute du ministre de Lessart dut entraîner celle des hommes qui partageaient ses sentiments. Décrété d'accusat. après le 10 août 1792, il périt sur l'échafaud en novemb. 1793. On a de lui quelques ouvrages peu remarq. relatifs à l'ordre judiciaire.

DUPORT-LAVILETTE, habile avocat de Grenoble, où il mourut en 1827, dans un âge avancé, acquit dans sa province un crédit qui le fit nommer à la chambre des *cent jours*. Il laissa, dit-on, sous le nom de *Questions de droit*, de volumineux factums, qu'on n'a point publiés.

DUPORTAIL, ministre de la guerre en 1790, avait servi dans l'arme du génie, et s'était acquis la réputation d'un habile officier. Le roi l'appela au ministère sur la recommandation de Lafayette, avec lequel il avait fait les campagnes d'Amérique; mais il dut partager la disgrâce de son protecteur quand celui-ci perdit sa popular. Mandé à la barre de l'assemblée législative en 1791 pour répondre à une dénonciation des administrat. du district de Château-Thierry, Duportail, après avoir essayé une justificat. maladroite, se vit forcé de donner sa démission. Plus tard, pour se soustraire à la hache révolutionnaire, il alla chercher un asile en Amérique. Bonaparte, 1er consul, le fit rayer de la liste des émigrés, et il revenait en France lorsque la mort le frappa pendant la traversée en 1802.

DUPOUGET-DUCLAUX (Antoine), supérieur général du séminaire de St-Sulpice, docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Paris, né en 1749 à Cieurac, dans le diocèse de Cahors, où il fit ses études, vint ensuite à Paris. Chargé de professer la théologie à Nantes, puis à la Solitude, il fut nommé direct. du séminaire d'Angers, d'où il revint à la Solitude. A l'époque de la révolution, il resta presque continuellem. dans la maison d'Issy; arrêté en 1793 et enfermé dans la prison de St-Lazare, il ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor. Il reprit aussitôt l'exercice de son ministère, et se joignit à l'abbé Émery pour diriger le nouveau séminaire. Élu pour lui succéder (1814), il gouverna cet établissem. avec sagesse, et c'est à ses soins que le clergé français doit ses membres les plus distingués. Il mourut en 1827.

DUPPA (Bryan), prélat angl., né en 1589 dans le comté de Kent, fut chapelain de Charles Ier,

précepteur du fils de ce monarque, occupa successivement les siéges épiscopaux de Chichester et de Salisbury, consola souv. l'infortuné roi dans les tribulations qui précédèrent la catastrophe du 9 février 1649, et l'aida dans la composit. de l'ouvrage intitulé : *Eikon Basilike*. A la restauration, Duppa, nommé gr.-aumônier, fut chargé de pourvoir de sujets les évêchés vacants. Il mourut en 1662. On a de lui quelq. *Sermons* et d'autres écrits de religion peu remarquables.

DUPRAT (Antoine), card., chancelier de France, né à Issoire en 1463, était premier présid. au parlement de Paris (1507), lorsque la comtesse d'Angoulême lui confia l'éducat. de son fils. A l'avénement de François Ier au trône, il fut nommé chancel., et plus tard il fut chargé de régler avec Léon X l'affaire de la pragmatique-sanction. Le chancelier fut bientôt d'accord avec le souverain pontife. Il fut convenu que la pragmatique-sanction serait abrogée ; que le droit d'élire aux évêchés et autres grands bénéfices vacants cesserait d'appartenir aux églises ; que le roi nommerait, et que les nominations seraient confirmées par le pape. L'intérêt personnel avait dirigé Duprat en cette circonstance : veuf dep. plusieurs années, il avait embrassé l'état ecclésiast. ; il dut entrevoir alors tout ce que cette nouv. carrière pouvait lui procurer de richesses et de dignités, surtout lorsqu'elles seraient à la disposit. d'un monarque dont la faveur lui était assurée. Les articles convenus entre Duprat et Léon X servirent de base à la bulle connue sous le nom de *Concordat*, que Duprat fit enregistrer au parlement, malgré la plus vive opposit. Le chancelier, déjà l'objet de la haine publ., devint encore plus odieux ; mais il n'en conserva pas moins son crédit. Pendant l'absence du roi, qui commandait en personne ses armées, sa mère, régente du royaume, ne gouvernait que d'après les conseils de Duprat. Dans le procès qu'elle intenta au connét. pour la success. de Suzanne de Bourbon, sa haine fut servie et ses démarches furent dirigées par le chancelier ; et, pend. la captiv. du roi après la bataille de Pavie, les malheurs de la France furent hautem. imputés au même personnage. Le parlement nomma des commiss. pour informer contre lui ; mais au retour du roi la procéd. fut anéantie. Duprat, qui s'était déjà fait donner par la régente l'archev. de Sens et plusieurs riches abbayes, fut nommé cardinal en 1527, et légat *à latere* en 1530. Jusqu'alors il s'était montré fort indifférent aux affaires de religion : mais depuis il ne cessa de provoquer les mesures les plus rigoureuses contre les nouv. opinions. Ce ministre, dont la mémoire a été justement flétrie, mourut en 1535.—Duprat (Guillaume), fils du précéd., évêque de Clermont, assista au concile de Trente, d'où il amena en France les jésuites, pour lesq. il fonda à Paris le collége de Clermont (connu depuis sous le nom de Louis-le-Grand). Il mourut en 1560, âgé de 53 ans. — Duprat (Pierre), archev. d'Aix, mort en 1361, était, à ce que l'on croit, de la même famille qu'Antoine Duprat. Il travailla en qualité de légat à la paix entre Philippe de Valois et Édouard III, et composa un livre intitulé : *de Laudibus B. Mariæ virginis*, dont le MS. se trouvait à la bibliothèque de St-Victor.

DUPRAT, *le Jeune*, (Jean), négociant, né en 1763 à Avignon, prit une part très active aux troubles qui désolèrent ce malheureux pays avant sa réunion à la France, fut élu maire d'Avignon par la faction triomphante, puis député à la convention par le départ. des Bouches-du-Rhône. Il fut décrété d'accusation le 3 octobre 1793, et condamné à mort avec ses collègues, Brissot, Vergniaud, Gensonné, Guadet et autres.

DUPRÉ (Jean), seigneur des Barres, poète français du 16e S., né dans le Quercy, est auteur d'un poème intitulé : *le Palais des nobles dames*, etc., in-4, goth., S. D. L'abbé Goujet conjecture que cette édit. a paru vers 1534 ; on en a une 2e de 1539, petit in-8, assez recherchée.—Dupré (Christophe), sieur de Passy, né à Paris vers le milieu du 16e S., a publié un recueil de vers intitulé : *Larmes funèbres*, Paris, 1577, in-4. Il y déplore la mort de sa femme.

DUPRÉ (Adrien), attaché dès sa jeunesse aux emplois consulaires, visita successivem. les diverses contrées de l'Orient et de la Perse, et mourut à Smyrne en 1831. On lui doit un *Voyage aux mines de Nicopolis et de l'Épire* ; un *Essai historique et commercial sur les bouches du Cattaro* ; un *Voyage en Perse*.

DUPRÉ D'AULNAY (Louis), directeur-général de l'administration des vivres, mort en 1758, joignait à des connaissances étendues en administrat. un esprit très cultivé. On a de lui : *Traité des subsistances militaires*, Paris, 1744, in-4, ouvrage très estimé. — *Dissert. sur la cause physique de l'électricité*, Paris, 1746, in-12. — *Réception du doct. Hecquet aux enfers*, La Haye (Paris), 1748, in-12. — *Réflexions sur la transfusion du sang*, Paris, 1749, in-12. — *Aventures du faux chev. de Warwick*, Londres (Paris), 1752, in-12.—On lui attribue encore des *Lettres* sur la génération des animaux.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (Nicolas-François), maître des comptes, né à Paris vers 1695, a contribué plus que personne à répandre en France le goût de la littérature angl. Il fut admis en 1733 à l'Académie franç., et mourut en 1774. On a de lui : une trad. du *Paradis perdu* de Milton, avec les remarques d'Addison, Paris, 1729, 3 vol. in-12, souvent réimpr.—Un *Essai sur les monnaies*, etc., ibid., 1746, in-4, ouvrage import. assez rare. — *Recherches sur la valeur des monnaies et sur le prix des grains avant et après le concile de Francfort*, Paris, 1762, in-12. — Les *Tables de mortalité*, insérées par Buffon dans l'hist. naturelle de l'homme.

DUPUGET (Edme-Jean-Antoine), inspecteur-général des colonies pour la partie militaire, né à Joinville en 1745, mort en 1801, avait long-temps servi dans l'artillerie. On lui doit de précieuses recherches sur les bois utiles à la marine. Bon mi-

néralogiste, il a enrichi le muséum d'hist. natur. de plus. morceaux curieux, et a fourni plusieurs mémoires intéressants au *Journal des mines*. Il était correspondant de l'Institut, et membre de la société d'agriculture de Paris.

DUPUIS (Charles), graveur, né à Paris en 1685, mort en 1742, membre de l'acad. de peinture, a gravé, pour le cabinet de Crozat, beaucoup de tableaux des galeries de Versailles et du Palais-Royal. On estime ses estampes de *la Terre* et *l'Air*, d'après L. de Boulongne; *St Jean dans le désert*, d'après Carle Maratte, et le *Mariage de la Vierge*, d'après Vanloo. Cette dernière pièce passe pour son chef-d'œuvre. — Dupuis (Nicolas-Gabriel), frère du précéd., né à Paris en 1695, mort en 1771, a gravé plus. estampes estimées d'après P. Véronèse, Annibal Carrache, Vanloo, Pierre, et le sculpteur Lemoine.

DUPUIS (Charles-François), membre de l'Institut, né à Tryé-le-Château entre Gisors et Chaumont, en 1742, fit ses études au collége d'Harcourt, fut à 24 ans nommé professeur de rhétorique au collége de Lisieux, et reçu avocat au parlement en 1770. Un discours latin, prononcé en 1775 pour la distribution des prix de l'université, et l'oraison funèbre (dans la même langue) de l'impératrice Marie-Thérèse, commencèrent la réputation de Dupuis. Les mathématiques devinrent ensuite l'objet de son application, et il suivit pendant plus. années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. En 1778, il exécuta un télégraphe, d'après l'idée qu'en avait donnée Amontons, pour correspondre de Belleville, avec un de ses amis qui habitait le village de Bagneux. C'est cette invention que Chappe a perfectionnée plus tard. L'obscurité de la mythologie, l'origine des fables qui la composent, et celle des noms et des fig. des constellations, appelèrent particulièrem. les recherches de Dupuis, et bientôt il crut avoir trouvé dans le ciel l'origine de toutes les erreurs de la terre, la clef des mystères de l'antiquité et de toutes les difficultés du premier âge de l'histoire. Il publia plusieurs parties de son système dans le *Journal des Savants*, et les réunit plus tard en un seul corps d'ouvrage, inséré d'abord dans l'astronomie de Lalande, et depuis imprimé séparément sous le titre de *Mém. sur l'orig. des constell. et sur l'explicat. de la fable par l'astron.* Ce mémoire, réfuté par Bailly dans son *Hist. de l'Astronomie*, n'en assigna pas moins à son auteur une place parmi les savants. En 1787, il fut nommé profess. d'éloquence latine au collége de France, et, l'année suiv., membre de l'acad. des inscript. A la révolution, Dupuis se vit contraint de chercher un asile à Evreux. Député à la convention par le départ. de Seine-et-Oise, il ne partagea point l'exagération de la majorité, et passa au conseil des cinq-cents en 1796. Il fut membre de l'Institut à sa formation, fit partie sous le consulat du corps législatif, en devint président, fut présenté comme candidat au sénat, rentra dans la vie civile, reprit ses habitudes littéraires et scientifiques, et mourut en 1809. Outre les ouvrages que nous avons déjà mentionnés, Dupuis a publié : *Orig. de tous les cultes, ou la Relig. univ.*, Paris, an III, (1795), 3 vol. in-4 et un atlas, ou 12 vol. in-8. — *Abrégé* du même ouvr., Paris, an VII (1798), in-8, souv. réimp. — *Mém. expl. du zodiaque chron. et mythol.*, ibid., 1806, in-4, fig. — *Mém. sur le zodiaque de Tentyra* ou *Dendera*, dans la *Revue philosoph.*, mai 1806. Il a laissé plusieurs MSs. sur les cosmogonies et théogonies, sur les hiéroglyphes égyptiens; des lettres sur la mythologie, et une traduction des discours choisis de Cicéron. Son éloge a été prononcé à l'Institut par Dacier, et sa veuve a pub. une *Notice* sur sa vie et ses écrits.

DUPUY (Claude), fils de Clément, conseiller au parlement de Paris, né dans cette ville en 1545, mort en 1594, s'était fait remarquer par la droiture de son esprit, la bonté de son jugement et sa profonde érudition. Divers savants ont écrit son éloge en plus. langues, et Reneaulme son parent les a réunis et publ. sous ce titre : *Amplissimi viri Claudii Puteani tumulus*, Paris, 1607, in-4. — Dupuy (Christophe), fils du précédent, chartreux, né à Paris vers 1580, mort à Rome en 1654, procur.-général de son ordre et prieur *in urbe*, est aut. du *Peronniana* imp. en 1669, in-12, par les soins de Daillé fils. — Dupuy (Pierre), frère du précéd., conseiller du roi en ses conseils et garde de la bibliothèque, né à Agen en 1582, mort à Paris en 1651, fut, ainsi que son frère Jacques, honoré de l'amitié du présid. de Thou, et donna ses soins aux édit. de son *Hist.*, qui parurent de 1620 à 1626. Chargé de travailler à la recherche des droits du roi et à l'investigat. du trésor des chartres, il pub. un très gr. nombre d'ouvr. dont la nature de son emploi lui facilitait la composit. On en peut voir la liste dans la *Biblioth. hist. de Fontette;* les principaux sont : *Traité des droits et des libertés de l'Église gallicane avec les preuves*, Paris, 1639, 3 vol. in-fol. — *Traité de la majorité de nos rois et des régences du royaume, avec les preuves*, ibid., 1655, in-4. — *Histoire des plus illustres favoris anciens et modernes*, Leyde, 1659, in-4 et in-12. *Hist. de la condamnat. des templiers*, 1751, in-4, bonne édit. *La Vie de Pierre Dupuis*, par Nicol Rigault, Paris, 1652, in-4, a été insérée dans les *Vitæ selectæ*, Londres, 1681, in-4. — Dupuy (Jacques), frère du précéd., garde de la biblioth. du roi, né en 1586, mort à Paris en 1656, aida son frère Pierre à donner l'édit. de l'*Hist. de de Thou;* on lui doit en particulier l'*Index de tous les noms propres* qui s'y trouvent *latinisés*, Genève, 1614, in-4, réimprimé sous le tit. de *Resolutio omnium difficultatum*, Ratisbonne, 1696, in-4. — *Catalogus bibliothecæ Thuan., ordine alphabetico digestus;* et la 4e édit. des *Instructions et Missives des rois de France et de leurs ambassadeurs au concile de Trente*, Paris, 1654, in-4.

DUPUY (Henri), *Erycius Puteanus*, en flamand

Van den Pulle, né à Venloo, dans la Gueldre, en 1574, mort à Louvain en 1646, profess. des belles-lettres à l'univers. de cette ville, a pub. 98 ouvr. sur l'éloquence, la philologie, la philosophie l'hist., la politique et les mathématiq. On en peut lire la liste dans le t. VII des Mémoires de Niceron. Nous citerons seulement : *De usu fructuque librorum bibliothecæ ambrosianæ*, Milan, 1605, in-8. — *Comus, sive Phagesiposia cimmeria de luxu somnium*, Louvain, 1608, in-12, Oxfort, 1634, in-12, trad. en français par Nicolas Pelloquin, sous ce titre : *Comus, ou Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12. — *Bruma, sive Chimonopægnion de laudibus hiemis*, etc., Munich, 1619, in-8, fig.

DUPUY (Louis), né à Chazey-sur-Ain (Bugey), en 1709, d'une anc. famille, fit ses études à Lyon, et, envoyé au séminaire des Trente-Trois à Paris, y mérita l'estime de ses supér. Ayant renoncé à l'état ecclésiast., il fut accueilli par Fourmont, qui lui fit confier la rédact. du *Journal des savants*. Admis en 1756 à l'acad. des inscript., il en devint secrét.-perpét., se démit de cette place dans laq. il fut remplacé par Dacier, et mourut en 1795. Outre les vol. XXXVI à XLI des *Mém. de l'acad.*, dont on lui doit la publicat., il a complété la trad. du *Théâtre des Grecs*, du P. Brumoy, par celle de 4 tragéd. de Sophocle : *Ajax*, *les Tachiniennes*, *OEdipe à Colonne* et *Antigone*, Paris, 1762, in-4, ou 2 vol. in-12. Dupuy unissait la connaissance des mathématiques à celle des langues et des usages anciens; on lui doit des *Observations sur les infiniment petits*, etc., et *Fragment d'Athémius sur des paradoxes de mécanique*, texte grec et trad. franç., Paris, 1777, in-4.

DUPUY (André-Julien, comte), pair de France, né à Brioude en 1753, était, en 1775, conseiller au Châtelet de Paris. Nommé en 1789 intendant de justice, police, finances, guerre et marine, des îles de France et de Bourbon, avec des pouvoirs fort étendus, il contribua, par son administrat., à conserver ces colonies à la France, mais l'altération de sa santé le rappela sur le continent. En octobre 1801, Bonaparte, prem. consul, lui confia les fonctions de la légation française au congrès d'Amiens, l'appela ensuite au conseil-d'état, puis au sénat en 1806. Dupuy repartit pour l'Inde en qualité de gouverneur civil des établissem. français; il justifia à Pondichéry la confiance qu'on avait en lui. De retour en France, il siégeait à la chambre des pairs, lorsqu'au sortir d'une séance pénible, il expira le 7 janvier 1832, à l'âge de 78 ans.

DUPUY-DEMPORTES (Jean-Baptiste), littérat., mort en 1770, a publ. plus. opusc. oubliés avec les circonstances qui les avaient fait naître; mais on recherche encore de lui les deux ouvr. suivants : *le Gentilhomme cultivateur* ou *Cours complet d'agriculture*, tiré de l'anglais de Hill, 1761 et ann. suiv., 8 vol. in-4 ou 16 vol in-12; *Tr. hist. et moral du blason*, 1754, 2 vol. in-12 : on y trouve beauc. de choses étrangères au sujet, et d'autres qui n'ont avec l'objet principal qu'un rapport éloigné; ce qui a fait dire assez plaisamment à Fréron : « Si vous voulez vous amuser et apprendre beauc. de choses, excepté la sience des armoiries, lisez ce *Traité du blason*. »

DUPUY-DES-ISLETS (le chev.), ancien chevau-léger de la garde du roi, auteur de *Poésies fugitives* qu'on trouve dans l'*Almanach des Muses*, mort en 1831, émigra en 1791, fit les campagnes de l'armée de Condé, se rendit en Angleterre, et rentra en France après le 18 brumaire. Parent de l'impératrice Joséphine, il célébra les victoires de Bonaparte, la naissance du roi de Rome, etc.; nommé à la rentrée des Bourbons major de cavalerie et chev. de St-Louis, il chanta ses nouveaux bienfaiteurs. Indépendamment de ses *Poésies fugitives*, Dupuy-des-Islets publia les *OEuvres poétiques de Boileau*, avec des *notes de Lebrun*, et celles de *J.-B. Rousseau*, avec les *notes* du même critique.

DUPUY-DU-GREZ (Bernard), avocat, né à Toulouse en 1640, réunissait à des connaiss. en hist. et en littérat. un goût éclairé pour les arts. Sa ville natale lui dut la fondat. d'une école gratuite de dessin, qui fut érigée en acad. par ordonn. du roi en 1751. Il mourut en 1770. On lui doit un *Traité de la peinture*, 1799, in-4.

DUQUESNE (Abraham), un des plus célèbres marins franç., né à Dieppe en 1610, se forma de bonne heure sous les yeux de son père, capitaine de vaisseau, et donna une si haute idée de sa valeur et de ses talents précoces, qu'à peine âgé de 17 ans, il obtint le commandem. d'un vaisseau, avec lequel il contribua puissam. à chasser les Espagnols des îles de Lerins Il se fit remarquer dans l'expédit. de la Corogne en 1639, au combat devant Tarragone en 1641, et à celui du cap de Gates, où il fut blessé en 1643. Duquesne ne pouvant supporter l'inact. où les troubles de la minorité de Louis XIV condamnaient la marine franç., obtint la permission d'aller servir le roi de Suède. Nommé vice-amiral par ce prince, il défit complétem. devant Gothembourg la flotte danoise commandée par Christian IV en personne. En 1650 il arma à ses frais une escadre, et battit les Anglais et les Espagnols qui avaient envoyé plus. vaisseaux au secours de Bordeaux révolté contre le roi. La reine Anne d'Autriche, ne pouvant rembourser à Duquesne les avances qu'il avait faites, lui donna le château et l'île d'Indret près de Nantes, et le nomma chef-d'escadre. Dans la guerre de 1672, Louis XIV le choisit pour l'opposer au fameux Ruyter, et Duquesne se montra digne d'un tel adversaire. Après avoir secouru Messine, il remporta une victoire signalée sur la flotte holland., qui profita de la nuit pour se sauver à Syracuse, ramenant son amiral atteint de plus. blessures dont il mourut quelques jours après, en 1676. Duquesne fut ensuite chargé de purger la Méditerranée des pirates. Il commença par châtier l'insolence des habit. de Tripoli, puis bombarda Alger pendant deux ans, contraignit le dey à rendre tous les esclaves chrétiens, bombarda de même Gênes,

et força le doge à venir s'humilier aux pieds de Louis XIV. Là se terminèrent les exploits de Duquesne, qui mourut à Paris en 1688. Quoique le roi eût une gr. estime pour Duquesne, il ne lui accorda pas tous les honneurs auxquels son courage et ses talents lui donnaient des droits, parce que cet habile marin était protestant, et que le soin de sa fortune lui fut toujours moins cher que la religion dans laquelle il avait été nourri. — DUQUESNE (Henri, marquis), son fils aîné, né en 1651, habile marin, se distingua dans plus. occasions, prit sa retraite après la mort de son père, vint habiter Aubonne qu'il avait acheté du fameux voyag. Tavernier, et mourut à Genève en 1722. Il est aut. d'un livre de controverse : *Réflexions anc. et nouv. sur l'eucharistie*, 1718, in-12. — DUQUESNE (Abraham), frère du précéd., fit avec distinction plus. campagnes sur mer, et commanda l'expédit. aux Indes (1690), dont Chasles a donné la relation.

DUQUESNE (ARNAUD-BERNARD D'ICARD), doct. de Sorbonne, vicaire-général de Soissons et aumônier de la Bastille, né à Paris en 1732, mort dans cette ville en 1791, a pub. : *Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année*, 1773, 13 vol. in-12; 1778, 8 vol in-12, ouvr. très estimé.— *L'Année apostol., ou Méditat. pour tous les jours de l'année*, Paris, 1791, et Liége, 1804, 12 vol. in-12. — *Les Grandeurs de Marie*, Paris, 1791, 2 vol. in-12.

DUQUESNOY (FRANÇOIS), sculpteur, plus connu sous le nom de *François Flamand*, né à Bruxelles en 1594, n'eut pas d'autre maître que son père. A peine âgé de 25 ans, il perdit l'archiduc Albert, son bienfaiteur, qui lui avait fait une pension pour qu'il pût aller étudier en Italie les chefs-d'œuvre antiques. Forcé de travailler pour sa subsistance, il fit de petites fig. en bois et en ivoire qu'il vendait à des marchands. Il excellait surtout à représenter des enfants; mais il montra qu'il était capable de produire de gr. ouvr. Il travaillait lentement, soignait les moindres détails et revenait souvent sur ce qu'un artiste moins sévère eût pu croire suffisamment terminé. On regarde comme ses chefs-d'œuvre *les Groupes d'enfants qui accompagnent les colonnes du maître-autel de St-Pierre; la Ste Suzanne de Notre-Dame de Lorette*, et *le St André de la basilique de St Pierre*. Cédant aux sollicitat. de son illustre ami le Poussin, Duquesnoy était à la veille de passer en France, lorsqu'il mourut à Rome en 1646, empoisonné par son propre frère.

DUQUESNOY (E.-D.-F.-J.), député du Pas-de-Calais à l'assemblée législative, puis à la convention, était né en 1748, et se qualifiait *cultivateur à Bouvigny*. Pour faire oublier son titre d'anc. ecclésiast., il se crut obligé de montrer des principes plus anarchiq. qu'aucun de ses collègues, devança l'horrible loi des suspects en demandant que tout citoyen accusé d'incivisme fût incarcéré jusqu'à la paix, vota dans le procès du roi pour la mort sans appel et sans sursis, insulta et frappa plus. de ses collègues qui avoient été d'un avis différent du sien, et fut blâmé par l'assemblée pour son indigne conduite. Commissaire près les armées du Nord et de la Moselle, il rivalisa de fureur et de cruauté avec Joseph Lebon. Absent lors du 9 thermidor, il reprocha aux dép. de n'avoir fait périr *l'homme du peuple* que pour s'emparer du pouvoir, et s'en servir pour opprimer les patriotes. Convaincu d'avoir pris une part active à l'insurrect. du 1er prairial, il fut jugé par une commission milit. (16 juin 1795), et se tua de sa propre main au moment où l'on allait le conduire au supplice.—Le général DUQUESNOY, son frère, s'intitulait *le Boucher de la convention*, et ne justifia que trop ce titre en faisant dans la Vendée massacrer les femmes et jusqu'aux enfants. A la tête d'une division désignée sous le nom de *la Colonne infernale*, Duquesnoy se distingua par sa valeur fougueuse. Le 9 thermidor ayant amené sa destitut., il obtint son admission à l'hôtel des Invalides, où il mourut en 1797 des suites de ses nombreuses blessures.

DUQUESNOY (ADRIEN), député aux états-gén. de 1789 par le tiers-état du baillage de Bar-le-Duc, fit d'abord partie de ce qu'on appelait le Palais-Royal, et parut y suivre les impressions données par Mirabeau à plus. de ses collègues. Après s'être opposé à la division de l'assemblée législative en deux chambres, Duquesnoy contribua puissamm. à faire rappeler le duc d'Orléans de son exil, et fut d'avis qu'on exigeât du roi de sanctionner la loi sur la constitution civile du clergé. Son nom ayant été trouvé dans l'armoire de fer, parmi ceux des deux cents députés qui avaient promis de prendre les intérêts de la cour, Duquesnoy fut mis en jugem. et acquitté. Arrêté une 2e fois pour avoir coopéré à la dissolution du club de Nancy, il ne dut son salut qu'à la mort de Robespierre. Il se fit peu remarquer depuis cette époque jusqu'au 18 brumaire, qu'il remplit une place de confiance près de Lucien, alors ministre de l'intérieur; depuis maire d'un des arrondissem. de Paris, il mourut en janvier 1808, à Rouen. On a de lui : *Rec. des mémoires sur les hospices et les établissem. d'humanité*, trad. de plus. langues étrangères, Paris, 1799, 1804, 39 numéros formant 15 vol in-8. — *Aperçu statistiq. des états de l'Allemagne*, trad. de l'allemand de Hoeck, ibid., an IX (1801), in-fol. — *Hist. des pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs*, trad. de l'anglais de Th. Ruggles, ibid., an X (1802), 2 vol. in-8.

DURAMEAU (LOUIS), peintre, né à Paris en 1733, mort à Versailles en 1796, était membre de l'acad. Son tableau de récept. représentant l'Été orne encore aujourd'hui le plafond de la galerie d'Apollon, au musée. La *Continence de Bayard*, et un sujet pris dans l'*Hist. de St Louis*, passent pour les chefs-d'œuvre de cet artiste, d'après leq. Levasseur a gravé *Herminie sous les armes de Clorinde*, et *le Retour de Bélisaire dans sa famille*.

DURAND (GUILLAUME), ecclésiast., né vers 1232 à Puy-Moisson, diocèse de Riez, mort évêq. de Mende en 1296, est souvent appelé le Spéculateur à cause de son célèbre ouvr. : *Speculum ju-*

diciale, Strasbourg, 1473, et Bologne, 1474, 4 parties en un vol. in-fol. On lui doit encore : *Repertorium aureum juris*, Venise, 1496, in-fol. — *Commentar. in Lugdunense concil. secund. sub Gregorio X celebrat. anno* 1274, Fano, 1569, in-4. — *Rationale divinor. officior.*, Mayence, 1459, in-fol., un des prem. ouvr. imp. avec date certaine, etc. — Un autre Guill. Durand, poète que l'on a souvent confondu avec le précéd., né à Montpellier, mourut en Provence vers 1172 du chagrin que lui causait la perte de sa maîtresse, qu'il croyait morte, mais qui, n'étant qu'évanouie, se retira dans un couvent lorsqu'elle apprit la fin malheureuse de son amant. — Un troisième Guill. Durand, neveu de l'évêque de Mende, lui succéda en 1216 sur le siége de cette ville, assista au concile œcuménique de Vienne en 1311, fut l'un des prélats chargés d'examiner la conduite des Templiers, et mourut en 1328. On a de lui : *Tractatus de modo generalis concilii celebrandi*, Lyon, 1531, in-4 ; Paris, 1545, 1617 et 1635, in-8. — Un quatrième Durand (Guillaume), conseiller du roi au présidial de Senlis, mort dans cette ville en 1585, a publ. *Paraphrases des Satires de Perse* en vers franç., Paris, 1575 et 1586, in-8.

DURAND (Bernard), avocat au parlem. de Bourgogne, né à Châlon-sur-Saône vers 1560, mort en 1621 dans cette ville, dont il était maire, a publ. différ. pièces utiles à consulter pour l'hist. du Châlonais. — Durand (Joseph), petit-fils du précéd., maire de Châlon, né dans cette ville en 1645, fut avocat-général au parlem. de Bourgogne, et mourut en 1710. On a de lui un *Mém. pour justifier que les héritages du duché de Bourgogne sont présumés de franc-alleu*, inséré dans la *Coutume de Bourgogne*, par Taisand ; un recueil d'*Arrêts du parlem.* de 1681 à 1701, resté MS. Joseph Durand a été l'éditeur d'un ouvr. de son aïeul, *Instituts, ou Droit coutumier du duché de Bourgogne*, Dijon, 1697 et 1735, in-12. — Durand (Bernard), frère du précéd., receveur du clergé, né à Châlon en 1631, mort en 1726, a publ. une *Descript.* en vers franç. *des bains d'Aix en Savoie*, in-4, S. D.

DURAND (David), ministre protest., né vers 1681 à St-Pargoire (Languedoc), était fils et frère de past. distingués, et se voua lui-même de bonne heure au ministère évangélique. Après avoir été reçu ministre de Bâle, il passa en Hollande, et fut nommé chapel. du régiment de réfugiés languedociens, commandé par Jean Cavalier, et qui se signala pendant la guerre de la success. d'Espagne. Durand, fait prisonnier à la bataille d'Almanza, par des paysans espagn., qui se disposaient à le brûler vif, fut délivré de leurs mains par le duc de Berwick, pour être remis dans celles de l'inquisition : un vénérable curé lui fournit les moyens d'échapper à ce terrible tribunal, en obtenant qu'il fût envoyé au couv. des jésuites à Montpellier, pour y être instruit dans la relig. catholiq. Durand parvint à tromper la surveillance de ses gardiens ; se rendit à Genève où il prêcha plus. fois avec beaucoup d'éclat, et passa ensuite à Rotterdam, où il lia connaissance avec Bayle. S'étant plus tard rendu en Anglet., il devint ministre de l'Eglise franç. de la Savoye à Londres, membre de la société roy., et mourut en 1763. On lui doit un assez gr. nombre d'ouvr. parmi lesquels on disting. les suiv. : *la Vie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Rotterdam, 1717, in-12. — *La Relig. des mahométans...*, tirée du latin de Reland, etc., La Haye, 1721, in-12. — *C. Plinii S. hist. nat. ad Titum imp. præfatio*, etc., Londres, 1728, in-8, fort rare : l'aut. l'a trad. en franç. — *Hist. nat. de l'or et de l'argent*, extraite du 33e livre de Pline, etc., Londres, 1729, in-fol. — *Hist. du seizième siècle*, Londres, 1725, 1730, 6 vol. in-8, bonne édit. — Une *Continuation* contenant la *Vie de M. de Thou*, etc., 1732, in-8, n'ayant pas été réimpr., est devenue fort rare. — *Acad. de Cicéron, trad. en franç. avec le texte lat. et des remarques nouv., outre les conjectures de Davies et de Bentley*, Londres, 1740 : on connaît un exempl. de ce livre extrêmem. rare, enrichi de corrections et de notes de la main de l'aut. Barbier a publ. sur la vie et les ouvr. de Durand, une bonne *Notice* insérée dans le *Magasin encyclopéd.* 1802, t. IV, réimpr. plus. fois avec des augment., notamm. dans son *Examen critiq. des dictionn. historiq.*

DURAND (Jacques), peintre, né à Nancy en 1699, mort dans cette ville en 1767, fut élève de Nattier dont il vint à Paris chercher les leçons, et passa ensuite huit années à Rome, aux frais du grand-duc Léopold. De retour dans sa patrie, il l'enrichit de plusieurs tabl., parmi lesquels on estime surtout ceux qu'il a composés pour l'église des jésuites de Pont-à-Mousson.

DURAND (Jean-Baptiste-Léonard), administrateur français, né à Ozerches en 1742, mort en Espagne vers la fin de 1812, avait été consul de France à Cagliari, puis chargé en 1785 par la compagnie du Sénégal de gérer ses affaires en Afrique. Il a publ. : *Voyage au Sénégal* dans les ann. 1785 et 1786, Paris, 1807, in-4 et 2 vol. in-8, avec un atlas dont les cartes sont peu estimées, mais qui contient les traités conclus entre Durand et les Maures, en franç. et en arabe : cette dernière partie a été revue et enrichie de notes par M. Silvestre de Sacy.

DURAND (Jacques-Franç.), né en 1727, dans un village de la Normandie, étudia les lettres et l'Écrit. sainte à Paris, où il eut quelque temps pour maître l'abbé Poulle. Quelq. doutes sur des points de doctrine le conduisirent en 1755 à Lausanne, où il embrassa la réforme. Sa réputation le fit appeler à Berne en 1768, comme directeur d'un nouveau séminaire. Après avoir exercé le ministère dans cette ville pendant 17 ans, il fut nommé profess. d'hist. ecclésiast. à Lausanne, y remplit successiv. div. chaires acad., et mourut en 1816. Ses principaux ouvr. sont : *Abrégé des sciences et des arts*, 1762, souvent réimpr. avec des changem. pour le faire servir à l'instruct. dans les pays catholiques. — *L'Esprit de Saurin*, 1767, 2 vol. in-12, ouvr. que l'abbé Pichon reproduisit l'année suiv. sous ce titre : *Principes de la religion et de la mo-*

rale, etc.—*Année évangélique*, etc., Berne, 1780, 7 vol. in-8, trad. en angl. et en allem. : l'aut. y joignit en 1792 2 vol. de *supplém.* — *Statistique élément. de la Suisse*, Lausanne, 1795, 4 vol. in-8. Durand est encore aut. d'un roman ingénieux intitulé : *le Bon fils, ou la Piété filiale*, qui parut en 1803. M. Armand-Delille, pasteur de Valence, à publ. : *Sermons nouveaux* de Durand avec une *Notice* sur l'aut., 1809, 2 vol. in-8.

DURAND (Jean-Bapt.-Vincent, baron), lieut.-génér., né à Besançon, mort à Serre, près cette ville, en 1829, entra dans l'artillerie. Lieutenant à l'époque de la guerre d'Amérique, il servit comme volontaire dans l'armée française que le gouvernement envoyait au secours des insurgés, se signala aux siéges d'Yorckstown et de St-Christophe, s'embarqua sur le vaisseau amiral *la Ville de Paris*, prit sa part de sept combats, reçut une blessure et fut fait prisonnier. Rentré en France, il émigra, et fit les campagnes de 1792 et 1793. Au combat de Bersthеim (2 déc. 1793), il disposait une batterie, lorsqu'un boulet de canon lui emporta la main gauche et deux doigts de la main droite ; il n'en resta pas moins sur le champ de bataille et ne se fit panser qu'à la fin du combat. Nommé colonel du régim. qui porta son nom, il ne cessa de combattre pour la cause royale ; mais le licenciement de l'armée de Condé le ramena dans ses foyers. A la restaurat., il commanda un moment la ville de Besançon, et prit sa retraite peu d'années avant de mourir.

DURAND (Catherine BÉDACIER), morte à Paris en 1736, a laissé des romans historiq., des poésies et 11 comédies-proverbes. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris en 1737, 6 vol. in-12. On y remarque : *la Comtesse de Mortanne*, Paris, 1699, et l'*Hist. des amours de Grégoire VII, du card. de Richelieu, de la princesse de Condé et de la marquise d'Urfé*, Cologne, 1700, in-12.

DURAND DE MAILLANE (Pierre-Toussaint), canoniste, né en 1729 à St-Remi (Provence), jouissait d'une grande réputat. au barreau, lorsqu'en 1789 il fut député de la sénéch. d'Arles aux états-généraux, où devenu membre du comité ecclésiastique, il eut une gr. part à la constitution civile du clergé. Réélu par le départ. des Bouches-du-Rhône à la convention, il y vota dans le procès de Louis XVI pour le bannissem. à la paix, et dès-lors s'abstint de paraître à la tribune. Il concourut à la journée du 9 thermidor, et servit les réactions dans le Midi, passa depuis au conseil des anciens, fut proscrit au 18 fructidor (4 septembre 1797) et renfermé au Temple, accusé d'avoir favorisé la rentrée des émigrés, ne recouvra sa liberté qu'au mois de févr. 1798. Après le 18 brumaire, nommé présid. du tribunal de Tarascon, il fut fait ensuite conseiller à la cour d'appel d'Aix, prit sa retraite en 1809 et mourut en 1814 ; très versé dans l'étude du droit canonique, il a publ. sur cette science plus. ouvr. qui, malgré les changem. qu'a subis la législation, sont encore consultés avec fruit. Les princip. sont : *Dictionnaire du droit canonique*, 1776, 5 vol. in-4, bonne édition. — *Institutes du droit canonique*, trad. du lat. de Lancelot, etc., Lyon, 1770, 10 vol. in-12. — *Les Libertés de l'Église gallicane, prouvées et commentées*, etc., Lyon, 1771, 5 vol. in-4. — *Hist. apologétique du comité ecclésiast. de l'assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8. — *Histoire de la convention nationale*, 1825, in-8, dans la *Collection des mém. sur la révolut.*

DURANDE (Jean-François), médec. et botan., né à Dijon, mort en 1794, membre de l'acad. de cette ville, lui a fourni plus. *Mém.* insérés dans le recueil des années 1782 et 1783 ; il a publié, en société avec Maret et Guyton de Morveau, des *Éléments de chimie rédigés dans un nouvel ordre*, 1778, in-8, et publia seul : *Notions élémentaires*, 1781, in-8. — *Flore de Bourgogne*, Dijon, 1782, 2 vol. in-8. — *Mémoire sur l'abus de l'ensevelissement des morts....*, Strasbourg, 1789, in-8.

DURANT (Jacques), *Caselius*, juriscon. et poète latin, né à Riom vers 1560, mort à Caselle en Auvergne vers 1603, a publ. sous le titre de *Variarum lectionum libri II*, Paris, 1582, in-8, les observations que lui avait suggérées la lecture assidue des aut. anciens ; Jean Gruter les a insérées dans le t. III de son *Thesaurus criticus*. Parmi ses poésies, qui sont toutes dans le genre érotique, on cite particulièrement la pièce intit. : *De Amoris imperio*.

DURANT (Gille), sieur de la Bergerie, né à Clermont vers 1550, coopéra, dit-on, à la réforme de la *coutume de Paris*, suivit constamm. le parti de Henri IV, fut l'un des auteurs de la *Satire Ménippée*, et mourut à Paris en 1615. Ses *poésies*, souv. réunies à celles de Bonnefons, son ami, ont été impr. séparém., Paris, 1587, in-8, et 1594, in-12. — Un autre Durand fut rompu vif en 1618, pour avoir publ. contre le roi un livre intitulé : *Ripozographie*.

DURANT (Jacques), né à Montpellier, où il mourut en 1831, était un de ces hommes rares qui prouvent que le génie industriel peut, par sa seule puissance, créer d'immenses capitaux dans les localités les moins propres en apparence au développement de vastes spéculations. Appelé par ses concitoyens à la présidence du trib. de commerce, il avait été ensuite nommé député.

DURANTE (François), l'un des plus gr. compositeurs italiens, né à Naples en 1693, mort dans cette ville en 1755, est regardé comme le chef de l'école moderne ; il ne s'est guère exercé que sur des sujets d'église ; le Conservat. de Paris possède une copie de ses œuvres, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire des musiciens*.

DURANTI (Jean-Étienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, né en 1534, exerça l'état d'avocat, fut nommé capitoul en 1563, puis avoc.-général, et enfin prem. présid. du parlem. C'est au roi Henri III qu'il dut cette faveur, et sa reconnaissance pour ce prince devint la cause de sa mort. Duranti tenta vainement de s'opposer aux projets des ligueurs, et fut tué d'un coup d'arquebuse le 10 févr. 1589. Pendant tout le cours de sa

vie il s'était montré citoyen zélé, homme de bien et magistrat intègre. Son princip. ouvr. est un tr. : *De ritibus Ecclesiæ catholicæ libri III*, publ. après sa mort, Rome, 1591, in-fol. et in-8, Paris, 1624, in-8, 6e édition. Son *Éloge*, par Baragnon, a été impr. en 1770, in-12.

DURANTI (le comte DURANTE), orateur et poète ital., né en 1718 à Brescia, mort dans cette ville en 1780, a publié des oraisons funèbres et des éloges admirés des amateurs de la belle prose italienne. Ses *poésies lyriques*, qui avaient eu un grand succès, ont été réunies sous le titre de *Rime del conte Durante Duranti*, etc., Brescia, 1755, in-4. Il s'était essayé avec moins de bonheur dans la littérature dramat.; mais l'ouvr. auquel il doit sa réputat. est l'*Uso* (l'usage), poème divisé en trois parties, dans lesq. il représente son héros fantastique dans les trois états, de jeune homme, de mari et de veuf. Ce poème, son chef-d'œuvre, parut, les 2 prem. part. à Bergame, 1778 et la 3e à Brescia, 1780, in-8.

DURANTI DE BONRECUEIL (Joseph), orator., né à Aix en 1662, mort à Paris en 1756, a donné de bonnes traduct. franç. des *OEuvres de St Ambroise*, Paris, 1729, in-12; des *Lettres* de ce saint doct., 1741, 3 vol. in-12; des *Panégyriques des martyrs*, 1734, in-8, et des *Lettres de St Jean-Chrysostôme*, 1732, 2 vol. in-8.

DURANTON, né à Massidon en 1736, était avoc. à Bordeaux en 1789. Son adhésion aux idées nouvelles le fit nommer procur.-syndic de la Gironde; ministre de la justice en 1792, il ne remplit pas long-temps ces dern. fonctions, et son administrat. devint le prétexte de sa condamnat. par le tribunal révolutionn., le 20 déc. 1793.

DURAS, nom d'une des plus illustres maisons de France, connue précédemm. dans l'histoire de ce pays et celle d'Angleterre sous celui de Durfort, et à laquelle appartiennent les personnages suivants. — Duras (Jacques-Henri de Durfort, duc de), né en 1626, mort en 1704, doyen des maréchaux de France, avait commencé sa carrière militaire en qualité de capitaine dans le régiment de Turenne, son oncle; il se distingua aux batailles de Mariendal et de Nortlingen, à la prise de Landau et à celle de Trève. En 1651 il abandonna la cause royale pour suivre le prince de Condé, qui le créa lieutenant-gén., titre qui lui fut conservé lorsqu'il fit sa paix avec la cour en 1657. Il servit avec distinction en Italie, en Flandre, accompagna Louis XIV dans les Pays-Bas, et fut nommé par ce prince gouverneur de la Franche-Comté, maréchal de France, et enfin duc et pair en 1689. — Duras (Gui-Alphonse de Durfort), duc de Lorges, frère du précéd., servait en qualité de lieut.-gén., dans l'armée de Turenne, qu'il sauva par sa présence d'esprit lors de la mort de ce gr. homme. Il déploya de grands talents à Altenheim, gagna la bataille de Pfortzheim, où il fit prisonnier le duc de Wurtemberg en 1692, força les impériaux à lever le siége d'Énersbourg, et l'année suivante contraignit Montecuculli à repasser le Rhin en toute hâte. Louis XIV, pour reconnaître ses services, le fit capit. des gardes, maréchal, et enfin duc et pair. Il mourut en 1703. — Duras (Louis de Durfort, comte de Feversham), frère des précéd., quitta le service de Louis XIV pour passer à celui de Charles II, qui l'envoya son ambassadeur en France après la paix de Nimègue. De retour en Angleterre, il fut nommé vice-roi d'Irlande, premier écuyer de la reine, veuve de Charles, et généraliss. des armées de Jacques II, battit complétement le duc de Monmouth à la bataille de Sedgemore, le fit prisonnier, et eut l'honneur de former à l'art de la guerre le fameux Churchill, depuis duc de Marlborough. — Duras (Jean-Bapt. de Durfort, duc de), fils de Jacques-Henri, né en 1684, entra d'abord aux mousquetaires, devint colonel en 1697 à la mort de son frère aîné, se signala successiv. en Allemagne et en Espagne, fut nommé lieut.-gén. en 1720 et gouverneur de la Guienne deux ans après. En 1744, il se trouva aux siéges de Kehl, de Philisbourg, de Worms, et contribua puissamm. à la prise de ces trois places, fut créé maréchal de France en 1751, gouvern.-général de la Franche-Comté en 1755, et mourut à Paris en 1770. — Duras (Emmanuel-Félicité de Durfort), fils du précéd., né en 1715, fit ses prem. armes en Italie comme aide-de-camp de Villars, se trouva à toutes les guerres du règne de Louis XV, et s'y distingua par son courage et ses talents. Ambassadeur en Espagne en 1752, il fut, à son retour, choisi par le roi pour commander en Bretagne lors des troubles qu'y avaient fait naître la malheureuse affaire de La Chalotais. Aux qualités du guerrier, Emmanuel joignait les grâces du courtisan et les connaissances de l'homme de lettres; il mourut à Versailles en 1789, pair et maréchal de France, gouvern.-gén. de la Franche-Comté et membre de l'Acad. franç. — Duras (Emmanuel-Céleste-Augustin de Durfort, duc de), frère du précéd., fut comme lui pair de France. Nommé général en chef des gardes nationales de Guienne en 1790, il fit tous ses efforts pour s'opposer dans cette province aux excès du parti révolutionnaire, fut contraint de céder à l'orage, fit partie de l'armée de Condé et chercha successivement un asile en Allemagne et en Angleterre, où il mourut en 1800.

DURAS (N. de KERSAINT, duchesse de), fille de M. de Kersaint, était passée en Angleterre au commencement de la révolution. Elle y épousa le duc de Duras, qu'elle suivit à Vérone auprès de Louis XVIII, et rentra avec lui en France en 1801. Cette dame, qui avait eu des liaisons d'amitié avec Mme de Staël, prit elle-même un rang distingué parmi les femmes auteurs en publiant *Ourika*, impr. d'abord à 40 exemplaires seulem., Paris, imprim. royale, 1823, in-12, puis réimpr. et vendu au profit d'un établissement de charité (1824, 1826, in-12).—*Édouard*, ibid., 1825, 2 vol. in-12. Ces opuscules ont été trad. en allem., en espagnol, etc. La duchesse de Duras mourut le 25 janv. 1828. Elle faisait partie de la société d'en-

seignement élémentaire, et présidait une société de bienfaisance.

DURAZZO, nom d'une famille illustre qui a donné plus. cardinaux et prélats à l'Église, ainsi que plus. doges à la république de Gênes, parmi lesq. le plus ancien et le plus illustre est DURAZZO (Jacq. de), qui était revêtu de cette dignité en 1573.

DURBACH (ANNE-LOUISE), appelée souvent KARSCHIN ou madame KARSCH, du nom de son second mari, née en 1722 dans un village de Silésie, morte à Berlin en 1791, triompha des obstacles que son peu d'éducation et la brutalité grossière de ses deux maris opposèrent successivem. au développement de son talent naturel pour la poésie. Elle publ. ses *OEuvres choisies* en 1764, in-8; on y trouve beaucoup de facilité, mais peu de goût et nulle connaissance des règles de l'art. Ses *OEuvres posthumes*, aussi en un vol. in-8, parurent peu de temps après sa mort par les soins de sa fille.

DURDENT (R.-J.), l'un des écrivains les plus féconds de nos jours, né à Rouen vers 1776, mort à Paris en 1819, s'était d'abord destiné à la peinture, qu'il étudia sous David; mais après avoir fait le voyage de Rome, il renonça à cet art pour se vouer uniquement à la littérat. Outre sa coopération à la *Gazette de France*, au *Mercure étranger*, à la *Biographie univ.* et à la *Biographie des jeunes gens*, on lui doit différ. ouvr. dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Quérard; les princip. sont : *Austerlitz, ou l'Europe préservée des Barbares*, poème histor. en II chants, 1806, in-8. — *Campagne de Moscou en 1812*, 1814, in-8. — *Époques et faits mémorables de l'hist. de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'à l'arrivée de Louis XVIII dans sa capitale*, 1814, 1815, in-12. — *L'École française en 1814, ou Examen critique des ouvr. de peint., sculpt., architect. et grav., exposés au musée roy. des arts*, 1814, in-8. — *Cent dix jours du règne de Louis XVIII*, etc., 1815, in-8. — *Histoire critique du sénat dit conservateur*, etc., Paris, 1815, in-8. — *Histoire de Louis XVI*, 1816, in-8. — *Histoire de la convent. nation. de France*, 1817, 2 vol. in-12. — *Histoire littéraire et philosophique de Voltaire*, 1818, in-8 et in-12.

DUREAU DE LAMALLE (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH-RENÉ), membre du corps législat. et de l'Institut, né à St Domingue en 1742, mort en 1807 à sa campagne de Landres dans le Perche, orphelin dès l'âge de 5 ans, acheva ses études au collége du Plessis. Possesseur d'une fortune brillante, il fit de bonne heure de sa maison le rendez-vous des sav., et se livra à l'étude avec d'autant plus d'ardeur qu'il sentait davantage la difficulté d'égaler ses émules. Dureau débuta par la trad. du *Traité des bienfaits* de Sénèque, Paris, 1776, in-12. Ce premier essai ayant réussi au-delà de ses espérances, il osa entreprendre une tâche bien autrem. difficile, et dans laq. avaient échoué J.-J. Rousseau et d'Alembert; il consacra seize ans à une traduct. de Tacite qui parut en 1790, 3 vol. in-8 : elle a été réimpr. par les soins de son fils, Paris, 1808, 5 vol. in-8, avec le texte lat., et une *Notice sur la vie et les ouvr. du trad.*, ibid., 1818, 6 vol. in-8, avec une préface et les *supplém.* de Brottier, trad. par Dotteville. On lui doit encore une trad. de *Salluste*. Il travaillait à celle de Tite-Live, qui, terminée par M. Noël, a paru, Paris, 1810 et ann. suiv., 15 vol. in-8. Dureau de Lamalle, l'intime ami de Delille, consacrait également ses loisirs au culte des muses; il a laissé MS. une trad. en vers de l'*Achilléide* de Stace, et un morceau de crit. littér. sur ce poète latin.

DURER (ALBERT), peintre célèbre de l'école allemande, né à Nuremberg en 1471, fils d'un célèbre orfèvre, surpassa bientôt son père, et se rendit promptement très habile dans la peint. et la grav. Il fit en 1506 un voyage à Venise, où il peignit plusieurs tableaux, et se rendit ensuite à Bologne, d'où il revint peu de temps après à Nuremberg. En 1520, il entreprit avec sa femme un second voyage dans les Pays-Bas, qui dura près de quatre ans, et dont il rédigea le journal publié par de Murr, dans le 7ᵉ vol. de son *Journal des arts*. De retour dans sa ville natale, il fut nommé membre du sénat de Nuremberg, et mourut en 1528. Le musée ne possède aucun tableau de ce maître. Composés en gr. partie pour l'emper. Maximilien, Charles-Quint, etc., ils sont restés en Allemagne. Un amateur a publ. le *Catalogue* de ses estampes, Dessau, 1806, in-8. On y distingue l'*Arc triomphal* de Maximilien, deux suites connues sous le nom de la *grande* et de la *petite Passion*, etc. On doit en outre à ce grand artiste plusieurs ouvrages, recherchés pour les estampes dont il les a ornés, sur la géométrie, la perspective, l'architecture civile et militaire, et les mathématiq. en général dans leur rapport avec les arts du dessin.

DURET (LOUIS), médecin ordin. de Charles IX et de Henri III, né dans la Bresse en 1527, mort à Paris en 1586, a laissé les ouvr. suiv. : *Adversaria in Jac. Hollerii libr. de morbis internis*, Paris, 1567, in-8. — *Interpretationes et enarrationes in magni Hippocratis coacas prænotiones*, gr.-latin, Paris, 1588, in-fol.; Leyde, 1737, in-fol. — *In magni Hippocratis librum de humoribus purgandis, etc., commentarii;* il en parut une première édition par les soins de Pierre Girardet, Paris, 1631, in-8; Juste-Godefroy Günz en a donné une autre, Leipsig, 1745, in-8. L'*Éloge* de Duret, par J.-B.-L. Chomel, couronné par la faculté de Paris, a été publ., 1765, in-12.

DURET (JEAN), fils du précédent, né à Paris en 1563, mort dans cette ville en 1629, succéda à son père dans la chaire de médecine au collége royal de France; mais il s'en démit en 1600, pour se livrer exclusivement à la pratique. Henri IV lui refusa la place de prem. médecin, parce qu'il avait eu part au massacre de la St-Barthélemi, et trempé dans la conspiration de Mantes, dont le but était de tuer les maréchaux de Biron et de Bouillon, et de s'emparer de la personne du roi. On doit à Jean Duret : *Advis sur la maladie* (la peste), Paris, 1619 et 1623, in-8, et de plus un *Comment.* sur

les 58 dernières *Prénotions coaques* qui terminent le grand ouvrage de son père, dont il fut l'éditeur, et qu'il dédia au roi Henri III.

DURET (Claude), président au siége présidial de Moulins, sa patrie, mort dans cette ville en 1611, a laissé plusieurs ouvr. parmi lesquels les curieux recherchent les deux suiv. : *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables*, etc., Paris, 1605, in-8, fig. — *Trésor de l'histoire des langues de cet univers*, Yverdon, 1619, in-4, livre très savant, mais dont l'aut. manque de critique.

DURET (Jean), savant jurisconsulte de la même famille, né à Moulins vers 1540, mort avocat du roi au présidial de cette ville, a laissé plusieurs ouvrages sur le droit et la pratique; les principaux sont : *Paraphrase sur le style de la sénéchaussée du pays de Bourbonnais*, Lyon, 1571, in-8.—*Harmonie et conférence des magistrats romains avec les officiers français, tant laiz qu'ecclésiastiques*, ibid., 1574, in-8. — *Commentaire sur la coutume du duché de Bourbonnais*, ibid., 1580, in-fol.—Un autre Jean Duret a publié des *Commentaires sur la coutume de l'Orléanais*, Orléans, 1609, in-4.

DUREY DE NOINVILLE (Jacques-Bernard), conseiller au parlement de Metz, né à Dijon en 1683, mort en 1768, associé libre de l'acad. des inscript., a publié : *Histoire du théâtre de l'Acad. royale de musiq. en France*, etc., 1753, in-8; 1757, 2 part. in-8. — *Recherches sur les fleurs de lis, et sur les familles qui avaient droit de les porter dans leurs armes*, 1757, in-12. — *Dissert. sur les bibliothèq.*, 1758; *Table alphabétique des dictionnaires*, 1758, in-12. Il a laissé MSs. plus. vol. in-fol., contenant des *Mém. sur les traités et ambassades à la Porte*. — Durey d'Harnoncourt (Pierre), frère du précédent et receveur-général, mort en 1765, a publ. : *Dissert. sur l'usage de boire à la glace*, 1763, in-12. —*Mélange de maximes, de réflexions et de caractères, avec une trad. des Conclus. d'amour de Scipion Maffei*, 1755 et 1763, in-8.—Durey de Morsan (Joseph-Marie), son fils, né en 1717, mort à Genève en 1795, a publ. plus. ouvr., dont les principaux sont : *Traité succinct de morale, ou Lois immuables*, 1778, in-12.—*Moyen de lire avec fruit, trad. de Sacchini*, 1785, in-12. — *Anecdotes pour servir à l'histoire de l'Europe*, Paris, 1757, in-12. — Durey de Meinières (Jean-Baptiste-François), de la même famille, président de la 2e chambre des enquêtes du parlem. de Paris, mort en 1787, avait fait un dépouillement général des registres du parlement qui formait plus de 100 vol. in-fol. Cet ouvr. est entièrem. perdu.—Durey de Sauvoy (Joseph, marquis du Terrail), de la même famille, mort en 1770, maréchal-de-camp, est auteur des ouvrages suivants : *le Masque*, roman, Paris, 1750, in-12. — *La Princesse de Gonzague*, ibid., 1756, in-12. — *Lagus*, tragédie non représentée, ibid., 1754, in-12.

D'URFEY (Tom ou Thomas), poète angl., originaire d'une famille de réfugiés franç., né à Exeter vers le milieu du 17e S., mort à Londres en 1723, a composé 31 pièces de théâtre, tant tragéd. que comédies, qui ont été imprim. de 1676 à 1721, et dont on peut voir la liste dans la *Biographia dramatica*. Il a aussi fait un très grand nombre de chansons, ballades, sonnets, etc., réunis et publ. en 6 vol. in-12, sous le titre de *Pills to purge melancholy*, ou de *Pilules pour chasser la mélancolie*.

DURFORT (Hector), comte de Romagne et général de l'Église au 14e S., fut chargé en 1350, par Clément VI, alors résidant à Avignon, de ramener à l'obéissance plusieurs petits princes qui s'étaient emparés de ses états d'Italie, et refusaient de reconnaître son autorité. Durfort s'acquitta fort mal de cette commission difficile, suscita à l'Église l'inimitié des Visconti, tout-puissants à Milan, et les guerres les plus dangereuses que le St-siége ait jamais eu à soutenir. — Durfort (Galhard de), baron français, quitta le service de Charles VII, son légitime souverain, pour entrer à celui de Henri VI et d'Édouard IV, rois d'Angleterre, qui le comblèrent d'honneurs et de richesses; mais Louis XI l'ayant rappelé en France et rétabli dans ses biens, il resta fidèle à ce prince, et mourut en 1487 dans la Bourgogne. — Durfort (George), fils du précédent, surnommé *Cadet de Durfort à la gr. barbe*, se distingua au service de Louis XII, se fit remarquer à la bataille d'Aignadel et à celle de Ravenne, fut nommé gouvern. de Henri d'Albret, roi de Navarre, et mourut sans postérité l'an 1525.

DURFORT.—V. Duras et Lorges.

DURIVAL (Nicolas-Luton), lieuten. de police à Nancy, et secrétaire-d'état et des finances de Stanislas, né en 1723, mort en 1795, a fourni à l'acad. de Nancy, dont il était membre, un grand nombre de *Mém.* sur des objets d'utilité publique, et publ. plus. ouvrages sur la topographie de la Lorraine, entre autres : *Description de la Lorraine et du Barrois*, 1778-83, 4 vol. in-4. — Durival (Jean), frère du précédent, fut comme lui secrét.-d'état et des finances de Stanislas. Devenu prem. secrét. des affaires étrangères sous le ministère de Choiseul, il fut envoyé en Hollande en qualité de ministre de France, et mourut en 1810. Il a publié quelq. écrits sur l'art militaire, et fourni à l'*Encyclopédie méthodique* des articles dans cette partie. — Claude, son autre frère, a laissé des *Mém.* et *Tarifs* sur les grains, et un *Mém.* sur la culture de la vigne, couronné en 1776 par l'acad. de Metz. Il est mort en 1805.

DURIVIER (Jean), graveur en médailles, né à Liége en 1687, mort à Paris en 1761, membre de l'acad. de peinture, fut de tous les grav. celui qui sut reproduire avec le plus d'exactitude les traits du roi Louis XV.

DUROC (Michel-Gérard-Christophe), duc de Frioul, né à Pont-à-Mousson en 1772, fit ses études à l'école milit. de cette ville, entra en 1792 lieut. dans un régim. d'artillerie, fut employé à l'armée d'Italie, devint aide-de-camp du général Lespinasse, puis, en 1796, de Bonaparte, et se signala dans cette campagne par son courage et son sang-froid. Il fit partie de l'expédition d'Égypte, et fut fait chef de bataillon; le succès de la bataille de

Salahiéh fut dû en partie à sa bravoure; il ne se signala pas moins au siége de Jaffa, à celui de St-Jean-d'Acre, à la bataille d'Aboukir, fut promu au grade de chef de brigade, et revint en France avec Bonaparte. Créé gr.-maréchal du palais lors de la format. de la cour impériale en 1805, Duroc fut chargé d'une mission diplomatique en Prusse; il en avait déjà rempli plus avant cette époque près des cours de St-Pétersbourg, de Stockholm et de Copenhague. Il commandait une division de grenadiers à Austerlitz, contribua au succès des batailles de Wagram et d'Essling, fut chargé de réorganiser la garde impér. en 1812, et mourut atteint d'un boulet de canon à Wurtchen le 23 mai 1813, honoré des larmes de Napoléon, qui ne les prodiguait pas, et qui donna une preuve non équivoque de l'attachement qu'il conservait pour la mémoire de son fidèle serviteur, lorsqu'en 1815, au moment de s'embarquer à bord du *Bellérophon*, il demanda qu'il lui fût permis de vivre en Angleterre sous le nom de colonel Duroc.

DUROI (Jean-Philippe), médecin allemand, né à Brunswick en 1741, mort en 1786, s'adonna d'une manière toute particulière à l'étude de la botaniq., et publia : *Die Harbkesche Wilde Baumzucht*, Brunswick, 1771-72, 2 vol. in-8. J.-Fréd. Joss a donné en 1795 une 2e édition de cet ouvrage, très estimé en Allemagne, et dont l'objet est de faire connaître les services que la famille Veltheim a rendus à la science par l'introduct. et la naturalisation dans le duché de Brunswick d'un gr. nombre d'arbres et arbustes étrangers.

DUROSOI (Barnabé FARMAIN), poète médiocre, né à Paris en 1745, rédigeait la *Gazette de Paris* lorsque Louis XVI fut ramené de Varennes; il eut la généreuse idée d'engager les amis du malheureux prince à s'offrir pour otages, et publia dans son journal la liste de ceux qui proposaient de se constituer prisonniers et cautions solidaires du roi, si l'on consentait à lui rendre la liberté. C'est de cette circonstance qu'est né l'ouvrage de M. Boulage, intitulé : *les Otages de Louis XVI et de sa famille*, Paris, 1814-15, in-8. Durosoi fut arrêté après le 10 août, condamné à mort le 29, et exécuté ce même jour aux flambeaux. Le courage dont il fit preuve jusqu'au dernier mom., montre qu'il avait de la grandeur dans le caractère; malheureusem. ses ouvrages sont moins louables que sa conduite; il ne se peut guère rien imaginer de plus médiocre que ses romans en prose, si ce n'est son théâtre, composé de tragéd., comédies, opéras et drames, joués de 1764 à 1788, et qui auraient été aussitôt oubliés que représentés sans les nombreuses épigrammes auxquelles elles ont donné lieu. Durosoi a aussi composé des contes en vers, des fables, des épîtres, des chansons, des poëmes didactiques, élégiaques et épiques, qui ne valent pas mieux que ses œuvres dramatiques.

DUROSOY (Jean-Baptiste), ex-jésuite, docteur et professeur de théologie au collége de Colmar, né à Béfort en 1726, mort en 1804 dans le canton de Soleure, où il s'était réfugié pour échapper à la déportat., est auteur de *la Philosophie sociale, ou Essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen*, 1783, in-12. Il a beaucoup aidé le premier présid. de Boug dans la publication du *Recueil* des arrêts du conseil souverain d'Alsace, etc.; et pendant son séjour en Suisse il avait préparé divers ouvrages. C'est par ses soins que parut l'*Histoire généalog. de la maison de Vigier*, in-fol. : il avait également revu la *Vie de Mme Marie-Marguerite-Gertrude de Suri, épouse de M. de Besenval*, capit. au régim. des gardes-suisses, puis banneret de l'état de Soleure. On trouve une *Notice* sur l'abbé Durosoy dans l'*Essai sur l'hist. littér. de Béfort*, 1808, in-12.

DUROURE (Louis-Henri-Scipion-Grimoard-Beauvoir, comte), né à Marseille en 1763, fut élevé en Angleterre, d'où une affaire fâcheuse le força de revenir en France peu de temps avant la révolution. Il en adopta les principes avec chaleur, et figura successivement parmi les membres les plus enthousiastes du club de 1789, puis des jacobins, et enfin des cordeliers. Membre de la fameuse commune de Paris, après le 10 août, il fit partie de la commission chargée d'examiner la conduite de Roland (nov. 1792), puis d'écrire l'histoire des événements du 31 mai 1793, auxquels il avait pris part. Duroure fut assez heureux pour échapper aux diverses proscriptions qui frappèrent tour à tour tant de victimes dans tous les partis. En 1799 il fut un des fondateurs du club du Manége. Fidèle à ses principes, il végéta dans la retraite depuis le 18 brum., s'occupant de législation et de gramm. Ayant dissipé sa fortune, il retourna à Londres, où il mourut en 1822. Outre divers articles dans le *Journal des hommes libres*, on lui doit une 3e édition du *Maître anglais*, de W. Cobett, 1805, in-8, qui depuis a été réimpr. deux fois; il a aussi traduit divers actes du parlem. anglais, et fourni des *Notes* dans la trad. franç. donnée par Comte du *Traité des pouvoirs et des obligations des jurys*, de sir Richard Phillips.

DUROY, avocat, né en Normandie vers 1760, fut nommé juge au tribunal de Bernay, à l'organisation de l'ordre judiciaire en 1791, puis député du départem. de l'Eure à la convention. Il y vota la mort du roi sans délai, poursuivit après le 31 mai avec rigueur les députés girondins, et notamment Buzot, son collègue de députation, resta fidèle au parti de Robespierre après le 9 therm., et fut un de ceux qui se mirent à la tête de l'insurrection du 1er prairial an III (mai 1795). Arrêté avec plusieurs de ses collègues, et trad. à une commiss. milit., il se poignarda lorsqu'on lui lut son arrêt, mais ne put se tuer. On le conduisit à l'échafaud. Dans le trajet il montra le plus grand calme, ne témoignant d'autre regret que de s'être manqué.

DURRIUS (Jean-Conrad), savant professeur allemand, né à Nuremberg en 1625, fut successiv. inspecteur des pauvres étudiants, professeur de morale et de théol. à Altdorf, et mourut en 1677. On a de lui : *Institutiones ethicæ*, 1665, in-8. — *Ethica paradogmatica*, Iéna, 1670, in-8. — *Compendium theologiæ moralis*, dont la meill. édition

est celle d'Alldorf, 1698, in-4. — *Oratio adversùs Spinosam*, Iéna, 1672, in-4, et quelques autres écrits moins importants, parmi lesq. il faut distinguer : *Epistola ad G. S. Fuhrerum de Johanne Fausto*, insérée dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn. Durrius cherche à établir dans cette lettre que le fameux magicien Jean Faust n'est autre que Jean Fust, l'un des inventeurs de l'imprimerie, que les moines se sont attachés à décrier par des fables, parce qu'il les privait de leurs bénéfices sur la copie des MSs.

DURST, roi d'Écosse, fut, selon les anciennes chroniques, un prince très vicieux. Les grands de son royaume ayant conspiré contre lui, il leur fit la promesse de ne plus se conduire que par leurs conseils; et les ayant invités à un gr. festin pour sceller la réconciliation, il les fit tous massacrer. Cette atrocité excita un soulèvem. gén., et Durst fut tué dans un combat vers l'an 95 avant J.-C.

DURVAL (Jean-Gilbert), poète peu connu, contempor. de Corneille, est aut. des ouvr. suiv. : *les Travaux d'Ulysse*, tragi-comédie en 5 actes, tirée d'Homère, Paris, 1631, in-8 (on trouve à la suite 3 odes du même poète). — *Agaristhe*, tragi-comédie en 5 actes, tirée de Xénophon, ib., 1636. — *Panthée*, ib., 1639, in-4. Durval s'élevait contre l'obligation imposée aux poètes dramatiques de renfermer une action dans les bornes de 24 heures, et il ne voulut pas s'y assujétir.

DURYER (André), orientaliste, fut long-temps consul de la nation française en Égypte, et profita de son séjour dans cette contrée pour étudier les principaux idiomes de l'Orient. Il était de retour en France en 1630 : mais on ignore le lieu et la date de sa mort. On a de lui : *Rudimenta grammatices linguæ turcicæ*, Paris, 1630 et 1634, in 4. — *Gulistan, ou l'Empire des roses*, etc., trad. de Saadi, ibid., 1634, in-8. Ce livre ne contient que des extraits des VIII liv. dont se compose le *Gulistan*. — *L'Alcoran de Mahomet, translaté de l'arabe en français*, etc., ibid., 1647, in-4 : réimpr. en Hollande en 1649, et plus. fois dep. Cette traduct. est bien inférieure à celle de Savary (v. ce nom).

DURYER (Pierre), poète dramat., né à Paris en 1605, était fils d'Isaac Duryer, mort commis au port St-Paul à Paris, dont on a quelques pièces de théâtre, entre autres le *Mariage d'amour*, pastorale, impr. en 1621, in-8, avec des *Mélanges poétiques* Il fut pourvu d'une charge de secrétaire du roi, que la nécessité l'obligea de vendre en 1633, accepta celle de secrétaire du duc de Vendôme, remplaça Faret en 1646 à l'Acad. française, obtint dans les derniers temps de sa vie le titre d'historiographe de France, avec une pension sur le sceau, et mourut en 1658. On a de lui 18 pièces de théâtre impr., dont 9 tragi-comédies, 7 tragédies, une comédie et une pastorale, collection rare et recherchée. Sa tragéd. de *Scévola*, son chef-d'œuvre, a été réimpr. plusieurs fois. Les traduct. de Duryer sont nombr. Quoique écrites « d'un style coulant et pur, » elles sont oubliées dep. long-temps. Les principales sont : *Traité de la providence de Dieu*, de Salvien, 1634, in-12. — Les *Hist.* d'Hérodote, 1645, in-fol. — Les *Décades* de Tite-Live, 1652, 2 vol. in-fol. — Les *Hist.* de Polybe, 1655, in-fol. — Les *OEuvres* de Cicéron, 1679, 12 vol. in-12.

DURZY (Marie-Pierre-Henri), né à Montargis en 1788, mort à Orléans, conseiller à la cour roy., en 1822, cultiva les belles-lettres et la poésie avec quelque succès. Il était membre de la société du *Caveau moderne*, dont il enrichit le rec. de plus. *Chansons*. On cite de lui : *Essai sur l'esprit de conversation*, etc., Paris, 1819, in-8. — *Guerre aux passions, ou Dictionnaire du modéré, par M. D...y, royaliste-constitutionnel*, ib., 1821, in-8.

DUSART (Corneille), peintre, né à Harlem en 1665, élève d'Adrien van Ostade, mourut en 1704. Ses tabl., qui représentent des scènes villageoises, sont très recherchés des amateurs. Il a gravé d'après ses propres dessins.

DUSAUSOIR (Jean-François), poète médiocre, né en 1737, mort à Paris en 1822, a publ. de 1794 à 1820 un grand nombre d'opuscules en vers, dont on trouve la liste dans la *France littér.* de Quérard. Nous citerons seulem. : *la Fête de J.-J. Rousseau*, intermède en prose mêlé de chants, représenté en l'an III (1794), in-8. — *Le Retour de Louis XVIII et de la famille des Bourbons*, Paris, 1814, in-8. — *Les deux Chutes de l'usurpat.*, suiv. de *Stances aux incrédules* et de *Couplets* sur le mariage du duc de Berry, Paris, 1816, in-8.

DUSSAULT (Jean-Joseph), né à Paris en 1769, fils d'un médecin, fut de bonne heure placé boursier au collége de Ste-Barbe, où il puisa le germe de ce goût pur et sévère qui devait l'appeler un jour à tenir un rang des plus distingués parmi les critiques. Sa première vocation avait été l'enseignem. : pendant la terreur, il alla cacher dans la retraite des talents et des principes qui auraient été pour lui une source de dangers. Le 9 thermid. le rendit à la liberté et par conséquent aux lettres. Il prit part à la rédaction de l'*Orateur du peuple*, et plus tard à celle du *Véridique*, journ dont presque tous les auteurs furent condamnés à la déportat. au 18 fruct. Après le 18 brum. naquit le *Journal des Débats*. Dussault fut appelé à concourir à la rédaction de cette feuille. Ses articles, qu'il signait de la lettre Y, sont plus spécialem. consacrés à l'analyse et au jugem. des ouvr. de littérat. et d'imaginat. Ils ont été réunis en 5 vol. in-8, sous le titre d'*Annales littéraires* (Paris, 1818-24), et forment un cours de littérature dont la lecture agréable abrége bien des recherches à ceux qui lisent les ouvr. dont il a rendu compte. Dussault jouissait d'une pension. Le roi Louis XVIII lui avait donné la décorat. de la Lég.-d'Honn., et l'avait nommé conservateur de la bibliothèque de Ste-Geneviève : c'est dans cette retraite qu'il mourut en 1824. Au lit de la mort, il satisfit avec une sorte d'éclat à tous les devoirs d'une relig. qu'il avait toujours respectée, et qu'il a souvent défendue dans ses écrits. Outre les product. dont nous avons parlé, on lui doit : *Lettre au cit. Ræderer sur la religion*, an III (1795), in-8. — *Lettre au*

citoyen Louvet au sujet de son journal, ibid. — *Lettre au cit. Laharpe; Lettre à M. Chénier*, 1807, in-8; enfin plusieurs articles dans la *Biographie univers.* J.-J. Dussault a été l'édit. des ouvrages suivants : *Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier, Mascaron, de La Rue, Bourdaloue, Massillon*, etc., Paris, 1820-21-22, 3 vol. in-8, fig. : cette collect. est enrichie d'un *Discours sur l'oraison funèbre*, et de *Notices* sur les orat. sacrés dont elle contient les chefs-d'œuvre. — *Q. Quintilianus*, dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire : cet ouvrage est précédé d'une très belle préface de Dussault, qui a prouvé en l'écrivant combien l'éloquence latine lui était familière. — *Mémoires de Mlle Dumesnil*, 1823, in-8.

DUSSAULX (Jean), littérat., né à Chartres en 1728, fit ses prem. études au collége de La Flèche, et les termina avec distinct. à Paris. Nommé commissaire de la gendarmerie, il fit avec ce corps les campagnes de Hanovre pendant la guerre de sept ans. De retour à Paris il publ. en 1770 sa traduct. de Juvénal, qui eut un gr. succès, et le fit recevoir 6 ans après à l'acad. des inscript. Désireux du bonheur de son pays, Dussaulx, comme beauc. d'hommes de bien, sourit au commencem. de la révolution dont il embrassa les principes avec toute la candeur d'une âme honnête; toutefois il ne se laissa entraîner dans aucun excès coupable; et s'il se trompa quelquefois, il put dire de lui-même avec vérité que ses mains étaient aussi pures que son cœur. Député de Paris à la convention, Dussaulx émit en ces termes son opinion lors du procès de Louis XVI : « Du fond de ma conscience, je vote l'appel au peuple; je crois qu'on peut être fort bon patriote sans tuer son ennemi par terre. Je demande que le ci-devant roi soit détenu pend. la guerre et banni à la paix. » Ce vote généreux pensa le conduire lui-même à l'échafaud quelq. mois après : il n'échappa que par l'intercession de Marat qui le représenta comme un vieillard imbécile. En 1795 Dussaulx demanda qu'il fût élevé un autel expiatoire pour le sang franç. injustem. versé; en 1797 il parla avec force contre le rétablissem. des loteries, fut forcé par ses infirmités de se retirer du conseil des anciens, et mourut à Paris en 1799. Ses principaux ouvr. sont : *Satires de Juvénal trad. en franç.*, Paris, 1779, in-8; ib., 1803, 2 vol. in-8. — *Plus. lettres, traités et réflexions sur la passion du jeu*, résumés et refondus en un seul ouvr., Paris, 1779, in-8, trad. en hollandais, 1791, in-8. — *Lettre au cit. Fréron*, ibid., 1796, in-8. *Voyage à Barrége et dans les Hautes-Pyrénées, fait en 1788*, Paris, 1796, 2 vol. in-8. — *De mes rapports avec J.-J. Rousseau*, Paris, an VI (1798), in-8. — *Les Mémoires sur la vie de Dussaulx*, publ. par sa veuve, Paris, Didot, an IX (1801), n'ont pas été mis dans le commerce.

DUSSAUSSOY (André-Claude), chirurg.-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, né en 1755, mort en 1820, a publié : *Dissert. sur la gangrène des hôpitaux, avec les moyens de la prévenir et de la combattre*, Genève et Lyon, 1787, in-8. — *Cure radicale de l'hydrocèle par le caustique*, 1787, in-8, trad. en allem., Leipsig, 1790, in-8.

DUSSEK (Jean-Louis), compositeur et pianiste célèbre, né à Czaslau dans la Bohême en 1760, composa, dès l'âge de 13 ans, une messe solennelle. Accueilli en Hollande par le stathouder, il y resta quelq. années, parcourut ensuite le nord de l'Europe, vint à Paris, fut forcé de quitter cette ville à l'époque de la révolution, y revint en 1800 et mourut en 1812. Dussek a publ. 60 *OEuvres pour le piano* et *une Méthode pour le même instrument*, écrite en allem., puis trad. et augmentée par l'aut. On lui doit encore plus. *oratorios* en allem. Il a prouvé dans quelques concerts donnés à l'Odéon, peu de temps avant sa mort, qu'il était aussi habile pour l'exécution que pour la composition.

DUSSON (Jean), marquis de Bezac et vicomte de St-Martin, capitaine dans le rég. de Turenne en 1672, fut nommé colonel du régim. de Touraine en 1680, inspect-gén., gouvern. de Furnes et maréchal-de-camp peu de temps après, enfin lieuten.-général et grand'croix de St-Louis en 1699. En 1701, Louis XIV l'envoya commander en Allem. les troupes des princes alliés, et le nomma à son retour commandant de la ville de Nice. Le général Dusson mourut à Marseille en 1705. — Dusson (Franç.), d'une maison illustre du comté de Foix, entra dans la marine en 1671, passa par tous les grades jusqu'à celui de lieuten.-gén. qu'il obtint en 1690, fut chargé de diverses missions en Angleterre, en Danemarck, en Hollande, et mourut en 1719, chevalier d'honneur au parlem. de Toulouse et conseiller de la marine royale.

DUTEMS (Jean-François-Hugues), docteur de Sorbonne, profess. d'hist. et de morale au collége royale de France, né en 1745 à Reugney (Franche-Comté), mort à Paris en 1811, a publ. plus. ouvr.; les principaux sont : *Éloge de Pierre du Terrail, appelé le chev. Bayard sans peur et sans reproche*, Paris, 1770, in-8. — *Le Clergé de France*, ou *Tableau histor. et chronolog. des archev., évêq., abbés et abbesses du royaume*, Paris, 1774-75, 4 vol. in-8. — *Histoire de Jean Churchill, duc de Marlborough*, Paris, 1808, 3 vol in-8 : cet ouvr. a été rédigé sur les matériaux fournis par Madgets. Dutems a donné plus. articles au *Répertoire de jurisprud.*, au *Journal des Débats*, et a laissé MS. une *Hist. de Henri VIII*.

DUTEMS (Louis), littérat., né à Tours en 1730, de parents protest., passa jeune en Angleterre, où il fit une éducat. et fut employé dans div. missions diplomat. Il mourut en 1812 à Londres, membre de la société royale, historiogr. de la Grande-Bretagne, associé libre de l'acad. des inscriptions. Outre une édit. des *OEuvres de Leibnitz*, Genève, 1769, 6 vol. in-4, très estimée, on lui doit plus. ouvr. dont les princip. sont : *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 1766, 4e édit., 1812, 2 vol. in-8. — *Logique*, ou *l'Art de raisonner*, 1773, in-12. — *Explications de quelq. médailles grecq. et phéniciennes*, 1776, in-4. — *Itinéraire des routes les plus fréquentées...*, 1775

et 1777, in-8.—*Des pierres précieuses et des pierres fines*, 1776, in-12. — *OEuvres mêlées*, Londres, 1797, 2 vol. in-4. — *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, Paris, 1806, 3 vol. in-8. — DUTENS (Michel-François), frère du précéd., négociant, né en 1732, mort à Tours en 1804, a publ. *Principes abrégés de peinture*, 1779, in-12; avec des addit., 1804, in-8.

DUTERTRE (JEAN-BAPTISTE), religieux dominicain, né à Calais en 1610, mort à Paris en 1687, attaché pendant 18 ans aux missions des Antilles, a publ. l'*Histoire gén. des îles St-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres...*, Paris, 1654, in-4, qu'il revit, augmenta et publ. de nouv. sous le tit. suiv.: *Hist. génér. des Antilles habitées par les Français*, ibid., 1667-71, 4 vol. in-4, cart. et fig. Cet ouvr. est estimé. On lui doit encore la *Vie de Ste Austreberte*, etc., ib., 1659, in-12.

DUTILLET (JEAN), greffier du parlem. de Paris, mort dans cette ville en 1570, protonotaire et secrétaire du roi, est le prem. auteur qui ait examiné notre histoire d'après les anciennes chartes et les titres authentiq. Cet écriv., qui passe avec raison pour un des plus éclairés et des plus judicieux de son temps, a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont quelq.-uns sont restés MSs., parmi ceux qui ont été impr. les princip. sont: *Sommaire de la guerre faite contre les Albigeois*, Paris, 1590, in-8. — *Mémoires et advis sur les libertés de l'Église gallicane*, ibid., 1594, in-8. — *Recueil de guerres et de traités de paix, de trèves, alliances*, etc., *d'entre les rois de France et d'Angleterre dep. Philippe Ier jusqu'à Henri II*, ibid., 1588, in-fol. — *Rec. des rois de France, leur couronne et maison, ensemble le rang des grands*, etc., ibid., 1589, in-fol., 1618, in-4. — DUTILLET (Jean), frère du précéd., mort en 1570, év. de Meaux, s'est acquis de son temps une gr. réputat. par des ouvr. de théol., d'hist. et de controverse; les plus import. sont: *Parallelæ de vitiis ac moribus paparum cum præcipuis ethnicis*, Amberg, 1610, in-8. — *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*, Paris, 1567, in-16. — *Chronicon de regibus Francorum à Pharamundo ad Henricum II*, Paris, 1543, in-fol., trad. en français, Paris, 1549, in-8, continuée jusqu'en 1604 et insérée dans le *Recueil des rois de France*, 1618, in-4. — DUTILLET DU VILLARD, de la même famille, fut chargé d'établir une nouvelle forme de répartition d'impôt dans l'Angoumois. On a de lui: *Dissertation sur la nécessité d'établir le cadastre dans tout le royaume*, Paris, 1781, in-4. — *Essai sur le bien public et Observations sur les Mém. concernant la vie et les ouvr. de M. Turgot, ministre-d'état*, Poitiers, 1785, in-4 de 18 p.

DUTILLET. — V. TITON.

DUTREMBLAY (ANT.-PIERRE), administrat., né à Paris en 1745, mort en 1819 à Rubelles près de Melun, consacra ses loisirs au culte des Muses. Il a donné un rec. d'*Apologues*, 1806, in-8, réimpr. pour la 5e fois en 1822, avec une *Notice* très étendue sur l'aut. Il a laissé MS. un rec. de *Contes en vers*, et un *Code des règles de l'administration domaniale*, etc., en 9 vol., qu'il déposa en 1791 au comité des domaines de l'assembl. nationale. Dutremblay avait commencé un *Dictionnaire analytique, par ordre de matières, des actes les plus import. de la législation franç. depuis les établissements de St Louis*; ce travail, qui était déjà fort avancé quand la révolution vint le surprendre, se continue maintenant au ministère des finances.

DUTRONE DE LA COUTURE (JACQ.-FRANÇOIS), médecin, mort à Paris en 1814, est auteur des ouvr. suiv.: *Précis sur la canne et sur les moyens d'en extraire le sel essentiel, suivi de plus mém. sur le sucre, sur le vin de canne, sur l'indigo et sur l'état actuel de St-Domingue*, Paris, 1790 et 1791, in-8. Cet ouvr., regardé comme le meilleur que l'on ait sur la canne à sucre, est devenu rare. — *Vues génér. sur l'importance des colonies*, etc., ibid., 1788, in-8. — *Lettre à M. Grégoire*, ibid., 1814, in-8.

DUVAIR (GUILLAUME), né à Paris en 1556, fils d'un maître des requêtes, embrassa l'état ecclésiastique, mais n'en continua pas moins de fréquenter le barreau; nommé conseiller-clerc au parlem., sa conduite pend. les troubles de la Ligue lui mérita la confiance de Henri IV, qui le chargea de div. missions et le récompensa de ses services en le nommant prem. présid. au parlem. de Provence. Plus tard Louis XIII le fit garde-des-sceaux, charge dans laq. il éprouva beauc. de contrariétés de la part des courtisans. Évêque de Lisieux en 1618, il mourut à Tonneins en 1621. Les histor. parlent diversem. des vertus de ce magistrat, mais ils s'accordent généralement sur les talents qu'il déploya dans les fonctions dont il fut revêtu. Il était doué d'une sagacité et d'une éloquence peu communes pour son siècle. Ses *OEuvres* ont été recueillies en un vol. in-fol., Paris, 1641. Son meill. ouvr. est un *Tr. de l'éloquence franç.*

DUVAL (PIERRE), précepteur du dauphin, fils de François Ier, puis évêque de Seez, né à Paris au commencem. du 16e S., assista au concile de Trente, et mourut à Vincennes en 1564. On a de ce prélat, l'un des plus sav. hommes de son temps: *Le Triomphe de vérité, où sont montrés infinis maux commis sous la tyrannie de l'Antechrist*, tiré de Mapheus Vegeus, et mis en vers, Paris, 1552, in-12. — *De la grandeur de Dieu*, etc., Paris, 1553 et 1555, in-8. — *De la puissance, sapience et bonté de Dieu*, Paris, 1558, in-8, 1559, in-4. — DUVAL (Pierre), a publ.: *le Puy du souverain amour, tenu par la déesse Pallas, avec l'ordre du lict nuptial*, Rouen, 1543, in-8, ouvr. devenu rare, et qui n'est remarq. que par son extravagante bizarrerie.

DUVAL (JEAN-BAPTISTE), orient. et antiquaire, né à Auxerre, mort à Paris en 1632, secrétaire interprète du cabinet du roi pour les langues orientales, a publ. plus. ouvr. dont les plus remarq. sont: *l'École franç. pour apprendre à bien parler et écrire selon l'usage du temps*, Paris, 1604, in-12; une édit. des *Imagines imperatorum et augustarum*, d'Énée Vico, corrigée pour le texte et augm.

de 200 médailles, Paris, 1619, in-4; enfin *Diction. latino-arabicum Davidis regis*, etc., Paris, 1632, in-4, où l'on ne trouve pas un seul mot arabe, mais seulem. du *Psautier* arabe-lat. de 1614, les mots latin rangés dans l'ordre alphabétique. — DUVAL (André), docteur de Sorbonne, né à Pontoise en 1564, mort à Paris en 1638, doyen de la faculté de théologie, a laissé : *Commentaire sur la somme de St-Thomas*, 2 vol. in-fol. — *Vies de plusieurs saints de France et des pays voisins*, 1608, in-fol. — *De supremâ Romani pontificis in Ecclesiam potestate*, ibid., 1614, in-4. — DUVAL (Guillaume), cousin du précédent, mort en 1646, méd. ordinaire du roi et doyen des professeurs royaux du collége de France, se voua dès l'âge de 22 ans à l'enseignem. de la philosophie avec un tel succès que le nombre de ses élèves s'élevait à plus de 600. Outre une *Histoire du collége royal*, Paris, 1644, in-4, et quelq. ouvrages de botan., on lui doit une excellente édit. grecque et lat. d'Aristote, Paris, 1619, 4 vol. in-4, ibid., 1628, 2 vol. in-fol. On trouve des détails sur la vie et les ouvrages de Duval dans le tome II du *Mémoire historique sur le collége de France*, par l'abbé Goujet.

DUVAL (JACQUES), méd., né à Évreux vers la fin du 16e S., s'est fait par sa pratique une réputation que ses ouvr. n'ont pas justifiée; les plus importants sont : *Hydrothérapeutique des fontaines découvertes aux environs de Rouen*, Rouen, 1603, in-8. — *Méthode nouv. de guérir les catharres et toutes les maladies qui en dépendent*, ibid., 1611, in-8. — *Des Hermaphrodites, accouchements de femmes et traitement qui est requis pour les relever en santé et bien élever leurs enfants*, etc., Rouen, 1612, in-8, livre curieux et recherché.

DUVAL (VALENTIN JAMARAY), conservat. des livres et médailles du cabinet impér. de Vienne, né en 1695 à Artonay, village de Champagne, perdit son père pauvre paysan, et se vit à 10 ans, sans pain et sans asile, contraint pour subsister de garder les troupeaux d'un fermier. Un bon ermite lui apprit à lire; dès-lors se développa dans le cœur du jeune pâtre une ardeur pour l'étude qu'augmentait encore la difficulté qu'il trouvait à s'y livrer. Après plus. aventures, Duval fut rencontré par le duc de Lorraine au milieu d'une forêt, couché sur des cartes de géographie qu'il parcourait avidem. Charmé de son esprit naturel, étonné de trouver en lui des connaiss. que son âge et sa situat. étaient loin de faire soupçonner, le prince le plaça au collége des jésuites de Pont-à-Mousson, l'amena en France en 1718, le nomma son bibliothécaire, et créa pour lui une chaire d'histoire à Lunéville. Le mérite du jeune profess. attira à son cours un grand nombre d'étrangers de distinct. et entre autres le fameux lord Chatam, auquel il prédit les hautes destinées qui l'attendaient. Lorsque le duc François eut échangé la Lorraine pour la Toscane, Duval l'accompagna en Italie, et il fut créé conservat. du cabinet de Vienne quand ce prince monta sur le trône d'Allemagne. Toujours simple et modeste, Duval ne perdit point un mom. le souvenir de sa prem. obscurité, et ce qui est plus rare encore, il fit preuve de gratitude en entretenant une correspond. suivie avec les bons ermites qui avaient pris soin de son enfance; après avoir rebâti leur habitat., il les mit à l'abri des besoins dont il l'avaient sauvé lui-même. Duval mourut à Vienne en 1775, aimé et respecté de tout le monde, et sans ennemis, quoiqu'il eût vécu si long-temps dans la faveur et l'intimité du maître. On a de lui : *Numism. cimelii cæsarei regii austriaci vindobonensis*, etc., Vienne, 1754-55, 2 vol in-fol. — *Monnaies en or et en argent qui composent une des parties du cabinet de l'empereur*, ibid., 1759-69, 2 vol. in-fol.— *OEuvres de Duval, précédées des mém. sur sa vie par le chev. Koch*, Pétersbourg (Bâle), 1784, 2 vol. in-8, Paris, 1785, 3 vol. in-18. Il a laissé MSs. un *Traité sur les médailles*, et un roman philosophique intit. : *les Aventures de l'étourderie*.

DUVAL (PIERRE), né en 1730 au pays de Caux, obtint la chaire de philosophie au collége d'Harcourt, dont il fut depuis proviseur, et fut élu deux fois recteur de l'univ. de Paris. La révolut. l'ayant privé de cette place, il se retira chez un de ses frères, où il mourut en 1797. On lui doit : *Essai sur différents sujets de philosophie*, Paris, 1767, in-12.

DUVAL (PIERRE-JEAN), négociant, au Hâvre, né dans cette ville en 1731, y remplit avec distinction les fonctions de maire en 1790, et mourut en 1800. On a de lui : *Mémoire sur le commerce et la navigation du Nord*, Amiens, 1760, in-12. Ce mémoire avait été couronné par l'acad. d'Amiens en 1758.

DUVAL (HENRI-AUGUSTE), méd. naturaliste, né à Alençon en 1777, mort à Paris, en 1814, a publ.: *Démonstr. botanique, ou Analyse du fruit considéré en général*, Paris, 1808, in-12. Il a laissé MSs. plus. essais et une trad. franç. non terminée d'*Arétée de Cappadoce*.

DUVAL-LE-ROY (NICOLAS-CLAUDE), profess. de mathém. et d'hydrographie, né à Bayeux vers 1730, mort en 1810, secrétaire de l'acad. de marine de Brest, et membre corresp. de l'Institut, a laissé : *Traité d'optique*, trad. de l'anglais de Smith, Brest, 1767, in-4. —*Supplément* au même ouvr., ibid., 1784, in-4. — *Supplément au traité d'optique de Newton*, Brest, 1783, in-4.—*Éléments de navigation*, Brest, an X (1810), in-8. — *Instruction sur les baromètres marins*, ibid., 1784, in-12. On lui doit encore tous les articles de mathém. pures de la partie marine de l'*Encyclopédie méthodique*.

DUVAL-PYRAU, ecclésiast., né vers 1730 dans le pays de Liége, conseiller du landgrave de Hesse-Hombourg, membre de plus. acad. et soc. litt., est aut. de différents ouvr. qui n'ont pas peu contribué à répandre l'esprit de tolérance et les principes d'humanité chez les nations voisines. Nous citerons entre autres : *Accord de la religion et des rangs*, Francfort, 1775, in-8. — *Catéchisme de l'homme social*, Francfort-sur-le-Mein, 1776, in-8. — *Aristide Agiatis*, Yverdun, 1777-88. *Aristide* a

été comparé à *Bélisaire*, auquel il est inférieur sous le rapport du style, mais qu'il surpasse par la solidité des raisonnements. L'abbé Duval-Pyrau a aussi publ. les *Éloges* histor. de Nicolas Sahlgren (Francfort-sur-le-Mein, 1778, in-4) et de Jonas Alstromer (Berlin, 1784, in-8).

DUVAU (Auguste), botaniste, né à Tours le 14 janvier 1771, émigra et parcourut l'Allemagne jusqu'en 1802. C'est alors qu'il publia la *traduct.* des *Nouveaux dialogues des dieux* de Wieland, 1796, et de *la Macrobiotique, ou l'Art de prolonger la vie*, d'Hufeland, 1798, 2 vol. in-8. Précepteur du jeune Perrégaux, il le guida dans ses voyages en Suisse, passa l'année 1804 à Genève, rentra définitivement dans sa patrie l'année suivante, et vint s'établir près de Tours, d'où M. Monnier, qui avait été son disciple à Weimar, l'appela en 1810 pour être attaché au cabinet de Bonaparte. Duvau fut depuis secrétaire-génér. de l'intendance des bâtim. jusqu'en 1830, et mourut en 1831 dans sa terre de la Farinière. On doit à cet écrivain un gr. nombre de *Mémoires* sur l'hist. naturelle, sur la botanique en particulier, la plupart des *Notices* sur les sav. allemands, et plus. *articles* concernant les botanistes dans la *Biographie univ.* de M. Michaud.

DUVAUCEL (Charles), astronome, né à Paris en 1734, mort à Évreux en 1820, correspond. de l'Institut, a pend. plus. années exécuté les cartes des éclipses pour la connaissance des temps, et composé plus. *Mém. de mathém. et physique*, insérés dans le t. V des *Mém.* présentés à l'acad. des sciences, Paris, 1768, in-4.

DUVAUCEL (Alfred), voyageur-naturaliste, élève et gendre du célèbre Cuvier, servit avec distinction dans l'armée française, et partit en 1818, comme naturaliste du roi, pour Calcutta, contrée qu'il explora de concert avec M. Diard. De précieuses collections, fruit de ses recherches dans différ. parties de l'Inde, vinrent enrichir le Muséum pendant les années 1820 et 1821. Duvaucel avait résolu de visiter le Naupaul: mais les événem. politiques le contraignirent à borner ses excursions, les années suiv., sur le territoire de Benares et de Katmendos. Il poursuivait ses infatigables recherches au milieu de périls inouïs, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre des bois au Sylhet, dont il avait franchi les frontières pour visiter la caverne de Bhunava, où nul Européen n'avait encore pénétré. Victime de son zèle, il ne fit dès-lors que traîner une vie languissante, et termina sa carrière à Madras en 1824, à 31 ans. On trouve dans la *Revue encycloped.*. tom. X, sa savante *Descript. de la caverne de Cossya*, et tom. XXI, des extr. de ses lettres. Une notice a été consacrée à Duvaucel dans le *Journal asiatique* (mai 1825).

DUVAURE (Jacques), poète dramat., né en 1698 à Crest, petite ville du Dauphiné, vint fort jeune à Paris, y connut Boissy qui lui donna le goût du théâtre; mais sachant concilier ce goût avec les soins de sa fortune, obtint un brevet d'officier de cavalerie, fit la guerre en Italie et fut blessé à la bataille de Parme. Retiré du service en 1739, il se livra entièrem. aux lettres, fut admis dans la société de la duchesse du Maine, et se fit connaître comme bel-esprit. Sur la fin de sa vie il se retira dans sa ville natale. En 1770 il mourut à Lyon, où il était venu se faire guérir de la cataracte. *Le faux Savant, ou l'Amour précepteur*, comédie en 5 actes de Duvaure, fait partie du *Répertoire*, 3e ordre. Il donna au Théâtre-Italien en 1756 l'*Imagination*, comédie en vers et en prose qui n'a pas été impr. On dit qu'il a laissé MSS. deux autres coméd. et un *Recueil de poésies*.

DUVENEDE (Marc van), peintre, né à Bruges vers 1674, visita jeune l'Italie, où il étudia sous Carle Maratte; de retour dans sa ville natale, s'y fit une réputat. par ses tableaux d'église, et mourut en 1729. On regarde comme ses chefs-d'œuvre une *Ste Claire entourée de jeunes filles qui lui demandent l'habit de son ordre*, et un *martyre de St Laurent*.

DUVERDIER (Antoine), seigneur de Vauprivas, né à Montbrison en 1544, mort à Duerne en 1600, a laissé un très gr. nombre d'ouvr., parmi lesq. on distingue: *la Prosographie, ou Descriptions des personnages insignes....*, Lyon, 1573, in-4, Paris, 1603, 3 vol. in-fol. — *Les Diverses leçons suiv. celles de P. Messie*, Lyon, 1576, in-8; Paris, 1583, in-16. — *La Bibliothèque*, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit ou trad. en français, etc., etc., Lyon, 1585, in-fol., réimpr. avec *celle* de Lacroix du Maine, par les soins de Rigoley de Juvigny, 1772, 6 vol. in-4. — Duverdier (Claude), fils du précéd., poète et critique médiocre, né vers 1566, mort en 1649, a laissé plus. ouvr.; les princip. sont: *Disc.* (en vers) *contre ceux qui, par les grandes conjonctions des planètes, qui se doivent faire, ont voulu prédire la fin du monde devoir lors advenir*, 1583, in-8. — *In autores penè omnes antiquos potissimùm censiones et correctiones*, 1589, in-4; 1609, in-4.

DUVERDIER (Gilbert-Saulnier), historiog. de France, mort à l'hôpital de la Salpêtrière en 1686, a publ. un gr. nombre d'ouvr. historiques oubliés depuis long-temps; mais on recherche encore ses composit. d'un autre genre, entre autres: *le Roman des romans, ou la Conclusion de l'Amadis, du Chevalier du Soleil, et autres romans de chevalerie*, 1626, 7 vol. in-8, très rare. — *Les Amans jaloux, ou le Roman des dames*, 1631, in-8. — *La Bergère amoureuse, ou les véritables Amours d'Achante et de Daphnine*, 1621, in-8.

DUVERGIER (le colonel), né au château de Kernault, près de Quimperlé (Finistère) en 1790, chez son grand-père, ancien officier de la marine, débuta au service dans les dragons de la garde par la campagne d'Austerlitz; sa bravoure lui mérita de l'avancem. Depuis la révolut. de juillet, Duvergier, s'attachant à la cause de don Pedro, qui allait en Portugal pour détrôner don Miguel, eut un bras emporté à une sortie de Porto, et succomba à l'amputation en 1833. Don Pedro l'avait nommé maréchal-de-camp.

DUVERGIER DE HAURANNE, membre de la

chambre des députés et de la commission supérieure de l'établissem. des invalides de la marine, mourut à Paris le 20 août 1831. Pendant les 15 années qu'il représenta dans nos assemblées législatives le départem. de la Seine-Inférieure, il se fit remarquer par l'empressem. avec lequel il intervint dans les discussions sur les finances, l'administration et l'économie politique. On lui doit quelques *Réflexions sur l'organisat. municipale, de l'ordre légal en France et des abus d'autorité*, 2 vol. in-8, etc.

DUVERGIER DE HAURANNE. — V. Saint-Cyran.

DUVERNET (Théoph. IMARIGEON, plus connu sous le nom de l'abbé), écriv. médiocre, mort à Paris vers 1796, se fit connaître par un écrit dans lequel il gratifiait de sarcasmes assez plaisants Linguet, d'Espréménil, l'abbé Sabatier et autres. Cette brochure, qui parut en 1781 sous le titre de *Disputes de M. Guillaume*, et dans laquelle le gouvernement n'était pas ménagé, lui attira d'abord une détention de trois semaines à la Bastille. Il s'y fit mettre de nouveau pour avoir dit son mot sur le minist. de M. de Maurepas : cette fois il y fit un plus long séjour, pend. leq. il rédigea une *Vie de Voltaire*. Cet ouvr., qu'il fit paraître en 1786, in-12, fut réimpr. la même année, in-8. Sa grande vogue ayant donné l'éveil, le clergé porta plainte au roi par l'organe du garde-des-sceaux. « Je ne veux point me mêler de cela, répondit Louis XVI ; si Duvernet a tort, on doit le réfuter : c'est l'office des évêques. » La *Vie de Voltaire* fut refondue par l'aut., à qui parvenaient de toutes parts des faits et des anecdotes sur ce grand écriv ; mais la mort le surprit avant l'impress. de son livre amélioré, qui ne parut qu'en 1797, in-8. On doit encore à l'abbé Duvernet une *Hist. de la Sorbonne*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, remplie d'inexactitudes.

DUVERNEY (Joseph-Guichard), célèbre anatomiste, né à Feurs en Forez en 1648, fut admis à l'académie des sciences en 1676, et nommé trois ans après professeur d'anatomie au Jardin-Royal. Telle était sa manière éloquente de traiter des matières arides en elles-mêmes, que non-seulem. les jeunes médec., mais les courtisans et les gens du monde coururent en foule à ses leçons, et que les comédiens vinrent l'entendre pour se former à l'art de parler en public. Il portait si loin l'amour des sciences naturelles, que, parvenu à un âge avancé, atteint de plusieurs infirmités, il passait les nuits dans le Jardin-Royal, et se couchait à terre pour être mieux à portée d'étudier les mœurs du limaçon. Ce savant laborieux mourut en 1730. On lui doit : *Traité de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1683, in-12, fig. Cet ouvrage a été souv. réimpr. et trad. dans plus. langues. — *Traité des maladies des os*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; traduit en angl., Londres, 1762, in-8. — *OEuvres anatomiq.*, Paris, 1761, 2 vol. in-4.

DUVET (Jean), l'un des plus anciens graveurs français, né en 1485, était orfèvre à Langres; il est souv. appelé *Maître à la Licorne*, parce qu'il a fait entrer une figure de cet animal dans la plupart de ses compositions. Son œuvre se compose de 45 pièces qui n'ont guère d'autre mérite que leur rareté et leur bizarrerie; on y remarque une estampe du *Mariage d'Adam et d'Ève*, célébré par le Père éternel en habits sacerdot., accompagné de toute la cour céleste.

DUVILLARD, de Genève, membre correspondant de l'acad. royale des inscriptions et b.-lettres, ancien membre du corps-législatif, où il entra en décembre 1799, et d'où il sortit en 1803, ex-chef de bureau au ministère du trésor public, a publié : *Analyse et tableaux de l'influence de la petite-vérole sur la mortalité à chaque âge, et celle qu'un préservatif tel que la vaccine peut avoir sur la population et la longévité*, Paris, 1806, in-8, ouvr. qui fixa en 1808 l'attention de la classe des sciences mathématiques de l'Institut. — *Recherches sur les rentes, les emprunts et les remboursements*, Paris, 1778, in-4. — *Plan d'une associat. de prévoyance*, Paris, 1790, in-4. Duvillard, retiré à Montmorenci, consacra ses loisirs aux lettres, et mourut en 1832.

DUVIVIER (Claude-Raphael), ingénieur, né à Charleville en 1771, entra à l'école des ponts-et-chaussées à l'âge de 17 ans, et, après un concours où il obtint le prem. rang d'élève, il y devint professeur, et fut chargé d'enseigner les mathématiq. Lors de la formation de l'école polytechnique, il fut un des jeunes gens qu'on y plaça d'abord, pour recevoir et transmettre aux prem. élèves les leçons de Monge et de ses sav. collaborateurs. Duvivier étant passé en 1797 dans le service actif des ponts-et-chaussées, dirigea la construction du pont de Nemours sous les ordres de Boutard, et conduisit plus tard avec autant d'habileté que d'économie les travaux du pont de Bonpas sur la Durance. Nommé en 1809 ingénieur en chef, et chargé de diriger les nouv. travaux du départem. de la Vendée, où l'on sait que Bonaparte voulait transformer en une ville de son nom le village de La Roche-sur-Yon, Duvivier essaya de suppléer par toutes les ressources du talent aux moyens pécuniaires, qui lui manquaient pour l'exécution de ce plan gigantesque; et ce n'est pas sa faute, si la fausseté de la première conception a rendu ridicule cette ville commencée, et que l'on ne finira point. Il resta chargé, après la restaurat., du service ordinaire de la Vendée, et dressa des plans simples et économiques pour le dessèchement des marais, pour la navigation et le redressement des rivières de ce départem. Il mourut en 1821. On trouve sur lui une *Notice*, signée B., dans le *Moniteur* du 22 déc. 1821.

DUVIVIER (Ignace), peintre de paysages, de marines et de batailles, membre de l'acad. des beaux-arts de Vienne et chev. de l'ordre de St-Michel, mourut pend. l'épidémie du choléra en 1832. Ses ouvr. se trouvent principalem. dans la galerie du Belvédère, en Autriche, dans celle de l'Ermitage, en Russie, dans celle du prince de Lichtenstein, etc. A l'exposit. du Louvre qui précéda sa mort, on a vu de cet artiste *les Restes d'un*

Digitized by Google

temple de Diane à Baïa, et *une Forêt, effet de lune*.

DUVIVIER (M.-J.-H.), gr.-vicaire de Tournai,

extrême facilité; on dit même que, ne pouvant suffire aux nombreuses commandes qui lui étaient faites, il se contentait de dessiner les portraits sur

r par des

temple de Diane à Baïa, et *une Forêt, effet de lune*.

DUVIVIER (M.-J.-H.), gr.-vicaire de Tournai, doyen de la cathédrale, mort en 1833, était chanoine de Tournai en 1802. Il accompagna son évêque, M. Hirn, au concile de 1811, fut arrêté avec lui, enfermé à Vincennes, puis envoyé en exil à Vervins. De là il entretenait des correspondances soit avec son évêque, qui avait été ensuite exilé à Gien, soit avec le clergé de Tournai. Il ne retourna dans cette ville que le 15 avril 1814, après la chute de Bonaparte, et montra autant de modérat. qu'il avait précédemment fait voir de courage. M. Hirn l'avait nommé premier gr.-vicaire.

DUVOISIN (Jean-Baptiste), évêque de Nantes, né à Langres en 1744, mort à Paris en 1813, était docteur de Sorbonne et grand-vicaire du diocèse de Laon, lorsqu'il fut déporté en 1792. Il alla rejoindre son évêque à Bruxelles, se fixa dep. dans le duché de Brunswick, et trouva un moyen honorable de pourvoir à sa subsistance en donnant des leçons de mathématiques et de belles-lettres. Rentré en France en 1802, il fut promu à l'évêché de Nantes et obtint l'estime de Napoléon. Duvoisin fut l'un des 4 prélats qui résidèrent près du pape à Savone et à Fontainebleau : quelque pénible que fût cette mission, il sut en profiter pour adoucir autant qu'il était en lui la captivité du pontife. Peu d'instants av. que de mourir, il écrivit à l'emper., dans les termes les plus pressants, de rendre la liberté à son illustre prisonnier. Duvoisin a publié plusieurs ouvrages de théologie et de controverse, aussi remarquables par la force des raisonnements que par la pureté du style. Les principaux sont : *l'Autorité des livres de Moïse établie et défendue contre les incrédules*, Paris, 1778, in-12. — *Examen des principes de la révolution franç.*, 1795, in-8. — *Démonstration évangélique*, ibid., 1802 et 1805, in-12, 1810, in-8.

DUVOISIN-CALAS (Alexandre), petit-fils par sa mère du fameux Calas, mort subitem. à Chartres, le 20 février 1832, était arrivé dans cette ville le 17 pour faire représenter une pièce de sa composition, intit. : *la veuve Calas chez Voltaire, ou un déjeuner à Ferney en* 1765, dont il avait même joué le principal rôle. Cette pièce ayant été froidement accueillie, on présume que le chagrin qu'il en ressentit fut la cause de sa mort.

DYCK (Floris van), peintre, né à Harlem en 1577, excella dans l'art de représenter des fleurs et des fruits : ses tableaux d'histoire ne sont pas moins remarquables; mais on en parle peu parce qu'ils sont extrêmem. rares, même en Hollande.

DYCK (Antoine VAN-), l'un des plus célèbres peintres de l'école flamande, né à Anvers en 1598, élève de Rubens, voyagea successivem. en Italie, en Hollande, en France et en Angleterre, où il se fixa. Le peu d'encouragem. qu'il reçut et son goût pour la dépense lui firent abandonner presque entièrement l'histoire, genre dans lequel il a presque égalé Rubens, pour se livrer à celui du portrait, où il a rivalisé avec Titien. Il travaillait avec une extrême facilité; on dit même que, ne pouvant suffire aux nombreuses commandes qui lui étaient faites, il se contentait de dessiner les portraits sur papier de demi-teinte, les faisait ébaucher par des peintres d'un mérite inférieur et les terminait ensuite en quelques coups de pinceau. Ce grand artiste mourut à Londres en 1641. Descamps, dans sa *Vie* de Van-Dyck, donne la liste de 70 tableaux d'hist., en ajoutant qu'il en a fait bien davantage; pour ses portraits, le nombre en est considérable. Le musée possède de ce maître 21 morceaux, dont 15 portraits, parmi lesquels on distingue ceux de *Charles Ier* en pied, du marquis *de Montcade* à cheval, et de *Van-Dyck* lui-même. Ses autres compositions représentent *Vénus demandant à Vulcain des armes pour Énée; l'Embarquement d'Énée; Mars et Vénus; la Vierge et l'enfant Jésus; la Femme adultère; le Christ mort*, et le *St Sébastien*, un de ses chefs-d'œuvre. Son *St Augustin en extase*, fait pour une église d'Anvers, a été gravé par P. de Jode. Le *Couronnement d'épines* et *Jésus élevé en croix* l'ont été par Bolswert, avec un talent digne de l'original.

DYCK (Philippe van), dit *le petit Van-Dyck*, né à Amsterdam en 1680, mort à La Haye en 1752, fut élève de Boonen, dont il éclipsa la réputat.; les Hollandais le regardent comme le dernier de leurs grands peintres dans le genre précieux du chevalier Vandervelde; éloge que l'on trouvera bien mérité si ce peintre est auteur des deux tabl. que possède le musée, *Sara présentant Agar à Abraham*, et *Abraham renvoyant Agar et son fils Ismaël*.

DYER (Jacques), jurisconsulte, né vers 1512 dans le comté de Sommerset, fut nommé profess. à l'école du temple en 1550, orateur à la chambre des communes en 1552, juge au tribun. des plaids-communs en 1557, et président deux ans après. Il déploya dans l'exercice de ces hautes fonctions autant de probité que de talents, et mourut en 1581. On a publ. après sa mort son *Rec. de causes et de jugements choisis*; cet ouvrage, qui fait autorité pour la jurisprudence angl., a eu un grand nombre d'édit. : la plus récente et la plus estimée est celle qu'a donnée John Vaillant, Londres, 1794, 3 vol. in-8, avec une *Vie* de l'auteur, d'après un MS. de la biblioth. de Middle-Temple. On lui doit encore des *Comment. sur le statut de Henri VIII, concernant les testaments*, Londres, 1648, in-4. — Dyer (Édouard), parent du précéd., né en 1511, mort en 1581, fut comme lui orateur à la chambre des communes, juge du tribunal des plaids-communs et présid. du banc du roi. Ce magistrat cultivait la poésie avec quelque succès; on trouve de lui des odes et des madrigaux dans le recueil intit. : *England's Helicon*. Il a laissé MS. un poëme sur l'*Amitié* et quelq. autres pièces sur div. sujets.

DYER (Jean), poëte anglais, né en 1700 dans le comté de Caermarthen, mort en 1758, s'est fait une réputat. dans le genre descriptif. On lui doit : *Grongarhill* (la colline de Grongar), 1727; trad. en français par Cuningham, Paris, 1822, in-8. —

The Ruins of Rome (les ruines de Rome), 1740. — *The Fleece* (la Toison), 1757. Ces trois poèmes ont été réunis et publiés avec la *Vie* de l'auteur, Londres, 1761, in-8.

DYKMAN (Pierre), savant antiquaire suédois, mort à Stockholm en 1718, a publié les ouvrages suiv. : *De la manière de compter des anc. Suédois et Goths*, Stockholm, 1686. — *Des douze Charles qui ont regné en Suède*, ibid., 1708. — *Observat. histor. sur les monuments runiques*, ib., 1723.

DYNAMIUS, patrice et gouverneur de Marseille pour les rois d'Austrasie, né à Arles vers le milieu du 6e S., mort en 601, s'était, dans sa jeunesse, appliqué à la poésie. Fortunat, évêque de Poitiers, donne les plus grands éloges à plusieurs de ses pièces. Il ne nous reste de lui qu'une *Vie de St Marius*, et une autre de *St Maxime*, qui ne sont guère propres à faire regretter beaucoup le reste de ses ouvr.

DZÉHÉBY (Mohammed-ben-Ahmed), l'un des plus célèbres docteurs musulmans, né à Damas en 1274 (673 de l'hég.), mort dans la même ville en 1347 (748 de l'hég.), a publié un grand nombre d'ouvrages, dont le plus important a pour titre : *Tarickh-el-Islam*, ou *Chronique de l'Islamisme*; c'est un dictionnaire historique des écrivains musulmans, qui commence à l'an 1er de l'hégyre et finit à l'an 744 de la même ère.

E

EACHARD (Jean), théol. angl., né vers 1636, mort en 1697, était principal du collége de Ste-Catherine-Hall à Cambridge. Auteur médiocre, mais original et plein d'esprit et de gaîté, il a publié en 1670 des *Recherches sur les causes du mépris pour le clergé et la religion ;* en 1671 un *Examen de l'état de nature de Hobbes et des considérat. sur quelq. opinions de ce philosophe*. Les *OEuvres d'Eachard* ont paru en 1774, 3 vol. in-12, avec une *Notice* sur sa vie.

EANDI (Joseph-Antoine-François-Jérôme), sav. piémontais, né à Saluces en 1735, mort en 1799, professeur de physique expérimentale à Turin, membre de l'acad. des sciences et de la société d'agriculture de cette ville, et de plusieurs corps savants d'Italie et de Piémont, s'était formé à l'étude des sciences sous le célèbre P. Beccaria, qui l'associa ensuite à ses travaux. Son ouvr. le plus import., qu'il composa en société avec M. Vassali, a pour titre : *Physicæ experimentalis lineamenta ad Subalpinos*, Turin, 1793, in-8. Parmi les autres écrits de ce savant on distingue encore : *Ragione e religione;* des *Notices histor.* sur les études du P. Beccaria; des *Mém. hist.* adressés à M. Babbe, légataire des MSs. de ce célèbre restaurateur de la physique en Piémont; des *Sermons*, *Panégyriq.*, *Discussions* de principes politiques. etc., etc. Les *Mém.* de l'académie de Turin contiennent de lui plus. *Mém.* intéress. : M. Vassali, neveu et élève de Eandi, a publié dans le tome VI une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Turin, 1801, in-4.

EARLE (John), prélat angl., né à York en 1601, mort en 1665, fut d'abord chapelain et précepteur du duc de Galles, depuis Charles II, puis nommé à la restauration év. de Worcester, d'où il passa en 1663 au siége de Salisbury. On a de lui une trad. latine de l'Εικων Βασιλικη, sous le titre d'*Imago regis Caroli in illis suis ærumnis et solitudine*, La Haye, 1649, in-12; et un ouvrage anglais intitulé : *Microcosmographia*, etc., Londres, 1628, in-8 : M. Philip Bliss en a publié une 6e édit., Oxford, 1811, in-4. — Earle (Jabez), ministre anglais non conformiste, né en 1676, mort en 1768, est auteur d'un *Traité des sacrements*, 1707, in-8 ; de plus. *Sermons* et d'un *Recueil de poésies* anglaises et lat. — Earle (William-Benson), philanthrope anglais, né en 1740, mort en 1796, a légué des sommes considérables au bourg de Shaftsbury (comté de Dorset), sa patrie, pour la dotation d'établissem. de charité et pour l'encouragem. de l'agricult. et des arts. Il a publié une nouvelle édition d'un ouvrage fort rare intitulé : *Relat. exacte du fameux tremblement de terre et de l'éruption de l'Etna, arrivés en* 1699, avec une *Lettre* à lord Lyttleton.

EARLOM (Richard), dessinateur et grav. angl., né en 1728, mort vers 1780, passe pour l'un des plus habiles graveurs en manière noire qu'aient produits les trois royaumes. Il a exécuté aussi un gr. nombre de planches à l'eau forte et au pointillé. Son œuvre est considérable et très recherchée; les pièces les plus remarquables sont : *le Portrait du duc d'Aremberg*, d'après Van-Dyck; *des Fleurs et des fruits*, d'après van Huysum; *le Sacrifice d'Abraham*, d'après Rembrandt; *Silène ivre*, et *la Femme de Rubens*, d'après ce maître; *la Vierge dite la Zingarina*, d'après le Corrége, etc.

EBBESEN (Niels ou Nicolas), seigneur danois, entreprit de rendre l'existence politiq. à sa patrie démembrée et asservie après le règne malheureux de Christophe II. Il tua de sa main le comte Gérard de Holstein, le plus puissant des oppresseurs du Danemarck, et remporta, en 1340, sur les troupes de ce prince, une victoire qui commença l'œuvre de la restauration du royaume. Il fut tué dans le combat; mais il eut un success. dans la personne du roi Waldemar, à qui l'expulsion entière des Holsténois valut le titre de *Restaurateur*. Le dévouement d'Ebbesen a été célébré par plus. poètes danois. C'est le sujet d'une tragéd. de Sander.

EBBON (St), 29e év. de Sens, né en Bourgogne à la fin du 7e S., renonça aux avantages que lui offrait le monde pour se consacrer à la vie monastique; il succéda à St Guerric, son oncle, sur le siége épiscopal de Sens. La chronique de l'ab-

baye de St-Pierre place sa mort au 27 août 750. La *Vie de St Ebbon* se trouve dans les *Acta sanctorum sancti Benedicti*, tome II, et dans la *Collect. des bollandistes*, avec des notes de Jean Stilting.

EBBON, 31e évêque de Reims, dut son élévat. à la bienveillance de Louis-le-Débonnaire, dont il était le frère de lait. Il assista au concile de Thionville en 821, fut envoyé deux fois en Danemarck par le pape Pascal pour annoncer l'Évangile dans ces contrées, et y retourna en qualité de légat dans tous les pays du Nord. En 833, Louis fut traduit par son fils Lothaire devant une assemblée d'évêq. présidée par Ebbon, et celui-ci, oubliant ce qu'il devait à ce prince, prononça la sentence qui le déclarait déchu du trône, et le condamnait à finir ses jours dans un cloître. Mais bientôt les divisions de Lothaire et de ses frères replacèrent Louis sur le trône; Ebbon, enfermé dans un monastère, fut dépouillé de son évêché par le synode de Thionville en 835. Après la mort de Louis, Lothaire voulut en vain rétablir Ebbon sur son siége; ce prélat se retira près de Louis de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim. Il y mourut en 851. On a de lui une *Apologie* qu'il composa pour se justifier d'avoir repris ses fonctions épiscopales avant d'avoir obtenu une nouvelle institution, dans le *Spicilége* de d'Achery, le tome VII des conciles de Labbe et le *Recueil des historiens* de D. Bouquet. On lui attribue : *Narratio clericorum Remensium de depositione duplici Ebbonis*, dans les *Scriptor. histor. Franc.* de Duchesne. — EBBON, moine allem., mort en 1139, a écrit la *Vie de St Othon*, év. de Bamberg et l'apôtre de la Poméranie. Cette *Vie* est insérée dans les *Acta sanct.*, tome Ier de juillet.

ÉBED-JÉSU ou ABD-JESCHOUA, surnommé *Bar-Brika*, né à Djeziret-ibn-Omar, en Mésopotamie, vers le milieu du 13e S., mort en 1318, occupa 32 ans le siége de Tsoba, sur lequel l'avait placé, vers 1286, Jaballaha, patriarche des nestoriens. Il est aut. de *poésies* religieuses en syriaque, et d'un *Catalogue* en vers des ouvr. de près de 200 écriv. syriens; le texte de ce catalog., accompagné d'une version latine, a été publ. par Abrah.-Échellensis, Rome, 1653, un vol. in-8. — Il ne faut pas le confondre avec ÉBED-JÉSU, patriarche de Muzal en Syrie, qui vint à Rome en 1562, et que le pape Pie IV honora du *Pallium*, après l'avoir engagé à faire observer les décisions du concile de Trente dans les pays de sa juridiction.

ÉBERARD, duc de Frioul et gendre de l'emper. Lothaire, petit-fils de Charlemagne, vivait au 9e S. La sagesse de son gouvernem. rendit un des fiefs les plus import. de l'Italie ce duché, qui jusqu'alors avait été sans cesse en butte aux incursions des Slaves. Éberard mourut vers 867. Béranger, l'un de ses fils, devint roi d'Italie et empereur.

ÉBERHARD (CHRISTOPHE), aumônier-général des armées russes en 1711, mort en 1730, présenta en 1717 au tzar Pierre une méthode pour la détermination des longitudes, qu'il a consignée dans un ouvr. intitulé : *Specimen theoriæ magneticæ*, etc., Leipsig, 1720, in-4, fig. On lui doit encore un écrit en allemand sur l'état des prisonniers suédois en Russie. Il avait été chargé par le tzar d'aller reconnaître les côtes de l'Amérique; mais la mort de Pierre arrêta cette entreprise. — ÉBERHARD (Jean-Paul), fils du précédent, habile architecte, né en 1723, à Altona, mort en 1795, profess. de mathém. à Gottingue, a laissé : *Description d'une nouvelle planchette*, allem., Halle, 1753, in-8, avec 4 pl. — *De Transportatore novoque ejusdem usu*, 1754, in-4. — *Descript. des environs de Gottingue*, 1760, in-8, avec 2 cartes, et trad. en allem. de l'*Essai sur l'art de la guerre*, etc., de Turpin, 1757, gr. in-8, avec 8 pl.

ÉBERHARD (JEAN-AUGUSTE), célèbre philosophe, né en 1739, à Halberstadt, fit ses études à l'univ. de Halle, et embrassa l'état ecclésiastique. Son avancement dans cette carrière fut retardé par la publication de son *Apologie de Socrate*, dans laquelle il émettait des opinions contraires aux idées reçues sur le salut des païens. Ce ne fut qu'après 6 années de fonctions pénibles dans deux petites cures voisines de Berlin qu'il obtint, par l'intervention de Frédéric-le-Grand, la place de prédicateur à Charlottenbourg. En 1776, il remporta le prix à l'académie de Berlin par un mémoire contenant la théorie de la faculté de penser et de sentir. Cet ouvrage, qui décelait un philosophe, lui valut deux ans après la chaire de l'univ. de Halle, qu'il accepta malgré sa répugnance pour l'enseignement. Disciple de Leibnitz, il ne put voir sans une vive peine un nouveau système philosophique s'établir sur les ruines de celui de son maître, et il employa plusieurs années à combattre les doctrines de Kant, sans pouvoir en arrêter les progrès. Fatigué de cette interminable polémique, il y renonça pour se livrer à une étude approfondie de la langue allem., qui produisit le *Dictionnaire des synonymes*, ouvrage classique qui a puissamment contribué à épurer et à polir la langue allemande. Cet illustre écrivain mourut subitement en 1809. Il était membre de l'académie de Berlin, et conseiller intime du roi de Prusse. Ses ouvr. les plus importants sont : *Nouvelle apologie pour Socrate, ou Examen de la doctrine touchant le salut des payens*, Berlin, 1772, in-8, trad. en français par Dumas, Amsterdam, 1773, in-8. — *Théorie de la faculté de penser et de celle de sentir*, Berlin, 1776, in-8. — *Préparation à la théologie naturelle*, Halle, 1781, in-8. — *Amyntor*, histoire en forme de lettres, Berlin, 1782, in-8; il y démontre l'excellence de l'Évangile. — *Théorie des belles-lettres et des beaux-arts*, Halle, 1783, in-8. — *Histoire générale de la philosophie*, ibid., 1787, in-8; 1796, édit. augm. — *Sur les Formes de gouvernement et leur amélioration*, Berlin, 1793-94, 2 part. in-8. — *Esquisse de métaphysique*, Halle, 1794, in-8. — *Essai d'un dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, ibid., 1795, 1802, 6 vol. in-8. — *L'Esprit du christianisme primitif*, ibid., 1807-8, 3 vol. in-8. Eberhard a fourni un gr. nombre d'articles aux divers journ. littéraires de l'Allemagne, et en a publié deux : *le Magasin philosoph.*, 4 vol.

in-8, de 1788 à 1791 ; ce n'est en quelq. sorte que le dépôt des écrits polémiques des adversaires de la philosophie de Kant, et *les Archives de la philosophie*, Berlin, 1792-95, 2 vol. in-8. M. Fr. Nicolaï a donné (en allemand) une *Notice sur la vie d'Éberhard*, Berlin, 1810, in-8.

ÉBERLE (Adam), peintre, né à Aix-la-Chapelle en 1805, fut d'abord apprenti coutelier; mais, dominé par le sentiment des beaux-arts, il obtint de son père d'être envoyé à l'acad. de Dusseldorf. Ce fut là qu'il attira l'attention de Cornélius, directeur de cet établissem. Sa prem. production fut un *Christ au tombeau*, composit pleine de génie. Lorsque Cornélius fut nommé directeur de l'acad. de Munich, en 1825, son élève le suivit, et s'appliquant avec succès à la peinture à fresque, peignit le *plafond* du nouvel *Odeum* de cette ville. Il exécuta aussi une des grandes fresques qui décorent les arcades des jardins du palais, et dont le sujet est *Maximilien investi de la dignité d'électeur*. Mécontent lui-même, de ce dernier ouvrage, Éberle devint triste, soucieux, et entreprit, en 1829, pour dissiper sa mélancolie, un voyage à Rome, où il continua ses études, mais avec si peu de satisfaction de lui-même qu'il détruisit ses ouvrages. Cornélius le pressait vivement de revenir dans sa patrie, pour décorer le salon du nouveau palais de cette ville, lorsque la mort l'enleva le 18 avril 1832.

ÉBERLIN (Daniel), aventurier allem., fit dans sa jeunesse une campagne en Morée contre les Turks. Il fut depuis bibliothécaire dans sa ville natale, maître de chapelle à Cassel en 1676, et successivem. gouvern. des pages, inspecteur-gén. de la monnaie, administrateur d'un district à Eisnach. Ennuyé de cette ville, il s'établit banquier à Hambourg, puis à Altona, et mourut capitaine des milices à Cassel vers 1690. Éberlin, très habile dans le contre-point et d'une grande force sur le violon, a laissé pour cet instrument des *trios* imprimés à Nuremberg en 1675.

ÉBERSPERGER (Jean-George), habile graveur en géographie, né à Lichtenau en 1695, contribua beaucoup à la prospérité de la fabrique de cartes géographiques fondée à Nuremberg par J.-B. Homann, et la dirigea conjointem. avec Jean-Michel Franz, depuis 1730 jusqu'à sa mort, en 1760. On lui doit le perfectionnement de plusieurs machines et instruments propres à ce genre de gravure.

ÉBERT (Jacques), hébraïsant et professeur de théologie, né en 1549, à Sprottau en Silésie, mort en 1614, fut recteur de l'univ. de Francfort-sur-l'Oder pendant les années 1584, 1593 et 1605. On a de lui : *Historia juramentorum*, Francfort, 1588, in-8. — *Institutio intellectûs cum elegantiâ*, ibid., 1597. — *Electa hebræa 750 à libro rabbinico Mihchar Happheninim, sive selectarum gemmarum excerpta*, etc., ibid., 1630, in-12, et quelq. quatrains à la suite des *Poemata hebraica* de son fils. —Ébert (Théodore), fils du précédent, professa la langue hébraïque à Francfort-sur-l'Oder, fut rect. de l'univ. de cette ville en 1618 et en 1627, et mourut en 1630. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Vita Christi tribus decariis rhythmorum quadratorum hebraicorum*, 1615, in-4. — *Chronologia præcipuorum linguæ sanctæ doctorum, ab orbe condito ad suam usque ætatem*, ibid., 1621, in-4. — *Eulogia jurisconsultorum et politicorum qui linguam hebraicam et reliquas orient. excoluerunt*, ib., 1628.—*Poemata hebraica*, Leipsig, 1628, in-8.

ÉBION, disciple de l'hérésiarque Cérinthe, est le chef de la secte des ébionites qui se forma dans le 1er S. de l'Église. Ébion prêcha en Asie, à Rome et dans l'île de Chypre vers l'an 72. Il niait la divinité de J.-C., supposait de faux écrits aux apôtres, et mêlait des pratiques supertitieuses aux préceptes du christianisme. Ses disciples affectèrent d'abord une morale sévère, mais dans la suite se livrèrent aux plus infâmes débauches. C'est contre les ébionites et contre Cérinthe que St Jean composa son Évangile.

EBKO, ECCO ou EYKE DE REPKOW, gentilh. saxon du 13e S., conçut l'idée de recueillir les coutumes saxonnes à une époque où l'introduct. du droit romain faisait craindre que cette nouvelle jurisprudence ne remplaçât et ne fît oublier les lois nationales qui jusqu'alors ne s'étaient conservées que par la tradit. Cette collection, rédigée d'abord en latin sous le titre de *Speculum saxonicum*, fut ensuite trad. en allemand, sous celui de *Sachsenspiegel* (miroir des Saxons). La plus anc. édition est celle de Bâle, 1474; la plus complète et la meilleure a été donnée par Gaertner, Leipsig, 1732, un vol. in-fol. Ce code, monum. précieux pour l'histoire du moyen-âge, fut introduit dans tout le nord de l'Allemagne, et adopté par plus. nations de race slave, telles que les Lusaciens, les Bohémiens et les Polonais. Ecco est aussi l'aut. d'une *Chronique de Magdebourg*, dep. le commencement du monde jusqu'à l'empereur Guillaume de Hollande, et du *Jus feudale saxonicum*, publ. par Schilter, Strasbourg, 1696.

ÉBLÉ (Jean-Baptiste, baron), gén. d'artillerie, né en 1759 à St-Jean-de-Rorbach dans le Messin, fut d'abord simple canonnier; mais distingué par sa bonne conduite et ses connaissances, il devint officier en 1785, et fut fait capitaine en 1792. Ses talents le firent bientôt parvenir aux grades supérieurs, et il justifia son avancement par des actions d'éclat. Après avoir fait avec une grande distinct. toutes les campagnes, jusqu'à la paix de Tilsitt (7 juillet 1807), il passa, sur l'invitation de Napoléon, au service de Jérôme, roi de Westphalie, qui le nomma son ministre de la guerre. Rentré au service de France, il commanda l'artillerie à l'armée de Portugal en 1810 et 1811. L'année suivante Napoléon lui confia le command. des équipages de ponts de l'armée destinée à l'expédition de Russie. A l'issue de cette malheur. campagne, Éblé fut nommé prem. inspect.-gén. d'artillerie; mais il ne jouit pas long-temps de cette noble récompense de ses longs services. Il mourut à Magdebourg en déc. 1812, des suites des fatigues qu'il

venait d'éprouver. C'était un des officiers-généraux les plus distingués de son arme.

EBNER (ÉRASME), né à Nuremberg en 1511, disciple de Mélanchthon, sénateur et député de Nuremberg à Smalkalde, rendit à sa patrie et à la cause des réformés d'émin. services dans les diètes et dans les confér. relat. à la relig. En 1554, il entra au service de Philippe II, roi d'Espagne, en 1569 fut nommé conseiller aulique du duc de Brunswick, et mourut en 1577. Sa patrie lui doit une biblioth. publ. formée avec les livres retirés des couvents supprimés, la fondat. de l'univers. de Helmstadt, et la découverte précieuse que la cadmie (zinc) mêlée avec le cuivre donne du laiton. — EBNER (Jean-Paul), surn. *d'Eschenbach*, sénateur et curateur de l'univers. d'Altorff, né à Nuremberg en 1611, mort en 1691, accompagna le comte de Windisgrœtz, en qualité de secrétaire, dans diverses légations en Italie; recueillit des médailles antiq. dans ses différ. voyages, et forma l'un des prem. cabinets qu'on ait connus en Allemagne. Il a laissé quelq. ouvr., tels que *Zelus Galliæ*, *Cenotaphium legionis franconicæ pedestris; Sol Tyrolis oriens et occidens*, etc.

EBOLI (RUI-GOMES de SILVA, prince d'), favori de Philippe II, dut sa faveur moins à son habileté qu'aux charmes de son épouse, Anne de Mendoza, dont le roi était épris. Cette femme ayant trompé Philippe II pour Antoine Perez, secrétaire-d'état et confident du prince, perdit la liberté. Son amant n'échappa à l'échafaud qu'en se retirant en France. Le prince d'Eboli mourut en 1578.

ÉBROIN, maire du palais sous Clotaire III et Thierry Ier, causa tous les troubles qui agitèrent la France à cette époque. Childéric II, en montant sur le trône, le fit enfermer dans le monastère de Luxeuil. Échappé de sa prison après la mort de ce prince, il se livre à tous les excès de la vengeance, fait assassiner Leudesic, que Thierry avait créé maire du palais, suppose à Clotaire III un fils qu'il proclame sous le nom de Clovis III, et ravage les provinces qui refusent de reconnaître ce prétendu roi; force Thierry à lui remettre la charge de maire du palais; provoque la déposition de St-Léger, év. d'Autun, qu'il regardait comme l'auteur de son exil, et le fait périr. La Neustrie, l'Aquitaine, l'Austrasie, révoltées de tant de cruautés, cherchent à se rendre indépend. Enfin Ébroïn fut tué l'an 681 par un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il avait dépouillé de ses biens et qu'il menaçait de la mort. Le caractère d'Ébroïn a fourni à M. Ancelot le sujet d'une tragédie représentée en 1822.

EBULO (PIERRE d'), chroniqueur sicilien au 12e S., a laissé en vers latins une relation curieuse des affaires de Sicile sous Tancrède et l'empereur Henri VI, publ. par Engel, Bâle, 1746, in-4, fig., sous le titre de *Petri d'Ebulo carmen de motibus siculis*, avec des notes critiq. et histor.

ECCART (JEAN-GEORGE). — V. ECKHART.

ECCHELLENSIS. — V. ABRAHAM-ECHELLENSIS.

ECCLES (AMBROISE), critique irlandais, mort en 1808, fut l'un des commentat. les plus distingués de Shakespeare. On a de lui des édit. *du roi Lear* et *de Cymbeline*, 1793; *du Marchand de Venise*, 1805, avec les notes et les éclaircissem. des autres commentateurs, les essais critiques et historiques de div. aut. et ses propres remarques.

ECCO DE REPKOW. — V. EBKO.

ECDICE, seigneur gaulois, originaire de Nîmes, et père de l'empereur Avitus, vivait au commencement du 5e S. Edobic, un de ses amis, ayant été vaincu par Constance, général d'Honorius, vint chercher un asile près d'Ecdice, qui, par une inconcevable lâcheté dont on citerait à peine un autre exemple, lui fit couper la tête et courut la porter à Constance; mais le guerrier indigné le chassa de sa présence. — ECDICE, ECDICIUS ou HECDICIUS, petit-fils du précéd., commandait la cavalerie dans les Gaules. Il força les Goths à lever le siége de Clermont en 471, et fut nommé patrice par l'empereur Julius-Népos en récompense de ses services. Pend. une famine qui désola les Gaules, Ecdice pourvut à la subsistance de plus de 4,000 personnes; il mourut à Rome. Le *Mercure* d'avril 1761 renferme un *Mém.* sur la vie d'Ecdice.

ECHARD (le P. JACQUES), sav. biographe, né à Rouen en 1644, entra dans l'ordre de St-Dominique, y termina l'ouvr. commencé par le P. Quetif sur les écriv. de cet ordre, et mourut à Paris en 1724. Il est aut. d'une bonne dissertation : *Sancti Thomæ summa suo autori vindicata*, 1708, in-8; mais son prem. titre est sa coopérat. aux *Scriptores ordinis prædicatorum*, 1719-21, 2 vol. in-fol., ouvrage exact et savant, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre en son genre.

ECHARD (LAURENT), histor. anglais, né en 1671, mort en 1730, membre de la société des antiq. de Londres, a publ. entre autres ouvr. : *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Constantin*, 1707, 5 vol. in-8; trad. en franç. par Daniel de la Roque et Desfontaines, et continuée par l'abbé Guyon jusqu'à la prise de Constantinople, 1728-36, 16 vol. in-12. — *Histoire générale ecclésiastique, dep. la naissance du Christ jusqu'à l'établissement du christianisme sous Constantin*, 6e édit., 1712, 2 vol. in-fol. — *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de Jules-César jusqu'à la fin du règne de Jacques Ier*, 1707, et jusqu'à la révolution, 1718, 3 vol. in-fol. Son *Dictionnaire géogr.*, publ. sous le titre de l'*Interprète du gazetier ou du nouvelliste*, a servi de modèle à celui que l'abbé Ladvocat a donné sous le nom de Vosgien.

ECHION, peintre grec, vivait dans la 107e olympiade, 352 ans avant J.-C. Pline et Cicéron s'accordent à le placer à côté d'Apelles, de Mélanthius et de Nicomaque. Ses tableaux les plus remarq. étaient un *Bacchus*, la *Tragédie* et la *Comédie*, le *Couronnement de Sémiramis*, etc. On croit qu'il fut aussi sculpt., et qu'il travailla avec Thérimaque.

ECKARD (TOBIE), sav. philol. saxon, né en 1662, fut recteur du gymnase de Quedlimbourg, contribua beaucoup à la réputat. de cet établissem.,

et mourut en 1737. De ses ouvr. assez nombr. on ne citera que les principaux : *De disputat. academicis*, 1691, in-4. — *Notices des biblioth publiques de Quedlimbourg*, en allem., 1715, in-4. — *Non christianorum de Christo testimonia*, 1725, in-4. — *Observat. philolog. ex Aristophani Pluto*, ibid., 1725, in-4. — ECKHARD (Christian-Henri), fils du précéd., né en 1716, professeur d'éloquence, de poésie et de jurisprud. à Iéna, où il mourut en 1751, a publ. : *Vita Tobiæ Eckhardi*, Iéna, 1739, in-4. — *Introductio in rem diplomat., præcipuè germanicam*, ibid., 1742; nouv. édit., augmentée, 1753, in-4. — *Commentatio de C. Asinio Pollione iniquo optimorum latinitatis auctorum censore*, ibid., 1743, in-4; etc. — ECKHARD (George-Louis), habile peintre de portraits, né à Hambourg en 1769, mort en 1794, a publ. en allem. une *Notice des artistes de Hambourg*, supplém. au *Dictionn.* de Fuessli, 1794, in-8.

ECKART (JEAN-GODEFROY), né à Augsbourg en 1734, avait acquis par son talent sur le clavecin une grande célébrité en Allemagne, lorsqu'il vint à Paris en 1758. Les succès qu'il obtint dans cette ville le déterminèrent à y fixer sa résidence. Il s'appliqua vers le même temps à la miniature, et mourut en 1809.

ECKHARD (JEAN-FRÉDÉRIC), sav. philolog. saxon, né en 1723, fut rect. du collége de Frankehausen en 1748, direct. et bibliothéc. de celui d'Eisenach de 1758 à 1793, et mourut en 1794. Meusel cite de cet auteur une foule de programmes académ. ou dissertat. philolog. et littéraires; les princip. sont : *De ædificatione et ornatione sepulchrorum à scribis et pharisæis institutâ*, Iéna, 1746, in-4. — *De elegantiorum litterarum studiis inter christianos tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4. — *Notice d'un livre rare intit. : Summa Magistrutia ou Pisanella*, ibid., 1771, in 4. — *Notices de livres rares du 15e S. de la biblioth. d'Eisenach*, ibid., 1775, in-8. — *Sur les batteries flottantes employées par César dans la guerre civile*, ibid., 1783, in-4. — *Des biblioth. chez les Romains*, ibid., 1790, in-4. — *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, ibid., 1777, in-4. — *Flavius Josephus de Joanne Baptistâ testatus*, ibid., 1785, in-4. Eckhard a fourni des articles à quelques journaux littér. allemands.

ECKHART ou ECKARD, *Eccardus* (J.-GEORGE d'), sav. histor., né en 1674 dans le duché de Brunswick, fut successiv. profess. d'hist. à Helmstadt, puis à Hanovre. Forcé de quitter cette ville à cause de ses dettes, il se rendit à Cologne, où il abjura le luthéranisme. Il réunit ensuite les charges de conseiller, d'historiographe, d'archiviste, de biblioth. de l'év. de Wurtzbourg, reçut des lettres de noblesse de l'emper., et mourut en 1730. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr. estimés, entre autres : *Programma de antiquissimo Helmstadii statu*, Helmstadt, 1709, in-4. — *Historia studii etymologici linguæ germ. hactenùs impensi*, Hanovre, 1711, in-8. — *De Imaginibus Caroli magni et Carolomani in gemmâ et nummo judaico repertis*, Lunebourg, 1719, in-4. — *Leges Francorum et Ripuariorum*, Francfort, 1720, in-fol. — *Origines habsburgo-austriacæ*, Leipsig, 1721, in-fol. — *Hist. genealog. principum Saxoniæ superioris*, ibid., 1722, in-fol. — *Corpus histor. medii ævi, à tempore Caroli magni usque ad finem sæculi XV*, ibid., 1723, 2 vol. in-fol. — *Commentarii de rebus Franciæ orientalis*, ibid., 1729, 2 vol. in-fol. — *De origine Germanorum, migrationibus ac rebus gestis*, Gottingue, 1750, in-4.

ECKHEL (JOSEPH-HILAIRE), célèbre antiq. et numismat., né en 1736 dans l'Autriche-Supérieure, après avoir terminé ses études, entra chez les jésuites et professa les humanités et la rhétorique avec succès à l'univ. de Vienne. Ayant conçu le projet de réunir dans un corps d'ouvr. toute la doctrine numismat., il obtint de ses supér. la permission de faire en 1772 le voyage d'Italie pour visiter la collect. de médailles. Il fut chargé par le gr.-duc de Toscane de ranger le cabinet de Médicis, et revint à Vienne en 1774 avec le titre de direct. du cabinet impér. et de profess. d'antiquités. C'est alors qu'il publia son recueil : *Nummi veteres anecdoti*, Vienne, 1775, in-4, qui fut suivi du *Catalog. musæi cæsar. nummor. veter.*, 1779, 2 vol. in-fol., ouvr. dans lesq. les médailles sont classées d'après une nouv. méthode que sa simplicité et sa clarté ont fait adopter. Son gr. traité de numismat., *Doctrina veterum nummorum*, parut à Vienne, de 1792 à 1798, 8 vol. in-4. Cet ouvr., remarquable par la perfection du plan, la clarté du style et l'éloignem. de tout esprit de système, lui assigne dans ce genre le même rang qu'à Linné dans la botanique. Eckhel mourut en 1798, peu de temps après la publicat. du dernier volume de cet ouvr. Parmi les autres écrits de cet illustre savant on distingue : *Sylloge prima nummorum anecdotorum thesaur. cæsarei*, Vienne, 1786, gr. in-4. C'est la seule qui ait paru. — *Descript. nummorum Antiochiæ Syriæ*, 1786, in-4. — *Traité élément. de numismat. allem. à l'usage des écoles*, 1786, gr. in-8. — *Choix de pierres gravées du cabinet impér. des antiquités à Vienne*, 1788, petit. in-fol. C'est un recueil de 40 pl., avec la descript. en franç.

ECKHOF (CONRAD), surnommé *le Roscius de l'Allemagne*, né à Hambourg en 1722, fils d'un soldat, employé comme moucheur au théâtre, débuta en 1740, et se fit une grande réputat. dans le genre tragique. Il devint dans la suite directeur du théâtre de Gotha, et mourut en 1778. On a de lui quelques comédies, entre autres *l'Ile déserte*, en 2 actes, 1762; il a traduit *l'École des Mères*, de La Chaussée, 1753, in-8; et en vers rimés *le Philosophe marié*, de Destouches.

ECKHOUT. — V. EECKOUT.

ECKIUS ou ECHIUS (JEAN), profess. et chancel. de l'univ. d'Ingolstadt, l'un des plus habiles controversistes du 16e S., naquit dans la Souabe en 1486. Luther et Carlostad trouvèrent en lui un adversaire redoutable aux conférences de Leipsig, dont le résultat fut de confirmer le duc George de Saxe dans la foi catholique. Ses talents, son éru-

dition et son zèle le firent choisir pour réfuter la confession d'Augsbourg en 1530. Il fut appelé à la diète de Ratisbonne en 1541, refusa d'adopter les propositions qui tendaient à concilier les luthériens et les catholiques, et mourut en 1543. On a de lui un *Traité sur la prédestinat.; des Notes sur les thèses de Luther*, 1518; *un Manuel de controverse*, souv. réimpr.; un *Comment. sur Aggée*, Seligenstadt, 1536; des *homélies*, etc. — Un autre Eckius (Léonard), jurisc., conseiller du duc de Bavière et official de Trèves, mort à Munich en 1550, se signala à la diète de Worms en 1521 par ses vigoureuses attaques contre Luther, et rendit à Charles-Quint des services importants dans les diverses missions dont il fut chargé.

ECKLES (Salomon), musicien angl., après avoir fait les délices de l'Angleterre se jeta dans les rêveries du quakerisme. Ses invectives et ses prédict. le firent passer de prison en prison, et enfin déporter à la Nouvelle-Angleterre, où il mourut vers la fin du 17e S (*v.* l'*Hist. des Quakers* par le père Catrou, liv. III).

ÉCLUSE. — V. Lécluse.

ÉCOSSE. L'Écosse, peuplée par les Pictes et les Scots, se maintint seule contre les Romains, qui avaient envahi l'Angleterre, et ses habitants ne cessèrent de faire des incursions dans les possessions romaines, malgré les murailles d'Antonin et d'Adrien. Fergus passe pour avoir été le prem. roi de l'Écosse, 330 ans av. J.-C. Malcolm II, le 83e, rendit le trône héréditaire. C'est à dater de son règne que l'histoire de l'Écosse, dont les commencements sont obscurs et incertains, offre de l'intérêt : le christianisme y avait été introduit dès le 5e S. Sous Malcolm III, en 1057, commence à se distinguer la famille des Stuart. Guillaume, frère et successeur de Malcolm IV, fut contraint de céder son royaume à Henri II, d'Angleterre; mais il fut relevé par Richard. Bientôt après l'Écosse fut en proie aux guerres entre les Baliol et les Bruce, qui, secourus et combattus tour à tour par l'Angleterre, s'élevèrent au trône et s'en précipitèrent successivem. jusqu'au moment où les Stuart rétablirent le dernier des Bruce, et à sa mort occupèrent le trône. Robert II et Robert III s'illustrèrent par quelques guerres contre les Anglais, mais le royaume fut affaibli par sa rivalité avec l'Angleterre, par cinq minorités success. et par l'anarchie féodale. Cependant Jacques II attaqua violemm. l'autorité des grands; Jacques III les irrita sans les affaiblir, et occasionna des révoltes dont il fut victime. Jacques IV, le plus grand roi peut-être de l'Écosse, parvint à se concilier la noblesse; mais, après lui, le calvinisme, en pénétrant dans le roy., affaiblit la fidélité des sujets. Le règne de Jacques V fut plus heureux; les fautes et les malheurs de Marie Stuart achevèrent la décadence de l'Écosse, jusqu'au moment où Jacques VI, à la mort d'Élisabeth, monta sur le trône d'Angleterre et d'Irlande. Cependant les deux roy. ne furent réunis que sous Anne en 1707; ils conservèrent jusqu'à cette époque un parlement différent. L'Angleterre fut déchirée par les guerres du parlement, et l'Écosse par celles des puritains. La physionomie de cette contrée, qui plus qu'aucun autre pays montagneux conserve encore toute l'originalité de son antique caractère, était digne de fixer plus tôt la curiosité des voyageurs; mais, pour faire ressortir l'étonnant contraste que forment les mœurs écossaises avec la civilisat. européenne, il fallait un peintre nourri des beautés romantiques de la vieille Écosse, tel que sir Walter-Scott : aussi plus. artistes franç., inspirés par les riches esquisses de ce poète-romancier histor., se sont-ils empressés de visiter ce pays, dont les sites les plus remarquables sont reproduits avec autant de vérité que de talent dans l'ouvr. intit. : *Vues pittoresques de l'Écosse*, Paris, 1826, in-4.

Rois d'Écosse.

Eugène II monte sur le trône l'an de J.-C.	427	Donald V.	892
Dongard	449	Constantin III.	903
Constantin Ier.	453	Malcolm	943
Congall Ier.	469	Indulf	958
Gonran	501	Duff	967
Eugène III.	535	Culen	972
Congall II.	558	Kenneth III.	976
Kinnatel	568	Constantin IV.	984
Aydan	570	Grime	985
Kenneth	604	Malcolm II.	993
Eugène IV.	605	Duncan	1023
Ferchard	622	Macbeth	1030
Donald III.	636	Malcolm III.	1047
Ferchard II.	651	Donald VI ou Duncan II.	1084
Malduin	668	Edgar	1084
Eugène V.	688	Alexandre Ier.	1095
Eugène VI.	692	David Ier.	1114
Amberkeleth	702	Malcolm IV.	1143
Eugène VII.	704	Guillaume	1155
Murdac	721	Alexandre II.	1214
Ethfin	730	Alexandre III.	1249
Eugène VIII.	761	Interrég. et Baliol.	
Fergus III.	764	Robert Bruce	1306
Solvaith	767	David II, Bruce	1329
Achaius	787	Robert II, Stuart.	1370
Congall III.	819	Robert III, Stuart.	1390
Dongal	824	Jacques Ier, Stuart.	1406
Alpin	830	Jacques II, Stuart.	1437
Kenneth II.	833	Jacques III, Stuart.	1460
Donald IV.	857	Jacques IV, Stuart.	1488
Constantin II.	858	Jacques V, Stuart.	1513
Eth	874	Marie Stuart.	1542
Grégoire	875	Jacques VI, Stuart.	1567

Voyez pour la suite les rois d'Angleterre.

EDEBALI (Cheikh), nommé par les Turks *Dibalig*, né l'an 606 de l'hég. (1210-1211 de J.-C.), mort en 729, mérita par sa piété et par sa science la vénération des musulmans. Sa fille épousa Othman, fondateur de l'empire turk.

EDELINCK (Gérard), célèbre grav., né à Anvers en 1649, fut attiré en France par les bienfaits

de Louis XIV, qui le nomma chev. de St-Michel, et lui accorda le titre de graveur du cabinet. Ses estampes de *la Ste Famille*, d'après Raphaël; de *la Famille de Darius*, de *la Madeleine*, du *Christ aux anges*, de *St Charles Borromée*, d'après Lebrun; du *Combat de quatre cavaliers*, d'après Léonard de Vinci; de *la Vierge*, d'après le Guide; et d'une autre *famille de Darius*, d'après Mignard, sont regardées comme des chefs-d'œuvre. Un burin brillant et moelleux, une touche large et savante, un dessin coulant et correct, caractérisent les productions de cet artiste, qui mourut en 1707. — — Edelinck (Jean et Gaspar), ses frères, ont gravé quelques pièces qui sont loin de celles de Gérard. — Edelinck (Nicolas), fils de Gérard, a gravé à Venise quelques morceaux d'après différents maîtres.

ÉDELMAN (Jean-Frédéric), né en 1749 à Strasbourg, fut un pianiste distingué. En 1782, il donna à l'Opéra l'acte du *Feu* dans le ballet des *Éléments*, et *Ariane dans l'île de Naxos*. La révolution le détourna d'une carrière qu'il parcourait avec distinction. Démagogue forcené, il fut l'un des fléaux de l'Alsace, et périt lui-même sur l'échafaud en 1794. On a de lui 14 œuvres pour le clavecin, consistant en *sonates* et *concertos*.

ÉDELMANN (Jean-Christian), écrivain irréligieux, né dans la Saxe en 1698, s'abstint long-temps de manger de la chair, disant que l'âme des animaux, ainsi que celle des hommes, est une portion de la Divinité; il développa ses principes dans plus. ouvr., dont les principaux sont : *Moïse démasqué*, 1740; *Christ et Bélial*, 1741; *la Divinité de la raison*, 1742, tous écrits en allem. Il mourut en 1767 à Berlin, où on lui permit de vivre tranquille à condition qu'il n'écrirait plus. J. Henri Praktje a donné une *Notice sur la vie, la doctrine et les ouvr. d'Edelmann*, Hambourg, 1753, in-8, en allem.

ÉDEMA (Gérard), peintre hollandais, né vers 1666, voyagea en Amérique et rapporta à Londres des vues des parties les plus intéress. des colonies angl. On ignore l'époque de sa mort.

ÉDER (George), théolog. catholique, né à Freysingen en 1524, obtint la confiance des empereurs Ferdinand et Maximilien II pour les affaires ecclésiastiques, fut onze fois recteur de l'univ. de Vienne, et mourut en 1586. On a de lui un grand nombre d'ouvr. de controverse qui peuvent servir à l'hist. du 1er S. de la réformation. Les princip. sont : *Catalogus rectorum et illustrium virorum archi-gymnasii Viennensis*, 1557, in-4 : c'est une hist. complète de l'univ. de Vienne depuis 1237; elle a été continuée par Litteu juqu'en 1644, par Paul de Sorbait jusqu'en 1670, et jusqu'en 1693 par un anonyme. — *OEconomia bibliorum, seu sacræ Scripturæ dispositio in tabulis*, Cologne, 1568, in-fol. — *Recherche évangélique de la vraie ou de la fausse religion*, Dillingen, 1573, in-4, 1re partie en allemand : cet ouvr. ayant déplu à Maximilien II, la 2e partie parut sous le titre de *la Toison d'or, ou forme de la primitive Église, prophétique et apostolique*, Ingolstadt, 1579, in-4. — *Malleus hæreticorum*, ibid., 1580, in-8. — *Matæologia hæreticorum, seu summa hæreticarum fabularum*, ibid., 1581, in-8.

EDGAR, dit *le Pacifique*, 12e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Edmond Ier, succéda à son frère Edwy, que les Anglais avaient déposé, et resta maître du royaume après la mort de celui-ci, en 959. Il vainquit les Northumbriens et les Écossais, purgea ses états des loups, et mourut jeune en 975. La collect. des conciles contient plus. lois d'Edgar, qui font honneur à la sagesse de son gouvernem. Toutefois il faut se défier des éloges que lui prodiguent les moines, seuls historiens du temps, car ce prince avait comblé le clergé de faveurs : St Dunstan et les évêques furent ses conseillers. Après avoir enlevé de force une religieuse nommée Éditha ou Wilfrida, il en fit sa maîtresse; et quelque temps après, sur la réputation de la beauté d'Elfride, fille d'un gr. seigneur, il chargea un de ses favoris de la faire venir à sa cour. Celui-ci, frappé des charmes d'Elfride, sut, par des rapports infidèles, tromper la passion du roi, et épousa celle qui en avait été l'objet. Mais Edgar, ayant découvert cette perfidie, poignarda son favori dans une partie de chasse, et épousa sa veuve. Cet événement est le sujet d'une tragédie anglaise de Wiliams Maison et d'un opéra français de Guillard.

EDGAR ATHELING (c'est-à-dire *vraiment noble*), prince anglo-saxon, fut écarté du trône d'Angleterre après la mort d'Édouard son père en 1065, par Harald, qui le nomma comte d'Oxford. Il conserva le même honneur sous Guillaume-le-Conquérant, essaya de remonter sur le trône en 1068, s'enfuit en Écosse après la défaite de ses partisans, et se soumit en 1070. Il accompagna Guillaume en Normandie l'an 1083, fit un pèlerinage à la Terre-Sainte, et commanda en 1097 les troupes qui rétablirent sur le trône d'Écosse Edgar son neveu. Il mourut dans un âge avancé, et fut le dern. rejeton de la ligne masculine des rois anglo-saxons. — Edgar, roi d'Écosse, neveu du précéd. et fils de Malcolm III, succéda l'an 1097 à Donald VIII, que ses sujets abandonnèrent. Il maria sa sœur Mathilde à Henri, roi d'Angleterre, success. de Guillaume-le-Roux, et cette alliance procura aux deux états une paix de 10 années. Edgar mourut en 1107, et eut pour success. son frère Alexandre Ier.

EDGEWORTH DE FIRMONT (Henri-Essex), dernier confess. de Louis XVI, né dans l'Écosse en 1745, fils d'un ministre qui avait abjuré la réforme, acheva ses études à Toulouse sous les jésuites, et ayant embrassé l'état ecclésiast., résolut de se consacrer à l'œuvre des missions. Il se préparait à s'éloigner de l'Europe; mais ses amis le retinrent à Paris, et il y vivait au séminaire des Missions étrang., lorsque vers 1777 il fut choisi par Mme Élisabeth pour son directeur. Ce fut cette princesse qui le fit connaître à Louis XVI. Conduit près de ce prince à la tour du Temple, il eut avec lui plus. entretiens; le matin du 21 janvier, il lui donna la communion, et le suivit jusque

sur l'échafaud, où il lui adressa ces mémorables paroles : *Fils de St Louis, montez au ciel.* Quoique exposé aux plus gr. dangers, le vénérable prêtre resta en France tant que vécut Mme Élisabeth, avec laq. il correspondait secrètem., et qu'il soutint jusqu'au dernier jour par ses pieux conseils ; il se rendit ensuite auprès des princes, et mourut à Mittau en 1807, victime de son dévouement pour des Français blessés qu'il soignait, d'une maladie épidémique. Louis XVIII composa lui-même l'épitaphe qui décore la tombe de ce vertueux ecclésiast. Son oraison funèbre, prononcée à Londres par l'abbé de Bouvens, a été impr. Paris, 1814, in-8. On a publ. : *Mém. de M. l'abbé Edgeworth de Firmont, dern. confess. de Louis XVI, rec. par C. Sneyd Edgeworth, et trad. de l'anglais* (par M. Dupont), Paris, 1816, in-8. — *Lett. de l'abbé Edgeworth*, etc., avec des *Mém.* sur sa vie par le révér. Thomas R***, trad. de l'anglais par Mme de Bon, Paris, 1818, in-8.

ÉDITHE (Ste), fille d'Edgar, roi d'Angleterre, et de Wilfrida, née en 961, embrassa la vie relig., refusa de monter sur le trône après la mort de son père et de son frère, et mourut en 984. Sa *Vie*, écrite par un moine nommé Goscelin ou Gosselin, est insérée dans les *Acta sanctor.* des bollandistes.

EDME ou EDMOND (St), né en Angleterre dans le 13e S., acheva ses études à Paris, où il enseigna en même temps les sciences et les lettres dans un collége. Nommé trésor. de l'église de Salisbury, il continua ses prédicat., fut chargé par le pape Grégoire IX de prêcher la croisade, et nommé à son insu archev. de Cantorbéry. Plus tard, ne pouvant remédier aux abus qu'il voyait s'introduire dans l'Église, il quitta son siége et vint en France dans le couvent de Soissy, près de Provins, où il mourut en 1242. Il reste de lui : *Speculum Ecclesiæ*, impr. dans le tom. III de la *Biblioth. des Pères;* un livre des *Constitutions divisées en 36 canons*, dans la collect. des conciles d'Angleterre et d'Irlande de Wilkins; et des *prières*, des *dissertat.* inéd. On a une *Vie de St Edme tirée des MSs. de l'abbaye de Pontigni*, Auxerre, 1763, in-12.

EDMER ou EADMER, abbé du monastère de St-Alban, mort en 1137, a laissé plus ouvr., dont les plus remarquables sont : *les Vies de St Anselme, de St Dunstan, de St Wilfrid*, etc., impr. dans les *Acta benedict.* de Mabillon et dans l'*Anglia sacra* de Warthon; une histoire de 1066 à 1122, sous le titre de *Historia novorum*, Londres, 1623, in-fol., réimpr. dans les *Œuvres* de St Anselme, Paris, 1675, in-fol.

EDMOND (St), roi des Anglais orient. en 855, fut mis à mort en 870 par ordre des princes danois Hinguar et Hubba, dont il avait rejeté les honteuses proposit. de paix. Son nom se trouve encore avec la qualité de martyr dans la nouv. liturgie angl.

EDMOND Ier, 9e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, succéda en 941 à son frère Adelstan, força les Northumbriens à rester tranquilles, enleva aux Bretons le Cumberland, et céda cette province à Malcolm, roi d'Écosse, sous la condition de lui en faire hommage, et de protéger le nord contre les incursions des Danois. Ce prince, à qui sa jeunesse, ses vertus, son habileté et sa puissance, semblaient promettre un règne long et paisible, mourut en 946, assassiné par un scélérat nommé Léof. C'est sous le règne d'Edmond que fut établie la peine capitale en Angleterre.

EDMOND II, 15e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, succéda en 1016 à son père Éthelred II, et mérita par son intrépidité et sa force le surnom de *Côte de fer.* Il soutint une guerre opiniâtre contre Canut, roi des Danois, qui, secondé par une partie de la noblesse et du clergé, lui disputait le trône. Edmond vainquit deux fois son adversaire; mais les nombr. perfidies d'Édric, duc de Mercie, le forcèrent à terminer la guerre par le partage de son roy. : il garda la partie du midi, et Canut prit celle du nord. Edmond périt assassiné en 1017, un mois après la conclusion de cette paix. Sa mort mit Canut en possession de toute l'Angleterre.

EDMOND DE LANGLEY, 4e fils d'Édouard III, fut la tige de la maison de la Rose blanche, qui joue un gr. rôle dans l'hist. d'Angleterre. Durant la minorité de Richard II, Edmond, son oncle, chargé de l'administrat. des affaires avec le duc de Lancastre, favorisa la rébellion de ce dernier, et concourut à la déposition de Richard en 1399. Il mourut en 1402, laissant de sa femme Isabelle, fille de Pierre de Castille, Édouard, tué à la bataille d'Azincourt, et Richard, gr.-père d'Édouard IV et de Richard III.

EDMOND PLANTAGENET, comte de Kent, fils d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, fut envoyé en 1324 par Édouard II, son frère aîné, sur le continent pour défendre contre Charles VI la Guienne et les pays que les Anglais occupaient en France. De retour en Angleterre après la capitulation de la Réole, il concourut avec Isabelle à faire déposer Édouard II; mais ayant publié contre la reine un manifeste dans lequel il montrait des remords du rôle qu'il avait joué dans la déposit. de son frère, il fut mis en jugem. par la faction qu'il avait servie, et condamné à perdre la tête en 1329. L'hist. Hume dit que « ce prince était si généralem. chéri, que la nuit vint avant qu'on eût pu trouver un bourreau pour exécuter la sentence. »

EDMONDES (sir THOMAS), habile négociateur anglais sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, fut envoyé à Bruxelles en 1599, auprès de l'archiduc Albert, et l'un des commiss. désignés pour conclure le traité de Boulogne. L'univ. d'Oxford le choisit pour son représentant dans les deux prem. parlem. assemblés sous le règne de Charles Ier. En 1629 il apporta en France la ratificat. du tr. de paix conclu avec Louis XIII, se retira ensuite des affaires, et mourut en 1639, laissant 12 vol. in-fol. de lettres et de papiers, dont le docteur Birch a publié un extrait sous le titre de *Vue histor. des négociat. entre les cours d'Angleterre, de France et de Bruxelles de 1592 à 1617*, Londres, 1749, in-8. Le *Mémorial des affaires d'état*, par Edm.

Sawyer, Londres, 1725, 3 vol., contient plusieurs lettres d'Edmondes. — Edmondes (sir Clément), secrét. de l'échiquier, maître des requêtes, clerc du conseil privé et chev., né vers 1566, mort en 1612, se distingua dans la diplomatie et dans la carrière militaire. Il a écrit des *Observat.* sur les *Commentaires* de César, Londres, 1600-1609, 3 part. in-fol.

EDMONDS (Élisabeth), hôtelière à Chester, sauva les protestants d'Irlande l'an 1558, en retirant adroitem. d'une boite confiée au docteur Cole, fougueux catholique, la lettre patente donnée par la reine Marie pour exterminer les hérétiques. Cole, obligé de revenir en Angleterre prendre une nouv. lettre, attendait un vent favorable pour repasser en Irlande, lorsqu'il apprit la mort de Marie, qui mit fin à la persécut. des protestants. Plus tard, Élisabeth ayant eu connaissance de la supercherie d'Edmonds, lui donna sur sa cassette une pension de 40 liv. sterl.

ÉDOUARD-L'ANCIEN, 7e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, succéda à son père Alfred-le-Grand, l'an 900. Ce prince, aussi vaillant que son père, régna avec autant de gloire, et fut aussi puissant que lui. Après avoir vaincu Éthelwald, son cousin germain, qui lui disputait le trône, il mit les villes en état de défense, soumit plus. colonies des Bretons, s'empara du Northumberland, et força les Écossais à se soumettre à ses lois. Éthelflède, veuve d'Éthelbert, comte de Mercie, le seconda dans ses exploits guerriers. Édouard mourut en 925. On lui attribue la fondation de l'université de Cambridge. Adelstan, son fils naturel, lui succéda; Ogine, l'une de ses filles, épousa Charles-le-Simple, roi de France.

ÉDOUARD, dit *le Martyr,* successeur d'Edgar, son père, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 15 ans, en 974. Le règne de ce prince n'offre rien de remarquable. Il périt en 978, assassiné par ordre d'Elfrida, sa belle-mère, qui avait déja essayé de lui ravir sa succession pour la faire passer entre les mains d'Éthelred, son propre fils. Elle réussit à le mettre sur le trône après la mort d'Édouard, et crut expier son crime en bâtissant des monastères. La commisération des peuples et les éloges des moines firent d'Édouard un martyr.

ÉDOUARD-LE-CONFESSEUR, neveu d'Édouard-le-Martyr, et fils d'Éthelred, fut couronné roi d'Angleterre en 1041, après la mort de Hardi Canut. Il dut son élévation au comte Godwin, qui, ne se jugeant pas assez puissant pour usurper la couronne, crut, en la remettant à Édouard, qu'il lui serait facile de régner sous son nom. Les commencements de ce règne furent troublés par la rébell. de Godwin, qui s'était fait donner le gouvernem. de 9 provinces. Édouard, pour épargner à ses sujets les horreurs d'une guerre civile, traita avec ce rebelle, qu'une mort subite enleva peu de temps après. Débarrassé de cet homme dangereux par sa puissance et par son ambition, Édouard régna paisiblem., et se fit bénir de ses sujets, par la douc. de son caractère et de ses mœurs, autant que par sa justice. Il est le premier roi d'Angleterre qui ait touché les écrouelles; ce fut peut-être le motif de sa canonisat. par le pape Alexandre III. Édouard soutint avec honneur plus. attaques des Gaulois et des Écossais; il fit des réglements qui furent conservés après lui, et on le regarde comme le fondateur de ce qu'on appelle en Angleterre *la loi commune.* Il mourut en 1066, âgé de 65 ans.

ÉDOUARD, premier de ce nom dans la dynastie des Plantagenet, fils de Henri III et d'Éléonore de Provence, naquit en 1240 et fut couronné en 1274. Les premiers exploits d'Édouard en combattant avec son père contre Simon de Montfort, comte de Leicester, et les barons révoltés pour forcer Henri III d'observer la grande charte du roi Jean, se rattachent plus particulièrement à l'histoire de Henri III. Après avoir pacifié l'Angleterre, ce jeune prince partit en 1270 pour rejoindre St Louis, et partager avec lui les glorieuses infortunes de la huitième croisade. De nouv. troubles et la mort de son père le rappelèrent dans sa patrie en 1272: avant d'y rentrer il visita la France et régla le gouvernement des provinces qui relevaient de sa couronne. Édouard est un des monarques anglais dont le règne a été le plus remarquable. Les réformes qu'il fit dans l'administration de la justice et des finances, ainsi que dans la répartition des taxes, les lois qu'il recueillit et qu'il perfectionna, l'institution de la chambre des communes, lui méritèrent le titre de Justinien angl., et le font regarder comme le fondateur du gouvernement représentatif en Angleterre. C'est de cette époque que datent la liberté civile et la liberté politique de ce pays; l'une et l'autre sont l'ouvrage des parlem. qu'Édouard convoqua, et particulièrem. de ceux qui s'assemblèrent en 1297 et en 1299. Ces mêmes parlements firent acheter au prince, par des concessions importantes, les subsides et les armées pour ses expédit. militaires; la gloire qu'il acquit dans les combats fut trop souvent ternie par les cruautés qu'il exerça après la victoire. En 1283 il s'empara du pays de Galles et fit massacrer les bardes, dont les chants auraient pu réveiller l'ardeur des vaincus. Ce pays fut réuni à l'Angleterre, et depuis le titre de prince de Galles a été porté par l'héritier présomptif de la couronne. La conquête de l'Écosse suivit celle du pays de Galles; mais elle fut plus longue et coûta plus de sang. Dans le cours de cette guerre, dit Hume, Édouard parut avoir abjuré toutes les vertus qu'il avait pratiquées au commencement de son règne; justice, humanité, bonne foi, tout fut sacrifié à la soif de conquérir. Après la mort d'Alexandre III en 1286, Édouard, choisi pour arbitre dans les douze compétiteurs qui réclamaient la couronne, plaça sur le trône Jean Baliol, et le fit son vassal. Bientôt après, par des humiliations fréquentes, il poussa ce prince à la révolte, et acquit ainsi le prétexte de s'emparer de l'Écosse. Cependant une querelle de deux caboteurs français et anglais venait d'allumer la guerre entre les deux nations (1298). Baliol, malgré les secours de Philippe-le-Bel qui

soutenait les Écossais, fut forcé d'abdiquer et vit confisquer son royaume : une trêve de deux ans suspendit la guerre entre la France et l'Angleterre; elle se termina en 1298 par un double mariage entre Édouard Ier, veuf d'Éléonore de Castille : et Marguerite de France, sœur de Philippe-le-Bel, et entre le fils d'Édouard et Isabelle, fille du roi de France. Dans cet intervalle, Vallace (*v.* ce nom), à la tête de quelq. bandes écossaises, avait chassé les Anglais de sa patrie; Édouard rentre en Écosse avec 100,000 hommes, et remporte en 1298 une victoire fameuse par la mort de Jacques Stuart, l'un des chefs de l'armée ennemie, et par le carnage de 30,000 Écossais. Wallace se maintint dans le nord : en 1300 il rentre en campagne et enlève aux Anglais les provinces méridionales. Édouard envahit l'Écosse pour la troisième fois, ravage les campagnes, égorge les habitants, abroge les lois, détruit par le fer et la flamme tous les monum., les livres, les dépôts d'actes publics et privés; il semble qu'il veuille anéantir jusqu'au nom de ce malheureux pays. Wallace, livré au vainqueur, périt de la main du bourreau. En 1306, les montagnards ayant repris les armes, sous la conduite de Robert Bruce, fils de Jean Baliol, et obtenu des succès sur les troupes envoyées pour les soumettre, Édouard se disposait à marcher lui-même à leur rencontre, après avoir jeté en prison la mère de Robert Bruce, et fait pendre ses deux frères, lorsque la mort le surprit à Carlisle en 1307; il avait régné 35 ans.

ÉDOUARD II, fils du précédent, né en 1284, monta sur le trône en 1307. Adonné au plus affreux libertinage, il négligea le soin de son royaume, perdit l'Écosse et bientôt sa propre couronne à la suite d'une guerre civile provoquée par l'insolence de Gaveston, l'un de ses favoris : la reine Isabelle de France, son épouse, affectant une juste horreur pour ses pass. honteuses, mais guidée elle-même par une ambition non moins condamnable, n'avait pas craint de prendre les armes contre lui. Édouard, tombé entre les mains de ses ennemis, vit ses partisans périr par la main du bourreau, et lui-même, après avoir subi les plus sangl. outrages, expira dans les douleurs d'un supplice tout nouveau, qui, en rappelant à ce malheureux ses goûts dépravés, lui firent cruellem. expier les vices de son cœur et les fautes de son règne. Cet événem. eut lieu en 1327.

ÉDOUARD III, fils du précéd., né en 1312, déclaré régent et proclamé roi du vivant même d'Édouard II, en 1327, gouverna jusqu'à 18 ans sous la tutelle de la reine Isabelle, sa mère, et sous l'autorité de Mortimer, amant de cette princesse; mais lorsqu'il fut instruit de la conduite atroce de Mortimer envers Édouard II, et qu'il se sentit capable de saisir les rênes de l'état, il condamna l'assassin de son père à la potence, et fit enfermer Isabelle dans un château. Le règne d'Édouard fut signalé par des guerres sanglantes avec l'Écosse et surtout par l'invasion de la France, la prise de Calais, les malheurs de Philippe de Valois, la bataille de Poitiers, la captivité du roi Jean et le traité de Brétigny. Les états convoqués par le dauphin de France (Charles V), n'ayant pas ratifié ce traité, Édouard reprit les armes; mais la fortune lui fut moins favorable : il se fit forcé de céder aux armes de Charles V et à la valeur de Duguesclin, perdit la plupart de ses conquêtes, et n'occupait plus que la Guienne et quelques places maritimes lorsqu'il mourut en 1377. L'Angleterre lui doit plusieurs réglem. propres à encourager le commerce, l'établissem. de ses manufact. de laines et la création du service des postes.

ÉDOUARD IV, fils de Richard, duc d'Yorck, né en 1442, disputa la couronne à Henri VI, et fut proclamé roi le 5 mars 1461. Après avoir forcé la reine Marguerite, épouse de Henri, à quitter définitivement le territoire anglais, emprisonné son rival à la Tour de Londres, et envoyé au supplice les hommes les plus considérables du parti de Lancastre, Édouard, libre de toute inquiétude, s'abandonna sans réserve à son penchant pour les plaisirs. Son mariage avec Élisabeth Woodville le brouilla avec le comte Warwick, qui avait été le principal artisan de sa fortune. Ce seigneur, profitant du mécontentement général qu'excitait la conduite d'Édouard, ourdit une conspiration formidable dans laquelle il réussit à engager le duc de Clarence, frère du roi. La guerre civile éclata en 1469, à la suite d'une sédit. dans les provinces du nord. Édouard fut vaincu dans une bataille et sur le point d'être fait prisonnier; mais étant parvenu à s'échapper, il défit à son tour Warwick, qui s'enfuit en France, en revint peu de temps après, et replaça Henri VI sur le trône. Édouard, fugitif une seconde fois, reprit l'offensive au bout de neuf mois, et livra une bataille décisive à son adversaire dans les plaines de Barnet, où Warwick perdit la vie. Le jour même de cette victoire la reine Marguerite abordait en Angleterre avec le jeune Édouard, son fils. Mais Édouard IV lui porta un dernier coup dans les plaines de Tewksbury, sur la Saverne, le 4 mai 1471. Amenée dev. le vainqueur ainsi que son fils, Marguerite fut envoyée à la Tour, et le jeune Édouard massacré presque à la vue du roi. Édouard IV, tranquille possesseur du trône, passa le reste de ses jours dans la débauche et à former de vains projets, entre autres celui de marier chacune de ses filles avec un souverain : aucune de ces alliances ne s'effectua. Il faisait les préparatifs d'une guerre contre la France lorsqu'il mourut en 1483.

ÉDOUARD V, fils du précéd., né en 1470, n'avait encore que douze ans lorsqu'il succéda à son père. Pend. sa minorité, le protectorat (régence) d'Angleterre fut confié à son oncle Richard, duc de Glocester, que l'ambit. entraîna dans une série de crimes. Sous le prétexte d'être mis à couvert de tant de dangers, le jeune monarque et son frère, le duc d'Yorck, furent logés par Richard à la Tour de Londres, et bientôt après massacrés. Édouard n'avait porté le titre de roi que pendant deux mois et douze jours. Le duc de Glocester lui succéda sous le nom de Richard III. — V. ce nom.

ÉDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, monta sur le trône en 1547, à l'âge de 10 ans, et mourut de consomption en 1553, avant d'avoir atteint sa majorité (fixée à 18 ans). Ce prince, dont les historiens anglais vantent la douceur, l'affabilité et l'application à l'étude, fut vivement regretté. Ce fut sous son règne que la réforme, commencée sous Henri VIII, fit les plus grands progrès et prit de la consistance. On trouve beauc. de particularités curieuses sur Édouard VI dans l'histoire de la réformation par Burnet. Cet écrivain a puisé ses détails dans un journal écrit par le prince lui-même, et dont on conservait le MS. dans la fameuse biblioth. du chev. Cotton.

ÉDOUARD, prince de Galles, surn. *le Prince-Noir*, d'après la couleur de son armure, né en 1330 d'Édouard III et de Philippine de Hainault, fut un des personnages les plus remarquables de son siècle. Dès l'âge de 15 ans il accompagna son père en France, et débuta d'une manière brillante à la bataille de Créci (25 août 1346). Investi du duché de Guienne et du commandem. gén. des possess. anglaises sur le territoire franç., Édouard fit une irruption dans le Languedoc, surprit Carcassonne et Narbonne, ravagea toute cette province, puis l'Agenois, le Quercy et le Limousin, entra dans le Berry, et fit des tentatives infructueuses sur Issoudun et sur Bourges. Son intent. était de passer en Normandie; mais il trouva les ponts sur la Loire rompus et les passages bien gardés. Informé de l'approche du roi de France à la tête d'une armée de 60,000 hommes, il se disposait à rétrograder sur la Guienne lorsqu'il vit paraître cette armée dans les plaines de Maupertuis près de Poitiers. Dans l'impossibilité où il se trouvait d'opérer sa retraite, il fit ses préparat., et gagna le 19 sept. 1356 la célèbre bataille, dite de Poitiers, si funeste à la France, et où le roi Jean fut fait prisonnier avec l'un de ses fils. La conduite d'Édouard envers l'illustre captif est encore plus glorieuse pour lui que sa victoire : il sortit de sa tente pour aller au-devant de lui, le reçut avec les plus grands égards, et n'attribua le succès qu'il venait d'obtenir qu'au hasard de la guerre. Trois ans après il conclut avec le dauphin, dep. Charles V, le traité de Bretigny. Fixé à Bordeaux avec le titre de prince souverain d'Aquitaine, Édouard prêta son secours à Pierre-le-Cruel, chassé du trône de Castille par son frère naturel, Henri de Transtamare, et contracta dans cette brillante mais funeste expédit. une maladie dont il ne put se rétablir. Après avoir langui quelq. années, il mourut en 1376, « laissant, dit l'histor. Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus et par une vie sans tache... Il était fait pour illustrer non-seulement le siècle grossier dans leq. il vivait, mais encore le siècle le plus brill. de l'antiquité ou des temps modernes. » De son mariage avec la fille du comte de Kent il avait eu 2 fils, dont un seul survécut et monta sur le trône sous le nom de Richard II.

ÉDOUARD, prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né en 1453, fut forcé de quitter l'Angleterre avec sa mère en 1463, lorsque le parti d'York eut placé la couronne sur la tête d'Édouard IV. Il y rentra en 1471, après avoir épousé la fille du comte de Warwick, qui, mécont. d'Édouard IV, avait abandonné sa cause; mais le parti de Lancastre ayant été ruiné à la bataille de Tewksbury, et le jeune prince étant tombé ainsi que sa mère dans les mains des vainqueurs, il fut massacré presque sous les yeux du roi, qui, dit-on, avait donné le signal de sa mort. Cette catastrophe a été mise sur la scène par Shakespeare dans la 3e partie de sa tragédie de *Henri VI*.

ÉDOUARD PLANTAGENET, dern. rejeton mâle de cette illustre maison, fils du duc de Clarence et d'Isabelle, fille du fameux comte de Warwick, né en 1475, fut créé comte de Warwick par Édouard IV, en mémoire de son aïeul maternel, dont ce prince avait ordonné la mort. Mais Henri VII, à qui les droits du jeune Édouard causaient de vives inquiétudes, le fit enfermer dans la Tour de Londres en 1485. Il y resta 15 ans, au bout desq., étant entré dans le complot ourdi par Perkin (v. ce nom), et en ayant fait l'aveu, il fut condamné à être décapité, et subit son jugem. le 20 déc. 1499.

ÉDOUARD Ier, roi de Portugal, fils de Jean Ier, lui succéda en 1433, rétablit la discipline relâchée sous le règne précédent, mit de l'ordre dans les finances de l'état, convoqua les cortès, fit des lois somptuaires, encouragea le commerce, protégea les sciences et les lettres, les cultiva lui-même, et mourut en 1438, à l'âge de 37 ans. Il avait travaillé avec le savant juriscons. D. Juan de Regras à un *Code* sur l'administrat. de la justice, et composé un *Traité* sur la fidélité qu'on doit apporter au commerce de l'amitié.

ÉDOUARD DE BRAGANCE, infant de Portugal, entré au service de l'emper. Ferdinand III, avait obtenu le grade de lieut.-gén., alors que son frère Jean IV n'était encore que duc de Bragance; mais après la révolut. qui mit le sceptre entre les mains de ce prince, la cour de Madrid sollicita l'arrestat. d'Édouard, et l'emper., cédant aux instances du cabinet espagnol, le livra lâchem. à ses ennemis. Transféré au château de Milan, il y mourut en 1647, de chagrin ou de poison, au bout de 8 ans de captivité, et dans la 44e année de son âge.

ÉDRED, 10e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Édouard-l'Ancien, succéda à son frère Edmont en 946, se fit remarquer par une extrême justice et gagna l'affection de ses sujets par sa bonté et la douceur de ses mœurs. Il réprima plus. révoltes des Danois-Northumbriens, et força Malcolm, roi d'Écosse, à se reconnaître vassal de l'Angleterre. St Dunstan, depuis archevêque de Cantorbéry, prit, sous ce règne, une grande part aux affaires publiques. Édred mourut en 955 et eut pour successeur Edmond, son neveu.

ÉDRIC, duc de Mercie, surnommé *Stréon*, a rendu son nom fameux dans l'hist. d'Angleterre au 11e S., par ses crimes et ses perfidies. Il livra sa patrie aux Danois, après avoir indignement trahi et fait assassiner Éthelred, son souverain, qui

l'avait comblé d'honneurs et lui avait fait épouser sa fille. Canut, roi des Danois, profita du crime, mais il en punit l'auteur. Édric fut décapité et son corps jeté dans la Tamise.

EDRIS, arrière-petit-fils d'Ali et gendre de Mahomet, fut le fondateur de l'empire des Edrisites, qui subsista en Afrique 200 ans et 5 mois. Il avait vu périr Mohammed, l'un de ses frères, dans un combat contre le khalyfe Médhy, l'an de l'hégyre 169 (de J.-C. 784), et s'était réfugié en Afrique pour échapper au vainqueur, lorsque, 4 ans après, il s'établit à Walily, capitale du pays de Zerhoun, et fut, l'année suiv., proclamé iman par plusieurs tribus. Haroun-Al-Réchyd, qui régnait à Bagdad, alarmé de la naissance et des accroissements de ce nouvel état, résolut de se défaire d'un voisin qui déjà lui semblait redoutable. L'espace de pays qui les séparait, ne fournissant ni vivres ni eau, formait une barrière naturelle que Haroun-Al-Réchyd n'essaya pas de franchir; il envoya à la cour d'Edris un esclave dévoué, qui s'insinua auprès de ce prince, et l'empoisonna l'an de l'hég. 177 et de J.-C. 793. — EDRIS, fils et success. du précéd., conserva le trône par les soins de Rachid et de Abou-Khaled-Yézyd, ministres dévoués. Il accrut ses états des villes de Tabis et d'Aghmah, jeta les fondements de la ville de Fez, devint un monarque puissant, et mourut l'an de l'hég. 273 et de J.-C. 828. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda.

EDRISI, célèbre géographe arabe, né vers l'an 493 de l'hég., 1099 de J.-C., était de la race des Edrisites, qui, 200 ans auparavant, avaient été dépouillés de leurs états. Il fabriqua pour Roger Ier, roi de Sicile, à la cour duquel il vivait, un globe terrestre d'argent qui pesait 800 marcs, et composa, vers l'an 1153, un livre de géographie pour servir d'explication à ce globe. Ce livre donnait la description du monde connu, divisé par climats et par parties ou régions, et renfermait toutes les notions que son auteur avait puisées dans les relat. les plus récentes des voyageurs. On ne connaît de cet ouvr. que des abrégés. La première édition en arabe, Rome, 1592, in-4, est estimée. *De la géographie universelle, ou Jardin fleuri dans lequel toutes les régions du globe, les provinces, les îles et les villes ainsi que leurs dimensions sont décrites.* Gabriel Sionite et J. Hesronite en publièrent une traduction lat. sous le titre de : *Geographia nubiensis, id est accuratissima totius orbis in septem climata divisi descriptio*, Paris, 1619, in-4. On en a publié depuis séparément différ. parties : M. Hartman, l'*Afrique*, en lat., Gottingue, 1796, in-8. — *La Descripcion de España*, par Jos.-Ant. Conde, Madrid, 1799, in-8, avec le texte arabe. — *La Sicile*, dans l'ouvrage intitulé : *Rerum arabicar. quæ ad historiam sicul. spectant*, etc., Palerme, 1790, in-fol. Bredow a inséré une *Dissert.* sur la carte d'Edrisi, t. IX des *Éphémérid. géogr.*

EDWARDS (RICHARD), l'un des plus anc. aut. dramatiques anglais, né en 1523, mort en 1566, a joui de la réputation du meilleur poète et du plus grand musicien de son temps. On a de lui 3 pièces de théâtre, dont l'une porte la date de 1562, et des poésies parmi lesquelles on distingue une petite pièce intit. : *le Glas d'Edwars, ou la Cloche de mort.* Ses poésies font partie du recueil qui a pour titre : *A Paradise of dainty devices* (Paradis de devises ingénieuses), 1578.

EDWARDS (THOMAS), théologien anglais, élevé à l'université de Cambridge, y reçut ses degrés en 1609, prit une part très active aux querelles religieuses de son temps, publia un grand nombre d'écrits, tantôt contre le parti parlement., tantôt contre celui des indépendants. Après le triomphe de ceux-ci et l'usurpat. de Cromwell, il se retira en Hollande, et y mourut en 1647. Ses princip. écrits sont : *Raisons contre le gouvernem. indépendant des congrégations particulières*, Londres, 1641, in-4. — *Antapologia*, 1644, in-4. — *Gangrena, ou Tabl. des querelles religieuses de cette époque*, 1645-46, 3 parties in-4. — *Traité contre la tolérance, ou La dernière et la meill. ressource de Satan jeté à bas*, 1647, in-4.—EDWARDS (Jean), son fils, né en 1637, acquit la réput. d'un prédic. très distingué, et mourut en 1716. Ses ouvr., où respirent les principes d'un puritanisme sévère, le placent au premier rang parmi les écrivains de son temps; mais ils sont presque tombés dans l'oubli avec les querelles qui les firent naître. Les plus remarq. sont : *le Prédicateur*, 1705-06, 3 part.; et la *Theologia reformata*, 3 vol. in-fol.—EDWARDS (Jonathan), théologien anglais, principal du collége d'Oxford en 1686, est connu par quelq. ouvr. qu'il composa contre les ariens et les sociniens.

EDWARDS (THOMAS), littérateur anglais, né en 1699, mort en 1757, mérita par ses observations critiq. sur l'édit. de Shakespeare, par Warburton, la réputation d'homme d'esprit et d'érudit : il les publia en 1747 sous le titre de : *Supplém. à l'édit. de Shakespeare de M. Warburton*, et l'année suiv., sous celui de : *Règles de critique.* Cet ouvr. eut un très gr. succès. La 7e édit. est augment. du *Procès de la lettre Y*, badinage dans lequel l'aut. discute les principes de l'orthographe angl., et d'environ 50 sonnets médiocres.

EDWARDS (JONATHAN), théologien anglo-américain, né en 1703 à Windsor dans le Connecticut, exerça le ministère évangélique à New-York et à Northampton. Destitué en 1750 pour avoir refusé d'admettre à la communion ceux qui ne donnaient pas des preuves suffisantes de leur conversion, et pour avoir voulu soumettre à des censures ecclésiastiques les lecteurs de livres obscènes, il se retira dans la province de Massachusett-Bay, à Stockbridge, comme simple missionnaire. Quelq. années après il fut choisi pour présider le collége de New-Jersey, et mourut dans cette ville en 1758. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été publiés. Les plus remarquables sont : *Tableau fidèle de l'œuvre surprenante de Dieu dans la conversion de plusieurs centaines d'âmes dans la province de Northampton*, Londres, 1737; Boston, 1738, in-8. — *Traité concernant les affections religieuses*, ibid., 1746. —

Vie de David Brainerd, missionn. en Amérique, ibid., 1749, in-8. — *Examen exact et sévère de l'idée généralement adoptée de nos jours sur cette liberté de volonté que l'on suppose essentielle à l'être moral*, 1754, in-8 : cet écrit passe pour l'un des meilleurs qui aient été composés pour la défense de la nécessité philos. On a publié après sa mort un recueil de *Sermons* sur différents sujets, 1765, in-8, et 2 vol. d'*Observat.* sur des matières théologiques. — EDWARDS (Jonathan), fils du précéd., né à Northampton en 1745, embrassa l'état ecclésiast., devint président du collége de l'Union (état de New-York), et mourut en 1801. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Londres, 1817, 8 vol. gr. in-8, avec la *Vie* de l'auteur par Williams et Pearson. On y distingue ses observat. sur le langage des Indiens habitant dans le Connecticut : *Observations on the language of the muhekanew Indians*, New-Haven, 1788, Londres, 1789, in-8.

EDWARDS (GEORGE), célèbre naturaliste angl., né en 1693 à Stratford, comté d'Essex, quitta le commerce pour se livrer à l'étude, voyagea pour acquérir des connaissances, et, de retour en Angleterre, s'attacha principalement à l'hist. natur. Ses dessins coloriés d'animaux et de plantes lui valurent de l'argent et des protecteurs. Il obtint la place de bibliothéc. du collége des médecins, fut admis à la société royale de Londres et à celle des antiquaires, et mourut en 1773. Son princip. ouvrage est l'*Hist. des oiseaux*, 1743-51, 4 vol. in-4, contenant 210 pl. coloriées, avec des explicat. en angl. et en franç. La continuation, sous le titre de *Glanures d'histoire naturelle*, 1758-64, 3 vol. in-4, avec 151 pl., porte à plus de 600 le nombre des sujets qu'il a représentés, oiseaux, poissons, insectes, etc. On lui doit encore des *Mém.* dans les *Transact. philosoph.*, des *Essais* sur l'histoire naturelle publiés en 1770, et la seconde édition de l'*Hist. natur. de la Caroline*, de Catesby.

EDWARDS (THOMAS), théologien anglican, né en 1729 à Coventry, fut recteur de l'église de St-Jean-Baptiste de cette ville, puis vicaire de Nunéaton dans le Warwick, et mourut en 1785. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dans lesquels il se montre zélé défenseur de la religion; celui qui a pour titre : *Preuves que la doctrine de la grâce irrésistible n'a aucun fondement dans les livres de l'Ancien-Test.*, 1759, passe pour l'un des plus importants qui aient été écrits sur la dissidence des arminiens et des calvinistes. Il a donné un choix d'*Idylles* de Théocrite avec les notes dites *variorum*, auxq. il a joint ses propres remarques, 1779, in-8. Ce recueil est fort estimé des sav. — EDWARDS (Jean), botan., s'est fait connaître par le *the British Erbal*, Londres, 1770, in-fol. Ce vol. contient 100 pl. color. des plantes les plus belles et les plus utiles qui fleurissent en Angleterre, et une *Notice* sur la manière de les cultiver.

EDWARDS (BRYAN OU BRIAN), écrivain anglais, né en 1743 dans le Wiltshire, était encore fort jeune lorsqu'il se rendit à la Jamaïque auprès d'un oncle propriétaire d'une plantation de sucre. Appelé en 1789 à faire partie de l'assemblée de cette île, Edwards combattit vivement les propositions de Wilberforce pour l'abolition de la traite des nègres. De retour en Angleterre, et appelé à la chambre des communes, il s'y montra le constant défenseur des colons; mais, comme il plaignait le sort des esclaves tout en reconnaissant les dangers de leur émancipation, il fit adopter une loi répressive des cruautés que l'on exerçait contre eux. Edwards mourut en 1800. On a de lui : *Hist. civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes-Occident.*, Londres, 1793, 1801, 3 vol. in-8; 3e édit., 1801, 3 vol. in-8, avec le portr. de l'auteur, des pl., des cartes géographiques et des additions; 5e édition, 1819, 5 vol. in-8, continuée jusqu'à cette époque. — *Description historique de la colonie française de l'île de St-Domingue*, etc., ibid., 1796, in-4, traduit de l'anglais, Paris, 1813, in-8. — *Conduite du gouvern. et de l'assemblée de la Jamaïque à l'égard des nègres marrons*, etc., ibid., 1796, in-8.

EDWIN, roi de Northumberland, fut le premier prince de ce pays qui ait embrassé la relig. chrét. Chassé du roy. de Deirie par Adelfrid, roi de Bernicie, qui s'empara du trône, Edwin se réfugia auprès de Redwald, roi des Estangles, gagna sa confiance, se fit respecter et chérir du peuple, et reconquit ses états par la force des armes. Après la mort de Redwald, les Estangles lui offrirent la couronne; mais il la refusa et la fit donner à l'héritier légitime. Ce prince, le plus remarquable des monarq. de son temps, périt l'an 653 en combattant contre le roi de Mercie et le roi des Bretons.

EDWY, dit *le Beau*, 11e roi d'Angleterre de la dynast. saxonne, fils d'Edmond Ier, succéda à Édred, son oncle, en 955. Le mariage qu'il contracta malgré les représentat. de ses ministres et au mépris des canons de l'Église, avec Elgiva, princesse du sang roy., fut la source des troubles qui agitèrent l'Angleterre. L'exil de St Dunstan suivit de près ce mariage : sa disgrâce était la punition des insultes auxquelles ce prélat s'était livré contre son souverain le jour même du couronnem. Les partisans du ministre s'emparèrent de la reine, lui brûlèrent le visage avec un fer rouge, et la reléguèrent en Irlande. Elle échappa à ses bourreaux; mais bientôt elle retomba entre leurs mains, et périt victime de nouvelles cruautés. Edwy fut déposé pour avoir désobéi aux lois ecclésiastiques, et mourut de chagrin en 959, après avoir vu élire à sa place Edgar, l'un de ses frères.

EDZARDI (ESDRAS), sav. hébr., né à Hambourg en 1629, se livra dès sa jeunesse à l'étude des langues orientales, et voyagea ensuite pour perfectionner ses connaissances. De retour dans sa patrie, l'offre des postes les plus avantageux ne put le séduire ni le détourner de ses modestes travaux. Sa principale occupation jusqu'à sa mort, en 1708, fut de gagner les Juifs à la communion luthérienne. On ne connaît de ce sav. que des thèses : *de Præcipuis doctrinæ christianæ capitibus adversùs Judæos et Photinianos*. La biblioth. de Bâle possède

plus. de ses lettres à Buxtorf.—EDZARDI (Sébastien), fils du précédent, né à Hambourg en 1673, mort en 1736, adjoint à la faculté de philosophie de Wittemberg en 1696, puis professeur de logique et de métaphysiq. au gymnase de Hambourg, continua, mais avec de faibles succès, les travaux de son père pour la conversion des Juifs. On a de lui plusieurs écrits polémiques, en allemand et en latin, dirigés contre Leclerc, Breithaupt, Weissmann, et contre les calvinistes. Le *Dictionn. des sav.* de Thiessen donne le catalogue de ses écrits. — EDZARDI (Jean-Esdras), frère aîné du précédent, fut professeur à Rostock, puis ministre de l'église de la Trinité à Londres, où il mourut en 1713. Il a laissé un ouvrage sur l'histoire ecclésiastiq. d'Angleterre.—EDZARDI (George-Éléazar), frère de Sébastien, né en 1661, mort en 1727, occupa 32 ans la chaire de grec et d'hist. à l'univ. d'Hambourg, sa patrie, et fut ensuite nommé prof. de langues orientales. Il a publié en latin plus. *Traités thalmudiques*, avec des notes.

EECKHOUT (GERBRANT van den), peintre, né en 1621, à Amsterdam, élève de Rembrandt, a composé un grand nombre de portraits et des tableaux d'histoire où l'on retrouve la vigueur de coloris et la manière de son maître. Il éclaire ses fonds plus que ne le faisait cet artiste, mais il manque comme lui de correct. dans le dessin, et d'exactitude dans le costume. Eeckhout mourut en 1674. On cite comme ses plus beaux tabl. un *Jésus au milieu des docteurs*, et un *Jésus enfant dans les bras de Siméon*. Le musée en possède un qui représente *Anne consacrant Samuel son fils au Seigneur*. — EECKHOUT (Antoine van den), peintre, né à Bruges en 1656, travailla de concert avec Louis de Deyster, son ami et son beau-frère; il peignait les fleurs et les fruits dans des tableaux dont Louis faisait les figures. Leurs ouvr. furent très recherchés dans le temps. Eeckhout venait d'épouser à Lisbonne une fille de qualité, fort riche, lorsqu'il périt, en 1695, assassiné par des rivaux jaloux.

EFFEN (JUSTE van), littérateur fécond et labor., né à Utrecht en 1684, mort en 1735, est principalement connu par sa participation au journal littéraire qui se publiait alors en Hollande, et par des trad. de différents ouvr. de l'angl., entre autres : *les Aventures de Robinson Crusoé*, trad. de Dan. de Foë, Amsterdam, 1720-21, 3 vol. in-12. — *Le Conte du tonneau*, trad. de Swift, La Haye, 1721, 3 vol. in-12.—*Pensées libres sur la relig., l'Église et le bonheur de la nation*, trad. de Mandeville, La Haye, 1722, 2 vol. in-12.—*Le Mentor moderne*, trad. d'Addison, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12.

EFFIAT (ANTOINE COIFFIER, marquis d'), maréchal de France, surintendant des finances sous Louis XIII, né en 1581, se distingua dans la guerre, dans l'administration et dans les négociat. politiq. Ministre, il réduisit le taux de l'intérêt du denier 10 au denier 18; diplomate, il conclut le mariage de Henriette de France avec Charles Ier; et guerrier, il se signala au siége de La Rochelle, pend. lequel il servit comme maréchal-de-camp, aux combats de Veillane, de Carignan, et à la prise de Saluces, où il commandait comme lieut.-gén. ; l'année suivante, il obtint le bâton de maréchal, fut investi du commandement de l'armée d'Alsace en 1632, et mourut presqu'à l'ouverture de la campagne. Il a laissé plus. écrits sur l'hist. milit., politique et financière de son temps, tels que : *État des affaires de finances*, présenté en l'assemblée des notables en 1626 (tom. XII du *Mercure franç.*). — *Disc.* sur son ambassade en Angleterre (ibid.). — *Lettre sur les finances* (dans les factums du sieur Saguez, in-4). — *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont* (dans le *Recueil des div. révolutions*, Bourg-en-Bresse, 1632). — *Mém.* concernant les dernières guerres d'Italie de 1625 à 1632, in-12; 1669-82, 2 vol. in-12. — Plus. *Mém.* et *Lettres* conservés dans div. biblioth. Le marquis d'Effiat est le père du malheureux Henri, marquis de Cinq-Mars.

ÉFIMIEF (DMITRI-VLADIMIROVITSCH), colonel d'artillerie russe, mort en 1804, a donné dans sa langue 3 comédies, représentées avec un gr. succès à St-Pétersbourg. Ce sont : *le Joueur criminel, ou la Sœur vendue par son frère ; Suite de la Sœur vendue par son frère*, et *le Voyageur, ou l'Éducation sans succès*. La prem. de ces pièces a seule été imprimée, St-Pétersbourg, 1788.

EGBERT, roi de Westsex au 9e S., et le premier qui ait porté le titre de roi d'Angleterre, descendait en ligne directe, par Alchmond, son père, de Cerdic, fondateur de ce royaume. Après la mort d'Alchmond, Egbert, frustré de la couronne par l'usurpation de Brithric, se retira en France, et resta à la cour de Charlemagne jusqu'à la mort de l'usurpateur, en 799. Placé sur le trône, Egbert s'empara des royaumes de Galles et de Cornouailles pour balancer l'influence de Bernulf, roi de Mercie, qui déjà avait conquis les autres états de l'heptarchie. Il repoussa ce prince, et rendit son roy. tributaire. Dans le même temps, une armée commandée par Éthelwolf, fils d'Egbert, soumettait le royaume de Kent; et bientôt les pays d'Essex, de Northumberland et des Estangles, perdirent leur indépendance. En 827 tous les états de l'heptarchie se trouvèrent réunis en un seul royaume, auquel Egbert donna le nom d'Angleterre, et dont l'étendue était à peu près la même qu'aujourd'hui. Ce prince mourut en 837, au moment où il se préparait à une expédit. contre les Danois qui, malgré leurs défaites, ne cessaient point de faire des descentes sur les côtes de la Grande-Bretagne.

EGEDE (JEAN), né en Danemark en 1686, fut le fondateur des missions danoises au Groenland, établissem. qui, en répandant les lumières de l'Évangile, ouvrit au commerce de nouveaux débouchés. Egede, après avoir étudié la langue des naturels du pays, gagna leur confiance par la douceur de ses mœurs, et en baptisa un gr. nombre. De 1721 jusqu'en 1736, son zèle pieux ne se ralentit point; et, malgré ses infirmités et son âge avancé, il n'aurait pu se décider à quitter ses fonctions pour se reposer, s'il n'eût trouvé dans son fils un suc-

cesseur digne de le remplacer. Egede mourut en 1758. On a de lui : *Nouv. Recherche de l'ancien Groenland, ou Histoire naturelle et description de la situation, de l'air, de la température et des productions de l'anc. Groenland*, en danois, Copenhague, 1629, in-4; ibid., 1741, in-4, fig., trad. en allemand, Francfort, 1730, in-8; Copenhague, 1742, in-4, fig., édition augm.; en anglais, 1745, in-8; en holland., Delft, 1746, in-4; en franç. par Desroches de Parthenay, 1763, in-8, fig.—*Journ.* tenu pend. la mission au Groenland, Copenhague, 1738, in-8, trad. en allemand, Hambourg, 1740, in-4. Le tome XIX de l'*Hist. des voyages* contient les détails des travaux d'Egede pour la colonisat. du Groenland. — Egede (Paul), fils du précédent, né en 1708, mort en 1789, évêque du Groenland, partagea les travaux de la miss., et après la mort de son père, demeura seul chargé de pourvoir à tous les besoins de la colonie. Il a écrit en danois une *Relation du Groenland,* extraite d'un journal tenu depuis 1721 jusqu'en 1788, Copenhague, 1789, in-12. — On lui doit en outre : *Dictionn. groenland.-danico-latin.*, Copenhague, 1750, petit in-8. — *Grammatic. groenland.-danic.-lat.*, 1760, in-8. Il a traduit en groenland. l'Évangile, 5 liv. du Pentateuque, les prières et l'office de l'Église danoise, et l'*Imitat. de J.-C.*

ÉGÉE (mythol.), père de Thésée, régnait sur l'Attique lorsque Minos, vainqueur des Athéniens, leur imposa l'obligation d'envoyer tous les 9 ans en Crète, pour être exposés aux fureurs du Minotaure, 7 jeunes garçons et 7 jeunes filles nobles. Le sort ayant désigné son fils pour une des victimes du monstre, Égée se précipita dans la mer (qui depuis ce temps porta le nom d'Égée) lorsqu'il vit revenir avec des voiles noires le vaisseau qui avait transporté Thésée en Crète.

ÉGÉRIE (myth.), nymphe de la forêt d'Aricie, selon Ovide, épouse de Numa-Pompilius, partagea avec lui les soins du gouvernement, et après la mort de ce prince, se retira dans son ancien asile, où Diane, touchée de son affliction, la changea en fontaine. Les autres poètes et les histor. de Rome s'accordent à penser que Numa feignit d'avoir des entretiens avec une divinité, afin de revêtir d'un caractère respectable les lois qu'il créait pour un peuple sauvage et superstitieux.

ÉGERTON (Thomas), gr.-chancel. d'Angleterre, naquit dans le Cheshire en 1540. La reine Élisabeth l'ayant entendu plaider une cause contre la couronne, le nomma en 1581 solliciteur-général, puis successivement *attorney-général,* chev., maître des rôles, garde-des-sceaux, membre du conseil-d'état, et l'employa dans plusieurs négociations, entre autres dans celle du traité avec la Hollande en 1598. Lorsque le comte d'Essex tenta de soulever le peuple de Londres, Égerton, son ami, chercha, mais inutilement, à le faire rentrer dans le devoir. Il fut créé baron d'Ellesmère et chancelier d'Angleterre sous le règne de Jacques Ier, et présida, en qualité de grand-sénéchal, au procès des lords Cobbam et Grey de Wilton, accusés de haute trahison ; il fut l'un des juges du comte et de la comtesse de Sommerset, convaincus de l'empoisonnement de sir Thomas Overbury, et eut le courage de s'opposer au pardon que le roi était disposé à accorder aux coupables. Les infirmités de la vieillesse avertissaient Égerton de quitter les affaires publiques pour se livrer aux soins de sa santé ; mais Jacques Ier s'opposa plusieurs fois à la retraite de son ministre ; il l'éleva à la dignité de vicomte de Brackley et de comte de Bridgewater. Peu de jours avant sa mort, arrivée en 1717, Égerton fit la remise des sceaux entre les mains du roi qui, au rapport de Camden, les reçut en fondant en larmes. On a d'Égerton : un *Discours* prononcé à la cour de l'échiquier dans l'affaire des *Post nati* (les individus nés en Écosse depuis la réun. de ce pays à l'Angleterre), Londres, 1609, in-4. — *Priviléges et prérogatives de la haute cour de chancellerie*, Londres, 1641. — *Observations concernant l'office de lord-chancelier*, Londres, 1651, in-8. Il avait laissé au doct. John Williams, son chapelain, des MSs. qui n'existent plus, et dans lesquels on croit que Williams puisa les connaiss. dont il fit preuve en politique et en législation. — Égerton (Jean), évêque de Durham, né à Londres en 1721, mort en 1787, a laissé 3 *Sermons*, prêchés en 1757, 1761 et 1763. C'était un prélat vertueux, bienfaiteur des pauvres, d'un esprit éclairé et conciliant.

ÉGERTON (François-Henri), comte de Bridgewater, membre de la société royale de Londres, fort connu à Paris pour son affectation de magnificence, mort dans cette ville le 12 février 1829, était le dernier fils de l'évêque de Durham, John Égerton, et frère du duc de Bridgewater. Amateur des sciences, des lettres et des arts, il s'était fait une certaine clientelle d'hommes de lettres et d'artistes. Il occupa les dern. à reproduire avec profusion son portrait et ceux des membres illustres de sa famille, dont la lithographie a répandu à ses frais une foule d'exempl. Avec l'aide des écrivains dont il était le Mécène, il publia entre autres ouvr. une belle édit. de l'*Hippolyte* d'Euripide, grec-latin, avec notes, Oxford, 1796, in-4. — *Comus, masque de Milton*, trad. littér. franç. et ital., Paris, 1812, in-4, et une édit. de la trad. du même ouvr. par G. Polidori de Bientina, ibid., in-4. On lui doit plus. autres écrits relatifs à l'illustrat. de sa famille.

ÉGERTON. — V. Bridgewater (François Égerton, duc de).

EGGELING (Jean-Henri), célèbre antiquaire, né à Brêmen en 1639, visita la Suisse, l'Italie, l'Espagne et la France, et fut, à son retour, nommé professeur d'histoire. Une miss. dont il s'acquitta près de la cour de Vienne lui mérita la place de secrét. du grand-conseil en 1679. Eggeling mourut en 1713, laissant une collection de médailles dont le catalogue a été publié en 1714, in-8, et plus. ouvr. estimés dont les plus remarquables sont : *De miscellaneis Germaniæ antiquitatibus dissertationes*, Brêmen, 1694-1700, 5 parties in-4. —

De numismatibus quibusdam abstrusis Neronis cum Car. Patino per epistolas disquisitio, ibid., 1681, in-4. — *Mysteria Cereris et Bacchi in vasculo ex uno onyche*, ibid., 1682, in-4; et dans le tome VII des *Antiq. græc.* de Gronovius.— *De orbe stagneo Antinoi epistola*, ibid., 1691, in-4.

EGGER (Brandolf), généalogiste, mort à Berne, sa patrie, en 1731, a composé les généalogies des familles bernoises, ouvr. qui, jusqu'à la révolut. de 1798, a servi pour déterminer les cas où le droit de bourgeoisie devait être accordé. Il est déposé aux archives de Berne. — Egger, fils du précédent, mort en 1736, profess. de philosophie à Berne, a publ.: *De viribus mentis humanæ contra Huetium*, 1735, in-8.

EGGERS (Jacques, baron d'), général, né dans la Livonie en 1704, servit successivement en Suède, en Saxe et en France, fit la guerre de Finlande et fut envoyé au siége de Berg-op-Zoom en 1747. Ses connaissances dans l'art militaire, particulièrement dans la partie des fortifications, lui valurent l'honneur de donner des leçons de tactique aux princes Xavier et Charles de Saxe. Il mourut en 1773, commandant de Dantzig. On a de lui: *Journal du siége de Berg-op-Zoom*, Amsterd., 1750, in-12. — *Dictionnaire du génie, de l'artillerie et de la marine*, en allemand, Dresde, 1757, 2 vol. gr. in-8; et sous le titre de *Biblioth. milit.*, le catalogue raisonné de ses livres sur l'art de la guerre. Il a donné l'édit. du *Dictionn. militaire* d'Aubert de La Cannaye, Dresde, 1752, 2 vol. in-8. L'*Éloge* d'Eggers a été publié en allem., Dantzig, 1773, in-4.

EGHIVARTETZY (Moïse), patriarche arménien, né en 493, aut. de la nouvelle ère armén. adoptée depuis l'an 552 de J.-C., gouverna son Église pend. 43 ans, et mourut vers l'an 593. Il a laissé MS. un *Discours* sur le devoir des évêques. — Un autre Eghivartetzy (Machdotz), patriarche arménien, né en 837, mort en 897, avait professé pend. plus. années la théol. et la rhétorique dans un monast. avant d'être élevé au patriarcat. On a de lui quelq. écrits restés MS.: *Études de la jeunesse, ou Tr. de rhétor.; Comment. des Proverbes et de la Sagesse de Salomon; Recueil de Lettres*, etc.

EGIDIO. — V. Ægidius et Gilles.

EGIL ou EIGIL, scalde ou poëte islandais du 10e S., se signala par sa valeur dans les guerres dont l'Écosse et le Northumberland étaient alors le théâtre. A la suite d'un combat dans lequel il avait tué le fils d'Éric, roi de Norwége, surnommé *Blodæxe*, Égil tomba entre les mains de ce roi et fut condamné à mort; mais il racheta vie par une ode improvisée dans laquelle il célébrait les exploits d'Éric. Cette pièce, qui renferme des détails précieux pour l'histoire, est connue sous le titre de *Hufúd Lausnar*, c.-à-d. *Rachat de la tête*. Olaüs Wormius en a donné une version latine dans la *Litteratura Danica antiquissima*, Amsterdam, 1636. Égil a laissé un monument plus précieux encore pour l'histoire des mœurs et des usages des Islandais; c'est le livre intit.: *Eigla* ou *Eigils-Saga*, impr., Hrappsey, 1782, in-4, avec une version lat. et des notes, réimpr. Copenhague, 1809, in-4. Il existe une trad. en vers danois de l'*Eigils-Saga*, Copenhague, 1738, in-8, et Berghen, 1760-1770, in-8. Johnston en a donné des extraits dans les *Antiquitates Celto-Scandicæ*.

EGILL, guerrier scandinave au 7e ou 8e S., à qui on attribue une aventure presque semblable à celle de Guillaume Tell. Malte-Brun, ayant remarqué un trait pareil rapporté par Saxo, écrivain danois, antérieur à Guillaume Tell, pense que ce fait, conservé chez des peuples différents, pourrait bien se rattacher à leur histoire primitive et à l'époque où, sous le nom de Suèves, ils ne formaient qu'une seule nation.

EGINE (Paul d'). — V. Paul.

ÉGINHARD ou ÉGINARD, célèbre historien du 9e S., acquit à l'école du savant Alcuin des connaissances qui lui méritèrent l'affection toute particulière de Charlemagne. Secrétaire ou chancelier de l'empereur et surintend. de ses bâtiments, il se servit du crédit que lui donnaient ses div. fonct. pour encourager les savants, et il partage avec ce prince la gloire de la régénérat. des lettres. Plein de confiance dans ses talents, Louis-le-Débonnaire le chargea de l'éducation du jeune Lothaire: mais bientôt il quitta la cour pour se retirer dans un monastère, et il vivait uniquement occupé de l'étude, lors des troubles dont Louis fut la victime. Les lettres qui nous restent d'Éginhard témoignent qu'il avait employé tous ses efforts pour prévenir la révolte des fils de Louis. Il mourut en 839, peu de jours après avoir perdu son épouse nommée Emma ou Imma, dont les romanciers ont prétendu embellir la vie par des récits peu vraisemblables et démentis par Éginhard lui-même. Le style de l'historien de Charlemagne est plus pur que celui des aut. contemporains, et ses ouvrages sont importants pour l'histoire. On a de lui: *Vita et gesta Caroli magni*, Cologne, 1521, in-4: c'est l'hist. des guerres entreprises par Charlemagne, et le tableau de la vie intérieure de ce prince au milieu de sa cour et de sa famille. On en a fait un grand nombre de réimpress.; la plus estimée est celle de Herm. Schminck, Utrecht, 1711, in-4, avec les notes de Bessel, de Bollandus et de Goldast; le texte a été collationné sur 5 MSs. différents: il a été trad. en franç. par Élie Vinet, Poitiers, 1546, petit in-8; par Léonard Pournas, Paris, 1614, in-12; par le président Cousin, dans son *Histoire de l'empire d'Occident*, et par M. D. (Denis), Paris, 1812, in-12; *Annales regum Francorum Pipini, Caroli magni, Ludovici Pii, ab anno Ch. 741 ad anum 829*, impr. dans la plupart des édit. de l'ouvr. précéd., et traduit en franç. avec l'*Hist. de Charlemagne*, dans le tome III de la *Collection des mémoires relatifs à l'hist. de France dep. la fondation de la monarchie*, publ. par M. Guizot, Paris, 1823 et années suiv., 30 vol. in-8; 62 *Lettres* impr. dans le rec. des histor. de France par Duchesne; dans l'*Eginhardus vindicatus* de Jean Weinkems, et dans la collection de dom Bouquet;

De traslat. SS. martyrum Marcellini et Petri, dans les *Acta sanctorum* de Surius et de Bollandus : Eginhard avait reçu de Rome en 827 les reliques de St Marcellin et de St Pierre, et les avait déposées dans son château de Mulinheim, qu'il convertit en abbaye; *Breviarum chronologicon ab orbe condito ad annum Ch.* 809, impr. dans les *Comment. Bibl. Cæsar. vindobonensis, lib. II, cap.* 5, de Lambecius.

EGINGTON (François), peintre anglais, mort en 1805, est du pet. nombre des artistes modernes qui ont cultivé avec succès la peinture sur verre ; plus de 50 grands ouvr. attestent son talent dans ce genre; les plus remarq. sont : *Deux résurrect.; le Banquet donné par Salomon à la reine de Saba, St Paul converti et recouvrant la vue; le Christ portant sa croix*, d'après Morales; *l'Ame d'un enfant en présence du Tout-Puissant*.

ÉGISTHE ou ÉGISTE (myth.), fruit de l'inceste de Thyeste avec sa fille Pélopée, fut élevé à la cour d'Atrée, son oncle, sans connaître sa naissance. Quand il fut sorti de l'enfance, Atrée l'envoya contre Thyeste pour lui donner la mort; mais Égisthe, au moment d'exécuter le crime, découvrit son père dans celui qu'il devait assassiner. Tournant alors ses armes contre Atrée lui-même, il le fit périr, et rétablit Thyeste sur le trône. Dans la suite, les deux fils d'Atrée, Agamemnon et Ménélas, ayant recouvré la couronne, Égisthe feignit de se réconcilier avec eux ; mais, pendant qu'Agamemnon était au siége de Troie, il séduisit sa femme Clytemnestre; et lorsque ce prince revint, il l'assassina et se plaça lui-même sur le trône. Quelq. années après, Oreste, fils d'Agamemnon, vengea le meurtre de son père et de son aïeul, en immolant Égisthe dans son propre palais. Ces événements, qui ont fourni chez les Grecs le sujet de plus. tragédies, ont été transportés sur notre scène par Voltaire, Crébillon, et plus récemment par MM. Lemercier, Soumet, etc.

EGIZA, 31e roi des Visigoths en Espagne, élu à Tolède en 687, repoussa les Sarrasins dont les flottes menaçaient ses états, fit la paix avec les Vascons et les Francs, après une guerre sanglante, et mourut en 700. Il eut pour success. son fils Vitiza.

ÉGLOFF (Louise), femme poète, née dans la Suisse allemande, où elle mourut en janv. 1834, s'est fait connaître par des *Poésies* pleines de charmes. Conservant une inaltérable douceur au milieu des infirmités qui l'accablaient, privée même de la vue, elle concentrait toutes ses jouissances dans les plaisirs de l'imagination.

EGLY (Charles-Philippe MONTHENAULT d'), littérat., né à Paris en 1696, mort en 1749, exerça la profession d'avocat; mais la littérature l'enleva au barreau. Il débuta par quelq. opuscules impr. dans les journaux, et bientôt la publication de son *Hist. des rois de Sicile de la maison de Bourbon*, Paris, 1741, 4 vol. in-12, lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions. Il a traduit du grec *les Amours de Clytophon et de Leucippe*, Paris, 1734, in-12, et du latin *la Callipédie* de Claude Quillet, Paris, 1749, in-8. — Son *Mémoire sur les Scythes* provoqua les savantes recherches de Fréret sur les nations scythiques et sarmatiques. Bougainville a prononcé son éloge.

EGMOND (Charles d'), duc de Gueldre, fils du duc Adolphe, né en 1467, à 17 ans débuta dans la carrière militaire sous les ordres d'Engilbert de Nassau, se signala aux siéges d'Ath et d'Oudenarde en 1485, fut fait prisonnier en 1487, et resta en France jusqu'en 1492, époque à laq. les états de Gueldre payèrent sa rançon. L'expulsion des troupes allemandes qui tenaient garnison dans son duché devint le signal d'une guerre qu'il soutint avec succès pend. près de 46 ans contre la maison d'Autriche, qui revendiquait la souveraineté de la Gueldre. Il ne put être vaincu que par ses propres sujets soulevés contre lui, et, forcé d'abandonner ses états au duc de Clèves en 1538, il mourut de chagrin la même année.

EGMOND (Lamoral, comte d'), issu de la même maison que le précédent, prince de Gavre, baron de Fiennes, etc., né en 1522, fit partie de l'expédition de Charles-Quint en Afrique en 1544, se signala par sa bravoure à la bataille de St-Quentin en 1557, et l'année suivante à celle de Gravelines, où il avait le commandement de la cavalerie. Lors des troubles qui éclatèrent dans les Pays-Bas pour secouer le joug des Espagnols, Egmond voulut contribuer à l'affranchissement de sa patrie. Le duc d'Albe, ennemi personnel du comte, abusant des pouv. extraordinaires dont Philippe II l'avait investi, emprisonna d'Egmond, et, au mépris des sollicitat. pressantes des chevaliers de la Toison-d'Or, des états de Brabant, de l'empereur Maximilien, des villes libres de l'Allemagne, de la duchesse de Parme elle-même, gouvernante des Pays-Bas, lui fit trancher la tête à Bruxelles en 1568, après une détention de 9 mois. Sa mort fut suivie d'une révolte générale et de 30 années de guerres qui ravirent pour jamais les 7 Provinces-Unies à la maison d'Autriche.—Egmond (Philippe, comte d'), fils du précédent, né en 1558, rentra au service de Philippe II, malgré la catastrophe de son père, fut envoyé en France à la tête d'un corps de lansquenets pour se joindre au duc de Mayenne, lors des guerres de la Ligue, et fut tué en 1590 à la bataille d'Ivri. — Son frère, Charles d'Egmond, resta attaché à la cause du prince d'Orange, et mourut à La Haye en 1620. La postérité de Lamoral s'est éteinte dans la personne de Procope-Franç., comte d'Egmond, général de cavalerie au service d'Espagne, brigadier des armées françaises, mort en 1707 à Fraga en Aragon.

EGNAZIO (Jean-Baptiste, CIPELLI dit), littérateur vénitien, né vers 1478, mort en 1553, professa les belles-lettres dans sa patrie, et acquit la réputation d'un des hommes les plus érudits de son temps. Il a écrit en lat. un *Panégyriq.* en vers héroïques *de François Ier*, Milan, 1515, in-4, qui lui valut une médaille d'or de ce prince. — *Abrégé de la vie des empereurs* (de Cæsaribus) *dep. Jules César jusqu'à Maximilien*, 1516, in-8. — *L'Helio-*

gabali oratio ad meretrices, qui se trouve à la fin de cet ouvrage, n'est pas d'Egnazio, mais de Léonard Aretin; cette harangue, souvent réimprim., soit dans des édit. de Suétone, soit dans les *Hist. augustæ Scriptores*, est calquée sur celles de Tite-Live. — Un *Traité de l'origine des Turks*, publié par ordre du pape Léon X, 1539, in-8. — *Les Exemples des hommes illustres de Venise*, Venise, 1554, in-4.—Des *Notes* sur les épîtres de Cicéron, sur Ovide et Suétone. On a encore de lui, sous le titre de *Racemationes*, Venise, 1502, une critique amère des études de Sabellico (Marc-Antoine), professeur à Venise, qui se montrait jaloux de la réputation d'Egnazio.

EGUIARA Y EGUREN (Juan-Jose d'), chanoine, professeur de théologie et recteur de l'univers. de Mexico, est auteur de la *Biblioth. Mexicana, sive eruditor. histor. viror.*, etc., Mexico, 1755, in-fol., où l'on trouve des recherches curieuses sur la littérature des anciens Mexicains, la biographie des auteurs et l'indicat. de leurs ouvrages. On ignore l'époque de la mort de ce savant ecclésiastique.

ÉGYPTE, pays situé au N.-E. de l'Afrique, et l'une des contrées les plus célèbres de l'antiquité, fut le berceau de la civilisation, des sciences, des arts et de la plus grande partie des religions anc. Il serait assez difficile de fixer avec précision les limites de l'ancienne Égypte : on convient cepend. assez généralement qu'elle était bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par l'Arabie, au sud par l'Éthiopie, et à l'ouest par la Libye. Privé des eaux de la pluie qui n'y tombent que rarement et en petite quantité, ce beau pays dut son étonnante fécondité aux débordements du Nil, et son industrie précoce à la nécessité de multiplier les bienfaits du fleuve en creusant de nombr. canaux qui devinrent bientôt la voie d'un vaste commerce. Ses princip. villes étaient Memphis, Saïs, Syenne, Thèbes et dans la suite Alexandrie. L'origine du gouvernem. monarchique en Égypte se perd dans la nuit des temps; et son hist., couverte de fables et de récits mythiques, ne présente quelque ombre de certitude qu'à l'avénement de Miraïm au trône, l'an 2188 av. J.-C. (1816 de la créat. du monde). Depuis cette époque la chronol. des rois d'Égypte peut être tracée ainsi qu'il suit, sauf quelq. interrègnes causés par des révolut. assez fréquentes :

	Miraïm, le 1er Pharaon de la Bible, commence à régner en.	2188	av. J.-C.
6	rois, dits *Pasteurs*.	2084	—
28	— thébains, form. 3 dynasties. .	1825	—
8	— dont la race n'est pas désignée.		
7	— de la race Tanitique.	1091	—
3	— Bubestiens.	978	—
4	— de la race Tanitique, rétab. .	858	—
1	— de la race Saïtique, nommé Bocchoris.	771	—
4	— Éthiopiens.	727	—
6	— de la race Saïtique, rétab. en	670	—
	1re domination des Perses. .	525	—
1	— nommé Amysthée.	425	—
6	rois de la dynastie Mentique. . .	407	av. J.-C.
3	— de la dynastie Sebennique. .	361	—
	2e domination des Perses. .	350	—
	L'Égypte soum. à Alexandre.	330	—
13	— et reines de la race des Ptolémées.	320	—
	Domination des Rom. et des emper. de Constantinople, depuis. . . .	30	ap. J.-C.
	jusqu'en.	640	—

A cette époque commence l'histoire moderne de l'Égypte conquise par Amrou, lieutenant d'Omar, et soumise aux khalyfes de Bagdad jusqu'en 896, qu'Abu-Mohammed-Obeidallah fonda un nouveau khalyfat indépendant à Kairwan. Ses successeurs, au nombre de douze, connus sous le nom de *Khalyfes fatimites*, régnèrent dep. 972 jusqu'en 1171, époque à laquelle le dern. prince de cette dynastie fut détrôné et mis à mort par Salâh-Ed-Dyn (Saladin) : celui-ci s'étant rendu maître du pays, y établit la dynastie des Aïoubites, d'où sortirent plus tard les Mameloucks, milice qui, à l'instar des gardes prétoriennes, devint séditieuse, et finit par investir de l'autorité souver. un de ses chefs, sous le titre de sulthan (1250). La domination des Mamelouks fut renversée en 1517 (887 de l'hég.) par Sélim Ier, et depuis lors l'Égypte a été considérée comme une province de l'empire othoman : observons toutefois que cette dépend. est plutôt nominative que réelle, que les vice-rois ou pachas envoyés par le grand-seigneur ont vu diminuer chaque jour leur autorité à mesure que s'est accrue celle des 24 beys mamelouks, conservés en vertu du traité passé avec les débris de cette milice. L'Égypte moderne est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par la mer Rouge et l'isthme de Suez, au sud par la Nubie et à l'ouest par la Barbarie. Ses principales villes sont Alexandrie et le Kaire; sa population, composée de Cophtes ou anciens habitants, d'Arabes et de Turks, ne s'élève pas à plus de trois millions d'habitants. Elle n'a rien perdu de sa fertilité; mais son commerce, si florissant au temps des croisades et dans les siècles suivants, a été ruiné par la découverte du cap de Bonne-Espérance. Les arts auxquels elle a dû son ancienne illustration y sont tombés dans un oubli dédaigneux, et lorsque les Français, dans leur mémorable expédition (1798-1802, *v.* Bonaparte, Kléber et Denon), voulurent les y faire renaître, les germes abond. qu'ils s'empressèrent d'y jeter ne produisirent aucun fruit dans cette terre dégénérée. Depuis le départ des Français, l'Égypte est gouvernée par le bey Méhémed-Ali, qui a tenté avec plus de succès d'y introduire la civilisation, les arts et la tactique de l'Europe.

EHINGEN (George d'), gentilhomme de Souabe au 15e S., fréquenta dans sa jeunesse la cour de Sigismond-Albert, duc d'Autriche, puis celle de Ladislas, roi de Bohême, fit une campagne contre les Turks, dans l'île de Rhodes, en 1455, visita la Palestine l'année suivante, parcourut la France, l'Espagne, le Portugal, servit les deux souverains

de ces états contre les Maures de Fez et de Grenade, et passa en Angleterre en 1477. On a de lui, en allemand, la relation de ces différents voyages, impr. long-temps après sa mort, sous le titre d'*Itinéraire, ou Relation historique des voyages faits pour la chevalerie, il y a* 150 *ans, par le feu seigneur G. d'Ehingen, dans dix royaumes différ.*, Augsbourg, 1600, in-fol., fig.

EHINGER (Élie), savant théologien, né en 1573 dans la principauté d'OEting, en Bavière, fut forcé de quitter avec les luthériens l'archiduché d'Autriche, où il exerçait son ministère, se retira à Augsbourg en 1605, et fut nommé conservateur de la bibliothèque publique de cette ville. Une nouv. proscription l'obligea de chercher un asile à Ratisbonne, où il mourut en 1653, rect. d'une école de belles-lettres. Il a publié un gr. nombre d'ouvrages de théol. en latin et en allemand; les principaux sont; *Apostolorum et SS. conciliorum decreta*, gr.-lat., Wittemberg, 1614, in-4. — *Quæst. theologicæ et philosophicæ Cæsarii S. Gregorii Nazianzeni fratris*, grec-latin, Augsbourg, 1626, in-4. — *Catalogus bibliothecæ reipublicæ augustanæ, variarum linguarum secundum facultates divisæ*, Augsbourg, 1633, in-fol. — *De fidelitate servandâ in auctoribus citatis disssert.*, dans les *Amœnitates* de Schelhorn, t. II. Il a fait la préface et les notes de l'ouvrage de Pogge *de Infelicitate principum*, Francfort, 1629. On lui attribue le *Thesaurus antiquitatum ecclesiasticarum*, ibid., 1662, in-4.

EHLERS (Martin), professeur de philosophie à Kiel, né à Nortorf dans le Holstein, en 1732, mort en 1800, opéra d'utiles réformes dans les méthodes d'enseignement usitées dans les universités d'Allemagne. Ses ouvrages les plus remarquables sont: un *Rec. de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et l'éducation en général*, Flensbourg, 1776, in-8. — *Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, ibid., 1790, 2 vol. in-8. — *Quelques portraits pour les bons princes et ceux qui se consacrent à l'éducat. des enfants des rois*, Kiel et Hambourg, 1786, in-8. Ces ouvrages sont écrits en allemand.

EHRENEIM (baron de), anc. présid. de la chancellerie de Suède, mort en 1828, s'était retiré des affaires après la chute de Gustave-Adolphe. Les travaux de la diplomatie ne l'avaient pas détourné entièrement des occupat. scientifiques, et libre enfin de s'y adonner sans partage, il composa, *sur la physique générale et sur la minéralogie*, un ouvrage qui, assure-t-on, l'a placé au rang des bons auteurs classiques de son pays. Le trait suiv. mérite d'être rapporté. Informé qu'une somme de 1,000 liv. sterl. allait être employée à l'achat de la boîte destinée, suiv. la coutume, à lui être offerte en cadeau de la part du gouvernem. anglais après la conclus. d'un traité de cette puissance avec le cabinet qu'il dirigeait, cet homme d'état, quoique absolum. sans fortune, fit prier, par le ministre de Suède à Londres, le secrét.-d'état Canning de lui envoyer en espèces cette valeur, qu'il souhaitait employer au soulagem. de la prov. de Bohus, où se faisait sentir une gr. disette de blé. Ce trait de générosité frappa le ministre anglais, qui voulut joindre au montant du cadeau donné par le cabinet de Londres, le prix de la tabatière que devait lui offrir à lui-même le gouvern. suédois.

EHRENMALM (Arvid), savant suédois, a écrit dans sa langue la *Relation* d'un voyage qu'il fit avec le baron Cederhielm dans le Nordland oriental et dans le Lapmark d'Absele en 1741, Stockholm, in-8, avec une carte. Cette relation renferme des détails curieux sur cette partie de la Laponie et sur les mœurs des habitants: elle a été trad. en allem. et impr. à la suite de la *Laponie suédoise* de Hoegstroem, Copenhague, 1748, in-8. Le t. XIX de l'*Histoire des voyages* en contient une traduct. française par Keralio.

EHRENPREUS (Charles, comte d'), senat. suéd., membre de l'acad. des sc. de Stockholm, né en 1692, mort en 1760, fut secrétaire de Charles XII à Bender. Ses talents l'élevèrent ensuite aux plus hautes dignités, et il n'usa de son crédit et de son pouvoir que pour encourager le développem. des sciences et des arts. Les archives de l'académie de Stockholm renferment plus. mémoires de sa composition, et il enrichit le musée d'Upsal d'objets intéressants qu'il avait rassemblés dans ses voyages.

EHRENSCHILD (Conrad-Bierman d'), ministre des relations extérieures du Danemarck sous Frédéric III et Christian V, né en 1629 dans un village suisse, où son père était curé, se rendait à l'univ. de Giessen pour terminer ses études, lorsque d'Anvangers, ambassad. français, qui avait miss. de pacifier le nord, le prit auprès de lui: ce fut l'origine de la fortune du jeune Bierman qui mourut ministre-d'état et chevalier en 1698.

EHRENSCHOELD (Nicolas), amiral suédois, né en 1674, commandait en 1714 une flotte de vingt vaisseaux de ligne et quelques frégates, lorsque le tzar Pierre Ier l'attaqua dans les eaux de Finlande, à la hauteur des îles Aland, avec une flotte de 30 vaisseaux de ligne, 80 galères, 100 chaloupes canonnières et 20,000 hommes de troupes. Après une vigoureuse résistance, le vaisseau que montait l'amiral suédois fut pris, et sa flotte dispersée. Cette victoire est la première que les Russes aient remportée sur mer. Pierre Ier traita son prisonnier avec distinct.; et, en le renvoyant dans sa patrie à la paix (1721), il lui fit présent de son portrait. Ehrenschoeld, pendant son séjour à Pétersbourg, exécuta plusieurs instruments, entre autres un *astrolabe universel*, qui a été décrit dans les *Acta litteraria Sueciæ*, 1723. De retour en Suède, il fut fait intend. de l'amirauté de Carlscrona, et mourut en 1728.

EHRENSTEN (Édouard), secrétaire-d'état et chancelier suédois, né en 1620, accompagna le roi Charles-Gustave dans ses expéditions militaires, fut l'un des négociateurs de la paix d'Oliva en 1660, et mourut en 1686, après avoir rempli div. missions en Angleterre et en Hollande. On a de lui: *Disputatio de formâ substantiali*, Upsal, 1642. —

Oratio in natales Christinæ reginæ, Stockholm, 1648. — *In diem coronationis ejusdem*, Utrecht, 1650. — *Epistola responsoria ad Polonicum legatum Chr. Ptzimicki de oratione ad regem Sueciæ habitâ*, Stettin, 1655. — *Declaratio quâ ordinum generalium injuria, residenti Apelbom illata, vindicatur*, Amsterdam, 1657.

EHRENSTRAL (David Clocker d'), peintre de la cour de Suède, né à Hambourg en 1629, mort en 1698, fut envoyé en Italie par la reine Marie-Éléonore, veuve de Gustave-Adolphe, et il y étudia la peinture sous Pierre de Cortone. Il publ. en suédois une *Description* de ses tableaux dont les princip. sont : *le Couronnement de Charles XI* et un *Jugement dernier* qui décore l'église de St-Nicolas à Stockholm.

EHRENSWÆRD (Auguste, comte d'), feld-maréchal de Suède, mort en 1773, a rendu à sa patrie un éminent service par la création d'une flotte dite *des détroits*, composée de chaloupes canonnières et de bâtiments de transport, et destinée au débarquement des troupes et à la défense des côtes. Cette flotte donna aux Suédois une gr. supériorité sur la marine russe, principalement dans la guerre de 1788, où elle leur fit épouver des pertes considérables. Pour abriter les bâtim. et les réparer, Ehrenswærd creusa, dans les rochers granitiques entourés de fortificat., le port de Sueaborg en Finlande. Le nom de ce feld-maréchal est tracé en gr. caractères sur ces rochers. — Son fils, amiral, mort vers 1804, a écrit en suédois la *Relation d'un voyage en Italie pend. les années* 1780, 1782, et laissé un gr. nombre de dessins qu'il avait faits dans le cours de ses voyages.

EHRET (George-Denis), peintre, né dans le margraviat de Bade en 1710, mort à Londres en 1770, a peint une quantité prodigieuse de plantes en Suisse, en France, en Hollande et en Angleterre. Bernard de Jussieu l'employa quelq. temps à continuer la *Collection de plantes* du Jardin-du-Roi, commencée par Robert. Pendant son séjour en Hollande, Ehret se lia avec Linné et profita de ses conseils : la réunion de leurs talents produisit l'un des plus beaux ouvr. de botanique que l'on connaisse, l'*Hortus cliffortianus*, 1737. Ehret fit un grand nombre de *Collections de plantes ;* l'une, gravée et enluminée par Haid, a été publ. par Trew en 1750, in-fol., et terminée en 1773 par Vogel. Il aida Ellis dans ses recherches sur les coralines et dessina les découvertes de ce savant. De 1748 à 1759, il publia une suite de *fleurs et de papillons*, en 15 feuilles, gravées par lui-même. Membre de la soc. roy. de Londres, il enrichit ses *Transactions* de la description et de la figure de quelq. plantes curieuses qui fleurissaient en Angleterre pour la prem. fois. Il fit passer aussi à la société des curieux de la nature à Nuremberg différents *Mémoires* imprim. dans le t. II des *Actes nouv.*, 1751.

EHRMANN (Frédéric-Louis), profess. de phys. à l'école centrale du Bas-Rhin, mort à Strasbourg en 1800, est inventeur des *lampes à air inflammable*, dont il a publ. la descript., Strasbourg, 1780, in-8. On a de lui quelq. autres opusc., parmi lesq. on distingue celui qui traite des montgolfières, Strasbourg, 1784, in-8. Il a trad. en allemand les *Mém. de Lavoisier sur l'action du feu augmentée par le gaz oxigène*, avec des addit., Strasbourg, 1787; et dans les dern. années de sa vie, il a publ. en franç. des *Éléments de physique*.

EHRMANN (Marianne), épouse de Théophile Ehrmann, littérat. et géogr., née à Rapperschwyl en Suisse en 1755, morte en 1795, a composé plusieurs ouvr. pour l'instruct. des personnes de son sexe, et quelques romans, dont les plus remarq. sont : *Amélie*, hist. véritable, Berne, 1787, 2 vol. in-8. — *Le Comte Belding*, hist. tirée du moyen-âge, Issny, 1788, in-8. — *La Solitaire des Alpes*, Zurich, 1793, 1794. — *Les Heures de récréation d'Amélie*, Stuttgard, 1790, 1792. — *Le Bureau d'Amélie*, etc.

EICHHORN (Jean-Conrad), entomologiste prussien, pasteur à Dantzig, sa patrie, né en 1718, mort en 1790, a consigné un gr. nombre d'observ. microscopiques dans l'ouvr. allemand qui a pour titre : *Des animaux aquatiques de Dantzig et des environs, qu'on ne peut apercevoir à la simple vue*, Dantzig, 1775, in-4, pl.; ibid., 1783, in-4, fig., avec un supplém. fait pour répondre aux critiques de Fuessli.

EICHLER (Henri), menuis. établi à Augsbourg, mort en 1719, s'est fait connaître comme un artiste habile. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite la chaire de l'église de Ste-Anne.— Eichler (Godefroi), son fils, né à Augsbourg en 1677, étudia la peinture à Rome, dans l'école de Carle Maratte ; en quittant l'Italie, vint à Vienne, où il demeura plus. années, et, de retour dans sa patrie, fut nommé directeur de l'acad. Il y mourut en 1757. Il a peint le portr. et des tabl. de famille. L'un de ses tableaux, qui décore une des églises d'Augsbourg, le place au rang des peintres d'hist. — Eichler (Godefroi), son fils, peintre et graveur, né à Augsbourg en 1715, mort en 1770, a laissé un gr. nombre de portraits et des grav. en taille-douce et à la manière noire très recherchées des connaisseurs. — Un autre Eichler (Élie), professeur et biblioth. à Gœrlitz en Lusace, est aut. de deux dissertations : *De bibliothecis publicis, sigillatimque fundatore bibliothecæ Gorlicensis Joh. G. Milichio*, Gœrlitz, 1734, 1737, in-fol.

EICHMANN. — V. Dryander (Jean).

EICHNER (Ernest), composit., mort à Postdam en 1776, est un des meilleurs bassons que l'on ait connus, et celui qui a e plus perfectionné cet instrum. On a de lui des symphonies, concertos, quatuors, trios et solos. Ses *OEuvres* sont particulièrem. répand. en Allemagne, en Hollande et en Angleterre.

EIDOUS (Marc-Antoine), traduct. laborieux, né vers 1710 à Marseille, fut d'abord ingénieur au service d'Espagne, prit sa retraite de bonne heure et vint à Paris, où il consacra tout son temps à la littérat. Il mourut vers 1780. On lui doit une foule

de trad., entre autres celle du *Dictionn. univ. de médecine*, 1746, 6 vol. in-fol., pour laq. il s'associa Diderot. — L'*Histoire naturelle de l'Orénoque* de Gumilla, 1758, 3 vol. in-12. — *La Théorie des sentiments moraux* de Smith, 1764, 2 vol. in-12. — L'*Agriculture complète* de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12. — Les *Voyages en Asie* de Bell d'Antremoni, 1766, 3 vol. in-12. — L'*Hist. natur. de la Californie* de Vénégas, 1767, 3 vol. in-12.

EIMMART (George-Christophe), peintre et astronome, né à Ratisbonne en 1638, s'établit en 1660 à Nuremberg, devint plus tard directeur de l'acad. de peinture de cette ville, et mourut en 1705. On lui doit une suite de portraits de peintres et d'hommes célèbres, des tableaux d'hist., des fig. de plantes, d'oiseaux et d'autres sujets d'histoire natur. Il a consigné des observat. astronomiq. et météréologiq. dans 50 vol. in-fol., dont un seul a été publ. sous ce titre : *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philos. ruderibus concepta*, Nuremberg, 1701, in-fol. Il avait exécuté lui-même plus. instrum. astronomiq., entre autres une sphère armillaire, dont il donna la *Descript.* en lat., Altorf, 1695, in-4. — Eimmart (Marie-Claire), sa fille, l'aidait dans ses travaux astronom. et dessina avec lui, en manière noire, 235 phases de lune, des figures d'éclipses, des comètes, des taches solaires et lunaires, etc.

EINARI, ou plutôt EINARSON (Halfdan), littérateur islandais, mort en 1787, s'était livré à des recherches savantes sur les poésies nationales de son pays, dont il traduisit un grand nombre. On lui doit un ouvr. curieux : *Hist. litter. Islandiæ auctor. et scriptor. indic. exhibens*, Copenhague, 1786, in-8, rare.

EIOUB-ENSARI (Abou), l'un des compagnons du prophète Mahomet, périt au siége de Constantinople par les Arabes, en 668. Mahomet II, lors de la prise de cette ville, ayant découvert le lieu où Eioub était enterré, fit élever sur cet emplacement une mosquée qui prit le nom d'Eioub, et dans laquelle il ceignit le sabre impérial. Le tombeau d'Eioub est, depuis cette époque, l'objet des offrandes et des dévotions des musulmans.

EISEN (Charles), dessinateur, fils et élève de Fr. Eisen, peintre de genre et graveur, né à Paris en 1711, mort à Bruxelles en 1778, a dessiné à la mine de plomb un grand nombre de petits sujets destinés à orner différents ouvrages : les plus remarquables sont les figures des *Contes de la Fontaine*, édition dite des fermiers-généraux ; les fig. des *Métamorphoses d'Ovide*, édit. de Basan ; et les vignettes et culs-de-lampe des *Baisers de Dorat*.

EISEN (Jean-George), né dans le pays d'Anspach en 1717, successivement pasteur en Livonie, aumônier d'un régim. russe de dragons, profess. de sciences économiq. à Mittau, mort en 1779, est principalem. connu par la découv. d'une *Méthode économique de sécher les légumes* pour les transporter au loin, publiée à Riga en 1772. Ce livre, écrit en allemand, a été traduit dans toutes les langues du nord, en anglais et en espagnol. Eisen a composé aussi quelques ouvrages théologiques ; le plus remarquable a pour titre : *Le christianisme d'après la saine raison et la Bible*, Riga, 1777, in-8, en allemand. — Eisen (Jean-Godefroi), frère du précédent, fut aussi aumônier d'un régiment de dragons, et mourut en 1795. Il a écrit en allem. plusieurs ouvrages de théol. et de morale, parmi lesquels on distingue le *Parallèle des églises et des maisons de force, sous le rapport de l'amélioral. des hommes*, Nuremberg, 1778, in-8.

EISENMANN (George-Henri), médecin, né en 1693 à Strasbourg, y professa successivement la physique et la pathologie, et mourut en 1768. Quoiqu'il possédât de vastes connaissances, il n'a laissé qu'un écrit intit. : *Tabulæ anatomicæ quatuor uteri duplicis observationem rariorem sistentes*, Strasbourg, 1752, gr. in-fol. Il en parut la même année une édition française.

EISENSCHMID (Jean-Gaspar), médecin et mathématicien, né à Strasbourg en 1656, se fit connaître de bonne heure par son goût pour l'étude. Obligé de renoncer à la pratique de la médecine, il se livra dès-lors entièrement aux mathématiq., fut en 1699 associé à l'académie des sciences, et mourut en 1712. On lui doit : *Diatribe de figurâ telluris elliptico-spheroide*, Strasbourg, 1691, in-4 : cet écrit, suivant Lalande, a donné naiss. à la dispute sur le prétendu allongement de la terre, qui n'a été terminée qu'en 1737. — *Introductio nova ad tabulas manuales logarithmic. J. Kepleri et J. Bartschii*, ibid., 1700, in-8. — *De ponderibus et mensuris veterum Romanorum, Græcorum, Hebræorum, nec non de valore pecuniæ veteris*, ibid., 1708, 1737, in-8, fig. : et plusieurs mémoires dans le *Rec.* de l'acad., dans le *Journal des sav.* et dans celui *de Trévoux*.

EIZAC BARECH ou BARUCH, fils d'un célèbre rabbin, mort à Constantinople en 1664, est auteur de *Discours sur le Pentateuque* avec une *Explicat. littérale du Cantique des cantiques, du livre de Ruth, d'Esther et de l'Ecclésiaste*, publiés sous le titre de *Semence bénite*.

EKEBERG (Gustave), capitaine dans la marine suédoise, né en 1716, fit dans l'Inde et à la Chine plusieurs voyages avantageux à la compagnie des Indes de Suède, et dans lesquels il fit d'utiles observations qui lui méritèrent des distinctions flatteuses de son souverain et du roi de Prusse. Il est le premier qui ait apporté en Suède l'arbre à thé. On a de lui quelques ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Relation sur l'économie rurale des Chinois*, traduit en allemand dans les *Voyages* d'Osbeck. — *Notice sur le soui ou soja*, espèce de sauce fort estimée des Chinois et des Japonais. — *Description de l'île de Fernand de Noronba*, dans les mém. de l'acad. de Stockholm. — *Voyage aux Grandes-Indes dans les ann. 1770 et 1771*, Stockholm, 1773, in-8. — *Moyen facile d'inoculer la petite-vérole* ; cet ouvr. a eu le mérite de populariser en Suède la pratique de l'inoculation. Ekeberg a cherché dans d'autres écrits à propager les vérités

de la religion. Il mourut en 1784. Son *Éloge* a été prononcé à l'acad. de Stockholm par Sparman.

EKEBLAD (Claude, comte de), ministre suéd., né vers 1700, fut ambassadeur en France pendant plusieurs années, à son retour prit place dans le sénat, et fut en 1761 nommé ministre des affaires étrangères. Ce fut lui qui ouvrit avec la France les négociations qui préparèrent le succès de la révolution opérée par Gustave III en 1772. Il était mort l'année précédente, membre de l'académie des sciences de Stockholm, et chancelier de l'université d'Abo.

EKKERHARD, dit *l'Ancien*, doyen de St-Gall, mort en 677, a laissé des *hymnes* et des *épigr*. On lui attribue un écrit intit. : *le Lydien Carloman*, ou censure de l'apostasie et de la conduite de Carloman, fils de Charles-le-Chauve. — Ekkerhard, dit *le Jeune*, moine de St-Gall, mort en 1071, a continué l'*Histoire du monastère de St-Gall*, commencée par Ratpert. On trouve des extraits de cet ouvrage dans le tome III des *Scriptor. coctan*. de Duchesne. — Ekkerhard, dit *Minimus*, moine de St-Gall vers 1220, a écrit la *Vie de Nother-le-Bègue*, religieux de ce monastère.

EKSTROEM (Daniel), mécanicien suédois, né en 1711, se livra particulièrement à la confection d'instruments mathémat. et en perfectionna plus. Les succès qu'il obtint dans ce genre de travail furent tels que l'Allemagne, le Danemark, la Russie et l'Espagne disputèrent à la Suède l'acquisit. des instruments qui sortaient de ses mains. Après la mort d'Ekstroem, en 1755, l'acad. de Stockholm, dont il était membre, fit frapper une médaille en son honneur; les *Mémoires* de cette société renferment la description des instrum. perfectionnés par cet habile mécanicien.

ÉLA, roi d'Israël, fils de Baasa, monta sur le trône l'an 930 avant J.-C., et périt deux ans après assassiné par Zamri, un de ses officiers. Quelques autres princes du même nom sont trop peu connus pour mériter d'être cités.

ÉLAGUINE (Ivan-Perfilievitsch), conseiller privé actuel, gr.-maître de la cour de Catherine II, et directeur de la musique du théâtre de la cour, né en 1728, mort en 1796, acquit dans son temps une assez gr. réputat. par des *trad.* peu estimées aujourd'hui. Les meilleures sont : *l'Impie*, tragéd. allem. de Brave, St-Pétersbourg, 1771; *Aventures du marquis de G***, ou Vie d'un gentilhomme qui a quitté le monde*, ibid., 1776, et *le Misanthrope*, Moscou, 1788. Élaguine avait composé une *Hist. de Russie*, dont on avait conçu une gr. idée avant l'impression. Le commencem. en fut publié long-temps après la mort de l'auteur, Moscou, 1803, et détrompa le public sur le mérite de cet ouvrage.

ÉLAM, fils de Sem, fut le père des peuples connus sous le nom d'*Élamites* ou *Élaméens*, habitants d'une contrée située à l'orient du Tigre et de l'Assyrie. La Bible fait mention de quelques autres personnages du même nom.

ELBÉE (GIGOT d'), général des armées roy. dans la Vendée, né à Dresde en 1752, d'une famille française établie en Saxe, vint en France en 1757, y fut naturalisé, entra dans Dauphin-cavalerie, parvint au grade de lieutenant, donna sa démiss. en 1783, se maria, et dès-lors vécut retiré près de Beaupréau en Anjou. En 1791 il crut devoir suivre les princes à Coblentz; mais après la loi qui ordonnait aux émigrés de rentrer dans le roy., il revint dans sa propriété. Les paysans des environs de Beaupréau s'étant insurgés au mois de mars 1793, vinrent demander à d'Elbée de se mettre à leur tête. Il y consentit, et son rassemblement fut bientôt joint par ceux de Bonchamp, de Cathelineau et de Stofflet. Après la mort de Cathelineau, d'Elbée se fit nommer généraliss. à l'insu d'une gr. partie de l'armée. C'est sous son commandement que les Vendéens furent battus deux fois devant Luçon. Après une alternative de bons et de mauvais succès, l'armée royale fut complétem. défaite à Chollet; d'Elbée, blessé à mort, fut transporté à Beaupréau, puis à Noirmoutier. Trois mois après, les troupes républicaines s'étant emparées de cette île, il fut traduit devant une commission militaire, et fusillé sur la place publ., où on l'avait apporté dans un fauteuil, parce que la gravité de ses blessures ne lui permettait pas de se tenir debout. D'Elbée fut un homme pieux, d'un courage constant et tranquille, mais sans talents milit. Il n'avait aucune habitude des hommes et se bornait à mener ses soldats à l'ennemi, en leur disant : « Mes enfants, la Providence vous donnera la victoire. » Aussi l'avaient-ils surnommé *le général la Providence*, sans rien perdre toutefois du respect et de l'attachem. qu'ils avaient pour lui.

ELBEUF ou ELBOEUF (René de LORRAINE, marquis d'), fils cadet de Claude, duc de Guise, mort en 1566, fut la tige des ducs d'Elbeuf, dont la maison s'éteignit en 1763 dans la personne d'Emmanuel-Maurice. — Elbeuf (Charles, 1er duc d'), fils du précédent, né en 1556, annonça de bonne heure un caractère insouciant et un goût très vif pour les plaisirs. Il ne prit aucune part aux intrigues politiq. qui agitèrent le règne de Henri III : cependant, en raison des projets ambitieux des princes de sa famille, on jugea prudent de s'assurer de sa personne; il fut enfermé dans le château de Loches à l'issue des états de Blois, y resta jusqu'en 1591, et mourut en 1605.—Elbeuf (Charles, 2e duc), fils du précéd., né en 1596, fut, en 1631, déclaré criminel de lèse-majesté, parce que sa femme, Catherine-Henriette, fille légitimée de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, avait pris part à des intrigues de cour contre le cardinal de Richelieu; mais rappelé plus tard il fut nommé gouverneur de Picardie, et mourut en 1657.—Elbeuf (Emmanuel-Maurice), petit-fils du précédent, né en 1677, entra au service de l'emper. d'Allemagne, et commanda un régim. de cavalerie dans le roy. de Naples de 1706 à 1719. Son séjour dans ce pays est marqué par les fouilles qu'il fit faire dans son château de Portici, et dont le résultat fut la découverte d'Herculanum. Après sa mort, en 1763,

le duché d'Elbeuf passa dans la maison d'Harcourt (*v.* ce nom).

ELBURCHT (JEAN van), surnommé *Petit-Jean*, peintre d'histoire, de paysages et de marines, né au commencement du 16e S., fut membre de la communauté des peintres d'Anvers. Quatre de ses tableaux décorent l'une des chapelles de l'église N.-D. de cette ville; ce sont : *la Pêche miracul.*; un *Christ en croix, avec la Vierge; St Jean et la Madeleine; St Pierre à genoux devant J.-C. sur le bord de la mer; Jésus dans la bergerie.*

ELDAD, surnommé *Danita*, du nom de Dan, sa tribu, viv. au 12e S., est supposé auteur d'une *Lettre* sur les dix tribus qui sont au-delà du merveilleux fleuve Sabbation ou Sambation; quoi qu'il en soit, Bartolocci a prouvé, dans sa *Bibliothèque rabbinique*, que cet écrit fabul. ne pouvait être que l'ouvrage d'un imposteur. La lettre d'Eldad, impr. en hébreu, Constantinople, 1518, in-4, Venise, 1544 et 1605, in-8, et Issny, 1722, in-12, a été trad. en latin et publiée sous ce titre : *Eldad Danius de Judæis clausis, eorumque in Æthiopiâ imperio*, Paris, 1563 : cette traduct. se retrouve dans la *Chronogr. Hebræorum* de Genebrard.

ÉLÉATIQUES, secte de philosophes fondée par Xénophane à Élée, dans la Grande-Grèce, regardaient comme impossible toute transformation et toute diversité, et n'admettaient qu'un être unique et immuable. Les uns, tels que Xénophane, Parménide, Zénon d'Élée, etc., ne reconnaiss. d'autre existence que celle de l'esprit, furent nommés *Métaphysiciens;* les autres, qui ne reconnaissaient que la matière, ont été appelés *Physiciens;* tels furent Leucippe, Démocrite, Protagoras, etc. — V. ces noms.

ÉLÉAZAR, en hébreu *Elhasar (appui de Dieu)*, nom de plusieurs personnages mentionnés dans l'Écriture sainte et dans l'historien Josèphe : nous ne citerons que les princip. : ÉLÉAZAR, fils d'Aaron et son successeur au pontificat, 1452 ans av. J.-C. — ÉLÉAZAR, fils d'Abinadab et gardien de l'arche du Seigneur. — ÉLÉAZAR, fils d'Ahod, un des trois guerriers de David qui traversèrent le camp des Philistins pour aller puiser de l'eau dans la citerne de Bethléem. Dans une bataille livrée 1047 ans av. J.-C., Éléazar, voyant fuir les Israélites, se jeta seul au-devant des Philistins et en fit un si grand carnage, que sa main, dit l'Écriture, demeura collée à son épée. — ÉLÉAZAR, surnommé *Abaron* ou *Auran*, de la famille des Machabées, périt dans une bataille entre Judas et Antiochus-Eupator, écrasé par la chute d'un éléphant qu'il avait attaqué, croyant qu'Antiochus était monté sur cet animal. — ÉLÉAZAR, contempor. des Machabées, souffrit le martyre sous le règne d'Antiochus-Epiphane, pour avoir refusé de manger de la chair de porc. — ÉLÉAZAR (fils d'Onias Ier, et frère de Simon-le-Juste, exerça pendant 19 ans les fonct. de grand-sacrificateur. On croit que ce fut lui qui envoya à Ptolémée-Philadelphe les 72 doct. qui composèrent la version des livres sacrés, dite des *Septante*, 277 ans avant J.-C. — Un magicien du même nom, cité par Josèphe, délivrait les possédés du démon au moyen d'une herbe enfermée dans une bague.

ÉLÉAZAR, de Garmiza ou de Worms, maître du célèbre rabbin Nachmanide, vivait en 1240. On a de lui divers écrits cabalistiques, dont on trouve le détail dans la *Biblioth. hebr.*, et d'autres ouvr. dont les princip. sont : *le Livre du droguiste*, etc., ouvr. mystique, Fano, 1505, in-fol. — *Le Guide du pécheur*, Venise, 1543, in-4; Leyde, 1691, in-12. — *Le Vin aromatique* ou *Comment. sur le cantique et le livre de Ruth*, Dublin, 1608, in-4.

ÉLECTRE (myth.), sœur d'Oreste, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, sauva la vie à son frère encore enfant, après le meurtre d'Agamemnon, et lui facilita dans la suite les moyens de revenir à Mycènes pour tuer Égisthe. Elle épousa Pylade, l'ami d'Oreste.

ÉLÉONORE D'ARBORÉE, célèbre législatrice de la Sardaigne, fille de Mariano IV, juge d'Arborée (la principale des quatre souverainetés ou *judicats* dont se composait la Sardaigne avant que les Aragonais eussent totalement soumis cette île à leur juridiction), et sœur de l'infortuné Hugues IV, que ses sujets, las du joug auq. il les avait réduits, massacrèrent dans une insurrection en 1382, fut elle-même revêtue de l'autorité par les suffrages du peuple arboréen, qu'elle gouverna avec une rare sagesse jusqu'à sa mort, en 1403. Elle avait épousé un gentilh. nommé Brancalcone Doria, dont elle eut plus. enfants : Frédéric, mort en bas-âge, après avoir été proclamé héritier de la principauté d'Arborée; et Mariano V, qui succéda à sa mère dans le marquisat d'Oristanno, dénominat. sous laquelle cette même principauté avait été annexée comme fief à la couronne d'Aragon en 1388. Le code de lois par leq. Éléonore eut la gloire de remplacer les tradit. orales et les coutumes barbares de la législation de la Sardaigne, et qu'elle publia en 1395 sous le nom de *Charte du Pays* (*Carla de Logu*) régit encore à quelq. modificat. près, cette singulière contrée, que, selon l'expression de M. Mimaut (*Histoire de Sardaigne*, t. I, p. 223), l'on pourrait appeler la *Chine de l'Europe*, vu l'état stationnaire de ses mœurs et de sa civilisat. imparfaite.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE, reine de France, née à Louvain en 1498, était sœur aînée de Charles-Quint. Elle fut d'abord mariée en 1519 à Emmanuel, dit *le Grand*, roi de Portugal; mais ce prince étant mort en 1521, elle devint le gage de la réconciliation entre l'empereur son frère, et le roi François Ier qu'elle épousa en 1530. Devenue veuve une seconde fois (1547), elle se retira d'abord dans les Pays-Bas, puis en Espagne, et mourut à Talaveira en 1558. On trouve des détails curieux sur les premières années de cette princesse dans les *Annales de vitâ Frederici II palat.*, par Hubert Thomas.

ÉLÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de Castille, épousa en 1375 Charles III, roi de Navarre, se brouilla avec ce

prince et se retira en Castille auprès du roi Henri III, son neveu. Mais s'étant mise à la tête d'un parti contre ce monarque, elle fut renvoyée à son époux, qui la reçut avec égards, et lui confia la régence du royaume en 1403, pend. son séjour en France. Éléonore le rendit père de huit enfants, et mourut en 1416.

ÉLÉONORE DE GUIENNE, fille de Guillaume IX, dern. duc d'Aquitaine, né vers 1122, apporta en dot à Louis-le-Jeune les états de son père, qui l'avait instituée son héritière sous condit. qu'elle épouserait ce prince. Ayant accompagné son époux en Syrie à la 2e croisade, Éléonore, enivrée de plaisir à la cour de son oncle Raymond de Poitiers, sollicita le roi de retarder son départ d'Antioche pour Jérusalem : le refus qu'elle essuya la détermina à prétexter sa parenté avec Louis pour demander la dissolution de son mariage. Outragé comme souverain et comme mari, ce prince consulta plus. fois l'abbé Suger sur le parti qu'il devait prendre; le sage ministre conseilla toujours à son maître de dissimuler, et d'éviter un divorce qui ne pouvait être que funeste à la France. Ces conseils furent suivis tant que vécut le vertueux abbé de St-Denis; mais, après sa mort, le roi se hâta de rompre des liens qui devenaient chaque jour plus odieux. Le divorce fut prononcé en 1152 dans le concile de Beaugency. Alors Éléonore quitta la France avec l'intent. de se venger d'un acte qu'elle avait elle-même provoqué. Plusieurs princes aspiraient à sa main; elle choisit Henri, duc de Normandie, qui devint bientôt roi d'Angleterre sous le nom de Henri II. Ce mariage fit passer sous la domination du monarq. anglais les riches provinces de l'Aquitaine, et fut l'origine des longues et sanglantes guerres qui eurent lieu par la suite entre la France et l'Angleterre. Éléonore, plus âgée que son nouvel époux, porta le trouble et la discorde à la cour d'Angleterre, comme elle avait porté le scandale à celle de France. Henri II la fit enfermer dans une étroite prison où elle resta depuis 1173 jusqu'en 1188, époque où Richard Cœur-de-Lion, son fils, monta sur le trône. Pendant la 3e croisade, qui retint ce monarque en Orient, Éléonore fut chargée du gouvernement de l'Angleterre, et lorsque Richard fut fait prisonnier en Allemagne, elle sollicita vivem., mais sans succès, sa liberté. Quelq. années après la délivrance de ce prince, elle se retira à l'abbaye de Fontevrault, et y mourut en 1203. On trouve trois de ses lettres au pape Célestin III dans le recueil de celles de Pierre de Blois. Larrey a publié l'*Histoire* d'Éléonore de Guienne, Rotterdam, 1692, in-12. Ce livre contient plusieurs faits hasardés, et ne doit être lu qu'avec précaution.

ÉLÉONORE DE GUZMAN, dame espagnole, célèbre par sa beauté, inspira au roi de Castille, Alphonse XI, l'amour le plus vif, et jouit pend. 20 ans de l'éclat, du crédit et des honneurs dont Constance de Portugal, épouse du roi, n'avait que le titre. Elle donna le jour à deux jumeaux, dont l'un, Henri de Transtamare, monta sur le trône de Castille. A la mort d'Alphonse, Éléonore fut exposée à la vengeance de la reine, qui s'empara du gouvernement. Les deux jeunes princes ses fils prirent vainement les armes pour sa défense : elle fut arrêtée à Séville en 1351, et étranglée sous les yeux de Constance et de Pierre-le-Cruel, son fils.

ÉLÉONORE TELLEZ, reine régente de Portugal, était mariée à un seigneur de ce pays nommé D. Juan d'Acunha, lorsque le roi Ferdinand conçut une vive passion pour elle, décida son mari à s'en séparer, et l'épousa en 1371. Après la mort de ce monarque, sur qui elle avait pris l'empire le plus absolu, Éléonore, devenue régente, partagea la puissance avec D. Juan Andeiro, son amant et son favori du vivant même du roi Ferdinand. Son administration tyrannique et sa conduite déréglée, ayant excité un soulèvem. à Lisbonne, elle appela en Portugal le roi de Castille, son gendre, pour qu'il s'y fît reconnaître héritier du royaume (le roi Ferdinand étant mort sans enfants mâles). Elle espérait qu'il la vengerait du peuple de Lisbonne; mais ce prince, loin de répondre aux vues de la régente, la fit arrêter et conduire en Espagne au monast. de Tordesilas, où elle mourut de chagrin vers 1405.

ÉLEUSIS (myth.), Grec des temps héroïques, fut le fondateur de la ville du même nom où se célébraient les mystères en l'honneur de Cérès.

ÉLEUTHÈRE (St), pape, successeur de St Soter en l'an 177, gouverna l'Église sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode. Il combattit les erreurs de Valentinien, envoya des missionnaires à Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour l'instruire dans la religion catholique, et mourut en 192. St Victor Ier lui succéda. — Un diacre, compagnon de St Denis, a porté le nom d'Éleuthère.

ÉLEUTHÈRE (St), évêque de Tournai, fut un des prem. qui apportèrent les lumières de la foi dans les Gaules. Dix ans avant le baptême de Clovis, il convertit un grand nombre de Barbares, et périt assassiné l'an 532. La *Biblioth. des Pères* renferme trois *sermons* attribués à cet évêque.

ÉLEUTHÈRE, eunuque et chambellan de l'empereur Héraclius, ayant été nommé à l'exarcat de Ravenne, étouffa la révolte qui s'était déclarée dans cette ville, et vainquit Jean de Compsa qui s'était emparé de Naples, et cherchait à se soustraire à la domination de l'empereur. Bientôt Éleuthère se révolta lui-même dans l'espoir de soumettre toute l'Italie, marcha sur Rome à la tête d'une armée, mais fut massacré par ses propres soldats, qui envoyèrent sa tête à l'empereur, l'an 617.

ELFRIDE, ELFRIDA ou ELFRÈDE, épouse d'Edgar, roi d'Angleterre et mère d'Éthelred, fit assassiner Édouard-le-Martyr, pour donner le trône à Éthelred, en 978.

ELHUYART (D'), né le 11 octobre 1755 à Logrono, avait étudié la minéralogie et l'exploitat. des mines à Freyberg, puis voyagé en Hongrie et en Bohême. De retour en Espagne, en 1781, il occupait une chaire de profess. à l'école des mines de Vengara, en Biscaye. Ce fut là qu'il découvrit

le métal appelé *tungstène*. De 1786 à 1789, il visita de nouveau l'Allemagne pour y étudier les procédés d'amalgamation que le gouvernem. espagnol désirait introduire en Amérique. D'Elhuyart partit pour les possess. de la couronne d'Espagne dans cette partie du monde en 1789, et résida à Mexico pend. 33 ans en qualité d'intendant-génér. des mines, fonctions qu'il ne quitta, pour revenir dans sa patrie, qu'au moment où éclata la révolut. Ce fut pendant cette longue carrière qu'il rendit à la science et aux arts d'importants services. Ce savant, qui était lié d'amitié depuis sa jeunesse avec Jean Muller, mourut à Madrid le 6 févr. 1831, ministre-d'état et directeur-génér. des mines du royaume.

ÉLIAB, nom de plus. personnages mentionnés dans l'Écrit. sainte. L'un d'eux était le compagnon de David, et rendit à ce prince des services signalés pend. les persécut. de Saül.

ÉLIACHIM ou ÉLIACIM, grand-prêtre des Juifs sous Manassès, aida puissamment ce prince à relever la religion et l'état. Quelq. critiques lui ont attribué le livre de *Judith*.

ÉLIAS DE BARJOLS, poète provençal du 13e S., se fixa pend. plus. années à la cour d'Alphonse II, roi de Provence, et entra en 1222 dans la communauté des hospitaliers de St-Benoit d'Avignon, appelés aussi *Frères pontifes*, parce que le but de leur institution était particulièrem. de construire des ponts. On conserve dans les MSs. de la biblioth. du roi 14 pièces d'Élias. Raynouard en a publié trois dans le *Choix de poésies des troubadours*, III, 351.

ÉLIAS LÉVITA, l'un des plus célèbres docteurs juifs, né en Italie en 1472, occupa pendant plus. années une chaire de grammaire à Padoue, puis à Venise, et mourut dans cette ville en 1549. Ses ouvr., dont la plupart furent composés à Rome antérieurem. au sac de 1527, jouissent encore de l'estime des savants, et méritent d'être médités par tous ceux qui s'occupent de l'étude de la langue hébraïque. Le plus remarq. a pour titre *Massorah*, ou critique du texte sacré de l'Écriture et des aut. qui ont traité cette matière, Venise, 1538, in-8, suivi de l'exposit. d'une nouvelle doctrine sur les points voyelles, ibid., 1538, in-8, et augm. d'un abrégé du *Massorah*, en latin, et de la traduct. de la 3e préface d'Élias par Munster, Bâle, 1539; Sulzbach, 1769 et 1771. Cet ouvr. a été traduit en allemand par Semler, Halle, 1772, avec notes. Les autres ouvr. d'Élias Lévita sont : un *Comment.* sur la *Grammaire* de Moïse Kimchi, Pesaro, 1508. — *La Composition, ou Explication des mots irréguliers du texte sacré*, Rome, 1516. — *Les Chapitres d'Élias, ou Traité des lettres, de leur prononciation, des voyelles, des lettres serviles*, etc., Pesaro, 1520, tous trois trad. et publ. en lat. par Munster; et plus. autres tr. de grammaire moins remarq. On trouve le détail exact de tous les ouvr. d'Élias dans le *Dizion. stor. degli aut. Ebr.* de M. de Rossi.

ELIÇAGARAY (Dominique), né vers 1760 dans le diocèse de Bayonne, embrassa l'état ecclésiast., et quitta la France en 1791 pour ne point prêter le serment. Rentré sous le gouvernem. directorial, il refusa plus tard les offres et l'amitié du cardinal Maury, dont il ne partageait pas les opinions, et se contenta d'exercer les triples fonctions de recteur de l'acad., de profess. de philos., et de doyen de la faculté des lettres. Durant les *cent-jours*, l'abbé Eliçagaray suivit, sous le titre d'aumônier, la duchesse d'Angoulême à Londres. Après son retour en France, nommé inspecteur de l'université, il exerçait les fonct. de cette place quand un journal de Marseille publ. un discours ridicule qu'il lui attribuait. L'abbé Éliçagaray démentit ce discours; mais le chagrin de se voir en butte, dans sa vieillesse, aux traits de la médisance, hâta le terme de sa vie. Il mourut en 1822.

ELICHMANN (Jean), savant médecin, né dans la Silésie, mort en 1639 à Leyde, où il avait exercé son art avec succès pend. un gr. nombre d'années, posssédait 16 langues, si l'on en croit Saumaise; il avait entrepris sur la littérature orient. des travaux importants que la mort ne lui permit pas d'achever. On a de lui : une *Lettre sur l'utilité de la langue arabe*, Iéna, 1636; et une dissertation *De fatali vitæ termino secundum mentem Orientalium*, Leyde, 1639.

ÉLIE, prophète juif, vivait du temps d'Achab, roi d'Israël. Ce prince ayant, ainsi que Jésabel sa femme, sacrifié aux idoles, Élie obtint de Dieu, pour les punir, une sécheresse et une famine de 3 ans. Tant que dura ce fléau, il fut, dit-on, nourri miraculeusem. par des corbeaux. Ayant été bien reçu par une pauvre veuve de Sarepta, il la récompensa en multipliant la farine et l'huile qui lui servaient pour sa nourriture, et en ressuscitant le fils de cette femme. Après la sécheresse, il somma de nouveau Achab de reconnaître le vrai Dieu; et pour le convaincre, il appela sur les autels le feu du ciel qui consuma les victimes. Cependant ce prince impie continuant à le persécuter, il se retira sur les montagnes d'Horeb, et y resta 40 jours et 40 nuits sans prendre d'autre nourriture qu'un pain qui lui fut apporté par un ange. Il prédit à Achab qu'il serait déchiré par des chiens, et sacra Jéhu à sa place. A la fin de sa vie, il choisit Élisée pour son successeur, et fut enlevé au ciel sur un char de feu, vers 892 av. J.-C.

ÉLIE DE BEAUMONT (Jean-Bapt.-Jacques), avocat, né en 1732 à Carentan, fit ses débuts au barreau en 1752. La faiblesse de son organe l'obligea de renoncer à la plaidoirie; mais ses *Mém.* lui acquirent une réputat. européenne : il y fait preuve d'imaginat., d'esprit, et surtout du grand art de tirer d'une cause tous les moyens qu'elle peut fournir. Le principal est celui qu'il publia dans l'intérêt de la malheureuse famille de *Calas* en 1762. Naturellem. bienfais., il établit en 1777, dans sa terre de Cunen, la fête champêtre connue sous le nom de *Fête des bonnes gens*. Parmi ses factums les plus curieux, on cite : *Mém. du sieur Grudon contre Ramponneau*, réimpr. dans les causes amusantes;

Mém. au sujet des caves forcées et des vins pillés, des chanoines de la Ste-Chapelle, 1760; *Défense de Claudine Rouge*, 1770. Il mourut à Paris en 1782. — Élie de Beaumont (Anne-Louise Morin-Duménil), épouse du précéd., née en 1729 à Caen, morte en 1783, a donné des *Lettres du marquis de Roselle*, 1764, 2 vol. in-12, rare et souv. réimpr., et la 3e partie des *Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'Angleterre*, 1776, in-12 (les deux prem. sont de Mme de Tencin). — Élie de La Poterie (Jean-Antoine), frère d'Élie de Beaumont, docteur-régent de la faculté de Paris, né vers 1732, étudia avec soin les diverses branches de l'art médical, fut nommé prem. médec. de la marine, et mourut à Brest en 1794. On a de lui un gr. nombre de *dissertations*, de *rapports*, etc., dont quelq.-uns se trouvent dans les *Mémoires de la société de médec.* On lui doit encore l'*Examen de la doctrine d'Hippocrate sur la nature des êtres animés*, etc., *pour servir à l'hist. du magnétisme animal*, 1784. — *Recherches sur l'état de la médec. dans le départ. de la marine*, 1790; et *Recherches sur l'état de la pharmacie*, 1791.

ELIEN, *Ælianus* (Claudius), auteur grec, vivait sous les emper. Nerva, Trajan et Adrien, auquel il dédia un ouvr. sur l'art militaire, dont la meill. édit., donnée par Elzevir, parut sous le titre de *Cl. Æliani et Leonis imperatoris tactica, gr. lat. cum notis Sixti Arcerii et J. Meursi*, Leyde, 1613, in-4, trad. en franç. par un anonyme (Nicole Volkir ou Volskir), avec Végèce, Frontin et Modeste, Paris, 1536, in-fol.; avec Polybe, par Louis de Machault, ib., 1615, in-fol.; et seul par Bouchaud de Bussy, ibid., 1757, 2 vol. in-12.

ÉLIEN, *Ælianus* (Claudius), auteur grec, né à Préneste, aujourd'hui Palestrina, en Italie, enseigna la rhétor. à Rome sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre-Sévère. Il a écrit en grec les ouvr. suiv. : *De naturâ animalium lib. XVIII, gr. lat. cum notis diversor. et Ab. Gronovii*, Londres, 1744, 2 vol. in-4; *gr. lat. cum notis J. Gottl. Schneideri*, Leipsig, 1784, in-8. — *Variæ histor. gr. lat. cum commentario J. Perizonii*, Dresde, 1701, 2 vol. in-8; *cum notis J. Schæfferi et Joh. Kuhnii*, Strasbourg, 1713, in-8; *gr. lat. cum notis var., curante Ab. Gronovio*, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-4. Cet ouvr. avait été publié pour la prem. fois à Rome, 1545, in-fol., le texte grec seul; trad. en franç. par Formey, Berlin, 1764, in-8, et par J.-B. Dacier, Paris, 1773, in-8, 1827, même format, avec des notes sav. — *Cl. Æliani epistolæ rusticæ XX*, dans la collect. des *Epistolæ græcan. mutuæ, gr. lat.*, Genève, 1606, in-fol. Tous les ouvr. d'Élien avaient été réunis en grec et en latin par Gessner, Zurich, 1556, in-fol. — Suidas parle d'un Élien de Préneste, auteur d'un *Tr.* sur la providence, dont il rapporte des fragments.

ÉLIÉZER, serviteur et intendant d'Abraham, fut choisi par le patriarche pour aller en Mésopotamie chercher Rebecca, la future épouse d'Isaac. Il passe, chez les musulmans, pour le fondateur de la ville de Damas.

ÉLIÉZER, un des plus sav. rabbins du 16e S., mort à Cracovie en 1586, exerça la médec. à Crémone, et fut successivem. chargé de la direction de la synagogue de l'île de Naxo dans l'Archipel, et de celle de Posen en Pologne. On a de lui une *Hist. de Dieu*, Venise, 1583, Cracovie, 1584; et un *Comment. sur le livre d'Esther*, Crémone, 1576, Hambourg, 1711, etc.

ÉLIKOUM Ier, fils aîné de Libarid II, prince de Georgie de la race des Orphélians, ayant perdu ses droits au trône par suite de l'usurpat. de George III, se retira à la cour d'Eldikouz, sulthan de l'Aderbaïdjan en Perse, devint atabek ou vice-roi de la ville de Hamadan, gouverneur des villes de Rei, d'Ispahan, de Kazwin, souverain d'une partie de l'Arménie, et mourut vers la fin du 12e S. — Élikoum II, fils et success. de Libarid III, gouverna les provinces de Siounick'h et de Vaiots Dsor depuis l'an 1226 jusqu'en 1258. Ayant été attaqué par Arslan Nevian, chef des Mogols, Élikoum fut forcé de signer la paix pour conserver ses états, servit ensuite ses nouveaux alliés dans leur expédit. en Syrie, et mourut au siége de Miafarekin en 1258, empoisonné par Avag, atabek de Géorgie. Il eut pour success. Sempad II, son frère.

ÉLIO (François-Xavier), génér. espagnol, défendit avec courage l'indépendance de la péninsule contre Napoléon, et fut au retour de Ferdinand VII nommé gouverneur du royaume de Valence. Son dévoûment à la cause du trône ne pouvait manquer de l'exposer aux vengeances des révolutionn. espagnols. En 1820, une partie de la populat. de Valence, cédant aux suggestions de quelques meneurs, se souleva contre le général Élio, qui n'échappa à un premier mouvem. de fureur que pour être traduit devant une commission militaire. Déclaré coupable de mesures tyranniques et d'actes arbitraires, il fut condamné à mort et étranglé en 1821. Ferdinand ayant recouvré son autorité en 1823, réhabilita la mémoire d'Élio, et accorda une pension à sa veuve ainsi qu'à ses enfants.

ÉLIOT (Jean), missionn. anglican dans l'Amérique-Septentrion., trad. la Bible dans la langue des nations indiennes, publia d'abord séparément le *Nouv.-Testam.*, dédié au roi Charles II, Cambridge, 1661; la *Bible* entière, ibid., 1663, in-4. Cette Bible est devenue très rare : la biblioth. du roi en possède un exemplaire. On doit encore à ce zélé missionnaire une grammaire des naturels de Virginie, Cambridge, 1666, in-4, réimpr. avec des addit., Boston, 1822, in-8.

ÉLIOT (George-Auguste), lord Heatfield, général anglais, d'une des plus anciennes familles de l'Écosse, né vers 1718, mort en 1790, pair du roy., chev. du Bain, etc., s'est rendu célèbre surtout par la belle défense de Gibraltar en 1782 contre les Français et les Espagnols alliés. Sa conduite fut récompensée par le titre de baron de Gibraltar, qu'il reçut en 1787.

ÉLIPAND, évêque de Tolède au 8e S., prétendit que J.-C., en tant qu'homme, n'était que fils adoptif de Dieu. Son opinion, soutenue par Félix

d'Urgel, son ami, fut condamnée par plus. conciles, dont le pape Adrien confirma le jugement; mais Élipand ne voulut point se rétracter, et mourut dans son erreur au commencem. du 9e S.

ÉLISABETH, nom illustré par des saintes et par des princesses. — ÉLISABETH (Ste), épouse de Zacharie, et mère de St Jean-Baptiste, le précurseur du Messie. — ÉLISABETH DE HONGRIE (Ste), fille du roi André II, née en 1207, épousa à 14 ans Louis IV, dit *le Saint*, landgrave de Thuringe, et se distingua sur le trône par l'exercice de toutes les vertus chrét. et la pratique des plus rudes austérités. Veuve en 1227, elle fut privée de la régence, se retira à Bamberg auprès de son oncle, évêque de cette ville, fut réintégrée dans ses droits au landgraviat, mais y renonça en faveur d'Hercule II, son fils, et mourut en 1231. Elle a été canonisée en 1235 par le pape Grégoire IX. Sa fête se célèbre le 19 nov. La *Vie de Ste Élisabeth*, par Thierri de Thuringe, se trouve dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius : l'*Histoire* de ses miracles a été écrite par son confesseur Conrad de Marpurg. M. de Montalembert a publié l'*Hist. de Ste Élisabeth*, 1836, gr. in-8, fig., et 1838, 2 vol. in-12. — ÉLISABETH (Ste), reine de Portugal, née en 1271, fille de Pierre III, roi d'Aragon, et de Constance, épousa Denis Ier, roi de Portugal. La dévotion exaltée d'Élisabeth et ses mœurs cénobitiques lui aliénèrent le cœur de son époux. Elle fut accusée d'avoir favorisé la révolte d'Alphonse, l'un de ses fils, contre Denis, et fut forcée de s'exiler. A la mort de son époux, en 1325, Élisabeth prit l'habit du tiers-ordre de St François, et mourut en 1336 à Coimbre, dans le monast. des Clarisses, qu'elle avait fait bâtir. Elle a été béatifiée par Léon X en 1516, et canonisée par Urbain VIII en 1625. Sa fête se célèbre le 8 juillet. — ÉLISABETH, fille de Wladislas Lokietek, roi de Pologne, épousa en 1319 Charobert, roi de Hongrie, dont elle eut 3 fils, Louis, success. de Casimir, son oncle, roi de Hongrie et de Pologne; André, mari de la fameuse Jeanne, reine de Naples; et Étienne, duc de Dalmatie et de Slavonie. Après la mort de Casimir, en 1370, Élisabeth prit en main la régence du roy. de Pologne, et la conserva pendant 8 années. Les plaintes générales qui s'élevaient contre l'administrat. de la régente, forcèrent le roi Louis à la rappeler; mais Élisabeth eut l'art de se justifier aux yeux de son fils, retourna en Pologne en 1379 avec les mêmes pouvoirs, fut chassée de ce roy. par les Polonais en 1380, et mourut en Hongrie en 1381. — ÉLISABETH DE BOSNIE, reine régente de Hongrie, fille d'Étienne, roi de Bosnie, épouse de Louis-le-Grand, roi de Pologne et de Hongrie, fut nommée régente du roy. en 1382 après la mort de Louis. Détrônée et jetée en prison par Charles de Duraz, roi de Naples, remise en possession de sa couronne par le palatin Nicolas Garo, Élisabeth tomba entre les mains de Giornard, gouvern. de la Croatie, et périt misérablem. en 1386. — ÉLISABETH WOODVILLE, reine d'Angleterre, morte en 1488, fille de Richard Woodville, créé dep. lord Rivers, fut d'abord dame d'honneur de Marguerite d'Anjou, et mariée à sir John Gray de Groby, tué en 1461 à la bataille de St-Alban. Après la mort de son mari, Élisabeth, dépouillée de tous ses biens, implora pour ses enfants la pitié d'Édouard IV; celui-ci, touché de la beauté de cette jeune veuve, l'épousa, et la fit couronner. Ce mariage fut la source d'une guerre civile, que fomenta Warwick. Édouard fut forcé de quitter l'Angleterre; la reine s'enferma à Westminster, et n'en sortit que pour remonter sur le trône avec son époux. En 1483, Élisabeth, restée veuve pour la 2e fois, se vit forcée, par l'ambition du duc de Glocester, de se réfugier de nouveau à Westminster; les persécut. de cet usurpateur, qui prit le nom de Richard III, la poursuivirent jusque dans sa retraite : le mariage d'Élisabeth avec Édouard fut déclaré nul, et les deux jeunes héritiers du trône furent massacrés. Élisabeth ne fut pas plus heureuse sous le règne de Henri VII, son gendre : accusée injustem. d'avoir pris part à une conspiration contre lui, elle fut enfermée dans le couvent de Barmondsey en 1486, et y mourut en 1488. — ÉLISABETH D'ANGLETERRE, reine d'Angleterre, née en 1446, fille d'Édouard IV et d'Élisabeth Woodville, promise d'abord à Charles VIII, alors dauphin de France, fut mariée en 1486 à Richemond, qui venait de se faire couronner roi sous le nom de Henri VII. Le but de ce mariage était de réunir les droits des familles de Lancastre et d'York au trône d'Angleterre, afin d'étouffer les germes de guerres civiles. Le peuple accueillit avec joie la fille d'Édouard; mais ses transports excitèrent la jalousie de Henri VII, qui voyait dans son épouse une rivale d'autant plus dangereuse qu'elle possédait le cœur de ses sujets. Élisabeth mourut abreuvée de chagrins en 1502.

ÉLISABETH, reine d'Anglet., fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, monta sur le trône en 1558, à l'âge de 25 ans, en vertu du testament de son père, qui, reconnaissant sa légitimité, l'appelait à régner après Édouard et Marie (*v.* ces noms). L'Angleterre sourit à l'avénement de cette jeune reine, dont les opinions religieuses étaient présumées conformes aux opinions dominantes, et qui apportait sur le trône, avec le souvenir des infortunes qu'elle avait essuyées sous l'ombrageuse Marie, un esprit peu ordinaire et des talents mûris dans la méditation et l'étude : elle justifia les espérances qu'elle avait fait concevoir; et son règne, bien qu'obscurci par quelques taches, forme une des plus brillantes époques de l'histoire anglaise. Sortant pour ainsi dire d'une prison pour ceindre le diadème, Élisabeth remercia d'abord le ciel de l'avoir sauvée, puis elle pardonna à ses ennemis. Ce premier acte de la jeune souveraine ne fut-il qu'une mesure politique? Question dangereuse, qu'il faut abandonner aux écrivains de secte ou de parti. Élisabeth n'eut pas plus tôt assemblé le parlement que celui-ci reconnut en elle la suprématie religieuse : ce schisme amena promptement la réforme, et presque tous les ecclésiast. du second

ordre s'y soumirent. Il n'en fut pas ainsi du haut clergé : un seul d'entre les évêques prêta le serment exigé; mais la religion anglicane n'en demeura pas moins établie. Le plus gr. nombre l'avait emporté; car, comme le dit judicieusement l'abbé Millot, les principes religieux ne s'effacent guère au gré du prince. Tournant dès-lors tous ses soins vers l'administrat. intérieure de l'état, Élisabeth conclut la paix avec la France. Mais cette puissance allait bientôt avoir pour reine la fameuse Marie Stuart, cousine d'Élisabeth. A l'instigation des Guise, ses oncles, la jeune et belle épouse de François II manifesta bientôt des prétentions au sceptre de l'Angleterre, dont elle s'intitula reine après avoir contesté la légitimité des droits de la fille d'Anne de Boulen. La querelle des deux rivales fut longue et compliquée; elle se termina par la sanglante catastrophe de Marie, qui porta sa tête sur l'échafaud en 1587. Sans vouloir qualifier le coup-d'état qui fit triompher Élisabeth de sa dangereuse rivale, on peut observer que la mort de Marie, en imprimant une tache odieuse au nom de la *reine vierge*, n'a pas médiocrem. contribué à faire oublier les fautes ou les crimes de l'infortunée reine d'Écosse. Jacques VI, son fils, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, ne poursuivit point les projets de vengeance que d'abord il avait fait éclater. Ce fut Philippe II qui se porta champion de Marie. Trente ans auparavant, le monarque espagnol avait en vain sollicité la main d'Élisabeth, et depuis il n'avait pu voir sans courroux l'appui que cette princesse avait prêté tour à tour aux religionnaires d'Écosse, dont plus. fois elle seconda l'insurrection, à ceux de Hollande, avec qui elle se ligua, à ceux de France, dont quelq.-uns trouvèrent dans ses états un généreux asile après la St-Barthélemi; enfin, et par-dessus tout, les lois de proscription rendues en Angleterre contre les catholiques, notamment contre les jésuites, dont les condamnables doctrines armèrent plus tard contre la reine le fanatique Parry et une foule d'autres adeptes du *tyrannicide*. Méditant donc une invasion en Angleterre, Philippe arma à grands frais la fameuse flotte dite *l'Invincible* (Invincible Armada), dont le désastre ne servit qu'à enflammer l'enthousiasme des fiers Anglais. Maîtresse absolue, et chérie malgré son despotisme, Élisabeth, qui, pendant l'époque la plus brillante de son règne, avait résisté aux instances réitérées du parlem. pour qu'elle se choisît un époux, vit ses dern. années troublées par la hauteur et les imprudences du jeune comte d'Essex, son favori après la disgrâce de Leicester (*v.* Dudley et Essex); on dit même que ce fut le regret d'avoir abandonné à la rigueur des lois son dernier amant, coupable envers elle de rébellion, qui la conduisit au tombeau, l'an 1603, après un règne de plus de 44 ans. Cet illustre souveraine a laissé en Angleterre une mémoire vénérée; et l'admirat. que le peuple y professe pour ses hautes qualités comme reine (qualités qui rachètent amplement ses défauts ou ses faiblesses comme femme), conserve encore le caractère de l'enthousiasme. L'étude des langues anciennes avait occupé la jeunesse d'Élisabeth, et la culture des lettres ne cessa jamais de charmer ses loisirs : elle avait même, dit-on, fait paraître une traduct. anglaise d'Horace qui fut très recherchée de son temps en Angleterre. Le plus ancien écriv. qui ait tracé l'hist. du règne d'Élisabeth est Camden; l'ouvrage le plus récent qui ait paru en franç. sur cette reine est son *Hist.* par M[lle] Keralio, 1786-87, 5 vol. in-8.

ÉLISABETH, princesse palatine, fille du roi de Bohême Frédéric V et d'Élisabeth d'Angleterre, née en 1618, annonça de bonne heure un goût prononcé pour l'étude des sciences, et suivit à Leyde les leçons du célèbre Descartes, qui s'y était fixé à son invitat. La crainte d'être distraite de la douce occupat. qui charmait ses loisirs l'ayant portée à refuser la main du roi de Pologne Wladislas IV, Élisabeth encourut la disgrâce de sa mère, dont elle avait renversé les projets en rejetant cette offre brillante : elle se retira en Allemagne, et y obtint dans sa vieillesse l'abbaye luthérienne d'Hervorden, où elle mourut en 1680. Descartes, dans la dédicace de ses *Principes de philosophie*, dit de cette princesse qu'elle est la seule personne en qui il ait reconnu une intelligence parfaite de ses ouvrages.

ÉLISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, née en 1715, épousa en 1733 le prince royal, depuis Frédéric II, dit *le Grand*. Cette princesse, qui n'avait reçu de la nature ni l'éclat de la beauté ni le don d'un esprit supérieur, se fit aimer des Prussiens par son caractère et ses vertus : Frédéric respecta ses principes religieux et la traita constamment avec beaucoup d'égards. Il lui rendit (en mourant et en la recommandant à son successeur) ce témoignage que, pendant tout son règne, elle ne lui avait donné aucun chagrin, et que ses inébranlables vertus étaient dignes d'estime, de dévouement et d'hommage. Élisabeth-Christine survécut 11 ans à son époux, et mourut en 1797. Elle a laissé des traduct. franç. de plus. ouvr. allem., tels que *le Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776.—*De la Destinat. de l'homme*, par Spelding, ibid., 1776. — *Considér. sur les OEuvres de Dieu*, par Sturm, La Haye, 1777, 3 vol. — *Manuel de la religion*, par Hermes, Berlin, 1789. — *Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue aussi un écrit intit. : *Réflexions sur l'état des affaires politiques en 1778, adressées aux personnes craintives.*

ÉLISABETH D'AUTRICHE, reine de France, fille de l'empereur Maximilien II, mariée au roi Charles IX en 1570, fut une des plus belles et des plus vertueuses princesses de son temps. Profondément affligée des massacres de la St-Barthélemi, elle demanda pardon à Dieu d'une mesure aussi impolitique qu'atroce, qu'on lui avait tenue cachée, et n'eut, en général, que très peu de part aux événem. du règne de son époux. Ce monarque, dont elle ne perdit jamais le cœur et l'estime, la recommanda en mourant à Henri IV, alors roi de Navarre; mais devenue veuve à 21 ans (1575),

Élisabeth ne voulut point demeurer à la cour de France, et se retira à Vienne auprès de l'emper. Rodolphe, son frère, qui venait de succéder à Maximilien. Elle mourut en 1592 à l'âge de 37 ans, dans le monastère de Ste-Claire, qu'elle avait fondé dans la capitale de l'Autriche. Brantôme parle de deux ouvr. de cette princesse, l'un sur la parole de Dieu, l'autre sur les événem. passés en France de son temps; mais il ne paraît pas que ces écrits, qu'elle envoya d'Allemagne à sa belle-sœur, Marguerite de Valois, aient été imprimés.

ÉLISABETH DE FRANCE (PHILIPPINE-MARIE-HÉLÈNE, Madame), sœur de Louis XVI, née à Versailles le 3 mai 1764, fut le dernier enfant du dauphin, fils de Louis XV. Les belles qualités que cette princesse manifesta dès sa plus tendre jeunesse firent rechercher son alliance par plusieurs princes de l'Europe, tels qu'un infant de Portugal, le duc d'Aoste, fils du roi de Sardaigne, et l'emper. Joseph II. Mais des raisons politiques mirent obstacle à ces diverses unions qu'Élisabeth ne parut pas regretter. Elle était livrée à ses affections fraternelles, à des occupat. de paix et de bonheur, lorsque la révolut. vint mettre un terme au calme dont elle jouissait. La sœur de Louis XVI ne songea plus qu'au soin d'adoucir les chagrins dont son auguste frère et la reine Marie-Antoinette furent successiv. accablés. Leurs malheurs et leurs disgrâces lui furent communs. Lorsque le roi partit pour la frontière, Élisabeth le suivit et fut ramenée de Varenne avec lui. Elle était à ses côtés le 20 juin 1792, lorsqu'un furieux, la prenant pour la reine, s'écria qu'il fallait la massacrer. Un officier de sa maison (M. de Saint-Pardoux), s'étant hâté de nommer la princesse, « Pourquoi, lui dit-elle, ne pas laisser croire que je suis la reine; vous auriez peut-être évité un gr. crime. » Le 10 août, elle ne voulut point quitter le palais des Tuileries, malgré les instances du roi pour l'y déterminer. Elle suivit son frère à l'assemblée nationale : elle y entendit prononcer la déchéance de cet infortuné monarque et discuter pendant deux jours sur le choix de sa prison. Elle fut conduite avec sa famille à la tour du Temple, et après la condamnation du roi et de la reine, elle fut elle-même mise en jugem. On vint l'arracher des bras de sa nièce pour la conduire à la Conciergerie, et le 10 mai 1794 elle fut jugée, condamnee et exécutée. Pendant son trajet au lieu du supplice, on n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte contre ses bourreaux, et elle ne cessa d'adresser ses prières au ciel qu'au moment où la hache révolutionnaire vint terminer sa longue agonie. M^{me} Guénard a publ. la *Vie* de cette princesse angélique, Paris, 1802; et M. Ferrand, mort comte, pair de France et ministre-d'état, lui a consacré un *Éloge historique*, ibid., 1814, in-8 : cet *Éloge*, d'abord publ. en Allemagne, avait été réimpr. à Lyon en 1795 par les soins de M. l'abbé Aimé Guillon. On trouve à la suite de cet ouvr. 94 lettres de M^{me} Elisabeth, qui font connaître mieux que tout autre écrit la candeur de ses vertus, la beauté de son caractère, la vivacité de son imagination, la fermeté de son âme et l'excellence de son jugement.

ÉLISABETH FARNÈSE, reine d'Espagne, fille unique d'Odoard II, prince de Parme, héritière de ce dernier duché et de ceux de Plaisance et de Toscane, née en 1692, épousa en 1714 le roi Philippe V, veuf de Marie-Louise-Gabr. de Savoie. Tendrement aimée de son mari, qui ne la quittait pas un moment de la journée, Élisabeth eut beaucoup de pouvoir sur ce monarque; mais, étrangère dans le royaume, haïe des Espagnols qu'elle détestait, elle fut toujours livrée à la cabale italienne, et ne vit long-temps que par les yeux du ministre Alberoni. A la mort du roi Louis I^{er}, en faveur de qui Philippe V avait renoncé à la couronne, elle employa toute son influence sur ce prince pour l'engager à reprendre les rênes du gouvernem., ou plutôt pour s'en ressaisir elle-même. Elle survécut 20 ans à ce monarque, et mourut en 1766 à 74 ans. On peut consulter pour son hist. *Mém. of Elisabeth Farnesia*, Londres, 1746, in-8; et *Mémoire* pour servir à l'hist. d'Espagne sous le règne de Philippe V, trad. de l'espagnol du marquis de St-Philippe, par Maudave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12.

ÉLISABETH-PÉTROWNA, impératr. de Russie, fille de Pierre-le-Grand et de Catherine I^{re}, née en 1709, monta sur le trône en 1741 au préjudice du jeune prince Iwan, que l'impératr. Anne Iwanova avait désigné pour son success., et qu'Élisabeth fit enfermer dans une forteresse. Mais la clémence et la générosité de la nouvelle souveraine firent promptement oublier les moyens employés pour lui assurer la couronne; et si l'amour fut son penchant dominant, il faut convenir aussi que son règne fut glorieux pour la Russie, et qu'elle contribua puissamment, par son caractère, aux progrès de la civilisation de cet empire. Elle fit vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régnerait, et ce vœu lui aurait pleinement mérité, chez la postérité, le beau surnom de *Clémente*, qui lui fut donné par ses sujets, si les emprisonnem. et l'exil en Sibérie que ses favoris prodiguèrent en son nom, n'eussent pas été souv. plus cruels que la peine capitale. Élisabeth mourut en 1761. Elle avait fondé l'université de Moscou et l'académie des beaux-arts de Pétersbourg. On trouvera des détails très intéressants sur cette impératr. dans l'*Hist. de la Russie moderne*, par Leclerc, dans le *Voyage en Sibérie*, par Chappe d'Auteroche, et dans les *Mémoires de Manstein*. — V. aussi les articles BESTUCHEF, MUNICH, IWAN, CHÉTARDIE, LAPOUKIN, etc.

ÉLISE ou ÉGHISCHÉ, l'un des plus célèbres histor. de l'Arménie, disciple du patriarche Sahak et de Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien, fut secrét. de Vartan, prince des Mamikonians, et général des armées arménienne et géorgienne, puis évêque du pays des Amadounis en 449, et mourut vers 480. On a de lui une *Histoire de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse*, impr. à Constantinople, 1764, 7 part. in-4; des

comment. sur la Genèse, sur les livres des Juges, sur l'oraison dominicale ; des *règles* sur la vie monastique, sur les devoirs des prêtres et des *Homélies*, MSs. conservés à la biblioth. du roi.

ÉLISÉE, célèbre prophète juif, fut tiré de la charrue par Élie, et reçut de lui l'esprit prophétique et le don des miracles ; il rendit saines les eaux de la fontaine de Jéricho, qui avaient jusqu'alors été malfaisantes; maudit et fit dévorer par des ours des enfants qui l'avaient insulté; prédit à Joram et à Josaphat, qui se voyaient sur le point de périr de soif avec leur armée, au milieu des déserts, qu'ils allaient trouver de l'eau en abondance et qu'ils battraient leurs ennemis; fit cesser la stérilité d'une femme de Sunam et ressuscita dans la suite un fils que cette femme avait perdu. Il multiplia miraculeusem. des pains, guérit Nahaman de la peste; frappa d'aveuglem. les soldats de Bénadad, et prédit au roi Joas qu'il triompherait des Syriens. Il mourut à Samarie vers l'an 835 av. J.-C.

ÉLISÉE (JEAN-FRANÇOIS COPEL, dit *le Père*), prédicateur célèbre, né à Besançon en 1726, prit l'habit des carmes en 1745, et demeura chargé, pendant plus. années, de l'instruction des novices. Envoyé à Paris en 1761, le père Élisée dut l'origine de sa réputation au hasard d'être entendu par Diderot dans une église assez peu fréquentée : bientôt il fut appelé aux chaires les plus brillantes, prêcha devant le roi, et eut la faveur de le complimenter à deux époques remarquables : la prem. fois à la signature du traité de paix avec l'Angleterre et la seconde à la mort du dauphin, père de Louis XVI. Les austérités et les fatigues de l'étude affaiblirent la santé de ce religieux, qui mourut à Pontarlier en 1783. Ses *Sermons* et ses *Panégyriq.* ont été publ. avec une *Notice* sur sa vie par le Père Césaire, son cousin, Paris, 1784-86, 4 vol. in-12, trad. en allem., Bamberg, 1786, 4 vol. in-8, et en espagnol, Madrid, 1787, 4 vol. in-4. Les morceaux les plus estimés de cet orateur chrétien sont ses sermons *sur la fausseté de la probité sans la relig.; sur la vie religieuse; sur les afflictions; sur la mort;* un *panégyrique de St Louis*, et les *oraisons funèbres du gr. Condé, de Stanislas Ier, roi de Pologne, et du dauphin, père de Louis XVI*.

ÉLISÉE (TALOCHON, connu sous le nom de Père), prem. chirurg. du roi Louis XVIII, né à Lagny en 1753, entra de bonne heure dans la maison de la Charité, où il acquit en peu de temps des talents dans la pratique. Après avoir exercé tour à tour, et avec autant de zèle que de succès, la chirurgie et la médecine dans différ. hôpitaux, il fut appelé chirurgien en chef à l'hospice de Grenoble : en même temps qu'il y prodiguait généreusem. ses soins aux malades, il forma de nombreux élèves, dont plusieurs ont joui d'une réputat. méritée. A la révolution le P. Élisée quitta la France, fut attaché comme médec. à l'armée des princes, mais ne voulut point recevoir les honoraires attachés à cet emploi; et, en consacrant ses talents et son zèle à des Français blessés, il put se croire encore utile à sa patrie. Le roi, qui n'avait point oublié le généreux dévouement du P. Élisée, non plus que les promesses qu'il lui avait faites dans les jours les plus pénibles de sa longue infortune, le créa son prem. chirurg. à la restauration. Aussi peu avare de sa bourse et de son crédit qu'il l'avait toujours été de ses soins envers les malheureux, le P. Élisée n'employait sa faveur qu'à obliger tous ceux qui réclamaient son appui. Il mourut en 1817.

ÉLIUS ou ÆLIUS (CÉSAR-LUCIUS), fils de Céjonius-Commodus, s'appelait Lucius-Aurélius-Vérus avant d'être adopté, l'an 135, par l'empereur Adrien, qui lui donna le nom d'Ælius; il mourut peu d'années après cette adoption. Adrien, qui ressentit une profonde douleur de sa perte, lui fit rendre les honneurs funèbres réservés aux empereurs, et exigea qu'Antonin, son successeur, adoptât le fils d'Ælius, lequel régna plus tard avec Marc-Aurèle. On a quelques médailles de Lucius-Ælius-César.

ELLER (ÉLIE), fanatique allemand, né en 1690, dans le duché de Berg, était tisserand ; il quitta sa profession pour se livrer entièrement à ses rêveries, se fit appeler le *Père de Sion*, et devint le chef d'une secte luthérienne. L'électeur palatin souverain de Berg permit à Eller de réunir ses prosélytes à Rensdorff, et le nomma premier bourgmestre de cette ville. Le roi de Prusse, qui favorisa plus spécialem. la propagat. de ses doctrines, lui conféra le titre d'agent des Églises protestantes des duchés de Juliers et de Berg. Eller mourut en 1750. Son prétendu catéchisme intit. *Hirten-Tasche* (la Pannetière), a été impr. dans les *Cérémonies religieuses*, édition de 1809. t. X, livraison 30e, et dans l'*Hist. des sectes relig.*, par M. Grégoire.

ELLER DE BROOKUSEN (JEAN-THÉODORE), premier médecin de Frédéric-Guillaume, conseiller privé du grand Frédéric, direct. du collége médico-chirurgical de Berlin, et membre de l'académ. des sciences de cette ville, né en 1689, à Pleskau (principauté d'Anhalt-Bernbourg), professa la médecine à Berlin pendant plus de 30 ans, et mourut en 1760, laissant un grand nombre d'ouvrages et de mémoires en allem., en lat. et en français; les principaux sont : *Gazophylacium, seu catalogus rerum mineralium et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8.— *Observat. médicales et chirurgicales*, Berlin, 1730, in-8, en allem. — *Observationes de cognoscendis et curandis morbis præsertim acutis*, Kœnigsberg, 1762; Amsterdam, 1766, in-8; trad. en français par Jacques-Ag. Le Roy, Paris, 1774, in-12. Les différents *Mémoires* qu'Eller présenta à l'académie de Berlin ont été recueillis et publiés en allemand par le D. Ch.-Abr. Gerhard, Berlin, 1764, in-8, fig. Le D. Jean-Chrétien Zimmermann avait publ. en allem., sous le titre de *Physiologie et pathologie médicale*, etc., 1748, 2 vol. in-8, les leçons qu'Eller avait données au collége de chirurgie de 1726 à 1734 ; mais celui-ci désavoua cet ouvrage. On a publ. en allem., sous le nom d'Eller, une *Chirurgie complète*, 1763; et une *Médecine pratique*, 1767.

ELLERS (Jean), littérateur suédois, mort vers 1790, chev. de l'ordre de l'Étoile-Polaire et conseiller de la chancell. sous le règne de Gustave III, est auteur d'un poème intit. : *Mes Larmes*, trad. en franç. dans les *Mélanges de littérature suédoise*, par Agander, Paris, 1788, in-8, et d'une *Descript. de Stockholm*, 4 vol. in-8.

ELLIES-DUPIN (Louis). — V. Dupin.

ELLIGER ou **ELGER** (Otmar), peintre suédois, né en 1632 ou 1633, élève du jésuite Daniel Zeghers, peintre de fleurs et de fruits à Anvers, acquit dans ce genre une habileté qui lui mérita l'estime de l'électeur Frédéric-Guillaume, et le titre de peintre de ce prince. Ses tableaux sont en Allemagne, où ils jouissent d'une juste considération. — Otmar, son fils et son élève, peintre d'histoire, né à Hambourg en 1666, mort en 1732, suivit les leçons de van Musscher et de Lairesse. Il a peint plusieurs plafonds à Amsterd., fait pour l'élect. de Mayence une *Mort d'Alexandre*, *les Noces de Thétis et de Pélée*, et traité avec un talent fort remarquable une foule de sujets destinés à l'ornement de div. ouvrages. La galerie de Vienne possède de cet artiste un tableau représentant une jeune fille qui tient d'une main un bocal d'or, et de l'autre son tablier rempli de fruits ; le devant de la scène est orné d'accessoires de nature morte.

ELLIOT (Guillaume), dessinateur et grav. angl., né en 1717, mort à Londres en 1766, a laissé plus. estampes exécutées avec goût et talent, et surtout avec une facilité extraordinaire ; les principales sont : *un Site d'Angleterre*, d'après G. Smith ; *le Printemps et l'Été*, d'après van Goyen ; *une Fuite en Égypte*, et *une Vue de Tivoli*, d'après Polembourg ; *une Vue de Maëstricht*, d'après Ad. Cuyp ; *le portrait de la seconde femme de Rubens*, d'après ce maître, et *des Chevaux*, d'après T. Smith.

ELLIOT (Jean), médec. angl., né en 1747, s'était livré à des expériences chimiq. dont les résultats sont consignés dans ses ouvrages. À l'âge de 40 ans, il conçut une passion violente pour miss Boydell, nièce de l'alderman de ce nom ; mais, n'ayant pu faire partager sa passion à cette jeune personne, il lui tira un coup de pistolet à bout portant. On essaya de soustraire Elliot à la peine capitale en alléguant une aliénation mentale ; mais ce motif ne put être admis, et il aurait été condamné à mort si on avait pu prouver que le pistolet était chargé à balle. Condamné seulem. à la réclusion, Elliot se laissa mourir de faim peu de jours après ce jugement, en 1787. On a de lui : *Observations philosophiques sur les sens de la vue et de l'ouïe*, 1780, in-8. — *Tableau de la nature et des vertus médicinales des principales eaux minérales de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et du continent*, 1781, in-8. — *Essais sur des sujets physiologiques*, 1781, in-8. — *Éléments des branches de la philosophie naturelle qui sont liées avec la médecine*, etc., 1782, in-8. — *Expériences et observations sur la lumière et les couleurs, et sur l'analogie qui existe entre la chaleur et le mouvement*, 1786-1787, in-8. — *Observations sur les affinités des substances dans l'esprit de vin*, dans les *Transact. philosophiq.*, année 1786, et un *Livre portatif de médecine*.

ELLIS (Guillaume), agronome angl., né vers la fin du 17^e^ S., mort vers 1760, dirigea pendant près de 50 ans une ferme à Little-Gaddesden (comté de Hertford), et confirma par sa propre expérience un grand nombre d'observations utiles, de principes nouveaux d'agriculture et du gouvernem. des troupeaux. Le résultat de ses trav. est consigné dans les différents écrits qu'il publia successivement, et qui ont été recueillis sous le titre de : *Agriculture abrégée et méthodique, comprenant les articles les plus utiles d'agriculture pratique*, 1772, 2 vol. in-8.

ELLIS (Jean), naturaliste anglais, membre de la société royale de Londres, mort en 1776, s'est fait connaître par de savantes recherches sur les productions marines. Il constata la découverte faite par Peyssonel, que les coraux n'étaient que des habitations de polypes, et posa les limites qui séparent la zoologie de la botanique. On trouve dans les *Transactions philosophiques* plus. mémoires dans lesquels il consigna le résultat de ses expériences ; ces écrits ont été réunis en un seul vol., intitulé : *Essay toward a natural history of corallines*, Londres, 1754, in-4, avec 39 pl. grav. par Ehret ; traduit en franç. (par Allamand), La Haye, 1756, in-4, en allemand, avec des additions par Schlosser, etc., Nuremberg, 1767, in-4, avec 47 pl. Ellis s'étant aussi occupé de découvrir les moyens de conserver long-temps aux graines la faculté germinative, et de transporter au loin les végétaux vivants, fit connaître dans un premier mémoire, impr. en 1760, les expériences auxquelles il se livrait à cet effet, et en publia les heureux résultats dans un 2^e^ mémoire, impr. en 1768, et dans un 3^e^ intitulé : *Directions for bringing over seeds and plants*, 1770, in-4, fig., réimpr. avec un supplém., 1775, in-4, ainsi que dans les *Transact. de la soc. américaine*, t. 1^er^ ; trad. en allem., Leipsig, 1775, in-8, fig., et en franç. (par Ballière de Laisment), Rouen, 1779, in-8. Ellis a écrit en outre un traité sur le café, sous le titre suivant : *An histor. account of coffee, with botanical description of the tree*, Londres, 1774, in-4, et plus. *Lettres* et *Mém.* sur diverses plantes curieuses telles que la *dionée*, surnommée *muscipula ;* l'*illicium* ou *anis étoilé de la Caroline ;* sur l'*halesia*, plante qu'il avait dédiée à son ami Hales. L'histoire des zoophytes, par Ellis, et les découvertes de ce savant dans ce genre, qui lui méritèrent, en 1748, une médaille de la société royale, ont été publ. après sa mort sous le titre de *The natural history of many curious and uncommun zoophytes*, Londres, 1786, in-4, 63 pl., nouv. édit. franç., entièrem. refond. et très augment., par J. Lamouroux, Paris, 1820, in-4, avec 84 pl.

ELLIS (Guillaume), chirurgien anglais, mort en 1785, avait accompagné, en qualité d'aide-chirurgien, le capitaine Cook dans son 3^e^ voyage, et en publ. la relat. sous ce titre : *Récit authentiq.*, etc., Londres, 1782, 2 vol. in-8.

ELLIS (Henri), voyageur anglais, membre de la société royale de Londres, gouverneur de la Nouvelle-York et de la Géorgie, mort après 1805, est connu par la relation d'un voyage qu'il avait fait en 1746 avec les capitaines G. Moor et Smith pour la découverte d'un passage au nord-ouest par la baie d'Hudson. En explorant les côtes occidentales de cette baie, Ellis s'acquitta avec un zèle scrupuleux de la mission qu'il avait reçue de s'attacher particulièrement aux observations géographiques nautiques, et à celles qui se rapporteraient à l'histoire naturelle. Sa relation a été publ. en angl. sous le titre de *Voyage à la baie d'Hudson, fait par la galiote* le Dobbs *et* la Californie, *en* 1746 *et* 1747, *pour la découverte d'un passage au nord-ouest, avec une description exacte de la côte, et un abrégé de l'histoire naturelle du pays*, Londres, 1748, in-8, avec cartes et fig., trad. en français, Paris, 1749, 2 vol. in-12, fig., en allem., avec des notes du capitaine Smith, Gottingue, 1750, in-8, fig.; en hollandais, Amsterd., 1750, un vol. in-8, fig. On trouve des extraits de cette relation dans l'*Hist. générale des voyages*, tom. XIV et XV.

ELLMAN (John), un des agriculteurs les plus habiles de l'Angleterre, l'ami des Bakewell et des Culley, mourut le 22 nov. 1832, à l'âge de 78 ans, à Lewes, dans le comté de Sussex. Constamment consulté pendant sa vie par le bureau d'agriculture de Londres, ses avis étaient toujours d'un très gr. poids auprès de ce corps savant. C'est à lui qu'on doit la race de moutons à longue laine dite *Southdown*, qui jouit d'une haute réputat. en Angleterre et sur le continent. Ellman a peu écrit, et le seul ouvrage auquel il ait pris une part directe est la *Biblioth. des sciences agricoles et horticoles*, publiée en 1829.

ELLROD (Germain-Auguste), philologue distingué, professeur d'éloquence et de poésie à Bayreuth, surintendant-général de la principauté de ce nom, né en 1709, mort en 1760, a laissé 73 opuscules ou dissertations académiques, dont on trouve le détail dans le *Dictionnaire* de Meusel; les plus importants sont : *De cadente latinitate orthodoxiæ noxiâ*, Bayreuth, 1727, in-4. — *De memorabilibus bibliothecæ heilsbronnensis*, ibid., 1739-41, 3 part. in-fol. — *Num M. T. Cicero inveniendæ typographices occasionem dederit*, ibid., 1741, in-fol. Son *Éloge* a été publié en latin par L.-J.-J. Lange, Bayreuth, 1760, in-fol.

ELLSWORTH (Olivier), né en 1745, dans le Connecticut, consacra 30 années de sa vie à servir sa patrie dans de hautes fonctions administratives, judiciaires et diplomatiques. Il assista au congrès continental de 1777, remplit d'abord les fonctions de membre, puis celles de juge du conseil de la cour supérieure du Connecticut de 1780 à 1784, se distingua par ses talents et par son éloquence à la convention qui posa les bases de la constitution américaine en 1787, fut nommé, en 1799, envoyé extraordinaire des États-Unis en France pour conclure un traité d'alliance et de commerce, et ne cessa d'être utile à l'état qu'au moment où les infirmités le contraignirent à s'éloigner des affaires publiques. Il mourut en 1807.

ELLWOOD (Thomas), fils d'un juge-de-paix du comté d'Oxford, né en 1639, mort en 1713, avait embrassé la doctrine des quakers à 21 ans, malgré la vive opposition et les mauvais traitements de son père, servit quelque temps de lecteur à Milton, et acquit près de ce grand poète une instruction qu'il n'avait pu trouver dans la maison paternelle. Il est un des premiers quakers qui aient cherché à propager leur doctrine par leurs écrits. On a de lui plusieurs ouvr. de controverse, entre autres : *Alarme donnée aux prêtres, ou Message du ciel pour les avertir*, 1660. — *Hist. sacrée, ou Partie historique de l'Ancien-Testament*, 1705, 1^re^ part., et 1709, 2^e^ part., ou *Hist. du Nouveau-Testament*, et un poème pieux intit. : *la Davidéide*, en V liv., 1712. — Un *Journal sur la vie d'Ellwood* a été publ. par George Fox, en 1694.

ELMACIN ou ELMAKIN (George), histor. arabe, connu en Orient sous le nom d'*Ibn-Amid*, né l'an de l'hégyre 620, mort en 673 (de J.-C. 1223 et 1273) remplissait la charge d'écrivain à la cour des sulthans d'Égypte. On a de lui une hist. qui, commençant à la création du monde, finit à l'an 1118, et dont le texte arabe a été publ. à Leyde, 1625, in-fol., avec la trad. lat. d'Erpennius. Cette trad. a été reprod. la même année, in-4, et le texte séparément, in-8. La trad., sous le titre de *Historia saracenica*, etc., ne commence qu'à la naissance de Mahomet. Le texte du MS. d'Elmacin a été rectifié par Reiske dans ses notes sur Aboulfeda, et par M. Kobler dans le *Répert.* de M. Eichhorn, part. 2, 7, 8, 11, 14 et 17. La partie de cette hist., publiée en latin par Erpenius, a été trad. en français par Vattier sous le titre suiv. : *Histoire mahométane, ou les 49 khalyfes du Macine*, etc., Paris, 1657, in-4, et en anglais, Londres, 1626, in-8.

ELMENHORST (Geverhart ou Gerhart), sav. philologue et critique distingué, né vers 1560 à Hambourg, a publ. des *Notes sur Arnobe*, Hanau, 1603, in-8; sur le traité de Gennade, *De ecclesiasticis dogmatibus*, Hamb., 1614, in-4; sur *Minucius-Félix*, dans l'édit. *variorum*, Leyde, 1672; in-8; sur *le Tableau de Cébès*, Leyde, 1618; un *Comment. sur Apulée*, Francfort, 1621, in-8. Il a donné aussi des édit. de *Proclus*, de *Sidonius-Apollinarius*, et du *Syntagma de Jean Wouver*, et a laissé en MSs. les *Actes latins du concile de Chalcédoine*, et l'*Histoire de Paul Orose*, revue et collationnée.

ÉLOI (St), évêque de Noyon, né à Cadillac près de Limoges vers l'an 588, mort en 659, porta l'art de l'orfévrerie à un degré de perfectionnem. extraordin. pour l'époque à laquelle il vécut : ses ouvr. les plus remarq. étaient les bas-reliefs du tombeau de St Germain, évêque de Paris, un grand nombre de châsses qui renfermaient des reliques, deux siéges d'or enrichis de pierreries, qu'il exécuta pour le roi Clotaire, qui l'honora de sa confiance et le nomma directeur de ses monnaies; il fut ensuite trésorier de Dagobert. Ses occupations comme

artiste et comme ministre ne le détournèrent point des travaux évangéliques; il prêcha la foi aux idolâtres dans le Brabant et brilla au concile de Châlons en 644. La *Vie de St Éloi*, écrite par St Ouen son contemporain et son ami, a été insérée dans le *Spicilegium* de d'Achery; l'abbé La Roque en a publ. une traduct., à laquelle sont jointes 16 homélies attribuées à ce saint, Paris, 1693, in-8.

ÉLOY (Nicolas-François-Joseph), médecin, né à Mons en 1714, mort en 1788, est connu par son *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, dont la meill. édit. est celle de Mons, 1778, 4 vol. in-4. Cet ouvr., plus exact que celui de Carrère, a été trad. en italien et augmenté, 1781, 7 vol. in-8. On lui doit encore : *Réflexions sur l'usage du thé*, 1750, in-12. — *Cours élémentaires des accouchements*, 1775, in-12. — *Sur l'usage du café dans les provinces belges*, 1781, in-8, et *Mémoire sur la dyssenterie*, 1780, in-8.

ELPHINSTON (Guill.), prélat écossais, né en 1431 ou 1437, professa le droit canon à Paris pend. 6 années, et de retour dans sa patrie rendit au roi Jacques des services importants, principalement dans les différends qui s'étaient élevés entre ce roi et Louis XI. L'évêché de Ross, celui d'Aberdeen, et la place de chancelier du royaume, furent la récompense de ses services Les troubles du règne de Jacques III éloignèrent Elphinston des affaires; mais à l'avénem. de Jacques IV, il fut rappelé et chargé de négocier le mariage du nouv. souverain avec la fille de l'emper. Maximilien. Ce vertueux prélat, constant protecteur des savants et des gens de lettres, mourut en 1514. On a de lui une *Hist. de l'Ecosse*, conservée MS. dans la bibliothèque bodléienne à Oxford.

ELPHINSTON (Jacques), grammairien, né à Édimbourg en 1721, mort à Hammersmith en 1809, s'était voué de bonne heure à l'enseignement et à l'étude spéciale de la langue angl. Il imagina d'en réformer l'orthographe, et donna dans ses ouvr. l'exemple de cette réforme, dont les préceptes tombèrent bientôt dans l'oubli avec les livres où ils étaient développés. On a de lui : *Analyse des langues française et anglaise*, 1755, 2 vol. in-12. — *Principes raisonnés de la langue anglaise, ou Grammaire anglaise réduite à l'analogie*, 1764, 2 vol. in-12; il donna en 1765 un abrégé de cet ouvr. destiné à l'enseignem. dans les écoles, et en 1786 un *Nouveau système de prononciation*, 2 vol. in-8. On lui doit en outre un recueil de *Lettres* contenant sa correspondance avec des hommes distingués dans les sciences et dans les lettres, tels que Samuel Johnson, le docteur Jortin, Franklin, Mackensie et Delleville, membre de la convention franç. Il a publ. en 1753 une trad. en vers du poème de Louis Racine sur la religion; en 1764 un rec. de *Poésies* angl. auxq. il joignit plusieurs pièces de sa composition, in-8; en 1767 un recueil de *Vers* anglais, franç. et latins; en 1782 une traduction des *Épigrammes* de Martial, avec des *Comment.;* et en 1783 une nouv. édition de cet auteur avec une *Introduction* à la lecture des poètes.

ELPIDIUS ou HELPIDIUS (Rusticus), diacre de l'église de Lyon au 6ᵉ S., se livra à l'étude de la médecine, et acquit la réputation d'un habile praticien. Théodoric, roi des Ostrogoths, l'appela près de lui, et on croit qu'il lui confia la charge de questeur de la ville d'Arles. Elpidius mourut vers l'an 533 à Spolète, ville dont il avait relevé les édifices renversés pendant les guerres. On a de lui un *Recueil* des passages de la *Bible* qui s'appliquent à J.-C., et un poème sur les bienfaits du Sauveur. Ces deux ouvr. se trouvent dans le *Poetarum ecclesiasticorum thesaurus*, de G. Fabricius, Bâle, 1562, in-4; dans la *Biblioth. Patrum*, et dans le *Carminum specimen* d'A. Rivinus, Leipsig, 1652, in-8.

ELPIDIUS, gouverneur de Sicile en 781, sous le règne d'Irène et de Constantin, souleva la Sicile entière contre l'impératrice, et résista à l'écuyer Théophile, chargé de le soumettre. Ayant été vaincu par l'eunuque Théodore, patrice de Constantinople, Elpidius s'enfuit en Afrique, fut nommé empereur par les Sarrasins, et conserva ce titre jusqu'à sa mort.

ELPINICE, fille de Miltiades, épousa Callias pour racheter la liberté de Cimon, son frère, emprisonné pour n'avoir pu payer l'amende à laquelle leur père avait été condamné. Rien n'est moins certain que les récits, d'ailleurs contradictoires, des anciens historiens touchant cette femme.

ELRICHSAUSEN (Charles, baron de), général autrichien, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, mort à Prague en 1779, s'était distingué dans la guerre de sept ans et dans la guerre de la succession de Bavière, pendant laq. il préserva la Moravie de l'invasion prussienne, et força l'armée ennemie à se retirer. L'empereur, sensible à la perte de ce général, lui fit élever un monument funéraire.

ELSE (Joseph), chirurg. anglais, mort en 1780, membre de l'acad. royale de chirurgie de Paris, se montra aussi savant dans la théorie qu'habile dans la pratique de son art. Ses ouvr., parmi lesquels on distingue un *Traité sur l'hydrocèle*, impr. en 1770, ont été réunis en un vol. in-8 par G. Vaux, chirurgien, et publ. en 1782.

ELSHOLZ (Jean-Sigismond), médecin, né à Francfort-sur-l'Oder, en 1623, fut prem. médecin de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, cultiva la botanique et la chimie avec succès, et mourut à Berlin en 1688, directeur du jardin électoral; il est aut. des ouvr. suiv. : *Anthropometria, sive de mutuâ membrorum corporis humani proportione*, etc., Padoue, 1654 et 1667, in-4, fig. — *De phosphoris observationes*, Berlin, 1671, in-fol., trad. en anglais par Shirley, Londres, 1667, in-12. — *Traité des aliments*, dans lequel il traite des végétaux, des animaux, des aromates ou assaisonnem., des boissons, de la distillation et de l'art culinaire, Berlin, 1682, et Leipsig, 1715, in-fol. — *Catalogue* des plantes cultivées dans le jardin botanique de l'électorat, Berlin, 1663, in-8; et *Tr*. complet du jardinage, 1666, in-4. Elsholz a

fourni plus. *Dissertations* botaniques aux *Mém.* de l'acad. des curieux dont il faisait partie.

ELSNER (Jacques), savant théologien de l'Église réformée, conseiller du consistoire roy. de Prusse, prem. prédicat. de la cour, et de l'église métropolitaine des réformés de Berlin, directeur de la classe des b.-lettres à l'acad. roy. des sc., né en 1692 à Saalfeld, mort à Berlin en 1750, a laissé plus. ouvr. estimés des sav. de sa communion. Ils consistent en explicat. du *Nouv.-Testament*, puisées dans les anciens aut. profanes et dans les témoignages de l'antiquité; les princip. sont : *Observation. sacræ in novi fœderis libros, et Epistol. apostolorum*, Utrecht, 1720-28, 2 vol. in-8; nouvelle édit. augm., Zwel, 1767-73, 3 vol. in-4. — *L'Epître de St Paul aux Philippiens*, expliquée en discours moraux, Berlin, 1741, in-4, en allem. — *Nouvelle description de l'Église des chrétiens grecs en Turquie*, Berlin, 1739, in-8, avec pl., et *Dissertat.* sur différents sujets d'antiquité sacrée, dans les *Mémoires de l'acad. de Berlin*, 1747-48. Son *Éloge*, par Formey, a été impr. dans la *Nouv. biblioth. germ.*, t. XI, 2e part. — Elsner (Jean-Théophile), savant théolog. unitaire, né en 1717 à Wengrow (Gr.-Pologne), mort en 1782, avait été successiv. adjoint de l'Église allem. et du gymnase de Lissa, pasteur de l'Église bohémienne réformée de Bethléem à Berlin, et *senior* des unitaires bohémiens de Pologne et de Prusse. Il a donné, entre autres ouvr., un tr. historico-philologique intit. : *Miphiboseth*, Leipsig, 1760, in-8, en allem. — *Essai d'une histoire des traduct. bohémiennes de la Bible*, et des éditions du *Nouv.-Testament* en bohémien, Halle, 1765, in-8. — Une *Notice* biogr. sur Jacq. Elsner, en latin, dans la *Biblioth. bremens. nov.* de Barkley; une trad. en allem. du *Martyrologium bohemicum*. Il a écrit en outre plus. morceaux intéressants pour servir à l'hist. des unitaires de Bohême, dans le *Scrinium antiquarium* de Gerdes. — Elsner (Jean-George), historien allem., né à Thorn en 1710, mort en 1753, membre du conseil des seize de cette ville, est aut d'*Observations historiq, sur la dignité de bourgmestre à Thorn*, 1738, in-4; d'une *Dissertat.* sur l'origine de la ville de Thorn, impr. dans le *Daak und Denkmahl* de Dittmann, et de quelques *Opuscules* MSs. sur la noblesse de Pologne.

ELSTOB (Guillaume), savant antiquaire anglais, né en 1673, mort en 1714, profess. de l'univers. d'Oxford, et rect. des paroisses réunies de St-Swithin et Ste-Marie-Bothaw de Londres, a trad. de l'anglo-saxon en latin l'*Homélie* de Lupus, Londres, 1701, avec des notes. — L'*Homélie du jour de St Grégoire*, impr. avec le texte, ibid., 1709, in-8. Il a laissé des *Sermons*, et quelques *Traités*, ou *Dissertat. philosoph.* — Elstob (Élisabeth), sœur du précédent, née en 1683, morte en 1756, avait montré dès la plus tendre enfance un goût naturel pour l'étude. Elle reçut la même éducation que son frère, partagea ses travaux scientifiques et littér., mit en tête de l'édit. de l'*Homélie* de St Grégoire une préface en l'honneur des femmes sav., publia ensuite une traduct. de l'*Essai sur la gloire* par Mlle Scudéry, fit un rec. d'*Homélies* saxonnes, avec trad. en anglais, notes et variantes (un petit nombre seulement a été impr., Oxford, in-fol.), et donna en 1715 une *Grammaire* saxonne.

ELVIUS (Pierre), astronome, physicien, économiste et minéralog. suédois, professeur à l'université d'Upsal au commencem. du 18e S., a laissé entre autres ouvrages : *Schediasma de re metallicâ Sueogothorum*, Upsal, 1703, in-8.—*Disputat. de navigatione in Indiam per septentrionem tentatâ*, ibid., 1704, in-8. — *Delineatio magnæ fodinæ cupromontanæ*, ibid., 1707, in-8. — *Disputat. de Sueonum in Americâ coloniâ*, ib., 1709, in-8. — Elvius (Pierre), fils du précéd., secrét. de l'acad. des sciences de Stockholm, né à Upsal en 1710, mort en 1749, prépara l'exécution des travaux hydrauliques projetés dans sa patrie pour la jonct. de la Baltique à l'Océan, et consigna ses recherches et ses observations dans un ouvr. intitulé : *Sur les effets des forces de l'eau*, Upsal, 1751. Ce fut sur sa proposition que l'académie éleva un observatoire devenu fameux par des observations importantes.

ÉLYE (Élias), chanoine de Munster (près de Lucerne), au 15e S., a bien mérité de sa patrie en établissant en Suisse, l'an 1470, la prem. imprim. qu'ait possédée ce pays. Il imprima un dictionn. de la Bible intit. : *Mamotrectus*, 1470; et le *Speculum vitæ humanæ*, 1473.

ELYOT (sir Thomas), savant angl., ambassad. de Henri VIII à Rome en 1532, mort en 1546, shérif de Cambridge, a laissé plusieurs *Dissert.* philosoph., un *Traité* sur l'éducation des enfants, des *Sermons* sur la mortalité de l'homme, une *Trad.* de l'ouvr. intit. : *Règles de la vie chrétienne*, par Pic de La Mirandole, 1534; et un *Dictionnaire latin-anglais*, le prem. qui ait paru en Angleterre (1541), et le seul ouvr. d'Élyot qui ne soit point tombé en oubli, grâce aux augment. qu'il a reçues.

ÉLYSÉE, ou CHAMPS ÉLYSÉES ou ÉLYSIENS (myth.), séjour de paix où vont errer les âmes des justes dans l'autre vie. Le lieu qu'occupait cette délicieuse demeure est resté en question : les uns la placent au milieu des airs, les autres dans la lune ou dans le soleil, d'autres enfin au centre de la terre. Cette dernière opinion est plus générale; et il paraît même que les anciens confondaient parfois l'Élysée avec les enfers, ou plutôt le regardaient comme attenant à ce sombre empire, dont il formait sans doute les immenses jardins. Comme la plupart des fictions mythologiq. prennent leur source dans l'ancienne histoire de l'Égypte, c'est là que l'on peut, avec Diodore de Sicile, chercher le principe allégor. des Champs-Élysées. La sépult. commune des Égyptiens était, dit cet histor., au-delà d'un lac nommé *Achérusie;* on apportait sur les bords de ce lac les cadavres de ceux qui venaient de mourir, et ils y étaient jugés selon leurs œuvres : si le mort avait violé les lois, son corps était jeté dans une espèce de voirie appelée *Tartare;* mais un batelier transportait au-

delà du lac, pour y être enterré dans une prairie charmante nommée *Elysion* (c.-à-d. *séjour du repos et de la joie*), quiconque avait toujours observé les préceptes de la vertu. Telle pourrait être aussi l'origine commune des diverses fictions mythologiq. du Tartare, des trois juges des enfers, de Charon, etc.

ELZEMAGH. — V. SAMH BEN MALIK.

ELZEVIR ou ELZEVIER, nom d'une famille d'imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, célèbres par les chefs-d'œuvre typographiques qu'ils ont produits. — Louis, le premier que l'on connaisse, exerça la librairie de 1592 à 1617; ses édit. offrent au frontispice un aigle portant un faisceau de sept flèches, avec cette légende : *Concordiâ res parvæ crescunt;* quelq.-unes présentent un homme debout et la devise : *Non solus*, devise qu'adopta plus tard la famille des Elzevirs pour la mettre en tête de toutes ses éditions. — Matthieu ou Mathys, fils aîné de Louis, né en 1565, était à Leyde, en 1618, associé de Bonaventure, l'un de ses enfants. Deux ouvrages seulement portent les noms de Matthieu et de Bonaventure; ce sont : *la Castramétation* et *la Fortification par écluses* de Stevin. — Gille (*Ægidius*), 2e fils de Louis, était seulem. libraire à La Haye en 1579. — Isaac, fils aîné de Matthieu, est le premier des Elzevirs qui se soit livré à la typographie; il imprima de 1617 à 1628. — Bonaventure, frère d'Isaac, après avoir travaillé avec son père de 1618 à 1626, forma une associat. avec Abraham, l'un de ses frères, et imprima, de 1626 à 1652, une grande quantité d'ouvr., dont l'exécution typographique a fondé la réputation des Elzevirs. On doit à ces imprim. la collect. connue sous le nom de *Petites républiques*. Ils ont publié le *Catalogue* de leurs livres, Leyde, 1634, in-4, ibid., 1653, in-4. — Jacob, 5e fils de Matthieu, et imprimeur à La Haye, paraît n'avoir imprimé que la *Table des sinus* d'Albert Girard, 1626, réimpr. en 1629. — Jean, fils d'Abraham, né en 1622, mort en 1661, a imprimé un gr. nombre d'ouvr., dont le *Catalogue* a été publ. par sa veuve, Leyde, 1659, in-4. — Pierre Ier, petit-fils de Matthieu, et impr. à Utrecht à l'époque de la conquête de la Hollande par Louis XIV, et Louis II, fils d'Isaac, d'abord capitaine de vaisseau, puis libraire à Amsterdam en 1638, mort en 1662, n'ont rien imprimé de remarquable. — Daniel, fils de Bonaventure, né en 1617, mort en 1680, associé à Jean, son cousin, en 1652-54, puis avec Louis II, n'a rien publié ; sa veuve continua son commerce et imprima sous le nom des héritiers de Daniel le *Corpus juris civilis*, Leyde, 1681, 2 vol. in-8; le *Tibère* d'Amelot de La Houssaye, 1682, in-4; et plusieurs *Catalog.* de ses livres, 1674, in-12, etc. — Pierre II, que l'on croit fils de Pierre Ier, déjà mentionné, imprima à Utrecht en 1692 les *Mélanges de Colomiès*, in-12. — On trouve dans le *Magasin encyclop.*, août et septembre 1806, une *Notice sur les impr. de la famille des Elzevirs*, par Adry, auteur d'un *Catalogue raisonné de toutes leurs éditions*, 3 vol. in-8, dans la biblioth. de M. Sensier, possesseur d'une riche collection d'Elzevirs. On doit au même sav. un *Catalogue MS. des Elzevirs déguisés*, petit in-fol., qui se trouve dans la biblioth. de Barbier. Le *Manuel du libraire*, par J.-C. Brunet, donne une *Notice de la collection d'auteurs latins, franç. et ital.*, petit in-12, par les Elzevirs. M. Bérard a publié sous le voile de l'anonyme : *Essai bibliogr. sur les éditions des Elzevirs les plus précieuses et les plus recherchées, précédé d'une Notice sur ces imprimeurs célèbres*, Paris, 1822, un vol. in-8.

ÉMADI, célèbre poète persan, surn. *Schéhériari*, mort l'an de l'hégyre 673 à Schébériar, sa patrie, florissait sous le règne de Malek II. On a de lui un *Divan*, ou recueil renfermant 4,000 vers, qui lui mérita le titre glorieux de prince des poètes.

ÉMANUEL, poète hébreu, né à Rome vers le milieu du 13e S., a laissé des poésies très estimées et différents ouvrages de grammaire et de critique sacrée. Son recueil de compositions poétiq., publié sous le titre de : *Mechabberoth*, Brescia, 1491, a été réimpr. Constantinople, 1535, in-4; la dern. pièce de ce recueil, dans laquelle l'auteur décrit l'enfer et le paradis, a été reprod. à Prague, 1559, et à Francfort-sur-le-Mein, 1713. On lui doit encore un *Comment. sur les Proverbes*, Naples (1487, selon M. de Rossi).—Des *Commentaires sur le Pentateuque, les Prophètes, les Psaumes, Job, le Cantique des cantiq., le Livre de Ruth et Esther*, et un *Traité* de gramm. et de critique sacr. : *Even Bochen* (pierre de touche). Tous ces ouvr. sont inédits.

ÉMANUEL ou EMMANUEL, roi de Portugal, surnommé *le Grand*, né en 1469, mort en 1521, successeur de Jean II, doit l'illustration de son règne aux découvertes de Vasco de Gama, aux établissements d'Alvarez de Cabral au Brésil, de François d'Almeyda dans les Maldives et à Ceylan, d'Alphonse Albuquerque dans les îles d'Ormus et de Goa et dans les presqu'îles de Malaca, de Jacques Sigueira dans l'île de Sumatra, aux deux conquêtes d'Antoine Corréa dans le royaume de Pégon, et aux sages réglements qu'il fit pour l'administrat. des finances du roy. On l'accuse d'avoir poussé trop loin son zèle pour la propagation du christianisme, ou plutôt on lui reproche d'avoir eu la faiblesse d'accorder aux sollicitations d'Isabelle, sa prem. femme, le bannissement des Maures et un édit qui obligeait les Juifs à se faire baptiser. Ces persécutions, dont le résultat immédiat fut la dépopulation du roy., furent la source des troubles qui ont agité le Portugal pend. 3 siècles. Émanuel eut successivem. 3 femmes : Isabelle de Castille, veuve de l'infant Alphonse, Marie de Castille, sœur d'Isabelle, et Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et fiancée d'abord à Jean, infant de Portugal. La *Vie d'Émanuel* a été écrite en portug. par Dam. de Goës, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol.; et en lat., par Osorio, sous ce titre: *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis*, ibid., 1571, in-fol. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Simon Goulard, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8. L'*Hispania illustrata*, t. II,

renferme deux *Lettres* d'Émanuel à Jules II et à Léon X, sur le succès des armes portugaises en Afrique. Goës en a inséré la trad. dans sa *Vie* de ce prince. Ces deux lettres sont des pièces devenues historiques.

ÉMANUEL-PHILIBERT. — V. Savoie.

ÉMELRAET, peintre, né à Bruxelles vers 1612, voyagea long-temps en Italie et fit un très long séjour à Rome. De retour dans sa patrie, il composa plusieurs tableaux d'église, et ajouta souvent des fonds de paysages à ceux qui avaient été peints par d'autres artistes. Descamps regarde comme son chef-d'œuvre un tabl. placé dans la chapelle de St-Joseph des carmes déchaussés à Anvers.

ÉMERIC ou HENRI, roi de Hongrie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, porta plusieurs lois sévères contre le brigand. des seigneurs, étouffa par son éloquence et son courage une révolte de son armée, pardonna à son frère André, auteur de la révolte, conclut avec les Vénitiens un traité devenu nécessaire aux deux partis, et mourut en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui n'en jouit que six mois.

ÉMÉRIGON (Balthazar-Marie), jurisconsulte, avocat au parlement d'Aix, puis conseiller à l'amirauté de Marseille, mort dans cette ville en 1785, est auteur d'un bon *Traité des assurances et des contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol. in-4; de plusieurs *Mémoires sur les contestations maritimes*, recherchés encore aujourd'hui, et d'un *Commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août* 1761, Marseille, 1780, 2 vol. in-12, réimpr. Paris, 1803, 3 vol. in-12.

ÉMERY (Michel PARTICELLI, sieur d') surintendant des finances, descendait d'une famille italienne établie à Lyon dep. le 15^e S. Ayant succédé à son père dans la charge de trésorier du roi, il se fit bientôt remarquer du cardin. de Richelieu, qui lui confia plusieurs missions import.; il fut bien plus avant encore dans les bonnes grâces de Mazarin, auquel il avait su plaire par son extrême activité et son habileté à trouver chaque jour de nouvelles ressources pour alimenter le trésor royal. Émery, par ses exactions, s'attira la haine des peuples, partage ordinaire de tous ceux qui ont rempli la place de surintendant des finances. Il perdit cette même place en 1648, pour avoir voulu faire une retenue sur les gages des officiers du parlement, et mourut en 1650. On a de lui : *Hist. de ce qui s'est passé en Italie pour le regard des duchés de Mantoue et de Montferrat, depuis* 1628 *juqu'en* 1630, impr. avec les *Div. relat.*, Bourg, 1632, in-4.

ÉMERY (Jacques-André), né à Gex en 1732, commença ses études dans le collége des jésuites de Mâcon, et vint les terminer à Paris dans la petite communauté de St-Sulpice. Ordonné prêtre en 1756, il fut nommé successivement professeur de dogme au séminaire d'Orléans en 1759, puis de morale à Lyon, gr.-vic. d'Angers en 1776, et enfin supérieur-général de la congrégat. de St-Sulpice en 1782. Son dévouem. aux intérêts de l'Église lui inspira l'idée de fonder en 1789 un séminaire dans le nouvel évêché de Baltimore, et il envoya, pour le diriger, ce que sa congrégation renfermait alors d'ecclésiastiq. les plus recommandables. Jeté dans les cachots de la Conciergerie, l'abbé Émery ne dut son salut qu'à l'ascend. qu'eurent ses vertus apostoliques sur Fouquier-Tainville : celui-ci ne voulut point qu'il fût sacrifié, parce que, suivant son express., « ce petit prêtre empêchait les autres de crier. » Lors du rétablissement du culte, il refusa l'évêché d'Arras; mais il obtint la permission de rétablir le séminaire de St-Sulpice. Nommé vicaire-général de Paris et conseiller de l'univers., il fit partie de div. commiss. chargées de donner leur avis sur les questions relatives aux affaires ecclésiast. La liberté avec laquelle il énonçait et soutenait ses opinions lui concilia de plus en plus l'estime de Napoléon, qui cependant crut devoir lui enjoindre en 1810 de quitter son séminaire. L'abbé Émery mourut l'annnée suivante, et fut enterré solennellement à sa maison d'Issy. Il a publié plusieurs ouvrages, la plupart sous le voile de l'anonyme. Nous citerons seulement : *Pensées de Leibnitz*, 1772, 2 vol. in-12; 1803, 2 vol. in-8. — *Christianisme de Bacon*, an VII (1799), 2 vol. in-12. — *Nouv. opusc. de Fleury*, Paris, 1807, in-12. — *Pensées de Descartes*, 1811, in-8.

ÉMILE. — V. Paul-Émile.

ÉMILI (Paul), *Æmilius*, écrivain et ecclésiastique italien, né à Vérone, fut attiré en France par le roi Louis XII, qui lui accorda un canonicat dans l'église cathédrale de Paris, et il mourut dans cette ville en 1529. On lui doit : *De rebus gestis Francorum libri IV*, dont la meilleure édit. est celle de Paris, Vascosan, 1539, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en français par Jean Renard, Paris, 1581, in-fol.

ÉMILIEN ou ÆMILIANUS (Marcus-Julius-Æmilius), empereur romain, né en Mauritanie d'une famille obscure, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et ne dut qu'à son courage un avancement rapide. Il était gouverneur de Mésie lorsque les soldats le proclamèrent empereur, en 253, à la place de Gallus, que le luxe et la mollesse avaient fait tomber dans le mépris. Émilien se porta aussitôt sur Rome, défit complétement Gallus et Volusien, son fils, qui furent massacrés par leurs propres soldats; mais il éprouva bientôt le même sort, lorsque Valérien marcha contre lui avec les troupes qu'il amenait trop tard au secours de Gallus. Eutrope a renfermé l'histoire d'Émilien dans ce peu de mots : « *Obscurissimè natus, obscuriùs imperavit.* » — Émilien, *Æmilianus*, (Alexander), gouverneur d'Égypte sous Gallien, fut un des généraux qui profitèrent de la faiblesse de ce prince pour se faire proclamer empereurs par leurs soldats. Toutefois il ne jouit pas long-temps de l'autorité qu'il avait usurpée : vaincu par Théodote, que Gallien envoya contre lui, il fut pris viv. et étranglé dans sa prison, après un règne fort court, et qui pourtant ne fut pas sans gloire, puisque les Égyptiens lui décernèrent le surnom d'*Alexandre*.

ÉMILIUS-MACER. — V. MACER.

ÉMIR-GIUN-OGLI commandait pour le sophi de Perse dans la ville de Levan, et la livra sans la défendre lorsqu'elle fut attaquée en 1635 (1044 de l'hég.) par Amurath IV. Ce service lui valut la faveur du sulthan, faveur cimentée encore par leur passion commune pour le vin. A la mort d'Amurath, Ibrahim, son success., cédant aux instances du sophi, lui livra le traître Émir-Ginn-Ogli, qui fut étranglé en 1641 (1050 de l'hégyre).

EMLYN (THOMAS), théologien anglais non conformiste, né en 1663 à Stamford, dans le comté de Lincoln, s'étant déclaré contre la Trinité et pour la prééminence du Père sur le Fils et le St-Esprit, fut privé de ses fonctions, condamné à une forte amende et jeté dans une prison, où il resta deux ans. Cette disgrâce ne lui fit rien changer à sa doctrine, qu'il continua de prêcher, sans être inquiété de nouveau, jusqu'à sa mort, en 1743. Il avait composé un grand nombre d'ouvr. de controverse, parmi lesquels nous citerons : *Défense du culte de N.-S. J.-C. dans les principes des unitaires*, 1706. — *Considérations sur la quest. préliminaire aux div. quest. relatives à la validité du baptême*, etc., 1710. EMLYN (Sollom), fils du précéd., jurisc. d'un mérite distingué, mort à Londres en 1756, a publié les *OEuvres complètes* de son père, 1746, 3 vol. in-8. — L'*Histoire des plaids de la couronne par le lord chief-justice*, Halle, 1736, 2 vol. in-fol.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, épousa successivement Éthelred et Canut. Ayant été accusée d'un commerce criminel avec l'évêque de Winchester, elle se soumit à l'épreuve du feu, et en sortit triomphante.

EMMERY (JEAN-LOUIS-CLAUDE), comte de Grozyeulx, pair de France, né en 1752, était avocat dans sa ville natale, lorsqu'il fut élu député du tiers-état aux états-gén. Doué de talents remarquables, il se distingua dans cette assemblée, qu'il eut l'honneur de présider deux fois, par des connaissances dans les diverses parties de l'administration, et, nommé rapporteur du comité militaire, concourut puissamment à l'organisation de l'armée. Emmery fut du nombre des députés qui sentirent la nécessité de rendre au roi une partie de l'autorité dont il avait été dépouillé si légèrem., et qui furent désignés sous le nom de *réviseurs*, parce qu'ils demandaient que la constitut. fût révisée av. d'être présentée à l'acceptation du monarque. Après la session, il fut nommé membre du tribunal de cassation. L'attachement qu'il avait montré à la constitution monarchique le fit proscrire en 1793. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut, en 1797, élu député de la Seine au conseil des cinq-cents.. Il obtint l'abrogat. de la loi qui dépouillait les parents d'émigrés, et fit suspendre le divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur. Son élect. fut annulée au 18 fructidor, mais il ne fut point porté sur la liste de déportat. Au 18 brumaire, nommé conseiller-d'état, il fut l'un des rédacteurs du Code civil, et entra au sénat en 1803. Il fit partie de la chambre des pairs à la restauration, y vota constamment avec le parti libéral, et mourut dans sa terre de Grozyeulx en 1823.

EMMET (ROBERT), né à Cork, fils d'un médec., se préparait à suivre la carrière du barreau lorsque la révolut. franç. fomenta en Irlande des troubles auxquels il crut devoir prendre une part active. Il embrassa le parti de l'insurrection avec tout l'enthousiasme de la jeunesse, fit partie du directoire secret des Irlandais-unis (c'était la dénomination prise par les insurgés), fut arrêté à Dublin en 1803, et condamné comme coupable de rébellion le 20 septembre de la même année.

EMMET (THOMAS-ADDIS), médecin, puis avocat, né vers 1763 à Dublin, mort à New-York le 14 nov. 1827, avocat-général de cet état, avait été l'un des promot. de l'associat. des Irlandais-unis ; et, avant d'obtenir l'autorisat. de passer aux États-Unis, il avait subi de longues persécut. On en trouve l'exposé dans l'écrit publié par M. Sam.-L. Mitchill, sous ce titre : *A discorse on te life and character of Thomas-Addis Emmet*, New-York, 1828, in-8. Outre divers opusc. de médec., Emmet a laissé : *Pieces of irish hist., illustrative of the condition of the catholics of Ireland*, etc., insérées par Mac Neven dans un recueil publié en 1807 à New-York.

EMMIUS (UBBO), né en 1547 dans la Frise-Orientale, mort en 1626, fut recteur de l'université de Groningue, qu'il porta par ses soins et ses talents à cette haute réputation qu'elle a conservée depuis entre toutes les universités des Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvr. sur l'antiquité et sur l'histoire particulière de sa patrie ; nous citerons les plus remarquables : *Opus chronologic.*, Groningue, 1619, in-fol. — *Vetus Græcia illustrata*, Leyde, 1626, in-8. — *Rerum frisicarum historia*, ibid., 1616, in-fol. On peut voir des détails sur ce célèbre professeur dans *Elogium Ubb. Emmii, id est de ejus vitâ et scriptis narratio brevis ab amico contexta*, ibid., 1628, in-4.

EMO (ANGE), patricien de Venise, né en 1732, après avoir déployé toutes les qualités du citoyen dans les charges les plus éminentes de la républ., prit en 1784 le commandement en chef d'une flotte destinée à venger le pavillon de St-Marc des insultes des Barbaresques. Il se présenta devant la rade de Tunis, bombarda la ville, et força le bey à signer une trêve qui ne tarda pas à être violée. Emo se préparait à punir ces pirates de leur manque de foi, lorsqu'il mourut à Malte en 1792. Le sénat, reconnaissant de ses services, lui fit élever un magnifique mausolée exécuté par Canova, et placé dans l'une des salles de l'arsenal de Venise.

ÉMONNOT (JEAN-BAPT.), médec., né à St-Loup (Saône-et-Loire), mort à Paris en 1823, membre honoraire de l'acad. de médecine, a laissé, outre plusieurs articles insérés dans les journaux, une trad. estimée du *Traité des fièvres et des inflammations*, écrit en lat. par Jos. Quarin, Paris, 1800, 2 vol. in-8.

EMPECINADO (don JUAN MARTIN, dit EL), général espagnol, né à Castrillo, fils d'un pauvre

paysan, se signala d'abord comme chef de guérillas pendant l'invas. de la péninsule par les Français (1808-13), et eut le bonheur d'échapper aux proscriptions qui, en 1814, suivirent le rétablissem. de Ferdinand VII sur le trône : ce monarque lui conserva même son grade de maréchal-de-camp, et lui accorda quelq. marques d'estime. Cepend. lorsque l'excès des vexations exercées contre les agents du gouvernement populaire, auquel le roi devait seul la conservation de son trône, eurent provoqué les troubles qui se manifestèrent en 1820, l'Empecinado, attaché au parti libéral, employa, pour appuyer l'insurrection, tout le crédit que lui donnaient sa réputat. militaire et ses anc. services; et après avoir défendu vaillamm. la cause des cortès dans la mémorable campagne de 1823, il fut jeté dans les prisons d'état, et n'en sortit, après une détention de plus de deux années, que pour être traîné au supplice. Il fut pendu à Rueda le 19 août 1825.

EMPÉDOCLE, philosophe pythagoricien, né à Agrigente en Sicile vers l'an 444 avant J.-C., se concilia par ses talents et sa haute naissance l'estime et la vénération de ses concitoyens, refusa la souveraineté que ceux-ci lui offrirent, et finit par établir le gouvern. populaire dans sa patrie, gouvernée auparavant par un sénat. Empédocle cultivait avec un égal succès la philosophie, la médecine et la physique; mais il dut surtout sa célébrité à son poème sur le système de Pythagore. Les circonstances de sa mort sont diversement racontées; mais tous les récits auxquels elle a donné lieu ont cela de commun qu'ils ressemblent fort à des fables. Il nous reste quelques fragments des différents écrits d'Empédocle; ils ont été réunis par M. Fréd.-Guill. Sturz, et publ. à Leipsig, 1805-06, 2 vol. in-8. M. Améd. Peyrao a publ. de *Nouv. fragments* d'Empédocle, d'après un MS. de la bibliothèque de Turin, 1810, in-8.

EMPEREUR (Constantin L'), orientaliste hollandais, mort en 1648 à Leyde, où il professait depuis 21 ans avec un égal succès la théologie et l'hébreu, a laissé plusieurs trad. de livres judaïq. et talmudiques généralem. estimées; les princip. sont : *Talmudis Babylonici codex middoth, sive de mensuris templi, hebr. cum vers. et comment.*, Leyde, 1630, in-4. — *Clavis talmudica hebr. et lat.*, ibid., 1634, in-4. — *Commentarii ad Bertramum de republicâ Hebrœor.*, ibid., 1641, in-8.

EMPOLI (Jean d'), Florentin, facteur de la marine du roi de Portugal, a écrit en italien la relat. du premier voyage d'Alphonse d'Albuquerque aux Indes, sous ce titre : *Navigation des Indes, sous la charge du seigneur Alph. d'Albuquerque,* insérée dans le 1er vol. de Ramusio, Venise, 1563, in-8, et trad. en français dans le 2e vol. du recueil du *Temporal*. On ignore également la date de la naissance et celle de la mort d'Empoli. — Empoli (Jacopo Chimenti da), peintre de l'école florentine, né en 1554, mort en 1640, était élève de Tommaso da San-Friano, et se perfectionna par l'étude des ouvrages d'Andrea del Sarto. Le musée royal possède de lui un tableau représentant *la Vierge et l'enfant Jésus* accompagnés de deux anges, etc.

EMPORAGRIUS (Eric), théolog. suédois, mort en 1674, évêque de Strengnes, se fit remarquer par son opposition à la réunion des Églises réformées. On cite de lui un discours sur la mort de Gustave-Adolphe, intitulé : *Oratio in quâ tyrannidem pontificiam, quæ divum Gustavum de medio sustulit, et martyrio coronavit, est piè detestatus*, etc., Upsal, 1656, in-fol.

EMSER (Jérôme), l'un des plus ardents adversaires de Luther, né à Ulm en 1477, mort à Leipsig en 1527, a composé un grand nombre d'ouvrages de controverse sur lesq. on peut voir des détails dans la *Notice sur sa vie et ses écrits, par G.-C. Waldau*, Anspach, 1783, in-8. Les princip. sont : *Motifs pour lesquels la traduction du Nouv.-Test. par Luther doit être défendue au commun des fidèles*, Leipsig, 1523, in-4. — *Le Nouv.-Testament rétabli d'après le texte en usage dans les Églises chrét.*, Dresde, 1527, in-fol.

ÉNAMBUC (Vaudrosques DIEL d'), fondat. des colonies françaises aux Antilles, descendait d'une bonne famille de Normandie; mais cadet, il ne reçut qu'une très modique portion de la fortune de son père. La nature n'avait pas été à son égard aussi injuste que la loi; il s'engagea dans la marine, où son courage et ses talents l'élevèrent assez promptem. au grade de capitaine. Parti de Dieppe en 1625 avec un brigantin armé de 4 canons, il osa attaquer un galion espagnol qui en portait 35, et le mit en fuite. C'est à la suite de ce glorieux combat que le besoin de se radouber le conduisit à St-Christophe, où quelques Français s'étaient établis: il trouva un port favorable, un terrain excellent pour la culture du tabac. Après avoir fait un traité de partage avec les Anglais possess. de la moitié de l'île, et chassé après plus. combats les Sauvages qui s'opposaient à l'établissement de la colonie, d'Énambuc, pour la consolider, se rendit en France, obtint une commission spéciale du roi, et partit du Hâvre en 1627, avec deux vaiss. Il fut bientôt obligé d'en venir demander 6 autres qui lui furent accordés. Non content d'assurer à la France l'île de St-Christophe, Énambuc fonda par un de ses lieutenants la colonie de la Guadeloupe, par lui-même celle de la Martinique, où il conduisit en 1635 cent habitants, bons cultivateurs, et bâtit le fort de St-Pierre. Énambuc mourut l'année suivante à St-Christophe, vivement regretté des colons, qui le regardaient comme leur père et leur bienfaiteur.

ENDEL ou HENDEL MANOACH, rabbin polon., mort en 1585, est auteur de plusieurs ouvr. dont son fils Moïse a été l'éditeur; les plus importants sont : *Sagesse de Manoach*, c.-à-d. corrections et leçons talmudiques diverses, touchant la *Gemare*, Prague, 1585, in-4. — *Repos des cœurs, ou comment. sur le Chovad allevavoth*, Lublin, 1596, in-4.

ENDYMION (mythol.), berger d'un beauté rare, fut placé dans le ciel par Jupiter, qui ensuite le chassa honteusement et le condamna à un sommeil

continuel parce qu'il avait osé attenter à l'honneur de Junon. Diane, ajoute la fable, s'étant éprise d'une vive passion pour le beau dormeur, le transporta dans un antre du mont Latmus en Carie, où elle venait souvent le visiter. Quelques-uns des savants qui se sont occupés à chercher l'origine des fictions mythol., s'accordent à regarder Endymion comme un roi d'Élide, qui, ayant été chassé de son royaume, se retira dans la Carie, vers le mont Latmus, et s'y livra aux études astronomiques.

ÉNÉE, prince troyen dont Virgile a immortalisé le nom, et que la fable représente comme fils de Vénus et d'Anchise, était gendre de Priam. Quoiqu'il remplisse un rôle assez pâle dans l'*Iliade*, rôle que les poètes grecs postérieurs à Homère ont même représenté comme odieux, il existait chez les Romains une tradition ancienne qui faisait remonter jusqu'à lui l'origine de ce peuple. On sait que le but de Virgile, en entreprenant son Énéide, était de flatter ce préjugé national et en même temps de complaire à Auguste; mais il n'est pas inutile de rappeler que l'arrivée d'Énée en Italie avec une colonie troyenne, sujet principal de cette admirable épopée, était un fait déjà contesté dans les temps anciens, et que plus. sav. modernes en ont prouvé la non existence.

ÉNÉE DE GAZA, philos. platonicien du 5e S., embrassa le christianisme, et écrivit, sous le titre de *Théophraste*, un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrect. des corps. La biblioth. du roi possède un très bon MS. de cet ouvr., dont une vers. lat., par Ambroise-le-Camaldule, a été publ., avec une préface d'Aug. Giustiniani, Venise, 1513, in-8, et réimpr. plus. fois, notamm. à Bâle en 1516. La 1re édit. du texte parut à Zurich en 1559-60 : il a été plus. fois reproduit sans y avoir gagné en correction. On doit encore à Énée de Gaza 27 *lettres grecq.*, dans le recueil d'Alde Manuce, Rome, 1499, in-4; réimpr. en 1606, in-fol., avec une version latine.

ÉNÉE-LE-TACTICIEN, l'un des plus anc. aut. qui aient écrit sur l'art militaire, vivait dans le 4e S. av. J.-C., vers l'an 336. Casaubon a publ. sous son nom un traité *De tolerandâ obsidione*, grec et lat., impr. dans plus. édit. de Polybe, et séparém. avec les *notes* d'Orelli, Leipsig, 1818, in-8. Il a été trad. en français par Beausobre, 1757, in-4.

ENEMAN (MICHEL), théol. et littérat. suédois, né en 1676 à Enkoeping, mort en 1714, profess. de langues orientales à Upsal, avait accompagné Charles XII à Bender, et entreprit en 1711, aux frais de ce prince, un voyage en Asie et en Égypte, dont la *Relat.* parut à Upsal en 1740. Eneman a laissé en outre une dissertat. *De salute infantum sine baptismo decedentium christianorum ac gentilium*, Greifswald, 1706, in-4.

ENFANCE (filles de l'). — V. JULIARD et MONDONVILLE.

ENFIELD (GUILLAUME), anglais, né à Sudbury en 1741, ministre et profess. de belles-lettres à Warington, dans le comté de Lancaster, mort à Norwich en 1797, a publ. pour l'instruction de la jeunesse un gr. nombre d'ouvr., dont les princip. sont : *Essai sur l'hist. de Liverpool*, 1773, in-fol. — *The Speaker* (l'orateur), 1775, in-8, très souvent réimpr. : c'est un choix de morceaux oratoires, d'un usage journalier dans les écoles angl. — *Sermons biographiques, ou suite de discours sur les princip. personnages de l'Écriture sainte*, 1777, in-12. — *Hist. de la philosophie*, abrégé de l'important ouvr. de Brucker, 1791, 2 vol. in-4.

ENGAU (JEAN-RODOLPHE), jurisc., né à Erfurt en 1708, mort à Iéna en 1755, conseiller de la cour de Saxe-Weimar et d'Eisenach, s'est fait par ses nombreux écrits une haute réputation; les ouvr. qui la lui ont surtout méritée sont : *Elementa juris Germanici civilis*, Iéna, 1736, in-8, souvent réimpr. — *Elementa juris criminalis Germanico-Carolini*, ibid., 1738, in-8, Hellfeld, ibid., 1777, in-8. — *Elementa juris canonico-pontifico-ecclesiastici*, Iéna, 1739, in-8; ib., 1765, par les soins de J.-E. Schmidt, nouv. édit., in-8.

ENGEL (SAMUEL), savant géographe, né en 1702 à Berne, mort dans cette ville en 1784, y remplit avec distinction plus. places administratives et rendit d'import. services aux hôpitaux et aux sciences. On lui doit plus. ouvr. estimés, parmi lesquels on remarque surtout une *Dissertation* sur la possibilité de passer du grand Océan dans la mer du Nord par la mer Glaciale, insérée d'abord dans le *Journ. helvétique*, année 1735, et impr. depuis sous ce titre : *Mémoire et observat. géograph. et critiq. sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, etc., Lausanne, 1765, in-4, trad. en allemand par l'aut., Leipsig, 1772, in-4. — *Essai sur cette question : Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux?* Amsterd., 1767, in-4, ou 5 vol. in-12. — *Instruct.* sur la *pomme-de-terre*, Berne, 1772-74, 2 vol. in-8, en allem.

ENGEL (JEAN-JACQUES), littérat., né en 1741 à Parchim, duché de Mecklembourg, mort dans cette ville en 1802, s'était destiné au ministère évangélique, mais négligea l'étude de la théologie pour celle de la littérature ancienne et la philosophie. Nommé profess. de morale et de belles-lettres à l'un des gymnases de Berlin, il remplit cette place avec distinction dep. 1776 en 1787. A cette époque Frédéric-Guillaume II, dont il avait élevé les enfants, le chargea, avec le célèbre poète Ramler, de la direction du théâtre de Berlin. Engel, qui venait de publ. avec succès sa théorie de l'art dramatique, avait sans doute les connaissances nécessaires pour bien remplir cette place; mais les intrigues de coulisses le dégoûtèrent, et il donna sa démission en 1794. Frédéric-Guillaume III étant monté sur le trône en 1797, lui accorda une pension qui, sans l'astreindre à aucune occupat. fixe, lui permit de cultiver les lettres et de donner tous ses soins à la publication de ses œuvres choisies : toutefois la mort lui permit à peine d'en publier la prem. partie; elles ont paru à Berlin de 1801 à 1806, en 12 vol. in-8. On y remarque surtout deux co-

médies, *le Fils reconnaissant* et *le Page*, trad. en franç. dans le *Théâtre allem.* de Friedel; le *Philosophe du monde*, rec. de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérat., *la Théorie de la mimique*, fort mal traduite en franç. dans le recueil de Jansen, Paris, 1787, 5 vol. in-8, sous le titre d'*Idées sur le geste*, et un roman, *Lorenz Stark*. Tous les ouvrages d'Engel sont remarq. par leur simplicité et l'extrême pureté de la diction. — Engel (Charles-Christian), frère du précéd., né à Parchim en 1752, mort en 1801 à Schwerin, où il exerçait la médec., a donné quelq. pièces de théâtre bien inférieures à celles de son frère. Une petite brochure, forme de dialogue, où il examinait quel sera le mode d'existence de l'âme séparée du corps, parut pour la première fois en 1787 sous ce titre : *Nous nous reverrons*, et a été souv. réimpr.

ENGEL (André). — V. Angelus.

ENGELBERT, abbé d'Aimont, ordre de St-Benoît, dans la Styrie, mort en 1331, a laissé un gr. nombre d'ouvr. parmi lesq. nous citerons seulement : *De ortu, progressu et fine imperii Romani*, publ. par les soins de Gaspar Brusch, Bâle, 1553, in-8; Mayence, 1603, in-8. — *Tractatus super passionem secundum Matthæum*, Bibl. ascet., tome VIII. — *De statu defunctorum*, Bibl., tome IX. — *De causâ longævitatis hominum ante diluvium*, *Anecdotes* du P. Pez, t. Ier.

ENGELBRECHT (Jean), célèbre visionnaire allemand, né à Brunswick en 1599, était fils d'un tailleur et avait été lui-même mis en apprentissage chez un artisan, qui fut obligé de le renvoyer à cause de la faiblesse de sa santé. Cet état de maladie, augmenté encore par l'exagération de ses pratiques religieuses, amena bientôt un dérangement plus déplorable dans les facultés mentales d'Engelbrecht. Il se persuada qu'il avait des visions ou du moins essaya de le persuader aux autres, et dut le petit nombre de dupes qu'il fit en divers endroits à la faculté singulière qu'il possédait de rester jusqu'à 15 jours sans boire ni manger et plusieurs mois sans dormir. Après avoir vainement tenté d'attirer sur lui la persécution et avoir été chassé comme un fou de différentes villes, il vint mourir d'épuisement à Brunswick en 1642. Quoique ce fanatique sût à peine lire, il n'a pas laissé que de composer plus. ouvr. qui ont été recueillis sous ce titre : *OEuvres, versions et révélations divines de Jean Engelbrecht*, Brunswick, 1640 et Amsterdam, 1680, in-8, trad. en angl., Londres, 1781, 2 vol. in-8; en holland., Amsterdam, 1697, in-8; en franç., ibid., in-8.

ENGELBRECHT-ENGELBRECHTSON, administrateur de Suède au 15e S., était d'une bonne famille de Darlécarlie, et fut choisi deux fois pour porter au roi Éric XIII les plaintes des paysans, accablés d'impôts et d'outrages par le gouverneur Joss Éricson. Ces réclamations étant restées sans effet, Engelbrecht se mit à la tête des paysans révoltés, marcha sur Stockholm, battit les armées du roi, le fit déposer, fut nommé l'un des deux administrat. de la Suède, et périt en 1436, assassiné par un agent de son collègue Charles Canutson

ENGELBRECHTSEN. — V. Cornille.

ENGENIO (César-Caraccioli), historien napolitain, mort vers 1650, s'est fait connaître par plus. ouvr. dont le plus remarq. est intit. : *Napoli sacra, ou Hist. ecclésiastique de Naples*, Naples, 1624, un vol. in-4, continuée par Charles de Lellis, Naples, 1654, in-4, livre plus rare que celui de Caraccioli, qui n'est pas commun, même en Italie. Ce dernier a écrit aussi une *Description du roy. de Naples* (en italien), qu'Ottavio Beltrano a recueillie avec quelq. autres, en un vol. in-4, dont la meill. édit. est celle de Naples, 1671.

ENGESTROEM (Jean), sav. suédois, né en 1699, mort en 1777, évêque de Lund et vice-chancelier de l'univ. de cette ville, est auteur de *Grammatica hebræa biblica*, Lund, 1734. Ses deux fils, Gustave et Laurent, anoblis pour les services de leur père et les leurs propres, ont suivi avec un égal succès la carrière des lettres et celle des sciences, surtout en remplissant des charges importantes dans l'administrat. civile.

ENGHIEN (Louis-Antoine-Henri de BOURBON, duc d'), né à Chantilly le 2 août 1772, de Louis-Henri-Joseph de Bourbon et de Louise-Thérèse-Mathilde d'Orléans, quitta la France le 16 juill. 1789, voyagea en Europe jusqu'en 1792, et rejoignit son père en Flandre après avoir atteint sa 20e année. Dès son début dans la carrière militaire, le duc d'Enghien, chargé d'un commandement de cavalerie, se signala au passage de l'Ina le 12 septembre 1793, à l'attaque des lignes de Weissembourg, le 13 oct., et surtout au combat de Berstheim le 2 décembre; placé ensuite par le prince de Condé à la tête de l'avant-garde, il ouvrit par des succès la campagne de 1796, se battit opiniâtrément contre les républicains au passage du Rhin, mais perdit le fruit de ses efforts par suite de la défection des troupes du cercle de Souabe qui appuyaient sa droite : on cite encore comme faisant le plus grand honneur à son courage l'affaire de Oberkamlach (12 au 13 sept.), le combat de Schussenried (le 30 même mois), et la défense du pont de Munich, où il soutint pendant 18 jours consécutifs les attaques de l'armée républicaine. Le traité de Léoben (1797) ayant un moment suspendu les hostilités, le duc d'Enghien ne reprit les armes qu'en 1799; il fut chargé de la défense de Constance, protégea la retraite des Russes, que la prise de Zurich par Masséna forçait à se replier, et soutint pend. 7 heures de suite avec 2,000 hommes les charges de la division Lecourbe à Rosenheim. La campagne suiv., pendant laquelle il continua de se signaler, lui offrit de fréquentes occasions d'exercer envers les prisonniers une générosité qui lui valut l'estime de ses ennemis. Après le licenciement de l'armée de Condé en 1801, le duc d'Enghien se retira à Ettenheim avec la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort. On a dit qu'un lien secret l'unissait à cette princesse; quoi qu'il en soit, ses absences fréquentes, dont la cause était vraisemblablem.

son intimité avec elle, furent, par une fatalité déplorable, interprétées comme justifiant les soupçons du gouvernem. consulaire, qu'inquiétaient les conspirat. dont il se voyait incessamment menacé. Enlevé de son habitation dans la nuit du 15 au 16 mars 1804 par trois ou quatre cents hommes, transféré d'abord à Strasbourg, puis au château de Vincennes, où il arrive le 20 à 5 heures du soir, le duc d'Enghien est, sur un ordre exprès de Bonaparte et de son gouvernem., traduit à 11 heures devant une commiss. milit. nommée par Murat, gouverneur de Paris, condamné à mort et fusillé à 4 heures du matin dans les fossés du château de Vincennes. Depuis la restaurat., un monum. funèbre a été élevé à la mémoire de cet infortuné prince sur le lieu même où il a reçu la mort. Diverses pièces publiées sur cette catastrophe se trouvent réunies sous ce titre : *De l'assassinat de Mgr le duc d'Enghien et de la justification de M. de Caulincourt* (par le baron Marguerit), 3e édit., Paris, 1824, in-8. On peut consulter aussi *Extrait des mém. du duc de Rovigo sur la catastrophe du duc d'Enghien*, Paris, 1824. Toutes les brochures qu'a provoquées ce dernier écrit ont été réunies sous le titre de *Mém. histor. sur la catastrophe du duc d'Enghien*, in-8, Paris, Baudouin, 1824. Les *Explications offertes aux hommes impartiaux*, par M. le comte Hulin, *au sujet de la commission instituée pour juger le duc d'Enghien*, ont été rédigées par M. Dupin l'aîné. L'abbé de Bouvens a publ. : *Notice histor. sur L.-A.-H. de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal*, suivie de son *Oraison funèbre* prononcée dans la chapelle de Ste-Patrice à Londres, en présence de la famille roy., 1814, 2e édit.

ENGLISH ou ANGLOIS (Esther), célèbre calligraphe, Française d'origine, vécut en Angleterre et en Écosse, sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier. Elle a laissé plus. monuments de son extrême habileté dans l'art de l'écriture ; nous en citerons seulem. un conservé dans la famille d'Harcourt ; il a pour titre : *Hist. memorabiles Genesis per Estheram Inglis-Gallam, Edimburgi, anno 1600*, et un autre que possède M. Walkenaer qui contient le *livre de l'Ecclésiaste*, *de la main d'Esther Anglois, Française, à Lislebourg, en Écosse*, etc., avec le *Cantique des Cantiques*.

ENGRAMELLE (Marie-Dominique-Joseph), relig. augustin, né à Nedonchal, Artois, en 1727, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences, et notamment de la musique et de la mécanique, et mourut à Paris en 1780. On a de lui : *la Tonotechnie, ou l'Art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notage dans les instruments de concerts mécaniques*, Paris, 1775, in-8. Ce livre est le prem. qui ait révélé le secret d'un art auq. les facteurs d'instrum. avaient jusqu'alors refusé d'initier le public. C'est aussi au P. Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans l'*Art* du facteur d'orgues de D. Bédos. Il est encore auteur de la *Description des insectes de l'Europe*, peints d'après nature par Ernst, in-4, prem. partie, contenant les chenilles, chrysalides et papillons de jour.

ENNERY (Michelet d'), numismate, né à Metz en 1709, mort à Paris en 1786, consacra toute sa vie au soin de recueillir les médailles les plus précieuses, n'épargna, pour satisfaire cette passion, ni argent ni fatigue, et voyagea successivem. en Italie et en Allemagne. Un prince eût pu montrer avec orgueil sa riche collection de 22,000 médailles, dont 20,000 antiq. Le catal. qui en a été publié après sa mort, Paris, 1788, in-4, fig., tient un rang distingué parmi les ouvr. numismatiques.

ENNERY (comte d'), gouverneur des Antilles franç., né à Paris vers 1730, suivit de bonne heure la carrière milit., fit les campagnes de la guerre dite de sept ans, et devint maréchal-de-camp. Nommé gouvern. des Antilles, il développa dans ce poste important une gr. activité, se fit chérir des colons, favorisa l'industrie et protégea le commerce. C'est à lui que l'on doit en grande partie le défrichem. de l'île de Ste-Lucie, dont il fit pour ainsi dire une colonie nouv. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé à solliciter son rappel en France, il reçut de Louis XVI l'invitat. la plus pressante de retourner aux Antilles : « Votre réputation, lui écrivait le monarque, me servira beaucoup à St-Domingue. » En effet, il y était à peine arrivé, qu'il fixa, de concert avec les autorités espagnoles, les limites des possessions des deux puissances. Mais il ne put résister long-temps à l'influence de ce climat brûlant, et mourut vers 1786.

ENNETIÈRES (Jean d'), sieur de Beaumetz, poète médiocre, né à Tournai, mort dans cette ville en 1650, a publ. : *les Amours de Théagènes et de Philoxènes*, suivis de poésies, Tournai, 1616, in-16. — *Les quatre baisers que l'âme dévote peut donner à son Dieu dans le monde*, ibid., 1641, in-12. — *Ste Aldegonde*, trag., ibid., 1645, in-8. Tous ces ouvr. sont très rares. — Marie d'Ennetières, de la même famille, est aut. d'une *Épître* en vers franç. contre les Turks, Juifs, Infidèles, faux chrétiens, etc., 1539, in-8.

ENNIUS (Quintus), poète latin, né à Rudies en Calabre 239 ans av. J.-C., suivit d'abord la carrière milit., et fut amené à Rome par Caton-l'Ancien, qui avait remarqué son mérite. Il enseigna les lettres grecq. et latines et composa des coméd. et trag., et un poème célèbre intit. : *les Annales de la république*, en XVIII chants. Son style se sentait de la rudesse qu'avait encore la langue dans le siècle où il vécut. Virgile le lisait souvent, et disait qu'il tirait des perles du fumier d'Ennius. Ce poète mourut à Rome d'un accès de goutte, 169 ans avant J.-C. Les fragments qui restent de lui se trouvent dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, et dans le *Théâtre des Latins*, publ. par Levée. Ils ont été publ. séparém., Leipsig, 1826, in-8.

ENNODIUS (Magnus-Félix), écriv. ecclésiast., né vers 473 de J.-C., d'une famille illustre d'Italie, fut consul en 511, puis renonça aux dignités civiles pour entrer dans le clergé, et mourut en 521, év. de Pavie. Ses princip. ouvr. sont : un *Panégy-*

rique de Théodosie; la *Vie de St Épiphane*, celle de *St Antoine*, et l'*Eucharisticum*, publ. par Sirmond, 1612.

ÉNOCH, fils de Caïn, bâtit la prem. ville et la nomma Énochie. Il était né vers l'an 3789 av. J.-C. — ÉNOCH, patriarche, fils de Jared et père de Mathusalem, naquit vers l'an 3378 avant J.-C., et fut enlevé au ciel, suiv. la Bible, afin qu'il ne vît point la mort.

ÉNOCH, rabbin de Gnesne et de Posen en Pologne, est aut. des ouvr. suiv. : *Comment. sur le psaume LXXXIII*, etc.; *Dispute de Joseph avec ses frères; Discours sacrés sur divers lieux du Pentateuque*, impr. à Amsterdam. On ignore la date de la naissance et de la mort de ce rabbin, ainsi que celle de la publicat. de ses ouvr.

ÉNOS, fils de Seth et petit-fils d'Adam, fut, suiv. la Bible, le prem. des hommes qui institua les cérémonies du culte.

ENSENADA (ZÉNON-SILVA, marquis de LA), ministre des finances sous le règne de Ferdinand VI, né à Seca près Valladolid en 1690, mort à Madrid en 1762, sortait d'une famille honnête, mais peu favorisée de la fortune, et ne dut son avancem. qu'à lui-même. Les talents, l'activité qu'il déploya dans les postes inférieurs fixèrent sur lui l'attention de Ferdinand, qui lui conféra le titre de marquis, et lui confia la tâche difficile de rétablir les finances de l'Espagne, encore épuisées par la guerre de la succession. Ensenada répondit aux vœux de son souverain, supprima les dépenses superflues, encouragea les arts utiles, simplifia l'administration, rendit plus facile le commerce avec les colonies, et recréa pour ainsi dire la marine. Tant de services rendus à son pays ne purent le soustraire aux cabales et aux injustices de la cour, et Charles III, presque à son avénement à la couronne (1759), renvoya du ministère celui à qui il devait d'avoir trouvé 430 vaisseaux de guerre dans ses ports et 80 millions de piastres d'économie. Ensenada se montra supérieur à cette disgrâce par la grandeur d'âme avec laquelle il la supporta.

ENT (GEORGE), médec. anglais, né en 1604 à Sandwich, dans le comté de Kent, mort en 1689, membre de la soc. royale de Londres, avait été nommé chevalier par Charles II, et présida pendant 6 ans le collége des médecins. Il fut l'un des prem. qui propagèrent la découverte d'Hervey sur la circulation du sang, et publ. : *Apologia pro circulatione sanguinis quâ respondetur Æmilio Parisano*, 1641 et 1685. On lui doit encore : *Animadversiones in Malachiæ Thrustoni, M. D. diatribam de respirationis usu primario*, Londres, 1679, in-8. Ent est l'édit. de l'ouvrage d'Harvey, *Exercitationes de generatione animalium*. Il a fourni plus. articles aux *Transact. philosophiques*.

ENTINOPUS, architecte, né dans l'île de Candie sur la fin du 3e S., fut, suivant les plus anciennes archives de l'état vénitien, fondateur de la capitale de ce même état. Il existe dans le Rialto une antique église dédiée à St Jacques, qu'on dit avoir été la demeure d'Entinopus. D'après la même tradition, ce fut pendant un incendie qui détruisit, en 420, les prem. habitations construites autour de la sienne par quelques Padouans, que cet architecte fit vœu de consacrer sa maison au culte divin si elle échappait aux flammes.

ENTIUS, HANZE ou ENZO, fils naturel de Frédéric II, fut marié par son père en 1238 à la veuve d'Ubaldo Visconti, Adélaïde, marquise de Massa, et reçut le titre de roi de Sicile. Employé par Frédéric dans les guerres que celui-ci soutint contre l'Église, il se distingua par un courage extraord., conquit une partie du Milanais, et fut excommunié par le pape Grégoire IX. Après s'être signalé par maint exploit, ce vaillant prince fut fait prisonnier par les Bolonais en 1247, à la bataille de Fossalto, et condamné à finir ses jours dans une prison. Sa captivité dura 22 ans, pendant lesquels il apprit successivem. les malheurs et la mort de son père, de ses frères, la catastrophe de l'infortuné Conradin, dern. descendant de son illustre famille; au bout de ce temps, il expira lui-même dans sa prison en 1272, à l'âge de 47 ans. Comme il n'avait pas eu d'enfants d'Adélaïde, l'héritage de celle-ci revint après sa mort à la maison de Visconti de Pise.

ENTRECASTEAUX (JOSEPH-ANT. BRUNI D'), célèbre marin, né à Aix en 1739, entra de bonne heure au service et fit ses prem. campagnes sous les ordres du bailli de Suffren, son parent, et par son courage et ses talents mérita les différ. grades auxquels il fut promu. Après avoir rempli avec distinction la place de direct.-adjoint des ports et arsenaux de la marine, il fut nommé commandant des forces navales dans l'Inde en 1785, gouvern. de l'Ile-de-France en 1787, et enfin chargé en 1791 d'aller avec les deux frégates *la Recherche* et *l'Espérance* à la découverte de Lapérouse et en outre de parcourir les côtes qu'à son départ pour Botany-Bay ce brave et malheureux navigat. avait encore à explorer. Malgré le zèle et l'empressement d'Entrecasteaux, il ne put remplir que la seconde partie de ses instructions, et mourut du scorbut en 1793, un peu avant d'arriver à l'île de Java. L'expédition fut alors dirigée par M. de Rossel, capit. de pavillon, qui en a publ. la *relation*, Paris, 1808, 2 vol. in-4, avec un fort bel atlas.

ENVILLE (D'). — V. LA ROCHEFOUCAULD.

ENZINA (don JUAN de LA), poète espagnol, né vers 1446 dans la Castille-Vieille, mort dans les premières années du règne de Charles-Quint, est l'un des premiers auteurs dramatiq. de sa nation. Il a joui de son vivant d'une haute réputation, et la devait surtout à son *Arte de trovar*, ouvrage didactique dont le titre serait inexactement trad. par celui d'*Art poétique;* la première édit. de ses œuvres, sous le titre de *Cancionno*, Séville, 1501, in-fol., très rare, renferme en outre quelq. petits poèmes, des odes, des chansons et 12 comédies, parmi lesquelles on distingue surtout celle intit. : *Placida y Victoriano*.

ENZINAS. — V. DRYANDER.

EOBANUS HESSUS (HÉLIUS), poète et sav. professeur, né dans la Hesse en 1488, fut élevé par

les soins de quelq. religieux du couvent de Heine qui se plurent à lui donner gratuitem. des leçons. Admis à 16 ans dans l'université d'Erfurt, il composa dès-lors plusieurs pièces de vers lat. excell., voyagea pour perfectionner son éducation dans les différentes cours de l'Allemagne, et s'attira surtout l'estime de l'évêque de Poméranie, qui lui donna une mission près du roi de Pologne, et voulut, av. de l'élever à quelq. fonct. importantes, lui faire étudier à Leipsig le droit civil et le droit canon. Bientôt dégoûté d'un trav. si aride, le jeune poète préféra la carrière des lettres, et fut successivem. professeur d'éloquence à St-Sévère, à Nuremberg, à Erfurt, et mourut dans cette ville en 1540. On a de lui : *Hessi et amicorum epistolarum familiar. libri XII*, Strasbourg, 1543, in-fol. — *Operum Helii Eobani Hessi ferragines II*, Halle, 1539, in-8; c'est un choix de ses poésies qui contiennent 3 liv. d'*Héroïdes*, 17 *Églogues*, 9 livres de *Silves*, une traduction des *Idylles de Théocrite*, et une de *l'Iliade*.

ÉOGAN, ÉOGHAINN, ÉOGHANN ou ÉOAN, noms sous lesquels figurent dans les *Annales irlandaises* trois rois dont deux ont vécu au 3e S. av. J.-C., et l'autre dans le 5e de notre ère. Leur histoire est pleine de fables et d'obscurité, et ils n'ont été mentionn. dans les biograph. que comme la tige douteuse des illustres maisons d'O'Brien, de Mac-Carthy, d'O'Neil et d'O'Donnel. Les chefs des deux dernières ont été créés pairs d'Irlande sous Jacques Ier, le premier avec le titre de comte de Tyrone, le 2e avec celui de comte de Tyrconnel.

ÉON, visionnaire du 12e S., ayant lu dans la liturgie sacrée : *Per eum qui venturus est judicare*, etc., s'imagina que lui, Éon, était désigné par l'accusatif *eum*; en conséquence il eut des visions, et se mit à faire des miracles; on pense bien qu'il ne manqua pas de disciples. Toutefois l'archevêque de Reims le fit comparaître au concile tenu dans cette ville en 1148, et sa folie étant connue, on le mit dans une prison, où il mourut bientôt des mauvais traitem. que ses gardiens lui firent éprouver. Ses principaux prosélytes, auxquels il avait donné de beaux noms, tels que la Sagesse, la Terreur, le Jugement, etc., furent tous livrés aux flammes, après avoir été préalablem. exorcisés, suivant l'usage du temps.

ÉON DE BEAUMONT (Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée d'), l'un des personnages qui ont le plus vivement excité la curiosité publ. vers la fin du 18e S., naquit à Tonnerre en 1728, et débuta avec distinction dans la carrière du barreau, qu'il abandonna bientôt pour celle de la diplomatie. Après avoir rempli deux miss. import. en Russie, porté les armes comme officier de dragons, accompagné le duc de Nivernais en Angleterre comme secrétaire d'ambassade, être resté dans ce pays en qualité de résident et de ministre plénipotentiaire, avoir été récompensé de ses services civils et militaires par la croix de St-Louis et une forte pension, il reçut l'ordre de porter des habits de femme et s'y conforma. Agent confidentiel de Louis XV, il fut sacrifié par ce prince à ses ministres et condamné à une sorte de bannissem., et demeura à Londres 14 ans sans fonct. connues. Rappelé par Louis XVI, toujours sous la condition de dissimuler son sexe, il revint en 1777, et quitta de nouveau la France en 1783 pour se rendre à Londres, où il mourut en mai 1810 dans un état voisin de la misère. Le témoignage du P. Élisée, prem. chirurg. de Louis XVIII, et de deux médecins angl., qui firent l'autopsie de son cadavre, ne laissent plus aucun doute sur sa qualité d'homme : mais on n'a pu découvrir encore les raisons qui forcèrent un diplomate distingué, un brave milit., un chevalier de St-Louis, à porter si long-temps des vêtements de femme. D'Éon ne manquait pas de connaissances; il a laissé différents ouvr. sur des sujets d'hist., de diplomatie et d'administrat. des finances, qui ont été recueillis sous ce titre : *Loisirs du chev. d'Éon*, 1775, 13 vol. in-8. Il a paru un *Catalogue des liv. rares et MSs. précieux du cabinet de la chev. d'Éon*, etc. (angl. et franç.), Londres, 1791, in-8 : on trouve en tête un exposé *histor.* assez curieux. La Fortelle a publié à Paris en 1779, in-8, la *Vie milit., politique et privée de Dlle Éon, ou d'Éon de Beaumont, écuyer, chev., ci-dev. doct. en droit..., avocat, censeur royal..... envoyé en Russie*, etc.; une 2e édition donnée la même année est précédée d'une épître de Dorat à l'héroïne, et suivie de pièces relatives à ses démêlés avec Beaumarchais.

EOSANDER (Jean-Fréd.), né vers la fin du 17e S. en Suède, mort à Dresde en 1729, fut chargé par l'électeur Frédéric, depuis roi de Prusse, de la construction d'une partie des palais de Berlin et de celle du château de Charlottenbourg. Après la mort de ce prince, qui lui avait conféré le grade de colonel, Eosander, ne trouvant pas la même faveur auprès de son successeur, Frédéric-Guillaume, passa au service de Suède, puis à celui de l'électeur de Saxe, qui le nomma lieuten.-général. On a de lui un ouvr. de stratégie en allem. intit. : *l'École de la guerre, ou le soldat allem.*, et quelq. *Mém.* insérés dans le *Theatrum europeum*.

ÉPAMINONDAS, célèbre général thébain, s'appliqua d'abord à l'étude des lettres et de la philosophie, et prit des leçons des plus habiles maîtres. Il fit partie du corps auxiliaire que les Thébains fournirent aux Spartiates, et contribua plus qu'aucun autre à décider le triomphe de Lacédémone et à établir sa suprématie que plus tard il devait détruire. Ami de Pélopidas, dans cette campagne il lui sauva la vie. Lorsque les Thébains eurent secoué le joug que les Spartiates prétendaient leur imposer, Épaminondas, nommé général, gagna la fameuse bataille de Leuctres (l'an 372 av. J.-C.), où périt Cléombrote, roi de Sparte, ravagea le pays ennemi, et releva les murs de Messène, l'ennemie implacable de Sparte; mais il se vit sur le point d'être condamné à mort pour avoir excédé de 4 mois la durée de son commandem. Cependant, replacé à la tête des armées thébaines, il obtint plusieurs avantages en Thessalie sur Alexandre de

Phères, fit de nouv. la guerre aux Lacédémoniens, et remporta sur eux la célère victoire de Mantinée, l'an 363 avant J.-C. Il avait reçu dans le combat une blessure mortelle; mais apprenant que l'ennemi était en déroute : « J'ai assez vécu, dit-il, puisque je meurs sans avoir été vaincu. » En même temps il arracha le fer de sa blessure et expira. Épaminondas donna l'exemple de toutes les vertus : il n'avait pas moins de frugalité et de désintéress. que de génie et de courage. Cornélius-Népos a écrit la *Vie* d'Épaminondas, le plus grand homme qu'ait produit la Grèce, au jugement de Cicéron.

ÉPAPHRODITUS, affranchi et secrét. de Néron, fut condamné à mort par Domitien pour avoir aidé son maître à se détruire.—Un autre ÉPAPHRODITUS (Aurélius), grammairien, natif de Chéronée, avait composé plusieurs ouvrages souvent mentionnés dans les auteurs anciens, mais dont aucun ne nous est parvenu.

ÉPÉE (CHARLES-MICHEL de L'), l'un des bienfaiteurs de l'humanité, né à Versailles en 1712, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique; mais son refus de signer le formul. le lui fit abandonner pour suivre la carrière du barreau; il se fit même recevoir avocat. Toutefois l'évêque de Troyes le fit renoncer à sa nouvelle profession, l'attira dans son diocèse, lui conféra la prêtrise et un canonicat. L'abbé de L'Épée jouissait d'une fortune de 7,000 fr. de rente lorsqu'il la consacra, ainsi que tous ses soins, à l'éducation des sourds-muets. On peut révoquer en doute la véracité de ce respectable philanthrope quand il assure n'avoir eu aucune connaissance des essais tentés en ce genre par les Espagnols, les Anglais, et surtout par Pereira, son contemporain. Ce n'est pas pour avoir inventé l'art précieux de suppléer par les yeux au défaut de l'ouïe, ce n'est pas pour avoir porté sa méthode au degré de perfection dont elle était susceptible, que l'abbé de l'Épée a des droits à la reconnaiss. du genre humain; ce qui lui a mérité la vénération dont sa mémoire sera à jamais entourée, c'est son dévouem. à l'instruction d'une classe d'êtres malheureux, qui semblaient devoir en être privés pour toujours. Seul, sans appui, sans secours, il forma et soutint de ses deniers le premier établissement de cette nature qui eût encore existé dans l'Europe, se refusant jusqu'au nécessaire pour que ses élèves n'en fussent pas privés, se contentant des aliments les plus simples et des vêtements les plus grossiers, et passant sans feu, malgré son gr. âge, les hivers les plus rigoureux. Ce fut au milieu de ses honorables fonctions qu'il mourut en 1789. Il a publié : *Institution des sourds et muets par la voie des signes méthodiques*, 1776, in-12 : 2e édit. corrigée, 1784, in-12. Depuis plusieurs années il préparait un *Dictionnaire général des signes*, qui a été terminé par l'abbé Sicard, son successeur.

EPHORUS, orateur et historien, né à Cumes en Éolie vers l'an 363 avant J.-C., eut pour maître Isocrate, et composa une *Hist. du Péloponèse*, en XXX liv., qui était fort estimée des anciens, et dont on regrette vivem. la perte. Frédéric Creutzer a publié des *Fragments* de cet écriv., Carlsruhe, 1815, in-8.

EPHRAIM, fils de Joseph et petit-fils de Jacob, fut le chef d'une des douze tribus, celle qui était située entre le Jourdain et la Méditerranée, et qui avait au nord la tribu de Manassé.

ÉPHRAIM DE NEVERS, religieux capucin, né à Auxerre, fut destiné à la mission du Pégu; mais il s'arrêta à Madras, où il fut très bien accueilli des Anglais. Le succès de ses prédications fut tel, que les ecclésiastiques de St-Thomé en furent jaloux; ils se saisirent de sa personne en 1648, et le firent jeter dans les prisons de l'inquisition à Goa, où il demeura 15 ou 20 mois. Le pape menaça d'excommunication le clergé de Goa s'il ne remettait Éphraïm en liberté. Cette menace fut sans effet; mais le roi de Golconde, qui avait conçu une vive estime pour ce religieux, obtint sa délivrance en venant assiéger la ville de St-Thomé. Dès-lors le P. Ephraïm continua d'exercer son ministère à Madras, rendant toutes sortes de services à ses compatriotes. Tavernier fait le plus grand éloge de sa piété, de ses connaissances et de son caractère.

EPHREM (St), en syriaque *Afrim*, né à Nisibe au commencem. du 4e S., d'une famille idolâtre, fut instruit dans le christianisme par St Jacques, évêque de Nisibe, séjourna plus. ann. à Édesse, où il fit un grand nombre de conversions, puis se retira dans une solitude voisine de cette ville, où il fonda un monast. célèbre. Il composa dans cette retraite plusieurs ouvr., entre autres des *Commentaires sur l'Ancien et le Nouveau-Testament*. St Basile ayant voulu l'élever à l'épiscopat, il se dispensa d'accepter cet honneur, dont il se croyait indigne, en contrefaisant l'insensé. Il mourut dans la solitude vers l'an 379. Les Syriens ont conservé la plus grande vénération pour sa mémoire. Outre ses *Commentaires*, il reste de lui un gr. nombre d'*Hymnes*, d'*Odes* sur des sujets religieux, des écrits polémiques contre Bardesane, Marcion et Manès; des *Discours, exhortations*, etc. Parmi ses ouvrages, les uns sont en syriaque, les autres en grec. Il en a été fait une édition complète à Rome, 1732-46, 6 vol. in-fol.; quelques-uns ont été trad. en français par Lemare, 1744, 2 vol. in-12. — EPHREM, patriarche arménien, de Sis en Cilicie, né en 1734, occupa ce siége de 1771 à 1784. Il a composé une *Hist. des patriarches arméniens de Cilicie*, jusqu'à son temps, et des *Poésies relig.* qui sont restées MSs.

ÉPICHARIS, affranchie et courtisane romaine, entra dans la conspiration de Pison contre Néron, et soutint par son courage celui des conjurés. Livrée par Volusius-Proculus, tribun de la flotte de Misène, elle fut appliquée à la question; mais les tourments ne purent lui arracher le nom de ses complices. Le lendemain, comme on la conduisait de nouveau à la torture, craignant de céder à la violence de la douleur, elle s'étrangla avec sa ceinture. Ximénès a fait représenter une tragédie

d'*Épicharis* (1753), et Legouvé *Épicharis et Néron* (1794).

EPICHARME, poète et philosophe pythagoric., né en Sicile dans le 5e S. avant J.-C., introduisit la comédie à Syracuse sous le règne d'Hiéron Ier, et composa un grand nombre de pièces qui furent imitées par Plaute. Il suivit dans ses comédies un plan et des règles fixes, et fut un des créateurs de ce genre. On lui attribue aussi des *Traités* de philosophie et de médecine.

ÉPICTÈTE, philosophe stoïcien, né à Hiérapolis en Phrygie, fut d'abord esclave à Rome. Exilé par Domitien avec les philosophes, vers l'an 94 de J.-C., il se retira à Nicopolis en Epire; mais il revint dans la suite à Rome, et s'y concilia l'estime d'Adrien. Il était d'une patience inaltérable; on rapporte qu'un jour son maître lui ayant cassé une jambe en la tordant, il se contenta de lui dire: « Je vous avais prédit que vous me la casseriez. » Il ne reste aucun ouvrage d'Épictète; mais Arrien, son disciple, a publié, sous le titre d'*Enchiridion,* ou manuel, 4 livres de pensées et de discours de son maître. Ce manuel, impr. à Venise, 1528, in-4, première édition gr., l'a été depuis un gr. nombre de fois, gr.-lat. L'édition de Londres, 1741, 2 vol. petit in-4, est l'une des meill. Il en existe plusieurs traductions franç.; celles de Dacier, 1715, 2 vol. in-12; de Lefebvre de Villebrune, 1783, in-18; de de Bure-St-Fauxbin, 1784, 2 vol. in-18, sont les plus estimées.

ÉPICURE, philosophe grec, né à Gargetie dans l'Attique l'an 342 avant J.-C., voyagea pour s'instruire, et vint, à l'âge d'environ 36 ans, se fixer à Athènes, où il ouvrit une école de philosophie qui devint bientôt célèbre. C'est là qu'il mourut, après avoir mené une vie tranquille et heureuse, vers l'an 270 avant J.-C. Épicure enseignait que l'univ. est composé d'un nombre infini d'atomes, dont la rencontre fortuite avait formé tous les corps. Il ne proposait d'autre but à l'homme que le bonheur et les plaisirs; mais il faisait, dit-on, consister le plaisir dans la culture de l'esprit, la pratique de la vertu, l'exemption des vices et la mortification des sens; lui-même menait la vie la plus sobre. Cepend. ses sectat. dénaturèrent bientôt sa doctrine, et substituèrent aux plaisirs purs et intellectuels qu'il recommandait les voluptés les plus sensuelles; ce qui donna lieu à les appeler pourceaux d'Épicure. Ce philosophe avait composé un très gr. nombre d'ouvr. que Diogène-Laërce porte jusqu'à 300. Il ne nous en est parvenu que des *Fragm.* publ. avec une version latine par Scheider, Leipsig, 1813, et par Orelli, 1818, in-8. Lucrèce, chez les Romains, a exposé sa doctrine en vers admirables dans son poème *De la nature;* chez les modernes, Gassendi a rassemblé en un corps d'ouvrage tout ce qui concerne sa vie et sa doctrine. L'abbé Batteux a donné la *Morale d'Épicure,* 1758, petit in-8, ouvr. estimé.

ÉPIMÉNIDES, philosophe et poète crétois, contemporain de Solon, fit courir le bruit qu'étant entré dans une caverne pour s'y reposer, il s'y était endormi, et que son sommeil avait duré 47 ans, ou 75 selon d'autres; il disait avoir commerce avec les dieux, et avoir appris d'eux l'art de l'expiation. Les Athéniens, affligés de la peste, ayant eu recours à lui, il purifia leur ville. Épiménides était lié avec Solon, auquel il donna d'utiles conseils pour sa législation. De retour en Crète, il composa plus. ouvr. en vers. Il mourut vers l'an 598 av. J.-C., dans un âge très avancé.

ÉPINAY (Louise-Florence-Pétronille, dame de LA LIVE d'), née à Paris vers 1725, épousa en 1745 La Live d'Épinay, son cousin, à qui elle porta en mariage un bon de fermier-général. Ce fut quelq. années après qu'elle connut Rousseau, et fit bâtir pour lui, près de Montmorency, l'*Ermitage,* qui devint depuis la propriété de Grétry. Liée avec Duclos, Diderot, d'Holbach, Grimm, etc., sa conduite fut plus que légère, et les torts de son mari n'excusent point les siens. Elle avait d'ailleurs de belles et solides qualités. Sur la fin de sa vie, elle composa pour l'éducation de sa petite-fille, Mlle de Belsunce: *les Conversat. d'Émilie,* Paris, 1781, 2 vol. in-12, ouvr. remarq., et qui obtint en 1783, à l'Acad. franç., le prix d'utilité, fondé par M. de Monthyon. Elle ne survécut que peu de jours à ce triomphe, et mourut au mois d'avril même année. Elle laissait un ouvr. que vraisemblablem. elle ne destinait point à l'impression, puisque c'est le tableau complet de ses désordres; il a paru cependant sous le titre de *Mém. et correspondance de Mme d'Épinay,* Paris, 1818, 3 vol. in-8. Cet ouvr., dont le succès fut un scandale de plus, a donné lieu à la publicité des *Anecdotes inédites, pour faire suite aux Mémoires de Mme d'Épinay, précédées de l'Examen de ces Mémoires*, par Musset-Pathay, 1818, in-8. — *Conséquences médiates des révélations privées de Mme La Live d'Épinay,* Paris, 1818, in-8. On doit encore à Mme d'Épinay deux opusc. très rares publiés à Genève sans nom d'aut.: *Mes moments heureux*, 1752, in-12. — *Lettres à mon fils*, 1758, 1759, in-8 et in-12.

ÉPIPHANE (St), docteur de l'Église, né vers 310 près d'Éleuthéropolis en Palestine, vécut quelque temps dans la solitude, et se lia avec le célèbre Hilarion, dont il devint un disciple fervent. Élevé sur le siége de Salamine après avoir combattu avec le plus grand zèle les erreurs d'Arius et d'Origène, il alla à Jérusalem, à Antioche et à Constantinople, accuser et combattre les évêques et les solitaires qu'il soupçonnait d'hérésie, et il a encouru le reproche d'avoir outrepassé les bornes de la ferveur. Il mourut en 403 en retournant de Constantinople à Salamine. On a de lui plus. ouvr., dont les plus import. sont le *Panarium, ou Antidote contre les hérésies*, ouvr. dans leq. il donne l'hist. d'un gr. nombre d'hérésies; l'*Anchora, ou Ancre,* destiné à confirmer et à fixer les esprits dans la foi; son style est grossier, incorrect; il semble avoir cherché à se mettre à la portée des plus ignorants. Ses *ouvrages* ont été publ. par le P. Pétau, grec-lat., 1662, 2 vol. in-fol.

ÉPIPHANE, surn. *le Scolastique*, dénominat.

qui signifiait alors juriscons., vivait en Italie vers l'an 510. A la prière du célèbre Cassiodore, son ami, il traduisit du grec en latin les histoires ecclésiatiques de Socrate Sozomène et Théodoret, et en fit un abrégé en XII livres sous le titre *d'Historia tripartita*, publié à Augsbourg par Jean Schussler, 1472, in-fol., et souv. réimpr. depuis; trad. en français par L. Cyaneus, Paris, 1568. On attribue encore à Épiphane la traduction latine des *Antiquités juives* de Josèphe (Augsbourg, 1472; Oxford, 1700), et de quelq. autres ouvrages grecs moins importants.

ÉPIPHANE, évêque arménien au commencem. du 7e S., vécut plus. années dans une solitude aux environs de la ville de Tevin, en fut tiré pour être fait abbé de Klag dans le pays de Daron, dignité qui lui donna le titre d'évêque de Mamikoniane, et mourut après avoir occupé ce siége pend. 20 ans. Il a laissé une *Histoire du concile d'Éphèse*, et quelq. autres écrits peu importants qui n'ont pas été impr. — ÉPIPHANE, surn. *l'Agiographe*, prêtre de Jérusalem dans le 10e S., a écrit en grec une *Description géographique de la Syrie, de la ville sainte et des lieux saints*, publ. par Fréd. Morel, Paris, 1620; une *Vie de la sainte mère de Dieu;* une *Vie de l'apôtre St André*, restées inédites.

ÉPISCOPIUS (SIMON), *Bisschop*, né à Amsterd. en 1583, professa la théologie à Leyde en 1612, et remplit cette chaire jusqu'au synode de Dordrecht en 1618. La doctrine des arminiens ou remontrants, qu'il soutenait, ayant été condamnée dans ce synode, il fut forcé de s'expatrier, et se retira en France, où il fut fort bien accueilli par le célèbre Grotius. En 1626 il rentra en Hollande, et il professa la théologie à Amsterdam dans un séminaire de remontrants, depuis 1634 jusqu'à l'époque de sa mort en 1643. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages de théologie, publiés en 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1650.

ÉPONINE était femme de Julius-Sabinus, qui, au commencem. du règne de Vespasien, fit révolter une partie des Gaules et prit le titre de césar. Les rebelles ayant été soumis, Sabinus fit courir le bruit de sa mort, et alla se cacher dans un souterrain, où Éponine voulut le suivre. Après un séjour de 9 ans dans cette demeure affreuse, leur secret ayant été découvert, Sabinus et sa compagne furent amenés devant l'emper. Éponine chercha vainem. à l'attendrir en lui présentant les enfants qu'elle avait eus dans sa retraite. Ne pouvant réussir à sauver son époux, elle l'accompagna à la mort (l'an 78 de J.-C.). Cet événem. a fourni le sujet de plus. tragédies qui ont eu peu de succès.

ÉPRÉMÉNIL (J.-J. DUVAL d'), membre du conseil souverain de Pondichéri, présid. du conseil de Madras, mort en 1767, a laissé les ouvr. suiv. : *Sur le commerce du Nord; Correspondance sur une question politique d'agriculture; Examen de la surdité et de la cécité; Lettre à l'abbé Trublet sur l'hist.* — ÉPRÉMÉNIL (Jean-Jacques DUVAL d'), fils du précéd., conseiller au parlem. de Paris, né à Pondichéri en 1746, commença sa réputation en se portant l'adversaire du jeune comte de Lally-Tollendal, qui sollicitait la réhabilitation de la mémoire de son père, injustement condamné à mort. Ses opinions politiques achevèrent de le rendre célèbre. Il fut un des plus ardents frondeurs de l'ancien régime, et ne cessa de solliciter la convocation des états-généraux. Mais, effrayé par les premières opérations de cette assemblée, il essaya d'arrêter les progrès de la révolution, et devint l'objet de la haine du peuple comme il avait été celui de son affection. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 23 avril 1794. On lui attribue les *Remontrances* publ. par le parlem. au mois de janvier 1788. On a encore de d'Épréménil un *Discours* dans la cause des magistrats qui composaient la chambre des vacations du parlem. de Bretagne, 1790, in-8.

ÉQUEVILLEY (JULES-CÉSAR-SUZANNE LEMERCIER, baron d'), maréchal-de-camp, né à Faverney près de Vesoul, en 1765, était lieuten. lorsqu'il se rendit à l'armée de Condé (1791). Licencié en 1801, il prit, en 1805, du service dans l'armée française avec le grade de capit. au régim. étranger de la Tour-d'Auvergne en Calabre. Aide-de-camp du comte de Sainte-Croix, il dut à sa valeur le grade de chef d'escadron, qu'il avait encore en 1814. Alors Louis XVIII le fit colonel de la légion de la Vendée. Nommé en 1822 maréchal-de-camp et commandant de la ville de Perpignan, on le chargea en 1823 du commandem. de la 1re subdivision de la 9e division milit. à Montpellier, où il mourut en 1828.

EQUICOLA (MARIO), littérateur et historien ital., né en 1460 dans un canton du royaume de Naples appelé *gli Equicoli*, d'où il prit lui-même son nom, fut reçu doct. en droit à l'université de Naples, attaché ensuite à plusieurs princes ital., et mourut en 1541. On a de lui *Cronica di Mantova*, Ferrare, 1521, in-4, rare. — *D. Isabellæ Estensis Mantuæ principis iter per narbonensem Galliam*, in-8, S. D., opuscule très rare. On attribue à Equicola beaucoup d'autres ouvr., dont les deux plus connus ont pour titre, le premier : *Istituzioni al comporre in ogni sorte di rima*, Milan, 1541, in-4, et le 2e *Della natura d'amore*, 1525, trad. en franç. par G. Chappuis, Paris, 1554, in-8; Lyon, 1598, in-12.

ÉRARD (SÉBASTIEN), l'un des plus célèbres facteurs d'instruments de musique, né à Strasbourg en 1752, mort à 79 ans au château de la Muette, à Passy, près de Paris, en 1831, arriva à Paris en 1768, et ne tarda pas à se faire remarquer par la perfection des *pianos*, qu'il construisit le prem. en France. Ce fut vers cette époque qu'il s'associa avec son frère Jean-Baptiste, et qu'ils formèrent un grand établissem. devenu l'un des plus beaux de l'Europe. Les pianos et les harpes qui en sortirent se distinguaient par des disposit. nouvelles de l'invention d'Érard et toutes fort ingénieuses. La révolut. le contraignit de passer en Angleterre, où il forma un autre établissem. qui subsiste encore aujourd'hui. Rentré en France en 1796, il

mit le sceau à sa réputat., en 1808, par l'invent. de la *harpe à double mouvement*. Il fut aussi l'inventeur d'une foule de machines et d'outils nécessaires pour l'exécution de ses plans, où son génie ne brilla pas moins que dans ses autres inventions. A ses rares talents, Érard joignait un caractère noble et généreux; aimant les arts avec passion, il employait à l'encouragement des artistes la fortune qu'il avait acquise par ses longs et honorables travaux.

ÉRARIC, roi des Ostrogoths, était le chef des Rugiens, peuple du nord qui avait accompagné Théodoric en Italie. Il fut élevé par eux sur le trône en 541, après la mort d'Ildebald, qui fut assass. dans un repas. Éraric, voyant la dominat. des Ostrogoths en Italie fortement ébranlée par les conquêtes de Bélisaire, traita avec l'empereur Justinien pour lui livrer le reste de ses provinces; mais il fut tué par ses soldats avant la fin de la négociation, et remplacé par Totila.

ÉRASISTRATE, célèbre médecin grec, petit-fils d'Aristote par sa mère, né dans l'île de Céos, vécut d'abord à la cour de Séleucus-Nicanor, roi de Syrie, et y acquit un grand crédit par une cure extraordinaire dont plus. auteurs ont rapporté les détails. Le prince Antiochus était tombé dans un état de langueur très inquiétant et dont on ne pouvait découvrir la cause. Érasistrate observa que toutes les fois que la reine Stratonice, seconde femme de Séleucus, entrait dans la chambre du prince son beau-fils, celui-ci éprouvait un très gr. trouble intérieur qui se manifestait par la rougeur du visage, l'expression plus animée des yeux, le tremblem. des membres et de violentes palpitat. de cœur. L'habile médecin en conclut que l'état de maladie d'Antiochus provenait de sa passion secrète pour sa belle-mère. Il en avertit Séleucus avec précaution, et ne lui cacha point que la cession de Stratonice au prince était l'unique moyen de lui sauver la vie. Séleucus, qui aimait tendrem. son fils, n'hésita point à lui donner Stratonice en mariage, quoiqu'il en eût déjà lui-même un enfant. Antiochus guérit parfaitem., et le médecin reçut de magnifiques récompenses. Plus tard, Érasistrate quitta la cour de Syrie, se retira à Alexandrie, et consacra ses loisirs aux spéculations théoriques, surtout à l'étude de l'anatomie. Il fut le chef d'une école long-temps célèbre établie principalement à Smyrne, et dont les nombreux disciples, sous le nom d'*érasistratéens*, se succédèrent jusqu'au temps de Galien, c'est-à-dire pendant plus de 400 ans.

ÉRASME (DIDIER), savant illustre, né à Rotterdam en 1467, fut placé de très bonne heure enfant de chœur à la cathédrale d'Utrecht, où il resta jusqu'à l'âge de 9 ans, et entra ensuite à l'école de Deventer, où ses progrès furent très rapides. Ayant perdu ses parents quelq. années après, il fut forcé par ses tuteurs de prendre l'habit de chan. régulier de St-Augustin. L'état monastique convenait peu à l'indépendance de caractère et à la faiblesse de tempéram. du jeune Érasme; mais il chercha dans l'étude et la culture des arts une diversion aux peines d'une profession embrassée par contrainte. Un heureux événement vint le tirer de sa réclusion : sur la réputation de son savoir, l'év. de Cambrai, Henri de Bergue, l'appela auprès de lui dans l'intention de le mener à Rome. Le voyage ayant manqué, Érasme obtint du prélat la permission d'aller perfectionner ses études à Paris, où il entra boursier au collége de Montaigu. Bientôt il donna des leçons particulières, et surveilla les études de plus. jeunes seigneurs. Un d'eux, lord Montjoye, l'ayant attiré en Angleterre, il se lia avec les prem. savants du pays, et s'y fit des amis distingués. Il passa ensuite en Italie, séjourna à Bologne, et y prit, en 1506, le doctorat en théol. Il se trouvait dans cette ville lorsque Jules II y fit son entrée, et il obtint de ce pontife la dispense de ses vœux. De Bologne il alla à Venise, où il demeura chez le célèbre Alde Manuce, qui imprimait alors ses *Adages*. Il se rendit ensuite à Padoue pour y diriger les études d'Alexandre, archev. de St-André, fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse. Sa vie ne fut qu'une suite de voyages jusqu'en 1521. A cette époque il alla se fixer à Bâle afin d'être plus à portée de surveiller l'impression de ses ouvr., entreprise par Froben, son ami. Ce fut dans cette ville qu'Érasme publ. en 1516 sa prem. édit. du *Nouveau-Testament* en grec. Les travaux d'Érasme restaient depuis long-temps sans récompense, lorsque Charles d'Autriche, souverain des Pays-Bays, depuis emper. sous le nom de Charles-Quint, et dont il avait été sur le point d'être précepteur, le fit son conseiller et lui donna une pension annuelle de 200 florins. Ces faveurs réveillèrent l'attent. de plus. souver., entre autres du roi de France François I^er^, qui essayèrent en vain d'attirer Érasme à leur cour. A cette époque commençait la réforme religieuse; Érasme témoigna quelq. penchant pour la doctrine de Luther; mais il ne put approuver les emportem. des réformateurs. Ami de la paix, il n'aimait pas, disait-il, même la vérité séditieuse, et ne pensait pas qu'on dût procéder par des troubles et des émeutes à la réformat. de l'Église. Érasme eut le sort qu'ont presque toujours les gens modérés, celui de déplaire aux deux partis, et les moines ne furent pas moins animés contre lui que les luthériens. Ceux-ci devenant de jour en jour plus puissants à Bâle, Érasme se retira en 1529 à Fribourg, où il reçut l'accueil le plus honorable. Il y resta six ans, au bout desq. il revint à Bâle. A l'avénem. de Paul III, Érasme lui écrivit pour le féliciter, et reçut de lui une lettre obligeante. Presque en même temps ce pape lui donna la prevôté de Deventer, en annonçant l'intention de lui conférer d'autres bénéfices pour le mettre en état de soutenir avec décence la qualité de cardinal qu'il lui destinait. Mais Érasme, peu ambitieux, refusa les bénéfices, témoigna la même indifférence pour la pourpre romaine, et mourut bientôt après en 1536. Érasme fut un sav. profond et un écrivain du prem. ordre. On a peine à concevoir comment, au milieu de ses voyages

presque continuels, il put suffire aux nombreux ouvrages sortis de sa plume. Recueillis à Bâle, Froben, 1540, 8 vol. in-fol., ils ont été réimprimés Leyde, 1703, 11 vol. in-fol. Cette collect. renferme des écrits sur la grammaire et la rhétorique : les *Colloques*, trad. en franç. par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12. — Les *Adages* (on y trouve un long article intit. *Bellum;* ce morceau, d'abord imprimé à part, a été traduit librement en franç. à Londres en 1794, dans l'*Anti Polemus :* cette trad. a été réimpr. séparém., Londres, 1816, in-12, et Paris, 1824, sous le titre d'*Extraits d'Érasme*).— Les *Apophthegmes.* — L'*Éloge de la Folie*, traduit en franç., Paris, 1720; ibid. (par Gueudeville), 1751, in-4 : édit. assez recherchée à cause des fig.— Des écrits de piété et de philosophie. — Le *Nouv.-Testament* grec avec la version latine; une *Paraphrase du Nouv.-Testament;* des traductions des Pères grecs; des discours; les nombr. *Apologies* de l'aut.; plus. ouvr. polémiq. et des poésies lat. On doit en outre à Érasme l'édit. *princeps* du texte grec de la *Géogr. de Ptolémée*, avec une préface latine, Bâle, 1533, in-4. — La première édit. de *Publius-Syrus* et de quelq. autres aut. L'*Hist. de la vie et des ouvrages d'Érasme* a été publ. par Burigny, Paris, 1757, in-12. Cet ouvrage, bien que diffus, doit être consulté, parce que c'est proprem. l'histoire littéraire du temps où vécut Érasme. Il existe à la biblioth. de l'Arsenal une *Vie d'Érasme*, par Claude Joly, in-4, MS. : ce précieux ouvrage qu'on croyait perdu, et que Burigny regrettait de n'avoir pu lire, a été retrouvé par Boulard dans le recueil n° 826.

ÉRASTE (Thomas), né en 1524 à Baden en Suisse, mort à Bâle en 1583, professa la philosophie à Heidelberg, la morale à Bâle, et combattit avec succès les erreurs de Paracelse en médecine et en chimie. Les princip. des ses ouvrages sont : *Disserlationum de medicinâ novâ phil. Paracelsi part. IV*, Bâle, 1572. — *Dissert. de auro potabili*, ib., 1578. — *Repetitio disputationis de lamiis seu strigibus*, Bâle, 1578, in-8. Il fut aussi engagé dans des controverses théologiques, et fut accusé d'arianisme.

ÉRATO (mythol.), muse de la poésie lyrique et érotique, est représentée le front ceint d'une couronne de myrthes et de roses : une de ses mains soutient une lyre, et l'autre porte un archet.

ÉRATOSTHÈNE, florissait à Alexandrie vers la fin du 3e S. av. J.-C., et se distingua à la fois dans la grammaire, la philos., la poésie et les mathém. Il fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée-Évergète, et mourut vers l'an 194 av. J.-C., âgé d'environ 81 ans. Des nombr. ouvrages qu'il avait composés, il ne reste plus que quelq. fragments relatifs à la géométrie et à la géographie, publ. à Oxford, 1672, et à Gottingue, 1794, grec-latin. God. Bernhardy, jeune savant prussien, a donné récemment le recueil le plus complet des fragm. de ce philosophe, sous le titre d'*Eratosthenica*, Berlin, 1822, in-8. L'édit. les a distribués en 7 part. : *Geograph.*, *Mercurius*, *Libri de mathemat. disciplin.*, *Cubi duplicat.*, *Philosophic.*, *Commentar. de antiquâ comœd.*, et *De chronographiis*.

ÉRATOSTRATE. — V. Érostrate.

ERBACH (Chrétien), l'un des plus gr. musiciens de l'Allemagne au 16e S., né vers 1560 à Algesheim dans le Palatinat, composa un grand nombre de pièces de musique d'église qui sont conservées à la cathédrale d'Augsbourg. On ignore l'époque de sa mort.

ERCILLA Y ÇUNIGA (don Alonzo d'), le prem. poète épique de l'Espagne, chevalier de l'ordre de St-Jacques, gentilh. de la chambre de Rodolphe II, né à Bermeo (Biscaye) vers 1525, mort en 1595, menin de l'empereur Charles-Quint, suivit Philippe II, en qualité de page dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Sur la nouv. de la rébellion des peuples du Chili, il passa en Amérique, servit en qualité de volontaire dans la guerre du pays d'Arauco, et se distingua par sa valeur et par sa hardiesse à s'avancer dans un pays sauvage et tout-à-fait inconnu. Son poëme de *la Araucana*, qui parut tout entier en 1590, contient l'histoire de cette guerre dont il avait été le témoin. Ce poëme a été souv. réimpr.; l'édit. la plus récente est celle de Madrid, 1829, 2 vol. in-8, fig.

ÉRIBERT, archev. de Milan, mort en 1045, fut un chef de parti très redoutable; en 1025 il assura la couronne d'Italie à Conrad-le-Salique, qui le nomma son lieutenant en Lombardie, soumit le royaume d'Arles, réduisit la ville de Lodi en 1027, et lui donna un évêque de son choix. Mais bientôt il leva l'étendard de la révolte contre Conrad, et ne posa les armes qu'après la mort de ce prince.

ÉRIC, nom commun à plus. rois de Suède et de Danemarck. Les premiers qui régnèrent en Suède dans les 9e et 10e S., sont peu connus.—Éric VIII commença à régner vers 954, et obtint le surnom de *Victorieux*.—Éric IX (St), fils de Iwar, élu roi de Suède en 1152, se rendit maître de la Finlande, envoya des missionnaires catholiq. à ces peuples qui, jusque-là, avaient été idolâtres, promulgua le code qui porte son nom, et fut massacré par Magnus, son ennemi, en 1162. Sa *Vie*, en lat., par Israël Erland, a été publ. avec des notes de Jean Scheffer, Stockholm, 1675, in-8. — Éric X, petit-fils de St Éric, régna en Suède de 1210 à 1216. Les chroniques lui donnent le surnom d'*Éthique*. — Éric XI, surnommé *le Bègue*, monta sur le trône en 1222, et mourut en 1250, sans postérité. La couronne passa dans la maison des Folkungar. — Éric XII, roi de Suède, surnommé *le Leurré*, fils de Magnus, avait été déclaré régent avec son père en 1344. Il fit la guerre à son père pour conserver le pouvoir, et mourut en 1357, emprisonné, dit-on, par sa mère, Blanche de Namur. — Éric XIII en Suède, et VII en Danemarck, fut, en 1397, déclaré héritier de sa tante, la reine Marguerite, appelée *la Sémiramis du Nord*, qui l'associa au pouvoir, et succéda à cette princesse en 1412; mais il ne sut point conserver ce double trône : déposé par la noblesse et le clergé, il se retira dans la Pomé-

ranie, et y mourut vers 1439. — Éric XIV, roi de Suède, fils et successeur de Gustave Wasa, avait demandé la main d'Élisabeth, reine d'Angleterre; mais, n'espérant pas l'obtenir, il prit pour femme la fille d'un caporal. Faible et cruel, Éric employa la ruse pour dépouiller ses frères de leur apanage, et résolut de les faire assassiner; mais ceux-ci le prévinrent en prenant les armes, l'assiégèrent dans Stockholm, le firent prisonnier, lui arrachèrent la couronne en 1568, et le forcèrent à prendre du poison en 1577; le fils d'Éric fut contraint à se faire religieux, et mourut en 1607.

ÉRIC I^er, roi de Danemarck, régnait vers la fin du 11e S.; sa piété et sa justice le rendirent cher à ses peuples, et lui méritèrent le surnom de *Bon*. Il sut forcer les Vandales à respecter ses frontières, fit deux fois le voyage de Rome par dévotion, et mourut en 1103, pendant le cours d'un pélerinage à Jérusalem, qu'il avait entrepris pour se laver d'un meurtre dont il s'était souillé.—Éric II, surnommé *Émond*, monta sur le trône vers 1135, et ne régna que deux ans; son règne fut troublé par les Vandales et par les évêques du royaume. — Éric III, son successeur, surnommé *l'Agneau*, ne fit rien qui soit digne de mémoire, et embrassa la vie monastique en 1147. — Éric IV fut mis à mort en 1250 par ordre de son frère Abel, qui lui succéda. — Éric V, surnommé *Glipping* (clignant des yeux), fut assassiné en 1286. — Éric VI, son fils, surnommé *Menred*, fit la guerre au roi de Norwége, et mourut en 1319, laissant le royaume déchiré par des dissensions intestines.

ÉRIC VII de Danemarck. — V. Éric XIII de Suède.

ÉRIC OLAI ou d'UPSAL, théologien suédois au 15e S., doyen du chapitre d'Upsal, a écrit, par ordre de Charles VIII, une *Histoire de Suède*, en latin, qui se termine à l'année 1464, Stockholm, 1615 et 1654.

ERICEIRA (Fernand de MENEZÈS, comte d'), homme d'état et littérateur portug., né à Lisbonne en 1614, fut successivem. gouverneur de Léniche et de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pèdre et conseiller-d'état, et mourut en 1699. Il a laissé des poésies latines, italiennes, portugaises, espagnoles; des traités de mathématiques et de philosophie; des discours politiques et académiques, et plusieurs ouvrages utiles pour la connaissance de l'histoire du Portugal; les principaux sont: *Hist. de Tanger*, Lisbonne, 1732, in-fol.—*Hist. de Portugal, de* 1640 *à* 1657, ibid., 1734, 2 vol. gr. in-4.—*Vie de Jean I^er, roi de Portugal*, ibid., 1677, in-4. La *Vie* de l'aut. en latin, par le P. dos Reys, se trouve au commencement de son histoire de Portugal. — Ericeira (Louis), frère du précéd., né à Lisbonne en 1632, mort en 1690, fut grand capitaine, habile diplom. et bon écrivain. On a de lui une *Vie de Scanderberg*, en portugais, Lisbonne, 1688. — Une *Hist. de la restauration du Portugal*, ibid., 1679-98, 2 vol. in-fol.—Des *Relat. militaires*, des *Discours académiques*, des *Poésies* et des *Comédies*; ces derniers ouvrages sont MSs. — Ericeira (Louis de Menezès, comte d'), vice-roi des Indes-Portug., a donné un *Supplément au dictionnaire de Moréri*, refondu dans l'édition de 1759. — Un *Supplément au dictionnaire portug. de Bluteau; Sur l'état de l'Asie et principalement de la Chine en* 1719, forme avec des *Lettres et mémoires sur la vice-royauté de l'Inde*, 3 vol. in-fol. — Ericeira (Franç.-Xavier de Menezès, comte d'), de la même famille, né à Lisbonne en 1673, conseiller de guerre, membre des arcadiens de Rome et de la société royale de Londres, se distingua dans la carrière des armes et dans celle des lettres, reçut des marques particulières de l'estime du pape Benoît XIII, de Louis XV et de l'acad. de Pétersbourg, et mourut en 1743. Il a écrit une foule de discours, de dissertations, de remarques, de mémoires, dont le plus grand nombre a été inséré dans les *Rec.* de l'académie de Lisbonne; un poème épique intit. : *Henriqueida*, MS., et la trad. en portug. de l'*Art poétique* de Boileau, MS. — Ericeira (Jeanne-Joséphine de Menezès, comtesse d'), mère du précédent, née à Lisbonne en 1651, morte en 1709, cultiva les lettres et la poésie, et a laissé des poésies françaises, italiennes, espagnoles et portug., des lettres, des comédies, un poème intit. : *Despertador*, etc. (*Réveil du songe de la vie*), et a traduit en portug. les *Réflexions de la duchesse de la Vallière sur la miséricorde de Dieu*. La plupart de ces écrits sont restés MSs.

ÉRICI (Jacob), savant helléniste suédois au 16e S., professeur à Upsal et à Stockholm, mort en 1619, publia dans cette dernière ville, en 1584, le *Discours d'Isocrate à Démonique*; c'est un des premiers monum. de l'étude de la langue grecque en Suède. — Il y a plus. savants suéd. de ce nom, entre autres Érici (Isaac), auteur d'un *Calendarium ecclesiasticum sueticum*, etc.

ÉRIGÈNE. — V. Scot.

ÉRIZATZY (Sargis ou Sergius), savant évêque armén., né vers le milieu du 13e S., un des principaux membres du concile national tenu dans la ville de Sis en Cilicie, l'an 1306, a laissé MS. un *Traité sur la hiérarchie civile et religieuse*; une *Explication des canons de l'Église*, et un *Discours sur la prédication des apôtres et sur les progrès du christianisme*.

ÉRIZZO (Sébastien), *Ericius* ou *Echinus*, antiquaire, philosophe et sav. littérat., né à Venise en 1525, membre du conseil des dix, mort en 1585, est principalement connu par son *Discorso sopra le medaglie degli antichi*, Venise, 1559, in-4, ouvrage fort estimé de tous ceux qui s'occupent de la science numismatique. On lui doit encore une trad. des *Dialogues de Platon*, ibid., 1574, in-8, et *Le sei Giornate*, 1567, in-4, recueil de nouvelles fort estimé, réimprimé à Livourne en 1794, même format. — Érizzo (François), de la famille du précédent, doge de Venise, succéda à Nicolas Contarini en 1632, et sut, par sa fermeté, conserver la neutralité de la république, malgré les sollicitations de la France engagée dans

la guerre de 30 ans. Ayant été chargé d'aller défendre l'île de Candie, attaquée à l'improviste par les Turks en 1645, Érizzo mourut au moment où il allait s'embarquer.

ERLACH (RODOLPHE d'), d'une anc. famille origin. de Bourgogne et alliée à la maison de Neufchâtel, signala sa valeur au 12e S. dans la guerre que le comte de Nydau fit aux Bernois, et remporta sur celui-ci, le 21 juillet 1339, la célèbre victoire de Laupen, qui sauva la ville de Berne et assura son indépendance. Erlach périt en 1360, assassiné par son gendre Jost de Rudens d'Underwalden. Cette famille a produit plus. autres personnages distingués.—ERLACH (Jean-Louis d'), né en 1595, nommé maréchal de France trois jours avant sa mort en 1650, se distingua sous les ordres du prince d'Anhalt, de Maurice de Nassau en Allemagne, en Hongrie et en Flandre, sous Gustave-Adolphe en Lithuanie et en Livonie. Il conquit Brisach pour la France en 1639, contribua puissamm. à la victoire de Lens, en 1648, sous le prince de Condé, et fut nommé commandant-général des troupes françaises, après la défect. de Turenne, en 1649. Des *Mém. histor.* ont été publiés sur ce général par Albert d'Erlach de Spietz, Yverdun, 1784, 4 vol. petit in-8. — ERLACH (François-Louis d'), baron de Spietz et d'Oberhoffen, conseiller-d'état et colonel-général des troupes de Berne, né en 1575, mort en 1651, fut employé dans 144 missions ou ambassades auprès du roi de France, de la république de Venise, du duc de Savoie et des différentes diètes ou conférences tenues soit en Suisse, soit dans les pays étrang. Ses services et ses talents lui méritèrent le titre d'avoyer de Berne en 1629, et une compagnie suisse de 200 hommes dans le régim. des gardes de Louis XIII. —ERLACH (Sigismond d'), neveu du précéd., né en 1614, mort en 1699, conseiller-d'état et avoyer de la république, maréchal-de-camp au service de France, se fit remarquer à la bataille de Lens et au siége de Cambrai, et combattit vaillamment contre les cantons catholiques révoltés en 1655.— ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne en 1648, mort en 1680, entré fort jeune au service du Danemarck, se distingua sur la flotte holland. de l'amiral Tromp en 1665, fut nommé chef d'escadre en 1672, contre-amiral en 1676, et vice-amiral de Danemarck en 1678. Il eut une grande part à la prise de l'île de Rugen, et se signala aux siéges de Roses, de Palamos et de Barcelonne. — ERLACH (Jérôme d'), neveu de Jean-Jacques, né en 1667, servit d'abord en France, passa en 1702, comme colonel, au service de l'empereur Léopold; il se retira en 1715, comblé des bienfaits de la maison d'Autriche, et avec la réputation de l'un des plus habiles généraux de son temps, fut nommé avoyer de Berne en 1721, en remplit les fonct. jusqu'en 1747, où il donna sa démission à raison de son âge, et mourut l'année suiv., à 81 ans. — ERLACH (Charles-Louis d'), né à Berne en 1726, maréchal-de-camp au service de France avant la révolution, fut chargé du command. en chef de l'armée suisse, au moment où les Français pénétrèrent dans ce pays en 1798. Ses efforts pour maintenir l'indépendance de sa patrie n'ayant pas été secondés par les membres du grand-conseil, Erlach fut repoussé et périt massacré par ses propres soldats qui, à la nouvelle de la prise de Berne, crurent que leur général les avait trahis.

ERMAN (JEAN-PIERRE), pasteur de la colonie française de Berlin, né dans cette ville en 1735, fut principal du collége français, directeur du séminaire de théologie, conseiller du consistoire supérieur et membre de l'académie des sciences et b.-lettres, et mourut en 1814. On a de lui : *Mém. pour servir à l'histoire des réfugiés français en Prusse*, 1782-94, 9 vol. in-8, en société avec le pasteur Declam. — *Éloge historique de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, épouse de Frédéric Ier;* des mémoires, des trad., des sermons, des disc. académiq., etc., insérés dans la *Bibliothèque germanique* et dans quelq. autres rec.—ERMAN (Jean-Pierre, son fils cadet, professeur de physique à l'académie des gentilshommes de Berlin, membre de l'académie de cette ville, a écrit sur le *Galvanisme* plusieurs mémoires intéressants, dont l'un a été couronné en 1807 par l'Institut de France.

ERMEDS (JEAN-FRANÇ.), grav., né à Cologne en 1621, mort en 1695, a laissé plus. estampes assez estim. de paysages et de ruines.

ERMENGARDE ou HERMENGARDE, fille et héritière de Louis II, roi d'Italie et empereur d'Occident en 855, épousa vers 877 Boson II, beau-frère et favori de Charles-le-Chauve. Veuve en 888, elle conserva la régence du royaume d'Arles jusqu'au mom. où son fils *Louis-l'Aveugle* monta sur le trône : Ermengarde se retira dans le couvent de St-Sixte à Plaisance, et y mourut au commencement du 10e S.—ERMENGARDE, fille d'Adalbert II, *le Riche*, duc de Toscane, et arrière-petite-fille de Charlemagne, fut célèbre au 10e S. par sa beauté, son esprit, son courage, et surtout par les intrig. qu'elle fomenta pour troubler la fin du règne de Bérenger Ier, et hâter la ruine de Rodolphe de Bourgogne.

ERMENGAUD ou ARMEGANDUS ou ARMINGANDUS BLASIUS, de Montpellier, médecin de Philippe-le-Bel, mort au commencem. du 14e S., a traduit en latin les *Cantiques* d'Avicenne avec les *Comment.* d'Averroès, ainsi que le *Traité de la thériaque* de ce dernier : ces trad. se trouvent dans le 10e vol. des *OEuvres d'Averroès*, Venise, 1555. On lui attribue la traduct. latine d'un traité *De regimine sanitatis ad sultanum Babyloniæ*, par Moïse Maimonides.

ERMERIC ou HERMENRIC, roi des Suèves en Espagne sous l'empereur Honorius, soutint les attaques des Vandales en 419, et mourut en 440, après un règne de 31 ans.

ERMITE (DANIEL L'), *Eremita*, littérateur, né à Anvers en 1584, de parents protest., embrassa le catholicisme par les conseils de l'ambassadeur de France auprès des cantons suisses, auq. il était attaché, fut ensuite secrétaire du gr.-duc Cosme

de Médicis, et mourut en 1613 à Livourne. On a de lui : *De Helvetiorum, Rhetorum, Sedunensium situ, republicâ et moribus*, Leyde, 1627, in-24. — *Iter germanicum*, ibid., 1637, in-16. — *Aulicæ vitæ ac civilis libri IV*, Utrecht, 1701, in-8; des opuscules et quelq. pièces de vers latins.

ERMITE (PIERRE L'). — V. CROISADES (la 1re).

ERMOLDUS (NIGELLUS), écrivain du 9e S., exilé à Strasbourg par ordre de l'empereur Louis-le-Débonnaire, dont il avait encouru la disgrâce, termina dans cette ville, en 826, un poème histor. où l'on trouve des faits curieux propres à jeter du jour sur un des principaux événements du règne de ce prince. Cet ouvrage a été inséré dans les *Rec.* de Muratori et de Mencken, et la *Collection des historiens de France* par D. Bouquet, avec des notes et des corrections importantes. Il a été traduit en français dans la *Collection* de M. Guizot, tome IV.

ERNECOURT (BARBE d'), plus connue sous le nom de Mme de *Saint-Balmon*, née en 1607, partagea les exercices militaires de son mari, colonel au service du duc Charles IV, resta attachée aux intérêts de la France, quoique celui-ci eût pris parti pour les Lorrains et les impériaux en 1636, et eut la gloire de repousser plusieurs fois les Espagnols. Après tous ses exploits, Mme de Saint-Balmon se retira dans un couvent; mais sa santé affaiblie ne lui permettant pas de s'assujétir à un régime sévère, elle quitta le cloître et mourut dans son château de la Neuville en 1660. Elle avait composé en 1650 une tragi-comédie en 5 actes, *la Fille génér.*, MS., et une tragédie des *Jumeaux martyrs*, 1650, in-4; 1651, in-12. Sa *Vie*, par le P. J.-M. de Vernon, a été publiée à Paris, 1678, in-12, sous ce titre : *l'Amazone chrétienne, ou les Aventures de Mme de Saint-Balmon*.

ERNEST. — V. HESSE-RHINFELD, MANSFELD et SAXE.

ERNESTI, famille ancienne qui, depuis le 15e S., a donné à l'Allemagne un grand nombre de littér.; les plus remarquables sont : ERNESTI (Jean), recteur du gymnase de Heidelberg au 15e S., aut. de plusieurs ouvrages de théologie. — ERNESTI (Jacq.-Daniel), théologien, né en 1640, mort en 1707, a laissé, entre autres ouvrages : *Apanthismata, sive selectiores flores philologico-historico-theologico-morales*, Altenburg, 1672, in-8. — ERNESTI (Jean-Henri), frère du précédent et recteur à Leipsig, mort en 1729, se distingua par son érudition critique. On a de lui, entre autres écrits : *Dissert. de pharisaismis in libris profanorum scriptor. occurrentibus*, Leipsig, 1690, in-12. — *De non indignâ principibus delectatione ab artibus mechanicis petitâ*, ibid., 1691, in-12. — *Compendium*, etc., *seu de legendis scriptoribus profanis præcepta*, ibid., 1699, in-12. — Des *Comment. sur Cornélius-Népos, Justin, Térence, Plaute et Q.-Curce*, ibid., 1707, in-8, et un grand nombre de dissertations sur différents sujets de métaphysique, d'histoire et de critique. — ERNESTI (Jean-Christian), pasteur à Zeitz, né en 1695, mort en 1770, a laissé div. ouvrages de théologie, des sermons, des dissertations académiques, et une édit. des *Articles de Smalcalde*, un des liv. symboliq. des protestants. — ERNESTI (Jean-Auguste), un des plus illustres critiques allemands, né en 1707, mort en 1781, a donné des édit. d'*Homère*, Leipsig, in-8, 1759-64-65; de *Callimaque*, Leyde, 2 vol. in-8, 1761; de *Polybe*, Leipsig, 1763-64; de *Xénophon*, d'*Aristote*, etc., qui ont beauc. contribué aux progrès de la littérature grecque en Allemagne. Les classiques latins qu'il a publiés, principalem. *Cicéron*, 7 vol., Leipsig, 1776, 3e édit., et *Tacite*, ib., 1772, in-8, lui assurent une gloire durable. On a de lui un grand nombre d'écrits relatifs à la littérat. ancienne et à la théologie. Les princip. sont : *Initia doctrinæ solidioris*, Leipsig, 1783, in-8, 7e édition. — *Institutio interpretis Novi Testamenti*, ibid., 1775, in-8, 3e édition. Le catalogue de ses ouvrages se trouve dans Bauer : *De formulæ ac disciplinæ ernestianæ indole verâ*, ibid., 1782, in-8. Son *Éloge*, en latin, par Aug.-Guillaume Ernesti, a paru à Leipsig, 1781, in-8. — ERNESTI (Gonthier-Théophile), prédicateur à Hildbourghausen, né à Cobourg en 1759, mort en 1797, a laissé des *Serm.* pour les dimanches et les fêtes de toute l'année, 1798, in-8. — ERNESTI (Auguste-Guillaume), sav. critique, fils de Jean-Christian, professeur de philosophie et d'éloquence à Leipsig, né en 1735, mort en 1801, a donné des éditions de *Tite-Live*, Leipsig, 1801-1804, 5 vol. in-8; de *Quintilien*, ibid., 1769, in-8; d'*Ammien*, ibid., 1773, in-8 : de *Pomp.-Mela* (*de situ orbis*), ib., 1773, in-8; et a laissé : *Opuscula oratorio-philologica*, ibid., 1794, in-8; des dissertat. biograph. et des programmes. — ERNESTI (Jean-Christian-Théophile), professeur de philosophie et d'éloq. à Leipsig, né en 1756, mort en 1802, a donné une édition fort estimée des *Fables d'Ésope*, Leipsig, 1781, in-8. — *Hesichii glossæ sacræ, emendationibus notisque illustratæ*, ibid., 1785. — *Suidæ et Phavorini glossæ sacræ*, etc., 1785, in-8. — *Lexicon technologiæ Romanorum rhetoricæ*, ib., 1797, in-8; et a traduit en allemand les *Synonymes lat.* de Gardin Dumesnil, ibid., 1798 et 1800, in-8; et une partie des écrits de *Cicéron*, ib., 1799-1800-1801-1802, 3 parties in-8.

ERNST (HENRI), *Ernstius*, savant jurisc. allem., né à Helmstadt en 1603, profess. de belles-lettres à l'académ. de Sora, conseiller de la cour et de la chancellerie du roi Frédéric III, mort à Copenhague en 1665, a publ. plus. ouvr. estimés; on en trouve la liste dans l'*Index scriptorum danorum* de Bartholin; les principaux sont : *Regum aliquot Daniæ genealogia et series anonymi, ex veteri codice MS. quod desinit in anno* 1218, enrichi de notes savantes, Sora, 1646, in-8. — Σαββατισμός, *sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus*, ibid., 1656, in-4. — *Catholica juris cum emendationibus in op. posth. Cujacii*, Copenhague, 1634, in-12. — *Introductio ad veram vitam*, Sora, 1643, in-8. — *Cl. Jo. Caselii libror. distributio*, Hambourg, 1651, in-4. Il a laissé un gr. nombre d'ouvrages MSs.

ERNSTING (Arthur-Conrad), médecin, né à Sachsenhagen en 1709, mort en 1768, s'était particulièrement livré à l'application de la botanique à la médecine. On a de lui une dissertation sur la ciguë aquatique, impr. sous le titre de *Phellandrologia, physico-medica, seu exercitatio de medicamento novo peer-saat*, Brunswick, 1739, in-12; plus un *Vocabulaire* des termes techniques de la botanique, *Prima principia botanica*, Wolfenbuttel, 1748, in-8. — Un *Vocabulaire* des médicaments simples et composés tirés des plantes, Helmstadt, 1741, in-4, en allem. — Une *Hist. physique des plantes*, d'après Linnée, Lemgo, 1762, in-4; des analyses d'eaux minérales et une description historique du lac de Steinhuder dans les *Notices de Rintel* de 1763 à 1767.

ÉROLES (le baron d'), général espagnol, né en Catalogne vers 1785, fit ses premières armes pendant la guerre de l'indépendance. A l'époque de la révolution de 1820, qui rétablit la constitution de Cadix, il se prononça vivement pour le pouvoir absolu, fit soulever la Catalogne, et fut en 1822 nommé commandant-général de l'armée de la Foi, et membre de la régence d'Urgel. Il seconda de tous ses efforts l'armée française lorsqu'elle franchit les Pyrénées en 1823; mais lors de la prise d'Urgel par Mina, d'Éroles fut obligé de chercher un asile en France. Atteint peu de temps après d'une maladie cérébrale, il retourna en Espagne et y mourut en 1825.

ÉROSTRATE, Éphésien d'une naissance obscure, voulant s'illustrer par quelque moyen que ce fût, brûla le célèbre temple de Diane à Éphèse, qui était regardé comme une des sept merveilles du monde. Cet événement eut lieu la nuit même de la naissance d'Alexandre.

EROTIANUS, médecin grec, vivait dans le 1er S. de l'ère chrétienne, sous le règne de Néron; il est auteur d'un glossaire d'Hippocrate, en grec, par ordre alphabétique, ouvr. dédié à Andromachus, archiatre (prem. médecin) de Néron. Ce glossaire a été imprimé pour la première fois par les soins de H. Estienne, Paris, 1564, in-8, réimpr. à Venise, 1566, in-4, avec les notes d'Eustachi. La meilleure édit. est celle qu'a publ. J.-G.-Fréd. Franz, sous ce titre: *Erotiani, Galeni, et Herodoti glossaria in Hippocratem*, grec-lat., Leipsig, 1780, in-8.

EROVANT II, 10e roi d'Arménie, de la race des Arsacides, né vers le milieu du 1er S., s'empara du trône après la mort de Sanadroug et fit massacrer la famille royale; Ardaschès, fils de Sanadroug, échappa seul à ce massacre et se réfugia en Perse. Erovant acheta l'amitié des Romains en cédant à Vespasien la Mésopotamie en échange de l'Arménie-Supérieure, vers l'an 75 de J.-C. Il fit bâtir en 77 la ville d'Erovantachad, sur les bords de l'Araxe; celle de Pagaran, sur les rives d'Arpatchay, et celle d'Erovantakerd, aujourd'hui Akgé-Kalé; cette dernière fut achevée vers l'an 83. L'an 88 de J.-C., Erovant fut attaqué, vaincu et détrôné par Ardaschès et périt dans la déroute.

EROVAZ, frère du précédent, grand-prêtre des dieux de l'Arménie l'an 78, fut précipité dans l'Araxe après la mort d'Erovant II.

ERPENIUS ou **D'ERPE** (Thomas), célèbre orientaliste, né à Gorcum en 1584, professeur à l'univ. de Leyde, mort en 1624, a laissé plusieurs ouvr. fort remarquables et propres à faciliter l'étude des langues orient., entre autres: *Grammaire arabe*, Leyde, 1613, in-4, mais dont les meilleures édit. sont celles de 1748 ou 1764, publ. avec des addit. par Schultens.—*Rudimenta linguæ arabicæ*, nouvelle édit. publ. par Schultens, 1770, in-4.—*Proverbiorum arabicorum centuriæ*, etc., 1614, in-8; l'édit. de 1623, in-4, est plus complète.—*Locmani sapientis fabulæ*, ibid., 1615, in-8.—*Hist. Josephi patriarchæ ex Alcorano*, etc., ibid., 1617, in-4.

ERRANTE (Joseph), peintre ital., né en 1760, à Trapani en Sicile, étudia la peinture à Rome, et fut invité par la cour de Naples à décorer le château de Caserte. Enveloppé dans la première persécution des patriotes napolitains en 1788, il se rendit à Milan, où il se fit admirer par le nombre et le mérite de ses ouvrages. Ses plus beaux tabl. sont: le *Concours de la beauté*, le *comte Ugolin*, la *Mort d'Antigone*. Il n'a pas eu le temps de terminer ce dernier, étant mort en 1821 à Rome.

ERRARD (Jean), ingénieur, né à Bar-le-Duc au 16e S., estimé d'Henri IV et de Sully, construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sedan. On a de lui *la Fortification démontrée et réduite en art*, Francfort, 1594, in-fol., 1604 et 1620.

ERRARD (Charles), peintre et architecte, né à Nantes en 1606, dirigea les trav. de peinture qui se faisaient au Louvre par ordre de Louis XIII, et fut envoyé à Rome pour former les collect. d'antiq. que Richelieu avait le projet de réunir à Paris. Il eut part aux dessins de la prem. édition du *Traité de peinture* de Léonard de Vinci, fut nommé directeur de l'académ. à Rome, et mourut en 1689. Comme archit., Errard a élevé le dôme de l'église de l'Assomption à Paris. Il a été l'éditeur des *Vite di pittori* de Bellori, et du *Parallèle d'architect.* de Chambrai.

ERRICO (Scipion), littérateur, né à Messine en 1592, embrassa l'état ecclésiastique, fut profess. de philosophie, membre des sociétés savantes de Rome, de Naples et de Venise, et mourut en 1670. Ses principaux ouvrages sont: *de Tribus scriptoribus historiæ concilii Tridentini*, Amsterdam, 1656, in-8. — *De Scientiâ mediâ... opusculum*, Gênes, 1668, in-12. — *Deidamia dramma musicale*, représenté avec le plus gr. succès à Venise en 1644, et à Florence en 1650.—*Poesie*, Messine, 1653, in-12, et d'autres ouvrages, soit impr., soit MSs., dont on trouve la liste dans la *Bibl. sicula* de Mongitore.

ERSCH (Jean-Samuel), célèbre bibliogr., né en 1766 à Gross-Glogau (Silésie), coopéra d'abord à quelq. recueils de géogr. et de statistique à Iéna, fit paraître en 1788 un *Catalogue des ouvr. anon. et pseud. de l'Allemagne*, pour servir de supplém. à *l'Allemagne savante* de Meusel, puis s'attacha à

la rédaction de la *Gazette littér. d'Iéna*, dirigée par Schütz et Bertuch, et vint plus tard rédiger la *Gazette politique* de Hambourg. C'est dans cette dern. ville qu'il termina et mit au jour sa *France littéraire*, 1797-1806, 5 vol. in-8, dont 2 de *supplément*, ouvrage qui embrasse les publicat. faites de 1771 à 1805, mais où fourmillent les inexactitudes. Revenu à Iéna en 1800 avec le titre de bibliothéc. de l'université, Ersch y ouvrit des cours de géogr. et d'histoire moderne; il devint plus tard premier bibliothécaire et profess. de géographie et de statistique à l'université de Halle. Cet infatigable écrivain, malgré les travaux qu'il avait à poursuivre, entreprit (en société avec Gruber) une *Encyclopédie générale des sciences et des arts*. Le plan trop vaste de ce recueil en fit échouer la publication; et, après avoir vu la fortune de son libraire compromise par cette opérat., Ersch succomba lui-même à la fatigue et aux chagrins le 16 janvier 1828. Il reste à citer de lui : *Répertoire des journ. et autres ouvr. périodiq. allem. sur la géogr. et l'histoire*, Lemgo, 1790-92, 3 vol. in-8; et *Manuel de la littérat. allemande*, Amsterdam, et Leipsig, 1812-14, 8 parties en 2 vol. in-8.

ERSKINE (Jean), baron de Dun, un des plus zélés propagateurs du protestantisme en Écosse, né vers 1508, rendit de grands services à son pays en repoussant les Anglais qui infestaient la côte d'Écosse en 1547, fut l'un des commissaires envoyés en France pour assister au mariage de la reine Marie Stuart (1557), prit une part très active à la guerre civile de 1559, déposa les armes en 1560 pour se livrer à la prédicat., fut chargé du maintien de la discipline de l'Église réformée, et mourut en 1591.

ERSKINE (Ralph), théolog. écossais, né en 1628, ministre de Falkirk en 1654, fut dépouillé de sa cure et persécuté avec les presbytériens dep. 1662 jusqu'en 1690, et mourut en 1696, ministre de Churnside dans le comté de Berwick, laissant MSs. quelques ouvr. de théolog. — Erskine (Ebenezer), fils du précéd., un des chefs de la secte des *seceders*, né en 1680, mort en 1755, a composé des *Sermons*, 5 vol., dont 4 impr. à Glascow, 1762, et le 5e à Edimbourg, 1765. — Erskine (Ralph), frère du précédent, et comme lui partisan de la secte des *seceders*, né en 1682, mort en 1751, a laissé des *Sermons*, des *Sonnets sur l'Evangile*, une paraphrase du *Cantique des cantiques*, un traité polémique intit. : *La Foi ne tient pas à l'imaginat.*, le tout publ. en 2 vol. in-fol., Glascow, 1765.

ERSKINE (Thomas), célèbre orateur anglais, né en 1750, entra à 14 ans dans la marine royale comme aspirant, et passa ensuite dans un régim. d'infanterie, où il servit avec le grade d'enseigne jusqu'en 1777, époque à laquelle il embrassa la carrière du barreau. Ses débuts y furent brillants, et en peu de temps sa réputation s'accrut à un tel point, que ses plaidoiries lui rapportèrent plus de 100,000 fr. par an d'honoraires. Nommé membre du parlement par le bourg de Portsmouth en 1783, et constamment réélu jusqu'à ce qu'il eût été appelé à la pairie en 1806, lord Erskine n'obtint pas des succès aussi éclatants à la tribune qu'au barreau; toutefois, les Anglais lui durent la conservation et l'extension des deux institutions, bases fondamentales de tout gouvernem. représentatif, la liberté de la presse et le jugem. par jury. Nommé en 1806 lord-grand-chancelier d'Angleterre, il perdit cette place l'année suivante, par la chute du ministère de lord Grenville. Là se termine à peu près sa carrière politique. Il mourut en 1823. On a de lui quelques écrits, tels que : *A view of the causes and consequences of the war with France*, 1797, pamphlet qui eut 43 édit. cette même ann.; la *Préface* des discours de Fox; un roman politique en 2 vol. intit. *Armata;* enfin plus. brochures en faveur de la noble cause des Grecs.

ERSKINE (Charles), cardinal, originaire d'Irlande, né en 1753 à Rome, où sa famille suivit celle des Stuarts lorsque cette dernière eut cessé de régner, fut destiné au barreau; mais Pie VI l'engagea avec raison à changer de carrière. Erskine eut le titre d'évêque, et fut nommé chanoine de St-Pierre, puis envoyé comme ministre plénipotentiaire à Londres, lorsque le pape voulut se joindre à la coalition de souver. contre la France. Il passa plusieurs années en Angleterre, et obtint le chapeau de cardinal, lors de son retour à Rome, après le traité d'Amiens. Pie VII eut pour lui la même estime qu'avait eue Pie VI. Erskine vint en France sous le gouvernem. consulaire, et fut favorablem. accueilli par le 1er consul. Ce prélat éminent, qui parlait cinq langues avec autant de pureté que de facilité, était l'un des hommes les plus savants de l'Italie.

ERTBORN ou HERTBORN (Joseph-Charles-Emmanuel, baron van), né à Anvers en 1778, remplit plus. emplois administratifs sous la domination franç., et quelq. fonctions financières lors de la révolut. arrivée dans son pays en 1814. Après l'organisat. définitive du royaume des Pays-Bas, il devint directeur des contributions indirectes de la province de Liége. En 1819, il passa au conseil-général des monnaies à Utrecht, fut nommé, en 1821, membre de la chambre des comptes du royaume, et mourut à La Haye en 1823. Il possédait très bien le grec, le latin, le français, l'ital., l'allemand, le hollandais, et s'était toujours occupé de trav. scientifiq. ou littér. Nous citerons de lui un vol. de *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et sur les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes qu'elle a produits* (en français, 1806).

ERTOGRUL, fils de Soliman-Shah, et chef des Turks, s'établit dans l'Asie-Mineure sur le territoire de Sogus, prit aux Grecs la ville de Kutaïa l'an de l'hég. 680, de J.-C. 1281, et gouverna glorieusem. pendant 52 années. Son fils Otman fut le fondateur de l'empire othoman.

ERVIGE, roi des Visigoths d'Espagne, ravit le sceptre à Wamba en 680, fit confirmer son usurpation dans le 12e concile de Tolède, et régna paisiblement jusqu'à sa mort en 687.

ERWIN DE STIENBACH, célèbre architecte du 13e S., mort en 1318, dirigea pendant 28 ans les travaux de la cathédr. de Strasbourg, édifice dont la tour, élevée de 456 pieds, fut entièrem. achevé d'après ses dessins, et terminé en 1439.

ERXLEBEN (DOROTHÉE-CHRÉTIENNE LEPORIN), femme sav., née à Quedlinbourg (Saxe) en 1715, morte en 1762, avait étudié la médecine sous son père, le D. Leporin, et fut admise au doctorat à l'univ. de Halle en 1754. Sa thèse inaugurale sur cette importante question : *Quod nimis citò ac jucundè curare, sæpiùs fiat causa minùs tutæ curationis?* a été publ. en allem., Halle, 1755, in-8. On a en outre de Mme Erxleben : *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences*, Berlin, 1742, in-8.—ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), natural., fils de la précéd., né en 1744, mort en 1777, prof. de philos. à Gottingue, a laissé un grand nombre d'ouvr. en allem., que l'on regarde comme classiques; les principaux sont : *Éléments d'hist. naturelle*, Gottingue, 1768, in-8, souv. réimpr. ;—*de physique*, 1772, in-8;—*de chimie*, 1775, in-8.—*Considérat. sur les causes de l'imperfection du système minéral*, 1768.—*Introduction à la méd. vétérinaire*, 1769.—*Systema regni animalis*, etc., Leipsig, 1777, ouvrage très estimé.

ERZILLA. — V. ERCILLA.

ES (JACQUES van), peintre, né à Anvers en 1570, réussit particulièrem. à peindre les poissons, les coquillages, les crabes, les oiseaux et les fruits. La galerie de Vienne possède deux de ses plus beaux tableaux : l'un représente *un marché au poisson sur le bord de la mer*, l'autre un sujet de nuit qui offre un bel effet de clair-obscur.

ÉSAU, fils aîné d'Isaac et de Rébecca, avait 40 ans lorsqu'il vendit, pour un plat de lentilles, son droit d'aînesse à Jacob, son frère. Il chercha longtemps à tirer vengeance de la supercherie par laquelle celui-ci lui avait enlevé la bénédiction paternelle ; et après s'être enfin réconcilié avec Jacob, il se retira à Séir en Idumée, où il mourut l'an 1710 avant J.-C. Ésaü était très velu, et c'était par-là qu'Isaac, devenu aveugle, le distinguait de son frère.

ESCALANTE (JEAN d'), commandant d'une des 11 compagnies de Fernand Cortez dans la conquête du Mexique en 1518, seconda son général par sa valeur, sa prudence et son activité, et mourut des suites des blessures qu'il reçut dans un combat contre Qualpopoca, général des troupes de Montézuma.

ESCALANTE (JEAN-ANTOINE), peintre, né à Cordoue en 1630, mort en 1670, imita la manière du Tintoret. On voit à Madrid plus. de ses ouvr., entre autres : la *Vie de St Gérard*, suite de composit. dans le cloître des carmes; une *Ste Catherine; la mort de J.-C.;* un *Christ expirant*, et une *Rédemption des captifs*, où il s'est peint parmi les esclaves.

ESCALE. — V. SCALA.

ESCALQUENS (GUILLAUME), capitoul de Toulouse en 1326, se fit faire, de son vivant, un service funèbre auquel assistèrent ses collègues et un gr. nombre d'autres personnes. Pendant qu'on officiait, il resta étendu dans un cercueil les mains jointes et entouré de 40 torches allumées; on fit tous les encensements et on récita les prières des morts; après la cérémonie il emmena dîner chez lui les principaux témoins. L'archev. de Toulouse, dans un concile provincial assemblé *ad hoc*, défendit à tous les fidèles de sa juridiction, sous peine d'excommunication, de renouveler le scandale de cet acte de folie, dont Charles-Quint donna le pitoyable exemple à l'Espagne 200 ans après.

ESCHELS-KROON (ADOLPHE), voyageur danois, né en 1736, agent du Danemarck dans les Indes, fit un séjour de 18 ans dans ces contrées, et mourut à Kiel en 1793. Il a écrit en allem. : *Description de l'île de Sumatra*, etc., Hambourg, 1782, in-8. —*État des îles de l'Océan indien, surtout de Bornéo; Descriptions de Banda, d'Amboine et de dix îles voisines, de l'île de Ceylan, du cap de Bonne-Espérance*, etc., insérées dans le *Journal politique* de Schirach. Langlès a traduit la *Description de Pégu et de l'île de Ceylan*, Paris, 1793.

ESCHENBURG (JEAN-JOACHIM), célèbre critique, né à Hambourg en 1743, fut gouvern. public des élèves du collége Carolin, à Brunswick, enseigna toute sa vie, autant par des actions que par des discours, la morale et la vérité, et mourut en 1820. On a de lui plus ouvr., parmi lesq. il faut distinguer une traduct. de Shakespeare, Zurich, 1775, plus complète que celle de Wieland; *Théorie et cours de b.-lettres*, Berlin et Stettin, 1783, trad. en franç. par Storek, St-Pétersbourg, 1789, in-8. — *Manuel de littérat. classique*, trad. par Cramer, 1802, 2 vol. in-8. — *Nouv. élém. de littérature*, trad. par Breton, 1811, 6 vol. in-18. Eschenburg a donné une édit. des œuvres posthumes de Lessing, avec des notes, Berlin, 1790.

ESCHERNY (FRANÇOIS-LOUIS d'), comte du St-Empire, ancien chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg, né en 1734 à Neuchâtel (Suisse), mort à Paris en 1815, est auteur des ouvr. suiv. : *Les lacunes de la philos.*, 1783, in-12. — *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre sur les événem. de 1790 jusqu'au 4 avril 1791*, Paris, 1791, in-8; réimpr. en 1815 sous le titre de *Tableau hist. de la révolut.*, 2 vol. in-8. — *De l'égalité, ou principes généraux sur les institutions civiles, politiq. et religieuses*, précédées de l'*Éloge de J.-J. Rousseau*, 1796, 2 vol. in-8. — *Mélanges de littér., d'hist., de morale et de philos.*, 1809, 3 vol. in-12; des exemplaires portent le titre de 2e édit., avec la date de 1815. — *Fragm. sur la musique*, etc., 1809, in-12, extrait du précédent.

ESCHINE, philos. grec, disciple de Socrate, était si pauvre que, ne sachant qu'offrir à son maître pour être admis au nombre de ses disciples, il fit le sacrifice de sa liberté. Il avait écrit plus. dialogues sur la philosophie. Quelq. savants lui attribuent l'*Axiochus*, qui se trouve dans les dialogues

de Platon. L'*Axiochus* et deux autres dialogues, l'un *Si la vertu peut être enseignée*, l'autre *Sur les richesses*, ont été réunis sous le titre d'*Eschine* par J. Leclerc, Amsterdam, 1711, in-8, et réimpr. plus. fois; mais il n'est pas bien certain que ce philos. en soit l'auteur.

ESCHINE, célèbre orateur athénien, né vers l'an 387 av. J.-C., fut le contempor. et le rival de Démosthène. Il s'éleva entre ces deux orateurs une inimitié qui naquit de ce que Démosthène accusa Eschine de s'être laissé corrompre par Philippe. Eschine, pour se venger, s'opposa à la proposition de Ctésiphon, qui voulait faire décerner à Démosthène une couronne d'or en récompense de ses services. Il échoua dans cette tentative et fut exilé à Rhodes, où il enseigna la rhétor. De là il passa à Samos, où il mourut à 75 ans. Il reste de lui quelq. discours dans *les Orateurs grecs* de Reiske, Leipsig, 1770-75, trad. avec Démosthène par l'abbé Auger.

ESCHYLE, le père de la tragédie grecque. Cet homme, qui dut être l'étonnement de son siècle, et qui fait encore l'admiration du nôtre, naquit dans l'Attique vers la fin du 6e S. avant l'ère chrét. Doué d'une imaginat. brillante, et qu'échauffaient souvent encore les vapeurs du vin, il étala le premier aux yeux des Athéniens la pompe d'un spectacle devenu depuis le plus noble amusement des peuples civilisés. Mais pour bien apprécier l'étendue des services que rendit Eschyle à ce bel art de la tragédie, rappelons-nous rapidem. en quel état il l'avait trouvé. Thespis et Susarion avaient jeté dans leurs chœurs les prem. germes de la tragéd.; mais le théâtre, la scène, la tragédie proprement dite, n'existaient point encore. Peintre, décorateur, machiniste, chef d'orchestre, et ce que nous appelons aujourd'hui maître de ballets, il fallut qu'Eschyle fût tout cela, et il le fut. Ses premiers ouvr. durent se ressentir encore de l'enfance de l'art; mais quel essor il prit bientôt, et à quelle hauteur il éleva pour toujours ce même art! Toutes ses pensées ne furent cepend. pas pour la poésie: il cultiva la philos., il fut soldat, il combattit et reçut des blessures honorables aux mémorables journées de Marathon, de Salamine et de Platée. On est fâché de trouver un si gr. homme, une âme si forte, accessible au sentiment de la jalousie, et de voir Eschyle quitter sa patrie de dépit d'avoir été vaincu par le jeune Sophocle dans la carrière qu'il venait d'ouvrir, et qu'il avait parcourue lui-même avec tant d'éclat. Il se retira en Sicile, où il mourut âgé de 69 ans, l'an 456 av. J.-C. suiv. les calculs de Larcher, dans sa chronologie d'Hérodote. Un accident étrange termina les jours de cet illustre poète: un aigle, qui avait enlevé une tortue, la laissa tomber, dit-on, sur la tête chauve du poète pour briser l'écaille qui renfermait sa proie. Les citoyens de Géla acquittèrent envers lui les devoirs de l'hospitalité, et lui élevèrent un tombeau décoré d'une épitaphe qui nous est parvenue, et que Pausanias et Athénée assurent avoir été composée par Eschyle lui-même. Il y rappelle avec un noble orgueil ses exploits militaires sans dire un mot de ses succès dramatiques. Eschyle avait composé un gr. nombre de tragéd.: 60, d'après l'auteur grec de sa *Vie*, et 90, selon Suidas; 7 seulement ont échappé au naufrage des siècles. Le savant Vettori (Victorius), Cantor, Stanley, Corn. de Paw, avaient successivem., dans l'espace de près de deux siècles, édité, rétabli ou altéré le texte de ces 7 tragédies, lorsque l'un des plus habiles hellénistes de l'Allemagne, Schütz, publia, 1782-1821, à Halle, 5 vol. in-8, la meilleure édit. des *OEuvres d'Eschyle*. Brunck et MM. Hermann, Wolf et Blomfield ont isolément publié différentes pièces de ce gr. tragique, dont la *Trilogie*, éditée par le professeur F.-Th. Welker, a paru en 1824, Darmstadt, gr. in-8. Nous avons deux bonnes traduct. d'Eschyle: celle de Lefranc de Pompignan, Paris, 1770, in-8; et celle de La Porte du Theil, Paris, 1794, 2 vol. in-8. Celle-ci fait partie du *Théâtre des Grecs* de Brumoy.

ESCOBAR (Antoine), dit *de Mendoza*, fameux jésuite espagn. dont Pascal (dans ses *Lettres provinciales*) a couvert le nom d'un ridicule ineffaçable, naquit à Valladolid en 1589, et mourut en 1669. Ses principaux ouvr. sont: *Summula casuum conscientiæ*, Pampelune, 1626. — *Examen et Praxis confessariorum*, 1647. — *De S. Ignacio Loyolâ, poema heroicum*, Valladolid, 1614. — *Théologie morale* (en espagn.), Venise, 1650. — *De Justitiâ et Jure*, etc.

ESCOBAR (Marie d'), femme de Diégo de Chaves, suivit son époux à la conquête du Pérou, et passe pour avoir fait connaître aux peuples de cet empire la culture du blé.

ESCOBAR (Marine d'), fondatrice de l'ordre de Ste-Brigitte, née à Valladolid en 1554, quitta le monde pour se vouer aux exercices de piété, et mourut saintem. en 1633. Sa *Vie*, écrite par N. du Pont, son confesseur, jusqu'à 1624, et continuée par Michel Orena, a été impr. à Madrid, 1665, in-fol.

ESCHASSERIAUX (René), médec., né à Saintes en 1759, fut un des administrat. du district de cette ville en 1790, puis élu député suppléant de la Charente-Inférieure à l'assemblée législative et à la convention, où il n'entra qu'après le procès de Louis XVI. Modéré dans ses opinions, il fut membre de plus. comités et fit de fréquents rapports; il parla souvent en faveur des créanciers ou des parents d'émigrés, et fit rayer de la liste fatale plus. de ceux qui y avaient été portés injustement. A la fin de la session il entra au conseil des cinq-cents, où il siégea jusqu'à sa dissolution, et fit ensuite partie du corps-législatif. Nommé en 1803 conseiller de préfecture de son départem., il se démit de cette place en 1810 pour accepter celle de maire de Saintes. Ses compatriotes l'élurent membre de la chambre des représentants en 1815, puis le renvoyèrent en 1827 à la chambre des députés, où il a constamm. siégé jusqu'à sa mort en 1832.

ESCOIQUITZ (don Juan), ministre d'état espagn., né en 1762, dans la province de Navarre, avait été

d'abord page de Charles III, puis chanoine de Saragosse, et, par la faveur de Godoï, gouverneur du prince des Asturies, dep. Ferdinand VII. Il est difficile de décider si c'est par ambition ou par dévouement aux intérêts de son jeune maître qu'il voua une haine mortelle au prince de la Paix. Tout le monde connaît ses intrigues, et cette lettre à Napoléon, où le prince, sous la dictée de son précepteur, demandait à s'allier à la famille *du grand homme*. On dit même qu'Escoïquitz fut un des premiers auteurs de l'émeute d'Aranjuez, qui transporta la couronne de Charles IV sur la tête de son fils. Bientôt, cédant à ses conseils, Ferdinand consentit au voyage de Bayonne; Escoïquitz reconnut, mais trop tard, son imprudence, et voulut la réparer à force de talents et de souplesse; il n'obtint que des compliments flatteurs de Bonaparte, qui l'appelait ordinairement *le petit Ximenès*. Indigné des insultes journalières que recevaient les princes espagnols, Escoïquitz s'en plaignit amèrement, et l'on rapporte ces paroles prophétiques adressées à M. de Champagny, ministre des relat. extérieures: *L'Espagne vengera ses injures; elle rendra cent fois les outrages qu'on lui prodigue*. Durant l'exil des princes à Valençay, Escoïquitz, après avoir intrigué à Paris chez les ambassadeurs étrangers, fut contraint de se retirer à Bourges jusqu'à l'époque où, rentré en Espagne avec Ferdinand VII, il alla mourir dans l'Andalousie en 1820, privé, par des jalousies de cour, de la faveur de son maître, qu'il avait servi avec tant de zèle. Escoïquitz a traduit quelq. ouvr. du franç., et de l'angl. les *Nuits* d'Young et le *Paradis perdu* de Milton. On lui doit en outre quelques écrits de circonstance, dont le plus remarquable est l'*Exposé des motifs qui ont engagé, en 1808, S. M. C. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*, trad. en franç. par Bruand.

ESCOUSSE et LEBRAS, deux jeunes littérat., terminèrent leurs jours par un déplorable suicide le 21 février 1831; l'un, à peine âgé de 20 ans, débuta dans la carrière dramatique par un succès; l'autre, âgé de 16 ans, s'était associé à ses premiers travaux. Le succès de *Farruch-le-Maure* n'avait d'abord donné à Escousse que de l'espérance; mais l'indiffér. avec laquelle *Pierre III* fut accueilli quelque temps après à la Comédie-Française, dissipa ses prem. illusions de fortune. Enfin la chute de *Raymond*, mélodrame qu'il avait fait avec Lebras, lui porta le dernier coup. Depuis ce jour, les deux jeunes gens, dégoûtés de la vie, s'encourageaient l'un l'autre à la quitter. Escousse écrivit enfin à son ami: « Je t'attends à 11 heures et demie; le rideau sera levé; arrive, afin que nous précipitions le dénoûment. » Tout était préparé; le charbon même allumé... et les malheureux précipitèrent en effet le dénoûment. Ils ne songeaient pas qu'au lieu de finir, ils commençaient une autre vie!

ESCULAPE (mythol.), dieu de la médecine, fils d'Apollon, fut élevé par le centaure Chiron, de qui il apprit à guérir tous les maux. Il rendit la vie à Hippolyte, fils de Thésée; mais Jupiter, irrité de voir un mortel résister aux dieux, le frappa de la foudre. Tout porte à croire qu'Esculape fut un médecin habile qui consacra sa vie entière au soulagement des malades; et ce qu'il y a de certain, c'est que plus. villes se disputèrent l'honn. de lui avoir donné le jour. Goulin présume qu'Esculape naquit vers 1321, et qu'il mourut vers 1243 av. J.-C.

ESDRAS, souverain pontife des Juifs pendant la captivité de Babylone, s'attira l'estime d'Artaxerce-Longue-Main, et fut envoyé par ce prince à Jérusalem vers l'an 467 av. J.-C., chargé de riches présents pour le temple qui venait d'être rebâti par Zorobabel. Il en fit la dédicace, releva la religion parmi les Juifs qui restaient à Jérusalem; il leur lut et leur expliqua le livre de la loi, et les fit renoncer à l'idolâtrie que plus. avaient embrassée. C'est Esdras, qui, suivant l'opinion la plus commune, recueillit tous les livres canoniq. de l'Ancien-Testament; il continua lui-même l'hist. du peuple hébreu jusqu'à son temps. Des 4 livres qui portent son nom, les deux premiers seuls sont reconnus authentiques par l'Eglise. On l'a regardé aussi, mais à tort, comme l'auteur des Paralipomènes, qu'il paraît cependant avoir retouchés.

ESDRAS, patriarche d'Arménie, successeur de Christophe III en 628, convoqua le concile national de Karin, où l'Église d'Arménie fut réunie à celle des Grecs, et mourut en 639, de chagrin, en voyant les troubles religieux qui furent le résultat de cette réunion. — Un autre ESDRAS ANKEGHATSY, écrivain et orateur arménien au 8e S., fondateur d'une célèbre école de grammaire et de rhétoriq., a laissé MSs. des *Traités de rhétorique et de grammaire;* une *Homélie sur St Grégoire;* un *Éloge de St Mesrob*, et quelques autres écrits sur des sujets pieux.

ESKIL ou ESCHIL, archevêque de Lund en Scanie, et primat de Danemarck au 12e S., fondateur du monastère d'Esrom de l'ordre de Cîteaux, prit une part très active aux affaires publiques, lutta contre Valdemar à l'époque du schisme qui s'éleva au sujet de l'élection du successeur d'Adrien IV, fut forcé de quitter son siége et sa patrie, fit un voyage à la Terre-Sainte, et à son retour s'arrêta quelque temps en France, fut réintégré dans ses dignités, mais s'en démit solennellement en 1177, et se retira dans le monastère de Clairvaux, où il mourut en 1187. On a de lui *le Droit ecclésiastiq. de Scanie*, impr. avec le Code civil de la même province, Copenhague, 1505, et depuis en danois et en latin dans le *Recueil des lois ecclésiastiques de Danemarck* de G.-J. Torkelin, ibid., 1781. — ESKIL, sénéchal de Suède au 13e S., recueillit les anciennes lois et coutumes de Westrogothie, dont la collect. servit de code à une partie de la Suède pendant plusieurs siècles.

ESMENARD (JOSEPH-ALPHONSE), poète français, né à Pélissane dans la Provence en 1770, avait déjà fait deux voyages en Amérique lorsque la révolut. l'arracha à l'étude. Député par ses compatriotes à la fédération de 1790, il se fixa à Paris et concourut à la rédact. de plusieurs journaux dans le sens de

la monarchie constitutionnelle. Proscrit après la journée du 10 août 1792, il se retira d'abord à Londres, puis voyagea en Hollande, en Allemagne, en Irlande, visita Constantinople et se rendit à Venise pour offrir ses services à MONSIEUR (Louis XVIII). En 1797, Esmenard crut pouvoir rentrer en France. Il fut attaché un moment à l'ambassade de Hollande, et travailla quelq. mois à la *Quotidienne;* mais au 18 fructidor, il fut enfermé au Temple, puis banni. La journée du 18 brumaire lui ayant rouvert la France, il travailla au *Mercure* avec La Harpe et Fontanes, et publ. des fragm. du poème de *la Navigation*, dont il s'occupait depuis longtemps. Il quitta ses occupat. littéraires pour suivre le général Leclerc à St-Domingue, revint en France avec les faibles restes de cette malheureuse expédition, fut nommé chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, renonça à cette place pour aller à la Martinique avec l'amiral Villaret-Joyeuse, et à son retour fut nommé censeur, et chef de division de la police générale. Il fut en 1810 nommé membre de l'Institut en remplacem. de M. de Bissy. Forcé de s'expatrier de nouveau pour avoir impr. dans le *Journal des Débats* une satire contre un envoyé russe, Esmenard voyagea en Italie pend. plus. mois, et revenait dans sa patrie en 1811 lorsqu'il périt emporté dans un précipice par des chevaux fougueux. Son poème de *la Navigat.*, en VIII chants, a été impr., Paris, 1805, 2 vol. in-8; 2ᵉ édition, réduit à VI chants, ibid., 1806, un vol. in-8; on a en outre d'Esmenard, *Trajan*, opéra en 3 actes, 1807, resté au théâtre. — *Fernand Cortès*, opéra en 3 actes, en société avec M. de Jouy, 1809. — Un *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Héléna-Maria Williams*, trad. de l'angl. en soc. avec Boufflers, 1808, in-8; des pièces de vers dans la *Couronne poétique de Napoléon*, Paris, 1807, in-8.—Les *Notes historiq. et littéraires* de la première édit. du poème de *l'Imaginat., de Delille*, et des articles dans la *Biographie universelle*.

ÉSOPE, célèbre fabuliste grec, né en Phrygie, esclave à Athènes, puis à Samos, parvint, malgré sa condit. et la difformité repoussante de sa taille et de ses traits, à la faveur la plus intime du puissant Crésus. On pourrait comparer l'emploi qu'il remplit auprès de ce roi de Lydie au rôle que jouèrent dans des temps moins reculés les *bouffons* de quelques souverains; c'est sous la forme d'apologues ingénieux qu'Ésope déguisait les vérités, parfois un peu dures, qu'il adressait au prince. Nous ne suivrons pas l'esclave phrygien dans le tissu d'aventures que lui prête son romancier Planude; mais il paraît incontestable qu'il périt victime de son amour pour la vérité, et que les prêtres de Delphes ne lui pardonnèrent pas d'avoir dévoilé leur charlatanisme. Accusé de sacrilége par la plus infâme calomnie, Ésope fut précipité du rocher Hyampéen, l'an 560 av. J.-C. Sa mort ne resta pas impunie, et une longue suite de malheurs n'avertit que trop les Delphiens de la colère céleste; mais la réparation fut tardive, et ce fut la troisième génération seulem. qui s'efforça d'expier le crime de ses pères. Si l'on peut disputer à Ésope l'honneur d'avoir inventé l'apologue, on ne lui contestera pas du moins le mérite d'en avoir fait l'usage le plus spirituel à la fois et le plus honorable; aussi la Grèce ne tarda-t-elle pas à s'emparer de ses fables; Socrate en avait mis quelq.-unes en vers; Babrias versifia toutes celles qu'il put recueillir; et c'est de sa collection que sortirent la plupart de celles qui nous sont parvenues, et que des écrivains du Bas-Empire s'étaient amusés à mettre en prose. Les meilleures édit. de ce recueil, devenu classiq., sont celles de J.-Chr.-Gott. Ernesti, Leipsig, 1781, in-8; de Fr. de Furia, Florence, 1809, 2 vol. in-8; de J.-G. Schneider, Breslau, 1811. La collection la plus complète est celle du doct. Coray, Paris, 1810, in-8. Elle se distingue par la beauté de l'impression, la correct. du texte, et les excellentes notes qui l'accompagnent.

ÉSOPE, *Æsopus*, célèbre acteur romain, rival redoutable de Roscius, vivait dans le dernier S. av. J.-C.; il fut l'ami de Cicéron, lui donna des leçons de déclamation, et contribua puissamment à le faire rappeler d'exil, en excitant au plus haut degré l'intérêt des spectateurs, en faveur de ce gr. homme, dans le rôle d'un personnage de la traged. d'Accius, intit.: *Talemon l'exilé*, pièce qu'il avait fait remettre au théâtre dans ce but. Il paraît que son talent lui valut aussi de gr. richesses, puisque, selon Macrobe, il laissa à son fils Clodius une succession égale à plus de deux millions de francs.

ESPAGNAC (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH DAMAZIT DE SAHUGUET, baron d'), lieuten.-gén., grand'croix de St-Louis, gouvern. de l'hôtel des Invalides, né à Brive-la-Gaillarde en 1715, mort à Paris en 1783, s'était signalé à la prise de Prague en 1741, dans la guerre de Bavière en 1742 et 1743, à la bataille de Raucoux sous le maréchal de Saxe en 1745, et dans plus. autres circonstances. Il a laissé des ouvrages estimés de tous ceux qui s'occupent de stratégie, savoir : *Journal historique des campagnes du roi en* 1743, 1748, La Haye, 4 vol. in-8. — *Essai sur la science de la guerre*, 1751, 3 vol. in-8. — *Essai sur les grandes opérat. de la guerre*, 1753, 4 vol. in-8, suite de l'ouvrage précédent.— *Supplément aux rêveries du maréchal de Saxe*, Paris, 1757, in-12. —L'*Histoire* de ce maréchal, 3 vol. in-4, avec les plans des batailles.—ESPAGNAC (M.-B. SAHUGUET, abbé d') fils du précédent, chanoine de Paris avant la révolution, d'abord agent du contrôleur-général Calonne, puis fournisseur de l'armée des Alpes et entrepreneur des charrois militaires de l'armée de Dumouriez, acquit une grande fortune, fut plusieurs fois dénoncé comme fournisseur infidèle, trouva moyen de se justifier tant que l'on eut besoin de lui, mais succomba après la proscription de Dumouriez, et périt sur l'échaf. en 1793. On a de lui un *Éloge de Catinat*, qui obtint un accessit à l'Académie franç. en 1775, et des *Réflexions sur l'abbé Suger et sur son siècle*, 1780, in-8.

ESPAGNANDEL (MATTHIEU L'), sculpteur, né à Paris en 1610, mort dans cette ville en 1689, à

orné les jardins de Versailles de plusieurs morc. remarquables, entre autres une statue de *Tigrane*, roi d'Arménie, un *Flegmatique* et deux *Thermes* représentant l'un *Diogène*, et l'autre *Socrate*.

ESPAGNE (l'), conquise d'abord par les Romains sur les Carthaginois, fut en proie aux invasions des Barbares du 5e S., comme le reste de l'Europe, et occupée tour à tour par les Alains, les Suèves et les Vandales, puis conquise par les Visigoths, qui y fondèrent un puissant empire sous les successeurs d'Alaric. Au 8e S., les Arabes soumirent sans peine ce roy. amolli et divisé; et à l'époque du triomphe des Abbassides, le dernier des Ommiades trouva un asile en Espagne, détacha cette province du vaste empire des mahomét., et forma le khalyfat de Cordoue, qui, après un siècle de gloire, fut divisé en une foule de petits états indépendants. Les dissensions de leurs chefs furent mises à profit par les chrétiens, et ceux-ci chassèrent enfin les Arabes. Réunie en un seul corps de royaume sous Ferdinand et Isabelle, l'Espagne acquit une puissance colossale par la découverte de l'Amérique, et c'est en partie aux trésors de ces contrées que Charles-Quint dut la redoutable influence qu'il exerça un instant sur les destinées de l'Europe. Philippe II, devenu maître d'un empire non moins vaste que celui qu'avait morcelé le testament de son père, prétendit ramener l'Europe à l'unité religieuse, et étendre sa domination sur les peuples occidentaux : ses échecs favorisèrent l'élévation rivale, et bientôt prépondérante, de la monarchie française. Enfin la branche d'Autriche s'éteint dans la personne de Charles II, qui, sur le bord de la tombe, souscrit un testament par leq. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, est placé sur le trône d'Espagne : ce n'est qu'après une guerre de 12 ans, terminée par le traité d'Utrecht, que la maison de Bourbon y voit sa domination affermie. Philippe abdique en 1728; mais à la mort de son fils, arrivée la même année, il reprend les rênes de l'état. Ferdinand VI et Charles III lui succédèrent. Sous Charles IV éclata la révolution franç., dont l'influence s'étendit sur l'Europe entière. Le roi d'Espagne, fait prisonnier à Bayonne, est forcé d'abdiquer. Joseph Bonaparte, reconnu roi, ne peut se maintenir quelq. temps que par le secours des armes franç. Enfin le peuple espagnol sourit un instant à un avenir de paix et de bonheur : son légitime souver., rétabli sur le trône, promettait de reconnaître la constitution des cortès. Abolie par Charles-Quint dans ses jours de puissance, cette antique constitution s'était relevée durant les infortunes du fils de Charles IV, et elle avait pu seule lui conserver sa couronne. Cependant, en proie bientôt à des dissens. civiles et à une guerre cruelle, l'Espagne recouvra, par l'intervention de la France, le rétablissem. momentané de l'ordre. Mais la mort de Ferdinand VII, en 1833, devint le signal de nouv. troubles dont on ne peut prévoir la fin. Isabelle, fille de ce prince, occupe le trône sous la régence de sa mère, la reine Christine; mais un parti puiss. s'est prononcé pour D. Carlos, oncle de la jeune reine, et l'Espagne, dep. 5 ans, est en proie à la guerre civile.

CHRONOLOGIE.

Domination romaine jusqu'à Honorius.	409
Rois des Alains de.	410 à 411
Rois des Vandales de.	409 à 439
Rois des Suèves de.	409 à 585
Domination des Visigoths de.	415 à 711
Domination des Arabes de.	711 à 1494
Khalyfat de Cordoue en.	756
Démembrement du khalyfat en.	1027
Royaume des Asturies en.	715
Royaume de Navarre en.	836

De ces états réunis se forment :

Royaume de Navarre. / — d'Aragon. / — de Castille.	de. . . . 1063 à 1507

Maison d'Autriche.

Charles Ier (Charles-Quint) abdique en. . .	1556
Philippe II, mort en.	1598
Philippe III.	1621
Philippe IV.	1665
Charles II.	1700

Maison de Bourbon.

Philippe V abdique en.	1724
Louis Ier, roi en.	1724
Philippe V remonte sur le trône en. . . .	1746
Ferdinand VI, mort en.	1758
Charles III en.	1788
Charles IV abdique en.	1808
Ferdinand VII, mort en.	1833
Isabelle, reine.	

ESPAGNE (CHARLES d'), petit-fils de Ferdinand de La Cerda, gendre de St Louis, et l'un des favoris du roi Jean, qui le fit connétable en 1350, s'attira la haine de Charles-le-Mauvais, comte d'Évreux et roi de Navarre, et fut assassiné par des émissaires de ce prince en 1354. — ESPAGNE (Louis d'), frère du précédent, amiral de France en 1341, servit sous Philippe IV contre les Anglais, et sous Charles de Blois dans la conquête de la Bretagne, et vivait encore en 1351. Son fils unique, assassiné par ordre de Pierre-le-Cruel, ne laissa point d'enfants.

ESPAGNE (d'), général franç., servit avec distinction sous Moreau depuis 1795, et se signala notamment à la bataille de Hohenlinden et au passage de l'Inn en 1800. Employé à l'armée d'Italie en 1805, il commandait une division de chasseurs à cheval, et se distingua dans toute cette campagne. En 1806, il passa au service de Naples, et battit les insurgés calabrois en plusieurs rencontres. La guerre avec la Prusse lui fournit de nouvelles occasions de se signaler à la tête des cuirassiers; il fut blessé au combat de Heilsberg en 1807, et promu au grade de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Il se distingua de nouveau dans la glorieuse campagne d'Autriche en 1809, et fut tué à

la bataille de Wagram le 6 juillet. Sa statue devait être élevée sur le pont Louis XVI.

ESPAGNE (le cardinal d'). — V. Mendoza.

ESPAGNOLET (Joseph RIBERA, dit l'), célèbre peintre espagnol, né à Xativa, roy. de Valence, en 1588, élève de Ribalta-le-jeune, fit de rapides progrès dans la peinture, se rendit très jeune à Rome, et suivit quelq. temps les leçons de Michel-Ange de Caravage; il copia ensuite les tableaux du Corrége. Il s'établit à Naples, où il mourut en 1659, comblé d'honneurs et de richesses. Ce grand peintre a réussi principalement dans la représentation des scènes horribles, qu'il a rendues avec une effrayante vérité. Ses principaux tabl. sont: *le Martyre de St Janvier*, *Ixion sur la roue*, et la *Mater dolorosa*, à Madrid. Le musée possède de ce maître un seul tabl., une *Adorat. des bergers*.

ESPEJO (Ant.), voyag. espagnol, né à Cordoue, découvrit le Mexique en 1582 et 1583, et a écrit une *Relation* de cette découverte, insérée dans les *Gr. Voyages* de Hackluyt et dans l'*Histoire de la Chine* du P. Mendoza. On n'a aucun détail sur sa personne.

ESPEN (Zeger-Bernard van), jurisconsulte, né à Louvain en 1646, fut reçu doct. en 1675, et occupa avec beaucoup de succès une chaire de jurisprud. au collége du pape Adrien IV à Louvain. Il avait pris les ordres sacrés deux ans avant son admission au doctorat. Ses opinions sur la bulle *Unigenitus*, et l'espèce d'approbation qu'il donna au sacre de Steenwoen, archev. d'Utrecht, remplirent d'amertume les dernières années de sa vie. Il fut forcé de se retirer à Maestricht, et ensuite à Amersfort, où il mourut en 1728. La collection des ouvrages de ce jurisconsulte, dont le *Jus ecclesiasticum universum* est le plus important, a été impr. plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, sous le nom de Louvain, 1753, 4 vol. in-fol.

ESPENCE (Claude d'), *Espencæus*, sav. doct. de Sorbonne, né près de Châlons-sur-Marne en 1511, suivit le cardinal de Lorraine en Flandre en 1544, lors de la ratificat. de la paix entre Charles-Quint et François Ier, et ensuite à Rome en 1555. Il fut sur le point d'être nommé cardinal par Paul IV, qui voulait le retenir près de lui, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, ainsi qu'au colloque de Poissy en 1561. Ses ouvr. consistent en différents traités et dissert., dont on trouve la liste dans Niceron, tomes XIII et XX. Deux de ses écrits qui sont en latin ont été réunis et publiés à Paris, 1619, in-fol. Les morceaux les plus remarq. sont ceux où il traite des livres défendus, des mariages clandestins, de la messe publique et privée, de la continence, et *De cœlorum animatione*.

ESPER (Jean-Frédéric), naturaliste et astron., né en 1732 à Drossenfeld dans le Bayreuth, mort en 1781, a publié: *Descript. exacte de plusieurs animaux inconnus*, Nuremberg. 1774, in-fol. — *Méthode pour déterminer les orbites des comètes et des corps célestes au moyen d'instruments astronomiques et de calculs mathématiques*, in-8.

ESPERNON (Jean-Louis de NOGARET DE LA VALETTE, duc d'), né en 1554, d'une ancienne famille du Languedoc, dut beaucoup moins à sa naissance ou à ses services militaires qu'à ses avantages physiques, la faveur de Henri III, dont il était le *mignon*, et qui lui conféra les titres de duc et pair, de colonel-général de l'infanterie, d'amiral, et de gouverneur de l'Angoumois, etc. Après la mort de Henri III, d'Espernon fut un des derniers à reconnaître Henri IV. Dans la suite il soumit à ce prince les villes de St-Jean-d'Angély, de Lunel et de Montpellier, et revint à la cour lorsque la tranquillité commença à se rétablir dans le royaume. Il était dans le carrosse du roi lorsque ce prince fut assassiné, et ne s'est jamais lavé complétem. des soupçons de complicité qui pesèrent sur lui. Marie de Médicis, qui lui devait la régence, le maintint dans ses dignités, et Louis XIII, qui le craignait, traita avec lui comme avec un souver., et lui donna le gouvern. de Guienne. Mais d'Espernon y étala un luxe et une magnific. jusqu'alors sans exemple. Il poussa l'insolence jusqu'à frapper l'archevêque Sourdis, s'aliéna le parlem. de Bordeaux par ses hauteurs, fut forcé de donner sa démission, et mourut en 1642 à Loches, où il s'était retiré. Sa *Vie*, écrite par Girard, son secrét., a été impr. à Paris, 1655, in-fol.; 1730, in-4, et 4 vol. in-12.

ESPERT (Jean), conventionnel, né à la Grand' Borde en 1758, mort à Roumengous près Mirepoix, en 1832, était avocat avant la révolution. Député de l'Arriége à la convention, en 1792, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, devint, après la session, commissaire du directoire dans son départem. (l'Arriége), et rentra dans la vie privée après le 18 brumaire.

ESPINASSE (Mlle J.-J.-E. de L'), née à Lyon en 1732, fit en Bourgogne la connaissance de Mme du Deffant, qui l'amena à Paris en 1754. Cette liaison dura 6 ans; les deux amies se séparèrent fort mécontentes l'une de l'autre. Mlle de l'Espinasse eut alors le bonheur de trouver un ami véritable dans d'Alembert, et passa avec lui le reste de sa vie, fixant auprès d'elle, par son amabilité, les hommes les plus distingués. Mlle de L'Espinasse mourut en 1774. Sa *Corresp.*, Paris, 1809 et 1811, 2 vol. in-8, ne permet pas de douter que cette femme, qui ne vivait que pour aimer, ne soit morte de douleur de ce que M. de Guibert répondait faiblement au sentiment qu'il lui avait inspiré. A la suite de ces lettres on trouve 2 chapitres ajoutés au *Voyage sentimental de Sterne* par Mlle de L'Espinasse.

ESPINAY (Charles d'), abbé de St Gildas-des-Bois et de Notre-Dame-du Tronchet en Bretagne, né vers 1530, mort en 1581, avait paru avec éclat au concile de Trente, et obtenu l'évêché de Dol en 1565. On a de lui des *Sonnets amoureux*, Paris, 1559, in-8, et 1560, in-4.

ESPINAY. — V. Saint-Luc.

ESPINEL (Vincent), poète lyrique, né à Ronda, roy. de Grenade, en 1544, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un bénéfice dans sa ville natale, et mourut en 1634. Il est l'inventeur des *decimas* ou stances de dix vers de huit syllabes, nommés

espinales. On a de lui : *la Casa de memoria; la Vie de l'écuyer Marc d'Obregon*, 1618, in-4, souv. réimpr., trad. en français par d'Audiguier, 1618, in-8; Lesage a fait passer dans son *Gil Blas* quelq. morceaux de ce roman; des *épîtres* en vers, et la trad. en vers espagnols de l'*Art poétique* et de plusieurs *Odes* d'Horace. Ses poésies (*rimas*) ont été impr. à Madrid, 1591, in-8.

ESPINOSA (Hyacinthe-Jérôme), peintre espagnol, né à Cocentagna vers 1600, mort à Valence en 1680, s'est particulièrement distingué dans le clair-obscur. Les églises et les couvents de Valence possèdent plus. de ses tableaux : une *Madeleine; l'Apothéose de St Louis; Bertrand; St Joachim; le Martyre de St Pierre; la Naissance du Sauveur*, etc. — Espinosa (Michel-Jérôme), son fils et son élève, fut un peintre médiocre. — Un autre Espinosa (François), très bon peintre sur verre, travailla aux vitraux du palais de l'Escurial. — Plus. autres artistes, peintres ou sculpt., dont les ouvr. sont peu remarq., ont porté le même nom.

ESPRIT (Jacques), appelé communém. *l'abbé Esprit*, quoiqu'il n'ait jamais été dans les ordres, né à Béziers en 1611, dut à la protect. du duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, du chancelier Séguier et du prince de Conti, le titre de conseiller du roi, un fauteuil à l'Acad. française, où il remplaça Philippe Habert en 1637, et l'espèce de fortune dont il a joui. Sur la fin de sa vie il se retira à Béziers, et y mourut en 1678. On a de lui : *Paraphrases de quelq. psaumes; Faussetés des vertus humaines*, Paris, 1678, 2 vol., ouvr. abrégé par Desbans sous le titre de *l'Art de connaître les hommes*, et une trad. du *Panégyrique de Trajan*, Paris, 1677, in-12, attribuée par quelques biographes à *l'abbé Esprit*, frère de Jacques, et aut. d'un recueil de *maximes* politiques mises en vers, Paris, 1669, ouvr. destiné à l'éducat. du dauphin fils de Louis XIV.

ESSARS (Pierre des), surintend. des finances de France sous Charles VI, fut un des gentilshommes français qui combattirent avec les Écossais contre Richard II et Henri IV. Il rendit à Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, des services importants, notamment lors de l'arrestat. de Jean de Montagu, gr.-maître de la maison du roi, et obtint entre autres dignités celles de prevôt de Paris et de surintend. des finances. En assurant les approvisionnem. de la capitale, il mérita le titre de *Père du peuple;* mais ayant ensuite perdu la faveur populaire, il fut forcé de se retirer dans ses terres. P. des Essars essaya de rétablir son crédit en s'attachant au duc de Guienne. Après s'être emparé de la Bastille au nom de ce duc, il fut forcé de se rendre à la faction des bouchers, qui l'assiégèrent au nombre de 20,000 hommes : poursuivi comme dilapidateur, et accusé d'avoir voulu enlever le roi, la reine et le dauphin, il fut appliqué à la question, condamné à mort et exécuté le 1er juillet 1413. — Essars (Antoine des), son frère, faillit essuyer le même sort; en actions de grâces de sa délivrance, il éleva, dans la cathédr. de Paris, une statue colossale de St Christophe, qui a été démolie en 1784. — Essars (Charlotte des), comtesse de Romorantin, femme distinguée par son esprit et les agréments de sa personne, devint maîtresse de Henri IV en 1590, et en eut deux filles : elle vécut ensuite dans la plus grande intimité de Louis de Lorraine, cardinal de Guise; et, après la mort de ce prélat, qui lui laissa 5 fils et 2 filles, elle épousa en 1630 le maréchal de L'Hôpital, connu alors sous le nom de du Hallier. Étant entrée dans des intrigues politiques, qui lui attirèrent une disgrâce, Charlotte des Essars fut reléguée dans une des terres de son mari, et y mourut en 1651.

ESSÉ (André de MONTALEMBERT, plus connu sous le nom d'), un des plus braves capit. de son siècle, né dans le Poitou en 1483, tué sur la brèche de Térouane en 1558, s'était signalé dans les guerres de Louis XII, de François Ier et de Henri II. François Ier disait, en parlant des plus braves de son armée : « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guienne qui courons la bague contre tous allants et venants de la France : moi, Sansac, d'Essé et Chastaigneraye. »

ESSEN (Jean-Henri, comte de), feld-maréchal suédois, né en 1755 à Kasioës, en Westrogothie, gagna la faveur de Gustave III en 1777, dans un tournoi où tout le monde avait remarqué son adresse, sa grâce et sa beauté. Dès-lors il ne quitta presque plus la personne du roi, qui lui fit faire un mariage magnifique, qui le combla de biens et d'honneurs pendant tout le cours de son règne, et dont il paya les bienfaits par quelq. services milit. et par un sincère attachement. Il en donna des preuves lors de l'assassinat de ce prince dans un bal masqué en 1792, conserva un gr. crédit à la cour sous le règne de Gustave-Adolphe IV, obtint le gouvernem.-général de la Poméranie, puis le commandem. en chef de l'armée réunie dans cette province; et après avoir soutenu dignem. le siége de Stralsund, conclut une armistice honorable avec le chef de l'armée française. Après la révolut. de 1809 et l'abdicat. du roi, il entra au conseil-d'état, et fut envoyé par le nouveau roi Charles XIII en ambassade à Paris pour traiter de la paix, par laquelle la Poméranie se trouva restituée à la Suède. En 1814, dans l'invas. de la Norwége, il commanda en chef le 2e corps de l'armée suédoise, et, après la soumission du pays il en fut nommé gouvern.-général pendant la minorité du prince Oscar. Il donna sa démission de ce poste en 1816 pour devenir gr.-maréchal du royaume de Suède, et mourut à Uddevalla en 1824. Depuis plusieurs années, il avait été élevé au grade de feld-maréchal.

ESSÉNIENS, sectaires juifs et égyptiens, se distinguaient surtout par des vertus austères, proscrivaient le mariage, et vivaient dans des espèces de monastères, mettant en commun tout ce qu'ils possédaient. Ils furent opposés aux saducéens, qui niaient l'immortalité de l'âme. On trouve entre cette secte et les premiers chrétiens une grande analogie.

ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), fameux

par la faveur de sa souveraine, né en 1567 à Nethevoode, dans le Herfordshire, était fils de Gauthier Devereux, maréchal d'Irlande. Il accompagna Leicester en Hollande, obtint en 1586 le titre de général de cavalerie, et donna des preuves de sa bravoure à la bataille de Zutphen. De retour en Angleterre, il y fut accueilli par Élisabeth qui le nomma son gr.-écuyer; en 1588 elle le créa général de cavalerie, et le décora de l'ordre de la Jarretière. Dès ce moment il fut regardé comme le favori de la reine; il obtint en 1591 le commandement d'un corps de troupes qu'elle envoyait à Henri IV, et dans cette occasion donna de nouv. preuves de valeur. Ennuyé de la lenteur du siége de Rouen, il revint en Angleterre, et fut en 1593 nommé membre du conseil privé. En 1596 il s'empara de Cadix, et l'année suiv. fut nommé grand-maître de l'artillerie. La charge de gr.-maréchal d'Angleterre fut le prix de nouv. services. Vice-roi d'Irlande en 1598, au lieu d'apaiser les troubles comme il s'en était flatté, il prit sur lui d'accorder aux chefs des rebelles une trêve préjudiciable. La reine fut indignée de sa conduite; se voyant à la veille de perdre ses bonnes grâces, il chercha à se faire des partisans dans toutes les classes de citoyens, entretint des liaisons secrètes avec Jacques, roi d'Écosse, et héritier présomptif d'Élisabeth; déjà il se préparait à s'emparer du palais de la reine lorsque ses projets furent découverts; alors il tenta d'opérer un soulèvem. en sa faveur; mais, forcé de se retirer dans sa maison, il s'y rendit à discrétion : traduit devant un jury composé de 25 pairs, il fut décapité en 1601, à l'âge de 34 ans. Sa mort a fourni le sujet de 4 tragéd. anglaises et de 3 tragédies franç. — Essex (Robert Devereux, comte d'), fils du précéd., né en 1592, fut rétabli dans toutes les prérogatives de sa famille par Jacques Ier, servit dans le Palatinat en 1620, et ensuite en Hollande. De retour en Angleterre, il embrassa le parti de l'opposition contre la cour, eut le commandem. de l'armée parlementaire, combattit le roi à Edge-Hill, et fit le siége de Glocester. Il fut complétem. battu en 1643, perdit le commandem. l'année suiv., et mourut en 1646. En lui s'éteignit l'ancienne famille Devereux, d'origine normande.

ESSEX (Jacques), archit. anglais, membre de la société des antiq. de Londres, né en 1723, mort en 1784, a réparé et embelli la chapelle du collége du roi à Cambridge, sa patrie, les cathédrales d'Ély et de Lincoln et d'autres édifices publics. On trouve dans l'*Archéologue* et dans la *Bibliothèque topograph. britann.* le petit nombre des écrits qu'il a laissés sur l'architecture.

ESTAÇO (Achille), savant portug., plus connu sous le nom d'*Achilles Statius*, né à Vidigueira en 1524, fit ses études à Louvain et à Rome, fut bibliothécaire du card. Sforza, secrét. du concile de Trente sous le pontificat de Pie IV, puis sous Pie V, secrét. pour les lettres lat. que les papes écrivent aux princes, et mourut à Rome en 1581. Il a laissé entre autres ouvr. : *Commentaire lat. sur Cicéron, de Fato*, Louvain, 1551 et 1555; sur l'*Art poétique* d'Horace, Anvers, 1553; sur le traité de Suétone *De claris grammaticis*, Anvers, 1574; des *notes lat.* sur Catulle, Venise, 1566; sur Tibulle, ibid., 1567. — Estaço (Balthazar), de la même famille que le précéd., chan. pénitencier de la cathédrale de Viseu, né à Évora en 1570, a laissé un *Recueil* de sonnets, de chansons, d'églogues et autres poésies, Coimbre, 1604. — Estaço (Gaspar), son frère, généalog. et antiq. portug., est auteur d'un ouvr. *sur les antiq. du Portugal*, Lisbonne, 1625, in-fol. — Estaço (Manuel), frère des précéd., relig. de l'ordre des augustins et prédicat. célèbre, mort en 1638, a laissé en MSs. des *sermons* et une *Hist.* des couvents de son ordre dans les Indes.

ESTAING ou ESTEING, nom d'une ancienne famille du Rouergue, nommée *de Stagno* dans les actes du 10e S. — Estaing (Dieudonné d'), qualifié ancien chev., sauva Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines en 1214, et obtint en récompense la permiss. de porter dans son écu les armes de France avec un chef d'or pour brisure. — Estaing (F. d'), savant prélat du 15e S., né en 1460, évêque de Rodez en 1501, fit construire à ses frais la tour de sa cathédrale, protégea et cultiva les lettres, consacra tous ses soins à l'administration de son diocèse, et mourut en 1529. Sa *Vie* a été écrite en franç. par le P. Beau, jésuite, Clermont, 1656, in-4, et en latin par Lacarry, ibid., 1660, in-8. — Estaing (Joachim d'), évêque de Clermont, mort en 1650, a publ. deux *Rec. de statuts synodaux*, l'un en 1620, l'autre en 1647, in-8. — Estaing (Louis d'), frère du précéd., aumônier de la reine Anne d'Autriche, et successeur de son frère dans l'évêché de Clermont, mort en 1664, a donné une nouvelle édit. de *Statuts synodaux* du diocèse, avec des corrections et des additions, Clermont, 1653, in-8. — Estaing (Joachim d'), guerrier et littérat., né vers 1617, mort en 1688, a écrit une *Hist. généalog. de sa maison*, à laquelle Boileau fait allusion dans sa *Satire sur la noblesse*, et passe pour auteur d'une *Dissertat. sur la noblesse d'extraction et sur l'origine des fiefs, des surnoms et des armoiries*, Paris, 1690, in-8. — Estaing (Ch.-Hector, comte d'), célèbre marin français, de la même famille que les précéd., né au château de Ruvel en Auvergne en 1729, se signala par quelq. affaires heureuses contre les Anglais sur terre et sur mer, et se trouvait à la tête des flottes combinées à Cadix au moment où la paix fut signée en 1783; élu membre de l'assemblée des notables en 1787, le comte d'Estaing embrassa le parti de la révolut., fut nommé command. de la garde nationale de Versailles en 1789, et obtint le grade d'amiral en 1792; mais il ne put échapper à la fureur révolutionn., malgré ses principes et sa conduite, et périt sur l'échafaud en avril 1794. Il est auteur d'un petit poème intit. : *le Rêve*, Paris, 1755; d'une tragédie des *Thermopyles*, pièce de circonstance, Paris, 1791, et d'un petit ouvr. sur les colonies.

ESTAING (Jacques-Zacharie d'), général fran-

çais, né en 1764 à Aurillac, fit les campagnes de 1792 à 1795 à l'armée des Pyrénées, et se signala particulièrem. au siége de Roses. Après la paix avec l'Espagne, il passa à l'armée d'Italie, prit le commandem. de la 4e demi-brigade d'infanterie légère, et fit à la tête de ce corps les brillantes campagnes de 1796 et 1797. Employé dans l'expédition d'Égypte, il se signala à la bataille des Pyramides et à celle d'Aboukir, où il culbuta la première ligne des Turks et la poussa dans la mer. A son retour en France, après la capitulation d'Alexandrie en 1801, il fut tué en duel à la suite d'une querelle qu'il eut avec le général Reynier (*v.* ce nom).

ESTAMPES (Anne de PISSELEU, duchesse d'), dite d'abord *Mlle d'Heilly*, née vers 1508, était fille d'honneur de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, et avait 18 ans lorsque ce prince en devint éperdument amoureux; il la maria à Jean de Drosses, et lui donna le comté d'Étampes érigé en duché. La duchesse gouverna François Ier pendant 22 ans, troubla la cour et porta la désunion dans la famille royale par sa haine contre Diane de Poitiers, maîtresse du dauphin, favorisa les succès de Charles-Quint et de Henri VIII en France dans l'intention de rabaisser le dauphin, et abusa de son ascendant sur le roi jusqu'à lui faire signer le honteux traité de Crépy. Après la mort de François Ier en 1547, la duchesse d'Estampes se retira dans ses terres, et y mourut dans une telle obscurité, que l'on ignore la date de sa mort, qu'on suppose arrivée vers 1576.

ESTAMPES-VALANÇAY (Achille d'), connu sous le nom de *Cardinal de Valançay*, né à Tours en 1593, se signala d'abord sur les galères de Malte et à la prise de Ste-Maure dans l'Archipel, puis en France, en Italie et dans les Pays-Bas; il commanda les troupes d'Urbain VIII contre le duc de Parme, reçut le chapeau de cardinal en récompense de ses services, et mourut en 1646. — Estampes-Valançay (Léonor d'), son frère, successivement évêque de Chartres et archevêque de Reims, député du clergé d'Anjou aux états-généraux de 1614, mort à Paris en 1651, a joui de la réputat. d'un bon prédicateur. On a de lui un *poème* latin en l'honneur de la Ste Vierge, Paris, 1605, in-8; un *Rituel* à l'usage du diocèse de Chartres, ibid., 1627, in-8; les *Statuts synodaux* de Reims, 1645, et des *Ordonnances* pour l'administration de ce diocèse, 1648, in-8. — Estampes (Henri d'), neveu des précéd., chev. de Malte, né à Paris en 1603, se distingua d'abord au siége de La Rochelle dans le commandem. de l'escadre chargée du blocus, puis à la prise de Ste-Maure et de la Mahomette; fut nommé ambassad. extraord. de France à Rome en 1652, gr.-prieur de Champagne en 1670, et enfin gr.-prieur de France. La mort l'enleva en 1678, au moment où il allait être élu gr.-maître de l'ordre de Malte. — Estampes (Jacques d'), de la famille des précédents, connu aussi sous le nom de *marq. de La Ferté-Imbault*, servit avec distinction depuis 1610 jusqu'en 1648, et mourut en 1668, maréchal de France, chev. des ordres du roi et conseiller d'honneur dans tous les parlem. et cours souveraines du royaume. Il avait été ambassadeur de France en Angleterre en 1641.

ESTE, maison illustre d'Italie, dont l'origine remonte à l'an 811 : nous nous contenterons de citer les plus célèbres de cette famille. — Albert ou Obert, marquis d'Italie, eut pour arr.-petit-fils Albert Azzo II, né vers 996, marq. d'Italie, seign. d'Este et de Rovigo, mort en 1097, qui fut la tige de la maison régnante de Brunswick, aujourd'hui sur le trône d'Angleterre, et de la maison de Modène qui s'est éteinte en 1816 dans la personne de Marie-Béatrix, douairière de l'archiduc Ferdinand de Lorraine-Autriche, et mère de l'impératrice d'Autriche. — Este (Azzo V, marquis d'), arrière-petit-fils d'Albert Azzo II, aidé de son frère Boniface, enleva la jeune Marchesella, unique héritière de la maison des Adelards qui se trouvait à la tête du parti guelfe, et la fit épouser à son père. Ce rapt fut l'origine des possess. immenses de la maison d'Este dans le Ferrarais, la Romagne et la marche d'Ancône, et alluma entre les maisons d'Este et de Torelli des haines implac., sources des guerres qui désolèrent ce pays pend. 2 siècles. Azzo V mourut en 1192.—Este (Azzo VI, marq. d'), fils du précéd., et surnommé *Azzolino*, pour le distinguer de son père, podestat de Ferrare en 1196, et de Padoue en 1199, mort en 1212, fut en rivalité perpétuelle avec Ezzelin-le-Moine, et avec Salinguerra II, chefs du parti gibelin, et remporta sur eux deux victoires qui ont assuré à la maison d'Este les républiques de Ferrare et de Vérone en toute souveraineté. — Este (Azzo VII d'), dit *Novello* ou *le Jeune*, fils du précédent, mort en 1267, s'était emparé par une perfidie de la personne de Salinguerra Torelli en 1240, et se rendit maître de Ferrare. Il prit part à la croisade publiée par le pape contre Ezzelin, et demeura vainq. — Este (Obizzo II d'), fils de Renaud, marquis d'Este, mort en 1293, avait été élu seigneur de Modène en 1288, et de Reggio en 1290. Il affermit sa puiss. et l'étendit sur les villes situées au midi du Pô.—Este (Azzo VIII d'), fils et successeur du précédent, combattit ses deux frères Aldobrandin et François, qui voulaient partager l'héritage paternel, et soutint avec valeur plusieurs guerres contre les Bolonais et les seign. de Parme, de Vérone et de Mantoue. Il mourut en 1308. — Foulques III, fils d'un bâtard d'Obizzo II, succéda à Azzo VIII, appelé à la souveraineté, au préjudice d'Aldobrandin et de François, par un testament de son grand-père : ayant été battu par ses oncles, il se retira à Venise, et mourut dans cette ville.—Este-Renaud (Obizzo III et Nicolas Ier, marquis d'), coseigneurs de Rovigo, de Modène et de Parme, succédèrent en 1312 à Aldobrandin II, leur père, et recouvrèrent l'influence que leurs ancêtres avaient exercée, en unissant leurs efforts d'abord contre le pape Jean XXII et le roi Robert, puis contre Jean, roi de Bohême. Renaud mourut en 1335, Nicolas en 1344, et Obizzo en 1352. — Este (Aldobrandin II d'), fils aîné d'Obizzo III et

son successeur, mourut en 1361, après avoir sagem. gouverné les états de Ferrare et de Modène. —Este (Nicolas II d'), frère du précéd. et son successeur, mort en 1388, commença la réputation d'élégance et de bon goût que la cour de Ferrare augmenta par la suite et posséda pend. une longue suite d'années. — Este (Albert d'), frère de Nicolas II, fit périr dans les supplices son neveu Obizzo IV, fils légitime d'Aldobrandin, s'empara de sa succession, se servit de l'alliance de Jean-Galéaz Visconti, seigneur de Milan, pour fortifier son autorité, et abandonna ce prince ambitieux pendant les troubles de Florence. Albert mourut en 1393. — Este (Nicolas III, marquis d'), seigneur de Parme, de Modène, de Ferrare et de Reggio, fils et successeur d'Albert, protégea les sciences et les lettres, attira à sa cour les hommes les plus distingués de son temps, profita de l'affaiblissement du pouvoir de Visconti pour augmenter le sien, et mourut en 1441. — Este (Lionel d'), fils naturel et successeur du précédent, régna paisiblement jusqu'à sa mort, en 1450; il fit fleurir le commerce, l'industrie et les arts, et contribua plus qu'aucun autre prince de son temps à favoriser les progrès de la littérature. — Este (Borso, marquis d'), fils naturel de Nicolas III, succéda à Lionel, fut le premier duc de Ferrare, Modène et Reggio, protégea les lettres et appela l'imprim. naissante dans ses états. Il mourut en 1471. — Este (Hercule Ier d'), duc de Ferrare et de Modène, fils légitime de Nicolas III, succéda à Borso et régna de 1471 à 1505. Sa cour fut le rendez-vous des poètes et des littérateurs les plus distingués de l'Italie.— Este (Alphonse Ier d'), duc de Ferrare et de Modène, mort en 1534, avait épousé la fameuse Lucrèce Borgia, qui fit oublier les désordres de sa jeunesse par son esprit et par la protection qu'elle accorda aux gens de lettres. Alphonse perfectionna l'art de fondre les canons; sa gloire militaire et ses talents inspirèrent l'Arioste, le plus illustre de ses panégyristes. — Este (Hercule II d'), fils aîné et successeur du précéd., mort en 1559, régna sous l'influence de Charles-Quint, après la mort duq. il ne put réussir à recouvrer son indépendance, et fut forcé de faire une paix désavantageuse avec Philippe II. — Este (Alphonse II d'), fils du duc Hercule II et de Renée de France, seconde fille de Louis XII, né en 1533, mort en 1597, avait succédé à son père. C'est ce duc qui fit renfermer le Tasse dans l'hôpital des fous et qui l'y retint pend. sept ans. Il protégea les gens de lettres et les artistes, décora les édifices publ. de Ferrare et de Modène, et rendit sa cour la plus brillante de l'Italie. — Este (César Ier d'), né en 1562, devait succéder à Alphonse II en vertu du testament de ce prince; mais le pape Clément VIII, lançant contre lui les foudres du Vatican, le dépouilla de la souverain. et même des fiefs de la maison d'Este dans le Ferrarais. César fut seulement duc de Modène; il embellit cette ville, soutint une guerre contre les Lucquois, et mourut en 1628.—Este (Alphonse III d'), fils et successeur du précéd., mort en 1644, avait eu une jeunesse dissipée; mais il s'amenda de bonne heure, fonda des colléges, des hôpitaux et finit par prendre l'habit de capucin à l'âge de 37 ans.—Este (François Ier d'), duc de Modène et de Reggio, né en 1610, succéda à Alphonse III, son père, en 1629, après l'abdicat. de celui-ci, acheta de l'Espagne la principauté de Correggio, et tint à Madrid, sur les fonts de baptême, l'infante Marie-Thérèse, qui épousa Louis XIV. Il mourut en 1658. Ce seigneur joignit à la science militaire le goût des belles-lettres et l'amour des beaux-arts : ce fut lui qui commença le palais ducal de Modène sur les dessins de l'Avanzini.—Este (Alphonse IV d'), fils aîné et successeur du précédent, mort en 1662, à l'âge de 28 ans, avait épousé en 1655 Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin; il fit avec les Espagnols un traité de paix qui fut confirmé par le traité des Pyrénées. — Este (François II, duc d'), fils du précédent, régna paisiblement sous la tutelle de sa mère Laure Martinozzi jusqu'en 1676, abandonna le pouvoir à don César, son frère naturel, et mourut en 1694. — Este (Renaud d'), fils du duc François Ier, né en 1655, succéda à son neveu le duc Franç. II, se déclara pour la maison d'Autriche (lors de la guerre de la succession), et livra aux impériaux la forteresse de Brescello. La France s'empara de ses états, saisit et confisqua tous ses revenus en 1703. L'empereur Joseph Ier prit possess. de la principauté de Modène en 1706, et en 1711 il vendit au duc dépossédé le marquisat de Concordia; mais Renaud fut une seconde fois chassé de ses états par les armées françaises et espagnoles en 1734, n'y rentra qu'en 1736, et mourut l'année suivante. — Este (François III d'), fils du précéd., né en 1698, épousa Mlle de Valois (Charlotte-Aglaé), fille de Philippe, duc d'Orléans, régent de France. Pendant la guerre de 7 ans, il se déclara pour la maison de Bourbon, et fut nommé généralissime des troupes espagnoles en Italie. La paix d'Aix-la-Chapelle, signée en 1748, lui rendit ses états; il rentra à Modène en 1752, et y mourut vers 1780.—Este (Hercule III, Renaud d'), dern. duc de Modène et fils du précédent auquel il succéda, né en 1727, avait de l'esprit, des connaiss., de l'activ., mais un caract. difficile, égoïste et vindicatif. Il travailla long-temps à former un trésor dont une partie fut par la suite saisie à Venise et à Gènes par les Français, lors de l'invasion de l'Italie; il abandonna le gouvernem. au marquis Gherardo-Rangone dont la conduite, dans ces circonstances difficiles, mérita l'estime de ses compatriotes et des vainqueurs. Renaud d'Este mourut en 1797 à Trieste, peu de temps après la signature du traité de Campo-Formio, qui le dépouillait de sa souveraineté. L'Autriche lui avait promis le Brisgaw en dédommagement.

ESTE (Hippolyte d'), cardinal, fils d'Hercule Ier, duc de Ferrare, né en 1479, mort en 1520, avait été nommé cardinal à l'âge de quinze ans, par le pape Alexandre VI. Il embrassa le parti de Louis XII, et suspendit en 1509, dans la cathédrale de Ferrare, 60 drapeaux que les

Français avaient pris aux Vénitiens en les forçant de lever le siége de cette ville. On lui reproche d'avoir fait crever les yeux à son frère natur. Jules, par un transport de jalousie. Hippolyte était un fort bon mathématicien; il cultiva et protégea les lettres, et a écrit une *Hist.* de la guerre des Français contre les Vénitiens. — ESTE (Louis d'), cardinal, fils du duc de Ferrare, Hercule II, et de Renée de France, seconde fille de Louis XII, né en 1538, mort en 1586, fut élevé au cardinalat par Pie IV, à la recommandation de Henri II, puis nommé légat en France, et enfin protecteur des affaires de France à Rome, sous Henri III. Il regardait la France comme une seconde patrie et lui sacrifia les intérêts de sa famille.

ESTERHAZY, famille noble de Hongrie qui fait remonter son origine jusqu'à Paul d'Ostoras, qui vivait au 10e S., a produit plus. personnages remarq. — ESTERHAZY (Nicolas de la GALANTHA), évêque de Trau en Dalmatie, mort en 1695, est auteur de quelq. ouvr. théologiq. — ESTERHAZY de GALANTHA (Paul IV), le plus illustre membre de cette famille, né en 1635, mort en 1713, rendit aux emper. Ferdinand III, Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI des services qui lui méritèrent la vice-royauté de Hongrie. Il cultivait et protégeait les lettres, et a traduit en hongrois l'*Atlas Marianus* ou recueil de descriptions des images miraculeuses de N.-D. de Hongrie. — ESTERHAZY de GALANTHA (Nicolas d'), fut un zélé propagateur du luthéranisme vers la fin du 16e S. On a de lui un ouvr. intit. : *Demandes et réponses sur l'Église militante de J.-C.* — ESTERHAZY de GALANTHA (Nicolas-Joseph, prince d'), petit-fils de Paul IV, né en 1714, mort en 1790, avait été successivement conseiller privé, chambellan, feld-maréchal, et remplit diverses missions importantes. Il protégea les savants et les artistes.

ESTERHAZY DE GALANTA (le prince NICOLAS d'), magnat de Hongrie, feld-maréchal autrichien, né en 1765, remplit avec distinction plus. missions diplomat. Nommé en 1796 membre de la députat. chargée par la diète de Hongrie d'aller féliciter le prince Charles, frère de l'emper., sur ses succès, il ne quitta l'armée qu'après avoir remis à l'archiduc 200,000 fr., prem. produit d'une souscription ouverte en faveur des soldats blessés. Vers cette époque, la France menaca d'envahir les pays héréditaires. Le prince d'Esterhazy improvisa, pour ainsi dire, une armée d'insurrection, et fit un appel à ses vassaux. Ceux d'entre eux qui s'enrôlèrent obtinrent pendant tout le temps qu'ils restèrent sous les drapeaux, la remise entière de leurs redevances. Il fut chargé, en 1802, de négociations importantes près la cour de Russie, remplit ensuite une mission diplomatique auprès du roi Joachim, eut une autre mission près du roi des Deux-Siciles en 1816, et mourut à Vienne en 1833.

ESTÈVE (JEAN), troubadour provençal, était attaché à Guillaume, seign. de Lodève, qui commandait en 1585 la flotte franç. envoyée par Philippe-le-Hardi contre l'Espagne, et fut fait prisonnier. On a de lui douze pièces remarquables par la naïveté et la grâce du style. Raynouard en a publié quelques-unes dans le tome IV du *Choix de poésies des troubadours.*

ESTHER ou ÉDISSA (nom qui, dans la langue hébraïque, signifie *myrte*), fille d'Abihaïl, oncle de Mardochée, de la tribu de Benjamin, devint l'épouse d'Assuérus (que l'on croit être le même que Darius, fils d'Hystaspes), roi de Perse, après la répudiation de la reine Vasthi. Aman, premier ministre de ce monarque, ayant promulgué un édit qui proscrivait tous les Juifs alors dispersés dans les états d'Assuérus, Esther implora la clémence de son époux en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit et la permiss. de tirer vengeance de leur persécut., le même jour qu'Aman avait désigné pour leur perte. C'est en mémoire de cette délivrance que les Juifs instituèrent la fête des *Purim* ou des *Sorts*. Un des livres de la Bible, qui portait le nom d'Esther et que l'on attribue à Mardochée, renferme les circonstances de cet événement : bien que l'authenticité de plus. détails ne soit point généralem. admise chez les Hébreux, le concile de Trente ne l'a pas moins reconnu en son entier. Racine a puisé dans ce même livre le sujet d'une de ses plus belles tragédies. J. Barnès a donné, sous le titre de Ἀυλικον κάτοπτρον, etc., Londres, 1679, in-8, une *Hist.* d'Esther en vers gr.

ESTHER. — V. CASIMIR III et BEAUVAIS.

ESTIENNE (HENRI), imprimeur à Paris, de 1502 à 1520, né dans cette ville vers 1470, est la souche de tous les savants imprimeurs de ce nom qui se sont illustrés en multipliant les bonnes éditions des auteurs classiques. Il publia en 1509 un *Psautier* à cinq colonnes dont les versets furent, pour la prem. fois, distingués par des chiffres; il est le premier qui ajouta un errata aux ouvrages sortis de ses presses. — ESTIENNE (François), l'aîné des fils de Henri, tint une imprimerie en société avec Simon de Colines, son beau-père. Le plus ancien ouvr. auquel on trouve son nom, est le *Vinetum* de Charles Estienne, 1537; et le dern., l'*Andria* de Térence, 1547. — ESTIENNE (Robert), frère du précédent, et le plus célèbre imprim. de cette famille, né à Paris en 1503, se distingua par une connaissance parfaite des langues anciennes et des belles-lettres. Ayant été persécuté dans sa patrie pour la publicat. d'une *Bible*, avec une version de Léon-Juda, et des notes altérées par Calvin, il se retira à Genève, où il mourut en 1559. Il emporta avec lui les matrices des lettres grecques qui, sous la protection de François Ier avaient servi aux édit. publ. en France : on ne put les recouvrer que sous Louis XIII, en dédommageant la ville de Genève, qui en avait fait l'acquisition. Parmi les belles éditions de Robert, on distingue une *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16; et le *Nouv.-Testam.* grec, 1546, 2 vol. in-16. On lui doit : *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publ. en 1532, 1536 et 1563. — *Dictionnarium latino-gallicum*, Paris, 1543, 2 vol. in-fol.; c'est le plus ancien dictionnaire latin-franç. qui ait été publié;

un ouvr. écrit en latin, dans lequel il répond *aux censures de la Sorbonne* qui avait condamné sa Bible, Genève, 1552, in-8; et un autre intit. : *Galliæ linguæ libellus*, Genève, 1558, in-8. — ESTIENNE (Charles), frère du précéd., impr. et méd., mort en 1564, est auteur de plus. ouvrages agronomiques publ. successiv. de 1535 à 1543, et réunis dans son *Prædium rusticum*, 1554, in-8, qu'il traduisit lui-même en français sous le titre de la *Maison rustique*, 1564, in-4. Cet ouvr., quoiqu'il renferme une foule de contes puérils, eut plus de 30 édit. dans toutes les langues. On a encore d'Estienne: *De vasculis*, Paris, 1535, in-8. — *Dictionn. histor., géographique et poétique*, Genève, 1566, in-4, et la trad. des *Ingannati*, comédie qui parut d'abord sous le titre du *Sacrifice* et sous celui des *Abusés*, 1566, in-16. — ESTIENNE (Nicole), fille du précéd., femme de Jean Liébaut, médec. de Paris, née vers 1545, a laissé plus. ouvr. inédits : *Contre-stances pour le mariage, ou Réponses aux stances de Philippe Desportes contre le mariage*, et une *Apologie pour les femmes contre ceux qui en médisent.* — ESTIENNE (Henri II), fils de Robert, né à Paris en 1528, fit de rapides progrès dans les langues, à 19 ans visita l'Italie pour collationner les MSs. des anc. aut., et en rapporta plus., entre autres, une bonne copie des *Odes* d'Anacréon. Il établit une imprimerie à Paris en 1557, et publia dès-lors un grand nombre d'éditions moins belles, mais aussi correctes que celles de son père. Son édition du *Thesaur. linguæ gr.*, qui lui avait coûté des sommes considérables, eut peu de débit. L'embarras de ses affaires l'obligea de suspendre ses trav.; il mena dès-lors une vie errante, et mourut à l'hôpital de Lyon en 1598. Son *Trésor de la langue grecque*, 1572, 4 vol. in-fol., et ses *deux Glossaires*, 1573, lui mériteront à jamais la reconnaissance des savants. Une nouv. édition de cet admirable ouvr. a été publ. avec des additions et des améliorations, Londres, 1815-25, 8 vol. pet. in-fol.; et une 3e édition, contenant de nouv. additions qui la rendront très supér. aux précéd., s'imprime en ce moment à Paris sous la direction du savant M. Hase, aidé de plus. hellénistes franç. et allem. Depuis 1831 à 1838, il en a paru 4 vol. Parmi les autres ouvr. d'Estienne, nombreux et qui se recommandent tous par l'érudit. ou par un talent réel d'écrivain, on citera : *Introduct. au tr. de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Préparation à l'apologie pour Hérodote*, 1566, in-8, ou 1735, 3 vol. petit in-8, avec des notes de Le Duchat.— *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, S. D., in-8.— *Discours merveilleux de la vie et trépassement de la reine Catherine de Médicis*, 1575, in-8. — ESTIENNE (Robert II), fils de Robert Ier, né vers 1530, mort en 1571, imprim. du roi, a donné avec Guillaume Morel plus. ouvrages, entre autres les *Rudimenta de Despautère.* — ESTIENNE (François), frère du précéd., impr. à Genève de 1562 à 1582, est auteur de quelq. ouvr. parmi lesquels on cite : *le Tr. des danses*, Paris, 1564, in-8. — ESTIENNE (Robert III), fils de Robert II, mort en 1629, imprimeur du roi, a trad. du grec en franç. les deux premiers livres de la *Rhétorique d'Aristote*, et l'imprima lui-même en 1629, in-8. — ESTIENNE (Paul), fils de Henri II, né en 1566, mort en 1627, a donné à Genève des éditions grecques et latines fort estimées pour leur correction. On a de lui : *Epigrammata græca anthologiæ latinis versibus reddita*, Genève, 1575, in-8. — *Juvenilia*, ibid., 1593, in-8. — ESTIENNE (Henri III), fils de Robert II, trésorier des bâtiments du roi, ne paraît pas avoir exercé l'imprimerie. — ESTIENNE (Henri IV), sieur des Fossés et fils du précédent, est auteur de l'*Art de faire des devises*, et d'un *Traité des rencontres, ou mots plaisants*, Paris, 1645, in-8. — ESTIENNE (Robert IV), frère du précéd., avocat au parlem., acheva la traduct. de la *Rhétorique d'Aristote*, commencée par son oncle Robert, et la publia à Paris, 1630, in-8. — ESTIENNE (Antoine), fils de Paul, né à Genève en 1594, publ. à Paris pour la société des libraires: *les Pères grecs*, *la Bible* de Morin, *l'Aristote* de Duval, *Plutarque et Xénophon*, et fut le dern. de cette famille qui illustra la France par la beauté et la correction des édit. Il mourut à l'Hôtel-Dieu en 1674. — ESTIENNE (Robert), libraire, né à Paris en 1725, mort en 1794, se prétendait descendant de l'illustre famille des Estienne. Il a trad. de l'angl. *les Sermons de Fordyce*, Paris, 1778, in-12, et publ. un *Éloge de Pluche*, Paris, 1755, in-12, et deux compilations intit., l'une : *Causes amusantes et peu connues*, Paris, 1769 et 1770; l'autre : *Étrennes de la vertu.*

ESTOCART (CLAUDE d'), habile sculpteur d'Arras au 17e S., doit sa réputation à la chaire de St-Étienne-du-Mont à Paris, qu'il exécuta d'après les dessins de Laurent de La Hire, peintre distingué.

ESTOCQ (HERMANN, comte de L'), fils d'un barbier hanovrien, né en 1697, exerçait à Pétersbourg la profess. de son père, et parvint à se faire nommer chirurg. de la princesse Élisabeth, qu'il réussit à placer sur le trône. Il était devenu successivem. prem. médecin, conseiller intime et direct.-gén. de la chancellerie de médecine, lorsqu'en 1748, sur des rapports calomnieux auxq. l'impérat. accorda trop de confiance, il fut enfermé dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'à l'avénem. de Pierre III. Il mourut en 1767.

ESTOILE. — V. ÉTOILE (de L').

ESTOURMEL (d') ou CRETON, famille originaire du Cambrésis, et qui, pendant plus. siècles, porta indifféremment ces deux noms. Elle dut le surnom de *Creton* à *Reimbold d'Estourmel*, qui, en 1098 monta le premier sur la crête du mur de Jérusalem. — Un sieur d'ESTOURMEL, au 14e S., ordonna par testament qu'il fût distribué à mille pauvres mille livres, mille pains, mille lots de vin et mille habits de drap blanc. — Le commandeur d'ESTOURMEL, chargé d'affaires de l'ordre de Malte, au commencem. de la révolution, se signala par son dévouem. à Louis XVI et à la reine.

ESTOURMEL (LOUIS-MARIE, marquis d'), né dans la Picardie en 1744, d'une famille noble et riche,

était parvenu au grade de colonel, lorsqu'il fut député par son ordre aux états-généraux de 1789, où il vota avec la fraction libérale du parti monarchique. Dans la mémorable nuit du 4 août, il renonça au privilége dont jouissait sa famille, de siéger aux états de la province d'Artois. Ses opinions, pleines de chaleur, ont été soumises par lui, plus tard, au jugement du public. On peut consulter le *Recueil des opinions émises à l'assemblée constituante, et comptes rendus à ses commettants par le général de division Estourmel*, 1811, in-8. Il servait à l'armée du Nord sous Custine, en 1793, avec le grade de maréchal-de-camp. Dénoncé par ce général, qui voulait rejeter sur lui les revers de l'armée, il fut décrété d'accusation et acquitté. Il échappa à la faux révolutionnaire sans sortir de France. Élu deux fois député de la Somme au corps-législatif, il faisait encore partie de cette assemblée en 1814, et il adhéra à la déchéance de Bonaparte. Il mourut à Paris en 1824, avec le grade de lieutenant-général.

ESTOUTEVILLE (GUILLAUME d'), issu d'une ancienne et illustre famille de Normandie, archev. de Rouen et card., fut chargé de missions import. sous Charles VII et Louis XI, et mourut à Rome en 1483. La principale partie de la success. de cette maison est passée dans celle de Bourbon.

ESTRADA (MARIE d'), femme d'un soldat de Fernand Cortez, se signala dans les expéditions périlleuses de ce gr. capitaine, par une valeur qui l'a pu faire comparer aux guerriers les plus intrépides de l'armée espagnole au Mexique.

ESTRADES (GODEFROI, comte d'), maréchal de France, né à Agen en 1607, mort en 1686, se distingua comme capitaine et comme négociateur. Ce fut lui qui ménagea l'achat de Dunkerque, fit évacuer cette ville par les Anglais, et conclut en 1667 le traité de Bréda; il fut également l'un des plénipotentiaires pour la paix de Nimègue en 1678. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprim. plus. fois, notamment Londres (La Haye), 1743, 9 vol. in-12. C'est un extrait des mémoires originaux qui forment 22 vol. in-fol.

ESTRÉES (JEAN d'), gr.-maître de l'artillerie de France, né en 1486, mort en 1571, avait rendu de grands services à François Ier et à Henri II. Il se signala à la prise de Calais en 1558, réorganisa l'artillerie franç. et perfectionna la fonte des canons. On a publ. un *Discours des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous J. d'Estrées, gr.-maître d'artillerie* par F. de La Treille, Paris, 1563. — ESTRÉES (Antoine d'), fils du précédent, fut pendant 40 ans grand-maître de l'artillerie, défendit la ville de Noyon contre le duc de Mayenne dont il détruisit l'armée en 1593, et fut récompensé par le gouvernem. de l'Ile-de-France. — ESTRÉES (Gabrielle d'), fille du précédent, née vers 1571, séduisit Henri IV par sa beauté, par son esprit, ne céda à la passion du roi qu'après avoir vu son père et son frère comblés d'honneurs, et fut sur le point d'épouser le roi; mais une mort subite l'enleva en 1599 : elle laissait trois enfants : César, duc de Vendôme; Alexandre et Catherine-Henriette. Alexandre fut nommé par Louis XIII grand-prieur de France et général des galères de Malte, et mourut en 1629. Catherine-Henriette épousa en 1619 Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, et mourut en 1663. — ESTRÉES (Jeanne d'), sœur de Gabrielle, abbesse de Maubuisson, morte en 1634, avait été déposée en 1618 pour ses galanteries. — ESTRÉES (François-Annibal), frère de la précéd., duc, pair et maréchal de France, né en 1573, mort en 1670, avait embrassé l'état ecclésiastique, mais le quitta bientôt pour le parti des armes, et se signala en plus. occasions par son esprit et par son courage. On a de lui des *Mém. de la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1666, in-12, réimpr. en 1756, dans les Mém. particuliers pour servir à l'histoire de France; une *Relation du siége de Mantoue* en 1629, et une *Relation du conclave* tenu lors de l'élect. de Grégoire XV en 1621. — ESTRÉES (Jean, comte d'), fils du précéd., né en 1624, mort en 1707, s'était distingué de bonne heure dans la carrière des armes. Il fut créé vice-amiral en 1670, commanda la flotte française au combat de Soultsbay en 1672, battit l'amiral Byngs devant Tabago en 1676, et reprit cette île aux Hollandais. Le roi le nomma maréchal de France et vice-roi de l'Amérique. — ESTRÉES (César d'), frère du précéd., cardinal et membre de l'Acad. franç., né à Paris en 1628, mort en 1714, montra une profonde connaissance des affaires de l'Église et de de celles de l'état dans les diverses négociat. dont il fut chargé par Louis XIV; l'histoire de ses *Négociations à Rome*, de 1671 à 1687 est à la biblioth. royale. Il a composé pour *la Guirlande de Julie* les vers *sur la violette* attribués à Desmarets. Son *Éloge* par d'Alembert se trouve dans l'histoire des membres de l'Acad. — ESTRÉES (Jean d'), neveu du précédent, né à Paris en 1666, ambassadeur de France en Portugal en 1692, et en Espagne en 1703, remplaça Boileau à l'Acad. franç., et fut désigné pour succéder à Fénélon dans l'archevêché de Cambrai; mais il mourut en 1718 avant d'avoir été sacré. — ESTRÉES (Victor-Marie, duc d'), né à Paris en 1660, succéda à Jean d'Estrées son père dans la charge de vice-amiral, se distingua dans les guerres du Levant, et détruisit la flotte des Algériens. Nommé en 1701 lieutenant-général des armées navales d'Espagne par Philippe V, il réunit le commandem. des flottes espagnole et française en 1703, fut élevé au grade de maréchal de France et prit le nom de *Cœuvres*. Il cultivait les lettres, fut membre de l'Académie française, et associé à celle des sciences et des belles-lettres. Il mourut en 1737. — ESTRÉES (Louis-César LETELLIER, comte d'), maréchal de France et ministre-d'état, né à Paris en 1695, mort en 1771, descendait, par sa mère, de la famille des précédents. Il se signala dans la guerre de 1741, au blocus d'Egra, au passage du Mein, à Fontenoi, aux siéges de Mons, de Charleroi, etc., eut la plus grande part à la victoire de Lawfeld, et fut chargé du commandement de l'armée d'Allemagne en 1757 : toutes

ces dignités avaient été la récompense de ses services. On trouve un abrégé de sa vie dans la *Galerie française*, 1771, in-fol.

ÉTAMPES. — V. ESTAMPES.

ÉTATS-UNIS. Les États-Unis occupent toute la partie centrale de l'Amérique-Septentrionale ; ils formaient d'abord une colonie anglaise; mais ayant secoué le joug dé l'empire britannique en 1776, ils prirent le nom qu'ils portent maintenant. Après une guerre de sept ans, leur indépendance fut reconnue par tous les états de l'Europe et par l'Angleterre en 1782 et en 1783. La France contribua surtout à assurer leur liberté. Ces états, au nombre de vingt-quatre, forment une république fédérative, dont le chef est un président élu pour quatre ans et entre les mains duquel est remis le pouvoir exécutif; il a pour conseil un sénat composé de deux députés de chaque état, et une chambre de représentants; chaque état a en outre son gouverneur particulier. Le président et le sénat résident dans la ville de Washington, qui a pris son nom de celui du fondat. de la liberté américaine. Voyez l'*Histoire de l'indépendance des États-Unis* par C. Botta.

Présidents.

George Washington, élu en. . . . 1789, réélu.
John Adams. . . . . 1797.
Thomas Jefferson. . . . . 1801, réélu.
James Madison. . . . . 1809, réélu.
Monroe. . . . . 1817, réélu.
Quincy Adams. . . . . 1825.
Jackson. . . . . 1829, réélu.
Martin Van-Buren. . . . . 1837.

ETH, roi d'Ecosse, surnommé *Alipes*, à cause de son agilité, succéda à son frère Constantin II en 874. Pend. qu'il se plongeait dans les débauches, les Danois envahirent ses états, et les nobles, irrités contre lui, le déposèrent en 875.

ÉTHELBALD, roi de Mercie dans l'heptarchie saxonne, successeur de Ceolred en 716, ayant essuyé deux défaites en 754, périt victime d'une sédition fomentée dans son armée par Beornred, qui se fit proclamer roi. — ÉTHELBALD, 3e roi d'Angleterre, fils d'Éthelwolf, pend. le voyage de son père à Rome, forma le projet de lui enlever la couronne. Plus tard son mariage incestueux avec Judith, sa belle-mère, causa de gr. troubles dans son roy.; il fut obligé de la renvoyer pour conserver le trône et la vie, mais n'en continua pas moins d'afficher une gr. dissolution de mœurs. Il mourut en 860.

ÉTHELBERT, roi de Kent, monta sur le trône en 566, épousa en 597 Berthe, fille unique de Caribert, roi de Paris, embrassa la foi catholique par les conseils de cette princesse, secondée par St Augustin, que le pape St Grégoire avait envoyé en Angleterre, tira de la barbarie les Anglo-Saxons, leur donna des lois, et mourut en 615. — ÉTHELBERT, 4e roi d'Angleterre, mort en 866, avait succédé à Éthelbald, son frère, en 860. Il repoussa plusieurs fois les invasions des Danois, et gouverna sagem. ses états.

ÉTHELFLÈDE ou ELFLÈDE, fille d'Alfred-le-Grand, sœur d'Édouard-l'Ancien, roi d'Angleterre, fut mariée à Éthelred, comte de Mercie. Veuve en 912, elle fit cess. à Édouard des villes de Londres et d'Oxford, gouverna ses états avec fermeté, et donna des preuves d'un grand courage dans plus. combats qu'elle livra aux Danois. Cette princesse, qu'on appelait le roi Éthelflède, mourut en 922.

ÉTHELFRID ou ADELFRID, roi de Northumberland, fils et successeur d'Éthelric, roi de Bernicie en 593, périt l'an 617 dans une bataille qu'il livra à Redwald, roi des Estangles.

ÉTHELRED Ier, cinquième roi d'Angleterre, successeur de son frère Éthelbert en 866, mourut des suites des bless. qu'il reçut en combattant contre les Danois en 871, et laissa la couronne à son frère Alfred. — ÉTHELRED II, 14e roi d'Angleterre, succéda en 978 à son frère Édouard-le-Martyr, fit massacrer tous les Danois qui s'étaient établis dans ses états, fut chassé du trône par Suénon, roi des Danois, y remonta bientôt après, et mourut en 1016, méprisé plus que haï de ses sujets.

ÉTHELRÈDE ou ÆLRÈDE. — V. AILRED.

ÉTHELWARD ou ÉTHELWERD, petit-fils du roi Éthelred Ier, est l'aut. d'une *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort du roi Edgar en 974*, insérée dans le *Rerum anglicar. scriptor.* de Saville, Londres, 1596; Francfort, 1601, in-fol.

ÉTHELWOLF, 2e roi d'Angleterre, succéda l'an 837 à son père Egbert, fit un pèlerinage à Rome sous le pontificat de Léon IV, et rendit ses états tributaires du St-siége d'un sou par chaque famille. Ce tribut s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII. Éthelvolf épousa en secondes noces Judith, fille du roi Charles-le-Chauve, et mourut en 858, après avoir partagé son roy. entre ses deux fils Éthelbald et Éthelbert.

ETHFIN, roi d'Écosse, fils d'Eugène VII, succéda à son neveu Murdac vers 730, et mourut après un règne de 30 années. Sur la fin de sa vie, l'état fut troublé par les grands, à qui il en avait confié l'administration.

ÉTIENNE (St), premier martyr, fut lapidé par les Juifs l'an 33, neuf mois environ après la mort de J.-C., sur l'accusation d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse. — ÉTIENNE (St), dit *le Jeune*, né à Constantinople en 714, martyrisé par les iconoclastes en 766, s'était astreint à vivre renfermé dans une cellule qui n'avait que deux coudées de long sur une et demie de large.

ÉTIENNE Ier (St), succéda en 253 au pape Lucius, ou St Luce, martyr; son pontificat est célèbre par la question relative à la validité du baptême donné par les hérétiq. Il souffrit le martyre l'an 257, pendant la persécution de l'empereur Valérien. — ÉTIENNE II, Romain, succéda en 752 à un autre Étienne, que l'on ne compte point ordinairement parmi les papes, parce qu'il mourut trois ou quatre jours après son élection, sans avoir été sacré. Étienne II, menacé par Astolphe, roi des Lombards, fut secouru par Pépin, qui enleva plus. villes à Astolphe, et en fit présent au pape. Ce fut

le commencement de la seigneurie temporelle de l'Église romaine. Étienne mourut l'an 757. Il a laissé cinq. *lettres* et un *Rec. de quelques constitutions canoniq.* Paul I^{er} lui succéda.—ÉTIENNE III, Romain, élu pape en 768, fit condamner dans un concile un seigneur nommé Constantin, qui s'était emparé du St-siége, et resta paisible possesseur de la chaire pontificale jusqu'à sa mort, en 772. Adrien I^{er} fut son success. — ÉTIENNE IV, Romain, succéda à Léon III en 816, vint en France sacrer Louis-le-Débonnaire, mourut en 817, et eut pour successeur Paschal I^{er}.—ÉTIENNE V, Romain, successeur d'Adrien III, mort en 891, eut pour successeur Formose, évêque de Porto. — ÉTIENNE VI, successeur de Boniface V, en 896, fit déterrer le corps de Formose, son ennemi, présenta dans un concile ce cadavre revêtu des habits pontificaux, l'accusa d'avoir usurpé le siége de Rome, lui fit trancher la tête par la main du bourreau et le fit jeter dans le Tibre, après lui avoir coupé les deux doigts qui servent à la consécrat. Cette vengeance atroce ayant soulevé le peuple de Rome, Étienne fut chargé de fers, et mourut étranglé dans une prison. — ÉTIENNE VII, Romain, succéda à Léon VI en 929, et mourut en 931, sans avoir rien fait de remarquable. Jean XI fut son success.—ÉTIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le St-siége après Léon VII, en 939, par la protection de Hugues, roi d'Italie, et mourut en 942. Martin II lui succéda. — ÉTIENNE IX, frère de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, fut élu pape en 1057 après la mort de Victor II, et mourut à Florence en odeur de sainteté l'an 1058. Nicolas II fut son successeur.

ÉTIENNE *de Muret* (St), fondateur de l'ordre de Grandmont, vécut 50 ans sur la montagne de Muret dans le Limousin, se consacrant à la mortificat., au jeûne et à la prière. Il obtint du pape Grégoire VII, en 1073, une bulle pour la fondat. d'un ordre monastique suiv. la règle de St Benoît, et mourut en 1124, à 78 ans. On a de lui sa *Règle*, 1645, in-12; et un *Recueil de maximes*, 1704, in-12, lat.-franç.

ÉTIENNE (St), Anglais, surnommé *Harding*, fut le troisième abbé de Cîteaux, fonda un grand nombre de monast., eut la gloire de former St Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit, et mourut en 1134. Étienne avait corrigé ou fait corriger un exemplaire de la *Bible* qui est long-temps resté dans la biblioth. de Cîteaux.

ÉTIENNE (St), 1^{er} roi de Hongrie, né en 979, succéda en 997 à son père Geysa, 4^e duc de Hongrie, réforma les mœurs barbares de ses peuples, fit venir des missionnaires qui prêchèrent l'Évangile dans ses états, obtint, l'an 1000, du pape Silvestre II, le titre de roi avec celui d'apôtre de la Hongrie, publia un corps de lois en 55 chapitres, et mourut en 1038. La couronne qui lui avait été donnée par le pape sert encore pour le sacre des rois de Hongrie. — ÉTIENNE II, dit *le Foudre* ou *l'Éclair*, succéda à Coloman II, son père, en 1114, fit la guerre aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes et aux Bohémiens, se rendit odieux par ses cruautés, et, n'ayant point d'enfants, résigna sa couronne à Bela, son cousin, en 1131, se fit moine, et mourut peu de temps après. — ÉTIENNE III succéda en 1161 à Geysa III, son père, fournit des secours à Manuel Comnène, emper. de Constantinople, dans sa guerre contre les Vénitiens, et mourut en 1173. Il eut pour successeur Bela, son frère. — ÉTIENNE IV, succéda à Bela IV, son père, en 1260, s'illustra par ses victoires sur le roi de Bohême, et mourut en 1272, laissant le trône à Ladislas, son fils.

ÉTIENNE *de Byzance*, habile grammairien au 6^e S., avait composé un *Dictionnaire géogr.* où se trouvaient les noms de lieux, ceux des habitants, l'origine des villes, des peuples et de leurs colonies; nous n'avons de cet ouvrage qu'un mauvais *Abrégé* fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, publié par les Aldes, 1502, in-fol., et dont la meilleure édition est celle de Gronovius, Leyde, 1688, in-fol.; il faut y joindre les *notes* et *correct.* d'Holstenius, 1684 ou 1692, in-fol.

ÉTIENNE I^{er} (SDEP'HANNOS), patriarche d'Arménie, né à Tevin, d'où lui vient le nom de Tovnetsi, occupa son siége pend. deux ans, et mourut en 790. On a de lui plusieurs ouvrages MSs. sur la grammaire, la philosophie, les mathémat., etc.— ÉTIENNE III, patriarche d'Arménie à la place de Vahan, qui s'était réuni aux Grecs, lança excommunication sur excommunicat. contre son prédécesseur; mais le roi Abousald, mécontent de ses violences, fit enfermer Étienne dans une forteresse et l'y laissa mourir en 972. — ÉTIENNE IV, élu patriarche d'Arménie en 1290, fut emmené en captivité avec tous les habit. de la ville de Hrhomkla, où il faisait sa résidence, et mourut en Égypte l'an 1294. — ÉTIENNE V, patriarche d'Arménie, élu en 1541 après la mort de Grégoire XI, abandonna pendant quelques années son diocèse ravagé par les armées des Persans et des Othomans, alla à Constantinople et à Rome, voyagea en Pologne et en Russie, et revint mourir à Edchniadzin, sa résidence, en 1556. Michel, son vic., lui succéda.— ÉTIENNE VI succéda à Grégoire XII en 1574, et fut remplacé en 1575 par Thadée II.

ÉTIENNE, prince de Moldavie, battit l'emper. Bajazet I^{er} l'an de l'hégyre 792 (de J.-C. 1390), régna 47 ans, et mourut en 1430 sous le règne d'Amurat II.

ÉTIENNE IV, roi de Pologne. — V. BATTORI.

ÉTIENNE DE BLOIS, 4^e roi d'Angleterre après la conquête, né en 1105, fils de Henri, comte de Blois, et d'Alice, fille de Guillaume-le-Conquér., s'empara du trône en 1135, après la mort de Henri I^{er}, au préjudice de Mathilde, fille et légitime héritière de ce prince, passa le reste de sa vie dans des guerres continuelles contre les seigneurs, finit par obtenir en 1153 de Mathilde la tranquille possession du trône, à condition que Henri, fils de cette princesse, y monterait après lui, et mourut 11 mois après en 1154.

ÉTIENNE ORPELIAN, archevêque de Siounik'h

(Arménie), né vers le milieu du 13ᵉ S., convoqua en 1294 un concile provincial pour combattre les opinions des Grecs et des Latins, et pour défendre celles des monophysites, et composa à cette occas. un *Manuel* pour soutenir sa secte. On lui doit une *Hist. des princes orpelians depuis l'an* 1048 *jusqu'en* 1300, impr. en arménien à Madras, 1775. La trad. franç., par Saint-Martin, est inédite.

ÉTOILE (Pierre TAISAN de L'), un des plus habiles jurisc. du 15ᵉ S., né à Orléans vers 1480, mort en 1537, fut successivem. docteur régent en l'univ. d'Orléans, chanoine de cette ville, et archidiacre de Sully; il parut à ce dernier titre au concile provincial de Paris en 1528, fut remarqué par François Iᵉʳ, et nommé conseiller au parlem., et présid. aux enquêtes. On a de lui : *Petri Stellæ brevis repetitio legis*, Orléans, in-4; et *repetitiones*, ibid., 1531.

ÉTOILE (Pierre de L'), grand-audiencier de la chancellerie, né à Paris en 1546, fit ses études à Bourges, et vers 1569, ayant acquis la charge d'audiencier, partagea son temps entre les devoirs qu'elle lui imposait et la rédact. d'un journal dans leq. il consignait tout ce qu'il avait appris d'intéressant. Curieux de livres et de médailles, il dérangea sa fortune pour satisfaire ses goûts, vendit sa charge en 1601 pour payer ses créanciers, eut un long procès avec l'acquéreur, homme de mauvaise foi, qui lui fit perdre une partie de ce qu'il lui devait, et mourut en 1611. Le *Journal* de l'Étoile, un des livres les plus curieux que l'on puisse consulter sur l'hist. des règnes de Henri III et de Henri IV, a été souvent réimpr. L'édit. du *Journal de Henri III*, La Haye (Paris), 1744, 5 vol. in-8, et celle du *Journal de Henri IV*, La Haye, 1741, 4 vol. in-8, que l'on doit à l'abbé Lenglet Dufresnoy, ont l'avantage de renfermer un gr. nombre de pièces du temps, la plupart devenues très rares; mais celle qui forme les t. XLV-XLIX de la *Collect. de mém.*, publ. par Petitot, offre un texte plus exact et plus complet, l'éditeur ayant pu consulter les MSs. origin. de L'Étoile à la bibliothèque royale. — Étoile (Claude de L'), sieur du Saussay et de La Boissinière, fils du précéd., né à Paris vers 1597, mort en 1652, était un des cinq auteurs que le duc de Richelieu employait à faire ses pièces dramatiques. Admis à l'Acad. franç. lors de sa formation, il fut chargé d'examiner la versification du *Cid* lorsque l'Acad. entreprit la critique de cette pièce. On a de lui : *la belle Esclave*, tragi-comédie, Paris, 1643, in-4. — *L'Intrigue des filoux*, comédie, ib., 1648, in-4, et des poésies diverses dans le *Recueil* des poètes français, 1692, 5 vol. — Étoile (Pierre Poussemothe de L'), abbé de St-Acheul d'Amiens, fils du précéd., mort en 1718, est auteur de quelq. ouvr., dont les princip. sont : *Hist. de l'abbaye de St-Acheul*, in-4, MS. — *Lettre à un curieux sur d'anciens monuments découverts en* 1697 *sous le grand autel de l'abbaye de N.-D.-St-Acheul*, etc., ibid., 1697, in-4.

ÉTRUSCILLA (Hérennia-Cupressénia), épouse de l'emper. Trajan Dèce, n'est connue que par un assez gr. nombre de médailles grecques et romaines frappées en son honneur, et par une inscript publ. par Muratori.

ETTMULLER (Michel), célèbre médecin, né à Leipsig en 1644, mort en 1683, avait étudié avec succès les langues savantes, les mathémat. et la philosophie; il se consacra ensuite à la médecine, fut reçu docteur en 1668, devint membre de l'acad. des curieux de la nature, profess. de botanique, et profess. extraordinaire de chirurgie. Il a laissé un gr. nombre d'écrits qui, bien qu'ils ne soient pour la plupart que de courtes dissertations et des opuscules, ont été souv. réimpr., traduits et commentés. La meill. édit. est celle que publia Michel, fils de l'aut. : *Opera medica theoretico-practica*, Francfort, 1708, 5 vol. in-fol. Il n'existe point de traduct. complète des *OEuvres* d'Ettmuller, mais bien des traduct. allem., anglaises et franç. de ses princip. traités.

EUBULUS, poète comique grec d'Athènes, vivait au commencem. de la 101ᵉ olympiade. Suidas lui attribue 24 pièces de théâtre, Athénée 50, Meursius 75. On en trouve de nombreux fragm. dans la *Biblioth. veter. com.* de Hertelius, et dans les *Excerpta è trag. et comœd. grœcor.* de Grotius. Ces divers fragm. ont été égalem. imprimés avec les *Petits poètes grecs* de Winterton, Cambridge, 1635, et Londres, 1712, in-8. — On connaît deux orateurs de ce nom, contempor. de Démosthène, et un philosophe platonicien, cité par Porphyre dans la *Vie de Platon.*

EUCHER (St), évêque de Lyon, assista au premier concile d'Orange en 441, et mourut en 454. On a de lui différents écrits conservés dans la *Biblioth. des Pères*, et dont une édit. a été publiée séparément à Rome en 1564. Les princip. sont : un *Éloge du désert de Lerins*, et un *Tr. du mépris du monde*, trad. en français par Arnauld d'Andilly, 1672, in-12. — *Les actes du martyre de la légion thébaine*, trad. par J. Armand Dubourdieu, Amsterdam, 1705, in-12.

EUCHIR ou EUCHIRUS, sculpteur de Corinthe, qui vivait vers la 50ᵉ olympiade, passe pour avoir apporté en Italie, et fait connaître aux Étrusques, les prem. élém. de l'art de modeler. — Un autre Euchir, Athénien, fils d'Eubulide, et sans doute son élève, exécuta une belle statue de Mercure en marbre. Pline, qui le cite, ne fait pas connaître le temps où il a vécu.

EUCLIDE, fut le prem. archonte d'Athènes, la seconde année de la 94ᵉ olympiade (403 av. J.-C.), immédiatem. après l'expulsion des 30 tyrans. On fit alors une révision générale des lois de la république, et un choix de celles qui devaient être observées à l'avenir. A cette même époque, les Athéniens adoptèrent, pour les actes publics, l'alphabet ionien de 24 lettres, au lieu de l'ancien, usité jusqu'alors. De là vient la citation fréquente, par les aut. anciens, des lois et de l'alphabet en usage depuis l'archontat d'Euclide.

EUCLIDE, philosophe de Mégare, suivit d'abord l'école de Parménide et ensuite celle de Socrate,

On dit que, malgré les lois qui défendaient aux Mégariens sous peine de mort d'entrer dans Athènes, il s'introduisait dans la ville déguisé en femme pour assister aux leçons de Socrate. Après la mort de son maître, Euclide revint à Mégare, où il ouvrit une école de philosophie qui fut nommée *mégarique* ou *éristique*, c.-à-d. *disputante*, parce qu'au lieu de s'y livrer à la recherche de la vérité, on s'attachait plutôt à la dispute et aux subtilités dialectiques.

EUCLIDE, célèbre mathématic., vivait dans le 3ᵉ S. avant J.-C. Le lieu de sa naissance est resté inconnu ainsi que presque toutes les circonstances de sa vie. Proclus-Diadochus, l'un de ses commentateurs, nous apprend seulement qu'il ouvrit à Alexandrie d'Égypte, sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, une école de mathématiques. Il composa plus. ouvr. Parmi ceux qui sont venus jusqu'à nous, le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Éléments*, divisés en 15 livres, dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie, postérieur à Euclide. Les autres sont : *les Données; Introduction harmonique, optique, catoptrique;* le livre des *divisions* (on n'a de ce dern. ouvr. qu'une traduct. lat. qui pourrait bien être celle d'un ouvr. du mathématicien arabe Mehemed de Bagdad). Ils ont été publ. un gr. nombre de fois. Les meilleures édit. sont : *Euclidis opera, gr., cum Theonis expositione*, etc., Bâle, 1550, in-fol. — *Euclidis quæ supersunt omnia, ex recens. D. Gregorii, gr. et lat.*, Oxford, 1703, in-fol. — *Les OEuvres d'Euclide*, en grec, en lat. et en franç., d'après un MS. très ancien qui était resté inconnu jusqu'à nos jours, par F. Peyrard, Paris, 1814-18, 3 vol. in-4.

EUCRATIDAS, roi de la Bactriane dans le 2ᵉ S. av. J.-C., fut l'un des plus célèbres capitaines de son temps. Justin le compare à Mithridate qui vivait à la même époque. Il fit de gr. conquêtes dans l'Inde, et fut tué par son fils à son retour dans ses états. Mithridate dépouilla ce fils d'une partie de ses provinces, et les Scythes mirent ensuite fin à la domination grecque en Bactriane.

EUCTEMON, astronome athénien, vivait environ 432 ans av. J.-C. Il était contemporain et ami de Médon, inventeur de la période connue sous le nom de *Nombre d'or*. Il fit plus. observat. dont parle Ptolémée, qui ne paraît pas y ajouter beaucoup de confiance.

EUDÆMON-JEAN (ANDRÉ), jésuite, né au 16ᵉ S., dans l'île de Candie, de parents issus des Paléologues, amené très jeune en Italie, fut admis dans la société de Jésus en 1581, professa la philos. à Rome, la théologie à Padoue, et mourut à Rome en 1625. On a de lui plus. ouvr. de controverse, dont il suffira d'indiquer les suiv. : *Epistola monitoria ad Joann. Barclaium*, Cologne, 1613, in-8. — *Apologia pro Henrico Garneto*, etc., ib., 1610, in-8. Cet ouvr. est devenu très rare. Eudæmon y présente comme un martyr de la foi ce Henri Garnet, condamné à mort en 1606 à Londres, pour n'avoir pas révélé la conspiration des poudres dont il avait eu connaissance par la confession : on attribue encore à ce jésuite l'ouvr. suiv. : *G. G. R. theologi ad Ludovicum XIII admonitio, quâ breviter et nervosè demonstratur Galliam fœdè et turpiter impium fœdus iniisse et injustum bellum hoc tempore contra catholicos movisse, salvâque religione prosequi non posse*, Francfort, 1625, in-4. Il n'est pas certain qu'Eudæmon soit l'auteur de ce libelle plein d'outrages et de calomnies contre le roi de France : il a été trad. en allem. (1625) et en franç. (1627); quelques personnes l'attribuent au jésuite J. Keller.

EUDES, duc d'Aquitaine, success. de Boggis, son père, en 688, régna sur cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées et le Rhône, soutint plus. fois le choc des Sarrasins, et finit par s'en débarrasser avec le secours de Charles Martel. Eudes mourut en 735, après avoir partagé ses états entre ses deux fils, Hatton et Hunold.

EUDES, comte de Paris, duc de France, et fils aîné de Robert-le-Fort, défendit Paris assiégé par les Normands en 885, fut proclamé, en 888, roi de la France-Occidentale, repoussa les Normands jusque sur la frontière, et après avoir obligé Charles III, dit *le Simple*, à se retirer en Bourgogne, prit Laon, et mourut à La Fère en 898.

EUDES Iᵉʳ, surnommé *Borel*, duc de Bourgogne, successeur de Hugues Iᵉʳ, son frère, s'occupait à dépouiller les riches voyageurs qui passaient sur ses frontières; mais, ayant vu St Anselme, il changea de vie, fit un pélerinage au St sépulcre et mourut en Cilicie l'an 1103. Son corps fut transféré à Cîteaux, dont il était le fondateur. — EUDES II, fils de Hugues II, gouverna la Bourgogne pendant 40 ans, et mourut en 1162. Il avait refusé de se reconnaître le vassal de Louis VIII; mais un jugement sanctionné par Adrien IV l'obligea à rendre hommage à ce prince. — EUDES III, fils de Hugues III, duc de Bourgogne, commandait l'aile droite à la bataille de Bouvines et rendit de grands services à Philippe-Auguste, dans une expédition contre les Albigeois et dans la guerre de Flandre. Il mourut en 1218, au moment où il se préparait à passer en Égypte à la tête d'un corps de croisés. EUDES IV succéda en 1315 à Hugues V, son frère, épousa en 1318 la fille de Philippe-le-Long, roi de France, eut une grande part au rétablissem. de Louis, comte de Flandre, dans ses états, en 1328, et mourut en 1350.

EUDES *de Montreuil*, architecte de St Louis, mort en 1289, avait suivi ce prince à la Terre-Sainte, et y fortifia la ville et le port de Jaffa; les églises de Ste-Catherine-du-Val-des-Écoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Ste-Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux à Paris, ont été construites sur ses plans et sous sa direction.

EUDOXE *de Cnide*, astronome, fils d'Aschynes et ami de Platon, mort 352 ans av. J.-C., s'était formé à l'école des Égyptiens, et fut le prem. qui régularisa l'année chez les Grecs. Il avait écrit de nombreux ouvrages, dont aucun ne nous est par-

venu ; les titres de trois seulement sont connus, savoir : *le Période* (ou contour) *de la terre; les Phénomènes*, et *le Miroir*. Hipparque a conservé quelq. fragm. des deux dern. dans ses *Comment.* sur Aratius. On trouve sur Eudoxe de curieux détails dans l'*Hist. des mathém.*, par Montucla, t. I.

EUDOXE *de Cyzique*, navigateur grec, vivait dans le 2e S. av. J.-C. Il nous reste deux relations contradictoires de ses voyages : l'une extraite des écrits de Cornélius-Népos, et conservée par Pomponius-Méla, ne mérite point de confiance; l'autre de Posidonius, astronome recommandable, ami du gr. Pompée, a été conservée par Strabon. Ce géographe s'est appliqué à réfuter le récit de Posidonius, et M. Walkenaer pense qu'Eudoxe n'ayant point fait le tour de l'Afrique, ses voyages n'apprirent rien qu'on ne sût déjà avant lui.

EUDOXE, en latin *Eudoxius*, fils de St Césaire, né à Arabisse en Arménie, fut l'un des plus ardents défenseurs de l'arianisme. Évêque de Germanicia, d'Antioche, patriarche de Constantinople en 360, il persécuta constamment les catholiques, et mourut en 370.

EUDOXIE (ÆLIA-EUDOXIA), impératr. d'Orient, Française d'origine, morte vers 404, avait épousé Arcadius en 395; elle régna en despote, et persécuta St Jean-Chrysostôme. — EUDOXIE (Licinia-Eudoxia), dite *la Jeune*, impératrice d'Orient, née à Constantinople en 422, fille de Théodose II et d'Athénaïs-Eudoxie, ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, et mourut vers 465. — EUDOXIE (Macrembolitissa), impératrice d'Orient en 1059, fut nommée tutrice de ses trois fils, Constantin, Michel et Andronic, après la mort de Constantin Ducas, son époux. Michel, s'étant fait proclamer empereur quelques années après, la fit renfermer dans un couvent. Eudoxie cultiva les lettres; elle a laissé un ouvrage intit. *Ionia*, publ. par Villoison dans les *Anecd. græca*, 1781. On y trouve tout ce qu'on a dit de plus curieux sur le paganisme.

EUGÈNE, homme d'une naissance obscure, enseignait la rhétor. et la gramm. à Vienne en Dauphiné, lorsque le comte Arbogast, Gaulois révolté contre Théodose, le salua empereur. Eugène fut vaincu en 394 par Théodose, et décapité sur le champ de bataille.

EUGÈNE Ier (St), Romain de naissance, vicaire-général de l'Église pendant la captivité du pape St Martin, et successeur de ce pontife en 655, fit de vains efforts pour extirper le monothélisme, et mourut en 658. — EUGÈNE II, Romain, successeur de Pascal Ier, en 824, tint un concile à Rome pour une réformation du clergé, et mourut en 827. Sa charité lui mérita le titre de *Père des pauvres*. On lui attribue l'établissement de l'épreuve par l'eau froide. — EUGÈNE III monta sur le trône pontifical en 1145; mais l'esprit de rébellion qui régnait en Italie l'obligea de se retirer en France; ce fut seulement à la fin de 1147 qu'il put retourner en Italie, où il mourut en 1154. St Bernard, qui avait été le maître d'Eugène, lui dédia ses livres de *la Considération*. On a de ce pape des *Décrets*, des *Épîtres* et des *Constitutions*. Sa *Vie* a été écrite par D. Jean Delannes, Nancy, 1737, 2 vol. in-12. — EUGÈNE IV (Gabriel-Condolmero), Vénitien d'une naissance obscure, chanoine de la congrégation de St-Grégoire en Alga, puis évêque de Sienne, cardinal sous le pontificat de Grégoire XII, son oncle, et enfin pape l'an 1431, eut un règne fort agité, et mourut à Rome en 1447, âgé de 64 ans; il s'écria avant de mourir : « O Gabriel! qu'il eût été bien plus à propos pour toi de n'être ni cardinal, ni pape, mais de vivre et de mourir dans ton cloître, occupé des exercices de ta règle! »

EUGÈNE Ier, roi d'Écosse, successeur de Fotelmachus, périt dans un combat qu'il soutint contre l'usurpateur Maxime. — EUGÈNE II, fils et successeur de Fergus Ier, monta sur le trône en 427, et mourut en 449, après avoir remporté de brillants avantages sur les Bretons. — EUGÈNE III, fils de Congall Ier, lui succéda en 535, et mourut en 557, après un règne heureux de près de 23 ans. Il eut pour successeur son frère Conval. — EUGÈNE IV, 4e fils de Kenneth, succéda à son père en 605, et mourut vers 620, après avoir défait Éthelfrid, roi de Northumberland. Ferchard, son frère, lui succéda. — EUGÈNE V, mort en 692, avait succédé, en 688, à son oncle Malduin.—EUGÈNE VI, fils de Ferchard, succéda au précédent, et mourut après un règne de 10 ans, pend. leq. il avait été constamm. en guerre avec les Pictes. Après lui, la couronne passa à Amberkeleth, neveu d'Eugène V. — EUGÈNE VII, frère d'Amberkeleth, lui succéda en 706, et mourut, dit-on, assassiné en 721, laissant le trône à Murdac, son neveu. — EUGÈNE VIII, fils de Murdac, succéda en 761 à Ethfin ou Edwin, et fut massacré en 764 par ses sujets révoltés. Fergus II ou III monta après lui sur le trône.

EUGÈNE (St), évêq. de Carthage en 481, essuya les persécutions des rois Huneric et Thrasamond, et mourut l'an 505, dans un monastère du Languedoc. On a de lui une *Lettre ou Exhortation aux fidèles de Carthage* (insérée dans Grégoire de Tours); *Expositio fidei catholicæ; Apologeticus pro fide; Altercatio cum arianis*, dont Victor de Vite nous a conservé des fragments; des *Requêtes* en faveur des catholiques, et quelq. autres écrits dont Gennade a donné la liste.

EUGÈNE Ier, évêque de Tolède au 7e S., sous la domination des rois Goths, mort en 656, était très versé dans la partie des mathématiques qui se rattache aux calculs astronomiques.—EUGÈNE II, dit *le Jeune*, successeur du précéd., gouverna l'église de Tolède avec sagesse pend. 11 années, présida les 8e, 9e et 10e conciles, et mourut vers l'an 660. Il a laissé quelq. *Tr. de théolog.* et des *Opuscules* en vers et en prose, publ. par le P. Sirmond, Paris, 1619, in-8, avec les poésies de Draconce.

EUGÈNE (FRANÇOIS DE SAVOIE, appelé *le Prince*), généralissime des armées de l'emper., né à Paris en 1663, était fils d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et petit-fils du duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier. Il se destinait à l'état ecclésiastique

et fut connu pend. quelq. temps sous le nom du *petit Abbé*; mais, voulant quitter cette carrière pour celle des armes, il sollicita, auprès de Louis XIV, un régim. qu'il ne put obtenir. Il se rendit alors en Allemagne, et servit comme volontaire sous le prince de Conti. Dès sa prem. campagne, Eugène mérita par sa valeur un régim. de dragons; il fit la campagne de Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière, délivra Coni en 1691, emporta Carmagnole, et fut chargé du commandement de l'armée impériale. Louis XIV, sentant alors seulement de quel bras il s'était privé, fit offrir au prince le bâton de maréchal; mais Eugène refusa et augm. les regrets tardifs du roi en remportant de nouv. victoires; cette même ann., il gagna sur les Othomans la fameuse bataille de Zenta, dont la paix de Carlowitz et l'abaissement des Turks furent le résultat. La guerre de la succession offrit encore au prince Eugène une nouvelle moisson de lauriers. Il pénétra en Italie, se rendit maître du pays compris entre l'Adige et l'Adda, força l'armée franç., commandée par Villeroi, à céder presque tout le Mantouan, et termina la campagne de 1701 par la prise de La Mirandole; rappelé en Allemagne, il prit le commandem. des armées réunies de Marlborough et d'Heinsius, et gagna, en 1704, la bataille de Hochstett sur les Franç. et les Bavarois. Commandant de nouv. en Italie, Eugène est repoussé par le duc de Vendôme en 1705; mais l'année suivante, il fait rentrer le Milanais sous l'obéissance de l'empereur, force les troupes franç. et espagn. à évacuer la Lombardie; en 1707 il pénètre en Provence, et met le siége devant Toulon. Il livre en 1708 le sanglant combat d'Oudenarde, où les Français sont contraints d'abandonner le terrain, se rend maître de Lille, remporte sur les maréchaux de Villars et de Boufflers la victoire de Malplaquet en 1709, s'empare de la ville du Quesnoy en 1712, et enfin signe avec Villars la paix de Rastadt en 1714. A peine cette guerre était-elle terminée, qu'Eugène se vit rappelé contre les Turks. La célèbre victoire de Péterwaradin en 1716, qui a fourni à J.-B. Rousseau le sujet d'une de ses plus belles odes, et la prise de Belgrade signalèrent cette campagne, dont le résultat fut un traité de paix fort avantageux pour l'empereur. En 1733, la guerre s'étant rallumée sur le Rhin au sujet de la Pologne, Eugène reprit le commandement; mais, soit qu'il craignit de compromettre sa réputation, soit qu'il eût perdu l'énergie et la vivacité si nécessaire à un général, il laissa prendre Philisbourg sous ses yeux, signa la paix, et se retira à Vienne, où il mourut en 1736. On a une *Hist. du prince Eugène* (par Mauvillon), Amsterdam, 1740, 5 vol. in-12; c'est de cet ouvrage que le prince de Ligne a tiré, pour la plus gr. partie, l'écrit qu'il publ. en Allemagne en 1809, et qui fut réimpr. l'année suiv. à Paris sous le titre de *Vie du prince Eugène*, et de *Mémoires du prince Eugène écrits par lui-même*, in-8. Les ouvr. les plus remarquables qui aient été publiés sur ce prince sont: *Hist. milit. du prince Eugène*, par Dumont et Rousset, 1729, 2 vol. in-fol. — *Vie et campagnes du prince Eugène*, Naples, 1754, in-8.—*De Rebus gestis Eugenii*, par le P. Ferrari, Rome, 1747, in-4.

EUGÈNE ou EUGENIOS BULGARIS, sav. prélat grec, né à Corfou en 1716, mort à Pétersbourg en 1806, avait été appelé en Russie par Catherine II, et nommé archevêq. de Slavinie et de Cherson; il possédait le latin, l'hébreu, et presque toutes les langues européennes. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. écrits en grec ancien et en grec moderne; les principaux sont: *Traité de logique extrait des écrivains anciens et modernes*, Leipsig, 1766, in-8. —*Éléments de métaphysique*, Venise, 1804, 3 vol. in-8.— Une traduct. des *Éléments* de Genuensius, Vienne, 1805, in-8. — Une autre des *Éléments de mathém.* de Segner, Leipsig, 1763.—Des *Éléments de philosophie naturelle*, Vienne, 1804.—*Aperçu comparatif des trois systèmes d'astron.*, Venise, in-4, etc.

EUGÈNE (le prince).—V. BEAUHARNAIS.

EULALIE (Ste), vierge et martyre, née à Mérida (*Augusta Emerita*), en Espagne, vers l'an 296, sous l'empire de Dioclétien, issue d'une illustre famille, passait sa vie dans la retraite, uniquem. occupée à des exercices de piété. Lorsqu'elle fut informée des décrets de l'emper., qui ordonnaient à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux du paganisme, elle eut le courage de se présenter devant le préteur Dacien, pour lui reprocher l'impiété qu'il commettait en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Le préteur, après de vives représentations, la livra aux bourreaux, et elle périt au milieu des tourments, étouffée par la fumée et la flamme. Les chrétiens l'enterrèrent au lieu de son martyre, où fut bâtie dep. une magnifique église. — Il y eut une autre sainte du même nom, née à Barcelonne, et qui souffrit également le martyre sous Dioclétien; mais l'authenticité de ses actes a été révoquée en doute.

EULALIUS, archidiacre de Rome, antipape, fut élu par une faction populaire en 418, concurremm. avec Boniface Ier, et mourut évêque de Népi, où il s'était retiré après le rétablissement de la tranquillité dans la ville des césars.

EULER (LÉONARD), l'un des plus illustres géomètres du 18e S., né à Bâle en 1707, n'eut d'abord d'autre maître que son père, qui lui enseigna de bonne heure les mathématiques, et lui fit ensuite terminer ses études à l'univ. de sa patrie. Léonard y reçut les leçons de Jean Bernoulli, et se lia intimement avec les fils de ce sav. profess., Daniel et Nicolas, déjà les émules de leur père. L'impératrice Catherine II, occupée du soin d'achever la fondation de l'académie de Pétersbourg, ayant appelé les deux jeunes Bernoulli à en faire partie, ceux-ci s'empressèrent de procurer à leur jeune ami une place d'adjoint dans la même compagnie. Nicolas Bernoulli ne tarda pas à succomber sous la rigueur du climat, et Daniel, étant retourné bientôt après dans sa patrie, sa place de profess. fut donnée à Euler. Ce savant, continuant alors l'école

de Leibnitz, s'attacha surtout à perfectionner la science du calcul en écartant de plus en plus les considérat. de pure géométrie, que les disciples de Newton appelaient souvent à leur secours. Sa réputation le fit inviter par Frédéric-le-Grand, en 1741, à se rendre à Berlin, où il resta 25 ans, et, au bout de ce temps, il n'obtint qu'avec peine la permission de retourner à St-Pétersbourg, où il fut attaqué, presque à son arrivée, d'une maladie qui le priva de la vue à l'âge de 59 ans. L'activité de son génie ne fut point ralentie par ce cruel accident; il ne cessa de calculer qu'en cessant de vivre. Il mourut à St-Pétersbourg le 7 sept. 1783, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. « Euler, dit Condorcet, nous présente un de ces hommes dont le génie est égalem. capable des plus grands efforts et du travail le plus continu; il multiplia ses product. au-delà de ce qu'on eût dû attendre des forces humaines, et cependant il fut original dans chacune; sa tête fut toujours occupée, et son âme toujours calme. » Ce profond géomètre a enrichi d'une grande quantité de *Mémoires* les 46 vol. in-4 que l'académie de St-Pétersbourg publia de 1727 à 1783, et le *Recueil* de l'acad. de Berlin. Il donna aussi plus. *Mém.* à l'acad. des sciences de Paris, dont il remporta ou partagea dix prix. Parmi les nombreux ouvr. qu'il a publ. séparément, nous citerons : *Dissertatio physica de sono*, Bâle, 1727, in-4. — *Mechanica, sive motûs scientia, analyticè exposita*, Pétersbourg, 1736, 2 vol. in-4. — *Tentamen novæ theoriæ musicæ*, ibid., 1729, in-4, fig. — *Methodus inveniendi lineas curvas, maximi, minimive proprietate gaudentes*, etc., Lausanne, 1744, in-4. — *Theoria motuum planetarum et cometarum*, etc., Berlin, 1744, in-4. — *Introductio in analysin infinitorum*, Lausanne, 1748, 2 vol. in-4, réimpr. à Lyon en 1796, trad. en franç. par Labey, Paris, 1798, avec notes. — *Scientia navalis seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, St-Pétersbourg, 1749, 2 vol. in-4, fig. — *Theoria motûs lunæ*, Berlin, 1753, in-4. — *Institutiones calculi differentialis, cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum*, ibid., 1755, in-4, réimpr. avec addit. par les soins de G. Fontana, Pavie, 1787. — *Constructio lentium objetivar*, etc., Pétersbourg, 1762, in-4. — *Lettres à une princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau, nièce du roi de Prusse), Pétersbourg, 1763-1772, 3 vol. in-8, fig.; la meilleure édition de cet ouvr. estimé est celle de Paris, 1812, 2 vol. in-8, fig. (avec notes de Labey). — *Theoria motûs corporum solidorum, seu rigidorum*, Rostock, 1765, in-4, fig., réimpr. avec augment., Greisswald, 1790, in-4. — *Institutiones calculi integralis*, Pétersbourg, 1768-70, 3 vol. in-4, réimpr. en 1792-93, augm. d'un 4e vol. — *Dioptrica*, ibid., 1767-71, 3 vol. in-4. — *Theoria motuum lunæ*, etc., 1772, in-4. La table générale des écrits de L. Euler est insérée à la fin du 2e vol. de ses *Institutiones calculi differentialis*, édition de Pavie, 1787, publ. par Grégoire Fontana. — Euler (Jean-Albert), géomètre, fils aîné du précédent, né à St-Pétersbourg en 1734, partagea, en 1761, avec l'abbé Bossut, le prix proposé par l'académie des sciences sur *la meilleure manière de lester et d'arrimer un vaisseau*, fut membre de l'acad. de Berlin à 20 ans, obtint la place de prof. de physiq. à St-Pétersbourg lorsque son père retourna dans cette ville, fut nommé successivement secrét. de l'acad. impériale des sciences, inspect. de l'acad. milit., conseill. du collége et conseiller-d'état. Il mourut en 1800. On trouve de lui un gr. nombre de *Mém.* intéressants sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique, dans les rec. académiq. de Berlin, de Munich et de Gottingue. — Euler (Charles), 2e fils de Léonard Euler, né à Pétersbourg en 1740, montra de bonne heure un grand goût pour les sciences, et particulièrement pour l'histoire naturelle et la médecine. Il voyagea en Allem., en Belgique, acheva ensuite ses études à Hall, où il fut reçu docteur en médecine, revint dans sa famille en 1762, et obtint l'année suivante la place de médecin principal de la colonie franç. à Berlin. Il partit avec son père, en 1766, pour retourner à St-Pétersbourg, où il fut nommé, en arrivant, médec. de la cour, et membre de l'acad. impér. des sciences. Il mourut vers 1800. Les biographes qui parlent de Ch. Euler le citent comme érudit et bon médecin, mais non comme mathém., et c'est ce qui donne lieu de penser que son père ne fut point étranger au mémoire de Charles sur la question d'*examiner si le mouvem. moyen des planètes conserve toujours la même vitesse*, etc., qui remporta le prix proposé par l'académie des sciences de Paris, en 1767. — Euler (Christophe), frère puîné du précéd., né à Berlin en 1743, fit de bonnes études en mathém., en les dirigeant particulièrem. vers le génie milit., et entra au service dans l'artillerie prussienne. Le grand Frédéric ne voulut point consentir à ce qu'il suivît son père à St-Pétersbourg, et il fallut l'intervention de Catherine pour qu'il obtînt, non sans peine, cette permission. A son arrivée en Russie, il reçut de l'impératrice le rang de major d'artill., et fut nommé direct. de la fabrique d'armes établie à Systerbeck, près le golfe de Finlande. Il cultivait aussi l'astronomie par goût, et il fut un des savants que l'académie de Pétersbourg désigna pour aller observer le passage de Vénus sur le soleil en 1769. On ignore l'époque de sa mort.

EULOGE (St) *de Cordoue*, mort martyr en 859, a laissé : *Memoriale sanctorum*, ou histoire des martyrs de son temps; une *Exhortation au martyre*, et une *Apologie pour les martyrs*; ces écrits se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères* et dans l'*Hispania illustrata*, t. IV.

EUMATHE ou EUSTACHE, écrivain grec que l'on croit avoir vécu dans les dern. S., de l'empire d'Orient, est aut. des *Aventures des Hysminias et de Hysminé* : ce roman, quoique mal écrit et de mauvais goût, a été traduit plus. fois et en plus. langues. La prem. édition du texte parut en 1618 à Paris, avec une trad. latine et des notes fort savantes par Gaulmin; il a été réimpr. à Leipsig en 1792 par les soins de Teucher, mais sans les notes

de Gaulmin. Lelio Carani en avait donné une version italienne en 1559 : c'est la plus ancienne, et l'on croit que la plupart des autres traductions ont été faites sur celle-ci.

EUMÈNE, *Eumenius*, rhéteur à Autun, né dans cette ville vers l'an 261, reçut de l'empereur Constance-Chlore le titre de modérateur des écoles médianes, en récompense des soins qu'il n'avait cessé de donner à l'instruction de la jeunesse. Il reste de lui quatre discours dans les *Panegyrici veteres, cum notis variorum*, Paris, 1643, in-8, et 1655, 2 vol. in-12.

EUMÈNES, un des plus gr. gén. d'Alexandre, né à Cardie en Thrace, appartenait à une famille obscure, et ne dut son élévation qu'à son propre mérite. La Paphlagonie et la Cappadoce lui ayant échu en partage après la mort d'Alexandre, il se vit contraint, pour entrer en possession de ces provinces, de se liguer avec Perdiccas. Après avoir défait Antipater et Antigone, ses concurrents, il fut trahi par Apollonide, l'un de ses lieutenants, et perdit à son tour une grande bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J.-C. Eumènes se réfugia alors dans la forteresse de Nora, et s'y défendit une année entière contre Antigone, qu'il força enfin à se retirer. Ayant dans la suite rassemblé une nouvelle armée, il livra une dernière bataille où il fut encore trahi par ses soldats, et livré à Antigone qui le laissa mourir de faim, 315 ans avant J.-C. Vraim. digne de la confiance de son maître, qui, en mourant, l'avait chargé du soin de ses enfants, Eumènes lutta avec un courage héroïque contre l'ambition des autres génér. d'Alexandre; mais dès qu'il eut cessé de vivre, ceux-ci firent périr Olympias et les jeunes rois dont ils se partagèrent les trônes.

EUMÈNES Ier, roi de Pergame, monta sur le trône l'an 264 avant J.-C., et fit quelques conquêtes sur les rois de Syrie. Il fit fleurir les lettres, mais se déshonora par son intempérance, et mourut d'un excès de vin l'an 242 avant J.-C. — EUMÈNES II, son neveu, fils d'Attale Ier, monta sur le trône 198 ans avant J.-C., fit alliance avec les Romains auxquels il conserva toujours la foi jurée, soutint avec avantage différentes guerres contre Antigone, roi de Macédoine, contre Prusias, roi de Bithynie, contre Cotys Ier, roi de Thrace, et mourut après un règne de 30 à 38 ans. Eumènes II est célèbre par son amitié pour ses frères Attale et Philétère; il cultivait les lettres et augmenta beaucoup la bibliothèque de Pergame. — EUMÈNES III, fils du précédent, était en bas âge quand son père mourut, et eut pour tuteur son oncle Attale, qui lui remit le trône en 158 avant J.-C. Ce prince ne régna qu'un an.

EUNAPE, sophiste, médecin et historien, né à Sardes en Lydie dans le 4e S., a écrit les *Vies des philosophes et des orateurs*, ou histoire abrégée des éclectiques, des médecins et des orateurs de son temps : l'édition la plus correcte est celle qui a été donnée par Boissonade, Amsterdam, 1822, 2 part. in-8. Cet ouvr., malgré l'exagération des opinions politiques et religieuses qui y sont exprimées, renferme des matériaux import. pour l'hist. philos. et littér. Le *Lexique de Suidas* contient quelques fragments d'une *Hist.* de son temps par Eunape.

EUNOME, hérésiarque des 3e et 4e S., né en Cappadoce, vint chercher fortune à Alexandrie, y suivit quelque temps les leçons d'Aétius, dont il devint secrétaire, et, à la recommandation de ce célèbre sophiste, fut ordonné diacre, puis sacré évêque de Cyzique vers 360, par Eudoxe, qui plus tard fut contraint de le déposer comme fauteur de l'arianisme. Ses opinions et ses écrits le firent exiler successivement en Mauritanie, à Naxos et à Palmyride; il vivait encore au temps de St Jérôme, et mourut dans sa patrie, où il avait été obligé de se retirer. Entre autres erreurs Eunome soutenait que Dieu ne connaît pas mieux son essence que nous ne la connaissons; il niait que le fils de Dieu se fût uni à l'humanité, regardait les miracles comme des prestiges, et ne voulait pas qu'on honorât les reliques. Les disciples de cet hérésiarque, désignés sous le nom d'*Eunomiens*, furent proscrits vers l'an 380 par un édit de Gratien, et leur secte s'éteignit sous Théodose. St Basile et les deux Grégoire (de Nazianze et de Nysse), ont réfuté les écrits d'Eunome.

EUNOMIENS. — V. l'article précéd.

EUPATOR, roi du Bosphore-Cimmérien, n'est connu dans l'histoire que par ses médailles et par quelques passages de Lucien et de Capitolin. Les médailles de ce prince, frappées au revers d'Antonin et de Marc-Aurèle, attestent qu'il régna depuis l'an 186 jusqu'à l'an 171 de l'ère chrétienne.

EUPHÉMIE (Ste), vierge de Chalcédoine, martyre sous Dioclétien vers l'an 307.

EUPHÉMIE (FLAVIA-ÆLIA-MARCIA), impératrice d'Orient, femme de Justin Ier, morte en 523, avait été élevée chez les Barbares, où ses parents étaient esclaves : elle portait le nom de *Lupicine* av. que son époux fût élevé au trône.

EUPHÉMIUS gouvernait pour Michel-le-Bègue, en 825, une ville de la Sicile, quand la famille d'une jeune religieuse qu'il avait enlevée, et dont il avait fait sa femme, porta plainte contre lui devant l'empereur. Condamné par ce prince à avoir le nez coupé, Euphémius se défendit d'abord à la tête de quelques troupes, puis il se réfugia en Afrique, sollicita des secours du khalyfe Ziadet-Allah, rentra dans la Sicile à la tête des Sarrasins, se présenta devant Syracuse, et fut assassiné au moment où il exhortait les habitants à lui ouvrir leurs portes; les Sarrasins, après sa mort, se rendirent maîtres de la Sicile et d'une partie de l'Italie.

EUPHORBUS, médecin à Rome dans le 1er S. avant J.-C., avait composé un traité *Peri opon*, qui ne nous est point parvenu. Pline et Galien, qui citent ce personnage, rattachent à son nom la dénomination d'une plante (l'*euphorbe*), que Saumaise a prouvé être antérieure à ce prétendu médecin du roi Juba.

EUPHORION, poète grec, né dans la 126e olym-

piade à Chalcis en Eubée, fut bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, et composa un gr. nombre d'ouvr., dont aucun ne nous est parvenu. L'*Anthologie grecque* contient cependant quelques mots détachés, quelques vers, et deux épigr. entières de ce poète, qui était encore fort à la mode au temps de Cicéron, et qui fit vogue sous Tibère. Les *Fragm.* d'Euphorion ont été recueillis par Aug. Meincke, et publ. avec une bonne dissertation sur sa vie et ses écrits, Dantzig, 1823, in-8.

EUPHRAEUS, et non EUPHRATES, comme l'ont écrit quelques biogr., né dans l'île d'Eubée, fut disciple de Platon et devint conseill. de Perdiccas, roi de Macédoine. Après la mort de ce prince, s'étant mis à la tête du parti opposé à Philippe, successeur de Perdiccas, Euphraeus se donna la mort pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis.

EUPHRANOR, peintre et sculpt. grec, qui viv. dans le 4e S. avant J.-C., est cité par Quintilien comme ayant porté l'art de la peinture au dernier degré de la perfection. Pline le range parmi les artistes athéniens. Les sculptures d'Euphranor ont reçu les mêmes éloges que ses peintures. On cite parmi ses statues celles de Pâris, de Minerve, de Latone, de Vulcain, et celles d'Alexandre et de Philippe sur des quadriges; et parmi ses tableaux, le combat de la cavalerie athénienne à Mantinée; les figures de Thésée, avec la démocratie et le peuple personnifiés; une Junon, un Apollon, et Ulysse contrefaisant l'insensé.

EUPHRATAS ou EUPHRATE est le nom de deux évêques que l'on croit avoir occupé successivem. le siége de Cologne. S'il faut en croire certains actes, le prem. aurait été déposé pour cause d'hérésie, dans un concile que l'on prétend avoir été tenu à Cologne l'an 346, et le second aurait assisté au concile de Sardique en 347. St Athanase parle de ce dernier en termes honorables.

EUPHRATE, philosophe stoïcien, fut l'ami de Pline-le-Jeune, qui en parle avec éloges dans une de ses lettres. Il fut aussi honoré de l'amitié de l'empereur Adrien, auquel il demanda, dans sa vieillesse, la permiss. de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un triste fardeau pour lui. Ayant obtenu cette permission, il prit du poison et mourut l'an 118 de J.-C.

EUPHRONE (St), évêque de Tours en 556, mort vers 573, avait assisté au concile de Paris tenu en 557, et à celui que l'on appelle le *second de Torus,* en 1567; il jouit d'une grande considérat. auprès des rois Clotaire Ier et Charibert, et fut choisi par Sigebert, roi d'Austrasie, pour opérer la translation de la vraie croix dans le monastère de Ste Radegonde à Poitiers. Le saint prélat signala son zèle et sa charité en pourvoyant à la subsist. des habit. de Tours, et en s'opposant à l'établiss. d'une taxe que le comte Gaison voulait imposer au peuple. St Grégoire de Tours, parent d'Euphrone, lui succéda. — EUPHRONE (St), évêque d'Autun, fut en partie l'aut. de la lettre adressée à Thalase d'Angers, sur les fêtes, le service divin, les ecclésiastiques bigames, etc., et assista en 475 au concile d'Arles assemblé au sujet du prêtre Lucide.

EUPHROSINE, impératrice d'Orient, femme d'Alexis III, qu'elle fit monter sur le trône à la place d'Isaac-l'Ange l'an 1195, gouverna pendant quelq. ann. son époux et l'empire; mais son orgueil et ses mœurs corrompues soulevèrent tous les gr. contre elle: ils la firent descendre du trône et renfermer dans un monastère. Peu de temps après, Euphrosine rentra en grâce et recouvra tout son crédit. Lors de la conquête de Constantinople par les croisés, l'an 1204, elle alla rejoindre son époux qui avait pris la fuite l'année précéd., et mourut en 1215 à Larta en Épire, où elle avait trouvé un asile.

EUPOLIS, poète grec d'Athènes, florissait vers la 85e olympiade, 435 ans av. J.-C. Il appartient, ainsi que Cratinus, à la *vieille comédie,* à cette époque de licence théâtrale, où le vice et le ridicule n'eussent paru que faiblem. punis si l'homme vicieux ou ridicule n'eût pas été livré en personne à la risée ou à l'indignation du spectateur. On n'a sur la vie et sur la mort de ce poète que des récits tellement contradictoires, que l'un réfute ou détruit nécessairem. l'autre, et qu'il faut les rejeter tous, ou admettre, ce qui paraît plus vraisemblable, l'existence de plusieurs écrivains du même nom, et dont les aventures auront été par la suite attribuées à un seul et même Eupolis. On n'est pas plus d'accord sur le nombre de pièces qu'il avait composées, et qui varie depuis sept ou neuf jusqu'à dix-sept. On en rencontre quelques *fragments* dispersés dans Stobée, dans Pollux et dans le *scholiaste* d'Aristophane.

EUPOMPE, peintre grec, né à Sycione dans le 4e S. avant J.-C., fut contemporain de Zeuxis, de Timanthe et Parrhasius. Il fonda l'école qui porta le nom de sa patrie, et eut pour disciple Pamphile, qui devint maître du célèbre Apelles. On cite comme un de ses tableaux les plus remarquables un *Grec vainqueur aux jeux gymniques.*

EURIC, désigné aussi sous les noms d'*Évaric* et d'*Euoric*, 7e roi des Visigoths, succéda en 476 à Théodoric II, son frère, après l'avoir fait assassiner. Le sénat romain lui ayant abandonné les conquêtes de la république au-delà des Alpes, il ravagea la Gaule, prit Bourges, Clermont, Arles et Marseille, et contraignit Odoacre à lui céder ses droits sur l'Espagne et sur les Gaules. Ce prince, le plus gr. guerrier et le plus puiss. monarque de son siècle, vit à sa cour des ambassad. de toutes les nations solliciter son appui; il recueillit les anciennes lois, en ajouta de nouvelles, fit connaître la civilisat. à ses sujets, et mourut à Arles en 485, laissant son fils Alaric en bas âge.

EURIPIDE, l'un des plus gr. poètes qui aient illustré la scène tragique, naquit à Salamine la 1re année de la 75e olympiade, 480 ans avant J.-C. Il était fils de Mnésarque, et fut redevable du nom d'*Euripide* à la circonstance glorieuse qui marqua sa naissance, la victoire remportée par les Grecs à l'embouchure de l'Euripe, victoire qui fut le prélude et le gage de celle de Salamine. C'est ainsi

que les prem. victoires d'Euripide, dans les jeux publics de la Grèce, furent le présage des succès qui l'attendaient sur un théâtre plus digne de lui. Bientôt dégoûté du métier d'athlète, il étudia l'éloquence sous Prodicus de Chio et la philosophie sous Anaxagore : aussi, peu de poètes ont-ils mis sur la scène plus d'éloquence et de philosophie; peut-être même Euripide n'est-il pas tout-à-fait exempt du reproche d'affectation à cet égard. Mais la nécessité de donner à ses tragédies un caractère qui les distinguât de celles d'Eschyle et de Sophocle, et qui méritât à leur auteur une place à côté de ces deux grands poètes, indiquait à Euripide une route nouvelle où la tournure habituelle de son esprit et ses études préliminaires lui promettaient et lui obtinrent de brillants succès. Les femmes jouent en général le grand rôle dans ses pièces, dans celles du moins qui nous sont parvenues; mais ce n'est malheureusement pas toujours le plus beau. Toutefois il ne paraît pas que les Athéniennes s'en soient autrem. formalisées: elles pardonnèrent volontiers au poète ses sarcasmes, ses épigrammes et ses déclamat. en faveur de l'éclat et de l'importance qu'il leur prêtait sur le théâtre. On a donné plus. motifs de cette espèce d'acharnement de la part d'Euripide à poursuivre ainsi la plus belle moitié du genre humain : le plus plausible est que, marié deux fois et deux fois malheureux dans son choix, il est possible que la conduite de ses femmes l'aient involontairement disposé à voir dans le sexe entier les vices et les travers qui avaient troublé sa tranquillité domestique. On ignore l'époque et les causes de sa retraite près d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui l'accueillit avec distinct., le combla d'honneurs, et l'éleva même, dit-on, au poste de ministre-d'état. Il ne jouit pas long-temps de ces honorables faveurs : un accid. affreux termina tout à coup sa carrière. Il se promenait un jour à l'écart dans un bois, et profondément absorbé dans ses pensées, lorsqu'il fut assailli par une meute de chiens qui le mirent en pièces, ou le blessèrent du moins si dangereusem. qu'il succomba peu de jours après l'événement. Il était âgé de 76 ans. Des Athéniens reclamèrent les restes de leur poète; mais Archélaüs voulut les garder, et Athènes, frustrée dans son attente, éleva à Euripide un cénotaphe que Pausanias vit encore sur le chemin de la ville au Pirée. Des 84 tragédies attribuées à ce grand poète 19 seulement sont parvenues jusqu'à nous; et deux entre autres (l'*Hippolyte* et l'*Iphigénie en Aulide*) ont enrichi la scène franç. de deux chefs-d'œuvre : l'*Iphigénie* et la *Phèdre* de Racine. L'édition *princeps* d'Euripide, publiée par Lascaris vers la fin du 15e S., ne contient que quatre tragédies : celles qui suivirent dans le cours du 16e laissent beaucoup à désirer sous le double rapport du complet et de la pureté du texte; il faut arriver au commencem. du 17e pour trouver enfin une édition moins indigne d'Euripide : c'est celle de Paul Estienne, Paris, 1602, in-4. Celle de Barnès, in-fol., Cambridge, 1694, a sensiblement perdu de sa réputation depuis que Walkenaër et Reiske en ont démontré l'insuffis. Elle servit néanmoins de base au grand trav. commencé par Morus et terminé par Beck, qui y réunit les *fragments* d'après la récension de Musgrave. Cette édit., qui se compose de 3 vol. in-4, Leipsig, 1779-88, renferme tout ce que les critiques modernes ont écrit de mieux sur ce grand tragique. Elle n'a été surpassée que par celle de Glascow, 1821, 9 vol. in-8. Parmi les pièces séparém. édit., il faut distinguer l'*Hécube*, *les Phéciniennes*, *Hippolyte* et les *Bacchantes*, publiées par le célèbre Brunck, et malheureusem. devenues trop rares. Il faut regretter surtout que le gr. critique Porson ait borné à quatre pièces seulement l'excell. trav. dont elles offrent un si beau *specimen*. Les traged. d'Euripide ont été trad. en franç., quelques-unes en totalité et d'autres par simples extraits, par le P. Brumoy dans son *Théâtre des Grecs*. Prévost de Genève a complété ce travail en 4 vol. in-12, Paris, 1783.

EUROPE (mythol.), fille d'Agénor, roi de Phénicie et sœur de Cadmus, fut aimée de Jupiter, qui pour l'enlever prit la forme d'un taureau. Ce dieu emmena la jeune Europe dans la partie du monde qui depuis porte son nom.

EUROPE, la moins étendue, mais la plus peuplée des 5 parties du monde, est bornée au N. par la mer Glaciale, à l'O. par l'océan Atlantique, à l'E. par l'Asie, dont la séparent l'Archipel, le détroit de Gallipoli, la mer de Marmara, le détroit de Constantinople, la mer Noire, le détroit de Caffa, la mer d'Azof et le Don, enfin au S. par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée. Comprise presque tout entière dans la zone tempérée de l'hémisphère du nord, entre le 35e et le 71e degré de latitude, l'Europe participe toutefois, par ses deux extrémités longitudinales, du climat de la zône torride et du froid glacial du pôle. Les montagnes qui la traversent forment comme une chaîne continue commençant au nord et se dirigeant vers la Méditerranée : les Alpes, qui en sont la partie la plus élevée, semblent être le tronc auquel se rattachent les autres branches, comme le Jura, les Apennins, les Carpaths, etc. De ces hauteurs descendent 34 gr. fleuves, qui se rendent à la mer par des directions diverses. C'est en grande partie aux soins de la culture que l'Europe doit sa fertilité : elle l'emporte toutefois sur les autres quant à l'abondance des produits, parce que la civilisation et l'industrie y sont à un degré supérieur. On évalue à 170 ou 180 millions d'âmes la population d'Europe. Entre les peuples divers qui couvrent son étendue, les seuls que l'on penche à regarder comme étant de race indigène pure, relativement aux lieux où ils sont fixés, sont les Slaves, les Finnois et les Allem. (*v.* Angleterre, Autriche, Bavière, Danemarck, Écosse, Espagne, France, Hollande, Hongrie, Italie, Lombardie, Pologne, Portugal, Prusse, Rome, Russie, Sardaigne, Savoie, Saxe, Sicile, Suède, Suisse, Turquie, Wurtemberg, etc.

EURYDICE, nom de plusieurs femmes célèbres

dans l'histoire de Macédoine. La plus ancienne est la femme du roi Amyntas; elle eut trois fils : Alexandre, Perdiccas, Philippe, et une fille nommée Euryone, qui fut mariée à Ptolémée-Alorites. Devenue amoureuse de ce dern., Eurydice se livra à des crimes dont on peut lire les détails dans l'historien Justin, qui d'ailleurs nous laisse ignorer la fin de cette princesse. — EURYDICE, fille d'Antipater, fut mariée à Ptolémée, fils de Lagus; mais ayant été supplantée par Bérénice, sa nièce, que son époux prit pour seconde femme, elle se retira chez Séleucus, roi de Syrie, suivit en Macédoine Ptolémée-Céraunus, fils de ce prince, et se retira plus tard à Potidée, dont elle déclara les habitants libres. Ceux-ci lui en témoignèrent leur reconnaiss. en instituant en son honneur une fête appelée de son nom *Eurydicée*. — EURYDICE, nommée *Adea* ou *Andata*, épousa le prince Arridée, frère naturel d'Alexandre-le Grand; et Arridée étant monté sur le trône de Macédoine, elle essaya de l'y maintenir; mais les troupes macédoniennes se rangèrent du côté du fils du vainqueur de Darius, le jeune Alexandre. Olympias, aïeule de ce dernier, envoya à Eurydice, qui fut faite prisonnière à Amphipolis, un poignard, du poison et un cordeau pour qu'elle eût à choisir entre ces trois moyens de se donner la mort. L'épouse d'Arridée s'étrangla avec sa ceinture l'an 316 avant J.-C.

EUSÈBE (St), Grec de naissance, succéda en 310 au pape St Marcel, prem. du nom, et mourut après 4 ou 5 mois de pontificat.

EUSÈBE (PAMPHILE), évêque de Césarée, né vers l'an 267, mort vers 338, fut un des fauteurs secrets des ariens et l'ennemi de St Anathase qui combattait cette hérésie. On ne sait s'il fut plus utile à l'Église par ses lumières que nuisible par ses erreurs et ses intrigues; on s'accorde toutefois à le regarder comme un des hommes les plus sav. et les plus éloquents de l'Église chrétienne. Il avait composé un grand nombre d'ouvr. suivant le témoignage de St Jérôme, qui en a conservé quelq. fragments. L'écrit le plus remarquable qui nous reste de cet auteur est une *Histoire ecclésiast.*, en X liv., publ. par Henri de Valois, Paris, 1659, in-fol., avec une version lat. très estimée qui a été traduite en franç. par le présid. Cousin. Cet ouvr. a mérité à Eusèbe le titre de *Père de l'hist. ecclés.*

EUSÈBE *de Nicomédie*, prélat grec, vécut sous les règnes de Constantin et de Constance, et fut l'un des plus fougueux défenseurs de l'arianisme. Maître de l'esprit des princes que nous venons de nommer, il attaqua avec acharnement les évêques orthodoxes, en fit déposer plus. dans un concile, accusa St Athanase d'imposture, de sédition et d'homicide, le fit condamner par le concile réuni d'abord à Césarée, ensuite à Tyr, parvint à faire recevoir Arius à la communion des évêq., et après la mort de cet hérésiarque, devint le chef de son parti. Il fut élu évêque de Constantinople en 339, fit tenir à Antioche, deux ans après, un concile dans lequel l'arianisme reçut une sanction publ., et mourut en 342.

EUSÈBE, évêque de Verceil, mort vers 373, s'était distingué au concile de Milan en 355, par ses *Attaques contre l'arianisme*, et fut exilé avec plusieurs autres évêques, pour n'avoir point voulu souscrire à la condamnation de St Anathase. On a de lui une *Traduction latine des Commentaires d'Eusèbe de Césarée sur les Psaumes*, Milan, 1743, 2 vol. in-4. — Deux *Lettres :* l'une où il proteste contre les violences exercées contre sa personne, et l'autre adressée à Grégoire d'Elvire; toutes deux se trouvent dans la *Biblioth. des Pères*.

EUSÈBE *de Samosate*, évêque de cette ville dans le 4^e^ S., fut d'abord lié avec les ariens, mais s'illustra ensuite par sa foi et son amour pour l'Église orthodoxe. Il souscrivit au symbole de Nicée dans le concile d'Antioche en 363, et la fermeté avec laquelle il s'opposa à la doctrine d'Arius lui attira de nombreuses persécutions. L'emper. Théodose ayant rendu la paix à l'Église, Eusèbe eut la miss. de visiter les Églises d'Orient et d'ordonner des év. dans diverses villes; mais au moment où il installait un prêtre orthodoxe sur le siége épiscop. qu'il venait d'établir à Dolique, petite ville de Syrie infectée d'arianisme, une femme de cette secte lui jeta sur la tête une pierre qui le tua. Avant d'expirer il demanda la grâce de cette fanatique. On place la mort d'Eusèbe vers l'an 379; l'Église l'honore comme martyr, et il est mentionné dans le *Martyrologe* romain au 21 juin.

EUSÈBE *de Dorylée*, exerçait à Constantinople la profession d'avocat dans le 5^e^ S., lorsqu'il osa s'élever en pleine Église contre les opinions hérétiques de Nestorius, et dénonça ce patriarche aux év. Appelé au siége épisc. de Dorylée, en Phrygie, il se crut encore plus obligé de défendre la foi contre ceux qui l'attaquaient. Sa liaison intime avec Eutychès ne l'empêcha pas, dès qu'il eut connaissance de son sentiment hétérodoxe sur J.-C., de le dénoncer dans un concile de 30 évêques assemblés à Constantinople. Plus tard il donna de nouvelles preuves de sa fermeté dans le faux concile connu sous la dénomination de *brigandage d'Éphèse;* il eut une très gr. part à la condamnat. d'Eutychès dans le concile assemblé à Chalcédoine en 451.

EUSÈBE, évêque d'Antibes, successeur d'Euthérius vers l'an 541, prit part aux réglements que fit le concile d'Arles en 554, et mourut vers 570 ou 572. On lui attribue une *Histoire de la translation des corps de St Vincent, St Oronce et St Victor, martyrisés en Espagne.*

EUSÈBE, marchand syrien, se trouvant à Paris pour son négoce en 591, acheta l'évêché mis à l'encan par Frédégonde après la mort de Ragnemode, évêque de Paris, chassa tous les jeunes gens élevés sous la surveillance de son prédécesseur dans l'école épiscopale, avec les maîtres préposés à leur enseignement, les remplaça par des gens de son pays, et remplit ainsi de Syriens l'Église parisienne. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son marché, et fut remplacé par le frère de Ragnemode. — Un autre EUSÈBE, év. de Paris, ordonna prêtre, en 551, Clodoalde, le seul des fils

de Clodomir qui échappa au massacre de ses frères, et que l'on appelle aujourd'hui St Cloud.

EUSÉBIA (Aurélia), impérat. romaine, épouse de l'empereur Constance, employa d'abord son crédit à détruire les injustes préventions que ce prince nourrissait contre Julien, son neveu, et à protéger les savants; mais ensuite elle persécuta l'Église, et se laissa entraîner à un zèle trop ardent pour l'arianisme. On croit qu'elle mourut vers l'an 360, empoisonnée par un breuvage qu'elle avait pris dans l'intention de faire cesser sa stérilité.

EUSÉBIE (Ste), abbesse du monast. de St-Cyr ou St-Sauveur, à Marseille, se coupa le nez, suiv. une ancienne tradition, dans l'espoir d'échapper à la brutalité des Sarrasins, qui avaient envahi la Provence, et détermina ses religieuses à l'imiter. Les Barbares étant entrés dans le monastère, ne voyant dans ces femmes que des objets hideux, les massacrèrent.

EUSTACHE, EUSTOCHE ou EUSTATHE (St), martyr sous Adrien, au commencement du 2e S., est honoré le 20 sept. par l'Église, qui lui associe Tatiane, sa femme, ainsi que ses deux fils, Agape, ou Agapit, et Théopis, compagnons de son martyre. Les actes de St Eustache ont été publ. en grec par le P. Combefis, Paris, 1660, et mis en franç. la même année par le P. Le Sueur; mais leur authenticité est révoquée en doute par plus. canonistes. Bien que l'une des principales églises de Paris soit sous l'invocation de St Eustache, on cherche en vain son nom dans la plupart des biographies publ. dans cette ville : une omission de cette nature, comme l'a dit M. Mahul, n'aurait pas eu lieu en Italie.

EUSTACHI (Barthélemi), anatomiste célèbre, né à San-Severino, dans la Marche d'Ancone, fut archiâtre et profess. au collége de la Sapience à Rome, et mourut en 1574. Peu d'anatomistes ont poussé plus loin leurs trav. dans les div. branches de l'anthropologie. Personne n'a plus fidèlement représenté les différentes pièces du squelette; il en a mentionné plusieurs parties pour la première fois, notamment dans l'organe de l'ouïe, l'étrier et le canal de communication de l'oreille interne avec l'arrière-bouche, qui porte encore le nom de *trompe d'Eustachi*, ou d'Eustache. Les ouvr. que nous avons de ce sav. sont une édit. du *Lexique* d'Érotien, avec des notes, suivi d'un opusc. intit. : *De Multitudine*, Venise, 1556, in-4; ce même opuscule a été réimpr. séparém. à Leyde, 1746, in-8. — *De Renibus libellus*, Venise, 1563, in-4. — *De Dentibus*, 1563, in-4 : ces deux opuscules ont été refondus dans le recueil intit. : *Opuscula anatomica, nempè de renum structurâ, officio et administratione, de auditûs organis; ossium examen; de motu capitis....; de dentibus*, ib., 1564, in-4; nouv. édit. par les soins de Boerhaave, Leyde, 1707, in-8; Delft, 1736, avec pl. — *Tabulæ anatomicæ, quas è tenebris tandem vendicatas, et pontif. Max. Clementis XI, munificentiâ dono acceptas, præfatione notisque illustravit J. M. Lancisi*, Rome, 1714, in-fol., fig., souv. réimpr. La meill. édit. est celle donnée par Albinus, Leyde, 1744, impr. de nouv., ibid., 1762, in-fol., avec des explications et des remarques qui sont des modèles de science et de saine critique. Les *Tabulæ anatomicæ* ont été égalem. bien commentées par George Martine, Édimbourg, 1740 et 1755, in-8. On doit regretter la perte de son ouvr. *De anatomicorum controversiis*, qu'Eustachi avait annoncé comme prêt à être publié.

EUSTATHE (St), évêque de Berrhée, puis d'Antioche en Syrie, né à Syde en Pamphylie vers la fin du 3e S., fut le premier à attaquer Arius par ses discours et des écrits dont il ne nous reste plus que quelq. fragments. Les ariens parvinrent à le faire déposer et exiler par Constantin; et il mourut dans cet exil vers l'an 337. Léon Alacci a publié sous le nom de ce prélat un *Tr. sur la Pythonisse*, Lyon, 1629, in-4.

EUSTATHE, archev. de Thessalonique au 12e S., célèbre commentat. d'Homère, avait été, avant son élévation à l'épiscopat, maître des requêtes et maître des orateurs à la cour de Constantinople. Ce fut à cette époque qu'il commenta Homère et Denys-le-Périégète; mais son travail sur Denys-le-Périégète ne peut entrer en comparaison avec ses *Comment. sur l'Illiade* et *l'Odyssée*. Cet immense ouvr. n'est au reste que la compilation des scholiastes et des commentateurs qui avaient précédé Eustathe; aussi celui-ci lui a-t-il donné, ainsi qu'à ses notes sur Denys, le titre modeste de *Parecbolæ*, ou extraits. Les *Comment.* sur Homère ont été impr. pour la prem. fois à Rome, 1542, 1550, 4 vol. in-fol. : cette édit. est très rare et très chère; Froben en a publ. une autre, 1559-60, 3 vol. in-fol. Il en existe un abrégé par Hadrien de Jonghes, Bâle, Froben, 1558, un vol. in-fol.; et le P. Politi, qui avait entrepris d'en donner une édit. avec la trad. latine, n'a publié que les 5 premiers liv. de l'*Illiade*, Florence, 1730, 1735, 3 vol. in-fol. On a encore d'Eustathe des *Notes* sur les *Canons* de St Jean Damascène; des fragm. d'un *Comment.* sur Pindare; des *Homélies*, des *Discours* et des *Lettres*, que l'on conserve dans différ. biblioth. Manuce a inséré dans *les Jardins d'Adonice* un petit *Traité* sur les *Dialectes* d'Homère qu'il attribue à Eustathe, mais qui n'est qu'un extrait des observat. grammaticales contenues dans la *Vie d'Homère* attribuée par quelq. bibliographes à Plutarque, et par d'autres à Denys d'Halicarnasse. Le P. Politi a inséré cet extrait dans le prem. vol. de son édit. d'Eustathe.

EUSTOQUIE (Ste), vierge romaine, née dans le 4e S., descendait de l'illustre famille des Scipions et des Émiles. Sa piété la conduisit en Orient avec sa mère Ste Paule, et elles se mirent l'une et l'autre sous la direction de St Jérôme. Eustoquie mourut en 419 supérieure du monastère de Bethléem.

EUSTRATE, archev. de Nicée au 12e S., a laissé des *Comment.* sur Aristote, insérés dans les *Analytica gr.*, Venise, Alde, 1536, in-fol., et dans les *Ethica gr. et lat.*, Paris, 1543. On lui doit encore

un *Traité* MS. (conservé dans plus. biblioth.), où il soutient l'opinion de l'Église grecque sur la procession du St-Esprit.

EUTHARIC CILICAS, gendre de Théodoric en 1515, nommé consul pour l'empire d'Occident en 519, renouvela à Rome et à Ravenne le spectacle des fêtes triomphales et les combats de bêtes féroces: il devait succéder à Théodoric, mais il mourut avant ce prince en 525, laissant un fils qu'il avait eu de la célèbre Amalasonthe.

EUTHYCRATES, sculpt. grec, fils de Lysippe, vivait dans la 120e olymp., 300 ans av. J.-C. Élève habile de son père, il en imita plutôt la correction que l'élégance. On citait comme ses chefs-d'œuvre les statues d'Hercule et d'Alexandre, du chasseur Thespis et des Thespiades, et de Médée traînée dans un char.

EUTHYDÈME, roi de la Bactriane vers l'an 220 av. J.-C., fut quelq. temps en guerre contre Antiochus III, qui voulait rentrer en possession de cette contrée, autrefois soumise à la domination des rois de Syrie; mais il réussit à se faire reconnaître par ce monarque comme souverain indépendant. On voit au cabinet du roi une très belle médaille à l'effigie d'Euthydème, don du célèbre antiquaire Pellerin.

EUTHYME (St), archimandrite, nommé *le Grand*, né à Melitène dans la petite Arménie en 377, mort en 473, prêcha l'Évangile avec succès aux Arabes et aux Sarrasins, en convertit un grand nombre, ramena à la foi orthodoxe l'impératrice Eudoxie, et devint l'oracle de l'Église d'Orient.

EUTOCIUS d'Ascalon, géomètre grec, vivait vers l'an 540 de J.-C. Il est aut. de deux *Comment.*; l'un, sur Apollonius de Perge, se trouve dans l'édit. d'Apollonius par Halley; l'autre, sur quelq.-uns des ouvr. d'Archimède, Bâle, grec-lat., 1544.

EUTROPE (Flavius-Eutropius), historien latin du 4e S., a laissé entre autres ouvr. un abrégé de l'histoire romaine intit. : *Breviarum rerum romanarum*, en X liv., depuis la fondation de Rome jusqu'à l'emper. Valens, auq. cet ouvr. fut dédié. La prem. édition est celle de Rome, 1471, in-fol.; la plus estimée, celle d'Havercamp, Leyde, 1729, in-12, rééditée par H. Verheik, ib., 1762, 2 vol. in-8, reprod. à Londres, 1821, in-8. Cette hist. a été trad. plus. fois en franç.; la meill. trad. est celle de l'abbé Paul, Lyon, 1809, in-12.

EUTROPE, eunuque, originaire d'Arménie, ministre et favori de l'empereur Arcadius, révolta le peuple par ses cruautés, son insolence et sa lubricité; il aurait été massacré, si St Jean-Chrysostôme n'eût apaisé la multitude par un sermon qui passe pour un chef-d'œuvre. Eutrope fut jugé et condamné à mort en 399, pour avoir aspiré à l'empire.

EUTYCHÈS, célèbre hérésiarque, né à Constantinople vers la fin du 4e S., se consacra dès sa jeunesse à la vie monastique, se distingua par sa piété et la régularité de ses mœurs, et devint abbé d'un monastère où il s'était retiré près de Constantinople. Son ardeur à combattre l'hérésie de Nestorius, l'ignorance des quest. obscures qu'il agitait, l'entraînèrent lui-même dans l'hétérodoxie. Le dogme principal du nestorianisme était l'existence de deux personnes en J.-C.; Eutychès rejeta les deux natures reconnues par l'Église; et cette opinion, que ses moines adoptèrent d'abord, se répandit bientôt au-dehors; l'eunuque Chrysaphius, ministre de l'emper. Théodose II, s'en déclara le partisan, ainsi que l'impératrice Eudoxie-Athénaïs; et leur exemple trouva de nombreux imitateurs. Eusèbe de Dorylée et Flavien, patriarche de Constantinople, essayèrent en vain de ramener Eutychès à la doctrine orthodoxe; il persista dans son erreur, et le patriarche crut alors devoir le citer devant un concile assemblé dans la capitale de l'empire d'Orient. Eutychès y parut, fut condamné, excommunié, et déposé sur le refus qu'il fit de se soumettre. Théodose II, excité par son ministre, résolut de poursuivre à leur tour les membres du concile qui avaient prononcé le jugem.; il en convoqua un nouveau à Éphèse, où toutes les formes furent violées, Eutychès absous, le patriarche Flavien anathématisé, et traité avec tant de rigueur et d'inhumanité, qu'il mourut de ses blessures trois jours après. C'est ce concile que les historiens ont nommé *le brigandage d'Éphèse*. Vainement le pape St Léon conjura-t-il l'empereur de convoquer en Italie un 3e concile; Théodose s'y refusa; mais Eutychès ne jouit pas long-temps de son triomphe: Théodose mourut; Marcien, son successeur, d'accord avec St Léon, convoqua le concile général de Chalcédoine, où l'anathème contre Eutychès fut confirmé; et celui-ci mourut peu de temps après. Malgré sa proscript., cette hérésie subsista pend. un gr. nombre d'années.

EUTYCHÈS ou EUTYCHUS, grammair. du 16e S., disciple de Priscien, est auteur de deux livres *de Discernendis conjugationibus*, publ. à Tubingen en 1537, in-4, par Camerarius, qui les a réunis à quelques opuscules de Victorin et de Servius; ils ont été réimpr. dans les *Grammatici veteres* de Pustchius. Cassiodore, dans le 9e chapitre de son *Orthographia*, rapporte quelques fragments d'un traité *de Aspiratione* du même auteur, qui paraît avoir composé plusieurs autres écrits qui ne nous sont point parvenus.

EUTYCHIEN, pape, successeur de St Félix Ier en 275, gouverna l'Église pendant 9 ans, et mourut en 283. Ce fut sous son pontificat que parut Manès, chef des hérésiarques, appelés de lui manichéens.

EUTYCHIUS, patriarche melchite d'Alexandrie, appelé par les Arabes *Saïd-Ben-Batric*, né en Égypte l'an de l'hég. 263 (de J.-C. 876), gouverna l'Église depuis 933 jusqu'en 940, se distingua par une profonde connaissance de l'histoire ecclésiast., et pratiqua la médecine avec succès. On a de lui une *Hist. universelle* depuis le commencement du monde jusqu'à l'an de l'hégyre 326 (de J.-C. 937), trad. en latin par Selden sous ce titre : *Eutychii Ægyptii, patriarchæ orthodoxorum Alexandrini, Ecclesiæ suæ origines*, etc., Londres, 1642, in-4;

par Pococke sous le titre de *Contextio gemmarum, sive Eutychii patr. Alexandrini annales*, ibid., 1658, 2 vol. in-4 ; le 2e vol. renferme des *Tableaux chronologiques* et des *Lettres ;* il a composé plus. ouvr. de médec., dont on trouve les titres dans la *Biblioth. orient.* de d'Herbelot.

ÉVAGORAS, roi de Salamine dans l'île de Chypre, descendait de Télamon, fondateur de cette ville. Aidé de quelques amis, il remonta sur le trône de ses ancêtres ; plus tard, il soumit les petits états voisins, et finit par se déclarer indépendant du roi de Perse. Soutenu dans sa révolte par Amasis, roi d'Égypte, et par les Athéniens, il arma une flotte ; mais vaincu dans un combat, puis assiégé dans sa capitale, il fut obligé de se remettre à la discrét. du vainqueur. Il fut tué par un eunuque l'an 374 av. J.-C. Isocrate prononça son *Oraison funèbre*, que le temps nous a conservée. — ÉVAGORAS, 2e fils du précéd., devint roi de Salamine après la mort de son frère aîné Nicoclès, fut chassé du trône par Protagoras, son frère cadet, et mis à mort sur l'ordre du roi de Perse, Artaxercès-Ochus, qui lui avait d'abord confié un gouvernem. en Asie.

ÉVAGRE, surnommé *le Scolastique*, né à Épiphanie en Syrie vers 536, fut un des avocats les plus distingués d'Antioche. Il servit de secrétaire à Grégoire, év. de cette ville, pour sa correspondance avec Tibère-Constantin, fut nommé questeur de ce prince et garde des dépêches du préfet sous Maurice, son successeur. On a de lui une *Histoire ecclésiast.* en VI livres, depuis l'an 431, époque de la condamnation de Nestorius au concile d'Éphèse, jusqu'à 593. Elle a été traduite en lat. par Wolfg. Musculus, Christophorson et Adr. Valois, et en franç. par le présid. Cousin. On la trouve réunie aux histoires d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, Paris, Rob. Estienne, 1544, in-fol., et dans les différ. édit. des aut. de l'*Hist. ecclés.* — ÉVAGRE, patriarche d'Antioche, élu à la place de Paulin en 388, mort en 392, a trad. en latin une *Vie de St Antoine* par St Athanase, impr. dans la légende, Milan, 1474, etc. — ÉVAGRE, *Ponticus* ou *Hyperborita*, profess. de littérat. sacrée à Constantinople en 381, avait suivi les leçons de St Grégoire de Nazianze et de St Macaire, l'un des plus illustres solitaires de la Thébaïde. Il partagea les erreurs d'Origène, et quelques-unes de ses maximes provoquèrent les censures du 5e synode en 553, et du concile de Latran en 649. Ses princip. écrits sont : *Monachus, sive de vitâ practicâ*, publ. par Cotelier dans ses *Monum. eccl. gr.; Gnosticus, sive de iis qui scientiam consequi meruerunt*, traduit en lat. par Suarez et inséré avec le texte grec dans son édit. des œuvres de St Nil ; *Antirrheticus*, traduit en latin par Gennade, et publié par Émeric Bigot à la suite de la *Vie de St Jean-Chrysostôme*, Paris, 1680, in-4. — *Sententiarum libri II*, trad. en latin par Gennade, et inséré dans la *Biblioth. patrum*, Lyon, 1677, tome XXVII.

ÉVAGRE, prêtre du 5e S., disciple de St Martin de Tours, passe pour aut. des deux ouvr. suiv. : *Altercatio Simonis judæi et Theophili christiani*, publ. par D. Martenne dans le *Thesaurus anecdotorum; Collatio sive altercatio Zachæi christiani cum Apollonio ethnico philosopho*, imprim. avec des notes et des leçons de différents MSs. dans le *Spicilegium*, édit. de La Barre.

EVANGELI (ANTOINE), poète ital., né à Cividale, dans le Frioul, en 1742, mort à Venise en 1805, dans la maison prof. des relig. somasq., dont il avait pris l'habit dès sa jeunesse, a laissé les ouvrages suiv. : *Amor musico, poemetto in ottava rima*, Padoue, 1776. — *Poesie liriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1793, et un choix des meilleurs morceaux de différents auteurs ital. sous ce titre : *Scelta d'orazioni italiane de' megliori scrittori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8. Il fut aussi l'éditeur des *Opere varie* de J. Stellini, qui avait été son guide dans ses études littéraires.

ÉVANS (ARISE ou RICE), astrol. gallois du 17e S., chassé par suite de ses débauches d'une cure qu'il possédait au comté de Stafford, enseigna les mathématiques à Londres, s'occupa d'astrologie et de nécromancie, et publ., de 1613 à 1623, des *Almanachs* et des *Pronostics*. — ÉVANS (Abel), poète anglais, surn. l'*Épigrammatiste*, vicaire de St-Gille, à Oxford, vers 1711, a laissé quelq. poésies, dont les meilleures se trouvent dans le recueil de Nichols. — ÉVANS (Jean), théolog. gallois non conformiste, né à Wrexham, dans le Denbighshire, en 1680, mort à Londres en 1730, s'était livré à la prédication, et a laissé des *Sermons à l'usage des jeunes gens*, 1725, in-8. — Deux *Lettres sur l'importance des conséquences de l'Écrit.*, 1719, in-8 ; et des *Discours pratiques sur le caractère du chrétien*, 1729, in-8. — ÉVANS (Évan), théolog. et poète angl., curé de Llanvair-Talyhaern, dans le Denbighshire, né en 1730, mort en 1788, a publié en latin une *Dissertation sur les bardes*, 1764, in-4. — *The love of our Country, with histor. notes*, 1772, in-4, etc.

ÉVARIC. — V. EURIC.

ÉVARISTE (St), Grec de naissance, succéda au pape St Clément l'an 100 de J.-C., fut persécuté sous le règne de Trajan, vit l'Église déchirée par diverses hérésies, et mourut en 109 ; l'Église l'honore comme martyr. On lui attribue la division de Rome en quartiers ecclésiast. et en paroisses.

ÈVE ou HÈVE, en hébreu *Hevah* (mère des vivants), compagne d'Adam et mère de tous les hommes, fut, dans l'œuvre de la création, le dernier être sorti des mains de Dieu, et formée par lui d'une côte enlevée au prem. des humains pend. un sommeil mystérieux, pour devenir l'os de ses os et la chair de sa chair. Le texte sacré, où l'histoire de nos premiers parents est racontée avec la plus noble simplicité, nous retrace la faute et la punition d'Ève, mais ne nous apprend point à quel âge elle mourut ; on y lit qu'elle mit au monde plus. fils et plus. filles ; mais Caïn, Abel et Seth sont les seuls de ses enfants qui soient nommés. Les diverses rêveries dont Ève a été le sujet sont rapportées en grande partie dans le *Dictionnaire* de Bayle ; les mahométans ont sa mémoire en vé-

nération, et sa fête, de même que celle d'Adam, se célèbre le 19 novembre.

ÉVELYN (Jean), sav. angl., né en 1620, à Wolton, comté de Surrey, mort en 1705, membre de la société royale, du conseil du commerce et des plantations, et trésorier de l'hôpital de Greenwich, avait acquis dans plus. voyages qu'il fit en Italie une connaissance approfondie des antiquités, et a laissé 26 ouvrages sur différents sujets, dont on trouve les titres dans Chauffepié; les principaux sont : *Sylva, ou Discours sur les forêts et sur la propagation des bois de charpente dans les états de S. M.*, Londres, 1664, in-fol. Cet ouvr. donna à ce genre de culture une impulsion telle, que deux millions d'arbres à bois de charpente furent plantés en Angleterre avant la 2e édition, qui parut en 1669. Il a été réimpr. un gr. nombre de fois; les édit. les plus estimées sont celles avec les notes de Hunters, 1786, 2 vol. gr. in-4; 1801, 2 vol. gr. in-4, et 1814; celle-ci est augm. d'un mém. de l'auteur, intit. : *Terra. — Discours sur l'origine et les progrès de la navigation et du commerce*, ibid., 1674, in-8.—*Numismata, ou Discours sur les médailles*, avec une *Digression sur la physiognomie*, ibid., 1697, in-fol., avec un grand nombre de figures de médailles modernes. On a publ. à Londres en 1819, 2 vol. gr. in-4, plus. écrits inédits de cet auteur, sous le titre de *Diary and correspondance*. Ces *Mém.* intéressants ont été réimpr. en 1826, 5 vol. in-8. — Évelyn (Jean), fils du précédent, l'un des commissaires du revenu d'Irlande, né à Sayes-House en 1654, mort en 1699, a publ. quelq. trad. du grec, du lat. et du franç., entre autres une en vers anglais *des Jardins*, du P. Rapin. On trouve dans les *Mélanges* de Dryden 2 pièces de vers d'Évelyn intit. : l'une, *la Vertu*, et l'autre, *le Remède d'amour*, toutes deux très estimées.

EVEMÈRE, écriv. grec que l'on croit originaire de Sicile, contemporain de Cassandre, roi de Macédoine, composa un ouvr. dans lequel il cherchait à saper la religion dans ses fondements. Il prétendait que dans ses voyages il avait visité sur les côtes de l'Arabie une île nommée Panchée, dans laquelle existait une colonne d'or où étaient écrites la vie et les actions d'Uranus, Saturne, Jupiter et de tous les autres dieux qui avaient été, les uns rois de cette île, les autres des personnages puissants attachés à leur service; leur mort, égalem. rapportée dans ces inscriptions, détruisait toute idée de leur divinité. Le poète Ennius traduisit en latin l'ouvr. d'Evemère, qui paraît n'avoir imaginé ce voyage que pour pouvoir y placer ses idées sur la religion. On en trouve quelq. extraits dans le 5e livre de Diodore de Sicile, et dans les PP. de l'Eglise qui ont écrit contre les païens. Les fragments de la traduction d'Ennius sont rassemblés dans le rec. de Columna. L'abbé Sevin a publ. des *Recherches* sur la vie et les écrits d'Evemère, dans le t. VIII des *Mémoires de l'acad. des inscript.*

EVERARD (Ange), peintre de batailles, dit *le Flamand*, parce que sa famille était originaire de Flandre, né à Brescia en 1647, mort en 1678, a fait plus. tableaux dans la manière du Bourguignon; mais ils sont très rares, ce peintre étant mort à 31 ans.

ÉVERDINGEN (Aldret van), peintre, né à Alkmaer en 1621, d'une famille qui a produit plus. artistes distingués, fut élève de Roland Savery et de P. Molyn, qu'il surpassa tous deux. Jeté par une tempête sur les côtes de Norwége, il y fit un séjour de plus d'un an, pendant lequel il étudia la nature sauvage de ces contrées, qu'aucun peintre n'a su rendre avec la même vérité. Cet habile artiste mourut en 1675. Il excellait dans le paysage et dans les marines. Le musée royal possède de lui un *paysage* représent. un site agreste. Non moins habile graveur que bon peintre, on lui doit un gr. nombre d'estampes à l'eau forte, parmi lesquelles on distingue une suite de *Costumes de Norwége*, et une autre de 56 pl. in-8 en travers, représent. les différ. sujets de la fable de *Reinier le renard, ou le procès des bêtes.* Huber lui a consacré un long et curieux article dans son *Manuel*, VI, 121-29.

ÉVERS (Charles-Joseph, baron), lieut.-gén., né à Bruxelles en 1773, entré au service comme volontaire en 1787, dans la cavalerie de la garde nationale de Bruxelles, obtint l'épaulette de lieutenant dans les dragons de Namur, lorsqu'il passa au service de France. C'est à ses brillants services que ce brave milit. dut chacun des grades auxq. il fut successivem. élevé. Après avoir eu jusqu'à 1815 une part très honorable aux périls et à la gloire des différentes campagnes qui ont illustré les armées françaises, Évers, criblé de blessures, se trouvait prisonnier à Kœnigsberg. Rendu à la liberté en 1814 par le prince royal de Suède, il revint dans sa patrie, donna sa démission du poste de lieuten.-général auquel le roi de France venait de l'élever, et entra dans le même grade au service du souverain des Pays-Bas, qui, peu de temps après, lui confia l'organisat. de la cavalerie belge. Il mourut en 1818 à Jambes, dans la province de Namur.

ÉVERTSEN, nom d'une famille dont plusieurs membres s'illustrèrent dans la marine holland. — Évertsen (Corneille), lieutenant-amiral, fut tué dans le fameux combat des Dunes contre les Anglais en juillet 1666. — Jean, son frère, qui avait pris sa retraite depuis peu de temps, rentra au service et fut tué quelques mois après sur son bord. Son père, l'un de ses fils et quatre de ses frères étaient morts pour leur patrie.

ÉVODE, l'un des 72 disciples de J.-C., success. de St Pierre au siége d'Antioche, mourut martyr vers la fin du 1er S.

ÉWALD (Jean), poète danois, né en 1743, mort en 1781, a composé des odes, des tragédies et des élégies très estimées. On s'accorde à regarder sa tragédie de *la Mort de Balder* comme un des chefs-d'œuvre de la littérature danoise. Ses *Œuvres complètes* ont été impr. à Copenhague, 1781-91, 4 vol. in-8, grav. de Chodowiecki.—Éwald, frère du précédent, lieutenant-général des armées danoises, né en 1725, mort à Kiel en 1813, fit ses

premières armes en Amérique au service du landgrave de Hesse, et perdit un œil dans cette guerre; il passa ensuite au service de Danemarck, fut chargé de poursuivre, avec un corps de troupes danoises et hollandaises, le major Schill qui, malgré le désaveu du roi de Prusse, son souverain, faisait la guerre à la France, poussa l'ennemi jusque dans Stralsund et emporta la place d'assaut. Schill y périt, ainsi que la plupart de ses officiers. Éwald a laissé un ouvrage estimé *Sur la guerre des troupes légères*.

EWES (sir SYDMONDS d'). — V. DEWES.

EXIMENO (don ANTOINE), savant jésuite, né à Valence en 1729, fut choisi en 1764 pour enseigner les mathémat. et l'artillerie aux jeunes seigneurs élèves de l'école royale que l'on venait d'établir à Ségovie, et publia pour leur instruction une *Hist. militaire de l'Espagne*, Ségovie, 1769, in-4; et le *Manuel de l'artilleur*, ibid., 1772, in-8. Après l'expulsion des jésuites, il se retira à Rome et publia sur la musique un écrit qui fixa sur lui les regards de toute l'Italie, et le fit connaître du reste de l'Europe. Il mourut en 1808. Son ouvr. a pour titre : *Dell'origine e delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, Rome, 1774, in-4. On a aussi de lui une apologie de l'ouvrage de l'abbé Andrès, *Sur l'origine, les progrès et l'état de la littérature ecclés. des siècles barbares*, consignée dans une *Lettre* qu'il fit imprimer à Mantoue en 1783.

EXMOUTH (ÉDOUARD PELLEW, lord vicomte), amiral et pair d'Angleterre, gr.-croix de l'ordre du Bain, né en 1837 à Douvres, d'un anc. lieuten. de marine, était lieutenant de marine vers 1780. Pendant la guerre des colonies, il s'empara du corsaire hollandais *le Flessingue*. En 1793, lors de la guerre avec la France, il prit la frégate française *la Cléopâtre*, action qui lui valut le titre de baronnet. Député de Barnstale dans le Devonshire, en 1801, il se prononça en faveur du gouvernem. Cette conduite, qui le désignait à la faveur, le fit nommer, 2 ans après, contre-amiral du pavillon blanc, avec le commandem. supérieur des forces navales dans l'Inde. Ce n'est qu'en 1815 qu'élevé au grade d'amiral, il commanda en chef celles de la Méditerranée. Investi de la pairie l'année suiv., et appelé à négocier avec les états barbaresques, il se rendit devant Alger, et obtint la ratification des traités qui faisaient l'objet de sa mission. Le massacre de corailleurs chrétiens le força de reparaître bientôt devant Alger, avec 32 voiles : il bombarda la ville, qu'une armée française devait prendre plus tard, et réussit par cette démonstration à faire accepter au dey des conditions plus avantageuses à l'Angleterre. Ce succès lui mérita, de la part du conseil de la cité de Londres, des remerciments et une épée d'honneur de 200 guinées. Les deux chambres lui votèrent aussi des remerciments à l'unanimité. Ce marin s'occupa le reste de sa vie d'améliorer l'instruction religieuse et morale des hommes de mer, et mourut dans sa terre près de Plymouth en 1833.

EXPERIENS. — V. BUONACCORSI.

EXPILLY (JEAN-JOSEPH), abbé, né à St-Remy (Provence) en 1719, fut successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur-général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine-trésorier du chapitre de Ste-Marthe de Tarascon, et membre de plus. acad.; il parcourut une partie de l'Europe en recueillant des observ. sur les pays qu'il visitait, et publia plus. ouvr. géograph. qui sont encore recherchés et estimés à cause de l'exactitude des détails sur le climat, les mœurs, la population et les rapports politiques des diverses contrées. Il mourut en 1793. Ses princip. ouvrages sont : *Cosmographie* (en 5 part.), 1749, in-8. — *Polychrographie*, 1775, in-8. — *Dictionn. géographique des Gaules et de la France*, 1762-70, 6 vol. in-fol., ouvrage très estimé, quoiqu'il ne soit pas terminé. — *Le Géographe-manuel*, 1757, in-18, souvent réimpr.

EXSUPERANTIUS ou EXUPÉRANCE, préfet des Gaules, né à Poitiers au 4e S., périt l'an 424 dans une sédition militaire, au moment où il s'occupait de rétablir l'ordre dans l'Aquitaine.

EXTER (FRÉDÉRIC), professeur de numismatique au gymnase de Deux-Ponts, né dans cette ville en 1714, mort en 1787, a donné : *De studio nummorum recentiorum qui vulgò moderni vocantur*, Deux-Ponts, 1754, in-4. — *Essai d'une collection de médailles et monnaies palatines d'or et d'argent, pour servir à l'histoire du palatinat de Bavière*, ibid., 1759-75, 3 vol. in-4; et une *Vie du chev. Ferdin. de Saint-Urbain*, dans le *Joachimische Munzkabinet*, Nuremberg, 1770, in-4.

EXUPÈRE, rhéteur célèbre à Toulouse et à Narbonne, eut pour disciples Dalmace et Hannibalien, neveux de l'empereur Constantin, fut envoyé en Espagne en qualité de préfet l'an 335, amassa de grandes richesses et revint dans les Gaules, où il mourut vers la fin du 4e S.

EXUPÈRE (St), évêque de Toulouse, success. de Sylvius au 5e S., est auteur d'un *Commentaire sur Zacharie*. Une grande famine désolait son diocèse; il vendit tous ses biens et ensuite les vases sacrés pour soulager les pauvres, disant : « Qu'il aimait mieux porter le corps de J.-C. dans un panier d'osier et son sang dans un vase de verre, que laisser dans le besoin ses frères indigents. »

EYB (ALBERT de), savant ecclésiast., camérier de Pie II et chanoine des églises de Bamberg et d'Eichstedt, mort en 1479, a publié sous le titre de *Margarita poetica*, Nuremberg, 1472, in-fol., un recueil de préceptes et sentences des philos., historiens, orateurs et poètes anciens et mod.; on a aussi de lui en allemand une dissertat. sur cette quest. : *Si un homme doit se marier ?* qu'il résout par l'affirmative, Augsbourg, 1472, in-fol. Ces deux ouvrages ont été souvent réimprimés.

EYCK (JEAN van), plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*, né à Maeseyck dans le pays de Liége en 1370, fut l'élève de son frère Hubert van Eyck (né en 1366 et mort en 1426), et excella dans tous les genres de peinture les plus estimés des

Flamands. Les deux frères travaillèrent souvent ensemble aux mêmes tabl. dans les villes d'Ypres, Gand et Bruges. Jean se fixa dans cette ville après la mort d'Hubert, et c'est de là que lui vient le surnom de *Jean de Bruges*. Parmi ses principaux ouvr. on distingue : *les Vieillards et les Vierges de l'Apocalypse adorant l'agneau*, tableau qui renferme plus de 300 fig. de 12 à 14 pouces de proportion : il fut peint à Gand pour Philippe-le-Bon; il était recouvert par deux volets, où se voyaient les portraits des deux frères van Eyck; *Dieu le père assis sur un trône, ayant à ses côtés la Vierge et St Jean-Baptiste;* une *Vierge au donataire;* un *St Jérôme;* une *Adoration des mages*, etc., etc. Jean de Bruges est généralement regardé comme l'inventeur de la peinture à l'huile; mais cet honneur lui a été contesté par Dominici, qui, dans ses *Vite di pittori napoletan.*, prétend qu'on a peint à l'huile depuis le commencem. du 14e S., et qui cite en preuve plusieurs tableaux de peintres napolitains antérieurs à Jean de Bruges. Lessing, dans une *Dissertation sur l'origine de la peint.*, publ. en 1770, cite un MS. d'un peintre nommé Théophile, vivant à la fin du 10e S., qui employait, comme il le dit lui-même, ses couleurs avec de l'huile. Raspe et Cicognara pensent également que l'emploi des couleurs avec de l'huile remonte au moins jusqu'à ce Théophile, qui s'exprime ainsi dans le MS. précité : *Accipe colores quos imponere volueris, terens eos diligenter oleo lini, sine aquâ, et fac mixturas vultuum et vestimentorum sicut superiùs aquâ feceras; et bestias, sive aves, aut folia, variabis suis coloribus, prout libuerit;* mais il paraît constant que c'est dans l'emploi combiné des huiles plus ou mois siccatives que consiste l'invention de J. van Eyck. On croit que ce peintre mourut à Bruges en 1441. Le musée roy. possède trois de ses tabl. : *la Vierge couronnée par un ange; les Noces de Cana*, et un *Portrait d'homme vêtu de noir avec une fraise.*

EYCK (Gaspard van), peintre de marines, né à Anvers en 1625, s'appliqua principalement à représenter des combats entre les Turks et les chrétiens. On voit à Bruxelles deux tableaux de cet artiste. — Eyck (Nicolas van), frère du précéd., né vers 1630 à Anvers, eut la réputat. d'exceller dans les batailles. La galerie de Dresde possède de lui une *Halte militaire dans un village.*

EYKENS (Pierre), dit *le Vieux*, peintre d'hist., né vers 1599 à Anvers, a composé un gr. nombre de tabl.; les plus remarquables sont : *la Dispute de Ste Catherine contre des docteurs païens; la sainte Cène; St Jean prêchant dans le désert.* — Eykens (Jean et François), fils et élèves du précédent, vivaient vers l'an 1650; tous deux ont peint des fleurs et des fruits.

EYMAR (Ange-Marie, comte d'), député de la noblesse de Forcalquier aux états-généraux en 1789, adopta les principes de la révolution, fit décréter l'érect. d'un monum. à J.-J. Rousseau, et plus tard la translat. de ses restes au Panthéon; se tint à l'écart pendant la terreur, fut nommé par le directoire ambassad. à la cour de Turin, où il remplaça Guinguené, puis, après le 18 brumaire, préfet du Léman, et mourut à Genève en 1803. On a de lui quelq. opuscules, entre autres : *Réflexions sur la nouvelle division du royaume*, 1790, in-8. — *Anecdotes sur Viotti*, in-12. — *Notice histor. sur la vie et les écrits du naturaliste Dolomieu.* Eymar avait accompagné ce savant dans sa dern. excursion dans les Alpes.

EYMERIC (Nic.), dominicain, né à Girone en 1320, devint le plus célèbre canoniste de son temps; il fut nommé par Innocent VI inquisiteur général de la foi, juge des causes d'hérésie par Grégoire XI, et mourut dans sa patrie en 1399. On lui doit plus. écrits sur la logique et la physique d'Aristote, sur la puissance papale, etc.; mais le plus remarquable de ses ouvr. est le *Directoire des inquisiteurs*, Rome, 1578, in-fol., avec les scholies et les comment. de Pena. Il y consacre le pouvoir de l'inquisition sur tous les hommes, *sans excepter même les rois.* On en a l'abrégé par l'abbé Morellet, sous le titre de *Manuel des Inquisiteurs*, in-12.

EYNHOUEDTS (Remoldus ou Rombaut), grav., né à Anvers, florissait vers le milieu du 17e S. Il a gravé à l'eau forte différ. sujets d'après Rubens : *la Paix et la Félicité d'un état; le Tombeau de Rubens;* une *Adoration des rois;* un *St Paul;* et d'autres pièces remarquables par la manière spirituelle avec laquelle l'artiste a su traiter tous ses sujets.

EYRINI D'EYRINIS, médecin, né en Russie, professeur de langue grecque en Suisse, est aut. d'une *Dissertation sur l'asphalte, ou ciment naturel*, Paris, 1721, in-12; d'une *Description des lois des mines*, lat.-franç., Besançon, 1721, in-12; et d'un *Avis sur l'usage des asphaltes.* Il avait découvert en 1710 une mine de cette substance dans la partie du comté de Neuchâtel appelée le *Val-de-Travers.* Cette mine, long-temps négligée, vient d'acquérir une grande importance par l'emploi de l'asphalte dans la construction des trottoirs et des chaussées.

ÉZÉCHIAS, roi de Juda, né vers 746 av. J.-C., fils d'Achaz, lui succéda, et fit, suiv. les expressions de la *Bible*, ce qui était agréable devant le Seigneur : il détruisit les *lieux hauts*, fit briser les statues et les idoles, abattre les bois consacrés aux faux dieux, ordonna même que le serpent d'airain, élevé par Moïse, fût mis en pièces, parce qu'il était un objet d'idolâtrie pour les Juifs. Il fit construire un grand réservoir et des aquéducs pour procurer des eaux abondantes à la cité de Jérusalem. Ce prince, dont le livre de l'*Ecclésiastique* renferme un grand éloge, mourut l'an 694 avant J.-C., et eut pour successeur son fils Manassé.

ÉZÉCHIEL, le 3e des gr. prophètes, fut emmené dans sa jeunesse captif à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, vers 599 av. l'ère chrétienne. Dieu lui accorda le don de prophétie pend. qu'il était sur le fleuve Chobar avec ses compagnons de captivité, et il eut successiv. plus. visions qu'il leur révéla. On ne connaît pas bien le temps et le genre de sa

mort, car St Épiphane, en disant que ce prophète périt par l'ordre d'un des princes du peuple captif, ne fait connaître ni ce prince, ni comment, dans sa position, il avait pu exercer le droit de mort dans un royaume étranger. Les prophéties d'Ézéchiel sont composées de 48 chapitres, et le sens en est très obscur. Les Hébreux hésitèrent long-temps à les insérer dans leur canon, parce qu'il ne regardaient Ézéchiel que comme le serviteur (*puer*) de Jérémie. Toutefois elles sont, dep. la naissance du christianisme, reconnues comme canoniques dans l'Église catholique.

ÉZÉCHIEL, poète dramat. juif, né à Alexandrie, vivait dans le 1er S. On trouve dans le *Corpus poetar. græcor.* des fragm. d'une tragéd. qu'il avait composée sur la sortie des Israélites de l'Égypte.

EZENKANSTI (Jean), surn. *Belouz* et *Dzordzoretsi*, sav. docteur arménien, professa la gramm. et l'éloquence dans un monastère, et fut direct. de l'école du patriarche de Cilicie Jacques Ier. Il assista comme docteur au gr. concile d'Adana en 1307, et mourut en 1233, laissant une *Grammaire générale de la langue arménienne*, MS.; un *Traité* en vers et en prose sur les mouvem. des corps célestes, imprimé à Nakhtchevan, sur les bords du Don, 1792, in-8; un *Comment. sur St Matthieu;* un *Recueil de poésies sacrées et profanes;* un *Traité de morale*, des *Sermons* et des *Homélies*.

EZQUERRA ou ESQUERRA (Alonzo), poète espagnol, né en Biscaye vers l'an 1568, mort en 1641, était prêtre et chanoine de la cathédrale de Valladolid. Il ne reste de lui qu'une *Épître à Barth. Argensola*, avec lequel il paraît qu'il eut une correspondance suivie. Cette pièce, d'un style élégant et pur, plein de grâce et d'énergie, se trouve dans le t. Ier du *Parnasse espagnol*, Madrid, 1770. Bouterwech, dans son *Hist. de la littérat. espagnole*, en fait les plus justes éloges.

EZRA (Juan Josafat ben), nom sous lequel un théolog. de l'Amérique espagnole, soi-disant Juif converti à la religion cathol., a publ. vers le milieu du 18e S., sous le titre de *Venida del Mesias en gloria y magestad*, une critique aussi hardie que savante de plus. Pères de l'Église et autres interprètes des saintes Écritures. S'il faut en croire notre auteur (dans un *Prologue* où il expose sa doctrine, et répond d'avance aux objections qu'il prévoit lui devoir être faites), des confidents peu discrets, au jugem. desquels il aurait soumis son curieux ouvr. avant d'y avoir donné la dernière main, se seraient empressés d'en extraire des copies informes, qui, à son gr. mécontentem., seraient parvenues au-delà des mers, où l'on s'est empressé de les rendre publiques. Quoi qu'il en soit de ce renseignem., il explique, du moins en partie, la précaut. qu'ont eue plus. de ses édit. de n'indiquer ni la date ni le lieu de leur publicat. L'aut. de cet article (M. de Chamrobert) a donné une édition corrigée de la *Venida del Mesias*, Paris, 1825, 5 vol. in-12.

EZRAS ANKEGHATZY, l'un des hommes les plus éloquents de l'Arménie au 5e S., mort au commencement du 6e, a laissé en MSs. un *Traité de l'éloquence*, un *Traité de la grammaire*, un *Éloge histor. de St Mesrob*, une *Homélie sur les tourments de St Grégoire illuminateur*, et des *Instructions aux lecteurs*.

EZZELIN. — V. Romano.

F

FABRONI (Jean), sav. ital., né à Florence en 1750, mort en 1822, fut successiv. chef du musée d'histoire naturelle et de la monnaie en Toscane, directeur des ponts-et-chaussées pour les départements français au-delà des Alpes, etc. Il était associé de l'Institut, etc. Il fit partie de la commission instituée pour la réduction des poids et mesures, et a laissé plus de 40 ouvr., parmi lesq. on distingue: *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture*, Paris, 1780, in-8. — *Elogio di d'Alembert*, Florence, 1784, in-8. — *Dell' antracite o carbon fossile*, ib., 1790, in-8. — *Elogio di Redi*, Naples, 1796, in-4. — *De' mattoni galleggianti*, Florence, 1790, in-8. — *De provvedimenti annonari*, ib., 1804, in-8, etc.

FABER, FABRE ou LE FEVRE (Jean), jurisc., né près d'Angoulême, mort dans cette ville en 1340, exerça les fonctions de juge à La Rochefoucauld, et, suivant quelq. biographes, fut élevé à la dignité de chancelier de France. Le *Comment.* qui nous reste de lui sur les Institutes de Justinien (Venise, 1488, in-fol.; Lyon, 1593, in-4), a placé Faber au rang des plus sav. juriscons. On lui attribue encore: *Breviarium in codicem*, Paris, 1545; Lyon, 1594; et *Progymnasmata ex utroque jure*, Louvain, 1594, in-8; mais ce dernier est évidemment de Faber (Jean), jurisconsulte, surn. *Omalius*, du village d'Omal, sa patrie, près de Liége, mort en 1622.

FABER (Samuel), écriv. allemand, né à Altorf en 1657, fut recteur du collége de St-Gille à Nuremberg, et mourut en 1716. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages histor., et de morceaux d'éloquence et de politique. Le plus connu est une *Histoire de Charles XII*, roi de Suède, en 10 part. formant 7 vol. in-12 (en allem.), et le plus singulier celui qui a pour titre: *Orbis terrarum in nuce*, Nuremberg, 1700, in-4, avec 47 planches en taille douce. C'est un cours d'hist. et de chronologie, où, par le moyen de figures composées de la manière la plus ingénieuse et de petits vers allemands qui les accompagnent, tous les traits caractéristiques des principaux événements et leur date précise peuvent se fixer facilement dans la

mém. J.-D. Koeler en a donné une édit. corrigée et refondue en 1726, continuée jusqu'en 1754 par Weigel. Le *Monde dans une noix* a été traduit en français par Matt. Cramer en 1722.

FABER. — V. Fabre, Favre, Febvre, Lefevre, Schmidt.

FABERT (Abraham), maréchal de France, fils d'un imprim. instruit, né à Metz en 1509, annonça dès sa jeunesse un goût décidé pour les armes, se signala aux siéges de Saverne en 1636, de Landrecies en 1637, de Chivas en 1639, et fut blessé à celui de Turin en 1640. Nommé maréchal-de-camp en 1646, il prit Porto-Longone et Piombino, s'empara de Stenay en 1654, fut créé maréchal de France et gouverneur de Sedan. Louis XIV offrit même à ce brave guerrier le cordon de ses ordres; mais Fabert refusa cette distinction, parce qu'il ne pouvait produire les titres de noblesse exigés. Il mourut à Sedan en 1662. On conserve à la bibliothèque du roi des *Lettres de Fabert* du 21 octobre 1654 au 12 septembre 1662; la *Relation de la bataille de Marfée*, écrite par lui-même, se trouve dans les *Mém.* de Montrésor, Leyde, 1665. La *Vie* de Fabert, écrite par le P. de la Barre, génovefain, Paris, 1752, est plus estimée que celle qui a été donnée par Gatien de Courtilz. — Fabert (François-Abraham), frère du maréchal, mort en 1663, après avoir exercé pendant 27 ans les fonctions de maître-échevin de la ville de Metz, suivit aussi la carrière militaire et se distingua aux siéges de Montauban, de La Rochelle, de Nancy et de Trèves. Le cordon de St-Michel fut la récompense de ses services. — Un autre Fabert, parent des précédents, est auteur d'une *Histoire des ducs de Bourgogne*, Cologne, 1687, in-12; 1689, 2 vol. in-12.

FABIEN (St), pape, élu en 236, fut mis à mort le 20 janvier 250, lors de la persécution suscitée par l'empereur Dèce. St Cyprien l'appelle un excellent homme, en ajoutant que « la gloire de sa mort a répondu à la pureté, à la sainteté et à l'intégrité de sa vie. »

FABIOLE ou FABIOLA (Ste), dame romaine de l'illustre maison Fabia, morte vers l'an 400, fonda les premiers hôpitaux en Italie.

FABIUS, une des plus illustres familles de Rome, subdivisée en plusieurs branches dont la souche commune fut, s'il faut en croire Tite-Live, Quintus Fabius-Vibulanus. Échappé seul du massacre de sa nombreuse famille à la funeste journée de Crémera, l'an de Rome 275, il fit partie du décemvirat, fut un des instruments serviles de l'odieux Appius, chef de cette associat. tyrannique, et ternit ainsi la gloire qu'il s'était acquise précédemment dans les guerres de la république contre les Volsques et les Sabins. Il avait été six fois consul. — Fabius-Ambustus (Marcus), trois fois consul, fut dictat. vers l'an de Rome 403, et remporta sur les Herniques des avantages qui lui méritèrent les honn. du triomphe. — Fabius-Rullianus (Quintus), surn. *Maximus*, fils du précéd., général de la cavalerie sous le dictat. Papirius Cursor l'an 430, contribua puissamment aux succès remportés par ce chef suprême. Il fut ensuite cinq fois consul, deux fois dictateur, interroi, prince du sénat, reçut les honneurs du triomphe, et conserva jusque dans sa vieillesse la force de l'âme et la vigueur du corps. — Fabius-Gurgès, consul, fils du précédent, perdit une bataille par son imprudente témérité, et fut toutefois maintenu dans le commandem., à la sollicitation de son père qui apaisa l'irritat. du sénat et du peuple, voulut lui-même servir sous son fils, en qualité de lieutenant, et suivit ensuite le char de triomphe sur lequel il avait contribué à le faire monter. — Fabius-Pictor (Quintus), vivant au temps de la 2ᵉ guerre punique, dans le 3ᵉ S. avant J.-C., peut être considéré comme le père de l'hist. latine. Il écrivit des *Annales* citées souvent par Tite-Live et par Cicéron. On met en question si elles furent composées en grec ou en latin, parce que l'aut. possédait ces deux langues. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage existait encore du temps de Pline-l'Ancien, et il en reste quelques fragments recueillis par différents auteurs. On peut consulter à cet égard Vossius (*de Hist. lat.*), et la *Biblioth. lat.* de Fabricius. — Fabius (Quintus-Maximus-Verrucosus), surnommé *Cunctator* (temporiseur), le plus célèbre de sa famille, consul pour la prem. fois l'an de Rome 517, battit les Liguriens et eut l'honneur du triomphe. Les Romains le mirent à la tête de l'ambassade qu'ils envoyèrent à Carthage après la prise de Sagonte; et ce fut lui qui, ayant relevé un pan de sa toge, dit au sénat: « Nous vous apportons la paix ou la guerre, choisissez. » Nommé dictateur après la bataille de Trasimène, Fabius parut bientôt avec une nouv. armée dev. Annibal; mais il s'appliqua à éviter tout engagem. sérieux avec des troupes victorieuses. Le général carthaginois, malgré toute son habileté, ne put rien obtenir contre son prudent adversaire. Le sénat et le peuple romains mécontents des lenteurs de Fabius, donnèrent la moitié de son autorité à Minucius-Félix, maître de la cavalerie; mais Félix ayant bientôt reconnu par sa propre expérience la sagesse du plan du dictat., lui remit le pouvoir qui venait de lui être confié. Après la désastreuse bataille de Cannes, Fabius, consul pour la cinquième fois, harcela l'armée carthagin., reprit Tarente, régla avec Annibal le rachat des prisonniers; et le sénat refusant de ratifier cet accord, il vendit ses biens pour s'acquitter de sa parole. Fabius mourut l'an 549 de Rome (204 av. J.-C.), dans un âge très avancé, bien digne, dit Tite-Live, de porter le premier le surnom de *Maximus* qui avait été donné à son aïeul Fabius-Rullianus. Sa gloire fut d'avoir eu Annibal pour adversaire, et d'avoir, en l'arrêtant, sauvé la républ. — Son fils, Quintus Fabius-Maximus, fut consul l'an 540 de Rome. Son père s'étant présenté devant lui à cheval, il lui fit ordonner par un licteur de mettre pied à terre. Le vieillard descendit aussitôt, disant: « J'ai voulu, mon fils, éprouver si vous saviez assez que vous êtes consul. » Le jeune Fabius prit pendant son consulat la ville d'Arpi sur Annibal. L'histoire ne

fait point connaître les autres circonstances de sa vie ni l'époque de sa mort.

FABIUS-MAXIMUS-ÆMILIANUS (Quintus), fils du consul Paul-Émile, passa par adoption dans la maison des Fabius et en prit le nom; il servit sous son père dans la guerre contre Persée et s'y distingua. Consul l'an 606 de Rome, il fit la guerre en Espagne contre le célèbre Viriathe (*v.* ce nom), chef des Lusitaniens, et le battit en plusieurs rencontres. — Un autre Quintus Fabius, surnommé *Servilianus*, consul l'an 610, fit aussi la guerre en Espagne contre Viriathe et le vainquit.

FABIUS-MAXIMUS (Quintus), de la maison de ce nom, petit-fils de Paul-Émile par son adopt., fut consul en 631 de Rome, et remporta sur Bituitus, roi des Arverniens, une victoire qui lui valut le surnom d'*Allobrogicus*, parce que l'armée ennemie était composée en grande partie d'Allobroges. On ne connaît pas d'autres circonstances de sa vie, si ce n'est qu'il était censeur l'an 644 de Rome.

FABIUS-MARCELLINUS, écriv. du 3e S., est cité par Lampride comme aut. d'une *Vie* d'Alexandre Mammée. — Fabius-Rusticus, histor. romain, viv. sous les règnes de Claude et de Néron, est cité avec éloge par Tacite dans ses *Annales* et dans la *Vie d'Agricola*.

FABIUS (Guill.), dont le nom latinisé correspond, dans la langue flamande, à celui de *Boonaerts*, professa le grec au collége de Buslleiden de Louvain, et fut assassiné par des étudiants en 1590. On a de lui un *Epitome syntaxis linguæ græcæ*, Anvers, 1584, in-12.

FABRE *d'Uzès*, troubadour du 13e S., s'attribua, s'il faut en croire Nostradamus, les ouvrages d'Albert, ou Albertet de Sisteron, et fut condamné au fouet pour ce larcin. Le même biographe nous apprend que les propres écrits de Fabre se réduisent à une mauvaise chanson galante, et à un poëme moral où l'on ne trouve que des lieux communs.

FABRE (Jean), né à Nîmes en 1727, est connu par un trait de piété filiale qui a fourni à Fenouillot de Falbaire le sujet de l'*Honnête criminel*. Ayant pris la place de son père, que les disposit. de l'ordonnance de révocation de l'édit de Nantes condamnaient aux galères comme protestant réfractaire, il dut après 6 ans de captivité sa liberté au duc de Choiseul, alors ministre, et mourut à Cette en 1797.

FABRE (dom Louis), bénédictin de la congrégation de St-Maur, sav. bibliographe, né à Roujan, diocèse de Béziers, en 1710, mort en 1788 à Orléans, bibliothéc. de cette ville, a publ. : *Catalogue raisonné des livres de la biblioth. fondée par Guillaume Prousteau*, etc., Orléans, 1777, in-4, estimé.

FABRE (Marie-Jacques-Joseph-Victorin), né à Jaujac (Ardèche) le 19 juillet 1785, fit ses études à Lyon avec éclat, et vint à Paris à l'âge de 19 ans. A 26 ans, il avait déjà cinq fois été couronné par l'Académie française. Tant de succès étaient un *phénomène* dans l'histoire des lettres : ce fut l'expression dont se servit le secrétaire perpétuel de l'Académie dans son *Rapport* d'avril 1810, à la séance où Victorin Fabre reçut deux couronnes, l'une pour le *Tableau littéraire de la France au XVIII S.*, l'autre pour l'*Éloge de La Bruyère*. Fabre ne parut pas avec moins d'avantages dans les concours des sociétés littéraires de provinces. En 1811, son *Ode* intitulée *Le Tasse*, remporta le prix à l'acad. des Jeux-Floraux. Déjà l'académie du Gard avait couronné son poëme sur *la mort de Henri IV*. Le succès de plusieurs petits poëmes de différ. genres, *élégies*, *épîtres*, *discours*, etc., dont quelq.-uns furent traduits en langues étrangères, et surtout la supériorité avec laquelle il fit à l'Athénée de Paris en 1810 et en 1811, un *Cours d'éloquence française*, achevèrent sa réputation. L'emper., dont la politique cherchait à s'entourer de tous les genres d'illustrations, voyait avec peine un écrivain de ce talent soutenir des principes opposés au système de son gouvernement. Il tenait beaucoup à obtenir de lui quelque tribut poétique, et lui fit faire les offres les plus brillantes, mais ce fut en vain. De tous les poètes alors en réputat., Victorin Fabre est peut-être le seul avec Delille dont le nom ne se trouve ni dans le recueil intit. : *l'Hymen et la Naissance*, ni dans la *Couronne poétique de Napoléon-le-Grand*. Son *Éloge de Montaigne* n'obtint, en 1812, qu'une mention honorable; mais, lorsque le *Discours* parut, on crut voir dans les suffrages du public une plus complète justice que dans le jugem. de l'Académie. Victorin Fabre, qui s'était retiré des concours, fut bientôt ramené dans la carrière de l'éloquence par Napoléon lui-même. On sait que le maréchal Bessières périt dans la campagne de 1813. L'empereur voulut que l'*Oraison funèbre* de ce guerrier fût prononcée avec la plus grande pompe aux Invalides. Il choisit pour orateur Victorin Fabre, en disant : « M. Fabre refuse tout; mais cette fois il s'agit de défense nationale, il ne refusera pas. » Fabre accepta en effet. La catastrophe de Leipsig et les rapides événem. qui la suivirent empêchèrent la cérémonie; mais le *discours* était écrit, et il renferme des passages comparables à ce que l'éloquence française a produit de plus élevé et de plus saisissant. Depuis la restauration, n'approuvant ni la marche suivie par le gouvernem. ni le système de l'opposition, Fabre se tint à l'écart. Cependant il défendit contre le mauvais goût la gloire des écrivains qui, sous Louis XIV et dans l'âge suivant, avaient jeté tant d'éclat sur la France : c'était là son principal but dans un ouvrage périodique qu'il fonda, en 1824, sous le titre de *la Semaine*. En 1822 et 1823, il avait reparu dans la chaire de l'Athénée de Paris, et y avait lu la prem. partie d'un gr. ouvrage sur les *Principes de la société civile*. Ce travail est inédit, et la mort prématurée de l'aut., arrivée le 29 mai 1821, l'a même empêché de le terminer. Fabre laissa aussi en portefeuille un *Recueil de fables politiques* et un poëme en IV chants et en vers de dix syllabes, intit. : *la Tour d'Églantine*.

FABRE, mort à l'âge de 73 ans vers la fin d'oc-

tobre 1832, fut l'un des principaux rédacteurs des cahiers remis par la sénéchaussée de Villeneuve de Berg à ses députés aux états-généraux. Élu successivem. maire de Saujac, commandant de la garde nationale du canton, administrat. du district de Tanargues, il eût été arrêté comme royaliste peu de temps avant la chute de Robespierre, si l'on n'eût craint de causer un soulèvem. dans le pays. Plus tard, il eut à se défendre contre une accusation toute différente que lui suscita l'envie, et son courage le sauva. A l'âge de 71 ans, il avait encore conservé toutes ses forces; mais la perte de son fils Victorin, littérat. déjà distingué, empoisonna sa vieillesse et le conduisit au tombeau.

FABRE (Franç.-Xav.), peintre, né en 1766 à Montpellier, vint jeune à Paris, où il entra dans l'atelier de David, dont il fut un des derniers élèves. Il remporta le gr. prix de peinture en concurrence avec Girodet, et fut envoyé à Rome pour s'y perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre des gr.-maîtres. Obligé de quitter cette ville pendant les troubles de la révolution, il vint chercher un asile à Florence, où ses talents le firent bientôt connaître avantageusem. Son tableau de *la Mort d'Abel* étendit au loin sa réputat., qu'il accrut et soutint par div. composit. que distinguent surtout la sagesse des plans et la pureté du dessin. Il trouva deux illustres amis à Florence, le gr. poète Alfieri et la comtesse d'Albani, qui l'institua son héritier. Après la mort de la comtesse en 1824, Fabre revint dans sa ville natale, qu'il dota d'une riche bibliothèque composée en partie de celle d'Alfieri, et d'un magnifique musée dont il voulut être le prem. conservat. Son noble désintéressem. fut récompensé par le titre de baron que lui conféra Charles X, et l'Institut s'empressa de le nommer un de ses correspond. Fabre mourut en 1837. *La Ste Famille en repos*, exposée au salon de 1812, obtint à cette époque le suffrage de tous les connaisseurs.

FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), poète dramat., né à Carcassonne en 1755, quitta la profession de comédien pour se livrer à la culture des lettres, embrassa avec ardeur le parti de la révolution et en partagea les excès. D'abord secrét. de Danton, puis député de Paris à la convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel, devint membre du comité de salut public, fut décrété d'accusation comme complice de la *conspiration de l'étranger*, condamné à mort, et exécuté le 5 avril 1794. Outre une trag. (*Augusta*), genre pour leq. il n'avait aucun talent, il a donné plusieurs comédies, parmi lesq. on distingue : *le Philinte de Molière, ou la Suite du Misanthrope*, Paris, 1790, in-8. — *L'Intrigue épistolaire*, 1791, in-8. — *Les Précepteurs*, 1799, in-8. Ces 3 pièces, en 5 actes et en vers, sont restées au répertoire. Le *Philinthe* est le chef-d'œuvre de Fabre; mais le style n'est point en rapport avec la magnifique concept. de cet ouvrage. On a publ. en 1796 une *Correspondance amoureuse de Fabre d'Églantine*, précédée d'un précis histor. de son existence morale, physique et dramatique, et d'un fragm. de sa *Vie* écrite par lui-même, Paris, 3 vol. in-12. Son fils a fait imprim. en 1802 *OEuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Églantine*, 2 vol. in-8 ou in-12. On y remarque *les Souvenances*, pièce dirigée contre Collin d'Harleville, à qui Fabre ne pouvait pardonner le succès des *Châteaux en Espagne*, et des *romances* qui dans le temps eurent une gr. vogue, entre autres celle qui commence par le vers :

« Il pleut, il pleut, bergère. »

FABRE D'OLIVET (Antoine), littérateur, de la même famille que Fabre dont le dévouement filial a fourni le sujet de l'*Honnête criminel*, né le 8 décembre 1767 à Ganges (Hérault), mort à Paris le 27 mars 1825, s'était d'abord destiné au commerce, qu'il abandonna pour se livrer à l'étude des belles-lettres; et après avoir donné plusieurs pièces de théâtre, telles que *la Prise de Toulon*, opéra; *le Sage de l'Indostan*, drame en un acte et en vers, 1796, in-8, il publia les ouvr. suiv. : *Lettres à Sophie sur l'histoire*, 1801, 2 vol. in-8. — *Le Troubadour*, poésies occitaniques du 12e S., 1804, 2 vol. in-8. — *La Guérison de Rodolphe Grivel, sourd-muet de naissance*, 1811, in-8, réimpr. en 1819. — *Les vers dorés de Pythagore expliqués et traduits pour la prem. fois en vers eumolpiques franç.*, 1813, in-8. — *La langue hébraïque restituée et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, 2 vol. in-4. — *De l'état social, ou Vues philosophiques sur l'histoire du genre humain*, 1822, 2 vol. in-8. — *Caïn*, mystère dramatique de lord Byron, trad. en franç., Paris, 1823, in-8. Fabre d'Olivet fut aussi l'un des rédact. de la *Biblioth. des romans*.

FABRE DE L'AUDE (Jean-Pierre, comte), pair de France, né à Carcassone le 8 déc. 1755, enlevé par le choléra en juillet 1832, était, avant la révolution, avocat au parlement de Toulouse. Député en 1783 aux états du Languedoc, il fut nommé en 1790 commissaire du roi pour organiser le département de l'Aude, puis procureur-général syndic, et enfin commissaire-royal près le tribunal criminel de Carcassonne. Proscrit sous le régime de la terreur, il siégea ensuite comme député de l'Aude au conseil des cinq-cents. Pendant 14 ans, il fut rapporteur des commissions de finances, soit dans ce conseil, soit au tribunat. Ce fut lui qui en 1796 s'opposa à ce que le directoire affermât le transport des lettres, qui fit décréter en 1797 l'impôt sur les billets de spectacle, au profit des hospices, la plupart ruinés par les dilapidations des révolutionnaires, et qui proposa le rétablissement de la loterie et l'impôt sur le sel. Le 4 juillet 1798, il demanda le rétablissement des octrois de bienfaisance. En même temps, il donna un plan général de comptabilité pour toute la France, et plus tard s'éleva contre les effets déplorables qu'avaient produits l'emprunt forcé et la loi des ôtages. On lui doit en outre l'organisation des ponts-et-chaussées. A l'époque où s'établit le gouvernement con-

sulaire, Fabre de l'Aude fut envoyé dans le Midi en qualité de commissaire, pour chercher à concilier les partis. De retour à Paris, il entra au tribunat, et vers cette époque fit paraître un écrit intitulé : *Recherches sur l'impôt du tabac et moyen de l'améliorer*, ouvrage dans lequel on trouve l'idée fondamentale qui a présidé à l'établissement des droits-réunis. Le 18 mars 1803, Fabre proposa de déclarer la contribution foncière fixe et immuable, seul moyen, suivant lui, de faire disparaître l'inégalité de la répartition, et de donner quelques capitaux à l'agriculture. Nommé président du tribunat, il félicita Bonaparte devenu empereur; puis, chargé d'aller complimenter en Allemagne le vainqueur de tant de peuples, il ne put atteindre ce conquérant; mais, arrivé à Lintz, il reçut 170 drapeaux pris sur l'ennemi, qu'il apporta en France. Command. de la Légion-d'Honneur à l'époque de la création de cet ordre, il fit partie du sénat le 14 août 1807. Il avait reçu en même temps le titre de comte, et plus tard (1810) il fut élu membre du grand-conseil d'administration du sénat. Bonaparte ne tarda pas à le nommer procureur-général près le conseil du sceau des titres. Bien qu'attaché par affection au gouvernement impér. Fabre fut un des 67 sénateurs qui votèrent en 1814 la création d'un gouvernem. provisoire. Il indiqua, par une motion d'ordre, les principales bases constitutionnelles adoptées à St-Ouen, et, chargé de faire un rapport sur le projet de constitution présenté par le gouvernement provisoire, il proposa d'abolir la confiscat., déclarant à cette occasion qu'il n'avait jamais voulu acquérir ni biens d'émigrés ni biens du clergé. Compris au nombre des pairs de Louis XVIII, il fut de l'avis du ministère, qui demanda des mesures restrictives de la liberté de la presse. Il fit aussi partie de la chambre des pairs des *cent-jours*, et, quoiqu'il se fût opposé à la proclamation de Napoléon II, et qu'il eût fait, après la bataille de Waterloo, des démarches pour supplier Louis XVIII de revenir à Paris, il ne recouvra la pairie qu'en 1819. Depuis cette époque, Fabre monta rarement à la tribune; il votait ordinairement avec le ministère. Fabre de l'Aude a publié : *Lettre à mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8; *Traduct.* d'un ouvrage italien, intitulé : *Réflexions politiq. et morales, avec des notes du traduct., en italien et en franç.*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.

FABRETTI (Raphael), célèbre antiquaire, né à Urbin en 1618, fut successivem. trésorier du pape Alexandre VII, secrétaire des requêtes, auditeur de la légat. papale en Espagne, juge des appellat. dans la cour du Capitole, audit. du cardinal Cesi, légat du pape dans le duché d'Urbin, préfet des archives secrètes du château St-Ange sous le pontificat d'Innocent XII. Chargé de diverses missions import., il mérita la faveur des papes qui l'employèrent et l'estime des savants de l'Espagne, de la France et de l'Italie. On a de lui : *De aquis et aquæductibus Romæ dissertat. III*, Rome, 1680, in-4, réimpr. en 1788, avec des notes. — *De columna Trajani syntagma*, Rome, 1683, in-fol., avec deux *Opuscules* fort remarquables, l'un sur le monument appelé *Table iliaque* (bas-relief qui représente les événements de la guerre et de la prise de Troie), l'autre sur le canal souterrain creusé sous le règne de Claude pour l'écoulem. des eaux du lac Fucinus ou de Celano. — *Inscription. antiquar. explicatio*, 1699 ou 1702, in-fol. — Des *Lettres* et des *Opuscules* sur différ. sujets d'érudition. Sa *Vie*, par l'abbé Marotti, se trouve dans les *Vitæ illustr. Italor.* d'Ange Fabroni.

FABRI (Jean), évêque de Chartres en 1379, se distingua par la sagesse avec laquelle il gouverna son diocèse, fut chargé par Charles V de plus. missions importantes, et continua de mériter la confiance de Charles VI qui l'employa dans div. affaires. Louis, duc d'Anjou, roi de Sicile, le nomma son chancelier. Il mourut à Avignon en 1390. On a de lui un journal, ou récit historiq. de toutes les affaires auxq. il prit part de 1381 à 1388, MS.; *les grandes chroniques du Hainaut dep. Philippe-le-Conquérant jusqu'à Charles VI*, 3 vol. in-8, MS., à la biblioth. du roi; une réponse à l'ouvrage de Jean de Lignario en faveur du pape Urbain V, compétiteur de Clément VII (Robert de Genève), sous ce titre : *du Gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme;* un *Traité* pour prouver que St Pierre a souffert le martyre à Rome sous Néron; et un *Traité* latin, en forme de plainte, sur les affaires de France, impr. dans l'*Hist. de l'univ. de Paris*, par du Boulay.

FABRI (Alexandre), littérateur, né à Castel-San-Pietro près de Bologne, fut revêtu de la dignité de chancelier de cette ville, et mourut en 1768. Il a laissé MSs. des trad. en italien de trois comédies de Térence, *l'Andrienne, l'Eunuque* et *l'Heautontimorumenos*, et en bolonais de quelq. chants de l'Arioste et de quatre livres de Virgile. On lui doit en outre un *Disc.* prononcé à la récept. d'un gonfalonnier de Bologne; un autre adressé aux élèves de peinture, sculpture et architecture, imprimés tous les deux dans les *Orazioni degli academici Gelati*, Bologne, 1753, in-4.—Des *Lettres familières* imprimées dans le *Recueil des lettres de quelq. Bolonais*, ibid., 1744, in-4. — Des *Odes* et des *Sonnets* épars dans divers recueils. Un choix de ses ouvrages en prose et en vers a été publié par son fils en 1776.

FABRI. — V. Peiresc.

FABRICE ou FABRIZIO (Jérôme), célèbre anatomiste, né à Acquapendente en 1537, mort en 1619, n'avait que 28 ans lorsqu'il remplaça le célèbre Fallope dans la chaire de chirurgie à Padoue. Il reçut des habitants de cette ville les distinctions les plus honorables, et exerça sa profession avec une noblesse et un désintéressement dignes des plus grands éloges. La science lui doit plusieurs bons écrits d'anatomie et de physiologie, réunis sous le titre de : *Opera omnia anatomica et physiologica*, Leyde, 1738, in-fol.; et des traités de chirurgie, *Opera chirurgica*, etc., ibid., 1723,

in-fol., fig. Ces éditions sont les plus estimées.

FABRICE ou FABRI DE HILDEN (GUILL.), célèbre chirurgien, né à Cologne en 1560, mort en 1634, exerça sa profession à Lausanne et à Berne, et fut nommé par Louis XIII médecin des ambassadeurs français en Suisse. Il a laissé de nombreux ouvrages, entre autres : *De la gangrène et du sphacèle*, Cologne, 1593, in-8.—*Traité de la dyssenterie*, Bâle, 1616, in-8. —*Nouveau manuel de médecine et de chirurgie milit.*, ibid., 1615, in-8. Ces différents ouvr., écrits en allemand, ont été trad. en latin et en français. L'édition la plus estimée des œuvres complètes de Fabrice est celle de Francfort, 1682, in-fol.

FABRICE (FRÉDÉRIC-ERNEST), gentilhomme de la chambre du prince de Holstein, n'est connu que par les lettres qu'il a écrites sur sa mission auprès de Charles XII; elles ont été publiées sous le titre suivant : *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender, ou Lettres du baron de Fabrice*, Hambourg, 1760, in-8; une traduction allem. avait été publiée l'année précédente.

FABRICIUS (CAÏUS), surn. *Luscinus*, Romain illustre, consul en 471 (282 av. J.-C.), avec Æmilius-Papus, reçut les honneurs du triomphe après son expédition glorieuse contre les Samnites et les Lucaniens, qu'il avait forcés à lever le siége de Thurium. Envoyé en ambass. auprès de Pyrrhus l'an de Rome 473, il rejeta les présents et les offres brillantes par lesquels ce prince voulait ébranler sa fidélité, et remplit sa miss. à l'avantage de la république. Ce grand capit., élu de nouv. consul l'an 475, eut la générosité d'informer en secret Pyrrhus de l'offre que son médecin avait faite aux Romains de l'empoisonner moyennant une somme d'argent. Il fut nommé censeur l'an 478 avec Æmilius-Papus, deux fois son collègue au consulat, et mourut si pauvre que l'état fut obligé de doter sa fille.

FABRICIUS-VEIENTO, poète latin, fut accusé d'avoir composé contre les sénateurs et les prêtres un livre de satires intitulé : *Mon Codicile;* ce liv. fut brûlé, et l'auteur chassé de l'Italie par ordre de Néron. Fabricius revint à Rome après la mort de ce prince, obtint une place de préteur, et parvint sous le règne de Domitien à une haute faveur par ses lâches dénonciations.

FABRICIUS (THÉODORE), l'un des apôtres de la réforme, né en 1501 à Anholt-sur-l'Yssel dans le comté de Zutphen, mort en 1550, premier pasteur de l'église St-Nicolas à Zerbst, fut disciple de Luther, de Mélanchthon et de Bugenhagen, se fit une grande réputation par ses connaissances en hébr., et s'attira plusieurs désagréments pour son zèle à propager les nouvelles doctrines. On lui doit les ouvrages suivants : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4. — *Articuli pro evangelicâ doctrinâ*, ibid. — *Tabulæ duæ de nominibus et de verbis Hebræorum*, Bâle, 1545.—Seize *Homélies, Sermons* et *Disc.*, en allem.; un abrégé de sa *Vie* inséré dans le prem. fascicule de la *Biblioth. bremensis* de Théodore de Hase.

FABRICIUS (GEORGE), né à Kemnitz en 1516, mort en 1571, fut poète et historien, et se fit remarquer par son affectation à n'employer jamais aucun mot qui sentît tant soit peu le paganisme. Il a composé ou édité un grand nombre d'ouvr. dont on peut voir la liste dans Niceron, tome XXXII, et dans la *Centuria Fabriciorum;* les plus import. sont : *Roma, sive liber utilissim. de veteris Romæ situ, regionibus, viis, templis et aliis ædificiis*, Bâle, 1550, 1560 et 1587, in-8. — *Poematum veterum ecclesiasticor. opera christiana et operum reliquiæ et fragmenta*, 1562, in-4, vol. rare et recherché. — *De re poeticâ libri VII*, 1566, souv. réimpr. — *Originum illustrissimæ stirpis saxonicæ libri VII*, 1597, in-fol. — Jacques FABRICIUS, fils de l'auteur, en donna une nouvelle édit. augmentée de deux livres, sous le titre de : *Saxoniæ illustratæ libri IX*, Leipsig, 1606, in-fol.—*Rerum Germaniæ magnæ et Saxoniæ universæ memorabilium vol. II*, Leipsig, 1609, in-fol.

FABRICIUS (DAVID), past. et astronome allem., disciple de Tycho-Brahé, mort à Osterla en 1617, avait découvert en 1596 l'étoile changeante de la baleine. Il est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'une *Descript. de l'Islande et du Groenland*, et d'une *Chronique d'Ost-Frise*, écrite en bas allemand, et publ. à Embden avec une contin. en 1640. — FABRICIUS (Jean), astronome, fils du précédent, né à Osterla dans l'Ost-Frise, mort dans la première moitié du 17[e] S., fut le prem. qui, à l'aide des télescopes par réfraction, aperçut des taches au soleil, découverte attribuée à Galilée. Fabricius publia le résultat de ses observat. dans l'ouvrage suiv. : *De maculis in sole observatis, et apparente earum cum sole conversione narratio*, Wittemberg, 1611, petit in-4. Lalande l'a donné presque entier dans ses *Suppléments*, t. IV, 1781, et dans les *Mémoires de l'acad.* pour 1778. — FABRICIUS (Jean), philologue, théologien et bibliogr., né à Altorff en 1644, mort en 1729, a laissé plus. ouvr. parmi lesquels on distingue : *Amœnitates theologicæ*, 1690, in-4. — *Hist. bibliothecæ fabricianæ*, Wolfenbuttel, 1717-24, 6 vol. in-4, livre plein d'érudition et qui est consulté toujours utilement, même par les savants qui voudront donner de nouv. éditions d'auteurs anciens.

FABRICIUS (VINCENT), bon poète latin, né à Hambourg en 1612, remplit successiv. différ. emplois honorables, fut député du sénat de Dantzig à la diète de Pologne, et mourut à Varsovie en 1667. Ses *Poésies*, dont la première édit. parut à Leyde en 1632, in-12, ont été réimpr. avec des additions en 1638, et Leipsig, 1685, in-8.

FABRICIUS (LOUIS), ambassad. de Charles XI, roi de Suède, en Perse, fit trois fois le voyage, et amena en 1683 à Stockholm plusieurs marchands arméniens qui apportèrent des soies crues pour 40,000 riksdalers de Suède. Cet heureux commencement avait fait espérer qu'on pourrait établir entre la Suède et la Perse un commerce suivi, dont Narva en Estonie devait être le principal entrepôt; mais la nécessité de passer sur le territoire russe

fit naître des difficultés qui forcèrent le roi de renoncer à ce grand projet.

FABRICIUS (Jean-Albert), le plus laborieux et le plus savant des bibliogr., né à Leipsig en 1668, mort à Hambourg en 1736, recteur de l'école de St-Jean, a laissé 128 ouvrages dont on peut voir la liste dans Niceron; un très grand nombre sont originaux, quelques-uns traduits, et quelques autres édités et commentés; tous peuvent donner une haute opinion du profond savoir et de la vie laborieuse de leur auteur. Nous nous bornerons à signaler les suivants : *Bibliotheca latina*, etc., Hambourg, 1721-22, 3 vol. in-8; Venise, 1728, 2 vol. in-4; Leipsig, 1773, 3 vol. in-8. Cette édit., revue par Ernesti, est la plus estimée. — *Biblioth. lat. mediæ et infim. latinitatis*, avec des additions du P. Mansi, Padoue, 1754, 6 vol. petit in-4. — *Bibliotheca græca*, Hambourg, 1705-1728, 14 vol. in-4 : réimpr. avec des corrections et des amélior. à Hambourg de 1790 à 1812, par les soins de J.-C. Harles. C'est le plus important et le meill. ouvrage de l'auteur; il lui valut les surnoms de *Museum Græciæ*, de *Thesaurus eruditionis*, etc.—*Bibliographia antiquaria*, 3e édit., Hambourg, 1760, in-4. Parmi les ouvrages dont Fabricius n'a été que l'édit., le plus important est : *Vinc. Placcii theatrum anonym. et pseudonymorum*, Hambourg, 2 vol. in-fol. H.-S. Reimar, son gendre, a donné : *de Vitâ et scriptis J.-A. Fabricii commentaria*, 1737, in-8.

FABRICIUS (Philippe-Conrad), médec., né en 1714 à Butzbach dans la Hesse, fut profess. d'anatomie, de physiologie et de pharmacie à l'univers. de Helmstadt, en 1774, où il mourut. On lui doit : *Primitiæ floræ butesbacensis*, Butzbach, 1743, in-8. — *Enumeratio methodica plantarum horti medici helmstadensis*, 1759, 1763 et 1776, in-8.

FABRICIUS (Jean-Chrétien), le plus célèbre entomologiste du 18e S., né à Tundern dans le duché de Sleswick en 1742, suivit à Upsal le cours de Linné, qui l'honora de son amitié, et auquel il soumit son idée de classer tous les insectes d'après les organes de la bouche. Ce système, le plus général de tous ceux qui avaient été enseignés jusque-là, fit une révolution dans la science. Reçu docteur-médecin en 1767, nommé peu après professeur d'histoire naturelle à l'université de Kiel, Fabricius consacra trente ans de sa vie à répandre et perfectionner son système. Il parcourut les états du nord et du centre de l'Europe, visitant les musées d'histoire natur., et décrivant partout avec une infatigable activité tous les insectes encore inédits. Ce sav. laborieux est mort à Copenhague en 1807, moins encore des suites de ses longs travaux et de ses voyages, que de la douleur qu'il ressentit à la vue des malheurs auxquels son pays était en proie. Il avait été nommé conseiller du roi de Danemarck, professeur d'économie rurale et politique, et a publié sur ces deux branches, en allemand et en danois, plusieurs ouvr. utiles, mais moins connus que ceux qu'il a écrits en latin sur l'histoire des insectes. Parmi ceux-ci les plus import. sont : *Systema entomologiæ*, Flensburg, 1775, in-8. — *Philosophia entomologica*, Hambourg, 1778, in-8. — *Entomologica systematica*, Copenhague, 1792-96, 9 vol. in-8. — *Genera insectorum*, 1776, in-8. — *Species insectorum*, 1781, 2 vol. in-8. — *Mantissa insectorum*, 1787, 2 vol. in-8.— *Systema eleutheratoram*, 1801, 2 vol. in-8; *Rhingotorum*, 1803, in-8; *Antliatorum*, 1804, in-8; *Piczatorum*, 1805, in-8.

FABRICY (le P. Gabriel), savant bibliographe, né à St-Maximin en Provence vers l'an 1725, mort à Rome en 1800, était entré fort jeune dans l'ordre de St-Dominique. Il fut d'abord chargé des fonct. de provincial, puis nommé lecteur en théologie à Rome. De tous les ouvr. qu'il a publiés sur différ. sujets d'antiquité sacrée et profane, les plus estimés sont : *Des titres primitifs de la révélation, ou Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'Ancien-Test.*, Rome, 1772, 2 t. in-8. — *Recherches sur l'époque de l'équitation et de l'usage des chars chez les anc.*, Marseille (Rome), 1764-65, 2 vol. in-8.

FABRIS (Nicolas), mécanic., prêtre de l'Oratoire, né à Chioggia en 1739, mort en 1801, s'occupa de mathématiques avec succès, et fut en mécanique d'une adresse assez rare. On lui doit un grand nombre d'inventions, dont plusieurs sont relatives à la musique, entre autres une table des progressions harmoniques pour accorder promptement et facilement les instruments à clavier, sans avoir recours à un organiste; un clavecin au moyen duquel les notes se trouvent écrites en même temps que frappées; une main de bois à ressorts pour battre toutes sortes de mesures. Il construisit aussi une horloge qui marquait exactem. le rapport des heures italiennes et des heures franç., avec les minutes et les secondes respectives, et d'autres ouvr. fort ingén.— Fabris (Joseph), frère aîné du précédent, exerça la médec. dans sa patrie, et commença avec Barthélemi Bottari à mettre en système la botanique de l'Italie et à en répandre la connaissance.

FABRONI (Ange), célèbre biogr. italien, né à Maradi (Toscane) en 1732, fut successiv. prieur du chapitre de la basilique de St-Laurent à Florence, de l'ordre de St-Étienne de Pise, provédit. de l'univ. de cette ville, et trouva dans les papes Benoît XIV, Clément XIV, dans les cardin. Neri Corsini, d'York et Battori, et dans le grand-duc Léopold, des protecteurs qui favorisèrent son goût pour l'étude et ses recherches dans les archives. Il voyagea en France, en Angleterre et en Allemagne, séjourna à Paris, à Londres, à Vienne, à Dresde, à Berlin, se lia d'amitié et entretint une correspondance suivie avec les hommes les plus remarquables de son temps, fut à même de recueillir de riches et nombr. matériaux pour les ouvrages biogr. qu'il a écrits, et mourut en 1803. On a de lui : *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium qui sæculis XVII et XVIII floruerunt*, Pise, 20 vol. in-8, dont 18 parurent de 1778 à 1799, et les deux derniers en 1804 et 1805, ouvrage estimé.—

Laurentii Medicis magnifici vita, ibid., 1784, 2 vol. in-4. — *Magni Cosmi Medicei vita*, ibid., 1789, 2 vol. in-4. — *Leonis X, pontificis maximi, vita*, ibid., 1797, in-4. — *Francisci Petrarchæ vita*, Parme, Bodoni, 1799, in-4. — *Elogj d'illustri Italiani*, Pise, 1786-89, 2 vol. in-8. — *Elogj di Dante Alighieri, di Angelo Poliziano, di Lodovico Briosto e di T. Tasso*, Parme, Bodoni, 1806, — Une *Hist. de l'univ. de Pise*, Pise, 1791-95, 3 vol. in-4.—Le *Giornale de' letterati*, Pise, 1771-96, 105 vol. in-12, et d'autres écrits moins import.

FABROT (Charles-Annibal), savant juriscons., né à Aix en 1580, professeur de droit à l'univers. et avocat au parlem. de cette ville, eut pour protecteurs et pour amis le garde-des-sceaux Duvair, le chancelier Séguier, le premier présid. Matthieu Molé, le président Jérôme Bignon, et plus. autres personnages distingués. Il mourut en 1659, laiss. un grand nombre d'ouvr., dont les plus remarq. sont la trad. en latin des *Basiliques* de Léon le philosophe, Paris, 1747, 7 vol. in-fol.; et celle de la paraphr. grecq. des *Institutes* de Justinien, par Théophile, ibid., 1638 et 1657, in-4. On lui doit en outre les *Antiquités de la ville de Marseille*, trad. du latin de J. Raymond de Solier, Marseille, 1615; Lyon, 1652, in-8. — *Exercitationes duæ de temporepartûs humani et de numero puerperii*, Aix, 1629, in-4. — *Prælectio in titulum decretalium, de vitâ et honestate clericorum*, Paris, 1651, in-4. — *Notæ ad titulum codicis Theodosiani, de paganis sacrificiis et templis*, Paris, 1648, in-4. Fabrot a aussi donné une édit. de *Cujas* avec des notes, la meilleure avec celle de Venise, et plus. aut. qui font partie de l'*Histoire Bizantine*, tels que *Cedrene, Micetas, Anastase, etc.*

FACCIOLATO (Jacques), savant italien, né à Torreglia, près de Padoue, en 1682, mort en 1769, professeur émérite de logique à l'univ. de Padoue, consacra sa vie à des trav. qui ont été très utiles pour faciliter l'étude approfondie des lang. anc. Ses principaux ouvrages sont des *Éléments de logique*, Venise, 1728 et 1750, in-8.—Un *Traité de l'orthogr. ital.*, Padoue, 1721, in-4.—Des *Scholies* sur les tr. de Cicéron : *de Officiis, de Senectute, de Amicitiâ, de somnio Scipionis*, etc., Venise, 1741, in-8. — Une *Histoire abrégée* et une *Hist. générale de l'université de Padoue*, la première, Padoue, 1752, in-8; et la 2e, ibid., 1757, in-4. — Des *Disc. latins*, ibid., 1767, in-8; et des *Lettres lat.*, ibid., 1765, in-8.

FACINI (Pierre), peintre, né à Bologne vers 1566, mort en 1602, fut élève d'Annibal Carrache. Ses compositions se distinguent par la vigueur et la vérité des carnations; mais on lui reproche de l'incorrection dans le dessin et une manière peu naturelle d'attacher les mains et les bras. Son meilleur tableau est celui qui représente les *Saints protecteurs de Bologne*, fait pour l'église de St-François de cette ville.

FACINO-CANE (BONIFACIO, dit), célèbre partisan (*condottiere*), né à Santhia vers l'an 1360, d'une famille noble de la faction des gibelins, s'attacha d'abord au service de J.-Galéaz Visconti, premier duc de Milan, qui le récompensa par le don de plusieurs seigneuries. Après la mort de ce prince, Facino, à l'exemple des autres généraux, chercha à se procurer une principauté indépend., et s'empara d'Alexandrie *della Paglia* en 1404. Deux ans après il enleva Plaisance à Ottobon Terzo, qui, comme lui, avait voulu se rendre indépend.; et attaqua Gênes pendant que le maréchal de Boucicaut, qui en était alors gouverneur, marchait sur Milan. Il excita dans cette ville un soulèvem., à la suite duq. tous les Français furent massacrés ou chassés le 6 octobre 1409. Il tourna ensuite ses armes contre ses anciens maîtres, assiégea dans Pavie Philippe-Marie Visconti, le plus jeune des fils de J.-Galéaz, prit cette ville et la livra au pillage pendant 3 jours. Il allait poursuivre le cours de ses conquêtes lorsqu'il mourut en 1414. Sa veuve, de la famille des Lascaris, épousa le jeune duc Ph.-M. Visconti, qui la fit ensuite périr sur un échafaud. La *Vie* de Facino-Cane se trouve dans la *Biografia piemontese* de Tenivelli.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, se signala sous le règne de Justinien par sa résistance à ce prince lors des disputes théologiques qui se renouvelèrent au sujet des écrits désignés sous le nom des *Trois chapitres* de Théodoret, évêque de Cyrrhe, de Théodore, évêque de Mopsueste, et d'Ibas, évêque d'Éphèse, et se sépara de l'Église lorsquè le pape Vigile les eut condamnés en 547. On a de lui une apologie *De tribus capitulis*, publ. par le P. Sirmond, 1629; un *Traité* sur le même sujet. On trouvera les détails relatifs à cette querelle dans les *Actes* du 5e concile général de Constantinople, et dans la *Biblioth. eccl.* de Dupin.

FADL-BEN-REBY, visir du khalyfe Haroun-al-Raschild, parvint par ses intrigues à renverser les Barmécides, famille rivale de la sienne en crédit et en puissance, et remplaça au ministère le célèbre Giafar. Disgracié à son tour sous le khalyfat de Mamoun, fils de Haroun, il mourut dans la misère l'an 208 de l'hég. (824 de J.-C.). Les histor. arabes font l'éloge des qualités politiques et littéraires de ce visir.

FAERNE (Gabriel), célèbre poète latin, né à Crémone, mort en 1561, eut pour Mécène le card. Jean-Ange de Médicis. Le principal fondement de sa célébrité est un *Recueil de fables* en vers latins, qui parut pour la prem. fois à Rome, 1564, in-4, avec grav., et a été souvent réimpr. Ce recueil a été traduit en français par Perrault, Paris, 1699, in-12 : la plus belle édition des *Fables* de Faerne a été publiée par Bodoni, 1793, in-4; l'abbé Salviani, qui en fut l'éditeur, a mis à la fin une notice des édit. précéd. On doit encore à Faerne deux liv. de *corrections* sur les *Philippiques* et les autres harangues de Cicéron; un *Commentaire* sur Térence, Florence, 1565, in-8; Paris, 1602, in-4.

FAGAN (Barthélemi-Christophe), auteur dramatique, naquit à Paris en 1702, d'une famille irlandaise réfugiée en France pour cause de religion. Le système de Law ayant ruiné son père, il

fut heureux d'obtenir un emploi qui lui permit de cultiver son goût pour les lettres. Lié avec Panard, il composa des opéras comiques, puis plus. comédies dont quelq.- unes sont restées au répertoire. Son chef-d'œuvre est la *Pupille*, la plus agréable de nos pièces en un acte. Parmi ses autres pièces on distingue : *les Originaux; le Rendez-vous; le Marié sans le savoir; le Marquis auteur*. On a aussi de lui : *Nouv. observations au sujet des condamnations prononcées contre les comédiens*, 1751, in-12. Fagan mourut en 1755. Son *Théâtre*, Paris, 1760, 4 vol. in-12, est précédé de la *Vie* de l'auteur par Pesselier.

FAGE (Durand), fanatique des Cévennes, né à Aubais (Languedoc) en 1681, servit d'abord forcément dans un corps de milices contre ses coreligionnaires; mais ayant reçu, disait-il, des *inspirations de l'esprit*, il fit toute la guerre des Camisards (v. ce nom), vint en Hollande après la capitulation de 1706, passa à Londres la même année, et ne fit plus parler de lui. Il existe sous son nom une *Relation* des événements qui lui sont arrivés de 1702 à 1706.

FAGEL (Gaspar) né en 1629 à Harlem, conseiller pensionnaire de cette ville, greffier des États-Génér., se distingua par la fermeté de son caractère lors de l'invasion de la Hollande en 1672, par Louis XIV, posa avec le chevalier Temple les bases de la paix de Nimègue conclue en 1678, sut conserver une honorable indépendance, et repoussa les offres brillantes qui lui avaient été faites pour l'engager à sacrifier les intérêts de sa patrie, prépara l'élevat. de Guillaume III au trône d'Angleterre, et mourut en 1688. — Fagel (François), neveu du précéd., né à La Haye en 1659, mort en 1746, occupa 64 ans la place de greffier des États-Génér. — Fagel (François), greffier-adjoint des États-Généraux, né en 1740, donnait à sa patrie les plus belles espérances, lorsque la mort l'enleva en 1773. On trouve dans le *Mercure* d'octob. 1772 : *Descript. philosophique du caractère de feu M. Fagel*, par Fr. Hemsterhuis. — Fagel (Henri), né à La Haye en 1706, mort en 1790, fut aussi greffier des États-Généraux, contribua à l'élévation du stathouder Guillaume IV, et se montra constamment le protecteur des sav. et des artistes. — Fagel (Fr.-Nicolas), de la famille des précéd., général d'infanterie au service des États-Généraux, lieutenant feld-maréchal au service de l'empereur d'Allemagne, se signala à la bataille de Fleurus en 1690, à la défense de Mons en 1691, au siége de Namur, à la prise de Bonn en 1703, à la prise de Valence, d'Albuquerque, etc., dans la campagne de Portugal; à la prise de Tournai, aux batailles de Ramillies et de Malplaquet dans la campagne de Flandre en 1711 et 1712, et montra toujours une intrépidité et une modestie dignes des plus grands éloges. Ce guerrier, l'un des plus braves dont la Hollande se glorifie, mourut en 1718.

FAGES (Jos.), chirur., né à Toulouse en 1764, entré à 14 ans à l'hôpital de Saint-Joseph de la Grâce, s'y fit remarquer par ses progrès surprenants. A peine âgé de 18 ans, il y faisait déjà un cours d'anatomie, de chirurgie et d'accouchem. Ce fut en 1785 qu'il vint disputer la place de 1er chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Montpellier. Sa supériorité fut incontestable dans ce concours; mais l'usage assurait la prem. place au chirurgien qui occupait la seconde, et ce ne fut qu'en 1788 que Fages obtint, dans un nouv. concours, le rang qu'il avait déjà mérité depuis long-temps. Vers cette époque ses travaux furent disting. par l'acad. roy. de chirurgie, qui lui décerna plus. médailles; mais ils lui valurent surtout l'amitié de Louis, qui lui témoigna le désir de l'appeler auprès de lui. En l'an III, Fages fut nommé chirurgien en chef à l'armée des Pyrénées-Orientales, et depuis à l'hôpital milit. de Montpellier, où il établit un cours de chirurgie clinique qui n'existait pas dans l'ancienne univers. de Montpellier. Des inimitiés particulières parvinrent à l'exclure de la liste des prof. lors de la réinauguration de la faculté, et ce ne fut qu'après deux concours brillants que Fages fut nommé en 1814 à la chaire de médecine opérat. Ses cours, faits avec une exactitude rare et un talent justem. applaudi, firent regretter que ce triomphe eût été si tardif. Étranger aux intrigues de l'école, le docteur Fages était tout entier à ses élèves, et son zèle a peut-être hâté sa mort en 1824.

FAGET DE BAURE (Jean-Jacques), né en 1755 à Orthez, d'une famille de robe, fut à 19 ans pourvu de la charge d'avocat-gén. au parlem. de Pau. La révolution vint interrompre sa carrière, et ce ne fut qu'en 1809 qu'il obtint, à la recommandat. de Daru, son beau-frère, la place de rapport. du conseil du contentieux de la maison de l'emper. Il fut ensuite élu successiv. membre du corps législatif, et l'un des présidents de la cour impériale de Paris. Il n'en fit pas moins éclater son dévouement à la famille royale à l'époque où Bonaparte revint de l'île d'Elbe. Après les *cent-jours* il fut nommé par le départem. des Basses-Pyrénées membre de la chambre des députés, qui l'élut son vice-président, et mourut en 1817. On a de Faget de Baure une *Hist. du canal du Languedoc*, etc., Paris, 1805, in-8. — *Essai histor. sur le Béarn* (publ. par Daru), Paris, 1818, in-8, et divers morceaux de littérat. et de poésie, dans le *Spectateur du nord*.

FAGGIUOLA (Uguccione), chef des gibelins et seigneur de Pise, avait été choisi pour général par les villes gibelines de la Romagne contre les Bolonais; appelé au secours de Pise et nommé seign. de cette ville en 1313, il s'empara de Lucques, et remporta sur les Florentins, en 1315, la mémor. victoire de Montecatini; mais bientôt les Pisans, révoltés par le despotisme de l'homme qu'ils avaient pris pour maître, le chassèrent de leur ville. Faggiuola se retira auprès de Can Grande de La Scala, seigneur de Vérone et chef des gibelins de Lombardie, fut mis à la tête des troupes, et périt au siége de Padoue en 1319.

FAGGOT (Jacques), savant suédois, né en 1699

dans la province d'Upland, mort en 1777, secrét. de l'académie des sciences de Stockholm, réussit à rectifier les poids et mesures usités en Suède, fit lever les cartes des provinces du roy., donna un nouveau plan pour l'établiss. des greniers publ., perfectionna la méthode de fabriquer le salpêtre, et introduisit une administration plus avantageuse dans les domaines de la couronne. On a de lui un *Traité des obstacles et des ressources de l'économie rurale*, en suédois. Son *Éloge* académique a été fait par H. Nicander, Stockholm, 1779.

FAGIUOLI (JEAN-BAPTISTE), poète burlesque, né à Florence en 1660, fut reçu très jeune dans l'acad. dite des *Apastistes*, et commença dès-lors à composer des comédies dans lesquelles il jouait lui-même les rôles les plus plais., en même temps qu'il amusait les sociétés les plus distinguées par ses vers, son humeur bouffonne et ses bons mots. Cet homme si gai avait beaucoup de sens et une rare capacité pour les affaires. Il occupa plusieurs places dans la magistrature florentine, et mourut en 1742. Ses *Rime piacevoli* ont eu plusieurs édit.; la meilleure est celle de Florence, 1729-34, 6 vol. petit in-4, auxq. un 7e fut ajouté en 1745. Fagiuoli publia lui-même ses *Comédies*, 1734-36, 7 vol. in-12; et des *Mélanges* en prose, 1737.

FAGON (GUI-CRESCENT), professeur de botan. et de chimie au Jardin-des-Plantes, premier médec. de Mme la dauphine, puis de la reine, et enfin de Louis XIV, membre honoraire de l'acad. des sc., né à Paris en 1638, mort en 1718, se distingua dans la pratique de la médecine par ses succès et son désintéressement, contribua à l'embellissem. du Jardin-des-Plantes, et fit, pour l'enrichir, des excurs. botaniq. dans l'Auvergne, le Languedoc, la Provence, les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes et sur les bords de la mer. C'est à son zèle pour la science que l'on doit les savantes explorations de Plumier en Amérique, de Feuillée au Pérou, de Lippi en Égypte et de Tournefort en Asie. Fagon n'a laissé qu'une brochure intitulée : *les Admirables qualités du quinquina, confirm. par plus. expériences, avec la manière de s'en servir dans toutes les fièvres, pour toute sorte d'âge*, Paris, 1703, in-12; et quelques thèses sur différ. sujets, entre autres *sur la circulat. du sang* (1663). Son *Éloge* a été lu par Fontenelle à l'académie des sc.

FAHRENHEIT (GABRIEL-DANIEL), habile physicien, né à Dantzig en 1686, est surtout connu par l'invention d'aréomètres et de thermomètres dans lesquels le mercure est substitué à l'esprit de vin. Ces derniers instrum. sont peu usités en France, où l'échelle de Réaumur est généralem. préférée; mais les physiciens anglais ne suivent guère que celle de Fahrenheit. Il avait entrepris une machine pour le dessèchem. des terrains sujets à l'inondat. en Hollande; mais la mort le surprit en 1736, avant qu'il eût achevé ce travail. Les *Transactions philosophiques*, année 1724, et les *Acta eruditor.* de Leipsig, renferment 5 mémoires de Fahrenheit *sur le degré de chaleur de divers liquides en état d'ébullition; sur la congélation de l'eau dans le vide; sur les gravités spécifiques de différ. corps; sur un nouveau baromètre et sur un aréomètre de son invention.* On lui attribue aussi une *Dissertat. sur les thermomètres*, publ. en 1724.

FAIL (NOEL DU). — V. DUFAIL.

FAILLE (GERMAIN DE LA), littérateur, né à Castelnaudary en 1616, fut en 1638 pourvu de la charge d'avocat du roi au siége présidial de cette ville, puis nommé syndic de Toulouse en 1655, secrét. perpétuel des Jeux-Floraux en 1694, et mourut en 1711. Il a laissé: *Annales de la ville de Toulouse* (de 1271 à 1610), 1687, 1701, 2 vol. in-fol., ouvr. rare et recherché. — *Traité de la noblesse des capitouls*, 3e édit., 1707, in-4. — *Lettres sur P. Goudelin*, en tête de ses poésies, 1678, in-12. — *Disc. et pièces de vers* dans le *Recueil des Jeux-Floraux*, etc.

FAILLE (CLÉMENT DE LA), naturaliste, né à La Rochelle, avocat au parlem. de Toulouse, puis contrôleur des guerres, profita des loisirs que lui donnait cette dernière place pour se livrer à son goût pour les sciences natur., et mourut vers 1770. Il a laissé MSs. : *Conchiliogr., ou Tr. général des coquillages de mer..... du pays d'Aunis*, in-4, fig., dont on a extrait deux dissertations impr. dans les *Mém.* de l'acad. de La Rochelle et dans le *Mercure de France*, sept. 1751. — *Mémoire sur les pierres figurées du pays d'Aunis*, etc., in-4. On en trouve un extrait dans le *Mercure*, octobre, 1754. — *Mémoire sur les pétrifications des environs de La Rochelle*, dans l'*Oryctol.* d'Argenville. — *Essai sur l'hist. natur. de la taupe et sur les différents moyens de la détruire*, La Rochelle, 1768, in-12, fig.; 1769, in-8, ouvr. estimé. — Enfin *Mémoire sur les moyens de multiplier aisém. les fumiers dans le pays d'Aunis*, *Journal économique*, sept. 1762.

FAINI (Mme DIAMANTE), poète ital., née à Savallo dans le Brescian, morte à Salo en 1770, composa un grand nombre de sonnets, de stances, de madrigaux qui lui attirèrent l'admiration de ses contempor., et lui méritèrent sa réception dans plus. academ. Ses *OEuvres*, impr. avec sa *Vie* par Jos. Pontara, renferment, outre ses poésies, des *Lettres familières;* une *Dissert.* savante sur les études qui conviennent aux dames. Son *Éloge* a été publ. par Ant. Brognoli, Brescia, 1785.

FAIPOULT (GUILL.-MARIE), administrateur et homme d'état, né en 1752 d'une famille noble de Champagne, entré de bonne heure au service, était capit. du génie lorsque le gouvernement franç. se déclara pour les colonies améric. N'ayant pu obtenir d'être employé dans cette guerre, il donna sa démission. La culture des sciences occupait ses loisirs quand la révolution survint; il en adopta les principes, fut secrét.-général du ministère de l'intérieur sous Roland, puis ministre des finances sous le directoire. Proscrit après le 18 fructid. par suite d'une querelle très vive qu'il avait eue avec Championnet, Faipoult obtint de Bonaparte la préfecture de l'Escaut, et administra ce départ. pend. dix années, au bout desquelles, ayant perdu cette place, il fut appelé en Espagne par le roi Joseph

qui lui confia l'administration de ses finances. De retour en France en 1813, il remplit avec plus de zèle que de succès une mission en Italie pour Bonaparte, qui, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma préfet de Saône-et-Loire. Après avoir vivement appuyé la résistance des citoyens et de la garnison de Mâcon contre les Autrichiens, il remit cette ville au baron de Frimont, leur général en chef. Fatigué des vexat. auxq. il se trouvait en butte, et surtout de l'incertitude de sa position sous l'autor. immédiate d'étrangers qui affectaient de reconnaître le gouvernem. roy., Faipoult se retira après avoir installé secrètem. M. de Rigny, nommé son success. par le roi. Cet administrat. intègre était de retour à Paris en 1816, et il mourut en 1817 à Augy, près d'Auxerre, dans une honorable pauvreté. On trouve sur lui une notice dans les *Annales polit., morales et littér.* du 25 oct. 1817.

FAIRFAX (Édouard), poète anglais, mort en 1632, a composé, tant en prose qu'en vers, différ. ouvr.; mais le seul sur leq. se fonde sa réputation est son *Godefroi de Bouillon*, trad. de *la Jérusalem délivrée*, 1600, plus. fois réimpr. On cite encore de lui: des *Églogues*, une *Hist.*, en vers, *d'Édouard, dit le Prince Noir*, , la *Démonologie*, des *Lettres*, etc., mais tous MSs.— Fairfax (Guill.), fils du précéd., a trad, du grec en angl. les *Vies des anc. philos.*, par Diogène Laërce.

FAIRFAX (Thomas, lord), né à Denton, en Yorkshire, l'an 1611, joua un grand rôle dans les guerres civiles d'Angleterre. Il se distingua d'abord comme général de cavalerie pour le parlement et contre Charles I^er^ à la bataille de Marstdon-Moore, et à la prise d'York, succéda bientôt après au comte d'Essex dans le commandem. en chef, gagna sur les royalistes la bataille de Naseby dans le Northamptonshire, et prit Leicester, Brigdewater, Bristol et plus. autres places. Après la mort de Charles I^er^, Fairfax reçut le titre de général des troupes d'Angleterre et d'Irlande, et fut nommé membre du conseil; mais il refusa de signer en cette qualité la formule du serment par lequel on faisait approuver la condamnation du roi. S'apercevant qu'il n'avait travaillé que pour Cromwel et des ambitieux qui voulaient usurper le pouvoir, Fairfax abandonna ce parti, et, saisissant l'occasion de contribuer au rétablissement de la famille royale sur le trône, se joignit au général Monk, s'empara d'York, fut choisi par ce comté pour député au parlement réparateur, se rendit à La Haye à la tête du comité chargé par la chambre des communes de supplier Charles II de reprendre sa couronne, reçut de ce prince le pardon de sa conduite passée, et mourut en 1671. Fairfax favorisa la publicat. de plus. gr. ouvr., entre autres de la *Polyglotte;* il a laissé des *Mém.*, 1699, in-8; des traductions des *Psaumes;* un *poème* sur la solitude, etc., MSs. — Fairfax (Thomas, lord), de la même famille que le précédent, né vers 1691, quitta l'Angleterre pour aller s'établir en Virginie, où il avait des biens immenses, encouragea la culture des terres, exerça paternellem. les fonct. de juge du comté de Frédéric, à l'ouest des monts Apalaches, eut le bonheur de vivre tranquille durant les dissensions civiles de l'Amérique, et mourut en 1782. On a donné son nom au comté où est située Alexandrie, vis-à-vis la cité de Washington. On trouvera des détails sur la vie de Fairfax dans les *Voyages* de Burnaby, Londres, 1798, 3^e^ édit.

FAITHORNE (Guillaume), grav. anglais, né à Londres vers 1616, mourut en 1691. Banni de l'Angleterre par Cromwell pour avoir pris les armes en faveur de la cause royale, il vint en France et y séjourna jusque vers l'an 1660, époque où il rentra dans sa patrie. Il a laissé des portraits estimés, plus. pièces d'après Vouet, Van-Dyck et autres, et un gr. nombre de gravures destinées à l'ornem. de différents ouvrages. On a de lui un *Tr. sur l'art de la grav.*, 1662. — Faithorne (Guillaume), fils du précéd., mort très jeune, a gravé quelq. portraits en taille douce.

FAKHR-EDDAULAH (Ali), prince de la dynastie des Bouides, héritier des états de Hamadan, de l'Irac-Adjemi et du Tabaristan à la mort de Rokn-Eddaulah, son père, tenta de dépouiller du reste du royaume Movaid-Eddaulah, son frère, qui le vainquit et le força de se retirer auprès des princes samanides. Après la mort de Movaid, l'an de l'hég. 373 (de J.-C. 983), Fakhr-Eddaulah fut appelé au trône par l'influence du célèbre visir Ismaïl, plus connu sous le nom de Saheb-Ibn-Abbad, gouverna sagement tant qu'il eut près de lui cet habile ministre, et jeta le trouble dans ses états aussitôt qu'il eut seul le maniement des affaires. Ce prince mourut en 387 (997 de J.-C.), laissant le trône à Madjad-Eddaulah, son fils.

FAKHR-EDDYN-RAZY, un des plus célèbres docteurs musulmans, né à Rei (Perse) l'an 543 ou 544 de l'hég. (1149 ou 1150 de J.-C.), mort à Hérat l'an 606 (1210 de J.-C.), avait étudié la théol. scol. et la philosophie sous le fameux Algazaly, et professa avec un succès tel, que l'on se rendait à ses cours de toutes les parties de la Perse et de la Mésopotamie. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. sur la théolog., les principes de la jurisprudence canoniq., la philos., les mathémat., l'art de composer des talismans, la physiognom., etc. Les principaux sont : un *Tr. des principes de la religion;* un *Traité de métaphysique et de théolog. scol.;* un *Comment. sur l'Alcoran*, etc. La liste de ses ouvr. se trouve dans la *Bib. arab. hispan.* de Casiri, t. I^er^. — Fakhr-Eddyn-Razy, histor. musulman, n'est connu que par son *Histoire chronol. des dynasties*, depuis les prem. khalyfes des Arabes jusqu'à la destruction du khalyfat de Bagdad par Holagou, l'an de l'hég. 658 (de J.-C. 1259), conservée en MS. à la biblioth. roy. Silvestre de Sacy, dans sa *Chrestomathie arabe*, en a publié trois extraits : *Hist. du khalyfat de Haroun-Errachid*, suivie de celle *des Barmécides ; Hist. du khalyfat de Mostassem, dernier prince Abasside ;* et le chapitre *Des droits des souverains sur leurs sujets.*

FAKHR-EDDYN, émyr, prince des Druses, désigné dans les anciennes chroniques de l'Europe

sous le nom de *Facardin*, prit les armes pour défendre son royaume attaqué par Amurath IV, fut vaincu après une vigoureuse résistance, et périt étranglé par ordre du vainqueur, l'an 1635.

FALBAIRE (CHARLES-GEORGE FENOUILLOT DE), aut. dramat., né à Salins en 1727, mort en 1800, avait d'abord occupé un emploi dans les finances, et fut ensuite nommé inspecteur-général des salines de l'Est, place qu'il conserva jusqu'à sa suppression en 1791. Il a laissé un assez gr. nombre de pièces de théâtre publ. sous ce titre : *OEuvres de Falbaire*, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Les plus remarq. sont : *l'Honnête criminel*, drame en 5 actes et en vers, resté au répertoire. — *Les deux Avares*, comédie en 2 actes et en prose, mêlée d'ariettes. — *L'Ecole des mœurs, ou les suites du libertinage*, drame en 5 actes et en vers, 1770. — *Les Jammabos, ou les Moines japonais*, tragéd. en 5 actes, avec une épître dédicat. aux mânes de Henri IV. On lui doit encore une *Descript. des salines de Franche-Comté*, dans l'Encyclopédie ; une broch. intit. : *Avis aux gens de lettres*, ou Réflex. sur les mauvais procédés de quelques libraires envers les auteurs, 1770, in-8 ; et un *Mémoire au roi et à l'assemblée nationale sur quelques abus*, Paris, 1790, in-8.

FALCAND (HUGUES), historien du 12e S., originaire de Normandie, a écrit en latin une *Histoire* des événements arrivés en Sicile de 1146 à 1169, publ. pour la prem. fois par Gervais de Tournay, chanoine de Soissons, Paris, 1550, in-4, et réimpr. dans div. rec., entre autres dans ceux de Muratori et de Burmann.

FALCKEMBERG (JEAN de), dominicain, né au 14e S. dans un village de Poméranie dont il prit le nom, se distingua au concile de Constance par sa défense du pape Grégoire XII, et sa déclaration en faveur de Jean Petit accusé d'hérés. Les trois discours qu'il prononça pour Petit ont été imprimés dans les *OEuvres de Gerson*, Anvers, 1706, t. V. Falckemberg ayant pris la défense des chevaliers de Livonie contre Jagellon, roi de Pologne, encourut l'animadversion de ce prince, se retira à Rome pour se soustraire à sa vengeance, et mourut dans cette ville après une détention de plus. ann.

FALCONER (GUILLAUME), poète écossais, né à Édimbourg vers 1730, s'engagea fort jeune dans la marine, partit pour les Indes-Orientales avec le titre de trésorier à bord de la frégate *l'Aurore*, et périt en 1769 dans un naufrage sur les rochers de Macao. Un prem. naufrage qu'il avait essuyé dans une traversée d'Alexandrie à Venise lui a fourni le sujet de son poème intit. : *le Naufrage*, Londres, 1762, ouvr. qui n'est pas sans mérite et qui jouit encore aujourd'hui d'une juste estime. James Stanier Clarke en a donné en 1804 une édit., gr. in-8, avec des éclaircissem., une notice biographique sur Falconer et des grav. On a en outre de Falconer un *Dictionn. de marine*, 1769, in-4, réimpr. en 1815 avec des addit. considérables par les soins du D. Burney. — Un poème *sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, 1751 ; des *Chansons* et autres poésies recueillies et publiées par le D. Anderson.

FALCONET (ÉTIENNE-MAURICE), sculpteur français, né à Paris en 1716, élève de Lemoine, fut admis en 1754 à l'acad., sur la présentation de son *Milon de Crotone*. Il mit ensuite au jour *Pygmalion*, *la Baigneuse* et *l'Amour menaçant*, product. gracieuses qui eurent le plus grand succès. Il exécuta dans le même temps pour l'église de St-Roch un *Christ agonisant*, une *Annonciation* ; les statues de *Moïse* et de *David*, et un *St Ambroise* pour l'église des Invalides. Appelé en Russie par Catherine II, Falconet y exécuta la statue équestre de Pierre Ier. De retour à Paris en 1778, il éprouva quelque temps après une attaque de paralysie qui mit obstacle à l'exécut. de ses nouv. projets, et mourut en 1791. On a de lui, entre autres écrits : *Réflexions sur la sculpture*, 1761, in-8, trad. en anglais et en allemand. C'est à tort qu'on l'a donné comme auteur de la trad. des liv. XXXIV, XXXV et XXXVI de Pline ; il y a fait seulem. des correct. : cet ouvr., d'un de ses amis, parut avec des notes, des réflexions sur la peinture des anciens, et des *Observat. sur la statue de Marc-Aurèle*, La Haye, 1773. Falconet a fourni plus. articles à l'*Encycl. méthod.* Le recueil des *OEuvres* de cet artiste, Lausanne, 1781, 6 vol. in-8, contient, outre les écrits déjà cités, une grande quantité de *Lettres* à des journalistes et à des critiques.

FALCONIA (PROBA), épouse du proconsul Adelfius, sous le règne d'Honorius vers l'an 379, cultiva la poésie latine avec succès. Un poème qu'elle avait composé sur les guerres civiles de Rome s'est perdu, et il ne nous reste d'elle qu'un centon de Virgile sur l'hist. de l'Ancien et du Nouv.-Testament, production bizarre qui suppose, dit un judicieux critique, plus de patience et de mémoire que de goût et de jugement, impr. pour la prem. fois Venise, 1472, in-fol., avec Ausone. Il l'a été depuis plusieurs fois : l'édition la plus récente est celle de Kromayer, Magdebourg, 1719, in-8.

FALCONIERI (OCTAVE), savant antiq., membre de plusieurs académies et prélat de l'Église rom., mort à Rome en 1676, à l'âge de 30 ans, est aut. de *Dissert.* insérées dans les *Antiquités romaines* de Grævius et dans les *Antiquités grecques* de Gronovius : les principales sont celles qui roulent sur la pyramide de C. Cestius et sur les peintures qui ornaient la chambre intérieure de ce monument, sur une inscription tirée des ruines d'un mur antique du portique de la rotonde, sur une médaille d'Apamée portant pour empreinte le déluge de Deucalion. On doit encore à ce savant : *Inscript. athleticæ*, Rome, 1668, in-4, avec des notes qui jettent un nouveau jour sur le sujet, des *Lettres* et des *Rime* dans différents recueils. Il est l'éditeur de la *Roma antica* de Nardini, Rome, 1666, in-4, vol. rare et très recherché.

FALEDRO ou FALIERI, nom d'une famille patricienne de Venise. — FALEDRO (Vital), doge l'an 1084, mort en 1096, avait été élu pour remplacer Dominique Silvio, qui s'était laissé vaincre par Robert Guiscard. Le nouveau doge joignit aux titres

de duc de Venise, de Dalmatie et de Croatie, celui de *protosebaste* que l'empereur grec lui accorda ; ce fut lui qui retrouva le corps de St-Marc l'évangéliste, et le fit enterrer dans la basilique de ce nom. Faledro eut pour successeur Vital Micheli.— FALEDRO (Ordelaffo), doge, successeur de Vital Micheli en 1102, prit la ville de Zara en Dalmatie, et la força de demeurer sous la dépendance de la république ; il périt en combattant contre les Hongrois en 1117.

FALIERI (MARIN), doge de Venise, successeur d'André Dandolo en 1354, avait 76 ans lorsqu'il fut revêtu de cette dignité. Jaloux à l'excès d'une épouse jeune et belle, et se croyant intéressé à la perte de Michel Steno, un des chefs de la *Quarantie criminelle,* qu'il regardait comme son rival, Falieri forma avec six cents plébéiens une conspiration dont le but était la mort de tous les patric.; mais son complot fut découvert la veile du jour où il devait éclater. Les conspirateurs périrent dans les supplices, et leur chef eut la tête tranchée le 17 avril 1355. Byron a composé une tragédie sur cette catastrophe.

FALISCUS. — V. GRATIUS.

FALK (JEAN-PIERRE), médecin suédois, né en 1727, profess. au jardin de pharmacie de Pétersbourg, a enrichi la géographie et l'histoire natur. d'une foule d'observations intéress. Tourmenté d'une profonde hypocondrie, il termina volontairement en 1774 sa douloureuse existence. L'acad. chargea le professeur Laxmann de mettre en ordre les MSs. de Falk, et c'est à ce sav. que l'on en doit la publication sous ce titre : *Mém. topogr. sur la Russie*, Pétersbourg, 1785, 3 vol. in-4, fig.

FALKLAND (LUCIUS CARY, vicomte de), né vers 1610 dans l'Oxfordshire, fils aîné de Henri Cary, 1er vicomte de Falkland, fut fait à la mort de son père (1633) gentilh. de la chambre du roi, puis en 1640 nommé membre du parlem. Entraîné dans le parti contraire à la cour, il reconnut bientôt son erreur, accepta la place de secrét.-d'état, montra le plus noble dévouement à l'infortuné Charles Ier, et, ne pouvant sauver ce monarque, chercha la mort à la bataille de Newbourg en 1643. Il a laissé différ. écrits sur les questions politiques de son temps ; on croit qu'il a coopéré à l'*Histoire du protestantisme* de Chillingworth. — FALKLAND (Henri, lord), fils du précédent, fut enfermé à la Tour de Londres comme impliqué dans la conjuration de George Booth en faveur de Charles II, devint à la restauration lord-lieutenant du comté d'Oxford, et mourut à la fleur de l'âge en 1663. On a de lui une comédie : *Marriage Night*. — Lord FALKLAND (Ant.), son fils, fut enfermé à la Tour de Londres comme prévenu d'avoir abusé de la confiance roy. en se faisant donner sans titre une somme de 2,000 liv. sterling. On ne connaît de lui que deux prologues, l'un pour le *Vieux célibataire* de Congrève, l'autre pour le *Soldat de fortune* d'Otway.

FALLETTI (JÉRÔME), né vers 1518, à Trino, dans le Montferrat, entra jeune au service des princes d'Este, fut chargé de diverses ambassades près de Charles-Quint et des cours de Rome, de France, d'Autriche et de Pologne, résident du duc de Ferrare à Venise, et mourut en 1564. On a de lui : *Delle guerre di Alamagna*, Venise, 1552, in-12. — *Della resurrezione de' morti*, trad. d'Athénagore, ibid., 1556, in-4. — *De bello sicambrico, lib. IV, et alia poemata*, ibid., 1557, in-4, et Nimègue, 1749, in-8.—*Orationes XII*, Venise, 1558, in-fol. ; une généalogie de la maison d'Este à la suite des *Chronica Slavorum*, par Helmold, Francfort, 1581, in-4.

FALLETTI (OCTAVE-ALEXANDRE), marquis de Barolo, né en 1753 à Turin, où il mourut le 30 janv. 1828, avait commencé par porter les armes. Il se retira ensuite pour consacrer aux études littéraires les loisirs d'une vie indépend., et, après avoir repris momentaném. du service à l'époque où son pays était menacé de l'invas. des Français, il ne fut plus distrait des paisibles occupations du cabinet que par les devoirs de représentation attachés à la condition d'homme de cour et par les soins qu'il voulut donner à l'éducation de son fils, avec qui il visita l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et la France. Son premier essai littéraire fut un *Éloge* de l'historien Saint-Réal ; il publia depuis ou fournit au recueil de l'acad. royale des sciences de Turin, dont il était membre, différ. *Mémoires* sur des sujets de philosophie morale, de critique littér. et de métaphysique. Mais celles de ses productions qui ont été le plus remarquées, sont ses *Épîtres* (critiques) sur les œuvres posthumes d'Alfieri, et une espèce de roman descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimachi en Italie*.

FALLOPE ou FALLOPPIO (GABRIEL), célèbre anatomiste et chirurgien, né à Modène en 1523, professa quelque temps à Ferrare, puis à Pise et à Padoue, et mourut jeune encore en 1562. Il a rendu à la science des services d'une haute importance, et l'a enrichie de découvertes précieuses. Il est le premier qui ait donné l'ostéologie et l'angiologie exactes du fœtus ; on lui doit une descript. sav. de l'organe de l'ouïe, dont le canal tortueux ou aquéduc porte encore le nom de fallope, ainsi que le ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphise du pubis ; il a enrichi d'observations neuves et lumineuses l'anthropotomie, la névrologie, la splanchnologie, et, dans cette dernière branche, il a notamment signalé avec une justesse jusqu'alors inconnue les appareils sécréteurs de la bile, de l'urine et de la semence. Toutes ces recherches sont consignées dans ses *Observat. anatomicæ*, Venise, 1561, in-8 ; Padoue, Cologne et Paris, 1562 ; Helmstadt, 1588. On a de lui div. autres opusc. publ. séparément et réunis sous le titre de : *Opera genuina omnia tàm practica quàm theorica in III tomos distributa*, Venise, 1584 ; ibid., 1606 ; Francfort, 1600 ; ibid., 1606, etc., 3 vol. in-fol. On trouve des notices biographiq. sur Fallope dans Niceron, dans Tommasini, et surtout dans la *Biblioth. des écriv. modenèses*, par Tiraboschi.

FALLOWS (Fearon), né en 1789, à Cockermouth, comté de Cumberland, exerça d'abord la profess. de son père, qui était tisserand. Dévoré par l'amour de l'étude, il ne tarda pas à faire de rapides progrès dans les sciences mathématiques. A l'univ. de Cambridge, où il compléta son éducation, il devint bientôt profess. lui-même, puis fut choisi en 1821 pour diriger l'observatoire que le gouvernem. anglais avait résolu d'établir au cap de Bonne-Espérance. Ce ne fut qu'en 1825 qu'on commença la construct. de cet observatoire; mais en attendant, Fallows avait envoyé un *Catalogue* approximatif de 275 étoiles principales. Au commencem. de 1829, le gr. cercle mural de l'observatoire ayant été mis en place, Fallows commença, avec le secours de sa femme, une suite régulière d'observations qu'il espérait rendre très exactes, quoique cet instrum. eût éprouvé quelque dommage dans le débarquement. Mais la santé de l'astronome, minée par le climat, ne lui permit pas de compléter ses travaux, et il mourut le 25 juillet 1831, à Simonn's Town, à peine âgé de 43 ans.

FANGÉ (Augustin), bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, né à Hatton-Châtel près de Verdun, coadjuteur, puis abbé de Senones en 1757, après la mort de D. Calmet, son oncle, mort vers 1791, a laissé un *Traité des sacrements* en latin, ouvr. très estimé; *Iter helveticum;* c'est la relation d'un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748; une *Vie de D. Calmet*, 1763, in-8; il a achevé l'*Histoire universelle* et la *Notice de Lorraine*, deux ouvr. laissés incomplets par son oncle. On lui attribue *Mémoire pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, 1775, in-8.

FANNIUS-STRABO (Caïus), consul de Rome l'an 161 av. J.-C., signala sa magistrature par la publication de deux réglements pour arrêter les progrès du luxe. L'un de ces réglements, qui fixe les dépenses de la table, fut converti par le sénat en une loi qui prit le nom de Fannia; c'est la plus ancienne loi somptuaire des Romains. — Fannius (Caïus), fils du précéd., consul l'an 122 av. J.-C., fut l'ami de Scipion-l'Africain, et l'un des bons orateurs de son temps. — Fannius (Caïus), neveu de Fannius-Strabo, avait composé des *Annales* dont Cicéron loue le style, mais qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. D.-G. Moller a publ. une *Dissertation* latine sur ce Caïus Fannius, Altdorff, 1693. — Fannius-Quadratus, poète latin, avait obtenu que son portrait et ses ouvr. fussent placés dans la bibliothèque établie par Auguste dans le temple d'Apollon. Horace le nomme à ce sujet (*Satir. IV, lib. I*) *Beatus Fannius*, dans le sens de l'épithète *bienheureux*, donnée par Boileau au poète Scudéry. — Fannius-Coepion, ayant trempé dans une conspiration tramée contre Auguste, échappa d'abord à toutes les recherches, mais fut ensuite trahi par un esclave et mis à mort. — Fannius (Caïus), historien, fut l'ami de Pline-le-Jeune. Il avait composé un ouvr. sous le titre d'*Exitus occisorum aut relegatorum à Nerone*, dont quelq. fragments, recueillis par Ausone Popa, ont été publiés à la suite du *Salluste*, édition d'Amsterdam, 1661.

FANTIN-DÉSODOARDS (Antoine-Étienne-Nicolas), historien et écrivain politique, né en 1738, à Pont-de-Beauvoisin, était en 1789 vicaire-gén. du diocèse d'Embrun. Partisan des idées nouv., il adopta les principes de la révolution, et se maria pendant la terreur. Ses liaisons avec Danton, Robespierre et autres, le mirent à portée de connaître et de juger les événements; mais il manqua des qualités nécessaires à l'historien, et ses nombreux ouvr., méprisés au moment de leur publication, sont tombés dans l'oubli. Fantin sollicita vainement une place à l'Institut. Il mourut à Paris en 1820. Ses écrits les plus importants sont: *Dictionnaire raisonné du gouvernem., des lois, des usages et de la discipline de l'Église, conciliés avec les libertés et franchises de l'Église gallic.*, etc., 1788, 6 vol. in-8. — *Nouvel abrégé chronologiq. de l'hist. de France*, par le président Hénault, continué successivem. jusqu'en 1815, 4e édit., 1820, in-4. — *Histoire philosophique de la révolut. française*, etc., 6e édit., Paris, 1817, 6 vol. in-8. — *Les Monuments inédits de l'antiquité, expliqués par Winckelmann, gravés par David*, etc., Paris, 1808-9, 3 vol. in-4. — *Hist. de France*, commencée par Velly, Villaret et Garnier, continuée jusqu'à la mort de Louis XVI, 1808-10, 26 vol. in-12. Il a laissé un grand nombre de MSs. qui ont été mis en vente après sa mort.

FANTONI (Jean), poète lyrique, né en 1755, à Fivizzano en Toscane, eut une jeunesse orageuse, et passa successivement du cloître à l'armée, et du camp à la retraite. Ses parents, qui le destinaient à la vie monastique, le firent élever dans le collége Romain à Rome. La vivacité de l'élève déplut aux maîtres, qui ne voulurent plus se charger de son éducat. Fantoni obtint une place dans un régiment en Toscane. Il alla ensuite à Turin, à Naples, à Rome, faisant des infidélités, contractant des dettes, envoyant des cartels, et composant des vers. Il eut pour admirateur Alfieri, et fut reçu à l'Arcadie, où il prit le nom de *Labindo*, sous lequel il est plus généralement connu. En 1796, il se prononça avec énergie contre le nouv. système qu'on essayait d'introduire en Italie; il désirait la voir libre, forte, indépendante, et non asservie par ceux qui s'en étaient proclamés les libérateurs. Il fut arrêté à Milan, enfermé dans la citadelle de Turin, et envoyé sous escorte à Grenoble, où il fit la connaissance de Joubert, qui lui donna un rang dans l'armée. Il fit avec ce général la campagne de 1800, prit part au siége de Gênes, et n'en sortit que pour demander sa démission. Il se retira en Toscane, où il remplit pendant quelq. années une chaire d'éloquence à l'université de Pise, et mourut à Fivizzano en 1807. Ses *Poésies*, qui sont très estimées, ont été rassemblées en 3 vol. in-8, Italie (Prato), 1823. Le 3e vol. contient des *Mém.* autobiographiques de Fantoni, et quelques opuscules en prose.

FANTUCCI (le comte Marc), littérateur, né à

Ravenne en 1745, mort en 1806, après avoir rempli les plus hautes fonctions de la magistrature, se distingua par son zèle pour rendre à Ravenne l'ancien éclat dont elle avait brillé. On a de lui plus. ouvr., tous relatifs à sa patrie. Les princip. sont : *Sur les causes de la décadence de Ravenne*, adressé au pape Clément XIV, Rome, 1761. — *Sur la nécessité de dessécher les marais des vallées méridionales du territoire de Ravenne*, mém. publ. à la suite de l'épidémie de 1780; l'aut. imagina une machine hydraulique fort utile pour le dessèchement proposé; trois mém. : *Sopra i benefizj communitativi ;* un plan militaire, publié sur l'invitation de Pie VI, en 1786, et quelq. autres impr. sous le titre de *Memorie di vario argomento*, Venise, 1804, in-4.—*Monumenti ravennati de secoli di mezzo*, Venise, 1801, 6 tom. in-4, ouvr. rare, n'ayant été tiré qu'à un petit nombre d'exempl. que l'aut. donna à ses amis. — *De gente Honestiâ*, Césène, 1786, in-fol.

FANTUZZI, ancienne famille de Bologne qui a fourni plus. personnages distingués dans la carrière des lois et dans celle des lettres.—FANTUZZI (Jean), surnommé *le Vieux*, jurisconsulte, professeur à l'univ. de Bologne en 1377, mort en 1391, remplit plus. missions politiques pendant les troubles de sa patrie au 14e S. Il a laissé MSs. des consultat. et des comment. sur différents sujets de jurisprudence.—FANTUZZI (Jean-Baptiste), docteur en philosophie et en médecine, passe pour auteur d'un ouvrage de philosophie péripatéticienne impr. à Bologne en 1536. — FANTUZZI (Gaspar), littérateur, mort en 1532, cultiva surtout la poésie latine, et a laissé un gr. nombre de *Lettres* en latin, impr. avec celles de Jean-Antoine Flaminio, son maître et son ami, Bologne, 1744.—FANTUZZI (Jean), surnommé *le Jeune*, doct. en philosophie et en méd. et profess. à l'univ., mort en 1646, a laissé plus. ouvr. philosophiques.—FANTUZZI (Paul-Émile), sénateur et membre de l'acad. *de' Gelati* de Bologne, dans laquelle il prit le nom de l'*Ardente*, mort en 1661, est aut. d'un *Recueil de poésies lyriques*, Bologne, 1647, in-4, et d'une *Oraison funèbre de François d'Este, duc de Modène*, impr. dans un rec. de prose et de vers sur ce même sujet, 1659. —FANTUZZI (Paul-Émile), *le Jeune*, neveu du précédent, sénateur comme lui et présid. de la même académ., mort à Venise en 1721, n'a laissé qu'un *Discours sur l'immaculée conception*, prononcé à l'acad., Bologne, 1706, in-4, et deux poèmes lat. en l'honneur de deux nobles Bolonais, l'un de la famille Bentivoglio, et l'autre de celle d'Aldrovande, 1708 et 1709, in-fol. — FANTUZZI (Jean), le dernier de cette illustre famille, est aut. d'un ouvr. fort important pour l'étude de l'hist. littér. de l'Italie, publ. sous le titre de *Notizie degli scrittori Bolognesi*, Bologne, 9 vol. in-fol., de 1781 à 1794.

FARABY. — V. ALFARABIUS.

FARADJ, 2e sulthan des Mamloucks-Circassiens, succéda à son père l'an de l'hég. 801 (1399 de J.-C.), à l'âge de dix ans, et périt assassiné à Damas l'an 815 (1412 de J.-C.), après un règne de 13 ann. troublé par les révoltes des émyrs mamloucks, les séditions de la Haute-Égypte et les dévastations de Tamerlan.

FARDULFE, 16e abbé de St-Denis, mérita la faveur de Charlemagne en découvrant à ce prince un complot tramé par Pepin, et obtint en récompense de son dévouement plus. bénéfices, entre autres l'abbaye de St-Denis après la mort de Maginaire en 790. Il a composé des vers en latins; mais on n'a conservé de lui que trois pièces publ. par Duchesne sous le nom d'Alcuin dans les *Rerum francorum script. coœtan.*

FARE ou BURGUNDOFARA (Ste) première abbesse du monastère de Faremoutier, était fille d'Agneric, un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Astrasie, et mourut en 655.

FARE (CHARLES-AUGUSTE, marquis de LA), poète, né à Valgorge dans le Vivarais en 1644, servit d'abord comme volont. en Hongrie contre les Turks, puis en France de 1672 jusqu'à la paix de Nimègue. Ayant été nommé en 1680 capit. des gardes-du-corps de MONSIEUR, frère de Louis XIV, il conserva ce grade pend. la régence, et mourut en 1712. On a de lui des poésies légères pleines de douceur, d'élégance et de facilité; la plupart sont le fruit d'une passion tendre et délicate qu'il nourrissait pour Mme de la Sablière : il a encore laissé un opéra : *Penthée*, dont le régent composa la musique, et des *Mém. sur les principaux événements du règne de Louis XIV* (Rotterdam), 1716, in-8; Amsterdam (Paris), 1734, in-12, et avec des améliorat. dans le texte, dans la *Collect. des mémoires* de Petitot, t. LXV.

FARE (ANNE-LOUIS-HENRI de LA), cardinal, archevêque de Sens, pair de France, ministre-d'état, aumônier de la dauphine, commandeur de l'ordre du St-Esprit, né le 8 septembre 1752 à Luçon (Vendée), mort à Paris le 10 déc. 1829, fit ses études au collége Louis-le-Grand, obtint très jeune le prieuré de Donchéry près Sedan, et, en 1783, l'abbaye de Licques, ordre de Prémontré, diocèse de Boulogne. Vicaire-général de Dijon dès 1778, et doyen de la Ste-Chapelle de cette ville, il fut à ce titre élu agent-gén. du clergé des états de Bourgogne en 1784, et eut grande part à l'administration de la province. Le 13 février 1788, il fut sacré évêque de Nancy. Ce siége lui donnait les titres de primat, de chancelier de l'université de Nancy, et de conseiller-prélat-né du parlem. de Lorraine. Député aux états-généraux par le clergé de son diocèse, il y prononça le *discours* d'ouverture; soutint avec feu, le 12 février 1790, la proposition qu'il avait faite de déclarer sur-le-champ la religion catholique religion de l'état; s'opposa à ce que les biens possédés jusqu'alors par le clergé fussent compris au nombre des propriétés nationales; combattit le projet de loi tendant à supprimer en France les communautés religieuses, et celui dont l'adoption donna aux Juifs les droits de citoyen. Ajoutant à l'autorité de ses *discours* celle de ses écrits, il fut un des signataires de l'*Exposition des principes*, et publia des *Considérations*

politiques sur les biens temporels du clergé, 1789, in-8. — *Quelle doit être l'influence de l'assemblée nationale sur les matières ecclésiastiques et religieuses?* 1790, in-8. — Une *Lettre* à son clergé, datée du 8 janvier 1791, sur le serment prescrit, et aux administrateurs de la Meurthe une *Lettre* et *Déclaration* de même date, pour annoncer et motiver son refus de concourir à aucune des innovations renfermées dans les décrets. Le triomphe des doctrines contraires aux siennes prenant, de jour en jour, une nouvelle consistance, l'évêque de Nancy se retira à Trèves, dont l'archev. était son métropolitain. Vers la fin de 1792, il se rendit en Autriche, où, pendant plus de 20 ans, il fut chargé de la correspondance des princes de la maison de Bourbon. Lorsque la fille de Louis XVI, échangée contre les représentants du peuple que Dumouriez avait livrés à l'Autriche, arriva à Vienne, ce fut l'évêque de Nancy qui négocia son mariage avec le duc d'Angoulême. Depuis 1807 jusqu'en 1814, il remplit les fonctions de commissaire-vérificateur, chargé d'ordonnancer le paiement des pensions accordées aux soldats retraités de l'armée de Condé. Sa qualité d'agent de Louis XVIII attira l'attention de Bonaparte, qui demanda son éloignement de la Saxe. Il passa, en effet, plusieurs années d'exil en Moravie. Revenu en France avec la famille royale, il fut dans le même temps nommé membre de deux commissions, dont l'une était destinée à procurer des secours aux émigrés rentrés; l'autre avait pour objet une organisat. nouvelle de l'Église de France. Devenu aumônier de la duchesse d'Angoulême, il fut aussi nommé l'un des commissaires chargés de recueillir les cendres de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, et de les faire transporter du cimetière de la Madeleine à la basilique de St-Denis. Au commencem. de 1816, le roi l'adjoignit, pour l'administrat. des affaires ecclésiastiques à M. de Talleyrand-Périgord, alors archevêque de Reims, et il signa la *lettre* du 8 novembre qui fut publiée avec le concordat de 1817. Nommé à l'archevêché de Sens, il n'en prit possession qu'en 1821, fut promu au cardinalat le 16 mai 1823, avec le titre presbytéral de Ste-Marie *in transpontinâ*, et assista à deux conclaves. Ce prélat laissa en MSs. des *Mémoires* curieux sur son émigration et sur la mission dont il avait été chargé à Vienne. Outre les diverses compositions déjà citées, on lui doit un *Éloge* de Bernis, archevêque de Rouen; une *Notice* sur M. de Girac, ancien évêque de Rennes, et des *discours* prononcés dans div. cérémonies.

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, excita des troubles dans le Dauphiné, à Bâle, à Berne, à Montbéliard, à Strasbourg, à Neuchâtel, à Metz, en prêchant avec une sorte de fureur les principes de Luther, s'établit à Genève, y attira Calvin et fut un des principaux fauteurs de la réformat. de cette ville. Chassé de Genève en 1538 par suite d'une querelle qu'il avait provoquée sur la cène, Farel se retira à Neuchâtel, et y mourut en 1565. Il a laissé quelques ouvrages qui ne décèlent pas des connaissances bien profondes; le plus intéressant a pour titre: *Glaive de l'Esprit*. Ruchat, dans la préface de son *Hist. de la réforme*, dit qu'il existe un recueil de lettres de Farel qui mériteraient bien d'être impr., car elles renferment quantité de choses intéressantes.

FARET (Nicolas), écriv. médiocre, né à Bourg en 1596, fut un des prem. membres de l'Acad. franç., à la fondat. de laquelle il contribua, et mourut en 1646. On lui doit plus. ouvr. en prose et en vers, justem. oubliés; mais Boileau, en plaçant le nom de Faret dans son *Art poétique*, lui assura l'immortalité.

FARGÈS, munitionnaire gén. des vivres sous Louis XIV, se signala par un rare désintéressement. Lors de la disette de 1709, il acheta dans les pays étrangers, sur son seul crédit et sans demander aucune garantie, les grains et tous les fourrages nécessaires à l'armée pend. la campagne de 1710, renouvela la même opération pour la campagne de 1714, et mourut sans fortune.

FARGUES (Balthasar de), aventurier attaché au parti du prince de Condé, fut d'abord simple soldat, puis employé dans les vivres, et enfin major du régiment de Bellebrune. S'étant enfermé dans la place d'*Hesdin*, il s'y livra à toutes sortes de cruautés et de rapines, refusa d'entrer en négociation avec le card. Mazarin, et ne rendit cette ville qu'après s'être fait comprendre dans le traité des Pyrénées. Il en sortit avec quatre millions, et vint à Paris dans l'intention d'y jouir du fruit de ses déprédations; mais, arrêté par ordre de Louvois, il fut jugé et condamné pour crime de péculat, larcins, faussetés, abus et malversat., et pendu en 1665.

FARGUES (Jean-Joseph de MÉALLET, comte de), était né à Issoire en 1776. A l'époque de la révolut., il quitta la France, prit du service dans l'armée des princes, et revint, sous le consulat, s'établir à Lyon, où il occupait la place de présid. de l'administration des hôpitaux, lorsq. le gouvernement impérial fut renversé. Nommé maire en 1815, il signala son dévouem. à la famille roy. par les mesures qu'il prit à la nouvelle du débarquement de Napoléon. Conservé d'abord dans ses fonctions, de Fargues fut destitué pour avoir entretenu des relat. avec les princes; réintégré après les événements de juill. 1815, il siégea cette même année à la chambre des députés, fut réélu l'année suiv., et mourut en 1818. On a de lui: *Vérités sur les événements de Lyon en* 1817, *réponse à un mémoire de M. le colonel Fabvier,* 1818, in-8. Le recueil de ses proclamations pend. le cours de la mémorable année 1815 a paru sous le titre de *Pièces authent. et notes essentielles pour servir à l'histoire de Lyon*, etc., in-8.

FARIA (Antoine de), fameux aventur. portug., né à Lisbonne vers 1505, se signala dans une foule d'expédit. contre les corsaires indiens, s'enrichit de leurs dépouilles et protégea le commerce de sa patrie en purgeant les mers des brigands qui les infestaient. Sa vie offre une suite étonnante de traits

de bravoure et de cruauté, de générosité et d'avarice, de piété et de libertinage. Il périt à l'âge de 45 ans dans un naufrage devant l'île de Calempbuy. On trouvera des détails sur Faria et sur ses exploits dans les *Mémoires de Mendez Pinto*, son compagn. — FARIA (Thomé de), carme portug., coadjut. de l'archev. de Lisbonne, sous le titre d'évêque de Targa, mort en 1628, a publ. une traduct. lat. des *Lusiades*, 1622, in-8, réimprimé dans le *Corpus illustr. poetar. lusitanor.* de Dos Reis, avec une notice sur la vie de Faria et le catalogue de ses autres ouvrages.

FARIA (MANOEL-SEVERIM de), écrivain portug., né à Lisbonne vers 1581, se livra avec ardeur à l'étude des saintes Écritures, de la théol. mystiq., de l'hist., de la politiq., de la géographie, et des antiquités romaines et portug., obtint un canonicat du chapitre d'Evora, dont il employa les revenus à former des collect. précieuses de MSs., de médailles, de monnaies et d'antiquités de tout genre, et mourut en 1655, laiss. un ouvr. intit.: *Noticias de Portugal*, 2 vol. suivis d'un 3e intit.: *Discursos politicos*, Lisbonne, 1624, 3e édit. 1791: l'auteur y propose des moyens de porter le Portugal à l'état le plus florissant, et donne les *Vies* de plus. personnages célèbres, etc.

FARIA DE SOUSA (MANOEL), célèbre historien et poète castillan, né vers 1590 à Souto en Portugal, entra fort jeune en qualité de gentilh. chez dom Gonzalès, évêque d'Oporto, et perfectionna ses connaissances sous la direction de ce prélat. Il suivit en 1631, comme secrétaire, le marquis de Castel Rodrigo dans son ambass. à Rome, obtint de Philippe V la croix de chev. de Christ, vécut dans une agitat. que l'on peut attribuer à quelq. singularités de son caractère, et mourut à Madrid en 1649, dans un état voisin de l'indigence, emportant l'estime des savants dont il était connu. On a de lui, entre autres ouvr., *des Commentaires sur les Lusiades*, Madrid, 1639, 2 vol. in-fol. — Une *Défense de ces commentaires*, ibid., 1640, in-fol. — Une *Histoire de Portugal*, ibid., dont la meill. édit. est celle de 1779, in-fol., ouvr. très estimé. — *El Asia portuguesa*, Lisbonne, 1666-75, 3 vol. in-fol. — *La Europa portuguesa*, ibid., 1678-79, 2 vol. in-fol. — *El Africa portuguesa*, ibid., 1681, 2 part. — *El America portuguesa*, MS., trad. en italien, en angl. et en franç. — Des poésies div. en 7 vol., dont 4 ont été publ. sous ce titre: *Fuente de Aganipe, rimas varias*, Madrid, 1644-46. Il a mis en ordre et publié l'ouvrage de Samedo intitulé: *Imperio de la China y cultura evangelica por los religiosos de la compania de Jesus*, Madrid, 1643, in-4; Lisbonne, 1733, in-fol.

FARINATO (PAUL), peintre, né à Vérone en 1525, mort en 1606, paraît avoir été l'élève de Jules Romain. On a de lui un gr. nombre de tabl. exécutés pour les villes de Mantoue, de Plaisance, de Padoue, et dans lesq. on remarque la finesse des contours ainsi que la correction du dessin. Ses premières pensées et les fig. en cire qu'il modelait pour ses études ont été très recherchées du temps de Ridolfi.

FARINE (le vicomte), maréchal-de-camp, commandant de la Lég.-d'Honneur, fit avec distinction les campagnes de la révolution. Dans celle de 1806 contre les Prussiens, où il commandait un escadron de dragons du 25e, il fut fait major du 29e régim. de l'arme dans laquelle il venait de se signaler. En combattant contre l'Autriche en 1809, il obtint le commandem. du 4e régim. En 1810, il fit la guerre en Espagne, où il s'empara de Tarifa, après s'être conduit de la manière la plus brillante au combat de Torre de la Pena le 4 mars. Il se trouva au siége de Badajoz, et prit part aux combats de Santa-Maria et de Villalba. Lorsqu'en 1812 Napoléon prépara l'expédit. de Russie, il voulut que le colonel Farine y fût employé. Après les désastres de l'armée française, celui-ci se jeta, avec les débris de son régim., dans la place de Dantzig, qu'il défendit jusqu'à la dernière extrémité. Forcé de céder au nombre, il fut conduit prisonnier dans l'Ukraine, ne rentra en France qu'en 1814, et reçut la croix de St-Louis. Il avait obtenu le grade de maréchal-de-camp dès le mois de juin de l'année précéd. Dans les *cent-jours*, il fut grièvem. blessé à la bataille de Mont-St-Jean. Conservé sur la liste des maréchaux-de-camp en activité, désigné même comme adjoint aux inspecteurs-généraux en 1816, il fut encore employé après la révolut. de juillet, et mourut en octobre 1833, âgé de 63 ans.

FARINELLI (CHARLES BROSCHI, plus connu sous le nom de), chanteur italien, né à Naples en 1705, élève de Porpora, débuta dès l'âge de 17 ans sur le théâtre d'*Aliberti* à Rome, et y obtint le plus gr. succès. En 1734, il passa à Londres, et y excita un enthousiasme universel jusqu'au moment où il fut appelé à la cour de Madrid. Le roi d'Espagne, Philippe V, infirme dep. plus. années, trouva dans le talent de Farinelli une distraction à ses maux; et tant que dura son règne le célèbre chanteur jouit à la cour d'une grande considérat. Après l'avénement de Ferdinand VI au trône, la faveur que Farinelli avait obtenue près de la reine, lorsqu'elle n'était encore que princesse des Asturies, se changea bientôt en une influence plus sérieuse, qui le fit souvent intervenir dans les plus graves transactions politiques. En 1762, Farinelli, ayant perdu dans l'intervalle d'une année le roi et la reine ses protecteurs, vint se fixer à Bologne, où il jouit sans trouble de la considération qui s'attache au talent et à la fortune. Il se concilia dans sa vieillesse le respect de ses concitoyens, par les bienfaits qu'il se plaisait à répandre sur les malheureux, et mourut en 1782.

FARISSOL (ABRAHAM), rabbin plus connu sous le nom de *Péritsol*, prononciation corrompue de Farissol, né à Avignon vers le milieu du 15e S., passa un gr. nombre d'années à Ferrare, et y composa la plupart de ses ouvr.; les principaux sont un *Petit traité des chemins du monde*, en hébreu, Venise, 1587; hébreu et lat., Oxford, 1691: cette

édition est la plus estimée, surtout à cause des notes dont Hyde l'a renrichie; un *comment.* sur Job, dans la gr. Bible rabb. de Venise, 1517, et dans celle d'Amsterd., 1724, etc. M. de Rossi a donné la liste des autres ouvrages de Farissol.

FARLATI (Daniel), né en 1690 à San-Daniele dans le Frioul, embrassa l'institution de St Ignace, et vécut à Padoue, où il mourut en 1773. Ses ouvrages sont : *Illyricum sacrum*, Venise, 1750-75, 6 vol. in-fol., plein d'érudition et de recherches curieuses. — *De artis criticæ inscitiâ antiquit. objectâ*, ibid., 1777, in-4.

FARMER (Richard), célèbre critique, né à Leicester en 1735, mort en 1797, membre de la soc. des antiquaires de Londres, avait été successivem. prédicateur de la chapelle royale de Whitehall, principal du collége Emmanuel de l'université de Cambridge, vice-chancelier et principal bibliothécaire de cette univers., chancelier de Lichtfield et Coventry, et chanoine de l'église de St-Paul. Il n'a laissé qu'un très petit nombre d'écrits, tels que des poésies et des brochures de peu d'étendue; mais son *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, Londres, 1766, 1767 et 1789, in-8, lui assure la réputation de l'un des meilleurs critiques de l'Angleterre. Cet ouvrage a été réimpr. dans les édit. de Shakespeare données par Stevens en 1793, et successivement par Reed et Harris, 1803, 1812.

FARNABY ou FARNABIE (Thomas), maître d'école, né à Londres en 1575, fut d'abord serviteur au collége de Merton d'Oxford, se fit successivem. élève des jésuites en Espagne, compagnon des navigateurs Francis Drake et John Hawgins en 1595, volontaire au service des Pays-Bas; enfin, après avoir erré pendant un grand nombre d'ann. dans les pays étrangers et dans sa patrie, il ouvrit une école de petits enfants à Martock dans le comté de Sommerset, et s'établit ensuite à Londres. Il se fit connaître dans cette ville par quelques ouvr. de grammaire et de critique, et acquit bientôt une telle vogue, qu'il eut à la fois plus de 300 élèves. Soupçonné pendant la guerre civile de menées en faveur du roi, il fut jeté dans les prisons, y demeura plus. années, et mourut en 1647. On a de lui, outre quelques traités de rhétorique, de poétique et de grammaire, des commentaires estimés sur *Juvénal et Perse*, Londres, 1612, in-8; *Sénèque le tragique*, ibid., 1613, in-8; *Martial*, 1615; *Lucain*, 1618; *Virgile*, 1634; *Métamorph. d'Ovide*, 1637, in-fol.; les 4 prem. *comédies de Térence*, 1651, avec la continuation de Méric Casaubon.

FARNÈSE, maison illustre d'Italie qui remonte au 13e S., et qui a donné quelq. génér. à l'Église et à la république florentine avant l'avénement d'Alexandre Farnèse au pontificat sous le nom de Paul III. — Farnèse (Pierre), général des Florentins au 14e S., passait pour un habile capitaine; il vainquit les Pisans en 1363, et mourut quelques jours après de la peste. — Farnèse (Pierre-Louis), 1er duc de Parme et de Plaisance, fils naturel du pape Paul III, fut chargé en 1540 de soumettre Pérouse révoltée contre le souverain pontife, dévasta le territoire de cette ville, se signala par des débauches, des cruautés et des vexations de toute espèce, et périt assassiné par les chefs de la noblesse de Plaisance en 1547. — Farnèse (Octave), fils du précéd. et second duc de Parme et de Plaisance, ne fut mis en possession de ses états qu'à l'avénement de Jules III en 1550; il eut à soutenir les attaques de Charles-Quint et du pape, eut recours à la protection de la France et se défendit avec courage. Après l'abdicat. de Charles-Quint, Farnèse signa un traité de paix avec Philippe II, et mourut en 1585, après un règne de 30 années. — Farnèse (Alexandre), 3e duc de Parme et de Plaisance, fils du précédent, se distingua à la bataille de Lépante en 1571 sous don Juan d'Autriche, et rétablit les affaires de Philippe II dans les Pays-Bas, par la victoire de Gemblours en 1578, la prise de Maestricht, et surtout par son adresse à profiter des dissensions qui divisaient les catholiques et les protestants de ce pays. Après avoir obtenu divers avantages sur le duc d'Anjou, il s'empara de Dunkerque, de Bruges, d'Ypres, de Gand, d'Anvers; puis, n'ayant pu obtenir de Philippe II la permission d'aller prendre le gouvernem. des duchés de Parme et de Plaisance après la mort d'Octave, entra en France en 1590, força Henri IV à lever le siége de Paris, eut l'art de tenir en échec les deux plus habiles généraux de son siècle, Maurice de Nassau et Henri IV, fut blessé dev. Caudebec en 1592, et mourut des suites de cette blessure. — Farnèse (Ranuce Ier), fils aîné du précédent et 4e duc de Parme et de Plaisance, prince cruel et avare, ne montra aucune de qualités de son père, gouverna par la terreur, supposa une conspiration pour se défaire des principaux personnages et confisquer leurs biens, et mourut en 1622, emportant avec lui la haine de ses sujets. C'est sous ce règne que l'architecte Jean-Baptiste Aleotti construisit le fameux théâtre de Parme. — Farnèse (Édouard), 5e duc de Parme et de Plaisance, 2e fils et successeur de Ranuce Ier, épuisa mal à propos ses états d'hommes et d'argent, en faisant contre les Espagnols des entreprises qui n'eurent aucun succès, soutint contre le pape Urbain VIII une guerre qui l'aurait ruiné, si les ducs de Toscane, de Modène et les Vénitiens ne fussent intervenus en sa faveur. Farnèse mourut en 1646, à 40 ans, laissant quatre fils et deux filles de Marguerite de Médicis, fille de Cosme II.—Farnèse (Ranuce II, 6e duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur du précédent, mort en 1694, se laissa gouverner par d'indignes favoris qui l'engagèrent dans une guerre désastr. avec le pape Léon X, et fut obligé, pour obtenir la paix, de céder à l'Église les états de Castro et de Ronciglione. — Farnèse (François), 7e duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur de Ranuce II, régna de 1694 à 1727 avec prudence et justice, garda la neutralité pendant la guerre de la succession d'Espagne, mais vit plusieurs fois violer son territoire par les impériaux. Comme il n'avait point d'enfants et que son embonpoint excessif permettait de prévoir qu'il n'en aurait pas,

les princip. puiss. de l'Europe disposèrent d'avance de son héritage en faveur d'un fils de Philippe V. — Farnèse (Antoine), 8e duc de Parme et de Plaisance, frère et success. de François, fut soumis pendant toute la durée de son règne à des humiliations sans nombre de la part des puissances de l'Europe qui avaient réglé le partage de ses états, et qui n'attendaient que sa mort pour en prendre possession : elle eut lieu en 1731, et 6,000 Espagnols s'emparèrent de Parme et de Plaisance au nom de don Carlos.

FARNÈSE (Élisabeth), reine d'Espagne. — V. Élisabeth.

FARQUHAR (George), aut. dramat., né en 1678 à Londonderry en Irlande, fut d'abord comédien, puis lieutenant au régiment du comte Orrery, et se fit aimer par la douceur de ses mœurs. Ayant épousé une femme jeune et belle, mais sans fortune, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa maison, et mourut de chagrin en 1707, à l'âge de trente ans. On a de lui huit comédies remarquables par l'amusante vivacité des intrigues, assez naturellement conduites, et par la gaîté du dialogue. On regarde comme son chef-d'œuvre celle qui porte le titre de : *The Beaux's stratagem* (la Ruse du petit-maître). Il a laissé en outre des lettres, quelq. poésies, quelq. essais et un discours sur la comédie, où il s'élève contre l'assujétissement aux règles. Ses *OEuvres* ont été imprim. pour la 10e fois à Londres, 1772, 2 vol. in-12. Sa comédie : *les Folles raisonnables*, imitée par Dumaniant, fait partie du *Théâtre des variétés étrangères*, et son *Officier de recrutem.* a été trad. par M. Campenon dans les *Chefs-d'œuvre du théâtre anglais*.

FARSETTI (Philippe), né à Massa, d'une anc. famille originaire de Luni, a laissé des *poésies* lat. qui le placent au rang des bons poètes latins du 16e S. — Farsetti (Cosme), jurisc., né à Massa en 1619, mort à Florence en 1689, fut successivement conseiller intime du duc de Massa et son ambassadeur à Venise, à Lucques et à Milan, puis l'un des premiers magistrats de Florence sous Ferdinand-Cosme III. Il a publié en latin divers écrits sur des questions de jurisprudence. — Farsetti (André), fils du précédent, né à Massa en 1655, professa le droit civil à Pise, suivit son père à Florence, lui succéda dans ses emplois, et mourut en 1714. Une médaille fut frappée en son honneur. — Farsetti (l'abbé Philippe), Vénitien, est célèbre par le noble emploi qu'il fit de sa fortune. C'est à ses frais que furent moulés tous les ches-d'œuvre de sculpture antique et mod. qui se trouvaient à Rome, à Florence, à Naples, et dans d'autres villes d'Italie ; il rassembla un grand nombre de bronzes des meill. maîtres et d'esquisses des prem. peintres, fit exécuter en liége et en pierre ponce des modèles de tous les monuments antiques de Rome, plaça cette immense et riche collection dans son palais à Venise, et en donna la jouissance à tous ceux qui désiraient s'instruire dans l'imitation des chefs-d'œuvre des gr. maîtres sans voyager hors de leur patrie. Une *Lettre* lat. de l'abbé Lastésio à l'académie de Cortone, Venise, 1764, in-4, renferme la description de ce musée. — Farsetti (le bailli Joseph-Thomas), poète latin, cousin du précédent, né à Venise en 1720, command. de Malte, membre de l'académie de la Crusca, avait formé une bibliothèque nombreuse qui était ouverte aux amateurs et aux élèves des arts. Il proposa à tous les poètes de son temps un concours en vers ital. ou lat. sur un ou plusieurs des chefs-d'œuvre du musée de son cousin, et par ce moyen se rendit célèbre dans toute l'Italie. Ses poésies lat., suivant le P. Desbillons, « pourraient soutenir le parallèle avec les meilleures de celles qui nous restent des poètes légers du siècle d'Auguste, surtout de Catulle et de Properce. » Ses *OEuvres* consistent en 2 tragéd., 3 petits poèmes, la trad. en vers non rimés (*sciolti*) des églogues de Némésien et de Calpurnius, dédiée à Mme du Boccage : le tout a été souvent réimpr., notamment à Parme, 1776, gr. in-8. Farsetti mourut en 1792. L'abbé Morelli, son ami, a publié le *Catalogue* de sa collection de MSs., 2 vol. petit in-8.

FASOLO (Jean-Ant.), peintre, né à Vérone, suivit les leçons de Zeloti et de Paul Véronèse, et travailla surtout à Vérone, où il mourut en 1572, à 44 ans, d'une chute qu'il fit en peignant la salle du podestat. On cite comme ses plus beaux ouvr. un tableau de la *Piscine* à St-Roch de Vérone, et un portrait de femme à la galerie de Dresde. — Fasolo (Bernardino), peintre, né à Pavie, fut élève de Léonard de Vinci. On voit de lui au Musée royal un tableau représentant *la Vierge* assise sur son trône, et tenant son fils dans ses bras. Ce tableau, daté de 1518, vient de la galerie du prince Braschi (v. *l'Hist. de la peinture* de Lanzi).

FATAH (Abou-Nasr), écriv. arabe d'Espagne ou d'Afrique, tué à Maroc par ordre du roi Aliben-Yousef l'an 535 de J.-C. (1140-41 de l'hégyre), est aut. d'une hist. littér. d'Espagne. *Calaïd eli' qyan* (colliers d'or), dont la biblioth. roy. possède deux copies ; et d'une autre hist. littér. *Mouthmih alanfous* (regard des âmes), dont les MSs. sont très rares.

FATHIMEH, fille unique du prophète Mahomet, née à la Mekke, mariée dès l'âge de 15 ou 18 ans, l'an 2 de l'hég. (623 de J.-C.), à Ali, son cousin, qui devint khalyfe, passe pour être la tige de la dynastie célèbre des khalyfes fathémites qui ont régné en Afrique et en Syrie. Elle mourut à Médine 6 mois après la mort de son père, dans un âge peu avancé.

FATIO DE DUILLIER (Nicolas), géomètre, d'origine italienne, né à Bâle en 1664, se fit connaître dès l'âge de 17 ans par des recherches savantes sur la distance du soleil à la terre, sur les apparences de l'anneau de Saturne, sur la dilatation de la prunelle et son resserrem., et contribua aux progrès de la science par plus. découvertes et inventions utiles : il trouva une manière de travailler les verres des télescopes, de percer les rubis et de les faire concourir au per-

fectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau et de profiter du mouvement des eaux, occasionné par sillage, pour moudre le blé, lever les ancres, hisser les vergues; il imagina une chambre d'observation suspendue de manière à permettre d'observer facilem. les astres dans un vaisseau. Fatio avait honorablem, parcouru la moitié de sa carrière, lorsque tout d'un coup il abandonna les sciences exactes pour se livrer à l'étude des sciences occultes, à l'alchimie, la cabale, etc. Il se montra zélé partisan des camisards ou prédicants des Cévennes réfugiés à Londres, partagea les disgrâces que la police leur fit éprouver, fit un voyage en Asie dans le dessein d'y commencer la conversion de l'univers, et revint mourir obscurém. dans le comté de Worcester en 1753. On a de lui un assez grand nombre d'écrits sur la mécanique, l'astronomie et la chimie, impr. séparément ou dans les n^{os} du *Gentlemen's magazine* de 1737 et 1738. Le musée britannique possède plus. de ses lettres et autres MSs. autographes.

FAUCHARD (Pierre), chirurgien-dentiste, né en Bretagne vers la fin du 17^{e} S., mort à Paris en 1761, peut être regardé comme le créateur de l'art du dentiste : il est le prem. qui ait traité par écrit de la théorie et de la pratique de cette branche de l'art de guérir, qui jusqu'alors avait été abandonnée aux charlatans. Son ouvr. intit. : *le Chirurgien-Dentiste, ou Tr. des dents*, etc., Paris, 1728, 2 vol. in-12, avec 42 pl., réimpr. en 1746 et 86, jouit encore aujourd'hui d'une juste réputation.

FAUCHET (Claude), hist. né à Paris en 1529, s'appliqua de bonne heure à l'étude de nos anciennes chroniques, fut attaché au card. de Tournon, qu'il accompagna en Italie, obtint ensuite la place de prem. présid. de la chambre des monnaies, et mourut en 1601. On a de lui plus. ouvr. qui ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de feu Claude Fauchet*, Paris, 1610, 2 vol. in-4. On y distingue le *Rec. de l'origine de la langue et poésie française, ryme et romans; plus les noms et sommaires des œuvres de* 127 *poètes franç. vivant av. l'an* 1300, impr. séparém. Paris, 1581, in-4 : ouvr. très curieux, rare et recherché. On doit en outre à Fauchet une traduct. des *OEuvres de Tacite*, Paris, 1582; les 5 prem. livres des *Annales* ont été traduits par La Planche; et celle du *Dial. des orateurs* (attribué à Tacite ou à Quintilien), 1585, in-8.

FAUCHET (Claude), ecclés., né dans le Nivernais en 1744, fut d'abord précepteur des enfants du marquis de Choiseul, et vicaire-gén. du card. de Choiseul, archev. de Besançon. Il fut ensuite gr.-vic. de Bourges, et se fit connaître par quelq. oraisons funèbres où l'on trouva des morceaux très remarquables, et qui semblaient promettre un orat. sacré. La révolution vint le détourner de la carrière dans laquelle il se serait probablement illustré. Nourri de la lecture des livres philosophiques, il adopta toutes les idées des meneurs, et dès 1789 se signala parmi les plus ardents révolutionnaires. Nommé membre de la commune de Paris, il prononça plus. discours dans des cérémonies publiques, et fut l'un des rédacteurs de la *Bouche de fer*. Il fut nommé en 1791 évêq. constitutionnel du Calvados, et député de ce département à l'assemblée législative. Réélu à la convention, il eut le courage de s'opposer à la mise en jugem. de Louis XVI, et vota pour la détention et l'appel au peuple. Après avoir défendu le roi, il défendit la religion, fit un mandement contre le mariage des prêtres, et au 31 mai donna sa démission; mais il n'en fut pas moins proscrit avec ses généreux collègues, et périt sur l'échafaud le 31 octobre 1793.

FAUJAS DE SAINT-FOND (Barthélemi), savant géologue, né en 1741 à Montélimart, mort dans sa terre de Lorisol en 1819, administrat. et prof. au musée d'histoire naturelle, a enrichi cette science de plusieurs découvertes précieuses, notamment en ce qui concerne les produits volcaniques. Il a consigné dans un assez grand nombre d'ouvrages les sav. observ. qu'il fut à portée de recueillir dans le cours de ses voyages, soit en Europe, soit au Nouveau-Monde; les plus importants sont : *Mém. sur les bois de cerf fossiles*, 1776, in-4. — *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-fol. — *Hist. natur. du Dauphiné*, 1781, in-8. — *Méneralogie des volcans*, 1784, in-8. — *Voyage en Anglet., en Écosse et aux îles Hébrides*, 1797, 2 vol. in-8. — *Hist. natur. de la montagne de Maëstricht*, 1798, in-fol. — *Essai de géologie*, 1803, 3 vol. in-8. — *Hist. natur. des roches de Trapp*, 1813, in-8, etc., etc. Les matériaux qui servirent à la construction du port de Toulon furent en grande partie extraits d'une riche mine de pouzzolane découverte en 1775 dans les montagnes de Chenavary-en-Velay par Faujas, qui la fit ouvrir à ses frais. Ce laborieux et sav. naturaliste a enrichi le muséum d'une foule d'objets précieux, et c'est à ses recherches qu'est due la découverte des mines de fer de la Vouelte, département de l'Ardèche.

FAULCONNIER (Pierre), grand-bailli héréditaire de la ville et du territoire de Dunkerque, président de la chambre de commerce de cette ville, où il mourut en 1735, a écrit une *Descr. hist. de Dunkerque*, en X liv., Bruges, 1730, 2 vol. in-fol., avec cartes et planches.

FAUR. — V. Pibrac et Saint-Jorry.

FAURE (Charles), abbé de Ste-Geneviève et premier supérieur-gén. des chan. réguliers de la congrég. de France, à l'établissement et à l'augmentation de laquelle il contribua très activement, né en 1594, mort en 1644, travailla toute sa vie à la réforme des ordres religieux en France, et trouva même le moyen d'étendre jusque sur l'Irlande l'influence de son institut. On a de lui les *Constitutions* de l'ordre, différents *Traités* MSs., des *Dissertations*, des *Lettres* sur des sujets pieux, etc. Sa *Vie* a été publiée Paris, 1698, in-4. — Faure (François), sous-précepteur de Louis XIV, évêque d'Amiens, né en 1612, mort

en 1687, dut son avancem. à la protect. du card. de Richelieu, et conserva la faveur de la cour en donnant à la reine Anne d'Autriche des preuves de dévouem. pendant les troubles de la minorité. On a de lui entre autres écrits : une *Censure des Lettr. provinciales*; un *Panégyrique* de Louis XIV, et des *Oraisons funèbres* de la reine Anne d'Autriche, d'Henriette-Marie, reine d'Angleterre, et de Gaspar IV de Coligny. — FAURE DE FONDAMENTE (François de), conseiller au parlement de Toulouse, né à Nîmes dans le 17ᵉ S., était parent et fut l'ami de Pélisson, qui lui dédia son *Hist. de l'Acad. franç.* Il n'a pub. aucun ouvr., mais on sait qu'il avait composé un *Traité sur la science des médailles*, traduit l'*Épître d'Aristenète sur le luxe et la mauvaise humeur des femmes*, et qu'il s'occupait d'une traduction de Quintilien. Il mourut en 1686.

FAURE (PIERRE-JOSEPH-DENIS-GUILLAUME), conventionnel, né au Hâvre en 1726, d'abord officier de marine, quitta cette carrière pour embrasser la profess. d'avocat. Nommé juge au Hâvre en 1791, puis député de la Seine-Inférieure à la convention, après avoir fait de courageux efforts pour empêcher la convent. de juger Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. L'un des 73 proscrits à la suite du 31 mai, il ne fut rappelé qu'avec ses collègues. Après la session il reprit sa place de juge au Hâvre, fut anobli par le roi en 1814, et mourut en 1818. Outre l'article *marine* dans l'*Encyclopédie*, il a publ. : *Réflexions sur la marine*, 1759, in-12. — *Parallèle de la France et de l'Angleterre relativem. à leur marine*, 1779, in-12, et quelq. brochures, notamm. son *opinion* sur le procès de Louis XVI. — FAURE (Louis-Jos.), fils du précéd., né au Hâvre en 1760, était avocat à Paris à l'époque de la réorganisation de l'ordre judiciaire. Nommé substitut près le tribunal criminel de la Seine, puis en 1793 près le tribunal extraordinaire, il montra dans cette place une grande modération. Député en 1799 au conseil des cinq-cents, il devint membre du tribunat après le 18 brumaire, vota pour le consulat à vie et pour l'empire, et fut, à la dissolution du tribunat, fait conseiller-d'état, section de législation. Plus tard il fut envoyé commissaire dans les départem. formés du territoire des villes anséatiq. Il donna son adhésion à la déchéance de Napoléon, et fut maintenu dans sa place au conseil-d'état, où il s'était acquis la réputat. d'un homme sage et prudent. Il mourut en juin 1837. — FAURE (Guillaume-Stanislas), son frère, né en 1765, négociant, puis imprimeur, fut sous le directoire commissaire du gouvernement près de l'administrat. du district du Hâvre, sous-préfet et membre du corps-législatif, où il fit en 1814 une motion d'ordre sur la liberté de la presse. Après la session, il revint au Hâvre, où il mourut en 1826. Il a publ. le *nouv. Flambeau de la mer, ou Descript. nautique des côtes d'Irlande, d'Écosse et de Flandre*, 1822-24, 2 vol. in-8, atlas.

FAURE (MATHIEU), commerçant et banquier de Saintes, né à Jarnac en 1761, fut nommé, en 1819, par le départ. de la Charente-Inférieure, membre de la chambre des députés, et siégea au côté gauche. Cet ancien député mourut à la fin de 1832, au Douet, près Saintes.

FAURIS DE SAINT-VINCENS (JULES-FRANÇ.-PAUL), né en 1718 à Aix (Provence), où il mourut en 1798, associé libre de l'Institut (académie des inscript. et belles-lettres), s'adonna à la culture des sciences et des lettres, fut en correspondance avec plus. savants de son époque. Il était, avant la révolution, président au parlem. de Provence. Outre quelq. *Mémoires* et *Observations* insérés dans le *Recueil* de l'académie des inscriptions, on connaît de lui : *Tables des monnaies de Provence*, Aix, 1770, in-4, et *Mém. sur les monnaies et les monuments des anciens Marseillais*, ibid., 1771, in-4. Son fils lui a consacré une *Notice*, tome IV du *Magasin encyclopédique* de 1748, et séparém., 1800, in-4.

FAURIS DE SAINT-VINCENS (ALEXANDRE-JULES-ANTOINE), né à Aix en 1750, mort dans cette ville en 1819, était arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Simiane et petite-fille de Mᵐᵉ de Sévigné. Nommé président à mortier au parlement de Provence, il employa à la culture des lettres, et surtout à l'étude de l'archéologie, les moments de loisirs que lui laissaient ses fonct.; et parvint ainsi à acquérir une connaissance approfondie des monum. de l'antiquité et du moyen-âge. Il a publ. sur ce sujet un gr. nombre de *Mém.* qui sont estimés des savants. Ses connaissances l'avaient fait nommer associé libre de l'acad. des inscript. de l'Institut.

FAUST (JEAN), personnage célèbre dans l'hist. des folies humaines, né vers le commencement du 16ᵉ S. dans un village d'Allemagne, quitta l'étude de la théol. pour se livrer à l'astrol., à la magie et à la science cabalistique. Sa *Vie* et celle de Christophe Wagner, son valet, écrites par George-Rodolphe Widman, Francfort, 1587, in-8, offrent un tissu de faits miraculeux : elle a été souv. réimprimée et trad. en angl., en hollandais et en franç. On peut consulter sur ce prétendu magicien la *Dissertat. histor.* publ. par J.-George Neumann, Wittemberg, 1683, 1693, 1711, in-4. Sa vie est le sujet d'un des chefs-d'œuvre de Goëthe.

FAUST (JEAN-FRÉDÉRIC), historien, né à Aschaffenbourg (Franconie) au 16ᵉ S., n'est connu que commme auteur d'un ouvr. intit. : *Limburgenses fasti, sive fragm. chron. urbis*, etc., Heidelberg, 1616, in-fol. — Un autre FAUST, que l'on croit fils du précéd., a donné une *Chronique de la ville de Francfort-sur-le-Mein*, 1660, in-12; et trad. de l'hébreu en vers latins la partie du Talmud qui a rapport aux mariages : il a publ. cette traduction sous le titre suivant : *Tractatus de contractibus Judæorum matrimonialibus talmudicus, latinis donatus musis*, Bâle, 1699, in-4. — FAUST (Maximilien), d'Aschaffenbourg, avoc. et syndic à Francfort-sur-le-Mein, a donné un ouvr. intit. : *Concilia pro ærario*, Francfort, 1641, in-fol.

FAUSTA (FLAVIA-MAXIMIANA), fille de Maximien-

Hercule, et femme de Constantin, fut d'abord regardée comme la princesse la plus accomplie; mais, trahissant bientôt ses penchants vicieux, elle s'éprit d'une passion criminelle pour Crispus, fils de l'emper. Blessée du refus que fit le jeune prince de répondre à son amour incestueux, elle l'accusa devant Constantin d'avoir voulu attenter à sa pudeur; et celui-ci ne connut l'innocence de Crispus qu'après l'avoir sacrifié trop précipitamm. à sa coupable épouse, qu'il fit à son tour étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C. Cette femme odieuse avait emprunté le masque d'une dévotion ardente, et se montra très favorable aux chrétiens dans les prem. temps de son règne.

FAUSTE, évêque de Riez, né dans la Grande-Bretagne vers l'an 390, mort dans l'exil vers 485, avait d'abord paru avec éclat au barreau lorsqu'il s'ensevelit dans le monast. de Lérins, dont il devint abbé après St Maxime, auquel il succéda aussi à l'évêché de Riez vers 455. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grâce*, et quelq. autres écrits dans la *Biblioth. des PP.* Bien que les ouvrages de Fauste aient été flétris comme contenant des opinions condamnées depuis par l'Église, sa mémoire n'en est pas moins vénérée; il était inscrit au martyrologe avant que Molan en eût supprimé son nom, et il est encore honoré à Riez, où il existe une église sous son invocation. On peut consulter l'*Apologie* que Simon Bartel lui a consacrée à la fin de son *Histoire chron. des év. de Riez*.

FAUSTINE ou FAUSTINA (Annia-Galeria), impératrice romaine, femme d'Antonin-le-Pieux, souilla par ses débauches le trône des césars que son mari illustrait par ses vertus. Le caractère de douceur et de modérat. de ce prince lui fit fermer les yeux sur une conduite aussi scandaleuse. Tel était son aveuglement, qu'après avoir toléré les excès de Faustine pend. sa vie, il lui fit ériger après sa mort des statues, des autels et des temples. Il existe un gr. nombre de médailles de cette princesse avec le titre de *diva*. Une des plus précieuses est celle qui rappelle l'institution des filles faustiniennes avec la légende : *Puellæ faustinianæ*. — Faustine jeune (Annia-Faustina-Junior), fille de la précéd., surpassa sa mère par la dissolution de ses mœurs. Épouse du vertueux Marc-Aurèle, elle trouva dans cet emper. la même faiblesse que son père d'adoption avait eue pour la prem. Faustine; peut-être ignora-t-il en partie l'odieuse conduite de sa femme, ou peut-être craignit-il en la punissant de justifier les bruits populaires qui la flétrissaient; c'est tout ce qu'on peut dire de mieux pour excuser ce digne emper. Il pleura Faustine comme s'il avait perdu la plus vertueuse des femmes, et fonda dans le lieu où elle mourut (en Cappadoce) une ville à laquelle il donna le nom de *Faustinopolis*. Faustine la jeune recut les mêmes honneurs qui avaient été décernés à sa mère. Les médailles qui nous restent de cette princesse portent le titre de *Mater Castrorum* (mère des armées); et, ce qui paraît plus étrange, la légende *pudicitia*. — Faustine (Annia-Faustina), épouse de l'empereur Héliogabale, n'est connue que par des médailles qui restent d'elle en petit nombre. Avant d'être impératriee, elle avait été l'épouse de Basus, personnage consulaire qu'Héliogabale fit assassiner pour contracter ce troisième mariage. Cette Faustina descendait de Marc-Aurèle.

FAUSTO (Sébastien), savant italien du 16e S., surn. *da Longiano*, du nom d'une petite ville de la Romagne où il avait reçu le jour, n'est guère connu que par ses traduct. de Dioscoride, Venise, 1542, in-8. — Des *Lettres* de Cicéron, ib., 1544, 1555, in-8. — Des *Oraisons* du même, ibid., 1556, 3 vol. in-8. — De l'*Histoire du duc de Milan, François Sforce*, par Simonetta, ibid., 1543, in-8. — De la *Vie* du fameux tyran de la Romagne, Ezzelino, ib., 1544, in-8; et de quelq. autres ouvr. peu import. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort, et l'on ne connait sur sa personne que le peu qu'il a dit lui-même dans les dédicaces de ces différ. écrits.

FAUSTUS DE BYZANCE, évêque arménien, né à Constantinople vers l'an 320, mort vers la fin du 4e S., a écrit en arménien une *Hist. byzantine* en VI livr.; les quatre dern. liv. seulement nous sont restés : ils renferment le récit des événements qui se sont passés en Arménie de 340 à 390, et ont été impr. à Constantinople, 1730, in-4.

FAUVELET DU TOC (Antoine), secrétaire des finances de Monsieur, frère de Louis XIV, a écrit une *Histoire des secrétaires-d'état*, contenant l'origine, les progrès et l'établissem. de leurs charges, Paris, 1668, in-4; et a retouché le style de l'*Hist. de Henri, duc de Rohan*, ibid., 1666; Cologne, 1667, in-12 : ouvr. dont on ne connait pas le véritable auteur.

FAVARD DE LANGLADE (Guillaume-Jean, baron), né à St-Florent (Puy-de-Dôme) en 1762, mort le 14 nov. 1831, fut reçu, en 1785, avocat au parlem. de Paris, et envoyé en 1792 près le tribunal d'Issoire en qualité de commissaire national. Élu membre du conseil des cinq-cents en 1795, réélu en 1798, il devint tribun après la révolution du 18 brumaire, et fut élevé à la dignité de président du tribunat. Presque étranger aux discussions politiques de ces deux assemblées, il s'occupa beaucoup des travaux de législation. En 1804, il vota pour la création de l'empire. Après la bataille d'Austerlitz, membre de la députation envoyée par le tribunat pour complimenter Bonaparte, il proposa à son retour de frapper une médaille en l'honneur du conquérant. Le tribunat ayant été supprimé, Favard entra au corps-législatif, où il présida presque aussitôt la section de l'intérieur. Nommé en 1809 conseiller à la cour de cassation, il reçut en 1813 le titre de maître des requêtes au conseil-d'état. Envoyé dans l'Arriége pour une mission extraordinaire, il fit révoquer une sentence de déportation prononcée contre deux curés, accusés à la sollicitation d'un prêtre marié. Sous la prem. restaurat., il conserva toutes ses places; et si, au retour de Bonaparte, il resta à la cour de cassation, il ne fit plus partie du conseil-d'état. Le

départem. du Puy-de-Dôme l'élut député à la rentrée du roi, et son emploi de maître des requêtes lui fut rendu. A la chambre de 1815, il vota avec la minorité. Réélu en 1816, il vota constamment avec le ministère. Nommé en 1817 conseiller-d'état en service ordinaire, il présida plus tard une des sect. de la cour de cassation. Jurisc. laborieux, il avait travaillé à la rédaction des codes; magistrat, il se faisait remarquer par son exactitude. De ses ouvrages, on estime particulièrement : *Conférence du Code civil avec la discussion particulière du conseil-d'état et du tribunat, avant la rédact. définitive de chaque projet de loi*, 1805, 8 vol. in-12. — *Répertoire de la législation du notariat*, 1807, in-4. — *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions, avec l'analyse des principes sur les donat. entre-vifs, les testam. et les contrats de mariage*, 1811, in-8. — *Traité des priviléges et des hypothèques*, 1812, in-8.

FAVART (Charles-Simon), auteur dramat., né à Paris en 1710, mort en 1792, a donné au théâtre, particulièrem. à l'Opéra-Comique et aux Italiens, plus de 60 pièces, presque toutes remplies d'esprit, de délicatesse et de gaîté; celles qui ont obtenu et même obtiennent encore le plus de succès sont les suiv. : *la Chercheuse d'esprit; Annette et Lubin; Ninette à la cour; les Trois Sultanes*, etc. Ses pièces ont été réunies en 10 vol. in-8. On a publ. en 1809, en 3 vol. in-8, son *Théâtre choisi*, avec la liste chronolog. de tous ses ouvr. Son petit-fils a publ. ses *Mém.* et sa *Correspond. littér., dramat. et anecdot.*, 1808, 3 vol. in-8. — Favart (Charles-Nicolas-Joseph-Justin), son fils, act. du Théâtre-Italien, né en 1749, mort en 1806, a aussi composé quelq. pièces : *le Diable boiteux*, opéra comiq. en un acte, 1782. — *Le Déménagement d'Arlequin*, comédie mêlée de vaudevilles, 1783. — *La Famille réunie*, 1791, in-8. — *Les Trois folies*, 1786. — *Le Mariage singulier*, 1787, et a laissé des *Poésies fugitives*. — Favart (Marie-Justine-Benoîte Cabaret du Ronceray), née à Avignon en 1727, fut élevée à Lunéville, où son père et sa mère étaient attachés à la musique du roi de Pologne Stanislas. La jeune du Ronceray vint à Paris en 1744 avec sa mère, et obtint le plus gr. succès dans ses débuts au théâtre de l'Opéra-Comique, dont Favart était direct. La grâce de sa danse, la variété piquante de son jeu, et ce qu'on appelait alors la beauté de son chant procurèrent à l'Opéra-Comique une vogue telle, que les grands théâtres, jaloux de sa prospérité, obtinrent la suppress. de ce spectacle secondaire. Devenue vers cette époque la femme de Favart, elle débuta aux Italiens en 1749, fut reçue en janvier 1751, et mourut en 1772. Mme Favart a passé pour avoir eu part avec l'abbé de Voisenon à quelques-uns des opéras comiques de son mari.

FAVART D'HERBIGNY (Nicolas-Remi), général, né à Reims en 1735, entra de bonne heure au service dans l'arme du génie, se distingua par sa bravoure et par ses talents, défendit Belle-Isle, assiégée par les Anglais, contribua, par l'exécut. d'ouvr. extérieurs, à retarder la prise de cette place, et sortit par la brèche, ainsi que la garnison, avec tous les honneurs de la guerre. Il servit ensuite plus. années à la Martinique, revint en Europe, fut chargé de la construction du fort de Château-Neuf et de l'expédit. de Genève en 1782. En 1792, il commandait la place de Neuf-Brisach lorsqu'une insurrect. éclata dans le camp qui était sur le glacis; par sa prudence et surtout par son courage il rétablit l'ordre et sauva la vie à plus. personnes. Pendant le cours de la révolution il se montra modéré dans ses actions et dans ses principes, et mit en état de défense toutes les places de l'Alsace. Il obtint ensuite sa retraite et mourut en 1800. On a de lui des *Mémoires sur la défense des côtes et les reconnaissances militaires*. — Favart d'Herbigny (Christophe-Élisabeth), frère du précédent, chanoine de Reims, mort en 1793 à 66 ans, est aut. d'un *Dictionn. d'histoire natur. des testacées*, Paris, 1775, 3 vol. petit in-8.

FAVEREAU (Joseph Dominique), lieuten.-gén., chev. de la Lég.-d'Honn., né à Versailles en 1755, mort en 1832 à Blaye, près Bordeaux, était parvenu en peu d'années au grade de gén. de division. Forcé de demander sa retraite pour cause d'infirmités graves, il fut chargé de l'administration de l'hôpital militaire de S. Benedetto en Italie, passa en 1806 à Venise en qualité d'inspect.-génér. des hôpitaux milit., et ne rentra en France que par suite des événem. de 1814. Le lieuten.-gén. Favereau était père du colonel du 50e régim. d'infanterie de ligne.

FAVIER (Nicolas), conseiller au parlement de Paris, et ensuite directeur des monnaies du roy., est aut. des ouvr. suiv. : *Figure et exposition des pourtraicts et dictons contenus ès médailles de la conspiration des rebelles de France, opprimée et éteinte par le roi le 24 août 1572*, Paris, 1572, in-8 : vol. rare et curieux. — *Discours sur la mort de Gasp. de Coligny, qui fut amiral de France, et de ses complices*, 1572, in-12 : c'est une apologie du meurtre de l'amiral Coligny. — *Recueil pour l'hist. de Charles IX, avec l'histoire abrégée de sa vie*, Paris, 1575, in-8.

FAVIER, publiciste, né à Toulouse vers 1720, succéda à son père dans l'emploi de secrét.-gén. des états de Languedoc; mais le dérangement de sa fortune l'ayant obligé de vendre cette charge, il se livra à l'étude de la diplomatie, servit utilem. M. d'Argenson dans des circonstances importantes, et fut chargé de différentes missions secrètes en Espagne et en Russie sous le ministère de M. de Choiseul. Ayant perdu la faveur du ministère pour avoir servi à la correspond. secrète de Louis XV, Favier fut forcé de s'expatrier : poursuivi jusqu'à l'étranger, enlevé à Hambourg, amené à Paris et renfermé à la Bastille, il y resta jusqu'à l'avénem. de Louis XVI au trône, et mourut en 1784. Ses écrits ont été recueillis en partie, et publiés par M. de Ségur sous le titre de *Politique de tous les cabinets de l'Europe pend. les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1793, 2 vol. in-8.

FAVILA, roi des Asturies et de Léon, fils et successeur de D. Pélage, régna de 737 à 739, se rendit méprisable à ses sujets par les excès auxquels il se livra, et périt à la chasse dévoré par un ours.

FAVORINUS (VARINUS ou GUARINO), lexicographe, né dans le 15e S., à Causerino, suivit à Florence les leçons de Lascaris et de Politien, qui l'aimaient beaucoup, entra dans la congrégat. de St-Silvestre de l'ordre de St-Benoît, fut précepteur de Jean de Médicis (Léon X), puis conservateur de la biblioth. des Médicis, évêq. de Nocera, et mourut en 1537, dans un âge avancé. Éditeur du *Thesaur. cornucopiæ*, 1496, in-fol., il a trad. en lat. les *Apophtegmes* de Stobée, 1519, in-8; mais son principal ouvr. est le *Magnum ac perutile dictionarium*, etc., Rome, 1523, Venise, 1712, in-fol.

FAVRAS (THOMAS MAHI, marquis de), né à Blois en 1745, fit la campagne de 1761 dans les mousquetaires, fut fait plus tard lieutenant des Suisses de la garde de MONSIEUR, frère du roi, et se démit de cette charge en 1775. Il commandait une légion en Hollande lors de l'insurrection de 1787 contre le stathouderat. Accusé à la fin de 1789 d'avoir tramé contre la révolution, il montra dans sa défense une noblesse et un courage admirables, et monta sur l'échafaud le 19 févr. 1790 avec tout le calme de l'innocence. Il a laissé des *Mémoires* relatifs aux troubles de Hollande.

FAVRAT (FRANÇOIS-ANDRÉ de), gén. au service de Prusse, et gouvern. de la place de Glotz, mort en 1804, à 74 ans, était doué d'une force physiq. extraordinaire. On dit qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier, et qu'il lui arriva plusieurs fois de porter sur son épaule une pièce de canon comme un soldat porte son arme. Il a laissé des *Mémoires pour servir à l'hist. de la guerre de la révolution de Pologne, depuis* 1794 *jusqu'en* 1796, Berlin, 1799, in-8.

FAVRE (PIERRE), jésuite, le prem. des compagnons de St-Ignace, dont il avait été le répétiteur au collége de Ste-Barbe à Paris, né en 1506, au hameau du Villaret, diocèse de Genève, contribua par son exemple à la réforme et à la conversion des ecclésiastiques et des moines corrompus, et, par son zèle ardent, à la propagat. de l'ordre des jésuites. Il fonda les colléges de Cologne (1544), de Coimbre et de Valladolid (1546), reçut de Philippe II, du roi de Portugal et du pape Paul III les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'ils lui portaient, et mourut à Rome en 1546. Il a laissé des *Lettres*, dont quelq.-unes ont été impr. avec celles du P. Canisius. Sa *Vie*, par Nicolas Orlandini, a été publ. à Rome, 1615, in-fol., et à Lyon, 1617, in-8.

FAVRE, *Faber* (ANTOINE), célèbre jurisconsulte, né en 1557, à Bourg, fut successivem. juge-mage de Bresse, sénateur, premier président du sénat de Savoie, et enfin gouvern. de Savoie et de tous les pays en-deçà des monts. Il mourut en 1624, à Chambéry. Les principaux ouvr. de ce magistrat, très estimés avant les changements que la révolut. a apportés dans la législat. franç., ont été recueillis à Lyon, 1658-61, 10 vol. in-fol. On a du même auteur quelq. autres écrits de jurisprudence moins remarquables : une tragéd. intit. : *les Gordians et Maximin*, en 5 actes et en vers, dédiée à Charles-Emmanuel, duc de Savoie, Chambéry, 1589, in-4. — *Centuries de quatrains moraux*, dédiées à Mlle Marguerite, princesse de Savoie, 1601, in-8, souv. réimpr., etc.

FAVYN (ANDRÉ), avocat à Paris au commencem. du 17e S., s'appliqua à l'étude des antiquités de la monarchie française. On a de lui les ouvrages suivants : *Traité des prem. offices de la couronne de France*, 1613, in-8. — *Le Théâtre d'honneur et de chevalerie*, etc., Paris, 1620, 2 vol. in-4, fig., curieux et très recherché.—*Hist. de Navarre, contenant l'origine, les vies et conquêtes de ses rois*, ibid., 1622, in-fol. On reproche à l'auteur d'avoir négligé de citer les sources où il a puisé beaucoup de faits qu'on ne peut admettre d'après lui.

FAYDIT ou **FAIDIT** (GANCELM ou ANSELME), troubadour du 13e S., né à Uzerche (Limousin), mort en 1220, avait accompagné Richard-Cœur-de-Lion à la Terre-Sainte, et passa une partie de sa vie à la cour du marquis de Montferrat. Il a laissé plus de 60 pièces de vers dont Raynouard a publ. les plus importantes dans son *Choix de poésies*, t. II, III et IV. Les *Stances* de Faydit sur la mort de Richard-Cœur-de-Lion sont regardées comme son chef-d'œuvre.

FAYE (la maison) est originaire du Lyonnais. Sa noblesse et son antiquité remontent aux premières croisades. Le personnage le plus marquant de cette famille est Jacques FAYE, seigneur d'Espeisses, qui naquit en janvier 1543. Maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, il accompagna ce prince en Pologne, fut envoyé vers la reine-mère à la mort de Charles IX, et revint ensuite à la diète de Stendzig, où il empêcha la nomination de l'empereur. Avocat-gén. au parlement de Paris en 1580, il montra en div. occasions, notamment aux états de Blois, son éloquence et sa fermeté. A la journée des barricades, il quitta Paris et fut créé président. Il maintint le parlement à Tours, ménagea l'entrevue entre Henri III et Henri IV, et mourut au siége de Senlis en 1590. Il laissa quatre enfants. — FAYE (Charles), sieur d'Espeisses, fils du précédent, conseiller au parlement de Paris, et ambassadeur en Hollande, né à Paris vers 1577, mort en 1638, est aut. de *Mém. sur les événements du temps, de* 1607 *à* 1609, Paris, 1632, in-8.—*Négociations diplomatiques*, 6 vol. in-fol., déposées à la bibliothèque du roi.—FAYE (Charles), abbé de St-Fuscien, conseiller clerc du parlement de Paris, et archidiacre de Notre-Dame, a laissé un ouvr. sur les *Bulles monitoriales de Grégoire XIV*, Tours, 1591; 2e édit., 1593, in-8. On lui attribue encore une réponse à l'ouvr. de Genebrard : *Excommunication des ecclésiast. qui ont assisté au service divin avec Henri de Valois, après le massacre du cardinal de Guise*.

FAYE.—V. LAFAYE.

FAYEL.—V. COUCY.

FAYETTE (GILBERT MOTIER de LA), maréchal

de France, issu d'une très ancienne famille d'Auvergne, servit avec distinction en Italie, défendit Bologne contre les Vénitiens, suivit le duc de Bourbon au siége de Soubise, et reçut de ce prince le titre de lieutenant-général en Languedoc. Créé capitaine-gén. du Lyonnais par Charles VII, il battit les Anglais à Baugé en 1422, marcha au secours d'Orléans, fut nommé maréchal, accompagna le roi à Reims, signa, en qualité de ministre plénipotentiaire, le traité de paix d'Arras en 1435, contribua par sa valeur et ses talents à l'expulsion des Anglais, et mourut en 1464.

FAYETTE (Marie-Paul-Jean-Roch-Yves-Gilbert MOTIER, marquis de La), l'un des hommes qui, depuis 60 ans, ont figuré sur la scène politique, dont le nom restera le plus populaire, naquit en 1757 à Chavagnac (Auvergne), d'une famille illustre. A 16 ans il épousa Mlle de Noailles, fille du riche duc d'Ayen; il n'en avait que 20 lorsque, dans l'été de 1777, il partit sur un navire qu'il avait frété lui-même, pour aller combattre dans les rangs des Américains. Revêtu du grade de major-gén. dans l'armée des États-Unis, il fut blessé près de Philadelphie, dans la 1re affaire à laquelle il prit part. Le sang-froid qu'il montra dans cette occasion accrut la confiance qu'on avait en lui, et dès-lors il se dévoua tout entier à la cause américaine, qu'il servit de son épée et de sa fortune, par les armes et par les négociat., et qu'il contribua plus que personne à faire triompher en préparant la défaite de l'armée anglaise et la capitulat. d'York-Town en 1781. De retour en France, il concourut avec l'illustre Malesherbes à toutes les améliorat. que réclamait la philosophie au nom de l'humanité et des lumières. Dans les deux assemblées des notables, il se fit remarquer par la hardiesse de ses propositions. Député de la noblesse d'Auvergne en 1789 aux états-généraux, il appuya le 8 juillet la motion de Mirabeau pour l'éloignement des troupes, et le lendemain fit adopter le projet de la déclaration des droits de l'homme. Vice-présid. de l'assemblée, il se rendit le 15 à Paris à la tête d'une députat. chargée de calmer les esprits échauffés par les événem. qui s'étaient passés la veille. Dans ce moment quelq. personnes s'occupant de l'organisation d'une garde nationale, La Fayette en fut nommé command. tout d'une voix. Quelques jours après, en prenant la cocarde tricolore comme un symbole de la liberté naissante, il dit : *Cette cocarde fera le tour du monde.* N'ayant pu s'opposer aux massacres de Foulon et Berthier, il donna sa démission; mais les instances qni lui furent faites le décidèrent à reprendre le commandem. Le 5 octobre, après une émeute, il conduisit une partie de la garde nationale à Versailles pour protéger la famille royale menacée, et le 7 il la ramena dans Paris. Lors de la fuite de Louis XVI, il se vit accusé par les uns d'avoir laissé partir le Roi, et par les autres de l'avoir fait arrêter. Dans cette grave circonstance il protégea comme toujours la famille royale, mais il approuva la suspension de Louis XVI, et ne reconnut les droits de ce prince qu'après qu'il eut accepté la constitution. Le décret qui rétablissait le roi ayant excité un soulèvem., La Fayette dissipa par la force les attroupem. du Champ-de-Mars, après avoir fait publier la loi qui les défendait. Le 8 octobre 1791, lorsqu'il eut fait accepter l'amnistie proposée par Louis XVI, il donna sa démission de commandant de la garde nationale, et quitta Paris. Lors de la prem. coalition il fut mis à la tête d'une des trois armées destinées à agir sur les frontières du nord, et remporta quelq. avantages à Philippeville et à Maubeuge. Dénoncé pendant ce temps-là par les meneurs de la soc. des Jacobins, il signala leurs manœuvres à l'assemblée législat., et quelques jours après vint lui-même à la barre demander la punition des attentats du 20 juin; il repartit avec la triste conviction que sa popularité s'était évanouie. Décrété d'accusation après le 10 août, il ne lui resta d'autre parti que de chercher un asile dans les pays étrangers; il fut arrêté par les Autrichiens à Namur, et conduit dans les cachots d'Olmütz, où Mme de La Fayette, sortie des prisons de la terreur, vint le rejoindre avec ses deux filles et partager sa longue captivité. Les victoires de Bonaparte en Italie lui permirent de réclamer la liberté de La Fayette; il en fit une des conditions du traité de Léoben; mais La Fayette n'osa pas rentrer en France, où les partis étaient encore soulevés, et il vint habiter Kiel avec sa famille. Ce ne fut qu'après le 18 brumaire qu'il revint habiter sa terre de Fontenoy, près de Chaulnes. Il refusa la place de sénateur qui lui fut offerte par le 1er consul, et lors de l'établissem. de l'empire cessa d'avoir aucune relation avec le chef du gouvernem. A la restauration il vit une seule fois le roi et Monsieur, dont il fut bien accueilli. Dans les *cent-jours*, député par le départem. de Seine-et-Marne à la chambre des représentants, il en fut élu vice-président; fit, après la bataille de Waterloo, décréter que l'assemblée était en permanence, fut l'un des commissaires envoyés près des puissances alliées pour demander une suspension d'armes, protesta contre la violence dont les vainqueurs avaient usé pour dissoudre le corps-législatif, et se retira dans sa terre de La Grange, où il vécut dans la retraite. Député en 1818 par le départem. de la Sarthe, il prit place à la chambre sur les bancs de l'extrême gauche, et dans son opposition sut allier l'inflexible énergie des principes révolutionn. aux formes de la politesse et de l'urbanité dont les luttes parlementaires n'offraient déjà que de rares modèles. A l'occasion de tous les complots qui se succédèrent sous la restaurat., le nom de La Fayette fut sans cesse invoqué, mais on peut être certain qu'il n'y prit aucune part, parce qu'il attendait, non de la violence, mais du temps et du progrès des lumières, le triomphe de ses principes, que l'expérience n'avait point modifiés. Rendu à la vie privée, le vieux compagnon de Washington sentit le désir de revoir le peuple pour lequel il avait combattu dans sa jeunesse : il partit pour l'Amérique en 1824. Son séjour dans les états de l'Union fut une suite de fêtes où se re-

trempa son enthousiasme républicain, et lorsqu'en 1827 il fut envoyé de nouveau à la chambre par l'arrondissem. de Meaux, on l'y vit défendre avec une nouvelle ardeur les principes démocratiques. Il avait prévu la chute du trône de Charles X, et lorsque ce gr. événem. s'accomplit en 1830, il refusa toutes les proposit. du vieux roi, en déclarant qu'*il était trop tard;* il contribua beaucoup à rattacher les hommes les plus exaltés à la nouvelle dynastie, en annonçant qu'on allait voir l'alliance de la *monarchie* et des *institutions républicaines.* Nommé dans les prem. jours de la révolution de juillet commandant en chef des gardes nationales de France, il ne garda que peu de temps ce titre; reparut bientôt dans les discussions parlement. hostile au pouvoir qu'il avait tant contribué à établir, et mourut en 1834, le 20 mai, à Paris, des suites de la fatigue qu'il avait éprouvée en suivant à pied le convoi du député Dulong. Ses restes ont été inhumés au cimetière de Picpus. Les *Mémoires de La Fayette* ont été publiés par sa famille, sur les MSs. originaux, 1837-38, 6 vol. in-8.

FAYETTE (Louise MOTIER de La), célèbre par son esprit et sa beauté, était fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Louis XIII conçut pour elle une passion violente; mais M^lle de La Fayette sut au milieu des séductions de toute espèce résister aux désirs du roi, et conserva sa vertu en renonçant à la cour en 1637, pour s'enfermer dans un couvent où elle mourut en 1665. M^me de Genlis a donné un roman histor. intit. : *M^lle de La Fayette,* Paris, 1812, 2 vol. in-12.

FAYETTE (Marie-Madeline PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de La), née au Hâvre en 1632, reçut des leçons de Ménage et du P. Rapin, fut introduite de bonne heure à l'hôtel de Rambouillet, se fit connaître par la justesse et la solidité de son esprit, eut pour amis les hommes les plus célèbres, entre autres La Fontaine, vécut dans l'union la plus intime avec le duc de La Rochefoucauld, l'aut. des *Maximes*, et mourut en 1693. Elle s'est fait un nom dans les lettres par ses romans de *Zaïde*, et de *la Princesse de Clèves;* on lui doit aussi une *Hist. d'Henriette d'Angleterre*, Amsterdam, 1720, in-8. Ses *OEuvres*, précédées d'une *Notice* par Auger, ont été impr. avec celles de M^mes de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, et par les soins de MM. Étienne et Jay, 1825, 5 vol. in-8.

FAZARY (Mohammed-Ben-Ibrahym-Al), un des prem. musulmans qui s'occupèrent d'astronomie, traduisit en arabe, par ordre du khalyfe Mansour, les *Tables calculées selon le Send-Hind*, ouvrage qui avait été présenté à ce khalyfe l'an de l'hég. 157 (de J.-C. 772), par un astronome indien.

FAZELLI (Thomas), historien, né dans la Sicile, à Sacca, en 1498, entra dans l'ordre de St-Dominique, professa la philosophie à Palerme, et mourut dans cette ville en 1570. On lui doit : *De rebus siculis decades II.* Cette histoire est très estimée. La meilleure édit. est celle de Catane, 1749-53, 3 vol. in-fol., avec des notes et des additions par Statella.

FEBVE, littérat., mort en 1831, était connu par des *poésies* ingénieuses, et surtout par le talent de faire valoir les ouvr. des autres. Il avait réduit en principe et soumis à des règles fixes *l'Art de la lecture à haute voix et du débit oratoire*, qu'il pratiquait lui-même avec un rare succès, et qu'il enseignait publiquement.

FEBVRE (Jacques FABRI, ou LE), dit *d'Étaples*, du nom du village où il naquit en 1455, enseigna quelque temps les belles-lettres à Paris, voyagea en Europe, en Asie et en Afrique, à son retour fut attaché à Briçonnet, d'abord évêque de Lodève, puis transféré au siége de Meaux, où Le Febvre le suivit comme son gr.-vicaire. Plus tard il devint précept. du prince Charles, 3^e fils de François I^er. Il mourut en 1536 à Nérac, où la reine de Navarre l'avait emmené. Le Febvre joua un grand rôle dans les querelles théologiq. de son temps, et montra dans les différentes dissertations qu'il publia de la critique et une connaiss. approfondie des lang. sav. On a de lui, entre autres ouvr. : *Psalterium quintuplex gallicum, roman., hebraicum, vetus, conciliatum*, H. Estienne, 1509 et 1513, in-fol., avec de petites notes. — Des *Comment.* sur les Évangiles, Meaux, 1525; sur les épîtres canoniq., ibid., 1525.—Une *Version* de la Bible en franç., Anvers, 1528, 4 vol. in-8; c'est l'édition la plus estimée. — *De Mariâ-Magdalenâ*, 1516-18; et *De tribus et unicâ Magdalenâ*, 1519, in-4.

FEDELE (Cassandra), née à Venise en 1465, morte en 1558, supérieure du couvent des hospitalières de St-Dominique à Venise, où elle s'était retirée après la mort de son époux, Jean-Marie Mapelli, médecin de Vicence, se distingua par une connaissance approfondie des lettres grecques et latines, de la philosophie, de l'histoire, de la théologie, et surtout de l'éloquence : elle fut en relat. avec le pape Léon X, Louis XII, roi de France, Ferdinand, roi d'Aragon, et les hommes les plus illustres de son temps. On a de cette femme célèbre des *Discours* prononcés en div. occasions solennelles et des *Lettres*, recueill. par Philippe Tomasini, Padoue, 1636, in-8.

FEDOR IWANOWITSCH, souverain de Russie, le dernier de l'ancienne dynastie de Rurick, né en 1557, monta sur le trône en 1584, et mourut en 1598, empoisonné, dit-on, par Boris Godounof, son beau-frère, qui régnait sous le nom de Fédor, et devint son successeur. C'est sous le règne de ce prince que l'Église russe obtint du patriarche de Constantinople (1588) de nouvelles prérogatives qui la rendirent indépendante, et par la suite autorisèrent Pierre I^er à s'en déclarer le chef.

FÉDOR II ALEXIEWITSCH, tzar de Russie, petit-fils de Michel Romanow, qui commença une nouvelle dynastie, fils d'Alexis Michaelowitsch, et frère de Pierre-le-Grand, succéda à son père en 1676, à l'âge de 19 ans, et mourut en 1682. Il signala son règne par plusieurs traits de sagesse, entre autres par l'abolition des anciens registres de la noblesse appelés *livres d'arrangement* (*rodriadnié knigui*), livres sur lesquels on avait con-

tume d'inscrire dep. une haute antiquité le droit de prééminence de la noblesse de l'empire.

FEDERICI (César), voyageur vénitien, quitta sa patrie en 1563 pour aller dans l'Inde, parcourut pendant 18 années consécutives les mers de l'Inde jusqu'à Malacca; et, de retour dans sa patrie en 1583, écrivit en italien et publia la relation de son voyage sous le titre de : *Voyage à l'Inde-Orientale et au-delà*, dans lequel sont contenues des remarques sur les usages et les mœurs de ces pays, et sont décrites les épices, les drogues, les perles et pierreries qui en viennent, etc., Venise, 1587, in-12. Cet ouvr., utile pour la connaiss. du commerce et de la géogr. de l'Inde, a été réimpr. dans le 3e vol. de la *Collect.* de Ramulio.

FEDERICI (Camille), auteur dramatique, né en 1751 à Garessio, dans le Piémont, fit ses études à Turin, et donna, dès sa plus tendre enfance, des preuves de cet esprit ingénieux qui devait le placer un jour au rang des meill. auteurs comiques de l'Italie. Mal partagé des biens de la fortune, il se mit de bonne heure aux gages des directeurs de spectacles, et obtint les plus brillants succès à Venise et à Padoue, où il mourut en 1802. Ses *OEuvres dramatiques*, dont il n'eut pas la satisfaction de voir une édition complète, ont été impr. Venise, 1807-16, 14 vol. in-8; et réimpr., 1828, 23 vol. in-18. Cette édit. contient 63 pièces. Plus. ont été trad. en franç. et en espagnol; l'une des meill.: *le Remède pis que le mal*, a été trad. par M. Visconti, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

FEITH (Évérard), savant Hollandais du 16e S., a laissé plus. ouvrages fort estimés, entre autres : *Antiquit. homeric. lib. IV*, Leyde, 1677, in-12. La meilleure édition est celle de Stober, Strasbourg, 1743, in-8, fig., avec des notes et les remarques de Heupel.

FEITH (Rhynvis), l'un des meilleurs poètes de la Hollande, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, en 1752, prit le grade de docteur en droit à l'univ. de Leyde en 1770, et retourna ensuite dans sa ville natale, où il cultiva les lettres et la poésie, tout en y remplissant les fonctions de bourgmestre et de receveur du collége de l'amirauté. Le nombre de ses ouvr., tant en prose qu'en vers, est considérable. Il remporta souv. la palme dans les concours ouverts par les sociétés littér. Celle de Leyde ayant une année mis au concours l'*Éloge de l'amiral Ruyter*, Feith envoya deux pièces, un poème et une ode, qui obtinrent le prem. et le second prix, et que les Hollandais croient pouvoir opposer à ce que les étrangers ont de plus parfait dans le même genre. Parmi les ouvr. qu'il a publiés hors de tout concours, nous citerons cinq volumes d'*Odes* et de *Poésies diverses (Oden en Gedichten)*, publ. en 1809 et années suivantes, et réimpr. à Zwoll, 1824 et suiv., in-12; quatre tragéd., savoir : *Thirsa, ou le Triomphe de la religion*, 1784. — *Lady Jeanne Gray*, 1791. — *Inès de Castro*, 1794. — *Mutius-Cordus, ou la délivrance de Rome*. Entre autres ouvr. en prose, on distingue ses *Lettres sur différents sujets de littérature (Brieven over verscheide onderwerpen)*, 6 vol. in-8, dont le prem. parut en 1784. Feith mourut en 1824. — *Voy.*, pour plus de détails, la *Galerie historique des contemporains*, Bruxelles, 1818, tome IV, pag. 365.

FEIZALLAH-EFFENDI, muphti sous le règne de Mustapha II, dont il avait été le précepteur, abusa de son ascendant sur son maître pour s'enrichir. Ses vexations causèrent une révolte en 1702, et Mustapha, le sacrifiant à sa propre sûreté, l'abandonna aux rebelles. Feizallah supporta toutes les tortures, et mourut avec un courage qui se rencontre rarement dans les grands coupables.

FELGENHAUER (Paul), visionnaire allemand, né vers la fin du 16e S., étudia la théologie à Wittemberg, et, de retour en Bohême, y publia quelq. écrits qui prouvent que son cerveau était dérangé. Forcé de s'éloigner, il vint à Amsterdam, où de nouveaux écrits, remplis des rêveries les plus absurdes, excitèrent contre lui le zèle des pasteurs, qui se réunirent pour en demander la suppress. Obligé de prendre la fuite, il se retira sur le territoire de Brême, d'où il se fit expulser en 1650; dep. il ne trouva d'asile nulle part, demeura emprisonné pendant plus. années, chercha à prouver la divinité de sa mission par ses souffrances, et disparut postérieurement à 1660, sans qu'on ait jamais pu découvrir ce qu'il était devenu. On cite comme ses principaux ouvrages : *Chronologie, ou efficacité des années du monde*, 1620, in-4. — *Aurora sapientiæ*, 1628, in-4. — *Refutatio paralogismorum socinianorum*, Amsterd., 1658, in-12. — *Nova cosmographia et dimensio circuli*, 1660, in-12.

FÉLIBIEN (André), l'un des premiers membres de l'académie des inscript., né à Chartres en 1619, fut secrét. d'ambassade à Rome, où la vue des monum. développa son goût pour les arts; de retour en France, fut fait successivem. historiographe du roi, secrétaire de l'acad. d'architecture, contrôl.-général des ponts-et-chaussées, administrat. des Quinze-Vingts, et mourut en 1695. Ses principaux ouvrages sont : *Tableaux du cabinet du roi, avec la descript.*, 1677, gr. in-fol., fig. — *Entretiens sur les vies et les ouvr. des plus excellents peintres anciens et modernes*, 1685, 3 vol. in-4, ou 5 vol. in-12; cet ouvr. a été traduit en anglais. Ce fut Félibien qui composa toutes les inscript. placées dans la cour de l'Hôtel-de-Ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686. — Félibien (Jacques), frère du précéd., curé de Veneuil, chanoine de Chartres et de Vendôme, né en 1636, mort à Vendôme en 1716, a laissé plus. ouvr. de dévot., entre autres : *Instructions morales sur les commandements de Dieu*, 1693, in-12. — *Symbole des apôtres expliqué par l'Écriture sainte*, 1696, in-12. — *Pentateuchus historicus*, 1702, in-4. — Félibien (Jean-Franç.), fils aîné d'André, secrétaire de l'acad. d'architect., trésorier de l'acad. des inscriptions, mort à Paris en 1733, a publié, entre autres ouvr. : *Rec. historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4. — *Description de la nouv. église des Invalides*, ib., 1702, in-12, fig. —

Félibien (dom Michel), frère du précéd., critique et histor., bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à Chartres en 1666, mort en 1719, est auteur d'une *Histoire de l'abbaye roy. de St-Denis en France,* Paris, 1706, in-fol.; d'une *Vie d'Anne-Louise de Brigueul, fille du maréchal d'Humières, abbesse de Mouchy,* ib., 1711, in-8; et d'un *Projet de l'hist. de la ville de Paris,* 1713, in-4. La mort l'empêcha de terminer cet ouvrage; il l'a été par dom Lobineau en 1755, 5 vol. in-fol.

FÉLICE (Fortuné-Barthélemi de), sav. littérat., né à Rome en 1723, mort en 1789 à Yverdun, où il avait établi une imprimerie, a publ. ou édité une foule d'ouvr. dont le plus connu est : *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, Yverdun, 1765, 8 vol. in-8; il en donna en 1769 un abrégé en 4 vol. in-12. Sa grande entreprise, comme édit., fut celle de l'*Encyclopédie*, Yverdun, 1770-80, 42 vol. in-4, et 10 de pl. On lui doit encore : *Code de l'humanité, ou la législat. universelle, naturelle, civile et politique*, 1778, 13 vol. in-4; et un *Dictionnaire géographique, histor. et politique de la Suisse,* Neuchâtel, 1775, Lausanne, 1776, 2 vol. in-8.

FÉLICITÉ (Ste), dame romaine, résista aux menaces de Publius, préfet de Rome, sous le règne d'Antonin ou de Marc-Aurèle, vit périr tous ses enfants sans se laisser ébranler, et reçut la palme du martyre vers l'an 164 de J.-C. — Félicité (Ste), esclave chrétienne, souffrit le martyre avec Ste Perpétue à Tuburbe en Mauritanie, durant la persécution de Sévère, l'an 206. — Une troisième sainte du même nom fut martyrisée avec plusieurs autres chrétiens d'Afrique.

FELINSKI (Aloïse), poète polonais, membre de l'univ. de Wilna et de la soc. des amis des sciences de Varsovie, né en 1773, mort en 1832 à Krzemieniec, se trouva à Varsovie à l'époque de la diète constitutionnelle, et publia : *Sénatus-consultes sous le règne de Jean Sobieski, suivis de plus. questions de droit;* diverses *brochures politiques* dans le but de faire changer la forme du gouvernement de la Pologne. Il adressa à plus. personnes distinguées quelq.-unes de ses *poésies*, qui le firent connaître. Précepteur du neveu de Craski, l'an 1791, il fut ensuite secrétaire des correspondances de France auprès du généraliss. Kosciusko. Nommé profess. d'éloquence et de poésie au lycée de Krzemieniec, et bientôt après direct. de cet établissem., il entreprit de réformer l'orthographe et même la langue polonaise. Son système eut des partisans et des ennemis; Sniadecki, qui se rangea parmi ses adversaires, fut un de ceux qui empêchèrent que ce projet de réforme ne fût adopté. Felinski est aut. d'une tragédie intit. : *Barbe Radzivill*, traduite en prose française dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers;* il a traduit aussi du français l'*Homme des champs* de Delille, et quelques *tragédies*. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1825; une 1re édit. avait déjà paru de 1816 à 1821, Varsovie, 2 vol. in-12.

FÉLIX (Antonius ou Claudius), proconsul et gouverneur de Judée pour les Romains, frère de Pallas, affranchi de Claude, succéda l'an 53 à Cumanus, suiv. Josèphe : cet histor. lui reproche d'avoir fait mourir le grand-prêtre Jonathas, qui avait été son protecteur. Ce fut devant Félix que St Paul comparut à Césarée. Rappelé de son gouvernement par l'emper. Néron à cause des malversations qu'il y commettait, Félix eut pour successeur Porcius-Festus.

FÉLIX Ier (St), pape, élu en 269, mort en 274, vit l'Église troublée par l'hérésie de Paul de Samosate et persécutée par l'empereur Aurélien. Il soutint les fidèles, les encouragea à supporter les persécut. et à souffrir le martyre. On ignore s'il mourut naturellement ou s'il périt victime de son zèle. Ce pontife avait écrit à Maxime d'Alexandrie, contre les hérétiq. Sabellius et Paul de Samosate, une lettre dont on trouve un fragment dans le concile de Chalcédoine. — Félix, ou Félix II, anti-pape, d'abord archidiacre de l'Église romaine, fut placé sur le St-siége par l'empereur Constance pendant l'exil du pape Libère, en 356. Trois ans après, Libère étant revenu à Rome, Félix en fut chassé à son tour, et mourut en 365. — Félix III, né à Rome, fut élu en 483, rejeta l'édit d'union des deux Églises publ. par l'empereur Zénon, condamna plus. hérétiques, assembla un concile à Rome en 487, et mourut en 490. — Félix IV, natif de Bénévent, fut élu en 526 par la faveur de Théodoric, gouverna sagement l'Église, et mourut en 530. — Félix V, élu par le concile de Bâle en 1440, était duc de Savoie et avait long-temps gouverné sous le nom d'Amédée VIII (*v.* ce nom).

FÉLIX DE NOLE (St), ainsi nommé de la ville de Nole en Campanie, où il était né, gouvernait cette église pend. l'absence de St Maxime. Au moment où l'emper. Dèce ranima les persécutions, l'an 250, Félix fut condamné au fouet et jeté dans les fers; mais il s'échappa miraculeusement, eut le bonheur de sauver la vie à St Maxime, revint à Nole lorsque la persécution fut apaisée, refusa par humilité de monter sur le siége de cette ville, vécut pauvre et mourut dans un âge avancé. — L'Église honore plus. autres saints du même nom, entre autres St Félix, év. de Thibare en Afrique, transporté en Italie, et mort martyr à Venouse, dans la Pouille, l'an 303 de J.-C. — St Félix, év. de Nantes, distribua son bien aux pauvres, et mourut l'an 584 en odeur de sainteté, après avoir fait construire une magnifique cathédrale dont Fortunat donne la description. — St Félix, év. de Dunwich dans le comté de Suffolk, convertit Sigebert, roi des Est-Angles, et presq. tous les idolâtres de cette contrée, fonda des églises, des monastères, des écoles, et mourut en 646, après 17 ans d'épiscopat. — St Félix *de Valois,* né en 1127, fondateur de l'ordre de la rédemption des captifs, conjointem. avec St Jean de Matha, appartenait, dit-on, à l'illustre famille des Valois, et avait renoncé au monde pour se vouer à la vie religieuse. Il dirigea les maisons de son ordre pend. les voyages de Matha à Rome et en Barbarie, forma

un établissem. à Paris, et mourut dans la solitude de Cerfroi en 1212. — St Félix *de Cantalice*, capucin, né à Cantalice, dans l'état ecclésiastique, remplit à Rome pend. 40 ans les fonctions de frère quêteur, se distingua par ses jeûnes, ses austérités et sa charité infatigable, mourut en 1587, et fut canonisé par Clément XI en 1712.

FÉLIX, év. d'Urgel en Catalogne dans le 8e S., soutint que J.-C., selon la nature humaine, n'était que fils adoptif et nuncupatif, fut condamné par les conciles de Narbonne, de Frioul en 791, de Francfort en 794 et de Rome en 799, déposé la même année et relégué à Lyon, où il passa le reste de sa vie.

FÉLIX DE TASSY (Charles-François), habile chirurg., exerça d'abord dans les hôpitaux civils et militaires, fut nommé en 1676 prem. chirurgien de Louis XIV, opéra ce prince de la fistule à l'anus en 1687 avec le plus éclatant succès. Cette opérat., que Celse avait décrite 1600 ans auparav., n'avait encore été tentée jusque-là par aucun chirurgien moderne. Une mort prématurée enleva Félix de Tassy à la reconnaiss. du monarq. en 1703.

FELLER (François-Xavier de), biographe, né à Bruxelles en 1735, prit jeune l'habit de St-Ignace, enseigna d'abord les humanités à Liége, et publia en 1761 un recueil de poésies lat. sous le titre de *Musæ leodienses*, renfermant des pièces tant de lui que de ses élèves. Il donna ensuite des leçons de théologie à Luxembourg, à Tyrnau en Hongrie, puis revint dans sa patrie, fut renvoyé à Liége par ses supérieurs, et, à l'époque de la dispersion des jésuites, se livra à la composition de plus. ouvr. Il quitta la Belgique à l'approche des armées française en 1793, pour se retirer en Westphalie, et finit par se fixer chez le prince évêque de Freysingen à Ratisbonne, où il mourut en 1802. Il avait été, pend. la révolut. du Brabant (de 1787 à 1790), l'un des princip. coryphées du parti patriote. Les principaux écrits de Feller sont : *Disc. sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12. — *Catéchisme philos., ou Rec. d'observat. propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis*, publ. sous le pseudonyme de Flexier de Reval, Liége, 1773, in-8, réimpr. souv. dans ce format, ou en 3 vol. in-12, avec des addit. — *Examen impartial des Époques de la nature de M. de Buffon*, 1780, in-12, souv. réimpr. — *Dictionn. histor. biogr.*, etc., 1781, 6 vol. in-8, nouv. édit. augmentée, Liége, 1789-94, 8 vol. : cet ouvr., en partie copié de celui de D. Chaudon, est un guide bien peu sûr, parce que l'éditeur s'y montre trop souvent partial dans la distribut. de ses éloges et de ses critiques; mais le défaut que nous signalons est précisém. la cause de l'immense succès qu'a obtenu ce dictionn. dep. 1815. Les éditions s'en sont multipliées dès-lors avec des addit. si nombreuses, que les articles de Feller en forment la moindre partie. *Observat. sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une dissertation sur les tremblem. de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, etc., Liége, 1771 : écrit où l'aut. déploie plus de zèle religieux que de connaiss. phys. et mathémat. Les autres product. de l'abbé Feller sont des écrits polémiques qui n'ont pas dû survivre aux circonstances qui les ont fait naître ; et un *Journal histor. et littér.*, publ. à Luxembourg, ensuite à Liége, de 1774 à 1794, qui a eu une certaine vogue dans les Pays-Bas et en Allemagne. Les principaux articles qu'il avait insérés dans les journaux ont été réunis sous ce titre : *Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse*, Paris, 1824, 5 vol. in-8. Il existe une *Notice sur la vie et les ouvrages de M. l'abbé Feller*, 2e édit., Liége, 1810, in-8, portr.

FENAROLI (Fidèle), né en 1730 à Lanciano dans les Abruzzes, fut élevé au conservatoire de Loreto, où il remplaça Durante. Il a été le maître de Cimarosa, de Guglielmi, de Palma ; et ses *Regole musicali* avec les *Partimenti* sont dans les mains de tous ceux qui étudient l'art du chant. Il mourut à Naples en 1817.

FÉNÉLON (Bertrand de SALIGNAC de), milit. distingué, ambassadeur en Angleterre, refusa de justifier auprès de la reine Élisabeth l'horrible journée de la St-Barthélemi, et mourut en 1599. On a de lui : *le Siége de Metz en* 1552, Paris, 1553, in-4.—*Le Voyage du roi Henri II aux Pays-Bas de l'emp. en* 1554, ibid., 1554. — *Mémoire touchant l'Angleterre et la Suisse, ou Sommaire de la négociation faite en Angleterre en* 1571 *par Fénélon, François de Montmorency et Paul de Foix*, dans les *Mém.* de Castelnau, t. Ier, Paris, 1659, in-fol.

FÉNÉLON (François de SALIGNAC DE LAMOTHE), archevêque de Cambrai, né en 1651 au château de Fénélon dans le Périgord, se consacra de bonne heure à la prédicat., et, chargé d'une mission dans le Poitou, eut le bonheur d'opérer un grand nombre de conversions. Nommé précept. du duc de Bourgogne en 1689, il s'acquitta de la tâche difficile d'élever un roi, en homme qui en connaissait toute l'import. Il remplaça Pélisson à l'Acad. française en 1693, et fut nommé l'année suivante à l'archevêché de Cambrai. Ses démêlés avec Bossuet au sujet de la grâce et du pur amour offrirent à Fénélon l'occasion de montrer dans tout leur éclat les vertus chrétiennes qu'il possédait ; il souscrivit dans un mandem. simple et touchant à la condamnation arrachée contre lui à la cour de Rome par les intrigues, et même, dit-on, par les menaces de son adversaire, s'éloigna de la cour et se consola de ses disgrâces en faisant du bien dans son diocèse. La vénérat. qu'il inspirait était telle, qu'à l'époque de l'invasion de la Flandre les généraux ennemis ne ravagèrent point le diocèse de Cambrai, par respect pour l'illustre archev. Ce vertueux et savant prélat mourut le 7 janv. 1715. Il a laissé un grand nombre d'ouvr. dont on trouvera le catalogue dans le *Recueil de quelques opuscules*, etc., 1722, in-8; les principaux sont : *Traité de l'éducation des filles*, 1687, in-12. — *Traité du ministère des pasteurs*, 1688, in-12. — *Explicat. des Maximes des saints*, Bruxelles, 1698, in-12.

— *Aventures de Télémaque*, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues, et dont il a été fait de nombreuses édit., Amsterd., 1719, 1735; Didot, 1781, 1790; T. Barrois, 1799, 2 vol. in-18; Parme, 1812; Lyon, 1815, 3 vol. in-8 : l'édition la plus estimée aujourd'hui est celle qui a été publiée par M. Lequien, Paris, P. Didot, 1820, 2 vol. in-8.—*Dialogues des morts*, composés pour l'éducation d'un prince, 1712, 1718. — *Dialogues sur l'éloquence*, etc., 1718, in-12. — *Directions pour la conscience d'un roi*, Londres, 1747, in-12. — *Démonstration de l'existence de Dieu*, etc., 1718. — *Sermons choisis*, 1710. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par MM. Gosselin et Caron, Paris, 1821-24, 22 vol. in-8. Il faut y joindre sa *Correspondance*, 1827, 11 vol. in-8. Il existe deux édit. de ses *OEuvres choisies*, 6 vol. in-8. L'ouvrage le plus estimé sur Fénélon est son *Hist. composée sur les MSs. originaux*, par le cardinal de Bausset, 1808, 3 vol. in-8, souv. réimpr. — FÉNÉLON (Gab.-Jacq. de SALIGNAC, marquis de), neveu du précédent, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général, ambassadeur en Hollande, assista comme ministre plénipotentiaire au congrès de Soissons, et signa le traité de neutralité fait avec les États en 1733. Il fut tué à la bataille de Rocoux en 1746. On a de lui plusieurs *Mém. diplomatiq.* relat. aux négociat. dont il a été chargé. — FÉNÉLON (Franç.-Louis de SALIGNAC, marquis de LAMOTHE), frère du précédent, capitaine de cavalerie et chevalier de St-Louis, est auteur d'une tragédie d'*Alexandre*, Paris, 1761, in-8. — FÉNÉLON (J.-B.-A. SALIGNAC de), de la famille des précédents, aumônier de la reine, femme de Louis XV, né à St-Jean-d'Estissac en 1714, quitta la cour après la mort de la reine, et se retira au prieuré de St-Sernin-du-Bois près d'Autun, annula son terrier et libéra tous ses vassaux main-mortables, encouragea l'agriculture, fit faire à ses frais une grande route de St-Sernin à Conches, et mérita les bénédictions et l'amour de tous les habitants de ce pays. Appelé à Paris pour ses affaires, il s'y fixa pour se livrer à l'instruction des jeunes Savoyards, fut arrêté comme suspect pendant le régime de la terreur, traduit au tribunal révolutionn., et décapité le 7 juillet 1794. L'éloge de ce respectable ecclésiastique est consigné dans les *Annales philosoph., morales et littér.*, faisant suite aux *Annales cathol.*, tome II, Paris, 1800, in-8.

FENESTELLA (LUCIUS), écrivain du siècle d'Auguste, dont le nom se trouve fréquemm. dans les ouvrages des anciens, avait écrit des *Annales* dont il ne reste que quelq. fragments impr. dans div. éditions de classiq. lat., notamm. dans le *Salluste* de Wasse, Cambridge, 1710. On a long-temps regardé Fenestella comme auteur de deux livres *de romanis potestatibus*, etc., impr. sous son nom, et dont le véritable auteur est A.-D. Fiocco (*v.* ce nom).

FENILLE. — V. VARENNE.

FENOUILLOT. — V. FALBAIRE.

FENTON (ÉDOUARD), navigateur anglais, issu d'une ancienne famille du comté de Nottingham, servit en Irlande avec distinction, accompagna Martin Frobisher dans son voy. de découverte au nord, puis partit en 1582 avec quatre bâtiments pour une expédition dont on n'a jamais connu positivem. le but. Après s'être signalé par la défaite de trois vaisseaux de l'escadre espagnole, il eut, à son retour en Angleterre, le commandement d'un vaisseau dans l'armem. destiné à repousser l'*Invincible Armada*, contribua par sa valeur à la destruct. de cette flotte, et mourut en 1603 à Deptford, où il s'était retiré depuis plus. années. La relation de ses voyages se trouve dans le 3e vol. du *Rec.* de Hackluyt. — FENTON (Geoffroi), frère du précéd., conseiller privé et secrétaire-d'état de la reine Élisabeth et de Jacques Ier en Irlande, s'y conduisit avec un désintéressement d'autant plus honorable, que tous ceux qui étaient chargés de l'administrat. de ce pays ne songeaient qu'à s'enrichir, et sut, malgré les intrigues de ceux dont il éclairait la conduite, conserver son crédit à la cour. Il mourut à Dublin en 1608, laissant différ. trad. d'ouvrages franç., italiens, espagnols, etc., entre autres celle de l'*Histoire des guerres d'Italie* de Guichardin, impr. vers 1579.

FENWICK, évêque de Cincinnati, né dans le Maryland en 1784, mort en 1832, fit ses études chez les dominicains de Bornhem en Belgique, entra dans leur ordre, fut arrêté et condamné à mort pendant la révolution de France. Il échappa cepend. au supplice, et obtint de ses supérieurs en 1804 la permiss. de passer en Amérique, évangélisa d'abord le Maryland, sa terre natale, puis fut envoyé dans le Kentucky. Il employa son patrimoine à y préparer à ses frères, supprimés en Europe, une retraite dans le couvent de Ste-Rose; il fit aussi venir des religieuses dominicaines. Ce fut en 1818 que le saint apôtre de l'Ohio commença à pénétrer dans les immenses forêts de cet état; en 1823, il fut nommé évêque de Cincinnati, diocèse qui comptait alors bien peu de catholiques, mais qui en renfermait 40,000 mille à sa mort. Fenwick avait fait un voyage à Rome pour se procurer des secours. Brûlant du désir de mourir en mission, il continua son apostolat au milieu même des ravages du choléra; mais, atteint de l'épidémie, il fut enlevé prématurém. à son vaste diocèse.

FENZI (FRANÇOIS-MARIE), patriarche de Jérusalem, né à Zara, d'une famille noble, en 1738, mort à Rome en 1829, à l'âge de 91 ans, était le doyen des évêques du monde catholique. Nommé archev. de Corfou du rit latin, le 20 septembre 1799, il donna sa démission en 1816, et fut créé patriarche de Jérusalem dans le consistoire de la même année.

FER (NICOLAS de), géographe, né à Paris en 1646, parcourut l'Italie, l'Allemagne et d'autres parties de l'Europe, fit graver plus de 600 cartes qui doivent la plus grande partie de la vogue dont elles ont joui aux ornements qui les enjolivaient, et mourut en 1720. On a en outre de de Fer : *Introduction à la géographie*, Paris, 1708, in-12. —

Les Côtes de France sur l'Océan, etc., ibid., 1690, in-4. Le catalogue des ouvrages et des cartes de ce géographe se trouve dans la *Méthode pour étudier la géographie*, par Lenglet-Dufresnoy.

FER DE LA NOUERRE (de), capitaine d'artillerie au service des colonies, membre des acad. de Dijon et de Turin, mort avant 1799, s'appliqua particulièrement à la recherche des moyens de faciliter l'établissement d'une navigation gén. dans le royaume. On a de lui : *Science des canaux navigables*, Paris, 1786, 3 vol. in-8; et une *Carte de la navigation intérieure de la France.*

FÉRANDIÈRE. —V. LAFÉRANDIÈRE.

FERANDINI (JEAN), compositeur dramatique, né à Venise, conseiller et maître de chapelle de l'électeur Charles-Albert, depuis empereur sous le nom de Charles VII, mort à Munich en 1793, a donné les opéras suiv. : *Bérénice*, 1730; *Adriano in Siria*, 1737; *Demofoonte*, 1737; *Artaserse*, 1739; *Catone in Utica*, 1753; *Diana placata*, 1758; *Componimento dramatico per l'incoronazione di Carolo settimo*, etc., 1742.

FERAUD, FERALDO ou FERRANDO (RAIMOND), poète du 13e S., mort prieur de Lérins en 1300, après avoir été pendant plusieurs années attaché à la cour de la reine Marie, comtesse de Provence, avait composé différentes pièces de poésie dont il ne nous reste qu'une *trad.* en vers provençaux de la vie de St Honorat, premier abbé et fondat. de Lérins, conservée MS. à la bibliothèque du roi.

FERAUD (JEAN-FRANÇOIS), grammairien, né à Marseille en 1725, fut admis chez les jésuites en terminant ses études, professa la rhétorique et la philosophie dans div. collèges; lors de la suppression de la société, revint à Marseille, et fut nommé membre de l'académie de cette ville; quitta la France au commencem. de la révolution, y rentra en 1798, se consacra au service des autels abandonnés faute de ministres, fit des conférences religieuses, et mourut à Marseille en 1807, correspondant de l'Institut. Il a laissé deux ouvrages estimés : *Dictionnaire grammatical de la langue française*, Paris, 1786, 2 vol. in-8; et un *Dictionnaire critique de la langue franç.*, Marseille, 1787-88, 3 vol. in-4.

FERAUD. — V. FERRAUD.

FERBER (JEAN-JACQUES), minéralogiste suédois, né à Carlscrona en 1743, fut en 1774 nommé profess. de physique et d'hist. natur. à Mittau, capitale de la Courlande; passa quelq. temps après au service de Russie, qu'il quitta pour celui de Prusse, fut successiv. attaché à l'acad. de Pétersbourg et à celle de Berlin, parcourut différ. parties de l'Europe pour recueillir des observat., et mourut près de Berne en 1790. On a de lui, en allem., *Lettres écrites d'Italie et Description des mines d'Ydria*, trad. en franç. par Dietrich, 1776, in-8. — *Hist. minéralog. de Bohême.* — *Oryctologie du Derbyshire*, trad. en franc. dans le *Voyage à la côte septentrionale du comté d'Antrin*, par Hamilton, Paris, 1790, in-8. — *Notices minéralogiq. du pays de Deux-Ponts, du Palatinat et du pays de Neuchâtel; Recherches sur les montagnes et les mines de Hongrie*, etc,: *Notices et descript. de quelques produits chimiq.*, avec les observat. minéralog. et technolog. de J.-Chr. Fabricius, Halberstadt, 1793, in-8, fig. Un extrait de cet ouvr. se trouve dans le Bulletin de la société d'encouragement, n° 123.

FERCHARD Ier, roi d'Écosse, monta sur le trône en 622, régna paisiblement suivant quelques-uns : suivant d'autres, fut déposé et se tua lui-même dans sa prison après un règne de 14 ans. — FERCHARD II, fils du précédent, succéda à son oncle Donald III en 651, et gouverna sagement ses états pendant un règne de 18 années.

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, frère puîné de Charles-Quint, né à Alcala en 1503, fut reconnu roi de Bohême après la mort de Louis, dont il avait épousé la sœur, et vainquit Jean de Zapol qui lui disputait le trône. Celui-ci ayant appelé les Turks à son secours, Ferdinand fut vaincu à son tour, et se vit forcé de conclure un traité de paix désavantageux. Après l'abdication de Charles-Quint en 1558, Ferdinand fut proclamé empereur d'Allemagne, eut quelq. démêlés avec le pape Pie IV, qui ne voulait pas le reconnaître, travailla efficacement à l'extinct. des troubles religieux dans ses états, et mourut en 1564. On a publ. en latin les *Lettres* de Ferdinand Ier au pape Pie IV, Paris 1565, in-8. On trouve l'éloge de ce prince dans le recueil intitulé : *Orationes clarorum vitorum*, etc., *ad principes habitæ*, Cologne, 1559.

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, petit-fils du précéd., né en 1578, fut couronné roi de Bohême en 1617, et élu emper. en 1619. Il chercha à accroître sa puissance par la force des armes, et fut pendant un règne de 18 années dans un état de guerre continuel avec l'electeur palatin Frédéric V, qui lui disputait la couronne de Bohême; avec Christian IV, roi de Danemarck, et Jacques Ier, roi d'Angleterre, alliés de Frédéric; et enfin avec Gustave-Adolphe, que Richelieu avait engagé à se réunir à l'élect. de Saxe. Ferdinand, voulant mettre un terme à ces guerres dont les chances ne lui avaient pas été toujours favor., signa le traité de paix de 1634, avec l'électeur de Saxe; et, secondé par ce nouvel allié, fit déclarer son fils Ferdinand-Ernest roi des Romains en 1636, quoique les hostilités n'eussent pas encore cessé dans la Hesse et dans la Westphalie; il mourut l'an. suiv. après avoir assuré le trône à son fils.

FERDINAND III, empereur d'Allemagne, fils et success. du précéd., né en 1608, fut contraint à continuer la guerre que l'ambition de son père avait en partie allumée, et eut à soutenir à la fois les attaques de la France et de la Suède. Partout repoussé et vaincu par le grand Condé, il se vit forcé de signer, en 1648, le traité de paix de Westphalie, qui accorda la liberté de conscience à toute l'Allemagne, laissa la Poméranie à la Suède, et assura à la France la possession de l'Alsace et des trois évêchés. Il mourut en 1657,

après un règne de 20 ans. *L'Hist.* de Ferdinand III a été publ. en italien, par le comte Galéazzo Gualdo Priorato, Vienne, 1672, in-fol., avec portraits et plans.

FERDINAND Ier, dit *le Grand*, roi de Castille, succéda à Sanche III, son père, roi de Navarre, en 1035, s'empara des états de Bermude, roi de Léon, en 1038, rendit les rois de Tolède, de Saragosse et de Séville, ses tributaires, expulsa les Maures de la Castille et recula les bornes de ses états jusqu'au milieu du Portugal. On lui reproche la mort de Garcias IV, son frère, roi de Navarre, tué dans une bataille à quatre lieues de Burgos; et, s'il eut, comme capitaine des talents propres à justifier le titre de *Grand*, ils ont été effacés par les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus. Il mourut en 1065, après avoir partagé ses états entre ses trois fils.

FERDINAND II, roi de Léon, fils d'Alphonse VIII, succéda à ce prince en 1157, se distingua pendant un règne d'environ 30 années par sa prudence, sa valeur et son affabilité, apaisa les troubles qui s'étaient élevés en Castille après la mort de don Sanche, son frère, enleva aux Maures plus. places importantes, raffermit ses propres états ébranlés par les attaques des Infidèles, en recula les limites, et mourut en 1187, au moment où il se préparait à entrer dans la coalition des princes chrétiens pour délivrer Jérusalem du joug des musulmans. C'est du règne de ce prince que date l'établissem. de l'ordre milit. de St-Jacques, destiné à la défense des domaines des chrétiens.

FERDINAND III, dit *le Saint*, fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de Bérengère, reine de Castille, monta sur le trône de Castille en 1217, après l'abdication de Bérengère, et sur celui de Léon en 1230, après la mort d'Alphonse. Il réunit pour toujours ces deux royaumes, mit un terme aux guerres civiles qui les avaient long-temps agités, enleva aux Maures le royaume de Baëza, les villes d'Ubeda et de Cordoue, força les rois maures de Grenade et de Murcie à se reconnaître ses vassaux et à payer tribut, emporta Séville après un siége de 20 mois, prit Xérès de la Frontera, Cadix et Saint-Lucar, et mourut en 1252, au moment où il se préparait à la conquête du royaume de Maroc. On doit à ce prince la fondation de l'université de Salamanque, et le corps régulier de lois, connu en Castille sous le nom de *las partidas*. Comme guerrier et comme législateur, Ferdinand fut un des plus grands princes de son siècle. L'histoire de son règne, écrite par don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, a été publ. sous le titre suivant : *Cronica del santo rey don Fernando III; sacada de la libreria de la iglesia de Sevilla*, Medina-del-Campo, 1567, in-fol. Sa *Vie* a été écrite en franç. par l'abbé de Ligny, Paris, 1759, in-12.

FERDINAND IV, roi de Castille et de Léon, surnommé l'*Ajourné*, né à Séville en 1285, succéda à don Sanche IV, son père en 1295, et dut à sa mère, la reine Marie, la conservation de ses états menacés par le roi de Portugal, le seigneur de Biscaye et le roi maure de Grenade. Lorsque le calme fut rétabli dans ses états, il tourna ses armes contre les mahométans; les vainquit en plusieurs rencontres, et projetait de nouveaux exploits, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 27 ans en 1312. Ce prince était d'un caractère emporté et cruel : l'injuste supplice des *Carvajal*, condamnés sans être entendus, a imprimé sur son règne une tache ineffaçable.

FERDINAND V, dit *le Catholique*, né à Sos (frontières de la Navarre) en 1452, succéda à Jean II, son père, sur le trône d'Aragon, et réunit à cette couronne celle de Castille, comme époux d'Isabelle, fille de Jean II. Menacé par les autres souver. de l'Europe, jaloux de la réunion des couronnes d'Aragon et de Castille sur une seule tête, Ferdinand consolida sa puissance par la force des armes, étouffa les troubles intérieurs, vit grandir ses états par la conquête de Grenade, de Naples, de la Navarre, d'Oran, des côtes d'Afrique, et par la découv. du Nouveau-Monde; il régla l'administration de ses royaumes par de sages ordonnances, diminua les impôts, réforma le clergé, affranchit les vassaux de Murcie et de Catalogne de la tyrannie des seigneurs, et mourut en 1516, après avoir porté l'Espagne à un degré de gloire et de prospérité jusqu'alors inconnu. On reproche à ce prince, du reste le plus grand monarque de son siècle, sa perfidie envers ses alliés et son ingratitude envers Gonsalve de Cordoue et Colomb. L'histoire de son règne par Hernand de Pulgar, a été publ. sous le titre de *Cronica de los reyes don Fernando y doña Isabel*, Saragosse, 1567, in-fol.; Valence, 1780, in-fol.; trad. en lat. par Ant. Labrixa, sous le titre de *Rerum à Ferdinando et Isabellâ Hispaniarum regibus gestarum decades II*, Grenade, 1545, in-fol. L'abbé Mignot a publ. l'*Hist. des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12.

FERDINAND VI, surn. *le Sage* ou *le Savant* (el Sabio), né à Madrid en 1712, succéda à Philippe V, son père, en 1746, s'attacha à réformer les abus introduits dans les finances, encouragea le commerce, l'agriculture et les arts, rétablit la marine, fonda et dota plus. universités, en un mot, voulut faire le bonheur de ses sujets : les regrets universels qui accompagnèrent ce prince au tombeau, en 1759, prouvent qu'il ne l'avait pas tenté vainement.

FERDINAND VII, roi d'Espagne, fils de Charles IV et de Marie-Louise, princesse de Parme, né à St-Ildefonse le 13 octobre 1784, mort le 27 sept. 1833, fut élevé par l'abbé Escoïquitz et le duc de San-Carlos. Il épousa en 1802 Marie-Antoinette, fille de Ferdinand IV, roi de Naples, et sa cousine, qui mourut le 21 mai 1806. Bonaparte, alors au faîte de sa puissance, voulut donner au prince des Asturies une femme de son choix; Ferdinand s'y refusa. Il était fort mal avec Godoï, titré prince de la Paix, et favori tout-puissant. Ce fut sans doute par l'influence de celui-ci que le prince fut arrêté

le 29 octobre 1807, et emprisonné à l'Escurial : un décret le déclara traître. Cependant il se réconcilia dans la suite avec son père. Bientôt un mouvement éclata à Aranjuez; le peuple se déclara contre le favori, et le 18 mars 1808 Charles IV abdiqua en faveur de son fils. Le nouveau roi fit arrêter le prince de la Paix, et confisqua ses biens. Mais Bonaparte avait les yeux ouverts sur l'Espagne, qu'il avait déjà couverte de troupes sous divers prétextes. Il eut l'air de se porter pour arbitre entre le père et le fils, et les attira tous deux à Bayonne, où il leur fit signer leur abdication. Ferdinand fut relégué à Valançay en Berri, et l'Espagne donnée à Joseph Bonaparte. On sait quelle guerre terrible s'ensuivit. Les Espagnols coururent aux armes. Bonaparte lutta long-temps contre eux, jusqu'à ce que les désastres de la campagne de Russie et les revers éprouvés en Allemagne l'eussent décidé à négocier avec Ferdinand. Le 3 mars 1814, ce prince quitta Valançay pour retourner dans ses états. Le 22, il rentra en Espagne. Il y avait à Madrid une régence et des cortès, que Ferdinand fit dissoudre pour reprendre tout l'exercice de son pouvoir. Il rétablit l'inquisit., ordonna aux religieux de rentrer dans leurs couvents, et prit des mesures sévères contre les partisans de Joseph, qu'on appela *afrancesados*, ou francisés. En 1816, il épousa sa nièce, Isabelle-Marie-Françoise, princesse de Portugal, qu'il perdit en 1818. Plusieurs colonies espagnoles de l'Amérique-Méridionale s'étaient révoltées pendant la dernière révolut., Ferdinand songea à les réduire. Il y envoya en 1814 le général Morillo avec une armée. De nouvelles forces partirent encore pour l'Amérique en 1816, et une autre expédition se préparait à Cadix en 1819, quand une révolution éclata. Des généraux proclamèrent la constitution décrétée par les cortès à Cadix en 1812. Ferdinand ne crut pas pouvoir résister à cet entraînement. Les cortès furent convoquées, et cette assemblée s'empara de tous les pouvoirs, renvoya les jésuites, rompit avec Rome, supprima les ordres religieux, et renversa toute l'ancienne constitut. du pays. Pour rétablir l'autorité de Ferdinand, la France dirigea sur l'Espagne une armée sous le commandement du duc d'Angoulême, qui parvint en effet à remettre ce prince sur le trône. Depuis ce temps, l'Espagne fut tranquille; mais elle ne recouvra point ses colonies. En 1824, Ferdinand contracta un nouveau mariage avec une fille du prince Maximilien de Saxe, qu'il perdit encore en 1829, et dans cette même année, un quatrième avec Marie-Christine, fille de François I^er^, roi de Naples. De cette dernière union naquit, le 10 oct. 1830, Marie-Isabelle-Louise. Mais dès le 29 mars, Ferdinand avait rétabli la pragmatique-sanction ayant force de loi, décrétée par Charles IV en 1789, et portant que les successeurs à la couronne seront pris à perpétuité par ordre de primogéniture dans la ligne directe, et que les princesses monteront sur le trône à défaut d'héritier mâle. Cette mesure fut publiée avec solennité en Espagne; mais les ambassadeurs de France, de Naples et de Lucques réclamèrent et protestèrent contre le décret, comme portant atteinte au pacte de famille et aux droits des deux branches de Naples et de Lucques. Depuis, Ferdinand confirma encore cet acte, et fit prêter serment à sa fille. La santé de ce prince s'était affaiblie, le bruit de sa mort courut même pendant l'hiver de 1832, et il n'était guère en état de s'occuper d'affaires. C'est alors que la reine prit une grande influence, dont elle usa pour faire changer l'ordre de la succession. En effet, à la mort de Ferdinand, elle se déclara régente pendant la minorité d'Isabelle II.

FERDINAND, infant, fils de Jacques II, roi d'Aragon, né à Valence en 1228, entra, du vivant de son père, en possession des états de Roussillon, de Cerdagne, de Conflant et de Montpellier : mécontent de ce partage, il résolut de s'emparer des domaines de don Pèdre, son frère; se ligua avec les seigneurs catalans révoltés, fut vaincu et périt l'an 1275, précipité dans la rivière de Cinga par ordre du vainqueur.

FERDINAND, roi de Portugal, né à Coïmbre en 1340, succéda à Pierre-le-Cruel, son père, en 1367, eut à soutenir deux guerres malheureuses contre Henri II, roi de Castille, et contre Jean I^er^, success. de Henri II : il termina la première par un traité conclu sous les auspices du pape Grégoire XI, et la seconde par une renonciation à ses prétentions sur quelques domaines dans la Castille. Ce prince s'était aliéné le cœur de ses sujets en épousant Éléonore de Méneses, qu'il avait enlevée à don Laurent Velasquez de Acuña; mais il sut par la sagesse de son gouvernement ramener à lui tous les esprits, et mourut regretté en 1383, à l'âge de 42 ans, et dans la 17^e^ de son règne.

FERDINAND I^er^, roi de Naples, fils naturel d'Alphonse, dit *le Magnanime*, fut appelé au trône en 1458 à l'âge de 34 ans, par la mort de son père : son caractère cruel et dissimulé causa dès l'année suiv. une insurrection générale; les barons révoltés invitèrent Jean d'Anjou, fils du roi René, comte de Provence, à conquérir la couronne de Naples; et Ferdinand eût été détrôné, si François Sforce, duc de Milan, et le pape Pie II, n'eussent cru leur politiq. intéressée à le maintenir. Aussitôt après la conclus. de la paix, Ferdinand se vengea de tous ceux qui avaient embrassé le parti de Jean d'Anjou; une nouv. révolte éclate contre lui; il l'apaise en accordant tout ce qui lui est demandé; mais à peine a-t-on mis bas les armes, qu'il fait trancher la tête à ses ennemis, confisque leurs biens, et rétablit par la terreur le calme dans son royaume. Il mourut en 1494, emportant avec lui la haine de ses sujets, et au moment où Charles VIII se disposait à faire valoir sur le royaume de Naples les droits que lui avait cédés René d'Anjou.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse II et petit-fils du précéd., monta sur le trône après l'abdication de son père en 1495. La haine universelle qui accablait Alphonse s'étendit aussi sur Ferdinand : la noblesse, les troupes et le peuple

l'abandonnèrent pour se ranger sous l'obéissance des Français, commandés par Charles VIII: les villes de Brindes et Gallipoli furent les seules qui ne voulurent pas ouvrir leurs portes. Les dispositions des Napolitains changèrent pendant le séjour du roi de France, et après son départ ils rappelèrent volontairement leur souverain le 7 juillet 1495. Ferdinand obtint des secours d'argent et de soldats des Vénitiens, s'empara successivement des places occupées par les Français, et reconquit son royaume. Une mort prématurée l'enleva en 1496, à l'âge de 26 ans, peu de temps après son mariage avec sa tante Jeanne, fille de Ferdinand Ier.

FERDINAND Ier, roi des Deux-Siciles, 3e fils de Charles III, roi d'Espagne, et d'Amélie de Saxe, n'avait que huit ans lorsque son père, appelé à recueillir l'héritage de Ferdinand VI, le laissa possesseur du trône des Deux-Siciles, sous la régence d'un conseil présidé par le marquis de Tanucci. Malheureusement ce prince avait été confié dès l'enfance aux soins de personnes peu capables de développer en lui le germe des hautes qualités qu'on attend d'un monarque; et c'est à leur impéritie qu'il faut imputer l'éloignem. qu'il manifesta de bonne heure pour les affaires. Son union avec l'archiduchesse Caroline d'Autriche était peu faite pour réveiller cette fâcheuse insouciance; aussi active qu'impérieuse, la jeune reine songea d'abord à tirer parti des mécontentements qu'avaient provoqués les réformes tentées par le conseil du roi; elle s'efforça ensuite de renverser le ministre Tanucci pour élever à sa place Acton, qu'elle avait revêtu de sa confiance la plus intime. Quand la révolution française vint à menacer tous les trônes de l'Europe, elle trouva celui de Ferdinand déjà fortem. ébranlé. Ce prince n'attendit point Championnet, chargé (1799) de la facile conquête de Naples, où les idées républicaines comptaient un gr. nombre de partisans. Retiré dans la Sicile avec sa famille, il eut à peine le temps de s'y installer, lorsque la chute de la république parthénopéenne lui permit de rentrer dans la capitale de ses états de terre ferme. Son retour y fut marqué par de cruelles vengeances qu'il ne put empêcher, mais qu'il fut loin d'approuver. La couronne de Naples ayant été donnée, en 1806, par Bonaparte à son frère Joseph, Ferdinand, en se réfugiant en Sicile, se trouva placé, dans cette autre partie de son royaume, sous la tutelle du gén. anglais Bentinck, qui l'obligea d'accorder une constitution à ce qui lui restait de sujets. Mais les grands événements politiques de 1814 le rétablirent dans la plénitude de ses droits; et, s'il s'était autrefois courbé sous la loi de la nécessité pour conserver une partie de sa couronne, il n'en parut bientôt que plus jaloux de toutes ses prérogatives. L'ordre et le calme semblaient affermis, lorsque, dans la nuit du 1er juill. 1820, un escadron de cavalerie sort de Nola au cri de *vive la constitution!* Tout le royaume est soulevé à ce cri, et le roi répond en octroyant la constitution espagnole. L'illusion fut encore de courte durée; après le congrès de Laybach, les Napolitains se laissèrent replacer sans effort sous le sceptre du monarque par les bataillons autrichiens qui l'avaient précédé à son retour du congrès. Ferdinand mourut d'apoplexie le 4 janvier 1825. Parmi les actes remarquables de ce prince, on doit citer la constitution donnée à un petit village qu'il avait fondé près du château de Caserta, pour y établir une manufacture de soieries. Ce recueil de lois est intitulé: *Origine della popolazione di S. Leucio, colle leggi correspondenti*, Naples, 1780, in-8, ouvrage trad. dans toutes les langues. Les nombreux écrits publ. à la louange du roi des Deux-Siciles attestent la flexibilité du talent de ses panégyristes. Nous citerons entre autres: *Delle Lodi di Ferdinando I*, etc., par F.-M. Avelino, Naples, 1825, in-4.—*Per le solenni Esequie di Ferdinando I*, etc., par Emm. Taddei, etc., 2e édit., ibid., 1825.

FERDINAND III, (Joseph-Jean-Baptiste), grand-duc de Toscane, archiduc d'Autriche, etc., né en 1769, monta sur le trône en 1791, au moment où l'Europe courait aux armes pour arrêter les progrès de la révolut. française. Trop faible pour prendre part à ce grand mouvem., et trop éclairé pour ne pas en sentir le danger, il envoya un ministre en France pour stipuler un traité de neutralité avec la convention. Il y serait resté fidèle sans les insinuations de l'Angleterre, à laq. il résista d'abord; mais la menace du bombardement de Livourne obligea ce prince d'accéder à la coalition. Dès que les armées franç. eurent franchi les Alpes, il s'empressa de rétablir ses relations avec la république. Malgré son caractère pacifique, il lui fut impossible de maintenir la neutralité au milieu de la lutte qui se préparait en Europe. Les Anglais, qui l'avaient détaché la prem. fois de notre alliance venaient d'insulter publiquem. le pavillon tricolore dans le port de Livourne. Le directoire chargea Bonaparte de venger cette insulte; et ce général envahit la Toscane en 1796. Dans cette circonstance le grand-duc montra toute la fermeté que l'on était en droit d'exiger d'un prince sans moyens pour repousser une agression. Environné de baïonnettes étrangères, il ne consentit pas à s'éloigner de sa capitale, et il y reçut avec dignité le général en chef, qui se plut à rendre hommage à ce trait de magnanimité. Cette conduite ne suffit point pour désarmer le directoire: il ordonna la spoliation des musées de Florence, et annonça des vues hostilles sur le territoire qu'il respecta cette fois, moyennant une contribution de deux millions, et la promesse donnée par le grand-duc de fermer ses ports à l'Angleterre. Mais on n'était pas impunément faible devant le directoire. Au commencement de 1798, il fit remettre à ce prince une note par laquelle il le sommait d'opter entre une coopération active, ou l'inimitié de la France. Un débarquem. des troupes napolitaines à Livourne vint ajouter à l'embarras de cette position, et Ferdinand dut racheter par de nouveaux sacrifices quelques mois de son existence politique. Au mois de mars 1799, les généraux Schener, Miollis et Gautier, reçurent l'ordre d'occuper la Toscane;

et le grand-duc, qui n'avait pas d'armée pour la défendre, se retira à Vienne, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1802. Compris dans le traité de Lunéville, il obtint la dignité d'électeur, et le titre de duc de Salsbourg qu'il perdit en 1805. Ce ne fut qu'en vertu de la paix de Presbourg, qu'il reçut le grand-duché de Wurtzbourg, faisant partie de la confédération du Rhin, à laquelle il resta attaché jusqu'à la dissolution de ce corps. En 1814, il fut remis en possession de la Toscane, où, excepté les troubles causés par l'entreprise de Murat en 1815, il a joui d'une parfaite tranquillité jusqu'à sa mort, arrivée le 18 juin 1824. De son mariage avec une princesse napolitaine, morte en 1804, il eut un fils, qui lui a succédé sous le nom de Léopold-François II.

FERDINAND *de Cordoue*, savant espagnol, né à Cordoue vers 1420, mort vers 1480, mérita par la précocité, l'étendue et la variété de ses connaissances, d'être regardé comme un prodige. A dix ans il avait terminé ses cours de latinité et de rhétorique, à 25 il était docteur dans toutes les facultés, possédait à fond plus. langues et plus. sciences, et savait par cœur une foule de livres tout entiers. Il servit avec distinction dans les guerres contre les Maures, sous Jean II de Castille, et fut envoyé à Rome en 1469, auprès du pape Alexandre VI, qui l'accueillit avec les plus gr. honneurs. On a de lui entre autres écrits : *De Pontificii pallii mysterio; An sit licita pax cum Saracenis disquisitio; Commentaire sur l'Almageste de Ptolomée*, etc.

FERDINAND *de Talavera*, religieux de l'ordre de St-Jérôme, né à Talavera-la-Reyna en 1445, fut confess. et conseill. de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, évêq. d'Avila, puis évêq. de Grenade après la prise de cette ville, et mourut en odeur de sainteté en 1507. Il a laissé quelques ouvrages de piété.

FERDINAND *d'Aragon*, archevêque de Saragosse et vice-roi d'Aragon, né à Madrid en 1415, mort en 1575, était petit-fils de Ferdinand-le-Catholique. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire des rois et des prélats du royaume d'Aragon, et un nobiliaire des plus illustres familles de Castille, d'Aragon et de Biscaye.—FERDINAND *de Saint-Jacques*, de l'ordre de la Merci, un des plus éloquents prédicateurs de l'Espagne, né vers 1541, à Séville, mort dans la même ville en 1639, a laissé 2 vol. de *Sermons* et des ouvrages de piété.

FERDOUCY (ABOUL-CACEM-MANSOUR), le plus célèbre poète persan, né à Rizvân, dans le Khorâçân, l'an de l'hég. 304 (de J.-C. 916-917), mort l'an 411 (de J.-C. 1020), avait déjà chanté les exploits de plusieurs anciens héros persans lorsqu'il fut appelé à la cour de Mahmoud, 3^e prince de la dynastie des Sebektégny. Ce souverain le chargea d'écrire le *Châh-Nâmeh*, ou l'histoire des rois; pend. les 30 années que Ferdoucy employa à ce travail, ses ennemis le perdirent dans l'esprit du roi et l'obligèrent par leurs calomnies à fuir sa patrie et à se retirer à Bagdad, où sa haute réputation l'avait précédé, et lui mérita la protection du khalyfe. Après quelq. années d'exil, Ferdoucy fut rappelé dans sa patrie, et y termina sa laborieuse carrière. Le *Châh-Nâmeh*, qui ne contient pas moins de 120,000 vers, a été trad. en prose arabe par ordre du grand roi Aboul-Feteh-Içа, l'an de l'hég. 675 (de J.-C. 1277); la bibliothèque royale possède le MS. de cette traduct. Des extraits du *Châh-Nâmeh* ont été trad. en différentes langues. Une traduction complète en angl. a été publ. avec le texte persan, par Captain Turner Macart, Calcutta, 1829, 4 vol. grand in-8. Une trad. abrégée, en prose et en vers, a paru, Londres, 1831, in-8.

FERGOLA (NICOLAS), né à Naples en 1753, devint géomètre par la force de son génie, fonda une école dont sortirent plus. habiles profess., et mourut à Naples en 1824. On a de lui : *Solutiones novorum quorumdam problematum geometricorum*, Naples, 1779, in-4. — *Prelezioni à principj matematici del Newton*, ibid., 1792, 2 vol. in-8. — *Trattato delle sezioni coniche*, ibid., 1791, in-8, publ. sous le nom de son élève Giannattasio; plus. *Mém.* dans les actes de la soc. royale de Naples. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. inédits.

FERGUS I^{er}, fils d'un roi d'Irlande, fonda la monarchie d'Écosse vers l'an 332, fut continuellem. en guerre avec les Romains et les Bretons, et périt dans un combat après un règne de 24 à 25 ans. — FERGUS II, petit-fils et success. d'Eugène, monta sur le trône l'an 411, et mourut après un règne de 16 à 18 ans, pend. lequel ses états furent troublés par les Romains. — FERGUS III, fils d'Etfin, succéda en 764 à Eugène VIII, se livra à toute espèce d'excès, et périt empoisonné par sa femme après un règne de 3 années.

FERGUSON (ADAM), célèbre écriv. écossais, né en 1724 à Logierait, remplit les fonct. de chapelain d'un régim. écossais jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, fut en 1759 nommé profess. de philos. naturelle, et plus tard de philos. morale à l'université d'Édimbourg, accompagna en 1773 le jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent, en 1778 fut nommé secrétaire de la commiss. chargée d'aller proposer des arrangem. pacifiques aux Américains, consacra le reste de sa vie à perfectionner ou à terminer ses ouvr., et mourut à Édimbourg en 1816. On a de lui : *Essai sur la société civile*, 1767, in-8, trad. en français par Bergier, 1783, 2 vol. in-12. — *Institut. de philosophie morale*, trad. en français par Reverdit, 1775, in-12. — *Hist. des progrès de la chute de la république romaine*, ouvr. très estimé, dont la meilleure édit. est celle d'Édimbourg, 1799, 5 vol. in-8, trad. en français par Demeunier et Gibelin, Paris, 1784, 7 vol. in-8 et in-12. — *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 vol. in-4, trad. en franç., 1821, 2 vol. in-8.

FERHAD-PACHA, grand-visir d'Amurat III, un des plus judicieux et des plus célèbres ministres de l'empire othoman, s'était vu, par un de ces coups du sort dont le gouvernement des sulthans offre plus. exemples, tiré des cuisines d'une oda des janissaires pour être placé à la tête de l'admi-

nistrat. et des armées. Après avoir exercé ses fonctions pend. 15 années, il fut disgracié, et mourut dans l'obscurité où il était né.

FERID-EDDYN. — V. FERYD.

FÉRIOL (CHARLES, comte de), ambassad. de France à la cour othomane de 1699 à 1710, n'ayant point voulu quitter son épée au moment d'être présenté au gr.-seigneur, ne fut point admis à l'audience. La cour de Versailles décida qu'à l'avenir les ambassad. de France, lors de leur présentat., laisseraient leur épée dans leur palais. On doit au goût du comte de Fériol pour les arts un *Recueil de cent estampes* représentant différ. nations du Levant, Paris, 1714, in-fol., grav. par Le Hay.

FÉRIOL. — V. PONT-DE-VEYLE.

FERMAT (PIERRE de), un des plus gr. géomètres dont la France s'honore, né à Toulouse en 1608, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlem. de cette ville, donna à la culture des sciences tous les loisirs que lui laissaient ses devoirs comme magistrat, s'occupa surtout du l'analyse géométrique des anciens, et parvint à la résolution absolue d'une des paraboles cubiques et de plus. autres courbes. Il partagea avec Descartes la gloire de l'application de l'algèbre à la géométrie des courbes, trouva un procédé ingénieux pour faire disparaître des équat. les quantités irrationnelles, et fit plus. découv. import. qui sont consignées dans ses différ. écrits et dans sa vaste correspond. avec les plus habiles mathémat. de son temps, tels que Descartes, les deux Pascal, Roberval, Torricelli, Huyghens, Wallis. Fermat mourut le 12 janv. 1665, à 57 ans. Ses œuvres ont été publiées par Samuel Fermat, son fils, sous le titre de *Varia opera mathematica D. P. de Fermat, senatoris tolosani*, etc., Toulouse, 1679, in-fol., ouvr. rare et très recherché des géomètres, ainsi que le *Diophante* de Bachet, enrichi de notes de Fermat, ibid., 1670, in-fol. — FERMAT (Samuel de), fils du précéd., conseiller au parlement de Toulouse, né dans cette ville vers 1630, mort vers 1690, a laissé, entre autres ouvr. : *Variorum carminum libri IV*, Toulouse, 1680, in-8. — *Dissertationes de re militari ; de Auctoritate Homeri apud jurisconsultos; de Historiâ naturali ; accessit opusculum de mirandis Pelagi*, ibid., 1680, in-8; et une traduct. franç. des *Traités de la chasse* par Arrian et Oppian, Paris, 1680, in-12.

FERMIN (PHILIPPE), médecin natural., né vers 1720 à Maestricht, se rendit en 1754 à Surinam, où il fit un séjour assez long, consacra tous ses loisirs à l'étude de l'hist. natur. de cette contrée. De retour dans sa patrie, il publia : *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam, avec une Dissertation sur le fameux crapaud pipa*, 1764, in-8. L'année suiv. il fit paraître l'*Histoire natur. de la Hollande équinoxiale, ou de Surinam*, in-8, fig. Cet ouvr. fut suivi de la *Description générale de la colonie de Surinam*, 1769, 2 vol. in-8, fig. Ces 3 vol., pleins de détails cur., sont recherchés. Fermin y joignit : *Tableau historique et politique de la colonie de Surinam*, 1778, in-8. Il était membre du corps municipal de Maestricht, où il mourut vers 1790.

FERNAN-NUÑES (le duc de), grand d'Espagne, né à Madrid en 1778, se rangea dans le parti du prince des Asturies contre le premier ministre, D. Manuel Godoï, prince de la Paix. Contraint d'accepter la charge du gr.-veneur du roi Joseph, il revint à Madrid, mais avec l'intent. de consacrer sa fortune et sa vie au rétablissem. de son souver. légitime. Proscrit par Napoléon, il rejoignit les cortès à Cadix, et les seconda dans toutes les mesures qu'il jugea propres à favoriser le retour de son maître. A la restauration il ne songea plus qu'à affermir le pouvoir royal. Sa fidélité fut récompensée par le titre d'ambassad. à Londres en 1815, puis de ministre plénipotentiaire à Paris en 1817. Lors de la révolution de 1820, il ne cessa d'être ambassad., mais il continua de résider à Paris, où il mourut d'une chute de cheval en 1821.

FERNANDEZ (ALVARO), navigateur portugais, s'embarqua comme volontaire dans l'expédition envoyée en 1446, pour explorer l'embouchure du Sénégal et les parages voisins du cap Vert; il s'avança en 1447 au-delà de Rio-Grande, fleuve qui venait d'être découvert par Nuño-Tristan, entra dans le Tabite et poussa ses découvertes 40 lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé; à son retour, le roi dom Pedro, pour le récompenser de son zèle, lui fit présent de 200 ducats d'or. — FERNANDEZ (Denis), navigateur portugais, équipa en 1446 un bâtiment pour aller faire des découv. le long de la côte d'Afrique, découvrit l'embouchure du Sénégal, arriva au promontoire le plus occidental de l'Afrique, et revint dans sa patrie après avoir donné à cette pointe de terre le nom de cap Vert.

FERNANDEZ (JEAN), navigateur portugais, le premier Européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, resta plusieurs mois prisonnier des Maures Assanhadji, dans le voisinage du Rio-do-Ouro, et recueillit sur ces peuples nomades des renseignem. qui offrent beaucoup d'analogie avec ceux de Mungo-Park. Ayant accompagné, en 1448, Diego Gilhomen au nord du cap Nam, il fut à peine descendu à terre pour visiter le pays, que le vaisseau fut poussé en mer par un vent impétueux; on ignore ce que devint ce hardi navigateur.

FERNANDEZ (JUAN), pilote espagnol au 16e S., navigua d'abord le long de la côte de l'Amérique-Méridionale, mais en poussant plus au large, arriva plus promptem. à la côte du Chili; il découvrit en 1572 les îles qui portent son nom, et en 1574 celles de St-Félix et de St-Ambroise; parti du Chili en 1576, il rencontra une côte qui avait toutes les apparences d'un continent. Comme son navire était très petit et assez mal équipé, il ne poussa point ses recherches et parut dans l'intention de revenir avec une expédition plus considér.; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet. On soupçonne que cette terre était la Nouvelle-Zélande. Quelq. détails sur les expéditions de Fernandez se trouvent dans un ouvr. espagnol de Louis Arias,

intit. : *Mém. pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609, publ. aussi en angl. par Dalrympe, Édimbourg, 1775.

FERNANDEZ (Diego), historien espagnol, né à Palencia au roy. de Léon, passa au Pérou en 1555, et fit la campagne dans laquelle le rebelle Giano fut vaincu et son parti anéanti. Il a écrit l'hist. de cette contrée sous le titre de *Primera y segunda parte de la historia del Peru*, Séville, 1571, in-fol. : cette hist. est estimée, comme étant l'ouvr. d'un homme qui a pris part aux événem., a connu les personnages qui ont figuré dans la conquête du Pérou, et n'adopte les faits qu'après les avoir soumis à une critique éclairée.

FERNANDEZ-NAVARETTE (Jean), surnommé *el Mudo* (le Muet), célèbre peintre espagnol, né à Logroño en 1526, perdit dès l'âge de trois ans l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester de bonne heure un goût très décidé pour la peinture. Il fut élève du Titien, et s'acquit une gr. réputation en Italie. De retour en Espagne, il fut nommé peintre du roi Philippe II, et il travailla presque exclusivement pour le palais de l'Escurial, où l'on voit encore 8 de ses tableaux, dont le plus remarq. est celui qui représente *Abraham au milieu des trois anges*. Fernandez mourut à Séville en 1579.

FERNANDEZ-THOMAS (Manoel), l'un des principaux auteurs de la révolution qui, en 1820, plaça pour un moment le Portugal sous le régime constitutionnel, était juge à Oporto lors du mouvement qui éclata dans cette ville le 24 août de cette année. Il fut aussitôt choisi pour être memb. de la junte provisoire de gouvernement, qui s'installa à Oporto, et qui ne tarda pas à se réunir à celle de Lisbonne. Nommé député aux cortès constituantes par la province de Beira, il en fut élu vice-président. Ce fut sur sa proposition que l'on forma une commission chargée de poser les bases de la constitution nouvelle, et lui-même fit partie de cette commission. Lors de la présentation du décret qui abolissait l'inquisit., il attaqua ce décret dans son préambule, qui donnait pour motif de la nouvelle mesure la nécessité de l'économie et de la diminution des dépenses, tandis que la véritable et unique raison, suivant lui, était l'incompatibilité de ce tribunal avec un pays habité par des hommes libres. Les cortès constituantes voulant lui décerner des récompenses, comme membre du gouvernement provisoire, il déclara qu'il s'était dévoué pour le bien du pays sans en attendre aucun émolument. Il mourut à Lisbonne en 1822. On a publié sur lui une biographie portugaise intit. : *Galeria dos deputados das cortes gerâes extraordinarias e constituintes da naçâo portugueza, instauradas em 26 janeiro de 1821. Epocha Ia; Lisboa, na typographia Rollandiana*, 1822, petit in-4.

FERNE (Henri), ecclés. anglais, né à York en 1602, s'attacha à l'infortuné Charles Ier, auprès duquel il remplit les fonctions de chapelain durant ses infortunes, fut nommé lors de la restauration direct. du collége de la Trinité à Cambridge, élu deux fois vice-chancelier de cette université, et mourut en 1661, peu de temps après avoir été sacré év. de Chester. Il passe pour avoir aidé beaucoup Walton dans la rédaction de sa Bible polyglotte, et il a publ. lui-même plus. ouvr. dont les plus remarq. sont : *the Resolving of conscience*, etc., Cambridge, 1642, et Oxford, 1645. — *Episcopacy and presbytery considered*, Londres, 1647. — *On the division betwen the english and romisch Church upon the reformation*, ibid., 1655, etc.— Sir John Ferne, antiq. angl., père du précédent, mort vers 1610, est auteur d'un traité intit. : *the Blason of gentry*, divisé en 2 part. in-4.

FERNEL (Jean), célèbre médec. et mathémat., né à Clermont en Beauvaisis en 1497, commença par s'adonner avec passion à l'étude des mathém. et de l'astronomie, se livra ensuite à la médecine, et acquit bientôt une telle célébrité, que Henri II lui donna le titre de son premier médecin. Fernel mourut en 1558. On lui doit de nombr. ouvrages scientifiques, entre autres : *Monalosphærium, sive astrolabii genus, generalis horarii structura et usus*, Paris, 1526, in-fol. — *Cosmotheoria libros duos complexa*, ibid., 1528, in-fol. — *De naturali parte medicinæ libri VII*, Paris, 1542, in-fol. — *De abditis rerum causis lib. II*, ibid., 1560, in-8. — *Universa medicina*, ib., 1567, in-fol. — *Therapeutices universalis libri VII*, Lyon, 1571, in-8, etc., trad. en franç. par Du Teil, Paris, 1648, in-8. — *Febrium curandarum methodus generalis*, Francfort, 1577, in-8, traduit en franç. par le docteur Charles de Saint-Germain, Paris, 1655, in-8. — *De luis venereæ curatione perfectissimâ liber*, Anvers, 1579; Padoue, 1580, in-8; traduit en français par Michel-le-Long, Paris, 1633, in-12. — *Pathologiæ lib. VII*, Paris, 1638, in-12.

FERNOW (Louis), philologue allem., né dans la Poméranie en 1763, réunissait le goût des arts à une érudition très étendue. Avide d'instruction, mais privé de ressources, il subvint aux frais de ses études en tirant parti de son talent pour peindre le portr. Il fit ensuite à pied le voyage de Rome, et, pendant un séjour de dix ann. dans cette ville, il ouvrit aux artistes allemands un cours *Sur la critique et la faculté du jugement* d'après les principes de Kent. De retour en Allemagne, il fut nommé professeur de littérature italienne à l'univ. d'Iéna, puis, en 1804, bibliothéc. de la duchesse Amélie à Weimar, où il mourut en 1808. Parmi ses ouvrages on distingue : *Tableau des mœurs et de la culture des Romains* (en allem.), Gotha, 1802, in-8. — *Grammaire italienne à l'usage des Allemands*, ibid., 1804, 2 vol. in-8. — *Raccolta d'autori classici italiani*, 1807-09, 10 vol. — Une édit. des *OEuvres* de Winkelmann. On doit encore à Fernow une *Notice* très intéress. sur le peintre Carstens, trad. dans le *Magasin encycl.* (1808). Les *Études rom.*, Zurich, 1806, 3 vol. in-8, contiennent aussi de lui plusieurs morceaux remar-

quables, notamment une *Dissert.* sur les dialectes d'Italie, et un article sur les ouvrages de Canova, trad. dans le *Magasin encycl.* (1807). Boettiger lui a consacré une *Notice*, trad. dans le *Magasin encycl.* de 1809.

FERRACINO (Barthélemi), fameux mécanic., né à Solagna près de Bassano en 1692, mort en 1777, fit l'horloge de la place St-Marc à Venise, après avoir construit en 1749 une machine hydraulique qui excita l'admiration universelle : le pont de Bassano mit le sceau à sa réput.; on en trouve la description dans un ouvrage de F. Memmo, intitulé : *Vita e macchine di Bartolommeo Ferracino*, Venise, 1754, in-4. L'*Éloge* de Ferracino a été publié par Verci, Venise, 1777, in-8.

FERRAND, médecin et voyageur, né vers 1670, devint médecin du khân des Tartares de Crimée, jouit pendant toute sa vie d'une grande considérat. auprès des autres souverains qui se succédèrent dans ce pays, y amena des missionnaires jésuites, et employa tous ses efforts pour la conversion de ces peuplades. On a de lui : *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares-Circasses; Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares-Nogais, fait l'an* 1702; ces deux écrits se trouvent dans les *Lettres édifiantes*.

FERRAND (Marie-Louis), gén., né à Besançon en 1753, fit toutes les campagnes de la guerre d'Amérique avec un de ses frères, pharmacien en chef de l'armée de Rochambeau. A son retour, il prit du service dans un régiment de cavalerie, et avait le grade de chef-d'escadron en 1793. Jeté en prison pendant la terreur, il dut sa liberté à la journée du 9 thermidor, fut promu au grade de général de brigade en 1793, servit successivement dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse, fut nommé gouverneur de Valenciennes après la paix d'Amiens, puis commandant du département du Pas-de-Calais. Appelé à faire partie de l'expédition du général Leclerc à St-Domingue et chargé du commandem. de Santo-Domingo, Ferrand parvint à force de talents et de courage à rétablir momentanément la tranquillité dans la colonie; à la nouvelle de l'insurrection de Barahonde, il marcha contre les révoltés avec 500 hommes; mais voyant ses troupes se débander, et craignant de tomber entre les mains de ses féroces ennemis, il s'ôta la vie d'un coup de pistolet, le 7 novembre 1808. Le *Précis historique des dern. événements de la partie de l'est de St-Domingue*, par Gilbert Guillermin, chef-d'escadron attaché à l'état-major, Paris, 1811, in-8, contient des détails intéressants sur les opérations administratives du général Ferrand.

FERRAND (Antoine), ministre-d'état et pair de France, né en 1751, conseiller à la chambre des enquêtes du parlement de Paris, proposa des premiers à cette compagnie de demander à Louis XVI la convocation des états-généraux. Effrayé bientôt de la direction que prenaient les affaires publiq., il émigra dès le mois de septembre 1789, fut admis à faire partie du conseil du prince de Condé; et, après avoir publ. divers écrits en faveur du parti auq. il s'était dévoué, il rentra en France (1801), où depuis il partagea ses loisirs entre la culture des lettres et les travaux politiques. A la restauration il fut nommé ministre-d'état, et mourut en 1825. Ses principaux ouvrages sont : *L'Esprit de l'hist.*, etc., 1809, 4 vol. in-8, souvent réimpr. — *Éloge de Mme Élisabeth* (v. Élisabeth de France). — *Théorie des révolut.*, 1817, 4 vol. in-8.

FERRAND DE LA CAUSSADE (Jean-Henri Begays), général de division, né en 1736 à Mont-Flanquin en Agenois, mort en 1805 à La Planchette près de Paris, fit les campagnes de 1747 et de 1748 avec le grade de lieutenant au régiment de Normandie, se distingua pend. la guerre de sept ans, fut élevé au grade de capitaine, décoré de la croix de St-Louis et nommé major-commandant de Valenciennes. Lors des premières guerres de la révolution, Ferrand fut choisi par les habitants de cette ville pour commander la garde nationale; en 1792, promu au grade de maréchal-de-camp, il commandait l'aile gauche à Jemmapes et contribua au gain de la bataille. Chargé du commandem. de Valenciennes en 1793, il refusa d'en ouvrir les portes aux troupes de Dumouriez. Bientôt, investi par l'armée des coalisés, il fit une défense brillante, et ne capitula qu'après avoir perdu tout espoir d'être secouru, et pour récompense de ses services fut incarcéré par ordre de Robespierre. Nommé préfet de la Meuse-Inférieure en 1802, il reçut la décoration de la Légion-d'Honneur en 1804, se retira peu de temps après, et publia en 1805, quelq. mois av. sa mort, un *Précis de la défense de Valenciennes*, Paris, in-8.

FERRANDO (Gonzalve), introducteur du gaïac en Europe, était né à Oviedo vers le milieu du 15e S.; il acquit une grande fortune en appliquant ce remède à la guérison de la maladie vénérienne, dont lui-même s'était débarrassé par ce moyen. On a de lui : *De guajacano ligno tractatus unus; De ligno sancto tractatus alter*, dans le recueil *De morbo gallico*, par Luisini.

FERRARE (Hippolyte d'Este, cardinal de), petit-fils du pape Alexandre VI, par sa mère, la fameuse Lucrèce Borgia, et fils du duc de Ferrare Alphonse d'Este, né en 1509, fut envoyé de bonne heure à la cour de France. Formé par son père à ce qu'on appelait alors la science du gouvernem., et initié dans les secrets de la politique, il gagna aisément, par ses qualités aimables, la confiance de François Ier, conserva son crédit sous Henri II, remplit avec autant de talents que d'adresse diverses missions importantes, notamment sous Charles IX, pour la cour de Rome. Consumé par les pénibles travaux de la diplomatie de cette époque mémorable, beaucoup plus que par les années, il mourut à Rome en 1572, pourvu, ou plutôt accablé (*exoneratus plùs quàm ornatus*), comme l'avoue un écrivain religieux, de dignités et de riches bénéfices. On peut du moins lui rendre cette justice, qu'il employa une partie de ses énormes revenus en munificences qui tournèrent

au profit des arts et à la protect. des lettres, qu'il cultivait lui-même.

FERRARE (Anne de), fille d'Hercule II, duc de Ferrare et de Modène, né en 1531, épousa en 1549 le duc d'Aumale, François de Lorraine (duc de Guise *le Balafré*), partagea tous les dangers que courut son époux pendant ces temps de troubles, et poursuivit juridiquement Poltrot, qui l'avait assassiné. En 1536 elle s'unit à Jacques de Savoie, duc de Nemours, qui venait de faire casser son mariage avec Françoise de Rohan, et mourut en 1607, sans avoir discontinué de prendre une part très active aux affaires du temps.

FERRARI, troubadour de Ferrare, attaché à la maison d'Este en 1264, se rendit célèbre par la pureté avec laquelle il parlait la langue provençale; c'était lui qui était chargé de recevoir les jongleurs provençaux que les fêtes attiraient à la cour du marquis d'Este, et d'improviser des réponses à leurs questions. Il avait composé des couplets, des sirventes, et un rec. ou choix des meilleurs couplets de divers troubadours; mais toutes ces pièces se sont perdues.

FERRARI (Barthélemi), fondateur et supér.-général de l'ordre des clercs réguliers de St-Paul, ou *barnabites*, dont l'établissement fut confirmé par Paul III en 1533, étendit son institut en Italie et en France, et mourut en 1544. — V. Giolito.

FERRARI (André), peintre génois, mort en 1669 à 70 ans, a traité l'histoire, le paysage, les fleurs, les animaux et le portrait en grand et en miniature, et a laissé une telle qnantité de tabl. dans ces différents genres, que, suivant quelques biogr., il n'est point d'églises, de palais, et presque point de maisons particulières de Gênes qui n'en possèdent quelques-uns. — Ferrari (Gregorio), né à Port-Maurice en 1644, mort à Gênes en 1726, peignit dans div. églises de Parme, soit à l'huile, soit à fresque. On remarque qu'il cherchait à imiter la manière du Corrége. — Ferrari (Lorenzo), son fils, appelé *l'abbé*, parce qu'il avait pris l'habit ecclésiastique, cultiva aussi la peinture, et mourut en 1744, à 64 ans.—Ferrari (Gaudenzio), dit *le Milanais*, peintre, né à Valdugia en 1484, mort en 1550, se distingue par la noblesse de ses compositions, les attitudes gracieuses de ses figures, la fraîcheur des carnations, et surtout par la variété de ses draperies. Le musée possède de cet artiste *St Paul en méditation*.

FERRARI (Philippe), relig. servite, né à Ovillo dans le Milanais, professeur de mathémat. à l'université de Pavie, mérita la faveur des papes Clément VIII, Paul V, Urbain VIII, fut élu deux fois général et deux fois vicaire-gén. de son ordre, et mourut en 1626. On a de lui plusieurs ouvrages; le plus estimé est son *Lexicon geographicum*, Milan, 1627, in-4, réimpr. avec des additions par Baudrand, 1670, in-fol.

FERRARI (Jean-Bapt.), sav. jésuite, profess. de belles-lettres et d'hébreu dans le collége de la Sapience à Rome, mort en 1655 à Sienne, où il était né vers 1580, a laissé deux ouvr. qui sont encore recherchés des curieux : *Flora, seu de florum culturâ*, Rome, 1633, in-4, fig. — *Hesperides, sive de malorum aureorum culturâ et usu libri IV*, Rome, 1646, in-fol., avec 101 planches grav. par Bloemaert.

FERRARI (François-Bernardin), conservateur de la biblioth. Ambroisienne qu'il avait contribué à former, né en 1585 à Milan, mort en 1665 à 80 ans, possédait une connaissance approfondie de l'histoire ecclésiastique et de la littérature sacrée et profane. Il a laissé : *De ritu sacrarum Ecclesiæ catholicæ concionum*, Milan, 1620, in-4. — *De antiquo epistolarum Eccles. genere*, ibid., 1612, in-8. — *De veterum acclamationibus et plausu*, 1627, in-4. — Ferrari (Octave), neveu du précédent, né à Milan en 1607, professeur d'éloquence à l'université de Padoue, mort en 1682, a laissé entre autres ouvr. : *De re vestiariâ*, 1654, in-4, réimpr. plus. fois. — *Electorum libri II*, in-4, recueil très estimé des antiquaires.

FERRARI (Pierre), architecte de la chambre apostolique, né en 1753 à Spolète, mort à Naples en 1825, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'art dans lequel il s'est distingué. Employé par l'administration française en qualité d'ingénieur en chef dans le départ. de Trasimène, il exécuta différents travaux d'utilité publique, et s'occupa dès-lors, de concert avec le chev. Fontana, à tracer le plan d'un canal de jonction entre la mer Adriatique et la Méditerranée. On peut voir le développem. de ses sav. concept. dans le mém. qui a paru en 1826, sous ce titre : *De l'ouvert. d'un canal navigable*, etc. L'Italie doit encore à cet ingénieur distingué différents projets pour le desséchem. des lacs de Trasimène et de Fucino. Ses trav. comme architecte ne lui font pas moins honneur, et il a laissé en portefeuille de nombreux dessins de maisons de campagne et autres morceaux précieux.

FERRARIS (Joseph, comte de), né à Lunéville en 1726, d'une famille noble origin. du Piémont, entra dès 1741 enseigne dans le régim. autrichien de Grune, devint général-major en 1761, et lieutenant-gén. en 1775. Très instruit dans les sciences exactes et surtout en mathématiques, il avait été nommé en 1767 direct.-gén. de l'artillerie dans les Pays-Bas. Ce fut à cette époque qu'il entreprit de dresser la carte de ces provinces. Cet import. ouvr., terminé en 1777, en 25 feuilles gr.-aigle, est à la même échelle que la carte de France par Cassini, et malgré quelq. inexactitudes de détails, en forme une suite nécessaire. Il en a été fait une copie à Paris en 69 pet. feuilles; mais cette copie est bien moins estim. que l'orig. Le comte de Ferraris jouit de la constante bienveill. de l'impératr. Marie-Thérèse, des empereurs Joseph II, Léopold et François II. Quoique âgé de 67 ans, il prit une part active à la campagne de 1793 contre les Français, sur les frontières de la Belgique, se distingua aux combats de Saultain, de Famars, et au siége de Valenciennes. A la fin de cette campagne il fut appelé à Vienne pour occuper la place de vice-

présid. du conseil aulique de guerre ; il obtint en 1808 le grade de feld-maréchal, et mourut en 1814.

FERRAUD, député des Hautes-Pyrénées à la convention, vota la mort de Louis XVI, fut envoyé successivem. commissaire à l'armée des Pyrénées-Orientales et à celle du Nord, voulut, le 20 mai 1795, s'opposer à la populace qui forçait les portes de la convention, et fut tué d'un coup de pistolet ; sa tête, coupée et mise au bout d'une pique, fut portée jusque sur le bureau du président de l'assemblée, Boissy-d'Anglas. La convention lui rendit les honneurs funèbres. Son *Éloge*, prononcé par Louvet, a été impr. en 1795.

FERREIN (ANTOINE), célèbre anatomiste, né à Fresquepêche dans l'Agenois en 1693, fut admis en 1741 à l'académie des sciences, nommé l'année suivante professeur de chirurgie au collége de France, remplaça Winslow au Jardin-du-Roi, et mourut en 1769 avec la réputat. d'un habile praticien. Il a publ. dans le *Recueil* de l'académie un grand nombre de mémoires dont les princip. sont : *Sur la structure du foie et de ses vaisseaux*, 1733. — *Observations sur de nouvelles artères et veines lymphatiques*, 1741. — *Sur la structure des viscères nommés glanduleux*, etc., 1749. — *Sur l'inflammation des viscères du bas-ventre*, 1766. — *Sur le véritable sexe de ceux qu'on appelle hermaphrodites*, 1767. Après sa mort parurent : *Cours de médec. pratique, rédigé d'après les principes de M. Ferrein*, par Arnault de Nobleville, Paris, 1769, 1781, 3 vol. in-12. — *Matière médic.*, etc., Paris, 1770, 3 vol. in-12. — *Éléments de chirurgie pratique*, 1771, in-12.

FERREIRA (ANTOINE), célèbre poète portugais, né à Lisbonne en 1528, mort en 1569, a laissé des poésies lyriques et dramatiques qui le placent au rang des auteurs classiq. de sa patrie. Ses œuvres consistent en épîtres, élégies, odes, etc., recueill. sous le titre de : *Poemas lusitanos*, Lisbonne, 1598, in-4, édition rare ; 1771, 2 vol. in-8 ; deux comédies imprimées en 1622 avec celles de Sà de Miranda, dont l'une, intitulée *le Jaloux*, est l'une des prem. pièces de caractère données depuis la renaiss. du théâtre en Europe, comme son *Inès de Castro* est la seconde tragédie régulière. M. Ferd. Denis en a donné l'analyse dans son *Résumé de l'histoire littér. de Portugal*, ch. XI.

FERRELO (BARTHÉLEMI), navigateur espagnol, partit en qualité de pilote avec Rodrigue de Cabrillo, que Mendoça, vice-roi du Mexique, envoyait en 1542 faire des découvertes au nord de la Californie. Après la mort de Cabrillo, Ferrelo continua ses recherches jusqu'au 43° de latitude, où il vit les côtes du cap Blanc, et aperçut à 41° 30' une pointe de terre qu'il nomma cap *Mendocino*. On trouve la relation détaillée de ce voyage dans l'*Hist. des Indes* de Jean de Laët.

FERRERAS (JUAN de), célèbre historien espagnol, membre de l'acad. d'Espagne, bibliothéc. de Philippe V, né à Labañeza en 1652, entra dans les ordres à Salamanque, obtint la cure de St-Jacques de Talavera, puis celle d'Alvarès en 1681, fut appelé dans la capitale par le cardinal Porto-Carrero, reçut la cure de St-Pierre, et fut fait proviseur de l'inquisition ; depuis il ne voulut accepter aucune autre dignité. Il mourut en 1735, laiss. un grand nombre d'ouvr. tant impr. que MSs., dont on trouvera le catalogue dans les *Mém.* de Trévoux, ainsi que son *Éloge* historique par don Blas Nassarre y Ferriz. Les principaux ouvr. de Ferreras sont : *Dissertatio de prædicatione Evangelii in Hispaniâ per S. Jacobum*, etc., Madrid, 1705. — *Varias poesias*, Madrid, 1726, in-8. — *Desengano politico*, ibid., 1712. — *Historia de España*, ibid., 1700-1727, 16 vol. in-4, ouvr. estimé, qui a été trad. en franç. par d'Hermilly, Paris, 1751, 10 vol. in-4.

FERRÈRE (PHILIPPE), avocat, né à Tarbes en 1767, se plaça dès ses prem. débuts au rang des orateurs distingués de Bordeaux. Les événements de la révolution, dont il n'adoptait pas les principes, le forcèrent de fuir sa ville natale. Ce n'est qu'en 1795, après la terreur, qu'il lui fut permis de rentrer dans la carrière où l'attendaient de nouveaux triomphes oratoires. Il refusa en 1804 de faire partie du tribunat, vit avec joie, en 1814, la restauration de la monarchie, mais ne sollicita aucune faveur. Dévoué au devoir de son état, il mérita l'estime de ses concitoyens, et en reçut d'honorables témoignages. Les pénibles travaux de la plaidoirie avaient usé sa constitution nathrellem. délicate : atteint d'une maladie de poitrine, il y succomba en 1815, à 48 ans. Ferrère a laissé des plaidoyers remarquables par l'élévation des pensées, l'énergie du style et les mouvem. oratoires dont ils sont animés ; les principaux ont été impr. dans le *Barreau français* de MM. Clair et Clapier, Paris, 1820 et années suiv., 12 vol. in-8.

FERRERI (ZACHARIE), poète latin, religieux du Mont-Cassin, puis de l'ordre des chartreux, év. de Guardie (royaume de Naples) sous le pontificat de Léon X, né à Vicence en 1479, mort à Rome après 1525, se signala au concile de Pise en 1511 par la hardiesse de ses attaques contre l'ambit. du pape Jules II, et fut chargé de rédiger les actes de ce concile. Envoyé en Allemagne comme nonce apostolique de Léon X, Ferreri réconcilia Sigismond de Hongrie avec son neveu Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique, et recueillit des informat. sur la vie et les miracles de St Casimir, dont on sollicitait la canonisation. On a de lui un grand nombre d'ouvr., soit imprimés, soit MSs., tous consacrés à la défense de la religion. On trouvera des détails sur ces différ. ouvrages dans Tiraboschi, *Giornale di Modena*, t. XXVI. Le plus remarquable est le recueil intitulé : *Hymni novi ecclesiastici juxtà veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4 ; ibid., 1549, in-8. On estime dans ces hymnes le choix des pensées, la grandeur des images et le style constamment pur et harmonieux.

FERRERO (JACINTHE), médec., mort à Turin en 1833, âgé de 48 ans, cultivait avec un égal succès la botanique et l'entomologie, et pendant longtemps aida le professeur Bonelli dans ses travaux.

On doit à Ferrero de nombreuses *Observations sur l'entomologie des Alpes piémontaises*, où il faisait chaque année de fructueuses excursions, dont il distribuait généreusement le produit à ses correspondants. La belle collection de cet entomologiste a été léguée par lui à la ville de Gênes.

FERRERO DELLA MARMORA (Thérèse-Marie-Charles-Victoire), cardinal, né à Turin, en 1757, fut reçu docteur en droit civil et canon. à l'université de cette ville en 1779. Ses moments de loisir étaient consacrés à former une *Collection* de médailles et des monnaies des différents seigneurs du Piémont au moyen-âge. Évêque de Cazal en 1796, il le devint de Saluzzo en 1805. Léon XII lui donna la pourpre le 27 septembre 1824; mais ce cardinal ne parut point au dernier conclave. Chevalier de l'ordre de l'Annonciade, il fut encore abbé de Saint-Bénigne, et c'est dans son palais abbatial qu'il mourut pendant la nuit du 30 décembre 1831, aussi respecté pour ses vertus qu'admiré pour ses connaissances.

FERRET, appelé *le grand Ferret* à cause de sa taille colossale, né vers le milieu du 14e S. au village de Rivecourt près de Verberie, se signala d'abord dans la faction des *Jacquiers*, en ravageant les châteaux voisins de l'Oise. Sa force et son intrépidité suffirent pendant plusieurs années pour maintenir la tranquillité dans les environs du village de Rivecourt. Les Anglais ayant réussi à surprendre le château de Longueil, le grand Ferret, armé d'une hache énorme et suivi de quelques domestiques, se précipite sur eux, tue de sa main 45 ennemis, culbute le reste dans les fossés, et délivre la place; une nouvelle troupe se présente pour faire le siége de ce château : elle est encore taillée en pièces par ce héros. Épuisé par 2 jours de combats consécutifs, Ferret était sur le point de succomber à une fièvre brûlante, lorsqu'il apprit que douze Anglais s'avançaient pour lui arracher la vie : il saisit sa hache qu'il avait placée près de son lit, tue cinq ennemis et force les sept autres à chercher leur salut dans la fuite. Ce fut son dernier exploit : la mort l'enleva peu de temps après.

FERRI (Ciro), peintre et architecte, né à Rome en 1634, mort dans la même ville en 1689, disciple de Piètre de Cortone, imita si bien sa manière, qu'on ne pouvait distinguer leurs ouvr. Il termina les peintures du palais Pitti commencées par son maître, et travailla à la coupole de St-Agnèse à Rome. Ses plus belles productions sont à Rome et à Florence.

FERRIER (St Vincent), prédicateur, né à Valence en 1357, embrassa la règle de St-Dominique, parcourut l'Espagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, inspirant une profonde vénération pour sa personne aux souverains et aux peuples, fut élu député par les états de Valence pour concourir à la nomination du successeur de Martin, roi d'Aragon, appelé au concile de Constance en 1415, et mourut la même année à Vannes, où il s'était rendu sur l'invitation du duc de Bretagne, pour reprendre ses missions. On a de lui : *Tr. de logique; Tr. sur le schisme*, adressé à don Pierre III d'Aragon en 1380; *De la fin du monde et de la science de la vie spirit.*; des *Serm.*, etc. Ses ouvr. ont été recueillis et publiés, Valence, 1491, 4 vol. in-fol. Sa *Vie*, par Ranzano, évêque de Lucera, se trouve dans le recueil des bollandistes. Il a été cononisé par Calixte III en 1455. — Ferrier (Boniface), frère du précédent, gén. des chartreux pend. le schisme occasionné par l'élection simultanée de Benoît XIII et d'Urbain VI, né à Valence en 1355, mort en 1417, a laissé un traité où il examine pourquoi peu de religieux de l'ordre des chartreux ont été canonisés, une traduction de la *Bible* en espagnol, des *Serm.*, des *Lettres*, etc.

FERRIER (Arnaud du), professeur en droit à Toulouse, où il était né vers 1508, devint présid. à la chambre des enquêtes de Paris, ensuite maître des requêtes, député par le roi au concile de Trente, et mourut en 1585, garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV. Dans les dernières ann. de sa vie il avait embrassé le calvinisme. Ses *Mém. et ambass.* forment 3 vol. in-fol., dont on conserve deux à la biblioth. du roi.

FERRIÈRE (Claude de), docteur en droit de la faculté de Paris, né dans cette ville en 1639, y professa la jurisprud., ainsi qu'à Reims, et mourut en 1715 avec la réputat. d'un habile juriscons. Il a laissé plus. ouvr., parmi lesq. on distingue la traduct. des *Institutes de Justinien* avec les analyses du *Code*, du *Digeste* et des *Novelles*, Paris, 1677, 6 vol. in-4. — *Comment. sur la coutume de Paris*, 2 vol. in-12. — *Nouvelles institutions coutumières*, 1702, 3 vol. in-12. — *La Science parfaite du notaire*, 1684, in-4. — Ferrière (Claude-Jos. de), fils du précéd., mort vers 1749, doyen des profess. et de la faculté de Paris, travailla à perfectionner les ouvr. de son père. L'*Introduction à la pratique* devint par ses soins un *Dictionn. de droit*, Paris, 1740, 2 vol. in-4, réimpr., dep. les changements faits à la jurisprud., sous le titre de *Nouveau Ferrière*; il porta égalem. à 2 vol. in-4 *la Science parfaite du notaire*, que M. Massé à reproduite.

FERRIÈRES (Charles-Élie, marq. de), membre de l'assemblée constituante, né à Poitiers en 1741, mort en 1804 au château de Marsay, près de Mirebeau, a laissé : *Mém. pour servir à l'histoire de l'assemblée constituante et de la révolut. de 1789*, an VII, 3 vol. in-8, réimpr. dans la *Collection des mém. relatifs à la révolution franç.*, Paris, 1821, 2 vol. in-8; un 3e vol. inédit parut la même année avec une notice sur la vie de l'aut., des notes et des éclaircissem. historiq., par MM. Berville et Bavière. Parmi les autres ouvrages du marquis de Ferrières il faut distinguer : *le Théisme, ou Recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre polit.*, 2e édit., Paris, 1791, 2 vol. in-12. L'aut. développe dans cet écrit la doctrine de Descartes, de Mallebranche et de Locke, et

cherche à faire connaître le sort réservé aux nations dont les mœurs et le gouvernement ne sont plus en rapport avec la religion établie.

FERRON (ARNOUL LE), conseiller au parlem. de Bordeaux sa patrie, né en 1515, mort en 1563, fut le continuateur de l'*Hist. de France*, de Paul-Émile, depuis l'an 1484 jusqu'à 1547. Cette continuation en IX livres a été impr. Paris, 1554, in-fol.; 1555, in-8, et trad. en franç. avec l'hist. de Paul-Émile par J. Regnart, Paris, 1581, in-fol. Le Ferron a continué aussi l'*Histoire des rois de France*, par du Haillan, Paris, 1615, 2 vol. in-fol., et a publié des *Observat.* sur la coutume de Bordeaux, Lyon, 1565, in-fol.

FERSEN (AXEL, comte de), feld-maréchal et sénateur suédois, mort vers la fin du 18e S., servit en France avec distinction pend. plus. années, et à son retour dans sa patrie se signala par ses talents militaires en Poméranie, et par ses talents politiques aux états de 1756 et de 1772, aux diètes de 1778, de 1786 et de 1789. Son éloquence, son désintéressement et son dévouement à sa patrie lui donnèrent une gr. influence dans toutes ces assemblées; mais ses efforts ne purent empêcher la révolution opérée dans le gouvernement par Gustave III. — FERSEN (Axel), fils du précéd., grand-maître de la maison du roi de Suède, chancel. de l'université d'Upsal, né à Stockholm vers 1750, fit les campagnes d'Amérique, vint ensuite en France, s'y trouvait lors des prem. troubles de la révolut. et montra un noble dévouement à la famille roy. Il périt à Stockholm en 1810, victime d'une émeute populaire.

FERTÉ (HENRI DE SENNECTÈRE, maréchal de LA), né à Paris en 1600, se distingua aux siéges de La Rochelle en 1628, de Moyenvic, de Trèves et à la bataille d'Avesne. Après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de Rocroi, il battit en 1650 le comte de Ligneville, au combat de St-Nicolas, fut nommé lieuten.-général la même année, et reçut l'année suivante le bâton de maréchal. En 1655, il asssista aux siéges de Landrecies et de St-Guilain, fut fait prisonnier à celui de Valenciennes et racheté par le roi; il prit Montmédy en 1657, Gravelines en 1658, et ne commença à jouir tranquillement des honneurs qu'il avait obtenus qu'après la paix des Pyrénées en 1659. Ce brave maréchal mourut en 1681. — FERTÉ (Henri-Franç. duc de LA), fils du précéd., né en 1657, fit la campagne de Hollande en 1672, et fut blessé au siége de Fribourg en 1677. Nommé maréchal-de-camp, il fit les campagnes d'Allemagne et d'Italie, fut nommé lieuten.-général en 1696, et mourut en 1702. — FERTÉ (Louis de LA), frère du précédent, de la compagnie de Jésus, né en 1659, mort en 1732, eut la réputation d'un bon prédicateur.

FERTEL (MARTIN-DOMINIQUE), imprimeur à St-Omer, parcourut différentes villes de France et d'Italie pour approfondir son état, et fit paraître le fruit de ses recherches dans un ouvr. intit. : *la Science pratique de l'imprim., contenant des instructions faciles*, etc., St-Omer, 1723, in-4, avec des additions par Annoy-Vandewyder, Bruxelles, 1822, in-4.

FÉRYD-EDDYN-ATTHAR, célèbre poète persan, né l'an de l'hég. 613 (de J.-C. 1226), a laissé un gr. nombre d'ouvr. qui jouissent en Orient d'une juste renommée. Les principaux sont intit.: *Pend-naméh* (livre de conseil), traité de morale dans le genre des *Maximes* de La Rochefoucauld : le texte original a été impr., mais incorrectem., à Londres, 1809, in-12, par les soins de M. J.-H. Hindley. Silvestre de Sacy a donné, dans le t. II des *Mines de l'Orient*, une trad. de cet ouvrage, précédée de la *Vie de Féryd-Eddyn*, extraite de la *Biogr. des poètes persans* de Dauleh-Châh, et l'a réimpr. séparém. 1819, in-8; *Asrarh-naméh* (livre des secrets); *Bulbulnaméh* (livre du rossignol); *Tezkeret elavlyâ* (Vie des saints); *Manthac althair* (traité de morale), etc. Tous ces ouvr. sont d'un style mystique.

FESTUS (PORCIUS), proconsul et gouverneur de Judée vers l'an 61 de J.-C., succéda à Antonius-Félix. Il fit, à la demande des Juifs, citer St Paul à son tribunal; mais l'apôtre en ayant appelé à César, il fut obligé de le laisser sortir sain et sauf de son gouvernem.

FESTUS (POMPÉIUS-SEXTUS), philologue célèbre vers le 5e S., est connu comme abréviateur du gr. ouvr. de Verrius-Flaccus, *de Verborum significatione*, Milan, 1471, in-fol.; la meill. édition est celle d'André Dacier, Paris, 1681, in-4 (*ad usum delphini*).

FÉTI (DOMINIQUE), peintre romain, né en 1589, mort en 1624, élève de Cigoli, dut moins aux préceptes de ce maître qu'à l'étude des chefs-d'œuvre de Jules Romain, du Titien et de Paul Véronèse, la touche large et moelleuse, la vigueur de ton qui distinguent ses ouvr. Il n'a guère laissé que des tableaux de chevalet dont le prix est très élevé dans les ventes. Le musée royal possède de cet artiste *l'empereur Néron; l'Ange gardien; la Mélancolie*, et *la Vie champêtre*.

FEUARDENT (FRANÇOIS), cordelier fameux par ses déclamations virulentes contre Henri III et Henri IV, et l'un des plus fougueux ligueurs, né à Coutances en 1539, mort en 1610, a laissé une gr. quantité d'ouvr., soit impr., soit MSs., dont la liste se trouve dans le t. XXXIX de Niceron. Ils sont dirigés pour la plupart contre les hérésies de Luther et de Calvin. Le seul qui ait conservé quelq. valeur est son livre intitulé : *Entremangeries et guerres ministrales*, etc., Paris, 1604, pet. in-8.

FEUERBACH (PAUL-JEAN-ANSELME de), né en 1775 à Francfort-sur-le-Mein, s'attacha d'abord avec passion aux études philosophiques, qu'il avait embrassées, ainsi que celle du droit, à Iéna, et publia quelques ouvr., entre autres : les *Principes sur lesquels devait être fondé le droit naturel; Critique du droit naturel*, 1795; *Anti-Hobbes*, 1798. Ce fut vers cette dernière époque qu'on le vit s'appliquer à l'étude du droit, et qu'il se fit connaître comme criminaliste par plus. publicat., surtout celles de sa *Bibliothèque du droit cri-*

minel, 1799, avec Grolman et Almindingen, et de son *Manuel du droit criminel*, en allemand, 1801 et 1826, qui le mit à la tête de la nouvelle école criminaliste. En 1801, il professa à Iéna; en 1802, à Kiel; en 1804, la Bavière le chargea de rédiger son code criminel, qui parut enfin en 1813, et qui servit de base à la rédaction des codes de Weimar et de Wurtemberg. A la même époque, il adapta le code Napoléon aux lois bavaroises, et son travail parut en 1812 sous le titre de *Codex maximilianus*. Épuisé par ses travaux et par l'assiduité que réclamaient les hautes et nombreuses fonct. dont il avait, à diverses époques, été revêtu, il était revenu à Francfort pour y rétablir sa santé; mais la mort le frappa le 28 mai 1833, à l'âge de 58 ans. Feuerbach, dans ses moments de loisir, cultivait avec succès les lettres, et avait fait une *traduction* en vers, avec commentaires, du poème indien *Gità Govenda*.

FEUILLADE. — V. Aubusson.

FEUILLÉE (Louis), relig. minime, astronome et botaniste célèbre, un des voyageurs qui ont le plus contribué à l'avancement de l'astronomie, de la géographie et même des différentes parties de l'hist. naturelle, né à Mane près de Forcalquier en 1660, mort à Marseille en 1732, a laissé les ouvr. suiv. qui sont le fruit de ses recherches longues et périlleuses dans l'Amérique-Méridionale et dans les Indes; *Journal des observations physiques, mathématiq. et botaniq., faites sur les côtes orientales de l'Amérique-Méridionale et dans les Indes-Occidentales, de* 1707 *à* 1712, Paris, 1714, 2 vol. in-4. — *Suite du Journal des observations physiques, etc., faites à la Nouvelle-Espagne et aux îles de l'Amérique*, Paris, 1725, in-4; cette suite est terminée par une *Hist. des plantes médicinales qui sont les plus d'usage aux roy. du Pérou et du Chili, composée sur les lieux par ordre du roi, en* 1709, 1710 *et* 1711.

FEUQUIÈRE (Manassès de PAS, marquis de), lieutenant-général, né à Saumur en 1590, servit avec distinction au siége de La Rochelle, et contribua à la prise de cette ville par les intelligences qu'il avait dans la place. Ambassadeur en Allemagne après la mort de Gustave-Adolphe, il releva le courage des Suédois et forma avec eux un traité d'alliance qui fut très utile à la France. Louis XIII lui donna pendant la campagne de 1637 les témoignages les plus flatteurs de sa confiance, et le chargea en 1639 du siége de Thionville : Feuquière fut attaqué dans ses retranchements, eut un bras cassé et fut fait prisonnier après avoir soutenu courageusement deux attaques dans la même journée. Neuf mois s'écoulèrent à négocier sa rançon, et Feuquière mourut en 1640 au moment où il allait recouvrer la liberté. On a de lui : *Lettres et négociations du marquis de Feuquière, ambassadeur du roi en Allemagne en* 1633 *et* 1634, Amsterdam (Paris), 1753, 3 vol. in-12. — Feuquière (Isaac de Pas), fils aîné du précédent, lieut.-gén., gouverneur de Toul et de Verdun, fut successivement chargé de div. ambass. en Allemagne, en Suède et en Espagne, et mourut à Madrid en 1688. — Feuquière (Antoine de Pas, marquis de), fils aîné d'Isaac, né à Paris en 1648, entra à 18 ans dans le régiment du roi, fut aide-de-camp du maréchal de Luxembourg, son parent, pend. la campagne de 1672 et 1673, devint colonel du régim. royal-marine, à la fin de 1674, se distingua à la tête de ce corps, sous les ordres de Turenne, obtint ensuite un régim. qui prit son nom, puis fut nommé brigadier en 1688, maréchal-de-camp l'année suiv., et lieut.-général en 1693. Tous ces grades furent le prix de sa valeur et de ses talents milit. Feuquière eut une très grande part à la victoire de Nerwinde. La paix de Ryswick mit fin, en 1697, à sa carrière milit. Il ne fut pas employé dans la guerre qui recommença en 1701; sa disgrâce fut attribuée à la liberté avec laq. il s'était exprimé sur le compte de plus. officiers-génér. alors en crédit. Cette inactivité dut lui être bien pénible. Il chercha à s'en consoler en suivant dans sa retraite les opérat. de la guerre à laq. il ne lui était pas permis de prendre part, en recueillant d'utiles matériaux et en écrivant des mémoires qui parur. pour la prem. fois après sa mort (arrivée en 1711) sous le titre de *Mémoires sur la guerre*, Amsterdam, 1731, in-12. La 4e édit., faite sur le MS. de l'auteur par les soins de son neveu, Paris, 1770, 4 vol. in-4 et in-12, avec cartes et pl., est précédée de la *Vie* de Feuquière, écrite par son frère, qui avait été le témoin d'une grande partie de ses trav. guerriers. Ces mémoires doivent être mis au nomb. des meilleures livres qui aient paru sur l'art militaire; on y trouve de bons jugements et une grande liberté d'opinion sur les opérations du temps : les causes diverses des événements de la guerre de 1701 y sont développées avec une gr. sagacité; mais parfois l'auteur s'y montre trop sévère et partial envers plus. de ses anciens compagnons d'armes.

FEUTRIER (J.-F.-Hyacinthe), évêque de Beauvais, né à Paris en 1785, acheva ses études au séminaire de St-Sulpice, sous l'abbé Émery, et se recommanda bientôt comme prédicateur. Le cardinal Fesch l'appela à la grande-aumônerie, en qualité de secrét.-général. Il contribua à la résistance que le concile national de 1811 opposa aux volontés de l'empereur; on dit même qu'il fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on fit secrètem. passer au souverain pontife et aux cardinaux exilés. Au premier retour de Louis XVIII, l'archevêque de Reims, depuis cardinal et archev. de Paris, lui confia les mêmes fonctions de secrét.-général de la grande-aumônerie, qu'il quitta pendant les *cent-jours*. Après la seconde restaurat. il recouvra sa place, et lorsqu'il la perdit en 1822, il fut fait grand-vicaire de Paris, puis curé de la Madeleine. Les commencem. de son épiscopat à Beauvais furent marqués par une vie fort active. Appelé en 1827 au ministère des affaires ecclésiastiques, il eut part aux fameuses ordonnances du 16 juin 1828, qui excitèrent de si vives réclamat. de la part des évêques et du clergé français. Il

sortit du ministère en 1829; dès-lors sa santé s'altéra, et il succomba subitem. le 27 juin 1830 à un anévrisme dont il était atteint depuis plus. mois. Il avait été fait comte et pair de France, peu de jours avant de quitter le ministère. On doit à ce prélat un *Éloge historique et religieux de Jeanne d'Arc pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans, le* 8 *mai* 1429, prononcé dans la cathédrale de cette ville le 8 mai 1821 et le 8 mai 1823; Orléans, 1823, in-8. — *Oraison funèbre de S. A. R. Mgr le duc de Berri*, qu'il devait prononcer pour un service qui n'eut point lieu, 1820, in-8. — *Oraison funèbre de S. A. R. Mme la duchesse douairière d'Orléans*, 2e édit., Paris, 1821, in-8.

FEVRE (Jehan Le), poète français du 14e S., n'est connu que comme aut. d'une satire grossière contre les femmes, et d'un ouvr. dans lequel, pour réparer ses impertinences, il les exalte avec emphase : l'un et l'autre sont écrits en vers de 8 syllabes. La satire a été publ. sous le titre de : *Livre de Matheolus*, Paris, 1492, petit in-fol., goth., ibid., 1518, in-4, etc., et la réparation d'abord sous le tit. de *le Rebours de Matheolus*, Lyon, in-4, goth.; Paris, 1518, in-4; puis sous le suivant : *le Livre du résolu en mariage*, Paris, in-4, goth., S. D. On l'a quelquefois confondu avec Fèvre (Jehan Le), avocat au parlem. de Paris, et rapporteur de la chancellerie de France sous Charles V, dont on a un petit poème intit. : *le Respit de la mort*, Paris, 1506, in-4, 1533, in-8.

FÈVRE (Denis Le), relig. célestin, vicaire-général et provinc. de son ordre, né dans le Vendômois en 1488, mort à Paris en 1538, après avoir professé avec éclat les langues grecque et latine, a laissé les ouvr. suiv. : *Vita sancti Celestini, conscripta primùm à Petro Alliacensi S. R. E. cardinali, limatiori stylo donata*, Paris, 1539, in-4; *Poema hebraïcum de immaculatâ conceptione Virginis Mariæ*, Troyes, in-4; des *Sermons*, etc.

FÈVRE (Jean Le), chanoine de Langres, né à Dijon en 1493, mort en 1565, avec la réputation d'un savant théolog., d'un excellent mathémat., curieux des arts mécaniques, surtout de l'horlogerie et de la peinture, a laissé les ouvr. suiv. : *Livret des emblèmes d'Alciat, mis en rimes françaises*, Paris, Wechel, 1536, in-8, goth.; *Dictionnaire de rimes franç.*, ibid., 1572, in-8; ibid., 1588, in-8, augm. par Tabourot; *Liber de Horariorum compositione*, MS.

FÈVRE (Jacques Le), prevôt et théol. d'Arras dans le 17e S., a publ. : *Anc. mém. du 14e S. depuis peu découverts*, sur la vie de Bertrand Duguesclin, Douai, 1692, in-4. Ce livre fort rare se trouve reproduit en substance dans les t. III, IV et V de la *Collect. univ. des mém. sur l'hist. de France.*

FÈVRE. — V. Faber et Lefèvre.

FEVRET (Charles), né à Semur en Auxois en 1583, avocat, puis conseiller au parlem. de Bourgogne, mort à Dijon en 1661, est auteur de quelques ouv., dont le plus remarquable et le plus connu est un *Tr. de l'abus*, Dijon, 1653, in-fol., réimpr. à Lyon en 1667, 1677, 1736, 2 vol. in-fol. — Fevret (Pierre), fils du précéd., né en 1625, conseiller-clerc et sous-doyen du parlem. de Dijon, fonda la biblioth. publique de cette ville, et mourut en 1706. — Fevret de Fontette (Charles-Marie), arrière-petit-fils de Charles, né à Dijon en 1710, fut conseiller au parlem. de cette ville, et honora le cours de sa magistrature par l'alliance des vertus avec les talents. C'est à lui que l'on doit les import. addit. faites à la *Biblioth. histor. du P. Le Long*. Il mourut à Dijon en 1772.

FEYJOO Y MONTENEGRO (Benoît-Jérôme), célèbre critique espagn., né à Compostelle en 1701, mort en 1764, abbé du monastère St-Vincent à Oviedo, avait de bonne heure renoncé au monde pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de l'histoire, des b.-lettres, et s'était déjà fait connaître par plus. sermons et quelques ouv. théolog., lorsqu'il fit paraître en 1726, les deux prem. vol. de son *Théâtre critique universel*, qui eut un succès prodigieux : cet ouv., successivement augmenté, fut impr. à Madrid en 1738, en 8 vol. in-8; le supplém. parut de 1740 à 1746, en 8 vol. in 8. Le *Théâtre critique* a été trad. en franç. par d'Hermilly, Paris, 1742-1746, 4 vol. in-12; en ital., Rome, 1744, et en plus. autres langues. On a du même aut. *Cartas eruditas y curiosas* (Lettres curieuses et instructives), Madrid, 1748, 8 vol. in-8. La meilleure édit. des œuvres de Feyjoo est celle qu'a donnée Campomanès avec une *Vie* de l'auteur, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

FEYNES (H. de), voyageur, né en Provence, traversa la portion de l'Asie qui s'étend entre Alexandrette, Bagdad et Ispahan, parcourut les côtes de l'Inde, et alla jusqu'à Canton; à son retour en Europe, de Feynes, ayant abordé à Lisbonne, fut emprisonné par ordre du gouvernement qui redoutait ses révélat. sur l'état des établissem. portugais dans les Indes, et ne recouvra sa liberté sur la demande de Louis XIII, qu'après quatre ans de captivité. Il a pub. l'hist. de ses voy. sous le titre suiv. : *Voyage par terre depuis Paris jusqu'à la Chine, avec le retour par mer*. Paris, 1630, in-12. Cet ouvr., l'un des prem. qui aient été écrits en franç. sur les Indes-Orientales, se fait lire avec intérêt.

FIACRE (St), né en Irlande vers la fin du 6e ou au commencem. du 7e S., suiv. les légendes, qui lui donnent la qualité de prince, vint en France, où St Faron, év. de Meaux, lui assigna pour résidence une solitude dans la Brie, partie de son diocèse. Il y bâtit, pour les voyageurs ou pèlerins nationaux et étrangers, un hospice qui depuis est devenu un bourg célèbre par ses pèlerinages, et y mourut vers l'an 670. Il existe différ. opinions sur le motif qui a fait donner aux voitures de place le nom de ce saint : l'abbé Feller a cru pouvoir les concilier en imaginant que l'hôtelier qui le premier loua ces sortes de voitures n'avait pris pour enseigne l'image de St Fiacre que parce que ces mêmes voitures, avant d'être employées à un autre

usage, ne servaient qu'à conduire les Parisiens en pèlerinage à la chapelle du saint ermite. Notre biographe appuie son opinion sur ce que l'hôtellerie de St-Fiacre était située rue St-Antoine, précisém. sur le chemin de Paris à St-Fiacre. On révoque en doute l'authenticité des actes de ce saint, dont on a plus. *Vies*, entre autres une par D. Pirou, bénéd. de St-Maur, Paris, 1636, in-12. — Un autre personnage du même nom, frère-lai de l'ordre de St-Augustin, né en 1619 à Marli, près St-Germain-en-Laye, mort à Paris en 1684, eut quelque célébrité dans son temps par des prédictions dont plus. se vérifièrent et lui attirèrent la confiance de personnes du plus haut rang. Sa *Vie* (par le P. Gabriel de Ste-Claire), a été impr. Paris, 1722, in-12; *abrégée* (par Guyot), Paris, 1805, in-8.

FIALETTI (Odoard), peintre et grav. de l'école vénitienne, né à Bologne en 1573, mort à Venise en 1638, fut l'élève du Tintoret : le Boschino cite de lui trente-huit tableaux qui ornaient les églises de Venise. Cet artiste a laissé deux liv. de *Principes du dessin*, Venise, in-4 ; des *Scherzi d'amore* (jeux d'amour), en 20 planches; *Abiti delle religioni con le armi e breve descrizioni loro*, Venise, 1626, in-4.

FICHARD (Jean), savant jurisconsulte, né en 1512 à Francfort-sur-le-Mein, mort syndic de cette ville en 1581, a laissé les ouvr. suivants : *Onomasticon philosopho-medicum synonymum et alterum pro vocabulis Paracelsi*, Bâle, 1574, in-8 : c'est un dictionnaire d'alchimie. — *Vitæ recentior. jurisconsultor.*, etc., Bâle, 1537, in-4; Padoue, 1565, in-4 ; cet ouvr. fait suite à celui de Bernard Rutilius. — *Tractatus cautelarum*, Francfort, 1572, in-fol.; Lyon, 1577 et 1582, id. — *Exegesis titulorum institutionum*, Bâle, in-8. — *Virorum qui superiore nostroque seculo eruditione et doct. illustres fuerunt, Vitæ*, etc., Francfort, 1536, in-4, très rare. — *Consilia*, etc., ibid., 1590, 2 vol. in-fol.; Darmstadt, 1677, 3 vol. in-fol., précéd. d'une *Vie* de l'auteur par H.-P. Herdesianus.

FICHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, procureur de la nation de France, rect. de l'univ., donna pendant 20 ans des leçons de théologie et de rhétorique dans le collége de Sorbonne, favorisa l'établissement de l'imprim., et fut l'édit. des *Lettres de Gasparini*, l'un des prem. livres impr. à Paris ; il alla à Rome en 1471, et fut nommé camérier et pénitencier de Sixte IV. On lui doit : *Rhetoricorum libri III*, etc., 1471, in-4. — *Epistolæ, in Parisiorum Sorbonâ*, 1471, in-4.

FICHTE (Jean-Théophile), un des plus célèbres philosophes allemands de l'école moderne, né à Rammenau, dans la Lusace, en 1763, fut successivement profess. de théologie à Iéna et à Erlang, puis recteur de l'univ. de Berlin, et mourut en 1814. Il a laissé plusieurs ouvrages philosophiq. dans lesquels il développe dans toutes ses parties la doctrine de l'idéalisme transcendental, doctrine qui offre beaucoup d'analogie avec celle des anc. éléatiques et des scolastiques du moyen-âge. On trouvera une juste exposition des différences qui caractérisent les systèmes philosophiq. de Fichte, de Schelling et de Kant, dans l'*Essai sur le prem. problème philosophique* et dans l'*Essai sur l'existence et sur les dern. systèmes qui ont paru en Allemagne*, par M. Ancillon, *Mélanges de littérature et de philosophie*, Paris, 1809, in-8. On a de Fichte des écrits politiques qui causèrent en Allemagne une sensation profonde. Les principaux ouvrages de ce philosophe sont : *Essai de critique de toutes les révélations*, Kœnigsberg, 1792 ; ib., 1793, in-8. — *Matériaux pour rectifier les jugem. du public sur la révolut. franç.*, 1793, in-8. — *Sur la notion de la doctrine de la science appelée communément philosophie*, Weimar, 1794, 1798, 1799, un vol. in-8. — *La liberté de penser réclamée des souver. de l'Europe*, 1794, in-8. — *Discours sur la destination de l'homme de lettres*, Iéna, 1794, in-8.— *Bases de la doctrine de la science*, ibid., 1794, un vol. in-8; 1801, 1802, 2 vol. — *Précis de ce qui caractérise la doctrine de la science relativement à la faculté théorétique*, ibid., 1794 et 1802, in-8. — *Bases du droit naturel d'après les principes de la doctrine de la science*, ib., 1796 et 1797, 2 vol. in-8. — *Système de morale d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1798, in-8. — *Nouvel essai pour servir à l'histoire de l'athéisme*, Marbourg, in-8. — *Appel au public sur l'imputat. d'athéisme faite à l'aut.*, Iéna, 1799, in-8, 2e édit. — *La destination de l'homme*, Berlin, 1800, in-8. — *Discours sur la condit. de l'homme de lettres et sur ses travaux dans l'empire de la liberté*, ib., 1806, in-8. — *Discours adressés à la nation allemande*, ibid., 1806, in-8. — *La doctrine de la science exposée dans toute son étendue*, Straubing, 1807, in-8.— *Principes fondamentaux de toute la doctrine de la science*, etc. — *Esquisse du caract. distinctif de cette science relativement à la faculté théorétique*, 1810, in-8.

FICINO (Marsilio), chanoine de Florence, né dans cette ville en 1433, se livra avec passion à l'étude approfondie des dogmes de Platon, et devint un des sectateurs les plus enthousiastes de ce philosophe. Il mourut en 1499. Son zèle pour la propagation des spéculations métaphysiques de l'école platonicienne était tel, qu'il ne se contentait point de les enseigner à l'acad. de Florence, mais encore qu'il les prêchait en chaire à ses auditeurs. Ses *Œuvres* ont eu plus. édit.; la meilleure est celle de Paris, 1641, 2 vol. in-fol.

FICORONI (François), célèbre antiq., né près de Rome en 1664, s'appliqua de bonne heure à l'étude des monuments, et s'étant fait connaître par plusieurs dissertations curieuses, fut nommé correspond. de l'académie des inscript. à Rome, de la société royale de Londres et de plus. autres académies. Il fut le fondat. de la société *degl' inculti*, et mourut en 1747. Ses princip. ouvr. sont : *I Tali ed altri instrumenti lusorii degli antichi Romani*, 1734, in-4.—*Le Maschere sceniche*, etc., 1736, in-4. — *I Piombi antichi*, 1740, in-4. — *I vestigj e rarità di Roma antica*, *ricercate e*

spiegate, 1744, gr. in-4. — *Gemmæ antiquæ litteratæ aliæque rariores*, Rome, 1757, in-4, avec de savantes notes de Galetti.

FICQUET (Étienne), grav., né à Paris en 1731, mort en 1794, s'est fait une réputat. méritée dans le portrait en petit. Il a laissé dans ce genre une suite connue sous la dénomination de *Collect. de Ficquet;* les plus remarquables sont les portraits de Molière, Voltaire, Montaigne, J.-B. Rousseau, J.-J. Rousseau, Fénélon, Descartes, Corneille, etc. Celui de Mme de Maintenon est regardé comme son chef-d'œuvre.

FIELDING (Henri), célèbre romancier anglais, né en 1707 à Sharpham-Park, se fit connaître à l'âge de 20 ans par une comédie qui eut beaucoup de succès, quitta la carrière du barreau par suite de graves infirmités qui l'affligèrent dès l'âge de 30 ans, se livra à ses trav. littér., et mourut à Lisbonne en 1754, après avoir publié successivement un grand nombre de pamphlets politiques, des romans qui firent sa réputat., des essais de morale et 26 pièces de théâtre, dont quelques-unes sont imitées de Molière. Ses *Œuvres* ont été recueill. Londres, 1762, 4 vol. grand in-4, et réimpr. plus. fois dans différents formats. Les meill. éditions sont celles de Londres, 1806; ibid., 1811, 10 vol. in-8, avec la *Vie* de l'aut. par Arth. Murphy. Tous les romans de Fielding ont été trad. en franç. par différents auteurs. La collection de ses romans, édit. de Cazin, 23 vol. in-12, en contient quelq.-uns qui lui sont faussement attribués. *Tom Jones*, son chef-d'œuvre, et, suiv. La Harpe, le premier roman du monde, a été traduit par de La Place, par Davaux et par Chéron. La nouvelle traduction par M. le comte de la Bédoyère, Paris, 1833, 4 vol. in-8, est supérieure à toutes les précédentes par l'exactitude et par le style. Après *Tom Jones* vient le charmant roman de *Joseph Andrew;* il a été traduit par l'abbé Desfontaines, 1743, 2 vol. in-12; cette trad., souvent réimpr., est moins fidèle que celle de Lunier, 1807, 4 vol. in-12. *Amélie*, trad. par de Puisieux, 1764, 4 vol. in-12, l'a été depuis par Mme Riccoboni, 1790, 2 vol. in-12, qui, dans sa trad., a fait disparaître les longueurs de l'original. L'*Hist. de Jonathan Wild-le-Grand* a été trad. par Picquet, 1763, 2 vol. in-12, et *Julien-l'Apostat en voyage dans l'autre monde*, par Kauffmann, 1768, in-12. On trouve une excellente *Vie* de Fielding dans la *Biographie des romanciers célèbres*, par sir Walter Scott, trad. de l'angl., Paris, 4 vol. in-12, 1826. — Fielding (Sarah), l'une de ses sœurs, née en 1714, mort à Bath en 1768, a donné deux romans : *les Aventures de David Simple dans la recherche d'un ami fidèle*, 1752, 3 vol. in-12, trad. en français par Laplace, 1749, 2 vol. in-12. — *Les Pleurs*, nouv. fable dramat., 1753, 3 vol. in-12. — Une trad. des *Choses mémorables de Socrate* par Xénophon, avec la *Défense de Socrate devant ses juges*, un vol. in-8, avec des notes du sav. Harris. Quelques-unes de ses lettres sont insérées dans la correspond. de Richardson. — Fielding (John), frère de Henri, lui succéda dans la place de juge-de-paix, fut créé chevalier baronnet en 1761, et mourut en 1780. On lui doit plus. établissem. d'humanité dans la ville de Londres, et il a publié : *Extraits des lois pénales relatives à la paix et au bon ordre de la métropole*, 1761, in-8. — *Le Mentor universel, contenant des essais sur les sujets les plus import. dans la vie*, etc., 1762 et 1781, in-12.

FIENNES (Guillaume), connu sous le nom de lord SAY et SELE, né à Broughton, comté d'Oxford, en 1582, se montra d'abord un des plus zélés défenseurs de la monarchie, et contribua généreusement aux frais de la guerre que Jacques Ier soutenait dans le Palatinat; mais dès les premiers symptômes de divis. entre Charles Ier et le parlement, il se mit à la tête des plus ardents ennemis de la prérogative royale, s'opposa à toute espèce de traité entre les deux partis, devint un des confidents intimes de Cromwell, et fut élu membre de la chambre des lords pend. le protectorat. A la restaurat., Charles II le nomma lord du sceau privé et grand-chambellan de sa maison, fonctions que Fiennes remplit jusqu'à sa mort en 1662. On a de lui quelq. disc. prononcés au parlem. et d'autres écrits particulièrem. dirigés contre les quakers, qui étaient très nombreux dans le voisinage de Broughton. — Fiennes (Nathaniel), fils du précéd., né à Broughton en 1608, membre du parlem. en 1640, y manifesta son aversion pour le gouvernem. monarchique. Il voulut se distinguer dans la carrière milit.; mais ayant rendu la ville de Bristol sans défense, il fut condamné à mort, et n'obtint sa grâce que par le crédit de son père. Pendant le protectorat de Cromwell, Fiennes fut membre du conseil, lord du sceau privé et membre de la chambre des lords. Après la restaurat., il se retira dans ses terres, et mourut en 1669. L'ouvr. suiv., que Fiennes publia en 1660, prouve qu'il savait habilement plier ses opinions aux circonstances : *La monarchie démontrée être la meilleure, la plus ancienne et la plus légale des formes du gouvernement, dans une conférence tenue à Whitehall entre Olivier, lord-protecteur, et un comité du parlem.*, etc., *en avril* 1657.

FIENNES (Jean-Baptiste de), orientaliste, né à St-Germain-en-Laye en 1669, fut successiv. prem. drogueman du consulat d'Alexandrie d'Égypte, de celui du Grand-Kaire, profess. d'arabe au collége de France, et secrét.-interprète du roi. Il accompagna Dussaux en 1718 dans sa mission près des régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger, fut envoyé seul à Tripoli en 1729, conclut avec cet état un traité de paix avantageux à la France, et mourut à Paris en 1744. Il n'a laissé aucun écrit. — Fiennes (Jean-Baptiste Helin de), fils du précéd., orientaliste distingué, secrét.-interprète du roi, et profess. d'arabe au collége de France, né à St-Germain-en-Laye en 1710, fut chargé de deux missions à Tunis et à Tripoli, pour demander satisfaction d'insultes faites au pavillon du roi, ramena en France un ambassadeur chargé d'exprimer au roi les excuses de ces régences, et mourut en 1767. Il a trad. en franç. la *Relation de Dourry efendy*, ambassad.

de la Porte auprès du roi de Perse, sur la trad. lat. du P. Krusinski. Cette trad. a été publiée par Langlès dans le *Magasin encyclop.*, 1800.

FIESCHI (Joseph-Marie), le principal auteur de l'horrible attentat qui effraya la France en 1835, était né en 1790, à Murano dans la Corse. D'abord berger comme l'avait été son père, à 18 ans il s'engagea, fut incorporé dans la légion corse, fit la campagne de Russie, et passa ensuite avec cette légion au service de Murat, roi de Naples. Après la mort de Murat, qu'il avait accompagné dans son expédit. aventureuse, il fut mis comme Français à la disposit. de Louis XVIII, et ne tarda pas à retourner en Corse ; mais il n'y resta pas long-temps. Condamné pour vol en 1816 à 10 ans de réclusion, il subit sa peine dans la prison d'Embrun. Il erra dep. de ville en ville, vivant misérablem. du produit de son travail. Arrivé à Paris après la révolut. de 1830, il se donna comme une victime de la restaurat., et parvint à se faire allouer une pension de 550 fr. par la commission des condamnés politiques ; il obtint en même temps son incorporation dans la compagnie des sous-offic. sédent. en garnison à Paris. Ses intrigues lui valurent encore différ. petits emplois, et il réussit à captiver la confiance de plus. personnes notables. Dans les temps de troubles qui suivirent, il paraît qu'il rendit de réels services ; mais sa mauvaise conduite, les escroqueries dont il se rendit coupable lui firent perdre bientôt ses places et ses protecteurs, et il retomba dans la misère. C'est alors qu'il conçut l'idée de la machine infernale, et qu'il l'exécuta, aidé de quelq. partisans fanatiq. du dogme antisocial de la souveraineté du peuple. Cette machine, armée de 24 canons de fusil, fut placée par Fieschi dans un appartement qu'il avait loué sur le boulevard du Temple, et il y mit le feu au moment où, le 28 juillet, le roi passait la revue de la garde nationale. Le roi échappa par miracle à ce danger, le plus gr. qu'il eût encore couru ; mais onze personnes, parmi lesq. le maréchal Mortier, tombèrent autour de lui sans vie. Arrêté dans sa fuite, Fieschi fut traduit avec ses complices devant la chambre des pairs formée en cour de justice, et, après de longs et solennels débats, il fut condamné à mort avec Pepin et Morey, et subit sa peine le dernier, le 19 février 1836. On a publié *Procès de Fieschi*, 1836, 3 vol. in-8.

FIESQUE (Jean-Louis), comte de Lavagne, issu d'une famille illustre de Gênes, dont l'ancienneté remonte jusqu'au 11e S., et qui durant les troubles d'Italie était attachée au parti guelfe, se rendit fameux comme chef d'une conspiration contre les Doria et contre le gouvernem. de sa patrie. Après avoir gagné les bonnes grâces du vieux André Doria, le libérat. de la républiq. de Gênes, il s'attacha Jean-Bapt. Verrina, l'un des hommes les plus ardents et les plus accrédités dans le parti populaire, s'empara du port pendant la nuit, et se disposait à l'expulsion ou au massacre de la noblesse, afin d'obtenir la souveraineté, quand, au moment d'exécuter le complot, il tomba dans la mer avec ses armes, et périt sans pouvoir être secouru. Les conjurés, privés de leur chef, traitèrent avec le sénat, et se retirèrent à Montobbio ; mais ils furent assiégés dans cette place, tombèrent au pouvoir de leurs ennemis, et furent condamnés au dernier supplice. Les Fiesque furent bannis de Gênes jusqu'à la 5e générat. après la mauvaise issue de cette conjurat. dont Aug. Mascardi a écrit une *histoire* en ital., Anvers, 1629, in-4 ; elle a été trad. en franç., Paris, 1639, in-8. La *Conjurat. de Fiesque* est le sujet d'une tragédie de Schiller.

FIGRELIUS (Edmond), profess. à l'univ. d'Upsal, né dans cette ville vers 1605, devint précepteur de Charles XI, qui le créa sénateur et chancelier de la cour. Il mourut dans sa patrie en 1676, laissant les ouvr. suiv. : *Brevis reipublicæ cum romanâ Sueciæ comparatio*, Upsal, 1642, in-4. — *Diagramma epicum de ultimo mundi die et vitâ æternâ*, Paris, 1648. — *De statuis illustrium Romanorum liber singularis*, Stockholm, 1656, in-8, rare et curieux. — *Tabula grammaticæ in usum Caroli XI*, impr. à Stockholm, chez Hautschenius.

FIGUEIRA (Guillaume), troubadour du 13e S., né à Toulouse, est auteur d'une *Pastourelle* qui ne manque ni de naïveté, ni de grâce ; elle fait partie des MSs. de la bibliothèque royale, où l'on trouve en outre de lui onze pièces. Raynouard en a publ. quatre dans le *Choix de poésies*, t. IV.

FIGUEIRA (Louis), jésuite portugais, chef des miss. du Maranon (Brésil), fut massacré avec 13 de ses compagnons par les Arouans, peuplade sauvage à l'embouchure du fleuve des Amazones, en 1643. On a de ce missionnaire, en portugais, une *Grammaire de la langue brésilienne*, Lisbonne, 1687, in-8.

FIGUEIREDO (Antonio PEREIRA de), savant portug., né à Macao en 1725, se fit connaître dès l'âge de 26 ans par la publicat. d'excell. ouvr. de gramm. qui jetèrent les fondem. de sa réputation ; un peu plus tard il publia, pour la défense du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiast., des écrits qui lui méritèrent divers emplois, et le titre de membre, puis de doyen de l'académie royale des sciences, classe de littérature. Après une vie active et laborieuse, il mourut en 1797, revêtu de l'habit de l'Oratoire, qu'il avait pris fort jeune et qu'il avait quitté dans le monde. Le nombre de ses ouvr. s'élève à 169, dont 68 imprimés. Le catalogue en a été publié Lisbonne, 1800, in-4 de 76 pages. Les plus remarq. sont : *Exercices des langues latine et portug.*, 1751, in-8. *Novo methodo da grammatica latina*, 1752, in-8 ; 10e édit., 1797, in-8. — *Doctrina veteris Ecclesiæ de supremâ regum etiam in clericos potestate*, etc., 1765, in-fol. ; réimpr. dans la *Collectio thesium in diversis universitatibus*, etc., et trad. en français avec le texte lat., Paris, 1766. — *Tentativa theologica*, etc., ou essai théol. pour démontrer que, dans les cas où l'on ne peut avoir recours au siége apostolique, les évêques ont la faculté de pourvoir à tous les cas réservés au pape, lorsqu'un besoin urgent l'exige, 1766, 1769, in-8, trad. en français

par l'avocat Pinault, Lyon, 1772; en ital. par Marcolino, Venise, 1767; en latin par l'auteur lui-même, et enrichi de notes, Lisbonne, 1769. On en cite aussi des versions allem. et espagnoles.

FIGUEROA (Barthélemi CAYRASCO de), poète espagnol, né à Logroño vers 1510, mort en 1570, a introduit dans la poésie castillane les *esdruxulos*. Assez semblables aux *dactyles* des Grecs, ces vers, communém. de 7 ou de 11 syllabes, forment un rhythme très harmonieux. Figueroa avait composé plus. pièces de poésie dont il ne nous reste qu'une seule chanson uniquem. formée d'*esdruxulos* en rimes croisées; elle se trouve dans le recueil de poésies choisies inédites et anc. de don Manuel de Ugarte. — Figueroa (Franç.), médec. de Séville, habile praticien, né en 1630, mort en 1695, a laissé un *Tr. des qualités de l'aloja* (boisson alors en usage en Espagne), et un autre *sur l'esquinancie*, Lima, 1644, in-4. Tous deux sont très estimés.

FIGUEROA (don Lopez de), mestre-de-camp dans les armées de Philippe II, né à Valladolid vers 1520, se signala dans la réduction des Mauresques de l'Andalousie, révoltés en 1562, assista à la célèbre bataille de Lépante sous don Juan d'Autriche, et eut la gloire de contribuer au gain de cette bataille en se rendant maître de la galère-capitane commandée par Hali, général des Maures d'Afrique, qui fut tué dans le combat. Figueroa servit encore utilement sa patrie dans plus. autres circonstances, et mourut couvert de blessures en 1595. — Figueroa (François de), poète espagnol, né à Alcala de Henarès vers 1540, mort en 1620, eut une grande célébrité dans son temps. Quelq. instants avant d'expirer, il exigea qu'on brulât devant lui toutes ses poésies; mais on parvint à en sauver quelques-unes qui furent imprim. sous le titre de *Obras en verso de Franc. de Figueroa*, Lisbonne, 1626; elles se distinguent par la pureté et l'élégance du style. Le *Parnaso español*, contient, IV, deux églogues et quelq. pièces inéd. de Figueroa.

FIGUEROA (Garcia de SILVA Y), diplom., né à Badajoz vers 1574, quitta la carrière des armes après s'être distingué dans les guerres de Flandre sous Philippe II, et fut employé dans diverses missions diplomatiques sous ce prince et sous Philippe III, son successeur. Une relat. succincte de son ambassade en Perse et dans les Indes, rédigée d'après les mém. de l'aut., a paru en franç. sous ce titre; *l'Ambassade de don Garcias de Silva Figueroa en Perse, contenant la politique de ce grand empire, les mœurs du roi Schah-Abbas, et une relat. exacte de tous les lieux de Perse et des Indes où cet ambassad. a été l'espace de 8 années qu'il y a demeuré*, par Wicqfort, Paris, 1667, in-4. C'est, suivant Chardin, un des meilleurs, des plus exacts et des plus judic. ouvr. que nous ayons sur la Perse. On ignore l'époque de la mort de Figueroa, on sait seulem. qu'elle se rapproche de la publicat. du *Breviar histor. hispanicæ*, Lisbonne, 1628, ouvr. qu'il avait composé en lat. pend. son séjour à Goa.

FIGUEROA (Christ. SUAREZ de), poète distingué, né à Valladolid vers 1586, abandonna la jurisprud. pour suivre la carrière des lettres, dans laquelle il obtint des succès mérités, et mourut en 1650. On a de lui ; *Espejo de Juventud*, Madrid, 1607, in-8. — *La Constante Amarillis*, Valence, 1609, trad. en franç., Lyon, 1614, in-8. — *España defendida*, poème héroïque, Madrid, 1612, in-8. — *Hist. anal. ò relacion*, etc., relat. des missions des PP. de la société de Jésus en Orient, ibid., 1614, in-4. — *Hechos del marques don Garcia Hurtado de Mendoza*, ib., 1613, in-4. — *El pasajero*, etc., ib., 1617, Barcelonne, 1618, in-8. — *Noticias importantes à la humana comunicacion*, Barcelonne, 1618, in-8.

FILANGIÉRI (Gaetano), célèbre publiciste, né à Naples en 1752, d'une ancienne famille dont l'illustration remonte au 11e S., se livra avec ardeur à l'étude de la morale, de la politique et de la législation, et obtint de grands succès au barreau. Il s'est fait une réputation européenne par son ouvrage sur la législation (*Scienza della legislazione*), 1780-85, 7 vol. in-8; le 1er livre traite des règles générales de la législation; le 2e des lois politiq. et économiques; ils parurent ensemble à Naples, 1780, 2 vol. in-8; le 3e a pour objet les lois criminelles, et fut publ. en 1783, 2 vol.; le 4e embrasse l'éducation, les mœurs et l'instruction publique, et a été impr. en 1785, 3 vol.; le 5e livre, qui devait comprendre les lois relatives à la religion, est resté imparfait; l'auteur, que la mort surprit au milieu de ses travaux, en 1788, n'a pu qu'en indiquer les principales matières. En peu d'années, cet ouvrage obtint un succès universel; Naples, Venise, Florence, Milan, etc., en multiplièrent les éditions, et la France, l'Allemagne et l'Espagne en possédèrent bientôt des traductions; celle de Gallois, en franç., Paris, 1789-91, 7 vol. in-8, et avec *Notes* de Benjamin-Constant, Paris, 1821, 6 vol. in-8, est estimée. — L'*Éloge historique de Filangieri*, par l'avocat Tommasi, Naples, 1788, in-8, contient une bonne analyse de la *Législation universelle*. — Filangieri (Antoine), commandeur de l'ordre de Malte, frère du précédent, né dans le royaume de Naples vers 1750, entra au service d'Espagne, et devint vice-roi et commandant-gén. de la Galice. Il fut massacré au milieu d'une émeute populaire fomentée par Blake, son ennemi, partisan anglais.

FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, membre de plusieurs académies, né en Flandre vers 1736, mort en 1806, à Clamart, où il s'était retiré après avoir siégé à l'assemblée législative, a laissé entre autres ouvrages : *Dictionnaire historiq. de l'éducation*, Paris, 1784, 2 vol. in-8. — *Éraste, ou l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1803, 2 vol. in-8; ces ouvr. sont souvent réimpr. — *Éloge du dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8. — *Culture de la grosse asperge*, etc., Paris, 1783, in-12. — *Dictionnaire du jardinier franç.*, Paris, 1790, 2 vol. in-8.

FILHOL (Ant.-Mich.), graveur, mort à Paris en 1812, avait publ. dep. 1801 près de 100 livraisons

d'une collection intit. : *Cours historiq. et élémentaire de peinture*, avec texte explicatif. Cette entreprise importante, qui devait offrir une galerie complète du muséum, a été poussée jusqu'à la 120e livraison par la veuve de Filhol, et forme 10 vol. gr. in-8. Cet artiste a encore publ. : *Concours décennal*, Paris, 1812, in-4.

FILICAIA (Vincent de), un des meilleurs poètes lyriques italiens, né à Florence en 1642, vivait retiré à la campagne, partageant son temps entre l'éducation de ses enfants et la culture des lettres, lorsqu'il apprit que Vienne, assiégée par 200,000 Turks, venait d'être délivrée par Jean Sobieski, roi de Pologne, et par Charles V, duc de Lorraine. Cédant à l'enthousiasme que la nouvelle de ce gr. événement produisit sur lui, il écrivit d'inspirat. six odes ou *canzoni*, qui excitèrent l'admiration universelle. Ses talents lui méritèrent la bienveillance du grand-duc, qui plus tard lui conféra la dignité de sénateur, le gouvernem. de Volterre, puis celui de Pise, et enfin la charge de secrétaire du tirage des magistrats, charge très importante à cette époque. Il préparait une édit. de ses poésies, quand la mort le surprit en 1707. Elle a été publ. par son fils, Florence, 1707, in-4. Les *Poesie toscane* de Filicaia ont été réimpr. plusieurs fois avec la *Vie* de l'aut., par Thomas Bonaventuri. L'édit. la plus correcte est celle de Venise, 1812, 2 vol. in-16.

FILLASTRE (Guillaume), doyen de l'église de Reims, cardinal, puis archev. d'Aix, né à La Suze en 1344, assista aux conciles de Pise et de Constance, fit rebâtir les écoles de théologie de Reims, et mourut en 1428. Il a traduit quelques livres de Platon, et la *Cosmograph. de Ptolomée.*—Fillastre (Guillaume), év. de Verdun et de Tournai, présid. du conseil-d'état, chancelier de l'ordre de la Toison-d'Or, né vers 1400, mort en 1473, à Gand, après avoir été employé dans plusieurs négociat., et député par Philippe-le-Bon vers Pie II, pour obtenir de ce pontife la dispense du vœu qu'il avait fait d'aller à la Terre-Sainte. On a de lui une *Chronique de l'hist. de France*, 1517, 2 vol. in-fol. — *La Toison-d'Or*, etc., Paris, 1517, 2 vol. in-fol., ouvr. curieux et fort recherché.

FILLEAU DE LA CHAISE (Jean), né à Poitiers vers 1630, mort à Paris en 1693, avait été chargé d'écrire l'*Histoire de St Louis* avec les pièces recueillies par Tillemont. Cet ouvr. parut en XV liv., Paris, 1688, in-4, et produisit dans le public une sensation telle, que l'édition fut enlevée en peu de jours. On a du même aut. : *Discours sur les pensées de Pascal*, 1672, in-12, et *Discours sur les preuves des miracles de Moïse*, réimpr. dans plus. édit. des *Pensées* de Pascal.—Filleau de St-Martin, son frère cadet, mort vers 1695, n'est connu que par la traduction de : *Histoire de l'admirable D. Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12. Les nouvelles traduct. du chef-d'œuvre de Cervantes n'ont pas fait oublier celle de St-Martin, qui a été réimpr. un gr. nombre de fois, notamm. en 1826, 6 vol. in-8. — Filleau des Billettes (Gille), frère des précédents, membre de l'acad. des sciences, né à Poitiers en 1634, mort en 1720, a laissé des descriptions d'arts dans le *Recueil* de l'Académie. Son *Éloge* a été fait par Fontenelle.

FILLEUL (Nicolas), poète, né à Rouen vers 1530, a composé : *le Discours*, recueil de sonnets moraux, Rouen, 1560, in-4. — *Achille*, trag., Paris, 1564, in-4, représentée au collége d'Harcourt en 1563; plusieurs autres pièces de théâtre publiées sous ce titre : *les Théâtres de Gaillon*, Rouen, 1566, in-4, vol. rare et recherché. — *La Couronne de Henri-le-Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573, in-4, etc.

FIMBRIA, partisan fougueux de Marius, tua de sa main le consulaire Lucius-César. Après la mort de Marius, ayant été envoyé en Asie comme lieutenant du consul Valérius-Flaccus, il souleva l'armée contre ce général, le fit périr pour se mettre à sa place, remporta plusieurs avantages contre Mithridate, et, fier de ses succès, parcourut l'Asie, exerçant ses vengeances contre les partisans de Sylla; mais bientôt, poursuivi lui-même par ce général, il fut réduit à se donner la mort l'an de Rome 668 (85 ans av. J.-C.).

FINCH (Guillaume), voyageur anglais, accompagna en 1607 Guillaume Hawkins, nommé ambassadeur auprès du grand-mogol pour établir des relations de commerce entre l'Angleterre et l'Hindoustan, fit plusieurs voyages dans l'intérieur de ce pays, et revint par terre en Angleterre. La relation de son voyage a long-temps été la meilleure que l'on eût sur ces contrées; il en a été inséré un extrait dans le recueil de *Purchas*, t. Ier; et l'on trouve dans l'*Histoire des voyages* de Prévost des observations de Finch sur Sierra-Leone.

FINCH (Hénéage), comte de Nottingham, né à Londres en 1621, professeur de jurisprudence au collége d'Inner-Temple, fut nommé successivem. par Charles II, après la restauration, solliciteur-général, *attorney* (procureur-général), garde du sceau, lord grand-chancelier, chevalier baronnet, baron et comte. Il mourut en 1682, avec la réputation d'un légiste profond et d'un magistrat ferme et intègre. On connaît de lui plus. discours prononcés dans le procès des juges de Charles Ier, impr. dans l'*Exposé exact et impartial de l'accusation, du procès et du jugem. de 29 régicides*, etc., 1660, in-4; 1679, in-8.—*Disc. aux deux chambres du parlement*, prononcé lorsque Finch était garde du sceau et chancelier.—Finch (Daniel), comte de Nottingham, fils du précéd., né en 1647, fit partie du conseil-d'état qui signa l'ordre pour proclamer roi le duc d'York, mais n'en resta pas moins éloigné de la cour et des affaires pendant tout le cours de ce règne. A l'avénem. de Guillaume et de Marie, il accepta le poste de secrétaire-d'état, et le conserva jusqu'en 1704, époque à laquelle il donna sa démission. En 1716, il se retira des affaires pour ne plus se livrer qu'à des études théologiques, et il mourut en 1730. — Finch (Édouard), frère d'Hénéage et oncle du précéd., était vicaire de Christ-Church à Londres, fut expulsé par le long parlement, et mourut peu de temps après en 1642.

FINCH (Robert), littérat., né à Londres en 1783, mort à Rome en 1830, servit quelque temps dans l'armée, qu'il quitta pour entrer à l'université d'Oxford. Ministre et prédicateur distingué, il fut ensuite le secrétaire intime de Pitt. On l'employa dans plusieurs missions diplomatiques; mais aux affaires politiques il préféra la science, voyagea en France, explora toutes les parties de l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, plusieurs contrées de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Perse, et se fixa à Rome. Finch avait fait plus. *traductions* d'ouvr. italiens qu'il ne jugea point assez parfaites pour être publiées, et entrepris la *Bibliographie universelle de l'Italie*, qu'il n'eut pas le temps de terminer. C'était l'un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique*.

FINÉ (Oronce), mathématicien, né à Briançon en 1494, profess. au collége royal de France dep. 1530 jusqu'à sa mort en 1555, a puissamment contribué par ses préceptes et son exemple à répandre le goût des mathématiq., qui jusqu'alors avaient été fort peu cultivées en France. On a de lui 31 ouvrages ou opuscules dont on trouve la liste dans Niceron, tome XXXVIII. Il inventa diverses machines qui, de son temps, furent un grand objet de curiosité, entre autres une pendule construite pour le cardinal de Lorraine en 1553, et que l'on voyait encore avant la révolution dans le cabinet de Ste-Geneviève. — V. Brianville.

FINELLI (Julien), sculpt. et architecte, élève de Jean Lorenzo et du célèbre Bernini, né à Carrare en 1602, habitait Naples à l'époque où éclata la révolution dont Mazaniello se fit le chef. Arrêté et condamné à mort comme suspect d'attachement au parti de l'Espagne, il dut la conservation de sa vie au duc de Guise, que les talents dont il avait déjà donné des preuves intéressèrent en sa faveur. Cet artiste mourut à Rome en 1657. Ses ouvrages les plus remarquables sont les deux statues de *St Pierre* et *St Paul*, dans la chapelle du trésor roy. à Naples; et les modèles de *douze lions* en bronze doré pour le roi d'Espagne.

FINIGUERRA (Tommaso, et par abrév. Maso), sculpteur et orfévre florentin, du 15ᵉ S., célèbre par l'invention de l'art d'imprimer des estampes sur des planches de métal gravées en creux, et le plus habile nielleur de son temps, a exécuté une grande partie des bas-reliefs en argent d'un autel de l'église de St-Jean-Bapt. de Florence, et laissé un bon nombre de dessins coloriés à l'aquarelle; la galerie de Florence en possède 56. Le morceau capital de cet artiste est son *Couronnement de la Vierge*, composit. de 42 fig., tracée sur une surface de 4 p. 8 lig. de haut sur 3 p. 2 lig. de large; cette estampe se distingue par un dessin noble et correct, par l'intelligence des groupes, l'expression des têtes, la finesse et l'esprit du burin; elle enrichit le cabinet royal. On trouvera tous les développements que les bornes de ce dictionnaire ne nous permettent pas de donner sur l'invention de Finiguerra, dans l'ouvrage intitulé: *Materiali per servire alla storia dell'origine e de progressi della incisione in rame e in legno*, par l'abbé Zanni, Parme, 1802, in-8, et dans le *Peintre graveur* de M. A. Bartsch, t. XIII.

FINKENSTEIN (Charles-Guill. FINCK, comte de), homme d'état, né dans la Prusse en 1714, fut l'envoyé du roi Frédéric-Guillaume à Stockholm, de 1735 à 1740, puis en Russie de 1740 à 1748. Nommé par Frédéric II ministre des affaires étrangeres, en remplacement du comte Podewils, il conserva cette place pendant 50 ans, et mourut en 1800. Il était depuis 1744 membre de l'académie de Berlin. On a de lui une *Relation de la diète de* 1738, en franç. : on y trouve l'histoire exacte de toutes les manœuvres qui ont précédé, accompagné et suivi le renversem. du système adopté par la Suède depuis plusieurs années. Ce changement politique, à l'avantage de la France, est appelé le triomphe des *chapeaux* sur les *bonnets*.

FINNO (Jacob), pasteur à Abo (Finlande), vers la fin du 16ᵉ S., est auteur de l'ouvrage suivant: *Cantiones piæ episcoporum veterum in regno Sueciæ*, etc., Greifswald, 1582; Rostock, 1625, recherché des bibliogr. et des antiquaires.

FINO FINI, un des plus célèbres orientalistes italiens du 15ᵉ S., né à Ariano, dans la Polésine de Rovigo en 1431, exerça d'abord l'emploi de notaire, fut ensuite premier maître des comptes ou intendant du duc de Ferrare, et travaillait à un ouvrage considérable lorsque la mort l'enleva en 1517, avant qu'il y eût mis la dern. main. Daniel Fino, son fils, a publ. ce livre sous le titre suiv.: *Fini Hadriani Fini Ferrariensis in Judæos flagellum ex sacris script. excerptum*, Venise, 1538, in-4. — Fino (Daniel), fils du précéd., secrét. et trésorier de la ville de Ferrare, où il était né en 1473, a laissé quelques pièces de vers en latin et en italien.

FINO (Alemanio), historien italien, né à Bergame, mort vers 1586 à Crème, où il occupait une place dans la magistrature, a laissé: *La istoria di Crema, raccolta dagli annali di Pietro Terni*, Venise, 1566, in-4, réimpr. à Crème, 1711, in-8, avec une réponse aux critiques que François Zava avait faites de cette histoire; et *Scelta di uomini usciti da Crema*. On a du même aut. : *la Guerra d'Attila, flagello di Dio*, etc., Venise, 1569, in-12, et une trad. du lat. en ital. de la *Descript. de l'île de Madère*, par Jules Landi, Plaisance, 1574, in-8.

FIOCCO (André-Dominique), en latin *Floccus*, chanoine florentin, mort en 1452, n'est connu que comme aut. d'un traité: *De romanis potestatibus, sacerdotiis et magistrat.*, attribué dans un temps à Lucius Fenestella, écrivain du siècle d'Auguste, impr. en 1477 à Milan, petit in-4, et trad. en ital. par Fr. Sansovino, Venise, 1547, in-8. — Fiocco (Pierre-Antoine), musicien italien, né à Venise vers 1650, vint se fixer à Bruxelles, et fut maître de musique de l'église de N.-D. du Sablon de cette ville. Il a laissé : *Sacri concerti a una o più voci*, etc., op. 1ᵒ, Anvers, 1691, in-4. — *Missæ e motetti*, etc., etc., Amsterdam, 1693, in-4. — Fiocco (Joseph-Hector), fils du précédent, mu-

sicien compositeur, né à Bruxelles vers 1680, fut maître de chapelle à Anvers. Il a laissé une sonate, *Adagio e allegro*, pour le clavecin, gravée à Hambourg; et *Motetti a IV voci, con III strumenti*, Amsterdam, 1730.

FIORAVANTI (Léonard), médecin, chirurgien et alchimiste bolonais, mort en 1588, avec les titres de docteur, comte et chevalier, exerça dans plusieurs villes d'Italie, et, avec des talents fort médiocres, eut l'art d'acquérir une réputat. brill. Il se vantait d'avoir recollé des nez tout-à-fait séparés du visage, d'avoir excisé des rates et opéré une foule d'autres cures merveilleuses. On a de lui un grand nombre d'ouvrages moins dignes d'un médecin que d'un empirique, et qui cepend. ont été souv. réimpr. et même trad. en langues étrangères. Nous citerons entre autres : *Lo specchio di scienza universale libri III*, Venise, 1564, in-8; trad. en latin, Francfort, 1625, in-8, et en franç. par Gabriel Chapuis, 1584, in-8.—*Del reggimento della peste*, Venise, 1565, in-8, trad. en allemand, Francfort, 1632, in-8. — *Il compendio dei secreti razionali intorno alla medicina, chirurgia ed alchemia*, Venise, 1571, in-8, trad. en allemand, Darmstadt, 1624, in-8.—*La fisica, divisa in IV libri*, Venise, 1582, 1603, 1629, in-8, trad. en allemand, Francfort, 1618, in-8, etc.

FIORDIBELLO (Antoine), littérateur, né à Modène vers 1510, fut d'abord secrétaire du célèbre Sadolet, ensuite du card. Crescenzi qu'il accompagna au concile de Trente, puis du card. Polus dans la mission dont ce dernier fut chargé, lors de l'avénem. de la reine Marie au trône d'Angleterre. A son retour à Rome, Fiordibello fut nommé par le pape évêque d'Avello, roy. de Naples; il se démit de cet évêché au bout de 3 ans pour remplir une charge qui lui fut confiée dans les bureaux de la secrétairerie apostolique, et vint mourir à Modène en 1567. On a de lui une édition des *Lettres* de Sadolet, Lyon, 1550; des *Discours latins* imprimés à différ. époques; un comment. : *De vitâ Jacobi Sadoleti*, et des lettres (*Epistolæ*) recueill. et publ. par l'abbé Costanzi, en un vol., avec la *Vie* de l'auteur. On conserve à la biblioth. Ambroisienne de Milan un MS. autographe de Fiordibello, sous ce titre : *Adversaria, seu formulæ pro epistolis pontificiis conscribendis*.

FIORENTINI (Franç.-Marie), écriv. médiocre, né à Lucques, cultiva la médecine, la littérature, la théologie et la poésie, et mourut dans sa patrie en 1673. Il a laissé quelques écrits, entre autres : *De genuino puerorum lacte*, etc., Lucques, 1653, in-8. — *Memorie della gran contessa Matilda*, ib., 1642, in-4, ouvrage très important. — *Hetruscæ pietatis origines, seu de primâ Tusciæ christianitate*, ibid., 1701, in-4.

FIRENZUOLA (Ange), célèbre littérateur ital., dont les écrits font autorité dans la langue et sont souvent cités dans le grand vocabul. de la Crusca, né à Florence en 1493, fit une partie de ses études à Pérouse, et se lia dans cette ville avec le fameux Pierre Arétin. Après avoir suivi à Rome la carrière du barreau, il prit l'habit religieux à Vallombreuse, fut successivem. pourvu des abbayes de Ste-Marie de Spolette et de St-Sauveur de Vajano, et mourut antérieurement à 1548. Il a laissé plusieurs opuscules en prose, tels que les *Disc. des animaux*, imitation libre d'un ancien rec. de fables orient.; les *Entretiens d'amour*, avec une *Épître en l'honneur des dames*; 8 *Nouvelles* dans le genre de Boccace; un *Dialogue* galant sur les beautés des dames; une imitation de *l'Ane d'or* d'Apulée; des *Poésies* diverses dans le genre burlesque et satirique; deux *Comédies*, etc. : le tout a été recueilli dès 1548. L'édit. de Florence, 1763, 4 vol. in-8, a été reprod. à Milan, 1802, 5 vol. in-8, dans la *Collection des classiq. ital.* Le *Disc. des animaux* a été traduit en franç., Lyon, 1556, in-16, ainsi que le *Disc. sur la beauté des dames*, Paris, 1578, in-8, par Jean Pallet.

FIRMIAN (Charles, comte de), adiministrateur du gouvernem. gén. de la Lombardie autrich., né en 1718 à Trente, ou, suiv. d'autres, à Kromnetz dans le Tyrol, se fit chérir par sa justice et son zèle pour la prospérité publique, protégea les lettres, les sciences et les arts, forma une bibliothèque qui contenait plus de 40,000 vol., et un cabinet de tableaux, de médailles et de gravures qui devint un des plus beaux de ce temps. Il érigea les chaires de science et d'arts à l'univ. de Pavie, enrichit cette célèbre école d'une biblioth., d'un jardin botanique, d'un laboratoire de chimie, d'instrum. de physique et de cabinets d'histoire natur. et d'anatomie, et mourut en 1782, généralement regretté. Son *Éloge* a été écrit en ital. par le comte Jean-Bapt.-Gérard d'Arco, et en latin par Ange-Théodore Villa, profess. à l'univ. de Pavie.

FIRMIAN (Léopold-Maximilien de), archev. de Vienne, né à Trente en 1766, eut pour père le comte de Firmian, ministre à Milan, et l'un des gr. protecteurs de l'université de Pavie. Le comte de Firmian avait pris l'habitude de se rendre juge de l'orthodoxie des thèses de théologie, et de gourmander à cet égard les docteurs; il publia aussi des *Réglements* pour les évêques, et il en adressa un, en 1769, qui excita de vives réclamations. Son fils, d'abord évêque de Lavaur en 1800, succéda, en 1802, à Hohenwart sur le siége de Vienne, où il mourut après une longue maladie, le 28 nov. 1831.

FIRMICUS (Maternus-Julius), écriv. latin qui vivait sous les successeurs du gr. Constantin, a composé vers l'an 345 un ouvr. très estimé intitulé : *des Erreurs des religions profanes*, impr. dans le 16e S., avec des notes de Jean Wouver. On lui attribue VIII livr. *sur l'astronomie*, impr. pour la prem. fois par Alde Manuce en 1501, et souvent réimpr. depuis cette époque; mais cet ouvr. lui est contesté par plusieurs critiques.

FIRMILIEN (St), *Firmilianus*, év. de Césarée au 3e S., mort en 269, contribua beaucoup à détruire le schisme de Novatien, et assista en 264 au concile d'Antioche, tenu à l'occasion de l'erreur de Paul de Samosate (*v.* ce nom).

FIRMIN (St), disciple de St Honeste, né à Pampelune au 3e S., prêcha l'évangile à Beauvais, puis à Amiens, dont il est regardé comme le 1er évêque, et où il souffrit le martyre en 287. Sa *Vie*, par un anonyme, a été insérée avec des notes critiq. du P. Suisken, dans le *Recueil* de Bollandus. — FIRMIN (St), *le Confesseur*, fut le 3e év. d'Amiens. Sa *Vie* se trouve également dans le *Recueil* de Bollandus. — FIRMIN (St), 3e ou 4e év. de Mende, vivait vers la fin du 4e S. — FIRMIN (St), 7e év. de Verdun, né à Toul au 4e S., gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut de frayeur lorsque la ville de Verdun fut assiégée en 502. — FIRMIN (St), év. d'Uzès, né en 509, assista au concile d'Orléans en 541, et au second concile de Paris en 551, gouverna son Église avec zèle, et mourut en 553.

FIRMIN (THOMAS), philanthrophe angl., administrateur de l'hôpital St-Thomas de Southwark, né à Ipswich en 1630, mort en 1697, eut occasion d'exercer particulièrem. sa bienfaisance lors de la peste qui ravagea Londres en 1665, et de l'incendie de cette même ville en 1666. Il établit à Ipswich une manufacture de toile en faveur des protest. franç. chassés de leur patrie, et employa tous ses moyens pour secourir les Irlandais victimes des persécutions du roi Jacques. On lui doit une *Hist. abrégée des unitaires appelés aussi sociniens, en IV lettres*, Londres, 1687, in-12. Il est l'édit. de l'ouvr. intit. : *De l'analogie qui se trouve entre les unitaires et l'Église catholique*, Londres, 1697. Sa *Vie* a été publ. en angl., Londres, 1698, in-8.

FIRMONT. — EDGEWORTH.

FIRMIUS ou **FIRMUS**, riche Syrien, usurpa l'empire et se fit proclamer auguste à Alexandrie pour soutenir le parti de la fameuse Zénobie, vaincue par Aurélien. Son règne fut de courte durée, car Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier et le condamna au supplice de la croix. — FIRMUS-MAURUS, un des plus puissants seigneurs de la Mauritanie, tenta de secouer le joug des Romains sous le règne de Valentinien Ier, vers l'an 370, s'empara de Césarée et souleva les provinces voisines; mais il fut vaincu par Théodose, et, se voyant près de tomber entre les mains de ses ennemis, il se donna la mort vers l'an 372 de J.-C.

FIROUZABADI ou **FYROUZABADI**, né à Cazerin (dist. de Chiraz), l'an de l'hég. 729 (1328-29 de J.-C.), voyagea dans l'Asie-Mineure et dans l'Inde pour acquérir et perfectionner ses connaissances, et s'attacha surtout à l'étude de l'arabe. S'étant fixé à Zébid à son retour de l'Inde, postérieurement à l'an 790, il y jouit d'une gr. faveur auprès d'Ismaïl, fils d'Abbas, souver. de l'Yémen, et remplit les fonctions de cadi supérieur depuis l'an 793 jusqu'à sa mort, arrivée en 817. Il a laissé un grand nombre d'ouvr., dont le plus connu est un dictionn. arabe intit. : *Alkamous almohit*, c.-à-d. l'*Océan environnant*, et appelé communément *Camous*.

FISCHER (JEAN-BERNARD), architecte allem., né à Vienne vers 1650, mort en 1724, a construit la plupart des beaux édifices de la ville de Vienne, entre autres : l'hôtel de la chancell. de Bohême, le palais du prince Eugène, celui du prince Trantzen, les écuries impériales, l'église de St-Charles Borromée. On lui reproche d'avoir surchargé quelques parties de ces monum. d'ornements bizarres et de mauvais goût. En récompense de ses travaux, Fischer fut nommé prem. archit. de l'empereur et baron d'Erlach. Il a laissé : *Essai d'une architecture historique, ou Recueil de bâtiments antiques avec des explications en allemand et en franç.*, Vienne, 1721, in-fol. obl., 93 pl. — FISCHER (Emmanuel, baron de), fils du précéd., architecte et mécanicien, mort en 1738, dirigea la construction de la plupart des édifices dont son père avait donné les plans, perfectionna les pompes à feu, les appliqua à l'exploitation des mines de Kremnitz et de Schemnitz, et inventa la machine hydraulique qui conduit et fait jouer les eaux dans les jardins du prince de Schwartzemberg.

FISCHER (JEAN-CHRÉTIEN), savant philologue allem., né en 1712 dans la princip. d'Altenbourg, profess.-adj. de philos. à l'univ. d'Iéna, puis libraire et conseiller du duc de Saxe-Weimar, mort en 1793, a publ. entre autres ouvr. : *De insignibus bonar. litterar. sæc. XIV, usque ad initium sæc. XVI, in Italiâ instauratorib. dissert.*, Iéna, 1744, in-4. — *Dissert. de Hubertino Crescentinate, elegantior. litterar. sæc. XV in Italiâ instauratore*, ibid., 1739, in-4. Ces deux thèses, pleines d'érudit., sont très recherchées. Il a donné quelq. trad. en allem. et quelq. éditions estimées, dont une de l'*Introd. in notitiâ rei litter.* de B.-G. Struvius, avec des remarq. et addit., Francfort, 1753, in-4. — FISCHER (Joseph-Emmanuel, baron de), biblioth. de l'emper. d'Autriche, est aut. de la *Dilucida repræsent. magnificæ et sumptuosæ biblioth. cæsareæ*, Vienne, 1731, in-fol.; la prem. partie seulem. a vu le jour : on la regarde comme un chef-d'œuvre typograph. — FISCHER (Jacques-Benjamin), naturaliste livonien, élève de Linné, direct. de la maison des orphelins de Riga, où il naquit en 1730, et mourut en 1793, a écrit en allemand : *Essai d'histoire naturelle de la Livonie*, Leipsig, 1778, in-8; 2e édit. corrigée et augm., Kœnigsberg, 1791, gr. in-8.

FISCHER (JEAN-FRÉDÉRIC), sav. littérat., né en 1726 à Cobourg, mort en 1799 à Leipsig, où il profess. les b.-lettres depuis 1762, a laissé un très grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste complète, avec une exacte indication des titres, des dates et des formats, dans la notice de M. Kuinol, impr. à la suite des remarques de Fischer sur la grammaire grecq. de Weller, 1798-1801. On doit à ce célèbre profess. des édit. estimées de plus. aut. classiq. : les principales sont les suiv. : *Théophraste*, 1763. — *Platon*, 1783. — *Eschine le socratique*, 1788. — *Paléphatus*, 1789. — *Anacréon*, 1793, etc. — FISCHER (Jean-Frédéric), juriscons., n'est connu que par une sav. et cur. disssertat. sur l'état civil des Juifs en général, et surtout d'Alsace : *Comment. de statu et jurisdict. Judæor., secundum leges romanas, germanicas, alsaticas*, Strasbourg,

1763, in-4 de 118 pages. — Fischer (Jean-Godefroi), médecin aulique et physicien de la ville de Stade, mort en 1767, est aut. d'une dissert. intit. : *Comment. de vermibus in corpore humano, et anthelmintico priori anno invento*, Stade, 1751, in-8.

FISCHER (E.-Gotthelf), docteur et chimiste allemand, connu en France par un excell. *Traité de physique*, mort en 1831, professa les mathématiques et la chimie à Berlin. Parmi ses nombr. ouvrages, nous citerons : *Vermium intestinalium brevis expositio*, 1786, 1788. — *Sur les formes de l'os intermaxillaire*, Leipsig, 1800, in-8. — *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respirat. des animaux*, 1798, in-8. — *Observations anatomiques sur une poule dont la tête présentait le profil d'une figure humaine*, insérées dans la *Gazette de santé*, octobre 1816, et dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, janvier 1817, avec une gravure représentant cet animal extraordinaire. — *Physique mécanique*, trad. par Mme Biot, avec d'excellentes notes de M. Biot, 1806, in-8, 4e édit., 1829. Millin a donné une *Notice* détaillée des ouvrages de Fischer. — Fischer (J.-L.), professeur, depuis 1794, d'anatomie et de chirurgie à l'univ. de Kiel, mort le 11 mars 1833, était, dans sa jeunesse, un des plus célèbres chirurg. de l'Allemagne.

FISHER (Jean), év. de Rochester, chancel. de l'université de Cambridge, né à Beverley, comté d'York, en 1459, passait pour un théolog. habile, et un des meilleurs controversistes de son temps. Il défendit avec force la foi catholique, s'opposa autant qu'il put à l'introduction des doctrines nouvelles, et contribua par son crédit auprès de la reine Marguerite à faire fleurir l'univ. de Cambridge. Persécuté par Henri VIII pour avoir eu le courage de s'opposer au divorce de ce prince, et pour avoir refusé de reconnaître sa suprématie spirituelle, il fut arrêté, dépouillé de ses biens, condamné au dernier supplice comme coupable du crime de lèze-majesté, et décapité en 1535. Ses principaux ouvr., publ. d'abord séparément, ont été recueillis et impr. en un vol. in-fol., Wurtzbourg, 1597.

FISSIRAGA (Antoine), seigneur de Lodi au 14e S., issu d'une famille qui pend. tout le siècle précédent avait été à la tête du parti guelfe, profita de son influence pour se rendre maître de Lodi, et fut confirmé dans sa souveraineté par l'emper. Henri VII. Mais s'étant réuni aux ennemis de ce prince pour lui faire la guerre, il fut vaincu, fait prisonnier, et mourut en captivité.

FITCH (Ralph), voyageur anglais du 16e S., passa huit années à parcourir l'Orient, et, de retour à Londres, donna une relation de son voyage qui a été insérée dans le t. II d'Hackluyt, et dans le t. II de Purchas, sous ce titre : *Voyage à Ormus, puis à Goa, dans les Indes-Orient.*, etc., *commencé l'an* 1583 *et terminé l'an* 1591. Cette relat. est exacte et très intéress. : la plupart des choses que Fitch raconte ont été confirm. par des voyag. plus modernes.

FI-TI. Ce nom, qui signifie *prince déposé*, est commun à plusieurs emper. de la Chine ; mais on le donne particulièrement à Lieou-tse-nie, 5e empereur de la prem. dynastie des Song, tyran farouche qui égorgea son ancien précepteur, ses ministres, leurs enfants et leurs frères, les princes du sang, en un mot tous les hommes qui par leur réputation de sagesse et de vertu lui étaient devenus suspects. Un eunuque du palais délivra la Chine de ce monstre l'an 464. Fi-ti avait à peine régné une année.

FITZ-GÉRALD (lady), fut élève de Mme de Genlis, qui l'a tour à tour célébrée et calomniée sous le nom de Paméla. Chargée, en 1782, de l'éducation des enfants du duc d'Orléans, avec le titre singulier de gouverneur, Mme de Genlis, voulant leur rendre familier l'usage des langues étrangères, le duc de Chartres fit venir d'Angleterre une petite fille : ce fut Paméla. Élevée avec les princes et princesses comme une sœur, elle montra bientôt autant de talents que de grâces et de beauté. Dans un voyage qu'elle fit en Angleterre avec Mlle d'Orléans, elle produisit une vive impression sur lord Fitz-Gérald, qui ne tarda pas à l'épouser. Elle partagea ses dangers sous le ministère de Pitt, et ne dut son salut qu'au prince d'Esterhazy, qui, la cachant à fond de cale de son paquebot, la conduisit à Hambourg. Dès-lors sa vie ne fut plus qu'un tissu d'infortunes. Épouse du négociant Pitcairn, elle divorça pour reprendre le nom de son premier mari. Revenue, en 1812, à Paris, elle vécut dans la retraite à l'Abbaye-aux-Bois, puis chez Auber, père du célèbre compositeur : elle se retira ensuite à Montauban, où elle demeura ignorée. La révol. de 1830, ayant donné un trône à son ancien condisciple, la rappela à Paris. Il paraît que Louis-Philippe n'avait pas cessé de lui faire une pension ; mais il ne voulut pas la voir ; elle mourut d'une rougeole, dans l'isolement, en nov. 1831.

FITZ-HERBERT (Anthony), un des plus célèbres jurisconsultes anglais de son temps, né à Norbury, comté de Derby, sous le règne de Henri VII, fut créé chevalier en 1516, nommé un des juges des plaids communs en 1523, et mourut en 1538, après avoir fait jurer à ses enfants de ne jamais se rendre possesseurs de biens ecclésiastiq. Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Recueil de décisions judic.*, très estimé, 1519, 1577, etc. — *L'office et autorité des juges-de-paix*, etc. Londres, 1538, in-12. — *L'office des shérifs baillis de franchises*, etc., ib., 1538, in-4. — *De la diversité des cours*, etc., 1529. — *De l'arpentage des terres*, 1539. — *Le Livre de l'agriculture*, 1534. — Fitz-Herbert (Nicolas), en latin *Fierbertus*, petit-fils du précédent, né en Irlande en 1550, abandonna volontairem. sa patrie vers 1572 pour cause de religion, et mourut à Rome en 1612, retiré dans la famille du cardinal Guillaume Alan. On a de lui : *Oxoniensis in Angliâ acad. descriptio*, Rome, 1602. — *De antiq. et continuat. cathol. relig. in Angliâ*, ibid., 1608. — *Vitæ card. Alani epitome*,

ibid., 1608, in-8; et une traduction lat. de *Galateo* de J. della Casa, ibid., 1595, in-8, avec le texte ital. — FITZ-HERBERT (Thomas), cousin du précédent et petit-fils d'Anthony, né dans le Stafford en 1552, fut également forcé de quitter sa patrie par suite des persécutions, passa en France, de là en Espagne, puis enfin en Italie, entra dans la société des jésuites en 1614, et mourut à Rome en 1640, recteur du collége angl. de cette ville. Il a publ. : *Tr. concernant la politique et la religion*, Douai, 1606, in-4; une 3e partie fut impr. à Londres, 1652. — Un autre *Tr.* sur ce sujet de Machiavel : *An sit utilitas in scelere? vel de infelicitate principis Machiavellani*, Rome, 1610, in-8; et quelq. autres ouvr. de circonstance tout-à-fait oubliés.

FITZ-JAMES. — V. BERWICK.

FITZ-STEPNEN (GUILLAUME), moine de Cantorbéry au 12e S., est aut. d'une *Vie de St Thomas, archevêque et martyr*, massacré sous ses yeux. C'est dans cet écrit, impr. à la suite de la *Descript. de Londres*, par Stowe, que se trouve la plus ancienne description connue de la ville de Londres, avec des particularités curieuses sur les mœurs et usages des habitants.

FIURELLI ou FIORELLI (TIBERIO), acteur napolitain, né en 1608, fit partie de l'une des prem. troupes italiennes qui s'établirent en France sous le règne de Louis XIII, et acquit une grande réputation dans le rôle de Scaramouche. Il venait tous les soirs à la cour pour amuser le dauphin (Louis XIV). Resté au théâtre jusqu'à l'âge de 83 ans, il mourut en 1694. Sa *Vie*, écrite par Angelo Constantini, un de ses camarades de théâtre, fait partie de ce qu'on appelle la *Bibl. bleue*. On a aussi un *Scaramucciana, ou Bons mots de Scaramouche*, in-12; et un *Scaramouchiana*, in-32.

FIXMILLNER (D. PLACIDE), astron., né dans la Haute-Autriche en 1721, embrassa la règle de St Benoît en 1737, fut nommé professeur de droit canonique, puis direct. du collége de Cremsmunster, et ne laissa pas de se livrer à son goût pour l'astronomie. Il fut un des premiers qui calculèrent l'orbite de la planète Uranus, et mourut en 1791, laissant un grand nombre d'observ., dont les astronomes font encore usage. On lui doit : *Reipubl. sacræ origines divinæ*, 1756; *Meridianus speculæ astronomicæ cremifaciensis*, Steyer, 1765, in-4. — *Decennium astronomicum*, ibid., 1776, in-4. — *Acta astron.*, ibid., 1791, in-4. On trouve une *Notice* sur Fixmillner dans les *Éphémérides géograph.* de B. de Zach, nov. 1799.

FIZES (ANTOINE), célèbre médecin de Montpellier, né dans cette ville en 1690, obtint en 1732 la chaire de Deidier, qu'il remplit avec le plus gr. succès, partagea dès-lors son temps entre l'enseignement et la pratique, fut vers 1763 nommé 1er médecin du duc d'Orléans; mais ne pouvant s'habituer aux usages de la cour, il retourna bientôt à Montpellier, où il mourut en 1765. Ses ouvr. sont à peu près oubliés aujourd'hui, parce qu'ils sont écrits dans un esprit systématique dont les progrès de l'art médical ont fait justice; toutefois on conserve encore la mémoire du gr. talent que Fizes montra comme praticien. On peut voir la liste des ouvrages de ce médecin dans Éloi; les principaux ont été recueilis sous le titre de : *Opera medica*, Montpellier, 1742, in-4. Sa *Vie*, par Estève, médecin, son élève, 1765, est écrite avec impartialité.

FLARENIGO ou FLABANICO (DOMINIQUE), doge de Venise en 1032, conserva cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée en 1043. Flabenigo gouverna avec sagesse et modération, et fit rendre une loi pour empêcher les doges d'associer leurs fils à leur autorité, abus qui commençait à s'introduire, et aurait infailliblement changé le gouvernem. républicain en un état monarchique.

FLACCILLA (ÆLIA), impératrice romaine, première femme de Théodose-le-Grand, était née en Espagne; elle se distingua autant par sa piété que par ses vertus, fut mère d'Arcadius et d'Honorius, et mourut en 385, du regret d'avoir perdu sa fille Pulchérie, 3e fruit de son union avec Théodose.

FLACHAT (JEAN-CLAUDE), négociant, né à Lyon vers 1720, parcourut la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie, séjourna 15 ans à Constantinople avec le titre de baserguian-bachi ou de marchand du gr.-seigneur, et publia à son retour : *Observat. sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et même des Indes-Orient.*, Lyon, 1756, 2 vol. in-12, avec fig. Les services qu'il avait rendus au commerce français dans le Levant, furent récompensés par le cordon de St-Michel, qu'il reçut en 1757. Nommé prevôt des marchands à Lyon, il mourut en 1789.

FLACIUS ou FLACCUS. — V. FRANCOWITZ.

FLACOURT (ÉTIENNE de), né à Orléans en 1607, mort en 1660, avait été, dep. 1648 jusqu'en 1655, commandant de l'île de Madagascar pour la compagnie des Indes. On lui doit : *Petit catéchisme madécasse et franç. avec les prières du matin et du soir*, Paris, 1657, in-8. — *Dictionnaire de la langue de Madagascar*, etc., ibid., 1658, in-8. — *Hist. de la gr. île Madagascar*, ibid., 1658, in-4, 1661 et 1664.

FLAHERTY (RODERIC O'), savant irlandais, né en 1630 à Moycullin, comté de Galway, mort en 1718, a donné une hist. d'Irlande qui commence au déluge, sous le titre de : *Ogygia, sive rerum hibernicar. chron.*, etc., Londres, 1685, in-4, trad. en angl., Dublin, 1793, 2 vol. in-8. Flaherty donna dans la suite l'*Ogygia vengée contre les objections de George Mackensie et autres*.

FLAMAND (FRANÇ.). — V. DUQUESNOY.

FLAMEL (NICOLAS), écrivain-libraire, juré en l'université de Paris dans le 14e S., a été le sujet des fables les plus absurdes. Il jouissait d'une fortune assez considérable; mais l'ignorance et la jalousie de ses contemporains n'ont pas manqué de l'exagérer beaucoup; et, comme il faut trouver une cause aux faits même fabuleux, après avoir donné à Flamel des richesses immenses, on a prétendu qu'il les devait à l'art hermétique. Non content d'en faire un heureux adepte, on en fit aussi

un auteur; 133 ans après l'époque de sa mort, Jacques Gohorry, dit *le Parisien*, publia sous son nom le *Sommaire philosoph.* en 636 vers; *la Fontaine des amoureux de science* et les *Réponses de Nature à l'alchimiste errant*. Ces trois traités rimés ont été réimpr., Lyon, 1589 et 1618, in-16. On peut voir des détails sur Flamel dans les *Essais sur Paris* de Saint-Foix, dans Dulaure, etc. L'abbé Villain a publié : *Histoire critique de Nicol. Flamel et de Pernelle, sa femme*, Paris, 1761, in-12.

FLAMIN-LEWISTON, maîtresse de Henri II, était d'une des prem. maisons d'Écosse, et vint en France avec Marie Stuart; elle fut aimée du roi et en eut un fils, Henri d'Angoulême, grand-prieur de France, tué à Aix en 1588.

FLAMININUS (T.-Quinctius), consul romain, remporta sur Philippe, avant-dernier roi de Macédoine, la mémorable bataille de Cynocéphales (557 de Rome), après laquelle il rendit la liberté à toutes les villes grecques qui étaient sous la domination de ce prince. Envoyé par le sénat auprès de Prusias, roi de Bythinie, Flamininus contribua puissamment à la mort d'Annibal, qui était venu chercher un asile à cette cour.

FLAMINIO (Jean-Antoine), poète latin dont le nom de famille était Zarrabini de Cotignola, né à Imola en 1464, professa successivement les belles-lettres à Seravalle, à Montagnana, à Bologne, et mourut dans cette ville en 1536. Il a laissé un gr. nombre de poésies médiocres; XII liv. de *Lettres* lat.; la *Vie* de quelques saints; un *Dialogue sur l'éducation des enfants;* un *Traité de l'origine de la philosophie;* une *Grammaire latine*, etc. Ses *Lettres* lat. ont été publ. à Bologne en 1744 par le P. Capponi, qui y a joint une *Vie* de l'auteur et un catalogue exact de tous ses ouvrages imprimés ou MSs. — Flaminio (Marc-Antoine), fils du précédent, né à Seravalle en 1498, mort à Rome en 1550, n'eut pas d'autre maître que son père, et fit sous sa direction de si heureuses études, qu'ayant été envoyé par lui à l'âge de 16 ans pour présenter quelques poésies latines au pape Léon X, il en reçut l'accueil le plus distingué. Retenu à Rome par les bontés de ce pontife et de ses successeurs, Flaminio ne la quitta plus que pour visiter à Naples le célèbre Sannazar, et accompagner au concile de Trente le cardinal Polus. Sa vie fut heureuse et paisible; aussi ses poésies latines joignent à une élégance remarquable un caractère de douceur et d'amabilité : elles roulent presque toutes sur des sujets sacrés. La plus belle et la meilleure édition des poésies de Flaminio est celle de Padoue, 1743, in-4, précédée d'une *Vie* de l'auteur et d'une liste de ses ouvrages.

FLAMINIUS (Caïus), consul, perdit la bataille de Trasimène contre Annibal, périt dans cette journée avec un gr. nombre de sénateurs, l'an 535 de Rome. Nommé tribun du peuple 15 ans avant cette catastrophe, il avait proposé une loi agraire qui mit le trouble dans Rome. C'était, suivant Tite-Live, un homme très brave sur le champ de bataille, mais d'un caractère impétueux, arrogant et opiniâtre.

FLAMMA. — V. Fiamma.

FLAMSTEAD (John), célèbre astronome, né à Denby dans le Derbyshire en 1646, mort en 1719, membre de la société royale de Londres, publ. : *Hist. cœlestis britannica*, 1712, in-fol.; nouvelle édit., 3 vol. in-fol. C'est un des plus beaux rec. que possède l'astronomie. Flamstead en a tiré l'*Atlas céleste*, 1720, gr. in-fol., conten. 28 cartes. Cet atlas a été réduit au tiers par Fortin, 1776, in-4, et revu et corrigé par Lalande et Méchin, 1795, in-4. Cette réduction est beaucoup plus commode que les gr. cartes.

FLANDRE (la), comprise dans la partie des Gaules que les Romains appelaient *Belgique*, ne commence à être connue que de l'époque où César tenta de faire la conquête de cette province. De la dominat. romaine elle passa sous celle des Francs, et faisait partie de l'Austrasie lors du démembrem. de l'empire de Charlemagne. Il paraît que lors de son invasion par les hordes saxones et esclavones en 696, la Flandre était depuis long-temps gouvernée par des comtes forestiers (*walt-grave*); et, à en croire ses anciennes chroniques, ce serait à un des descendants de ces mêmes comtes que Charlemagne aurait confié l'administrat. de cette contrée après l'avoir conquise sur les Barbares. Quoi qu'il en soit, les successeurs de ce premier comte profitèrent des guerres qui s'allumèrent entre les petits-fils de Charlemagne pour rendre leurs fonctions héréditaires; et l'on voit dès 825 Andacer, 3ᵉ comte de Flandre, investi par Louis-le-Débonnaire des comtés d'Arras et de Boulogne, devenir la tige de la maison des Baudoin, qui fournit successivem. 16 comtes depuis Baudoin *Bras-de-Fer*, mort en 869, jusqu'en 1119 que Baudoin VII, dit *Hapkin*, mourut sans enfants (la même famille produisit quelques autres souver., notamment le célèbre Baudoin IX, prem. emper. latin de Constantinople). La chronologie des comtes de Flandre peut être continuée sommairem. ainsi qu'il suit :

1 comte de la maison de Danemarck, de				1119 à	1127
1	—	—	d'Angleterre. . .	1127	1128
2	—	—	d'Alsace.	1128	1191
4	—	—	de Hainaut. . . .	1191	1280
4	—	—	de Dampierre. .	1280	1363
4	—	—	de Bourgogne. .	1363	1467

Dans ce long intervalle la Flandre se souleva fréquemment contre l'administration de ses comtes, ou plutôt contre celle des div. puissances sous la dépendance desquelles la plaça alternativem. le système des success. féodales. En 1477 une insurrection des Gantois déjoua les prétent. injustes que Louis XI élevait sur cette portion du riche héritage de Charles-le-Téméraire : elle passa à la maison d'Autriche par le mariage de Marie, fille de ce prince, avec l'archiduc Maximilien (1479), qui, après avoir juré de ne jamais enfreindre les privilèges des états, viola ses serments, et échoua dans ses tentatives ambitieuses contre un peuple

à qui nul sacrifice ne coûtait pour la conservat. de ses franchises. Sous le sceptre pacifique de Philippe-le-Beau (1482-1506), la Flandre se reposa de ses troubles; mais elle allait bientôt devenir le théâtre des démêlés des maisons de France et d'Autriche (*v.* Charles V et François Ier). Si la bonne administrat. de Charles-Quint (1506-1556) rendit les maux de la guerre supportables, il n'en fut pas de même sous Philippe II, à qui, lors du partage de l'empire, échurent la Flandre et les provinces de Hollande. La violence des mesures par lesquelles il prétendit étouffer la réforme qui s'y était introduite souleva contre la domination espagnole les dix-sept provinces belges et bataves; et bientôt, exaspérés par les persécutions auxquelles ils se voyaient en butte, les novateurs se livrèrent à toutes les fureurs de la guerre civile et religieuse. L'union d'Utrecht suivit immédiatem. la pacification de Gand (1579), et le stathouderat fut établi (*v.* l'art. Hollande). Ce fut en vain que, pour intéresser la maison d'Autriche dans cette lutte, Philippe avait donné la souver. des Pays-Bas à l'archiduc Albert, en l'acceptant pour son gendre; la liberté devait triompher des efforts d'un fanatisme sanguinaire : une république protestante s'établit après plus d'un demi-siècle de combats; mais la Flandre devait rester long-temps encore sous le joug espagnol. Enfin les dix provinces méridionales, que Philippe IV avait conservées après le traité de Munster (1648), furent convoitées par Louis XIV, qui, par celui d'Aix-la-Chapelle en 1668, réunit presque toute la Flandre franç. à sa couronne. L'ambitieux monarque souffrait impatiemment l'existence de la républ. hollandaise. Il entama de nouvelles guerres, dont la Flandre devint encore le théâtre; elles se terminèrent par le traité d'Utrecht (1713), qui assura la maison de Bourbon sur le trône des Espagnes. La France resta en possess. de l'Artois, de la Flandre française et d'une partie du Hainaut : la Belgique passait à l'emper. d'Allemagne, et la république hollandaise obtenait le *droit de barrière*, c.-à-d. de tenir garnison dans certaines villes des Pays-Bas. Cet état de choses ne subit pas de modificat. jusqu'à l'époque de la révolut. franç. Théâtre d'une guerre nouv. dès 1791, la Flandre fut bientôt entraînée dans le mouvem. polit. qui ébranla l'Europe. Elle devint, ainsi que tous les Pays-Bas, partie intégrante de la républ., puis de l'empire; et, après avoir été associées pend. plus de 20 ans aux destinées de la France, ces provinces reprirent, à quelq. différences près, leur ancienne divis. politique au rétablissem. de la paix générale.

FLANDRIN (Pierre), vétérinaire et anatomiste, né à Lyon en 1752, mort en 1796, directeur de l'école d'Alfort et membre associé de l'Institut, a publ. div. ouvr. et mém. sur l'art qu'il professait avec la plus honorable distinct.; les princip. sont: *Mém. sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, Paris, 1790, in-8. — *De la pratique de l'éducation des moutons, et des moyens de perfectionner les laines*, ibid., 1793, in-8. — *Instr. et observ. sur les maladies des animaux domestiq., avec l'analyse des ouvr. vétérinaires anciens et modernes*, ibid., 1782-93, 3e édit. 6 vol. in-8.

FLANGINI (Louis), patriarche de Venise et cardinal, né à Venise en 1733, mort dans cette ville en 1804, cultiva avec un égal succès la philologie, l'éloquence et la poésie. Ses princip. ouvr. sont : *Annotazioni alla corona poetica di Quirino Telpasinio, in lode della republica di Venezia*, Venise, 1750. — *Orazione per l'esaltamento del doge Mario Foscarini*, ibid., 1762. — *Argonautica di Apollonio Rodio*, trad. en vers italiens, Rome, 1791-94, 2 vol. in-4, bonne édition, enrichie de notes de Visconti.

FLAVIEN ou plutôt FLAVIANUS (St), patriarche d'Antioche vers la fin du 4e S., occasionna, par son élect. faite du viv. de son prédécess. Paulin, un schisme qui ne fut éteint que sous le pontificat d'Innocent Ier. Ce prélat plaida auprès de Théodose en faveur des habitants de sa métropole qui, dans une sédition, avaient renversé et outragé les statues de cet empereur et de l'impératrice Flacille, obtint leur grâce, et mourut en 404, après avoir gouverné son Église pend. 24 ans, durant lesquels il combattit le schisme des ariens avec autant de zèle que de prudence. Quoiqu'on lui ait donné le nom de *saint*, il ne paraît pas qu'il ait été honoré d'un culte public ni chez les Grecs ni chez les latins. — Flavien (St), patriarche de Constantinople, succéda à Proclus en 447, et résista avec fermeté aux intrigues de Chrysaphius, favori de l'emper. Théodose-le-Jeune, qui voulait le faire chasser de son siége. Ayant plus tard anathématisé Eutychès (*v.* ce nom), dans un concile, St Flavien fut lui-même condamné par les prélats partisans de cet hérésiarque, et déposé dans le fameux synode connu sous le nom de brigandage d'Éphèse (449). L'évêque Dioscore, qui présidait cette assemblée, ne répondit aux raisonnem. de Flavien que par des voies de fait, et le maltraita si cruellem., que ce prélat en mourut trois jours après.

FLAVIGNY (César-François, comte de), né vers 1740 à Craonne dans le Laonnais, créé maréch.-de-camp en 1788, mort en 1803 dans sa terre de Charmes près de La Fère, a composé plus. ouvr. dont les plus remarq. sont : *Réflexions sur la désertion et sur la peine des déserteurs en France*, Paris, 1768, in-8. — *Correspondance de Fernand-Cortez avec l'empereur Charles-Quint sur la conquête du Mexique*, Paris, 1778, in-12. Des *Réflex.* sur l'art de la guerre et les voyages de l'auteur en Italie, en Angleterre et en Espagne, sont rest. MSS. — Flavigny (A.-L.-J., vicomte de), son fils, né en 1764, lieutenant aux gardes-franç., se montra jusqu'à la fin attaché à la cause de Louis XVI, fut arrêté après le 10 août, détenu 18 mois à St-Lazare, puis trad. au tribunal révolutionn. comme complice de la conspiration des prisons, et mis à mort en juillet 1794.

FLAVIO (Biondo) ou BIONDO (Flavio), savant italien, né à Forli en 1388, mort à Rome en 1463, avait trouvé à Milan un exempl. unique du traité

de Cicéron *de Claris oratoribus*, dont il fit une copie qu'il envoya successivem. à Vérone et à Venise, et qui bientôt après se multiplia dans toute l'Italie. Flavio est le premier des modernes qui se soit occupé de recherches sur la topogr. de l'anc. Rome, ses lois, usages et cérémonies de la guerre, des triomphes, et enfin de tout ce qui tient au gouvernement de la républiq. Son style est loin d'être pur; ses observat. ne sont pas toujours exactes; mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir aplani le chemin à ceux qui sont venus après, et qui ont fait incontestablem. mieux que lui. Les ouvr. de ce sav. labor. ont été réunis et publ. à Bâle, 1531, et réimpr. en 1559, in-fol.

FLAVITAS ou FRAVITAS, patriarche de Constantinople, parvint par la ruse à cette dignité en 488. L'empereur Zénon, embarrassé du choix d'un pontife, avait imaginé de publ. un jeûne solennel et de placer un papier blanc cacheté sur l'autel, en priant Dieu d'y faire écrire par un messager céleste le nom de celui qui lui serait agréable. L'ambitieux Flavitas corrompit l'eunuque chargé de veiller sur le billet déposé, et y fit écrire adroitem. son nom sans qu'on pût s'apercevoir de cette fraude. Il conserva sur le siége patriarcal l'esprit d'intrigue qui l'y avait porté. Tout en protestant, dans ses lettres au pape Félix, de sa soumission au St-siége, il excitait et encourageait les hérétiques. Ces manœuvres furent découvertes, et bientôt on connut le secret de son élection frauduleuse. L'empereur se disposait à sévir contre cet indigne prélat, lorsq. la mort vint le dérober au châtiment un an après son élection.

FLAVIUS, nom d'une famille plébéienne de Rome qui se subdivisa en diverses branches, et dont plusieurs personnages s'élevèrent aux plus hautes dignités de la république et de l'empire. Vespasien était de cette famille. — FLAVIUS (Caïus), fils d'un affranchi de Rome, parvint à l'édilité curule dans le 5e S. de la fondation de Rome, suiv. Cicéron, qui s'accorde en cela avec Tite-Live. Il parait, d'après divers docum. obscurs et confus, qu'ayant long-temps exercé la profession de scribe, ou secrétaire d'un magistrat, il avait été à même d'étudier et d'apprendre les différentes formules à employer à peine de nullité pour les actions qu'on intentait en justice. Il les publia, et cette collection ou manuel fut appelé de son nom *Jus flavinianum*. Il jouissait à Rome d'une gr. popularité, puisqu'il fut chargé de dédier un temple à la Concorde, honneur qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'aux consuls ou aux grands dignitaires de l'état.

FLAXMAN (JOHN), né en 1755 à York, se distingua de bonne heure dans la sculpture, et séjourna pendant 7 ans en Italie. Trois ans après son retour (1797), il fut nommé associé de l'académie royale de peinture et sculpture, puis membre de cette acad. en 1800, et profess. de sculpture en 1810. Parmi les nombr. ouvrages qu'on doit à son ciseau, on peut citer les monum. du comte Howe et du lord Nelson à St-Paul, et celui du comte de Mansfield à l'abbaye de Westminster. Il fit aussi des dessins très estimés pour les œuvres d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle et du Dante, et les dessins et le modèle du bouclier d'Achille, tel qu'il est décrit par Homère. Il travailla plus. années à ce dernier ouvr., terminé en 1818, et mourut en 1826.

FLÉCHIER (ESPRIT), orateur sacré, né en 1632, à Pernes, diocèse de Carpentras, fut élevé par les soins de son oncle, le P. Audifret, général de la congrégation de la doctrine chrétienne, où il entra lui-même à 16 ans. Obligé, suivant la règle, de se livrer à l'enseignement, il professait la rhétorique à Narbonne lorsqu'il quitta l'ordre et vint remplir dans une des paroisses de Paris l'emploi de catéchiste. Une pièce de vers sur le carrousel (*circus regius*) donné par le roi en 1662 commença sa réputation; ses *Sermons* y ajoutèrent beaucoup, et ses *Oraisons funèbres* y mirent le comble. Il fut nommé lecteur du dauphin par le crédit du duc de Montausier, qui l'honorait de son amitié; les portes de l'Acad. s'ouvrirent pour lui en 1673, le même jour où Racine y entra. Élevé sur le siége épisc. de Lavaur en 1685, et deux ans après sur celui de Nîmes, Fléchier, par la douceur de sa morale, par sa piété sincère et son inépuisable charité, sut, au milieu des circonstances les plus difficiles, se faire respecter et chérir de tous ses administrés, catholiques et protestants, et fut égalem. regretté des uns et des autres lorsqu'il mourut à Montpellier en 1710. Les œuvres complètes de ce prélat ont été recueillies et publiées par l'abbé Ducreux, chanoine d'Auxerre, Nîmes, 1782, 10 vol. in-8. Cette édition est moins belle, mais plus complète que celle de Paris, 1825-28, précédée d'une *Notice* par Fabre de Narbonne. On y remarque la *Vie de Théodose-le-Grand*, celle *du cardinal Ximenès*, des *Panégyriques*, des *Oraisons funèbres*. On a mal servi la gloire de Fléchier en établissant un parallèle entre son style et celui de Bossuet, auquel il ne faut rien comparer, mais après leq. il est glorieux d'occuper la seconde place. Des qualités qui constituent l'orateur sacré, l'év. de Nîmes en possédait deux à un rare degré : la noblesse des pensées et l'harmonie de l'élocution; encore peut-on lui reprocher sans trop de sévérité une recherche minutieuse, une symétrie fatigante dans l'arrangem. des mots, quelque abus dans l'emploi des figures, en particulier de l'antithèse, quelq. néologismes, et surtout l'affectation à montrer sans cesse de la finesse et de l'esprit. Ses mandements et instruct. pastorales, composés avec moins de travail que ses oraisons funèbres et ses sermons, sont moins souvent défigurés par les défauts que nous venons de signaler, défauts que Fléchier devait à la lecture des prédicateurs espagnols, à laquelle il se livrait dans sa jeunesse, et dont toujours il conserva malgré lui quelques souvenirs.

FLEETWOOD (GUILLAUME), greffier de la ville de Londres, obtint cette place, en 1569, par le crédit du comte de Leicester, et ne se montra pas moins empressé que son protecteur à persécuter les catholiques et à prodiguer à la reine les plus serviles adulations. Il mourut en 1594, laissant plusieurs

ouvrages parmi lesq. les plus importants sont : *Annalium tam regum Edwardi V, Richardi III et Henrici VII quàm Henrici VIII elenchus*, Londres, 1579, 1597.—*The Office of a justice of peace*, 1658, in-8, etc.

FLEETWOOD (Charles), gendre de Cromwell, était receveur de la cour des pupilles, place que son père avait occupée. Il prit une part très active à la révolution qui renversa du trône Charles Ier. Cromwell lui fit épouser sa fille, veuve du général Ireton, le nomma commandant des troupes en Irlande, l'un des commissaires civils de cette île, et enfin vice-roi en 1652, quand il eut pris lui-même le titre de protecteur des trois royaumes. Après la mort de son beau-père, Fleetwood, qui s'était d'abord flatté de lui succéder, signa l'acte qui appelait Richard Cromwell au protectorat; mais bientôt après il se mit à la tête du parti qui le força d'abdiquer. Voyant tous les esprits disposés en faveur de Charles II, il aurait voulu coopérer à la restaurat.; mais, comme il hésita trop long-temps, elle s'effectua sans son concours; il se vit porté sur la liste des personnes qui, exceptées de l'amnistie royale, étaient, sauf la peine de mort, passibles de toutes les peines qu'un acte ultérieur du parlement pourrait leur infliger. Fleetwood termina ses jours près de Londres, dans l'obscurité, peu de temps après la restauration.

FLEETWOOD (Guillaume), évêque anglican, né à la Tour de Londres en 1656, mort évêque d'Ély en 1723, fut successivem. chapelain et prédicateur du roi Guillaume et de la reine Anne. Il s'acquit beaucoup de réputation dans l'éloquence sacrée, et n'en mérita pas une moins grande par ses sav. recherches sur l'antiquité. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, les plus importants sont : *Inscriptionum antiquarum sylloge in duas partes distributa*, Londres, 1691, in-8.—*An essay upon miracles*, etc., ibid., 1701, in-8.—*Sixteen practical discourses*, ibid., 1705, in-8.—*Chronicon pretiosum, ou Essai sur les monnaies d'or et d'argent d'Angleterre pendant les six derniers siècles*, ibid., 1707 et 1726, in-8.

FLEISCHMANN (Jean-Martin), agronome saxon, né en 1747, à Schwarza dans le comté de Stolberg-Weruingerode, mort en 1831, à l'âge de 84 ans, se voua de bonne heure à l'horticulture sous la direct. de Putmann de Meiningen. Après quelques voyages scientifiques entrepris en Allemagne, on le nomma, en 1775, jardinier royal de la cour de Dresde, et, en 1795, inspect. en chef des vignobles du royaume. Ce fut lui qui fonda, en 1799, la société de Misnée, pour la culture de la vigne. Les ouvrages de ce Nestor des écriv. saxons, ont pour objet la botanique, la culture de la vigne et du mûrier, et l'art d'élever les vers à soie.

FLÉMING (Claude), connétable de Suède, né en Finlande dans le 16e S., commandait dans cette province, et y soutint avec la plus grande fidélité les droits de Sigismond, roi de Pologne, au trône de Suède, qui lui était dévolu après la mort de son père Jean III, et que lui disputait son oncle Charles, duc de Sudermanie. Sigismond était catholique; on craignait qu'il ne voulût renverser la religion du pays; les paysans se soulevèrent : Fléming, pour rétablir l'ordre, en fit périr plus de 5,000; mais il mourut lui-même en 1597. Avec lui s'évanouirent les espérances de Sigismond, qui fut obligé de céder à l'ascendant de son compétiteur.

FLEMMING ou FLEMMYNGE (Richard), prélat anglais, né à Crofton, dans le comté d'Oxford, embrassa d'abord les opinions de Wiclef; mais dans la suite il rentra dans le sein de l'Église catholiq., et devint l'un des plus ardents adversaires de cet hérésiarque, contre lequel il parla violemment au concile de Constance, et dont, à son retour en Angleterre, il fit brûler les os, suivant les décrets du même concile. Flemming mourut évêq. à Lincoln en 1431. Il avait fondé le collége de ce nom à Oxford, et voulait en faire un séminaire de théologiens destinés à combattre la doctrine de Wiclef et de ses partisans. — Flemming (Robert), neveu du précéd., ecclésiastiq., né à Oxford, mort en 1483, écrivit en l'honneur du pape Sixte IV un poème en II chants : *Lucubrationes Tiburtinæ*, dont il fut récompensé par la place de protonotaire apostolique. On lui doit encore : *Dict. græco-latinum*; *Carmina diversi generis*, et *Epistolarum ad diversos liber I*.

FLEMMING (Heino-Henri, comte de), feld-maréchal, né en Poméranie l'an 1632, servit avec la plus grande distinct. contre les Turks, et contribua à leur faire lever le siége de Vienne en 1683. L'électeur de Brandebourg le nomma successivement gouvern. de Berlin et de la Poméranie; il renonça à toutes ses charges, se retira dans ses terres, et mourut en 1706.—Flemming (Jacques-Henri, comte de), neveu du précéd., né en 1667, entra de bonne heure au service de l'élect. de Saxe, Jean-George, qui l'honora de son amitié. Il fut bien plus avant encore dans la confiance de Frédéric-Auguste, son successeur, qui le nomma feld-maréchal et prem. ministre. Flemming contribua puissamm. à assurer sur la tête de son maître la couronne de Pologne, qui lui était disputée par le prince de Conti. Il poussa la guerre contre Charles XII avec animosité, et il ne tint pas à lui que ce prince ne fût arrêté lors de la visite imprudente qu'il fit à Dresde au roi Auguste, dont il avait causé tous les malheurs. Flemming avait de gr. qualités : mais elles étaient ternies par beaucoup de hauteur et d'ambition, et par un goût très vif pour les plaisirs. Il encourut la haine des Polonais, parce qu'il voulut étendre sans mesure l'autorité de son maître, ou plutôt la sienne propre, et mourut à Vienne en 1728.

FLESSELLES (Jacques de), prevôt des marchands de Paris, né en 1721, figura dans les troubles de la Bretagne, où il embrassa la cause du duc d'Aiguillon, et se joignit aux adversaires de La Chalotais. La cour, satisfaite de sa conduite, le nomma intendant de Lyon; il s'y fit aimer par la douceur de ses mœurs et la facilité de son caractère. Ce fut cette même facilité qui le perdit lorsqu'il fut appelé à remplir, au commencement de la révolut.,

les fonct. de prevôt des marchands à Paris. Partisan des mesures rigoureuses à la cour, ami du peuple dans les réunions de l'Hôtel-de-Ville, il voulut ménager à la fois deux partis extrêmes entre lesquels il n'y avait plus d'accommodem. possible. Pressé dans la fameuse journée du 14 juillet 1789 de s'expliquer, il se rendait de l'Hôtel-de-Ville au Palais-Royal, où sa justification devait être entendue, lorsqu'un jeune homme lui tira un coup de pistolet, et lui brisa la tête. Le peuple se jeta sur son cadavre, qui devint l'objet des plus dégoûtantes injures.

FLETCHER (GILLE), diplomate anglais, mort en 1610 à Londres, ambassad. en Russie l'an 1588, publ. à son retour le résultat de ses observations sous ce titre : *of the Russe commonwealth, or Manner of governm. by the Russe emperor, commonly called the emperor of Moskovia*, Londres, 1590, in-8, ibid., 1623, in-12. On trouve un extrait de ce curieux ouvr. dans le prem. vol. des *Voyages* d'Hackluyt. — FLETCHER (Richard), frère du précéd., né dans le comté de Kent vers le milieu du 16e S., n'était encore que doyen de Sutton-Longa, lorsqu'en 1586 il fut chargé d'accompagner Marie Stuart à l'échafaud, et montra plus de zèle que de discrétion dans ses efforts pour lui faire abjurer la foi catholique. Lorsque l'exécut. eut élevé en l'air la tête sanglante de cette femme infortunée, on entendit avec horreur le fanat. Fletcher s'écrier d'une voix forte : « Ainsi périssent tous les ennemis de la reine Élisabeth. » Il fut nommé successivem. évêque de Bristol en 1589, de Worcester en 1592, et enfin de Londres peu de mois après. A peine installé sur ce dern. siége, Fletcher perdit la faveur d'Élisabeth pour s'être marié une seconde fois, et mourut de chagrin en 1596. — FLETCHER (Gille), fils aîné de l'ambassadeur, né vers 1588, mort en 1623, est aut. d'un écrit intit. : *Christ' s victory and triumph in heaven and earth over and after death*, Cambridge, 1610 et 1640, in-4. — FLETCHER (Phineas), frère du précédent, mort vers 1650 dans le comté de Norforlk, a laissé : *Miscellanies*, Cambridge, 1633, in-4. — *Piscatory eclogues*, et *Purple Island, or the isle of Man* : cette dernière pièce a été réunie à l'ouvr. de son frère, Cambridge, 1783, in-4.

FLETCHER (JOHN), fils de Richard, auteur dramatique angl. célèbre, né vers 1596 dans le comté de Northampton, mourut à Londres en 1625. Destiné par son père à la carrière du barreau, il négligea les études du droit, et se livra à son goût pour la poésie. Il avait formé, avec Beaumont (*v.* ce nom), étant encore à l'école de Middle-Temple, une liaison intime, et depuis donna en société avec lui plus de 50 pièces de théâtre, tant trag. que comédies. Ces pièces eurent un grand succès, et quelq.-unes sont encore représentées aujourd'hui. Andrieux a trad. son *École des épouseurs*, dans les *Chefs-d'OEuvre du théâtre angl.*, et deux autres de ses pièces ; les *Événem. imprévus* et *la Pucelle* avaient déjà été trad. en franç. Infiniment supérieures à celles de Ben-Jonson, elles ont été mises long-temps en parallèle avec celles de Shakespeare. Le plan en est plus régulier, on y trouve une imitation plus vraie de la vie réelle, mais aussi elles sont loin d'offrir cette fougue d'imaginat., ces idées pleines de grandiose, ce sublime d'expression qui caractérisent à un si haut point l'auteur d'*Hamlet* et du roi *Lear*. Elles ont été impr. pour la prem. fois en 1672, in-fol., et depuis un grand nombre de fois, entre autres : 1711, 7 vol. in-8 ; 1778, 10 vol. in-8, par les soins de Colman. Enfin on les a réunies à celle de Ben-Jonson, Londres, 1811, 4 gros vol. in-4. J. Monck Watson a donné un *Comment. sur les pièces de théâtre de Beaumont et de Fletcher*, etc., Londres, 1799, in-8.

FLETCHER (ANDRÉ), publiciste anglais, ordinairement appelé *Fletcher de Saltoun*, nom d'un bourg d'Écosse où il naquit en 1653, fut élevé par le célèbre Gilbert Burnet, depuis évêque de Salisbury, et par ses rapides progrès se montra digne des leçons d'un tel maître. Doué d'une âme ardente, dévoré de l'amour de son pays, croyant que le bonheur ne pouvait exister pour lui que dans la république ou au moins sous la forme monarchique qui s'en rapprocherait davantage, Fletcher, nommé membre du parlem. d'Écosse, s'éleva avec force contre toutes les mesures tendant à augmenter l'autorité royale, s'opposa tant qu'il le put à la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre, trempa dans la révolte du duc de Montmouth contre Jacques II, et bien qu'ennemi de ce monarque, n'approuva pas qu'on l'eût expulsé du trône pour y faire asseoir un étranger, Guillaume III, prince d'Orange. Quoiqu'un enthousiasme opiniâtre ait quelquefois emporté Fletcher au-delà des justes bornes, tout en blâmant son zèle exagéré, on est forcé de reconnaître qu'il n'énonça jamais que ce qu'une conviction intime lui dictait, qu'il ne vendit ses talents à aucun parti, et que sa conduite fut toujours dans une harmonie parfaite avec ses principes. Ce grand orateur mourut en 1716, emportant avec lui l'estime et les regrets de ses adversaires eux-mêmes. Ses *discours politiques*, aussi remarquables pour leur brièveté que pour leur mâle vigueur, ont été recueillis et publiés à Glascow, 1749, in-12. Lord Buchan a donné en 1792, in-8 : *Essais sur la vie et les écrits de Fletcher de Saltoun, et du poète Thomson.*

FLETCHER (JAMES), auteur anglais, mort en 1832, âgé de 22 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne*, qu'on a trad. en franç. Il a laissé en MS. une *Histoire de l'Inde.*

FLEURANGES (ROBERT DE LA MARK, seigneur de), maréchal de France, né à Sedan vers 1490, fut l'un des hommes de guerre les plus remarquables de son temps. Envoyé de bonne heure par son père à la cour de Louis XII, il fut très favorablem. accueilli de ce prince, qui l'attacha aussitôt à la personne du duc d'Angoulême, depuis François Ier. Fleuranges, qui venait d'épouser en 1510 la nièce du card. d'Amboise, fit ses prem. armes dans le Milanais, défendit Vérone contre les

Vénitiens, contribua puissamm. à la prise de La Mirandole, fut chargé en 1512 d'aller lever de nouvelles troupes en Flandre, s'empara l'année suiv. d'Alexandrie, reçut 46 blessures au siége de Novare, et se retira à Lyon pour se remettre de ses fatigues. François I^er, lors de son avénement au trône, ayant fait revivre les prétentions de son prédécess. sur le Milanais, Fleuranges reparut de nouveau en Italie, fit prisonn. à Turin tous les génér. suisses qu'il renvoya sur leur parole, se rendit maître de Chivas et de Crémone. Dans la campagne suiv. il fut fait prisonn. avec le roi à la bataille de Pavie en 1525, et conduit au château de l'Écluse en Flandre, où il demeura pendant plus. années, Promu au grade de maréchal de France pendant sa captivité, il fut, lorsqu'elle eut cessé, chargé de la défense de Péronne, assiégée en 1536 par le comte de Nassau, et succomba aux suites de ses glorieuses fatigues en 1537, à Longjumeau, près de Paris, lorsqu'il se rendait à Sedan sur la nouvelle de la mort de son père. Fleuranges a écrit l'*Hist. des choses mémorables advenues du règne de Louis XII et de François I^er, depuis* 1499 *jusqu'en* 1521, publié par l'abbé Lambert, avec des notes historiques et critiques, Paris, 1753, in-12, et dans le tome XVI de la collect. des *Mémoires histor.*, à la suite de ceux de Martin et Guillaume du Bellay.

FLEURIAU (Jérôme-Charlemagne), plus connu sous le nom de *Marquis de Langle*, né en Bretagne vers 1740, mort à Paris en 1807, est aut. de plus. ouvr., dont quelques-uns lui valurent une éphémère célébrité. Quoiqu'ils soient tombés, ainsi que le prétendu marquis, dans un juste oubli, nous indiquerons : *Voyage de Figaro en Espagne*, St-Malo (Paris), 1785, 2 vol. in-12, condamné par arrêt du parlem. (26 févr. 1788), reproduit sous le titre de *Voyage en Espagne, par L.-M. de Langle, 6^e édit., seule avouée par l'aut.*, 1803, in-8. — *Mon voyage en Prusse, ou Mém. secrets sur Frédéric-le-Grand et sur la cour de Berlin*, 1806, in-8, ouvr. qui n'apprend rien au lecteur, malgré le ton sententieux et penseur de l'écrivain.

FLEURIEU (Charles-Pierre CLARET, comte de), né à Lyon en 1738, entra dès l'âge de 13 ans dans la marine, et montra de très bonne heure une habileté peu ordinaire et une instruction plus surprenante encore. Profitant, pour se livrer à l'étude avec une ardeur nouvelle, de la paix conclue en 1763, Fleurieu fabriqua, de concert avec Ferd. Berthoud, la prem. horloge marine qu'on eût encore vue, non-seulem. en France, mais dans toute l'Europe. En 1768, il monta la frégate l'*Isis*, et fit pend. un voyage de long cours l'heureux essai des instrum. qu'il venait d'inventer, fut nommé directeur-général des ports et arsenaux en 1776, dirigea les opérat. navales de la guerre d'Amérique, et fournit les plans des voyages de découvertes entrepris par La Pérouse et d'Entrecasteaux. Appelé en 1790 au ministère de la marine, Fleurieu donna sa démission l'année suivante, malgré les instances de Louis XVI, qui avait conçu pour son caractère la plus haute estime et lui en donna une preuve signalée en le nommant gouvern. du jeune prince royal. La révolut. l'arracha à ses nouvelles fonct., il fut arrêté en 1793, mais recouvra bientôt sa liberté, devint membre du conseil des anciens en 1797, fut exclu de cette assemblée lors des événements du 18 fructidor, et appelé par Bonaparte au conseil-d'état, puis nommé sénateur. Il mourut à Paris en 1810, membre de l'Institut. On a de lui : *Découvertes des Franç. dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1790, in-4. — *Voyage autour du monde, fait pendant les années* 1790, 91 *et* 92, par Étienne Marchand, Paris, an VI (1798), 4 vol. in-4. Il a laissé en outre plus. MSs., parmi lesq. on distingue une *Hist. génér. des navigations de tous les peuples*, dont la prem. partie seulem. est terminée.

FLEURIOT-LESCOT (J.-A.-C.), était né à Bruxelles en 1761. Forcé de quitter cette ville lors des prem. troubles qui y précédèrent la révolut., il vint à Paris, s'y livra à l'étude de l'architecture et fut pendant quelq. temps commissaire aux travaux publics. Digne substitut de Fouquier-Tainville dans les fonctions d'accusat. public, il se fit remarquer au club des jacobins parmi les plus fougueux démagogues, et se lia d'amitié avec Robespierre, qui le fit nommer maire de Paris. La chute de son protecteur entraîna sa perte; après avoir fait sonner le tocsin, rassemblé le corps municipal, garni de troupes la place de l'Hôtel-de-Ville, il voulut exciter le peuple à prendre la défense de Robespierre, qu'il proclamait le sauveur de la patrie, lorsqu'il fut arrêté par Bourdon de l'Oise, jugé et exécuté le 10 thermidor an II (juillet 1794).

FLEURUS (Batailles de). Il n'est peut-être pas de lieu auquel se rattache le souvenir de plus gr. événements milit. que le fameux bourg de Fleurus. Situé aux confins de la France et à l'entrée des Pays-Bas, par les 2° 20' de longitude, et 50° 28' de latitude, cet autre *Issus* a donné son nom à 4 batailles mémorables. — La prem., plus meurtrière que décisive, fut un de ces combats qui aujourd'hui occupent à peine quelques lignes dans l'hist. des guerres de religion, ou plutôt d'indépendance, par lesquelles le nord de l'Europe fut déchiré dans le 17^e S. : elle eut lieu le 30 août 1622, entre l'armée espagnole sous les ordres de Gonzalès de Cordoue, général de la ligue cathol., et l'un des principaux lieuten. du jeune Philippe IV, et les troupes de l'union protestante commandées par le fameux bâtard de Mansfeld, le duc de Brunswick, et Frédéric, duc de Saxe-Weymar. Les deux partis s'attribuèrent l'avantage; mais, malgré des pertes considérables, il demeura effectivem. aux protestants, qui, après avoir traversé le Brabant, se joignirent au prince d'Orange, et l'aidèrent à faire lever le siége de Berg-op-Zoom, tenu par Spinola. — La deuxième bataille de Fleurus fut donnée le 1^er juillet 1690 : elle se distingue parmi les événem. les plus mémorables de la guerre que Louis XIV soutint contre l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne,

presque toute l'Italie, etc., liguées avec l'emper. et la plus grande partie des princes de l'empire. François de Montmorency, duc de Luxembourg, que ce monarque avait chargé du commandem., malgré l'opposition de Louvois, défit dans cette journée le brave Gaspar, prince de Waldeck, l'un des plus habiles généraux de la ligue d'Augsbourg. — C'est contre une coalition non moins formidable, mais sous de bien différents auspices, que les Français gagnèrent la troisième bataille de Fleurus (26 juin 1794, 6 messidor an II) : le général Jourdan, commandant en chef l'armée de la Moselle, y défit les impériaux sous les ordres du prince de Cobourg, qui cependant avait pour lui toutes les chances du succès. Les autres généraux qui concoururent au gain de cette journée mémorable sont Championnet, Dubois, Hatry, Kléber, Lefèvre et Marceau : l'armée coalisée comptait parmi ses principaux chefs le prince d'Orange, l'archiduc Charles et les génér. Beaulieu, Kaunitz, Latour, Quasdanowich, Schmertzing et Zapf. — On a dit, non sans quelq. fondem., que le sort de la révolution a dépendu quelques instants de l'issue de la journée du 6 messidor; sous un rapport analogue, celle du 16 juin 1815 n'est pas moins remarquable : c'est là que pour la dern. fois la victoire suivit les drapeaux du fier *enfant de la révolution*, dont l'audace et le génie, deux jours avant qu'il ne fût écrasé par leurs cohortes innombrables, firent encore trembler les princes de l'Europe. A cette quatrième bataille de Fleurus, plus communément appelée *bataille de Ligny*, Blucher, culbuté par Napoléon, ne parvint à effectuer sa retraite qu'à la faveur de la nuit, et non sans avoir essuyé des pertes considérables.

FLEURY (Claude), né en 1640 à Paris, fit ses études chez les jésuites au collége de Clermont, embrassa d'abord la carrière du barreau, se fit recevoir avocat au parlem. en 1658, et exerça pend. 9 ans, au bout desquels il entra dans l'état ecclésiast. Il venait de recevoir la prêtrise, lorsqu'en 1672 il fut nommé précepteur des fils du prince de Conti ; il le fut ensuite du comte de Vermandois, qui mourut en 1683, avant que son éducation eût été achevée. Après avoir récompensé les soins de Fleury par une riche abbaye, Louis XIV lui donna une nouvelle preuve de son estime en le chargeant de coopérer comme sous-précepteur à l'éducation des enfants de France. L'abbé Fleury se montra le digne associé de Fénélon dans cette tâche si noble et si difficile, et quand elle fut terminée, il se retira de la cour, comblé des faveurs de Louis XIV. Rappelé en 1716 pour être confesseur du jeune roi Louis XV, il remplit avec discrétion cette fonction délicate, s'en démit en 1722 à cause de son grand âge, et mourut en 1723. Il était membre de l'Académie franç., où il avait remplacé La Bruyère, et prieur d'Argenteuil. Fleury est auteur d'un grand nombre d'ouvrages presque tous très remarq.; nous citerons seulem. : *Mœurs des Israélites*, Paris, 1681, in-12 ; *Mœurs des chrétiens*, 1682, in-12, souv. réimpr. ensemble, édit. entre autres Paris (1802), 3 vol. in-12. — *Institut. au droit ecclés.*, Paris, 1687, 2 vol. in-12. —*Histoire ecclés.*, Paris, 1691 et années suiv., 20 vol. in-4, continuée par le P. Fabre, Paris, 1726 et années suiv., 16 vol. in-4. Rondet en donna une nouv. édition à laquelle il joignit une table générale des matières qui forme un 37e vol. in-4. Les 20 volumes écrits par l'abbé Fleury ne vont que jusqu'en 1414, et la continuat. du P. Fabre à 1588. Tous ces opuscules ont été réunis, Nîmes, 1780, 5 vol. in-8. L'abbé Émery a publ. en 1807 *Nouv. opusc. de Fleury*, un vol. in-12.

FLEURY (Julien), chanoine de Chartres, mort à Paris en 1725, a donné d'excellentes éditions d'Apulée *ad usum Delphini*, Paris, 1688, 2 vol. in-4, et de la *Concorde évangél. grecque et lat.* de Nicolas Toinard d'Orléans, ib., 1707, in-fol.; enfin, c'est d'après son travail sur Ausone que l'abbé Souchay en a donné l'édition *ad usum*, 1730, in-4.

FLEURY (André-Hercule de), card.-ministre, né dans le Languedoc en 1653, fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiast., et fit de très brillantes études aux colléges de Clermont et d'Harcourt. Il fut à quinze ans pourvu d'un canonicat à Montpellier; il en avait à peine 24, et n'était pas encore prêtre, lorsqu'il fut nommé aumônier de la reine Marie-Thérèse ; après la mort de cette princesse il fut attaché à la maison du roi dans la même qualité, et s'attira l'estime de toute la cour par son esprit, ses connaiss. et ses manières pleines à la fois de franchise et de politesse. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus, dont il se démit en 1715 à cause de son grand âge et du mauvais état de sa santé, ce qui ne l'empêcha pas toutefois d'accepter l'honorable fonction de précept. du jeune roi Louis XV, dont il sut se faire chérir par le zèle même qu'il mit à s'acquitter des devoirs de sa place. Investi de toute la confiance de son élève, Fleury eût pu se mettre à la tête des affaires à la mort du régent, en 1723; il ne le fit qu'après l'exil du duc de Bourbon, et ne voulut jamais recevoir le titre de premier ministre, quoiqu'il en eût toute l'autorité. Parvenu au faîte du pouvoir à un âge où le repos devient nécessaire, le card. de Fleury, décoré de la pourpre en 1726, ne sut peut-être point assez se garantir de l'hésitation et de la lenteur, défauts ordinaires de la vieillesse ; mais si les 17 années de son administration ne furent pas sans tache, si on peut, entre autres, lui reprocher avec raison d'avoir laissé dépérir la marine de l'état, de n'avoir pas envoyé à Stanislas Leckzinski des secours assez puissants pour assurer sur sa tête la couronne de Pologne, on doit convenir aussi qu'il diminua les impôts, fixa avec plus de justice la valeur des monnaies, qu'il encouragea les arts et les savants, et donna plus d'étendue à notre commerce. En un mot, s'il fit peu de chose pour la gloire nation., il ne cessa de travailler avec ardeur pour procurer au peuple plus d'aisance et de bonheur. Telle était sa probité sévère, qu'à sa mort arrivée en 1743, sa succession se trouva à peine celle d'un bourgeois médiocrem. riche, et n'aurait pas suffi à la moitié de la dépense du mausolée

que Louis XV lui fit élever. Le cardinal de Fleury était membre de l'Acad. franç., de celle des inscriptions et de celle des sciences.

FLEURY (Guill.-Franç. JOLY de), procureur-général, né à Paris en 1675, fut de bonne heure destiné à soutenir la haute réputation dont sa famille avait toujours joui dans la magistrat. Reçu avocat en 1695, il fut nommé avocat-général à la cour des aides en 1700, et au parlement de Paris 4 ans après, lors de la mort de son frère, Joseph-Omer Joly de Fleury; enfin, en 1717, il succéda dans les fonctions de procur.-général au célèbre d'Aguesseau, promu à la dignité de chancelier de France. Il était difficile de remplacer dignem. un aussi gr. homme : toutefois, si Fleury ne le fit pas oublier, il sut se faire admirer lui-même pour son éloquence facile et persuasive, l'ordre et la profondeur de ses idées, la justesse et la clarté de ses raisonnements. En 1746 il se démit de sa charge en faveur de son fils, qu'il s'était adjoint 6 ans auparavant, et continua néanmoins de se livrer au trav. dans la retraite, ne refusant jamais ses conseils éclairés à ceux qui les réclamaient, quel que fût le rang qu'ils occupassent dans la société. Ce magistrat mourut à Paris en 1756. On a de lui un très grand nombre de *Mém. sur div. matières*, dont quelques-unes seulement ont été impr.; des *Observations et notes sur div. parties de notre droit public*, restées MSs.; des *Extr.* de plaidoyers, insérés dans les t. VI et VII du *Journ. des audiences;* des *Réquisitoires*, et plusieurs autres travaux importants, sur lesq. Barbier a donné des détails, tome XXVIII de la *Revue encyclopéd.* — Fleury (Jean-Omer Joly de), neveu du précédent, chan. de l'église métropolitaine de Paris, mort en 1755, a publié: *la Science du salut, ou principes solides sur les devoirs les plus importants de la religion*, tirés des *Essais de morale* de M. Nicole, Paris, 1746, in-12. — *L'Abrégé de la philosophie*, par de La Chambre, ibid., 1754, 2 vol. in-12.

FLEURY (Bernard), célèbre acteur franç., né à Chartres en 1750, était fils d'un coméd. de province qui soigna peu son éducat. Il ne savait que lire; mais la nature l'avait doué de talents naturels et d'une grande intelligence. Il débuta en 1774 dans la tragédie avec quelque succès, et se livra ensuite plus particulièrement à la comédie. Six ans plus tard il fut admis au Théâtre-Franç. Héritier d'une partie des rôles de Bellecourt, Fleury, qui n'avait pas la verve de Molé, se fit une réputation d'un autre genre. Il excella surtout dans le persifflage; jamais on n'avait vu d'acteur qui représentât avec une vérité si frappante ces marquis libertins, ces ivrognes de cour partagés entre le cabaret et les salons, dont les modèles furent si nombreux sous Louis XIV et la régence, mais qui étaient devenus plus rares. Ces rôles, dans *le Retour imprévu, le Cercle, Turcaret, l'Homme à bonnes fortunes, l'École des bourgeois*, furent les triomphes de Fleury. Mais il prouva la flexibilité de son talent dans *les Deux Pages*, pièce où il reproduisit si bien les manières et le ton du grand Frédéric, que le prince Henri de Prusse, touché jusqu'aux larmes, récompensa d'un riche présent l'acteur qui lui avait mis sous les yeux le portrait vivant de son frère. Après 44 ans de service, des tracasseries administratives le forcèrent à prendre sa retraite. Il mourut en 1824, dans une maison de campagne qu'il avait acquise près d'Orléans. On a sous son nom des *Mém.*, 1835-36-37, 6 vol. in-8.

FLINCK (Govaert), peintre, né à Clèves en 1616, mort à Amsterdam en 1660, fut élève de Lambert Jacobs et de Rembrandt, dont il s'appropria tellement la manière, que ses composit. ont été souvent confondues avec celles de ce maître. Il travailla long-temps pour l'électeur de Brandebourg et le duc de Clèves, qui l'honoraient tous deux d'une estime particulière. Le musée possède deux tableaux de cet artiste : l'un représent. *une jeune Bergère*, l'autre *les Anges annonçant la venue du Messie.* C. van Dalen a gravé d'après Flinck *la Vierge allaitant l'enfant Jésus; Vénus et l'Amour;* un *Portrait de Jean-Maurice, prince de Nassau;* et J.-G. Muller a exécuté d'après le même maître *Alexandre cédant Campaspe à Apelles.*

FLINDERS (Matthieu), navigateur angl., mort à Londres en 1814, était né à Donington dans le comté de Lincoln. Il s'est rendu célèbre par ses découvertes et ses travaux nautiques sur le continent de la Notasie ou Nouvelle-Hollande, dont il a donné la relat. accompagnée d'un fort bon atlas, sous le titre de : *Voyage aux Terres-Australes, entrepris pour compléter la découverte de ce grand pays, et exécuté pendant les années* 1801, 1802 et 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4, et atlas, un vol. in-fol. (en angl.). On lui doit encore : *Mémoire sur l'usage du baromètre pour reconnaître la proximité des côtes, Transact. philosoph.*, année 1806; et *Lettre aux membres de la société d'émulation de l'Ile-de-France sur le banc du naufrage et sur le sort de La Pérouse*, vol. X des *Annales des voyages.*

FLINS DES OLIVIERS (Claude-Marie-Louis-Emmanuel CARBON de), littérateur, né à Reims en 1757, mort en 1806, commissaire impér. près le tribunal de Vervins, a laissé 4 comédies : *le Réveil d'Épiménide à Paris*, en un acte et en vers (1790, in-8); *le Mari directeur*, id.; *la jeune Hôtesse*, en 3 actes et en vers, imitée de *la Locandiera* de Goldoni, et restée au répert.; *la papesse Jeanne*, comédie-vaudev. en un acte, représent. de 1790 à 1793; *Voltaire*, poème lu à la fête académique de la loge des Neuf-Sœurs, 1779, in-8. — *Fragment d'un poème sur l'affranchissement des serfs*, 1781, in-8.—*Poèmes et discours en vers, lus et mentionnés aux séances publ. de l'Académie franç.*, Paris, 1782, in-8. — *Les Voyages de l'opinion*, etc., Paris, 1789 : c'est une espèce de journ. dont il n'a paru que 5 n^{os}. Flins a été l'éditeur des *OEuvres de Bertin*, 1785, 2 vol. in-18, et l'un des collaborateurs du *Modérateur*, à la rédaction duq. présidait de Fontanes, son ami.

FLIPART (Jean-Jacques), graveur, né à Paris

en 1723, mort en 1782, fut élève de Laurent Cars, et membre de l'académie de peinture. Cet artiste, qui avait une très grande connaissance du dessin, a beaucoup gravé d'après Greuze, entre autres : *le Paralytique servi par ses enfants; l'Accordée de village*, etc.; on estime encore de lui : *la sainte Famille*, d'après Jules Romain; *Vénus et Énée; Adam et Ève*, d'après Natoire; *Notre-Seigneur à la Piscine*, d'ap. Dietricht, etc.—FLIPART (Charles-François), frère du précéd., mort à Paris en 1773, a gravé plusieurs estampes d'après Fragonard et autres peintres modernes.

FLITNER (JEAN), poète latin, né en Franconie, au commencement du 17e S., a laissé plus. vol. de poésies, parmi lesq. on recherche les suivantes : *Nebulo nebulonum, hoc est joco-seria nequitiæ censura*, 1620, 1634 et 1663, in-12.

FLOCCO ou FLOKE, pirate norwégien suivant les uns, suédois suivant les autres, fit en 865 un voyage en Islande, et, voyant couverte de glaces cette île dont on lui avait fait un rapport tout différent, lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui (*Island*, c.-à-d. terre de glace).

FLODOARD, historien franç., né à Épernay en 894, mort chanoine de l'église de Reims en 966, est aut. de : *Historia ecclesiæ Remensis*, dont la meill. édition est celle de George Colvener, Douai, 1617, in-8. Cet ouvrage, plein de recherches sav. et exactes, est écrit d'un style plus facile et plus pur qu'aucun autre de la même époque. Nicolas Chesneau en donna une traduct. française en 1580, in-4, c'est-à-dire 31 ans av. la publicat. du texte, qui fut impr. pour la prem. fois en 1611, par les soins du P. Sirmond. On doit encore à Flodoard, outre plus. ouvr. lat. dont on peut voir la liste dans Marlot : *Chronicon rerum inter Francos gestarum ab anno* 919, *ad ann.* 966, insérée par Pithou dans sa *Collection des historiens*, et ensuite par André Duchesne dans les *Scriptor. rerum Francorum.*

FLOGEL (CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Jauer, en Silésie, l'an 1729, mort en 1788, profess. de philos. à l'acad. des jeunes nobles de Liegnitz, s'est attaché d'une manière toute particulière à l'histoire de la littérature, et se proposait de la suivre dans toutes ses parties. Les ouvr. qu'il a publiés sont : *Introduct. à l'art d'inventer*, Breslau, 1760, in-8. — *Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8. — *Hist. de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8. On a impr. depuis sa mort, *Hist. du comiq. grotesque*, 1788, in-8.—*Hist. des fous en titre d'office*, 1789, in-8. — *Hist. du burlesque*, 1794, in-8. Tous ces ouvr., écrits en allem., jouissent d'une réputation méritée.

FLONCEL (ALBERT-FRANÇOIS), premier secrétaire des affaires étrangères, censeur royal, etc., né à Luxembourg en 1697, mort à Paris en 1773, avait réuni 11,000 vol. en langue italienne; le *Catalogue* de cette bibliothèque, aujourd'hui très recherché, a paru en 1774, 2 vol. in-8.

FLOOD (HENRI), né en 1732, fut élu membre de la chambre des communes d'Irlande en 1759, et réélu en 1761. Devenu chef de l'opposit. d'Irlande, s'il approuva quelquefois le ministère, on doit l'attribuer non à la versatilité de ses opinions, mais à un zèle éclairé pour tout ce qui lui paraissait dans l'intérêt de son pays. Ce fut lui qui parvint à faire fixer à huit ans la durée des sessions du parlement d'Irlande, qui jusque-là avait été indéfinie, et se prolongeait ordinairement pendant un règne entier. Il mourut en 1791. Son éloquence n'était pas moins remarquable par la force de la logique que par la pureté du style et les grâces de l'élocution. On a impr. plus. de ses discours, un entre autres, *Sur le Traité de commerce avec la France*, 1787, in-8. Flood cultiva la poésie avec succès, et l'on trouve de lui dans la collection d'Oxford des *Vers sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, 1751. — Une *Ode sur la renommée*, 1785. — La *Traduct. de la prem. ode pythique de Pindare*, 1785. Il a laissé MS. une *Trad. des deux harangues d'Eschine et de Démosthène sur la couronne.*

FLOQUET (ÉTIENNE-JOSEPH), compositeur, né à Aix en 1750, mort à Paris en 1785, fit exécuter à 11 ans un motet à grand chœur, qui fut généralement applaudi; mais, comme il arrive trop souv., la suite ne répondit pas à tout ce qu'un pareil début semblait promettre. Excepté la musique de l'*Union de l'amour et des arts*, opéra de l'abbé Le Monnier, qui fut joué en 1773, et eut 80 représentations de suite, les autres composit. de Floquet n'eurent point de succès ou n'en eurent que de fort médiocres.

FLOR (ROGER), chevalier du Temple, né à Tarragone en 1262, mort à Constantinople en 1306, s'était signalé dans les dernières croisades, et particulièrem. à la défense de St-Jean-d'Acre. L'empereur Andronic, auq. il avait rendu d'importants services, le créa césar et lui donna sa nièce en mariage; mais bientôt, craignant ses vues ambitieuses, il s'en défit par un assassinat. Deux mille Catalans, compagnons de Roger dans les nombreuses excursions qu'il avait faites pour porter des secours à diverses places de l'empire successivem. assiégées par les Turks, se renfermèrent dans Gallipoli, et firent chèrement expier aux Grecs le meurtre de leur ancien chef.

FLORE (myth.), amante ou épouse de Zéphire, déesse des fleurs et des jardins chez les Romains, correspond à la Chloris des Grecs. Quelq. auteurs prétendent que cette déité fut une courtisane qui, ayant institué le sénat héritier de ses biens, en reçut comme gage de reconnaissance les honneurs de l'apothéose. Quoi qu'il en soit, il paraît que son culte exista chez les Sabins avant d'être introduit à Rome. Ce fut Tatius qui, le premier, lui éleva un temple dans cette ville; ses fêtes, appelées *Floralia*, se célébraient chaque année dans les premiers jours du printemps. On représente Flore ornée de guirlandes, et ayant à ses côtés des corbeilles de fleurs.

FLORENT ou FLORENTIUS, est le nom de cinq comtes de Hollande qui ont régné de 1062 à 1296.

FLOREZ (HENRI), sav. espagnol, né à Valladolid en 1701, prit l'habit de St-Augustin en 1715, et

mourut à Madrid en 1775. On lui doit entre autres ouvr. : *Clave historical*, Madrid, 1745, in-4, ouvr. dans le genre de l'*Art de vérifier les dates*, et dont la 8e édition a paru en 1764.—*La España sagrada o teatro geografico-historico de la Iglesia de España*, ibid., 1747-1770, 29 vol. in-4, ouvrage assez semblable à la *Gallia christiana*, et à l'*Hist. eccl.* de Fleury, et qui a été poussé par le P. Fernandez jusqu'au 34e vol.—*Medallas de las colonias y pueblos antiguos de España*, ibid., 1757-73, 3 vol. in-4.

FLORIAN (Jean-Pierre CLARIS de), né en 1755, au château de Florian, dans les Basses-Cévennes, fut reçu en 1768 parmi les pages du duc de Penthièvre, dont il ne tarda pas à se concilier l'honorable protection par les grâces de son esprit, la candeur et la gaîté de son caractère. Ce prince lui donna une compagnie dans son régim. de dragons; mais bientôt il le rappela près de lui, le nomma son gentilhomme ordinaire, et partagea avec lui ce que cet homme de bien appelait ses *bonnes fortunes*, c'est-à-dire le soin de rechercher le mérite malheureux et de distribuer des bienfaits avec autant de sensibilité que de délicatesse. Des occupations si douces laissèrent à Florian tout le loisir dont il avait besoin pour se livrer à son goût naturel pour la littérature, que les encouragements de Voltaire avaient encore rendu plus vif. Il mourut à Sceaux en 1794. Avec de la facilité et de la grâce, Florian manquait essentiellement de force et de génie. Ses ouvr. ont été souv. réimpr.; la meilleure édition est celle de Paris, 1823-1824, 13 vol. in-8. On y distingue ses *Fables*, qu'on doit placer bien au-dessous de celles de La Fontaine, mais qui l'emportent de beaucoup aussi sur celles de plusieurs autres fabulistes; *Galatée* et *Estelle*, nouvelles, dont la première est une heureuse imitat. de Cervantes, et l'autre, qui eut presque autant de succès, lui appartient entièrement; *plus. pièces pour le Théâtre-Italien*, les meilleures et les plus morales de toutes celles où Arlequin joue le principal rôle; *Gonzalve de Cordoue*, poème en prose infiniment moins estimé que le *Précis historique sur les Maures* dont il est précédé; *Numa Pompilius; Guillaume-Tell; Éliézer et Nephtali*, que l'auteur appelle des poésies en prose, et qui tiennent beaucoup plus du roman que de l'histoire; enfin une traduction de *D. Quichotte* (ouvr. posthume), ou plutôt une imitation abrégée de cet immortel ouvr. de Cervantes.

FLORIDA-BLANCA (François-Antoine MONINO, comte de), né à Murcie en 1730, montra dans la place d'ambassad. d'Espagne près la cour de Rome des talents très distingués qui le firent choisir par Charles III pour remplacer au ministère le marq. d'Esquilache, son ancien protect. Son administr. fut glorieuse à certains égards; il créa la police à Madrid, releva le commerce, encouragea les arts, dota des academ. ; mais il échoua dans son projet de chasser les Anglais de Gibraltar, entreprise malheureuse, qui coûta 80,000 hommes et des sommes immenses à l'Espagne. Plus jaloux d'augmenter l'autorité de son maître que de plaire aux grands, il les traita sans ménagement, et s'attira leur haine : aussi fut-il renvoyé du ministère à l'avénement de Charles IV (1792), exilé de la cour et détenu au château de Pampelune, d'où il ne sortit que pour retourner dans un nouvel exil. Appelé en 1808 à présider les cortès extraordin., il mourut cette année à Séville. Il avait publié plusieurs traités sur la jurisprudence. Nous citerons seulem.: *Respuesta fiscal sobre la libre disposicion, patronato y proteccion immediato de S. M. en los bienes occupados a los jesuitas*, Madrid, 1768. — *Juicio imparcial sobre las letras, en forma de breve, publicadas por la curia romana, en que se intenta disputar al señor infante de Parma la soberania temporal*, ibid., 1768 et 1769.

FLORIDE (le marq. de La), général, né à Madrid vers l'an 1646, se distingua d'une manière toute particulière en Flandre dans les guerres que l'Espagne eut à soutenir contre Louis XIV. Charles II ayant institué pour son héritier le duc d'Anjou, qui prit le nom de Philippe V, le marq. de La Floride reconnut aussitôt ses droits et les soutint vaillamment. Il se fit remarquer surtout au siége de Milan, qu'il défendit contre Eugène de Savoie, et à la bataille d'Almanza, où il commandait sous les ordres du duc de Vendôme, et mourut en 1714.

FLORIDIA (Lucie MIGLIACCIO, duchesse de), née à Syracuse en 1772, venait de perdre son premier mari, le prince de Partanna, en 1812, lorsqu'elle attira sur elle les regards du roi de Naples (*v.* Ferdinand Ier). Peu après la mort de la reine Caroline d'Autriche, ce monarque épousa en secondes noces, et de la main gauche, cette dame sicilienne, qui à l'âge de 43 ans avait conservé tous les charmes de la jeunesse. Ce mariage, célébré secrètem. le 27 nov. 1814, resta caché jusqu'au départ du roi pour Naples en 1815. Ce fut alors qu'il fut permis à la nouvelle épouse de Ferdinand de prendre la livrée de la cour, et de se loger au château; le roi voulut aussi qu'à l'ancien titre de princesse de Partanna elle substituât celui de duchesse de Floridia, l'un des fiefs de la famille Migliaccio. Si, comme femme, elle se montra exempte de vanité, elle cédait à l'ambit. comme mère, et elle employa tous les moyens pour préparer l'élévation et la fortune de ses enfants. Comblée des bienfaits du roi, elle ne lui survécut pas assez pour jouir de ses richesses. Atteinte d'une maladie inflammat., elle mourut à Naples le 29 avril 1826.

FLORIDOR (Josias de SOULAS, sieur de PRINEFOSSE, dit), comédien, né dans la Brie en 1608, mort à Paris en 1671, avait joué quelque temps en province avant son début en 1643 au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, où il remplit avec distinction les prem. rôles dans la tragédie et dans la haute comédie. Sa femme, Marguerite Valore, attachée à la même troupe, ne paraît pas s'être élevée au-dessus des actrices médiocres.

FLORIEN ou FLORIANUS (Marcus-Antonius), frère utérin de l'empereur Tacite, prétendit lui succéder et se fit reconnaître par le sénat; mais Probus ayant été proclamé par les légions d'Orient,

Florien marcha à sa rencontre et essuya un prem. échec, après lequel ses propres soldats le massacrèrent, en 276 de J.-C. Il n'avait régné que deux mois.

FLORIO (Daniel, comte), poète italien, très estimé de ses compatriotes, né en 1710 à Udine, mort dans la même ville en 1789, a recueilli et publié lui-même ses différentes productions sous le titre de *Poesie varie*, Udine, 1777, 2 vol. in-4, fig. Il a laissé les trois prem. chants d'un poème : *Il Tito, o la Gerusalemme distrutta*. Les deux prem., publiés en 1819, font regretter qu'il n'ait pu terminer un poème qui promettait un pendant au chef-d'œuvre du Tasse. Fabroni a publié sa *Vie* dans les *Vitæ illustr. Italorum*, XVI.

FLORIS (François), dit *Franc-Flore* ou *Franc-Floris*, peintre d'histoire, né à Anvers en 1520, mort en 1570, se fit de son temps une si haute réputation que ses compatr. l'appelaient le *Raphaël flamand*. Honoré de l'estime de Charles V et de Philippe II, il acquit bientôt une fortune immense; ses product., qu'il vendait très cher quoiqu'elles lui coûtassent peu de travail, sont encore aujourd'hui très recherchées en Flandre, en Hollande et en Espagne. La plupart de ses ouvr., et notamm. ses beaux *Arcs de triomphe* et ses 12 *Trav. d'Hercule*, ont été gravés par les meill. artistes. Floris compta jusqu'à 150 élèves dans son atelier. — Floris (François), dit *le Jeune*, a particulièrem. réussi dans les tabl. de petite dimens. (*v.* Franck).

FLORIS (Pierre-Williamson), voyageur, né à Dantzig, mort à Londres en 1615, avait écrit en hollandais la *Relat.* d'un voyage de 5 ans pour le compte de la compagnie des Indes. Purchas en a inséré une traduct. abrégée dans le tome Ier de sa *Collect.* Prevost a publié aussi le voyage de Floris dans son *Hist. des voyages*.

FLORUS (Lucius-Annæus-Julius), histor. lat., était, selon l'opinion la plus accréditée, originaire d'Espagne, de la famille de Sénèque, et vivait sous le règne de Trajan et d'Adrien. On a de lui, sous le titre d'*Epitome*, la relat. des principaux événem. de l'hist. romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste. On lui attribue encore le poème intitulé : *Pervigilium Veneris*, et quelques autres morceaux de poésie qu'une saine critique a jugés indignes de sa plume. Il paraît certain que les *Epitome* de Tite-Live, également attribués à Florus, ne sont point de lui; et c'est à tort que l'on a prétendu que l'*Epitome* de ce dernier n'était qu'un simple abrégé de l'histoire de Tite-Live. L'ouvrage de Florus a eu un grand nombre d'édit. Les quatre prem., S. D., paraissent être de 1470-72; parmi les autres on recherche celles de Venise, Alde, 1518, 1521, in-8 (avec le Polybe, trad. par Perroti); Leyde, Elzevir, 1638, in-12, *in usum Delphini;* avec des commentaires de Mme Dacier, 1726, in-4. Il existe plusieurs trad. franç., dont la meilleure est celle de l'abbé Paul, Paris, 1774, in-12.

FLORUS (Julius), célèbre orat. gaulois, mort à Lyon l'an 55 ou 56 de notre ère, paraît avoir fait par son éloquence l'ornem. du barreau de Rome. Il avait composé plusieurs discours qui ne nous sont point parvenus; mais Sénèque nous a conservé quelques fragments de celui qu'il prononça contre Flaminien, accusé d'avoir fait mourir un prisonn. pour satisfaire la curiosité barbare d'une courtisane. Quintilien parle aussi de Florus avec le plus grand éloge, chap. 3, liv. X des *Institut. de l'orateur*.

FLORUS (Drépanius), chanoine du diocèse de Lyon, que l'on croit être le même que *Florus-Magister* et *Florus-le-Diacre*, et que l'on suppose mort vers 860, est aut. de plusieurs ouvr., parmi lesq. nous citerons seulem. : *Poemata*, Paris, 1560. — *Liber de prædestinatione, contra Johannis Scoti erroneas definition.*, inséré, ainsi que le suivant, *Commentarius, sive expositio in canonem missæ*, dans les collections des Pères.

FLOTTE (Jean-Silvestre), professeur de philosophie, mort à Metz en 1829, a publié : *Leçons élémentaires de philosophie, destinées aux élèves de l'université qui aspirent au grade de bachelier ès-lettres*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage fut accueilli favorablem.; l'auteur en publia, l'année suivante, une nouv. édit., revue et corrigée.

FLOTTWELL (Célestin-Chrétien), savant théologien, né à Kœnigsberg, mort en 1759, profess. à l'université de cette ville, est surtout connu par son ouvrage latin sur *Luther, considéré comme auteur classique dans la langue allem.*, Kœnigsberg, 1743, in-4. Il a aussi pris part à la traduct. allemande des *Panégyriques et oraisons funèbres de Fléchier*, Liegnitz, 1749-59, 6 vol. in-8.

FLOUR (St), prem. évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, suivant les légendes, donna son nom à la ville de St-Flour.

FLOYER (John), célèbre médecin anglais, né vers 1649 à Hinters dans le Stafford, mort en 1734 à Litchfield, où il exerçait son art avec la plus gr. distinct., est aut. de plus. ouvr. recommandables, parmi lesquels nous citerons : *An Enquiry into the right use of Baths*, Londres, 1697, in-8, réimprimé en 1702 sous ce titre : *Ancient Psychrolusy revived*, et de nouveau sous celui de : *Hist. of hot and cold Bating, ancient and modern, with an appendix by D. Baynard*, ib., 1709, 1715 et 1722. — *Treatise on the asthma*, ibid., 1698, réimpr. en français un très grand nombre de fois, et traduit par Jault.

FLUDD (Robert), *de Fluctibus*, médec. et philosophe anglais, né en 1574 à Bearsted dans le comté de Kent, mort à Londres en 1637, a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin, où l'obscurité du style le dispute à l'absurdité des matières; nous nous contenterons de citer : *Utriusque Cosmi metaphysica, physica atque technica historia*, Oppenheim, 1617, in-fol. — *De supernat., nat., præternat. et contranat. microcosmi historiâ*, ib., 1619 et 1621.—*Summum bonum, quod est verum magiæ, cabalæ et alchimiæ veræ ac fratrum Roseæ-Crucis subjectum*, ibid., 1629, in-fol.

FLUE (Nicolas), personnage célèbre dans les annales de la Suisse, dont le véritable nom est

Læwenbrugger, naquit à Saxeln, canton d'Unterwald, en 1417. Après avoir passé 50 ans dans la pratique de toutes les vertus civiles et domestiq., devenu landamman de son canton, il quitta tout à coup sa femme et son enfant pour se retirer dans un ermitage, où il mourut en 1487. C'est lui qui, par son éloquence et le crédit que lui donnait sa haute réputation, apaisa une guerre civile prête à s'élever entre les huit cantons et les habitants de Soleure et de Fribourg, qui demandaient à entrer dans la fédération et à devenir le 9e et le 10e, ce qu'il leur fit obtenir par le fameux pacte appelé *Convenant de Stantz*. Au mérite de ce service réel les légendaires en ajoutent un autre qui n'est pas aussi certain : ils assurent que Nicolas Flue demeura vingt ans sans prendre aucune nourriture que la sainte cène qu'il recevait tous les mois. On a l'*Esprit et la Vie du B. Frère Nicolas*, par Foldlin de Tieffenau, 2e édition, Lucerne, 1808, in-8, en allemand.

FOÉ (Daniel de), écrivain angl., né à Londres en 1663, était fils d'un simple artisan qui le fit élever avec soin. Déjà doué d'un esprit actif, développé par de premières études, le jeune Daniel ne tarda pas à éprouver le besoin de l'exercer sur d'autres objets que sur les détails d'une profession mécanique. Il n'avait encore que 21 ans lorsqu'il publia un écrit intitulé : *Traité contre les Turks*. Les travaux littéraires auxquels Foé continua de se livrer ne l'empêchèrent pas d'exercer le métier de bonnetier, et de prendre également une part active aux affaires publiq. par des pamphlets dont plusieurs se font lire encore en Angleterre. Ces publications appelèrent sur leur auteur la sévérité du parlem. Foé comparut à la barre de la chambre des communes, et plaida sa cause avec beaucoup d'esprit et d'éloquence. Il fut toutefois condamné au pilori, à une détention de deux ans et à une forte amende qui le privait de toute sa fortune. Il subit ce jugement avec résignation, composa un *Hymne au pilori*, après son exposit., et pendant sa captivité continua d'écrire sur div. sujets. C'est alors qu'il commença (1704), l'ouvr. périodique intit. *la Revue*, terminé en 1713 et formant 9 vol. in-4, devenu très rare et dont il n'existe plus même, dit-on, un seul exemplaire complet. De Foé fut ensuite employé par la reine Anne à plusieurs missions secrètes, entre autres à préparer l'opinion en Écosse pour l'union projetée des deux royaumes. Après avoir encore éprouvé quelques désagrém. pour de nouv. pamphlets, il résolut de ne plus s'occuper que de littérature, et cette déterminat. lui procura, avec plus de repos, une réputation plus durable. Il mourut en 1731. Parmi ses ouvr., le plus remarquable, et le seul peut-être qui soit connu en France et dans les autres parties de l'Europe, est celui qui a pour titre : *la Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoé*, Londres, 1719, traduit dès 1720 par Saint-Hyacinthe et van Effen, et souvent réimpr. Mme de Montmorency-Laval a donné une édition du texte anglais avec une version franç, interlinéaire, Dampierre, 1797, 2 vol. in-8. Feutry en a publié une imitation libre ou abrégé en 1766. Campe a donné un *Nouveau Robinson*, à l'usage des enfants. Nous citerons encore des ouvr. de Foé : *l'Instituteur de famille*, 1715, 1772, 17e édit. — *La Vie et les pirateries du capitaine Singleton*, 1720, roman dans le genre du *Robinson*, mais bien inférieur. — *Histoire de Duncan Campell*, 1730. — *Histoire politique du diable*, 1726. — *Système complet de magie*, 1727. — *Journal de la peste de Londres en 1665*, 1722. — *Mém. d'un cavalier*, 1724, roman historique estimé. — *Voyage dans la Grande-Bretagne*, continué par Richardson et d'autres littérat., 8e édit., Londres, 1778, 4 vol. in-12. — *Nouveau voyage autour du monde par une route nouvelle*, 1725. On a publié une édition de ses romans, Londres, 1810, 4 vol. in-4 ; plusieurs de ses pamphlets politiques ont été réunis en 2 vol. in-8.

FOÈS (Anuce), *Foetius*, célèbre médecin, né à Metz en 1528, mort en 1595, s'attacha surtout à la méditation des œuvres d'Hippocrate dans lesq. il a eu le mérite d'éclaircir plus. passages obscurs. On a de lui : *Hippocratis Coï liber secundus de morbis vulgaribus*, etc., Bâle, 1560, in-8, augm. de comment. fort estimés. — *Pharmacopœia, medicamentor. omnium tractation. et usum ex antiquorum medicorum præscripto continens*, etc., ib., 1561, in-8. — *Æconomia Hippocratis, alphabeti serie distincta*, etc., Francfort, 1588, in-fol.; Genève, 1662, in-fol., livre devenu classique. Foès a publ. en outre une excell. édit. des *OEuvres* complètes d'Hippocrate, grec-latin, Francfort, 1595, 1657, in-fol., et Genève, 1675, 2 vol. in-fol. : cette dern. contient en outre l'*Æconomia* et les *Glossaires* d'Érotien, d'Hérodote et de Galien. Son *Éloge histor.*, par Percy, se trouve dans le *Magas. encyclopéd.*, fév. 1812.

FOGGINI (Pierre-François), prélat romain, préfet de la biblioth. du Vatican, membre de plus. acad. et sociétés sav., né à Florence en 1713, mérita la faveur de Benoît XIV et de Clément XII, et mourut en 1783, laissant sur differ. sujets d'érudit. et d'antiquités des dissertat. savantes qui sont le fruit de longues recherches et d'un examen approfondi des MSs. du Vatican. Les principales sont : *De primis Florentinorum apostolis*, etc., 1740, in-4. — *De romano D. Petri itinere et episcopatu, ejusque antiquissimis imaginibus*, 1741, in-4. — *La Vera istoria di S. Romulo, vescovo e protettore di Fiesole*, 1742, in-4. On lui doit en outre la publication du fameux MS. de Virgile conservé dans la biblioth. des Médicis : *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus à Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4 ; des fragm. authentiques du calendrier des Romains, tirés en grande partie d'anciennes inscript. découvertes à Palestrina, et publ. sous le titre de *Verrii Flacci fastorum anni Romani reliquiæ et operum fragmenta omnia*, Rome, 1779, in-fol.

FOGLIANO, nom d'une famille noble de Reggio, dont plus. membres exercèrent la souveraineté dans cette ville. En 1331 ils cédèrent cette sei-

gneurie au roi Jean de Bohême, et la lui rachetèrent ensuite pour la revendre plus tard à la maison de Gonzague, qui régnait à Mantoue.

FOGLIETTA (UBERTO), historien génois, un des meill. écriv. lat. de l'Italie moderne, né en 1518, mort en 1581, avait été exilé de sa patrie à cause de son livre *della Republica di Genova*, Rome, 1559, et passa la plus gr. partie de sa vie auprès du card. Hippolyte d'Este à Rome. C'est dans cette ville qu'il composa et publia ses ouvr., parmi lesq. on distingue : *Hist. Genuensium libri XII*, trad. en italien par Fr. Serdonati, Gênes, 1597, in-fol. — *Clarorum Ligurum Elogia*, Rome, 1574, in-4, et 1577 avec augmentat. — *De causis magnitudinis Turcarum imperii; De linguæ latinæ usu et præstantiâ*, Rome, 1574, in-8, et les opuscules suiv. qui devaient faire partie de l'hist. générale de son temps depuis la guerre de Charles-Quint contre la ligue protest. : *De sacro fœdere in Selimum ; de Expeditione in Tripolim; de Obsidione melitensi;* l'*Hist. de la conjuration de Fiesque, du meurtre de P.-L. Farnèse, de la sédition de Naples en* 1547, etc. Ces divers opuscules ont été réunis par Grævius dans son *Thesaurus antiq. et histor. ital.*

FO-HI. — V. FOU-HI.

FOIGNY (GABRIEL), cordelier défroqué, né en Lorraine vers 1650, mort en 1692, a publié les ouvr. suiv. : l'*Usage du jeu royal de la langue lat., avec la facilité et l'élégance des langues latine et franç.*, Lyon, 1676, in-8. — *Les Aventures de J. Sadeur dans la découverte et le voyage de la Terre-Australe,* Genève, 1676, in-12, souv. réimpr. On trouvera d'amples détails sur ce livre singulier dans le dictionnaire de Bayle, art. SADEUR, et aux nos 1441 et 17668 du *Dict. des anonymes*.

FOIX (RAYMOND-ROGER, comte de), fils et successeur de Roger-Bernard Ier, en 1188, accompagna Philippe-Auguste à la Terre-Sainte en 1191, se signala au siége d'Ascalon et à la prise de St-Jean-d'Acre, et revint avec Philippe lorsque Richard-Cœur-de-Lion eut pris le commandem. de l'armée des croisés. S'étant déclaré pour les Albigeois, le comte de Foix fut battu en div. rencontres et dépouillé de ses états. Il mourut en 1222 au moment où il se disposait à les reconquérir.

FOIX (ROGER-BERNARD III, comte de), poète français du 13e S., s'étant ligué avec ses voisins contre le roi d'Aragon Pierre III, fut fait prisonnier, ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Pierre en 1285, et mourut en 1303. On trouve dans les anc. MSs. deux pièces de vers que la colère lui inspira contre son ennemi : l'abbé Millot en a donné un extrait dans son *Histoire littéraire des troubadours*, t. II.

FOIX (GASTON III, comte de), vic. de Béarn, surnommé *Phœbus*, né en 1331, succéda à Gaston, son père, à l'âge de 12 ans, et s'illustra par sa valeur et sa magnificence; mais on lui reproche un caractère violent et la mort de son propre fils. Sa vie se passa dans des guerres continuelles. Il fit ses prem. armes en 1345 contre les Anglais; en 1358 pend. la révolte dite de *la Jacquerie*, il contribua à la délivrance du dauphin à Meaux. La même année il fit la guerre au comte d'Armagnac, qui manifestait des prétentions sur le Béarn, puis au duc de Berri. Il mourut en 1390, laissant un monument de sa passion pour la chasse : c'est un liv. intit. : *Phebus des deduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proye,* en prose, et en LXXXV chap., impr. souv. S. D., et réimpr. avec des correct. dans quelq. éditions de la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux, Poitiers, 1560, in-fol., etc.

FOIX (PIERRE de), dit *l'Ancien*, card.-archev. d'Arles, né en 1386, mort en 1464, fut député par Benoît XIII au concile de Constance, convoqué pour examiner les droits des prétendants au trône pontifical, et contribua à l'élection de Martin V. Légat du nouv. pontife près du roi d'Aragon, il convoqua en 1429 un concile à Tortose, et en obtenant la démission de l'antipape Clément VIII termina le schisme qui troublait l'Église dep. plus de 20 ans. En 1457 Pierre de Foix rassembla un concile provincial à Avignon, et fit arrêter de sages réglem. pour l'administrat. des diocèses. La ville de Toulouse lui dut la fondation d'un collége doté de 25 bourses. — FOIX (Pierre de), card., petit-neveu du précéd., né à Paris en 1449, mort en 1490, fut chargé de plusieurs missions import. par le pape Sixte IV, s'en acquitta avec succès, apaisa le troubles du Milanais, réconcilia le duc de Bretagne avec Charles VIII, et rétablit la paix dans le roy. de Naples. — FOIX (Catherine de) porta en dot la Navarre à Jean d'Albret vers l'an 1484. Ses états furent envahis par Ferdinand, roi d'Espagne, et l'usurpation fut sanctionnée par une bulle du pape Jules II.

FOIX (GASTON de), duc de Nemours, fils de Jean, vic. de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, né en 1489, fut mis en 1512 à la tête de l'armée d'Italie, se signala par ses exploits, fut nommé *le Foudre d'Italie*, gagna la célèbre bataille de Ravenne le 11 avril 1512, à 23 ans, et fut tué en poursuivant les vaincus. Brantôme a fait un bel éloge de ce jeune héros.

FOIX (PAUL de), archev. de Toulouse, un des plus célèbres hommes d'état de son temps, né en 1528 (de la famille de ce nom, mais seulement par les femmes), mort en 1584, se distingua dans ses ambassades en Écosse, à Venise, en Angleterre et à Rome. Ses *Lettres au roi Henri III*, pendant sa mission près du pape Grégoire XIII, ont été publ. par de Mauléon, Paris, 1628, in-4.

FOIX (FRANÇOIS de), *Flussas*, duc de Candale, commandeur des ordres du roi, embrassa l'état ecclésiastiq., fut nommé év. d'Aire en Gascogne, et mourut à Bordeaux en 1594, à 90 ans. Il a donné, avec le secours de Jules Scaliger, une édit. grecq. et lat. du *Pimandre* d'Hermès, Bordeaux, 1574, in-4; une trad. franç. du même ouvr., ibid., 1574, in-8; une édition latine des *Éléments* d'Euclide, augm. de III livres, Paris, 1578, 1602, in-fol.

FOIX (LOUIS de), architecte, né à Paris vers la fin du 16e S., eut la direction des trav. du palais de l'Escurial. Il fut un de ceux auxquels l'infant

don Carlos fit part du projet qu'il avait formé de s'enfuir dans les Pays-Bas. L. de Foix trahit la confiance du prince, et contribua à le faire arrêter. Mal récompensé de cette trahison par Philippe II, il revint en France peu de temps après, fut chargé des trav. du port de Bayonne, fit creuser le nouv. canal de l'Adour, et construisit ensuite la tour de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde. On ignore l'époque de sa mort.

FOIX. — V. CHATEAUBRIAND, LAUTREC, LESCUN, LESPARRE, SAINT-FOIX.

FOLARD (JEAN-CHARLES de), surnommé *le Végèce français*, né en 1669 à Avignon, d'une famille noble, mais peu aisée, montra de bonne heure pour le métier des armes un goût très vif que développa la lecture des *Comment. de César*, ouvrage qu'il avait reçu en prix à 15 ans. Il fit sa première campagne en 1688, sous-lieutenant dans le régiment de Berri, et peu de temps après obtint une lieuten. dans le même corps. C'est dans ce grade qu'il commença la haute réputation d'habileté qui bientôt lui valut la confiance des génér. les plus disting. : il s'était créé, dès son début sur les champs de bataille, un système d'observation et d'étude dont il a consigné les résultats dans ses ouvrages sur l'art stratégique, et ils n'ont pas médiocrem. aidé Frédéric-le Grand dans les savantes combinaisons par lesq. il prépara la révol. qu'a dep. subie la tactique européenne. Employé tour à tour en qualité d'aide-de-camp auprès du duc de Vendôme, puis du grand-prieur, son frère, Folard s'illustra dans la guerre d'Italie par plus. beaux faits-d'armes, notamm. par la défense de la Cassine de la Bouline, qui lui valut la croix de St-Louis. Il servit ensuite dans les campagnes de Flandre sous les ordres du duc de Bourgogne, puis du maréchal de Villars; fut blessé grièvement à la bataille de Malplaquet, et tomba entre les mains des impér. en se rendant à Aire, place dont il avait été appelé à diriger la défense contre le prince Eugène : celui-ci employa vainement les offres les plus séduisantes pour corrompre la loyauté du chevalier Folard, qui, après la paix de 1712, alla chercher successivem. auprès du gr.-maître de Malte et du fameux Charles XII de nouvelles occasions de mettre en pratique les théories qu'il avait profondém. méditées, et pour lesq. il poussait l'enthousiasme jusqu'à s'exposer à de justes reproches d'indiscrétion et de vanité. Ce brave capitaine mourut en 1752, commandant de la place de Bourbourg et membre de la société royale de Londres. Les idées du chevalier Folard sur la stratégie, son système des colonnes et de l'ordre profond, ont trouvé, même de son temps, des antagonistes redoutables (*v.* GUISCHARD, SAVORNIN et TERSON); mais, quelle que soit leur singularité, il n'en faut pas moins convenir qu'il avait en quelque sorte indiqué dans ses ouvrages la méthode des attaques en colonnes serrées, aujourd'hui l'une des branches les plus importantes de la tactique. Celui des ouvrages de Folard qui a fait le plus de bruit, et contribua surtout à rendre sa réputation européenne, est l'*Hist. de Polybe, avec commentaires*, Paris, 1727-30, 6 vol. in-4, et Amsterdam, 1753, 6 vol. in-4 : cette édition est la plus estimée; elle contient la plupart des écrits de Folard, etc.; la traduct. du texte grec est de dom V. Thuilier. Les *Comment. sur Polybe* ont été abrégés et publiés séparém. par Chabot, Paris, 1757, 3 vol. in-4. On trouve sur ce brave offic. d'amples détails dans l'ouvr. intit. : *Mém. pour servir à l'hist. de M. le chev. de Folard*, Ratisbonne (Paris), 1753, in-12. — FOLARD (Franç.-Melchior), jésuite, son frère, né en 1683 à Avignon, mort dans cette ville en 1739, s'est fait connaître, sans beaucoup y gagner, par plus. tragédies, etc. Il avait professé la rhétor. à Lyon, et était membre de l'acad. de cette ville. Ses tragéd., au nombre de 4, ont paru de 1720 à 1733.

FOLCUIN (St), évêque de Térouane en 817, mort le 14 décembre 856, sauva les reliques de St Bertin de la fureur des Normands vers 846. — FOLCUIN, abbé de Lobes sur la Sambre, né vers 935 en Lorraine, mort en 660, a fait des réglem. pour la discipline de son abbaye, et laissé la *Vie de St Folcuin, évêque de Térouane*, insérée dans les *Actes de l'ordre de St-Benoît*, du P. Mabillon; *les Gestes des abbés de Lobes depuis la fondation du monast. au 7e S.; les Vies de St Omer, de St Bertin, de St Vinoc et de St Silvin*. — FOLCUIN, moine de St-Bertin dans le 10e S., né en Lorraine, mort à un âge peu avancé, est auteur de deux *Recueils* de chartes, diplômes et autres monuments de différents monastères. On a aussi de lui quelq. vers, entre autres une *Épitaphe de St Folcuin, évêque de Térouane*, dont il se disait parent.

FOLCZ (JEAN), poète allemand, né vers le milieu du 15e S., était barbier à Nuremberg; il se distingua par l'invention de plus. rhythmes, et fit imprimer un grand nombre de poésies, parmi lesquelles on remarque son *Hist. poétique allemande*, 1480, in-4 de 20 feuilles (c'est une hist. abrégée de l'empire germanique en rimes allemandes). — *Vitæ Patrum, vel liber colacionum*, poème de 297 vers, 1485, in-fol.

FOLENGO (JÉRÔME, dit THÉOPHILE), plus connu sous le nom de *Merlin Cocaïe*, poète burlesque, né à Mantoue en 1491, mort en 1544 au couv. de Ste-Croix de Campèse, près Bassano, a laissé plusieurs poèmes, la plupart sur des sujets de dévotion et quelques-uns aussi dans un genre qu'il appela macaronique (sans que l'on sache bien pourquoi), entre autres l'*Orlandino*, publié sous le nom de *Limerno Pitocco*, Venise, 1526, in-8. — *La humanità del Figliuolo di Dio, in ottava rima*, ibid., 1533, in-8. Le plus connu de ses ouvr. est son *Opus macaronicum*, souv. réimpr., et dont l'édit. la plus récente est celle d'Amsterd. (Mantoue), 1768-71, 2 vol. in-4, avec sa *Vie* : il en existe une trad. française sous le titre d'*Hist. macaronique de Merlin Cocaïe*, Paris, 1606, 2 vol. in-12, réimpr. en 1832. — FOLENGO (Jean-Bapt.), bénédictin, frère du précédent, né vers 1499, mort en 1559, a laissé un *Commentaire sur les psaumes*, Bâle, 1557, et un autre *sur les deux*

épîtres de St Pierre, celle de *St Jacques* et la première de *St Jean*. Cet ouvrage a été mis à l'index. On a encore de lui une *Table* où les psaumes sont divisés en différ. classes.

FOLEY (Sir Thomas), contre-amiral anglais, né dans le Pembrokeshire en 1757, entra fort jeune au service. Il était déjà lieuten. sur le vaisseau *le Prince-George*, lorsqu'il prit part à l'action entre l'amiral Rodney et le comte de Grasse; en 1793, il montait *le Saint-George* en qualité de capitaine. On le vit, en 1797, prendre une part active à la bataille du cap St-Vincent; et ce fut lui qui, le 1er août 1798, après avoir renforcé la flotte de Nelson, engagea le combat contre la flotte française à la bataille du Nil, et se distingua par son audace et l'habileté de ses manœuvres. L'enlèvem. de la flotte danoise à Copenhague lui fit cueillir de nouveaux lauriers, et lui assura l'estime et l'amitié de Nelson. Depuis 1807, où il fut élevé à la dignité de contre-amiral, aucune action d'éclat ne distingua sa carrière; seulement des récompenses pour ses services lui furent décernées à plusieurs reprises. Il était à Portsmouth, gouverneur en chef, lorsqu'il mourut en 1833, âgé de 76 ans.

FOLIGNO (la B. Angèle de), née dans cette ville au 13e S., embrassa la vie religieuse dans le tiers-ordre de St-François, et se fit remarquer par sa modestie et sa piété. On a d'elle plusieurs opusc. publiés sous le titre de : *Theologia crucis*, Paris, 1538 et 1601; trad. en français, Cologne, 1696, in-12. St François de Sales et Bossuet parlent avantageusem. des écrits de cette Ste religieuse, dont la *Vie* a été écrite par le P. J. Biancone, Paris, 1604, in-12.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né en 1690, mort en 1754, membre de la société roy. de Londres et associé de l'académie des sciences de Londres et de Paris, a composé un grand nombre de mémoires sur le poids et la valeur des monnaies romaines; les mesures des colonnes trajane et antonine; les monnaies d'or d'Angleterre depuis Édouard III; sur les polypes d'eau douce et sur div. sujets de physique. La plupart de ces mém. ont été insérés dans les *Transact. philosoph.*; les principaux sont : *Table des monnaies d'or d'Angleterre, dep. la 18e année du règne d'Édouard III*, Londres, 1736, in-4, réimpr. en 1745 avec des addit. — *Comparaison entre les mesures et les poids de France et d'Angleterre*, etc.

FOLLEVILLE (Gab. GUYOT de), ecclésiastique plus connu sous le nom d'*évêque d'Agra*, a joué un rôle pend. la guerre de la Vendée (1793-94) en se faisant passer pour évêque, alors qu'il n'était réellement que simple prêtre, et naguère vicaire à Dol en Bretagne. Placé à la tête d'un conseil supérieur qui devait administrer le pays insurgé, le prétendu évêque ne répondit pas à l'idée que les Vendéens avaient conçue de lui; son imposture fut même découverte par les chefs; mais les circonstances critiq. où se trouvait l'armée empêchèrent qu'on ne dévoilât ce scandale. Après la déroute du Mans, l'abbé de Folleville tomba entre les mains des républicains, et périt sur l'échafaud à Angers, le 5 janv. 1794. C'était, dit-on, un homme pieux, et d'un caractère fort doux; néanmoins il paraît difficile de concilier ce jugem. avec la vanité qui le porta à s'attribuer un titre dont il n'était pas revêtu.

FOLLI (François), méd. de la cour de Cosme III à Florence, né en 1624 au château de Poppi en Toscane, mort à Citerna en 1685, est auteur des ouvrages suiv. : *Recreatio physica, in quâ de sanguinis et omnium viventium univers. analogicâ circulatione disseritur*, Florence, 1665, in-8. — *Dialogo intorno alla cultura della vite*, ibid., 1670, in-8, ouvrage cité par Gamba dans la *Serie di testi*. — *Stadera medica*, etc., Florence, 1680, in-8 : dans cet écrit Folli se donne pour l'invent. de la transfusion du sang; mais on sait que cette invention appartient à Libavius. L'*Éloge* de Folli a été écrit par A.-F. Durazzini.

FOLLIE (Louis-Guillaume de La), chimiste, né en 1733, mort en 1780 à Rouen, sa patrie, a fourni à l'acad. de cette ville, dont il était membre, un assez grand nombre de mémoires chimiques, et publié : *le Philosophe sans prétent., ou l'homme rare*, ouvrage physique, chimique, politique et moral, etc., Paris, 1775, in-8, traduit en allem., Francfort, 1781, in-8. — Un autre Follie, né à Paris en 1761, fit un voyage dans les déserts de Sahara, et en publia une *Relation*, Paris, 1792, in-8; traduit en allemand par J. Forster, Berlin, 1795, in-8.

FOLQUET *de Romans*, troubadour du 13e S., vécut successivement en Italie, à la cour de Frédéric II, à celle du marquis de Montferrat, à Savone auprès du seigneur de Carret, et fut un des poètes qui cherchèrent à enflammer le zèle des princes chrétiens pour les croisades. Il reste de lui 16 pièces, dont Raynouard a publié quelq.-unes dans le t. IV du *Choix de poésies des troubad.* — Folquet *de Lunel*, autre troubad. du 13e S., n'est connu que comme auteur de quatre pièces dédiées à Henri, comte de Rodez, et d'une satire intit. : *Roman de la vie mondaine*, dans laquelle il se montre ridiculem. dévot envers la Ste Vierge.

FONCEMAGNE (Étienne LAUREAULT de), sav. littérateur, né à Orléans en 1694, passa quelques années dans la congrégation de l'Oratoire. Rentré dans le monde, il fut admis en 1722 à l'acad. des inscript., dont il devint un des membres les plus utiles, et en 1737 à l'Acad. française. Il était alors sous-gouvern. du duc de Chartres, place dont il se démit en 1758, et mourut en 1779. On a de lui, dans le *Rec.* de l'Acad., des dissertat. pleines de goût et d'érudit. Il est particulièrem. connu par la longue polémique qu'il soutint avec avantage contre Voltaire au sujet de l'authenticité du testam. du cardinal de Richelieu. Tout ce que Foncemagne a écrit sur cette matière se trouve réuni dans la *Lettre* jointe à l'éd. donnée par Marin des *Maximes d'état, ou Testament politique du cardinal de Richelieu*, Paris, 1764, 2 vol. in-8.

FONCENET (François DAVIET de), géomètre, né à Thonon en 1734, a donné à l'acad. des sc. de Turin, dont il était membre, plus. mémoires sur l'analyse algébrique, les principes généraux de la mécanique et l'analyse transcendante : il paraît que la partie analytique de ces mémoires lui avait été fournie par le célèbre Lagrange, son maître. Foncenet acquit la réputat. d'un bon géomètre, et fut placé à la tête de la marine sarde, puis chargé du command. de Villefranche. Lors de l'invas. du comté de Nice par les Français en 1792, ayant rendu la place sans se défendre, d'après des ordres supérieurs, il fut jeté dans un cachot et y resta plus d'un an. Il mourut à Casal en 1799. La plupart de ses écrits se trouvent dans les *Miscell. phys. mathem. Taurin.*, etc., Turin, 1759.

FONDOLO (Gabrino), tyran de Crémone de 1409 à 1420, n'est connu que par sa perfidie et l'horrible cruauté avec laquelle il fit massacrer sous ses yeux plus de 70 citoyens nobles de Crémone, à la suite d'un repas auquel il les avait invités sous prétexte de rapprocher les partis et d'étouffer les semences de guerre civile. Il fut livré à Philippe Visconti, duc de Milan, qui le fit mettre à mort en 1425.

FONSECA (Pierre de), d'une ancienne famille de Portugal, fut fait card. en 1409 par Benoît III, et confirmé par Martin V, qui l'employa comme légat près de l'emper. de Constantinople. Il mourut en 1422, après avoir rempli plus. autres miss. importantes.

FONSECA (Jean-Rodrigue de), év. de Burgos et membre du conseil de la reine Isabelle, né à Séville vers 1452, mort en 1530, fit tout ce qui dépendit de lui pour empêcher et pour entraver l'expédition de Christophe Colomb, et s'opposa constamment à l'adoption des mesures sollicitées par Las-Casas pour l'amélioration du sort des Indiens; c'est lui qui disait que pour convertir ces peuples il fallait un baptême d'eau ou de sang.

FONSECA (Pierre da), jésuite, surn. *l'Aristote portugais*, né en 1528, mort en 1599, professeur à l'univers. d'Evora, fut élevé aux prem. dignités de son ordre, nommé membre du conseil des ministres de Philippe II, et chargé de div. négociat. importantes par le pape Grégoire XIII; on a de lui un *Comment. lat. sur la métaphysique d'Aristote*, 4 vol. in-fol. — *Institutiones dialecticæ*, Lisbonne, 1564.

FONSECA (Rodrigue), célèbre méd. portugais, professeur à Pise, puis à Padoue, où il mourut en 1622, a laissé un assez grand nombre d'ouvr. dont plus. sont encore estimés; les princip. sont : *De calculorum remediis qui in renibus et in vesicâ gignuntur*, Rome, 1586, in-4. — *De venenis eorumque curatione*, ibid., 1587, in-4. — *De hominis excrementis*, Pise, 1613, in-4. — *Opusculum quo adolescentes ad medicinam facilè capescendam instruuntur*, etc., Florence, 1596, in-4. — *De tuendâ valetudine et producendâ vitâ*, etc., ibid., 1602, in-4, trad. en italien par Policien Mancini, ibid., 1603, in-4. — *Consultationes medicæ*, etc., Venise, 1618, in-fol., etc. — Fonseca (Gabriel), médec. portugais, neveu du précéd., professa la philosophie à Pise et la médecine à Rome, devint archiâtre du pape Innocent X, et mourut en 1668; on a de lui entre autres ouvr. : *OEconomia medici ; Convivia medicinalia*, etc.

FONSECA (Éléonore, marq. de), née à Naples en 1768, d'une des prem. familles de cette ville, cultiva la botanique et diverses branches de l'hist. natur.; elle aida même le célèbre Spallanzani dans ses recherches et dans la découv. des vaisseaux lymphatiq. En 1799, à l'approche de l'armée française, elle résista aux lazzaroni qui massacraient tous les partisans des Français. Après les succès du card. Ruffo, la marq. de Fonseca, qui n'avait point quitté Naples, fut arrêtée et pendue le 20 juill. 1799. Elle avait créé le *Moniteur napolitain*, journal dans leq. elle attaquait la famille royale et surtout la reine, dont elle avait personnellement à se plaindre.

FONSECA FIGUEIREDO Y SOUSA (Joseph-Marie), franciscain portugais, né à Evora en 1690, mort en 1760, fut successivement théologien de Benoît XIII au concile de Latran, consulteur des congrégat. sacrées, président de *salines* à Rome, conseiller aulique de l'emper. Charles VI, chargé d'affaires du roi de Sardaigne et son plénipot. sous les pontificats de Benoît XIII, de Clément XII et de Benoît XIV, enfin évêque de Porto et membre de plus. acad. On a de lui plus. ouvr. en espagnol et en ital.; les princip. sont : *Jura romanæ provinciæ super ecclesiam aracœlitanam*, etc., Rome, 1719, in-fol. — *Excelencias y virtudes del apostolo de las Indias S. Francisco Solano*, ibid., 1727, in-8. — *Tabulæ chronologicæ*, etc., *sanctorum pontificum, cardinalium*, etc., ibid., 1737, in-fol.

FONTAINE (Charles), poète français, élève et ami de Marot, né à Paris en 1515, mort postérieurement à 1588, a composé un grand nombre de poésies telles que : *Élégies, Épîtres, Épigrammes, Odes, Énigmes, Chants divers*, qu'il publia successivement à Lyon depuis 1546 jusqu'en 1557. Son ouvrage le plus remarq. est *le Quintil horatian*, 1551, in-16, ainsi intitulé du *Quintilus Varus*, dont parle Horace dans son *Art poétique*.

FONTAINE (Nicolas), écrivain laborieux, né à Paris en 1625, passa quelq. années à Port-Royal, s'attacha à Nicole, Arnaud et Sacy, avec lequel il fut enfermé à la Bastille, depuis 1664 à 1669, et mourut à Melun en 1709. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. de piété entre autres : *Vie des Saints pour tous les jours de l'année*, Paris, 1679, 4 vol. in-8. — *Les Figures de la Bible*, attribuées à Le Maistre de Sacy, et connues sous le nom de *Bible de Royaumont*, Paris, 1674, in-4, souv. réimpr. — *Mém. pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1736, 2 vol. in-12. — *Traductions des homélies de St Chrysostôme sur les épîtres de St Paul*, 7 vol. in-8, etc.

FONTAINE (le chev. Alfred-Désiré de La), né à Namur en 1787, d'une famille ancienne, fut admis à l'école milit. de Fontainebleau, reçut son

brevet de sous-lieuten. à l'âge de 18 ans, et fit, en servant alternativem. dans l'infanterie, dans la cavalerie et dans l'état-major, les principales campagnes de l'empire. Présenté à Napoléon sous les murs de Madrid, en 1809, il en obtint des éloges avec le titre de capit. Dès-lors successivem. décoré de plusieurs ordres, colonel d'état-major, colonel en prem. du 7ᵉ hussards, gouverneur civil et milit. de l'île de Banka, dans toutes les occasions il donna des preuves de talent, d'instruction et de courage. Command. de Taracona, et chargé ensuite de la défense du fort de Coca, dans la Vieille-Castille, il triompha d'un ennemi bien supérieur en nombre. Avec une poignée de grenadiers, il défendit le passage de l'Érasma contre un corps espagnol composé de 500 chevaux et de 300 hommes d'infanterie. A la tête de 40 grenadiers, il tomba sur un détachement de 400 Espagnols, reprit un convoi dont ils s'étaient emparés, et délivra 40 prisonniers qu'ils emmenaient. Provoqué à un combat particulier par le commandant du corps dit des Bourbons, il accepta le défi, et les deux guerriers à cheval, au milieu de l'enceinte que formaient leurs soldats, rappelèrent ces temps antiques où des chefs suspendaient une lutte générale pour combattre corps à corps. Fontaine resta vainqueur. En Allemagne, paraissant inopinément, et seul, devant 500 ennemis placés au détour d'un bois, il les somme avec une telle assurance de mettre bas les armes, que ceux-ci, se croyant enveloppés par un corps nombreux, obéissent à cette audacieuse sommation. Après la bataille de Waterloo, rentré en Belgique, sa prudence préserva Namur de grands malheurs; les bourgmestres et le conseil de régence lui envoyèrent, sur parchemin, un témoignage de leur reconnaissance. Chargé par le roi des Pays-Bas du commandement des forces militaires des Célèbes, il attaqua le sultan Aboë-Bakar, qui en était la terreur, et qui se trouvait à la tête de 4,000 hommes; il enfonça, à l'arme blanche, les masses ennemies, s'attacha au sulthan, en reçut un coup de poignard, et parvint, après une lutte terrible, à le vaincre, en lui donnant la mort; le fils aîné de ce prince et tous les chefs de son armée succombèrent avec lui. Nommé chef de l'état-major-général de l'armée des Pays-Bas aux Indes-Orientales en 1821, Fontaine présenta et fit adopter ses moyens d'attaque de la colonie de Palembang, qui résistait depuis plusieurs années aux armes hollando-belges; après deux jours d'un combat sanglant, ses efforts furent couronnés d'un succès glorieux et complet. Il mourut à Montak, chef-lieu de son gouvernem., en 1825, au moment où il allait recevoir sa promotion au grade de général. Il a laissé des *Mémoires* inédits.

FONTAINE DES BERTINS (ALEXIS), célèbre géomètre, né Claveison (Dauphiné) en 1725, mort vers 1771, est le prem. mathématicien qui se soit occupé de la théorie générale et des applications du calcul intégral. Admis en 1733 à l'acad. des sc., il lui présenta une foule de mém. intéressants, qui tous ont contribué au progrès de la science, et qui pour la plupart ont constaté des découv. utiles; ces mém. font partie du recueil de l'acad. et ont été réunis, 1764, in-4. L'*Éloge* d'A. Fontaine a été composé par Condorcet.

FONTAINE (JEAN LA). — V. LAFONTAINE.

FONTAINES (PIERRE des), conseill. de St Louis, l'un des prem. qui écrivirent sur la jurisprudence franç., a recueilli les coutumes de l'ancien bailliage du Vermandois, avec des notes, dans un ouvr. intit. *Conseil*, que Ducange a joint à l'hist. de St Louis, 1668, in-fol.

FONTAINES (MARIE-LOUISE-CHARLOTTE DE PELARD DE GIVRY, épouse du comte de), morte en 1730, est auteur de deux romans : *la comtesse de Savoie*, et *Aménophis, prince de Libye;* tous deux réimpr. dans l'édition des *OEuvres* complètes de Mᵐᵉˢ de La Fayette et de Tencin, Paris, 1804, in-8, et séparém. avec une notice littér., Paris, 1812, in-8.

FONTAINES. — V. DESFONTAINES.

FONTANA (ANNIBAL), habile grav. en pierres fines, mort à Milan, sa patrie, en 1587, excellait dans l'art de graver, soit en creux, soit en camées; le plus précieux de ses ouvr. était une petite cassette en cristal de roche, couverte de bas-reliefs composés et exécutés par lui : on cite aussi les bas-reliefs et les statues dont il orna le portrait de Notre-Dame de St-Celse à Milan.

FONTANA (PUBLIO), curé de Paluccio, village du territoire de Bergame, où il naquit en 1548, et où il resta jusqu'à sa mort malgré les offres séduisantes du card. Adolbrandini pour l'attirer à Rome, a laissé des *Poésies* qui ont été recueillies et publ. par Marc-Antoine Foppa et ensuite par le cardinal Furietti, Bergame, 1752, in-8, avec une *Vie* de l'auteur. Le plus estimé des ouvr. de Fontana est sa *Delphinis, libri III*, impr. pour la prem. fois à Venise, 1582, in-4.

FONTANA (DOMINIQUE), célèbre archit. et ingén., né au village de Mili près du lac de Côme en 1613, s'est rendu célèbre par les trav. qu'il exécuta sous le pontificat de Sixte-Quint. La ville de Rome lui doit l'érect. de l'obélisque qui embellit la place St-Pierre, et de ceux du mausolée d'Auguste sur la place de Ste-Marie-Majeure, de la basilique de St-Jean-de-Latran et de la porte du peuple. Fontana construisit aussi plus. édifices remarq., entre autres la bibliothèque du Vatican, le palais pontifical du *Monte Cavallo*, la fontaine dite *Acqua Felice*, qui amène à Rome l'eau d'une montagne distante de 5 lieues; celle de la place *Termini* et quelq. autres. Comblé d'honneurs et de richesses, Fontana se vit accuser d'avoir détourné à son profit des sommes considérables, et perdit son emploi. Il se retira à Naples vers 1592, fut nommé archit. et prem. ingénieur du roi des Deux-Siciles, creusa des canaux qui préservèrent des inondations la province dite *Terre de Labour*, éleva un chemin le long de la mer, construisit le palais du roi, et donna le plan du port de Naples, exécuté sous Pierre d'Aragon, par François Picchiati, et mourut à Naples en 1607. On a de lui : *Del modo tenuto*

nel transportare l'obelisco Vaticano, e delle fabbriche di nostro signore Sisto V, fatte dal cavalier Dom. Fontana, Rome, 1590, in-fol., avec 19 grav. de Boniface da Sebenico, réimpr. à Naples, 1604, in-fol., avec un 2e vol. *in cui si ragiona di alcune fabbriche fatte in Roma e in Napoli*, etc.— FONTANA (Jules-César), fils du précéd., architecte du roi de Naples, a élevé un mausolée à son père dans l'église de Ste-Anne. — FONTANA (Jean), frère aîné de Dominique, archit. et ingén., né en 1540, mort à Rome en 1614, s'est particulièrem. distingué par ses travaux hydrauliques. On lui doit le rétablissement des anciens aquéducs d'Auguste destinés à amener à Rome l'eau du lac Bracciano, la contruction des digues qui préservèrent Ravenne et Ferrare des inondat. du Pô, et une foule d'autres trav. utiles. On croit que le beau palais Giustiniani a été construit sur les dessins de cet artiste.

FONTANA (AUGUSTIN), comte de Scagnelli, juge civil à Plaisance, sénateur à Mantoue, auditeur de rote à Rome, mort vers la fin du 17e S., n'est connu que par l'ouvr. suiv. : *Amphitheatrum legale, seu Bibliotheca legalis amplissima*, Parme, 1688, 3 tomes in-fol., recueil bibliographiq. plus recherché que celui de Lipenius. — FONTANA (Ch.-Emmanuel), autre bibliographe ital., de la même époque, a laissé un ouvrage intitulé : *Bibliotheca poetico-toscana*, Rimini, 1688, in-12.

FONTANA (CHARLES), archit., né à Bruciato dans le territ. de Côme en 1634, fut chargé par les papes Innocent XI et Clément XI de la construct. de plus. monum. import., entre autres des palais Grimani et Bolognetti, du mausolée de la reine Christine dans l'église de St-Pierre, de la fontaine de St-Pierre et de la fontaine de Ste-Marie, du théâtre Tordinone, de l'église de St-Michel à Ripa, du palais du mont Citorio, des greniers publics de Termini. Il mourut à Rome en 1714; on a de lui un assez gr. nombre d'écrits relatifs à son art; les princip. sont : *Il tempio Vaticano e sua origine con gli edifici più conspicui antichi e moderni*, Rome, 1694, in-fol., trad. en lat. par J.-Jos. Bonnerue de St-Romain, ibid., 1753, fig. — *L'Anfiteatro Flavio descritto e delineato*, etc., La Haye, 1725, in-fol. *Trattato delle acque correnti*, Rome, 1694 et 1696, in-fol. — *Descrizione della capella del fonte battismale nella basilica Vaticana*, Rome, 1697, in-fol. — *Discorso sopra il monte Citorio dell' Antio*, ibid., 1708, in-fol. — *Antio e sua antichità*, ibid, 1710, in-fol. — FONTANA (François), de la même famille, fut aussi un habile architecte. L'ouvrage le plus important qu'il ait exécuté est le transport et l'érect. sur la place du Monte Citorio, en 1705, d'une ancienne colonne prise d'abord pour la *Columna citatoria*, et que l'on reconnut ensuite pour la colonne consacrée à Antonin-le-Pieux par Marc-Aurèle et Lucius-Vérus.

FONTANA (FÉLIX), savant physicien et naturaliste, né dans le Tyrol en 1730, mort à Florence en 1805, avait été successivem. professeur de philosophie à Pise, physicien de l'emper. Léopold II, et chargé, en cette qualité, de former le beau cabinet de physique et d'hist. natur. que possède cette ville. Il est aut. de plus. écrits remarquables sur la chimie, la physique et la physiol. Les principaux sont : *Riserche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4.—*Riserche fisiche sopra 'l veneno della vipera*, Lucca, 1767, in-8.— *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains*, etc. (en français), Florence, 1781, 2 vol. in-4, fig.; traduit en allem., Berlin, 1787, 2 vol. in-4, fig. — *Principes raisonnés sur la générat.*, etc. Napoléon avait commandé à Fontana une collection de toutes les parties du corps humain en cire coloriée, à l'instar de celle que ce sav. avait fait exécuter sous ses propres yeux pour le musée de Florence; mais les pièces envoyées à Paris s'étant trouvées infér. à celles de M. Laumonier, la collect. fut donnée à la faculté de médec. de Montpellier. — FONTANA (le P. Grégoire), célèbre mathématicien, frère du précédent, né dans le Tyrol en 1735, entra fort jeune dans la communauté des écoles pies, professa successivement à Sinigaglia, à Bologne, à Milan, enfin à Pavie, où il remplaça le fameux Boscowich dans la chaire de hautes mathématiques. Il remplit cette place pendant environ 30 années avec distinction, et donna au public une foule de mémoires qui, en attestant son zèle pour les progrès de la science, lui firent une réputat. européenne. En 1796, Fontana reçut de Bonaparte des témoignages d'estime et de confiance; il fut nommé membre du corps-législatif de la républ. cisalpine, puis membre du collége électoral *de' Dotti*, à l'époque de l'organisat. de la républ. ital.; mais ces distinctions ne changèrent rien à l'état de sa fortune; il mourut pauvre à Milan en 1803. Ses principaux ouvr. sont : *Analyseos sublimioris opuscula*, Venise, 1763. — *Memorie mathematiche*, Pavie, 1796, in-4. On a de lui des traduct. de plus. ouvr. savants, entre autres des suiv. : *Compendio di un corso di lezioni di fisica sperimentale del Giorgio Alvood*, etc., Pavie, 1781. — *La Dottrina degli azzardi applicata a' problemi della probabilità della vita, delle pensioni*, etc., *di Abram Moivre*, ibid., 1776, in-8. Les *Rec.* des acad. de Sienne, de Turin, etc., renferment divers mém. de G. Fontana, qui a également fourni des notes et des addit. importantes à un grand nombre d'ouvr. de physique et de mathémat. publiés de son temps en Italie.

FONTANA (le P. MARIANO), mathématicien, né à Casalmaggiore en 1746, entra fort jeune dans la congrégation des barnabites, et professa successiv. pendant près de 30 années consécutives la philosophie dans le collége public de Ste-Lucie à Bologne, puis à Livourne, les mathématiq. au collége de Mantoue, les mathémat. appliquées à la mécan. et à la statique à Milan et à Pavie, prit sa retraite en 1802, et mourut à Milan en 1808. Il était associé à plus. acad. ital. et étrangères, membre de l'Institut national du royaume d'Italie, et du collége *de' Dotti*. Parmi ses ouvrages impr. on remarque son *Corso di dinamica*, Pavie, 1790, 1792 et 1795, 3 vol. in-4; on trouve dans les *Atti* de l'Institut

national de Pavie un mémoire dans lequel Fontana a essayé de réfuter le *Traité analytique de la résistance des solides d'égale résistance*, etc., par Girard.

FONTANA (François-Louis), cardinal, mort en 1822, membre des premières académies d'Italie, était professeur d'éloquence à Milan, quand il fut appelé à Rome pour être procureur-gén. de l'ordre des barnabites et consulteur des rites. En 1804, il suivit le pape Pie VII à Paris, fut enfermé à Vincennes à l'occas. du bref adressé au card. Maury, et seconda le pape dans ses projets de réformer les états pontificaux. Ce savant prélat avait fait beaucoup de recherches biographiq.; on trouve plus. articles de lui dans les *Vitæ Ital. doctrinâ præst.*, de Fabroni, ainsi que dans d'autres rec. Il coopéra avec le P. Scati à la publication des œuvres de Gerdil, 1806-1811, 20 vol. in-4, et plaça en tête une vie fort bien écrite de ce savant théologien, dont il avait été l'ami.

FONTANEILLES, médec. de la maison du duc de Bourbon, membre de la société d'horticulture, correspondant de celle d'agriculture, mourut en nov. 1831. On a de lui, outre divers *Mémoires* relatifs à la médec. et à l'horticulture, la *traduct.*, avec *notes*, de deux ouvr. estimés, et qui obtinrent un grand succès : l'*Art d'élever les vers à soie*, du comte Dandolo, 3e édit., 1830, et l'*Art de cultiver les mûriers*, du comte Ch. Verri, 1826.

FONTANELLE (Jean-Gaspar DUBOIS), littérateur, né en 1737 à Grenoble, mort en 1812, membre de l'académie de cette ville, s'est exercé dans différents genres de littérat. avec des succès variés. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, in-12, souv. réimpr. — *Anecdotes africaines*, etc., 1775. — *Nouv. mélanges... dramatiques, philosophiq. et littér.*, 1781, 3 vol. in-8. — *Théâtre et œuvres philosophiques*, etc., 1785, in-8. — Une traduct. des *Métamorph. d'Ovide*, 1802, 4 vol. in-8, avec des notes; 1806, 2 vol. in-12; et enfin un *Cours de belles-lettres*, plus élémentaire que celui de La Harpe, publ. par M. Renauldon, petit-fils de l'aut., 1813, 4 vol. in-8. Fontanelle travailla à la rédact. de plusieurs ouvr. périodiques, entre autres au *Journal de politique et de littérat.* et au *Mercure de France*. Des pièces de théâtre qu'il a composées, et dont aucune n'est restée au répert., nous citerons : *le Connaisseur*, comédie en 2 actes et en vers, 1762, in-8. — *Le bon Mari*, id. en un acte et en vers, 1763, in-8, et son drame d'*Éricie, ou la Vestale*, en 3 actes, 1768, in-8, pièce dirigée contre le fanatisme religieux, et dont la représentation fut interdite à l'époque où elle parut.

FONTANES (Jean-Pierre-Marcellin de), inspecteur des manufact. dans le Bas-Languedoc, puis dans le Poitou, né à Genève en 1721, mort à Nantes en 1774, a laissé des souvenirs honorables par les établissem. utiles qu'il créa dans le Poitou. Cette province lui doit en grande partie le défrichement des terrains stériles appelés *lais-de-mer*, l'amélioration de la culture et la propagation des pépinières de garance. Les *Éphémérides du citoyen* renferment plus. *Mém.* fournis par de Fontanes.

FONTANES (Louis de), fils du précédent, né à Niort en 1761, fut élevé par sa mère dans la religion catholique, et fit ses premières études dans sa ville natale, chez d'anciens jésuites. Il profita si bien de leurs leçons, qu'avant l'âge de 20 ans il s'était déjà fait un nom par des morceaux de poésie où l'on s'accordait à louer la réunion si rare de l'imagination, du goût et de l'harmonie; à 21 ans il avait publié une traduction en vers de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, traduction qu'il revit dep. avec soin, et dont l'édition la plus récente ne précéda que de trois jours celui de sa mort. Dans l'intervalle de 1783 à 1789, il publia *la Journée des morts*, quelques fragments de *Lucrèce*, le poème *du Verger*, qui passe pour son meilleur ouvrage, et enfin l'*Épître à Louis XVI sur l'édit en faveur des non catholiques*, qui remporta le prix à l'Académie française. Depuis la révolution il fut attaché à la rédact. d'un journal, *le Modérateur*, titre qui indique suffisamment dans quel esprit il était composé. Pend. la terreur, il eut le courage de composer en faveur des malheureux Lyonnais une pétition qui fut présentée à la convention; lors de la formation de l'Institut, il en fut nommé membre, et ensuite professeur de belles-lettres à l'école centrale des Quatre-Nations. Proscrit au 18 fruct., il alla chercher un asile en Angleterre; ce fut là qu'il forma avec M. de Châteaubriand une liaison que la mort seule a interrompue. Rentré en France après le 18 brumaire, il fut l'un des rédacteurs du *Mercure*, journ. dont les principes ne furent point agréables au 1er consul. Quelque temps après il prononça dans l'église des Invalides, qui n'était point encore rendue au culte, l'*Éloge funèbre de Washington*. Nommé ensuite membre du corps-législatif, en 1803, il fut élevé à la présid.; c'était l'époque des plus grandes victoires et des actes les plus sages de l'administration de Bonaparte : Fontanes les loua; il eut raison de les louer. On a voulu depuis lui en faire un crime : rien ne nous paraît plus injuste. Cependant quelques vérités sévères, mêlées aux accents de la louange, blessèrent les oreilles du maître. Il perdit la présid., et en 1808, par forme de dédommagement, il fut nommé gr.-maître de l'université. Il s'occupa dans cette place importante à faire refleurir les bonnes études. Appelé au sénat en 1810, il fut un des premiers qui, le 1er avril 1814, parlèrent en faveur du rappel des Bourbons. La Charte le compte au nombre de ses rédacteurs. Créé pair de France le 4 juin de la même année, au second retour du roi en 1815, il entra dans le conseil privé. Dep. 1816, Fontanes parla rarement à la chambre des pairs. Il mourut à Paris le 17 mars 1821, laiss. en portefeuille un poème *sur la délivrance de la Grèce*, que l'on ne croit pas entièrem. terminé. La mort tragique du jeune Saint-Marcellin, pour qui Fontanes avait une affection toute paternelle, l'avait frappé d'un coup qui peut-être abrégea ses jours. Fontanes avait dans le commerce de la vie privée

comme dans l'exercice de ses fonctions une gr. aménité de mœurs. Sa physionomie était douce, spirituelle et bienveillante. Son dernier ouvr. est une *Ode sur la violat. des tombeaux de St-Denis*, qui eut un grand succès à l'Acad., où il la déclama lui-même avec autant de grâce que de noblesse. Fontanes doit être considéré comme un des prem. poètes du second ordre; comme orateur, il a droit à être placé au premier rang.

FONTANGES (Marie-Angélique SCORAILLE de ROUSSILLE, duchesse de), née en 1661, était fille d'honneur de Madame lorsque son éclatante beauté séduisit le roi, fatigué de la hauteur, des violences et des inégalités de caractère de Mme de Montespan. Mlle de Fontanges se vit en peu de temps la dispensatr. de toutes les grâces et l'objet des adorat. de la cour; elle était tellem. enivrée de sa faveur, qu'elle passait devant la reine sans la saluer; mais son règne fut de courte durée : ayant perdu sa beauté à la suite d'une couche, elle perdit le cœur du roi, se retira dans l'abbaye de Port-Royal, et y mourut en 1681, dans sa 20e année.

FONTANIEU (Gaspar-Moïse), maître des requêtes et intendant de Grenoble, conseiller-d'état ordinaire, contrôleur-gén. des meubles de la couronne, mort en 1767, a laissé en MSs. le plus volumineux recueil de titres que nous possédions sur l'histoire de France, avec des notes, des observ. et des dissertations. Ce recueil, composé de 841 portefeuilles in-4, est à la biblioth. du roi. On a encore de Fontanieu plus. autres ouvr. historiques MSs. Le seul écrit qu'il ait publié est la *Rosalinde*, imité de l'italien de Bernardo Morando, La Haye (Paris), 1732, 2 vol. in-12. — Fontanieu (Pierre-Élisabeth), fils du précéd., contrôl. des meubles de la couronne et membre de l'acad. des sciences, de celle d'architecture et de l'acad. de Stockholm, mort en 1784, a publié l'*Art de faire des cristaux coloriés imitant les pierres précieuses*, 1778, in-8, et a laissé en MS. un *Traité sur les couleurs en émail.*

FONTANINI (Juste), archev. d'Ancyre, né à St-Daniel dans le Frioul en 1666, se distingua par une connaissance approfondie de l'histoire de l'antiquité ecclés., et consacra ses talents à défendre la puissance temporelle de la cour de Rome; mais le ton dur et amer qui règne dans ses écrits nuisit quelquefois à la cause dont il avait pris la défense. Il mourut à Rome en 1736, laissant un gr. nombre d'ouvr., soit en latin, soit en italien. Les princip. sont : *Vindiciæ antiquorum diplomatum*, etc., *lib. II*, Rome, 1705, in-4. — *Bibliothecæ card. Imperialis catalogus*, Rome, 1711, in-fol. — *De antiquitat. Hortæ coloniæ Etruscorum*, etc., ib., 1713, in-4. — *Dissertatio de coronâ ferreâ Longobardorum*, ibid., 1717, in-4. — *De corpore S. Augustini Ticini reperto*, etc., ibid., 1728, in-4. — *Historiæ litterariæ Aquilejensis, lib. V*, etc., ib., 1742, in-4. — *L'Aminta di Torquato Tasso difeso e illustrato*, ibid., 1700, in-8, et Venise, 1730, in-8, avec les notes critiq. d'Uberto Benvoglienti et la réponse de Fontanini : *Dell' eloquenza italiana, ragionamento steso in una lettera*, etc., Rome, 1736, in-4, édit. augm.

FONTANON (Antoine), avocat au parlement, né en Auvergne, réunit les *anciennes ordonnances des rois de France* et les publ., 1589, 4 vol. in-fol. La Rochemaillet revit cette collect. par ordre du chancelier de Sillery, et en donna une édit., Paris, 1611, 4 vol. in-fol., qui est encore recherchée.

FONTE (Moderata), dame vénitienne, née en 1555, morte en 1592, a laissé les ouvrages suiv. : *Il Floridoro*, poème en XIII chants, Venise, 1581, in-4. — *La Passione di Cristo, in ottava rima, con una canzone nell' istesso soggetto*, ibid., 1582, in-12, fig. — *La Resurrezione di Cristo*, ib., 1592, in-4. — *Il Merito delle donne, scritto in due giornate*, ibid., 1600, in-4, dans lequel elle établit la supériorité de son sexe sur les hommes. C'est cet écrit qui a donné à Legouvé l'idée de son poème du *Mérite des femmes*.

FONTE. — V. Fuentès.

FONTENAI (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris en 1683, mort en 1742, a continué l'*Histoire de l'Église gallicane* du P. Longueval, dont il a publ. le 9e, le 10e, et une partie du 11e vol. Il a fourni en outre plus. extraits au *Journal de Trévoux*. Il s'était occupé d'une *Histoire des papes*, mais il n'a pas été possible de tirer parti des matériaux qu'il avait rassemblés sur ce sujet.

FONTENAILLES (André PERRET de), chanoine honoraire de Bordeaux, et de Montauban, né à Mâcon vers 1754, étudia au collége Louis-le-Grand, et fut reçu docteur en théologie à la fin de 1783. Nommé vicaire de Ste-Croix dans la Cité, il devint peu après chanoine de Mâcon, et fut quelq. temps après gr.-vicaire sous la fin de l'administrat. de M. Moreau, dern. év. de ce diocèse. Pend. la révol., il fut du nombre des prêtres jetés sur les pontons de Rochefort. Après cette persécut., il reprit son ministère, tantôt comme missionn., tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon, revint à Paris, où il prêcha dans presque toutes les églises, et mourut en 1831 dans un état voisin de l'indigence. Il a publié : *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation*, 1824, in-18. — *Manuel des domestiques et des ouvriers*, 1826. — *Instruction sur le jubilé*, même année. — *Le Guide de la jeunesse et suite du Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; ce sont des lectures spirituelles pour tous les jours de l'année. — *Le guide de la jeunesse chrétienne, ou Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; c'est une nouvelle édit. du *Manuel* de 1824; la 2e partie, qui se vend séparément, est destinée aux jeunes gens qui ont terminé leur éducation. — *Observat. sur l'éducat. des jeunes gens*, in-8. — *Observations sur l'éducat. des jeunes ecclésiastiques*, in-8; ces deux écrits furent réunis dans une 2e édit., qui parut en 1829, in-8, de 126 pag. — *Discours de morale à l'usage des missions et des retraites spirituelles*, 1829, in-12.

FONTENAY (J.-B. BLAIN de), peintre de fleurs, né en 1654, à Caen, mort à Paris en 1715, membre de l'acad., excellait à rendre les formes et l'éclat

des fleurs, le velouté des fruits, la transparence de la rosée, les feuilles, les insectes, les marbres, les vases, etc.; cependant il est inférieur à van Huysum. On voyait de ses ouvrages à Versailles, à Marly, à Trianon, à Fontainebleau, et dans plusieurs autres maisons royales.

FONTENAY (Louis-Abel de BONAFONS), jésuite, né à Castelnau-du-Brassac, près de Castres, en 1737, vint à Paris après la destruction de sa soc., travailla aux affiches de province, rédigea le *Journal général de France* dep. le 1er mai 1776 jusqu'au 10 août 1792, s'expatria pendant la terreur, revint à Paris, reprit ses travaux littéraires, et mourut en 1806. On a de lui, entre autres ouvr.: *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. petit in-8. Il a rédigé la plus grande partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*, 1786-1808, 59 livrais. in-fol., et *la Suite du voyageur français*, etc. (*v.* La Porte). On lui doit aussi des édit. du *Dictionn. de l'élocution franç.* par Demandre, 1802, 2 vol. in-8; du *Dictionn. géographique* de Vosgien, 1803, in-8, et de la *Géographie* de Nicole de La Croix, 1805, 2 vol. in-12.

FONTENELLE (Bernard Le BOVIER de), né à Rouen le 11 février 1657, était neveu du gr. Corneille. Il se fit d'abord connaître par quelq. pièces de vers insérées dans le *Mercure*, par des poésies légères, des pastorales et des pièces de théâtre dont aucune n'eut du succès. Les *Dialogues des morts* commencèrent sa réputation; ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* et son *Hist. des oracles* y mirent le sceau. Admis à l'Académie française en 1691, il fut reçu, six ans plus tard, à l'acad. des sciences, dont il devint secrétaire-perpétuel en 1699. Il remplit cette place pendant 42 ans, et s'acquit une gloire méritée par ses *Éloges* des académiciens, genre qu'il a créé, et dont il reste le modèle. Personne mieux que lui n'a su mettre les vérités les plus abstraites à la portée de tous les lecteurs, et les intéresser aux travaux des hommes supérieurs dont il a tracé la vie. Né avec des goûts tranquilles et des passions modérées, il se fit de bonne heure une règle de conduite dont il ne s'écarta jamais; il lui dut le bonheur dont il jouit constamment, et une longue vie exempte d'infirmités, qu'il termina presque centenaire le 9 janv. 1757. Ses *OEuvres complètes* ont été publ. en 11 v. in-12, Paris, 1758, 1766 ou 1767; en 8 vol. in-8, 1790, et en 5 vol. in-8, 1824-1825. *La Géométrie de l'infini* ne fait pas partie de ce recueil; elle a été impr. en 1727, in-4. — *Les OEuvres diverses*, La Haye, Gosse, 1728-29, 3 vol. in-fol., sont recherchées à cause des fig. de Bernard Picard. — Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* ont été souv. impr.; la meill. édit. est celle de 1800, enrichie des notes de Lalande; ils ont été trad. dans toutes les langues.

FONTENU (Louis-François de), né au château de Lilledon, dans le Gâtinais, en 1667, d'une famille noble, avait reçu de la nature un tempéram. délicat. Il osa braver les prescriptions des médec. et guérit. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il suivit à Rome le cardinal Janson, en rapporta le goût des antiques, fut admis à l'acad. des inscript. en 1714, et mourut en 1759, à 92 ans. Il a fourni au recueil de l'acad. 20 *Mém.* sur div. points de mythol., sur des médailles curieuses, sur les anc. camps de France attribués à César, et sur plusieurs sujets d'hist. naturelle. Il a laissé MSs. des *Traités* relatifs à la théologie, la philosophie, la physique, l'astronomie, la botanique et à l'histoire.

FONTI (Barthélemi), *Fontius*, savant florentin, né en 1445, mort en 1513, professa la rhétoriq. et la langue grecque dans sa patrie, puis fut nommé directeur de la biblioth. formée par Mathias Corvin, roi de Hongrie, dans la ville de Bude. Il a laissé plus. ouvr., dont les principaux ont été recueillis sous le titre de *Opera exquisitissima Bartholomæi Fontii*, Francfort, 1621, in-12. On a encore de lui un *Comment.* sur Perse, Venise, 1477, in-fol.; une édit. de Celse, Florence, 1478, in-fol.; des *Poésies* ital. et d'autres écrits dont on trouve la liste dans la *Bibl. lat. med.*, etc., de Fabricius.

FONTRAILLES (Louis d'ASTARAC, marq. de), chargé par Gaston, duc d'Orléans, de négocier avec le duc d'Olivarez les moyens de perdre le cardinal de Richelieu, conclut un traité en vertu duquel l'Espagne devait fournir 12,000 hommes d'infanterie, 5,000 de cavalerie, 400,000 écus pour faire des levées en France, et 12,000 écus par mois pour les dépenses particulières du duc; cette conspiration ayant été découverte, Fontrailles s'enfuit en Angleterre, ne revint en France qu'après la mort du cardinal, et mourut en 1677. On a de lui: *Relation des choses particulières de la cour pend. la faveur de M. de Cinq-Mars*, insérée dans les *Mém. de Montrésor*, et des *Lettres* MSs. à la bibliothèque royale.

FOOTE (Samuel), comédien et auteur comique anglais, surnommé par ses concitoyens *le moderne Aristophane*, né en 1720 dans le Cornouailles, dissipa en peu de temps une fortune considérable que lui avait laissée son père, contracta des dettes qu'il ne put payer, devint comédien par nécessité, et débuta sur le théâtre de Hay-Market en 1744, par le rôle d'Othello, dans lequel il n'eut aucun succès. Après s'être replongé pend. deux ans dans de nouv. intrigues pour échapper à la poursuite de ses créanciers, on le vit tout à coup ouvrir pour son propre compte ce théâtre de Hay-Market, où il fut à la fois directeur, auteur et acteur, et pour lequel il composa, sous la dénomination générale de *Divertissements du matin*, un grand nombre de comédies satiriques. Ces pièces furent bien accueillies et souv. jouées malgré l'opposit. de quelq. magistrats. Foote s'y chargeait de plusieurs rôles, passant rapidem. de l'un à l'autre, et n'épargnant dans ses métamorphoses *protéiques* ni l'amitié ni le malheur. L'inconvenance de cette conduite le fit condamner à des amendes assez fortes; les magistrats de Westminster, autorisés par un acte du parlement qui limitait le nombre des théâtres, firent fermer celui de Hay-Market. Plus tard, un accident fâcheux pour Foote (il avait eu la jambe am-

putée à la suite d'une chute de cheval) lui fit obtenir, par le crédit du duc d'York, une permission de tenir son théâtre ouvert pendant la clôture des deux principaux théâtres de Londres; il eut alors plus que jamais la faveur du public, et il aurait pu faire une fortune considérable si le jeu n'eût absorbé ses bénéfices. Il en vint au point de mettre à prix sa discrétion dans les rôles satiriques qu'il continuait de créer; mais l'autorité en ordonna la suppression. Foote, à qui les médec. avaient conseillé le voyage de France, mourut presque subitement à Douvres en 1777. On a de lui 20 pièces de théâtre où il ne faut pas chercher une grande régularité de plan, mais où l'on trouve beaucoup d'esprit et de gaîté; elles ont été impr. séparém. de 1752 à 1778, in-8. On a publié sous le nom de Foote, et sous le titre de *Théâtre comique*, en 5 vol. in-12, un rec. de comédies trad. du français. Will. Cooke a publ. les *Mém. de Sam. Foote, avec un rec. de ses bons mots, anecdotes*, etc., Londres, 1805, 3 vol. in-8.

FOPPENS (JEAN-FRANÇ.), historien et bibliogr., né à Bruxelles en 1689, prof. la théol. à Louvain, et mourut en 1761, archidiacre de Malines. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits relatifs à l'hist. de son pays; les princip. sont : *Bibliotheca belgica*, Bruxelles, 1739, 2 vol. in-4, fig.—*Hist. episcopatûs antverpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4. — *Hist. episcop. sylvæducensis*, 1721, in-4.—*Compendium chronologicum episcoporum brugensium*, 1731, in-4.—FOPPENS (François et Pierre), frères du précédent, ont donné une nouv. édit. des *Délices des Pays-Bas*, 1743, 4 vol. in-12.

FORBES (DUNCAN), juriscons., né à Culloden en 1685, fut successiv. solliciteur-général d'Écosse, avocat du roi, prem. présid. de la cour de session, et député de son comté au parlem. Il signala son zèle pour la défense de la cause royale pendant la rébellion de 1745 et 1746, opérée en faveur du prétendant, et mourut en 1747, consumé, dit-on, par le chagrin d'avoir vu les ministres méconnaître ses services. On a de lui les écrits suiv. : *Pensées sur la religion; Lettre à un évêque; Réflexions sur l'incrédulité*, 1750, 2 vol. in-8, trad. en français par le P. Houbigant, 1768 et 1771, in-8. — FORBES (sir William), de Pitsligo, baronnet angl., ami intime et l'un de ses exécuteurs testamentaires, a publié des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jacq. Beattie, comprenant un gr. nombre de ses lettres inéd.*, 1806, 2 vol. in-4.

FORBES (ALEX., lord FORBES OF PITSLIGO), a récemm. acquis une nouvelle célébrité, grâce à Walter Scott, qui, sous le nom de baron de Bradwardine, l'a peint dans *Waverley* comme le type du cavalier, ou jacobite écossais. Lord Forbes avait joué un rôle dans le mouvement jacobite de 1715. Il était possesseur d'une fortune médiocre, mais si estimé, qu'en 1745 son exemple seul suffit pour attirer plusieurs gentilsh. dans le parti de Charles-Édouard. Il leva lui-même un corps de cavalerie de 150 hommes qu'il commanda. Privé de ses biens et de ses titres après le revers de Culloden, il crut pouvoir décliner sa sentence de proscript. comme y étant désigné par le titre de lord Pitsligo, au lieu de lord Forbes de Pitsligo. Étant venu réclamer devant la cour des sessions, il en obtint en 1749 un nouveau jugem.; mais la chambre des pairs maintint la prem. sentence. Il mourut le 21 déc. 1762 à Auchinries, comté d'Aberdeen, dans un âge très avancé. Lord Forbes se piquait d'être un littérat. et un érudit : il joignait enfin à ses bonnes qualités et au courage du soldat la pédanterie que sir Walter Scott attribue au baron de Bradwardine. En 1734 il publ. des *Essais moraux et philosophiques*, et fit paraître un second ouvrage du même genre en 1761.

FORBIN (PALAMÈDE de), dit *le Grand*, né dans le 15e S., d'une famille anc. de Provence, fut président de la chambre des comptes, puis conseiller du roi René, et décida Charles d'Anjou, successeur de ce prince, à léguer au roi de France ses états dans le cas où il décéderait sans postérité. Cette disposition ayant rendu Louis XI possess. de la Provence, Forbin en fut nommé gouvern.; mais bientôt des tracasseries que lui suscitèrent des envieux le déterminèrent à résigner son gouvernement. Il mourut à Aix en 1508, entouré de la renommée la plus brillante. — FORBIN (Gaspar de), seigneur de Soliers et de St-Canat, député de la noblesse de Provence à l'assemblée des notables à Rouen en 1617, a laissé : *Mém. sur les troubles de Provence de 1578 à 1588*, in-4. — *Mém. pour servir à l'hist. de Provence..... depuis le mois de mai 1588 jusqu'au 16 novembre 1597*, ouvrage qui a beaucoup servi à César Nostradamus pour la rédaction de son *Histoire de Provence*.

FORBIN (CLAUDE), marin célèbre, chef d'escadre, né à Gardane près d'Aix en 1656, entra fort jeune dans la marine, fit partie de l'expédition de Messine en 1675, servit en Amérique avec le comte d'Estrées et assista au bombardement d'Alger par Duquesne. Ayant accompagné, en qualité de major, le chev. de Chaumont, ambassad. à Siam en 1685, Forbin y fut retenu par le roi de ce pays, qui le nomma grand-amiral, général de ses armées et gouvern. de Bancok : mais au bout de deux ans il obtint la liberté de revenir en France. C'est à dater de cette époque que commence la carrière brillante que Forbin a parcourue : il serait trop long de détailler les exploits qui le rendirent la terreur des Anglais, des Hollandais, des Vénitiens, des Algériens; on trouvera l'hist. de ses glorieuses actions dans ses *Mém.* publiés par Reboulet, Amsterdam, 1730, 2 vol. gr. in-12. Des infirmités l'obligèrent à quitter le service en 1710; il se retira dans une maison de campagne près de Marseille, et y mourut en 1733.

FORBIN-JANSON (MICHEL-PALAMÈDE, marquis de), lieuten.-général, chev. de St-Louis, né à Paris en 1746, y mourut à la fin de mars 1832, dans la 86e année de son âge. Maréchal-de-camp avant la prem. révolut., lieuten.-génér. le 13 août 1814, il avait obtenu sa retraite en 1817. Il comptait plus de 30 ans de services effectifs. Le *Mémoire*

justificatif qu'il publia en 1815 sur la conduite du comte de Forbin-Janson, son fils, pend. les *cent-jours*, est un monum. de sa tendresse paternelle.

FORBISHER. — V. Frobisher.

FORBONNAIS (François VÉRON de), inspect.-général des monnaies, membre de l'Institut, né au Mans en 1722, publia de 1753 à 1758 plus. traités d'économie politiq. qui fixèrent sur lui l'attent. du gouvernement, épuisé par une guerre désastreuse et réduit à un tel état de détresse que le trésor ne possédait plus que 1,500,000 liv. Attaché au contrôl.-gén. Silhouette en 1759, il commença sa carrière administrative par une opération brillante qui produisit en 24 heures 72,000,000, sans grever l'état : cette opération fut de créer sur les fermes génér. du roy. 72,000 actions de 1,000 liv. chacune, auxq. il accorda la moitié des bénéfices dont jouissaient les fermiers-génér. Pendant tout le cours de son administrat., il présenta des plans utiles, mais qui furent écartés par l'influence de Mme de Pompadour, dont il n'avait point recherché la faveur. Les réformes qu'il annonçait lui ayant valu un ordre d'exil dans ses terres, ce fut en vain que l'abbé Terray voulut le ramener aux affaires; Forbonnais se contenta de fournir des mémoires, ne revint à Paris qu'au moment où les troubles civils du départem. de la Sarthe le forcèrent de quitter ses foyers, et mourut en 1800. Ses principaux ouvr. sont : *Extrait de l'esprit des lois, avec des observat.*, 1753, in-12. — *Considérat. sur les finances d'Espagne, relativement à celles de France*, Dresde (Paris), 1753, in-12. — *Le Négociant angl.*, ibid., 1753, 2 vol. in-12. — *Éléments du commerce*, Paris, 1796, augm. : ce livre a été trad. dans la plupart des langues de l'Europe. — *Recherches et considérat. sur les finances de France dep. 1595 jusqu'en 1721*, Bâle, 1758, 2 vol. in-4; Liége, 1758, 6 vol. in-12. — *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, Paris, 1800, in-12. Sa *Vie littér.* par M. Delisle de Sales a été publ. Paris, 1801, in-8.

FORCE (Jacques NOMPAR DE CAUMONT, duc de La), pair et maréchal de France, né vers 1559, était fils de Franç. de Caumont, qui fut massacré dans la nuit de la St-Barthélemi : le jeune La Force échappa par une espèce de miracle et resta caché dans sa famille jusqu'au moment où Henri IV se mit à la tête des protestants. Il se rangea alors sous les drapeaux de ce prince, se signala en div. occasions, notamm. au combat d'Angers en 1589, et fut un des prem. à reconnaître Henri IV pour souverain. A l'avénem. de Louis XIII au trône, La Force se joignit aux mécontents, mais bientôt après il rentra en grâce, fut nommé maréchal, et lieut.-général en Piémont, prit Saluces en 1630, défit les Espagnols à Carignan, investit Lunéville, emporta la place de Lamotte, fit lever le siége de Philisbourg, s'empara de Spire et fit prisonn. le génér. autrichien Colloredo. Ses infirmités l'obligèrent à prendre sa retraite; il mourut à Bergerac en 1652. — Force (Armand Nompar, duc de La), fils du précéd., servit avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, fut fait maréch. de France après la mort de son père, et mourut au château de La Force en Périgord, l'an 1675, âgé de près de 90 ans.

FORCE (Charlotte-Rose de CAUMONT de La), petite-fille de Jacques de La Force, née au château de Casenove en Bazadois, morte à Paris en 1724, à l'âge de 74 ans, a laissé quelq. poésies et des romans ingénieux, où l'histoire se trouve mêlée à la fiction, et dont les principaux sont : *Histoire secrète de Bourgogne*, 1694, 2 vol. in-12, reimpr. Paris, 1782, 3 vol. in-12. Le t. 3e contient des notices histor. et des remarq. de Laborde, l'édit. — *Histoire secrète de Marie de Bourgogne*, 1712, 2 vol. in-12. — *Histoire de Marguerite de Valois*, 1696, 2 vol. in-12, publ. par de Laborde, 1783, 6 vol. in-12, dont les deux dern. sont de l'édit. — *Hist. secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, avec les intrigues des règnes de Henri III et de Henri IV*, Nancy, 1703, in-12, réimpr. sous le titre de *Mém. histor., ou Anecdotes galantes*, Amsterdam, 1709. — *Gustave Wasa*, Lyon, 1698, 2 vol. in-12. — *Les Fées, contes des contes*, Paris, 1692, in-12.

FORCE. — V. Piganiol de La Force.

FORCELLINI (Egidio), savant ecclésiastiq., né dans le diocèse de Padoue en 1688, mort en 1768, est aut. de l'un des ouvr. qui ont le plus contribué à faciliter l'étude des langues anc. et de l'antiquité; c'est un vaste vocabul. latin dans leq. chaque mot est rendu en italien et en grec : le sens et les div. accept., tant au propre qu'au figuré, y sont démontrés par de nombreux exemples. Ce vocabul. a été publ. sous le titre suiv. : *Ægidii Forcellini totius latinitatis lexicon, plurimorum annorum opera, et studio ab ipso accuratissimè elucubratum, consilio et curâ celeb. Jacobi Facciolati; typis semin. Patavini*, 1671, 4 vol. in-fol. La *Vie* de Forcellini a été écrite par l'abbé J.-B. Ferrari, Padoue, 1792, in-4.

FORD (John), aut. dramat. angl., né en 1586, membre de la société de jurisprudence de *Middle-Temple*, fit jouer de 1629 à 1636 un gr. nombre de pièces de théâtre qui presque toutes obtinrent du succès. Ses *OEuvres dramatiques* ont été recueillies par Henri Weber, et publ. avec une introduction et des notes explicat., Londres, 1811, ibid., 1827, 2 vol. in-8. Cette édit. est la plus estimée.

FORD (John), ingénieur mécanic. anglais, né en 1605, mort en 1670, avait servi d'abord dans l'armée royale et fut créé chevalier par Charles Ier. Il s'était livré ensuite spécialem. à la pratique de son art, avait inventé une machine pour faire monter l'eau de la Tamise jusqu'à 93 pieds de hauteur, et la distribuer dans les quartiers de Londres les plus élevés : cette même machine fut appliquée dans quelques parties du royaume au desséchem. des terres et des mines inondées. Ses autres invent. se trouvent décrites et ses sujets indiqués dans les ouvr. suiv. : *Projet pour amener une ri-*

vière de Rickmansworth en Hertfordshire à St-Giles-des-Champs, près de Londres, etc., Londres, 1641, in-4. — *Proposit. expérimentales pour que le roi puisse avoir de l'argent... sans fouler le peuple*, etc., ibid., 1666, in-4.

FORDUN (Jean de), histor. écossais du 14e S., avait entrepris une hist. de son pays dep. l'antiquité la plus reculée, dans l'intent. de réparer la perte des archives de l'Écosse détruites par Édouard Ier, roi d'Angleterre, et déjà il avait écrit les V prem. livres d'une chronique écossaise lorsque la mort le surprit. Continuée par quelques moines, entre autres par Macullo, moine de Scoon, et secrét. de l'archev. Schevez sous les règnes de Jacques II et de Jacques III; elle a été publ. sous le titre suiv. : *Joannis Fordun, Scoti, chronicon genuinum, unà cum ejusdem supplem. ac continuat., edid. Thomas Hearne*, Oxford, 1722, 5 vol. in-8. Walth. Goodall en a donné une nouv. édit., Édimbourg, 1759, 2 vol. in-fol. Pour apprécier le mérite du travail et rectifier les erreurs volont. que l'auteur a commises par orgueil national, il est nécessaire de joindre à la lecture de cette hist. celle des *Antiquités d'Écosse*, par Maitland, Londres, 1757, 2 vol. in-fol.

FORDYCE (Jacques), célèbre prédicat. écoss., copasteur d'une congrégat. de non-conformistes établie à Londres, né en 1720, mort en 1796, a laissé les écrits suiv. : *Sermons aux jeunes femmes*, 1796, 2 vol. in-12, traduit par Rob. Estienne. — *Le caractère et la conduite du sexe féminin, et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la société des femmes vertueuses*, 1779, in-8. — *Adresses aux jeunes gens*, 1777, 2 vol. in-12. — *Essai sur l'action convenable à la chaire*, réimpr. à la suite de *Théodore*, dialogue sur l'art de prêcher, par David Fordyce, 1755, in-12, 3e édit.; quelques *sermons* détachés; un vol. de *poésies*, 1786, in-12, etc. — Fordyce (David), frère du précéd., profess. de philos. au collége Marischal d'Aberdeen, né en 1711, périt en 1751 dans un naufrage sur les côtes de Hollande : on a de lui, outre le dialogue mentionné dans l'art. ci-dessus, des dialogues sur l'éducat., in-8; et un *Traité de philosophie morale*, 1754, plus. fois réimpr., trad. en franç. par de Jaucourt, 1756, in-8. — Fordyce (Guillaume), frère des précéd., exerça la médec. à Londres avec succès jusqu'à sa mort, en 1792. Il s'était livré particulièrem. au traitem. des affect. siphilitiques. On a de lui : *Examen de la maladie vénérienne et des moyens propres à la guérir*, Londres, 1768, in-12. — *Recherches sur les causes, les signes et les moyens curatifs des fièvres putrides et inflammat.*, Londres, 1773, in-8. — *Lettre à Jean Sinclair, sur la vertu antiseptique de l'acide muriatique*, Londres, 1790, in-8. — *Essai sur l'importance de la rhubarbe et sur la meill. manière de la cultiver en Angleterre pour les usages médicinaux*, Londres, 1792, in-8. Cet écrit valut à l'auteur une médaille d'or qui lui fut décernée par la société d'encouragement.

FORDYCE (George), célèbre médec. anglais, de la famille des précéd., né en 1736, doct. en 1758, méd. de l'hôpital St-Thomas de Londres en 1770, membre de la société royale en 1776 et du collége des médec. en 1787, mort en 1802, a répandu de nouvelles lumières sur le mécanisme des fluxions, et sur la nature du liquide qu'elles charrient. Il a fait pendant plusieurs années, avec distinct., des cours de chimie, de pharmacologie, de thérapeutique et de pathologie : mais ce qui a le plus contribué à sa réputation, c'est la belle série d'expériences qu'il entreprit en 1774 sur la température des animaux en général et du corps de l'homme en particulier. On trouve dans ses ouvr. des vues neuves et des expériences curieuses, les princip. sont : *Éléments de médec. pratique*, ouvr. devenu classique, Londres, 1768, in-8. — *Traité de la digestion des aliments*, Londres, 1791, in-8. — *Quatre dissertat. sur la fièvre simple*, Londres, 1794; ibid., 1795; ibid., 1796; ibid., 1802, in-8.

FOREST (Pierre de La), archev. de Rouen et cardinal, né en 1314 dans un village voisin du Mans, s'éleva par son mérite aux prem. dignités, prit une part très active aux affaires politiques de son temps et rendit des services importants à Philippe de Valois, au roi Jean, ainsi qu'au dauphin (depuis Charles V), pend. la captivité du premier. Il mourut en 1361 à Villeneuve, près d'Avignon, emporté par la peste qui affligeait ce pays.

FOREST (Pierre van), plus connu sous le nom latin de *Forestus*, célèbre médec. hollandais, né à Alkmaer en 1522, acquit la réputat. d'un habile praticien, fut appelé à Delft par les magistrats de cette ville à une époque où une maladie pestilentielle y exerçait les plus gr. ravages, eut le bonheur de sauver une multitude de malades et de se préserver de la contagion. Depuis lors il se fixa dans cette ville, y passa 40 années consécutives, se retira dans sa ville natale vers la fin de ses jours, et y mourut en 1597, à 75 ans. Ses ouvr., qui jouissent encore aujourd'hui de l'estime des praticiens, ont été imprimés soit séparément, soit ensemble, en Hollande, en Allemagne et en France; nous citerons l'édit. suiv. : *Observ. et curationum medicinalium ac chirurg. opera omnia*, Rouen, 1653, 4 t. en 2 vol. in-fol.

FOREST (Jean), paysagiste distingué, élève de P.-F. Mola, né en 1636 à Paris, mort dans la même ville en 1712, peintre du roi, se distingua par l'élévat. du style et la correction du dessin. — René-Guillaume Forest, né en 1722 à Orléans, mort vers 1790, avait publié en 1749 une *Carte histor. et géogr. des principaux événem. de la vie de Louis XV*. — Un autre Forest, prêtre, mort à Toulouse en 1789, est auteur d'un *Almanach histor. et chron. du Languedoc*, 1752, in-8.

FORESTI (Jacq.-Philippe de), relig. de l'ordre des ermites de St-Augustin, plus connu sous le nom de Jacq.-Philippe de Bergame, né près de cette ville en 1434, mort en 1520, s'était occupé de comparer entre eux tous les historiens, et de fondre leurs récits pour en former un corps d'hist. universelle. On a de lui : *Supplementum chronic.*

orbis ab initio mundi usquè ad annum 1482, *lib. XV*, Venise, 1483, in-fol. : l'édit. la plus complète est celle de Venise, 1506; elle contient un XVI^e livre qui finit à l'an 1503. Ce même ouvr. a été publié à Paris, 1535, augm. d'un XVII^e livre attribué à Bernardin Bindoni, mais mutilé dans ses autres parties. Cette chronique a été trad. en ital. par F. Sansovino, Venise, 1491, 1553, in-fol. On a encore de Foresti : *De plurimis claris selectisque mulieribus opus propè divinum novissimè congestum*, Ferrare, 1497, in-fol. — *Confess. seu interrogat., aliorum novissimum*, Venise, 1487, in-fol., etc.

FORESTI (Antoine), jésuite, né à Carpi, mort vers 1699, est principalement connu par son hist. univ. intit. : *Mappamondo istorico, ovvero descrizione di tutti imperi del mundo, delle vite de' pontef. e i fatti più illustri dell' antica e moderna storia*, Parme, 1690 et années suiv., 6 vol. in-4, trad. en allem. par George Schlueter, Augsbourg, 1716-1718, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage, continué par Apostolo Zeno, par le marq. Dominique Suarez et par le doct. Silvio Grandi, a été réimpr. Venise, 1745, 14 vol. in-4.

FORESTIER (Henri), chef vendéen, né dans le Maine, d'une famille obscure, se destinait à l'état ecclés. lorsqu'éclatèrent les troubles de la Vendée. Après s'être signalé comme chef d'un parti de cavalerie sous Stofflet, et avoir contribué à la formation des prem. bandes connues sous le nom de *chouans*, il dut quitter les armes à la paix, mais n'en continua pas moins de servir clandestinem. le parti qu'il avait embrassé. Condamné à mort par contumace en 1805 comme chef d'une agence secrète établie à Bordeaux, et qui fut découverte à peu près à la même époque que la conspirat. de George Cadoudal, il se sauva en Espagne, et de là en Angleterre, où il mourut vers 1809. — Forestier, avocat à Cusset, puis député à la convention par le départem. de l'Allier, vota, dans le procès du roi, la mort sans appel et sans sursis, remplit ensuite quelq. missions, notamment dans le départ. de la Nièvre, et vivait retiré de toutes fonctions publiques lorsque, atteint par l'ordonnance de 1816, il fut obligé de quitter la France. Il était alors âgé de 80 ans. — Forestier (Jacques-Antoine-Isidore), ancien chef de divis. au ministère de la marine, né à Versailles en 1762, mort près de Sens en 1825, avait été nommé en 1814 conseiller-d'état et intendant des dépenses de la maison du roi. Il fit partie en 1816 de la commiss. instituée pour l'examen et la liquidat. des frais de guerre à payer aux puissances alliées.

FORESTIERI (François-Bénédict), littérat., né à Sinigaglia en 1797, mort en 1828, fut élevé à l'école de Frugoni et de Cesarotti. Il s'occupa de bonne heure des classiques latins et de la poésie italienne. On a de lui des *traduct.* de quelq.-unes des *Élégies* de Tibulle et des poésies latines de Pétrarque; il publia lui-même plusieurs *Morceaux de poésie*, parmi lesquels on distingue celui qu'il fit sur la mort de Perticari, son ami.

FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), ingénieur-constructeur, membre correspondant de l'acad. des sciences, né en 1752 à Rouen, exerça d'abord les fonctions d'ingénieur à Brest, puis à Cadix sous les ordres du comte d'Estaing. Il se recommanda particulièrem. à l'attention du gouvernement en 1787 par la construction de paquebots propres à recevoir des marchandises, ainsi qu'un gr. nombre de passagers, et destinés à entretenir avec les États-Unis une navigat. régulière; chargé d'une mission de la plus haute importance en Angleterre, il fut à son retour nommé député du département de la Seine-Inférieure à l'assemblée législat. en 1791. Il s'y fit remarquer par sa modération, retourna au Hâvre après la session, et fut dénoncé comme suspect pendant la terreur. Après la conquête de la Belgique et de la Hollande, Forfait fut chargé d'examiner les côtes des deux pays, fit établir un port militaire à Anvers, s'occupa des moyens de faire remonter directem. des bâtiments du Hâvre à Paris, explora le cours de la Seine depuis son embouchure jusqu'à la capitale, et prouva la possibilité de cette navigat. en venant mouiller au bas du pont Royal sur le navire *le Saumon*. Appelé par le 1^er consul au ministère de la marine, il devint ensuite conseiller-d'état, inspect.-général de la flottille de Boulogne, préfet maritime au Hâvre, puis à Gênes. Il occupait ce dernier poste, lorsqu'ayant été desservi par des envieux, il se retira au sein de sa famille, et mourut en 1807. On a de lui un *Mém.* (en lat.) *sur les canaux navigables*, couronné par l'acad. de Mantoue en 1775. — *Tr. élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788, in-4. — Un gr. nombre de *Mém.* envoyés à l'acad. des sciences, et des articles excell. dans l'*Encyclop. méthod.*, dictionn. marine.

FORGEOT (Nicolas-Julien), auteur dramat., né à Paris en 1758, mort en 1798, a laissé plusieurs pièces de théâtre qui ont eu du succès, et dont quelq.-unes sont restées au répertoire de l'Opéra-Comique; de ce nombre est le joli opéra comique des *Dettes*, en 2 actes, musique de Champein, joué le 8 janvier 1787.

FORGET (Pierre), sieur *de Fresnes*, secrétaire-d'état sous les règnes de Henri III et de Henri IV, puis successivem. intendant-génér. des bâtiments de la couronne, conseiller du bureau des finances et commissaire en Provence, servit Henri IV avec autant de zèle que de succès, régla les affaires de la religion, rédigea le célèbre édit de Nantes, accompagna le roi en Savoie lors de l'échange du marquisat de Saluces, se démit de ses charges en 1610, et mourut la même année, de la douleur que lui causa la fin malheureuse de son souverain. On lui attribue *la Fleur de lis, qui est le discours d'un François, où l'on réfute la déclaration du duc de Mayenne*, 1593, in-8. — Forget (Pierre), sieur *de la Picardière*, qu'on a quelquefois confondu avec le précéd., fut conseiller-d'état et maître-d'hôtel ordinaire du roi, député auprès de plus. princes d'Allemagne, agent d'affaires à Constantinople, historien de l'ordre de St-Michel, et mourut en

1638. Il a laissé plus. pièces de poésies, entre autres : *Hymne à la reine régente, mère du roi*, Paris, 1613, in-4. — *Les sentiments universels*, ou recueil de quatrains politiques, philos. et moraux, Paris, 1630, in-fol.

FORMAGE (Jacques-Charles-César), fabuliste, né à Coupe-Sartre près de Lisieux en 1749, fut profess. de 3e à Rouen en 1779, puis de langues anciennes à l'école centrale et enfin au lycée de cette ville, et mourut en 1808. On a de lui différ. morceaux de poésie, couronnés par l'académie de l'Immaculée-Concept. de Rouen en 1778, 1779 et 1780, et insérés dans le *Recueil des pièces* de cette acad. — *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste*, couronné en 1781 par la même académie. — *Fables mises en vers*, 1801, 2 vol. in-12. C'est à ce recueil qu'il doit toute sa réputation.

FORMEY (Jean-Henri-Samuel), littérateur, né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés originaire de Vitry en Champagne, était pasteur à Brandebourg, à l'âge de 20 ans. Bientôt il fut appelé à la chaire d'éloquence à Berlin, puis à celle de philosophie. Nommé membre de l'académie en 1744, à sa format., il en mourut doyen en 1797. Il a publ. un très grand nombre d'ouvr. : Meusel en donne une liste fort longue, mais incomplète ; les plus remarquables sont : *Mém. pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne*, contenant les *Pacta conventa d'Auguste III*, La Haye, 1741, in-8. — *La belle Wolfienne, ou Abrégé, de la philosophie wolfienne*, ibid., 1741-53, 6 vol. in-8. — *Éloge des acad. de Berlin*, 1757, 2 vol. in-12. Il en a composé un gr. nombre d'autres qui ont été imprimés séparément de 1760 à 1786. — *L'Esprit de Julie, ou la Nouv.-Héloïse*, 1762, in-8. — *L'Anti-Émile*, 1762, in-8. — *Émile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin (Amsterdam), 1764, 2 vol. in-8. — *Frédéric-le-Grand, Voltaire, Jean-Jacques et d'Alembert*, 1789, in-8. — *Souvenirs d'un citoyen*, 1789, 2 vol. petit in-8. Il a coopéré à un grand nombre de journaux et d'ouvr. périodiques, et a donné des éditions de plusieurs ouvr.

FORMI (Samuel), médecin-chirurg., né à Montpellier, suivit Henri IV au siége de Paris en 1590, et retourna dans sa patrie lorsque ce prince fut monté sur le trône. Il y exerça son art avec distinct., et a laissé des observ. que l'on a jointes à celles de Rivière. On a de Formi un *Tr. chirurgical des bandes, lacs, emplâtres, attelles et bandages*, Montpellier, 1651, in-8. — Formi (Pierre), médecin à Nîmes, accompagna Gustave-Adolphe dans le voy. que ce prince fit en France en 1631, mais refusa de le suivre en Suède, et mourut à Nîmes en 1679. On a de lui : *De l'Adianton, ou Cheveu de Vénus*, etc., Montpellier, 1644, in-8, ouvrage rare ; Buchoz l'a réimpr. en 1780, avec quelques opusc., sous le titre de *Tr. très rares concern. l'histoire natur.* — *Vita Samuelis Petit*, Grenoble, 1673, in-4 ; et quelques MSs.

FORMOSE, élu pape en 891 après Étienne V, jouissait d'une grande réputation de science et de vertu : sa tolérance et sa modérat. se signalèrent en diverses circonstances, notamm. au sujet de la condamnation de Photius et à l'occasion du couronnement du roi de France Charles-le-Simple. Il mourut en 896, après un pontificat de quatre ans et demi. A l'art. Étienne VI, on a rapporté la singulière et monstrueuse condamnat. dont Formose fut l'objet après sa mort. Sa mémoire fut réhabilitée au concile de Rome en 898, sous le pontificat de Jean IX.

FORNARI (Simon), littérateur italien, né dans la Calabre à Reggio, mort vers 1560, a laissé un *Comment.* estimé sur l'Arioste, sous le titre de : *Sposizione sopra l'Orlando furioso*, Florence, 1549-50, 2 vol. in-8, et une *Vie* de ce gr. poète, réimpr. avec l'éd. de l'*Orlando*, Venise, 1566, in-4.

FORNARI (Marie-Victoire), institutrice des annonciades-célestes, née à Gênes en 1562, gouverna son ordre avec sagesse pendant 13 années, et mourut en odeur de sainteté en 1617. Sa *Vie* a été écrite par le P. Fab.-Ambr. Spinola, jésuite, Gênes, 1640, in-4 ; une autre, par le P. Ferdinand Melzi, en italien, a été traduit en français par le P. Ferd. Guyon, de Dole, Lyon, 1631, in-8.

FORNER (don Pablo), juriscons. et poète espagnol, né à Palma en 1750, exerça pend. plus. années avec distinction la charge de procureur-général du roi à Madrid, et venait d'être nommé juge lorsqu'il mourut en 1799. Ses *Œuvres*, contenant des poésies lyriques, des odes au prince de la Paix, et une comédie intit. : *El Filosofo enamorado*, ont été impr. Madrid, 1799, in-8.

FORNICI (Jean), chanoine de la collégiale de St-Eustache, né vers 1762, mort à Rome en 1828, avait de grandes connaissances en liturgie. Il laissa des *Institutions liturgiques* pour le sénat romain ; deux *Collections de questions et réponses sur les doutes liturgiques* ; des *Notes* imprimées par ordre de la congrégation des Rites ; un *Recueil de panégyriques* plus. fois réimprimé.

FORNIER ou FOURNIER (Jehan), poète et traducteur, né à Montauban dans le cours du 16e S., a laissé : 201 *épigrammes érotiques*, Toulouse, 1557, in-12. — *Chansons lyriques*, ibid., 1555, in-8. — *L'Uranie, conten. l'horoscope de Henri II, en 18 sonnets ; plus, l'Uranomachie, avec de briéves annotat. sur les phénomènes d'icelle*, Paris, 1555, in-8. — Le prem. vol. (les 15 prem. chants), de *Roland furieux, trad. du thuscan en rimes franç.*, ibid., 1555, in-4. — Les *Affections d'amour de Parthénius de Nicée, jointes les Narrations d'amour de Plutarque*, ibid., 1555, in-8 ; Lyon, 1555, puis réimpr. en 1797 dans la *Bibliothèque des romans grecs* : on trouve en tête un mém. (de l'abbé de Saint-Léger) où l'on établit la différence des deux éditions faites la même année à Lyon et à Paris. — *Histoire des guerres faites en plus. lieux de la France contre les hérétiques*, etc., *de 1200 à 1311*, Toulouse, 1561, in-4.

FORSKAL (Pierre), naturaliste suédois, voyag. célèbre, né en 1736, fut choisi par Frédéric Ier, roi de Danemarck, pour accompagner Niébuhr, voy

Haven et Cramer dans leur voy. en Asie, et mourut à Djérvim en Arabie en 1763. Niébuhr recueillit ses papiers dont il tira les ouvr. suivants : *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermium quæ in itinere orientali observavit P. Forskal*, Copenhague, 1775, in-4. — *Flora ægyptiaca-arabica, seu Descriptiones plantarum*, etc., ibid., 1775, in-4. — *Icones rerum natural. quas in itinere*, etc., *depingi curavit*, ibid., 1776, in-4. Linné, qui avait été le professeur de Forskal, a consacré à sa mémoire un genre de plante exotique de la famille des orties, sous le nom de *forskalea*.

FORSTER (Jean), savant lexicographe, né à Augsbourg en 1495, mort à Wittemberg en 1556, après avoir parcouru différ. villes de l'Allemagne dans le dessein de faire des prosélytes au luthéranisme, a laissé : *Dictionarium hebraicum novum ex sacris Bibliis depromptum*, Bâle, 1552, 1557, 1564, in-fol. — Forster (Jean), poète, est connu comme auteur d'un ouvr. allemand sur la guerre de Smalckalde. — Forster (Jean), professeur de théologie à Wittemberg, puis pasteur de l'église d'Eisleben, né à Aurbach dans le Palatinat en 1576, mort en 1613, a laissé quelques opusc. sur les saintes Écritures, un poème épique en l'honneur de l'électeur de Saxe, et *Theatrum christianæ juventutis*, etc.

FORSTER (Nathaniel), théolog. et philologue anglais, membre de la société royale de Londres, né dans le Devonshire en 1717, occupa div. charges ecclésiast., et mourut en 1757. Ses princip. ouvr. sont : *Réflexions sur l'antiquité du gouvernement, des arts et des sciences en Égypte*, Oxford, 1743. — *Platonis dialogi quinque*, etc., ibid., 1745, in-8, très estimé. — *Appendix Liviana*, Oxford, 1746. — *Sermons pour prouver que le papisme tend à détruire l'évidence du christianisme*, ibid., 1716. — *Dissertat. sur le récit relatif à J.-C. que l'on attribue à Josèphe*, etc., ibid., 1749.

FORSTER (Frobenius), savant prélat, né en 1709 à Konigsfeld (Bavière), embrassa la règle de St-Benoît, fut élu prieur, puis abbé de St-Émeran à Ratisbonne, se distingua par son zèle pour faire fleurir l'étude des belles-lettres et de la philosophie, et mourut en 1791. Outre quelques dissertations, on lui doit une belle édition d'Alcuin, sous le titre : *Beati Flacci Albini seu Alcuini..... opera... de novo collecta, multis locis emendata, et opusculis primùm repertis plurimùm aucta*, 1777, 2 part. en 4 vol. in-fol.

FORSTER (Jean-Reinhold), célèbre natural. et voyag., né à Dirschaw dans la Prusse-Polonaise en 1729, descendait d'une famille anglaise qui s'était expatriée lors des troubles politiques du règne de Charles I^er. Il vint à Londres en 1766, s'y fit connaître par les traduct. du suédois en anglais des voyages de Kalm et d'Osbeck, et fut choisi en 1772 pour accompagner en qualité de naturaliste le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde. Cette expédition devint pour lui la source d'une foule de disgrâces ; il n'eut pas même la liberté de publier une relation de son voyage, et s'estima heureux d'accepter en 1780 la place de professeur d'histoire naturelle à Halle, avec les fonct. d'inspect. du jardin de botanique. Il mourut dans cette ville en 1798, avec la réputation d'un des hommes les plus savants de son temps. On a de lui entre autres ouvr. : *Characteres generum plantarum, quas in itinere ad insulas maris Australis collegerunt, descripserunt, delineârunt, annis 1772-75, J.-R. Forster et G. Forster*, Gottingue, 1776, in-4 : c'est le premier ouvrage que l'on connaisse sur les productions de ces contrées. — *Liber singularis de bysso antiquor.*, Londres, 1776, in-8. — *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géogr. physique, l'hist. natur. et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4, en angl.; trad. en allem. par son fils, Berlin, 1783, gr. in-8; en français, par Pingeron, 5^e vol. de l'édition franç. du voy. de Cook. — *Zoologia indica, sistens descript. animalium selectorum*, Halle, 1781, in-fol.; 2^e édit., augm., 1795, avec 15 pl. color. — *Hist. des découvertes et des voy. faits dans le Nord*, Francfort-sur-l'Oder, 1784, grand in-8; traduit en anglais, Londres, 1786, in-4; en français sur la version anglaise, par Broussonnet, Paris, 1788, in-8, etc. On trouvera dans Meusel la liste complète des ouvr. de Forster. Une baie de la terre de Sandwich porte son nom. Linné a dédié aux Forster père et fils, sous le nom de *forsterea*, une petite plante qui croît sur le sommet des montagnes de la Nouv.-Zélande. — Forster (Jean-George-Adam), fils du précéd., né à Nassenhubem près de Dantzig en 1754, fit avec son père le voyage autour du monde, quitta Londres en 1777, fut successivem. professeur d'hist. naturelle à Cassel, à l'université de Wilna, et premier bibliothécaire de l'élect. de Mayence. Lors de la prise de cette ville par les Franç. en 1792, Forster fut envoyé à Paris pour demander au nom des Mayençais leur réunion à la république; la perte de sa fortune et de ses MSs. à la reprise de Mayence par les Prussiens, l'infidélité d'une femme qu'il idolâtrait, et surtout un travail forcé, abrégèrent ses jours; il mourut à Paris en 1794, au moment où il se préparait, par l'étude des langues orient., à entreprendre un voy. à l'Hindoustan et au Thibet. Ses principaux ouvr. sont : *Voy. autour du monde sur le vaisseau la Résolution, commandé par le capitaine Cook, dans les années 1772-75*, Londres, 1777, 2 vol. in-4, en anglais, trad. en allem. par Forster (Jean-Reinhold et Jean-George), Berlin, 1779-80, 2 vol. in-4. — *Réplique aux remarques de M. Wales sur la relat. du dernier voy. de Cook, publié par M. Forster*, Londres, 1778, un vol. in-8. — *Mélanges, ou Essais sur la géogr. morale et naturelle, l'histoire natur. et la philosophie usuelle*, Leipsig et Berlin, 1789-97, 6 vol. in-8, etc. Meusel a donné un liste détaillée de tous les ouvrages de Forster.

FORSTER (George), voyageur, employé de la compagnie angl. des Indes-Orientales, entreprit en

1782 de parcourir les parties de l'Asie jusqu'alors inaccessibles aux Européens : ce voyage dura près d'une année; on en trouve la relat. rédigée d'après ses propres observations et ses mém. dans l'ouvr. intit. : *Voyage du Bengale à St-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse sur la mer Caspienne, etc., suivi de l'hist. des Rohyllahs et de celle des Seyks, trad. de l'angl. avec des addit.*, par Langlès, etc., Paris, 1802, 3 vol. in-8, avec deux cartes. Forster mourut à Calcutta vers 1792.

FORSTNER (Christophe), habile jurisconsulte allem., conseiller intime du comte de Hohenlohe, et en cette qualité membre de la diète de Ratisbonne, vice-chancelier du duc de Wurtemberg et enfin chancelier du comté de Montbéliard, né dans un village de Wurtemberg en 1598, mort en 1667, a laissé la réputation d'un habile politique et d'un sage administrateur. On a de lui : *Hypomnematum politicorum centuria*, Strasbourg, 1623 et 1650, in-12. — *Epistola de negotio pacis osnabrugensis*, Montbéliard, 1656, in-12, 2e édit. augm. — *Notæ ad libros annalium Taciti*, Francfort, 1662, in-12, etc. Son *Éloge*, écrit en latin par Henri Boecler, se trouve dans les *Mémoires philosophiq.*, décad. VIII.

FORSYTH (Guill.), jardinier écossais, membre de la société des antiquaires de Londres, de la société linéenne et d'autres corps sav., élève du célèbre Miler, et son successeur dans la direct. du jardin des apothicaires de Chelsea, né à Old-Meldrum dans le comté d'Aberden en 1737, mort en 1804 avec le titre de surintend. des jardins royaux de Kensington et de St-James, s'était spécialem. livré à la culture des arbres forest. et des arbres à fruit, et avait découvert une composit. propre à remédier aux maladies de ces végétaux. Le résultat de ses recherches est consigné dans son *Traité de la culture des arbres fruitiers*, Londres, 1802, in-4; trad. en français avec des notes par Pictet-Mallet, Genève, 1803, in-8. On a en outre de lui : *Observat. sur les maladies, les défauts et les accidents auxq. les arbres à fruits et les arbres forest. sont sujets*, en angl., Londres, 1791, in-8.

FORTEBRACCIO (Nicolas), *condottiere* italien au 16e S., succéda au fameux Braccio di Montone, son oncle, dans le commandem. des troupes que celui-ci avait formées, servit les Florentins contre Volterre et contre Lucques en 1429, passa ensuite au service sous le pape Eugène IV; mais bientôt après il déclara la guerre à ce pontife, et il avait déjà conquis une gr. partie de l'état ecclésiastique lorsqu'il mourut en 1435 des suites d'une blessure qu'il avait reçue à Capo di Monte.

FORTEGUERRI ou FORTIGUERRA (Nic.), card., rendit de gr. services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Après avoir obtenu du roi de Naples, Ferdinand d'Aragon, la restitution de Bénévent et de Terracine, il négocia le mariage d'Antoine Piccolomini, neveu du pape Pie II, avec une nièce de Ferdinand, et mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans. — Forteguerri (Scipion), savant illustre, plus connu sous le nom de *Carleromaco* qui n'est que la traduct. grecque de celui de Forteguerri, né à Pistoie en 1466, mort à Florence en 1515, s'était livré à peu près exclusivement à la correction, l'explicat. et la publicat. des anciens auteurs; il a donné conjointem. avec Alde Manuce un grand nombre d'éditions d'ouvr. classiques. — Forteguerri (Jean), mort en 1582, a laissé MS. un recueil de nouvelles ou de contes en prose.

FORTEGUERRI ou FORTIGUERRA (Nic.), card., surnommé *le Jeune*, pour le distinguer du premier cardinal de ce nom, né à Pistoie en 1674, dut à son esprit, à son caractère enjoué et à son talent pour la poésie, les dignités ecclésiastiques dont il fut revêtu par les papes Clément XI, Innocent XIII et Clément XIII. Il mourut en 1735 après avoir avoir livré aux flammes tous ses MSs. inédits. On a de lui : *les Comédies de Térence*, trad. en vers italiens, Urbin, 1736, in-8. — *Ricciardetto*, Paris (Venise), 1738, 2 vol. in-4 et in-8; Milan, 1813, 3 vol. in-8, excell. édit. Ce poème, dans le genre de l'Arioste, a été trad. ou imité en vers franç. par A.-F. Dumouriez et Nivernois.

FORTESCUE (Jean), lord-chef de justice et gr.-chancelier d'Angleterre sous le règne de Henri VI, était né dans le 15e S. à Weard-Gifford dans le Devonshire. Il est aut. de plusieurs ouvr. estimés sur la loi naturelle et sur les lois d'Angleterre. Le plus remarq. est celui qui a pour titre : *De laudibus legum Angliæ*, trad. du latin en angl. en 1737, avec des notes de Selden, et de nombr. remarq. sur les antiquités, l'hist. et les lois d'Angleterre.

FORTI ou FORTIS (Raimond-Jean), appelé quelquefois *Janfortius* ou *Zanforti*, médec. à Venise, puis prem. profess. à l'université de Padoue, né Vérone en 1603, acquit dans la pratique de son art une réputation telle, que l'empereur Léopold l'appela à Vienne pour recevoir ses soins en 1676, et lui conféra le titre de conseiller-médecin de la cour impériale. Forti mourut en 1678, après avoir publ. : *Consilia de febribus et morbis mulierum facilè cognoscendis et curandis*, Padoue, 1668, in-4; ibid, 1701, in-fol. — *Consultation. et respons. medic. centuriæ IV*, Padoue, 1669, in-fol., et Genève, 1677, prem. vol.; le 2e ne parut qu'en 1681. — Forti (Gaetano), prélat, mort à Rome en 1770, est auteur de plus. *Mém.* et d'un écrit intit. : *Osservazioni sulla condotta tenuta dal ministro di Portogallo nell' affare de' jesuiti*, Cosmopoli, 1760.

FORTIN, statuaire, mort à Paris à la fin d'août 1832, avait remporté le grand prix de sculpture en 1783. Il est aut. du *fronton de la porte du Louvre* du côté du pont des Arts, du bas-relief d'*Apollon* et de *Minerve*, dans le gr. escalier du même monument, etc. Parmi le gr. nombre de bustes, bas-reliefs, etc., sortis de ses mains, on remarque sa statue d'*Harpocrate*.

FORTIS (Albert), né à Padoue en 1741, prit jeune l'habit de St-Augustin, fut envoyé par ses supér. à Rome, et devint aide du P. Giorgi, bibliothécaire de St-Angel, quitta son ordre sans en attendre l'autorisation du pape, et publia dans les

journaux différ. articles import. Ayant reçu d'un homme en place une injure qu'il ne pouvait ni punir ni supporter, il vendit ses biens, vint en France en 1798, et ne retourna en Italie qu'après la victoire de Marengo, fut fait biblioth. de Bologne, et mourut dans cette ville en 1803, secrét. perpét. de l'Institut d'Italie. On a de lui : *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero*, Venise, 1771, in-4. — *Viaggio in Dalmazia*, ibid., 1774, 2 vol in-4, fig., trad. en angl., Londres, 1778, in-4, 20 pl. et des addit. considérables. — *Voyage minéralogique dans la Calabre et la Pouille*, trad. de l'italien en allem. par F. Schulz, Weimar, 1788, in-8, etc.

FORTIS (Aloys), 20e général des jésuites, né à Vérone en 1748, mort à Rome en 1829, fut reçu dans la compagnie de Jésus dès l'âge de 14 ans. Il enseignait la rhétor. au collége de Ferrare quand Clément XIV supprima cette société; il rentra alors dans sa patrie pour y faire ses études théologiq. On lui donna la chaire de philosophie au lycée de Vérone, où il se fit une grande réputat. par le *Prodromus ad universam metaphysicam*, qu'il y publia. Vers la même époque, il acheva, conjointement avec le chanoine Séraphin Volta, l'ouvrage connu sous le titre de *Illustrazione de' Pesci impietriti del monte Bolea in Verona*. Comme la compagnie subsistait toujours en Russie, le Père Fortis se fit inscrire au nombre de ses membres; puis, allant rejoindre à Parme ceux de ses frères qui, sous la protection de Ferdinand, venaient d'y rouvrir le pensionnat des nobles, il y professa pendant plus. années la littérature. Les éloges qui accueillirent dans plusieurs réunions de savants ses *poésies* italiennes, grecq. et latines, ont fait regretter que, sur la fin de ses jours, il ait livré aux flammes, par humilité, tout ce qui lui restait d'écrits. Dès que la compagnie de Jésus fut rétablie dans le royaume de Naples (1804), il s'y rendit avec empressement. Mais à peine avait-il organisé les classes publiques du collége de cette ville, que les circonstances politiques le forcèrent de se retirer à Orviète, puis à Vérone, d'où il se rendit à Rome à l'époque où Pie VII rétablit la compagnie dans tout l'univers catholiq. Le pape le nomma examinateur des évêques, et le général Brzozowski, qui résidait toujours en Russie, le fit son vic.-génér. en Italie. Il fut élu à son tour génér. de son ordre en 1822.

FORTUNAT, évêque, surnommé *le Philosophe des Lombards*, se réfugia en France à l'époque où les Barbares ravageaient l'Italie, et mourut dans le voisinage de Chelles vers l'an 569. On a de lui une *Vie de St Marcel*. Quelques bibliogr. lui attribuent une *Vie de St Hilaire*, mais il paraît que ce dernier écrit appartient plutôt à Venance Fortunat. — Fortunat (Venance), en latin *Venantius Honorius Clémentianus Fortunatus*, évêque de Poitiers à la fin du 6e S., et l'un des meill. poètes de son temps, assista aux noces de Sigebert et de Brunehaut dont il composa l'épithalame, édifia l'Église par ses vertus, et mourut à Poitiers vers 609. Ses *OEuvres* ont été publ. plus. fois; mais l'édit. la meill. et la plus complète est celle de Michel-Ange Luchi, Rome, 1786-87, 2. part. in-4.

FORTUNE (mythol.), déesse honorée chez les Romains, présidait, sous le nom de *Sort*, au bien et au mal. Elle est plus communém. représentée debout, ayant un pied sur une roue et l'autre suspendu : on la fait aveugle et chauve, et ses talons sont garnis de deux ailes. Les temples les plus fameux de cette déesse étaient ceux d'Antium et de Préneste dans le Latium, et celui de Ramus dans l'Attique. Ce fut, dit-on, Ancus-Martius, 4e roi de Rome, qui le premier dressa des autels à cette divinité, la plus fantasque, la plus absolue et la plus univers. de toutes celles du paganisme.

FOSCARARI (Gille), *Foscherarius*, célèbre dominicain, évêque de Modène, né à Bologne en 1512, remplit div. missions sous les papes Paul III, Jules III et Pie IV, fut employé à l'examen du livre des *Exercices spirituels de St Ignace*, à la réformation du bréviaire et du missel romain, et mourut à Rome en 1564 avant d'avoir mis la dernière main au catéchisme *ad Parochos*, terminé par ses collègues Léon, Marini et Foreiro, et publ. à Rome, 1567, in-fol. On lui attribue un livre intit. : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico*.

FOSCARI (François), doge de Venise de 1423 à 1457, soutint avec avantage plus. guerres contre les ducs de Milan, mais fut abreuvé de chagrins domestiques tout le temps que dura son pouvoir. Il perdit successivem. trois de ses fils, et vit exiler le quatrième, accusé d'avoir reçu des présents de plus. princes et capitaines ennemis de la républ. Foscari fut déposé en 1457, et mourut trois jours après l'élect. de Pascal Malipieri, son successeur.

FOSCARINI (Paul-Antoine), mathémat. italien, né à Venise vers 1580, entra dans l'ordre des carmes, professa la théologie à Naples, puis à Messine, remplit pendant plus. années les fonctions de recteur de la province de Calabre, et mourut vers 1616. On a de lui une *Lettre sur le système de Copernic*, dans laquelle il explique fort ingénieusement les passages de la Bible qui paraissent en opposition avec le principe de la rotation de la terre, Naples, 1615, in-4. Cette lettre servit de signal aux persécutions qu'essuya le célèbre Galilée; elle a été trad. en lat. et réimpr. à la suite des *Dialogi galilæei*, Lyon, 1641, in-4 : Foscarini a laissé des *Sermons*, des *Traités de théolog.* et des *Livres ascétiques*, publ. à Cosenza, 1611, in-8, et quelq. MSs.

FOSCARINI (Michel) sénateur vénicien, né en 1632, mort en 1692, est moins connu par les diverses charges qu'il remplit dans sa patrie que par sa continuation de l'*Hist. de Venise* de Nani; elle a été publ. par Bastien Foscarini, son frère, Venise, 1696, gr. in-4, et fait partie de la *Collect. des Hist. de Venise*, dont elle forme le 10e vol., 1722, gr. in-4. On a de lui deux *Nouvelles* dans les *Novelle degli Academici incogniti*, 1651, in-4. — Foscarini (Marc), de la même famille, littér. distingué, né en 1695, fut d'abord chargé

de div. amb., et se fit remarquer par son savoir, son éloquence, la dignité de sa conduite et sa magnificence; il fut ensuite chargé de la direction des monuments publics, puis de la bibl. de St-Marc, et enfin élu doge en 1762. Il mourut l'année suiv., après un règne de 10 mois. On a de lui le 1er vol. d'une hist. littér. de Venise publ. sous le titre : *Della letteratura veneziana libri otto*, Padoue, 1752, gr. in-fol.; un *Tr. de l'éloquence* et des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de l'emper. Charles VI* (en ital.). Dans les *Lettere scelte di celebri autori*, Venise, 1812, in-8, on en trouve quelques-unes de Foscarini. Enfin un curieux a récemm. publ. son *Ragionamente della letterat. della nobilta veneziana*, 1826, in-4, à 100 exemplaires.

FOSCO (PLACIDE), *Fuscus*, célèbre méd. surn. *Prognostes* à cause de son habileté dans la science du *pronostic*, né à Montefiori en 1509, exerça d'abord en Sicile et à Malte avec distinction. Appelé à Rome avec le titre de méd. du pape Pie V, il se consacra principalem. à la visite des prisons et des hôpitaux, et mourut en 1574. On a de lui : *De usu et abusu astrologiæ in arte medicâ*. — Fosco (Lactance), frère du précéd., docteur en droit civil et en droit canon, chanoine de Rimini et archiprêtre, mort en 1559, se distingua par une profonde connaiss. des langues gr. et lat.

FOSCOLO (UGO), né vers 1776 à bord d'une frégate appartenant à la république de Venise, près Zante, fit ses études à l'univ. de Padoue, et avant l'âge de 20 ans, composa une tragédie sous le titre de *Thyeste*, qui fut représentée à Venise avec gr. succès. Il paraît que dès cette époque Foscolo avait embrassé la carrière militaire. Lorsque Venise fut donnée à l'Autriche, il se retira en Lombardie, où il composa l'ouvr. intit. : *la République cisalpine*, et *les Dernières lettres de Jacques Ortiz*, roman. En 1808 et 1809, il publia la meilleure édit. des *OEuvres de Montecuculli* (*v.* ce nom); vers le même temps il fut nommé profess. de littérat. à l'univ. de Pavie, et historiographe du royaume d'Italie, place qu'il perdit par un coup d'autorité de Napoléon. Il s'était réfugié à Florence : accusé bientôt d'avoir pris part à une conjuration pour chasser d'Italie les Autrichiens, il s'enfuit en Suisse, et passa en 1815 en Angleterre. Il mourut d'hydropisie le 10 septembre 1827, dans les environs de Londres. On a de lui un gr. nombre de *poésies*, une traduct. italienne du *Voyage sentimental* de Sterne, Pise, in-4; et divers *articles* écrits en anglais et insérés dans différ. journaux périodiques. Le *Globe* du 6 octobre 1827 (tom. V, n° 8), contient une *Notice* sur la mort d'Ugo Foscolo.

FOSSATI (GEORGE), architecte et grav., né à Morco, dans la Suisse ital. vers 1710, a publ. un grand nomb. de beaux ouvr., entre autres les édifices de Palladio, les plans de Venise, de Bergame, de Genève, et une carte du lac Lugano. On a de lui : *Raccolta di varie favole delineate ed incise in rame*, Venise, 1744, 6 vol. gr. in-4. — *Storia dell' architettura*, Venise, 1747, in-8, fig.; c'est une trad. des *Vies* des archit. de Félibien. — FOSSATI (David-Antoine), frère du précédent, peintre, né à Morco en 1708, a laissé des peint. à fresque très estimées.

FOSSÉ (PIERRE-THOMAS du), sav. littérat., né en 1634 à Rouen, descend. d'une bonne famille originaire de Blois. Son gr.-père avait servi utilement les rois Henri III et Henri IV. Du Fossé fut amené à Port-Royal à l'âge de 9 ans, pour y recevoir une éducation à la fois chrét. et littéraire, et conserva toute sa vie pour les membres de cette société un attachem. que les persécutions ne purent altérer. Il mourut en 1698. On a de lui, entre autres ouvrages : *Vie de dom Barthélemi des Martyrs*, Paris, 1663, in-8. — *Vie de St Thomas, archev. de Cantorbéry*, etc., Paris, 1674, in-4 et in-12, sous le nom de Beaulieu. — *Hist. de Tertullien et d'Origène*, etc., ib., 1675, in-8. — *Mém. de Louis de Pontis... sur les règ. de Henri IV, Louis XIII et Louis XIV*, ib., 1676, 2 vol. in-12. — Des *Mém. contenant l'hist. de sa propre vie et plus. particularités*, Utrecht, 1739, in-12.

FOSSEUSE (FRANÇ. de MONTMORENCY, dite *la belle*), née en 1564, fut placée comme fille d'honneur auprès de la reine Marguerite, femme de Henri IV, alors roi de Navarre, devint pendant 5 ou 6 mois l'objet des attentions de ce prince, se vit supplantée par la comtesse de la Guiche en 1582, et épousa François de Broc, seigneur de Saint-Mars. La suite de sa vie n'offre rien de remarq.

FOSTER (JACQUES), célèbre théol. de la classe des *dissenters*, né à Exeter en 1697, se distingua par un rare talent dans la controverse, devint pasteur de la congrég. de Barbican à Londres, puis de l'Église indépend. de Pinner's-Hall, et mourut en 1753. On a de lui : *Essai sur les principes fondamentaux*, 1720. — Une *Défense de l'utilité, de la vérité et de l'excellence de la révélation chrét.*, 1731, en réponse à l'ouvr. de Tindal intit. : *le Christianisme aussi ancien que la création*; des *Tr.* sur l'hérésie, des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* qui ont été en partie trad. en franç. par J.-N.-S. Allamand, Leyde, 1739, in-8. — FOSTER (sir Michael), juriscons., né à Marlborough en 1689, exerça la profession d'avocat dans cette ville, puis à Bristol, devint juge de la cour du banc du roi, fut créé chev.-baronnet, et mourut en 1765. On a de lui (en angl.) un *Rapport* sur les procédures de la commiss. instituée pour le jugement des rebelles en 1746 dans le comté de Surrey... suivi de *Disc.* sur quelq. part. du droit de la couronne (*Crown law*), Londres, 1763, in-fol., 1776 et 1792, in-8 : *Lettre d'avis aux Protestants non-conformistes*, 1720, etc. — FOSTER (Jean), sav. philolog., né en 1731 à Windsor, chanoine de cette ville en 1772, mort aux eaux de Spa en 1773, n'a publ. qu'un seul ouvr., mais qui suffit pour prouver son érudition : c'est un *Essai* (en angl.) *sur la nature différente de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur applicat. dans la prononciat. des langues angl., lat. et grecque*, etc., Cambridge, 1763, in-8. — FOSTER (mistress Anne-

Emelinde), née en 1747 à Margate, s'aliéna le cœur de ses parents par une aventure galante qu'elle eut avant l'âge de 16 ans, fut mariée deux fois, abandonnée par son second mari, et forcée de se créer des ressources par quelques travaux littér. Elle mourut en 1789. On cite parmi ses product. un roman intit. : *la Vieille fille* (*the old maid*).

FOTHERBY, navigateur angl., envoyé en 1614 avec Baffin pour faire des découv. dans le nord, s'avança au-delà du 80e degré de latit. boréale, et ne put à cause des glaces pousser plus loin sa navigation. Des voyageurs plus récents ont acquis la certitude qu'il étoit imposs. d'avancer davantage.

FOTHERGILL (JEAN), célèbre médec. anglais, né à Carr-End dans Yorkshire en 1712, exerçait déjà depuis 6 années lorsqu'une angine gangreneuse, qui devint épidémique en 1746, lui fournit l'occasion de se placer au rang des plus habiles pratic. Par une méthode opposée à celle de ses confrères, il guérit presque tous les malades confiés à ses soins. La soc. royale de Londres, et celle des antiquaires de médecine l'admirent au nombre de leurs membres. Il consacra une partie de ses revenus à créer à Upton en Essex un magnifique jardin bot. dans lequel il acclimata une foule de plantes étrangères nécessaires à la médec. et aux arts. Chaque année il distribuait un grand nombre de ces plantes dans les trois roy. et dans les colonies, et se signalait par une foule d'actes de désintéressem. Il mourut en 1780 généralem. regretté. On a de lui un gr. nombre de *Mém.* dans la collection de la société médic. de Londres; la plupart ont pour objet la thérapeutique, la pharmacologie et l'hygiène publique. Ils ont été recueillis et publiés en anglais par Elliot, Londres, 1781, in-8, puis par Lettsom, ibid., 1783, 3 vol. in-8, et trad. de l'angl. et du lat. en allem., Altembourg, 1785, 2 vol. in-8. — FOTHERGILL (George), théolog. anglais, né en 1705 dans le Westmoreland, mort en 1760, principal du collége de St-Edmond à Oxford, a laissé des *Sermons* qui ont été recueillis en 2 vol. in-8.

FO-THOU-TCHHING, célèbre Samanéen, né dans la contrée que les Chinois appellent Thiantchou (l'Hindoustan), s'établit à Lo-yang (Ho-Nau) l'an 310, et contribua puissamm. par ses connaissances dans les sciences occultes, son talent à expliquer les présages et à opérer des prestiges, à l'établissement de la religion de Bouddha, dont la secte a civilisé les Tatars. On croit qu'il mourut en 349, après avoir fait un gr. nombre de disciples et fondé plus. monastères.

FOUCAULD, nom d'une ancienne famille du Périgord qui a produit plus. personn. distingués. — Jean FOUCAULD, chambell. du roi Charles VII, l'un des vaillants et fidèles capit. de ce prince, fut fait prisonnier par le célèbre Talbot au siége de Laval en 1423, se racheta de ses propres deniers, défendit en 1430 la ville de Lagny contre les efforts de l'armée angl., et conserva au roi ce poste important. Il avait assisté en 1429 au sacre de Charles VII, et il mourut en 1466, dans un âge assez avancé. — FOUCAULD (Jean), seigneur de Lardimalie, baron d'Auberoche, né en 1542 dans le Périgord, servit de tous ses moyens la cause du roi de Navarre, depuis Henri IV, et son suzerain comme comte de Périgord. Ces services sont attestés dans un grand nombre de lettres du prince, religieusem. conservées dans la famille des Foucauld. Monté sur le trône, Henri IV nomma Jean Foucauld son chambellan, puis gouvern. du comté de Périgord et vicomte de Limoges. Ce brave gentilhomme fut tué d'un coup de canon à un assaut dans la guerre que le roi eut à soutenir contre les Espagnols. — FOUCAULD (L.), comte de Dognon, maréch. de France, né en 1716 dans la Marche, fut d'abord page du cardinal de Richelieu, s'attacha ensuite au duc de Fronsac, servit avec distinction dans la marine, où il devint vice-amiral, se trouva au combat naval devant Cadix en 1640, et au siége d'Orbitello en 1646. Gouvern. de l'Aunis et de Brouage, après la mort du duc de Fronsac et pendant les troubles de la Fronde, le comte de Dognon se démit de ces places pour recevoir le bâton de maréchal, qui lui fut donné par le roi en 1653. Il mourut à Paris en 1659. — FOUCAULD (L., marquis de), seigneur de Lardimalie, né en 1755, entra de bonne heure au service, et commandait une compagnie de cavalerie lorsqu'il fut député par la noblesse de Périgord aux états-généraux de 1789. Il s'y fit remarquer par son caractère noble et ferme, par sa loyauté et son énergie à défendre la cause royale, protestant contre les envahissem. de la révolut., et manifestant en toute occasion les sentim. personnels les plus désintéressés. Après la dissolution de l'assemblée constituante, il crut devoir rejoindre les princes, frères du roi; fit la campagne de 1792 en qualité de command. des gentilshommes du Périgord, et les autres campagnes de l'émigration dans le corps de Condé. Rentré en France en 1802, il mourut en 1805 dans un de ses châteaux, écrasé par la chute d'une tour qu'il faisait réparer. — FOUCAULD (Jules, marquis de), cousin-germain du précéd., né en 1782 au château de Lubersac (Limousin), entra à l'école polytechnique en 1801, fut reçu officier au corps du génie en 1803, assista au siége de Stralsund, passa de l'armée d'Allemagne à celle d'Espagne en 1808, servit avec distinction aux siéges de Sarragosse, de Mequinenza, de Lerida et de Tortose, et reçut plus. blessures. Devenu chef de bataillon dans son arme, il passa en Hollande en 1811, et eut la mission de défendre et de fortifier le Helder; il se trouvait encore à ce poste en 1814, et fit reconnaître l'autorité du roi aux troupes de la garnison. S. M. le nomma secrétaire de la commission des anciens officiers, et le départem. de la Corrèze le choisit pour l'un de ses députés à la chambre de 1815. Il obtint en 1816 le commandem. de l'un des 4 régiments du génie, et mourut à Metz en 1821.

FOUCAULD (FRANÇOIS), prêtre, né à Orléans vers 1590, mérite moins d'être cité dans ce dictionn. pour quelq. traités mystiques qui restent de lui que pour les services importants qu'il rendit

comme citoyen et comme ecclés. aux habitants de sa ville natale lors de la peste qui la désola en 1626. C'est à cette occasion qu'il institua, pour le clergé d'Orléans, la confrérie qui subsiste encore. Cet homme respectable mourut en 1640. Il a composé un livre de prières intit. : *le Pain cuit sous la cendre apporté par un ange au prophète Élie pour conforter le moribond*, Orléans, 1631, réimpr. plus tard sous ce titre : *Prières chrét. pour servir de préparation à la mort*. Il ne faut pas le confondre avec Foucauld (Nicolas), de la même famille et du même diocèse, mort en 1692. Ce dernier a laissé des *Prônes pour tous les dimanches de l'année*, impr. en 1696, et qui ont eu deux édit. Il fonda aussi à Orléans l'établissem. *du bon Pasteur* ou des *Filles pénitentes* à l'instar de celui de Paris.

FOUCAULT (Nic.-Jos.), conseiller-d'état, né à Paris en 1643, était fils de Foucault, secrétaire du conseil-d'état, et honoré de toute la confiance du ministre Colbert. Il obtint très jeune encore la place de procur.-gén. des requêtes de l'hôtel, passa ensuite au gr.-conseil comme avocat-génér., puis fut successivem. intend. des généralités de Montauban, de Pau, de Poitiers et de Caen. Ces quatre villes lui doivent plus. établissements d'utilité publique. Louis XIV récompensa les services de cet administrat. en l'appelant au conseil-d'état et en le nommant chef du conseil de Madame. Il mourut en 1721. Il s'était livré particulièrem. à l'étude des antiquités. Le tome Ier des *Mém.* de l'acad. des inscript., dont il était honoraire, renferme le résultat de ses observat. sur des fouilles qu'il avait fait faire dans un village près de Caen. Il avait écrit l'*Hist. de l'abbé de Saint-Martin*, mais cet ouvr. n'a jamais vu le jour.

FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, etc., né à Nantes en 1753, montra dès sa jeunesse un esprit solide et une applicat. soutenue par les études sérieuses. Tour à tour élève et professeur distingué chez les oratoriens, quand arriva la révolut., il se crut capable de jouer un rôle moins stérile que celui de régent : d'abord avocat peu connu, mais bientôt fondat. de la soc. populaire de Nantes, et l'un de ses orateurs les plus exagérés, il fut élu en 1792 député à la convention. Dans le procès de Louis XVI, Fouché vota la mort. Ce n'était qu'un prem. pas dans la carrière qu'il devait parcourir : ses excès, dans le départem. de la Nièvre, lui méritèrent d'être associé à Collot-d'Herbois, chargé de punir les Lyonnais d'avoir tenté de résister aux mesures ordonnées par Chalier et d'autres démagogues. En rendant compte de sa mission à la tribune des jacobins, il dit : « Le sang du crime féconde le sol de la liberté et affermit sa puissance. » Cepend. Robespierre succomba; Fouché, en se liguant contre lui, n'avait voulu que s'assurer l'impunité; mais bientôt une députat. de la Nièvre vint rappeler à la barre sa conduite dans ce départem. Laurençot l'accusa de fraude dans la perception des impôts révolutionn.; et quand Tallien et Legendre essayèrent de le défendre en alléguant sa coopération au 9 therm., Boissy-d'Anglas s'écria : « Fouché n'a point eu de part à cette journée; elle fut trop belle pour avoir été déshonorée par son secours; » et de suite la majorité décréta son arrestat. Amnistié le 4 brumaire, il fut chargé d'une mission à Milan. Il ne revint à Paris que pour remplacer Bourguignon comme ministre de la police génér. (13 thermidor an VIII). Reniant alors ses antécéd. politiq., il fit fermer les clubs, supprima les journaux révolutionn. les plus exaltés, et se montra favorablem. disposé pour les hommes qu'il avait jusqu'alors combattus avec le plus d'acharnement. Après le 18 brumaire, auq. il ne put prendre part à raison de ses liaisons avec Barras, il fut maintenu dans ses fonct., quoique Bonaparte fût loin d'avoir en lui une entière confiance, et il concourut à toutes les mesures réparatrices qui signalèrent les prem. temps du consulat. Mais ni l'habileté dont il ne cessa de donner des preuves, ni les services qu'il rendit au consul en déjouant les conspirat. tramées contre sa vie, ne purent vaincre la répugnance que Bonaparte éprouvait pour son ministre; il supprima le ministère de la police (1802), et nomma Fouché sénateur titul. de la sénatorerie d'Aix. Lorsq. le consul crut le mom. arrivé de placer sur sa tête la couronne impériale, il rétablit le ministère de la police (1804), et Fouché fut investi de nouv. de cette immense autorité. Napoléon fut rappelé sur le théâtre de la guerre; le ministre resta seul avec la toute-puissance : il en usa avec modération; et, comme on l'a dit, ce fut le plus habile et le plus supportable des visirs. Après la paix de Presbourg (déc. 1805), il fut créé comte, puis obtint le titre de duc d'Otrante. Cette haute posit. ne lui fit pas perdre le droit de dire la vérité au maître; il désapprouva franchement le système continental et la guerre d'Espagne. Quand les Anglais tentèrent d'envahir la Belgique, Fouché eut l'imprudence ou le courage de choisir Bernadotte, alors en disgrâce, pour commander l'armée qu'il venait d'improviser; bien plus, après la victoire il osa écrire dans une proclamat. : *La présence de Napoléon n'est pas nécessaire pour repousser nos ennemis.* De retour à Paris, l'emper. lui ôta successivem. (oct. 1809 et juin 1810) les portefeuilles de l'intérieur et de la police, qu'il avait réunis en ses mains, et déguisa son exil sous le vain titre de gouverneur de Rome. Fouché se déroba par la fuite aux prem. coups de la persécution, parcourut l'Italie et revint se fixer à Aix jusqu'en 1813, où l'emper. le fit venir à Dresde pour le consulter. Il déplut encore par sa franchise. On l'envoya dans les provinces illyriennes en qualité de gouvern.-gén. L'invasion ennemie l'obligea de se retirer; et de peur qu'il ne rentrât en France, on lui ordonna de se rendre à Naples. Alors Murat se disposait à se joindre à la coalition; Fouché, sans le détourner de son projet, lui donna de sages conseils. Il rentra en France lorsque tout avait changé de face; le nouv. pouvoir l'accueillit avec bienveill.; on demanda ses avis, qu'on ne suivit pas, et qu'on regretta, mais trop tard, d'avoir

négligés. Napoléon reparut; Fouché, appelé soudain au ministère, s'acquitta de ses fonct. avec l'habileté et le dévouement d'un homme qui préférait les intérêts du pays à ceux du souverain, et dit à l'empereur que le seul moyen de salut était de rendre aux Français l'énergie de la liberté. Après la bataille de Waterloo, nommé présid. du gouvernem. provisoire, ce fut lui qui pressa l'abdication de Bonaparte, qui traita avec Wellington, quoiqu'il eût été disposé à la résistance si la défense de Paris n'eût pas été jugée impossible. Sous Louis XVIII, Fouché continua de faire partie du ministère. Les vaincus l'accusèrent de trahison, les vainqueurs d'une lâche faiblesse; mais il est heureux qu'il ait su garder la puissance dans une pareille crise. Atteint par la loi de 1816 contre les régicides, il quitta Dresde, où il était ambassad., et après avoir quelq. temps voyagé en Allemagne, il se fixa à Trieste, où il mourut en 1820. On a publié plus. ouvr. sur Fouché. Les *Mém.* publ. sous son nom, Paris, 1824, 2 vol. in-8, sont de Beauchamp.

FOUCHER (Paul), membre de l'académie des inscriptions, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, a publ. dans le rec. de l'acad. 12 mém. sur *la Religion des Perses*, traduits en allemand par J.-F. Kleuker, Riga, 1781-83, 2 vol. in-4, et neuf mém. contenant de sav. recherches sur *l'Origine et la nature de l'hellénisme ou religion des Grecs.* On a encore de lui: *Géométrie métaphysique, ou Essai d'analyse sur les éléments de l'étendue bornée*, 1758, in-8, et il a laissé plus. MSs.

FOUCHER D'OBSONVILLE, né en 1734, entra au service en 1752, fit 2 fois le voyage de France aux Indes par terre, fut chargé de missions importantes auprès des princes indiens, et mourut en 1802. On a de lui entre autres ouvrages: *Supplém. au voyage de Sonnerat*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8.—*Lettre d'un voyageur au baron de L*** sur la guerre des Turks*, Paris, 1788, in-8. — *Bagavadam, ou Doctrine des Indiens sur l'Être suprême, les dieux, les géants et les hommes*, ibid., 1788, in-8, trad. sur une version Tamoule par Méridas Poulé, interprète de l'anc. compagnie des Indes. — *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, ibid., 1783, in-8, ouvrage curieux extrait des voyages de l'auteur.

FOUCHIER (Bertrand), peintre hollandais, né en 1609, passa quelq. années à l'école de Van-Dyck, fit le voyage de Rome, revint à Berg-op-Zoom, sa ville natale, et y mourut en 1674. Il imita la manière de Brauwer, et fit un gr. nombre de portraits à l'huile et sur verre.

FOUCHY (Jean-Paul GRAND-JEAN de), né à Paris en 1707, auditeur à la cour des comptes, fut admis en 1731 à l'acad. des sciences, dans la classe d'astronomie, remplaça, en 1743, Mairan comme secrétaire-perpétuel, prit sa retraite en 1773, et mourut à Paris en 1788. Il a fourni plusieurs mémoires dans lesq. il rend compte de ses observat. sur les phénomènes célestes, et a donné des méthodes pour la simplification des procédés en usage pour calculer la révolut. des astres, et des instruments dont l'acquisition ou le transport mettent quelquefois un obstacle aux observations. Il a publié un vol. des *Éloges des académ.*, 1761, in-12.

FOUGEROUX DE BONDAROY (Auguste-Denis), membre de l'académie des sciences, né à Paris en 1732, se livra à l'étude de l'agriculture et des sciences naturelles sous le célèbre Duhamel, son oncle, et, comme lui, dirigea ses travaux vers des objets d'utilité publique. Il mourut en 1798, laissant un assez grand nombre d'ouvrages et de *Mémoires* insérés dans le rec. de l'acad. des sciences, ou publ. séparém. de 1752 à 1773. Nous citerons, entre autres: *Mémoire sur la formation des os*, 1760, in-8.—*Recherches sur les ruines d'Herculanum*, etc., avec un *Traité sur la fabrication des mosaïques*, 1769, in-8. — *Observat. faites sur les côtes de Normandie*, avec Tillet, 1773, in-4, etc.

FOU-HI, fondateur de l'empire chinois, 2953 ans av. l'ère chrétienne, doit être regardé comme le premier auteur de la civilisation de ce pays; il assigna des vêtements particuliers à chaque sexe, établit la loi du mariage et les conditions auxq. on devait le contracter, purgea le pays des animaux malfaisants qui l'infestaient, enseigna à son peuple l'usage du fer, la manière de gouverner les animaux domestiques, d'élever des troupeaux, brûla une vaste étendue de broussailles et livra le terrain à la culture, étendit ses états vers les contrées de l'est, et y bâtit la ville de Tchin-tou, dans laq. il fixa sa résidence. Il institua des sacrifices en l'honneur de la divinité, inventa la musiq. et deux espèces de lyres ou instruments à cordes, le *kin* et le *ché*, dont l'usage s'est conservé en Chine, perfectionna l'écriture alors en usage, inventa les 8 *koua*, dont les éléments se réduisent à 2 lignes horizontales, l'une entière, l'autre brisée, lesq. forment 8 trigramm., qui, combinés par 6, donnent 64 combinaisons différentes; enfin il donna à son peuple un calendrier pour lui apprendre à régler ses travaux. On dit qu'il mourut après un règne de 115 ans. On montre encore au midi de la ville de Tchin-tou le lieu où il fut enterré.

FOUILLOUX (Jacques du), gentilhomme du Bas-Poitou, est aut. d'un livre intitulé *la Vénerie, contenant plus. préceptes et des remèdes pour guérir les chiens de div. maladies*, Poitiers, 1560, in-fol., 1561, in-4, réimpr. plus. fois dans divers formats. Ses observations sur les habitudes des animaux et sur la manière de les chasser ont été confirmées par Buffon et Daubenton. Fouilloux a joint à ce traité un petit poème intitulé: *l'Adolescence de Jacques du Fouilloux.*

FOULCHER ou FOUCHER, de Chartres, *Fulcherius Carnotensis*, né vers 1059, suivit le comte de Blois à la Terre-Sainte, et devint chapelain de Baudoin, prem. roi de Jérusalem. On a de lui une chronique fort intéressante des événements de la guerre des croisés, depuis 1195 jusqu'à 1227; elle a été insérée dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars, et dans les *Francorum histor. scriptor. coætanei*, et trad. en franç. dans le t. XXIV de la

Collection des mém. relatifs à l'hist. de France, publ. par M. Guizot.

FOULCOIE, *Fulcoius*, né à Beauvais vers l'an 1020, entra dans l'état ecclésiastiq., mais se contenta d'être ordonné sous-diacre afin de conserver la liberté nécessaire pour se livrer à son goût pour la poésie. Sa réputat. s'étendit dans toute la France et même en Italie. Il mourut à Meaux vers 1083. Ses poésies consistent en pièces diverses, légendes mises en vers, *Vies* des saints du diocèse de Meaux, un long poème ou dialogue sur l'*Ancien et le Nouveau-Testament*, etc. D. Mabillon, D. Toussaint Duplessis et l'abbé Lebeuf en ont publ. quelques fragments.

FOULIS (Robert et André), frères, de Glascow, s'associèrent pour la publication d'aut. classiques, pendant les 30 années qu'ils ont exercé l'art typographiq., et ont donné des édit. aussi recherchées que celles de Barbou et de Bodoni; les princip. sont : *Démétrius de Phalère*, 1743, in-8.—*Horace*, 1744, in-12, qui passe pour être sans faute. — *Tacite*, 1753, 4 vol. in-18.—*Homère*, grec, 1756-58, 4 vol. in-fol.—*Thucydide*, grec-latin, 1759, 8 vol. in-8. — *Hérodote*, grec-latin, 1761, 9 vol. in-8. — *Xénophon*, grec-latin, 1762-67, 12 vol. in-8. — *Cicéron*, 1749, 20 vol. in-12. — Le *Nouv.-Testam.*, grec, 1750, in-8. Les Foulis se ruinèrent par leur goût pour les beaux-arts et les dépenses énormes qu'ils firent pour créer en Écosse une académie de peinture et de sculpture. André mourut en 1774 et Robert en 1776.—Un autre Foulis, de la même famille que les deux précéd., imprim. à Glascow jusqu'en 1806, a donné, entre autres ouvrages, de très belles édit. de *Virgile*, 1778, 2 vol. in-fol., et d'*Eschyle*, 1795, in-fol.

FOULLON (Jean-Érard), jésuite, prédicateur et recteur du collége de Huy, puis de Tournai, né à Liége en 1608, mort en 1668, à Tournai, victime de son zèle à soigner les pestiférés, a laissé quelq. écrits ascétiques oubliés; mais les curieux recherchent encore son *Historia leodiensis*, Liége, 1735, 3 vol. in-fol., publ. par le baron de Crassier, dont les additions forment le 3e vol.

FOULON (Guillaume Le), *Fullonius*, né en 1493, fut recteur du gymnase à La Haye. Son zèle pour la réforme lui ayant attiré des persécutions, il se retira d'abord en Prusse, fut nommé recteur du collége d'Elbing et conseiller d'Albert, margrave de Brandebourg. De nouvelles querelles théologiques l'ayant chassé de cette retraite, il trouva un asile à Embden près de la comtesse d'Ost-Frise, qui le chargea de l'éducation de ses fils; enfin il s'établit à Norden, et mourut bourgmestre de cette ville en 1568. On a de lui un opuscule intitulé : *Miroir de consolation pour les malades et les affligés; dialogue entre Théophile, Tobie et Lazare*, impr. en 1557.— Une coméd. lat. sur le sujet de l'enfant prodigue et sous le titre d'*Acolastus*, Dantzig, 1540; Paris, 1548 et 1554, avec les commentaires de Gabriel Dupréau. — Une tragi-comédie intitulée : *Hypocrisis*, Bâle, 1544, et Heidelberg, 1615, in-8 : c'est le sujet de *Tartufe*; quelques écrits moins intéressants et une version flamande ou holland. du *Nouveau-Testament*, avec Corneille Honius et Jean Rhodius, Amsterdam, 1523, in-8.

FOULON, d'abord commissaire des guerres, puis intendant de l'armée pend. la guerre de 1756, entra en 1771 au conseil-d'état, et fut nommé contrôleur-général le 12 juillet 1789, à la retraite de Necker; mais il n'eut pas le temps d'entrer en fonctions. Le 14 juillet il quitta Paris, et alla se cacher à quelques lieues de la capitale; mais il ne pouvait y vivre long-temps ignoré : dès son entrée dans la carrière administrative, il s'était fait de nombreux ennemis par la dureté de ses manières, et l'on tremblait de voir se réaliser la proposition qu'il avait faite au roi de rétablir les finances par une banqueroute; enfin ce qui mit le comble à la haine dont il était l'objet fut un propos odieux qu'on lui attribua, mais qu'il n'avait certainement pas pas tenu. Enlevé de sa retraite, il fut conduit à Paris, et massacré le 22 juillet, au moment où il sortait de l'Hôtel-de-Ville pour aller en prison. Berthier, son gendre, subit le même sort quelq. moments après.

FOULQUES, *Fulco*, archevêque de Reims à la fin du 9e S., exerça les prem. charges à la cour de Charles-le-Chauve, fit revivre les études ecclés. dans son diocèse, mit la ville de Reims à l'abri des ravages des Normands, et prit une grande part aux affaires politiques. Après la mort de Carloman, il sut conserver le sceptre à l'hérit. légitime (Charles-le-Simple), et le couronna solennellem. l'an 895. Il périt en 900, assassiné par ordre du comte Baudouin, après un épiscopat de 17 ans. Flodoard a conservé des extr. de quelq. lettres de ce prélat.

FOULQUES Ier, surn. *le Roux*, comte d'Anjou, fils d'Ingelger et d'Alinde, dame de Buzançois, sut gagner la confiance de Hugues-le-Grand, et fut maintenu par ce prince dans la possess. de son apanage jusqu'à sa mort en 938. — Foulques II, fils du précédent, surnommé *le Bon*, favorisa le défrichement des terres, le développem. de l'industrie, attira près de lui les hommes les plus savants de son temps, et mourut à Tours en 958. Il a composé des *Hymnes* en l'honneur de St Martin. — Foulques III, dit *Nerra* ou *le Noir*, petit-fils du précédent, prince ambitieux, fit la guerre à Conan Ier, duc de Bretagne, le défit en 992, et le tua de sa propre main. Ayant été vaincu par Eudes II, comte de Blois, Foulques ne se maintint dans ses états qu'avec l'assistance du roi Robert. Pour expier ses fautes il fonda des abbayes et visita les lieux saints. C'est lui qui se fit trainer sur une claie à Jérusalem, en criant : « Seigneur, ayez pitié du traître et parjure Foulques. » Il mourut à Metz en 1040. — Foulques IV, dit *le Rechin*, son petit-fils, né à Châteaulandon en 1043, entra avec son frère aîné, Geoffroi-le-Barbu, en partage de la success. de Geoffroi-Martel, son oncle, et eut pour sa part l'Anjou et la Saintonge; ayant dépouillé son frère de la Touraine, il devint un prince puissant et redouté de ses voisins. Une querelle entre lui et Raoul, archevêque de Tours, faillit lui être funeste; mais

ses libéralités envers les gens d'église lui méritèrent l'indulgence des commiss. nommés par le pape pour examiner sa conduite. Il mourut en 1109. Il nous reste de lui un fragm. de l'*Hist. des comtes d'Anjou*, inséré dans le *Spicilége* de d'Achery, et traduit en français par l'abbé de Marolles dans ses *Hist. des anc. comtes d'Anjou*, Paris, 1681, in-4. — Foulques V, fils du précédent, fit la guerre à Louis-le-Gros, puis passa en Palestine, épousa Mélisente, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem, succéda à ce prince en 1131, repoussa les attaques des Turks, et mourut en 1142, laissant la couronne à Baudouin III et Amauri, ses deux fils.

FOULQUES, abbé de Corbie, dit *le Grand*, à cause du zèle qu'il mit à défendre les immunités et priviléges de son monastère contre les prétent. de Foulques, évêque d'Amiens, et de Gui, successeur de Foulques, assista en 1049 au concile tenu à Reims par Léon IX, accompagna ce pape à son départ de France pour l'Italie, et mourut en 1095. On a de lui un *Mém.* sur l'histoire de son monastère, publié en partie par Mabillon dans les *Annales de l'ordre de St-Benoît*.

FOULQUES, prieur de Deuil, ordre de St-Benoît, au commencem. du 12e S., n'est connu que comme aut. d'une *Lettre de consolat.* à Abeilard, après la violence dont il avait été l'objet.—Foulques de Bénévent, notaire du sacré palais sous le pontificat d'Innocent II au 12e S., est auteur d'une *Chron. de l'an 1102 à l'an 1141*, publiée à Naples, 1626, par Antoine Caraccioli, et insérée dans la *Collect. des anciens hist. de la Sicile*, Francfort, 1579. — Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne au 12e S., célèbre par sa piété et son éloquence, fut autorisé à prêcher une croisade en 1198, et mourut à Neuilly en 1201. Moréri cite une *Vie de Foulques*, en franç., impr. à Paris, 1620.

FOULQUET ou FOLQUET, évêque de Toulouse au 12e S., fils d'un marchand génois, montra dans sa jeunesse un goût très vif pour les plaisirs et s'y livra sans réserve. Ayant vu mourir plusieurs de ses protecteurs et de ses amis, surtout la belle Azalaïs, femme du vicomte de Toulouse Barral, et Eudoxie, épouse de Guillaume VIII, seigneur de Montpellier, il embrassa la vie religieuse, fut élevé au siége épiscopal, servit avec chaleur la cause de la cour de Rome, même contre les intérêts de son seign. le comte de Toulouse, et mourut en 1231. La bibliothèque du roi possède en MS. 25 pièces de Foulquet, précéd. d'une *Vie* de l'auteur par un anonyme. Raynouard en a publié plus. dans les t. III et IV de son *Choix de poésies des troubadours*.

FOUNTAINE (sir Andrew), antiquaire anglais, né vers la fin du 17e S., créé chevalier par le roi Guillaume, fut vice-chambellan de la reine Caroline, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du Bain, conservateur de la monnaie, et mourut en 1753. On a de lui : *Numismata anglo-saxonica et anglo-danica*, dans le *Thesaurus* du D. Hickes.

FOUQUÉ (Henri-Auguste, baron de LA MOTTE), né à La Haye en 1698, servit d'abord en 1715 dans l'armée prussienne contre Charles XII, passa ensuite au service de Danemarck en qualité de lieutenant-colonel, fut rappelé en Prusse à l'avénem. de Frédéric II, et nommé général d'infanterie. Il se distingua particulièrement en 1760 à Landshut, où, entouré par des forces supérieures, il refusa de se rendre, fut couvert de blessures, fait prisonnier et transféré en Croatie. Ayant recouvré sa liberté en 1763, après la signature du traité de paix, il se retira à Brandebourg et y mourut en 1774. Sa correspondance avec Frédéric-le-Grand a été impr. dans les œuvres du roi de Prusse.

FOUQUET (François), vicomte de Vaux, successivem. maître des requêtes et conseill.-d'état ordinaire sous le règne de Louis XIII, acquit dans le maniem. des affaires la réputation d'un homme habile et intègre, et mourut en 1642. Son épouse, fille du contrôl.-gén. Gille de Maupeou, se consacra entièrem. au service des pauvres malades, après la mort de son mari, et mourut en 1681 à 91 ans. Elle a publié un *Rec. de recettes choisies, expérimentées et approuvées*, Villefranche, 1665, in-12.

FOUQUET (Nicolas), fils du précédent, surintendant des finances, célèbre par ses disgrâces, né à Paris en 1615, maître des requêtes à l'âge de 20 ans, procur.-gén. au parlement à 35, mérita la faveur de la reine mère de Louis XIV, par son dévouement pend. les troubles qui agitèrent le roy. Nommé surintend. en 1652, il rétablit les finances par son seul crédit, et engagea ses biens pour couvrir les besoins du trésor. Mais la pénurie était telle, que les intérêts absorbaient les revenus de l'état, et les dettes s'accroissaient dans une progression effrayante. Les courtisans, jaloux de la faveur de Fouquet, l'accusèrent de dilapidations; Colbert accrédita ces bruits, qui du reste semblaient assez fondés, puisqu'on vit le surintend. dépenser 18 millions pour construire un palais magnifique dans sa terre de Vaux. Arrêté en 1661, Fouquet fut enfermé au château d'Angers, et transféré successiv. à Amboise, à Vincennes et à Moret. Ses juges, qui tous étaient les amis de Colbert, le condamnèrent au bannissem., peine qui fut commuée en une prison perpét. à Pignerol. Fouquet mourut en 1680, après une détention de 19 ann. On a publié sur sa vie, sur sa disgrâce et sur sa mort les ouvr. suivants : *Vie de Nicolas Fouquet*, par d'Auvigny, t. V des *Vies des hommes illustres de France*; *Recueil des défenses de M. Fouquet* (impr. en Hollande), 1665-68, 15 vol. in-12. — *Sur la mort du surintendant Fouquet, notices recueillies à Pignerol*, Turin, 1812, in-4.

FOUQUET (Jean-François), jésuite, missionn. à la Chine de 1690 à 1720, se fit connaître par un esprit systématique qui le porta à chercher les mystères du christianisme dans les caractères symboliques des Chinois. A son retour à Rome en 1720, il reçut le titre d'évêque d'Éleutéropolis. On a de lui une *Table chronogr. histor. de la Chine*, dans laquelle il donne la première série qu'on ait connue en Europe des *Nian-hao*, ou noms d'ann. des Chinois, Augsbourg, 1746, 2 feuilles in-fol.

On trouve dans les *Lettres édifiantes*, 8e rec., une *Lettre* du P. Fouquet sur les progrès du christian. en Chine, sur les guerriers et sur les bonzes, etc.

FOUQUET (Henri), célèbre professeur de médecine à Montpellier, né dans cette ville en 1727, fut reçu bachelier en 1759, et disputa peu de temps après la chaire vacante par la mort de Fizes; plus heureux dans un second concours en 1776, il fut chargé de l'enseignement de la physiologie, et en 1782 remplaça Sabatier. A la réorganisat. de l'enseignement médical, Fouquet obtint la chaire de clinique, qu'il remplit avec une grande réputat., et mourut en 1806, regardé comme l'un des hommes les plus versés dans la théorie et les plus habiles dans la pratique de l'art médical. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des princip. organes*, 1767, in-8. — *Mémoire sur la fièvre et sur la contagion*, 1780, in-12. — *Discours sur la clinique*, 1803, in-4. Son *Éloge* a été publié par Dumas, son confrère, 1807, in-4, et Baumes, 1808, in-4.

FOUQUIER-TAINVILLE (Antoine-Quentin), accusateur public près du tribunal révolutionn., né près de St-Quentin en 1747, fut d'abord procureur au Châtelet; mais il paraît que son inconduite l'obligea à vendre cette charge, et qu'il n'exerçait plus au moment où éclata la révolution. Nommé juré au tribunal révolutionn., il se signala en opinant toujours pour la mort. Ce caractère atroce n'échappa point à Robespierre : Fouquier passa aux fonctions d'accusateur public, et il se montra dans la capitale de la France le digne émule de Carrier à Nantes et de Collot-d'Herbois à Lyon. C'est surtout à son acte d'accusation contre l'infortunée Marie-Antoinette qu'il doit son odieuse célébrité. La chute de Robespierre ne suspendit point le cours de ses crimes; mais lorsque Barrère eut demandé à la tribune la continuat. de la terreur, le député Fréron répliqua en demandant « que Fouquier-Tainville allât cuver dans les enfers tout le sang dont il s'était enivré. » Ce monstre, qui avait épouvanté l'Europe, fut condamné à mort le 7 mai 1795, avec 12 des juges ses complices. Il avait écrit : *Mém. pour A.-Q. Fouquier, ex-accusateur public près le tribunal révolut. établi à Paris, et rendu volontairement à la Conciergerie le jour du décret qui ordonne son arrest.*, in-4 de 20 pages. On a de lui quelques vers médiocres qui ont été reproduits dans les journaux du temps; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il en fit à la louange de Louis XVI en 1781, dans les notes du poème de *la Pitié*.

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre de paysages, élève de Josse Montper et de J. Breughel, dit *Breughel de Velours*, réussissait dans l'imitation exacte de la nature et surtout dans le feuiller des arbres. Il avait été chargé par Louis XIII de peindre les principales villes de France; mais une paresse insurmontable ne lui permit pas de remplir les intentions du roi. Ayant reçu des lettres de noblesse, il avait la sotte vanité de ne travailler que l'épée au côté. Ses démêlés avec le Poussin, à l'époque où celui-ci fut nommé prem. peintre du roi, l'occupèrent plus que ses pinceaux. Il mourut en 1659.

FOURCROY (Antoine-François de), célèbre chimiste, né à Paris en 1755, se fit d'abord connaître comme professeur au Jardin-du-Roi; son élocution facile et brillante lui ouvrit une nouvelle carrière à l'époque de la révolution. Il se montra dans les assemblées populaires, et fut nommé en 1792 député suppléant de Paris à la convention; mais il n'y siégea que postérieurement au 21 janvier. Appelé au conseil-d'état, puis à la direction générale de l'instruction publique après le 18 brumaire, il rédigea tous les réglements et les projets relatifs à cette partie, érigea les écoles de médecine de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, établit 12 écoles de droit, organisa près de 30 lycées, et plus de 300 collèges communaux. Disgracié au moment où il s'attendait à recueillir le fruit de ses travaux, Fourcroy en fut vivem. affecté, et mourut d'apoplexie le 16 décembre 1809. Ses principaux ouvr. sont : *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*, Paris, 1801, 6 vol. in-4 ou 11 vol. in-8.— *Entomologia parisiensis*, 1785, 2 vol. in-12. — *Éléments d'hist. naturelle et de chimie*, 6e édit., 1798, 6 vol. in-8.—*Philosophie chimique*, 3e édit., 1806, in-8. — *Tabl. synoptiq. de chimie*, 1800-05, in-fol. Il a fourni aux *Annales de chimie* et à d'autres journaux, ainsi qu'aux rec. de div. soc. sav., plus de 150 mém., tous sur des expériences qu'il avait faites. On regarde comme ses travaux les plus importants ceux qui ont rapport à la découverte de plusieurs composés qui détonnent par la simple percussion, aux procédés propres à perfectionner l'analyse des eaux sulfureuses, à la séparation du cuivre de l'étain et aux perfectionnem. des analyses végétales. Son *Éloge* a été fait par Palisot de Beauvois, 1810, in-4, et par Cuvier dans les *Mém.* de l'Institut.

FOURCROY DE RAMECOURT (Charles-René), officier du génie, membre associé de l'académ. des sciences, né à Paris en 1715, fit avec la plus gr. distinct. les campagnes de la guerre de 1741 sous le maréchal d'Asfeld, trois campagnes de la guerre de 7 ans, et le siége d'Almeïda en Portugal en 1764. Ses talents et son mérite lui valurent la place d'officier-supérieur du génie attaché au ministère de la guerre, puis le titre de directeur-gén. du génie, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1791. Il a laissé les ouvrages suivants : *l'Art du tuilier briquetier* et celui du *chaufournier*, dans le rec. des descript. publ. par l'acad.—*Mém. sur la fortification perpendiculaire*, Paris, 1786, in-4. — *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin, pour réunir toutes les parties intérieures de la France.* — Un gr. nombre de *Mém.* dans le rec. de l'acad. des sciences, etc. —Fourcroy de Guillerville (Jean-Louis de), officier d'artillerie, frère du précédent, né à Paris en 1717, passa 20 années de sa vie à St-Domingue, acheta à son retour une charge de conseiller au bailliage de Clermont-sur-Oise, fut nommé juge

au tribunal qui remplaça ce bailliage au moment de la révolution, et mourut à Clermont en 1799. On a de lui : *Lettres sur l'éducation physique des enfants du premier âge*, Paris, 1770, in-8. — *Les Enfants élevés dans l'ordre de la nature, ou Abrégé de l'histoire naturelle des enfants du prem. âge à l'usage des pères et mères de famille*, ibid., 1774, in-12, et 1785, in-12, trad. en allem. par K.-F. Cramer, Lubeck, 1781, 2 vol. in-8.

FOURIER (Pierre), réformateur des chanoines réguliers de Lorraine et fondateur de la congrégat. des religieuses du même ordre, dont le but était de répandre l'instruction parmi les jeunes filles, né à Mirecourt en 1565, mort en 1640, à Gray, où il vivait retiré depuis l'invasion de la Lorraine par le roi de France en 1634, a été béatifié par bulles du 29 janvier 1650. Il est auteur des statuts des deux congrégations fondées par lui, et a laissé des *Lettres* qui formeraient 3 vol. in-fol., mais qui n'ont pas été impr. Sa *Vie* a été publiée par J. Bedel, Paris, 1645, in-8, et par le P. Friant, Nancy, 1746, in-12. L'histoire de sa congrégation a été écrite par le P. d'Origny, jésuite, Nancy, 1719, in-12, et par L.-G. Bernard, Toul, 1732, 2 vol. in-4.

FOURIER ou FOURRIER (Jean-Baptiste-Joseph, baron), secrét. perpétuel de l'acad. des sciences, membre de l'Acad. franç., né à Auxerre en 1768, d'une famille originaire de Lorraine, mort à Paris en 1830, fit ses premières études à l'école milit. d'Auxerre, les termina à 13 ans, et s'adonna aux mathémat. sans négliger la littérature. A 18 ans, il publia un *Mémoire* où sont consignées les découvertes qu'il avait déjà faites, et se vit récompensé par une chaire dans l'école où il avait été élevé. A la formation de l'école normale, il y fut envoyé par son département pour perfectionner ses connaissances : mais à peine y eut-il paru qu'on le nomma maître de conférences. Plus tard l'école centrale des travaux publics, depuis école polytechnique, ayant été organisée sur des bases fixes, Fourier devint un des profess. de cette institution. Lorsque Bonaparte voulut associer à sa campagne d'Égypte des savants dont la gloire devait encore augmenter la sienne, Fourier, membre de cette commiss., fut chargé de désigner ceux des élèves de l'école polytechnique qu'il était convenable de s'adjoindre. Secrétaire de l'institut égyptien qu'on forma après la soumission du Kaire, il remplit aussi les fonctions de commissaire de l'armée française près du divan, composé des princip. ulémas du Kaire et des provinces, et fut administrat. de la justice pendant l'expédit. des Français en Syrie. L'institut d'Égypte ayant été divisé en deux parties, Fourier se trouva à la tête de l'une, et dès-lors les recherches dans la Haute-Égypte se multiplièrent. En même temps il contribuait à la pacificat. du pays. Ce fut lui qui exprima les regrets de l'armée à la mort de Kléber, ainsi qu'à la nouvelle de celle de Desaix. Bientôt il revit la France : l'institut d'Égypte rapportait un gr. nombre de documents sur ce pays, qui devaient être déposés dans un gr. ouvr. imprimé aux frais de l'état. Fourier en rédigea la *Préface historique*, accueillie en France, en Angleterre et en Allemagne comme un des plus beaux monum. de la langue française. Ce *Discours préliminaire*, qui contient, mais à grands traits, les événem. de l'histoire, les observat. de la science, et les vues de la politiq., fut composé pendant que l'auteur était préfet à Grenoble, place qu'il occupa depuis 1801 jusqu'en 1815. Le plus remarquable de ses travaux administratifs est le *Desséchement des marais de Bourgoin*, près Lyon, entreprise au moyen de laquelle il assainit le territoire de 40 communes. Fourier, qui, pour être préfet, n'avait point perdu de vue la science, obtin en 1807 le prix proposé par l'Institut sur une question difficile; il s'agissait de déterminer les lois de la propagation de la chaleur dans les corps solides. En 1811 il remit à l'Institut un *Mémoire* sur le même sujet. Ces deux écrits forment le corps de la *Théorie analytique de la chaleur*, dont les résultats ont été vérifiés à l'aide d'un thermomètre d'une sensibilité remarquable, appelé par Fourier *thermomètre de contact*, instrument qui pourrait être utile à l'hygiène. Louis XVIII conserva à Fourier la préfecture de l'Isère : lorsque Bonaparte revint en 1815, il quitta Grenoble à son approche; puis, ramené devant l'empereur, qui le nomma préfet du Rhône, il refusa d'exécuter des mesures qu'un ministre exigeait de lui, et fut remplacé. Dès-lors il se fixa à Paris pour se livrer exclusivement aux sciences et aux lettres. En 1815 l'acad. des sciences le choisit pour un de ses membres; cette élection ne fut pas confirmée par le roi : mais, l'année suiv., l'acad. le nomma une seconde fois, et l'on approuva l'élect. Fourier ayant été nommé secrétaire perpétuel de l'acad. des sciences, conjointement avec Cuvier, ces fonctions le mettaient dans le cas de faire l'éloge des membres que perdait l'académie. Les *Discours* qu'il prononça dans ces occasions le placèrent à côté de Fontenelle, de Condorcet et de Vicq-d'Azyr, et lui ouvrirent les portes de l'Acad. franç. en 1827. Il était d'ailleurs membre d'un très gr. nombre de sociétés littér. et savantes, notamm. de la soc. royale de Londres. Outre les ouvr. déjà cités, on doit à Fourier : *Mémoire sur la statistique* (tom. II du *Journal de l'école polytechnique*). — *Mémoire sur la résolution générale des équations algébriques*, présenté à l'institut d'Égypte. — *Rapport sur les établissem. appelés Tontines*, Paris, 1821, in-4. — Plusieurs *Rapports sur les sciences mathématiques*, Paris, 1821-1829. — Plusieurs *Mémoires sur la théorie du mouvement de la chaleur*, insérés dans les *Mémoires de l'Institut*, tom. IV, V, VII et VIII. — *Recherches statistiques sur la ville de Paris*, publiées d'après les ordres du préfet de la Seine. — Les *Éloges* de sir William Herschel, de Delambre, de Bréguet et de Charles. Fourier a fait aussi plusieurs *articles* de géomètres dans la *Biographie universelle*, où ils étaient signé d'un Z.

FOURIER (Charles), invent. de la théorie sociétaire, né en 1772 à Besançon, fils d'un marchand de draps, fut envoyé jeune à Lyon pour s'y

perfectionner dans le commerce, et plus tard entra commis dans une des princip. maisons de Marseille. En voyant les ruses que fait employer l'amour du gain, il forma le projet d'améliorer l'état social sous ce rapport, et crut en avoir trouvé le moyen dans une meill. distribut. du travail et une répartit. plus équitable de ses produits. Telle est l'idée fondament. de la théorie d'associat., dont il a développé les principes dans plus. ouvr. publiés successivem., mais qui furent à peine remarqués à l'époque de leur apparition. Après la révolut. de 1830, Fourier, alors à Paris, ouvrit une école où il enseigna sa doctrine, et bientôt eut des disciples et un journal (*la Phalange*) pour propager son système. Il se flattait de le voir avant peu confirmé par l'expérience, lorsqu'il mourut au mois d'oct. 1837. Ses princip. ouvr. sont : *Traité de l'association domestique agricole*, 1822, 2 vol. in-8. — *Le nouv. Monde industriel et sociétaire*, 1829, in-8. — *La fausse Industrie morcelée, répugnante, mensongère*, etc., 1835, in-8.

FOURMONT (Étienne), un des plus laborieux érudits du 18e S., né en 1683, à Herbelay, près de St-Denis, fut, en 1715, nommé professeur d'arabe au collége royal, puis membre de l'académie des inscriptions, dont il était associé depuis 1713, fit le premier connaître en Europe les caractères chinois, s'occupa ensuite de la composit. d'une grammaire et d'un dict. de cette langue, et mourut à Paris en 1745. Ce savant possédait presque toutes les langues de l'Asie et de l'Europe. On trouve la liste de ses ouvrages, mém., dissertat., etc., à la suite de sa *Vie*, par Guignes et Deshauterayes, ses élèves, impr. avec les *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 1747, 2 vol. in-4. Ses ouvrages les plus importants sont : *Meditationes sinicæ*, 1737, in-fol., et *Gramm. sinica*, 1742, in-fol. — Fourmont (Michel), frère du précéd., et, comme lui, savant orientaliste, profess. de syriaque au collége royal, interprète de la bibliothèq. du roi, membre de l'académie des inscript. et de l'acad. de Cortone, né à Herbelay en 1690, fut envoyé dans l'Orient en 1728, par ordre de Louis XV, pour recueillir des MSs. et des inscript. On trouve dans les archives de la bibliothèque du roi le catalogue des MSs. qu'il a rapportés ; quelques-uns ont servi à éclaircir différents points de l'histoire grecque. Fourmont s'occupait de la publication d'un recueil de 1,200 inscriptions qu'il avait réunies pend. ses voyages, lorsque la mort le surprit en 1746. On a de lui la *Relation* de son voyage ; l'*Histoire d'une révolution arrivée en Perse au 6e S.*, dans le rec. de l'acad. des inscriptions ; un *Traité de l'origine et ancienneté des Éthiopiens en Afrique* ; une *Explication de la fable d'Orion*, et des *dissert.* dans les mém. de la même acad. — Fourmont (Claude-Louis), neveu des précéd., appelé *le gros Fourmont*, né à Cormeilles en 1713, se livra aussi à l'étude des langues orientales, suivit son oncle Michel au Levant, fut nommé interprète à la bibliothèque du roi, résida 4 années en Égypte avec Lironcourt, et mourut en 1780. On a de lui : *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, Paris, 1755, in-12, avec cartes et fig. ; ouvr. curieux et instructif.

FOURNEAU (Nicolas), maître charpentier à Rouen, mort vers 1790, a publ. *l'Art du trait de charpenterie*, 1767-72, 4 part. in-fol. Cet ouvrage estimable se réunit à la *Description des arts et métiers*.

FOURNEL (Jean-Franç.), célèbre avoc. consult., né à Paris en 1745, se distingua, jeune encore, par un mémoire qui sauva du bûcher la fille Salmon, condamnée à être brûlée vive. Ce mémoire parvint à la cour de Rome, et lui valut, avec une lettre du pape, le titre de chevalier de l'Éperon-d'Or. En 1816, il fut nommé bâtonnier de son ordre, dont il mourut doyen en 1820. On estime son *Traité du voisinage*, dont la 3e édit. parut en 1812 ; ses *Lois rurales*, publ. en 1819 ; son *Hist. des avocats au parlement et du barreau de Paris, depuis St Louis jusqu'en 1790*, Paris, 1813, 2 vol. in-8, et son *Histoire du barreau de Paris dans le cours de la révolution*, Paris, 1816, in-8. On lui doit encore quelq. ouvr. anonymes.

FOURNIER, *Fornerius*, nom de plus. régents de l'université d'Orléans, illustres par leurs talents ou leurs vertus ; les plus connus sont : Fournier (Guillaume), auteur de div. ouvr. de droit et d'un commentaire *de Verborum significatione*, imprimé en 1584. — Fournier (Henri), son second fils, profess. de droit français à Orléans, né en 1563, mort en 1617, a publié : *Coutumes des duché, bailliage et prevôté d'Orléans*, etc., Orléans, 1609 et 1711. — *Les Coutumes anciennes de Lorris, des bailliages et prevôtés de Montargis, St-Fargeau... et autres lieux*, ibid., 1609, in-12. — *Coutumes générales du pays et comté de Blois*, 1629. — Fournier (Raoul), sieur du Rondeau, frère du précéd., né en 1562, mort en 1627, a mis au jour plus. des écrits laissés en MS. par son père, et donné entre autres ouvr. : *Rerum quotidianarum libri III priores*, Paris, 1600. — *Libri III posteriores*, ibid., 1605 ; on y trouve des éclaircissements sur différ. passages difficiles du droit civil et canonique. — *Méditations chrétiennes*, ibid., 1613. — *La Philosophie chrétienne*, etc., ibid., 1620. — *Le Prédicateur*, ibid., 1622, etc.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, né à Paris en 1712, se fit d'abord connaître par d'assez bonnes vignettes en bois. Il se mit ensuite à graver sur acier de grosses et moyennes lettres de fonte, et les premiers corps de caractères. Il acquit bientôt une réputat. qu'il étendit encore par la publication de plus. écrits remarquables. Les fatigues que lui causait son application au travail hâtèrent sa fin, et il mourut en 1768. On a de lui : *Table des proportions qu'il faut observer entre les caractères*, etc., 1737. — *Modèles des caractères de l'imprim., avec un abrégé histor. des princip. grav. franç.*, 1742, in-4. — *Épreuves de deux petits caract. nouv. gravés*, etc., 1757, in-18. — *Dissert. sur l'origine et les progrès de l'art de graver en bois*, 1758, petit in-8. — *De l'Origine*

et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois, 1759, in-8.—*Observat. sur un ouvr. intit. :* Vindiciæ typographicæ, 1760, in-8. — *Remarques faites sur un ouvrage intit. : Lettres sur l'origine de l'imprimerie*, 1761, in-8. — *Lettre à Fréron*, 1763, in-8. Ces cinq dern. ouvrages sont réunis en un vol. sous le titre de *Traités historiq. et critiq. sur l'origine de l'imprim.*—*Manuel typographique utile aux gens de lettres et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'impr.*, 1764, 2 vol. in-8.—*Traité historique et critiq. sur l'origine et les progrès des caract. de fonte pour l'impression de la musique, avec des épreuves de nouv. caract. de musique*, 1765, in-4.

FOURNIER (Pierre-Nicolas), ingénieur, né à Paris en 1747, servit d'abord dans l'artillerie de la marine roy. de 1770 à 1783. La paix l'ayant rendu à la vie civile, il se retira à Nantes et se chargea de l'administrat. du gr. théâtre. Dès le commencement de la révolut., Fournier en adopta les principes avec une juste modérat. dont il ne s'écarta point. Nommé chef de bataillon et ingénieur de la garde nation. de Nantes, il vint à Paris avec son bataillon pour prêter un appui aux représent. du peuple et veiller au maintien de la liberté, fit la guerre de la Vendée, et en 1793 traça les plans et dirigea l'exécution des fortifications de la ville de Nantes, assiégée par les armées combinées de l'Anjou et du Poitou. Compris dans le nombre des 132 Nantais que Carrier avait ordonné de massacrer sur la route de Paris, Fournier languit pend. un an dans les fers avec ses compatriotes, et ne sortit de prison que 2 mois après la mort de Robespierre. Le reste de sa vie fut consacrée à l'étude des antiquités; il découvrit à Nantes des médailles et des tombeaux antiques, des monnaies des prem. temps de la monarchie et des monum. romains. Ces différentes découvertes furent l'objet de mém. et de dissert. qu'il communiqua à la société des sciences de cette ville, et qu'il réunit sous le titre d'*Antiquités de Nantes*, MS. déposé à la biblioth. publ. Fournier mourut en 1810.

FOURNIER (Joseph-Augustin), marq. d'Aultane, lieuten.-génér., membre de plus. ordres français et étrangers, né à Valréas en 1759, entra au service à 16 ans. A la révolut. il avait le grade de capitaine de grenadiers, et fut du petit nombre des anciens nobles qui restèrent dans l'armée. Il se distingua aux affaires de Menin, de Courtray, de Valmy, fut appelé à l'état-major de l'armée, et nommé général de brigade. L'amitié qui le liait à Moreau lui valut une disgrâce momentanée. Devenu ensuite chef d'état-major au 3e corps de l'armée d'Allemagne, il parut avec éclat à Austerlitz et à Iéna, fit la campagne de Pologne, se distingua dans les champs de Pulstuck, et fut promu, le 23 déc. 1806, au grade de génér. de divis. Après avoir été gouverneur de Varsovie, il passa en Espagne, où il resta jusqu'à la retraite de 1814 : il termina les campagnes de l'empire à la bataille de Toulouse. Inspecteur-général sous la prem. restaurat., il était, en mars 1815, chef d'état-major de l'armée royaliste, sous les ordres du duc d'Angoulême. Ce fut d'Aultane qui négocia avec les généraux de Bonaparte la capitulation conclue au Pont-St-Esprit, laquelle, après avoir été convenue, fut suspendue deux fois. Lorsque le prince se fut embarqué, d'Aultane se rendit à Paris, où il fut destitué et mis en surveillance. Après le 2e retour des Bourbons, nommé commandant de la 7e division militaire, il n'accepta point cette place, et mourut en 1821. Plusieurs villes, entre autres Ratisbonne, ont conservé le souvenir de son désintéressement.

FOURNIER SARLOVÈSE (François, comte), lieuten.-gén., né en 1773, dans le Périgord, mort en 1827, quitta l'étude du droit en 1792 pour embrasser la carrière des armes. Sous-lieuten. de dragons, il obtint la plupart de ses grades sur le champ de bataille; à 23 ans il était colonel du 12e rég. de hussards. Fournier, quoique républicain, tolérait les opinions des autres, et au besoin les défendait : c'est ce qu'il fit en 1798, en poursuivant une bande d'assassins qui avaient fait une irruption nocturne dans le café de Garchi, rue de Richelieu, pour attaquer plusieurs personnes fort tranquilles, qu'ils accusaient de royalisme. Le colonel Fournier, dans cette lutte, reçut plusieurs coups de sabre. Bonaparte voulut qu'il fît partie de son corps d'armée d'Italie, et les bulletins répétèrent souvent le nom du 12e régim. de hussards et celui de son chef. Ces éloges n'apportèrent aucun changem. à ses opinions politiques, et ce fut à haute voix qu'il blâma les projets ambitieux du 1er consul. Arrêté à l'Opéra, il fut conduit dans son appartem., où l'on devait faire devant lui l'inventaire de ses papiers; mais à peine y fut-il entré qu'il enferma ses gardiens dans sa chambre, et se sauva. On le saisit quelques jours après, et il fut jeté dans la prison du Temple, où se trouvait alors le chef d'escadron Donadieu, que l'on accusait d'avoir, de concert avec lui, voulu assassiner Bonaparte. Aucune preuve ne fut trouvée contre Fournier; on ne l'exila pas moins dans le Périgord. L'amiral Villeneuve ayant été chargé d'une expédition en Amérique, Fournier reçut l'ordre de l'accompagner. Au retour, il fut confiné de nouveau dans le Périgord, puis on l'appela à partager les succès de l'armée d'Allemagne. Avant la bataille d'Eylau, Bonaparte lui dit : « Colonel, dans votre affaire, il faut un baptême de sang. » Fournier se distingua dans cette journée, ainsi qu'à Friedland, où il fut nommé membre de la Lég.-d'Honneur et général de brigade. Envoyé en Espagne sous les ordres du maréchal Ney, il fit les campagnes de 1808 et 1809, et se défendit à Lugo, avec trois bataillons et deux escadrons, contre une armée entière, ce qui lui valut la croix d'officier de la Lég.-d'Honneur avec le titre de comte. En 1812 il fit la campagne de Russie, et se signala au passage de la Bérésina par une charge brillante de cavalerie : le grade de général de divis. et la croix de commandant de la Lég.-d'Honneur furent sa récompense. Quelques reproches adressés à Bonaparte,

après les revers de cette campagne, le firent arrêter et envoyer à Mayence. Mais, avant d'arriver, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des cosaques, et il se sauva. Le bruit s'étant répandu qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite, que Bonaparte admira lui-même, n'empêcha point la destitution de Fournier. Retiré en Périgord, où il fut sous la surveillance de la police jusqu'à la rentrée des Bourbons, il reçut d'eux son grade et la croix de St-Louis. Il ne servit point pendant les *cent-jours*, fit ensuite partie de l'état-major de l'armée, et fut à plus. reprises employé comme inspecteur-général de la cavalerie. Dans ses *Considérations sur la législation militaire*, impr. en 1814, il prédisait d'une manière positive que Bonaparte reviendrait de l'île d'Elbe, et indiquait les moyens qui devaient contribuer au succès de cette entreprise; cet ouvrage n'a pas été publié.

FOURNIVAL, FURNIVAL ou FOURNIVAUX (Richard de), un des plus célèbres romanciers du 13e S., était chancelier du chapitre d'Amiens en 1240. Il a laissé plus. ouvr. MS., entre autres les suiv. qui sont à la biblioth. du roi : *li Commantz* (commandements) *d'amour; Puissance d'amour; Bestiaire d'amour*, tous trois en prose, etc. — Fournival (Simon), commis au secrét. des trésoriers de France, est aut. d'un *Recueil des titres concernant les fonctions, rangs, dignités, séances et privilèges des charges de présid., trésoriers de France, génér. de finances et gr. voyers des généralités du royaume*, Paris, 1655, in-fol. L'ouvr. de Jean Bourgneuf sur la même matière, Orléans, 1745, 2 vol. in-4, fait suite et complète le travail de Fournival.

FOURQUEVAUX (Raimond de BECCARI de PAVIE, baron de), né à Toulouse en 1509, fit ses prem. armes en Italie sous les ordres de Lautrec, puis en Savoie et en Piémont, suivit la reine Louise de Lorraine en Écosse, fut blessé et fait prisonn. à la bataille de Marciano en 1554, nommé gouvern. de Narbonne en 1557, ambassad. en Espagne en 1565, et mourut à Narbonne en 1574. Il est auteur d'un *Traité de la discipline militaire*, indûment attribué à Guill. du Bellay, Paris, 1553, in-4 et in-8. Ses mém., ses lettres et dépêches sur son ambassade en Espagne, sont déposés MSs. à la biblioth. du roi. — Fourquevaux (François Pavie, baron de), fils du précéd., né vers 1561, successivement gentilh. ordin. de la chambre, surintend. de Henri IV, roi de Navarre, et chev. d'honn. de la reine Marguerite, visita les différ. parties de l'Europe, voyagea en Asie, explora les côtes d'Afrique, et mourut en France l'an 1611. On a de lui : *Vies de plusieurs grands capitaines français*, Paris, 1643, in-4, au nombre de 14, parmi lesq. se trouve la *Vie* de son père. — Fourquevaux (Jean-Baptiste-Raimond Pavie de), petit-fils du précéd., né à Toulouse en 1693, servit quelque temps lieuten. d'infanterie, puis embrassa la vie religieuse, et mourut au château de Fourquevaux en 1768. On a de lui une élégie couronnée par l'acad. des Jeux-Floraux en 1714, et plus. ouvr. de controverse : *Lettres d'un prieur au sujet de la nouvelle réfutat. du livre des Règles pour l'intelligence des saintes Écritures*, Paris, 1727, in-12. — *Nouv. lettres sur le même sujet*, 1729, in-12. — *Traité de la confiance chrétienne*, 1728 et 1731. — *Catéchisme historiq. et dogmatiq.*, 1729, 2 vol. in-12, et Paris, 1766, 5 vol. in-12 avec les suites. Son *Éloge* se trouve dans les *Nouv. ecclésiast.* du 7 février 1769.

FOWLER (Christophe), ecclésiastiq. angl., né en 1611, abjura la religion anglicane à l'époque de la guerre civile en 1641, se signala par la violence de ses déclamat., et mourut presque fou en 1676. Il a laissé quelques ouvr. dont les titres même portent l'empreinte de la folie de leur auteur: *Satan à midi, ou Blasphèmes anti-chrétiens, diabolismes contraires à l'Écriture*, etc., Londres, 1655, in-4. — Fowler (Édouard), évêq. anglic., né en 1632, essuya quelq. persécut. sous le règne de Jacques Ier pour s'être montré zélé partisan du protestanisme, fut élevé au siége épiscopal de Glocester en 1691, et mourut à Chelsea en 1714. Il a laissé entre autres écrits : *Exposé exact et défense des principes et de la conduite des... latitudinaires* (en angl.), Londres, 1671-76, in-8. — *Libertas evangelica*, ibid., 1680, in-8, suite du précéd. — Fowler (Thomas), médecin anglais, né à York en 1736, fut attaché à l'hôpital de Stafford, puis à celui d'York, et mourut en 1801, correspondant des sociétés médic. de Londres, d'Édimbourg et de Bristol. Il a laissé quelq. ouvr. dont le plus important est : *Résultats obtenus de la saignée, des sudorifiques et des vésicatoires pour la guérison du rhumatisme aigu et chronique*, Londres, 1795, in-8. C'est lui qui a le plus contribué à rendre populaire l'usage de l'arsenic comme médicament; et malheureusem. ce poison, qui a eu beauc. de vogue sous le nom de *Gouttes fébrifuges de Fowler*, trouve encore des prôneurs et des victimes.

FOX (Rich.), év. angl., né vers 1466, jouit d'une haute faveur auprès de Henri VII, fut employé dans toutes les négociations et les affaires les plus délicates du règne de ce prince, reçut les titres de conseiller privé et de principal secrét.-d'état. A l'avénem. de Henri VIII au trône, Fox se retira dans son diocèse de Winchester, et y mourut en 1528. L'univers. d'Oxford lui doit la fondation du célèbre collége *Corpus Christi*. On a de ce prélat une trad. angl. de *la Règle de St-Benoît*, impr. en 1516, et une *Lettre au card. Wolsey sur la réforme du clergé*. — Fox (Édouard), év. anglican, né vers la fin du 15e S. à Dursley, comté de Glocester, fut nommé aumônier du roi et envoyé à Rome en 1528 pour solliciter du pape Clément VIII les bulles nécessaires pour le divorce de Henri VIII et de Catherine. A son retour il fut pourvu de l'évêché d'Hereford, et mourut à Londres en 1538. On a de lui : *De verâ differentiâ regiæ potestatis et ecclesiasticæ, et quæ sit ipsa veritas et virtus utriusque*, Londres, 1534 et 1538.

FOX (Luc), navigateur anglais, partit en 1631

dans l'espoir de découvrir un passage au nord-ouest de l'Amérique; son attente ne fut point remplie, mais il revint avec la persuasion que ce passage existait : les voyageurs les plus récents ont reconnu que Fox s'était trompé dans ses conjectures. Il a publ. la relation de son voyage sous ce titre : *Nord-ouest de Fox, ou Fox de retour du nord-ouest*, Londres, 1635, in-4. Cet ouvr. est estimé.

FOX (George), fondat. de la secte des quakers, qui en peu d'années se répandit dans toute l'Angleterre et dans les possessions anglaises de l'Amérique-Septentrionale, né à Drayton dans le comté de Leicester, mort en 1706, a laissé plus. écrits dans lesq. on trouve l'hist. de sa vie, de ses persécutions et de sa doctrine ; ils ont été réunis en 3 vol. in-fol. Nous avons en franç. une *Hist. abrégée de l'origine et de la format. de la société dite des quakers*, etc., traduit de l'anglais par E.-P. Bridel, Londres, 1790, in-16.

FOX (Charles-James), le plus gr. orat. qu'offre peut-être l'histoire des débats parlement. de la Grande-Bretagne, a exercé une telle influence sur ses contempor., que son nom est un de ceux qu'on attache à une époque, et qui en rappellent seuls les princip. traits. Les irrégularités de la vie privée de Fox ont été effacées par la gloire de ses grands talents. Les anc. auraient admiré en lui la réunion des vices d'Alcibiade avec l'éloquence de Démosthène; les modernes ne peuvent lui opposer de renommée que celle de Mirabeau. Les bornes de notre plan nous permettent à peine d'esquisser rapidem. les circonstances les plus saillantes de la carrière de Fox ; car sa biographie complète serait l'histoire parlement. de l'Angleterre, depuis 1780 jusqu'à 1806. Fox, né le 13 janv. 1748, était le plus jeune fils de Henri Fox, lord Holland. Son père, remarquant ses qualités natur., le traita de bonne heure en homme, et laissa développer librement tous ses penchants. Son éducat. classique à Éton, et puis à l'université d'Oxford, fut interrompue par des absences et des voyages ; cepend. il étonnait ses maîtres par son savoir, et toute sa vie les œuvres d'Homère, d'Eschyle, de Démosthène, etc., amusèrent ses loisirs. A 20 ans il aimait le jeu, les chevaux, la débauche, et se faisait remarquer par la recherche de sa toilette. Cependant son père l'ayant à cet âge fait nommer à la chambre des communes, il ne recula pas dev. l'austérité des trav. législatifs, et son prem. disc. annonça en lui l'orat. et l'homme d'état. Les antécédents de lord Holland plaçaient naturellem. son fils dans les rangs ministériels, et quand le parti Rockingham parvint au pouvoir, Fox eut en partage le secrét. (ministère) des affaires étrangères. Lors du renvoi de cette administrat., Fox se coalisa avec lord North, et remplit encore des emplois quand lord North triompha. Mais déjà l'instinct du chef d'opposit. perçait dans le disc. de l'homme en place : Junius l'avait nommé avec éloges. Ses liaisons avec le célèbre Burke, dont il ne cessa jamais d'admirer le génie, et la mort de son père (1774) achevèrent de briser tous les liens de sa dépendance. La discussion d'un bill sur le serment du *test* fournit à Fox une occasion de plaider en faveur de la tolérance religieuse, et à lord North celle de le destituer. La révolution d'Amérique lui procura bientôt un thème heureux pour proclamer ses principes de liberté, et pour développer son vrai talent; depuis lors Fox devint l'homme du peuple; et un duel dans leq. il fut blessé mit en évidence l'enthousiasme général. Les whigs conquirent encore une fois le ministère ; et sous l'inspiration de Fox leur courte administration fut signalée par quelq. actes généreux. Aussi le monarque rappela bientôt les torys. Fox voyageait en Italie en 1788, lorsq. la maladie du roi George III parut devoir changer le cours de la politique ministérielle. La question de régence fut soulevée. En neuf jours Fox fut rendu à son poste, et parla pour la régence avec un admirable talent. Il avait déjà Pitt pour antagoniste. Le *bill sur l'Inde* avait précédemment montré combien il y avait de logique, d'adresse et d'énergie dans son éloquence. Sa voix s'unit plus tard à celle de Wilberforce pour réclamer contre la traite des nègres. La révolut. franç. trouva dans Fox un avocat enthousiaste. Malheureusement les opinions qu'il émit sur ce gr. événement détachèrent Burke de son parti, et même de son amitié. Fox but dans un dîner *à sa majesté le peuple souverain!* mais il faut dire aussi qu'en 1793 il proposa au parlem. de s'interposer entre la convent. et Louis XVI. A cette époque la popularité de Fox avait été un moment ébranlée; les événem. donnaient momentanément raison à Pitt contre l'orateur de la liberté. Ses affaires privées étaient aussi en très mauvais état : le jeu et la débauche avaient dévoré toutes ses ressources pécuniaires. Il publ. son *Appel aux citoyens de Westminster*, ses commettants : cette explicat. fut bien accueillie. Ses amis se cotisèrent pour subvenir à ses besoins. Quand la république franç., après s'être fondée au-dedans par la terreur, commença à se faire respecter au dehors par la gloire de ses armes, Fox ne cessa de proposer au parlem. de reconnaître la légitimité de ses droits et de traiter avec elle. Pitt ne voulait de la paix à aucun prix. Mais en 1795 le ministère céda un mom. à l'opinion de Fox. Cepend. ce ne fut qu'en 1800 qu'il fut question sérieusem. de terminer la guerre, et Pitt vaincu par l'opposition résigna sa place quand les préliminaires du traité d'Amiens furent signés. Ce fut alors que Fox vint à Paris, qu'il vit le prem. consul, dont il fut honorablem. accueilli, et obtint les renseignem. qu'il désirait pour son *Hist. des dern. Stuart.* Mais à peine Fox était-il de retour en Angleterre, que la guerre fut déclarée de nouv. A la mort de Pitt, en 1806, Fox reparut un mom. au timon des affaires ; mais au bout de quelques mois il alla rejoindre son rival sous les caveaux de Westminster. Ses funérailles firent éclater des regrets unanimes. Ses amis regrettaient leur chef, ses adversaires l'homme de génie : sa mort laissait un vide immense à cette tribune, où sa voix avait secondé ou combattu celles de Burke, de Pitt, de Shéridan, etc. Ses

discours et ceux de Pitt ont été trad. en français (par MM. H. de Janvry et de Jussieu), 1819-20, 12 vol. in-8. On a aussi de Fox des poésies, et la tradition a conservé une foule de bons mots de cet homme célèbre. Son *Histoire des deux dern. rois de la maison des Stuart* est imparfaite, mais pleine de pensées fortes et de vues profondes : elle a été publiée après sa mort par son neveu lord Holland. La trad. franç. (par l'abbé d'Andrezel) fut mutilée par ordre du gouvernement impérial, Paris, 1809, 2 vol. in-8.

FOY (Louis-Étienne de), prêtre du diocèse de Bourges et chanoine de Meaux, mort en 1788, est auteur des ouvrages suiv. : *Traité des deux puissances, ou Maximes sur l'abus*, Paris, 1752, in-8. — *Prospectus d'une description historique, géograph. et diplomatique de la France*, 1757, in-4. — *Notice des diplômes, des chartres et des actes relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1765, in-fol., tome 1er. Il a trad. du latin les *Lettres du baron de Busbek, ambassad. de Ferdinand II près de Soliman, avec des notes*, 1748, 3 vol. in-12.

FOY (Maximilien-Sébastien), lieutenant-général, né à Ham (Somme) en 1775, fut admis élève de l'école de La Fère dès l'âge de 15 ans, et entra lieutenant en second au 3e régim. d'artillerie. Il fit ses prem. armes dans la campagne de 1792 sous les ordres de Dumouriez, et obtint successivem., par sa bravoure et sa belle conduite, les grades de capitaine et de chef-d'escadron. Il fut nommé adjudant-gén. sur le champ de bataille de Diessenoffen en 1800. Lors de la mise en jugem. du gén. Moreau, une adresse où sa conduite était incriminée fut présentée à la signature du colonel Foy, qui refusa de l'apposer, disant « qu'il était milit. et non pas juge. » Peu de temps après, il vota contre l'établissem. du gouvernement impérial. Il continua de signaler sa valeur, ses talents et ses vertus militaires en Italie, en Allemagne, en Portugal. Nommé général de brigade en 1809, Foy fut choisi par Masséna pour défendre auprès de Napoléon la cause de l'armée de Portugal, arrêtée sur les bords du Tage par des obstacles insurmontables. C'est à la manière non moins noble qu'habile dont il remplit cette mission qu'il dut d'être mieux apprécié par le chef du gouvernem., qui le renvoya à l'armée avec le grade de général de division. Placé dans une position plus avantageuse, il se signala pendant la retraite de Portugal et les campagnes suiv. en Espagne, notamm. à la bataille des *Arapiles* ou de Salamanque (22 juillet 1812), au passage du Douero à Tordesillas, etc. Après la catastrophe de Vittoria, Foy, quelque temps investi d'un commandem. en chef, développa toute l'étendue de ses connaissances et des ressources de son génie, et obtint un rang distingué parmi les habiles lieuten. du gr. capitaine du siècle. Blessé pour la 15e fois sur le champ de bataille de Vaterloo, il resta à son poste jusqu'à la fin de cette journée. Nommé en 1819 inspecteur-gén. d'infanterie, Foy fut élu le 11 sept. député par le département de l'Aisne. Sur ce nouv. théâtre parurent avec le plus vif éclat le savoir et l'éloq. du guerrier citoyen; dont l'étude avait été l'unique délassement sous la tente. Foy en consacra les fruits à la défense des libertés publiq., et jusqu'à sa mort, le 28 novembre 1825, il ne cessa de justifier les promesses solennelles qu'il avait faites à ses commett. Une souscription fut ouverte pour doter ses enfants et pour l'érection d'un monument à sa mém. On a imprimé en 1826 les *Disc. du général Foy*, Paris, 2 vol. in-8; et en 1827 son *Hist. de la guerre de la péninsule sous Napoléon*, 4 vol. in-8, portr. et atlas.

FRACANTIANUS (Antoine), médecin, né à Vicence, mort à Padoue en 1569, fut successivem. professeur dans les universités de Bologne et de Padoue, et ne contribua pas peu à la haute réputation de cette dernière. Il fut l'un des premiers qui s'appliquèrent à l'étude des affections siphilitiques, s'éleva d'abord contre les frictions mercurielles introduites dans leur traitem. par Bérenger de Corpi; mais bientôt il reconnut son erreur, et devint l'un des plus zélés propagateurs de la méthode qu'il avait combattue. Le plus important de ses ouvrages est son traité : *De morbo gallico*, Padoue, 1564, in-4.

FRACASTOR (Jérôme), médecin et poète latin célèbre, naquit à Vérone en 1483. L'homme qui devait faire par la suite un si noble usage du don de la parole, vint au monde, les lèvres si étroitement unies, qu'il fallut recourir pour les séparer à un instrument tranchant. Son enfance fut encore remarquable par un évén. presque sans exemple : sa mère fut écrasée par la foudre, sans que l'enfant qu'elle portait dans ses bras reçût la moindre atteinte. Échappé comme par prodige à ces premiers accidents, il se distingua bientôt par son applicat. à l'étude, son amour pour les sciences et ses progrès. Philosophe profond, médec. habile et poète distingué, il a laissé dans ces diverses branches des monum. de son génie; mais plus de trois siècles écoulés ont tellem. reculé les bornes de la science, qu'il ne serait depuis long-temps déjà plus quest. de Fracastor, s'il n'eût été que médecin et philos.; il fut poète, et voilà ses droits à la célébrité. Malgré la scabreuse délicatesse du sujet, son poème intitulé *Syphilis* a fait depuis son apparition dans le monde poétique les délices de tous ceux qui aiment à retrouver Virgile dans ses imitateurs; quelques critiques même n'ont pas craint de comparer la *Syphilis* aux *Géorgiques*, pour la richesse de la versification, la noblesse des pensées et l'élégance continue du style : Sannazar la mettait franchement au-dessus de son poème *De partu Virginis*, qui lui avait coûté 20 ans de trav. Fracastor mourut d'apoplexie en 1553; la *Syphilis* a été traduite en prose franç. par Macquer et Lacombe, Paris, 1753. On sut gré à l'auteur original d'avoir aussi prudemm. évité les écueils du sujet : Vénus est à peine nommée dans l'ouvrage, et ce n'est pas de son courroux, c'est de celui d'Apollon que le jeune Syphilis, le héros du poème, est victime. On distingue encore dans les œuvres poétiques de Fracastor un joli poème de 180 vers, intit. : *Alcon*,

sive de curâ canum venaticorum: il se trouve dans plus. recueils, et vient d'être tout récemm. réimprimé dans le tome Ier des *Poetæ latini minores* de la collect. Lemaire. La meill. édit. des poésies de Fracastor est celle de Padoue, 1739, in-4.

FRA-DIAVOLO (MICHEL POZZA, plus connu sous le surnom de), l'un des chefs insurgés calabrais, né à Itri, avait dans sa jeunesse appris l'état de fabricant de bas; mais il le quitta bientôt pour faire partie d'une bande de brigands dont il ne tarda pas à devenir le chef, et les ravages qu'il exerça dans toutes les Calabres furent tels, que l'ancien gouvernem. de Naples mit sa tête à prix. Toutefois, en 1799, le cardinal Ruffo, croyant tous les moyens bons pour chasser les Français, ne rougit pas de se servir de Fra-Diavolo, lui accordant le pardon du passé et un brevet de colonel, ou plutôt de chef de masse insurgée. Il eut bientôt organisé sa troupe et contribua à l'occupation de Naples : si son but était changé, sa manière de faire la guerre ne l'était pas. Après l'avénem. de Joseph Bonaparte, Fra-Diavolo excita divers soulèvem. à Gaëte, en Calabre et dans l'île de Caprée, débarqua à Sperlonga à la tête d'une troupe formidable, attaqua partout les Français, fut pris après une belle défense, traduit devant un conseil extraordinaire, et pendu à Naples en nov. 1806.

FRAGONARD (NICOLAS), peintre, né à Paris vers 1732, fut élève de Boucher, dont il adopta la manière affectée, en mettant cependant plus de noblesse et de poésie dans ses compositions. Il remporta le grand prix et se rendit à Rome, où il fréquenta l'atelier des plus célèbres artistes. A son retour, il fut reçu membre de l'académie de peinture sur la présentat. de son tableau de *Corésus et Callirhoé;* cette composition fit concevoir de lui de hautes espérances qui ne se réalisèrent pas, car bientôt il abandonna l'histoire pour un genre inférieur. Tout Paris se disputa ses tableaux érotiques, et l'on ne peut nier qu'ils ne soient effectivement pleins de grâce et de facilité. Devenu le peintre à la mode, Fragonard fit une fortune brillante que la révolut. vint lui enlever; dès-lors il cessa de peindre, et mourut à Paris en 1806, dans un état voisin de la misère.

FRAGOSO (JEAN), médecin espagnol du 16e S., fut médecin et chirurg. du roi Philippe : il a laissé en espagnol plusieurs ouvrages sur son art; les plus remarquables sont : *Questions chirurgicales destinées à expliquer les préceptes les plus importants de la chirugie*, Madrid, 1570, in-4. — *Disc. sur les aromates, les arbres, les fruits et les autres drogues simples qu'on retire des Indes-Orient., et qui servent en médecine*, Madrid, 1572, in-8, traduit en lat. avec des notes par Israël Spach, Strasbourg, 1601, in-8.

FRAGUIER (CLAUDE-FRANÇOIS), littérateur estimable, né en 1666 à Paris, entra chez les jésuites, qu'il quitta pour revenir dans sa famille, et travailla d'abord au *Journal des sav.* Admis en 1705 à l'acad. des inscript., il fut reçu en 1708 à l'Acad. française, et mourut en 1728. On a de lui : *Éloge de Roger de Piles*, à la tête de ses *Vies des peintres*, Paris, 1715, in-12. — *Mopsus, seu schola platonica de hominis perfectione*, ibid., 1721, in-12. — Plus. *Dissert.* insérées dans les tomes II et VI des *Mém. de l'acad. des inscript.* — Des *Poésies lat.* recueill. par l'abbé d'Olivet et publ. avec celles de Huet, Paris, 1738, in-12. L'*Éloge* de Fraguier, par de Boze, est au tome VII des *Mém. de l'Acad.*

FRAMERY (NICOLAS-ÉTIENNE), né à Rouen en 1745, mort en 1810, cultiva tout ensemble la musique, la poésie et l'art dramatique. Ce fut lui qui le premier imagina de parodier en franç. quelques opéras ital., et il réussit assez bien dans ce genre de travail : à dix-huit ans il donna au Théâtre-Italien *la Nouvelle Ève*, dont la représentation fut interdite; il fit paraître ensuite *Nanette et Lucas*, musique du chevalier d'Herbain, et le *Nicaise* de Vadé, qu'il arrangea à sa manière. Les pièces qu'il a parodiées sont : *la Colonie*, *l'Olympiade*, *l'Infante de Zamora* et *les deux Comtesses*. On a encore de lui : *la Sorcière par hasard*, 1783, opéra comique dont il a aussi fait la musique, ainsi que celle de *Médée*, non représ. — *Réponse de Valcourt à Zeila*, 1764, in-8. — *Les trois Contes nation.*, 1765, 2 vol. in-12. — *Le Passé, le Présent et l'Avenir*, contes, 1770, in-12. — *Mém. du marquis de Saint-Forlaix*, 1770, 4 vol. in-12. — *Notice sur Joseph Haydn*, Paris, 1810, in-8, etc. Il a donné en soc. avec Panckoucke une trad. littér. en prose de la *Jérusalem délivrée*, Paris, 1785, 5 vol. in-18.— Une autre du *Roland furieux*, Paris, 1787, 10 vol. in-12; et il rédigea aussi le *Journal de musique* en 1770 et 1771, in-8.

FRANC (MARTIN LE), ecclés. et poète français, mort à Rome vers 1460, protonotaire du pape Nicolas V, a laissé : *le Champion des dames*, A. Vérard, de 1490 à 1500, in-fol.; goth., fig., Galliot-Dupré, 1530, pet. in-8. — *L'estrif de fortune et de vertu*, Paris, 1505, 1519, in-4, goth., rare.

FRANC (LE). — V. LEFRANC DE POMPIGNAN.

FRANC-FLORE. — V. FLORIS.

FRANCE (la). Lors du démembrem. de l'empire romain, les Francs, peuple de la Germanie, s'établirent dans les Gaules sous la conduite de Marcomir et de Pharamond, et s'emparèrent enfin sous Clodion du pays situé entre la Somme et Tournai. A la mort de ce dernier, les Gaules étaient sous cinq dominat., savoir : celle des Romains, celle des Francs, celle des Visigoths, celle des Bourguignons et celle des Bretons. Mérovée, success. de Clodion, étendit sa dominat. et se vit maître de Châlons-sur-Marne, du Vermandois, et de l'Artois, du Cambrésis, de Tournai, de Senlis, du Beauvoisis, de l'Amiennois, de Boulogne, d'une partie de l'Ile-de-France, et de la province qu'on a depuis appelée Normandie. Chilpéric poussa ses conquêtes au-delà de la Loire, et Clovis éteignit enfin le nom et la puissance romaine dans les Gaules : il devint alors maître de tout le pays, à l'exception de ce que les Bourguignons occupaient entre le Rhône et les Alpes, et de ce que les Visigoths possédaient en Provence et dans le Langue-

doc : ce fut de cette manière que les Francs s'établirent dans les Gaules, et y fondèrent un grand empire. A la mort de Clovis, prem. roi chrétien, ses états sont partagés entre ses quatre fils, et forment les roy. de Paris, Soissons, Orléans, Austrasie. Réunis sous un même sceptre par Clotaire I^er^, ils sont de nouv. divisés à sa mort, et réunis enfin définitivem. par Clotaire II. Après lui commencent les rois fainéants et le pouvoir des maires du palais en 628. Pendant cette longue période de crimes et de guerres intest., la France est partagée en roy. de Neustrie et d'Austrasie, quelquefois unis, plus souv. divisés. Charles Martel, duc des Français, gagne sur les Arabes la bataille de Tours, et après sa mort, en 752, commence la seconde race dans la personne de son fils Pépin, hérit. de sa puissance, qui se fait proclamer roi au préjudice de Chilpéric III, qui est déposé. Défenseur d'Étienne II contre les Lombards, conquérant de la Bretagne et de l'Aquitaine, ce prince laisse sa couronne à son fils Charlemagne. Grand législat., habile politique, illustre capit., protect. des lettres, Charlemagne réunit presque toute l'Europe sous ses lois, et est couronné emper. d'Occident par le pape Léon III en 800. Mais la faiblesse de son success. Louis-le-Débonnaire, qui vit trois fois ses fils révoltés contre lui; la lâcheté de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Bègue, les incursions des Normands, les progrès du pouvoir féodal, détruisent ce gr. édifice de puissance. En 887, sous le méprisable Charles-le-Gros, la Germanie et l'Italie se choisissent des princes particuliers. Sous Charles-le-Simple, qui meurt captif du comte de Vermandois, les Normands s'établissent dans la Neustrie. Pendant les règnes de l'usurpateur Raoul et de Louis IV, dit d'*Outremer*, se fortifie la puissance des ducs et des autres seigneurs féodaux; l'aut. royale est abaissée, et le domaine de la couronne se trouve réduit au comté de Laon. Lothaire, avec quelq. talents, n'a pas assez de pouvoir pour soutenir ses droits, et à la mort de son fils Louis V, qui ne règne qu'un an, Hugues Capet, duc de France, s'empare du trône au préjudice de Charles de Lorraine, oncle du feu roi. C'est à lui que commence la 3^e^ race. Son usurpation sauve la monarchie, parce qu'il réunit à la couronne les domaines de sa maison. Son fils Robert est en dissidence avec le pape Grégoire V. Le règne de Henri I^er^, agité par des discordes civiles, l'indolence de Philippe I^er^, spectateur inutile de la prem. croisade et de la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie, font déchoir l'autorité royale. Relevée par la victoire de Louis-le-Gros et l'affranchiss. des communes, la France est illustrée par Philippe-Auguste, qui reprend sur Jean-sans-Terre les provinces que le divorce de Louis-le-Jeune avec Éléonore de Poitou a fait passer à l'Angleterre, et gagne la bataille de Bouvines. St Louis, vainqueur des Anglais et des seigneurs révoltés, sage législat., roi juste et populaire, entreprend ces deux fatales croisades dont la dern. cause sa mort. Les cinq règnes suiv., jusqu'à la mort de Charles-le-Bel, ne sont marqués que par l'abolit. des Templiers et les efforts soutenus des princes pour arriver à l'anéant. de la féodalité. Avec la branche des Valois commence la rivalité sanglante de la France et de l'Angleterre. Funeste bataille de Crécy, captivité du roi Jean, désordres intérieurs jusqu'à l'avénem. de Charles V, qui, avec le secours de Duguesclin, bat les Anglais. Mais la démence de Charles VI, la trahison d'Isabeau de Bavière et des Bourguignons amènent les étrangers au centre de la France, d'où ils ne sont chassés qu'en 1450 par la valeur de Jeanne d'Arc, de Dunois, de Richemont et de Charles VII. Fourbe et superstitieux, défiant et inexorable, mais habile polit., Louis XI abat l'hydre de la féodalité, et réunit à la couronne la Bourgogne à la mort de Charles-le-Téméraire, et plus tard la Provence. Ces bons résultats sont malheureusem. atténués par les défaites des Français en Italie sous Charles VIII et sous Louis XII, surn., à cause de sa bonté, *le Père du peuple.* D'abord vainqueur, puis vaincu et prisonn., François I^er^ soutient, malgré ses revers, une lutte glorieuse contre Charles-Quint. Elle est continuée par Henri II contre Philippe II, roi d'Espagne. Calais est repris aux Anglais. A la mort de Henri commencent ces affreuses guerres de religion, qui, continuées sous cinq règnes, sont marquées par la Saint-Barthélemi d'odieuse mémoire, par les batailles de Jarnac, de Coutras, et l'assassinat de Henri III (*v.* l'art. LIGUE). En 1593, Henri IV, tige de la maison de Bourbon, abjure la foi protestante. Au mom. où ce prince, aussi bon et aussi humain qu'habile et courageux, se dispose à abaisser la maison d'Autriche, il est assassiné par Ravaillac. Son fils Louis XIII, ou plutôt Richelieu, qui règne sous son nom, détruit entièrem. la féodalité, et arrache La Rochelle aux protestants. Vient ensuite la minorité orageuse de Louis XIV (*v.* l'art. FRONDE), ses victoires, la conquête de la Franche-Comté et de la Flandre. Louis place un fils de France sur le trône d'Espagne, et à la fin de son règne, illustré par tous les genres de gloire, supporte courageusem. quelq. revers glorieusem. réparés à Denain. Le règne de Louis XV s'annonce sous d'heureux auspices. Il gagne la bataille de Fontenoy, et signe en 1745, à Aix-la-Chapelle, une paix utile et glorieuse à la France. Douze ans après, la guerre, dite de sept ans, presque constamm. malheureuse, est terminée par le fatal traité de 1763, qui coûte au royaume ses plus riches colonies, la destruct. de sa marine, la démolit. de Dunkerque, et soumet cette place importante à la surveillance ignominieuse d'un commissaire angl. Le sentim. de tant de désastres, rendu plus vif par le scandale des dern. années de Louis XV, et par les dilapidat. qui en furent la suite, lègue à son petit-fils un trône déjà miné sourdem. et tout prêt à s'écrouler à la prem. secoussse. Aux vertus qui le distinguaient s'il eût joint plus de prévoyance et de fermeté, Louis XVI eût pu régulariser le cours de la révolut. qui éclata en 1789. Il fut englouti par le

torrent; et à sa mort (21 janvier 1793) les rênes du gouv. restèrent aux mains sanglantes de la convention, puis passèrent à celles du directoire, que supplanta Napoléon Bonaparte, d'abord premier consul en 1799, puis empereur en 1804 : elles lui échappèrent en 1814, et furent rendues au frère de Louis XVI, qui en rentrant en France, conserve le nom de Louis XVIII qu'il avait porté durant son exil. Son neveu, fils de Louis XVI, n'est connu dans l'histoire de nos discordes civiles que sous le nom de Louis XVII. Quoiqu'il n'ait jamais régné, on a rendu hommage aux principes constitutifs de l'anc. monarchie en lui conservant son rang dans la liste des rois. En 1815, Napoléon, relégué dans l'île d'Elbe, vint tenter un effort pour reconquérir sa puissance. La bataille de Waterloo mit fin à son espérance, et il alla expier dans l'île Ste-Hélène les dern. torts de son ambition. Par cette catastrophe, Louis XVIII régna tranquille sous l'empire de la charte qu'il avait *octroyée à ses peuples*. Il mourut à l'âge de 69 ans, le 16 septembre 1824. Son successeur fut Charles X, 3e fils du dauphin, fils de Louis XV. On verra plus bas, à la fin de la liste des rois de France, l'énoncé de son abdicat. par suite de la révolut. de 1830, et l'élévat. au trône de son parent, qui a pris le titre de roi des Français.

Chronologie des rois de France.

Première race.

Pharamond. . . .		Clovis II, mort en	660
Clodion, mort en	448	Clotaire III. . . .	668
Mérovée.	456	Childéric II. . . .	673
Childéric Ier. . . .	481	Thierry Ier. . . .	691
Clovis Ier.	511	Clovis III.	695
Childebert Ier. . .	558	Childebert II. . .	711
Clotaire Ier. . . .	561	Dagobert II. . . .	717
Caribert.	567	Clotaire IV. . . .	719
Chilpéric Ier. . .	584	Chilpéric II. . . .	721
Clotaire II.	628	Thierry II.	742
Dagobert Ier. . .	638	Childéric III. . .	752

Deuxième race.

Pépin.	768	Eudes.	898
Charlemagne. . .	814	Charles III, dit *le Simple* (1). . .	923
Louis Ier.	840		
Charles-le-Chauve	877	Raoul.	936
Louis II.	879	Louis IV.	954
Louis III.	884	Lothaire.	986
Charles-le-Gros. .	888	Louis V.	987

Troisième race.

Hugues Capet. . .	996
Robert.	1031
Henri Ier, mort en	1060
Philippe Ier. . . .	1108
Louis VI.	1137
Louis-le-Jeune. .	1180
Philippe-Auguste.	1223
Louis VIII.	1226
Louis IX.	1270
Philippe-le-Hardi.	1285
Philippe-le-Bel. .	1314
Louis-le-Hutin. .	1316
Philippe V. . . .	1321
Charles IV, dit *le Bel*.	1328
Philippe VI. . . .	1350
Jean.	1364
Charles V.	1380
Charles VI. . . .	1422
Charles VII. . . .	1461
Louis XI.	1483
Charles VIII. . . .	1497
Louis XII.	1514
François Ier. . . .	1547
Henri II.	1559
François II. . . .	1560
Charles IX. . . .	1574
Henri III.	1589
Henri IV.	1610
Louis XIII.	1643
Louis XIV.	1715
Louis XV.	1774
Louis XVI, mort en	1793

Louis XVII ne règne pas et meurt en prison le 8 juin 1795.

Gouv. républicain.
— directorial.
— consulaire. . 1804
— impérial.

Napoléon Bonaparte abdique en avril 1814.

Louis XVIII. . . . 1824

Charles X abdique en 1830, ainsi que son fils, Louis-Antoine, duc d'Angoulême; il désigne pour son success. Henri, duc de Bordeaux, son petit-fils, et pour lieut.-gén. du roy., Louis-Philippe, duc d'Orléans, prem. prince du sang. Les pairs et les députés qui se trouvaient alors à Paris décernent la couronne au lieut.-gén., qui l'accepte le 7 août 1830, et qui règne aujourd'hui sous le nom de Louis-Philippe Ier.

(1) On devrait écrire *Charles IV*, puisque ce règne fut précédé de celui de trois Charles : Charlemagne, Charles II, dit *le Chauve*, et Charles III, dit *le Gros*; l'usage contraire a prévalu. Charles-le-Gros, déposé dans la diète de Mayence par les Allemands et les Français, n'ayant été regardé par la postérité, dit *l'Art de vérifier les dates*, que comme un roi précaire, un administrateur de la France, c'est pour cela qu'il n'a pas de nom numérique parmi ceux de nos rois qui ont porté le nom de Charles.

FRANCE (Marie de), dame poète du 13e S., a laissé un recueil de Fables, qu'elle intitule *Ysopet*, pour indiquer qu'elles sont la plupart traduites d'Ésope; quelq.-unes semblent indiquer que Marie aurait eu connaissance d'un MS. particulier de Phèdre; d'autres enfin, n'appartenant à aucun de ces deux auteurs, peuvent passer pour origin. : ce sont celles-là que Legrand-d'Aussi a trad. en prose française moderne, et insérées dans ses *Fabliaux* ou *Contes du 12e et du 13e S.* On trouve une *notice* de M. Delarue sur Marie de France dans le t. XII de l'*Archæologia*. Ses *Poésies*, avec une *notice* sur sa vie et ses ouvr., ont été publ. par Roquefort, Paris, 1820, 2 vol. in-8.

FRANCESCA (Pietro della), appelé aussi *Francesca del Borgo San-Sepolcro*, du nom d'une petite ville de Toscane où il naquit en 1397, quitta l'étude des mathém. pour la peinture, enrichit de ses product. plus. villes d'Italie et forma beauc. de bons élèves. On cite comme ses chefs-d'œuvre une *Résurrection du Christ* au couv. des Augustins de Fatato, et un *Songe de Constantin auquel un ange présente la croix*, que l'on admire encore à Arezzo. Cet artiste mourut vers 1484, privé de la vue depuis plus. années.

FRANCESCHINI (Marc-Antoine), peint., né à Bologne en 1648, mort à Gênes en 1729, fut élève de J.-B. Galli et de Charles Cignani. Il a surtout excellé dans la peint. à fresque, et a travaillé pour différ. édifices publics de Bologne et de Gênes. On admire encore, pour la grâce et la fraîcheur de sa

composit., un tableau de *Rebecca recevant les présents d'Abraham*, qu'il fit à l'âge de 80 ans. — Balthasar Franceschini, dit *il Volterano*, né à Florence en 1689, était élève de Matthieu Rosselli. On cite de lui un *Sauveur en croix*, qu'il grava lui-même à l'eau forte.

FRANCESCHINI (François-Marie), prêtre, né en 1752, d'une famille pauvre, mort à Palestrine, près Rome en 1833, apprit d'abord un métier; mais il se sentit du goût pour l'état ecclésiastique. On lui fournit les moyens d'étudier, et il fut élevé au sacerdoce. Devenu chanoine de la cathédrale de Palestrine en 1790, il se consacra aux bonnes œuvres. On lui doit une école de charité pour les pauvres filles qui ne peuvent être admises aux écoles de l'Enfant-Jésus à Palestrine. Il ouvrit ensuite un asile pour les orphelines de la même ville, et en dern. lieu un hospice pour six pauvres orphelins. Lors de l'occupation de Rome sous Bonaparte, il fut exilé pour refus de serment, envoyé à Bologne, puis à Plaisance, enfin long-temps retenu en prison à Alexandrie. En 1816, Pie VII le nomma gr.-vicaire pendant la vacance du siége de Palestrine. Franceschini apporta dans son administrat. autant de prudence que de zèle.

FRANCESQUITO, peintre espagnol, né à Valladolid en 1681, fut l'un des meill. élèves de Giordano, qui l'amena à Naples en 1702. Ses talents lui promettaient les plus heureux succès lorsqu'il mourut prématurém. l'an 1705 en retournant dans sa patrie. Entre ces tableaux on cite une *Assomption* à Ste-Claire de Naples.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN, ville d'Allem. qui parait avoir été fondée par les Francs avant le 6e S., occupe à différ. époques une place assez remarquable dans l'hist. générale pour mériter une mention dans ce dictionnaire. C'est là qu'en vertu de la *bulle d'Or* les princes-électeurs devaient se rendre pour procéder à l'élect. de chaque emper., ainsi que pour nommer un roi des Romains; et l'on y conserve encore cette constitut. fameuse qui, promulguée au milieu du 14e S. par l'emper. Charles IV, était naguère encore la loi fondamentale de l'empire germanique. En 1495 Maximilien Ier établit à Francfort la chambre impér., et ce fut le lieu des séances de ce tribunal suprême jusqu'à l'an 1530, époque où la ville entière embrassa la confession d'Augsbourg. Berceau du luthéranisme, elle s'était insurgée dès 1525 contre le sénat qui la gouvernait au nom de l'emper., et après avoir déposé ses magistrats, elle investit de leur autorité 24 artisans qui promulguèrent (en 47 articles) une sorte de code de leur croyance. Francfort est célèbre dans l'hist. ecclés. par plus. conciles : le prem. et le plus import. fut tenu en 794 par ordre de Charlemagne, qui y fit condamner les erreurs d'Elipand de Tolède et de Félix d'Urgel. Plus. fois assiégée, cette ville, plus commerçante que guerrière, a souvent subi la loi du vainqueur : Louis XIV y tint un congrès en 1682; et, jusqu'en 1816, plus. traités y ont été signés. Lorsque Napoléon organisa la confédérat. du Rhin, il érigea, en faveur de l'archev. primat, baron Dalberg, Francfort en grand-duché avec la ville de Wetzlar, la principauté d'Aschaffenbourg, et la plus gr. partie de celles de Hanau et de Fulde. Francfort a repris en 1815 le titre de ville impér., et fait partie de la confédérat. germanique, dont elle est le siége de représentation.

FRANCHEVILLE ou FRANCA-VILLA (P.), sculpteur, né à Cambrai en 1548, avait été destiné par ses parents à la carrière des lettres; mais, emporté par son goût pour les arts du dessin et particulièrement pour la sculpture, il quitta la maison de son père et se rendit en Italie, où il reçut des leçons du célèbre Jean de Boulogne, et fit de rapides progrès. Ayant été appelé en France par Henri IV, il exécuta, entre autres ouvr. capitaux, un groupe représentant *le Temps qui enlève la Vérité*, morceau qui décorait le jardin des Tuileries, et que Louis XIV donna au chancelier de Pontchartrain.

FRANCHEVILLE (Joseph du FRESNE de), né à Dourlens en 1704, mort en 1781, à Berlin, membre de l'academ. de cette ville, y avait été appelé par Frédéric II, auquel il a dédié son ouvrage intitulé *les Premières expéditions de Charlemagne pend. sa jeunesse et avant son règne, composées par Angilbert*, Amsterd. (Paris), 1741, in-8. On a encore de lui : *Bombyx, ou le Ver à soie*, poème en VI liv., Berlin, 1754, in-12.—Une *Hist. générale et particulière des finances*, ouvr. qui devait avoir 40 vol. in-4, mais dont trois seulement ont paru, Paris, 1738-40; enfin un grand nombre de *Mémoires* et *Dissert.* insérés dans les recueils des différentes académies auxquelles il appartenait. L'*Éloge* de Francheville, par Formey, se trouve dans les *Mém.* de l'acad. de Berlin, année 1782.—L'abbé de Francheville, son fils, chanoine d'Oppeln, a trad. de l'ital., de Gualdo Priorato, l'*Hist. des dern. campagnes et négociat. de Gustave-Adolphe en Allem.*, Berlin, 1772, in-4.

FRANCHI (Joseph), sculpteur italien, né à Tarare en 1730, mort à Milan en 1806, prof. émérite de dessin et de sculpture, se fit une haute réputation par ses ouvrages, et surtout par son zèle à répandre les connaissances de son art et à ramener le goût des grands maitres de l'antiquité, dont il reproduit assez bien la manière. On compte parmi ses chefs-d'œuvre deux *Syrènes* en marbre qui ornent la fontaine de la *Piazza del Tagliamento*, à Milan.

FRANCHINI (François), poète latin, né en 1495, à Cosenza, dans la Calabre-Ultérieure, mort à Rome en 1554, a publ. lui-même un recueil de ses poésies, Rome, 1554, in-8, réimpr. à Bâle, 1558, in-8. Les meilleures pièces ont été insérées dep. dans les *Carmina illustrium poetar.* de Toscano, et dans les *Deliciæ poetar. italor.* de Jean Gruter.

FRANCIA (François RAIBOLINI, dit le), peintre, né à Bologne, mort en 1533, exerça d'abord la profession d'orfévre, comme le prouve son prem. tableau qu'il fit en 1490 pour la chapelle Bentivoglio à St-Jacques de Bologne, leq. est signé *Franciscus Francia, aurifex*. Le style de cet artiste

tient à la fois de celui du Pérugin et de celui de Jean Bellin, avec lesquels Raphaël le compare, et sur lesquels il semble lui donner l'avantage. On regarde comme son chef-d'œuvre un *St Sébastien* qui, pour l'exactitude des proportions et la beauté des formes, a long-temps servi de modèle à l'école bolonaise. Le musée possédait naguère un tableau de cet artiste représentant *Joseph d'Arimathie*, *St Jean et les trois Marie*, qui pleurent Jésus descendu de la croix et posé sur les genoux de sa mère.—Francia (Jacques), fils du précéd., mort à Bologne en 1557, avait tellement imité la manière de son père, qu'on lui a long-temps attribué un beau *St George*, sur lequel on a découvert récemment cette signature : *J. Francia*, 1526. Quelques-unes de ses *madones* ont été gravées par Augustin Carrache.

FRANCIÈRES, FRANCHIÈRES ou FRANQUIÈRES (Jean de), chevalier de Rhodes ou de St-Jean-de-Jérusalem, vivait à la cour de Louis XI, et y était regardé comme un homme fort instruit. On ignore également la date de sa naissance et celle de sa mort, et il n'est placé ici que comme auteur de *la Fauconnerie recueillie des livres de trois maistres* (Malopin, Michelin et Aymée Cassian), *ensemble le déduit des chiens de chasse*, Paris, Pierre Sergent, in-4, gothique, S. D. (probablement 1511), réimpr. avec *la Fauconnerie de Guillaume Tardif;* plus *la Vollerie d'Artelouch d'Alagona*, Poitiers, 1567, in-4, fig., rare, et à la suite de la *Vénerie* de du Fouilloux, Paris, 1585, in-4, souv. réimpr.

FRANCIS (Philippe), littérateur anglais, mort à Bath en 1773, est surtout connu par sa *trad. d'Horace* en vers angl., impr. en 1743, et dont une bonne édit. a été donnée par M. Ed. Dubois, Lond., 1807, 4 vol. in-12. On lui doit encore la trad. des *Discours de Démosthène*, ibid., 1753-55, 2 vol. in-4, et quelq. pièces de théâtre qui n'eurent pas de succès.—Francis (Anne), dame angl., morte en 1800, est aut. des ouvr. suiv. : *Traduct. en vers du Cantique de Salomon*, etc., Lond., 1781, in-4. —*Les Funérailles de Démétrius Poliorcète*, poème, 1785, in-4.—*Charlotte à Werther*, épître en vers, 1787, in-4.—*Poésies mêlées*, 1790, in-8.

FRANCISCAINS (ordre des).—V. François d'Assise (St).

FRANCK (Jérôme), peintre flamand, né à Herentals dans le 16e S., élève de Floris, dit *Frank-Flore*, réussit également dans le portrait et dans l'hist., et fit admirer successivement son beau talent à Paris, où Henri III le nomma son peintre, en Italie, puis à Anvers, où il attira près de lui tous les élèves de son ancien maître qui venait de mourir. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un tableau de *la Nativité*, exécuté en 1585 pour le gr. autel de l'église des Cordeliers de Paris, et celui de *St Gomer*, placé dans une chapelle de Notre-Dame d'Anvers. — Franck (François), dit *le Vieux*, frère du précéd., passe pour l'un des meilleurs peintres de son temps. Son chef-d'œuvre est un tabl. que l'on voit encore à Notre-Dame d'Anvers, représentant *J.-C. au milieu des docteurs*. — Franck (Ambroise), frère des précéd., suivit la même carrière avec encore plus de succès; plusieurs tabl. que l'on voit dans la même église, l'un entre autres, *le Martyre de St Crépin et de St Crépinien*, justifient les éloges que ses contemporains lui ont donnés.—Franck (Sébastien), fils de François, né vers 1573, élève de van Ort, peignit avec un succès particulier le paysage et les batailles. On voit de lui quelq. bons tableaux en ce genre dans les galeries de Munich et de Vienne. Il a eu deux fils : Gabriel, qui fut directeur de l'académie de peinture d'Anvers en 1634, et Jean-Baptiste, qui sut imiter dans ses compositions la manière de Rubens et celle de Van-Dyck. — Franck (François), dit *le Jeune*, frère de Sébastien, né en 1580, à Anvers, mort dans cette ville en 1642, fut élève de son père, voyagea en Allemagne et en Italie, et, de retour dans sa patrie, se livra presque exclusivement au genre de l'histoire, qu'il traita presque toujours en petit. Le musée du Louvre possède trois tabl. de ce maître : *l'Histoire de l'enfant prodigue; le Christ entre les larrons; la Vierge, St Joseph et le Sauveur*. — Franck (Constantin), de la même famille, peintre de batailles, né à Anvers en 1660, nommé directeur de l'acad. de cette ville en 1695, excella surtout à représenter des chevaux. On regarde comme son meilleur ouvrage un tableau représentant *le Siége de Namur* par Guillaume III, roi d'Angleterre.

FRANCK ou FRANKE (Jean-Michel), conservateur de la bibliothèque électorale de Dresde, né en 1717, à Ébersbach, en Haute-Saxe, mort à Dresde en 1775, a publié : *Specimen catal. bibl. bunavianæ*, Leipsig, 1748, in-4. — *Catal. bibl. bunavianæ*, ibid., 1750-56, 3 tomes en 7 vol. in-4. Cet ouvr. précieux n'a pas été terminé.

FRANCKE (Salomon), poète et antiquaire allem., né à Weimar en 1659, fut conservateur des antiq. du duc son souverain, et publia le catalogue des médailles les plus rares de son cabinet sous ce titre : *Nummo-phylacii Vilhelmo-Ernestini quod Vimariæ fulget, rariores bracteati nummique fig. æneis expressi, breviterque explicati*, Weimar, 1723, in-fol. On lui doit encore 2 vol. de *Poésies allem.*, impr. l'un à Amsterd., 1697, in-4 ; l'autre à Iéna, 1711, in-8. — *Le Secrétaire de cabinet, ou Introduction au style de la chancellerie*, Iéna, 1710 et 1726, 3 part. in-8, sous le nom de Cléander. — Une *Traduct. de Phèdre*, ibid., 1716, in-8.

FRANCKENSTEIN (Chrétien-Frédéric), né en 1621, à Leipsig, mort profess. d'hist. à l'université de cette ville en 1679, a laissé : Ἔκθεσις *macularum solarium*, Leipsig, 1641. — *Disputatio de novo anno*, ibid., 1673, in-4.—*De ærario populi romani*, inséré par Grævius dans ses *Dissert. historiq.-philologiq.* On lui doit encore une bonne édition de l'histoire de Benjamin Priolo : *Ab excessu Ludovici XIII ad sanctionem pacis*, Leipsig, 1669 et 1686, in-8. — Franckenstein (Christian-Godefroi), fils du précéd., juriscons., né en 1661 à Leipsig, mort en 1717, avocat au consistoire, a laissé plus. ouvr. médiocres, entre autres : *Continuation de*

l'introduction à l'histoire de Puffendorf; Vie de la reine Christine de Suède, trad. du franç.; *Hist. des 16e et 17e S.* — FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précéd. né en 1689 à Leipsig, mort dans cette ville en 1733, avait été profess. de droit public et conseill. aulique du duc d'Anhalt. Il a continué le journal de jurisprudence de Putoneus, du 9e au 14e vol. L'un des rédacteurs des *Acta eruditorum*, il a publié un gr. nombre de *Dissertat.* et plus. ouvr., dont les plus import. sont : *Theatrum hist. Britanniæ, Lusitaniæ et Helvetiæ*, Halberstadt, 1723, 1724 et 1725, 3 vol. in-8. — *Notæ ad Benzonis vitam Henrici IV, imperat.*, dans les *Script. rerum suevicar.* de Mencken.

FRANCKENSTEIN (VALENTIN FRANCK de), hist. allem., né à Hermanstadt en 1643, mort en 1697, est aut. de l'ouvr. intit. : *Breviculus originum nationum et præcipuè Saxon. in Transylvaniâ*, etc., Hermanstadt, 1696, in-12, trad. en allem. la même année par J. Friderici, et plus. fois réimpr. à Colmar, à Helmstadt et à Dantzig.

FRANCO (BATTISTA), peintre, né en 1498 à Venise, mort dans cette ville en 1561, fut l'un des imitateurs les plus passionnés de Michel-Ange et le maître de Baroccio. Il a exécuté quelq.-unes des fresques de la bibliothèque de St-Marc, qui représentent la fable d'Actéon. Cet artiste a aussi gravé un grand nombre de sujets pieux d'après Raphaël; une *Bacchanale* d'après Jules Romain, et le *Déluge* d'après Caravage. Ses estampes sont marquées des initiales B. F. V.

FRANCO (NICOLAS), poète licencieux, né à Bénévent vers 1505, fut d'abord l'ami et ensuite l'antagoniste du trop fameux Pierre Arétin, qu'il paraît avoir aidé dans la rédaction de quelq.-uns de ses ouvr. Le pape Pie V, pour mettre fin au scandale que donnait Franco, le fit pendre à Rome en 1569. On prétend que le pontife ne donna cet exemple sévère que par le ressentim. d'un distique lat. placé par Franco sur des latrines magnifiq. qu'il venait de faire construire. Franco a publié un gr. nombre de poèmes et d'autres ouvr. où l'on trouve beaucoup de facilité et une vaste érudit., dont il serait à désirer qu'il eût fait un usage plus honorable. Les principaux sont : *Il Petrarchista, nel quale si scuoprono nuovi secreti sopra il Petrarcha*, etc., Venise, 1539, 1541 et 1543, in-8. — *Le Pistole volgari*, 1538, in-8. — *Dialoghi piacevoli*, 1542, in-8. — *La Priapeia*, Turin (Casal), 1541 et 1546, in-8, réimpr. en 1548 avec les *Rime* dirigées contre ce poème et par l'aut. contre l'Arétin. Molini a fait réimprimer la *Priapeia* avec le *Vendemmiatore* du Tansillo, 1790, Paris, sous cette fausse rubrique : *A Peking, regnante Kien-long, nel XVIII secolo*, in-8. — *La Philena, istoria amorosa*, Mantoue, 1547, in-8.

FRANCO (PIERRE), chirurg., né dans le 16e S. à Turriers, près de Sisteron, se rendit surtout célèbre par son habileté dans l'opérat. de la taille. Il passe pour l'avoir pratiquée le prem. par le procédé du haut appareil dont on lui attribue l'invent., procédé quelquef. utile, mais dont il eut la bonne foi d'indiquer lui-même les dangers et les inconvénients. On ignore la date de la mort de ce célèbre chirurg.; on sait seulement qu'il passa de bonne heure en Suisse et qu'il professa successiv. l'anat. à Fribourg et à Lausanne. Nous lui devons les deux ouvr. suiv. : *Tr. contenant une des parties principales de chirurgie, laquelle les chirurgiens herniaires exercent*, Lyon, 1556, in-8. — *Traité des hernies, conten. une ample déclaration de toutes leurs espèces et autres excell. parties de la chirurgie*, etc., ibid., 1561, in-8.

FRANCO-BARRETO (JEAN), poète portugais, né à Lisbonne en 1606, étudia les belles-lettres sous le célèbre Fr. Macédo, et fit partie de l'expédition maritime envoyée en 1646 au Brésil pour délivrer Bahia de l'oppression des Hollandais. Revenu dans sa patrie, il quitta la carrière des armes pour se livrer à l'étude, prit le bonnet de docteur à l'univ. de Coimbre, et fut nommé secrétaire de l'ambassade portugaise en France. Franco, après s'être dignem. acquitté de cet emploi, embrassa l'état ecclésiast., fut nommé vicaire de Barrerio en 1648, et mourut en 1664. Les ouvr. de Franco le placent au rang des bons poètes de son temps; les principaux sont : *Cyparisso, fabula mythol., en octaves*, Lisbonne, 1631. — *Eneida portugueza*, Lisbonne, 1re partie, 1664, in-12; 2e, 1670, in-12. — *Ortografia da lengua portugueza*, ibid., 1670, in-4. Il a laissé des MSs. dont quelq.-uns ne sont pas sans importance.

FRANCOEUR (FRANÇOIS), composit., né en 1698 à Paris, mort en 1787, se lia de bonne heure avec Fr. Rebel, qui devint aussi comme lui par la suite surintendant de la musique du roi, et donna en soc. avec lui 10 *opéras* (de 1726 à 1760), et deux divertissem : *le Retour du roi*, pour les ann. 1744 et 1745; et *le Trophée*, prologue en mémoire de la bataille de Fontenoy (1745). — FRANCOEUR (Louis-Joseph), neveu du précédent, né à Paris en 1738, maître de musique de l'Opéra en 1767, est auteur du *Diapason de tous les instruments à vent*, Paris, 1772, in-fol.

FRANÇOIS D'ASSISE (St), institut. de l'ordre des Frères mineurs, né à Assise en Ombrie l'an 1182, s'appelait Jean Bernardon, et fut nommé François à cause de la facilité avec laq. il parlait le franç. Il se livra d'abord au négoce; mais bientôt il fit profession de pauvreté et se consacra à la prédication de l'Évangile. Il eut en peu de temps un gr. nombre de disciples, auxq. il donna une règle vers l'an 1209. Il établit plus. monastères en Italie, en Espagne, en France, et alla jusqu'en Égypte prêcher l'Évangile; de retour en Europe, il continua à édifier les peuples par ses prédicat. et ses vertus. Il nomma son vicaire Pierre de Catane, lui remit bientôt le gouvernem. de l'ordre qui s'accroissait avec une rapidité singulière, et se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. Là il eut plus. visions, et entre autres celle d'un séraphin crucifié ayant 6 ailes de feu, ce qui lui fit donner le nom de séraphique. Il mourut à Assise en 1226, à 45 ans. Il reste de lui deux *Règles* (publ. par le

FRANÇOIS I^ER

Digitized by Google

à Goa
-seu-
Como-
on, et

P. J. de La Haye en 1641), et plusieurs ouvr. où il exhorte ses disciples à la subordinat. ecclésiast. et à la pauvreté.

FRANÇOIS DE BORGIA (St), duc de Gandie et vice-roi de Catalogne, né dans le roy. de Valence en 1510, renonça au monde après la mort d'Éléonore de Castro, son épouse, se fit jésuite en 1548, et devint général de cet ordre en 1565. Il mourut à Rome en 1572, ayant rendu les plus gr. services à la société. Il reste de lui des ouvr. trad. d'espagnol en latin, Bruxelles, 1675.

FRANÇOIS DE PAULE (St), fondat. de l'ordre des minimes, né à Paule en Calabre en 1416, fut élevé chez les religieux de St-François, se retira ensuite dans la solitude et y fonda un monastère dans lequel il réunit sous le nom de minimes plus. disciples, et en forma un ordre qui fut approuvé par Sixte IV en 1473. Appelé par Louis XI gravement malade, il exhorta ce monarque à réparer par une mort sainte une vie souillée de crimes, et obtint à cette occas. d'établir son ordre en France. Il mourut au couvent du Plessis-du-Parc en 1507. Les courtisans lui avaient donné le nom de *bon homme*, d'où ses religieux conservèrent celui de *bons hommes*.

FRANÇOIS DE SALES (St), né dans le château de Sales, près de Genève, en 1567, d'une maison noble de Savoie, prit le bonnet de docteur en droit à Padoue, fut avocat à Chambéry, puis prevôt de l'église de Genève à Annecy. Il convertit un grand nombre de zwingliens et de calvinistes. L'évêque de Genève le choisit pour son coadjuteur, et ne put lui faire accepter cette charge qu'avec peine. Envoyé en France pour les affaires de la religion, il s'y fit généralem. estimer, et Henri IV voulut l'y retenir. De retour à Genève où l'évêque venait de mourir, il fut mis à sa place, et usa de son autorité pour la réforme de son diocèse et des monastères. Il institua en 1610, de concert avec la Mère de Chantal, l'ordre de la Visitation, et établit dans le Chablais une congrégat. d'ermites. En 1618, il accompagna à Paris le cardinal de Savoie, qui venait conclure le mariage du prince de Piémont avec une fille de Henri IV, et fut nommé par la princesse son prem. aumônier. Il n'accepta cet emploi qu'à condition qu'il ne l'empêcherait pas de résider dans son diocèse, et revint à Annecy, où il continua à se livrer aux œuvres de charité. Il mourut d'apoplexie à Lyon en 1622. L'édit. la plus complète de ses *OEuvres* est celle de Paris, 1823, 16 vol. in-8. Les plus connus de ses ouvr. sont l'*Introduction à la vie dévote, Philotée, ou Traité de l'amour de Dieu* et ses *Lettres spirituelles*.

FRANÇOIS-XAVIER (St), surnommé *l'Apôtre des Indes*, né au château de Xavier au pied des Pyrénées, en 1506, neveu du doct. Navarre, étudia à Paris et enseigna la philosophie au collége de Beauvais. S'étant lié avec St Ignace de Loyola, il devint un de ses plus fervents disciples, alla en Italie, où il servit les malades dans un hôpital de Venise, puis fut, sur la recommand. de St Ignace, envoyé par Jean III, roi de Portugal, dans les Indes-Orientales pour y prêcher l'Évangile. Il arriva à Goa en 1542, propagea la religion chrétienne non-seulement dans cette ville, mais sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, au Japon, et mourut dans une île de la Chine en 1552, au mom. où il allait porter la foi dans ce royaume. Il reste de lui 5 liv. d'*Épîtres*, Paris, 1631, et quelq. autres ouvrages.

FRANÇOIS Ier (ÉTIENNE), emper. d'Allemagne, né en 1708, du mariage de Léopold-Joseph-Charles, duc de Lorraine, et d'Élisabeth-Charlotte d'Orléans, fut élevé dès l'âge de 12 ans à la cour de Charles VI, et dès-lors destiné à devenir son gendre et son successeur. Ayant hérité du duché de Lorraine en 1729, il le céda par un arrangem. conclu en 1735 pour le duché de Toscane, dont il fut mis en possession 2 ans après, à la mort de Jean Gaston, dern. rejeton mâle de la famille des Médicis. Charles VI étant mort en 1740, François-Étienne, époux de Marie-Thérèse, fut en 1745 proclamé empereur, malgré l'opposition de la France et de la Prusse, qui appuyaient les prétentions de l'électeur de Bavière, leq. succomba cette même année, accablé du chagrin de ses défaites. Quoique Marie-Thérèse eût tous les talents nécessaires pour gouverner les états héréditaires dont la paix d'Aix-la-Chapelle lui conserva la possesion, elle voulut partager son autorité avec l'emper. son mari. Ce prince mourut en 1765, après 20 ans d'un règne glorieux qui ne fut terni que par sa passion pour l'argent, passion qui l'entraîna dans des opérations financières plus dignes d'un marchand que d'un souver. Il laissa 16 enfants, entre autres Marie-Antoinette, épouse du malheureux Louis XVI.

FRANÇOIS Ier, roi de France, naquit à Cognac en 1494. Élevé à la cour de Louis XII, qui le chérissait et dont il avait épousé la fille Claude, il succéda en 1515 à ce prince, mort sans postérité mâle, et fut le premier roi de la branche des Valois. Ce prince, qui avait déjà signalé sa valeur dans la Navarre contre les Espagnols et dans la Picardie contre les Anglais, eut bientôt occas. de la montrer de nouveau dès qu'il fut assis sur le trône. Héritier des prétentions de son prédécesseur sur le duché de Milan, il se hâta d'envoyer, pour en prendre possession, une armée commandée par les meilleurs capitaines qu'on eût encore vus, le connétable de Bourbon, Trivulce, La Trimouille, Bayard, etc.; lui-même il gagna en personne sur les Suisses la fameuse bataille de Marignan, qui dura deux jours, et à l'issue de laquelle il se fit armer chevalier par Bayard. L'empereur Maximilien étant mort en 1520, François Ier et Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, se disputèrent sa succession; les électeurs donnèrent la préférence au 2e, et ce fut la source d'une rivalité qui désola l'Europe pend. 30 ans. La guerre éclata en 1521; les commencements en furent glorieux : Bayard défendit Mézières contre 35,000 impériaux; mais le Milanez. dont le gouvernem. avait été confié au maréchal de Lautrec, fut perdu pour la France, et le connétable de Bourbon, poussé à bout par la duchesse

d'Angoulême, mère du roi, se mit à la tête des armées de Charles-Quint en Italie. Vainqueur des Français sur ce théâtre de la guerre, le connétable poursuit le cours de ses succès, entre en Provence, et met le siége devant Marseille. François Ier le refoule sur l'Italie, y pénètre de nouv. lui-même, s'empare de Milan et est fait prisonnier à la funeste bataille de Pavie, en combattant comme un lion au milieu des cadavres de l'élite de ses guerriers, pouvant dire d'eux et de lui-même : *Tout est perdu, fors l'honneur !* Toutefois, cet honneur reçut une tache quand François signa le honteux traité de Madrid, avec l'intention formelle de n'en pas remplir les dures conditions. Cependant la guerre se rallume ; Charles de Bourbon est tué au siége de Rome en 1527 ; la ville est prise, saccagée, et le pape fait prisonn. Les Français rentrent en Italie sous la conduite de Lautrec : le Milanez est conquis, le royaume de Naples va l'être, lorsqu'un nouvel ennemi, la peste, étend ses ravages sur le camp des Français, et leur armée est anéantie sans avoir été vaincue. La paix est conclue à Cambrai en 1529. François Ier renonce à ses prétentions, donne 1,200,000 écus pour la rançon de ses fils demeurés en otage, et, pour cimenter ce tr., épouse Éléonore, sœur de l'emper. Ce prince ayant entrepris six ans après une expédition en Afrique, François Ier crut l'occasion favorable pour s'emparer encore une fois de l'Italie. Déjà il avait traversé la Savoie et le Piémont, quand Charles reparaît triomphant et pénètre dans la Provence, dont il est forcé de se retirer plutôt par le manque de vivres que par les forces de l'ennemi. L'Europe fut étonnée de le voir en 1540 demander passage à François Ier pour aller châtier les Gantois, et plus encore de la générosité avec laquelle ce roi chevalier l'accueillit à sa cour. La guerre recommence presque aussitôt ; elle est, après des succès variés, terminée en 1544 par le traité de Crespi, qui assure enfin la possession du Milanez au duc d'Orléans, 2e fils de François, qui meurt en 1547, des suites d'une maladie cruelle, dont son goût trop ardent pour les plaisirs lui avait fait contracter le germe dix ans avant, et contre laquelle la médec. de cette époque n'offrait encore que des remèdes impuiss. François Ier a d'autres titres que sa gloire milit. au souvenir de la postérité : c'est lui qui, offrant un asile honorable dans ses états aux sav. de la Grèce et de l'Italie, y naturalisa les arts et les sciences, fonda le collége de France, bâtit les châteaux de Chambord, de Fontainebleau, de Madrid, commença celui du Louvre, et mérita le surnom de *Père des lettres*. Mais nous devons dire aussi que le règne de ce monarque, brave, généreux, magnifique, fut terni par le supplice injuste de Semblançai, par les persécutions exercées contre le protestantisme naissant et surtout contre les malheureux Vaudois. La biblioth. du roi possède plus. rec. de *poésies* et de *lettres* de François Ier. L'abbé Lenglet en a tiré une *Épître* (en vers) *traitant de son partement de France et de sa prise devant Pavie*, et l'a publiée à la fin de l'*Histoire justifiée contre les romans*, Amsterdam (Rouen), 1735, in-12. Sa *Vie* a été écrite par Varillas, Paris, 1685, 2 vol. in-4 ; par Gaillard, 1768, 8 vol. in-12. On a publié à Paris, 1707, in-12, l'*Hist. et parallèle de Charles-Quint et de François Ier, tirés d'un MS. de la biblioth. du Vatican*. Mlle de Lussan a donné les *Anecdotes de la cour de François Ier*, Londres (Paris), 1748, 3 vol. in-12 ; enfin Rœderer a publié : *Louis XII et François Ier, ou Mém. pour servir à une nouvelle histoire de leur règne*.

FRANÇOIS II, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Fontainebleau en 1544, succéda à son père l'an 1559. Trop épris des charmes de la jeune Marie Stuart, qu'il avait épousée l'année précéd., ce prince, d'une santé débile, d'un caractère plus faible encore, demeura, pour ainsi dire, étranger aux événem. de son règne, qui ne fut remarquable que par la fortune insolente des Guise, la conspirat. d'Amboise, l'arrestat. du prince de Condé, son jugement et sa condamnat. à mort ; jugement qui aurait été exécuté si François, atteint d'un mal violent à l'oreille, n'eût succombé lui-même tout à coup en 1560, 17 mois et 20 jours après être monté sur le trône.

FRANÇOIS Ier, duc de Bretagne, comte de Richemont et de Monfort, né à Vannes en 1414, succéda en 1442 à son père Jean V, et mourut en 1450. Quoique ce prince ait fait la guerre aux Anglais de concert avec Charles VII, il n'est guère connu dans l'hist. que comme le meurtrier de son frère Gille, qu'il fit étouffer entre des matelas, après l'avoir retenu long-temps en prison et avoir tenté plus. fois de l'empoisonner. C'est sans doute pour avoir bâti la chartreuse de Nantes que ce prince a reçu de quelques moines le surnom de *Bien-Aimé*, auq. il avait si peu de droits.

FRANÇOIS II, dernier duc de Bretagne, petit-fils de Jean IV, succéda à son père en 1459, et prêta foi et hommage au roi Charles VII son suzerain. Ce prince étant mort en 1461, Louis XI, son fils, conçut aussitôt le projet de s'emparer de la Bretagne ; mais, suiv. son usage, il employa d'abord la ruse et prétexta un pèlerinage pour s'assurer de l'état des forces du duc. Pour prévenir l'orage qui le menaçait, celui-ci fit, avec les seigneurs de France mécontents, la fameuse ligue *du bien public*. Louis, battu à Montlhéry, signa la paix de Conflans en 1465, recommença plus. fois la guerre, et eut souvent recours à de nouv. traités quand ses armes étaient malheureuses. François, qui avait donné sa fille à l'héritier du trône d'Angleterre, fit alliance avec cette puissance et parvint ainsi à conserver ses états : la conquête de la Bretagne, l'un des plus importants projets de Louis XI, fut peut-être le seul dans leq. il échoua constam. Charles VIII fut plus heureux ; La Trémouille, son général, gagna la fameuse bataille de St-Aubin sur le duc François, que le chagrin de sa défaite conduisit au tombeau peu de temps après, en 1488.

FRANÇOIS (JEAN-CHARLES), grav. ordin. des dessins du cabinet de Louis XV et du roi Stanislas,

né à Nancy en 1717, mort à Paris en 1769, n'eut à proprem. parler aucun maître, et devina pour ainsi dire les principes et les procédés de son art. C'est lui qui inventa la grav. en manière de crayon, découverte qui lui valut les applaudissem. de l'acad. de peinture et une pension de 600 fr. Mais bientôt d'autres artistes l'égalèrent dans ce genre: un d'eux voulut même s'en approprier l'idée première, et le chagrin que François en ressentit le conduisit au tombeau. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un *Corps-de-garde*, d'après Vanloo; une *Vierge*, d'après Vien; une *Marche de caval.*, d'après Parrocel; et un *dessein au lavis*, d'après Boucher.

FRANÇOIS (don JEAN), bénédictin de la congrég. de St-Vannes, né en 1722 à Acremont, village du duché de Bouillon, mort au même lieu en 1791, est aut. des ouvr. suiv.: *Hist de Metz* (avec dom Tabouillot), Metz, 1769 et années suiv., 4 vol. in-4. — *Dictionn. roman, wallon, celtique et tudesq. pour servir à l'intelligence des anc. lois et contrats*, Bouillon, 1777, in-4, ouvr. curieux et recherché. — *Bibl. gén. des écriv. de l'ordre de St-Benoît*, etc., ibid., 1777, 4 vol. in-4.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (NICOLAS), littérateur et homme d'état, né à Neufchâteau, en Lorraine, le 17 avril 1750, se distingua dans ses études et fut d'abord destiné au barreau. Dès ses plus jeunes années il avait manifesté un goût très vif pour la poésie; et, encore adolescent, il publia un recueil de vers qui lui valut les éloges de Voltaire. En 1776, il acheta la charge de lieutenant-général du bailliage de Mirecourt; et, 5 ans après, il fut nommé subdélégué de l'intend. de Lorraine. En 1782, il partit pour St-Domingue, revêtu de l'emploi de procur.-général, et revint en France quelq. années après, vers l'époque de la révolut. Il en adopta les principes avec ardeur, et fut nommé successivem. juge-de-paix, administrat. du départem. des Vosges, député à l'assemblée législative, dont il devint présid. en 1792. Élu député à la convention par son département, il n'accepta point cette mission. Un drame intit.: *Paméla*, qu'il fit représenter en 1793 sur le Théâtre-Français à Paris, lui attira les persécut. du parti révolutionnaire, qui crut y voir des principes opposés aux siens. François de Neufchâteau, mis en prison comme suspect de royalisme, ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. A cette époque, il fut nommé juge au tribunal de cassation, puis commissaire du gouvernement dans le département des Vosges. En 1797, il occupa le poste éminent de ministre de l'intérieur, devint ensuite membre du directoire exécutif, puis de nouveau ministre de l'intérieur. Il quitta ce ministère en 1799, sans rentrer d'abord dans aucun emploi public; mais, après la chute du directoire, il fut appelé à faire partie du sénat conservateur. Plus tard il fut nommé gr.-officier de la Lég.-d'Honn., et reçut, ainsi que d'autres membres du sénat, le titre de comte. Rentré dans la condition privée à l'époque de la restaurat., il se consacra tout entier à la culture des lettres, qu'il n'avait pas abandonnée dans le cours de sa carrière politique, et son nom ne fut plus dès-lors rappelé à l'attention publique que par quelq. lectures faites à l'Acad. française, dont il faisait partie depuis la création de l'Institut. Il mourut à Paris le 8 janv. 1828. La *Biographie des hommes vivants* contient une liste de ses productions que compléteront les indications suiv.: *les trois Nuits d'un goutteux*, poème en III chants, Paris, Lefèvre, 1819, 20 pag. in-8 (*spécimen* d'un nouv. recueil des poésies de François de Neufchâteau). — *L'Esprit du grand Corneille, ou Extrait*, etc., form. le tom. XLV de la *Collection des meilleurs ouvr. de la langue française*, etc., 1819, in-8. — *Examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de Gil Blas, ou s'il l'a pris de l'espagnol*, etc., dissertat. lue à l'Acad. franç. et impr. dans une nouv. édit. de l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*, ibid., 1820, 3 vol. in-8 (*v.* ISLA). — *Introduction aux Pensées de Blaise Pascal*, en tête d'une édit. de cet ouvr., ib., 1821, in-8. — *L'Institution des enfants*, etc., nouv. édit., 1824, 1828, in-8 et in-12. — *Mém. sur la manière d'étudier et d'enseigner l'agriculture*, etc. (lu en 1801 à la société d'agricult. de la Seine), 1828, br. in-8. François de Neufchâteau coopéra en dernier lieu au *Dictionn. d'agriculture pratique*, etc., Blois, Aucher-Éloy, 1828, 2 vol. in-8, dont il a écrit l'introduct.; il a fourni quelques *poésies* au *Mercure du 19e S.*, à l'*Album*, etc.

FRANÇOISE (Ste), né à Rome en 1384, fut mariée à l'âge de 12 ans. Son mari ayant été banni de Rome en 1413, elle renonça au monde, fonda la congrégat. des *oblates* ou *collatines* en 1425, et mourut en 1440.

FRANÇOISE, duch. de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vic. de Thouars, née vers 1427, épousa en 1442 Pierre, comte de Guingamp, second fils de Jean V, dit *le Sage*, et fut couronnée avec lui en 1450. Elle perdit son mari 7 ans après, sans en avoir eu d'enfants, parce que, suiv. une dévot. assez en usage à cette époque, les deux époux avaient vécu ensemble dans une union purem. fraternelle. Aussitôt après la mort de Pierre, Arthur, son oncle, s'empara de tous les biens de la duch. sa veuve, lui enlevant jusqu'à ses pierreries et ses domestiq. les plus dévoués. Françoise supporta patiemment cette persécut., qui dura jusqu'à l'avénement de François II, en 1459; alors rendue à la liberté, elle fonda un monastère de carmélites à Vannes, où elle fit profession, puis un autre à Nantes, où elle mourut en 1485, après avoir été l'exemple de la communauté par sa dévotion, son zèle et son humilité. L'abbé Barrin a publ. à Bruxelles (Rennes), 1704, in-12, la *Vie* de cette pieuse princesse, à laq. ses vertus valurent l'honneur de la béatification.

FRANCOWITZ (MATHIAS-FLACH), célèb. théolog. protestant, appelé aussi *Flaccus Illyricus*, né en 1521 à Albone, ville qui faisait partie de l'anc. Illyrie, fut attiré à Bâle, puis à Wittemberg par la réputat. des prem. réformat. Luther et Mélanch-

thon, adopta leurs principes, et en poussa les conséquences beaucoup plus loin qu'eux-mêmes. Après avoir professé successivem. à Wittemberg, à Magdebourg et à Iéna, il mourut à Francfort en 1575, laissant un très gr. nomb. d'ouvr., la plupart dirigés contre l'Église romaine. Les plus remarq. sont : *Catalogus testium veritatis*, Bâle, 1556, Francf., 1666 et 1672, in-4.—*Centuriæ magdeburgenses*, dont l'édit. la plus répandue est celle de Bâle, 1634, 3 vol. in-fol.—*Hist. certaminum de primatu papæ*, Bâle, 1554, in-8, rare.—*Contra papatum romanum*, 1545, in-8, plus rare encore que le précéd. — *De Translatione imperii romani*, Bâle, 1566, in-8; Francfort, 1612, in-4. — *Clavis Scripturæ sacræ*, Iéna, 1674, Leipsig, 1695, in-fol. – *Glossa compendiaria in Nov. Testam.*, Bâle, 1570, Francfort, 1659, in-fol. J. Balt. Ritter a publ. une *Notice* sur la vie et les ouvr. de Flaccus-Illyricus, Francfort, 1723, et 1725, in-4.

FRANCQUAERT (Jacq.), peintre flamand, né à Bruxelles vers le milieu du 16e S., fut, dit-on, élève de Rubens. Il voyagea en Italie pour se perfectionner dans l'étude des beaux-arts, et cultiva avec un égal succès la peinture, l'archit. et la poésie. A son retour dans sa patrie, il fut nommé peintre et archit. de l'archiduc Albert, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, dont on ignore la date précise.

FRANGIPANE (Cornelio), av. et poète vénit. de l'illustre et anc. maison de Castello dans le Frioul, né au commencem. du 16e S., mort en 1581, a laissé : une trad. en ital. des *Oraisons* de Cicéron pour Marcellus, Ligarius et Déjotarus, dans le rec. des *Diverse orazioni* par Fr. Sansovino, Venise, 1561, 62 et 69, in-4. — *Helice, rime e versi di varj compositori friulani sopra la fontana Helice*, ibid., 1566, in-4.— Frangipane (Claudio-Cornelio), fils du précéd., né à Venise en 1533, prof. le droit civil dans cette ville, y remplit plus. emplois import., et mourut en 1630, laissant les ouvr. suiv. : *Allegazione over consiglio in jure per la vittoria navale contra Federico I, impr., e atto di Alessandro III*, etc., Venise, 1616, in-4.— *Del parlar senatorio*, ibid., 1619, in-4. — *Stylographiæ in principatum Venetiarum Joannis Cornelii*, etc., ibid., 1625, in-4.

FRANGIPANI ou FRANGEPANI (François-Christophe), seigneur hongrois, joua un rôle import. dans les troubles qui désolèrent son pays dans le 17e S., et dont la cause fut le peu de respect que Léopold Ier avoit témoigné pour les priviléges des nobles. Frangipani étant entré dans la fameuse conspirat. du palatin Vesselengi, fut mis à mort en 1671 avec un gr. nombre d'autres seigneurs; exécution violente qui fit naître bientôt d'autres conspirations plus terribles, entre autres celle du comte Tékély (*v.* ce nom).

FRANK ou FRANCK DE FRANKENEAU (George), médecin allem., né en 1643 à Naumbourg (Haute-Saxe), mort en 1704, a laissé un très gr. nombre d'ouvr., la plupart relatifs à son art; nous citerons seulement : *Lexicon vegetabilium usualium*, etc., Strasbourg, 1672, in-12, souv. réimpr., particulièrement à Leipsig en 1698, sous le titre de *Flora francica; de Calumniis in medicos et medicinam*, Heidelberg, 1686. — *De palingenesiâ, sive ressuscitatione artificiali plantarum, hominum*, etc., Halle, 1717, in-4. — *Satyræ medicæ XX*, etc., Leipsig, 1722, in-8. — Frank de Frankenau (George-Frédéric), fils du précéd., mort en 1732, profess. extraordinaire de médec. à Copenhague, est aut. des ouvr. suiv. : *Onychologia curiosa, seu de uniguibus tractatio physico-medica*, Iéna, 1695, in-4. — *Anastomosis retecta*, etc., Copenhague, 1704, in-4. — *Disquisitio epistolaris de succi nutritii transitu per nervos, ejusque in corpore humano effectibus*, Leipsig, 1696, in-12.

FRANK (Pierre), né en 1745 à Rotalben dans le grand-duché de Baden, fut élevé à Heidelberg, où il apprit l'anatomie et la médec. Engagé d'abord au service de l'év. de Spire, il remplit ensuite une chaire à l'univ. de Goettingue, et à celle de Pavie, où il remplaça le célèbre Tissot. Nommé directeur-général des hôpitaux de la Lombardie, il quitta cette place en 1795 pour aller occuper celle de prof. de clinique à Vienne. Il y éprouva des chagrins qui le décidèrent à passer en Russie, où il fut nommé archiâtre impérial. Des raisons de santé l'obligèrent de retourner à Vienne, où, en 1809, il refusa les offres de Bonaparte, qui voulait l'attirer en France. Il mourut en 1821. On a de lui : *Système de police médicale*, Milan, 1808, 11 vol. in-8. — *Choix d'opuscules appartenant à la médecine*, Pavie, 1785, 12 vol. in-8. — *Plan d'école clinique*, Vienne, 1790, in-8. — *De l'art de traiter les maladies*, Pise, 1818, 9 vol. in-8, etc.

FRANKE (Auguste-Herman), philanthrope, né à Lubeck en 1663, nommé en 1692 à la cure de Glaucha, près de Halle, dans le duché de Brandebourg, y fonda de ses deniers et des aumônes des particuliers deux établissem. destinés à l'instruct. des pauvres enfants, appelés, l'un *Maison des Orphelins*, l'autre, *Pedagogium*. Il y joignit dans la suite une espèce d'imprimerie stéréotype afin de pouvoir donner la Bible au peuple à très bon marché, et dont il est sorti, de 1715 à 1795, 1,570,333 exempl. de l'Anc.-Testam. Il termina en 1727 une vie qu'il avait consacrée tout entière au bien de ses semblables. Franke a publ. en allem. 3 ouvr. relatifs à l'établissement dont il était fondateur, un grand nombre d'écrits théologiques, 4 vol. de *Sermons*, un Nouv.-Testament grec, et des *Dissert.* de philologie orient. Ses *Discours* et *Oraisons funèbres* ont été impr. à Halle, 1727, in-fol. — Franke (Gotthelf-Auguste), fils du précédent, dirigea après lui la Maison des Orphelins, et mourut en 1769 prof. de théologie et inspect. du cercle de la Saale. Il a publ. quelq. *Sermons*, plus. ouvr. théolog. en allem. et les *Relat. des missionn.* (luthériens) *aux Indes-Orient.*, no 19 au no 107; cette collection forme 9 gros vol. in-4.

FRANKLIN (Benjamin), né à Boston en 1706 d'une famille pauvre, fut, à l'âge de 12 ans, placé en qualité d'apprenti chez son frère, imprimeur,

devint impr. lui-même, et dut à son esprit d'ordre, au travail et à l'économie une fortune considér. Député en 1736 à l'assemblée générale de la Pensylvanie, il obtint l'année suiv. l'emploi lucratif de direct. des postes de Pensylvanie, fut fait direct.-gén. en 1753, et envoyé deux fois en Angleterre pour y régler la répartit. des impôts sur une base plus équitable. Lors des prem. soulèvem., préludes de la révolution d'Amérique, Franklin, qui se trouvait à Londres, fut appelé à la barre de la chambre des communes, donna tous les renseignements sur les abus dont ses compatr. se plaignaient, et annonça aux ministres la séparat. des colonies de la métropole, si l'on refusait de faire droit à leurs justes réclamat. L'orgueil anglais se joua des prédict. du philosophe, qui supporta patiemm. les injures et les plaisanteries qu'on lui prodiguait, et dont l'événement le vengea en justifiant pleinem. ce qu'il avait avancé. Tout espoir d'accommodem. étant perdu, Franklin retourna dans sa patrie en 1775, fut élu le lendemain de son arrivée député de Pensylvanie au congrès, et prit une part très active aux import. délibérat. de cette assemblée. L'indépendance avait été solennellem. proclamée le 2 juill. 1776; mais les troupes roy. couvraient le sol de la nouv. république; elle avait besoin d'un allié puissant. Franklin fut deputé en France. Pour la prem. fois peut-être toute la dignité de l'ambassade consistait dans la considérat. personnelle de l'ambassadeur; on s'enthousiasmait à la vue de ce philosophe vénérable, qui, la tête couverte de longs cheveux blancs, venait solliciter de la générosité franç. des secours destinés, non plus à attaquer telle ou telle puissance, à soutenir telle ou telle intrigue politique, mais à assurer la liberté d'une république naissante. L'opinion publique entraîna le monarque : le traité d'alliance fut conclu et les États-Unis reconnus comme puissance indépend. en 1778. Après avoir résidé 9 ans à Passy en qualité de ministre plénipotent., Franklin revint dans sa patrie en 1785. Son retour fut une fête de famille; jamais des honneurs si touchants et si simples n'avaient été, dans les temps modernes, prodigués à un simple particulier. Il reprit sa place aux assemblées de la province, dont il fut deux fois élu président; mais en 1788 ses infirmités croissantes le forcèrent à se retirer des affaires, et il mourut en 1790 à l'âge de 84 ans. L'assemblée constituante décréta, sur la motion de Mirabeau, qu'elle prendrait le deuil pend. trois jours pour honorer la mémoire de Franklin. Privé du secours d'une éducat. prem., ce grand homme s'était formé seul à la connaissance des sciences morales et natur. Pour donner une idée du succès avec leq. il les a cultivées, il suffira de rappeler que c'est à lui que nous devons l'invent. du paratonnerre, et que la société royale de Londres, l'académie des sc. de Paris, etc., etc., s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Le vers suiv. de Turgot (le meill. peut-être qui ait été fait en latin par un moderne) retrace ses princip. titres de célébrité :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Les *Œuvres* de Franklin ont été réunies en 3 vol. in-8, Londres, 1806; une partie avait été trad. en franç. par L'Écuy et Barbeu du Bourg, Paris, 1773, 2 vol. in-4. La *Vie privée de Franklin, écrite par lui-même, suivie de ses œuvres morales, politiq. et littér.*, a été publ. par Castera, Paris, an VI (1798), 2 vol. in-8. On a donné en 1818 les *Mémoires sur la vie et les écrits de Franklin, publ. sur le MS. original rédigé par lui-même et continué jusqu'à sa mort* par W.-T. Franklin, son petit-fils, 2 vol. in-8; sa *Correspond. choisie* a été publ. par le même, et trad. en franç. par M. de la Mardelle, Paris, 1818, 2 vol. in-8. De tous les ouvr. de Franklin, celui qui a le plus contribué à populariser son nom en Europe est *la Science du bon homme Richard*, pet. chef-d'œuvre de raison et de bons sens; la trad. franç. de cet ouvr., souv. réimpr., est due à Quétant.

FRANKLIN (Éléonore-Anne), plus connue sous le nom de *miss Porden*, naquit en 1795. Son père, William Porden, était architecte. Elle montra dès sa jeunesse du goût et du talent pour la poésie. Elle n'avait que 17 ans quand elle composa son poème badin intit. : *les Voiles*, qu'elle étendit ensuite à VI chants et qu'elle publia en 1815. Trois ans après, elle donna au public un petit poème intit. : *l'Expédition arctique*. Cette circonstance lui fit faire la connaissance du capitaine Franklin, célèbre par ses voyages de découvertes dans le nord de l'Amérique, et qu'elle épousa en août 1823. Elle avait publ. l'année précéd. un poème épique en XVI livres, intit. : *Cœur-de-Lion, ou la Troisième croisade*. Elle mourut en 1825, à l'instant où son mari venait de partir pour son second voyage.

FRANKON ou FRANCON, évêq. de Liége, mort en 901 ou 903, fut élevé à l'école du palais de Charles-le-Chauve, et passait pour un prélat très instruit; mais les éloges donnés aux savants de ce temps sont toujours plus ou moins suspects. On prétend qu'il avait composé plus. ouvr. qui ne nous sont point parvenus. Ce qui est certain, c'est qu'il assista à l'assemblée tenue à Aix-la-Chapelle, laq. autorisa le roi Lothaire à répudier Teuteberge sa femme légitime, pour épouser Valdrade sa concubine, et qu'il s'opposa les armes à la main à l'invasion des Normands en 891. — Frankon, scolast. ou écolâtre de Liége dans le 11e S., fut, dit-on, un homme d'un rare savoir, théologien, philosophe, mathémat., astronome, musicien, etc., et composa plus. ouvr. parmi lesq. on cite un *Livre sur la quadrature du cercle;* des traités *sur la musiq. et le plain-chant;* un *sur le bois de la vraie croix*, etc. — Frankon, 2e abbé d'Afflighem, dans le Brabant en 1109, est auteur d'un *Traité de la grâce, en XII liv.*, Anvers, 1565, et Fribourg, 1620, in-12, et d'une pièce, en 50 vers latins, *De statu futuræ gloriæ*, insérée par Fabricius dans sa *Biblioth. mediæ et infim. latinit.*, etc., etc.

FRANQUE (Lucile MESSAGEOT), artiste distinguée, née à Lons-le-Saunier en 1780, morte à

Paris en 1802, cultivait avec un égal succès la peinture et la poésie. Elle a laissé quelq. tabl. qui lui méritèrent les éloges de ses maîtres et de ses amis, et quelq. ouvr. MSs. parmi lesq. on distingue un *Essai sur les harmonies de la mélancolie et des arts;* un poème intit. : *le Tombeau d'Éléonore*. M. Ch. Nodier a inséré un éloge de Lucile Franque dans les *Essais d'un jeune barde*.

FRANSZ, peintre médiocre, né à Malines vers 1540, s'occupa spécialement de sujets tirés de la Bible. Descamps cite de cet artiste une *Fuite en Égypte* pour l'église Notre-Dame de Malines; une *Annonciation* et la *Visitation* pour celle du couvent d'Hanswyck près de cette ville.

FRA-PAOLO. — V. Sarpi.

FRAUNHOFER (Joseph), opticien célèbre, né à Saraubing en 1787, mort à Munich en 1826, sut vaincre les plus gr. obstacles qu'un homme puisse rencontrer dans la carrière des sciences. Orphelin à 11 ans, mis en apprentissage chez un maître difficile, il manqua de tous les secours, même pour apprendre à lire et à écrire, et pourtant il apprit. Retiré comme par miracle de dessous les ruines de la maison qu'il habitait et qui s'était écroulée subitement, il devint l'objet d'abord de la curiosité, puis de l'intérêt de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Fraunhofer n'usa qu'avec discrétion des secours qu'on lui accordait; on le vit encore le jour dans un atelier, ses outils à la main, la nuit dans un cabinet sans fenêtre, où il lui était interdit d'avoir de la lumière : il vint à bout d'apprendre les mathématiques. A l'âge de 20 ans, il fut reçu dans le bel établissem. créé par MM. Reichenbach et Utzschneider pour la confection des instrum. de mathématiques et d'optique. En 1823, on le nomma conservat. du cabinet de physique de l'académie de Munich, dont il était déjà membre. Associé à l'institution astronomique d'Édimbourg et à l'université d'Erlangen, il reçut du roi de Bavière la décorat. de l'ordre du mérite civil, et du roi de Danemark celle de l'ordre de Danebrog. Le célèbre *Télescope* de Dorpat est l'ouvrage de cet homme modeste et dévoué aux arts.

FRATREL (Joseph), peintre, né à Épinal en 1730, mort en 1783, avait été professeur à l'acad. de Paris. Dans le petit nombre de tableaux que cet artiste a laissés, on cite celui de *Cornélie*, à la galerie royale de Munich; une *Vestale;* la *Fuite en Égypte; le Fils du meunier*, etc.

FRAUENLOB (Henri), meistersauger ou troubadour allemand, mort à Mayence en 1317, se mit en grande réputation pour les chansons qu'il composa en l'honneur des dames. Quelques-uns de ses vers ont été impr. dans la collection de Manesse à Zurich, mais la plupart sont restés inédits; on en conserve une copie dans la bibliothèque du Vatican.

FRECULFE, nommé aussi RADULFE, évêque de Lisieux, mort en 850, avait été envoyé en 825 à Rome avec Adegaire pour demander au pape Eugène II la permiss. de soumettre à une réunion d'hommes instruits la fameuse quest. du renversement des images. Le pape ayant accordé son consentem., l'assemblée se tint cette même année, et décida que les images ne seraient point détruites. Fréculfe avait composé plusieurs ouvrages, dont un seul nous est parvenu : *Chronicorum libri II*, plusieurs fois impr., Cologne, 1539; Heidelberg, 1597, in-fol., inséré dans la *Biblioth. des Pères*.

FRÉDÉGAIRE, surnommé *le Scolastique*, né en Bourgogne dans le 7e S., est aut. d'une *Chronique* divisée en V livres, dont les 3 premiers ne sont qu'une compilation des chroniques précédemment écrites par Jules-Africain, Eusèbe, St Jérôme et Idace; le 4e est un abrégé de l'*Hist.* de St Grégoire de Tours, et le 5e renferme la continuat. de cette hist. jusqu'à l'année 641. Quatre écrivains anonymes ont fait des additions à l'ouvrage de Frédégaire, et l'ont poussé jusqu'à l'année 768; il a été impr. en forme d'appendice aux œuvres de St Grégoire de Tours, Bâle, 1568 et 1610, in-8, sous ce titre : *Fredegarii scolastici chronicon quod ille, jubente Childebrando comite, Pipini regis patruo, scripsit*, trad. en français par l'abbé de Marolles. Le 4e et le 5e liv. se retrouvent dans les *Scriptores rerum francicar.* de Freher; dans les *Scriptores coœtanei* de Duchesne et dans le t. II du *Rec. des historiens de France* par D. Bouquet. La 5e livr., trad. nouv. en franç., fait partie de la *Collect. des mém. sur l'hist. de France*, publ. par M. Guizot. On peut consulter sur cet ouvr. la dissert. d'Adrien de Valois, *De Fredegario ejusque operibus;* la préface de D. Ruinart en tête des œuvres de Grégoire de Tours; l'*Hist. littéraire de France* de D. Rivet, tome III, et l'*Apologie de l'hist. de Frédégaire*, par l'abbé de Vertot, t. Ier des *Mémoires de l'académie des inscriptions.*

FRÉDÉGISE ou FRIDUGISE, écrivain du 9e S., fut amené à la cour de Charlemagne par le savant Alcuin, son maître, et mourut en 834 chancelier de Louis-le-Débonnaire. Il avait composé plus. ouvr. qui ne nous sont point parvenus. Il reste de lui : *Epistola de nihilo et tenebris*, dans le 1er vol. des *Miscellanea* de Baluze; des poésies impr. avec celles d'Alcuin, dont on a peine à les distinguer; *La Réfutation des sentiments erronés d'Agobard, év. de Lyon;* on ne connaît de cet ouvrage que les passages qu'Agobard a rapportés dans sa réponse.

FRÉDÉGONDE, reine de France, née en 543 à Montdidier, de parents obscurs, parvint à épouser Chilpéric après avoir été long-temps sa maîtresse, et le fit assassiner au moment où il venait de découvrir son commerce criminel avec un de ses serviteurs nommé Landri. La régence fut dévolue à Frédégonde, suivant les lois du royaume; elle usa du souver. pouvoir avec autant d'habileté qu'elle avait employé de scélératesse pour y parvenir, et mourut de mort naturelle en 597, après avoir fait périr Sigebert, son beau-frère, Chilpéric, son mari, deux vertueuses princesses, trois fils de roi, des prélats, des généraux, et un grand nombre d'autres victimes moins illustres. Pour sa rivalité avec la reine Brunehaut, *voyez* l'article de cette princesse.

FRÉDÉRIC Ier, emper. d'Allemagne, surnommé

Barberousse, né l'an 1121, accompagna en 1147 à la Terre-Sainte Conrad III, son oncle, auquel il succéda en 1152, et fut sacré dans l'église de St-Pierre de Rome en 1155. Après avoir passé la majeure partie de son règne à réprimer les révoltes qui éclataient alternativement en Allemagne et en Italie, il perdit ce dernier pays par suite de sa longue querelle avec le pape Alexandre III, et se vit contraint à reconnaitre ce pontife. Il partit en 1189 pour une nouvelle croisade contre Saladin, et mourut l'année suivante pour s'être baigné dans le Cydnus, imprudence qui, dans les temps anc., avait failli coûter la vie à Alexandre. On peut consulter sur ce prince, l'un des plus grands qu'ait eus l'Allemagne, entre autres *la Chron. d'Othon de Freisengen*; l'ouvr. de Gunther : *Ligurinus, sive de rebus gestis Frederici I, libri X*, Heidelberg, 1812, in-8; la *Vie de Frédéric Barberousse*, en latin, Leipsig, 1722, in-4.

FRÉDÉRIC II, petit-fils du précédent, né en 1194 à Iesi dans la marche d'Ancône, élu roi des Romains du vivant de son père Henri VI, lui succéda à l'empire, mais non sans contestat. La mort le délivra de Philippe, son oncle, l'un de ses compétiteurs, et les armes du roi de France Philippe-Auguste le délivrèrent de l'autre, Othon de Brunswick, à la mémor. bataille de Bouvines en 1213. A la mort de celui-ci, en 1228, Frédéric fit élire roi des Romains son fils Henri, qui, s'étant révolté contre lui, fut déposé en 1236, condamné à une prison perpétuelle, et eut pour success. son frère Conrad. Continuant le projet que son père avait eu de soumettre l'Italie entière à sa domination, Frédéric remporta de grands avantages contre les guelfes, fut 2 fois excommunié par Honorius IX, qui, voulant éloigner un voisin si dangereux, le sommait d'accomplir la promesse qu'il avait faite au St-siége de porter la guerre en Palestine. Frédéric part enfin, traite à prix d'argent avec le soudan Mélédin de la reddition de Jérusalem, entre dans cette ville, et prend de ses propres mains la couronne qui lui appartenait du côté d'Iolande, sa femme, fille de Jean de Brienne. Cependant Innocent IV, successeur de Grégoire IX, demande à l'empereur la restitution des villes de l'état ecclésiastique, et l'hommage pour les roy. de Naples et de Sicile, le fait excommunier au concile de Lyon en 1245, le déclare déchu du trône, et fait successivement élire à sa place Henri, landgrave de Thuringe, et Guillaume, comte de Hollande. Frédéric résiste comme un lion, la guerre s'allume dans tous ses états; après une suite de triomphes et de revers, il meurt à Firenzuola en 1250. Ce prince aimait les lettres et les cultivait lui-même. On a de lui des *vers* en langue romane et des *Lettres lat.* (on en trouve 9 dans le 1er vol. des *Miscellanea* de Baluze, et 7 autres dans le tome II de la *Bibliothèque histor.* de Carusa); un traité *de Arte venandi cum avibus*, continué par Manfred, son fils, imprimé avec la *Fauconnerie* de Tardif, Venise, 1560; Bâle, 1578, in-8; avec celle d'Albert-le-Grand, Augsbourg, 1596, in-8.

FRÉDERIC, dit *le Beau*, duc d'Autriche, était fils de l'emper. Albert Ier, qui s'efforça vainement de le faire reconnaître pour roi de Bohême. Albert eut pour successeur Henri VII; après la mort de celui-ci, Frédéric fut nommé empereur par quatre élect., et les six autres donnèrent leurs suffrages à Louis de Bavière. Les deux compétit. se firent sacrer en 1315, l'un à Cologne, l'autre à Aix-la-Chapelle; l'un avait pour lui les guelfes et le pape, l'autre les gibelins et les Suisses. Ils convinrent de remettre la décision de leur querelle à 30 combattants; mais Frédéric, contre lequel le sort se déclara, ne tint pas sa parole, leva une grosse armée, alla chercher Louis au cœur de ses états, et lui livra la fameuse bataille de Muldorf, qu'il perdit en 1322. Fait prisonn., il resta 3 ans renfermé dans une forteresse, fit ensuite une renonciation solennelle de ses droits à l'empire, et mourut en 1330. On peut consulter pour plus de détails l'ouvrage de Beumann intitulé : *Voluntarium imperii consortium inter Fredericum Austriacum et Ludovicum Bavarum*, Francfort, 1735, in-fol., fig.

FRÉDÉRIC III, dit *le Pacifique*, empereur d'Allemagne, né en 1415, était fils d'Ernest, duc d'Autriche; il fut élu après la mort d'Albert II, et sacré à Aix-la-Chapelle en 1442. Ce prince fit d'abord alliance avec les Français contre les Suisses; mais bientôt il leur déclara la guerre pour les empêcher de s'établir dans l'Alsace et dans la Lorraine. Il méritait tellement le surnom qui lui fut donné, qu'ayant été dépouillé par des voleurs lors du voy. qu'il fit à Rome en 1452 pour s'y faire couronner, il ne songea pas à tirer vengeance de cet affront. Il avait refusé des secours aux Hongrois battus par les Turks; Mathias Corvin, leur roi, débarrassé de ces ennemis redoutables, tourna ses armes contre l'empereur, qui, par un traité honteux, consentit à lui laisser sa vie durant Vienne et toute la Basse-Autriche, dont il s'était emparé. Frédéric mit en 1491 au ban de l'empire Albert de Bavière, son gendre, qui prétendait à la souveraineté du Tyrol, et mourut en 1493 après un règne peu glorieux, qui avait duré 53 ans. On trouve des bons mots (*Proverbia*) de ce prince dans un recueil intit. : *Margarita facetiarum*, Strasbourg, 1509, in-4.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1471, était fils de Christian Ier, et fut choisi en 1523 pour succéder à Christian II, son neveu, qui venait d'être déposé à cause de la dureté de son gouvernement. Gustave Wasa, qui avait remplacé ce même Christian sur le trône de Suède, fit alliance avec Frédéric; tous deux attirèrent dans un piége leur compétiteur, et le retinrent dans un château fort. Frédéric favorisa dans ses états l'introduction du luthéranisme naissant, et mourut en 1533.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1534, succéda en 1558 à son père Christian III, après avoir signé une charte où la noblesse donnait à son autorité des limites plus étroites qu'à celle de ses prédécess. Une partie de son règne se passa dans des guerres avec la Suède,

pour savoir lequel des deux états aurait le droit de mettre trois couronnes dans ses armes; les résultats de ce démêlé furent aussi déplorables que la cause en était futile. Frédéric mourut en 1588, laissant ses états paisibles. Il s'était appliqué à y faire fleurir l'agriculture et le commerce, et avait été secondé dans ses vues pas Pierre Oxe, son premier ministre. C'est lui qui donna à Tycho-Brahé l'île de Hewen pour y construire le fameux observatoire d'Uranienborg.

FRÉDÉRIC III, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1609, était fils de Christian IV, auq. il succéda en 1648, malgré l'opposition d'un parti qui s'était formé en faveur de son frère naturel Corfilz Uhlfelt. A la suite d'une guerre désastreuse où les Danois avaient été les agresseurs, Charles-Gustave ayant mis le siége devant Copenhague en 1659, Frédéric sauva cette ville par le courage qu'il sut inspirer à ses habitants. Ce furent sans doute les talents qu'il déploya dans cette circonstance qui portèrent les trois ordres de l'état à lui rendre la *capitulation* qu'il avait signée en montant sur le trône, à reconnaître l'hérédité dans sa famille, et à lui confier une autorité absolue en 1661. La guerre ayant éclaté en 1665 entre la Hollande et l'Angleterre, Frédéric prit successivem. parti pour l'une et pour l'autre de ces puissances, et mourut en 1670. Il est à regretter que dans les dernières années de sa vie ce prince, qui avait rétabli les finances du royaume, se soit laissé séduire à la chimérique recherche de la pierre philosoph., et qu'il ait sacrifié de grosses sommes au désir de devenir plus riche.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1671, succéda en 1699 à Christian V, son père, et, à peine assis sur le trône, déclara, de concert avec le tzar Pierre I^{er}, la guerre au jeune Charles XII, qui bientôt le réduisit à solliciter une paix qu'il n'obtint qu'à des conditions très dures. Lors du désastre de Pultawa, Frédéric, qui s'était préparé de longue main à la guerre, envoya 16,000 Danois dans la Scanie. Après des succès variés, il parvint, avec l'assist. des Russes et des Saxons, à remporter des avantages plus certains, et fit même prisonnier le général suédois Stenbock. Cependant Charles, de retour de Bender, se jeta dans la Norwége, et périt au siége de Friderichshall; le sénat suédois se hâta de faire la paix, qui, cette fois, fut tout à l'avantage de Frédéric. Ce prince mourut en 1730, après avoir fondé les missions du Groënland et de Laponie, la maison des orphelins de Copenhague, et 240 écoles pour l'instruction des enfants pauvres.

FRÉDÉRIC V, roi de Danemarck et de Norwége, né en 1723, succéda en 1746 à son père Christian VI. Paul III étant monté sur le trône de Russie en 1762, leva une armée considérable pour reprendre sur le Danemarck le duche de Sleswig, dont son père avait été dépouillé. Déjà le général Romanzow, à la tête de 40,000 hommes, jetait la terreur dans le Mecklembourg, et Frédéric préparait une résistance formidable lorsque Pierre fut assassiné, et que Catherine II s'empressa de retirer ses troupes et de signer la paix. Frédéric mourut en 1766 après avoir fait beaucoup pour les sciences et les arts, fondé la compagnie asiatique, un hôpital et une acad. de peinture à Copenhague.

FRÉDÉRIC I^{er}, élect. de Brandebourg et prem. roi de Prusse, né en 1657, succéda en 1688 à son père Ferdinand-Guillaume, dit *le Grand-Électeur*, dont le règne glorieux avait donné au Brandebourg un gr. ascendant en Allemagne. Frédéric l'accrut encore par son luxe et sa magnificence, par les secours qu'il donna au prince d'Orange, son parent, pour faciliter son expédit. en Angleterre, et à l'emper. pour chasser les Turks de la Hongrie. Léopold, pour lui marquer sa reconnaissance, érigea le duché de Prusse en roy., usant en cela d'une prérogative que personne ne lui avait encore reconnue, et que personne ne songea à lui contester. Le couronnem. eut lieu à Kœnigsberg en 1701; le faste inouï que Frédéric déploya dans cette occasion, et celui dont il aimait à s'entourer dans toutes les autres, ne firent point à ses finances tout le tort qu'on aurait pu craindre, parce que, si les dépenses étaient considérables, il y avait aussi le plus gr. ordre dans l'administrat., et que ses dépenses contribuèrent aux progrès de l'industrie et des arts. S'abstenant de prendre part aux démêlés sanglants de la Suède et de la Russie, Frédéric s'occupa tout entier de donner à son royaume des institutions qui pussent le placer au rang des grandes puissances. Il fonda en 1694 l'univ. de Halle, qui devint si célèbre dans la suite; l'acad. de peinture en 1696, enfin en 1707 la société roy. des sciences et des belles-lettres de Berlin, dont l'illustre Leibnitz fut le prem. présid. Frédéric I^{er}, après un règne glorieux, quoique pacifique, mourut en 1713.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, surn. *le Grand*, né à Berlin en 1712, était le 3^e fils de Frédéric-Guillaume I^{er}; il avait reçu de la nature un goût naturel pour les lettres et les arts, qui, développé par une éducation toute française, lui rendit insupportable la cour de son père; aussi voulut-il la quitter en 1730 pour voyager en Allemagne; mais ce projet échoua par l'imprudence d'un officier nommé Katt, qui devait être le compagnon de sa fuite. Frédéric eut la douleur de voir périr sur l'échaf. ce malheur. jeune homme qu'il aimait tendrem., fut lui-même condamné à mort, et passa plus d'une année dans un emprisonnem. rigoureux, et dans la retraite et l'étude toutes celles qui s'écoulèrent jusqu'à son avénem. au trône en 1740. A peine y était-il assis, qu'on le vit avec étonnem. renonçant à tous les plaisirs, celui de la musique excepté, diriger toutes ses pensées vers l'accroissem. et l'instruction de son armée qu'il avait portée de 60,000 hommes à 80,000. Après un premier essai de ses forces contre le prince évêque de Liége, il saisit l'occasion de la mort de Charles VI, et des embarras où se trouvait Marie-Thérèse pour élever des prétentions sur la Silésie qu'il envahit aussitôt, et dont la possess. lui fut assurée par la

traité de Breslau qu'il fit séparém. en 1762, abandonnant la France et ses autres alliés. Toutefois, il rentra bientôt en campagne, lutta avec avantage contre les forces de l'Autriche, de la Russie, de la Saxe, et signa à Dresde en 1745 une paix glorieuse qui dura 10 ans. Frédéric en employa les loisirs à travailler à la prospérité de ses états : le commerce fut encouragé, des établissem. d'utilité publique fondés, des manufactures s'élevèrent de tous côtés, l'acad. de Berlin reprit son anc. lustre; des sav. et des artistes étrang., des ouvriers habiles furent appelés à la cour. Cependant Frédéric, au milieu des arts de la paix, ne négligeait point celui de la guerre : l'infanterie prussienne, à laquelle il avait donné cette nouv. tactique qui la rendit la prem. de l'Europe, fut portée à 100,000 hommes, la cavalerie à 30,000; l'artillerie et le génie, armes dont il s'occupa moins, reçurent toutefois des accroissem. considérables. En 1756 commença la guerre de sept ans; Frédéric, après une longue série de triomphes et de revers, après avoir résisté seul à toutes les puissances du continent, étonné l'Europe par sa persévérance autant que par son génie, battu 20 fois des armées plus nombr. que les siennes, profité habilem. de tous ses avantages, et fait souvent sortir la victoire du sein même de ses défaites, signa en 1763 la paix d'Hubertsbourg. Par ce traité, l'Autriche lui garantit pour la troisième fois la possess. de la Silésie, sous la seule condit. de donner sa voix à l'archiduc Joseph aux prem. élect. pour la couronne impériale. Cette paix nécess. à tous les états de l'Europe, ne l'était à aucun plus qu'à la Prusse : son agricult. était négligée, son commerce détruit, sa populat. usée par la guerre, ses armées affaiblies par la perte des vieux soldats et des meill. officiers : mais le génie puissant de Frédéric parvint à cicatriser tant de plaies. D'utiles alliances relevèrent le commerce en même temps qu'elles éloignèrent les chances de la guerre; les fonds destinés à l'entretenir furent consacrés à rebâtir les villes et les villages qu'elle avait dépeuplés et détruits; les grains amassés pour la subsistance des armées servirent à ensemencer les champs qu'elles avaient ravagés. Tout se ranima, tout refleurit; 200,000,000 furent employés à des secours et à des améliorations : 600 villages nouv. furent édifiés, les marais furent défrichés, et la populat. s'accrut d'un tiers malgré de si longs et de si affreux désastres. Le partage de la Pologne en 1772 donna à Frédéric cette contrée qu'on appelle aujourd'hui la Prusse-Orientale. Une guerre qui s'éleva en 1777, à l'occasion de la mort de l'élect. de Bavière, ne dura que 6 mois, n'amena aucun événem. import., et rien ne troubla plus le repos de ce gr. roi qui mourut en 1786. Frédéric ne fut pas seulem. un guerrier, il fut un philosophe et un littérat. distingué. Ses compatr. peuvent lui reprocher son mépris impolitique pour la langue nationale; il a toujours parlé franç., et ses ouvr. en vers et en prose sont tous écrits dans cette langue : ils ont été recueillis, Amsterdam (Liége), 1790, 25 vol. in-8. Une *Nouv. Vie de Frédéric II*, par Denina, forme le 24e vol. de cette collection, où l'on distingue surtout : *l'Anti-Machiavel; les Mémoires pour servir à l'hist. de la maison de Brandebourg; les Poésies du philosophe de Sans-Souci; l'Hist. de mon temps* (de 1740 à 1745); *l'Hist. de la guerre de sept ans*, etc. Gillies a publ. en angl., Londres, 1809, un *Tableau du règne de Frédéric II, avec un parallèle entre ce prince et Philippe II de Macédoine*; enfin le général Jomini, dans son *Traité des grandes opérations militaires*, a donné *l'Histoire critique des campagnes de Frédéric, comparées à celles de l'emp. Napoléon*. On trouve dans les *œuvres* de Guibert l'*Éloge histor. de Frédéric II.* On peut consulter encore : *Vie de Frédéric II* (par Laveaux), Strasb., 1788, 4 vol. in-8; *Lettres sur Frédéric II* (par le même), ibid., 3 vol. in-8; l'ouvr. de Büsching, *Caractère de Frédéric II*, trad. de l'allem.; et les *Souvenirs de Thiébault*, Paris, 1810, 5 vol. in-8.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Suède, né à Cassel en 1676, était fils du landgrave de Hesse-Cassel, et s'était distingué à la tête des troupes holland. dans la guerre de la success. d'Espagne. Ayant épousé en 1715 Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, dès ce moment il servit dans les armées de Suède en qualité de généralissime. Ulrique-Éléonore succéda à son frère en 1718; mais trop faible pour gouverner dans des circonstances si difficiles, elle se démit 2 ans après de son autorité en faveur de son époux qui fut solennellem. reconnu et proclamé roi, après qu'il eut abjuré la religion réformée et embrassé le luthéranisme. Le nouv. roi se hâta de conclure la paix avec le Danemarck et la Russie, et s'appliqua pend. tout le reste de son règne à réparer les maux que la Suède avait soufferts dans les 20 ann. précéd. Il parvint à rétablir les finances, l'agricult. et le commerce, et mourut en 1751, après avoir fondé l'acad. des sciences de Stockholm.

FRÉDÉRIC Ier, élect. palatin, surnommé *le Victorieux*, frère puîné de Louis, dit *le Doux*, mort en 1449, lui succéda en qualité de tuteur de son neveu Philippe, qui n'était âgé que d'un an; mais s'étant, pend. cette longue régence, habitué à l'exercice du pouvoir, il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1476. Frédéric ayant pris le parti de Thierry, archevêq. de Mayence, déposé par le pape, malgré la protect. que l'emper. et plusieurs princes allem. accordaient à son compétit., l'évêq. de Metz et le margrave de Bade se jetèrent sur ses états; mais le puissant élect. les en chassa, gagna sur eux une victoire complète, les fit prisonn., et lorsque l'emper. l'eut mis au ban de l'empire, il ne se trouva personne qui osât exécuter cette sentence. — FRÉDÉRIC II, élect. palatin, surnommé *le Pacifique*, succéda en 1544 à son frère Louis-le-Pacifique, suivit presque toujours le parti de Charles-Quint, à la cour duquel il avait été élevé, favorisa cepend. l'introduct. du protestantisme dans ses états, et mourut en 1554.—FRÉDÉRIC III, prem. élect. palatin de la branche de Simmeren, surnommé *le Pieux*, succéda en 1557 à Othon-

Henri, neveu du précéd., embrassa ouvertem. la relig. réformée, malgré le déplaisir qu'en ressentit l'emper. Ferdinand I^er^, et mourut en 1576, après avoir fondé la ville de Frankendal. — FRÉDÉRIC IV, élect. palatin, né en 1576, succéda en 1583 à Louis-le-Facile, son père. Élevé par son tuteur Jean-Casimir dans les principes du calvinisme, il s'y attacha fortem., établit de fréquentes relat. avec les protest. de France, l'Angleterre, la Hollande, et mourut après un règne paisible, en 1610. C'est sous ce prince que le village de Manheim devint une ville où les élect. résidèrent depuis.—FRÉDÉRIC V, élect. palatin et roi de Bohême, fils du précéd., lui succéda en 1610 : huit ans après, il épousa Élisabeth, fille de Jacques I^er^, roi d'Angleterre. Ce fut à la sollicitat. de cette princesse que, devenu le chef du parti protest. en Allemagne, il accepta la couronne de Bohême, que lui offrirent les habit. révoltés contre l'empereur Ferdinand II, qui favorisait trop la relig. catholiq. Frédéric fit son entrée triomphante à Prague ; mais bientôt les troupes autrich. approchèrent et battirent complétem. son armée (1620). Mis au ban de l'empire, dépouillé de ses états hérédit. qui furent donnés à l'élect. de Bavière, il mourut à Mayence en 1632.

FRÉDÉRIC. — V. BADE, BAVIÈRE, BRANDEBOURG, BRUNSWICK, GONZAGUE, HESSE, MECKLEMBOURG, SAXE, SOUABE ET WURTEMBERG.

FRÉDÉRIC (le colonel), fils de Théodore, qui porta le titre de roi de Corse, suivit la fortune de son père, et, lors de sa catastrophe, prit du service en Allem. Il s'attacha au duc de Wurtemberg, qui l'envoya en Angleterre avec le titre de son agent ; mais, étant tombé de nouveau dans la misère, il se brûla la cervelle en 1796, sous le portique de l'abbaye de Westminster. Le colonel Frédéric a publ. : *Mém. pour servir à l'hist. de Corse*, 1768, in-8, trad. la même année en angl. in-12. — *Descript. de la Corse*, 1798, in-8.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE I et II, rois de Pologne. — V. AUGUSTE II et III.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE, prem. roi de Saxe, né en 1750, fils de l'électeur Frédéric-Christian, lui succéda en 1763, sous la régence du prince Xavier, dont la mauvaise administrat. lui laissa de gr. améliorat. à effectuer lorsqu'il prit les rênes de l'état (1768). La sagesse de sa conduite, que dirigeaient les avis d'un ministre habile, produisit des effets aussi prompts que salutaires. Il eut toutefois à déjouer, en 1776, un complot dans lequel on a prétendu que l'électrice-mère avait trempé. Lorsque le roi de Prusse, Frédéric II, prévoyant les ambitieux desseins de l'Autriche, voulut former une ligue pour tenir cette puissance en échec, il y entraîna aisément le jeune électeur de Saxe, qui, par l'accession de l'emper. Joseph II à la paix de Teschen (16 mai 1779), obtint la ratificat. de ses droits éventuels à la success. de l'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph. La bonne renommée de Frédéric-Auguste fit tomber sur lui le choix des membres de la diète polonaise, qui, de concert avec Stanislas-Auguste, avaient entrepris la révolut. du 3 mai 1791, par laquelle la couronne de Pologne devait être rendue héréditaire. Mais il se montra peu empressé d'accepter un titre qu'il était difficile de réaliser sans l'assentiment de la Russie, dont ceux qui le lui offraient visaient précisément à éluder l'influence. Au reste, la suite des événem. montra qu'il s'était conformé en cette circonstance aux suggestions des cours de Berlin et de Vienne. Elles le décidèrent aussi après les conférences de Pilnitz (*v.* ce mot), à entrer dans la coalition contre la France. Il n'y joua à la vérité qu'un rôle très secondaire. Lorsque fut conclu le traité de Berlin (5 août 1796) entre la république française et le roi de Prusse, relativement à la neutralité du nord de l'Allemagne, il se rangea à ce système de neutralité ; puis encore sous la même influence, il joignit en 1806 son armée à celle de la Prusse pour marcher contre les Français. Cependant, ceux-ci ayant envahi l'électorat de Saxe après les batailles d'Iéna et d'Averstaedt, Frédéric-Auguste obtint la faculté de rester neutre en payant aux vainqueurs une somme de 25 millions de francs. La paix qu'il conclut alors avec Napoléon ne tarda pas à lui valoir le titre de roi : c'est en cette qualité que le 11 déc. 1806 il accéda à l'acte de confédération du Rhin, qui, depuis le 12 juillet de la même année, avait mis fin à la constitution germanique. Mais, en même temps qu'il ceignait la couronne royale, Frédéric-Auguste voyait raser les fortificat. de sa capitale (sacrifice dont le dédommagea bientôt l'investiture du duché de Varsovie), et s'engageait à tenir sur pied un contingent de 20,000 hommes aux ordres de Napoléon. Entraîné par ces nouv. liens dans la guerre contre l'Autriche en 1809, et réduit par la chance des combats à fuir devant les troupes de cette puissance, bientôt maîtresse du territoire de la Saxe, Frédéric-Auguste, qui pend. cette courte occupat. s'était retiré à Francfort, fut reconduit dans sa capitale par Napoléon, vainqueur de l'archiduc Charles ; et la paix de Schœnbrunn lui valut un agrandissem. du duché de Varsovie. Il fut du nombre des princes de la confédérat. qu'amena à Paris la fête de l'anniversaire du couronnem. de l'emper. des Français. Mais aussi, lorsque ce dernier, après les désastres de la campagne de 1812, traversa les états du roi de Saxe, il reçut de ce prince les mêmes témoignages d'attachem. qu'aux jours de sa toute-puissance. Cependant l'approche des Russes allait contraindre Frédéric-Auguste à abandonner sa capitale : il déclara auparavant, dans une proclamat. à ses sujets, qu'il persistait dans son système d'alliance ; et en conséquence il fit remettre aux Français les forts de Kœnigsberg, de Torgau et de Wittemberg. L'issue des batailles de Lutzen et de Bautzen le ramena à Dresde ; mais en vain s'efforça-t-il de lutter contre l'entraînem. qu'avait produit parmi ses peuples la proclamat. de l'emper. Alexandre ; au fort de la bataille de Leipsig, il vit ses troupes, abandonnant la cause de l'allié auquel il demeurait lui-même fidèle, tour-

ner leurs armes contre les Franç., dont ils désertaient les lignes, et, après la prise de Dresde, il fut conduit à Berlin, où on le tenait encore enfermé, tandis que le sort de sa couronne était débattu au congrès de Vienne. On sait avec quelle fermeté il repoussa les div. moyens de compensat. ou d'échange qui lui furent proposés par la Prusse. Ses protestat. contre toute cession furent appuyées par la France; mais il fut réduit enfin à souscrire le traité du 9 févr. 1815, qui, en le rendant à ses sujets, détacha de sa souveraineté le duché de Varsovie, qui fut rendu à la Prusse. Frédéric-Auguste dut renoncer aussi en faveur de la Russie à ses possessions en Pologne; et d'autres cessions faites encore à la maison de Weimar et à l'Autriche réduisirent le royaume de Saxe à une superficie de 938 lieues carrées. Ce prince, dont tous les efforts tendirent désormais à faire oublier à ses sujets les malheurs qui avaient si long-temps pesé sur eux, emporta leurs regrets à sa mort, qui eut lieu le 5 mai 1827 (*v.* SAXE).

FRÉDÉRIC Ier D'ARAGON, roi de Sicile, fut chargé du gouvernem. de cette île par son frère Jacques, lorsque celui-ci alla en 1291 prendre possession du roy. d'Aragon, qui lui était dévolu par la mort d'Alphonse, leur frère aîné. Jacques ayant traité avec les Français, le pape ordonna en 1296 à Frédéric de livrer la Sicile à la maison d'Anjou; mais ce jeune prince refusa d'obéir, et les Siciliens le proclamèrent roi en 1296. Après avoir lutté avec avantage contre les forces réunies de la France, de Naples et de l'Aragon, Frédéric obtint la paix en 1302 à condition qu'il épouserait Éléonore, troisième fille de Charles II, roi de Naples, et qu'il renoncerait au titre de roi de Sicile pour prendre celui de Trinacrie. Frédéric mourut en 1337 après un règne glorieux de 41 ans, pend. leq. il avait encouragé le commerce, fait fleurir l'agricult., et recréé pour ainsi dire la marine sicilienne.

FRÉDÉRIC II D'ARAGON, surn. *le Simple*, roi de Sicile, petit-fils du précéd., succéda en 1355 à Louis, son frère aîné, perdit en 1356 Messine et Palerme, et ne recouvra ces deux villes, 9 ans après, qu'à la faveur de l'embarras causé à la reine Jeanne de Naples par l'invas. des Hongrois. Il fit la paix avec cette princesse en 1372, s'engagea à lui payer un tribut de 15,000 florins, et mourut cette même année.

FRÉDÉRIC D'ARAGON, roi de Naples, succ. en 1496 à son neveu Ferdinand II; mais à peine s'était-il assis sur le trône au milieu des acclamat. de ses sujets, qu'il se vit enlever son roy. par les armes de Louis XII et la perfidie de Ferdinand d'Aragon, son propre frère, qui se partagèrent ses états. Après avoir vu ses troupes se débander sans combat, Frédéric, se confiant en la générosité de Louis XII, reçut de lui le duché d'Anjou avec un revenu de 30,000 ducats, et mourut en France l'an 1504, laissant deux fils qu'on eut soin de priver de toute postérité, quoiqu'on leur eût permis de se marier.

FRÉDÉRIC D'AUTRICHE, né vers la fin du 14e S., était le fils aîné du duc Léopold II, et eut pour apanage le comté de Tyrol. Avant de se rendre au concile de Constance, le pape Jean XXIII, ayant tout à craindre de l'emper. Sigismond, s'était mis sous la protect. de Frédéric. Mais ce prince ne se croyant pas en état de résister à Sigismond, qui l'avait mis au ban de l'empire, vint lui demander pardon à genoux et lui livra le malheur. pontife. Cette faiblesse déplorable ne le sauva pas, car l'année suiv. (1416) il fut privé de ses états, qui furent donnés à son frère, et il mourut malheureux et errant en 1439.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, roi de Prusse, né à Berlin en 1688, était fils de Frédéric Ier, auquel il succéda en 1713. A peine assis sur le trône, il déploya cet esprit sombre et sévère dont il avait donné des preuves long-temps avant d'y parvenir; tout l'appareil de luxe et de magnificence dont Frédéric Ier s'était entouré disparut : les artistes furent congédiés, et le nouv. roi, occupé uniquem. de recruter dans toute l'Europe des espèces de géants pour en composer sa garde, et d'amasser des trésors immenses en poussant l'économie jusqu'à l'avarice, ne connut plus d'autre plaisir que celui de fumer le soir dans une tabagie avec ses généraux. Quoique Frédéric eût une fort belle armée et qu'il la tînt dans la discipline la plus sévère, il voulait conserver la paix, et ce ne fut qu'après une longue résistance qu'il joignit ses troupes à celles des puissances alliés contre la Suède. Il assista au siége de Stralsund en 1715, avec Frédéric IV, roi de Danemarck, expédit. qui lui valut la cession d'une partie de la Poméranie suéd. lors de la paix signée en 1720. On peut voir à l'article Frédéric II, dit *le Grand*, que ce jeune prince, rebuté de l'extrême sévérité de son père et du genre de vie qu'on menait à la cour de Berlin, avait voulu se sauver en Allemagne, et que celui-ci le fit condamner à mort et le retint en prison plus d'une année. Frédéric-Guillaume revint cepend. de ses prévent. contre son fils, lui rendit son grade de colonel et le rappela près de lui; il se disposait même à abdiquer en sa faveur, lorsqu'il mourut en 1740, peu regretté de la nation qui lui devait cepend. un grand accroissem. de richesse et de prépondérance.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né en 1744, était neveu du gr. Frédéric auq. il succéda en 1786. A peine délivré d'un oncle qui avait sans cesse contrarié son goût pour les plaisirs, il s'y livra sans aucun ménagem., et sacrifia d'habiles ministres et d'utiles généraux aux caprices de ses nombr. maîtresses. A cette prem. faiblesse il en joignit une plus déplorable encore : il se laissa aller aux rêveries des illuminés, qui égarèrent son imaginat., l'entraînèrent dans les fautes les plus ridicules, et firent perdre à la Prusse la majeure partie de la prépondérance qu'elle avait acquise sous son prédécess. Après avoir joué un rôle peu honorable dans la guerre qui éclata en 1787 entre la Porte et la Russie, Frédéric-Guillaume entra le prem., en 1792, dans la coalition contre la républ.

française. Il s'avança jusque dans les plaines de Champagne à la tête de 80,000 hommes, et l'on s'attendait à le voir marcher sur Paris, lorsqu'il se retira tout à coup et se reporta sur le Rhin. L'année suiv. il effectua, de concert avec la Russie, le nouv. partage de la Pologne, fit la paix avec la France en 1795, et mourut en 1797. Le comte de Ségur a publ. *l'Hist. des princip. événem. du règne de Frédéric-Guillaume II*, Paris, 1800, 3 vol. in-8.

FREEMANTLE (sir Thomas), amiral angl., commença sa carrière navale en 1777 à l'âge de 12 ans, et mourut en 1820, après une série d'exploits qui le placent au prem. rang parmi les marins de sa nation.

FRÉGOSE, FULGOSE ou CAMPO-FRÉGOSE, nom d'une illustre famille génoise, d'origine plébéienne, qui s'éleva dans le 14e S. au-dessus de la noblesse et fournit plus. doges à la république. Les personnages les plus remarquables de cette famille sont : — Frégose (Dominique), doge de Gênes, riche marchand gibelin qui se mit en 1370 à la tête des Génois révoltés contre Gabriel Adorno, le fit prisonn. et s'assit à sa place sur le trône ducal. Il accrut le territoire de la république par la conquête de plus îles de la Méditerranée, ce qui ne l'empêcha pas d'être renversé en 1378 et jeté en prison, à la suite d'une sédit. Nicolas de Guarco lui succéda. — Frégose (Jacques), fils du précéd., fut élu doge en 1390, et déposé l'année suiv. Il laissa quatre fils qui tous remplirent successiv. les prem. emplois de la républ. — Frégose (Thomas), fils du précéd., fut élu doge en 1415 par la faction des Adorno réunie à celle des Frégose; mais la désunion s'étant mise entre elles, Thomas se vit obligé en 1421 de céder Gênes et Savone au duc de Milan, en échange de la souveraineté de Sarrazana. Il fut élu de nouv. en 1436 à la dignité ducale qu'il conserva jusqu'en 1443, époque à laq. elle lui fut enlevée par suite de la conjurat. de Fiesque. Ses compatriotes voulurent le faire doge une 3e fois en 1450, mais il refusa à cause de son gr. âge et de ses infirmités. — Frégose (Janus), frère du précéd., exilé ainsi que tous les membres de sa famille, débarqua dans le port de Gênes, au commencem. de l'année 1447, attaqua avec 85 hommes le doge Barnabas Adorno qui en avait dix fois autant, le força d'abdiquer, fut élu en sa place, et mourut en 1448, après avoir signalé son règne si court, par la soumission des marquis de Final et de Carreto, ennemis de la république : Louis Frégose, son frère, fut choisi pour lui succéder et fut déposé deux ans après. — Frégose (Pierre), élu doge en 1450, ne pouvant résister aux attaques combinées des Adorno et des Catalans, céda en 1458 la possession de Gênes au roi de France Charles VII. Toutefois il essaya l'année suiv. de reconquérir son autorité, voulut soulever les Génois contre leur nouv. maître, échoua dans son entreprise et fut massacré par les Français. — Frégose (Paul), frère du précéd., archev. et doge de Gênes, fut élevé au siége épiscopal de cette ville en 1462, promu au cardinalat en 1480 par le crédit de son neveu, qu'il ne tarda pas à faire déposer et exiler, et mourut à Rome en 1498. Ce prélat guerrier, l'un des hommes les plus remuants de sa famille, après avoir arraché sa patrie au joug des Français, fit d'abord placer sur le trône ducal deux de ses parents, puis il prit pour lui-même cette dignité qu'il se vit plus. fois contraint d'abdiquer. Toujours ennemi des Adorno quand le gouvernem. démocratique triomphait, il se hâtait de se réunir à eux dès que leurs dissensions avaient fait tomber le pouvoir aux mains de quelque prince étranger. — Frégose (Baptiste), neveu du précéd., élu doge en 1479, fut déposé en 1483, par les intrigues de son oncle qui s'assit à sa place sur le trône ducal; alors il renonça aux affaires et se retira en France pour se vouer exclusivem. à la culture des lettres. Il avait composé plus. ouvr. Nous citerons entre autres : *De dictis factisque memorabilibus, illis exceptis quæ Valerius Maximus edidit*, Milan, 1509, in-fol. Cologne, 1604, in-8 : cet ouvr., écrit par Frégose, en ital., fut mis en latin par Camille Ghilini. — *Anterus, sive de amore*, Milan, 1496, in-4, trad. en franç. par Thomas Sibillet. — Frégose (Octavien), petit-fils de Louis Frégose, fut élevé à la dignité de doge en 1513, et contraint deux ans après de céder la souveraineté de Gênes à François Ier. Il continua cepend. d'y commander en qualité de gouvern. pour le roi de France, jusqu'à ce que la ville eût été prise en 1522 par Prosper Colonne et le marquis de Pescaro, généraux de Charles-Quint. En 1528 André Doria incorpora les Frégose à la famille noble des Fornari, et dès ce moment ils perdirent pour jamais une influence qui avait été si funeste à leur patrie. — Frégose (Frédéric), cardinal, frère du précéd., né à Gênes vers 1480, fut promu à l'archev. de Salerne en 1507, partagea avec son frère les fatigues du gouvernem., et prit le commandem. des troupes. Lors de la prise de Gênes en 1522, Frédéric se retira en France où il reçut de François Ier l'accueil le plus flatteur. Il retourna ensuite en Italie, fut élevé au cardinalat en 1539, et mourut en 1541 dans son évêché de Gubio, qu'il avait reçu du pape Paul III en échange de l'archev. de Salerne, où Charles-Quint avait refusé de le confirmer. Ce prélat était très versé dans la connaissance des langues anc. ; il cultiva la poésie et laissa plus. ouvr. parmi lesq. nous citerons : *Parafrasi soprà il* Pater noster *in terza rima ; Trattato de l'orazione*, Venise, 1542, in-8, et 1543, in-12. — *Meditazioni sopra Salmi 130 e 135.* — Des *Lettres* dans les recueils de Bembo, de Sadolet et de Cortèse.

FREGOSO (Antoine-Fileremo), poète génois, de la même famille que les prédéd., brilla au prem. rang des beaux-esprits de la cour du duc de Milan Louis Sforce. Nous citerons parmi ses ouvr. : *Riso di Democrito e pianto d'Eraclito*, Milan, S. D., in-4 ; ibid., 1506 et 1515, in-4, souvent réimpr. — *Contenzione di Pluto ed Iro*, petit poème moral en 41 octaves, Milan, 1507 et 1510, in-4, souv. réimpr. — *Selve*, Milan, 1525, in-4, Venise, 1525, in-8. — V. Fulgose.

FREHER (Marquard), juriscons. allem., né à Augsbourg en 1565, mourut à Nuremberg en 1614, après y avoir professé le droit et rempli div. missions diplomatiq. Niceron, au t. XXI de ses *Mém.*, donne la liste de 49 ouvr. de Freher, et cette liste n'est pas encore complète; les plus remarq. sont: *Germanicarum rerum scriptores aliquot insignes*, Francfort et Hanau, 1600, 1602, 1611, 3 vol in-fol.; Strasbourg, 1717, in-fol. — *Rerum bohemicar. script.*, 1602, in-fol.—*De re monetariâ vet. Rom.*, Leyde, 1605, in-4, inséré dans le recueil de Grævius. —*De Inquisit. processu; origines palat.; corpus hist. Franciæ*, etc. — Un autre Freher (Marquard), juriscons. allem., né à Augsbourg en 1542, mort à Nuremberg en 1601, a puissamm. contribué à mettre dans un meill. ordre le *Code municipal de Nuremberg*. — Freher (Paul), médecin allem., petit-fils du précéd., né en 1611 à Nuremberg, mort en 1682 dans la même ville, est aut. d'un ouvrage publ. après sa mort par son neveu Charles-Joachim Freher, sous le titre de: *Theatrum virorum eruditione singulari clarorum*, Nuremberg, 1688, in-fol.

FREIND (Jean), célèbre médec. anglais, né en 1676 à Croton, dans le Northampton, fut en 1704 nommé profess. de chimie à l'univ. d'Oxford, où il avait fait ses études. Ayant quitté cette place, il accompagna pend. deux ans le comte de Péterborough en qualité de médecin de l'armée que ce général commandait en Espagne, et voyagea ensuite en Italie. A son retour dans sa patrie, il fut reçu membre de la société roy. de Londres, et représenta en 1723 au parlem. le bourg de Lanceston. La vivacité de son opposit. au ministère le fit enfermer pendant 3 mois dans la Tour de Londres, ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé prem. méd. de la reine à l'avénem. de Georges II. Freind ne jouit pas long-temps de cette place honorable, et mourut en 1728. Les ouvr. de ce célèbre méd., peu nombr. mais très import., ont été recueillis sous le titre d'*Opera omnia*, Naples, 1730, in-4; Londres, 1733, in-fol. avec la *Vie* de l'aut. par J. Wiggan. On y remarque surtout: *Emmenologia, in quâ fluxûs muliebris phænomena periodi, vitia, cum medendi methodo, ad rationes mechanicas rediguntur*, Oxford, 1703, in-8, Paris, 1727, in-12, trad. en franç., Paris, 1730, in-12.—*History of physic* (l'hist. de la médec.), Londres, in-8, 1re part., 1725, 2e part., 1726, trad. en lat. par J. Wiggan, Londres, 1734, 2 vol. in-12; en franç. par Étienne Coulet, Leyde, 1727, in-4 et 3 vol. in-12, et par un anonyme en 1728, in-4: cette trad. a été revue par Senac. — Freind (Robert), frère du précéd., ministre angl., né en 1667, fut élevé dans le collége de Christ-Church à Oxford, et mourut en 1751, laiss. un certain nombre de poésies lat. et angl. qui ont été insérées dans la *Collection* de Nichols.

FREINSHEM (Jean), *Freinshemius*, sav. littérateur, né à Ulm en 1608, mort à Heidelberg en 1660, après avoir été profess. d'éloquence à Upsal et bibliothéc. de la reine Christine de Suède, a donné une édit. très estimée de *Quinte-Curce*, Strasbourg, 1640, 2 vol. in-8, avec un index, des comment. et des supplém., où il remplit avec un rare bonheur les lacunes de l'hist. d'Alexandre. Il entreprit un semblable travail sur Tite-Live, dont il publ. *Lib. XI ad XX*, Stockholm, 1649, in-12, et donna ensuite une édit. qui contient 60 livres. Strasbourg, 1654, in-4. Les supplém. de Tite-Live, moins estimés que ceux de Quinte-Curce, ont été cepend. insérés dans les édit. de Jean Leclerc et de Crévier, et trad en franç. par Duryer, Guérin et Dureau de La Malle. Freinshem a donné en outre des notes sur Florus, sur Tacite, un *Index* des *Fables* de Phèdre, et publ. plus. ouvr. origin. parmi lesq. nous citerons: *De calido potu dissertatio*, Strasbourg, 1636, in-8. — *Orationes cum quibusdam declamationibus*, ibid., 1662, in-12.

FREITAG. — V. Freytag.

FRELLON (Jean et François), impr. à Lyon de 1530 à 1570, se sont fait une réputat. pour la beauté de leurs édit., qui ont été successiv. revues par Louis Saurius et par le fameux Michel Servet. On regarde comme leur chef-d'œuvre un *Nouv. Testam.*, donné à Lyon, 1553, in-12. — Il y a eu un autre Frellon (Paul), impr. à Lyon, et un Frellon (Jean), impr. à Paris, qu'il ne faut pas confondre avec les précéd., dont ils étaient contemporains.

FRÉMIN (René), sculpt., né en 1673, à Paris, mort en 1745, s'était acquis quelq. réputat. par divers ouvr., tels que: *la Samaritaine du Pont-Neuf; les bas-reliefs de la chapelle de Noailles* à Notre-Dame, etc., lorsqu'il fut appelé en Espagne par Philippe V, qui faisait construire à St-Ildefonse des jardins à l'imitat. de ceux de Versailles. Ce fut pour les embellir ainsi que les appartem. du château, que Frémin exécuta les bustes en marbre de *Philippe V* et de *la reine*, de *Louis Ier*, son fils, et de son *épouse*, plus un très gr. nombre de statues et de groupes représentant des sujets mythologiques. On loue l'élégance et la facilité qui brillent généralem. dans les composit. de cet artiste; mais on trouve que ses figures manquent de grâce et de simplicité.

FREMINET (Martin), peintre, né en 1567 à Paris, mort dans la même ville en 1619, reçut de son père les premières leçons de son art, et se perfectionna beaucoup pendant un séjour de 15 ou 16 ans qu'il fit en Italie. Nommé à son retour prem. peintre de Henri IV, il fut chargé par ce prince de décorer la chapelle de Fontainebleau. On regarde comme le chef-d'œuvre de Freminet le plafond de cette chapelle, représentant en 5 gr. tabl. divers sujets de l'histoire sacrée. Philippe Thomassin et Crispin de Passe ont gravé d'après lui 9 estampes, dont les sujets sont également tirés de l'Écriture sainte.

FRÉMINVILLE (Edme de La Poix de), jurisc. franç., né à Verdun en 1680, mort à Lyon en 1773, a laissé plus. ouvr. de jurisprud., particulièrem. sur les matières féodales; les plus remarq. son: *la Pratique des terriers*, etc., 1748-57, 5 vol. in-, auq. on joint le *Tr. général du gouvernement de*

biens et affaires des communes, Paris, 1760, in-4. — *Les vrais Principes des fiefs en forme de dict.*, bid., 1769, 2 vol. in-4.

FRÉMIOT (André), archevêq. de Bourges, né à Dijon en 1573, voyagea en Allemagne et en Italie, prit à Padoue le laurier doct. en droit, fut à son retour pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Dijon, appelé au conseil-d'état, nommé à l'abbaye de St-Étienne de Dijon, et en 1602 à l'archevêché de Bourges. Après avoir administré ce diocèse pendant 20 ans, il s'en démit pour venir vivre à Paris; mais Louis XIII, qui connaissait ses talents pour la diplomatie, l'envoya à Rome, près du pape Urbain VIII, en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Frémiot s'acquitta de cette importante mission à la satisfaction du roi et du pontife, et mourut à Paris en 1641. On a de ce prélat des *Remontrances faites dans l'assemblée du clergé en* 1608, *aux états-généraux en* 1614; des *Ordonn. ecclésiastiq. et statuts synodaux*, Bourges, 1608, in-8, et des *Discours* et autres ouvrages de circonstance. — V. Chantal.

FRÉMONT (D. Charles), religieux et réformat. de l'ordre de Grammont, né à Tours en 1610, mourut en 1689, après avoir gouverné pendant 30 ans le prieuré de Thiers, où il avait introduit la réforme, ainsi que dans 6 ou 7 maisons de son ordre. Outre quelq. livres ascétiques, on a de lui : *la Vie, la mort et les miracles de St Étienne, confesseur, fondateur de l'ordre de Grammont, dit vulgairement des Bons-Hommes*, Dijon, 1647, in-8.

FRÉMONT D'ABLANCOURT (Nicolas), diplomate et littérat., né à Paris vers 1625, mort à La Haye en 1693, était neveu du célèbre Perrot d'Ablancourt, et n'eut point d'autre maître. Sur la réputation de son esprit naturel et de son profond savoir, plus. princes allem. essayèrent de se l'attacher; mais Turenne, son protecteur, le fit nommer ambassadeur en Portugal, et quelque temps après résident à Strasbourg. La révocat. de l'édit de Nantes le força de passer à l'étranger dans un âge où il aurait pu rendre encore d'importants services à son pays. Frémont a ajouté à la trad. des *OEuvres de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt, le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément à l'histoire véritable*. Il revit la trad. de *l'Afrique* par Marmol, eut part au *Dictionnaire des rimes* de Richelet, et publia les ouvrages suivants : *Dialogue de la santé*, Amsterdam, 1684, in-12. — *M. Perrot d'Ablancourt vengé, ou Amelot de La Houssaye convaincu de ne pas parler français et de mal expliquer le latin*, ibid., 1686, in-12. — *Mémoire concernant l'histoire de Portugal depuis le traité des Pyrénées*, 1659, *jusqu'en* 1668, etc., Paris, 1701, in-12.

FRENZEL (Michel), past. de l'Église réformée, né dans la Lusace en 1633, mort en 1706, passa pour avoir le premier écrit avec élégance et correction dans la langue wende, l'un des dialectes du sclavon. On a de lui, entre autres ouvr. : *Les trois symboles œcuméniques et les évangiles de St Matthieu et de St Marc*, trad. en sclavon, Bautzen, 1670, in-12. — Une trad. dans la même langue des *Épîtres de St Paul aux Romains et aux Galates*, ibid., 1693, in-8. — Frenzel (Abraham), fils du précédent, mort en 1713, curé de Postwitz dans la Lusace, est auteur de plusieurs ouvr., parmi lesquels on distingue : *De originibus linguæ sorabicæ liber primus*, Bautzen, 1693; *liber secundus*, Zittau, 1695, in-4. — *Medicina lingua pro iis tantummodò qui contra origines sarabicas nuper disputârunt*, Bautzen, 1694, in-4.

FRÈRE (George), lieuten.-général, né en 1764, entra au service en 1791 dans le 2e bataillon de l'Aude, fut nommé capitaine l'année suivante, et s'éleva successivement jusqu'aux premiers grades par les talents milit. et la bravoure qu'il déploya dans les différentes campagnes de 1793 à 1808 : on cite comme un des plus brillants faits d'armes de celle de 1807 sa défense de la tête du pont de Spandau (sur la Vassarge), où, avec un seul régiment et quatre pièces, il fit face à un corps de 10,000 Russes. Créé comte et commandant de la Légion-d'Honneur en récompense de ses nombreux services, le gén. Frère continua de se distinguer dans les campagnes d'Espagne et d'Autriche; il fut chargé en 1813 du commandem. de la 13e division milit., puis de la 16e, et, après la prem. restauration, nommé par le roi chevalier de St-Louis. Il est mort à Paris en 1826.

FRÈRES (Théodore), peintre hollandais, né en 1643 à Enckhuysen, mort dans cette ville en 1693, alla fort jeune en Italie pour s'y livrer à l'étude des arts. De retour dans sa patrie, il exécuta plusieurs grands tableaux pour les villes d'Amsterdam et d'Enckhuysen. Cet artiste excellait plutôt dans la composition que dans le coloris, ce qui fait que les amat. recherchent de préférence ses dessins.

FRÉRET (Nicolas), secrét. perpétuel de l'acad. des inscriptions, né en 1688 à Paris, mort dans la même ville en 1749, avait été destiné à la carrière du barreau; mais, entraîné par un penchant irrésistible vers les sciences, il surmonta non sans peine la répugnance de son père à le voir s'y livrer tout entier. Après avoir mentionné ce fait, avoir dit qu'il fut reçu à 26 ans à l'Académie en qualité d'élève, qu'il fut mis à la Bastille pour avoir énoncé dans son discours de récept. une opinion sur l'origine des Français qui parut au ministère blesser la gloire nationale, il ne restera plus rien à rapporter sur sa vie. Celle d'un savant se trouve ordinairement tout entière dans ses ouvrages; cette ressource même manque à l'historien de Fréret; car cet homme illustre, renonçant à sa propre gloire pour ne s'occuper que de celle du corps savant auquel il appartenait, n'a pour ainsi dire rien écrit que dans les *Mémoires* de l'Acad. Tour à tour chronologiste, géogr., philosophe, mythologue, grammairien et philologue, il a le premier jeté quelque clarté dans les annales obscures des Assyriens, des Chaldéens, des Égyptiens, des Indiens, des premiers habitants de la Grèce et des Chinois; il a dessiné 1357 cartes, offrant une descript. détaillée de la Gaule, de l'Italie, de la Grèce et des

îles de l'Archipel, de l'Asie-Mineure, de l'Arménie, de la Perse, de l'Afrique, etc. Versé dans toutes les parties de la philos. ancienne, il avait surtout étudié les hypothèses des anciens sur la formation de l'univers, et l'on trouve dans ses ouvrages la plupart des cosmogonies orient., entre autres celles des Chaldéens, des Égyptiens et des peuples de l'Inde. Les théogonies ne fixèrent pas moins son attention; et ses savantes recherches sur les divinités anciennes, sur l'origine de leurs attribut. et de leur culte, le placent au prem. rang parmi les mythologues. Il possédait toutes les langues sav., l'italien, l'angl., l'espagnol; avait étudié la grammaire de toutes les langues du Nord et de l'Orient, connaissait à fond le chinois, et put fournir des remarques et apporter des corrections à 32 vocabulaires étrangers. Nous n'avons pu donner qu'une faible idée des connaissances de Fréret, connaiss. mieux appréciées encore par les sav. allemands et angl. que par ses compatriotes. Il a fait imprimer séparément : *Défense de la chronologie contre le système de M. Newton*, Paris, 1758, in-4. On a imprimé à Paris, 1796, 20 vol. in-12, de prétendues *OEuvres complètes de Fréret*, qui ne justifient pas leur titre : les premiers vol. de cette édit. incomplète ont été publiés par Leclerc de Septchênes; en 1792 il a paru 4 vol. d'*OEuvres philosophiques de Fréret*, dont la plus grande partie n'est pas de lui; cette collection contient l'ouvrage publié dans le siècle dernier sous le nom de Fréret, intitulé : *Examen critique des apologistes de la relig. chrétienne :* il est certain qu'il a été composé par Burigny. On trouve à ce sujet de très longs et très curieux détails dans le *Dictionn. des anonymes*, n° 6129. De tous les ouvr. philosophiq. attribués à Fréret, le seul dont il soit véritablem. l'aut. est : *Lettre de Trasibule à Leucipe*, Londres (vers 1768), in-12; cette lettre, revue, corrigée et refaite en plusieurs endroits par Naigeon, est insérée dans le *Dict. de philos.* (de l'*Encyclop.*), art. *Fréret*. La meilleure édition des *OEuvres* de Fréret sera celle qui se publie en ce moment, augm. de plus. mémoires inéd., et accompagnée de notes et d'éclaircissements historiq., par M. Champollion-Figeac, Paris, 1824, 1er vol. Cette éd. doit avoir 8 vol. in-8.

FRÉRON (Élie-Catherine), né à Quimper en 1719, mourut à Paris le 10 mars 1776. Après avoir fait des études brillantes chez les jésuites, il en prit l'habit, et professa avec distinction au collége de Louis-le-Grand; mais il le quitta à peine âgé de 20 ans. Son goût pour la littérature l'associa à l'abbé Desfontaines, qui jouissait comme critique d'une grande réputation. Il l'aida dans la rédaction d'un journal qui paraissait deux fois par mois, sous le titre de : *Lettres à Mme la comtesse*, et qui, supprimé en 1746, reparut 3 ans après sous un autre titre. A cette époque ses art. étaient signés *l'abbé Fréron*. Après la mort de Desfontaines, il ne porta plus ni l'habit ni le titre ecclésiast., et il publia en son nom jusqu'en 1754 les *Lettres sur quelq. écrits de ce temps*, qui, à cette époque, furent remplacées par *l'Année littér*. Ce journal, dont l'aut. se montrait aussi sévère dans ses jugements qu'adversaire redoutable des nouvelles doctrines philosophiques, lui valut beaucoup de souscripteurs, et par conséquent beaucoup d'ennemis. Il eut souvent même besoin de la protection spéciale dont l'honorait le roi Stanislas, pour continuer la publication de ses feuilles et échapper à de ridicules persécut. La cause de sa mort mérite d'être connue. Son journal, qu'un gouvernement juste et surtout reconnaissant aurait dû protéger, fut suspendu par la faiblesse du garde-des-sceaux Miromesnil : Fréron, déjà attaqué de la goutte, sentit vivem. cette injure et cette ingratit. : la goutte remonta, et il fut étouffé. Personne aujourd'hui ne juge le caractère, les mœurs et le talent de Fréron sur les sarcasmes et les calomnies de Voltaire. Fréron était un des hommes les plus honnêtes et les plus aimables de Paris; dans l'exercice redoutable de la critique, jamais il ne dépassa les bornes de la décence et d'une sage modération. Il ne répondit aux innombrables attaques de Voltaire qu'en continuant à relever dans les ouvrages de cet auteur les fautes que sa vieillesse et le cynisme de ses opinions y accumulaient. Fréron faisait bien les vers : on cite encore de lui plus. strophes d'une *Ode sur la bataille de Fontenoi*. Il fut marié deux fois. Il eut de sa prem. femme un fils qui sera le sujet de l'art. suivant. Sa seconde femme était la sœur de l'abbé Royou et de Royou, avocat, aut. et censeur dramatique. Voici la liste de ses ouvr. : *Opuscules*, 3 vol. in-12; *Vie de Thomas Koulikan*, 2 vol. in-12; *les Vrais plaisirs, ou les Amours de Vénus et Adonis*, trad. de l'*Adonide* du cavalier Marini. La collection de l'*Année littér.*, quand elle est complète, est recherchée. — Fréron (Louis-Stanislas), fils du précédent, né à Paris en 1757, mort en 1802 à St-Domingue, avait été élevé gratuitement au collége de Louis-le-Grand, et à la mort de son père, il lui succéda dans la propriété comme dans la rédaction de l'*Année littéraire*, à laquelle furent successivement associés l'abbé Grozier, Geoffroi et l'abbé Royou, frère de sa belle-mère. Quoique filleul du roi de Pologne Stanislas, il embrassa avec chaleur en 1789 des opinions qui devaient être si funestes à l'arrière-petit-fils et à toute la famille de ce prince vertueux, et il consigna ses principes dans *l'Orateur du peuple*, journal dirigé d'une manière qui contrastait singulièrem. avec le nom de son aut. et avec l'esprit de l'anc. journ. qui l'avait précédé. Son zèle lui valut une place de député de Paris à la convent., où il vota la mort du roi. Envoyé quelq. temps après en mission dans le Midi, son nom se trouve attaché aux tristes souvenirs des événem. de Toulon et de Marseille. Il a cherché à justifier sa conduite dans le Midi par un *Mém.* sur ce qu'il appelle *la réaction royale et sur les massacres du Midi*. Ce mémoire fait partie de la collection des *Mém. sur la révolution*. Rappelé de sa mission et devenu suspect à Robespierre, il prévint sa propre perte en s'associant avec énergie à ceux qui conspirèrent celle de ce dictateur sanguinaire. Après

le 9 thermidor il reprit son journal de *l'Orateur du peuple*, et, de concert avec Dussault qui lui prêta sa plume en conservant l'anonyme, il eut l'air de poursuivre courageusement les restes expirants de la faction terroriste. Lors de la créat. du directoire, Fréron, n'ayant point été député quoique nommé par la colonie de la Guiane dont les élections furent déclarées nulles, fut envoyé de nouveau commissaire dans le Midi, d'où les dénonciations vigoureuses des députés Jourdan et Isnard forcèrent promptement le directoire à le rappeler. Il borna d'abord son ambit. à une place modeste d'administrat. dans les hospices de Paris. Quand Bonaparte arriva au pouvoir, la présence de Fréron, qu'il avait connu à Toulon, sembla gêner le 1er consul; soit pour paraître ne pas oublier entièrem. un homme avec qui il avait eu des relations intimes, soit pour se débarrasser d'un témoin qui l'importunait, il le nomma sous-préfet de la partie sud de St-Domingue. Parti avec le général Leclerc, au bout de deux mois il succomba à l'influence du climat, et peut-être à la convict. que les fonctions lointaines qu'on lui avait confiées cachaient un véritable exil. Fréron oublia sans doute ce qu'il devait à la mémoire d'un père qui avait dit en mourant : « Je suis victime de l'ingratitude; c'est un malheur particulier qui ne doit détourner personne de la défense de la monarchie. » Lui-même, en acceptant la succession littéraire de son père, avait d'abord combattu pour les mêmes principes; mais le gouvernem. renouvela plusieurs fois contre sa personne et contre sa propriété les actes arbitraires que son père avait éprouvés. Le lieutenant de police se permit de le mander à l'occasion d'une critique uniquement relative au talent d'un comédien, et lui prescrivit, sous peine d'être envoyé à Bicêtre, une rétractat. humiliante. Fréron était jeune, il obéit en frémissant, et la révolution le surprit dans cet état de fermentat. Il vengea trop cruellem. cette injure; mille fois plus sage et plus heureux, si, à l'exemple de son père, il eût pardonné!

FRÉSIA (Maurice-Ignace), baron d'Oglianto, lieuten.-gén. des armées françaises, né en 1746 à Saluces, entra à 20 ans au service de Sardaigne, et, parvenu au grade de colonel après avoir fait dans l'armée du Piémont les prem. campagnes contre la France, il passa en 1797 sous les drapeaux de cette puissance en qualité de génér. de brigade. Il se distingua en plus. occasions, fut mis à la tête des troupes de sa nation au service de France, eut en 1802 le commandem. milit. du départem. de la Haute-Loire, puis de celui de l'Hérault, et devint génér. de divis. en 1807. Il commanda en cette qualité la cavalerie piémont. à la bataille de Friedland, fut envoyé en Espagne à la fin de la même année, en revint par suite de la capitulation de Baylen signée par le génér. Dupont, et alla prendre le commandem. de la 18e divis. milit. Il remplit en 1809 une importante mission à la cour de Toscane; plus tard il eut le commandem. de la 4e division milit. du royaume d'Italie, et enfin celui des provinces illyriennes, qu'il fut réduit à remettre aux mains du génér. Bentink en 1814. Mis à la retraite l'année suiv., le génér. Fresia continua de séjourner en France, et y mourut au mois d'oct. 1826.

FRESNAIS (Joseph-Pierre), littérat., né près de Vendôme, mort vers 1789, a publ. plusieurs trad. de l'allemand et de l'angl. Les princip. sont : *la Sympathie des âmes* de Wieland, Amsterdam (Paris), 1768, in-12. — *Hist. d'Agathon*, etc., du même, Paris, 1768, 4 vol. in-12. — *Le Voyage sentimental*, de Sterne, Londres (Paris), 1784, in-12, souv. réimpr. — *La Vie et les opinions de Tristam Shandy*, du même, en société avec de Bonnay, Paris, 1785, 4 vol. in-12.

FRESNAYE (Jean VAUQUELIN de La), avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieuten.-gén., et enfin président au siége présidial de cette ville, né en 1536, consacra aux Muses les loisirs que lui laissaient ses fonctions judiciaires, et mourut en 1606. On a de lui un *Art poétiq. français*, en III chants, 5 livres de satires, des idylles, des sonnets, des épigrammes et des épitaphes : le tout a été recueilli et impr. à Caen en 1612, in-8. Vauquelin de La Fresnaye fut le père de Desyvetaux. Sa poésie a presque tous les vices du temps, et son style est sans force et sans élévation.

FRESNE — V. Ducange, Dufresne et Trichet.

FRESNEL (Augustin-Jean), savant physicien, né en 1798 à Broglie (départem. de l'Eure), embrassa la carrière des ponts-et-chaussées au sortir de l'école polytechnique, où il avait été admis à 16 ans, et fut successiv. employé comme sous-ingénieur et ingénieur dans les départem. de la Vendée, de la Drôme et d'Ille-et-Vilaine. Il continuait toutefois d'allier à ses travaux les expériences physiques, et en 1819 il remporta le prix que l'Institut (acad. des sciences) avait mis au concours pour le meill. *Mém.* sur les phénomènes généraux de la diffraction de la lumière. Appelé et fixé à Paris par le direct.-général des ponts-et-chaussées, Fresnel se lia spécialement avec le sav. académic. Arago, et, continuant ses recherches, il parvint successivem. à expliquer la diffraction, l'inflexion, la polarisation simple et double de la lumière. Ces travaux le firent nommer à l'acad. des sciences en 1823. Depuis un an il remplissait les fonctions d'examinat. des élèves de l'école polytechnique. Ce savant, que la société roy. de Londres s'était empressée aussi d'admettre parmi ses membres associés, fut enlevé prématurém. aux occupations qui devaient encore ajouter à sa renommée : il mourut à Ville-d'Avray, près Paris, le 14 juillet 1827. — *Voy.* sur Fresnel une *Notice* par M. Dulau, *Revue encyclopédique*, sept. 1828, pag. 558 et suiv.

FRESNOY (du). — V. Dufresnoy et Lenglet.

FRESNY (du). — V. Dufresny.

FRESSINET (Philibert), lieuten.-gén., né en 1767 à Marcigny (Saône-et-Loire), entra au service comme volont. à 16 ans, fut fait sous-lieuten. en 1792 en récompense de l'intrépidité qu'il avait déployée à St-Domingue lors de la prem. insurrect. des noirs, et était parvenu au grade d'adjud.-gén.

quand, après s'être distingué dans les campagnes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, il fut appelé à faire partie de l'expédition de St-Domingue sous Leclerc (1802). Ce fut à sa persuasion que les princip. chefs des insurgés consentirent à poser les armes. Indigné de la conduite du gouvernement à l'égard de Toussaint-Louverture, la liberté avec laq. il s'en exprima le fit tomber en disgrâce, et ce ne fut qu'au bout de cinq années qu'il obtint d'être employé à l'armée d'Italie. Après la catastrophe de Moscow, il rejoignit, à la tête du corps qu'il commandait, le prince Eugène sur les frontières de la Pologne, et contribua puissamm. à sauver l'armée lors de la défect. des Prussiens. Dans la campagne de 1813, il eut de fréquentes occasions de se signaler, et ses beaux faits d'armes, notamment à la bataille de Lutzen (2 mai), lui valurent enfin des témoignages de l'estime de Napoléon, qui le créa tout à la fois général de divis., baron et officier de la Lég.-d'Honn. L'année suiv. il s'acquit une nouv. gloire par la défense du Haut-Mincio, où, à la tête de 5,000 hommes, il soutint, pendant 7 heures d'un combat acharné, le choc de 18,000 Autrichiens. Mis en non activité à la restauration, Fressinet remplit plus. missions durant les *cent-jours*, et il rentrait à Paris à l'instant où y parvint la nouv. des désastres de Waterloo. Il fut du nombre des généraux qui se prononcèrent pour la défense de la capitale. C'est à lui qu'appartient la rédaction de l'adresse qui fut présentée au nom de l'armée à la chambre des représent. Exilé par l'ordonnance du 24 juillet, il obtint plus tard la permission de rentrer en France, et mourut à Paris le 9 août 1821. Il est auteur d'une broch. intit. : *Appel aux générat. présentes et futures sur la convention de Paris faite le 3 juillet* 1815, *par un offic.-général, témoin des événements*, Genève (Paris), 1817, in-8.

FRETEAU DE SAINT-JUSTE (Emmanuel-Marie-Mich.-Philippe), conseiller au parlem. de Paris, beau-frère du président Dupaty, né vers 1745, fut exilé en 1788, pour s'être opposé avec énergie à l'établissement de l'impôt graduel. Député l'année suivante aux états-généraux par la noblesse du bailliage de Melun, il fut l'un des membres de cet ordre qui se réunirent au tiers-état. Il proposa de donner à Louis XVI le titre de roi des Français, appuya la demande du *livre rouge*, dénonça les bastilles secrètes, demanda l'abolition des ordres religieux, adhéra à celle des titres de noblesse et des droits seigneuriaux, vota pour que le droit de faire la paix et la guerre appartînt à la nation seule, fit décréter que le prince de Condé serait tenu de rentrer en France, et qu'à l'avenir nul Français ne pourrait sortir du royaume. Après la session, il fut nommé juge au tribunal civil de Paris. Arrêté comme suspect en 1793, il fut enveloppé dans une prétendue conspiration de prison, et mis à mort en juin 1794.

FRETEAU (Jean-Marie-Nicolas), médec., né en 1765 à Messai, dioc. de Rennes, fut reçu doct. en 1804 à la faculté de Paris, publ. d'utiles dissertat. dans les journaux, remporta des prix dans les acad., notamm. en 1814 à la société médicale de Paris, par un mémoire sur l'usage de la saignée, et mourut à Nantes en 1823. Parmi ses ouvrages on distingue un *Mémoire sur les moyens de guérir les vieux ulcères des jambes*, 1803, in-8.

FRETON (Louis), seigneur de Servas, né à Calvisson vers 1578, servit en Hollande, en Italie et en France sous le duc de Rohan qui l'avait fait son maréchal-de-camp, et mourut à Lezan en 1725, des suites des blessures qu'il avait reçues à la prise de Sommières : il a laissé sous le nom de *Comment.*, des mémoires sur les entreprises militaires et les négociat. diplomatiq. auxq. il avait pris part dep. 1600 jusqu'à 1620. Ces *Comment.* ont été insérés par Menard et Aubais dans leur recueil de *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France*.

FREUDENBERGER (Sigismond), peintre, né en 1745 à Berne, mort dans cette ville en 1801, s'est fait une réputation par la délicatesse et la vérité de ses composit., parmi lesquelles on distingue : *le Départ et le retour du soldat suisse ; la Balanceuse; les Chanteuses du mois de mai;* et surtout *la Visite au chalet.*

FREUNDWEILER (Henri), peintre, né en 1755 à Zurich, mort dans cette ville en 1795, voyagea successiv. dans les différ. parties de l'Allemagne et dans la Suisse italienne. Il a peint quelq. portraits; mais c'est surtout par ses tableaux dont les sujets sont pris de l'histoire nation., qu'il s'est acquis la haute réputation dont il jouit parmi ses compatriotes.

FREVAL (Claude-François GUILLEMEAU de), conseiller au parlem. de Paris, né dans cette ville en 1745, mort en 1770, membre des académies de Bordeaux, de La Rochelle, de Villefranche et de Lyon, est aut. de l'*Histoire raisonnée des discours de Cicéron*, Paris, 1765, in-12. — Un autre Freval a publ. en Hollande des *Essais métaphysico-mathématiques sur la solut. de quelq. problèmes importants*, tome Ier et unique, 1764, in-8.

FREY (Jean-Cécile), médecin et poète, né vers 1580, à Keiserstuhl dans le comté de Bade, mort de la peste en 1631, dans l'hôpital St-Louis de Paris, après avoir professé la philosophie au collége de Montaigu, avait commencé à se faire connaître par des poésies macaroniques, des épigrammes, des anagrammes et de petits poèmes, où, sacrifiant au mauvais goût du temps, il s'imposait la loi, tantôt d'exclure une ou plus. lettres de l'alphabet, tantôt de commencer ou de terminer tous ses vers par une même lettre. Jean Balesden, ami de Frey, recueillit les œuvres de celui-ci et les publia, Paris, 1645 et 1646, 2 vol. in-8; cette collection est devenue très rare, mais on peut voir dans le t. XXXIX de Niceron la liste des ouvr. qui la composent. Nous citerons seulem. : *Admiranda Galliarum compendio indicata*, Paris, 1628, in-8. — *Via ad divas scientias artesque, linguarum notitiam, sermones extemporaneos, nova et expeditissima*, Paris, 1628, in-16.

FREY (Jean-Jacques), grav.; né à Lucerne en 1681, mort à Rome en 1752, fut élève de van Wersterhout, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner par l'étude de l'antique, et finit par s'y fixer. Cet artiste excella surtout par la parfaite imitation du caractère et de la touche du maître dont il reproduisait les compositions. Son œuvre s'élève à plus de 100 estamp.; celle que les amat. connaissent sous le nom de : *In conspectu angelorum psallam tibi*, passe pour son chef-d'œuvre. On y distingue en outre le *Char de l'Aurore*, d'après le Guide; l'*Enlèvement d'Europe*, d'après l'Albane; *St Charles Borromée*, d'après Cortone; une *Ste famille*, une *Assomption* et plus. autres sujets d'après T. Maratte.

FREYDANK, en franç. *Libre-Penseur*, est le nom réel ou supposé d'un poète allem. qui paraît avoir vécu dans la prem. moitié du 13e S., et auq. on attribue un poème en 4138 vers rimés, intit. : *Bescheidenheit* (Modestie), que Chr.-H. Muller a inséré dans son *Recueil des poèmes allem. des 12e, 13e et 14e S.*, Berlin, 1784-85, in-4. — Un autre Freydank (Jacob), qui vivait à la fin du 16e S., à Altenhofen en Carinthie, a écrit en vers un abrégé de l'Ancien et du Nouv. Testament, intit. : *Der Layan-Biblia* (la Bibl. des laïques), Francfort-sur-le-Mein, 1569, in-fol., avec des fig. en bois.

FREYMON (Jean-Wolfgang), jurisc., né à Oberhausen en 1572, fut assesseur du tribunal de la chambre impériale, conseiller d'empire, et remplit plus missions diplomatiques auprès des électeurs de Saxe et de Brandebourg. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé entre autres écrits : *Schemasticorum de processu lib. II*, Ingolstadt, 1570. — *Observationun juridicarum crepundia*, Munich, 1576, in-8.—*Elenchus omnium scriptorum qui in jure tàm civili quàm canonico... claruerunt*, etc., Francfort, 1579, in-4.—*Symphonia juris utriusque chronologica*, ibid., 1574, in-fol.

FREYTAG (Frédéric-Gotthelf), sav. bibliog. né en 1723 à Pforta, dans la Haute-Saxe, mort bourgmestre de Naumbourg en 1776, a trad. du franç. en allem. plus. ouvr., entre autres l'*Histoire de Manon Lescaut*, par l'abbé Prevost; mais il s'est fait une réputat. plus étendue et plus durable par les écrits suiv., qui sont très recherchés des curieux : *Analecta litteraria de libris rarioribus*, Leipsig, 1750, in-8. — *Adparatus litterarius, ubi libri partim antiqui, partim rari recensentur*, ibid., 1752, 1753 et 1756, 3 vol. in-8. — *Orator. et rhetor. græcor. quib. statuæ honor. causâ positæ fuerunt Decas*, 1752, in-8. — *Specimen historiæ litterariæ*, etc., ibid., 1765, in-8.

FREYTAG (Jean-Daniel, baron), maréchal-de-camp, officier de la Lég.-d'Honn., né à Strasbourg le 24 janvier 1765, mort à Paris le 23 avril 1832, après 35 années de service, avait fait toutes les campagnes de la républ. et de l'empire. Il commandait le 129e de ligne depuis 1811, et obtint, en 1816, sa retraite comme maréchal-de-camp. Cet officier-général a publié des *Mém. sur les guerres de l'empire.*

FRÉZIER (Amédée-François) ingénieur et voyageur, né à Chambéry en 1682, fut destiné au barreau; mais il embrassa par goût la carrière milit., entra dans un régiment d'infanterie, où il s'appliqua à l'étude des sciences mathémat., ce qui lui procura les moyens de passer, en 1707, dans le corps du génie. Frézier, après avoir contribué aux agrandissem. et à l'embellissem. de St-Malo, fut chargé en 1711 d'aller connaître les colonies espagnoles, en 1719, de lever une carte de St-Domingue, et nommé en 1740 direct. des fortificat. de la Bretagne. Il mourut à Brest en 1773. On lui doit : *Traité des feux d'artifice*, Paris, 1706, in-12, ibid., 1747, in-8. — *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou*, etc., Paris, 1716, in-4, ibid., 1752, in-4, augm., trad. en angl. et en allem.—*Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, etc., Strasbourg, 1737-39, 3 vol. in-8, avec 114 pl., etc. : l'aut en publ. un abrégé sous le titre d'*Éléments de Stéréotomie*, Paris, 1759 et 1769, in-8, fig.

FREZZA (Jean-Jérôme), grav. à l'eau forte et au burin, né à Canemorto, près Tivoli, en 1659, fut élève d'Arnold de Westerhout. Cet artiste a exécuté un grand nombre d'estampes d'après les prem. peintres ital. : on distingue dans son œuvre, qui est fort nombreux, une *Vierge assise sous un arbre*, d'après Louis Carrache : *la Descente du St-Esprit*, d'après le Guide; les *Fables de Diane*, d'après le Dominiquin. On ignore la date précise de sa mort : il vivait encore en 1728.

FREZZI (Frédéric), poète ital. du 14e S., entra de bonne heure dans l'ordre de St-Dominique, fut fait en 1403 évêque de Foligno dans l'Ombrie, assista au concile de Pise en 1409, et mourut à celui de Constance en 1416. Frezzi a laissé un long poème ital. divisé en IV liv., intit. : *il Quadriregio o poema de' quattro regni*, impr. pour la prem. fois à Pérouse en 1481, in-fol. sur deux colon., et depuis à Bologne, 1494; Venise, 1501; Foligno, 1725, 2 vol. in-4.

FRIBURGER. — V. Gering.

FRIDERICI ou FRIEDRICH (Daniel), composit., né à Eisleben vers la fin du 16e S., a laissé plus. morceaux de musique à 3, 4, 5 et 6 voix, publ. à Rostock et à Hambourg; et un ouvr. intit. : *Musica figurata*, ou *Instruction claire et exacte sur l'art du chant*, Rostock, 1614, in-4 (en allem.).

FRIEDEL (Adrien-Chrétien), littérat. né à Berlin en 1753, mort à Paris en 1786, profess. en survivance des pages du roi, préluda en 1781 par la publicat. de 4 comédies ou drames, à celle du *Nouv. théâtre allem., ou Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*, Paris, 1782, 1785, 12 vol. in-8. Il eut pour collaborateur dans cette entreprise Bonneville.

FRIEDEL (Louise-Beate-August. UTECHT, dame), née en 1758 à Colnow en Poméranie, morte à Carcassonne en 1818, est aut. des ouvr. suiv. : l'*Art du Confiseur*, Paris, 1802, in-12, plus. fois réimpr. — *Mém. d'une mère infortunée*

à ses filles, 1819, in-18, 14ᵉ édit., précédée d'une *Notice biograph.* sur l'aut. par son fils.

FRIEDZERI (Alex.-Mar.-Antoine), composit., né à Vérone en 1741, était aveugle. Arrivé à Paris en 1766, il s'y fit entendre au concert spirituel, et publia plus. morceaux pour la mandoline, qui eurent du succès, ainsi que ses opéras, parmi lesquels on cite : *les Souliers mordorés, les Deux Miliciens, le Billet de Mariage, Lucette*, etc. A la révolut. il alla s'établir à Nantes, où il forma une société philharmonique. De retour à Paris en 1796, il fut admis au lycée des arts ; mais après l'explosion de la machine infernale en 1800, il se rendit à Anvers, où il se fit march. de musique, et mourut en 1825.

FRIES (Jean-Conrad), peintre, membre du gr. et du petit-conseil de Zurich, sa patrie, né en 1625, mort en 1693, cultiva la peinture avec succès, et réussit particulièrem. dans le portrait. — Jean-Gaspar Fries, capit. de caval., de la même famille que le précéd., a publ. en allem. : *Évolut. de la caval.*, Zurich, 1696, in-8. — *Tr. d'Arithmét.*, ibid., 1702, in-8. — *Idea arith. mercatorum*, ib., 1703, in-8. — Un autre Fries (Jean), aussi de Zurich, a publ. en allem. un *Discours* sur la disparité de la relig. en Suisse, Bâle, 1752, in-4.

FRIESE (Christian-Théophile), présid. du consistoire protestant à Varsovie, né vers 1717, mort en 1795, est aut. d'une *Hist. ecclésiast. du roy. de Pologne*, Breslau, 1786, 3 t. en 2 vol. in-8, en allem.

FRIGIMELICA (François), médec., né en 1491 à Padoue, mort dans cette ville en 1559, après avoir été médecin du pape Jules III, a laissé plus. ouvr. sur son art qu'il avait professé avec distinct. dans sa patrie pend. plus de 40 ans ; les plus import. sont : *Tractatus de balneis metallicis arte parandis*, Padoue, 1659, in-8. — *Pathologia parva in quâ methodus Galeni practica explicatur*, publ. par Gaspar Hoffmann, Iéna, 1640, Paris, 1647, in-8. — Frigimelica (Jérôme), de la même famille, né en 1611 à Padoue, mort en 1683, professeur de médecine pratique à l'université de cette ville, a laissé des *Avis* et *Consultat.* de médecine. — On a d'un autre Frigimelica (Jérôme ou Antoine), littérateur, de la même famille, des *discours*, des *tragéd.* et un ouvr. intit. : *Dell' onore cavalleresco*.

FRIIS (Jean), chancel. du roy. de Danemarck, né en 1494, fit ses études à Odensée et à Copenhague, les perfectionna à Cologne, passa ensuite en Italie, devint vice-chancelier de Danemarck sous Frédéric Iᵉʳ et chancelier sous Christian III. Lié avec Luther et Mélanchthon, il fut un des plus zélés partisans de la réforme relig. en Danemarck. Il mourut en 1570, laissant une dotation considér. à l'université de Copenhague, dont il avait été le prem. curat. après la réforme. On a de lui : *Disput. ethica de virtute heroicâ*, Cologne, 1514. — Friis (André), profess. et syndic de l'univers. de Copenhague, né en Fionie, mort en 1526, a laissé les ouvr. suiv. : *Missale hafniense, continens calendarium Eccles., exorcismum salis, aquæ, missam, collecta*, etc., Copenhague, 1510. — *Diurnale roeskildense*, etc., ibid., 1511. — Friis (Christian-Ludberg), médecin danois, né en 1699, mort vers 1760, profess. à l'univers. de Copenhague, est aut. de plus. dissertat. en latin et en danois, publ. séparém. ou insérées dans les rec. académiques. — Friis (George-Pierre), poète danois, mort en 1740, a laissé plus. composit. qui ont été recueill. et publ. par son fils, Pierre Friis, sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Copenhague, 1752. Il y a eu plus. autres savants et littérat. du même nom, sur lesq. on peut consulter le *Dictionn.* de Worm.

FRIMONT (Jean, baron de), général de cavalerie, issu d'une famille noble de Lorraine, mort à Vienne en Autriche en 1831, servit en 1791 à l'armée de Condé, passa ensuite au service d'Autriche, et fit la plupart des campagnes contre les Franç. En 1812, il commandait, sous Schwartzenberg, une partie des troupes autrichiennes que Napoléon traîna à sa suite en Russie ; en 1813 et 1814, il commandait, au contraire, presque toute la cavalerie des alliés. Chef supérieur des forces militaires dans la Haute-Italie en 1815, ce fut lui qui traça le plan de campagne contre Murat. Ce fut encore lui qui, en 1821, à la tête de 52,000 Autrichiens, étouffa la révolut. napolitaine. En 1825, à la mort de Bubna, l'emper. lui confia le commandement général de la Lombardie. Ce prince venait de l'appeler à Vienne, pour l'élever à la présidence du conseil de la guerre, lorsque Frimont succomba à des attaques répétées d'apoplexie.

FRISBIE (Lévi), ministre anglais, né en 1748 à Brandefort dans le Connecticut, mort en 1806, desservant de la paroisse d'Ipswich, a laissé des *Sermons* sur divers sujets, impr. de 1783 à 1804. C'était un prédicateur éloquent et zélé.

FRISCH (Jean-Léonard), pasteur et philologue, né à Sulzbach en 1666, passa la prem. moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc. S'étant fixé vers 1700 à Berlin, il y enseigna la langue russe à Leibnitz, fut reçu membre de l'acad. des sciences en 1706, devint recteur de la société prussienne en 1716, fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philol.-german., et mourut à Berlin en 1743. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. qui attestent la variété de ses connaissances. Nous indiquerons les plus remarq. : *Specimen lexici germanici*, Berlin, 1723, in-8. — *Dictionnaire allem.-lat., dans lequel on trouve non-seulement les mots radicaux vulgaires..... mais encore tous les termes relatifs aux arts, métiers*, etc., Berlin, 1741, in-4. — *Nouv. dictionnaire des passagers franç.-allem. et allem.-franç.*, Leipsig, 1712, in-8, souv. réimpr. — *Programma de origine characteris slavonici, vulgò dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4. — *Continuat. histor. linguæ slavonicæ*, ibid., 1727, 1729, 1734, in-4. — *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1720-38, 13 cahiers in-4. — *Descript. et fig. des oiseaux de l'Allemagne*, 1735, 1765, in-fol. J. Wippel a publ. en allem. une *Notice sur la vie et les écrits de J.-L. Frisch*, Berlin, 1744, in-4. — Frisch (Josse-Léo-

pold), fils puiné du précéd., né à Berlin en 1714, mort ministre du St Évangile à Grünberg en 1787, a laissé quelq. ouvr. d'hist. natur. en allem., tels que : *Musæi Hoffmanniani petrefacta et lapides*, Halle, 1741, in-4. — *Tableau systématique des quadrupèdes distribués en ordres, genres et espèces*, Glogau, 1775, in-4. — *Mém. sur la différence de couleur des poils et des plumes des animaux dans l'un et l'autre sexe*, publ. en 1772 et continué par 3 articles dans le journal allem. le *Naturforscher*, Halle, 1775, 1778.

FRISCHE (dom Jacques du), bénédictin de la congrég. de St-Maur, né en 1640 à Séez en Normandie, mort en 1693 à l'abbaye St-Germain-des-Prés, est l'aut. de la *Vie de St Augustin*, en latin, dans le t. IIIe des *OEuvres* de ce Père. On lui doit l'excell. édit. des *OEuvres* de St Ambroise, Paris, 1686 et 1690, 2 vol. in-fol., avec dom Nicol. Lenourry. Il avait rassemblé les matériaux d'une édition de *St Grégoire de Nazianze*, dont le prem. vol. ne parut qu'en 1788. Cette édit., interrompue par les circonstances, vient d'être reprise, et l'on peut espérer de la voir terminée en 1840.

FRISCHLIN (Nicodème), philol., né en 1547 à Balingen (Wurtemberg), fut, à 20 ans, nommé profess. de belles-lettres à Tubingen, et remplaça peu de temps après avec un égal succès le professeur d'astronomie qui se trouvait malade. Admis à réciter une comédie intitulée *Rebecca* devant l'empereur Rodolphe, il reçut de ce prince la couronne poétique avec le titre de chev., et fut fait comte palatin quelq. années plus tard, pour avoir composé 3 panégyriques des emper. de la maison d'Autriche. Tant de succès excitèrent la jalousie de ses ennemis; ils recherchèrent sa vie domestique pour trouver un moyen de le persécuter, et le firent chasser deux fois de Tubingen. Retiré à Mayence, Frischlin, qui avait besoin d'argent pour faire imprimer ses œuvres, écrivit au duc de Wurtemberg, son ancien protecteur, pour qu'il lui fit payer ce qui lui était encore dû à Tubingen. Le prince lui répondit durem., et Frischlin, poussé au désespoir, répliqua par une lettre d'injures. Arrêté, conduit d'abord au château de Wurtemberg, puis transféré les yeux bandés à la forteresse d'Aurach, le malheur. professeur tenta de s'échapper par la fenêtre de sa prison en y attachant ses draps coupés par morceaux; les bandes se rompirent, il tomba sur des rochers, et périt en 1590. Lange a publ. à Brunswich en 1727 : *Frischlinus vitâ, famâ, scriptis et vitæ exitu memorabilis*. On peut voir la liste de ses nombreux ouvrages au tome XIX des *Mémoires* de Niceron; voici les plus import. : *Comediæ V et tragediæ II*, Strasbourg, 1585, in-8; ibid., 1596 et 1604, in-8, avec une 6e comédie. — *De astronom. artis cum doctrinâ cœlesti et naturali philosophiâ congruentiâ, libri V*, Francfort, 1586 et 1601, in-8. — *Facetiæ selectiores*, ibid., 1603, in-12, souv. réimpr. avec celles de Bebelius et du Pogge. — *Orationes insigniores aliquot*, ibid., 1605 et 1618, in-8. — Son frère Fritchlin (Jacques) a publ.: *Nicodemus Frischlinus redivivus*, Strasbourg, 1599, in-8.

FRISI (Paul), mathém. et physicien, né en 1728 à Milan, mort dans la même ville en 1784, membre ou associé de presque tous les corps savants de l'Europe, à 15 ans entra chez les barnabites, apprit seul les mathémat., et y fit de tels progrès, qu'à 22 ans il composa la fameuse *Dissert. sur la figure de la terre*, d'après les principes de Newton. Contrarié sans cesse par ses supérieurs, qui l'envoyèrent successiv. prêcher dans différ. villes et professer toutes les sciences, excepté celle pour laq. il avait un goût tout particulier, Frisi s'en affranchit en se faisant nommer par l'archiduc Léopold, gr.-duc de Toscane, profess. de mathém. à l'univ. de Pise en 1756, et plus tard en obtenant du pape Pie VI sa sécularisation et la permission de vivre à Milan au sein de sa famille. Débarrassé de toutes les intrigues et les tracasseries monacales, comblé des faveurs de tous les souver., accueilli avec distinction par tous les sav. de l'Europe, il parcourut à div. reprises l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, partout consulté et donnant partout d'excell. avis sur tous les sujets de mathém. pures, d'astron., de physique et particulièrem. d'hydraulique. Frisi a rendu deux import. services aux Milanais en leur montrant combien était ridicule la crainte qu'ils avaient encore des magiciens et des sorciers, et en leur enseignant à se garantir de la foudre au moyen du paratonnerre, dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence. Le comte Verri a dédié à Condorcet l'*Éloge* de Frisi, intit. : *Memorie appartenenti alla vita ed agli studj del signor don Paolo Frisi*, Milan, 1787, in-4. Ce sav. labor. a publ., de 1751 à 1784, 29 ouvr., la plupart en ital. et quelq.-uns en franç. et en lat.; nous citerons seulem. : *Disquisitio mathem. in caussam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751. — *Del modo di regolare i fiumi e torrenti principalmente del Bolognese e della Romagna libri tre*, Lucques, 1762 et 1768; Florence, 1770; trad. en franç., Paris, 1774. — *Cosmograph. phys. et mathem.*, etc., Milan, 1774 et 1775, 2 vol. in-4, etc. — Frisi (Philippe), frère du précéd., mort podestat de Ravenne à la fin du 18e S., a laissé un livre de droit public intitulé : *Dissert. de imperio et jurisdictione J. C.*, Milan, 1777, in-8.

FRISIUS (Simon), dessinat. et graveur, né vers 1580 à Leuwarde en Frise, a perfectionné la grav. à l'eau forte. Son œuvre nombr. est devenu fort rare : on y remarque une suite de 25 vues d'après Matthieu Bril, intit. : *Topogr. variarum regionum, æri incisa à Simone Frisio ab. J. Wischero excusa;* une autre *de 12 têtes de saintes et de sybilles*, gravées d'après ses propres dessins; un recueil égalem. de 12 pièces, contenant *des oiseaux et des papillons*, d'après Marc-Gérard, etc. — Frisius (Jean-Eissarts), parent ou du moins compatr. de Simon, a gravé plus. portraits.

FRISNER (André), né en Bavière dans le 15e S., associé de J. Sensenschmidt, prem. imprimeur de Nuremberg, transporta l'art de l'imprim. à Leipsig, où il fut nommé profess. de théol. en 1479. On dit

qu'il passa ensuite à Rome et devint, sous Jules II, *Primus ordinarius papæ et sedis apostol.* On ignore la date précise de sa mort; mais on a son testam. daté de 1504, dans leq. ses disposit., très louables du reste, sont exprimées dans un style assez bizarre. Il avait écrit et imprimé lui-même une *Hist. Lombardiæ.*

FRITH ou FRYTH (John), réformat. anglais, brûlé comme hérétique en 1533, avait écrit plus. tr. sur *le purgatoire*, *le baptême*, etc., qui furent impr. avec ceux de Tyndal et de Larnes, Londres, 1573, in-fol.

FRITSCH (Ahasver), sav. allem., né en 1629, à Micheln, au duché de Magdebourg, mort à Rudolstadt en 1701, successivem. avocat, conseiller intime, chancel. et président du consistoire de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, a été l'édit. ou le commentat. de 9 ouvr. ou collect. volumin., et en a composé lui-même 200, dont 64, concernant la jurisprud., sont tous en latin : des 136 autres, roulant sur des sujets ascétiq. ou de morale, il y en a 36 en lat. et le reste en allem. On en peut voir la liste dans Lipenius et dans Jocher; les plus import., ou les plus remarquables par la bizarrerie de leurs titres, sont : *Diatribe de origine, vitâ et moribus Zigenorum* (les Bohémiens vagabonds), Iéna, 1660, in-4. — *De vitiis eruditorum*, ibid., 1677, in-4. — *Minister peccans, sive de peccatis ministrorum*, ibid., 1673, in-8. — *Medicus, advocatus, aulicus, princeps, senator*, etc., *peccans*, en tout 19 vol. in-8, dont 16 ont aussi paru en allem. — *De typogr., bibliop., chartariis et bibliopeg.*, ib., 1675, in-4, etc. — Fritsch (Jean-Chrétien), fils du précéd., méd. du duc de Saxe-Weimar, a publ. une collect. de tous les cas rares en méd., anat., phys., théol., morale, etc., sous le titre de *Seltsame doch Wahrhaffte... Geschichte*, Leipsig, 1729 et années suiv., 6 vol. in-4.

FRITZ (Samuel), jésuite, né en Bohême en 1653, passa 42 ans dans les missions du Pérou, devint supér. de celle de Marañon, et mourut près de la Laguna en 1728. Il avait dressé une gr. carte du Marañon, gr. fleuve des Amazones, dont La Condamine vit l'original dans les archives du collége des jésuites de Quito, et d'après laq. ce sav. acad. publ. la sienne en y marquant par des points les erreurs où le missionn. était tombé. Cette même carte fut gravée sur une échelle beauc. plus petite en 1707 à Quito, et parut pour la prem. fois en France 10 ans après dans le tome XII des *Lettres édifiantes*, prem. édit. On la retrouve dans la seconde au tome VIII, avec un abrégé des *Mém.* de Fritz sur le fleuve dont elle décrit le cours.

FROBEN (Jean), célèbre imprimeur, né à Hermelbourg en Franconie, mort en 1527 à Bâle, où il était venu s'établir dès 1491, a donné des édit. des œuvres de *St Jérôme*, *St Cyprien*, *Tertullien*, *St Hilaire*, *St Ambroise*, dont Érasme, son ami, fut le correcteur ou le révis. Il avait l'intention de publier aussi les PP. grecs. Ses deux fils, Jérôme et Jean, continuèrent sa profession, publièrent *St Chrysostôme* et *St Basile*, et réimprimèrent plus. des édit. de leur père, entre autres *St Jérôme* et *St Augustin*, qui parurent de nouv. par les soins d'Ambroise et d'Aurèle Froben en 1569. — Froben (George-Louis), de la famille des précédents, libraire à Hambourg, né dans la princip. de Wurtzbourg en 1566, mort en 1645, possédait des connaissances très étendues. On a de lui : *Epistolæ consolatoriæ regum, principum, comitum, baronum, nobiliumque ad Henr. Ranzovium regis Daniæ, producem cimbricum, ac ipsius ad plerosque responsiones*, Francfort, 1593, in-4; 1595, in-8. — *Penu Tullianum, sive indices copiosissimi in Ciceronem*, Hambourg, 1618, in-fol. — *Cyclometria*, etc., etc., ibid., 1627, in-4. — *Clavis universi trigonometrica cum tabulis sinuum..... hisque adjunctorum logarithmorum*, ibid., 1634, in-4. — Froben (George), ministre protestant, né à Hirschberg en Silésie, mort en 1612, a publié : *Anagrammat., ou l'Art de faire des anagrammes*, ouvrage tombé dans un juste oubli avec le sujet dont il traite. — V. Forster.

FROBISHER (sir Martin), célèbre navigateur du 16e S., né à Duncaster dans le comté d'York, entreprit deux voyages pour trouver un passage nord-ouest à la Chine, et après diverses aventures dont on peut voir la relation dans le tome III du *Rec. d'Hackluyt*, revint en Angleterre; il fut en 1594 envoyé par Élisabeth, avec 10 vaisseaux, au secours de Henri IV, et mourut des blessures qu'il reçut en voulant chasser les ligueurs du fort Croyzan près Brest. Le voyage de Frobisher a été trad. en français dans les *Voy. au Nord.*

FROCHOT (Nicolas-Thérèse-Benoît), notaire et prevôt à Arnay-le-Duc, fut député du tiers-état de Châtillon-sur-Seine aux états-généraux (1789), et s'attacha particulièrement à seconder les efforts de Mirabeau, dont il se fit le secrét. à titre officieux, et dont plus tard il fut l'exécuteur testamentaire. Il se mêla depuis à plus. discussions importantes, et, dans celle qui eut pour objet de déterminer l'époque des conventions nationales qui devaient être chargées de réviser la constitution et d'y faire les changements que le temps aurait fait juger nécessaires, il prononça un *Discours* qui fut proclamé *digne de l'ami de Mirabeau* (31 août 1791). Nommé juge-de-paix à Paris en 1792, il resta uniquem. occupé de ces fonctions jusqu'au mois de nov. 1799, où il fut porté au corps-législatif. Quelques jours après, à la création des préfectures, il fut nommé préfet de la Seine, et s'acquit des droits réels à la reconnaiss. publique par son zèle pour l'embellissement de Paris, et par les mesures qu'il prit pour améliorer les hôpitaux, les prisons et les divers établissements de cette grande ville. Il fut brusquement destitué en 1812, après la découverte du complot de Mallet, qu'il avait ignoré, mais dans lequel on était parvenu à le compromettre en surprenant sa bonne foi. Les regrets unanimes que causa sa disgrâce durent l'adoucir. Après la restaurat., il obtint le titre de conseiller-d'état honoraire, qu'il perdit en 1815 pour avoir accepté pend.

les *cent-jours* les fonctions de préfet des Bouches-du-Rhône. Retiré dès-lors dans un modeste domaine qu'il av. acquis dans le départ. de la Marne, il s'y consacra tout entier aux progrès de l'agriculture, et son exemple trouva bientôt des imitat. Frochot mourut en 1828, à 68 ans.

FROELICH (Guillaume), colonel suisse, né à Zurich en 1592, avait appris l'état de charpentier et était âgé de 28 ans, lorsqu'il entra simple soldat dans un régiment qu'on levait pour la France. Ce fut par son courage et ses talents qu'il s'éleva jusqu'au grade de colonel, et mérita d'être armé chevalier par François Ier, après la bataille de Cérisolles, où il s'était couvert de gloire à la tête de son régiment. Après de nombr. et brillantes campagnes, ce brave officier mourut à Paris en 1562, emportant les regrets et l'estime de toute l'armée.

FROELICH (Érasme), jésuite, sav. numismate, né l'an 1700 à Gratz en Styrie, mort à Vienne en 1758, bibliothéc. du collége Thérésien, profess. d'histoire et d'archéologie, fut l'un des hommes les plus laborieux de son temps et le premier de tous les Allemands qui, par ses longs trav., jeta quelque lumière sur la numismat., cette science trop peu étudiée jusque-là, et qu'on pourrait appeler, comme la chronologie et la géographie, l'un des yeux de l'hist. Frœlich a publ. de 1733 à 1757, outre un grand nombre d'opuscules et de dissert., seize ouvr. importants sur les médailles et monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiq.; nous citerons seulem. les suiv. : *Utilitas rei nummariæ veteris compend. propos.*, etc., Vienne, 1733, in-8. — *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustr., deducti ab obitu Alexandri M. ad Cn. Pompeii in Syriam adventum, cum amplis prolegomenis*, Vienne, 1744, in-fol., fig.; 2e édit. augm., ibid., 1754, in-fol. — *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata*, etc., ibid., 1752, in-4.

FROES (Louis), jésuite, missionnaire portug., né à Beja en 1528, mort à Nangasaki au Japon en 1597, après avoir passé 34 ans dans les exercices d'une miss. aussi fructueuse que pénible, a laissé un gr. nombre de *Lettres*, trad. en latin et en ital., impr. successivement de 1555 à 1595, à Évora, à Rome, à Venise, et qu'on trouve dans le rec. intitulé : *Cartas do Japon e China; Relaçaon da embaxada do rei da China*, trad. en italien par le P. Mercati, Rome, 1599, in-8. — *Hist. relatio de gloriosâ morte XXVI crucifixor. pro Christo in Japoniâ, die V februarii anni 1597, sub Taicosamâ rege*, Mayence, 1599, in-8; trad. en italien par le P. Spitilli, Rome, 1599, in-8; et en franç. par le P. Bordes, Paris, 1604, in-4.

FROGER (François), ingénieur franç., né vers 1676, fit partie d'une expédition envoyée en 1695 dans le grand Océan, sous le commandement de M. de Gennes, et en publia le récit sous ce titre : *Relation d'un voyage fait en 1695-96-97 aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et îles Antilles, par une escadre des vaisseaux du roi, commandée par M. de Gennes*, Paris, 1698 et 1700, in-12, cartes et fig.; Amsterdam, 1699, 1700 et 1715.

FROIDMONT ou FROMONT (Liber), *Fromundus*, doct. en théol., né l'an 1587 à Hackoër-sur-Meuse, professeur de philosophie à l'univers. de Louvain, y remplaça son ami Jansénius dans la chaire d'Écriture sainte. Ce fut à lui, ainsi qu'à son chapelain Réginaldinus Lamæus, que Jansénius légua le soin de faire impr. son *Augustinus*, à condit. toutefois d'y faire les changements que pourrait demander le St-siége. Froidmond mourut à Louvain en 1653, laiss. un grand nombre d'ouvr.; les plus remarquables sont : *Brevis anatomia hominis*, Louvain, 1641, in-4. — *In Actus apostolorum commentarii*, Paris, 1670. — *Chrysippus, sive de libero arbitrio*, 1644. — *Homologia August. Hipponensis et Augustini Yprensis*, etc.

FROILA Ier, roi d'Espagne, succéda en 757 à Alphonse Ier, son père. Il ne possédait qu'Oviédo, les Asturies et Léon, tandis que Grenade était occupée par les Maures, contre l'invasion desquels il défendit vaillamment ses états. Il eût, par ses gr. qualités, fait long-temps encore le bonheur de ses sujets, s'il n'eût été assassiné en 768 par son frère Aurèle, qui vengea ainsi le meurtre de son autre frère Wimazan, que Froila avait fait périr dans un mouvement de jalousie. — Froila II, fils du roi Veremond, né vers 845, était comte de Galice, et usurpa la couronne sur son neveu Alphonse III, qui le fit poignarder et remonta sur le trône en 875. — Froila III, roi de Léon, succéda en 923 à son frère Ordono, dont il avait tous les vices, mais non les gr. qualités. Ses cruautés ayant poussé les Léonais à bout, ils le chassèrent du trône et adoptèrent une sorte de gouvernem. dirigé par deux magistrats suprêmes appelés *Juèces*. Froila mourut de la lèpre en 924.

FROISSART (Jean), chroniqueur et poète français, né à Valenciennes vers 1333, fut destiné à l'état ecclésiast., et reçut l'éducation des clercs, qui dans ce moment n'avait rien de dur ni d'austère. Tourmenté du désir d'apprendre et de faire des récits, Froissart passa sa vie dans les cours de France et d'Angleterre, lisant ses vers aux dames, demandant aux chevaliers et aux vieux écuyers le détail des faits d'armes dont ils avaient été les acteurs et les témoins. Partout accueilli avec empressement, il compta surtout au nombre de ses protecteurs Mme Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III, Gaston Phébus, comte de Foix, et Venceslas, duc de Brabant, en la société duquel il composa son recueil de poésies, formant une sorte de roman intit. *Méliador, ou le Chevalier du Soleil*. Froissard avait conçu une violente passion pour une dame qui fut contrainte d'accepter la main d'un chevalier du haut rang. Il chanta toute sa vie son mérite et sa cruauté, ce qui ne l'empêcha pas de chercher quelq. distract. à sa douleur, près de plus. autres dames ou demoiselles. On ignore la date précise de la mort de Froissart; on suppose seulement qu'elle dut arriver vers 1400,

époque où ses récits sont interrompus. La bibliothèque du roi possède un MS. des poésies de Froissart; il est à regretter qu'elles n'aient jamais été impr. Sainte-Palaye en a donné un extrait dans les tom. X et XIV des *Mém. de l'acad. des inscript.*, et Le Prince un autre dans le *Journal des savants* (juillet 1783). Ses *Chroniques de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne, de Bretagne*, etc., ont été impr., Paris, Ant. Vérard, 4 vol. in-fol., S. D., ibid., 1505, 1514 : Denis Sauvage en a donné une édit. revue et corrigée, Lyon, 1559-61, in-fol., réimpr. à Paris en 1574. Toutes ces édit., surtout celle de Vérard, S. D., sont encore recherchées des curieux; mais elles sont cepend. très infér. pour la correct. du texte à l'édit. préparée par Dacier et publ. avec des notes par M. Buchon, Paris, 1824, 15 vol. in-8. Cette édit. fait partie de la *Collect. des chroniq. nationales*, écrites en langue vulgaire, du 13e au 16e S. La meilleure et la plus belle édit. de la trad. angl. est celle de M. Th. Johnès, Londres, 1803-7, 4 vol in-4. La chroniq. de Froissard a été abrégée en franç. par Belleforest, sous le titre de *Recueil diligent et profitable*, Paris, 1572, in-16; en lat. par Sleidan, ibid., 1537, in-8; en angl. par P. Golding, Londres, 1608, in-4.

FROMAGE (Pierre), jésuite, né en 1678 à Laon, entra en 1693 au noviciat de son ordre à Nancy, y enseigna les humanités, et, se laissant entraîner à l'ardeur de son zèle, demanda à faire partie de la mission d'Égypte, puis de celle de Syrie, où il mourut en 1740. Le P. Fromage établit une imprimerie arabe au monastère dit *Chovaïr* dans la partie du Liban habitée par les druses, préfecture de Seyde, et y fit impr. 34 ouvr. de piété qu'il avait trad. en arabe du latin et des différentes langues de l'Europe. On en peut voir la liste dans Moreri; nous citerons seulement : *la Balance du temps et le trébuchet et l'éternité de l'homme*, 1733, in-4, trad. de l'espagn. du P. Eusèbe de Nieremberg. — *Le Guide du prêtre*, 1760, in-4, trad. de l'ital. du P. Segneri. — *Le Guide du chrétien*, 1738, in-4, du même, etc.

FROMAGEOT (Jean-Baptiste), profess. en droit à l'univ. de Dijon, né dans cette ville en 1724, mort en 1753, est auteur d'un ouvr. intit. : *les Lois ecclésiast. tirées des seuls livres saints*, Dijon, 1753, in-12; et de plus. dissertat. anonymes sur différ. sujets de jurisprudence.

FROMAGET (Nicol.), littérat., mort à Paris en 1759, est aut. des romans suiv. : *le Cousin de Mahomet*, Paris, 1742, 2 vol. in-12. — *Kara Mustapha*, ibid., 1750, in-12. — *Mirima, impérat. du Japon*, ibid., 1745, in-12. — *La Promenade de St-Cloud, ou la Confidence réciproque*, ibid, 1736-37 et 57, 3 vol. in-12. Fromaget a composé aussi 4 pièces, jouées sur le théâtre de l'Opéra-Comique de 1738 à 1740, mais qui n'ont pas été imprimées.

FROMENT (Gabriel), chanoine d'Uzès, né en 1512 dans cette ville, où il mourut fort âgé, était prevôt de la cathédrale lorsque l'év. Saint-Gelais, cédant à sa passion désordonnée pour une jeune religieuse, embrassa les doctrines du protestantisme naissant. Froment, voyant que l'exemple du pasteur allait entraîner une gr. partie du troupeau, monta en chaire, excommunia Saint-Gelais, et, par ses exhortat. à la fois fortes et onctueuses, ramena les fidèles égarés un moment. Le pape et le roi de France voulurent récompenser son zèle, en le nommant à ce même siége qu'il avait conservé à la foi catholique; mais il refusa constamm. un honneur dont ses vertus le rendaient si digne.

FROMENT (Antoine), théolog. protest., né à Tries près de Grenoble en 1509, enseigna le prem. les principes de la réforme à Genève en 1533, fut nommé pasteur de l'église St-Gervais en 1537, renonça au ministère évangélique en 1553, se fit notaire et fut créé membre du conseil de deux cents en 1559. On a de lui : *Deux pièces préparat. aux hist. et actes de Genève*, Genève, 1554, in-8, et plus. ouvr. MSs. sur le même sujet. — Un autre Froment (Antoine), avoc. au parlem. de Grenoble, est aut. d'un ouvr. intit. : *Essai sur l'incendie de Briançon* (1er décembre 1624) etc., etc., Grenoble, 1637, in-4.

FROMENT (Jean-Bapt.), général, né en 1770, mort en 1833 à Lisbonne, où il mit fin à ses jours, devint de bonne heure capit., et servit en qualité d'aide-de-camp du génér. Pannetier. Il se distingua, en 1807, à la fameuse bataille d'Eylau, et reçut le grade de chef de bataillon. Nommé, l'année suiv., adjudant-commandant, il fit les campagnes d'Espagne, où il montra la même bravoure et les mêmes talents, principalem. au combat d'Osmillos en 1812. Depuis cette époque, Froment se fit peu remarquer. Créé chevalier de St-Louis en 1814 et fait officier de la Lég.-d'Honn., il fut employé, en 1815, comme chef d'état-major; mais il rentra presque aussitôt dans le cadre des officiers en disponibilité. Lorsqu'après la révolut. de juillet, le gouvernem. franç. encouragea l'entreprise de don Pedro sur le Portugal, Froment entra au service de ce prince. Revenu en France par suite d'une maladie grave dont il avait été atteint, il fut invité à retourner en Portugal depuis son rétablissem., et emmena avec lui un certain nombre d'officiers français, avec lesquels il avait pris des arrangem. au nom de don Pedro; mais, arrivé à Lisbonne, il eut le chagrin de voir ce prince se refuser à ratifier ce qui avait été fait par lui, et n'hésita pas à s'en plaindre amèrem. A la suite d'une discussion violente à ce sujet, le duc de Bragance, s'oubliant au point de lui faire le plus sanglant affront, lui donna un soufflet. Le général rentra chez lui et se fit sauter la cervelle.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis de), év. d'Aire, né en 1632, à St-Denis de Gastines, dans le Bas-Maine, entra en 1648 chez les oratoriens de St-Magloire, commença à prêcher lorsqu'il n'avait encore que 18 ans, et se fit, dans l'éloquence sacrée, une réputation d'autant plus remarquable, qu'il était contemporain des Bossuet, des Bourdaloue et des Fléchier. Il mourut en 1684. Ses *Discours* ont été impr. la même année, Paris, 6 vol. in-12; ibid.,

1690, 4 vol. in-8. On y distingue l'*Oraison funèbre* du P. Senaut, et le *Discours* pour la prise d'habit de Mme de La Vallière.

FROMOND (Jean-Claude), religieux camaldule, né à Crémone en 1703, professa la philosophie à l'université de Pise, et mourut en 1765 : c'est l'un des savants qui honorent le plus l'Italie. Mathématiques pures, physique animale et expérim., chimie, hist. naturelle, il étudia toutes les parties de la science et leur fit faire à toutes quelq. progrès. C'est lui qui découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion qui parut singulière alors, et dont Haller a prouvé depuis la vérité jusqu'à l'évidence. Il était correspondant de l'academ. des sciences de Paris, et membre de presque toutes celles d'Italie. Les plus remarquables de ses ouvr. sont : *Nova et generalis introduct. ad philosoph.*, Venise, 1748, in-8. — *Della fluidità de' corpi trattato*, Livourne, 1754. — *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1758.—*De Ratione philosoph., quâ instrum. mechanica generatim potentiarum actionibus corroborandis vel enervandis*, etc., Pise, 1759. L'abbé Bianchi a publ. son *Elogio storico*, etc., Crémone, 1781, in-4. On y trouve la liste de tous les écrits de ce professeur.

FRONDE (la). Ce nom, sous lequel on a désigné, dès son origine, la faction qui s'éleva pendant la minorité de Louis XIV contre l'administration embarrassée de la régence, peint d'un seul trait le caractère de cette opposition fantastique et des guerres civiles qu'elle entraîna. Il avait été emprunté, assure-t-on, d'une sorte de jeu alors fort en usage parmi les enfants, qui, partagés en plusieurs bandes, se lançaient des pierres avec la fronde dans les fossés de Paris, et qui, lorsqu'ils se trouvaient en nombre suffisant, ou plus animés que de coutume à ce dangereux exercice, se réunissaient contre les archers que la police envoyait pour les disperser. C'est au sein du parlement que commença la lutte politique de la Fronde (1648) ; et comme les motifs de mécontentem. des factieux étaient partagés par une grande partie des grands et du peuple, dont Mazarin s'était aliéné la confiance, et à qui les violences de la reine-mère, Anne d'Autriche, faisaient de plus en plus souhaiter le renversement d'une autorité uniquem. fondée sur la force et l'arbitraire, l'insurrection s'étendit rapidem. de la capitale à l'intérieur de la France. Telle était la disposition des esprits, que, remués d'abord par quelques enthousiastes sans but, et dirigés ensuite par des hommes supérieurs dont l'ambition ou l'orgueil étaient peut-être l'unique mobile, ils se laissèrent entraîner à des désordres qui faillirent compromettre la puiss. roy. dans ce même état qui bientôt devait se montrer si docile sous le sceptre de Louis XIV. C'est en souffrant l'exil momentanné de Mazarin (1653) que ce prince fit disparaître la Fronde ; et le principal résultat de cette cabale tristem. ridicule fut un accroissem. d'autorité pour ce même ministre contre qui elle s'était élevée. Les ouvr. les plus estimés sur cette époque sont : l'*Esprit de la Fronde* (par J.-B. Mailly), 1774, 5 vol. in-12, et l'*Hist. de la Fronde*, par M. le comte de Saint-Aulaire, 1837, 3 vol. in-8.

FRONDIN (Élie), profess. d'hist. à Upsal, né en 1686, mort en 1761, a laissé un gr. nombre de dissertat. historiq. et un discours lat. — Son fils Berge Frondin, mort en 1783, bibliothéc. de l'université d'Upsal, était membre de l'acad. des belles-lettres de Stockholm, fondée par la reine Ulrique, sœur de Charles XII. Il a fait insérer dans les mém. de cette société des *Recherches sur l'état des lettres en Suède pendant le règne de Christine.*

FRONSPERG ou FRUNDSBERG (George), gentilhomme allem., servait en qualité de colonel dans les armées de Charles-Quint, et reçut de ce prince en 1526 l'ordre de lever des troupes pour faire le siége de Rome. Fronsperg, que ses opinions religieuses rendaient l'ennemi du pape, réunit 18,000 hommes avec lesquels il entra en Italie ; déjà il avait rejoint le connétable de Bourbon lorsqu'il fut frappé d'apoplexie et transporté à Ferrare, où il mourut au commencem. de l'année 1527. — Son fils Gaspar suivit aussi la carrière des armes avec distinction et mourut en 1536. La *Vie* de ces deux capit. a été écrite en lat. par Adam Reisner, Francfort, 1568, in-fol., et trad. en allem., ibid., 1599, in-fol.

FRONTE (Pierre de), magistrat florentin au 14e S., occupe une place distinguée dans l'hist. de Florence par sa conduite ferme et courageuse lors de la révolte des *Ciampi* en 1378. Il avait réussi à apaiser cette sédit. ; mais à l'expirat. de ses fonctions, les insurgés reparurent et recommencèrent leurs excès.

FRONTEAU (Jean), chanoine régul. de Ste-Geneviève et chancel. de l'univers. de Paris, né à Angers en 1614, mort curé de Ste-Madeleine de Montargis en 1662, contribua beauc. à la format. de la biblioth. de Ste-Geneviève, et prit une part très active aux disputes qui s'élevèrent relativement au véritable aut. de l'*Imitation de J.-C.*, et qui furent terminées en 1652 par un arrêt du parlement, qui défend d'imprimer ce livre à l'avenir sous le nom de l'abbé *Gessen* ou *Gersen*. Le P. Lallemant a publ. à Paris, 1663 in-4, l'*Éloge du P. Fronteau*, auq. on doit plus. ouvr. dont les plus remarq. sont : *Summa totius philosophiæ ex D. Thomæ Aquinatis doctrinâ*, Paris, 1640, in-fol.— *Refutatio eorum quæ contra Thomæ Kempensis vindicias scripsere D. Quatremaire, D. Launoy, etc., in quâ sustinetur evictio fraudis*, etc., Paris, 1650.—*Yvonis Carnotensis episcopi opera, edente J. Frontone*, Paris, 1647, in-fol.

FRONTIN (Sextus-Julius), *Frontinus*, mort vers l'an 859 (106 de l'ère chrét.), fut préteur, trois fois consul, et commanda les armées en qualité de proconsul dans l'expédit. d'Angleterre. Il reste de lui : 4 liv. de *Stratagèmes de guerre*, impr. dans les *Veteres de re militari scriptores* (Wesel, 1670, 2 vol. in-8), et plus. fois séparém. (les édit. de Leyde, 1731, in-8, et de Leipsig, 1772, in-8, avec des notes, sont les meill.) ; la meill. trad. franç.

est celle de Paris, 1772, in-8, avec le texte et des recherches sur Frontin. — *De aquæductibus urbis Romæ ;* les meill. édit. sont celles de Padoue, 1722, in-4, et d'Altona, 1792, in-8, avec des notes de J. Poleni : Rondelet en a donné une excellente trad., Paris, 1820, un vol. in-4 et atlas.— *De qualitate agrorum* : ce dern. ouvr., impr. dans le rec. des aut. qui ont écrit sur les limites, ne nous est parvenu qu'interpolé ; il paraît avoir été écrit dans la vieillesse de l'aut. qui n'y a pas mis la dernière main. L'édit. *princeps* des œuvres de Frontin, Bologne, 1494, in-fol., est très rare.

FRONTON (M. Cornélius), célèbre orateur lat. et l'un des maîtres de Marc-Aurèle, naquit à Cirte dans la Numidie, et s'appliqua plus volontiers à l'étude du latin que du grec. On ne sait pas au juste l'époque où il vint à Rome, mais il est certain qu'il y tenait un des prem. rangs parmi les maîtres d'éloquence sous le règne d'Adrien, et ce fut par l'ordre de ce prince qu'il donna des leçons à Marc-Aurèle ; il fut aussi l'institut. de Lucius-Vérus. Nommé consul, puis proconsul, il ne put exercer cette dernière charge, à raison de son âge et de ses infirmités. Après sa mort, le sénat lui vota une statue. Fronton est cité avec le plus gr. éloge dans les *Comment.* de son aug. élève Marc-Aurèle. Euménius, dans son *Panégyrique de l'emper. Constance*, le compare à Cicéron, tandis que Macrobe le représente comme un écriv. sec et aride ; mais l'opinion d'Aulu-Gelle, contempor. de Fronton, semblerait infirmer ce jugem. Le sav. Angelo Maio a découv. dans la biblioth. Ambroisienne de Milan les MSs. de plus. ouvr. de Symmaque et de Fronton, et a publ. (Milan, 1815, 2 vol. in-8) une édit. à laq. il a joint des lettres inéd. des emper. Antonin (*Pius*), Marc-Aurèle et Vérus. On a réimpr. les *Fragments* de Fronton à Francfort, 1816, 2 vol. in-8, avec comment. par Ruthkopf, et à Berlin, 1816, in-8 : cette édition a été publiée par M. B.-G. Niebuhr. Le card. Maio a donné une nouv. édit. des *Fragments* de Fronton, avec de nombr. édit., Rome, 1823, in-8 et in-4.

FRONTON *d'Émèse*, rhéteur, oncle du célèbre Longin, donna des leçons à Rome sous le règne d'Alexandre-Sévère, sous celui de Gallus à Athènes, et mourut dans cette ville à l'âge de 60 ans. Il avait composé plus disc., mais il ne reste de lui que quelq. morceaux d'économie domestique, en grec : *Sur la manière de conserver le vin sans altération; Méthode pour rendre le vin limpide; De ce qui peut sans inconvénient souffrir un long contact avec les olives; Sur les chiens.* Ces div. morceaux, recueillis par J.-A. Brassicanus, se retrouvent dans toutes les édit. des *Géaponiques*. — V. Duc.

FROSSARD, profess. de théol. protestante à Montauban, mort dans cette ville le 3 janv. 1830, à l'âge de 78 ans, était né à Nyon, dans le canton de Vaud. D'abord pasteur à Lyon, la révolut. l'éloigna des fonctions ecclésiastiques, qu'il ne reprit qu'en 1802 à Montauban. Lorsqu'on forma une faculté de théologie dans cette ville, il en fut nommé doyen, et fut aussi professeur de morale et d'éloquence de la chaire. Frossard était un des grands promoteurs de l'affranchissem. des nègres. On a de lui une traduct. des *Sermons de Blois* et d'un livre de Wilberforce, intit. : *le Christianisme des gens du monde mis en opposition avec le véritable christianisme*, Paris, 1821, 2 vol. in-8.

FROTHAIRE, évêque de Toul, en 813, administra son diocèse avec sagesse et modérat. et mourut en 848. Lors de la révolte de Bernard, roi d'Italie, contre Louis-le-Débonnaire, Frothaire, feudataire du roi de France, prit les armes pour soutenir la cause de son suzerain. Il assista ensuite aux divers conciles tenus pour juger les évêques qui avaient pris le parti des fils rebelles du trop faible Louis, et particulièrem. à celui de Thionville, où Ebbon, archevêque de Reims, fut déposé pour ce sujet. On a de ce prélat un *Rec. de lettres* qui, au nombre de 33, ont été insérées par André Duchesne, au t. II de ses *Historiens de France*.

FROTTÉ (le comte Louis de), chef des royalistes de Normandie, né dans cette province vers 1755, servait en qualité d'officier d'infanterie au commencem. de la révolut., dont il n'approuva pas les principes. Ayant émigré en 1792, il quitta l'Angleterre deux ans après pour essayer de soulever les habit. de la Normandie; après des succès variés et plus. combats où il montra de l'intelligence et du courage, il se vit contraint en 1796 de retourner en Angleterre. Profitant de la rupture des conférences de Rastadt, il reparut sur les côtes de Normandie en 1799, avec le titre de maréchal-de-camp, et se trouva bientôt à la tête d'un corps de 10,000 hommes. Cependant la journée du 18 brumaire promettant plus de stabilité au nouvel état des choses, plus. chefs de bandes se soumirent ; Frotté, après avoir essayé de résister à l'entraînement général, demanda lui-même à capituler le 28 janvier 1800, et reçut un passeport pour se rendre à Alençon où il devait négocier un accommodem. Une lettre interceptée ayant fait croire que son intent. était seulem. de gagner du temps et non de se soumettre, il fut trad. devant une commission milit., condamné à mort, et la subit avec le plus grand courage.

FROULLAY-TESSÉ (Charles-Louis de), évêque du Mans, né en 1687 à St-Denis-de-Gastines, administra pend. 44 ans son diocèse avec autant de sagesse que de modération, fonda un collége-séminaire à Domfront, une maison de retraite pour les prêtres infirmes, un Hôtel-Dieu pour les malades, pend. les années désastreuses de 1738 et 1739, fournit des aliments et de l'ouvr. à près de 10,000 indigents, et mourut regretté des pauvres en 1767. On a de ce vertueux prélat un *Mandement* contre le traité des *Ordinations anglaises*, du P. Courayer, 1727, in-4. — Des *Ordonnances synodales*, 1747, in-8. — Un *Nouveau bréviaire*, Paris, 1748, 4 vol. in-8.

FROWDE (Philippe), poète angl., mort à Londres en 1737, a laissé plus. pièces de vers insérées par Addison dans les *Musæ anglicanæ*, et 2 tragédies qui eurent peu de succès au théâtre, mais qui

trouvèrent beaucoup de lect. lorsqu'elles furent impr., *the Fall of Saguntum* (la Chute de Sagonte), représentée en 1727 ; et *Philotas*, en 1731.

FRUGONI (Charles-Innocent), l'un des plus célèbres poètes ital. du 18e S., né à Gênes en 1692, mort à Parme en 1768, était entré à 15 ans dans la congrégat. des somasques ; mais, dégoûté d'un état pour lequel il n'avait nulle vocation, il obtint en 1733 du pape Clément XII sa sécularisation. Après avoir professé la rhétorique avec succès à Brescia, à Rome, à Gênes, à Bologne, il fut, par le crédit du card. Bentivoglio, admis à la cour du duc de Parme, François Farnèse, et sa fortune suivit presque constamm. celle de ce malheureux duché, sujet et théâtre de tant de querelles et de combats. Quoiq. poète de cour et astreint à tous les genres de composit. futiles que cette condit. comporte, Frugoni dut plus encore sa réputat. à son talent pour la satire qu'à l'adresse avec laq. il savait manier la louange. Ses *OEuvres complètes* ont été recueillies par le comte de la Torre Bezzonico, avec des *Mém. histor. et littér. sur la vie et les ouvr. de l'aut.*, Parme, 1779, 9 vol. in-8 : on y trouve des odes, des sonnets, des satires, des épîtres, les unes en vers *sdruccioli*, d'autres en vers *sciolti* : c'est dans ce dernier genre surtout que Frugoni est demeuré sans rivaux. On a impr. ses *OEuvres choisies*, 1782, 4 vol. in-8.

FRUITIERS (Philippe), peintre, né vers 1625 à Anvers, quitta la peinture à l'huile pour la miniature et la gouache. On a peu de détails sur la vie de cet artiste; il faut cepend. qu'il ait eu un talent réel, puisque Rubens lui fit faire en un seul tabl. son portrait et celui de toute sa famille.

FRUMENCE (St), *Frumentius*, apôtre de l'Éthiopie au 4e S., né à Tyr, fut élevé par Méropius, son parent, et conduit par lui en Abyssinie. Ayant obtenu l'affect. du roi de ce pays, Frumence s'en servit pour y faire connaître la religion chrétienne. Il fit en 331 un voyage en Égypte, reçut l'épisc. de St Athanase, patriarche d'Alexandrie, retourna près de ses néophytes, et continua de gouverner avec sagesse son église naissante jusqu'à sa mort arrivée vers 360.

FRYE (Thomas), artiste irlandais, né en 1710, mort à Londres en 1762, s'y était fait une gr. réputation comme peintre de portraits. Il a gravé avec quelq. succès plus. portr. de grand. natur., parmi lesq. on cite le sien. L'Angleterre lui doit le perfectionnem. de la porcelaine, dont il dirigea une manufacture pendant 15 années.

FUALDÈS (Ant.-Bernardin), ancien procureur du roi à Rodez, assassiné le 19 mars 1817 dans la maison d'un certain Bancal, manouvrier de cette ville, était né vers 1761 au Mur-de-Barrez, et avait été reçu avocat au parlement de Toulouse quelq. années avant la révolution. La police ayant découvert, après d'actives recherches, les auteurs du meurtre atroce de ce magistrat, leur procès fut instruit devant la cour d'assises du Tarn. Les débats de cette cause compliquée, et dans laquelle les dépositions extrordinaires d'une dame Manson, qui s'y trouvait impliquée, jetèrent plus d'intérêt que de lumières, fixèrent assez long-temps l'attention générale. On en trouvera les détails dans l'*Hist. et procès complet des assassins de M. Fualdès, par le Sténographe français* (M. Latouche), Paris, 1818, 2 vol. in-8, 3e édit.

FUCA (Jean de), pilote grec, né au 16e S. dans l'île de Céphalénie, et dont le véritable nom était *Apostolos Valerianos*, mort à Zante en 1602, servit pendant plus de 40 ans sur les vaisseaux du roi d'Espagne aux Indes-Occident. Ayant été détaché en 1592 du port d'Acapulco pour trouver un passage qui menât du gr. Océan à l'Océan atlantique, il découvrit effectivem. un détroit qui porte son nom : il l'indiqua comme situé entre le 47e et le 48e degré de latitude boréale ; mais le voyageur anglais Vancouvert l'a décidém. fixé entre le 48e et le 49e degré.

FUCHS (Théophile), poète allem., né en 1720 à Leppersdorff dans la Haute-Saxe, mort à Meissen vers 1810, était fils d'un pauvre paysan, qu'il aida dans ses travaux jusqu'à l'âge de 18 ans. A cette époque il obtint la permission d'aller faire ses études à Leipsig, et partit à pied, ne possédant que 7 florins, et composant le long de la route un poème en vers alexandrins sur sa misère actuelle et ses brillantes espérances pour l'avenir. Hagedorn, ayant lu ce premier essai de Fuchs, fit en sa faveur une collecte de 700 écus, qui lui permit de suivre pendant 5 ans ses études. Lorsqu'elles furent terminées, il se rendit à Dresde, où il fut nommé en 1751 second pasteur à Zebren, et commença dès-lors à jouir d'une honnête aisance. Les poésies de Fusch, presque toutes dans le genre lyrique, ne le placent guère qu'au 3e rang parmi les poètes allem. Elles ont été pour la plupart insérées dans le rec. de Christ.-Henri-Schmid. Il avait publ. lui-même : *Poésies d'un fils de paysan*, Dresde, 1752, in-8, nouvelle édition augment., ib., 1771, in-8. — *Ma vie jusqu'à l'âge de 77 ans, brièvement racontée pour la gloire de Dieu et la consolation des pauvres*, 1796, in-8. — Fuchs (Jean-Christ.), physicien et littérat., né à Gross-Germersleben, dans le duché de Magdebourg, en 1726, mort en 1795, gouvern. des pages du roi et de la reine de Prusse, était membre de la société des scrutateurs de la nature de Berlin, et a inséré dans les mém. de cette acad. plus. dissertat. intéressantes, notamm. *sur l'hist. des fossiles et des pétrifications; sur les paratonnerres; sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau; sur le mérite moral et littér. de Voltaire*. — Fuchs (George-Frédéric), compositeur, né à Mayence, mort à Paris en 1821, a laissé plus. morceaux d'harmonie qui obtinrent quelq. succès à l'époque de leur publication, entre autres *la Bataille de Marengo*.

FUEILLE (Jean-Baptiste-Louis de La), littérat., né l'an 1691 en Champagne, mort receveur particulier des finances à Sedan l'an 1747, est aut. d'un petit ouvr. dirigé contre les étymologistes et les archéologues, intit. : *Dissert. sur l'antiq. de Chaillot pour servir de mém. à l'histoire univers.*, Paris,

1736, in-8 de 16 pages. Cette petite pièce, dans le genre du *Mathanasins* de Saint-Hyacinthe, fut attribuée dans le temps à l'abbé Desfontaines et à Coste de Toulouse.

FUENTE (Jean-Léandre), peintre espagnol, né à Grenade en 1600, mort dans sa patrie en 1654, se distingua par l'exactitude de son dessin et la beauté de son coloris. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un *St Jean* dans l'église de ce nom à Grenade, 8 gr. tabl. représentant la *Passion* dans l'église des Augustins de la même ville, et la *Charité* dans celle de St-Philippe *el Real* à Madrid.

FUENTES ou FONTE (Barthélemi), est le nom réel ou supposé d'un amiral au service d'Espagne, qui, selon une relation très douteuse, aurait découvert en 1640 un gr. archipel sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et aurait, étant parti de Lima, rencontré, par le 53e degré de latitude, le capit. angl. Shapely venant de Boston, c.-à-d. de l'est: ce qui prouverait l'existence d'une communication entre les deux Océans par le nord de l'Amérique. La *Relat.* de Fuentes, contenue dans une lettre de 7 pages in-4, impr. pour la première fois à Londres en 1708 dans les *Mém. des Curieux*, et souv. réimpr., a été le sujet de longues discuss. entre les voyageurs et les géogr. : Delisle, Buache, Fleurieu semblent croire à la vérité du récit de Fuentes; Robert de Vaugondy et Vancouvert le regardent comme une fable, et aucun écrivain espagn. n'en parle, à l'exception de l'auteur de la *Noticia de California*, Madrid, 1757, lequel nie formellem. l'existence du soi-disant amiral.

FUENTES (le comte de), général espagnol, né à Valladolid en 1560, fit ses prem. armes dans la campagne de Portugal sous le fameux duc d'Albe, se distingua ensuite dans celle de Flandre sous les ordres d'Alexandre Farnèse, et accompagna ce prince en France, où le roi d'Espagne, profitant des troubles de la Ligue, espérait asseoir sa domination. Il continua de se signaler par son courage à la guerre et son talent dans les missions diplomatiques pendant les règnes de Philippe III et de Philippe IV, et périt en 1643 à la bataille de Rocroy, où il commandait, à l'âge de 82 ans, cette fameuse infanterie espagn. long-temps la terreur de l'Europe, dont la défaite mit le sceau à la gloire du grand Condé et commença dignem. celle du règne de Louis XIV.

FUESSELI (Jean), réformateur, né Zurich en 1477, a laissé une *Chron. suisse* qui va jusqu'en 1519. — Son frère, Pierre, qui mourut en 1548, avait fait plus. campagnes en Italie et un voyage en Terre-Sainte, dont il a donné la relation. On a encore de lui : l'*Hist. de la guerre civile en Suisse*, de 1531 : et celle de la *Prise de Rhodes*.

FUESSELI (Matthieu), peintre, né à Zurich en 1598, mort en 1664, fut élève de Gotthard Ringgli, voyagea en Italie et fréquenta à Venise l'atelier de Tempesta et celui de l'Espagnolet, dont il se concilia l'amitié. De retour dans sa patrie, il s'y fit une réputation par son habileté à représenter des scènes effrayantes, telles que batailles, pillages, incendies, etc. Cet artiste a gravé avec succès dans le genre de Callot. Son fils et son petit-fils furent de bons peintres de portraits. Le dernier mourut en 1739. — Fuessli (Jean-Melchior), graveur, né en 1677 à Zurich, mort dans la même ville en 1736, exécuta un gr. nombre d'estampes, parmi lesquelles on distingue surtout celle qui représente la *Cérémonie des serments* qui consacrèrent l'alliance de la république de Venise avec les deux cantons de Zurich et de Berne. — Fuessli (Jean-Gaspar), arrière-petit-fils de Matthieu, peintre, né en 1707 à Zurich, mort dans la même ville en 1782, fut élève de son père, et voyagea pour se perfectionner dans les différentes villes de l'Allemagne. A la pratique de son art Fuessli joignait une connaissance approfondie de la théorie; il a été l'édit. du *Tr. sur le beau et sur le goût en peint.* par Mengs, Zurich, 1762; des *Lettres de Winkelmann, adressées à ses amis en Suisse*, ib., 1778; et a publ. d'original : *Vies de Bugendas et de Kupetzki*, Zurich, 1768, in-4, en allemand. — *Histoire des meill. peintres de la Suisse*, 1755-74, 4 vol. — *Supplément*, 1780. — *Catalogue raisonné des meill. grav.*, etc., ib., 1771. — Ses deux filles, mortes avant lui, avaient réussi dans la peinture des fleurs et des insectes. — Fuessli (Jean-Rodolphe), fils du précédent, né à Zurich en 1737, mort à Vienne en 1806, fut élève de son père, et réussit égalem. dans le dessin, la peinture et la gravure. On lui doit un *Journal de l'art destiné pour les états autrichiens* : quelq. cahiers seulem. ont paru à Vienne en 1801 et années suivantes. — *Catalogue raisonné des meill. estampes, gravées d'après les artistes les plus célèbres de chaque école*; les 4 vol. qui ont été publ. à Zurich, de 1798 à 1806, ne comprennent que les écoles flamande et ital. — Fuessli (Gaspar), frère du précédent, libraire et naturaliste à Zurich, né dans cette ville en 1745, y mourut en 1786, après y avoir publ. : *Catalogue raisonné des insectes de la Suisse*, 1775, in-4, fig. — *Magasin d'entomologie*, 1778, et ann. suiv., 3 vol. in-8. — *Archives d'entomologie*, 1781, 1786, 6 cah. in-4, trad. en angl. et en français, Londres, 1795, in-4. — Fuessli (Jean-Rodolphe), de la famille des précéd., peintre en miniature, né en 1709 à Zurich, mort dans cette ville en 1793, étudia les principes de son art sous Melchior Fuessli, et alla ensuite se perfectionner à Paris sous Lautherbourg l'aîné. On a de lui *Dictionn. des artistes*, 1763 à 1777, in-4; 1779, in-fol. Cet import. ouvr. a été continué par son fils.

FUESSLI ou FUSELI (Henri), membre de l'académie royale de peint. et sculpt. à Londres, né à Zurich vers 1735, fut du petit nombre des peintres d'histoire de l'école anglaise, et tient parmi eux une place distinguée. Il a traduit en anglais les *Réflexions sur la peinture et la sculpt. des Grecs*, par Winckelmann, et les *Aphorismes sur l'homme*, de Lavater, dont il était l'ami intime. Il avait été profess. de peinture à l'acad., et avait publié une édit. augmentée du *Dictionnaire des peintres* de Pinkerton. Il mourut à Londres en 1825.

FUESSLI (Henri), mort à Zurich en 1832, à l'âge de 87 ans, était associé de la maison de librairie de Zurich connue sous la raison Orell, Fuessli et Ce; il se distingua par ses excellents travaux sur l'*Histoire de la Suisse*. Il avait été le disciple de Bodmer, qu'il remplaça dans sa chaire, en 1760, et l'ami de Bretinger. Ces trois savants ont eu dans le temps une puissante influence sur la littérature allem. Ce fut Fuessli qui initia Jean de Muller à l'étude de l'histoire de la Suisse. Jamais il ne cessa de prendre une part active à la direction politique des affaires de sa patrie, et en particulier au gouvernem. de son canton natal.

FUET (Louis), canoniste, né à Orléans en 1681, mort à Paris en 1739, n'avait commencé à apprendre la langue latine qu'à l'âge de 20 ans. Toutefois ses études pour être tardives n'en furent que plus solides; il se rendit en peu de temps très habile dans le droit canon, et eût fait honneur par ses lumières au clergé de France, si son évêque ne lui eût refusé un *dimissoire*, parce qu'il lisait Jansénius, et se rangeait parmi les advers. de la bulle. La même cause lui suscita plus. désagrém. lorsqu'il se fut fait recevoir avoc. au parlem. de Paris, où il signala ses talents dans un gr. nombre de consultat. On lui doit : *Mémoire sur l'injustice de l'excommunicat. dont on menace les appelants*, Paris, 1712 et 1719. — *Traité des matières bénéficiales*, ibid., 1721. — *Mém. et consultat. relatifs aux dignités collégiales de St-Pierre de Lille*, ibid., 1726.

FUGA (Ferdinand), architecte, né à Florence en 1699, mort à Naples en 1782, architecte du roi, a exécuté dans cette capitale plus. trav. remarq., notamment l'hospice général des pauvres, le plus vaste de l'Europe.

FUGÈRE (Alexandre-Conrad), littérat., né en 1721 à Paris, mort dans cette ville en 1758, fut chargé par M. de Malesherbes, après la mort de de Boze, de la direct. du *Journal des savants*, et y inséra plus. articles remarq., entre autres une *Analyse de la lettre de J.-J. Rousseau sur la musique franç.*; un *Examen critique d'une nouvelle trad. des Olympiques de Pindare*; un *Tableau du change des monnaies dans les principales villes de l'Europe*, etc. Il a laissé plus. ouvrages MSs. Son *Éloge* a été inséré dans *l'Année littéraire*, 1758, tome IV, et dans le *Journal des savants* (août 1758).

FUGGER, nom d'une famille de riches négociants d'Augsbourg, anoblis par l'emper. Maximilien. Dominique Custos, grav. d'Anvers, a publié une suite de 127 portraits des membres les plus illustres de cette famille, sous ce titre : *Fuggerorum et Fuggerarum quæ in familiæ natæ, quæve in familiam transiverunt, quot extant, ære expressæ imagines*, 1593, 1618, 1620 et 1754, in-fol., avec de courtes notices des personnages en allem. Cette collect. remonte à Jacques Fugger, dit *le Vieux*, mort en 1469. — Fugger (Huldrich), né à Augsbourg en 1528, mort à Heidelberg en 1584, avait embrassé l'état ecclésiast. et devint camérier du pape Paul III; mais ayant adopté les principes de la réforme, il se démit de son emploi et revint en Allemagne, où il se livra exclusivem. à la culture des lettres. Protect. éclairé des sav., il ne se borna pas à favoriser les écriv. de sa nation; on sait qu'il donna une forte somme au célèbre Henri Estienne pour qu'il pût continuer ses précieuses édit. Il avait formé à gr. frais une riche collect. de MSs. anc. qu'il légua avec sa biblioth. à l'élect. palatin. — Son frère, Jean-Jacques, partagea son goût pour les livres et forma une biblioth. précieuse, dont Jérôme Wolfius fut le conservat. On a de lui en allem. *la Vraie descript. histor. de la maison d'Habsbourg et d'Autriche*, 1555, 2 vol. in-fol., MS. enrichi de plus de 30,000 fig. d'armoiries, sceaux, portraits, etc.; on en conserve des copies dans les biblioth. de Vienne et de Dresde. Lambécius et Kollar en ont publ. des fragm., et Sigismond de Birken un extr. sous le titre de *Miroir d'honneur de la maison d'Autriche*, 1668, in-fol. — Fugger (Antoine et Raimond), fondèrent au 16e S. à Augsbourg deux hôpitaux, un cabinet d'antiques, une galerie de tabl., un jardin botanique, et l'église de St-Maurice, où ils firent placer un magnifique jeu d'orgues, le plus gr. et le plus beau qu'on eût encore vu en Allemagne. — Fugger (Othon-Henri), comte de Kirschberg et de Weissenhorn, né en 1592, mourut en 1644, après avoir signalé sa valeur et ses talents milit. au service de l'Espagne et de l'empire, en Bohême, dans les Pays-Bas, en Franconie, etc., et avoir mérité par sa belle conduite d'être promu au grade de grand-maître de l'artillerie.

FUHRMANN (Mathias), ermite de St-Paul, et définiteur-général de la province d'Autriche, mort à Vienne en 1773, a publ. en allemand, de 1734 à 1767, plusieurs ouvr. intéressants, parmi lesquels nous citerons : *l'Autriche ancienne et moderne*, Vienne, 1734-37, 4 parties in-8. — *Descript. hist. de la ville et des faubourgs de Vienne*, ibid., 1re partie, 1766, in-8, avec 4 pl.; 2e part., 1766-67, 2 vol. in-8, avec 7 pl. — *Hist. générale ecclésiast. et civ. des états héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an 337 de J.-C.*, ibid., 1769, in-4, avec 13 pl.

FUIREN (George), médec., né à Copenhague en 1581, mort en 1628, avait été chargé par le roi de recueillir les plantes que fournit le Danemarck, et ne put terminer son travail, qui fut inséré par Thomas Bartholin dans sa *Cista medica*, sous le titre de : *Index plantarum indigenarum quas in itinere suo observavit Fuirenus*. Le rect. Wolfgang Rhumann a consacré à la mém. de ce sav. médec. un *Programma funebre*. — Fuiren (Henri), fils du précéd., médec. et natur., né à Copenhague en 1614, passa la plus gr. partie de sa vie à différ. univ. d'Allemagne, d'Italie et de France, et mourut dans sa patrie en 1659, léguant à l'univ. de Copenhague sa bibliothèque et son cabinet, dont Thomas Fuiren, son frère, a rédigé les notices : *Rariora musæi Henrici Fuiren quæ academ. hafniensi legavit*, Copenhague, 1663, in-4. — *Catal.*

bibl. Henrici Fuiren, hafniensi acad. donatæ, ibid., 1660, in-4.

FULBERT, 54e évêque de Chartres et l'un des plus sav. prélats de son temps, naquit suiv. les uns en Italie, suiv. d'autres à Chartres. Quoi qu'il en soit du lieu de sa naissance, il est certain qu'elle était obscure, et qu'il ne dut, comme il le dit lui-même, l'avancem. qu'il obtint qu'à son éducat. et au soin que prirent ses maîtres de cultiver les heureuses disposit. qu'il avait reçues de la nature. Après avoir étudié à Reims sous le célèbre Gerbert, qui devint pape sous le nom de Silvestre II, Fulbert professa les lettres et la méd. à Chartres, où ses talents lui attirèrent un gr. nombre de disciples franç. et étrangers. Promu au siége épiscopal en 1007, il assista à toutes les assemblées d'évêq. qui eurent lieu de son vivant, non-seulem. pour décider les quest. relatives au dogme et à la discipline de l'Église, mais encore à l'administrat. de l'état et aux affaires purem. politiq. Fulbert s'y fit admirer pour son éloquence et son savoir, en même temps qu'il se fit estimer pour sa modération et sa fidélité inviolable envers le roi. Après avoir rebâti avec magnificence son église, qu'un vaste incendie avait détruite, et y avoir introduit l'usage du chant en partie, Fulbert mourut en 1029, laissant des *sermons* au nombre de 111, des poésies sacrées et des lettres, qui ont été impr. Paris, 1595, et 1608, in-8, sous ce titre : *D. Fulberti carnutensis episcopi antiquiss. opera varia.* — FULBERT, archid. de Rouen, sophiste, c.-à-d. littérat. et philosophe célèbre du 11e S., passe pour l'auteur d'une *Vie de St Romain*, archev. de Rouen, publ. par Nic. Rigault, 1609, in-8; d'une *Vie de St Remi*, archev. de Rouen, mort en 771, insérée dans le tome IIIe du *Thesaur. anecdotor.*, et de deux *Traités*, l'un sur *l'ordre et la manière de célébrer le concile*, l'autre sur la *manière d'ordonner un évêque*, insérées par dom Mabillon au tome IIe de ses *Analectes.* — Un autre FULBERT, religieux, a laissé une *Histoire des miracles de St Ouen, fondat. de son monastère*, et une *Vie de St Aicadre*, vulgairem. St Achard, abbé de Jumiége. — V. ABAILARD.

FULDA (FRÉDÉRIC-CHARLES), pasteur luthér., et l'un des Allem. les plus habiles dans l'étude des langues, né en 1724 à Wimpffen en Souabe, mort curé d'Ensingen en 1788, était membre de l'acad. des sc. de Gottingue, de celle de Manheim et de la société allem. d'Anhalt-Bernbourg. Parmi ses ouvr. tous en allem., on distingue surtout : *Mém. sur les deux dialectes principaux de la langue allem.*, Leipsig, 1773, in-4. — *Recueil étymologique des principaux mots radicaux de la langue germanique*, publ. par J.-G. Meusel, Erlang, 1776, gr. in-4. — *Essai d'un recueil général des idiotismes allem.*, Berlin, 1788, in-8. — FULDA (Jean-Chrétien), né en 1740, dans la principauté de Waldeck, mort pasteur à Hambourg en 1784, a publ. en allem. quelques *Discours* ou *Opuscules ascétiques.* — FULDA (Jean-Jules-Chrétien), aussi pasteur luthér., né à Gotha en 1734, mort à Leipsig en 1796, a laissé des ouvr. ascétiq. et théolog. en allem., des poésies en lat. et en allem., et une dissertat. *de Crucis signaculo precum christianarum comite*, Leipsig, 1759, in-4.

FULGENCE (St), *Fabius-Claudius-Gordianus Fulgentius*, évêq. de Ruspe, né à Lepte dans la Byzacène, en Afrique, vers l'an 463, fut élevé avec soin par sa mère, et acquit en peu de temps une gr. connaissance des lettres grecq. et lat. Son mérite lui valut la charge de procurateur de la province ; mais la lecture d'un sermon de St Augustin lui fit prendre la résolut. de renoncer au monde. Il se retira successivem. dans deux monastères, malgré le désespoir de sa mère, puis vint à Rome pour visiter le tombeau des SS. apôtres, en 500, à l'époque où Théodoric, roi de Goths, faisait son entrée solennelle dans cette anc. capitale de l'empire. De retour en Afrique, Fulgence fut élu évêq. de Ruspe et exilé ensuite avec les autres évêques africains en Sardaigne, par Trasimond, roi des Vandales; rappelé dans son diocèse par Hilderic, success. de ce prince, il y mourut en 533. Ce prélat, regardé comme un des PP. de l'Église, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr. dont on trouvera une ample analyse dans la *Biblioth. ecclésiast.* de Dupin, tom. VI, et qui ont été réunis (par L.-U. Mangeant) en un vol. in-4, Paris, 1684. Fulgence fut appelé *l'Augustin* de son siècle, parce que sa doctrine sur la grâce est celle de St Augustin, et que son style se rapproche de celui de ce docteur.

FULGENCE (PLANCIADES), auteur d'un ouvr. en III livres sur la mythologie, adressé à un prêtre nommé Catus, était, suivant quelq. biographes, évêque de Carthage au 6e S. On l'a confondu aussi avec St Fulgence, évêque de Ruspe. Son ouvr., impr. pour la prem. fois à Venise (vers 1493), in-4, l'a été dep. à Augsbourg en 1507, à Bâle en 1543, par les soins de J. Commelin en 1599, et dans les mythographes. Baillet attribue encore à Planciades un livre sur les allégories de Virgile, adressé au grammair. Chalcide.

FULGOSE. — V. FRÉGOSE.

FULLER (THOMAS), historien angl., né l'an 1608 à Aldwinckle dans le Northampton, mort en 1661, chapel. du roi Charles II, montra dès sa jeunesse pour la poésie des disposit. dont ses ouvr. histor. se ressentent plus ou moins. Lors de la guerre civile entre le roi et le parlem., il adopta le parti de la cour, fut successiv. nommé chapelain de l'armée de sir Ralph Hopton et de la princesse Henriette-Marie, et quoiqu'il n'eût pas émigré avec la famille royale, il resta constamm. fidèle à la cause qu'il avait embrassée et qu'il défendit de sa plume ainsi que dans la chaire. Fuller a publ. un grand nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons un poème intit. : *David's hainous sin, heartie repentaunce, and heavie punishment*, Londres, 1631, in-8. — *History of the holy war*, Cambridge, 1640, in-fol.; 1647, 3e édit. — *The church history of Great Britain*, etc., ibid., 1656, in-fol., ouvr. recherché, dans leq. se trouve l'hist. de l'univ. de Cambridge et celle de l'abbaye de Walthone. —

The speech of Birds, also of flowers, partly moral, partly mystical, ibid., 1660, in-8. — *History of the Worthies of angland*, Londres, 1662, in-fol., ouvr. intéress.

FULLER (ISAAC), peintre angl., mort en 1672, avait passé plus. années en France pour y prendre des leçons de Perrier. De retour dans sa patrie, il peignit alternativem. l'hist. et le portrait. On cite comme ses chefs-d'œuvre deux devants d'autel, l'un pour l'église de la Madeleine à Oxford, l'autre pour celle du collége de Wadham de la même ville; et 5 gr. tableaux représentant *la Fuite de Charles II*, composés après la restaurat. et placés dans une des salles du parlem. à Dublin.

FULLER (JOHN), chirurgien, mort vers 1806, est aut. d'un *Essai populaire sur la structure, la formation et conservation des dents* (en anglais), Londres, 1815, in-8, avec des pl. et des observat. prélimin., par Richard Downing. — FULLER (Th.), né en Afrique, mort vers 1805 dans l'Amérique-Méridionale, est cité comme un exemple frappant de l'aptitude des nègres aux combinaisons les plus abstraites. Cet homme, dépourvu des prem. éléments de l'instruct., était doué d'une facilité prodigieuse pour les calculs de tête. On rapporte qu'un jour il résolut par ce moyen la question suivante dans l'intervalle d'une minute et demie : combien de secondes a vécu un homme âgé de 70 ans, ...mois, ...jours, etc.? Tel était alors à peu près l'âge du nègre lui-même.

FULLONIUS. — V. FOULON.

FULRADE, 14ᵉ abbé de St-Denis, au 8ᵉ S., contribua puissamm. à la révolut. qui fit descendre du trône le dernier des Mérovingiens pour y placer Pépin. Chargé de missions import. par ce prince près du souver. pontife, et par le souver. pontife près des rois lombards, il les termina toutes heureusement, obtint de gr. honneurs pour lui-même et de gr. priviléges pour son abbaye, où il mourut en 777. Le célèbre Alcuin lui fit une magnifique épitaphe.

* FULTON (ROBERT), célèbre mécanic., né vers 1767, dans le comté de Lancastre (état de Pensylvanie), fut d'abord destiné à la profess. de joaillier, qu'il abandonna pour se livrer à peinture, suivit à Londres les leçons de West, originaire d'Amérique, et, après avoir passé quelq. années sous ce gr. peintre d'hist., il exerçait son art dans le comté de Devon lorsqu'il fit la connaiss. du mécanicien Rumsey, son compatriote. Par suite de cette liaison, l'élève de West résolut de quitter une carrière dans laq. il désespérait de parvenir à une gr. célébrité, pour se livrer à l'étude de la mécanique, dont sa prévision lui promettait des résultats plus avantageux. Il suivait cette nouv. direct. lorsqu'un autre Américain, Joël Barlow, l'attira en France pour y travailler à un panorama. Cette entreprise, à laq. Fulton prit part, non-seulement comme artiste, mais encore comme intéressé, lui procura des bénéfices considérables qui le mirent à même de continuer ses études de mécanique et de s'y vouer exclusiv.; il se trouva en relat. avec des sav. de l'Institut, des ingénieurs civ. et milit., dont la conversat. et les écrits achevèrent de développer son génie. De retour aux États-Unis, il publ. plus. découvertes, telles qu'un *Moulin pour scier et polir le marbre;* une *Machine à faire des cordes;* un *Bateau pour naviguer sous l'eau;* une machine appelée *Torpedo, ou Moyen de faire sauter en mer les vaisseaux ennemis;* un *Traité sur le perfectionnem. des canaux de navigat.*, etc.; mais l'invent. qui immortalisera le nom de Fulton est celle du *steam-boat*, ou bateau à vapeur, trop connu aujourd'hui en Europe pour que nous en donnions ici la descript. « Quelles que soient, dit un biographe, les idées que des projets antérieurement formés puissent avoir suggérées à Fulton pour son *steam-boat*, il n'en est pas moins certain que, le prem., il a su lever les difficultés qui jusque-là s'étaient opposées à leur exécution, et qu'il a réalisé un véhicule nouv. dont l'emploi se multipliera chaque jour en perpétuant le nom de son auteur. » Le chagrin de se voir contester l'honneur de sa découverte, et l'établissem. d'autres *steam-boats* que les siens sur les mêmes rivières où il devait avoir le privilége exclusif de cette entreprise, conduisirent Fulton au tombeau, le 24 février 1815. Les sociétés sav., tous les hommes instruits de New-York, assistèrent à ses funér. et portèrent le deuil pend. un mois. Son système de canaux, impr. à Londres sous le titre de : *On the improvement of the canal's navigation*, 1796, in-4, avec 17 pl., a été trad. en franç. par M. de Récicourt, sous ce titre : *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation*, etc., Paris, an VII (1799), in-8, avec 7 pl. Plus. des découvertes de Fulton ont été décrites en franç., dans les *Annales des arts et manufactures*, et dans le *Bulletin de la soc. d'encouragem.* La *Vie de Fulton* a été publ. par son ami Cadwaller D. Colden, New-York, 1819, in-8.

FULVIE, célèbre Romaine, fut success. femme du tribun P. Clodius et de Marc-Antoine. Après le meurtre de Clodius, elle fit placer son cadavre devant le vestibule de sa maison, et souleva le peuple, qui s'était assemblé autour d'elle. Ayant épousé Antoine, elle le seconda dans ses proscript., et ne montra pas moins de cruauté que lui. Elle se fit apporter la tête de Cicéron; et, après l'avoir insultée lâchem., lui perça la langue avec un poinçon d'or. Pend. qu'Octave et Antoine faisaient la guerre contre les meurtriers de César, elle exerça dans Rome la souver. autor.; s'étant liguée avec L. Antoine, frère du triumvir, elle forma contre Octave un parti très puissant, et le força à en venir aux mains. Obligée de quitter Rome, elle alla avec L. Antoine s'enfermer dans Pérouse, où elle soutint un long siége : la famine seule put la déterminer à se rendre (40 av. J.-C.). Elle alla rejoindre son époux; mais le chagrin qu'elle ressentit de sa passion pour Cléopâtre la conduisit au tombeau.

FULVIUS, nom d'une illustre famille rom. qui fournit à la républ. un gr. nombre de magistr. —

M. Fulvius-Nobilior, préteur en Espagne (558 de Rome, 196 avant J.-C.), y fit de grandes conquêtes, et s'empara de Tolède, place regardée jusqu'alors comme imprenable. Consul en 565 (189 ans av. J.-C.), il fit la guerre en Grèce, soumit les Étoliens, et s'empara d'Ambracie et de l'île de Céphalénie. Nommé censeur 10 ans après avec Émilius-Lépidus, son ennemi mortel, il renonça généreusem. à son ressentim. pour le bien de la républ. — M. Fluvius-Flaccus, consul en 629 (125 av. J.-C.), seconda les tentatives des Gracques, et fit exécuter la loi agraire. Quatre ans après, cité avec Tib. Gracchus par le consul Opimius pour rendre comte de sa conduite, il refusa de répondre et s'empara du mont Aventin; mais il y fut poursuivi et tué par le consul.

FULVY (Philibert-Louis ORRY, marq. de), né en 1736, était fils de J.-H.-L. Orry, conseil.-d'état, intend. des finances, et fondat. de la manufact. de porcelaines de Vincennes, depuis tranférée à Sèvres, et devenue si célèbre. Il cultiva les lettres par goût, et publ. dans les *Almanachs des Muses* et dans les recueils du temps, quelq. pièces de poésie qui furent attribuées à Monsieur, depuis Louis XVIII, sans que le véritable auteur songeât jamais à en réclamer l'honneur. A l'époque de la révolution, il passa en Angleterre, et s'établit à Londres, où il mourut en 1823. On trouve quelq. poésies du marq. de Fulvy à la suite de la *Relat. d'un voyage de Paris à Bruxelles en* 1791, etc., Paris, 1823, in-8; les mêmes pièces ont été reproduites dans l'ouv. intit. : *Louis XVIII, sa vie, ses dern. moments et sa mort*, etc., Paris, 1825, in-12. Il existe à la biblioth. roy. un exempl., peut-être unique en France, du rec. des *Fables du marquis de Fulvy*, Madrid, 1798, in-12. Le *Journal des Débats* du 15 juin 1823 contient une *Notice* sur le marquis de Fulvy, par un correspondant de Londres.

FUMAGALLI (Ange), savant historien, abbé de l'ordre de Cîteaux, né en 1728 à Milan, mort dans cette ville en 1804, membre de l'inst. du royaume d'Italie, a laissé un gr. nombre d'ouv. sur la théol., l'hist., la diplomatie, auxq., soit par modestie, soit pour se conformer aux règles de son ordre, il n'a pas mis son nom. Les plus remarq. sont : *Delle antichità Longobardico-Milanesi illustrate con dissert.*, 1792, 4 vol. in-4. — *Delle istituzioni diplomatiche*, Milan, 1802, 2 vol. in-4, l'un des meill. traités de diplomatique que l'on connaisse; il faut y joindre *Codice diplomatico sant'Ambrosiano*, ibid., 1805, in-4, collect. de diplômes et de chartes du 8e et du 9e S., avec des notes judicieuses. — *Abozzo della polizia del regno longobardico, ne' due secoli VIII e IX*, Bologne, 1809, in-4, inséré dans le tome 1er des *Mem. di letteratura dell'istituto italiano*.

FUMARS (Étienne), littér., né près de Marseille en 1743, mort en 1806, prof. de littér. franç. à Copenhague, est auteur de *Fables* dont le recueil complet a été publié après sa mort, Paris, 1807, in-8 et in-12.

FUMÉE (Adam), méd., né en Touraine vers 1430, mort en 1494, fut prem. méd. de Charles VII, et ensuite de Louis XI, qui, pour reconn. ses serv., le fit successiv. maître des requêtes et gardes-des-sceaux. Astruc a publ. une *Notice* sur Adam Fumée dans ses *Mém. sur la faculté de Montpellier*. — Fumée (Adam), fils du précéd., conseiller au parlem. de Paris, maître des requêtes, etc., présida les *grands jours* de Poitiers, y tint les sceaux en 1531, et mourut vers 1536. — Fumée (Adam), petit-fils du précéd., conseil. au parlem. de Paris, mort en 1575, était au rapport de Lacroix-du-Maine un homme docte ès-langues, poète franç., mathém., jurisc., orat., hist. et philos. — Fumée (Martin), sieur de Genillé, frère du précéd., est auteur de plus. ouv. parmi lesq. nous citerons : *Hist. génér. des troubles de Hongrie et de Transylvanie*, etc., Paris, 1594, in-8; ib., 1608, in-4, avec la continuat. de N. de Montreux; *Hist. des guerres faites par l'emp. Justinien contre les Vandales et les Goths*, trad. du grec de Procope, Paris, 1587, in-fol. — Fumée (Martin), sieur de Marly-le-Châtel, neveu des précéd., a trad. de l'espagn. de F. Lopez de Gomara, l'*Hist. génér. des Indes-Occidentales et Terres-Neuves*, Paris, 1578, in-8. — Fumée (Ant.), sieur de Blandé, maître des requêtes au parlem. de Paris, est l'aut. de trois traités : *De eo quod interest, De substitutionibus, De conjunctionibus*, Lyon, 1556, in-4, insérés depuis dans les *Tractatus juris universi*; d'un *Panégyr. au roi de France et de Pologne*, Paris, 1574, in-8, etc. — Fumée (Gille) a publ. *le Miroir de loyauté, ou l'Hist. déplorable de Zerbin, prince d'Écosse, et d'Isabelle, infante de Galice*, tiré de l'Arioste, et mis en vers franç. Paris, 1575, in-8. — Fumée (Jacq.), a laissé les ouvr. suiv. : *De l'orig. et progrès des chev. de Malte*, Paris, 1604, in-8. — *L'Arsenal de la milice franç.*, ibid., 1607, in-8.

FUNCK (Jean-Nicolas), sav. allem., né à Marbourg en 1693, mort profess. et biblioth. du collége de Rhintel en 1777, a publ. en latin de 1720 à 1773, quinze ouv. tous très remarq. par le jugement éclairé et les connaiss. variées qu'ils supposent dans leur aut. Outre sept *dissertat.* où il examine et caractérise très bien les différ. âges de la langue latine, lesq. forment une collect. très rare et très estimée, nous citerons de lui : *De script. veterum*, Marbourg, 1743, in-8. — *Leges XII tabularum, suis quotquot reperiri potuerunt fragmentis restitutæ*, Rhintel, 1744, in-4. — *Pro Phædro ejusque fabulis apol.*, Leipsick, 1747, in-8. — Funck (Jean-Nicolas), neveu du précéd., né en 1715 à Marbourg, mort profess. d'éloq. dans la même ville en 1758, a publ. un gr. nombre de *dissert.* lat., parmi lesq. nous citerons : *De lauro Apollini sacrâ*, Marbourg, 1752, in-4. — *De veterum acclamationibus et plausu*, ibid. 1755, in-4.

FURBITY (Gui), religieux dominicain et doct. de Sorbonne, mort en 1541, signala son zèle pour la foi plutôt que sa prudence dans les efforts qu'il fit en 1533 et 1534 pour s'opposer à l'introduct. à Genève du protestantisme déjà dominant à Berne,

Les habit. de cette ville, offensés de quelq. vivacités qu'il s'était permises contre eux dans ses sermons, envoyèrent des députés à ceux de Genève, menaçant de rompre l'alliance si ce prédicateur n'était puni. Furbity fut jeté en prison, et malgré l'intervent. du roi de France, y resta pend. une année, au bout de laq. il fut échangé contre le ministre Saunier, que le duc de Savoie avait fait arrêter en Piémont.

FURCHI (Eustache), habile helléniste, né aux environs de Paris en 1739, mort à Pavie au commencem. de 1832, fut d'abord agrégé aux écoles pies de Rome; il enseigna ensuite les belles-lettres à Volterre, à Florence, et la philosophie et les mathématiques à Sienne. Nommé, en 1800, profess. royal de langue et d'éloquence grecques à l'univ. de cette ville, il se trouvait, douze ans après, à Milan, profess. de mathémat. Peu après, il revint à Pavie occuper une chaire de littérat. grecque et latine. On doit à ce savant la traduct., en stances de 8 vers, de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, du *poème* de Quintus Calaber, et de plus. autres ouvr. moins importants.

FURETIÈRE (Antoine), littérat., né à Paris en 1620, s'attacha d'abord à l'étude du droit et exerça quelques années les fonct. de procur. fiscal de St-Germain-des-Prés. Mais, l'état ecclésiast. lui paraissant préférable à la jurispr., il prit les ordres et fut nommé abbé de Chalivoy. Admis, en 1662, à l'Acad. franç., il en fut exclu trois ans après sur l'accusat. d'avoir profité du travail commun pour composer le dictionn. qui porte son nom. Furetière déclara la guerre à l'Acad. en corps; cette guerre de *factums* et de libelles, en vers et en prose, se prolongea jusqu'à la mort de l'ex-académicien en 1688. Il n'a paru, du vivant de Furetière, qu'un *Essai d'un Dictionn. univ.*, etc., 1684, in-8 : ce n'est qu'en 1690 qu'en furent données les deux prem. édit., Rotterdam, 2 vol. in-fol., et 3 vol. in-4 : la dern. est celle d'Amst. (publ. par Brutel de la Rivière et Basnage de Beauval), 1725, 4 vol. in-fol. Réimpr. plus tard à Trévoux, le *Dictionn.* de Furetière cessa de porter son nom, et ne fut plus désigné que sous le titre de *Dictionn. de Trévoux*. Furetière est encore aut. de plus. ouvr. en prose et en vers, presque tous anonymes et oubliés aujourd'hui. Nous ne citerons que *le Roman Bourgeois* (Paris, 1666, in-8, fig.), dans leq. les mœurs de la classe inférieure, à l'époque où vivait l'auteur, sont peintes avec quelque vérité. Furtière fut très lié avec Boileau, Racine et La Fontaine; la parodie de *Chapelain décoiffé*, impr. dans les *OEuvres* du satirique, est presque entièrement de lui, et il eut quelque part à la comédie des *Plaideurs*. On a impr. en 1696 *Fureteriana, ou les bons mots et les remarques d'hist., de morale, de crit., de plaisanterie et d'érudit. de Furetière* (publ. par Guy Marais).

FURGOLE (Jean-Baptiste), célèbre juriscons., né en 1690 à Castel-Ferrus dans le Bas-Armagnac, fut reçu avocat au parlem. de Toulouse en 1714. Il avait fait une étude approfondie des lois et des coutumes qui régissaient la France, et à l'aide du bon esprit et du jugem. droit dont la nature l'avait doué, il parvint à saisir dans tous ses détails l'ensemble de l'anc. droit franç., et entreprit de l'expliquer dans des ouvr. qui obtinrent une autorité dont la durée s'est prolongée aussi longtemps que la législat. qu'il s'était chargé de faire connaître. Honoré de la confiance du roi qui l'avait nommé capitoul de Toulouse, de l'amitié du chancelier d'Aguesseau, digne appréciat. de son mérite, Furgole obtint pend. toute la durée de sa vie l'estime et la considérat., récompense du vrai talent, et mourut à Toulouse dans le mois de mai 1761, regretté des savants, pleuré de sa famille et de tous ses amis. Les *OEuvres complètes de Furgole* ont été impr. à Paris, 1775-76, 8 vol. in-8.

FURIETTI (Joseph-Alexandre), sav. archéol., né à Bergame en 1685, se rendit de bonne heure à Rome et y suivit quelque temps sans succès la carrière de la prélature. Benoît XIV estimait fort ses talents, mais il ne voulut jamais lui accorder la pourpre romaine, parce que Furietti de son côté ne voulut point lui vendre deux superbes centaures, ouvr. d'Aristeas et de Papias, sculpt. grecs dont les noms avaient été inconnus jusque-là, et qu'un heureux hasard lui avait fait découvrir en 1736 dans les fouilles de la *Villa Adriana* à Tivoli. Clément XIII, apparemm. moins curieux d'antiquités, créa Furietti cardinal en 1759; mais cette dignité était un peu tardive; le sav. Bergamasque, alors âgé de 74 ans, mourut en 1764, dans un état d'enfance complet. Furietti a été l'édit. des œuvres de Gasparino, de Guiniforti et de Publio Fontana (*v.* ces noms); il a donné sur chacun de ces aut. une notice biograph. estimée; et a publ. : *de Musivis, vel pictoriæ mosaïcæ artis origine*, Rome, 1752, in-4 : c'est une hist. à peu près complète de la peinture en mosaïque chez les anciens.

FURIUS (M. Bibaculus), poète satirique lat., né à Crémone vers l'an 102 av. J.-C., composa des épigrames mordantes, dans lesq. il attaqua surtout César, et un poème épique intit. *de Bello gallico*, dont Horace critique le début (liv. II, sat. 5, v. 41). Il reste de ce poète quelq. fragm. que l'on trouve dans les collect. des Étienne et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il ne faut pas le confondre avec un autre Furius (Antius), aussi poète, mais antérieur d'un demi-siècle environ.

FURIUS (Frédéric), écriv. espagnol, quelquefois appelé *Cœriolanus*, né à Valence, mort à Valladolid en 1592, soutint contre Bononia, archidiacre de Palerme et chapelain de l'empereur Charles V, qu'il est permis de trad. les liv. saints en langue vulgaire, et publ. les argum. de son adversaire et les siens dans un ouvr. intit. : *Bononia, sive de libris sacris in vernaculam linguam convertendis libri II*, Bâle, 1556, in-8. Il est encore auteur d'un traité intit. : *Del consejo y consegero*, Anvers, 1569, in-8, dédié à Philippe II, et composé pour l'éducat. de ce prince dont Furius avait été chargé.

FURST (Walter), l'un des fondat. de la liberté

helvétiq., né à Altorf, canton d'Uri, mourut postérieurement à 1317. — V. Tell (Guillaume) et Melchtal.

FURSTEMBERG (Ferdinand de), évêque de Paderborn, né en 1626 à Bilstein en Westphalie, fit ses études à l'univ. de Cologne, et eut l'avantage de s'y faire remarquer par le nonce Chigi, qui, devenu pape sous le nom d'Alexandre VII, l'appela à Rome, et le nomma successiv. l'un des camériers secrets, évêque de Paderborn en 1661, de Munster en 1678, et enfin vicaire-général du St-siége pour les pays du nord. Furstemberg se montra digne de tous ces honneurs en employant sa fortune et son crédit à encourager les lettres et les arts, et à soutenir gr. nombre de jeunes gens que leur pauvreté eût empêchés de cultiver leurs heureuses dispositions pour les sciences. Aussi Pierre Frank, Nicolas Heinsius, le P. Larue, Commire, Daugières, etc., se sont-ils plu à donner des témoignages de leur haute estime à ce vertueux prélat, qui mourut en 1683. On a de lui : *Monumenta paderborn. ex hist. romanâ, franc. et saxonicâ eruta et notis illustrata*, Paderborn, 1669, in-4, Amsterd., Elzevir, 1672, in-4.—*Poemata*, Paris, 1684, in-4, insérés auparav. dans les *Poemata septem illustrium virorum*, Rome, 1656. Ferdinand fut aussi, après son frère Guillaume, chanoine de Trèves et de Munster, l'édit. des poésies du pape Alexandre VII, sous ce titre : *Philomati musæ juveniles*, Anvers, 1654, in-8.

FURSTEMBERG (François EGON de), né en 1626, était l'un des princip. ministres de l'élect. de Cologne, et rendit en cette qualité de nombr. services à Louis XIV. Nommé év. de Metz en 1658, prince-év. de Strasbourg en 1663, il dépensa des sommes immenses pour racheter les biens de son église alors possédés par des luthériens, et mourut en 1682 à Cologne, six mois après que Strasbourg eut ouvert ses portes aux Français, événem. que ce prélat avait toujours vivement désiré et auq. il avait puissamm. contribué. — Furstemberg (Guillaume Egon de), frère du précéd., cardinal, né en 1629, partageait à l'égard de la France les sentiments de François, auq. il succéda dans l'évêché de Metz et dans celui de Strasbourg. Créé cardinal en 1682, sur la présentat. de Louis XIV, il ne put toutefois, malgré le crédit de ce prince, remplacer l'élect. de Cologne dont il était coadjuteur. La diète de Ratisbonne l'ayant déclaré ennemi de l'empire, il se retira en France, et mourut en 1704, à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, que le roi lui avait donnée et dont il avait restauré le palais abbatial.

FURTADO (Abraham), savant Israélite, né à Londres en 1755, mort le 29 janv. 1817 à Bordeaux, adj. à la mairie, appartenait à l'une de ces familles juives qui, fuyant les persécut. relig., quittèrent successiv. l'Espagne et le Portugal, et apportèrent en France leurs richesses ou leur industrie. Encore dans le sein de sa mère, il avait failli rester enseveli avec elle sous des ruines lors du tremblem. de terre de Lisbonne, où périt son père avec tant d'autres infortunés. Établi à Bordeaux avec le reste de sa famille, Furtado s'y livra avec succès aux spéculations maritimes; et après s'être concilié la considérat. publique et avoir acquis une honnête aisance, il la réalisa en achetant une propriété rurale afin de s'adonner sans partage à son goût pour l'étude. Dès 1789 il se trouvait revêtu du titre de conseiller municip. de Bordeaux. L'intérêt de sa croyance lui rendait chers les principes politiques qui se manifestèrent à cette époque; il les embrassa avec un empressem. légitime, mais sans s'écarter de cette modération qu'ont si long-temps invoquée ses coreligionnaires. Atteint, au 31 mai, de la proscript. qui frappa les députés de la Gironde, avec la plupart desq. il était en relat. d'amitié, il ne recouvra l'exercice de ses fonctions municip. qu'après le 9 thermidor. Il fut élu en 1807 pour présider la prem. assemblée générale des Israélites de France, remplit la même année les fonct. de rapport. de la commission préparatoire des trav. du gr. sanhédrin de France et d'Italie, et ne contribua pas médiocrem., par son talent et son éloquence, à obtenir l'établissem. des consistoires de sa communion. Cet homme distingué a laissé plus. ouvr. MSs. parmi lesq. nous citerons : *Harmonie polit.*, 4 vol. — *Pensées et réflex. morales et polit.*, un vol. — *Traduct. de Lucrèce*, 2 vol. — *Le Livre de Job*, trad. en vers, un vol. Michel Berr, a publ. un *Éloge d'Abraham Furtado*, Paris, 1817, in-8.

FURTEMBACH ou FURTENBACH (Joseph), architecte et ingénieur, né en 1591 à Leutkirk dans la Souabe, passa vingt ans en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre antiq., et mourut architecte de la ville d'Ulm en 1667 : outre 13 ouvr. sur les div. branches des arts, il a publ. en allem. un *Nouv. voyage d'Italie*, Ulm, 1627, in-4, ibid., 1637, in-4 obl., avec une carte et 30 pl. — Furtembach (Joseph), fils du précéd., mort en 1655, s'était livré avec un égal succès à tous les arts du dessin, et, s'il faut en croire Fontenelle, à celui de la transmutat. des métaux. Il est aut. de plus. ouvr. sur l'architect., dont le plus curieux, intit. : *Feriæ architect.*, commencé en 1649, fut publ. par les soins de son père, Ulm, 1662, in-4 obl., avec 20 pl.

FUSÉE. — V. Aublet.

FUSI (Antoine), doct. de Sorbonne, né en Lorraine, était curé de St-Barthélemi et de St-Leu (à Paris), lorsqu'en 1609, les marguilliers de cette paroisse lui intentèrent un procès criminel, l'accusant de sorcellerie, de magie, etc., et de cacher chez lui une jeune fille dont il avait eu un enfant. Quelq. aut. prétendent que le seul crime de Fusi était son opposit. aux jésuites, qu'il avait empêchés de prêcher dans son église. Quoi qu'il en soit, après avoir en vain appelé de la sentence du Châtelet qui le condamnait, au présidial de Sens et à celui de Lyon, Fusi fut rayé des registres de la Sorbonne, passa 4 ans en prison, se sauva à Genève, s'y maria, embrassa la religion réformée, et exerça le ministère évangéliq. dans le pays de Vaud, où il vivait encore en 1633. Il avait publié

plus. ouvr. bizarres et satiriq. pour sa défense : *le Mastigophore, précurseur du zodiaque*, etc., 1509, in-8. — *Le franc Archier de la vraie Église, contre les abus et les énormités de la fausse*, 1619, in-8, etc. Le t. XXXIV des *Mém. de Niceron* contient d'amples détails sur la vie de Fusi, son procès et les écrits auxq. il donna lieu.

FUST (Jean), orfévre à Mayence au milieu du 15e S., partage avec Guttemberg et Schoeffer l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie. Il serait difficile de déterminer au juste les droits de chacun de ces trois hommes célèbres à la reconnaiss. du monde savant. Fust forma en 1450 une association avec Guttemberg; ils employèrent d'abord les planches de bois, puis les caractères mobiles en bois, et enfin les caractères tirés des matrices fondues, et donnèrent la *Biblia sacra latina*, in-fol., de 637 feuillets, S. D., mais qui a dû être publ. de 1450 à 1455. A cette époque, Fust ayant rompu son association avec Guttemberg, en forma une nouvelle avec Schoeffer, et publ. le *Psalmorum codex*, 1457, le prem. livre impr. avec date, et qui l'a été cinq fois jusqu'en 1516, avec les mêmes caractères; le *Durandi rationale divinorum officiorum*, 1459; les *Constitutiones Clementis V*; la *Biblia latina*, 1462; enfin le *de Officiis*, 1466. Fust vint à Paris cette même année, et y mourut, dit-on, de la peste.

FUSELI (H.), peintre de l'école angl., né à Zurich vers 1738, mort le 16 avril 1825, dans un état voisin de l'indigence, à Pultney-Hill, près de Londres, profess. de l'acad. royale de peinture, avait commencé sa réputation par un gr. tableau qui fut commandé par lord Oxford, *Théodore et Honoria*, et l'étendit promptement par ses peintures connues sous le nom de *Milton's and Shakespeare's galleries.* H. Fuseli joignait à une profonde connaissance de son art des talents très distingués en littérature, et un savant helléniste a dit de lui qu'il n'avait connu personne qui comprît aussi bien Homère.

FUZELIER (Louis), littérateur, né vers 1672, à Paris, mort en 1752, a rédigé le *Mercure* en soc. avec La Bruère dep. 1744, et composé un grand nombre de pièces médiocres : 12 pour l'Opéra, 5 pour le Théâtre-Français, 18 pour le Théâtre-Italien, et un plus gr. nombre encore pour l'Opéra-Comiq., le Théâtre de la Foire, etc. Parmi toutes ces pièces, une seule eut un succès marqué, *Momus fabuliste*; c'est une critiq. assez fine des fables de Lamotte. La tragédie de *Cornélie vestale*, jouée sans succès sous le nom de Fuzelier, est du président Hénault.

FYAZ ou FÉYAZ-ALI, célèbre doct. de la secte des *nour-bakhchyâ* (ou *soufys* illuminés), principalement répandue en Perse, mort vers 1196 de l'hég. (1781-82 de J.-C.), a résumé la morale du Koran en 17 articles de foi.

FYOT DE LA MARCHE (Claude), abbé de Saint-Étienne, né en 1630, aumônier du roi en 1651, conseiller-d'état honoraire en 1669, mort en 1721, a publ. l'*Hist. de l'église de St-Étienne de Dijon, avec les preuves et le pouillé des bénéfices dépendants de cette abbaye*, 1695, in-fol. — Fyot de La Marche (François), baron de Montpont, neveu du précéd., né à Dijon en 1669, mort à Paris en 1716, a publ. sous le voile de l'anonyme *les Qualités nécessaires au juge*, etc., Paris, 1700 et 1702, in-12. —*Le Sénat romain*, ibid., 1702, in-12, réimprimé sous ce titre : *Tableau de l'ancien sénat romain*, 1715, in-12, augm. de moitié.—*L'Éloge et les devoirs de la profession d'avocat*, ibid., 1713, in-12.

FYROUZ ou FEYROUZ Ier, emper. des Parthes, paraît être le même que le Pacorus, fils de Vologes Ier, roi arsacide, mentionné par quelq. écrivains grecs et latins; il succéda à son père vers l'an 83 de J.-C. Une épigramme de Martial nous apprend qu'il obtint la paix de Domitien en le menaçant de faire reparaître Néron, qu'il prétendait échappé à la mort et réfugié dans ses états. Fyrouz ou Pacorus voulut profiter des loisirs de la paix pour travailler à l'amélioration de son royaume ruiné et dépeuplé par les guerres précéd.; mais les Romains l'ayant attaqué avant qu'il eût pu préparer ses moyens de défense, il fut chassé du trône, et mourut vers l'an 107 de J.-C. Son fils Khosrou, le Chosroès Ier des écrivains grecs, lui succéda. —Fyrouz II, roi de la dynastie des Saçânydes, fils de Yezdedjerd II, succéda vers 457 à son frère Hormouz, après l'avoir fait périr avec trois princes du sang royal. Un règne commencé sous de si funestes auspices ne devait pas être heureux. La famine et la peste désolèrent la Perse pend. plus. années, et Fyrouz s'étant engagé dans une guerre injuste, fut attiré par l'ennemi dans un défilé où il fut massacré avec toute son armée l'an 488 de J.-C.—Un autre Fyrouz, l'un des fils du malheureux Yezdedjerd III, se réfugia en Chine en 652, après la mort de son père et l'occupation de ses états par les musulmans. Il sollicita vainement des secours pour en recouvrer la possess., fut obligé de se contenter du vain titre de roi de *Po-sse* (Perse) que lui décerna l'empereur de la Chine, et mourut en 679.—Son fils, héritier de ses droits, ne réussit pas mieux que lui dans ses espérances, et depuis, cette famille s'est perdue dans quelque famille chinoise.

FYROUZ-CHAH Ier (Rocn-Ed-Dyn), 21e souver. musulman de l'Inde, fils d'Altmich, succéda à son père l'an 1236; mais comme il ne songeait qu'à ses plaisirs, des révoltes éclatèrent de toutes parts contre lui. Sa sœur, la sulthane Rézyah, se mit elle-même à la tête d'une armée, le fit prisonnier en 1236, et l'enferma dans un cachot, où il ne tarda pas à trouver la mort.—Fyrouz-Chah II (Djélâl-éd-Dyn), 28e roi musulman de Déhly, monta sur le trône en 1289 (688 de l'hégyre), par le meurtre de son prédécesseur Key-Cobâd, dernier prince de la dynastie des Ghourides, affermit sa puissance en faisant massacrer un enfant en bas âge que laissait ce malheureux prince, et malgré les dehors de douceur et de piété par lesquels il voulut faire oublier ses prem. crimes, périt lui-même assassiné près de Mânik, sur les bords du Gange, l'an 1296

(695 de l'hég.).—FYROUZ-CHAH III (Moazem-Mohasseb), 34e souverain musulman de Déhly, succéda en 1351 à Mohammed III, son oncle, et se distingua par son goût pour les bâtiments somptueux et utiles; il fit creuser un grand nombre de canaux pour faciliter le commerce intérieur, jeta des ponts sur plus. rivières, fonda des mosquées, des hôpitaux, des écoles, des bains, etc. Tandis qu'il s'occupait ainsi à embellir ses états, son visir conspirait, et, par des menées adroites, était parvenu à lui persuader que son fils en voulait à ses jours. Le crédule Fyrouz allait faire périr ce jeune prince, lorsque celui-ci lui révéla les coupables intrigues de son ministre. Honteux de sa méprise, Fyrouz ne crut pouvoir la réparer qu'en abdiquant en faveur de son fils (1387), et mourut de chagrin en 1388, après avoir régné 38 ans et 9 mois.

FYROUZAN, gén. du malheur. Yezdedjerd III, dans le 7e S., commandait l'armée que ce prince avait réunie pour s'opposer à l'irruption des musulmans en Perse. La bataille de Néhâvend décida du sort de ce royaume : 30,000 Persans périrent par le fer ennemi, et 80,000 furent ensevelis dans le fossé qui servait de retranchement à leur camp. Le brave Fyrouzan, s'étant retiré dans les montagnes, fut défait de nouveau, et mourut misérablement l'an 642 de J.-C. (21 de l'hég.).

FYT (JEAN), peintre, né vers 1625, à Anvers, excellait à représenter des *animaux morts et vivants*, des *fleurs* et des *fruits*. On ignore l'année et le lieu de sa mort. Le musée possède deux de ses tabl. très propres à justifier les éloges donnés à ses autres compositions, dont le plus gr. nombre se trouve dans les Pays-Bas.

G

GAAL (BERNAERT), peintre hollandais du 17e S., né à Harlem, fut élève du célèbre Wouvermans, imita sa manière, et, comme lui, peignit des *Batailles*, des *Manéges*, des *Convois de chevaux*, etc. Ses tableaux, devenus assez rares, ont eu de la vogue dans le temps; on en estimait le dessin et le coloris.

GABATO ou GABOTO (SÉBASTIEN). — V. CABOT.

GABBIANI (ANTOINE-DOMINIQUE), peintre florentin, né en 1652, mort en 1726, par suite d'une chute qu'il fit en peignant un plafond, était élève de Vincent Dandini et de Ciro Ferri. On cite parmi les composit. de cet artiste *Jésus chez Simon le pharisien*, à la galerie de Dresde, plusieurs fresques dans le palais ducal à Florence, et surtout la coupole de Ste-Madeleine des religieux de Cîteaux.

GABIÉNUS, soldat romain, est cité par plus. histor. (Dion, liv. XLIX; Appien, liv. V; Pline, liv. VII) pour le fait suiv. : ayant été blessé mortellement dans un combat contre Sextus-Pompée, le soir il parut se ranimer, demanda à voir Pompée, disant que le dieu souverain des enfers le députait à ce général pour lui annoncer que sa cause avait trouvé grâce devant les dieux, qu'il obtiendrait la victoire, et que, pour preuve de sa mission, on allait le voir lui-même rendre l'âme à l'instant. L'événement ne justifia qu'en partie la prédiction de Gabiénus, qui expira en prononçant ces mots; mais le fils du grand Pompée fut défait peu de temps après, et perdit la vie l'an de Rome 719, par ordre de Marc-Antoine.

GABILLON (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), né à Paris vers le milieu du 17e S., entra dans l'ordre des théatins, s'enfuit de son couvent et passa en Hollande, où il embrassa la religion réformée. Poursuivi pour dettes, il se réfugia en Angleterre, y prit le nom de Jean Leclerc, journaliste en réputation, fut accueilli par plus. personnes distinguées, et leur emprunta sous différents prétextes des sommes considérables. Sa fourberie ayant été découverte, il repassa en Hollande, et eut l'impudence d'intenter un procès en calomnie au véritable Leclerc, qui se plaignait qu'il eût pris son nom. Il sollicita ensuite la direction d'une église; mais sa demande fut rejetée. On ignore la fin de cet aventurier, dont on a : *la Vérité de la religion réformée prouvée par l'Écriture sainte et par l'antiquité*, etc., La Haye, 1701, in-12. — *Oraison funèbre de Guillaume III, roi d'Angleterre*, dans un recueil de disc. sur la mort de ce prince, Leipsig, 1703, in-8.

GABINIEN, célèbre rhéteur du temps de Vespasien, est cité par St Jérôme comme un modèle de délicatesse et d'élégance de style.

GABINIUS (AULUS), partisan de Pompée, proposa de confier à ce général une autorité presque absolue, sous prétexte de poursuivre les pirates, et fit passer cette loi malgré une vive opposition. Consul l'an 58 av. J.-C., Gabinius se lia avec Clodius contre Cicéron, et contribua à le faire exiler. Chargé l'année suivante du gouvernement de la Syrie, il signala son administrat. par les exactions les plus violentes, fit une expédit. contre les Juifs révoltés avec Aristobule, les défit non loin de Jérusalem, et replaça sur le trône Hyrcan, qui en avait été chassé. La durée de son commandement étant expirée, il le conserva malgré le sénat, et osa violer la loi rendue récemm. d'après les livres sibyllins, en marchant à la tête de ses troupes pour rétablir sur le trône d'Égypte Ptolémée-Aulète, qui lui promettait mille talents. De retour à Rome, en 54 av. J.-C., il fut accusé de péculat : absous d'abord par le crédit de Pompée, puis accusé de nouveau, il fut envoyé en exil, quoique Cicéron eût consenti à se charger de sa défense. Ce consulaire intrigant et factieux mourut à Salone l'an de Rome 704 (40 ans av. J.-C.).

GABIOT (JEAN-LOUIS), auteur dramatique, né en 1739 à Salins, vint à Paris à 18 ans, entra

comme instituteur dans une maison d'éducat., et travailla ensuite pour le théâtre jusqu'à sa mort arrivée en 1811. Il est auteur d'un gr. nombre de comédies, toutes jouées avec plus ou moins de succès, à l'Ambigu-Comique, dont le direct. Audinot lui avait donné un emploi. La liste de ces pièces, dont plus. ont été impr., se trouve dans les *Almanachs des spectacles* de 1784 à 1811. Les plus connues sont : *Ésope aux boulevarts*, en un acte et en vers, Paris, 1784, in-8, citée avec éloge dans *l'Année littéraire; le baron de Trenck*, fait histor. en un acte et en vers, 1788, in-8; *Estelle et Némorin*; *Paris sauvé*; *l'Auto-da-fé, ou le Tribunal de l'inquisition*, mélodrames; *la Lanterne magique; l'Aveu délicat; le Portefeuille*, etc., comédies. Gabiot a publ. en outre : *le Duel*, poème, suivi de *l'Origine de la gaze et des bouffantes*, Paris, 1777, in-8. — Une traduct. franç. (en soc. avec Voiron) du *poème des Jardins* du P. Rapin, 1782, 1803, in-8, assez estimée. — Gabiot (Jean), jésuite, de la même famille, né et mort dans le 17e S., fut recteur du collége de Besançon. On a de lui : *Mariæ pro acceptis à Deo in sacrâ et illibatâ conceptione beneficiis votiva congratulatio*, Lyon, 1651, in-8.

GABRIEL, médecin syrien, né dans le 9e S., exerça son art avec le plus gr. succès à la cour des khalyfes Haroun, Amyn et Mamoun, acquit des richesses considér., et mourut en 829 (213 de l'hég.). On connaît de lui les ouvr. suiv. écrits en arabe : *Introduction à la logique; Lettre à Mamoun sur le boire et le manger; Petit traité sur l'art de guérir; Tr. sur la médecine*, de l'espèce de ceux appelés *Kénâchéh* (*Pandecta*).

GABRIEL (Jacques), architecte du roi, mort en 1686, bâtit le château de Choisy, et commença la construction du Pont-Royal, achevé par Romain Giordano. — Gabriel (Jacques), son fils, archit., membre de l'acad., né à Paris en 1667, mort en 1742, fut élève de Mansard, son parent, dirigea la construction de plus. édifices publics à Rennes et à Dijon, donna les plans des places publiques et autres embellissements exécutés dans le 18e S. à Nantes, à Bordeaux, et conçut le projet d'un gr. égout de Paris. En récompense de ces travaux, il obtint les places d'inspect.-général des bâtim. du roi, de prem. ingénieur des ponts-et-chauss. du roy. et le cordon de St-Michel. — Gabriel (Jacq.-Ange), fils du précéd., né à Paris vers 1710, fut élève de son père et lui succéda dans ses différ. places. Chargé de l'achèvem. du Louvre, c'est lui qui fit élever, sur les dessins de Perrault, une partie de l'intérieur de ce palais. Il construisit les deux colonnades qui bordent l'un des côtés de la place de Louis XV, et les vastes bâtiments destinés dans l'origine à l'école milit., et qui depuis ont changé de destination. Gabriel mourut en 1782.

GABRIEL DE CHINON, religieux capucin, fut envoyé en Perse comme missionnaire en 1640, et séjourna pend. 20 années à Ispahan. Il avait appris l'arménien, le turc, le persan et d'autres langues de l'Orient, et les parlait avec une gr. facilité. Il établit une maison de son ordre à Tauris, et fonda des missions dans les montagnes du Courdistân, à Tiflis. Envoyé, en 1670, dans le Malabar par le supérieur des missions des Indes, il mourut cette même année, peu de temps après son arrivée à Télischeri. Il avait écrit des observat. pendant son séjour en Perse; Moréri fut chargé de revoir cet ouvr., et le publ. sous ce titre : *Relations nouv. du Levant, ou Traités de la religion., du gouvernement et des coutumes des Perses, des Arméniens et des Gaures, avec une descript. particulière de l'établissem. et des progrès qu'y font les missionnaires*, etc., Lyon, 1671, in-12.

GABRIEL SIONITE, savant maronite, né dans le mont Liban (Syrie), vers la fin du 16e S., fut amené à Rome à l'âge de sept ans, y fit ses études au collége des maronites, apprit le latin et le syriaque, la théol., fut reçu doct. en cette faculté et ordonné prêtre. En 1614, il vint à Paris, obtint une pension du roi, fut choisi pour remplir au collége de France la chaire de profess. de langue arabe, et mourut en 1648, après avoir éprouvé quelq. tracasseries au sujet des textes syriaques et hébreux qu'il s'était engagé de publier dans la *Bible polyglotte* de Le Jay. On a de ce maronite les ouvr. suiv., dont trois ont été faits en société avec Jean Hesronites et Vict. Scialac : *Liber psalmorum Davidis*, trad. de l'arabe en latin, Rome, 1614.— *Grammatica arabica maronitarum in libr. V divisa*, Paris, 1616, in-4. — *Geographia nubiensis*, etc., Paris, 1619, in-4, trad. de la géographie arabe d'Edrisi. — *De nonnullis Orientalium urbibus*, etc., réimpr. dans l'*Arabia* de Blaeu, Amsterdam, 1633, et ailleurs. — *Liber psalmorum*, trad. du syriaque en lat., Paris, 1625, in-4. — *Veteris philosophi syri de sapientiâ divinâ poema ænigmaticum*, in-4 de 36 pages, syriaque et latin. — *Testamentum et pactiones inter Mohammedem et christ. fidei cultores*, Paris, 1634, in-4; et trois *Factums* ou Mém. dans son affaire avec Le Jay.

GABRIEL-SÉVÈRE, archev. de Philadelphie, né à Monembasia (Morée) dans le 16e S., passa les dern. ann. de sa vie à Venise, où les Grecs non unis se mirent sous sa conduite, ce qui l'a fait regarder comme le fondat. de l'église schismat. de cette ville. On a de lui plus. ouvr. dont le plus connu est une *apologie* contre quelq. doct. cathol. qui avaient accusé l'Église grecque d'idolâtrie à cause de certaines pratiques. Cet écrit, imprimé en grec, Venise, 1604, a été trad. en latin par le P. Simon, et impr. dans les deux langues avec des notes, Paris, 1671, in-4, sous le titre de *Fides Ecclesiæ orientalis*, etc., suivi de deux petits traités du même auteur, l'un des *particules* et l'autre des *colybes*, tous deux sur le même sujet. Le prélat avait aussi publ. à Venise, en 1600, un *Traité des sacrem.* (en grec vulgaire), dont le P. Morin a donné plus. extraits dans ses traités de la pénitence et des ordinat.; et un écrit contre le concile de Florence (égalem. en grec vulgaire), impr. en Angleterre, et dont Alacci a donné des extraits.

GABRIELLI, nom d'une famille illustre d'Italie,

originaire de Gubbio dans la marche d'Ancône, et dont une des branches vint s'établir en Toscane vers le 14e S. — Cante de Gabrielli, fut podestat de Florence en 1302. C'est sous sa magistrature que furent proscrits Dante et le père de Pétrarque. — Gabrielli (Jacob) usurpa dans la même ville un pouvoir presq. illimité. Sa tyrannie fut si violente, qu'alors qu'il eut cessé ses fonctions de podestat, une loi de la république défendit de confier à la famille Gabrielli aucune magistrature. Toutefois ce même Jacob fut rappelé à Florence en 1340, et reconnut la générosité des Florentins en facilitant au duc d'Athènes les moyens d'établir sa tyrannie. — Gabrielli (Jean de Cantaccio de'), s'empara de l'autorité souveraine à Gubbio, et, en 1350, fit alliance avec Jean Visconti, archevêque de Milan; mais il fut dépouillé de son pouvoir par le cardin. Egidio Albornos, qui soumit Gubbio à l'autorité du pape. — Gabrielli (Cante II de'), fut nommé capit. du peuple à Florence pendant l'insurrection des Ciampi en 1379, et résista avec courage aux menaces de ce même peuple qui voulait le forcer à verser un sang innocent. Cette famille a donné plus. cardin. à l'Église et des personnages distingués à la littérature.

GABRIELLI (Pierre-Marie), né à Sienne en 1643, d'une famille noble de cette ville, cultiva avec succès l'astronomie et la botanique, devint professeur de cette dernière science, et de médec. théorique dans sa patrie, y fonda l'académie des *fisiocritici*, et mourut en 1705. On a de lui : *Eliometro fisiocritico, ovvero la meridiana sunese*, etc., Sienne, 1703. — Gabrielli (Jean-Marie), cardin., né à Castello en 1654, entra dans la congrégation des feuillants, en devint supér.-général, reçut ensuite la pourpre des mains du pape Innocent XII, et mourut en 1711. Il est bien moins connu par ses écrits, restés presque tous MSs., que comme défenseur des *Maximes des Saints* de Fénélon, et du *Nodus prædestinationis* de Sfondrato. — Gabrielli (Charles-Marie), orator., né à Bologne en 1667, fut secrét. de l'abbé Sampieri, reçut l'ordre de la prêtrise, et se fit connaître par son talent pour la chaire. Étant entré dans la congrégation de l'Oratoire, il ne s'occupa plus que de l'étude des sciences et des arts, refusa tous les moyens de fortune qui lui furent offerts à la cour de Rome, et mourut dans sa patrie en 1745. On a de lui (en italien) les *Vies* de plus. oratoriens distingués, celle de la vénérable Mère *Mar.-Gaétane-Scholastique Muratori*, 1749; des *sermons* et quelques ouvr. théolog. et ascétiq. On lui doit l'édition de la *Biblioth. legalis amplissima* d'Aug. Fontana, Parme, 1698, 5 vol. in-fol.

GABRIELLI (Jules), card.-év. de Sinigaglia, né à Rome en 1748, mort en 1822, exerça les fonct. de prosecrét. du St-siége durant ces temps difficiles où le pape avait à défendre son indépendance contre Napoléon. Par ordre de M. Lefebre, envoyé de France, Gabrielli fut exilé à Milan, puis en France. De retour à Rome en 1814, il fut fait secrétaire du bref, puis préfet de la congrégat, du concile et prodataire. On trouve plus. pièces de ce prélat dans la *Correspond. authent. de la cour de Rome avec la France*, 1809, in-8.

GABRIELLI (Catherine), célèbre cantatr. ital., née à Rome en 1730, était fille du cuisinier du prince Gabrielli. Douée d'une très belle voix, elle se fit remarquer dès l'âge de 14 ans, et le prince se chargea de son éducat. musicale. Elle débuta à Lucques en 1747, en qualité de *prima dona*, parcourut ensuite plus. théâtres de l'Italie, passa à Naples en 1750, et, sur sa réputat., fut appelée par le célèbre Métastase à Vienne, et nommée par l'emper. François Ier prem. chanteuse de la cour. Après avoir gagné des sommes immenses, Gabrielli passa en 1765 à Palerme, puis à Parme, où l'infant don Philippe devint si follem. épris d'elle, qu'il lui passait tous ses caprices. En 1768 elle s'évada secrètem. de cette ville, se rendit en Russie, où l'impératr. Catherine l'appelait dep. longtemps, séjourna plus. années à St-Pétersbourg, revint en Italie, chargée de diamants et avec une somme assez considérable pour se constituer un revenu de 20,000 fr., ce qui ne l'empêcha pas de se faire entendre long-temps encore sur les princip. théâtres d'Italie. En 1780 elle se retira à Rome, et y mourut en 1796. — Gabrielli (Françoise), dite *la Gabriellina* pour la distinguer de la précédente, née à Ferrare en 1755, fut envoyée en 1770 à Venise par son père pour cultiver sa jolie voix au conservatoire de l'*Ospedaletto*, et reçut des leçons de Sacchini. Elle débuta en 1774 sur le théâtre vénit. dit de St-Samuel, et après avoir recueilli les applaudissements du public dans div. villes d'Italie, passa à Londres, y séjourna plus. années, et finit par se retirer à Venise, où elle mourut en 1795.

GABRINO (Augustin), fanatique, né à Brescia vers le milieu du 17e S., s'annonça comme le monarque de la Ste-Trinité, prince du septennaire, chef suprême de tous les nombres mystérieux, délégué de Dieu pour sauver l'Église catholiq. de l'invasion de l'antechrist, dont le règne était prochain et qui devait soumettre le monde à sa puissance. Il réunit une troupe d'imbéciles, la plupart artisans, au nombre d'environ 80, leur donna le titre de chev. de l'Apocalypse, avec des armoiries consist. en une étoile flamboyante environnée des noms des archanges Raphaël, Michel, Gabriel, un bâton de commandeur et une épée en sautoir. Le dimanche des Rameaux de l'an 1694, Gabrino entra dans une église de Brescia, et fondit sur les prêtres qui y célébraient le service divin; mais il fut arrêté, mis en prison comme aliéné, et sa secte disparut avec lui.

GACE ou GASSE. — V. Bigne, Foix et Wace.

GACÉ (Charles-Auguste de MATIGNON, comte de), maréchal de France, gouvern. de l'Aunis, né en 1646 à Paris, mort dans la même ville en 1729. était arrière-petit-fils du maréchal Jacques de Matignon. Il fit ses premières armes sous le duc de La Feuillade, et fut chargé en 1708, comme lieutenant-gén., d'accompagner en Écosse le petit-fils de Jacques II, rappelé par un parti puissant. Les

services qu'on attendait de son zèle furent récompensés d'avance par le bâton de maréchal; mais l'activité du ministère anglais fit échouer cette tentative.

GACON (Fr.), poète satirique, né à Lyon en 1667, mort dans son prieuré de Baillon, près de Beaumont-sur-Oise, en 1725, spécula sur le scandale pour se faire une réputation. Il attaquait les célébrités de son temps les plus reconnues pour appeler sur lui l'attent. publique. J.-B. Rousseau, Lamotte et Boileau lui-même furent l'objet de ses diatribes. En 1717 une ode de sa composit. obtint, à défaut de concurrence, un prix à l'Acad. franç. On a de lui un gr. nombre d'écrits, presque tous au-dessous du médiocre. Nous citerons seulem. : *le Poète sans fard*, rec. de satires et d'épigramm., 1696, 1701. — *Traduct. d'Anacréon*, en vers franç., 1712, 2 vol. in-12. — *L'Anti-Rousseau*, 1712, in-12. — *L'Homère vengé*, 1715, in-12. — *Les Fables de Lamotte trad. en vers franç. au café du Parnasse*, in-8; plus. *Brevets de la calotte;* des *Inscriptions, emblèmes*, etc.; enfin *le Secrétaire du Parnasse*, 1723, in-8.

GAD, 7e fils de Jacob, fut le chef d'une tribu située à l'est du Jourdain, entre celles de Manassé et de Ruben.—Gad, prophète juif, prédit à David qu'il serait puni de sa vanité par la guerre, la peste ou la famine, pour avoir fait le dénombrem. de son peuple.

GADDESDEN (Jean de), empirique angl., exerçait à Oxford au commencem. du 14e S., et devint médecin du roi d'Angleterre. On a de lui : *Rosa anglica*, Pavie, 1492; Venise, 1506, 1516; Naples, 1508, in-fol.; nouv. édit. corrigée et mise en meilleur ordre par Philippe Schopfius, Augsbourg, 1595, in-4. Cet écrit, curieux par le bizarre assemblage des choses qu'il renferme, est divisé en 4 titres princip., et embrasse toutes les parties de l'art, tel qu'il était à cette époque d'ignorance et de superstition. Gaddesden, qui est quelquefois désigné sous le nom de *Jean l'Anglais*, a composé sa *Rosa anglica* d'extraits des médec. arabes et lat. antér. au 14e S.; et l'on n'y trouve qu'un très petit nombre de faits nouv. et remarq., parmi lesquels nous citerons la distilat. indiquée comme moyen de rendre douce et potable l'eau de la mer.

GADDI ou GADDO (Ange), peintre, imitat. de Cimmabuë, né à Florence en 1239, se fit connaître par la rectitude et le fini de son dessin; mais le genre de peinture qu'il adopta spécialem. fut celui de la mosaïque, dans leq. il excella. Plus. de ses ouvr. ont orné l'ancienne basilique de St-Pierre de Rome. Sur la fin de sa vie il trouva le moyen de faire, à l'aide de coquilles d'œufs qu'il enluminait, des mosaïques qui furent très recherchées dans le temps. Il mourut en 1312. — Gaddi (Taddeo di Gaddo), fils du précéd., élève de Gioto, né en 1300, mort en 1352, fut célèbre par l'art avec leq. il exprimait les passions de l'âme dans ses tableaux. Il se fit aussi une réputat. comme architecte; c'est sur ses plans qu'a été construit le *Ponte Vecchio de Florence*, et il a achevé dans la même ville la *Tour de Santa-Maria del Fiore*.—Gaddi (Angelo), fils du précéd., né en 1324, mort en 1387, est connu aussi par quelq. tableaux estimés; mais la fortune que lui laissa son père le détourna de l'étude des beaux-arts. — Gaddi (Jacques de), philologue et littérat., né à Florence dans le 17e S., membre de l'acad. *de Svegliati*, a composé tant en vers qu'en prose un gr. nombre d'ouvr. aujourd'hui peu connus, même en Italie, et sur lesq. on a porté des jugem. très contradictoires. Ceux qui ont été impr. sont: *Corolarium poeticum sive poematum libri II*, Padoue, 1628, Florence, 1636, in-4. — *Adlocutiones et elogia exemplaria cabbalistica, oratoria, mixta, sepulcralia*, Florence, 1636, in-4. — *De scriptoribus non ecclesiasticis græcis, latinis et italicis, critico-historic. et bipartitum opus*, 2 vol. in-fol., Florence, 1648; Lyon, 1649. — *Poetici lusus*, Venise, 1655, in-12.

GADEBUSCH (Frédéric-Conrad), écriv. labor., né en 1719 dans l'île de Rugen, occupa plus. places subalternes de magistrat. en Suède, fut appelé en Russie par l'impérat. Catherine II pour faire partie de la commission législat. établie par cette souver. à Moscou, revint peu de temps après en Suède, et devint membre du consistoire et chef de justice de la ville de Dorpat, où il mourut en 1788. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. MSs. et impr., dont les princip. sont : *Mém. sur les histor. de la Livonie*, Riga, 1772, in-8. — *Essai sur la vie du comte de Fermor*, Reval, 1775, in-8. —*Biblioth. livonienne par ordre alphabét.*, Riga, 1777, 3 vol. in-8. — *Essais sur l'hist. et la jurisprud. de la Livonie*, en 9 livrais. in-8, Riga, 1779 à 1785.—*Annales livoniennes*, de 1030 à 1761, ibid., 1780-83, 8 vol. in-8.

GADROIS (Claude), né à Paris vers 1642, s'appliqua d'abord à l'étude de la théologie et de la philosophie scolastiq.; mais ayant pris connaiss. de la philosophie de Descartes, il en devint un des plus zélés partisans. Nommé direct. de l'hôpital milit. de Metz, il y mourut en 1678, victime de son zèle et de son dévouem. pour le service des soldats malades. On a de lui : *Discours sur les influences des astres*, Paris, 1671, in-12.— *Système du monde*, ibid., 1675, in-12. Ces deux écrits eurent quelq. succès dans le temps, et sont aujourd'hui presque entièrem. oubliés.

GADSDEN (Christophe), l'un des fondat. de la liberté de l'Amérique-Septentrion., né dans cette contrée vers 1724, fit partie du congrès de New-York en 1774, ne se distingua pas moins par sa prudence et sa fermeté dans le conseil que par la valeur qu'il déploya dans différent. actions, notamm. au siége de Charlestown en 1780, et mourut en 1805, lieut.-gouv. du sud de la Caroline.

GAELEN (Alexandre van), peintre holland., né en 1670, mort en 1728, élève de Jean Huglemburch, passa une partie de sa vie à Londres, et y peignit avec succès des batailles, des chasses, des portraits, etc. La reine Anne lui avait commandé div. tableaux, entre autres le *Combat de la Boyne* sous Guillaume III.

GÆRTNER (Charles-Christian), né en 1712 à Freiberg en Saxe, a fait époque dans la littérat. allem. en contribuant par les formes brillantes de son style et par la sévérité de sa critique, à la révolut. que les lettres éprouvèrent en Allemagne au commencem. du 18e S. Associé à deux de ses condisciples, Geller et Ramler, il travailla d'abord à Leipsig sous la conduite de Gottsched à la trad. du *Diction. de Bayle*, et de l'*Hist. ancienne de Rollin*. Plus tard ils se réunirent à Cramer, Schlégel, Ébeal, Giseke, Zacharie, Schmid et Klopstock, et publièrent les *Nouveaux matériaux pour les jouissances de la raison et de l'esprit*, ouvr. connu sous le titre de *Bremischs Beitræge* parce qu'il était publ. à Brême et qu'il eut un gr. succès. Gærtner, nommé en 1747 profess. de morale et de rhétor. au collége Carolin à Brunswick, occupa cette chaire jusqu'en 1787. Il avait obtenu en 1775 un canonicat du chapitre de St-Blaise dans la même ville, et en 1780 le titre de notable aulique du duché. Il mourut en 1791. On a de lui, outre sa coopérat. aux ouvr. précités : *Recueil de discours*, 1761, in-8. — *La Fidélité à l'épreuve*, comédie pastorale. — *La Belle Rosette*, comédie en un acte.

GÆRTNER (Joseph), sav. botaniste, né en 1732 à Calw, dans le duché de Wurtemberg, où son père exerçait la médecine, quitta de bonne heure l'état ecclésiast., auq. il s'était destiné, pour se livrer à l'étude de la médecine, de l'astronomie, de la physique et surtout de la botanique. Il suivit les cours du célèbre Haller à l'univ. de Gottingue; et pour se perfectionner dans les connaiss. qu'il avait acquises, il parcourut en 1754 l'Italie, la France et l'Angleterre. De retour dans sa patrie en 1759, il fut nommé profess. d'anatomie à Tubingen, et occupa en 1768 la chaire de botanique de St-Pétersbourg, où il dirigea le jardin des Plantes. Il parcourut ensuite l'Ukraine et une partie de la Moldavie, et fit dans ces contrées des découvertes précieuses. Après avoir quitté la Russie en 1770, il voyagea en Hollande et en Angleterre, et mourut en 1791, épuisé par ses veilles et ses trav. scientifiq. Il a laissé sur la fructificat. un traité très estimé et devenu classiq. sous ce titre: *de Fructibus et seminibus plantarum; accedunt seminum centuriæ quinque priores*, en deux parties, Stuttgard, 1789, Tubingen, 1791, 2 vol. in-4; un supplém. à cet ouvr., qui obtient les suffrages de l'acad. des sciences de Paris, a été mis au jour par le fils de l'aut. On doit encore à Gærtner un *Mém. sur les mollusques*, inséré dans les *Transact. philos.* de la soc. roy. de Londres, dont il était membre; un autre sur les *Zoophites*, dans les *Spicilegia zoologica* de Pallas; et un *Fragment sur la classification systématique des plantes*, dans le *Magasin botanique* de J.-J. Rœner. Il avait commencé un *Vocabulaire botanique polyglotte*. On trouve une très bonne *Notice sur la vie et les écrits de Gærtner* par Deleuze, dans le 1er vol. des *Annales du musée d'hist. naturelle*.

GAETAN, famille illustre de Pise, établi dans cette ville vers l'an 962, fut pend. plus. siècles à la tête de la républ. et du parti gibelin. Gelase II, élu pape en 1119, était de cette famille.

GAETAN ou CAIETAN, famille illustre de Rome qui remonte au 2e S., donna à l'Église, en 1294, le pape Boniface VIII; ses différentes branches se sont alliées aux premières familles de Rome et de Naples.

GAETAN (St), *Caietanus*, né à Vicence en 1480, était de la famille vénit. des *Thieni*. Ses parents lui donnèrent le nom de *Gaétan* en mémoire d'un de ses gr.-oncles, chanoine de Padoue, célèbre par sa piété autant que par ses connaissances, aut. d'un *Comment.* sur les IV liv. d'Aristote *in Meteora*, Padoue, 1476, in-4. Le jeune Gaétan se distingua dans ses études, fut reçu doct. à Padoue, exerça les fonct. de juriscons. à Vicence, et se retira ensuite à Rome, pour s'y livrer sans distract. à l'étude des livres saints. Plus tard, il se consacra à la prédicat., et fonda, de concert avec trois autres membres de la confrérie de *l'Amour divin*, un nouvel ordre dont les associés furent désignés d'abord sous le nom de *clercs réguliers*, puis sous celui de *théatins*, du titre de l'archev. de Chieti (en latin *Theate*). Caraffa, leur 1er supér. Lors du siége de Rome par l'armée impér. sous les ordres du connét. de Bourbon, Gaétan se réfugia à Venise, où le sénat lui offrit un établissem. pour son ordre. Il en fut nommé supér.-général à la place de Caraffa, qui s'était démis de cet emploi. Les théatins ne tardèrent pas à se répandre dans toute l'Italie, en Espagne, en Pologne et même en Orient. St Gaétan mourut à Naples en 1547, fut béatifié en 1629, et canonisé par Clément X en 1675. On a de lui 16 lettres qui ont été publ. par l'abbé Barral en 1786, in-8. Sa *Vie*, par Ant. Caraccioli, se trouve dans le rec. des bollandistes; elle a été écrite par plus. autres aut. Le P. Silos a donné en lat. les *Annales de l'ordre des Théatins*, Rome, 1650-66, 3 vol. in-fol.; et le P. A.-F. Vezzosi a publ. l'hist. littér. du même ordre, sous ce titre : *I scrittori de' clerici regolari detti Teatini*, ibid., 1780, 2 vol. in-4.

GAETAN (Jean), pilote italien au service d'Espagne, faisait partie d'une expédition qui fut envoyée aux Moluques en 1542. Invité par les Portugais, qui avaient su apprécier son habileté pour la navigation, à entrer au service de leur roi, il rejeta les offres brillantes qu'on lui fit, en disant qu'il resterait constamment attaché à l'empereur Charles-Quint, son maître. De retour en Europe, il publia la relation de son voyage : elle est insérée dans le recueil de Ramusio, t. Ier, sous ce titre : *Relat. de Jean Gaetan, pilote castillan, de la découverte des îles Moluques par la voie des Indes-Occidentales*.

GAETANI (Honoré), comte de Fondi, seigneur napolitain du 14e S., parvint à soulever contre Urbain VI un grand nombre de cardin. mécontents comme lui de ce pontife, et leur fit embrasser sa propre cause sous le prétexte des intérêts de la religion. Ils élurent un autre pape sous le nom de Clément VII. C'est ce qui donna naissance au gr.

schisme d'Occident, qui, pendant 37 ans, divisa toute la chrétienté.

GAFFAREL (Jacques), né à Mannes en Provence en 1601, fut biblioth. du card. de Richelieu, et fit par ses ordres un voyage en Italie pend. les années 1626 et 1632, dans le but d'y acheter des livres et des MSs. Il remplit cette mission avec beaucoup de zèle, et parcourut ensuite la Grèce et une partie de l'Asie. Vers la fin de sa vie, il se retira dans un prieuré qu'il avait obtenu en Provence, et y mourut en 1681. On peut reprocher à Gaffarel d'avoir apporté trop de crédulité dans l'étude qu'il entreprit de la science cabalistique avec l'intention d'en démontrer le néant. Il a composé un grand nombre d'ouvr. qui prouvent plus d'érudition que de jugem., et dont les principaux sont : *Curiosités inouïes sur la sculpture talismanique des Persans*, Paris, 1629, in-8 : Grég. Michaelis en a donné une trad. lat., Hambourg, 1676-78, 2 vol. in-8, avec des notes fort sav., réimpr., avec une *Notice* sur l'aut. et ses ouvr., en 1706, 2 vol. in-8.— *Abdita divinæ cabalæ mysteria contra sophistarum logomachiam defensa*, ibid., 1625, in-4. — *Dies Domini, sive de fine mundi*, ibid., 1629, in-12. — *Nihil, ferè nihil, minùs nihilo, sive de ente non ente, et medio inter ens et non ens positiones XXVI*, Venise, 1635, in-8. — *Quæstio pacifica num orta in religione dissidia componi et conciliari possint*, etc., 1645, in-4. — *Index codicum cabbalisticorum MSs. quibus Joann. Mirandulanus comes usus est*, ib., 1651, in-8; et enfin le *Prospectus* devenu très rare d'un ouvr. qu'il voulait faire paraître sous ce titre singulier : *Histoire universelle du monde souterrain*, etc., Paris, 1666, in-fol., de 8 feuillets. Il en avait recommandé l'impression en mourant, mais elle n'eut pas lieu.

GAFFARELLI ou CAFFARELLI (Gaetan MAJORANO, dit), chanteur ital., né à Bari en 1703, d'un paysan pauvre, annonça dès son enfance un goût décidé pour la musiq. Un musicien nommé Gaffaro ou Caffaro (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre maître de ce nom), ayant remarqué l'assiduité de Gaetan à se rendre à l'église tous les jours qu'on y tenait chapelle musicale, l'examina de plus près, lui fit essayer quelq. airs, lui reconnut de gr. disposit. pour le chant, et décida son père à lui laisser subir l'opération qui conserve la fraîcheur de la voix. Le jeune *soprano* étudia d'abord sous son protecteur, dont il prit le nom en diminutif (Gaffarelli), reçut ensuite des leçons de Porpora à Naples, et devint l'un des chanteurs les plus célèbres de l'Italie. Il débuta à Rome en 1725, parcourut ensuite les princip. théâtres d'Italie, passa à Londres en 1730, et revint dans sa patrie avec des sommes considérables. Il fit un voyage à Paris en 1750, mais il fut peu content de la cour de France, qui ne voulut voir en lui qu'un habile chanteur. Ce n'était pas assez pour l'orgueilleux Gaffarelli, qui, de retour dans sa patrie, acheta le duché de *Santo-Dorato*, et en prit le titre, qu'il transmit à sa famille avec une immense fortune. Sa nouv. noblesse ne l'empêcha pas de chanter quelquefois encore, mais alors il se faisait payer en gr. seigneur. Il mourut dans son duché de Santo-Dorato en 1783. Il avait fait mettre sur le frontispice de son hôtel cette inscription : *Amphyon Thebas, ego domum.*

GAGE (Thomas), voyageur angl., né en Irlande vers la fin du 16e S., fut envoyé par son père en Espagne pour faire ses études chez les jésuites, entra dans l'ordre de St-Dominique, et passa dans les Indes en qualité de missionnaire. Après plus. années de séjour au Mexique, il obtint de son gén. la permission de retourner en Angleterre, fut pris par un corsaire holland., quitta l'habit religieux, revint dans sa patrie au bout de 24 ans d'absence, voyagea ensuite en Italie, abjura le catholicisme à son retour à Londres, embrassa le parti du parlement lors de la révolut. qui fit périr Charles Ier sur l'échafaud, puis s'embarqua sur la flotte angl. qui s'empara de la Jamaïque en 1654, et mourut dans cette île l'ann. suivante. On a de lui : *Nouv. descript. des Indes-Occident., ou les Voyages de l'Anglais-Américain par terre et par mer, contenant le journal d'une route de 3,300 milles dans l'intérieur du continent de l'Amérique, etc...*, et une *Grammaire ou quelq. rudim. de la langue indienne, appelée Pochonchi ou Pocoman* (en angl.), Londres, 1648, 1655, 1677, in-fol. Le ministre Colbert fit trad. cet ouvr. en franç. par M. de Beaulieu ou Hues O'Neil sous ce titre : *Nouvelle relation contenant les voyages de T. Gage dans la Nouv.-Espagne*, etc., Paris, 1676, 2 vol. in-12, plus. fois réimpr. On a encore de T. Gage le *Sermon* prêché le jour de son abjuration de la foi cathol., Londres, 1642, in-4. — *Duel entre un jésuite et un dominicain, commencé à Paris, livré à Madrid et terminé à Londres*, 1651.

GAGE (Thom.), command. en chef des troupes royales de l'Amérique du Sud, et dern. gouvern. du Massachusett pour le roi d'Angleterre, s'est acquis une odieuse célébrité par les rigueurs qu'il exerça contre les colons insurgés. Retranché dans Boston après l'issue de la bataille de Lexington, Gage, que le congrès provincial de Massachussett avait déclaré ennemi du pays, fit proclamer la loi martiale, mais se vit contraint à se rembarquer après l'affaire de Bunker's-hill. Ce général, flétri du nom de traître à sa patrie, eut pour success. sir William Howe; il mourut en 1787.

GAGES (Jean-Bonaventure DUMONT, comte de), vice-roi, gouverneur et capit.-gén. de la Navarre, né à Mons en Hainaut en 1682, entra de bonne heure au service de l'Espagne, mérita tous ses grades sur le champ de bataille, et se distingua surtout dans les campagnes de 1743-44-45-46 en Italie contre les armées autrichiennes. Il quitta le commandement à la mort de Philippe V, revint à Madrid, où Ferdinand VI le combla d'honneurs, et mourut à Pampelune en 1753.

GAGINI (Antoine), né à Palerme en 1480, étudia le dessin sous son père, et alla se perfectionner à Rome, où l'on croit qu'il se rendit vers 1504. On prétend même qu'il aida Michel-Ange dans ses

trav. pour Jules II. Ce qui est certain, c'est que Gagini a peuplé de statues la cathédrale de Palerme, et que pour ces ouvr. il obtint des lettres de noblesse. Il mourut à Palerme le 17 nov. 1571. C'est le plus gr. artiste que la Sicile ait produit.

GAGNI, GAIGNI ou GAGNÉE (JEAN de), *Gagnæus*, doct. en théologie (de la maison de Navarre), né à Paris au commencem. du 16e S., fut lect., prédicat. ordin., puis prem. aumônier du roi François Ier, qui lui fit délivrer un diplôme par lequel il était ordonné que toutes les biblioth. et les lieux de dépôt de livres ou de MSs. lui fussent ouverts. C'est ainsi que, par les soins de Gagni, plus de cent ouvr. import. sortirent de la poussière où ils seraient demeurés ensevelis. Gagni était lié avec les hommes les plus doctes et les plus célèbres de son temps. Il devint chancelier de l'église de Paris en 1546, et mourut en 1549. Il a publ., soit comme édit., ou comme aut., les ouvr. suiv. : *Comment. Primasii uticensis in Africâ episcopi, in epistolas S. Pauli*, lat. et franç., Paris, 1537; Lyon, même année. — *Alcimus Avitus et Claudius Marius Victor poetæ christiani in lucem emissi*, Lyon, 1536, in-8. — *Petri Apolloni Collatii presbyteri novariensis excidii hierosolymitani lib. IV*, Paris, 1540. — *Sermons de Guerric, abbé d'Igny*, trad. du lat. — *Hendecasyllabus de sanctissimo Christi corpore in eucharistiâ; Davidici psalmi, in lyricos diversorum generum versus*, etc., Paris, 1547. — *Paraphrasis in epistolam ad Romanos*, Paris, 1533, in-8. — *Scholia in evangelia quatuor et in actus apostolorum*, ibid., 1552, 1631, in-8.

GAGNIER (JEAN), orientaliste, né à Paris en 1670, fit ses études au collége de Navarre, apprit l'hébreu et l'arabe, devint chanoine régulier de Ste-Geneviève, et obtint ensuite une cure dans le diocèse de Béziers. Séduit par les opinions des réformés, dont il avait lu et médité les principaux ouvr., il passa en Hollande, de là en Angleterre, se maria à Londres, et mourut en 1740, profess. de langue orient. de l'univ. d'Oxford. Il a composé un gr. nombre d'ouvr., dont voici les principaux : *l'Église romaine, convaincue d'idolâtrie et d'antichristianisme*, La Haye, 1706, in-8. — *De vitâ et rebus gestis Mahomedis cognomento Abul-Kasem ben Abdallah, islamiticæ religionis auctoris nec non imperii saracenici fundatoris, historici duo, videlicet Abulfeda et Jannabius, historicor. Arabum principes.... accedunt accuratæ Arabiæ triplicis, geogr. tabulæ ex eodem Abulfedâ, ab Edrisio aliisque*, etc., Oxford, 1723, in-8. — *Géogr. universelle d'Ismaël Aboul Feda* (en latin), ib., in-fol., 1726 ou 1727. — *La Vie de Mahomet, trad. et compilée de l'Alcoran, des traductions authentiques de la Sonna et des meill. aut. arabes*, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12; ibid., 3 vol. in-12, 1748.

GAGUIN (ROBERT), chroniqueur, né à Colines (diocèse d'Arras) dans le 15e S., entra jeune dans l'ordre des trinitaires ou mathurins, étudia les lettres et la théologie à l'univers. de Paris, devint professeur de droit canon et doyen de la faculté de théologie, s'éleva graduellem. aux prem. emplois de son ordre, dont il fut élu général en 1473, fut employé par les rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII, dans des négociations importantes en Italie, en Allemagne et en Angleterre, et mourut à Paris en 1501. On a de lui : *Compendium supra Francor. gestis à Pharamundo usque ad annum* 1491, Paris, 1497, in-4, contin. jusqu'en 1499, Paris, 1500, in-fol., réimpr. avec un supplém. sous ce titre : *Annales rerum gallicarum, seu compendium usque ad annum* 1499, *cum supplemento Hub. Velleii senatorii advocati usque ad annum* 1520, Paris, 1521, in-4; Lyon, 1524, in-fol. Ces annales ont été trad. en franç., Paris, 1514, in-fol., réimpr. plus. fois, et ont servi à la composition d'autres ouvr., tels que : *les Grandes chroniques de St Denis; la Chronique martiniane*, etc.; *Chroniques et histoires faites et composées par le R. P. en Dieu Turpin, archev. de Reims*, etc., trad. du latin par R. Gaguin, par ordre de Charles VIII, Paris, 1527, in-4 (gothiq.); Lyon, 1583, in-8. — *Epistolæ et orationes*, Paris, 1497, 1502, in-4 (gothiq.); le P. de Launay en a donné une édit., 1617, in-8, et y a joint des lettres et des harangues jusque-là inédites. Gaguin a trad. les huit livres de la *Guerre des Gaules*, de César, Paris, 1539. On lui attribue encore : *de Variis conditionis humanæ incommodis elegia; Conseils prouffitables contre les ennuis et tribulations du monde*, in-8, goth.; c'est la traduct. d'une lettre de J. Pic de La Mirandole. — *La Royne de bon repos, ou le Passetemps d'oisiveté*, poème; *Glossarium latinum, ad Ludovicum XI*; une *Chronique de l'ordre des mathurins*, MS., etc.

GAGUINI (ALEXANDRE), historien, né à Vérone au milieu du 16e S., servit en Pologne dans les guerres de Livonie, de Moldavie et de Russie, fut naturalisé, et mourut à Cracovie en 1614. Il a laissé : *Rerum polonicarum tomi III, à Lecho primo duce usque ad Stephanum*, Francfort, 1584, in-fol. Il a publ. sous son nom : *Sarmatiæ Europeæ descriptio*, Spire, 1581, in-fol.; mais cet ouvrage, écrit primitivement en polonais, est d'un chanoine nommé Mathias Strykowsky. Gaguini n'y eut d'autre part que de l'avoir traduit en latin. On en trouve la traduct. italienne dans le tome XI du *Recueil* de Ramusio.

GAHAGAN (USHER), littérateur, né en Irlande, condamné à mort et exécuté à Tyburn en 1749, pour avoir rogné des pièces d'or, a laissé des trad. en vers lat. de l'*Essai sur la critiq.*, et du *Temple de la Renommée* de Pope. Il avait surveillé l'impression des aut. classiq. lat. publ. par Brindley.

GAICHIÉS (JEAN), prêtre de l'Oratoire, né à Condom en 1647, fut supérieur de la maison de son ordre à Avignon, puis théologal du chapitre de Soissons, se livra avec succès à la prédicat., et mourut à Paris en 1731. On a de lui : *Maximes sur le ministère de la chaire*. Ce petit livre, devenu classique, fut impr. pour la première fois à Paris, 1710, in-12, anonyme; il parut l'année suivante à Toulouse, sous le nom du P. Massillon, parce que

l'éditeur avait cru y reconnaître l'empreinte de son génie; mais le célèbre orateur le désavoua, disant : « Je voudrais l'avoir fait. » Une troisième édition fut publ. à Paris en 1739, par l'abbé de Lavarde, sur le manuscrit de l'auteur, retouché par lui-même, et dans lequel il avait ajouté quelques nouvelles maximes. Il en a paru une trad. allem. par C. Messerschmidt en 1737.

GAIDERISE, prince de Bénévent, succéda à Adelgise, son aïeul, en 879, fut déposé en 881, s'évada de la prison où on l'avait renfermé, et se rendit à Constantinople, où l'empereur Basile l'accueillit avec bienveillance. Il obtint de ce monarque le gouvernem. d'une ville dans les possess. de l'empire grec en Italie, et y mourut vers l'an 905.

GAIGNE (Alexis-Toussaint de), officier du génie, mort en 1817, avait servi dans les armées autrichiennes en qualité d'aide-de-camp du comte de Daun. Parmi ses product. on distingue : *Manuel, ou Journée militaire*, 1776, 1791, in-12. — *Encyclopédie poétique*, 1778-83, 18 vol. in-8; c'est un recueil de divers fragments par ordre alphabétiq. — *Nouv. Dictionn. milit. à l'usage de toutes les armes qui composent les armées de terre*, etc., 1802, in-8.

GAIL (Jean-Baptiste), célèbre helléniste, né à Paris en 1755, se livra de bonne heure à l'étude de la langue grecque avec assez de succès pour obtenir, en 1791, le titre de suppléant de Vauvillers au collége de France. Vauvillers ayant été contraint par la force des événem. à donner sa démission l'année suivante, Gail le remplaça comme titulaire, en déclarant publiquem. qu'il considérait cet emploi comme un dépôt, et qu'il le remettrait à son prédécess, dès que celui-ci en manifesterait le désir. Les circonstances empêchèrent Vauvillers de profiter de cette déclarat., et Gail continua de remplir ses fonct. de profess. avec zèle et succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1828. Il était membre de l'acad. des inscriptions, conservat. des MSs. grecs et latins de la biblioth. du roi, chev. de la Lég.-d'Honn., décoré de la croix de St-Vladimir de Russie, et, comme l'on voit, l'un des sav. que les faveurs du pouvoir avaient le mieux récompensés. Ses confrères, les hellénistes, ne le traitèrent pas toujours aussi généreusem., et il faut convenir qu'il donna prise à leurs critiques par quelques opinions hasardées et par son extrême amour-propre; cependant on doit reconnaître qu'il a beaucoup contribué à populariser l'étude de la langue grecque en France. Sans parler des divers morceaux qu'il a fournis aux *Mémoires de l'Institut*, au *Mercure*, etc., la collect. de ses ouvr. forme 34 vol. Nous nous contenterons de citer : *les Dialogues des morts de Lucien*, trad. en franç. avec des remarques, 1780, in-12; 1784, in-12. — *Idylles et autres pièces de Théocrite*, trad. en franç., 1792, in-8; 1794, 2 vol. in-4. — *Thucydide*, grec, latin et français, avec des notes critiques et les variantes de 13 MSs., 12 vol. in-4 et in-8. — *OEuvres de Xénophon*, trad. en français avec le texte grec et l'anc. version latine de Leunclavius, retouchée par l'édit., 1795 et années suiv., 10 vol. in-4, compris 3 vol. de variantes, tables chronologiques, etc., avec cartes et fig. — *Idylles de Bion et de Moschus*, trad. en franç., 1795, in-8. — *Nouvelle grammaire grecque à l'usage des écoles centrales*, 1799, in-8. — *Essais sur l'effet, le sens, la valeur des désinences grecques, latines, françaises, et sur divers points de grammaire*, Paris, 1808, in-8.

GAIL (Sophie, née GARRE), épouse du précéd., née vers 1779, morte à Paris en 1819, avait manifesté de bonne heure un goût très vif pour les arts, notamment pour la musique. Dès 1790, elle publ. dans les journaux des romances et autres compositions; et ces préludes de la jeune muse annoncèrent tout d'abord les succès qu'elle devait obtenir lorsqu'une étude plus approfondie aurait développé ses talents innés. Son opéra des *Deux Jaloux*, qu'elle donna en 1813, fut accueilli comme un chef-d'œuvre, et ce début lui assure une célébrité durable. Les autres composit. de Mme Gail qui furent le plus généralement admirées, sont: *Mlle de Launay à la Bastille* (opéra tiré des *Mém.* de Mme de Staël, qui en est l'héroïne), et *la Sérénade*, dernier ouvr. dramatiq. de cette dame non moins célèbre par son esprit et son amabilité que par ses talents.

GAILLARD (Gabriel-Henri), littérat. et histor., né en 1726, dans un village de Picardie, abandonna la carrière du barreau pour se livrer exclusivem. à la littérature, fut reçu en 1760 à l'acad. des inscriptions, en 1771 à l'Académie franç., et nommé membre de l'Institut en 1796, dans la classe d'hist. et de littérature ancienne. Il mourut en 1806. On a de lui : *Rhétorique franç. à l'usage des demoiselles*, Paris, 1745, in-12, souvent réimpr. — *La Poétique française à l'usage des dames*, ib., 1749. — *Parallèle des quatre Électres* (tragédies), ibid., 1750. — *Mélanges littéraires*, ibid., 1756. — *Histoire de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire*, etc., ibid., 1757, réimpr. en 1784 avec une préface historiq. et critiq. — *Hist. de François Ier*, ibid., 1766-69, 7 vol. in-12; 1819, 4 vol. in-8. — *Histoire de Charlemagne*, ibid., 1782, 4 vol. in-12; réimpr. en 1818, 2 vol. in-8. — *Hist. de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, ibid., 1771-74-77, 11 vol. in-12; c'est le meilleur ouvrage de l'auteur. — *Hist. de la rivalité de la France et de l'Espagne*, ibid., 1801, 8 vol. in-12. On doit encore à Gaillard: *le Dictionn. hist. de l'Encyclopédie méthodique*. — Des *Mémoires* dans le *Recueil* de l'academ. des inscript. — Une *Vie ou Éloge histor. de M. de Malesherbes*, etc., Paris, 1805, in-8. — Des *Observat. sur l'Histoire de France* de Velly, Villaret et Garnier, 1806, 4 vol. in-12. — *Mélanges académiques, poétiques, littér., philologiq., critiq. et historiq.*, Paris, 1806, 4 vol. in-8. — Des articles dans les *Notices des MSs. de la bibliothèque du roi*, dans le *Journal des savants* et dans le *Mercure de France*. — Une édit. des *OEuvres de Belloi*, accompagnée d'une *Vie* de l'auteur, de dissert. et de remarques sur chaque tragédie. On peut reprocher à Gaillard

ses citations et ses digressions trop nombreuses ; mais en général il se montre judicieux, et son style est clair, correct, facile et souvent élégant.

GAILLARD DE LA BATAILLE, trésor. de France, est auteur des ouvrages suiv. : *Mém. du comte de Kermelec*, Paris, 1740, 2 vol. in-12. — *Mém. de Mlle Frétillon* (Mlle Clairon), 1740, in-12, réimpr. en 1743 sous le titre d'*Hist. de Mlle Cronel*, 4 part. in-12, et en 1823 dans la *Collect. des mém. dramatiques*. — *Jeannette seconde, ou la nouvelle Paysanne parvenue*, 1744, 3 part. in-12.

GAILLARD DE LONGJUMEAU (Jean), év. d'Apt, né à Aix en 1634, mort en 1695, descendait de Michel-Gaillard, seigneur de Longjumeau, contrôl.-général des finances sous Louis XI. Ce prélat, ami des sciences et des lettres, forma le prem. le projet d'un gr. *Dictionn. historique universel*, et fit faire à cette occasion des recherches dans tous les pays, et notamment dans la biblioth. du Vatican ; mais, ne voulant pas faire paraître cet ouvr. sous son nom, il remit ses matériaux à Moréri, qu'il fit son aumônier; celui-ci lui dédia la prem. édition du dictionnaire qui porte son nom, Lyon, 1674, en déclarant la part que le prélat avait eue à cette vaste entreprise, et en lui témoignant sa reconnaissance.

GAINAS, Goth de naissance, servait dans l'armée de Stilicon en 395, lorsque ce général d'Honorius marcha au secours d'Arcadius, emp. d'Orient, dont les états étaient envahis par les Barbares. Après avoir fait assassiner, d'après les instruct. de son chef, le ministre Rufin, dont les intrigues entravaient les plans de Stilicon, Gainas obtint par le crédit de l'eunuque Eutrope, success. de Rufin, le commandem. général de la cavalerie et de l'infanterie romaine en Orient. Bientôt il prit le plus grand ascendant sur l'esprit du faible Arcadius ; mais son ambit. et ses excès ayant forcé ce prince à le déclarer ennemi de l'empire, il leva l'étendard de la révolte, fut vaincu dans une bataille sanglante, se réfugia chez les Huns, qui refusèrent de lui donner asile, et périt en cherchant à pénétrer dans le pays avec les Goths qui l'avaient suivi dans sa retraite. Sa tête fut envoyée à Constantinople, et Arcadius fit célébrer la mort du rebelle par des réjouissances publiques.

GAIN-MONTAGNAC (le comte J.-R. de), gouv. du château roy. de Pau, né en 1778, d'une famille du Limousin, mort en 1819, est auteur des écrits suivants : *Journal d'un Français depuis le 9 mars jusqu'au 13 avril 1814*, Paris, 1816, in-8.—*Théâtre*, 1820, in-8. Ce vol. contient 3 pièces en 5 actes et en prose : *Charles-Quint à St-Just ; la Conjurat. des adolescents*, et *Charles Ier, roi d'Angleterre*. Sa comédie de *Fouquet*, jouée en 1814 et tombée à la première représentat., est inédite. Le comte Gain-Montagnac a mis en ordre et publ. des *Mém. de Louis XIV*, 1806, in-8, 2 part.

GAINSBOROUGH (Thomas), peintre anglais, né en 1727, dans le comté de Suffolk, mort à Londres en 1788, montra dès sa première jeunesse un goût très vif pour le dessin. Il vint à Londres à l'âge de 13 ans, y prit des leçons de Gravelot, s'adonna d'abord au portrait, genre dans leq. il acquit un grand degré de perfection, et peignit ensuite le paysage, où il s'est fait une réputat. plus étendue et plus durable. Ses tableaux sont très estim. pour l'expression et pour le coloris ; on cite comme les plus remarquables : un *Jeune berger ;* une *Jeune fille gardant des pourceaux ;* un *Combat entre des petits garçons et des chiens*, et principalement un *Bûcheron surpris par l'orage*.

GAL (St). — V. Gall.

GALAND. — V. Galland.

GALANT (Jean), poète toulousain, *mainteneur* de l'acad. des Jeux-Floraux, né en 1575, mort dans sa ville natale en 1615, a laissé quelques composit. parmi lesquelles on distingue une tragédie intit. : *Phalonte*, des *Odes*, *Chants royaux*, etc. Ces poésies ont été recueillies et publ. par son frère, qui a placé en tête du vol. plusieurs morceaux en vers à la louange de l'auteur, par Ciron et Michel de Solargues.

GALANTI (Joseph-Marie), né en 1743, à Campobasso, dans l'anc. *Samnium*, étudia la jurisprud. à l'univ. de Naples. En 1771, il publia l'*Éloge* de Genovesi, dont il était l'un des élèves les plus distingués. Cet ouvr. le mit aux prises avec le P. Mamachi, contre lequel il écrivit une forte diatribe. Cette polémique lui attira quelques désagréments, mais elle lui valut aussi les suffrages des savants. Engagé dans la carrière des lettres, il négligea le barreau, et fonda une imprimerie. Il essaya de reproduire les œuvres de Macchiavelli ; mais l'édit. fut supprimée en naissant. Peu après avoir fait paraître une description détaillée de la province de Molise, il fut chargé par le gouvernem. de Naples de dresser une statistique générale de ce royaume. Galanti saisit cette occas. pour dévoiler une foule d'abus. Les vœux éclairés d'un bon citoyen furent regardés comme les attaques d'un factieux ; on empêcha la continuat. de l'ouvr. ; mais n'osant pas persécuter l'auteur, on lui donna une place dans la magistrature. A l'organisation de la république napolitaine, Galanti fut élu au nombre des représentants. Cette nominat. faillit l'exposer aux plus grands dangers : il vécut quelque temps caché et proscrit. Au retour des armées franç., on venait de lui adresser le brevet de bibliothécaire du conseil-d'état, avec le rang de conseill., lorsqu'il mourut à Naples le 6 octobre 1806. Ses ouvr. sont : *Elogio di Genovesi*, Naples, 1771, in-8. — *Elogio storico di Macchiavelli*, ibid., 1779, in-8. — *Descrizione del contado di Molise*, ibid., 1780, 2 vol. in-8. — *Saggio sull' antica storia de' primi abitatori d'Italia*, ibid., 1783, in-8. — *Saggio sulla storia de' Sanniti*, ibid., 1784, in-8. — *Osservazioni intorno a' romanzi*, etc., ibid., 1781, in-12.—*Bello spirito generale della religione cristiana*, ibid., 1788, in-12. — *Della descrizione storica e geografica dell' Italia*, ibid., 1782-91, 2 vol. in-8, ouvrage incomplet.—*Descrizione geografica e politica delle Sicilie*, ibid., 1786, 4 vol. in-8, trad. en franç., en allem. et en angl.—*Napoli e suo contorno*, ib.,

1791, in-8. — *Testamento forense*, Venise, 1806, 2 vol. in-8.

GALAS (Mathias). — V. Gallas.

GALATES, tribu gauloise qui se répandit dans l'Asie après la défaite de Brennus. Ayant été appelés en Bithynie par Nicomède, les Galates contraignirent ce roi à leur céder une partie de ses états, et s'y établirent. Leur puissance s'accrut bientôt à un tel point, qu'ils en vinrent à imposer un tribut aux rois de Syrie; mais ils subirent à leur tour le joug des Romains lorsque ceux-ci se rendirent maîtres de l'Asie-Mineure. C'est à ce peuple qu'est adressée la 4e épître de St Paul.

GALAUP DE CHASTEUIL (Louis), littérat., né à Aix (Provence) en 1550, mort en 1598, était issu d'une ancienne famille. Il rendit d'utiles services, du temps de la Ligue, à Henri IV, qui le fit conseiller-d'état. On a de lui : *Traduct. en vers de plus. psaumes*, Paris, 1595, in-4, réimpr. sous le titre de *Pénitence royale;* div. recueils d'éloges, de pièces de vers, d'épitaphes, etc.; et une hist. généalogique en vers, de la maison de Savoie, sous le titre d'*Amours d'Apollon et Cassandre*, dédiée à Charles-Emmanuel Ier. — Galaup de Chasteuil (Jean), fils du précéd., fut un juriscons. estimé, et cultiva les lettres. Il a laissé quelq. poésies, et un *Discours fait par ordre de Louis XIII sur les arcs triomphaux dressés à Aix pour l'entrée de ce monarque*, Aix, 1625, in-fol. — Galaup de Chasteuil (Hubert), fils aîné du précéd., fut procur.-gén. de la chambre des comptes et avocat-gén. au parlem. d'Aix. Il perdit cette place lors des troubles de la Fronde, pour avoir embrassé le parti du cardinal Mazarin. —François, frère puîné d'Hubert, servit sous le grand Condé et dans les troupes du duc de Savoie, qui lui confia l'éducat. de son fils. Il mourut à Verceil en 1672. Il a traduit *Pétrone*, *les Petits prophètes*, mis en vers franç. quelq. chants de la *Thébaïde* de Stace, et composé quelq. poésies restées MSs. — Pierre, 2e frère d'Hubert, embrassa égalem. le parti des armes, fut lié avec Boileau, La Fontaine et Mlle de Scudéry, et mourut en 1727. On connaît de lui une *Ode* sur la prise de Maëstricht (en provençal); *Hist. des troubadours et des poètes provençaux*, restée inéd.; *Apologie des poètes provençaux*, Avignon, 1704, in-12. — Galaup de Chasteuil (François), surnommé *le Solitaire provençal*, frère de Louis, et oncle des trois précéd., né à Aix en 1586, a acquis de la célébrité par sa piété, son érudit. et l'austérité de sa vie. Possédant à fond les langues lat., grecque et hébraïque, il entreprit en 1631, un voyage dans le Levant, prit l'habit de maronite au mont Liban, se rendit ensuite à Heden pour y voir le patriarche George Amira, s'établit dans le couvent des récolets de cette ville, et y vécut avec toute l'austérité des anc. solitaires de la Thébaïde. Les invasions des Turcomans le forcèrent plus. fois à chercher un refuge dans les montagnes où il éprouva les plus cruelles privat. Après avoir refusé le patriarcat des maronites, à la mort de George Amira, il se retira dans la vallée Sainte à Mar-Elicha, au couvent des carmes déchaussés, et y mourut en 1644. Avant de quitter la France, il avait fait, conjointem. avec Peiresc, de savantes observat. sur le Pentateuque samaritain, et les avait envoyées à Gabriel Sionite, qui s'occupait alors de la polyglotte entreprise par Le Jay; mais l'édit. de cet ouvr. étant trop avancée, Gabriel inséra seulem. à part les endroits de ce texte différent du texte impr. La *Vie* de François Galaup de Chasteuil a été écrite par Marcheti, prêtre de Marseille, sous le titre du *Solitaire provençal au mont Liban, ou Vie de...*, etc., Aix, 1658, in-12: 2e édit., revue par Ant. Arnault, Paris, 1666, in-12, très rare. Gaspar Augéri a publ. une autre *Vie* sous le même titre, Aix, 1671 : petit in-12; et J. de La Roque a inséré un abrégé de l'ouvr. de Marcheti dans son *Voy. de Syrie et du mont Liban*, Paris, 1722, 2 vol. in-12.

GALBA (Sergius), orat. éloquent antér. à Cicéron, ayant, pendant qu'il était gouvern. en Espagne, fait égorger 32,000 Lusitaniens, allait être condamné à Rome pour cette cruauté, quand il réussit à émouvoir le peuple, et obtint sa grâce en prenant dans ses bras ses deux fils encore enfants.

GALBA (Servius-Sulpitius), emper. rom., success. de Néron, naquit 4 ans av. J.-C. Après avoir été consul sous Tibère, l'an 30, il commanda les armées de Germanie, fut, sous Claude, gouvern. de l'Afrique, puis, sous Néron, gouvern. de l'Espagne. Redoutant l'influence que Galba s'était acquise par ses vertus, Néron était sur le point de l'immoler à son inquiète jalousie, quand celui-ci se révolta l'an 68. Proclamé empereur en Espagne, il fut peu après reconnu de tout l'empire. Quelq. exécutions sévères, l'avarice et la cruauté de ses favoris le rendirent bientôt odieux à la multitude. Othon profita de ces dispositions pour le faire assassiner avec Pison, son fils adoptif, et se fit proclamer à sa place. Galba n'avait régné qu'un an. C'était un prince doué des plus gr. qualités. On l'aurait toujours cru digne de l'empire, s'il n'eût jamais été empereur.

GALDI (Matthieu), né en 1766 à Coperchia, près de Salerne, allait embrasser la profess. d'avocat lorsque les persécut. polit. l'éloignèrent de sa famille pour lui faire chercher un asile en France. Il s'enrôla dans l'armée qu'on y organisait pour franchir les Alpes. En arrivant à Milan, il échangea son grade de capit. de l'état-major contre une place de profess. Nommé ministre de la républ. cisalpine en Hollande, il vécut 10 années à Bruxelles, et lorsqu'en 1809 il se décida à retourner dans sa patrie, il y fut successivem. nommé préfet et chef de l'instruct. publiq. En 1820 il présida le parlem. napolit., et ce fut lui qui reçut le serment du roi Ferdinand. Il est mort le 31 octobre 1821. Ses princip. ouvr. sont : *Necessità di stabilire una repubblica in Italia*, Milan, 1796, in-8. — *Osservazioni sulla costituzione elvetica*, ibid., 1797, in-8. — *Vicende del Teatro italiano*, ibid., 1797, in-8. — *Rapporti politico-economici fra le nazioni libere*, ib., 1798, in-8. — *Saggio sul commer-*

cio di Olanda, ibid., 1808, 2 vol. in-8. — *Quadro politico dell' Olanda*, ibid., 1809, 2 vol. in-8. — *Pensieri sull' instruzione pubblica*, Naples, 1815, in-8.

GALE (Thomas), savant angl., né dans le comté d'Yorck en 1636, mort en 1702 doyen d'Yorck, fut profess. de langue grecque à l'univ. de Cambridge et membre de la société roy. de Londres. On lui doit de bonnes édit. d'anciens aut. grecs, avec une version lat. et des notes, et des édit. d'anc. aut. angl. Nous indiquerons les princip. : *Opuscula mytholog., ethica et physica*, Cambridge, 1671, in-8; Amsterd., 1688. — *Hist. poeticæ scriptores antiqui*, Paris, 1675, in-8. — *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8. — *Jamblichus, de mysteriis*, gr. lat. ibid., 1678, in-fol. — *Hist. anglicanæ scriptores V*, Oxford, 1687, in-fol. — *Hist. britannicæ, saxonicæ, anglo-danicæ scriptores XV*, ibid., 1691, in-fol. Th. Gale est aut. des inscript. gravées sur le monum. élevé à Londres en mém. du fameux incendie de 1666.

GALE (Roger), fils du précéd., membre du parlem., commissaire de l'excise, trésorier de la soc. roy. de Londres, vice-présid. de celle des antiquaires, mort en 1744, a laissé les ouvr. suiv. : *Antonii iter Britanniar. comment. illustrat.*, etc., écrit posthume de son père, revu par lui et augmenté d'une chronographie de la Grande-Bretagne par un anonyme, avec des notes, etc., Londres, 1709, in-4.—Une trad. angl. de la *Connaissance des médailles* de F. Jobert, ibid., 1697 et 1715, in-8, sans nom de traduct. — *Discours sur les quatre voies romaines dans la Grande-Bretague*, dans le 6e vol. de l'*Itinéraire* de Leland.— Plus. *mémoires* dans les *Transact. philosoph.*, dans l'*Archæologia britannica*, et autres recueils. — Une édit. du *Registrum honoris de Richmond*, Londres, 1722, in-fol., et des lettres dans le *Reliquiæ galeanæ*.—Gale (Samuel), frère du précéd., né à Londres en 1682, mort en 1754, fut l'un des restaurat. de la soc. des antiquaires de Londres, et en devint le prem. trésorier. On ne connaît de lui qu'une continuat. de l'*Hist. de la cathédrale de Winchester*, commencée par Henri, comte de Clarendon, Londres, 1715, et quelq. *mém.* dans l'*Archæologia* et dans la *Biblioth. top. britannica*. — Gale (Jean), théolog. angl. non conformiste, né à Londres, en 1680, mort en 1721, est aut. de *Réflexions sur l'hist du baptême des enfants du docteur Wall*, ouvr. qui lui valut un grand crédit parmi les anabaptistes dont il semble partager la croyance; et d'un recueil de *sermons*, publ. après sa mort et réimpr. en 1726, 4 vol. in-8, précédés d'une *Notice* sur sa vie.

GALEANO (Joseph), médec., né à Palerme vers 1605, mort en 1675, avait étudié, indépendamm. de son art, la théologie, les sciences exactes, et cultivé les belles-lettres et la poésie. Il exerça longtemps la médecine dans les hôpitaux de sa patrie avec un gr. succès, et acquit, tant par sa pratiq. que pas ses leçons comme profess., une brillante réputat. Les princes, les grands et les prélats le recherchaient avec empressem. et lui demandaient des conseils. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont les princip. sont : *Epistola medica in quâ de epidemicâ febre theoricè et practicè agitur*, Palerme, 1648, in-4. — *Oratio de medicinæ præstantia*, ibid., 1649, in-4.—*Hippocrates redivivus paraphrasibus illustratus*, ibid., 1650, 1663, 1701, in-12. — *Smilacis asperæ et salsæparillæ causa*, ibid., 1654, in-4.—*La Lepra unita col mal franc.*, ibid., 1656, in-8. — *Politica medica pro leprosis*, ibid., 1657, in-4. — *Idea del cavar sangue*, ibid., 1659, in-12.—*Del vero metodo di conservar la sanità e di curar ogni morbo col solo uso dell' acqua vita*, 1662, in-4. — *Discorsi intorno dell' uso del acqua vita*, ib., 1667, in-12, sous le nom de *Bruno Cibaldi*. — *Il cafè con più diligenza esaminato*, ib., 1674, in-4. Galeano a laissé encore un grand nombre d'écrits littér. et poétiq. dont aucun ne mérite une mention spéciale.

GALEAZ DE MANTOUE, général au service des Vénitiens, commandait au siége de Padoue en 1405. François de Carrare, seigneur de cette ville, demanda et obtint de Galeaz sa parole pour la garantie des clauses de la capitulat.; mais le gouvernem. de Venise, d'après l'avis du conseil des dix, ne voulant point ratifier cette même capitulation, le général fit, à cet effet, de vives représentations dont le conseil le punit en le faisant empoisonner.

GALEN (Jean van), célèbre marin holland., né à Essen en Westphalie, vers 1610, parvint, de la condit. de simple matelot, au grade de chef d'escadre dans la marine de sa patrie adoptive, et signala successivement sa valeur ainsi que son intelligence contre les Espagnols, les Français, les Barbaresques, les Anglais, et remporta, sur une forte escadre de ces derniers devant Livourne (en 1653), une victoire complète, mais qui lui coûta la vie, à la suite d'une blessure grave à la jambe droite. Son corps, transporté à Amsterdam, y fut enterré avec les plus gr. honneurs, et les États-Généraux lui firent élever un monum. dans l'église Neuve de cette ville.

GALEN (Christophe-Bernard van), prince-év. de Munster, né en Westphalie vers 1607, resta, dès l'âge de 6 ans, orphelin de père et de mère, sans auc. biens, et fut élevé par les soins de son oncle, Bern. de Malinkrot, doyen du chapitre noble de Munster. Malgré le goût décidé que le jeune van Galen manifestait pour l'art milit., son parent lui fit suivre la carrière ecclésiast. et obtenir la dignité de prevôt. Le prince-év. étant mort en 1650, Galen fut choisi pour le remplacer, au gr. dépit de son oncle, par les chanoines à qui appartenait le droit d'élection. Le nouv. prélat, investi du pouvoir souver., sentit renaître ses inclinations guerrières, leva des troupes, fit le siége de Munster où des mécontents, excités par Bernard Malinkrot, avaient levé l'étendard de la révolte, y entra par capitulat. et bâtit une citadelle où il mit une garnison nombreuse. Quelq. années après (1664), l'emper. le choisit l'un des généraux

de l'armée destinée contre les Turks; il s'unit ensuite avec le roi d'Angleterre contre les Hollandais dont il prétendait avoir à se plaindre, envahit le territoire des Provinces-Unies et y enleva plus. places fortes. Après la paix de 1674, n'ayant plus d'affaires personnelles, son esprit remuant le porta à prendre parti dans celles de ses voisins. Il contracta une nouv. alliance avec la France contre les Hollandais, obtint d'abord quelq. succès, mais échoua devant Groningue dont il fut obligé de lever le siége. Il quitta le parti de la France pour unir ses armes à celles de l'emper., se ligua ensuite avec le roi de Danemarck contre la Suède, et finit par mourir à Huys, en 1678, après 28 ans de règne et d'une existence presque entièrement milit. Sa *Vie*, en allem. par un anonyme, a été trad. et revue par l'abbé de Vallemont, Rouen, 1679, in-16. J.-A. Alpen en a publ. une plus étendue : *de Vitâ et rebus gestis Chr. Bern. de Galen*, Coesfeld, 1694, 2 vol. in-8. Il en a paru un prem. abrégé en allem., Munster 1790, in-8, et un autre plus complet, Ulm, 1804.

GALEOTTI (Albert), céléb. jurisc., né à Parme dans le 13e S., professa le droit à Bologne en 1235, à Padoue en 1247, fut chargé par son gouvernem. de diverses ambassades, et mourut vers 1285. Il a laissé : *Aurea ac penè divina et verè margarita, seu quæstionum summula*, etc., inséré en entier dans le *Speculum juris* de Guill. Durand, et impr. à Venise en 1567, Cologne, 1585. — *Tractatus de pignoribus* MSs. sous le no 269 dans la biblioth. roy. de Turin. — *Declarationes judicorum; Tractatus de conciliis habendis; Reportationes super codice*, etc., etc.

GALEOTTI (Marzio), écriv., né à Narni, dans l'Ombrie, professa d'abord les bel.-lettres à Bologne; mais ayant publ. un ouvr. dans leq. il soutenait que la foi n'est pas nécess. et qu'on peut être sauvé par les bonnes œuvres, il se vit obligé de chercher un asile à Venise, où il fut arrêté et jeté dans les cachots de l'inquisition. Rendu à la liberté par ordre du pape Sixte IV, sous la condit. de rétracter son hérésie, il se retira en Hongrie, y tint des cours publics et devint précept. du fils de Mathias Corvin. Ce prince étant mort, Galeotti revint en Italie, passa ensuite en France, et mourut à Lyon, en 1494. Ce savant, que Walter Scott a mis en scène dans *Quentin Durward*, fut en gr. renom pour son habileté dans les sc. occultes. On a de lui : *De homine et ejus partibus*, in-fol., S. D., réimpr. plus. fois. — *De doctrinâ promiscuâ*, Florence, 1548, in-8; trad. en ital., Florence, 1615, in-8. — *De egregiè, sapienter et jocosè dictis ac factis Mathiæ I, regis Hungariæ*, Vienne, 1563, réimpr. dans la *Collect. Hungaricar. rerum scriptor.*, de Jacques Bongars. — *De excellentibus; de Verborum significatione*. Ces deux ouv. sont extrêmem. rares. On attribue à ce même aut. une trad. ital. de la *Rhétorique* de Cicéron, S. D., in-4, dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque du roi, sous le no 1780.

GALEOTTI (Nicolas), jés. ital., né à Vienne en 1692, professa la phys. à Macerata et la rhétor. à Rome, où il mourut en 1758. Il a publ. : *Musæum Odescalcum, sive thesaurus antiquarum gemmarum*, etc., Rome, 1747 ou 1751, in-fol. en 2 parties. — *Imagines præpositorum generalium societatis Jesu, delineatæ et æneis formis expressæ ab Arnoldo Westerhout*, ibid., 1748, grand in-fol. Le P. Galeotti a enrichi de notes les *Gemmæ antiquæ litteratæ*, de Ficoroni, Rome, 1757, in-4.

GALÈRE (Caïus-Galérius-Valérius-Maximianus), emper. rom., origin. de la Dacie, avait d'abord gardé les troupeaux, d'où lui vint le surnom d'*Armentarius*. Il s'éleva par son courage aux prem. emplois de l'armée, et fut adopté par Dioclétien en 292. Après avoir remporté plus. avantages sur les Perses, il força en 305 Dioclétien et Maximien à abdiquer, se fit déclarer emper. avec Constance Chlore; et, s'étant réservé le gouvern. de l'Italie, et de tout l'Orient, il y exerça le despot. le plus affreux : ce fut surtout contre les chrétiens qu'il s'abandonna à toutes ses fureurs. Bientôt s'élevèrent des révoltes : Maxence, fils de Maximien, se fit proclamer dans Rome; Maximien reprit la pourpre, et força Galérius à le reconnaître. Peu après, celui-ci fut attaqué d'un ulcère hideux qu'on regarda comme une punit. de sa cruauté envers les chrétiens, et dont il mourut à Sardique, en Dacie, l'an 311.

GALESINI (Pierre), protonotaire apostolique à Milan, né à Ancône vers 1520, vécut dans l'intimité de St Charles Borromée, s'occupa avec fruit de l'étude de l'antiquité, et mourut vers 1590. On a de lui une trad. lat. des *Sermons* de St Grégoire de Nice, Rome, 1563, in-4; un autre de la *lettre* d'Isidore de Péluse à Palladius. — *Martyrologium romanum in singulas dies anni accommodatum*, Milan, 1578, in-4. — *Ordo dedicationis obelisci quem Sixtus V in foro vaticano erexit*, Rome, 1586, in-4. — *Dedicatio columnæ cochlidis Trajanæ ad honorem S. Petri*, ibid., 1587. — *Comment. brevis de biblis græcis interpretum LXXII*, etc., ibid., 1587, in-4. On lui doit encore des édit. de plus. aut. sacrés; il a eu part au *Recueil des actes de l'église de Milan*, et il a laissé en MSs. une hist. des papes sous le titre de *Theatrum pontificale*, ainsi qu'une *Hist. des saints de Milan*.

GALFRID ou GEOFFROI en français, chroniq angl., né dans le 12e S., embrassa l'état ecclésiast., devint év. de St-Asaph en 1151, vécut long-temps à la cour du roi Henri II, se démit de son évêché en 1175, et mourut vers 1180. On a de lui : *Origo et gesta regum et principum Britanniæ, sive historia Britonum ab Æneâ et Bruto* : cette histoire publ. pour la prem. fois, Paris, 1517, in-4, a été réimpr. dans les *Britannicar. rer. script.*, de J. Commelin, Heidelberg, 1587, in-fol. : Pontico Virunio a purgé cet ouvr. des fables qu'il renferme, et l'a pub., Augsbourg, 1534, réimpr. à Heidelb. 1542, à Londres en 1585, in-8, et inséré aussi dans *Britannic. rer. script.; Versio propheliarum Ambrosii Merlini*, extr. du 4e liv. de l'ouvr. précéd., et impr. séparemm. avec des explicat. d'Alain de

Lille, Francfort, 1603, in-4. — *Vita Merlini Caledonii; Comment. in prophetias Merlini utriusque*; *Epistola ad Gualterum oxoniens. archidiac.; de Exilio ecclesiasticorum;* un abrégé de l'hist. de Gildas, enfin des *vers* latins sur différ. sujets.

GALFRID ou GEOFFROI, surnommé *de Winesalf*, poète et hist. angl., né dans le 13e S., d'une famille origin. de Normandie, suivit le roi Richard en Palestine, vint en Italie au retour de cette expédit., fut bien accueilli par le pape Innocent IV, et professa les belles-lettres à Bologne. On ignore l'époque de sa mort. Ses ouvr. sont : *Poetica nova sive carmen de arte dictandi, versificandi et transferendi :* cet écrit, remarquable pour le temps, a été publ. pour la prem. fois dans l'*Hist. poemat. medii ævi* de P. Leyser, Halle, 1721, et réimpr. séparém., Helmstadt, 1724, in-8. — *Historia seu itinerarium Richardi, Anglorum regis, in Terram sanctam, ab anno* 1177 *ad* 1190, impr. sur un MS. défectueux dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars, et sur une meill. copie dans les *Scriptor. histor. anglicanæ* de Th. Gale.—*de Plantatione arborum et conservatione fructuum, ubi de modo inserendi arbores aromaticas..., vites et vina cognoscendi*, etc., MS. dont il existe une copie dans la biblioth. de Cambridge.—*Medulla grammaticæ; liber de Rebus ethicis; de Pronotionibus et persecutionibus Galfridi eboracencis archiepiscopi*. Ces trois ouvr. MSs. se trouvent dans différ. biblioth. d'Angleterre. On attribue à Galfrid une élégie intit : *de Statu curiæ romanæ*, insérée dans le recueil *de Corrupto Ecclesiæ statu* de Math. Francowitz, Bâle, 1557, in-8; et dans les *Analecta* de dom Mabillon.

GALFRID ou GEOFFROI DE BEAULIEU, dominicain, né dans le 13e S., aux environs de Chartres, fut confess. de St Louis, accompagna ce prince dans ses deux expédit. en Égypte, en Barbarie, l'assista dans ses dern. mom , et mourut vers 1274. On a de lui : *Vita et sancta conversatio piæ memoriæ Ludovici IX, quondam regis Francorum*, publ. par Cl. Ménard à la suite de l'*Hist. de St Louis* par Joinville, inséré ensuite dans le t. V des *Scriptores hist. Francor.*, par Duchesne, et dans les *Acta sanctorum* de Bollandus.

GALGACUS, chef des Calédoniens, résista long-temps avec courage aux Romains commandés par Agricola, et succomba enfin dans une gr. bataille avec presque tous ses soldats. Tacite met dans sa bouche un discours admirable qu'il adresse à ses troupes avant le combat.

GALHEGOS (Manoel de), poète portug., né à Lisbonne en 1597, fut le contempor. et l'ami de Lope de Véga, séjourna long-temps à la cour de Philippe IV, roi d'Espagne, composa plus. pièces de théâtre en espagnol pour la scène de Madrid, retourna ensuite dans sa patrie, embrassa l'état ecclésiast., et mourut en 1665. On a de lui, en portugais : *la Gigantomachia*, ou la guerre des géants contre Jupiter, Lisbonne, 1628, in-4. — *Templo de memoria*, ibid., 1630. — *Poesias varias* (en espagn.), Madrid, 1637, in-8; et un gr. nombre de pièces pour le théâtre espagn., dont les plus remarquables sont *El Hombre honrado y prudente*, et *la reyna Maria Estuarda* (Marie Stuart).

GALI (François), désigné aussi sous le nom de *Gualle*, voyageur espagn., chargé par son gouvernement d'aller en 1582 reconnaître sur la côte de Californie un mouillage où viendraient relâcher les navires arrivant des Philippines, profita de cette mission pour visiter les îles de Lequeo et du Japon. A son retour le projet d'établissem. était abandonné; mais Gali n'en rédigea pas moins la *Relat. de son voyage*, et l'envoya au vice-roi des Indes. J.-H. Linschot l'a trad. en holland. et l'a fait entrer dans son *Routier des Indes*, Amsterdam, 1695, un vol. in-fol. Hackluyt en inséra une trad. dans sa collection. On la trouve aussi dans la version française de Linschot.

GALIANI (dom Célestin), sav. prélat, né à Foggia dans la Pouille en 1681, entra dès sa première jeunesse dans l'ordre des célestins, se livra avec succès à l'étude de la théolog., des langues, de la philosoph., des mathémat., de la physiq., des antiquités sacrées et profanes, et occupa la chaire d'hist. ecclésiast. au collége de la Sapience à Rome. Après plus. années de résidence dans cette ville, où il remplissait d'ailleurs les fonct. de procur.-gén. de sa congrégat., il fut successiv. nommé par le roi de Naples son prem. chapelain, archevêque de Tarente et de Thessalonique, préfet des études roy. à Naples, conseiller-d'état et chancelier de l'ordre de St-Charles. Il joua le rôle de conciliat. dans les différends entre Benoît XIII et l'emper. Charles VI, entre le roi de Naples et Clément XII, et mourut à Naples en 1753. Sa modestie l'empêcha de livrer à l'impression plus. ouvr. qu'il avait composés sur différ. sujets, entre autres sur les mathémat. et la physiq., dont il faisait ses délassem. ordin. On lui attribue les combinais. de la loterie par extraits, ambes et ternes.

GALIANI (Ferdinand), neveu du précéd., né dans l'Abruzze-Citérieure en 1728, fut envoyé dès l'âge de 8 ans à Naples, où son oncle se chargea de son éducation. Placé d'abord chez les PP. célestins, il y apprit la philosophie, les mathémat., les belles-lettres, se livra ensuite à l'étude du droit, de l'hist., des antiquités, du commerce et de l'économie politique. Il n'avait que 16 ans, lorsqu'il présenta à une des acad. de Naples, où il venait d'être admis, un *Mém.* sur l'état de la monnaie au temps de la guerre de Troie; et ce fut ce travail qui lui donna la prem. idée du gr. ouvr. qu'il publia plus tard sur les monnaies. Il traduisit aussi le traité de Locke sur la monnaie et l'intérêt de l'argent. A 18 ans il entreprit un travail sur l'ancienne hist. des navigat. de la Méditerranée. L'archevêque son oncle le fit ensuite voyager en Italie, où sa réputat. naissante l'avait précédé dans les princip. villes et dans les cours des différ. princes. De retour à Naples en 1753, il se mit en correspond. aver un gr. nombre de savants, de ministres et des souverains ital. et étrangers, fut nommé secrétaire-d'état de la maison du roi, puis

1er secrét. d'ambass. en France, où il se rendit en 1759. Ce fut pend. son séjour à Paris, après s'être exercé assidûment à écrire en franç., qu'il composa son comment. sur Horace, et ses *Dialogues sur le commerce des blés*, ouvr. revu par Grimm et Diderot, et auq. il doit une gr. partie de sa célébrité parmi nous. Rappelé à Naples pour y remplir plus. emplois import., notamment ceux de conseiller du tribunal suprême de commerce et de membre de la junte des domaines royaux, l'abbé Galiani n'en continua pas moins ses travaux littér., reprit sa correspond. avec les savants et les nombr. amis qu'il s'était faits en France et en Angleterre, parcourut de nouveau l'Italie, et mourut en 1787. On a de ce spirituel et savant abbé, une critique piquante de l'usage introduit dans plus. acad. d'Italie de publier, à la mort d'un personnage remarquable, un rec. de pièces en prose et en vers à sa louange : l'écrit de Galiani est intit. : *Componimenti varj per la morte di Domenico Jannacone, carnefice della gran corte della vicaria*, etc., publ. sous le nom de J.-B. Sergio, avoc. napol., présid. de l'acad., dont l'aut. était membre, Naples, 1749, in-12. — *Traité sur les monnaies* (en ital.), ibid., 1750. —*Della perfetta conservaz. del grano*, sous le nom de Bartholom. Interii, ibid., 1754, in-4. — *Delle Lodi del papa Benedetto XIV*, ib., 1758, in-4, réimpr. en 1781 ; des *dissertat.* dans le 1er vol. des *Antiquités d'Herculanum* (en ital.), Naples, 1757. — *Spaventosissima descrizione dello spaventoso spavento*, etc., sous le nom de D. Onofrio Galeota, ibid., 1779 : c'est un pamphlet critique et burlesq. sur un sujet fort triste, la fameuse éruption du Vésuve, arrivée le 8 août 1779. — *Del dialetto napoletano*, 1779, in-8. — Un traité, en ital., sur *les devoirs des princes neutres envers les princes belligérants, et de ceux-ci envers les neutres*, ibid., 1782, in-4.—*Dialogues sur le commerce des blés*, 1770, in-8. — Son *Commentaire sur Horace* a été publ. à la suite des *OEuvres* du lyrique lat., trad. par MM. Campenon et Després, 1821, 2 vol. in-8. L'abbé Galiani a laissé un assez gr. nombre d'ouvr. MSs.; les princip. sont : un tr. *des instincts ou des goûts naturels de l'homme, ou Principes du droit de la nature et des gens, tirés des poésies d'Horace;* un *vocabulaire* des mots du dialecte napolit., qui s'écartent le plus du dialecte toscan, avec des recherches étymologiq., etc.; une trad. en vers de l'*Anti-Lucrèce* du card. de Polignac; un recueil de poésies sur différ. sujets; enfin plus. vol. remplis de lettres facétieuses, de bons mots, de nouvelles et d'historiettes. Les lettres écrites à l'abbé Galiani par un gr. nombre de savants ital., de savants, de ministres et souver. étrangers, forment un collection de 22 vol. : elle se trouvait dans la biblioth. de Ginguené. On a publ., en 1818, la *Correspond. inédite* de l'abbé Galiani avec Mme d'Épinay, le baron d'Holbach, Grimm et autres, 2 vol. in-8. — Le marquis Bernard Galiani, frère du précéd., est aut. d'une trad. ital. de Vitruve, avec des comment., Naples, 1758, gr. in-fol., orné de 25 grav.

GALIEN (Claude), appelé quelquefois l'Hippocrate de Pergame, désignat. méritée, car son nom, après celui du vieillard de Cos, est le plus beau nom de la médecine antique. Galien était né à Pergame, où il y avait un fameux temple d'Esculape, l'an 131 de l'ère chrét. Son père, Nicon, était un architecte sav. qui dirigea d'abord lui-même les études de son fils, et le confia ensuite à d'excell. maîtres. A 17 ans Galien était le disciple des plus illustres philosophes. Un songe lui révéla sa vocat. pour la médecine : les songes furent toujours l'objet particulier de son attent. dans ses études et la pratiq. médicale. Ne nous hâtons pas d'en rire : l'imaginat. n'est-elle pas de moitié dans la plupart des maladies? Galien alla puiser la science dans les villes fameuses par leurs écoles et leurs profess. Il voyagea beaucoup, et souvent à pied, quoique riche, en vrai péripatéticien. Il voyagea avec fruit, car il connaissait presque toutes les langues et tous les dialectes de son temps. Il s'arrêta surtout à Alexandrie, où il acquit ses connaiss. anatomiq., grandes relativem. à l'état de cette science chez les anciens. De retour à Pergame, il se mit sous le patronage des prêtres d'Esculape, que la superstition consultait avant les médecins; c'était donc une excellente recommandat. Le pontife du temple lui confia le soin des gladiat. blessés. Galien se montra chirurg. habile. On dit que ce fut une sédit., ou la crainte de ses suites qui lui fit quitter Pergame pour Rome; peut-être y avait-il joué un rôle. Arrivé dans la capitale du monde, il se fit connaître en peu de temps par d'éclatants succès dans la médec.; mais deux gr. fléaux le chassèrent, la peste et la persécution de ses confrères. Il est permis de croire que le second, qui pour un médecin n'est pas le moins mortel des deux, y contribua beaucoup : si du moins la contagion lui fit peur, il s'y était exposé plus ou moins, puisque la peste ne l'épargna pas plus que ses envieux. Galien retrouva à Pergame sa prem. renommée et l'y accrut encore; aussi les emper. Marc-Aurèle et Lucius-Vérus le firent venir à Aquilée, d'où la peste le chassa de nouveau; mais cette fois il s'enfuit à la suite des maîtres de l'empire, et ce fut sous leurs auspices qu'il revint à Rome : leur confiance protégea du moins son talent et sa gloire. Marc-Aurèle voulut l'emmener dans son expédit. en Germanie; un songe lui conseilla de rester, ou plutôt Marc-Aurèle le laissa pour soigner la santé de son fils Commode, qui habitait une *villa* dans les environs de Rome. Ce fut là que Galien, à qui ses rivaux faisaient un crime d'être un érudit, leur prouva qu'ils s'étaient trompés en croyant exagérer son savoir. Il écrivit ses immenses traités dont l'ensemble eût composé une biblioth. médicale. On lui attribue 750 liv., et il en est qu'il recommença deux fois, un incendie en ayant détruit le MS. Mais il faut dire que ces 750 liv. étaient 750 divisions d'ouvr., et ne formaient pas 750 volumes. Une partie seulement nous est parvenue, entre autres ses 9 livres *de Anatomicis administrationibus;* ses 17 livres *de Usu partium*, et *de Locis affectis, libri VI*, qui sont les plus précieux. On

GALILÉE.

ignore l'époque de sa mort malgré de savantes | 1679, 13 tom. in-fol., réliés ordinairem. en 9 ou

; ou dic-

'ergame,

nt. Musa

ignore l'époque de sa mort malgré de savantes dissertat, à ce sujet, qui ont surtout prouvé que ce gr. médecin était souv. malade. Galien a laissé une gr. réputat. d'éloquence; Athénée l'a introduit dans son banquet des savants. On l'accusa de beaucoup d'amour-propre; mais il était en guerre ouverte avec ses rivaux : c'était un amour-propre défensif. Médecin anatomiste, il reconnut une intelligence au-dessus de la matière, et proclama la grandeur de la divinité même dans le cours d'une dissection. Ses connaiss. en hygiène et en physiologie furent aussi remarquables. Il excellait dans le diagnostic et le pronostic des maladies, tenant compte de tous les symptômes tant moraux que physiques. Dans le doute du zèle ou du discernem. des témoins habituels, il passait lui-même les nuits auprès de ses malades. Sa pathologie abonde peut-être trop en explications subtiles ou minutieuses; ce n'est plus la noble simplicité d'Hippocrate. Ce fut cepend. Galien qui ramena son siècle au culte de ce grand homme; mais il parlait à des esprits prévenus de leurs propres systèmes. Il avait lui-même dans sa jeunesse fréquenté les écoles de philos. On sent le rhéteur dans son style et la tournure de ses idées. Cette prolixité pompeuse, cette subtilité sav., ces théories quelquefois plus brillantes que solides, cette imaginat. qui vient au secours de l'esprit systématique, voilà sans doute ce qui séduisit les médecins arabes, par qui Galien fut mis au-dessus d'Hippocrate lui-même. Avicenne et Averhoès avaient pour le médecin de Pergame une espèce de religion. La thérapeutique de Galien est devenue proverbiale. La pharmacie ancienne s'appelle encore pharmacie galénique; et c'est presque une épithète ridicule aux yeux de la nouv. chimie médicale; il est juste de remarquer cepend. que si Galien passe pour polypharmaque, c'est parce qu'il a parlé de beaucoup de remèdes; mais c'est souv. en critique, et il n'employait généralem. que ceux dont l'expérience lui avait révélé la puissance et qu'il avait même souv. essayés sur lui-même. Ajoutons pour achever de le réconcilier avec les thérapeuticiens modernes que Galien fut gr. partis. de la saignée... qu'il n'ordonnait cependant qu'après avoir pris en considérat. le climat, la saison, l'âge, le tempérament, les forces et l'état du pouls. Ce qui nous reste des ouvr. de Galien a été édité, traduit et commenté un gr. nombre de fois, surtout dans le 16e S.; nous ne signalerons parmi les édit. qui en ont été données collectivem. que les suiv. : en grec, Bâle, 1538, 5 vol. in-fol., par les soins de J. Gemusæus, de L. Fuchs et de Joach. Camerarius; en latin, Venise, 1490, 1502, 1522, 3 vol. in-fol.; Bâle, 1562, in-fol., ordinairement relié en 5 ou 7 vol. : cette dern. édit. très estimée est enrichie d'une *Vie de Galien*, par Gessner, et offre des éclaircissem. précieux; on distingue aussi les 10 édit. données à Venise, par les Juntes, de 1541 à 1625; enfin il existe une édit. grecque-lat. des *OEuvres de Galien*, due à René Chartier, qui les a jointes aux *OEuvres d'Hippocrate*, Paris, 1639-1679, 13 tom. in-fol., réliés ordinairem. en 9 ou 10 vol. Il a paru divers abrégés, tables ou dictionn. des *OEuvres* de l'illustre méd. de Pergame, nous citerons entre autres : *l'Index*, d'Ant. Musa Brasavoli, joint aux 9e et 10e édit. des Juntes. Le P. Labbe, l'un des principaux biogr. de Galien, a donné en latin son *Éloge chronologique*, Paris, 1660, in-12.

GALIGAI (Éléonore). — V. Concino-Concini.

GALILÉE-GALILEI, créateur de la philosophie expérimentale, né à Pise en 1564, étudia d'abord la musique et le dessin, montra peu de goût pour ces arts, et fut envoyé par son père à Pise pour y suivre des cours de médec.; mais, pressentant sa vocat., il profita de son séjour dans cette ville pour s'y adonner entièrem. aux mathém., et fut jugé capable, dès l'âge de 24 ans, de professer cette science à Padoue. C'est à cette époque qu'il inventa le thermomètre, le pendule, la balance hydrostatique : ce n'était là que le prélude de ses découvertes. En 1609, il fit un télescope, instrum. dont on n'avait eu jusque-là qu'une idée vague; il en créa l'usage, et dès-lors le ciel n'eut plus de secrets pour l'homme. Le prem. Galilée explora la surface de la lune, les sinuosités qui lui sont particulières, les taches du soleil, découvrit les phases de Vénus, les satellites de Jupiter, la voie lactée, et fit une foule d'observat. astronomiq. Il avait quitté Padoue pour professer à Florence; mais, au lieu de recevoir du pays qu'il illustrait par son génie les récompenses qui lui étaient si bien dues, il se vit en proie à mille persécut. Il avait embrassé le système de Copernic, et s'était efforcé de détrôner les vieilles erreurs aristotéliq.; on condamna hautem. ce système comme contraire à l'Écriture-sainte. Galilée avait osé dire, ce dont il s'était convaincu par ses observat., que la terre tourne et que le soleil est immobile; les théolog. crurent voir les bases de la religion ébranlées par ces assert., et ils incriminèrent non-seulement la doctrine de Galilée, mais encore ses intent. Traduit au tribunal de l'inquisit. en 1633, il fut forcé d'abjurer à genoux, la main sur les Évangiles, son erreur et ses hérésies : on le condamna à une prison perpétuelle, et ses ouvr. furent livrés au bourreau. On rapporte qu'au moment même de son abjurat. il ne put s'empêcher de dire en frappant la terre de son pied : « *E pur si muove* (et pourtant elle tourne). » Galilée consacra sa longue captivité, adoucie par le pape lui-même, à continuer ses découvertes astronom., à écrire ses immortelles observat., qui ont frayé la carrière à Viviani, à Toricelli, à Newton, et à tous les physiciens philosophes qui depuis lui ont étudié la nature. Galilée mourut en 1642. Ses princip. ouvr. sont : *Dialoghi delle scienze nuove; Sidereus nuncius*, Florence, 1610. — *Il sagittatore, nel quale con bilancia esquisita e giusta si ponderano le cose contenute*, etc., Rome, 1623, in-4. — *Dialoghi quattro sopra i due massimi sistemi del mondo Tolemaico e Copernicano*, Florence, 1632, in-4. — *Epistolæ tres de conciliatione sacræ Scrip-*

turæ cum systemate telluris mobilis, quarum duæ posteriores nunc primùm curâ M. Nevræi prodeunt, Lyon, 1649, in-4. — Un *Traité de fortification et d'architecture*, etc., etc. La plus complète des édit. des *OEuvres* de Galilée est celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8. Il existe un *Éloge* de Galilée, en ital., par le P. Frisi, Livourne, 1775, traduit en français, par Floncel. Sa *Vie*, écrite par Louis Brenna, est insérée dans le tome 1er des *Vitæ italorum* de Fabroni. Les *Pièces originales* (en latin et en ital.) *du Procès de Galilée*, qui se trouvaient à Rome dans les archives pontificales, furent transportées en 1810 à Paris par ordre de Napoléon, qui se proposait de les faire traduire. M. A.-A. Barbier fut chargé de les examiner; il en traduisit et en fit traduire une partie. Les originaux furent renvoyés à Rome en 1814. — Galilée (Vincent), fils naturel du précéd., mort en 1649, s'occupa de mécanique et fit plus. applicat. heureuses des découvertes de son père, entre autres l'*Essai du pendule* comme moteur des horloges. Huyghens perfectionna plus tard cette applicat. en ne faisant servir le *pendule* que comme régulateur. Vincent cultivait aussi la poésie, et l'on connaît de lui une trad. *in quarta rima* des *Prophéties de Merlin*, non publiée. — Galilée (Vincent), père du philosophe, cultiva la musique avec un gr. succès. On a de lui: *Dialogo della musica antica e moderna*, etc., Florence, 1581 et 1602, in-fol., fig. — *Il Fronimo, dialogo sopra l'arte del bene intavolare e rettamente sonare la musica*, Venise, 1583, in-fol. — *Discorso intorno all' opere di Giuseppe Zarlino..., attenenti alla musica*, Florence, 1589, in-8.

GALIN (Pierre), music., né à Bordeaux en 1786, mort à Paris en 1821, avait professé les mathémat. spéciales avant de se livrer à la musiq., et s'est fait connaître surtout par l'invention de la méthode du méloplaste. Il a développé son système avec une clarté peu commune dans l'écrit intit. : *Exposit. d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique*, Paris, 1818, in-8. M. Francœur, dans une notice sur différ. procédés mis en usage depuis quelq. années pour enseigner la musique (*Revue encyclopéd.*, tom. XII, pag. 20), donne à Galin des éloges mérités, et démontre tous les avantages du nouv. enseignem. Un des élèves de Galin, M. Geslin, a publ. une *Exposition de la gamme, échelle élément. de la musique*, Paris, 1823. C'est le complém. de l'ouvr. de son maître.

GALINDO ou GALINDON, plus connu sous le nom de *St Prudence-le-Jeune*, savant prélat, né en Espagne dans le 9e S., fut élu évêque de Troyes (Champagne) en 847, et mourut en 861. On a de lui un *Recueil de passages des Pères*; un *Traité sur la prédestination contre J. Scot, surnommé Érigène*, dans le prem. vol. des *Vindiciæ prædestin.* du présid. Mauguin, et dans la *Bibl. des Pères*; une lettre intit. : *Tractoria*; un *Sermon sur Ste Maure*; des *Annales de France*, citées par Hincmar; un *Poëme* en vers élégiaques inséré par Barthius dans ses *Adversaria*; un *Tr. ascétique ou abrégé des psaumes en faveur d'une noble dame affligée de différentes infirmités et autres peines*, MS. de la biblioth. royale. On lui attribue aussi un *Pénitencier*, ou *Pontifical*, dont il avait fait présent à l'abbaye de Moutier-Amey.

GALINDO (Béatrix), appelée *la Latine*, née à Salamanque en 1475, avait fait une étude approfondie des langues anc. et modernes, et notamm. du latin. Sur le bruit de son savoir, Isabelle de Castille l'appela à sa cour, et la maria après l'avoir dotée richement. Cette dame savante mourut à Madrid en 1535, après avoir fondé dans cette ville un hospice qui conserve le nom d'*Hôpital de la Latine*. Elle a composé des *Commentaires* sur Aristote, des *Poésies lat.*, des *Notes sur les anc.*; tous ces ouvr. sont restés MSs.

GALIOT DE GENOUILLAC (Jacques), seigneur d'Acier, né dans le Quercy vers 1466, d'une famille déjà illustre par des services rendus à l'état, fit ses prem. armes en Italie sous Charles VIII, se trouva à la bataille de Fornoue, et s'y distingua ainsi qu'à celle d'Agnadel, fut placé en 1512 à la tête de l'artillerie, donna des preuves de sa capacité à la bataille de Marignan, à celle de Pavie, où ses sages conseils ne furent pas suivis par François Ier, fut nommé gouvern. de Languedoc en 1545, et mourut l'année suiv., âgé de plus de 80 ans. « Il connaissait, dit Brantôme, les devoirs de sa place de gr.-maître d'artillerie aussi-bien qu'homme de France. » — Galiot d'Acier (François), fils du précédent, né en 1516, reçut une éducat. soignée, apprit les langues anciennes, fut nommé sénéchal de Quercy, obtint la survivance de la place de gr.-maître de l'artill., assista avec son père au siége de Luxembourg, et passa ensuite en Italie; il commandait une compagnie de 100 hommes d'armes à la bataille de Cérisoles en 1544, et y reçut des blessures graves dont il mourut peu de jours après à Carmagnole. P. Salliat a publié : *Vita Francisci Galioti Acierii, turmarum ductoris et fabrorum machinarumque bellicarum in Galliâ præfecti*, Paris, 1540, in-4.

GALISSONIÈRE. — V. Gallissonnière.

GALITZIN (Basile), surn. *le Grand*, ministre d'état russe, né en 1633 d'une ancienne famille de la Lithuanie, dont l'origine est la même que celle des Jagellons, se distigua de bonne heure par son instruction, sa prudence, ses mœurs polies et son aptitude aux affaires. Il avait appris le grec et le latin ; et, dès le règne d'Alexis Michaëlowitsch, il développa ses talents et sa capacité dans les trav. utiles. Nommé ministre en 1680 par Fédor, successeur d'Alexis, il exerça le principal pouvoir sous la minorité des princes Ivan et Pierre, sous la régence de Sophie, leur sœur, apaisa la révolte des strélitz en 1682, conclut un traité de *paix perpétuelle* avec la Pologne en 1686, entra dans une conspirat. tramée en 1689 contre le tzar Pierre, qui se contenta de l'exiler d'abord près des frontières de Sibérie, et ensuite près d'Archangel, d'où il obtint la permission de venir habiter une de ses terres près de Moscou. Il mourut dans un couvent de cette ville en 1713. — Galitzin (Michel Ier, prince

de), de la même famille, né en 1674, entra au service dès l'âge de 12 ans, fit plus. campagnes contre les Turks et les Suédois, devint colonel des gardes du tzar Pierre Ier en 1706, fut fait gouverneur de la Finlande en 1713, remporta un avantage sur la flotte suédoise dans la Baltique en 1720, fut chargé de suivre les négociat. qui se terminèrent par la paix de Neustadt, obtint le grade de feld-maréchal en 1724, et mourut à Moscou en 1730, peu de temps après avoir été nommé par l'impératrice Anne sénateur et président du conseil de guerre. C'était, suiv. plus. écrivains, un homme de mérite, d'une valeur rare, d'une gr. capacité, et très estimé du tzar Pierre-le-Grand. — GALITZIN (Dimitri, prince de), frère du précédent, né vers 1670, assista à l'assemblée qui eut lieu après la mort de Pierre II, et y proposa de prévenir le retour du despotisme en rédigeant des condit. que la nouv. impératr. (Anne), avant son avénement, s'engagerait par serment à faire respecter. Il fut puni de sa hardiesse par un emprisonnem. dans la forteresse de Schlusselbourg, où il mourut en 1738. — GALITZIN (Michel II, prince de), président de l'amirauté, mort en 1764, avait voyagé dans sa jeunesse en Hollande et en Angleterre, pour s'y instruire de tout ce qui concerne la construction, l'armement et la manœuvre des vaisseaux. — GALITZIN (Dimitri II, prince de), mort octogénaire en 1793 à Vienne, où il était ambassadeur dep. 1762, acquit la réputat. d'un habile diplomate pour avoir ménagé avec succès les intérêts de sa souveraine Catherine II. — GALITZIN (Dimitri III, prince de), parent du précédent, fut nommé ambassadeur en France en 1765, s'y lia avec les hommes célèbres de l'époque, passa ensuite à l'ambassade de Hollande, puis se retira en Allemagne, et mourut à Brunswick en 1803. Ce seigneur, qui avait reçu l'éducation la plus distinguée, joignait le goût des sciences à de grandes connaissances en hist. et en littér. On a de lui : *Descript. physique de la Tauride* (la Crimée) *relativem. aux trois règnes de la nature*, trad. du russe en franç., La Haye, 1788, in-8. — *Tr. de minéralogie, ou Description abrégée et méthodique des minéraux*, Maestricht, 1792, in-4; nouv. édit. augm., Helmstadt, 1796. — *L'Esprit des économistes, ou les Économistes justifiés d'avoir posé, par leurs principes, les bases de la révolution franç.*, Brunswich, 1796, 2 vol. in-8. On a du même aut. des *Notes et observations sur l'hist. de la guerre entre la Russie et la Turquie*, par Keralio; un *Essai sur le qatrième livre de Végèce;* et plus. *Mém.* dans les rec. de soc. sav. Pendant son séjour en Hollande, le prince de Galitzin y publia une édit. des *OEuvres d'Helvétius*, augmentée du *Traité de l'homme et de ses facultés intellectuelles*, dont il avait acquis le MS. original. — Un prince Boris de GALITZIN a publ. des morceaux de poésie dans l'*Almanach des Muses*, année 1788, et plus. autres personnages de la même famille sont mentionnés honorablem. dans les fastes milit. de la Russie dep. le commencem. du 18e S.

GALL ou GAL, *Gallus* (St), 16e év. de Clermont, né vers 489, se fit remarquer par son gr. savoir et sa piété, et fut appelé à la cour de Thierry, roi d'Austrasie. Il assista au concile d'Orléans en 541 et 549, et mourut en 554. L'Église honore ce saint le 1er juillet. Grégoire de Tours, son neveu, a écrit sa *Vie*, et Fortunat lui a consacré une épitaphe en vers insérée au IVe livre de ses poésies. — GALL (St), 23e évêque de Clermont vers l'an 650, est auteur d'une *lettre* à Didier, évêque de Cahors. — GALL (St), né en Irlande dans le 6e S., fut disciple de St Colomban, qu'il accompagna en France en 585, se retira plus tard en Suisse, y fonda le monastère de son nom, et mourut en 646. Il a laissé un discours ou sermon connu aussi sous les titres d'*Abrégé de la doctrine chrétienne*, et *Manière de gouverner l'Église*, inséré dans le 5e vol. des *Lectiones antiq.* de Canisius, Ingolstadt, 1604, et dans le *Thesaurus monumentor.* de Jacques Basnage, Amsterdam, 1725.

GALL (JEAN-JOSEPH), célèbre physiologiste, né en 1758, dans un village du duché de Baden, d'une famille marchande, étudia successivem. à Baden, à Brucksal, à Strasbourg, et prit le titre de docteur en 1785 à Vienne. Il exerça d'abord la médecine dans cette capitale; mais, l'autorité ne lui ayant pas permis de développer les vues nouvelles qu'il avait déjà sur les fonctions du cerveau, il se détermina à visiter le nord de l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, et exposa son système devant plus. souverains. En 1807, il vint se fixer à Paris, qu'il regardait comme le lieu le plus propre à la propagat. de sa doctrine. Ce fut alors surtout qu'il se voua aux travaux qui lui suscitèrent tant de contradict. et qui usèrent sa constitut. robuste. Emporté par sa passion pour l'enseignem. (il faisait un cours à l'Athénée), il ne voulut point s'apercevoir de l'affaiblissem. de ses forces, et ne sentit la valeur des avertissem. de ses amis que quand le coup mortel fut porté. Des soins lui furent vainem. prodigués; il mourut à sa maison de campagne de Montrouge en 1828. Nous donnerons une idée de sa doctrine, d'après le discours prononcé par M. Broussais sur sa tombe, au cimetière de l'Est. Dès la plus haute antiquité on avait placé dans le cerveau le siége des facutés intellectuelles de l'homme, et aucun médecin n'ignorait que les maladies du cerveau entraînent la détérioration des facultés intellectuelles, des penchants, des aptitudes morales. Partant de ce principe, que le crâne est modelé sur le cerveau qu'il contient, Gall se mit à noter les rapports que devaient avoir, selon lui, les penchants et les aptitudes de tous les animaux vertébrés avec la prédominance des diverses régions de l'appareil encéphalique, et il consacra à cette tâche sa vie entière. La constance des rapports qu'il crut remarquer chaque jour entre le développem. des diverses régions de l'encéphale et les actes des animaux, jointe à des dissections répétées du cerveau et du cervelet, lui persuada qu'il existe dans l'intérieur du crâne des paires de nerfs destinées aux instincts, aux appétits, aux facultés si diversifiées de l'intelligence, comme il

en existe à l'extérieur pour les sens et pour les mouvem. musculaires. Il rejeta alors les classifications de nos facultés, admises par les idéologues et par les métaphysiciens, en proposa une nouvelle, fondée sur ses observat. propres, et entreprit d'assigner à chacune un siége et un appareil nerveux particuliers dans la cavité crânienne. Quelq. jugem. que l'on doive porter sur le système de Gall, peut-être ne faut-il point l'accuser, comme on l'a fait, de conduire nécessairem. au matérialisme et à l'athéisme. Les spiritualistes de tous les temps sont convenus que le cerveau était un organe indispensable pour penser. Qu'a dit de plus le célèbre anatomiste allem.? A-t-il avancé quelq. part que le cerveau pût penser tout seul sans le concours de l'âme immatérielle? Non : il s'est contenté de disséquer cet organe physique, de le diviser en plus. parties, dont il a montré les divers usages. Les spiritualistes n'en concluront qu'une chose : c'est que l'âme, dans son essence et dans son action, a un instrument multiple à son service pour accomplir ses actes, dont on ne niera pas l'infinie multiplicité. Au reste, Gall a répondu lui-même à ses détracteurs dans son ouvr. intit. : *Des disposit. innées de l'âme et de l'esprit, ou du matérialisme*, etc., Paris, 1812, in-8. Ses cours furent toujours très suivis, et quelques-uns de ses élèves en ont fait des analyses qui ont été impr. : l'une des plus claires et des plus impartiales est l'*Analyse d'un cours du doct. Gall*, par M. Adelon, Paris, 1808, in-8.

GALLAIS (Jean-Pierre), bénédictin, anc. professeur de philosophie, né en 1756 à Doué (Maine-et-Loire), mort à Paris en 1820, correspondant littér. de l'emper. d'Autriche, s'attira quelques persécut. et beauc. d'épigrammes par le zèle qu'il déploya contre les principes de la révolution. Le courage de cet aut. est beauc. plus remarq. que son talent. Parmi ses differ. ouvr. on cite : *Appel à la postérité sur le jugem. du roi*, Paris, 1793.— *Hist. du 18 fructidor, du 18 brum., du 20 mars.* — *Études de littérat., d'hist. et de philosophie*, 1812, 2 vol. in-8, réimpr. en 1814 sous le titre de *Cours de littérat., d'hist. et de philosophie*, etc. — *Histoire de France depuis la mort de Louis XVI jusqu'au...... 20 nov. 1815, pour servir de suite à l'hist. de France d'Anquetil.* Gallais a coopéré à la rédaction de plus. écrits périodiques, et a fourni des art. à la *Biographie universelle.*

GALLAND (Pierre), né en 1510 à Aire en Artois, fis ses études à Paris avec succès, devint principal du collége de Boncourt, puis rect. de l'université en 1543, fut nommé par François Ier à la chaire d'éloquence du collége royal en 1545, obtint un canonicat à Notre-Dame, et mourut en 1559. Il était lié avec la plupart des savants de son temps, et compta parmi ses élèves Adrien Turnèbe. On a de lui : *Oratio in funere Francisco Francorum regi facto*, Paris, 1547, in-4, trad. en franç. par J. Martin. — *Pro scholâ parisiensi contra novam acad. P. Rami oratio*, ibid., 1551, in-4 et in-8. — *De Caleto receptâ et rebus à Fr. Lotharingio, duce Guisio.... gestis, carmen elegiacum*, ib., 1558, in-4. — *P. Castellani, magni Franciæ eleemosynarii, vitâ*, ibid., 1674, in-8. — *Observat. sur les Institutions de Quintilien*, dans les éditions de Paris, 1549, in-fol., et 1554.

GALLAND (Auguste), né vers 1570, exerça d'abord la profession d'avocat, parvint ensuite aux places de membre du conseil-d'état et du conseil-privé, et mourut vers 1645. Il s'était appliqué à l'étude de l'histoire en recherchant les droits du roi sur les domaines de la couronne qui avaient été aliénés par le malheur du temps ou usurpés par des princes voisins. On a de lui : *Discours sur l'état de la ville de la Rochelle et touchant ses anciens priviléges*, Paris, 1626, in-4; ibid., 1629, in-8, et dans le t. XIII du *Mercure franç.* — *Tr. du franc-alleu sans titre*, ib., 1629 et 1647, in-4, trad. en lat. dans le rec. *de Feudis imperii francisci* de Schilter. — *Des anc. enseignes et étendards de France, de la chappe de St Martin*, etc., ibid., 1637, in-4, inséré dans le tome II des *Antiquités de Paris*, par Sauval, et réimprimé à Paris en 1782, in-12. — *Mémoire pour l'histoire de Navarre et de Flandre, contenant le droit du roi* (Louis XIII) *au roy. de Navarre*, etc., Paris, 1648, in-fol. A. Galland a laissé plus. MSs. importants, entre autres un *Tr. des Albigeois et des Vaudois*, 4 vol. in-fol.; et une *Histoire de la réforme en France.*

GALLAND (Antoine), orientaliste, prof. d'arabe au collége de France, numismate, etc., né en 1646, près de Montdidier, de parents pauvres, vint à Paris à l'âge de 15 ans continuer ses études au collége du Plessis; il suivit les cours de langues orientales au collége de France, accompagna M. de Nointel, ambassad. à Constantinople, fit avec le même le voyage de Jérusalem, revint directement de Syrie en France, et repartit bientôt après pour le Levant dans le but d'y chercher des médailles dont il avait déjà fait une collection lors de son prem. voyage. Une troisième excursion pour le même objet lui valut le titre d'antiquaire du roi. Galland fut reçu à l'acad. des inscriptions en 1701, obtint la chaire d'arabe au collége royal en 1706, et mourut en 1715. On a de ce savant, simple dans ses mœurs et ses manières comme dans ses ouvr. : *Trois lettres, touchant la critique de M. Guillet, sur le voyage de Grèce de Spon*, impr. avec la réponse de Spon, Lyon, 1679, in-12. — *Paroles remarquables, bons mots et maximes des Orientaux*, etc., Paris, 1694, in-12; Lyon, 1695; Paris, 1708 et 1730, in-12. — *Lettres touchant l'histoire des quatre Gordiens, prouvée par les médailles*, ibid., 1696, in-12. — *Lettres touchant quatre médailles antiq.*, publ. par le P. Chamillard, Caen, 1697, in-12. — *Lettre touchant la nouv. explicat. d'une médaille d'or du cabinet du roi*, ib., 1698, in-12. — Une autre *Lettre* sur le même sujet, dans le *Journal des savants* du 15 août 1705. — *Observations sur quelq. médailles de Tetricus le père et d'autres*, etc., ibid.; 1701, in-8. — *De l'origine et du progrès du café*, trad. de l'arabe, ibid., 1699,

in-12.—*Les Mille et une nuits, contes arabes*, trad. en franç., Paris, 1704-1708, 12 vol. in-12, souv. réimpr.; l'édit. la plus récente est celle qu'a publ. M. Gauthier, avec des additions, Paris, 1823-26, 9 vol. in-8; c'est à cet ouvr. que Galland doit en gr. partie la réputation dont il jouit.—*Relation de la mort du sulthan Osman*, etc., traduite du turk, 1678, in-12. — *Les Contes et fables indiennes de Pidpay et de Lokman*, trad. d'après la version turque, et publ. après la mort de Galland, Paris, 1724, 2 vol. in-12. — Un gr. nombre de *Discours, Mémoires, Dissertations*, etc., sur des sujets de numismatiq., de littérat. ancienne et orient., etc., dans le recueil des *Mém. de l'acad. des inscript.*, dans le *Mercure de France*, le *Journal de Trévoux*, etc. Galland a laissé 15 ouvr. MSs., dont la plupart, trad. du turk, de l'arabe et du persan, existent à la biblioth. du roi. — GALLAND (Julien), neveu du précédent, se livra à l'étude des langues orient., et fut *drogman* (interprète) dans le Levant. On a de lui : *Recueil des rites et cérémonies du pélerinage de la Mecque*, etc., Paris, 1754, in-8. Il a laissé MS. un récit de la prise de Constantinople par Mahomet II, trad. d'un aut. grec.

GALLAND (ANDRÉ), prêtre de l'Oratoire, né à Venise en 1736, de parents franç., mort en 1779, a publ. les deux ouvr. suiv. : *Biblioth. vet. patrum antiquorumque scriptorum Ecclesiæ*, etc., Venise, 1765-81, 14 vol. in-fol. — *De vetustis canonum collectionibus dissert. Sylloge*, 1798, 2 vol. in-4.

GALLARD (GERMAIN), docteur de Sorbonne, né en 1744, à Artenay, près Orléans, fit ses études à Paris avec distinction, fut nommé en 1772 direct. spirituel de l'école royale militaire, puis gr.-vic. et chanoine de Senlis, perdit ces emplois à la révolution. En 1809, appelé à la chaire d'éloquence sacrée dans la faculté de théologie, il la refusa, se contentant d'une petite place dans une des commissions de l'univ., et mourut en 1812. Il avait été chargé, par l'assemblée du clergé de 1782, de diriger l'édition des *OEuvres de Fénélon* (in-4); les retards qu'il apporta dans cette publicat. lui firent adjoindre le P. Querbeuf, qui continua l'édition jusqu'au 9^{e} vol. Gallard donna plus tard une édit. des *Sermons* de M. de Beauvais, évêque de Senez, Paris, 1807, 4 vol. in-12. L'éditeur n'y a point inséré deux *Discours* prononcés aux assemblées du clergé et deux *Sermons* sur la cène. Il devait y joindre un *Éloge* du prélat, mais il n'acheva point cette composition, dont un fragment fut impr. à part, 1807, in-12 de 60 pages.

GALLAS (MATHIAS), feld-maréchal des armées impériales, né en 1589, dans le comté de Trente, fut d'abord page, puis écuyer d'un seigneur de Bauffremont; il fit ses prem. armes dans la guerre de l'Espagne contre la Savoie en 1616 et 1617, passa ensuite au service de l'emper. Ferdinand II, servit sous les ordres de Tilly contre les Danois, s'éleva de grade en grade à celui de général, commanda un corps de troupes employé en Italie contre le duc de Mantoue, fut ministre plénipotentiaire de l'empereur pour l'exécut. du traité de Cherasco, conclu en 1630, revint en Allemagne prendre un commandement sous Wallenstein, refusa de servir les desseins de cet ambitieux général, et le dénonça. Ferdinand II, dans cette circonstance critiq., investit Gallas du commandem. suprême, et celui-ci, après avoir habilement déjoué les projets de Wallenstein, continua de donner des preuves de sa capacité et de son zèle en Allemagne, en Alsace, en Franche-Comté, etc., tour à tour vainqueur et vaincu. La dernière campagne qu'il fit contre les Suédois, en 1644, eut l'issue la plus désastreuse, et lui mérita, dit Schiller, la réputation d'être le prem. général du monde pour perdre une armée. Il ne ramena en Bohême qu'une poignée de soldats exténués. Épuisé par les fatigues, accablé par les infirmités et le chagrin, Gallas mourut à Vienne en 1647. On ne peut lui refuser un rang distingué parmi les illustres capitaines de l'époque, malgré ses derniers revers, qu'il faut peut-être attribuer à ses trop grandes complaisances pour les soldats dont il était l'idole, et parmi lesquels il négligeait d'entretenir une discipline sévère. On peut consulter, pour la vie militaire de Gallas, l'*Hist. de la guerre de trente ans*, par F. Schiller.

GALLATI (GASPAR), prem. colonel du régiment des gardes-suisses, né dans le canton de Glaris en 1535, entra au service de France en 1562, devint capitaine d'une compagnie de sa nation, qui fut licenciée en 1573, commanda ensuite un corps de Suisses envoyé à Henri III, fut anobli par ce monarque, et comblé de faveurs par Henri IV, près duquel il combattit avec une grande distinction à la journée d'Arques (21 septembre 1549). Lorsque le régiment des gardes-suisses fut créé en 1616, Gallati devint colonel propriétaire de ce corps, et en conserva le commandement jusqu'à sa mort en 1629.

GALLATIN (JEAN-LOUIS), médecin, né à Genève en 1751, élève et ami du célèbre Tronchin, reçut le bonnet de docteur à Montpellier, devint méd. du duc d'Orléans ainsi que de l'hospice fondé à Paris par M^{me} Necker, et mourut en 1783. On a de lui : *Dissertatio de aquâ*, in-4, et des *Observ. sur les fièvres aiguës*, Paris, 1781, in-8.—GALLATIN (Ézéchiel), de la même famille, pasteur de l'église de Genève, mort en 1733, a laissé un recueil de *Sermons* sur divers textes de l'Écriture sainte, Genève, 1720, in-8.

GALLE (PHILIPPE), graveur, né à Harlem en 1537, vint s'établir à Anvers, où il ouvrit un magasin d'estampes, et mourut en 1612. On lui doit plus. recueils, tant de sa composition que d'après des peintres flamands; nous citerons, entre autres, une suite de portraits d'hommes célèbres des 15^{e} et 16^{e} S., différentes suites du Vieux et du Nouveau-Testament, et *la Vie et les miracles de sainte Catherine*, en 34 pièces. — GALLE (Théodore), fils aîné du précédent, comme lui graveur et marchand d'estampes, né à Anvers en 1560, voyagea dans sa jeunesse en Italie, et séjourna à Rome pendant plusieurs années. De retour à Anvers, il publ. un grand nombre d'ouvrages, soit d'après ses propres

dessins, soit d'après Rubens, Stradan et autres maîtres. Les principaux sont : *la Vie de St Joseph*, en 28 pl.; *le comte Ugolino avec ses enfants dans la tour; Cornélie, mère des Gracques*, etc., etc. — GALLE (Corneille), dit *le Vieux*, frère puîné du précéd., né à Anvers en 1570, fut l'élève de son père, et le surpassa de beauc. ainsi que son frère aîné. Comme celui-ci, Corneille fit le voyage d'Italie, y séjourna long-temps, s'y perfectionna dans le dessin, revint à Anvers, et s'y établit marchand d'estampes, sans négliger la pratique de son art. Il a gravé un grand nombre de portraits d'après Van-Dyck, notamment ceux de *Charles Ier et de sa femme*, et dans le genre historiq. d'après Rubens, Raphaël, Annibal et A. Carrache, Paggi, F. Vanni, Zuccharo, et plus. autres maîtres de l'école ital. —GALLE (Corneille), dit *le Jeune*, fils du précéd., fut élève de son père, mais ne l'égala pas. Ses meilleures product. sont des portraits; ses sujets d'hist., d'après Rubens, D. Téniers, G. de Crayer, et autres peintres flamands, sont d'un burin bien inférieur.

GALLE ou GALLÆUS (SERVATUS), pasteur des églises wallones de Ziericzée et de Harlem, né à Rotterdam en 1627, mort à Campen vers la fin de 1709, cultiva la littérature ancienne. On a de lui : *Dissert. de sybillis earumque oraculis*, Amsterd., 1688, in-4; il y a joint une dissertat. sur *Hercules Magusanus; Σιβυλλιακοὶ χρησμοί, hoc est sybillina oracula*, auxquels il a joint les *Oracula magica Zoroastris; Astrampsychi oneirocriticum*, etc., ib., 1689, in-4, gr. et lat., avec notes et comment.

GALLEGOS (FERDINAND), peintre, né à Salamanque en 1461, mort en 1550, imita le genre d'Albert Durer, au point qu'on a quelquefois confondu les ouvr. de ces deux artistes. On a de Gallegos une *Ste Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras, et à ses côtés St André et St Christophe;* plus. autres tabl. représentant *St Michel, St Antoine, l'Adoration des Mages*, conservés dans la cathédrale de Salamanque.

GALLET, chansonnier, né vers 1700, fut marchand épicier-droguiste à Paris, vécut dans une société intime avec Piron, Collé, Favart, Panard, et quelques autres gens de lettres d'un caractère aussi jovial que le sien, négligea ses affaires, finit par faire banqueroute, et mourut insolvable en 1757. Il donna seul ou en société avec Piron, Panard et Pontau plusieurs opéras comiques, parodies, etc., restés MSs., à l'except. de *Polichinelle auteur*, parade en un acte, impr. à Paris, 1750, in-8. Ses *Chansons* n'ont jamais été réunies, mais on les trouve dans différents recueils. Le caractère de Gallet est dépeint dans les *Mém. de Marmontel*, et dans une comédie-vaudeville de MM. Moreau et Francis Dallarde, intit. : *Gallet, ou le Chansonnier droguiste*, représentée en 1806. — Un autre GALLET, joueur de dés, fameux dans les 16e et 17e S., est mentionné dans la 14e satire de Régnier, dans la 8e de Boileau, etc.

GALLETTI (PIERRE-LOUIS), sav. bénédictin, né à Rome en 1724, mort en 1790, s'occupa toute sa vie de recherches sur l'histoire littéraire et ecclés. de l'Italie. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Lettera intorno la vera e sicura origine del ven. ordine de' PP. Girolamini*, Rome, 1755, in-4.—*Capena municipio de' Romani*, ibid., 1756.—*Gabbio antica città di Sabina scoperta*, etc., ibid., 1757, in-4. — *Del vestarario della santa romana Chiesa, Discorso*, ibid., 1758.—*Memorie di tre antiche chiese di Rieti*, etc., ibid., 1765. — *Ragionamento dell' origine e de' primi tempi dell' abadia fiorentina*, ibid., 1773, in-4.—*Del primicero della santa sede apostolica e di altri uffiziali maggiori*, etc., ibid., 1776, in-12. — *Memorie per servire alla storia della vita del cardin. Domenica Passionei*, etc., ibid., 1762. On doit aussi au P. Galletti une collect. des inscript. du moyen-âge qui se trouvent encore dans plus. contrées d'Italie, publ. à Rome de 1757 à 1766, 7 vol. in-4; la publicat. de plus. lettres inédites de St Basile-le-Grand et du vénérable Bède, et de trois *Discours de Th.-Ph. Inghirami de Volterre.*

GALLI (FERDINAND). — V. BIBBIENA.

GALLICANUS (VULCATIUS), sénateur rom. dans le 3e S. de l'ère chrétienne, fut l'un des auteurs des *Scriptores hist. Augustæ* (v. SPARTIEN).—Il ne faut pas le confondre avec un autre GALLICANUS, consul sous le règne de Constantin, et qui souffrit, dit-on, le martyre en 362, à Alexandrie, par ordre de l'empereur Julien, surnommé *l'Apostat.*

GALLICCIOLI (JEAN-BAPTISTE), savant oriental. et antiq., né à Venise en 1733, mort dans la même ville en 1806, y professa les langues grecque et hébraïque. On a de lui entre autres ouvr. : *Dizionario latino-ital. della sacra Bibbia; Mem. venete antiche, profane ed eccles.*, Venise, 1795, 8 vol. in-8; plus. trad. ital. de livres grecs et hébreux; la table des 32 vol. in-fol. du *Thesaurus antiquitatum sacrarum* d'Ugolini, et une édit. des *OEuvres de St Grégoire-le-Grand*, Venise, 17 vol. in-4.

GALLIEN (P. LICINIUS), fils de Valérien, fut associé à l'empire en 253 de J.-C. Son père ayant été fait prisonnier par Sapor en 259, il ne fit rien pour le tirer de captivité. Il se plongea dans les excès du luxe et de la débauche, et ne dut la conservat. de son trône et de ses provinces qu'au courage d'Odenat, roi de Palmyre, un de ses alliés. Sous son règne, les Barbares envahirent les Gaules, la Grèce et l'Orient; trente généraux, connus sous le nom de trente tyrans, prirent la pourpre; Auréole, l'un d'eux, étant venu l'assiéger dans Milan, Gallien fut assassiné pendant ce siége l'an 268.

GALLIMARD (JEAN-EDME), instituteur et profess. de mathématiq., mort à Paris en 1771, à 86 ans, a publ. : *l'Arithmétiq. démonstrative; l'Algèbre ou l'arithmétique littérale démontrée*, en 2 tables, chacune d'une feuille d'impression, 1740, in-8. — *Géométrie élémentaire d'Euclide*, avec des suppl., 1736, 1749, in-12.—*Science du calcul numér.*, etc., 1750, in-12.—*Les Sect. coniques et autres courbes, traitées profondém.*, 1752, in-8.—*Méthode théor. et pratiq. d'arithmétiq., d'algèbre et de géométrie, mise à la portée de tout le monde*, 1753, in-16. —

Théorie des sons applicables à la musique, 1754, in-8 d'une feuille. — *Alphabet raisonné pour la prompte et facile instruction des enfants*, 1757, in-12. — *Le Pont-aux-Anes méthodique, ou Nouv. Barrême pour les comptes faits*, 1757, in-8.

GALLINI (Jean-André), danseur célèbre, né en Italie vers 1730, commença sa réputation à Paris, passa ensuite à Londres, où il fut directeur des ballets de l'Opéra, ensuite directeur privilégié du même établissem., et mourut en 1805. Il a publ. un *Traité sur l'art de la danse*, Londres, 1762, in-8; ce n'est qu'une compilation de l'ouvrage de Cahusac sur le même sujet.

GALLION (Junius), frère de Sénèque, se nommait *Annæus-Novatus*, et reçut le nom de Gallion de son père adoptif. Il était proconsul d'Achaïe, lorsque les Juifs lui amenèrent St Paul pour le faire condamner; mais il ne voulut point intervenir dans ces différends. Disgracié par Néron après le supplice de son frère, il se perça de son épée.

GALLISSONIÈRE (Roland-Michel BARRIN, marquis de La), lieuten.-gén. des armées navales de France, né à Rochefort en 1693, entra dans la marine en 1710, ne tarda pas à s'y distinguer, fut fait capitaine de vaisseau en 1738, et nommé gouvern.-général du Canada en 1745. Il acquit l'estime des habitants de cette colonie, sut se concilier l'amitié des peuplades sauvages, et emporta tous les regrets quand il fut rappelé en 1749. L'année suiv., chargé par le roi, conjointem. avec Silhouette, de régler avec les commissaires angl. les limites entre le Canada et les autres colonies françaises dans le continent de l'Amérique-Septentrionale et les possessions anglaises, La Gallissonière s'acquitta dignement de cette mission, et fut mis ensuite à la tête du dépôt des cartes de la marine. On lui confia en 1754 et 1755 le commandement des escadres d'évolution destinées à donner aux officiers les gr. principes de tactiq. navale. En 1756, il commanda l'escadre destinée à agir contre les Anglais dans la Méditerranée, battit la flotte angl. aux ordres de l'amiral Byng (19 mai), revint en France pour rétablir sa santé, et mourut à Nemours le 26 octobre même année. La Gallissonière réunissait à de gr. talents comme marin beaucoup de connaissances. Il fut vivem. regretté de Louis XV, qui lui destinait le bâton de maréchal en récompense de ses services. — Son père, comme lui lieuten.-général des armées navales et commandant de la marine à Rochefort, avait pris part à toutes les actions mémorables qui eurent lieu sur mer jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, entre autres à la bataille de La Hogue, au combat de Vigo en 1702, etc. Fait prisonnier dans ce dernier engagement, après la plus brillante résistance, et conduit en Angleterre, il eut part aux négociations qui amenèrent le traité d'Utrecht.

GALLO (Agostino), le premier agronome de son siècle, né à Brescia en 1499, mort en 1570, a publ. : *le Vinti giornate dell' agricoltura et de' piaceri della villa*, etc., qui parut pour la prem. fois en 1550, souv. réimpr., et dont l'édit. la plus complète et la plus récente est celle de Brescia, 1775, in-4. Il en existe une trad. franç. par Belleforest. Haller a jugé trop sévèrem. Gallo, qui mériterait bien de trouver un trad. plus élégant et plus habile que le seul qu'il ait eu dans notre langue. Ce serait un travail digne de quelq.-uns des membres de la soc. roy. d'agricult. de Paris. — Gallo (Alonzo), sav. espagnol, est aut. d'un ouvr. intit.: *Declaracion breve y sumaria del valor del oro*, Madrid, 1613, in-8, rare.

GALLOCHE (Louis), peintre franç., né en 1670, fut élève de Louis Boullongne, voyagea en Italie pour se perfectionner par l'étude des gr. maîtres, devint recteur et chancel. de l'acad., et mourut en 1761. Il a travaillé principalem. pour les églises, et l'on cite comme ses meill. composit. : *la Translation des reliques de St Augustin; la Résurrection du Lazare; la Samaritaine; le Départ de St Paul pour Jérusalem*, etc.

GALLOIS (Pierre Le), bibliogr., qu'on a confondu quelquefois avec le précéd., était né à Paris dans le 17e S.; on a d'ailleurs aucun détail sur sa vie, mais on sait qu'il est l'aut. des ouvr. suiv. : *Conversat. académiques, extraites des conférences de M. l'abbé Baudelot*, Paris, 1674, 2 vol. in-12. — *Traité des plus belles biblioth. de l'Europe*, ibid., 1680, 1685, 1689, et Amsterdam, 1697, in-12. L'aut. s'est beaucoup servi du traité *de Bibliothecis* de Lomeier.

GALLOIS (Antoine-Paul Le), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né en 1640 à Vire, professa la philosophie à l'abbaye de St-Wandrille, se livra ensuite à la prédication, et y renonça au bout de 20 ans, pour écrire l'hist. de Bretagne. Il suivait ce projet avec ardeur lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1695, à l'abbaye du mont St-Michel, dont il était allé visiter les archives. Il a laissé : *Oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse d'Autriche*, Paris, 1683. — *Éloge funèbre du chancelier Letellier*, en latin, Paris et Rouen, 1685.—*Abrégé des sermons de controverse*, Caen, 1684, in-4. — *Éclaircissem. apologétiques sur quelques propositions de théologie*, etc., ibid., 1686, in-4. — Quelq. autres écrits peu remarquables, et des fragments de l'hist. de Bretagne terminée par D. Lobineau.

GALLOIS (Jean), l'un des fondat. du *Journal des Savants*, né à Paris en 1632, embrassa l'état ecclésiast. et se livra à l'étude approfondie de la théologie, du grec et de l'hébreu, afin de pouvoir lire les livres saints dans les originaux. En 1666, Colbert lui donna le privilége du *Journal des Savants* qu'il avait retiré à Sallo; deux ans après, il fut admis à l'acad. des sciences, et il remplaça Bourzeis à l'Acad. franç., en 1673; mais quoiqu'il eût contribué à la format. de l'acad. des inscript., il n'en fut pas membre. Il obtint plus tard la place de garde de la biblioth. du roi. Cet emploi lui fut retiré, et on l'en dédommagea par la chaire de langue grecq. au collége royal. L'abbé Gallois mourut à Paris en 1707. On a de lui, outre ses articles dans le *Journal des Savants*, une *Traduct. latine du traité de paix des Pyrénées*, Paris, 1659,

in-fol. — Des *Remarques sur le projet de l'histoire de France dressé par Ducange*, dans la *Biblioth. histor. de France*, t. III. — Un *Extrait du livre intit.* : Observations physiques et mathémat. envoyées des Indes, *et d'une lettre de dom Quesnel touchant les effets extraordinaires d'un écho*, dans les *Mém*. de l'acad. des sciences, 1692. — *Réponse à l'écrit de David Grégory, touchant les lignes appelées Robertvalliennes*, etc., ibid., ann. 1702. Fontenelle a prononcé l'*éloge* de l'abbé Gallois.

GALLOIS (Jean-Antoine GAUVIN), associé de l'Institut (sect. d'économie politiq.), fut commiss. de l'instruct. publique au commencem. de la révolut., puis employé dans la Vendée, en 1791, commissaire civil avec Gensonné, et délégué, en 1798, par le directoire pour l'échange des prisonniers avec l'Angleterre, où sa mission fut sans résultat. Nommé membre du tribunat en 1799, il siégea depuis dans les diverses assemblées qui se succédèrent jusqu'en 1814, et mourut en 1828. On lui doit une *traduct*. de l'ouvr. de Filangieri sur *la Science de la législation*, Paris, 1786, 1798, 7 vol. in-8.

GALLONDE (Philippe-Charles), habile calligr., né à La Fère en 1710, mort en 1787, prieur génovéfain de Longjumeau, a laissé, entre autres MSs. précieux, une *Imitation de Jésus-Christ*, en 5 vol. pet. in-12, avec miniat. et arabesques : cet exmpl., exécuté de 1739 à 1741, se voyait dans le cabinet du gr.-maréchal Duroc.

GALLONIO (Antoine), prêtre de la congrégat. de l'Oratoire d'Italie, né à Rome vers la fin du 16e S., mort en 1617, a publ. : *Hist. des vierges romaines* (ital.), 1591, in-4. — *Vies de quelques martyrs* (id.), 1597, in-4. — *Vita beati P. Philippi Nerii*, Rome, 1600, in-4, Mayence, 1602, in-8. — *Trattato degli instrumenti di martirio e delle varie maniere di martirizzare*, etc., Rome, 1591, in-4, fig. en cuivre par Tempesta, et trad. en lat. par l'aut., ib., 1594, fig. en bois; réimpr. à Paris, 1659, in-4, avec les pl. de Tempesta. — *Liber apologeticus pro assertis in annalibus ecclesiasticis baronianis, de monachatu S. Gregorii papæ*, etc., Rome, 1604, in-4.

GALLOWAY (Joseph), juriscons. anglo-améric., né vers 1730, mort dans la Grande-Bretagne en 1803, avait été membre de l'assemblée de Pensylvanie en 1764, et fit partie, en 1776, du premier congrès tenu dans cette province. Après s'être montré d'abord attaché aux intérêts de l'Amérique, il embrassa ceux du ministère anglais; mais il n'en fit pas moins, dans les *Observat.* qu'il publ. sur la conduite de sir Guillaume Howe, une censure sévère des excès commis contre les colons par l'armée royale, dans le New-Jersey. On attribue à Galloway : *Comment. succincts sur quelq. parties de la révélat. et des prophéties*, etc., Londres, 1802.

GALLOWAY (Cte de). — V. Ruvigny (Henri de).

GALLUS (C.-Sulpitius), consul l'an de Rome 587 avec M.-Cl. Marcellus, avait été successiv. questeur, édile curule et préteur urbain. Contemporain de Térence, dont il sut apprécier le mérite, il passe pour avoir introduit les spectacles dramat. dans les fêtes consulaires, et le bruit courut qu'il n'était pas étranger à la composit. de l'*Andrienne*, chef-d'œuvre de ce gr. poète. Le fait suiv., que les historiens ont rapporté de div. manières, assigne à Sulpitius Gallus la gloire d'avoir été le prem. astron. chez ce peuple guerrier. N'étant encore que tribun sous les ordres de Paul-Émile dans la 2e guerre de Macédoine, il annonça qu'une éclipse de lune aurait lieu, ou bien il expliqua aux soldats effrayés la cause de ce phénomène, de manière à faire cesser la terreur générale; et la sagacité qu'il déploya dans cette circonstance eut pour résultat la victoire remportée sur le roi de Macédoine, l'an 168 av. l'ère chrét. Il est digne de remarque que cette prédict. de Gallus précéda de six années la construct. de la première des tables d'Hipparque.

GALLUS (Vibius), célèbre orateur, né dans les Gaules, ami de Sénèque, plaida à Rome avec succès, mais se déshonora par son avarice et ses débauches. Sénèque nous a conservé quelq. passages de ses plaidoyers.

GALLUS (Cnæus ou P.-Cornélius), poète élégiaque, né l'an 69 av. J.-C. à Julii-Forum (Fréjus), embrassa le parti d'Octave pend. les guerres civiles, lui rendit de gr. services dans la guerre d'Alexandrie, et en reçut la préfecture d'Égypte. Il se fit détester dans son gouvernem. par ses exactions, et fit piller, ou même, selon quelques historiens, détruire de fond en comble la ville de Thèbes, qui s'était soulevée contre lui. Rappelé par Auguste, il fut jugé par le sénat et condamné à une amende et à l'exil; mais, ne pouvant survivre à sa honte, il se donna la mort à l'âge de 43 ans, 26 ans av. J.-C. Gallus était l'ami de Virgile, qui lui adressa sa 10e églogue. Il avait composé IV livres d'élégies, dont il ne nous reste aucun fragm. Les six élégies que l'on a sous son nom paraissent être d'un certain Cornélius-Maximianus-Gallus-Étruscus du 6e S. Ces pièces sont généralement jointes aux édit. de Catulle, et se trouvent dans les *Poetæ minores* de Wendorff; elles ont été trad. en franç. par Pezay.

GALLUS (Ælius), gouvern. d'Égypte peu après Cornélius-Gallus, est le prem. Romain qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Arabie. Les Romains, croyant que les Arabes possédaient de grandes richesses, envahirent leur pays 23 ans avant J.-C., ayant Gallus à leur tête; mais, trahis par le perfide Sylléus, général arabe qu'ils avaient pris pour guide dans ces régions inconnues, ils perdirent la plus gr. partie de leur flotte contre les écueils, et de leur armée dans les déserts. Après six mois de souffrances, ils furent obligés de sortir du pays sans avoir obtenu aucun résultat. Les savants disputent sur les pays parcourus et visités par l'armée romaine dans cette expédition.

GALLUS (Ælius), juriscons. romain, vivait sous le règne d'Auguste, et fut nommé par ce prince préfet d'Égypte. Il avait écrit un traité *de Significatione verborum quæ ad jus civile pertinent*,

dont Aulu-Gelle, Macrobe et Festus parlent avec éloge et citent quelq. passages. On a confondu mal à propos ce juriscons. avec Aquilius-Gallus et le poète Cornélius-Gallus. Les fragments qui restent de lui se trouvent avec quelq. détails sur sa vie dans les *Commentarii ad XXX jurisconsultorum omnia fragmenta quæ extant in juris civilis corpore*, par Mayans, Genève, 1764, 2 vol. in-4.

GALLUS (C.-Vibius-Trébonianus), général en Mœsie, fut élu emper. en 251, après la mort de Décius, tué dans une expédit. contre les Goths. Il s'associa son fils Volusien, fit une paix honteuse avec les Goths, et persécuta les chrétiens. Il fut tué avec son fils en 253, près de Rome, au mom. de combattre Émilien, qui avait usurpé l'empire.

GALLUS (Flavius-Constantinus), neveu de Constantin et frère de Julien, fut créé césar en 351 par Constance II, et fut chargé du gouvernement de l'Orient. Il remporta plus. avantages sur les Perses; mais il fit, ainsi que Constantina, sa femme, le plus criminel abus de son pouvoir, et fit mettre à mort plus. des princip. habitants de la Syrie et d'Antioche. Rappelé par l'emper., il eut la tête tranchée en 354. Ce prince s'était montré favorable aux chrétiens.

GALLUS ou GALLO (Thomas), théolog. du 13e S., fut chanoine de l'abbaye de St-Victor de Paris, puis abbé de St-André de Verceil en Piémont, où il mourut en 1246. Il a laissé des *Explications du Cantique des cantiques;* une traduct. paraphrasée des livres *sur la hiérarchie et la théol. mystique*, attribuée à St-Denys l'Aréopagite: elle est insérée dans la *Théologia mystica* de J. Eckius, Ingolstadt, 1519.

GALLUS ou GALLACUS (Servat.). — V. Gallé.

GALLUZZI (Riguccio), né à Volterra vers 1743, fut chargé par le gr.-duc Léopold d'écrire l'histoire de la Toscane sous les Médicis. On dit que le but secret de cette commission était de déprécier cette famille puissante pour relever adroitem. la nouv. dynastie. L'apparition de cet ouvrage excita les réclamations des cours d'Espagne, de Naples, de Parme, et surtout du St-siége, sur le compte duq. l'auteur s'était exprimé avec assez d'indépendance. Galluzzi, soutenu par le grand-duc, mourut tranquillement en 1801. Son ouvrage est intit. : *Istoria del granducato di Toscana sotto il governo della casa Medici*, Florence, 1781, 5 vol. in-4, et 9 vol. in-8, réimpr. plus. fois. Il a été trad. en franç. par Lefebvre de Villebrune, 1782, 9 vol. in-12.

GALON, colonel d'infanterie, mort en 1775, ingénieur en chef au Hâvre, et correspondant de l'académie des sciences dep. 1735, a donné : *l'Art de convertir le cuivre rouge en laiton*, etc., 1764, in-fol. — *Machines et inventions approuvées par l'acad. royale des sciences dep. son établiss.*, etc., Paris, 3 vol. in-fol., fig.

GALSUINTE ou GALSONTE, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, née vers 540, fut, aux sollicitations de la reine Brunehaut, sa sœur, donnée en mariage à Chilpéric, que cette princesse espérait ramener, par cette union, à une conduite plus digne de la majesté royale. Mais le faible et cruel Chilpéric, sacrifiant bientôt sa jeune épouse à une concubine, la fit assassiner au mépris des engagements les plus saints, et s'appropria même les trésors et les terres qu'elle lui avait apportés en dot. C'est en voulant tirer vengeance de ce prem. crime que Brunehaut s'engagea, contre Frédégonde, dans la lutte sanglante où elle succomba.

GALUPPI (Baldessaro), surnommé *il Buranello*, du lieu de sa naissance, célèbre compositeur, né à Burano, près de Venise, en 1703, acheva ses études musicales dans cette ville, et fit représenter à l'âge de 18 ans son prem. opéra, *Gli amici rivali*, sans succès. Loin d'être découragé par cet échec, il se livra à de nouvelles compositions qui furent mieux accueillies, et devint successivem. maître de chapelle de St-Marc, et chef du conservatoire *degli incurabili*. Appelé en Russie par l'impératrice Catherine II vers 1766, pour diriger l'opéra de St-Pétersbourg, il donna pour ainsi dire une nouvelle existence à cet établissem., et revint en Italie comblé des faveurs de l'impératrice, qui sut reconnaître dignement ses soins et ses travaux. Il mourut en 1785. Aucune des compositions de Galuppi n'a été gravée; on en trouve la nomenclature dans les ouvrages de Laborde et de Gerber. Il existe toutefois un *Extr.* de l'opéra *il Mondo alla rovescia*, arrangé pour le clavecin, Leipsig, 1752, et 4 *Symphonies* tirées de quelq. autres de ses ouvrages, ibid., 1760. Galuppi disait que les qualités essentielles de la musiq. devaient être : *vaghezza, chiarezza e buona modulatione*.

GALVAM (Duarte), histor. portug., né à Evora en 1435, obtint la faveur des rois Alphonse V, Jean II, Emmanuel Ier, fut ambass. près du pape Alexandre VII, de l'emper. Maximilien VI, et du roi Louis XII. Il mourut en 1517, dans une île d'Afrique, en allant remplir une mission dont il était chargé près de la reine d'Éthiopie. Il avait mis dans un meilleur ordre, et dans un style plus correct, les *Chroniq. des rois de Portugal*, écrites par Lopez. M.-L. Ferreira en a publ. une sous le titre de *Chronica de Alfonso primeiro, rey do Portugal*, 1726, in-fol. La bibliothèque royale de Lisbonne possède de lui un *Nobiliaire des familles portugaises*, MS. fort estimé.—Galvam (Antoine), fils naturel du précédent, né à Lisbonne en 1503, suivit la carrière militaire, s'embarqua pour les Indes en 1527, fut nommé gouvern. des Moluques, défit complétem., avec 3 à 600 hommes, une armée de 20,000 que les rois du pays avaient réunie contre lui, propagea le christianisme dans son gouvernement, revint en Europe en 1540, fut mal récompensé de ses services par le roi Jean III, et mourut à l'hôpital de Lisbonne en 1557. Les histor. portugais Couto et Freire font les plus gr. éloges d'Antoine Galvam, et l'on trouve le détail de ses exploits dans les *Décades portug.* de Barros. Il a laissé, sous le titre de *Tratados*, un écrit sur les différents chemins par où l'on allait anciennement aux Indes, et un autre sur les découvertes anc. et modernes jusqu'en 1550, Lisbonne, 1555, in-12,

ibid., 1731, in-fol. de 100 pag., trad. en anglais; cette version, corrigée par Hakluyt, a été insérée par lui dans sa collection. Galvam avait écrit aussi une *Hist. des Moluques* qui s'est perdue.—Galvam (Barthélemi), mort en 1630, un des meill. poètes portug. de son temps, se distingua surtout dans le genre lyrique. On trouve plus. de ses composit. dans les *Cancioneiros*.

GALVANI (Louis), physicien célèbre, né à Bologne en 1737, se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes, embrassa la carrière de la médecine, et fit de grands progrès dans la physiologie et dans l'anatomie. Nommé prof. d'anat. en 1762 à l'université bolonaise, il exerça dans le même temps la chirurgie ainsi que l'art des accouchements avec habileté. Le refus de prêter le serment exigé par la république cisalpine ayant fait perdre à Galvani ses dignités et son emploi, il se retira chez son frère Jacques, et tomba bientôt dans un état de marasme dont les secours de l'art ne purent arrêter les progrès. Ce fut en vain que le gouvernement cisalpin, touché de la position fâcheuse de l'illustre professeur, décréta que sa chaire lui serait rendue; Galvani mourut le 4 décembre 1798. Il a surtout immortalisé son nom en l'attachant au phénomène singulier appelé *galvanisme*. Cette découverte, et les autres trav. importants de Galvani, sont consignés dans les *Mém.* de l'institut des sciences de Bologne; voici les titres de ces div. dissert. : *de Renibus atque ureteribus volatilium; de Volatilium aure; de Viribus electricitatis in motu musculari commentarius*. Ce dern. opusc., qui renferme la descript. du galvanisme, a été réimpr. isolément. On trouvera des détails sur Galvani et sur sa fameuse découverte dans l'*Éloge* de ce savant par Alibert; dans le *Manuel du galvanisme* par J. Izarn, Paris, 1804, in-8; et dans l'*Histoire du galvanisme* par P. Sue, ibid., 1803, 4 vol. in-8.

GALVAO ou GALVANO. — V. Galvam.

GALVEZ (D. Joseph), ministre-d'état espagnol, né à Velez-Malaga en 1729, fit ses études à l'univ. d'Alcala, et y reçut le grade de docteur en droit. Attiré à Madrid par un de ses parents, Galvez y exerça avec distinction la profession d'avocat, et mérita la confiance du marquis de Duras, ambassadeur de France, qui le chargea des affaires de la légation près de la cour d'Espagne. Cette circonstance ouvrit à Galvez le chemin de la fortune. Le marquis de Grimaldi, premier ministre, ayant été à même d'apprécier les talents du jeune avoc., lui proposa un emploi dans ses bureaux : Galvez, par délicatesse, crut devoir consulter l'ambassad. français, et celui-ci, non-seulement lui conseilla d'accepter, mais donna au ministre les meilleures informations sur son compte. Devenu secrétaire intime du marq. de Grimaldi, Galvez remplit cette place avec tant de zèle et de capacité, qu'il fut bientôt appelé à celle de membre du conseil des Indes. En cette qualité, chargé d'une mission au Mexique, il s'en acquitta avec une gr. intelligence, et, de retour en Espagne au bout de trois ans, fut nommé présid. du conseil des Indes, puis, en 1775, ministre du même départem., rendit de nouveaux services à l'Amérique espagnole, fut créé marquis de *la Sonora*, du nom de la colonie qu'il avait fondée sur les côtes de la mer Vermeille, et mourut en 1786, avec la réputat. d'un administrateur habile, mais peut-être trop dur et trop impérieux. —Galvez (D. Bernard), neveu du précédent, né à Malaga en 1756, appelé à Madrid en 1775 par son oncle, entra dans les gardes wallonnes, passa ensuite au service de France dans un régiment cantabre; de retour en Espagne, fut nommé colonel, puis maréchal-de-camp quelques mois après, et gouvern. en second de la Louisiane, ayant à peine atteint sa 24e année. Il justifia ce rapide avancem. Chargé d'une expédition contre les Florides, il repoussa les Anglais, prit la capitale, Pensacola, défit de nouveau ses adversaires dans une bataille décisive, et resta maître du pays jusqu'à la paix conclue en 1783. La cour d'Espagne récompensa la brillante conduite du jeune Galvez en lui conférant le titre de comte, le grade de lieutenant-général, et la vice-royauté du Mexique. Il mourut en 1794, vivement regretté de tous les Mexicains.

GAMA (Vasco de), célèbre navigat. portug., né dans le 15e S., commandait la flotte qui la première doubla le cap de Bonne-Espérance, à l'extrémité méridion. de l'Afrique, et ouvrit la voie des Indes-Orientales par le gr. Océan. Le Nouveau-Monde (appelé depuis Amérique) était découvert depuis 5 ans; un autre navigat. portug., Barthélemi Diaz, avait reconnu depuis 10 ans le cap de Bonne-Espérance, lorsque le roi de Portugal Emmanuel, décidé à faire explorer la mer de l'Inde, fit choix de Vasco de Gama, déjà connu par la fermeté de son caractère et ses connaiss. dans la navigat., pour le mettre à la tête de cette grande entreprise. Gama, avec trois navires sur lesquels étaient répartis 160 hommes d'équipage, mit à la voile le 8 juillet 1497, dirigea sa route sur les îles du cap Vert, le reconnut sans y aborder, s'avança au sud, vint relâcher à la baie de Ste-Hélène, sur la côte occidentale d'Afrique, à peu de distance au nord du cap de Bonne-Espérance, quitta ce mouillage le 16 nov., et atteignit deux jours après l'extrémité du continent africain. Les vents de sud-est, qui à cette époque de l'année règnent presque continuellem. dans ces parages, présentèrent aux équipages portug. des difficultés qui les fatiguèrent et les rebutèrent d'abord, mais qui ne purent ébranler la fermeté du chef. Vasco, après avoir ranimé la confiance de ses compagnons, doubla le cap de Bonne-Espérance, fit route à l'est le long de la côte méridionale d'Afrique, relâcha dans la baie dite de St-Blaise, et arriva le 17 déc. au rocher de la Cruz, point où la côte orient. commence à se diriger vers le nord, et où l'on entre dans la mer de l'Inde. Un navigat. portug., P. de Covilham, parti de l'un des ports de la mer Rouge, ayant déjà visité, en 1487, Goa, Cananor, Calicut, et pris connaiss. de la côte de Sofala, située dans le canal de Mozambique, Vasco résolut de recon-

naître ces mêmes pays; et, sans quitter de vue le continent africain, s'avançant au-delà de la côte de Sofala, il vint mouiller, dans les prem. jours de mars 1498, devant la ville de Mozambique. Après avoir reconnu successiv. plus. autres points du canal, Gama s'avança jusqu'à Melinde, fut bien accueilli par le prince du pays, prit des renseignem. utiles, embarqua un habile pilote indien, se rendit de la rade de Melinde à la côte de Malabar en 23 jours, et jeta l'ancre devant Calicut le 20 mai 1498. L'amiral portugais montra toute sa prudence dans ses relations avec le souverain du pays, auquel il sut persuader, ou à ses ministres, qu'ils avaient de grands avantages à tirer d'une alliance avec les Portugais. Après avoir réparé ses vaisseaux, Vasco quitta la côte de l'Inde pour revenir en Europe rendre compte de son expédition, prit à bord, en passant à Melinde, un ambassad. du prince de ce pays, doubla une seconde fois le cap de Bonne-Espérance, et arriva à Lisbonne en septembre 1499. Accueilli avec la plus gr. distinction par le roi Emmanuel, l'illustre navigat. reçut le titre d'amiral des Indes, et fut quelq. années après renvoyé dans ces contrés, à la tête d'une flotte de 20 vaisseaux, divisés en trois escadres, qui devaient faire route séparém. et se réunir sur les côtes de l'Inde. Gama forma des établissem. à Sofala et à Mozambique, se rendit ensuite à Cananor, fit alliance avec le souverain du pays, et vint canonner Calicut, où des Portugais, que l'amiral Alvarès Cabral y avait laissés l'année précédente pour former un comptoir, avaient été massacrés. Pendant que quelq.-uns de ses vaisseaux continuaient à bloquer cette place, Vasco alla visiter Cochin, renouvela avec le roi de cette contrée le traité de paix qu'avait conclu Cabral précédemm.; puis, laissant une de ses escadres sur la côte de Malabar, il revint à Lisbonne en 1503. Trois ans après, Vasco, comblé des faveurs de la cour de Portugal, fut envoyé une troisième fois dans l'Inde avec le titre de vice-roi, et mourut peu de temps après son arrivée à Cochin en 1524. L'hist. de sa première expédit. a été insérée par Barros, dans l'*Hist. des Portugais dans l'Inde*, ainsi que dans l'*Hist. des conquêtes des Portugais*, etc., par Hern. Lopez de Casthaneda, dans la collect. de Ramusio, dans les ouvr. de Faria y Souza, et dans l'*Hist.* du P. Lafitau. On sait que cette expédit. de Gama a fourni à Camoens le sujet de son poème *os Lusiadas* (les Lusiades). — Gama (Étienne de), fils du précéd., suivit les traces de son illustre père, fut nommé, en 1536, gouvern. de Malacca, puis de Goa, et fit une expédit. plus glorieuse pour lui qu'utile au Portugal dans la mer Rouge. N'ayant pu, malgré ses pressantes démarches, obtenir la place de vice-roi des Indes, Étienne revint dans sa patrie en 1542, fut disgracié par le roi Jean III pour avoir refusé un mariage que lui proposait ce prince, se retira à Venise, fut rappelé à Lisbonne à la recommandat. de Charles-Quint, et mourut vers 1550. — Gama (Christophe de), frère du précédent, servit sous ses ordres dans l'Inde, l'accompagna dans son expédit de la mer Rouge, fut fait prisonn. en Abyssinie, où Étienne l'avait envoyé au secours du roi de ce pays, et eut la tête tranchée par le général ennemi en 1541. Le récit de l'expédit. de Christophe de Gama a été écrit en portug. par Michel de Castanhoso. — Étienne de Gama, frère de Vasco, commanda une de ses escadres lors de sa 2ᵉ expédit., en 1502. — Paul de Gama, autre frère de l'amiral, l'accompagna dans sa prem. expédit., et mourut aux Açores en 1499. Les histor. assurent qu'il avait un mérite presque égal à celui de Vasco.

GAMA (Jean de), pilote portug., né dans l'Inde vers le commencem. du 17ᵉ S., découvrit, en allant de la Chine à la Nouvelle-Espagne, une côte et un amas d'îles situées dans le nord-est du Japon. Cette découverte a été consignée pour la prem. fois, sous le nom de *Terre de Gama*, sur une carte marine, dressée en 1649 par J. Texeira, cosmogr. du roi de Portugal.

GAMA (Jeanne de), dame portug., née dans la province de l'Alentejo en 1515, cultiva les lettres et la poésie avec succès, fonda un collége de dames sous le titre du Sauveur du monde (*Salvador del mondo*) à Viana, sa patrie, et mourut en 1586. On a d'elle : *Dictos diversos*, Evora, 1555, in-8; c'est un recueil de proverbes, de sentences, de sonnets, chansons, cantiques, etc. Ces poésies sont estimées des littérat. portugais.

GAMACHES (Joachim ROUAULT de), maréchal de France, né dans le 15ᵉ S. en Poitou, d'une famille noble, fut d'abord page du dauphin, depuis Louis XI, devint son prem. écuyer, se distingua dans plus. campagnes contre les Anglais, se trouva à la conquête de la Normandie en 1449 et 1450, fut fait connétable de Bordeaux en 1451, maréchal de France en 1461, et gouvern. de Paris en 1471. Chargé, l'année suiv., de défendre Beauvais contre le duc de Bourgogne, il seconda puissamm. les efforts de l'héroïque Jeanne Hachette. Malgré toutes les preuves qu'il avait données de son dévouem., en tant de circonstances, Gamaches fut arrêté en 1476 par ordre du roi, mis en jugement et condamné par une commission extraordin., à une amende de 20,000 livres et à la confiscat. de ses biens; mais ce jugem. ne fut point exécuté, et le maréchal mourut dans ces terres en 1478.

GAMACHES (Étienne de), chanoine régul. de Ste-Croix-de-la-Bretonnerie à Paris, né en 1672 à Meulan, essaya de faire pour la méthaphysique ce que Fontenelle avait fait pour les sciences exactes, présenta sous une face nouv. et plus agréable les idées des écriv. qui l'avaient précédé, fut reçu en 1732 associé de l'acad. des sciences, et mourut à Paris en 1756. On a de lui, entre autres ouvr. : *Système du cœur, ou Connaissance du cœur humain*, Paris, 1704, 1708, in-12, publ. sous le nom de Clarigny. — *Les Agréments du langage réduits à leurs principes*, ibid., 1718, in-12. — *Dissertat. littér. et philosophiq.*, ibid., 1756, in-12 : ce vol. n'est composé que de morceaux extraits des autres ouvr. de l'aut., dont le meill. est celui déjà cité sous

le titre d'*Agrém. du langage*, appelé par un homme d'esprit le *livre des pensées fines*.

GAMBACORTI, nom d'une famille ital. qui fut pend. long-temps à la tête du gouvernem. de Pise. — André GAMBACORTI gouverna cette république de 1348 à 1354, époque où il mourut avec les titres de capitaine-gén. et de conservat. Il s'était efforcé de faire disparaître les anc. divisions entre les guelfes et les gibelins, et de maintenir la paix avec la républ. de Florence. — GAMBACORTI (Franç.), parent du précéd., lui succéda en 1354. L'emper. Charles IV, étant venu en Italie l'année suiv., fit arrêter tous les Gambacorti, à l'occasion d'une querelle qu'il avait eue avec eux sur la possession de Lucques, et fit trancher la tête à François, ainsi qu'à deux de ses parents. Exilés de leur patrie, les autres membres de cette famille se retirèrent d'abord à Florence, puis à Padoue et dans d'autres villes, en reconnaissant Pierre GAMBACORTI comme leur chef. Celui-ci, après 14 ans de démarches inutiles pour rentrer à Pise, y fut rappelé tout à coup en 1369, avec son frère. Nommé prem. magistrat, Pierre pardonna les offenses faites à sa famille, maintint l'indépendance, la paix et la postérité de la républiq., s'allia avec Florence, prit part à la guerre, dite de la liberté, contre le pape, en 1376, et fut tué par Jacob d'Appiano, son ami et son confident, en 1392. — GAMBACORTI (Jean), neveu du précéd., exilé par Jacob d'Appiano après la mort de Pierre et de ses deux fils, fut rappelé par les Pisans en 1403, et mis à la tête de la république. Peu reconnaissant envers ses concitoyens, il profita de sa nouv. position pour vendre sa patrie aux Florentins qui en faisaient alors le siége. Cette trahison lui valut une somme de 50,000 flor., le droit de cité à Florence, et la souver. du comté de Bagno qu'il transmit à ses descendants.

GAMBARA (LAURENT), poète latin, né à Brescia vers la fin du 15e S., s'attacha au cardinal Farnèse, demeura long-temps à Rome et à Padoue, fut lié avec les plus célèbres littérat. de son temps, et mourut en 1585 à 90 ans. Ses *OEuvres* on été imprimées à Bâle en 1555, et à Rome en 1581 et 1586. Le poème intit. *Anguis*, qui ne se trouve dans aucune des trois édit., a été impr. séparément à Venise. — GAMBARA (Uberto), cardinal, de la famille du précéd., mort en 1549, avait été nonce en Portugal sous Léon X, en Angleterre sous Clément VII, et remplit successiv. les légations de Bologne, de Parme et de Plaisance. On le considérait comme un habile politique et un ami des lettres. — GAMBARA (Brunoro), de la même famille, cultiva la poésie, et a laissé plus. pièces de vers impr. parmi celles de F. Spinula. — GAMBARA (Jean-François), cardinal, fils du précéd., né à Brescia en 1533, fut revêtu de la pourpre romaine par le pape Pie IV, nommé évêque de Viterbe par Pie V, et mourut à Rome en 1587, après avoir rendu des services signalés à la maison d'Autriche. On trouve plus. pièces de vers de sa composition, dans le recueil publ. par J. Ruscelli. — GAMBARA (Véronique), sœur du cardinal Uberto, et l'une des dames les plus illustres de l'Italie, née dans les environs de Brescia en 1485, reçut une éducation savante, composa dès son enfance des sonnets agréables, fut mariée en 1508 à Gibert, seigneur de Correggio, devint veuve en 1518, et mourut en 1550. On trouve plus. pièces de cette dame dans les *Fiori delle rime di poeti illustri*, 1558, in-8. Ses opusc. ont été recueillis par Rizzardi sous ce titre : *Rime e lettere di Veronica Gambara*, Brescia, 1759, grand in-8.

GAMBIER (lord), né en 1756, aux îles Bahama, dont son père était gouverneur, mort le 18 avril 1833, à Iver, près Uxbridge, dans sa 77e année, entra très jeune dans la marine : en 1788, il était déjà capitaine de vaisseau. Après plus. campagnes heureuses, il prit part au combat du 1er juin, en avant de Brest, et fut le prem. qui engagea l'action contre les vaisseaux français. En 1795, il fut nommé contre-amiral ; en 1802, gouverneur de Terre-Neuve ; et en 1807, command. de l'expédit. contre Copenhague pour enlever la flotte danoise, mesure contre le droit des nations, dont il s'acquitta avec succès, et qui lui valut le titre de baron. C'est à lui que la marine anglaise doit son *Nouveau code des signaux* et les *Instruct. générales* pour la direction et les devoirs des officiers dans la discipline intérieure et le gouvernement des vaisseaux. Commandant des forces navales britanniques dans la Manche, il attaqua et détruisit une petite flotte française en avril 1809. En 1814, il était commiss. pour négocier la paix entre l'Angleterre et les États-Unis, négociation dans laq. il réussit, et qui se termina en 1815. Ce marin fut un des protect. les plus zélés des sociétés bibliques.

GAMELIN (JACQUES), peintre, né à Carcassonne en 1739, fut reçu profess. à l'acad. de St-Luc à Rome en 1769, devint direct. de l'acad. de Montpellier en 1776, et mourut dans sa ville natale en 1803, profess. de dessin à l'école centrale de l'Aude. Ses tableaux, moins remarquables par la pureté du dessin et par le coloris que par la hardiesse de la touche et la fougue d'imagination, décorent pour la plupart les églises, les musées et les édifices publics du Haut et Bas-Languedoc. Gamelin a publié : *Nouv. recueil d'ostéologie et de myologie*, etc., Toulouse, 1779, gr. in-fol.

GAMON (FRANÇOIS-JOSEPH), conventionnel, né à Entraigues (Aveyron), mort dans cette ville en 1832, exerça la profession d'avocat avant la révolution. En 1792, il fut nommé député suppléant de l'Ardèche à l'assemblée législative, où il remplaça Valladier, démissionnaire. Devenu membre de la convention, il soutint, en 1792, que Louis XVI devait être entendu avant d'être condamné. Il vota ensuite pour la mort avec sursis et pour l'appel au peuple. En mai 1793, il fit partie du comité des inspecteurs de la salle. Le 6 juin, il signa les protestations du 31 mai. Le 28 juillet, il fut décrété d'accusation comme partisan des girondins. Le décret ayant été révoqué, il rentra au sein de la convention en 1794. Le 4 mai, il attaqua avec force les confiscations révolutionnaires, et vota pour la

restitution des biens aux parents des condamnés ; il devint secrétaire le 25 mai, membre du comité de salut public le 3 juin. Il demanda, le 6 août, que la convent. frappât tous ses ennemis, royalistes et terroristes. Il passa au conseil des cinq-cents, ne parut point à la tribune, et sortit de cette assemblée en mai 1797. Il fut nommé en 1800 juge à la cour d'appel de Nîmes, puis président du tribunal criminel de l'Ardèche. Ce département le désigna en 1808 candidat au corps-législatif. Devenu présid. de chambre à la cour impériale de Nîmes, en 1811, il obtint sa retraite en 1814, et se retira au sein de sa famille. Après le 20 mars 1815, il fut nommé 1er président de la cour impér. de Nîmes. Mais, ayant été porté par le département de l'Ardèche à la chambre des représentants, il revint à Paris, ne prit qu'une fois la parole, le 28 juin, à l'occasion des mesures de salut public, et finit par voter pour un roi constitutionnel. Frappé par la loi de 1816, il se retira en Suisse, et ne rentra en France qu'en 1819.

GAMURRINI (Eugène), né à Arezzo vers 1620, entra dans l'ordre du Mont-Cassin, et entreprit un gr. ouvr. sur les familles nobles de la Toscane. Il avait aussi rédigé l'hist. de sa patrie; mais ce travail n'a point été publ. L'aut. mourut vers la fin du 17e S. On a de lui : *Istoria genealogica delle famiglie toscane ed umbre*, Florence, 1668-79, 5 vol. in-4. — *Continuazione della storia genealogica*, etc., Rome, 1691, in-4.

GANDELOT (L.), ecclésiast., né à Nolay (Bourgogne) vers 1720, mort à Beaune en 1785, a introduit dans le territoire de cette dern. ville le plant de Malaga, et publ. l'*Histoire de la ville de Beaune et de ses antiquités*, Dijon, 1772, in-4, fig. Cet ouvr. est le fruit de 20 années de recherches et d'application.

GANDO (Nicolas), fondeur en caractères, né à Genève, mort à Paris vers 1767, établit dans cette ville une fonderie qui eut dans le temps quelque célébrité. — Son fils, Pierre-François, mort en 1800, était attaché à ses travaux. Ils ont publ. : *Épreuves des caract. de la fonderie de N. Gando*, Paris, 1745, in-4.—*Recueil d'ornem... et de différentes combinaisons de vignettes*, ib., 1745, in-4. — *Lettres de F. Gando, le jeune*, etc., ibid., 1758, in-12. — *Observat. sur le traité hist. et critiq. de M. Fournier le jeune, sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impress. de la musique*, ib., 1766, in-4.

GANDY (Jacques), peintre, né en 1619, mort en 1689, était élève de Van-Dyck, auq. plus. connaisseurs n'ont pas craint de le comparer. La plupart de ses ouvr. sont en Irlande, où il avait été appelé par le duc d'Ormond, et où l'on croit qu'il termina ses jours.

GANEAU (Pierre), fabuliste, né à Paris, obtint la place de receveur des tailles à Bar-sur-Aube, fut admis à la soc. littér. de Châlons, et mourut vers 1780. On a de lui : *Étrennes pour les enfants, à l'usage des grandes personnes qui voudront bien s'en amuser*, Paris, 1758, in-12. — *Fables nouvelles* en V liv., 1760, in-8.—*Nouv. contes en vers et épigrammes*, Genève (Paris), 1765, in-12. — *Les Honnêtes Gens*, drame en vers libres, 1769, in-8.

GANGES (Anne-Elisabeth de ROSSAN, marquise de), dame célèbre par ses malheurs, née à Avignon en 1636, épousa dès l'âge de 13 ans le marquis de Castellane, et fut présentée à la cour de Louis XIV, où sa beauté et ses grâces lui firent décerner le surnom de *la belle Provençale*. Son mari étant mort, elle contracta une nouv. union avec le jeune marquis de Ganges, et revint avec lui à Avignon. Le marquis avait deux frères (l'abbé et le chevalier de Ganges) : tous deux ayant conçu pour leur belle-sœur une passion violente, essayèrent d'abord, chacun séparément, tous les moyens possibles de séduct., puis se réunirent pour perdre la femme vertueuse qu'ils avaient outragée par leur démarche coupable. Après deux tentatives infructueuses d'empoisonnem., et pendant l'absence assez extraordinaire de leur frère, l'abbé et le chevalier entrent un jour dans la chambre de la marquise : « Il faut mourir, lui dirent-ils en lui présentant à la fois un pistolet, un breuvage empoisonné et une épée nue; choisissez.... » Elle prend le breuvage : les deux frères se retirent. La marquise réussit à rejeter le poison, et se précipita par une fenêtre élevée de 22 pieds; mais, poursuivie par ses assassins, elle tombe percée de 7 coups d'épée que lui porta le chevalier. Les deux frères parvinrent à s'échapper, et leur victime survécut encore 19 jours à ce dern. attentat. Le parlem. informa contre les coupables, et condamna, par arrêt rendu le 21 août 1667, l'abbé et le chevalier (contumaces) à être rompus, le marquis à la confiscat. de ses biens, à la dégradation de sa noblesse, et à un bannissem. perpétuel. On trouve dans les *Causes célèbres* le récit de cette affreuse aventure, dont les détails ne sont que faiblement retracés dans la 2e héroïde de Gilbert; elle a également fourni à MM. Boirie et Léopold le sujet d'un mélodrame en 3 actes sous ce titre : *la Marquise de Ganges, ou les Trois Frères*, Paris, 1815, in-8. M. de Fortia d'Urban a publ. l'*Hist. de la marquise de Ganges*, 1808, in-12.

GANTEZ (Annibal), musicien, né à Marseille vers le commencem. du 17e S., fut maître de musique à Aix, Arles, Avignon, Auxerre, et à Paris dans les églises de St-Paul et des Innocents. Il était entré dans les ordres, et avait obtenu un canonicat en Provence. On a de lui un rec. d'*Airs*, deux *Messes*, et un livre intit. : *Entretien des musiciens*, Auxerre, 1643, in-12.

GANYMÈDE (mythologie), jeune prince troyen d'une gr. beauté, fils de Tros, fut enlevé par l'aigle de Jupiter, et placé dans le ciel, où il remplaça Hébé comme échanson des dieux. C'est lui qu'on nomme le Verseau dans le Zodiaque.

GARAMOND (Claude), grav. et fondeur de caractères, né à Paris vers la fin du 15e S., fut chargé par François Ier de graver, pour l'impression des aut. anc. d'après les dessins d'Ange Vergèce, les trois sortes de caractères grecs connus depuis sous

le nom de *garamond*. Le travail de ces caractères n'a pas encore été surpassé, et les caractères romains du même grav. l'emportent aussi sur ceux des meill. artistes postérieurs. Les poinçons des caractères *garamond*, long-temps déposés à la chambre des comptes, ont été remis en œuvre en 1796, pour l'édit. des œuvres de Xénophon sortie des presses de l'imprim. royale.

GARAMPI (Joseph), sav. antiquaire, né à Rimini en 1725, lié avec le célèbre Muratori, devint garde des archives secrètes du Vatican, obtint un canonicat à St-Pierre de Rome, ensuite l'évêché de Monte-Fiascone, exerça plus. nonciatures, fut enfin revêtu de la pourpre romaine par le pape Pie VI, et mourut à Rome en 1792. On a de lui : *de Nummo argenteo Benedicti II, pontif. max.*, *dissertatio*, Rome, 1749, in-4. — *Memorie ecclesiastiche appartenenti all' istoria ed al culto della beata Chiara di Rimini*, ibid., 1755, in-4. — *Notizie, regole e orazioni in onore de' SS. martiri della basilica Vaticana*, etc., ibid., 1756, in-12. — *Illustrazione di un sigillo della Garfagnana*, ibid., 1759. — *Saggio di osservazioni sul valore delle antiche monete pontificie*, in-4, S. D. Le cardinal Garampi avait formé une immense bibliothèque, dont le catalogue, fait avec soin, fut publ. par Mariano de Romanis, Rome, 1796, 7 vol. gr. in-8; en tête se trouve une *Notice* (en latin) sur la vie du cardinal, par Jérôme Amati.

GARANGEOT. — V. Garengeot.

GARASSE (François), jésuite, né à Angoulême en 1585, fut d'abord employé à l'enseignem. dans les colléges de son ordre, se livra ensuite à la prédicat., et se fit remarquer dans cette carrière par la fougue de son débit, les bouffonneries et les traits satiriques dont il assaisonnait ses sermons. Il ne mit pas plus de modérat. dans ses écrits, où l'on trouve les sorties les plus indécentes contre ceux qu'il regardait comme les ennemis des mœurs et de la religion. Retiré, ou, suiv. d'autres, relégué à Poitiers par ses supér., Garasse y mourut en 1631 d'une maladie contagieuse qu'il avait gagnée en visitant les malades de l'hôpital. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont nous ne citerons que les suiv. : des *Poésies latines*, parmi lesq. on trouve des élégies sur la mort de Henri IV, un poëme sur l'inaugurat. de la statue de ce monarque sur le Pont-Neuf, et un autre sur le sacre de Louis XIII; *Oraison d'André de Nesmond, prem. président du parlem. de Bordeaux*, 1656; deux écrits pseudonymes sous le nom d'And. Scioppius, l'un intit. *Elixir calvinisticum*, etc., et l'autre *Horoscopus Anti-Cotonis*, etc., impr. à Anvers en 1614 et 1615, in-8 et in-4, ouvr. pleins d'imputat. odieuses, de grosses injures contre les calvinistes, et dont les historiens des jésuites ont évité de faire mention; *le banquet des sept Sages, dressé au logis et aux dépens de Louis Servin*, etc., sous le nom faux de Ch. de Lespinœil, Paris, 1617, in-8; satire violente contre l'avoc.-gén. Servin, advers. des jésuites, *le Rabelais réformé par les ministres* (protestants), etc., Lyon, 1660, in-12. — *Recherches des Recherches... d'Estienne Pasquier pour la défense de nos rois*, etc., Paris, 1622, in-8. — *Doctrine des beaux-esprits de ce temps, ou prétendus tels*, etc., etc., ibid., 1623, in-4. — *Somme théologique des Vérités capitales de la religion chrétienne*, ibid., 1625, in-fol. : livre censuré par la Sorbonne, comme contenant des proposit. hérétiques, scandaleuses, etc., et réfuté par l'abbé de Saint-Cyran.

GARAT (Dominique-Joseph), né à Ustaritz vers 1760, mort dans cette ville en 1833, vint jeune à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître comme littérat. En 1779 il remporta le prix d'éloq. à l'Acad. franç. par son *Éloge de Suger*, et dans les concours de 1781 et 1784, ses *Éloges de Montausier et de Fontenelle* furent égalem. couronnés. L'un des rédacteurs du *Mercure* pour la partie littér., il concourut ensuite à la rédact. du *Journal de Paris*, et fut élu député aux états-généraux par le tiers-état de Bordeaux. D'un caractère facile, il se laissa entraîner par le torrent de la révolution. Après le 10 août, il remplaça Danton comme ministre de la justice, et fit en cette qualité un rapport à la convention, dans leq. il s'attacha à montrer l'impossibilité de poursuivre les aut. des massacres de septembre. Lors du procès du roi, ce fut lui qui signifia à ce prince le jugement de la convention et qui lui amena un confesseur. En mars 1793, il passa au ministère de l'intérieur, qu'il garda jusqu'au 15 août suivant. Il rédigea un journal, fut mis en prison, et obtint après la terreur la chaire d'idéologie à l'école normale. Après le 18 fructidor il remplit quelq. mois la place d'ambassadeur à Naples. Il entra ensuite au conseil des anciens, et après le 18 brumaire fut fait membre du sénat, où il fit servir son éloquence à célébrer les victoires de Napoléon, dont il vota cepend. la déchéance avec la plupart de ses collègues. Dans les *cent-jours* il fut nommé député à la chambre des représentants par le départem. des Basses-Pyrénées, et quoiqu'il n'y eût pris la parole que pour reproduire ses vieilles théories, il fut au second retour du roi éliminé de l'Institut. Il resta dès-lors dans l'oubli jusqu'après la révolut. de 1830, où il fut nommé membre de la classe des sciences morales et politiques. Outre les *Éloges* déjà cités, on a de lui plusieurs ouvr., parmi lesquels on distingue : *Précis histor. de la vie du chev. de Bonnard*, 1787, in-12, rare. — *Mémoires sur la révolution, ou exposé de ma conduite*, 1795, in-8. — *Mémoires histor. sur la vie de Suard, sur ses écrits et sur le 18e S.*, 1820, 2 vol. in-8. Garat fut toute sa vie un admirateur de la nouvelle philosophie et de la liberté, et il leur conserva son culte, même après que l'une et l'autre eurent trahi les espérances de leurs plus dévoués partisans.

GARAT (Pierre-Jean), célèbre musicien, né à Bordeaux vers 1768, sut, on peut le dire, la musique par inspirat. Dès sa plus tendre enfance, avant même de pouvoir parler, il répétait les airs que chantait sa nourrice. Avec l'âge, son goût se tourna en fureur, et l'on fut obligé de l'enfermer

quelq. mois loin des instruments, d'empêcher même leurs sons d'arriver jusqu'à lui, pour le distraire de cette passion qui avait déjà presque consumé sa vie. Il vint à Paris à 20 ans : c'est à ceux qui l'entendirent de raconter l'enthousiasme qu'inspira aux artistes et aux amateurs la voix ravissante d'un jeune homme qui, sachant à peine lire la musique, chantait tout l'opéra d'*Orphée* comme un autre eût chanté une ariette (*v.* la *Correspond. de Grimm*, 1784). La reine Marie-Antoinette voulut prendre des leçons de Garat, et pour le fixer à la cour, le comte d'Artois le nomma son secrét. On se rappelle la romance qu'il composa pour sa bienfaitrice après la journée du 6 octobre : *Vous qui portez un cœur sensible;* et cette complainte si touchante du troubadour, où il décrivait les maux de sa captivité : *Vous qui savez ce qu'on endure.* Rendu à la liberté, Garat donna ses premiers concerts à Feydeau, parcourut ensuite l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne, et revint à Paris, où il a terminé sa carrière en 1823, au milieu des élèves qu'il avait formés, Dérivis, Nourrit, Ponchard, Mmes Branchu et Boulanger. Il fut inhumé auprès de Grétry, Méhul et Delille. On n'oubliera jamais le chant solennel du Bélisaire (ode de M. Lemercier), ni ces dern. romances d'une si douce mélodie : *le Premier Baiser d'Amour, Y sera-t-elle? Mlle de La Fayette, le Convoi du Pauvre.*

GARAY (Jean de), célèbre aventurier espagnol, né à Badajoz en 1541, passa en Amérique, muni d'une lettre de recommandat. pour le gouvern. du Paraguay, qui le retint près de lui en qualité de secrét. La bravoure et l'activité qu'il déploya dans ce poste obscur le firent bientôt apprécier. Il reçut une commission de capit., et fut chargé de faire de nouvelles explorat. dans l'intérieur de l'Amérique-Méridionale; il remonta le Parana, découvrit une contrée immense, et fonda non loin du fleuve un établissem. qu'il nomma Santa-Fé-de-Vera-Cruz. En récompense de ses découvertes et des services importants qu'il rendit au Paraguay, Philippe II l'éleva au grade de lieut.-gén., et le fit gouvern. de l'Assomption en 1576. Quatre ans après, Garay descendit le Rio-de-la-Plata, visita l'ancien emplacem. de Buenos-Ayres, reconstruisit cette ville détruite par les Indiens, l'entoura de fortificat., et, pensant que le meill. moyen d'assurer la prospérité de cet établissem. était de civiliser les hordes sauvages qui l'avoisinaient, il parcourut le pays, accompagné d'un ecclésiast. aussi éclairé qu'humain, décida les Indiens à venir s'établir dans les plaines, où il les divisa en différentes peuplades, leur fit bâtir des villages, leur donna un culte, des lois, et des chefs dont la sage conduite fit aimer le joug espagnol. Après plus. autres courses qui eurent des résultats égalem. heureux, Garay remontait le Parana pour se rendre à l'Assomption, lorsqu'une tempête le força de débarquer sur un point qu'il n'avait point encore visité. Il y fut surpris dans son campement, pendant la nuit, et massacré par les Sauvages, avec 50 hommes de son escorte, vers l'an 1592.

GARAY (don Martin de), ministre des finances d'Espagne, eut, depuis 1808 jusqu'à la rentrée de Ferdinand VII, une part très importante dans le gouvernem., et se concilia l'estime génér. par les talents et le zèle qu'il apporta dans la conduite de plus. affaires. Appelé au ministère des finances sur la fin de 1816, il voulut introduire, dans cette branche de l'administration, des mesures qui, pour être fondées sur l'équité naturelle, ne soulevèrent pas moins l'opposit. de plus. classes, dont les intérêts se trouvaient froissés. Garay perdit son crédit auprès du roi par la brigue des courtisans et des moines, et ce ne fut pas sans une surprise pénible que, dans les derniers mois de 1818, on apprit le renvoi de ce ministre aussi probe qu'éclairé. Retiré dans le roy. d'Aragon, berceau de sa famille, il y mourut en 1822.

GARAYE. — V. Lagaraye.

GARCIA ou GARCIAS, nom de plus. rois de Navarre qui ont régné de 857 à 1103. — V. Sanche. — Garcias II, né en 958 à Tudela, succéda en 994 à Sanche II son père, se ligua avec don Bermudo, roi de Léon, et comte de Castille, contre le redoutable Almanzor, qui menaçait de soumettre l'Espagne entière à l'étendard de Mahomet, le défit, de concert avec ses alliés, à la fameuse bataille de Calacanaçor (998), et mourut en 1001 dans la 7e année de son règne. C'est à ce prince guerrier, surnommé *le Trembleur* (parce qu'en effet une sorte de convulsion l'agitait lorsqu'on le revêtait de ses armes), qu'est dû ce bon mot attribué depuis à tant d'autres : « Mon corps tremble du péril où mon courage va le porter. »

GARCIA Ier ou GARCIA-FERNANDEZ, comte de Castille, né à Burgos en 938, succéda à Fernand-Gonzales, son père, à l'âge de 32 ans, se fit admirer par sa magnanimité plus encore que par sa haute valeur, et mourut en 990 des blessures qu'il reçut en combattant Almanzor, sur lequel il avait remporté, 6 ans auparavant, une victoire complète dans les plaines d'Osma. Sa perte fut vivement ressentie par ses sujets, dont il s'était constamm. appliqué à faire le bonheur.

GARCIA II, comte de Castille, fils et successeur de don Sanche, avait à peine 14 ans lorsqu'il monta sur le trône. Doué de talents et de vertus au-dessus de son âge, il comprima, dès son avénement, une révolte fomentée par les comtes de Vela, maison ambitieuse et turbulente qui prétendait à l'autorité suprême, et depuis long-temps épiait l'occasion d'y parvenir. Chéri de ses peuples, le jeune comte leur promettait, par la sagesse de son gouvernem., un règne heureux et paisible, lorsqu'il périt, l'an 1032, dans sa 24e année, sous le poignard de l'aîné des frères Vela. L'infâme trahison dont le jeune comte venait d'être la victime fut vengée par don Garcia, son oncle et son success. : en vouant au dern. supplice l'odieuse maison de Vela, celui-ci affermit sa propre puissance sans réparer une perte que les Castillans durent long-temps déplorer.

GARCIA (Alexis), aventurier portug., né en 1485 dans l'Alentejo, fit partie d'une expédit. envoyée au Brésil, et s'acquit, par son activité et son intelligence, une certaine considérat. auprès du gouverneur, qui lui confia en 1521 la conduite d'une embarcat. destinée à tenter quelque découverte au-delà du fleuve Paraguay (le *Rio de la Plata*). Ayant mis à la voile accompagné seulem. de 3 Portugais et de son fils à peine âgé de 14 ans, il se dirigea vers l'ouest, aborda jusqu'aux côtes du Pérou; et, après avoir exploré ce pays si fécond en mines abondantes d'or et d'argent, prit le parti d'envoyer deux de ses gens pour informer le gouverneur du succès de son voyage, restant lui-même dans le parage où il espérait former son établissem. Ses deux émissaires avaient à peine gagné le large, que les Indiens, dont il croyait s'être concilié la confiance, se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Le seul de ses compagnons qu'il avait gardé près de lui eut le même sort; et l'on n'entendit plus parler de son fils, que les Sauvages retinrent captif. — Garcia (Nicolas), juriscons. espagnol, mort en 1745, a laissé des *Comment. sur les Décrétales*, Séville, 1730, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Nicolas Garcia, auteur d'un traité *de Beneficiis*, Genève, 1636, in-fol.; 6e édit., ibid., 1658. — L'Espagne compte une foule d'autres personnages distingués de ce nom, parmi lesq. nous citerons: Garcia-Carrero, médecin, aut. d'une *Dissert.* (en latin) *sur Galien*, Valladolid, 1605, 1662, in-fol. — Garcia-Rencijo, qui a donné en espagn. un *Art poét.*, Salamanque, 1592, in-4, et Garcia-Cespedes, mathém., etc.

GARCIA DE PAREDES (don Diego), fameux capitaine espagn., né en 1466 à Truxillo, terre natale de Cortez, de Sotomayor et autres guerriers célèbres, appartenait à l'une des familles les plus illustres de l'Espagne; il fut le compagnon d'armes du gr. Gonsalve de Cordoue et son émule de gloire. On jugera quels durent être les exploits de cet Hercule moderne, si l'on considère et l'époque où il vivait, et la force extraord. dont il était doué: encore adolescent, il arrêtait d'une seule main, assure-t-on, une roue de moulin dans son mouvement le plus rapide. Après avoir suivi son père à la guerre de Grenade (1485) il avait servi aux siéges de Baeza, de Velez et de Malaga, sous Ferdinand, qui l'arma chevalier de sa propre main. Nous ne suivrons pas don Diego dans le cours de ses prouesses; elles lui ont mérité l'honneur d'être comparé à notre preux Bayard; et ce n'est pas sans fondem., si l'on s'en rapporte aux récits de plus. écrivains contempor., tel que Pulgar, Vargas, etc. Après avoir terrassé en plus. rencontres les vaillants Orsini, ennemis déclarés du pape Alexandre VI, son oncle, et s'être couvert de gloire en combattant tour à tour sous les ordres de Gonsalve et du général Pesaro, Garcia quitta l'Italie où l'avait attiré le bruit des armes. Avec le souvenir de sa bravoure indomptable, il y laissa celui d'une loyauté dont il ne faut guère chercher l'exemple que dans un petit nombre de héros de son époque. Incapable de repos, il continua de se signaler dans les armées de Charles-Quint, qui le créa chevalier de l'Éperon-d'Or après son couronnement (1528). Deux ans après il mourut des suites d'une chute de cheval, dans sa 64e année. La *Chronique* de Fernandes del Pulgar (Alcala, 1584), contient une *Vie* de Garcia, écrite par lui-même, pour l'instruct. de don Sanche, son fils unique: la franchise et la modestie de ce preux chevalier y égalent ses autres vertus guerrières, que les poètes et les écrivains de son temps ont célébrées dans leurs ouvrages.

GARCIA SUELTO (Thomas), membre du conseil suprême de santé d'Espagne, de l'académie roy. de Madrid, etc., né dans cette ville en 1778, s'adonna de bonne heure à l'étude des lettres, et par ses connaissances dans les langues d'Homère et de Cicéron, prit rang parmi les érudits, avant l'âge où d'ordinaire l'on commence à apprécier les beautés de ces deux gr. écrivains. Dès 1800 il fit paraître, outre plus. poésies de différ. genres, une pièce de vers héroïq. en langue lat., espagn., franç., ital. et allem., ayant pour titre: *Conseils d'un père à ses enfants.* Le goût et le discernem. qu'il déploya dans quelq. autres composit. soit littér., soit dramat., fixèrent sur lui le choix lors de la création de diverses commissions instituées tant pour l'examen des œuvres destinées au théâtre que pour celles concernant l'instruction publique. Les trav. scientifiques ne l'empêchèrent pas de suivre avec zèle la carrière médicale: son talent n'en prit même que plus d'essor; et on vit ce jeune savant, alors même qu'il apprenait les élém. de l'art d'Hippocrate à l'univ. d'Alcala, devenir le principal rédact. d'un journal périodique intit.: *Semanario erudito de ciencias, artes y bellas letras de la ciudad de Alcala.* A l'établissement de l'école roy. de cliniq. et de perfectionnem. à Madrid, Garcia revint dans cette ville, et y étudia 2 ans sous Severo Lopez, dont il sut mériter l'affection. Les progrès qu'il fit sous un tel maître, joints aux connaiss. qu'il avait acquises dans l'étude des langues, le firent choisir pour médecin des étrangers à l'hopital de Madrid. Il y prodigua ses soins aux infortunés dont l'ardeur d'un climat inhabitué remplissait les salles confiées à son zèle; mais il se fit surtout remarquer par celui qu'il déploya envers les Français blessés. Une conduite aussi noble lui valut le titre de médecin ordin. de l'armée franç. Sa réputat. avait depuis long-temps franchi les Pyrénées, lorsqu'en 1810 il l'accrut encore par la publicat. d'nne trad. espagn. du sav. traité de Humboldt sur le galvanisme, à laq. il joignit de curieuses notes qui le firent connaître comme physisien: plus tard, s'étant rendu en France à la suite des débris de l'armée d'Espagne, il fut admis avec empressement par plus. sociétés médicales de Paris, auxquelles il avait communiqué div. trav. importants. Garcia mourut dans cette capitale en 1816. Outre les écrits dont nous avons parlé, il en a laissé plus. autres parmi lesq. on distingue sa tragédie de *Viriarle;* les traduct. du *Cid* de Corneille, 1803. —

Des *Recherches phys. sur la vie et la mort*, de Bichat, 1804. — Des prem. vol. de l'*Anatomie médicale* de Portal, 1805. — Un *Éloge hist. du doct. Severo Lopez*, etc. Il fut l'un des collaborat. de la *Biblioth. méd.*, recueil dans leq. il inséra en 1816 un *Mém. contre la prétendue incombustibilité du charlatan Mariano-Chacon;* une *Notice sur la médecine des Arabes*, etc. On trouve encore de lui, dans le *Journal univers. des Sciences méd.* (sept. 1816), un *Mém.* sur la médec. espagn. Le doct. Hurtado a publ. une *Notice sur la vie et les écrits de Th. Garcia Suello*, Paris, 1816, in-8 : elle a été insérée par M. Leroux dans son *Journal de médec.* (oct. même ann.).

GARCIAS-LASO (par abrév. GARCILASO) DE LA VEGA, le réformat. de la poésie espagn., né à Tolède vers 1503, d'une famille noble alliée à l'illustre maison de Gusman, était fils puîné d'un gr.-commandeur de Léon, à qui Ferdinand V donna le surnom *de la Vega*, en mémoire d'une prouesse chevaleresque. Appelé par sa naissance au métier des armes, Garcilaso parcourut avec distinction cette carrière, mais en soupirant sous la tente après les douceurs de la vie champêtre qu'il célébrait dans ses vers. Il fit partie, en 1521, des armées que Charles-Quint conduisit à la conquête du Milanez; et c'est pendant la funeste retraite de Marseille (1536) qu'il trouva le trépas que tant de fois il avait affronté tout en maudiss. les calamités de la guerre. Garcias, que ses contempor. surnommèrent *le Pétrarque espagn.*, avait été dès l'enfance lié d'amitié avec Boscan : c'est de concert avec cet autre père de la poésie castillane qu'il parvint, en se modelant sur Dante, Pétrarque et Sannazar, à réformer le mauvais goût qui dominait l'école espagn. Les poésies de Garcilaso ont été recueill. par Boscan, et publ. pour la prem. fois avec celles de ce dernier, Venise, 1563, in-8 : l'édit. la plus estimée est celle de Madrid, 1765, in-16, enrichie d'une préface et de notes. Le style doux et attachant de Garcilaso se ressent rarem. de l'enflure qu'on reproche, avec quelq. fondem., à la poésie espagnole, et son rhythme a toute la grâce que pouvait permettre l'idiome orgueilleux qu'il a su le prem. approprier au genre bucolique. Cepend., même dans son immort. églogue : *Por ti el silencio de la selva umbrosa....*, tant de fois imitée sans succès, et regardée avec raison comme son chef-d'œuvre, on aperçoit parfois un surabondance d'ornem. qui contraste avec la naïveté si gracieuse des idées. Nous ajouterons encore à cette remarque qu'il se trouve çà et là dans les composit. de Garcilaso de la Vega quelq. pensées empruntées aux modèles que s'était proposés cet illustre poète; mais quelq. fondés que soient ces reproches, il n'en mérite pas moins tout le tribut d'éloges que lui accorde Bouterwek dans son *Hist. de la littér. espagn.*, t. I, pag. 247-60. — Un autre GARCIAS-LASO ou GARCILASO DE LA VEGA, histor. espagnol, surnom. l'*Inca*, parce qu'il descendait par sa mère de cette famille royale du Pérou, né en 1530 à Cuzco, s'appliqua de bonne heure à connaître et à éclaircir les tradit. et docum. relatifs à l'hist. de cette partie de l'Amérique-Méridionale. Il était parvenu à recueillir tous les matériaux nécess. à ce travail, lorsque l'ombrageux Philippe II lui fit intimer l'ordre de se rendre en Espagne. L'*Inca* mourut à Valladolid en 1568, après avoir terminé les ouv. suiv. : *Prem. partie des comment. roy. qui traitent de l'orig. des Incas, de leurs lois et de leurs gouvern.*, Lisbonne, 1609, in-fol. ; trad. en franç. par Dalibard, Paris, 1744, 2 vol. in-12. — *Seconde partie des Incas*, ou *Hist. générale du Pérou*, Cordoue, 1616, in-fol., etc.; trad. en franç. par Beaudoin, la première part., 1633, in-4, la 2ᵉ, 1650 et 1658, ibid., in-4. — *Histoire de la Floride*, etc., Lisbonne, 1605, in-4, Madrid, 1723; ibid., 1804, 4 vol.; trad. en français par Richelet, Paris, 1670, 2 vol. in-12. L'abbé Lenglet-Dufresnoy fit réimpr. cette traduct. avec une préface en 1707, 2 vol. in-12.

GARCIN (LAURENT), littérat., né vers 1734 à Neuchâtel (Suisse), est désigné par Grimm (*Correspond. littér.*, 1785) comme le véritable auteur du *Traité sur le mélodrame*, Paris, 1772, in-8. Il avait débuté dans la carrière des lettres par un poème *sur le pouvoir de l'Éloquence*, que Fréron inséra dans l'*Année littér.*, 1757, tome IV, p. 63 et suiv. En 1760 Garcin fit paraître une petite brochure intit. : *la Rullière*, épître à M***; et plus tard il traduisit du latin du P. Porée les disc. sur les *Romans* et sur le *Choix des amis :* ces deux trad. ont été impr. dans le *Choix littér.* de Vernes. On doit encore à Garcin un rec. d'*Odes sacrées, ou Psaumes de David en vers français*, par divers auteurs, Amsterdam, 1764, in-8.

GARDANE (JOSEPH-JACQUES), médec., né à la Ciotat, prit ses degrés à l'univ. de Montpellier, vint à Paris, où il se fixa, et en peu de temps se fit une réputat. très distinguée. C'est moins par les nombr. écrits qu'il a publ. que par les bienfaits réels dont la société lui est redevable, que cet estimable médec. a fondé ses droits à la reconnaiss. publique. On lui doit la substit. d'un nouv. mode de traitem. pour les malheureux vénériens entassés jusque-là dans Bicêtre, où on leur appliquait une méthode curative aussi rebutante que pernicieuse, et il est égalem. le prem qui ait fait sentir la nécessité d'assujétir les filles publiques à des visites périodiques très sévères, afin d'arrêter la propagat. d'un mal non moins funeste que hideux. Les princip. ouvr. de Gardane sont : *Conjectures sur l'électricité médicale*, Paris, 1768, in-12. — *Recherches pratiq. sur les différ. manières de traiter les maladies vénériennes*, Paris, 1770, 1775, in-8 ; en allem., 1771, in-8. — *Moyens certains et peu coûteux de détruire le mal vénérien*, ibid., 1772, in-8. — *Manière sûre et facile de guérir les maladies vénériennes*, ib., 1773, in-12. — *Détail de la nouv. direction du bureau des nourrices :* l'aut. faisait partie de ce bureau, et ne contribua pas médiocrem. par son zèle et ses lumières à faire prospérer cet établissem. éminemm. utile. Il publia aussi la *Gazette de santé* de 1773 à 1776.

GARDANNE (Gaspar-André, comte), général de brigade, né à Marseille en 1766, entra au service en 1792 comme officier de cavalerie, et obtint un avancem. rapide. Général en 1799, il fut fait en 1804 aide-de-camp, et gouvern. des pages de l'empereur Napoléon. Envoyé en 1807 ministre plénipotentiaire à la cour de Téhéran, pour engager Feth-Ali-Chah, roi de Perse, à prendre part aux projets de Napoléon contre la Russie, il reçut de ce souver. l'accueil le plus flatteur; et, de retour en France, il fut employé en Espagne. Ayant éprouvé un échec lors de la retraite de Portugal (1810), Gardanne tomba dans une disgrâce momentanée : il commandait en 1815 dans le départem. de la Lozère. Chargé de poursuivre Bonaparte débarqué de l'île d'Elbe, il fut abandonné par les troupes sous ses ordres, et ne tarda pas lui-même à rejoindre le quartier-général de l'empereur, qui ne lui sut aucun gré de sa soumission. Mis à la retraite au second retour du roi, il mourut à Marseille en 1818. — Gardanne (Paul-Ange-Louis de), né à Marseille en 1756, frère du précéd., qu'il suivit en Perse, comme prem. secrét. d'ambassade, publia, à son retour en France : *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en 1807 et 1808*, Marseille, 1808, in-8 : on trouve à la suite un *Vocabulaire italien, persan et turc*. Gardanne mourut dans sa ville natale en 1822, laiss. quelques ouvr. MSs. On trouve sur lui une *Notice* dans le tome VI (n° 1er) de la *Ruche provençale*, journal publié à Marseille, et auquel il avait lui-même fourni plus. articles. — Un autre Gardanne, général de division, mort à Breslau en 1807, avait fait avec distinction les campagnes d'Italie, et s'était signalé particulièrem. à la bataille de Marengo. On a supposé, mais sans fondem., que cet officier était de la même famille que les précédents.

GARDAR, navigat. suédois du 9e S., découvrit vers l'an 864, dans l'Océan-Septentrional, une île qu'il nomma d'abord *Gardars-Holm*, et qui depuis a pris le nom d'*Islande*.

GARDAZ (François-Marie), littérateur, né à Oyonnax vers 1777, mort en 1815, d'une fièvre que lui causa la crainte d'un nouveau retour de Bonaparte, avait exercé à Lyon la profess. d'avocat, qu'il négligea pour s'adonner à l'étude des langues anc. et de la littérature. On cite parmi ses ouvr. : *Essai sur la vie et les ouvr. de Linguet*, etc., 1809, in-8 : il n'est fait, dans cet écrit, aucune mention d'un des ouvrages de Linguet, intitulé : *Aiguilloniana*, etc., Londres, 1777, in-8. — *Vœux prophétiques et réalisés à l'occasion de l'heureux rétablissem. des success. de St Louis sur le trône de France, par M. l'abbé Delille, suivis de quelq. considérat. sur les effets du fatalisme et de l'irréligion*, 1814, in-8, et div. art. dans les journaux.

GARDE (Antoine, ESCALIN DES AIMARS, baron de La), capitaine, né vers 1498 au village de La Garde en Dauphiné, d'une famille obscure, s'éleva, par son courage et ses talents, de la place de goujat au service d'une compagnie, aux prem. grades, et mourut en 1578, général des galères du roi. Ce fut lui qui conclut, en qualité d'ambassadeur à Venise, le traité d'alliance offensive et défensive entre cette république et François Ier contre Charles-Quint. Le succès de cette négociation lui valut, en 1541, l'ambassade de Constantinople, dont il s'acquitta avec une habileté plus remarquable encore. Parvenu au faîte des honneurs, si bien mérités par ses nombreux services, il eut souvent à expier par des disgrâces l'obscurité de sa naissance ; mais un aussi gr. homme de guerre ne pouvait être long-temps négligé à cette époque féconde en querelles entre les souverains. On peut consulter, sur la vie et les exploits de La Garde, les *Mém.* de Brantôme.

GARDEIL (Jean-Bapt.), médecin, né en 1726 à Toulouse, après de brillantes études entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut envoyé par ses supér. à Paris pour y perfectionner ses connaiss. Lié bientôt avec Diderot, il sortit de l'Oratoire et devint le rédact. de la *Gazette de France*. Dans le même temps il étudia la médec. et la botanique, sous la direction de Jussieu, qui le fit associer à l'acad. des sciences en 1755. L'amour du pays le fit renoncer à la fortune pour revenir à Toulouse, et c'est alors qu'il abandonna Mlle de La Chaux (*v.* ce nom), tort qui lui a été vivement reproché par ses anciens amis. De retour dans sa ville natale, il y occupa successivem. la chaire de mathématiques, puis celle de physiolog. à la faculté de médecine, qu'il remplit jusqu'à sa suppression en 1793. Il refusa plus tard de reprendre sa chaire de médecine, et mourut en 1808 dans de gr. sentim. de piété. Il a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Trad. des Œuvres médic. d'Hippocrate sur le texte grec, d'après l'édit. de Foës*, 1802, 4 v. in-8. Cette trad., à laq. il avait consacré 30 années, eut peu de succès, probablem. parce que l'on se convainquit que l'aut. n'avait fait que mettre en français la vers. lat. Le recueil de l'acad. des sciences contient de lui une *Lettre à Bern. de Jussieu, sur le tripoli*.

GARDEL (Mme), célèbre danseuse, débuta sur le théâtre de l'Opéra en 1796, établit les rôles d'*Eucharis* dans *Télémaque*, et de *Psyché* dans le ballet de ce nom, reçut sa retraite en 1816 après un service de 30 ans, et mourut à Paris en 1833. Mme Gardel était femme du fameux maître de ballets Gardel (Pierre-Gabriel).

GARDEN (Alexandre), médecin botaniste de la Caroline-Méridionale, membre de la société roy. d'Upsal, introduisit dans la médecine l'usage de la racine d'œillet de la Virginie, plante dont il a décrit les propriétés dans un ouvr. publié en 1764 et réimpr. en 1772. C'est en son honneur que Linné a donné le nom de *gardenia* à un bel arbuste de la petandrie monogynie et de la famille des rubiacées.

GARDIE (Pontus, baron de La), feld-maréchal et sénat. de Suède, quitta la France, sa patrie, pour aller servir en Danemarck. Fait prisonn. par les Suédois à la prise de Varberg en 1565, il obtint bientôt un commandem. en Suède, et se fit remarquer dans les guerres que soutinrent les ducs

Jean et Charles, contre le roi Eric XIV, leur frère. Jean, devenu roi, combla d'honneurs et de dignités celui qui l'avait aidé à monter sur le trône. De La Gardie se distingua contre les Russes, et mourut en 1585. — GARDIE (Jacques, comte de La), connétable et sénat. de Suède, fils du précéd., né en 1583, mort en 1652, n'est pas moins connu dans les fastes de la Suède, par le courage et les hautes connaissances milit. qu'il déploya dans les guerres contre la Russie, que par l'habileté et la sagesse qu'il mit dans les négociat. de 1617, qui furent suivies de la paix de Stolbowa. Gustave-Adolphe s'honorait d'avoir fait ses prem. armes sous ce général célèbre. Jacques avait épousé la comtesse Brahi (*v.* ce nom), célèbre par sa beauté. — GARDIE (Magnus-Gabriel de La), fils du précéd., gr.-chancel. et gr.-sénat. de Suède, né en 1622, remplit avec distinct. des missions diplomat. dans les prem. cours de l'Europe. La reine Christine, séduite par les talents et l'extérieur avantageux de La Gardie, songea, dit-on, à l'épouser; mais elle en fut détournée par le chancel. Oxenstiern. La Gardie obtint la main de la sœur de Charles-Gustave, qui devint roi sous le nom de Charles XI, et joua un gr. rôle pend. la minorité de Charles X, dont il fut l'un des tuteurs. Mais le crédit du favori, qui plus. fois avait été ébranlé durant la vie de Christine et de Charles X, tomba tout à coup dès que Charles XI prit le sceptre. Il fut dépouillé de ses biens, et mourut dans l'indigence en 1686. Ami des arts et des lettres, il protégea les artistes et les savants, et enrichit la biblioth. d'Upsal de précieux MSs., entre autres du *Codex argenteus*. — GARDIE (comtesse de La), née comtesse de Taube, épouse de Pontus de La Gardie, général au service de Suède, sauva, en 1760, de l'ignorante fureur du peuple dalécarlien 12 femmes accusées de magie. Elle concourut puissamm. à introduire en Suède le bienfait de l'inoculat., et mourut en 1763 d'une fièvre maligne qu'elle contracta en donnant des secours aux malades.

GARDIEN (JEAN-FRANÇ.-MARIE), avoc., né en 1751, fut élu en 1790 procur.-syndic du district de Châtellerault, puis en 1792 député à la convention par le départ. de la Vienne. Lors du procès de Louis XVI, il vota la détention pendant la guerre et le bannissem. à la paix. Membre de la commission *des Douze*, il partagea le sort de ses collègues, fut proscrit à la suite de la déplorable journée du 31 mai, et périt sur l'échafaud révolutionnaire le 31 oct. 1793, avec l'élite de la Gironde.

GARDIN DU MESNIL (JEAN-BAPT.), savant latiniste, né en 1720 à St-Cyr en Normandie, profess. de rhétor. à l'univ. de Paris, mort à Valogne en 1802, est connu par les ouvr. suivants devenus classiq. : *Préceptes de rhétor. tirés de Quintilien*, Paris, 1762, in-12. — *Synonymes latins*, 1777, in-12; 1788, in-8; 1813, in-8; 1815, in-8; cette édit., revue et augm. par N.-L. Achaintre, est jusqu'ici la meill. de cet ouvr. classique.

GARDINER (ÉTIENNE), évêque de Winchester et gr.-chancelier d'Angleterre, né en 1483 à St-Edmond-bury (comté de Suffolk), était fils naturel de l'archev. de Salisbury Woodvill, beau-frère d'Édouard IV, et d'une fille obscure que ce prélat dissolu fit épouser à l'un de ses domestiques. Il déploya de bonne heure les talents les plus heureux comme diplomate et comme homme d'état. Après avoir joui de toute la confiance de Henri VIII, dont il servit les projets avec autant de zèle que d'habileté, il se trouva en butte aux plus violentes persécut. sous Édouard VI, par suite de sa vive opposit. aux doctrines de l'archev. de Cantorbéry, Thomas Cranmer. Incarcéré à la Tour de Londres, il y subit une détention rigoureuse de 5 années, recouvra son crédit à l'avénem. de la reine Marie, qui le combla de nouv. honneurs; et, après avoir signalé par de sages mesures son administration dans les conjonct. difficiles où se trouvait la monarchie angl., il mourut en 1555, laissant la réputat. d'un des plus gr. ministres de son siècle, mais emportant la haine des protestants, envers lesq. il eût probablem. usé de moins de rigueur s'il n'avait eu à venger ses ressentim. personnels contre Cranmer et ses partisans. Les ouvr. qui nous restent de ce prélat sont un monument durable de ses talents comme écrivain, mais en même temps de ses variat. en matière de doctrines religieuses. Nous citerons seulement : *De verâ obedientiâ*, Londres, 1534, plus. fois réimpr. en lat. et en angl. avec une préface de Bonner. — *A necessary Doctrine of a christian man*, ib., 1543. — *Confutatio cavillationum*, etc., publ. à Paris sous le nom de *M.-Ant. Constantius*, théolog. de Louvain.

GARDINER (JAMES), colonel écoss., né en 1687 à Carriden, comté de Linlitgow, servit avec distinction dans les armées de George II et fut tué en 1745 à la bataille de Preston-Pans, en combattant vaillamm. contre les rebelles. Après avoir mené d'abord une vie très licencieuse, le colonel Gardiner se convertit à la lecture d'un livre intit. *le Ciel pris d'assaut*, et dès-lors se fit remarquer par rigidité de ses principes religieux. Le doct. Doddridge a publ. l'*Hist. de la vie et de la conversion de J. Gardiner*, que sir Walter-Scott a introduit dans son *Waverley*, où ce personnage n'est désigné que par l'initiale de son nom.

GARELLI (PIE-NICOLAS), médec., né à Bologne en 1670, 1er médec. de l'archid. Charles, l'accompagna dans ses campagnes lors de la guerre de la success. d'Espagne, fut à son retour à Vienne nommé conseiller impér., prem. médecin et prem. bibliothéc. de l'emper., et mourut en 1739. On a de lui une dissert. *de Viviparâ generatione*, Vienne, 1696, in-8, publ. sous le nom du doct. Sbaraglia, son profess., et plus. *Lettres* éparses dans divers rec. Il s'était formé une riche biblioth. qui fut réunie en 1746 à celle du collége Thérésien de Vienne.

GARENGEOT (RENÉ-JACQ. CROISSANT DE), chirurgien, né à Vitré (Bretagne) en 1688, étudia les élém. de son art sous son père, vint à Paris à 25 ans, suivit avec assiduité les leçons des plus habiles profess., devint successiv. démonstrateur roy., membre de l'acad. de chirurgie, chirurgien-

major du régim. du roi, et mourut à Cologne en 1759. Il contribua puissamm. à sortir la chirurgie de l'état d'abjection dans leq. elle croupissait encore de son temps. On a de lui les ouvr. suiv., vivem. critiqués, mais qui seront toujours lus avec fruit : *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1720, 1731 et 1749, 3 vol. in-12, trad. en angl. et en allem. — *Traités des instruments de chirurgie*, 1725, in-12; 2e édit. augm., 1727 in-12, avec fig., trad. en allem. : cet ouvr. passe pour l'un des meilleurs de l'aut.—*Myotomie humaine et canine*, 1724, 1728, 1750, 2 vol. in-12.—*Splanchnologie, ou Traité d'anatomie concernant les viscères*, 1728, 1739, in-12; 1742, 2 vol. in-12, avec fig., traduit en allemand. — *Opération de la taille par l'appareil latéral, ou la Méthode du frère Jacques corrigée de tous ses défauts*; et un grand nombre d'observat. dans les *Mém. de l'acad. de chirurgie*. On ne connaît pas le véritable invent. de la *clef* dite *à la Garengeot*, instrum. destiné à l'extract. des dents molaires ; mais on sait que Garengeot lui a fait subir des modifications assez import. pour mériter qu'on y attachât son nom. Morand lui a consacré un *Éloge* dans ses opuscules.

GARIBALD, fils et successeur de Grimoald, monta sur le trône de Lombardie en 671, et y fut remplacé 3 mois après par Pertharithe (*v.* ce nom).

GARIBAY Y ZAMALLOA (Étienne), historien espagnol, né dans la Biscaye en 1525, fut plus. ann. bibliothéc. de Philippe II, qui le nomma historiogr. du roy. en 1565, parcourut une gr. partie de l'Espagne pour remplir les devoirs de son emploi, recueillit un assez gr. nombre de matériaux, et publia son travail de six années sous le titre de *Quarante livres des chroniques et hist. univers. de tous les royaumes d'Espagne*, Anvers, 1571, 2 vol. in-fol. : cet ouvr. a fourni beaucoup de lumières aux écriv. postérieurs. Quelq. années après, Garibay mit au jour ses *Illustrationes*, ou *Éclaircissem. sur les généal. des rois d'Espagne, de France, des emper. de Constantinople*, etc., Madrid, 1576 ou 80, 2 vol. in-4. Il mourut à Valladolid en 1593.

GARIDEL (Pierre), médecin, né à Monosque (Provence) en 1659, mort en 1737, fut profess. de botanique à l'univ. d'Aix. On a de lui l'ouvr. suiv., impr. aux frais de la province : *Hist. des plantes qui naissent aux environs d'Aix et dans plusieurs autres endroits de la Provence*, Aix, 1715, in-fol. Tournefort, son compatriote, a donné le nom de *garidella* à un genre de plante renonculacée qui abonde dans les départements méridionaux de la France.

GARIN, poète franç. du 12e S., n'est connu que par un fabliau dont Fauchet a conservé le prologue dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie française*. Il existe un ouvr. en. rimes intitulé *Garin le Loherens* (le Lorrain), qui n'est point du poète de ce nom.

GARISSOLES (Antoine), ministre protestant, né à Montauban en 1587, y professa la théologie, assista aux div. synodes de sa communion, notamment à celui de Charenton, tenu en 1644, et mourut à Toulouse en 1650. On a de lui. : un recueil de sermons intit. : *la Voie du Salut*, suivi de quelq. thèses de théolog. — *De Christo mediatore*, Genève, 1662, in-4.—*Decreti synodici carentonensis de imputatione peccati Adæ explicatio et defensio*, Montauban, 1646, in-8. — *P. Caroli et Ant. Garissolii, utriusque pastor... explicatio catheseos religionis christianæ*, Genève, 1654, in-8. — Un poème intit. : *Adolphidos, sive de bello germanico*, en XII liv. renferm. 10,000 vers : l'auteur y célèbre les exploits de Gustave-Adolphe, roi de Suède.—Un autre poème lat. à la louange des 4 cantons protestants de la Suisse. Cathala a publ. l'éloge de Garissoles, dans le rec. de l'acad. de Montauban, 1745.

GARLANDE (Jean de), poète et grammair. du 11e S., passa en Angleterre à la suite de Guillaume 1er, et revint en France, où il mourut vers 1081. On a sous son nom un gr. nombre d'ouvr., mais il n'est pas certain qu'ils soient tous de sa composit. Voici les plus remarq. : *De Mysteriis Ecclesiæ carmen et in illud commentar.*, poème dédié à Foulques, év. de Londres. — *Facetus*, poème sur les devoirs de l'homme, impr. avec quelq. autres opuscules du même genre, Lyon, 1489, in-4; Cologne 1520, et séparém. avec un comment., Deventer, 1494, in-4. — *De contemptu mundi*, poème, attribué par erreur à St Bernard, impr. avec un comment., Caen, S. D., in-4.— *Floretus*, ou *Liber Floreti*, ouvr. égalem. attribué à St Bernard, et qui a eu dix édit. (de 1505 à 1525). — *Metricus de verbis deponentialibus libellus cum comment.*, Anvers, 1486, in-4. — *Cornutus sive dysticha hexametra moralia*, Haguenau, 1489. — *Opus synonymorum sive multivocorum*, Reutlingen, 1487, 1488, in-4; Londres, 1505, in-4. — *Libellus de verborum compositione*, 1560, in-4. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionn. de Moréri*, édit. de 1759; l'*Hist. littér. de France*, t. VIII.

GARLANDE (Anseau de), sénéchal du roi Louis VI, né dans la Brie au 11e S., servit avec zèle ce monarque dans ses démêlés avec les seigneurs mécontents, et fut tué par le sire du Puiset dont il assiégeait le château en 1118. — Étienne de Garlande, frère du précéd., év. de Beauvais, devint chancelier par le crédit d'Anseau, puis gr. sénéchal, malgré sa qualité d'ecclésiast. Oubliant ses devoirs, il entra dans la ligue des mécontents; mais il reconnut sa faute, obtint son pardon, se démit de tous ses emplois, et se retira dans son abbaye de Ste-Croix d'Orléans, où il mourut en 1150.

GARMANN (Christian-Fréd.), méd., né en 1640 à Mersbourg en Misnie, mourut en 1708, membre de l'acad. des curieux de la nature, à laq. il communiqua un grand nombre d'observat. On lui attribue : *Disc. physico-medicus de gemellis et partu numerosiore*, Leipsig, 1667, in-4.— *De Miraculis mortuorum, lib. III*, etc., Dresde, 1709, in-4, édit. recherchée d'un ouvr. curieux. — *Homo ex ovo*, Chemnitz, 1672, in-4. — *Germani et aliorum*

virorum clariss. epistolar. centuria, Rostoch et Leipsig, 1714, in-8.

GARMERS (Jean), médecin allem., né à Hambourg en 1628, est aut. d'une dissertat. lat. *sur la Thériaque*, Hambourg, 1678, in-4. Il joignait, dit-on, une vaste érudit. aux connaiss. médicales.

GARNACHE (Françoise de ROHAN, dame de La), fille de René de Rohan et d'Isabelle d'Albret, cousine de la mère de Henri IV, fut courtisée par le duc de Nemours, qui lui promit de l'épouser et l'abandonna pour s'unir à la veuve du duc de Guise, assassiné par Poltrot dev. Orléans. Françoise s'opposa en vain à ce mariage; le pape consulté répondit que le duc de Nemours ne pouvait s'allier à la dame de Garnache, qui avait embrassé les nouv. opinions religieuses. Henri III, pour la consoler, lui accorda le titre de duchesse de Loudun, et à son fils celui de prince de Génevois.

GARNERIN jeune (André-Jacques), aéronaute, né en 1770, fit le prem. l'expérience des parachutes, et mourut à Paris en 1823. On a de lui : *Voyage et captivité du citoyen Garnerin, ex-commissaire de la république franç., prisonn. d'état en Autriche*, Paris, 1797, in-8; et un écrit très violent contre son frère, sous ce titre : *Usurpation d'état et de réputation par un frère au préjudice d'un frère*, etc., Paris, 1816, in-4.

GARNET (Henri), jésuite angl., né à Nottingham en 1555, fit ses études en Italie, y prit l'habit de son ordre, eut pour maîtres Bellarmin et Clavius, succéda à ce dernier dans la place de profess. de mathémat., revint ensuite en Angleterre, fut impliqué dans la conspirat. dite *des poudres*, et condamné à être pendu en 1606. Les histor. anglais n'hésitent point à prononcer qu'il était coupable; mais le jésuite Eudæmon-Jean a composé un écrit apologét., où il s'efforce de justifier sur tous les points Garnet, de même qu'un autre jésuite nommé Tenesmond. Quelq. écriv. ont imputé au ministre Cecil d'avoir ourdi les fils de ce complot pour perdre les cathol. Les jésuites ont mis Garnet au nombre des martyrs de leur ordre. On a de lui div. tr. sur les sacrem., joints à sa trad. en angl. du *Catéchisme* de P. Canisius, Londres, 1590, St-Omer, 1622, in-8.

GARNET (Thomas), médec., né en 1766 dans le comté de Westmoreland, fit ses études à l'univ. d'Édimbourg, suivit les cours de Brown, dont il adopta la doctrine, obtint plus tard une chaire à Glascow, puis accepta celle de physique, de chimie et de mécanique qui lui fut offerte par l'institution roy. récemm. établie à Londres, et mourut dans cette ville en 1802. On a de lui plus. ouvr. sur la médecine, la chimie, la physique, etc. : le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Observat. faites pendant un voyage dans les montagnes et dans une partie des îles occidentales de l'Ecosse* (en anglais), Londres, 1800, 2 vol. in-4, avec 50 pl. grav. à l'aquarelle par W.-H. Watts. On trouve quelq.-uns des écrits scientifiq. du docteur Garnet dans le Ier vol. des *Annales de philos., d'hist. natur., de chimie*, etc., dans les *Mém.* de la société de médec. de Londres, et d'autres compagnies savantes. On a publ., après sa mort, un autre ouvr. de lui : *Popular. lectures*, etc., sur la zoonomie, ou les lois de la vie animale dans l'état de santé et dans celui de maladie, 1806, in-4, avec une *Notice* sur l'auteur.

GARNIER (Robert), poète tragique, né à La Ferté-Bernard en 1545, allia la culture de la poésie à l'étude des lois, fut couronné en 1565 à l'académie des Jeux-Floraux de Toulouse, remplit successivem. les fonctions d'avocat au parlem. de Paris, et de lieuten.-criminel au Mans, publia ou fit représenter plus. tragédies, devint conseiller-d'état sous Henri IV, et mourut au Mans en 1601. On a de lui : *Plaintes amoureuses*, Toulouse, 1565, in-8. — *Hymnes de la monarchie*, Paris, 1568, in-8. — Huit tragédies réunies en un seul volume sous ce titre : *les Tragédies de Robert Garnier*, etc. (dédiées), *au roi de France et de Pologne* (Henri III) : ce vol. in-12 a eu 16 édit. de 1580 à 1618. Les tragédies de Garnier, presque toutes tirées du théâtre des Grecs ou imitées de Sénèque, offrent quelq. scènes intéress., au milieu de nombreux défauts qui tiennent à l'époque où ce poète écrivait.

GARNIER (Sébastien), poète obscur, né dans le 16e S. à Blois, fut procur. du roi au bailliage de cette ville. Il est auteur de deux poèmes, *la Henriade* et *la Loyssée*, qui seraient restés dans un oubli mérité, si l'on ne se fût avisé d'en publier une édit. à Paris, 1770, in-8, dans le dessein de les opposer à l'un des chefs-d'œuvre de Voltaire. La *Henriade* de Garnier est divisée en XVI livres, dont les huit derniers ont été imprimés à Blois en 1593, et les deux premiers 1594, in-4 : on présume que les six autres se sont perdus. Les trois prem. livres de la *Loyssée* furent également impr. à Blois, 1593, in-4. Le sujet de ce poème, qui n'a point été terminé, est la conquête de l'Égypte par St Louis.

GARNIER (Jean), jésuite, né à Paris en 1612, professa successivem., avec une gr. distinct., les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie, et mourut à Bologne en 1681, en se rendant à Rome pour des affaires de sa société. Il a laissé entre autres ouvr. : *Marii mercatoris... et S. Augustini opera..., cum notis et dissert.*, Paris, 1673, in-fol. — *Liberati diaconi breviarium cum not. et dissert.* ib., 1675, in-8. — *Systema bilioth. collegii parisiensis societatis Jesu*, ibid., 1678, in-4; réimpr. par Maderus dans son recueil *De Bibliothec. atq. archivis*, etc., 1702, in-4. — *Liber diurnus roman. pontif.*, avec des notes et dissert. — *Supplément aux OEuvres de Théodoret*, publ. par le P. Hardouin, 1684, in-fol., avec l'*Éloge* du P. Garnier.

GARNIER (Julien), bénédictin, né dans le Maine vers 1670, entra dans la congrégat. de St-Maur en 1689, fut choisi par Mabillon pour son collaborat., et mourut en 1725. On a de lui une édit. des *OEuvres* de St Basile, avec une version nouvelle, Paris, 1721-22, 2 vol. in-fol. : le 3e, qu'il avait préparé, parut en 1730 par les soins de D. Maran,

GARNIER (Charles-George-Thomas), littérat., né à Auxerre en 1746, suivit la carrière du barreau, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. En 1791 il fut nommé commissaire du roi près un des tribunaux civils de Paris; il exerça depuis les mêmes fonctions dans sa ville natale, où il mourut en 1795. On lui doit la collection qui a paru sous le titre de *Cabinet des fées*, etc., Paris, 1785, 41 vol. in-8 et in-12; et celle des *Voyages imaginaires, songes, visions et romans merveilleux*, ibid., 1787, 39 vol. in-8; l'édit. des *OEuvres badines complètes de Caylus*, ib., 1787, 12 vol. in-8; celle des *OEuvres complètes de Tressan*, ib., 1787, 12 vol. in-8; enfin celle des *OEuvres complètes de Regnard, avec des remarques sur chaque pièce*, ibid., 1789, 6 vol. in-8, réimpr. en 1810. Il avait publié en 1784: *Nouv. proverbes dramatiques, ou Recueil de comédies de société, pour servir de suite aux théâtres de société et d'éducation*, Paris, in-8, réimprimé à Liége en 1785, et inséré depuis dans divers recueils. Garnier avait remis en langage moderne quelques-uns de nos vieux romans de chevalerie; mais ces product. sont restées inédites.

GARNIER (Germain), frère du précéd., ministre et pair de France, né à Auxerre en 1754, était procureur au Châtelet. Mme de Narbonne, qui l'honorait de sa bienveillance, le présenta comme secrétaire à Mme Adélaïde, tante de Louis XVI. A l'époque de la révolut., ses opinions furent sages et modérées: sa conduite au directoire du départ. de Paris, en 1791, fut celle d'un homme dévoué à la royauté constitutionnelle. Appelé par le roi au ministère en même temps que Roland et Clavière, il refusa et fut remplacé par Duranthon. Il fut forcé de s'expatrier après le 10 août, et passa en Suisse, où l'étude fut son unique occupation. Rentré en France, il fit paraître son excellente traduction de l'ouvrage de Smith: *Recherches sur la richesse des nations*, etc., Paris, 1802, 5 vol. in-8. Les connaissances qu'il avait acquises et les principes qu'il avait développés en théorie, bientôt il les réduisit en pratique dans le départem. de Seine-et-Oise, dont il devint préfet. Sous l'empire, il obtint successivem. le titre de comte, le gr. cordon de la Lég.-d'Honneur, et en 1809 la présid. du sénat. Au retour des Bourbons, il passa dans la chambre des pairs, où il vota constamm. avec les hommes d'état, et trouva plus. fois l'occasion d'appliquer ses théories financières. Il mourut en 1821. Le comte Garnier vécut dans le célibat; homme d'esprit, il se plaisait à raconter quelque anecdote de l'anc. cour, et surtout à parler de Mme de Sévigné, dont il possédait des lettres MSs., comme si elle eût été sa contemporaine et son amie. Ses ouvr. les plus import. sont: *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit polit.*, Paris, 1792, in-12, trad. en italien, par Marieni, Milan, 1802, in-8. — *Les aventures de Caleb Williams*, trad. de l'anglais de W. Godwin, Paris, 1794, 2 vol. in-8. — *Abrégé élémentaire des principes d'économie polit.*, Paris, 1796, in-8. — *Les visions du château des Pyrénées*, trad. de l'anglais d'Anne Radcliffe, Paris, 1899, 4 vol. in-12. — *Hist. de la monnaie, depuis la plus haute antiq. jusqu'à Charlemagne*, Paris, 1819, 2 vol. in-8. On a publié en 1822 une 2e édit. des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, avec des notes et observat. nouvelles, 6 vol. in-8. L'*Éloge* du comte Garnier a été lu à l'acad. des inscriptions, dont il était membre, par Dacier, dans la séance du 22 juillet 1822.

GARNIER (Jean-Jacques), historiographe de France, né dans le Maine en 1729, vint à Paris à 18 ans, obtint une place de sous-maître au collége d'Harcourt, y perfectionna son instruction, et fut nommé profess. d'hébreu au collége de France, dont il devint plus tard inspect. Sa profonde érudition lui ouvrit les portes de l'acad. des inscript. en 1762. Il perdit sa place au collége royal en 1790, pour refus de prêter serment à la constitution: quelques années après, Lalande, son ami, lui fit obtenir une pension. Il fut admis, à la réorganisat. de l'Institut, dans la classe d'hist. et de littérat. ancienne. Garnier mourut en 1805. Il avait été choisi, après la mort de Villaret, pour continuer l'*Hist. de France*, commencée par Velly; il écrivit la moitié du règne de Louis XI, ceux de Charles VIII, Louis XII, François Ier, Henri II, François II, et s'arrêta à la moitié de celui de Charles IX. On prétend qu'il avait composé le reste de ce même règne; mais que « ne voulant point, par délicatesse, publier des faits peu honorables pour la royauté, dans un moment où l'on en sapait les fondem., » il brûla cette partie de son travail. On a encore de lui: *l'Homme de lettres*, 1764, in-12. — *Traité de l'éducat. civile*, 1765. — *Origine du gouvernem. franç.*, 1765, in-18. — *Éclaircissem. sur le collége de France*, 1789, in-12. Barbier lui attribue *le Commerce remis à sa place*, 1756, in-12. — *Le bâtard légitime, ou le Triomphe du comique larmoyant*, 1757, in-12.

GARNIER DES CHÊNES (Edme-Hilaire), administrat. de l'enregistrement et des domaines, né à Montpellier en 1727, mort à Paris en 1812, avait été d'abord notaire dans cette ville. On a de lui: *la Coutume de Paris, mise en vers, avec le texte à côté*, 1768, petit in-12; 1787, in-18. — *Traité élément. de géograph., astron., natur. et politiq.*, 1798, in-8. — *Recherches sur l'origine du calcul duodécimal*, 1800, in-8. — *Observations sur le projet de code civil*, 1801, in-8. — *Traité élémentaire du notariat*, 1807, in-8. — *Formules d'actes à joindre au traité élément. du notariat*, 1812, in-4. On trouve aussi quelques *mém.* et l'*éloge* de cet administrat. dans le recueil de la société d'agriculture de Paris, dont il était membre.

GAROFALO (Ben'venuto TISIO, dit le), peintre né dans le Ferrarais en 1481, mort en 1559, étudia son art d'après les ouvrages de Michel-Ange et de Raphaël, et sut approcher de ces gr. maîtres. On connaît de lui une copie de la *Transfiguration* de Raphaël; *Mars, Vénus et l'Amour;* une *Bacchanale; les quatre docteurs de l'Église en méditation*

sur l'immaculée conception ; une *Fuite en Égypte ;* la *Vierge*, *St Jean-Baptiste*, *Ste Lucie*, etc. Le musée possède six tableaux de cet artiste, dont deux *portraits* à différ. âges, où il s'est représenté tenant un œillet, en ital. *garofano*, signe dont il se servait pour indiquer le lieu de sa naissance.

GAROFALO (Blaise), en lat. *Caryophilus*, sav. antiquaire, né à Naples en 1677, mort à Vienne en 1762, a publ. : *Consid. intorno alla poesia degli Ebrei e de' Greci*, Rome, 1707, in-4. — *Osservazioni sopra la lettera del don Barnabo Scacchi fatte in difesa delle consid. intorno alla poesia degli Ebrei*, Venise, 1711, in-4, sous le nom d'*Ottavio Maranta*. — *Dissert. micellaneæ*, Rome, 1718, in-4. — *In Anaglyphum græcum dissert. epistol.*, ibid., 1720, in-8. — *De antiquis marmoribus dissert. IV*, Vienne, 1738, in-4 ; Utrecht, 1745, in-4. — *De veterum clypeis opuscul.*, etc., Leyde, 1751, in-4. — *De antiquis auri, argenti, stanni, æris, ferri, plumbique fodinis*, Vienne, 1757, in-4.

GARRAN-COULON (Jean-Philippe), membre de l'Institut, né en 1740 à St-Maixent (départem. des Deux-Sèvres), embrassa les principes de la révolution, devint successiv. député à l'assemblée législat., gr.-juge à la haute-cour d'Orléans, membre de la convention, du conseil des cinq-cents, commissaire du direct. près le tribunal de cassation, et, après le 18 brumaire, membre du sénat, où, en 1814, il vota la déchéance de Napoléon, et le rappel de la famille royale. Dans le cours de sa législature il se déclara défenseur zélé de la liberté des noirs, s'éleva avec force, dans plus. circonstances, contre Bourdon de l'Oise, et, lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il ne voulut point se prononcer comme juge sur le sort de ce prince, mais vota la réclusion comme législat. Garran-Coulon mourut en 1816. On a de lui, outre plus. *Rapports* aux différentes assemblées dont il a été membre, des *Recherches polit. sur l'état ancien et moderne de la Pologne appliquées à sa dern. révolution*, 1795, in-8, et une *Notice sur Creusé-Latouche*, Paris (1801), in-8. Il a aussi fourni de nombreux articles au *Répertoire de jurisprudence* de Guyot.

GARRICK (David), célèbre acteur et aut. dramat., né à Hereford en 1716, d'un Français nommé La Garigue, protestant réfugié, suivit d'abord la carrière du barreau, puis celle du commerce, et les abandonna pour celle du théâtre, où l'entraînait un penchant irrésistible, et où l'attendaient les honneurs, la gloire et une fortune immense. Ses débuts furent des triomphes : la vogue qu'il obtint à Londres prit le nom de *fièvre de Garrick*, et tous les Anglais en furent atteints. Pope lui-même quitta Twickenham pour venir l'admirer dans le rôle de Richard III. Garrick dirigea avec succès divers théâtres entre autres celui de Drury-Lane, dont il fit long-temps la prospérité. En 1776, accablé de souffrances, il fut obligé de quitter la scène et de se retirer à la campagne, où il s'adonna plus que jamais à la composition dramat. qu'il n'avait pas négligée pend. le cours de sa vie théâtrale. Il mourut le 20 janvier 1779. Son corps fut porté avec pompe à Westminster et déposé au pied du monument de Shakespeare, dont il avait été l'admirat., et dont il avait fait valoir les ouvr. par la perfection de son jeu. Cet acteur inimitable possédait le talent de varier à l'infini l'expression de sa physionomie, et de peindre tour à tour les passions les plus exaltées et les plus opposées. Garrick a laissé un gr. nombre d'ouvr. qui ont été réunis sous les titres d'*OEuvres poét.*, Londres, 1785, 2 vol. in-8, et d'*OEuvres dramat.*, ib., 1798, 3 vol. in-12. Six de ses pièces ont été trad. en franç. par la baronne de Vasse, 1785, 2 vol. in-8. Quelq. autres font partie du *Théâtre des variétés étrangères*, etc. Ce célèbre auteur a lui-même été mis plus. fois sur la scène, par exemple dans *Garrick Double*, coméd.-vaud. en un acte, 1800, in-8, par A. Gouffé et G. Duval ; *le Portrait de Fielding*, vaud., 1800 ; *Garrick et les comédiens français*, vaud. en un acte, de Radet, 1815. La collection des mém. sur l'art dramat., Paris, 1822, comprend des *Mém. sur la vie de Garrick*, trad. de l'angl. par Defauconpret. — Mistress Garrick, veuve du précédent, née en 1724 à Vienne, débuta sous le nom de Veilge (en allem. *Violette*), comme danseuse au théâtre de cette ville, dont son père était maître de ballets ; en 1744 elle passa à Londres, où elle obtint les plus gr. succès. Les agréments de son esprit et de sa personne lui avaient de bonne heure concilié la protection de l'impératrice Marie-Thérèse ; et, en se rendant en Angleterre, la jeune danseuse se trouva sous le patronage de dames anglaises de la plus haute distinction, notamment la comtesse de Burlington, qui, de même que le comte son époux, la traita avec une affection toute paternelle. Mistress Garrick mourut en 1822, laissant une fortune considérable, dont elle disposa par un testament singulier dans plusieurs de ses clauses. On trouve sur sa vie de curieux détails dans les *Mémoires* du coméd. Lee-Lewis (1805, 4 vol. in-12) : M. A. Mahul les a reproduits en substance dans son *Annuaire nécrolog.*, mais sans en garantir l'authenticité, qui paraît tout au moins fort douteuse.

GARSAULT (François-Alex. de), capitaine des haras de France, né vers 1693, mort en 1778, a publ. : *Anatomie génér. du cheval*, trad. de l'angl. de Snap, Paris, 1733, 1737, in-4, fig. — *Le Nouveau parfait maréchal, ou Connaissance générale et universelle du cheval*, in-4, La Haye, 1741, 7e édit., Paris, 1811. — *Le Guide du cavalier*, Paris, 1769, in-12. — *Traité des voitures*, ibid., 1756, in-4. — *Faits des causes célèbres et intéress.*, Amsterdam, 1757, in-12. — *Notionnaire, ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile dans les connaissances acquises depuis la création du monde*, Paris, 1761, in-8, fig., revu et augm. par Moustalon, Paris, 1804, 2 vol. in-8, et réimpr. sous le titre d'*Encyclop. des jeunes gens*, en 1807. — *L'Art du paulmier raquetier*, Paris, 1760, in-fol. — *L'Art du perruquier, du baigneur*, etc., ibid.,

1767, in-fol. — *L'Art du cordonnier*, ibid., 1767, in-fol. — *L'Art du tailleur*, 1769, in-fol., trad. en allem. — *L'Art de la lingère*, 1771, in-fol., trad. en allem. — *L'Art du bourrelier et du sellier*, ib., 1774, in-fol., trad. en allem.—*Figures des plantes et animaux d'usage en médecine*, Paris, 1764, en 730 pl. in-8.

GARTH (Samuel), poète et médec., né dans le comté d'Yorck, fut reçu docteur à Cambridge, vint se fixer à Londres, devint membre du collége de médecine, y établit des salles de consultations gratuites et de pharmacie, en faveur des pauvres, et mourut en 1718 à 46 ans. On a de lui un poëme intit. : *the Dispensary* (le dispensaire) en VI chants, Londres, 1699, souv. réimpr. : c'est une satire dirigée contre les apothicaires de Londres qui s'étaient montrés opposés aux vues philanthropiq. de l'aut. ; plus. autres petites pièces peu remarq.; une édit. des *Métamorphoses d'Ovide*, trad. par différ. auteurs, Londres, 1717.

GARZI (Louis), peintre, né à Pistoie en 1640, élève d'André Sacchi et le condisciple de Carle Maratte, a réussi dans presque tous les genres de peinture ; il excellait à peindre les fig. de vierges et les groupes d'enfants. On cite comme son chef-d'œuvre ses fresques de l'église des *Stigmates* à Rome, qu'il commença à peindre à l'âge de 80 ans. Il mourut en 1721.

GARZIA-HIDALGO (Joseph), peintre espagn., né à Murcie en 1656, fut élève de Salvator Rosa et de Carle Maratte, et, de retour en Espagne, fréquenta les deux écoles de Valence, où il obtint les prem. prix. Il vint ensuite à Madrid, où il mérita l'estime de Philippe V, qui le nomma son prem. peintre et le décora de l'ordre de St-Michel. Il mourut en 1712. Ses principaux ouvr. ornent les églises de Valence. On cite parmi ses composit. la *Bataille de Lépante ; St Joseph ; St Joachim et St Thomas ;* la *Vie de St Aug.*, en plus tabl. — Garzia de Miranda, dit *le Manchot*, parce qu'il avait la main droite coupée et qu'il peignait de la gauche, mort à Madrid en 1749, a laissé plus tableaux estimés. — Les biograph. espagnols citent encore plus artistes distingués du nom de Garzia. Reynoso, peintre, né en Andalousie, mort en 1677 ; Salmeron, peintre, mort en 1666 ; et Fernand, François, Jean, Michel et Jérôme Garzia, tous cinq habiles sculpteurs.

GARZONI (Thomas), né dans la Romagne en 1549, embrassa l'état ecclésiast., et cultiva la philosophie, la théologie, l'histoire et les langues savantes, et mourut en 1589. Il a laissé : *in Teatro de' varj diversi cervelli mondani*, Venise, 1583, in-4, trad. en franç. par Gab. Chappuis, Paris, 1586, in-16. — *Piazza universale di tutte le professioni del mondo*, Venise, 1585, in-4, trad. en lat. par Nic. Bellus, Francfort, 1623, in-4, ouvr. très curieux et recherché. — *L'Ospedale de' pazzi incurabili, con tre capitoli in fine sopra la pazzia*, Venise, 1586, in-4, trad. en franç. par Fr. de Clarier, sieur de Longval, Paris, 1620, in-8.— *La Sinagoga degl' ignoranti*, 1589, in-4. — *Il mirabile cornucopia consolatorio*, Bologne, 1601, in-8. — *Il serraglio degli stupori del mondo*, publ. par Bart., frère de l'aut., avec des notes, Venise, 1613, in-4. On lui attribue encore : *l'Uomo astratto*, Venise, 1604, in-4 ; et *le Vite delle donne illustri della Scrittura sacra, con l'aggiunta delle donne oscure e laide dell' uno e dell' altro Testamento*, Venise, 1588. Un an avant sa mort, Garzoni avait donné une édit. des *OEuvres* de Hugues de St-Victor, avec des notes et la *Vie* de cet écrivain, 3 vol. in-fol.

GARZONI (Pierre), sénateur vénitien, né vers 1652, mort vers 1719, est connu par l'ouvr. suiv. : *Istoria della repubbl. di Venezia in tempo della sacra lega contro Maometto IV e tre suoi successori, gran sultani de' Turchi*, Venise, 1705, 2 vol. in-4 ; la 2ᵉ part., intit. : *Istoria della repubbl. di Venezia, ove insieme narrasi la guerra per la successione della Spagna a Carlo II*, parut en 1716, in-4.

GASCA (Pedro de La), év. espagnol, conseiller de l'inquisit., né en 1485, rendit d'importants services à Charles-Quint dans les discussions qui survinrent entre ce prince et Clément VII au sujet de l'alliance du souverain pontife avec la France et l'Angleterre. D'autres missions délicates dont La Gasca s'acquitta heureusem. lui méritèrent l'entière confiance de l'emper., qui l'envoya en 1546, avec le titre de président de l'audience de Lima, pour apaiser les troubles que Gonzalès Pizarro avait excités au Pérou. Après avoir rétabli l'ordre dans cette contrée par de sages mesures, il revint en Espagne (1549), obtint pour prix de ses services l'évêché de Placencia, et mourut en 1560.

GASCOIGNE (sir William), magistrat angl., né à Harwood, comté d'York, vers 1450, mort en 1513, s'est rendu célèbre par la fermeté de son caractère. On cite de lui un trait qui l'honore. Le prince de Galles, depuis Henri V, voulant sauver de la sévérité des lois un de ses compagnons de débauche pris sur le fait, crut pouvoir intimider et influencer Gascoigne en se rendant lui-même à l'audience avec une gr. pompe ; Gascoigne n'en condamna pas moins le coupable. Le prince furieux s'oublia alors au point de frapper le magistrat intègre. Celui-ci fit aussitôt arrêter en plein tribunal le jeune prince, et le fit conduire en prison.

GASPARINO, surnommé *Barzizzio* ou *Barzizza*, l'un des principaux restaurateurs des lettres, né à Barzizzia près Bergame vers 1370, professa successivem. à Venise, à Padoue, à Milan, et mourut en 1431, emportant l'estime des hommes les plus distingués de son temps et les regrets de Marie-Philippe Visconti, son souverain. On lui doit la révision des *Institutions de Quintilien* et des *Traités de Cicéron sur la rhétorique*. Il a laissé un *Tr. de l'orthographe*, Paris, en Sorbonne, in-4, et Venise, 1554 ; *Étymologie des mots latins*, Brescia, 1563 : des harangues et des lettres publ. sous le titre suiv. : *Gasparini Pergamensis* (Bergomencis) *Epistolarum opus per Joannem Lapidarium Sorbonensis scholæ priorem multis vigi-*

liis ex corrupto integrum effectum, ingeniosâ arte impressoriâ in lucem redactum, Paris, en Sorbonne, 1470, in-4, édit. rare et très recherchée du 1er ouvr. impr. à Paris avec date certaine; Bâle, 1489, in-4, et Deventer, 1496; *Lettres, Harangues* et *Traité de la composition*, Rome, 1725, in-4.

GASSE. — V. Wace.

GASSENDI (Pierre), célèbre philosophe, né en 1592 à Chantersier, près de Digne, montra dès ses prem. années la plus grande aptitude pour les sciences, et obtint au concours, à l'âge de 16 ans, la chaire de rhétorique à Digne. Il embrassa l'état ecclésiast., et enseigna à 21 ans la théol. et la philosophie à Aix. Nommé en 1625, prevôt de la cathédrale de Digne, et pourvu d'un bénéfice avantageux, il renonça à l'enseigném. pour se livrer tout entier à la culture des sciences. C'est alors qu'il publia ses prem. ouvrages, visita Paris, et voyagea dans les Pays-Bas et en Allemagne, consultant partout les savants. Vers 1646, il fut nommé *lecteur* de mathémat. au collége de France, et s'attira bientôt un concours nombreux d'auditeurs. Mais au bout de peu d'ann., les fatigues de l'enseignement lui firent contracter une maladie de poitrine dont il mourut en 1655. Gassendi fut en même temps théolog., métaphysic., physic., astronome, natural. et mathématic.; aussi fut-il lié avec presque tous les gr. hommes de son siècle : Galilée, Kepler, La Mothe-le-Vayer, le P. Mersenne, Diodati, Naudé et Pascal. Il eut pour disciples et pour amis Molière, Chapelle, Bachaumont et Bernier. Christine, reine de Suède, Louis de Valois, duc d'Angoulême, le prince de Condé, les cardin. d'Estrées, de Retz, l'archev. de Lyon, Richelieu, frère du ministre, furent ses protect., ou recherchèrent son intimité. C'est principalem. par ses trav. philosph. que Gassendi est célèbre. Ayant de bonne heure senti le vide de la philosoph. d'Aristote, il ne craignit pas, malgré la faveur dont cette doctrine jouissait encore dans les écoles, de l'attaquer dans ses *Exercitationes paradoxicæ adversus Aristotelem* (Grenoble, 1624), ouvr. qui réunit tout ce qu'avaient déjà avancé de solide contre le péripatétisme Vivès, Ramus et Patricius. La philosophie d'Épicure, peu connue et mal jugée, lui paraissait préférable à celle d'Aristote, et il entreprit de la faire mieux connaître en rassemblant tous les passages des anciens où il en est parlé; c'est ce qu'il exécuta dans les trois ouvr. suiv. : *De vitâ et moribus Epicuri, lib. VII* (Lyon, 1647); *De vitâ, moribus et placitis Epicuri, seu Animadversiones in lib. X Diogenis Laertii* (Lyon, 1649); *Syntagma philosophiæ Epicuri* (idem) : chefs-d'œuvre d'érudit., dans lesq., tout en exposant avec bonne foi et combattant avec force l'opinion d'Épicure sur la divinité et l'âme humaine, il justifie sa morale, et fait le plus grand éloge de sa physique. Enfin Gassendi, après des recherches histor. si profondes et des observat. personnelles accumulées pend. de nombr. années, se forma une doctrine qui lui fut propre, et que l'on peut regarder comme un choix sage des opinions les plus probables des diverses écoles; il l'a exposée dans son *Syntagma philosophicum* (Lyon, 1658). Le prem. entre les modernes, Gassendi soutint que toutes les idées viennent des sens, et, pour appuyer cette assertion, il parvint à démontrer comment en effet nos connaiss. découlent, soit immédiatem., soit médiatem., de cette source unique. C'est à tort que l'on fait généralement honneur à Locke de cette decouverte : elle appartient à un Français. Faisant dériver des sens toutes nos idées, Gassendi dut combattre Descartes son contempor., qui défendait les idées innées; il s'engagea en effet entre eux une discussion assez vive, à laquelle nous devons les deux ouvr. suiv. : *Disquisitio metaphysica adversus Cartesium* (Paris, 1642); *Dubitationes et instantiæ adversus Cartesii metaphysicam* (Amsterd., 1644); dans lesq. on trouve la dialectique la plus subtile jointe à la plus solide érudition. Outre les ouvr de Gassendi que nous avons nommés, on estime encore quelq.-uns de ses écrits d'astronom. : *Parhelia*, etc., Paris, 1630, — *Mercurius in sole visus*, etc., Paris, 1631. — *Proportio gnomonis ad solstitialem umbram observata Massiliæ*, 1636, ouvr. où il confirme une observat. du célèbre géogr. de Marseille Pythéas.— *Romanum calendarium compendiosè expositum*, Paris, 1654; enfin il a laissé la *Biogr.* de *Ticho-Brahé*, de *Copernic*, etc. (1654), et quelq. écrits polémiq. contre Robert Fludd, et J.-B. Morin, aujourd'hui oubliés. L'édit. la plus estimée de ses œuvres est celle de Lyon, 1658, Florence, 1728, 6 vol. in-fol. La philos. de Gassendi a été exposée avec méthode et clarté par Bernier, Paris, 1678, 7 vol. in-12. Sa *Vie* a été écrite par le P. Bougerel, Paris, 1737.

GASSENDI (le comte Jean-Jacques-Basilien), pair de France, né en Provence en 1748, de la famille du célèbre philosophe, entra de bonne heure dans le corps de l'artillerie, où il avait acquis, avant la révolut., le grade de capitaine. Il venait d'être nommé général de brigade, lorsqu'il reçut, en 1800, de Bonaparte, qui avait servi sous ses ordres dans le régim. de La Fère, la mission d'organiser le parc d'artillerie de l'armée de réserve formée à Dijon. En 1806, il fut mis à la tête du bureau de la guerre (6e division), qui avait l'artillerie dans ses attributions, et ne tarda pas à être nommé génér. de divis. et conseiller-d'état. Il entra au sénat en 1813 et fut créé pair en 1814 par Louis XVIII. Cette dignité ne lui fut pas restituée tout d'abord après les *cent-jours*, à raison de l'insertion de son nom sur la liste des pairs de Bonaparte. Le comte Gassendi mourut en 1828 à Nuits, où il avait fixé son domicile. On estime son *Aide-Mémoire à l'usage des officiers d'artillerie de France attachés au service de terre*, Metz, 1789, in-8; 3e édit., revue et augm., Paris, 1819, 2 vol. in-8. On a de lui en outre un recueil de poésies, sous ce titre : *Mes loisirs, par M. de G., ancien officier au régim. de La Fère, artillerie*, Dijon, 1820, in-18.

GASSICOURT. — V. Cadet de Gassicourt.

GASSIES, peintre d'histoire, mort à Paris en octobre 1832, dans la force de l'âge et du talent, cultiva avec un égal succès toutes les branches de la peinture. Les expositions étaient enrichies de ses gr. productions, et ses petits *tableaux*, peints avec la finesse et la vigueur de l'école hollandaise et flamande, ont dans toute l'Europe un cours commercial à côté des tableaux des meill. maîtres. Gassies n'honorait pas moins sa profession par son caractère que par son talent.

GASSION (Jean de), maréchal de France, né à Pau en 1609, fit ses prem. armes en Piémont et dans la Valteline sous les ordres du duc de Rohan, passa ensuite au service de Gustave-Adolphe, acquit par son intrépidité et par ses talents milit. l'estime et la confiance de ce prince, se distingua surtout à la bataille de Leipsig en 1631, au passage du Lech, aux siéges d'Ingolstadt, de Biberach, de Donawert et d'Augsbourg. Après la mort de Gustave, Gassion revint en France avec le rég. qu'il commandait, joignit le maréchal de La Force en Lorraine, s'empara de plus. places et se rendit la terreur de l'ennemi. Les campagnes suiv. ne furent pas moins glorieuses pour lui, et la célèbre journée de Rocroi, où il commandait l'aile droite sous les ordres du jeune duc d'Enghien, mit le sceau à sa réputat. Le siége et la prise de Thionville, où il fut dangereusem. blessé, lui valurent le bâton de maréchal. Il continua à signaler sa valeur dans les campagnes de 1645, 1646 et 1647 en Flandre, reçut une blessure mortelle au siége de Lens, le 2 octobre 1647, en s'élançant sur les retranchem., et mourut cinq jours après à Arras. Le médec. Théophraste Renaudot a écrit *la Vie et la mort du maréchal de Gassion*, Paris, 1647, in-4. Il existe aussi une *Hist.* de ce maréchal par l'abbé de Pure, ibid., 1673, 4 vol. in-12, et P.-L. Moline a publ. son *Éloge histor.*, ibid., 1766, in-8.

GASSNER (Jean-Joseph), curé de Klosterle dans le pays des Grisons, né en 1727 à Bratz, sur les frontières du Tyrol, acquit en Allemagne une gr. célébrité en exorcisant de prétendus possédés. La pureté de ses mœurs et son désintéressement lui méritèrent sinon la protect., du moins l'indulgence de ses supér.; mais bientôt un restrict impérial de Joseph II obligea l'exorciste à se retirer à Bondorf, où Gassner se livra de nouveau aux fonct. du ministère pastoral; il mourut à peu près oublié en 1779, après avoir publié à l'appui de sa doctrine: *Instruction pour combattre le diable* (en allem.), Kempten, 1774, in-8, 9e édit., Augsbourg, 1775, in-8; et *Réponse aux remarques de la Gazette de Munich*, 1774, in-8. On a le catalogue des écrits qui ont paru pour et contre lui, sous le titre de *Biblioth. magique*, 1776, in-8. Sa *Vie* a été impr. en 1775, in-8. — Gassner (Nicolas), peintre de paysages et en miniature, né à Francfort-sur-le-Mein vers le milieu du 17e S., fut employé dans plus. cours d'Allemagne, et a peint pour le cabinet de l'emper., à Vienne, douze paysages estimés représ. les *douze mois*.

GAST (John), écrivain anglais, né à Dublin en 1716, mort en 1788, a publ.: *Rudiments de l'hist. grecque*, 1753 ou 1754, in-8. — *Hist. de la Grèce depuis l'avénem. d'Alexandre de Macédoine jusqu'à sa soumission définitive à la puissance romaine*, 1782, in-4, trad. en français par Mme de Villeroy, et insérée par Leuliette dans son *Hist. de la Grèce*, etc., Paris, 1807, 2 vol. in-8.

GASTALDI (Jérôme), cardinal, né à Gênes au commencem. du 17e S., fut nommé commissaire-général des hôpitaux pendant la peste qui désola sa patrie en 1656, exerça les fonctions périlleuses de cette place avec un zèle et un dévouem. dignes d'éloges, et mourut en 1685. Il a laissé: *Tractatus de avertendâ et profligandâ peste, politico-legalis*, Bologne, 1684, in-fol.

GASTALDY (Jean-Baptiste), médec., né à Sisteron en 1674, mort à Avignon en 1747, y professa la médecine pend. près de 40 ans, et rendit de gr. services pend. la peste de 1720. Il a publ.: *Institutiones medicinæ physico-anatom.*, Avignon, 1713, in-12, et un gr. nombre de *questions médicales* et de *dissert. académ.* — Gastaldy (Joseph), fils du précéd., membre de la société de médecine de Paris, et médecin en chef de l'hôpital des fous à Charenton, s'est acquis dans cette place une réputat. méritée; il mourut en 1806.

GASTAUD (François), né à Aix, embrassa d'abord l'état ecclésiast. et se livra avec succès à la prédicat.; mais son frère, avocat distingué, étant mort, il résolut de le remplacer au barreau d'Aix. Élevé chez les PP. de l'Oratoire, il avait adopté les opinions des jansénistes et s'était déclaré l'un des plus gr. admirateurs de Quesnel. Il se montra en plus. circonstances, et notamm. dans le procès du P. Girard, l'un des plus ardents adversaires des jésuites. Cette conduite lui suscita de puissants ennemis qui réussirent à le faire exiler, à deux reprises, dans la ville de Viviers, où il mourut en 1732. Constant dans ses opinions, qu'il ne voulut point rétracter, il fut privé de la sépulture ecclésiastique. On a de lui un *disc.* prononcé au Val-de-Grâce à l'occasion des prières de quarante heures pour Louis XIV; un *Recueil d'homélies sur l'épître de St Paul aux Romains*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. — *Oraison funèbre de Mme T**** (Tiquet), *exécutée en 1699, pour avoir attenté à la vie de son mari*, 1699, in-4: c'est une plaisanterie de société, impr. à l'insu de l'auteur. — *La politique des jésuites démasquée*, etc. — *Les Illusions, ou les Erreurs de l'évêque de Marseille* (Belzunce), etc., 1710, in-12, etc.

GASTELIER (René-George), médec., né en 1741 à Ferrières en Gâtinais, joignit l'étude du droit à la pratique de l'art de guérir, et le titre d'avocat au parlem. à celui de doct. en la faculté de Paris. Tour à tour médecin consultant du duc d'Orléans, maire de Montargis, et député à l'assemblée législat. par le départem. du Loiret, il se fit surtout remarquer par sa loyauté et ses bonnes intentions, eut à essuyer, durant le temps le plus difficile de la révolut., une détent. de près d'une année, et ne recouvra sa liberté, après le 9 thermidor, que

pour se trouver en butte à des imputat. d'une nature pénible, contre lesq. il crut nécessaire, dans les dern. années de sa vie, de publier un mémoire justificatif. Il mourut à Paris en 1821, laissant, outre quelq. *mém.* ou *disc.* politiq., un assez gr. nombre d'écrits sur son art, parmi lesq. on distingue : *Principes de médecine de Home*, trad. du latin, etc., Montargis, 1773, in-12. — *Avis à mes concitoyens, ou Essai sur la fièvre miliaire essentielle*, etc., ibid., 1773, in-12, avec des addit.; ibid., 1779, in-8, et trad. en allem. — *Dissertat. sur le supplice de la guillotine*, Sens, an IV, in-8. — *Notice chron. de mes ouvr.*, etc., Paris, 1816, in-4, et plus. mém. ou articles dans différ. recueils périodiques, notamment dans le *Journal de médecine*.

GASTELIER DE LA TOUR (Denis-Franç.), généalogiste, né en 1709 à Montpellier, mort à Paris en 1781, de la joie que lui causa une succession inespérée, avait passé sa vie dans un état voisin de l'indigence, mais préférant la modicité de sa fortune à l'aisance que lui offrit plus d'une fois la sottise et la vanité pour prix de complaisances auxquelles il n'était pas dans son caractère de descendre. Ses princip. ouvr. sont : *Dictionnaire étymolog. des termes d'architecture*, Paris, 1753, in-12. — *Armorial des principales maisons et familles du royaume*, ib., 1757, 2 vol. in-12. — *Armorial des états du Languedoc*, ibid., 1767, in-4.

GASTINE (Civique), publiciste, né vers 1794, mort au Port-au-Prince en 1822, est aut. de quelq. opusc., entre autres : *De la liberté des peuples et des droits des monarques appelés à gouverner*, etc., Paris, 1818, in-8. — *Histoire de la république d'Haïti*, etc., ibid., 1819, in-8. — *Exposé d'une décision extraordin. de la régie des droits réunis qui exile un citoyen franç. pour un écrit prétendu séditieux*, ibid., 1822, in-8 : ce dern. écrit est attribué à M. Touloutte.

GASTON, vicomte de Béarn, est l'un des seize Franç. qui se signalèrent le plus dans la première croisade, d'après le temoignage des chroniqueurs contempor. De retour dans ses états, il prit de nouveau les armes contre les mahométans d'Espagne, et périt dans cette contrée. Il avait publié, avant son départ pour la Terre-Sainte, une ordonnance pour le maintien de la paix entre ses vassaux et sujets. On en trouve un extrait fort intéressant dans l'*Hist. des croisades*, par M. Michaud, t. Ier; il peut donner une idée de la législation à cette époque.

GASTON (Marie-Joseph-Hyacinthe de), poëte, né à Rodez en 1767, fit ses études à Paris au collége du Plessis, et embrassa de bonne heure la carrière des armes. Il était capit. de cavalerie, lorsque les événements le forcèrent de quitter la France. Après avoir fait quelq. campagnes dans l'armée de Condé, il se retira à St-Pétersbourg, où ses talents lui méritèrent la protection de Catherine II et de Paul Ier. De retour en France, Gaston se fit bientôt connaître par quelq. fragm. d'une traduct. de l'*Énéide*, qu'il avait commencée en Russie et, quelq. temps après, il en fit paraître à Paris les quatre prem. livres. Fourcroy, chargé de la direct. de l'instruct. publique et parent de Gaston, le fit nommer proviseur du lycée de Limoges. C'est en remplissant cette place qu'il publia successiv. les autres parties de sa traduct., qui ne fut terminée qu'en 1807. Gaston mourut à Paris d'une maladie de poitrine en 1808. Dès 1796 il avait fait impr. à St-Pétersbourg les six prem. chants de l'*Énéide*. L'édit. complète parut en 3 v. in-8, Paris, 1803, 1806 et 1807. Une seconde édit. fut publ., avec le texte, ibid., 1808, 4 vol. Gaston a composé en outre 2 tragédies, dont l'une fut représentée à St-Pétersbourg, et l'autre reçue au Théâtre-Français; des poésies fugitives éparses dans différ. recueils, et un poème sur les quatre âges de la femme, dont on connaît div. fragments.

GASTON. — V. Foix et d'Orléans.

GATAKER (Thomas), théolog. et critique angl., né à Londres en 1574, fut successivem. instituteur particul., prédicat. de Lincoln' sinn, et recteur de Rotherhithe (comté de Surrey), et mourut en 1654. On a de lui plus. ouvr. de controverse et d'autres écrits dont les plus remarquables sont des *Notes sur Isaïe, Jérémie et les lamentations;* un *Discours sur la nature et l'usage des loteries; Traité historiq. et théologique*, 1619, in-4, etc. Une partie des écrits de Gataker a été publiée sous le titre d'*Opera critica*, Utrecht, 1678, in-fol.

GATES (Horace), général améric., né en Angleterre vers 1728, s'établit à la Virginie vers 1763, prit les armes en faveur de sa nouv. patrie lors de la guerre de l'indépend., et parvint rapidem. aux grades supérieurs. Chargé du commandement en chef de l'armée américaine du nord en 1776, il battit le général Burgoyne en plus. rencontres, et le força à mettre bas les armes à Saratoga, le 13 octobre 1777. Nommé par le congrès, en 1780, général en chef de l'armée améric. du midi dans la Caroline-Septentrion., Gates s'efforça vainem. de résister avec des milices mal aguerries aux troupes réglées du lord Cornwallis. Cet échec lui ayant attiré l'injuste disgrâce du congrès, il se retira dans une de ses fermes du comté de Berkley, et y mourut en 1806, emportant au tombeau l'estime publique que lui avaient méritée ses talents et ses qualités sociales.

GATHY (Jean-Henri), statuaire, né à Liége en 1780, mort à Paris en 1810, avait, jeune encore, remporté à Rome le gr. prix de sculpture. On cite de lui avec les plus grands éloges les *bustes* de Grétry, de M. Taskin, du comte de Vergennes et de Napoléon.

GATIEN (St), év. de Tours, et l'un des apôtres des Gaules, vint d'Italie en ces contrées vers l'an 250, fit un gr. nombre de prosélytes, et souffrit le martyre plus. années après.

GATTAMELATA (Étienne), *condottiere*, né à Narni, entra au service de Venise en 1434, s'éleva par sa bravoure et ses talents militaires jusqu'au commandement en chef de l'armée de la république, fut inscrit au livre d'or, et mourut en 1443.

Le sénat lui fit élever un tombeau et une statue équestre dans la ville de Padoue.

GATTEAUX (Nicolas-Marie), graveur en médailles, né à Paris en 1751, fils d'un serrurier, était cadet de 9 enfants. Avant 17 ans il se distingua dans la gravure des bijoux; en 1773, il exécuta le *portrait de Louis XV* pour la collect. des rois de France : ce fut son prem. ouvrage en médailles. Il est impossible d'énumérer les monum. et les événements auxquels son burin fut chargé de donner l'immortalité, sans compter les 40 poinçons de la collect. des animaux de Buffon, et 289 médailles, jetons et sceaux exécutés par lui, seulem. de 1775 à 1802. Gatteaux est l'inventeur de la presse pour timbrer le papier de la régie de l'enregistrement. Il s'occupa aussi du clichage et du stéréotypage des billets et des formes typographiques. Il fit enfin une machine qui remplace avantageusem. le défectueux procédé de la mise au point des statues, et qui transporte sur le marbre, avec une précision mathématiques les points correspondants du modèle, tout en laissant à l'auteur de la statue la tâche vraiment créatrice de la terminer. Ses ouvr. dénotent une imaginat. vive et brillante, une gr. facilité de composition; l'allégorie, dont on a tant abusé, fut toujours employée par lui avec discernement; enfin il a beaucoup étendu le domaine et perfectionné les procédés de son art. Il mourut du choléra en 1832.

GATTEL (Claude-Marie), littérat. et gramm., né à Lyon en 1743, mort en 1812, après avoir professé la philos. dans div. colléges, est auteur des ouvr. suiv. : *Mém. du marquis de Pombal*, trad. de l'ital., 1785, 4 vol. in-12. — *Nouveau dictionn. espagnol-franç. et franç.-espagnol, avec l'interprétation latine*, Lyon, 1790, 3 vol. in-8; 1803, 1813, 2 vol. in-4. — *Nouveau dictionn. de poche franç.-espagnol et espagnol-franç.*, 1798, 2 vol. oblongs. — *Dictionn. espagnol-anglais et anglais espagnol*, 1803, 2 vol. obl. — *Gramm. italienne de Veneroni, entièrem. refondue*, 1800, in-8. — *Inscriptions en vers mises au-dessous des noms des hommes illustres du Dauphiné à la fête du 14 juillet 1802*, in-8. — *Dictionn. universel portatif de la langue franç.*, 1797, 2 vol. in-8, très bon manuel, dont la 4e édit. est de Lyon, 1827, 2 vol. in-8.

GATTI (Salvestro), gentilhomme gibelin, né vers la fin du 13e S., profita de la translation du St-siége à Avignon pour s'emparer de la souveraineté de Viterbe. L'emper. Louis IV étant passé dans cette ville en 1228, malgré l'accueil qu'il reçut de Gatti, le fit mettre à la torture pour savoir où était son trésor; puis, ayant obtenu par cette violence une somme de 30,000 florins, il le priva de la souveraineté.

GATTI (Bernardin), peintre italien du 16e S., surnommé *il Sojaro* (le Plaisant) à raison de son caractère, fut l'élève du Corrège et imita assez bien la manière de ce maître. On cite de lui une *Adoration des Mages* qu'on a vue quelque temps au musée; *la Multiplication des pains*, fresque qui décorait le réfectoire des chanoines réguliers de Crémone; *l'Ascension du Sauveur*, fresque dans une des églises de la même ville; *St George à cheval tuant le dragon*, fresque à Ste-Marie de Plaisance. — Jérôme Gatti, né à Bologne en 1662, mort en 1726, renonça à la musique pour se livrer à la peinture, fut élève de M. A. Franceschini, et s'attacha principalement à faire des copies des tabl. de son maître. On cite de lui une composition représentant le *Couronnement de l'emper. Charles-Quint*, et quelq. autres tableaux qui ornent des galeries particulières à Bologne. — Gatti (Olivier), peintre et graveur, né à Parme en 1568, s'établit à Bologne et fut agrégé à l'acad. de cette ville en 1626. Il avait eu pour maître J.-L. Valerio, et il a laissé plusieurs estampes estimées, entre autres une *Ste Vierge caressée par l'enfant Jésus*, d'après Garbieri.

GATTINARA. — V. Arborio.

GAUBERT, né en 1750, à Gaillac, d'où il prit le nom d'abbé de *Gaillac*, avait trouvé un singulier expédient pour gagner de l'argent et acquérir une sorte de célébrité : à chaque naissance, mariage ou mort qui arrivaient dans l'une des cours de l'Europe, il s'empressait de faire (on prétend même de faire faire) une pièce de vers sur la circonstance, et l'adressait à tous les princes qui avaient à se réjouir ou à s'affecter de l'événem., et qui ne pouvaient se dispenser de récompenser le zèle officieux de l'abbé de Gaillac. Le malheureux Gaubert mourut victime de cette innocente spéculat. En 1792, on trouva dans l'armoire de fer, aux Tuileries, une de ses œuvres banales qu'il avait adressée à la reine Marie-Antoinette; il fut mis en prison comme conspirateur, et massacré le 2 septembre à l'Abbaye.

GAUBIL (Antoine), savant jésuite, né à Gaillac (Languedoc) en 1689, joignit aux études ordinaires de ceux qui se destinent au ministère évangéliq., celle des mathématiques et de l'astronomie, fut envoyé à la Chine en 1723, apprit les langues chinoise et mantchou, devint interprète de la cour impériale, exerça cette charge pend. 30 ans avec une intelligence rare et un zèle qui lui méritèrent l'entière confiance de l'empereur, et mourut à Péking en 1759. On a de ce missionnaire, celui de tous les Européens qui a peut-être le mieux connu la littérature chinoise, plus. ouvr. historiques et scientifiques, parmi lesq. nous citerons : *Traité historiq. et critique de l'astronomie chinoise*, et quelques autres *Mém.* sur la même matière, dans le rec. d'Étienne Souciet. — *Hist. de Gentchiscan* (Genghis-Khan, ou plutôt Djenguyz-Khan) *et de toute la dynastie des Mongoux*, Paris, 1739, in-4. — *Histoire de la dynastie des Thang*, dans les 15e et 16e vol. des *Mémoires* concernant les Chinois; on trouve à la suite un *Traité de la chronologie chinoise;* une trad. franç. du *Chou-King*, livre qui renferme des traduct. authentiq. sur l'hist. de la Chine et de ses souver., même avant l'établissem. des dynasties héréditaires; *Description de la ville de Pé-king*, etc., publ. par Delisle et Pingré; des

notices et des lettres dans le rec. des *Lettres édifiantes*, tom. XVI, XXVI et XXXI; le *Journ. d'un voyage de Kanton à Pé-king*, inséré par Prévôt dans le t. V de l'*Histoire générale des voyages*, et dans le rec. du P. Ét. Souciet. Le P. Gaubil était membre de l'acad. de St-Pétersbourg, et correspondant de celle des sciences de Paris.

GAUCHAT (Gabriel), docteur en théologie, abbé commendataire de St-Jean-de-Falaise, prieur de St-André, né à Louhans en 1709, mort en 1779, est aut. des ouvr. suiv. : *Rapport des chrétiens et des hébreux*, 1754, 3 vol. in-12. — *Lettres critiq., ou Analyse et réfutat. de divers écrits contraires à la religion, de* 1755 *à* 1763, Paris, 19 vol. in-12. — *Le Paraguay, conversat. morale*, 1756, in-12. —*Catéchisme du livre de l'Esprit*, 1758, in-12.— *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12. — *Extrait de la morale de Saurin*, 2 vol. in-12. — *La Philosophie moderne analysée dans ses principes*, in-12. — *Le Philosophe du Vallais*, 1772, 2 vol. in-12.

GAUCHER (Charles-Étienne), grav., né à Paris en 1740, mort en 1804, fut élève de Basan et de Lebas. On a de lui une suite de portraits format in-8; différ. sujets d'histoire pour *la galerie du Palais-Royal*, et *celle des peintres flamands;* le *Couronnement de Voltaire au Théâtre-Français;* les *Adieux de Louis XVI à sa famille*, etc. Gaucher a laissé plus. opuscules sur les beaux-arts; un *Traité d'anatomie* pour les artistes; les *Notices* sur les graveurs en taille-douce, dans le *Dictionn. des artistes* de l'abbé de Fontenai. *Iconologie, ou Tr. complet des allégories, emblèmes*, etc., 1796, 4 vol. in-8; un opéra comique intitulé : l'*Amour maternel*, reçu, mais non représenté, etc.

GAUDENCE (St), en latin *Gaudentius*, évêque de Brixia (Brescia) en Italie, fut envoyé en 405 à Constantinople par Innocent Ier, pour le rétablissement de Jean Chrysostôme dans son siége. Il mourut vers 410, laissant quelq. ouvr. qui ont été impr. dans la *Bibliothèque des Pères*. Le chanoine Gagliardi a donné une édition très soignée des œuvres de ce Père, Padoue, 1720, in-4, auxq. il a réuni les opuscules d'un de ses success., Adelman (*v.* ce nom).

GAUDENZI (Pellegrino), littérateur, né à Forli vers 1749, mort en 1784, a laissé : *la Nascità di Cristo*, poème en III chants, Padoue, 1781. — *La Campagna*, poème dithyrambique.—*Examen critique de la vie de Cicéron*, par Plutarque, dans le 2e vol. des *Saggj dell' accademia di Padova*, dont Gaudenzi était membre. Ses *OEuvres* ont été impr. à Nice, 1786, avec la *Vie* de l'aut. en tête.

GAUDIN (Louis-Pascal), peintre espagnol, né à Villa-Franca (Catalogne) en 1556, fit ses études à l'université de Cervera, et y fut reçu docteur. Il passa ensuite en Sardaigne, professa la théol. pend. plus. années à Cagliari, revint en Espagne, et entra dans la chartreuse, dite *la Scala Dei*, où il fit profession en 1595. C'est dans cette retraite qu'il se livra plus particulièrement à la peinture qu'il avait commencé à cultiver dans sa jeunesse, et ses ouvrages lui acquirent une réputation telle, que le pape Grégoire XV l'appela à Rome pour travailler aux embellissements du palais de Monte-Cavallo et de la basiliq. de St-Pierre; mais au moment de partir, cet artiste mourut dans son monastère en 1621. Ses principaux ouvr. sont : la *Vie de St Bruno*, en 8 tableaux; l'*Immaculée concept.;* la *Vie de la Vierge*, en 6 tableaux; un *St Pierre* et un *St Paul*. Cet artiste joint à une grande intelligence de composition, de la correction dans le dessin, de la noblesse de caractère dans les figures; mais il a peu d'entente du clair-obscur

GAUDIN (Jacques), oratorien, abbé et vicaire-général de Mariana en Corse, député de la Vendée à l'assemblée législative, membre de l'académ. de Lyon, juge et bibliothécaire de La Rochelle, né aux Sables-d'Olonne, mort en 1810, est auteur des ouvr. suiv. : *Inconvénients du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève (Lyon), 1781, réimpr. sous le titre de *Recherches sur le célibat ecclésiastique*, Paris, 1790, in-8. — *Voyage en Corse* (en vers et en prose), *et vues politiques sur l'amélioral. de cette île*, Paris, 1788, in-8.—*Avis à mon fils âgé de sept ans*, 1805, in-12. Il a traduit : *Différents traités de morale de Plutarque*, Paris, 1777, in-12. — Les *Mém. de Jean Graham, marquis de Montrose, contenant l'hist. de la rébellion de son temps*, Paris, 1768, 2 vol. in-12.—*Gulistan, ou le Jardin des roses*, trad. du poème de Saadi (probablement sur la version lat. de Gentius), 1789, in-8, et 1791, avec un *Essai historique sur la législat. de la Perse*. L'abbé Gaudin ne se fit connaître à l'assemblée législative que par un *Rapport sur les congrégations séculières*, dont il proposa la suppression, qui fut prononcée le 18 août 1792.

GAUDIN (Alexis), chartreux, mort vers 1707, serait demeuré enseveli dans l'oubli le plus profond, sans la peine qu'a prise Bayle de répondre aux attaques dirigées contre lui par ce solitaire dans un écrit intitulé : *la Distinction et la nature du bien et du mal*, Paris, 1703, in-12. Suivant l'abbé Archimbauld, on doit encore à Gaudin un petit *Traité sur l'éternité du bonheur et du malheur après la mort*, etc., extrait d'un ouvr. plus important qui n'a pas vu le jour, et que l'auteur se proposait de publier sous le titre de *Caractères de la vraie et de la fausse religion*.

GAUDIO (Vincent), doct. en droit et profess. à l'acad. de Naples, né vers 1715 à Bari dans la Pouille, quitta sa patrie après avoir embrassé la foi protestante, séjourna successivem. à Gottingue, à Giessen, à Berlin, et obtint en 1766 le droit de bourgeoisie à Amsterdam. On ignore l'époque de sa mort. Outre quelq. écrits polémiques pour la défense de J.-J. Rousseau, alors que ce philosophe était en butte aux persécut. que lui suscita le ministre Montmollin, il a laissé différ. ouvr. tant impr. que MSs. dont Barbier a donné la liste dans son *Examen crit. des Dict.;* nous ne citerons que les suiv. : *Disputatio prima juris romani de hæreditatibus quæ ab intestato deferuntur*, Got-

tingue, 1756, in-4. — *Disputatio de testamenti factionis in jure naturæ firmitate*, ibid., 1756, in-4. — *Scelta de' più classici autori per la lingua e letteratura italiana*, ibid., 1757, in-8.

GAUFECOURT (de), l'un des amis de J.-J. Rousseau, qui le cite dans les livres I, V, VIII et IX de ses *Confessions*, fut du petit nombre des personnes avec lesq. cet illustre philosophe entretint ou conserva dans sa vieillesse des rapports d'une liaison intime. Gaufecourt est aut. d'une brochure anonyme intit. : *Traité de la reliure des livres*, S. D., in-12.

GAUFFIER (Louis), peintre, né à La Rochelle en 1761, étudia les principes de son art sous Taraval, et remporta le prem. prix en 1784. Envoyé à Rome, il y composa plus. tableaux estimés, et mourut à Florence en 1801. On cite de lui : *Alexandre mettant son cachet sur la bouche d'Éphestion; les Dames romaines apportant leurs bijoux au sénat, dans un temps de calamité publique; le Sacrifice de Manué; Achille reconnu par Ulysse; la Vierge servie par les anges*, etc. : tableaux moins remarquables par la vigueur du dessin que par le goût de la composition. — Pauline Gauffier, née Chatillon, son épouse, morte à Florence en 1801, trois mois avant son mari qui ne put lui survivre, est auteur de plus. composit. gracieuses, qui ont été gravées en Angleterre par Bartolozzi.

GAUFRIDI ou GOFFRIDI (Louis), curé de l'église collégiale des Acoules à Marseille, né vers la fin du 16e S., brûlé comme sorcier en 1611, avait abusé des qualités aimables dont il était doué, pour séduire un grand nombre de femmes, tant au confessionnal que dans les sociétés. Directeur de Madelaine de Mandols, il lui persuada de se laisser initier dans les mystères d'une prétendue magie qu'il disait posséder. Revenue de son erreur, la jeune de Mandols se retira dans un couvent. Goffridi fit croire aux religieuses qu'une légion de diables s'était emparée de leur monastère; et ces filles simples s'étant livrées à mille extravagances, le parlem. d'Aix informa, et condamna le curé des Acoules à être brûlé vif, comme coupable de magie, de sorcellerie, d'impiété et de lubricité abominable. Il est bien évident que Louis Goffridi fut plutôt un prêtre débauché qu'un magicien : c'était donc sous ce prem. rapport qu'il fallait le punir. Mais qu'on n'impute pas uniquement à l'ignorance du siècle ces décisions absurdes qu'on lui reproche si légèrem. : celle-ci trouva, parmi les contempor. mêmes, des appréciat. sensés, au nombre desq. il suffira de citer le théol. Bouche. En 1672, Louis XIV rendit un édit qui défendait à tous les tribun. du royaumes d'admettre les simples accusations de sorcellerie.

GAUGAIN (Thomas), grav., né à Abbeville en 1748, passa de bonne heure en Angleterre, étudia sous le célèbre Honston à Londres, et devint l'un de ses prem. élèves. On connait de lui des portraits d'après Northcote, 1782; la *Mort du prince de Brunswick*, d'après le même, etc. On ignore l'époque de la mort de cet artiste.

GAUGER (Nicolas), physicien, né près de Pithiviers vers 1680, mort en 1730, a publ. quelques écrits dont les plus remarquables sont : *Mécanique du feu, ou l'Art d'en augmenter les effets et d'en diminuer la dépense*, prem. partie contenant le *Traité des nouvelles cheminées qui échauffent plus que les cheminées ordinaires et qui ne sont point sujettes à fumer*, Paris, 1713-1749, in-12. — *Théorie des nouveaux thermomètres et baromètres*, Paris, 1722, etc. Dans l'un de ses ouvr., Gauger prend le titre d'avocat au parlem. et de censeur royal.

GAULE, vaste pays de l'Europe, à l'ouest, comprenait la France, les Pays-Bas, la Suisse et le Piémont. Elle se divisait en quatre grandes provinces : la Belgique, la Celtique ou Lyonnaise, la Narbonnaise et l'Aquitaine. Les Gaulois s'étant emparés de quelq. pays au-delà des Alpes, les Romains divisaient leur pays en deux gr. parties, la Gaule-Transalpine (au-delà des Alpes par rapport à Rome), ou Gaule proprement dite, que nous venons de faire connaître; et la Gaule-Cisalpine (en-deçà des Alpes), qui embrassait tout le nord de l'Italie jusqu'à la Ligurie et l'Étrurie. Les Gaulois étaient partagés en plusieurs peuplades qui avaient peu de liens communs et qui agirent rarem. de concert. On ne connait guère jusqu'au temps de César que leurs invasions dans l'Italie, dans la Grèce et dans l'Asie. Dans la première, qui eut lieu vers le temps de Tarquin-l'Ancien, ils passèrent les Alpes sous la conduite de Bellovèse, s'emparèrent de toute la partie septentrionale de l'Italie, qui depuis a conservé le nom de Gaule-Cisalpine, et y fondèrent Milan. Dans la deuxième, qui eut lieu l'an 387 avant J.-C., ils s'avancèrent jusqu'à Rome guidés par Brennus, prirent cette ville et la réduisirent en cendres. Plus d'un siècle après, une autre horde de Gaulois fit une irruption dans la Grèce, pilla le temple de Delphes, et forma plus. établissem. dans la Thrace et surtout dans le centre de l'Asie-Mineure, où une vaste province prit d'eux le nom de Gallo-Grèce ou Galatie. Ce ne fut que fort tard que les Romains osèrent se mesurer avec les Gaulois. Le consul Sextius, le prem., conquit la Gaule-Narbonnaise, où il bâtit la ville d'*Aquæ Sextiæ* (Aix). Domitius soumit les Avernes, Fabius les Allobroges, enfin César, après dix ans de combats, réduisit la Gaule entière en province romaine. Elle fit long-temps partie de l'empire, dont elle n'était jamais détachée que momentanément par des usurpateurs éphémères; enfin dans le 5e S., elle fut définitivem. enlevée aux emper. romains par Clovis, roi des Francs, et reçut de lui le nom de France (v. France). Chez presque tous les peuples des Gaules, la nation se partageait en trois corps; les chevaliers, les druides et le peuple. Presque partout le gouvernem. était aristocratique, ou du moins, le prince n'était qu'un chef militaire. Les druides, chargés spécialem. de la religion et de l'éducat. de la jeunesse, avaient aussi beaucoup de part au gouvernement. Leur principal dieu était Teutatès que

l'on croit être le même que Mercure; ils lui consacraient le chêne, l'adoraient dans les bois et lui sacrifiaient des victimes humaines.

GAULLYER (Denis), grammairien, né en 1688 à Cléri dans l'Orléanais, mort fou à Charenton en 1736, avait occupé une chaire d'humanités dans l'univ. de Paris. On connaît de lui : *Règles pour la langue latine et française à l'usage des colléges*, Paris, 1716, 1719, 5 parties in-12. — *Poème de St Grégoire de Nazianze*, trad. en lat. avec des notes grammat., ibid., 1718, in-12. — *Lettres de Cicéron à ses amis, rangées par ordre chronolog.*, 1722. — *Abrégé de l'*Epigrammat. delectus, *augmenté de quelques épigrammes d'Owen et autres modernes; Cornélius Nepos avec des notes franç.; Abrégé de la gramm. franç.*, etc., 1722. — *Trad. des épigrammes de Martial*, en vers et en prose, 1738. — *Règles poétiq. tirées d'Aristote, de Despréaux et autres célèbres auteurs*, 1728. — *Térence, Cicéron, César, Salluste, etc., justifiés contre la censure de M. Rollin, avec des remarques sur le Traités des études*, ibid., 1728, in-12. — *Méthode de M. Lefèvre pour les humanités, avec des notes*, ibid., 1733, in-12. — Une traduct. de *Florus* avec des notes, 1733, in-12. — Un *Recueil de fables d'Ésope, de Phèdre et de La Fontaine qui ont rapport les unes aux autres*, avec des notes, 1721, réimpr. en 1728 avec des augment. — *Selecta carmina, orationesque quorumdam in universitate parisiensi professorum*, ibid., 1727, 2 vol. in-12.

GAULMIN (Gilbert), sav. littérat., né à Moulins en 1585, mort en 1665, était très versé dans les langues orient., et s'était fait remarquer par l'enjouem. et le charme de sa conversation. On a de lui des *Épigrammes*, des *Élégies*, des *Odes*, des *Hymnes en latin*, des *Vers français sur la prise d'Arras; in Hamedollæ Casbinensis Persæ sapientiam universi, epistola dedicatoria*, Paris, 1641, in-8.—Des trad. lat. du roman de *Rhodante et Dosiclès* de Théod. Prodromus, Paris, 1625, in-8; et d'*Ismène et Isménie*, d'Eumathe, ibid., 1618, in-8. — *De vitâ et morte Mosis libri III*, hébr. et lat. avec notes, ibid., 1629, in-8. — Une édition de l'ouvr. de Pellus : *de Operatione dæmonum*, avec le texte grec et des notes, ibid., 1615, in-8. — *Livre des lumières en la conduite des rois, composé par le sage Pilpay*, ibid., 1644, in-8. Il avait aussi composé une tragédie d'*Iphigénie*, en vers grecs, restée MS.

GAULT (Eustache), prêtre de l'Oratoire, év. de Marseille, né à Tours en 1591, mort à Bazas en 1640, a laissé les ouvr. suiv. : *Discours de l'état et couronne de Suède, divisé en 10 chap., 5 géogr. et 5 histor.*, le Mans, 1633, in-8. — *Généalog. des Hérodes*, avec des notes utiles pour l'explicat. des difficultés des Évang. et des Actes des apôtres, etc. — Gault (Jean-Baptiste), frère du précéd., prêtre de l'Oratoire et success. d'Eustache au siége épiscopal de Marseille, né à Tours en 1595, se distingua par son éminente piété, son dévouem. pour les pauvres, les galériens et les femmes de mauvaise vie. Il mourut en odeur de sainteté l'an 1645. Sa *Vie*, écrite par le P. Senault, a été publiée à Paris, 1647, in-8.

GAULTHIER (Walter), év. d'Orléans, né dans cette ville au commencem. du 9e S., fut gouvern. de Louis-le-Bègue, remplit avec distinct. des missions de haute politique, et mourut en 892. Ses *Capitulaires* se trouvent dans la *Collection des conciles* avec les notes du jésuite Collot.

GAULTIER, en latin *Gualterius* ou *Gualterus*, fit partie dans le 12e S. de la malheureuse croisade qu'avait entreprise Godefroi de Bouillon, devint chancelier de Roger, prince d'Antioche, fut fait prisonnier après la fin misérable de ce prince, et écrivit le récit des événem. dont il avait été le témoin. Son ouvr. intit. : *Gualterii cancellari bella Antiochena*, a été publ. par Bongars dans les *Gesta Dei per Francos*. — Gaultier *de Térouane*, qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., chanoine et archidiacre de l'église épiscopale de Térouane, vivait en 1120. Il a laissé l'*Hist. de la vie et du martyre de Charles-le-Bon, comte de Flandre*, publ. en 1618 sans nom d'auteur.

GAULTIER (Claude), surn. *Gaultier la Gueule*, avoc. au parlem. de Paris, né en 1590, mort à Paris en 1666, a laissé des *mémoires* et *plaidoyers*, impr. à Paris en 1662 et 1669, 2 vol. in-4; mais il n'est plus guère connu que par ces vers de Boileau (9e sat.) :

> Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant
> Qu'une femme en furie ou Gaultier en plaidant.

GAULTIER (Jean-Baptiste), théolog. appelant, né à Louviers en 1685, mort en 1755, fut attaché en qualité de bibliothéc. à M. de Langle, évêque de Boulogne, puis à Colbert, évêque de Montpellier, et composa pour ces prélats des mémoires, des instructions, des mandements, des remontrances et des lettres. On cite de lui deux *Mém. sur les plaintes portées contre le gouvernem. de l'év. de Boulogne; 4 lettres* contre les jésuites au sujet des cérémonies chinoises; une *Vie de Soanen; les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12; *le Poème de Pope, convaincu d'impiété*, 1746, in-12; *Lettres théolog. contre Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12.

GAULTIER (Louis), ecclésiast., né en Italie vers 1745, d'une famille franç., fut de bonne heure ramené dans la patrie de ses pères. Plein de zèle pour l'instruct. de l'enfance, il réussit à trouver le secret d'en aplanir les difficultés. Ses *Jeux instructifs* sont devenus populaires, et lui méritent le titre de bienfaiteur de la jeunesse. Lorsque la tourmente révolut. l'obligea de quitter la France, l'abbé Gaultier n'en continua pas moins de poursuivre la tâche qu'il s'était imposée, et tandis qu'il exerçait l'emploi d'institut. des enfants de l'ambassadeur d'Angleterre, il prodigua généreusement ses soins aux jeunes Français que leurs familles avaient amenés sur cette terre étrangère, où lui-même n'acceptait qu'une hospitalité honorable. Il resta en France après la paix d'Amiens (1802), laissant à Londres, avec le souvenir des

plus estimables vertus, plus. maîtres qu'il avait mis en état de propager sa méthode d'instruction. Il mourut à Paris en sept. 1818. L'abbé Gaultier fut l'un des plus zélés propagat. de la méthode d'enseignem. mutuel. L'utilité fut le but auquel il a tendu dans ses nombr. ouvr., et il a la gloire de l'avoir atteint d'une manière bien remarquable; plus. de ses estimables composit. ont été réimpr. jusqu'à vingt et trente fois : toutes sont fort répandues. Nous citerons entre autres : *Leçons de grammaire suiv. la méthode des tableaux analyt.*, Paris, 1787, in-8. — *Leçons de géographie par le moyen du jeu*, ibid., 1788, in-8; ibid., 1823, in-18, 19e édit. — *Leçons de chronol. et d'hist.*, 1788, in-8; 1811, 3 vol. in-12, 3e édit. — *Exposé du cours complet de jeux instructifs*, 1802, in-8. — *Méthode pour apprendre grammaticalem. la langue lat., sans connaître les règles de la composition*, 1804, 2 vol. in-18. — *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducat.*, etc., 1812, in-18. — *Notions de géométrie pratique*, etc., 1807, in-12, etc., etc.

GAULTIER DE BIOZAT (Jean-François), ancien avocat au parlem., juge au tribunal de cassation, mort en 1815, avait été député aux états-génér. On a de lui : *Doléances sur les surcharges que les gens du peuple supportent en toutes sortes d'impôts*, etc., 1789, in-8. — *Projet motivé d'articles additionnels à la loi du 19 janvier 1791, relative à l'organisat. des ponts-et-chaussées*, 1791, in-8.

GAULTIER DE CHATILLON (Philippe), né à Lille en Flandre dans 12e S., est aut. d'un poème héroïque intit. : *Alexandreis, sive gesta Alexandri Magni*, 1487; Strasbourg, 1513, in-4; Ingolstadt, 1541, in-8; Lyon, 1558, in-4; Ulm, 1559; St-Gal, 1659 et 1693, in-12. Ce poème, que l'on n'a pas craint d'opposer dans le principe à l'Énéide, n'est pas dépourvu de mérite. Gaultier dépeint avec force et chaleur; il est presque toujours dans la vérité historique; mais on lui reproche des négligences de style et de prosodie. Ses autres écrits sont : *Libelli III contra Judæos, in dialogi formam conscripti*, Leyde, 1162, in-12; et *de SS. Trinitate tractatus*, publ. en 1721 par Bernard Pez. Il existe à la biblioth. du roi, sous le n° 3245, un MS. intit. *Gualteri de insulâ*, mais il paraît constant que ce recueil de poésie n'est pas de Philippe Gaultier; on l'attribue à un Gaultier Mapes ou Mapœus, chap. de Henri II, roi d'Angleterre.

GAULTIER DE COUTANCES, surnommé *le Magnifique*, chanoine de Rouen, archidiacre d'Oxford, év. de Lincoln, vers la fin du 12e S., était né selon les uns en Angleterre, ou selon les autres à Coutances en Normandie. Il remplit auprès de la cour de France des missions import., se croisa en 1190 et partit pour la Terre-Sainte avec Richard-Cœur-de-Lion. Il mourut en 1207 à Rouen. On trouve dans les *Normannica de Camden* une lettre de Gaultier à Hugues, év. de Durham.

GAULTIER DE LA CROZE (Jacques), fils d'un réfugié franç. dans les états de Brandebourg après la révocat. de l'édit de Nantes, fut l'institut. des cinq princesses, filles de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse; il obtint ensuite la place de biblioth. et de garde du cabinet des médailles du roi, et mourut à Berlin en 1765. Il n'a laissé aucun écrit remarq., bien qu'il soit désigné comme un littérat. assez distingué.

GAULTIER DE SYONNET, plus connu sous le nom de *Petit Gaultier*, mort en 1809, publ. dans les prem. années de la révolut. une feuille périodique intit. : *Journal de la cour et de la ville*, qui eut une très gr. vogue.

GAURI, sulthan, ou souver. des Mamloucks en Égypte vers l'an de l'hégyre 920 (de J.-C. 1514), se signala par sa bravoure et son intrépidité d'abord contre Bajazet II, puis contre Sélim Ier, et périt dans une bataille sanglante que ce dern. lui livra à Buri-Vaik l'an de l'hégyre 923.

GAUSSIN (Jeanne-Catherine), actrice célèbre, dont le véritable nom était *Gaussem*, débuta à Lille, fut appelée à Paris en 1731, parut avec succès sur la scène dans les rôles de *Junie*, d'*Andromaque* et d'*Iphigénie*, créa le rôle de Zaïre, et reçut de Voltaire à ce sujet une épître connue de tout le monde. Mlle Gaussin ne montra pas moins de talent dans les *ingénues* et les *amoureuses* de la comédie que dans les *jeunes premières* de la trag. La sensibilité, l'âme et la naïveté de son jeu la placent au prem. rang parmi les actrices de cette époque. Elle quitta le théâtre en 1763, et mourut 4 ans après.

GAUTHEROT (Nicolas), l'un des plus savants démonstrat. de son temps pour le clavecin et la théorie musicale, né à Is-sur-Tille en 1753, mort à Paris en 1803, est aut. d'une *Théorie des sons* et de plus Mém. sur les *Sciences physiques*, l'*Électricité*, le *Galvanisme*, etc. Ses *Recherches sur l'action de l'électricité dans les appareils galvaniques* ont été insérées dans le *Journ. du Galvanisme* de M. le doct. Nauche, année 1803.

GAUTHEROT, peintre, élève de David, né vers 1765, mort en 1825 à Paris, dans un état voisin de l'indigence, a exécuté plus. tableaux qui lui assignent un rang distingué parmi les peintres modernes; nous citerons entre autres : *Pyrame et Thisbé; Atala;* le *Serment du Drapeau*, et l'*Empereur* (Napoléon) *blessé devant Ratisbonne*.

GAUTHEY (Émilian-Marie), ingénieur des ponts-et-chaussées, né à Châlon-sur-Saône en 1732, reconnut, en traçant une route de Châlon à Toulon-sur-Arroux, la possibilité de mettre à exécution un projet de canal proposé depuis long-temps pour joindre la Saône à la Loire, au moyen d'une quantité d'eau beauc. plus considérable qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. Nommé direct.-général des canaux de la Bourgogne en 1782, il fut chargé du nouv. canal qui fut commencé en 1783, et terminé en 1791. On doit encore à cet ingénieur les quais de Châlon-sur-Saône, le pont de Navilly sur le Doubs, la portion du canal de jonction de la Saône à l'Yonne, du Doubs à la Saône, etc. Inspect.-général des ponts-et-chaussées en 1791, il prit la part la plus active aux travaux du comité central, et mourut en 1806. On a de lui, entre autres ou-

vrages : *Mém. sur l'application de la mécanique à la construction des voûtes*, Paris, 1772, in-8. — *Mémoire contenant des expériences sur la charge que les pierres peuvent supporter*, dans le *Journal de physique*, nov. 1774. — *Divers Mém. sur les écluses et le canal du Centre*, rec. de l'acad. de Dijon, ann. 1780. — *Dissertat. sur les dégradat. survenues aux piliers du dôme du Panthéon franç., et sur les moyens d'y remédier*, 1798, in-4. — *Projet de dérivation jusqu'à Paris des rivières d'Ourcq, Thérouenne et Beuvronne d'une part, et des rivières d'Essonne, Juigne, Orge, Yvette et Bièvre d'autre part*, 1803, in-4. — *Lettre au préfet du départ. de la Seine au sujet de la dérivat. de la rivière d'Ourcq*, Paris, 1803. M. Navier, neveu de Gauthey, a publ. l'ouvr. posthume de son oncle, *Traité complet sur la construct. des ponts et des canaux navigables*, 1809-16, 3 vol. grand in-4, prédéd. de l'*Éloge* de l'auteur.

GAUTHIER (François), imprimeur, né en Franche-Comté, mort à Besançon en 1730, est auteur de *Noëls au patois de cette ville*, plusieurs fois réimprimés : la meilleure édition est celle de 1751, 2 vol. in-12.

GAUTHIER ou GAUTIER (Joseph), chanoine régulier de la congrégation du Sauveur, né en Lorraine, cultiva la littérature et les sciences. Il remporta un prix en 1745 à l'Acad. franç. par un disc. *Sur l'inutilité de la dispute*, et fut l'un des malencontreux adversaires de J.-J. Rousseau, contre leq. il prit la défense des *Lettres*, mais qui, dédaignant de lui répondre directem., le réfuta de la manière la plus piquante dans sa *Lettre à Grimm*. Membre de l'acad. de Nancy, et professeur de mathématiq. et d'hist. des cadets-gentilshommes du roi de Pologne, Gauthier mourut en 1776. On lui doit encore : *Réfutat. du Celse moderne, ou Objections contre le christianisme, avec des réponses*, Lunéville, 1752, in-8.

GAUTHIER (Hugues), médecin du roi, docteur de l'université de Montpellier et de la faculté de Paris, né à Riceys en Bourgogne, mort vers 1778, outre plusieurs *mém.* insérés dans divers recueils, a laissé les ouvr. suivants : *Introduction à la connaissance des plantes, ou Catalogue des plantes usuelles de France*, Avignon et Paris, 1760, in-12; Paris, 1785, in-8. — *Manuel des bandages de chirurgie*, 1760, in-12. — *Éléments de chirurgie pratique*, avec les œuvres de Ferrein, 1771; in-12. — *Dissert. sur l'usage des caustiq. pour la guérison des hernies*, 1774, in-12. — Gauthier, médecin de Nantes, invent. d'un procédé pour dessaler l'eau de la mer, présenta en 1717 à l'acad. des sciences une machine destinée à cette opérat. — Gauthier (Jean), médecin du roi et docteur de la faculté de Montpellier, a laissé : *Tr. de la maladie vénér.*, 1617, in-12.

GAUTHIER, dit *de l'Ain* (Ant.-Franç.), avocat, né à Bourg vers 1760, publia, quelque temps avant la convocation des états-génér., une broch. intit. : *Du tiers-état*, dans laquelle il se prononçait fortement pour toutes les réformes. Député de la Bresse à l'assemblée constituante, il y siégea à l'extrême gauche, mais d'ailleurs ne fut point remarqué. Réélu par son départem. à la convention, il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, et fut envoyé commiss. à l'armée des Alpes, puis à Lyon; mais accusé de ne pas pousser avec assez d'activité le siége de cette ville, il fut rappelé par la convention, et peu s'en fallut que sa conduite ne l'envoyât à l'échaf. Après le 9 thermidor il fut renvoyé commiss. dans les Hautes-Alpes et le Mont-Blanc, et de retour de sa miss., entra au comité de sûreté génér., où il rendit de véritables services en surveillant l'approvisionnem. de Paris. Réélu au conseil des anciens, il fut, après le 18 brum., nommé juge au tribunal de première instance de la Seine, dont il devint vice-présid. Exilé comme régicide en 1816, il revint en France après les événements de juillet, et s'établit à St-Marcellin (Isère), où il mourut le 1er mai 1838.

GAUTHIER (Mlle), née à Paris en 1692, débuta à la Comédie-Française en 1716, obtint quelque succès dans les rôles de Mme Jobin de *la Devineresse* et de la tante du *Mariage fait et rompu*, de Dufresny, quitta subitement le théâtre, prit l'habit des carmélites à Lyon en 1723, et y mourut en odeur de sainteté en 1757. Les premières ann. de sa jeunesse avaient été très dissipées, et on prétend qu'un désespoir amoureux fut le principe secret de sa vocation religieuse.

GAUTHIER DE LA PEYRONIE, littérat., mort à Paris en 1804, a traduit de l'allem. les *Voyages de M. P. S. Pallas en différ. provinces de Russie et dans l'Asie-Septentrion.*, 1789-1793, 5 vol. in-4 et un atlas. Il a donné : *Essai historique et politique sur l'état de Gênes*, 1794, in-8, et la traduction du *Voyage en Islande par ordre de S. M. danoise*, d'Olafsen et Povelsen, 1802, 5 vol. in-8, terminée par M. Bornerod, Norwégien.

GAUTIER, sire d'Yvetot, valet-de-chambre du roi Clotaire Ier, ayant encouru la disgrâce de son maître, quitta la France, et fit pendant 10 ans la guerre aux ennemis de la foi. Espérant que le temps aurait apaisé le ressentiment de Clotaire, Gautier vint le vendredi-saint 536 se jeter à ses pieds dans l'église de Soissons; mais à peine le roi l'eut-il reconnu, qu'il lui plongea son épée dans le cœur. Le pape Agapet exigea que Clotaire réparât cette cruauté, et telle fut, dit-on, l'origine du royaume d'Yvetot : mais ce fait n'est pas incontestable. On peut consulter la *Dissertation* de Vertot, dans les *Mém.* de l'académie des inscriptions, tome IV; les *Preuves de l'histoire du royaume d'Yvetot*, par Jean Ruault, Paris, 1631, in-4; *Dissertation* sur ce prétendu roy., par l'abbé des Thuileries, *Dictionnaire universel de la France*, tome III, et *Dissertation de Foncemagne*, dans la *Description de la Haute-Normandie*, par Toussaint-Duplessis.

GAUTIER (Hubert), ingénieur de la marine royale et inspecteur-gén. des ponts-et-chaussées, né à Nîmes en 1660, mort à Paris en 1737, a publié un gr. nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Traité des fortifications*, etc., Lyon, 1685,

in-12. — *Traité des armes à feu*, etc., *avec la manière de diriger leur portée*, ib. — *Traité de la construct. des chemins, tant de ceux des Romains que des modernes*, etc., Paris, 1715, in-8; ibid., 1721, 1728, 1751; trad. en allem., Leipsig, 1750, in-8. — *Traité des ponts*, etc., Paris, 1710, in-8; ibid., 1723, 1728, 1765, in-8, avec 26 planches et des augmentat., etc.

GAUTIER (Isidore-Marie-Brignolles), dit *Gautier du Var*, né vers 1765 à Brignolles, député au conseil des cinq-cents, ne parut jamais à la tribune, mais consigna ses opinions à cette époque dans deux *Lettres* insérées au *Moniteur* des 2 prairial et 12 messidor an IV (1798). Il les modifia depuis, devint, après la restauration, un des écriv. qui s'attachèrent à la défense des principes monarchiques, et mourut à Paris en 1824. Outre un assez gr. nombre de pamphlets, on lui doit : *Annales des sessions du corps-législatif*, de 1814 à 1822, 10 vol. in-8 (avec M. d'Auréville).

GAUTIER D'AGOTY (Jacq.), peintre, graveur, anatom., né à Marseille vers 1710, mort en 1785, se donnait pour l'inventeur de l'art de graver et d'imprimer en couleurs, bien que Leblon eût employé avant lui un procédé semblable, avec cette seule différence qu'il ne faisait usage que de trois couleurs, au lieu de 4 employées par Gautier. On lui doit plusieurs ouvrages concernant la physique et l'histoire naturelle, dont il s'occupait au milieu de ses travaux ordinaires. Les autres, et ce sont les plus importants, concernent l'anatomie : *Myologie de la tête*, en 8 pl., Paris, 1745, gr. in-4. — *Myologie du pharinx, du tronc et des extrémités*, en 12 pl., ibid., gr. in-4 : ces deux collections, gravées d'après les dissections et avec les tables explicatives de Duverney, ont été réunies sous le titre de : *Myologie complète, ou Description de tous les muscles du corps humain*, en 20 pl., Paris, 1746, gr. in-4. — *Anat. complète de la tête et de toutes les parties du cerveau*, 8 pl., avec les tables explicatives, ibid., 1748, in-4. — *Anat. générale des viscères, angeiologie et névrologie*, etc., en 18 pl., ibid., 1752, in-4. — *Exposition anatom. de la structure du corps humain*, etc., en 20 pl., Marseille, 1759, 1763 et 1770, in-fol. — *Exposition anatomique des maux vénériens*, etc., en 4 pl., Paris, 1773, in-fol. — *Exposit. anatom. des organes des sens*, etc., 7 pl., 1775, in-fol. — *Anat. des parties de la génération de l'homme et de la femme*, etc., ibid., 1778, 1785, 8 pl. in-fol. Parmi ses autres ouvr., nous citerons: *Lettre concernant le nouvel art d'imprimer les tabl. avec 4 couleurs*, Paris, 1749, in-12. — *Nouv. système de l'univers*, ibid., 1750-51, 2 vol. in-12. — *La Zoogénie, ou génération des animaux*, Paris, 1750, in-12. — *Observations sur la physique, l'histoire naturelle et la peinture* (origine du *Journal de physique*), 18 numéros, 1752 à 1755. — *Observations sur la peinture et sur les tableaux anciens et modernes*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. — *Collection des plantes usuelles gravées en couleurs*, ibid., 1767, in-4. — Arnaud-Éloi Gautier d'Agoty, son fils, lui succéda dans l'art de graver et d'imprimer avec les 4 couleurs (le noir, le blanc, le jaune et le rouge), et donna des soins aux ouvr. suivants : *Observations périodiques sur l'histoire naturelle, la physique et les arts*, etc., journal commencé par son père et continué par l'abbé Rosier. — *Planches d'histoire naturelle gravées en couleurs*, Paris, 1757, in-4 : c'est la collection des gravures contenues dans les 9 prem. vol. du journal précéd. — *Cours complet d'anatomie*, peint et gravé en couleurs et expliqué par Jadelot, Nancy, 1773, in-fol. Gautier a réuni dans ce recueil toutes les planches anatomiques publiées par son père. — Gautier (Jean-Baptiste), frère du précéd., mort à Paris en 1786, a publié : *Galerie franç.* (suite de portraits des hommes et des femmes célèbres de France, avec une notice sur leur vie), Paris, 1770, gr. in-4; il n'en a paru que deux livraisons; l'auteur céda son privilége à Hérissant, qui publia un 2e vol., 1772 (les portr. sont gravés par Cochin). — *Monarchie française, ou Rec. chronol. des portr. de tous les rois et des chefs des prem. familles*, Paris, 1770, in-4, une seule livrais. — Gautier d'Agoty (Fabien), frère du précédent, avait annoncé par souscription une *Hist. natur., ou Exposit. gén. de toutes ses part., grav. et impr. en couleurs natur.*; mais il ne paraît pas qu'il ait donné suite à ce projet. — Son fils, Édouard Gautier d'Agoty, publia vers 1780 une livraison de 12 estampes grav. en couleurs, d'après des tableaux de la galerie du Palais-Royal; il mourut à Milan en 1784. — On connait encore plusieurs autres artistes du nom de Gautier ou Gaultier : Léonard Gaultier, graveur au burin, né à Mayence dans le 16e S., a laissé plus. estampes dans le genre de l'hist., d'après ses propres dessins et d'après différents maîtres. — Gautier (Nicolas), né à Paris en 1575, a gravé plus. sujets de l'histoire de Henri IV. — Gautier (Pierre), peintre et graveur français, né dans le 18e S., s'était fixé à Naples. On a de lui plus. gravures historiques d'après Solimène.

GAUTIER DE COINCY, connu aussi sous le nom de *Danz-Gautier*, poète franç. du 13e S., mort en 1236, prieur de l'abbaye de St-Médard de Soissons, a laissé un *Recueil de chansons*, qui, suiv. l'abbé Lebeuf, est un des plus beaux monum. de poésie nationale, sous les règnes de Philippe-Auguste et de Louis VIII. — Gautier d'Espinais et Gautier d'Argies, poètes du 13e S., sont auteurs de quelq. chansons, dont Laborde a fait mention dans son *Essai* sur la musique.

GAUTIER DE MORTAGNE, *Walterus de Mauritania*, théologien du 12e S., tint école publ. dans l'abbaye de St-Remi de Reims, devint évêque de Bourges, puis de Laon en 1155, et mourut dans cette ville en 1174. On trouve cinq *Lettres* de ce prélat dans le *Spicileg.* de d'Achery, sur des questions de théol. et de dévotion : la 5e est adressée au *moine maître Pierre* (Abailard). Gautier avait complété le *Corpus theologiæ* de son compatriote Hugues de Mortagne, par deux tr. *sur l'ordre et le mariage*; mais ces mêmes tr. sont restés MSS.

GAUTIER DE SIBERT, littérat., né à Tonnerre vers 1725, fut reçu membre de l'académie des inscript. en 1767, et mourut en 1798, dans sa ville natale, où il était retourné à l'époque de la révolution. Outre huit *Mém.* intéressants dans le *Rec.* de l'acad., il a publié : *Variations de la monarchie française*, etc., ou *Hist. du gouvern. de la France dep. Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV*, Paris, 1765, 1789, 4 vol. in-12. — *Vies des emper. Tite, Antonin et Marc-Aurèle*, ibid., 1769, in-12. — *Hist. des ordres royaux, hosp. et milit. de St-Lazare, de Jérusalem et de N.-D. du Mont-Carmel*, Liége et Bruxelles, 1775, in-4. — *Considérat. sur l'ancienneté de l'existence du tiers-état, et sur les causes de la suspension de ses droits pend. un temps*, Paris, 1789, in-8.

GAUTIERI (JOSEPH), né à Novarre le 5 août 1769, fit ses études médicales à Pavie, et eut l'avantage d'entendre les leçons de P. Franck, dont il devint l'élève favori. Après avoir été avec éclat reçu docteur à Turin, Gautieri, qui avait de la fortune, fut saisi de la passion des voyages, et, dans ses excursions dans le nord de l'Italie, il étudia les cretins et l'albinisme, qu'il décrivit avec soin. Séduit par l'étude de la minéralogie, il parcourut en 1799 presque toutes les mines de l'Allemagne et les gîtes minéralogiques les plus fameux, se liant d'amitié avec des savants et des littérat. distingués de ce pays. De retour en France en 1800, il ne cessa de consacrer ses connaiss. au soulagem. de l'humanité et à des applicat. utiles. En 1805, il devint membre du conseil législatif du roy. d'Italie et de la commission des mines et des forêts, puis inspect.-génér. des forêts. Depuis plus. années, il travaillait à un *Traité général de la science et de l'administrat. forestière*, et à une *Hist. génér. des insectes nuisibles aux arbres de l'Europe;* mais la mort mit fin à ses longs et utiles trav. le 25 févr. 1833. Il était âgé de 63 ans. Ses autres ouvrages, publiés en langue latine, italienne ou allemande, au nombre de 10 à 12, contiennent des recherches recommandables sur des matières médicales, forestières ou relatives à la minéralog. et aux mines.

GAUZBERT ou GOSBERT, moine de l'abbaye de Fleury au 9e S., consacra une partie de ses loisirs à transcrire les meilleurs livres de l'antiquité : on cite parmi ces copies, celle de la *Vie de St Benoît*, par le pape Grégoire-le-Grand. Il cultiva aussi la poésie et composa à la louange de Guillaume, comte de Blois, un acrostiche curieux seulement par les difficultés que l'aut. s'est créées et qu'il a vaincues. Cette pièce est imprimée dans l'*Ansberti familia rediviva* de Dominicy, et dans l'*Hist. de Blois* du médecin Jean Bernier.

GAUZLIN, GAUSLIN, GAUSCELIN ou même JOSSELIN, abbé de Fleury et archev. de Bourges, fils naturel de Hugues-Capet, passait pour un des hommes les plus instruits de son temps; il eut part aux principales affaires ecclésiastiq. du 11e S., et mourut en 1029. Sa *Vie*, écrite par André, moine de Fleury, est restée MS. On connaît de Gauzlin deux *Lettres* adressées, l'une à Oliba, évêque de Vich en Catalogne, au sujet de la mort du frère de ce prélat; l'autre au roi Robert, au sujet d'une pluie de sang qui était tombée sur une des côtes maritimes de l'Aquitaine; un *Disc. prononcé en présence du roi Robert, pour assurer à St Martial le titre d'apôtre*, etc., dans les actes du concile de Limoges en 1031.

GAVANTI (BARTHÉLEMI), *Gavantus*, général des barnabites, consult. de la congrégation des rites, né en 1569 à Monza, mort à Milan en 1638, a laissé plus. ouvr. sur les cérémonies de l'Église et les rites usités dans les temps anciens, entre autres : *Thesaurus sacrorum rituum, seu commentarius in rubricas missalis et breviarii romani, cum novis observat. et addition. Merati*, Turin, 1736-40, 5 vol. in-4, fig.; cette édition est la meilleure. Claude Arnaud, oratorien et docteur en théologie, a fait un abrégé de ce commentaire en lat., Rome, 1631, in-4, puis en franç., Toulouse, 1650, in-12. — *Manuale episcoporum*, Paris, 1647, in-4. — *Praxis visitat. episcopalis et synodi diœcesanæ celebr.*, Rome, 1628, in-4.

GAVARD (HYACINTHE), un des anatomistes les plus distingués du 18e S., né à Montmélian en 1753, mort en 1802, a publié : *Tr. d'ostéologie suivant la méthode de Desault*, augm. d'un *Tr. des ligam.*, 2e édit., 1795, 2 vol. in-8. — *Traité de myologie*, 2e édit., augm., 1802, in-8. — *Tr. de splanchnologie*, 1802 et 1809, in-8, revu et corrigé. Tous ces écrits, particulièrem. le dernier, sont regardés comme classiq. Il avait imaginé, pour l'instruction des enfants, dont il s'occupa avec un zèle vraiment philanthropique, une méthode au moyen de laq. on peut enseigner à la fois la lecture et l'écriture.

GAVEAUX (PIERRE), acteur et compositeur, né en 1764 à Béziers, entra comme enfant du chœur à la cathédrale de cette ville à l'âge de 7 ans, termina ses prem. études musicales à 10, et eut successivement pour maîtres de composition Combes, l'abbé Tindel, amateur enthousiaste, enfin François Beck, organiste à Bordeaux. Après plusieurs ann. de séjour dans cette ville, où il était attaché au théâtre, Gaveaux se rendit à Montpellier en 1588, et l'année suivante à Paris, où il fut admis à débuter comme premier ténor au théâtre de MONSIEUR. L'un des acteurs du théâtre Feydeau dep. sa format., il s'y concilia les suffrages d'un public éclairé, prit sa retraite et mourut en 1825. Il a laissé un grand nombre d'opéras, parmi lesq. on distingue : *l'Amour filial*, 1792; *la Famille indigente*, 1794; *le Petit Matelot*, 1795; *M. des Chalumeaux*, 1806; *l'Enfant prodigue*, 1811; *une Nuit au bois*, 1818, etc. Plus. des airs de Gaveaux sont devenus populaires, notamment *la Pipe de tabac*. Ce fut lui qui mit en musique les fameuses strophes de Souriguières, *le Réveil du peuple*.

GAVERSTON ou GAVESTON (PIERRE de), favori d'Édouard II, avait captivé la confiance de ce prince en lui inspirant des passions honteuses et en les favorisant. Les prodigalités et l'orgueil de cet homme révoltèrent plusieurs fois la noblesse; mais à peine le mécontentem. paraissait-il calmé,

qu'Édouard rappelait auprès de lui cet indigne ministre de ses plaisirs. Enfin les barons, las de supporter un joug aussi odieux, prirent les armes contre Gaveston, le firent prisonnier et lui tranchèrent la tête. Le fameux Jean Boucher, curé de St-Benoît, a publ. : *Histoire tragiq. et mémorable de Pierre Gaverston, tirée des Chron. de Thomas Walsingham*, et tournée du latin en franç., 1588, in-8 (v. ÉDOUARD II).

GAVINIÈS (PIERRE), l'un des virtuoses les plus parfaits qu'ait produits la France, né à Bordeaux en 1726, fut professeur de violon au Conservatoire, et mourut à Paris le 9 septembre 1800. On a de lui un opéra en trois actes, *le Prétendu*, joué avec succès aux Italiens en 1760; des *concertos*, des *sonates*, et un recueil intit. : *les vingt-quatre Matinées*. Il passe pour l'auteur de l'*Errata de l'Essai sur la musique anc. et mod.* de Laborde, publié sous le nom d'une dame, et d'un écrit intit. : *Mon dernier mot*. Ces deux brochures ont pour objet de venger J.-J. Rousseau des injures de Laborde. L'*Éloge histor. de Gaviniès* a été publ. en 1802 par la princesse Constance de Salm. M. Fayolle a donné une *Notice* sur sa vie, avec celles de *Corelli, Tartini Pugnani et Viotti*, Paris, 1810, in-8, portr.

GAWRY (le comte de), seigneur écossais, forma sous le règne de Jacques VI un complot auq. prit part une partie de la haute noblesse, et qui est appelé dans l'histoire *conjurat. des lords de Ruthwen*, du nom d'un château appartenant à Gawry. Le but des conjurés était de forcer le monarque à expulser du royaume ses ministres, le duc de Lennox et le comte d'Arran. A cet effet, ils s'emparèrent de la personne de Jacques VI et le tinrent prisonnier jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'éloignement de ses favoris; mais à peine rendu à la liberté, le roi rappela le comte d'Arran et lui promit de poursuivre ses ennemis au mépris d'une amnistie solennelle. Gawry, qui avait empêché les autres conjurés de sacrifier le ministre à leur haine, fut la première victime de son ressentim., et périt sur l'échafaud en 1584.

GAY (JOHN), poète anglais, né dans le Devonshire en 1688, mort en 1743, fut l'ami de Pope et le camarade de plaisir des beaux-esprits de son temps. Ses ouvrages sont : l'opéra du *Gueux* (*Beggar's opera*), 1727, production bizarre et licenc. qui eut un succès prodigieux à Londres et dans les provinces, assez mal trad. en franç. par A. Hallam, Londres, 1750, in-8. — *Polly, ou la Suite du Gueux*, pièce non représentée, mais souv. réimprimée. — Une trag. burlesque intit. : *Comment l'appelez-vous?* jouée avec succès, trad. en français, et insérée dans l'opéra du *Gueux*, traduction nouvelle par Patu, dans le *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, 1756, 2 vol. in-12; plusieurs *trag.* et autres pièces de théâtre; un recueil de *fables*, 1726, que l'on regarde comme sa meilleure product.; deux poèmes en III chants; *l'Éventail* (imité en vers franç. par Millon de Liége, traduit en prose par Coustard de Massi), et *Trivia, ou l'Art de se promener dans les rues de Londres*; des *poésies mêlées, églogues, épîtres, ballades, chansons*, etc. Les *Fables* de Gay, suivies du poème de *l'Éventail*, ont été trad. par Mme de Keralio, Paris, 1759, in-12, et imitées en vers franç. par M. Joly de Salins, ib., 1811, in-18. M. de Mauroy a publ. : *Fables choisies* de Gay, mises en vers franç., Paris, 1784, in-12.

GAY (LE). — V. LEGAY.

GAY (JOSEPH-JEAN-PASCAL), architecte de la ville de Lyon, où il naquit en 1775, y mourut en 1832. Chargé de la restauration du sceptre conservé à St-Denis, et qui passait pour avoir appartenu à Charlemagne, il reconnut qu'il n'était autre qu'un bâton de chantre du 14e siècle; mais Denon, en politique adroit, lui démontra qu'il ne fallait pas éclairer le public, et ce sceptre, dans les mains de Napoléon, fit trembler l'Europe après avoir servi à marquer la mesure au lutrin. Gay fut professeur d'architect. à l'école spéciale des beaux-arts de Lyon, et on lui doit le bâtiment de la condition des soies, la halle au blé, le musée de St-Pierre, etc.

GAY-VERNON (LÉONARD), né en 1748 à St-Léonard, d'une famille noble, était curé de Compreignac. S'étant prononcé avec chaleur pour les principes de la révolution, il fut élu en 1791 évêque de Limoges et député de la Haute-Vienne à l'assemblée législative. Réélu à la convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis, abdiqua publiquement son caractère dans la séance du 7 nov. 1793, et continua à signaler l'exagération de ses principes dans les diverses assemblées qui se succédèrent jusqu'en 1797. Nommé consul à Tripoli de Syrie, il ne put se rendre à cette destinat. par suite de la guerre avec la Turquie, et séjourna quelque temps à Rome, où il exerça les fonctions de secrétaire-général de la nouv. république romaine. Un arrêté du direct. l'ayant déclaré déchu de la qualité de citoyen français, il ne reparut sur la scène politique qu'après la journée du 30 prairial an IV, fut nommé vers cette époque commissaire central près l'administr. départem. de la Somme, et donna sa démission après le 18 brum. Il vécut dans la retraite jusqu'en 1816, où il fut frappé par la loi d'exil; il obtint trois ans après la permission de rentrer en France, et mourut dans sa terre de Vernon près de Limoges, en 1822. Il a fait par son testam. divers legs pieux, réparation tardive, mais pourtant honorable, des nombreux écarts de sa vie politique et religieuse.

GAY-VERNON (J.), maréchal-de-camp, frère du précéd., né en 1760 à St-Léonard, où il mourut en 1822, avait été admis à l'école du génie en 1780. Employé à l'armée du Rhin en 1792, il se distingua aux attaques de Spire et de Mayence, et fut chargé, ayant sept bataillons sous ses ordres, de construire la tête du pont de Cassel. Tour à tour aide-de-camp de Custine et du général Houchard, il fut arrêté avec ce dernier après la victoire de Hondscoote, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Gay-Vernon fut un des fondateurs de l'école polytechnique qu'il dirigea en second pendant 17 ans.

Ayant été nommé en 1813 commandant de la forteresse de Torgau, il fut fait prisonnier après une défense honorable, et obtint la permiss. de rentrer en France sur parole. On a de lui : *Exposit. abrégée du cours de géométrie descriptive appliquée à la fortificat.*, etc., 1802, in-4. — *Traité élément. d'art milit. et de fortific.*, etc., Paris, 1805, 2 vol. in-4 ; trad. en anglais et en div. autres langues.

GAYA (Louis de), sieur de Tréville, capitaine au régiment de Champagne, est auteur des ouvr. suiv.: *l'Art de la guerre*, etc., Paris, 1677, 1678, 1689, 1692, in-12. — *Tr. des armes*, 1678, in-12, fig. — *Cérémonies nuptiales de toutes les nations*, Paris, 1680, La Haye, 1681, in-12; trad. en ital., Venise, 1683, in-12. — *L'Hist. généalogique et chronologique des dauphins de Viennois depuis Guigues, en 1227, jusqu'à Louis V, fils de Louis-le-Grand*, Paris, 1683, in-12. — *Les huit barons ou fieffés de l'abbaye de St-Corneille de Compiègne*, etc. (avec le catalogue des abbés), Noyon, 1686, in-12.

GAYRAUD (François de), conseiller au sénéchal de Toulouse, est cité dans les annales de cette ville comme un exemple frappant des désordres auxq. peut entraîner le libertinage. Parvenu jusqu'à la vieillesse avec une réputation irréprochable, il s'éprit d'un fol amour pour une belle Portugaise nommée Violante, dont les vices surpassaient encore les attraits; et pour couvrir son commerce avec cette autre Laïs, il la fit épouser à un avocat nommé Romain, homme contrefait et d'un abord repoussant. Ce dern. ayant voulu mettre un terme aux prostitut. de celle qu'il n'avait pas craint de prendre pour femme, Gayraud, de concert avec trois autres compagn. de ses débauches, et qu'un même intérêt poussait au même crime, lui tendit un guet-apens et le fit assassiner. Un juste supplice atteignit les coupables (1609); et l'exemple du châtiment de Violante fit sur les belles Toulousaines une impression si durable, que depuis ce temps, disent les historiens auxq. nous empruntons ce récit, le souvenir s'en est conservé d'âge en âge comme une leçon salutaire contre le luxe de la parure et l'oubli des devoirs.

GAYOT DE PITAVAL (François), littérateur, né à Lyon en 1673, mort en 1743, fut successivem. abbé, militaire et avocat. On a de lui un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Bibliothèque des gens de cour*, 1723, 1747, 7 vol. in-12.— *Campagne de Villars en 1712*, Paris, 1713, in-12. — *L'Art d'orner l'esprit en l'amusant*, 1728, 2 vol. in-12. — *Esprit des conversat. agréables*, 1731, 3 vol. in-12. — *Causes célèbres et intéress., avec les jugem. des cours souver. qui les ont décidées*, Paris, 1734 et années suiv., 20 vol. in-12. Ce rec. ne vaut pas celui de Richer.

GAZA ou GAZIS (Théodore), savant grec du bas-empire, quitta Thessalonique, sa patrie, en 1429, vint en Italie, y enseigna le grec, et fonda l'académie de Ferrare ; appelé ensuite à Rome par Nicolas V, il entreprit, d'après les ordres de ce pontife, plusieurs trad. du grec en latin, et mourut dans l'Abruzze en 1478. Ses principaux ouvr. sont des trad. des *Problèmes d'Aristote ;* du *Tr. de la composition* de Denys d'Halicarnasse ; de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, Venise, 1476, in-fol. ; et de celle des plantes de Théophraste, Paris, 1529, in-8. Il a mis en grec le *Traité de la vieillesse* et le *Songe de Scipion* de Cicéron ; enfin on lui doit une *Grammaire grecque* en IV parties, très estimée, trad. en latin, les deux prem. livres par Érasme, les autres par Heresbach, Tudanus, etc., et dont il existe de nombreuses édit. Gaza a laissé plus. ouvr. inédits, dont on trouvera les titres dans Fabricius, dans Hody et dans Bœrner.

GAZA (Jean de), connu aussi sous le nom de *Jean le Grammairien*, vivait dans le 15[e] S. On ignore l'époque précise de sa naiss. et de sa mort; mais on a de lui la descript. en vers d'un tableau cosmographique qui existait à Gaza ou à Antioche : ce poème, de 701 vers héroïq. avec une préface, a été inséré, avec quelq. notes, dans les *Leçons diverses* de Rutgers, 1618, in-4.

GAZÆUS. — V. Énée de Gaza.

GAZAVON, prince de la province d'Arscharouni, vers la fin du 4[e] S., soutint avec avantage plusieurs guerres contre les autres souverains de l'Arménie, et fut nommé par l'empereur Théodose génér. de toutes les troupes qui se trouvaient dans la partie de ce royaume soumise à la puissance romaine. Il fut fait prisonn. par le roi de Perse en 388, et mourut dans les fers l'année suivante.

GAZET (Guillaume), *Gazæus*, historien ecclésiastique, né à Arras en 1554, professa les humanités au collége de Louvain, fut curé de Ste-Madeleine d'Arras, puis chan. de la collégiale d'Aire, et mourut en 1612. Il a laissé sur l'hist. des Pays-Bas un assez gr. nombre d'ouvr., dont on trouve la liste dans Niceron, tome XLIII; les principaux sont : *Hist. ecclésiast. des Pays-Bas*, etc., Valenciennes, 1614, in-4. — *L'Ordre et suite des év. et archevêq de Cambrai*, etc., Arras, 1597, in-8. — *L'Ordre des év. d'Arras*, etc., ib., 1598, in-8, etc. — Gazet (Alard), bénédictin, neveu du précéd., né à Arras en 1566, mort dans la même ville en 1626, a donné une édit. très estimée des *OEuvres de Cassien*, Douai, 1617, 2 vol. in-8; Arras, 1628; Paris, 1647; Leipsig, 1722, in-fol. Il a publié en outre : *Disquisitiones duæ de officio sive horis B. M. Virginis; de Officio defunctorum*, Arras, 1622, in-8. — Gazet (Angelin), jésuite, frère du précédent, recteur des colléges d'Arras, de Valenciennes et de Cambrai, né à Arras en 1568, mort en 1653, a publié en vers iambes et scazons, des *Pia hilaria*, Pont-à-Mousson, 1625; Anvers, 1629, in-12; Lille, 1638, in-8; Londres, 1657, 2 parties in-8; cette édition, la plus complète, est la plus recherchée. Une partie de l'ouvrage a été traduite en français par Remy, Rouen, 1647, in-12, rare et curieux.

GAZI-HASSAN ou *Hassan le Victorieux*, grand-amiral (capitan-pacha) et premier ministre (gr.-visir) de l'empire othoman sous les règnes de Moustafa III et d'Abdoulhamid, rendit de grands

services à ces deux souver. pendant les guerres de 1769, 1779 et de 1788 contre la Russie. Ayant essuyé des revers en 1789, il encourut la disgrâce du sulthan Sélim, fut tué au camp de Siumla en 1790, et sa tête fut envoyée à Constantinople. Il avait conçu de grands projets de réforme pour la marine othomane, et déjà il était parvenu, malgré les préjugés de sa nation, à perfectionner la construction des bâtiments de guerre.

GAZON-DOURXIGNÉ (Sébastien-Marie-Mathurin), littérateur, né à Quimper-Corentin, mort en 1784, a laissé trois *Lettres* sur les tragéd. d'*Aristomène*, d'*Épicharis* et de *Sémiramis*. — *L'Ami de la vérité, ou Lettres impartiales sur les pièces de théâtre de Voltaire*, Amsterd., 1767, in-12. — *Hist. de Céphale et de Procris*, 1750, in-12. — *Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des différ. nations*, 1766, in-12. — Une trad. du *Poème des jardins* du P. Rapin, 1772, in-12. — *Anténor*, poème, 1748, in-12. — *Alzate, ou le Préjugé détruit*, coméd. en un acte, Berlin, 1752, in-8. — *Éloge de Voltaire*, 1779, in-8. Enfin quelq. odes, épîtres et héroïdes médiocres.

GAZZANIGA (Joseph), compositeur italien, né à Venise en 1748, mort à Vérone en 1810, parcourut plus. cours de l'Allemagne, obtint des succès brillants à Rome, à Bologne, à Turin et dans différentes autres villes d'Italie, où sa réputation balança même quelque temps celle de Cimarosa. Il a laissé, entre autres, les opéras suiv. : *la Pallaccorda*, représ. en 1780 ; et *l'Orvietano*, en 1781.

GEBELIN. — V. Court.

GÉBER ou GIABER, alchimiste arabe dont le véritable nom est Abou Moussah Djafar al Sofi, né à Hauran en Mésopotamie dans le 8e S., s'est rendu recommandable par des découvertes importantes, telles que le sublimé corrosif, le précipité rouge, l'eau forte, etc. Ses différ. ouvrages, trad. en lat. et plus. fois impr., l'ont été collectivem. sous le titre suivant : *Summæ perfectionis magisterii in suâ naturâ lib. IV, cum additione ejusdem Geberi reliquorum tractatuum*, Dantzig, 1682, in-8.

GEBHARD (Jean), professeur de langues anc. à l'université de Groningue, né vers 1593 à Neubourg dans le Haut-Palatinat, mort en 1652, a publié : *Rec. d'observ. critiq. sur les princip. aut. de l'antiquité* (en allem.). — *Crepundiorum sive juvenilium curarum lib. III*, Hanau, 1615, in-4. — *Antiquar. lectionum lib. II*, Marbourg, 1717, in-4. Ces deux dern. ouvrages ont été insérés dans le *Syntagma criticum* de J.-H. Schminck. — *In Catullum, Tibullum, Propertium animadvers.*, Hanau, 1618, in-8. — *In Vitas Corn.-Nepotis spicilegium notarum*, Amsterdam, 1644, in-12. — *Variarum lectionum et animadversionum in Livium ex tribus codicibus bibl. Palatinæ erutarum specimen ad librum primum Livii*, Halle, 1712, in-4. — *Exilium, sive carminum in exilio scriptorum lib. II*, Amsterdam, 1628, in-12. On a une *Vie* de Gebhard, par André, son frère, Groningue, 1633, in-4.

GEBLER (Tobie-Philippe, baron de), homme d'état et littérat., né en 1726 à Zeulenrod (Haute-Saxe), mort à Vienne en 1786, avait d'abord été secrétaire de légat., puis chargé d'affaires du gouvernem. holland. près la cour de Berlin ; il passa ensuite au service de celle de Vienne, et devint successivem. secrétaire du directoire-général du commerce, membre de la chambre aulique, du conseil-d'état, conseiller intime et vice-chancelier de Bohême et d'Autriche. On a de lui un recueil de pièces de théâtre, Vienne, 1771, 3 vol. in-8. Ces pièces, parmi lesquelles il faut distinguer celle qui a pour titre *le Ministre* (trad. en français par Bonneville), ont amené une révol. dans le théâtre allemand. Elles ont introduit sur la scène, au rapport d'un critique judicieux (M. Schoell), « un ton décent et noble, une morale pure ; elles font aimer la vertu, la magnanimité et l'amitié généreuse ; elles offrent un tableau vrai des mœurs d'une gr. ville, et en particulier de la classe avec laquelle Gebler vivait habituellement. »

GED (Guillaume), imprimeur, origin. d'Écosse, avait embrassé l'état d'orfévre, qu'il quitta en 1727 pour aller à Londres faire l'essai d'un procédé nouveau de typograph. Ayant conçu l'idée de substituer aux caract. mobiles des planches de métal coulées représentant des pages ou des feuilles entières, il forma d'abord, avec des caractères mobiles ordinaires, une planche sur laquelle il coula une composit. de plâtre qui devint un moule, d'où sortit la planche solide qu'il voulait employer. Soit jalousie des autres typographes, soit vice de l'invention, Ged ne réussit pas dans son entreprise : il publia cepend. des livres de prières, une Bible et une édition de *Salluste* (1744, in-12 de 150 pl.), impr. suivant sa méthode. Il mourut en 1749. — Son fils, Jacques Ged, associé à ses trav., a publié un *Mém.* où il expose la méthode de son père, qui eut depuis des résultats plus satisfaisants. Ce procédé a la plus grande analogie avec le clichage tel qu'on l'exécute à présent (v. Carez).

GÉDÉON, 5e juge d'Israël vers l'an 1245 avant J.-C., était né dans une condition obscure. Il marcha contre les Madianites avec 300 hommes, entra dans leur camp pend. la nuit, y jeta l'épouvante, et massacra un gr. nombre d'entre eux. Il mourut quelques années après, laiss. 70 enfans légitimes, outre Abimélech, qu'il avait eu d'une concubine, et qui tua tous les autres.

GEDIK (Simon), *Geddicus*, théolog., né à Magdebourg en 1549, mort en 1631, n'est guère connu que par la réfutation sérieuse d'un écrit anonyme faussem. attribué à Acidalius (v. ce nom). L'aut. de cet écrit s'amuse à soutenir cette proposit. paradoxale : *Mulieres non esse homines* (que les femmes ne sont pas des hommes). Cette réfutation ou *factum*, publiée pour la première fois en 1595, a été réimpr. avec l'écrit qui lui a donné naiss., La Haye, 1641, 1644, in-12. On a encore de Gedik : *Postilla evangelica ; Refutat. Sal. Finckii ; Pelagus apostata*.

GEDIKE (Frédéric), instituteur, né dans le Brandebourg en 1754, se voua de bonne heure à

l'instruction, dirigea plus. gymnases en Prusse, et devint membre de l'acad. de Berlin, et du comité chargé du perfectionnem. de la langue allem. Après avoir été reçu docteur en théologie à la faculté de Halle, il voyagea en Italie; de retour en Prusse, fut nommé inspecteur des écoles, et mourut en 1803. C'est à lui que Berlin doit la fondation du séminaire où sont élevés huit jeunes gens qui se destinent à la haute instruct. Parmi les nombr. ouvr. de ce savant institut., nous citerons comme les plus remarquables une trad. allem. de quatre dialogues de Platon, le *Ménon*, le *Criton* et les deux *Alcibiade*, Halle, 1780, in-8. — Une édit. du *Philoctète* de Sophocle, avec des notes, Berlin, 1781, in 8. — *M. Tullii Ciceronis historia philosophiæ antiquæ*, etc., Berlin, 1781, 1800, 1815, in-8. — Deux recueils de morceaux choisis dans les auteurs classiq. (en allemand), Berlin, 1782, in-8, souv. réimpr. — *Rec. de lectures franç.* (en allem.), ibid., 1785, souvent réimpr. — *Pindari carmina selecta*, avec des scholies et des notes, ib., 1786, in-8. — *Choix de morc. de littér. française à l'usage des hautes classes* (en allem.), ibid., 1792, 1796, 1800, 1809. — *Choix de morc. d'aut. classiq. lat.* (en allem.), ibid., 1792, in-8. — *Recueil de lectures anglaises*, ib., 1794, 1797 et 1804. La *Vie* de Gedike, par François Horn, se trouve en tête d'un recueil de quelq.-uns de ses ouvrages posthumes, publ. à Berlin en 1808.

GEDOYN (Nicolas), né à Orléans en 1667, entra dans la société des jésuites et professa la rhétor. au collége de Blois. Rentré dans le monde, il fut admis chez la célèbre Ninon de l'Enclos, sa parente, obtint, par le crédit de ses amis, un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, puis 2 autres bénéfices, fut admis en 1711 à l'académie des inscriptions, à l'Acad. franç. en 1719, et mourut en 1744, dans un château près de son abbaye de N.-D. de Baugency, où l'on voit encore son épitaphe. Les ouvr. de l'abbé Gédoyn sont une *Trad. de Quintilien*, publ. pour la 1re fois à Paris, 1718, in-4, réimpr. en 4 vol. in-12. L'édit. la plus récente et la meill. est celle qu'a publ. Adry, avec des correct. et des augment., Paris, 1810, 6 vol. in-8. — Une *Trad. de Pausanias*, avec une préface et des notes, ibid., 1731, 2 vol. in-4, cartes et fig. La meilleure édit. est celle d'Amsterd., 1733, 4 vol. in-12. — Plus. *Dissert.* dans les *Mém. de l'acad. des inscript.* — Des *Réflexions sur le goût*, dans un *Recueil d'opuscules littéraires*, publ. par l'abbé d'Olivet, Amsterd., 1767, in-12. Plusieurs opusc. de Gedoyn ont été réunies sous le titre d'*OEuvres diverses*, 1745, in-12. Voltaire, qui avait particulièrement connu cet abbé, et d'Alembert (*Hist. de l'Acad. franç.*), en parlent de manière à faire croire qu'il partageait quelques-unes de leurs opinions philos. Quoi qu'il en soit, l'abbé Gedoyn fut un homme de bien, aimable, affable, obligeant et plein de candeur.

GEER (Louis), homme d'état, né en Hollande vers la fin du 16e S., d'une anc. famille, fut appelé en Suède par le célèbre Gustave-Adolphe en 1632, et seconda les hautes vues de ce monarque pour la prospérité intérieure du royaume. Il y établit des fonderies de cuivre, des manufact. d'armes, des fabriques de laiton, introduisit de nouvelles et meilleures méthodes pour fondre le fer, encouragea les talents et l'industrie, fonda des hôpitaux et des écoles, chargea le savant J.-A. Coménius d'organiser l'instruct. publ., enfin équipa une flotte destinée à défendre les côtes et à protéger le commerce. Tous ces services furent récompensés par les distinctions les plus honorables et les plus flatteuses. — Geer (Charles, baron de), l'un de ses descendants, maréchal de la cour de Suède, né à Stockholm en 1720, fut envoyé dès ses premières ann. en Hollande, commença ses études à Utrecht, les termina à l'université d'Upsal, et suivit avec assiduité les cours de Celsius, de Klengenstiern et de Linné. Héritier d'une très grande fortune, il en fit le plus noble usage. Il cultiva avec un zèle égal l'histoire natur. et les sciences qui s'y rapportent, fut membre de l'acad. des sciences de Stockholm, et mourut en 1778. On a de lui (en français) des *Mém. pour servir à l'hist. des insectes*, Stockholm, 1652-78, 7 vol. in-4, avec fig. : cet ouvr., qui renferme la descript. de plus de 1,500 espèces, valut à son auteur le surnom de *Réaumur suédois*. On a publié dep. un vol. qui contient tous les insectes décrits par de Geer et classés selon sa méthode.

GEFFRYS. — V. Jefferys.

GEHAN-GUIR. — V. Djihan-Guyr.

GEHLER (Jean-Samuel-Traugott), né à Gorlitz en 1751, cultiva avec succès les sciences exactes, les lettres, la jurisprud., la chimie, et surtout la physique, professa les mathématiques, fut reçu docteur en droit, puis nommé sénat. de la ville de Leipsig, assesseur de la haute cour de justice, et mourut en 1795. On a de lui : *Dissertat. histor. logarithmorum natural. primordia*, Leipsig, 1776, in-4. — *Dissert. inaugur. de læsione emtoris ultra dimidium rectè comput.*, ib., 1777, in-4. — Un grand nombre de *Mém.* et autres morceaux dans le *Recueil pour la physique et l'hist. natur.* (en allem.), dont il dirigea la rédact. depuis 1778. — *Dictionnaire de physique*, etc. (en allem.), avec grav., 1787-91, 4 vol. in-8 : un vol. supplém. parut en 1795. Gehler a trad. en outre plus. ouvr. de Deluc, Cavallo, Faujas de Saint-Fond et Fourcroy. On a aussi de lui quelq. poésies dans un recueil intit. *Gedichte*, Leipsig, 1777.

GEIGER (Jean-Conrad), peintre, né à Zurich en 1597, mort en 1674, a laissé des tableaux sur verre et un plan géométr. du canton de Zurich, publié par J. Meyer en 7 feuilles. — Geiger (Philippe), son frère, a publié divers ouvr. de mathémat. — Geiger (Malachie), médecin et chirurg. à Munich, mort vers 1660, est auteur des ouvr. suiv. : *Kelegraphia, seu descript. herniarum*, etc., Munich, 1631, in-8, en allem.; Stuttgard, 1661, in-12; Ulm, 1696. — *Margaritologia, sive dissertatio de margaritis*, Munich, 1637, in-8. — *Microcosmus hypochondriacus, sive de melancholiâ hypochondriacâ*, ibid., 1651, in-4, fig. — Plus. médecins

allem. du même nom ont publié dans le 18e S. des écrits peu remarquables.

GEILER. — V. GEYLER.

GEINOZ (FRANÇ.), aumônier des gardes-suisses, né dans le canton de Fribourg en 1696, mort en 1752, unissait une vaste érudition à une critique judicieuse. Il avait été reçu, en 1735, membre de l'académie des inscriptions en remplacement de Vertot. On a de lui plus. *observat.*, *recherches* et *dissertat.* dans les tom. XII, XIV, XVI, XIX, XXI et XXIII des *Mémoires de l'académie*, et il a inséré plusieurs articles intéressants dans le *Journal des savants*, dont il était un des principaux rédact. Il avait entrepris une édit. d'Hérodote, sur les MSs. de la biblioth. du roi, et il en préparait une trad. franç., que des circonstances particul. l'empêchèrent de terminer. Son *Eloge*, par Bougainville, se trouve dans le tom. XXV des *Mém.* précités.

GELADAS ou ELADAS, sculpteur grec du 5e S. avant l'ère chrét., fut le maître du célèbre Phidias. Une statue d'*Hercule* lui avait été commandée par une des tribus de l'Attique, après la cessat. d'une violente épidémie.

GELAIS (St). — V. SAINT-GELAIS.

GELALEDDIN. — V. DJELAL-EDDYN.

GÉLASE Ier (St), pape, success. de Félix II, fut élu en 492, approuva ce que son prédécess. avait fait contre Acace, et refusa d'admettre à sa communion Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait pas condamner publiquem. la mémoire de cet hérésiarque; il combattit les erreurs des eutychéens, convoqua en 494 à Rome un concile dans leq. fut dressé un canon des saintes Écritures conforme à celui que l'Église reçoit aujourd'hui, et mourut en 496, laissant un *Traité contre Eutychès et Nestorius*, ainsi que quelq. *hymnes* et *oraisons*. St Anastase II fut son successeur.

GÉLASE II, pape, né à Gaëte, fut élu en 1118, après la mort de Pascal II. Cincio Frangipani, consul de Rome, le contraignit par ses mauvais traitem. à prendre la fuite immédiatem. après son élect.; et, de concert avec l'emper. Henri V, fit élire à sa place Maurice Bourdin, sous le nom de Grégoire VIII. Gélase se retira à Gaëte, d'où il excommunia l'anti-pape et ses protecteurs. Peu après, il rentra dans Rome; mais il en fut bientôt chassé de nouveau par Frangipani. Il se réfugia alors en France, où il fut reçu avec honneur, et termina ses jours dans l'abbaye de Cluny en 1119. Ce pontife avait composé quelq. *Vies* de saints et de martyrs.

GÉLASE, dit *l'Ancien*, év. de Césarée en Palestine au 4e S., a composé en grec une *Hist. ecclésiast.* pour faire suite à celle d'Eusèbe. Il reste de lui une *Homélie, ou Discours sur l'Épiphanie.* — GÉLASE *de Cysique*, auteur grec du 5e S., a écrit une hist. du concile tenu à Nicée en 325, Paris, 1599, in-4, grec-latin. Cette histoire paraît n'être qu'un pâle roman.

GELÉE (THÉOPHILE), médecin, mort à Dieppe en 1650, avait étudié son art à Montpellier sous le profess. Dulaurens, dont il resta toute sa vie un des plus zélés partisans. Il a publié quelq. *Opuscules recueillis des leçons de Dulaurens en les années* 1587 *et* 1588, Paris, 1613, in-fol. — *OEuvres d'André Dulaurens*, recueillies et trad. en franç., Rouen, 1661, in-fol., avec fig. — *Anatomie franç. en forme d'abrégé, recueillie des meill. aut. qui ont écrit sur cette science*, etc., Rouen, 1635, 1656, 1664, 1683, in-8; Paris, 1656, 1742, in-8.

GELÉE (CLAUDE), plus connu sous le nom de *Claude Lorrain*, peintre de paysages, né au château de Chamagne en 1600, devenu orphelin à l'âge de 12 ans, alla joindre à Fribourg un de ses frères, graveur en bois, apprit sous lui les prem. éléments du dessin, et se rendit ensuite à Rome, puis à Naples, vivant du produit de son travail quand il ne pouvait recevoir de son pays la rente modique qui constituait toute sa fortune. Après y avoir suivi pend. 2 ans les leçons d'architect. et de perspective de Goffredi, bon peintre de paysages, il retourna à Rome, s'y attacha au célèbre Auguste Tassi, dont il gagna bientôt la confiance, et dans la maison duq. il resta jusqu'en 1625, où il revint dans sa patrie. Claude n'y passa guère plus d'un an : à peine avait-il fini les fresques de l'église des carmélites à Nancy, que, dégoûté de ce genre de travail, à cause du péril auquel il expose, il repartit pour Rome, où il mourut en 1682, après avoir formé et dirigé pend. plus de 20 ans une école d'où sont sortis plus. artistes distingués. On trouvera dans Baldinucci d'intéress. détails sur la vie de ce gr. peintre, dont le musée possède 16 tableaux. Outre deux magnifiques *marines*, où il a peint des vaisseaux richem. chargés entrant dans un port que bordent de chaque côté de somptueux édifices, les plus estimés pour la richesse du style et la beauté du coloris sont : *le Sacre de David ; le Débarquem. de Cléopâtre ; la Fête villageoise ; la Vue d'un port de mer au soleil couchant.* Quelq. critiques ne craignent pas d'assimiler ces chefs-d'œuvre à ceux dont il a enrichi les palais Altieri et Colonne à Rome. Claude Gelée s'est aussi exercé dans la gravure à l'eau forte, et a exécuté une suite de 28 paysages très recherchés des amat. Plus. graveurs habiles ont reproduit les ouvr. du Lorrain, notamm. Vivarès, Basan, Godefroy, Wood et Woolett.

GELLERT (CHRISTIAN-FURCHTEGOTT), célèbre littérat., né en 1715 à Haynichen près de Freyberg en Saxe, professa la philosophie à Leipsig, se fit universellem. admirer par la beauté de ses écrits et chérir par la douceur et la bonté de son caractère, et mourut en 1769. Frédéric II faisait de lui le plus grand cas et se plaisait beaucoup dans sa société. Ses *œuvres* ont été recueillies en 1784, 10 vol. petit in-8, bonne édit. On y distingue des *fables* et des *contes* (trad. en prose par Toussaint), Berlin, 1778, imités en vers par Boulanger de Rivery, Paris, 1755, trad. en vers par Mme de Stévens, Breslau, 1777, in-8. — Un recueil d'*hymnes et odes sacr.*, trad. en franç. par Éléonore-Christine de Brunswick. — *La Dévote*, comédie, copie outrée

du *Tartufe* de Molière. — *Les tendres Sœurs*, drame plein d'intérêt. — *Leçons de morale*, Leipsig, 1770, trad. en français par Pajon de Moncets, Utrecht, 1775. — *Dissertat. de littérature et de morale.* — *OEuvres mêlées*, conten. des contes et des idylles. Le principal titre de Gellert, ce sont ses fables : on y trouve un peu de monotonie et de diffusion; mais la délicatesse des pensées et la noblesse des sentim. font facilem. pardonner ces défauts.

GELLERT (Christlieb-Ehregott), frère aîné du précéd., né comme lui près de Freiberg en 1715, prof. la métallurgie à St-Pétersbourg et en Saxe, fut conseiller aux mines, chargé de l'inspect. des machines, de l'examen des minéraux et fontes, et mourut en 1795, administrateur en chef des fonderies et forges à Freiberg. Il a, le premier, introduit en grand le procédé du départ des métaux par amalgamation. On a de lui les ouvr. suiv. (en allemand) : *Élém. de la docimasie, exposés selon les principes de la théorie et de la pratique*, trad. du latin de J.-A. Cramer, Stockholm, 1746, in-8, fig.; Leipsig, 1766, in-8. — *Eléments de la chimie métallurgique*, etc., Leipsig, 1750, 1776, in-8.— *Eléments de la docimasie, ou tome XI de la chimie métallurgique pratique*, Leipsig, 1755, 1772, in-8; trad. en français par le baron d'Holbach, Paris, 1758, 2 vol. in-12, et en anglais, Londres, 1776, in-8. On trouve aussi quelq. dissert. chimiques du même auteur dans plusieurs journaux ou recueils scientifiques.

GELLI (Jean-Baptiste), né à Florence en 1498, d'un pauvre artisan, parvint à force d'études à acquérir des connaissances qui le placèrent bientôt au prem. rang de l'académie florentine. Son père était bonnetier, tailleur d'habits : Gelli prit le même état, et l'exerçait en même temps qu'il régénérait la langue, et qu'il faisait un cours public sur le Dante. Il mourut en 1563. On a de cet homme non moins savant que modeste : *Tutte le lezione fatte nell' accademia fiorentina*, Florence, 1551, in-8. — *Lettura sopra lo Inferno di Dante; Capriccj del Bottajo*, Florence, 1548, in-8. — *La Circe*, Florence, 1549, in-8, réimpr. plusieurs fois dans le 16ᵉ S. L'édit. de Venise, 1825, in-16, dirigée par Gamba, est plus correcte que les précéd. Cet ouvr. singulier a été trad. en franç. par du Parc (Den. Sauvage), Paris, 1567, 1572, in-16, et par un anonyme, ibid., 1681, in-12; des comédies, des traduct., etc. Les *Opere* de Gelli ont été publ. par Franç. Reina, Milan, 1804-07, 3 vol. in-8, avec une excellente *Notice* sur l'auteur. Cette édit. ne contient pas tous les ouvr. de Gelli, mais les plus estimés : *il Capriccj del Bottajo, la Circe*, et les deux coméd. *la Sporta* et *l'Errore*.

GELLIUS (Aulus). — V. Aulu-Gelle.

GÉLON, roi de Syracuse, profitant des dissensions qui déchiraient cette ville, s'empara de la souveraine autorité l'an 485 avant J.-C., et abandonna Géla à Hiéron, son frère. Il se disposa ensuite à porter du secours aux Grecs contre les Perses; mais il eut à combattre dans son propre pays une invasion formidable des Carthaginois commandés par Amilcar. Il les défit dans une gr. bataille près d'Himère, l'an 480. Après avoir repoussé les ennemis, il voulut abdiquer le souver. pouvoir; mais on le pressa de le garder. Ce prince mourut l'an 478 av. J.-C., regretté du peuple. Il avait imposé aux Carthaginois, après sa victoire, la loi de renoncer aux sacrifices humains.

GELU (Jacques), né vers la fin du 14ᵉ S., à Ivoy, diocèse de Trèves, fit de très bonnes études à l'université de Paris, fut ensuite attaché au duc d'Orléans, frère de Charles VI, en qualité de maître des requêtes, devint conseiller au parlem., président de la province du Dauphiné, obtint plus tard l'archevêché de Tours, passa de là à celui d'Embrun, eut long-temps la confiance du dauphin, depuis Charles VII, qui le chargea de plus. missions importantes, et mourut en 1432. On a de lui une *Apologie pour l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon, et les ambassad. du concile contre Benoît XIII* (Pierre de Lune); *Vita J. Gelu usque ad annum 1421, ab ipso conscripta*, dans le *Nov. thesaur. anecdot.* de D. Martenne; *J. Gelu ministri ebredunensis de puellâ aurelianensi dissert.*, MS. sur vélin de la bibliothèq. du roi, nº 6199, t. IV; *Rerum ab antecessoribus suis in ecclesiâ ebredunensi gestarum breve compend.*

GEMELLI-CARERI (Jean-François), célèbre voyageur, né à Naples en 1651, fut reçu docteur en droit. Cédant ensuite à son goût pour les voyages, il parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, servit comme volontaire en Hongrie, visita ensuite le Portugal, l'Espagne, et revint par Gênes dans sa patrie en 1689. Des chagrins domestiq. l'ayant décidé à de nouveaux voyages, il s'embarqua en 1693 pour se rendre à Malte, passa à Alexandrie, remonta le Nil, fut bien accueilli au Kaire par le consul Maillet, visita les antiquités de la Haute-Égypte, parcourut ensuite la Syrie et la Palestine, une partie des côtes de l'Asie-Mineure et de la Turquie d'Europe, revint en Asie par la mer Noire, traversa les montagnes de l'Arménie, la Géorgie, la Perse, visita Ispahan, Schiras, les ruines de Persépolis, passa dans l'Hindoustan, et fut présenté au célèbre Aureng-Zeb. Peu de temps après, profitant d'un navire portugais destiné pour la Chine, il se rendit de Goa à Macao, s'avança jusqu'à Pé-King, obtint une audience de l'emper., fit une excurs. jusqu'à la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie-Septentrionale, revint à Macao, passa à Manille, de là à Acapulco, visita le Mexique, l'île de Cuba, et vint débarquer à Cadix en 1698. La même année, il était de retour à Naples, après avoir traversé de nouv. l'Espagne, le midi de la France, les états de Gênes, le Milanais, la Toscane et l'état ecclésiastiq. On ignore l'époque de sa mort; mais on sait qu'il survécut encore long-temps à ses voyages, dont il publia la relation sous le titre de *Giro del mondo* (Tour du monde), Naples, 1699, 1700, 6 vol. in-12, avec fig., réimpr. plus. fois, notamment en 1721, 9 vol. in-12. On trouve dans cette dernière édition les *Viaggj in Europa*, publ.

pour la prem. fois séparém., Naples, 1701, 2 vol. in-8, avec une vue du château de Versailles. Le *Giro del mondo* a été trad. en franç. sous le titre de *Voyage autour du monde*, par Le Noble, Paris, 1719, 6 vol. in-12, avec fig. M. de Humboldt, dans son jugement sur l'ouvr. de Gemelli, ne craint pas d'établir une sorte de parallèle entre ce voyageur et M. de Châteaubriand.

GEMINIANI (François), musicien, né à Lucques vers 1666, reçut ses prem. leçons à Milan, du célèbre Gobbo (A. Lonati), apprit ensuite le contrepoint à Rome sous Alexandre Scarlati, et suivit aussi les cours de Corelli, dont il devint l'élève le plus distingué. Après avoir parcouru les principales villes de l'Italie, il fut conduit à Londres par un seigneur anglais en 1714, se fixa dans la Grande-Bretagne, et mourut à Dublin en 1762, âgé de 96 ans. On a de lui plus. ouvr. théoriques tels que : *Traité du bon goût, et règles pour exécuter avec goût; Leçons pour le clavecin; l'Art de jouer du violon*, etc.; *l'Art d'accompagnement, ou Méthode nouvelle pour exécuter proprement et avec goût la basse continue sur le clavecin*, Londres, 1742. — *Guide ou Dictionnaire harmonique pour l'harmonie et la modulation*, ibid., 1742.—Un gr. nombre de composit. gravées, telles que sonates, trios, *concerti*, pour le violon, etc.

GÉMINUS, nom d'un auteur que l'on croit avoir vécu à Rome vers le temps de Sylla et de Cicéron, et qui a écrit en grec une *Introduct. à l'étude des phénomènes célestes*, ouvrage un peu superficiel, mais simple et lumineux, impr. pour la première fois à Altorf en 1590, avec la trad. lat. d'Hilderic, et inséré par le P. Petau dans son *Uranologion*, ou collect. d'écrits relatifs à l'astronomie. Il paraît que Géminus avait composé aussi un *Traité de mathématiq.*, dont Proclus a profité dans son *Commentaire* sur Euclide.

GÉMISTE (George), surnommé *Pléthon*, philologue et philos. platonicien, né à Constantinople dans le 15e S., fut du nombre de ces Grecs malheureux et savants qui vinrent chercher un asile en Italie après la chute de l'empire. Gémiste, admis à la cour du premier des Médicis, se déclara le champion de Platon contre Aristote dans la dispute qui s'éleva entre les partisans de ces deux philosophes. Les écrits qu'il publia à cette occasion, ainsi qu'un gr. nombre d'autres sur différ. sujets, sont presque tous tombés dans l'oubli. Nous nous bornerons à citer les princip., tous écrits en grec : *De platonicæ atque aristotelicæ philosophiæ differentiâ*, Bâle, 1574, in-4; Paris, 1541, in-8.—*Oracula magica Zoroastris*, Paris, 1538, 1699, in-4 et in-8. — *De gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam, tractatio duobus lib. digesta*, Venise, 1503, in-fol., plus. fois réimpr. La meill. édit. est celle de Leipsig, 1770, petit in-8. Cet ouvr. a été trad. en franç. par Saliat, Paris, 1556. C'est sur un MS. corrigé par Gemiste que Calderino a trad. en lat. la *Géographie de Ptolomée*, publ. en 1478. Il avait fait un extrait des liv. VII, VIII et IX de la *Géographie de Strabon*, dont Laporte-Dutheil s'est servi pour sa traduct de ce géographe. Fulleborn a publ. en 1792 l'*Oraison funèbre*, composée en grec par Gemiste, de l'impératr. Cléopé (morte en 1433), avec une autre pièce du même genre. — Gemiste (Jean), Grec réfugié en Italie, est auteur d'un poème intitulé : *Protrepticon et pronosticon ad Leonem X, pontificum maximum*, Ancône, 1516, in-4, de 36 feuillets non chiffrés. Ce livre est de la plus grande rareté.

GEMMA (Régnier), surn. *Frisius* ou *le Frison*, né dans la Frise en 1508, acquit une gr. célébrité comme astronome, et fut souv. consulté par l'empereur Charles V. Il excellait à fabriquer des instruments de mathématiq., et il mourut à Louvain en 1555. On a de lui : *Arithmeticæ practicæ methodus facilis*, Anvers, 1540, in-8. — *De radio astronomico et geometrico liber*, ibid., 1545, in-4. — *De annuli astronomici usu*, ibid., 1548, in-8. —*De principiis astronomiæ et cosmographiæ*, etc., Paris, 1547, in-8; Anvers, 1548, in-12; trad. en franç. par Boissière, Paris, 1582, in-8.—*De astrolabio catholico et usu ejusdem*, Anvers, 1556, in-8. — *Carta sive mappa mundi*, Louvain, 1540. Il a donné plus. éditions corrigées et augmentées de la *Cosmographia* de P. Apianus, trad. en français, Anvers, 1544, in-4. — Gemma (Corneille), fils du précéd., né en 1535, à Louvain, y fut reçu doct. en médecine, devint professeur de l'université, et mourut en 1579. Il a laissé : *De arte cyclognomicâ tomi III*, etc., Anvers, 1569, in-4. — *De stellâ peregrinâ quæ superiori anno* (1572) *apparere cœpit*, etc., 1573, in-4.—*De naturæ divinis characterismis, seu raris et admirandis spectaculis, etc., lib. II*, Anvers, 1575, in-8.—*De prodigiosâ specie naturâque cometæ anni* 1577, etc., ib., 1578, in-12.

GENDRE (Le). — V. Legendre.

GENDRON (Claude DESHAIS), médec., né dans la Beauce en 1663, fut reçu docteur à la faculté de Montpellier, devint ensuite méd. du duc d'Orléans, régent, et mourut en 1750. Lié avec les savants et les personnages les plus distingués de son temps, ce médecin avait acquis une grande réputation comme praticien. Le seul ouvrage qu'il ait publié a pour titre : *Recherches sur la nature et la guérison des cancers*, Paris, 1700, in-12. — Gendron (Louis-Florentin Deshais), neveu du précédent, fut profess. et démonstrateur oculiste à l'école de chirurgie de Paris. On a de lui : *Lettres sur plus. maladies des yeux causées par l'usage du rouge et du blanc*, 1760, in-12. — *Traité des maladies des yeux, et des moyens et opérations propres à leur guérison*, 1770, 2 vol. in-12. — Gendron (Pierre), médecin établi en Portugal, a publ. un traité d'hygiène publique sous ce titre : *Tratado da conservaçao da sanda dos povos*, impr. à Paris, 1756, in-8.

GÉNÉBRARD (Gilbert), bénédictin de la congrégat. de Cluny, né à Riom vers 1537, fit ses études à Paris, fut reçu doct. de la maison de Navarre, professa le grec au collége royal, voyagea en Italie, et fut bien accueilli du pape Sixte V. Plus tard, Génébrard se jeta dans le parti de la

Ligue, et devint l'un de ses champions les plus remarquables. Le duc de Mayenne récompensa son zèle fanatique en sollicitant pour lui l'archev. d'Aix, dont le pape Grégoire XIV lui envoya les bulles d'investiture. La Provence s'étant déclarée pour Henri IV, que Génébrard n'avait cessé jusqu'alors de poursuivre avec acharnement dans ses sermons, le parlem. d'Aix procéda contre ce prélat. Un arrêt du 26 janvier 1596 condamna au feu un livre qu'il avait fait contre le concordat, déclara l'aut. déchu de son archevêché, et le bannit à perpétuité. Mais Henri IV adoucit ce jugement, et permit à Génébrard de se retirer au prieuré de Semur, dont il était titulaire, et où il mourut en 1597. Parmi le gr. nombre d'ouvr. qu'il a laissés, et dont on peut voir la liste dans le P. Niceron (t. XXII), nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Alphabet hébreu, avec le Décalogue en hébreu et la version lat.*, Paris, 1567, in-8. — *Isagoge rabbinica ad legenda et intelligenda Hebræorum et Orientalium sine punctis scripta*, etc., ibid., 1563, 1587, in-4. — *Psalmi Davidis, calendario hebræo, syro, græco-latino, argumentis et comment.*, etc., etc., 1577, in-8. — *Canticum canticorum versibus iambicis et commentariis explicatum*, etc., 1585, in-8. — *Seder Olam Zuta* (en hébreu), avec la version lat. intit. : *Hebræorum breve chronicon, sive Compendium de mundi ordine et temporibus*, 1572, in-8. — *Chronographiæ lib. IV*, 1580, in-fol. — *Liber de jure et necessitate sacrarum electionum ad Ecclesiæ gallicanæ redintegrationem*, Paris, 1593, in-12; Lyon, 1594; Liége, 1601 : c'est cet ouvr. qui fut condamné au feu par le parlem. — *De clericis præsertim episcopis, qui participârunt in divinis scienter et sponte cum Henrico Valesio post cardinalicidium T. P. (theologi parisiensis) assertio, ejusque illustratio*, 1589, in-8 : dans ce livre, Génébrard déclare excommuniés tous ceux qui ont communiqué avec Henri III après le meurtre du cardinal de Guise. — *Oraison funèbre de P. Danes*, Paris, 1577, in-8.

GENEBRIER, numismate, mort vers 1750, n'est connu que par les écrits suiv. : deux *Dissertat.*, la 1re sur des médailles de *Magnia-Urbica*, que l'auteur prétend avoir été femme de l'emper. Carus; l'autre sur une médaille de *Nigrinianus*, Paris, 1704, in-8. — *Lettre sur une médaille singulière de Carausius*, dans le *Mercure*, sept. 1731. — *Hist. de Carausius, emper. de la Grande-Bretagne*, etc., Paris, 1740, in-4. Il paraît que l'aut. avait fait à ce sujet un voyage en Angleterre, où il fut bien accueilli par les antiquaires et principalement par le comte de Pembrok.

GENÈS *d'Arles* (St), exerçait dans le 3e S. l'office de greffier ou de notaire à Arles, lorsque l'empereur Maximien-Hercule voulut y faire publ. un édit de proscription contre les chrétiens. Après s'être refusé à transcrire cette loi de sang sur les registres publics, Genès, pour se dérober aux persécutions qu'il avait encourues, prit la fuite, fut découvert, et eut la tête tranché sur les bords du Rhône. Sa fête est marquée au 25 août dans le *Martyrol.*, et on trouve sa *Vie* à la suite des *Lettres de St Paulin*. — St Genès *de Rome*, comédien, se convertit subitem. à la foi, et subit le martyre sous Dioclétien, l'an 286, suivant les uns, ou suivant d'autres en 303. L'Église célèbre sa fête le 25 août. — On cite deux autres saints du même nom, l'un év. de Clermont en Auvergne, mort vers 662, est honoré le 3 juin au diocèse de Clermont ; et l'autre, success. de St Chaumont sur le siége épiscopal de Lyon, mort dans cette ville en 681, avait été chapelain de la reine Bathilde.

GÈNES. Cette ville s'étend le long de la mer, au sud d'une partie des états du roi de Sardaigne. Elle fut d'abord brûlée par les Carthaginois, jaloux de son commerce; les Romains la relevèrent et la prirent sous leur protection. Placée sur le passage des Barbares, elle eut le sort de l'ancienne Ligurie, dont elle faisait partie, et fut tour à tour la proie des Huns, des Gépides, des Goths, des Hérules et des Lombards. Charlemagne la soumit; Pépin lui donna des comtes. Indépendante au 9e S., Gênes obéit successivem. à des consuls, à des podestats, à des conseils-souverains, à des capitaines du peuple; tantôt en guerre contre Pise ou Venise, tantôt agitée par des discordes civiles, elle obtint néanmoins par son commerce et ses richesses une gr. prépondér. en Italie. En 1339, Simon Boccanegra fut élu doge, et après cinq ann. d'une heureuse administrat. il abdiqua et se retira à Pise. Murta, doué de toutes les vertus civiles, lui succéda; sous lui Vigneso, général habile, conquit à sa patrie l'île de Chio. Alors Gênes, maîtresse de la navigation dans la mer Noire, et victorieuse de Venise à la Sapienzia, est au plus haut point de sa puissance. Mais la défaite de la Chiozza, que lui font éprouver les Vénitiens, est le signal de sa décadence. Elle perd ses colonies, et devient le théâtre des troubles les plus fréquents et des révolutions les plus sanglantes. Gouvernée, tantôt par les nobles, tantôt par les bourgeois, par les Adorne et les Frégose, les rois de France, les ducs de Milan ou les marquis de Montferrat, dans la plus complète anarchie, elle est enfin sauvée par le génie d'André Doria qui, en 1528, y établit une sage aristocratie et le gouvernem. des doges. La conjurat. de Fiesque contre la liberté en 1547 n'a aucun résultat, et Gênes conserve son indépend. et son gouvernem. jusqu'en 1746, qu'elle tombe au pouvoir des Autrichiens. Elle s'y soustrait bientôt par le secours de la France, à laq. elle cède la Corse en 1768. Dès-lors elle cesse d'être une puissance en Europe; relevée un instant en 1796 sous le nom de république ligurienne, puis réunie à l'empire franç., elle est cédée en 1815 au roi de Sardaigne.

GENESIUS (Josèphe), histor. du Bas-Empire, né dans le 10e S., n'est connu que par la mention qu'a faite de lui Jean Scylitza, sans entrer d'ailleurs dans aucun détail à son égard. Il est auteur d'une *Histoire* de l'empire grec, commençant à l'année 813 et finissant en 886, à la mort de l'emper. Basile-le-Macédonien. Elle a été impr. pour la prem.

fois en grec et en latin sur un MS. de la bibliothèque de J.-M. Burckard, Venise, 1733, in-fol. Ce vol., dans leq. on a réuni plus. autres opusc. sur le même sujet, se joint à la collect. de l'*Hist. byzantine*, impr. au Louvre.

GENEST (Charles-Claude), littérat., né à Paris en 1639, de parents pauvres, s'embarqua pour les Indes avec l'intention d'y chercher fortune; pris en mer par les Anglais, il fut conduit à Londres, où il devint maître de franç., et acquit une grande connaissance des chevaux. Étant passé ensuite au service du duc de Nevers, il accompagna ce seigneur dans les campagnes de 1672 et 73. Bossuet et Malézieu le placèrent en qualité de précepteur auprès de M[lle] de Blois, fille natur. de Louis XIV, et depuis femme du régent. Cette éducation terminée, il s'attacha à la duchesse du Maine qui lui donna un logement. C'est là qu'il perfectionna son éducation, assez négligée, et qu'il apprit le latin à l'âge de 40 ans. Il avait pris l'habit ecclésiastique étant au service du duc de Nevers; et la duchesse du Maine lui fit avoir une abbaye; plus tard il obtint du régent une pension de 2,000 francs sur l'archev. de Sens. L'abbé Genest mourut en 1719: il avait été reçu membre de l'Acad. franç. en 1689. On a de lui la philos. de Descartes en vers, sous ce titre: *Principes de philosophie, ou Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, Paris, 1716, in-8: ouvr., dit Voltaire, qui signale plus la patience de l'aut. que son génie; quatre tragédies, *Zélonide*, *Polymnestor*, *Joseph* et *Pénélope*: cette dern. est restée au théâtre, bien qu'elle obtint le moins de succès dans le temps; enfin un recueil d'*Odes* sur les conquêtes de Louis XIV. Genest eut part au rec. intit.: *les Divertissem. de Sceaux*, Trévoux, 1712, 2 vol. in-12. Sa *Vie*, dans les *Mélanges* de Michault, est de l'abbé d'Olivet.

GENET (François), év. de Vaison, né à Avignon en 1640, mort en 1702, avait d'abord été chanoine, puis théologal de la cathédrale d'Avignon. L'appui qu'il prêta dans son diocèse aux filles de l'Enfance de Toulouse lui attira quelq. tracasseries, et même un exil de 15 mois à l'île de Ré. Ce prélat est aut. du livre intit.: *Théologie morale, ou Résolution des cas de conscience*, mais plus connu sous le nom de *Morale de Grenoble*, et dont il existe plus. édit.; la meilleure est celle de Rouen, 1739, 8 vol. in-12: cet ouvr. a été trad en lat., 1702, 7 vol. in-12, par le frère de l'aut., mort en 1716, prieur de Ste-Gemme, et aut. d'un livre intit.: *Cas de conscience sur les sacrements*, 1710, in-12.

GENET (Edme-Jacques), secrét. interprète de Monsieur, mort à Paris en 1781, est aut. des ouvrages suiv.: *Hist. des différ. siéges de Berg-op-Zoom*, 1747. — *Lettres choisies de Pope*, trad. de l'angl., 1754, 2 vol. in-12. — *La Vérité révélée*, 1755, in-12. — *Le Peuple instruit*, etc, 1756, in-12. — *Le peuple juge*, 1756, in-12. — *Petit Catéchisme politique des Anglais*, 1757, in-12. — *État politique actuel de l'Angleterre*, ouvr. périodique, 1757-59, 10 vol. in-12. — *Mém. pour les ministres d'Angleterre contre l'amiral Byng*, trad. de l'angl., 1757, in-12. — *Essais histor. sur l'Angleterre*, 1761, 2 vol. in-12. — *Lettre au comte de Bute, sur la retraite de M. Pitt*, trad. de l'angl., 1761, in-8. — *Nouvelle Lettre au comte de Bute*, etc., 1762, in-8. — *Table ou abrégé des 135 volumes de la Gazette de France*, etc., Paris, 1768, 3 vol. in-4. — Genet, fils du précéd., est aut. des ouvr. suiv.: *Hist. d'Éric IV, roi de Suède*, trad. du Suédois, 1777, 2 vol. in-12. — *Recherches sur l'ancien peuple finois*, etc., traduit du suédois, 1778, in-8.

GENET. — V. Campan.

GENÈVE. La république de Genève est une ville dont le territoire est très borné. Elle est située sur le Léman. Genève existait av. Jules-César; déjà célèbre et riche, elle était un passage fréquenté des Gaules en Italie. Après avoir long-temps appartenu aux Vandales et à d'autres peuples conquér., elle passa aux Bourguignons. En 620 Clotaire lui donna une forme de gouvernem.; à la fin du 8e S. Charlemagne y tint une assemblée des états; elle avait dès-lors des comtes et des évêq.; un sénat gouvernait la ville. La forme si compliquée de son gouvernem. produisit souv. des troubles. La position de Genève entre la Suisse et la France a fait que les nouv. opinions répandues dans ces deux états ont été se fixer chez elle, et qu'elle a été nommé la Rome de la réforme. Parmi les prédicants venus de France se trouvait le fameux Calvin. Chassé par les catholiques, il fut rappelé en 1639, et prit à Genève un empire absolu; il devint comme dictat. de la république. Depuis la fin du 16e S. les entreprises des ducs de Savoie sur Genève ont été fréquentes: la Suisse et la France l'ont protégée contre ces tentatives. La constitut. de ce pays a beauc. varié: on peut dire qu'elle est aristocratique et démocratique en même temps. Le dern. réglem. qui l'a fixée est de 1768, sous la garantie de la France et du corps helvétique. Genève a été incorporée à l'empire franç. sous le nom de départ. du Léman; elle est maintenant redevenue ville libre, et forme un canton suisse.

GENÈVE (Robert de), pape sous le nom de Clément VII, élu à Fondi en 1378, était frère du comte Amédée de Genève, et fut d'abord chanoine de Paris, év. de Térouanne, puis de Cambrai, et promu au cardinalat par Grégoire XI. Il n'avait que 36 ans lorsqu'il fut appelé à la chaire de St-Pierre; mais on avait besoin d'un homme ferme et courageux pour l'opposer à Urbain VI, élu à Rome d'une manière tumultueuse, et cette raison décida le choix des cardinaux. C'est alors que commença le fameux schisme d'Occident, où l'on vit jusqu'à trois compétit. se disputer la tiare et partager les suffrages des puissances, ainsi que l'obéissance des peuples. Robert, qui fixa sa résidence à Avignon (Urbain VI continuant de résider à Rome), ne fut reconnu par la France que sous Charles V. Urbain VI étant mort, Clément VII eut pour nouvel adversaire Boniface IX, élu à Rome. Pour soutenir leurs prétentions respectives, ces

deux papes se livrèrent à des excès qui éveillèrent le zèle de l'univ. de Paris. Ce corps, qui exerçait alors une gr. influence, imagina un projet d'union et de cession réciproque que rejeta Clément VII. Toutefois la démarche de l'univ. lui causa un violent chagrin, et il mourut d'apoplexie en 1394, après un pontificat d'environ 16 ans. Robert de Genève n'est point admis au nombre des papes légitimes, puisqu'on voit un autre pape, Jules de Médicis, prendre à son avénem. au pontificat le nom de Clément VII (*v.* ce nom).

GENEVIÈVE (Ste), patrone de Paris, naquit à Nanterre vers 423. Selon une tradition populaire, ses parents étaient pauvres, et elle n'était elle-même qu'une simple bergère; mais il est plus probable qu'elle naquit dans l'aisance et de parents distingués. Elle fut élevée dans la piété, et désira se consacrer à Dieu. St Germain, passant par Nanterre, la confirma dans ces sentiments, et, lui ayant mis au cou une petite médaille de cuivre sur laq. était gravée la croix, il lui prescrivit de renoncer aux ornem. mondains. A 15 ans elle prit le voile, et mena dès-lors la vie la plus austère. Ayant peu après perdu ses parents, elle se retira dans Paris chez sa marraine. On doutait de la sincérité de sa piété; mais elle eut bientôt une gr. occasion de faire taire la calomnie. Lors de l'invasion d'Attila, roi des Huns, les Parisiens effrayés voulaient quitter leur ville : Geneviève les en détourna, leur prédisant que Paris serait épargné; sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Depuis, on n'eut plus pour la sainte que des sentiments de vénération; rien ne se faisait sans qu'on la consultât. Quelq. années plus tard, Paris se trouvant affligé de la disette, elle parvint à procurer aux habitants des vivres en abondance. On croit qu'elle contribua à la conversion de Clovis. Elle mourut âgée de 88 ans, vers 512, le 3 janvier, et fut enterrée dans l'église de St-Pierre et St-Paul, qui dep. porta son nom. Ses reliques, conservées pendant douze siècles, furent publiquem. brûlées pendant la révolution. On a plus. *Vies* de Ste Geneviève; la plus ancienne remonte jusqu'à l'an 530; parmi celles qui parurent depuis, on estime surtout celle du P. Charpentier, Paris, 1687, in-8.

GENEVIÈVE DE BRABANT, fille d'un duc de Brabant, épousa Siffroi ou Sigefroi, palatin d'Offtendick, seigneur de Simmeren près de Trèves. Ce seigneur ayant été obligé de quitter son épouse pour se rendre à l'armée que Charles Martel conduisait contre les Sarrasins (732), confia Geneviève à la garde de Golo, son intendant, la laissant enceinte sans le savoir. Golo chercha, mais sans succès, à séduire la femme de son maître, et pour se venger il l'accusa auprès de Siffroi d'infidélité, disant qu'elle venait de mettre au jour le fruit de son adultère. Le seigneur ordonna de noyer la mère et l'enfant; mais les domestiq. que Golo chargea d'exécuter cet ordre barbare, touchés de pitié pour les deux victimes, leur conservèrent la vie et les abandonnèrent dans le lieu où ils devaient les faire périr, au milieu d'une forêt impraticable. Geneviève ainsi délaissée vécut, dit-on, dans les bois, et éleva son enfant, se nourrissant de fruits sauvages et du lait d'une biche qui s'attacha à eux. Cinq ans après, Siffroi lui-même, chassant dans la forêt, fut conduit par la biche qu'il poursuivait dans la grotte qu'habitait Geneviève. Le palatin ne reconnut pas d'abord son épouse, mais après l'avoir interrogée, il découvrit bientôt qui elle était, et instruit de son innoc., il la ramena dans son château et la rétablit dans ses honn. Geneviève fit ériger dans le lieu où elle avait été trouvée une chapelle à la Vierge, dont il reste encore, dit-on, quelq. ruines. L'aventure touchante de Geneviève a fourni le sujet de plusieurs tragédies, drames et romans; elle est surtout fort connue par des chants populaires. Il existe en franç. une histoire de Geneviève de Brabant, par le P. Cérisier, jésuite; elle est intitulée *l'Innocence reconnue*, Paris, 1647, in-8.

GENGA (Jérôme), peintre et architecte, né à Urbin vers 1476, mort en 1551, fut le compatriote et l'ami du célèbre Raphaël. On cite de lui plus. tableaux très estimés que l'on voit encore à Sienne, à Urbin et à Césène. Comme architecte, il a travaillé à la restauration ou à l'embellissement de plusieurs palais des ducs d'Urbin, auxquels il fut attaché, aux fortifications de la place de Pesaro; et c'est à lui que l'on doit la restauration du palais archiépiscopal de Mantoue. Il joignait à ses talents en peinture et en architecture ceux de sculpteur et de musicien, et il avait écrit sur ces arts plus. petits traités qui ont été long-temps conservés dans sa famille. Vasari a écrit la *Vie* de cet artiste. — Genga (Barthélemi), fils du précéd., né à Césène en 1518, fut architecte comme son père, et, après la mort de celui-ci, devint intendant-général des bâtiments publics du duché d'Urbin. Sa réputation s'étant étendue jusque dans les pays étrangers, il fut demandé au duc d'Urbin par le gr.-maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, pour mettre en état de défense l'île de Malte. Il y traça le plan de la cité Valette, de quelques églises, du palais du grand-maître, et mourut en 1558.

GENGHIS-KHAN. — V. Djenguys-Khan.

GENISSIEUX (J.-J.-V.), né vers 1756, était avocat au parlement de Grenoble quand la révol. française éclata. Il en embrassa les principes avec l'ardeur de la jeunesse, et fut député à la convent. nation., où il vota la mort de Louis XVI. Nommé ministre de la justice sous le direct., il ne garda le portefeuille que pendant 3 mois. La révolution du 18 brumaire acheva de détruire toutes ses espérances. Il fut cepend. nommé juge au tribunal d'appel de la Seine, et conserva cette place jusqu'à sa mort, en 1804.

GENLIS (Stéphanie-Félicité DUCREST de SAINT-AUBIN, comtesse de), depuis marquise de Sillery, née à Champcery, près Autun, en 1746, fut reçue au chap. noble d'Alix, et prit le nom de comtesse de Lancy. Son père, forcé de vendre son château de St-Aubin, alla à St-Domingue, et il en revenait avec une somme considérable, lorsque, pris par les Anglais, il eut occasion de connaître le comte

de Genlis, autre prisonn. français, qui assura la fortune de sa fille en l'épousant. Mme de Genlis, nièce de Mme de Montesson, dont le faible duc d'Orléans couronna l'ambition par un mariage secret, suivit sa tante au Palais-Royal; attachée à la duchesse de Chartres, elle l'accompagna dans ses voyages en France et en Italie; puis, se vouant à l'éducat. de deux filles jumelles de la princesse, elle entra au couvent de Belle-Chasse; les trois fils du duc de Chartres lui furent confiés, avec le titre inusité de *gouverneur*. Sa réputat. littéraire venait de s'établir par son *Théâtre d'éducat.*, *Adèle et Théodore*, *les Veillées du château*, etc. Quand la révolut. éclata, elle embrassa naturellem. le parti orléaniste. Péthion, qui la protégeait de sa popularité, lui ménagea le moyen d'échapper avec Mlle d'Orléans aux prem. dangers, en passant en Angleterre; rappelée à Paris, il lui fallut fuir de nouveau, et se séparer de son élève, qui rejoignit à Fribourg la princesse de Conti. Dans ses courses, Mme de Genlis ne négligeait pas l'étude; heureuse si, dans les ouvrages qui sortaient de sa plume féconde, elle avait toujours respecté la morale! Ses opinions politiques, d'un autre côté, l'avaient mise à l'index des émigrés. Le *Précis de ma conduite*, flagornerie du directoire, n'était pas de nature à la réconcilier avec eux. Bonaparte, qui rouvrit pour elle l'entrée de la France, lui accorda, avec une pension, un logem. à l'Arsenal. Le salon de Mme de Genlis redevint alors ce qu'il avait été naguère; mais sa malencontreuse publication sur *l'Influence des femmes dans la littérature*, où elle flagellait d'une main jalouse certaines célébrités, et ses critiques de la *Biographie universelle*, à laquelle elle avait refusé de participer, armèrent contre elle les journaux, qui signalèrent sans pitié les erreurs de sa conduite aussi-bien que les défauts de ses ouvrages. Au surplus, la conversion de Mme de Genlis, pour avoir pris conseil des événements, n'en était pas moins réelle. Depuis la restauration, elle vécut du produit de ses ouvr., joint à une pension du duc d'Orléans. Elle mourut à Paris le 31 déc. 1831, à 85 ans. Le mérite de Mme de Genlis, comme auteur, est inégal, parce qu'elle a beauc. trop écrit; il y avait de l'égoïsme littér. dans ses appréciations, et par conséquent une partialité puérile quand elle parlait d'elle-même, se rappelant les plus petits détails qui la concernaient, et les inventant au besoin, lorsqu'elle ne se les rappelait pas : c'était encore la manie de sa vieillesse. Outre des discours sur différ. sujets, et plus. opusc. peu import., on lui doit : *les Veillées du château*, Paris, 1784, 3 vol. in-8. — *Les Jeux champêtres des enfants*, *l'Ile des monstres*, conte de fées, pour faire suite aux *Veillées du château*, Paris, 1821, in-12. — *Les Chevaliers du Cygne, ou la Cour de Charlemagne*, conte histor. et moral, pour servir de suite aux *Veillées du château*, Hambourg, 1795, 2 vol. in-8. — *Les Veillées de la chaumière*, Paris, 1823, in-8, et 2 vol. in-12. — *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*, 1791, 2 vol. in-8 et in-12. — *Les petits Émigrés, ou Correspondance de quelques enfants*, 1798, 2 vol. in-8 et in-12. — *Annales de la vertu*, 1802, in-8, ou 5 v. in-12. — *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*, Paris, 1802, in-8 et in-12. — *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles*, Paris, 1802, in-8. — *La maison rustique, pour servir à l'éducat. de la jeunesse, ou Retour en France d'une famille émigrée*, ouvrage où l'on trouve les détails relatifs à l'économie domestique et à tous les genres de culture, Paris, 1810, 3 vol. in-8; et 1826, 4 vol. in-12. — *Arabesques mythologiques, ou les Attributs de toutes les divinités*, 1810, 2 vol. in-12, avec fig. coloriées d'après les dessins originaux de l'aut. — *La Botanique historique et littéraire, contenant* etc., 1810, in-8, et 2 vol. in-12. — *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducat.*, Paris, 1782, 3 vol. in-8 et 3 vol. in-12. *Alphonse*, Paris, 1809, in-8 ou 2 v. in-12. — *Alphonsine, ou la Tendresse maternelle*, Paris, 1806, 2 vol. in-8, ou 3 vol. in-12. — *Les Battuécas*, Paris, 1814, 1816, 1817, 2 vol. in-12. — *Les Vœux téméraires, ou l'Enthousiasme*, Paris, 1799, 3 vol. in-12. — *Les Mères rivales, ou la Calomnie*, Paris, 1800, 4 vol. in-8 et 4 vol. in-12. — *Le Siége de La Rochelle, ou le Malheur de la conscience*, Paris, 1808, in-8 et 2 vol. in-12. — *Bélisaire*, Paris, 1808, in-8, ou 2 vol. in-12. — *Les Bergères de Madian, ou la Jeunesse de Moïse*, poème en prose en VI chants, Paris, 1812, in-12 ou in-8. — *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, in-8 et 2 vol. in-12. — *La duchesse de La Vallière*, Paris, 1804, in-8; 11e édit., 1823, 2 vol. in-12. — *Mme de Maintenon, pour servir de suite à l'Histoire de Mme de La Vallière*, Paris, 1806, in-8 et 2 v. in-12. — *Mlle de Clermont*, nouvelle historiq., Paris, 1802, in-18. — *Mlle de Lafayette, ou la Suite de Louis XIII*, Paris, 1813, in-8 et 2 vol. in-12. — *Histoire de Henri-le-Grand*, Paris, 1815, 2 v. in-8, et 1816, 2 vol. in-12. — *Jeanne de France*, nouvelle historique, Paris, 1816, 1818, 2 vol. in-12. — *Souvenirs de Félicité L****, Paris, 1804, 2 vol. in-12. — *Les Soupers de la maréch. de Luxembourg*, Paris, 1828, in-8. — *Les Dîners du baron d'Holbach*, etc., 2 vol. in-12. — *Mémoires inédits sur le 18e S. et la révolut. franç., depuis 1793 jusqu'à nos jours*, Paris, 1825, 10 vol. in-8. — *Dictionn. critique et raisonné des étiquettes de la cour, des usages du monde*, etc., Paris, 1818, 2 vol. in-8. — *De l'influence des femmes sur la littér. franç., ou Précis de l'hist. des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, 1811, in-8 et 2 vol. in-12. — *Observat. critiques pour servir à l'histoire littéraire du 19e S., ou Réponse de Mme de Genlis à M. F. et N. L.*, etc., Paris, 1811, in-8 de 104 pag. — *La Feuille des gens du monde, ou Journal imaginaire*, Paris, 1812, in-8. — *Précis de ma conduite pendant la révolution*, Hambourg, 1796, in-8 et in-12. — *Les Monuments religieux, ou Description critique et détaillée des monum. religieux*, etc., 1805, in-8. — *La Religion considérée comme unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, 1787, in-8. — *Théâtre à l'usage des jeunes personnes, ou*

Théâtre d'éducation, Paris, 1779-80, 4 vol. in-12, et 1795, 5 vol. in-12. — *Théâtre de société*, Paris, 1781, 2 vol. in-8 et 2 vol. in-12. — *Le La Bruyère des domestiques*, précédé de *Considérations sur l'état de domesticité en général*, et suivi d'une *Nouvelle*, Paris, 1827, in-8 et 2 vol. in-12. — *Manuel du voyageur, contenant les expressions les plus usitées en voyage et dans les circonstances de la vie*, en 4 langues, anglaise, allemande, française, italienne, Breslau, 1807, in 8. — *Herbier moral*, Paris, 1801, in-8 et in-12. — *Examen critique* de l'ouvrage intit. : *Biographie universelle*, Paris, 1811-12, 2 parties in-8.

GENNADE, patriarche de Constantinople, élu en 458, tint l'année suivante un synode pour terminer les disputes qui divisaient l'Église d'Orient au sujet du concile de Chalcédoine, réforma plus. abus, et prit surtout des mesures contre la simonie et l'ignorance des prêtres. Il mourut en 471. Il avait composé un *Comment. sur Daniel*; des *Homélies sur l'Eucharistie*; une *Lettre synodique contre les simoniaques*; et quelques autres ouvr. dont il ne reste que des fragments. — GENNADE DE MARSEILLE florissait à la fin du 5e S. Il avait composé un assez gr. nombre d'ouvr., dont il ne nous est parvenu que deux : *Tr. des hommes illustres ou des écrivains ecclés.*, qui continue le *Catalogue* de St Jérôme, auquel on le joint ordinairement; le *Tr. des dogmes ecclés.*, que l'on a quelquefois, mais à tort, attribué à St Augustin. On a fortem. soupçonné l'orthodoxie de Gennade; il paraît, dans plus. passages de ses écrits, favoriser l'erreur des semi-pélagiens, et il loue ouvertement Fauste de Riez, qui était entaché de cette hérésie. Le *Traité des écrivains ecclés.* se trouve dans la *Bibl. eccl.*, Hambourg, 1718, in-fol.: celui des *Dogmes* a été publié à Hambourg, 1594 et 1614, in-4.

GENNADE. — V. SCHOLARIUS.

GENNARI ou GENARI (BENOIT), dit *l'Ancien*, peintre italien, né dans le duché de Ferrare vers le milieu du 16e S., fut le maître du Guerchin. On voit dans la galerie de Milan un tableau de cet artiste représent. *le Repas du Sauveur avec les voyageurs d'Emmaüs*; cette composition, tout à la fois noble et simple, peut être placée à côté de celle du Titien sur le même sujet. Le musée possède un tableau de cet artiste : *la Vierge allaitant l'enfant Jésus*. — Barthélemi GENNARI, fils aîné du précédent, né en 1594, se livra aussi à la peinture, et travailla pour quelques églises du Ferrarais; mais il acquit moins de réputation que son frère puîné Hercule GENNARI, né en 1597. Celui-ci, d'abord chirurgien, épousa la sœur du Guerchin, devint l'élève de ce peintre célèbre, fit honneur à son maître, et mourut à Bologne en 1658, laissant deux fils peintres comme lui. — L'aîné, Benoît GENNARI, dit *le Jeune*, né en 1633, fut aussi l'élève du Guerchin, son oncle, et devint premier peintre des rois Charles II et Jacques II. Il travailla aussi pour Louis XIV, pour le duc d'Orléans, et retourna dans sa vieillesse à Bologne, où il mourut en 1715.—César GENNARI, 2e fils d'Hercule, s'attacha principalement au genre du paysage, se fixa à Bologne auprès du Guerchin, dont il continua l'école, et mourut dans cette ville en 1688.

GENNARO (JOS.-AURÈLE de), célèbre jurisconsulte, né en 1701, acquit dès son début au barreau une réputation qui appela sur lui l'attention du roi Charles III. Ce monarque le nomma magistrat de la ville de Naples, et lui confia les soins d'un trav. qui avait pour objet de réunir en corps de doctrine les différentes lois qui composaient la législation napolit. Plus tard Gennaro fut nommé conseiller du roi, ensuite profess. de droit féodal, et mourut en 1761. La collection de ses œuvres (toutes concernant la jurisprudence) a été impr. à Naples, 1767, 4 vol. in-8, aux frais et par les soins de D. Torres, qui y a ajouté une préface.

GENNES (JULIEN-RENÉ-BENJAMIN de), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né en 1687 à Vitré, était professeur de théologie à Saumur, lorsqu'il fit soutenir par un de ses écoliers une thèse que l'évêque d'Angers et la faculté de théologie de la même ville censurèrent. Suspendu de l'exercice du professorat par suite de cette affaire, de Gennes, brouillé d'ailleurs avec sa congrégat., se jeta dans le parti des convulsionnaires, et écrivit en faveur des folies que ce même parti voulait établir en doctrine. Il mourut dans l'obscurité en 1748. On lui attribue : *Lettre contre les erreurs avancées dans quelq. nouv. écrits*, souscrite par l'év. de Senez, Soanen. —*Réclamat. des défens. légitimes des convuls. et des secours; le Jansénisme dévoilé*, 1757.

GENNES (de). — V. FROGER.

GENNETÉ, physicien, né en Lorraine dans les premières années du 18e S., se fit connaître par plusieurs inventions utiles, et notamment par des procédés pour empêcher les cheminées de fumer et conserver la chaleur qu'elles répandent.

GENOUILLAC. — V. GALIOT.

GENOVESI (ANT.), savant ecclésiast., né près de Salerne en 1712, s'attacha d'abord à l'étude de la théologie, prit l'habit ecclés., fut ordonné prêtre à 24 ans, et professa l'éloquence sacrée au séminaire de Salerne. Dans cette position il crut devoir étendre le cercle de son instruction, jusque-là bornée à la théologie et à l'éloquence scolastique. Il étudia l'histoire, la philosophie, l'économie politique, se fraya une route nouvelle parmi les opinions et les erreurs, se rendit à Naples pour être encore plus à portée de s'instruire, se perfectionna dans la connaiss. de la langue grecque et de plus. langues vivantes, fréquenta les plus célèbres professeurs de l'univ., entreprit de dégager la philosophie des erreurs et des préjugés dont elle était encore environnée dans son pays natal, et réussit en grande partie dans ce louable dessein. Il se fit nommer professeur extraord. de métaphysique à l'univ. de Naples, et l'on vit bientôt un immense concours d'audit. à ses leçons. Plus tard, malgré les censures et les contradictions qu'il éprouva de la part des partisans de la routine, il joignit à sa chaire de métaphysique celle d'*éthique* ou de philosophie morale, et d'économie politique. Cette

dernière venait d'être fondée par Barthélemi Intieri, riche Florentin, aussi distingué par ses qualités que par ses connaissances, et auq. l'Italie doit le premier établissem. de ce genre. Genovesi ouvrit le cours de ses leçons en 1754, et elles ne tardèrent pas à imprimer un grand mouvem. aux esprits en Italie. Indépendamment d'une foule de jeunes gens, des hommes instruits, des personnages illustres venaient journellem. assister à ses leçons, et n'en sortaient jamais sans être convaincus de la justesse de ses idées et de la vérité de ses maximes, exposées de la manière la plus claire, la plus persuasive, et dans un style presque poétique. Cet ecclésiast. philos., chéri et respecté de ses concitoyens et des étrangers, partageant ses derniers moments entre les entretiens de ses amis et la lecture du *Phédon*, termina sa laborieuse carrière le 21 septembre 1769 à la suite d'une attaque d'hydropisie. Il a laissé : *Élém. de métaphys.* (en lat.), Naples, 5 vol. in-8, dont le prem. parut en 1743. — *Elementorum artis logico-criticæ lib. V*, ibid., 1745, in-8. — *Lettere ad un amico provinciale: Lezioni di commercio, o di economia civile*, 1757, 2 vol. in-8. — *Meditazioni filosofiche* (sur la relig. et la morale), 1758, in-8. — *Lettere accademiche* (sur l'utilité des sciences et des arts, contre J.-J. Rousseau), ibid., 1764. — *Logica per gli giovenetti*, 1766, in-8. — *Trattato di scienze metafisiche*, 1766, in-8. — *Diceosina*, ou science des droits et des devoirs de l'homme, ibid., 1767, in-8. L'auteur n'eut point le temps de continuer cet ouvrage. Genovesi a été l'éditeur de la *Storia del commercio della Gran-Bretagna*, trad. de l'angl. de J. Cary, par P. Genovesi, son frère, Naples, 1757, 3 vol. in-8; et du *Corso di agricoltura* de Cosimo Trinci ; ces deux ouvrages sont enrichis de notes et de discours préliminaires. J.-M. Galanti, l'un des élèves les plus distingués de Genovesi, a publ. son *Éloge historique*, Venise, 1774.

GENSÉRIC, roi des Vandales, né à Séville en 406, s'était rendu redoutable en Espagne par ses victoires sur les Suèves, lorsqu'il fut appelé en Afrique (428) par le comte Boniface, qui espérait avec son aide secouer le joug de Rome. Les deux alliés, également intrépides et dévorés par la même ambit., cessèrent bientôt de faire cause commune. Une guerre cruelle s'alluma entre eux, et ne se termina que par l'extermination presque totale des catholiques, envers lesquels, s'il faut en croire les anciennes chroniques, l'arien Genséric exerça des cruautés inouïes. Devenu tranquille possess. des plus belles contrées d'Afrique, il s'efforça d'y comprimer les querelles religieuses, prétexte de tant de troubles et de révoltes dans ce siècle à demi barbare; et ce fut sans doute autant pour accomplir ces sages projets que par ambition qu'il s'empara de Carthage le 19 octobre 430, au mépris d'un traité qu'il avait conclu sept mois auparavant avec les Romains, lors de la défaite de Boniface. Aucun espoir ne restant désormais aux chrétiens d'Orient, ceux-ci invoquèrent la merci du Barbare, qui, repoussant leurs prières, répondit qu'il avait résolu d'exterminer toute leur nation. C'est alors aussi qu'il prit le titre de *roi de la terre et de la mer ;* mais il n'était point encore parvenu au plus haut terme de sa puissance. Méditant de nouvelles conquêtes, il créa en peu de temps une flotte redoutable, et après avoir fait l'essai de ses forces maritimes dans une première expédit. en Sicile, il s'embarqua à la sollicitat. de l'impératrice Eudoxie pour la délivrer des importunités de Maxime, meurtrier de son époux. Rome subit presque sans résistance la loi du vainqueur (455), et les ariens firent un butin immense dans cette capitale de l'empire pendant 14 jours que dura le pillage : le pape St Léon avait en vain obtenu de Genséric la promesse qu'il épargnerait les habitants; la fleur de la jeunesse fut emmenée en captivité, et l'impératrice Eudoxie subit le même sort. Enfin, après avoir dévasté les côtes d'Occident et porté la terreur jusqu'au sein de la capitale de l'Orient, Genséric accorda la paix à l'emper. Zénon, et mourut à Carthage l'an 477, redouté des Romains, et laissant un puissant empire qu'il avait su affermir par la paix après l'avoir fondé par les armes. Les historiens font de ce Barbare un portr. affreux, peut-être autant parce qu'il était arien qu'à cause de ses ravages, mais on ne peut lui refuser l'honneur d'avoir été le plus grand prince de son siècle.

GENSONNÉ (Armand), né à Bordeaux en 1758, était un des avocats distingués de cette ville à l'époque de la révolut., dont il adopta les principes comme la plupart des jeunes gens de son âge et de son état. Nommé député à l'assemblée législat. en 1791, puis à la convention, Gensonné fut un des membres les plus remarquables du parti connu sous la dénominat. de *la Gironde*. Il vota d'abord l'appel au peuple dans le procès de l'infortuné Louis XVI; mais voyant cet appel rejeté, il opina pour la mort et contre le sursis à l'exécution. Plus tard il demanda que la municipalité de Paris fût responsable de la sûreté du jeune dauphin et de sa sœur. Enveloppé dans la proscription de son parti au 31 mai 1793, Gensonné fut arrêté le 2 juin et traduit devant le tribunal révolutionn., qui le condamna à mort avec 21 de ses collègues le 31 octobre de la même année. Gensonné mettait beaucoup d'art dans la discussion; railleur et caustique, il savait saisir à propos les moyens qui produisent de l'effet dans une gr. assemblée. Traçant un jour à la tribune un tableau hideux des horreurs commises par les partisans de Marat et de Robespierre, il en désignait clairem. du geste et de la voix les aut., lorsque l'un d'eux s'écria : « Les hommes dont vous parlez ont sauvé la patrie. — Oui, repliqua Gensonné, comme les oies du Capitole. »

GENSSANE (de), direct.-général des mines de Languedoc, concessionn. de celles de la Franche-Comté, mort vers 1780, fut l'un des correspond. de l'acad. des sciences, et a laissé les ouvr. suiv.: *Desc. d'un planisphère, cadran et machine, pour observer les astres par le méridien*, 1736. — *Observat. sur un météore igné en forme de comète*,

1738. — *Nouv. correct. faite aux pompes*, 1741. — *Observ. sur un niveau*, etc., 1741. — *Manière d'employer l'eau pour les pompes*, 1741. — *Correction faite à la pompe à feu*, 1744. — *Observ. sur les mines d'Alsace et du comté de Bourgogne*, insér. dans le recueil de Gobet. — *Tr. de la fonte des mines par le feu de charbon de terre*, Paris, 1770 et 1776, 2 vol. in-4. — *La Géométrie souterraine pour l'exploitation des mines*, Montpellier, 1776, in-8. — *Hist. natur. de la province de Languedoc, partie minéralogique et géop.*, 1776-77, 2 vol. in-8.

GENT. — V. Gentius.

GENTIEN (Pierre), trouvère franç. du 13e S., né à Paris, et tué avec son frère, selon les conjectures de Cl. Fauchet, en 1304, à la bataille de Mons-en-Puelle, est aut. d'un livre en rimes, où il décrit un tournoi que des dames (qui voulaient accompagner leurs chevaliers dans une croisade) célébrèrent pour s'exercer au maniem. des armes, et disputer le prix de la valeur.

GENTIEN (Benoit), rel. de l'abb. St-Denis dans le 15e S., docteur en théologie, fut député de l'univ. de Paris au concile de Constance, où il se distingua par son zèle et par son éloquence. Il est principalem. connu comme l'aut. de l'*Histoire de Charles VI* (sous le nom de *moine de St-Denys*), trad. et publ. par Le Laboureur, Paris, 1663, 2 vol. in-fol. Gentien avait écrit cette hist. par les ordres et sur les mémoires de Gui de Monceaux et de Philippe de Villette, abbé de St-Denis.

GENTIL (Le). — V. Legentil.

GENTIL (Jean-Baptiste-Joseph), colonel d'infanterie, né à Bagnols en 1726, passa dans l'Inde en 1752, avec le régim. où il venait d'être reçu enseigne, servit successivem. sous les ordres de MM. Dupleix, de Bussy, de Conflans, de Lally et Law de Lauriston, et se distingua dans un grand nombre de rencontres. Après la ruine de nos établissem. dans cette partie du monde, Gentil, qui s'était avancé jusqu'au grade de colonel, alla offrir ses services au nabâb du Bengale, puis à celui d'Aoud, visir de l'empire moghol. Il fut bien accueilli, surtout par le dern. de ces princes, qui le combla de bienfaits. Le colonel en employa la plus grande partie au soulagement des Français dispersés dans les div. contrées de l'Hindoustan; et il enrôla 600 d'entre eux qui formèrent un corps soldé par le nabâb. Il rentra en France en 1778, avec un gr. nombre d'objets utiles et précieux dont il fit hommage au gouvernem., et mourut dans sa ville natale en 1799. Il a laissé les MSs. suiv., déposés à la biblioth. du roi : *Hist. métallique de l'Inde*, in-fol. avec un gr. nombre de dessins. — *Hist. de l'empire Mogol*, ornée de vignettes et de portraits, in-fol.—*Abrégé géographique de l'Inde*, avec la carte de chaque gouvernem. — *Hist. des Radjahs de l'Hindoustan depuis Barth jusqu'à Petaurah*. Son fils a publ. en 1814 un *Précis sur J.-B.-J. Gentil, ancien colonel d'infanterie*, etc., in-8 de 24 p.

GENTIL (André-Antoine-Pierre), agronome, né en Franche-Comté, prit à 18 ans l'habit de St-Bernard, employa le temps que lui laissait la pratique de ses devoirs à étudier la chimie, la physique et l'histoire naturelle. Plus tard il s'appliqua spécialement à l'agriculture. La révolution l'ayant exilé de son cloître, il vint à Paris, où il mourut pauvre et presque ignoré en 1800. Ses connaissances en économie rurale l'avaient fait admettre dans plus. acad. et sociétés. Nous signalerons les plus importants de ses ouvr. : *Premier essai d'agronomie, ou Diététique générale des végétaux*, Dijon, 1777, in-8. — *Mém.* concernant le labour, couronné par la soc. d'Auch en 1779.—*Mém. indiquant les substances fossiles propres à remplacer la marne*, couronné par la soc. de Limoges (1779). — *Les Avantages et les désavantages de l'incinération simple*, etc., mém. couronné en 1781. — *Est-il avantageux ou non de soutirer les vins?* etc., couronné par l'acad. de Lyon en 1787. — *Manière de faire de très bon vinaigre avec du petit-lait*, Dijon, 1787. L'*Éloge* de dom Gentil, par M. de Fuschamberg, se trouve dans le *Rec. des travaux de la soc. d'agriculture du Doubs*, tom. III.

GENTILESCHI (Orazio), peintre, né à Florence en 1563, élève d'Aug. Tassi, qui l'associa à ses trav., séjourna long-temps à Rome où l'on voit quelques-unes de ses composit., entre autres *Ste Cécile* et *St Valérien* au palais Borghèse; se rendit ensuite à Turin, puis à Gênes. C'est dans la capitale du Piémont que l'on voit ses plus beaux ouvrages. Il était déjà sur le retour de l'âge quand il passa en Angleterre et fut nommé peintre de Charles Ier. Il mourut à Londres en 1646. On cite de lui une *Ste Magdeleine;* et *Loth et ses filles.* Il peignit les plafonds de l'hôpital de Greenwich. — Gentileschi (Artémise), sa fille, né en 1590, reçut des leçons de son père et de Guido, qui lui fit faire de gr. progrès. Elle passa une gr. partie de sa vie à Naples, et y exécuta presque toutes ses composit. dont la plus estimée est celle qui représente le *Combat de David avec Goliath.* Le musée de Florence possède d'elle une *Susanne*, tableau gracieux. Elle excellait dans le portrait; ayant suivi son père en Angleterre, elle y mourut en 1642.

GENTILI, général franç., né en 1761 à Ajaccio, combattit dès l'enfance pour l'affranchissement de sa patrie; et après avoir vu périr son père les armes à la main, il s'attacha à la fortune de Paoli. Nommé général de division en 1795, il fut désigné pour annoncer au direct. l'évacuat. de Bastia par les Anglais, et après le traité de Campo-Formio, il fut chargé du commandem. des troupes de débarquement de la flotte équipée à Venise sous les ordres du capitaine Bourdé. Gentili mourut en mer en 1799, laissant un souvenir honorable par ses services comme militaire et comme administrateur.

GENTILIS (Jean-Valentin), disciple de Socin, né dans le roy. de Naples au 16e S., fut forcé de s'éloigner pour échapper aux poursuites qu'il s'était attirées, et se retira à Genève où il s'exposa à

de nouv. persécutions. Il parcourut ensuite la Savoie, le Dauphiné et le Lyonnais, cherchant à propager ses principes. Arrêté dans le pays de Gex, il parvint à obtenir son élargissem., et vint à Lyon où il fit impr. sa profession de foi. Arrêté de nouv. dans cette ville, il fut remis une seconde fois en liberté, parce qu'il persuada aux magistrats qu'il n'en voulait qu'à Calvin, passa en Pologne, d'où il fut chassé, se retira en Moravie, puis en Autriche, et revint dans le canton de Berne. Il y fut arrêté une troisième fois, mis en jugement, et condamné à mort, comme coupable d'avoir attaqué le mystère de la Ste Trinité. Bénédict Arétius a écrit en latin l'*Hist. de la condamnat. de Gentilis*, Genève, 1581, in-8. On y voit que cet hérésiarque différait en plus. points de la doctrine de son maître Socin. il prétendait, entre autres choses, que Dieu avait créé, dans l'étendue de l'éternité, un excellent esprit qui s'était incarné lui-même dans la plénitude du temps.

GENTIUS (George), orientaliste, né en 1618 dans la principauté de Querfurt, s'était déjà livré avec succès à l'étude de l'arabe, du persan et du turck, lorsqu'il se rendit à Constantinople à la suite d'un ambassadeur de la Porte-Othomane. De Constantinople il passa en Perse, et revint en Hollande par l'Asie-Mineure, la Grèce et Venise, après une absence de 7 ans. L'électeur de Saxe, Jean-George II, lui donna une pension, l'appela auprès de lui, le fit son conseiller intime, et le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Par des circonstances qui ne sont pas bien connues, Gentius tomba dans la plus profonde détresse vers la fin de sa carrière; sa raison s'égara : il mourut à Freyberg en 1687, et ne dut la sépulture qu'à la charité publique, s'il faut en croire Jocher. D'autres biographes prétendent qu'il mourut en voyage, à la suite d'une ambassade que l'électeur George III envoyait à Vienne. Les mêmes ajoutent qu'on avait accusé Gentius d'avoir embrassé le mahométisme, mais qu'il s'en justifia. On a de lui une traduct. du poème de *Gulistan* de Sadi, sous le titre : *Politicum rosarium, sive amœnum sortis humanæ theatrum,* Amsterdam, 1651, in-fol., réimpr. en 1655, in-12. — *Hist. judaica res Judæorum ab eversâ æde hierosolymitanâ, ad hæc ferè tempora usque complexa*, ib., 1651, in-4, trad. de l'espagnol de Salomon ben Virga. — *Canones ethici R. Moseh Maimonides, ex hebræo in latinum versi, uberioribusque notis illustrati*, ibid., 1640, in-4. Sa *Vie* a été écrite par Auguste Beyer.

GENTLEMAN (Francis), auteur et comédien, né à Dublin en 1728, quitta en 1748 la carrière des armes pour débuter sur le théâtre de sa patrie, passa ensuite successivem. sur ceux d'Édimbourg, de Liverpool et d'Haymarket à Londres, et mourut en 1784. On connaît de lui des *Fables royales*, 1766, in-8; une épître intit. *les Caractères*, in-4; *le Censeur dramatique*, 1770, 2 vol. in-8 : ouvrage dans lequel les nationaux ont reconnu du goût et de l'impartialité. Gentleman a retouché quelques comédies et tragédies anciennes qu'il a remises au théâtre. Il a donné aussi une édition peu estimée des *Œuvres de Shakespeare*, Londres, 1774.

GENTY (Louis), ecclés., né à Senlis en 1743, mort en 1817, correspondant de l'Institut pour la classe de géométrie, et vice-secrétaire perpétuel de la société d'agricult. d'Orléans, ville où il avait professé la philosophie pendant plus. années, est auteur des ouvr. suivants : *Arbor philosophica*, 1767, in-8. — *Discours sur le luxe*, couronné par l'acad. de Besançon, 1784, in-8. — *De l'influence de Fermat sur son siècle*, couronné par l'acad. de Toulouse, 1784, in-8. — *L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, 1788, in-8.

GENTZ (Frédéric de), publiciste et homme d'état, né à Breslau en Silésie, fils du direct. des monnaies, acheva ses cours à l'univ. de Kœnigsberg. Ses études terminées, il entra dans la carrière administrat. à Berlin. Dans ses moments de loisir, il s'occupait de littérat. Il écrivait avec un égal succès sur la politique et la philosophie. En 1792, il publia une *traduct.* de l'ouvrage de Burke sur la révolution franç., enrichie de *notes* et d'*articles* supplém. En 1799, il entreprit un *Journal historique*, dans lequel il exaltait l'Angleterre et rabaissait la France. Aussi, quand des relat. intimes s'établirent entre les cabinets de Berlin et de Paris, de Gentz se démit de tous ses emplois. Il passa, vers 1803, au service de l'Autriche, et fut chargé bientôt d'une mission secrète pour Londres. A peine était-il de retour à Vienne, que les armées françaises entrèrent triomphantes dans cette capit. De Gentz se retira en Saxe, et, quand le roi de Prusse déclara la guerre à la France, il se rendit à son quartier-général. Il s'y trouvait lors de la bataille d'Iéna, si fatale à la Prusse. Il retourna à Vienne, qu'il lui fallut égalem. quitter : les Français y étaient entrés le 12 mai 1809. L'empereur d'Autriche ayant contracté une alliance avec Napoléon, de Gentz, effacé de la scène politique, n'y reparut qu'en 1813. Le prince de Metternich le fit son secrétaire confidentiel, et il fut chargé de rédiger le manifeste par lequel l'emper. François II rompait avec la France. Lors du congrès de Vienne, il en fut nommé le prem. secrét. à l'unanimité. Il assista égalem. au congrès de Paris, ensuite à ceux de Carlsbad et de Laybach. Il a pris part, pend. plus. années, à la rédact. de l'*Observateur autrichien*. De Gentz, mort en 1832, a laissé MSs. des *Mémoires* intéress. sur l'histoire de son temps.

GEOFFRIN (Marie-Thérèse RODET, dame), l'une des femmes les plus distinguées du 18e S., née en 1699 à Paris, où elle mourut en 1777, dut la célébrité dont elle a joui aux agréments de son esprit et de sa personne, non moins qu'au noble emploi qu'elle sut faire de sa fortune. Fille d'un valet-de-chambre de Mme la dauphine, elle épousa dès l'âge de 15 ans un riche entrepren. de glaces. Devenue veuve, sa maison devint bientôt le rendez-vous des sav. de la capitale et des étrangers de distinction que la curiosité y attirait : plusieurs

reçurent d'elle des services importants, et tous ont rendu justice à ses émin. qualités. Le comte Poniatowski, qui l'honorait du nom de sa mère, la fit venir à Varsovie après son avénem. au trône de Pologne. On cite de M[me] Geoffrin une foule de pensées heureuses et de maximes dignes des philosophes dont sa société fit les délices : plus. actes d'une générosité, d'autant plus remarq. qu'elle n'avait d'autre source qu'un besoin naturel de faire le bien, attestent la bonté de son cœur et cette délicatesse de sentim. qu'ont vantée en elle d'Alembert, Thomas et Morellet, qui tous trois ont écrit son *Éloge*. Ces trois brochures ont paru séparém. en 1777.

GEOFFROI, premier duc de Bretagne, fils de Conan 1[er], qui ne portait que le titre de comte, succéda à son père en 992. Il fit long-temps et injustement la guerre à Judicaël-Berenger, comte de Nantes, dont il convoitait les états, et fut tué d'un coup de pierre en 1008, au retour d'un pélerinage à Rome.

GEOFFROI II, surnommé *le Beau*, 3[e] fils de Henri II, roi d'Angleterre, né en 1158, était comte d'Anjou, lorsqu'il devint duc de Bretagne par son mariage avec Constance, fille de Conan IV, et héritière de ce duché. Geoffroi se distingua dans les guerres qu'il eut à soutenir en faveur de Philippe-Auguste, contre les ducs de Bourgogne et les comtes de Flandre et de Champagne. Il mourut en 1186, à la suite d'un accident qui lui était arrivé dans un tournoi donné à Paris en son honneur. Il est auteur d'une loi célèbre dans l'ancienne coutume de Bretagne, et connue sous le nom d'*assise* de Geoffroi, par laq. les fils aînés des barons et des chev. recueillaient l'entière success. de leurs pères, au détrim. de tous les autres enfants.

GEOFFROI ou GODEFROI, 5[e] abbé de la Trinité de Vendôme, né à Angers dans le 11[e] S., entreprit le voyage de Rome en 1092, pour faire annuler le serm. qu'il avait prêté devant l'év. de Chartres, de renoncer au droit que prétendait avoir l'abbaye de ne relever que du pape. Il fut bien accueilli d'Urbain II, qui lui conféra la dignité de card., dont le titre était déjà attaché à l'abbaye de la Trinité. Geoffroi témoigna sa reconnaissance au souverain pontife, en l'aidant dans sa querelle avec l'antipape Guibert (*v.* ce nom), et ce fut lui qui fit rentrer le pape Urbain II, en 1093, dans son palais de Latran. Il fut ensuite employé à plus. affaires importantes de l'Église et de l'état, assista à plus. conciles, et passa souv. les Alpes pour les intérêts du St- siége. Cet abbé card., l'un des plus riches bénéficiaires de France, et l'un des hommes les plus éclairés de son siècle, mourut à Vendôme en 1130. On connaît de lui divers ouvrages, dont une partie a été publiée par le P. Sirmond en 1610. Ce sont cinq livres de *Lettres* adressées à des papes, à des légats, à des évêques, abbés, moines, et à différents particuliers ; quelq. opuscules sur div. points de doctrine et de discipline ecclésiast.; des *Hymnes* en prose, et onze *Sermons*. On voyait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés un *Comment.* MS. du même auteur sur les 50 premiers psaumes de David.

GEOFFROI *d'Auxerre*, né dans le 12[e] S., disciple d'Abailard, l'abandonna pour se mettre sous la direct. de St Bernard, dont il devint secrétaire. Abbé d'Igny, puis de Clairvaux en 1162, il quitta ce monastère en 1172 pour passer en Angleterre, où il séjourna quelq. années à la cour de Henri II, avec l'agrément du chapitre général de l'ordre et l'autorisat. du pape. D'Angleterre il se rendit en Italie, fut fait abbé de Fossa-Nova, et finit par se retirer à l'abbaye de Hautecombe en Savoie, où il mourut en 1180. On a sous le nom de Geoffroi d'Auxerre ou de Clairvaux : *Vitæ S. Bernardi libri III*, etc., dans l'édition des œuvres de St Bernard, publiée par Mabillon. — *Epistola de morte S. Bernardi*, dans le tome V des *Miscellan.* de Baluze. — *Vita S. Petri, archiep. tarentasian.*, dans les *Vies des saints* de Surius, et dans les actes des bollandistes, au 8 mai. — *Epistola de transsubstantiatione aquæ mixtæ vino in sanguine Christi*, dans l'*Hist. ecclesiast.* de Baronius, sous l'année 1188, etc. — *De gestis in concilio remensi, anno 1148*. — *Serm. in festum S. Joannis Baptistæ et in festum S. Martini*, dans la *Biblioth. concionat.* du P. Combefis. — *Liber contra Abailardum.* — *Comment. in Canticum canticorum.* — *Serm. in Apocalyps.* : ces dern. ouvr. sont MSs.

GEOFFROI. — V. GALFRID.

GEOFFROI-LE-BEL, surnommé aussi *Plantagenet*, duc de Normandie, comte d'Anjou et du Maine, né à Angers en 1113, épousa en 1127 Mathilde, fille de Henri I[er], roi d'Angleterre, et veuve de l'emper. Henri V. Le père de Geoffroi, le comte Foulques, l'un des plus puiss. seigneurs de France, appelé au trône de Jérusalem, l'avait, en partant, investi des comtés d'Anjou et du Maine. Son mariage avec Mathilde le rendit héritier du duché de Normandie après la mort de Henri, son beau-père, qui réunissait cet apanage à la couronne d'Angleterre. Il eut à combattre pendant 8 ans pour recueillir cette success. que lui disputaient le comte de Blois et Louis-le-Jeune, roi de France. De nouv. troubles suivirent cette guerre; Louis porta ses armes dans les états de Geoffroi, qui encourut en outre les censures du pape Eugène III pour avoir retenu long-temps prisonnier Dubellai, sénéchal d'Aquitaine. Ce prince mourut au Château-du-Loir en 1151. Dumoulin, dans son *Hist. de Normandie*, rapporte que, sous le règne de Geoffroi Plantagenet, « la famine fut si grande dans cette province, en 1146, qu'on se vit réduit à manger de la chair humaine. »

GEOFFROI-MARTEL, comte d'Anjou, né en 1006, épousa Agnès de Bourgogne, veuve de Guillaume V, duc d'Aquitaine, et reçut d'elle, en dot, le comté de Poitou et d'autres biens considérables. Ce prince, brave et d'un naturel querelleur, fut presque toujours en guerre avec ses voisins et remporta souvent l'avantage. Il enleva le comté de Vendôme à Foulques, dit *l'Oison*, son neveu, et le lui rendit ensuite à la sollicitation du

roi Henri Ier. En 1032, à la demande de Michel-Paphlagonien, empereur d'Orient, Geoffroi passa en Sicile avec un corps de troupes pour combattre les Sarrasins qui ravageaient cette île, et les défit complétement près de Messine. A la suite de cette victoire et sur l'invitation de l'emper., il se rendit à Constantinople, où Michel lui donna, comme un témoignage de sa reconnaissance, la relique de *la Ste Larme*, dont le comte fit présent à l'abbaye de Vendôme, et qui y fut long-temps l'objet de la vénérat. des fidèles. On sait que cette relique donna lieu, en 1700, à une discussion assez vive entre le P. Mabillon et Thiers, curé de Vibraie. A son retour de Constantinople, Geoffroi-Martel s'empara du comté de Blois et de la Touraine, où il fonda la petite ville de Château-Regnault, prit ensuite l'habit religieux à St-Nicolas d'Angers, et mourut dans ce monastère en 1061. A cette époque on donnait quelquefois le surnom de *Martel* (marteau) aux braves chevaliers, comme caractéristique de leur conduite dans les combats, où ils frappaient de grands coups de leur bonne épée.

GEOFFROY (Étienne-François), méd., membre de la société royale de Londres et de l'acad. des sciences de Paris, né dans cette ville en 1672, fut d'abord destiné à exercer l'état de son père, habile et riche pharmac., et s'attacha spécialem. à l'étude de la botanique et de la chimie. A l'âge de 20 ans il fut envoyé à Montpellier pour se perfectionner dans la pharmacie, et il y suivit avec ardeur les cours des profess. les plus distingués. Après avoir voyagé ensuite dans les provinces méridion. de la France et visité les ports de l'Océan, il revint à Paris en 1694, et fut reçu maître apothicaire. Quatre ans après, le comte de Tallard, ambass. extraord. en Angleterre, le choisit pour son médecin, et en 1700 il accompagna dans la même qualité l'abbé de Louvois, son ami, chargé d'une mission en Italie. Ce ne fut qu'à son retour que Geoffroy prit enfin ses degrés en médec. Appelé en 1707 à la chaire de chimie du Jardin-des-Plantes, il obtint en 1709 celle de médec. et de pharmacie au collége de France. La faculté le choisit pour son doyen en 1726, et il remplit dignem. ce poste honorable jusqu'à sa mort en 1731 : il avait entrepris de dicter à ses audit. au collége royal toute l'hist. de la matière médicale : mais la mort l'empêcha de terminer cette tâche. Tout ce qu'il a dicté a été recueilli et publié par E. Chardon de Courcelles sous ce titre : *Tractatus de materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu*, Paris, 1741, 3 vol. in-8, trad. en franç. par M.*** (Antoine Bergier), Paris, 1741-43, 7 vol. in-12, avec un supplément auq. a travaillé Bern. de Jussieu, ib., 1750, 3 vol. in-12 : la partie zoologique a été traitée par Arnault de Nobleville et Salerne, Paris, 1756-57. Garsault a dessiné les *Figures des plantes d'usage en médec., décrites dans la Matière médic.*, etc., Paris, 1764, 4 vol. in-8. Cette même *Mat. médic.* a été trad. en ital., en allemand et en anglais. On trouve dans le recueil de l'acad. des sciences plus. *mém.* remarquables de Geoffroy, années 1700, 1702, 1713, 1718, 1720. Fontenelle a écrit l'*Éloge* de ce médecin, dont Jacquin a consacré le souvenir en donnant le nom de *geoffræa* à un genre de plantes légumineuses. — Geoffroy (Claude-Joseph), frère puîné du précédent, né à Paris en 1685, était destiné à la médecine comme son frère aîné à la pharmacie, et il arriva précisém. le contraire. Il montra dès sa jeunesse une prédilection marquée pour les études pharmaceutiques, suivit assidûment les leçons du célèbre Tournefort, acquit de gr. connaiss. en botanique, en chimie, voyagea comme son frère dans le midi de la France, fut admis à l'acad. des sciences dès l'âge de 22 ans, consacra ses trav. à cette illustre société, et mourut en 1752. On trouve de lui 64 *mém.* dans le recueil de l'académie, de 1708 à 1746, sur divers sujets d'hist. natur., de botanique, de chimie et de pharmacie.

GEOFFROY (Étienne-Louis), fils d'Étienne-François, médecin comme son père, né à Paris en 1725, fut reçu docteur en 1748, devint un des praticiens les plus renommés de la capitale, et mourut en 1810. Le long et laborieux exercice de sa profess. ne l'avait point distrait de son goût spécial pour l'hist. naturelle; retiré depuis 1789 dans un village près de Soissons, il avait été nommé correspond. de l'Institut. Il a laissé : *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., Paris, 1762, 2 vol. in-4, fig., réimpr. en 1799, avec un supplém. et des fig. coloriées. — *Traité sommaire des coquilles, tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris*, ibid., 1767, in-12. — *Dissert. sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*, 1778, in-8, trad. en allem. avec des notes, Leipsig, 1780, in-8, avec fig. — *Hygieine, sive ars sanitatem conservandi, poema*, Paris, 1771, in-8, trad. en prose par de Launay, ibid., 1774, in-8. — *Manuel de médecine pratique à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes*, ibid., 1801, 2 vol. in-8 ; cet ouvrage, très médiocre, se ressent de la vieillesse de l'auteur.

GEOFFROY (Julien-Louis), né à Rennes en 1743, mort à Paris le 18 février 1814, vint perfectionner ses études au collége de Louis-le-Grand. Ses dispositions déterminèrent les jésuites à se l'attacher. Mais il commençait à peine à se livrer aux soins de l'instruction, lorsque cet ordre fut détruit en France. Geoffroy, se trouvant sans ressources, fut obligé d'entrer maître de quartier au collége Montaigu. Bientôt un riche financier, M. Boutin, lui confia l'éducat. de ses enfants, et comme il accompagnait souvent ses élèves au spectacle, il prit le goût de l'art dramatique. Ce goût ne fut pas pour lui un délassement frivole ; il y trouva l'occasion d'en étudier les théories, d'en comparer les modèles et de réfléchir sur le jeu des acteurs. En quittant la maison de M. Boutin, Geoffroy obtint la chaire de rhétorique au collége de Navarre, où il eut pour élèves les deux frères Chénier, dont

l'aîné (Marie-Joseph) s'est montré dans la suite un de ses plus violents antagonistes. Il passa depuis au collége Mazarin, où la chaire d'éloquence était partagée entre deux professeurs. Plus maître de son temps, Geoffroy en consacra une partie à la rédaction de l'*Année littéraire*, où il remplit avantageusement le vide que la mort de Fréron y avait laissé. Trois articles sur *le Voyage du jeune Anacharsis* compromirent l'existence du journal et la tranquillité du rédacteur, auquel l'autorité eut la faiblesse de prescrire sur cet ouvrage le silence ou l'admiration. La révolut. trouva Geoffroy occupé à ces discussions pacifiq.; il en combattit les principes; mais après la catastrophe du 10 août 1792, il fut obligé de prendre la fuite. On interrogea sa femme sur le lieu de sa retraite : elle refusa de répondre, et fut incarcérée à la Force. Amenée le 2 septembre devant les bourreaux qui coprésidaient aux massacres des prisons, elle persista dans sa courageuse réticence. Cette intrépidité, qui semblait devoir assurer sa perte, lui sauva la vie. Elle fut renvoyée chez elle. Geoffroy, ignoré, gagnait sa vie en apprenant à lire aux petits paysans. Après le 18 brumaire, il revint à Paris et entra professeur chez un maître de pension. Ce fut là qu'un de ses anciens amis alla le chercher en 1800, et lui proposa de se charger de la partie des spectacles dans le *Journal des Débats*. Geoffroy accepta. Ce fut pour le journal et pour lui une époque de gloire et de prospérité. Ses feuilletons eurent un succès prodigieux; ceux même qui reprochaient à l'auteur une sévérité outrée et une partialité ouverte, rendaient justice à cette prodigieuse fécondité qui, dans un cadre borné, ne s'épuisait jamais, et trouvait dans un fonds cent fois exploité de nouv. et ingénieux motifs d'article. Le naturel, l'abandon, la vivacité étaient le caractère dominant de son style; il rattachait avec beaucoup d'art les principes de la philosophie usuelle et de la vie commune aux préceptes de la littérat. Quelquefois il pouvait choquer la vérité, la justice même, souvent les préjugés : on était mécontent; on n'était jamais ennuyé. La facilité de Geoffroy était telle, qu'au milieu de travaux qui se renouvelaient tous les deux jours, il trouva le temps de publier en 1808 un *Commentaire sur Racine*, en 7 vol. in-8, ouvrage recommandable par les notes, mais surtout par les excellentes trad. de fragm. considérables des anc. Grecs ou Latins, et d'une tragédie entière d'*Euripide*. Il a donné également une *Trad. de Théocrite*, Paris, 1801, in-8. On a recueilli ses articles sous le titre de *Cours de littérature dramatiq., ou Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy, précédé d'une Notice historiq. sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1817, 5 vol. in-8; 2ᵉ édit., considérablem. augm., Paris, 1825, 6 vol. in-8.

GEORGE (St), martyr sous Dioclétien, et patron de l'Angleterre, est honoré chez les chrétiens, bien que l'authenticité de ses actes soit fortem. suspectée; pourtant les mahométans mêmes lui attribuent plus. miracles, entre autres « d'avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre femme chez laquelle il avait reçu l'hospitalité. » Un ordre milit. de Saint-George a été institué en Russie par l'impératrice Catherine II.

GEORGE Iᵉʳ (Louis), roi d'Angleterre, duc et électeur de Hanovre, né à Osnabruck en 1660, fils d'Ernest-Auguste de Brunswick-Lunebourg et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques Iᵉʳ, fut proclamé en 1714 sans opposition, mais au préjudice de la maison de Stuart, où se trouvaient, dit-on, plus de 40 personnes qui pouvaient prétendre à l'héritage de la reine Anne, décédée sans enfants. Doué d'un esprit vaste, et joignant aux vertus guerrières qu'il avait déjà signalées en maintes occasions une prudence reconnue et toutes les autres qualités politiques, George serait sans doute parvenu à éteindre l'ardeur des factions qui déchiraient l'Angleterre, si, lié en quelque sorte envers la faction des wighs à qui il devait le trône, il ne se fût laissé entraîner par ses ministres au-delà des bornes d'une rigoureuse justice contre les torys, affaiblis et presque désarmés lors de son avénem. Ce prince mourut en 1727, à Osnabruck, en se rendant à son duché de Hanovre, qu'il n'avait pas discontinué de visiter tous les ans, lorsque les soins du gouvernement le lui permettaient. On remarque surtout pendant son règne l'insigne faveur de Walpole, la mise en jugem. du comte d'Oxford et du vicomte de Bolingbroke, la rébell. du comte de Marr, la prolongat. à 7 années de la durée de chaque parlement, les exploits de l'amiral Bing contre les Espagnols, le système ruineux de l'agiotage introduit par la compagnie du Sud, enfin les craintes continuelles qu'entretint au sein de la cour la légitimité des droits du prétend. (*v.* Stuart, Charles-Édouard).

GEORGE II (Auguste), fils unique du précéd., lui succéda à l'âge de 44 ans (1727) dans ses états d'Allemagne et sur le trône d'Angleterre. Il avait épousé en 1705 la princesse Caroline de Brandebourg-Anspach, qui jusqu'à sa mort (1737) exerça un entier ascendant sur son royal époux; celui-ci mourut subitement en 1760, âgé de 77 ans. Son gouvernement, dont il avait de bonne heure abandonné les rênes au fameux Robert Walpole, ne se distingue guère que par la violence des débats qui s'élevèrent au sein du parlem. avili, les glorieuses expéditions du commodore Anson, les fréquentes insurrections qui éclatèrent en Écosse en faveur du prince Édouard, et que termina le duc de Cumberland à la bataille de Culloden, enfin par div. expéditions plus ruineuses qu'utiles, et de l'une desquelles le peuple anglais crut venger la mauvaise issue en vouant à un supplice injuste l'intrépide et malheureux amiral Byng.

GEORGE III, roi d'Angleterre et de Hanovre, petit-fils et success. du précéd., né en 1738, fut, d'après les maximes de la princesse Auguste de Saxe-Gotha sa mère, élevé dans tous les préjugés des cours d'Allemagne, et apporta sur le trône (25 octobre 1760) cette raideur de caractère qui, jointe à la puissance, mérite moins le nom de fer-

metė que d'orgueil. Le premier acte du nouveau prince fut un bienfait intéressé, et les murmures du peuple accueillirent au théâtre celui qui donnait l'inamovibilité des juges pour recevoir en échange une taxe additionnelle sur le *porter*. A la paix de 1763, le traité qui rendait à l'Espagne et à la France des conquêtes achetées par tant de sacrifices mit le comble au mécontentement. Lord Bute, ministre favori, fut attaqué par tous les écriv., et la haine éclata dans une révolte. George, oubliant qu'il l'avait provoquée, ne parla plus que du droit de punir. Ainsi, bientôt après, se consomma la révolut. des colonies américaines. Cependant les ministres se succédaient avec rapidité ; par hasard le choix du roi tomba sur Pitt, qui servit avec génie un prince qui ne lui en sut pas gré. Tout le monde sait quels progrès ont faits sous ce règne la puissance et l'industrie de l'Angleterre ; mais on sait aussi que la corruption et des lois favorables à l'autorité royale (*alien-bill* et fréquente suspension de l'*habeas corpus*) ont donné au pouvoir une influence qui semblait lui être refusée par la constitution. George III fut le zélé protect. de la méthode Lancastre, et répétait souvent ces paroles : « Je souhaite voir arriver le jour où le plus pauvre enfant des trois royaumes sera en état de lire la Bible. » En 1810, il perdit entièrement l'usage de sa raison ; le parlem. déféra la régence au prince de Galles, et le malheureux roi, au bout de dix ann. de souffrances, termina une vie digne de pitié. On peut consulter sur l'hist. de George III : *Recollections and reflexions personal and political, etc., during the reign of George III*, par John Nichols, Londres, 1820, in-8. — *George the third, his court and family*, etc., Londres, 1820, 2 vol. in-8. — *Annales du règne de George III, par le docteur Aikin, trad. en français par M. Eyriès*, continuées jusqu'à la mort de George III, 1820.— *Memoirs of the reign of George III, to the commencement of the year* 1799, par W. Belsham, Londres, 1801, 6 vol. in-8.

GEORGE IV (Frédéric-Auguste), fils du précéd., roi d'Angleterre et de Hanovre, né en 1762, quoique doué d'heureuses disposit., profita peu de l'éducation qu'il reçut, et s'habitua moins encore à réprimer ses passions. D'un autre côté, pour racheter la défaveur qui s'attachait aux désordres de sa conduite et au dérangem. de ses affaires, il se liait avec les membres de l'opposition ; tactique au reste traditionnelle en Angleterre, où l'héritier de la couronne se rapproche des adversaires du gouvernem., pour que leur hostilité, qui s'exerce sur les actes du ministère, ne s'attaque point à la question de dynastie. Ce fut pour obéir à la raison d'état que le prince de Galles épousa, le 8 avril 1795, Caroline Amélie-Élisabeth, seconde fille du duc de Brunswick, dont il se tint éloigné après qu'elle lui eut donné une fille, la princesse Charlotte. Cependant, l'aliénat. mentale de Georges III forçant le parlement de le remplacer dans l'administrat. du roy., la régence fut confiée à son fils aîné. Dès-lors celui-ci, abandonnant ses anciens amis, parut avoir hérité des projets de son père contre la France. A la fougue de sa prem. jeunesse avait succédé l'amour du calme. Grâce à Castlereagh, il parvint à faire prévaloir l'autorité royale au-dedans, tandis que lord Wellington soutenait les intérêts de l'Angleterre dans la Péninsule, et que les flottes angl. parcouraient l'Océan et la Méditerranée. Le prince de Galles, ami des Bourbons, concourut à leur rétabliss. ; aussi Louis XVIII disait « qu'après Dieu, c'était au prince régent qu'il devait sa couronne. » Quand Bonaparte, échappé de l'île d'Elbe, provoqua une seconde invasion des alliés, ce fut encore le représentant de l'Angleterre qui joua le rôle brillant : Wellington commandait à Waterloo. L'Angleterre, en revanche, reçut la mission de retenir à Ste-Hélène l'ennemi qui était venu chercher un asile sur un de ses vaisseaux. La régence pendant laq. ce pays, violemment agité au-dedans, fit au-dehors d'importantes acquisit., finit le 29 janvier 1820 par la mort de Georges III. Les prem. jours du nouveau règne furent remplis par le triste procès de George IV et de Caroline, dont les discussions avaient déjà occupé le public en 1813 ; la mort de la reine arrêta le scandale. Castlereagh, qui mourut le 12 août 1822, s'était attaché à comprimer les doctrines libérales qui fermentaient en Angleterre comme dans le reste de l'Europe, et lord Liverpool continua son système jusqu'au 12 avril 1827. A cette époque, Canning, qui prit les rênes du ministère, procura au contraire le triomphe des wighs, reconnut les républiq. de l'Amérique-Méridionale, soutint la cause de la Grèce. Mais George IV, revenant ensuite au système tory, chargea Wellington de la présid. du ministère, à la mort de Canning. Au surplus, ce prince, personnellem. ennemi du radicalisme, se conforma dans sa politique à la volonté des majorités parlementaires. Il mourut le 26 juin 1830.

GEORGE, duc de Clarence, né en 1449, était frère aîné d'Édouard IV, roi d'Angleterre, qui le fit condamner à perdre la vie, on ne sait trop sur quels griefs. Il fut noyé, l'an 1478, dans un tonneau de malvoisie, genre de mort qu'avait choisi cet infortuné prince si l'on en croit l'histor. Hume. Le motif le plus vraisemblable de sa condamnat. est qu'il avait sollicité la main de Marie de Bourgogne sans le consentem. d'Édouard, et dans l'espoir de s'affranchir de son autorité, qu'il supportait avec peine. A défaut de preuves, on trouve du moins un indice de ce fait dans la cruelle réponse qu'adressa Louis XI au monarque angl. sur la manière dont il devait traiter son frère ; c'est par le vers suiv. de Lucain qu'il la lui indiqua :

Tolle moras ; semper nocuit differre paratis.

GEORGE, prince de Dannemarck, né en 1653, fils du roi Frédéric III, frère de Christian V, fit avec ce dern. les campagnes de Scanie contre Charles IX, roi de Suède, et épousa la princesse Anne, fille de Jacques II, alors duc d'York. Jacques n'ayant pu se maintenir sur le trône, le prince

George embrassa le parti de Guillaume, prince d'Orange, qui le nomma duc de Cumberland à son avénement au trône d'Angleterre. Anne ayant succédé au roi Guillaume, son époux, qui, d'après les lois fondamentales, ne pouvait partager ni le titre ni les prérogatives de la royauté, fut créé gr.-amiral d'Angleterre ; mais il ne prit aucune part, même indirecte, aux affaires inportantes, et mourut en 1708, plus. années avant la reine (*v.* ANNE d'ANGLETERRE).

GEORGE I^er^ (*Giorgi* ou *Korki*), roi de Géorgie et des Abkhaz, de la race de Bagratides ou Pagratides, succéda en 1015 à Bagrat III son père, et mourut en 1027, après avoir conclu un traité de paix avec Basile II, emper. d'Orient, dont il avait essayé vainem. de secouer le joug. — GEORGE II, petit-fils du précéd., monta sur le trône en 1072, vit ses états attaqués par le sulthan Melik-Schah, fut contraint de se retirer comme son grand-père dans les vallées du Caucase, et recouvra le territoire qu'il avait perdu en s'engageant à payer un tribut annuel. C'est à cette époq. que plus. hordes de Tatars et de Turkomans vinrent s'établir en Géorgie, où leur descend. se trouvent encore actuellement. George mourut en 1089. — GEORGE III monta sur le trône en 1156, après la mort de son frère David III, malgré la promesse qu'il avait faite à ce monarque de conserver la couronne à son fils Temna, encore en bas âge. Voulant par ses exploits faire oublier cette usurpat., il porta la guerre chez ses voisins, remporta plus. victoires signalées, et mourut vers 1180, après avoir fait mutiler son neveu, et massacrer une des plus puissantes familles de Géorgie, dont le chef avait été chargé de la tutelle de ce jeune prince.—GEORGE IV, surn. *Lascha* ou *le Lippu*, petit-fils du précédent, succéda à sa mère Thamar en 1198. Pend. une partie de son règne, les armées géorgiennes combattirent avec succès les troupes musulmanes ; mais plus tard les Monghols envahirent les provinces méridion. du roy., et y exercèrent de grands ravages. Ce prince mourut en 1223. — GEORGE V, fils de David V, monta sur le trône après la mort de Vakhtang III, son frère, en 1304. Comme il était trop jeune encore pour tenir les rênes du gouvernem., l'administrat. fut confiée au prince George, fils de Démétrius II, qui ne tarda pas à monter lui-même sur le trône, le jeune roi étant mort vers l'an 1306. — GEORGE VI, fils de Démétrius II, parvint par sa sage administrat. à mettre un terme aux guerres civiles qui désolaient le royaume, secoua le joug des sulthans monghols qui régnaient sur la Perse et qui avaient rendu les rois de Géorgie leurs tributaires, s'occupa de réparer les maux causés par les fréquentes invasions des troupes étrangères, et mourut en 1346 après un règne long et heureux. — GEORGE VII, fils de Bagrat V, avait combattu avec succès, du vivant de son père, les troupes de Tamerlan, lorsque ce célèbre conquérant envahit la Géorgie en 1388. Monté sur le trône, il continua de se rendre redoutable à l'extérieur, gouverna ses états avec sagesse, et mourut en 1407. — GEORGE VIII, fils de Constantin II, succéda à son frère David VII en 1524, eut un règne paisible, et mourut en 1534. —GEORGE IX succéda à son père Simon I^er^ en 1600. Sous son règne les troupes othomanes firent une irruption en Géorgie et s'emparèrent d'une province qui depuis resta détachée de ce royaume. Il mourut empoisonné par un émissaire de Schah-Abbas, souverain de la Perse, vers la fin de 1605.— GEORGE X, fils de Vakhtang IV, lui succéda en 1676, et régna paisiblem. plus. années sous la protection des souverains de Perse ; mais s'étant révolté, il fut vaincu et dépouillé de ses états. Il alla chercher alors un asile à Hispahan, à la cour de schah Houssein, embrassa la relig. musulmane, obtint le commandem. d'une des provinces de la Perse, et fut assassiné dans son camp en 1709, pendant qu'il se disposait à marcher contre les Afghans révoltés.— GEORGE XI, dern. roi de Géorgie, fils de Démétrius II, succéda à son père en 1799, fut presque continuellem. en guerre avec les Tatars lezghis, et mourut en 1800. Son fils aîné David, peu jaloux de conserver un trône incessamm. menacé par les Tatars et les Turks, céda ses états héréditaires à l'emper. de Russie Alexandre I^er^, et se retira à St-Pétersbourg, avec le titre de lieut.-général.

GEORGE ou JOURI I^er^ (WLADIMIROWITSCH), gr.-duc ou prince de Kiew, alors le siége de la souveraineté en Russie, monta sur le trône en 1149, après en avoir chassé Isiaslaw, en fut expulsé lui-même plus. fois jusqu'en 1154, et mourut en 1156. Ce fut lui qui fonda la ville de Moscou, devenue dans la suite capitale de l'empire des tzars. — GEORGE ou JOURI II, gr.-duc ou prince de Wolodimir, commença à régner en 1212, et fut obligé de céder le trône, au bout de 5 ans, à son frère Constantin, qui le nomma en mourant son successeur. Quelque temps après, les Tatars monghols firent une invasion en Russie, sous la conduite du célèbre Djenguyz-Khan (Genghis-Khan). George II, ne prit les armes qu'à la dern. extrémité, et périt dans une bataille en 1237. Sa mort décida la soumission des autres princes russes qui restèrent tributaires des Tatars jusqu'à la fin du 15^e^ S. (*v.* IWAN VASILIEWITCH).

GEORGE II, patriarche d'Arménie dans le 9^e^ S., success. de Zacharie I^er^, se distingua autant par ses vertus et son habileté que par ses connaiss. profondes ; il s'efforça constamm. de maintenir la tranquillité dans sa patrie, alors soumise à la dominat. des khalyfes, et mourut en 897, après avoir occupé 21 ans le siége patriarcal, où Maschdots fut élevé après lui. — GEORGE III, né dans l'Arménie-Septentrionale, avait d'abord été secrét. du patriarche Grégoire II, qu'il remplaça dans son siége lorsque celui-ci l'eut abdiqué. Déposé deux ans après en 1073, par un concile assemblé à la montagne Noire, où la plupart des princes et des prêtres arméniens s'étaient rendus pour solliciter Grégoire de reprendre la dignité patriarcale, George fut contraint de se retirer en Tarse, et y finit ses jours.

GEORGE (DOMINIQUE), abbé régulier du Val-Ri-

cher, dans le diocèse de Bayeux, né en 1615 à Cutry près Longwi, mort en 1695, avait été chargé d'introduire la réforme dans son monastère, et y parvint autant par l'ascend. de ses vertus que par son zèle et sa persévérance. Le jésuite Buffier a écrit sa *Vie*, Paris, 1694, in-12.

GEORGE (DAVID). — V. DAVID-GEORGE.

GEORGE CADOUDAL, fameux chef des *chouans* dans la Basse-Bretagne, né en 1769 au village de Brech (Morbihan), où son père était meunier, fit ses études au collége de Vannes, et prit part en 1793 à la prem. insurrect. royaliste de sa province. La même année il rassembla une cinquantaine de paysans bas-bretons, qu'il conduisit à Fougères; il assista aux div. opérat. de cette campagne, et fut nommé officier au siége de Granville. Arrêté par un détachem. républicain, alors que de concert avec Lemercier, son ami, il parcourait les côtes du Morbihan, afin d'y recruter, il fut conduit dans les prisons de Brest, d'où il parvint à s'échapper au bout de quelq. mois. C'est de cette époque qu'ayant été nommé commandant de son canton, il commença la guerre de partisans, où il s'est surtout rendu célèbre. En 1795, il se prononça contre la pacification de la Mabilais, et après avoir secondé les mesures qui devait protéger le débarquement de Quiberon, il fut sur le point de venger sur de Puisaye la mauvaise issue de cette entreprise. Ne pouvant résister à l'armée de Hoche, il usa de ruse, et parut se soumettre : puis ayant gagné du temps, il fit de nouv. efforts qui n'eurent pas plus de succès : sa ressource fut encore de feindre la soumission. Enfin, après l'infructueuse tentative des royalistes au 18 fructidor (sept. 1797), il entreprit de renouer contre le directoire une conspirat. que vint déjouer le 18 brumaire. Cependant son zèle ne se ralentit point : rentré dans ses cantonnem., il y soutint un instant les efforts de Brune, qui à la suite des combats de Grand-Champs et d'Elven (25 et 26 janvier 1800), et après une conférence près de Theix, lui offrit une honorable capitulation. George se rendit alors à Londres, où il reçut du comte d'Artois (CHARLES X) le cordon rouge avec le grade de lieut.-général. Rentré en France avec le titre de command.-général du Morbihan etc., il avait tenté de s'emparer de Belle-Ile et de Brest, lorsqu'accusé, mais à tort, d'avoir pris part au complot de la *machine infernale* (*v.* CARBON et SAINT-RÉGENT), il repassa en Angleterre où il trouva Pichegru avec leq. il se concerta sur les moyens de renverser le gouvernem. de Bonaparte. Ce fut le 21 août 1803 qu'il débarqua avec Pichegru et plus de ses compagnons au pied de la falaise de Beville : le but avoué de cette expédition était d'attaquer Napoléon au milieu de sa garde. A peine les chefs du complot étaient-ils parvenus à s'entendre, que déjà la police avait saisi un assez grand nombre des conjurés subalternes (mars 1804). Leurs révélations fournirent des indices, et l'on apprit enfin que George était à Paris, où il ne tarda pas à être arrêté. Le 9 mars, vers sept heures du du soir, on le vit sortir en cabriolet d'une maison rue Ste-Hyacinthe : on ne put l'atteindre qu'au carrefour Bussy, où, entouré par les agents de police qui l'avaient suivi, il renverse d'un coup de pistolet le prem. qui se présente, en blesse un autre assez grièvement, et allait s'évader quand un boucher se jette sur le fugitif, et en le colletant donne le temps de l'envelopper de toutes parts. Détenu au Temple pend. l'instruct. préparatoire, George fut transféré à la Conciergerie, d'où il ne sortit que pour marcher au supplice le 25 juin 1804. Pendant la durée des débats judiciaires, il ne parut occupé que du soin de ne compromettre aucun de ses adhérents. Après avoir refusé d'acheter sa grâce et celle de ses co-accusés en apposant sa signature à un placet à l'*emper. des Français*, il subit la mort avec tout le calme et la fermeté qu'on devait attendre de lui.

GEORGE DE TRÉBIZONDE, né vers 1396 à Chandace dans l'île de Crète, d'une famille originaire de Trébizonde, fut appelé à Venise vers 1428 pour y professer les lettres grecques; il acquit en peu de temps une si grande réputat. de savoir que le pape Eugène le fit venir à Rome pour lui confier les fonctions de secrét. apostol., qu'il continua de remplir sous les success. de ce pontife. Il mourut à Rome en 1486, après avoir vu sa réputation décroître successiv. par sa concurrence avec Valla et Gaza, jusqu'à ce qu'il encourut enfin la disgrâce de Nicolas V, irrité du peu de soin qu'il avait mis aux traduct. dont il l'avait chargé. Les ouvr. originaux de George de Trébizonde ne sont guère plus estimés que ses traduct. On en trouvera une liste détaillée dans l'homonymographie *de Georgiis* de Léon Allatius, Paris, 1651, réimpr. dans le t. X (p. 549-823) de la *Biblioth. græca* de Fabricius. La seule de ses trad. qui soit encore recherchée, bien que remplie de fautes, est celle de l'*Almageste* de Ptolémée : il n'en existe point d'autre complète.

GEORGE-LE-FOULON, ou *de Cappadoce*, occupa le siége d'Alexandrie (356-362) concurrem. avec St Athanase, déposé dans un concile tenu par 30 év. ariens, sous les auspices de l'empereur Constance. Suivant les écriv. catholiques, George avait d'abord fait le vil métier de parasite, puis celui d'escroc et de vagabond. Peu de temps après l'avénem. de Julien (362), il périt sur un bûcher, où, dit-on, le précipitèrent les païens, dont il avait pillé les temples : il emporta en mourant l'exécration des catholiq., qu'il avait persécutés. On a peint cet intrus sous les plus noires couleurs : mais ce qui paraît peu vraisemblable, c'est qu'il joignit une ignorance profonde aux mauvaises qualités qu'on lui attribue : il est constant qu'il avait pris soin de rassembler des livres de tout genre, même avant qu'il fût envoyé à Alexandrie, et l'on voit par deux lettres de l'empereur Julien (l'une adressée à Ecdicius, l'autre à Porphyre, trés.-gén. d'Égypte), que ce prince fit faire d'actives recherches après la mort de George pour s'emparer de sa biblioth., qui était nombreuse. — GEORGE, patriarche d'Alexandrie, succéda en 620 à Jean-

l'Aumônier, dont on suppose qu'il était neveu, et mourut en 630 : Cyrus-le-Monothélite lui succéda sur le siége patriarcal. Quelq. critiques attribuent à George la *Vie* de St Jean-Chrysostôme, trad. en lat. par Tilman, insérée en 1613 dans l'édit. des œuvres de ce P. donnée par Henri Saville.

GEORGE PISIDÈS, poète grec du 7e S., diacre, garde des chartes et référendaire de l'église de Constantinople vers 630, a laissé un assez gr. nomb. d'ouvr. dont plus. sont inédits. Le recueil le plus complet de ses œuvres, qui se composent pour la plupart des poésies iambiques relativ. aux événements contempor., a été édité par Foggini et fait partie de la collect. *Byzantine*. L'ouvr. de Pisidès qui a eu le plus de vogue est son *Hexaméron*, poème sur la création, Paris, 1584, in-4, grec-lat.; Rome, 1590, in-8; Heidelberg, 1596 : cette édit. est la plus estimée. Il paraît peu vraisemblable que les déclamat. publ. par le P. Combefis, dans sa *Biblioth. des sermonaires*, sous le nom de George Pisidès, soit effectiv. de cet auteur.

GEORGEL (JEAN-FRANÇOIS), né en Lorraine en 1731, fit ses études chez les jésuites, fut admis dans cette société dès l'âge de 15 ans, se livra à l'enseignem., et professa la rhétorique et les mathématiques dans les colléges de Pont-à-Mousson, Dijon et Strasbourg. C'est dans cette ville qu'il eut l'occasion de se faire connaître du prince Louis de Rohan, alors coadjuteur. La suppress. des jésuites ayant eu lieu peu de temps après, le prince Louis, qui avait su apprécier le mérite de Georgel, le recueillit; et ayant été nommé plus tard ambassad. à Vienne, il le choisit pour prem. secrétaire d'ambassade. Ce prince, devenu év. de Strasbourg, ayant été nommé successivem. grand-aumônier, cardinal, proviseur de Sorbonne et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts, l'abbé Georgel fut chargé des détails attachés à ces hauts emplois. La sévérité de ses principes lui fit désapprouver les liaisons du prince avec Cagliostro, la dame de La Motte, etc. (*v.* ROHAN, Louis de): dès-lors, n'ayant plus avec son patron de relations intimes et confidentielles, il se tint à l'écart et borna ses communications à rendre compte de son travail dans la partie administrative dont il était chargé comme grand-vic. Mais lorsque l'affaire du *collier* éclata, et que le card. de Rohan fut arrêté, l'abbé Georgel crut devoir, dans une circonstance si critique pour son protecteur, se dévouer à ses intérêts. Ce fut lui qui fit les démarches qu'exigeait cette fâcheuse affaire, qui rédigea les mém., et qui parvint, malgré les efforts des ennemis du cardinal, à « répandre quelque lumière sur cette affaire dont les inexplicables complicat. étonnaient la France et l'Europe. » Il fut mal récompensé de son zèle; mais il s'y était attendu, et ne s'en plaignit point. A l'époque de la révolution, l'abbé Georgel fut déporté en Suisse, et trouva un asile à Fribourg en Brisgaw. Plus tard, il fit un voyage en Russie pour les intérêts de l'ordre de Malte; rentré peu de temps après en France sous le gouvernem. consulaire, il fut nommé provicaire de l'év. de Nancy dans le départem. des Vosges, refusa un évêché, et mourut en 1813. On a de lui : *Mém. pour M. de Soubise*, Paris, 1771, in-8, en réponse à un écrit anonyme (de M. Gibert) intit. : *Mém. sur les rangs et les honneurs de la cour;* et enfin *Mémoire pour servir à l'hist. des événements de la fin du 18e S., depuis* 1760 *jusqu'en* 1806, Paris, 1818, 6 vol. in-8. La *Notice sur Georgel* placée en tête de ces mém. est de Psaume. L'abbé Georgel avait commencé cet ouvrage pendant son exil, et il le termina en France. Suiv. Barbier, ces mém. ont été mutilés et retouchés par plus. hommes de lettres avant et pendant l'impression.

GEORGET (JEAN), peintre sur porcelaine, mort à Paris en 1823, a laissé deux ouvr. d'un fini précieux : ce sont des copies du tabl. de Gros, *Charles-Quint et François Ier visitant les tombeaux de St-Denis* et de *la Femme hydropique* de Gérard Dow. On a rendu compte de ces deux chefs-d'œuvre dans la *Notice sur l'exposit. des produits des manufact. roy.*, 1820; et dans la *Revue encycl.*, 1820 (tome IV, p. 286), et 1823 (tome XVII, p. 439).

GEORGET (ÉTIENNE-JEAN), médecin, né en 1795 à Vernon (Indre-et-Loire), gradué doct. à la faculté de Paris en 1820, attaché dep. à l'hospice de la Salpêtrière, mort prématurém. en 1828, est auteur des ouvr. suiv. : *De la folie, considérat. sur cette maladie*, etc., Paris, 1820, in-8; et *Physiologie du système nerveux, et spécialement du cerveau*, etc., ibid., 1821, 2 vol. in-8. Il a en outre dirigé quelq. temps les *Archives générales de médecine*, où il a publié d'intéress. *articles* sur des questions médico-légales, relatives aux aliénat. mentales.

GEORGI (JEAN-GOTTLIEB), né en Poméranie, professeur d'histoire naturelle à St-Pétersbourg, accompagna Pallas en 1768 et Falck de 1770 à 1774, dans leurs voyages en Sibérie, et mourut en 1802. On a de lui en allem. : *Descript. de tous les peuples qui habitent la Russie*, St-Pétersbourg, 1776. — *Description de St-Pétersbourg*, 1791. — *Descript. géogr. et physique de l'empire russe, de* 1797 *à* 1802.

GEORGI (AUG.-ANT.). — V. GIORGI.

GEORGIEWITZ (BARTHÉLEMI), gentilh. hongr., fut enlevé par les Turks dans une invasion qu'ils firent en 1528. Conduit dans la Romélie et de là dans l'Asie-Mineure, après avoir souvent changé de maître et subi le plus rude esclavage, il parvint à s'échapper, gagna la Palestine, revint par mer en Europe, et mourut à Rome vers 1560. On a de lui différents écrits publ. séparém., puis recueillis sous ce titre : *de Turcar. moribus epitome*, Paris, 1553, in-16, plus. fois réimpr.

GEORGIUS. — V. GEORGE, GEORGI et GIORGI.

GERALDINI (ALEXANDRE), premier évêque de St-Domingue, né à Amelia, royaume de Naples, en 1455, suivit la carrière des armes et servit en Espagne, devint échanson de la reine Isabelle de Castille, prit ensuite l'habit ecclés. et fut précepteur des quatre infantes, filles de Ferdinand et d'Isabelle, qui toutes épousèrent des rois. Récompensé de ses soins par l'évêché de Volterre et de Monte-

corvino, il passa de ce double siége à celui de Santo-Domingo, fonda dans cette île des écoles et des séminaires, et mourut en 1525. On a de lui plusieurs ouvr. de théologie, des traités de politique et de législat., des recueils de lettres, des exhortat. aux princes chrét. contre les Turks, etc. Nous nous bornerons à citer la relation de son voy. aux Antilles, publ. sous ce titre : *Itinerarium ad regiones sub æquinoxiali plagâ constitutas*, etc., Rome, 1631, in-12, très rare : la partie qui traite de St-Domingue est la plus estimée. On trouvera des détails sur les ouvrages de ce prélat dans les *Dissertaz. vossiane* de Zeno. — Antoine GERALDINI, frère aîné du précédent, est auteur de poésies latines : *Pœnitentialis psalmodia* (paraphrase des sept psaumes de la pénit.), 1486, in-4. — *Eglogæ XII de mysteriis vitæ Jesu Christi*, Salamanque, 1505, in-4.

GÉRARD. Quatre personnages de ce nom sont mentionnés dans les légendes. Le premier, clerc du séminaire de Cologne, devint évêque de Toul, et mourut en 994. Le deuxième, moine de St-Denis, fut nommé premier abbé du monastère de Brogne, diocèse de Namur, et mourut en 959. — Le troisième, après avoir passé quelques ann. dans un monastère de Venise, voulut faire le voyage de la Terre-Sainte; mais en traversant la Hongrie, il y fut retenu par le roi Étienne, qui lui donna un évêché. Il fut tué par des vagabonds dans le cours d'une mission qu'il avait entreprise sur les bords du Danube en 1047. — Le quatrième, frère de St Bernard et religieux de l'abbaye de Corbie, mourut en 1358.

GÉRARD, premier duc héréditaire de Lorraine, né dans le 11e S., était issu de l'illustre maison d'Alsace, puissante dès le 7e S., et dont les descendants occupent aujourd'hui le trône impérial d'Allemagne. Il hérita des vastes domaines de sa famille en 1047, et la possess. lui en fut confirmée par l'empereur Henri III, qui y ajouta l'année suivante la partie de la Lorraine appelée Mosellane. Gérard eut à combattre quelques princes voisins pour se maintenir dans sa nouvelle province. Il y établit sa résidence au lieu appelé Châtenoy, où sa femme avait fondé un prieuré, et il mourut en 1070 à Remiremont, âgé de 46 ans. Sa fin fut si prompte, qu'on crut qu'il avait été empoisonné.

GÉRARD était né vers l'an 1114, près de Crémone, d'où il reçut le surnom de *Cremonensis*. Après s'être appliqué de bonne heure à l'étude de la philosophie et de l'astron., il passa en Espagne, attiré par la célébrité des écoles des Maures, parvenus à cette époque à un haut degré de civilisat. et d'instruction, tandis que la plus grande partie de l'Europe restait plongée dans l'ignorance. Il se rendit à Tolède, où il étudia l'arabe, dans le dessein de traduire les ouvr. les plus import. de cette langue en latin. F. Pipini porte à 76 le nombre des traductions faites par Gérard, qui retourna à Crémone vers la fin de sa vie, et y mourut en 1187. Les plus connues sont : *Theoria planetarum; Allaken de causis crepusculorum; Geomantia astronomica*, impr. parmi les œuvres de Corn. Agrippa, et trad. en français par de Salerne, Paris, 1669 et 1682, in-12. — Le tr. de médecine d'Avicenne intitulé : *Canons; l'Abrégé de la médec. de Rhazis*, fait par Abuali-ben-David; un tr. du même Rhazis, intit. : *Almanzori; Practica, sive Breviarium medicum* de Sérapion; *de Virtute medicinarum et ciborum*; la *Thérapeutique* de Sérapion; *de Definitionibus*, par Ishac; *Methodus medendi lib. III*, d'Albucasis; *Ars prava* de Galien; *Comment. sur les prognostics d'Hippocrate; l'Almageste de Ptolémée*, d'après la version arabe. Tous ces ouvr. ont été impr. plusieurs fois.

GÉRARD (BALTHAZAR), fanatique, né dans un bourg de Franche-Comté en 1558, ayant conçu le dessein d'assassiner Guillaume d'Orange, entra au service de ce prince, réussit à gagner sa confiance en affectant un zèle outré pour le culte protestant, et le tua d'un coup de pistolet, au moment où il sortait de son palais à Delft. Arrêté immédiatem. après avoir commis ce crime, Gérard déclara qu'il n'avait point de complices, et que depuis 6 ans il était poussé à cette action par une inspiration divine. Appliqué à la torture, il avoua cepend. que quelques religieux avaient approuvé son projet, mais ne voulut point révéler leurs noms. Il subit le supplice des régicides le 24 juillet 1584, et mourut avec la fermeté d'un martyr. Le roi d'Espagne Philippe II accorda des lettres de noblesse à la famille de cet assassin; mais après la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV, cette famille cessa de jouir d'aucun privilége. On trouve dans le rec. des poésies de Lev.-Torrentinus, une ode à la louange de Balth. Gérard, et il existe encore sur le même sujet les écrits suiv. : *Le glorieux et triomphant martyre de Balth. Gérard, advenu en la ville de Delft*, Douai, 1584, in-12, très rare. — *Balth. Gherardi Borgondi morte e costanza per haver ammazzato il principe d'Orange*, Rome, 1584, in-8. — *Muse toscane di diversi nobilissimi ingegni per Gherardo Borgogno*, Bergame, 1594, in-8.

GÉRARD (PHILIPPE-LOUIS), chanoine de l'église de St-Louis du Louvre, né à Paris en 1737, mort en 1813, est auteur des ouvr. suiv. : *le Comte de Valmont, ou les Égarements de la raison*, espèce de roman moral et relig., impr. d'abord en 3 vol. in-12, puis en 5, auxq. on a joint un 6e vol. intit. *Théorie du bonheur*, et qui a eu jusqu'à 20 édit. — *Les Leçons de l'histoire, ou Lettres d'un père à son fils sur les faits intéress. de l'histoire univ.*, 1786-1806, 11 vol. in-12, avec cartes. — *L'Esprit du christianisme, précédé d'un précis de ses preuves, et suivi d'un plan de conduite*, 1803, in-12; on trouve à la suite quelques *Poésies chrét. et morales*. — *Mém. sur sa vie*, suivis de *Mélanges* en prose et en vers, 1810, in-12. — Des *Sermons*, 1816, 4 vol. in-12. Il n'est pas certain que cet ouvrage soit de l'abbé Gérard; mais il en a laissé plus. autres inédits. Le plus import. a été publié sous ce titre : *Essais sur les vrais principes relativem. à nos connaissances les plus import.*, Paris, 1826, 3 vol. in-8, avec le portr. de l'auteur.

GÉRARD (Louis), médecin, né en 1733 au bourg de Cotignac, départem. du Var, mort au même lieu en 1819, corresp. de l'Institut, s'était livré avec ardeur à l'étude des diverses branches de l'histoire naturelle, et démontra le prem. les affinités des plantes dans son ouvrage intit. : *Flora gallo-provincialis*, Paris, 1761, in-8 : l'idée de ce système appartient à Bernard de Jussieu, qui l'avait établi dès 1759 dans le jardin de Trianon. On doit encore à L. Gérard un assez grand nombre de *Mém.* et autres morceaux dans le *Magasin encycloped.*, dans le *Journal du Var*, dans les rec. de la société d'émulat. de ce départem. et de l'acad. des sciences. Gérard avait envoyé à l'acad. sur la traduct. de Pline par Poinsin et de Sivry des *Observat.* restées inéd. ; il eut part aux *Mém.* de Jos. Bernard sur l'histoire natur. de l'olivier, et a fourni au P. Papon, pour son *Histoire générale de Provence*, la descript. des arbres et des plantes les plus remarquables de cette province. Ce sav. modeste et laborieux était lié d'amitié avec l'illustre Malesherbes.

GÉRARD (François-Joseph, baron), lieut.-gén. de cavalerie, né vers 1774, fut assez long-temps dans les grades subalternes. Mais les guerres de l'empire lui fournirent l'occasion de déployer ses talents militaires et de s'élever aux emplois les plus importants. Le roi, en 1814, le nomma commandant de Landau. Mis à la demi-solde lors du licenciem. en 1815, il fut bientôt rappelé à l'activité, et, dans les années 1819 et 1820, il remplit les fonctions d'inspecteur-génér. de la cavalerie. Il fut ensuite mis en disponibilité, puis à la retraite à la fin de 1824. Mais la révolut. de 1830 le rappela à l'activité. Le commandem. d'une divis. de cavalerie lui fut confié lors de la formation de l'armée du Nord. Il fut aussi nommé aide-de-camp de Louis-Philippe, puis du duc de Nemours. Gérard venait de passer la revue d'un régiment de cavalerie à Beauvais, lorsqu'il fut atteint du choléra, le 17 sept. 1832. Il succomba le lendemain à la violence du mal. Il n'avait guère que 55 ans.

GERARD (François), l'un des plus gr. peintres des temps modernes, né en 1770 à Rome, d'un père Français et d'une mère Italienne, montra dès l'enfance le goût le plus prononcé pour les arts. Venu à Paris à 12 ans avec sa mère, il fut d'abord placé chez le sculpt. Pajou, d'où il passa bientôt dans l'atelier de David. Son maître le fit inscrire sur la liste des jurés du tribunal révolutionnaire ; mais il eut le courage de ne pas se rendre au poste que la tyrannie lui avait assigné. Son tableau de *Bélisaire*, qui parut en 1795 à l'exposition, eut le plus gr. succès, et commença la réputat. de Gerard comme peintre d'histoire. La *Psyché* vint bientôt partager avec son prem. chef-d'œuvre l'admiration publique. Son tableau des *Trois Ages* et celui d'*Ossian*, qui est empreint d'une poétique mélancolie, étendirent encore sa réputat. Choisi par Napoléon pour peindre la *Bataille d'Austerlitz*, il se surpassa lui-même dans cette composit., qui ne fut pas moins utile à sa fortune qu'à sa gloire. Lorsque les événements de 1814 eurent amené les armées alliées à Paris, les emper. de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse visitèrent tour à tour son atelier dans la même journée, et posèrent tous trois pour leurs portraits, genre dans leq. Gerard excella, et qui se confond avec celui de l'hist., lorsqu'il s'applique à des personnages historiques. Ceux de Napoléon, de Bernadotte, du duc d'Orléans, de Joséphine, de Talleyrand, de Carnot, de Canning, de Foy, etc., forment une galerie dans laq. brillent les qualités qui distinguent le talent pur et suave de ce gr. artiste. La restaurat. fut aussi généreuse que l'empire pour Gerard. Louis XVIII le nomma son 1er peintre, et lui demanda l'*Entrée de Henri IV à Paris*, dont il fit un de ses plus magnifiq. ouvrages. Le tabl. du *Sacre de Charles X*, qu'il avait exécuté d'après l'ordre de ce prince, fut criblé de balles lors de la révolut. de juillet ; mais il a été restauré et transféré au musée de Versailles. Parmi les bons ouvr. de Gerard, il faut ranger encore *Homère chantant*, *Daphnis et Chloé*, *Corinne*, *Philippe V salué roi d'Espagne*, et *Ste Thérèse*, tableau destiné à l'oratoire de Mme de Châteaubriand, et qui parut à l'exposit. de 1828. Ses dern. travaux sont les quatre pendentifs de la coupole de Ste-Geneviève, et *Jésus-Christ sur le mont Thabor*, ouvr. que l'on dit presque achevé, et qui n'est inférieur à aucune de ses plus belles compositions. Gerard, atteint d'une fièvre nerveuse, réclama les secours de la religion, et mourut en invoquant la Vierge, le 9 janv. 1837.

GÉRARD DE RAYNEVAL (Joseph-Mathias), diplomate, né à Paris en 1746, fut employé dans plus. missions polit. en qualité de secrét. d'ambassade ; il exerça ensuite pend. 20 ans la place de chef de division au minist. des affaires étrangères, prit part à plus. négociat. importantes, fut chargé des intérêts de l'Espagne à la paix en 1783, et concourut au traité de commerce avec l'Angleterre en 1786. Nommé correspond. de l'Institut, classe d'hist. anc., il passa les dern. années de sa vie à Meudon, et mourut à Paris le 31 déc. 1812. Il est auteur des ouvr. suiv. : *Institut. au droit public d'Allemagne*, Leipsig, 1766, in-8. — *Institut. au droit de la nature et des gens*, Paris, 1803, in-8 ; 2e édit., augm., 1832, 2 vol. in-8. — *De la liberté des mers*, 1811, in-8. On lui doit encore la trad. de l'angl. du *Partage de la Pologne*, par Lindsey, Londres, 1775, in-8, et des *Principes du commerce avec les nations*, par de Vaughan, Paris, 1789, in-8. Gérard a laissé MS. un *Commentaire* sur Machiavel.

GÉRARD DE RAYNEVAL, fils du précéd., né à Strasbourg en 1779, fut destiné de bonne heure à la carrière de la diplomatie. En 1800 il suivit le baron de Bourgoin dans sa mission à Copenhague, et l'année suiv. il fut attaché comme sous-secrétaire à l'ambassade de Pétersbourg, d'où il passa, comme prem. secrét., à celle de Lisbonne. Il se trouvait dans cette capitale lorsque D. Pédro fut forcé d'aller avec sa famille chercher un asile au Brésil. Il retourna prem. secrét. à Pétersbourg,

et ne quitta ce poste qu'à l'époque de l'invasion de la Russie. Les revers qui suivirent cette expédit. ayant amené les alliés en France, il fut l'un des ministres envoyés au congrès de Prague, puis de Châtillon, pour chercher à obtenir la paix; mais les souver. de l'Europe ne voulaient plus traiter avec Napoléon. Après la restaurat. il fut attaché quelque temps à l'ambassade d'Angleterre, et rappelé par le duc de Richelieu, qui, connaissant ses qualités et ses talents, le nomma successivem. directeur, puis sous-secrét.-d'état des affaires étrangères. A la retraite du ministre, Rayneval, envoyé d'abord à Berlin, passa en 1825 à l'ambassade de Suisse, puis à celle d'Autriche. Lors de la révolut. de 1830, il donna sa démission; mais en 1832, le désir de mettre un terme aux troubles de la Péninsule lui fit accepter l'ambassade d'Espagne. Les inquiétudes que lui causèrent les événem. de la Granja rendirent mortelle une maladie dont il souffrait depuis quelq. mois, et il y succomba à St-Ildefonse en 1836, à 57 ans.

GERARD DOW. — V. Dow.

GERARD GROOT ou *le Grand*, fondateur de l'institut. des Frères de la vie commune, qui a donné naissance à la congrégat. des chanoines réguliers de Windesheim, né à Deventer en 1340, fit ses études à l'univ. de Paris, et se distingua parmi ses condisciples. A 18 ans, il se rendit à Cologne pour y enseigner la philos. et la théologie, fut ensuite pourvu de bénéfices à Utrecht, Aix-la-Chapelle, etc., s'en démit plus tard pour se livrer à l'exercice de la vie régulière, prit le cilice, reçut les ordres sacrés, prêcha la Hollande, tira des monastères et colléges les MSs. les plus anc. et les meill. de la Bible et des SS. Pères, rassembla des élèves pour les transcrire et en extraire ce qui pouvait être utile à l'instruct., et forma ainsi une communauté qui prit le nom de *congrégation des clercs et des Frères de la vie commune*. Cette institution se répandit bientôt dans les Pays-Bas, et fut approuvée par Grégoire XI en 1376. Gerard mourut en 1384. A la suite de sa *Vie*, par Thomas ou plutôt Jean de Kempis, on a réuni quelques-uns des nombreux écrits qu'il avait composés; les autres sont restés inédits dans les bibliothèques des Pays-Bas: on en trouve la liste dans l'*Index* de J. Bunderen.—Gerard *de Zutphen*, dit *le Jeune*, mort en 1398 à 31 ans, fut l'un des prem. élèves de Gerard Groot. Il a laissé quelq. ouvr. ascétiq., dont les plus remarquables sont: *De reformatione interiori, seu virium animæ*; et *De ascensione spirituali*, Paris, 1492; Cologne, 1539, et dans la *Biblioth. des Pères*, Cologne, 1618.

GERARD THOM ou TENQUE (le Bienheureux), institut. et prem. gr.-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, connu plus tard sous le nom de Malte, était né dans l'île de Martigue, sur la côte de Provence, vers l'an 1040. Des négoc. d'Amalfi, après avoir obtenu d'Abou-Mansour, sulthan d'Égypte et de Syrie, la permiss. de construire à Jérusalem une église sous l'invocat. de Ste-Marie-la-Latine, en confièrent la direction à un abbé de l'ordre de St-Benoît. L'abondance des aumônes permit à cet abbé de faire bâtir en 1080 un hôpital pour les pélerins; Gerard, qui se trouvait alors en Syrie pour des affaires de commerce, fut mis à la tête de cet établissem., prit un habit religieux, et le fit prendre égalem. à plus. Européens qui s'engagèrent à joindre aux trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, celui de se consacrer au soulagement des chrétiens. Ce nouvel ordre fut confirmé par plus. bulles des souverains pontifes, et Gerard, qui en avait rédigé lui-même les statuts, mourut vers l'an 1121. On trouve la *Vie* de ce vénérable personnage dans le recueil des *Vies des Sts et Stes de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem*, Paris, in-fol. On a encore une *Histoire du B. Gerard Tenque de Martigue*, par de Haitze, Aix, 1730, in-12.

GÉRARDIN (Sébastien), naturaliste, né en 1751 à Mirecourt, profess. à l'école centrale des Vosges, puis employé au muséum à Paris, mort en 1816, a publié: *Tableau élément. de botanique*, etc., Paris, 1803, in-8. — *Tableau élément. d'ornithologie, ou Hist. natur. des oiseaux que l'on rencontre communém. en France*, suivi d'un *Traité sur la manière de conserver leurs dépouilles pour en former des collect.*, ib., 1806, 2 vol. in-8, avec un atlas in-4. — *Essai de physiologie végétale*, etc., ibid., 1810, 2 vol. in-8, fig. — *Dictionnaire raisonné de botanique*, ibid., 1817, in-8; 2e édit., 1823, augm. par M. Desvaux, qui a placé en tête une courte *notice* sur l'auteur. Gérardin a laissé deux ouvr. MSs.; il était l'un des collaborat. du *Dictionn. des sciences naturelles*, auq. il a fourni entre autres l'art. *Becfins*.

GERBERON (dom Gabriel), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né à St-Calais, dans le Maine, en 1628, enseigna la théologie dans plus. maisons de son ordre, prit part aux disputes du temps pour les jansénistes contre les jésuites, fut accusé d'être opposé à la régale, et passa en Flandre, puis en Hollande, afin d'éviter les poursuites dirigées contre lui. Il était venu à Bruxelles, où il s'occupait d'écrire pour le soutien de sa cause, lorsqu'il fut arrêté et traduit au tribunal de l'archev. de Malines. Condamné comme coupable d'avoir pris l'habit séculier, fait imprimer plusieurs livres sans approbation, défendu l'*Augustinus*, refusé de souscrire le formulaire, etc., il fut ramené en France, enfermé à Amiens, puis à Vincennes; mais s'étant résigné à souscrire le formulaire, il fut mis en liberté, rentra à St-Germain-des-Prés, et passa ensuite à St-Denis, où il mourut en 1711. On a de lui un gr. nombre d'écrits dans l'intérêt de sa cause (l'*Hist. littéraire de la congrégat. de St-Maur* en compte jusqu'à 111). *Le Miroir de la piété chrét.*, 1676. — Une édit. des *OEuvres de St Anselme*, abbé du Bec, Paris, 1671, in-fol. — Une édit. des *OEuvres de Baïus*. — *Avis salutaire de la B. V. Marie, à ses dévots indiscrets*, Gand, 1673. — *La vérité catholique victorieuse*, Amsterdam, 1684. — *Hist. générale du jansénisme*, 1700, 3 vol. in-12.

GERBERGE, femme de Louis VI, dit d'*Outremer*, et mère de Lothaire, était fille de Henri, dit l'*Oiseleur*, et sœur de l'empereur Othon Ier; elle avait épousé en prem. noces Gilbert, duc de Lorraine. On ignore l'époque de la mort de cette princesse, qui vivait encore en 968. — Une autre GERBERGE, fille de St Guillaume, comte de Toulouse, fut mise à mort par ordre de Lothaire, qui vengea sur elle la résistance que le duc Bernard, son frère, avait opposée à ses desseins ambitieux.

GERBERT (MARTIN), baron de Hornau, prélat catholique, né dans l'Autriche en 1720, enseigna la philos. et la théologie à l'abbaye de St-Blaise, dont il devint bibliothéc., s'occupa de recherches sur l'hist. ecclésiast. du moyen-âge et sur d'autres sujets, voyagea ensuite en Allemagne, en France et en Italie, et se lia avec plusieurs composit. célèbres, tels que Gluck, Martini, etc. A son retour, nommé prince-abbé de St-Blaise, il continua de partager son temps entre ses devoirs religieux et l'étude, et mourut en 1793. Ses principaux ouvr. sont : *Iter alemannicum, accedit italicum et gallicum*, 1765-73, in-8. — *Codex epistolaris Rudolphi I, Romanorum regis, comment. illustratus*, etc.; 1772, in-fol. — *Pinacotheca principum Austriæ*, etc., 1768-73, in-fol. — *Taphographia principum Austriæ... tomus IV et ultimus*, 1772, 2 part. in-fol., avec 118 grav. — *De cantu et musicâ sacrâ*, etc., 1774, 2 vol. in-4. — *Vetus liturgia alemannica, disquisitionibus prævіis, notis et observ. illustrata*, etc., 1776, 2 part. gr. in-4. — *Monumenta veteris liturgiæ alemannicæ, ex antiquis MSs. cod.*, 1777-79, 2 part. gr. in-4. — *Hist. Nigræ Sylvæ*, 1783, 3 vol. in-4. — *Scriptores eccles. de musicâ sacrâ, potissimum ex variis Italiæ, Galliæ et Germaniæ cod. collecti*, 1784, 3 vol. gr. in-4 : on trouve une analyse très étendue de ce précieux ouvr. dans l'*Hist. de la musique*, par Forkel. — *De Rudolpho suevico, comite de Rhinfelden*, etc., 1785, in-4.

GERBERT. — V. SILVESTRE II.

GERBIER (PIERRE-JEAN-BAPT.), célèbre avocat, né à Rennes en 1725, vint achever ses études à Paris, fut inscrit au tableau en 1745, mais, avant de paraître au barreau, employa huit ans à perfectionner ses connaissances et à se préparer à parler en public par l'étude réfléchie des modèles. A partir de son début, toutes ses plaidoiries furent autant de triomphes, et il obtint en peu d'années une gr. célébrité. On se pressait pour l'entendre aux audiences du parlement, comme aux représentat. de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Tancrède*, etc. Sa gloire éclipsa bientôt toutes celles du barreau de Paris. « Le caractère dominant de l'éloquence de Gerbier, était l'insinuation et le pathétique ; il en trouvait les principales ressources dans son âme.... Il narrait avec un gr. intérêt, disposait ses preuves avec infinim. d'art, et il excellait particulièrement dans les causes d'induct. et de présomption. L'action surtout, cette partie si nécessaire et si victorieuse de l'art oratoire, était admirable en lui. » Gerbier fut du nombre des avocats qui, séduits par le chancelier Maupeou, plaidèrent devant la commission qui remplaçait le parlement : on ne lui pardonna pas cette défection. Dans le même temps, Linguet, rayé du tableau des avocats, dénonça Gerbier à l'opinion publique comme son persécuteur et l'auteur principal de sa disgrâce, et publia contre lui des mémoires pleins de fiel et d'animosité. Ces deux circonstances causèrent un vif chagrin à Gerbier : ses dern. années furent tristes ; il termina sa carrière en 1788. Il a laissé quelques mémoires et factums qui donneraient une idée peu avantag. de son talent, si l'on ne savait qu'à l'époq. où ils ont paru, ces factums, « n'étaient que des précis, des extraits faits pour mettre sous les yeux des magistrats le sommaire du procès, dans leq. on n'avait ni le temps, ni le dessein de chercher à briller par sa manière d'écrire, et où l'on songeait à instruire le juge plus qu'à lui plaire... Trop de soin de l'éloquence et des agréments du style aurait paru frivole et d'un homme plus occupé de lui que de sa cause. »

GERBILLON (JEAN-FRANÇ.), jésuite, né à Verdun en 1654, se livra avec ardeur à l'étude des mathématiq., et fut un des six missionn. qui accompagnèrent le chev. de Chaumont à Siam en 1685. Gerbillon et quatre autres de ses collègues passèrent ensuite à la Chine, où ils devinrent les fondateurs de la mission franç. L'emper. Kang-hi choisit Gerbillon pour lui enseigner les mathématiques et le combla de faveurs. C'est par son crédit que les jésuites obtinrent une maison et une chapelle près du palais impérial. Ce savant eut ensuite la direct. du collége des Français à Pé-King, fut nommé supérieur-gén. de la mission de la Chine, et mourut en 1707. On a de lui : *Éléments de géométrie, tirés d'Euclide et d'Archimède*; *Géométrie pratique et spéculative* : ces deux ouvrages, composés en chinois et en tatare, fuent impr. à Pé-King; deux *lettres*, l'une dans l'ouvr. du P. Le Gobien *les Progrès de la religion à la Chine*; l'autre dans le t. XVIII des *Lettres édifiantes*, nouv. édit.; *Relation* de huit voyages dans la Grande-Tatarie, depuis 1688 jusqu'en 1698, insérées en abrégé dans les t. VII et VIII de *l'Hist. génér. des voyages*. T.-S. Bayer et Langlès attribuent à Gerbillon les *Elementa ling. tart.* qui font partie de la collect. de Thévenot, et que l'on avait cru long-temps du P. Couplet.

GERDIL (HYACINTHE-SIGISMOND), cardinal, né en 1718 à Samoens en Savoie, fils d'un notaire, commença son éducat. chez les barnabites de Thonon et d'Annecy, entra dans cet ordre, et sut faire marcher de front l'étude des langues, des mathématiques, de la physique, de l'histoire et de la théologie. Ayant été envoyé à Bologne par ses supérieurs pour y terminer ses cours, il se fit remarquer de l'archev. Lambertini, dep. pape sous le nom de Benoît XIV, qui se chargea de trad. du franç. en latin quelques pièces qu'il se proposait d'insérer dans son *Traité de la béatificat.*, etc. Gerdil quitta Bologne pour aller enseigner la philos. à Macerata, puis à Casal. Appelé par l'archev.

de Turin pour faire partie de son conseil de conscience, il fut nommé peu de temps après inspect. des colléges de son ordre dans la Savoie et le Piémont. Vers le même temps, Charles-Emmanuel III le choisit pour élever son petit-fils, depuis roi sous le nom de Charles-Emman. IV. Ce nouv. poste ouvrait à Gerdil la carrière des hautes dignités ecclésiast. Réservé cardin. *in petto* par Clément XIV, il reçut la pourpre et le chapeau des mains de Pie VI, qui l'avait appelé à Rome pour le faire consulteur du St-Office et év. d'Ostie. Il partagea les infortunes du souverain pontife lors de l'envahissement des Français en 1798, se retira ensuite dans une abbaye qu'il possédait en Piémont, et mourut à Rome en 1802. Le pape Pie VII lui fit faire de magnifiques obsèques, auxquelles assistèrent le roi et la reine de Sardaigne, 25 cardinaux, etc. Gerdil a laissé un gr. nombre d'écrits qui ont été rec. à Bologne par les soins du P. Toselli, de 1784 à 1791, 6 vol. in-4. Le P. Scati en a publ. une nouv. édit. bien plus complète, 1806-21, 20 vol. in-4. L'édit. de ses *Œuvres choisies*, Paris, 1826, 2 vol. in-8, n'a point été continuée. L'*Oraison funèbre de Gerdil*, par le card. Fontana, trad. en franç. par M. l'abbé d'Auribeau, Rome, 1802, in-8, est suivie du catalogue complet des ouvr. de ce sav. théolog. Son *Éloge littéraire*, par Fontana, lu à l'acad. des Arcades en 1804, a été impr. la même année in-4.

GERI (de), ex-officier de marine, émigré en Angleterre, faisait partie de l'expédition de Quiberon. Lorsque le bruit se répandit que Sombreuil avait obtenu une capitulation de Hoche, il se jeta à la mer pour porter cette nouvelle à la frégate anglaise *the Lark*, où il fit cesser le feu, refusa l'offre du capitaine anglais qui voulait le retenir à son bord, et regagna à la nage son poste, où il ne tarda pas à trouver la mort avec tant d'autres victimes: son dévouement lui méritait un meilleur sort; malheureusement il était inconnu du vainqueur.

GERICAULT (Jean-Louis-Théodore-André), peintre d'histoire, né à Rouen en 1791, fils d'un avocat qui l'envoya faire ses prem. études à Paris, au lycée impér., entra dep. dans l'atelier de Carle Vernet, dont il apprit à peindre les chevaux, et ensuite dans l'école de Guérin, qu'il fréquenta pend. 2 ans. Après avoir donné des preuves d'un talent remarquable dans deux tabl., un *Chasseur à cheval* et un *Cuirassier blessé*, il se rendit à Rome où il passa quinze mois à faire des études sérieuses d'après les chefs-d'œuvre des grands maîtres. C'est à son retour qu'il exposa au salon de 1819 un tableau qui a provoqué les critiques les plus vives, mais qui n'en place pas moins son auteur au niveau des gr. peintres. Victime d'un tempérament fougueux, il mourut des suites de ses excès en 1824, laiss. imparfaites de gr. composit. : c'est *le Naufrage de la Méduse*, qu'on voit au musée, *la Traite des Nègres* et *la Peste de Barcelonne*. On doit encore à cet artiste plus. dessins et lithographies, entre autres un *Épisode de la retraite de Moscou*; la *bataille de Maïpu*; celle de *Chacabuco*; enfin quatre pl. de la *Vie polit. et milit. de Napoléon*, par Arnault.

GERICKE (Pierre), né à Stendal en 1693, fut profess. extraordin. de médecine et de philos. à Halle, profess. ordin. d'anatomie, de pharmacie et de chimie à Helmstadt, membre de l'acad. de Berlin, et mourut en 1750, médecin du duc de Brunswick-Lunebourg. Il a publ. entre autres écrits : *De venarum valvulis harumque usu*, Helmstadt, 1723, in-4. — *De influxu lunæ in corpus humanum*, Halle, in-4. — *De contagiis*, ibid. — *De vulnerum renonciatione*, ibid., 1731. — *De valetudinis ratione et præsidiis autumno*, ibid., 1732, in-4. — *De necessariâ vulneris inspectione post homicidium*, ibid., 1737, in-4. — *De Atholis, Tosorthri et antiquissimor. Ægyptiorum anatomiâ fabulosâ*, ibid., 1739, in-4. — *Programma mirarum sed vanarum artium in oppugnandâ veritate exemplum in historiâ resurrectionis Christi exhibens*, ibid., 1741, in-4. — *De lapide philosophorum, seu medicinâ universali, vero an falso*, ibid., 1742, in 4. — *De crisibus*, ib., 1742, in-4. — *De indulgendo ægrorum appetitui*, ibid., 1742, in-4. — *De insomniis*, ibid., 1742, in-4. — *De institutis et scholis medicis in Ægypto, deque medicinæ statu in Græciâ ante Hippocr. tempora*, Helmstadt, 1745, in-4. — *Disquisitio de viis geniture ad ovarium et conceptione*, etc., ibid., 1746, in-8.

GERING (Ulric), impr., né dans le canton de Lucerne, vint à Paris en 1469, sur l'invitat de J. de La Pierre, *Von Stein*, Allem., prieur de Sorbonne, avec Martin Crantz et Michel Friburger, pour y fonder une imprimerie. Ils établirent leur atelier dans la maison de Sorbonne, et le prem. ouvr. qui sortit de leurs presses fut : *Gasparini Barzizii Pergamensis epistolæ* (1470), in-4. Ils publièrent ensuite *Summa casuum conscientiæ Barthol. Pisani*, in-4; la *Rhétorique* de Fichet; *L.-A. Flori epitome rerum romanarum* (1471), in-4; *Jacobi Magni sophologium*, 1475, in-fol. Crantz et Friburger s'étant retirés de l'entreprise, Gering resta seul chargé de la direct., et mourut en 1510, après avoir partagé ses biens entre les colléges de Sorbonne et de Montaigu.

GERLAND ou GARLAND, premier prieur de St-Paul de Besançon, mort vers 1149, avait professé avec succès la théologie et le droit canon dans cette abbaye. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Candela juris pontificii*, compilation de passages des SS. PP. et d'extr. des conciles, des canons, des décrétales, etc. Don Martenne en a inséré la préface dans son *Thesaurus anecdotorum*, t. Ier, et l'on en connaissait des copies dans les bibliothèq. de St-Victor, des Dominicains de la rue St-Jacques, de Ste-Geneviève, etc. Il ne faut pas confondre l'écrit de Gerland avec la *Candela evangelica* de J. Juste, chartreux, Cologne, 1527, in-8. On a confondu Gerland avec Jean de Garlande et avec un Gerland ou Gerlandus, Sicilien, évêque de Girgenti, qui vivait à la fin du 11e S.

GERLE (A.-C.), chartreux, fut élu en 1789 député du clergé de Riom aux états-généraux. Partisan des nouvelles opinions polit., il se fit remarquer par son exaltation dans la séance du Jeu-de-Paume, et ne tarda pas à vouloir, mais en vain, entretenir l'assemblée des prédict. d'une visionn. nommée Susanne Labrousse, depuis condamnée à Rome à une réclusion perpét. Ayant été nommé électeur de Paris en 1792, il devint l'âme des conciliabules qui se tenaient chez une autre prétendue prophét. connue sous le nom de *Catherine Théos*, fut incarcéré comme complice de cette femme en 1794, et recouvra sa liberté par la protection de Robespierre, à qui il n'avait pas manqué de prédire les plus hautes destinées, et à qui il écrivait souvent pour expliquer ses visions. L'époque de la mort de dom Gerle n'est pas connue; on sait seulement qu'il fut employé pendant quelque temps dans les bureaux du ministère de l'intérieur sous le régime impérial.

GERMAIN (St) *d'Auxerre*, né dans cette ville, de parents chrétiens, dans les dernières années du 4e S., se rendit à Rome, et obtint en peu de temps, par son savoir et son éloquence, un gr. crédit à la cour d'Honorius, qui lui accorda le gouvernement de sa ville natale avec le titre de général (*dux*) des troupes de plus. provinces. A la mort de St-Amator, évêque d'Auxerre, Germain fut choisi pour lui succéder dans son siége (418), et il mourut à Ravenne le 31 juillet 448, après 30 ans d'épiscopat, pendant lesq. il alla deux fois combattre l'hérésie des pélagiens dans la Grande-Bretagne, et employa sa médiat. en faveur des Armoriques, contre lesquels Aétius venait d'envoyer une armée commandée par Évaric. Quelques critiques attribuent à St Germain d'Auxerre un ouvr. MS. conservé dans la biblioth. de St-Gall sous ce titre: *Liber S. Ambrosii in laude sanctor. compositus*. On trouve dans Surius, au 31 juillet, la *Vie* de St Germain, écrite par le prêtre Constance, et mise en vers par Éric, moine d'Auxerre. Arnaud d'Andilly en a donné une trad. franç. — St GERMAIN *de Paris*, successeur d'Eusèbe dans le siége épiscop. de cette ville, était né dans le territoire d'Autun, vers la fin du 5e S., et mourut le 21 mai 576, jour où l'Église célèbre sa fête. Ce pieux évêque, l'un de ceux qui honorent le plus l'Église de France, assista à la plupart des conciles tenus de son temps, et y parut avec éclat. C'est par ses soins que fut bâtie l'église de Ste-Croix, dont il fit la dédicace sous l'invocat. de St Vincent (aujourd'hui St-Germain-des-Prés), et à laq. il joignit un monastère qu'il exempta de toute juridiction après l'avoir richement doté. La *Vie* de ce saint, écrite par Fortunat, a été insérée dans le *Rec.* de Surius, et, avec les correct. de Mabillon, au tome 1er des *Actes de St Benoît*. Elle est portée au 28 mai dans les bolland. On a de St Germain *de Paris* une *Lettre à Brunehaut*, où il l'exhorte à ménager un accommodement entre Chilpéric et Sigebert: elle se trouve au 1er vol. des *Monuments de l'hist. de France* de Duchesne; dans l'*Appendice des œuvres de Grégoire de Tours*, etc. Parmi les autres écrits attribués à ce saint, on distingue une *Explicat. de l'ancienne liturgie gallicane*, insérée au tome V du *Thes. anecdotor.*

GERMAIN (dom MICHEL), bénédictin, né à Péronne en 1645, accompagna Mabillon dans ses voy. en Allemagne et en Italie, aida ce savant religieux dans la collation des MSs. et l'explication des monuments qu'il avait dessein de publier, eut part à son *Traité de diplomatique*, et lui fournit quelq. matériaux pour les *Actes* des SS. de l'ordre de St-Benoît. Il mourut à St-Germain-des-Prés en 1694. On a de lui: *Comment. de antiquis regum Francorum palatiis* (cet écrit forme le 4e liv. de la *Diplomatique* de Mabillon). — *Hist. de l'abbaye roy. de N.-D. de Soissons*, Paris, 1675, in-4. — *Monasticon gallicanum, seu historiæ monaster. ordinis S. Benedicti in compendium redactæ*, etc.; ce dernier ouvr. resté MS. était à la bibliothèque de St-Germain-des-Prés. On en a des extr. dans la *Gallia christiana*.

GERMAIN (PIERRE), habile ciseleur, né à Paris en 1647, fut présenté par le peintre Lebrun à Louis XIV, qui le chargea de la gravure des tables d'or destinées à la couverture du *Recueil de ses conquêtes*. Ce travail lui valut un logement au Louvre. Il exécuta plusieurs autres ouvr. pour les appartem. de Versailles, un gr. nombre de médailles et jetons, etc., et mourut en 1682. — GERMAIN (Thomas), fils du précédent, archit., sculpt. et orfévre, né à Paris en 1673, fit le voy. d'Italie sous la protection du ministre Louvois, exécuta, pour les jésuites de Rome et pour le grand-duc de Toscane, plus. ouvr. d'orfévrerie très remarq., se lia d'intimité avec le sculpteur Legros, reçut de lui des leçons utiles, et bâtit à Livourne une église estimée des architectes. De retour en France, il exécuta pour la cour et pour les princes étrangers un grand nombre d'ouvr. d'orfévrerie qui le placèrent au niveau de la réputation de son père, et dirigea d'après ses dessins la construct. de l'église de St-Thomas du Louvre. Cet habile et laborieux artiste mourut en 1748, échevin de la ville de Paris. C'est lui que Voltaire a immortalisé dans sa pièce des *vous* et des *tu*.

GERMAIN (AUGUSTE-JEAN), pair de France, né à Paris en 1786, était fils d'un ancien directeur de la banque, depuis député aux états-généraux de 1789. A peine parvenu à sa 20e année, il fut nommé chambellan, puis comte par Napoléon, qui se l'attacha comme officier d'ordonnance. Il fit en cette qualité les campagnes de 1808 en Espagne, et de 1809 en Autriche, se signala par la défense du fort de Kuffstein, et fut envoyé comme plénipot. près du gr.-duc de Vurtzbourg en 1813. Nommé l'année suiv. adjudant-command. dans la garde nationale de Paris, il se prononça pour la restauration de la famille royale dès le 31 mars, devint ensuite préfet de Saône-et-Loire, resta sans emploi durant les *cent-jours*, et, après le second retour du roi, fut préfet de Seine-et-Marne. L'ordonnance du 5 mars 1819 l'appela à la chambre des pairs; il y signala

des vues politiques aussi sages qu'élevées, et un talent distingué comme orat. Une fièvre putride l'enleva inopiném. en 1821. Son *Éloge*, prononcé à la chambre par M. le duc de Broglie, est au *Moniteur* du 9 juin.

GERMAIN (Sophie), mathématic., née à Paris le 1er avril 1776, morte le 17 juin 1831, entendait souvent causer chez son père, membre de l'assemblée constituante, de l'imminence d'un bouleversem. social. Ayant lu, par hasard, dans l'*Histoire des mathémat.* de Montucla, le récit de la mort d'Archimède, que la prise de Syracuse n'avait pu distraire de ses méditat. géométriques, elle se passionna pour une science capable d'opérer de telles diversions, et surmonta tous les obstacles que sa famille opposait à un goût aussi extraordinaire pour son sexe et pour son âge. Elle traversa ainsi la terreur, fixa l'attention de Lagrange, et fit de si étonnants progrès, que, l'Institut ayant proposé un prix extraordinaire à l'aut. du *Mémoire* dans lequel on parviendrait à soumettre au calcul les vibrations des lames élastiques, elle mérita, après un triple concours, d'être couronnée en 1816. Sophie Germain, qui venait de découvrir les lois des vibrat. des surfaces élastiques, continua à en développer les conséquences dans ses *Recherches*, 1820, dans un *Mémoire* nouveau, 1826, dans un *article* des *Annales de physique et de chimie*, 1828. Pendant les journées de juillet, elle composait un *Mémoire sur la courbure des surfaces*, inséré dans les *Annales* de M. Crelle, à Berlin. Mais déjà un cancer l'avait amenée aux portes du tombeau. Sophie Germain ne s'appliquait pas seulement à la géométrie : l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, la philosophie, occupaient aussi son esprit vraim. supérieur. Cette femme forte et savante possédait d'ailleurs les qualités les plus aimables.

GERMAIN. — V. Rostaing.

GERMAINS, habitants de l'ancienne Germanie, aujourd'hui l'Allemagne, formaient un gr. nombre de peuplades indépendantes qui ne figurent en corps dans l'hist. que quand elles se réunissaient pour repousser des ennemis communs. Ils défendirent long-temps leur indépend. contre les Rom., et Arminius, un de leurs gén., défit dans une gr. bataille Varus, lieut. d'Auguste; mais peu d'ann. après ils furent vaincus et soumis par Tib.-Drusus, qui prit de cette conquête le surnom de *Germanicus*. Les Germains avaient à peu près les mêmes mœurs et la même religion que les Gaulois; ils adoraient Odin, que l'on croit être le même que Teutatès, et lui sacrifiaient des victimes humaines. Ils étaient grands, robustes et tellem. belliqueux, qu'on ne les désignait que sous le nom d'*hommes de guerre* (*ger*, guerre; *main* ou *mann*, homme).

GERMAN Y LLORENTE (Bernard), peintre, né à Séville en 1685, reçut les prem. leçons de son père, se perfectionna à l'école de Christophe Lopez, surpassa bientôt ses maîtres, acquit une gr. réputation, devint peintre de la cour de Philippe V, et mourut dans sa patrie en 1757. Ses principaux tableaux, dans lesquels on retrouve quelquefois le pinceau de Murillo, se voient à Séville. Ce sont des sujets de dévotion; et comme il s'est plu à représenter presque toujours la Vierge sous la figure d'une bergère, il a reçu de ses contemporains le surn. de *Peintre de bergères*. L'harmonie des poses et la correct. du dessin sont les qualités qui distinguent plus particulièrement le talent de cet artiste. Le coloris de ses dernières compositions n'a pas été à l'épreuve du temps.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

— BESANÇON, IMPRIMERIE DE CH. DEIS. —